

MUSÉE
DES FAMILLES

LECTURES DU SOIR

—
ANNÉE 1891 (1^{er} SEMESTRE)

TOME LXVI

TABLE DES ARTICLES CONTENUS DANS CE VOLUME

Beaux-arts.	Vanité, par F. Deschamps, p. 12.	Science en Famille, par L. Balthazard, p. 53-81, 187, 289, 315, 373.
Salons de 1891, par G. Migeon, p. 206, 342, 364.	Gribouri, par Al. Meunier, p. 25.	La destinée du hibou, par Clerget, p. 116.
Le traineau du roi Louis II, p. 138.	Le Royander-Goa, par G. Grand, p. 34, 78, 119, 155, 177, 210, 238.	Une erreur à détruire, p. 345.
Chroniques.	Bande joyeuse, par Et. Marcel, p. 50.	
Causeries de quinzaine, p. 19, 38, 181, 240, 312, 364.	Sans lui, par L. Mussat, p. 59, 84, 101, 142, 172, 204, 243, 285, 308, 334, 370.	Variétés littéraires, historiques, géographiques.
L'agenda de Jean Bonhomme, p. 6, 74.	Le sommeil de Lahirette, par F. Deschamps, p. 70.	Chagrins d'oiseaux, par E. Muller, p. 45.
Les gaietés du mois, par Willy, p. 139, 199, 260, 327.	Le secret de l'écrivain public, p. 87.	Une ville sur un piédestal, par Cherbonneau, p. 24.
Correspondances et concours.	La messe de Suzel, par A. Mercklein, p. 97.	Les harpes d'or, par E. Causé, p. 33.
Concours mosaïque, p. 29, 62, 94, 126, 158, 190, 222, 254, 286, 318, 350, 378.	La bonne fée, par J. Barancy, p. 134, 161.	Hambourg, par Daffry de la Monnoye, p. 46.
Musique.	Monsieur Hermolaüs, par H. Germain, p. 147.	Un accident de chandelier, par A. Guillaume, p. 49.
A propos de Siegfried, par Willy, p. 118.	Mon premier meurtre, par P. Perrault, p. 163.	Beaumarchais metteur en scène, p. 54.
Une messe de Schumann, par G. Migeon, p. 150.	Illusion perdue, par A. Lepage, p. 183.	Bataille de Baugé, par D. Lacroix, p. 91.
Le Mage, par J. Torchet, p. 218.	Une légende de Notre-Dame, par E. Causé, p. 208.	Un rival du Grand Condé, p. 110.
Air du Mage, par Massenet, p. 253.	Le forgeron, par E. Robert, p. 214.	Les usines Decauville, par G. B., p. 132.
Poésie.	Lecture merveilleuse, par A. Ségalas, p. 219.	Légende devenant histoire, par L. Balthazard, p. 134.
Noël, par F. Ferrier, p. 19.	Une Française, par J. Bertal, p. 247.	Ouargla, par G. Migeon, p. 151.
Le serin et le moineau, par R. Fleury, p. 77.	Satan et Satan, par L. de Caters, p. 225.	Comédiens italiens en France, par G. des Brulles, p. 175.
Bouquet des champs, par A. Piédagnel, p. 198.	Le secret de maître Widmer, p. 237.	Du vieux neuf, par F. Maratuech, p. 202.
Les derniers Peaux-Rouges, par E. Asse, p. 269.	Dans la sierra, par A. Dourliac, p. 302.	Deuils littéraires, p. 217.
La rose et la chenille, par R. Fleury, p. 274.	Une obsession, par S. Blandy, p. 306.	Histoire du bouton, par L. Ledue, p. 230.
Romans et nouvelles.	Les oiseaux de Notre-Dame, par E. Causé, p. 333.	Les résidences de la reine Victoria, par C. Améro, p. 274, 303.
Les dix doigts de Jean Ruthé, par S. Delorme, p. 1, 41, 65, 105, 129, 167, 193, 232, 264, 290, 321, 360.	Une leçon, par Et. Marcel, p. 346.	Les drapeaux de Metz, par D. Lacroix, p. 275.
Une mère, par D. Arnaud, p. 9.	Le vieux garde-chasse, par L. Castel, p. 353.	Statistique par O. Michon, p. 285.
	La légende des ailes, par E. Causé, p. 339.	Les vieux almanachs, p. 205, 332.
	Le miracle de Puffinelli, par H. Fayel, p. 367.	Mort de l'évêque Audrein, p. 330.
	Science, histoire naturelle.	Grispi-Bismarck, par J. Grand-Carteret, p. 378.
	Le Pipa, p. 14.	Bagdad, par J. Bertal, p. 339.

LISTE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES CONTENUES DANS CE VOLUME

Accident de chantier, p. 49.	Dix doigts de Jean Ruthé, <i>passim</i> .	Miracle de Puffinelli, p. 369.
Agenda de Jean Bonhomme, p. 6, 74.	Drapeaux (les) furent brûlés, p. 275.	Monnaies athéniennes, p. 351.
Almanachs (vieux), p. 295, 332.	Eglise d'Orgeval, p. 20.	M. de Pierrevall se pencha, p. 79.
Appareils Constant Rousseau, p. 83.	Electro-photophore Radiguet, p. 56-57.	Montrant un filet, p. 27.
Ars moriendi, p. 287.	Fantassins (les) commencent le feu, p. 245.	Monument de Chicago, p. 39.
Assise près d'un arbre, p. 135.	Ferblantier marchand de lampe, p. 319.	Mort de l'évêque Audrein, p. 331.
Bagdad, p. 341.	Finette montrait ses trésors, p. 57.	Nid (un), p. 17.
Balmoral-Castle, p. 303.	Fleurs de lis (origine des), p. 95.	Nos deux provinciaux, p. 13.
Banville (Th. de), portrait, p. 241.	Gaietés du mois, dessins de A. Guillaume, p. 139, 199, 260, 327.	Nous voici, p. 35.
Bataille de Bauge, p. 91.	Georges veille près de sa femme, p. 177.	Oasis de Ouargla, p. 153.
Boisgobey (F. du), portrait, p. 217.	Gypsies et chauves-souris, p. 178-179.	Oiseau de Notre-Dame, p. 333.
Boîte envoyée par Latude, p. 191.	Harpes d'or (les), p. 33.	Osborne-House, p. 304.
Bulle d'or des enfants romains, p. 223, 224.	Hibou (destinée d'un), p. 117.	Oursins (les), p. 279.
Buveurs de bière, p. 285.	Il y a trois siècles, p. 215.	Palais indien de la rue Auber, p. 145.
Capitaine Cougourdan (le), p. 21.	In excelsis, par Ballot, p. 597.	Petite fille (la) les pieds nus, p. 161.
Ce jeu de physionomie, p. 225.	Insectes du sang, p. 36.	Pipa femelle, p. 15.
Céramiste (le) examiné son œuvre, p. 203.	Isabelle (allégorie de la princesse), p. 63.	Port de Hambourg, p. 47.
Cerf (le vieux), p. 111.	Je lançai le pavé, p. 465.	Portrait de M. G. Lemaire, par C. Bel-lange, p. 343.
C'était la figure de Betsy, p. 257.	Je les ai vus dans mes rêves, p. 307.	Portrait (ce) est un fétiche, p. 183.
Chaîne des condamnés, p. 9.	Je lui faisais la lecture, p. 149.	Préparation du Moretum, p. 31.
Chanoine de Saint-Antoine, p. 379.	Joyeuse (Henri de), p. 127.	Reischaffen (à), p. 229.
Chapu (portrait de A.), p. 313.	Lapin domestique, p. 345.	Roi de Camargue, p. 22.
Charles I ^{er} sortant du tribunal, p. 447.	Légende de Notre-Dame, p. 208, 209.	Rose de Quadragesime, p. 159.
Chemin de fer Decauville, p. 123-124.	Légende des ailes, p. 359.	Roumanille, portrait, p. 353.
Compteur kilométrique ancien, p. 250-251.	Les bucherons habitaient là, p. 137.	Royander-Goa (le), p. 35, 36, 37, 79, 80, 119, 121, 160, 214, 216.
Constantine (vue de), p. 24.	Mercédès se cramponnait à son père, p. 301.	Secret de Gertrude, p. 23.
Crispi, caricatures, p. 376.	Messe de Suzel (la), p. 98, 99, 101.	Sous ces parasols, p. 89.
Des indiens à figure sinistre, p. 155.	Millet (Aimé), portrait, p. 115.	Traineau du roi Louis II.
Divine Comédie (scènes de la) p. 233.		Votre petite note, monsieur, p. 71.
		Windsor (château de), p. 274.

MUSÉE
DES FAMILLES

LECTURES DU SOIR

ANNÉE 1891 (1^{er} SEMESTRE)

TOME SOIXANTE-SIXIÈME



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

Tous droits réservés.



LES DIX DOIGTS DE JEAN RUTHÉ

PREMIÈRE PARTIE

I

L'homme qui chantait.

Un pied sur le tas de cailloux, le genou en avant, la massette levée, le cantonnier oubliait de frapper.

1^{er} JANVIER 1891.

Il écoutait et il admirait.

« Quelle voix ! quelle voix ! Ça part comme les coups de mine qui ont fait sauter la roche sur la route neuve ! »

Cette puissante voix chantait la chanson des bergers foréziens : *Au jds ! au jds !* Cri de délivrance après la fonte des neiges, salut au soleil vainqueur, signal du retour aux pâturages de la haute montagne.

1. — TOME LXVI.

Oh! ah! oh! ah!
 Lâchez les bardelles, ménas!
 Dans l'herbe le troupeau s'égaïlle...
 Va, la Bravardo, prends le pas,
 Rassemble au bruit de ta sonnaïlle
 Toute la bande, et monte au jâs!
 Oh! ah! oh! ah!
 Toutes les braves sur le jâs!
 Ah!...

Le casseur de pierres était émerveillé.

« Quel coffre!... dit-il, et quel soufflet! »

Poussé avec une infatigable vigueur, le ah! final retentissait dans toute la vallée. Les masses granitiques qui se dressent, abruptes, sur la rive gauche du Lignon d'Anzon, le renvoyaient aux puits basaltiques de la rive droite. C'était, de rochers en rochers, comme un roulement d'échos.

Du bas de la côte on n'apercevait pas le chanteur. Il devait être au coude de la route, dans la gorge sauvage des Ruines, entre ces blocs énormes qui ressemblent à des tours démantelées, et le ravin profond où, de cascade en cascade, bondit et écume le torrent.

A cette époque (1781), la route du Cordon, récemment ouverte pour mettre en communication directe Lyon, Clermont et Bordeaux, était encore peu fréquentée. Sur cette belle terrasse qui, de la plaine du Forez, s'élève en lacets jusqu'à la montagne de Thiers, les diligences, les fourgons et les carrosses des Messageries royales n'avaient aucun service régulier. Pour les bourgs de Boën et Noirétable qu'elle traverse avant de pénétrer en Auvergne, l'arrivée d'une chaise de poste était un événement. Les auberges n'avaient d'autres clients que les marchands de planches, les muletiers, les maquignons, les rouliers et les porte-balles.

En mars, les scieurs de long, les charpentiers, les maçons, les chaudronniers passaient, sac au dos, se dirigeant vers le Lyonnais; en novembre, ils revenaient hiverner au pays natal.

Mais le voyageur qui, le 14 août, entre dix et onze heures du matin, chantait la chanson du jâs, n'était pas un de ces artisans nomades. Au patois, à l'accent, le cantonnier avait aussitôt reconnu un montagnard forézien.

« C'est quelqu'un de « par ici », se disait-il, quelqu'un du côté de Couzan... Il vient des forêts de l'Ermitage... il amène une charge de grandes pièces. »

Et il lui semblait entendre, avec le bruit des roues, le trainage des longs sapins à l'arrière du chariot.

Enfin le voyageur apparut, descendant la côte des Ruines.

Le cantonnier était ébahi.

« Pas possible!... pas possible! balbutiait-il en relevant sur son front les besicles de treillis métallique. On n'a jamais vu pareille voiture! »

C'était, en tous cas, une chose fort curieuse : une voiture qui marchait sans chevaux!...

Une caisse de bois blanc, sur trois roues légères. A l'avant, la banquette du conducteur; à l'arrière, un grand coffre de sapin, semblable à ces arches où les montagnards de l'Auvergne et du Forez serrent leur linge et leurs vêtements.

Les deux mains sur la cheville transversale d'un court timon relevé à la hauteur de sa poitrine, le

conducteur dirigeait aisément son bizarre véhicule. Au détour de la route, par un rapide mouvement du timon, il avait fait biaiser la roue du milieu, un peu plus petite, que les autres. Un second mouvement, en sens inverse, venait de remettre la voiture dans la ligne droite.

Le cantonnier cherchait vainement à se rendre compte de la manœuvre.

« Ça va, reprit-il, ça va tout de même!... Ça marche tout seul et ça tourne tout seul... Ah! mais non, non!... C'est l'homme qui marche... et qui marche assis! »

En se courbant, pour mieux voir, il fit une autre découverte.

L'homme marchait assis, en effet, mais sans toucher le sol. Ses jambes, l'une après l'autre, s'allongeaient, puis se repliaient. Par ces mouvements alternés, elles imprimaient un jeu de bascule à deux pédales creuses en forme de sabots, placées l'une à droite, l'autre à gauche de la petite roue.

Sur la pente raide des Ruines, la voiture roulait à toute vitesse. Mais, vers le bas de la côte, où le cantonnier venait d'empêcher la chaussée, l'allure se ralentit peu à peu; la caisse, mal suspendue, eut des soubresauts inquiétants.

Penché en avant, le conducteur joua vigoureusement des jambes; la manœuvre devenait de plus en plus pénible.

Le cantonnier cligna de l'œil et dit en souriant :

« Paraît que ça ne va pas en plaine! »

La voiture s'arrêta. Le conducteur, relevant la tête, regarda le casseur de pierres, et cria de cette voix vibrante qui tout à l'heure chantait la chanson du jâs :

« Bonjour, cousin Jauron! Au diable ta caillasse!... »

Le cantonnier accourut, répondant joyeusement :

« Ah! c'est toi, Jean Ruthé?... C'est toi qui voyages sur cette machine!... Tu auras toute ta vie de drôles d'idées. »

— Jusqu'à la fin des fins, si ça ne fait de mal à personne. Tiens, cousin Jauron, devine celle qui me trotte par la cervelle, en ce moment. »

Le voyageur sauta de sa banquette sur la chaussée, vint saisir les mains du cantonnier et les serra énergiquement.

« Devine! répéta-t-il. Devine! »

C'était un jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, grand, robuste, le teint coloré, les traits rudes, les cheveux blonds, les yeux bleus, la bouche large, les dents superbes. Physionomie intelligente, regard assuré, allures vives, gestes brusques; beau type de montagnard fort et résolu.

Le paysan des hauts plateaux foréziens n'a pas, en général, cette vivacité et cette hardiesse. C'est un grand rêveur. Sa démarche est lente, sa physionomie grave et douce à la fois; son regard tendre, presque mélancolique.

Jean Ruthé rêvait-il parfois? Avait-il ses heures de mélancolie? Peut-être. Mais sa nature énergique devait bientôt reprendre le dessus. L'homme d'action repartait, entraîné par l'irrésistible besoin de mouvement.

Il riait en pressant les mains du cantonnier, et

le rire mettait sur son visage un rayonnement de franche bonté.

« Tu ne devines pas? C'est pourtant bien simple, s'écria-t-il. J'ai chaud, j'ai soif, et je pense à boire. Où est ton *barlet*, cousin? »

— Il est là-bas au frais, dans la source, sous les genévriers. Attends, attends...

— Non, j'y vais. »

Le jeune homme courut vers la touffe de genévriers, prit le baril dans un petit bassin où suintait l'eau de roche, et but à longue lampée. Puis revenant sur ses pas et s'essuyant les lèvres du revers de la main :

« Ah! *bonnes gens*, dit-il, ce n'est pas de la

je me suis dit : « Avec quelques changements, ça ira bon train. J'aurai une diligence économique pour faire le voyage de Paris. »

— Ah! tu veux aller à Paris... dans cette voiture?

— Pas directement. Je monte à Chalmazel, pour dire adieu à l'oncle Lafaye et à la cousine Marguerite; puis en route vers la grand'ville! C'est simple, *bonnes gens*! Tu m'as vu passer, il y a quatre ans, à pied, le sac sur le dos, et, comme aujourd'hui, tu m'as fait boire au *barlet*. J'allais à Thiers chercher une place. Que serais-je devenu au pays? Mon père et ma mère ne m'avaient laissé que la petite maison de Varennes, avec le jardin



Il s'assit devant la porte et se mit à souffler dans sa clarinette.

piquette d'airelles; c'est du vin de côte... du clair-et de Varennes, ma parole!

— Oui!

— Quelle chance! Sais-tu, cousin, en partant de Thiers, je m'étais juré de ne boire qu'à Varennes,.... parce que Varennes, c'est mon vrai pays, le pays de mon père, de mon grand-père, de tous les braves Ruthé....

— Et tu bois à Saint-Thurin!

— C'était dur, vois-tu, de manœuvrer ma diligence, sous ce soleil et dans cette poussière.

— Ça ne t'empêchait pas de chanter!

— Plus je chantais et plus j'avais soif. En pensant à ton *barlet*, je n'ai pu y tenir. Mais c'est bien tout de même, c'est très bien, puisque c'est du vin de Varennes!... Que regardes-tu donc, cousin?

— Je regarde... cette espèce de char que tu appelles ta *diligence*. Où diable l'as-tu acheté?

— Acheté? Il n'y a pas en France deux voitures comme celle-là. C'est moi qui ai fait la charpente, les ferrures, les mécaniques, tout! L'idée m'en est venue, l'an dernier, en voyant un mendiant infirme qui tournait péniblement deux manivelles, dans une boîte de sapin pas plus grande qu'une brouette. J'ai examiné la chose et

et le bout de pré. Jamais, entends-tu? jamais je ne vendrai ce pauvre bien qui ne rapporterait pas trente écus. La veuve Durys me demanda la permission de s'installer dans la bicoque. Est-ce que je pouvais refuser? C'est elle qui, pendant plus de deux ans, après la mort de ma mère, a pris soin de moi et de ma sœur. Elle couche dans le lit des parents, elle cultive le jardin, elle met ses chèvres au piquet dans le pré; et elle vit tranquille, parce qu'elle se sent maîtresse chez moi, parce qu'elle sait que personne ne la délogera. Si ma sœur revenait un jour, je lui dirais : « Petite, tout est à toi; je te prie seulement de laisser mourir notre vieille Marianne dans la maison de Varennes. »

Jean Ruthé ne riait plus. La tête penchée, la main droite posée sur l'épaule du cantonnier, il songeait, attendri.

« Alors, demanda Jauron, tu as eu enfin des nouvelles de cette petite que tu appelles ta sœur?

— Non, non, répondit le jeune homme, mais j'espère toujours. Ça me fait plaisir de penser qu'elle est heureuse dans quelque riche famille. Seulement on devrait lui dire : « Mon enfant, tu as un ami, un frère, au pays! »

— Heureuse dans une riche famille?... Elle pourrait te faire du bien, à cette heure.

— Oh! moi, je n'ai besoin de rien. De quoi se plaindrait-on, lorsqu'on a mangé du pain tous les jours? Pendant la dernière maladie de mon père il y aurait eu des moments pénibles; mais Marianne et les autres voisines apportaient la soupe, le lard, le fromage, les noix, et je dévorais tout, sans songer peut-être à dire: « Dieu vous le rende, « bonnes gens! »

« Puis l'oncle Lafaye me recueillit et m'éleva. Chez lui la vie était douce, — une bonne vie sans soucis: du travail dans les bois, dans les prés, dans les jasseries; le dimanche, la pêche aux truites, les joyeuses parties avec les camarades, la danse sur la place ou dans la grange; aux veillées, les contes, les chansons, les farces, les leçons de clarinette du père Jupiter. Cousin, il y a eu de la joie pour moi plus que pour beaucoup d'autres.

— Et pourquoi n'es-tu pas resté à Chalmazel? »

Le jeune homme hésitait à répondre.

« Parce que, dit-il enfin, parce que Marguerite était arrivée à son tour chez l'oncle. Elle était orpheline comme moi, pauvre comme moi. Deux grands enfants à nourrir, je me dis que c'était trop pour le bonhomme Lafaye. D'ailleurs, je voulais voir du pays. Toutes les fois que je montais à Pierre-sur-Haute, d'où l'on découvre tant de plaines et tant de montagnes, j'étais repris de folie vagabonde, je sentais qu'il me poussait des ailes. Je partis pour l'Auvergne et, pendant quatre ans, j'ai servi de commis à un coutelier de Thiers. La maison était bonne; j'y ai amassé les quatre-vingts pistoles qui sont là au fond de mon arche. Mais les ailes poussaient toujours. Les marchands de Paris qui venaient chez le patron me parlaient des fortunes qu'on fait dans la grande ville. Il faut que je voie ça de près, il le faut! »

Le cantonnier, petit vieillard d'apparence chétive, n'avait pas le tempérament du coureur d'aventures. Hochant la tête, avec un air d'affectueuse pitié, il cherchait de sages paroles pour calmer la fougue du jeune cousin. Mais il ne trouva qu'un proverbe :

« Hum!... hum!... tu sais, mon garçon, pierre qui roule... »

Jean Ruthé ne le laissa pas achever.

« Eh! répliqua-t-il, j'ai besoin de rouler! »

— Mais que feras-tu à Paris?

— Est-ce qu'on peut savoir? Avec ça et ça, cousin, je me tirerai toujours d'affaire! »

Il montrait son front, d'abord, puis ses dix doigts étendus et écartés; de longs doigts maigres, nerveux et calleux; doigts de forgeron plutôt que de commis aux écritures.

« Bien, bien, reprit le cantonnier, d'un ton dolent; tu n'as plus de famille, par ici, tu ne laisses rien derrière toi... »

Jean Ruthé fit un geste d'impatience.

« C'est vrai, dit-il brusquement. Aussi je regarde devant moi. Embrassons-nous, cousin et... adieu! »

— Adieu, mon pauvre Jean, et bonne chance! »

Le voyageur saisit par la cheville transversale le timon de sa diligence et traîna le bizarre véhicule sur la chaussée récemment empierrée.

Décidément, cette diligence sans chevaux ne roulait pas sur tous les terrains avec une égale facilité.

Mais dès qu'il eut gagné la bonne route ferme et plane, il remonta sur sa banquette, releva le timon articulé, emboîta ses gros souliers ferrés dans les pédales creuses et joua des jambes.

« Ah! bonnes gens, se disait-il (ce *bonnes gens* est une vieille locution forézienne qui revenait souvent sur ses lèvres), si j'avais besoin de courage, ce n'est pas le casse-pierres qui m'en donnerait! »

II

A l'appel de Jacqueline.

Les dernières paroles du cantonnier l'avaient attristé: « Va donc, mon pauvre Jean, tu n'as plus de famille par ici, tu ne laisses rien derrière toi... »

C'était vrai, pourtant. Il n'avait plus de famille à Varennes; peut-être quelques cousins « du côté du père Adam ». Mais toujours il aimerait ce hameau, niché dans la sombre feuillée des noyers, au fond de l'étroit vallon, entre la côte abrupte des vignes et la montagne verte, couronnée de bois de sapins.

Son idée fixe était bien d'aller chercher fortune à Paris, mais il ne voulait pas dire un éternel adieu au pays natal. Souvent il y était revenu, pendant son adolescence et sa première jeunesse. La maison des anciens l'attirait, comme s'il avait dû y retrouver son père et sa mère. Il n'y retrouvait que Marianne, accroupie devant la cheminée et filant le chanvre ou la laine. Eh bien, il avait encore l'illusion de la famille; en entrant dans la chambre enfumée, il criait: « Bonjour, mère! » et la vieille amie répondait: « Bonjour, petit! »

Depuis quatre ans il ne s'était pas donné cette joie. Il allait, il allait maintenant, courbé sur sa banquette, les jambes nues, la chemise ouverte sur la poitrine, les manches retroussées au-dessus des coudes. En approchant de Varennes, il se sentait doucement ému; d'un sourire attendri il saluait les bicoques de pisé, les galeries de bois où pendaient les chapelets de pêches et les cages à fromages. Les femmes et les enfants se penchaient sur la balustrade et suivaient du regard, bouche béante, la diligence sans chevaux.

Deux jeunes gens, le fléau à la main, sortirent d'une grange où ils battaient le blé.

« La drôle de voiture! dirent-ils.... Ah! c'est Jean Ruthé qui la manœuvre.... Bonjour, comment? », Jean Ruthé? »

On le reconnaissait, on lui faisait joyeux accueil, il était chez lui, ses yeux cherchaient la maison des anciens.

Au détour de la route, en pénétrant dans le hameau, il l'entrevit, à demi cachée par les peupliers et les vernes qui bordent le Lignon.

Elle était isolée au milieu des prairies de la rive droite, sur la pente du ravin où bouillonne le limpide ruisseau. Un lierre touffu encadrait la porte et l'unique fenêtre de la façade, grimpait en

1. Bonjour! comment vas-tu?

enfonçant ses fortes racines dans les lézardes, et masquait à demi l'œil-de-bœuf du grenier.

C'était là-haut, dans ce grenier, sous l'angle du toit, que Jean Ruthé, enfant, avait sa petite chambre. En s'éveillant, au lever du soleil, il voyait la rivière, le bief, le moulin, la roue ruisselante, et le meunier qui, avec une longue gaule, retirait de l'eau les cordes à crochets où les truites s'étaient prises pendant la nuit. Le bon temps et les bons réveils!

Descendant rapidement par le chemin creux qui conduisait au moulin, le voyageur franchit le pont et alla mettre pied à terre à l'entrée d'un petit enclos.

Cet enclos, c'était le jardin des Ruthé; deux carrés de légumes, quelques pieds de vigne le long du mur en pierres sèches et, au bord de l'unique allée, des poiriers, des cerisiers, des pêchers.

Le jeune homme poussa la barrière à claire-voie et traîna sa diligence jusque dans la cour qui séparait la maison de la grange et de l'étable. Deux fois déjà il avait appelé :

« Marianne! Marianne! »

Pas de réponse. Son cœur se serrait. Depuis plusieurs années il était sans nouvelles de la vieille femme qui avait pris soin de lui pendant la longue maladie de son père. Peut-être dormait-elle là-haut, avec les Ruthé, dans le cimetière de l'Hôpital-sous-Rochefort.

Pourtant le jardin était bien tenu, les carrés de légumes sarclés, les pieds de vigne *accotés* et, sous l'auvent de chaume, les abeilles bourdonnaient autour de leurs ruches.

Jean, aussitôt rassuré, revint vers la maison. La porte était fermée.

« C'est bon, murmura-t-il en souriant, on connaît la *cache* de Marianne. »

Et plongeant la main dans les touffes du lierre qui tapissait la façade, il trouva la clé à la place accoutumée. Puis il ouvrit la porte et fit lentement le tour de la salle basse, regardant les vieux meubles, le lit à baldaquin, l'armoire, le dressoir, l'horloge avec son coq de cuivre.

Longtemps il demeura pensif devant une chaise d'enfant, une sorte d'escabeau à pieds tors et à dossier cintré.

Sur la chaise, un carreau de dentellière, recouvert de satin rouge, avec son tambour où la dentelle de fil était épinglée, son tiroir, ses fuseaux de buis.

Au-dessus, deux tout petits sabots accouplés par un ruban fané, étaient suspendus à un clou et, entre les sabots on avait accroché un jouet, un bijou de quenouille.

Marianne ne rentrait pas. Elle gardait sans doute ses chèvres dans les *gouttes*, « les ravins » de la montagne.

« Voyons, se dit Jean Ruthé, si elle répondra à l'appel de Jacqueline! »

Il retourna à sa diligence, ouvrit le coffre, y prit une clarinette et, assis sur le banc de pierre, devant la fenêtre, se mit à jouer la *virounéiri*.

En Auvergne et dans le Forez, on ne connaissait qu'un seul homme qui eût été capable de jouer la *virounéiri* avec cet entrain et cette puissance; c'était le père Jupiter, de Chalmazel. Mais le père Jupiter, alors octogénaire, ne pouvait plus avoir cette vivacité d'attaque, ni cette longueur de souffle.

Jean Ruthé, son élève, son meilleur élève, avait d'infatigables poumons. Il aurait tenu la note aussi longtemps que les sonneurs de musette, qui d'ailleurs n'y ont pas grand-peine, puisqu'ils la tiennent sans souffler, rien qu'en pressant du bras la peau de chevreau.

A Thiers il était passé maître; un ancien haut bois de Royal-Auvergne lui avait appris à lire la musique, à jouer en mesure, à filer le son, à exécuter brillamment les piqués, les trilles, les traits, les cadences. En retournant à Chalmazel, il apportait un riche répertoire de danses et d'ariettes, sans compter le meilleur de son fonds, c'est-à-dire « ce qui lui passait par la tête ». Car avant tout il était inventeur, improvisateur, et jamais il n'éprouvait plus de plaisir qu'en s'abandonnant à sa vagabonde fantaisie.

Mais, s'il eût improvisé à Varennes, ou s'il avait exécuté quelque ariette de Monsieur Grétry, Marianne n'aurait peut-être pas répondu à l'appel de Jacqueline. Elle ne connaissait que la bourrée et cette *virounéiri* que Jean Ruthé jouait autrefois dix heures de suite, le jour de la fête patronale.

Et comme autrefois Jean Ruthé et sa Jacqueline — sa clarinette — mettaient en joie ce village qui, avant leur arrivée, semblait endormi au fond de l'étroit vallon, dans la lourde chaleur d'août. Des visages riant apparaissaient aux fenêtres; les enfants accouraient sur le pont; un groupe de jeunes filles montait par les prés de la rive droite; le garçon du meunier les suivait gambadant, pirouettant, lançant en l'air son bonnet enfariné.

Devant le jardin des Ruthé les jeunes filles s'arrêtèrent, déçues. Jacqueline venait de se taire! Le musicien était rentré dans la maison tapissée de lierre, et la porte s'était refermée.

« Ah! petit, petit, disait Marianne, essoufflée, quand j'ai entendu la *virounéiri*, de là-haut, j'ai pris mes sabots à la main et, tu vois, j'ai couru... j'ai couru... j'ai sauté comme mes chèvres dans les bruyères des *ripes*¹. Embrasse-moi encore... encore! Oh! était-tu donc? quatre ans sans venir! Je me sentais sur ma fin, — tiens, regarde comme j'ai vieilli! — et le chagrin m'achevait, de penser que je ne te reverrais plus! »

Jean lui tenait les deux mains et l'attirait vers la fenêtre.

« Mais non, non! répondait-il; mère, tu n'as pas vieilli! »

Et il regardait en riant, l'œil humide, la figure de la paysanne ridée, brunie comme une pomme grise qui s'est confite au soleil, et les mèches de cheveux blancs éparses sous la capote de paille.

— Où étais-tu? que faisais-tu? reprit Marianne. Raconte, raconte! Mais non... tu parleras tout à l'heure. Viens te mettre à table. Je vais te servir... Ah! si c'était possible de te servir tous les jours! Attends, j'ai du miel nouveau, des *chèvretons*² des poires, des pêches. Pas de vin, par exemple, mais j'en trouverai là-bas, à l'auberge.

1. De *ripes*, roche.

2. Fromages de chèvre.

L'AGENDA DE JEAN BONHOMME

SOUVENIRS DU MOIS

Illustrés par Albert GUILLAUME.

Permettez-moi de vous présenter mon vieil ami Claude Tranchard, avec qui, de par la loi des contrastes et de la sympathie des oppositions, je suis lié de longue date, tout justement, je crois, parce que nos tempéraments semblent nés aux deux antipodes. Pendant que moi, Jean Bonhomme, dominé, guidé par la douce influence de mon nom, j'aime à m'accommoder de tout, à ne supposer guère que le bien, à ne tirer des événements que de rassurantes déductions; il trouve tout aussitôt, lui, le côté critiquable des choses; il doute quand je crois, il examine quand j'accepte. Quand j'applaudis, je le vois sourire. Nous discutons souvent, nous ne nous disputons jamais. Et notre amitié ne connaît pas de nuage.

« Quoi! me dit-il, quand je lui montrai les premières pages de mon agenda imprimées dans les colonnes du *Musée des Familles*, quoi! tu vas continuer à mettre là tes notes cursives dans toute leur candeur, tes réflexions invariablement bénévoles, tes appréciations sans cesse exhalant le plus pur optimisme! Comme on va s'amuser, mon Dieu! comme on va s'amuser! » Et il s'en alla étouffant un rire qui n'était pas fait pour me donner une idée bien rassurante de ma participation au présent recueil : car je reconnais à mon ami Claude le goût bon et le sens pratique.

« Ça, lui dis-je, quand je le revis, si tu voulais collaborer?... »

— A Dieu ne plaise! monsieur l'auteur, je n'eus jamais de ces prétentions-là, moi.

— Mais me refuserais-tu ce que j'appellerais des consultations sur mes notes ou sur mes idées?

— Pourquoi te refuserais-je maintenant, ce qui fut auparavant d'usage constant entre nous, toutes les fois que tu as mis sous mes yeux les pages de ton agenda? *Verba volant.*

— Bon! dis-je, mais *scripta manent.* »

Et voilà comment il se fait que plus d'une fois, aujourd'hui et par la suite, vous verrez intervenir l'ami Claude Tranchard.

Le livre de Stanley, dont un compte rendu a été publié dans une récente livraison du *Musée des Familles*, fait grand bruit; mais, ce qui n'en fait pas moins, c'est la discussion engagée, avec le monde entier pour galerie, afin de savoir si l'énergique explorateur et ses lieutenants se sont conduits avec les populations africaines de façon à leur laisser une favorable idée de la civilisation européenne. Les uns disent oui, les autres prétendent tout le contraire. Je veux, moi, croire, sur

parole ceux qui tiennent pour l'affirmative, car à quoi bon explorer si ce doit être pour que les pays qu'on est allé découvrir deviennent d'autant moins pénétrables, étant donné que les indigènes auront été traités de sorte à garder des souvenirs d'horreur et d'exécration des voyageurs européens?

Sans nul doute ces derniers ont dû prendre pour modèle notre Le Vaillant, qui, l'un des premiers, il y a une centaine d'années, s'aventura presque seul et sans armes au milieu des peuplades réputées les plus féroces de l'Afrique, sur la foi de cet aphorisme de Jean-Jacques dont il voulait, disciple candide, vérifier la valeur : « *L'homme sortant des mains du Créateur est bon, et de sa bonté doit lui venir une heureuse existence.* » Il va chez les Cafres, chez les Hottentots, et, ne trouvant partout que relations faciles, sécurité complète, il constate que rien n'est moins mérité que le fâcheux renom de ces sauvages tant redoutés. A vrai dire, ce fils de la civilisation, pour équilibrer logiquement les termes du problème, ne manque pas de se placer lui-même dans les conditions morales qui doivent, selon lui, résulter de l'état de nature. Fondièrement bon et juste, faisant sans cesse acte de franche bienveillance et de scrupuleuse droiture, il quitte ces contrées avec une conviction si bien faite que, de retour au sein du monde civilisé, où nulle injustice, nul tracassé ne lui sont épargnés : « Ah! s'écriait-il souvent, combien je regrette la vie dans les déserts et le commerce paisible, innocent de ses sauvages habitants! »

Oui, le bon Le Vaillant a dû forcément faire école, et sans doute les noires peuplades africaines attendent aujourd'hui impatiemment le retour des faces-pâles britanniques qui leur ont, paraît-il, donné la plus séduisante idée de la douceur et de la mansuétude coutumière de leur race.



Ils leur ont donné une séduisante idée. ..

Supprimera-t-on, ne supprimera-t-on pas les ateliers de l'École des Beaux-Arts? Telle a été la double question qui a tenu l'attention publique éveillée pendant au moins trois semaines. On ne les supprimera pas.

« Pourquoi ne les eût-on point supprimés?

— Parce que, paraît-il, ils servent à quelque chose. Il n'a pas fallu moins de deux ou trois séances du conseil de l'enseignement supérieur, présidées par le ministre, pour arriver à cette affirmation.

— Mais pourquoi les eût-on supprimés!

— Parce qu'un *nouveau* de l'atelier Bonnat,



On l'attend à son premier tableau.

prévoyant quelque brimade, était arrivé muni d'un *battoir* pour casser bel et bien la tête à ceux des anciens qui s'aviseraient de vouloir lui faire laver leurs brosses, ou de l'envoyer querir une tablette de chocolat chez l'épicier d'en face. Or le gaillard a si bien joué du *battoir* qu'il y a eu des bosses et que du sang de rapin — ne pas composer *lapin* — a coulé.

Aujourd'hui tout est rentré dans l'ordre — un peu à la vérité comme jadis à Varsovie, car l'atelier Bonnat a été longtemps fermé.

Toujours est-il que sur le court séjour à l'école de ce jeune héros du *battoir*, on a pu s'assurer qu'il révélait de grandes dispositions pour la nature morte. On l'attend à son premier tableau, qui ne saurait manquer de faire sensation. Attendons.

Comme je m'étonnais que l'on donnât dans le monde officiel et dans le public tant d'importance à cette gaminerie d'écoliers : « C'est pourtant là une des grandes questions à l'ordre du jour, me dit l'ami Claude.

— Comment l'entends-tu?

— J'entends qu'il s'agit là de l'avenir du *pain sans mie*.

Je n'ai pas bien compris ce qu'il avait voulu dire.

Peut-être serez-vous plus heureux que moi.

A propos d'une opérette nouvelle du célèbre auteur de *la Fille de madame Angot*, un interviewer assure que M. Charles Lecocq est un très assidu pèlerin de Bayreuth, où il ne manque jamais d'aller chaque année entendre exécuter quelque grande œuvre de Wagner. « C'est étrange, n'est-ce pas?

— Étrange? répète l'ami Claude, pas le moins du monde. Un jour Labiche, l'auteur comique par excellence, affirmait devant moi qu'il n'aimait rien

tant que d'assister à la représentation des tragédies. « J'y trouve des sujets de vaudevilles, disait-il, et j'apprends du même coup comment il ne faut pas les traiter. »

« La Société contre l'abus du tabac vient de perdre son doyen, M. Renaudin, qui, mort à cent dix ans, n'avait jamais brûlé la moindre cigarette. » Messieurs les fumeurs, méditez!

— Je n'ai jamais non plus brûlé la moindre cigarette, reprend l'ami Claude, et je n'ai pas pour cela l'espérance de devenir centenaire : mais j'ai dit l'autre jour au membre de cette société, qui m'annonçait triomphalement ce décès tardif : « Qu'est-ce que cela prouve? Tous les non-fumeurs arrivent-ils à cent dix ans? Non, n'est-ce pas? » Alors vous arguez d'un cas exceptionnel. A-t-on connu des fumeurs devenus centenaires? Oui. « Donc l'on peut vivre vieux en fumant; et, puis, qu'il meurt des fumeurs et des non-fumeurs à tout âge, c'est que la question du tabac n'a probablement rien de commun avec la question de longévité. Tout aussi bien pourrait-on demander qu'il fût dressé des tables comparatives de mortalité des gens qui aiment le fromage et de ceux qui n'en parent jamais supporter même l'odeur. « Quel que pût être le résultat de cette comparaison, au moins trouverait-on, j'imagine, que les amateurs de fromage n'ont jamais contrainst les non amateurs à en savourer le goût, à en aspirer la senteur; en quoi je les déclare bien supérieurs à la grande majorité des brûleurs de tabac, qui, tout à leur plaisir plus ou moins infect, ne se privent presque jamais d'en imposer l'infection à telles ou telles gens que leur jouissance incommode. »

Que ceux qui ont des oreilles entendent!



Que ceux qui ont des oreilles entendent!

On aurait, assure-t-on, le projet de construire à Londres un immense palais, qui prendrait le nom de *Temple du Peuple*, et qui, servant de lieu de réunion, pourrait contenir et abriter quelque deux ou trois cent mille personnes.

Un de nos jeunes gazetiers, peut-être fort en thème, mais un peu moins ferré en histoire ancienne, dit que cette création rappellerait le Forum *athénien*. Outre que Forum *athénien* est aussi bien trouvé que le serait *Agora romaine*, je ne savais pas encore que des places publiques découvertes pussent être rappelées par des édifices clos et couverts. Mais enfin l'on apprend tous les jours quelque chose. Et l'enseignement dont je suis

reconnaissant à mon confrère, me remet en mémoire cette phrase, d'ailleurs inoubliable, qui, en 1871, s'épanouissait dans un journal communal le lendemain du jour où G. Courbet, le célèbre maître peintre d'Ornans, avait présidé au renversement de la colonne Vendôme.

« Enfin, l'affreux monolithe de bronze est par terre! »

Plaisanté le soir par les feuilles amies elles-mêmes, l'auteur de ce chef-d'œuvre imprima le lendemain que c'était un lapsus; qu'il avait voulu dire *monobronze*.

Tableau!



« Enfin, l'affreux monolithe de bronze!... »

Le fameux *Angelus* de Millet, après avoir fait beaucoup d'argent chez les Yankees, va revenir en France, pour prendre définitivement place dans la galerie d'un riche amateur qui l'a racheté pour la somme de 750 000 francs. Payé à l'origine 1800 francs à son auteur, ce tableau fut d'abord revendu 3 000 francs, puis 5 000, puis 38 000, puis 160 000, puis 550 000; le voilà à 750 000 : rien ne dit qu'à une nouvelle enchère (car un amateur n'est pas immortel) on n'adjugera pas cette toile à 2 ou 3 millions. On a calculé qu'au taux normal actuel de 4 pour 100, le nouveau possesseur payera environ 90 francs par jour, le plaisir de contempler ces deux paysans disant une prière au milieu d'un champ.

« Vrai régal de Mécènes. Voilà ce qui s'appelle encourager magnifiquement les arts! »

— Mécènes, soit! fait l'ami Claude; mais quant à l'encouragement aux arts, je le trouve réduit à la simple somme de 1800 francs, que l'auteur a touchée. Tout le reste est passé aux mains des brocanteurs. Mécène — si Mécène il y a — peut assurément donner à son *mécénisme* la forme qui lui convient. Cela ne regarde personne. Si nous nous étonnons de la somme énorme payée pour avoir cette seule toile, il peut nous faire savoir, par les cent voix de la presse, que déjà possesseur des principales œuvres du peintre, il a voulu compléter sa collection à n'importe quel prix; si nous nous avisons de penser et de dire qu'avec cette même somme il pouvait encourager vraiment les arts, soit en achetant directement les œuvres des artistes déjà connus, soit en soutenant les débuts des jeunes qui donnent des preuves de talent personnel, il pourra nous faire dire que l'un n'empêche pas l'autre; que nous ne savons pas les achats qu'il fait, les appuis qu'il prête. Et nous n'aurons rien à répliquer.

Une seule réflexion nous est permise. Si cet *Angelus* — qui fut toujours une bonne, une excellente chose, mais qui en réalité n'est rien de plus — a pris rang parmi les chefs-d'œuvre incomparables, parmi les merveilles des merveilles, ne le doit-il pas beaucoup à l'effet des ventes et surventes, aux rivalités de puissants acheteurs? Les uns obéissant à un amour-propre naïf, les autres agissant avec l'habileté du spéculateur très positif. Le possesseur actuel, comme celui du jour où ce tableau aura été payé 2 ou 3 millions, est-il bien sûr que le monceau d'or que représente forcément pour lui cette toile, ne prête rien de son éclat à l'œuvre de l'artiste? Si l'image tangible des deux paysans parle agréablement à ses yeux, l'idée du million, qui s'y associe, n'a-t-elle aucun prestige pour son esprit?...

C'est de quoi je voudrais d'autant moins jurer que, à sa place, je n'échapperais peut-être pas à cette singulière influence.

J'ai connu jadis un riche commerçant retiré, qui possédait, dans le parc attenant à sa maison de campagne, un arbre noirâtre et triste, sorte de conifère exotique, dont un botaniste lui avait signalé quelque disposition curieuse, toute particulière, dont l'intérêt devait sans doute échapper au brave homme, mais qui faisait pour lui de cet arbre une rareté. Il se l'était fait expédier de je ne sais où, à très grands frais. Quand lui venait un visiteur, il ne manquait jamais de le conduire devant ce triste végétal, qui faisait tache sombre sur les fraîches et légères verdure d'alentour, et qui, par sa forme, rappelait les supports à lam-



« Il me coûte mille francs! »

pions qu'on plante à la porte des mairies les jours de fêtes publiques.

« Vous voyez cet arbre, leur disait-il, en les faisant asseoir sur une des chaises placées là tout auprès, eh bien! il me revient à mille francs. »

— Bah!

— Oui, mille francs. » Et il fallait voir le redressement de tête qui accompagnait cette affirmation.

Il passait parfois des après-midi tout entiers assis en face de son arbre, parce que son arbre lui revenait à mille francs. Il me souvient de l'avoir plus d'une fois raillé à ce propos. Mais, tout bien considéré, quel est donc celui d'entre nous qui, sous une forme ou sous une autre, n'a pas quelque peu son arbre de mille francs?...

UNE MÈRE

La guerre, horrible partout, l'est davantage encore chez les peuples barbares. Là, point de pitié pour le vaincu; il faut que la haine de l'adversaire s'assouvise. Les supplices succèdent aux combats.

Écrasé, le barbare accepte comme une loi

Le shah de Perse met en mouvement quelques troupes pour dégager la cité investie. Les Kurdes alors se retirent, et ce qu'ils n'ont pu emporter, les soldats du shah le pillent, achevant de ruiner la région....

Mais il y a un jour heureux, c'est celui où les



Une même chaîne unissait le père, le fils et l'aïeul.

fatale d'être traité avec la rigueur dont il a usé tant de fois, dont il userait encore si la force se trouvait de son côté. Et l'on ne saurait dire ce qui peint le mieux l'infériorité de toute une race, de la cruauté des bourreaux ou de la résignation des victimes.

Les Kurdes échelonnés dans les hautes montagnes qui, à l'occident, séparent la Perse et la Turquie, vivent en état de perpétuelle révolte et contre la Turquie et contre la Perse; mais les sujets du shah ont particulièrement à se plaindre de leurs incursions incessantes. Une ville qui a beaucoup à souffrir du voisinage du Kurdistan, c'est Ourmiah, près du lac de ce nom. Les Kurdes viennent périodiquement s'établir sous ses murailles, et, faute de mieux, ils ravagent le pays environnant.

maraudeurs attardés tombent entre les mains des Persans. On les dirige par longs convois à travers l'empire : les guerriers, les vieillards, les enfants, enchaînés l'un à l'autre, battus quand ils ne marchent pas, souffrant toutes les horreurs d'une captivité qui doit, le plus souvent, se terminer par la mort. On leur fait expier cruellement une guerre de dévastation, d'incendie, de massacre. Ils se montrent durs aux mauvais traitements, ces Kurdes. Ce ne sont pas des mahométans bien convaincus; dans leurs montagnes, ils n'ont en général ni écoles, ni mosquées, ni prédication; malgré tout, ils sont fatalistes.

Quand on s'empare de pareils bandits ce n'est pas pour leur faire quartier.

Après leur dernier insuccès devant Ourmiah, des centaines de trainards furent ramassés par les

soldats du shah. Ramenés vers cette ville, les prisonniers se trouvèrent en butte à l'exaspération des populations.

Parmi ces prisonniers, on voyait un groupe particulièrement remarquable composé du père, du fils — jeune garçon de douze ans — et de l'aïeul. Ils avaient trouvé le moyen de ne pas se quitter, et une même chaîne les unissait dans les fers, comme un même sang coulait dans leurs veines — comme une même pensée les animait : ne pas faiblir. Le vieillard, quoique tout courbé par l'âge, montrait encore beaucoup d'énergie et de fierté farouche.

Il fallait un exemple; mais rien n'est capable de frapper l'esprit de ces montagnards habitués à voler et à tuer, et dont les tribus se font la guerre entre elles faute de mieux, tant le Kurde a horreur du repos! Le meurtre est chez ces nomades un titre de gloire; les injures ne doivent se laver que dans le sang. Un meurtre qui n'est dû qu'à une violence peut toutefois se racheter avec une somme d'argent. Il n'y a chez eux ni livres, ni écoles, ni savants; ils ne possèdent pas même une langue propre, et les idiomes parlés par ces montagnards sont, suivant le côté de la frontière, des corruptions du turc ou du persan. En un mot, ces Kurdes représentent la barbarie en ce qu'elle a de plus repoussant, au sein de l'Asie barbare.

Comment impressionner ces hommes, aussi féroces que les fauves de leurs montagnes? Les supplices sont nombreux en Perse, et l'arsenal des bourreaux fait honneur à leur esprit inventif. Cette fois, on imagina d'emmurer quelques-uns de ces brigands et, pour donner plus de rigueur au châtiment, c'est sur les trois membres de la même famille que s'arrêta le choix des officiers chargés de la répression.

Le soir venait. On ne remit pas le supplice au lendemain. Le guerrier kurde, son père et son fils furent conduits au bout de la ville, où, le long d'un chemin creux, sur un talus de terre, se dressait déjà un pan de muraille.

Cependant une femme aux rudes allures, échappée aux soldats qui s'emparaient des pillards demeurés en arrière du gros de la tribu en retraite, avait suivi à distance le convoi des prisonniers; c'était la femme du guerrier kurde que les Persans emmenaient à Ourmiah, la mère du jeune montagnard, aux membres arrondis et couleur de bronze, la bru du vieillard indomptable qui complétait le lamentable trio rivé à une même chaîne. Elle avait vécu le long de la route de racines et de plantes arrachées dans les lieux déserts, « le bien de Dieu », comme on dit en Orient, n'ayant pour se désaltérer que l'eau des mares et des puits.

D'une mâle stature, elle était belle d'une beauté sauvage, caractérisée par un nez aquilin et des sourcils noirs en une seule ligne droite, ombrageant des yeux plus noirs encore. Afin de dissimuler son origine, elle avait jeté au vent sa robe rouge et le haik bleu qui la drapait si bien, pour se serrer dans des lambeaux d'étoffe; et, par surcroît de précaution, en approchant d'Ourmiah, l'énergique femme, pénétrant dans une habitation demeurée ouverte, après avoir été mise au pillage,

s'empara d'un voile pour couvrir sa tête comme le font les musulmanes des villes.

Cette femme kurde espérait que la jeunesse de son fils lui ferait trouver grâce devant le vainqueur. « Que l'enfant vive, se disait-elle, et un jour il nous vengera tous! » Elle ne craignait pas de s'exposer, elle aussi, à une mort affreuse.

Exténuée après une longue marche, elle se traîne jusqu'au lieu où s'apprête le supplice de plusieurs prisonniers. Mais soudain, toute son énergie semble l'abandonner; elle a reconnu, dans ceux qui vont expier les torts des autres, toute sa famille à elle, la malheureuse, le vieux père, le mari, le fils! Et elle est là, témoin impuissant de leur trépas. Elle s'affaisse sur une pierre, et une foule hurlante et qui demande à grands cris la mort des prisonniers, la déborde de toutes parts.

Alors, elle fait un dernier effort; elle se lève, elle s'avance, et parvient presque au premier rang. Sa haute taille attire les regards du vieux Kurde, de son fils et de son petit-fils, tous trois rangés déjà contre le mur dont on doit doubler l'épaisseur, en bâtissant autour d'eux et sur leur tête, jusqu'à ce qu'ils soient murés.

« Fatima! » s'écrie à demi-voix le vieillard.

Il réussit à réprimer un mouvement; mais sa surprise n'a pas échappé aux soldats, ni aux ouvriers qui se passent les pierres de main en main, et n'a pas échappé non plus aux femmes irritées qui entourent l'étrangère.

Alors Fatima, se voyant près d'être découverte, fend de nouveau la foule, fait deux pas en avant, et montrant son poing au Kurde à la barbe blanche, elle lui crache une malédiction.

Celui-ci ne sourcille pas; il comprend, et son fils aussi, et l'enfant comprend également que la mère n'a pas perdu tout espoir de sauver au moins l'un d'eux, puisqu'elle les renie tous à ce moment suprême.

La sombre femme demeure debout; une main appliquée sur son cœur pour en comprimer les battements; les yeux, où l'iris nage dans l'orbite agrandie, regardant fixement devant elle.

Mais comme la malheureuse doit souffrir!

Dans l'assistance, où ne subsiste plus aucun soupçon, toute l'attention se porte vers les suppliciés. Pour eux cependant aucune plainte, pour eux point de larmes. La vue des plus affreux apprêts n'excite nulle compassion.

Retenus tous les trois à la muraille par des crampons, ils voient les maçons disposer autour d'eux des blocs régulièrement cimentés. A la dérobée, les trois infortunés jettent un dernier regard du côté de la fille, de la femme, de la mère, qui semble redevenue impassible sous son voile....

Les ouvriers se sont mis à l'horrible besogne avec une ardeur passionnée; ils ont hâte d'en finir. L'enfant pousse une plainte et cette plainte irrite le père, qui le console et lui reproche ses larmes. Sur un ton plus grave le vieillard encourage les siens à braver la mort que des infidèles leur font subir.

« Si elle ne peut rien pour nous, leur dit-il en faisant allusion à Fatima, elle dira là-bas que nous sommes morts avec courage. »

Et pour exciter les bourreaux à achever leur

œuvre, le farouche vieillard les défie et les injurie :
« Ahh! ahh! fils de chiens!... »

Les yeux gris du vieux Kurde, allumés de fièvre, éclairent l'angle facial aigu d'un visage d'ascète, parcheminé par le soleil.

L'attention devenait plus grande et le silence n'était interrompu que par les cris rauques du supplicé et du marteau abattant les inégalités des pierres.

Les maçons ont hâte de clore la bouche à ce vieillard et d'échapper le plus tôt possible à ces yeux qui les troublent et peuvent leur porter malheur. Pour s'encourager, ils rendent injure pour injure, menace pour menace.

« Malheur! malheur sur vos têtes! » criait le vieux Kurde.

— Qu'Allah te maudisse pour tes méfaits! chien! mécréant! Que ne t'a-t-elle laissé périr lors de ta naissance, celle qui fut ta mère! » ripostent les travailleurs.

La muraille se dressait donc rapidement, de seconde en seconde enserrant de plus près les trois captifs, paralysant déjà les mouvements des jambes, puis ceux des bras. Le jeune garçon, le premier, vit s'élever autour de sa tête et la dépassant bientôt, un entourage de pierres sur lesquelles une pierre plus grosse fut posée : il disparaissait du monde des vivants.

Détournons les regards d'un pareil tableau.

Il y eut, du reste, un frémissement dans cette assistance, devenue si cruelle pourtant, après tant de maux supportés.

La nuit vient jeter son ombre sur toutes ces horreurs.

La foule s'est dispersée. Seule, une femme demeure pelotonnée dans le sable du chemin creux, au pied du talus sur lequel s'élève la hideuse muraille. Elle parle, et à mesure que la nuit s'obscurcit, elle élève davantage la voix. Que dit-elle? est-ce un adieu? est-ce un encouragement?

Enfin l'heure du silence si impatientement attendue est arrivée. Fatima gravit le talus, et avec un fragment d'outil que son pied a heurté, elle frappe un premier coup contre la muraille... au hasard : c'est qu'elle n'a pu décider encore en son cœur vers lequel des trois êtres chéris elle portera ses efforts. C'en est fait, elle s'arrête à l'endroit où elle a vu pour la dernière fois son fils...

Le fer introduit dans le ciment humide, déchausse aisément la plus haute pierre. Sans bruit, Fatima la fait rouler à ses pieds. Une deuxième pierre encore, une troisième et le sommet de la tête du jeune garçon apparaît.

Mais l'outil se casse; la femme kurde travaille avec ses ongles; elle arrache, elle amène à elle la pierre posée devant le visage de son enfant.

« Ali! Ali! c'est ta mère! O mon aimé! »

Aucune réponse; la tête légèrement inclinée sur l'épaule droite, le jeune montagnard apparaît maintenant jusqu'aux épaules. Mais s'il est mort? se dit Fatima dans son angoisse, n'est-ce pas au

père de l'enfant qu'elle doit courir? Le guerrier a montré peut-être plus de vitalité.... Cependant elle hésite; l'enfant n'a pas rendu le dernier souffle; il respire, quoique bien faiblement....

Oh! ce que peut une mère! Si l'un de ceux qui lui ont pris son fils, — pas tous comme tantôt, — mais si un seul, le plus fort! essayait de le lui ravir encore, comme elle assouvirait sa haine sur lui! Elle renverse bien une muraille! Oui, pierre et pierre, la voilà dégageant dans son entier le corps de la jeune victime. De ses dents, elle ronge les liens qui l'attachent aux crampons de fer. L'enfant s'affaisse; mais il est à elle, il lui est rendu.

Alors elle se penche sur ce corps, elle le secoue, elle lui insuffle dans les narines, dans la bouche l'air qu'elle tire de sa poitrine haletante.

Mais, ô bonheur! la chaleur revient, la respiration se régularise, elle n'en peut douter.... La mère — doublement mère, puisqu'une seconde fois elle donne la vie à l'être cher — charge sur ses épaules le précieux fardeau. C'est avec le désespoir dans l'âme qu'elle va s'éloigner, abandonnant père et mari, qu'elle pourrait sauver peut-être.... Mais il ne faut pas que son enfant, puisqu'il lui est rendu, succombe faute de quelques soins encore, faute d'une goutte d'eau.... Elle ira le cacher dans les ruines dont la plaine est encombrée.... Et qui sait si, avant la fin de la nuit, elle ne pourra pas, tout à fait rassurée, revenir au pied de cette muraille faite de la chair de sa chair et des os de ses os?

Avec les mouvements de la folie, elle s'approche de la muraille en serrant son fils contre sa poitrine, elle parle aux pierres; elle dit à ceux qui peut-être l'entendent au moment d'expirer, de bien « tenir leur âme », qu'elle reviendra.... Mais s'ils doivent mourir, que la mort leur soit douce : Ali est sauvé; elle leur a gardé un vengeur!

Le lendemain, quand la plaine dévastée d'Ourmiah s'éclaira au loin, et que les tristes habitants de cette malheureuse contrée rendirent quelque animation aux environs de la ville, on s'aperçut vite qu'une brèche dans la muraille des suppliciés indiquait l'enlèvement, la disparition de l'un d'eux, l'enfant.

« Allah est grand! s'écria le premier qui fit cette découverte. Venez voir.... Par les sept Corans! ce devait être sa volonté que l'enfant ne pût pas! »

— Il était bien jeune, et qui sait? innocent de tout mal, répondit un homme grave à barbe blanche. Le Seigneur très clément et très gracieux a daigné l'épargner.

— Ou quelque hyène du Kurdistan, observa un soldat. Il y avait hier ici une femme.... Mais approche, ô homme du livre, ajouta le soldat, s'adressant à celui qui venait de parler : on voit sur la pierre les griffes de la bête, les ongles de cette femme! Qu'en dis-tu?

— Allah peut donner de la force à tous, répondit le savant religieux; mais il ne saurait inspirer un tel dévouement qu'à une mère. »

DANIEL ARNAULD.

VANITÉ



N fait, probablement unique en France, fut signalé en 1889 : deux jeunes ménages, habitant Mazette-la-Jolie, les ménages Coquart et Côtélon dédaignant de venir à Paris visiter l'Exposition universelle.

En vain les Compagnies des chemins de fer avaient-elles baissé progressivement leurs tarifs : de 100 francs à 60; de 60 à 35; et même, en octobre, à 12 fr. 50. Or 12 fr. 50, le transport et le retour d'un voyageur de Mazette à Paris et de Paris à Mazette, est un prix dérisoire pour qui sait la longueur de la route; et tout le monde connaît cette route, car tout le monde connaît Mazette-la-Jolie.

Certes, oui! l'on connaît Mazette, si pittoresquement étagée sur le versant sud d'une grande montagne; Mazette la coquette qu'une verte allée circulaire enguirlande, en la contournant de l'est à l'ouest, pour ne laisser à découvert que ses maisons basses alignées au bord de la rivière. Mazette de la frontière! Est-ce assez préciser? Faut-il dire aussi à quelle chaîne appartient la montagne qui escalade la jolie petite ville pour la signaler tout à fait? Chaîne des Pyrénées, des Alpes ou des Vosges? Faut-il dire que l'eau claire qui glisse à ses pieds sur un lit sans profondeur, se heurte avec des éclaboussures d'écume à des galets roses ou ardoisés, comme il s'en trouve seulement au fond des gaves béarnais?

Enfin la ville la plus plaisante de France, où, de génération en génération, on se transmet la maison de famille, où le fils succède à son père, où le voisin épouse la voisine; où l'on vit heureux sans jamais songer à franchir le feston de verdure ou la petite rivière caillouteuse pour courir à la poursuite de chimériques aventures.

Néanmoins, tous les habitants de Mazette étaient allés par couples ou par bandes, visiter la merveilleuse Exposition, même les plus récalcitrants et les moins riches, attirés par l'appât de ces fameux trains dits « de plaisir » qui les avaient jetés moulus à la capitale et ramenés à moitié morts, mais très contents au logis.

Seuls les Coquart et les Côtélon avaient résisté. Leur détermination, toutefois, n'avait surpris personne, car elle était le résultat d'une mésaventure dont ils avaient été victimes l'hiver précédent, et qui mérite d'être contée à cause de la moralité qui s'en dégage.

César Coquart et sa sœur Régina n'avaient de royal que leurs prénoms. Par quelle fantaisie leur brave homme de père, simple cafetier à l'enseigne du *Miroir*, avait-il été guidé pour le choix de ces prénoms, pompeux comme des lambeaux de pourpre? Par quelle aberration sa femme avait-elle approuvé ce choix? Les amateurs d'atavisme trouveraient là, sans nul doute, matière à discourir, alors qu'il est tout bonnement à supposer

que le père et la mère Coquart étaient deux vaniteux.

Ils avaient eu soin, d'ailleurs, de léguer ce travers à leurs enfants; heureusement ils leur avaient aussi laissé un bel héritage : ce café du *Miroir*, le mieux achalandé de Mazette et situé tout en haut de la ville; puis, une quantité respectable d'écus, qui n'étaient pas enfouis dans des bas de laine, mais convertis au fur et à mesure de leur provenance, en valeurs à lots qui donnaient à la fois de maigres intérêts et des espérances énormes.

César et Régina étaient donc fort heureux, et devenus leurs maîtres, ils continuèrent à vivre en bonne intelligence, en attendant l'époque prochaine de leur mariage avec leurs fiancés respectifs Joséphine et Joseph Côtélon, qui tenaient en face d'eux l'hôtel réputé des *Trois Escargots*.

Cette double noce en famille était fixée pour le carnaval et l'on était aux derniers jours de l'année. Tout était convenu entre les deux parties et s'arrangeait à merveille : César devait prendre l'hôtel, il se sentait des aptitudes, tandis que Joseph Côtélon éprouvait la vocation de porter serviette sur le bras et de circuler, entre les petites tables d'un café, en jetant sur l'espèce humaine, consommateurs et garçons, le coup d'œil inquisitorial du maître. Quant à Régina, elle n'aurait pu se résigner à abandonner le comptoir où elle avait toujours trôné, et surtout le fameux miroir incliné au-dessus de sa tête et qui reflétait toute la ville.

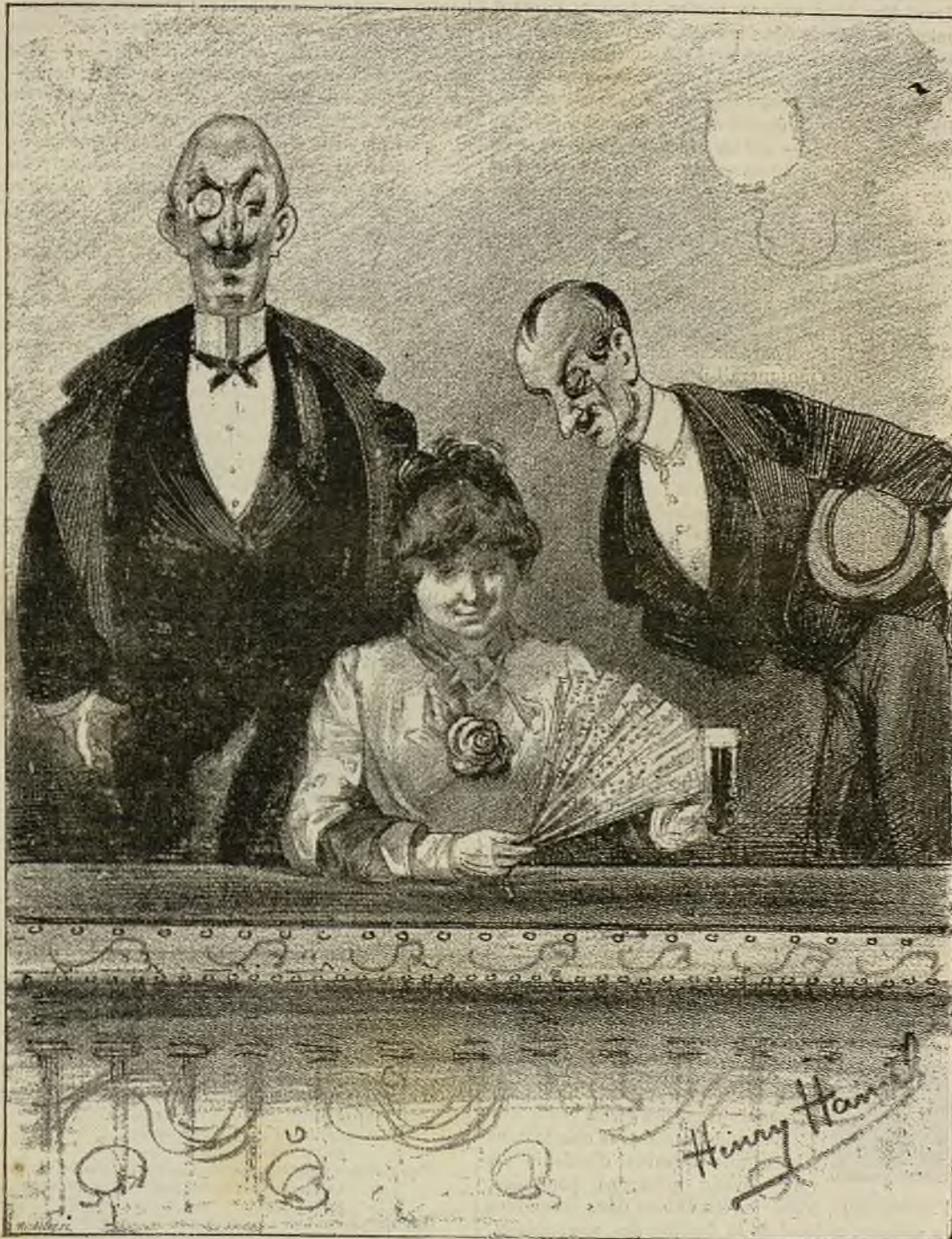
Du matin au soir, elle avait coutume d'être là, assise dans son fauteuil de velours cramoisi, au centre d'un éblouissement de dorures : dorures plaquées sur le bois du comptoir; dorures des candélabres; dorure du dossier de fauteuil et dorure du cadre. Le sourire aux lèvres et une rose au corsage, elle faisait partie de cette apothéose; et si elle ne pouvait la contempler, si elle tournait le dos au miroir où la ville entière s'encadrait, elle jouissait d'un panorama autrement merveilleux, celui de Mazette qui semblait, ainsi, vue de la hauteur avec ses toits plats, échelonnés et ses terrasses ombragées de grands arbres, un gigantesque escalier fait de tuiles roses et jonché de verdure, comme si une procession de Fête-Dieu venait d'en monter les degrés.

Cependant, malgré ces nombreuses raisons de se plaire à Mazette, malgré les mariages projetés, malgré tout enfin, César et Régina, prenant le train pour Paris dans les premiers jours de janvier, abandonnaient leur petite ville sans esprit de retour. Et ce n'est pas un train au rabais qui les emmenait du pays; au contraire, il leur avait fallu, pour voyager, tout ce qu'il y avait de plus confortable, partant, de plus cher : un coupé chauffé et capitonné. L'argent était leur valet.

Ils avaient gagné un gros lot à l'un des tirages

de la ville de Paris. Ce qu'ils allaient faire à Paris se devine de soi, maintenant, surtout lorsqu'on connaît les deux héros, vaniteux comme père et

Un galant commis voyageur de la maison Toupart-Radis, *A la Baleine*, habitué du café Coquart, à chaque station qu'il faisait à Mazette pour



Nos deux provinciaux se sentant le point de mire de toutes les lorgnettes.... (Dessin de H. Hamel.)

mère. Mazette n'était plus une assez grande ville pour les contenir; au delà de la petite rivière qui sautille sur les cailloux, au delà de l'allée en guirlande, ils allaient chercher les plaisirs, le luxe et les amis qui convenaient à leur fortune.

placer ses produits commerciaux, tournures et corsets, avait beaucoup pesé sur la détermination du frère et de la sœur. Il leur avait prouvé, journaux en main, que Paris était la seule ville qui leur convint désormais; de plus il se faisait un

plaisir, prétendait-il, de prier son ami le chevalier — un chevalier qui n'avait rien de commun avec l'industrie, un vrai noble — de leur ouvrir les portes du grand monde où on leur tendrait les bras. Ces bras et ces portes jetèrent d'autant mieux le trouble dans les deux cervelles ébranlées que le commis, pour achever, insinua que son ami cherchait femme.... Franchement, avec semblables perspectives, César et Régina pouvaient-ils se résigner à épouser des Côtentons? Joseph, droit et digne, — c'était sa vocation, — eut la délicatesse de le comprendre; et Joséphine, selon son habitude, ne se permit pas une remarque. César perdait là une femme précieuse.

Que se passa-t-il à Paris? On ne le sut au pays que par les récits des journaux, et nul n'ignore quelle part il faut faire à la fantaisie dans un récit de journaliste. Quoi qu'il en soit, voici ce qu'on lut, peu de jours après le départ des Coquart, dans la gazette départementale, *Echo Sud-Est*. — Ce *Sud-Est* n'indiquerait-il pas que Mazette est située sur la frontière des Alpes?

« Vendredi soir, à l'Opéra, les abonnés ont eu le plaisir d'assister à une double représentation : celle de la scène, sur laquelle ils sont blasés de longue date, et la représentation, beaucoup plus divertissante, que leur donnaient, dans la salle, les spectateurs d'une loge de première, un jeune homme et une jeune femme qui semblaient, à les juger sur la figure et la tournure, arriver en droite ligne des Batignolles, de Berlin ou de Hambourg.

Renseignements pris, cependant, il s'agissait de deux Français, le frère et la sœur, originaires de Mazette-la-Jolie, ce qui explique leur type tudesque caractérisé.

(Cet *Echo* voudrait-il insinuer que Mazette est perchée sur une montagne des Vosges?)

« Nos deux provinciaux, se sentant le point de mire de toutes les lorgnettes, achevaient de se rendre ridicules, l'homme en prenant l'air important d'un chien qui fait le beau, la femme en souriant au public avec béatitude. Au deuxième acte un monsieur en habit noir, vraisemblablement des-

cendu des Batignolles de Paris, parut dans la loge et ajouta un nouveau type au groupe qui attirait tous les regards. Tout à coup, — le dernier acte allait finir, — on vit un régisseur, suivi de deux hommes, entrer dans la loge; aussitôt des pour-parlers animés et expressifs s'engagèrent à voix basse entre tous les personnages; puis les trois spectateurs, par persuasion ou par force, se laissèrent emmener. Un groupe de curieux, avides de connaître la fin de l'histoire, les escorta au dehors; et ce fut au poste le plus voisin que se termina la promenade. Il a fallu quarante-huit heures pour avoir le mot de cette énigme; quarante-huit heures pendant lesquelles ce trio, composé d'un voleur et de ses deux dupes, a pourri de compagnie sur la paille humide des cachots; — sans cachot, sans humidité et sans paille. En résumé tout se borne à une histoire de chantage assez drôle. Les deux victimes, bombardées d'un gros lot au dernier tirage de la Ville de Paris, s'étaient fait remorquer dans la capitale par un chevalier d'aventure qui, en moins d'une semaine, sous les plus fallacieux prétextes, avait extorqué à ces deux naïfs, — soyons polis, — près de 100 000 francs, employés par eux et par lui à des folies qui avaient eu le fâcheux résultat d'attirer l'attention de la police actuellement à la poursuite d'une bande de recéleurs. Les titres de baron et de marquise, dont s'étaient affublés le frère et la sœur, n'avaient pas peu contribué à les rendre suspects; alors qu'en réalité ces deux... innocents, — soyons toujours polis, — ont noms : César et Régina. Saluez! Ils sont aujourd'hui rendus à la liberté et à leur pays, où ils rapportent ce qui leur reste d'argent et d'illusions. Conséquence de l'aventure : chacun d'eux

... honteux et confus,

Jure, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus. »

N. B. — Mazette ne s'appelle pas Mazette et n'est pas située sur la frontière.

FRANÇOIS DESCHAMPS.

LE PIPA

LE Créateur a donné à la nature de bien singulières prévoyances pour la conservation des êtres.

Dans une de ses plus charmantes fables, que termine d'ailleurs un vers devenu proverbe populaire, Florian nous décrit les conditions dans lesquelles la sarigue, animal de la famille des marsupiaux, exerce envers ses enfants sa sollicitude maternelle.

Un jeune Péruvien demande à sa mère quel est le singulier animal qu'il aperçoit dans la bryère. C'est la femelle du sarigue, répond la Péruvienne :

« Nulle mère pour ses enfants
N'eut jamais plus d'amour, plus de soins vigilants;
La nature a voulu seconder sa tendresse

Et lui fit, près de l'estomac,
Une poche profonde, une espèce de sac,
Où ses petits, quand un danger les presse,
Vont mettre à couvert leur faiblesse....
Au moindre bruit, les petits d'accourir
Et de s'élancer vers leur mère,
Pour chercher dans son sein leur retraite ordinaire.
La poche s'ouvre, les petits
En un moment y sont blottis;
Ils disparaissent tous : la mère avec vitesse
S'enfuit emportant sa richesse. »
La Péruvienne alors dit à l'enfant surpris :
« Si jamais le sort l'est contraire,
Souviens-toi du sarigue, imite-le, mon fils !
L'asile le plus sûr est le sein d'une mère. »

Si curieux que puisse paraître cet artifice de protection maternelle, il serait possible de citer bien des cas non moins intéressants. Ainsi, dans certains

autres genres de marsupiaux, le cayopollin et la marmose, c'est sur le dos de la mère que les jeunes se réfugient, mais comme la station y serait assez difficile pendant la course de la fugitive, ils enroulent leur longue queue prenante autour de celle de leur mère et par ce moyen ne font qu'un avec elle.

Ce ne sont pas d'ailleurs les mammifères seuls qui fournissent des faits analogues. Nous trouvons, par exemple, une particularité des plus étranges chez un batracien commun à la Guyane et au

Brésil, le crapaud dit pipa. Tant que durent ces transformations de ses enfants, la mère séjourne dans l'eau, élément indispensable aux évolutions du jeune batracien, puis elle regagne la terre, où elle vit de sa vie ordinaire.



Pipa femelle. (Dessin de A.-L. Clément.)

Brésil, le crapaud dit pipa. Ce crapaud, de grande taille, est fortement disgracié comme aspect, car, sur un corps évasé à peau rugueuse, il porte une tête triangulaire, sans mouvements, munie de tout petits yeux sans paupières. Ses larges pattes infé-

rieures sont palmées, tandis que les membres postérieurs se terminent par quatre longs doigts garnis de pointes très aiguës. Quand la femelle de cet affreux animal pond ses œufs, le mâle les reçoit et les place un à un sur le dos de la mère. Chacun de ces œufs s'attache par une matière à la fois gluante et vésicante à la peau de la patiente, où il fait ouvrir une sorte de cavité à lèvres, dans laquelle le jeune crapaud éclôt et conserve un asile pendant toute la durée des métamorphoses qui, de simple têtard, le conduisent à la condition

CHAGRINS D'OISEAUX



HAQUE jour, mon amie et moi nous travaillions avec d'autant plus d'ardeur que nous voyions nos enfants grandir, se développer à souhait.

Dès l'aube, nous nous mettions en quête à l'aventure; et jusqu'au soir c'était une suite non interrompue de voyages

en tous les sens, et souvent à d'assez grandes distances.

Quatre gaillards bien dispos, tous de bon appétit, et en pleine et heureuse croissance, réclament une assez forte somme de victuailles. Chacun de nous s'ingéniait donc de son mieux pour trouver meilleure aubaine; allant où l'idée le poussait, revenant en hâte vers le nid, dès que le butin en valait la peine; faisant sa distribution, et repartant aussitôt pour de nouvelles recherches, si bien qu'il

1. Chapitre extrait de : *Le Géant et l'Oiseau*, par Eug. Moller, 1 vol., illustré par Giacomelli et Gübert (librairie M. Dreyfous). Voyez l'article *Lieres d'étranges*.

pouvait nous arriver d'aller et venir pendant une grande partie de la journée, sans nous être rencontrés, ni dans nos courses, ni auprès de nos nourrissons.

Un jour, que j'étais sur la lisière humide d'un fourré, fouillant la mousse pour y découvrir quelques vermineux, j'entendis non loin de là un mélange confus de voix d'oiseaux et de voix d'hommes.

Sans doute il devait se passer à cet endroit quelque chose d'étrange.

Gagnant les hautes branches, je me dirigeai vers le point d'où partait ce bruit. Mais je n'eus pas besoin d'arriver jusque-là pour comprendre de quoi il s'agissait.

Les voix d'oiseaux étaient celles d'un malheureux père et d'une malheureuse mère oiseaux, à qui des hommes avaient pris leurs enfants, et qui criaient, se lamentaient pour qu'on les leur rendit.

Dans une clairière du bois, en effet, se trouvaient quatre ou cinq personnes : deux grandes, deux petites. Une famille sans doute. Le père, la mère et deux enfants.

L'un des enfants tenait le nid, où étaient quatre ou cinq jeunes oiseaux, qui, ne sachant ni ce qu'on leur voulait, ni pourquoi on les secouait, levaient de temps en temps le petit bec ouvert : — ce qui paraissait beaucoup amuser les petites et les grandes personnes; mais ce qui, naturellement, perçait le cœur des pauvres parents, qui, voltigeant, s'agitant sur les arbrisseaux voisins, et venant même planer au-dessus des ravisseurs, disaient, répétaient en leur langage d'oiseaux :

« Pitié! miséricorde! rendez-nous-les! Voyez, ils ont faim, et vous ne leur donnez rien, vous; ils sont à nous! C'est nous qui avons fait ce nid pour eux! Avec vous ils souffriront, ils mourront! avec nous ils grandiront, ils deviendront forts et beaux. Rendez, rendez-nous-les! Pourquoi nous les prendre? Qu'en ferez-vous? et que deviendrons-nous sans eux, nous? Nos enfants! nos enfants! rendez-nous nos enfants! »

Mais tout cela était paroles d'oiseaux, qui restaient incomprises, bien qu'il y eût là pourtant un père, une mère pouvant se dire en présence de leurs enfants : « Qu'en serait-il de nous si quelqu'un plus fort s'avisait tout à coup de nous les prendre? »

Eh bien non! cette pensée ne semblait point leur venir; si peu même que pendant que les deux petites personnes s'amusaient — et quel amusement! — à mettre par terre, et à regarder sautiller, trébucher les pauvres petits oisillons, les deux grandes personnes avaient l'air de causer tranquillement.

Et toujours ces infortunés parents, dont on avait pris, dont on bourrelait la chère famille, tournaient autour de cette autre famille, indifférente à leur douleur; et toujours jetant de plus grands cris, disant tout ce qu'ils pouvaient trouver de touchant, d'attendrissant; mais sans qu'on voulût, sans qu'on parût même les entendre...

A un certain moment cependant, leurs lamentations semblèrent avoir été remarquées, car, du haut de l'arbre où je me tenais, je pus voir que

les deux grandes personnes montraient à leurs enfants tantôt le père et la mère oiseaux, qui voletaient et criaient aux alentours, tantôt les oisillons qui remuaient dans leur nid où on les avait réunis. Je les entendais se parler, et je pensais qu'ils avaient à la fin compris le malheur qu'ils allaient causer, le crime qu'ils allaient commettre en séparant ces enfants de leurs parents.

Donc voilà que le père homme prenant le nid va le poser sur une enfourchure d'arbrisseau. Et toute la famille se retire, s'éloigne.... Aussitôt le père et la mère oiseaux d'arriver sur l'arbrisseau d'un air tout joyeux; et de s'approcher du nid, et d'y regarder, et de se dire l'un à l'autre : « Ils sont bien là! on nous les a enfin rendus! Le nid n'est pas fort solidement placé en cet endroit, mais nous nous l'attachons; et nous les nourrirons, nous les élèverons là aussi bien qu'ailleurs. »

Et tous deux, sans plus tarder, de se mettre en quête aux environs, puis d'arriver bientôt l'un et l'autre portant une becquée qu'ils partagent à leurs enfants.

Et moi, je me disposais à retourner à ma tâche en me disant déjà : « Allons, le malheur n'a pas été aussi grand qu'il pouvait être! » et je me sentais tout heureux pour ces parents qui allaient en être quittes au prix d'une grosse alarme.

Mais tout à coup les quatre personnes qui, sans doute, ne s'étaient tenues à l'écart que pour observer ce que feraient les oiseaux, reviennent toutes ensemble vers le nid, que l'homme reprend et donne de nouveau aux enfants.

Et, sans manifester la moindre pitié cette fois, ils s'en vont à travers bois, avec un grand bruit de paroles qui semblent joyeuses, pendant que les pauvres parents, d'autant plus cruellement déposés qu'ils viennent d'avoir une fausse joie, font entendre, en les suivant, les plus navrantes, les plus douloureuses lamentations....

Leur douleur, je la ressentais mieux que nul autre, moi qui pouvais supposer le cas où pareille serait ma situation. A tel point même le supposais-je que, sous le coup d'une terrifiante appréhension, je voulus m'aller aussitôt assurer si rien ne menaçait le repos, l'existence de ma petite famille.

Je pris donc mon vol du côté de mon nid, mais à peine avais-je donné quelques coups d'ailes, que ce fut bien une autre alarme qui vint me troubler....

J'entendis une voix plaintive criant : « A l'aide! au secours! » et dans cette voix, je reconnus celle de mon amie.

Je m'arrête un instant, pour tâcher de savoir d'où peuvent venir ces cris; et, volant à la voix, j'arrive bientôt devant un buisson au pied duquel je vois ma chère, ma bonne, ma douce compagne, retenue sous une espèce d'entre-croisement qui, sans lui faire aucun mal, l'empêche cependant de quitter la place.

« Ah! te voilà! te voilà! s'écrie-t-elle; regarde, je ne sais ce que cela veut dire. J'étais là, quêtant; un vermineux se tordait à terre, j'étais pour le prendre, mais à peine y ai-je touché que quelque chose se rabat sur moi. Effrayée, je veux m'envoler, je ne peux plus. Cela me retient, m'arrête. Est-ce que je ne vais plus pouvoir m'en aller d'ici? »

Mais alors, nos enfants?... Tu ne pourras seul suffire à leurs besoins. Ils souffriront, ils mourront. Dégage-moi, ami, dégage-moi!»

du bec et des ongles cette chose qui faisait obstacle à la liberté de mon amie.

Elle travaillait en même temps; mais, quelques



Gravure extraite de *Le Géant et l'Oiseau*, librairie Dreyfous. (Dessin de J. Giacomelli.)

Je n'avais certes pas attendu qu'elle m'excitât à cette besogne pour l'entreprendre; car tout en la rassurant, bien que je ne fusse nullement rassuré moi-même, j'avais aussitôt commencé d'attaquer

efforts que nous fissions, il semblait qu'il nous dût rester impossible d'entamer cet enchevêtrement de brins grisâtres, qui avaient une étrange résistance.

1^{er} JANVIER 1891.

2. — TOME LXVI.

L'idée me vint que peut-être en frappant, en mordant toujours au même endroit nous pourrions obtenir un résultat. Je le dis à la chère prisonnière; et nous voilà travaillant de plus belle.

L'idée était bonne. A force de coups de becs portés sur le même point, nous eûmes la joie de voir un de ces brins si tenaces s'amincir et enfin se rompre.

C'était beaucoup, car déjà elle pouvait aisément passer la tête dans la brèche.

Mais cela ne suffisait pas, il fallait couper le brin voisin; ce qui, vu l'ardeur dont nous animait l'espoir de la délivrance, ne devait nous sembler ni pénible, ni difficile.

Nous nous remettons à l'ouvrage; et agissant avec calme, avec entente, nous pouvions déjà nous flatter du succès prochain....

Mais, en ce moment, arrive, poussant des cris de joie, un enfant d'homme, qui vient se jeter sur la place où nous travaillons.

Il tombe là comme un furieux. Moi, qui m'étais instinctivement écarté, je pouvais croire que ma pauvre amie était écrasée sous le corps de ce brutal.

« Hélas ! entendis-je qu'elle disait, hélas ! que va-t-il me faire ? »

Oh ! si j'avais eu la force ! si j'avais été de taille à me mesurer avec ce jeune méchant ! Mais que pouvais-je, moi, si faible, si petit, sinon me lamenter à mon tour comme j'avais entendu auparavant se lamenter les autres oiseaux, sinon essayer de faire à mon tour comprendre au cruel la mauvaise action dont il se rendait coupable ?

« C'est une innocente, lui dis-je, en allant crier tout près de lui ; c'est une mère qui aime et qui est aimée. Elle a des enfants qui ont besoin d'elle, des enfants pour qui elle est bonne comme sans doute votre mère est bonne pour vous. Ne la retenez pas, ne la tuez pas ! »

Mais il n'écoutait pas, il ne comprenait pas. Je vis qu'il la tenait, tout fier, tout heureux, et qu'il se disposait à l'emporter. Tout en répétant ma triste requête, je m'aventurai étourdiment si près de lui, qu'en un de ses gestes, peu s'en fallut qu'il ne me saisît....

Et alors : « Laisse, ami, dit-elle. Je vois bien que c'est fait de moi. Mais de grâce, ne l'expose pas. Tu as failli être pris. A quoi bon ! va, ne l'attarde pas ici. Que deviendraient-ils, eux, si tu devais leur manquer aussi ? Ils t'attendent. Ils ont faim. Ils appellent. Va, bon ami, va ! Laisse-moi... aime-les bien. Aime-les comme nous les aurions aimés tous deux. Soigne-les bien. Tâche d'avoir autant de force, de vigilance que nous en aurions eu ensemble. Va, va. Adieu !... cher bien-aimé, adieu ! Ma dernière pensée sera pour toi, pour

eux. Dis-leur combien je les aimais... Aime-les, aime-les bien !... Va, ne t'attarde pas. Songe à eux... »

Je n'en entendis pas davantage, car, dans un mouvement que fit cet impitoyable ravisseur, ma pauvre amie disparut.

Où l'avait-il mise, cachée ?... Qu'en avait-il fait ?... Je ne sais... Mais toujours est-il que je ne la voyais plus, que sa voix n'arrivait plus jusqu'à moi....

Longtemps encore cependant je suivis machinalement la route que suivait ce barbare.... Longtemps, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'excès de la douleur, du désespoir m'eût enlevé la force de me mouvoir, et presque aussi la force de penser.

Je m'arrêtai.... Et croyant me sentir mourir, j'en éprouvais comme un bonheur. — Mais en moi soudain retentit une sorte d'écho des dernières paroles qu'elle avait prononcées :

« Aime-les bien ! Songe à eux. »

« Songe à eux. » — Et je les oubliais ! Et j'étais là, laissant le chagrin m'anéantir !

Un réveil vint à mon esprit. Je pensai avec effroi au temps qui avait dû s'écouler depuis qu'ils étaient seuls.

J'ouvris mes ailes, je partis d'un trait.

Hélas ! dans quel état se trouvaient déjà mes pauvres abandonnés !

Affamés, épuisés à force d'avoir appelé, ils s'étaient endormis d'un sommeil d'accablement.

Il fallait sans retard les pourvoir....

La journée était avancée, je n'avais pas de temps à perdre ; et je le mis si bien à profit qu'avant le coucher du soleil, tous quatre furent à nouveau convenablement repus.

Quand la nuit tomba, je pris la place que leur mère occupait d'habitude sur ce nid où reposait ma jeune famille.

Quelle nuit je passai ! Ah ! j'avais beau me dire que le repos devait m'armer de forces nouvelles pour le cher labeur du lendemain, le sommeil ne venait pas.

Je revoyais toujours ma pauvre amie aux mains de son ravisseur ; j'entendais toujours ses dernières paroles, à la fois si navrantes et si courageuses.

Un peu avant l'aube cependant, la fatigue l'emporta : mes yeux se fermèrent.... Mais quels rêves horribles ! Ah ! ce sommeil ne dura guère !... Alors les premiers rayons du jour me montrèrent mes quatre chers petits êtres tranquillement endormis : et à cette vue, à l'idée qu'ils n'avaient que moi et qu'aucune défaillance ne m'était permise, je me sentis ranimé d'une force, d'une énergie suprême. Et le cœur plein du triste, mais doux souvenir de l'absente, je me mis résolument à l'œuvre....

EUGÈNE MULLER.



NOËL

Par le froid des chemins faits de neige récente,
Les absents, accourus vers le foyer qui luit,
Ont retrouvé Noël, la fête attendrissante!

C'est le soir. Il fut doux à tous l'an qui s'enfuit,
Et de savoir ainsi sa bonté finissante,
La maison, d'un regret affectueux le suit.

Afin qu'il garde encore sa main compatissante
Lorsque, vêtu d'enfance en une seule nuit,
Il reprendra les cœurs en sa route incessante,

Voici l'aïeule et le plus jeune, cher appui,
Candides tous les deux d'espérance innocente,
Qui viennent, devant l'âtre où la foi les conduit,

Arroser de vin pur la souche frémissante!
Puissent-ils, l'an prochain, la bénir, elle et lui,
N'ayant à sangloter pour aucune âme absente!

Il est tard, mais l'appel des cloches a séduit
Les petits qui, martyrs de l'heure assoupissante,
Veulent veiller pour voir la messe de minuit

Où Jésus sourira dans sa gloire naissante.

FERNAND FERRIER.

CAUSERIE DE QUINZAINE

Les livres d'étrennes.

Chose promise, chose due, et habitude prise vaut promesse. Étant donnée l'excellente tradition qui consiste à demander à la librairie les meilleurs, les plus agréables et les plus profitables cadeaux d'étrennes, chaque année dans notre livraison du 1^{er} janvier, que nous faisons ordinairement paraître huit ou dix jours avant sa date, nous passons en revue les publications nouvelles des principaux éditeurs parisiens, afin de signaler à nos lecteurs celles qui sont réellement dignes de leur attention.

Faisons donc aujourd'hui comme nous avons la bonne habitude de faire à pareille époque.

La librairie Hachette, qui n'a, elle aussi, qu'à observer ses traditions pour être au premier rang des productrices de beaux et bons livres, se présente d'abord à nous avec son *Tour du Monde*, qu'il suffit de nommer pour en faire l'éloge, car chacun sait ce que vaut cette sorte de grand périodique magnifiquement illustré qui a, sans cesse, la primeur des récits de voyages les plus récents et les plus intéressants.

La *Bibliothèque des Merveilles*, une des collections à la fois les plus instructives et les plus faciles et agréables à lire, s'est récemment enrichie de quatre volumes également recommandables :

L'Âge de pierre, par le D^r Verneau; les *Statuettes de terre cuite dans l'antiquité*, par E. Pottier; *L'Hypnotisme*, par le D^r Foyéan de Courmelles; la *Production de l'électricité*, par J. Baillet-Latour.

À côté de cet ensemble de véritables traités scientifiques usuels, voici d'abord, dans la *Bibliothèque blanche*, affectée aux récits des meilleurs con-

teurs et conteuses pour tous les âges, la *Part du cadet*, où notre collaboratrice Mlle Stella Blandy, dit une de ces histoires méridionales où elle sait si bien allier les péripéties sentimentales aux tableaux pittoresques; *En Esclavage*, de Mme P. de Nanteuil, est un récit d'aventures sous le ciel africain; la *Fille des Bohémiens*, de Mme J. Colomb, est une touchante histoire alsacienne, et avec la *Princesse Rosalba*, de Mme Chéron de la Bruyère, nous nous trouvons encore en pleine sphère aventureuse.

Aux enfants et adolescents s'adresse plus particulièrement la *Bibliothèque rose*, qui s'est accrue pour cette nouvelle année de *Popo et Lili*, histoire de deux jumeaux, par Mme de Moussac; *L'Usine du château*, par Mme de Pitray; les *Aventures de Jean le Savoyard*, par Mme Jeanne Cazin, et *Petit Jacques*, par Mme de Stolz.

Comme on le voit, les plumes féminines, qui se font de plus en plus nombreuses et expertes, ont presque à elles seules fourni les productions nouvelles dans les collections précédentes. Mais voici M. Eug. Mouton avec la très virile et très desopilante épopée du *Capitaine Cougourdan*, commandant le trois mâts la Bonne Mère du port de Marseille. Figure typique s'il en fut, que celle de ce fils de la Cannebière, qui promène à travers le monde toutes les fantaisies et aussi toutes les bravoures du pur marseillais. Les aventures de ce bouillant et humoristique commandant de navire sont mises en relief pour les yeux par le crayon si habile de Zier, l'un des principaux illustrateurs de cette splendide *Histoire de la chevalerie*, publiée à la librairie Delagrave.

Chez Firmin Didot, un livre bien curieux et bien luxueusement illustré est celui que M. Alexis Lemaitre, à la fois écrivain et dessinateur, consacre à une classe très nombreuse sous le titre de *Nos Jeunes Filles aux examens de l'Hôtel de Ville*. Par le temps d'instruction à outrance qui court, dans le jeune monde féminin, rien de plus intéressant que

après ce dessinateur écrivain, réussissant à souhait sa double tâche, voici un maître graveur, M. Méaulle, prenant la plume en même temps que le burin, pour publier chez P. Ducrocq *le Petit Amiral*, histoire très émouvante d'un jeune enfant de marin qui, après maintes vicissitudes, devient un brillant officier, et, chez Mame, *Perdus dans Paris*, odyssée



Abside et clocher de l'église d'Orgeval (second quart du XII^e siècle), gravure extraite de *l'Art gothique*.
(Ancienne maison Quantin, éditeur.)

cette étude d'après nature des luttes souvent sur-humaines qui s'engagent pour la conquête des grades et diplômes des divers degrés. Ce mouvement, auquel prennent plus ou moins part aujourd'hui toutes nos jeunes filles, à quelque condition qu'elles appartiennent, doit rester une des caractéristiques de notre époque; il faut donc savoir gré à un observateur, aussi habile par la plume que par le crayon, d'en avoir fixé pour l'histoire la très intéressante physionomie.

Il n'y a pas que les maladies qui se gagnent, car

très originale de deux jeunes héros du travail et de la probité.

La librairie Quantin se présente avec plusieurs beaux livres nouveaux. Voici d'abord *l'Art gothique*, par M. L. Gonse, splendide volume grand in-4^e, qui, dans sa forme essentiellement luxueuse, n'est pas moins une œuvre de patriotique vulgarisation, grâce à laquelle l'homme de loisirs et l'artiste pourront être initiés à la connaissance d'une des plus hautes et des plus originales manifestations de l'histoire des arts.

A propos du titre de son livre : « Il faut, dit le | l'injustice de cette dénomination. Elle est vide de
savant auteur, que je me justifie de l'usage que | sens, offense la raison, et cependant son emploi se



Gravure extraite du *Capitaine Cougourdan*. (Hachette et C^{ie}, éditeurs.)

j'ai fait pour le titre de cet ouvrage d'un vocable que je suis le premier à trouver défectueux, celui d'*Art gothique*. Je condamne, comme tous les amis sincères de notre art national, l'impropriété et trouve si fortement entré dans l'usage qu'aucune autre, même celui d'*Art ogival*, ne pourrait être aussi bien comprise du public et ne saurait, par conséquent prévaloir pour un titre de livre. Con-

servons-le donc, jusqu'au jour où nous pourrons dire bien haut et tout court, l'Art français, le Style français comme on disait partout au moyen âge, pour qualifier une forme d'art, qui, ainsi que j'espère le démontrer, est radicalement française, dans son essence, dans son origine, dans son développement.

Il y aurait donc dans l'œuvre excellemment artistique de M. Goussé, une pensée toute patriotique qui doit ajouter un grand intérêt à son œuvre. Quoi qu'il en soit, ce livre magnifique contenant 28 planches hors texte, aquarelles, chromolithographies, eaux-fortes et 288 gravures dans le texte,

excursions sur les plages, dont il indique toutes les intéressantes stations, et dont il offre les meilleurs souvenirs par un curieux ensemble de dessins d'après nature.

A la librairie Testard, se poursuit avec un succès toujours croissant la grande édition dite nationale des Œuvres de Victor Hugo. Actuellement paraissent les *Misérables*, dont les moindres comme les plus importantes scènes sont reproduites avec une vérité et une verve étourdissantes, par le peintre G. Jeanniot, qui fait là, réellement, acte de maître, fort bien servi d'ailleurs pour la fidèle traduction



Gravure extraite du *Roi de Camargue*. (Librairie Testard).

met désormais à son rang et sous son véritable jour cette glorieuse époque de notre vie nationale.

Le Yacht, histoire de la navigation maritime de plaisance, par Philippe d'Aryl, avec de nombreuses et très pittoresques illustrations, est un livre qui vient à son heure pour répondre à la curiosité qu'éveille le grand développement pris par ce sport d'un genre tout spécial. Le goût de la mer est aujourd'hui presque général. Le *yachting* n'est plus l'apanage des rentiers et des oisifs, il passionne maintenant tout le monde. Et, alors qu'il existe en France plus de mille yachts de plaisance, grands ou petits, on comprend l'intérêt qui doit s'attacher à une publication faite *ex professo*, donnant l'histoire et la physiologie d'un monde particulier.

Plus modestes, mais de pratique encore plus générale, sont les guides albums des touristes que Constant de Tours publie à la même librairie. Le dernier venu, qui a pour étapes principales Rouen, le Havre, Caen, Cherbourg, sera certainement dans toutes les mains, dès que s'ouvrira la saison des

de ses tableaux par les très habiles aquafortistes Boillot, Mongin et L. Muller.

A côté de ce grand œuvre nous trouvons, chez le même éditeur une composition à la fois très originale et très gracieuse : *le Roi de Camargue*, par un poète dont nos lecteurs ont appris à aimer les vers et la prose, Jean Aycard, qui en fidèle Méridional a voulu faire et a su traduire à merveille son cher pays, dont les diverses physionomies ont été rendues avec la plus grande vérité par le crayon de M. Roux et par le burin de L. Ruet.

Chez Maurice Dreyfous, l'un des plus anciens collaborateurs du *Musée des Familles* fait paraître *le Géant et l'Oiseau, conte d'hier ou d'aujourd'hui*, avec illustrations de Giacomelli et C. Gilbert.

Le Géant et l'Oiseau est une sorte d'apologue moral, où se trouvent mises en parallèle l'existence d'un géant puissant et embarrassé de sa puissance, n'en sachant pas jouir et ne sachant point la régler heureusement, et celle d'un humble oiseau, qui a su se faire une vie de bonheur par le travail, la

gaieté et l'accomplissement joyeux de ses devoirs de famille. Sous cette forme légère, la leçon qui se dégage du récit n'est que plus douce et plus pénétrante. Nous détachons d'ailleurs de ce livre un épisode que nous reproduisons plus haut, avec l'une des vingt magnifiques compositions de Giacomelli qui en ornent le texte.

Ce même éditeur publie, de M. Gaston Tissandier, le savant célèbre, *Souvenirs et récits d'un aérostier de l'armée de la Loire*, livre dont le titre et le nom de l'auteur indiquent assez le caractère et les mérites, et *le Bonheur de Rose*, par Mme de Valtine, œuvre où le sentiment sans exaltation répond à ce que le cœur des jeunes filles aime à lire, et à ce que la sollicitude des mères souhaite qu'elles lisent,

ensemble d'illustrations, se joignant au mérite du texte, font de ce volume une des plus artistiques publications de l'année.

La même librairie, renommée du reste pour le grand luxe et le goût parfait de ses publications, nous offre encore *les Anciennes Armées françaises*, souvenir illustré de l'exposition rétrospective qu'avait faite le ministère de la guerre en 1889, excellent ouvrage dû aux recherches et à la plume habile du général Thoumas, puis *la Seine à travers Paris*, curieux voyage d'un agréable conteur, M. Saint-Juirs, et d'un artiste plein de verve, G. Fraipont, qui ont entrepris l'exploration des berges et des quais du fleuve parisien.

Vraiment nouveau et curieux, cet ouvrage, qui



Gravure extraite du *Secret de Gertrude*. (Librairie Launette.)

c'est-à-dire un récit en même temps très attachant et très moral, d'ailleurs très richement illustré.

Chez Garnier, M. G. Bonnefont, encore un des nôtres, raconte avec une verve des plus entraînantes les *Aventures de six Français aux colonies*. Enfin, chez C. Lévy, notre fidèle et très sympathique collaborateur J. Barancy, dont le talent délicat peut se passer de l'appui du dessin pour se faire lire, publie un charmant volume non illustré, où deux touchants récits : *Pour Suzanne* et *le Sabotier*, forment le plus heureux ensemble, parlant le même excellent langage à l'esprit et au cœur.

A la librairie artistique Launette et C^{ie}, un charmant volume ouvre une série nouvelle dans laquelle doivent entrer chaque année deux ou trois ouvrages choisis parmi les productions consacrées qui peuvent être placées dans toutes les mains et qui se recommandent par un sérieux mérite littéraire. *Le Secret de Gertrude* d'André Theuriot, le conteur à la fois très sentimental, très élégant et très moral, inaugure dignement cette collection, dont le succès ne fait pas doute. Cette simple histoire a fourni au peintre Émile Adam le sujet de 72 compositions dont 60 gravées sur bois par Hugot et 12 traduites à l'eau-forte par A. Boulart, et cet

évoque avec discrétion le passé dramatique de la Seine dans sa traversée de Paris, palpité de la vie d'aujourd'hui, de cette vie intense dont les berges et les quais s'embellissent aux heures claires en attendant que l'ombre les livre aux va-nu-pieds. Il s'adresse donc à tous ceux qui aiment l'aspect et l'histoire de Paris.

La Maison du *Ménestrel* publie cette année un des plus jolis livres d'étrennes qu'on puisse imaginer. Cela s'appelle *la Chanson des Joujoux* : vingt petites merveilles, dont les poésies charmantes sont de Jules Jouy, la musique de Claudius Blanc et Léopold Dauphin — ces deux Berquins exquis de la chanson d'enfant — et les illustrations en couleur d'Adrien Marié, qui n'a jamais été plus en verve. C'est un des plus ravissants volumes que nous ayons vus depuis longtemps. — Chez les mêmes éditeurs, un autre album bien attrayant, *les Petits Danseurs*, arrangements faciles des danses les plus célèbres par les maîtres du genre : du Johann Strauss, du Fahrback, du Gung'l, de l'Offenbach, de l'Hervé mis à la portée des plus petites mains. Délicieuse couverture en couleur, de Firmin Bouisset.

UNE VILLE SUR UN PIÉDESTAL

Constantine, chef-lieu du département oriental de l'Algérie, portait le nom de *Cirta*, au temps des Numides. Cette ville, dont l'origine va se perdre dans la nuit des siècles, est située à 81 kilomètres sud de la mer Méditerranée et s'élève sur le plateau incliné d'un rocher qui fut détaché des montagnes voisines, d'autres disent soulevé de terre, par un effroyable cataclysme. Le ravin qui l'entoure en grande partie, et dans lequel se ruent en grondant les eaux du Roumel¹, en forme une presqu'île, qui n'est abordable que par une langue de terre, du côté de l'ouest. Il ne faut pas chercher ailleurs la signification de son nom primitif. *Cirta*

une terrasse : car les terrasses sont faites pour des hivers moins rigoureux.

Le géographe El-Bekri a surnommé Constantine *Beled-el-hawa*, « la cité du ravin ». Non moins hardi dans ses métaphores, le poète El-Abdéri décrit ainsi la position exceptionnelle de cette ville : « Pareil au bracelet qui cerce le bras d'une femme, le fleuve rugissant au fond d'un ravin escarpé enserme la roche qui supporte Constantine, et la défend comme les monts escarpés protègent le nid de l'aigle ». Nous pourrions encore, au profit du tableau, citer la manière pittoresque, quoiqu'un peu hyperbolique, dont un prisonnier berbère re-



Vue de Constantine.

ou *Kirta*, dans l'idiome numidique, désignait un rocher isolé : c'est le synonyme de *Kef*, expression arabe qui est devenue le nom de *Sicca Veneria*.

Tout à tour capitale de Syphax, de Massinissa, de Micipsa, d'Adherbal, de Juba le jeune; chef-lieu de la province romaine de Numidie, elle fut érigée en colonie par Jules César, pour récompenser le corps de partisans avec lequel Publius Sittius Nucerinus lui avait rendu de si utiles services pendant la guerre d'Afrique, et fut dès lors appelée *Cirta Sittianorum* et *Cirta Julia*, jusqu'à ce que, au IV^e siècle, elle reçut le nom de Constantine, qui lui est resté.

Des trois côtés, la ville est dominée par des hauteurs : au nord, c'est le Mecid; au sud, le Mansoura, et à l'ouest, le Condiat Ali. De chacun de ces points, elle présente un panorama étrange, quelque chose d'inconnu, d'inexplicable au premier coup d'œil, une cohue compacte d'habitations sans ordre et sans symétrie, comme des moutons couchés pêle-mêle dans une bergerie. Ça et là, quelques tourelles pyramident au-dessus des toitures qui affectent la forme de barques renversées. Mais pas

présenta la ville de Constantine au chef de l'armée musulmane, Okba-ibn-Nafâ, lorsqu'il vint pour s'en emparer : « Le nid de l'aigle est moins inaccessible. Ses habitants l'ont surnommée la cité aérienne. Les nuages amoncelés à l'orifice de ses citernes, se penchent pour y verser le tribut de leurs eaux. Assise sur un immense bloc de granit, que la baguette d'un magicien semble avoir arraché des masses environnantes, elle se contente d'opposer aux assaillants le tumulte torrentiel du fleuve qui lèche ses fondements en s'engouffrant dans un abîme profond de mille coudées. L'archer le plus robuste ne saurait atteindre le rempart avec ses flèches. »

C'est à Constantine que l'on retrouve la couleur locale qui tend à disparaître de jour en jour des autres villes de l'Algérie. Rien n'est plus curieux à visiter que cette fourmilière, qu'on appelle le quartier arabe, où les rues et les impasses, étroites et tortueuses, tantôt voûtées, tantôt à ciel ouvert, forment le labyrinthe le plus inextricable qu'on puisse imaginer. Combien de peintres, depuis Fromentin, en ont reproduit les différents aspects!

¹ I. Oued-el-Roumel, « la rivière du sable ». C'est l'Amsaga des anciens.

A. CHÉRONNEAU.

GRIBOURI

LÉGENDE DE NOËL



Le 24 décembre de cette année-là, Jean Museux, bûcheron au bois de la Frette, commune de Saint-Saurin, près d'Arques-sur-Ouge, en Comté, se leva, sans bruit, au petit jour, laissant sa femme et ses quatre enfants endormis, prit sa hotte et son bâton ferré et sortit de sa cabane.

Une fois dehors, sous les hauts baliveaux noirs que blanchissait, par places, une poudrée de neige tombée dans la nuit, il posa l'index de sa main droite sur le bout de son nez vermillonnant et se livra à ce calcul :

« Douze balais de bouleau à deux sous pièce, ci : vingt-quatre sous. Trois bourgeois d'Arques me doivent quarante-six sous. J'en dois dix à la mère Jacquet. Il me restera donc juste un petit écu de trois livres. Avec cela, j'achèterai, comme dit la chanson :

Andouille, tripes et boudin,
Marrons, pain blanc et rouge vin ;

et, tous les six, nous réveillonnerons comme des seigneurs. »

Quelque chose de pareil à un nuage passa devant ses yeux et les voila :

« Pourvu que... », murmura-t-il.

C'était un fort brave homme que Jean Museux, et un rude ouvrier ; mais il ne voyait pas une bouteille sans que sa langue se desséchât de convoitise. C'est pour cela qu'on l'appelait plus souvent Jean Gribouri que Jean Museux — le gribouri, aieul du phylloxera, étant un insecte qui dévore les bourgeons de la vigne. — Chaque fois, il est vrai, qu'il succombait à la tentation, il s'en repentait amèrement, demandait pardon à Dieu, à la Vierge, aux saints, à Soizotte, sa femme, surtout se soumettait à un régime d'anachorète et restait huit jours, quinze jours, en tête-à-tête avec ses bois en grume et ses bois pelards, ses bois de refend et ses bois d'enchalage, ses troncs, ses hilles, ses souches et ses copeaux. Mais bah ! dès qu'il mettait le pied dans la ville ; dès qu'il s'était égoïllé, pendant quelques minutes, à crier : « Aux balais ! A deux sous le balai ! » dès qu'il avait échangé une poignée de main avec ses deux amis, Claude Grattepain et Pierre Croquelard, l'un tailleur d'habits et l'autre tailleur de moellons ; dès qu'il avait vu le torchon de la mère Jacquet, la cabaretière, dessiner son triangle blanc dans la baie de la porte à plein cintre de l'établissement, adieu les belles promesses et les bonnes résolutions ! Le bûcheron de la Frette retombait dans son péché ; et il s'en allait, titubant et chantant, tout le long de l'immense rue, de chaque côté de laquelle sont bâties les maisons d'Arques et dont la monotonie n'est rompue que par un pont d'une

seule arche, construit à peu près au centre de la rue, sur la rivière d'Ouge.

On comprend le mélancolique « pourvu que... » du pauvre homme. Il avait conscience de sa faiblesse, du peu de résistance qu'il opposait aux entraînements.

« Je lutterai », finit-il par se dire.

Il se rapprocha de la lisière du bois où il avait entassé sa douzaine de balais. Comme il était en train de les arrimer dans sa hotte, il vit, sur le chemin, un homme qui s'était arrêté et qui le regardait :

« Combien ces balais, Jean Gribouri, lui demanda-t-il ?

— Vingt-quatre sous, monsieur.

— En voilà trente-six ; mais c'est à condition que tu porteras ces balais, à Arques, chez la mère Jacquet. Je les y ferai prendre.

— Entendu et merci ! »

L'homme avait des jambes grêles, un gros ventre sur lequel dansaient des breloques couleur de feu, un visage olivâtre, fendu, dans sa largeur, par une bouche tourmentée, presque sans lèvres, traversé, dans sa hauteur, par un nez ayant la forme d'une serpe, et éclairé par des yeux de chat luisant comme des braises saupoudrées de soufre.

« Où donc ai-je vu cette figure-là ? » se dit le bûcheron.

La présence, d'ailleurs, en un tel endroit, et à une heure aussi matinale, d'un monsieur mis comme les plus élégants godelureaux de la ville lui semblait singulière. Quand il eut compté ses trente-six sous, il releva la tête et regarda à son tour ; mais l'homme avait disparu.

« C'est quelque commis de bois », pensa-t-il.

Il chargea, sur son dos, son énorme hotte à demi pleine et se dirigea du côté d'Arques, un peu préoccupé, avouons-le, de cette rencontre.

La petite église de Saint-Saurin était située à un quart de lieue du village, à la bifurcation de la route et d'un sentier rural desservant les hameaux et les fermes. En passant devant l'humble édifice, dont le clocheton baignait encore dans la brume, Jean Museux se découvrit avec respect. Il n'usait ni des pieds, ni des genoux, le dallage des sanctuaires ; il n'en était pas moins un sincère croyant et élevait ses enfants d'une façon chrétienne :

« Que la benoîte Vierge, à qui cette chapelle est dédiée, se dit-il avec la voix de l'âme, nous garde, les miens et moi, de tous malheurs et accidents. »

Et tandis qu'il terminait cette prière, que les mystiques eussent appelée, croyons-nous, une oraison jaculatoire, il vit, près de la grosse borne qui marque la limite des territoires de Saint-Saurin et d'Arques, une femme jeune encore, aux traits fins et doux, mise d'une manière pauvre,

mais décente, qui se tenait assise sur un gros fagot de branchages morts. Il s'approcha d'elle, et, remarquant qu'elle paraissait essoufflée et lasse :

« Où portez-vous cela, lui demanda-t-il ? »

— A Arques, lui répondit-elle, dans le hangar du couvent des Béguines.

— Connue. Je suis plus fort que vous, la petite mère; laissez-moi ça. »

Il disposa sa hotte sur la borne, prit le fagot, le jeta en travers sur sa douzaine de balais; puis, après avoir introduit de nouveau ses bras entre l'osier et les bretelles, il se retourna pour voir si la ramasseuse de bois le suivait; mais elle avait disparu.

« Elle est sans doute entrée dans la chapelle », dit-il.

Et il ajouta :

« Où donc ai-je vu cette figure-là ? »

Il est de fait que, dans cette sombre matinée, qui ressemblait moins encore à une aube qu'à un crépuscule, les formes, à dix ou quinze pas, devenaient à peu près indistinctes et qu'on n'apercevait ni la cime des ormes tortus qui bordaient la route, ni les bandes de corbeaux qui volaient et tournoyaient silencieusement dans le ciel. Cette double apparition et cette double disparition, ces deux personnes qui ne lui semblaient pas tout à fait inconnues, mais dont il ne parvenait point à déterminer l'identité, ne laissaient pas de l'intriguer, de le tourmenter, comme une énigme dont la solution vous échappe. Mais Jean Museux n'était point un de ces songeurs à demi somnambules, qui dégringolent tout naturellement sur la pente du rêve; il secoua la tête, mouvement qui eut pour résultat de faire tomber les mystérieuses préoccupations qui se pressaient dans son cerveau, et il poursuivit sa marche, en sifflant entre ses dents l'air des *Bons Cousins*, ces frères et ces émules des *carbonari* d'Italie.

Aux premières maisons d'Arques, il entendit sonner huit heures.

« C'est à l'horloge du couvent », se dit-il.

La porte des saintes femmes était assiégée déjà par une douzaine de pauvres qui attendaient la soupe du matin. Jean passa au milieu de ce groupe, fit le tour de la haute muraille à laquelle s'adossait intérieurement le cloître; il arriva au hangar et y déposa son fagot.

« Et d'une! dit-il. Maintenant, à mes balais! » Il revint sur ses pas pour regagner la grande rue.

« Holà! Jean de la Frette, lui dit un des mendiants, il y a encore ici une écuelle. La veux-tu? C'est maigre; mais c'est bon!

— Garde-la pour un infirme ou pour un vieux! »

Les trente-six sous tintaient joyeusement dans sa poche. Avec cette fortune-là, prendre la soupe d'un malheureux, pour lui, c'eût été comme un sacrilège.

En Comté, on est matinal. Cette habitude des époques disparues, on l'y conserve encore. Les boutiques étaient déjà ouvertes et parées. A la devanture des charcutiers, sous la frise où pendaient et s'entrechoquaient au vent une douzaine de cervelas de bois, des guirlandes de vraies saucisses dessinaient leurs courbes sur des draps blancs; les bo-

caux des épiciers luisaient derrière les vitres, pleins de friandises, de cornets à faveurs roses; les confiseurs avaient étalé leurs sucreries, leurs coffrets sculptés en Suisse, leurs poupées de Nuremberg, leurs chiens aboyants et leurs moutons bêlants collés sur leurs soufflets de maroquin jaune. Une bonne odeur de pain frais et de brioches chaudes s'échappait des boulangeries et des pâtisseries; et, dans l'entre-bâillement triangulaire des rideaux des auberges, on voyait des flacons de toute forme et de toute dimension, des gâteaux et des flans, des poissons prêts pour la friture, des poulets plumés, des lapins dépouillés qui attendaient les clients, pour se transformer en rôtis ou en gibelottes.

Jean Museux passait sa langue sur ses lèvres, comme un chat qui vient de lécher de la crème.

« J'ai faim et j'ai soif, se disait-il, la marche creuse et le froid altère. »

Il ne s'arrêta point cependant, malgré les invitations d'un maréchal ferrant, de deux ou trois charretiers ou garçons d'écurie, qui allaient de *bouchon* en *bouchon*, sous prétexte de *tuer le ver*. Héroïquement, il arriva chez la mère Jacquet, sans avoir fait la moindre halte.

« Voici, lui dit-il, d'abord douze balais qu'un monsieur fera prendre chez vous; puis dix sous que je vous dois.

— Oh! je n'étais pas en peine, Jean Gribouri, répondit la cabaretière. Vous êtes un brave homme. Et, tenez, puisque nous sommes seuls, je vais vous faire goûter de l'eau-de-vie de marc, que des contrebandiers m'ont apportée, cette nuit, par la rivière. »

Elle remplit aux deux tiers un petit verre de cette eau-de-vie, limpide comme le cristal, et qui formait, à sa surface, autour des parois du verre, cette sorte de collier de perles que les baveurs appellent le *chapelet*. Les petits yeux gris de Jean Museux brillèrent. Comment résister à une telle « politesse »?

« Assez! assez, madame Jacquet! Je me suis promis d'être sobre aujourd'hui. »

Elle se mit à rire :

« Pourrez-vous dire, ce soir, votre grande phrase, sans barguigner?

« Je l'espère, et, en réalité, ce n'est pas bien difficile. Écoutez : Dans le bois, il y a-t-un arbre; sur l'arbre, il y a-t-une branche; sur la branche, il y a-t-un nid; dans le nid, il y a-t-un œuf; dans l'œuf, il y a-t-un oiseau; sur l'oiseau, il y a-t-une plume; la plume est sur l'oiseau; l'oiseau est dans l'œuf; l'œuf est dans le nid; le nid est sur la branche; la branche est sur l'arbre; l'arbre est dans le bois.

— Bravo! Vous avez la langue bien déliée. »

Il vida lentement le récipient.

« C'est parfait, dit-il, il n'y a rien de meilleur au pavillon du château de Saint-Saurin, chez le vieux Mathieu Lambille. Ça vaut le kirsch de Fougères. Mais il faut que j'aille chez mes débiteurs. Gardez-moi ma hotte, s'il vous plaît. »

La pensée de Mathieu Lambille le hantait :

« Il a commencé comme moi, se disait-il. Simple coupeur de bois à la Frette. Le marquis l'a pris en affection et a fait de lui son chef forestier.

Il a maintenant cent vingt petits écus par an, une belle maison de pierre, le prix de la vente des harts et un droit de chasse sur trois forêts. — Mais voilà ! le vin ne le tentait pas.... »

Il poussa un profond soupir et reprit :

« Le digne homme se meurt. Hier soir, il était à l'agonie. Qui le remplacera ? Sans doute un noir-cisseur de papier qui nous fera mille misères ! »

« Quel parfum ! Quel goût, pensait-il ! mais j'ai eu tort de ne pas tremper un petit pain là dedans. »

Il fit un mouvement comme pour retourner, mais il se roidit et s'en alla, d'un pas rapide, faire visite à ceux qu'il appelait ses débiteurs. Vers midi, il était en possession de trois livres dix sous. Tout seul, dans la rue, il riait sans bruit et se frottait de temps en temps les mains, ce qui était, à



Montrant un filet dans lequel luisaient des écailles. (Dessin de Meunier.)

Il lorgnait, du coin de l'œil, le comptoir du cabaret :

« Allons-nous-en ! » murmura-t-il.

Il sortit — à regret, constatons-le.

« J'ai douze sous sur lesquels je ne comptais pas », se disait-il.

Du dehors, il posa cette question à Mme Jacquet :

« Combien le petit verre ? »

— Deux sous.

— Donnez-m'en encore un, mais ici, sur la porte. »

Capitulation de conscience dissimulée.

Il but et s'éloigna avec un nouveau soupir.

la fois un signe de contentement et un moyen de se réchauffer. Au près du pont, il eut une idée :

« J'ai très faim, se dit-il. Si pourtant je repartais pour la Frette ? »

Malgré les tiraillements de son estomac, il s'arrêta un instant, pour réfléchir à cette idée. Machinalement ses regards tombèrent sur la rivière dont les eaux étaient d'un jaune de chrome, puis, sur un petit homme à jambes torses, qui suivait la berge de l'Ouge et s'apprêtait à gravir le talus pour aborder le pont :

« Eh ! c'est Claude Grattepain », cria-t-il.

Le petit homme leva la tête, et, montrant au

bûcheron un filet dans lequel luisaient des écailles pareilles à des pièces d'argent sortant de la frappe :

« Paye la sauce, dit-il, moi je paye le poisson. »

Un nouveau nuage rembrunit le front de Jean Museux; mais il était l'heure du dîner, comme on disait à cette époque où l'on déjeunait le matin où l'on soupait le soir.

« Tope », répondit-il.

Et il ajouta, en frappant sur l'épaule du couseur de droguet :

« Chacun un broc, mon compère, pas d'avantage. Je veux, cette nuit, réveillonner en famille. » Grattepain sourit.

On rentra chez la mère Jacquet.

Quatre ouvriers étaient attablés dans un coin de la salle. Devant le comptoir, allait et venait le monsieur aux breloques.

« Des poissons ! dit-il, en examinant le filet du tailleur. Peste ! Il y a chez vous plus de feu que d'eau, n'est-ce pas, Gribouri ? »

« C'est un commis de bois, je ne m'étais pas trompé », fit le bûcheron.

Le monsieur poursuivit :

« Des chevennes, des gardons, des perches, tout cela frétille encore. Joli coup de *trouble*, en vérité. Si vous m'invitez à partager la friture, je vous offre une omelette au lard, du fromage et autant de vin que nous en pourrons porter tous les trois. »

— Tous les quatre, je suppose ! » fit une voix.

Un grand gaillard, sec et hâlé, avec des mains pareilles à des battoirs de lessiveuse et un tablier de cuir fauve retroussé et paraissant contenir on ne sait quoi, venait d'apparaître.

« Eh ! Pierre Croquelard, fit le bûcheron, comment vas-tu ? »

— Bien ! bon appétit surtout. »

Il étendit son tablier, et fit voir une collection de flans et de galettes dorés comme un rayon de miel.

« Bravo, glapit le tailleur. »

— Quand il y a pour trois, il y a pour quatre ! » dit l'homme aux breloques.

Jean Museux intervint :

« Veille de Noël, dit-il, vigiles et jeûne. J'entends bien ne pas jeûner, mais pourquoi faire gras ? Je me contenterais d'une omelette ordinaire. »

Le commis de bois éclata de rire :

« Observer la moitié de la loi ! s'écria-t-il. Jean Gribouri, mon bel ami, quand tu seras en enfer pour ce fait, on ne te brûlera que d'un seul côté. »

— Ce sera toujours cela.

— Puisque tu y tiens, soit. Mais je propose un verre de vin blanc, pendant que l'omelette se fera et que le poisson friera. »

Le repas fut d'une gaieté folle. Le commis de bois abondait en historiettes à faire tordre de rire un Anglais atteint du spleen, et il accompagnait ses récits de grimaces d'un irrésistible comique. Jean Museux s'était d'abord tenu sur ses gardes. Chose insolite, il avait, dans son vin, versé le tiers d'une carafe d'eau; mais cette mixture n'avait pas tardé à lui sembler d'un goût médiocre et il avait

repoussé, au bout de la table, la carafe et son contenu. Une fois échauffé, il ne se retint plus.

— A boire ! criait-il.

— Ne crie pas, chante », lui dit l'homme aux breloques.

Il chanta. Le tailleur et le maçon chantèrent à leur tour. Le commis de bois se grima en conscrit, en soldat, en invalide, en juge, en paysan, en vieille femme et se livra à une série de contorsions, de mines, de trilles grotesques, de bouffonnes vocalises, tels que la salle, l'arrière-salle, la cuisine même, s'emplirent de consommateurs qui applaudissaient et trépignaient, tandis que, pour voir et pour entendre, la foule se pressait à la devanture, au risque de l'effondrer, et que la cabaretière et sa domestique ne pouvaient suffire à servir tous les clients.

Dans un intermède, on entendit sonner quatre heures. Le jour baissait rapidement, il fallut allumer des chandelles; et, dans cette atmosphère épaisse et surchauffée, leur clarté ne rayonnait pas plus que celle des étoiles dans les nuits de brume.

Jean Museux sortit un instant. Au dehors, le froid du soir le saisit. Quand il rentra, il trébuchait et balbutiait.

« Et votre phrase ? lui dit la mère Jacquet. »

— Facile, facile, répondit le bûcheron, en ébauchant le geste d'un enfant qui chasse une mouche établie sur le bout de son nez. Écoutez : La branche est sur l'oiseau, le bois est dans l'œuf; sur la plume, il y a-t-un arbre.... Attendez ! Ça va me revenir. Encore un peu de votre eau-de-vie de marc ! Elle est parfaite.... Dans le bois, il y a-t-une plume; dans la plume, il y a-t-un œuf.... Non ! ce n'est pas encore ça ! »

Pendant qu'il bégayait ces sottises, que les assistants, y compris le tailleur d'habits et le tailleur de pierres ivres comme lui, raillaient le pauvre homme, le commis de bois se leva :

« Veuillez faire notre compte », dit-il à la mère Jacquet.

Elle prit un vieux clou et traça sur le mur quelques signes bizarres :

« Sept livres, tout juste », répondit-elle.

L'homme aux breloques jeta sur la table un écu de six livres et une pièce de vingt sous.

« Je paye tout, reprit-il. »

— Non pas, fit le bûcheron, Jean Museux n'entend point qu'on le régale. »

Il se leva à son tour et plongeant ses mains dans les poches de son gilet de tricot :

« Je paye la moitié.... Tiens ! où donc ai-je fourré mes trois livres dix sous ? »

Il vida ses poches l'une après l'autre, on chercha sous la table, devant la porte. Rien.

« Hein ! Pierre Croquelard, Claude Grattepain, vous m'avez fait une farce. Rendez-moi cela. »

Les deux compagnons protestèrent :

« Fouille-nous ! »

— Où l'avez-vous caché ?

— Nous n'avons pas bougé d'ici.

— Puisque je paye tout ! » dit le commis de bois.

Deux larmes roulèrent des yeux du bûcheron.

« Ah ! le voilà qui pleure maintenant ! Puisque je paye tout ! que cet imbécile a le vin triste ! »

— C'est bon, murmura Jean que la perte de son argent commençait à dégriser! Je tâcherai de ne plus être aussi imbécile. Bonsoir, la compagnie! »

Il prit sa hotte et son bâton et s'en alla, tout attristé, tout étourdi.

Le commis de bois riait aux éclats :

« J'ai parié avec une dame, dit-il, que Gribouri ferait jeûner sa femme et ses enfants pour leur réveillon. Je crois que j'ai gagné. »

Il s'en alla à son tour.

Jean Museux n'avait pas marché pendant trois minutes qu'il se sentit las et accablé de sommeil. La rue était belle et curieuse pourtant. Les façades s'étaient subitement illuminées et la ville tout entière avait un air de fête. De jeunes garçons, les uns vêtus en rois mages, les autres en bergers, passaient, portant des branches de sapin enflammées et chantant des noëls comtois et bourguignons. Il regardait tout cela, d'un air hébété, presque sans voir, la tête basse, les jambes molles et flageolantes. Lorsqu'il arriva devant le four banal du quartier haut, il entendit qu'on l'appelait.

« Viens donc te chauffer, Jean Gribouri », lui criait-on.

C'était Fanfan, le fourrier, un des clients assidus de la Frette. Le bûcheron entra, ébloui par les flammes, dans une sorte de vaste caverne elliptique, sur le dallage de laquelle le brasier reflétait sa rougeur et faisait onduler une légère vapeur bleuâtre.

« Voudrais-tu me laisser dormir ici, ami Fanfan? demanda-t-il.

— Couche-toi sur ces sacs et voici une grosse rannotte (corbeille ronde où l'on met la pâte) qui te servira de traversin. »

Un éclat de rire retentit dans la rue et ce rire ressemblait au rire sarcastique de l'homme aux breloques.

Jean s'étendit lourdement sur ce lit primitif. A peine l'avait-il touché qu'il se mit à ronfler, avec un bruit pareil à celui du tonnerre grondant dans l'éloignement...

Un carillon de cloches sonnait à toute volée le réveilla.

« Où puis-je bien être? » se dit-il, en se plaçant sur son séant.

Il se frotta les yeux; il reconnut le lieu; il reconnut Fanfan, qui, le torse nu, ressemblait, dans le rayonnement de la fournaise, à quelque surveillant des chaudières de Belzébuth. Le souvenir lui revint, et, avec le souvenir, une amère tristesse. Il poussa un soupir :

« Quelle heure, demanda-t-il?

— Dix heures et demie. C'est le premier coup de matines. »

Il se leva péniblement, prit sa hotte et son bâton.

« Adieu et merci, dit-il à son hôte.

— Tu boiras bien un verre de vin. J'ai ici une bouteille toute pleine encore.

— Non! je n'en ai que trop bu. Malheureux que je suis! Pauvre femme! Pauvres enfants! »

Il serra les uns contre les autres les doigts de sa main droite et se frappa violemment la poitrine en murmurant ces mots du *Confiteor* :

« C'est ma faute! C'est ma très grande faute! »

Une vibration métallique se fit entendre.

« Hein! qu'est-ce que cela? » dit-il.

Dans son tricot, il y avait un gousset cousu presque à la hauteur de la clavicule :

« Ah! mes trois livres dix sous! dit-il, j'avais oublié qu'ils étaient là. »

Il se mit à gambader comme un fou.

« On réveillonnera! » ajouta-t-il.

Il embrassa Fanfan qui crut qu'il perdait la tête et s'élança au dehors. Toutes les boutiques étaient encore ouvertes. En quelques minutes, ses provisions furent faites, et, moins de trois quarts d'heure après, plutôt courant que marchant, il atteignit sa maisonnette. Un grand feu d'épines flambait dans l'âtre, mais elle était vide. Comme il se retournait, la femme dont il avait porté le fagot, apparut sur le seuil.

« Soizotte et les enfants, lui dit-elle, sont à la messe de minuit. Allez les retrouver, Jean Museux. »

Puis, s'approchant, et posant sur l'épaule du bûcheron une main qui sembla lumineuse à celui-ci :

« Votre intempérance vous perdait; votre charité vous a sauvé. Mathieu Lambille est mort. Le marquis de Saint-Saurin vous a choisi pour le remplacer. Restez bon; mais devenez sobre.

— Je le jure. fit Jean Museux étouffant de joie. Mais qui donc êtes-vous, madame?

— Vous le saurez à la chapelle. »

Il y courut. Lorsqu'il arriva, Pierre, l'aîné de ses enfants, un garçon de sept ans et demi, chantait, d'une voix d'ange, le *Consolamini*. Des pleurs coulèrent de nouveau sur les joues du père, mais elles ne jaillissaient point de la même source; puis, tout à coup, à travers ses larmes de bonheur, son regard se fixa sur un grand tableau suspendu à droite du maître-autel et représentant la *Vierge écrasant le Serpent*. Le visage de la mère du Christ était celui de la femme qui venait de lui parler. La tête du monstre ressemblait à celle du commis des bois.

Jean Museux tint son serment.

ALEXIS MEUNIER.

CORRESPONDANCES ET CONCOURS

Nos concours, inaugurés il y a neuf ans, ont été de plus en plus suivis par un grand nombre de correspondants et appréciés, croyons-nous, par la multitude des lecteurs, qui se sont accordés pour y voir autre chose qu'un simple tournoi ouvert aux amateurs d'énigmes et de casse-têtes purement mécaniques, tels qu'on les trouve dans beaucoup de publications.

A chaque instant, pendant cette longue période, des souscripteurs, qu'une raison ou une autre empêchait

de participer à l'étude ou à la rédaction des bulletins, nous ont félicités sur le caractère à la fois très intéressant et très instructif de cette partie de leur journal.

Mais, en dehors des concurrents qui visent à l'obtention du prix, et qui, on le comprend, ne sauraient constituer une majorité, bien des fois l'on nous a fait observer que la forme des problèmes dont la solution se fait attendre pendant un mois, diminuait l'intérêt offert à la généralité des lecteurs par cet ensemble de notions encyclopédiques, car, nous a-t-on dit, outre que la durée du délai peut produire l'oubli de la question posée, ou l'impatience d'en connaître la solution, quand arrive cette solution, la seule obligation de se reporter pour la concordance des demandes et des réponses au précédent bulletin, que souvent l'on n'a pas sous la main, détruit l'heureux effet de la curiosité mise en éveil.

A mainte reprise donc, des fidèles qui tiennent en grande estime les résultats, vraiment utiles, des concours, nous ont demandé s'il ne serait pas possible de généraliser les bénéfices de cette espèce de *Mosaïque*, en les rendant immédiats.

Devant les vœux émis par une évidente majorité, nous avons dû songer à une transformation dont un mot que nous venons d'écrire nous offre la formule toute naturelle.

Avec la matière ordinaire des concours, c'est-à-dire avec le curieux butin que l'on sait, qui ne sera plus l'objet d'une suite de demandes séparées des réponses, nous composerons désormais une *Mosaïque*, dont l'intérêt ne sera pas suspendu, et qui ainsi deviendra tout aussitôt profitable à tous les lecteurs.

Il va de soi que le texte de la *Mosaïque* continuera d'être rehaussé par les pittoresques illustrations qui, sans aucun doute, ont largement contribué au succès du concours. Et comme, pour assurer l'extrême variété de ce texte, il est indispensable que nous conservions la collaboration de nos excellents correspondants, il est entendu que les matériaux que les érudits, les chercheurs, voudront bien continuer à nous transmettre paraîtront, comme auparavant, avec mention du nom ou pseudonyme de l'envoyeur; et que deux fois par an, en juillet pour le premier semestre et en janvier pour le second, trois prix de même nature et de même valeur que ceux des concours (à savoir cinquante francs, trente francs et vingt francs de livres) seront décernés à ceux qui nous auront fait les meilleurs et plus nombreux envois.

Il n'y aura donc pas suppression, mais transformation des concours, auxquels la *Mosaïque* va se substituer avec un notable avantage, puisque, en s'adressant à l'universalité de nos lecteurs, elle donnera lieu au même mouvement de participation, pour ceux qui pourront ou voudront en rester ou en devenir les collaborateurs.

RÉPONSES AUX QUESTIONS POSÉES DANS LE BULLETIN DU 1^{er} DÉCEMBRE 1890.

86. — Un vieux savant, pauvre, simple, frugal, ayant dit, au cours d'un repas, qu'il se résignerait sans peine au sort du bonhomme Simulus, la maîtresse de maison lui demande quel est ce Simulus. Alors le vieux savant, citant de mémoire, résume ainsi un petit poème de Virgile intitulé : *Moretum*.

« Simulus est un rustique qui vit dans un petit champ. A la voix du coq, le vieux Simulus quitte son grabat, au moment où blanchit l'aurore; il ravive les fisons de son foyer, prend du grain qu'il moult et dont il tamise lui-même la farine. Tout en chantant, de cette farine il forme des tourteaux de pain, qu'il porte ensuite dans un four qui a été chauffé par une vieille et noire Africaine, sa seule servante.

« Tandis que le feu agit, Simulus ne laisse point s'écouler l'heure oisive. Les dons seuls de Cérès (le blé) ne flatteraient pas suffisamment son palais; il veut y joindre quelque autre mets plus relevé. Au foyer de sa cabane ne sont point suspendus le dos du pore et ses membres imprégnés de sel. On y voit simplement le fromage arrondi.

« A côté de la maisonnette est un petit jardin où croissent des légumes de toutes sortes. Simulus va donc dans son jardin; se baissant sur la terre, il en tire quatre aux, il prend de la rue, du céleri, de la coriandre; puis il rentre, appelle sa vieille servante, à qui il dit d'apporter le mortier, dans lequel il met les herbes qu'il a cueillies; il ajoute un peu de sel, et la croûte d'un fromage; puis quand, à l'aide du pilon, il a bien broyé et mêlé tout cela, il verse goutte à goutte par-dessus, la liqueur de Pallas (l'huile d'olive), et tournant la masse avec le pilon, il la transforme en une pâte molle, dont il fait ensuite un seul globe qui est le *moretum*, c'est-à-dire le mets appétissant, fortifiant, qui donnera de la saveur au pain, et soutiendra la vigueur du vieux Simulus.

« Voilà, madame, ce que c'est que le bonhomme Simulus. Si le cœur vous en dit, vous pouvez expérimenter la recette du *moretum* qui, à vrai dire, n'est autre chose que l'*ailoli* provençal actuel avec adjonc-

tion de quelques herbes aromatiques. J'en ai essayé, c'est excellent, je vous jure....

— Je vous crois sur parole », dit la dame, qui ne parut pas toutefois bien désireuse d'aller aux preuves matérielles.

Nous joignons à cette citation du vieux poète romain le fac-similé d'une naïve gravure sur bois empruntée à une édition de ses œuvres faite dans les premières années du xvi^e siècle, et qui représente la préparation du *moretum*.

87. — Notre mot *coterie*, dont nous avons demandé l'origine, est un vocable ancien qui s'appliquait à un certain nombre de paysans unis ensemble pour travailler les terres d'un seigneur. On disait en ce sens *tenir des terres en coteries*, et de là est venu le terme de *coterie* qui est aujourd'hui employé pour désigner une société familière entre certaines personnes. En principe, le mot venait apparemment de *cotier*, opposé de *fief* et qui se disait d'un lieu ou d'une terre tenue par une *coterie*.

88. — Le bonbon vulgairement connu sous le nom de sucre d'orge — ainsi nommé parce que, autrefois, l'on y introduisait sans raison plausible une décoction d'orge — est un des aspects que peut prendre le sirop de sucre quand il est soumis à des conditions de cuisson particulières. Il se produit là un des phénomènes que la chimie constate, mais dont elle ne peut rendre raison et qui sont connus sous le nom de *dimorphisme*. Si l'on concentre du sirop jusqu'à 37° et qu'on le maintienne dans une étuve chauffée à + 30 pendant une quinzaine de jours après avoir tendu des fils au travers du vase qui le contient, il se dispose sur ces fils des cristaux très réguliers et volumineux, qui forment ce qu'on appelle du *sucré candi*. Mais si, au lieu d'agir de la sorte, on cuit rapidement le sirop jusqu'à ce qu'en en projetant un peu dans l'eau froide il se prenne en une masse consistante

qui n'adhère plus aux dents, et si alors on coule la masse sur un marbre huilé, pour la rouler ensuite en petits cylindres, quand elle est convenablement refroidie on fait ce qu'on appelle communément du sucre d'orge.

89. — Notre mot *amidon* est une traduction du mot latin *amylon*, dérivé du mot grec *amylon*, qui veut dire *sans meule*. Et voici pourquoi cette désignation : « Les anciens, dit M. Girardin dans ses remarquables *Leçons de chimie alimentaire*, connaissaient l'amidon et l'employaient en médecine : Dioscoride,

91. — Comme quoi l'intervention de la foudre empêcha qu'un impôt fût mis sur le peuple.

En 1390, Charles VI et la reine Isabeau de Bavière assistaient à la messe à Saint-Germain-en-Laye, tandis que le conseil délibérait sur une taille générale.

Tout à coup l'orage se déclare, la foudre gronde et brise les vitraux dont les éclats viennent frapper l'autel. Les habitants tombent à genoux, le prêtre finit la messe à la hâte et la reine Isabeau croyant que le ciel s'opposait lui-même à cette nouvelle taxe dut renoncer à de nouveaux subsides.



La préparation du moreau, fac-similé d'une gravure d'une édition de Virgile de 1505.

Caton l'Ancien et Pline décrivent le procédé assez grossier à l'aide duquel on l'obtenait. On laissait le blé se ramollir dans l'eau pendant plusieurs jours, on l'exprimait, on passait la liqueur dans un sac dans une corbeille, et on étendait le résidu sur tuiles frottées de levain pour qu'elle s'épaissît au soleil. De là le nom de ce produit obtenu *sans le secours de la meule*. Pline attribue la découverte de l'amidon aux habitants de l'île de Chio. De son temps, l'amidon préparé dans cette île était réputé le meilleur, venaient ensuite celui de Crète, puis celui d'Égypte.

90. — On sait par des mémoires particuliers de l'époque où elle vivait que la célèbre Anne de Boleyn avait six doigts à chaque main et à chaque pied, et l'on n'est pas éloigné de croire que ce détail, qui avait échappé à Henri VIII quand il s'était épris d'elle, n'avait pas été étranger à l'aversion qu'il conçut ensuite pour elle et qui eut des conséquences si tragiques.

92. — Quand Beaumarchais eut écrit *le Mariage de Figaro*, il dut pendant cinq ou six ans remuer ciel et terre pour le faire représenter. Il avait contre lui le roi, qui ne connaissait l'ouvrage que sur des rapports sommaires, les magistrats, la garde des sceaux, et chose singulière, tant il avait su habilement mener la négociation, il avait mis de son côté la majorité de la noblesse qui, inconsciemment pour ainsi dire, s'était entichée de cette satire de ses vices et de ses ridicules. Un jour Louis XVI sollicité dans les deux sens demanda le manuscrit, le lut et sous la première impression de cette lecture : « C'est détestable, s'écria-t-il, il faudrait détruire la Bastille pour que la représentation de cette pièce ne fût pas une conséquence dangereuse. Cet homme se moque de tout ce qu'il faut respecter dans un gouvernement. » Toutefois, en assurant au prince débonnaire que de nombreuses coupures seraient pratiquées dans l'ouvrage, et en lui affirmant que le public ferait justice d'une aussi médiocre production, il consentit à la

représentation de la pièce, qui obtint le plus grand succès dont les annales du théâtre eussent gardé la mémoire.

93. — Au moment où Bossuet rendit le dernier soupir : « Mon Dieu ! s'écria l'abbé de Saint-André qui ferma les yeux à l'illustre prélat, que de lumières éteintes, et quel brillant flambeau de moins en votre Église ! »

94. — Simon, l'Athénien, dit le Misanthrope ou l'ennemi du genre humain, qui vivait au v^e siècle avant Jésus-Christ, ne se cachait pas de l'aversion profonde que lui inspiraient ses semblables ; ce qu'on exprima dans une épitaphe dont voici l'imitation française :

Passant, laisse ma cendre en paix.
Ne cherche point mon nom, apprends que je te hais.
Il suffit que tu sois un homme.
Regarde ce tombeau qui me couvre aujourd'hui :
Je ne veux rien de toi, ce que je veux de lui,
C'est qu'il se brise et qu'il l'assomme.

95. — Un jour, pendant le siège de Landon, Villars s'étant aventuré trop près des travaux ennemis, ses officiers étaient en peine de lui : « Messieurs, leur dit-il, en revenant à son quartier général, j'ai entendu dire au prince de Condé qu'il fallait craindre l'ennemi de loin et le mépriser de près. »

96. — Lucullus, au moment de livrer bataille, croit remarquer une grande hésitation dans ses troupes, cependant très braves. Il s'en étonne : « C'est, lui dit-on, aujourd'hui la veille des nones d'octobre, jour où les Cimbres ont taillé en pièces l'armée de Cépion, et ce jour a été depuis regardé comme néfaste. — Eh bien ! s'écrie le général, combattons avec courage et que cette journée, de triste et funeste mémoire, devienne à l'avenir heureuse pour les Romains ! » Elle le devint en effet.

97. — Spartacus, au moment d'engager contre son gré, avec les 70 000 esclaves qui le reconnaissaient pour chef une bataille décisive contre Crassus, n'aurait pas voulu attaquer en ce moment, mais ses lieutenants et ses soldats indisciplinés l'y contraignirent. Alors plongeant son épée dans le cou de son cheval pour le tuer : « Si je suis vainqueur, dit-il, j'en trouverai d'autres ; si je suis vaincu, je n'en aurai pas besoin ! » Et il se précipita dans les rangs ennemis, où il devait périr.

98. — On affirme que l'on peut empêcher, par les

plus grands froids, les fleurs de geler dans une serre bien close, à la seule condition d'y faire flamber, à la chute et au lever du jour, quelques vieux journaux, en tâchant qu'il en résulte une certaine somme de fumée, en même temps que des flammes.

99. — Si des verres de lampes sont encrassés, par le pétilllement de l'huile, de taches qui résistent au savon et au blanc d'Espagne, il faut attaquer ces taches en les touchant avec un chiffon de laine lié au bout d'une petite baguette et imbibé d'eau chlorhydrique — ou esprit de sel — qui les fera très rapidement disparaître.

100. — Les pères Jésuites, qui, pendant leurs missions, avaient connu les précieuses vertus médicales du *quinquina* furent les zélés promoteurs de ce médicament en Europe ; et, comme ils en avaient d'abord envoyé une certaine quantité au cardinal Lugo, qui le fit répandre par les membres de l'ordre, le quinquina fut appelé *écorce des Jésuites* ou *du Cardinal*.

101. — Quand on a dit de Beaumarchais, auteur du fameux mémoire contre le conseiller Goetzman, que chez lui l'indignation avait fait *jailir la prose*, on a fait allusion à un passage célèbre de la première satire de Juvenal : ... *facit indignatio versum* (l'indignation dicté le vers).

102. — « Monsieur le marquis, me disait ce grand jurisconsulte, adoptons le peuple, *descendons jusqu'à lui pour qu'il ne monte pas jusqu'à nous*. » Dans ce passage extrait du roman de *Mlle de la Seiglière*, l'auteur, Jules Sandeau, fait évidemment allusion au souvenir des efforts qui furent faits, en 1814, sans résultat, pour le renversement de la colonne Vendôme. On dut se borner à scier et jeter en bas la statue de Napoléon, et, le lendemain, l'on trouva sur le socle du monument cette inscription : *Ne pouvant s'élever jusqu'à moi, ils m'ont fait descendre jusqu'à eux*.

103. — Fréquemment, autrefois, l'on mettait sur les cadrans solaires et sur les horloges cette inscription : *Quod ignoro doceo* (j'enseigne ce que je ne sais pas).

104. La célèbre maison de Rochechouart-Mortemart, faisant allusion à ses armes dites *ondées*, avait pris pour devise :

Avant que la mer fût au monde,
Rochechouart portait les ondes (ondes).

qui a été rendue en latin par : *Ante mare undæ*.

Tout ce qui concerne les *Correspondances et Concours* doit être adressé à M. Eugène Müller, ou lui être communiqué verbalement, le samedi, de 4 à 6 heures, au bureau du Musée des Familles, rue Soufflot, 15.
Le Propriétaire-Gérant, CH. DELAGRAVE.

LES HARPES D'OR



15 JANVIER 1891.

3. — TOME LXVI.

LES HARPE D'OR

Le couvre-feu vient de sonner. La ville s'endort doucement sous le manteau d'une nuit claire du mois de mai.

La lune, en son plein, baigne toute la terre d'une lumière radieuse et blanche. Sur les toits des maisons, les crêtes en plomb ajouré prennent des aspects fantastiques; on dirait des feuillages bizarres que broutent des silhouettes plus bizarres encore, parmi les cheminées hautes et les girouettes.

La clarté monochrome qui baigne tout et le silence font croire que la ville est sans vie; et seule note vivante, à travers les vitraux de l'église, luit une faible lumière un peu rouge: c'est la lampe qui brûle sans cesse devant l'autel.

Voici l'heure douce où, par la belle nuit de mai, les petits enfants s'endorment, blonds chérubins chéris des anges; l'heure claire où la souriante lune leur dit bonsoir en ouvrant la porte des rêves.

L'heure des rêves s'en vient doucement.

La lune devient comme la porte du paradis qui s'est ouverte, laissant échapper un grand flot de lumière blanche. Distinctement on voit des vagues d'argent créant un chemin éblouissant qui relie le ciel et la terre.

Bientôt, sur le chemin d'argent, de belles dames ailées d'onyx et d'or descendent doucement. Elles sont toutes couronnées de lueurs aussi resplendissantes que des rayons de soleil.

Ce sont les dames du ciel, qui viennent sur la terre chaque printemps, lorsque tout refléurit et tout s'embaume de fraîches senteurs; les dames du ciel qui viennent apprendre des mélodies ravis-

santes aux petits oiseaux qui veillent sur les branches.

Elles semblent des vapeurs qui flottent sur les herbes, des parfums de marjolaine emplissent l'air partout où elles passent et une mélodie divine les suit partout.

Cette musique délicieuse, plus douce qu'un murmure de brise, s'envole des harpes d'or, que les doigts fuselés des dames célestes font vibrer.

Ce sont des cadences qui ne s'achèvent pas, des accords tendres qui éveillent dans l'âme un sentiment d'aspiration et de désir du ciel, le même sentiment qu'on ressent devant l'infini. Ces chants, par instants, sont sans rythme, tant ils sont lents et trainants, ainsi que des notes d'orgue qui, se prolongeant sans fin dans le vague, semblent ne pas mourir et s'en vont voyager au lointain ainsi qu'un parfum, avec la même intensité que dans l'endroit où ils naissent.

Et ceux qui errent par les routes sillonnant le voisinage des bois et les prés du vallon voient des vapeurs lumineuses courir lentement sur les herbes, comme des nuages dans le ciel. On entend alors la musique et l'on croit que ce sont les brises qui frôlent les feuilles des arbres, ou le bruissement vague des oiseaux et des insectes s'endormant, ou bien l'eau d'un ruisseau qui court en babillant à travers le sable et les joncs flexibles.

C'est la musique de harpes célestes: harpes d'or si légères que ce sont des fils de la Vierge qui les attachent au cou des belles dames qui viennent sur la terre au retour du printemps....

EMIL CAUSÉ.

LE ROYANDER-GOA

Épisode de la Guerre du Canada.

I

Il serait presque impossible au voyageur qui n'a visité que nos pays d'Europe, de se faire une idée du magnifique spectacle que présentait, un soir du mois d'août 1760, la partie des rives du territoire d'Indiana, comprise entre Chippeway et Ottawa, et que baigne le Kentucky, grossi de l'illinois et de la White-River. La chaleur brûlante du jour s'était épaissée, atténuée; dans l'air, se répandait le parfum balsamique des forêts de pins, qui s'étendent à l'infini vers l'est de la contrée; au nord, l'ombre silencieuse envahissait peu à peu les sommets majestueux du haut Kentucky, tandis

qu'au midi, les derniers reflets du jour mourant miroitaient de taches d'argent les innombrables petits lacs formés par le Michigan, dans sa course immense à travers l'Amérique du Nord.

Le calme de la soirée n'était troublé que par le bruit des cascades impétueuses que le Kentucky précipite de la falaise de marbre bleu, haute de quatre cents pieds, qui borde, presque sans interruption, la rive de l'Indiana, depuis les chutes de l'Ohio jusqu'à la rivière Wabash.

La chute de ces cascades a tout naturellement creusé dans le roc des grottes dont l'entrée, à demi voilée par les nappes d'eau, n'est pas facilement accessible, surtout à la nuit tombante. Mais

ni l'heure avancée, ni la difficulté d'aborder ne paraissaient préoccuper deux hommes, dont l'un, la pagaie à la main, manœuvrait un canot d'écorce, tandis que son compagnon, debout au milieu de la barque, immobile, les bras croisés, semblait réfléchir.

Tous deux étaient de la tribu des Shawnies, qui peuplait alors presque entièrement le territoire de l'Indiana. Mais on reconnaissait, d'un seul coup d'œil, la supériorité de l'un de ces hommes sur l'autre : le rameur obéissait, l'autre commandait. L'air d'audace et d'autorité, les traits fiers et énergiques, la tournure imposante de ce dernier le désignaient comme le chef d'une de ces fières peuplades que n'avaient pu soumettre ni les Anglais, qui prétendaient les réduire, ni les Français, qui cherchaient à les civiliser.

L'Indien était dans la force de l'âge; le visage offrait des traits d'une beauté farouche, le corps d'admirables proportions. Son costume était celui que revêtent les guerriers lorsqu'ils se rendent au conseil, ou marchent à la rencontre de leurs ennemis. Sa chevelure, d'un noir bleuâtre, rasée du côté gauche et relevée en touffes épaisses du côté droit, s'ornait d'un bouquet de fleurs multicolores, au-dessus desquelles se balançaient deux cornes d'élan, rattachées par des chaînettes faites avec les graines rouges des pannivelles. Les reins entourés d'une braie d'étoffe en fil de palmier, serrée par une ceinture de peau d'élan tissée et brodée, les jambes recouvertes de mitasses ou bas d'étoffe d'un bleu violent, qui tranchait avec le rouge foncé de la peau, les pieds chaussés de mocasses tressées, le Shawnie se drapait avec majesté dans une couverture d'écarlatine à rayures jaunes et blanches, qui laissait voir des épaules d'athlète. Un collier de coquilles retombait sur la poitrine; une hache de cèdre était passée dans la ceinture.

Le rameur releva la tête, huma l'air, puis prononça quelques mots. Un signe muet, qui semblait un ordre, fut la réponse. Aussitôt l'homme, payant avec ardeur, gagna la roche, près d'une chute d'eau formant rideau à l'une des grottes dont nous avons parlé. A un crampon de fer enfoncé dans la roche il amarra le canot, se rangea pour laisser passer son compagnon, puis le suivit, comme lui se courbant, rampant, s'aidant des genoux et des mains et, comme lui, disparaissant derrière la nappe d'eau argentée du fleuve.

« Allume la torche, Enco, dit le chef après quelques instants, le passage est sombre et difficile.

— Le Manitou veuille nous protéger! » balbutie l'Indien dont les mains, rendues tremblantes par la peur, ne tiennent que maladroitement les silex qui doivent servir à allumer la torche dont il est muni.

L'autre arrache violemment la torche et les silex des mains de son compagnon.

« Enco peut retourner en arrière! dit-il avec un rire de mépris, Enco a peur! »

En vérité, tout autre que le chef tremblerait; à la lueur de la torche qu'il tient d'une main sûre, le sentier où il rampe, lui et son compagnon, se montre à peine assez large pour y mettre les deux genoux; des fragments de roche, des cailloux, les uns saillants et pointus, les autres ronds et glis-

sants, se rencontrent à chaque pas, coupés par des flaques d'eau verdâtre et fangeuse. Du ciel de la voûte, si basse qu'un enfant ne pouvait s'y tenir debout, pendent des stalactites gigantesques, suspendues par des fils de cristal, et menaçant de leur chute probable les téméraires qui suivent ce chemin. A droite, à gauche, deux précipices sont là, béants, terribles, attirants, et tandis que le regard, terrifié par ce spectacle, cherche où se reposer, l'oreille perçoit un bruit monotone, continu, lugubre : c'est la Rivière-Perdue (Lost River) qui roule sinistrement ses flots noirs au fond de ces abîmes!

« Enco a peur! » répète le chef.

L'autre s'accroche désespérément aux vêtements de l'Indien :

« Guide-moi! soutiens-moi! La mort est partout.

— Les lâches ne sont pas dignes de la vie.... Laisse-moi!

— Chef, par pitié!... je ne puis!... »

Le Shawnie a fait un geste pour se débarrasser de l'étreinte de son compagnon. Mais le visage de ce dernier montre une terreur si atroce, une prostration si complète, que la pitié s'éveille dans le cœur du chef.

« Prends ma main, fait-il avec mépris. Il ne sera pas dit que l'Agouako aura laissé s'envoler de ton corps ton âme de lièvre! Viens! »

A demi mort d'angoisse, les yeux fermés, l'homme obéit, comme l'Indien, sans crainte, sans hésitation poursuit sa route. Longtemps ils rampent, ils se glissent à plat ventre, le long du terrible sentier.

Tout à coup le sol s'élargit, la voûte s'élève; l'Indien jette sa torche, se redresse de toute sa hauteur et jette dans l'espace un cri formidable :

« Hoo! Etho! »

A ce cri mille cris ont répondu :



A la lueur de la torche qu'il tient...

« Le chef! le Grand Michabon nous amène le chef! Voici Tecumseh, le brave sur brave! Voici l'Agouako! le Royander-Goa! »

Et de toutes parts, dans l'immense enceinte soutenue par de gigantesques piliers d'albâtre, dont la voûte étincelle de cristallisations féeriques où se jouent avec mille couleurs et mille nuances inconnues, les feux des torches de résine, où les murs semblent constellés de poussière de diamants, où la nature a pris plaisir à sculpter des statues, des vases, des grottes, des temples, des armes, des animaux, des oiseaux et des fleurs, où l'on croit fouler aux pieds les rubis, les topazes, les émeraudes et les saphirs, de toutes parts, de tous côtés, des hommes, des femmes, des vieillards, des enfants, lèvent les bras et répètent :

« Voici notre chef Tecumseh! voici l'Agouako! voici le Royander-Goa!

— Nos Temiscaminys souhaitent obéir au vainqueur de l'Anglais Harrison.

— Et toi?

— La hache des Abénaquis est prête à retomber, quand l'Agouako le commandera!

— Et quels présages? fait le chef en se tournant vers un vieillard vêtu de blanc, que sa coiffure de feuillage faisait reconnaître pour un Agotkoo ou devin; dis-nous ce que tes songes t'ont révélé, ce que t'a appris le feu, ce que le fleuve a mugé. »

Le vieillard s'est levé et, agitant ses bras avec frénésie :

« Mes songes ont dit : la mort! le feu a crié : vengeance! le fleuve a mugé : du sang!

— C'est bien, répète l'Agouako en se levant. Mes frères, la fin est proche pour ces enfants maudits d'Europe, qui voudraient nous voler l'herbe de nos prairies, l'écorce de nos arbres, l'air de



L'immense enceinte soutenue par des piliers d'albâtre...

— Salut à tous qui êtes ici! répond le chef de sa voix retentissante, que répercutent les mille échos de la grotte, salut à tous! »

Lentement, la tête haute, le chef s'est dirigé vers une sorte de trône d'albâtre, placé entre deux colonnettes de cristal, et au-dessus duquel se déroule un rideau de gypse, relevé par des guirlandes de stalactites. Puis une fois assis, il promène sur l'assemblée un regard perçant et hardi :

« Quelles nouvelles donne l'Hannooora? demande-t-il à un jeune guerrier de mine robuste, appuyé sur sa lance. Nos frères les Souriquois, dont tu es le chef, sont-ils toujours résolus à planter les flèches de la guerre devant les habitations des Européens maudits?

— Toujours! mes frères sont impatients : ils attendent ton signal!

— C'est bien! Et les tiens? fait Tecumseh en s'adressant à un autre guerrier.

— Les Pawnies sont tiens, comme tu es leur, grand Chef!

— Et toi?

notre ciel! Pour voir plus tôt ce jour, l'Agouako s'est fait Matcomeck¹, le loup s'est fait colombe! Pendant que mes frères se réfugiaient ici, dans ces cavernes autrefois habitées par nos ancêtres, les fiers Wyandots, moi, je devenais l'ami de nos ennemis, je souriais pour mieux tromper, je caressais pour frapper plus sûrement! Avant qu'un jour et une nuit soient passés, il y aura des larmes et du sang pour arroser nos prairies! Que Manitou, Michabon, Atahocan soient avec nous! J'ai dit avant qu'un jour et une nuit soient passés! Et maintenant que le Chica et le Maly, les boissons douces aux guerriers, nous rafraîchissent, car ils seront rouges, les rayons du soleil de demain!

— Grand est le chef! Grand est Tecumseh! Grand est l'Agouako!

— Le Chica et le Maly sont pour les vaillants et les braves, mais non pour mon fils Tecumseh, s'écrie une voix perçante qui domine les acclamations de la foule.

— Qui a parlé ici? fait le chef courroucé.

— Moi! »

Tous regardent. Une vieille, une hideuse vieille,

1. Le loup dévorant.
2. Noble sur noble.

1. Deux génie.

cachant à peine sa nudité sous des haillons immondes, est debout devant l'Indien. Ses traits dégradés par l'ivresse, ses membres amaigris, l'expression bestiale et cruelle de sa physionomie, font de cette créature un objet d'horreur.

« Athalka, misérable vieille, c'est toi! dit l'Agouako avec une pitié méprisante. Rends grâce aux génies, qui, en troublant tes esprits, m'ont donné le droit de te laisser la vie! tes paroles ne peuvent m'offenser. Femme, va!

— Qui a dit qu'Athalka n'a plus ses esprits! Ah! ah! tes frères m'écouteront, me croiront, quand je leur dirai que mon fils Tecumseh est une Squaw,

corps ployé par d'affreuses contorsions, elle frappait l'une contre l'autre ses mains crochues.

« Il l'aime! il l'aime! Athalka le sait, car Athalka était belle autrefois, elle était aimée! Mais celui qui l'aimait a tué, pour l'avoir, le père, la mère et le frère qui la lui refusaient; et quand, après cela, il a demandé à Athalka: « Veux-tu être mon épouse? » elle a dit « oui » et sa tête s'est appuyée sur sa poitrine dégouttante du sang des siens! »

Il se fit un silence.

« L'Agouako n'a-t-il plus de paroles? » interrogea le vieillard avec sévérité.



« Depuis quand, dit-il, ne suis-je plus mon maître?... » (Dessin de C. Gilbert.)

que les filles d'Europe font pleurer! Ah! ah! le sang des visages pâles s'est glissé dans les veines de l'Agouako! il aime la vierge aux cheveux dorés qui demeure près de la Rivière-Rose. Il l'aime... et il pleure... et il tremble! il l'aime, et la maison où elle dort n'est pas encore cendre et poussière! Il l'aime! et il ne la tient pas encore à ses genoux, soumise et vaincue! Ah! ah! ah!...

— Meurs, chienne! » hurle l'Indien qui veut se jeter sur la femme.

Une main retient sa main, c'est celle de l'Agotkoo :

« Que mon fils se calme, dit le vieillard. Si les lèvres d'Athalka se sont ouvertes pour le mensonge, ses lèvres seront punies. Que mon fils réponde : est-il vrai qu'il ait donné son cœur à la fille pâle? »

Tecumseh maudit l'heure où il s'est souvenu que les baumes d'Athalka l'ont guéri des morsures du chacal... Mais, après tout, que font les paroles! le loup méprise la piqure de la fourmi.

La vieille continuait son rire strident. Son vieux

Un murmure, à peine contenu, courut dans la foule.

Tecumseh avait posé la main sur sa hache :

« Depuis quand, reprit-il avec hauteur, moi, le Royander-Goa, ne suis-je plus mon maître? Oui, j'aime la vierge aux cheveux d'or qu'ils nomment Renée! oui, j'en veux faire mon épouse! Tecumseh est un grand chef! il sera l'époux de la fille pâle. »

Le murmure grandissait de plus en plus :

« Mon fils s'unit donc à nos ennemis, fit lentement le devin.

— Les Français qui habitent près de la Rivière-Rose ne sont pas les ennemis de l'Indien. Ni la fille pâle, ni son frère Georges, ni sa sœur Renée, n'ont pensé faire de l'Indien un esclave. Du jour où ils l'ont vu, ils ont mis leur main dans sa main et lui ont dit : « Ami ».

— Langues de miel et paroles de vent! La flèche du Shawnie va bien loin et sa hache retombe bien lourde : c'est pourquoi on dit au Shawnie : « Ami. »

(A suivre.)

GEORGES GRAND.

CHRONIQUE

CAUSERIE DE QUINZAINE



Le destin n'a pas voulu que l'année 1890 s'achevât sans avoir fait un vide parmi les immortels.

Octave Feuillet s'est éteint le 29 décembre.

On dirait vraiment qu'il y ait une guigne sur l'Académie.

Après la difficulté qu'elle a éprouvée pour choisir un successeur à son dernier mort, qui était un des maîtres du théâtre contemporain, c'est encore un des écrivains dramatiques les plus remarquables que la grande faucheuse couche dans le cercueil. Mais celui là étant, de plus, un romancier de premier ordre, il semble qu'il y ait dans ce choix funèbre une évidente intention de dire malicieusement aux trente-neuf : « Puisque la solution d'un problème simple vous a un moment si fort embarrassés, il sera curieux de voir comment vous vous y prendrez pour résoudre le problème double. »

Nous verrons bien.

Toujours est-il que les lettres françaises viennent de perdre un de leurs plus dignes et consciencieux représentants.

Je fis la connaissance personnelle d'Octave Feuillet il y a quelque trente-deux ans, un peu après la première représentation du *Roman d'un jeune homme pauvre*, c'est-à-dire à l'époque d'un de ses succès les plus retentissants et les plus productifs. Un journal illustré, auquel je collaborais, voulant joindre au portrait de l'auteur en vogue une notice biographique, ce fut moi qui dus la rédiger. J'allai voir l'écrivain. Quelques mois auparavant, je lui avais envoyé mon premier livre, et il m'avait répondu par le don de deux ou trois des siens avec autant de très aimables dédicaces.

Ces sympathiques prémices aidant, je trouvai chez Octave Feuillet une réception des plus cordiales, et l'entretien que j'eus avec lui pendant cette première visite eut un charmant caractère d'intimité.

D'ailleurs tout à la satisfaction de son éclatante réussite, il devait être d'autant mieux disposé à me renseigner sur l'histoire de ses débuts, que, pour lui, comme pour bien d'autres, ce noviciat ne semblait nullement faire augurer d'aussi brillantes destinées.

L'article donné au journal avait trop peu d'étendue pour que j'y puisse mettre la substance de toutes les notes prises au cours de notre causerie ; mais j'ai gardé ces notes, la plupart restées inédites. Nous allons les feuilleter.

..

Octave Feuillet était né à Saint-Lô en 1821. Son père était conseiller et secrétaire général à la

préfecture de la Manche. Esprit élevé, loyal, instruit, savant même, il aimait, honorait les arts et prenait grand intérêt au mouvement intellectuel de son époque. Aussi ne mit-il à la vocation littéraire de son fils d'autres empêchements que ceux que lui inspirait la sollicitude d'un père songeant à l'avenir matériel de ses enfants.

Élève d'abord du collège de sa ville natale, Octave Feuillet vint achever ses études à Louis-le-Grand, où il prit aussitôt rang parmi les meilleurs élèves. Il devait d'ailleurs être un jour titulaire d'un prix d'honneur.

Il va de soi que dès le collège le démon littéraire s'était emparé de lui. On publiait alors à Louis-le-Grand un journal — manuscrit, bien entendu — intitulé *le Vampire*, qui tout naturellement était dans le mouvement romantique ; Octave Feuillet en était le feuilletoniste ordinaire, et pastichait là les œuvres de l'école nouvelle.

Parmi ses condisciples les plus intimes se trouvait Paul Bocage, neveu du célèbre artiste dramatique, créateur des principaux rôles du répertoire moderne. Les deux écoliers eurent l'idée d'écrire en collaboration un grand drame historique en cinq actes, que Bocage porterait à son oncle et qui, sous ce haut patronage, devait assurément voir le feu de la rampe et, plus certainement encore, enthousiasmer les populations.

L'œuvre, composée dans tout le feu d'une double inspiration, est transcrite avec le plus grand soin calligraphique sur beau et fin papier ; et, à sa première sortie, le neveu la remet aux mains de l'oncle, qui s'engage à la lire sans retard.

A la prochaine sortie : « Eh bien, mon oncle?... demande le neveu.

— Ça va, ça va, mais je ne suis encore qu'au premier acte, patience! »

Huit jours plus tard : « Eh bien, mon oncle?...

— Ça va, ça va, mais je ne suis encore qu'au second acte, patience! »

L'autre dimanche, même question. « Je ne suis encore qu'au troisième acte », répondit l'oncle. Et l'oncle ne mentait pas, car le neveu, ayant eu ce jour-là l'occasion de visiter certaine pièce quelque peu retirée de la maison, acquit la preuve que la lecture du troisième acte n'était pas encore tout à fait achevée...

L'auteur du *Village*, de *Dalila* riait de tout son cœur en me faisant connaître le singulier sort de sa première production dramatique importante.

..

Sorti du collège et suivant très régulièrement ses études de droit, pour se conformer aux vœux d'un père bien aimant et bien-aimé, Octave Feuillet, qui avait dix-neuf ans, écrivit — seul cette fois — dans une petite chambre de l'hôtel Corneille, voisin de l'Odéon, cinq actes des plus noirs, inti-

tulés la Reine et le Bourreau. Il porta la chose à Félix Pyat, à qui il avait été recommandé par un camarade.

Le fougueux dramaturge reçut très bien le jeune homme, prit le manuscrit, promit de le lire avec une attention toute particulière et... deux ou trois

Une nuit terrible, qu'il porte dès le lendemain à cet acteur.

Ravel donne la pièce à Xavier (Saintine, l'auteur de *Picciola*) et Dumersan, qui trouvent qu'elle contient une idée drôle; ils la retouchent, la font recevoir; quelques jours plus tard, on la joue... et



Vue du monument qui doit être érigé à l'Exposition universelle de Chicago, pour la célébration du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique.

mois plus tard, après plusieurs visites de l'aspirant écrivain, lui avoua tout confus qu'il avait perdu son manuscrit dans un déménagement.... sans l'avoir lu.

Ne se sentant pas le courage de remettre sur pied cette grosse machine, dont il n'avait que des brouillons informes, le jeune homme, pour se consoler, va passer sa soirée au Palais-Royal, se pâme de rire devant Ravel, revient à l'hôtel Corneille, et, sans désespérer, broche un vaudeville, intitulé

elle dégringole sous les sifflets unanimes du parterre. »

« J'ai travaillé trop vite », se dit le jeune auteur, en rentrant à son hôtel Corneille, après cette orageuse soirée.

Et combinant à loisir un plan, des scènes, polissant ses phrases, équilibrant ses périodes, il écrit un autre acte dans le genre sérieux, intitulé *le Bourgeois de Rome*, qu'il parvient à faire recevoir à l'Odéon et que l'on joue au bout de quelques mois.

Succès foudroyant : la rive gauche siffle encore plus dru que la rive droite.

« J'ai tort de travailler seul », pense-t-il. Et il reprend sa collaboration avec l'ami de collège, Paul Bocage. Ils écrivent et font jouer *Echec et Mat*, qui réussit assez bien pour faire croire que la malchance est conjurée.

Mais bientôt *Palma ou la Nuit du vendredi saint*, gros drame, tombe lourdement à la Porte-Saint-Martin; et vers la fin de 1848, *la Vieillesse de Richelieu*, comédie, fruit de la même union, passe à peu près inaperçue au Théâtre-Français, où elle avait été reçue par l'intervention de l'oncle Bocage, qui en jouait le principal rôle.

..

« J'ai tort de collaborer », se dit Octave Feuillet. Il était alors dans sa vingt-huitième année. Les froides et gênantes incohérences d'un travail à deux, avec un écrivain dont le tempérament littéraire était d'ailleurs aux antipodes du sien, lui avaient sans doute donné la conscience d'un talent tout personnel, d'une individualité à la fois forte et délicate.

Il se promit donc de travailler seul à l'avenir, parole bien tenue, et qui eut de beaux résultats. Il venait d'ailleurs de publier dans la *Revue nouvelle* son premier roman, *Onesta*, une fantaisie vénitienne qui révèle de charmantes finesses d'observations servies par un style souple et coloré.

Peu après il commençait la série des *Scènes, Comédies et Proverbes*, qui, presque aussitôt, le classèrent au nombre des véritables personnalités littéraires, car dans ces œuvres, en apparence légères, se montraient un sentiment dramatique tout particulier et des idées d'une incontestable originalité.

A vrai dire, on lui décerna — ce qui ne le chagrina nullement, m'avouait-il — le titre de Musset des familles, que justifiaient peut-être deux ou trois de ses proverbes, où le pastiche de forme est assez évident; mais force fut bien de voir en lui *quelqu'un*, dès qu'il eut écrit *Dalila*, *Rédemption*, *la Fée*, *le Village*, *la Clé d'or*.

Bientôt d'ailleurs du livre où elles semblaient d'abord devoir rester, les *Scènes et Comédies* passaient au théâtre. En 1851, le Gymnase jouait *le Pour et le Contre*; en 1852, *la Crise*; en 1853, *Pétil en la demeure* se faisait vivement applaudir à la Comédie-Française, puis au même théâtre *le Village*; puis au Vaudeville *la Fée et Dalila*, deux très grands succès; enfin, en 1859, *le Roman d'un jeune homme pauvre*, qui, après de nombreuses éditions comme livre, tint l'affiche pendant près d'une année, et qui était en pleine vogue au moment où avait lieu l'entretien dont je viens de rappeler les principaux souvenirs.

Depuis l'on n'a plus compté ni ses livres ni ses pièces à succès retentissants.

En vertu du fameux axiome gastronomique : « Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es », je m'avisai de demander à l'écrivain quelles étaient ses lectures favorites. Pour réponse, il me montra sur sa table de travail, une vieille édition de la *Vulgate* et un volume, au dos duquel je lus *Rob Roy* : la Bible et Walter Scott avaient donc

ses préférences. J'en parus quelque peu surpris, étant donné le caractère de ses productions, qui ne semblent dériver ni de l'austérité de la première ni de l'opulente imagination du second; Octave Feuillet me fit alors toute une très curieuse théorie sur le besoin qu'éprouvent les esprits sérieux, non de chercher dans leurs lectures une alimentation similaire de celle qu'ils trouvent en eux-mêmes, mais au contraire la substance qui doit ou peut compléter en eux l'apport naturel.

Je relis les quelques mots que l'auteur de la *Petite Comtesse*, histoire intime d'un sentiment exquis, traça sur la première page de ce livre quand il me l'offrit. Jamais la qualification de *Pattes de mouche* ne fut mieux méritée que par cette petite écriture, qui semble tombée d'une pointe d'aiguille procédant par saccades et faisant économie d'encre.

Je ne sais pas jusqu'à quel point les graphologues verraient la confirmation de leurs théories dans l'examen de ces menus caractères, mais je sais que physiquement Octave Feuillet était bien l'homme de ses œuvres : assez grand, sans embonpoint, d'un visage et d'un abord très distingués, la parole douce, le regard fin, et, lorsqu'il habitait Paris, Parisien dans toute la parfaite acception du mot; mais, une fois la grande Babylone quittée, comme cela lui arrivait chaque été, pour « aller revoir sa Normandie », il n'y avait plus en lui qu'un amoureux passionné de campagne, de grands arbres, de grands horizons, montant à cheval, pêchant, chassant, ramant, nageant, que sais-je!

« J'étais né pour être douanier, me disait-il, avec les falaises pour promenoir, le vent du large pour éventail, la voix des vagues pour concert, le ciel ponctué d'or pour tente.

— Fort bien! lui dis-je, mais les démêlés avec les contrebandiers, qu'en faites-vous?

— Oh! c'est bien simple! Je les supprime. Par douanier, j'entends douanier *honoraire*. »

Nerveux à l'excès, Octave Feuillet était très sensible à tout ce que l'on publiait sur lui; et le travail de mise en scène de ses pièces surexcitait son nervosisme normal à ce point de transformer l'homme d'ordinaire très doux, plein d'aménité, en une sorte d'être terrible, dont ses interprètes n'avaient pas toujours à louer les égards et l'indulgence.

En constatant lui-même le singulier et fâcheux état où le mettait la moindre répétition, il m'apprit qu'il devait à cette même disposition nerveuse une profonde horreur pour les chemins de fer, dont le mouvement de trépidation lui causait un indicible agacement.

Longtemps après l'établissement des lignes de Normandie, il se rendait encore chaque année à Saint-Lô à petites journées, par la voie de terre, et lorsque, familier de la cour impériale, il était au nombre des invités de Compiègne ou de Fontainebleau, l'impératrice, qui savait le supplice qu'il éprouvait en chemin de fer, le faisait prendre et ramener à Paris par une de ses voitures.

Elu membre de l'Académie française en 1862, Octave Feuillet remplaçait très dignement Eugène Scribe au sein de l'illustre compagnie. On lui succédera, mais le remplacera-t-on?...

Le 12 octobre 1892, il y aura quatre cents ans que Christophe Colomb, croyant mettre le pied sur le point le plus oriental du continent asiatique, découvrit ce qu'on appela depuis le Nouveau Monde, ou l'Amérique.

Les Américains actuels, — qui d'ailleurs sont froidement en train d'exterminer les derniers descendants de la race indigène, — cherchant un motif d'exposition universelle, ont décidé de commémorer le quatrième centenaire du grand événement dû à la sagacité et à la foi superbe du célèbre navigateur.

L'exposition s'ouvrira le 1^{er} mai 1892, à Chicago, une ville improvisée, qui, en moins d'un quart de siècle, est devenue une des plus importantes de l'Union américaine. Et comme il fallait, dans cette affaire, un *clou* qui surenchérirait sur notre tour Eiffel, les ingénieurs de là-bas ont conçu le projet, non pas d'une tour, mais d'un monument — aussi lourd que bizarre — qui sera dédié à Christophe Colomb, et qui aura près de 500 mètres d'élévation.

La partie principale de cet édifice, construit en fer et en acier, consistera, comme on peut le voir dans la figure que nous publions, en une sphère

creuse soutenue par seize arches, et formant à son intérieur une salle de spectacle pouvant contenir 6000 ou 8000 personnes, qui y auront accès par 18 ascenseurs, contenant chacun 50 personnes et faisant 12 voyages par heure. Le diamètre du globe sera d'environ 250 mètres.

Une statue de Christophe Colomb se dressera sur la base du monument. Au sommet, dans un immense navire, seront installés 16 phares électriques, faisant rayonner leurs feux à une distance considérable.

Le prix de cette construction, qui exigera, dit-on, 12 ou 13 000 tonnes d'acier et de fer, est estimé à quelque 25 ou 30 millions.

Une note publiée par un journal de Chicago dit que les architectes ont choisi pour les dispositions ornementales de ce monument le style de la *Renaissance moderne*.

Renaissance moderne : — ????????

Après avoir jeté feu et flamme contre le galbe de la tour du Champ du Mars, que vont dire les artistes et les amateurs d'art devant l'immense fromage de Hollande que les Yankees érigent en l'honneur de l'illustre Génois?

EUG. MULLER.

LES DIX DOIGTS DE JEAN RUTHÉ

(Suite.)

RESTE, reste! dit vivement le jeune homme. Tu me donneras de ta piquette de pommes et de pelosses (prunelles); personne par ici ne la fait comme toi.

— Oui, oui, elle est très bonne jusqu'en juin, mais... en ce moment....

— Elle doit être bonne tout de même; tu as un secret pour la conserver.

— Un secret? Il n'y a qu'à la *recrotter* avec des fruits confits et à la tenir au frais.... Mais que cherches-tu donc?

— Rien, rien.... Viens t'asseoir en face de moi.

— Ah! tu regardes la chaise, le carreau, la quenouille, les sabots.... Tu penses donc toujours à la petite?

— Quelquefois. Tu n'as pas de nouvelles?

— Non.... Est-ce que ça te fait encore de la peine?... Quelle idée!... comment se souviendrait-elle de nous? Elle n'était pas de ton sang, elle n'était pas une Ruthé....

— Je sais, je sais....

— Moi, j'en ai fait mon deuil.... Je l'aimais bien pourtant!.... Allons, mange de ce miel, mon garçon, puis tu me parleras de toi, de toi; c'est tout ce que je veux, à présent. »

Pendant plus d'une heure, attablé en face de Marianne, Jean raconta la vie laborieuse qu'il avait menée à Thiers. Engagé chez le coutelier pour tenir les comptes, ranger les marchandises, ficeler les paquets, faire les expéditions, il avait

trouvé le temps de travailler avec les ouvriers; il était devenu contremaître, il inventait des mécaniques pour tailler et polir les manches.

« J'ai aussi inventé, dit-il, une voiture qui marche toute seule. Viens voir ce chef-d'œuvre. »

Et conduisant la vieille femme dans la cour, il lui expliqua le mécanisme de sa diligence.

« Alors, demanda-t-elle, le patron doit être content? Il te fera un sort, cet homme? »

— Oh! répondit Jean Ruthé, je ne me monte pas la tête. Je me connais : bon à tout, bon à rien! »

Il disait cela sans amertume, avec un air d'insouciance.

« Bon à rien! s'écria Marianne indignée.... Tais-toi, grand innocent, tais-toi!... Non, tu ne te connais pas. Parions que tu ne sais pas te faire payer! »

— Pourtant j'ai là quelques économies. Tiens, mère, voilà ta part.

— Ma part, à moi? Non, non, je n'ai besoin de rien. »

Le jeune homme tira de son *arche* dix écus de dix livres.

« Prends, dit-il, je t'en prie! Je ne t'ai jamais rien donné. »

— Oh! je te dois tout, répliqua Marianne. Sans toi, j'aurais été réduite à.... »

Jean l'interrompit :

« Écoute, tu feras de cette somme ce qu'il te plaira. Si tu n'en as pas besoin, tu me la garderas. »

Mais tu peux être malade et... je ne sais quand je reviendrai.

— Quand tu reviendras?... Où vas-tu donc, mon enfant? »

Il n'eut pas le courage de répondre : « Je vais à Paris. » Pour les paysans du Forez, c'était le voyage au bout du monde. Quelques risque-tout l'avaient fait cependant. On en citait deux, des environs de Varennes, qui avaient réussi à Versailles, grâce à la protection de M. le marquis de Talaru. Les autres, partis à l'aventure, s'étaient perdus dans Paris, dans le gouffre.

Jean ne voulait pas avouer à sa vieille amie qu'il s'en allait à l'aventure. Il craignait de l'effrayer et de l'affliger.

« Aujourd'hui, dit-il, je monte à Chalmazel.

— Aujourd'hui?... Ainsi je ne t'aurai vu qu'un moment!...

— J'ai promis d'être là-haut la veille de la Notre-Dame d'août.

— Et tu y passeras quelque temps?

— Sans doute.

— Alors, en retournant à Thiers, tu seras à moi, tout à moi... pour plusieurs jours?

— En retournant à Thiers....

— Que voudrais-tu encore?... Tu es inquiet... tu cherches quelque chose que tu ne me dis pas.... »

Le jeune homme était rentré dans la maison; il regardait encore la petite chaise, le carreau, les sabots, la quenouille.

« Eh bien! oui, oui, dit-il, mais c'est un enfantillage.... Je songeais... à te demander un souvenir... Veux-tu me donner un de ces sabots?

— Un sabot de la petite? s'écria Marianne étonnée.... Quelle idée!.... Et pourquoi ne prendrais-tu pas les deux?

— Parce que... parce que.... Je ne sais pas, mais je t'en laisse un tout de même.... Si elle revenait, tu lui dirais : « C'est Jean qui a emporté l'autre. » Au revoir, mère; pense à moi tous les jours, comme je pense à toi! »

A cinq heures, le voyageur traversait le village de Sail-sous-Couzan.

Là tout le monde le reconnaissait, et tout le monde voulait voir sa diligence.

« Bonsoir, Jean Ruthé!... Ah! quelle voiture!...

— Eh! Jean Ruthé, viens boire un coup!

— Jean Ruthé, tu arrives pour la fête! »

La Notre-Dame d'août était la fête patronale de Sail. Chaque famille préparait de plantureux repas. Les jeunes gens dépeuplaient le Lignon de ses truites et de ses écrevisses; les femmes faisaient des hécatombes de volailles et de lapins; les jeunes filles pétrissaient la farine et le beurre pour les énormes pâtés de poires et de pommes.

Elles accouraient, les bras nus, au bord du chemin :

« Jean Ruthé, apportes-tu ta Jacqueline?

— Elle est là, dans mon arche.

— Bien!... bien!... Demain tu viendras à la fête, et tu nous feras danser?

— Demain je ferai danser à Chalmazel.

— A Chalmazel?...

— Sur la place, devant le château; vous viendrez, après les vèpres. La promenade vous mettra en train.

— Trois petites lieues, par cette chaleur... Merci!...

— Parions que vous viendrez tout de même! »

Et le voyageur repartait, passant à distance respectueuse des mains suppliantes et enfarinées.

A peine s'était-il engagé dans le chemin de Saint-Georges, qu'il fut obligé de mettre de pied à terre et de trainer sa diligence. La chaleur devenait de plus en plus lourde. Pas un souffle de brise dans les gorges du Lignon, entre le cône de Couzan et les murailles de granit rougies par le soleil.

Au fond de la faille, le long de la rivière, une brume flottante s'épaississait, blanchissait, enveloppait peu à peu les verres, puis les pins.

Au sud-ouest, dans une échancreuse de la montagne, où se condensaient des vapeurs laiteuses, un nuage sombre planait, immobile.

Jean Ruthé leva la tête.

« Ah! murmura-t-il, la *Grand'Grôte* (la grande cornaille) ouvre le bec là-haut, comme si elle voulait avaler la grosse tour de Couzan!... Gare tout à l'heure! »

Le nuage avait la forme d'un oiseau qui, les ailes déployées, allongeait le col vers les ruines de la forteresse féodale.

Du côté de l'ouest, elles étaient encore en pleine lumière, ces ruines imposantes dans leur triple rempart, à la pointe du cône, sur les rochers à pic. Mais, vus du chemin de Saint-Georges, le lourd donjon, les tours démantelées, les réduits des guetteurs plaquaient leurs silhouettes noires sur le ciel embrasé. Un large rideau d'ombre couvrait les coulées d'éboulements, se déroulait le long des pentes abruptes et tombait jusqu'au fond de la gorge.

Le voyageur fit halte un instant dans cette ombre, mais il n'y trouva pas la fraîcheur accoutumée. Une buée tiède lui mouillait le visage; dans cette atmosphère humide, pesante, il se sentait oppressé et alangui.

« A force de me crier : « Viens boire! » dit-il en s'essuyant le front, ces gens de Sail ont fini par me donner soif. Eh bien! on boira à la source de la Baume; c'est la meilleure des *fontforts* ¹. »

Souvent, en revenant de danser, ou de faire danser, il s'était désaltéré à cette source, connue seulement des chevières et des bûcherons. Elle sortait d'une fissure du granit, au-dessus du hameau de la Baume, en face du *Trou aux Fées* (la Grotte des Fées). Plus claire que le plus pur cristal, son eau tombait, froide, presque glaciale, sur le rocher qu'elle avait creusé. Puis, subitement réchauffée par la température extérieure, elle pétillait et bouillonnait dans cette coupe, où étincelaient les paillettes de mica.

Jean Ruthé se remit en marche, maugréant contre les difficultés du chemin.

Ce chemin de Saint-Georges n'était alors, à vrai dire, qu'un sentier rocailleux. Tantôt s'élevant en pente raide sur le flanc de la montagne, tantôt redescendant brusquement vers le Lignon, il suivait le cours sinueux du torrent. Les chars à

1. Les habitants de Sail-sous-Couzan et des environs appellent encore ainsi les eaux minérales gazeuses, très abondantes dans le pays.



« Veux-tu me donner un de ces sabots. » (Dessin de Jacques Wagrez.)

boeufs, si solides sur leurs grosses roues pleines, ne s'y aventuraient guère. Les mulets et les ânes faisaient à peu près tout le service des transports, entre Sail et Chalmazel.

La diligence sans chevaux subissait une rude

épreuve. Cahotée, secouée, housculée sur les quartiers de roc, elle menaçait de se disloquer. Dans un étroit passage, au-dessus de la Baume, l'arche, qui sans cesse vacillait ou sursautait, faillit faire la culbute.

Jean Ruthé entendit des éclats de rire. Il pensa qu'on se moquait de ses infortunes.

Un bouquet de pins lui cachait les rieurs. Ce devaient être des chevières, qui descendaient de Couzan pour boire à la source.

Mais, au delà des pins, le voyageur s'arrêta stupéfait.

Une trentaine de paysans, hommes, femmes, enfants, — toute la population de la Baume, — étaient là, riant et criant :

« Hardi, les Parisiens!... hue, les Parisiens!... hue! hue! »

III

Parisiens et Parisiennes.

Les enfants battaient des mains; de grands garçons, perchés sur des aiguilles de roche, sifflaient dans leurs doigts.

Tout ce monde regardait la chose la plus extraordinaire qu'on eût vue en ces parages : deux voitures bourgeoises — une chaise et une espèce de patache à bâche de toile — engagées dans le chemin de Saint-Georges!

La chaise, attelée de deux robustes chevaux, avec un mulet en flèche, gravissait une côte escarpée. La patache, trainée par une grande haridelle, suivait à distance respectueuse.

Dix fois en un quart d'heure ces voitures s'arrêtaient, et leurs conducteurs, cocher, postillon, muletier, couraient, sautaient, affolés, en avant, en arrière, sur les côtés.

On les voyait, les malheureux, condamnés au mouvement perpétuel, tantôt poussant ou soulevant les roues, tantôt les retenant et cherchant des pierres pour les caler; puis revenant aux chevaux, les tirant par la bride, les fouettant à tours de bras, et parfois les frappant de furieux coups de pied dans les flancs.

« Ah! les bourreaux! disait Jean Ruthé... Ils tuent leurs bêtes et tout roulera sur les *ripes*. Ils sont fous... ils sont fous!... »

Les hennissements des chevaux, les coups de fouet, les jurons des conducteurs retentissaient, répercutés par les rochers de la profonde ravine.

De leur observatoire, les gens de la Baume criaient :

« Pousse!... pousse!... cogne donc! hue, les Parisiens! »

Et leurs éclats de rire se mêlaient, impitoyables, à ce vacarme endiablé.

Aux portières de la chaise apparaissaient, dans les moments de péril, les têtes des voyageurs effarés. Jean Ruthé entendit des cris de femmes et la voix perçante d'un enfant.

Un vieux paysan, le meunier de la Beaume, dit en haussant les épaules :

« Ça n'a rien voulu écouter... Eh bien! va toujours, monsieur le marquis! Les pauvres dames danseront joliment, tout à l'heure, sur les *Bosses Rouges*. »

Devant le bouquet de pins, un groupe de curieux barrait le sentier. Personne n'avait pris garde à l'arrivée de Jean Ruthé, personne ne songeait à examiner sa fameuse diligence. Le jeune homme demanda :

« Vous connaissez ces voyageurs, père Chazal? »

Le meunier se retourna :

« Ah! c'est toi, mon garçon! dit-il en clignant de l'œil. Tu t'amènes à la bonne heure, juste pour voir danser la carrosse de ces enragés de Parisiens. Si tu as là ta Jacqueline, joue-leur la bourrée ou la *virounétil*! »

Les rires redoublèrent. Jean Ruthé fronça le sourcil.

« Père Chazal, reprit-il, je vous ai demandé si vous connaissiez ces voyageurs... »

— Moi? répondit le vieillard... Je ne les ai jamais tant vus qu'au jour d'aujourd'hui... Et encore s'ils n'avaient envoyé au moulin chercher le mulet, je ne me serais pas dérangé.

— Pourtant, vous parlez d'un marquis...

— Oh! tu sais, marquis, ou duc, ou baron, ça m'est bien égal! J'ai vu seulement qu'il y avait dans la carrosse trois femmes, un petit garçon et un monsieur « j'ordonne », un freluquet frisé et poudré. Le postillon qui a pris le mulet m'a conté que ce beau monde-là venait de Paris. Ils ont loué deux voitures à Roanne; on relaye toutes les quatre ou cinq lieues. Les maîtres sont dans la carrosse; un grand flandrin de domestique se fait trimballer dans la patache, avec les coffres et les paquets. Pas de danger qu'il descende, aux mauvais endroits, pour donner un coup de main!... D'ailleurs il a raison, n'est-ce pas? à quoi ça servirait-il?

— Il a tort; à pied il risquerait moins de se casser le cou.

— C'est vrai, tout de même... Tiens, le voilà qui se décide à poser ses escarpins sur la grand' route royale de Saint-Georges!... Il aura eu peur; la roue droite de la patache est en l'air, et la gauche glisse au bord du précipice...

— Ah! j'y vais!... s'écria Jean Ruthé... Il ne sera pas dit...

— Bah! tu n'arriverais pas à temps... Et puis, qu'est-ce que ça peut te faire, que les coffres et les malles de ces Parisiens se fracassent sur les *ripes* de Vaux?...

— Mais... c'est que les Parisiens eux-mêmes vont se fracasser comme leurs coffres!...

— Non! non! Ils ont une chance qui m'étonne. Vois, leur patache a repris son aplomb, et leur carrosse monte sans accident vers les *Bosses Rouges*.

— Il n'ira pas plus loin, ou les malheureux voyageurs sont perdus! Père Chazal, vous êtes un brave homme, pourtant. Comment les avez-vous donc laissé passer?

— Eh! répliqua le vieillard, c'est M. le marquis, ou M. le comte — le freluquet enfin — qui s'est entêté. J'avais beau lui dire : « Ça ne s'est jamais vu, ça ne se peut pas, vous vous romprez l'épine du dos dans les *baragnes*! », il croyait que je voulais me moquer de lui. Demande aux camarades!... Il était rouge de colère, il frappait du pied, il menaçait le postillon.

— Ah! le postillon refusait le service?...

— Je l'ai cru un moment; mais c'est un casse-cou, lui aussi, un de ces « roule-cadet » qui, pour la bouteille et la pièce blanche, descendraient au

1. Escarpements broussailloux.

triple galop de Saint-Georges au Pont-du-Diable.
— Fameuse culbute pourtant; cinq ou six cents pieds, à vue de nez!

— A toutes les auberges, ça siffle une demipinte, sous couleur de demander le chemin; à tous les mauvais passages, ça rechigne et ça butte pour se faire donner l'avoine en jolie monnaie. Ce n'était pas de la *fonfort* de Couzan, ni de celle de la Baume, que celui-là s'était arrosé la dalle. Mais ça ne lui troublait pas les yeux, tout de même; il y voit toujours clair quand monsieur ou madame met la main à la poche. M. le marquis le prenait au collet, en criant: « Ah! drôle, tu nous as promis de nous conduire à Chalmazel et tu nous abandonnerais dans cet abominable pays! » Le gredin se laissait secouer et geignait: « Mais, monsieur, je ne le connais pas, ce pays. Les chemins sont impraticables pour des gens de qualité comme

des vaches rousses paissaient dans les clairières; les merles caquetaient sous les fourrés, au fond des ravines où murmuraient les ruisseaux.

A gauche, entre les pommiers et les cerisiers qui bordaient les cultures, on apercevait la plaine du Forez, les étangs, les méandres du Lignon, le cours de la Loire, les collines du Lyonnais et, dans le lointain très clair, des dentelures blanches, les glaciers des Alpes.

Les voitures s'arrêtèrent un moment. Une sou-brette, coiffée du bonnet à la baigneuse, le tablier de mousseline noué sur la robe courte, descendit lestement de la chaise et tendit les bras à un petit garçon. L'enfant courut vers la lisière du bois et cueillit des digitales.



« Pousse, pousse! Hue, les Parisiens! » (Dessin de Jacques Wagrez.)

« vous. Avec les deux voitures, jamais nous ne nous en tirerions. » Alors M. le marquis faisait luire les écus de six livres, et le grippe-sous sautait dessus en disant: « Puisque monsieur le veut, puisque monsieur l'exige! » Eh bien, monsieur sera volé comme un simplet par un maquignon d'Auvergne. Il verra tout à l'heure, au bout du *Plancher*! »

Le *Plancher*, c'était un petit plateau où le chemin, plus large et plus facile, coupait en ligne droite de maigres champs d'avoine et de colza. Après la rude montée, lorsque les chevaux eurent soufflé, les deux voitures y roulèrent presque aussi aisément que sur une route de plaine. Le postillon, en belle humeur, faisait claquer son fouet; le « grand flandrin » de domestique avait repris sa place sous la bâche, les dames du carrosse, remises de leurs émotions, devaient croire que le reste du voyage serait une tranquille promenade dans la région des pins et des genévriers. Sans doute, en respirant les robustes senteurs de la montagne, elles regardaient le paysage avec une curiosité exempte de toute inquiétude.

En avant, un rideau d'arbres touffus leur cachait les capricieux zigzags du chemin. A droite du plateau, des hauteurs boisées fermaient l'horizon;

En revenant à la voiture, il élevait au-dessus de sa tête une gerbe de ces belles fleurs pourprées. Jean Ruthé et les paysans de la Baume entendaient ses exclamations joyeuses.

« Oh! le pauvre innocent! dit le meunier. Passe pour M. le marquis... et la compagnie; s'il leur arrive malheur, ils l'auront bien voulu. Mais j'aurais du regret de laisser le petit rouler des *Bosses Rouges* dans les maudites *baragnes*.... Enfin ça ne me regarde pas, j'ai fait ce que j'ai pu. J'ai prêté Baptiste pour conduire le mulet; il me ramènera la bête, c'est tout ce qu'il me faut, à moi.... Rentrez vous, à présent, vous autres? »

— Faudrait voir, pourtant! murmurèrent des femmes, prises de pitié.

— Voir quoi? grommela le vieillard. Est-ce qu'on aperçoit d'ici la descente des *Bosses Rouges*? Et puis, ça ne vous regarde pas plus que moi, ça ne vous regarde pas! Qu'en penses-tu, Jean Ruthé?

— Je pense, répondit le jeune homme, qu'il y a cependant de braves gens parmi vous, et que ces braves gens pourraient empêcher le malheur. Allons, bonsoir, les amis, laissez-moi passer!

— Tiens, reprit le meunier, tu as là une drôle de *barouette*! »

Une brouette, la diligence sans chevaux!

Jean Ruthé ne protesta pas. Il songeait à « l'innocent » qu'il venait de voir si heureux, si gai, étreignant de ses petits bras la gerbe de digitales. Cet enfant l'attirait; l'idée des dangers qu'il allait courir lui donnait le frisson... Et déjà il s'était remis en marche, à grands pas, traînant sa voiture aussi rapidement que sur la route de Thiers. Les yeux obstinément fixés vers le petit plateau que Chazal appelait le *Plancher*, il ne se retournait même plus lorsque son *arche*, rudement secouée, sursautait à l'arrière et penchait du côté du précipice.

Deux paysans le suivirent, deux seulement, des bergers de quinze à seize ans, maigres, nerveux, hâlés, pieds nus, jambes nues.

« Voulez-vous, dirent-ils, que nous prenions la *coursière*, pour arrêter les Parisiens avant le mauvais passage? »

— Oui, oui! Dites-leur d'attendre, s'ils tiennent à la vie! »

La *coursière* était un sentier pas plus large que deux mains. Au lieu de descendre vers le lit du torrent et de remonter en lacets, comme le chemin de Saint-Georges, il rasait de sa ligne droite les périlleux escarpements. Tout faux pas y eût été

mortel. Les deux jeunes montagnards y bondissaient, aussi lestes que leurs chèvres.

Du fond de la faille, où le chemin des mulets semblait se perdre dans les genêts, les ronces et les fougères, Jean Ruthé les voyait franchir les crevasses, enjamber les éboulis.

« Hardi! leur criait-il, hardi! les gas de la Baume! »

On aurait dit qu'ils dansaient sur une corde blanche, tendue au bord de l'abîme.

Lorsqu'ils arrivèrent au *Plancher*, Jean commençait seulement à sortir des fourrés, et à gravir les pentes abruptes où les Parisiens avaient eu de si vives émotions. Il perdit de vue ses deux messagers. Alors son inquiétude redoubla.

« Au diable la *barouette*! » dit-il, se rappelant tout à coup le mot du vieux Chazal.

Il abandonna sa diligence et courut vers le *Plancher*.

Le ciel, toujours très pur du côté de l'est, s'assombrissait de plus en plus au-dessus des gorges de Couzan. Un grondement sourd venait de la haute montagne; c'était comme le bruit des rafales dans les forêts de sapins.

(A suivre.)

SIXTE DELORME.

HAMBOURG

LORSQUE l'Elbe approche du point où il se mêlera complètement aux flots de la mer du Nord, il rencontre, sur la rive droite, deux affluents, la Dille et l'Alster. Charlemagne jugea ce lieu propre à servir de boulevard à la chrétienté contre l'Europe septentrionale. Il y éleva un *burg*; un fort (*ham*, en suédois) s'établit auprès du château fort. De là l'origine et le nom de Hambourg.

Après avoir subi tour à tour, durant les temps féodaux, la domination de la Saxe et celle du Holstein, Hambourg devint, en 1618, une ville libre impériale.

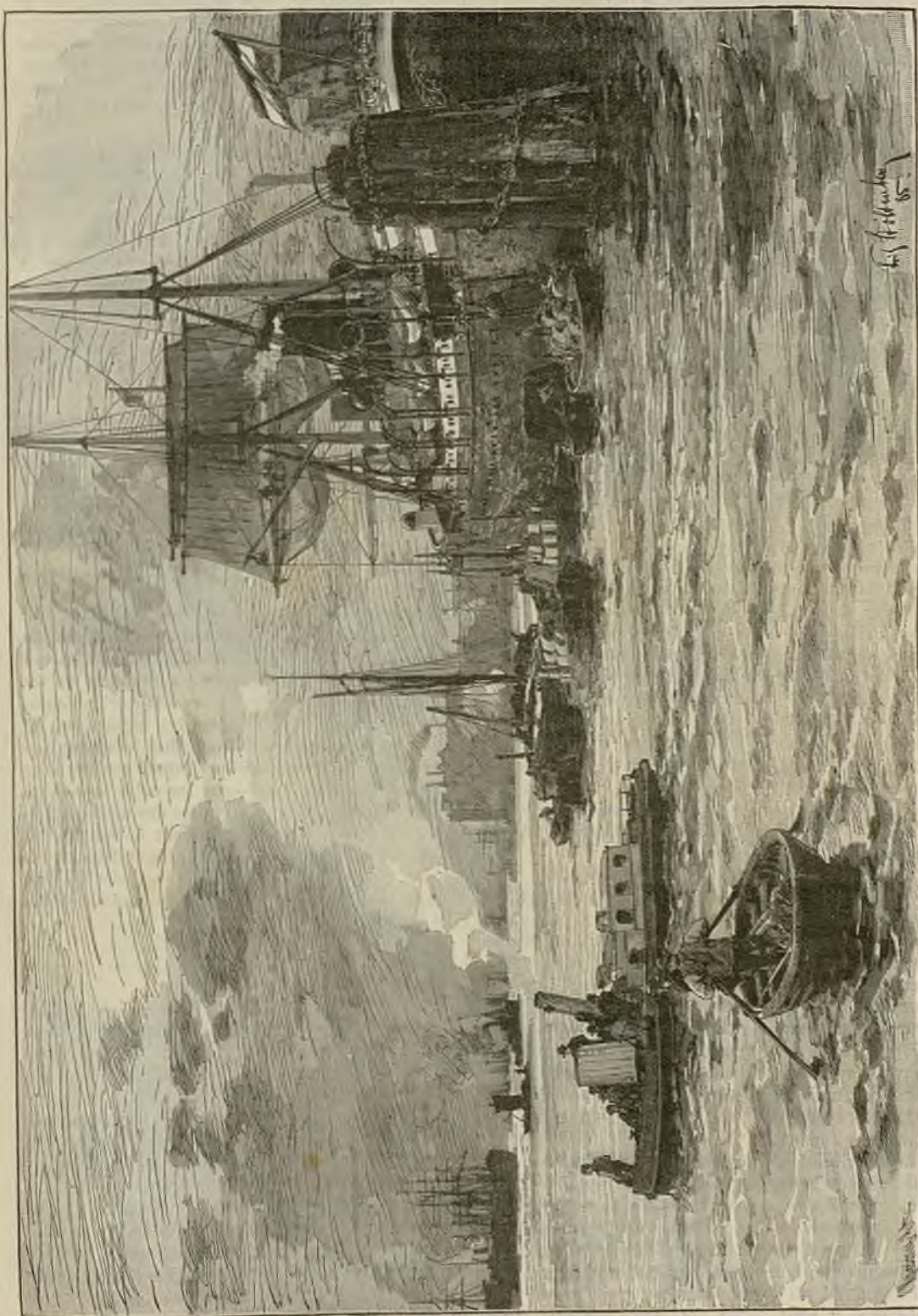
Dès le *xiii^e* siècle, c'était une place de commerce importante. De concert avec Lubeck, Hambourg créa, en 1241, cette Ligue hanséatique qui devait s'étendre et prospérer jusqu'à l'époque où l'Amérique fut découverte et le cap des Tempêtes franchi. Au commencement du *xviii^e* siècle, l'ancienne Ligue n'avait plus guère qu'une existence nominale, mais Hambourg conservait son individualité et sa haute position commerciale.

C'était une aristocratie bourgeoise, où presque tous les pouvoirs appartenaient à la première classe des habitants, les *bourgeois réels*. Le gouvernement était confié à un Sénat, ayant à sa tête quatre bourgeois; pour les affaires importantes, on adjoignait au sénat les représentants de la bourgeoisie. Il est à remarquer que dans cette ville toute commerçante, la constitution avait pourvu à ce que le nombre des hommes de commerce et d'industrie ne dépassât pas la moitié

des membres du sénat; on avait eu la sagesse de veiller à ce que l'intérêt commercial, si grand qu'il fût en ce pays, n'arrivât pas à tout absorber dans la direction des affaires publiques. Une règle analogue, et plus accentuée encore, se rencontrait dans la constitution de Brême.

Hambourg devint, en 1810, chef-lieu du département français des Bouches-de-l'Elbe. Davout y soutint, en 1813 et 1814, un long siège contre les Russes; la défense fut magnifique, les dégâts immenses. Hambourg reprit ses privilèges en 1815 fut compris, après Sadowa, dans la Confédération de l'Allemagne du Nord, et subit d'une façon plus complète encore, en 1871, la domination prussienne. Plus heureux cependant que quelques-uns de ses voisins, il ne devint pas partie intégrante du royaume de Prusse, mais demeura, avec Lubeck et Brême, un souvenir des anciennes villes libres.

Hambourg est, après Berlin, la ville la plus peuplée de l'empire d'Allemagne actuel. On y compte, les faubourgs compris, plus de 220 000 habitants; le surplus du territoire de la République en renferme au moins 100 000. La gravure placée en regard de cet article prend dans sa longueur le port principal; elle montre à peine la ville. Vue d'en face, sur la rive gauche de l'Elbe, dans le territoire d'Harbourg, la ville libre est un spectacle imposant. L'Elbe s'élargit, vers sa rive droite, pour former devant Hambourg un grand bassin naturel. Séparé du cours du fleuve par un barrage puissant, ce bassin, fort large en amont, se rétrécit en aval. C'est le port *inférieur*.



Port de Hambourg. — Le paquebot-poste de New York avant le départ. (Dessin de Erik Stollenberg.)

ou extérieur; belle rade, de 7 mètres de profondeur, où se placent les bâtiments de la navigation maritime. Le barrage a plusieurs portes sur l'Elbe; l'ouverture principale fait face à l'embarcadère de la gravure. En amont, deux autres ports maritimes, en communication directe avec l'Elbe, et s'avancant longitudinalement dans les terres. Plus loin encore, et plus en amont, des canaux et des ports formés par un bras droit secondaire de l'Elbe où se jettent les eaux de la Dille. Ces canaux et ces ports sont affectés aux embarcations de la navigation fluviale. La même affectation est donnée au *Binnen haven* ou port intérieur, que la ville entoure presque complètement, et qui s'ouvre sur le grand port maritime extérieur. Au delà du premier plan que nous venons d'indiquer, se déploie la ville, occupant à peu près la surface d'un demi-cercle, dont la ligne droite s'appuierait aux ports. Hambourg n'était pas renommé pour l'élégance de ses constructions : murs épais pour défendre les quais, fortifications et profonds fossés autour de la ville, rues étroites, maisons en briques sans caractère architectural. Une amélioration partielle lui fut cruellement imposée par le grand incendie de 1842, par lequel furent détruites plus de 1700 maisons.

Les principales églises sont Saint-Nicolas, d'un gothique pur; Saint-Michel, avec une tour élevée. On remarque aussi l'Hôtel de ville, la Bourse, l'une des plus fréquentées et des plus actives de l'Europe. Au-dessus de la ville, deux vastes étendues d'eau sont formées par l'Alster; plus loin, dans le cours supérieur, le grand Alster ou Alster extérieur; plus bas, l'Alster intérieur, *Binnen Alster*. Le grand Alster est dans la campagne; il s'en détache un bras droit contournant Hambourg au nord-ouest, jadis fossé des fortifications qui se sont transformées en promenade. De ce côté, Altona, ville du Holstein, aujourd'hui prussienne, semble au regard se joindre à Hambourg et ne former qu'un tout avec lui.

Le *Binnen Alster*, sorte de carré irrégulier, est, de trois côtés, compris dans la ville. Ses bords, plantés d'arbres, sont la principale promenade de Hambourg; ils contiennent les hôtels et les magasins les plus riches. Le beau quartier se prolonge, par les rues Neuve et de l'Amirauté, jusque vers le pont de jonction du *Binnen haven* et du grand port maritime. Sur la rive gauche du *Binnen Alster* est le quartier Saint-Georges, le nouvel Hambourg, mieux aligné et plus élégamment construit que l'ancien. Un bras gauche de l'Alster traverse la ville, où circulent aussi de nombreux canaux.

Le territoire de la République contient une quinzaine de bourgs ou villages. Quoique modestement accidentés, les environs de Hambourg ont une grandeur et des charmes tout particuliers. C'est un beau jardin, avec sites variés, maisons de campagne, belles avenues, belles cultures. Les jardins à thé, où des concerts en plein air se font entendre, y sont, pour les Hambourgeois, une précieuse attraction.

A trois lieues au-dessous d'Hambourg, l'Elbe, pour le vulgaire, est déjà la mer; les navigateurs n'en placent l'embouchure que beaucoup plus bas. La république possède, à gauche de cette embouchure, le port vaste et commode de Cuxhaven, peuplé surtout de pêcheurs, et le petit baillage de Ritzbüttel, riche en céréales et en pâturages.

C'est surtout au commerce de transit que Hambourg doit son importance. Cinq cents navires nationaux sont employés au commerce de mer; les ports maritimes reçoivent, chaque année, deux ou trois mille navires étrangers. Il n'est pas facile d'estimer les exportations, les droits de sortie ayant été supprimés en 1837. On évalue à un milliard et demi les importations annuelles, tant par mer que par terre et par le fleuve. Les exportations consistent en toiles, lin, cuirs, laines, fers, cuivres, vins du Rhin. On embarque pour l'Angleterre 300 000 pièces de bétail par an. Les importations s'appliquent, en première ligne, aux sucres et aux cafés; il en entre à Hambourg plus que dans tous les ports de France réunis, plus même que dans tous les ports réunis de l'Angleterre. On en fait sur place une consommation effrayante, qui n'empêche pas d'en expédier au dehors une prodigieuse quantité. Le coton, le riz, le thé, l'indigo, le tabac, les liqueurs, affluent également à Hambourg.

L'industrie n'arrive qu'en second, mais est encore elle-même d'une sérieuse importance. Le transit la provoque : il est utile, parfois même indispensable, de transformer les matières ou les marchandises avant de les transporter ailleurs. C'est ainsi que l'on fabrique des cigares et du papier à cigarettes; que l'on raffine le sucre; que l'on prépare la viande salée et fumée connue sous le nom de *bauf de Hambourg*, les cuirs tannés ou vernis. Le pays contient en outre des fonderies de cuivre et des brasseries estimées; il fournit des conserves alimentaires d'une réputation européenne, une bonne vannerie, une ébénisterie solide et bien établie, dont les formes manquent peut-être d'originalité et d'élégance.

Hambourg n'est pas une ville artistique; il brille par le luxe, les équipages, les réceptions; l'argent y est puissant; la vie y est chère.

On y montre la maison de l'auteur de la *Messiasse*. Klopstock n'était pas né à Hambourg, mais, à la fin de sa vie, il y a vécu plus de trente ans. Protégé auprès du roi de Danemark par le premier des Bernstorff, il avait habité vingt ans Copenhague, lorsque la révolution provoquée par Struensee l'amena à choisir Hambourg pour résidence; il y vint en 1771, à l'âge de quarante-sept ans, il y mourut en 1803; c'est là qu'il écrivit les dix derniers chants de son épopée. La ville fit au poète de magnifiques funérailles. On garde pieusement à Hambourg le souvenir du poète qui a pu dire, dans son *Ode au Rédempteur* : « Le souffle de ma vie ressemblait à l'air pur et serein d'un jour de printemps ».

DAPPY DE LA MONNOYE.



UN ACCIDENT DE CHANTIER

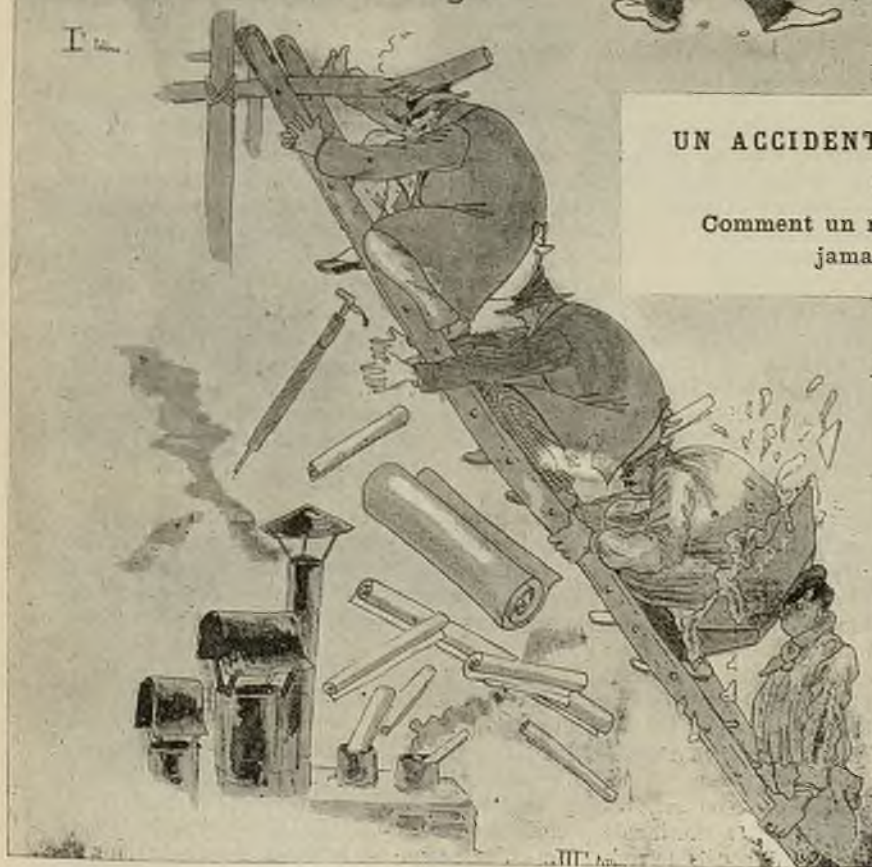
OU

Comment un malheur n'arrive
jamais seul.

Drame en 3 tableaux.

COMPOSITION

d'Albert Guillaume.



1^{er} TABLEAU. « Je tiens à voir si mes instructions ont été bien suivies. » — 2^e TABLEAU. « Messieurs, déchargez-vous la peine de monter. » —
3^e TABLEAU. Obstacle imprévu!!!!

15 JANVIER 1891.

4. — TOME LXXVI.

BANDE JOYEUSE

Au beau vieil hôtel de Kercadec, d'ordinaire si grave et si calme, entre sa cour et son jardin, en son coin silencieux de la rue de Babylone, il y avait, ce soir-là, bruits et lumières, mouvement et rumeurs.

C'est que Mlle Jeanne de Rochepers, la charmante héritière de la noble maison, qui venait d'avoir dix-huit ans, fêtait joyeusement sa sortie du pensionnat, en se rendant à un grand bal, paré et costumé, que donnait la duchesse de Plessac, une très ancienne amie de sa mère. Et Mlle Jeanne, qui ne s'était jamais encore trouvée à pareille fête, ravie et transportée par une aussi joyeuse perspective, avait mis tout en l'air dans son beau grand hôtel.

Femme de chambre, bonnes, valet de chambre, laquais, dépêchés pour amener sur-le-champ le coiffeur et stimuler le zèle de la couturière, avaient couru deçà, delà, s'étaient à qui mieux mieux agités, trémoussés. Puis, cette grande affaire de la toilette étant heureusement terminée, la belle voiture à deux chevaux ayant reçu, au bas du perron, Mlle Jeanne, sa mère et sa grand-mère, chacune de ces dignes serviteurs s'était, avec un geste de muette satisfaction, croisé les bras sur la poitrine, en hochant la tête et murmurant : « Enfin ! »

Après quoi tous s'étaient retirés au sous-sol, dans les cuisines, afin de se remettre de leurs fatigues de la soirée, à l'aide de quelques biscuits de Reims, accompagnés d'un grand bol de vin chaud.

Pendant ce temps, le riche équipage armorié roulait, au grand trot de chevaux de race, vers l'un des beaux hôtels de la rue de l'Université. Et chacune de ces dames, absorbée différemment par cette perspective de fête, trahissait à sa manière ses préoccupations.

Mlle Jeanne, tout émerveillée de la grâce et de la fraîcheur de sa robe de pékin et gaze blanche, relevait une fleur par-ci, étalait une coque par-là, sortait son pied mignon des fourrures de la chancelière pour regarder, à son petit, tout petit soulier, le nœud de satin blanc, avec sa boucle d'argent aux facettes scintillantes. Et puis, elle pensait aux danseurs qui l'attendaient, aux triomphes qu'elle allait avoir, aux quadrilles, lancers et mazurkas sans fin, qu'elle devrait inscrire sur son carnet, vrai petit bijou d'émail bleu, à bouffettes de moire.

De son côté, Mme de Rochepers, en sage et prudente maman, presque jeune et charmante encore, occupait ces moments très courts de conseils, d'avertissements et recommandations de tous genres :

« Jeanne, aie grand soin d'inscrire chacun de tes danseurs bien à son tour, sans oublier, sachez-le, d'ama fille.... Jeanne, quand tu auras très eud, a ne va pas prendre des glaces ! Contente-toi d'un verre de sirop, ou d'une tasse de thé.... Jeanne, tu sais

ce que je t'ai recommandé : n'accepte pas de valse. Ce sera pour plus tard, dans trois ou quatre ans d'ici. »

Pendant ce temps, la vieille comtesse de Kercadec, que son âge rendait moins accessible à toutes ces préoccupations maternelles, à ces petits détails de la vie des salons, se contentait de rêver doucement, appuyée dans l'angle du landau, chaudement blottie dans sa fourrure.

« Que ma petite Jeanne est donc gracieuse et jolie ! Combien elle va attirer de regards et recevoir d'hommages !... C'est ainsi que j'étais en 1823, à seize ans, alors que monseigneur le duc venait de se marier, et que l'on donnait, à Rennes, un grand bal en l'honneur de la duchesse. »

Et, au milieu de toutes ces pensées joyeuses, avis maternels, rêveries, souvenirs, etc., le landau roulait toujours et approchait de la belle et vaste cour bien dallée, aérée, lumineuse, où les grands feux des lustres jetaient leurs reflets scintillants, et où les accords bruyants de l'orchestre commençaient à résonner.

Maintenant, comme il était écrit que ce soir-là, pour tous les habitants de Kercadec, devait être une soirée joyeuse, nous devons reconnaître que les aimables dames, dans toute la gaieté du bal, et les valets occupés à se régaler à l'office, n'étaient pas les seuls en train de s'amuser.

Il y avait encore, dans le grand hôtel de la famille, d'autres petits êtres vifs, éveillés, souples, mignons, tout prêts à se payer des sauts, des courses, des entrechats, des bonds qui valaient bien cinq à six contredanses, et, de plus, à déchiqueter les dentelles, à effiloquer les rubans, à mordiller les cachemires, avec autant de bonne humeur, d'entrain et de volupté que s'ils savourent une brioche, ou buvaient une jatte de crème.

Ces gentils inconnus n'étaient autres que les minets chéris de madame la comtesse douairière.

A cette époque précisément, Finette, la belle chatte, grande amie de Mme de Kercadec, jouissait pleinement de son intime et doux bonheur de mère de famille. Cinq jolis petits minons, à la fourrure lisse et soyeuse, à la queue en large panache ondoyant et velouté, au petit nez futé, au petit museau rose sur la face blanche ou brune, aux larges prunelles brillantes, à l'échine souple, bien cambrée, marbrée de belles rayures fauves et noires, comme s'ils eussent été de vrais petits tigres des jungles de l'Hindoustan, partageaient son lit, sa pâtée, ses caresses, se disputaient ses maternelles léchées, et égayaient ses longs loisirs.

Et Finette, en mère heureuse et fière, aimait à faire voir, dans toute leur grâce et leur beauté, ses petits minets, ses trésors, ne se faisait pas faute de les montrer, de les promener avec elle, de la bibliothèque au salon, de la chambre de la bonne maman à la grande galerie.

Seulement d'ordinaire ces incursions, tant soit peu audacieuses, étaient bientôt réprimées par la surveillance des valets, des femmes de chambre, voire de Mlle Jeanne ou de Mme de Kercadec elle-même, qui ramenait promptement la jeune et joyeuse famille dans les limites de sa demeure, en lui disant :

« On ne va pas ici; les tapis du salon ne sont pas faits pour vous.... Vous laisseriez des poils sur les fauteuils de velours, vous égratigneriez les gué-

ment sa dernière gorgée de vin chaud, et Mlle Laurence, la femme de chambre, grignotait paresseusement son massepain, tout en écoutant les plaisants récits du piqueur, avec son beau sourire qui montrait toutes ses dents, pointues comme des aiguilles et blanches comme des perles.

Donc personne n'était là pour arrêter l'essor, modérer les capricieux ébats de la bande joyeuse. L'entreprenant petit matou, comme conducteur de la troupe, traversa le salon le premier, multi-



Finette aimait à montrer ses trésors. (Dessin de Cl. Meunier).

ridons de nacre.... Retournez-vous en vite; allez, allez, minons! »

Mais au jour dont nous parlons, il était écrit que les choses se passeraient tout autrement, en l'absence de ces dames. Le plus fort et le plus hardi de la joyeuse nichée, joli petit matou plein de sève et d'avenir, ayant par hasard glissé son fin nez rose par une porte entre-bâillée, aperçut devant lui le grand salon désert : la solitude, l'espace ouvert, la liberté! De quelque côté qu'il regardât, pas un pas, pas un bruit; personne!... A cette heure, Mlle Jeanne, au bal, achevait, heureuse, transportée, sa troisième contredanse; Baptiste, le valet, fumait un excellent cigare devant la table de l'office, savourait onctueuse-

pliant les sauts, les bonds, les glissades de côté, les folâtries, les gambades. Après lui, maman Finette, en chatte bien avisée, s'en vint à petits pas comptés, furetant, ronronnant, braquant deçà et delà ses larges prunelles vert-bouteille, pour voir si quelque danger imprévu ne menaçait point, dans l'ombre, la sûreté de ses minons chéris. Puis ses deux jolies petites minettes, plus timides, moins résolues, ainsi qu'il convient au sexe charmant, qui, nulle part, n'est le plus fort, la suivirent en se poursuivant, se joignant, se renversant et se peletonnant sur le tapis, comme peuvent le faire de gentilles petites chattes en liberté, ou de petites pensionnaires en vacances.

Toutefois le salon, quelque vaste et somptueux

qu'il fût, ne servit pas longtemps de théâtre aux ébats de la folâtre bande. Comme, ce soir-là, à cause du bal, l'on n'attendait pas de visites, les valets, depuis le matin, n'y avaient pas fait de feu. Et les minets, frileux en dépit de leur chaude et soyeuse enveloppe de beau duvet blanc bien doux ou de long poil tigré, ne firent que le traverser en courant, se dirigeant vers un autre point de l'hôtel, où les appelait de loin un courant d'air tiède et pur, tout parfumé de douces senteurs de jasmin et de violette.

Ce joli réduit coquet, discret, douillet, à peine éclairé par les reflets voilés d'une lampe d'albâtre, tendue de perse fond gris pâle, avec de gros bouquets de roses aux guirlandes de feuillage délicatement teintées, c'était la chambre de Jeanne, que la jeune fille avait tantôt quittée gaiement, un peu étourdiement aussi, tellement préoccupée de sa longue traine soyeuse, qui balayait après elle l'épais tapis de l'escalier, qu'elle avait tout à fait oublié de tirer le bouton de la porte.

Là, tout se trouvait réuni : meubles coquets, recoins cachés, douces senteurs, feu et lumières. Là, rien ne manquait plus au bonheur des minets en gaieté.... Aussi il aurait fallu les voir se pousser, s'élancer, grimper, cabrioler, pour prendre au plus tôt possession de leur nouveau domicile ! En un clin d'œil, le temps de grignoter une croquignole ou d'effeuiller un oeillet, ils eurent escaladé deux fauteuils, gravi les hauteurs d'un bahut, exploré, nez rose en avant, les mystérieux dessous d'une armoire.

Mais ce fut autour, et même, ô malheur ! à l'intérieur de la commode, qu'ils s'arrêtèrent le plus longtemps, trouvant, dans ces profondeurs inconnues, bien des régions à explorer.

Dans un coin de l'appartement, en effet, ce beau meuble de Boule, aux panneaux de bois de rose délicieusement moirés et satinés, avec leurs nervures pourpres et brunes rehaussées de riches cisures de cuivre, croupes de dauphins dans les ondes, têtes de faunes souriants, étalait sa façade miroitante, aux plaques chaudement colorées, sur lesquelles les larges anneaux de cuivre reluisaient comme des pendeloques d'or.

Tout cet éclat, ces chatolements, attirèrent d'abord les regards de la joyeuse bande. Et, pour comble d'infortune, un des tiroirs du brillant meuble, le plus bas, se trouva tiré.

Aussi ce fut l'affaire de deux ou trois sauts rythmés, de quelques miaulements d'allégresse. Et l'un des petits frères matous, accompagné de ses sœurs minettes, se trouva on ne peut plus confortablement installé dans le tiroir, où il ne songea pas une seconde à perdre son temps, je vous le jure. Donc les pattes de s'étendre, de grimper, d'aller ; les griffes roses de travailler, d'agir, de s'enfoncer avec délices dans le tissu souple et moelleux des cachemires, dans le fin réseau des dentelles, dans les plis flottants, nuageux des écharpes et des peignoirs blancs.

Ah ! certes, si l'audace n'eût pas été si coupable, si le dommage n'eût pas été si grand, c'eût été un vrai plaisir de voir toutes ces petites faces rondes, éveillées, avec leurs expressions vives et changeantes, leurs gestes prompts, insaisissables, et leurs

regards mutins !... Dame Finette, pour sa part, jouissait pleinement de ces ébats de sa progéniture. Pour savourer à l'aise ces douceurs de sa maternité, elle s'était paresseusement accroupie sur un tabouret, à l'écart. Et là, le nez en l'air, le dos arqué et la queue arrondie, elle contemplait, avec une expression de joie béate et de bonheur tranquille, ses chers espiègles, si animés, si contents et si activement occupés.

Et comme il était dit qu'il y aurait en ce moment-là, dans la chambre de Jeanne de Rochepers, du bonheur pour tout ce petit monde, il n'y avait pas jusqu'à Trilby, le bruyant et joyeux griffon, qui, attiré par ces gambades et ces miaulements d'allégresse, ne se fût hâté de se joindre à la folâtre troupe, et n'exprimât sa joie à sa manière, en déchiétant un éventail, pauvre bibelot de nacre et de satin abandonné sur le tapis.

D'après ce rapide aperçu des occupations d'un moment, il est aisé de s'imaginer ce qui dut se passer dans l'espace de plusieurs heures. Aussi, bien que les minets, lassés à la fin de mordiller, égratigner, déchirer de leurs petites quenottes pointues et de leurs ongles roses, eussent fini par se grouper autour de maman Finette, et par s'endormir, bercés de son ronronnement maternel et abrités sous son poil soyeux, on peut s'imaginer le saisissement, la consternation, la stupeur de Mlle Jeanne, lorsqu'elle pénétra dans sa chambre, au retour !

Ce fut un grand tressaillement, un cri, suivis de plaintes, d'exclamations, de soupirs allant jusqu'aux larmes.

« O mon Dieu !... les horribles chats !... Oh ! maman, vois ce qu'ils ont fait !... Mon pauvre peignoir blanc !... mes dentelles, ma jolie guirlande de muguet ! »

Et puis la réaction se fit ; le désespoir se fondit dans un accès de colère. Mlle Jeanne rougit violemment et fronça les sourcils ; ses yeux bleus lancèrent un jet de flamme, ses lèvres fines se contractèrent. J'oserais presque affirmer qu'elle crispait ses petits poings, tout en battant, de ses pieds mignons, les grandes rosaces du tapis.

« Mais, maman, tu vois bien, tout cela ne peut pas durer.... Il faut sur-le-champ se défaire de ces affreux animaux, les éloigner d'ici,.... les donner, si l'on veut, ou bien,.... oui, ma foi !... oui, les mettre tous dans un sac, pour les jeter à la Seine. Alors on pourra au moins sortir,.... prendre un peu de plaisir dans quelque gentille soirée,.... sans craindre de trouver, au retour, tout déchiré, tout brisé, tout perdu ! »

C'était ainsi que s'exclamait la pauvre Jeanne, frappant du pied sur le parquet, crispant ses doigts et s'essuyant les yeux.... Mais Mme de Rochepers, en femme sérieuse et tendre, ayant vu passer déjà bien d'autres orages dans sa vie, contemplait le désastre beaucoup plus froidement, et ne partageait pas tout à fait l'avis de sa chère Jeannette.

« D'abord, mon enfant, dit-elle, en passant la main sur le front de l'affligée avec un maternel sourire, en tous méfaits, il faut se prendre au vrai coupable, pour le punir ou le corriger.... Et, si nous cherchions bien, il ne nous faudrait pas longtemps pour découvrir, je pense, qu'ici les vrais

coupables ne sont pas ces petits malheureux, que la raison ne guide point, qui vont où leur instinct les mène;... mais bien, d'abord, ma Jeanne elle-même, qui aurait dû fermer sa porte, ou, tout au moins, pousser ses tiroirs; ensuite Mlle Laurence, qui devait nécessairement remettre tout en ordre, après notre départ.... Pour toi, ma pauvre enfant, te voici bien punie par la perte de tous tes bibelots : fleurs, éventail, dentelles, broderies....

« Et Laurence, si tu le désires, recevra son congé dès demain, je te le promets.... Mais ne touchons pas, crois-moi, à toute la petite famille. Ce sont les chats de bonne maman, elle les soigne, elle les aime, et, rien que pour cette raison, nous devons les respecter. »

Ici Mme de Rochepers, qui s'était assise sur une causeuse, au coin du feu, laissa aller un peu tristement sa tête sur sa main, et poursuivit, d'un ton bas et voilé, comme si elle continuait tout haut quelque intime et tendre rêverie :

« Avons-nous le droit de disposer de la vie de ces êtres, plus faibles et moins parfaits que nous? Savons-nous bien ce qui se passe dans ces petits cerveaux mobiles, qui ont bien, eux aussi, il faut le reconnaître, leur part d'intelligence, de sensibilité, de volonté, d'ardeur, d'amour? De tout ceci, le plus souvent, nous ne nous occupons guère, nous qui nous suffisons à nous-mêmes; qui nous soutenons, nous sourions, nous aimons; nous qui sommes heureux.... Mais il y a des souffrants, des déshérités, vois-tu, auxquels le sort a tout pris, ou bien la vie n'a rien donné, et que l'humble caresse d'un chat, au regard tendre, à l'œil brillant, distrair pour un moment, raffermir et console. »

Ici Mme de Rochepers s'arrêta un instant, comme si elle cherchait à rassembler de chers et tristes souvenirs. Avant de poursuivre, elle passa lentement une main sur ses yeux, et, lorsqu'elle continua enfin, dans sa voix on sentait des larmes.

« J'ai connu, murmura-t-elle, une femme bien malheureuse. Cœur rare, intelligence d'élite, organisation d'une richesse et d'une mobilité exceptionnelles, tantôt aimante jusqu'à la passion, tantôt énergique jusqu'à l'audace, elle avait payé cher, dès sa première jeunesse, tous ces dons brillants, mais funestes, qui sont, le plus souvent, un obstacle au bonheur. Ses amis les plus chers, auxquels elle avait donné son dévouement, son cœur, auxquels elle aurait volontiers donné sa vie, s'étaient montrés ingrats, même cruels. Une suite d'événements douloureux, dont elle avait été victime, l'avait contrainte à quitter le pays bien-aimé, celui où elle avait eu un éclair de bonheur.

« Alors, voulant garder un vivant souvenir des beaux jours d'autrefois, de la maison chérie, elle avait emporté les deux chats du foyer, qui étaient nés sous le toit aimé et avaient grandi près d'elle. Je les vois encore, ma fille, accourir, se blottir à ses pieds, dresser sous sa main amaigrie leur tête soyeuse, cherchant une caresse, deviner sa tendresse et la lui rendre, pleine et vraie; s'épanouir, en quelque sorte; s'illuminer sous son regard.... L'un d'eux surtout, la chatte, jolie au possible, fine, souple et délicieusement tigrée, avait pour sa maîtresse un attachement profond, une sorte de passion, à laquelle il serait difficile de croire. La créa-

ture faite pour être mère sait toujours plus et mieux aimer.

« Ainsi, lorsque ma pauvre amie, assez souvent forcée de passer ses soirées hors de chez elle, rentrait au milieu de la nuit dans sa chambre à coucher, elle entendait un bruit léger, un cliquetis de pêne faiblement agité dans la serrure, comme si une main d'enfant s'efforçait de le faire glisser.... C'était la chatte amie, c'était Minette, qui, renfermée pour la nuit dans le cabinet de travail, avait reconnu le pas de sa maîtresse, et voulait, avant de se rendormir, une dernière caresse, un baiser. Et comme, — je ne sais par quelle observation silencieuse ou quel travail mystérieux, — son petit cerveau de chat avait, jusqu'à un certain point, compris le mécanisme de la serrure, elle s'élançait d'un bond sur l'étroit rebord d'un bahut, serrait étroitement, de ses ongles fins et roses, le bouton de cuivre de la porte, et mettait toute sa force à le faire tourner.

« La première fois que mon amie, entendant ce bruit étrange, qu'elle ne pouvait s'expliquer, ouvrit doucement la porte et aperçut la chatte ainsi occupée, elle tressaillit d'abord de surprise, et finit bientôt par pleurer. Il y avait en effet, dans ces beaux yeux de chat si profonds, si verts, si doux, une expression éloquent, indéfinissable, émue, qui révélait tout un humble trésor de constance et d'amour. C'était comme si le regard de Minette, caressant et attendri, eût dit à la pauvre femme :

« Tu reviens ici triste et seule; tu n'as plus rien à toi, crois-tu, que tes devoirs et tes souvenirs.... Mais n'oublie pas pourtant que je suis encore là, moi qui ai toujours besoin de ta sollicitude, de ton amour, moi qui te connais, qui t'aime! Et pour que tu t'en souviennes, maîtresse, amie, pour que tu t'endormes moins triste, en te sentant moins isolée, ouvre-moi bien vite, n'est-ce pas? afin que je te donne mes caresses, et que tu me rendes un baiser. »

Ici Mme de Rochepers s'arrêta, pour la seconde fois, en regardant sa fille. Il y avait dans les yeux de Jeanne de bonnes et douces larmes, des larmes attendries. La jeune fille, dans ce coup d'œil lointain, profond, jeté à travers la vie et la souffrance des autres, commençait à oublier le dommage causé et les bibelots perdus.

« En vérité? » murmura-t-elle, secouant doucement la tête, et croisant ses petites mains. « Et ensuite... et maintenant, maman? continua-t-elle, après un instant de silence.

— Et maintenant, reprit Mme de Rochepers, comme, dans notre pauvre monde, avant nous tout finit, tout passe, mon amie a perdu son dernier, son humble bonheur; elle n'a plus de petits êtres à chérir : les chats sont morts.... Dans un étroit carré de jardin entouré d'un grillage, planté de feuillage vert où des fleurs s'ouvrent en été, ils ont été déposés pour toujours, non loin d'elle. Elle a voulu leur donner, jusqu'à la fin, le repos, le respect, l'abri, à eux qui lui ont donné bien des heures de joie et leur humble tendresse.

« Bien des gens trouveront cette façon d'agir puérile ou insensée, ma fille. Pour moi, qui connais mon amie, sa vie et ses douleurs, je ne m'en

étonne point; cette sorte d'attachement, de souvenir qu'elles s'éteindraient plus, me semble parfaitement logique et naturelle... Que les heureux, qui ont leur trésor bien à eux, ou les indifférents, les cœurs légers, qui vivent de mouvement et de bruit et n'ont jamais eu besoin de l'affection des autres, ne se hasardent pas à juger ceux que le sort a condamnés à aimer, à souffrir! Ces âmes endolories, constamment repliées, sont pour eux un livre fermé, qui ne s'ouvrira jamais. Il leur faudrait, dans tous les cas, un regard plus ému, un coup d'œil plus profond, pour pouvoir un jour y lire.

Ici la voix de Mme de Rochepers s'éteignit tout à fait. Et tandis que Mlle Jeanne, visiblement impressionnée par le récit et les réflexions qu'elle venait d'entendre, s'occupait à ramasser

les débris de ses fleurs, de ses rubans, de ses dentelles, et mettait les minets à la porte, avec tous les égards dus à leur condition, sa mère, muette et seule, poursuivait en silence une intime rêverie.

Elle voyait dans l'avenir, à quelques années de là, sa vieille mère endormie pour toujours, sa Jeanne mariée, et, qui sait? bien loin d'elle; tous ses trésors perdus et son foyer désert. Et elle se disait tout bas, en secouant la tête :

« Et peut-être il viendra aussi, pour moi, le jour de sollicitude et de souffrance, où je n'aurai plus que de lointaines images à chérir et un chat à aimer! »

ÉTIENNE MARCEL.

BEAUMARCHAIS METTEUR EN SCÈNE



DANS le premier volume de ses *Mémoires sur la littérature*, Palissot raconte que Beaumarchais avait des idées particulières, fort originales, sur la mise en scène au théâtre.

La préface d'*Eugénie* les expose très nettement. Beaumarchais aurait voulu — c'est Palissot qui parle — que, pendant les entr'actes, la scène ne restât jamais vide. Il faut se rappeler qu'au XVIII^e siècle, pour une pièce dont tous les actes se jouaient dans le même décor, le rideau ne s'abaissait qu'à la fin du dernier.

Or, Beaumarchais demandait, sous prétexte de faire patienter les spectateurs, que la scène fût occupée par des valets qui froteraient, balayeraient, battraient les habits et régleraient les pendules, le tout avec accompagnement en sourdine de l'orchestre.

Palissot a quelque peu exagéré : mais, telle qu'elle est encore, la réforme proposée par Beaumarchais ne laisse pas d'être fort intéressante.

Le drame d'*Eugénie*, en cinq actes et en prose, date de 1767. Ce n'est pas précisément dans sa préface, mais bien dans une série de petites notices éparpillées un peu partout, que l'auteur fait sa profession de foi dramatique et joint l'exemple aux préceptes.

Il consacre deux pages à la description du costume de chacun de ses personnages. Rien n'est oublié, ni la couleur des vêtements, ni la coupe des robes; le plus petit détail, le plus mince accessoire de toilette est soigneusement indiqué. Aucun auteur, que je sache, ne s'était encore avisé, du moins en faisant imprimer ses pièces, de noter ces prescriptions somptuaires. Depuis, mais surtout après le prodigieux succès du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro*, les auteurs dramatiques

mirent en usage le procédé de Beaumarchais, auquel les errements du théâtre romantique donnèrent comme un regain de faveur.

Les contemporains et confrères de l'innovateur s'étaient fort peu préoccupés jusqu'alors des décors qui servaient de cadre à leurs pièces. Beaumarchais au contraire attachait la plus grande importance au règlement de la décoration. Une des notices d'*Eugénie* témoigne ainsi de cette constante préoccupation : « Pour l'intelligence de plusieurs scènes dont tout l'effet dépend du jeu théâtral, j'ai cru devoir joindre ici la disposition exacte du Salon. » Suit la description de cette pièce, décor unique pour les cinq actes du drame, description si exacte et si complète, que les cordons de sonnette eux-mêmes y sont inventoriés.

Cette indication ne suffit pas encore à la sollicitude inquiète de Beaumarchais pour la mise en scène d'*Eugénie*. Il tient à préciser la place que doivent occuper ses personnages dans le salon, au lever du rideau : il note minutieusement leur attitude, leurs mouvements et jusqu'à leurs jeux de physionomie. Dès la première scène du premier acte, ses exigences s'affirment sous la forme suivante :

« Le théâtre représente un salon à la française du meilleur goût. Des malles et paquets indiquent qu'on vient d'arriver. Dans un des coins est une table chargée d'un cabaret à thé. Les Dames sont assises auprès. Mme Murer lit un papier anglais près de la lampe. Eugénie tient un ouvrage de broderie. Le baron est assis derrière la table. Betsy est debout à côté de lui, tenant d'une main un plateau avec un petit verre dessus; de l'autre une bouteille de marasquin empaillée : elle verse un verre au baron et regarde après de côté et d'autre. »

Ses « jeux d'entr'acte », comme les appelle Beau-

marchais, sont encore plus compliqués. C'est là que nous allons trouver ces fameux valets de chambre, auxquels Palissot fait allusion, et qui, indépendamment de ces « papillotes » que Diderot désigne sous le nom de convenances théâtrales, doivent être vêtus d'une veste du matin et munis d'un balai à plumes.

Beaumarchais, qui n'était jamais à court de bonnes ou... de mauvaises raisons, explique ce qu'il entend par *jeu d'entr'acte* :

« L'action théâtrale ne reposant jamais, dit-il, j'ai pensé qu'on pourrait essayer de lier un acte à celui qui le suit par une action pantomime qui soutiendrait, sans la fatiguer, l'attention du spectateur, et indiquerait ce qui se passe derrière la scène pendant l'entr'acte. Je l'ai désignée entre chaque acte. »

Et bientôt les petites notices reparaissent. Quand je dis *petites*, c'est un pur euphémisme; car il en est qui tiennent toute une page. Aussi ne citerai-je que la plus courte, celle qui « lie » le second acte au premier.

« Un domestique entre. Après avoir rangé les sièges qui sont autour de la table à thé, il en emporte le cabaret et vient remettre la table à sa place auprès du mur de côté. Il enlève des paquets dont quelques fauteuils sont chargés et sort en regardant si tout est bien en ordre. »

Beaumarchais, qui prétendait, à l'aide de ces réformes, régénérer la scène française et lui rendre le sens exact de la « vérité », prêcha vainement dans les coulisses. Messieurs les comédiens ordinaires du Roi, qui jouèrent *Eugénie* sur leur théâtre, n'osèrent pas hasarder les jeux d'entr'acte; et messieurs les comédiens, en cette occurrence, se montrèrent plus sensés que l'auteur. Cette pantomime, exécutée presque toujours par des laquais ou par des femmes de chambre, eût embarrassé l'action sans la continuer : c'eût été une petite pièce dans la grande; et l'innovation de Beaumarchais était si peu pratique que personne n'a encore tenté d'en faire l'application.

Quant à cette science de la mise en scène que l'auteur d'*Eugénie* possédait à un si haut degré, et qui trouve aujourd'hui encore des adeptes si

fervents, Beaumarchais ne saurait revendiquer pour lui seul la gloire de l'avoir déconverte.

Depuis longtemps déjà, les fournisseurs attirés des théâtres forains faisaient manœuvrer leurs interprètes avec une précision et une docilité que Beaumarchais eût vainement attendues des acteurs de la Comédie-Française. La pantomime qui précédait la pièce et qui en faisait partie intégrante, était aussi bien réglée que celle d'*Eugénie*; et l'auteur l'établissait dans un décor heureusement approprié au sujet et décrit avec un soin extrême. Je n'en veux pour preuve que *le Boulevard*, opéra-comique en un acte, joué en 1753 à la foire Saint-Laurent.

Le théâtre représentait le boulevard, celui qui à l'heure présente s'étend de la Bastille à la Madeleine, et qui était alors, comme il l'est encore aujourd'hui, le rendez-vous de la badauderie parisienne. D'un côté se dressaient la boutique d'un pâtissier, le café d'un limonadier et « une loge de danseurs de corde »; de l'autre, un jeu de marionnettes, un second café et l'*Académie des Singes*. Pendant que l'orchestre attaquait l'ouverture, les sauteurs exécutaient leurs tours et les marionnettes jouaient leurs parades : aussi les curieux se pressaient-ils en foule autour de leurs tréteaux. De droite et de gauche, les maîtres de café allaient et venaient, fort affairés, ordonnant à leurs garçons de servir le client avec empressement, promptitude et déférence. Mais les consommateurs tardant à se présenter, les garçons improvisaient un bal avec les modistes et les lingères qui passaient sur le boulevard. Bientôt la danse était interrompue par l'arrivée de « l'arroseur des remparts », qui venait faire son service au grand déplaisir de ces couples joyeux, et qui, tout en arrosant, chantait un vaudeville repris en chœur par la foule. Le bal recommençait et ne cessait que pour faire place à la comédie.

La restitution de ces scènes populaires, si jamais elle était tentée en l'an de grâce 1891, serait autrement curieuse et piquante que le tableau des *jeux d'entr'acte* imaginés par le père de *Figaro*.

PAUL D'ESTRÉE.

SCIENCE EN FAMILLE

Aimez-vous les bacilles? on nous en met partout :

bacille de la rage, bacille de la fièvre typhoïde, bacille du choléra, bacille de l'influenza, bacille de la tuberculose...; quand nous serons à cent, nous ferons dix croix.

Je ne plaisante pas, je constate; et, comme tout effet a besoin d'une cause, et comme aussi, plus nous fouillons les secrets de la nature, plus nous voyons que le germe de vie se trouve répandu dans les décompositions, je ne demande pas mieux que d'admettre l'existence d'autant de

principes animés qu'il y a chez nous de maladies diverses.

D'ailleurs, si vous vous étonniez de me voir aborder ce grave sujet avec un certain manque de gravité, je vous demanderais à produire, comme argument de quelque valeur, un certain document des plus curieux, qui, bien que fort ancien et tout badin qu'il puisse être, me semble avoir sa place toute marquée dans l'histoire de cette *bacillo-graphie* dont on s'occupe tant de nos jours.

C'est un opuscule publié à Paris en 1726. Il est

intitulé : *Système d'un médecin anglais sur la cause de toutes les espèces de maladies, avec les surprenantes configurations des différentes espèces de petits insectes, qu'on voit par le moyen d'un bon microscope dans le sang et dans les urines des différents malades, et même de tous ceux qui doivent le devenir*, par M. A. C. D.

Or je ne voudrais pas jurer que dans quelque dix, quinze, vingt ou trente ans, par suite des travaux des chercheurs de bacilles, ce titre absolument fantaisiste d'un opusculé imprimé il y a plus d'un siècle et demi ne puisse être repris pour une publication absolument sérieuse.

Dans la dernière moitié du XVIII^e siècle, Leuwenhoeck, Swamerdam et quelques-uns de leurs disciples avaient mis en grand honneur l'usage du microscope, dont ils avaient les premiers tiré un merveilleux parti. Un praticien, italien, je crois, venait d'affirmer que la gale, maladie très répandue et que l'on traitait comme une affection constitutionnelle, par toute sorte de remèdes intérieurs, était due à la présence d'un parasite, dont il donnait la figure microscopique, et qui, se logeant sous l'épiderme, s'y multipliait à l'infini, en y exerçant ses ravages.

Sur quoi le prétendu médecin anglais, qui n'est autre qu'un plaisant français, tenant sans doute pour absolument imaginaire cette figure qu'il reproduit, — et qui, ne lui en déplaise, n'est rien moins que le portrait très fidèle de l'*acarus* (*Sarcoptes scabiei*) classiquement reconnu aujourd'hui, — ne voit rien de mieux que de tourner en ridicule cette affirmation. Il déclare donc qu'il a, lui, à l'aide du microscope, découvert dans le sang de maint et maint sujet les causes animées de toutes les maladies. De là quatre-vingt-deux figures plus bizarres les unes que les autres, comme vous en pouvez juger par les quelques spécimens que voici :



1. Insecte de la rougeole. — 2. Insecte de la petite vérole. — 3. Insecte de la phthisie. — 4. Insecte de la rage. — 5. Insecte de l'hydrophobie.



6. Insecte du rhumatisme. — 7. Insecte de l'insomnie. — 8. Insecte de la pleurésie. — 9. Insecte de la cataracte. — 10. Insecte du mal caduc, etc.

Un jour, raconte Tallemant des Réaux, l'on disait devant Malherbe qu'un érudit, qui avait retrouvé la langue punique, venait de traduire le *Pater* en carthaginois. « Le *Pater*, dit-il; eh bien! voici le *Credo* », et il se mit à proférer des mots sans suite.

C'est un peu le cas de l'auteur de cet opusculé, qui, s'il revenait aujourd'hui, serait, certes, bien étonné d'avoir, en riant, pour se moquer d'une découverte selon lui apocryphe, prédit ce qui devait très sérieusement s'accomplir un siècle et demi plus tard.



Électro-phosphore Radiguet.

Quoi qu'il en soit, puisque bacilles il y a, nous avons, en ces dernières semaines, entendu mener grand bruit dans la presse du monde entier, à propos de la miraculeuse découverte d'un docteur allemand, qui, disait-il, ou plutôt disait-on, avait trouvé le spécifique exterminateur d'un de ces infiniment petits dont la propagation est un des plus grands fléaux de la race humaine, à savoir le bacille de la tuberculose.

Pris de court, lors de la publication de notre dernière causerie, nous ajournions à la prochaine l'examen très attentif de la nouvelle méthode curative qui, dans l'intervalle, aurait été, espérons-nous, expérimentée avec succès. Auquel cas — étant donné le grand nombre de victimes que fait chaque jour et partout ce terrible ennemi — notre tâche était toute tracée d'indiquer, si nous la connaissions, la théorie du système ou tout au moins le mode exact de traitement.

Mais, un mois s'étant écoulé, tel a été le cours des choses que notre tâche doit aujourd'hui se borner à constater qu'on s'est beaucoup trop hâté de crier au miracle, d'affirmer la disparition très prochaine et définitive de la généralité des affections tuberculeuses.

De nombreuses expériences ont été faites, par injections sous-cutanées d'une *lymphe* dont la com-

position est restée secrète et dont par parenthèse le gouvernement germanique entendait monopoliser la fabrication et le débit, pour en tirer tout naturellement d'immenses bénéfices. Ces expériences ont tout au plus permis de vérifier que tels ou tels effets, purement pathologiques, se produisent, comme l'inventeur l'a indiqué, sous l'influence de son spécifique, mais aucune guérison n'a été obtenue ni semblée probable, et plus d'un accident mortel a démontré la redoutable nocuité du remède, dont on peut dire avec Lindor-Almaviva que

S'il n'emporte pas le mal,
Il emporte au moins le malade.

Vous savez le mot du fameux médecin Bouvard, qu'une de ses clientes consultait à propos d'un remède à la mode : « Madame, lui dit-il, dépêchez-vous d'en prendre pendant qu'il guérit. »

Mais il s'agissait d'un remède qui, la confiance aidant, opérait quelques cures plus ou moins radicales, tandis que nous nous trouvons en face d'un remède qui, même dans la période d'enthousiasme, n'a presque pas le moindre soulagement à son avoir. Voilà donc l'enthousiasme éteint. Si, comme nous devons le supposer, le soi-disant découvreur est de bonne foi; si, comme on l'assure, il déplore le bruit trop tôt fait autour d'une découverte encore incomplète, il va, sans aucun doute, se remettre consciencieusement au travail, pour reparaitre un beau jour armé de toutes les certitudes théoriques et pratiques. Alors seulement nous saluerons en lui un bienfaiteur de l'humanité. Bornons-nous à lui ouvrir jusque-là un crédit de silence.

Un remède perdu, deux de retrouvés, grâce à un agent qui depuis tantôt un tiers de siècle nous a conduit de surprise en surprise. Vous comprenez que je parle de l'électricité.

Parmi les applications usuelles de ce fluide merveilleux, il en est une aussi simple qu'étonnante, dont chacun aujourd'hui connaît le mécanisme sommaire : à savoir que si l'on fait arriver sans qu'ils se touchent les deux fils conduisant un courant électrique dans une solution de sels quelconques, le courant en se continuant à travers ce

liquide, opère une *départition* des principes qui étaient combinés pour la formation de ces sels. De là les travaux dits galvanoplastiques, où nous voyons les bases métalliques extraites d'une solution limpide, se déposer sous leur forme métallique aux pièces que l'on a suspendues dans cette solution.

Or, les études médicales les plus sérieuses ayant clairement démontré que les douloureuses déformations des articulations chez les gouteux sont dues à des accumulations de matières minérales,

le grand et universel inventeur Edison a eu l'idée de rechercher si ce courant électrique, qui sait si bien extraire les principes des solutions minérales, ne pourrait pas se charger de procéder à une extraction de ce genre sur les articulations gouteuses.

Le savant chercheur américain a pris d'ailleurs pour point de départ un phénomène physique connu sous le nom d'*endosmose*, à savoir la force de pénétration naturelle de liquides de diverses densités à travers des cloisons membraneuses. En aidant à cette force normale par l'activité du courant électrique, il a pu, des articulations baignant dans les liquides et se laissant pénétrer par endosmose, extraire graduellement les principes minéraux qui s'étaient concrétés sur ces points de l'organisme. Et les gouteux soumis à cet essai

de traitement ont éprouvé un grand soulagement.

Ce n'est là évidemment que l'indication d'une voie nouvelle. On expérimente; attendons.

..

Et maintenant — toujours du même agent — quelque chose de plus simple encore :

D'après une note publiée par la *Revue scientifique*, M. le Dr Stein (de Moscou) aurait obtenu de merveilleux résultats pour le traitement de diverses affections, en dirigeant sur la région malade le rayonnement de la lumière électrique. Il se sert à cet effet d'une lampe à incandescence d'une force de 4 à 5 volts, dont le foyer est garni d'un réflecteur en entonnoir. M. Stein cite quatorze cas où la seule application du réflecteur sur la partie malade a procuré un rapide soulagement. Dans les cas de douleurs de tête, il a suffi, pour



Emploi de l'électro-photophore Radiguet.

les supprimer, d'une illumination de 10 à 15 secondes. Pour les douleurs des autres parties du corps, il suffirait d'une illumination de 1 à 5 minutes, renouvelée au besoin jusqu'à ce que le malade commence à se plaindre d'une sensation de chaleur intense. La tuberculose elle-même, pulmonaire et laryngée, céderait à ce traitement. Un malade était affecté de toux incessante. L'illumination du larynx et des deux côtés du cou, pendant quelques secondes, répétée quotidiennement, a réduit les quintes à deux ou trois par vingt-quatre heures.

Voilà, certes, une médication aussi facile que peu coûteuse à expérimenter, et qui en cas d'insuccès ne peut être assurément que d'une parfaite innocence.

Mais encore, allez-vous dire, faut-il avoir à sa disposition une lampe électrique mobile. Et pour beaucoup, c'est un desideratum embarrassant.

Or voyez comme le hasard semble toujours vouloir donner raison à la grande loi de coïncidence ou d'enchaînement des progrès scientifiques dont nous avons tant de fois ici signalé la constance. J'avais oui parler dernièrement avec grand éloge du nouvel allumoir électro-automatique, que vient d'inventer M. Radiguet, le notable opticien et constructeur mécanicien du boulevard des Filles-du-Calvaire; et le désir m'était venu de posséder un de ces appareils dont le besoin se fait de plus en plus sentir, à mesure que dame Régie apporte un peu moins de soin à la confection des petits bouts de bois qu'elle nous vend très cher, sous le nom fantaisiste d'allumettes. J'étais donc allé là faire mon emplette, le soir même du jour où j'avais lu la note relative aux expériences du docteur moscovite. Je fus tout entier d'abord à l'examen de l'allumoir, qui m'a paru le *nec plus ultra* de la simple et pratique ingéniosité. Au goulot d'un flacon, qui contient le liquide excitateur d'un élément voltaïque, est fixé d'une part un piston qu'un ressort maintient soulevé, d'autre part un petit godet dans lequel est une double mèche de coton humectée d'un peu d'essence minérale. Ces mèches sont recouvertes chacune par un petit éteignoir. En pressant sur le piston à ressort, ce qui a pour effet de faire descendre dans le liquide le zinc de l'élément et de mettre par conséquent cet élément en fonction, les deux éteignoirs s'enlèvent laissant le bout des mèches à découvert. Presque aussitôt, sous l'influence du courant électrique qui circule, on voit un fil de platine devenir incandescent. Cette incandescence enflamme l'essence d'une des deux mèches qui est en contact avec elle; et quand la flamme de cette première mèche s'est communiquée à la seconde, l'un des deux éteignoirs se rabat, protégeant l'organe inflammateur, c'est-à-dire la délicate spirale de platine, qui par conséquent reste indéfiniment à l'abri de tout heurt et de toute dégradation. Et cette protection — qui est au reste le caractère distinctif du nouvel allumoir — en assure indéfiniment le fonctionnement régulier. A quoi s'ajoute cet avantage bien réel que la charge de la pile, dont le coût est insignifiant, peut durer environ un an, en donnant une moyenne de 12 à 15 allumages par jour.

J'allais donc m'éloigner nanti de la très précieuse, quoique très économique petite machine, qui, sans le moindre soin à en prendre, allait me

permettre de rester pendant quelque douze mois indifférent au sans-gêne de dame Régie, quand mon attention fut attirée par un autre appareil — de création toute récente aussi — portant le nom d'électro-photophore ou porte-lumière électrique.

Il s'agit là d'une lampe électrique portative, dont le fonctionnement est d'une simplicité et d'une régularité égales à celles de l'allumoir. A l'intérieur d'un bocal sont juxtaposées trois auge de verre, qui, communiquant par des ouvertures inférieures, constituent les récipients d'autant d'éléments. Dans ces auges, garnies d'un même liquide excitateur particulier, baignent en permanence les charbons des éléments; les zincs sont maintenus hors du liquide, pendant le repos de l'appareil, par une pièce métallique qui glisse à frottement dans le couvercle du bocal. En abaissant cette pièce, les trois zincs sont immergés et les trois éléments fonctionnent réunis en tension et donnent une force de 4 à 5 volts. Le courant produit aussitôt l'incandescence dans un petit globe placé à l'intérieur d'une sorte de coupe, qui, étant fermée par un verre, forme à la fois réflecteur et lanterne hermétiquement close.

La lumière est à peu près celle d'une bougie. La coupe-réflecteur peut envoyer la lumière en tous sens par suite de la giration de la coupe sur le pivot qui soutient le globe à incandescence, et de plus par la jonction de ce pivot à la tige centrale, qui tourne sur elle-même, et que termine une branche transversale, servant de poignée pour porter l'appareil.

Cette lampe, ou plutôt cette lanterne hermétiquement fermée, qui peut fonctionner continuellement pendant plus de deux heures, et, avec des intermittences, pendant plus de trois, est donc, en même temps qu'un luminaire très élégant, un appareil d'absolue sécurité pour pénétrer et travailler dans tous les lieux où l'on peut craindre l'explosion ou l'incendie : dépôts de spiritueux ou d'essence, greniers à foin, mines, poudrières, etc. Adoptée déjà par maints grands établissements, notamment pour rondes de surveillance nocturnes dans les magasins de toute sorte, il me sembla que l'électro-photophore devait obtenir aussi un succès réel dans le monde aujourd'hui si nombreux des photographes. Et je le dis à l'inventeur.

« J'y ai songé, en effet, me répliqua-t-il, car outre que le plus ou moins d'intensité de l'incandescence peut être réglé en immergeant plus ou moins les zincs des éléments, j'ai établi des réflecteurs vitrés de rouge, favorisant la manipulation des plaques extra-sensibles.

— Mais ce n'est pas tout, repris-je.

— Quoi donc encore? »

Et je vous laisse à penser si l'inventeur fut agréablement surpris quand, lui rapportant les faits énoncés dans la note que j'avais lue le matin, je lui appris que sa lampe électrique portative allait sans doute recevoir un emploi qu'il n'avait pas prévu, en devenant appareil médical pour l'expérimentation de la méthode curative indiquée par le docteur moscovite.

O progrès, voilà bien de tes coups!

LOUIS BALTHAZARD.

SANS LUI

I

Le mariage de M. Le Bret, consul de France à Larnaka, avait été une surprise des yeux qu'il devait bientôt regretter. Son court vertige dissipé, il s'aperçut, avec amertume, qu'il avait cédé à l'un de ces entraînements dont les conséquences pèsent sur la vie entière. C'était l'irréparable.

Il cacha fièrement sa déception, et, si quelqu'un parvint à la connaître, ce fut en la devinant. En concluant un pareil mariage, M. Le Bret avait manqué de réflexion, et c'était pourtant un homme sérieux, un caractère. On a de ces heures d'aveuglement.

Pendant un voyage à Athènes, le consul, sur son chemin, avait rencontré une jeune fille belle à faire retourner les passants dans la rue, et, comme tout le monde, il s'était retourné pour suivre du regard Sophia Napoulis, vraiment éblouissante sous le béret rouge à gland d'or qu'elle n'avait pas songé à troquer contre une coiffure plus moderne. Elle avait tout pour elle : une rare pureté de traits, une taille et une démarche de déesse, et de plus là fleur de la jeunesse, dix-sept ans.

Le hasard voulut que M. Le Bret s'adressât pour visiter les environs d'Athènes à un drogman qui était justement le père de Sophia. Il la revit donc, s'engagea envers elle par quelques paroles précipitées, et ce roman aux courts chapitres se termina par un mariage.

L'admiration avait été prompte et vive ; la déception le fut aussi. La fille du drogman parlait assez élégamment sa langue maternelle, et le français suffisamment pour se faire comprendre ; mais elle n'avait aucune instruction. Il est vrai qu'elle était d'âge à réparer les négligences du passé, et la tâche de professeur n'effrayait pas son mari ; il s'y serait volontiers dévoué. Il était encore assez jeune lui-même pour trouver charmant de former cet esprit neuf ; il l'essaya. Mais l'esprit de la belle Grecque manquait d'étoffe ; et de plus et surtout, Sophia était si apathique que tout effort lui semblait insupportable. Si M. Le Bret s'était entêté à poursuivre ses leçons une semaine de plus, sans nul doute il serait devenu odieux à sa femme. Déjà il l'avait fait pleurer d'ennui. Il était grand temps de s'arrêter, et heureusement il le comprit. Mme Le Bret resta donc complètement indifférente à ce qui intéressait son mari ; ils furent séparés d'âme. La preuve que le consul était un caractère, c'est qu'il n'accusa que lui-même de sa déception, et ne s'en prit point à la fille du drogman. Il l'avait épousée sans réflexion, mais de son plein gré, et devait, en bonne justice, en supporter les conséquences.

Beaucoup n'auraient pas agi avec cette délicatesse, et auraient fait retomber le poids de leurs regrets sur celle qui les causait. Il traita toujours

sa femme avec bonté, avec affection ; il lui arrivait de l'appeler paternellement : « mon enfant ». Elle était si jeune et si puérile !

Au fond, M. Le Bret était malheureux. Gardé par cette admirable statue, que son foyer était vide !

Quant à Mme Le Bret, elle se trouvait parfaitement heureuse. Elle se faisait servir au point de ne pas seulement ramasser son mouchoir tombé à terre, fumait des cigarettes sans penser à rien, et brodait nonchalamment, avec des fils d'or et de soie, quelque coussin ou quelque tapis qu'elle achevait rarement. Elle avait laissé à Athènes la coiffure pittoresque qui lui allait à ravir, et suivait avec passion les modes françaises ; ses costumes, ses chapeaux, ses gants, tout jusqu'au moindre de ses rubans venait de Paris. La fille du drogman, qui se servait de l'argent comme si elle en avait toujours en les mains pleines, faisait une incroyable dépense de parfums, et mangeait des sucreries autant qu'une sultane. Elle grignotait sans cesse quelque chose. Elle avait trouvé de la soie, des dentelles, des bijoux dans sa corbeille de mariage. Il lui semblait faire un beau rêve.

Trois années plus tard, M. Le Bret fut envoyé à Smyrne pour y remplir les mêmes fonctions qu'à Larnaka. Il accueillit ce changement de résidence avec un sentiment de joie. Sans se l'avouer, on espère toujours vaguement qu'on saisira là-bas le bonheur qui fuit ou que les espérances trompées y paraîtront moins amères. Peut-être M. Le Bret n'espérait-il rien de semblable, mais il aimait les horizons nouveaux ; c'était un homme capable de se contenter d'une tente pour demeure, afin de se transporter, au gré de son caprice, d'un endroit à un autre. Malgré cette humeur voyageuse, le consul conservait un grand amour pour la France, où il comptait revenir quand l'heure de la retraite serait arrivée pour lui.

Il n'avait qu'une sœur pour toute famille. Irène Le Bret, quoique sans fortune, avait fait un riche mariage grâce à une très jolie figure, dont un esprit vif et piquant doublait le charme. Son mari possédait une belle propriété en plein Morvan, à Marcheloup, pays perdu, sauvage, magnifique, où l'on avait grand besoin d'être chasseur ou amoureux des bois pour se plaire. Irène n'était pas chasseresse, et se déplaçait dans les chemins solitaires ; elle aimait le monde, et volontiers aurait passé les trois quarts de l'année à Paris ; mais son mari, M. de la Salle, très peu mondain et chasseur passionné, préférait aux boulevards les bois giboyeux du Morvan, et sans remords, pendant six ou huit mois, il enterrait sa charmante compagne à Marcheloup. Irène avait quelques années de plus que son frère ; une correspondance suivie n'avait cessé d'exister entre eux depuis que les études de M. Le Bret l'avaient éloigné de la maison paternelle. Mme de la Salle s'était montrée très

mécontente du mariage de son frère avec la fille du drogman d'Athènes, et le lui avait dit vivement. Pendant plusieurs mois, leur correspondance s'en était ressentie, puis elle avait repris son cours ordinaire; seulement Irène la continuait à peu près comme si son frère n'avait pas été marié; elle laissait de côté sa belle-sœur avec un évident parti pris. M. Le Bret ne lui avait rien dit de sa déception; mais comme beaucoup de femmes, elle était très fine et elle l'avait devinée.

M. Le Bret jouissait d'une grande considération dans l'île de Chypre, où sa courtoisie, sa droiture, toutes ses qualités de parfait honnête homme faisaient aimer la France qu'il représentait. Son départ produisit une véritable émotion, et on lui prodigua des témoignages de regret et d'estime comme pas un consul jusqu'alors n'en avait reçu à Larnaka. Le commandant de la place, le cadi, le directeur des quarantaines, le cheik du Téké, les consuls étrangers, les primats grecs, tous les notables européens, le corps de la station française, se réunirent au consulat pour escorter M. Le Bret jusqu'au bateau. Le chemin qu'il devait suivre pour se rendre à l'embarcadere avait été couvert de fleurs par les habitants, et au moment du départ, onze coups de canon furent tirés du château par ordre du gouverneur.

Quoique très touché, M. Le Bret ne songea pas à regretter d'avoir accepté le nouveau poste qu'on lui offrait. Il s'y rendait avec confiance, avec joie, comme s'il était sûr d'y retrouver les mêmes sympathies.

Cette escorte, ce chemin fleuri, cet adieu retentissant du canon avait remué le cœur de la belle Grecque; elle pleurait à chaudes larmes, et ne cessait de répéter: « Ah! mon ami, que vous auriez bien fait de rester ici. » Du reste, elle n'avait pas approuvé un déplacement qui changeait le train journalier de sa douce vie. Ce départ pourtant ne lui avait donné aucune peine, elle n'avait pas emballé le moindre bibelot, la moindre parure, et, pour tous ces soins, s'en était remise complètement à Thérèse, la femme de confiance qui l'accompagnait dans sa résidence nouvelle.

La traversée, très courte, s'accomplit sans incidents.

Smyrne, colorée par les fraîches lueurs du matin, fit à M. Le Bret, au premier regard qu'il lui jeta de la rade, la plus heureuse impression, et, avant d'y avoir seulement posé le pied, il se sentit disposé à y planter sa tente pour longtemps.

II

Tout sembla d'abord donner tort à l'impression favorable que M. Le Bret avait ressentie à la vue de Smyrne. Plusieurs affaires très délicates à régler l'attendaient au consulat, que son prédécesseur laissait dans un désarroi complet. La succession qu'il prenait était difficile, et c'est pour cela qu'on la lui avait donnée; on connaissait son tact et sa conscience. Il passa donc les premières semaines de son séjour à traiter des affaires contentieuses, et sans revoir la rade bleue qui

l'avait séduit à son arrivée. De Smyrne, il n'avait guère vu que les différents consulats où il avait fait des visites officielles. Mme Le Bret, elle avait vu surtout les boutiques de confiseurs du Bezestini où l'on vendait ses sucreries préférées; elle avait fait aussi des stations devant des réduits obscurs, étroits, mais assez grands pour contenir des trésors de pierreries, d'étoffes et de tapis, et elle y avait contemplé des choses qui la faisaient rêver et soupirer pendant des heures.

Trois mois après son arrivée, M. Le Bret connaissait par cœur Smyrne et ses environs; il savait que cette ville contient plus de ruelles sales que de belles rues, et que le Melés, où le divin Homère a lavé ses pieds poudreux, n'est qu'un petit ruisseau. Il grimpait souvent sur le mont Pagus pour voir s'étaler à ses pieds, baignée de la plus pure lumière, Smyrne aux toits rouges, aux minarets blancs, aux cyprès noirs, au golfe d'azur. Ce superbe panorama le laissait triste, car il venait seul, sur ces hauteurs, et autrefois il avait rêvé de faire partager toutes ses admirations à sa femme, il avait rêvé que sa voix, en face des tableaux qui le ravissaient, répéterait comme la sienne: « C'est beau! » Ce qui l'avait fait souffrir à Larnaka l'avait suivi à Smyrne et le suivrait au bout du monde. A quoi bon alors changer sa tente de place?

Mais bientôt il parut à M. Le Bret que la vie s'était ouverte, ensoleillée, pour lui. Il allait être père.

Dans la chambre où l'on avait déposé le berceau encore vide, il se plaisait à entrer, à s'arrêter. Quand donc le petit hôte serait-il là, sous ces rideaux, frais comme une fleur?

Quand donc gazouillerait-il? quand donc surtout serait-il assez grand pour entrer en communication de pensées avec l'âme déçue dans un premier rêve, qui attendait sa venue pour en réaliser un second?

Ce fut une fille qui vint au monde; la mère, en véritable Orientale, s'en trouva humiliée; mais le père, chose extraordinaire, chose rare, n'en éprouva aucune déception. Au contraire, ses vœux semblaient comblés. Les garçons sont souvent trop rudes, trop indépendants; de bonne heure ils échappent à la famille.

Elle, elle serait douce, tendre, caressante, et longtemps, le plus longtemps possible, il la garderait près de lui. Aussitôt sa naissance, deux télégrammes partirent pour annoncer l'heureux événement, l'un à Mme de la Salle, qui avait demandé à son frère d'être la marraine de son premier enfant, l'autre à un ami de M. Le Bret, consul de France à Alexandrie, qui devait être le parrain.

La marraine et le parrain se firent représenter à la cérémonie du baptême; mais le consul d'Alexandrie, M. du Courtil, promit de venir à Smyrne voir sa filleule. Quant à Mme de la Salle, elle écrivit à son frère: « Je pense que tu m'amèneras ta fille aussitôt qu'elle sera assez grande pour faire le voyage, et nous te reverrons enfin. Je désire qu'Irène te ressemble. Qu'elle ait ton cœur, ton intelligence, ton esprit, tes yeux, ton front, ton sourire, c'est le souhait de sa marraine qui, malheureusement, n'est pas fée pour en assurer l'accomplissement. »

L'indolente Mme Le Bret se déclara trop faible pour nourrir elle-même sa fille; elle lui donna une nourrice robuste et sans souci, et l'enfant prospéra.

Depuis la naissance de sa fille, le consul était transformé; sa belle figure sérieuse rayonnait. Que de projets il formait pour l'heure où l'âme de l'enfant commencerait à s'éveiller! Il observait Irène dans son berceau, il étudiait son front, ses yeux, il suivait son regard déjà vif, lui semblait-il. Quand elle le reconnut, quand elle lui tendit ses petits bras, et lui donna son premier baiser, il éprouva une joie délicieuse. On le vit plus tard, lui l'homme grave, courbant sa haute taille, tenir l'enfant par ses lisières pour l'aider à marcher.

Mais tout cela n'était que le prélude de joies plus profondes, plus complètes.

III

Un jour, Irène avait alors six ans, son père l'emmena avec lui jusqu'aux ruines qui couronnent le mont Pagus. Un âne servit de monture à la petite fille pour faire l'ascension; elle était ravie, et se tenait droite sur la selle ornée, à la mode du pays, de coquillages de différentes couleurs. En haut, son père la prit dans ses bras pour l'enlever de sa monture, et quand elle fut à terre, quand elle vit se dérouler à ses pieds l'admirable panorama de Smyrne, elle resta muette d'étonnement; puis, saisissant la main de son père et levant vers lui ses grands yeux noirs, elle s'écria d'une voix vibrante : « Papa, c'est beau, oh ! c'est bien beau ! »

Chère petite voix, quelle émotion elle éveilla soudain dans l'âme du père ! Il se pencha vivement vers l'enfant qui venait de lui révéler, en quelques mots, que son âme comprendrait la sienne, et presque à genoux devant elle, il l'embrassa passionnément.

« Oui, ma petite fille chérie, oui, c'est beau, c'est bien beau ! » dit-il. Irène ne devina pas la profonde émotion de son père; elle ne pouvait ni la deviner ni en comprendre les motifs; mais elle vit qu'il était heureux, et de cette promenade elle revint joyeuse comme un oiseau.

A cette époque, Mme de la Salle n'écrivait pas une fois à son frère sans le supplier de lui amener Irène. « Elle est maintenant assez grande pour supporter le voyage, lui disait-elle, et il me tarde tant de la connaître et de vous embrasser tous les deux ! Viens où je ne t'écris plus. » Depuis longtemps le consul désirait revoir la France; mais les longs voyages effrayaient Sophia qui, malgré son goût pour les robes et les chapeaux de Paris, ne tenait nullement à connaître le pays de M. Le Bret. « Allez-y avec Irène, finit-elle par lui dire. Je resterai bien ici avec mes femmes. Thérasia m'est assez dévouée pour que vous n'ayez aucune inquiétude à mon sujet. » Les choses s'arrangèrent ainsi, et M. Le Bret partit avec sa fille. Ces vacances-là furent douces au consul.

Il passa un mois entier en France, près de sa sœur, à Marcheloup. Les bois étaient dans toute leur beauté du printemps. M. Le Bret y retrouva ses impressions de jeunesse, mais avec quelque chose de plus, car souvent il emmenait Irène, et c'étaient entre eux des causeries sans fin. Si l'enfant était lasse, le père l'asseyait sur son épaule et continuait sa route. Aux frais chemins pour le père, la petite voix de l'enfant ajoutait un charme de plus.

La veille de son départ de Marcheloup, avant la tombée de la nuit, M. Le Bret dit à sa fille, en la prenant par la main :

« Allons dire adieu aux bois de France, ... non au revoir. Dans vingt ans nous y reviendrons, ma petite Irène; mais alors tu seras grande, et ton papa ne sera plus jeune. »

Il alla si loin, si loin qu'au retour la lune montait au-dessus des bois. Irène, impressionnée par le bruissement du feuillage agité par la brise qui avait fratchi, ne habillait plus comme au départ. Dans les bras de son père, elle se taisait comme un oiseau blotti dans son nid à l'approche de la nuit. Dans les chemins étrangement éclairés elle s'attendait à rencontrer des fées en toilettes aussi brillantes que le clair de lune, et ses yeux grands ouverts les guettaient sous les ramures.

Lorsqu'ils se retrouvèrent sur la route, son père lui dit :

« Te souviendras-tu du bois de la Faye ? »

— Oh ! oui, papa », répondit-elle.

Ses poches étaient pleines de mousse arrachée aux roches, et qu'elle voulait emporter à Smyrne.

Quelques années après, Irène ne pouvait plus se représenter sa tante, son oncle, ni leur demeure, ni Marcheloup; leur image était absolument confuse dans sa tête. Sa dernière promenade avec son père dans le bois de la Faye, avec retour au clair de lune, était le seul souvenir qui lui restât bien net de son voyage.

M. Le Bret avait ramené de France une institutrice pour Irène, que lui avait choisie Mme de la Salle. Mlle Toussaint possédait réellement la science et les talents qu'elle s'était attribués. Elle parlait couramment l'anglais, jouait du piano, chantait, dessinait, et peignait à la gouache. Mais son enseignement, son jeu, son chant, son dessin et sa peinture, très corrects, étaient aussi très secs. De bonne heure, Irène sentit ce qui manquait à son institutrice; elle profita de ses leçons, mais il y eut entre leurs âmes comme un mur de séparation. Mais avec le père, oh ! avec le père ! comme Irène causait avec abandon, et se laissait aller aux mouvements de sa nature vive, mobile, facilement remuée par la beauté et la poésie des choses, prompt à l'attendrissement comme à l'enthousiasme. D'année en année, le cercle d'abord restreint de leurs causeries allait s'élargissant. Irène gagnait beaucoup à ces entretiens et le père y trouvait des jouissances inconnues jusqu'alors à son foyer.

(A suivre.)

LOUISE MUSSAT.



CORRESPONDANCES ET CONCOURS

RÉPONSES AUX QUESTIONS POSÉES DANS LE BULLETIN DU 15 DÉCEMBRE.

105. — L'estampe que nous avons reproduite d'après un original datant du milieu du XVIII^e siècle a trait à la déposition des Espagnols des places qu'ils occupaient de longue date. On est en 1658, Turenne va clore une de ses plus brillantes campagnes par la fameuse bataille des Dunes, que doit suivre, après quelques mois d'habiles manœuvres diplomatiques de Mazarin, la paix dite des Pyrénées où se traita le mariage du jeune Louis XIV avec l'infante d'Espagne. « Le chaquet de l'Espagnol se défile », dit une des inscriptions mises sur cette estampe, et de l'autre côté l'on voit énumérées les villes qui sont « réduites sous l'obéissance du roi » : Cassel, Saint-Guillaume, Montmédi, Charleroy, Ypres, Saint-Guillaume, etc.

106. — La province d'Artois porta jadis le nom de *Fief de l'Épervier*, parce que le présent d'hommage que les seigneurs de ce pays devaient faire au roi de France consistait en un épervier (oiseau de chasse). — La *mai coiffée* était le nom, que d'ailleurs porte encore de nos jours, une tour du château de Moulins qui sert de prison à cette ville. Enfin le *mai des orfèvres* de Paris consistait en un tableau dont, par suite d'un vœu, la corporation des orfèvres devait faire chaque année le 1^{er} jour de mai à la Vierge Marie. Ces tableaux étaient ordinairement demandés aux artistes les plus renommés. On peut citer notamment le *mai des orfèvres* de 1649, tableau d'Eustache Lesueur, qui représente saint Paul prêchant à Ephèse et qui de l'église Notre-Dame a passé au musée du Louvre.

107. — Boileau, dans sa satire sur un festin ridicule, parle de :

Certain hâbleux à la goëule enflammée
Qui vint à ce festin, conduit par la fumée,
Et qui s'est dit profès en l'ordre des Coteaux.

Or voici quelle serait l'origine de cet ordre des Coteaux.

Un jour que Saint-Evremond dînait chez M. de Lavardin, évêque du Mans, cet évêque se prit à le railler sur sa délicatesse, et sur celle du comte d'Olonne et du marquis de Bois-Dauphin. « Ces messieurs, dit le prélat, ontrent à force de vouloir raffiner sur tout. Ils ne sauraient manger que du veau de rivière; il faut que leurs perdrix viennent d'Auvergne, que leurs lapins soient de la Roche-Guyon ou de Vessinc. Ils ne sont pas moins difficiles pour le fruit; et pour le vin, ils n'en sauraient boire que des trois coteaux d'Al, d'Haut-Villiers et d'Avenay. » M. de Saint-Evremond ne manqua de faire part à ses amis de cette conversation; et ils répétèrent si souvent ce qu'il avait dit des Coteaux et en plaisantèrent en tant d'occasions, qu'on les appela les chevaliers de l'ordre des *Trois-Coteaux*.

108. — La ville de Dunkerque, dont l'origine remonte, assure-t-on, au VII^e siècle, doit son nom à cette cir-

constance que saint Éloi étant venu vers 616 prêcher l'Évangile aux pêcheurs d'une bourgade, érigea au milieu d'eux une chapelle qui devint le centre d'une agglomération plus importante. La bourgade agrandie prit son nom des deux mots : *Dugne* (dune) et *Kerque* (église) ou église des Dunes.

109. — Albert, archiduc d'Autriche, né en 1559, fils de Maximilien II, fut d'abord cardinal et archevêque de Tolède. Sa conduite comme gouverneur du Portugal, qui était encore possession espagnole, plut tellement à Philippe II, roi d'Espagne, qu'il le nomma en 1596 gouverneur des Pays-Bas, avec résidence à Bruxelles. Deux ans plus tard, Albert renonçait à la pourpre romaine pour épouser Isabelle-Claire-Eugénie d'Autriche, fille de Philippe II et d'Elisabeth de France (fille de Henri II). Cette princesse Isabelle, à l'époque où la branche des Valois s'éteignit en la personne de Henri III, devint, du chef de sa mère, prétendante à la couronne de France, par suite d'une proposition d'exclure les Bourbons qui avaient embrassé l'hérésie. L'abjuration de Henri IV coupa court à ces prétentions qui n'allaient rien moins qu'à l'abrogation de la loi salique. En épousant Albert, Isabelle lui apportait en dot les Pays-Bas catholiques et la Franche-Comté. Dans un recueil d'estampes publié à Anvers en 1599, par Martin de Vos et Crispian de Pas — auquel le *Musée des Familles* a emprunté dernièrement les tableaux des mois — nous trouvons une estampe symbolique intitulée *l'index Belgique* (dont nous donnons le fac-similé) faite à la glorification d'Isabelle. Le nom de cette princesse est inscrit sur la couronne placée au front du lion belge, trônant fier sous le glaive et le globe que porte l'aigle impériale. En vain autour de lui s'agitent une nuée de monstres représentant les diverses hérésies; en vain des légions de grenouilles représentant les Hollandais ont pris les armes : hérétiques et rebelles seront assurément bientôt mis à la raison.

Ces prévisions furent loin de se réaliser. Le duc, vaincu à Nieuport par Maurice de Nassau, alla faire le siège d'Ostende qui dura trois ans, trois mois et trois jours, après lesquels Albert n'eut pour fruit de sa victoire qu'un monceau de cendres, qui avait coûté la vie à plus de cent mille hommes. On raconte que la princesse Isabelle, qui avait accompagné son mari devant la ville assiégée, fit, à la fin de la troisième année, le vœu de ne pas changer de chemise avant la reddition d'Ostende. En trois mois et trois jours que dura encore le siège, cette chemise prit, on le conçoit, une teinte particulière, que, la ville prise, les courtisans mirent à la mode et qui a gardé le nom de *couleur isabelle*.

110. — Les directeurs de théâtre, qui de nos jours recourent à toutes sortes de moyens scéniques pour surexciter la curiosité, ou plutôt la badauderie du

public, même en faveur de pièces ayant une valeur littéraire, peuvent arguer de précédents assez respectables. Lorsque la tragédie d'*Andromède*, de P. Corneille, fut jouée en 1659, le rôle du cheval Pégase fut tenu par un cheval vivant, ce qui n'avait jamais été vu en France. Ce cheval bien dressé jouait admirablement son personnage et faisait en l'air tous les mouvements qu'il aurait faits sur la terre. On s'y prenait d'ailleurs de façon singulière pour faire marquer au cheval une ardeur guerrière. Un jeûne rigoureux auquel on le réduisait, lui donnait un grand appétit et lorsqu'il paraissait sur la scène dans la coulisse on agitait un van plein d'avoine. L'animal pressé par la faim hennissait, trépidait des pieds, et répondait parfaitement aux

nom du premier fabricant); on a donné la terminaison *eune* à Vivien, et nos édiles ont consacré plus tard, et à leur insu, la dénomination fautive de rue Vivienne. — Maintenant quel est le personnage qui portait le nom de *Vicien*? C'était le seigneur du fief appelé la Grange-Batelière, fief dont les terres s'étendaient en grande partie entre nos boulevards actuels et l'emplacement du Palais-Royal. En 1631, il céda la plus grande étendue de ces terres à la ville, qui tendait plus que jamais à s'agrandir. Il en retira, dit M. Édouard Fournier, dans *Paris démolé*, non seulement de fortes sommes, mais encore beaucoup d'honneur, et une des rues que l'on bâtit depuis prit, en souvenir de lui, le nom de rue Vivien.



Estampe symbolique publiée en 1599 par Martin de Vos et Crispian de Pas, en l'honneur de la princesse Isabelle, fille de Philippe II.

indications de jeu qu'avait désirées le poète. On fit grand bruit de cet artifice théâtral, et le cheval fut pour beaucoup dans le succès de la pièce.

111. — Dans l'origine, la rue Vivienne s'appelait rue Vivien, ainsi que le prouve une citation de l'Histoire d'une maison, publiée dans la *France littéraire*, par le savant M. Paulin Paris. Après des considérations sur les conséquences du choix que fit Richelieu pour l'emplacement de son palais, appelé depuis Palais-Royal, on trouve en effet le passage suivant : « Tandis que Louis Barbier traitait de ce précieux terrain avec le cardinal, d'autres entrepreneurs portaient leur prévoyante sollicitude au delà des limites du nouveau palais, et, traçant d'autres alignements parallèles, arrêtaient le plan de la rue Vivien, au-dessus du troisième pavillon du Jardin-Cardinal. Le président Tubeuf fut, sinon le premier, du moins l'un des premiers habitants de cette rue Vivien. » — Mais le mot rue est féminin et il paraît que l'oreille populaire souffre difficilement qu'un mot masculin vienne après un mot féminin (preuve : l'expression de toile cretonne mise pour toile creton, du

112. — Nous nous écrivons souvent : « A la bonne heure! » sans nous douter, assurément, qu'en nous exprimant ainsi nous rappelons l'époque où les anciens divisaient la journée en heures bonnes ou mauvaises. La croyance en l'influence fatidique des heures réputées mauvaises était telle que maintes gens n'osaient alors rien entreprendre à moins d'être à une heure bonne. De là l'expression : *A la bonne heure!* équivalant à : « Voilà qui arrive à l'heure favorable ».

113. — Origine du terme : « lit de justice ». Dans l'ancienne monarchie les assemblées de la nation avaient lieu en pleine campagne et le roi y siégeait sur un trône d'or, mais quand le Parlement tint ses séances dans l'intérieur du palais, on substitua à ce trône un siège couvert d'un dais avec un dossier pendant et cinq coussins, l'un servant de siège, deux de dossiers, et les deux autres d'appuis pour les bras. Un siège ainsi fait, ressemblant à un lit beaucoup plus qu'à un trône, on l'appela : « lit de justice ».

(Variétés historiques de M. Ch. Royan.)

114. — L'empereur Auguste, après avoir joué dans la vie politique un assez triste et ingrat personnage sous le nom d'Octave, affecta une fois au pouvoir, et solidement affermi au poste le plus élevé du monde, une grande libéralité et magnanimité. Il avait alors coutume de dire avec une bonhomie dont il pouvait facilement faire parade : « Je ne possède que ce que j'ai donné ».

115. — Henri II, fils du comte d'Anjou, Geoffroy Plantagenet, reconnu roi d'Angleterre (dont il fut un des plus illustres souverains) après la déposition d'Étienne, faisait couronner son fils aîné à Westminster. Par tendresse paternelle, il voulut le servir le jour du couronnement. « Vous conviendrez, dit-il au jeune prince après les cérémonies, que jamais roi ne fut plus royalement servi que vous. » Le prince se tournant du côté de ses courtisans : « Le fils d'un comte peut bien servir le fils d'un roi ».

116. — Les bons mots prêtés au poète Piron sont innombrables. Parmi les plus authentiques on cite celui-ci. Au sortir de la répétition générale de la *Métromanie*, Piron, suivant son usage, entra au café Procope. Il avait un très bel habit, richement galonné. On n'était point accoutumé à le voir ainsi vêtu. Tout le monde l'entoura et lui fit compliment. L'abbé Desfontaines — dont la vie privée était des moins recommandables — voulut plaisanter le poète. Soulevant avec une curiosité affectée et une feinte admiration la basque de l'habit pour en faire admirer la richesse : « Quel habit, s'écria-t-il, pour un tel homme ! » Piron, soulevant à son tour le rabat de l'abbé, répartit sur-le-champ : « Quel homme pour un tel habit ! » — Les rieurs ne furent pas du côté de l'abbé.

117. — Si, comme il est dit dans la citation que nous avons faite, le nom de *bosphore* est donné à l'endroit où un bœuf a traversé une rivière, c'est qu'en réalité, le nom de Bosphore, qui signifie *passage du bœuf* (du grec *bous*, bœuf, et *poros*, passage), fut donné au bras de mer que chacun sait, pour désigner l'espace qu'un bœuf pourrait traverser à la nage.

118. — « Être du régiment de Champagne » : cette expression proverbiale date de 1747. Dans un bal qui fut donné à cette époque au palais de Versailles, en réjouissance du mariage du dauphin, fils de Louis XV, un inconnu prit place sur une banquette réservée et voulut y rester, malgré l'injonction que lui fit un garde du corps de se mettre ailleurs. Comme cette injonction réitérée devint impérieuse, il répondit : « Je m'en moque, et si cela ne vous convient pas, monsieur, je suis un tel, colonel du régiment de

Champagne ». Une dame, témoin de cette scène, se trouvait aussi sur un siège destiné à une autre ; invitée à son tour de quitter la place, elle s'écria fièrement : « Je n'en ferai rien, je suis aussi du régiment de Champagne ». Le mot fit rire et passa en proverbe.

119. — « Au temps où les bêtes parlaient, il n'y a pas trois jours », dit Rabelais au liv. II, chap. xv de *Pantagruel*. Cette locution originale a été souvent empruntée au vieil écrivain. Le poète Arnault commence ainsi une de ses fables :

Au temps où les bêtes parlaient,
Non pas hier pourtant...

120. — Le savant italien, connu sous le nom de Pogge, trouva, pendant la durée du concile de Constance (1404-1418), dans différentes villes de la Suisse, plusieurs manuscrits d'auteurs latins, entre autres les *Institutions* de Quintilien, rhéteur romain, qui vivait au 1^{er} siècle de notre ère. Ce ne fut pas au fond du monastère de Saint-Gall, comme l'affirment diverses biographies, mais dans la boutique d'un charentier, que Pogge découvrit le manuscrit de Quintilien. Colomès, érudit français du 17^{ème} siècle, l'affirme, sur la foi des savants les plus autorisés.

Le même Colomès raconte également que les Lettres du célèbre chancelier de l'Hôpital (1504-1573) furent retrouvées dans les magasins d'un passementier.

Ce fragment d'une lettre de Gillot, un des auteurs de la *Satire Ménippée*, au savant Scaliger (9 janvier 1602), avait déjà parlé de cette précieuse découverte :

« Le public ne se ressentira point de la perte des sermons ou épîtres de feu M. le chancelier de l'Hôpital que son frère a recouvrés miraculeusement chez un passementier, écrits de la main du défunt, qui servoient à ce passementier à envelopper les passements qu'il vendoit. »

121. — Jugement que porte Saint-Simon sur le cardinal Dubois.

122. — Portrait du duc de la Rochefoucauld par le cardinal de Retz.

123. — Procédé dit de Bar-le-Duc pour la confection de la gelée de coings : Il suffit de peler les coings après les avoir essuyés, et de les faire tremper entièrement dans de l'eau froide pendant vingt-quatre heures. Au bout de ce temps, les coings ont rendu à l'eau toute leur matière nourrissante ; l'eau est devenue propre à faire la gelée, qu'on effectue comme celle de tout autre fruit. La gelée de coings ainsi préparée reste toujours blanche.

Tout ce qui concerne les *Correspondances et Concours* doit être adressé à M. Eugène Müller, ou lui être communiqué verbalement, le samedi, de 4 à 6 heures, au bureau du Musée des Familles, rue Soufflot, 15.

Le Propriétaire-Gérant, CH. DELAGRAVE.



Un instant après, Cadet remontait, trainant la jeune femme défaillante. (Dessin de J. Wagnier).

LES DIX DOIGTS DE JEAN RUTHÉ

IV

Au bord de l'abîme.

Sur la lisière du plateau, le jeune homme, hors d'haleine, s'arrêta pour respirer.

1^{er} FÉVRIER 1891.

Les deux messagers, la patache, la chaise, tout avait disparu.

Il reprit sa course à travers champs, et gagna le chemin de Saint-Georges. Au pied d'un tertre boisé, ce chemin se brisait à angle droit et montait dans la direction du nord; puis, par un brusque

5. — TOME LXVI.

détour, il revenait au sud-ouest, tantôt s'élargissant à découvert dans les bruyères, tantôt s'étrangeant entre des murailles de granit.

A l'issue d'un de ces goulets, Jean Ruthé aperçut les Bosses Rouges.

Un cri déchirant le fit tressaillir.

A ce cri de douleur, ou d'épouvante, la voix d'un enfant répondit :

« Mère!... Mère! »

« Ah! bonnes gens! murmura Jean Ruthé, mes deux gas seront arrivés trop tard! »

En traversant le plateau, il espérait encore retrouver les voitures arrêtées au fond du goulet; elles avaient passé outre, elles devaient être au bord de l'abîme.

Le chemin débouchait tout à coup en face des *Grandes Combes*. Sur un parcours de deux cent cinquante à trois cents pas, c'était une corniche plane, au-dessus des précipices. Le regard du voyageur plongeait dans les deux gorges farouches entre lesquelles la montagne pousse la pointe d'un énorme éperon.

La combe de gauche, qui s'évase dans la direction du sud, reçoit les eaux de deux profondes ravines. Des escarpements formidables, hérissés de pins et de genévriers, se dressent à la base du triangle. Un rayon de soleil, glissant entre les nuées, éclairait quelques roches grises, qui de leurs dents aiguës percent la sombre verdure.

La combe de droite, déchirure étroite et tortueuse, était déjà si obscure à cette heure, qu'à peine y voyait-on écouler le torrent.

Les *Bosses*, blocs striés de veines rouges, surplombaient cette faille, profonde de quatre ou cinq cents pieds. Leurs croupes luisantes, aussi polies que le marbre, ondulaient, étagées comme une chaîne de petites montagnes. Le chemin de Saint-Georges les franchissait en escalade.

Comment les deux voitures s'étaient-elles tirées de ce mauvais pas?

Jean ne pouvait comprendre qu'elles s'y fussent aventurées.

Non, non! disait-il, on n'aurait jamais eu idée d'une pareille folie!

Elles avaient passé cependant, et passé sans pouvoir tourner les redoutables obstacles. A droite, les *baragnes* s'élevaient à pic; à gauche, l'abîme béant.

Les voyageurs avaient dû mettre pied à terre, pour remonter au delà des Bosses Rouges. Mais c'était là précisément, sur l'autre versant, que le chemin devenait périlleux. Il descendait en pente raide vers une ravine où, entre les amas de pierres et de gravier, roulait un petit torrent.

Et jusqu'aux abords de la ravine, l'étroite corniche, dégradée par les pluies, inclinait fortement du côté des précipices. A la fonte des neiges, ou après les grands orages, une nappe d'eau y tombait, entraînant jusqu'au fond de la combe des coulées de sable, des fragments de roche, des arbres déracinés.

Jean le connaissait bien, ce dangereux passage. Il y avait vu plusieurs fois de vigoureux montagnards hésiter, pris de vertige.

En franchissant les Bosses Rouges, il entendit encore des appels désespérés. Des voix vibrantes répondaient :

« Ne bougez pas! Laissez-nous faire! »

Jean reprit courage; les gas de la Baume étaient là.

Les voitures, arrêtées sur la pente, barraient le chemin. Elles étaient pour ainsi dire suspendues au-dessus de la gorge sombre. Leurs conducteurs, comprenant enfin qu'ils ne pourraient les faire avancer ni reculer, venaient de les caler avec de grosses pierres. Le postillon tenait par la bride les chevaux de la chaise, qui hennissaient effarés. Le cocher de la patache, le muletier et le domestique des Parisiens se cramponnaient aux roues pour les empêcher de glisser.

A quelques pas en avant, le voyageur que le meunier s'obstinait à appeler « M. le marquis » s'agitait, affolé, et criait :

« Sauvez-les! sauvez-les! »

Une voix de femme balbutiait, éplorée :

« Oh! mes amis! mes amis! »

— Oui, oui! mais ne bougez pas! » répétaient les gas de la Baume.

Se glissant entre les rochers et les voitures, Jean Ruthé arriva, haletant.

Attaquée aux pieds de « M. le marquis », une femme élégamment vêtue, la tête inclinée sous le chapeau à la *gallote*, tremblait et pleurait.

« Céphyse, murmura-t-elle, les vois-tu toujours? »

Elle parlait à la soubrette qui, tout à l'heure, sur le plateau, cueillait avec l'enfant les digitales pourpres.

« Oui, madame, répondit Céphyse, agenouillée au bord du chemin. »

Jean se pencha sur la combe et vit les deux gas de la Baume qui, s'accrochant à des touffes de genêts, descendaient le long des éboulis. Les pierres roulaient sous leurs pieds, rebondissaient sur les parois de la combe et tombaient dans le lit du torrent.

Au-dessous d'eux, une jeune femme luttait contre le vertige. Le genou droit enfoncé dans une coulée de sable, la jambe gauche étendue, le pied appuyé sur une saillie de la roche, elle crispait ses doigts sur la tige d'un ajonc.

Et pâle, les dents serrées, elle regardait avec une indicible angoisse un enfant qui lui tendait les bras.

Au premier coup d'œil, Jean se rendit compte de ce qui s'était passé.

L'enfant avait glissé sur une de ces coulées qu'entraînaient les pluies d'orage. On voyait dans le sable les deux sillons creusés par ses pieds et ses genoux.

La jeune femme s'était élancée pour le retenir, en jetant le cri terrible qu'on avait entendu de la Baume.

Mais à peine avait-elle mis le pied sur ce terrain mouvant, qu'elle glissait à son tour.

L'enfant appelait : « Mère! mère! »

Sans doute la jeune femme éperdue avait voulu mourir avec lui.

Et c'était alors que les bergers de la Baume étaient arrivés.

La pauvre mère avait eu une lueur d'espoir.

L'enfant ne glissait plus. Deux de ces pins dont les vigoureuses racines se tordent comme des cou-

leuvres dans les fissures des rochers, l'avaient arrêté sur la pente vertigineuse.

Au pied de ces pins s'étaient accumulés, avec les pierres et le gravier, les débris végétaux entraînés sur la coulée : branches mortes, fougères desséchées, mousses, écorces, brindilles de bruyères.

Les jambes empêtrées dans cette broussaille, l'enfant avait essayé de se dégager. Mais à chacun de ses mouvements, le fragile rempart qui le retenait menaçait de s'effondrer.

La jeune mère passait par de nouvelles angoisses.

Comme les bergers de la Baume, Jean Ruthé cria :

« Ne bougez pas ! »

Les bergers s'étaient aventurés dans le lit du ruisseau presque à sec en cette saison. Ils descendaient lentement, cherchant, pour poser le pied, un peu de sol humide entre les cailloux. Du bord de la combe, où le filet d'eau tombait à pic, ils réussiraient peut-être, en se cramponnant à quelques racines, à franchir l'espace qui les séparait des deux pins.

Peut-être, mais après ?

Saisir l'enfant, puis la mère, et regagner le chemin avec ces fardeaux, sur une telle pente et dans ces terrains mouvants, n'était-ce pas impossible ?

Jean Ruthé demanda :

« Remontez, les gas ! »

Ils levèrent la tête, étonnés, hésitants.

« Remontez et venez m'aider ! Allons ! allons ! »

Ils obéirent enfin. L'énergie du jeune homme leur inspira confiance.

Jean se retourna vers les deux voitures. Alors seulement il vit que le mulet attelé en flèche avait été détaché. Le muletier, un fils du meunier de la Baume, avait pris les devants et, tenant sa bête par la bride, regardait de loin comment ses compagnons de voyage se tiraient d'affaire.

« Baptiste ! » cria Jean Ruthé, apporte tes traits ! Ici, ici, grand lâche, ou je te flanque par la baragne ! Et toi, reprit-il en s'adressant au postillon, déboucle tes guides.

— Mais comment tiendrai-je mes chevaux ?

— Déboucle tes guides et jette-les-moi... vite !

vite !... Allons, les gas, aidez ce lambin... il n'en finirait jamais !... Est-ce fait ?

— Oui, répondirent les bergers.

— Va bien ! Nouez-moi ça ferme, ferme, et mettez au bout le trait du mulet. Est-il solide, ce trait, et a-t-il un bon crochet ? Voyons ! C'est tout ce qu'il faut.... Toi, Cadet, prends le crochet et va chercher la petite dame. On verra après pour le mioche.... Ah ! attends que je roule les guides. »

La jeune mère était à bout de forces. Les paroles de Jean Ruthé, les réponses du postillon, du muletier, des bergers n'arrivaient à ses oreilles que comme de vagues bourdonnements.

Elle comprit cependant qu'on voulait la sauver la première.

« Non, non ! » murmura-t-elle, suppliante.... Lui d'abord !

— Laissez faire, la petite dame, dit vivement Jean Ruthé. Il ne risque rien, lui, pourvu qu'il se tienne tranquille comme un merle accati dans son nid ! Va donc, Cadet ! »

L'un des bergers saisit le bout du trait et descendit à reculons.

L'autre, adossé aux rochers, tenait le rouleau des guides. Les jambes arc-boutées au bord du chemin, Jean Ruthé déroulait.

Un instant après, Cadet remontait, soutenant ou plutôt traînant la jeune femme défaillante.

« Au mioche, maintenant ! s'écria Jean Ruthé. J'ai mon idée, les gas. Vous allez voir ce que vous allez voir ! »

— Bien, bien ! dit simplement Cadet.

— Minute, mon gas ! Changement de manœuvres ! Roulez les guides comme tout à l'heure. Là ! Toi, prends le rouleau, et, au commandement, laisse filer petit à petit, tu m'entends ? Ton frère et Baptiste tiendront ferme, derrière toi, car il y aura au croc un saumon de cent cinquante, sans compter le taccon¹. Si M. le marquis veut y mettre la main....

— Oui, mon brave ! dit le voyageur.

1. Le saumoneau.



Elle lui fit embrasser le petit Paul. (Dessin de J. Wagrez.)

— A vous quatre vous ne me laissez pas faire le saut dans la combe! Là! nous y sommes. Cadet, donne le croc!

Et, saisissant des deux mains le crochet du trait, Jean Ruthé éleva ses bras au-dessus de sa tête. Puis il se coucha sur le dos, dans la coulée de sable où les pieds de l'enfant avaient tracé leurs sillons.

« Une! deux! trois! commanda-t-il. Cadet, lâche la ligne! »

Le câble se déroulait, et Jean glissait peu à peu, les jambes allongées, les pieds en équerre, les talons de ses souliers ferrés creusant profondément le sol.

Une avalanche de gravier roulait au-dessous de lui, vers les broussailles où l'enfant se tenait blotti.

L'enfant, effrayé, poussa un cri et mit ses mains devant ses yeux pleins de sable.

« Pas peur, petit! lui dit Jean Ruthé. N'y a plus de danger, à cette heure, que pour le fond de ma culotte. »

Puis, élevant la voix :

« Hé! là-haut, doucement!... Cadet, laisse venir trois ou quatre brasses. Encore!... Là! me voilà en selle! »

Par un rapide mouvement vers la gauche, il était arrivé jusqu'au tronc d'un de ces pins grêles et tortus qui végétaient dans les fissures du granit. Il l'avait enfourché, il était à cheval au bord de la combe. Et déjà prenant ses dispositions pour remonter, il parlait gaiement à l'enfant :

« Ah! bonnes gens, ce n'est pas plus difficile que ça. Tu vois, mon bijou, il n'y a qu'à ne pas perdre la boule et à bien se servir de ses dix doigts. On prend ses aises, on fait tranquillement son ménage.... Ah! ça t'amuse, *mami*?... Patience, va, nous allons retrouver la petite mère, là-haut!

L'enfant le regardait, rassuré, presque souriant.

« Savoir à présent, continuait le jeune homme, si cette *chétive garnie*¹ est assez solide?... Ne nous y fions pas, mon chéri. Le tronc résisterait, lui; seulement il est un peu trop gros pour s'emboîter dans ce crochet. Alors, faisons un nœud coulant.... Tu sais ce que c'est, petit? Plus on tire et plus ça étrangle.... Ah! oui, oui, mais c'est Baptiste qui ne sera pas content! Il ne pourra plus avoir son trait.... Et le postillon, lui, en sera pour une de ses guides. Eh bien! on leur dira : « Tirez, camarades, jusqu'à ce que le pin vienne au bout! » Attention, maintenant, il s'agit de se retourner. »

L'opération exigeait de l'adresse et du sang-froid : se relever sans renverser le remblai de sable et de broussailles qui servait de refuge à l'enfant, puis faire volte-face, se mettre sur les genoux, se courber, plier les épaules, et ne pas perdre l'équilibre, et, en tous cas, ne pas lâcher le câble noué autour du pin, c'était difficile.

Plus périlleux encore que difficile. Jean Ruthé jouait son va-tout.

« Hé! là-haut! cria-t-il, tendez les guides et tenez bon!... Pas de bêtises, Cadet! »

La voix ne tremblait pas, mais elle avait une vibration singulière.

Lorsqu'il se fut agenouillé et courbé au pied du

pin, tournant le dos au précipice, il appela doucement l'enfant :

« A présent, mon bijou, viens à moi.... Ne crains rien, va!... Lève-toi sans te presser et tiens-toi d'une main à cette corde.... Puis de l'autre accroche-toi à mes cheveux.... N'aie pas peur de défaire les cadenettes!... Là, tout va bien, petit!... Serre fort et grimpe sur mes épaules.... Y sommes-nous? Oui.... Tu es un brave *drôle*!... Les deux menottes dans mes cheveux!... Prends à poignées, mon gas; ça n'est pas une perruque de filasse.... Ferme les yeux, *mami*, et laisse-moi faire. La route n'est pas belle, mais la diligence ne versera pas! »

Il saisit la corde, se redressa lentement et commença à monter.

Au bord du chemin, là-haut, la jeune mère et ses deux compagnes de voyage se penchaient, haletantes.

L'intrépide sauveteur glissait, vacillait dans la coulée de sable. Mais, énergiquement cramponné à la corde qui lui servait de rampe, il battait le sol de ses souliers ferrés; à coups de talon il y faisait des marches d'escalier.

Aux deux tiers de la rude et périlleuse ascension, il fit halte, criant aux bergers de la Baume :

« La guide est trop basse, à présent. Tirez, les gas, et montez sur les *ripes*! »

Pendant que les bergers, pour exécuter la manœuvre, traversaient le chemin et reculaient vers les rochers, le câble fléchit et Jean Ruthé chancela.

Les trois femmes poussèrent le même cri :

« Ah!... »

« La paix! commanda le sauveteur. Tirez donc la ficelle, les gas!... A droite, à droite, s'il vous plaît, sur la brousse où la petite dame a passé!... »

Il avait aussitôt repris l'équilibre; ses pieds rencontraient un terrain plus solide. Lâchant la corde tendue, il s'élança vers la droite et se trouva dans la bruyère.

Sa joie fit explosion :

« Rien de cassé, les gas!... Ah! bonnes gens, quelle chance!... »

En deux bonds il fut au chemin.

« Embrasse maman, mon bijou! dit-il en mettant l'enfant dans les bras de sa mère. »

« Paul!... mon Paul!... balbutia la jeune femme.... Ah! mon adoré, toute ma vie!... »

V

Louise.

Elle s'affaissait, brisée par tant d'émotion.

Céphyse s'empressa de la soutenir, tandis que la dame au chapeau galiote fouillait dans un petit sac de velours et disait :

« Louise, chère Louise, vous n'avez donc plus de courage!... Pourtant, tout à l'heure, vous étiez si vaillante! Moi, je me serais évanouie, c'est tout ce que j'aurais su faire.... Mais où ai-je mis ce flacon? Sosthène, je vous en prie, cherchez ce flacon!... J'ai dû le laisser dans la voiture, avec mon éventail et mon parasol. Vous nous avez fait descendre comme s'il s'agissait d'échapper à une bande de brigands! »

1. Mauvaise branche de pin.

M. le marquis courut à la voiture et apporta le flacon de sel.

Mais déjà Jean Ruthé conduisait Louise au ravin qui coupait le chemin de Saint-Georges. Il la fit asseoir au bord du ruisseau.

« Donnez-moi votre mouchoir », dit-il.

Elle n'entendait pas, ou ne comprenait pas. Un tremblement convulsif la secouait.

Jean arracha une touffe d'herbe, la trempa dans l'eau et mouilla les tempes de la jeune femme.

« Ah! merci! murmura-t-elle en lui tendant la main.... Sans vous, mon ami.... »

Les larmes débordèrent enfin.

« Qu'as-tu, mère? Pourquoi pleures-tu? » demandait l'enfant, étonné.

Elle l'attira sur ses genoux et l'étreignit en sanglotant.

Jean la regardait, doucement ému.... Elle se nommait Louise, et elle l'avait appelé « mon ami ».

Peut-être ce nom de Louise ravivait-il en lui de chers souvenirs.

Elle était petite, frêle, presque aussi blanche que le fichtu de mousseline qui lui enveloppait la taille. Belle pourtant, mais de cette beauté délicate qu'on voudrait pouvoir préserver toujours des orages de la vie.

À l'heure des dures épreuves, ces natures nerveuses, malades, ont une force morale qui étonne. On les voit résister, lutter avec une incroyable énergie. Mais, après chaque crise, elles retombent, de plus en plus épuisées. Une lassitude endolorie pèse désormais sur leurs épaules; la tristesse des vaincus reste sur leurs lèvres et dans leur regard.

Louise avait conservé la gracilité de la jeune fille, la pureté des traits, la transparence du teint; à peine lui aurait-on donné vingt ans. Et cependant son attitude habituelle trahissait déjà la fatigue; ses yeux, d'un bleu pâle, reflétaient la mélancolie des pauvres âmes qui ne croient plus au bonheur.

Pour sauver son enfant, elle venait de déployer un admirable courage. Lorsqu'elle l'eut retrouvé, ce petit Paul qui ne comprenait pas pourquoi elle pleurait, lorsqu'elle l'eut pressé contre sa poitrine, couvert de baisers, elle demeura un instant accablée, immobile, muette.

Ses cheveux, d'un blond cendré, s'étaient dénoués; Céphyse les lui relevait; elle la laissait faire, regardant vaguement le flacon que la dame au chapeau galiote s'obstinait à lui présenter.

Cette insistance finit par la tirer de sa torpeur. « Non, non! murmura-t-elle.... Laissez, Henriette.... Je n'ai besoin que d'un peu de repos.... »

— Et d'un peu de poudre, rectifia Henriette. Je vais appeler Briard, il apportera ici mon nécessaire.

— Non, je vous en prie! répéta Louise.... Mais où donc est Paul? Il m'a encore échappé....

— Voyez, madame! dit Céphyse.

— Ah! bien! bien!... Il a tout oublié, il rit, il est heureux! »

Paul était revenu à Jean Ruthé; il avait mis ses deux mains dans celles du grand jeune homme. La causerie s'était engagée.

« Alors, demandait Jean, tu n'as pas eu peur? »

— Oh! si! j'ai eu peur quand je suis tombé....

et puis quand je t'ai vu glisser sur le dos.... mais après, plus du tout! Tu me parlais, là-bas, à cheval sur ton arbre, et tu me faisais rire.... Dis donc, est-ce que tu as usé le fond de ta culotte?

— Pas le moins du monde. Il est d'une étoffe solide. On appelle ça, dans le pays, la *peau de diable*.

— Peau de diable! Ah! peau de diable! »

Les éclats de rire partaient comme des fusées.

Il était charmant, ce petit Paul, dans son costume à l'écossaise, que la chute sur la coulée de sable n'avait pas trop endommagé : spencer de drap noir, tonnelet quadrillé; jambières de cuir fauve. La toque à plumes de grouse avait roulé dans la combe; les cheveux, sans poudre, flottaient librement. Ils étaient d'un blond plus vif que ceux de Louise. De même les yeux de Paul avaient plus d'éclat; le teint était plus chaud, les traits plus fermement accentués.

Regardant tour à tour l'enfant et la mère, Jean Ruthé observait, comparait.

« La pauvre petite femme, pensait-il, a donné le meilleur de son sang! »

La jeunesse de Louise l'étonnait.

« L'enfant, se disait-il, a bien cinq ou six ans, mais elle.... »

Paul le tira vivement par le bras.

« Tu n'entends pas? M. de Guiraud t'appelle. »

— M. de Guiraud?

— Oui, regarde, il vient....

— Ah! c'est M. le marquis.... « Eh bien, faisons la moitié du chemin. »

M. de Guiraud paraissait fort animé. Il venait d'avoir une altercation très vive avec les conducteurs des deux voitures.

« Mon brave, dit-il, aidez-moi à mettre ces marrants à la raison. Ils menacent encore de nous abandonner. »

— Eh! monsieur, répondit le jeune homme, c'est que vraiment il leur est impossible d'aller plus loin....

— Impossible?

— Voyez d'ici le chemin qui longe la combe. Il n'est pas même assez large pour un *massot*¹ de bûcheron.

— Que faire, alors?

— Vous voulez arriver ce soir à Chalmazel?

— Ce soir, à tout prix!

— Il n'y a pas qu'un moyen : achevez le voyage à dos de mulet. Je vais moi-même à Chalmazel, je vous guiderai.

— Mais... nos bagages?

— On trouvera des mulets pour vos bagages. Je vais les envoyer chercher à Saint-Georges.

— Merci! vous nous avez déjà rendu de tels services, que je ne sais comment les payer.

— Les payer? dit Jean Ruthé, souriant, vous êtes riche?... »

Surpris par cette question à brûle-pourpoint, M. de Guiraud hésitait.

« Oh! poursuivit le jeune homme, on ne va pas vous demander une fortune.... Donnez d'abord quatre écus de six livres; nous verrons après.... »

— Quatre écus... seulement?... Les voilà. »

1. Petit chariot de montagne.

Jean appela le berger de la Baume.

« Hé! les gas, par ici!... Vous allez voir ce que vous ne voyez pas tous les jours, ma parole! »

Les bergers accoururent.

« Là! Ouvre les deux mains, Cadet! Et toi, fais de même, camarade. Un écu de six livres dans chaque patte... Êtes-vous contents? »

— Oui!... oui!...

— Eh bien, reprenez vos jambes à votre cou, et ramenez-nous de Saint-Georges sept ou huit bons mulets... Plutôt huit que sept, vous m'entendez?... Dites que c'est pour aller à Chalmazel et faites le prix; on réglera en passant.

— Mais... vous?... dit M. de Guiraud.

— Moi?... Ah! oui, il faut que je sois payé?... Attendez un peu, je crois que je vais l'être à mon gré. »

Louise venait au bras de Mme de Guiraud. Le petit Paul était allé à leur rencontre; il gambadait devant elle en battant des mains.

Entre les deux jeunes femmes le contraste était fortement accusé. Grande, brune, indolente, la tête peut-être trop petite sur d'opulentes épaules, Henriette était dans l'épanouissement de la trentaine. Sa robuste beauté commençait à s'alourdir. Avec les nobles allures d'une « dame pour accompagner », elle promenait sur le chemin rocailleux son élégante toilette de voyage : longue lévite de popeline feuille-morte, garnie de satin cerise, fichu-gorgette de gaze, mantelet de dentelle blanche.

Après d'elle, dans sa robe droite de pékin gris à bandes noires, — toilette de fin de deuil, — le fichu de mousseline unie noué à la taille, Louise avait l'air d'une pensionnaire sortant du couvent. Sur les cheveux une pointe de marli, fixée par deux épingles d'argent mat; aux oreilles, de légères pendeloques de jais. Pas d'autre bijou qu'une sorte de boîtier carré, suspendu au cou par une mince chaînette.

Jean ne regardait qu'elle. Lorsqu'il la vit dégager

son bras de celui d'Henriette, prendre le petit Paul par la main et s'avancer songeuse, la tête penchée, il se sentit troublé, inquiet. Allait-elle s'excuser, comme M. de Guiraud, de ne pouvoir payer le service rendu?... Ce mot, tout à l'heure, l'avait fait sourire; maintenant il l'aurait profondément attristé.

La jeune femme, il est vrai, lorsqu'il lui avait ramené son enfant, l'avait appelé « mon ami ». Mais n'était-ce pas la formule banale? Louise ne le connaissait pas; elle ne pouvait voir en lui qu'un paysan aussi rude et aussi mal vêtu que les bergers de la Baume.

Elle s'arrêta devant lui, timide, les yeux encore mouillés, éleva dans ses bras le petit Paul et le lui fit embrasser.

« A-t-il seulement songé, demanda-t-elle, à remercier son sauveur? Moi, j'étais trop émue... Vous me pardonnez, n'est-ce pas? »

— Vous pardonner? balbutia-t-il.

— Oui, je ne vous ai pas même demandé votre nom.

— Jean Ruthé.

— Eh bien!... »

Elle s'interrompit, comprenant qu'il ne fallait pas lui parler de récompense.

Ils éprouvaient l'un et l'autre le même trouble.

« Eh bien, reprit-elle, je voudrais que notre ami Jean pensât à nous quelquefois. »

Quelquefois!...

« Et je serais heureuse de lui laisser un souvenir de Louise Desgranges et de son petit Paul... Mais quel souvenir?... Ah! je sais... »

Il lui semblait qu'à plusieurs reprises les yeux du jeune homme s'étaient fixés sur le boîtier suspendu à son cou.

« Vous êtes marié? demanda-t-elle en souriant.

— Non, dit-il, souriant lui aussi.

— Vous avez une sœur?... Non?... »

Il ne souriait plus.

(A suivre.)

SIXTE DELORME.

LE SOMMEIL DE LAHIRETTE

A Mlle Jeanne Guillon.

JEAN-LOUIS Lahirette est content de lui, très content même. Il a fait de la bonne besogne et non seulement il a travaillé pendant le jour, mais il a aussi employé la nuit entière à son ouvrage; enfin sa conscience lui dit que cette nuit du 4 août 1789 reste fameuse dans l'histoire, et il en est fier.

A la vérité il n'a pas fait tout seul cette grande réforme de l'abolition des privilèges et de la proclamation des droits de l'homme; ses collègues ont travaillé avec lui; comme lui ils se sont enthousiasmés; ils ont comme, lui, veillé et voté; après quoi ils sont allés se coucher.

Mais Jean-Louis n'a pas sommeil; il est trop content pour cela, et il éprouve le besoin de s'épancher dans le cœur d'un ami. Seulement à Paris il n'a pas d'ami; il ne connaît même per-

sonne dans cette diable de ville où sa province l'a envoyé comme député du Tiers-État.

D'ailleurs, avant de bavarder, il faut s'occuper de trouver à manger; il a grand-faim; et comme il est décidément très satisfait de sa besogne, pour se récompenser il veut se payer à déjeuner dans le meilleur restaurant de Paris.

Mais quel est le meilleur restaurant de Paris? Les uns parlent des *Frères provençaux* — six plats pour un petit écu de trois francs — ce n'est pas là une garantie, au contraire; selon les autres, au Palais-Royal, on n'a que l'embarras du choix; cependant on doit payer le luxe, et ce n'est pas de luxe que Lahirette se soucie.

Ce qu'il désire, c'est un bon plat; quelque chose qu'on ne mange pas chez soi tous les jours, enfin!... quelque chose de délicat comme en savourent quotidiennement ces êtres privilégiés dont il vient

d'abolir les privilèges; quelque chose de pas trop cher, pourtant, car en attendant l'époque où il sera l'égal des plus fortunés, il n'est encore, la bourse à la main, que leur inférieur très humble.

Tout à coup il s'avise qu'on lui a parlé d'une renommée de tripes et de cidre aux alentours des Halles. Jamais il n'a bu de cidre de Normandie; ce sera là un festin démocratique qui lui conviendra à merveille.

entre donc, décidé à garder l'incognito. Dès qu'il est installé à une petite table, dans la salle réservée, il commande son repas de l'air important d'un homme qui vient de proclamer ses droits et ceux des autres.

« Des tripes et du cidre.

— Et auparavant, demande Barnabé qui a coutume de faire lui-même le service de cette salle, monseigneur veut-il manger une ville?



« Votre petite note, monsieur... » (Dessin de F. Davy).

Il descend la rue Saint-Denis; un passant lui indique la maison, rue de la Grande-Truanderie, à l'enseigne du *Plat d'étain*¹.

Toutefois, avant d'entrer, il hésite un peu. Le patron, Barnabé Leclerc, a la réputation d'un malin Briard habile dans l'art de faire consommer le client; et il se méfie; il craint, en sa qualité de compatriote, d'être trop choyé.

Mais quelle nécessité de se faire connaître? Il

— Qu'est-ce que tu me chantes là? tu veux dire du potage? As-tu la prétention de le faire mieux que Mme Lahirette?

— Non pas, monsieur Lahirette.

— Tu me connais et tu ne m'as jamais vu? Étonnant! étonnant! Eh bien, oui, Jean-Louis Lahirette, ton représentant au Tiers.... » Il tutoyait l'aubergiste, comme un seigneur un manant.

« Ah! je viens de te faire du bel ouvrage, je t'en réponds! Tous les hommes égaux, mon garçon; comprends-tu ça? Quand tu me regarderas avec tes yeux en coquilles de noix.... Allons, houst! sers-moi, animal. » On le servit.

Ce n'était pas assez pour Lahirette de s'être fait

1. Au *Plat d'étain*, le nom de l'auberge où se passe l'action de ce petit récit, est le titre d'un charmant roman que notre collaborateur F. Deschamps vient de publier et qui va, nous en sommes convaincus, obtenir un véritable succès comme œuvre à la fois très intéressante et très littéraire.

connaître; il lui fallait conter son affaire maintenant. Et tout en avalant ses tripes, — des tripes qui lui brûlent le gosier au passage, — tout en buvant de grandes lampées de cidre qui lui mettent de la mousse aux lèvres, il continue :

« Tu comprends? plus de nobles! Il y en aura encore tout de même, mais c'est comme s'il n'y en avait plus. Le baron de Latour, par exemple, celui de chez nous, et toi, vieux filou d'aubergiste, vous êtes égaux. Il est toujours baron, tu es toujours aubergiste; il te commande; tu le sers; mais vous êtes égaux. Il est riche, tu ne l'es pas; — quand je dis que tu n'es pas riche, c'est manière de parler. — Enfin le baron est ton supérieur, tu restes son inférieur; et vous êtes égaux. Tu as compris? Débouche cette bouteille, alors! Je crois que ton chef a lâché sa poivrière dans la sauce; le diable l'emporte! j'ai la langue enlevée.... A ta santé! »

Et il buvait! et il mangeait! tout à la fois comme un sonneur et un maçon.

« Encore une portion, Barnabé! Mâtin! tu n'as pas volé ta réputation, animal! Tu me donneras la recette pour Mme Lahirette.... Et maintenant, à ton tour; parle-moi des besoins du peuple; expose tes plaintes; je suis accessible aux petits. Présente-moi ta requête; il y sera fait droit, foi de Lahirette! »

Et, s'essuyant la bouche avec noblesse du revers de sa manche, le député s'adosse sur son siège et commence à souffler.

« Très bonnes, les tripes! mais un peu lourdes pour l'estomac. »

Barnabé, au lieu de répondre, enlève prestement les assiettes vides et met sur la table un pâté au blanc, un succulent filet, sauce à l'extrême-bonté, et un carafon de vieux vin de Bourgogne. Puis de nouveau, la serviette au bras, il contemple Lahirette qui recommence à manger et à boire et dont les yeux clignent un peu. Pendant quelques instants encore le représentant du peuple lutte contre le sommeil: il veut parler, il se répète :

« Tu comprends, mon vieux, tous égaux,.... une vraie révolution, quoi!... tous égaux.... »

Et il s'endort.

Dort-il? ou ce satané Leclerc, le voyant un peu assoupi, a-t-il emporté la chandelle?

Quelle chandelle? Ne vient-il pas de rêver qu'il a déjeuné dans une auberge où il fait grand jour et que tous les hommes sont égaux? Mieux encore, que c'est lui, Lahirette, qui a voté cette égalité?

Et maintenant il voit aller et venir autour de lui, de ces êtres comme il n'en existe que dans les cauchemars. Tous ceux qui sont plus grands que les autres ont été décapités, comme si d'un coup de faux on avait voulu niveler cette foule; et pêle-mêle, à terre, roulées dans la boue et le sang, des têtes d'hommes et des têtes de femmes, des têtes jeunes, des têtes vieilles, des têtes tonsurées, des têtes couronnées....

Il a peur et veut crier; mais il n'a pas de souffle et ne peut que murmurer sans voix : Tous égaux! tous égaux!

Alors l'eau d'un large fleuve qui coulait au loin commence à déborder, submerge la plaine et entraîne toutes les têtes dans ses ondes transparentes. Il les voit s'entre-choquer en tombant sur

le fond de sable; puis elles disparaissent. Le fleuve rentre dans son lit.

Il s'aperçoit alors que l'horrible foule s'est dissipée.

Maintenant un silence lugubre plane sur ce fleuve que sillonnent de grands bateaux lourdement chargés, presque immobiles, qui semblent des tombes flottantes. Mais tout à coup il voit ces mêmes bateaux, subitement allégés, se balancer à la surface du fleuve comme des coques de noix, puis filer au courant.... Au plus profond de l'eau, dans leur sillage, toute une foule morte est couchée!

Décidément il dort, la tête portant à faux sur le dossier du siège et l'estomac en bisbille avec les tripes.

A présent il aperçoit devant lui Barnabé Leclerc, respectueusement incliné, sa « petite note » à la main. Il ne rêve donc plus. Alors il s'accoude sur la table, boit un verre de vin de Bourgogne pour conjurer le cauchemar et prête l'oreille à un bruit confus qu'il perçoit au loin; le bruit devient de plus en plus distinct; il s'approche, rythmique et joyeux; c'est, à n'en pas douter, celui d'une musique de danse.

En effet, une nombreuse compagnie envahit la salle dont il est séparé par une cloison vitrée.

Jamais il n'a vu toilettes aussi bizarres : les femmes sont sanglées dans des jupes étroites; des chapeaux volumineux et bariolés leur couvrent la tête; les hommes ont le cou enroulé dans des serviettes en guise de cravates, et avec leurs pantalons collants ils font penser à des insectes monstrueux, hauts sur pattes.

Tout ce monde, empanaché et constellé de bijoux, sautille en cadence et paraît s'amuser follement. Lahirette ne se lasserait pas de regarder cette mascarade, mais elle se disperse, s'éloigne; peu à peu la musique décroît et il ne reste bientôt plus de toute cette fête qu'un nuage de poussière soulevée par les pieds des danseurs et un bruit vague qui lui bourdonne encore aux oreilles comme un lointain roulement de tambour.

Est-ce un brouillard de poussière qu'il a devant les yeux, ou la buée d'une matinée d'été, une buée à travers laquelle le soleil levant transparait déjà, qui devient fluide et se dissipe enfin aux premières clartés du jour?

Au loin, très loin, un bataillon défile, musique en tête. Il ne s'est pas trompé : c'est bien le roulement du tambour qu'il a entendu tout à l'heure. A présent le soleil se lève dans une splendeur d'apothéose; des régiments entiers passent au galop, sabre au clair, entraînés par un tout jeune homme dont il a peine à distinguer le visage.

Puis d'autres régiments accourent à bride abattue; il entend le piétinement des chevaux; il voit encore le jeune guerrier, tout proche cette fois. L'armée l'acclame comme un victorieux par des hurrahs prolongés. Malgré sa petite taille, sa stature semble colossale dans le grandissement épique du triomphe; et sur sa tête de César le soleil, haut dans le ciel, dardant ses rayons, lui fait un diadème de lumière.

Mais tout à coup une formidable décharge de mousqueterie éclate et enveloppe l'armée d'une fumée grise. A peine Lahirette peut-il voir les

uniformes et les drapeaux maintenant. De plus en plus, la fumée s'épaissit; cependant les rapides éclairs des coups de feu la déchirent sans cesse; mais ses lambeaux se rapprochent et, lentement, s'élevant vers le ciel, y forment des nuages monstrueux. Longtemps ces nuages demeurent suspendus dans l'espace; ils se condensent; ils s'alourdissent; et les voilà qui se résolvent en épais flocons de neige et silencieusement retournent à la terre où il n'y a plus ni combat, ni armées; plus rien qu'une immense couche de glace teintée des reflets sanglants d'un soleil au déclin. Et dans l'éloignement, au sommet d'une roche dénudée, se détache la silhouette d'un homme qui a le profil du héros.

Lahirette ouvre les yeux; mais il les referme aussitôt. La vue de Barnabé Leclerc, sa note à la main, l'exaspère. Cependant, les yeux fermés, comment lutter contre le sommeil qui le guette? Il essaye toutefois, en s'appliquant à bien comprendre ce qu'il a voté pendant cette fameuse nuit du 4 août; car il commence à être inquiet sur les conséquences de son ouvrage.

En définitive, il a voté tout ce qu'on a voulu pour que chacun soit content; mais vouloir contenter chacun est un moyen assuré de mécontenter tout le monde. Il l'a toujours entendu dire par son aïeul Lahirette.

Et en effet, voilà la discussion qui reprend de plus belle autour de lui. Les uns veulent une charte; les autres n'en veulent pas. Personne n'est d'accord. Seulement ces débats prennent un air de mystère qui leur donne l'apparence d'un complot. On parle sans voix; on circule sans bruit, comme dans la crainte d'un éveil. Un lourd silence pèse sur tous, rompu de temps à autre cependant par la chute d'un couperet qui abat une tête, parfois deux. Alors le silence devient plus lugubre encore jusqu'à ce qu'un long cri d'horreur éclate à la vue de quatre têtes qui roulent d'un seul coup.

« Pauvres sergents! murmure Barnabé Leclerc.

— Mais c'est une Terreur? fait Lahirette épouvanté.

— La Terreur blanche », répond Barnabé à voix basse.

Et il en profite pour allonger sa note.

Lahirette se dit que cet aubergiste n'a pas de cœur; aussi, pour ne plus le voir, ferme-t-il de nouveau les yeux. Et pourtant il le voit toujours.

Mais la funèbre vision s'est évanouie. La rue a pris un aspect joyeux; les maisons sont tendues de blanc, et des fleurs jonchent le sol sous les pas d'une procession qui s'avance, solennelle, dans tout l'éclat d'une pompe royale, tandis qu'une fumée d'encens monte vers le ciel avec les chants religieux.

Jamais Lahirette n'a vu plus imposant cortège; il s'oublie à le contempler, en extase. Mais voilà Barnabé qui, insolemment, le jette à genoux sur le plancher. Il est furieux! non pas de se prosterner devant cette procession, mais d'y être forcé par ce farceur d'aubergiste dont la note grandit à vue d'œil.

Si c'est pour cela qu'il a voté la liberté, il eût aussi bien fait de rester dans sa province, et il va y retourner, sans payer Barnabé encore! Il est libre aussi, après tout!

Barnabé paraît très mécontent. Il veut protester,

courir après son client, crier à la garde! Et pour le rappeler au respect, Lahirette est obligé d'endosser un uniforme de guerre et de prendre un air martial. Puis il sort du *Plat d'étain* la tête haute. Barnabé se contente alors de le regarder avec un sourire de mépris qui porte au comble la fureur du député.

Cette fureur se traduit par une agitation que rien ne peut plus calmer. Lahirette ramasse des pierres, en fait des tas pour barrer la rue de la Grande-Truanderie et empêcher les clients d'entrer au *Plat d'étain*. Il tire des coups de fusil dans la direction de la rue Saint-Denis; après quoi il enjambe sa barricade et fusille la rue Montorgueil. Il monte, ... il descend, ... il tire en avant, en arrière, suivant qu'il suppose que les clients se présentent en arrière ou en avant; il défend sa barricade et parfois il l'attaque; jamais enfin il ne s'arrêterait dans l'exercice de cette fonction qui le met en nage si un monsieur ne venait tout à coup lui confisquer son fusil, son shako et son coupe-choux et le fourrer au poste.

En somme, il n'est pas fâché de ce dénouement; il va pouvoir se reposer un peu. Seulement il est humilié parce qu'il aperçoit encore Barnabé à une fenêtre du premier étage de l'auberge, et que cet effronté tient à la main une note qui se déroule jusqu'au rez-de-chaussée.

Enfin au poste il tombe dans un vrai sommeil que rien n'interrompt plus, et il dort longtemps, non sans éprouver cependant une oppression pénible qui va parfois jusqu'à l'angoisse, comme s'il avait conscience que près de lui souffre un être cher, sans qu'il puisse lui porter secours.

Et dans un lointain de rêve, toutes les funèbres visions passées se déroulent de nouveau; il voit le sang, la neige, la bataille et la mort...

Est-il mort lui-même? mort d'une indigestion de tripes, tout bêtement? et ne fait-il que commencer à s'éveiller dans une vie nouvelle? Eh mais! c'est fort probable, car le voilà au milieu de merveilles qui n'ont presque rien de terrestre.

Il se promène dans un Paris idéal, un Paris féerique, un Paris qui ne ressemble plus au Paris qu'il a connu — à quelle époque? — couvert de ruines, sans lumière et sans pain.

Il ne reconnaît que les monuments aux frontons desquels il a décrété d'écrire, lors de sa dernière nuit sur terre: LIBERTÉ; ÉGALITÉ; FRATERNITÉ.

Que les hommes sont enfants! Libre de quoi? Egal à quoi?... Et la fraternité?

« *Struggle for life*, sir.

— Vous dites, monsieur?

— *Struggle for life*. Yes. »

C'est un Anglais qui arrive aussi dans le paradis, sans nul doute? il devrait bien se déshabituer de dire des mots aussi barbares.

Et Lahirette continue sa promenade, enchanté, émerveillé de tout ce qu'il voit. C'est à croire qu'il marche dans un conte de fées, et mieux encore, parmi le monde des bienheureux. Il y en a de tous les pays connus, et même des pays qui ne le sont pas. Chacun lui offre les plus beaux produits de sa contrée. Ses désirs s'accomplissent par des moyens aussi rapides que la pensée; la vapeur, l'électricité et le feu lui obéissent.

Sous son regard, l'eau jaillissante des fontaines s'illumine et à sa voix une Babel de fer s'élève jusqu'aux nues dans une apothéose de flammes.

Il est le maître des éléments! il est l' élu du paradis!!

Mais tout en haut de la tour de fer il aperçoit une chose indéfinissable, étrange, inquiétante... Est-ce un drapeau qui flotte?... est-ce une banderolle?... Est-ce?... il n'ose le croire! cela se déroule, ... s'allonge, s'allonge...

« Votre petite note, s'il vous plaît, monsieur...

— Hein?

— Il est minuit; on va éteindre le gaz. »

Le gaz? chez Barnabé Leclerc?

« Monsieur a rudement dormi tout de même! »

S'il a dormi! A peine s'il peut encore ouvrir les yeux! Oh diable a-t-il eu la tête pour se confondre

ainsi avec son grand-père, le conventionnel Lahirette, également Jean-Louis?

Et il lui faut l'air vif du soir, dans la rue, pour achever de se remettre. Cette fois il se reconnaît : Lahirette, maire de Lizy-en-Brie, venu à Paris pour le banquet du 14 juillet, en compagnie de son collègue Baron, le maire de Visely-lez-Briche, et demeuré à Paris depuis ce jour malgré les appels réitérés de Mme Lahirette. Enfin, ce soir, dernier repas aux tripes pris avec son confrère pour fêter l'anniversaire du 4 août — vivent les anniversaires! — et il ne reste plus qu'à se hâter pour arriver au dernier train de minuit trente...

« Hé!... cocher!

— J'vas r'layer....

— Merci! »

FRANÇOIS DESCHAMPS.

L'AGENDA

DE

JEAN BONHOMME

SOUVENIRS DU MOIS

Illustrés par Albert GUILLAUME.

Les reporters et interviewers ont beaucoup fait parler d'eux en ces derniers temps. Ils ont notamment travaillé de façon toute particulière dans le monde de l'assassinat. Ceux-ci, par leurs bavardages anticipés, faisant différer d'une session certain procès dont le public ne s'occupait que trop; celui-là, dans le but, a-t-il dit, de relever le prestige de la profession — quel prestige! — faisant évader un meurtrier et tirant de ce fait, bien entendu, un grand bénéfice de notoriété, — quelle notoriété, bon Dieu! mais enfin on est homme d'affaires ou on ne l'est pas, et les affaires sont toujours les affaires; — les autres... ah! les autres passent chaque jour leur temps à dénicher n'importe où des célébrités de vingt-quatre heures, pour s'en créer des revenus un peu plus tangibles que ceux de l'homme qui élevait des lapins.

A l'heure actuelle, il suffit, en effet, d'avoir fait prononcer son nom à un titre quelconque, pour qu'aussitôt la légion des reporters et interviewers s'abatte sur le domicile du personnage sympathique ou répulsif, afin que puissent bien vite être offerts aux lecteurs de journaux tous les détails les plus intimes sur ledit personnage : la coupe de ses habits, la couleur de ses cheveux, la distribution de son appartement, ce qu'il mange et boit, l'heure de son lever et de son coucher, ses habitudes, ses tics, et que sais-je? Cela passe vraiment à l'état de calamité, aussi bien pour les lecteurs qui se demandent souvent s'il leur importait beaucoup de connaître ces insipides particularités, que pour les interviewés qui dans bien des cas

sont les premières victimes de cette publicité hâtive et malsadroite. Tel qui aura été d'abord tout satisfait en pensant qu'il va recevoir par là un brevet de célébrité, est bientôt fort marri de



Les passants pourrout détalier.

s'apercevoir que le plus clair de l'aventure consiste pour lui en quelques bons ridicules, attribués pour toujours à sa personne.

Donc, étant donné le danger que les interviewers font courir à la tranquillité des citoyens, on

peut prévoir comme prochain le jour où tout individu qui voudra, avec ou sans prestige, pratiquer ce noble état sera tenu sous des peines très rigoureuses : 1° de déclarer son intention d'exercer cette profession ; 2° de revêtir pour sortir en public le vêtement et les signes distinctifs particuliers, dont l'administration aura déterminé la forme et la nature ; 3° d'agiter en marchant dans les rues, comme faisaient les lépreux, une sonnette ou une crécelle, afin que les passants, qui auraient la sagesse de redouter son approche, puissent détalier en toute hâte au bruit de cet instrument avertisseur.

De la sorte il n'y aurait plus que des interviewés ayant ouvertement recherché l'interview, et qui, partant, jouiraient du même prestige que les interviewers. Et par là l'on arriverait sans doute à la ruine rapide de cette agaçante institution.

Aux grands maux les grands remèdes !

..

Existe-t-il, n'existe-t-il pas en France une loi interdisant aux femmes de s'habiller en homme et vice versa?... Voilà ce que j'entends demander à tous les échos juridiques d'alentour, depuis quelques semaines, sans qu'aucun se trouve pour donner une réponse catégorique. « Oui », dit l'un ; « Non », dit l'autre ; mais aucune preuve ni pour, ni contre ; et, en somme, le mieux renseigné est encore celui qui dit : « Peut-être » ; mais tout cela ne m'apprend rien.

Au surplus, s'habiller en homme, s'habiller en femme : qu'est-ce que cela peut vouloir dire au juste ? Sans chercher dans l'histoire, ou dans les pays étrangers, n'est-il pas possible de trouver, même dans le vêtement féminin de notre temps, la plupart des pièces du vêtement masculin ? Le chapeau mou et le tuyau de poêle, la cravate, le col droit, le gilet, le veston, la tunique, la bottine, ne sont-ils pas également adoptés par les deux sexes ?... Je sais bien que nous arrivons aussi à l'évident objet du litige, qui ne serait autre que l'*inexpressible* britannique. Et encore, me suis-je laissé affirmer que ledit *inexpressible* est généralement porté par le sexe auquel nous devons notre mère, avec cette différence qu'au lieu d'être extérieur, comme chez le sexe auquel nous devons notre père, il se dissimule sous les ampleurs plus ou moins grandes de la jupe, qui, partant, se trouverait être le signe distinctif du costume auquel, de par une loi qui peut-être n'existe pas, serait condamnée à perpétuité la plus belle moitié de la population occidentale. — Je dis occidentale, parce que, pour peu que nous allions du côté de l'Orient, les termes de la question, dont on s'est beaucoup occupé récemment chez nous, sont absolument modifiés et même renversés du tout au tout. Donc ce n'est plus même de l'objet proprement dit qu'il s'agit, mais de la question de savoir si l'on admettra que cet objet soit porté ostensiblement, au lieu d'être comme aujourd'hui un simple accessoire invisible : une lutte assez vive est engagée, à laquelle toutefois ne prennent guère part, du côté des aspirantes à l'*inexpressible* extérieur que quelques personnalités, qui trouvent là l'occasion de prou-

ver combien peu elles appartiennent au sexe dont elles défendent rageusement les prétendues prérogatives. Dans l'autre camp, force rieurs, faisant semblant de défendre mordicus le privilège de la double gaine d'étoffe, devenue une sorte d'étendard emblématique de la puissance morale et civile.

Le moment est proche assurément où le malheureux objet du litige, tirailé dans les deux sens, tranchera la question en se partageant lui-même.

On me dit qu'en prévision de cet inévitable incident un grand couturier prépare pour la saison nouvelle des costumes mi-partie jupe et mi-partie *inexpressible*, c'est-à-dire une jambe dans la gaine, pendant que la jupe couvrira l'autre ; et l'on ajoute qu'un certain nombre d'élégantes se sont déjà fait inscrire pour mettre à la mode cette pittoresque innovation.

Si la loi prohibitive existe, que dira la loi ? Sujet de graves, très graves préoccupations.



L'objet du litige se partageant lui-même.

..

Genus irritabile vatum. Certain auteur dramatique, dont certain public — tous les goûts sont dans la nature — savoure les productions aussi malsaines que somnifères, voulait, dit-on, dernièrement demander aux tribunaux réparation du dommage qu'un critique célèbre a pu lui causer, en posant comme conclusion de l'examen défavorable de l'une de ses pièces que les représentations de cet ouvrage ne feraient « pas d'argent ».

Un autre parlait aussi de traîner devant les juges un feuilletoniste, pour s'être permis de juger une pièce que le malheureux critique n'avait pas eu le courage d'entendre jusqu'au bout.

Celui-là sans doute serait d'avis qu'il y eût dans chaque salle de spectacle, les jours de première représentation, un banc spécial où messieurs les Aristarques en titre seraient bien et dûment garrottés jusqu'au baisser définitif du rideau, et par conséquent obligés d'absorber intégralement, si indigestes ou nauséabondes pussent-elles être, les productions des écrivains fin de siècle qui depuis quelque temps envahissent à qui mieux mieux les scènes de tout ordre.

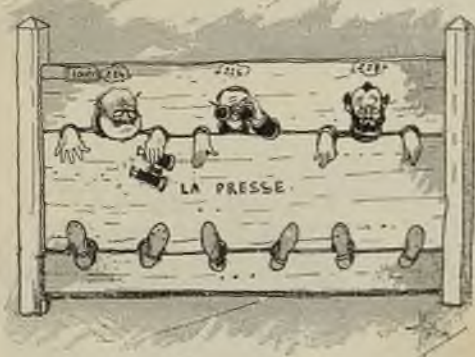
Et vive la liberté ! Voilà comment nos révolutionnaires en art entendent le droit d'appréciation.

Pauvres feuilletonistes! rivés, cadénassés sur leur chaise peu curule, ils n'auraient d'autre ressource que de s'endormir; mais peut-être alors leur grillerait-on un peu les pieds, pour les tenir éveillés.

Un jour, dit-on, Samson, le sociétaire de la Comédie-Française, fut vivement interpellé par un auteur dont le comité de lecture venait de refuser la pièce: « De beaux juges, ma foi! criait le blackboulé; ainsi, vous, monsieur Samson, vous avez dormi presque tout le temps.

— Eh! monsieur, fit le malin artiste, le sommeil est une opinion. »

Mais c'était au temps où dans le monde littéraire on admettait encore qu'un auditeur pût avoir une opinion peu favorable.... On est en train de nous changer tout cela.



Obligés d'absorber intégralement....

Nous sommes en plein carnaval. Vraiment l'on ne s'en douterait guère. Sans avoir âge de patriarche, j'ai mémoire qu'aux jours de mon enfance, bien que la chose ne fût plus certainement aussi apparente qu'aux siècles antérieurs, la période dite carnavalesque exerçait plus ou moins son influence un peu partout. Un vent de folie touchait tantôt l'un, tantôt l'autre, parmi les plus graves; et il y avait une sorte de tendance générale, et pour ainsi dire normale, à la gaité. Il n'était guère de maisons, de familles, de groupes d'amis où l'idée de carnaval ne déterminât, à un moment donné, quelque intermède particulier tranchant sur le cours de la vie ordinaire. C'était comme un heureux tribut que chacun payait à cet instinct du rire, de l'extravagance qui sembla toujours être au fond de la nature humaine, et qui, si tant est qu'elle y soit, n'en constituerait pas la moins bonne partie.

Aujourd'hui plus rien;... l'instinct, tant et si bien reconnu par les aimables philosophes de jadis, serait-il donc déraciné définitivement?

Hélas! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps?

— Oh! un temps d'une gaité charmante! J'en voyais l'autre jour un exemple dans un livre que tu dois avoir », dit l'ami Jacques, qui, allant à ma bibliothèque, y trouve en effet le livre en question: *les Lettres de la princesse Palatine, mère du Régent*. Et, l'ouvrant, puis mettant la page sous mes yeux: « Tiens, lis » Je lis:

« Il s'est passé une chose terrible à un bal masqué. Six masques sont entrés, dont deux portaient des flambeaux, et quatre un brancard, sur lequel se trouvait un homme masqué, et couvert d'un domino. Ils l'ont déposé au milieu de la salle, et, les flambeaux étant posés aux quatre coins, ils se sont retirés. Chacun riait en les regardant faire. On a demandé au masque qui était sur le brancard s'il voulait danser. Comme il ne répondait pas, on lui a enlevé son masque, et on a trouvé que c'était un cadavre. »

Charmante gaité de nos pères! douce folie du vieux carnaval!

Hélas! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps?



On lui demanda s'il voulait danser.

Y'a-t-y rien qui vous agace
Comme un levrette en pal'tot?
Quand y'a tant d'gens su' la place
Qui n'ont rien à s'mettre su'l'dos?...

... Ça m'fait suer, quand j'ai l'onglée,
D'voir des chiens qu'ont un habit,
Lorsque, par les temps d'gelée,
Moi, j'n'ai rien, pas même un lit....

... Ça doit s'manger, la levrette,
Si j'en pièce une à huis clos,
J'la f'rai cuire à ma goinguette.
J'en ficherai, moi, des paletots!

Ainsi disait — ou plutôt faisait dire par un personnage fantaisiste, Auguste de Châtillon, un charmant poète qui n'est plus guère connu que par cette boutade voyoucratique.

Que dirait donc ce personnage si, l'un de ces jours, il lui arrivait d'apercevoir dans Paris — car ce qui se voit à Londres ne tarde jamais beaucoup à paraître chez nous, — d'apercevoir, dis-je, force chiens bottés dans toutes les règles. Car on a imaginé là-bas, paraît-il, des chaussures montantes en caoutchouc pour messieurs les toutous. Les journaux en ont parlé, et Dieu sait les gorges-chaudes que j'en ai déjà entendu faire autour de moi; si bien que même on fait circuler ce couplet ajouté à l'ancienne ballade par quelque va-nu-pieds profondément indigné:

Après les pal'tots pour elles.
V'la-t-y pas des bott' pour eux !
J'ai pas mangé d'ces demoiselles,
Mais j'mordrais ben sur ces messieurs.



« J'mordrais ben sur ces messieurs. »

Et le fait est que....

— Le fait est, ami Jean, interrompt l'ami Jacques, que, si tu voulais y réfléchir un peu, tu comprendrais que ces bottes ne sont pas « ce qu'un vain peuple pense », qu'elles n'ont nullement pour but de préserver d'humidité et d'engelure les pieds des animaux à qui on les inflige. D'ailleurs, écoute une historiette.

« Un jour, dit-on, Frédéric II, étant allé incongnito à Amsterdam, se rendit chez un banquier, qui devait lui compter une somme considérable. Celui-ci n'étant pas à la maison, la dame du lieu, à qui le roi ne s'était pas fait connaître, lui dit que son mari ne tarderait pas à rentrer,

« et elle lui offre de l'attendre dans une chambre dont elle lui ouvre la porte. Le prince y consent. « Déchaussez-vous avant d'entrer, lui dit alors la dame. — J'ai essuyé mes pieds sur la natte, objecte le roi. — N'importe, déchaussez-vous. » Le roi se déchausse. La dame le laisse seul. Bientôt rentre le mari, qui, tout surpris de reconnaître le roi, l'est bien plus de le voir sans souliers. « Votre Majesté aurait dû dire qui elle était. — A quoi bon ! réplique le roi en riant, il n'aurait pas moins fallu me déchausser. »

« La femme est appelée. « Demandez pardon au roi de votre impolitesse », lui dit le mari. « Mais elle : « Oh ! il n'y a roi, ni reine, qui tiennent ! je me déchausse bien, moi, à qui cette chambre appartient ! »

« — Vous avez raison, madame », reprend le roi, et se tournant du côté du mari : « Eh bien ! monsieur, ne savais-je pas que ce n'était qu'en cachant mon rang que je pouvais épargner un affront au roi de Prusse ? »

« Eh bien, ami Jean, te dirai-je à mon tour, comprends-tu l'apologue ? »

— Parfaitement. Les bottes en question, dont on a la bonne idée de garnir les pieds des toutous quand ils sortent, par les jours de boue, et qu'on leur enlève quand ils rentrent au logis, n'ont d'autre rôle que d'épargner aux soigneuses ménagères la souillure de leurs parquets. Mesure de propreté et rien de plus. Il n'y a donc là ni de quoi rire, ni de quoi s'indigner ; au contraire.

— Mais, que cette idée fort pratique s'introduise chez nous, on rira, on s'indignera tout de même ; tu peux y compter.

— J'y compte bien, car c'est ainsi que nous saluons d'ordinaire le progrès. »

LE SERIN ET LE MOINEAU

Un serin voletait dans une cage verte,
Chantant, mangeant, buvant sans besoin ni souci.
Un moineau franc voyant la fenêtre entr'ouverte
Vint picorer le mil jeté par celui-ci.

« Tu parais affamé, mon pauvre camarade,
Dit le serin. — J'ai grande soif aussi,
Répondit le moineau. — Viens, entre et bois rasade,
Reprit le prisonnier, en lui montrant l'auge,
Et faisant le coquet.

— Je préfère avoir soif que me laisser surprendre
A quelque tour de trébuchet.
La liberté perdue est malaisée à rendre.

— Que crains-tu ? Vois, je suis gras, choyé, dorloté,
J'ai chaud, et chaque jour, on m'offre ma pâture.
— Sois heureux, cher captif, puisque c'est ta nature
De vivre en une cage avec tant de gaieté.
Pour moi, dit le moineau, prenant son envergure,
J'aime mieux endurer la faim et la froidure
En conservant ma liberté ».

R. FLEURY.

LE ROYANDER-GOA

Épisode de la Guerre du Canada.

(Suite.)



VIEILLARD, vieillard, tu te trompes!

— Prends garde, vociférait Athalka, le mensonge est l'ami des blancs. Je sais, moi, que tes amis de la Rivière-Rose songent souvent à ce qu'on leur a raconté, à nos derniers combats, au sort des trois cents prisonniers faits par les guerriers! Tecumseh, ne te souviens-tu plus de ces hommes, de ces femmes, de ces enfants que l'on fit brûler lentement, à petit feu, après les avoir percés de nos flèches? Oh! la belle nuit! oh! les doux cris et les doux gémissements! je crois les entendre encore, et c'est une chanson pour mon vieux cœur! Et ce sang, ce sang pâle de leur corps, qui coulait encore, toujours, et dans lequel j'ai pu baigner mes membres!... Tecumseh! Tecumseh! ne te souviens-tu plus?

La vieille trépignait, rugissait. Autour d'elle, la foule excitée par ses paroles, menaçait; les visages devenaient farouches, les mains crispées, les haleines brûlantes. Peu à peu, le cercle se resserra autour du chef, puis tout à coup, un seul cri éclata, répétant les paroles d'Athalka :

« Tecumseh! Tecumseh! ne te souviens-tu plus? »

D'un geste terrible, l'Agouako écarta les plus proches.

« J'ai juré, fit-il d'une voix formidable, j'ai juré devant le Manitou que la fille pâle serait mienne, dût la terre boire le sang d'Europe comme elle boit la rosée! Que celui qui ose prétendre qu'en faisant cela, Tecumseh trahit ses frères, me parle face à face! »

L'Agouako se tenait debout, les bras croisés, superbe et fier, dominant de son regard la foule.

Un nouveau silence se fit plus prolongé que le premier, puis une immense clameur s'éleva :

« Grand est le chef! Grand est l'Agouako! Grand est le Royander-Goa!

— Il a vaincu, murmura Athalka. Elle est lente à venir, l'heure espérée! Mais je saurai attendre, moi, — car aucun fruit n'est aussi doux aux lèvres, qu'est douce au cœur la vengeance! »

II

Elle était charmante, la maison de la Rivière-Rose, située près du petit village de Tecumseh, lequel n'était qu'un amas de huttes. Adossée contre une haute colline, qui la garantissait de la chaleur ardente du jour, et de la piquante fraîcheur des nuits, elle étalait coquettement son toit de bambous, ses murs de lattes de cèdre, soutenus par de jeunes arbres formant piliers, ses fenêtres drapées de mousseline peinte, son seuil brillant de propreté. Un balcon, ou plutôt une terrasse l'entourait, presque caché par les fleurs. Les panni-velles blanches aux petits fruits écarlates, les cam-

panules d'un bleu mourant, les tulipes aux tons pourpres, les saxifrages aux grappes d'or, les busseroles rosées, les narcisses aux tiges droites et hardies, les violettes timides, les roses grimpantes, les menthes au feuillage rugueux, toute la flore de l'Indiana, qui offre la singulière particularité de ne point répandre de parfum, semblait s'être donné rendez-vous pour embellir cette demeure où aucune grâce ne manquait, ni le sourire de la femme, ni le babil de l'enfant.

C'était là que vivaient, depuis six ans, Georges de Pierrevail, sa femme Helen, sa sœur Renée, et un charmant petit garçon, tout fier de ses quatre ans, qui fût devenu le maître, et peut-être le tyran de la maison Rose, si la tendresse ferme et éclairée du père n'eût corrigé la faiblesse de la mère.

La vie ne s'était pas toujours montrée clémente pour Georges de Pierrevail! Sa mère était morte en le mettant au monde. Son père, le marquis de Pierrevail, resté veuf avec une fille et un fils aîné, prit en haine l'enfant qui lui avait enlevé une femme tendrement aimée. Toutes ses affections, il les concentra dès lors sur son fils Robert. Ce dernier, nature froide, insouciant, égoïste, abusa cruellement de cette tendresse; ce fut d'abord des inconséquences de jeune homme, puis des folies, puis des actes d'improbité, puis enfin, un flagrant délit de tricherie au jeu....

Le vieux marquis paya tant qu'il lui resta un écu; résista tant qu'il lui resta des forces; enfin, le jour où il apprit la mort du fils coupable, tué d'un coup de couteau dans quelque infâme tripot qu'il fréquentait, M. de Pierrevail mourut, suppliant son fils et sa fille de lui pardonner son indifférence, et leur laissant, pour tout héritage, un collier et des bagues de diamants venant de la marquise sa femme, et qu'il avait gardés comme des reliques, à travers toutes ses misères!

On était alors en pleine fièvre de colonisation canadienne. Le récit des merveilles de ce pays, la description de ses lacs et de ses prairies, de ses fleuves, de ses forêts vierges; les détails extraordinaires donnés sur ses habitants, et, plus encore, la nomenclature des innombrables mines de houille, de fer et de plomb, que recélait son sol, étaient bien faits pour tenter les esprits jeunes et aventureux.

Le jeune de Pierrevail se défit des diamants qu'il possédait, prit, pour sa sœur et pour lui, le passage à bord d'un navire en partance, et fit partie de l'expédition commandée par Samuel Champlain, qui jeta les fondements de la ville de Québec. Malheureusement pour les explorateurs, la France se trouvait en hostilité avec les Anglais, qui convoitaient le Canada depuis longtemps. La guerre qui éclata en 1754, peu de temps après l'expédition de Champlain, entre la France et l'Angleterre, ne permit pas au jeune de Pierrevail

de réaliser autre chose qu'une modeste fortune. Il avait épousé depuis peu la fille d'un colon anglais tué dans une insurrection; sa femme ne lui apporta pour dot que son amour, sa beauté et son heureux naturel. Depuis trois ans, depuis que les Indiens, soumis, en apparence du moins, fraternisaient avec les vainqueurs et leur tendaient les mains, Georges vivait dans la demeure construite, embellie par lui pour sa femme bien-aimée; parfaitement heureux, si le souvenir de la Patrie

son regard profond, son front large encadré de cheveux châtain, son sourire un peu sérieux annonçaient une organisation résolue, presque virile, chez laquelle se trouvaient cependant, au plus haut degré, la grâce et la délicatesse féminines.

« Que ce soleil est doux, disait Helen, que cette contrée est splendide! Ah! ce pays ne peut être moins beau que votre France, ami! »

Il soupira sans répondre.



M. de Pierreval se pencha sur l'épaule de sa femme et l'embrassa.

absente n'eût souvent, bien souvent, passé en son cœur et en celui de Renée!

Le soleil de ce jour, dont les rayons devaient être rouges, avait dit le chef, se levait joyeux; cette journée, où la terre devait boire le sang d'Europe comme elle boit la rosée, s'annonçait radieuse. La nature inconsciente souriait de son plus beau sourire; l'air n'avait jamais été plus pur, la brise plus tiède, le ciel plus éclatant. Assis sur la terrasse, Georges et les deux jeunes femmes admiraient, cédant, sans le savoir, au charme alanguissant qui se dégage de ce pays, qu'on n'oublie pas après y avoir vécu.

Helen avait posé la tête sur l'épaule de son mari. Elle était charmante avec ses yeux bruns et attendris, sa chevelure noire, ses lèvres purpurines, ses joues rosées. Il suffisait de la voir pour deviner en elle, une nature aimante et dévouée, pouvant mourir de la perte ou de l'abandon d'être chéris, mais chez laquelle l'énergie devait faire défaut. Tout autre paraissait la sœur de Georges :

Renée avait tressailli. Ses paupières, qu'elle abaissa, tressaillirent légèrement.

« Mais ce n'est pas la France! dit-elle de sa voix qui mettait comme une caresse sur le mot « France! »

— Oh! chère, ne prenez pas votre air sérieux, s'écria vivement Helen; je n'ai pas voulu médire de votre cher pays, que vous regrettez tant, où je voudrais tant aller vivre avec vous! Mais je ne puis me trouver malheureuse ici, où j'ai avec moi ce que j'aime, tout ce que j'aime! »

Son bon et tendre regard avait glissé de son mari jusqu'à son enfant qui, à quelques pas d'elle, jouait avec son magnifique Loti.

M. de Pierreval se pencha sur sa femme et l'embrassa :

« Chère, chère Helen! moi aussi je suis heureux près de toi! »

Elle secoua sa jolie tête :

« Non! pas tout à fait heureux! un peu de ton cœur est resté là-bas! Oh! cela ne me fâche pas, mon Georges!

— Cela ne peut que vous prouver une fois de plus ce qui n'a nullement besoin de vous être prouvé, la noblesse des sentiments de mon frère, dit Renée en souriant.

— Vous avez toujours raison reprit Helen. Mais puisque nous ne pouvons songer à vivre en France, tant que durera cette terrible guerre, je voudrais, oh! je voudrais, ma grande sœur, vous voir rencontrer en ce pays quelqu'un digne de vous, quelqu'un que vous aimeriez, comme je l'aime, lui! Peut-être alors regretteriez-vous moins votre patrie!

— Non, dit Renée, non! nous serions deux à regretter, voilà tout! Mais, ajouta-t-elle très doucement, je ne m'oppose pas à ce que votre cher souhait se réalise! l'exemple que vous et Georges me donnez ramènerait au mariage les plus endurcis, je ne suis certes pas de ceux-là! Ce n'est pas de ma faute, chère sœur, si l'oiseau bleu n'a pas encore volé jusqu'à moi!

— Et cependant, chère Renée, il ne manque pas ici de jeunes gens qui soient fiers et heureux de vous donner leur nom....

— Je vous l'ai dit, l'oiseau bleu n'a pas encore volé jusqu'à moi! » fit-elle en posant la main sur son cœur.

Helen avait souri, mais son sourire cachait une légère teinte de mélancolie.

Un cri de douleur interrompit la conversation.

« C'est Robert, s'écria Helen qui pâlit, qu'y a-t-il? »

L'enfant accourait en pleurant; il tenait levée une de ses petites mains légèrement ensanglantée.

« Oh! le méchant! le méchant! » criait-il.

— Il est blessé », balbutia la jeune femme prête à se trouver mal.

Déjà Renée avait pris le petit garçon sur ses genoux.

« Mais ce n'est rien, Helen, presque rien! Georges! déchirez vite votre mouchoir, trempez-le dans l'eau du bassin, que j'entoure le doigt.

— Le sang s'arrête,.... vous voyez que ce n'est pas grave, petite sœur!

— Mais qu'as-tu donc fait, mon chéri, mon Robert? disait la jeune mère à genoux devant son fils, et le couvrant de baisers encore inquiets.

— C'est le méchant, méchant oiseau, maman!

— D'abord Robert ne doit pas pleurer ainsi, fit Mlle de Pierreval en essuyant les yeux de l'enfant; car Robert est un homme, et les hommes ne pleurent pas pour une petite blessure. »

L'enfant leva son œil intelligent sur la jeune femme, et réfléchit un instant :

« Cela ne me fait plus mal, dit-il résolument.

— A la bonne heure!... et maintenant, demanda Georges, raconte-nous ce que tu as fait au Loti.

— Oh! rien, père, je t'assure! seulement....

— Seulement quoi? mon petit Robert.

— Seulement.... mon ami l'Agouasko m'avait dit qu'il ne fallait jamais craindre ceux qui pouvaient nous faire du mal....

— Ah! voyez-vous cette morale sauvage! et alors....

— Alors, moi, j'ai retiré au Loti la racine qu'il croquait, et j'ai mis mon doigt à la place, dans son gros bec; alors....

— Alors, l'oiseau t'a mordu, s'écria Georges en riant. Peste! tu profites trop bien des leçons un peu primitives que donne ce brave Tecumseh. Savez-vous qu'entre ce sauvage précepteur et vous, ma chère Helen, il y a une différence totale? Lui ne croit à aucun danger, et vous, chère petite femme, en voyez partout!

— Moquez-vous bien de moi, c'est cela! traitez-moi de peureuse, parce que je tremble lorsque je vois le chef prendre notre enfant dans ses bras et le caresser, comme il le fait si souvent! Ce Tecumseh a commis d'atroces barbaries envers des prisonniers anglais, Georges!

— Ma chère amie, ne vous alarmez pas, dit vivement le jeune homme. Ces mœurs barbares dont vous parlez, ne tendent-elles pas chaque jour à disparaître? les atrocités que Tecumseh a commises, autrefois, lui feraient horreur aujourd'hui, croyez-le! Le chef n'a d'ailleurs rien à espérer, rien à craindre de nous; son amitié ne doit donc pas être suspectée. Quant aux principes de bravoure dont l'application a si mal réussi à Robert dans sa récente affaire avec le Loti, je vous les abandonne, Helen, quoiqu'elles ne soient pas sans une certaine grandeur. Et puis, ma chérie, ajouta plus gravement M. de Pierreval, s'il arrivait, ce que je ne prévois ni ne redoute, je me hâte de le dire, que quelque révolte éclatât parmi les Indiens restés insoumis, la protection du chef serait chose précieuse, et....

— Georges! tu me fais trembler! Comment, il se pourrait que ces choses!...

— Non, chère effrayée, non! je suis prudent, plus prudent qu'il ne faudrait, voilà tout, n'est-ce pas, Renée?

— Oh! ne demandez pas à votre sœur, ami; elle n'a jamais peur, elle!

Renée mit un baiser sur le front charmant de Mme de Pierreval, et ne répondit rien.

« Mère, mère, ne veux-tu pas voir les jolies antilopes que Ah-Mid-Way vient d'apporter! » s'écria Robert qui, avec la mobilité ordinaire aux enfants, avait déjà oublié son chagrin de tout à l'heure et accourait en gambadant. Oh! si tu savais quels beaux animaux! j'en ai embrassé un et il ne m'a pas mordu, lui, ajouta-t-il avec un regard de reproche vers le Loti qui se balançait sur son perchoir.

— Allons! venez admirer ces merveilles, ma chère! fit Georges en entourant de son bras la taille de sa femme. Vous restez ici, sœur? »

Renée avait dit oui d'un signe de tête. Elle regardait les deux jeunes gens quitter la terrasse pour se rendre dans la salle basse, précédés de l'enfant joyeux; son regard était à la fois attendri et inquiet.

« Comme ils s'aiment, murmura-t-elle, et comme ils sont heureux! Pauvre Helen! qui me croit à l'abri de toute crainte! Ah! si elle savait, la chère enfant, combien, depuis quelques jours, j'ai le cœur plein de noirs pressentiments! Que puis-je craindre? je ne sais! Mais pour moi ce soleil a des reflets rouges de sang, cet air respire le poison, ces fleurs semblent me menacer....

Elle prit à deux mains son front mouillé d'angoisse :

« Mais je suis donc folle! se dit-elle en essayant

de secouer le malaise moral qui l'envahissait. Rien ne nous menace d'ailleurs; Georges le disait; quoi qu'il arrive, l'amitié de l'Agouako nous protégera! l'amitié du chef, il faut la conserver à tout prix! »

Un frisson la secoua, et ses lèvres pâlies répétèrent comme un souffle :

« A tout prix! »

Enveloppée dans une mantille de dentelle, la tête abritée sous un large parasol, Renée descendit doucement les degrés de la terrasse, conduisant au petit bois voisin de l'habitation; c'était là, sous une sorte de dôme formé par les entrelacements des pins, des hêtres et des chênes, où murmurait doucement une des innombrables sources qui abondent dans la contrée, c'était là que Renée venait chaque jour, souvent pour lire, plus souvent encore pour rêver. Dans les pensées de la jeune fille, passaient des figures aimées, celle de Georges, de Renée, de l'enfant venu d'eux; puis aussi, loin, bien loin, l'image de la France, de la chère patrie absente, souriait!

Assise sur un banc de gazon, Renée songeait. Au-dessus d'elle, perché sur une haute touffe d'achillées, un pinson répétait son chant doux et monotone. Peu à peu, sous l'influence de la solitude, de la chaleur, et aussi peut-être, par suite d'une disposition particulière, les paupières de Renée s'appesantirent; autour d'elle tout devint indistinct; ses mains laissèrent glisser le parasol qu'elles tenaient; une torpeur l'envahit, et dans son demi-sommeil, elle crut voir les arbustes et

les fleurs se pencher vers elle et frôler ses vêtements; le chant de l'oiseau lui-même murmurait : Renée! Renée!

Par un violent effort de volonté, Mlle de Pierreval se réveilla :

« Vous! fit-elle avec un cri, où la surprise avait certes plus de part que la peur. Vous ici, chef! »

Elle s'était levée droite, haultaine, un peu irritée et fixait ses yeux fiers sur l'Agouako, qui, à quelques pas d'elle, les mains jointes et le corps un peu ployé, la regardait avec une adoration muette :

« Que ma sœur pardonne à son frère, dit l'Indien d'une voix soumise, et que ses yeux ne percent plus de flèches le cœur de Tecumseh! Ma sœur ne peut en vouloir au soleil de jeter ses rayons, à l'oiseau de dire son chant, à l'Indien d'admirer la fleur d'Europe qui a nom Renée! »

Une rougeur, non celle de la colère, mais celle de la modestie offensée, colora le teint pâle de Mlle de Pierreval :

« Assez, chef, dit-elle froidement; mon frère devrait savoir qu'il est des paroles que je ne dois ni ne veux entendre! Assez! »

Tecumseh s'était redressé! un éclair sauvage brillait dans ses yeux :

« Si ma sœur est ainsi sévère pour son frère, que serait-elle donc pour son ennemi? » fit-il les dents serrées, la voix sifflante.

(A suivre.)

GEORGES GRAND.

SCIENCE EN FAMILLE



UI, madame, des rubis, de vrais rubis, ont été fabriqués de toutes pièces par deux savants, qui n'en sont pas, je crois, beaucoup plus fiers pour cela, et qui ne font pas le moindre mystère du procédé, d'ailleurs fort simple, qu'ils ont employé en imitation du phénomène auquel sont évidemment dues les pierres précieuses naturelles.

— Les pierres précieuses, dites-vous, monsieur? il semble que, en vous exprimant ainsi, vous ayez l'intention de généraliser.

— Telle est bien, en effet, ma pensée; car si MM. Frémy et Verneuil ont dernièrement, à l'Académie des Sciences, montré à leurs collègues un joli assortiment de cette pierre à coloration rouge connue sous le nom de rubis, tout aussi bien auraient-ils pu, sans rien changer au principe de leur opération, produire des pierres bleues dites saphirs, des pierres jaunes dites topazes, des pierres violettes dites améthystes et des pierres vertes dites émeraudes; car l'élément primordial est absolument le même pour ces gemmes diverses, auxquelles du reste les minéralogistes et les lapidaires donnent le nom générique de corindon; de telle sorte que pour eux un rubis est un corindon

rouge, un saphir un corindon bleu, une topaze un corindon jaune, etc.

Vous allez sans doute me demander quel est cet élément primordial.

Je vous répondrai que, si précieux que puissent être les produits dont elle est la base, c'est là une matière des plus communes, répandue à grande profusion presque dans tous les pays; seulement il est rare, très rare de la rencontrer pure. De là le prix élevé des corindons divers qui en sont formés presque en entier, et qui doivent à cette pureté plus ou moins absolue d'être, après le diamant, les pierres les plus dures et les moins altérables.

Cette matière a reçu des chimistes le nom d'alumine ou mieux d'oxyde d'aluminium, parce que, en son plus grand état de pureté (c'est-à-dire quand elle forme le corindon le plus transparent et le plus dur), elle a pour éléments constitutifs deux parties du métal nommé aluminium, que tout le monde connaît aujourd'hui, et trois parties d'oxygène.

L'alumine est le principe des terres grasses, pâteuses, liantes, que l'on connaît sous le nom général d'argiles et qui servent de matériaux à tous les travaux de céramique quelconques, depuis la brique la plus grossière jusqu'à la plus fine por-

celaine; c'est à l'alumine que les argiles doivent la propriété de durcir plus ou moins, selon qu'ils en renferment une quantité plus ou moins grande, quand on les soumet à l'action du feu.

Or quand on fait cuire des briques ou des poteries, c'est-à-dire quand on demande à une chaleur vive le durcissement d'une composition argileuse, ou plutôt alumineuse, l'on ne fait autre chose qu'imiter ce que, selon toute évidence, fit d'elle-même la nature quand elle produisit, non seulement les divers corindons, mais encore quelques autres composés à base d'alumine.

..

Cela se passait au temps où le premier encroûtement de notre globe, qui était alors incandescent jusqu'à sa surface, forma ce que nous appelons les roches *ignées* (ou venues du feu) qui sont les assises inférieures de tout le système géologique.

Par suite de convulsions brusques selon les uns, de soulèvements lents, de dislocations selon les autres, en beaucoup de lieux ces roches ignées ou de fusion, que normalement les couches géologiques plus récentes devraient recouvrir, sont aujourd'hui à découvert. Et c'est exclusivement sur des roches de cette nature que se trouvent les corindons, le plus souvent à l'état de petites cristallisations adhérentes ou engagées dans la masse. Des parties d'alumine pure ou presque pure se trouvant là, l'action de la terrible fournaise, en les privant de tout principe humide, les a transformées en cristaux d'une transparence et d'une dureté extrêmes. Les plus pures ont donné un cristal incolore appelé saphir blanc, qui est presque aussi estimé que le diamant. La diversité de coloration des autres corindons tiendrait, à ce que l'on avait pu croire jusqu'aujourd'hui, à la présence d'innombrables parties d'autres oxydes métalliques; mais cette particularité est maintenant sujette à discussion.

Mais si ces cristallisations magnifiques et précieuses ne se rencontrent qu'assez rarement, il est une sorte de corindon de formation analogue, mais altéré par un mélange à forte dose d'oxyde de fer, que l'on trouve abondamment dans certaines régions, en grains noirâtres, et qui est d'un très grand usage dans beaucoup d'opérations industrielles. Ce sombre et grossier corindon est connu sous le nom d'*émeri*; et comme il est, après le diamant et le corindon pur, la substance la plus dure que l'on connaisse, il va de soi qu'on l'emploie pour ronger ou polir les corps durs.

..

Si donc il est démontré, par l'analyse qu'en ont faite les chimistes, que les corindons translucides ou opaques ne sont autre chose que des parties d'alumine que le feu a cristallisées ou tout au moins durcies à l'extrême, ces mêmes chimistes ont tout naturellement pu se dire que s'ils soumettaient de l'alumine pure à l'action prolongée d'une fournaise dont l'ardeur pût approcher de celle que connaissent les roches ignées il y aurait chance pour eux de voir se former des corindons.

Ils ont donc mis de l'alumine pure (addi-

tionnée d'un peu de chromate de potasse en vue de la coloration) dans des creusets qu'ils ont placés dans des fours, où des jets de gaz ont maintenu pendant des semaines une température moyenne de 1300 degrés. Et, comme ils s'y attendaient, ils ont obtenu des corindons rouges, parmi lesquels cependant quelques-uns affectant la couleur bleue, ce qui les porte à croire que la diversité de coloration pourrait bien résulter, non des mélanges d'autres oxydes métalliques, mais simplement du plus ou moins d'oxydation de telles ou telles parties de l'alumine employée.

Quoi qu'il en soit, les creusets des deux expérimentateurs ont donné jusqu'à deux et trois kilogrammes de rubis bien authentiques qu'on a pu tailler, polir comme les rubis naturels, dont ils ont l'éclat et la dureté, et qui peuvent être utilisés soit dans la bijouterie comme pierres de parure, soit dans l'horlogerie comme porte-pivots.

À la nouvelle de ces très curieux résultats, j'ai entendu dire et répéter que si les rubis devenaient marchandise commune, la vanité féminine les tiendrait dans le plus absolu mépris. J'ai affirmé, moi, que le prix, en pareil cas, ne fait rien à l'affaire; que, chers ou bon marché, le rubis, la topaze, le saphir, etc., vont et doivent rester de charmants objets de parure, et qu'on aurait tort de les croire condamnés parce qu'ils ne coûteraient plus des prix élevés.... Voyez, Madame, ce que vous en pensez.

..

Une note, que reproduisent à l'envi tous les journaux, nous apprend que l'on peut actuellement, à Londres, acheter pour un penny de gaz d'éclairage comme on achèterait une bougie, où une petite mesure d'huile à brûler. Un inventeur aurait imaginé pour cette vente au détail, un compteur, dans lequel un mécanisme analogue à celui que renferment ces appareils que nous voyons dans les rues mis en mouvement par l'introduction d'une pièce de dix centimes, laisse passer une certaine quantité de gaz, que l'on renouvelle quand elle est épuisée.

Outre que cette note oublie de nous indiquer la disposition et la dimension du réservoir distributeur et des vases ou appareils employés pour emporter cette provision et pour en faire usage, sans crainte d'explosion, il me semble que ce progrès, si progrès il y a, est, en réalité, quelque peu retardataire.

Étant donné qu'on songe à l'emmagasinement et à la distribution portative d'un agent lumineux, c'est vers un autre principe, vers l'électricité qu'il convient de tourner aujourd'hui les efforts ingénieux. C'est d'ailleurs ce qui se fait chez nous avec des résultats fort remarquables, et d'ores et déjà absolument usuels, grâce au perfectionnement des appareils dits *accumulateurs*, dont l'invention a marqué pour ainsi dire une ère nouvelle dans l'histoire des applications de l'électricité.

Depuis longtemps, depuis bien longtemps même, l'on faisait usage des piles voltaïques, en reconnaissant une parfaite identité entre le fluide ainsi obtenu, et celui qui, dans la machine électrique, résulte du frottement de la roue de verre sur les

coussin
nait, c
machi
de l'
moins
teilles
ne fût
nant d
tionna
tout le
de l'en
servé,
qu'on
anoma
pourra
ce trou
des ét
vés, q
n'avai

pratiq
second
cipe le
action
avec
serve,
consti

La
le poi
dits d
de ver
plom
l'autr
de cac
Ces
lume
surfac
dans
L'app
choue
comm
trodes
Tou
élème

coussins de peau; et pendant que l'on emmagasinait, que l'on *accumulait* le fluide produit par la machine électrique, soit sur les tubes métalliques de l'appareil même, soit dans un nombre plus ou moins grand d'appareils accessoires appelés bouteilles de Leyde, l'on s'étonnait que rien de pareil ne fût ou ne semblât faisable pour le fluide émanant des éléments voltaïques. Quand une pile fonctionnait, faible ou forte, il fallait *hic et nunc* tirer tout le parti possible du courant produit, car rien de l'énergie obtenue ne pouvait être réservé, conservé, pour en avoir plus tard les effets. Et, sans qu'on se rendit bien compte des causes de cette anomalie, on sentait qu'il y avait là ce que je pourrais appeler un *trou théorique*. Mais, en réalité, ce trou n'existait pas; on le vit bien, quand après des études très persévérantes sur les courants dérivés, qui étaient connus de longue date, mais qui n'avaient jamais été envisagés à ce point de vue

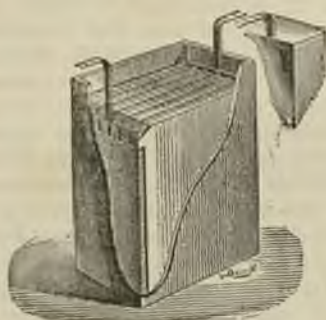
toutefois, qu'au lieu d'être formées de deux corps de natures différentes, les deux électrodes sont composées du même métal; circonstance à laquelle est dû le caractère pour ainsi dire passif de la pile secondaire.

On a depuis modifié la forme et les dispositions des piles secondaires, mais le principe en reste toujours le même.

Si donc, étant donné l'établissement d'une pile secondaire (ou accumulateur), on relie les fils qui la terminent aux fils d'un générateur de fluide voltaïque quelconque, par exemple à quelques simples éléments de Bunsen ou bien à une puissante machine Gramme, on emmagasinera, très lentement dans le premier cas, très rapidement dans le second, toute la somme de fluide utilisable que peuvent recevoir et conserver les grandes surfaces de la double spirale métallique.

Une fois ainsi chargé et séparé du générateur

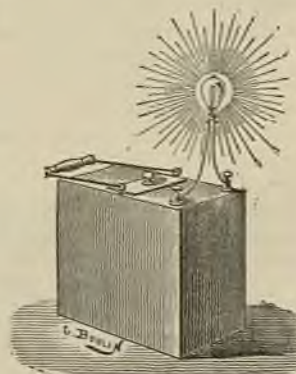
APPAREILS CONSTANT ROUSSEAU (système Pollak).



Accumulateur simple.



Lampe de minceur.



Accumulateur multiple.

pratique, G. Planté imagina ce qu'il appela la *pile secondaire*, à savoir un appareil affectant en principe les dispositions d'un couple voltaïque, sans action par lui-même, mais qui, mis en relation avec une pile ordinaire, reçoit, accumule et conserve, sur les grandes surfaces métalliques qui le constituent, le fluide émanant des couples actifs.

La pile secondaire de Planté, qui est devenue le point de départ normal de tous les appareils dits depuis *accumulateurs*, est formée d'un vase de verre, dans lequel sont placées deux lames de plomb enroulées en spirale, l'une parallèlement à l'autre, et maintenues à distance par deux cordes de caoutchouc enroulées en même temps.

Ces deux lames, qui du reste, sous le petit volume du récipient cylindrique, développent des surfaces relativement considérables, baignent dans une solution d'acide sulfurique au dixième. L'appareil est fermé par un couvercle de caoutchouc durci, sur lequel sont placées deux attaches communiquant aux deux lames de plomb, ou électrodes.

Tout est donc bien là disposé comme dans un élément voltaïque ordinaire, avec cette variante

de fluide, le couple secondaire peut conserver, avec une très légère déperdition, sa charge pendant plusieurs jours. Il devient, par conséquent, un réservoir d'électricité portatif et permanent, de telle sorte que, lors de l'invention de la pile secondaire, on put regarder comme prochain le jour où il serait loisible d'avoir et de livrer de l'électricité en bouteille. Ce jour est venu dans une certaine mesure.

Pour donner à la charge d'un accumulateur une application quelconque, il suffit de faire correspondre les fils conducteurs dont il est garni avec l'appareil que l'on veut mettre en action. Le circuit s'établit, et l'on obtient un courant par dérivation, qui peut être d'une durée proportionnelle à la somme de fluide emmagasiné et à la force active qu'on lui demande.

Bien que susceptible d'être utilisés dans tous les cas où peut agir le fluide électrique, c'est plus particulièrement aujourd'hui pour l'éclairage domestique et industriel que les accumulateurs sont mis en usage, et parmi les appareils de cet ordre qui me semblent les plus ingénieux et les plus pratiques, j'ai plaisir à signaler ceux que je voyais dernièrement fonctionner chez M. Constant Rousseau.

Ces appareils, du système Pollak (genre Planté,

comme a soin de l'indiquer l'inventeur, d'ailleurs honoré d'une médaille d'argent à l'Exposition universelle de 1889) sont surtout des producteurs de lumière.

..

J'ai d'abord vu là une lampe de mineur, ne pesant pas plus de 1800 grammes, dans le corps de laquelle sont logés deux accumulateurs pouvant emmagasiner, malgré le peu de volume qu'ils occupent, une provision d'électricité capable de donner douze heures d'une lumière équivalant aux 8 dixièmes d'une bougie. Le corps de la lampe est en ébonite ou caoutchouc durci. La lampe se charge sans être démontée, au moyen d'une fourche venant du générateur du fluide, qu'on introduit dans deux petits canaux pratiqués au couvercle.

Dans les exploitations de mines, où l'on a des moteurs pouvant actionner des générateurs d'électricité dynamique, les lampes se chargent rapidement par séries, pour être livrées en pleine tension aux ouvriers arrivant aux chantiers.

La lumière est produite par incandescence dans le vide, à l'intérieur du petit globe ordinaire, protégé par un cylindre de cristal, dont la rupture aurait pour conséquence immédiate d'interrompre le courant et partant de parer à tout accident. La lampe Constant Rousseau est donc, en tant que durée d'action, intensité relative de lumière et sécurité parfaite, la lampe de mineur par excellence.

A côté de cet appareil tout spécial, et d'ailleurs en usage dans beaucoup de centres miniers, M. Constant Rousseau fabrique en grand nombre des accumulateurs simples ou multiples qui, n'occupant pas beaucoup plus de place que ces lampes toutes portatives, constituent des réservoirs électriques, d'un débit vraiment extraordinaire et qui sont d'autant plus usuels qu'ils peuvent être tout tranquillement, tout facilement chargés et mis en tension très élevée par les piles les plus communes. Etant donné qu'on veut avoir un ou plusieurs beaux foyers lumineux pour le temps d'une longue soirée, il suffit d'avoir préalablement demandé à une pile quelconque d'envoyer peu à peu, à loisir, le fluide qu'elle engendre dans une petite cassette, que l'on peut ensuite porter n'importe où.

De la cassette sortent deux fils qu'on fait correspondre à une ou à plusieurs lampes placées où l'on veut. Et du petit réservoir s'écoule pendant de longues heures le fluide alimentant la lampe, ou les lampes, qui répandent la magnifique clarté que chacun connaît.

C'est donc à la fois élémentairement simple, d'une commodité grande, et, paraît-il, aussi — ce qui n'est pas indifférent — les résultats sont obtenus dans des conditions très économiques.

Bien que de grands efforts aient été faits pour la solution du problème de l'éclairage domestique par l'électricité, le progrès général ne m'avait pas encore montré des appareils aussi pratiques que ceux de M. Constant Rousseau, c'est pourquoi je devais les signaler.

..

D'ailleurs, pour avoir su tirer le meilleur parti possible de la pile secondaire donnant des appareils portatifs, le même constructeur a tenu à honneur de ne pas dédaigner le secours que peut offrir la pile primaire, pour des installations d'éclairage domestique fixes. Et, en combinant le travail lent mais continu d'une pile qui peut être facilement installée dans le coin d'une pièce utilisée, dans un placard, sans liquide corrosif, sans émanations fétides ou malsaines, avec des accumulateurs qui se chargent automatiquement (le tout ne dépendant guère que 10 à 12 centimes par heure de lumière), une maison de campagne, un appartement de ville, peuvent être munis de tout un système de foyers électriques dont le fonctionnement est d'une régularité parfaite. En tournant des boutons de contact placés dans les diverses salles du logis, l'on voit aussitôt resplendir les petits globes si propres, jetant leurs lueurs solaires; et l'on ne se douterait guère que tout cet éclat part d'un petit coffre relégué en quelque coin obscur et dans lequel quelques plaques métalliques, se décomposant au contact d'une innocente solution de sulfate de cuivre, approvisionnent de façon permanente les réservoirs d'illumination.

Enfin, dois-je conclure?... Le règne de l'huile et du gaz me semble singulièrement menacé. Qui vivra verra.

LOUIS BALTHAZARD.

SANS LUI

(Suite.)



Le consul était devenu sédentaire; depuis son voyage en France, à peine s'il avait fait deux ou trois courtes excursions en Anatolie. Après un jour d'absence, il lui tardait de revoir sa fille comme s'il l'avait quittée depuis plusieurs semaines. Il lui semblait aussi qu'il était seul capable de bien garder son

trésor; Mme Le Bret était si indolente et l'institutrice si placide!

De loin la vivacité d'Irène lui paraissait redoutable; si elle allait se jeter étourdiment dans un danger? il était assailli d'inquiétudes qui sont ordinairement plutôt le partage des mères. Son imagination lui créait de tels fantômes, que sans avoir vu la moitié des choses pour lesquelles il avait

entrepris son excursion, il repartait en hâte, et surprenait tout le monde par son retour inattendu. Irène jetait un cri de joie, et se jetant dans ses bras :

« Je m'ennuyais déjà de ne pas vous voir. Oh ! que vous êtes bon de revenir ! » Le père et la fille ne pouvaient vivre l'un sans l'autre.

Après deux ou trois expériences de ce genre, le consul avait renoncé à tout voyage.

« Plus tard, disait-il à sa fille, je t'emmènerai avec moi.

— Et nous ferons le tour du monde », criait Irène en battant des mains.

Elle n'avait plus besoin du secours d'un âne pour faire l'ascension du mont Pagus. Ce temps était loin ; elle avait atteint sa quinzième année, sa taille était celle d'une femme, et maintenant, aux réceptions des différents consulats, on réclamait sa présence.

« Elle est bien jeune encore », disait Mme Le Bret. Irène, en effet, était très enfant, et c'est sans l'ombre de regret qu'elle voyait partir sa mère en toilette de bal, et que le lendemain elle lui entendait décrire la fête où elle avait eu comme toujours un succès de beauté. En l'écoutant, Irène ne se sentait piquée d'aucun aiguillon de curiosité et de vanité ; ces sentiments bien féminins dormaient encore en elle. Elle était autrement intéressée lorsque son père lui racontait un voyage, autrement émue et charmée lorsqu'elle traduisait une poésie de Longfellow.

Cette année-là, M. Le Bret reçut de France une nouvelle qui l'attrista beaucoup ; Mme de la Salle perdit son mari, et d'une façon brusque et cruelle : d'un accident de chasse. M. Le Bret partagea vivement le chagrin de sa sœur, et leur correspondance s'en ressentit ; elle devint plus tendre, plus intime, puis se ralentit du côté de Mme de la Salle, en même temps que ses lettres révélaient des tendances misanthropiques qui inquiétèrent son frère. Il les attribua au deuil qui l'avait frappée sans préparation, et espéra que le temps ferait son œuvre d'apaisement. Mme de la Salle, qui avait tant aimé Paris, comptait ne plus sortir de Marcheloup.

Cette même année fut marquée pour le consul par un autre événement, mais agréable celui-là ; son ami le consul d'Alexandrie, cédant enfin à ses invitations réitérées, vint passer quelques semaines à Smyrne, avec son fils, qui avait cinq ou six ans de plus qu'Irène. Alexandre se préparait à entrer dans les consulats.

M. du Courtil avait blâmé, lui aussi, le mariage de M. Le Bret. En voyant la belle Grecque, il comprit la folie de son ami, ou du moins y trouva des circonstances atténuantes. Mais il n'était pas depuis deux jours à Smyrne, qu'il le plaignait intérieurement d'avoir épousé cette superbe statue.

Quant à Irène, sa filleule, il en raffola tout de suite ; elle prenait à la fois par les yeux et par le cœur, et nulle déception ne suivait cette impression première. Elle ne ressemblait pas à sa mère ; elle n'avait ni régularité dans les traits, ni majesté dans la taille. Elle était belle aussi, mais d'une tout autre façon ; belle de vivacité, de grâce, de fraîcheur, mille fois plus charmante enfin ! Il y

avait dans sa personne comme un naïf bonheur de vivre ; on voyait que la vie lui souriait ; la vie, en effet, lui promettait beaucoup.

IV

Avec la première robe longue d'Irène, Mlle Toussaint disparut. Cette disparition causa un véritable allègement à la jeune fille. Son institutrice s'identifiait pour elle avec une grammaire, et la grammaire depuis la première jusqu'à la dernière page lui avait toujours paru d'une insupportable sécheresse. Elle n'en avait pas compris les harmonies.

Cependant, lorsque Mlle Toussaint monta dans le bateau qui allait la ramener en France, Irène, en se jetant à son cou, pleura abondamment. A cette heure, elle eut une vision nette du consciencieux dévouement de son institutrice à son égard, et elle la remercia avec tout son cœur et avec toutes ses larmes. Ce n'était pas trop.

Mlle Toussaint avait réussi à faire entrer dans la tête d'Irène, toutes les connaissances qui logeaient dans la sienne ; et la tâche n'avait pas toujours été commode, non que l'élève ne fût pas intelligente et très intelligente, mais elle avait un esprit vagabond, une imagination qui donnait de grands coups d'aile, une jeunesse qui chantait à voix si haute, que parfois elle l'empêchait d'entendre la voix calme et monotone de l'institutrice. Bref, grâce à Mlle Toussaint, Irène Le Bret était une jeune fille d'une éducation accomplie.

Cet hommage rendu à son institutrice, et celle-ci partie, il parut à Irène qu'elle n'avait plus rien à désirer. Maintenant elle pourrait peindre et jouer du piano à son loisir, et aucune heure de la journée ne sonnerait l'heure d'une leçon. Elle choisirait aussi elle-même des morceaux qu'elle jouerait et les fleurs que reproduirait son pinceau ; cette liberté d'action la grisait. Qu'aurait dit Mlle Toussaint de la voir dévorer un livre en quelques heures, et de la hardiesse des tons qu'elle employa pour peindre un bouquet aux fleurs largement groupées ? Qu'aurait-elle dit encore de la manière emportée, nerveuse, dont elle frappait les touches du piano, et de la façon dont elle lançait sa voix claire, comme si elle avait voulu en percer les cieux ? Mlle Toussaint aurait été navrée et aurait cru que tous ses soins avaient été perdus.

Cette joie de vivre faisait sourire le père, et il n'avait pas l'air de songer à la réprimer.

Un matin, M. Le Bret, qui avait été très absorbé par des affaires survenues au consulat, entra chez sa fille.

« Irène, veux-tu sortir avec moi ?

— Oh ! oui, père ! »

Elle mit rapidement un chapeau et le suivit. Elle en avait long à lui conter sur l'emploi charmant de ses journées depuis le départ de Mlle Toussaint. Elle se suspendait à son bras, le forçant à courber un peu sa haute taille vers elle. Qu'il avait l'air heureux ainsi, ce père !

Ils avaient laissé Smyrne derrière eux, et dominaient la baie d'azur que sillonnaient des caïques aux voiles blanches. Ça et là, s'élevaient des maisons de plaisance, ombragées de sycomores et de

larges platanes. Tout à coup le consul poussa une petite porte un peu délabrée :

« Entre », dit-il à Irène qui s'arrêtait derrière lui, très surprise. Elle entra, et vit devant elle un jardin abandonné, plein d'une mystérieuse poésie. Tout y avait poussé sous les seules lois de la nature; les cyprès, les myrtes touffus, étendant leurs bras, avaient fermé l'entrée des bosquets, les allées se perdaient sous l'herbe, les plantes entrelacées mêlaient leurs fleurs et leur feuillage. Autour des roses, des jasmins et des cyclamens, bourdonnaient d'avidés abeilles, et dans les ténébreux bosquets de cyprès roucoulaient des colombes. Des papillons, brillants comme des fleurs, charroyaient au soleil. Dans le miroir azuré d'un petit bassin, des roses couleur de pourpre et de safran s'effeuillaient après s'y être réfléchies pendant quelques heures.

Au milieu du jardin s'élevait un kiosque au toit retroussé, au treillage autrefois doré et rompu par place; une mousse épaisse veloutait ses marches de pierre. La vue de là s'étendait sur le golfe, rien que sur le golfe, car de tout autre côté elle était fermée par des ombrages. On n'apercevait aucune maison de Smyrne, et l'on pouvait s'en croire bien loin.

« Reposons-nous, dit le consul en désignant à sa fille les marches moussues du kiosque.

— Mais, répondit Irène en promenant son regard autour d'elle, avons-nous bien le droit de rester ici?

— Je te le donne, répliqua-t-il gaiement. Assieds-toi et chasse tout scrupule. »

Elle s'assit et lui à côté d'elle.

« Comment trouves-tu ce jardin? reprit-il.

— Délicieux! s'écria-t-elle avec élan.

— Je le pensais, dit-il avec un sourire, oui, j'étais sûr qu'il te plairait autant qu'à moi. Tant mieux, nous y reviendrons souvent, toutes les fois que les murs de Smyrne nous pèseront.

— Vous avez acheté ce jardin?

— Y songes-tu, des passants comme nous! Je l'ai seulement loué. Es-tu contente? »

Elle battit des mains. A ce bruit un silence profond se fit dans les bosquets.

« Si je suis contente, si je suis contente! Pouvez-vous me le demander? Un jardin hors de Smyrne, plein d'oiseaux, de roses, de papillons, avec le golfe à ses pieds, c'est plus que je n'aurais osé désirer. Oh! cher père, que vous êtes bon! Si nous pouvions ne pas retourner au consulat, si nous pouvions passer notre vie ici, comme nous serions heureux... avec maman, bien entendu, s'empressa-t-elle d'ajouter.

— Tu serais bien vite lasse de ce charmant jardin si tu t'y sentais enfermée. »

Ses yeux incrédules disaient non.

Elle se leva, parcourut les allées, regarda son image dans le bassin couronné de roses, entrouvrit les branches des bosquets où les colombes effarouchées se blottissaient toutes tremblantes, et de loin elle cria à son père dont le regard la suivait tendrement :

« C'est un paradis, un vrai paradis!

Puis la main sur une branche de roses : « Les fleurs sont-elles à nous? »

— Certainement. Cueille, cueille donc! »

Elle allait de fleur en fleur comme une abeille.

Elle revint avec une brassée de roses, et aussi fraîche que son bouquet. Elle s'assit de nouveau près de son père, et alors silencieusement promena ses yeux charmés sur le golfe. On n'entendait que le bruit des avirons d'un caïque battant les flots. Rassurées par le silence, les colombes firent entendre de nouveau leurs roucoulements monotones, et une grande heure s'écoula ainsi.

Enfin le consul se leva.

« Nous partons, mon enfant », dit-il.

Elle eut un cri de regret.

« Déjà!

— La matinée est avancée. Nous avons juste le temps de rentrer pour l'heure du déjeuner. Ta mère serait inquiète.

— Nous étions si bien!

— Tu passeras ici bien d'autres matinées semblables; nous y reviendrons longtemps, car je ne pense pas quitter Smyrne avant l'heure de ma retraite.

— Tant mieux, père! J'aime tant ce pays; ce beau pays de soleil!

— Je ne t'ai pas dit le nom de ce jardin, reprit-il en fermant la porte, il s'appelle le *jardin d'Ali*. Qui était Ali? je l'ignore. Sans doute, il a fumé beaucoup de narghilés sous le kiosque sans que l'ombre d'une pensée creusât sa tête. Nous, ma petite Irène, nous y penserons et nous y causerons, n'est-ce pas?

— Oh! oui, père! »

V

Quelques jours après, lorsqu'ils revinrent au jardin d'Ali où Irène était bien impatiente de retourner, ils y trouvèrent des changements.

« Mon Dieu, père, on a bouleversé notre paradis! s'écria Irène. Voyez donc, on a ratissé les allées, élagué les rosiers. Comme tout est propre... beaucoup trop propre! plus de feuilles de rose sur le bassin, plus de mousse sur les marches du kiosque! Tiens, on a réparé le treillage, posé des stores, apporté un divan, une table... voici un livre, voici des tasses pour prendre le café; on pourra passer toute la journée ici. »

Elle se rassérénait.

Le consul avait fait jouer un des stores en fine sparterie aux dessins rouges et bleus.

« Et cela l'a-t-on changé? dit-il en étendant la main vers le golfe qui s'encadrait dans l'ouverture. Ces stores étaient nécessaires pour nous mettre à l'abri : nous les ouvrirons ou nous les fermerons suivant que l'ombre enveloppera un côté ou l'autre du kiosque. Quant aux mauvaises herbes, il fallait bien les enlever, sous peine de les voir étouffer toutes les fleurs;... les jardins sont comme certains esprits, très bien doués, mais où il faut aussi pratiquer des élagages, sans cela des qualités, fort agréables sans doute et qui ne coûtent rien à cultiver, en feraient négliger d'autres plus nécessaires et plus difficiles à acquérir.

« J'aime comme toi le libre jet des rameaux, mais pourtant il ne faut pas que notre paradis devienne un hallier impraticable. Rassure-toi, au-

cune main profane n'a tondu les myrtes, abattu la sombre pyramide d'un cyprès ou touché au nid d'une colombe. »

Ce jour-là Irène prit un plaisir d'enfant à faire elle-même le café sur un petit réchaud, et à le servir à son père dans une tasse de porcelaine contenue dans une seconde tasse en filigrane d'argent.

« Je voudrais que maman connût notre jardin, dit-elle. Elle m'a bien promis d'y venir, mais quand?... il ne lui faut ni soleil ni poussière, et si je ne la tourmente pas, jamais elle ne trouvera le temps convenable. Et pourtant ce serait si bon d'être ici tous les trois, n'est-ce pas, père? »

— Oui », dit-il avec un soupir qu'il ne put réprimer.

Mme Le Bret consentit enfin un jour, sur les vives instances d'Irène, à se rendre au jardin d'Ali, mais elle ne comprit rien à l'enthousiasme du père et de la fille.

Qu'y avait-il là de si rare, de si remarquable? des cyprès, des myrtes, des roses; partout il y en avait autant. Ce qui la frappa dans le kiosque, ce fut l'absence de coussins moelleux; aussitôt qu'elle y était entrée, Irène avait relevé le store, et s'était retournée ensuite vivement vers sa mère pour jouir de sa surprise admirative à la vue du golfe, mais elle ne lut rien dans ses yeux. Le consul connaissait la déception qui assombrit, un instant, le radieux visage de sa fille. Elle s'en remit bientôt, gentiment affairée à préparer du café à sa mère qui, heureusement, le trouva exquis.

De cette visite, Mme Le Bret ne conserva qu'une impression de fatigue, et elle ne la renouvela point.

Mais pour le père et pour la fille, que d'heures passèrent, courtes et bénies, dans ce jardin écarté où n'arrivait aucun bruit de la ville! Irène, sans le savoir d'abord, y reçut ses meilleures leçons; c'étaient entre eux de ces bons entretiens qui ont de l'influence sur la vie entière, car elle est grande la force des enseignements tombés de la bouche d'un père ou d'une mère dans les familières cause-

ries de chaque jour. Délicatement M. Le Bret guidait sa fille dans ses lectures, formait son goût et par-dessus tout son cœur; Mlle Toussaint lui avait laissé le plus beau champ à cultiver, et qui aurait pu, à cette culture, mettre plus de soin et de tendresse que lui?

Dieu, toujours nommé, appelé par le père, mêlait à ses entretiens sa grande image qui devait en fixer les enseignements.

Quelquefois, entraînés par le charme ou l'intérêt de leurs causeries, ils ne s'apercevaient pas que les rives du golfe assombri s'effaçaient. La nuit tombait sur le jardin. Les colombes se taisaient alors, et le bulbul, caché dans les myrtes, commençait à chanter. Tout à coup, une voix qui volait à travers le silence, se faisait entendre : c'était un muezzin qui laissait tomber sur Smyrne une invocation à la prière. Et c'était saisissant, dans la nuit, cette voix venue de haut.

Aux entretiens du père et de la fille un nouveau sujet qui les passionnait tous les deux, était venu s'ajouter : le consul avait commencé à écrire un livre, et à peine en avait-il achevé un chapitre, qu'il le soumettait à Irène; et quand elle disait : « C'est très bien, père », son chapitre semblait doublement bon à l'auteur. Elle faisait aussi ses critiques, et rarement le mot, le passage qui lui avaient déplu n'étaient pas changés.

Ces lectures avaient lieu dans le jardin d'Ali, aux heures de vraie liberté où, loin de la ville, on se sentait comme entre ciel et terre.

Dans cet ouvrage, qui n'était pas une œuvre d'imagination, M. Le Bret racontait ses excursions dans les villes les plus célèbres et les plus curieuses de l'Asie Mineure, que pour la plupart, il avait visitées avec sa fille.

Le manuscrit terminé, Irène devait le recopier de son écriture la plus nette. Ainsi, de toutes façons, elle aurait un peu collaboré à l'œuvre de son père. Elle en était fière et lui heureux.

(A suivre.)

LOUISE MUSSAT.

LE SECRET DE L'ÉCRIVAIN PUBLIC

I



ANGASAKI, capitale de l'île Kiou-Siou, possède des rues bien larges et bien claires, car les maisons y sont basses, badigeonnées à la chaux, et recouvertes de tuiles blanches et noires.

Non loin de la grande bonzerie, sur la place, on voit des parasols multicolores alignés, et sous ces parasols, des marchands ambulants. Le Christ qui a chassé les vendeurs du temple n'a pu les empêcher de s'installer aux alentours.

Que ce soit sur la place d'une église, d'une mos-

quée ou d'une bonzerie — en France, en Turquie et au Japon — les parapluies se retrouvent grands ouverts. Ici en toile verte; là en andrinople; plus loin, en papier colorié. Le décor peut changer ainsi que les comestibles, mais la ténacité du marchand reste immuable aux côtés du temple; véritable « juif demeurant » de la sainte écriture.

Non loin de la bonzerie de Bouddha, il y avait donc de modestes commerçants installés, et parmi eux un vieil écrivain public avec ses pinceaux.

Dans un pays aussi lettré que le Japon, où tous les habitants sortent avec un encrier passé dans leur ceinture, le métier est peu lucratif. Et lorsque l'instruction sera obligatoire, ce qui ne peut

tarder, l'écrivain public deviendra un banal copiste, comme dans les pays civilisés.

En attendant, l'écrivain public a pour clients les illettrés, les timides; son pinceau doit, comme son style, se transformer au gré des confidences, tout comprendre et tout oublier!

Une famille s'approcha du lettré. Des gens d'humble condition: fillette de huit ans, marmot couché sur le dos de la mère, et garçonnet d'une dizaine d'années qui se tenait à l'écart. La femme s'avança, de cet air craintif qui est l'apanage du malheur. Elle était jeune, jolie; et le luxe que prodigue volontiers la nature, petits pieds, mains fines, grands yeux, cheveux abondants, dents de perle, contrastait avec des vêtements misérables et des *ghétas*¹ à semelle de paille.

Le vieil écrivain éprouva une vive sympathie pour sa cliente; il la fit asseoir, et comme elle désirait une longue lettre sans beaucoup payer, elle raconta naïvement son histoire: Fleur-Rose était son nom. Deux années auparavant elle avait épousé Pé-Huan, un jeune serviteur du noble Li-fu-Tchou.

« Li-fu-Tchou! le prince favori du taïcoun? » Les paupières de l'écrivain public battirent violemment en l'entendant nommer.

Fleur-Rose n'y prit point garde.

Elle dit que leur bonheur était sans nuages, car il se résumait dans un seul mot: tendresse!... mais, hélas! les satellites doivent suivre les astres dans leurs pérégrinations. Le prince fut nommé ambassadeur du Japon en Angleterre, un royaume lointain dont Fleur-Rose ignorait jusque-là l'existence. Pé-Huan dut partir.

Partir! mot déchirant qui contient autant d'amertumes que le mot *tendresse* avait contenu de joies!

Fleur-Rose resta avec son nouveau-né. Elle quitta sa maisonnette et alla habiter chez sa mère, pauvre veuve qui avait encore deux enfants à élever: la jeune femme désigna la fillette et le garçon qui l'accompagnaient. Autre disgrâce! la mère mourut subitement un mois après le départ de Pé-Huan....

Plus que jamais Fleur-Rose connut la tristesse et les larmes! Elle se trouvait à la tête d'une petite famille, bien entendu elle avait adopté son frère et sa sœur, presque sans ressources, car la maladie et la mort coûtent cher! même au Japon!... Les quelques pièces d'or laissées par le mari étaient épuisées.... Vivre sans nouvelles de l'absent, sans une parole de commisération, ajoutait l'abandon à la misère, la tristesse au découragement.... Mais le ciel s'éclaircissait!

Pé-Huan venait enfin d'écrire: bienheureux message consolateur! C'est cette longue lettre que Fleur-Rose voulait entendre lire par l'écrivain public et à laquelle elle souhaitait de répondre vivement.

La jeune femme tendit au vieillard une pancarte qu'il lut d'une voix attendrie, tandis que Fleur-Rose fermait à demi les yeux pour mieux l'entendre et se recueillir.

« La lettre est écrite en entier de la main du prince Li-fu-Tchou! murmura l'écrivain avec une expression de joie mal contenue.

1. Chaussures portées par les Japonais.

— Vous connaissez donc l'écriture de Son Excellence?

— Je vous dirai..., nous autres de la place publique lisons tant et tant de documents administratifs que certaines écritures nous frappent... et restent gravées là.... »

Le Japonais avait machinalement porté la main à son cœur, mais il s'empressa de la reporter à son front.

D'ailleurs Fleur-Rose s'inquiétait peu de l'émoi du vieil écrivain, elle était si impatiente de savoir ce que lui disait son époux!

« Ma femme adorée, commença le vieillard, ma Fleur-Rose bien-aimée, si j'avais pu m'imaginer que la terre était si vaste et que l'Angleterre fût au bout du monde, j'aurais prié mon bon maître de me laisser auprès de toi.... »

II

Na-Hio, le vieil écrivain public, lut à deux reprises le message consolateur. Volontiers le cœur de l'absent retraçait la vie monotone des villes « civilisées » et assurait à sa chère épouse que nul pays ne pouvait être comparé au Japon.

« Figure-toi, disait-il, pour te donner une idée de l'intelligence de ces peuples que l'on dit si supérieurs à nous autres Asiatiques, ils vous prennent tous ici pour de vieilles femmes! Et cela, parce que nous avons les cheveux longs et n'avons pas de barbes! une jupe flottante et point de pantalons serrés! On nous regarde comme des bêtes curieuses, et il faut, pour passer inaperçu, s'habiller dans les affreux habits sombres des Anglais, cacher nos cheveux et notre nationalité. »

La lettre était pleine de critique sur les mœurs et le climat brumeux de l'Angleterre.

Un billet de banque, glissé dans la lettre, vint encore adoucir la réception de cette chère missive.

Fleur-Rose voulut y répondre. Les pensées philosophiques n'étaient pas son fort. Elle pria Na-Hio de raconter les tristes événements advenus depuis le départ de Pé-Huan, et puisant dans sa tendresse un nouvel élan de générosité, elle conjura du moins de prendre patience et d'attendre la volonté du prince pour regagner Nangasaki.

Mais tandis que la jeune femme dictait, le bon Na-Hio écrivait directement au prince Li-fu-Tchou et se rappelait à son souvenir. Jamais il ne l'aurait fait, n'était le désir de venir en aide à la pauvre Fleur-Rose.

Son Excellence se souviendrait-elle de Na-Hio, son ancien professeur? celui qui pendant dix ans l'instruisit dans la langue brillante des lettres.

Depuis de longues années, l'élève, devenu le favori du taïcoun, avait oublié le vieux professeur. En passant sur la place de la bonzerie, aurait-il d'ailleurs reconnu dans le pauvre écrivain public, dans cette épave de la mauvaise fortune, le fidèle Na-Hio, trop fier pour divulguer jamais le secret de sa misère?

Mais ce n'était point de lui qu'il venait parler. Il évoquait les années écoulées rien que pour adresser une supplique au prince: le serviteur Pé-Huan était malheureux là-bas. Plus malheureuse

encore était sa femme, ici ! Pourquoi séparer ces âmes aimantes ? Pourquoi rayer des jours de bonheur de la vie de deux êtres qui n'ont peut-être pas de longues années à vivre ensemble ?

Na-Hio connaissait le cœur compatissant du prince. Sa sollicitude à écrire la longue lettre de son serviteur en était une nouvelle preuve. C'était fort de cette bonté que le vieux professeur implorait son élève. Dans deux mois le solstice d'hiver amenait la *fête des gens mariés*, cette solennité à laquelle nul mari ne veut manquer, et qui parfois le ramène au foyer du bout de l'empire où ses oc-

Six grandes fêtes viennent, au surplus, s'imposer au culte des Japonais : 1^o le premier de l'an (au commencement de février) avec les étrennes, qui consistent pour la plupart en éventails et cadeaux de poisson séché (en guise de douceurs) ; 2^o la *fête des poupées*, qui est la *Sainte-Catherine* des Japonaises ; 3^o la *fête des bannières*, dédiée aux garçons ; 4^o la *fête des lanternes*, qui doit être donnée en l'honneur des gens éclairés (?) 5^o la *fête des chrysanthèmes*, où l'on effeuille, sur le seuil des maisons, les pétales colorés de ces jolies fleurs ; enfin 6^o la *fête des époux*, celle à laquelle l'écrivain public



Sous ces parasols, des marchands ambulants... (Dessin de Mortimer Menpes).

cupations le tenaient éloigné ; fête conjugale que chaque bonzerie célèbre avec pompe, où la ville entière s'illumine, tandis que la demeure des époux est en joie... Dans deux mois, Pé-Huan frapperait-il à la porte de Fleur-Rose, laquelle n'ose espérer un retour si prompt ? Fleur-Rose, dont les larmes inondent le visage, tandis qu'elle assure son mari de sa résignation ?...

Loin de se douter du complot paternel que venait d'ourdir à lui tout seul l'excellent Na-Hio, Fleur-Rose prit la lettre qu'elle croyait avoir dictée, paya le vieil écrivain avec une menue monnaie, y ajouta de bonnes paroles, puis s'éloigna, et Na-Hio ne la revit pas pendant quelque temps.

On sait qu'au Japon il n'existe pas de jour de repos hebdomadaire. Si le Dieu des chrétiens impose, tous les sept jours, un jour de calme, Bouddha se contente de jeter de loin en loin une *matsouris* ou fête obligatoire.

avait fait allusion, et qui donne la mesure d'un empressement digne de louanges, de la part des maris. Il n'est pas de prétexte, ce jour-là, pour désertir le toit conjugal. La galanterie s'impose comme un devoir. Oh ! une fois par an, les Européens pourraient également fournir cette mesure, si jamais l'idée venait d'instituer une telle fête dans un pays civilisé !...

La sympathie est un fil électrique avec courant d'aller et retour, dira un philosophe du vingtième siècle. La sympathie, qui avait vibré au cœur du vieil écrivain public lorsque Fleur-Rose s'était approchée de lui, avait gagné à son tour la jeune femme.

La lettre était partie ; elle ne pouvait avoir encore de réponse, et cependant, en revenant de la bonzerie avec les enfants, Fleur-Rose passa près du vieux Na-Hio. Il lui semblait que ce bon père, auquel elle avait ouvert ingénuement son cœur, fai-

sait maintenant partie de la famille. Elle vint s'asseoir un instant pour parler de l'absent; et Na-Hio lui fit si bon accueil, qu'en attendant de lui apporter une lettre à lire ou à écrire, elle alla voir souvent son vieil ami.

Le solstice d'hiver approchait. L'écrivain public paraissait inquiet. Pas un mot de réponse n'était venu le rassurer sur le sort de sa requête. Peu à peu, Na-Hio se reprocha d'avoir été si hardi. Li-fu-Tchiou pouvait-il se souvenir de son professeur? L'amitié des enfants est pareille aux bourgeois du printemps: tendre et remplie d'espoir quand ils sont petits; mais desséchée et envolée à l'automne de leurs années! La fierté de Na-Hio l'avait tenu éloigné du prince à mesure que sa petite fortune s'était éclipisée dans de mauvaises spéculations. Jamais il n'aurait voulu implorer son élève. Célibataire, sans famille, Na-Hio suffisait à ses besoins; ses besoins étaient si restreints! S'il avait eu recours au stratagème que nous savons, c'est que le chagrin et l'isolement de Fleur-Rose le touchaient extrêmement. Vieux, pauvre, isolé, l'écrivain public ressentait si bien l'action de ses propres douleurs!

A mesure que la fête s'avancait, la jeune amie de Na-Hio devenait plus triste, plus découragée, et lui-même ne trouvait aucune parole pour consoler Fleur-Rose. Les dernières illusions que nous perdons sont les plus amères, ce sont nos dernières cartouches de bonheur qui s'envolent en fumée.

Le grand jour arriva. Les maisons s'enguirlandèrent de lanternes multicolores, seule la demeure de l'absent resta nue et morose.

Vers le soir, Na-Hio alla frapper à la porte de Fleur-Rose; il apportait un *samsin*¹ à son frère; c'était tout ce qui lui restait de son opulence relative d'autrefois.

« Merci, mon ami, d'être venu aujourd'hui, lui dit-elle. J'ai pleuré toute la journée, une faiblesse! mais que voulez-vous? Quand je vois toutes les femmes se réjouir de la présence de leur époux, je ne puis sans regrets penser que le mien est loin, bien loin! Tenez, ajouta-t-elle en prenant la main du vieillard, j'ai calculé que la lettre écrite par nous, il y a huit semaines, aurait pu arriver à temps pour prier Pé-Huan de ne pas manquer à cette fête conjugale!... Mais c'eût été folie! faire un si long voyage pour un caprice.... J'ai mieux fait de ne rien dire, n'est-ce pas? »

Fleur-Rose interrogeait Na-Hio du regard et celui-ci baissait la tête, accablé. Pouvait-il lui avouer qu'il avait écrit sans résultat? Pourquoi attrister cette chère âme?

Le vieillard allait puiser dans son cœur quelque consolante parole, quand la porte s'ouvrit tout à coup, et la petite sœur de Fleur-Rose entra tout essoufflée, mais le visage joyeux.

« Il vient! il vient! dit-elle.

— Qui cela? demandèrent en même temps Na-Hio et la jeune femme pétrifiés de surprise.

— Lui! Pé-Huan! je l'ai vu chez le restaurateur, où il commande sans doute un bon dîner; et il tient à sa main un paquet de lanternes.

— C'est impossible! tu te trompes! s'écria la pauvre Fleur-Rose qui était devenue plus rose que son nom.

— Non, non, c'est bien moi! Je n'ai pas voulu manquer à mes devoirs, et je viens d'Angleterre tout exprès pour t'embrasser!

Pé-Huan venait d'entrer. Il était suivi de portefaix qui déposèrent des paquets de toutes sortes sur les meubles. Fleur-Rose ne vit que son mari. Et tandis que le vieux Na-Hio levait les mains au ciel en signe d'allégresse, la jeune femme s'était jetée au cou du voyageur.

Le premier moment d'effusion passé, après avoir embrassé son enfant, le frère et la sœur de sa femme, et après avoir payé les portefaix, Pé-Huan aperçut le vieil écrivain, qui se disposait à partir.

« Ne vous en allez pas ainsi, excellent ami! s'écria le jeune homme en courant à Na-Hio. C'est grâce à votre bonté que je suis ici! C'est bien vous, n'est-ce pas, qui avez écrit au prince? »

Et comme Na-Hio, tout confus et très heureux, balbutiait quelques mots sans suite :

« Le prince Li-fu-Tchiou m'a fait lire votre lettre, dit Pé-Huan, et il m'a accordé la permission de retourner auprès de ma femme, à une condition cependant... et cette condition dépend de vous....

— Comment, vous aviez deviné mon plus cher désir et vous ne disiez rien, mon vénérable ami? s'écria Fleur-Rose en s'approchant de Na-Hio. Ah! je comprends maintenant pourquoi vous partagiez ce soir ma tristesse!

— Oui, ce noble vieillard, le professeur du prince Li-fu-Tchiou, fit Pé-Huan en s'inclinant humblement, a demandé à mon maître de me renvoyer vers toi.... Le prince a consenti, à la condition....

— A la condition...? demanda Na-Hio tout ému.

— Que vous voudrez bien accepter auprès de lui la place de premier écrivain.... Vous avez vu par vous-même qu'il est très mal servi de ce côté, et qu'il a besoin d'un secrétaire. »

Pé-Huan remit alors à Na-Hio un message de son ancien élève, message plein d'affection où le prince priait ardemment le professeur de venir encore une fois lui accorder ses lumières.

Na-Hio pouvait-il refuser de remplacer Pé-Huan, non comme serviteur, mais comme ami, et la place de secrétaire à l'ambassade d'Angleterre valait bien la place publique!

Le secret du bon vieillard, religieusement gardé, lui porta bonheur, car c'est en s'oubliant lui-même qu'il sut réveiller l'amitié de son élève.

Si Pé-Huan et Fleur-Rose furent désormais les plus heureux époux de Nangasaki, Na-Hio, leur bienfaiteur, eut également sa part de félicité.

Semez des bonnes actions pendant toute votre vie, vous récolterez sûrement de douces joies.

LEILA-HANOUM.

1. Petite cithare que l'on fait vibrer avec une palette d'ivoire.



On porta quatorze bannières à Notre-Dame du Puy. (Dessin de H. Bressler).

BATAILLE DE BAUGÉ

(22 mars 1421).

I

Après la célébration du mariage de Henri V d'Angleterre avec Catherine de France, fille de Charles VII, les deux rois et le duc de Bourgogne se rendirent à Paris, en s'emparant, chemin faisant, des places de Sens, de Montereau et de Meaux.

Celle de Melun fut défendue pendant quatre mois, avec autant de valeur que de constance,

par les seigneurs de Barbazan et de Préaux, et la famine put seule les forcer à capituler sous des conditions très dures.

Le roi d'Angleterre fit dans la capitale l'entrée la plus magnifique et la plus triomphante qu'on eût vue depuis longtemps. Les Parisiens ne rougirent pas de célébrer, par des fêtes et par les témoignages de la plus vive allégresse, le déshonneur de la France. Tous les ordres de la ville allèrent au-devant des deux rois et du duc de

Bourgogne, et leur offrirent de riches présents. « Ce jour-là, dit Mézeray, et durant les autres suivants, on ne vit à Paris que feux de joie, danses, festins et tables dressées dans les rues (celles-ci étaient richement tapissées), fontaines de vin, d'hypocras et de lait, et mille sortes de réjouissances. »

II

Mais tandis que Henri V prenait ainsi possession de la France, les cœurs de ses sujets se détachaient de lui. Calmes dans leur île, à l'abri des tempêtes qui bouleversaient la France, sans autres passions qu'une haine tranquille et systématique pour une nation rivale, les Anglais voyaient leurs intérêts mieux que leur prince. Ils voulaient bien que la France fût affaiblie et humiliée, mais non pas qu'elle fût conquise; ils sentaient que leur pays pouvait ne devenir qu'une province de l'empire français. Ils avaient d'abord paru contents de prendre les armes contre la France; ils avaient contribué avec ardeur aux premiers succès; mais, alarmés de la rapidité et de la continuité de ces mêmes succès, leur zèle se refroidit; ils n'accordèrent que des subsides peu proportionnés à une si vaste entreprise. Ce fut donc avec le secours des provinces qu'il avait conquises d'abord en France, que Henri V se mit en état de soumettre les autres; et, ce secours ne lui suffisant pas, « il fut quelquefois obligé, pour entrer en campagne, de mettre en gage ses pierreries, et même sa couronne; d'autres fois, il fallut qu'il s'arrêtât au milieu de sa course, qu'il suspendit ses conquêtes, qu'il accordât des trêves. »

Sur ces entrefaites, le Dauphin ou plutôt la France fut secourue par une ancienne alliée, l'Ecosse, qui semblait hors d'état de faire aucune tentative. Sans être plus ébloui que les Anglais des conquêtes de Henri V, des seigneurs écossais devaient en être plus mécontents encore. Jacques Stuart, héritier légitime de la couronne d'Ecosse, était retenu en Angleterre, au mépris du droit des gens; le duc d'Albanie, son oncle et son persécuteur, gouvernait le royaume sous le titre de régent. Ce prince ambitieux, jaloux de conserver son autorité, ménageait l'Angleterre, de peur que Henri V ne renvoyât Jacques en Ecosse; l'inaction du duc d'Albanie pendant la guerre de Henri avec la France avait favorisé le succès de celui-ci.

En voyant passer la France sous le joug du roi d'Angleterre et les Ecossais alarmés de cet accroissement d'une puissance ennemie, le régent d'Ecosse sentit que, dans son propre intérêt, il devait faire à son pays le sacrifice des considérations qui l'avaient déterminé jusqu'alors. Sans entrer en guerre ouverte avec l'Angleterre, il fit passer en France, sous la conduite du comte de Boucan, son second fils, un corps de sept mille hommes pour secourir le Dauphin.

III

Au milieu de l'avilissement de la France, il restait encore des citoyens fidèles et courageux. Les provinces au delà de la Loire s'étaient déclarées en grande partie pour le Dauphin. Beaucoup

de seigneurs, par zèle autant que par politique, avaient levé leurs bannières en faveur de ce prince. Plusieurs magistrats et plusieurs docteurs s'étaient rendus de Paris à Poitiers, au péril de leur fortune et même de leur vie, et y avaient rétabli des simulacres de Parlement et d'Université.

Dans le même temps, Henri V fit un voyage en Angleterre. Suivant quelques historiens, il voulait montrer à ses sujets sa nouvelle épouse et se parer à leurs yeux de la couronne rivale; selon d'autres, il allait chercher des secours qui lui étaient nécessaires. Quoi qu'il en soit, il nomma, en partant, le duc de Clarence, son frère, lieutenant général du royaume français. Ce prince, brûlant du désir de signaler son gouvernement temporaire par quelque exploit remarquable, ne tarda point à se mettre en campagne avec une armée nombreuse.

Après avoir ravagé le pays Chartrain, le Vendômois et le Maine, le duc de Clarence vint camper devant Angers. La prise de cette place importante ouvrirait aux Anglais la conquête de la Touraine, du Poitou et de l'Orléanais, que le Dauphin eût été forcé d'abandonner pour se réfugier en Auvergne; mais le frère de Henri V, apprenant que le prince français s'avancait pour le combattre, résolut de le prévenir, en marchant lui-même sur Baugé, où se trouvait en ce moment son adversaire.

L'armée française se composait de troupes nationales, sous les ordres du maréchal Gilbert de La Fayette, un des principaux seigneurs de l'Auvergne, et des sept mille Ecossais commandés par Jean Stuart de Boucan.

Le duc de Clarence, en se présentant devant cette armée, qu'il croyait surprendre, fut bien étonné de la trouver sous les armes. Le combat s'engagea vivement; il fut sanglant et opiniâtre. Le succès, dans une mêlée douteuse, était vivement disputé, lorsque le prince anglais fut tué par un chevalier écossais nommé Swinton. Alors la mort du duc de Clarence ébranla ses troupes, et la victoire se décida en faveur du Dauphin.

Les Anglais prirent la fuite, laissant entre les mains des vainqueurs bon nombre de prisonniers et sur le champ de bataille près de trois mille morts. Le siège d'Angers fut levé, et l'armée vaincue prit le chemin de la Normandie, emportant avec elle le corps de son chef, qui fut, peu de temps après, envoyé en Angleterre pour y recevoir la sépulture.

IV

On porta triomphalement dans l'église de Notre-Dame du Puy quatorze bannières prises aux Anglais, parmi lesquelles celle du duc de Clarence.

Ce succès brillant de la victoire de Baugé encouragea, accrut le parti du Dauphin, et prouva que les Anglais pouvaient être vaincus. Le Dauphin, pour mieux s'attacher les Ecossais, et en souvenir du service que le comte de Boucan avait rendu à la couronne, le nomma son connétable; et, afin de donner aussi un témoignage de sa reconnaissance à la nation qui l'avait servi avec un si rare dévouement, il ne tarda pas à créer la compagnie des *Gens d'armes écossais*. En outre, il ajouta aux vingt-

quatre gardes de la manche un premier homme d'armes, qui fut leur chef et prit le titre de *premier homme d'armes de France*. Il donna en même temps le commandement de la compagnie écossaise à Robert de Patilhoc, qu'on appela par la suite le petit roi de Gascogne.

Telle est l'origine de la première compagnie des gardes du corps du roi.

Il était de bonne politique de s'assurer l'affection de cette troupe choisie d'étrangers par des privilèges honorifiques et une solde élevée, que le dernier d'entre eux dépensait du reste avec une profusion toute militaire, afin de soutenir le rang qu'il s'arrogeait. Chacun d'eux avait le grade et les honneurs d'un gentilhomme, et leurs fonctions, qui les tenaient près de la personne du roi, relevaient leur dignité à leurs propres yeux, en même temps qu'elles leur donnaient une grande importance aux

yeux du peuple. Ils étaient somptueusement armés, équipés et montés, et chacun d'eux avait le droit d'entretenir un écuyer, un valet, un page et deux serviteurs, l'un desquels était appelé le *coustellier*, du grand coutelas qu'il portait pour dépecer ceux que son maître avait renversés dans la mêlée. Avec tous ses suivants, et un équipage à l'avenant, un archer de la garde écossaise était réellement une personne de qualité et d'importance.

Après la victoire de Baugé, le comte de Boucan justifia la confiance du Dauphin par de nouveaux exploits. Il s'empara de plusieurs petites places en Normandie, et remporta près d'Alençon un avantage considérable. Quant à la compagnie écossaise, elle se montra toujours digne de sa réputation de bravoure et de fidélité.

DÉSIRÉ LACROIX.



CORRESPONDANCES ET CONCOURS

Prix du trente-deuxième concours trimestriel.

(Octobre-Décembre 1890.)

ENVOIS DE SOLUTIONS JUSTES

1^{er} Prix (cinquante francs de livres) : NABUCHO.

2^e Prix (trente francs de livres) : ENFANT DE PARIS.

3^e Prix (vingt francs de livres) : LORNIOT.

Accessits. — 1^{er} Maria Carlowna. Alsace-Lorraine. Cernoise. Psittacus. — 2^e Graie de Champagne. Pauvre Jacques. Amon. Frère et sœur. — 3^e Lucile. Bonne pâte. Le soir d'un beau jour. Comanche. — 4^e Edouard VI. Le prince charmant. Oiseau vert. Belle et bonne. — 5^e Joli cœur. M. Trombe. Un ami de l'art. Mademoiselle Junon. — 6^e Ricochet. Mignette. Petit tambour. Rigaudon.

Les récompenses doivent être réclamées dans les trois mois qui suivent la publication du tableau des prix.

ENVOIS DE QUESTIONS

1^{er} Prix (cinquante francs de livres) : HÉLIOTROPE.

2^e Prix (trente francs de livres) : BELLEROSE.

3^e Prix (vingt francs de livres) : UN CHERCHEUR.

Accessits. — 1^{er} Maria Carlowna. Clair de lune. Mimosa. Cigale. Chou frisé. — 2^e Alsace-Lorraine. Acéite. M. Triangle. Cécilia. — 3^e Deux sœurs grises. Petit père. Edouard VI. — 4^e Cloches du soir. Gobelins. Belle et bonne. — 5^e Un astrologue. Un marin d'eau douce. Pornichet. — 6^e Mlle Mésange. Les amis du travail. Une sauterelle. Libellule.

Prix spécial (un beau volume), décerné à celui des correspondants qui, sans avoir atteint le nombre de points voulu pour un prix de série, s'est fait remarquer comme ayant répondu à un ensemble de questions les plus difficiles ou envoyé les communications les plus curieuses. **Prix, ex æquo** : ALSACE-LORRAINE et MIMOSA.

MOSAÏQUE

Curiosités héraldiques.

A quelle époque la fleur de lis apparaît-elle dans les armes des rois de France, et quelle est, à ce qu'on croit, l'origine de cet emblème?

— En réponse à cette question nous reproduisons le frontispice d'un recueil de sceaux du moyen âge, publié en 1779, dont les diverses figures sont accompagnées des notes suivantes :

La fig. 1 représente un soldat franc armé de son bouclier, fig. 2, sur lequel sont figurés trois crapauds ou grenouilles, qu'on croit avoir été les premières armoiries des Francs — si tant est qu'ils eussent des armoiries — parce qu'ils habitaient les marais : *Sicamber inter paludes*, dit Sidonius. Cependant du Tillet prétend qu'avant Clovis c'étaient trois diadèmes ou couronnes de gueules sur champ d'argent. D'autres prétendent que les Sicambres portaient pour symbole une tête de bœuf.

On croit que les Francs ont eu aussi pour armes des abeilles; dans l'écusson fig. 3, elles sont représentées à l'ordinaire; une autre à part est reproduite d'après le tombeau de Childéric.

Ensuite vinrent les fleurs de lis sans nombre fig. 4, qui ne furent réduites à 3 que sous le règne de Charles VI, en 1334. Parmi toutes les opinions qui ont été émises sur l'origine des fleurs de lis, la plus probable semble être celle qui se rapporte à l'angon, ou dard de médiocre longueur ayant un fer à deux pointes recourbées. Les rois le portaient, et il leur servait de sceptre. Cet angon a la plus grande ressemblance avec la fleur de lis, et il n'est point extraordinaire qu'ils aient adopté pour emblème la figure de cette arme qui leur était spéciale.

On lit dans les *Grandes chroniques de France* que la fleur de lis ayant trois feuilles, la feuille du milieu signifie la foi chrétienne, les deux autres le clergé et la chevalerie qui doivent être toujours prêts à défendre la foi chrétienne.

Épithètes célèbres.

Paucis notus, paucioribus ignotus, hic jacet Democritus junior cui vitam dedit et mortem melancholia. (Peu connu et bien moins inconnu, ici repose le nouveau Démocrite à qui la mélancolie donna la vie et la mort.)

Pour qui et par qui fut composée cette singulière épithète?

— Robert Burton, écrivain anglais, né en 1576, mort en 1639, est surtout connu comme auteur d'un livre, jadis très répandu, intitulé *Anatomie de la mélancolie*. Ayant embrassé la carrière ecclésiastique, il fut nommé vicaire de la paroisse Saint-Thomas à Oxford. Très versé dans la science scolastique du temps, il se laissa égarer par les illusions de l'astrologie judiciaire. Son caractère était sombre et farouche. Dans les accès de cette humeur sauvage, il n'avait d'autre moyen de se distraire que de se livrer avec les marins et les portefaix aux emportements grossiers de la joie la plus bruyante. Ce fut pour corriger cette inégalité de caractère, qui le faisait passer rapidement d'un excès à l'autre, qu'il composa son *Anatomie de la mélancolie*, ouvrage bizarre, mais très original et remarquable par la profondeur de beaucoup de vues qu'il renferme. On a découvert dans les œuvres de Sterne des passages entiers copiés littéralement dans le livre de R. Burton, qui fit la fortune de son éditeur. L'auteur ne fut pas guéri par les remèdes qu'il indiquait. On mit sur son tombeau l'épithète que nous avons citée, qu'il avait composée lui-même.

Variétés historiques.

Qu'appela-t-on, dans l'histoire, l'*Angelus du duc de Bourgogne*?

— Jean sans Peur, duc de Bourgogne, après avoir fait assassiner, à Paris, le 23 novembre 1407, Louis, duc d'Orléans, avoua son crime dans une assemblée des princes du sang, et se vit obligé, pour éviter le châtiement qu'il méritait, de s'enfuir au plus vite. Il n'échappa qu'à grand-peine à une troupe de cavaliers qui le poursuivirent à outrance. Il arriva dans ses États à une heure de l'après-midi; et, en mémoire du péril qu'il avait couru, il ordonna que dorénavant les cloches sonneraient à cette heure. Cette sonnerie s'appela, depuis, l'*Angelus du duc de Bourgogne*.

(Env. Loïn du pays.)

Quel est le roi qui fut brûlé vif par l'eau-de-vie?

— Charles le Mauvais, roi de Navarre, vieux et usé, voulait rajeunir; et sur les conseils de ses médecins, on le couvrait tous les soirs dans un drap imbibé d'alcool. Or, un jour que le valet de chambre achevant sa besogne venait de l'envelopper ainsi, comme il n'avait pas de ciseaux sous la main, il approcha imprudemment la bougie pour couper le fil. Le feu se communiqua aussitôt et le roi périt au milieu des tortures. Ce fait, mis en doute par quelques historiens, est cité dans les grands dictionnaires historiques et par le chimiste Girardin.

(Env. J. et G. Escooper.)

Histoire de mots et locutions.

D'où vient le nom de rue de la Jussienne donné à une rue de Paris?

— Dans la rue Montmartre, au coin de la rue que l'on nomme aujourd'hui rue de la Jussienne, il y avait autrefois une chapelle consacrée à Sainte-Marie l'Égyptienne. Cette chapelle, qui appartenait au premier établissement que les Augustins aient fait à Paris, et servait encore, en 1779, spécialement - au corps et communauté des marchands drapiers -, a naturellement donné son nom à la rue adjacente, qu'on appela rue de Sainte-Marie l'Égyptienne, et, par abréviation, rue de l'Égyptienne. Mais à une époque où il n'y a point de règles fixes pour l'écriture qui conservent la prononciation, la corruption fait dans les mots des ravages plus ou moins considérables, selon qu'ils se composent de syllabes se prêtant plus ou moins aux transformations. La rue de l'Égyptienne en est un exemple frappant. Elle devint successivement rue de Gipeccienne, de Egyzzienne, de l'Adjussienne, pour arriver enfin à l'appellation moderne rue de la Jussienne.

(Env. Yannedick.)

D'où vient l'expression *ne point faire de quartier à quelqu'un*?

— Dans les guerres de jadis, les vainqueurs trouvaient ordinairement un grand profit à la rançon des prisonniers qu'ils avaient faits. Cette rançon était relative au grade et à la fortune connue du captif. Au cours d'une guerre entre les Espagnols et les Hollandais, une convention fut faite relativement au rachat des prisonniers, qui consistait à payer la rançon d'un officier ou d'un soldat d'un *quartier* de sa solde. Quand donc on voulait retenir un prisonnier ou le mettre à mort, on le traitait, disait-on, *sans quartier*. De là est venue la locution qui signifie : ne faire aucune concession, agir envers quelqu'un avec la plus extrême rigueur.

(Env. 3 petits renards.)

Quelle est l'origine de notre mot *bague* ?

— L'étymologie propre de ce mot est des plus douteuses, car c'est ne rien indiquer de rationnel que de le dériver du latin *bacca*, qui signifie *perle ronde*. A la vérité, l'on trouve dans le bas latin *baga*; mais

altération du mot *vacca* (vache), parce que, dit-il, en cas de fuite précipitée, quand un pays était envahi, l'on jetait en hâte les objets précieux dans des coffres recouverts de peaux de *vache* que l'on plaçait sur le dos des bêtes de somme. Assertion un peu risquée. Toujours est-il que dans la langue du moyen âge l'adjectif *bague* était synonyme de *nippé*, *nanti*. Une



Fac-similé du frontispice d'un recueil de seaux du moyen âge, publié par A. Boudet, en 1779.

c'est moins dans la forme même du mot que dans son acception que se trouve l'étrangeté de son origine.

En principe le mot *bague*, que l'on trouve primitivement écrit *baghe*, servait à désigner tout ce qui constituait l'avoir d'une personne, en tant qu'objets meublants et pouvant être emportés d'une maison quand on la quittait : vêtements, bijoux, ustensiles, enfin toute sorte de hardes et *bagages* plus ou moins précieux. De là l'expression encore usitée quelquefois : « sortir vie et bagues sauvées ». (Bagues se trouve être ici la racine du mot *bagage*, qui viendrait lui-même de *Pack*, paquet de hardes.) Selon Larousse, le mot *bagha*, du bas latin francisé, n'était qu'une

personne bien baguée était une personne riche. « Dieu sait, lit-on dans les *Nouvelles nouvelles*, si elle partit bien baguée », et ailleurs : « La reine et son fils passant en forêt furent pris et débagnés (pour dépouillés) par les larrons. »

Les objets d'orfèvrerie et de bijouterie, dit encore Larousse, étant compris dans les *bagues* ou *baghes*, l'usage s'introduisit peu à peu d'employer aussi ce mot pour signifier les menus bijoux des femmes, les petites bagues. Enfin, vers le *xv^e* siècle, l'on restreignit encore davantage le sens de ce mot, et dès lors il ne fut plus employé que pour désigner les bijoux ou bagues à mettre au doigt, c'est-à-dire les anneaux. Et ainsi s'établit l'acception actuelle.

Curiosités liturgiques.

Savez-vous quel est l'auteur du *Dies iræ*, l'hymne ou prose qui caractérise l'office des Morts ?

— Une étrange, mais curieuse légende — d'ailleurs, croyons-nous, acceptée par l'Eglise — est attachée à la composition de ce célèbre chant religieux, aussi remarquable comme force et grandeur poétique du texte que comme inspiration musicale.

Un criminel — on n'a conservé ni son nom, ni la date de l'événement — était conduit au supplice accompagné d'une immense multitude, assisté d'un prêtre et de quelques religieux qui psalmodiaient les prières des agonisants; après quelques pas, il entonna lui-même, d'une voix solennelle, cette hymne, qu'il avait composée dans son cachot. Le chant et les paroles de cette composition funèbre causèrent une profonde émotion et une sorte de terreur religieuse dans l'âme du peuple, du prêtre, des moines et du bourreau lui-même; le cortège s'arrêta pour entendre mieux l'homme chanter; les larmes coulèrent quand le patient vint aux derniers passages :

*Oro supplex et acclinis,
Cor contritum quasi cinis,
Gere curam mei finis.*

(Suppliant et prosterné, le cœur broyé comme de la cendre, je vous en conjure, ne m'abandonnez point à mon heure dernière.) On sursit à l'exécution de ce malheureux, et il lui fut demandé copie de son hymne. On pense bien que dans l'état où il était il ne pouvait la donner aussitôt. On le ramena donc dans son cachot, où l'on trouva l'hymne écrite, paroles et musique, sur la muraille. En échange de son chef-d'œuvre, il reçut sa grâce.

Cette hymne est belle, dit un critique, parce qu'elle fut composée avec conviction, foi et repentir entre les deux plus profondes terreurs où un homme qui est un chrétien puisse être placé : c'est-à-dire la mort sur un échafaud, et, à l'instant de rendre l'âme, la comparaison devant le divin juge.

Dans le texte primitif du *Dies iræ* se trouvait un vers témoignant qu'au temps où il fut composé la croyance populaire associait encore aux prophètes sacrés le souvenir des anciennes prophétesses païennes connues sous le nom de Sibylles. L'hymne en effet commençait ainsi :

*Dies iræ, dies illa
Solvet æchum in favilla,
Teste David cum Sibylla.*

(Jour de colère, jour terrible où l'univers sera réduit en cendres, comme l'a prédit David ainsi que la Sibylle.) Ce n'est qu'en 1733 que, dans le nouveau bréviaire de Paris, on substitua au troisième vers celui-ci, qui devint le second :

Crucis expandent vexilla

(Jour... où l'étendard de la croix sera déployé).

Procédés usuels.

Quand, pour les usages domestiques autres que la boisson, on veut clarifier rapidement une eau boueuse, quel moyen employer ?

— M. Girardin, dans ses *Leçons de chimie élémentaire*, où abondent les renseignements précieux, indique l'emploi de l'alun, qui a la propriété d'opérer cette clarification même à fort petite dose.

« Cette vertu de l'alun, dit-il, est depuis longtemps populaire. Les blanchisseuses des environs de Paris se servent de l'alun pour éclaircir les eaux de la Seine que les orages ont rendues troubles. Il faut tout au

plus 2 décigrammes d'alun par litre, soit environ 20 grammes par hectolitre d'eau.

En Chine, on met un morceau de ce sel dans le creux de la jointure d'un bambou percé de plusieurs trous, et on agite fortement l'eau avec ce bambou pendant quelques minutes : cela suffit pour rendre bientôt l'eau claire et même potable. Félix d'Arcet, pendant son séjour en Égypte, en 1828 et 1829, constata qu'avec un demi-gramme d'alun par litre d'eau du Nil, qui renferme, pendant l'inondation, jusqu'à 8 grammes de matières en suspension, on obtient en une heure une clarification complète.

En Égypte, on se sert d'un petit pain d'amandes pour clarifier l'eau. Le *sacca* ou porteur d'eau en frotte l'intérieur des vases qui renferment le liquide, en faisant entendre un sifflement qu'il croit indispensable au succès de cette opération (qui pour lui a quelque chose de mystique), puis il agite l'eau fortement en tous sens et la laisse en repos. Elle ne tarde pas à devenir très limpide. En réalité, c'est l'huile provenant de la division du pain d'amandes qui s'unit aux matières en suspension dans l'eau, les grasse pour ainsi dire, et les précipite en facilitant leur séparation d'avec le liquide. Au Caire et dans tous les hazars égyptiens, on vend de ces petits pains pour un prix équivalent à cinq centimes. Au Sennar, en Nubie, on emploie, dans le même but, des fèves, des haricots et même des graines de ricin.

Histoire du sport.

Quelle est l'origine des courses plates, d'où leur vient ce nom ?

— Les premières courses régulières datent du règne de Jacques I^{er}; ses prix consistaient en sonnettes d'or et d'argent, et le vainqueur était nommé gagnateur de cloche. La reine Anne institua en 1711, à York, des courses qui prirent le nom de *Plates d'York*, non parce qu'elles avaient lieu sur un terrain plat, sans obstacles, mais parce que le prix de la course consistait en une pièce d'orfèvrerie, *piece of plate*. Plat, en anglais, s'exprime par *plain* et non pas par *plate*, qui signifie plaque de métal, vaisselle plate, comme on dit en espagnol *plata*, argent. La langue anglaise ayant envahi nos champs de course, nous avons d'autant mieux adopté l'expression de courses plates que, par une singulière rencontre, le mot *plates*, qui a une signification différente en anglais, désigne exactement en français le genre de course qui se donne sur un terrain uni, par opposition au steeple-chase, ou course au clocher hérissée d'obstacles. Par *plates*, les Anglais entendent donc le prix couru par les chevaux dans la course spéciale appelée les *plates*, comme d'autres courses sont appelées les *Oaks*, le *Derby* à cause des prix de ce nom. Les Anglais sont d'ailleurs le premier peuple qui ait remis en honneur les courses de chevaux. Les premières courses régulières eurent lieu en France au mois de novembre 1776, dans la plaine des Sablons, transformée en hippodrome.

(Env. Yannedich).

Pensées.

Ne faites pas seulement l'aumône; faites aussi la charité. (J.-J. Rousseau.)



Ceux qui préfèrent une gêne honorable à un servage lucratif, n'ont pas à rougir, même dans leurs greniers. (Linguet.)



En morale pratique un service qu'on rend,
Est d'avancer le prix d'un autre qu'on attend
(Desmolin.)

Le Propriétaire-Gérant, CH. DELAGRAVE.



Les yeux fixés sur le musicien, Suzel écoutait. (Dessin de A. Mantelot.)

LA MESSE DE SUZEL

NOUVELLE

« Remets une bûche au feu, Gertrude, et apporte-nous un pot de bière fraîche.

— Merci, je ne bois plus, maître Hervius.

— Bah, un verre de bière n'a jamais fait mal, signor Randoni.

15 FÉVRIER 1891.

— Un peut-être... mais quatre. Vous oubliez que je ne suis pas d'Alsace, moi, mais sujet italien...

— Voyons... pour fumer une pipe.

— ... Et que je ne fume pas la pipe.

7. — TOME LXVI.

— Pour causer alors...

— Pour causer, soit... »

M^e Hervius remplit les gobelets, puis, sa pipe soigneusement rallumée aux cendres du réchaud placé devant lui, il se carra bien à l'aise dans son fauteuil et reprit :

« Parions, signor Randoni, que je devine du premier coup de quoi nous allons causer.

— Belle malice, maître Hervius, n'est-ce pas toujours le même sujet qui nous retient à table, lorsque, deux fois l'an, l'éditeur Antonio Randoni, votre serviteur, fait le voyage de Gènes à Mulhouse pour venir déjeuner avec l'illustre compositeur Jean Hervius, maître de chapelle et...

— Et votre vieil ami, simplement, — c'est le titre que je préfère, mon bon Randoni.

— ... Et dont je suis fier, — riposta l'Italien, en se penchant pour lui serrer la main ; — voyons, est-ce aujourd'hui que j'emporterai la partition ? »

M^e Hervius remua négativement la tête.

« Per Dio, vous êtes sans pitié !... »

— Pourquoi vous désoler ainsi, mon cher Antonio, puisqu'il est convenu que vous l'éditez, cette messe, nos paroles sont échangées, donc vous êtes certain...

— Certain de l'avoir ;... mais quand ?

— Quand ? Je ne peux préciser.

— Est-ce donc qu'elle n'est pas terminée ! Vous me disiez cependant à mon dernier voyage...

Sans le laisser achever, M^e Hervius s'en fut chercher dans un placard une pile de cahiers manuscrits qu'il déposa sur la table en disant :

« Voici ma réponse.

— La partition complète ?...

— La partition complète.

— Alors, encore une fois, pourquoi ne pas me la laisser emporter ?

— J'ai une raison pour refuser encore.

— Eh bien ! si sérieuse qu'elle puisse être, cette raison, j'en ai une, moi aussi, pour insister, et je gage que lorsque vous la connaîtrez, vous vous déciderez.

— J'en doute ;... mais dites néanmoins.

— Voici. Dans deux mois sera célébrée à Gènes l'union d'une des plus riches héritières de l'Italie, la princesse Lamberti. J'emporte votre manuscrit. Je le mets sans retard à l'étude et dans deux mois, votre messe est exécutée au mariage de la princesse Lamberti. Songez-y, maître Hervius, une union princière qui réunira les sommités de l'Italie, les plus grands noms, sans compter les plus fins dilettanti de l'Europe, qui n'auront garde de manquer pareille aubaine.

Et s'échauffant à mesure qu'il parlait :

« Une exécution remarquable, mon ami, la maîtrise, la maîtrise de Santa Maria de Carignano, réputée celle-là, à laquelle j'ajoute les solistes que vous me désignez vous-même. Quel succès ! maître Hervius, quel triomphe !

— Merci de votre intention, Randoni ; mais ma messe ne sera pas exécutée au mariage de la princesse Lamberti.

— Pourquoi ?... fit-il désappointé.

— Parce que, simplement, j'en réserve la première audition pour un autre mariage, celui de Suzel.

— De Suzel ?...

— De Suzel, ... ma filleule. Je me le suis juré, et rien, rien au monde, vous m'entendez bien, ne me fera manquer à ma parole. Écoutez, vous allez me mieux comprendre. Il y a deux ans, au moment où l'idée me vint d'écrire cette messe, la pauvre enfant tomba dangereusement malade. Orpheline de bonne heure, j'ai recueilli et élevé Suzel, que j'aime comme ma fille ; aussi pensai-je devenir fou lorsque les médecins déclarèrent qu'elle était perdue. Ah ! mon ami, le ciel vous garde de pareilles épreuves ! Donc ma pauvre Suzel allait m'être ravie. Abandonné des hommes, Dieu me restait qui peut-être aurait pitié de ma douleur et se laisserait fléchir ; je me tournai vers lui. Dès lors ma vie ne fut plus qu'une constante prière, un continuel appel à la miséricorde de Celui en qui j'espérais, et dans le travail de composition que je continuai au chevet de la pauvre enfant mourante, je priais encore, j'implorais toujours... Toutes les tortures dont mon cœur a souffert pendant cette longue et cruelle maladie, tous mes désespoirs, mes souffrances, mes angoisses, je les retrouve dans ces pages, dit M^e Hervius en feuilletant le manuscrit. Tenez, le *Kyrie*, c'est au début de la maladie que je l'écrivis ; j'ai mis dans ce *Credo* ma foi ardente, mon suprême espoir en la clémence divine ;... comme la pauvre enfant souffrait alors que je composai l'*Agnus* ! la phrase trois fois répétée : *Miserere nobis*, est le cri de mon âme affolée, et je retrouve dans l'*O Salutaris* l'élan de reconnaissance éternelle dont mon cœur déborda lorsqu'enfin ma chère Suzel fut sauvée.

Et la main sur la partition refermée :

« Croyez-moi, signor Randoni, ajouta-t-il, si c'est là l'œuvre de M^e Hervius, la part de collaboration de Suzel est trop sérieuse pour que je puisse l'oublier, — et c'est la payer faiblement que de lui en réserver la première audition.

— Je vous comprends et je m'incline, mon ami, dit Randoni remué. Permettez-moi seulement de vous rappeler que vous n'avez pas le droit de priver trop longtemps...

— Je vous vois venir, — interrompit le musicien, en souriant, — c'est l'échéance qui vous trouble. Vous vous dites qu'un vieux compositeur comme moi, confiné dans ses notes, tout entier à son art, est un bien piètre chaperon pour une fille à marier ! Rassurez-vous, mon bon Antonio, je suis décidé — rompant avec mes habitudes casanières — à courir le monde cet hiver, à recevoir même, et je gage qu'avant peu les prétendants ne manqueront pas ;... elle est si charmante, ma petite Suzel... Revenez au printemps prochain, Randoni, j'ai bien espoir que vous emporterez votre messe.

— Pardon, parrain, je te croyais seul, fit Suzel arrêtée au seuil de la porte.

— Entre, mignonne, entre, que je te présente à mon vieil ami.

Il n'exagérait pas, M^e Hervius, sa filleule était idéalement jolie.

« J'ai vu tous mes pauvres ce matin, et je t'assure, parrain, qu'on entendra parler de toi aujourd'hui chez le Bon Dieu, dit la jeune fille après qu'elle eut été présentée à Randoni.

— Chère petite! dit le vieux compositeur en l'attirant à lui pour l'embrasser. Tu n'as pas eu froid, au moins, je te trouve toute pâlotte...

— M. Willy Danhove fait demander si monsieur peut le recevoir », annonça la vieille Gertrude.

Antonio Randoni qui regardait Suzel s'aperçut que la pâleur de son visage s'estompait d'une teinte rosée.

M^e Hervius répondit :

« C'est juste, M. Danhove vient nous faire ses adieux; faites entrer, Gertrude. »

— Avec un très grand talent, appuya encore Suzel.

— Talent d'amateur », répéta le jeune homme.

M^e Hervius eut un geste d'impatience.

« En vérité, c'est trop de modestie, et vous feriez douter des capacités de votre professeur, mon cher Willy. Pour vous punir, vous voudrez bien m'accompagner — avant de partir — certain passage de ma partition, dont l'effet m'échappe. De cette façon, Antonio me donnera son avis, et jugera en même temps de... votre talent d'amateur, comme vous dites. »



Il se carra bien à l'aise dans son fauteuil. (Dessin de A. Mantelet.)

Un jeune homme, aux allures aristocratiques, à la figure grave, entra en saluant.

« M. Willy Danhove, un de mes élèves, signor Randoni.

— Qui abandonne son maître, dites-vous?

— Oh! pas pour longtemps, ajouta vivement Suzel.

— Vous quittez l'Alsace, jeune homme? demanda l'Italien.

— Dans une heure, monsieur, je vais à la Haye, ma ville natale, passer ma thèse de doctorat; mes parents me destinent à la médecine.

— Je vous croyais musicien.

— Amateur seulement. M^e Hervius a bien voulu me donner des leçons; je ne suis qu'un modeste élève.

— Ne l'écoutez pas, Antonio, il joue du violoncelle en artiste consommé.

Danhove tenta de résister, mais déjà M^e Hervius, après lui avoir apporté son instrument, s'était assis devant l'orgue monté dans la vaste pièce, tandis que sa filleule déposait sur le pupitre du musicien une partie d'orchestre portant en tête : *Agnus Dei*.

Après le prélude d'un mode sévère, la voix de Suzel s'éleva, mêlant ses accents vibrants aux sons graves du violoncelle. Magistralement conçue, la phrase, empreinte d'un puissant souffle religieux, s'éteignait dans une suite d'arpèges d'une tonalité déchirante, qui vibraient sous l'archet comme de véritables sanglots. Les yeux fixés sur le musicien, la filleule de M^e Hervius écoutait, émue, transfigurée, et quand — pour finir — sur une modulation des cordes, elle répéta par trois fois le cri : *Miserere nobis*, sa voix s'accrut d'une douleur si poignante, son chant devint une telle supplication

que le signor Randoni, transporté, se leva en criant : *Brava! brava!*...

Puis, calmé, il embrassa d'un même regard Willy Danhove et Suzel toute frémissante près de lui et murmura avec un bon sourire :

« Allons, allons, M^e Hervius n'y voit pas clair... Je reviendrai avant le printemps. »

..

Deux mois se sont écoulés depuis la visite du célèbre éditeur Antonio Randoni, de Gênes. M^e Hervius s'occupe à corriger les copies de son manuscrit, tandis que sa filleule, songeuse devant la fenêtre, regarde d'un oeil distrait les rares passants de la rue.

« A quoi penses-tu, Suzel ? dit-il en levant la tête. »

— A rien, parrain.

— A rien, c'est peu. Tu as l'air ennuyé, chagrin. Serais-tu souffrante ?

— Mais non, ... mais non, je t'assure.

— Non, ... non... Je te trouve toute drôle, toute changée depuis quelque temps. Tu es triste, rien ne semble plus t'intéresser. N'as-tu pas refusé de m'accompagner l'autre jour à ce festival où nous étions priés ? hier c'est l'invitation de mon confrère Muller que tu déclinais.

— Je déteste le monde.

— Pour le détester, il faudrait au moins le connaître.

— J'ai le temps, parrain.

— Enfin, ce n'est pas naturel, tu es comme impatiente, fébrile... Vrai, tu m'inquiètes, ma mignonne chérie. Voyons, sérieusement, te sens-tu malade ?

— Sérieusement non, mon parrain.

— Bien vrai ?

— Bien vrai.

— C'est que j'aurais tant de chagrin de te savoir en peine, je t'aime tant, ma petite Suzel...

— Comme tu es bon, parrain, et comme moi aussi, je t'aime bien ! » dit la jeune fille en baisant au front M^e Hervius qui, rassuré, reprit son travail.

Après un silence :

« Parrain, fit-elle tout à coup, est-ce très difficile à passer une thèse de doctorat ? »

— Pour ça, tu m'embarrasses beaucoup. Demande-moi comment on s'y prend pour passer d'un ton dans un autre, je te renseignerai, mais pour ce qui est d'une thèse de doctorat, c'est exactement comme si tu exigeais que je te dise à quelle heure se couchera le Grand Turc, ce soir. Mais pourquoi cette demande ?

— Pour rien, ... pour savoir. »

Sans s'inquiéter autrement de la question de sa filleule, M^e Hervius se remit à ses corrections.

« Allons, bon, dit-il, rompant à son tour le silence, ces copistes n'en font jamais d'autres... N'ont-ils pas omis de transcrire un accompagnement entier de l'*Agnus* !... tu te souviens, la partie de violoncelle... ? »

— Ah ! parrain, rétablis-la bien vite, elle est si jolie, ... et j'aime tant à l'entendre...

— Sois tranquille, je vais réparer l'oubli. »

Un fracas de cloches éclata au dehors.

« Oh ! oh ! fit M^e Hervius, je suis en retard. »

— Tu sors ? demanda Suzel.

— Oui, une grand'messe.

— Aujourd'hui... Ce n'est pas dimanche, ni jour de fête ?

— Une messe de mariage. Vite, ma canne, mon chapeau... », dit-il en embrassant sa filleule. Et, tout en gagnant la porte, il ajouta, sans se retourner :

« Au fait, tu connais le marié, ... Willy Danhove, tu sais ? à qui je donnais des leçons. A tout à l'heure, mignonne, et prends garde au froid. »

Si les cloches avaient sonné moins fort pour appeler M^e Hervius, il eût pu voir l'affreux changement qui s'était opéré tout à coup sur le visage de sa filleule. Lorsqu'il fut sorti, prise d'un étouffement subit, elle porta la main à son cœur, courut chancelante à la fenêtre, qu'elle ouvrit pour aspirer l'air qui lui manquait, ... et toute droite, s'abattit sur le plancher.

Trois jours plus tard, la pauvre enfant agonisait, dans un grand fauteuil, devant le feu ardent de la salle de travail.

« Te sens-tu mieux, ma chérie ? demanda M^e Hervius, penché sur elle. »

— Oui, parrain, je ne souffre plus, plus du tout, ... mais j'ai froid, toujours froid, partout. »

Le vieux maestro jeta une brassée de fagots dans la cheminée et rapprocha le fauteuil.

« Es-tu mieux maintenant ? »

Elle fit signe que oui, et parut s'assoupir. Il échangea un regard désolé avec la vieille Gertrude qui, comme lui, étouffait ses sanglots.

« Parrain, dit la malade, semblant se réveiller d'un rêve, veux-tu me faire un grand plaisir ?... »

— Parle, ma petite Suzel.

— Joue-moi l'*Agnus* ; il me semble que ça me fera du bien...

— Oui, ma chérie, ... mais l'accompagnement de violoncelle que tu aimes tant, tu ne l'entendras pas.

— Oh ! si, ... » murmura-t-elle en fermant les yeux.

Après les premiers accords, Suzel commença d'une voix faible comme un souffle :

*Agnus Dei, qui tollis peccata mundi
Miserere...*

et sa tête se renversa doucement sur l'épaule de la vieille servante agenouillée près d'elle.

« Maître, maître, cria Gertrude affolée, mademoiselle est morte ! »

.....
Lorsque le cercueil tout chargé de fleurs fut entré dans l'église, M^e Hervius, abandonnant le cortège, monta l'escalier qui conduit aux orgues. Il prit place à son pédalier, et tournant le premier feuillet de la partition déposée devant lui :

« La messe de Suzel ! » gémit-il en donnant un libre cours à sa douleur.

Et tandis qu'en bas se récitaient les prières des morts, l'infortuné, le visage baigné de larmes, anéanti, écrasé sous le poids de sa douleur immense, exécutait, pour la première fois, l'œuvre qu'il réservait au bonheur de son enfant.

De la nef, des sanglots montaient jusqu'à lui.

Enfin un grand silence se fit, et la voix sombre

de l'officiant résonna sous les voûtes, disant : *Dona ei requiem.*

M^e Hervius s'évanouit.

L'hiver touchait à sa fin quand Antonio Randoni revint sonner à la porte de son vieil ami.

« Qu'y a-t-il, Gertrude? dit-il, pris d'un sinistre pressentiment à la vue des vêtements noirs de la vieille servante.

— Monsieur ne sait donc pas?...

— J'arrive d'un long voyage, ma fille, et je ne sais rien.

journées seul, et semble ne plus reconnaître personne.

« Peut-être que moi...

— Essayez », dit tristement la vieille Gertrude. Antonio Randoni monta, et ayant poussé la porte, il aperçut son ami vieilli, courbé, méconnaissable, assis devant le feu.

« C'est moi, maître Hervius », dit-il.

Celui-ci ne répondit pas.

« Maître Hervius, ne reconnaissez-vous pas votre ami Antonio?... »

Le compositeur tourna lentement la tête, le fixa quelque temps d'un oeil vague; puis, rappelé à une



« C'est pour réchauffer Suzel. » (Dessin de A. Mantelet.)

— Mlle Suzel est morte.

P — Ah! la malheureuse enfant! Et comment, Gertrude?

— Mademoiselle était restée seule là-haut; prise sans doute d'un malaise, elle a ouvert la fenêtre et s'est évanouie. Nous l'avons retrouvée toute grelottante... Elle était si frêle, si mignonne, Mlle Suzel...

— L'affreux malheur! Et mon pauvre ami? »

M^e Hervius est dans son cabinet de travail. Depuis l'horrible événement il ne sort plus; il passe ses

idée obsédante, saisissant près de lui des cahiers de musique, il les jeta au feu avec un geste de fou, en disant d'une voix qui n'avait plus rien d'humain :

« C'est pour réchauffer Suzel;... elle a toujours froid, ma pauvre Suzel. »

Et, dans l'âtre embrasé, Randoni put voir les derniers feuillets de la messe de M^e Hervius qui se tordaient sous les flammes.

ABEL MERCKLEIN.

SANS LUI

(Suite.)

VI

Un viens de recevoir une lettre de mon ami du Courtil, dit un matin M. Le Bret en se mettant à table.

— Que dit-il, ce cher parrain? demanda Irène avec beaucoup d'intérêt.

— Je te la lirai, ... je vous la lirai après le déjeuner, ajouta-t-il en se reprenant et en jetant un coup d'oeil à sa femme. Elle est pleine d'entrain, et contient un projet qui plaira peut-être à quelqu'un...

— Un projet! oh! qu'il me tarde de le connaître!

Le café servi, Irène regarda son père qui sourit, tira la lettre, et lut :

« Mon cher Le Bret,

« J'ai tenu mes promesses en allant vous voir l'année dernière à Smyrne; à votre tour de tenir les vôtres en venant à Alexandrie. Il serait peut-être inutile de s'adresser à l'ami qui me semble s'endormir dans son rôle de père; aussi est-ce surtout à l'âme du voyageur que je fais appel, si toutefois le voyageur existe encore, ce dont je doute en le voyant si peu pressé de nous rendre visite. Et, cependant, il sait que l'Égypte est le pays des Pyramides, des Pharaons et des momies; il n'ignore pas quelles nécropoles se sont ouvertes devant Mariette, et comment il a peuplé son musée de Boulaq. Venez donc soulever la poussière des siècles, et apprendre l'histoire d'Égypte dans ses tombeaux, venez deviner les énigmes de nos sphinx et saluer nos illustres momies. Nous nous plongerons dans l'ombre des salles funéraires et nous irons au soleil admirer les Pyramides, et si vous ne rentrez pas à Smyrne enragé égyptologue, c'est qu'il ne restera plus rien en vous de votre nature d'autrefois. Pour moi, je ne rêve plus que stèles, hypogées, sphinx et momies, et si Mme du Courtil n'y mettait bon ordre, ma maison deviendrait un petit musée de Boulaq. Que ne puis-je prendre une pioche et connaître par moi-même la fièvre des découvertes! Quelle ivresse de mettre au jour un sarcophage enfoui dans les sables depuis des siècles, et d'en retirer de ses propres mains une belle momie parfaitement conservée! Vous en ai-je dit assez pour vous enflammer de cette curiosité qui ne connaît aucun obstacle? Oui, n'est-ce pas, cher Le Bret, et dans une semaine, quinze jours au plus tard, vous prendrez le bateau. Le moment est favorable, bientôt la saison sera trop chaude; nos sables sont brûlants.

« Et Irène, la laisserez-vous derrière vous? A peine le pied sur le quai d'Alexandrie, je craindrais de vous voir reprendre le bateau. On connaît son Le Bret par cœur, et quel en est le point le plus faible. Amenez votre fille, et je m'engage à lui montrer, sans la faire périr de fatigue, tout ou presque tout ce que nous verrons nous-mêmes. Allons, ma charmante filleule, dites à ce cher père que vous mourez d'envie de visiter l'Égypte, et ma cause est gagnée sur l'heure.

« Quant à Mme Le Bret, je sais ce que je risque en venant la troubler dans son repos. Mais je lui jure que, son voyage accompli, tout le monde respectera son kief, et qu'elle aura à sa disposition autant de coussins qu'elle peut en souhaiter.

« Je réserve à Irène un souvenir d'Égypte, mais je ne veux le lui remettre que de la main à la main; il faut donc qu'elle vienne. C'est un scarabée d'or aux yeux d'escarboucle; il est authentique, car je l'ai vu tirer du sarcophage d'une élégante momie aux fines tresses de cheveux noirs, qui a dû compter parmi les plus jolies femmes de son temps; telle qu'elle est encore, elle serait capable de faire tourner la tête à plus d'un égyptologue. Je lui aurais volontiers donné asile chez moi, mais Mme du Courtil s'y est énergiquement opposée. Le cœur des femmes a d'insondables

mystères, plus insondables que le puits funéraire de Gisch; peut-être était-elle jalouse de cette beauté d'il y a vingt siècles. Mais je m'égare! il est temps de passer à un autre sujet. Vous me reprochez dans votre dernière lettre de ne souffler mot de mon fils; si je n'en souffle mot, c'est pour cause. J'ai peur qu'Alexandre porte peu glorieusement le nom glorieux que nous lui avons donné en l'honneur de sa ville natale. Il ne mord pas du tout aux affaires de la chancellerie. Le soleil d'Égypte lui a tapé sur la tête; il est amoureux de la couleur, et veut à toute force être peintre. Moi je crains qu'il ne soit jamais qu'un grand paresseux et un grand barbouilleur, mais je suis traité, bien entendu, de père tyrannique qui méconnaît les vocations les plus sacrées. Mais laissons là aussi un sujet qui m'enflamme beaucoup trop.

« Je vous serre bien fort la main, et je présente mes respectueux compliments à Mme Le Bret. Quant à ma filleule, il va sans dire que je l'embrasse sans façon, en parrain bien paternel.

« Tout à vous,

« DU COURTIL. »

A peine la lecture de cette lettre était-elle terminée, qu'Irène se leva de table, et vint passer un de ses bras autour du cou de son père.

« Nous irons en Égypte, n'est-ce pas? dit-elle.

— Un instant, Irène, on ne se met pas en route ainsi sans avoir pesé...

— Pesé quoi? il n'y a rien à peser. Cher père, dites oui tout de suite.

— Moi, je ne bouge pas, déclara Mme Le Bret. Mais que cela ne vous empêche pas de partir; je resterai parfaitement ici.

Irène, penchée vers son père, le regardait d'une façon suppliante. Un observateur se serait aperçu au premier mot que la victoire était remportée, et que M. Le Bret continuait par jeu à soulever des objections.

« Du Courtil, reprit-il, s'engage à te montrer les merveilles de l'Égypte sans te faire périr de fatigue, mais rien ne prouve que tu sois de force à...

— Pas de force! n'ai-je pas fait mes preuves?... Oh! ne dites pas que ce n'était rien. Souvenez-vous comme le soleil était brûlant le jour où nous sommes allés à Ephèse. Vous étiez inquiet, ne le niez pas. Je n'ai pas eu le plus léger mal de tête. Et à notre arrivée à Pergame, après avoir parcouru des chemins assez rudes, que m'avez-vous dit? je le sais, moi, car j'en ai été assez fière. Nous étions assis au bas de l'acropole, sur un fût de colonne renversé; vous m'avez posé la main sur l'épaule en vous écriant : « Tu es ma digne fille, Irène, et je te crois capable maintenant de me suivre partout. »

— Propos en l'air!

— Et vous avez même ajouté : « A partir d'aujourd'hui, tu peux compter parmi les grandes voyageuses »; mais ça c'était une plaisanterie que j'ai prise pour ce qu'elle valait. Et quand j'ai été trempée jusqu'aux os par une pluie d'orage sur la route de Tircé, ai-je été malade? Je puis tout supporter; d'ailleurs mon parrain est prudent. Nous irons chercher le scarabée, n'est-ce pas?

— Voilà le fin mot. Ce n'est point pour soulever la poussière des siècles et saluer les Pharaons que tu souhaites te mettre en route, mais tout simplement pour tenir dans ta main un insecte d'or aux yeux de rubis. Voilà bien la femme!

— A quel jour fixez-vous notre départ? demanda-t-elle avec assurance.

— Ai-je dit seulement que nous partions?

— Votre bouche non, mais vos yeux oui. Oh! je suis bien tranquille maintenant! A quel jour, père?

— Si j'en crois du Courtil le plus tôt sera le mieux, si nous ne voulons pas rôti dans les sables. Faisons nos préparatifs pour partir dans une quinzaine. Huit jours seraient pour moi un trop court délai; car il y a au consulat plusieurs affaires qui nécessitent ma présence, et que je veux régler avant mon départ.

Cette quinzaine, pour Irène, s'écoula lentement. Elle était si impatiente de partir, si curieuse de voir le pays des Pharaons! Enfin plus que douze heures, et les malles seraient transportées au bateau qui allait lever l'ancre et enfler ses voiles pour Alexandrie.

Irène terminait dans sa chambre ses préparatifs de départ. Son père entra.

« C'est fini, dit-il; les affaires que je ne voulais pas laisser en souffrance sont en ordre. Mais j'ai besoin de prendre un peu l'air. Viens-tu? Nous irons jusqu'au bord du Melès.

— Merci, je me ménage pour demain. Et puis, vous le voyez, je suis en train de donner un dernier coup d'œil à mes bagages.

— Bien », dit-il sans insister.

Il allait sortir, il revint sur ses pas.

« Tu seras peut-être couchée quand je rentrerai?

— C'est probable.

— Bonsoir, mon enfant.

— Bonsoir, père. C'est donc vrai, nous partons demain! Si vous saviez comme j'ai été inquiète pendant ces quinze jours! je tremblais qu'un événement imprévu ne vint empêcher notre voyage. Maintenant je suis tranquille. Plus que douze heures! je suis tranquille et pourtant j'ai la fièvre; touchez mon poulx; il bat vite, n'est-ce pas? Que je suis contente, plus que contente, transportée! je ne pèse rien; il me semble que j'ai des ailes et que je vais prendre mon vol. »

Cette joie franche, ces élans de vraie jeunesse enchantèrent le père, et il restait là, les yeux fixés sur sa fille, oubliant qu'il voulait sortir.

« Partez donc, père, dit-elle, et ne rentrez pas tard; il faut vous reposer aussi, car nous devons nous lever de bonne heure. J'ai bien recommandé à Thérésie de m'éveiller. »

Elle lui tendit son front où il mit, comme chaque soir, un tendre baiser qu'elle lui rendit.

« Dors bien, mon enfant », dit-il. Et il sortit.

VII

Les cheveux éparpillés sur les épaules, Irène, agenouillée au pied de son lit, priaît Dieu de tout son cœur, lui demandant un heureux voyage. Soudain, elle se redressa, et tendit l'oreille avec inquié-

tude. Il lui semblait que quelque chose d'inusité se passait dans leur appartement. C'était un bruit de voix confuses, de sourdes exclamations. Elle courut à la porte, et comme elle l'ouvrait avec agitation, elle se trouva en face de Thérésie.

Les mains jointes, la voix étouffée, celle-ci murmura :

« Mademoiselle, oh! mademoiselle!... »

Irène fut épouvantée de son attitude, de sa voix, de son regard. Tout son être en trembla.

« Mon Dieu! que se passe-t-il, Thérésie?

— C'est affreux!... comment vous dire..., votre père... »

Sans en entendre davantage, Irène voulut passer, se précipiter vers la chambre de son père.

« Mademoiselle, il n'est pas là.

— Où donc est-il? s'écria Irène affolée. Vous me faites mourir! Que lui est-il arrivé?

— Oh! mademoiselle, comment vous dire! répéta Thérésie en se tordant les mains. On l'a...

— Achevez donc, mon Dieu!

— On l'a assassiné! »

A ces paroles, un nuage s'étendit devant les yeux d'Irène. Thérésie porta ses mains en avant pour la soutenir, et, un instant, la jeune fille resta appuyée contre le mur, le regard fixe, incapable de prononcer une parole. Mais elle ne tomba pas. Elle entendit vaguement Thérésie qui lui disait : « Mademoiselle, venez près de votre mère, elle sait tout. »

Thérésie lui avait pris la main, et, comme dans un rêve, elle se laissa conduire par elle. En apprenant l'horrible nouvelle, apportée par un interprète du consulat, Mme Le Bret avait perdu connaissance. Une odeur d'éther remplissait la pièce où elle était étendue sur un divan. Au seuil, Irène rencontra l'interprète. La mission qu'il venait de remplir lui avait été très pénible; il était fort pâle.

« Où..., où l'a-t-on assassiné? demanda Irène d'une voix qui passait avec peine à travers sa gorge serrée.

— On l'a trouvé sur les bords du Melès, le long du cimetière...

— Et il était déjà mort?

— Il respirait encore, mais..., mais à l'heure qu'il est tout doit être fini, ajouta-t-il en détournant les yeux des yeux qui lui demandaient un peu d'espoir.

— Conduisez-moi près de lui, reprit-elle, et, sans songer au désordre de sa toilette, elle marcha vers la porte.

— Mademoiselle, n'y allez pas, dit Thérésie en essayant de la retenir; ce sera au-dessus de vos forces. Restez près de votre mère; qu'elle voie votre visage près d'elle en reprenant connaissance. »

Mais Irène ne l'écoutait pas.

« Vos cheveux sont défaits, murmura Thérésie; vous ne pouvez sortir ainsi. »

Irène fit un mouvement d'épaules qui signifiait : « Qu'importe! » et gagna la rue, accompagnée par l'interprète qui aurait bien voulu qu'elle se rendit aux prières de Thérésie. Un moment après, celle-ci les rejoignit en courant, et enveloppa la tête de la jeune fille d'une mantille de dentelle qui cacha le désordre de ses cheveux. Elle n'osa lui renouveler ses instances, et marcha à côté d'elle en poussant de profonds soupirs.

Comme en proie à un horrible cauchemar, Irène

suivait son conducteur, sans savoir seulement par quelles rues elle passait; devant ses yeux grands ouverts, tout était confus. Ils arrivèrent sous les immenses platanes qui bordent le Melès, et Thérasia redoubla ses soupirs, car c'était là, dans un café, qu'on avait transporté le consul agonisant. Ils entrèrent. Il était dans une petite salle au plafond peint, et entourée de divans, où l'odeur des narghilehs et du moka flottait encore.

Recouvert d'un tapis aux vives couleurs, un coussin sous la tête, il était étendu sur un divan. Rien sur ses traits parfaitement calmes ne décelait que sa mort avait été violente. Plusieurs personnes l'entouraient, mais aucune n'avait osé lui fermer les yeux.

Au seuil de cette salle, Irène eut encore une minute d'espoir. Elle croyait la mort effrayante, et il était si beau, si calme! Elle regarda l'interprète; à sa muette interrogation, il répondit par un signe de tête négatif. Autour d'elle on disait: « C'est sa fille », et l'on s'écartait. Thérasia levait les bras au ciel et pleurait bruyamment.

Irène se laissa tomber à genoux sans un cri, sans un mot, sans une larme, et elle prit dans ses deux mains, la main déjà froide qui pendait sur le tapis bariolé; elle y appuya ses lèvres, puis son front qui lui semblait près d'éclater; sa douleur était atroce. En elle-même une voix brisée, déchirante, criait: « Cher père, oh! mon cher père! » rien autre. On était allé chercher un brancard pour transporter M. Le Bret au consulat. Thérasia releva Irène.

« Mademoiselle, on va l'emporter. Venez.

— Je le suivrai, dit-elle d'une voix faible, mais avec énergie, nous rentrerons ensemble! O mon Dieu, pourquoi n'ai-je pas voulu sortir avec lui!

Son regard ne le quittait pas. Elle entendit quelqu'un qui disait: « Il faudrait lui fermer les yeux. » Et elle les ferma elle-même pour toujours, ces yeux qui se remplissaient en s'attachant sur elle d'une tendresse infinie.

Le brancard avait franchi la porte du café, devant lequel il y avait foule. La nouvelle de l'assassinat du consul de France, déjà connue dans toute la ville, avait causé une vive émotion parmi la colonie européenne, et les représentants des différentes puissances étaient accourus au consulat de France.

Lorsque le corps de M. Le Bret passa le seuil de ces appartements d'où il était sorti plein de vie il y avait à peine trois heures, le souvenir de son dernier baiser, de ses dernières paroles: « Dors bien, mon enfant », revint à Irène, et enfin elle pleura. Sa volonté faiblit, et elle se laissa emmener par Thérasia dans la chambre de Mme Le Bret. Irène se jeta dans les bras de sa mère.

« Je n'ai plus que toi, dit Mme Le Bret en sanglotant.

— Moi plus que vous, répondit Irène.

— Nous serons tout l'une pour l'autre.

— Oui, toujours! »

Jamais leurs cœurs n'avaient été aussi rapprochés. Toute la nuit elles mêlèrent leurs larmes. Au matin, Irène voulut revoir son père; il lui semblait qu'elle en était séparée depuis longtemps. Mme Le Bret ne se sentit pas la force de l'accompagner.

Dans le salon d'honneur qui avait servi à bien des

fêtes, on avait disposé un lit de parade sur lequel le consul, entouré de lumières et couvert de fleurs, était étendu. Irène baisa son front glacé. C'était donc là ce jour du départ attendu par elle avec tant d'impatience, qu'elle hâtait de tous ses vœux! A ce moment, dans un matin rose, le bateau quittait la rade, et lui, il était parti pour toujours!

VIII

Au lendemain de son crime, l'assassin du consul fut arrêté. C'était un Turc qui avait eu des contestations avec un Français, marchand comme lui; M. Le Bret, appelé à juger leur différend, avait donné raison à son compatriote qui avait le droit de son côté, et le Turc, déjà animé contre les chrétiens de violents sentiments d'animosité, ne pardonna point son jugement à M. Le Bret. Depuis plusieurs semaines, il rôdait autour du consulat pour guetter toutes ses sorties. La veille, il l'avait suivi sur les bords du Melès, et avait saisi le moment où il était isolé pour s'approcher de lui et le frapper d'un coup mortel. Son kandjar, resté dans la blessure, servit à l'accuser. Il avoua son crime sans difficulté, et quelques semaines après, livré par la Porte à la justice française, il fut exécuté sur une place du Smyrne.

A la nouvelle de l'assassinat de son ami, M. du Courtil était arrivé tout de suite; et, partageant la douleur de la mère et de la fille, leur épargnant de pénibles détails, il prolongeait son séjour. Depuis que le corps de son père avait quitté le consulat, toute force avait abandonné Irène. Bien doucement, bien affectueusement, son parrain essayait de la tirer de sa prostration.

« Non, disait-elle en sanglotant, je ne pourrai vivre sans lui.

— Et votre mère, mon enfant? pour elle il faut vivre, il faut avoir du courage »

Mais Irène, le cœur uniquement rempli par l'image du père tant aimé, qui lui avait été enlevé d'une façon si cruelle, n'entendait pas encore ce langage.

M. du Courtil voulait emmener sur-le-champ la mère et la fille à Alexandrie. Mais Irène ne put supporter l'idée de se rendre sans son père dans le pays qu'elle se faisait une fête de visiter avec lui. Elle déclara aussi qu'elle resterait toujours où était sa dernière demeure. Elle ne savait rien des exigences de la vie.

M. du Courtil commençait à craindre que sa filleule n'eût aucune force de caractère, et lui qui connaissait sa situation, savait qu'elle en aurait besoin.

M. Le Bret ne laissait pas de fortune. De plus, mort à quarante six ans, il n'avait point droit à sa retraite; sa veuve ne pourrait donc recevoir qu'un secours du ministère des affaires étrangères. Certainement on aurait égard à la mort malheureuse du consul, à la manière dont il avait toujours rempli ses fonctions, et le secours serait important, et accordé chaque année sans difficulté à Mme Le Bret. Mais M. du Courtil n'ignorait pas qu'il serait insuffisant pour faire vivre deux femmes habituées à une vie confortable, et qui ne savaient ni l'une ni l'autre se servir elles-mêmes. En Orient, et dans

une certaine situation, on ne peut posséder aucun prestige sans un nombreux personnel de domestiques, et Mme Le Bret avait plusieurs servantes.

Délicatement, M. du Courtil exposa leur situation à la mère et à la fille. Mme Le Bret, qui avait toujours vécu avec une parfaite insouciance, fut consternée et immédiatement se mit à pleurer.

« Qu'allons-nous devenir? disait-elle, qu'allons-nous devenir? »

Quant à Irène, tout à sa douleur jusqu'alors, M. du Courtil vit qu'il s'était trompé sur son caractère. Au moment où il fallait agir, être utile, elle redevenait la fille de M. Le Bret.

« Je travaillerai, dit-elle. Ne vous désolez donc pas ainsi, mère. »

— Toi, travailler! ce n'est pas possible, mon enfant. J'en mourrais de chagrin. Et ses larmes redoublèrent.

— La sœur de mon pauvre ami est riche, je crois, dit M. du Courtil. En répondant à la lettre qui lui annonçait la mort de son frère, ne s'est-elle pas enquisse de votre situation, ne vous a-t-elle rien offert?

— Rien, répliqua Mme Le Bret.

— C'est étrange, car elle devrait bien se douter... Il faut lui écrire, lui exposer nettement votre situation, alors nous verrons ce qu'elle répondra; mais il me semble impossible qu'elle ne s'inté-

resse pas à la femme et à la fille d'un frère qu'elle aimait beaucoup.

— Irène lui écrira, dit Mme Le Bret; c'est sa filleule, et elle se tirera mieux que moi de cette lettre. »

M. du Courtil vit que cette démarche coûtait beaucoup à la jeune fille et il s'en chargea. Mme de la Salle fit son devoir; elle répondit qu'elle était prête à donner l'hospitalité à sa belle-sœur et à sa nièce. M. du Courtil trouva, et Irène aussi, que la façon dont elle l'offrait était un peu sèche; mais Mme Le Bret, moins sensible qu'eux à certaines nuances, ne cacha point l'entier contentement que lui causait cette lettre. La vie commune avec une belle-sœur inconnue ne lui causait aucune appréhension. Elle ne voyait qu'une chose, l'indolente Orientale, c'est qu'elle n'aurait pas à s'occuper d'un intérieur, et que là-bas comme ici, rien ne troublerait sa tranquillité. Thérasia l'avait toujours sauvée des soucis d'une maîtresse de maison et, grâce à elle, on ne s'apercevait pas de l'apathie et du manque d'initiative de Mme Le Bret, que la servante en chef consultait pour la forme. Elle savait que la réponse serait toujours : « Je m'en rapporte à vous, Thérasia. »

(A suivre.)

LOUISE MUSSAT.

LES DIX DOIGTS DE JEAN RUTHÉ

(Suite.)



'AURAIS voulu vous offrir ce bijou, acheva-t-elle... Il sera pour votre mère.

— Ma mère n'est plus de ce monde. J'avais, je crois, lorsqu'elle est morte, l'âge de votre petit Paul.

— Oh!... je n'ai su que vous attrister...

— Non, non, non, mais laissez-moi voir ce carreau... »

Elle avait détaché le bijou. Jean l'examinait avec un vif intérêt.

« Mais oui, disait-il, c'est comme un carreau de dentellière, pas plus grand qu'une plaque de collier... »

— Oh! cela n'a pas de valeur. Deux minces feuilles d'argent...

— Le travail est très délicat. On ne verra jamais de dentelle aussi fine que les niellures de ce tambour. Et ces fuseaux dorés, qui jouent sur la boîte, accrochés à des chaînettes qu'il faudrait regarder à la loupe!... Tenez, chaque fuseau est un objet d'art... D'où vient cette petite merveille?...

— Je l'ai achetée à Bruges, il y a quatre ou cinq ans. Elle m'avait rappelé l'amusement favori de mon enfance. Je faisais de la dentelle chez une sœur de ma mère, qui m'a élevée...

— A Paris?...

— Non; dans un château du Forez. Je suis un peu du pays...

— Du nôtre?

— La famille de mon père, M. de Puybreuil, est originaire de Saint-Marcel-d'Urfé, et celle de ma mère... »

M. de Guiraud, qui s'était éloigné un instant, revenait exaspéré.

« C'est inouï! criait-il, c'est monstrueux!... Ces drôles s'en prennent à moi, maintenant!... « Il faut en finir!... nous ne pouvons pas rester » en l'air!... » En l'air!... Est-ce que nous n'y sommes pas, nous aussi?... Mais oui, il faut en finir, je ne demande que cela... A moi, mon ami!... »

— Oui, monsieur », répondit Jean Ruthé.

Tout le monde l'appelait « mon ami », mais il comprenait que le mot n'avait pas toujours le même sens.

« Madame, demanda-t-il à Louise, vous retournerez à Paris?...

— Sans doute », dit-elle.

Et elle ajouta avec un triste sourire :

« Je ne pense pas qu'on nous retienne longtemps à Chalmazel. »

— Eh bien, je garderai ce bijou... quelques jours, ou quelques semaines. Me permettrez-vous de vous le rapporter?...

— A Paris?... Vous viendrez à Paris?
— J'y allais, madame,... mais vous voyez que ce n'était pas par le plus court chemin... »

Le petit Paul écoutait.

« Ah! s'écria-t-il joyeusement, tu viendras,... tu viendras? Nous demeurons dans l'hôtel de M. de Guiraud, rue de la Cerisaie. Te rappelleras-tu?... Rue de la Cerisaie. Nous avons un pavillon au fond du jardin; il y aura une belle chambre pour toi. »

Et l'enfant, se cramponnant aux bras de Jean Ruthé, cherchait à se hisser jusqu'à son cou.

« Oui, oui, disait le jeune homme, attends-moi ici, nous reparlerons de cela tout à l'heure, en allant à Chalmazel. »

— Oh! tu vas avec nous, partout,... partout?...

— Partout; je te mènerai sur ma diligence.

— Où est-elle, ta diligence?

— Tu verras, tu verras! »

La chaise et la patache étaient toujours « en l'air », et M. de Guiraud reprenait avec le conducteur l'interminable discussion. Dans cette situation bizarre, l'irascible gentilhomme, en habit de poulx-de-soie gris de perle, gilet de satin blanc broché, culotte de nankin, perdait complètement la tête.

La majestueuse Henriette essayait vainement de le calmer.

« Sosthène, vous manquez de dignité!... Sosthène, je ne souffrirai pas que vous vous commettiez avec de telles gens!... Sosthène, je vous en conjure!... »

Jean Ruthé intervint. Il prit à part le postillon et le conducteur de la patache.

« Vous vous êtes engagés à conduire M. de Guiraud à Chalmazel? »

— Engagés,... engagés!... Nous ne savions pas...

— Vous reconnaissez qu'il vous est impossible d'achever le voyage?

— Par cette route,... oui.

— Il n'y en a pas d'autre. M. de Guiraud va vous payer les deux tiers du prix convenu; vous déchargerez ici les bagages et vous vous en irez.

— C'est plus facile à dire qu'à faire... On ne peut ni avancer ni reculer.

— Déchargeons d'abord les bagages... Hé! là-bas, le flâneur, un coup de main, s'il vous plaît!... »

L'apostrophe s'adressait au domestique qui avait fait le voyage paresseusement étendu dans la patache.

Le « grand flâneur » prit un air superbe.

« Mon garçon, dit-il, je me nomme Monsieur Briard, et j'ai l'honneur d'être attaché à M. le comte de Guiraud, en qualité de valet de chambre. »

— Eh bien, répliqua Jean Ruthé, monsieur Briard l'attaché, montez lestement sur la voiture où vous vous prélassiez tantôt, et daignez nous faire passer la malle que voilà. »

Pas d'autre réponse qu'un dédaigneux haussement d'épaules.

M. de Guiraud accourut, la canne levée.

« Ah! coquin! tu as donc juré, toi aussi, de me pousser à bout? »

M. Briard grommela.

« Mais, monsieur le comte, je ne devais recevoir d'ordres que de votre propre personne. »

— Ma propre personne va te rosser! »

M. Briard obéit.

Le transbordement des bagages était difficile. Il fallait les faire glisser sur la droite du chemin, entre les rochers et la chaise, puis les porter à plus de deux cents pas en avant, sur la lisière d'un bois de pins... Cinq malles, plus une demi-douzaine de caisses et de cartons!

— Ne vous fatiguez pas trop, monsieur Briard, disait Jean Ruthé; il faudra bientôt recharger tout cela sur les mulets de Saint-Georges. »

M. Briard gardait un silence très digne.

La pénible opération terminée, et les comptes réglés, le postillon maugréait :

« Mais comment tournerons-nous, maintenant? »

— Dételle tes chevaux, dit Jean Ruthé, on tournera les voitures à bras... Monsieur Briard, la main aux brancards, s'il vous plaît!

— Et comment les chevaux passeront-ils? demanda le conducteur de la patache.

— Eh! vous les porterez! répondit Jean Ruthé. Moi, je vais chercher ma diligence. Rien de plus commode que cette voiture-là... C'est moi qui suis le voyageur, le cocher et le cheval!... »

VI

Réussite.

Lorsque Jean Ruthé remonta, laissant derrière lui la patache et la chaise, qui venaient de repasser le défilé des Bosses Rouges, le ciel s'était encore assombri. Des nuages violacés, disposés en un vaste demi-cercle, s'avançaient lentement vers la plaine du Forez. De chaudes bouffées de vent balayaient le chemin; la poussière blanche tourbillonnait, s'élevait en spirales et retombait sur les rochers. Au fond des combes, les piverts s'envolaient effarés, jetant les cris aigus qui annoncent l'orage.

Jean, pressant le pas, retrouva les voyageurs à la lisière du bois de pins, où il avait fait déposer les bagages.

Assise sur une malle de cuir, devant une longue caisse, Mme de Guiraud venait d'étaler un jeu de cartes. Elle faisait une réussite.

« Louise, disait-elle, vous suivez bien, n'est-ce pas? »

Et Louise, distraite, répondait :

« Certainement,... je suis..., je suis... »

— Je vais battre et vous couperez. Là, en quatre paquets, je vous prie... Attention, maintenant, au passage des dames et surtout...

— Allons! toujours les mêmes folies!... maugréa M. de Guiraud.

— Folies!... folies!... riposta Henriette, vexée... Vous parliez autrement, il y a quelques jours, en revenant de votre académie... Ne vous avais-je pas prédit que vous passeriez neuf fois de suite?... »

— La bonne prédiction!... J'ai passé douze fois!...

— Neuf fois de suite, et vous avez prudemment coupé la veine; puis, à la reprise, vous avez encore passé trois fois. Votre Jacquet m'a tout conté. Ne voulait-il pas vous faire risquer la treizième passe?

— Quelles sottes histoires!...

— Vous n'avez pas osé;... je vous ai dit trop



« Eh bien, je garderai ce bijou; me permettrez-vous de vous le rapporter? » (Dessin de J. Wagrez.)

souvent : « Sosthène, prenez garde au treize ! » Mais laissez-moi continuer, je vous prie. Ce que je fais en ce moment a pour Mme Des Granges un intérêt puissant.

— Pour Mme Des Granges?

— Il s'agit de savoir dans quelles dispositions elle trouvera, ce soir, le personnage de qui dépend le règlement de ses affaires et l'avenir de son enfant.

— Dispositions favorables, faites-moi le plaisir

de n'en plus douter, ... après la lettre que je lui ai écrite...

— Vous oubliez qu'il n'a pas répondu! C'est ce qui inquiète Mme Des Granges... Louise, chère amie, attention surtout au roi de trèfle!... Dans notre jeu des quatre paquets, il représente « monsieur le chevalier ». Il faut qu'à la troisième coupe, ou à la septième, ou en fin de compte à la neuvième, ce grand Alexandre se trouve avec Judith...

— La dame de cœur?

— Avec la dame de cœur, dans le paquet de gauche... Si, à la neuvième coupe, nous n'avons pas obtenu le résultat que je désire, ... que j'espère, il n'y aurait plus qu'un parti à prendre...

— Remettre le jeu de cartes dans votre ridicule et continuer notre route! dit vivement M. de Guiraud.

— Non! rebrousser chemin et ne plus compter désormais sur les millions de « monsieur le chevalier ».

— Voilà bien les femmes, ... elles exagèrent toujours... Je n'ai jamais parlé de millions...

— Vous avez parlé d'une « grande fortune ». C'est vous qui vous êtes chargé de recueillir les renseignements. N'avez-vous pas dans votre portefeuille les deux lettres confidentielles du notaire?...

— Le notaire ne fixe aucun chiffre. Par devoir professionnel, il est tenu à une certaine réserve...

— C'est lui cependant qui vous a conseillé de faire entreprendre à Mme Des Granges ce long et pénible voyage.

— Conseillé n'est pas le mot... Je reconnais qu'une phrase de sa dernière lettre m'en a suggéré l'idée, mais...

— Votre beau feu s'éteint, maintenant!... Nous allons donc à l'aventure?... Vous nous conduisez donc vers un redoutable inconnu?... Ah! Sosthène, ... Sosthène, quelle légèreté.

M. de Guiraud protesta!

« Moi, léger! s'écria-t-il en frappant du bout de sa canne la caisse où était étalé le jeu de cartes. Moi léger!... Pourquoi ne dites-vous pas étourdi, écervelé, tête de linot?... »

Henriette portait son index à ses lèvres :

« Chut! Sosthène... Chut! »

Mais Sosthène poursuivait :

« C'est bien la peine d'avoir passé quinze ou seize ans dans les affaires les plus importantes!... »

— Chut!

— Si je n'avais compté sur le succès, aurais-je entraîné Mme Des Granges dans cette entreprise qu'il vous plaît d'appeler « une redoutable aventure »?

— Sosthène!...

— Allez-vous m'accuser aussi de manquer de cœur?... »

Tournant la tête à droite, puis à gauche, Henriette fit signe aux deux domestiques de se tenir à distance plus respectueuse.

A droite, c'était Briard, dont les larges oreilles ne laissaient rien perdre. Le nez en l'air, la bouche entrouverte, il jouait la niaiserie distraite ou indifférente.

A gauche, c'était Céphyse, la fine mouche qu'on ne surprenait jamais aux écouttes, mais qui entendait toujours. Assise sur la mousse, elle semblait

uniquement occupée de tresser pour le petit Paul une couronne d'œillets.

— Sosthène, reprit gravement Mme de Guiraud, je vous accuse de manquer parfois de calme et de dignité, en présence de nos gens... Veuillez me laisser continuer. Et vous, chère Louise, coupez encore s'il vous plaît, ... je crois que nous touchons à l'instant décisif.

Paul s'était levé et courait à la rencontre de Jean.

« Ah! criait-il joyeusement, la voilà donc, ta diligence?... »

— Oui, répondait le jeune homme; assieds-toi sur la banquette, à la place du cocher, et mets tes pieds dans les sabots.

Puis, traînant la voiture jusqu'à la lisière du bois de pins, il demanda à Briard :

« Les mulets ne sont pas encore arrivés?

— Vous le voyez bien, monsieur, répondit sèchement le valet de chambre.

— Alors, monsieur, veuillez faire une petite promenade dans la direction de Saint-Georges, vous les rencontrerez sans doute en chemin, et vous nous les amènerez aussi vite que possible. Il y a là-haut des choses inquiétantes.

Le demi-cercle des nuées s'était brusquement rompu et, entre les deux masses noires, s'épanouissait une gerbe de rayons solaires, rouges comme des lames de fer qui sortiraient d'un brasier. Sur les pins, sur les roches, sur les bruyères, et jusqu'au fond des combes, éclatait une lueur d'incendie.

« C'est beau! .. murmura Louise... C'est éblouissant!... »

— Présage de victoire! dit Mme de Guiraud. Coupez pour la septième fois, chère petite. Bien, bien!... Voyons le paquet de gauche... As de trèfle, dix de cœur... Nous tenons enfin les alternances, ... nous brûlons, nous brûlons!... Ah! voyez, voyez!... Roi de trèfle, ... dame de... »

Un coup de tonnerre ébranla la montagne, un coup plus sec et plus dur que la détonation du canon.

Louise, tremblante, appela :

« Paul!... Paul!... mon enfant!... »

Céphyse, les mains sur les oreilles, la tête courbée, courut se réfugier auprès de Mme de Guiraud.

Henriette avait pâli, laissant tomber sa carte.

« Ce n'était que la dame de pique, balbutia-t-elle... Courage, Louise!... Nous pousserons, s'il le faut, jusqu'à neuf... »

— Ah! vous êtes folle! s'écria M. de Guiraud, ... ce qu'il faut c'est chercher un abri.

— Oui, monsieur, dit aussitôt Jean Ruthé. Partez à l'instant. A cinq ou six cents pas, au bord du plateau de Saint-Georges, vous trouverez une masure qui sert de refuge aux bergers. Elle doit avoir encore la moitié de son toit, vous y attendrez la fin de l'orage.

— Mais vous?...

— Moi, j'aiderai les muletiers à charger ces malles et ces caisses, et je vous rejoindrai là-haut.. Ah! un moment, je vous prie... »

Jean ouvrit son arche et en tira un manteau de laine brune, épais comme les limousines des rousiers.

« Madame, dit-il à Louise, prenez cette cape. Elle est assez ample pour vous envelopper, vous et mon petit ami... Tout à l'heure, après la pluie, il fera froid, dans ces montagnes. »

La jeune femme lui tendit la main; comme M. de Guiraud, elle allait lui dire :

« Mais vous?... »

— Vite! vite! reprit-il... Vous ne savez pas ce que c'est qu'une *radée* dans les combes... Le temps de chanter : *Il pleut, ma belle*, on est trempé jusqu'aux os! »

VII

Confidences de Céphyse.

Les voyageurs s'éloignaient rapidement, M. de

— A Saint-Georges?... Mais vous n'y arriverez pas avant l'orage!... Voyez!... »

Un éclair déchira les nuées; le coup de tonnerre suivit de près, répercuté comme si chaque gradin de la montagne avait reçu le choc; et presque aussitôt la pluie tomba à torrent.

Céphyse, effarée, se couvrit la tête de son tablier.

« Venez!... venez! lui dit Jean Ruthé en la prenant par la main, nous aurons ici un abri qui vaudra bien le toit de laasure. »

Il la conduisit vers la lisière du bois, entre deux pyramides de genévriers; puis il étendit sa cape sur les pointes de ces arbustes.

Amenant ensuite sa voiture, il la débarrassa de l'arche et la renversa le timon en l'air.

« Ce n'est pas plus malin que ça, dit-il avec cette



Jean vit accourir Céphyse, elle lui rapportait la cape. (Dessin de J. Wagrez.)

Guiraud entraînant la majestueuse Henriette, Louise donnant la main à son petit Paul, Céphyse portant la lourde cape. Jean les suivit un instant du regard.

L'enfant se retournait pour lui crier :

« Tu vas venir, n'est-ce pas? »

A peine avaient-ils disparu derrière le bois de pins, que le vent s'engouffrait dans les gorges de Lignon. Les deux masses de nuages, poussées par les rafales, voilèrent complètement le soleil. Déjà de larges gouttes de pluie étoilaient le chemin. Jean vit accourir Céphyse. Elle lui rapportait la cape.

« Mme Des Granges, dit-elle, vous renvoie votre manteau. Elle n'en aura pas besoin, tandis que vous... »

— Moi, je ne crains rien... Mais vous n'aviez pas eu le temps d'arriver à laasure ?

— Les mulets sont en route; nous en avons rencontré trois... plus Briard. Monsieur les a pris pour aller à Saint-Georges. On vous attendra à la première auberge.

bonne humeur qui ne l'abandonnait jamais. Du côté du vent, nous avons une muraille, ma diligence; à droite et à gauche, deux épaisses cloisons de verdure; sur nos têtes, ma cape, un toit qui pourrait recevoir l'averse douze heures d'affilée sans laisser passer une goutte d'eau.

— Douze heures! murmura la soubrette... Vous croyez donc que nous allons rester ici jusqu'à demain matin?

— Savoir!... Quarante jours et quarante nuits peut-être, si la pluie dure comme au temps du déluge... Mais j'ai là mon arche!... Ah! aidez-moi, sans vous commander.

— Que faut-il faire?

— Retenir la cape du côté de la porte, pendant que je la soulèverai pour la faire passer sur le timon de ma voiture. Nous élargirons notre toit et nous lui donnerons l'inclinaison nécessaire. Pourquoi ne pas prendre ses aises, quand il n'en coûte rien de plus?

Céphyse, avec ce gai compagnon, commençait à se rassurer.

Pendant quelques minutes elle demeura silencieuse, regardant ruisseler l'eau sur le chemin de Saint-Georges.

Debout auprès d'elle, Jean Ruthé était obligé de se courber sous la cape.

« La maison est bonne, reprit-il, mais le plafond un peu bas. »

La soubrette releva la tête et se mit à rire.

« Savez-vous, demanda-t-elle, à quoi je pensais ? »

— Non...

— Je pensais que ce pauvre Briard doit se morfondre sous l'averse, avec les muletiers. Il est en pantoufles..., en pantoufles brodées !

— Vous êtes sans pitié pour ce malheureux camarade.

— Camarade ? Ah ! mais non ! Il m'a trop souvent ennuyée, avec ses grands airs !... M. le comte le supporte, je ne sais pourquoi. Peut-être Briard l'amuse-t-il par ses poses de théâtre. Parce qu'il a été quelques mois au service de M. Molé, il croit avoir des dispositions extraordinaires pour la haute comédie. On l'a surpris plusieurs fois, dans l'antichambre, déclamant des tirades de vers... Je le montrais, l'autre jour, à madame par le trou de la serrure...

— Ah ! madame regarde par le trou de la serrure ?

— Tiens ! pourquoi pas ? Le grand comédien Briard se drapait dans un tapis et faisait les cent pas en roulant des yeux... mais des yeux !... Et ce

qu'il y a de plus drôle... Non, non, c'est trop fort, c'est trop fort !...

— Voyons !...

— Ce qu'il y a de plus drôle, c'est que madame le trouvait « noble », presque aussi noble que M. Molé !... Ah ! ah !... ah !... que dites-vous de cela, vous ?...

— Je dis...

— Oh ! quel éclair !...

Jean ne se sentait probablement pas capable de formuler une opinion sur l'illustre comédien Molé. L'éclair et le coup de tonnerre le tirèrent d'embarras.

La tête toujours penchée sous la cape, il observait la bavarde soubrette :

Age incertain. Peut-être vingt-deux ans, peut-être trente-deux. Teint déjà couperosé, bouche un peu grande, lèvres minces, dents de chatte, nez relevé, très mobile, œil pétillant de malice, fossettes aux joues, fossette au menton, grains de mil sur la tempe gauche.

« Pauvre madame !... reprit-elle. Bonne pâte, malgré ses airs de princesse. J'en fais ce que je veux... Mme la vicomtesse de Jaucourt, chez qui j'ai servi dix-huit mois, passe pour avoir inventé la lévite à queue de singe. Mme de Guiraud n'inventera rien, pour sûr ! »

— En vous voyant avec le petit Paul, j'avais cru, dit Jean Ruthé, que vous étiez au service de Mme Des Granges.

(A suivre.)

SIXTE DELORME.

UN RIVAL DU GRAND CONDÉ

SON histoire est inscrite dans les annales cynégétiques du château de Chantilly.

Rassasié de gloire et fortement tourmenté de la goutte, le vainqueur de Rocroi et de Nordlingue s'était retiré en son magnifique domaine, où, pour faire diversion aux visites, aux entretiens des beaux esprits, il ne laissait pas de se livrer fréquemment au *courre des fauves* de la forêt.

Il va de soi que, préparées par un nombreux et habile personnel, appuyées de mentes choisies et des mieux dressées, les chasses, que le grand Condé menait avec sa fougue et son habileté ordinaires, avaient généralement de magnifiques résultats. Le héros, pour qui les chasses humaines n'étaient plus que de lointains souvenirs, se complaisait de toute âme en ces victoires que son entourage tâchait de rendre aussi pompeuses que possibles, pour flatter ses instincts de supériorité et ses besoins de triomphe.

Un jour vint cependant, où, malgré tout le soin pris pour assurer au prince son succès coutumier, force lui fut d'endurer plusieurs mécomptes irritants. Un dix cors lui étant signalé comme un

des hôtes les plus anciens et les plus fiers de son domaine, il le désigna pour être l'objet du prochain hallali. La retraite du cerf est épiée, connue. Un matin le lancer a lieu en présence de l'illustre capitaine, qui, fidèle aux lois de vénerie, après une première traite de poursuite, évolue, selon l'art, pour attendre et surprendre la bête en ses voies de retour.

Mais, à la surprise générale, contrairement à tous les précédents, la bête, au lieu de se faire bientôt revoir, semble s'être dérobée comme par enchantement. Les meutes dépistées s'entrecroisent battant en vain toutes les directions ; veneurs et piqueurs se répandent à travers prés et coteaux. Tous doivent renoncer à poursuivre dans le vide la chasse si brillamment commencée, et plusieurs semaines se passent sans que le vieux dix cors soit aperçu de nouveau.

Enfin on le revoit, viandant paisiblement en un *gaignage* des environs du plateau. La nouvelle en est portée au prince, qui fixe un prochain jour pour mettre à mal le rusé dépisteur.

Ce jour-là, tous les indices ayant été bien relevés, tous les équipages ayant convenu des conditions d'un mener savamment combiné, on entre

en chasse; la bête est aussitôt aperçue prenant son élan dans une direction qui indique aux chasseurs experts la voie probable à suivre.

Chacun peut savoir que, dans toute chasse au poil, la bête ne fuit ordinairement que pour aller décrire, à distance plus ou moins grande, le circuit qui doit la ramener à son point de départ. Fidèle

Comprend-on ce cornu malencontreux qui s'avise de forfaire à toutes les conditions du cours traditionnel, pour mettre et laisser en défaut tant de gens et tant de limiers rompus à toutes les feintes, à toutes les manœuvres du fauve.

Où se cache-t-il? que devient-il? Piqué au jeu, le prince attend, non sans une certaine fièvre d'impä-



Le vieux cerf. (Dessin de K. Bodmer.)

au canton de résidence coutumière, l'animal poursuivi ne s'en écarte jamais qu'avec la préoccupation constante d'y revenir.

Sur ce fait normal repose en principe l'art du veneur.

Les chasseurs agissent donc en conséquence: mais, comme le jour du premier lancer, l'animal s'est bientôt éclipse; et le prince doit, encore une fois, rentrer bredouille au château avec tout son monde.

En vérité, il y avait de quoi dépiter un personnage plus endurant que le seigneur de Chantilly, rendu surtout furieux par le caractère de mystification de cette aventure.

tience que la présence du mystificateur lui soit de nouveau révélée dans la forêt, et quand on vient lui dire qu'on a revu la bête, il ordonne, pour un des jours suivants, un lancer exceptionnel au cours duquel deux des meilleurs cavaliers, montés sur les chevaux les plus rapides, devront, dès le départ de la bête, prendre sa voie et s'efforcer de ne plus la perdre de vue.

Au premier élan du cerf, en effet, ils partent avec lui, et vont, galopant droit devant eux, jusqu'à ce que leurs montures, à bout d'haleine, soient prêtes à tomber.

Or, contrairement à tout ce qu'ils ont pu voir et observer jusque-là, dans les chasses auxquelles ils

ont pris part, les deux cavaliers remarquent que le dix cors, loin de tendre au circuit coutumier, a toujours tenu sa voie directe; et lorsque, contraints de s'arrêter à plusieurs lieues du château, ils doivent abandonner sa piste, ils le voient continuer à courir directement vers le nord-est.

Rentrant pour la troisième fois sans victoire, le prince jure qu'il aura le cœur net de ces étranges agissements. Ainsi le vieux fauve, ni battu, ni battant, se trouve élevé à la dignité de rival du héros.

Le héros donc ordonne, comme nous dirions aujourd'hui, l'ouverture d'une enquête dans toutes les formes. Et voici ce qu'enfin l'on vient lui apprendre.

Ce cerf était né dans la forêt des Ardennes. Pris jeune, il avait été amené dans les bois de Chantilly, où il avait pris ses ébats, et qui étaient devenus sa patrie d'affection, de résidence; mais à l'heure du danger en lui s'éveillait la souvenance de la patrie natale, et dès qu'un bruit de meute se faisait entendre

autour du château, sans plus de réflexion, il détalait en toute hâte jusqu'au grand boisé des Ardennes. Les forestiers de là-bas l'y avaient vu maintes fois. Après quelques jours de repos, supposant le péril dissipé, il s'en retournait tranquillement vers Chantilly.

Il n'y avait là, en somme, aucun mystère; mais seulement la sagace manifestation d'un instinct de conservation qui, pour sembler bien naturel, ne trouva pas grâce devant le héros.

La tactique du vieux cerf connue, le prince se promit de la déjouer; et, ayant ordonné une nouvelle chasse, de véritables forces furent déployées pour couper sans merci l'habile retraite du fuyard.

Quand le grand Condé rentra enfin avec la dépouille de ce rival, les flatteurs du prince firent en réalité grand honneur à la mémoire de cet irrégulier qui n'avait pu être vaincu que par l'illustre capitaine.

B. M.

CAUSERIE DE QUINZAINE

En vérité — comme disait le poète mécréant du XVII^e siècle — voilà bien du bruit pour une omelette! »

A l'heure où paraîtront ces lignes, le tapage actuel sera certainement apaisé, sinon presque oublié, car de notre temps les événements vont vite à se disputer et accaparer l'attention, mais au moment où j'écris il n'est question que de *Thermidor*.

Depuis bien des mois, l'on savait que M. Victorien Sardou faisait répéter à la Comédie-Française, avec M. Coquelin comme principal interprète, une pièce dont le titre, *Thermidor*, disait assez sur quel terrain les personnages devaient se mouvoir, et pour la mise en scène de laquelle la maison de Molière faisait — comme l'exigent actuellement presque tous les ouvrages du même auteur — des dépenses considérables.

De-ci de-là, les indiscretions de coulisses allaient leur train; et ce que l'on apprenait de la donnée de cette pièce — en dehors de l'esprit général, dont on ne disait mot — semblait tout simplement indiquer quelques situations assez audacieuses qui pourraient être discutées par le public; mais l'on ne doutait point que le dramaturge ne s'en tirât avec tous les honneurs dus à sa vieille expérience. Au surplus, auteur et interprète principal, faisant la paire, en tant qu'habileté scénique, on comptait que l'artiste viendrait puissamment en aide à l'écrivain pour doubler sans encombre les caps difficiles.

Enfin, après de nombreuses et même assez lointaines remises, après une répétition générale sans échos troublants, un samedi soir a lieu la première représentation qui — l'on peut bien le dire — n'excite ni grand enthousiasme, ni protesta-

tions, mais semble promettre toutefois une assez longue série de fructueuses soirées.

..

Le lendemain donc, beau jour de dimanche et de repos, tous les journaux, en constatant le calme de la soirée, apprenaient à leurs lecteurs que la veille sur la scène de la rue Richelieu avait été jouée une pièce ayant pour sujet, les efforts faits par un jeune officier républicain pour soustraire à la guillotine une jeune fille qu'il aime, dont il est aimé, et avec laquelle il était fiancé avant son départ pour la guerre. Fait prisonnier, il a passé pour mort. Un échange de prisonniers l'ayant rendu à la liberté, quand il revient à Paris pour retrouver sa fiancée, il la rencontre, par hasard, au moment où des mégères, qui l'insultent à cause d'une petite croix d'or qu'elle porte au cou, vont la dénoncer à la section comme suspecte. Pour l'avoir défendue, il serait compromis et arrêté avec elle, si n'intervenait un personnage assez étrange, sorte de cabotin, qui a joué les jocrisses sur les scènes populaires.

Devenu un très sérieux employé dans les bureaux du Comité de salut public, ce comédien peut par conséquent prêter sa sauvegarde à l'officier, qui d'ailleurs est son ami.

Mais la jeune fille, échappée à ce danger, ne tarde pas à appeler de nouveau sur elle les rigueurs du terrible comité. Croyant son fiancé mort, elle a prononcé des vœux religieux. L'officier et son ami le comédien ayant réussi à lui démontrer que, par le temps qui court, des engagements de ce genre n'ont plus aucune raison d'être, la jeune fille écrit à ce sujet à la supé-

rieure du couvent où elle devait entrer. Cette lettre, trouvée au moment où l'on arrête les religieuses, qui sont emmenées à l'échafaud, compromet la jeune fille et motive son arrestation. Bien que, sur ces entrefaites, Robespierre soit renversé et que le règne de la Terreur soit, en principe, achevé, l'ordre de suspendre les exécutions n'étant pas encore parvenu à la prison où elle est détenue, la jeune fille va monter dans la dernière charrette, quand arrivent le fiancé et le comédien qui veulent la délivrer. Un garde, qui ne connaît que sa consigne, brûle la cervelle au jeune officier, et la charrette suit son funèbre chemin.

Telle étant la donnée du drame, il est naturel que le régime sous lequel il se déroule, dont on voit, dont on rappelle sans cesse les sanglantes rigueurs, et qui crée l'obstacle au bonheur des fiancés, soit l'objet des appréciations les moins sympathiques de la part des personnages qui en sont victimes et qui cherchent vainement à lui échapper; tout naturel aussi que, en rendant compte de la pièce, les journaux des diverses opinions aient, chacun à leur point de vue particulier, mis en cause la terrible époque dont le procès est, après un siècle, aussi ardemment plaidé des deux parts qu'au lendemain de son échéance.

De là un double et rapide mouvement d'opinion dans le public. De là, à la seconde représentation, le lundi soir, violentes et scandaleuses manifestations de quelques spectateurs tenant pour sacrosaints, et partant indiscutables, tous les souvenirs, même les plus tristes et les plus douloureux, de la grande période révolutionnaire. Injures, bordées de sifflets et instruments à siffler lancés comme projectiles contre l'interprète principal; mitraille de monnaie à l'adresse des *histrions* qui s'abaissent jusqu'à interpréter de pareilles indignités, etc., etc.

De là, par suite, annonce de manifestations contraires pour la troisième soirée.

Par suite de cette annonce, ordonnance ministérielle, qui, pour assurer le maintien de l'ordre, interdit les représentations de l'ouvrage.

Puis, au soir indiqué pour cette troisième représentation, réclamations si bruyantes et si obstinées du public, qui demande la pièce nouvelle, que force est de procéder à l'évacuation de la salle; mesure qui n'avait pas été prise à la Comédie-Française depuis des temps fort éloignés.

Puis, au jour fixé pour la quatrième représentation, ovation à M. Coquelin, jouant dans un autre ouvrage.

Puis à la Chambre des députés, interpellations simultanées pour et contre le maintien de l'interdiction, et grand débat purement politique, où les partis, dont le pays sérieux voudrait tant voir se faire la patriotique conciliation, se décochent à l'envi les plus irritantes apostrophes.

Puis, pendant que l'Association officielle des étudiants proteste de son abstention statutaire, envahissement et saccage d'un bureau de journal par une légion d'écolâtres, furieux d'avoir été pris à partie par cette feuille.

15 JANVIER 1891.

Puis, comme épilogue pratique, action correctionnelle intentée — dit-on — au lanceur d'instrument à siffler par l'acteur qui l'a reçu, et qui aurait pu en être grièvement blessé.

Puis, comme hors-d'œuvre évidemment très fantaisiste, bruit répandu de la fondation d'un *Théâtre-Affranchi* par les principaux sociétaires de la vieille maison de Molière, se constituant en société nouvelle, et trouvant d'ores et déjà une commande de plusieurs millions.

Et que sais-je? que sais-je encore?

Que de bruit, mon Dieu, que de bruit!

Le très honorable doyen des sociétaires de la rue Richelieu, M. Got, interviewé à propos de la prétendue création du *Théâtre-Affranchi*, qu'il a traitée d'ailleurs de projet ridicule, a tiré, nous semble-t-il, très philosophiquement, la véritable moralité de cette grosse et trop bruyante histoire : « *Thermidor* est enterré, aurait-il dit; c'est dix mille francs que cette interdiction enlève de notre poche à chacun; mais plaie d'argent n'est pas mortelle. »

Espérons-le pour l'illustre théâtre, qui peut-être, sans attendre l'avertissement de quelques tapageurs et les rigueurs de la mesure administrative, aurait pu se douter qu'il n'est ni prudent ni opportun de remuer les cendres encore brûlantes d'un passé cependant séculaire.

Voilà, en moins de deux ans, trois interdictions ou suspensions de pièces à la Comédie-Française : le *Pater* de F. Coppée, *Mahomet* de Henri de Bornier, et *Thermidor* de V. Sardou; la première vers la fin des répétitions, la seconde quand on allait les commencer, la troisième après la représentation de l'ouvrage. Les annales du lieu, paraît-il, n'offrent pas d'exemple d'une pareille série. Aussi Dieu sait si les partisans de la liberté absolue des théâtres ont, à ce propos, fulminé contre dame Censure et contre dame Administration qui, même après que dame Censure a délivré son laissez-passer, vient encore entraver cette fameuse liberté, tant redoutée par les uns et si fort réclamée par les autres.

Ces derniers, à l'appui de leurs revendications, citent l'exemple d'une nation voisine, la Belgique, où le droit de jouer ce que l'on veut, et même *qui l'on veut*, fait partie des libertés publiques, et, assurent-ils, étant passé dans les mœurs, ne donne lieu à aucun désordre sérieux. A la façon de leur vieux maître Aristophane, les auteurs du pays mettent sur la scène ce que bon et *qui bon* leur semble : il n'est pas rare d'y voir figurer, sans la moindre précaution allégorique, les personnages publics même les plus élevés, et le public rit s'il y a lieu de rire, ou s'émue s'il y a lieu de s'émouvoir, et il n'en est rien de plus. De cette façon, les jeux du théâtre, simple mode de distraction, ne se trouvent pas d'aventure investis de la grave importance qu'y donnent les traditions de notre moderne Athènes.

Peut-être l'essai de cette liberté absolue serait-il bon à faire chez nous, où l'on se plaint que ce qu'on appelle irrévérencieusement le *cabotinage* envahit tout. Comment en serait-il autrement, alors que le moindre incident théâtral peut prendre les proportions d'un grand événement social? Dans les premiers temps, sans doute, il y aurait

8. — TOME LXVI.

quelques heurts; mais bientôt le calme se ferait là comme ailleurs. Les spectateurs, par leurs applaudissements, leurs sifflets (car pourquoi les empêcher de siffler s'il leur est loisible d'applaudir?) et au besoin par leur indifférence, s'arrangeraient avec les auteurs et les acteurs; ils feraient eux-mêmes la bonne et sommaire police des théâtres. Cela se fait à Bruxelles, *sais-tu?* et ce ne serait pas faisable à Paris! Faudrait voir!

Quoi qu'il en soit, pour un vide fait dans ses réserves la Comédie-Française ne va pas assurément se trouver dépourvue. Chacun lui connaît un certain nombre de grands ouvrages reçus, qui, signés des meilleurs noms, ne demandent qu'à voir le feu de la rampe et tenter le succès dans le domaine purement littéraire. De ce que la caisse est malade, il ne s'ensuit pas que l'art ait dû prendre le grand deuil. Il a encore de beaux jours devant lui et sans doute la preuve nous en sera bientôt fournie.

..

D'ailleurs assez de deuils réels ont assombri ces dernières semaines pour que nous ne nous affligions pas outre mesure d'une simple déconfiture dramatique.

Pendant qu'aidée par les rudesses de l'hiver, la funèbre moisson a dû être abondante aux bas pays de misère et d'obscurité, il n'est guère de sommets sociaux où la mort n'ait frappé quelque coup retentissant. Jamais peut-être autant de célébrités diverses n'auront été emportées en aussi peu de temps.

C'est le baron Haussmann qui, n'en déplaise à certains fantaisistes, bien que n'ayant été, comme on l'a dit, que le bras agissant d'une volonté souveraine, ne laissa pas de manifester une haute et puissante personnalité, que l'histoire du Paris moderne ne saurait mettre en oubli.

C'est le compositeur Delibes, l'auteur de *la Source*, de *Coppélia*, de *Lakmé*, autant de créations délicates, d'une inspiration à la fois très fraîche et très originale, qui avaient fait de lui un des derniers survivants de notre école mélodiste française; membre de l'Institut, il n'occupait que depuis quatre ans le fauteuil de V. Massé.

C'est Aimé Millet, le très robuste et pourtant très gracieux statuaire, à qui l'on doit le *Vercingétorix* gigantesque d'Alise, et la svelte *Jeunesse effeuillant des roses* sur la tombe de Henri Marger; le buste olympien du *Père Enfantin* qui trône à la bibliothèque de l'Arsenal, dans la salle spéciale consacrée aux livres et papiers de ce patriarche du saint-simonisme; les statues de *George Sand* et de *Baudin*, à Blois celle de *Papin*, à Bourg celle d'*Edgard Quinet*, au faite de l'Opéra le colossal *Apollon* et tout un peuple de figures aussi originalement conçues que savamment exécutées, répandues dans les musées, dans les jardins publics et dans les galeries particulières.

Fils d'un peintre très distingué et très remarqué de son temps, Aimé Millet ne fit donc que justifier par ses œuvres les lettres de noblesse artistique trouvées dans son berceau; mais ce que les nécrologistes ont presque tous, je crois, oublié de dire :

c'est que, par sa mère, le vaillant artiste avait reçu en même temps l'héritage des plus généreux souvenirs philanthropiques. C'est en effet à Mme Millet mère que la France doit particulièrement l'existence d'une des institutions humanitaires les plus heureuses des temps modernes. S'étant beaucoup occupée du sort des enfants du peuple, Mme Millet, après être allée, à l'instigation de Cochin, étudier en Angleterre l'organisation des écoles enfantines, proposa et fit adopter la création des salles d'asile. La première fut établie par elle à Paris, dans la rue des Martyrs, en 1833. On sait les services qu'elles ont rendus depuis.

Mais nous n'avons pas fini avec les disparus de cette nouvelle année.

..

Avec Millet voici Delaplanche, encore un très habile, très délicat et très personnel modelleur d'argile et tailleur de marbre; voici Lewis-Brown, le peintre des chasses, des courses, dont il savait fixer avec une prestesse surprenante toutes les animations et toutes les plus pittoresques physiologies.

Voici Chaplin qui, pour arriver à se poser magistralement en traducteur charmant des élégances réelles et rêvées, commença, paraît-il, par la raide froideur académique, puis s'évertua très consciencieusement à travers les plus brutales crudités du naturalisme, bien avant que nos naturalistes, impressionnistes et à *peuprèsistes* songeassent à nous inonder de leurs trop faciles laideurs. D'ailleurs qui saura jamais où peut aller, ce que peut tenter l'homme fort qui, sentant se révéler en lui la force, n'a pas encore entendu la voix de l'instinct qui doit lui donner son caractère et sa valeur propres?

Mais voici qu'entre temps la grande faucheuse, avisant les marches d'un trône, y frappe un jeune prince sur les brillantes qualités duquel nos voisins les Belges aimaient à faire reposer les futures prospérités de leur pays.

Chez nous, elle frappe encore Louis Dubief, qui fut d'abord élève du collège Sainte-Barbe, cette fameuse institution scolaire, vraie pépinière de notabilités intellectuelles. Ses études achevées, après avoir exercé les fonctions d'inspecteur d'académie dans les Alpes-Maritimes à l'époque de l'annexion, il devint chef de cabinet du ministère de l'Instruction publique sous M. Rouland, puis directeur de l'enseignement primaire de la Seine sous l'administration de M. Haussmann; enfin, en 1866, à la mort de M. Labrouste, directeur de Sainte-Barbe, il fut choisi par le conseil de ce grand établissement pour en prendre la direction, poste qu'il occupa pendant plus de vingt ans, en même temps qu'il remplissait les fonctions de maire du Ve arrondissement de Paris.

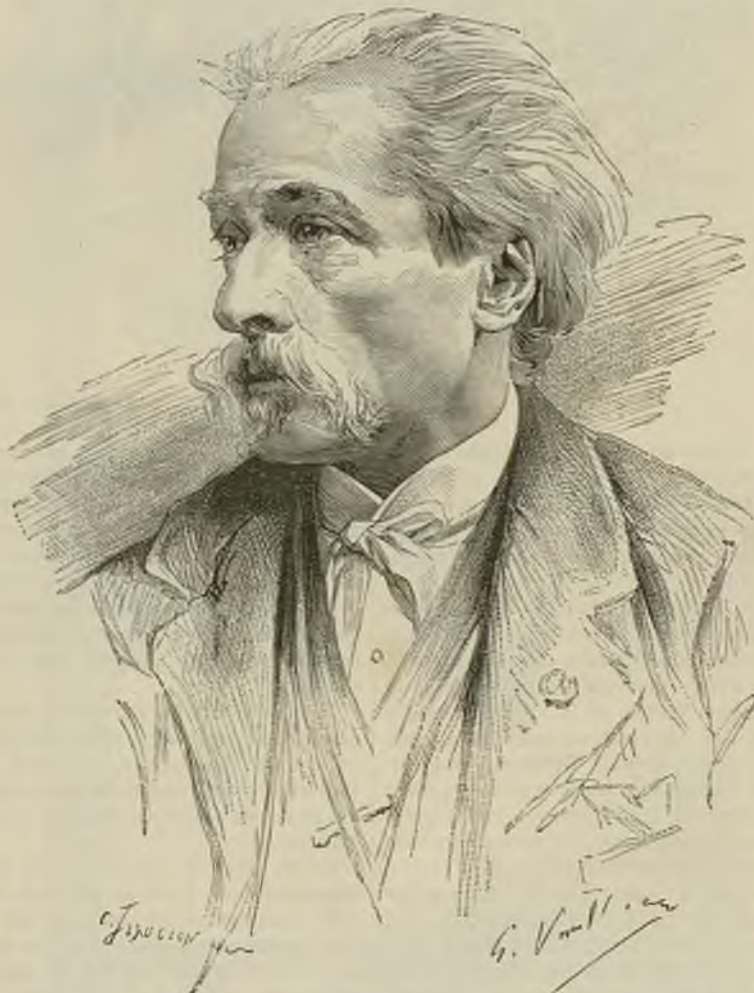
Mort aussi Latour-Saint-Ybars qui, aux beaux jours de l'école dite du *Bon Sens*, fut un de ceux qui tentèrent non sans quelque mérite le retour de la tragédie. Sa *Virginie*, son *Vieux de la Montagne* passionnèrent un instant le public encore passionnable du vieux Odéon. Le poète avait abandonné la partie vers 1869, après que la Comédie-Française

eut refusé sa tragédie d'*Alexandre le Grand*, refus dont il sut faire si grand bruit qu'il en résulta une sorte de réforme du comité de lecture de la rue Richelieu.

Mort encore Elie Berthet, qui fut un des maîtres du roman-feuilleton, et qui, presque jusqu'à ses derniers jours, avait gardé sa verve d'habile conteur.

Mort enfin, l'un des premiers du monde artistique français, Meissonier, dont chacun connaît les

formule des toiles couvertes d'or ou achetées à prix d'or, car il fut assurément de tous les peintres vivants celui qui obtint de ses œuvres les prix les plus élevés. Meissonier, quelque âgé qu'il pût être, n'avait rien perdu de son activité, de la verdeur de son esprit, de la vigueur de son caractère; très passionnément préoccupé des questions d'intérêts professionnels, il avait été, en ces dernières années, sans doute comme glorieux porte-drapeau d'un mouvement séparatiste désiré par de nombreux



Aimé Millet, statuaire, né en 1816, mort le 18 janvier 1891.

œuvres et sait définir la haute personnalité. (Le *Musée des Familles* a publié dans sa livraison du 15 juillet 1884, en même temps qu'un excellent portrait du grand peintre, une très sérieuse étude sur ses travaux.)

Agé de quatre-vingts ans moins quelques jours, car il était né à Lyon le 21 février 1811, après des commencements assez difficiles, mais sans avoir jamais varié dans sa façon d'entendre l'art, Meissonier était arrivé moralement et matériellement à la plus haute position qu'un artiste puisse envier.

Décoré de tous les ordres, investi de toutes les dignités artistiques, il avait depuis longtemps fait mentir, avec un superbe mépris, la vieille et naïve

confrères, appelé à la présidence de la société dissidente qui a fait en 1890 et doit faire encore cette année son exposition au Champ-de-Mars. Il avait récemment cédé ces fonctions à M. Puvion de Chavannes.

~

Notre collaborateur Jean Bonhomme, l'auteur de l'*Agenda mensuel*, nous adresse le billet suivant :

L'homme n'est pas parfait, mon cher ami. Après avoir eu pendant une assez longue existence me tenir éloigné des vanités et ambitions mondaines, voilà que je m'y suis laissé prendre. Appelé à une haute situation diplomatique, il y aurait, me semble-t-il, quelque incon-

venient à ouvrir mon agenda sous les yeux de vos lecteurs. Je le referme donc, au moins temporairement, en vertu de considérations que vous devez comprendre. Mais un des jeunes notables du pays de l'esprit, Willy, le complice intime de la célèbre Ouvreuse, dont vous avez ici même très justement loué les lettres fantaisistes (Causerie du 1^{er} août 1890) et qui n'a pas les mêmes raisons que moi pour tenir secrètes ses réflexions, s'offre à me remplacer au poste que vous

aviez bien voulu me confier. Quand Mazarin sentit sa fin prochaine, il dit à Louis XIV : « Sire, je vous dois tout, mais je crois m'acquitter en vous donnant Colbert. » Je ne suis pas Mazarin, vous n'êtes pas Louis XIV, mais j'étais très honoré d'être des vôtres, et je suis convaincu que vous me remercirez de vous avoir donné Willy.

Que Willy soit donc le bienvenu au Musée des Familles!



LA DESTINÉE D'UN HIBOU

I



a ferme du Bel-Étang, située en bas du village d'Ormoiche, était une très vieille habitation dont les gens avaient conservé la plupart des mœurs et coutumes d'autrefois.

Ses murailles noires et lésardées, ses toits couverts de mousse, semblaient toujours prêts à s'écrouler. Mais ces constructions du temps passé, sous leur air de ruines, ont une solidité capable de résister à plusieurs siècles, et les paysans ne s'y trompaient pas : ils avaient même une grande considération pour le fermier Thomas et ses fils.

Ces derniers étaient de forts gaillards. Avec leurs épaules trapues, leur poitrine vigoureuse, leurs larges mains noueuses, ils étaient en tous points semblables aux ancêtres qui avaient creusé les fondations de la ferme du Bel-Étang. Ils avaient, en plus, des physionomies brutales, qui souvent effrayaient les enfants, et non sans motif : car ces physionomies révélaient un naturel farouche, et des cruautés qui, pour s'assouvir, auraient sacrifié tous les intérêts : Dieu sait pourtant s'ils étaient intéressés!

C'est ainsi qu'ayant pris un hibou, dans les charpentes du grenier où l'on entassait les foin et les gerbes, ils le clouèrent, tout vivant, les ailes en croix, sur la porte de la grange, et le laissèrent lentement mourir, en riant devant sa douloureuse agonie!

II

C'est encore un préjugé, au fond de certaines campagnes, cette terreur superstitieuse qui pousse à détruire les oiseaux nocturnes. Les paysans, ou tout au moins ceux qui ont gardé les idées d'autrefois, et ils sont encore nombreux! ne voient en

ces oiseaux que des présages funestes. Qu'une chauve-souris les effleure de l'aile, aux heures crépusculaires, ils en restent inquiets et opprésés. Et dans les histoires de revenants et de feux-follets qu'on se raconte, aux veillées d'hiver, il est rare que les hiboux, les chouettes, n'aient pas un rôle qui fait courir un frisson sous l'épiderme. Aussi leur tient-on rancune de ces frayeurs chimériques, et, chaque fois qu'une chouette ou une chauve-souris se laisse prendre, c'est pour la pauvre bête un martyre dont rien ne la peut sauver.

Nos savants ont cependant démontré que les oiseaux de nuit sont d'une incontestable utilité. Le nombre des mulots, des loirs, des rats et des souris qu'ils détruisent est incroyable : les exploits des chats en pareille aventure ne méritent pas un parallèle.

Si les paysans objectent que les hiboux et les chouettes font quelque mal aux récoltes, on peut leur répondre qu'un sou n'est pas perdu quand il doit en rapporter quatre, et que les petits larcins de ces grands destructeurs de rongeurs sont pardonnables, mis en regard des services rendus.

Certainement, la plupart des paysans savent aujourd'hui toutes ces choses, mais on en rencontre encore, dans certains villages reculés, qui s'attardent aux vieux préjugés, et les fils du fermier Thomas étaient de ce nombre.

III

Le hibou qu'ils avaient cloué sur la porte de leur grange mourut en quelques heures. Ils laissèrent son cadavre devenir ce que le soleil et la pluie en pourraient faire; ils l'oublèrent, d'autant mieux qu'ils l'avaient cloué sur une porte de derrière qu'on ouvrait à peine deux ou trois fois l'an.

Pendant toute la fin du printemps, l'oiseau mort conserva l'attitude et l'aspect des premiers jours.

Puis, le soleil d'été bientôt grilla ses plumes, qui tombèrent plus tard une à une, sous les violentes bourrasques d'automne. L'hiver ensuite acheva ce que les pluies avaient commencé, et quand revint le printemps, il ne restait plus qu'une carcasse difforme et noire.

admirable et gracieux : ces cris, ces bruits, cette animation dans un squelette, — cette vie dans cette mort.

Le père et la mère, du matin au soir, voltigeaient avec mille cris joyeux autour de la nichée. Ils formaient avec elle une famille pleine de force et



Dans le creux du sternum, deux rouges-gorges firent leur nid. (Dessin de Gaston Noury.)

Quelques plumes demeuraient collées aux ailes et sur les côtes; le sternum, élargi, formait un trou, une sorte de coupe informe, soutenue en haut par les clavicules.

Et voici qu'il survint un incident merveilleux : dans ce creux du sternum et des clavicules, deux rouges-gorges firent leur nid. Quand les œufs furent couvés, et que les petits ouvrirent leur bec à la nourriture quotidienne, ce fut un spectacle

d'entente... et qui sait si les rouges-gorges, ces douces bêtes, n'avaient pas conscience d'un devoir plus sacré? Qui sait si leur instinct, plus délicat et plus subtil que l'instinct cruel des fils du fermier Thomas, ne leur avait pas enseigné qu'ils accomplissaient un des profonds desseins de la Providence : la vie renaissant perpétuellement de la mort, en construisant leur nid dans la carcasse du hibou?

CLERGET.

CAUSERIE MUSICALE

A propos de Siegfried.

Les personnes qui désirent parler de *Siegfried* avec agrément et compétence ont le choix entre trois procédés — sans parler de la méthode, très usitée, consistant à discuter, comme une corneille qui abat des noix, l'œuvre wagnérienne que l'on a pris soin de ne pas étudier, pour éviter d'être influencé par elle et pour garder ainsi toute liberté de jugement.

PREMIER PROCÉDÉ. Aller à Bayreuth. C'est une petite ville de Franconie, laide et maussade, empoisonnée d'Anglais, où les notes des hôteliers semblent avoir pris pour devise : *Quo non ascendam?* et dans les magasins de laquelle on ne voit que des photographies de Wagner, du papier à lettres à son effigie, ou des pipes dont le fourneau porte en exergue quelque *leitmotiv*. Guy Ropartz, dans ses *Notations musicales* (d'un charme si personnel), raconte même qu'il aperçut un jour des « Pantoufles-Parsifal », avec le héros du Graal représenté, au point croisé, à genoux devant la Lance miraculeuse.

DEUXIÈME PROCÉDÉ. Ceux qui reculent devant les frais du voyage et l'horreur de la bimbeloterie wagnérienne se procurent, moyennant la somme de 3 fr. 50, le volume d'Alfred Ernst, *Richard Wagner et le drame contemporain*, que l'on pourrait surnommer « Bayreuth chez soi ». Ils y trouvent l'analyse de tous les drames du maître, la discussion des truismes divers proférés à leur sujet par la critique, des idées ingénieuses et fortes dont le développement n'est qu'une affaire d'habitude, en un mot tout ce qu'il faut pour écrire des études devant lesquelles les profanes n'ont plus qu'à s'incliner. Je connais un critique musical, en renom, qui ne procède jamais autrement pour rendre compte des pièces jouées à Bayreuth : il remplit sa valise de linge, met le livre d'Ernst dans sa poche, embrasse sa femme et s'installe à Bougival-les-Bains pendant tout le temps que durent les représentations. Puis il réintègre le foyer conjugal, riche en impressions de voyage, et ne tarit pas sur l'imperfection des chemins de fer allemands.

TROISIÈME PROCÉDÉ. Celui des gens consciencieux, celui que je viens d'adopter, le voyage à Bruxelles. Au prix d'un déplacement de quelques heures, on a l'occasion de serrer la main aux caissiers qui ont passé la frontière et avec lesquels on n'a pas cessé de correspondre, sachant bien qu'ils ne reviendront que très riches, on peut rapporter en fraude de magnifiques cigares, pas chers, d'ailleurs infumables, pour donner aux amis et, par-dessus le marché, on entend du Wagner, ce qui est impossible en France, depuis qu'un vilain jour, dix marmitons et quatorze camelots interdirent la représentation de *Lohengrin*. (Ce sont ces deux douzaines de critiques d'art, devenus grands, qui viennent aussi de supprimer *Thermidor*.)

Au lieu de vous décrire la ville de Bruxelles, qui a déjà été explorée par de nombreux voyageurs, je préfère vous entretenir de la Tétralogie wagnérienne, moins connue. Ce nom de Tétralogie vient du grec et de ce que l'*Anneau du Nibelung* se compose de quatre parties : l'*Or du Rhin*, la *Valkyrie*, *Siegfried*, et le *Crépuscule des Dieux*. Si vous voulez éblouir votre monde, citez toujours les titres allemands : *Rheingold*, *die Walküre*, etc.; vous passerez pour un profond érudit. Il n'en faut pas plus, souvent, pour faire un beau mariage.

La représentation de chaque partie durant environ quatre heures, il serait très difficile de jouer la Tétralogie entière en une seule soirée; aussi, les directeurs du théâtre de la Monnaie ont dû se résoudre à ne « monter » qu'une partie à la fois. Ils ont commencé, il y a quatre ans, par la deuxième. Pourquoi? on ne le saura jamais. Cette année, c'est la troisième qu'ils nous donnent. Ils finiront peut-être par s'occuper de la première, car tout arrive (sauf les favoris de l'écurie Filousohn, me dit un sportsman de mes amis).

Dans la *Valkyrie*, on annonçait la naissance de Siegfried; dans le *Crépuscule des Dieux* on verra sa mort; dans le drame auquel il donne son nom, dans *Siegfried*, peu de combinaisons, peu d'incidents. Wagner se contente de nous présenter ce jeune héros à l'âme insouciante, aux lèvres entr'ouvertes par un rire candide, cet adolescent élevé en pleine forêt, puissant, naïf et beau, qui ne connaît ni la peur ni l'amour, qui chasse les ours à coups de pied et court avec les cerfs dans l'espace son domaine, assez audacieux pour reforge l'épée que brisa le dieu Wotan, assez brave pour tuer le dragon Fafner, assez heureux pour obéir au conseil que gazouille l'oiseau de la forêt enchantée, et courir, conduit par ce guide ailé, jusqu'au rocher où sommeille, entourée de flammes surnaturelles, la Valkyrie qu'éveillera son premier baiser.

De cette musique, la plus splendide, la plus étreignante qu'ait jamais conçue un cerveau humain, je ne dirai rien ici. Il faut entendre cet orchestre prodigieux, le chant du gamin épique reforgeant l'épée, rythmé par les coups de marteau et « par le souffle du soufflet qui siffle », comme dit si joliment Catulle Mendès, le murmure de la forêt qui, sous l'aube, bruit et frissonne pendant que l'oiseau magique trille son chant mystérieux, Siegfried assistant au réveil extatique de la Valkyrie et leur suprême ivresse...

Bon nombre de journalistes influents, et d'autres qui ne le sont pas, ont daigné venir joindre aux acclamations belges leurs bravos bien parisiens. Que voulez-vous, il n'y a pas à dire; c'est par la gare du Nord, aujourd'hui, que nous vient la lumière!

WILLY.

LE ROYANDER-GOA

Épisode de la Guerre du Canada.

(Suite.)

Un ennemi! l'Agouako!

Ce mot rappela la jeune fille à elle-même; un ennemi! non, il fallait conserver l'amitié du chef, avait dit Georges!

et droite comme elle l'était, trouver le moyen de sauvegarder les siens et elle-même, sans encourager ce terrible adorateur? Chose singulière! menaçant et terrible, elle l'eût peut-être bravé! devant son



« Pour te plaire, je deviendrai doux et bon comme toi. » (Dessin de G. Gilbert.)

« L'Agouako ne saurait être mon ennemi ni celui des miens! fit-elle plus doucement. Mon frère et ma sœur aiment le chef! »

L'Indien sourit :

« Peut-être est légère cette amitié, comme la paille de maïs que le vent soulève et emporte! On m'a conté qu'aux pays d'où tu viens, les hommes ou haïssent, ou aiment d'amitié ou d'amour, puis oublient. L'Indien n'oublie, lui, ni ceux qu'il hait, ni ceux qu'il aime! son amitié et son amour, il ne les donne pas seulement pour cette vie, mais aussi pour l'autre, pour la contrée bleue où les âmes se retrouvent et s'enlacent dans des danses toujours nouvelles, au son des divins tambours! »

Le cœur de Renée battait à se rompre; l'angoisse lui mouillait les tempes. Le langage, l'attitude du chef, ses regards, tout lui faisait comprendre ce qu'elle n'avait pas voulu voir jusqu'à ce jour, la passion insensée qu'il avait conçue pour elle. Que faire? comment éluder? comment, loyale

ardente soumission, elle restait désarmée, sans décision, sans force, ne sachant s'il fallait employer le raisonnement, la douceur ou l'énergie pour dominer la situation.

Lui ne la quittait pas des yeux. Avec la sagacité naturelle aux Indiens, il lisait sur le visage de Renée chacune des pensées qui l'agitaient, et un sourire amer était sur ses lèvres.

« Que ma sœur ne cherche pas à tromper l'Indien, dit-il d'une voix très calme : le mensonge ne va pas à ses lèvres pures, et l'Indien le verrait. »

— Le chef a raison, fit Renée qui releva la tête, je ne sais pas mentir. Le chef m'a ouvert son cœur, le mien répondra. Ce n'est pas comme une sœur, mais comme une épouse que Tecumseh veut me parler, je l'ai compris, et depuis longtemps! »

Il poussa un cri rauque et tomba à genoux.

« O vierge aux cheveux dorés, murmurait-il, depuis que je t'ai vue, ton souvenir habite en moi, je te retrouve partout, dans le sourire des étoiles;

dans le chant de l'oiseau, dans le murmure des sources, partout! jusque dans les rêves que m'en-voie le Manitou! Sois mon épouse, et devant toi mes guerriers s'inclineront! Ne crains pas de voir jamais mes mains sanglantes! Pour te plaire, je deviendrai doux et bon comme toi, et la hache de la guerre sera enterrée pour toujours dans le sentier de la paix! Suis-moi, je te bâtirai une belle maison et mon cœur sera ton cœur, et mon âme sera ton âme! Sois mon épouse, douce fille au teint pâle, Renée!

— Non! jamais, jamais!

Elle s'était rejetée en arrière, échappant à son étreinte.

« Jamais! répéta l'Agouako avec un geste fou, jamais!

— Écoute-moi, reprit-elle, une fille d'Europe ne peut devenir l'épouse d'un Indien : l'époux et l'épouse ne doivent-ils pas avoir la même âme, les mêmes pensées, servir le même Dieu? tout nous sépare, notre langage, nos mœurs, nos croyances, ne le comprends-tu pas?

— La fille étrangère me méprise, ricana le chef, et pourtant, si son pays est le plus grand et le plus superbe, pourquoi êtes-vous venus dans le nôtre? Vous qui vous croyez au-dessus de nous, dites, la terre du matin ne vous suffisait donc pas? elle n'a donc pas, comme la nôtre, des forêts, des bois et des montagnes? elle n'a donc pas des plaines dans lesquelles on aime à faire fuir les ennemis, le tomahawk à la main? elle n'a donc pas l'eau des nuages et l'or du soleil? Les rivières sur lesquelles voguent vos pirogues ont donc suspendu leur cours?... Prends garde, Renée! si ton cœur repousse mon cœur pour mieux le garder à un autre, à quelque Européen maudit!...

— Non! cela n'est pas, je le jure! cela n'est pas!

Mlle de Pierrevall avait jeté ces mots avec une telle énergie, un tel accent de vérité que l'Indien reçut une secousse au cœur.

« Oh! merci! chère fleur d'Europe, balbutia-t-il, merci! »

Ces paroles trompèrent Renée. Elle oublia un instant devant cette soumission apparente à quelle race appartenait celui auquel elle parlait. Elle crut à une résignation que ne connaissent pas ces natures primitives, dont rien ne peut entraver les passions violentes.

« L'Agouako restera donc mon ami et celui des miens! » dit-elle très doucement en tendant ses deux mains à Tecumseh.

Il la repoussa violemment, l'œil en feu, la gorge haletante :

« Non, fille cruelle! l'Indien ne veut pas de ta froide et pâle amitié qui lui glacerait le cœur! S'il ne sait se faire aimer, il saura du moins se faire craindre! Ah! ah! l'Agouako s'est humilié devant une squaw, il a défendu à son sang de bouillonner dans ses veines! il a pleuré à tes pieds, à toi, faible créature, que ses larges mains broieraient sans peine! Mais maintenant l'Agouako ne pleure plus; il commande! il ne désire plus, il veut! entends-tu? Ose encore refuser, ose!... »

Ses mains brutales marbraient d'un cercle bleuâtre les minces poignets de la jeune fille.

Devant le péril croissant, la vaillante nature de Renée reprenait le dessus :

« Tu ne peux penser te faire aimer par la violence, dit-elle froidement! mais tu es fort, je suis faible : si je refuse, as-tu dit?... »

Étonné, il avait lâché les mains de Renée :

« Tu ignores tout, dit-il d'une voix basse et farouche; ne sais-tu pas que demain sera le dernier jour où l'Européen vivra? demain la terre sera rouge et le soleil sanglant! demain le feu léchera de ses mille langues les demeures de tes frères et la tienne! demain tu verras se tordre et gémir dans les tortures ceux que tu aimes! »

Elle avait affreusement pâli.

« Et c'est toi! toi qui feras cela? demanda-t-elle d'une voix mourante.

— Oui, moi! car tous m'ont pris pour chef! ne suis-je pas le Royander-Goa? celui que Michabou, le grand dieu des batailles, appelle son fils? L'Indien aime le sang, dont sa peau a la couleur! Demain nos vieillards danseront autour du bûcher qui consumera la chair blanche, et les os européens bouilliront dans les chaudières! Demain Aneskoni aux yeux de bœuf, Atahocan le Grand Tigre, Aneskoni aux lèvres saignantes seront satisfaits! Demain sur ce pays, redevenu libre, le cri des guerriers retentira : Hohé! hohé! »

En proie à une exaltation furieuse, l'Indien avait arraché de sa ceinture sa hache de cèdre et la brandissait avec des gestes désordonnés : de sa gorge s'échappait le cri sinistre, qui glace de peur les plus hardis : Hohé! hohé!

« O Georges! ô ma sœur! ô mon pauvre petit Robert! » s'écria Mlle de Pierrevall en se tordant les mains.

Elle succombait enfin et, pourtant, elle n'avait pas tremblé pour elle, la vaillante fille!

L'Indien, maintenant apaisé, la regardait :

« La fille pâle n'a pas songé à craindre pour elle, dit-il après une longue pause; la fille pâle est digne d'être la compagne du chef, et si elle y consent... »

— Eh bien? s'écria Renée, si je consentais?... Oh! parle, parle! »

Haletante, elle s'accrochait désespérément à l'Indien. Un bruit léger, sans doute celui du vent du matin agitant les feuilles, arrêta un instant la réponse du chef.

Il se rapprocha et baissa la voix :

« Que la vierge aux cheveux d'or consente à être mon épouse selon les lois de mon pays, et la vie de ceux qu'elle aime sera sacrée! Tabou sera leur habitation et tout ce qui leur appartient! son frère sera mon frère; sa sœur, ma sœur; l'enfant qu'elle chérit, mon fils. Car je suis le Royander-Goa. Hâte-toi! le soleil monte à l'horizon, les heures s'enfuient, mes guerriers m'attendent. Je ne menace plus, tu le vois, je prie! Réponds! oh! réponds!

— Quel martyre! songeait Mlle de Pierrevall; consentir à ce que cet homme demande! consentir, là, à l'instant, sans un moment de réflexion! donner sa vie, toute sa vie! mon Dieu!...

— Réponds! disait Tecumseh, dont la voix s'altérait déjà.

— Et les autres... les autres colons... que

1. Cri de mort.

deviendront-ils, les malheureux ? balbutia-t-elle.

— Ceux-là appartiennent à nos guerriers, mais cependant, si tu voulais, j'essayerais d'adoucir leur sort !...

— Tu le promets ?

— Je le jure ! »

Elle s'approcha de lui, le visage resplendissant d'héroïsme et d'exaltation :

« Je serai ton épouse, chef », dit-elle lentement.

L'Indien s'était prosterné, comme en extase.

Autour d'eux tout faisait silence : les oiseaux se taisaient, le vent retenait son souffle, les fleurs

dière, si je manque à ma promesse ! Demain, dès l'aube, je serai dans ta demeure ; alors, seulement alors, j'apprendrai aux tiens que tu as consenti à être ma joie et mon soleil ! et maintenant je vais te quitter, car mes amis m'attendent. A demain, douce vierge aimée, plus pure que la source des bois, mon épouse pour cette vie et pour l'autre, à demain ! »

Il s'agenouilla de nouveau, toucha de ses lèvres la main de la jeune fille, puis, s'élançant à travers les arbres du bois, disparut.

« Mon Dieu, mon Dieu ! » murmura Mlle de Pier-



Athalka regardait Renée avec une joie féroce.

(Dessin de G. Gilbert.)

restaient immobiles. Dans ce petit coin de terre, en face de la nature immense et superbe, Tecumseh, le chef terrible et farouche, baisait avec respect le bas de la robe de Renée.

Elle parla la première :

« Ainsi j'ai ta foi, ... comme tu as la mienne ; les miens peuvent dormir tranquilles sur la parole de l'Agouako ? »

— Le Manitou a reçu mon serment ! que le soleil me foudroie, que les aigles me dépècent vivant, que le tigre fouille ma poitrine et dévore mon cœur, que le fleuve roule mon corps, que ma chair et mes os soient jetés à l'éternelle chau-

reval en retombant assise sur le banc de gazon.

Si son angoisse n'eût pas été aussi terrible, si sa douleur, si longtemps contenue, n'eût pas éclaté en sanglots, en cris de désespoir, elle eût vu les touffes d'achillées s'entr'ouvrir et un affreux visage de vieille femme apparaître.

Athalka regardait Renée avec une joie féroce.

« Il les épargnerait, pensait-elle, pour l'amour de la fille blanche, il épargnerait celle qui m'a traitée comme une chienne, et trahirait ses amis ! Mais je suis là, moi ! la chienne vaincra le loup ! »

(A suivre.)

GEORGES GRAND.



PETITS VOYAGES A TRAVERS LES GRANDES INDUSTRIES FRANÇAISES

Les usines Decauville.

L'IMMENSE établissement où se construisent les chemins de fer portatifs qui sillonnent actuellement toutes les régions du globe est situé à Petit-Bourg, près de Corbeil. Chacun sait les succès obtenus à l'Exposition universelle de 1889, par les usines Decauville, qui ont valu à leur créateur deux grands prix, une médaille d'or et la croix d'officier de la Légion d'honneur. Ces usines livrent mensuellement 150 kilomètres de voies, 3000 wagons et wagonnets de tous systèmes et une dizaine de locomotives.

Qui n'a pas présent à la mémoire le petit chemin de fer à voie de 60 centimètres qui reliait l'Esplanade des Invalides au Champ de Mars avec ses trois stations intermédiaires, démontrant les services que ce système de locomotion peut rendre en France comme chemin de fer d'intérêt local?

Un de nos confrères a dit qu'il faudrait que chaque village possédât, à côté de l'église, emblème de la vie spirituelle, sa gare de chemin de fer, témoignage évident de sa prospérité matérielle.

Cette conception de la vie moderne, si hardie qu'elle soit, n'est plus considérée aujourd'hui comme irréalisable avec les chemins de fer à voie de 0 m. 60 dont la construction est si économique. Le progrès marche et avec lui les besoins croissent. Il y a déjà 33,000 kilomètres de chemins de fer qui sillonnent la France, mais ce chiffre n'atteint pas encore celui que représentaient les routes nationales et départementales avant la création des voies ferrées.

Les conseils généraux, qui s'inspirent des besoins des contrées dans lesquelles ils ont de profondes racines, sont bien de notre avis. Ils émettent cette vérité que les localités d'une certaine importance qui ne sont pas desservies par des voies ferrées, sont lésées dans leurs intérêts.

Notre confrère Paul Foucher écrivait récemment que, lorsqu'il était au *National*, il avait causé souvent de cette question avec M. Jules Roche, aujourd'hui ministre.

Il était fort étonné de voir beaucoup de ses collègues de la Chambre ne pas comprendre qu'il faut proportionner les moyens de transport aux besoins des localités à desservir, et persister à réclamer des chemins de fer à voie large, condamnés d'avance à ne pas faire leurs frais, alors qu'avec le même prix d'installation on aurait pu construire deux chemins de fer à voie étroite, qui eussent desservi un nombre de localités double, et qui auraient pu, soit vivre de leurs propres ressources, soit devenir un affluent fructueux des grandes lignes déjà existantes.

Il existe encore chez nous ce qu'on appelle « de vrais pays de sauvages », non parce que les habitants y sont moins civilisés qu'ailleurs, mais parce que les moyens de communication y sont longs, coûteux et difficiles.

Cet état normal est dû à cela que l'on a été très long à comprendre qu'il fallait proportionner les moyens de transport à leur importance probable. C'est là une idée très simple, mais quelles difficultés n'a-t-on pas rencontrées pour la faire pénétrer dans les esprits!

Récemment encore des députés qui réclamaient un chemin de fer à large voie, lequel d'ailleurs n'eût charrié que le déficit, se seraient crus déshonorés si on leur avait parlé de remplacer cette voie majestueuse et ruineuse par une voie moins décorative, mais plus pratique. Ils eussent considéré cette proposition comme une injure personnelle, comme une insulte à leurs électeurs et se seraient écriés : « La voie large ou rien! »

Ils ont maintenant changé d'avis et les populations leur donneront raison. Tout le monde comprend que la question des chemins de fer se résume en deux mots : étendre le plus possible le réseau avec le minimum de frais. On arrivera de la sorte à relever notre commerce si cruellement atteint par la cherté des transports. La prospérité générale s'accroîtra; on voyagera davantage et la révolution économique produite par la création des chemins de fer s'arrêtera sans mécomptes dans un accroissement de bien-être.

Depuis longtemps déjà, par tradition patrimoniale en quelque sorte, sur le domaine de Petit-Bourg étaient mises à l'essai ou en pratique régulière les méthodes de culture dont la science agronomique moderne étudiait ou recommandait l'emploi. Ce fut notamment là que, en 1867, eut lieu le premier concours de labourage à vapeur, concours où fut d'ailleurs résolue la fondation de la Société des agriculteurs de France.

A Petit-Bourg, grand centre de distillerie et de raffinerie d'alcool, la culture des betteraves tenait une grande place. Des centaines d'hectares y étaient et y sont encore consacrés.

Or quand vient le moment d'enlever, des terres qui les ont produites, ces lourdes racines, il n'est pas rare que l'agriculteur n'éprouve un très sérieux embarras. Au lieu d'avoir à sortir des champs, comme pour les céréales, dans les mois où la chaleur a durci le sol, des charges qui, grains et paille, ne dépassent guère 7 à 8 mille kilogrammes par hectare, il s'agit de transporter en pleine saison pluvieuse, sur des terres détrempées, des récoltes s'élevant en moyenne à 40 mille kilogrammes par hectare.

Un jour donc, vers l'automne de 1875, le chef, tout jeune encore, de la grande exploitation agricole de Petit-Bourg, M. Paul Decauville, se trouvait en face de quelques millions de kilogrammes de racines à transporter du sol natal aux dépôts de sa distillerie. Il voyait déjà ses chevaux, ses chariots s'embourber à qui mieux mieux à travers les tenances de culture ramollies par les fraîcheurs

automnales, pour ne produire en somme qu'une besogne très rude, très lente et par conséquent très coûteuse.

Tout naturellement, l'esprit tourné aux aspirations de progrès, il se demanda si l'établissement de lignes ferrées, coupant en divers sens son vaste domaine, ne résoudrait pas économiquement le problème de ces difficiles charrois.

En réalité la réponse ne pouvait faire doute pour lui. Mais il considéra tout d'abord que l'installation de voies permanentes en nombre suffisant pour rendre partout les transports plus aisés et plus expéditifs, constituerait, pour une utilité temporaire, autant d'obstacles aux travaux de culture pendant le reste de l'année; puis que l'établissement de ces voies dans la forme ordinaire, c'est-à-dire avec nivellement du sol, pose de traverses, ajustage et fixation de coussinets et de rails, achat de wagon, allait l'induire en d'énormes dépenses, tant comme coût du matériel, que comme perte de terrain.

Pourtant l'idée des voies ferrées, si éminemment propres à faciliter ses transports, hantait obstinément son esprit. Elle le hanta si bien que, tout par un jour, elle y fit naître l'idée aussi simple qu'ingénieuse — la simplicité caractérise d'ailleurs toutes les grandes inventions ou applications pratiques — d'emprunter aux voies fixes permanentes, la disposition qui leur donne la stabilité, pour en faire le principe de voies mobiles et absolument portatives.

Cette disposition primordiale, fondamentale, il la trouvait dans le rigide assemblage des traverses et des rails, faisant de l'ensemble de la ligne une sorte d'échelle indéfinie, sur les montants de laquelle roulent les véhicules. Et il se dit que si, réduisant, comme dimension et comme poids, les proportions de cette échelle, il la coupait en tronçons de quelques mètres, ayant partiellement la même rigidité, il devrait obtenir les éléments aisément raccordable d'une voie dont l'installation serait aussi facile que le déplacement.

Tout autre chef d'exploitation agricole ayant eu

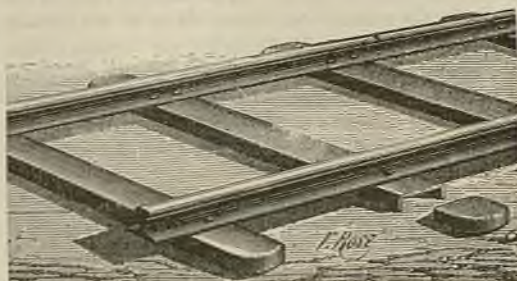


Transport et rajustage d'un cadre mobile.

cette idée eût certainement recouru, pour en faire l'expérience, à des bâtis de bois sommairement assemblés, pour former les tronçons d'échelle à poser et à raccorder à travers champs.

Mais le domaine de Petit-Bourg, outre ses immenses parties agricoles cultivées à la vapeur, outre sa distillerie, sa raffinerie magnifiquement outi-

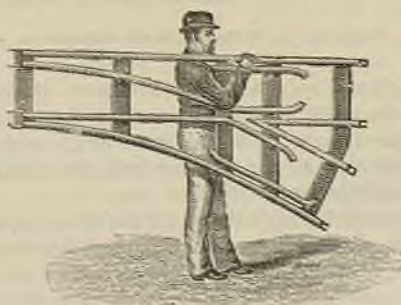
lées, comportait encore des chantiers d'extraction de pierres meulières et un service d'élévation des eaux de la Seine; Petit-Bourg devait donc posséder forcément pour l'entretien et la réparation des machines et du matériel employés ici et là, un



Disposition des traverses.

atelier desservi par un personnel relativement nombreux et muni d'appareils propres à la fabrication des pièces de tout modèle et de toute nature.

Quand donc M. Decauville eut imaginé ses tronçons d'échelle et voulut les faire exécuter dans ses ateliers, il acheva de donner à son idée un caractère essentiellement pratique en décidant, pour en assurer à la fois la solidité, la légèreté et le facile maniement, qu'ils seraient exclusivement métalliques; il admit en outre que la largeur d'une voie sur laquelle il est possible d'avoir un parfait équilibre, même avec des vitesses assez fortes, peut être abaissée jusqu'à 40 centimètres; ce dernier principe a pour grand avantage de réduire de beaucoup le rayon obligé des courbes. Plus généralement toutefois dans les voies usuelles du système Decauville, les rails sont à l'écartement de 60 centimètres. Rien de plus simple en réalité qu'un de ces tronçons d'échelle qui, mesurant par exemple 4 mètres de longueur pour une voie de 40 centimètres, et ne pesant guère plus de 40 kilogrammes, peut être aisément porté par un homme



Cadre de bifurcation.

qui se place au milieu en prenant un rail dans chaque main.

La traverse, qui est la base du système (puisque c'est à elle que le système doit en même temps sa force d'appui sur le sol et le maintien rigide des rails), la traverse est une bande d'acier de 9 à 10 centimètres de large, sur une longueur tantôt réduite à l'écartement des rails, tantôt les débordant de quelques centimètres de chaque côté, ce

qui donne à leur prise d'appui une plus grande puissance. En principe cette bande était absolument plate, mais aujourd'hui elle est repliée à angle droit sur tous ses bords, de telle sorte qu'elle peut être assimilée, comme aspect, au couvercle de ce vase de cuisine allongé où se cuisent les grands poissons. Ce rebord pénétrant dans le sol ajoute encore à la stabilité de l'échelle, en formant bloc avec les matériaux qu'il recouvre et emprisonne. Le même effet est d'ailleurs obtenu par des traverses dites *embouties*, c'est-à-dire rendues concaves dans leur longueur par un coup de puissant refouloir mécanique.

Les rails, tout en acier, sont de diverses dimensions selon le plus ou moins de largeur de la voie

Puis, vient le matériel roulant dont les types varient à l'infini selon les services demandés aux voies Decauville, qui, inventées, créées pour les besoins d'une exploitation agricole, sont aujourd'hui d'application en quelque sorte générale sur tous les points du globe et pour les usages les plus divers, sans en excepter, bien entendu, un rôle militaire dont l'histoire a déjà plus d'une page intéressante ; car le chemin de fer portatif a très activement et très utilement figuré dans l'Afghanistan, à Sumatra, en Tunisie, au Tonkin, en Égypte, en Abyssinie, à Madagascar, etc. ; journalièrement le génie et l'artillerie l'emploient pour les travaux de construction et d'armement des places de guerre ; et il n'est guère d'expédition lointaine



Transports militaires anglais en Afghanistan. — Chargement des chemins de fer Decauville à dos d'éléphant.

ou de charge qu'elle doit transporter. Ils ont la forme de champignons à base très élargie, forée à chaque rencontre de traverse ; et ils sont attachés sur celle-ci par des boulons dévissables ou par des rivets à poste fixe.

Chaque tronçon d'échelle est garni à l'un de ses bouts de deux éclisses qui, formant fourche, embrassent, lors de la pose, le tronçon déjà placé.

Cette pose est donc la chose la plus simple, la plus facile du monde ; elle peut pour ainsi dire être opérée partout, le plus souvent sans aucun déblai ou remblai préparatoire ; en tout cas il suffit presque toujours de quelques coups de pelle ou de pioche pour que la voie trouve aussitôt sa stabilité temporaire ou même durable. Est-il besoin de noter qu'en prévision des courbes et des bifurcations, l'usine tient tout prêts des tronçons d'échelle cintrée, et des croisières de rails tout assujetties sur des plaques de dimension voulue ?

qui ne le compte comme un des plus efficaces moyens de prise de possession ou de colonisation ou d'exploitation régulière des contrées nouvelles.

Pour le transport des matériaux de fractionnement facile, tels que déblais, minerais, produits agricoles, les charges sont réparties sur de petits wagons à deux essieux, pouvant porter de 250 à 500 kilogrammes ; mais s'il s'agit de poids considérables et indivisibles, comme celui d'une longue bouche à feu de gros calibre ou d'un tronc d'arbre colossal, on emploie un ensemble de wagons à fourche pivotante, munis chacun de deux, trois ou quatre essieux.

On sait en outre, pour l'avoir vu fonctionner à l'Exposition universelle de 1889, dont il fut une des curiosités capitales, ce qu'il peut faire comme agent de locomotion humaine.

A peine, à la fin de 1875, l'inventeur avait-il expérimenté son invention pour le service particulier de son domaine, que les instances de ses

confrères en agriculture l'obligeaient à transformer, en les agrandissant, ses ateliers de réparation en ateliers de construction.

Pendant la première année (1876), 35 ouvriers seulement furent à la tâche, mais, en 1878, l'usine de Petit-Bourg se présentait à l'Exposition universelle comme ayant livré, l'année précédente, pour un demi-million de chemins de fer portatifs, avec un personnel de 100 ouvriers et 32 machines-outils.

Onze ans plus tard, alors qu'elle installait à l'Exposition universelle ce petit chemin de fer à voie de 60 centimètres qui devait transporter plus de 7 millions de voyageurs, répartis dans plus de 37 mille trains, l'usine de Petit-Bourg avait livré déjà pour 60 millions de francs de chemins de fer portatifs. A l'heure actuelle, s'étendant sur une surface de 8 hectares, occupant 900 ouvriers, avec un outillage de 520 machines-outils, les ateliers de Petit-Bourg peuvent livrer mensuellement 150 kilomètres de voies, 3000 wagonnets et 6 locomotives; aussi, pour cette fabrication, n'emploient-ils pas moins de 3 millions de kilogrammes de fer par mois, ce qui revient à dire qu'en deux mois et demi ils mettent en œuvre une quantité de métal égale à celle qui forme la Tour Eiffel, laquelle pèse 7,500,000 kilogrammes.

Tout cela, répétons-le, comme conséquence de la simple idée consistant à couper par tronçons cette échelle rigide de longueur indéfinie qui s'appelle un chemin de fer fixe.

Il semble en vérité, comme pour toutes les idées grandes et fécondes, que celle-là eût pu naître dans l'esprit du premier venu, mais c'est l'éternelle histoire de l'œuf de Christophe Colomb. Il fallait la trouver, il fallait y penser; et l'on ne la trouvait pas. Celui qui a trouvé est donc bien un réel *trouveur* dans la plus méritante acception du mot. Que le succès lui soit venu, dans l'immense proportion que nous savons, ce n'est que justice.

Ayant fort admiré, pendant qu'il me voiturait des Invalides au Champ de Mars, le chemin de fer Decauville, j'avais dès lors projeté une visite aux usines de Petit-Bourg. Or, m'étant imaginé, je ne sais pourquoi, qu'il me fallait une autorisation spéciale, je remettais de mois en mois à la demander.

Mais voilà que, ces jours derniers, j'apprends par un document absolument public, que deux fois par semaine, le mardi et le samedi, l'entrée et la visite de ces ateliers sont permises au premier curieux venu. On prend à la gare de Lyon un billet d'aller et retour pour Corbeil. On part à midi et demi, on est à Corbeil vers une heure et demie; au sortir de la gare, on aperçoit sur la route un tramway à voie étroite, mis gracieusement par l'usine à la disposition des visiteurs quels qu'ils soient. On roule pendant cinq ou six minutes. On met pied à terre devant une salle d'administration, où l'on est prié d'apposer son nom sur un registre, et un très aimable cicérone vous fait entreprendre, en

multipliant avec autant de clarté que d'obligeance les explications, les démonstrations, un très complexe mais très pittoresque et attachant voyage à travers les immenses halles où s'agit tout un monde de bras et de machines.

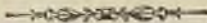
On éprouve là une suite d'émerveillements, en voyant naître pièce par pièce, au milieu d'une calme mais imposante activité, ces masses de produits ouvrés destinés à toutes les parties du monde. Partout circulent la force motrice et la chaleur, qui, guidées, dirigées par des bras intelligents, accomplissent, dociles, les plus puissantes et les plus délicates opérations. Pilonneurs, tours à forer et à fileter, forgers de boulons, bordeurs, embouteurs de plaques incandescentes; machines à river et à peindre; ici le sifflement des scies circulaires, là le bourdonnement des raboteuses de bois et de fer. Après l'assemblage des plaques et des rails, après l'ajustage des essieux et des roues, le montage des wagons, des locomotives. Par ici un embranchement de Paris-Lyon apportant des monceaux de fer; par là, sur le bord de la Seine, la grue à vapeur déposant au fond des barques amarrées, des entassements de cadres, de wagons, de voitures, qui par ce fleuve s'en iront à la mer, qui les portera aux contrées les plus lointaines; et que sais-je?

..

Chemin faisant, tout en poursuivant la revue d'ensemble et de détail de cette ruche où le travail même le plus rude ne semble assombrir aucune physionomie, n'exténuer aucun corps, on apprend que le fondateur de ce grand centre industriel a toujours été vivement préoccupé d'assurer le bien-être physique et moral de ses collaborateurs, même et surtout des plus humbles. De là salaires élevés, création de boulangerie, de comptoirs d'approvisionnement; construction de maisons confortables avec jardin, louées à raison de 6, 8, 10 et 12 francs par mois, avec diminution proportionnelle au nombre d'années de séjour et — disposition remarquable — abaissement du taux en raison du nombre d'enfants; société de secours mutuels, société musicale, théâtre, compagnie de sapeurs-pompiers, apprentis choisis exclusivement parmi les enfants d'ouvriers ou d'employés, etc., bref autant de notes témoignant que l'inventeur du chemin de fer portatif, d'ailleurs honoré des plus hautes récompenses civiques et envoyé au Sénat par le département de Seine-et-Oise, joint à sa féconde intuition du génie industriel, les qualités de cœur qui font de lui un véritable homme de bien.

Il est quatre heures, le tramway repart pour la gare; une heure plus tard, on reprend pied sur le sol parisien, et l'on se dit qu'on n'a pas perdu sa demi-journée puisqu'on a visité une des plus importantes et curieuses usines de France, où le travail, bien rémunéré, fait une existence calme et facile à une multitude de très intéressants travailleurs.

G. B.





MOSAÏQUE

Mots historiques.

Un jour que Henri IV était à un balcon avec le maréchal de Joyeuse, et que le peuple semblait les regarder avec une grande curiosité : *Mon cousin*, dit le roi, *ces gens-ci me paraissent fort aises de voir ensemble à ce balcon un roi apostat et un moine décloîtré.*

En parlant ainsi, le facétieux et au fond très sceptique Béarnais faisait allusion à l'abjuration qui lui avait valu la couronne de France, et aux singuliers changements de condition qui avaient accidenté la vie du maréchal de Joyeuse.

Ce Joyeuse (Henri Joyeuse du Bouchage), né en 1567, est celui dont Voltaire a dit dans sa *Henriade* que :

Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,
Il prit, quitta, reprit, la cuirasse et la haire.

Dès sa première jeunesse, quand il était écolier au collège de Toulouse, ses sentiments de piété étaient si vifs qu'un jour, à son exemple, douze de ses condisciples, la plupart fils de grandes maisons, allèrent demander aux cordeliers de la ville l'habit de leur ordre. Ce projet ayant été contrarié, il acheva ses études au collège de Navarre; il porta les armes avec une grande distinction, puis se maria, mais sans jamais cesser de sentir en lui une grande propension à la vie religieuse. A la mort de sa femme — qui sembla résulter du chagrin qu'elle éprouva à la suite d'un entretien où son mari lui avait révélé certaine vision l'avertissant de se consacrer à Dieu seul — il fit profession chez les capucins sous le nom de frère Ange. L'année d'après, les Parisiens ayant résolu de députer à Henri III pour le prier de revenir habiter Paris, frère Ange se chargea de la commission. Il partit processionnellement à la tête des députés qui chantaient des litanies et, pour représenter Notre-Seigneur allant au Calvaire, il se mit sur la tête une couronne d'épines, chargea une grosse croix de bois sur ses épaules. Tous les autres députés étaient en habits de pénitents. Le roi fut touché de compassion à la vue de frère Ange, nu jusqu'à la ceinture et que deux capucins frappaient à grands coups de discipline, mais cette bizarre députation n'obtint rien de lui. Frère Ange rentra dans son couvent et y resta jusqu'en 1592. A cette époque, son frère le grand prieur de Toulouse, s'étant noyé dans le Tarn, les ligueurs du Languedoc l'obligèrent de sortir de son cloître pour se mettre à leur tête. Le guerrier capucin combattit vaillamment pour le parti de la Ligue jusqu'en 1596, où il fit son accommodement avec Henri IV, qui l'honora du bâton de maréchal de France; mais, le roi, quelque temps après, lui ayant adressé peut-être en façon de simple plaisanterie, les paroles citées plus haut, le maréchal décida tout aussitôt de reprendre son ancien habit et sa vie monastique. Le cloître ne fut plus pour lui qu'un tombeau. Devenu provincial des capucins de Paris et

définiteur général de l'ordre, il mourut au retour d'un voyage à Rome, à Rivoli, en 1608.

La gravure que nous donnons est le fac-similé du portrait placé en tête de la vie de ce personnage publiée en 1652, par de Caillères, sous le titre de : *le Courtisan prédestiné ou le duc de Joyeuse, capucin.*

(Env. Mimosa.)

M. d'Argenson, ministre d'État, disent les *Mémoires secrets du XVIII^e siècle*, était zélé partisan d'un régime de perception d'impôts, dit par abonnement, qui aurait fait rentrer directement dans les caisses royales les contributions des particuliers. Ayant fait part d'un projet en ce sens à Louis XV, le roi l'engagea à le communiquer au contrôleur général.

Celui-ci l'écoute froidement et, quand le ministre a fini de développer ses idées : « Fort bien ! dit le contrôleur général, mais que deviendront les receveurs des tailles ? »

Alors M. d'Argenson tournant le dos à son collègue : « Fort bien ! répliqua-t-il à son tour, mais apparemment, monsieur, si je venais vous proposer un moyen d'empêcher qu'il y eût des scélérats, vous vous y opposeriez en me demandant ce que deviendraient les bourreaux. »

Peut-être, à un siècle de distance, serait-il possible de trouver, en face de certaines réformes réclamées et qui semblent devoir s'imposer, un principe de résistance imposé par des considérations analogues.

La France est assez riche pour payer sa gloire. On cite souvent ce mot, mais l'on ignore assez généralement quand il fut dit ou plutôt écrit.

A la suite de la guerre du Maroc, en 1844, dans le traité de paix qui survint, la France n'avait stipulé ni indemnité, ni cession de territoire, bien que la campagne eût coûté une vingtaine de millions. Les journaux de l'opposition s'étant avisés de trouver le procédé un peu naïf, le *Journal des Débats*, qui était l'organe des hommes alors au pouvoir, riposta, par ce mot, qui fut très remarqué et qui est devenu en quelque sorte proverbial.

(Env. Cécile et Juliette.)

Histoire des plantes.

Pourquoi la *scrofulaire*, plante d'aspect sombre, qui croît le long des ruisseaux et dans les fossés humides porte-t-elle le nom vulgaire d'*herbe du siège* ?

La *scrofulaire* est une plante de la famille des Personnées à laquelle nos pères attribuaient des vertus qu'indique son nom. Une saveur amère, un peu âcre, une odeur forte avaient fait soupçonner que cette plante devait agir sur l'économie animale à la façon des excitants amers, comme anodine, résolutive, détersive, carminative, et par conséquent très efficace pour le traitement de la *scrofule*, qui résulte

d'une débilitation générale. Mais aujourd'hui, malgré les éloges qu'on a donnés à ce végétal, il n'est presque plus employé, car on l'a reconnu à peu près inerte.

Toujours est-il que, pendant le fameux siège de la Rochelle, par le cardinal de Richelieu, en 1628, dans le dénuement absolu où se trouvaient réduits les assiégés, cette plante était devenue pour eux le remède à tous les maux, et par suite des services

Variétés historiques.

Qu'entendit-on à une certaine époque, dans l'histoire de France, par *les Chevaliers du Lièvre*, et à quelle circonstance historique se rapporte cette appellation?

— Le 23 octobre 1339, les armées de Philippe de Valois et d'Edouard III d'Angleterre se trouvèrent en présence à Boironfosse, près de la Capelle. • Ce



Henri de Joyeuse, maréchal de France, définitiveur général de l'ordre des Capucins, fac-similé du portrait placé en tête de sa vie, publiée par de Caillères, en 1652.

qu'elle avait rendus ou paru rendre, elle fut appelée depuis *l'herbe du siège*.

A la vérité, si nous en devons croire Poirer, auteur d'une *Histoire philosophique des plantes*, ce nom populaire serait de beaucoup antérieur à la date ici indiquée; mais ne faut-il pas, en pareils cas, admettre aussi bien la légende que l'histoire, quand il n'y a pas de témoignage contradictoire bien formel?

(Env. J. et G. Escooper.)

Mots de la dernière heure.

Vous voyez, mon ami, ce que c'est que de nous, dernières paroles du grammairien Vaugelas, à son domestique, en mourant d'un abcès à l'estomac, qui venait de crever subitement.

jour-là, dit Froissart, environ petite nonne, un lièvre s'en vint trépassant parmi les champs, et se boucha entre les Français, dont ceux qui le virent commencèrent à crier et à faire grand haro; de quoi ceux qui étaient derrière pensaient que ceux de devant combattaient. Ils vinrent leurs bassinets en tête et prirent leurs glaives. Là y fut fait plusieurs chevaliers; spécialement le comte de Hainaut en fit quatorze, qu'on nomma depuis *Chevaliers du Lièvre*. »

(Env. Pauline et Antoinette.)



Pourquoi la Confédération helvétique porte-t-elle le nom général de *Suisse* (Schwitz), qui est le nom particulier d'un de ses cantons?

— La ligue helvétique fut premièrement formée en 1307 par les trois cantons de Schwitz, d'Uri et d'Unterwald, afin d'échapper à la tyrannie de l'Autriche. Cinq autres cantons vinrent se joindre bientôt à la ligue; on les nomma dès lors les huit anciens. Après les batailles de Sempach, 1386, et de Noefels, 1389, l'indépendance helvétique était assurée, mais la discorde éclata entre les cantons: Zurich s'allia à l'Autriche, les autres cantons au contraire restèrent groupés autour de Schwitz et arborèrent ses couleurs, le blanc et le rouge, tout en prenant le nom de Schwitzer ou Suisse, qui passa plus tard à toute la nation.

(Env. J. et G. Escooper.)

En l'honneur de quel personnage célèbre français fut prononcée la première oraison funèbre pendant la cérémonie religieuse faite en l'honneur du défunt? — Autant qu'on croit, ce fut en l'honneur du connétable Bertrand du Guesclin que, pour la première fois, un orateur ecclésiastique fit du haut de la chaire l'éloge du mort. Lors d'un service solennel célébré en 1389 à Saint-Denis par ordre du roi Charles VI, Henri Cassinel, évêque d'Auxerre, fit un discours très pathétique sur la vie du fameux connétable, inhumé d'ailleurs dans la nécropole royale.

(Env. un Brionnais.)

Histoire des coutumes.

La coutume aujourd'hui à peu près générale de se serrer la main, et qui semble résulter d'une impulsion toute naturelle, n'est pas aussi ancienne qu'on pourrait le supposer.

Se donner la main était, au moyen âge, un mode de salut confraternel exclusivement réservé aux membres de la chevalerie. C'était en même temps la foi jurée entre chevaliers et comme une sorte de promesse de mutuel soutien. Les chevaliers se touchaient aussi la main devant l'autel, après avoir touché la poignée de leurs épées, et les combats singuliers étaient très souvent précédés d'un serrement de main, témoignage de la loyauté qui devait présider à la lutte.

Lorsqu'ils se rencontraient, les gens de toute autre condition se saluaient en découvrant leur front; les chevaliers avaient seuls le droit de se donner la main. Depuis la poignée de main est devenue banale, et le *shake-hand*, d'origine anglaise, en a rendu l'usage général.

Allusions.

Dans un article de journal nous trouvons ce passage: « Le pauvre X... est un fluctuant de premier ordre. Pris d'incertitude sur le sort de la coterie à laquelle ses intérêts lui commanderaient de s'attacher, il hésite, il louvoie. Il veut bien se rallier, mais pour le bon motif, à la condition que sa situation ne courra aucun risque. On croirait toujours l'entendre s'écrier :

Ah! ne me brouillez pas avec la république!... »

Il est fait ici allusion à une scène célèbre du *Nicomède* de Corneille (acte II, sc. III).

Nicomède, fils de Prusias, roi de Bithynie, est indigné que son père accepte tranquillement d'être le protégé et partant l'humble sujet de Rome. En présence d'un ambassadeur des Romains qui, connaissant les sentiments du jeune prince, demande que le sceptre de Bithynie passe aux mains de son frère cadet, Nicomède rappelle son père à la dignité royale.

NICOMÈDE.

De quoi se mêle Rome? et d'où prend le sénat,
Vous vivant, vous régnant, ce droit sur votre État?
Vivez, réglez, seigneur, jusqu'à la sépulture
Et laissez faire après ou Rome ou la nature.

PRUSIAS.

Pour de pareils amis il se faut faire effort.

NICOMÈDE.

Qui partage vos biens aspire à votre mort,
Et de pareils amis, en bonne politique...

PRUSIAS.

Ah! ne me brouillez pas avec la république.
Portez plus de respect à de tels alliés.

On fait assez fréquemment allusion à ce passage.
(Env. Cigale.)

En finissant une lettre à d'Alembert, Voltaire dit: *Adieu, monsieur, il y a en France peu de Socrates, et trop d'Anitus et de Mélitus, et surtout trop de sots; mais je veux faire comme Dieu qui pardonnait à Sodomie en faveur de cinq justes.*

Le spirituel écrivain fait ici allusion à la mort du plus célèbre des sages antiques. Les doctrines nouvelles de Socrate, ses vertus, son éloquence, lui avaient fait un grand nombre de disciples dans les familles les plus illustres d'Athènes. Mais l'amertume de ses critiques contre la constitution d'Athènes, ses traits satiriques contre la démocratie, ses liaisons avec les chefs du parti aristocratique, ses railleries avaient amassé autour de lui bien des haines et des préventions. Ses ennemis commencèrent par susciter contre lui le poète Aristophane, qui le couvrit de ridicule dans ses *Nuées*. L'an 400 av. J.-C., une accusation fut déposée contre lui par *Mélitus*, poète obscur, et soutenue par *Anitus*, citoyen qui jouissait d'une grande considération et était zélé partisan de la démocratie. Quels que soient les motifs qui ont mis la coupe aux lèvres de l'illustre philosophe, ces noms d'*Anitus* et *Mélitus* n'en sont pas moins restés flétris dans l'histoire, et servent aujourd'hui à désigner ces accusateurs que de vils sentiments de jalousie et de vengeance soulevèrent dans tous les temps contre la vertu et le génie.

(Env. Yanedick.)

Histoire des mots et locutions.

Paris ne s'est pas bâti en un jour, dit-on fréquemment pour modérer un désir impatient. Cette locution, que nous retrouvons chez les anciens, avec d'autres noms de villes semble avoir son origine dans une épitaphe qui aurait été, dit-on, mise sur le tombeau d'un Sardanapale, qu'il ne faut pas confondre, paraît-il, avec le prince qui, assiégé dans son palais où il passait sa vie en festins et en plaisirs de toutes sortes, se fit brûler avec ses femmes et ses richesses. D'ailleurs le nom de Sardanapale ou plutôt *Sardan-Pul* n'était point, disent les savants, le nom particulier d'un souverain, mais une épithète donnée par l'adulation des peuples d'Assyrie aux princes qui régnaient sur eux, et signifiait, suivant les uns, *l'illustre*, suivant d'autres, *le bien-aimé des dieux*. Or les annales de Perse, par Callisthène, mentionnent deux rois ainsi qualifiés, l'un sans caractère, l'autre plein de bravoure et l'émule des héros des premiers âges, sur la tombe duquel fut mise cette épitaphe: *Je suis Sardan-Pul, fils d'Anakindarase, j'ai bâti en un jour les villes de Tarse et d'Ancliate, et je ne suis plus.* Dans cette épitaphe, célèbre aux temps anciens, pour la singularité du fait évidemment légendaire qu'elle rapporte, se trouverait l'origine de notre locution usuelle.

Tout ce qui concerne les *Correspondances et Concours* doit être adressé à M. Eugène Müller, ou lui être communiqué verbalement, le samedi, de 4 à 6 heures, au bureau du *Musée des Familles*, rue Soufflot, 13.

Le Propriétaire-Gérant, CH. DELAGRAVE.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE PAUL BRODARD.



Il les trouva assis devant la cheminée où pétillaient et flambaient les fagots. (Dessin de J. Wagrez.)

LES DIX DOIGTS DE JEAN RUTHÉ

(Suite.)

— Je me partage,... par pure obligeance, vous savez!... Mme Des Granges avait une femme de chambre qui est partie de Paris avec nous, — une Bourbonnaise, lourde, maladroite, endormie, ne desserrant les dents que pour dire : « Plait-il,

mame la baronne ? » Eu passant à Saint-Pierre-aux-Bœufs, la Bourbonnaise rencontre un de ses cousins. Elle cause avec lui dix minutes et revient dire à madame : « Donnez-moi mon compte ;... me voilà dans mon pays, j'y reste pour me marier;...

1^{er} MARS 1891.

9. — TOME LXVI.

« faut profiter de l'occasion... » Moi, j'étais indignée, révoltée!... A la place de Mme Des Granges, j'aurais du moins exigé que cette pécote fit ses huit jours!

— Et Mme Des Granges a cédé?

— Tout de suite, sans un mot de reproche!... C'est une vraie grande dame, cette petite baronne.

— Cette petite baronne?

— On a l'habitude de l'appeler ainsi, dans notre monde... Moi, je m'intéresse à elle, voyez-vous, et je prends soin de son petit Paul. Elle n'a jamais été heureuse. Enfant, elle était chétive, presque infirme, et j'ai entendu raconter par madame que ses parents l'avaient pour ainsi dire abandonnée dans un village d'Auvergne... Ils l'y oublièrent quatorze ou quinze ans!... Sa mère la revit, par hasard, la trouva intelligente et jolie, et l'emmena à Paris. Dix-huit mois après, on la faisait sortir du couvent de Grenelle pour la marier à M. le baron Des Granges... J'ai vu plusieurs fois M. le baron chez M. de Jancourt; il devait avoir vingt-cinq ans de plus que sa femme. C'était un gros homme, très coloré, remuant, bruyant, parlant sans cesse de chevaux à vendre ou à dresser. On lui donnait le titre d'écurier — en troisième ou en quatrième! — de Mgr le duc de Chartres. Il allait en Angleterre, en Flandre, en Hollande, acheter des chevaux pour monseigneur et pour les gens de cour; il organisait les courses et les paris. En plein hiver, il y a trois ou quatre ans, il paria avec M. le chevalier de Crussol, capitaine des gardes de Mgr le comte d'Artois, de traverser la Seine à cheval, entre Suresnes et Longchamps. M. de Crussol faillit se noyer. M. Des Granges gagna mille louis.

— Mille louis!

— Et une fluxion de poitrine qui l'emporta en quatre jours. La petite baronne, veuve à dix-neuf ans, se réfugia, avec son petit Paul, chez Mme de Guiraud. Elles s'étaient connues au couvent de Grenelle.

— Mme Des Granges n'a pas de fortune?...

— Il lui reste, je crois, une partie de sa dot, qui, par bonheur, avait été placée chez un notaire de Paris, maître Bronod, — un homme très sûr, j'ai chez lui toutes mes économies. M. le baron ne laissait qu'une collection d'éperons et de cravaches, et des biens de province dont il n'avait jamais rien pu tirer. Et c'est précisément pour se rendre compte de la valeur de ces biens, que Mme Des Granges vient dans le pays de son mari.

— M. Des Granges était du Forez?

— De Chalmazel ou des environs. C'est M. de Guiraud qui fait l'avance des frais de voyage.

— Il est riche?...

— Lui?... Cela dépend des jours. Il y a des hauts et des bas, trop de bas depuis quelques mois... Lorsque M. le comte était agent des affaires de M. de Guéménée, tout allait à merveille, paraît-il. Je n'étais pas au service de madame dans ce bon temps-là. Monsieur trouve encore assez de ressources pour tenir un certain état... Et puis il a enterré deux oncles;... il doit lui en rester quelque chose... Il est léger, brouillon, emporté, mais très bon, très généreux, surtout quand il a eu de la veine à son académie...

— Ah! dit Jean Ruthé, M. de Guiraud est de l'Académie? »

Céphyse éclata de rire.

— Êtes-vous simple!... s'écria-t-elle, non, non, c'est trop fort!... Il est de l'académie du *biribi*,... comme tant d'autres gens de qualité... Et c'est après une jolie séance de nuit que l'idée lui est venue de faire le voyage avec Mme Des Granges. Feu M. le baron avait un frère dans ces montagnes. Ce frère vit encore; il a, dit-on, une belle fortune, il n'est pas marié; on lui mènera le petit Paul, et alors...

— Et alors?

— Peut-être se prendra-t-il d'affection pour cet enfant... Paul est charmant, n'est-ce pas?...

— Oh! oui!

— M. le chevalier s'attachera à lui tout de suite. Le gentilhomme campagnard n'a que ce neveu; c'est toute sa famille, et vous comprenez... »

Jean écoutait, soucieux, presque attristé.

« Mme Des Granges, demanda-t-il, compte donc beaucoup sur l'héritage? »

— Elle ne compte sur rien, la pauvre petite baronne! je crois même qu'elle ne voulait pas venir.

— Ah!

— C'est M. de Guiraud qui l'a décidée, dans l'intérêt de Paul. D'ailleurs, il fallait savoir ce que valent les biens qu'a laissés M. le baron. Le richissime beau-frère les administre de telle façon que jamais Mme Des Granges n'a reçu vingt-cinq écus de fermage!... Vous êtes du pays, vous?

— Oui, ou du moins j'ai habité le pays très longtemps.

— Vous connaissez sans doute le personnage?...

— Peut-être. Comment se nomme-t-il?

— Des Granges probablement...

— Il n'y a pas de Des Granges à Chalmazel...

— Je l'ai toujours entendu appeler « monsieur le chevalier »... Ah! mais, dites donc, il y a des gouttières, ici!...

— Sur nos têtes?... C'est impossible!

— Oui, oui, nos têtes sont à l'abri, mais nos pieds, nos pieds! Il passe un ruisseau dans votre maison!... Et moi qui ai des souliers de chevreau, minces comme des feuilles de papier!...

— Patience! voici la fin de l'orage... Soulevez un peu le toit et regardez du côté de Saint-Georges. Les muletiers arrivent?

— Les voilà!... Et Briard?

— Briard aussi, je pense...

— Voyons! »

Céphyse se dressa sur ses pointes et souleva un coin de la cape.

« Il vient, il vient, cria-t-elle, le noble rival de M. Molé! Et il est drôle, mais drôle!... Il a l'air d'un noyé qui marche en pantoufles brodées! »

VIII

Monsieur le chevalier.

De l'aire où il est perché, au bord de vertigineux escarpements, le village de Saint-Georges-en-Couzan voit, par-dessus les montagnes du Lyonnais, les neiges et les glaces des Alpes. Les peintres et les touristes qui vont à Pierre-sur-Haute y font leur première halte. Ils explorent la gorge profonde où, sous le Pont-du-Diable, écume le

Lignon, boivent du lait au petit moulin de la combe, et, par des sentiers de chèvre, remontent à l'auberge où grésille la friture de truites.

En 1781, les trois auberges de Saint-Georges, le *Cheval Blanc*, le *Soleil d'Or* et *Chez Rigaudias*, ou la *Grand Montagne*, étaient également remarquables par leur malpropreté.

Cependant la *Grand Montagne*, remise à neuf après un incendie qui avait détruit la moitié du village, offrait un peu plus de confortable que les deux autres. La vaste pièce du rez-de-chaussée, cuisine et salle de cabaret, avait un dallage de granit; les murs étaient blanchis à la chaux; l'ameublement ordinaire, buffets et dressoirs de noyer, longues tables, bancs étroits sur pieds écartés, grosse horloge, huche au pain, coffre pour les salaisons, était luxueusement complété par une douzaine de tabourets de paille. Au plafond enfumé, et sous le manteau de l'immense cheminée, pendaient les saucissons, les jambons, les quartiers de *gorre* (vache salée). Sur des claies accrochées aux poutrelles, séchaient des fromages trop odorants, et autour de ces claies bourdonnaient des milliers de mouches.

C'était à la *Grand Montagne* que les Parisiens venaient de se réfugier. Ils y étaient arrivés ruisselants.

Jean Ruthé les trouva assis devant la cheminée, où pétillaient et flambaient les fagots de *garne*¹.

En voyant entrer le jeune homme, avec Céphyse et Briard, Mme de Guiraud poussa un cri de joie :

« Ah! enfin!... »

Appelant aussitôt l'alerte soubrette, elle lui ordonna de faire monter ses malles dans une chambre du premier étage.

Jean Ruthé crut que les voyageurs se décidaient à passer la nuit à Saint-Georges. Le petit Paul était déjà venu se jeter dans ses bras; il le ramena à Mme Des Granges.

« Madame, dit-il, je dois être ce soir à Chalmazel. Si vous avez besoin de moi, veuillez m'envoyer chercher au hameau du Supt, chez André Lafaye.

1. *Garne*, branches de pin.

— Nous vous reverrons, répondit Louise, et souvent, j'espère, pendant les quelques jours que je passerai là-haut. Je pensais achever le voyage avec vous, mon ami, mais...

— Mais vous restez ici jusqu'à demain?

— Non; nous repartirons le plus tôt possible. Voyez mon petit Paul; je l'avais fait mettre sur le devant de ma selle, et je me penchais pour l'abriter; il est mouillé cependant... presque autant que moi.

— Vous auriez dû garder la cape.

— Et vous laisser sous ce déluge? Nous pouvons, nous, changer de linge et de vêtements, et si vous vouliez attendre seulement une demi-heure...

— Oh! j'attendrai tant qu'il vous plaira; et même, si vous vous sentiez trop lasse, ce soir, je viendrais vous reprendre demain à l'heure que vous m'indiqueriez.

— Lasse? dit la jeune femme, avec son mélancolique sourire, je le suis presque toujours, depuis quelque temps; mais j'ai du courage!

Jean la regardait, attristé. Elle était si frêle et si pâle! Et puis, pour être restée quelques minutes sous l'averse, elle avait une petite toux.

« Oui, se disait-il, elle a le courage... mais aura-t-elle la force de vivre?... »

Et il lui recommanda de se vêtir chaudement, « à la mode

de la montagne », si c'était possible. Pas de soie ni de mousseline. Une robe de droguet et un mantelet de drap, ou un grand mouchoir de laine enveloppant toute la taille, voilà ce qu'il aurait fallu. Si elle n'avait que des toilettes trop légères, la fille de l'aubergiste lui prêterait volontiers sa meilleure jupe et sa « pointe » de tricot.

« Merci, merci! répondait-elle, touchée de ces soins affectueux. On vous obéira... Mais j'ai un manteau de voyage. »

M. de Guiraud poussait par les épaules le flegmatique Briard.

« Allons! allons! ma valise et mon nécessaire!

— Mais, monsieur le comte, murmurait le valet de chambre, il faudra donc décharger et recharger encore une fois les bagages?

— Encore une fois, tu l'as dit! Mais qu'est-ce que cette valise que tu portais là-haut?



Armé d'une de ces perches, il se mit à frapper.
(Dessin de J. Wagrez.)

— C'est... la mienne, monsieur le comte... J'avais l'intention de changer de vêtements.

— Tu changeras après moi. »

Céphyse cria du haut de l'escalier :

« Briard!... Briard!... montez le carton vert et la caisse à clous de cuivre... Briard, que faites-vous donc?... Vous êtes d'une lenteur!... »

Les deux gas de la Baume étaient repartis, emportant leurs écus de six livres. Sur la route, devant l'auberge, les mulets attendaient, attachés par la longe aux boucles de fer. Les muletiers entraient, demandaient à boire, prenaient des tisons pour allumer leurs pipes.

Jean retourna à sa diligence, qu'il avait laissée devant la porte, et ouvrit son arche, pour voir si la pluie y avait pénétré.

« Pas une goutte! dit-il. Bonne idée, tout de même, d'avoir collé et cloué sur le couvercle un solide parchemin! »

A une fenêtre du premier étage, la tête de Céphyse apparut. La soubrette se pencha, furetant du regard dans le coffre ouvert. Puis vivement elle fit volte-face et courut dire à Mme Des Granges :

« Nous avons affaire à un singulier paysan. Il a là-bas, dans sa grande caisse, des livres, des cahiers de musique, un sabot d'enfant et une clarinette! »

Jean revint s'asseoir sous la cheminée. La fatigue de cette rude journée commençait à se faire sentir. Tandis que les muletiers mangeaient et buvaient, le jeune homme s'endormit.

Une main se posa sur son épaule.

« Ah! dit-il en se relevant brusquement, il faut partir, monsieur Briard?... Je suis prêt. »

— Nous sommes toujours prêts, nous autres pauvres diables, grommela le domestique; mais les maîtres n'en finissent plus! C'est la troisième fois, aujourd'hui, qu'ils changent de toilette. Je viens d'habiller Monsieur; il désire vous parler, là-haut, en particulier... C'est peut-être pour vous proposer d'entrer à son service.

— Ah! vous pensez, monsieur Briard?

— Je pense... qu'il faut s'attendre à tout. Mon parti est pris, et à la première occasion, comme dit M. Molé dans un de ses meilleurs rôles :

Le sort en est jeté, je suis ma destinée!

« En tous cas, mon garçon, tenez compte d'un avis désintéressé : la place est mauvaise, elle ne tardera pas à devenir détestable. Monsieur est au bout de son rouleau; il a des amis dangereux, qui lui feront perdre tout crédit et... Bon! le voilà qui s'impatiente!... » Briard, où es-tu?... Briard, que fais-tu?... Il vous envoie chercher par cette peste de Céphyse. »

Ce n'était pas, toutefois, pour l'engager en qualité de valet de chambre que M. de Guiraud faisait appeler Jean Ruthé.

« Mon ami, lui demanda-t-il, puisque vous avez longtemps habité Chalmazel, vous devez connaître M. le chevalier de l'Olme? »

Jean hésita un instant.

« Dans le bourg, dit-il, je ne connais personne qui porte ce nom... Mais peut-être s'agit-il de M. Lestra, qui habite le vieux château des Ge-

nettes, sous les roches de l'Olme. On lui donne quelquefois du « Monsieur le chevalier ».

— Lestra de l'Olme, c'est bien cela. Il est d'ancienne maison. Dans plusieurs actes que j'apporte pour le règlement de certaines affaires, son frère aîné est qualifié de « baron Lestra Des Granges ».

— Je sais qu'il y a, près de la Grand'Montagne, un domaine des Granges, avec des bois, des pacages et des jasseries¹, mais je n'avais jamais entendu parler de M. le baron.

— Vous deviez être très jeune à l'époque où il quitta la province. Mais que dit-on de M. le chevalier? »

Jean Ruthé hésitait encore.

« Il est riche? reprit M. de Guiraud.

— Probablement. Il a *grand de pays* et il achète toujours... quand l'occasion est bonne. Mais personne ne se vantera de l'avoir entendu compter ses écus. Le château des Genettes est une maison *sourde*.

— M. le chevalier est assurément un galant homme?...

— Galant homme?... Je ne sais pas...

— Je veux dire qu'il est courtois, loyal, hospitalier... généreux...

— Lui, généreux!... Ah! par exemple!... s'écria Jean Ruthé. Si vous avez quelque chose à lui demander... »

Il s'arrêta, craignant d'en avoir déjà trop dit.

M. de Guiraud insista.

« Parlez, mon ami, parlez, je vous en prie! Mme la baronne Des Granges a le plus vif intérêt à connaître la vérité sur ce beau-frère qu'elle n'a jamais vu.

— Eh bien, répondit le jeune homme, la vérité, la voilà. Le Lestra des Genettes, ou de l'Olme, est un *rapiat* qui coupe les liards en quatre. Il vit en vrai rustre avec cinq ou six domestiques qu'il nourrit très mal et qu'il paye le moins possible. Ces innocents prennent patience; M. le chevalier leur fait croire qu'il les a couchés sur son testament.

« On fut bien étonné, il y a dix ou douze ans, lorsque le bruit courut qu'il allait se marier. C'était vrai pourtant; il était à la veille d'épouser la fille unique d'un marchand de bois, qui lui apportait quinze ou vingt mille pistoles. Devinez pourquoi il se ravisa?... Deux jours après les accordailles, il ravaudait lui-même ses bas et, pour les préserver de l'usure, il leur cousait d'épaisses semelles de cuir. Sa fiancée le surprit dans cette noble occupation. Elle ne put s'empêcher de rire. « Ah! dit-il, vous vous moquez, ma mie? C'est qu'apparemment vous n'êtes point « économe. Nous ferions mauvais ménage, ou « vous finiriez par dissiper mon bien. Allez-vous-en, « épousez, s'il vous plaît, quelque mange-tout! » Depuis ce temps il travaille plus que ses valets; il s'habille comme eux, se nourrit de leur soupe et boit de leur piquette d'airalles. Il ne se permet qu'un plaisir, la chasse; et encore ne tire-t-il qu'à l'arbalète, pour ne pas brûler, bon an mal an,

1. Fermes du haut pays, où les montagnards de Chalmazel et des environs passent l'été avec leurs troupeaux.

une demi-livre de poudre. Voilà « Monsieur le chevalier »!

M. de Guiraud écoutait, très préoccupé.

« Croyez-vous, demanda-t-il, que cet homme nous fasse un accueil convenable?... Je lui ai écrit pour lui annoncer notre arrivée.

— Et il vous a répondu?... Il vous attend?

— Je n'avais pas cru devoir demander une réponse.

— Oh!... alors!

— Dites! dites!

Jean Ruthé leva les épaules.

« Venez toujours! C'est moi qui frapperai à sa porte, et vous verrez comme je frappe! D'ailleurs, il est impossible que M. le chevalier refuse de recevoir la femme et le fils de son frère...

— Mais moi, me recevra-t-il?...

— Oh! avec vous, monsieur le comte, il se rappellera sans doute qu'il est gentilhomme... Cependant...

— Cependant?...

— Je vous conseillerais de souper à Saint-Georges ou à Chalmazel. Le seigneur des Genettes vous accueillera certainement de meilleure grâce, si vous lui dites en arrivant : « Monsieur, nous avons soupé. »

IX

Au clair de la lune.

A six heures, les bagages étaient rechargés, et les voyageurs se remettaient en route.

Le chemin n'était ni plus large, ni beaucoup mieux entretenu; mais au-dessus de Saint-Georges il devenait plus facile. On se trouvait en pays cultivé. Sur un étroit plateau, entre la montagne et les combes, venait de commencer la moisson des seigles; les avoines se doraient, dans le cadre sombre des pins, des noyers, des châtaigniers. A droite, entre les bois touffus, de frêches clairières, des prairies, des vergers; çà et là quelques fermes entourées de frênes, de hêtres, de pommiers et de merisiers; de grandes murailles de pierres sèches, d'immenses portes cintrées, et, sur la plate-forme d'un tertre, un énorme tilleul, un Sully, où gazouillaient les pinsons, les verdiers, les linots.

Partout de belles eaux, fontaines, ruisseaux, cascades, bassins où, le soir, des hameaux voisins, on apportait les biches à lait pour les tenir au frais jusqu'au lendemain. Au bord des sentiers, les genêts, les ajoncs, les genévriers, les chardons géants à houppes violettes, les panaches des fougères, les digitales pourprées et les longues verges d'or du « bâton de Saint-Jacques ».

Du côté du sud ondulaient les croupes de Pierre-sur-Haute, la Grand'Montagne¹. Sur les pentes abruptes, entre les forêts de sapins et les crêtes des roches grises, apparaissaient les loges des jasseries, points blancs dans le vert clair des pâturages.

Mais, à gauche du chemin, les regards des voyageurs plongeaient dans des gorges encore plus pro-

fondes, plus sauvages, plus effrayantes que celles de Couzan. La rivière, grossie par l'orage, grondait entre les rochers. Des « fumées » blanches, brouillards ou nuées, s'élevaient de ces abîmes, ourlaient les sinuosités de la montagne et allaient planer au-dessus des forêts. Le soleil, déclinant dans une échancrure de Pierre-sur-Haute, les faisait étinceler comme des masses de neige.

L'air était si vif, que M. de Guiraud, trop légèrement vêtu, dut mettre pied à terre pour se réchauffer. Il causait avec Jean Ruthé qui, tantôt à l'arrière et tantôt sur le flanc de la colonne, traînait sa diligence et son arche. Enveloppé dans la longue cape, le petit Paul était assis sur la banquette. Parfois Mme Des Granges faisait de loin un signe amical. On pressait le pas pour la rejoindre. Jean lui racontait la légende de ce Pont-du-Diable où le sire de Couzan, combattant contre le seigneur de Châtelneuf, appela Belzébut à son aide. Ou bien il lui disait les coutumes de la montagne, la vie en plein air, l'été, sur les sommets, les combats des *bravardes* — les plus belles vaches, les reines des étables — dans les pâturages des jasseries, la fête de Saint-Roch, la bénédiction des troupeaux, les rondes autour des feux de joie. Pour chaque village, pour chaque hameau qu'il lui nommait en passant, il avait une histoire émouvante ou comique. Penchée sur sa selle et écoutant l'interminable conteur, la jeune femme oubliait sa fatigue.

Tout à coup, à un brusque détour du chemin, on découvrit le vallon de Chalmazel. Le Lignon miroitait entre les bordures de verres; dans le bourg en amphithéâtre, les feux se rallumaient, les spirales de fumée montaient des toits rouges, la bonne odeur résineuse de la *garne* se répandait dans l'air frais. Depuis une demi-heure, le soleil était descendu derrière les monts d'Auvergne. Sur le ciel encore rouge de la lueur du couchant, se profilaient les grosses tours crénelées du manoir des Talarus.

« Nous sommes arrivés? demanda M. de Guiraud.

— A Chalmazel, oui, répondit Jean Ruthé; mais le hameau des Genettes est là-haut, de l'autre côté de la montagne, sous les rocs de l'Olme. Quand nous apercevrons l'allée de fayards qui conduit au château, la lune sera levée, et M. le chevalier dormira d'un profond sommeil. Nous tâcherons de l'éveiller. »

En traversant le bourg, le jeune homme appela un enfant et lui mit dans la main quelque menue monnaie.

« Va dire à l'oncle Lafaye que je ne serai chez lui qu'à neuf heures ou neuf heures et demie. J'apporterai grand appétit! »

La lune se levait lorsque les voyageurs, descendant par un étroit sentier de la colline de Chalmazel, aperçurent les rocs de l'Olme. Jean cherchait vainement l'allée de hêtres qui, autrefois, conduisait au château de « Monsieur le chevalier ».

« Ah! le grippe-sous! s'écria-t-il. Ma parole, il a tout coupé! Des fayards de trois cents ans! Il n'en a laissé que deux, pour ombrager la grand'porte. »

¹. Altitude 1640 mètres.

Le château des Genettes n'était qu'une grosse ferme, bâtie en blocs de granit. Cependant; jusqu'au dix-septième siècle, elle avait dû être maison forte. Une épaisse muraille formait rempart autour de l'habitation du maître, des granges, des étables. Dans un angle de cette enceinte continue, une tour ronde, couronnée de machicoulis, servait de fenil et de colombier. Tendues entre les deux hêtres que M. le chevalier avait épargnés, d'énormes chaînes barraient l'abord d'une poterne voûtée.

Une double grille de fer forgé fermait cette poterne. Au delà du fossé depuis longtemps comblé, un réduit en demi-cercle défendait l'accès de la grande porte cintrée.

Pas une lumière aux fenêtres, ou plutôt aux meurtrières du corps de logis. Partout le silence, jusqu'au moment où les voyageurs s'engagèrent dans l'ancienne avenue.

Alors seulement deux chiens aboyèrent dans la cour; mais la porte demeura fermée.

S'emparant du fouet d'un muletier, Jean Ruthé franchit les chaînes et appela de toute la force de ses poumons :

« Monsieur Lestra!... monsieur Lestra! »

Pas d'autre réponse que les aboiements des mâtins.

« Donnons-lui du chevalier, reprit Jean Ruthé. Peut-être tient-il à l'étiquette un peu plus que je ne pensais... Monsieur le chevalier!... Monsieur le chevalier!... »

Toujours pas de réponse.

On attendit quelques minutes.

« Nous arrivons un peu tard, dit M. de Guiraud. M. le chevalier ne comptait plus sur nous. »

Jean perdit patience.

« Eh! s'écria-t-il, je me permettrai de troubler son premier sommeil. Monsieur Briard, venez ici, je vous prie; vous allez me faire la courte échelle. »

Briard obéit en maugréant.

« Merci, continua le jeune homme. Adossez-vous à cette muraille, campez-vous solidement et croisez vos mains comme cela... Très bien!... Dans votre enfance, vous avez dû pratiquer la manœuvre. Une,... deux!... tenez bon, s'il vous plaît! »

(A suivre.)

SIXTE DELORME.

LA BONNE FÉE

A Mademoiselle Valentine Nadal.

I

Il y avait une fois, à quelque distance du joli village des Ronceaux, un bûcheron et une bûcheronne qu'on appelait : « les Maurienne ».

Ils étaient mariés depuis quatorze ans et ne possédaient pas d'enfant, ce qui faisait leur désespoir, car, dans la solitude où ils vivaient, cette seule ambition, maintenant affaiblie et remplacée par le regret, avait germé dans leur âme.

Ceux qui les connaissaient les plaignaient pour leur chagrin parce que c'étaient de braves gens qui ne faisaient jamais de mal à personne, qui ne savaient point médire et qui se contentaient pour vivre du peu que le bon Dieu leur accordait.

Ils avaient même, et cela malgré leur pauvreté, recueilli une vieille femme aveugle, qui dans le temps demandait l'aumône dans les rues du village et qui maintenant, grâce à eux, vivait tranquille à l'abri du froid et de la faim.

C'est vous dire que ces bonnes gens méritaient bien l'estime qu'on leur octroyait, car ils devaient certainement faire de journaliers sacrifices pour la nourrir et l'héberger.

Beaucoup disaient qu'ils tentaient le ciel en désirant un enfant, car on se demandait de quelle manière ils pourraient l'élever, et l'on pensait en outre que si leur prière eût été exaucée, le pauvre petit eût été tellement disgracié de la nature qu'il ne fallait pas tant que ça regretter pour eux l'absence dont ils souffraient.

Comment, en effet, auraient-ils eu un beau rejeton?

De la vie, affirmait-on, on ne verrait un couple aussi ridiculement grotesque.

Le bûcheron était petit et gros, avec la face enluminée, et des yeux bons comme des yeux de chien, mais ronds comme des boules de loto.

La bûcheronne était grande, maigre, ossense, avec une figure mince, une bouche large, un nez trop long et le teint jaune comme de la vieille cire.

Malgré leur laideur on les aimait, et les plus vieux du village comme les plus jeunes le leur prouvaient par les paroles avenantes qu'ils leur adressaient.

Ils étaient honnêtes, travailleurs, serviables et dévoués.

II

Les Maurienne habitaient, dans la forêt, non loin d'une espèce de mare qu'on appelait l'*Étang aux Fées*, une cabane qu'ils avaient construite eux-mêmes et, en été comme en hiver, ils restaient toujours là.

A en croire les propos des uns et des autres, il y a bien longtemps de ça, car on affirmait qu'ils étaient protégés par une fée, et personne n'ignore que l'ère des fées, bonnes ou mauvaises, n'existe plus depuis une époque très reculée.

Enfin, il paraît que s'ils vivaient sans souci du lendemain, et mangeaient chaque jour malgré leur pauvreté, c'est qu'une de ces fées veillait sur eux, les conseillait et les encourageait.

Eux-mêmes d'ailleurs semblaient accréditer cette croyance, car ils ne la réfutaient jamais; au contraire, ils répondaient :

« Mais oui, mais oui, nous sommes protégés, et d'ailleurs, il faut bien l'avouer, nous faisons

muscles comme la prière fortifiait leurs âmes. Et ils ne se trouvaient pas malheureux, je vous assure; même à force d'économie ils arrivaient à mettre un peu d'argent de côté et l'on avait grand tort de les plaindre.



Assise près d'un arbre, dans un coin du pacage. (Dessin de P. Hafter.)

tout ce que nous pouvons pour ça, ce n'est que justice... »

Certains allèrent jusqu'à colporter le bruit que la mère Rosin, cette vieille mendiante qu'ils avaient arrachée à la misère, était la fée bienfaisante sans laquelle ils eussent été moins heureux, et dès lors on ne s'étonna plus de voir sans cesse le sourire épanoui de leurs visages, lorsque tant d'autres à leur place, croyait-on, auraient maudit le sort.

Et pourquoi l'auraient-ils maudit, le sort? Les Maurienne étaient pauvres, mais non pas misérables. Leur rude labeur quotidien, certes, était fatigant, mais l'air salubre du bois fortifiait leurs

Voilà que la quinzième année de leur mariage il leur naquit une fille!

Je vous laisse à penser l'étonnement de tout le monde et l'immense joie des bûcherons.

Ils eurent une fille! Et encore fut-elle si jolie, si jolie, qu'on venait la voir de bien loin par curiosité.

Une colombe dans un nid de hiboux!

On l'ondoya à son arrivée au monde, mais on ne la baptisa que lorsqu'elle eut deux ans, et ce fut une grande fête dans l'église des Ronceaux.

Madame la mairesse voulut être marraine, et son fils, un gamin de huit ans, fut le parrain.

Tout le village assista à la cérémonie, et personne ne songea à rire devant les bûcherons, bien qu'ils parussent plus laids que jamais dans leurs habits de gala : lui en veste de bure, trop étroite pour son gros ventre ; elle en robe verte, trop large pour sa maigre échine.

Quelques-uns envièrent leur bonheur, car si jamais on n'avait vu des figures aussi bouffonnes que les leurs, il paraissait certain qu'on ne rencontrerait nulle part un aussi charmant visage que celui de la petite.

Blonde comme un rayon de soleil, rose comme une églantine, avec une bouche mignonne et l'azur du ciel dans ses yeux émerveillés, Ilda tendait à tout venant son front d'ange aux baisers et c'était à qui l'appellerait, la câlinerait, l'embrasserait.

Le soir du baptême, il y eut un repas dans la hutte des bûcherons.

Madame la mairesse n'aurait pas mieux désiré que de l'offrir chez elle (vous ai-je dit qu'elle se chargeait de tous les frais?), mais les Maurienne ne voulurent pas accepter.

Ils tenaient à ce que l'on se réunît dans leur hutte, parce que, disaient-ils, ils voulaient faire une invocation à la bonne fée, afin qu'elle protégât leur chère enfant et que plus tard la petite l'aimât de tout son cœur.

La raison était trop juste; on ne la réfuta pas, et comme juin faisait les jours longs, les soirées chaudes et illuminées, on se dirigea vers la forêt où, pour la première fois de la vie, des émanations culinaires se trouvèrent mêlées aux parfums pénétrants des thym et des lavandes.

Où donc habitait-elle cette fée bienfaisante? Quand les bûcherons l'avaient-ils vue?

Autant de questions auxquelles personne ne pouvait répondre.

Elle existait, mais à la façon des sylphes qui ne se montrent pas davantage.

Cependant sans qu'on pût jamais la voir, elle manifestait sa présence. Elle habitait tantôt un nid d'oiseaux, tantôt la laine d'une quenouille, tantôt l'aiguille fine et ténue plantée dans une pelote, voire même dans la hache dont se servait le bûcheron, ou les branches que sa femme liait en fagots.

Enfin, il ne fallait pas en douter, elle se faufilait partout.

« Voici, dit la bûcheronne à la fin du repas, ce que je dois faire en prononçant l'évocation : je vais couper la galette réservée au dessert en autant de parts, plus une, que nous sommes de personnes au festin; puis, prenant dans la main le morceau qui me restera, je l'émietterai au vent de la forêt et je dirai... Mais, avant tout, coupons la galette! »

Les parts distribuées, elle reprit, en brisant le dernier morceau entre ses mains :

« Génie des génies des baptêmes! ange rédempteur du péché originel, ô toi que nous aimons et que nous bénissons! si ma fille endormie dans sa couchette doit être prédestinée, si tu dois la protéger comme tu nous protèges, fais-nous savoir sous quelle forme se réfugiera la fée destinée à la conduire au bonheur! »

La vieille aveugle, assise dans son fauteuil de

paille, le seul meuble passable des bûcherons, le corps immobile et les yeux fixés dans le vide, écoutait avec un singulier sourire sur les lèvres.

« Je le sais bien, moi! dit-elle, sous quelles formes elle se réfugiera et je vais vous l'apprendre.

— Non, non, répondirent les invités, qu'elle se manifeste! »

La bonne femme haussa les épaules et voulut se lever pour s'approcher du berceau d'Ilda, dont elle aimait à caresser les cheveux soyeux de ses mains ridées et tremblantes.

Elle calcula mal son mouvement, et s'étant sans doute trop appuyée sur la petite table rapprochée de son fauteuil, elle fit tomber aux pieds du berceau une corbeille d'osier dont les objets qu'elle contenait s'éparpillèrent à terre.

« Eh bien! reprit-elle avec son sourire énigmatique, et tandis que la bûcheronne ramassait à la hâte la pelote dont quelques aiguilles s'étaient détachées, les bobines de fil et les grands ciseaux d'acier, voici sous quelles formes la fée se réfugiera!

« Oui, mes enfants, tour à tour, elle habitera chacun de ces objets! »

Le bûcheron approuva de la tête.

« C'est elle, voyez-vous, dit-il avec un air grave, qui a guidé la main de la vieille maman, et dès à présent nous pouvons être certains qu'elle n'abandonnera jamais notre fillette.

« Oh! bonne fée! bonne fée! continua-t-il, ne sachant comment la remercier, nous allons boire à votre santé. »

Il remplit les verres d'un bon vin clair et, pas bien fort à la vérité, mais d'une belle couleur de rubis, et élevant son bras, qui cependant atteignit à peine le front de sa femme, il s'écria :

« Je bois en l'honneur de notre protectrice! à la reine des fées!

— En son honneur! » répétèrent les convives.

Et ils choquèrent leurs verres d'un air convaincu.

III

Autant la joie des bûcherons fut grande de posséder enfin cette enfant si longtemps et si ardemment désirée, autant, vous le comprenez, leur chagrin fut navrant lorsqu'ils durent s'en séparer.

Je vous l'ai dit, ils étaient pauvres, et si, avec beaucoup, beaucoup d'économie, ils parvenaient avant sa naissance à mettre un peu d'argent de côté, il leur devenait très difficile maintenant de faire honneur à leurs petites affaires. Bien qu'ils eussent dans le cœur, pour leur mignonne Ilda, des trésors de tendresse, ces trésors étant insuffisants pour la nourriture quotidienne, les braves gens furent contraints de la mettre en service dès l'âge de neuf ans chez des fermiers voisins.

Ceux-ci, qui la connaissaient et qui l'aimaient beaucoup, consentirent non seulement à la nourrir, mais encore à donner cinq francs par mois aux bûcherons.

Cet argent, le salaire de leur chère fille, ils ne le touchèrent pas. Ils le mirent dans une sorte de tirelire fabriquée par le bûcheron lui-même, et cachée dans un coin de la cabane.

— Ça lui fera une petite dot plus tard ! » disaient-ils.

Les fermiers n'occupèrent l'enfant qu'à une seule chose : conduire les bêtes aux champs ; mais la gamine, à qui l'on avait parlé de la bonne fée devant la protéger et devant aussi se cacher sous les formes différentes d'une aiguille ou de ciseaux, avait voulu emporter à la ferme ces précieux objets par lesquels elle s'était déjà révélée.

Elle en prit un soin particulier, et pour garder toujours avec elle son talisman, elle emporta même aux champs, les aiguilles enfermées dans un étui en bois de rose, et les ciseaux retenus à son côté par une chaînette d'acier fin que lui donna sa marraine.

Elle ne se contenta même pas de les emporter,

cacher sous la forme de l'un d'eux pour la protéger encor ?

Aussi leur accordait-elle tous ses soins, et leur réservait-elle le meilleur grain.

Matin et soir elle les appelait de sa voix claire, un peu chantante, douce comme une caresse, et je vous assure qu'ils savaient l'entendre et la comprendre quand elle apparaissait dans la cour. Il n'eût même pas été nécessaire qu'elle leur parlât.

Dès qu'ils la voyaient ils volaient à elle.

« Quel heureux caractère possède cette petite ! disait-on dans tout le pays. On ne la voit jamais sans un sourire et une chanson sur les lèvres ! »

Et de fait, elle était si gaie, si gracieuse, si douce et si jolie que la fée ne pouvait mieux choisir une protégée.



Les bûcherons habitaient non loin d'une espèce de mare qu'on appelait l'Étang aux fées.

elle les utilisa, et très souvent, en gardant les moutons du fermier, assise près d'un arbre, dans un coin du pacage, elle cousait. Elle raccommodait ses hardes ou bien confectionnait de menus objets sur lesquels les paysans d'alentour s'extasiaient de bonne foi.

Car la fée la protégeait. C'était elle qui, avec les aiguilles-talismans, faisait de si petits, si petits points qu'on ne pouvait les voir, et c'étaient aussi les ciseaux qui taillaient si adroitement. Aussi personne ne s'étonnait de son adresse surprenante. On savait bien qu'une fée l'inspirait et dirigeait ses doigts.

Quand elle ne cousait pas et qu'elle ne gardait pas le bétail sur la lisière du bois, dans l'herbe haute et drue, ou dans le pacage, où parfois elle rencontrait d'autres enfants avec lesquels elle ne frayait guère parce qu'ils aimaient trop le jeu, elle s'occupait à la ferme.

Elle ne restait jamais inactive, elle allait, venait, nettoyait ceci, arrangeait cela, et donnait la provende aux oies, aux poules et aux pigeons.

Elle affectionnait surtout ces derniers. Ne lui avait-on pas assuré que la bonne fée pouvait se

Mais si on voyait la protégée, où donc se tenait la protectrice ?

Ilda affirmait avec sa confiance naïve qu'elle saurait bien se révéler un jour, et que, en attendant, c'était elle qui mettait tant de rayons dans ses yeux et de gaieté dans son cœur.

IV

Un matin de mai que le ciel resplendissait et que la petite Ilda, les bras et les pieds nus, donnait les grains à ses chers pigeons, dans la cour de la ferme, un jeune homme s'arrêta, charmé par la voix suave qui frappait son oreille, car l'enfant chantait encore.

Et, oubliant soudain le livre qu'il tenait à la main, il regarda la chanteuse, en s'exhaussant un peu au-dessus de la haie vive qui contournait la ferme.

« Oh ! pensa-t-il, la belle enfant ! »

Il n'eut plus dès lors qu'un désir : la voir de près et lui parler.

(A suivre.)

JEAN BARANCY.

LE TRINEAU DU ROI LOUIS II



DANS la sellerie du château des rois de Bavière, à Munich, les voitures et les trineaux du feu roi Louis II se distinguent par une ornementation et une richesse excessives.

L'esprit fantasque du prince halluciné était ardemment tourné vers un désir de

magnifiques dispositions, un des ci-devant sujets de Louis II, qui nous accompagnait en cette visite, crut devoir ajouter — car tout ce qui touche au souvenir de l'infortuné prince tend à prendre un aspect légendaire — certaine remarque dont nous lui laissons, bien entendu, toute l'entière responsabilité :



Le trineau du roi Louis II, par M. S. Eberle.

pompe et de magnificence, dont il aimait d'ailleurs à se donner à lui seul, en quelque sorte, le spectacle, avec cette singularité que pour lui la manifestation de l'art devait se maintenir dans un mélange de mièvrerie et de grandeur qui aboutissait à des œuvres d'un caractère particulier.

Une légion d'artistes, très libéralement rémunérés, se conformant aux goûts du souverain, flattaient à qui mieux mieux son amour de la profusion et de l'étrange.

On montre notamment, parmi les attelages royaux, certain trineau, œuvre évidemment très curieuse du professeur S. Eberle qui, dans un jeu d'ornements de toutes sortes, a su, avec un instinct de haute élégance, utiliser la disposition, les lignes peu artistiques d'un tel véhicule.

Or, après que le gardien de l'opulente relique nous en eut nommé l'auteur et fait admirer les

Le roi, nous dit-il, s'était spécialement intéressé à la création de ce trineau, dont il avait longtemps désiré l'achèvement avec une impatience d'enfant, pour en faire, affirmait-il, son attelage d'hiver favori. L'artiste avait dû, dès le principe du travail, lui soumettre ses idées générales et particulières : après la maquette d'ensemble, l'esquisse de tous les détails; après l'ordonnance première, les moindres aspects des figures et des ornements, et il n'avait dû procéder à l'exécution définitive qu'après l'approbation positive de son royal client dont, bien entendu, il avait toujours paru écouter, avec le plus grand respect, les conseils, mais des idées duquel il avait, en réalité, tenu le moins de compte possible.

Toujours est-il que, le travail achevé, le roi le déclara empreint d'un grand caractère, et sembla

absolument convaincu qu'il était pour une bonne part dans la réussite. L'œuvre était selon lui son œuvre.

Or, au premier jour de neige, le prince commanda d'atteler le nouveau traîneau dans lequel il s'installa avec une véritable joie, et une longue course fut faite vers un des parcs royaux.

En rentrant au palais, s'adressant à l'écuyer qui l'avait suivi :

« Quand nous avons passé devant la première maison de garde, dit le roi, j'ai vu à la fenêtre une jeune fille qui riait en regardant le traîneau. Au retour, elle était encore là, elle riait. Pourquoi ? Sachez-le, et venez me le dire. »

L'écuyer revint, assez embarrassé...

« Pourquoi ? demanda le roi.

— Parce que la jeune fille a trouvé que l'un des personnages figurés sur le traîneau avait l'air plaisant (*Lustig*, jovial, comique, réjouissant).

— Ah ! » fit le roi.

Au cours de la journée, on l'entendit plusieurs fois répéter du fond de ses sombres rêveries coutumières :

« *Lustig ! lustig !* »

Et le roi Louis II ne commanda plus jamais d'atteler le traîneau, dont une des figures avait l'air plaisant.

A. G.

LES GAÏETÉS DU MOIS

Illustrées par Albert GUILLAUME.



Et cette assertion scandaliser une demi-douzaine de robespierrrots échauffés, menant grand bruit dans des feuilles qui tirent aussi peu que ma cheminée, il est hors de doute qu'au siècle dernier le coup de Thermidor fut accueilli avec un immense cri de soulagement par la France terrorisée. Mais les flots de sang humain épargnés par la suppression de cette hyène de Robespierre ne sont rien auprès des flots d'encre qu'a fait couler la suppression du drame où M. Sardou mettait en scène cette libératrice exécution. C'est un sujet qui semble inépuisable. Chaque matin, en ouvrant le journal qui lui indique pour vingt-quatre heures ce qu'il doit penser en littérature, en politique, en religion, M. Prudhomme a la satisfaction d'y trouver, avant les dénombrements de chiens écrasés, après les considérations politiques sur le Bismarck italien mis en crispilade, deux ou trois colonnes, dont la contemplation le rend fier d'être Français, consacrées à *Thermidor*.

On a craint, ou l'on a feint de craindre, que les ramasseurs de bouts de cigare et les mitrons en disponibilité, ameutés autour du théâtre, n'exécutassent contre le public du mardi des charges non prévues par le cahier des *idem*. Et *Thermidor* fut interdit. Je le suis aussi en songeant que, de nos jours, il est défendu à un auteur dramatique de préférer 1789 à 1793 et, sous le ministère Yves Guyot, de flétrir la guillotinerie.

On a beaucoup parlé depuis un mois de cette sinistre machine, surtout à propos d'Eyraud qui fit connaissance avec elle pour avoir, comme on dit, mis à malle l'huissier Gouffé. Pauvre homme (c'est de l'assassin que je parle) ! il aura bu jusqu'à la lie le gros vin de la popularité : interviews, lettres aux journaux, tumultueuses séances de cour d'assises, cours d'hypnotisme, rien ne lui aura manqué. Il aura balancé la gloire de Sarah Bernhardt. Qui sait si, dans le grand silence de la mort, confondu parmi les criminels anonymes,

oublié bientôt, « du spectacle d'hier affiche déchirée », qui sait si Eyraud ne regrette pas la grisante célébrité que le couperet de la guillotine a brutalement tranchée en pleine floraison, qui sait s'il se console d'avoir perdu l'incroyable ascendant qu'il exerça sur les meilleurs esprits, simili-royauté à laquelle il ne manqua peut-être, pour vivre à jamais dans la mémoire des hommes, qu'un poète, genre *Henriade* :

Je chante cet Eyraud qui régna sur la France.

..

Ce n'est pas tout à fait la peine de mort, mais un châtement exemplaire, que réclamait ces jours derniers l'organe des antiwagnériens normands, contre les mélomanes assez audacieux pour jouer *Lohengrin* à Rouen, dans la patrie même de Boieldieu. Si le *Réveil de l'Eure* — retenez ce nom ! — ne demandait pas la vie des coupables, c'est qu'il considérait ces fervents de Bayreuth comme ayant déjà perdu la tête.

Dans l'espoir de voir recommencer les tumultes voyoucratiques organisés autour de l'Eden-Théâtre en mai 1887, le rédacteur du journal en question entassait des Péliion de bêtises sur des Ossa d'injures : « renégats ! faux patriotes ! Prussiens ! » Les B..., les F... voltigeaient sur son bec de plume : le directeur du théâtre, les abonnés, le souffleur, étaient pris à partie par cet énergumène *dignus intrare* dans une camisole de force.

Cris impuissants, fureur barbare,
Tandis que cet oïson bizarre
Poussait d'insolentes clameurs,
Wagner, dans l'éclat du génie,
Versait des torrents d'harmonie
Sur ses obscurs blasphémateurs.

En somme, malgré les appels au peuple du *Réveil de l'Eure*, l'heure du réveil n'a pas sonné pour les chauvins rouennais qui, très pacifiquement, ont laissé se poursuivre la représentation du délicieux chef-d'œuvre de Wagner.

Représentation des plus médiocres, d'ailleurs ;

le brave monsieur qui se figurait jouer le rôle de Lohengrin avait l'air, avec sa cuirasse écaillée et son oiseau ridicule, de l'homme-serpent traité par un cygne emprunté à quelque baraque de chevaux de bois. Quant à sa partenaire, elle a rendu tous les spectateurs partisans de l'interdiction de *la Fille Elisa*. En somme, les Parisiens qui ont fait le voyage sont revenus assez mécontents, et convaincus de l'exactitude des dictionnaires de géographie mentionnant Rouen : Scène inférieure.



Tandis qu'il s'étirole en Normandie, l'art dramatique s'épanouit au Japon. S'il faut en croire les journaux du pays, les acteurs et les actrices seront désormais autorisés à paraître sur la scène simultanément, ce qui, jusqu'à ce jour, était formellement interdit pour raison de haute moralité. De sorte que l'on assistait à des scènes d'amour ainsi présentées :

LUI (*seul en scène*).

Eh bien, chère Kao-Li-Li-Lu, je puis enfin devenir votre époux; vos parents m'accordent votre main. Quelle joie! (*Il s'éloigne par le côté cour.*)

ELLE (*entrant par le côté jardin*).

Ah! moi aussi, cher To-gu-ta-wa, je suis bien heureuse! (*Elle disparaît.*)

LUI (*reparaissant*).

Ah! merci, mais..., mais me refuserez-vous ce que je vous demanderai? (*Il s'en va.*)

ELLE (*après s'être assurée que personne n'est plus en scène*).

Dame! ça dépend. (*Elle se retire.*)

LUI (*s'avançant vers le souffleur*).

Me refuserez-vous un baiser de fiançailles? (*Il se sauve.*)

ELLE (*se dirigeant vers un fauteuil*).

Maman m'a autorisée; le voilà! (*Elle s'enfuit.*)

LUI (*se précipitant en scène*).

O mon adorée! (*Il ouvre les bras et embrasse le vide. L'émotion est à son comble; tonnerre d'applaudissements.*)

De même que le théâtre japonais, le mariage civil se modernise en France et devient beaucoup plus gai. On n'ignore pas que cette cérémonie laïque, à l'instar de la célèbre chanson du Cantonnier, se faisait remarquer par sa grande simplicité. J'en appelle à tous les maires! Nous allons changer tout cela et, dorénavant, on installera dans les salles de mariage des tentures, des chaises dorées de chez Belloir, du clinquant, de la musique surtout. Déjà, la mairie du III^e arrondissement demande l'autorisation d'avoir un orgue, ce qui, entre parenthèses, ne va pas sans effaroucher l'ombrageuse susceptibilité du *Rappel*, qui trouve l'orgue « bien clérical » et, sans doute, bien bonapartiste aussi, depuis le jour où Napoléon III prononça la fameuse phrase : « L'orgue, j'en réponds! »

Il ne faut pas se dissimuler que ces méfiances, justifiées ou non, vont singulièrement compliquer la question; car enfin, si l'on écarte successivement tous les éléments de l'orchestre, l'orgue pour les motifs que vous connaissez, le tambour comme entaché de militarisme, le trombone parce qu'il passe pour fréquenter les petits théâtres, comme l'indique son nom de trombone à coulisses, il ne restera plus guère que le révolutionnaire triangle. C'est à l'aide de cet instrument rudimentaire que l'exécutant devra jouer des airs appropriés à la circonstance : « Nuit d'hyménée! » de *Roméo et Juliette*, ou : « Gai, gai, marions-nous! » pour les gens moins raffinés. Ce sera maigre.

Relativement à tous ces détails de mise en scène matrimoniale, M. l'officier civil du III^e arrondissement ferait pas mal de consulter les rapports du



théophilanthrope La Reveillère-Lépeaux, un conventionnel pavé de bonnes intentions qui avait, lui aussi, la manie du cérémonial attendrissant : les futurs époux revêtus de blanches tuniques immaculées, de jeunes personnes (filles des garçons de bureau de la mairie) portant en leurs mains innocentes les dons de Flore et de Pomone, M. le maire lui-même assis sur une chaise recouverte d'une draperie verte comme l'espérance et tenant d'une main le Code civil, de l'autre une bougie allumée symbolisant le flambeau de l'hymen, il n'en faudrait pas davantage pour inspirer des idées matrimoniales aux célibataires les plus endurcis.

Pour les couples de fortune médiocre, qui ne pourraient s'offrir des accessoires coûteux ni se donner le luxe d'un orchestre, on organiserait tout simplement un petit mariage au piano.

Quant aux pauvres gens, incapables de se donner même le luxe médiocre d'un pianiste, ils se contenteraient d'une chansonnette débitée par le maire. Certes, la tâche de ce dernier ne sera pas facile, car il est peu d'articles du Code qui prêtent au lyrisme, celui-ci, par exemple : « La femme ne peut ester en justice sans l'autorisation de son mari, quand même elle serait marchande publique. » C'est pourquoi, toujours soucieux de plaire à ses lecteurs, le *Musée des Familles* propose ce petit couplet-omnibus qui peut se chanter sur l'air : *T'en souviens-tu*, disait un capitaine :

Tout est bien là : code, écharpe, bésicles,
Je commence : Hum ! mes amis, levez-vous,
Car je vais lire ici quelques articles
Sur les devoirs respectifs des époux,
Vous, monsieur, vous devez à votre femme
Ici présente aide et protection ;
Vous, en retour, vous lui devez, madame
(Ne riez pas), de la soumission. (Bis.)

A coup sûr, Victor Hugo ciselait autrement le vers, mais pour des maires de province dont ce n'est pas le métier, un épithalame de ce genre semble assez sortable.

Passé pour les gens qui se marient civilement, mais voici que les forçats eux-mêmes veulent de la musique, s'il faut en croire les journaux qui nous apprennent l'existence d'un orchestre de Nouméa, exclusivement composé de déportés.

J'imagine que les gaillards habitués au violon foisonnent ; les comptables infidèles, eux, doivent s'occuper de la grosse caisse ; quant aux ivrognes invétérés, ils connaissent à merveille le maniement des timbales. Les morceaux ne manquent pas, qu'on les emprunte aux *Maîtres chanteurs*, aux *Forçats del Destino*, au *Cheval (de retour) de bronze*, ou qu'il s'agisse de simples chansonnettes, comme : *Sur le bi, sur le ban, sur la rupture de ban*.



Si la musique adoucit les mœurs des déportés, elle n'améliore pas celles des cantatrices. Mlle Van Zandt continue à s'enivrer de succès, et d'autre chose : qui a bu boira. La dernière frasque de ce rossignol aux mœurs de grive eut pour théâtre celui de Saint-Petersbourg.

On jouait *Mignon* ; l'orchestre exécute le prélude

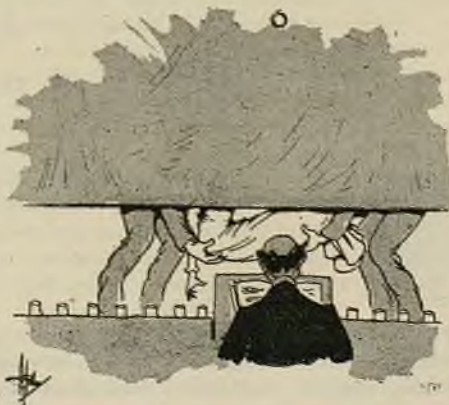
de la trop fameuse romance : « Connais-tu le pays où fleurit l'oranger ? » et attend le bon plaisir de la demoiselle. Celle-ci, qui préfère le pays où fleurit la vigne, s'avance près de la rampe, tout près, éclate de rire et, les yeux noyés, entonne avec des gestes à la Mily-Meyer le grand air de *Lakmé* :

C'est le dieu de ma jeunesse !

Le dieu de sa jeunesse, c'est Bacchus. Au bout de quelques instants, un mélomane qui se trouvait dans l'assistance, jugeant sans doute que la mélodie de Leo Delibes chantée sur l'accompagnement de l'air d'Ambroise Thomas faisait mauvais effet, se mit à siffler comme une locomotive en détresse ; ses voisins l'imitèrent de confiance et ces sifflets coupèrent celui de la jeune Ménade, si j'ose m'exprimer ainsi. Elle tomba, sans cesser de rire ; on dut la relever, baisser le rideau, et faire évacuer la salle par les spectateurs, qui se retirèrent en chantant un air russe, très populaire, dont voici la traduction :

Elle est grise la donzelle,
Amis, plaignons son malheur !
Elle a trop bu de Kummel-e
Et ça lui fait mal,
Et ça lui fait mal,
Et ça lui fait mal au cœur.

Là-bas, tout finit par des chansons (à boire). Du moins, les Russes n'ont pas la ridicule coutume de donner aux liquides des noms de politiciens, comme nous, qui, après avoir bu la *Liqueur du Libérateur du territoire* et l'*Amer Boulanger*, prôtons maintenant, en honneur du hideux maniaque dont on vient de supprimer la statue, la *Quassia à Marat*.



A moins que les menus n'aient été copieusement augmentés, depuis l'époque où j'usais mes chausses sur les bancs du lycée Condorcet, je doute qu'aucun des potaches admis au sobre festin de la Saint-Charlemagne se soit vu dans le même état que Mlle Van Zandt.

De mon temps, à ce banquet d'honneur infortunés convives, on nous abreuvait d'un Moët et Chandon absolument inoffensif, grâce à la vigilance de l'économe qui, exerçant sur ce mousseux des transformations miraculeuses tout à fait contraires à celles des noces de Cana, le changeait vertueusement en eau. N'importe ! nous prenions

le plus vif plaisir à sabler cette lavasse que nous avions baptisée (nous aussi) du nom de Château-la-Pompe; au surplus, on nous la distribuait chichement et nous absorbions moins de verres de champagne que de vers latins ou français.

Oui, français! Moi qui vous parle, j'avais composé pour ces austères agapes des strophes carlovingiennes dont le censeur Bicolor, préalable-



ment consulté, refusa énergiquement d'autoriser la lecture, ce qui ne m'empêcha pas de remporter un très vif succès auprès de mes camarades quand je récitai mon poème, à la sortie, sur le perron du lycée. On me porta en triomphe depuis la rue Caumartin jusqu'à la gare Saint-Lazare, en bousculant les devanures du passage du Havre. Cette promenade fut le plus beau jour de ma vie. J'avoue d'ailleurs, sans fausse modestie, que le début dont, après douze ans, je me souviens encore, méritait cette ovation toute spontanée. Jugez-en :

Amis, puisqu'aujourd'hui l'on sable le champagne, Laissez-moi vous conter une anecdote encore. Roland, neveu du grand empereur Charlemagne, Un jour qu'il avait mal au pied, à la campagne, Fut contraint d'enlever sa botte et dit très fort : « Soit maudite à jamais la contrainte par cor! » Cependant, l'Empereur à la barbe fleurie Lui dit avec bonté : « Que veux-tu, mon enfant? — Oncle, répond l'orgueil de la chevalerie, Je veux un pédicure. Ah! de ma chair meurtrie, Puisse-t-il extirper cet atroce olifant! »

Aujourd'hui, j'ignore si les lycéens commettent encore des alexandrins, mais je sais qu'ils n'ont pas renoncé aux promenades tumultueuses. Le mardi gras, j'ai rencontré un formidable monôme de potaches qui, sans aucun doute, tenaient à consoler, par le spectacle de leurs ébats, les Parisiens navrés de voir leurs espérances de bœuf gras s'en aller à veau, ... pardon, à vau-l'eau. Ce système de compensation n'a pas semblé plaire à cinquante solides gaillards, étonnamment brutaux, qui ont dispersé avec une furie bien peu française la troupe inoffensive des collégiens. Il y a eu des têtes bos-suées, des nez qui saignaient pour s'être trouvés sur le plus court chemin d'un poing à un autre, enfin tout ce qu'il faut pour que les agresseurs les plus enragés puissent espérer, le 14 juillet prochain, des distinctions honorifiques (sérvices exceptionnels).

Vous avez déjà deviné, les assistants se recrutaient parmi les gens redoutables que, par antiphrase, on appelle « Gardiens de la paix ». Le malheur, c'est qu'après avoir dépensé toute leur énergie à fracasser les promeneurs, il ne leur en reste plus du tout pour s'occuper de messieurs les assassins.

WILLY.

SANS LUI

(Suite.)

La veuve du consul se déclara donc prête à accepter sur le champ l'hospitalité que lui offrait sa belle-sœur. Irène était moins décidée; mais après un sérieux entretien avec son parrain, elle accepta, elle aussi.

« En principe, lui avait-il dit, j'approuve l'idée qui vous fait désirer de gagner vous-même votre vie; mais, pour le moment, l'application en est difficile. Vous êtes trop jeune pour entrer comme institutrice dans une famille, et en dehors de cela que pourriez-vous faire? d'ailleurs trouveriez-vous une place de ce genre, que la séparation serait trop dure à votre mère, à vous aussi, après le coup qui vous a profondément ébranlée. Lorsque votre tante vous aura vue, je suis sûr qu'elle vous aimera beaucoup, et vous rendra très douce son hospitalité. Et puis, mon enfant, vous ne resterez pas éternellement sous son toit. Un jour vous aurez un intérieur à vous; et s'il ne tient qu'à moi, il ne s'écoulera pas de nombreuses années sans que vous l'ayez, ce intérieur que je rêve très heureux.

Irène ne pouvait encore rien rêver d'heureux sans son père; mais elle comprit la sagesse des paroles de son parrain et s'y rendit. Il lui fit pro-

mettre aussi de passer, avant de se rendre en France, plusieurs semaines à Alexandrie. Et il partit, car ses fonctions ne lui permettaient pas de prolonger davantage son séjour à Smyrne.

Bientôt la mère et la fille commencèrent leurs préparatifs de départ, et grâce à Thérèse, précieuse jusqu'au bout à sa maîtresse, ils furent assez rapidement terminés. Mme Le Bret qui devait loger chez sa belle-sœur, n'emporta que de petits meubles auxquels Irène et elle tenaient tout particulièrement. Mme Le Bret enferma elle-même ses bijoux dans leur écrin, et Thérèse emballa les robes de bal, désormais inutiles à la veuve, mais dont, par un singulier enfantillage, elle ne voulait pas consentir à se séparer.

Il fallut rouvrir la chambre de celui qui n'était plus, trier ses papiers particuliers; cette tâche revenait à Mme Le Bret; elle s'y déroba, disant qu'elle n'aurait jamais la force de passer le seuil de cette chambre vide; elle y obligea Irène, car ce n'était pas aux mains d'une servante à toucher à ces reliques.

Dans cette chambre, la jeune fille passa deux jours bien douloureux. On eût dit qu'il n'était pas loin celui qui venait de partir pour toujours. Son

fauteuil était devant le bureau, sa plume au bord de l'encrier, et dans le numéro d'une Revue récemment coupé, un signe disait à quelle page en était resté le lecteur.

L'émotion la plus poignante que ressentit Irène, fut quand elle trouva, dans un tiroir du bureau, un manuscrit inachevé, quand ses yeux s'arrêtèrent sur une page remplie jusqu'à la moitié d'une ferme écriture...

Ce jour-là, elle n'alla pas plus loin.

La veille du départ, Mme Le Bret, souffrant d'une migraine, passa la journée étendue sur son lit dans l'ombre et le silence. Thérèse s'occupait des derniers préparatifs. Irène, laissée à elle-même, errait de chambre en chambre, oppressée par ses souvenirs, aveuglée par ses larmes. Vers la fin de l'après-midi, elle mit son chapeau, et, sans rien dire, elle sortit. C'était la première fois qu'elle se trouvait seule dehors, mais sous son grand voile de deuil, elle n'y songeait pas. Elle marchait vite, suivant des rues où souvent on l'avait vue passer suspendue au bras de son père. Ce chemin familier conduisait au jardin d'Ali; Irène n'y était pas rentrée depuis la mort du consul.

En quelques semaines, le jardin délaissé avait été envahi par des herbes folles, et elle le revit sous l'aspect où il lui était apparu à sa première visite.

Quel profond sentiment d'abandon elle éprouva dans ce jardin, et comme le golfe bleu lui parut sombre à travers le crêpe de son voile! Pour elle rien n'était plus radieux.

Longtemps elle resta assise sur les marches du kiosque, fermant les yeux pour revoir la chère figure disparue, écoutant au fond de son cœur la voix aimée qu'elle n'entendrait plus que là maintenant.

Puis elle coupa toutes les roses du jardin, et partit en fermant la porte sans se retourner. Elle se dirigea vers le cimetière franc où le consul reposait, et, une dernière fois, couvrit de fleurs toute sa tombe.

Ses larmes coulaient pressées et très amères. Ce n'était qu'une dépouille qui reposait là sous cette pierre, mais il lui était dur de s'en séparer, et de se dire qu'elle l'abandonnait pour toujours sur la rive d'Asie. Tantôt elle se penchait vers cette tombe, tantôt, les yeux vers le ciel, elle cherchait en de plus hautes régions l'âme absente, et elle lui parlait comme nous parlons tous à ceux que nous avons aimés, et qui nous ont laissés ici-bas.

IX

Mme Le Bret et sa fille reçurent de Mme du Courtil un accueil aussi affectueux que de la part du consul. Elle leur avait préparé un appartement où il leur était facile de s'isoler quand cela leur convenait. Bonne et intelligente à la fois, elle sut, sans les fatiguer, les entourer de prévenances.

La douleur de Mme Le Bret n'avait pas laissé de traces sur son visage pur comme un marbre; elle était toujours la belle Grecque qui faisait retourner les passants dans la rue. Mais Irène, pâle, maigre,

les yeux battus, était changée au point d'inquiéter M. du Courtil.

La mort brusque et violente de son père, en brisant son cœur, avait aussi fortement ébranlé ses nerfs. Elle avait besoin de soins, de beaucoup de repos et d'affection, et elle trouvait tout cela chez M. du Courtil. Au bout d'un mois, lorsque Mme Le Bret parla de départ, le consul et sa femme lui dirent qu'ils ne la laisseraient partir qu'après le complet rétablissement de sa fille. Elle y consentit volontiers, et leur séjour à Alexandrie se prolongea de plusieurs mois encore.

Dès les premières semaines de leur arrivée, Mme Le Bret et sa fille s'étaient aperçues que le bon accord ne régnait pas entre le consul et son fils. Celui-ci, maintenant en révolte ouverte avec son père, ne mettait plus les pieds dans les bureaux du consulat. Il n'avait qu'une idée, obtenir la permission de suivre en France un peintre de talent, Hubert Férolles, qui se préparait à quitter l'Égypte vers la fin d'octobre.

Alexandre du Courtil, sur sa cassette particulière, secrètement alimentée par sa mère, avait pris des leçons suivies d'Hubert Férolles; il en avait beaucoup profité à ce qu'il parut à Irène, à laquelle il montra ses tableaux. Il voulait s'en faire une alliée et il le lui dit franchement.

« Mon père a une grande prédilection pour vous, Irène. Vous devriez intercéder pour moi.

— Volontiers, répondit-elle. Seulement où votre mère a échoué, comment puis-je espérer réussir? Et puis..., et puis votre père, pour vous contrarier ainsi, a sans doute des motifs sérieux.

— Les motifs de tous les pères qui s'opposent à la vocation de leurs enfants, répliqua le jeune homme en s'animant; ce n'est pas nouveau. Sa propre carrière, pour laquelle je n'ai aucun goût, il veut à toute force me la faire suivre, et pourquoi? parce que les étapes en sont clairement marquées, et qu'on sait où ce chemin-là aboutit. Malheureusement on n'en peut dire autant de la profession de peintre; les débuts sont souvent pénibles, et quelquefois ce n'est qu'après de longues années d'efforts qu'on réussit à percer la foule, à forcer l'attention. Mais je l'ai dit à mon père, je préfère manger du pain sec toute ma vie et être peintre. »

A ces paroles, Irène ne douta plus de la sincère vocation d'Alexandre du Courtil. Aussi saisit-elle la première occasion favorable pour parler au consul des tableaux de son fils.

« Des *tableautins*, rectifia-t-il. Que vaut cette peinture-là? Est-ce pensé, y a-t-il de l'invention? Non. Toujours la même tête de vieux Turc, toujours le même coin de boutique sombre, où des étoffes chatoyantes accrochent un rayon de soleil. Bref, je crois que cette peinture-là ne le mènera pas à grand'chose, et je ne suis pas sûr de cette vocation dont il fait tant de tapage.

— Oh! si, parrain, sa vocation est certaine, car il préférerait manger du pain sec toute sa vie et être peintre.

— Ah! oui du pain sec bien beurré par papa et par maman! Petite Irène, je connais mon fils, il aime ses aises avant tout, et s'il se voyait dans une chambre froide et nue, devant une table vide,

ses toiles sous son bras, il reviendrait bien vite au nid douillet d'où il est imprudemment sorti. Alexandre a bien choisi son avocat, et j'aurais plaisir à lui donner gain de cause, mais c'est impossible; je me reprocherais toute la vie ma faiblesse. »

C'était impossible et cependant le consul, las de lutter, finit par donner son consentement au départ d'Alexandre avec Hubert Férolles, non sans avoir usé au préalable de la formule commode : « Je m'en lave les mains. » Mme du Courtil prit bravement à sa charge toute la responsabilité. Il fut aussi décidé que Mme et Mlle Le Bret participeraient en même temps que le peintre et son élève; ainsi elles auraient deux cavaliers pour les protéger pendant la traversée.

Avant le départ, Hubert Férolles fut reçu plusieurs fois dans la famille du Courtil. Il était séduisant d'extérieur et de parole, mais le consul dit à l'encre : « Il y a dans cet homme-là quelque chose qui me déplaît; je me figure qu'il ne doit pas pécher par excès de cœur. J'espère qu'il transmettra seulement à mon fils ses procédés de peinture. Heureusement nous avons à Paris une véritable amie; c'est là ce qui rassure un peu Mme du Courtil, et lui fait envisager le départ de son fils avec

un calme relatif. Mme Verloz, qui est la veuve d'un peintre, a un culte pour le talent de son mari, talent que je ne me permettrai pas de juger; si les qualités de ses tableaux répondaient à leur grandeur, ils devaient certainement avoir une valeur immense, voilà tout ce que je puis dire. Mme Verloz est une excellente femme, mais si originale de manières et d'esprit qu'on la juge généralement mal à première vue. C'est ce que j'ai fait moi-même; mais ma femme en a rappelé de mon jugement, et maintenant je partage son affection pour Mme Verloz. Elle accueillera Alexandre à bras ouverts, et le morigénera s'il se laisse un peu trop entraîner par le courant parisien. »

Alexandre paraissait médiocrement enchanté de cette surveillance en perspective. Hubert Férolles, qui connaissait Mme Verloz, l'avait mis en garde contre elle.

« Elle a une toquade, lui avait-il dit en confidence; elle voudrait que tous les peintres fussent taillés sur le même patron que son mari. Elle se mêlera de vous guider, ou je me tromperais fort.

— C'est ce que nous verrons », répondit Alexandre, indigné à la pensée qu'on pourrait se permettre d'attenter à l'indépendance de son pinceau.

(A suivre.)

LOUISE MUSSAT.

LÉGENDE DEVENANT HISTOIRE



ÉTAIT vers le milieu de l'après-midi. Déambulant par hasard dans le quartier de l'Opéra, je suis accosté par une aimable famille sortant d'une exposition artistique.

« Vous venez avec nous ? »

— Où cela ?

— Au Palais Indien ? dont on nous a parlé et que nous voulons connaître.

— Au Palais Indien ? dites-vous. J'ai mémoire d'un élégant édifice de ce nom, où, pendant l'Exposition universelle de 1889, je fis maintes stations, attiré et retenu par l'excellent thé qu'on y buvait, — car je suis grand preneur de thé; — ce n'est pas de ce palais-là que vous parlez, j'imagine ?

— Non, mais d'une sorte de résurrection permanente du pavillon temporairement édifié au Champ de Mars et qui paraît vous avoir laissé les meilleurs souvenirs. Le Palais Indien de la rue Auber, où nous vous proposons de venir, puisque vous êtes amateur de thé, est le rendez-vous à la mode pour le *five o'clock tea*, qui, vous le savez, est maintenant absolument entré dans les mœurs parisiennes.

— Je le sais; et, pour ma part, j'approuve fort l'adoption de cette coutume britannique, qui ajoute à notre confort (qu'une habile sélection enrichit sans cesse par des emprunts aux divers peuples) un épisode quotidien à la fois très agréable et très hygiénique; le *thé de cinq heures*, pour parler notre langue, me semble, en effet, nous offrir

au meilleur moment cette boisson chaude, en même temps tonique et délicatement stimulante, qui d'ailleurs gagne chaque jour de plus nombreux adeptes dans notre pays. J'en trouve la preuve dans une statistique des importations que je feuilletais dernièrement. Au commencement de notre siècle la France ne consommait guère que quelques milliers de livres de thé; en 1840, elle en absorbait déjà 120 000 kilogrammes; vingt ans plus tard, ce chiffre avait à peu près doublé; en 1878, il atteignait 320 000 kilogrammes, et à l'heure actuelle il doit s'élever à plus de 500 000.

Tout en devisant, nous marchions dans la direction de la rue Auber et du Palais Indien, où nous arrivions bientôt.

Installation luxueuse et de bon goût, autant que possible empreinte de couleur locale, nombreuse société du meilleur monde. On s'assied, les théières arrivent, on aspire la suave senteur du breuvage que, bien entendu, l'on accompagne de quelques pâtisseries friandes, et — car que faire en une maison de thé où l'on entre pour la première fois, sinon s'entretenir du végétal qui lui donne son nom et lui attire une clientèle ? — l'on cause.

« Mère-grand ne voulait pas mourir, dit un vieux proverbe rustique, parce qu'il ne se passait guère de jour sans qu'elle eût le plaisir d'apprendre quelque chose de nouveau. »

J'ai toujours partagé l'avis de mère-grand, mais je ne me doutais guère qu'en acceptant de participer ce jour-là à une collation amicale, j'allais recueillir une série de renseignements qui mériteraient de trouver place dans un de nos entretiens périodiques.

Tout d'abord, si j'en dois croire le chef de famille qui m'avait amené là, et qui n'avancait rien qu'à bon escient, cette fameuse plante, généralement considérée jusqu'ici comme une

ce séjour un récit très circonstancié, dont on a depuis vérifié l'absolue véracité, Marco Polo n'a nullement signalé l'usage du thé chez ce peuple dont il s'était si bien assimilé les coutumes et la langue, de retour dans son pays, il y fut longtemps, dit-il lui-même, « ainsi que serait personne étrangère et barbare ».

Quoi qu'il en soit, une tradition chinoise rapporte que Darma, fils d'un roi des Indes (des Indes, remarquons-le bien), ayant quitté la cour pater-



Au Palais Indien de la rue Aubert. (Dessin de G. Gilbert.)

sorte de type caractéristique de la flore chinoise,

Le thé ne serait point ce qu'un vain peuple pense.

Étant donné le rôle considérable qu'il joue dans le régime alimentaire de l'empire du Milieu, il va de soi que l'imagination populaire devait lui attribuer une origine légendaire, comme on l'a fait pour le café, dont les propriétés stimulantes auraient été observées en premier lieu sur des chèvres qui avaient brouté les baies du caféier, et pour la vigne, dont nos histoires sacrées font honneur au patriarche Noé et les traditions mythologiques à Dionysius ou Bacchus.

Selon les auteurs chinois, le thé serait connu chez eux de temps immémorial; — il y a cependant lieu de remarquer que Marco Polo, le Vénitien qui au ^{xiii}^e siècle avait vécu de longues années à la cour impériale chinoise, et qui nous a laissé de

nelle, s'était retiré dans un jardin où il passait ordinairement toutes ses nuits à méditer sur les vérités de la philosophie et de la religion.

Une nuit que, à son grand déplaisir, il sentait le sommeil fermer ses yeux malgré lui, il s'arracha les paupières et les jeta sur le sol, où elles donnèrent naissance à l'arbrisseau dont les feuilles produisent le breuvage qui a pour principale vertu de tenir l'esprit éveillé.

Pour d'autres, les précieuses qualités de cette plante furent découvertes par un célèbre empereur, fondateur de la science médicale et de l'agriculture, qui régnait quelque vingt-cinq ou trente siècles avant Jésus-Christ. Légende pour légende, tenons-nous-en à la première, qui, en dehors de son caractère allégorique, a pour elle ce fait très significatif, que, au cours des siècles écoulés depuis l'époque où on la place, aucun botaniste indigène ni étranger n'a constaté l'existence

1^{er} MARS 1891.

10. — TOME LXVI.

de l'arbrisseau à thé vivant à l'état spontané ou sauvage, dans une région quelconque du vaste empire chinois.

De telle sorte que, naguère encore, la démonstration étant bien faite que l'arbrisseau à thé n'était pas originaire de la Chine, nul n'aurait su dire de quel pays il y avait été importé à une date indéterminée.

..

On en était là, lorsque, vers 1840 ou 1842, des touristes anglais, partis du Bengale pour visiter les versants méridionaux de l'Himalaya, rencontrèrent sur les basses pentes de cette chaîne, dans une province dite de l'Assam, un arbre présentant tous les caractères de l'arbrisseau que les Chinois cultivent pour le riche produit de ses feuilles.

On eut d'abord quelques doutes reposant sur cela que le théier sauvage des coteaux indiens se présentait avec la taille et la vigueur d'un arbre d'assez haute venue, tandis que le théier cultivé des provinces chinoises gardait les proportions d'un très modeste arbrisseau. Mais, tout bien examiné, les botanistes attestèrent la parfaite identité des deux végétaux, en trouvant même dans la taille et la robustesse du sauvageon un témoignage d'état véritablement primitif à opposer à l'évidente dégénérescence ou affaiblissement du sujet dépaycé, qui vraisemblablement depuis des temps immémoriaux souffre et languit de cette expatriation.

On était donc absolument fixé sur le lieu d'origine de l'arbre à thé devenu arbrisseau chez les Chinois, et, partant, l'on avait l'indubitable confirmation de la donnée première de la fameuse légende chinoise plaçant dans l'Inde la naissance de ce végétal.

L'importance de cette découverte ne laissa pas de faire quelque bruit dans la colonie britannique, et presque aussitôt quelques colons aventureux se trouvèrent pour tenter des plantations. Mais les régions où cette culture avait chance de succès étaient loin de tous centres et à peu près désertes, et, comme il fallait attendre pendant quelques saisons la mise en rapport des cultures, il y eut bientôt abandon complet de celles-ci. Et vingt-cinq ans au moins devaient s'écouler avant que des entreprises plus régulières et plus solidement soutenues amenassent des résultats bien réels, inaugurant une ère de production qui devait dès lors prendre de jour en jour des proportions plus considérables, — si considérables même aujourd'hui que, pour une consommation générale de quatre-vingt-dix à cent millions de kilogrammes de thé, l'on ne demande plus guère à la Chine que vingt-cinq millions de kilogrammes, les soixante-quinze autres étant fournis par les plantations indiennes qui maintenant sont répandues en grand nombre sur tout l'immense territoire qui, au-dessus du Bengale, monte vers les pentes de l'Himalaya, notamment dans le district d'Assam, patrie positive de l'arbre à thé, et dans les districts de Darjeeling, Cachar, Sylhet, Doars. Favorisée là par des conditions de sol et d'atmosphère que l'on peut appeler normales, la culture du théier, qui sur certains points avoisine la mer, prospère même

à des altitudes de 2000 mètres. En un mot, dans ce coin du monde, l'arbre à thé, se trouvant, se sentant chez lui, se donne tous les bénéfices du sol natal.

..

A mesure que les plantations indiennes (dont les premiers produits avaient été apprêtés, travaillés selon les méthodes chinoises, c'est-à-dire à la main) prenaient de l'extension, les planteurs avisaient à substituer aux procédés élémentaires des moyens de préparation mécaniques donnant des résultats bien supérieurs.

Il va de soi que dans les premières années les tâtonnements furent nombreux, autant comme procédés de culture d'un végétal pour ainsi dire nouveau, que comme travail des produits récoltés.

Aujourd'hui, par suite d'observations pratiques, la culture indienne se fait en greffant l'espèce chinoise sur l'arbre indigène, et la plante ainsi obtenue donne des feuilles plus petites, plus fines, mais beaucoup plus substantielles. Aussi est-il avéré que, tout en gardant une exquise délicatesse de saveur et d'arôme, à quantité bien moindre, le thé indien l'emporte très largement comme principes toniques et stimulants sur le thé chinois.

En Chine, les arbrisseaux assez frêles ne donnent guère lieu qu'à trois cueillettes de feuilles dont la première à peu près seule est de qualité supérieure. Dans les robustes plantations indiennes, la récolte des feuilles se fait tous les quinze jours pendant huit ou neuf mois de l'année, et la qualité reste la même pendant toute la saison.

Après la récolte, les feuilles sont portées dans un séchoir où des claies de bambou les reçoivent et les gardent jusqu'à ce qu'elles soient devenues molles. Elles sont ensuite roulées *mécaniquement*, et non, comme en Chine, sous des mains qui doivent certainement enlever aux thés une partie de leur pureté. Après le roulage qui en fait autant de fins cornets, les feuilles sont placées dans des couvertures où s'établit une légère fermentation qui développe un principe particulier, et qui doit être très attentivement surveillée.

Puis l'on procède à la cuisson, qui, au lieu de se faire, comme en Chine, sur des plaques brûlantes, s'opère dans des machines à air chaud conduisant graduellement les feuilles à la condition voulue. Et il n'y a plus qu'à procéder au triage des diverses qualités qui résultent principalement des divers degrés de développement des feuilles.

Chez les Chinois les qualités fines sont ordinairement parfumées par la mise en contact avec certaines fleurs odoriférantes, qui, après communication de leur arôme, sont séparées par un criblage; les thés indiens ne doivent qu'à eux le principe aromatique qui est un de leurs caractères particuliers.

..

Est-ce que tout cela, je vous le demande, ne constitue pas un ensemble de notions entièrement nouvelles? Placez d'ailleurs la dissertation que je viens de résumer sous les sveltes arcatures du Palais Indien de la rue Auber, — qui d'ailleurs est le grand centre d'approvisionnement des ama-

teurs de thé indien, — faites intervenir comme preuves à l'appui les flots ambrés du breuvage fourni par la feuille indienne, savouré dans la fine porcelaine, et dites si je n'ai pas rapporté du simple thé de cinq heures, auquel j'ai par hasard assisté, une somme d'enseignements très profitables.

Au surplus faut-il nous étonner de l'excellence rendu au thé par ce retour à ses origines? N'en est-il pas notoirement de même pour le café, — la fève d'Arabie, comme disent les poètes?

Quelques mérites, en effet, que les gourmets puis-

sent reconnaître aux cafés des colonies d'Amérique et d'Asie, hésiteront-ils entre les meilleures qualités de cette provenance le jour où le moka, le vrai, le divin moka, c'est-à-dire le produit du pays d'origine, viendra jusqu'à eux?

Non, sans doute.

Même cause, mêmes effets : café d'Arabie, thé de l'Inde, les deux font la paire, de par la rationnelle influence de la terre natale. Constaté ce fait, c'est l'expliquer.

LOUIS BALTHAZARD.

MONSIEUR HERMOLAÛS

L'aimais bien, monsieur Hermolaüs. C'était un vieillard aux manières douces, à la physionomie grave et digne, qui demeurait dans la maison voisine.

Toute petite, j'avais contracté l'habitude de lui dire bonjour quand il passait. A travers la fenêtre, je lui envoyais un baiser du bout de mes petites mains. Lui me répondait par un bon sourire, et parfois, m'appelait pour l'embrasser. Alors, je courais vite lui tendre mon front; et il était bien rare, ces jours-là, qu'il n'eût point dans ses poches quelques sucreries pour sa petite Licette, comme il m'appelait, par un gracieux diminutif du nom d'Alice que je portais.

C'était un homme assez bizarre que M. Hermolaüs. Il était venu se fixer dans notre petite ville quelques années avant ma naissance, et y menait une vie très retirée et presque solitaire. Il ne recevait personne, et restait quelquefois des semaines entières sans sortir. La vieille bonne qui le servait, Mlle Palmyre, était silencieuse comme son maître; et la curiosité ne trouvant pas d'aliments sérieux, on en était réduit aux conjectures. On l'appelait communément le savant de la rue des Tours (c'était la rue que nous habitions), et de fait, il était bien rare de le rencontrer autrement qu'avec des volumes sous le bras, et même dans les poches de son pardessus. Une certaine gaucherie dans la marche, et cet air un peu égaré des gens qu'absorbe profondément le travail intérieur de leur pensée contribuait à renforcer cette hypothèse. D'ailleurs la parfaite honorabilité de sa vie, l'autorité que dégageaient ses manières, et surtout, pour les bonnes gens d'Arpajon, le prestige de la rosette qui décorait sa boutonnière lui assuraient le respect et la considération de tous.

Moi, je l'aimais bien, M. Hermolaüs, avec sa grande taille un peu voûtée, ses cheveux blancs comme la neige, qui ondulaient un peu sur son cou comme ceux des prêtres, et la douceur profonde de ses yeux de beau vieillard, pensifs et mélancoliques.

Quelquefois, il m'arrivait d'aller le voir dans son cabinet.

Son cabinet!... Encore aujourd'hui ces seules syllabes évoquées soulèvent toute une poussière de souvenirs dans ma mémoire... Je me vois encore cognant de l'index recourbé à la porte, à petits coups timides... Il me disait : « Entre... » Alors, j'ouvrais lentement, et tout de suite une grande solennité m'enveloppait... Des livres des livres partout : sur les meubles, sur les chaises, sur la table, à terre même!... de grands in-folio qui traînaient là, empilés les uns sur les autres, tout grands ouverts... Souvent, quand je le surprénais ainsi, il était plongé dans la lecture de quelque antique bouquin... Et c'était presque toujours du grec qu'il lisait; il nourrissait, comme je le vis plus tard, une admiration passionnée pour cette langue, dont, par une affinité étrange, son propre nom semblait être tiré...

Il lisait avec une loupe, à cause de sa vue qui faiblissait, et rien me causait plus de joie profonde que de prendre l'instrument fragile dans ma petite main et de regarder au travers les signes mystérieux, que le moindre de mes mouvements grandissait et rapetissait tour à tour. Il me semblait que j'étais alors investie d'une responsabilité redoutable; que je plongeais les yeux dans l'inconnu; et cela me causait un frisson délicieux.

Peu à peu, poussée par la curiosité, une insatiable curiosité de petite fille, je posais à M. Hermolaüs des questions de toutes sortes, sur les caractères mystérieux que je faisais danser, pour ainsi dire, au travers de la loupe... Il répondait avec bonté.

« Tu veux donc apprendre le grec, Licette!... »

Et Licette, gravement, répondait par une inclination de tête, pendant que son petit doigt s'arrêtait au hasard sur les lignes pour le plaisir d'entendre prononcer les noms bizarres.

« Alpha, gamma, epsilon... »

A force de satisfaire ainsi ma curiosité enfantine, j'arrivai à posséder la plus grande partie de l'alphabet; et quand je revenais à la maison, je disais à mon père avec un petit air très entendu :

« Tu sais,.... j'apprends le grec; c'est M. Hermolaüs qui me l'enseigne. »

Mon père riait dans sa grande barbe, et moi,

froissée de sa gaieté ironique, je me retranchais dans un silence plein de dignité.

Maintenant, j'arrivais à classer dans ma petite mémoire volontaire, la longue liste des lettres simples et des lettres composées, et je commençais à épeler.

M. Hermolaüs était ravi.

Un jour, sur la première page d'un vieux livre à frontispice mythologique, où l'on voyait des dieux sur des nuages, des soldats en casque, des chevaux, des chars, des vaisseaux, je lus en grandes lettres rouges ce mot : « Omerou ».

« Qu'est-ce que cela veut dire ? fis-je à M. Hermolaüs.

— Cela veut dire : Homère, répondit-il, avec une solennité soudaine dans la voix, que je me rappelle encore, comme si quelque chose de grand, de sacré, presque de divin s'était tout à coup dressé devant nous ! »

Une année se passa. J'avais maintenant neuf ans, et je lisais couramment dans les livres antiques, que prenait au hasard M. Hermolaüs sur les rayons de sa bibliothèque pour contrôler mes progrès.

Un jour Mlle Palmyre informa ma mère que M. Hermolaüs venait de partir brusquement pour Paris.

La bonne personne accompagnait cette nouvelle de longs commentaires, soulignés de gestes expressifs ; jamais je ne l'avais vue aussi émue. J'étais assise sur un tabouret près de ma mère, en train de broder pour la fête de mon père des pantoufles en tapisserie, ouvrage des plus compliqués, qui m'absorbait infiniment. Néanmoins, dès les premières paroles, je sentis qu'il se passait quelque chose de grave ; et sans relever la tête de mon ouvrage, ce qui m'eût fait paraître trop curieuse pour mon âge, je m'efforçai de comprendre le sens du discours agité de Mlle Palmyre. Des mots étranges et compliqués pour ma cervelle d'enfant y revenaient sans cesse : hypothèques, banqueroute, spéculations. Ces terribles substantifs m'effrayaient ; et ils apparaissaient à mon esprit comme de méchantes bêtes, qui s'étaient acharnées sur mon vieil ami, et voulaient lui faire du mal. Depuis j'ai compris, et j'ai vu en effet que mon instinct ne me trompait pas.

M. Hermolaüs avait été victime d'un abus de confiance. Le notaire chez lequel était déposé son petit avoir ayant joué à la Bourse, venait, après des pertes énormes, de prendre la fuite, sans laisser pour ainsi dire un sou dans la caisse. Ce coup inattendu fut terrible pour le vieillard.

Quand il revint de Paris, il était si changé, si vieilli, que sa vue me serra le cœur. Je m'approchai de lui tout doucement, je lui dis d'une petite voix bien douce : « Bonjour, vieil ami. » Il me regarda, me prit dans ses bras, m'embrassa. On eût dit que ses grands bras qui me tenaient ainsi suspendue tremblaient un peu. Quand il m'eut déposée à terre, je portai la main à mon front, où je sentais quelque chose d'humide. C'était une larme !

Pauvre M. Hermolaüs !

Pendant plusieurs semaines il demeura absolument invisible. Mlle Palmyre avait avec ma mère

de fréquentes conversations et, d'après les phrases qu'il m'arrivait de saisir, je voyais bien que les choses ne faisaient qu'empirer.

Un matin, de ma fenêtre j'aperçus des hommes en groupe qui passaient, puis qui s'arrêtaient à la porte de mon vieil ami, et qui entraient en causant avec animation dans la maison.

C'était la bibliothèque qu'on vendait. M. Hermolaüs, qui avait pris des engagements, se voyait obligé pour y faire face, et toutes autres ressources étant épuisées, de se défaire de ses livres. Vers trois heures de l'après-midi, Mlle Palmyre entra chez nous. Sa bonne figure, que j'avais toujours connue si placide, était bouleversée par les émotions cruelles de cette journée, où dans la maison si calme d'ordinaire et recueillie comme un sanctuaire des étrangers allaient et venaient, touchant tout, remuant tout, avec une brutalité de profanes.

« Ah ! pour sûr que Monsieur ne s'en relèvera pas, dit-elle à ma mère en s'en allant... Ça l'a frappé... là. »

Et elle accompagna cette phrase d'une mimique expressive, levant les yeux au ciel, en hochant la tête et touchant avec ses doigts la place de son cœur.

Effectivement, le surlendemain M. Hermolaüs tombait malade.

C'était une maladie très grave et, pendant deux mois, l'accès de sa chambre me fut interdit.

Enfin un matin Mlle Palmyre, après avoir échangé quelques paroles avec ma mère, me prit par la main et me conduisit auprès de son maître.

En me voyant le vieillard eut un sourire très doux, et triste aussi.

« C'est toi, Licette, fit-il. Tu vois... ton ami est malade... et il s'ennuie fort, va... Viens m'embrasser... »

Je m'avançai sur la pointe du pied et je lui tendis ma joue, puis je lui donnai à mon tour un gros baiser.

« Sais-tu, Licette, ajouta-t-il après un silence, que j'ai besoin de toi ? »

J'ouvris de grands yeux étonnés.

« Tu n'as pas oublié, j'espère, ce que tu savais ? »

— Oh ! non, répondis-je très sérieuse.

— Eh bien, nous allons voir... Sauras-tu me trouver en bas mon saint Jean Chrysostome ?

— Oui, dis-je avec une assurance pleine de gravité.

— En ce cas, va me le chercher avec Palmyre. »

Quelques minutes après, je faisais mon entrée dans la chambre avec le gros in-folio à tranches rouges, que je connaissais bien et que j'avais trouvé du premier coup dans la bibliothèque, où d'ailleurs ne restaient plus que quelques volumes sauvés du naufrage.

« C'est bien cela, fit le vieillard, installe-toi là près de moi, veux-tu ?... et maintenant prends à la page 60 et lis. »

Je fis comme il le désirait et bientôt dans la chambre, pendant que Palmyre, les yeux écarquillés, me contemplait avec une sorte de stupé-

faction, on n'entendit plus que le bruit de ma petite voix d'enfant, grêle et monotone, déchiffrant l'antique grimoire et transmettant au vieillard pensif l'âme éloquente et sombre du grand saint byzantin... Je sentais vaguement, avec l'instinct des simples et des petits, qu'une vision grandiose

J'obéis et je regardai mon vieil ami.

On eût dit que cette lecture lui avait rendu la vie... ses yeux au fond de leurs arcades enfoncées brillaient plus vifs; ses joues étaient moins pâles; sa voix s'était affermie.

Comme je l'embrassais avant de me retirer :



J'allais faire pendant une heure la lecture à M. Hermolaüs. (Dessin de René Lacker.)

passait dans ces mots inconnus que je disais sans les comprendre et, ma propre voix résonnant à mon oreille dans le profond silence de la pièce, m'emplissait d'une indéfinissable impression de solennité. Je me suis toujours rappelé cela.

Au bout d'une demi-heure, le malade me dit :
« Ferme ton livre, Licette... c'est assez pour aujourd'hui. »

« Tu viendras demain, petite, veux-tu? »

Et, en effet, le lendemain et les jours suivants, et pendant tout un mois, j'allais, tantôt le matin, tantôt l'après-midi, faire pendant une heure la lecture à M. Hermolaüs. Je voyais que cette distraction lui faisait tant de bien.

Un jour, comme le médecin était là :

« Voyez-vous, docteur, fit le vieillard, ce qui me

tuait c'était l'ennui. Ah! ne dites pas non, j'en serais mort... C'est cette gamine-là qui m'a sauvé.

— Vous avez peut-être raison », répondit le docteur en riant et en prenant ma joue entre deux doigts.

..... Quelques jours plus tard, il se leva, se promena dans la chambre, et descendit à son cabinet. Mon rôle de petite lectrice était fini.

Quelque temps après, il partit pour aller achever sa guérison au soleil dans une ville d'eaux du Midi.

Trois mois après, il revint, et le lendemain de son arrivée sonna chez nous.

Ce fut un grand événement; c'était la première visite qu'il nous rendait.

Aussi ma mère tout affairée courut-elle prévenir mon père, après avoir fait entrer notre voisin dans le grand salon aux meubles recouverts de housses, qu'on n'ouvrait qu'une fois l'an.

Mon père, très étonné, se hâta de descendre à son tour.

Puis ma mère vint me chercher à la cuisine, où la vieille bonne commentait à sa façon avec une commère du voisinage la visite de M. Hermolaüs.

A peine entrée dans le salon, je me jetai au cou de l'excellent vieillard qui, après m'avoir embrassé, me montra une boîte déposée à ses pieds.

Je l'ouvris fébrilement et je poussai un cri de joie en en retirant une poupée magnifique, habillée de satin, de velours et de plumes, à la dernière mode de Paris, avec une garde-robe complète, et un splendide salon en miniature.

Je regardais éblouie.

« Eh bien, es-tu contente? » fit M. Hermolaüs.

Pour toute réponse, je tournai vers lui deux yeux brillants de joie, pendant que mes parents grondaient doucement le vieux savant, dont ils connaissaient la gêne, de sa prodigalité excessive.

J'embrassai encore une fois mon vieil ami, puis il se retira.

A partir de ce jour ses relations avec mes parents devinrent plus fréquentes.

Mais j'étais grande maintenant et je dus aller en pension. Les années se passèrent; et je ne voyais plus le vieillard qu'à l'époque des vacances. Il venait alors dîner plusieurs fois chez nous, et je me retrouvais auprès de lui la petite Licette d'autrefois, ... même il m'arrivait encore parfois d'aller le surprendre dans son cabinet, ce grand cabinet un peu sombre et tout encombré de livres, dont chaque détail était gravé au plus profond de ma mémoire. Je prenais au hasard dans les rayons de la bibliothèque, et tout en feuilletant les antiques volumes tout mouchetés de moisissures et d'où s'exhalait une odeur de siècles défunts, il me semblait que mon enfance me remontait au cœur; et je restais des fois rêveuse toute une heure, devant une estampe jaunie...

J'étais si grande à présent que mes robes me descendaient jusqu'aux chevilles.

Un soir, au moment où j'embrassais mon père avant de regagner ma couchette solitaire de jeune fille, il se leva, prit un air solennel, alla fermer la porte, revint s'asseoir et commença une sorte de petit discours dont je ne me rappelle plus les termes, parce que j'étais bien trop émue pour les retenir, mais qui me fit rougir plusieurs fois et à

la fin tomber dans ses bras en pleurant, non pas de chagrin, mais de joie.

Pour parler clairement, mon père m'apprenait que ma main lui avait été demandée par M. Georges Darcy, et qu'il la lui avait accordée. Or M. Georges Darcy, je puis bien vous l'avouer, était loin de m'être indifférent.

Certes mon fiancé ne m'offrait pas, au moins pour l'instant, une situation bien brillante. Je savais qu'il ne pouvait mettre dans la corbeille ni cache-mire de l'Inde, ni dentelles, ni diamants; mais j'étais sûre de son cœur, et cela me suffisait. De plus, doué de grandes qualités de travail, de persévérance et d'énergie, il avait déjà su se faire remarquer du chef de la grande usine où il était attaché en qualité d'ingénieur; et mon père, qui se connaissait en hommes, avait reconnu en lui des aptitudes spéciales, et il le croyait fermement destiné à faire son chemin. Mon Dieu, je l'avoue, à cet âge (j'avais dix-huit ans), ce n'est pas ce côté de la question qui me touchait le plus.

Comme il n'y avait aucun empêchement de part ni d'autre, les choses allèrent promptement et le mariage fut fixé au mois de juin; nous étions alors en avril.

J'étais allée avec ma mère annoncer la grande nouvelle à M. Hermolaüs, et en même temps lui demander de nous faire le grand honneur d'être mon témoin.

Il me regarda des pieds à la tête, sourit d'un air mystérieux derrière ses lunettes, et me dit avec une familiarité enjouée :

« Oui, ma petite Licette, on sera là. »

Puis il m'embrassa et je l'entendis qui disait à ma mère (on entend toujours ces choses-là) : « Est-elle jolie!... »

Certainement M. Hermolaüs exagérait, ... la grande amitié qu'il avait pour moi..., mais enfin...

Le jour du contrat, nous étions réunis dans le fameux salon, dont on avait enlevé les housses pour la cérémonie.

M. Hermolaüs, très imposant dans une grande redingote noire, toute neuve, la rosette à la boutonnière, le menton pris dans un rigide faux col entouré d'une cravate d'un blanc immaculé, fit son entrée.

Quand le notaire eut terminé de sa voix monotone la lecture ennuyeuse de l'acte de mariage et des clauses consenties d'un commun accord entre les deux familles, le vieillard se leva :

« Monsieur Roger, dit-il très lentement, en se tournant vers mon père, il y a huit ans, quand j'ai eu l'honneur de vous rendre, à la suite de ma maladie, ma première visite, je ne pouvais vous exprimer mon désir secret de considérer moralement, à partir de ce jour, mademoiselle Alice comme ma fille adoptive, attendu que je n'avais aucune fortune, et cependant cette enfant, cette belle jeune fille, ajouta-t-il, en se tournant vers moi (j'étais si pâle que je ne pus rougir), a été le charmant sourire de ma mélancolique et pauvre existence de solitaire et m'a permis, à moi qui ne vivais plus que par la pensée, de me reprendre doucement à la vie du cœur. Aujourd'hui laissez-moi à mon tour offrir à ma petite amie mon cadeau de mariage.

Et il tendit, d'une main tremblante un peu, un acte sur parchemin. Cet acte, qui fut très long à lire, comprenait une interminable énumération de valeurs mobilières et immobilières et se terminait par une donation en règle en ma faveur.

Mon père, devant cette fortune, était devenu pâle et regardant devant lui, immobile; ma mère pleurait. Ils n'avaient jamais supposé que M. Hermolaüs fût riche, et ce don princier les stupéfiait. A ce moment le vieillard, qui assistait en souriant mystérieusement à l'explosion de l'étonnement général, voulut bien donner l'explication suivante :

« Mes amis, j'étais pauvre en effet il y a quelques jours encore; mais la succession d'un riche parent, que je ne voyais plus depuis bien longtemps, vient de m'échoir subitement. Comme vous le savez, je n'ai pas d'héritier; et dans ces conditions, j'ai pensé à faire profiter de cette richesse, si toutefois vous le permettez, celle qui a été pour moi comme une petite-fille que Dieu aurait envoyée à mes vieux jours; ne me refusez point. Vous connaissez la simplicité de mes goûts, mes anciennes et chères habitudes; il m'en coûterait beaucoup de changer tout cela, et cette fortune, si bien placée autrement, ne serait entre mes mains qu'un inutile fardeau.

— Oh! c'est trop!... c'est trop!... » fis-je en me

jetant dans ses bras, sans pouvoir résister plus longtemps à mon émotion.

Il m'embrassa doucement, puis se tournant vers mon fiancé :

« Voyez-vous, monsieur Georges, il faut payer ses dettes dans la vie, et j'en ai contracté une grosse vis-à-vis de cette gamine-là! »

Et, comme je le regardais, étonnée :

« Allons, Licette, vous n'avez pas de mémoire. J'ai parlé de ma maladie tout à l'heure, vous-ai-je payé mes honoraires?... »

Cette plaisanterie gracieuse détendit les cœurs, et tout le monde se mit à rire.

Alors, M. Hermolaüs tira de sa poche un délicieux et mignon petit livre, un Elzévir, relié en basane à tranches rouges comme les vieux bouquins de son cabinet, fermé par une agrafe d'or, un merveilleux bijou, imité de l'antique, et tout incrusté de rubis et de saphyrs, avec mon chiffre en diamants au milieu.

« Tiens, Licette », fit-il.

J'ouvris. C'était, sur un vélin crème, l'Anthologie des poètes grecs, une merveille de typographie.

« Mlle Licette l'a lue jadis assez souvent en grec », ajouta-t-il avec un sourire, pour que Mme Darcy la lise à présent en français avec son mari. »

HENRI GERMAIN.

LA MESSE DE SCHUMANN A L'ÉGLISE SAINT-GERVAIS



DIMANCHE dernier, une émotion inaccoutumée se produisait devant l'église Saint-Gervais, derrière l'Hôtel de Ville. C'est une paroisse pauvre, devant laquelle il est rare de voir stationner des équipages. Une foule nombreuse et distinguée s'entassait ce matin-là dans le chœur de l'église, pour y entendre en orchestre une messe de Schumann qui n'avait jamais encore été exécutée à Paris; et tous les artistes doivent en être reconnaissants à M. Ch. Bordes, maître de chapelle depuis quelques mois dans cette église, dont on doit espérer beaucoup après cet éclatant début. M. Bordes est un musicien remarquable, membre des plus actifs de la Société nationale de musique, dont César Franck était le président.

Cette messe (éditée chez Breitkopf, à Leipzig) fut composée par Schumann en 1852. Elle fut sans doute la dernière œuvre qu'il ait écrite, dans une période de santé troublée, car durant l'année 1853 il fut en proie à des crises nerveuses terribles qui devaient se terminer, le 7 février 1854, par le coup de folie qui le faisait un soir se jeter dans le Rhin. Retiré du fleuve par des bateliers, il fallut l'interner dans une maison de santé, où il mourut en 1856 sans avoir recouvré la raison; une messe de requiem, de fort beaux motets, et un cantique de

l'Avent qui est admirable, telles sont ses autres œuvres religieuses.

Cette messe, écrite pour quatre voix, d'une tenue toute scolastique dans plusieurs parties, offre des développements admirables dans son Gloria et dans son Agnus Dei, un Sanctus plein de mystère, que suit un triomphant chant d'allégresse, et un seul solo pour voix de soprano, page exquise, à l'offertoire. On y retrouve en bien des détails le caractère tendrement expressif des œuvres de Schumann.

L'exécution en a été remarquable. L'orchestre était considérable, composé des meilleurs exécutants des concerts Lamoureux, et les masses chorales excellentes; les voix de femmes étaient d'une fraîcheur délicieuse, et on ne saurait trop remercier les élèves du cours de Mme Roger de leur gracieux concours.

Je sais que M. Ch. Bordes a l'intention d'exécuter chaque année, à grand orchestre, quelques-uns des chefs-d'œuvre de la musique sacrée. Qu'il soit bien convaincu que tous ceux qui à Paris aiment la musique, et ils sont nombreux, lui apporteront leur concours dévoué. Songez donc : si nous pouvions, l'an prochain, entendre à Saint-Gervais la messe de Bach ou la messe en ré de Beethoven!

GASTON MIGEON.

OUARGLA

SOUVENIR DU SUD ALGÉRIEN

Nous avions quitté le Msab et nous marchions depuis quatre jours du pas lent de nos chameaux. Les journées se ressemblaient toutes. Le matin, avant le lever du soleil, les *zocrar* entraient sous notre tente, nous secouaient, puis réunissant les chameaux les faisaient agenouiller malgré leurs cris rauques, qui tiennent le milieu entre le rugissement du lion et le gloussement de la poule, pour finir le plus souvent par une gargarisation grotesque. Ils commençaient à les bâter. Nous roulions les couvertures, abattions la tente, arrachions les piquets; en vingt minutes tout était chargé, et nous partions. A midi, nous déjeunions, sous le grand soleil dévorant, de quelques conserves, de dattes, de galettes et d'eau. Le soir, l'heure et la fatigue décidaient du campement dans la monotonie de ces plaines où le choix d'un endroit plutôt que d'un autre aurait été bien difficile, et nous dressions les tentes pour la nuit. Le paysage lui-même ne changeait qu'insensiblement et sans surprise, et restait identique pendant des journées entières.

Et cette monotonie avait du charme : la nature ainsi vue sous un même aspect pendant des heures grave profondément dans la mémoire des impressions qui ne s'effaceront plus. Dans nos pays très habités l'œil est distrait par mille détails qui l'empêchent de se fixer : une maison sur le bord de la route, un talus de chemin de fer, des gens qui passent. Ici rien de tel : la solitude absolue, et ces grandes lignes tranquilles des paysages demeurés vierges, ces larges horizons qui seuls avec la mer donnent l'impression de l'immensité et que l'œil interroge avec une sorte d'ivresse.

Nous traversions la *Hammada*, grands plateaux pierreux encadrés dans de belles montagnes rocheuses; la terre était couverte d'une pauvre végétation de petites plantes grises déjà grillées,

et de fleurs bleues que les chameaux sans s'arrêter arrachaient par touffes et mâchaient tout en marchant.

Des alouettes s'envolaient devant nous, et de jolis oiseaux à huppés qui sifflaient une gamme ascendante de trois notes chacune deux fois répétée.

Nous marchions groupés, échangeant de rares paroles, nous montrant parfois des gazelles qui partaient loin de nous par *flégers bonds* pareils à des détentes de ressorts, puis disparaissaient dans un repli du désert, qu'on n'aperçoit pas à cent mètres et qui vous cachent pendant des lieues. Et nous retombions dans de longs silences, bercés par le mouvement des chameaux et par la chanson lente et monotone de notre guide Ali, drapé dans un ample burnous noir tombant à longs plis sur son méhari blanc.

Tout à coup le spectacle changea : nous contournions de grands pitons de terre brune, puis

devant nous une pente rapide plongeait jusqu'à une énorme plaine couleur vert d'eau pâle, bornée au loin par la longue chaîne des dunes rosées de Melalala, sur lesquelles le soleil couchant promenait des ombres violettes. Pas trace de vie dans ce large espace, le néant sous une forme palpable, la gravité de la mort, la solennité silencieuse d'un paysage lunaire; et c'était une opprimente impression de solitude et de silence, une angoisse devant la nature impassible qu'à ce moment les bêtes elles-mêmes semblaient éprouver aussi. Les chameaux fatigués s'étaient couchés devant nous, les quatre jambes pliées sous le corps; l'un d'eux avait allongé son long cou sur le sable dans lequel il aplatisait sa tête; il avait ainsi un air d'accablement qui faisait peine à voir, on aurait dit une bête près de mourir.

Le lendemain nous traversions les dunes vierges de toute trace, sans nous douter du spectacle inoubliable que nous allions avoir sur l'autre ver-

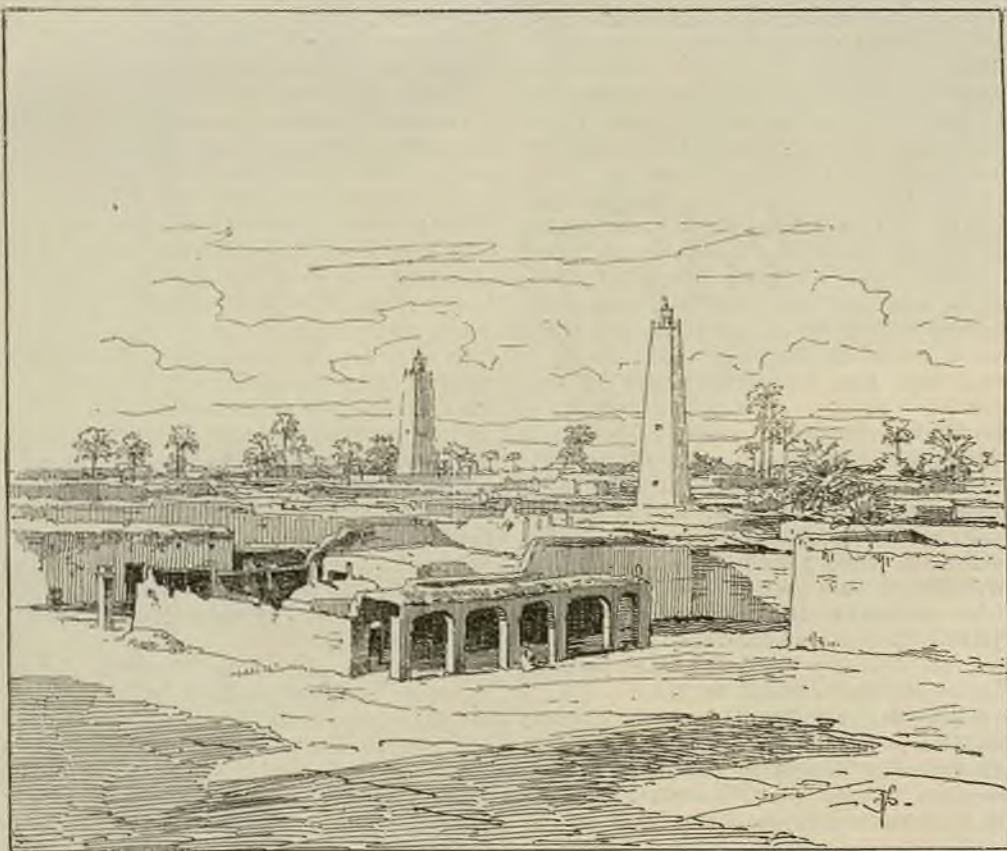


Une rue voûtée à Hadjaja. (Dessin de Duplais-Destouches.)

sant. Ce fut encore un grand coup de théâtre, comme le rideau se levant sur un décor splendide où la vie renaissait. A gauche, très loin, la masse sombre de l'oasis de Negoussa; à nos pieds, la Sebkra toute blanche de la croûte de sel éclatant qui la recouvrait, et au delà les oasis de Ouargla, dont les immenses forêts de palmiers dansaient la tête en bas dans la fluidité du mirage. Plus loin encore, et par delà les palmiers, des lignes d'un jaune délicieux estompées de légers tons roses formées par les sables. C'était à douter que tout

murs. Tout cela est d'une teinte fauve qui fait ressortir en vigueur le vert des palmiers qui dressent leurs têtes par-dessus les enceintes. Quel éclat prennent ces murs jaunes quand le soleil frisant vient effleurer le granulé de la terre! C'est un fouillis de lumière et d'ombre très lumineuse toute pleine de reflets qui forme un tout extraordinairement éclatant, et cette lumière éblouissante ne vous dérobe aucun détail, mais les met tous au contraire en relief.

Quel amusement de circuler dans les ruelles où



Vue d'Ouargla. (Dessin de Duplais-Destouches.)

cela fût vrai, tant cela paraissait invraisemblable de couleur. C'était bien là l'Afrique, le pays mystérieux, plus enveloppé dans la lumière, plus délicatement coloré et plus étrange encore que nous n'avions pu le rêver jamais.

Nous avons vécu là huit jours, allant d'étonnement en étonnement. Ouargla est demeurée si purement africaine! C'est le type de la ville du Soudan, telle qu'elle doit exister sur les bords du Niger. Des maisons en boue séchée sous la forme de briques; vues de haut, du minaret de la mosquée par exemple, les cours intérieures y découpent des trous noirs qui font songer à un dé à jouer.

Les maisons, toutes tronquées à la même hauteur par les terrasses que dépassent seuls les deux minarets de la mosquée, sont de la même couleur que le sol d'où elles sont sorties, car le maçon ne fait que défoncer la ruelle pour construire les

les femmes et les petites filles restent pour nous absolument sauvages. A notre approche c'est une envolée d'étoffes, et des portes violemment refermées. Les femmes sont laides : leurs cheveux odieusement teints de henné ne sont pas pour les embellir. Elles se tatouent très mal avec des teintures vertes qui parfois offrent l'aspect de plaies purulentes. Cela donne des types si étranges que le soir, quand on se rencontre au détour d'un chemin, notre premier mouvement est de reculer.

Souvent dans la ville les carrefours où plusieurs ruelles se rencontrent forment de toutes petites places, avec des bancs de pierre adhérents aux murs. On est sûr de toujours trouver là quelques Arabes qui y dorment ou y flânent. Ils s'asseyent sur le banc, les jambes repliées, leurs babouches devant eux par terre; on les trouve parfois ainsi dans des poses étranges, qui demandent une sou-

plesse de singe. Quelques maisons ont encore au-dessus de leurs portes les ornements dont on les décorait jadis : c'est un rectangle de plâtre sur lequel des lignes sculptées se coupent en X : au milieu on voit souvent à moitié cassée une tasse de faïence décorée, engagée dans le mur.

Nous vîmes l'oasis pour la première fois, le lendemain de notre arrivée. L'officier qui nous y guidait avait voulu que nous en eussions d'abord une impression presque fugitive. Ce ne fut pas une promenade, mais une course folle, par-dessus les ruisseaux, par-dessus les murlins, à travers des trous à peine larges pour le passage d'une bête, sous le soufflet des longues palmes dérangées de leur immobilité. Et il nous resta de tout cela le souvenir de choses seulement entrevues, des dessous de palmiers admirables, de grands troncs montant en fusées, ruisselants de soleil, de petits canaux d'eau brune au-dessus desquels les jeunes palmiers dont les *djerids* partent de terre forment comme un dais, tantôt le sol sans une herbe, tantôt couvert d'une jolie végétation verte qui sent l'eau. Et tous ces jardins tranquilles, silencieux; on sent que tous ces arbres poussent ici naturellement, à l'état sauvage; aucun soin à leur donner, si ce n'est de temps à autre la distribution de l'eau dans tous ces petits canaux qui vont arroser leurs racines. Aucune autre végétation d'arbres fruitiers ne vient rompre l'uniformité de ton des jardins; dans quelques-uns s'élèvent des ruines de vieilles maisons dont on aperçoit les taches jaunes à travers la futaie; dans la plupart, des puits qui découpent sur la terre leurs carrés parfaits d'eau d'une pureté étonnante, d'un joli ton d'émeraude, où se reflète avec une étrange précision le tronc exfolié des palmiers. Puis tous ces jardins viennent aboutir aux sables de la Sebkra, que le vent a amoncelés en dunes assez élevées arrêtées par la lisière des bois.

Un matin nous sommes allés voir les *R'atace* : ce sont les plongeurs qui se chargent dans les jardins du curage des puits; ils sont formés par corporations. Chaque tribu d'Ouargla a sa corporation de *R'atace* composée de 6 hommes; ils gagnent six sous par chaque couffin de boue ou de pierres qu'ils retirent. Le puits était dans un grand creux. Les hommes commençaient à se déshabiller devant un grand feu de palmes constamment alimenté. Puis vêtus seulement d'un caleçon de bain en toile, ils s'assirent autour du feu. Un vieux, fort beau, était chef du groupe : les autres étaient superbement bûlés, sauf l'un que ce métier semblait tuer et qui toussait. Ils étaient tous d'une belle couleur chocolat qui semble indiquer dans leur race un peu de mélange de sang nègre.

Dans ce trou sombre que faisait le creux du puits, les flammes éclairaient en rouge ce groupe de nègres avares de paroles, qui par de grands gestes lents offraient leurs membres à la chaleur. L'un se leva, s'immergea jusqu'au cou dans l'eau sombre du puits, puis aspirant l'air longuement leva ses deux bras au-dessus de sa tête et se laissa plonger au fond de l'eau. Deux minutes s'étaient passées, très longues; le plongeur ne reparait pas encore. Un autre vint hisser le couffin rempli

de boue. Le vieux s'était assis sur le tronc de palmier qui traversait le puits : le plongeur reparut alors à fleur d'eau, saisi par le vieux qui, dans un mouvement superbe, le soutint sous les aisselles pour lui permettre de respirer un instant; puis il sortit ruisselant et prenant un vieux burnous accroché aux palmiers, le jeta sur ses épaules et vint se rasseoir devant ce feu que de nouvelles palmes avaient avivé. — Chacun d'eux plongea à son tour cinq ou six fois, puis vers dix heures ils retournèrent à la ville, leur journée était finie. Ils dorment quelques heures l'après-midi, et vont flâner au café maure.

D'autres jours, c'était d'autres promenades encore, du côté du Schott, un grand lac qui sépare les forêts de Schott et d'Ouargla, dont les palmiers se reflètent dans les eaux. C'était un aspect tout nouveau, très rare en Algérie et qui faisait songer naturellement aux bords du Nil égyptien. — Et toujours le paysage était baigné de cette divine lumière si douce, si transparente, qu'on se sent plus léger, qu'on respire mieux, et qu'on absorbe par les yeux cette joie toute objective qui pour un instant vous fait goûter si bien tout le bonheur de vivre.

Le soir, vers cinq heures, nous allions généralement au café maure, boire à petits coups ce café exquis qui est non seulement un goût, mais aussi un parfum. Nous y retrouvions souvent le *Caïd* des Beni-Brahim, homme vénéré. Les Ouargli qui passaient devant nous s'arrêtaient, venaient baiser les deux mains du vieillard, et se relevaient en portant l'index à leurs lèvres. Puis une voix s'élevait; au haut du minaret de la grande mosquée, le muezzin appelait à la prière. C'était un cri d'abord prolongé, puis une suite de mots précipités à la gloire d'Allah!

Du minaret de chaque mosquée, les autres muezzins lui répondaient; et l'on entendait ainsi pendant quelques minutes leurs voix chantantes. Puis tout retombait dans le calme, et chacun se hâtait de rentrer pour le souper, car le soleil était déjà bas à l'horizon.

Il fallut enfin quitter Ouargla et nous passâmes la dernière journée à reparcourir tous les endroits aimés, avec une sorte de fièvre, comme pour graver à vif et pour toujours dans notre mémoire cette admirable Afrique que nulle part nous ne retrouverons, je crois, aussi impressionnante qu'à Ouargla.

Nous sommes entrés une dernière fois dans notre petit café, nous nous sommes étendus sur une natte. Entre les deux portes d'entrée, sous la lumière qu'une lucarne lui coulait sur les épaules, un musicien jouait un air d'un rythme monotone, sur un très petit violon qu'il tenait sur ses genoux.

Il faisait là sombre et frais. Comme les Arabes, qui autour de nous fumaient appuyés au mur, nous nous laissions aller au charme alanguissant de cette musique très douce, où la phrase mélodique variée à l'infini reste toujours enfermée dans un rythme invariable.

Le lendemain nous partions, et six jours après nous rentrions au Msab après être passés par Metlili.

GASTON MIGEON.

LE ROYANDER-GOA

Épisode de la Guerre du Canada.

(Suite.)



Des Indiens à figure sinistre surgirent autour d'elle.

III

« Te sens-tu mieux, chérie ? fit M. de Pierreval arrangeant les oreillers du lit sur lequel reposait sa femme.

— Oui, mieux, ami. Oh ! cela ne sera rien : vous êtes près de moi, toi et Renée, et vous ne laisserez pas venir la maladie, n'est-ce pas ? »

Helen essayait de sourire, en dépit de la fièvre qui la brûlait et cerclait de noir ses jolis yeux.

« Non, sans doute ! mais cette indisposition est venue bien subitement. Vous étiez bien portante, chère sœur, quand je suis allée, ce matin, faire ma promenade ordinaire. Votre femme n'a éprouvé aucune contrariété aujourd'hui, mon frère ? »

— Absolument aucune, que je sache, Renée !

— Et... rien, ... personne, ... n'a pu... ?

— Quoi donc ? que voulez-vous dire ?

— Que sais-je ? une frayeur ! ... elle aurait pu... voir quelqu'un, ... apprendre quelque chose ! ...

— Qu'aurait-elle pu voir ou apprendre d'effrayant, ma sœur ? demanda M. de Pierreval surpris.

— Oh ! balbutia Renée, dont une sueur d'angoisse mouillait les tempes, cette petite tête va si vite ! »

La jeune femme regarda timidement sa belle-sœur.

« Renée devine tout, dit-elle un peu honteuse ; oui, ... j'ai eu peur ! »

— Peur ! de quoi ? »

Ces mots, Georges les avait dits en riant, Renée en tremblant.

« Ne ris pas, Georges ; ne grondez pas, Renée ! j'étais dans ma chambre, après le repas. Je lisais, tout en mangeant un de ces pulpas que nous apporte la vieille Athaka, lorsque tout à coup...

— Eh bien?... demanda la jeune femme hâlante.

— Oh! j'ai rêvé, n'est-ce pas? que le soleil est devenu rouge, que l'air s'est embrasé subitement, que des cris de mort ont retenti à mes oreilles! J'ai rêvé, oh! n'est-ce pas? j'ai rêvé! s'écria Helen en se jetant dans les bras de son mari.

— Mais oui, chère mignonne! c'était un mauvais rêve; le temps est resté superbe. Ma sœur n'a pas eu, je parie, de telles visions pendant sa promenade!

Pas un mot ne put sortir de la gorge contractée de Mlle de Pierreval. Ses yeux ne quittaient pas la jeune femme.

Après quelque temps, celle-ci s'assoupit. Dégageant sa main que tenait la malade, Georges fit un signe à sa sœur et l'attira hors de la chambre.

« Vous avez tremblé aux paroles d'Helen, dit-il précipitamment; vous avez pâli, — je l'ai vu, ne dites pas non! — que se passe-t-il? »

Elle allait éclater, tout dire, tout expliquer!... Les paroles du chef lui revinrent en mémoire :

« Je serai, dès l'aube, à ta demeure. Alors, seulement alors, je dirai aux tiens que tu as conçu senti à être ma joie et mon soleil. »

Non! il fallait se taire, mentir, ajouter ce supplice aux autres supplices, pour sauver ceux qu'elle aimait!

Ces pensées avaient eu la durée d'un éclair.

« Vous voici aussi craintif qu'Helen, fit-elle d'un ton enjoué. Je ne sais rien, et si j'ai pâli, peut-être c'est que l'état nerveux où se trouve votre femme, m'inquiète : c'est là tout! »

— Sur votre parole?

— Sur ma parole. »

Sans hésiter, elle sacrifiait sa loyauté, comme elle avait sacrifié sa vie.

« Merci », fit Georges rassuré et lui serrant la main avant de rentrer dans la chambre de sa femme.

Elle le suivit des yeux.

« Quelle torture que cette journée!... murmura-t-elle en se retrouvant seule. Chaque heure ajoute une crainte et une terreur à la terreur et à la crainte déjà subie! Quelle journée! et que sera celle de demain, mon Dieu!... »

« Ah! te voilà! maman n'est plus malade, n'est-ce pas, petite tante? » s'écria le petit Robert qui entra en courant.

Elle prit l'enfant dans ses bras et l'embrassa tendrement.

« Maman est mieux. Seulement, il ne faut pas faire de bruit, mon chéri... Mais qu'as-tu donc là? » ajouta vivement Renée.

L'enfant serrait entre ses doigts un joli fruit doré qu'il allait porter à sa bouche.

« C'est très bon! c'est du pulpas! Maman en a mangé ce matin et moi, je l'aime aussi, va! »

— Jette cela! » fit la jeune femme avec un cri terrible.

Brusquement, violemment, elle avait arraché le pulpas des mains de l'enfant.

Effrayé du mouvement, Robert se mit à pleurer.

« Ne pleure pas, cher petit homme, ne pleure pas! mais, vois-tu, c'est ce vilain fruit qui a rendu maman malade : il ne faut plus y toucher, je t'assure! »

Robert sanglotait :

« Mais non, du tout! c'était très bon, très bon; maman l'a dit. »

— Voyons! viens avec Ah-Mid-Way dans ma chambre : je te prêterai pour t'amuser le beau collier de coquillages et l'éventail de plumes, que tu aimes tant!

— Quel bonheur! quel bonheur! fit le petit déjà consolé, en battant des mains. Oh! que tu es bonne, petite tante! chère petite tante! »

Robert était à peine en possession de ses trésors, sous la surveillance de la jeune Indienne chargée de le soigner pendant le jour, que Mlle de Pierreval courait à l'appartement d'Helen. Le livre qu'elle lisait lorsqu'elle s'était sentie malade, avait glissé à terre; sur la table était la petite corbeille pleine de pulpas.

Ses jambes pouvaient à peine porter Renée comme elle descendait au jardin, cachant ses fruits sous sa mantille. En quelques pas, elle avait atteint la case des deux antilopes apportés le matin. De ses mains tremblantes et glacées, elle rompit un des fruits en morceaux et l'offrit aux gracieux animaux...

Les antilopes, soulevant languissamment leur jolie tête, mangeaient sans hâte et, leurs doux yeux fixés sur celle qui leur donnait le régal, lui léchaient la main de leur langue un peu rugueuse.

Mlle de Pierreval, immobile, l'œil fixe, suivait chaque mouvement des innocentes créatures qui, dans son imagination alarmée, devaient lui apprendre si Helen allait vivre ou mourir.

Elle resta là bien longtemps, et quand les heures eurent passé, elle joignit les mains, tandis qu'un hymne de reconnaissance s'élevait de son cœur : les deux antilopes bondissaient, lestes et joyeuses, dressant leurs petites oreilles; elles s'enlaçaient, se roulaient, se relevaient pour s'enlacer et se rouler encore, puis avançaient la tête vers Renée, mendiant quelque nouvelle friandise.

La crainte soudaine, irrésistible, qui s'était emparée de l'esprit de Mlle de Pierreval, la crainte que les fruits mangés par Helen n'eussent été empoisonnés, avait si bien dominé ses autres angoisses qu'elle se sentit maintenant relativement calme. Vers le soir d'ailleurs, Helen se trouva beaucoup mieux.

« Je veillerai près d'elle, Georges! avait dit Renée. »

— Non, ma sœur, je veux que vous vous reposiez! Une nuit ne sera rien pour moi; mais vous me feriez plaisir en vous chargeant de Robert,... à moins qu'il n'aime mieux passer la nuit dans la chambre de Ah-Mid-Way?

— Non non, je veux rester avec petite tante! » cria l'enfant qui avait sur la conscience quelques légers dégâts faits au collier de coquilles et au bel éventail de plumes qui avaient emparadisé son après-midi.

La nuit était venue, calme, belle, étoilée, fraîche comme le sont toujours les nuits dans ce climat, surtout pendant l'été. Tout reposait : Georges veillait près de sa femme; Robert, les poings fermés, aux lèvres le sourire des heureux, dormait. Seule, Renée ne s'était pas mise au lit. Ses angoisses, un instant assoupies, se réveillaient avec

plus de force, et celles-là n'étaient, hélas, que trop réelles! Les paroles du chef retentissaient encore à ses oreilles : demain, dans quelques heures, un massacre terrible aurait lieu; des créatures humaines mourraient par centaines, et de quelle mort! dans quelles souffrances! elle-même, Renée, ne sauverait les siens qu'au prix d'un terrible sacrifice, d'un sacrifice pire que celui de la vie!

Une lumière jaillit tout à coup au milieu de ces ténèbres. Elle eût pu tout conjurer! mais elle était sans force et sans énergie! mais elle s'était tue, quand il fallait parler! Ils ne devaient pas être en nombre si formidable, ces Indiens révoltés, que des troupes régulières ne pussent s'en rendre maîtres? De la Rivière-Rose jusqu'au fort Chipiway, qui renfermait une petite garnison anglaise, il n'y avait que peu d'heures de marche : en se hâtant, elle arriverait peut-être à temps pour prévenir la révolte... Si elle partait! oui, c'était là ce qu'il fallait faire.

Elle bondit sur ses pieds, s'enveloppa à la hâte d'un manteau... Une réflexion subite l'arrêta : si le chef, en arrivant au matin à la Maison-Rose, ne trouvait pas Renée! s'il devinait une trahison! s'il lui devenait dès lors impossible d'arrêter la vengeance de ses compagnons trompés; si son frère et sa sœur, si l'enfant allaient devenir les premières victimes de cette vengeance!...

Elle se tordit les mains avec désespoir.

« Mon Dieu! mon Dieu! pardonnez-moi! je suis lâche de ne pas chercher à sauver ces malheureux qui vont périr! mais je ne peux pas, je ne peux pas laisser mourir Georges et Helen! »

Et pourtant elle espérait encore, tant l'espoir est vivace au fond des jeunes cœurs, elle se disait qu'elle saurait peut-être adoucir ce chef terrible, qui l'aimait assez pour lui demander d'être son épouse; elle le revit, soumis et reconnaissant, baisant avec respect le bas de sa robe, comme il eût baisé la robe d'une idole, et elle se dit que peut-être, grâce à elle, moins de sang serait versé dans la terrible journée de demain!

« Sa joie, sa lumière, son soleil! son épouse pour cette vie et pour l'autre! c'était un Indien, un sauvage, un barbare, qui lui avait fait entendre ces mots. »

Renée ouvrit sa fenêtre et s'y accouda.

« Singulière destinée que la mienne! » murmura-t-elle, comme ses souvenirs la reportaient à son enfance, à sa mère morte, à son père coupable et repentant, à son arrivée avec son frère dans ce pays inconnu, à la vie douce et tranquille menée depuis six ans et dans laquelle éclataient les plus épouvantables événements!

Elle songea ainsi longtemps, sans s'apercevoir que parmi ce monde de pensées qui agitait son cerveau, l'idée que l'Agouako, le chef cruel et farouche, pût manquer à son serment envers elle, ne passa pas une seule fois!

« Allons! essayons de reposer, dit enfin la jeune femme en soupirant. Il reste encore quelques heures avant le jour : si je pouvais dormir! »

Elle va fermer sa fenêtre, quand un bruit très faible, une plainte douloureuse et timide frappe son oreille. Elle écoute, saisie d'une horrible

anxiété... La plainte se renouvelle... Oh! cette fois, elle ne doute plus, elle sait! D'un bond, elle est hors de la maison, elle est près de la case qui renferme les antilopes, et là elle ne peut retenir un cri qui lui monte aux lèvres : l'un des pauvres animaux, déjà froid et roide, a cessé de souffrir; l'autre agonise, le regard perdu!...

« Georges, au nom du ciel! Georges! au sec... »

Les mots s'arrêtent dans sa gorge. Des hommes, des Indiens à figure sinistre, surgissent autour d'elle. Un bandeau ferme ses lèvres, des liens garrottent ses membres.

C'en est trop : ses forces l'abandonnent, ses yeux se ferment, mais, avant de perdre connaissance, la malheureuse jeune femme a pu voir, douleur suprême! Robert se débattre entre les bras de la vieille Athaka, dont la main rude lui comprime la bouche.

IV

Rappelons en quelques mots les circonstances qui amenèrent cette dernière et sanglante rébellion des Indiens de l'Illinois et de l'Indiana contre la domination anglaise. Pendant les deux journées connues sous le nom de *Journées rouges*, le sang européen coula à flots, et les victimes infortunées succombèrent par centaines! Sans excuser l'atrocité des actes commis, des vengeances exercées, il faut cependant admettre que les vainqueurs pouvaient se souvenir, eux, des cruautés du général Winslow, des trahisons du gouverneur Dinwiddie, des vols du colonel Braddock!

Le premier les avait traités en bêtes de somme, les dispersant hors de leur territoire, séparant, au gré de son brutal caprice, les enfants de leurs mères, les femmes de leurs maris, les frères de leurs frères. Le second les avait livrés aux Anglais par le traité de 1748, dont toutes les clauses furent violées. Le troisième, aidé de son état-major, les avait réduits à vivre, cachés dans les forêts, de fruits et de racines. Harrison, le successeur de ces trois tyrans au petit pied, que l'Angleterre félicita et récompensa de leur conduite, Harrison, plus faible que cruel, fut nommé gouverneur au moment précis où les Indiens, las des exactions et des barbaries, résolurent de tenter un effort suprême pour se rendre libres. Harrison avait été défait dans un dernier combat sur la Rivière-Rouge, de la main même de Tecumseh, dit l'Agouako, que les tribus insoumises reconnaissaient toutes pour leur chef. Depuis ce combat cinq années avaient passé, et toute velléité de révolte semblait éteinte chez les tribus de l'Illinois. Ainsi les agents chargés de l'autorité, depuis la déclaration de guerre de Louis XV à George II d'Angleterre, jugeaient-ils morte cette terrible haine qui n'était que dissimulée. Et tandis qu'elle fermentait sourdement, comme la lave au fond d'un volcan, ils envoyaient au roi George II des rapports établissant les relations amicales qui existaient maintenant entre les colons et les naturels du pays, et la parfaite soumission de ces derniers aux lois du vainqueur.

(A suivre.)

GEORGES GRAND.



MOSAÏQUE

Curiosités musicales.

On sait que lorsque Wagner, le chef de la nouvelle école musicale allemande, put faire exécuter ses œuvres sur un théâtre construit tout exprès pour lui, il fit disposer la salle de façon que l'orchestre fût invisible. Il nous semble curieux de remarquer que l'idée de cette innovation, qui est considérée comme ayant une grande importance pour l'effet dramatique des œuvres du maître, se trouve énoncée dans les *Mémoires sur la musique* publiés par Grétry à la fin du siècle dernier (1797). « Je voudrais — dit l'auteur de *Richard Cœur-de-Lion*, dans un chapitre intitulé *Projet d'un nouveau théâtre* — que la salle fût petite et contenant tout au plus mille personnes, qu'il n'y eût qu'une sorte de places partout; point de loges ni petites ni grandes, car ces réduits ne servent qu'à favoriser la médisance... Je voudrais que l'orchestre fût voilé et qu'on n'aperçût pas les lumières des pupitres du côté des spectateurs. L'effet en serait magique, et l'on sait que, dans tous les cas, jamais l'orchestre n'est censé y être. »

Si nos souvenirs sont exacts, cette dernière observation se trouve formulée en termes presque identiques dans une note du maître allemand contemporain.

Histoire des mots et locutions.

Le nom de Platon, célèbre disciple de Socrate, et chef de l'école dite académique, n'est qu'un sobriquet donné au philosophe pendant sa jeunesse.

Descendant de Codrus par son père et de Solon par sa mère, il avait reçu en naissant le nom de son aïeul paternel *Aristoclès*; mais quand, selon l'usage, il se livra aux exercices physiques qui faisaient obligatoirement partie de l'éducation des jeunes gens, son maître de palestra lui donna le surnom de *Plato*, ou le large, à cause de la largeur de ses épaules et de sa poitrine. Et ce surnom devait devenir celui du plus éloquent des philosophes grecs.



Quelle est la variété de rose connue dans l'histoire sous le nom de rose de quadragesime?

— La rose dite de quadragesime est une rose d'or que, depuis huit ou dix siècles, les papes ont coutume de bénir le quatrième dimanche du temps quadragesimal (c'est-à-dire de *carême*, car ce dernier mot vient du latin *quadragesimus*, qui signifie quarantième, à cause du nombre de jours d'abstinence commandés par l'Eglise). La bénédiction de cette rose est faite le dimanche dit de *Létare* (à cause des premiers mots de l'évangile de ce jour). On rapporte au x^e ou xi^e siècle l'origine de cette coutume symbolique, sans doute inspirée par l'espèce de glorification de la rose, l'invocation à la rose mystique (*rosa mystica*)

que les fidèles répètent chaque jour en l'honneur de la mère du Sauveur. Les papes bénissaient d'ordinaire ces roses pour les offrir à quelque église, ou à quelque prince ou princesse.

Alexandre III, qui avait reçu les plus grands honneurs en France, où il s'était réfugié par suite de ses démêlés avec Frédéric Barberousse (1182), envoya dès son retour à Rome la Rose d'or au roi Louis le Jeune. Voici comment il s'exprime dans sa lettre au monarque français : « Imitant la coutume qu'eurent nos ancêtres de porter une rose d'or le dimanche de *Létare*, nous avons cru ne pouvoir la présenter à personne qui la méritât mieux que Votre Excellence, à cause de sa dévotion extraordinaire pour l'Eglise et pour nous-même. »

Bientôt après les papes changèrent cette galanterie en acte d'autorité, par lequel en donnant la Rose d'or aux souverains, ils témoignaient les tenir pour tels. C'est ainsi qu'Urbain V donna en 1368 la Rose d'or à Jeanne de Sicile, en façon d'investiture, préférablement au roi de Chypre. En 1418, Martin V consacra solennellement la Rose d'or et la fit porter sous un dais superbe à l'empereur Sigismond, qui était alors allié. Les cardinaux, les archevêques, les évêques, accompagnés d'une foule de peuple, la lui présentèrent en grande pompe, et l'empereur, s'étant fait porter sur un trône, la reçut publiquement avec beaucoup de dévotion.

Henri VIII, qui, avant de rompre avec la papauté et de déclarer le schisme anglican, avait mérité le titre de Défenseur de la foi, que ses successeurs portent encore, reçut la Rose d'or de Jules II et de Léon X, etc.

Le pape offrait souvent aussi la Rose d'or aux princes qui passaient à Rome.

L'usage était d'ailleurs établi que le titulaire donnât cinq cents pièces d'or à la personne chargée de la lui remettre. A vrai dire, le présent pontifical, par le poids seul du métal, valait souvent plus du double de cette somme.

La figure que nous empruntons au *Thesaurus pontificiarum*, publié par Rocca en 1735, nous montre l'aspect de la Rose ou plutôt du Rosier d'or, que les pontifes offraient aux princes de la chrétienté, en y joignant comme autres emblèmes d'investiture, d'après les traditions bibliques, le glaive et le chapeau richement ornements. Ce modèle est celui qui fut établi sous le pontificat de Sixte-Quint. Les rameaux et les fleurs de ce rosier sont parsemés de pierres fines; dans la fleur centrale une cavité est ménagée pour recevoir au moment de la bénédiction du baume et du musc. Le rosier est porté sur un pied en vermeil, orné d'un écusson aux armes du pape donateur.

Depuis le xvii^e siècle, le don de la Rose d'or n'a plus aucun caractère religieux. Les pontifes ne l'envoient que comme témoignage courtois d'affection pastorale aux chefs d'États qui ont fait preuve de dévouement aux intérêts de la religion.

Variétés historiques.

L'ambassadeur du pape reçoit le titre de *nonce*. Que signifie ce nom et depuis quand est-il employé?

— Il semble résulter d'un passage de Brantôme que la qualité de *nonce* donnée à l'envoyé du saint-siège ne remonte pas, au moins pour la France, plus loin que la dernière moitié du xvi^e siècle. Voici en effet ce qu'on lit dans sa notice sur l'amiral de Coligny dans sa *Vie des grands capitaines*.

« J'ai usé de ce mot de *nonce*, puisqu'il s'emploie

Comment expliquer l'ancienne coutume de mettre en liberté un grand nombre d'oiseaux lors des entrées et couronnements des rois de France?

Saint-Foix, qui fit et publia le premier un recueil de recherches très curieuses sur ce qu'on pourrait appeler les *faits divers* de l'histoire de France, s'exprime ainsi à ce sujet :

« Les marchands d'oiseaux, à qui l'on accordait la permission de vendre sur le Pont-au-Change, étaient



La Rose d'or, le glaive et le chapeau offerts aux rois et grands personnages par les souverains pontifes, d'après le *Thesaurus Pontificalium* d'Angelo Rocca (1735).

aujourd'hui, mais j'ai vu, à mon avènement à la cour, qu'on disait encore ambassadeur du pape. Et quand ce nom de *nonce* fut introduit, on disait par dérision : « *Voilà l'once du pape* ». Et certes au commencement chacun prétendait qu'autant vaudrait qu'on l'appelât le *messenger* du pape, car *nonce*, *nuntius* en latin, ne signifie autre chose que *messenger*... Mais les beaux pindariseurs de mots, pensant ne pas bien dire par : ambassadeur du pape, allèrent trouver ce *nonce*, qui, je le répète, fut d'abord en dérision parmi les dames, filles et cavaliers de la cour, si bien que quand l'ambassadeur, ou le *nonce* du pape, arrivait en la chambre du roi ou de la reine, on disait : « *Gare! l'once du pape qui arrive!* »

obligés d'en lâcher deux cents douzaines aux entrées des rois et des reines. C'était apparemment pour marquer que, si le peuple avait été oppressé sous le règne précédent, ses droits, ses privilèges et ses libertés allaient renaître sous le nouveau roi. »

Curiosités de l'histoire des sciences.

On a souvent cité comme idée première — idée théorique, bien entendu — du *phonographe*, le chapitre du *Pantagruel*, où Rabelais imagine de faire arriver les héros de son roman satirique, dans une région maritime, où précédemment une grande bataille navale a eu lieu par un jour de froid très rigoureux.

Le froid était si grand ce jour-là que le bruit des détonations d'armes à feu et les cris des combattants s'étaient gélés en l'air. Le dégel survenant au moment où Pantagruel passe par là avec ses compagnons, tous les bruits de combat frappent leurs oreilles, sans qu'ils puissent s'expliquer la cause de ce tumulte. Or, nous venons de découvrir dans un recueil de *Pièces en prose* publié en 1660, par le célèbre libraire Ch. de Sercey, une sorte de récit intitulé *les Nouvelles admirables*, qui n'est autre chose qu'une suite de nouvelles supposées, toutes plus fantaisistes les unes que les autres, et parmi lesquelles, celle-ci, qui, sous la forme de l'extravagante impossibilité, nous semble prévoir de bien plus près la future invention qui est une des merveilles de notre siècle.

« Le capitaine Vostersloech est de retour de son voyage aux terres australes. Il rapporte, entre autres choses, qu'ayant passé par un détroit au-dessous de celui de Magellan et de Lemaire, il a pris terre dans un pays où les hommes sont de couleur bleuâtre, les femmes de vert de mer. Mais ce qui nous étonne davantage c'est de voir que, au défaut des arts libéraux et des sciences, qui nous donnent le moyen de communiquer par écrit avec ceux qui sont absents, elle leur a fourni de certaines éponges qui retiennent le son et la voix articulée comme les nôtres font des liqueurs. De sorte que quand ils veulent demander quelque chose ou conférer de loin, ils parlent seulement de près à quelqu'une de ces éponges; puis les envoient à leurs amis, qui les ayant reçues, en les pressant tout doucement, en font sortir les paroles qui étaient dedans, et savent par cet admirable moyen tout ce que leurs amis désirent, et quelquefois pour se réjouir ils envoient querir dans l'île chromatique des concerts de musique, de voix et d'instruments dans les plus fines de leurs éponges, qui leur rendent, étant pressées, les accords les plus délicats en toute leur perfection. »

Science usuelle.

Trouver l'orientation exacte d'un lieu à l'aide d'une montre, à la seule condition de voir le soleil.

— Tournez la montre de manière à ce que l'aiguille des heures soit dirigée vers le soleil. Le sud se trouvera exactement à mi-chemin entre l'heure indiquée par la montre et le chiffre XII du cadran.

Par exemple, s'il est quatre heures, dirigez la petite aiguille vers le soleil, et le chiffre II du cadran vous donnera exactement la direction du sud. — S'il est huit heures, le chiffre X du cadran sera en plein sud.

Mots historiques.

L'abbé Terray, qui, dans les dernières années du règne de Louis XV, fut ministre des finances, et qui, étant donnée la situation du trésor royal, dut maintes fois user d'expédients très onéreux pour les citoyens, ne se dissimulait pas le mécontentement résultant de son administration. Aussi bien que Mazarin il savait entendre les plaisanteries que l'on faisait sur ses opérations ministérielles. Apprenant qu'un certain nombre de personnes avaient été mises à la Bastille pour avoir exhalé trop ouvertement leurs plaintes, il

donna ordre de les remettre en liberté : « Il est bien juste, dit-il, de laisser crier ceux qu'on écorche. »

(Env. Lis bleu.)

Un jour, sortant d'une séance de l'Académie française, où il s'était vivement élevé contre les plagiaires, Voltaire abordant Sedaine lui serra la main en disant : « Ah! monsieur, c'est vous qui ne volez rien à personne. »

— Pourtant, repartit modestement l'auteur du *Philosophe sans le savoir*, je n'en suis pas plus riche. »

(Env. Mimosa.)

« A quoi sert de lire? demandait un jour, sans doute en plaisantant, Louis XIV au duc de Vivonne, qui était de forte corpulence et d'un teint très coloré, et qui ce jour-là dinait à la table royale.

— Sire, répondit le duc, la lecture fait à l'esprit ce que vos perdrix font à mes joues. »

(Env. Clair de lune.)

Inscriptions et devises.

En 1796, le général Bonaparte ayant pris son quartier général dans une ferme sur le mur de laquelle était tracé un cadran solaire, s'arrêta un moment pensif devant ce cadran et, grimpant sur une échelle, écrivit avec un morceau de charbon au-dessous du style indiquant les heures, ces deux vers :

*L'ombre passe et repasse,
Et sans repasser l'homme passe.*

(Env. Loin du pays.)

Propos de table.

Autrefois les couteaux de table étaient généralement pointus; ils furent, paraît-il, arrondis en vertu d'un édit.

« On rapporte, dit M. V. Havard dans son *Dictionnaire de l'ameublement*, que le chancelier Seguier avait l'habitude de se curer les dents avec son couteau; le cardinal de Richelieu, disant un jour à la même table que le chancelier, fut indigné de cette grossièreté; il commanda à son maître d'hôtel de faire arrondir ses couteaux. L'exemple du cardinal fut suivi; les grands seigneurs d'abord, puis les bourgeois l'imitèrent, si bien qu'en 1669 un édit fut rendu qui défendait à toutes personnes de posséder chez soi des couteaux pointus. »

Mots de la dernière heure.

Quand le maréchal Ney fut arrivé au lieu où il devait être fusillé, l'officier qui commandait le peloton d'exécution lui offrit de lui bander les yeux : « Ignorez-vous, lui dit le maréchal, que, depuis vingt-cinq ans, j'ai l'habitude de regarder en face les boulets et les balles? Je proteste devant Dieu et la patrie contre le jugement qui me condamne. J'en appelle aux hommes, à la postérité, à Dieu! Vive la France! »

Tout ce qui concerne la *Mosaïque* doit être adressé à M. Eugène Müller, ou lui être communiqué verbalement, le *lundi*, de 4 à 5 heures, au bureau du *Musée des Familles*.

Le Propriétaire-Gérant, CH. DELAGRAVE.

COULMERS. — IMPRIMERIE PAUL BRODARD.



La petite Ilda, les bras et les pieds nus, donnait le grain à ses chers pégeons. (Dessin de W. Shirlaw.)

LA BONNE PÈE

(Fin.)

La chose, en somme, était facile.

Il pénétra dans la ferme et demanda s'il ne serait pas possible de lui servir à déjeuner. Aussi frugal que fût le repas, il s'en contenterait.

La fermière acquiesça de fort bonne grâce, d'autant plus qu'elle reconnut de suite le fils de la châtelaine des Ronceaux, non parce qu'elle l'avait déjà vu, mais à cause de sa grande ressemblance avec sa mère, à qui le château n'appartenait que depuis quelques mois.

Le jeune homme, au moment de l'acquisition,

15 MARS 1891.

habitait Paris, et c'était la première fois qu'il venait dans ce village.

On le disait immensément riche, très généreux et d'un caractère un peu étrange, vivant à sa guise et selon son bon plaisir, sans jamais se préoccuper de l'opinion des gens.

Ce fut la petite Ilda qui le servit à table.

Lorsqu'elle n'eut plus à se déranger, comme elle ne savait pas rester inactive, elle s'assit près de la croisée et prit un ouvrage de broderie.

Il la regarda faire et tandis que la fermière, très

II. — TOME LXVI.

flattée de donner l'hospitalité à ce nouvel hôte, cherchait à causer avec lui, ses yeux ne quittaient pas la tête blonde de la fillette.

Enfin, n'y tenant plus, il se leva, s'approcha d'elle et s'inclina sur la tapisserie qu'elle tenait dans ses mains.

Il remarqua qu'elle avait les doigts fins, la peau blanche et qu'elle brodait délicieusement, ce qui l'étonna beaucoup, car il ne comprenait pas qu'une fille de ferme pût manier l'aiguille avec cette grâce et cette dextérité.

« Oh ! dit la fermière qui lut dans ses yeux l'étonnement manifeste, Ilda n'est point une servante ordinaire, elle ne fait pas de gros ouvrages ici ; non que la chère petite s'y refuserait, mais nous ne le permettrions pas ! »

Il prit un bout de l'étoffe et contempla le travail de la jeune fille.

« C'est merveilleux ! s'écria-t-il ; il faut que vous soyez vraiment douée, vraiment artiste... Cette fleur est d'une fraîcheur exquise... Qui donc vous a appris, mon enfant ? »

— Mais personne, monseigneur, répondit-elle, je copie les fleurs du jardin !

— Cela doit être très difficile pour vous, cependant ? »

Elle sourit et leva sur lui ses yeux candides dont le regard l'éblouit.

« Cela me serait très difficile, en effet, reprit-elle, si une bonne fée... »

Il l'interrompit.

« C'est vous la fée ! dit-il, puisque c'est vous qui brodez de si ravissantes choses ! »

V

Quelques jours après cette visite à laquelle Ilda ne pensait plus, ce fut la châtelaine des Ronceaux qui se présenta à la ferme.

La noble dame, très peu fière, venait elle-même s'enquérir et voir si la jeune fille dont son fils lui avait parlé avec admiration, était réellement digne des éloges dont il la comblait, et, comme lui, elle fut émerveillée de sa beauté et de son adresse surprenante qui tenait du prodige.

Elle demanda et obtint immédiatement de l'emmenager avec elle, dans sa demeure seigneuriale, afin de lui faire réparer quelques vieilles tapisseries qu'elle ne voulait désormais confier qu'à son aiguille, puisque c'était une fée qui la dirigeait...

Ilda devait revenir à la ferme dans quinze jours, mais les quinze jours écoulés la châtelaine regretta de la laisser partir.

Cette enfant lui plaisait, égayait la solitude où son fils la laissait parfois pour courir et battre la campagne, rompait la monotonie lourde de son existence.

Aussi ne récrimina-t-elle que pour la forme lorsque son fils lui avoua qu'il la désirait pour femme et que, si elle refusait son consentement à ce qu'il l'épousât, il ne se marierait jamais.

« Hélas ! répondit-elle, mon pauvre enfant, crois-le bien, je ne voudrais pas d'autre bru que cette chère petite, si j'osais narguer le préjugé ; mais je ne peux en faire fi, tu le comprends. Comment veux-tu épouser une fille aussi ignorante,

aussi pauvre et de si piètre descendance ? »

Et que lui importait à lui, la descendance ?

Ilda était jeune, jolie, intelligente et bonne ; que fallait-il de plus ?

« Encore, dit-elle, si elle était instruite, avec des manières de notre monde... »

— Qu'à cela ne tienne ! s'écria le jeune homme. Nous sommes d'âge à pouvoir attendre. Faites-la instruire, éduquer, manier à votre guise, et plus tard, quand elle aura acquis cette richesse qui prime celle des écus, nous ferons de belles noces ! »

La châtelaine fit venir chez elle le bûcheron et la bûcheronne.

« Braves gens, leur dit-elle, vous plairait-il que je me charge de l'avenir de votre fille ?... Oh ! ne vous inquiétez pas ! Tout ce que je ferai sera en but de son bonheur... »

— Vous charger de son avenir, madame ? répondit la bûcheronne en hochant la tête ; pour quoi le feriez-vous ? Nous ne sommes pas misérables comme vous avez pensé peut-être. Sans doute, nous n'avons point le loisir de rester inactifs, mais ma petite n'est pas habituée à ne rien faire, elle est laborieuse et elle gagnera bien sa vie ! »

Cependant la châtelaine insista, et leur expliqua en termes pressants ce qu'elle désirait faire pour la jeune fille et quelles étaient ses intentions vis-à-vis d'elle.

Ils furent un instant éblouis par cette perspective : Ilda, leur fille, devenir dame et maîtresse du château !

Cependant l'enthousiasme de la bûcheronne ne dura pas.

« C'est bien tentant, ce que vous nous proposez là, dit-elle ; mais voyez-vous, madame, j'ai peur. »

— Peur de quoi, pauvre femme ?

— Dans notre famille, vous n'êtes point sans le savoir, car tous ceux du pays le disent, et c'est une chose vraie, dans notre famille, nous avons une bonne fée qui nous a toujours protégés...

— Eh bien ? fit la châtelaine avec un petit sourire railleur.

— Si la fée abandonnait notre Ilda ? »

Le bûcheron haussa les épaules.

« Et moi, s'écria-t-il, je te dis qu'elle ne l'abandonnera pas, qu'elle la suivra là-bas, dans sa pension, et qu'elle en sera la fille la plus instruite et la plus savante de toutes ! »

— Mais quelle est donc cette fée ? demanda la noble dame.

— Si vous le permettez, répondit-il, je vous le dirai plus tard, après le grand honneur que vous nous réservez par l'alliance projetée. »

Ilda fut donc envoyée dans une grande institution de la ville.

Ainsi que l'avait affirmé le bûcheron, la bonne fée ne l'abandonna pas. Elle, jusqu'alors petite paysanne ignorante, dépassa promptement les autres et on la cita partout comme un prodige.

Ce n'est point qu'elle trouvât un attrait irrésistible à l'étude. Elle était trop habituée au grand air et à la contemplation de ses montagnes et de ses bois, pour, dès l'abord, se complaire dans la lecture de choses qui lui semblaient bien difficiles.

Mais elle était aussi habituée à l'obéissance et au devoir, et puisqu'on lui mettait des livres entre les mains, elle s'appliqua et étudia.

Enfin, quand elle revint au village c'était une petite personne accomplie, que la châtelaine pouvait être fière d'accepter pour fille.

VI

Le jour des fiançailles, il y eut une fête superbe à laquelle prirent part tous les gens du pays, et la châtelaine fit des largesses à chaque pauvre.

Ce jour-là aussi, le bûcheron et la bûcheronne abandonnèrent à jamais la misérable hutte qui leur avait servi d'abri pendant de si longues années et dans laquelle la vieille mère Rosin était morte deux ans auparavant.

Ils vinrent habiter au château un petit appartement que le nouvel époux leur donna.

« Maintenant, leur demanda-t-il, me confierez-vous enfin à quelle bonne fée vous aviez voué ma chère Ilda? »

Le bûcheron allait répondre, mais la jeune femme l'interrompit.

« Je crois l'avoir deviné, fit-elle; mon seigneur, ne vous ai-je pas dit la première fois que je vous vis, lorsque vous admiriez mon ouvrage de broderie, que cette bonne fée résidait dans mon aiguille? Et sans cette broderie votre mère m'aurait-elle appelée au château? »

« Vous le voyez, cela s'enchaîne.

« On m'a fait instruire, éduquer, donner de belles façons, mais si dans ma pension j'avais, comme tant d'autres, perdu mon temps, je n'aurais rien appris, je n'aurais rien su et alors m'auriez-vous acceptée pour compagne de votre vie? »

« Oui, oui, continua-t-elle, vous m'aimiez, je le sais; mais, croyez-le, il se serait bientôt éteint ce beau feu, au contact de mon ignorance.

— Et c'est la fée qui...

— Mon seigneur, il est une divinité qui ne trompe jamais celui qui a confiance en elle, une divinité qui protège l'enfant du peuple et qui bien souvent récompense ses efforts en l'élevant au-dessus du rang inférieur où il végétait.

« C'est elle qui ouvre toutes les carrières aux hommes, qui les fait vaillants et braves, forts et robustes! »

« C'est elle encore qui donne la vertu aux femmes, l'estime, la richesse quelquefois, le bonheur toujours! »

« Elle se plaît à mettre le repos dans la conscience, la joie dans le cœur, la chanson sur les lèvres;... sans ma chanson, m'auriez-vous remarquée lorsque vous passâtes près de la ferme? »

« Elle sait charmer les loisirs et seule soutient et console dans le malheur... »

— Comment se nomme donc cette divinité protectrice, ma chère aimée? »

— Mon seigneur, répondit-elle, avec un mouvement de légitime orgueil elle se nomme...

LE TRAVAIL!

JEAN BARANCY.

MON PREMIER MEURTRE



QUAND je regarde mon enfance, elle m'apparaît dominée par un doux et cher visage : celui de tante Marie.

Tante Marie était une vieille fille, mais une vieille fille sans manies et sans égoïsme.

Elle ne possédait ni carlin, ni perroquet. Pas même une tabatière!

Je ne l'ai point connue jeune, — elle était sœur de ma grand-mère, — mais son âme avait gardé la candeur de l'enfance; et, quand nous causions tous les deux, il me semblait qu'elle n'avait comme moi que six ans.

Elle était peut-être laide?... je n'en sais rien. Moi, je la trouvais belle, aussi belle que la sainte Philomène dont le portrait masquait le vide laissé en été par le tuyau du poêle, au-dessus de la cheminée.

Elle était constamment vêtue d'une robe en cachemire de couleur foncée, d'un petit châle à ramages sur lequel se rabattait une grande collette, et d'une coiffe bordée à fins tuyaux.

Elle se tenait toujours au rez-de-chaussée, dans une vaste pièce un peu sombre, dont le fond était occupé par deux lits drapés d'étoffe rouge, entre lesquels une horloge balançait son pendule d'émail.

En toute saison, j'allais l'après-midi, à la sortie de l'école, goûter chez tante Marie.

En été, je la trouvais assise dans l'embrasure de la fenêtre, occupée à lire son livre d'heures ou à tricoter, en regardant les passants.

En hiver, elle se tenait au milieu de la pièce, à côté du poêle.

Dès que je soulevais le loquet de la porte d'entrée, sa voix douce s'élevait et demandait avec une intonation joyeuse :

« Est-ce toi, mon charmant? »

— Oui, tante... »

Et je m'élançais vers elle, je grimpais sur ses genoux, je la dévorais de baisers, froissant sans pitié sa collette et sa coiffe en roulant ma tête sur son épaule... Ah! comme je l'aimais!...

Parfois, ma mère me chargeait de porter à tante Marie quelque mets friand.

Alors, oh alors! c'était autre chose.

Je prenais à peine le temps de l'embrasser, puis, la main sur le couvercle de mon petit panier, je lui criais :

« Devine! »

— C'est peut-être un bon petit « millet »?

— Non.

— Des gaufres?

— Non, non, non... »

Et quels cris de joie, quels baisers, quels rires quand elle avait trouvé!...

« Dis donc, tante, je fais comme le petit Chaperon rouge, hein? Seulement, je n'ai pas rencontré de loup... Oh, si j'avais rencontré un loup et qu'il m'ait suivi!... Il pousserait la porte bien fort, mais moi, je prendrais le grand couteau et je le tuerais. »

Elle avait l'air d'y croire et je me redressais tout fier, en murmurant :

« C'est que je suis brave, moi! »

Il arrivait aussi que j'avais été grondé, — oh! toujours injustement, — et que mes larmes se trouvaient encore écrites sur mes joues mal débarbouillées.

Ces jours-là, tante Marie doublait la dose du sucre dans « ma trempée » ou m'abandonnait tout le pot de confitures, et je voyais bien qu'elle était indignée qu'on eût osé me faire pleurer.

Quand j'avais fini de goûter, j'apportais ma petite chaise devant elle, je m'asseyais de façon à pouvoir appuyer mes deux bras sur ses genoux et nous babillions ensemble.

Nous parlions du Clos de Mai où les cerises étaient mûres, et que nous irions visiter le jeudi suivant, ou bien de la poule blanche qui venait de chanter et dont je mangerais l'œuf le lendemain, ou bien encore du rosier qui commençait à fleurir...

Ce rosier, un superbe et gigantesque bengale, constituait à lui seul tout le parterre de tante Marie.

Il occupait l'angle de la maison, dans la cour, au midi. Il fleurissait avec une telle profusion que nous pouvions cueillir, chaque jour, un bouquet pour orner le petit reposoir de tante, sans qu'il y parût et qu'à l'automne, le sol autour de lui était encore jonché de roses effeuillées comme les rues du village, le jour de la Fête-Dieu, quand la procession vient de passer.

Tout à côté, le pied abrité par des pierres pour empêcher les poules de gratter le terreau, poussait une treille vigoureuse.

C'étaient avec le vieux cognassier, qui ombrageait le portail, les seuls ornements de la cour.

Mais tante Marie, l'ayant toujours vue ainsi, l'aimait et n'y voulait rien changer.

Au commencement du mois de juin, je m'étais assis à ma place habituelle après avoir fini ma tartine, et je me disposais, je m'en souviens, à questionner tante Marie sur le temps « où elle était petite », ainsi que cela m'arrivait quelquefois, quand je la vis me regarder d'un air singulier et sourire.

Puis elle me dit à voix basse, comme on parle des choses mystérieuses :

« Il y a un nid... »

— Un nid! murmurai-je en joignant les mains, un nid!...

Je ne demandai pas même où se trouvait ce nid. Je savais bien d'avance que ce ne pouvait être ailleurs que sur le rosier.

« Allons le voir, tante, veux-tu? »

— Tu n'y toucheras pas?

— Non, non. »

Nous voilà partis.

Nous marchions sur la pointe du pied.

Elle riait doucement et moi je lui serrais la main bien fort, tout ému à la pensée de ce petit nid caché parmi des roses.

Arrivés auprès de l'arbuste, tante Marie m'enleva sur ses bras, et m'indiquant un petit amas d'herbes sèches, placé sur un rameau flexible :

« C'est là », me dit-elle à l'oreille.

Je regardai longtemps avant de rien distinguer. Enfin j'aperçus au milieu du feuillage un petit œil inquiet, brillant, qui m'observait.

« C'est la fauvette, m'expliqua tante Marie. Elle couve. »

— Mais je ne vois pas les petits?

— Ils sont encore dans la coquille. »

J'en rêvai la nuit.

Le lendemain, à l'école, je fus d'une sagesse exemplaire. Je lus sans faute, j'appris ma fable tout seul et je fis trois rangs à la tapisserie que l'impartialité de sœur Épiphanie imposait à tous ses élèves, filles ou garçons.

Je redoutais si fort — ce qui arrivait, quand je m'étais montré rebelle — d'être privé d'aller rendre visite à tante Marie!...

Mais au bout de quelques jours, je commençai de trouver que les oiseaux restaient bien longtemps dans leur coquille. Je ne pouvais plus dominer mon impatience. Il me prenait des envies de leur aider à en sortir.

Enfin, un après-midi, l'air affairé de tante Marie me révéla, dès que j'entrai, qu'il devait y avoir du nouveau et je demandai, anxieux :

« Eh bien? »

— Ils sont éclos cette nuit », me dit-elle tout bas.

Nous baissions toujours la voix quand nous parlions du nid.

« Combien y en a-t-il? »

— Cinq.

— Cinq! Ils sont cinq dans ce petit nid? Comment peuvent-ils bien y tenir? »

Je refusai de goûter avant de les avoir vus. Mais je fus bien désappointé. Moi qui me figurais les oiseaux sortant de l'œuf emplumés de pied en cap, je vis cinq petits corps tout nus, si nus que je suppliai tante de leur coudre bien vite de petites chemises.

Elle se mit à rire et me montra la fauvette qui arrivait à tire-d'aile.

C'était l'heure du repas.

Les petits ouvraient des becs énormes et tendaient leurs cous décharnés. La mère leur distribuait la provende qu'elle rapportait, puis, lentement, avec mille précautions, elle se plaça de façon à les abriter tous.

« Tu vois qu'ils n'ont pas besoin de chemises, me dit tante. Le bon Dieu a pourvu à tout. »

Le mâle, qui avait observé cette scène, de la branche du cognassier où il était perché, se mit alors à chanter tout doucement, comme pour endormir sa couvée.

Mais à peine avait-il jeté quelques notes, que je vis accourir le chat d'un voisin, un gros chat noir à la pruneille jaune, qui venait parfois rôder dans la cour.

Il sortait du fenil et descendait l'échelle en humant l'air avec une mine gourmande.

« Pourvu qu'il ne découvre pas notre nid », murmura tante Marie soucieuse....

Cependant, les oisillons se transformaient peu à peu et devenaient tout à fait jolis. Au duvet grisâtre qui avait constitué leur premier vêtement succédaient des plumes bien lisses. Parfois, en l'absence de leur mère, ils agitaient leurs ailes comme pour les essayer.

« Ils ne tarderont pas beaucoup à sortir du nid », me dit tante Marie.

Cette nouvelle me causa un gros chagrin. Je

Je te donnerai à la place un habit de velours et un cheval mécanique.

— Je veux bien l'habit et le cheval, mais je veux aussi la fauvette. Je la veux absolument, et... je l'aurai, dis-je, en lançant à tante Marie un regard de défi.

— Oh! murmura-t-elle tristement, tu me déso-béirais? »

Je baissai sournement la tête sans répondre. Ce jour-là, pour la première fois, nous nous quittâmes fâchés.

Pauvre tante Marie! je suis sûr qu'elle n'en dormit pas.



Au moment où il faisait un bond, je lui lançai le pavé. (Dessin de J. Geoffroy.)

m'étais attaché à eux. Et il me semblait qu'eux aussi devaient avoir de l'amitié pour moi. Ils ne me témoignaient nulle frayeur quand je me penchais sur la touffe de roses qui leur servait de toiture.

« Ils s'en iront?... bien loin?... Ils ne reviendront plus? demandai-je le cœur serré.

— Non. Ils iront à leur tour faire des nids dans quelque buisson.

— Tante », murmurai-je tout bas, en rougissant de plaisir à la pensée que mon souhait pouvait se réaliser, « tante, ... j'en voudrais un.

— Tu voudrais une fauvette, pour la mettre en cage? Autant vaudrait pour elle tomber sous la dent du chat, mon trésor... Comment la nourrirais-tu? Ces oiseaux-là ne vivent que d'insectes.

— Parce qu'ils n'ont jamais goûté à du sucre ou à du biscuit...

— Je te dis qu'elle mourrait, insista tante Marie.

Le lendemain, dès qu'elle m'aperçut, elle me dit avec son bon sourire :

« J'ai déjà écrit pour demander l'habit et le cheval.

« Je m'informerai : tu les recevras bientôt. »

Mais je ne fis aucune allusion à ce qui s'était passé, et tante Marie put croire que j'avais déjà oublié mon caprice de la veille.

Oublié!... Je ne pensais à autre chose. Seulement, j'avais compris que si je voulais arriver à le satisfaire, il n'en fallait pas parler.

La cage était déjà dans ma chambre, nettoyée et pourvue d'augets. Il n'y manquait plus que le nid.

Je le confectionnai le lendemain, avant de partir pour l'école, avec du duvet arraché au manchon de ma sœur et le sac de lustrine verte du jeu de loto.

Je demandai du sucre à ma tante, je mis en

réserve les biscuits de mon dessert, j'adjoignais à ces provisions un pied de jeune salade et du mouton; je poussai même la prévoyance jusqu'à suspendre au-dessus du nid un gros bouquet de roses, afin que ma fauvette ne se trouvât pas trop dépaylée.

On était au mercredi.

Le lendemain, je partis de bonne heure, emportant ma cage, qui était toute petite, sous mon tablier.

J'ouvris bien doucement la porte du corridor, je me faufilai dans la cour, muni d'une chaise que j'avais prise en passant à la cuisine, et je m'approchai sans bruit du rosier.

Mon plan péchait par plus d'un point. Je n'avais réfléchi ni aux moyens d'emporter mon oiseau, ni à la façon dont j'en expliquerais la possession à ma mère. Toutes mes facultés étaient tendues vers ce but unique : m'en emparer.

Après,.... après, c'est tellement lointain quand on a six ans!

Lorsque je fus hissé sur ma chaise, je vis les oisillons jacasser et se battre à propos d'une araignée dont ils se disputaient les débris.

« Faut-il être affamé pour manger des araignées! pensai-je. Le mien va-t-il être heureux de vivre de biscuit! »

Et je les regardais, ne sachant lequel prendre. Dès que j'avais la main pour en saisir un, les autres me semblaient plus vifs et plus jolis que lui.

Tandis que je restais ainsi perplexe, hésitant, je sentis tout à coup une pluie de graviers me tomber sur le dos.

Je relevai la tête.

Le chat noir descendait le long du bâtiment en se cramponnant à la treille.

Il se battait les flancs de la queue, et, son regard, si endormi d'ordinaire, avait une expression féroce.

Je compris qu'il convoitait les oiseaux et j'eus un instant la pensée de les prendre tous les cinq. Mais j'avais si bien encombré ma cage qu'ils n'y auraient pas tenu...

Je fis un geste de menace et j'agitai vivement le pied de vigne.

Minet gronda, miaula, mais ne lâcha pas prise.

Je lui paraissais peu redoutable sans doute.

Il était parvenu à hauteur du nid. En me penchant un peu, je pouvais presque l'atteindre. J'essayai. Mais la chaise perdit l'équilibre... Je me raccrochai au rosier,.... la douleur me fit lâcher prise et je tombai le nez dans les épines, entraînant le chat et le nid avec moi.

Je me relevai furieux. Le chat s'était acculé contre la muraille et semblait prêt à s'élancer... Je suivis la direction de son regard. Un oisillon, le plus faible, était là, par terre, essayant en vain de prendre son vol pour aller rejoindre ses frères sur le cognassier où ils s'étaient réfugiés.

Sans m'occuper des épines qui m'étaient restées dans le visage, je m'avançai... Moi aussi, je voulais la petite fauvette. Je la voulais d'autant plus ardemment qu'il ne me restait pas le choix... L'idée que le chat pourrait s'en emparer me transporta de colère.

Je ramassai au pied de la treille un gros pavé,

et, au moment où il faisait un bond, je le lui lançai dessus.

Il retomba, la tête broyée entre la pierre et la muraille...

Je restai immobile, épouvanté de ce que j'avais fait. Il se débattait en miaulant d'une façon horrible... Dans un effort désespéré, il parvint à dégager sa tête; ses yeux sanglants sortaient de l'orbite et ses lèvres, retroussées par un affreux rictus, laissaient voir ses dents aiguës...

Et je demeurais l'œil rivé sur le sien, comme si une volonté plus forte que la mienne m'avait attaché à la chaise où je m'appuyais.

Soudain, il roula sur lui-même... Je crus qu'il arrivait sur moi... Je poussai un cri épouvantable et je m'enfuis en courant.

Je traversai tout le village sans ralentir le pas. Tante Marie, qui m'avait entendu, me suivait. Elle arriva presque en même temps que moi à la maison et se trouva juste à point pour me relever... Aveuglé par les larmes, j'étais tombé sur l'angle de l'escalier et je m'étais fendu la tête...

J'eus un bon accès de fièvre et je dus garder le lit pendant quelques jours.

Ma mère m'entourait de soins aussi tendres que de coutume; mon frère et ma sœur venaient jouer avec moi, tante Marie passait de longues heures auprès de mon lit, mais il semblait qu'on se fût donné le mot; personne ne m'adressait une question.

Et moi, qui avais sans cesse le chat devant les yeux, je n'osais rien avouer ni rien demander...

Enfin ma santé se rétablit et je pus retourner chez tante Marie. Des friandises de toute sorte m'attendaient. L'habit de velours et le cheval mécanique étaient arrivés de la veille. Mais j'étais triste.

Un remords m'oppressait et gonflait mon cœur d'un chagrin si gros, si lourd à porter, qu'au bout d'un moment je n'y tins plus. J'appuyai ma tête sur les genoux de tante, et, sans la regarder, je demandai, tout bas, comme si j'allais encore parler du nid :

« Le chat?... qu'est-il devenu? »

— Il est mort. »

Je frissonnai. J'avais jusqu'ici vaguement espéré le contraire, ayant entendu dire souvent que les chats avaient la vie dure... Ainsi j'avais tué!... j'étais un meurtrier!...

Cette idée me bouleversa au point que je fus pris de sanglots convulsifs.

Tante Marie m'embrassa avec sa tendresse accoutumée.

« Après tout, me dit-elle, voulant essayer de pallier ma faute à mes propres yeux, c'était un voleur d'oiseaux. »

— Moi aussi, criai-je, je suis un voleur d'oiseaux. Je voulais..., je..., je voulais la fauvette.

— Je le sais, murmura tante Marie à mon oreille. J'ai trouvé la cage. » Elle n'ajouta rien, pas un reproche... Mais lequel eût valu pour moi la tristesse avec laquelle elle prononça ces mots!

Plus d'un mois s'écoula sans qu'il fût à nouveau question du drame dans lequel j'avais joué un si funeste rôle.

Un jour, tandis que nous causions, la poule

blanche se mit à chanter. Tante Marie posa son tricot et se leva.

« Blanchette doit avoir fait son œuf, allons le chercher », me dit-elle.

Je pâlis... J'allais pour la première fois retourner dans la cour...

Tante m'avait pris par la main. Elle m'entraîna doucement, sans paraître remarquer mon trouble...

Le rosier était chargé de fleurs, le sol ni la muraille ne gardaient les traces du sang répandu... Il ne manquait que les fauvettes et le chat noir...

« Où l'a-t-on mis? murmurai-je en cachant ma tête dans la robe de tante.

— Là », me dit-elle, en me montrant, au pied

du cognassier, une place où l'herbe poussait haute et drue.

Je soupirai...

Alors, tante Marie m'enleva dans ses bras et me dit entre deux baisers :

« Tu es trop petit pour comprendre, mais rappelle-toi bien ce que je vais te dire, parce que, quand tu auras grandi, je ne serai plus là pour te le répéter, peut-être... »

« Sois toujours indulgent pour les fautes des autres, mon ange. La cage se trouve si souvent à côté du pavé!... »

Comme c'est loin, tout cela! Pourquoi vieillit-on? Pourquoi ces tendresses bénies vous laissent-elles en chemin?... »

PIERRE PERBAULT.

LES DIX DOIGTS DE JEAN RUTHÉ

(Suite.)

Des épaules du domestique il sauta sur la muraille, et de la muraille dans le réduit. Puis, du manche de son fouet, il alla frapper trois ou quatre coups sur la grande porte constellée de clous à cabochon.

Les chiens aboyèrent furieusement; M. le chevalier ne s'éveilla pas.

Jean fit le tour du réduit, cherchant quelque grosse pierre pour ébranler les vantaux de chêne. Il aperçut un faisceau de perches à gauler les châtaignes et les noix.

« Ah! dit-il, voilà mon affaire. Nous verrons bien si M. le chevalier et ses domestiques sont devenus sourds, tous à la fois, comme les *tupins*¹ de Montbrison! »

Armé d'une de ces perches, il se remit à frapper.

Les vantaux s'ébranlaient, mais ne cédaient pas. Aux efforts de l'assaillant, les barres de fer cadenassées opposaient une invincible résistance.

Devant la poterne, les muletiers faisaient claquer leurs fouets. Dans la cour, les deux mâlins aboyaient avec rage. Les chiens des hameaux voisins se mettaient à l'unisson. Jamais la tranquillité de ce pays pastoral n'avait été troublée par un pareil vacarme.

Décidément M. le chevalier était devenu sourd, et ses domestiques aussi.

Jean ne se lassait pas de frapper.

Enfin, dans le vantail de gauche, le volet d'un judas s'ouvrit derrière ses barreaux entrecroisés. Une voix de femme, aigre, cassée, tremblante de peur ou de colère, demanda en patois :

« Que voulez-vous donc? Pourquoi ce sabbat? »

— Ah! c'est vous, Liaudine? répondit Jean Ruthé. Ouvrez, je vous prie, et allez dire à M. le chevalier que je lui amène des voyageurs de Paris.

— Des voyageurs... de Paris, à cette heure?

— Des parents, Mme la baronne Des Granges et son enfant.

— M. le chevalier n'est pas aux Genettes.

— Que me contez-vous là?... M. le chevalier devait attendre aujourd'hui sa belle-sœur et son neveu. Il avait été averti de leur arrivée par une lettre de M. le comte de Guiraud.

— Je ne sais pas, moi. M. le chevalier est à la Grand'Montagne et je suis seule au logis. Allez-vous en et... bonne nuit à tous!

— Bonne nuit à tous?... là, devant la porte, à l'auberge de la Belle Étoile?... Allons, ouvrez, ouvrez vite!... En l'absence de M. le chevalier, vous ne refuserez pas de recevoir ses plus proches parents...

— Proches parents?... Je ne les connais pas, moi...

— Une pauvre jeune femme fatiguée, malade... et un enfant de six ans...

— M. le chevalier ne m'a jamais parlé de ces gens-là... Bonne nuit à tous!... »

Le judas se referma.

« Ah! la vieille coquine! cria Jean exaspéré... Elle n'a pas plus de cœur que son maître! »

Et à coups de pied, à coups de poing, il exécuta sur la porte de formidables roulements.

Tout fut inutile; il lui fallut battre en retraite, remonter sur le mur à l'aide de sa perche, et revenir dire à M. de Guiraud :

« Le rustre est parti pour la montagne; il n'a laissé ici qu'une vieille sorcière qui refuse de nous recevoir. Mais je ne m'en irai pas, ma parole, sans vous avoir installés chez lui! Les camarades de Saint-Georges vont me prêter main-forte; nous ferons sauter les barres et les cadenas, nous enfoncerons les portes, nous allumerons le feu et nous mettrons le couvert dans la grande salle du château. N'est-ce pas, les gars?... »

— Oui! oui! répondirent les muletiers.

— Eh bien!... »

1. Pots de terre.

Mme Des Granges arrêta Jean Ruthé. Elle lui prit la main et dit doucement :

« Non, mon ami, non... je vous en prie!... Je n'entrerai jamais dans cette maison... jamais!... nous allons retourner à Chalmazel... et chercher une auberge où nous puissions passer la nuit. Merci encore et à demain!... »

Louise tremblait ou frissonnait. Une larme roula sur sa joue et tomba sur la main de Jean Ruthé.

« Ah! bonnes gens!... bonnes gens! dit le jeune homme, profondément ému, avez-vous pu croire que je vous abandonnerais ainsi?... Venez, madame, venez!... Il y a, Dieu merci, dans notre pauvre pays, des maisons plus hospitalières que le château des Genettes. Partout, ma parole, le passant n'a qu'à demander la soupe et l'abri. Il s'en va, le lendemain, en disant : « Dieu vous le rende, brave monde! » et ça fait le compte. Courage! courage! s'il faut que, pour vos intérêts et ceux de votre petit Paul, vous voyiez M. le chevalier, vous le verrez, je vous le jure! Vous le verrez avec moi, et je lui dirai ce que je pense de sa lâche conduite... Maintenant vous sentez-vous la force de faire encore une demi-heure de marche?... »

— Oui, mon ami, murmura-t-elle.

— Eh bien, partons!... »

Par les sentiers des prairies, les voyageurs descendirent au fond d'un petit vallon qu'encadraient les bois de sapins. Puis, franchissant un torrent sur une passerelle vacillante, ils gravirent un chemin escarpé. La lune, déjà haute, éclairait la crête de la Grand-Montagne, les murs blancs des jasseries et, le long du chemin jusqu'aux forêts noires, les maisons éparses d'un hameau.

Jean, traînant toujours sa diligence, avait pris la tête de la colonne. Le petit Paul, perché sur ses épaules, se cramponnait à ses cheveux.

« Eh! mon bijou, dit le jeune homme, tu es las, tu voudrais trouver un bon lit, pour t'enfoncer dans la plume et dormir au moins douze heures, avec la petite mère? »

L'enfant ne répondait plus.

« Ah! bonnes gens, reprit le grand ami, tu dormais déjà? Nous arrivons, nous arrivons!... Voilà le Supt, le pays de l'oncle Lafaye et de la cousine Marguerite. Tiens! écoute, on nous donne la bienvenue. »

Un grand chien de berger, accourant par les prés, vint se jeter dans les jambes du voyageur.

« La paix, Grisot, la paix! disait Jean Ruthé. Si tu crois que c'est commode de marcher de cette façon!... »

Le chien se dressait pour lui lécher les mains, puis bondissait devant lui et revenait en poussant des cris de joie.

A la porte d'un enclos une jeune fille attendait.

« Enfin! dit-elle, Jean, c'est toi!... »

— Oui! répliqua-t-il, c'est moi... et la compagnie! Embrasse-moi, petite cousine, et fais bon accueil aux hôtes que j'amène... Mais où est l'oncle Lafaye? — Eh! regarde! »

Un vieillard vêtu de la casaque ronde, les cheveux, blancs comme neige, dénoués sous le haut bonnet de laine rousse, sortit d'une salle qu'illuminait un grand feu de garne. Jean se jeta dans ses bras.

« Ah! mon garçon... mon bon garçon! dit le vieillard... Il y a quatre ans que nous ne nous sommes vus! Est-ce possible, Jean? »

Le jeune homme lui prit les deux mains et l'entraîna dans la cour, en lui parlant à demi-voix.

Du seuil de l'enclos, où ils venaient de mettre pied à terre, les voyageurs entendaient quelques mots :

« Le croiriez-vous?... Une jeune femme malade et un enfant de six ans! La veuve et le fils de son frère!... Alors j'ai pensé... » là-haut, chez l'oncle Lafaye, jamais on n'a refusé... »

Louise venait avec Marguerite qui tenait le petit Paul par la main.

« C'est elle? demanda le vieillard.

— Oui », répondit Jean Ruthé.

L'oncle Lafaye ôta son bonnet et s'avança vers la jeune veuve.

« Dame, dit-il, c'est Jean qui vous amène, mais c'est Dieu qui vous envoie, afin que je vous fasse rendre justice. Vous aurez chez nous, en attendant, amitié et respect, vous, votre enfant et la compagnie. »

X

La Notre-Dame d'août.

Le beau lendemain!

Plus un nuage sur la montagne. Dans la vallée de Chalmazel, la brume laiteuse s'éparpillait en légers flocons, s'envolait au-dessus des prairies et retombait en rosée diamantée.

Depuis longtemps, chez l'oncle Lafaye, les poules caquetaient dans la cour, le coq sonnait sa fanfare, les pigeons ardoisés « se soleillaient » au bord du toit.

La maison avait un réjouissant aspect de ferme aisée et bien tenue, dans son vaste enclos planté d'aliziers, d'aubépins et de merisiers. Au hameau du Supt, à quelques centaines de pas des forêts de sapins, c'était alors la seule qui eût deux étages, une façade de pierre taillée, des vitres aux fenêtres, des rideaux d'indienne et des volets peints.

André Lafaye avait été vingt-cinq ans commis greffier à Monbrison. Et pendant ces vingt-cinq ans, laborieux, sobre, économe, il ne s'était permis qu'un plaisir : remonter, le samedi soir, à pied, au pays natal, pour y passer le dimanche. Le lundi matin, il rentrait au bureau du greffe et si, le coude sur la table chargée de paperasses, il faisait parfois quelque doux rêve, c'était de revenir pour toujours à la chère montagne, de reprendre la vie pastorale, de cultiver les biens de la famille, d'embellir le logis qu'égayeraient une active ménagère et de braves enfants.

A cinquante ans, lorsqu'il prit sa retraite et réalisa une partie de son rêve, peut-être songeait-il encore à la ménagère. Un orphelin, un neveu, vint lui demander l'hospitalité. Puis ce fut une orpheline qui arriva pour prendre place au feu et à la table. Entre Jean Ruthé et Marguerite Lestra, le bonhomme oublia de se marier.

Depuis le départ de Jean, la maison avait perdu sa joie. L'oncle André se courbait, le poids de la vieillesse lui semblait plus lourd. Tous les ans, à



33

L'oncle Lafaye ôta son bonnet et s'avança vers la jeune veuve. (Dessin de J. Wagrez.)

À l'approche de la Saint-Martin, il disait à Marguerite :

« Petite, nous serons obligés de prendre un valet. »

Et il ajoutait aussitôt, avec un soupir :

« Ce n'était pourtant pas mon idée, d'introduire encore un étranger chez nous ! »

— Patience ! répondait la jeune fille. On verra... à l'autre Saint-Martin.

— Bien, bien ! c'est ce que je pensais ; mais, en

attendant, je me casse, et toi tu te fatigues, ... tu t'ennuies...

— Non, non! je n'ai pas le temps de m'ennuyer. Vous verrez, oncle André, que tout finira selon votre désir!

— Tu crois?... Alors je vais travailler avec plus de courage. »

Le vieillard avait la passion du travail. Quand il s'était occupé, avec Marguerite et une robuste servante, de ses prairies, de son bétail, de ses bois, de ses vergers, de ses terres à blé, il se reposait en battant le fer dans sa forge, ou en rabotant du noyer dans son atelier de menuiserie. L'hiver, pendant les longs mois où la neige couvrait toute la montagne, de Pierre-sur-Haute à Couzan, il avait pour se distraire son tour à pointe et son tour en l'air. Industriel comme Jean Ruthé, il faisait de jolis meubles, bancs et chaises à pieds tors, tables, buffets, étagères, bahuts à colonnes. Le soir, devant la grande cheminée, il les polissait ou les passait au brou de noix.

Assise au coin du feu, Marguerite filait; ou bien elle faisait de la dentelle de laine pour les marchands d'Ambert.

L'oncle André, la voyant songeuse, demandait : « Tu ne chantes plus comme dans le temps? A quoi penses-tu donc? »

Marguerite souriait.

« Oncle André, disait-elle, ma pensée va où est la vôtre... Je voudrais savoir s'il y a autant de neige à Thiers qu'à Chalmazel. »

— Et si c'est la neige qui empêche les lettres d'arriver?

— Patience! patience!... Moi j'ai toujours bon espoir, oncle André! »

Le fait est que les nouvelles de Thiers arrivaient plus fréquemment quand la montagne avait reverdi.

Au commencement du mois d'août, on eut une lettre signée Jean, une bonne lettre qui disait :

« Je serai au Supt la veille de la Notre-Dame ».

Et, la veille de la Notre-Dame, la joie était revenue. Pour longtemps? Pour toujours?... Marguerite et l'oncle Lafaye n'osaient pas le demander. Ils jouissaient de l'heure présente.

Le matin du 15 août, Jean venait de donner à Marguerite les cadeaux qu'il apportait de Thiers.

« Tiens, disait-il, voilà une boîte à ouvrage que j'ai fait faire pour toi. C'est moi qui ai gravé ton nom sur les ciseaux. J'aurais dû mettre *Marguerite la petite fayette*¹. »

— Pourquoi « la petite fayette »? demanda la jeune fille, rougissant de plaisir.

— Parce que... je ne comprends pas comment tu as fait souper tout ce monde.

— Oh! tu avais envoyé dire que tu apporterais grand appétit.

— Et comment tu as trouvé pour tous des chambres et des lits...

— C'est bien simple, pourtant... Toi, tu as couché au foin...

— Avec Monsieur Briard. J'ai expliqué à cet important personnage que rien n'est plus sain, plus

commode et plus agréable. Il a fini par en prendre son parti et je crois qu'il ronfle encore... Et puis?... »

— Et puis j'ai donné le grand lit à colonnes, le chef-d'œuvre de l'oncle André, à M. et Mme de Guiraud; Mlle Céphyse a couché avec notre Michelle.

— Et toi?

— Moi, j'ai passé une très bonne nuit, sur un matelas, dans un coin de ma chambre. J'avais cédé mon lit à Mme Des Granges et à son petit Paul. Lorsque je me suis levée « à la piquette du jour », la mère et l'enfant dormaient si bien, que j'ai pu, sans les éveiller, préparer leur déjeuner. En ouvrant les yeux, ils trouveront sur la table le pain, le lait, le beurre et les gâteaux aux merises que j'avais faits pour toi... Mais... où vas-tu donc?

— Dans le jardin. J'apercevrai peut-être à la fenêtre la tête blonde de mon petit ami. »

Par cette fenêtre, entre les rideaux d'indienne, le soleil déjà haut pénétrait dans la chambre. Un rayon doré s'allongeait devant les portes entr'ouvertes de la niche cintrée où, sur le lit à balustres, dormait Mme Des Granges.

Deux fois Paul s'était éveillé, babillant et jouant. Louise l'entendait vaguement, comme dans un songe. Elle était si lasse, qu'à peine pouvait-elle répondre à ses questions.

« Mère, faut-il appeler Céphyse? »

— Non, dors encore.

— Mère, veux-tu que je me lève?

— Dors, mon mignon, dors... je t'en prie. »

Il se pelotonnait auprès d'elle et, la tête sur son épaule, dans la chaleur moite de la plume, il refermait les yeux.

Une demi-heure après, il s'agenouilla au bord du lit, regardant la fenêtre ensoleillée, les petites vitres rondes dans leurs châssis de plomb, les fleurs, les oiseaux, les personnages des rideaux imprimés. Puis, se penchant sur la balustrade, il avança la tête vers la table où Marguerite avait déposé les gâteaux.

Le lit était haut, mais, suivant le vieil usage de la montagne, un coffre placé devant la niche servait de marchepied. L'enfant essaya de descendre.

« Mère, demanda-t-il, si tu voulais... »

— Eh bien, oui », répondit la jeune femme.

D'un bond il fut au milieu de la chambre. Les gâteaux de merises l'attiraient.

« Si tu voulais?... » murmura-t-il encore.

Louise, assoupie, ne répondait plus.

Marguerite arriva. Du seuil de la chambre, elle souriait au bambin demi-nu.

« Prends donc », dit-elle à demi-voix, et viens déjeuner avec ton ami Jean.

Mordant à pleine bouche dans la pâte beurrée du *migouret*¹, qu'arrosait le sang des merises, Paul suivit la jeune fille. Et tandis que Louise se rendormait, Marguerite et Jean Ruthé habillaient l'enfant, dans la grande salle, devant la cheminée où, sur les cendres chaudes, fumait une large soupière.

1. *Fayette*, tée.

1. Gâteau de cerises, cuit au four sur une feuille de chou.

Jean le tenait sur ses genoux. Marguerite lui mettait ses bas.

L'oncle André les regardait, l'œil humide. Il était heureux ; le mot de Marguerite lui revenait :

« Patience ! vous verrez que tout finira selon votre désir ! »

A huit heures, M. et Mme de Guiraud dormaient encore. Briard, bâillant, s'étirant, sortait du fenil. Vive comme une abeille, Céphyse bourdonnait autour de lui.

« Ah ! Monsieur Briard, quelle bonne nuit vous avez dû passer !...

Au moins, vous étiez au large, on vous avait donné le plus grand lit de la maison... Mais vous vous êtes donc couché tout habillé ?... Vos habits ont un duvet pelucheux, ... tiens ! un duvet vert, c'est bizarre... On dirait du foin !

— C'est bon ! c'est bon ! grommelait le valet de chambre.

— Mais oui, ce doit être bon, reprenait la soubrette, de s'enfoncer jusques au cou dans l'herbe odorante et d'y faire un somme de dix heures... Car vous avez dormi dix heures, Monsieur ! Moi, j'ai couché sur la plume, dans un placard... Vous n'avez pas l'air d'y croire, et pourtant rien n'est plus vrai, les gens de ce pays couchent dans des placards... Lorsqu'il fait froid, ils tirent les portes et... bonsoir, bonne nuit ! Est-ce assez curieux, dites ?... Vous ne répondez pas ? Ah ! tenez, vous êtes maussade, aujourd'hui, comme un chat-huant qui sort de son trou, et que le soleil offusque... M. Molé devait vous trouver parfois bien lugubre ! Votre servante, Monsieur Briard ! On rit là-bas, ce me semble, je vais volontiers où l'on rit. »

Des fusées de rire partaient du verger. Debout sur la fourche d'un merisier, Jean Ruthé tenait le petit Paul par la ceinture. Grimpant de branche en branche, l'enfant cueillait les petites cerises noires, et les jetait dans une corbeille que portait l'oncle André. Les poulx voletaient autour de l'arbre, pour happer quelques fruits au passage, et parfois s'enhardissaient jusqu'à sauter dans la corbeille.

Au premier étage de la maison d'habitation,

une fenêtre s'ouvrit et Mme Des Granges apparut, souriante.

« Bonjour, mes amis, dit-elle. Ce pays est beau, j'aimerais à y vivre avec vous. »

Elle regardait le tapis des prairies, les courbes harmonieuses de la montagne, les forêts de sapins, les maisons blanches éparses sur les pentes et, dans le lointain, à l'est, l'immense plaine qu'arrose la Loire, la chaîne onduleuse des fertiles collines et les glaciers étincelants.

— Oui, dame, répondit l'oncle Lafaye, ce pays est beau, c'est ce que j'ai toujours pensé. Jean qui, dans le temps, rêvait de courir le monde, n'aurait rien vu de plus « plaisant » que notre hameau du Supt. Demeurez-y jusqu'à la première tombée de neige, vous y trouverez la santé et peut-être le contentement. A cette heure, vous êtes maîtresse de la maison ; les cloches de Chalmazel vont sonner, nous allons à la messe de Notre-Dame. »

Louise dit aussitôt :

« J'irai avec vous.

— Bien, bien ! mais il y a un grand bout de chemin, et vous devez être lasse d'hier...

— Un peu...

— S'il vous plaît, alors, nous vous mènerons à cheval. Jean sellera ma vieille Mori¹ ; elle est douce comme une brebis. »

Et pendant que les cloches de Chalmazel carillonnaient dans leur tour carrée, les gens du haut pays descendaient vers le bourg par les sentiers des pâtures.

L'oncle Lafaye, en grand habit carré, les cheveux noués dans la bourse de soie, sous le large chapeau gansé, menait par la bride la mule noire qui portait Mme Des Granges. On eût dit un vénérable métayer de quelque domaine seigneurial, conduisant la haquenée de sa châtelaine.

Le vieillard se retournait quelquefois, pour regarder ses deux enfants d'adoption.

Au bras de Jean Ruthé, Marguerite venait lentement. Le « grand bout de chemin » devait lui paraître trop court. Les deux orphelins s'aimaient

¹ Mori, ou noire.



L'oncle menait la mule par la bride. (Dessin de J. Wagrez.)

comme frère et sœur. Après la longue séparation, ils avaient tant de choses à se dire!

Brune, avec de grands yeux noirs très doux, Marguerite, en sa vingtième année, avait la santé et la force que donnent l'air vif des montagnes, le travail régulier, la vie sagement ordonnée.

Les cheveux nattés sous le petit bonnet bordé de dentelle et la capote de fine paille, le mouchoir de soie brochée, à longues franges rouges, épinglé à la taille, le tablier de taffetas changeant sur la robe à mille raies, elle écoutait le compagnon de son enfance.

Lui, le grand bon garçon, semblait un peu gêné dans ses habits de fête, veste de drap bleu, gilet

de satin fleuri. Il tenait d'une main son large chapeau de peluche, et de l'autre le livre d'heures de Marguerite. Et souvent il se penchait, soit pour écouter à son tour la jeune cousine, soit pour voir sous la capote de paille.

L'oncle André les admirait.

Louise, comme lui, se retournait pour les regarder.

« Dame, dit le vieillard, n'est-ce pas que j'ai de braves enfants? Si vous revenez chez nous, au printemps prochain, vous verrez de belles fiançailles. »

(A suivre.)

SIXTE DELORME.

SANS LUI

(Suite.)



Lui tardait d'être à Paris, et de pouvoir, sans entraves, étudier sérieusement la peinture près de son maître; et il fut content quand Mme Le Bret fixa le jour de son départ.

Ce n'est pas sans peine que M. du Courtil se sépara de sa filleule. Il l'aimait sérieusement cette fille si chérie de son ami, il l'aimait d'autant plus qu'elle avait cessé d'être l'heureuse, la rayonnante enfant à laquelle la vie ne faisait que de belles promesses.

« Que va-t-elle trouver là-bas? » se disait-il. Il était impatient de savoir quel accueil les voyageuses recevraient de Mme de la Salle, et il fit promettre à Irène de lui écrire aussitôt son arrivée à Marcheloup.

La traversée d'Alexandrie à Marseille se fit par un temps favorable, et les deux voyageuses passèrent de longues heures sur le pont; là, comme partout, tous les regards se portaient vers Mme Le Bret, dont les simples vêtements de deuil rehaussaient peut-être encore la beauté si parfaite de lignes.

Hubert Férolles entourait d'attentions la mère et la fille, que M. du Courtil lui avait recommandées au départ. Quant à Alexandre, il était si heureux de suivre le peintre dans ce Paris qu'il adorait sans le connaître, qu'il avait peine, près des deux dames en deuil, à contenir sa joie dans des limites convenables.

X

Le lendemain de leur arrivée à Marseille, Mme Le Bret et sa fille se séparèrent du peintre et de son élève; il leur tardait de toucher au but de leur voyage. Parties d'Alexandrie par un temps délicieux, à Lyon, où elles passèrent une nuit, elles trouvèrent de la neige; il y en avait une telle épaisseur, à Autun, que la diligence qui devait les conduire au plus proche relais de Marcheloup, ne

pouvait aller qu'au pas. Toutes frissonnantes, la mère et la fille se serraient l'une contre l'autre dans un coin du coupé. La première, la diligence marquait ses roues sur la route immaculée. Il y avait des côtes dures à monter, effrayantes à descendre. On eût dit que la lourde voiture allait s'abîmer au fond des combes. Pas un être vivant sur la route, rien que des corbeaux s'envolant avec bruit des blanches forêts! Sur les villages silencieux, aux maisons closes, on eût dit qu'un morne enchantement pesait. Des toits, la fumée montait lentement en colonnes grises, sur le ciel presque de même teinte, dont elle se détachait à peine.

« Quel chemin! murmurait Mme Le Bret accablée, et que c'est triste la neige! » Irène pensait: « S'il était ici, entre nous, la neige ne me paraîtrait pas triste. La vraie tristesse de tout c'est qu'il n'est plus là! » Le jour commençait à baisser quand Mme Le Bret et sa fille descendirent au relais où devait les attendre la voiture de Mme de la Salle; celle-ci n'était pas arrivée. Les voyageuses entrèrent dans la maison de poste où il y avait grand feu dans une énorme cheminée. La maîtresse du logis s'empressa autour d'elle autant par bonté que par curiosité, car elle était singulièrement intriguée de voir deux dames voyager par un temps pareil.

« Vraiment, dit-elle, il faut avoir besoin de se mettre en route! Est-ce que Mme de la Salle serait malade? » — Sur la réponse négative d'Irène, elle reprit: « Elle n'aime plus guère la société maintenant, et ne veut recevoir personne. Mais si ces dames sont des parentes, c'est différent. Comme elle a changé depuis le temps où on la voyait passer pimpante, conduisant elle-même un léger panier que c'était plaisir de voir filer sur la route! » Le bavardage de cette femme agaça Irène et fatiguait Mme Le Bret. La voiture n'arrivait pas. Le jour baissait de plus en plus.

« Que ces dames ne s'inquiètent pas, dit l'aubergiste, nos lits sont bons, et notre cuisine pas mauvaise non plus, quoique pas aussi recherchée que

ces dames la voudraient sans doute. » Elle trouvait Mme Le Bret tellement belle, tellement majestueuse qu'elle lui semblait une princesse, égarée en ces contrées. Une voiture vint se ranger devant la porte, et un homme secoua, au seuil, ses pieds pleins de neige, en demandant d'un ton de mauvaise humeur Mmes Le Bret. Elles se levèrent aussitôt. C'était le jardinier de Mme de la Salle. Il les salua d'un air rogne, et leur expliqua que par « ce chien de temps », il avait mis une heure de plus pour arriver; vingt fois il avait cru que son cheval s'abattrait, et pendant une partie du chemin, il avait été obligé de le tenir par la bride; il en avait l'onglée au bout des doigts; bref, il leur laissa entendre que par un temps pareil, on n'obligeait pas les honnêtes gens comme lui à quitter le coin du feu. Ce commencement promettait. La voiture était découverte; Mme de la Salle, qui ne se promenait pas l'hiver, n'en avait pas d'autre. Les voyageuses trouvèrent à leurs places des couvertures dont elles s'enveloppèrent étroitement, et la voiture s'enfila dans un chemin encaissé, bordé de hautes haies dépouillées, qui avait l'air de conduire dans un pays absolument perdu.

Plusieurs fois le cheval glissa et faillit s'abattre. Antoine jurait alors sans retenue, tandis que Mme Le Bret poussait des cris de frayeur, et voulait à toute force descendre.

« Descendez si vous voulez, disait-il. Mais que ferez-vous dans cette neige, ma belle dame? »

Irène en était arrivée à ce point de fatigue où tout devient indifférent.

Après une heure et demie d'un trajet des plus pénibles, Antoine étendit devant lui le manche de son fouet, et dit en se retournant à demi vers les deux dames :

« Voici Marcheloup; ce n'est, ma foi, pas domage ! »

On apercevait vaguement, à travers les vergers fleuris par le givre, des toits, un clocher, des tourelles.

Mme Le Bret et sa fille avaient grand besoin d'un tendre accueil. Tout engourdis, elles descendirent de voiture, mais ne purent pénétrer immédiatement dans le château, où cependant elles étaient attendues. Il fallut d'abord tirer nombre de verrous et de barres de fer, tant à la porte de la cour qu'à celle du vestibule. Mme de la Salle habitait une sorte de forteresse.

Elles s'attendaient à la trouver dans le vestibule. Elle n'y était pas. Une femme de chambre les débarrassa de leurs manteaux et les conduisit ensuite chez Mme de la Salle. Lorsque la porte de la chambre s'ouvrit devant les deux voyageuses, Mme Le Bret naturellement se présenta la première, mais Mme de la Salle, qui avait quitté le coin du feu pour venir à leur rencontre, d'un geste un peu brusque écarta sa belle-sœur, et derrière elle chercha la fille de son frère. A peine l'eut-elle regardée, qu'elle lui tendit les bras :

« Tu lui ressembles ! » s'écria-t-elle. Et à plusieurs reprises, très émue, elle l'embrassa.

« A ta naissance j'avais souhaité, et je n'étais pas une vieille fée alors, que tu eusses le front, les yeux et le sourire de ton père; mon souhait a été exaucé; j'aimerais à te regarder.

— Et à ma mère ne dites-vous rien, ma tante? » murmura Irène en s'effaçant pour faire place à Mme Le Bret.

Mme de la Salle prit, sans la serrer, la main de sa belle-sœur, et l'embrassa du bout des lèvres, sans un mot affectueux.

A la vue de sa tante, Irène avait failli reculer de surprise. Quoi, c'était là cette tante Irène, vive, jolie, élégante et mondaine, dont son père lui avait souvent tracé le portrait avec complaisance ! Mme de la Salle avait alors cinquante ans; on lui en aurait donné soixante-dix, tant elle était repliée sur elle-même, et empaquetée de châles de laine. La forme de ses vêtements attestait qu'elle ne se soumettait plus aux lois de la mode, et ce dédain, poussé à l'extrême, achevait de la vieillir.

Elle avait repris le coin du feu et fait asseoir les voyageuses près d'elle. Avant de s'informer si elles avaient souffert en route, si elles étaient fatiguées, elle s'étendit longuement sur ses maux. Elle était criblée de rhumatismes, et redoutait beaucoup de sortir de sa chambre, où elle se condamnait à vivre renfermée pendant une partie de l'hiver. Elle affirma que sa santé était profondément atteinte, et que bientôt elle irait rejoindre ceux qu'elle avait perdus. Elle avait l'œil inquiet d'une personne que hante une constante préoccupation.

Elle se souvint enfin des voyageuses.

« Vous devez avoir faim, dit-elle, et je pense que le dîner est prêt à être servi. Je ne pourrai vous suivre à table, car, pour éviter de me refroidir, je prends mes repas ici.

« Mais d'abord je vais vous faire conduire à vos chambres. »

Elle avait déjà la main sur le cordon de la sonnette; elle la retira vivement et s'adressant à Irène :

« Quand vous avez quitté Alexandrie n'y avait-il ni choléra, ni peste, ni typhus? »

— Je l'ignore, ma tante », répondit Irène avec insouciance.

Elle s'aperçut de l'inquiétude que trahissait, à cette réponse, le regard de sa tante, et s'empressa d'ajouter :

« On ne nous a point mis en quarantaine à Marseille; il n'y avait donc rien. »

Cette réponse soulagea visiblement Mme de la Salle.

« Je vais faire porter vos bagages dans votre appartement », dit-elle.

Elle sonna; la femme de chambre parut et accompagna les deux dames. A peine furent-elles seules que Mme Le Bret, très froissée de l'accueil de sa belle-sœur, dit crûment à sa fille :

« Ta tante a l'air d'une folle. »

Irène, elle aussi, avait été peignée de l'accueil fait à sa mère. Cependant elle trouva que l'expression de celle-ci manquait de mesure.

« Sans doute, je ne me la figurais pas ainsi, répondit-elle. Elle a l'air un peu étrange, mais elle est malade, et il faut nous préparer à lui passer bien des choses.

— Dans ma situation, je dois être prête à tout », dit la veuve du consul avec amertume.

Le souper lui fit oublier l'accueil de sa belle-sœur. Il était simple, mais bien préparé, et parfait.

tement servi par la femme de chambre, dans une belle salle à manger à hautes boiseries de chêne. Au dessert, qui était, comme pour les enfants, la partie la plus importante du repas de Mme Le Bret, elle donna carrière à son goût pour les sucreries en mangeant la moitié d'un pot de confitures, et en faisant une forte brèche à une boîte de pâte d'abricots.

Irène, triste et lasse, ne mangeait pas. Elle songeait que, tout enfant, elle était venue dans cette demeure avec son père; et maintenant, hélas! elle y revenait sans lui!

Après le souper, elle alla embrasser sa tante, et lui demanda la permission de se retirer aussitôt. Mme Le Bret suivit sa fille. Leurs chambres, fort bien meublées, étaient jolies. Pendant qu'elles soupaient, on avait allumé du feu dans chaque cheminée, et l'atmosphère de l'appartement était douce et agréable.

Mme Le Bret, visiblement rassérénée, ne fit sur sa belle-sœur aucune autre désobligeante réflexion.

A peine Irène avait-elle commencé sa toilette de nuit, qu'elle entendit frapper un léger coup à sa porte, et, en même temps, sa tante, coiffée d'une énorme capuche, entra en disant :

« Ne te dérange pas, c'est moi. Vois-tu, j'ai grand-peur du feu et des voleurs, et je ne puis dormir qu'après avoir fait une ronde dans tout le château, après avoir vu de mes propres yeux si tous les feux sont bien éteints, si tous les volets sont bien fermés. Les domestiques sont si négligents, et comprennent si mal des craintes qui, certes, n'ont rien d'exagéré par le temps où nous vivons! »

Elle s'approcha des fenêtres dont les volets intérieurs étaient blindés comme un navire de guerre, et fermés par un système compliqué de crochets.

« Par extraordinaire, les crochets sont mis, murmura-t-elle après son inspection. Couche-toi donc, dit-elle à Irène qui s'appuyait, accablée de fatigue, contre son lit. Qu'attends-tu? »

— Je ne veux pas vous laisser le soin de couvrir le feu, ma tante.

— Couche-toi, te dis-je. Je le ferai. »

Irène se glissa dans son lit.

De la chambre de sa nièce, Mme de la Salle passa dans celle de sa belle-sœur, où elle accomplit les mêmes cérémonies, et enfin elle sortit.

Quand le bruit de ses pas ne résonna plus dans le long corridor, Mme Le Bret, de sa chambre, dit à sa fille :

« Décidément ta tante est folle. Elle ne pouvait s'avancer dans le vestibule pour nous recevoir, ni dîner avec nous, et elle s'expose au froid en parcourant tout le château! »

— Bonsoir, mère, dit doucement Irène. Je suis très lasse. »

En s'allongeant dans son lit, Mme Le Bret constata qu'il était excellent, et sa molle personne fut très sensible à cette découverte. Cela, joint à l'élégance de sa chambre, au souvenir des fines confitures et de la pâte d'abricots exquise que fabriquait la cuisinière de Mme de la Salle, lui fit penser, avant de s'endormir, que, en dépit de l'étrangeté de sa belle-sœur, elle s'arrangerait très bien de la confortable vie qu'on menait chez elle.

XI

Mme de la Salle n'était point folle, mais une maladie nerveuse qu'elle avait entretenue et aggravée en se confinant à Marcheloup, l'avait vieillie avant l'âge, et conduite à un degré de manie très fatigant pour elle-même et pour ceux qui l'entouraient.

Le démon de la peur, qui la hantait, lui faisait voir, sous d'innombrables formes, la mort ouvrant les portes et les fenêtres de son château, et se logeant jusque dans les casseroles de sa cuisine, qu'elle inspectait minutieusement chaque matin, à la grande impatience des servantes.

Le surlendemain de l'arrivée de Mme Le Bret et de sa fille, le temps s'étant beaucoup adouci, Mme de la Salle osa se risquer à venir déjeuner avec elles, et vit de ses propres yeux de quelle façon la belle Orientale attaquait les pots de confitures et les pâtes sucrées.

Mme Le Bret était déjà complètement à son aise chez sa belle-sœur. Le déjeuner à peine terminé, Irène s'aperçut, non sans confusion, que sa mère commençait à rouler une cigarette.

« Est-ce que vous allez fumer, Sophia? s'écria Mme de la Salle en reculant vivement sa chaise. »

— Mais oui, comme tous les jours.

— Quelle horreur!

— Dans mon pays toutes les femmes fument, et c'est bien peu de chose que cette cigarette, dit-elle en montrant à sa belle-sœur celle qu'elle venait de fabriquer avec autant de grâce que de dextérité.

— Ce qui est convenable dans un pays ne l'est pas dans un autre. Je ne puis supporter l'odeur du tabac, et je vous prierai d'attendre pour fumer que vous soyez chez vous.

— Certainement. Je ne demande pas mieux de fumer dans ma chambre, répliqua-t-elle avec douceur.

— Remplir votre chambre de fumée de tabac, l'imprégner de cette odeur, vraiment, Sophia, vous êtes par trop sans... »

Par pitié pour Irène qui avait l'air au supplice, elle n'acheva pas sa phrase.

Il y eut un instant de pénible silence. Mais Mme Le Bret eut bientôt pris son parti de la leçon de Mme de la Salle. Elle fit disparaître la cigarette dans sa poche et, pour s'occuper, choisit quelques sucreries dans une assiette, et les grignota d'une façon qui semblait porter sur les nerfs de sa belle-sœur.

« Quand je vous ai dit d'attendre que vous soyez chez vous pour fumer, reprit tout à coup Mme de la Salle, cela signifiait non votre chambre, mais votre maison. »

— Ma maison?

— Je possède dans le village une petite maison qui vous conviendra parfaitement, et j'ai pensé à vous y loger.

— Comment, nous ne resterons pas ici?

— Mais non. Une femme de votre âge a besoin d'un chez elle, et moi aussi, avec mon état de santé, j'ai besoin d'être chez moi. Je vous logerai donc, et de plus je m'engage à vous servir

une petite rente pour vous aider à vivre. Je vous fournirai aussi de légumes, et je crois qu'avec de l'ordre, de l'économie, vous vous tirerez bien d'affaire.

« On vous a peut-être dit que je suis très riche? il n'en est rien. Ce château est trop lourd pour moi; mais mon mari l'aimait, et je ne puis me décider à le voir passer en des mains étrangères, sans cela je l'aurais vendu. Les temps sont durs pour tout le monde, et les propriétaires s'en ressentent. Mes fermiers ont de la peine à me payer, et j'ai été obligée d'abaisser beaucoup le prix de leur fermage; de là sensible diminution de mes revenus. Tout à l'heure vous pourrez aller visiter votre maison, et je vous engage à vous emménager avant qu'il arrive une nouvelle tombée de neige.

— M'emménager avec quoi? dit Mme Le Bret. Je croyais si bien être logée chez vous que je n'ai pas apporté de meubles.

— Ne vous inquiétez pas. Les meubles ne manquent pas ici. Il y en a jusque sous les combles. Lorsque Lazarine aura desservi, ce qui sera vite fait, elle ira vous montrer votre nouvelle demeure. Allez donc mettre votre manteau et vous encapeuchonner, car ici ce n'est pas du tout le même climat qu'à Smyrne. »

Mme Le Bret se leva et Irène la suivit; mais au

moment où la jeune fille allait franchir le seuil de la salle à manger, sa tante la retint par la main, puis ferma la porte sur sa belle-sœur.

« Écoute, dit-elle, si tu avais été seule, bien volontiers je t'aurais gardée; tu ressembles tant à ton père! Mais ta mère n'a pas les mêmes habitudes que moi, elle m'aurait fatiguée, agacée... Mes arrangements te conviennent-ils?

— Oui, ma tante.

— Tant mieux! A plusieurs points de vue, il est bon d'être chez soi. C'est un service que je te rends, car tu apprendras ainsi à conduire un ménage. Ici tu aurais été trop servie pour la situation qui t'attend. Sachant mettre la main à la pâte, tu trouveras plus facilement à te marier, tu n'effrayeras plus les hommes qui ont une modeste fortune, et tu auras aussi moins de mécomptes quand l'heure sonnera pour toi de diriger un intérieur. Ton avenir m'occupe, et je me propose de te constituer une dot, oh! pas grosse! je ne le puis malheureusement, car si je faisais une forte entaille à mon capital, je n'aurais plus assez de revenus pour vivre. Après moi...

— Ma tante...

— Tu ne veux pas que je te parle de cela? alors va rejoindre ta mère. »

(A suivre.)

LOUISE MUSSAT.

LES COMÉDIENS ITALIENS EN FRANCE



es comédiens italiens apparurent en France au xvi^e siècle. Ils prirent d'abord le nom de *gelosi* ou *jaloux*. Cette épithète ne signifie pas qu'ils étaient envieux des autres, quoique les comédiens, même de nos jours,

le soient quelquefois, mais seulement qu'ils étaient désireux, jaloux de plaire au public.

Henri III appela une troupe de Venise en 1576. Elle joua aux États de Blois, puis vint à Paris où elle s'installa le 29 mai 1577 à l'Hôtel de Bourgogne, dans la rue Mauconseil.

Ainsi, dès leurs débuts en France, nous voyons les comédiens italiens occuper cette salle qui devait devenir plus tard leur théâtre officiel jusqu'en 1779.

Les représentations firent scandale; on les interdit. Henri IV ramena une troupe de Pavie. Nous y trouvons la fameuse Isabelle Andreini, fort jolie « amoureuse », qui mourut à Lyon en 1604. Son mari jouait les rôles de Capitaine sous le nom de *Spavento*.

Leur fils, sous le nom de *Lelio*, joua à l'Hôtel de Bourgogne en 1618, 1621, 1623.

La mode des comédiens italiens se maintint à Paris, où ils firent une grande concurrence à la troupe de Molière.

C'est même à cette cause qu'il faut attribuer l'engagement d'un danseur, contracté par l'illustre

*Théâtre*¹ en 1644, et c'est sans doute aussi la meilleure raison pour expliquer les divertissements, les arlequinades que Molière a dû introduire malgré lui dans certaines de ses pièces.

Le répertoire du théâtre italien consistait en farces.

Quelques années après la mort de Molière, les comédiens italiens, dont les représentations avaient alterné quelquefois avec celles des comédiens français, restèrent seuls maîtres de la scène de l'Hôtel de Bourgogne, de 1680 à 1697.

Mais en cette année, le 4 mai, M. d'Argenson, lieutenant de police, avec ses agents, vint par ordre du roi mettre les scellés sur leurs loges et fermer le théâtre. Quelle était la raison de cette mesure? Saint-Simon nous l'apprend : « Les comédiens italiens s'avisèrent de jouer une pièce qui s'appelait *la Fausse Prude*, où Mme de Maintenon fut aisément reconnue. »

Ils durent vider le royaume dans l'espace d'un mois. En vain, l'arlequin Evariste Gherardi courut-il supplier le roi à Versailles. Louis XIV en souriant lui répondit :

« Vous vintes en France à pied; vous pourrez vous en retourner en carrosse!! En effet, ils

1. Nom de la première troupe de Molière, qui joua sans succès dans la salle des *Métayers* de 1613 à 1615. Cet engagement est cité dans les *pièces authentiques* de M. Soulié.

n'étaient pas à plaindre et emportaient d'énormes recettes.

Louis XIV, s'il eût écouté ses goûts particuliers, au lieu de céder aux rancunes d'une femme, aurait pardonné sans doute aux comédiens italiens; il devait se rappeler que pour calmer ses larmes d'enfant, on faisait venir Tibério Fiorelli, le fameux *Scaramouche*, qui le prenait dans ses bras et l'égayait par ses grimaces et ses contorsions. Cet exil des comédiens italiens dura dix-neuf ans. Arlequin, Colombine, Isabelle, Pantalon, le docteur Cassandre, Scapin, Beltrame, le Capitain, Scaramouche, Polichinelle, Pierrot et Mezzetin durent quitter la rue Mauconseil. Les troupes foraines s'emparèrent de leur répertoire et même il nous est permis de supposer que plusieurs acteurs italiens restèrent en France et jouèrent à Paris et en province. Nous trouvons par exemple, au nombre des acteurs de la Foire, Francassani, fils du célèbre *Polichinelle*, il joue les *Arlequins* chez Selles et chez la veuve Maurice; Belloni, l'imitable Pierrot; Dominique Biaucocelli, fils du fameux « Arlequin », Arlequin lui-même. A côté d'eux, des comédiens français prennent alors des rôles de la comédie italienne : Desgranges joue les *Docteurs* et les *Pantalons*, Delaplace joue les *Scaramouches*; Mlle Delisle se distingue dans les rôles de *Colombine* et d'*Isabelle*¹.

Les comédiens italiens reparaissent officiellement en 1716. On voit que leur retour suit immédiatement la mort de Louis XIV. C'est le Régent qui les rappelle.

Dès lors, leur existence est consacrée. Ils s'intitulent « Comédiens italiens de S. A. R. le duc

d'Orléans » et, à la mort du Régent, ils obtiennent l'autorisation de faire graver en lettres d'or sur une plaque de marbre noir scellée au-dessus de la porte de leur théâtre, à l'Hôtel de Bourgogne : *Hôtel des comédiens italiens ordinaires du roi, entretenus par Sa Majesté, rétablis à Paris en 1716*.

Leur influence sur notre littérature dramatique à cette époque est incontestable, mais c'est cependant leur théâtre qui dut céder au nôtre. D'abord ils durent jouer des œuvres françaises. Déjà Regnard et Dufresny leur avaient confié des pièces. Puis le genre de l'opéra-comique prévalut sur la scène de la rue Mauconseil et, nouvelle concession, les comédiens italiens durent fonder leur troupe avec celle des comédiens français. Enfin, en 1779, les turlupinades et les gambades commencèrent à lasser le public; on les supprima dans les opéras-comiques et par suite on n'eut plus besoin d'avoir recours aux Italiens. On les renvoya presque tous. Les acteurs français, qui jouaient avec eux et qui restèrent seuls, n'en conservèrent pas moins le nom de comédiens italiens; et, en 1783, ils transférèrent leur théâtre entre les rues de Grammont et de Richelieu, sur le boulevard de la Chaussée-d'Antin, qui prit à cause de cela le nom de boulevard des Italiens, qu'il a conservé depuis.

Terminons par une anecdote. Les comédiens italiens étaient fort dévots. Un jour, dans une petite pièce intitulée *les Deux Chasseurs et la Laitière*, un acteur, chargé d'un rôle d'ours, était sur la scène, marchant à quatre pattes, lorsqu'un violent orage éclate. On entend le tonnerre au dehors. Aussitôt l'ours se jette à genoux et se met à faire le signe de la croix, puis, l'orage calmé, l'acteur reprend son rôle de quadrupède.

G. DES BRULIES.

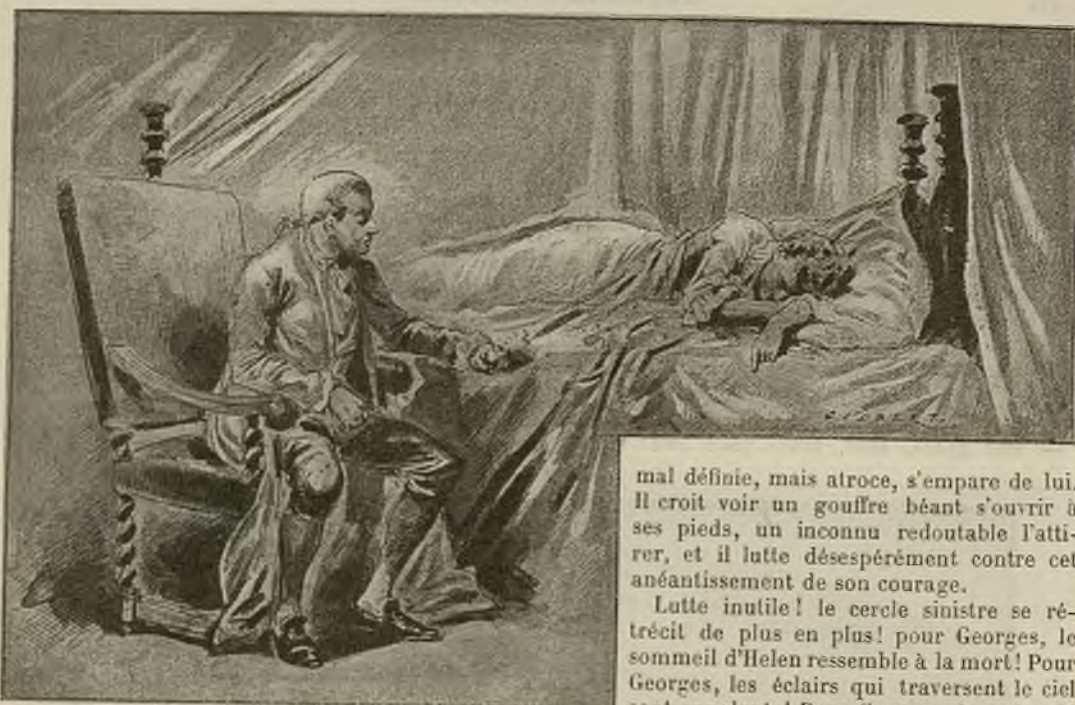
1. Campardon, *les Spectacles de la Foire*. (Revue de France, août 1872.)

L'ENFANT ET LA LUNE

« Maman, je voudrais bien savoir
Comment est faite la lune »,
Disait un enfant chaque soir.
Maman, que son fils importune,
Lui dit enfin : « Eh! vas-y voir! ».

Aveugle qui dans la nature
Ne voit pas Dieu comme dans un miroir,
Mais bien vaine la créature
Dont l'esprit veut le concevoir.

E. M.



Georges veille près du lit de sa femme. (Dessin de C. Gilbert.)

LE ROYANDER-GOA

Épisode de la Guerre du Canada.

(Suite.)

Mais si cette soumission et cette entente si vantées trompaient absolument les résidents anglais au point de leur faire négliger les plus simples précautions, il n'en était pas de même pour les quelques Français restés en Indiana. L'orgueil et le patriotisme de ces derniers souffraient cruellement de voir ce beau pays, jadis nôtre par le cœur, tomber aux mains de l'avidité Anglaise; ils maudissaient la faiblesse de Louis XV, l'inertie des ministres, l'ignorance des officiers qui ne servaient que trop bien la politique cauteleuse de George II et du cabinet de Londres. Et pourtant ils espéraient toujours, ces exilés, qu'une aurore de liberté se lèverait sur cette terre dont les habitants les traitaient en frères, non en conquérants, et avaient combattu près d'eux!

Ces illusions, M. de Pierreval les avait toutes au cœur! Seul, libre, il se fût engagé, il eût désespérément combattu pour son cher pays. Mais sa vie ne lui appartenait plus. A Renée la vaillante, il eût dit : Embrasse-moi, sœur, je pars!... Mais Helen, que son départ eût tuée, mais l'enfant!...

Depuis que sa sœur s'est retirée dans sa chambre, avec Robert, Georges veille près du lit de sa femme; Helen dort d'un sommeil agité, fiévreux.

Georges songe, et peu à peu une sensation bizarre l'envahit. Sa tête est lourde, endolorie! c'est sans doute cette nuit sombre, lourde, suffoquante, qui met à ses tempes ce cercle brûlant? A mesure que passent les heures, une crainte vague,

mal définie, mais atroce, s'empare de lui. Il croit voir un gouffre béant s'ouvrir à ses pieds, un inconnu redoutable l'attirer, et il lutte désespérément contre cet anéantissement de son courage.

Lutte inutile! le cercle sinistre se rétrécit de plus en plus! pour Georges, le sommeil d'Helen ressemble à la mort! Pour Georges, les éclairs qui traversent le ciel sont sanglants! Pour Georges, le vent qui agite les pins des forêts sont des clameurs sauvages! Pour Georges, les cris des oiseaux qu'effraye l'approche de l'orage sont des gémissements d'agonie!...

« Ah! le jour! enfin, c'est le jour!... »

Il a ouvert la fenêtre; à l'horizon paraît une raie blanchâtre. Elle s'agrandit, s'élargit, s'étend avec la rapidité foudroyante des levers de soleil dans ces contrées.

« Le jour! le jour enfin! »

A ce cri un autre cri a répondu. Helen, pâle et tremblante, s'est dressée sur son lit :

« Georges, murmure-t-elle, Georges, as-tu entendu? »

Et elle se jette dans les bras de son mari, elle cache sa tête dans sa poitrine en l'étreignant follement.

« J'ai peur! j'ai peur! »

— Helen, ne tremble pas, c'est le vent : c'est l'orage qui vient!

— Non! ce n'est pas le vent, ce n'est pas l'orage! ce sont des cris horribles, des cris de douleur! Mon Dieu! ces cris se rapprochent! »

Soutenant d'un bras sa femme défaillante, M. de Pierreval jette un coup d'œil au dehors. Horreur! d'énormes langues de feu se répandent sur l'horizon, teignant de lueurs sinistres les forêts et les collines; et partout, de droite, de gauche, de près, de loin, retentit l'effroyable cri : Hohé! Hohé!

« Les Indiens! les Indiens révoltés, balbutie Helen en tombant à genoux, nous sommes perdus! »

— Robert! Renée! » crie Georges en se précipitant vers la porte.

Mais la porte s'ouvre violemment. Un homme, l'Agouako, paraît sur le seuil; ses vêtements sont ensanglantés, sa hache est rouge; une joie farouche éclaire son visage. Sans réfléchir qu'il n'est pas armé, M. de Pierreval a bondi sur lui :

« Toi! toi ici! que nous veux-tu? »

Le chef a étendu la main :

« L'Indien libre salue ses frères de France ! s'écrie-t-il d'une voix qui domine le tumulte du dehors. Je l'avais dit : Demain, la terre de notre pays boira le sang anglais comme elle boit la rosée ! demain, les rayons du soleil seront rouges !

— Oh ! fit sourdement M. de Pierreval, en cachant sa tête dans ses mains, les malheureux ! »

Il y eut un silence.

L'Agouako s'était approché du jeune homme :

« Le cœur de l'Européen n'est donc pas semblable au cœur de l'Indien, fit-il gravement, puisqu'il saigne de la mort de ses ennemis, au lieu de s'en réjouir ? Que mon frère oublie ceux qui ne sont plus, pour songer aux siens...

— Oh ! grâce, chef, grâce pour eux ! s'écria

M. de Pierreval va s'écrier qu'un pareil sacrilège ne peut se faire, qu'il ne le veut pas...

L'image de sa femme et de son enfant passe devant ses yeux : leur vie est entre les mains de Tecumseh....

« O ma chère et sainte Renée, pense-t-il, pardonne-moi !

— Que pense mon frère ? » répète le chef, devenu menaçant.

Un instant d'hésitation peut tout perdre ; Georges le comprend :

« Ce que Renée a décidé, je la laisserai l'accomplir, dit-il avec fermeté ; ce qu'elle a promis, je la laisserai le tenir.

— Alors les âmes sont moins heureuses au Pays Bleu que ne l'est aujourd'hui Tecumseh !



Leur agglomération a produit ces taches noires que Renée a remarquées.

Helen épouvantée de ce qu'elle crut une menace, grâce ! »

L'Indien sourit :

« Que ma sœur blanche se rassure ; elle a mal compris mes paroles. Pour elle et pour ceux qu'elle aime, mon cœur et mes lèvres ne peuvent avoir de pensées ni de paroles amères ! N'est-ce pas dans sa demeure que j'ai respiré la fleur divine qui embaumera ma vie ? n'est-ce pas dans sa demeure que j'ai cueilli le fruit sans pareil qui rafraîchira mes lèvres ? L'épouse est digne de l'époux, la vierge blanche est douce à l'âme du guerrier !... Frère, ta sœur Renée a promis d'être mon épouse.

— Elle ! Renée ? fait Helen dans un cri, mais c'est impossible, c'est impossible !

— Ma sœur méprise donc l'Indien ? » demande le chef avec hauteur.

Georges ne peut parler : les idées se heurtent dans son cerveau. Il se rappelle la longue absence faite la veille par Renée, son trouble à son retour. « Oui, Renée savait tout ! et pour les sauver, elle avait accepté le sacrifice, elle avait consenti, l'héroïque fille, à devenir la femme d'un Indien barbare !

— Que pense mon frère ? » demande durement l'Agouako.

s'écrie l'Agouako avec transport. La vierge blanche a promis, et ses promesses sont d'or pur ! Que ma sœur blanche aille dire à ma fiancée que mon âme a soif de ses paroles, mon regard de sa vue ; qu'elle lui dise que pour elle l'Indien arrêtera le sang et les larmes prêts à couler !

— Va, ma chérie ! murmura Georges à l'oreille de sa femme, va ! pour Robert, il le faut ! »

Elle a obéi.

Le cœur de l'Indien bat à rompre sa poitrine ; ses yeux, chargés d'extase, ne quittent pas la porte :

« Comme tarde ma sœur ! » murmure-t-il.

Un cri d'épouvante, le cri de la lionne à laquelle on arrache ses petits, celui de la mère à laquelle on dérobe son enfant, fait tressaillir les deux hommes. En une seconde, ils sont à la porte de la chambre de Renée.

« Partis ! partis ! » crie Helen, les yeux hagards, les membres convulsés.

Le lit de Renée est vide ! le berceau de Robert est vide ! Georges a saisi sa femme dans ses bras :

« Mon Helen ! mon Helen ! »

Tecumseh reste immobile, muet ! Sur ses joues coulent deux larmes ! deux larmes terribles !

Avec un effort, M. de Pierreval se tourne vers lui :

« Chef, par le Dieu que je sers, je te jure que j'ignorais!... »

L'Agouako interrompt le jeune homme d'un geste :

« J'ai dit que les promesses de la vierge pâle étaient d'or pur, c'est assez! »

De son pas majestueux, Tecumseh a quitté la chambre. Georges, le cœur brisé, appuie contre sa poitrine la tête de la pauvre Helen, et mêle ses larmes aux larmes de sa femme bien-aimée; il essaye, par des mots d'espoir qui lui viennent aux lèvres, non au cœur, hélas! d'apaiser sa douleur déchirante. Mais elle, pour la première fois de sa vie, est sourde à la chère voix de Georges; elle ne répète qu'une phrase, la même, tantôt avec

« Regarde! »

Georges regarde et chancelle. A quelques pas de leur case, les deux antilopes gisent inanimées.

« Elles ont mangé des pulpas, murmure l'Indien.

— Ah!

— Mais le Manitou veillait sur ma sœur blanche, rassure-toi. Béni soit le Manitou! Et maintenant adieu, frère : console ta compagne; dis-lui que tant qu'un souffle animera la poitrine de l'Indien, il poursuivra ceux qui lui ont ravi son bonheur et le mien, Dis-lui que Malakomek, le doux génie des enfants, lui rendra son fils! Adieu, sois en paix, Georges! pour l'Indien ta demeure est sacrée! »

Le Chef a disparu; les heures se passent. Le



Les gypses opaques et lourds, les quartiers de roches....

des gémissements, tantôt avec des cris, tantôt avec des supplications :

« Robert! mon petit Robert!

— Seigneur, que votre main est lourde! murmure M. de Pierreval.

— Qui donc mon frère a-t-il reçu depuis hier dans sa demeure? » demande une voix, celle de l'Agouako qui est rentré dans la chambre.

Georges passe la main sur son front fatigué :

« Depuis hier?... mais personne.

— Mon frère en est-il bien certain?

— Personne, chef, si ce n'est cette vieille Indienne que tu connais.

— Athalka! »

Ce nom est sorti de la poitrine de l'Indien comme un rugissement. Les poings se crispent au point de faire entrer les ongles dans la chair.

« Et cette femme, cette Athalka l'a apporté pour ta femme,... pour ton fils,... des fruits, n'est-ce pas? s'écrie-t-il.

— Oui, oui! mais...

— Et alors, la fièvre a passé sur ton toit, n'est-ce pas? hurle l'Indien.

— Dieu! que veux-tu dire? »

D'un geste violent, le chef a entraîné le jeune homme vers la fenêtre qui donne sur le jardin.

feu a dévoré la plupart des habitations anglaises; les autres s'effondrent peu à peu : tout n'est plus que ruine, désolation, carnage. Des prisonniers nombreux, femmes et enfants, attendent une mort lente et cruelle, la mort dans les tortures. Georges et Helen implorent le ciel qui seul peut leur rendre les deux êtres disparus.

Elle reste calme, riante et coquette, l'habitation de la Rivière-Rose, la demeure sacrée où l'Agouako, le Royander-Goa a vu pour la première fois la douce vierge aux cheveux dorés, celle qui sera son épouse pour cette vie et pour l'autre!

V

« Tante, tante Renée, où sommes-nous? J'ai faim, j'ai froid, j'ai peur! je veux retourner à la maison! »

Mlle de Pierreval serre plus près d'elle l'enfant qui pleure; elle l'entoure de ses bras :

« Mon enfant, mets ta tête sur mon épaule! ainsi! Es-tu mieux? »

— Non, non, je veux m'en aller! je veux retourner chez moi! on va venir nous chercher bientôt, tout de suite, n'est-ce pas? »

Renée ne peut dire oui; elle fait un signe de tête.

« Papa et maman nous attendent, j'en suis sûr! oh! les méchants hommes! ô la vilaine vieille! Si mon ami Tecumseh était là!... »

— Tais-toi, fait la jeune femme avec terreur, tais-toi! »

Robert s'est tu, mais Renée sent contre son cœur les sanglots du pauvre petit être.

« N'aie pas peur, n'aie pas peur : je suis avec toi! »

Elle force sa voix à ne pas trembler, la vaillante fille, et pourtant son cœur est défaillant. Combien d'heures se sont-elles passées depuis qu'ils sont là? elle ne le sait, mais il lui semble qu'un siècle s'est écoulé. Qui l'a enlevée? pourquoi l'a-t-on enlevée? qu'est devenu Georges? qu'est devenue Helen?... Helen qui a goûté à ces terribles pulpas!

Qui l'a enlevée? elle n'a entrevu qu'un visage, celui de la vieille Athaka. On lui a bandé les yeux; des bras d'homme l'ont soulevée pendant quelque temps; la fraîcheur de la nuit a frappé son visage. Subitement, l'air et l'espace lui ont manqué : un courant glacé l'a enveloppée. On l'a déposée sur le sol; on a mis Robert sur ses genoux, puis elle a entendu des pas s'éloigner...

Alors Renée a arraché son bandeau!

« J'ai peur! » a crié Robert en cachant sa tête dans ses mains.

Elle a regardé autour d'elle, et le désespoir s'est glissé en son cœur. Plus de doute! à la lueur d'une torche plantée dans un interstice de rocher, la jeune femme a compris dans quel lieu on la retient. C'est dans une de ces cavernes perdues qui règnent tout le long de la côte, sur une étendue de plus de deux cents milles, dans un de ces gouffres oubliés, où la mort peut venir lente, cruelle, la mort par la faim, la soif et le froid; par la chute d'un fragment de roche, sans que les cris d'agonie, sans que les appels suprêmes des victimes arrivent à passer les murailles impénétrables.

Comme elle est sinistre, cette prison où il faudra mourir! c'est une grotte de forme oblongue, de vaste étendue; les murs suintants se hérissent de stalactites bizarres; le sol fangeux s'étend en une longue pente de boue verdâtre, vers des régions invisibles et infinies. D'énormes blocs de rocher, tombés hier peut-être, s'enlisent dans cette fange, surplombés par d'autres blocs suspendus à la voûte, et qui, eux, peut-être, tomberont demain! Le mugissement d'une cascade qui se précipite avec force du haut de quelque gigantesque rocher, se répercute à travers la profondeur des cavernes, et à ce mugissement de longues plaintes répondent, mélancoliques, navrantes, désespérées...

« J'ai faim! » répète Robert.

A la lueur de la torche qu'on a laissée là pour qu'elle puisse se voir mourir, sans doute, Renée jette des regards de tous côtés.

« Mon Dieu! murmure-t-elle mon Dieu! ne faites pas souffrir cet enfant! »

Pour elle, elle ne craindrait rien! Quand la souffrance sera intolérable, le martyr trop cruel, eh

bien! elle ira vers ce gouffre qui bouillonne à quelques pas d'elle, et qui donnerait, lui, une mort prompte! Mais Robert!...

« J'ai faim! » répète l'enfant.

Si elle trouvait seulement un coquillage! Elle cherche, elle explore, elle tâte les murs, les parois de la grotte. Rien!... Ah! aux endroits où la voûte s'abaisse, elle est tapissée d'une sorte de végétation de couleur sombre, qui forme des taches gigantesques sur le roc gypseux. C'est peut-être quelque racine... Si elle essayait d'en avoir!

Elle ramasse un caillou et le lance de toute sa force.

O épouvante! autour d'elle des milliers de chauves-souris, détachées de la voûte où leur agglomération a produit ces taches noires que Renée a remarquées, tournoyant aveuglément, se frappent avec violence les unes contre les autres, battent les rocs de leurs ailes étendues! Un millier de petites bouches rouges comme le sang se sont ouvertes, laissant voir les dents cruelles, pointues comme des aiguilles! des cris discordants éclatent en même temps.

Renée est tombée à genoux; elle couvre Robert de son corps, sans souci de la furie des petits animaux qui se cramponnent à ses vêtements, à sa chevelure, la souffletant, la griffant, la mordant; mais la mesure est comble : elle pleure enfin, Renée, car, dans leurs vols fous, les chauves-souris ont éteint la lumière de la torche, et tandis qu'elle pleure, elle croit sentir le sol devenir mouvant; quelque chose la soulève la roule, l'emporte!...

Vers la région sauvage d'où rayonnent le Madison et la Rivière Jaune, il existe un plateau désert, coupé de gorges profondes et d'affreux précipices, dominé par de hautes roches lisses et glissantes, sur lesquelles un pied humain ne s'est jamais posé. De ces roches coulent d'innombrables sources, parfois timides et murmurantes, parfois impétueuses et terribles, quand un orage vient à grossir le fleuve qui les forme. La cataracte alors s'enfle, jaillit, s'élance, se précipite, formant là une gerbe, ici un lac, plus loin un torrent.

Par chaque crevasse, chaque fissure, chaque échappée, l'eau pénètre et inonde les basses grottes qui bordent la côte. Furieuse et folle, grondante et sinistre, elle entraîne dans ses replis les stalactites aux mille formes, les gypses opaques et lourds, les piliers d'albâtre, les quartiers de roche; et les ours et les loups, seuls habitants de ces cavernes, s'enfuient éperdus et hurlants, devant l'eau qui monte, qui monte toujours!...

Dans la grotte aux Chauves-Souris, l'eau montait, furieuse et folle, jetant aux parois des cavernes, aux pointes des rochers, Renée de Pierreval, serrant contre son cœur qui allait bientôt cesser de battre, Robert évanoui.

(A suivre.)

GEORGES GRAND.

CAUSERIE DE QUINZAINÉ

Un grande affaire de *Thermidor* a laissé pendante l'éternelle question de la censure dramatique, à propos de laquelle s'agitent fort nos législateurs. Que résultera-t-il de cette agitation? Nul ne saurait encore le dire. Mais, en réalité, il est évident que sans la satanée politique qui absorbe tout à notre époque, la chose n'aurait en quelque sorte aucune importance.

Étant donné que nous ne sommes plus au temps où de pures questions de mots ou de points doctrinaux prenaient la proportion de dangers sociaux, la censure proprement dite devrait se réduire à une simple mesure de police analogue à certaines inscriptions mises sur les murs pour sauvegarder la décence et la propreté de la voie publique, rien de plus; et Dieu sait que, si l'on mettait en discussion l'opportunité d'une pareille mesure, la grande majorité approuverait et réclamerait même des rigueurs contre lesquelles on laisserait protester seuls les gens, assez rares, Dieu merci, qui se complaisent au scandale, ou qui l'approuvent dans le seul but d'en tirer profit.

Mais du moment où les luttes d'opinion s'établissent à propos d'un ouvrage, allez donc demander même aux soi-disant partisans de la liberté absolue, de rester fidèles à leurs principes! Vous verrez bientôt apparaître la restriction. Tous, à vrai dire, n'ont pas la spirituelle candeur du vieux Fontenelle.

Devenu censeur royal, il lui arriva de refuser net son approbation à un manuscrit qu'il avait été chargé d'examiner. L'auteur vint le trouver et croyant l'accabler d'un argument sans réplique: « Comment, monsieur, vous l'auteur des *Oracles*, vous vous opposez à la publication de mon ouvrage pour quelques pensées un peu hardies. Il y en a bien d'autres dans votre livre! »

Alors le philosophe du ton le plus calme:

« Aussi, monsieur, si j'avais été le censeur, et non l'auteur des *Oracles*, n'eussé-je pas approuvé les *Oracles*. »

Rien à répondre à un tel aveu; mais cet aveu ne contient-il pas en raccourci l'histoire philosophique de la trop fameuse institution à propos de laquelle on ne discute tant aujourd'hui que parce que, détournée du caractère tout moral qu'elle devrait avoir, elle vient de se heurter une fois de plus à son inévitable écueil.

Peut-être nos Solons et nos Lycurgues sauront-ils comprendre enfin et rendre pratique la seule mission qui convient à dame Anastasie.

Alors, au lieu de remplir une tâche toute de tracasserie et de partialité, et partant de faire des mécontents et d'être attaquée, tournée en ridicule, vilipendée, aussi bien quand elle autorise que quand elle interdit, elle s'assurera la considération bien rationnelle des honnêtes gens, qui la remercieront des services rendus; car ce qu'elle réprouvera et condamnera sera bien tenu pour

réprouvable et condamnable; il va de soi qu'alors elle n'aura pas moins besoin d'une forte dose de discernement, comme jauge intellectuelle de ses scrupules, et que, en bonne Française, ennemie née des turpitudes et des insanités, elle ne devra pas oublier les droits imprescriptibles de l'esprit français. Sinon, non; et, en ce cas, qu'on nous ramène à l'ancien, tout ancien régime! Il avait parfois du bon.

Un jour — ce devait être vers 1744 — de dignes et bien pensantes âmes vinrent tout effarées avertir le lieutenant de police Hérault que, sur le Théâtre de la Foire, se jouait une pièce entremêlée de couplets fort scandaleux. « Nous ne comprenons pas qu'on laisse chanter des choses pareilles, dirent les bien pensants, vous devriez faire intervenir un de vos agents les plus sévères, qui retrancherait sans aucun ménagement tout ce qui offense la morale.

— Soyez tranquilles, j'irai moi-même », répondit le lieutenant de police.

Le soir, en effet, il était à son poste de censeur, le carnet et le crayon à la main, tout prêt à consigner les passages répréhensibles. Mais plus il écoutait et plus la grâce et la finesse désarmaient ses rigueurs préconçues; et quand la toile se baissa, la page du carnet était encore toute blanche.

Or pendant que le lieutenant de police ravi de sa soirée s'en allait avec son carnet où il n'avait rien noté, le vieux tragique Crébillon, qui avait assisté à la représentation, improvisait ce quatrain:

Il est un auteur en crédit,
Qui dans tous les temps saura plaire;
Il fit la *Chercheuse d'esprit*,
Et n'en chercha point pour la faire.

Et la *Chercheuse d'esprit*, signée Favart, a dû à un censeur homme d'esprit de rester un des petits chefs-d'œuvre de notre théâtre fantaisiste et gracieux.

Quoi qu'il advienne de la censure, puissent les choses se passer souvent de même; et tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes dramatiques.

..

Il est question d'élever à Provins une statue à Hégésippe Moreau, ce poète qui n'est plus guère connu de notre génération, que par la touchante élogie portant pour titre l'harmonieux nom d'un des ruisseaux qui baignent le pied de la vieille citadelle des comtes de Champagne, et par sa navrante fin sur un lit d'hôpital.

Assurément, quand on inaugurera cette statue, les orateurs qui feront l'éloge du très incontestable talent du chanteur de la Voulzie, ne manqueront pas de reprendre, pour en faire un reproche au temps qui le vit mourir, les plaintes éloquentes, les cris de douleur qui sont une des marques caractéristiques de son œuvre. Par exemple:

Pauvre écolier rêveur et qu'on disait sauvage,
Quand j'émettais mon pain à l'oiseau du rivage,
L'onde semblait me dire : « Espère ! aux mauvais jours,
Dieu te rendra ton pain. » Dieu me le doit toujours.

Ou encore :

O Dieu, puisque ta loi défend de murmurer,
Fais-nous donc des tourments que l'on puisse endurer !

Que voulez-vous ? il faut bien se conformer à la légende qui commence à Malfilâtre et qui, passant par Gilbert, aboutit à Hégésippe Moreau, les trois grands *Morts de faim* de notre monde poétique. Tous trois, en effet, ont fini tristement, misérablement, mais, outre qu'on sait pertinemment aujourd'hui que les deux premiers ne furent pas dédaignés, abandonnés par leurs contemporains autant que la légende a bien voulu le dire, est-il bien vrai qu'Hégésippe Moreau lui-même eut toujours le droit de rejeter sur la société, et rien que sur elle, le triste dénouement de sa pauvre existence ?

Non. J'ai connu des contemporains, des confrères d'Hégésippe, qui, sans parti pris aucun, m'ont affirmé qu'il aurait pu comme tant d'autres sans trop de détresse voir venir un meilleur sort. Il lui eût suffi de savoir ou de vouloir s'astreindre à quelque tâche matérielle, qui ne lui eût pas manqué, et qui lui eût permis d'attendre un changement de situation. Mais, poète, il ne sut, il ne voulut être que poète. Rossignol, il pensa devoir se borner à jeter ses chansons, comme si le magique improvisateur de bocages, tout rêveur qu'il peut être, ne s'ingéniait pas à querir lui-même sa picorée de « mouches ou de vermicelles ». Où en seraient-ils, lui, sa compagne et ses enfants, s'il se bornait à répandre des flots d'harmonie autour de son nid, s'il attendait que les hôtes des bois environnants lui payassent tribut pour les charmes de sa voix ?

Hélas ! bien d'autres que les poètes, et non moins utiles à la grande famille humaine, connaissent chaque jour les duretés, les difficultés de la vie.

C'est ici-bas la loi commune pour tous ceux dont le berceau ne fut pas visité par la fée aux trésors. La vraie grandeur, je serais tenté de dire le vrai talent, pourquoi pas même le vrai génie, consiste à subir bravement, dignement cette loi, — ce qui d'ailleurs est un excellent moyen de la vaincre ; et l'honneur est à ceux qui savent s'assurer cette héroïque victoire.

..

Au surplus, le poète mourant de faim a fait son temps : à notre époque fort positive, ou bien il accepte comme le premier venu les obligations de l'asservissement au labeur matériel, ou bien, après un noviciat plus ou moins long, il bat largement monnaie avec les produits de ses rêves ou de ses fictions. Nous en avons eu la preuve dernièrement quand, pendant quelques semaines, il n'a été question que du mariage de la petite-fille d'un illustre poète avec le fils d'un très célèbre romancier. Les journaux étaient pleins — trop pleins même — des chiffres de dots des deux parts, des énumérations de cadeaux opulents, des royales largesses faites aux pauvres, en l'honneur de cette jeune et brillante union. Ce n'étaient qu'or et diamants, que

meubles de prix et merveilleuses fanfreluches. Si bien qu'on se demandait ce qu'il serait possible de souhaiter à ces enfants, qui semblaient ne pouvoir rien désirer.

Autre temps, autre mariage littéraire. Dans les vingt premières années de ce siècle vivait à Paris un romancier, très célèbre, par ma foi, qui, bien que jouissant de tous les avantages moraux de la renommée, était loin d'en recueillir des avantages matériels analogues à ceux de ses futurs confrères d'aujourd'hui. Il vivait, mais modestement. Ce romancier avait une fille très jolie et très aimable, paraît-il.

Or il advint qu'un jeune avocat de province, se trouvant à Paris pour y passer quelques jours, remarqua cette jeune fille dans une maison où il était reçu, et s'en éprit très sérieusement. Après l'avoir vue deux ou trois fois, et sachant qu'elle était la fille du romancier en vogue, il pria la maîtresse de maison de vouloir bien demander au père si une recherche en mariage aurait quelque chance d'être accueillie.

« Amenez-le-moi », dit le père ; et quand le jeune homme fut devant lui, il lui déclara qu'il se trouvait honoré du choix qu'un garçon honnête et distingué faisait de sa fille ; mais qu'il n'avait aucune dot à lui donner, et que, comme les filles de Normandie, elle n'avait que son *chapel de roses*.

« Qu'à cela ne tienne, répartit l'avocat, c'est une femme aimable et non une femme riche que je recherche ; et puisque l'absence de dot serait, selon vous, le seul obstacle, permettez-moi de dire que cet obstacle n'existe pas. »

En ce temps-là, l'on trouvait encore de ces désintéressements ailleurs que dans les romans.

Le père enchanté invita dès lors sans plus de façon l'avocat à un dîner, où se trouvèrent Michot, célèbre sociétaire du Théâtre-Français, sa femme, tante de la jeune fille, une autre tante et un parent. Au dessert, prenant le jeune homme par la main :

« Je vous présente, dit le romancier, un brave garçon qui demande à être mon gendre. Je lui ai fait savoir que je n'avais rien à donner à ma fille. Il a préféré le bonheur à la fortune. Il la prend sans dot.

— Hum ! fit l'artiste dramatique, oncle de la future, c'est un peu sec. Moi, je lui assure cent mille francs, dont je lui remettrai la moitié après la cérémonie, et le reste un peu plus tard.

— Moi, dit l'autre tante, je possède beaucoup de diamants et une grande quantité d'argenterie, choses dont je ne fais aucun usage ; le tout peut bien valoir quatre-vingt mille francs, je le donne à ma nièce.

— Moi, dit le parent, je me charge de trouver aux jeunes mariés un mobilier très convenable.

— Allons, dit le père, il faut bien que je fasse aussi quelque chose ; soit en linge, soit en argent, je tâcherai de compléter les deux cent mille francs. Soyez heureux, mes enfants, et aimez bien les bons parents qui vous donnent une si franche preuve d'affection ; puis avec un éclat joyeux : « Ce coquin-là est-il heureux ! ajouta-t-il en frappant sur l'épaule du futur, il croyait n'avoir qu'une jolie femme, et le voilà qui trouve avec la jolie femme une jolie dot. »

Le romancier s'appelait Pigault-Lebrun, le jeune avocat s'appelait Augier, et du mariage, dont la conclusion ressemblait fort à une scène de comédie, devait naître l'auteur de *la Ciguë*, de *l'Aventurière*, de *Maitre Guérin*, des *Fourchambault*.

Autre temps, autre mariage littéraire, mais qui sait ce que nous promet celui qui vient de s'accomplir!... Qu'en pensent les partisans de l'atavisme?

Renvoyé pour vérification à nos petits-fils et neveux.

La recherche de la dot qui, à notre époque, est plus que jamais la grande préoccupation d'une jeunesse pour qui le mariage est avant tout une affaire, vient de fournir à deux jeunes auteurs le sujet d'une pièce qui certainement tiendra longtemps l'affiche d'une de nos principales scènes du genre, le Vaudeville. Miss *Liliane*, qui donne son nom à la nouvelle comédie, est une jeune et richissime Américaine orpheline qui, du fait des trente millions composant sa fortune, doit être le point de mire de maints prétendants.

Une sorte de factotum qu'elle a chargé de son installation à Paris voit dans le mariage de sa cliente une excellente affaire dont il se promet bien d'avoir les bénéfices. Il avise à cet effet un jeune homme pauvre, mais aussi ambitieux que bien doué, aux yeux duquel il fait miroiter la colossale richesse de l'Américaine, qui du reste est une personne charmante. La perspective d'une pareille union ne laisse pas indifférent le jeune homme qui, vu l'éventualité du succès, signe tout tranquillement à l'intermédiaire officieux de cette affaire, un bon de commission de dix pour cent sur le chiffre de la dot.

Il est présenté, il plait, mais, en même temps, l'affaire oubliée; il entend parler son cœur. Alors ayant honte du marché conclu, il veut s'éloigner, mais Liliane le retient pour un aveu qu'elle croit devoir faire, étant donné sa richesse en face de la pauvreté du jeune homme. Ils se marient. Ils sont heureux. La puissance de l'or fait rapidement du jeune époux un homme important. Le voilà député, presque aussitôt remarqué au Parlement. Mais alors le factotum vient réclamer la commission promise, trois millions, que le jeune homme, marié sous le régime dotal, ne peut distraire sans l'autorisation de sa femme. Il demande un délai. L'intrigant le menace d'un scandale public.

Force est donc d'avouer tout à Liliane. Je payerai, dit-elle fièrement, et elle paye, en effet, mais en jurant que tout est fini entre elle et l'homme qui l'a achetée. Et elle part. Mais sa résolution ne tient que jusqu'au moment où, tout examen fait d'une faute que le remords a soudain suivie, elle se retrouve en présence du malheureux qu'elle aime, et dont elle comprend qu'elle est sincèrement aimée.

Et le châtement cesse, et le bonheur recommence.

Donnée originale, simplement, largement, habilement traitée par MM. Champsaur et Lacour, qu'il faut beaucoup louer d'avoir visé et obtenu le succès, sans recourir à aucun des scandaleux éléments qui sont la ressource trop ordinaire des dramaturges d'à présent, et qui ont, en outre, pour nous, le très fâcheux désavantage d'exclure de nos colonnes le compte rendu du mouvement théâtral contemporain.

..

Dans les derniers jours de février s'est éteint, après une courte maladie, un des derniers venus et des meilleurs collaborateurs du *Musée des Familles*, l'auteur du *Cadet de Normandie*, le roman si intéressant que nous avons publié en 1890.

M. F. du Boisgobey, qui avait été d'abord attaché à l'armée d'Afrique comme payeur, et qui avait ensuite fait de grands voyages, s'était adonné assez tard à la littérature, où presque aussitôt il avait conquis, par des succès populaires, un nom d'autant plus honorable que l'imagination et l'esprit naturel étaient accompagnés chez lui d'un grand respect de la forme littéraire. Le feuilletoniste en vogue avait toujours eu grand souci d'être et de rester digne du titre d'écrivain : en quoi il s'était fait une individualité à part. « Tout va bien, nous écrivait-il, à la fin de décembre, sauf l'appareil locomoteur. Je me suis fait transporter, pour un traitement, chez les frères Saint Jean de Dieu, où, pour ne pas m'ennuyer, je travaille sans cesse. »

Mais quelques jours plus tard, le travail lui devint impossible; et bientôt c'était la fin.

Notre prochaine livraison contiendra un portrait du fécond romancier.

ILLUSION PERDUE



ÉTAIT par un bel et chaud après-midi d'août, à l'Isle-sur-Sorgues. Le soleil embrasait de ses rayons les montagnes dénudées ou tachetées çà et là de quelques bouquets d'oliviers au feuillage triste, comme couvert de poussière, et de figuiers. Dans la vallée, à travers les prairies, coulait la Sorgue dont les eaux limpides

miroitaient, lançaient des éclairs ayant l'éclat de l'argent en fusion. La chaleur et l'humidité font de cette vallée un véritable Eden, où poussent les plantes de toutes les espèces, depuis la simple graminée jusqu'à l'arbre le plus élevé. A cause de l'ardeur des rayons du soleil, la campagne était déserte; hommes et animaux, accablés, étaient à l'ombre, attendant l'heure de reprendre le travail

interrompu. C'est à peine si l'on apercevait un chat grimpé sur un mur ou si l'on entendait un chien aboyer.

Sur la route poussiéreuse, venant du côté d'Avignon, un grand bruit de roues, de pas de cheval lancé ventre à terre, de cris humains, se firent entendre. Les cris et le bruit se rapprochèrent : c'était un cheval étique attelé à une carriole disloquée qui, s'étant emporté, causait tout ce vacarme. Il courait au milieu d'un nuage de poussière. Sur le siège se dressait le conducteur, appelant au secours de toute la force de ses poumons. Dans la voiture découverte, un homme assis, fumant un cigare, n'ayant pas l'air de se douter du danger qu'il courait. Le cheval, rendu encore plus furieux par les cris du cocher, quitta le milieu de la chaussée, et s'approcha du bord de la route. Une des roues de l'équipage heurta une borne, le choc fut si violent que l'essieu se rompit; l'animal s'abattit, le cocher et le voyageur furent précipités à terre. Le premier se releva en geignant; quant au second, il resta étendu, sans mouvement, sur le sol. Le cheval, couvert de sueur et d'écume, essayait de se remettre sur pieds; et, dans ses efforts, achevait de mettre en pièces la voiture.

Les campagnards attirés par le bruit étaient sortis de leurs maisons et s'étaient approchés des débris de l'équipage, du conducteur, qui expliquait avec force gestes comment l'accident était arrivé et demandait qu'on l'aiderait à relever sa bête.

« Mais voilà un pauvre garçon qui me paraît avoir plus besoin de soins que votre cheval », dit une femme qui, penchée sur le voyageur évanoui, étanchait le sang qui coulait d'une blessure à la tête.

On porta le blessé dans une chambre d'auberge; un médecin fut averti; c'était un homme dévoué qui accourut immédiatement et ausculta le blessé qui, après avoir ouvert les yeux, semblait endormi. Il lui donna les premiers soins, le fit mettre sur un lit et recommanda à l'hôtesse de ne pas le quitter.

« Quand il reviendra de son assoupissement, lui dit-il, qu'il ne parle pas trop. S'il est agité, s'il a le délire, qu'on me prévienne. »

La femme tira les grands rideaux de la fenêtre pour empêcher la lumière vive de pénétrer dans la pièce, et de temps en temps elle allait, sur la pointe des pieds, écouter si le blessé n'appelait pas.

Il se réveilla vers cinq heures du soir après un sommeil ininterrompu de deux heures.

« Souffrez-vous beaucoup? lui demanda l'hôtesse, qui l'avait entendu soupirer et se retourner sur son lit.

— Oui. J'ai mal à la tête, et le corps brisé, répondit-il. Mais où suis-je?

— Ne parlez pas trop, le médecin va arriver, il vous répondra. »

Quand le docteur fit, quelques minutes plus tard, son entrée dans la pièce, il ouvrit les rideaux, et la lumière entra à flots comme des flèches d'or; les rayons du soleil couchant piquaient les murs, le parquet, le lit. Cette pyrotechnie naturelle éblouit le médecin et son client de hasard. Lorsque celui-ci fut un peu remis de la surprise qu'il venait d'éprou-

ver, il se souleva sur sa couche et dit à mi-voix : « Que c'est beau! si je pouvais reproduire cela sur la toile!

— Avant tout, dit le médecin, il faut vous guérir. Voyons cette blessure. »

Avec une délicatesse de doigts étonnante, il enleva le bandage, lava la plaie, et lorsqu'il eut terminé sa besogne, il permit au malade de s'asseoir sur le lit, afin de pouvoir causer plus facilement.

« C'est une affaire de quelques jours de repos, lui dit-il. Après vous pourrez reprendre vos pinceaux, si cela vous plaît.

— Vous savez donc que je suis peintre? fit le jeune homme surpris. Comment avez-vous appris?... »

— Cela ne m'a pas été difficile. Votre boîte de couleurs, votre chevalet, qui étaient sur la chaussée, m'ont fait voir que j'avais affaire à un artiste.

— Ah, mon Dieu! mes couleurs, mes pinceaux, ma palette!

— Tout est sauvé. Il n'y a que vous d'endommagé, légèrement toutefois. Vous pourrez travailler sous quelques jours. Mais avant de reprendre vos occupations, il faut vous reposer, être calme.

— Je tâcherai; cependant j'aurais bien voulu travailler un peu.

— Attendez! vous dis-je.

Changeant de sujet de conversation, le docteur, qui tenait à connaître son client, lui parla beaux-arts et, insidieusement, lui demanda s'il était un artiste ne s'occupant que de peinture ou simplement un amateur. Le jeune homme lui répondit qu'il avait travaillé jusqu'alors pour se faire un nom, mais qu'il était découragé.

« Pourquoi donc? fit le médecin.

— Il y a tant d'injustices, de passe-droits et surtout d'indifférence de la part du public, que j'ai assez non seulement de l'art, mais encore de l'existence.

— Voyons, pas de plaisanterie; à votre âge!

— Je ne plaisante pas. Je suis seul au monde et personne ne pleurerait en apprenant ma mort.

— Vous n'aimez donc personne?

— Non, Dieu merci!

— Pourquoi Dieu merci?

— Parce que la femme que j'aimerais, si j'aimais jamais, ne m'aimerait pas. Je porte le guignon avec moi.

— Allons donc! Notre Midi va vous remettre. Vous y rencontrerez de beaux paysages, des femmes gracieuses et peut-être rentrerez-vous à Paris célèbre et marié.

— Je ne crois ni n'espère ni à l'un ni à l'autre.

— Alors pourquoi courir ainsi la France?

— Je ne sais pas, cela fait passer le temps.

— Du courage, de la patience, et vous verrez.

— J'en ai eu, je n'en ai plus. Tous mes ressorts sont brisés.

— Fatigués seulement, n'exagérons pas. Les forces physiques et morales reviendront. »

Tout en causant, la nuit était venue. A travers les vitres, on apercevait les grands arbres du jardin, immobiles, pareils à des géants aux cent bras. Dans le ciel sombre, brillaient, pareilles à des clous d'or, les étoiles. Le silence régnait, interrompu de temps en temps par le bruit des cloches sonnant l'angélus.

« Je vous quitte, dit le médecin. Demain vous pourrez vous lever, faire un tour dans le jardin.

— Merci, docteur, de vos bons soins et de vos encouragements. »

Quand il fut seul, l'artiste, après avoir encore contemplé le paysage, s'endormit. A six heures du matin il était réveillé par le chant des oiseaux. Il descendit de son lit, mit un pantalon à pied, un veston de laine blanche et se dirigea vers la fenêtre. La rosée tombait des feuilles en pluie

qui paraît charmante. Attendons, ne nous montrons pas, elle serait capable de fuir. »

La jolie voisine, après avoir regardé de tous les côtés, respiré l'air pur et frais du matin, s'assit sur une chaise longue que quelqu'un resté dans l'ombre lui avait poussée près de la croisée. Presque aussitôt ce personnage invisible, une dame âgée, s'avança et parut en pleine lumière :

« C'est la mère et la fille », se dit l'artiste.

Ne sachant pas qu'on l'observait, la jeune fille se



Ce portrait est un fétiche pour le peintre.

de perles; le soleil, déjà haut à l'horizon, inondait de sa lumière éblouissante les arbres, les maisons, faisait miroiter l'eau d'une source qui courait en babillant à travers le jardin. Il voulut ouvrir la porte vitrée pour aller faire une promenade sous le feuillage, au risque d'être mouillé, mais il n'eut pas le temps de mettre son projet à exécution. En face de l'endroit où il était, séparé seulement par le verger, s'élevait un second corps de bâtiment dont le mur disparaissait sous une treille étendant dans tous les sens ses rameaux vigoureux, chargés de raisins. Une fenêtre s'ouvrit avec bruit, et l'artiste aperçut le profil gracieux d'une jeune femme, dont la figure était encore toute rouge des efforts faits pour manœuvrer l'espagnolette.

« Diable, murmura le blessé, j'ai une voisine

placée près du rebord de la fenêtre. Malgré l'heure matinale, elle était coquettement vêtue. Un long voile de tulle blanc attaché au peigne d'écaïlle qui relenait au sommet de la tête ses magnifiques cheveux noirs et brillants, retombait sur les tempes, cachait une partie du cou, les épaules, et disparaissait sous les oreillers sur lesquels elle s'appuyait avec une nonchalance toute pleine de grâce. Autour du corsage, des bouillons également en tulle. Dans ces flots d'étoffe légère, d'une blancheur éblouissante, paraissait une adorable figure, la peau un peu brunie par le soleil du Midi, de grands yeux de jais, un nez grec, une bouche souriante éclairée d'une double rangée de dents petites, dont les lèvres rouges faisaient encore ressortir l'éclat. Une main tenait un éventail, l'autre

soutenait la tête, légèrement penchée. Le peintre était en extase.

« Voilà un modèle comme on n'en rencontre pas deux fois dans sa vie », dit-il : son front se plissa, il sourit tristement.

« Est-ce que je pourrais avoir la prétention de faire le portrait de cette jeune fille, songea-t-il, moi qui malgré mes efforts n'ai jamais réussi ; qui suis arrivé à douter de ma vocation, à ne plus croire à mon talent ? Et pourtant j'aime mon art ! »

Il regardait toujours sa voisine. Peu à peu il se reprit à espérer, à avoir foi dans l'avenir. Il était jeune, enthousiaste ; pourquoi donc la célébrité ne viendrait-elle pas à lui ? Depuis dix ans qu'il cherchait en vain à l'atteindre il avait subi bien des déboires, des humiliations ; le médecin lui avait dit de ne pas s'avouer vaincu, de lutter toujours.

Sans plus s'occuper du docteur, oubliant son mal, il plaça un chevalet, prépara une toile, ses couleurs, ses pinceaux. Il avait la fièvre et tremblait, craignant de voir disparaître la vision. Heureusement il en fut quitte pour la peur et put commencer à dessiner. Vers sept heures, la jeune fille — pour lui ce ne pouvait être qu'une jeune fille — se leva et, la suivant des yeux, il la vit disparaître comme un blanc fantôme, dans l'ombre qui emplissait l'extrémité de la pièce.

Vers midi, le médecin vint s'informer de la santé de son malade. Il le trouva un peu surexcité, et lui demanda la cause de son état de fièvre. L'artiste lui raconta l'événement du matin et lui fit voir son esquisse.

« Il y a huit jours que la fille et la mère sont ici. Elles sont Espagnoles, mais comme la jeune fille relève d'une maladie grave, on la promène pour la distraire. Son père est mort. Les deux femmes voyagent à petites journées, et quand il plait à la convalescente de s'arrêter, on s'arrête. Voilà ce que je puis vous dire sur ces personnes. Votre hôtelier a été interrogé par elles, on s'est informé de votre état de santé ; il y a même eu de petits cris de terreur poussés lorsqu'on a raconté la façon dont vous avez été jeté sur la chaussée. On sait que vous êtes peintre, que vous vous nommez Robert Villeray.

— Est-ce qu'elles resteront ici longtemps ?

— Peut-être huit jours, peut-être deux heures. »

Le peintre sentit son cœur battre : « Pourvu, se dit-il, que la jeune fille se plaise dans cette retraite. »

Le médecin le laissa seul. Il se remit avec passion à son portrait. Tout en travaillant, il regardait de l'autre côté du jardin, mais la jeune fille ne rut pas. Le soir vers six heures elle se montra à sa fenêtre, et le peintre profita de cet instant pour bien fixer ses traits sur la toile. L'hôtelier l'interrompit dans sa besogne. Il venait lui dire, de la part du docteur, de sortir, de faire un tour dans le jardin.

« Je ne gênerai pas mes voisines ? demanda-t-il en désignant avec son pinceau la jeune fille et sa mère.

— Non, il y a de la place pour se promener sans se rencontrer. »

Robert Villeray fit un peu de toilette et se prépara à sortir. Un cri de surprise de son logeur l'arrêta.

« C'est elle ! c'est la demoiselle ! »

— Vous la reconnaissez ? dit l'artiste, flatté.

— Certainement. »

Le jeune homme, heureux, ouvrit la porte : un flot d'air parfumé entra dans la chambre. Le jardin, très grand, était planté de figuiers, de pêcheurs, d'abricotiers, d'amandiers. Le mur qui l'entourait disparaissait sous une treille vigoureuse dont les longues branches, chargées de raisins, s'allongeaient dans tous les sens, maintenues à la muraille par des crochets en bois. Un ruisseau roulait une eau limpide entre une double bordure de gazon épais tout constellé de fleurs. Robert marchait doucement, et écoutait le chant des oiseaux et les murmures joyeux de l'eau sautillant sur les cailloux polis.

Il n'aperçut pas ses voisines, leur croisée était fermée et les volets clos. Il songea que peut-être elles étaient sorties. Le lendemain, il se remit au travail. Son gracieux modèle, accoudé sur sa fenêtre, ne se doutait point que, à quelques pas, un peintre fixait ses traits et que l'amour de l'art, qui avait d'abord été son seul mobile pour l'exécution de son œuvre, se trouvait rapidement remplacé par un sentiment plus tendre. Dès lors, en effet, le jeune peintre voyait l'avenir tout en rose et n'admettait même pas qu'une difficulté pût surgir lorsqu'il demanderait la jeune fille en mariage.

Il parla de son projet au docteur : « S'il n'y a pas d'engagements pris, si le cœur est libre, la chose peut se faire. On vous voit et je dois dire que l'impression produite est favorable. Je n'ai pas parlé du portrait. »

Le peintre était heureux et bénissait l'imbécile, cause de l'accident qui l'avait retenu à l'Isle-sur-Sorgues. Son tableau était terminé. Il se décida à demander au médecin de vouloir bien le présenter à ses voisines.

« Une fois la glace rompue, se disait-il, je pourrai me déclarer » ; et il regardait le portrait, souriant sur le chevalet.

Plongé dans sa contemplation, il n'entendit pas ouvrir la fenêtre d'en face, mais ayant levé les yeux dans l'espérance de voir l'original, il aperçut la jeune fille debout, tenant à la main un bouquet de roses blanches ; à côté d'elle un grand et beau garçon la regardait tendrement. Derrière eux, la mère, la figure radieuse en face de ce spectacle des deux fiancés qui semblaient heureux de se retrouver ensemble. Robert Villeray comprit tout. Son rêve d'avenir s'écroulait. Il ne voulut pas demeurer plus longtemps à regarder jalousement le bonheur des autres ; mais avant de partir il décida de détruire son tableau, et leva la main pour crever la toile. Il s'arrêta épouvanté. La belle Espagnole semblait vivre, ses grands yeux noirs fixés sur lui le regardaient et ses lèvres rouges murmuraient : « Je suis heureuse ! »

Villeray ne creva pas son tableau. Deux heures plus tard il reprenait, accompagné du médecin, la route d'Avignon. Il ne voulut pas aller jusqu'à Vaucluse. J'ai assez de Pétrarque, de Laure, de la fameuse fontaine. Si le poète italien écrivait ses sonnets en écoutant l'eau tombant sur les

mêmes rochers, il me serait impossible de peindre dans les mêmes conditions. A Paris, je n'oublierai jamais les quelques jours de vrai bonheur que j'ai passés ici. Je m'étais élevé haut, la chute est terrible.

Au salon de l'année 188., l'œuvre capitale fut un admirable portrait de jeune femme par Robert Villeray, *Espagnole*. Ce fut un triomphe pour l'artiste, qui répondit à ses admirateurs : « Si vous connaissiez l'original ! »

Le docteur, qui avait vu le nom de son client dans les journaux, se trouvant à Paris, alla voir et féliciter le jeune artiste.

« Quand je vous disais que le Midi vous donnerait la célébrité, je ne me trompais pas ! »

— C'est vrai, docteur, mais vous vous êtes trompé sur autre chose.

— Dites donc que vous êtes trop ambitieux. »

« Ce tableau rappelle à Robert une illusion perdue, dit un peintre sceptique. Il a vu là-bas ces lèvres de corail, ces dents blanches, le cœur a parlé et... il est revenu avec un tableau. Je ne sais pas si l'artiste y a perdu ; mais l'art y a gagné. Villeray ne veut à aucun prix se défaire de ce portrait, c'est pour lui un fétiche. »

AUGUSTE LEPAGE.

SCIENCE EN FAMILLE

Au temps où j'étais un des photographes les plus pratiquants de France et de Navarre, c'est-à-dire à l'époque où la photographie sur métal, inventée par Daguerre, cédait peu à peu le terrain à la photographie aux négatifs de papier, que battait en brèche la photographie sur albumine, et qu'allait enfin détrôner la photographie sur collodion, détrônée elle-même de nos jours par les négatifs aux émulsions gélatineuses, — en ce temps-là, nous avions pour camarade un brave garçon qui, passionné de l'art photographique, s'en était occupé avec un zèle constant, depuis le jour où les procédés de Daguerre avaient été rendus publics. Aucun progrès n'était signalé qu'il ne tâchât d'en être instruit par le détail : aucune expérience n'était indiquée qu'il ne la répétait ; et les publications spéciales du temps témoignent qu'il avait apporté plus d'un perfectionnement très ingénieux aux méthodes alors en usage.

Comme tous les rêveurs progressistes, il avait ce qu'on appelle un *dada*, duquel il était impossible de le faire descendre. La découverte de la *photochromie*, dans la réelle acception du terme, à savoir la reproduction naturelle et absolue des couleurs, n'avait jamais fait l'ombre d'un doute pour lui : et quand nous lui opposions à ce sujet les objections qui ont pu venir à l'esprit de tout praticien, considérant combien peu ce qui se faisait indiquait la possibilité éventuelle de ce qu'il faudrait faire pour arriver à ce but, nous ne faisons qu'exaspérer en quelque sorte sa conviction. « Tant qu'on n'en sera pas là, disait-il, les plus étonnants résultats ne seront que jeux d'enfants naïfs et impuissants. C'est là qu'est, non pas le dernier mot, mais le mot vrai de la question ; et c'est seulement quand ce mot sera trouvé que l'on sera sur le véritable terrain de la photographie. Est-ce que dans la nature les effets de lumière se traduisent, comme dans nos empreintes photographiques actuelles, par le simple contraste du noir et du blanc, du clair et de l'obscur ? Est-ce que chaque faisceau de rayons émané du grand foyer lumineux, quelle que soit son intensité, ne contient pas ces nuances qui forment ce que nous appelons le spectre

solaire ? Est-ce que ce spectre solaire, après que les principes colorants qu'il renferme deviennent visibles par l'arrangement des molécules des corps sur lesquels il tombe, ne communique pas à notre œil, par réflexion, tous les tons de sa merveilleuse palette ? Pourquoi donc du blanc et du noir seulement dans nos empreintes photographiques ? »

— Parce qu'il faudrait, répliquions-nous, pouvoir mettre, dans la même couche sensible, un ensemble de substances impressionnables par telle ou telle nuance du spectre, et que la constitution de cet ensemble est évidemment une impossibilité.

— Allons donc ! faisait-il, est-ce que notre œil, apte à percevoir toutes les nuances, s'embarrasse de vos substances ? Et qu'est-ce donc que la couche photogénique de nos plaques, sinon un œil artificiel qui voit, qui reçoit toute la gamme multicolore et qui ne devrait pas se borner à en garder comme aujourd'hui une simple traduction en noir et blanc ? Pourquoi d'ailleurs croire qu'un résultat ne peut être obtenu en ce sens que par une complication théorique des substances sensibles ? Retenez bien ce que je vous dis : un beau jour la trouvaille décisive se fera tout simplement, tout uniment, par suite de quelque observation, qui alors, comme cela se voit souvent, paraîtra si élémentaire que chacun se dira : Quoi ! ce n'était que cela ? — Eh oui ! ce n'était que cela, mais, comme toujours il fallait savoir le remarquer ; et savoir remarquer est chose bien plus rare qu'on ne pense. »

Il va de soi que, en entendant notre camarade énoncer ainsi ses convictions relativement à la future découverte des couleurs, nous nous laissions fort peu gagner à cette sorte d'acte de foi absolue.

Alors, comme il avait suivi et noté avec la plus grande attention tout ce qui avait été tenté dans cette voie, il nous citait les recherches et les très curieux résultats obtenus par M. Becquerel de 1839 à 1848, sur plaques métalliques, puis les expériences de M. Poitevin pour obtenir des épreuves colorées sur papier.

M. Becquerel, nous disait-il, plongeait une plaque d'argent pur, parfaitement décapée, dans une solution de sulfate de cuivre et de chlorure de sodium. La plaque prenait aussitôt une coloration violacée due à une combinaison de chlore et d'ar-

gent, à laquelle il a donné le nom de sous-chlorure d'argent violet. Or vous savez comme moi que le *chlorure d'argent*, base des papiers sur lesquels se tirent les épreuves positives, est le composé sensible à la lumière par excellence. Je néglige les détails subséquents de la préparation de ces plaques pour n'en retenir que le principe, à savoir la formation d'un chlorure d'argent.

..

Or quand M. Becquerel faisait arriver sur une de ces plaques soit directement le spectre solaire, soit, par l'entremise de la chambre obscure, l'image d'objets fortement colorés, après une certaine durée d'exposition (deux ou trois heures au soleil, et beaucoup plus à la lumière diffuse), il obtenait la reproduction exacte de toutes les couleurs qui avaient frappé la couche de chlorure d'argent.

A vrai dire, malgré toute une longue série d'essais, M. Becquerel n'a pu trouver le fixateur qui permit d'exposer ces plaques au grand jour. La vive lumière fait disparaître les couleurs, qui ne peuvent être conservées qu'à l'obscurité et vues à la faible lueur d'une lampe. Mais il n'en est pas moins vrai que la transmission et la reproduction exactes de toutes les nuances du spectre sont un fait acquis à l'histoire de la photochromie par les expériences de M. Becquerel. Vinrent ensuite celles de M. Poitevin, qui, formant sur des feuilles de papier un chlorure d'argent analogue à celui que M. Becquerel avait formé sur la plaque métallique, obtint une surface ayant aussi la faculté de recevoir et de garder l'empreinte des diverses nuances du spectre.

En plaçant ces feuilles sous une série d'écrans de verres colorés, M. Poitevin obtenait une reproduction fidèle des couleurs. En lavant ensuite ces feuilles dans une solution d'acide chromique, de bi-chlorure de mercure et de nitrate de plomb, il faisait que, vues au grand jour, elles ne s'altéraient que lentement. Ce n'était pas encore la fixation réelle et définitive, mais la possibilité d'obtention photographique du spectre solaire ne se trouvait pas moins démontrée une fois de plus. La question de fixateur se résoudra certainement d'elle-même quand l'heure sera venue. Patience et confiance! comme dit le vieux couplet de vau-deville. Qui vivra verra.

..

Hélas! le pauvre garçon n'a pas vécu; mais Dieu sait si, se trouvant encore parmi nous, il eût chanté l'hosanna, après la communication qu'un de nos physiciens les plus distingués, M. Lippmann, a faite dernièrement à ses collègues de l'Académie des Sciences, et avec d'autant plus de joie que, selon les prévisions optimistes de notre regretté camarade, la grande nouvelle annoncée serait le résultat de l'opération la plus simple et la plus naturelle.

M'étant proposé d'obtenir sur une plaque photographique l'image du spectre solaire, a dit M. Lippmann, j'ai pu résoudre ce problème en

opérant avec les substances sensibles, les développateurs et les fixatifs courants en photographie; je me suis borné à modifier par un simple, mais important détail, les conditions physiques de l'opération.

Le physicien ne formule que deux conditions spéciales pour la réussite de l'expérience; et ces conditions sont d'ailleurs à la portée du premier photographe venu: de sorte que n'importe quel amateur doit pouvoir dès maintenant s'octroyer le plaisir de fixer toute la gamme colorée du rayon de lumière.

En premier lieu l'on doit avoir une couche sensible d'une *continuité absolue*; en d'autres termes, il faut que l'iodure, le bromure d'argent, etc., soient disséminés à l'intérieur d'une substance inerte sans former aucuns grains visibles au microscope. L'emploi des émulsions grossières employées assez généralement aujourd'hui se trouve donc exclu, la couche sensible doit être parfaitement homogène et transparente, sauf ordinairement une légère opalescence bleue. J'ai employé indifféremment, dit encore M. Lippmann, le collodion, l'albumine, la gélatine, contenant comme principes sensibles l'iodure et le bromure d'argent, et avec toutes ces combinaisons j'ai obtenu de bons résultats.

..

Jusque-là rien de plus que la recommandation d'un bon choix de matières premières. Voici maintenant le détail particulier. Le châssis ou volet qui reçoit la plaque sensible est disposé de façon que, lorsque la plaque y est posée, on peut verser par derrière une certaine quantité de mercure qui, formant une lame réfléchissante en contact avec la couche sensible, fait de la plaque de verre sur laquelle on opère un véritable miroir, — d'où l'on peut conclure, me semble-t-il, que l'opération réussirait également avec des lames de verre qui porteraient le *tain* des miroirs ordinaires, ou qui seraient accolées à un miroir...

Quoi qu'il en soit, les choses étant ainsi disposées et l'objectif étant braqué sur une projection du spectre solaire, ou sur un tableau qui en reproduit artificiellement la multiple coloration, on effectue la *pose*, qui, en l'état actuel du procédé, doit être prolongée d'une demi-heure à deux ou trois heures, — ce qui, notons-le, n'inflige en rien les espérances que peut faire concevoir cette découverte, car n'oublions pas que les premières images obtenues par Daguerre exigeaient un temps d'exposition aussi long, et que le jour vint bientôt où l'on compta la durée de la pose par secondes au lieu de la compter par minutes.

L'exposition achevée, le développement se fait comme si l'on voulait obtenir un négatif noir, mais le résultat est différent; lorsque le cliché est terminé, les couleurs apparaissent, non pas par transparence, car la transparence ne montre qu'un cliché plus ou moins intense selon les points que telle ou telle couleur a frappés; mais par réflexion, c'est-à-dire vue en *positif*, la plaque montre les couleurs elles-mêmes, qui « peuvent s'obtenir très brillantes ».

Ce n'est pas plus compliqué que cela; c'est-à-

dire que, à part l'adjonction de la couche ou surface miroitante et le plus de durée de la pose, tout se passe comme s'il s'agissait de prendre un point de vue ou de faire un portrait.

— Fort bien! mais la fixation de l'image?...

— Pour cela encore rien n'est changé à la pratique habituelle. Chacun sait aujourd'hui que, lorsqu'un négatif ordinaire est amené au développement voulu, c'est à l'aide d'une solution d'hypo-sulfite de soude qu'on arrête la sensibilité de la couche, en dissolvant la partie d'iodure d'argent non modifiée par la lumière et non combinée avec les précipités des bains de développement. Or, voici ce que dit tout bonnement M. Lippmann : « On fixe à l'hypo-sulfite de soude, et j'ai vérifié qu'ensuite les couleurs empreintes sur la couche résistent à la lumière électrique la plus intense. »

Peut-on, je vous le demande, faire une importante découverte en s'éloignant moins des conditions normales de l'opération mille et mille fois répétée chaque jour? C'est pourquoi, étant donnée l'extrême simplicité du procédé — qui d'ailleurs ne dépayse en aucune façon les chercheurs — je ne doute pas que bien des photographes de profession ou amateurs aient dès maintenant répété l'expérience du savant physicien. Qui sait même si quelque très ingénieuse et très simple idée de perfectionnement, d'application usuelle, n'a pas jailli de quelque esprit lancé sur la voie nouvelle. Quoi qu'il en soit, voilà bien indiquée, par l'adjonction d'un détail en quelque sorte unique, la marche à suivre pour arriver à la photochromie réelle. En route donc, Messieurs les chercheurs! et puissiez-vous sans trop de retard faire parler de vous!

..

Il va de soi qu'en décrivant pratiquement le procédé imaginé par lui, le physicien a tenu à en fournir une explication théorique.

« Cette théorie, a-t-il dit, est très simple. » Il en rapporte le mécanisme à ce singulier phénomène que les physiciens appellent l'interférence, et il démontre comme quoi, par la disposition qu'il a adoptée, la lumière incidente qui forme l'image dans la chambre noire *interfère* avec la lumière réfléchie par le mercure, d'où l'utilité et le rôle du miroir.

Si, comme je le souhaite, la théorie de l'interférence vous est familière, ces quelques mots suffiront à vous donner la clé de l'effet produit, quand j'aurai ajouté, d'après le savant expérimentateur, que les couleurs visibles sur le cliché sont de même nature que celles qui se montrent sur les bulles de savon.

Mais si le mot technique que je viens d'écrire ne vous dit rien, tenez-vous-en à la constatation de l'effet physique produit, car ce n'est guère ici que je puis prétendre à vous initier à ce très curieux système des interférences qui, par des expériences intéressantes au suprême degré, démontre à qui veut le voir qu'on peut en acoustique

produire le silence en ajoutant du son à du son, et en optique produire l'obscurité en ajoutant de la lumière à de la lumière.

Un jour que Tyndall, le grand vulgarisateur scientifique, faisait devant un public américain une conférence sur la lumière, comme il devait parler des interférences qu'il se proposait d'expliquer par la coloration des bulles de savon : « Aucun objet dans le monde, dit-il, n'offre un plus profond intérêt qu'une vulgaire bulle de savon... Et ici, permettez-moi de le dire, je soulève une des grandes difficultés que l'amant de la science pure rencontre en présence de corporations essentiellement pratiques de l'Amérique et de l'Angleterre. Comment espérer, en effet, que de semblables corporations puissent éprouver de la sympathie pour des travaux qui semblent aussi éloignés du domaine de la pratique que la plupart des travaux de l'homme de science? Figurez-vous un grave docteur dépensant sa journée à souffler des bulles de savon et à étudier leurs couleurs. Le supporteriez-vous avec assez de patience, et voudriez-vous, sur le vu de cette occupation, lui assurer le nécessaire de la vie? Et cependant, il faut s'en souvenir, c'était là l'occupation des esprits élevés qui s'appelèrent Boyle, Newton et Hooke; et c'est sur ces expériences que fut fondée une théorie dont les conséquences sont incalculables. Je ne vois donc pour vous, hommes du monde, autre chose à faire que de vous en rapporter à l'homme de science pour le choix de ses recherches. Il est debout devant le tribunal de ses pairs, et c'est sur le verdict de ce seul tribunal que vous devez le juger. »

Le document auquel j'emprunte ce passage constate qu'une salve d'applaudissements répondit à cette magnifique revendication de liberté et de dignité pour le rôle du savant.

Bon exemple à suivre, car qui sait si, de la bulle de savon que Newton souffla et observa il y a deux siècles, ne devait pas sortir l'idée de laquelle, nous n'en saurions plus douter, doit dater l'avenir de cette merveille des merveilles qui a nom la *photochromie*.

..

Comme j'achève d'écrire ces lignes, la librairie scientifique Gauthier-Villars qui, on le sait, a la spécialité des publications de ce genre, m'envoie le 20^e et dernier fascicule du *Traité encyclopédique de Photographie* de M. Charles Fabre, professeur à la Faculté des sciences de Toulouse. Ainsi se trouve achevé ce grand ouvrage qui, le plus complet sur la matière, forme pour le praticien, comme pour le simple amateur, le guide par excellence en cet art que tant de personnes cultivent avec succès aujourd'hui.

Le dernier fascicule contient notamment l'historique très détaillé des recherches faites pour l'obtention des couleurs avant la toute récente découverte de M. Lippmann.

LOUIS BALTHAZARD.



MOSAÏQUE

Variétés historiques.

Plusieurs correspondants, qui ont lu des romans ou vu représenter des drames ayant pour héros Latude, le célèbre prisonnier de la Bastille, nous ont demandé quelle part doit être faite à l'histoire et à la légende dans ce qu'on rapporte sur la vie de ce personnage.

Il est évident qu'on a beaucoup brodé sur la donnée première de cette singulière existence, et qu'on a largement poétisé le caractère de ce malheureux expiant pendant une longue suite d'années une folle idée de jeunesse qui de nos jours sans doute paraîtrait innocente, mais qui fut alors considérée comme essentiellement criminelle et traitée en conséquence.

Sans fortune, sans état, sans ressources, le jeune Izard Danry (car tel était son nom véritable, celui de Latude étant celui d'un seigneur dont il se disait le fils) conçut l'étrange projet d'intéresser à son sort Mme de Pompadour, en feignant d'avoir découvert le secret d'un attentat qui devait être dirigé contre elle. Il enferma donc deux ou trois petites fioles pleines d'une substance quelconque dans une boîte de carton qu'il acheva de remplir avec de la poudre d'alun et d'amidon, mit comme adresse : *A Madame la marquise de Pompadour en cour*, puis écrivit : *Je vous prie, Madame, d'ouvrir le paquet en particulier*, et la boîte fut par lui confiée à la poste. Il écrivit d'autre part à la marquise pour avoir une audience, où il devait lui faire savoir que se promenant aux Tuileries, il avait entendu deux individus comploter l'envoi de cette espèce de machine infernale : démarche qui allait forcément, pensait-il, lui valoir la reconnaissance et partant la protection de la puissante dame.

Mais on remarqua tout naturellement que la suscription de la boîte et celle de la lettre étaient de la même main. On chercha, on arrêta l'auteur, dont la terrible police du temps fit un personnage dangereux. Et pour lui commença cette longue captivité que plusieurs évasions divisent en périodes plus romanesques les unes que les autres. Emprisonné la première fois en 1749, il ne fut définitivement laissé libre qu'en 1784.

Quoi qu'il en soit, un dossier très complet de l'arrestation et du séjour de Danry-Latude à la Bastille, subsiste encore aujourd'hui dans le fonds des archives de la vieille prison d'Etat conservées à la Bibliothèque de l'Arsenal. On y trouve comme pièces particulièrement intéressantes la fameuse boîte, portant encore ses diverses suscriptions, le procès-verbal d'arrestation, les interrogatoires, plusieurs lettres écrites par Latude de sa prison, dont une longue tracée avec son sang sur un fragment de chemise, etc.

Nous donnons le fac-similé photographique du couvercle, où se voient, outre la recommandation adressée à la destinataire, la signature de Danry et celle du lieutenant de police Berryer, qui a reçu les déclarations de l'inculpé.

Autrefois, en France, un calomniateur était con-

damné à se mettre à quatre pattes et à aboyer pendant un quart d'heure comme un chien. Il est permis de se demander la raison de cette assimilation fort humiliante pour la race canine, qui n'a jamais, que l'on sache, calomnié personne. Toujours est-il que cette punition, en usage chez les Polonais, fut, à ce qu'on assure, introduite à la cour par Charles V, et l'on ajoute qu'il y avait des jours où dans le palais, sans doute par suite des condamnations prononcées par le roi, l'on n'entendait qu'aboiements pendant toute la matinée.

Allusions.

Un journaliste, assez irrévérencieux d'ailleurs, écrit ceci : « Une Eminence s'est laissée choir dans un trou assez profond. Le trou a été certainement comblé. L'Eminence en a été quitte pour quelques écorchures, etc. »

Il est évident que ce journaliste entend faire ici allusion à une anecdote assez connue du siècle dernier, qui roule sur le sens amphibologique du mot *comblé*.

Le duc d'Orléans, grand-père de Louis-Philippe, était fort gros. Un jour, revenant de la chasse : « J'ai failli tomber dans un fossé, dit-il.

— Monseigneur, *il en eût été comblé* », repartit un de ses courtisans, grand faiseur de calembours.

Le prince rit beaucoup du jeu de mots, qui, répété un peu partout, a depuis trouvé place dans les *anars*.

Curiosités littéraires.

Dans les éditions actuelles de la *Henriade* on lit au premier livre le passage suivant :

Déjà des Neustriens il franchit la campagne;
De tous ses favoris, Mornay seul l'accompagne,
Mornay son confident, mais jamais son flatteur,
Trop vertueux soutien du parti de l'erreur,
Qui, signalant toujours son zèle et sa prudence,
Servit également son Eglise et la France.

Dans l'édition primitive il y avait :

Déjà des Neustriens il franchit la campagne;
De tous ses favoris Sully seul l'accompagne,
Sully qui, dans la guerre et dans la paix fameux,
Intrépide soldat, courtisan vertueux,
Dans les plus grands emplois signalant sa prudence,
Servit également et son maître et la France.

Pourquoi cette variante? Pourquoi cette substitution de Mornay à Sully?

On dînait chez le duc de Sully, descendant du grand ministre de Henri IV et alors ministre lui-même. Une discussion s'éleva. Le chevalier de Rohan, fort décrié pour son usure et sa poltronnerie, trouve mauvais que Voltaire ose le contredire. « Quel est donc, demande-t-il, ce jeune homme qui parle si haut? — Monsieur le chevalier, répond le poète, c'est un homme qui ne traîne pas un grand nom, mais qui sait honorer celui qu'il porte. » Le chevalier se lève et disparaît. Les convives applaudissent Voltaire et le duc de Sully s'écrie : « Tant mieux si vous nous en avez délivré! »

Quelques jours plus tard, comme Voltaire dînait

de nouveau chez le même duc de Sully, il est attiré sous un prétexte quelconque à la porte de l'hôtel, où des laquais, que commandait le chevalier de Rohan en personne, le bâtonnent jusqu'à ce que le maître leur fasse signe de le laisser, — d'ailleurs à demi mort.

Voltaire crut tout naturellement que le duc de Sully lui ferait rendre justice, mais le ministre ferma si bien l'oreille à ses plaintes que le poète, pour avoir trop haut manifesté sa colère, fut enfermé à la Bastille. Irrité de cette trahison, il tira de ce déni de justice la seule vengeance qui fût à sa portée. Quand on réimprima la *Henriade*, il raya le nom du ministre de Henri IV, pour punir le ministre de Louis XV. Et

Le journaliste qui s'exprime ainsi nous paraît avoir assez mal entendu le sens du précepte qu'il invoque. Tout d'abord *stylum* s'applique non à une plume, mais au poinçon (*stylus*) dont, au temps d'Horace on se servait pour tracer les caractères sur des tablettes enduites de cire; et si le poète dit de retourner souvent ce style ou poinçon, c'est que le bout opposé à sa pointe était aplati et servait à effacer l'écriture en ramenant la cire sur les traits qui y avaient été creusés.

Boileau, dont l'*Art poétique* est une longue imitation de celui du vieux poète latin, a fidèlement rendu, étant données les diverses façons d'écrire, le passage en question quand il a dit :



Fac-similé du couvercle de la boîte envoyée par Latude à Mme de Pompadour, d'après l'original conservé dans les archives de la Bastille, à la Bibliothèque de l'Arsenal.

voilà comment Mornay prit dans le poème la place de Sully.

(Env. Fauvette.)

Histoire des mots et locutions.

Le mot *acclimater*, très usité aujourd'hui, fut employé pour la première fois par l'abbé Raynal, dans son *Histoire de l'établissement des Européens dans les deux Indes*, publiée vers 1770, avec le sens de *s'acclimater à la température d'un climat nouveau*.

Le dictionnaire de l'Académie ne l'a reconnu que dans son édition de 1813. Mercier, dans sa *Néologie*, crut devoir ajouter au verbe *acclimater* le substantif *acclimatement*, qui n'a pas été admis, mais on a créé depuis *acclimatation*, qui ne figure que dans une très récente édition du dictionnaire de l'Académie.

Critique des citations.

Un journaliste reproche à l'un de ses confrères d'avoir émis à la légère une assertion qui ne repose sur rien de réel. « De même, lui dit-il, qu'un vieux proverbe recommande aux indiscrets de tourner sept fois leur langue dans leur bouche avant de parler, de même M. X. devrait, selon le précepte d'Horace (*sepe stylum vertat*), tourner sept fois sa plume avant d'écrire des choses pareilles. »

Hâtez-vous lentement, et, sans perdre courage, Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage; Polissez-le sans cesse et le repolissez; Ajoutez quelquefois et souvent effacez.

(Env. J. et G. Escooper.)

Curiosités oratoires.

On a recueilli pour l'époque du moyen âge un certain nombre de sermons adressés au populaire, qui donnent une étrange idée des moyens de persuasion que les prédicateurs de ce temps devaient employer pour se faire entendre et comprendre des foules ignorantes. Rien là que de normal. Mais plus tard, en des siècles plus éclairés, il se trouva encore des orateurs religieux qui, avec les meilleures intentions, donnèrent un caractère très fantaisiste à leurs prédications. On cite entre autres un père Chataignier, dominicain, qui vivait au commencement du XVII^e siècle, et qui, très sincèrement, très naïvement, se croyait tenu d'assimiler à la mode de son temps les épisodes de l'évangile, afin sans doute d'en faire mieux saisir les effets. Prêchant, par exemple, sur la conversion de la Magdeleine : « C'était, dit-il, une grande dame de qualité, très dissolue. Un jour elle allait à sa maison de campagne accompagnée du marquis de Bethanie et du comte d'Emmaüs. En chemin, ils aperçurent un nombre prodigieux d'hommes, de femmes assem-

blés dans une prairie. Magdeleine fit arrêter sa voiture, et envoya un page pour savoir ce qui se passait en cet endroit. Le page revint et lui apprit que c'était l'abbé Jésus, qui prêchait. Elle descendit donc de carrosse avec ses deux cavaliers, s'avança vers le lieu de l'auditoire, écouta l'abbé Jésus avec attention, et fut si pénétrée de ses paroles que dès lors elle renonça aux vanités mondaines.

Cette histoire du bon père Chataignier le fit depuis surnommer l'abbé Jésus.

Propos de table.

On est au dessert. La maîtresse de maison fait largesse du fin contenu d'un groupe d'élégantes petites carafes qu'un domestique a posées devant elle.

Un convive à barbe blanche, notabilité scientifique, vient de déguster avec une très visible satisfaction une blonde liqueur :

« Vous avez là, madame, dit-il, un cognac d'excellente provenance, mais il lui manque une chose, qui, hélas ! ne me manque pas, à moi.

— Quoi donc, monsieur ?

— L'âge. Et comme vous gardez, je suppose, cette liqueur en bouteilles, le temps passera sans lui donner de l'âge, car les alcools ne se vieillissent pas, c'est-à-dire ne s'améliorent pas dans le verre. Il leur faut le fût, le *cerce* (comme disent les sommeliers). Celui-ci en est sorti un peu trop tôt. Mais qu'à cela ne tienne. Avez-vous par hasard chez vous, madame, un peu d'ammoniaque liquide, de l'alcali ?

— Oui, monsieur, j'en ai toujours depuis que vous m'avez appris que pour raviver certaines étoffes de couleur, il suffisait de les humecter d'un peu d'eau additionnée de quelques gouttes d'alcali.

— Voulez-vous, en ce cas, me faire donner le flacon qui le contient ?

Le flacon fut apporté. Le savant prit la carafe au cognac, qui devait contenir environ un tiers de litre de liquide. Il en versa de la hauteur d'un doigt dans un grand verre pour servir, dit-il, de terme de comparaison. Puis, dans ce qui restait, il fit tomber deux, rien que deux petites gouttes d'alcali, reboucha la carafe, l'agita vivement, puis la déboucha et dit : « Maintenant, goûtez et comparez. »

On goûta, on compara l'eau-de-vie primitive et celle qui avait reçu l'alcali. Cette dernière avait, en quelques instants, acquis l'âge, c'est-à-dire le moelleux, la finesse qui lui manquait.

Le savant expliqua comme quoi cette petite quantité d'alcali avait eu pour effet de faire disparaître, en la neutralisant, l'acidité à laquelle l'eau-de-vie devait sa rudesse native. Et chacun se promit d'utiliser à l'occasion ce procédé à la fois si simple et si efficace.

(Env. Lion d'or.)

Variétés artistiques.

Frédéric II de Prusse, dit le Grand, qui du reste eut toujours de grandes prétentions philosophiques, littéraires et artistiques, ne connaissait pas de plus grand plaisir que de jouer de la flûte, instrument sur lequel il était, en réalité, d'une assez jolie force, mais en se croyant, bien entendu, d'une habileté beaucoup plus grande encore. « Il a si peur de jouer faux, dit un contemporain, — Harris, dans ses *Mé-*

moires sur les Arts, — que quand il essaye un nouveau morceau, il s'enferme pendant des heures dans son cabinet pour l'étudier, et malgré cette précaution, quand il s'agit de l'exécuter avec les accompagnements, il tremble comme un enfant craignant la réprimande du professeur.

« Il a une belle collection de flûtes, et un homme de sa cour a pour fonction spéciale de l'entretien de ces instruments, afin de les préserver selon la saison de la sécheresse ou de l'humidité. Toutes sont du même faiseur. Bien que très avare, il n'a jamais trouvé trop élevé le prix d'une flûte. Au temps de la dernière guerre, alors que tout le monde n'était payé qu'en fausse monnaie, il veillait à ce que son fabricant de flûtes fût payé en pièces de bon aloi, par crainte que celui-ci, de son côté, ne cherchât à le tromper sur la qualité de ses instruments. »

On a remarqué, d'autre part, qu'il paya toujours très généreusement tous les musiciens, excepté ceux qui jouaient de la flûte avec supériorité.

Un virtuose, qui passait pour un des meilleurs artistes en ce genre, se présente un jour à Potsdam, et demande à jouer en présence du roi. Frédéric le reçoit et lui donne à exécuter un morceau très difficile, de sa composition. Quand l'artiste a fini : « Vous jouez très bien, lui dit le prince, je suis très aise de vous avoir entendu, et je veux vous en témoigner ma satisfaction. »

Le musicien s'attendait à un présent considérable. Le roi se fait apporter sa flûte, joue le même morceau, puis il congédie l'artiste en lui disant : « Je vous avais entendu, il était bien juste que vous m'entendissiez à mon tour. »

Et ce fut tout ce que le virtuose obtint du royal flûtiste.

Mots et pensées.

Il est un âge où, quand on n'est pas sage, il faut tâcher de le paraître, sous peine de passer pour ridicule.

(Fléchier.)

Il n'y a point d'absurdité qui n'ait été soutenue par quelque philosophe.

(Cicéron.)

Nous devons la justice aux hommes, et la bénignité aux autres créatures.

(Montaigne.)

« Que de peines dans la vie ! disait-on à Fontenelle. — Nous ne vivons qu'à cette condition », répondit le philosophe.

On craint bien plus une mauvaise renommée qu'une mauvaise conscience.

(Pline.)

La conscience est le meilleur livre de morale que nous ayons, et celui que nous consultons le moins.

(Nicole.)

Tout ce qui concerne les *Correspondances et Concours* doit être adressé à M. Eugène Müller, ou lui être communiqué verbalement, le samedi, de 4 à 6 heures, au bureau du Musée des Familles, rue Soufflot, 15.

Le Propriétaire-Gérant, CH. DELAGRAVE.



Il vous serait presque aussi facile de rendre tout le monde heureux. (Dessin de J. Wagrez.)

LES DIX DOIGTS DE JEAN RUTHÉ

(Suite.)

XI

Souvenirs.

De belles fiançailles, c'était maintenant le rêve de l'oncle Lafaye. Était-ce celui de Jean Ruthé?

1^{er} AVRIL 1891.

Pourquoi, le jour même de son retour au pays, parlait-il d'aller chercher fortune à Paris? Et pourquoi, sur la route de Saint-Georges, disait-il à Mme Des Granges, en regardant le petit carreau de dentellière : « Laissez-moi ce bijou quelques

13. — TOME LXVI.

jours ou quelques semaines, je vous le rapporterai? »

Louise n'osait interroger ni l'oncle Lafaye, ni Marguerite. Peut-être devinait-elle qu'un mot imprudent aurait provoqué une explication douloureuse.

A trois heures, sous le prétexte de faire visiter à M. et Mme de Guiraud le château de Talaru, l'oncle André était retourné à Chalmazel. Il voulait exposer au notaire du bourg la situation de Mme Des Granges. La jeune veuve lui inspirait un vif intérêt.

« Dame, laissez-vous faire, avait-il dit en partant. Nous irons, s'il le faut, relancer M. le chevalier au plus haut de la Grand'Montagne et nous l'obligerons à rendre ses comptes. »

Jean s'était chargé de diriger l'expédition. Déjà il s'occupait des préparatifs; il allait et venait dans le jardin avec Marguerite, exposant son plan de campagne, décrivant le mouvement tournant par lequel il envelopperait l'ennemi, et riant d'avance du sire de l'Olme, effaré comme un renard pris au piège.

« Vois-tu, disait-il, la large face ébahie du noble ropiat? Tu le connais, tu as dû le rencontrer en descendant au bourg. Est-ce vrai qu'il a encore grossi, et qu'il roule plutôt qu'il ne marche? Ce roi des ladres est bien étonnant; plus il fait maigre chère et plus il engraisse! »

— Je l'ai vu l'an dernier, répondait Marguerite. Il était à la jasserie Des Granges. En revenant de la Grand'Montagne, nous y étions entrés, Mme la comtesse de Simiane, l'oncle André et moi, pour demander un peu de lait.

— Mme la comtesse de Simiane! mes félicitations, cousine; tu as de hautes connaissances!

— Mais oui, Monsieur, mais oui! répliquait gaiement la jeune fille. J'ai l'honneur d'être en relations avec une dame de la cour, très belle, très aimable, très généreuse. Et cette dame m'a écrit de Versailles, et elle s'intéresse à vous!...

— A moi?

— Certainement. Je lui avais parlé de vous... plus d'une fois et, dans sa dernière lettre, elle me demande...

Marguerite n'achevait pas.

« Voyons! voyons! dit Jean Ruthé.

— Elle me demande... si le pigeon voyageur est de retour au colombier. Oh! l'histoire est bien simple, va! Mme de Simiane était venue à Chalmazel, chez M. le marquis de Talaru. Le hasard l'amena ici; notre maison lui plut; elle y passa huit jours, enchantée de jouer à la fermière. Elle aurait voulu, disait-elle, y passer toute sa vie!

— Et elle se prit d'amitié pour toi?

— Elle me promit de ne pas m'oublier, et elle a tenu parole. C'est elle qui m'a envoyé la montre que voilà, et la chaîne que j'avais au cou ce matin, et le joli portrait qui est là-haut dans ma chambre... Mais ne t'avais-je pas raconté tout cela?... »

— Je ne crois pas.

— Pourtant, je vous l'ai écrit, Monsieur, je vous l'ai écrit par le menu.

— Au fait, il me semble...

— Oh! il vous semble! Vous avez lu vaguement

mon pauvre bavardage. Voilà le cas que vous faites de mes lettres!

— Attends... attends!... Je les ai toutes, ces lettres, et je me rappelle qu'en y répondant, je te priai de me recommander à Mme de Simiane, lorsque je partirais pour Paris.

— Pour Paris! murmura Marguerite, subitement attristée. Jean, était-ce sérieux, ce projet de voyage? »

Jean ne répondait pas. Elle lui tendit la main.

« C'est bien, reprit-elle; tu es toujours le même... tu ne sais pas mentir... Mais réfléchis au moins. »

Brusquement elle le quitta, pour aller à la rencontre de Mme Des Granges, qui traversait le jardin avec son petit Paul. L'idée lui était venue tout à coup de confier sa peine à la jeune femme et de lui demander assistance.

« Madame, dit-elle, vous pouvez nous rendre service. Il veut partir pour Paris, il y songe depuis longtemps... il y songe toujours!

« Parlez-lui donc... Il vous écoutera, vous qui connaissez le monde... Dites-lui que c'est une folie, et puis... »

— Et puis?

— Que ce serait un grand chagrin pour l'oncle André... un trop grand chagrin!... »

La voix tremblait, les larmes venaient, elle passa rapidement et rentra dans la maison.

Jean avait fait quelques pas pour la suivre, mais la voyant aborder Mme Des Granges, il s'était arrêté, inquiet, troublé. Des confidences de Marguerite à la jeune femme, il n'entendit que les derniers mots : « grands chagrins ».

« Ah! se dit-il, j'aurais dû écrire de Thiers : « Je pars »... Eh bien, non, non, c'était impossible!... mais maintenant!... Oh! maintenant, je n'ai plus de courage! »

Mme Des Granges venait à lui hésitante, se demandant comment elle pourrait remplir la délicate mission dont Marguerite l'avait chargée. Il aurait voulu l'éviter. Deux petites mains le saisirent.

« Et mon moulin? dit Paul. Ami Jean, tu m'as promis un moulin!

— Eh bien, répondit vivement le jeune homme, nous allons faire ce grand ouvrage. Viens m'aider... viens! »

Et descendant avec l'enfant vers le fond du jardin, il alla couper à un alizier deux baguettes fourchues. Puis, dépouillant de son écorce une menue branche de sureau, il la perça de quatre trous.

« Tu vois, reprit-il, nous avons déjà les piliers et la roue. Il ne nous manque que les palettes; nous les trouverons dans l'atelier de l'oncle André. »

Un quart d'heure après, le moulin était en activité, dans le ruisseau qui, des forêts de sapins, descend le long des prés vers le Lignon de Chalmazel. Sur les baguettes fourchues, plantées dans le sable, la branche de sureau tournait rapidement, avec ses minces palettes de peuplier. L'eau battait sans cesse les légers ailerons, bouillonnait, se soulevait en écumant, et retombait en petites nappes qui étincelaient au soleil.

Mme Des Granges s'était assise au bord du ruisseau. En écoutant, souriante, les cris de joie du

petit Paul, elle observait Jean Ruthé. Il semblait avoir déjà oublié toute préoccupation, il se faisait enfant avec l'enfant, il retrouvait son entrain et sa gaieté.

D'un signe, Louise l'appela auprès d'elle.

« Vous avez fait un heureux ! dit la jeune femme.

— Avec ce jouet ?

— Avec ce jouet. Ah ! si vous vouliez...

— Si je voulais ?...

— Il vous serait presque aussi facile de rendre tout le monde heureux, dans cette maison que vous devez aimer... comme la maison paternelle. Vous n'auriez qu'un mot à dire : « Je reste. »

Jean fit un geste de découragement.

« Allons ! murmura-t-il, j'avais bien deviné, vous êtes contre moi, vous aussi !

— Contre vous ! répliqua-t-elle, avec l'accent de l'affectueux reproche. Vous ne le croyez pas, mon ami ? songer à votre bonheur... et à celui des braves gens qui vous aiment, est-ce donc être contre vous ?

— Eh ! s'écria-t-il, je les aime, moi aussi, et c'est parce que je les aime que je tiens à travailler, à me créer une position qui me permette de leur être véritablement utile. Ici que ferais-je pour eux ?

— Ce que vous faisiez il y a quelques années...

— Je leur rendrais quelques services de manœuvre, je reprendrais chez eux ma vie de valet de ferme ?... Non, non ! j'ai rêvé autre chose.

— Je sais, je sais, dit doucement la jeune femme. Vous avez rêvé d'aller chercher fortune à Paris. Mais vous ne le connaissez pas, ce Paris qui vous attire. Je le connais un peu, moi ; l'or y fond comme ici la neige au soleil de mai. J'y ai vu de grandes familles réduites aux expédients, et je devine parfois, sous de brillants dehors, la gêne la plus pénible, celle qu'on ne peut avouer. Demandez à M. de Guiraud ce qu'il pense du monde des affaires, des fermes, des bureaux. Vous ne serez pas de ce monde-là, vous êtes un parfait honnête homme, et vous ne voulez vivre que de votre travail. Eh bien, mon ami, de quel travail vivrez-vous ?

— Je chercherai...

— Il serait prudent de trouver avant de partir. J'ai entendu dire que pour réussir il faut être habile dans quelque métier de luxe. Paris est la meilleure des villes pour les bijoutiers, les peintres, les sculpteurs, les ébénistes, les tapissiers, comme pour les chanteurs et les comédiens. Avez-vous un état ?

— Non.

— Vous comptez sur votre intelligence et sur votre courage. Peut-être ne songez-vous pas assez aux jours d'attente et de misère...

— La misère ? dit Jean Ruthé. Oh ! je sais ce que c'est. Le mot et la chose ne m'épouvantent pas. Lorsque j'étais enfant, à l'âge de votre petit Paul, si les braves gens n'étaient venus à notre aide, nous aurions passé par de dures épreuves... Eh bien, c'était le bon temps !

— Le bon temps ?

— Pour moi, oui, Madame. Ma famille était pauvre ; le père n'avait pas d'état, mais il remuait joliment ses dix doigts pour amener la farine à la *pâtière*¹. Il faisait le vigneron, le faucheur, le

moissonneur, le jardinier, le bûcheron, le charpentier, le couvreur, tout ce qu'on voulait ; il allait souvent travailler dans les grosses maisons de la montagne, et quelquefois dans les châteaux du côté de Noirétable. On l'aimait partout pour son honnêteté et sa gaieté. Quand il revenait, le samedi soir, il n'en finissait pas de conter et de rire. La mère, elle aussi, avait du cœur à l'ouvrage ; elle ne trouvait fatigante aucune des besognes que font les femmes de *chez nous*. Moi je commençais à garder les chèvres, j'étais éveillé et plaisant comme le père, on vivait sans souci, et s'il y avait, par moments, de la gêne dans notre maison de Varennes, je ne m'en apercevais pas.

— Varennes ? dit Mme Des Granges, il me semble que j'ai connu ce pays. Le nom, je ne sais pour quoi, me revient souvent à la mémoire.

— Oh ! reprit Jean Ruthé, puisque vous avez été élevée dans le Forez, vous avez pu voir le hameau, en passant... Et pourtant on n'y passait guère, avant l'ouverture de la route neuve. Une vingtaine de bicoques dans la verdure touffue, au bord de la rivière, voilà tout ! Ça me paraît très joli, à moi qui y suis né, mais aucun voyageur ne se détournait de l'ancien chemin, pour venir dir bonjour ou bonsoir à ce « nid de pauvres ». Aussi le père et la mère furent-ils bien étonnés lorsqu'une dame en grande mante noire et un domestique en livrée arrivèrent à cheval, par le sentier des prés. La dame mit pied à terre devant la porte de notre cour et entra dans la maison. Je la regardais trop curieusement sans doute, elle fit un signe et le père m'envoya tenir compagnie au domestique qui gardait les chevaux. C'est tout ce que je me rappelle de cette première visite.

« Deux ou trois jours après, la dame revint, apportant une petite fille, et j'entendis qu'elle disait à la mère : « Je me suis attachée, malgré tout, à cette innocente, et je la garderais auprès de moi, si j'étais véritablement maîtresse au château. » Et la mère s'écriait, en prenant la petite dans ses bras : « Elle va sur ses trois ans ? Pas possible, pas possible ! C'est comme une enfant de douze à quinze mois ! Et encore, ... à dix mois, notre Jean trottait par le jardin ! »

« La dame repartit, nous laissant l'innocente et faisant ses recommandations : « Surtout, ne la tenez pas emmaillottée, laissez-la toujours libre de ses mouvements... Elle ne vous donnera pas beaucoup de peine, allez ! »

« C'est vrai que la pauvre enfant ne nous a pas donné grand-peine. Elle était *nouée* et presque constamment engourdie. On dit chez nous que le lait de chèvre rend les nourrissons *drugeons* comme des cabris ; il n'y paraissait guère, bonnes gens ! La chétive créature serait restée tout le jour dans son berceau sans le faire remuer. Pas de cris, pas de pleurs, elle ne demandait rien, elle ne savait pas plus parler que marcher.

— J'ai été ainsi, moi, jusqu'à trois ou quatre ans, dit Mme Des Granges. On croyait que je resterais nouée et muette.

— C'était pitié, reprit Jean Ruthé, de la voir si peu vivante ; je l'aimais comme ça, je l'aimais peut-être plus que si elle avait été autrement. Aussitôt qu'elle était habillée, je la promenais dans la

1. La *pâtière*.

maison, je la portais au pré, je lui parlais, je lui chantais la chanson de l'alouette, et j'essayais de la faire rire. On avait beau me dire : « Elle ne comprend pas », je sentais qu'elle me comprenait, moi ! Dès les premiers temps, quand je l'appelais : « Louise, Louise ! » elle me regardait avec amitié.

— Elle se nommait Louise ?

— Oui, comme vous ! Toute sa vie était dans ses yeux et il me semblait que peu à peu son intelligence s'éveillait. « Ne la tourmente donc pas ! » me disait ma mère. Je ne la tourmentais pas, mais j'aurais voulu lui apprendre à marcher et à parler. Il n'y fallait que de la patience. Déjà je remarquais qu'elle avait plus de force dans les hanches et dans les reins et je réussissais à la tenir debout un instant. Parfois je croyais la voir sourire, l'entendre bégayer. Elle s'intéressait un peu plus à ce qui se passait autour d'elle, et lorsque Marianne Durys, notre voisine, venait avec sa quenouille ou son carreau de dentellière, elle tendait ses petites mains pour saisir la laine ou les fuseaux. Pour moi c'était tous les jours de nouvelles joies.

« Le voilà, le bon temps ! Mais un soir on nous ramena le père sur un *massot*. Il était tombé d'un toit à Rochefort. Ma mère éprouva une telle frayeur que, jusqu'à sa fin, elle eut un *tremble* des mains et de la tête, comme les vieilles femmes. Notre pauvre blessé ne se relevait pas. Le médecin, qui venait le voir de Noirétable, disait : « Ce sera long ! » Ma mère s'en allait de fatigue et de chagrin. Ce fut elle qui partit la première. Je me rappelle que ce jour-là, comme je pleurais devant la porte, en tenant Louise sur mes genoux, la petite fit un effort pour se soulever et passa son bras autour de mon cou. Elle pleurait, elle aussi ; elle comprenait, Madame, elle comprenait !... »

« Le père traîna longtemps, désolé de ne pouvoir faire aucun travail, et d'être, disait-il, « à la charité ». Ce qui le peinait le plus, c'était de penser que sans doute on nous enlèverait Louise. Alors que deviendrions-nous, bonnes gens !... Nous vivions des mois de la petite, des secours qu'envoyait l'oncle André et de l'assistance des voisins. Marianne ne nous quittait plus ; elle prenait soin de nous tous, elle remplaçait la mère. Ce fut à cause d'elle, probablement, qu'on nous laissa Louise. L'enfant s'était attachée à la brave femme presque autant qu'à moi. Ce n'était plus une *innocente*, Dieu merci ! Elle se fortifiait, grandissait, marchait. Le parler n'était pas encore bien *franc*, mais nous la comprenions si bien, nous ! Et il fallait voir comme elle avait plaisir à filer, assise auprès de Marianne, sur la petite chaise à bras, ou à faire sauter les fuseaux sur le carreau de dentellière !... »

Mme Des Granges écoutait songeuse.

« Ce doit être ainsi, chez ma nourrice, dit la jeune femme, que j'ai appris à faire de la dentelle. Mais les souvenirs de ma première enfance sont vagues, confus. Comme votre Louise j'ai été longtemps une innocente. C'est seulement vers ma huitième année que mon intelligence a pris ses ailes ; je l'ai entendu dire souvent par Mme de L'Aubertie, la sœur de ma mère.

— Mme de L'Aubertie ? C'est un nom du pays.

— Ne vous ai-je pas raconté que j'avais été élevée dans un château entouré de prairies et de forêts, aux environs de Noirétable. En allant à Thiers et en revenant, vous l'avez vu ce vieux château de La Merlée, avec ses tours qui menacent ruine.

— Je sais, je sais... Mon père allait y bûcheronner quelquefois. Vous y êtes restée longtemps ?

— Mes parents voyageaient beaucoup, qu'auraient-ils fait d'une petite fille infirme ? Mme de L'Aubertie m'avait recueillie. Je restai auprès d'elle jusqu'au jour où ma mère vint me chercher pour me mettre dans un couvent de Paris.

— Ce fut aussi pour la conduire à Paris, reprit Jean Ruthé, qu'on nous enleva notre Louise. Mon père avait cessé de souffrir, moi je m'étais de plus en plus attaché à la petite, je l'aimais comme une sœur et, avant que l'oncle André m'appelât à Chalmazel, je voyais en elle toute ma famille. Je ne pensais pas qu'on pût nous séparer. Ah ! Madame, que cette séparation m'a été cruelle !... Le bon temps était fini, fini !...

— Et qu'est-elle devenue, cette Louise ? demanda Mme Des Granges.

— Ah ! si je savais !... je l'aime comme autrefois. L'autre jour, dans notre maison de Varennes, j'avais le cœur gros, ma parole, de revoir sa chaise, ses jouets, son carreau de dentellière ;... j'ai emporté un de ses petits sabots ;... quel enfantillage, n'est-ce pas ? L'idée m'est venue souvent que je la retrouverais à Paris. Encore une folie !... Je ne connais pas même le nom de sa famille ; Marianne le sait peut-être, mais... »

Des cris joyeux interrompirent la causerie.

« Le voilà ! le voilà ! »

Perché sur un merisier, un grand garçon de dix-huit à vingt ans, agitant son chapeau, appelait les camarades.

Toute la jeunesse du pays accourait. Les filles de Sail avaient fait leurs trois grandes lieues pour venir danser à Chalmazel, et celles de Saint-Georges les avaient suivies. Les vèpres étaient dites ; pas de Jean Ruthé sur la place du château ! Pas de Jean Ruthé et pas de Jacqueline !...

On montait au Supt, on assiégeait la maison de l'oncle Lafaye, on escaladait les murs de l'enclos. Têtes brunes, têtes blondes, chapeaux de paille, bonnets plissés, bonnets ruchés, apparaissaient entre les arbres. Et cette foule criait :

« Il est là ! Il est là ! Jean Ruthé, viendras-tu enfin ?... Jean Ruthé, prends la Jacqueline ! Jean Ruthé, mon ami, nous allons t'enlever !... »

L'oncle Lafaye arriva.

« La paix ! mes enfants, la paix ! dit-il avec son bon sourire. On dansera ici, dans la grange, et je fournirai la piquette. C'est notre jour de fête à nous, puisque Jean est revenu !

— Oui ! oui ! Jean Ruthé, la *virounétri* ! la *virounétri* ! »

XII

Duo de clarinettes.

Le lendemain, à sept heures, on parlait pour la Grand'Montagne, Pierre-sur-Haute, le mont Herbour des anciens ; ou du moins on allait partir, car pour la quatrième fois Mme de Guiraud venait de faire dire qu'elle achevait sa toilette.

A quelques pas de la maison, dans le chemin des bois, l'oncle Lafaye, le bâton à la main, le poignet passé dans la boucle de cuir, causait avec M. de Guiraud.

Jean Ruthé, sa Jacqueline en bandoulière, dans un étui de serge verte, harnachait pour le petit Paul un de ces ânes efflanqués qui, suivant le dicton du pays, passent sans broncher où les chèvres des *fades* (des fées) ne passeraient pas.

Dans la cour, Briard tenait par la bride la mule destinée à Mme de Guiraud. En selle sur la *Mori*, Mme Des Granges se penchait vers Marguerite.

« Vous ne venez pas ? disait-elle à demi-voix.

— Non, répondait la jeune fille : il y a aujourd'hui beaucoup de travail à la maison.

rien que ça ! Monsieur Briard, c'est vous qui aurez l'honneur de porter les munitions !

— Tout est prêt, dit Marguerite, les paniers sont là.

— Bien, bien, petite cousine ! Quel dommage que tu ne sois pas de la partie !

— Quel dommage ?.. Vrai ?..

— Ma parole !... Monsieur Briard, votre bras droit, s'il vous plaît... Merci ! votre bras gauche, à présent. Parfait ! Deux paniers sont plus aisés à porter qu'un seul, ils se font équilibrer. »

Les paniers étaient lourds, M. Briard grommela :

« N'y a-t-il pas un âne ?

— Et un solide ! répliqua Jean Ruthé. Mais ce brave *bardot* portera Mlle Céphyse, le petit Paul et



« Madame, il veut partir pour Paris ! » (Dessin de J. Wagrez.)

— A cause de nous !...

— Oh ! reprenait Marguerite, c'est sans reproche, allez ! Vous avez fait pour moi plus que je ne ferai jamais pour vous...

— Et qu'ai-je donc fait ?

— Vous m'avez consolée, hier. J'étais toute *désalmée*¹, vous m'avez rendu le courage. »

Et se haussant sur la pointe des pieds, la jeune fille ajouta rapidement :

« Vous lui parlerez encore, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Louise, et j'espère qu'il m'écouterait. Peut-être a-t-il déjà renoncé à son projet. C'est un grand enfant...

— Non, non ! C'est un brave homme, mais il a quelque chose là...

— Dans le cœur ? c'est vrai... il a, ce que je vous ai dit... des souvenirs d'enfance, rien de plus ! Il n'y songe guère, ce matin, voyez comme il est gai ! »

Jean revenait en courant. Il rencontra Briard, le prit par les épaules et le fit pirouetter.

« Et les vivres ? cria-t-il. On oubliait les vivres,...

le bissac au pain, par-dessus le marché. Allons, monsieur Briard, je vous recommande les vivres. On aura là-haut un appétit !... Vous verrez au retour comme les paniers seront légers ! »

Mme de Guiraud apparaissait enfin, en toilette de campagne : robe de soie claire, à petits ramage, écharpe de gaze lamée d'argent, large chapeau à la Tarare.

« En route ! en route ! cria Jean Ruthé. Il faut que nous arrivions sur le *crêt* au moment où le père Jupiter sonnera la marche devant le pèlerin ! C'est toujours à neuf heures, n'est-ce pas, oncle André ?

— Oui, mon garçon, répondit le vieillard, à neuf heures, qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il grêle, M. le curé de la Bourlionne met son surplis et son étole. Oh ! nous aurons, cette année, une belle Saint-Roch ! Regarde du côté de la plaine. Le brouillard, là-bas, roule comme une mer qui s'argente au soleil, tandis que nous sommes, nous autres, dans le clair superbe. Bon signe ! bon signe ! Quand nous aurons réglé nos comptes avec M. le chevalier, tu pourras faire danser là-haut les jeunes gens des deux pays.

1. En patois, *désalma* (privée d'âme).

La longue arête de Pierre-sur-Haute séparait le Forez de l'Auvergne. Mais le jour de la Saint-Roch, *Forignats* et *Auvergnats* festoyaient ensemble, oubliant leurs vieilles rancunes.

Du chemin du Supt, on pouvait voir que la Grand'Montagne était en liesse. Autour des *loges* éparses dans les pacages, au-dessus de la région forestière, les maîtres *jassiers*, avec leurs *curés* et leurs *gouverneurs*, rassemblaient les troupeaux de vaches¹. Déjà quelques-uns de ces troupeaux gravissaient les pentes ardues et se dirigeaient vers le crêt de la limite. Les *bravardes*, la cloche au cou, pressaient le pas; on entendait le tintement de leurs *sonnailles*, les cris, les chansons des *vache-rons*, des femmes, des enfants.

De tous les villages voisins montaient des bandes joyeuses. Sur le vert plateau où, dans cette saison, fleurissent les œillets rouges, les pensées tricolores et les gentianes bleues, elles rencontraient Jean Ruthé, l'oncle Lafaye et les Parisiens. Et en saluant les voyageurs, les garçons disaient aux filles :

« Le grand du Supt est revenu; il a sa Jacqueline sur le dos, nous aurons de l'agrément tout à l'heure! »

Jean ouvrait la marche, conduisant l'âne qui portait la soubrette et le petit Paul. Mme Des Granges et Mme de Guiraud suivaient sur leurs mules. Derrière M. de Guiraud et l'oncle Lafaye, Briard menait, un panier à chaque bras.

Du coin de l'œil, sous leurs capotes de paille, ou sous leurs bonnets à larges ailes, les filles des vil-

lages foreziens examinaient la brillante toilette de Mme de Guiraud. Elles se souvenaient d'avoir vu passer, l'année précédente, avec Marguerite, une belle Parisienne, Mme de Simiane; mais la « svelte comtesse » ne les avait étonnées que par sa simplicité.

« Mon bijou, dit Jean Ruthé, en se retournant vers le petit Paul, veux-tu goûter du raisin du pays? Viens, viens, et prends garde à la teinture. »

On pénétrait dans les bois. Entre les roches moussues, sous la ramure penchante des sapins, l'épaisse broussaille de l'airielle tapissait le sol. Jean et son petit ami cueillirent les baies noires, dont la moindre pression fait couler le jus épais et doux. L'enfant revint vers sa mère, les lèvres et les mains teintes d'un beau rouge violacé.

Le chemin n'était plus qu'un sentier sablonneux, çà et là bordé de grosses roches grises. Il descendait en pente raide au fond d'une gorge où plusieurs ruisseaux coulaient entre les ronces et les genêts; puis il se perdait sous le couvert de plus en plus sombre des bois. Pour monter vers la région des pâturages, les voyageurs, à la file indienne, s'engagèrent dans le lit d'un torrent. De tous côtés, sur ce versant escarpé, des eaux limpides serpentent dans la mousse et viennent abreuver les sables de l'étroite ravine. Au printemps, les branches mortes, les troncs d'arbres, les pierres, les blocs de rochers, roulent avec le flot grossi par la fonte des neiges. L'été, le passage est difficile, sinon périlleux.

(A suivre.)

SIXTE DELORME

1. Le maître *jassier* est le propriétaire de la *jasserie*. Le personnel est sous les ordres d'un fermier, ou gérant, qu'on appelle le *curé* ou l'abbé, et d'un *gouverneur*.

BOUQUET DES CHAMPS

Il est devant mes yeux, sur ma table encombrée
De livres, de papiers griffonnés à demi;
Un vase ancien contient la gerbe diaprée,
Où plus d'un scarabée est encore endormi.

Ce rustique bouquet, emperlé de rosée,
Forme un fouillis charmant. Que de vives couleurs,
De fraîcheur et de grâce! A travers la croisée,
Un rayon matinal vient caresser les fleurs.

Salicaire, aconit, troène, scabieuse,
Se dressent à côté du fier coquelicot.
De la frêle églantine et d'un rameau d'yeuse,
Mêlés aux boutons d'or, à l'herbe, au mélilot.

La clématite embaume et, parmi les fougères,
Voici la gentiane et la reine des prés;
Le liseron, qui tombe en guirlandes légères,
Courbe le chèvrefeuille aux beaux fleurons ambrés.

Un enfant m'a donné sa moisson odorante,
Image, comme lui, du radieux printemps;
Et mon cœur bat plus fort, ma voix devient vibrante,
Car ce parfum me grise, et soudain j'ai vingt ans.

ALEXANDRE PIEDAGNEL.

LES GAÏETÉS DU MOIS

Illustrées par Albert GUILLAUME.

Le mois qui vient de finir a vu disparaître un certain nombre d'illustrations (heureusement celles d'Albert Guillaume nous restent), en tête desquelles il convient de placer l'ataman Atchinoff, dont les journaux ne s'occupent plus guère aujourd'hui, après avoir embouché, en son honneur, les cent mille trompettes de la Réclame.

Pendant quinze jours, ce Russe facétieux a été véritablement le lion — disons, pour plus de couleur locale, l'ours — de la capitale; on se l'arrachait; Mme Adam l'avait mis à la mode en l'exhibant dans ses salons et il n'était maison *selected* qui ne se piquât de l'offrir à ses invités, entre un monologue et une exécution de moujik, pardon, de musique slave. *O Russe quando ego te aspiciam!* soupiraient les lettrés; quant aux personnes peu versées dans l'idiome de Virgile, elles se contentaient de fredonner ce couplet sans prétention, sur l'air d'*Amanda*, que nous retrouverons plus tard dans les recueils de chants populaires anonymes, si le Folklore n'est pas une chimère :

Voyez cet Atchinoff-là,
C'est l'ataman
D'madame Adam;
C'est ce beau Cosaque-là
Qu'échez Adam l'on manda.



A la vérité quelques esprits chagrins objectaient que le gaillard, après avoir été bombardé à Sagallo, s'était bombardé ataman de sa propre autorité; mais que pouvaient ces allégations contre la popularité d'Atchinoff, dans notre pays de France où tous les aéronautes, avant de s'élever dans les airs, commencent par s'élever au grade de « capitaine ». On ne saluerait plus personne s'il fallait demander leurs papiers à toutes les célébrités exotiques, et rechercher dans quelle industrie MM. Tel ou Tel ont conquis leurs éperons de chevalier.

Quoi qu'il en soit, indifférent aux méchants propos, l'ataman a repassé la frontière chargé de cadeaux — en vrai Cosaque... du Don.

Nous allons perdre également un homme illustre, mais un compatriote celui-là, qui n'exerçait jamais

sans attirer un grand concours de population; je veux parler de M. Deibler, bourreau de son état, un état où il y avait, surtout sous le président Grévy, beaucoup de morte-saison. S'il faut en croire les feuilles bien informées, ce bourreaucrate démissionnaire quitte le couperet pour la plume et compte s'adonner à la littérature, comme fit un de ses prédécesseurs, devenu collaborateur de *l'Artiste*, dont on n'a pas oublié le couplet autobiographique :

Fils de bourreau, bourreau moi-même,
Je me suis vu réduit, hélas!
A quitter un état que j'aime,
Car les affaires n'allaient pas.
Et, destin horriblement triste,
Plaiguez mon sort infortuné,
Je rédige aujourd'hui *l'Artiste*
Moi qu'en ai tant guillotiné!

(Tant d'artistes, bien entendu.)

D'après une autre version, si l'honorable fonctionnaire se retire des affaires, ce n'est pas pour faire partie de la Société des gens de lettres — dont l'accès est interdit à l'*authoress* Daniel Lesueur par des pions refusant d'aller à dame, — mais bien parce que ses fonctions, comme il l'a déclaré à un reporter, l'obligeaient à ne « fréquenter que des coquins ». Cette délicatesse de sentiment honore notre futur confrère, mais en bonne justice on ne pouvait cependant inviter ce gentleman exquis à ne retrancher du monde que des ministres plénipotentiaires.

Aussi bien ces discussions n'ont plus qu'un intérêt rétrospectif. Passons.

D'un bourreau à un dentiste je n'ai pas à chercher de transition; c'est presque le même sujet.

On parle beaucoup, dans le monde des Théâtres, du drame que vient de faire recevoir à l'Odéon ou ailleurs — peut-être en collaboration avec M. Deibler — un dentiste désireux, paraît-il, de manger à deux râteliers. C'est, je crois, la première fois que l'un de ces messieurs aborde le théâtre, réservé jusqu'ici aux employés de ministère à qui le gouvernement laisse de nombreux loisirs, comme on sait, ou aux huissiers qui se connaissent très bien en « rôles » et qui ne rêvent qu'« exploits », ainsi que le disait l'auteur des *Plaideurs* il y a plus de deux siècles. N'ayant pu, à mon vif regret, avoir connaissance de son œuvre, je veux dédommager les lecteurs du *Musée des Familles* en leur communiquant un autre scénario, également dentaire, que m'apporta le jour de la Mi-Carême un commissionnaire masqué, de la part d'un auteur inconnu, qui n'a point dit son nom et que je n'ai point vu.

I

Minuit, tempête, ciel d'encre; au loin un duo de sergents de ville s'éloigne, et, les mains derrière le dos, disparaît.

Craintive, à pas pressés, une femme se hâte; tout à coup, elle pousse un cri d'épouvante à la vue d'un homme surgissant de l'ombre, farouche et

ricaneur, une hache à la main. L'acier brille; la malheureuse roule sur le pavé, le crâne ouvert.

II

L'assassin — car c'est un assassin — essuie proprement son arme sur la doublure en satin de sa redingote et murmure avec un cynisme et un accent gascon également blâmables : « Et de troisse, coquin de bon sort ! » Puis tirant un davier de sa poche, il arrache à sa victime les vingt-six dents qu'elle possède encore.

III

La police est sur les dents, elle aussi. C'est la dixième victime que les gardiens de la paix ramas-



sent depuis le commencement de la semaine, on ne trouve pas de coupable... Tout à coup, la figure de l'agent Fouinard s'illumine. Il se frappe le front ! Il a trouvé ! S'il ne lance pas l'exclamation traditionnelle d'Archimède, c'est que le prétérit d'*euriskô* lui est peu familier.

Tragique, il se précipite chez un dentiste en vogue et, lui montrant d'un geste impérieux un tas de râteliers pêle-mêle sur la table :

- D'où viennent toutes ces fausses dents ?
- Mais, balbutie le malheureux, elles sont vraies.
- Je m'en doutais, suivez-moi.
- Pourquoi ? qu'ai-je fait ?
- Vous vous expliquerez plus tard.

IV

Le dentiste nie désespérément ; mais, ahuri par les questions impartiales du président, et défendu par un piteux stagiaire, il est déclaré coupable, à l'unanimité. Peu après, il meurt place de la Roquette, d'une ablation de la tête.

V

Le lendemain de l'exécution, le véritable assassin se livre à la police. Interrogé sur le motif qui l'avait poussé à commettre ces multiples extractions dentaires aggravées de meurtres, il répond froidement : « C'était pour marquer au loto. »

Les médecins légistes le déclarent irresponsable ; on l'acquitte.

..

Je ne me dissimule pas que cette chronique, plutôt macabre, aurait quelque raison de s'intituler *Les Tristesses du Mois*, mais c'est la faute au gouver-

nement. Comment se risquer à traiter des sujets folâtres sous un ministère ennemi de la fraude, qui pousse l'austérité jusqu'à supprimer le jeu aux courses ? Devant les portes fermées des baraques du pari mutuel, que l'on vit par Constans clore, le spectateur sent son âme inondée d'un indicible respect pour la vertu, jusqu'à ce jour insoupçonnée, des Alcestes qui dirigent — moyennant 25 francs par jour — le char de l'État dans le sentier du Bien.

Bien entendu, on ne s'en tiendra pas à la suppression des paris : sous peu, on abolira tous les jeux de hasard, y compris le jeu de l'oie, bien qu'il soit (comme les poésies symboliques de Jean Moréas) renouvelé des Grecs, pour ne laisser subsister que le jeu des institutions auquel excellent nos parlementaires ; ce jeu comprend un grand nombre de péripéties amusantes qui s'exécutent au son d'une cloche de forte taille, telles que lancer des bulletins de vote dans les jambes d'un ministre jusqu'à ce qu'il tombe, confectionner un nouveau cabinet avec les débris d'un cabinet ayant cessé de plaire, etc., etc.

Puis, un nouvel arrêté visera les noctambules et enjoindra aux Parisiens d'avoir à se coucher à huit heures du soir, ce qui ne laissera pas de donner à notre capitale un aspect moyenâgeux réellement pittoresque. On ne saurait prévoir les extrémités auxquelles se porteront des gaillards qui font la bête en voulant faire l'ange, avec une conviction qui étonne, de la part de gens assez



antireligieux pour vouloir supprimer le mot *Saint* et dire en pleine chambre, comme l'a fait récemment M. de Douville-Maillefeu, le Gothard et le Grand Bernard. (Pourquoi pas le Plon, pendant qu'il était en train de laisser les montagnes ?)

Attendons-nous à lire bientôt dans le *Journal officiel* les commandements de la chambre tels que les a rédigés M. Capus :

Monsieur Constans adoreras,
Et de Freycinet même ment.

Sur les chevaux ne parieras
Que s'ils sont de bois, seulement.

De bonne heure tu rentreras
 Dans ta famille, gentiment.
 Et pour nous tous tu voteras,
 Chaque fois, favorablement.

Inutile de dire que ces commandements devront être imprimés avec de l'encre de la Petite-Vertu. Et encore, Petite, c'est bien peu!

Deux hommes de lettres se disputent avec acharnement la paternité du sujet du *Magé*; ils échangent des articles enflammés et des injures de première grandeur; ils portent leur différend devant la société des auteurs dramatiques. Pauvres querelles! Je ne sais pourquoi ces âpres discussions me remettent en mémoire certaine épigramme acérée décochée par le terrible railleur que les précis de littérature s'obstinent à nommer « le doux Racine ».

Jean Richépin et Marion Crawford.
 L'un romancier, l'autre auteur dramatique,
 Pousent des cris et gesticulent fort
 Autour du *Magé*. Affaires de boutique!
 Richépin dit : « La pièce est de mon cru. »
 Crawford répond : « Elle est mienne et non vôtre. »
 Mais aussitôt que le *Magé* a paru
 Plus n'ont voulu l'avoir fait, l'un ni l'autre.

« Le dessin et la littérature sont sœurs », disait à la distribution des prix du lycée de Lons-le-Saulnier, un préfet qui connaissait la matière électorale mieux que Vaugelas. C'est pourquoi, après avoir parlé du *Magé*, je suis amené tout naturellement à dire quelques mots des deux Salons de peinture qui vont s'installer le mois prochain l'un au Palais de l'Industrie, l'autre au Champ de Mars.

Nous avons failli en avoir un troisième, à Berlin, mais M. Déroulède ayant défilé en bon ordre sur les boulevards, médaillant les journalistes qui blâmaient les envois de tableaux français de l'autre côté du Rhin, ce projet a été abandonné. Il n'en est resté, ironique souvenir, que l'inscription charbonnée par un fumiste patriote sur les murs de l'Ambassade d'Allemagne : *Prenez garde à la peinture!*

Déjà, l'on connaît la plupart des toiles qui seront exposées : M. Besnard, qui vit très retiré (on l'a même surnommé Besnard l'Ermite), a pourtant laissé pénétrer dans sa retraite un journaliste qui raconte avoir admiré un portrait de Stanley « exécuté à la manière noire ». Juste retour des cruautés d'ici-bas! Le féroce explorateur américain qui a massacré tant de nègres subit la loi du talion, un talion dont on meurt. Le talion d'Achille!

Je passe rapidement sur un grand sujet bachique représentant M. X., conseiller municipal vidant des pots-de-vin; pour que nul n'ignore la qualité de son modèle, l'artiste inscrit au catalogue cette légende suggestive :

C'est un édile!
 C'est un édile et voilà tout;
 C'est un édile dans le goût
 De Théocrite et de Virgile.

Un peintre sportif déjà célèbre et dont tout le monde connaît le cirque, Gavarni, envoie une nature morte dont le sujet est terrifiant : M. Cons-

tans traversé par le piquet vengeur d'un book-maker. Titre : « Scène d'intérieur. »



Quant à M. Bonnat, il est en train de passer sur tous ses envois une couche de vert véronèse, sous le fallacieux prétexte qu'« un Bonnat verdi en vaut deux! »

S'il fallait en croire les prédictions sinistres de quelques journaux, tous ces préparatifs demeureraient inutiles, les socialistes ayant précisément choisi le 1^{er} mai pour leur grande manifestation dite des « Huit Heures », qui pourrait empêcher l'ouverture des portes du Salon et même occasionner de graves désordres.

Entre nous, n'en déplaise à ces prophètes de malheur, je crois que les graves désordres ainsi



pronostiqués se réduiront, comme l'année dernière, à l'arrestation de quelques badauds qui interrompront la circulation en se massant place de la Concorde, dans le fol espoir de voir arriver les bandes anarchistes restées prudemment chez elles. Frères ânes, ne voyez-vous rien venir?

Que craindre, au surplus, de manifestants assez amis de la tranquillité pour inscrire sur leur drapeau ce programme de quietes revendications :

Huit heures de repos,
 Huit heures de sommeil,
 Huit heures pour ne rien faire.
 WILLY.

DU VIEUX NEUF

En dehors de toute question politique, religieuse ou sociale, on m'accordera bien que nous avons la nostalgie du passé : de ce passé robuste dont les vrais artistes s'inspireront toujours; de ce passé dont les débris accumulés causent tant de joie aux collectionneurs et dont les épaves, assorties avec plus ou moins de goût, font le luxe et l'orgueil de nos modernes bourgeois-gentilshommes.

Antiques elzéviens, vieux bahuts, faïences craquelées, que de bonheurs vous avez causés! mais aussi que de jalousies, de rivalités et de ruines! Il y a quelques années, l'engouement fut tel que des sociétés — j'allais dire « de grandes compagnies » — se formèrent pour exploiter les campagnes : buffets vermoulus, dressoirs boiteux et coffres profanés par les rats furent achetés, en même temps que les peaux de lapins et les loques de la ménagère, pour être « restaurés » et revendus à des prix invraisemblables.

On fit une razzia de faïences de Moustier ou de Rouen; et les paysans échangèrent leur précieuse vaisselle contre un morceau de pain, — jusqu'au jour où, l'éveil étant donné par des amateurs aussi consciencieux qu'enthousiastes, ils se sont figuré que la moins fleurie des « assiettes à fleurs » vaut un écu.

Mais la mode passe, après s'être trop généralisée comme toutes les modes; les collectionneurs sans goût ont découragé les artistes et les fervents qui gardent le culte pieux du passé mort. Aussi bien, la contrefaçon se glissant partout, des industriels ont cyniquement lancé dans la circulation du « Louis XIII », piqué de vers et dûment revêtu de « l'inimitable patine du temps », mais fabriqué sous M. Grévy; du « Louis XVI » authentique, avec riches ferrures à l'appui, lequel remonte tout au plus à l'an premier de la présidence de M. Carnot. Et des connaisseurs s'y sont pris! témoin l'aventure, assez retentissante, récemment arrivée à propos d'un meuble « vieux-neuf » spécialement créé pour MM. les millionnaires de la haute finance. Ceux-là ne comprennent pas comme nous l'âme des vieilles choses, qui nous inspire des respects attendris, que nous n'éprouvons jamais en présence des faux antiques ou des faux aïeux. C'est un instinct plus infailible que la science qui dirige les vrais amateurs; nos contemporains, ne s'expliquant pas cette affinité, disent de l'homme de goût : « il a du flair. »

Parmi ce que les profanes appellent les « vieilleries », la branche la plus exploitée fut celle des faïences. Palissy ne brûlerait plus ses derniers tabourets pour entretenir ses fourneaux. Les « gentilshommes potiers » d'antan sont devenus des négociants avisés qui se constituent en associations, au capital de quelques centaines de mille francs, pour avoir de quoi acheter de la houille ou du bois : — mais la grâce archaïque, l'épanouissement radieux du génie sur la première œuvre, où les retrouver? Blois, Rouen, Tours ou Paris; Nevers,

Lunéville ou Longwy ont repris la tradition des anciens, le bon goût affiné de la Renaissance : le dessin est pur, élégant et correct, — mais où le charme des premiers tâtonnements, l'attrait des naïvetés premières!

Il me souvient encore de mes bonheurs d'enfant quand j'avais été sage et que l'on me donnait à table, pour me récompenser, « l'assiette en fleurs », — que j'exigeais parfois impérieusement avant de consentir à manger ma côtelette. La bonne vieille assiette! craquelée, brunie par le temps, avec ses bords épais et ses festons jaunes. Il y avait, au milieu, une rose superbe, jaune également, — inaltérablement colorée au minium ou au fer oxydé. Mais ce qui m'arrachait des cris de joie, c'était le plat des grands jours : lourd, oblong, orné d'arabesques et au centre duquel s'étalait un buste superbe aux contours primitifs, — un buste que j'arrivais à reproduire de mémoire, sur tous les planchers, à l'aide d'un bâton de craie. Les dessins des plats étaient bleu de cobalt, c'est-à-dire affreux, et je ne me suis jamais expliqué que les produits de la céramique puissent causer autant de jouissances artistiques à un gamin de six ans. Plus tard, pendant que j'étais au collège, ma grand'mère — qui appréciait peu ces belles choses, parce qu'elle avait toujours vécu familièrement avec elles — donna à manger et à boire aux volailles de la ferme dans le plat et dans les assiettes. Au retour, on me montra un service de table tout neuf, en porcelaine de Limoges, représentant une flore et une faune inconnues, — mais je pleurai tout bas quand même « l'assiette en fleurs » de ma première enfance : la vie patriarcale était morte avec elle!

En faisant mes humanités, j'essayai de me persuader que Sully-Prud'homme s'était inspiré d'une urne de Rouen ou de Gien quand il écrivit :

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut brisé.

Je savais pourtant bien qu'on ne briserait pas, comme cela, d'un coup d'éventail, nos robustes faïences du vieux temps. Qu'importe! le dernier vers :

N'y touchez pas, il est brisé!

m'attendrissait délicieusement; je songeais toujours à mon « assiette en fleurs » et j'éprouvais de la sympathie pour ce contemporain qui me semblait traduire avec une émotion sincère ma respectueuse admiration pour la céramique des siècles passés.

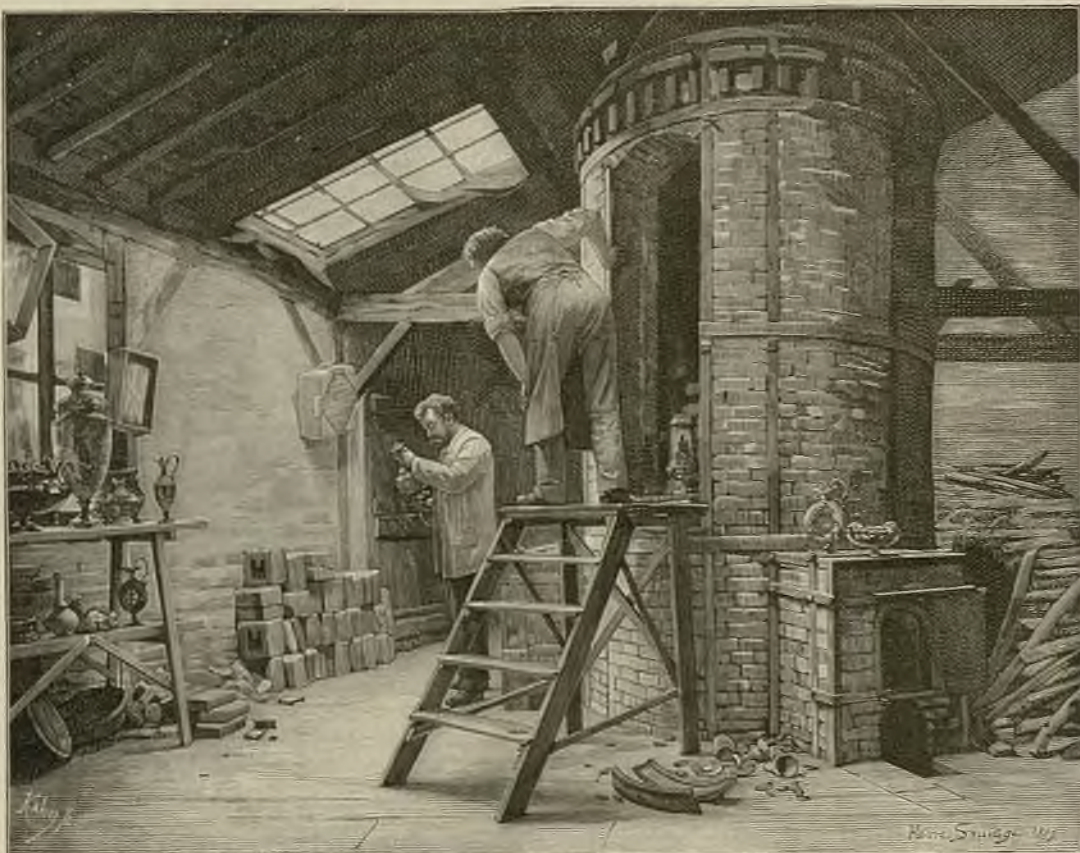
Que ce soit à Blois ou à Sèvres; à Choisy ou à Limoges, les maîtres ouvriers travaillant l'argile ou le kaolin sont aussi des artistes. Le peintre doit savoir quelle couleur donnera au feu tel ou tel mélange d'oxydes métalliques; il doit tenir compte du « retrait » que la cuisson occasionne à la pâte et de la déformation qui s'en suit pour le dessin. De

plus, il est indispensable que la *couverte*, c'est-à-dire la matière vitrifiée formant le vernis extérieur et imperméable, soit composée de façon à subir un retrait proportionnel pour éviter les gerçures.

Aussi avec quel soin le céramiste, s'il est un véritable artiste, examinera-t-il son œuvre au sortir du four! Souvent même, soucieux de son renom, mécontent de son ouvrage, il la brise parce que : « ce n'est pas encore ça ». D'ailleurs le four du simple potier a ses déceptions aussi, et l'œuvre rêvée n'en sort pas toujours nette,

défourner avec appréhension les objets les plus fragiles, quand ils ont subi la cuisson dernière, celle de la couleur.

C'est ainsi que, même sans parler de Sèvres — manufacture unique au monde — nous sommes arrivés à des résultats tels que nous n'avons rien à envier à la Chine, pays des tours en porcelaine; et que nous distançons de fort loin cet Orient qui initia le moyen âge au luxe tapageur des *azulejos* arabes, qui plaquaient d'harmonieux entrelacs et de capricieuses arabesques les murs des palais. Depuis Palissy et ses *rustiques figulines*, nous avons



Avec quel soin le céramiste examine-t-il son œuvre!... (D'après un tableau de M. H. Sauvage, Salon de 1882.)

brillante et solide. De là beaucoup de rebuts.

Il ne s'agit pas seulement de pétrir l'argile; d'étonner (terme d'atelier) le quartz en le pulvérisant entre des meules d'acier : pour donner leur parure aux assiettes fleuries, pour enguirlander les urnes et les amphores; il faut en outre unir beaucoup de patience à un goût sûr; l'initiative est aussi nécessaire que la science. On sait maintenant que les rognures de cuivre donnent une belle couleur verte; que le manganèse colore en brun; le minium et le fer oxydé en jaune. Les couleurs dites « de grand feu » sont le bleu de cobalt et le violet produit par l'oxyde de manganèse; mais d'illustres chimistes, d'obstinés inventeurs ont dû se consumer dans les veilles avant d'obtenir cette palette. Et la certitude des résultats provenant de telle ou telle combinaison n'empêche jamais le céramiste de

marché d'un bon pas... mais je regrette quand même l'antique céramique, naïve et primesautière et l'époque où les lourds bahuts et les tables aux pieds tors, chefs-d'œuvre des compagnons, n'étaient pas cotés : « article de Paris ». Je cache mon culte jaloux pour les reliques du temps passé et je m'indigne seulement parfois en songeant que l'on peut acheter, dans des bazars équivoques, en y mettant le prix, des contrefaçons d'antiquités et de faux parchemins.

Puis je m'attends en contemplant l'inimitable biberon de mon arrière-grand-père : une colombe de faïence aux ailes bleu de roi qui me sert — ô ironie de la destinée des choses! — qui me sert présentement d'encrier, et d'où j'ai tiré ces lignes moroses.

FRANCIS MARATUECH.

SANS LUI

(Suite.)



MAIS elle la retint une seconde fois.
« Écoute encore. La maison où vous allez loger ne paye pas de mine et, par ce temps-ci, elle te paraîtra triste. Mais avec son jardinet devant et son petit verger derrière, elle est assez agréable dans la belle saison. Je te donnerai des fleurs que tu t'amuseras à planter; ce sont les distractions de la campagne, et il faut savoir s'en arranger sous peine de périr d'ennui. Marcheloup n'est pas gai pour une jeune fille.

— Ah! ma tante, je n'ai pas besoin de gaieté!

— Sans doute... pour le moment. Maintenant va t'appréter. »

Irène rejoignit sa mère.

« Eh bien, dit Mme Le Bret, t'attendais-tu à être mise ainsi à la porte par ta tante?

— Je crois qu'il vaut mieux, en effet, que nous soyons chez nous.

— Es-tu satisfaite aussi de la façon dont elle nous meublera? ce seront bien sûr des meubles hors d'usage, qu'elle va tirer de son grenier. Joli mobilier!

— Mère, je vous en prie, ne laissez pas voir du dépit à ma tante, ne vous fâchez pas avec elle. Certainement sa manière de nous recevoir n'est pas telle que je l'avais rêvée, mais il faut pardonner beaucoup à son esprit malade. Après tout elle est bonne pour nous; mais nous avons été si heureuses, si gâtées que bien des choses qui passeraient inaperçues pour d'autres, nous semblent dures à nous et nous froissent. »

Un instant après, Irène et sa mère, accompagnées de Lazarine, la femme de chambre, suivaient la grande rue de Marcheloup, aux maisons d'apparence rustique. La neige à demi fondue, toute salie, s'étendait par plaques dans la rue et sur les toits qui gouttaient. Sous le ciel terne, Marcheloup était affreusement laid.

« Voilà, mesdames! » dit Lazarine en désignant, au coin d'une ruelle pleine d'orties, une petite maison de paysans aux ouvertures étroites, au toit de tuiles noircies. Le dégel, qui imprégnait d'humidité sa façade, achevait de rendre son aspect déplaisant.

« Comment, c'est là que nous logerons! s'écria Mme Le Bret; dans cette maison de paysans!

— Oui, mesdames, c'est là. »

Irène, qui avait un autre sentiment des convenances que sa mère, s'abstint devant la femme de chambre de toute réflexion.

D'ailleurs, il faut dire qu'elle regardait avec indifférence la maison où elle allait habiter sans son père.

Cette maison, où l'on pénétrait par la cuisine, était divisée en quatre pièces peu éclairées, du moins en hiver, par leurs étroites fenêtres.

Les cheminées n'étaient pas en marbre, le papier qui tapissait les chambres fort commun. Mme Le

Bret s'exclamait à chaque pas, et ne se gênait pas pour dire tout haut ses impressions; Irène en souffrait.

Mais c'était surtout l'entrée par la cuisine qui révoltait Mme Le Bret.

« Nous ne pourrions recevoir personne », disait-elle.

En revenant au château, elle continua ses réflexions amères.

« Eh bien, vous avez vu votre maison? demanda Mme de la Salle, qui avait l'air un peu embarrassé.

— Je n'ai jamais été si mal logée, répondit fièrement la veuve du consul.

— Vraiment? pas même à Athènes, chez votre père?

— Il ne s'agit pas de ce temps-là, répliqua la fille du drogman très piquée. Il est loin. Depuis, j'ai été logée comme une princesse. Dans la maison que vous me donnez, où l'on entre par la cuisine, je ne pourrai recevoir personne.

— Et qui voulez-vous recevoir, ma pauvre Sophia? dit Mme de la Salle avec un petit rire ironique. A l'exception de M. le Curé, il n'y a que des paysans ici, et M. le Curé, qui a l'âme élevée, regarde à toute autre chose qu'au logis. Quant à sa sœur, simple et sainte créature, absorbée par les soins aux malades et l'ornement de l'église, elle ne vous rendra même pas visite. Ainsi vous voyez qu'on peut vivre très simplement à Marcheloup. »

Tout en parlant, le regard de Mme de la Salle interrogeait à la dérobée le visage d'Irène, mais ce visage ne lui révéla point les impressions de sa filleule. Elle se décida donc à lui demander :

« Et à toi te convient-elle, la maison?

— Oui, ma tante, répondit Irène avec une indifférence que Mme de la Salle ne saisit pas.

— A la bonne heure! j'en suis contente. Et tu verras, je meublerai ta chambre de façon que tu t'y plaisas.

— Je vous remercie, ma tante; vous êtes bien bonne.

— Quand nous emménagerons-nous? dit Mme Le Bret.

— Quand vous voudrez, Sophia.

— Non, je dois suivre votre bon plaisir. »

Mme de la Salle eut un léger mouvement d'impatience, et s'adressant alors à Irène :

« Demain la neige sera complètement fondue; je crois que vous ferez bien d'en profiter, car il pourrait en tomber d'autre. Viens, Irène, nous allons choisir ensemble votre mobilier. »

Le château de Mme de la Salle était, comme elle l'avait dit, bourré de meubles jusque sous les combles. Même là plus d'une modeste famille aurait été heureuse de faire un choix, Mme de la Salle composa pour sa belle-sœur un mobilier

sinon élégant, du moins convenable. Les chaises, les fauteuils, les tables étaient assurément de styles très divers, mais toujours fermes sur leurs pieds. Les étoffes montraient un peu la corde, mais Mme de la Salle affirma à sa nièce qu'elles dureraient encore longtemps. A sa propre chambre, elle enleva pour Irène quelques bibelots, et elle lui promit de frais rideaux de cretonne fleurie. Il était évident qu'elle prenait plus de soin à choisir tout ce qui devait figurer dans la chambre de la jeune fille que dans celle de sa belle-sœur.

Le lendemain, à l'aide du menuisier et des domestiques du château, l'emménagement de Mme Le Bret se trouva terminé avant la fin du jour.

La nuit venue, et les bruits du village éteints, lorsque la veuve du consul se vit dans une chambre en désordre, meublée d'une façon un peu disparate, et mesquinement éclairée par une seule petite lampe, elle éprouva un sentiment de détresse qui la jeta dans les bras de sa fille.

« Je n'ai plus que toi au monde; jure-moi, mon enfant, de ne jamais m'abandonner.

— Puis-je en avoir la pensée? dit Irène avec reproche. Ne sommes-nous pas tout l'une pour l'autre?

— Tu es jeune, tu te marieras un jour, et ton mari peut-être ne voudra pas de moi.

— Mais je ne voudrais pas de lui alors, répondit vivement Irène.

— O mon enfant, que la tante a mal agi envers nous! Nous loger de cette façon! Regarde donc cette chambre. Moi qui en avais une si jolie, si spacieuse à Smyrne! Et cette lampe, qu'en dis-tu? la moitié de la chambre reste dans l'ombre. »

Atteinte profondément au cœur par la mort de son père, Irène n'était pas sensible comme sa mère aux marques extérieures de leur changement de situation. Il n'en est pas moins vrai que la fille du consul inaugurait, ce soir-là, dans ce village perdu du Morvan, une vie d'une accablante tristesse.

XII

Marcheloup, l'hiver, était une vraie prison; Irène s'en aperçut. Dans ce vallon étroit et creux où le soleil n'entrât guère, la neige tenait longtemps, et, cet hiver-là, il neigea souvent et beaucoup.

La jeune fille, habituée à se promener tous les jours avec son père, vécut très confinée. Jamais elle n'avait passé d'aussi longues heures en tête à tête avec sa mère. Alors, pour la première fois, elle remarqua le vide de sa conversation et elle en souffrit. Si seulement Mme Le Bret avait aimé, comme elle, à parler de l'absent; mais rarement elle prononçait le nom qui était toujours sur les lèvres de sa fille. Cela, disait-elle, lui était trop douloureux.

La veuve du consul avait tenu à prendre une servante et, dans cette toute petite maison, Irène, ne trouvait pas à s'occuper d'une façon active. Peu habituée à coudre, elle se lassait vite d'un travail qui la tenait immobile sans captiver son esprit. D'ailleurs, rien maintenant ne l'attachait longtemps. Elle avait aimé beaucoup la lecture; mais les livres, quand ils étaient gais, froissaient sa dou-

leur, et s'ils étaient tristes, lui semblaient bien au-dessous de sa propre tristesse; ils lui tombaient vite des mains.

La sévérité du paysage ajoutait encore au poids qui pesait sur son cœur. L'horizon n'avait pas d'étendue; des monts sombres et rapprochés, boisés de chênes rouillés, entouraient comme un mur le vallon sauvage de Marcheloup. Que c'était différent du pays plein de soleil où elle avait passé de si belles années! On était le mont Pagus aux teintes de lazulite et de pourpre, et la baie toute bleue, sillonnée de caïques aux voiles blanches, aux rives ombragées de caroubiers?

De sa chambre qui donnait sur le verger, le regard de la jeune fille se heurtait à ces montagnes écrasantes.

Mme Le Bret, elle, avait la vue du village, mais ce n'était guère plus gai. A quelques pas s'élevait l'église, vieille et grise, aux frustes sculptures, d'un aspect singulièrement mélancolique au soir; et, tout auprès, le presbytère entouré d'un verger, dont le vieux mur s'éboulait par place.

Plus loin, au tournant de la route, on apercevait le profil d'une morne auberge que désignait aux voyageurs un rameau de genévrier jauni. A l'auberge du *Bout du Monde*, on logeait à pied et à cheval, mais quand on avait à mettre un cheval à l'écurie et des draps dans un lit, c'était un événement. Bien rare était, en hiver, le passage d'une voiture à Marcheloup.

Irène allait voir souvent sa tante; celle-ci l'entretenait surtout de ses maux; quelquefois, sombre et abattue, elle se disait incapable de soutenir la moindre conversation, et alors la jeune fille, craignant de la fatiguer, se hâtait de rentrer chez elle, et la journée s'achevait lentement.

« O mon Dieu, que les jours sont longs ici! » pensait Irène.

Ce mortel hiver, Mme Le Bret le passa mieux que sa fille. Le fond de sa vie n'était pas aussi changé, et l'emploi de ses journées à Marcheloup était à peu près le même qu'à Smyrne. Elle se levait tard, et, pour s'épargner toute fatigue, se faisait coiffer et habiller par Irène. Après le déjeuner, elle fumait plusieurs cigarettes, brodait un peu, ou, blottie dans son fauteuil comme une chatte friteuse, le regard vague, jouissait avec sensualité du sentiment de bien-être dont la température élevée de sa chambre la pénétrait. Elle ne s'apercevait pas du froid du dehors. Le premier ouvrage de la servante, à son lever, était d'allumer du feu dans la chambre de madame, celle-ci ensuite ne le laissait pas languir faute de bûches; on voyait bien que le bois ne lui coûtait rien. En effet, c'est Mme de la Salle qui lui avait envoyé sa provision d'hiver, mais en ayant soin de lui dire :

« Vous ne brûlerez certainement pas tout cela; il vous en restera pour l'année prochaine. »

L'hiver était loin d'être écoulé, lorsqu'un matin la servante vint prévenir Mme Le Bret qu'il ne restait plus qu'une douzaine de bûches dans le cellier.

« C'est bon, je m'en occuperai, répondit Mme Le Bret. »

« Sais-tu, dit-elle à sa fille, il n'y a plus de bois; il faudrait en parler aujourd'hui à ta tante, mon enfant.

— Plus de bois ! s'écria Irène, très surprise, et ma tante avait dit qu'il nous en resterait pour l'année prochaine. Que va-t-elle dire ?

— Ce qu'elle voudra, répondit tranquillement Mme Le Bret. Je ne brûle pas du bois par plaisir.

Quoique contrariée, Irène fit la commission à sa tante, qui parut stupéfaite.

« On voit bien que le bois ne coûte rien à ta mère. Elle fait donc du feu nuit et jour ? Je vous en enverrai encore un peu, mais qu'elle le ménage cette fois, car il ne me restera plus que ma stricte provision, et, tu comprends, je ne pourrais plus vous en donner. »

— Eh bien, si elle ne nous en donne plus, nous en achèterons, dit Mme Le Bret quand sa fille lui rapporta les paroles de sa tante. Croit-elle que nous allons nous laisser geler ? »

Irène n'osa dire que tout en ne se laissant pas geler, on pourrait facilement brûler moins de bois.

Enfin la neige disparut ; le soleil revint et réchauffa le vallon. Les premières violettes s'ouvrirent sous l'abri des haies, et les hirondelles commencèrent à bâtir ou à réparer leurs nids aux angles des contreforts de la vieille église.

Irène essayait d'entraîner sa mère hors du village, vers le bois de la Faye, qu'elle s'était fait indiquer par un paysan, et qu'elle désirait revoir.

« C'est trop loin pour moi, mon enfant, disait Mme Le Bret. »

— Trop loin ! mais non, mère : pensez donc, je n'avais que six ans, lorsque j'y suis allée avec mon père.

— J'aurais peur seule dans ce bois avec toi. »

Irène dut renoncer à ce pèlerinage et se contenter de petites promenades autour de Marcheloup, ou dans le parc de sa tante, promenades qu'elle faisait seule la plupart du temps.

Un jour qu'elle se préparait à sortir, sa mère l'arrêta.

« Ecoute, Irène, j'ai quelque chose à te dire. Le boulanger et le boucher me demandent de régler leur compte... et je n'ai pas d'argent. Il n'y a rien d'étonnant à cela. A notre arrivée ici j'ai dû me procurer une foule de choses qui nous manquaient dans cette maison, et dont nous ne pouvions vraiment nous passer. Tu devrais parler de notre embarras à ta tante. »

— Moi, mère !

— C'est certainement moins ennuyeux pour toi que pour moi. Ta tante ne m'aime pas, elle me tient à distance, tandis qu'elle t'accueille toujours bien.

— N'y aurait-il pas moyen de nous tirer d'embarras sans lui rien demander ?

— Quel moyen ?

— Je cherche, mère.

— Je n'en vois aucun.

— Vous avez des bijoux.

— C'est ton père qui me les a donnés. Tu dois comprendre à quel point j'y tiens. Sans doute, je ne les remettrai plus, mais tout ce qui vient de lui m'est cher.

« Il nous faudrait peu de chose, trois cents francs ; ce n'est rien pour ta tante qui est riche quoi qu'elle en dise ; tout le monde le sait bien ici. Elle

a toujours peur de manquer d'argent ; c'est une de ses manies. Tu lui dirais que je n'ai pas su régler mes dépenses, que je n'en avais pas l'habitude, mais qu'à l'avenir je ferai plus attention. Veux-tu ? moi je n'obtiendrais rien. »

Irène ne répondait pas ; un combat se livrait en elle ; sa fierté se révoltait contre cette démarche, et, en même temps, il lui était pénible d'opposer un refus à sa mère.

« Oh ! bien, s'il t'en coûte trop, reprit Mme Le Bret, n'y va pas, mon enfant. Je ne voudrais pas t'imposer une trop dure corvée. »

— J'irai, mère, j'irai.

— Merci, ma bonne chérie, dit Mme Le Bret en embrassant tendrement sa fille. Je ne t'aurais pas donné cet ennui, si j'avais été sûre de réussir.

— Quand faudra-t-il que j'aille chez ma tante ?

— Le plus tôt possible.

— Tout de suite alors, dit Irène en étouffant un soupir.

La tête basse, elle se dirigea vers le château. En arrivant près de la grille, elle faillit retourner sur ses pas. Elle se raidit contre son émotion, traversa la cour qui lui parut beaucoup moins grande qu'à l'ordinaire, et, faisant taire sa fierté, elle entra chez sa tante. Elle n'avait préparé aucune entrée en matière ; bien franchement, tout d'une haleine, elle lui exposa le but de sa visite. A son grand étonnement, Mme de la Salle ne parut point surprise de l'aveu qui lui coûtait tant.

« Je m'y attendais, dit-elle en enfouissant ses mains dans les poches de son tablier de taffetas. Ta mère ne me contait pas ses dépenses ; mais on n'est plus une enfant et on a des yeux ; quand j'allais chez vous, je m'apercevais toujours de quelque embellissement. Je lui ai même dit une fois : « Faites attention, Sophia, votre budget demande à être mené très doucement. » Ne pourrait-elle moins se bourrer de sucreries, et ne pas tant abuser des parfums ? Il te faudrait... ? »

— Trois cents francs, ma tante, répondit Irène presque à voix basse. Son humiliation lui serrait la gorge.

— Pourquoi prends-tu cet air contrit ? Est-ce de ta faute si ta mère ne sait pas calculer ? Tu n'y es pour rien, toi, ma petite. Tu conduirais mieux qu'elle ta barque.

« Trois cents francs par le temps qui court, c'est quelque chose ; Sophia ne paraît pas s'en douter. A propos elle aurait bien pu venir elle-même ; de toute façon cela aurait été plus convenable. Nous allons toujours tâcher de lui trouver ce qu'elle demande. »

Ces paroles achevaient de mettre Irène au supplice. Mme de la Salle fouillait dans son secrétaire ; elle en retira trois billets qu'elle plaça dans une enveloppe.

« Voilà, dit-elle en la tendant à sa nièce, seulement dis bien à ta mère que c'est bon pour une fois. Il faut que la leçon lui serve. Elle n'aurait plus d'excuses maintenant qu'elle sait où la mènent ses fantaisies. Tu me regardes ? j'appelle fantaisies, dans la situation de ta mère, tout ce qui n'est pas d'une rigoureuse utilité. Avait-elle besoin de faire retapisser toute sa maison, et recouvrir les fauteuils que je lui ai donnés ? Et cette servante qu'il faut

nourrir et qui doit manger comme un ogre, vous est-elle indispensable? Autrefois, Sophia a été certainement moins bien logée et moins bien servie qu'elle ne l'est aujourd'hui; elle ne s'en souvient plus. Elle aurait peur sans doute, en s'occupant dans sa maison, de gâter ses mains blanches et de faner son visage. Hé, mon Dieu, quel rang dans le monde occupera-t-elle maintenant? C'est fini, bien fini. Elle n'a plus qu'à se faire résolument à sa nouvelle situation. Ah! si j'avais sa santé, je ne passerais pas mes journées enfoncée comme elle dans un fauteuil! Tiens, porte-lui cela. »

Irène revint à pas lents chez elle. En passant devant l'auberge du *Bout du Monde*, elle remarqua, mais sans y faire grande attention, quoique ce fût très rare, qu'un cabriolet stationnait devant la porte.

Mme Le Bret, qui guettait le retour de sa fille, crut, à la voir marcher si lentement, qu'elle ne rapportait rien, et déjà elle commençait à s'indigner contre Mme de la Salle.

« Elle a refusé, n'est-ce pas? » s'écria-t-elle aussitôt qu'Irène eut passé le seuil de sa chambre.

Celle-ci secoua la tête, tira de sa poche l'enveloppe que sa tante lui avait remise et, sans rien dire, la posa sur une table.

« A-t-elle fait beaucoup de difficultés? »

— Pas trop.

— Je croyais. Tu as l'air si triste! Elle t'a dit des choses désagréables? oui, j'en suis sûre, elle t'a reproché la baraque où elle nous loge, et la pauvre rente qu'elle nous sert? »

Irène secoua de nouveau la tête. La démarche qu'elle venait de faire lui avait causé une telle humiliation, qu'elle ne pouvait s'en remettre.

« C'est la première et la dernière fois que je t'envoie faire une pareille commission, va, sois tranquille, ma bonne chérie », dit Mme Le Bret en embrassant sa fille. Elle la fit asseoir tout près d'elle et se mit à la câliner. Sous les caresses de sa mère, la jeune fille gardait sa physionomie pensive.

« Si nous allions à Paris, dit-elle tout à coup, je trouverais certainement à m'y occuper. »

— Ta tante t'a dit que tu devrais travailler? »

— Oh! non. Mais j'aimerais à gagner moi-même ma vie.

— Jamais, mon enfant, je ne pourrai me faire à cette idée. Travailler, toi qui as été élevée si doucement! je mourrais de voir une pareille chose; ainsi n'en parle plus. »

Et comme Irène voulait encore ouvrir la bouche, elle la lui ferma par des baisers.

« Méchante petite fille, disait-elle, taisez-vous. C'est fini, vous ne ferez plus de peine à votre maman, plus jamais; vous le promettez? Oui, je vois que vous serez maintenant une bonne petite fille. »

Mais Irène restait grave. Elle souffrait de voir couper court de cette façon enfantine à un entretien sérieux, et sentait que cette mère caressante ne serait jamais pour elle ni un conseil ni un appui.

Peut-être allait-elle encore, malgré sa défense, risquer quelques paroles sur un sujet qui lui tenait fort au cœur, lorsque, sans frapper, la ser-

vante entra. Elle avait l'air tellement ahuri qu'Irène ne put s'empêcher de sourire à sa vue.

« Madame, un monsieur qui vous demande, s'écria-t-elle, un monsieur qui vient d'arriver en voiture à l'auberge! »

— Vous l'avez fait entrer? »

— Oui, madame.

— C'est bien, j'y vais. »

XIII

Mme Le Bret reconnut sur-le-champ, mais non sans surprise, le visiteur et lui tendit la main.

« Monsieur Férolles, je ne m'attendais guère à vous voir ici. Une visite est chose si rare en ce pays perdu! Je vais appeler Irène. »

La jeune fille parut bientôt et fit aussi un gracieux accueil au peintre, qui s'était montré plein d'attentions pour sa mère et pour elle pendant leur traversée d'Alexandrie à Marseille. Comme Mme Le Bret, elle lui exprima sa surprise de le voir à Marcheloup.

« Sur la foi d'une enseigne d'auberge, vous vous croyez donc au bout du monde? dit-il en souriant. Autun, dont vous êtes assez voisines, n'est pas seulement à deux cents lieues de Paris. Je viens d'y faire un séjour chez un ami; puis j'ai parcouru une partie du Morvan, et je n'ai pas voulu passer si près de Marcheloup, où je vous savais, sans venir, mesdames, vous présenter mes hommages. »

— Vous avez eu là une bonne pensée, monsieur Férolles, dit Mme Le Bret, et nous vous en remercions.

— Je comptais repartir aussitôt, mais ce coin de Marcheloup m'a paru si beau, j'y ai découvert en quelques instants tant de sujets d'études, que j'y prolongerai un peu mon séjour. Votre vieille église est à peindre.

— Surtout vers le soir, dit Irène.

— Enfin, pour me retenir, l'hôtesse du *Bout du Monde* m'a fait sonner bien haut le confort d'une chambrette drapée de calicot blanc, et m'a confié, d'un air modeste, qu'elle excellait dans la confection de l'omelette au lard et de la fricassée de poulets aux oignons. Pensez si j'ai été séduit!

« Cette brave femme est elle-même à peindre. Mais je commencerai par l'église; tenez, c'est ici, devant votre jardin, qu'elle se présente le mieux, et dès demain vous m'y verrez installé avec mon attirail de peintre. »

— Alexandre du Courtil aurait dû vous accompagner, dit Mme Le Bret; nous aurions eu aussi du plaisir à le voir.

— Je suis parti très vite; j'avais soif de bon air et de verdure fraîche; il n'a pas su mon départ et maintenant je le regrette. En effet, il serait peut-être venu avec moi.

— Êtes-vous content de lui? »

— Très content; c'est mon meilleur élève. Mais le pauvre garçon vient d'avoir une déception qui m'a été sensible. Son envoi au Salon n'a pas été admis.

(A suivre.)

LOUISE MUSSAT.



UNE LÉGENDE DE NOTRE-DAME

UNE LÉGENDE DE NOTRE-DAME

Elle n'était ni riche, ni noble; on l'appelait Bertille.

Elle avait un beau visage, paré d'une douceur céleste; de grands yeux pâles, de grands yeux d'ange, qui s'étonnaient d'être en exil sur la terre.

Elle s'en allait le long de l'allée aux aubépines. Les aubépines étaient en fleur, et leurs fleurs roses et blanches versaient leurs parfums le long de l'allée.

Bertille s'arrêta pour regarder Notre-Dame. C'était le temps où l'on ciselait Notre-Dame de Paris, où l'on ciselait la reine des cathédrales comme un bijou, car qui peut dire que Notre-Dame n'est pas un bijou?

En ces temps-là il y avait un cloître devant la porte Rouge, la petite porte de Notre-Dame qui semble une entrée du Paradis et dont les fines

sculptures ont pu ravir vos yeux, je crois, quand vous passiez devant.

Je ne vous parle du cloître que pour vous dire où se trouvait l'allée aux aubépines qui le longeait et conduisait précisément à la porte Rouge.

..

C'était l'époque où l'on avait rassemblé les meilleurs imagiers ou ciseleurs de pierre autour du palais de Dieu.

Depuis quelque temps il n'était bruit dans tout Paris que d'un imagier aux grands yeux luisants, aux grands yeux illuminés, qui venait, on ne sait d'où, pour apporter l'offrande de son génie à la belle cathédrale.

C'était un être élégamment amaigri, déambulant par les endroits pittoresques et ensoleillés, à la façon de ces êtres errants qu'on appelle Bohémiens.

Nul ne savait son nom. Il parlait rarement, sinon des yeux. Mais tout son visage reflétait, comme un miroir, les rêves qui l'agitaient : il était pâle et mélancolique quoique bien jeune; il aimait la solitude, quoique son maintien fût agréable et avenant. Sa vie était si simple, qu'il passait pour un être mystérieux cachant ses allées et venues.

Il avait sculpté quelques têtes de séraphins, et les imagiers les plus expérimentés avaient dit qu'un jour il ferait une œuvre remarquable si les stimulants et les hasards l'aidaient.

Malgré ces louanges, ses compagnons n'étaient pas devenus envieux de ce qu'il était, c'était plutôt le contraire.....

..

Sans doute, vous songez maintenant à Bertille aux yeux pâles.

Bertille est encore sous les aubépines. Elle regarde ravie devant elle le rêve édifié par la foi.....

L'or d'un rayon de soleil a filtré à travers les branches d'aubépine, une tache éblouissante de lumière danse sur le sable de l'allée.

Et dans la tache éblouissante le mystérieux



imagier aux yeux illuminés paraît encore plus fluet qu'à l'ombre.....

L'imagier est tout ébloui. Ce n'est pas le soleil, ce ne sont pas les fleurs d'aubépine qui causent son éblouissement.

Non! il jette sa toque à terre et vient à Bertille qui est devant lui :

« Êtes-vous la sœur des anges, ne venez-vous pas du Paradis? »

« Les vierges du ciel dont parle Orphée ne doivent pas avoir une beauté qui rayonne autant que la vôtre. »

L'imagier lui parlait comme il eût parlé à la vierge Marie.

Que se passa-t-il dans le cœur de Bertille en l'entendant? Ses lèvres effeuillèrent un doux sourire, un sourire doux comme elle.

Bien d'autres lui avaient donné de mignonnes louanges, et jamais elle ne leur avait souri si doucement qu'à l'imagier.

Le lendemain, partout l'on racontait que l'imagier aux yeux rêveurs venait de commencer l'image de la Vierge, qui devait être placée, à la grande porte, sur le même côté que la porte Rouge.

On racontait une histoire merveilleuse.

Il avait rencontré Bertille aux yeux doux, qu'il avait pris pour une princesse, peut-être.

Avec une grâce, une délicatesse princière, il avait prié Bertille d'être son divin modèle.

Bertille n'avait pas dit non : ce qui lui donnait une auréole d'envoyée du ciel.

Dans tous les coins, des trouvères s'étaient réveillés pour chanter la magique aventure.

Presque tous disaient que l'imagier s'était mis à genoux devant elle;

Qu'il avait juré que toute l'Ile-de-France sage-

nouillerait devant une Vierge de pierre, une Vierge qui aurait toute la semblance de Bertille.

Combien de temps l'imagier resta-t-il devant son bloc de pierre? On l'ignore. On sait seulement que Bertille ne vint que quelques jours au chantier.

Et que l'imagier semblait un religieux devant elle, tant il était pénétré d'un secret respect.

Comme si le Destin eût passé, une princesse qui retournait dans ses terres emmena Bertille pour être sa brodeuse.

Nul n'en entendit plus parler et l'imagier fut le dernier à savoir cet événement, son chef-d'œuvre l'absorbait. Quand le merveilleux travail fut achevé, il n'y eut qu'un cri d'admiration de la cour à la plus humble demeure.

Mais l'imagier n'en devint que plus mélancolique. Il erra dans tout Paris, comme cherchant quelqu'un, pendant longtemps....

Pendant bien longtemps.

Où s'en est-il allé? La dernière fois qu'on le vit, une sorte de désolation donnait à son visage la teinte triste et terne qu'a le ciel au jour des Morts.

EMIL CAUSÉ.

LE ROYANDER-GOA

Épisode de la Guerre du Canada.

(Suite.)

1

La nuit est venue : dans la plus misérable des misérables huttes qui forment le petit village de Tecumseh, Athalka est assise sur une large pierre qui lui sert à la fois de siège et de lit. Accroupie dans ses hideuses guenilles, elle tourne lentement, à l'aide d'un bâton, le contenu d'une chaudière dans laquelle bouillent les cassaves et les patates qui, mélangées, forment le *patinot*, pâte épaisse fort estimée des Indiens du nord. Jamais la vieille Indienne n'a revêtu d'expression plus féroce que celle qui l'anime en ce moment; jamais éclairs plus sinistres n'ont jailli de ses yeux éraillés; jamais plus hideux sourire n'a entr'ouvert sa bouche édentée!

En face d'elle, un homme est assis sur le sol, les jambes croisées. Son front fuyant, son nez court, ses lèvres lippues, ses membres grêles, le font plutôt noirâtre que brun de son corps, font aisément reconnaître en lui un descendant de la race abâtardie des Mienaks, que l'effroyable abus des liqueurs fortes a réduits à l'état de brutes sauvages. D'un œil de convoitise bestiale, l'homme suivait les mouvements d'Athalka. Son regard ne quittait la chaudière bouillonnante que pour se reposer sur une cruche posée près du foyer et contenant du raki, sorte d'eau-de-vie de grain près de laquelle les plus terribles boissons européennes ne sont que de l'eau pure.

« Je vois qu'Ond Maly a bien compris ce que lui a dit le chef blanc », dit la vieille à voix basse en regardant son compagnon.

Celui-ci eut un rire épais :

« Ma mère sait bien qu'Ond Maly a les oreilles ouvertes! grogna-t-il.

— Ond Maly est vigilant et fidèle, fit-elle avec un sourire d'ironie que l'autre ne comprit pas. Alors, avant que le soleil se soit couché deux fois à l'ho-

rizon, les habits rouges des forts Beauséjour, Niagara et Saint-Frédéric seront ici?

— Oui, j'ai dit cela à ma mère!

— Et aussi le chef blanc donnera du raki et du chica, beaucoup de raki et de chica à Ond Maly, et Athalka composera pour son fils un charme qui le fera aimer des filles blanches!...

— Ah! ah! oui! les filles blanches, comme celle que ma mère m'a fait emporter dans la grotte des Chauves-Souris! Ond Maly les trouve belles. Ond Maly pourrait en épouser une, et devenir un grand chef, lui aussi!

— Ond Maly deviendra un grand chef, fit brièvement l'Indienne, mais voici que le repas est prêt; que mon fils boive et mange!

L'Indien prit la cruche et y but plusieurs gorgées, les yeux fermés, pour mieux savourer la liqueur.

La tête penchée, l'Indienne écoutait.

« Voici l'heure, songait-elle, la mort monte implacable et terrible comme la vengeance d'Athalka. Oh! comme elle a dû souffrir, comme elle a dû souffrir, la blanche maudite, avant que son corps et celui de l'enfant, jetés aux pointes des roches, soient déchiquetés en lambeaux sanglants! Monte, fleuve! monte! terrible et implacable comme la vengeance d'Athalka. »

Elle avait relevé la tête et regardait son compagnon.

Ond Maly étendu à terre, les yeux dilatés, la bouche ouverte, faisait entendre une sorte de râle.

« Le raki est bon! le raki est bon! mais il brûle, j'ai soif. A boire, vieille, à boire encore! ou je dis tout à l'Agouako, au grand chef, et le grand chef arrachera la vieille peau et brisera tes vieux membres! Vieille, à boire! à boire! je le veux.

— Voici ce que demande mon fils, murmura l'Indienne en portant la cruche aux lèvres d'Ond Maly. Mon fils a tort de menacer Athalka, qui fera de lui un grand chef...

— Oui, un chef, un maître sur maître! Ah! ils

trembleront ceux qui me méprisent maintenant! Ah! ah! je brûle... je...

Il porta la main à sa poitrine, se tordit dans une dernière convulsion, puis retomba.

L'Indienne s'agenouilla, lui mit sa main sur le cœur; puis, se relevant tout à coup, elle cracha sur le cadavre et le foula aux pieds.

« Ond Maly! Ond Maly! va donc me dénoncer à l'Agouako! » glapit-elle furieusement.

« Tu as appelé l'Agouako, le voici! » dit une voix. Tecumseh était là; Athalka tressaillit, mais ne recula point.

L'Agouako, en apercevant le cadavre, fit un geste de surprise.

« Quel est cet homme, vieille?

— Il se nommait Ond Maly; un vieux Mienack! que l'importe?

« Il y a longtemps, bien longtemps! la fleur des prairies s'est penchée sur sa tige, puis elle est partie loin, bien loin! pour le pays d'où l'on ne revient pas... Il y a longtemps, bien longtemps.

— Femme, que m'importe la fille! que m'importe tout! qu'as-tu fait d'elle? qu'as-tu fait de Renée? réponds! »

Il avait levé sa hache.

Athalka menaçante, épouvantable, ses cheveux gris épars, la flamme aux yeux, l'écume aux lèvres, étendant ses bras décharnés aux mains crochues, continuait ses plaintes devenues cris, son chant devenu hurlement :

« C'est hier! c'est hier! Le Chef a vomi la haine contre l'Anglais qui veut devenir son maître, et voici bientôt que l'Anglais triomphant jettera le corps et le cœur du Chef en pâture aux vautours d'Europe!...



Est-ce donc là le royaume fantastique des Fées?

— Tu l'as tué? »

Elle haussa les épaules :

« Le raki était très fort, fit-elle en ricanant.

— Tu mens, misérable vieille, tu mens! » s'écria Tecumseh qui s'avança pour la saisir.

Elle éclata de rire.

« Ah! ah! tu as enfin deviné cela! oui, j'ai menti, toujours, toujours pour toi, que j'appelais mon fils! mais grâce au Manitou, l'heure est venue où je puis dire la haine qui remplit mon cœur depuis tant de longs jours! Tecumseh, chef sur chef! toi l'Agouako redoutable! toi le Royander-Goa! oses-tu m'écouter, oses-tu?

— Assez, fit rudement l'Indien, qu'as-tu fait de Renée? réponds! »

Elle ne répondit pas; elle s'était laissée retomber assise, et sa voix, plaintive comme un sanglot, murmurait :

« Il y a longtemps, bien longtemps! Athalka a un printemps, un printemps qui rit et qui chante, une fleur d'amour, une fille plus belle que les plus belles, qu'on nomme Owa.

« Il y a longtemps, bien longtemps! la fleur des prairies a vu un jour l'Agouako et son cœur a bondi et crié vers lui! mais l'Agouako a détourné la tête sans voir et sans entendre!

« C'est hier, c'est hier! Le Chef a pris pour amis les visages pâles de la Maison Rose, et voici que la fièvre et la mort ont passé là, et que le poison s'est glissé en riant dans le fruit mûr...

« C'est hier! c'est hier! Le Chef a pris pour fiancée la vierge aux cheveux dorés qu'on appelait Renée, et voici que, depuis bien des heures, le fleuve joue avec la belle fiancée, et jette son corps sanglant aux roches de la Grotte-Perdue! c'est hier! c'est...! »

Un gémissement sourd, puis... rien! La hache de l'Indien est retombée : Athalka git près de celui qu'elle a tué!

Comme un fou, l'Agouako a quitté la hutte, et derrière lui, fumée d'abord, puis flamme, le feu du foyer, activé par le vent, détruit en peu d'heures et la misérable demeure et deux morts qu'elle renferme!

VII

« Oh! murmure Robert dont les pauvres mains défaillantes s'accrochent encore aux vêtements de Renée, regarde! comme c'est beau d'être mort! »

Mlle de Pierrevall se soulève : ses larmes mouillent le visage de l'enfant dont l'œil se dilate, dont les lèvres se dessèchent, et qui sourit du sourire navrant des agonisants :

« Robert, nous ne sommes pas morts! nous ne mourrons pas! tu reverras ton père et ta mère, mon Robert! »

L'enfant secoua la tête et balbutia faiblement :
« Je ne crois pas ! »

Cela est dit avec une si terrible simplicité que Renée frissonne ; elle s'aide, pour se relever, de ses mains sanglantes ; elle se traîne. Car Athalka a dit vrai : pendant bien des heures, le flot a jeté aux pointes des rochers la blonde fiancée de l'Agouako. Mais qu'importe ! l'enfant n'est pas blessé, lui, et si sa chair saigne, à elle, son âme est debout !...

Mais où sont-ils ? où le caprice du torrent les a-t-il jetés ?

Comme Robert, elle regarde, et reste éblouie !

Est-ce donc là le royaume fantastique des Fées, des Fériss dont on lui a parlé, ou le paradis ? Autour d'elle, au-dessus d'elle tout brille, étincelle, resplendit, flamboie ! Une galerie sans fin déroule des portiques imposants, de frêles colonnettes, des piliers gigantesques, des guirlandes aériennes, des festons enlacés, des grottes travaillées comme des dentelles, des statues colossales, des sièges recouverts de draperies, et tout cela, illuminé de nuances innommées, de couleurs inconnues, sous les rayons du jour qui laisse arriver, par d'énormes crevasses, une voûte plus merveilleuse que le plafond des plus merveilleux palais !

Le sol lui-même est jonché de pierres étincelantes des formes les plus diverses, tantôt rappelant de mignonnes fleurettes, tantôt un jouet, tantôt des friandises. Une fraîcheur délicieuse tempère l'ardeur du soleil filtrant par la voûte de la grotte et l'air, en courant dans la longue galerie, fait jaillir des fines colonnettes d'albâtre des sons mélancoliques et doux, semblant la plainte de quelque génie captif.

« Que c'est beau ! que c'est beau ! » murmure la jeune femme.

Mais bientôt elle s'arrache à l'extase, l'extase qui engourdit et qui ôte l'énergie.

« Mourir ! non, non ! Le soleil est trop beau et l'air est trop doux ! Dieu ne nous a pas jetés ici pour y périr, c'est impossible ! »

Elle se traîne vers une des grottes ou plutôt des creux avoisinants, puis vers un autre, un autre encore.

« Si quelque Indien ou quelque fugitif avait passé là... s'il avait laissé des débris de nourriture... »

Ses forces vont la trahir... Tout à coup elle pousse un cri de joie et ses mains se joignent pour la prière : ô bonheur ! une source claire coule en murmurant dans une de ces grottes charmantes ; sur une pierre sont restés des débris de patinot et de manioc pétri. A terre, elle ramasse des morceaux d'écarlatine, une couple de mocasses, un

couteau en bois de fer, comme ceux dont se servent les Indiens : de quoi manger, de quoi envelopper l'enfant, de quoi le défendre !

Ah ! elle ne sent plus de douleur ni de fatigue, la brave Renée ! En un instant elle a rempli d'eau un caillou creux, elle l'a mis aux lèvres de l'enfant. Elle a émietté le manioc devant lui pour ne pas tuer, par une nutrition trop prompte, le petit affamé qui pleure de joie.

Puis elle l'a débarrassé de ses vêtements trempés, elle l'a chaudement enveloppé dans l'écarlatine, elle l'a embrassé, consolé ! Alors quand elle l'a vu plus calme, moins pâle, presque souriant, s'assoupir, alors elle a songé qu'elle aussi mourait de faim et de soif, que la chair de ses pieds était en lambeaux, que son corps n'était que plaies et contusions.

Elle a bandé ses plaies avec des lambeaux d'étoffe ; elle a tordu et relevé autour de sa tête ses longs cheveux à demi arrachés et trempés d'eau. Des forces, il lui en faut ! car elle comprend maintenant que personne ne viendra à son secours ! Ceux qu'elle aime, s'ils vivent encore, s'ils sont libres, hélas ! ne peuvent deviner ni découvrir le lieu où elle a été enfermée ; ses ennemis, quels qu'ils soient, n'ont garde de songer que, par un miracle quasi surnaturel, le fleuve ait rejeté sa proie. Rien à attendre donc, ni de l'amitié des siens ni de la pitié des autres !

« Oh ! s'il savait, comme il quitterait tout ! comme il braverait tout pour nous secourir, mon vaillant Georges ! pense-t-elle les larmes aux yeux, et si... »

Elle n'achève pas, mais sa pensée murmure les mots qu'a dits Robert dans la Grotte-Perdue.

« Si mon ami l'Agouako était là !... »

VIII

Depuis longtemps Mlle de Pierreval, portant Robert dans ses bras, a quitté le Palais ensoleillé, aux murs de diamants. Ses pieds, bien qu'un peu protégés par les mocasses trouvées dans la grotte, la font encore cruellement souffrir. Mais Renée ne compte plus avec la souffrance !

« Tante, tante Renée, pourquoi ne sommes-nous pas restés où il faisait si beau, où nous avons trouvé à boire et à manger ? » demande plaintivement l'enfant.

Malgré la nourriture qu'il a prise, malgré la chaude écarlatine qui l'enveloppe, il pleure et gémit, le pauvre petit être !

« Nous allons vers ton père, vers ta mère, mon enfant », répond la jeune femme.

Agitée, fiévreuse, espérant peut-être un second



Le sol est jonché de pierres étincelantes.

miracle, Renée marche. Elle marche; elle voit succéder les cavernes aux cavernes, les grottes aux grottes, les galeries aux galeries. Lasse, brisée, mais soutenue, consolée par les rayons du jour qui filtrent à travers les voûtes, elle marche..... Soudainement elle se rejette en arrière : devant elle les roches se referment, formant ainsi un étroit boyau, à peine assez large pour qu'elle et Robert puissent s'y glisser.

« Ah! sanglote l'enfant terrifié, je ne veux pas passer là, je ne veux pas! »

Renée sent une sueur froide lui couvrir le front. Ses cheveux se hérissent d'angoisse devant ce nouvel obstacle! Retourner? mais une seconde nuit passée là tuerait Robert! mais il mourrait de froid et de faim! Puis, est-ce une illusion de la fièvre, une hallucination de ses sens que lui donnent les souffrances endurées, mais il lui semble percevoir, oh! bien lointains et bien confus! des bruits humains! Tout à l'heure, elle en est presque certaine, un vol d'oiseau a passé dans l'air, au-dessus de sa tête! l'air qu'elle respire a d'autres émanations que celles déjà respirées. Elle le sent, elle le devine : la liberté, la vie sont à quelques pas d'elle!

Sans souci de la résistance de Robert, elle s'est glissée par l'ouverture, elle y a fait passer l'enfant, et un cri lui échappe, tant le spectacle qu'elle voit est au-dessus de toute description!

Au milieu d'une grotte immense, aux parois de marbre de couleurs différentes, un gigantesque pilier d'albâtre s'élève, soutenant un édifice en forme de cathédrale, dont les clochetons, les tourelles, les galeries, les colonnettes sont découpés et ciselés ainsi que des dentelles! Des formes de statues, les unes de couleur sombre, les autres d'une éclatante blancheur, en garnissent le contour. Au-dessus du monument, dont l'œil ne peut mesurer la hauteur, une arche de marbre noir, frangée d'une draperie de gypse, s'élance orgueilleuse et hardie, à plus de mille pieds au-dessus de la base de la montagne; et par cette baie immense ouverte sur l'horizon, l'air et le soleil ruissellent, illuminant les statues, les chapiteaux, les balcons, les colonnes de cette merveilleuse et indescriptible fantaisie de la nature!

« Oh! murmure Renée dont les pensées flottent vagues et indécises, est-ce donc là la fin? est-ce donc là la route qui mène à une autre vie? »

Mais un bruit la tire de son extase; elle entend des voix humaines, des voix qui appellent. Elle ne rêve pas! bien loin encore, des profondeurs, des grottes, des hommes, des Indiens, porteurs de torches, s'avancent en courant! Sauvés! ils sont sauvés!...

Non! Dieu n'a pas eu pitié! Avec un cri d'épouvante, le pauvre petit Robert s'échappe des bras de Renée et court au hasard, à droite, à gauche, puis disparaît dans d'insondables profondeurs.

« Robert! Robert! mon Dieu! »

Elle veut courir; elle trébuche affolée, se relève encore :

« Robert! Robert! »

Elle s'élance vers une ligne bleuâtre, miroitante sous les reflets de la lumière, qui s'étend à

gauche de l'énorme pilier, et près de laquelle s'est arrêté l'enfant, quelque chemin gypseux, sans doute..... Dieu! elle ne voit plus Robert!

Mourante, elle a roulé, elle aussi, dans la source bleue où a glissé le pied de l'enfant!... L'eau, qui les a sauvés une fois, l'eau les laisse maintenant mourir!

IX

C'est dans la riante habitation de la Rivière Rose, aux balcons tapissés de fleurs, que les yeux de Renée s'ouvrent à la lumière. Elle les referme cependant, car le rêve est trop beau!

« Ne m'éveillez pas », murmure-t-elle.

Deux lèvres se posent sur son front; des mains serrent les siennes.

« Georges! Helen! ma sœur chérie! c'est vous! Mon Dieu! où est Robert? »

— Ma sœur, il dort, sauvé par toi », murmure M. de Pierrevall.

Helen ne peut parler, elle, mais, à genoux près du lit, elle couvre la jeune femme de baisers.

« Sauvés! sauvés! murmure Renée, mais comment? par qui? »

C'est peu à peu, par degrés, pour ne pas lui causer une émotion trop vive, que M. de Pierrevall apprend à sa sœur la trahison et la mort d'Athalka, la recherche faite dans les grottes, d'elle et de Robert, par l'Agouako suivi de Georges et de quelques Indiens. Il lui raconte comment le chef, au péril de sa vie, et malgré les nombreuses blessures reçues dans les combats contre les forces anglaises, prévenues par Athalka, a plongé quatre fois dans la Rivière Bleue pour sauver Renée et l'enfant!

« Alors! les Indiens ont été vaincus? demande-t-elle faiblement.

— Cruellement vaincus! bien que Tecumseh, selon sa promesse, ait fait épargner nombre de prisonniers.

— Ah! et le Chef... qu'est-il devenu?

— On ne sait! mais on le disait blessé à mort!... Ah!

— Parmi tant de tristesse, nous avons cependant une heureuse nouvelle à t'apprendre, s'écrie Helen.

— Q'est-ce donc? »

Georges a fait un signe à sa femme, mais la curiosité de Mlle de Pierrevall est en éveil.

« Dites, Helen, dites! »

— Ma sœur, reprend Georges, dont la voix tremble, la paix est conclue avec l'Angleterre; bientôt nous reverrons notre pays, Renée!

— Oh! chère France,... cher pays! » murmure la jeune femme qui joint les mains. De nouveau, la nuit est venue. En son lit, veillée par son frère, Renée repose son corps brisé; mais sa pensée ne peut se reposer! Elle a trop souffert pour goûter un sommeil complet et réparateur, comme le fait en ce moment l'innocent enfant que sa mère écoute respirer; elle souffre encore, Renée, et pourquoi? ne sont-ils pas tous réunis, heureux? ne va-t-elle par revoir ce pays si ardemment regretté?

(A suivre.)

GEORGES GRAND.

LE FORGERON

(LÉGENDE SLAVE)

I



ur les bords de l'Oufa, au pied des monts Ourals, s'élève une ville superbe dont les dômes et les minarets, sous les revêtements d'or, prennent aux rayons du soleil des lueurs d'incendie.

Il y a trois siècles à peine, cette ville n'était encore qu'un bourg, où les habitants des campagnes environnantes venaient s'approvisionner chaque semaine.

Or donc, à cette époque, vivait là un forgeron nommé Péters Krékow. Jeune, robuste, intelligent, aimé d'une femme à la fois bonne et jolie, il possédait tout ce qui devrait suffire à former le bonheur; et pourtant, il n'était pas heureux.

Chaque matin en se mettant à l'ouvrage, il maudissait le sort qui le condamnait à façonner le fer; et chaque soir, il portait envie à ses voisins, d'autres artisans comme lui, dont le labeur lui semblait moins rude ou mieux rétribué que le sien. Mais, puisqu'il ne connaissait pas d'autre métier, il fallait bien garder celui de forgeron, qui d'ailleurs lui permettait de gagner honnêtement son pain.

Pour se dédommager de cette dure contrainte, il frappait à tours de bras sur son enclume, l'apostrophant avec colère, ainsi que le lingot rougi qui, pour protester sans doute, jetait des gerbes d'étincelles sous chaque coup de son marteau.

« Métal têtu, disait-il, depuis bientôt vingt ans que nous sommes aux prises, je n'ai pu te réduire qu'en te battant à en perdre haleine; tu finiras par avoir ma peau.

« Je voudrais que tu fusses resté jusqu'à la fin du monde ignoré et captif sous la masse des monts, que le moindre caillou fût plus précieux que toi, que personne n'eût jamais songé à te plier aux usages de la vie. J'en conviens, tu es le soc de la charrue qui fertilise la plaine, mais tu es bien plus encore l'arme perfide qui sert les projets du méchant.

« Maudit! maudit soit le premier qui t'arracha du sein de la terre!... Si j'en étais le maître, je t'y ferais si bien rentrer qu'il ne resterait pas dans toute la Russie assez de fer pour faire un clou! »

Péters Krékow fut interrompu par une exclamation de surprise. Celui qui l'avait poussée était un de ces pauvres diables toujours errants sur les grands chemins, à la grâce de Dieu: son corps chétif disparaissait sous la pelisse doublée de peau de mouton dont il était couvert; ce misérable vêtement, déchiré, loqueteux, souillé, ayant depuis plus d'un demi-siècle perdu les traces de sa couleur primitive, lui donnait l'air étrange: d'ailleurs il

Le fer, plus utile que l'or.
(Burron.)

n'était jamais venu sur les bords de l'Oufa, personne ne le connaissait.

En entendant ces imprécations de l'artisan, il avait relevé la tête.

« Par saint Georges! s'écria-t-il, qu'ai-je entendu?... Hé quoi, serais-tu celui que je cherche depuis au moins cent ans? »

Le forgeron s'était arrêté; du revers de sa main il essuyait la sueur qui ruisselait sur son front.

« Passe ton chemin et Dieu te bénisse! répondit-il au mendiant.

— O mon petit père! ne me renvoie pas ainsi, supplia le pauvre homme, écoute-moi seulement: je puis, si tu le veux, te rendre assez riche pour que tu n'aies plus besoin de batailler avec ton enclume.

« Depuis bien longtemps, je cherche, sans pouvoir le trouver, quelqu'un qui veuille consentir à ne point avoir chez lui une parcelle de fer: à cette condition je lui donnerai la moitié de ce trésor dont je ne puis, hélas! disposer moi-même. »

Et, de la main qu'il venait de tendre pour recevoir l'aumône, il présentait au forgeron un petit sac de cuir alourdi par de l'or, des perles, des émeraudes, des rubis et des escarboucles.

« Ah! pour le coup, je suis ton homme! s'écria Péters Krékow, en jetant à terre son lourd marteau pour s'emparer de ce que lui offrait l'inconnu; tope là, compère! et partageons.

— Prends, prends, dit le vieillard, je reviendrai dans trois jours pour régler cette affaire; puisses-tu d'ici là ne point changer d'idée! ajouta-t-il en s'éloignant.

— N'aie pas crainte », lui cria Péters Krékow, en soulevant d'un bras robuste le précieux fardeau.

II

Ivre de joie, le forgeron jetait par la porte et par la fenêtre les pincettes, les tenailles, l'enclume et les barres de fer.

« Ne te fatigue pas, Péters Krékow, dit en s'arrêtant à sa porte un superbe cavalier à l'armure étincelante, je viens tout exprès pour te donner un coup de main »; et, tirant son glaive du fourreau, il le tendit vers la demeure du forgeron. Aussitôt, comme s'il eût été de l'aimant le plus pur, tous les lingots, et jusqu'à la limaille répandue sur le sol ou mêlée à la cendre, s'élançèrent vers lui, et le cavalier repartit au galop de sa monture suivi par cette singulière escorte.

« Bon voyage! » cria Péters, en poussant un soupir de soulagement. Il se trouva d'abord si heureux qu'il resta accablé sous le poids de son bonheur; puis il songea à la joie de sa femme lorsqu'elle



Il y a trois siècles, cette ville n'était encore qu'un bourg. (Dessin de K. Megeve.)

saurait cette bonne nouvelle; il courut vers elle, il se jeta à son cou.

« Macha! ma petite colombe, embrasse-moi et dis-moi merci. Jette loin de toi ce plumeau et cette casserole; te voilà devenue une dame; tu auras des pendants d'oreilles, une pelisse doublée de renard et un manchon d'Astrakan. Et tout d'une haleine, il conta à la jeune femme ravie la surprenante aventure qui lui arrivait. »

Lorsqu'il eut fini, il se sentit brisé.

« C'est l'émotion, se dit-il, personne ne pourrait de sang-froid voir se réaliser tout d'un coup le plus cher de ses rêves : c'est à en perdre la raison... »

Il se mit à table : lui qui d'ordinaire dévorait de si bon appétit le pain noir et le bœuf salé, il n'eut pas faim.

« Es-tu malade, mon petit père? lui demanda la tendre Macha. »

— Non, ma colombe, c'est le plaisir de me savoir à tout jamais affranchi de mon chien de métier : ce bonheur m'accable. Tiens, je vais me promener le long de la rivière, voir les pêcheurs lever leurs filets. Donne-moi mes chaussures, ma petite femme chérie. »

Mais Macha poussa des cris d'étonnement :

« Tes souliers n'ont plus de semelles, elles sont décollées! »

— Alors, donne-moi mes bottes fourrées. »

Il n'eut pas fait dix pas qu'il glissa, se fit une bosse et se cassa deux dents. Hélas! les semelles de ses bottes ne tenaient guère mieux que celles de ses souliers : elles n'avaient plus de clous.

Entravé dans sa marche, ce qu'il eut de mieux à faire fut de revenir au logis. Il était un peu confus de sa mésaventure et aussi las que s'il eût parcouru à pied trente verstes.

Harassé, chancelant, il se laissa tomber sur le banc de bois placé devant le poêle.

« Seigneur! Père Éternel! s'écria Macha, que t'est-il arrivé, Péters Krékow? Aurais-tu bu un peu trop d'eau-de-vie?... Tu marches clopin-clopant comme un homme ivre. »

Sans répondre, le pauvre homme s'étendit de tout son long sur le banc, et resta là immobile, dormant à moitié.

Comme le poêle était démoli, qu'il n'y avait plus à la maison ni marmite, ni couteau, ni poëlon, ni gril, ni broche, Macha servit à son mari des concombres salés dans une écuelle de bois, du caviar sur une assiette, du karss et du thé froid.

Ce jour-là, les deux époux firent un mélancolique repas. Mais que leur importait, ils étaient heureux! Macha aurait des pendants d'oreilles et son mari n'entendrait plus ronfler le soufflet de sa forge.

Il alla se coucher bien plus tôt qu'il n'avait la coutume de le faire, et ne put fermer l'œil de la nuit, car sa porte était sans serrure, ses fenêtres sans gonds; et, la nuit, il y a en Russie comme ailleurs des gens malintentionnés qui rôdent dans les rues.

Dès qu'il fit jour, il se leva, essaya de compter tout ce que l'on peut faire avec beaucoup, beaucoup d'argent; mais sa tête endolorie ne put supporter ce travail et sa pensée se fatigua vite à suivre ces riantes images.

Ne sachant où faire du feu, la pauvre Macha grelottait quoique enveloppée dans un grand châle; le samowar à demi détraqué ne pouvait guère servir : néanmoins elle essaya de préparer du thé pour son mari qui, faible, chancelant, soupirait et gémissait sans savoir la cause de son ennui.

Le matin du troisième jour, il s'éveilla dévoré par la fièvre : il avait le délire.

Epouvantée, la pauvre femme fit appeler un médecin. Celui-ci examina attentivement le malade.

« Allez chercher le pope, dit-il, cet homme se meurt : son sang, subitement appauvri, ne contient pas un atome de fer. Je ne puis m'expliquer l'étrange phénomène qui le met en ce triste état : la vie semble s'échapper par tous ses pores. Donnons-lui à l'instant une potion ferrugineuse. »

— Ah! docteur, dit le moribond en faisant un suprême effort pour parler, signez plutôt mon arrêt de mort : j'ai blasphémé le fer, je suis perdu... »

— Il est fou! s'écria le médecin.

— Il est fou! » répétait avec angoisse la pauvre Macha, en faisant de grands signes de croix; et, terrassée par la douleur, elle se laissa tomber sur les genoux, se prosterna le front dans la poussière, priant et sanglotant tour à tour.

Mais le piétinement d'un cheval au galop se fit entendre, la malheureuse femme releva la tête; à travers les vitres de la fenêtre, elle aperçut le cavalier à l'armure étincelante, qui arrivait à toute vitesse vers sa demeure; son cheval noir portait en croupe un vieillard couvert de guenilles. Ils s'arrêtèrent à la porte du forgeron et entrèrent chez lui sans y être invités.

Péters les reconnut tout de suite.

« Grâce! s'écria-t-il, grâce! seigneur saint Georges. Comment ne vous avais-je point reconnu!... Pour l'amour de Dieu! que votre compagnon reprenne sans tarder son trésor maudit, ou c'en est fait de moi, je suis un homme mort!... »

Alors saint Georges, car c'était bien lui, fit tourner son glaive : toutes choses revinrent à leur place; le malade rendit en tremblant de joie le sac de cuir que le pauvre hère reprit en grommelant :

« Il est écrit que désormais personne ne saurait se passer du fer : l'or même ne pourrait le remplacer... »

Dans son ravissement, Péters Krékow saisit son marteau d'une main vaillante, et, sans proférer une plainte, se remit au travail; il trouva même du plaisir à dompter le dur métal, à le voir s'embraser dans la forge, s'aplatir sous ses coups et se tordre à chaque effort de ses tenailles. Alors, il remplaça ses imprécations d'autrefois par un chant de sa façon où il disait au refrain :

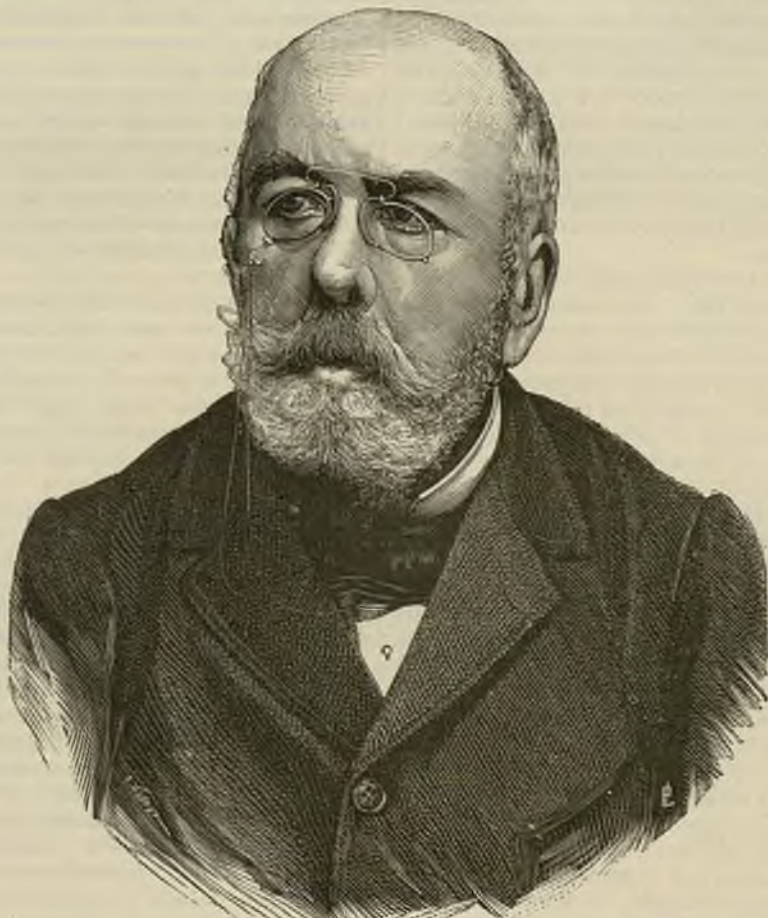
« Trésor de la Terre, Fer plus utile que l'or, façonne-toi sous ma main pour le bien de l'humanité. »

S.-E. ROBERT.

DEUILS LITTÉRAIRES

La grande faucheuse continue sa funèbre moisson. Le dernier coup qu'elle a frappé fait disparaître une des plus artistiques personnalités du monde des lettres contemporain, Théodore de Banville, l'auteur des *Odes Funambulesques*, des *Occidentales*, des *Odelettes*, des *Rimes Joyeuses*, des *Idylles Prus-*

Que le culte de la pensée et du sentiment fût entré bien profond en cet esprit particulièrement, essentiellement amoureux de la forme, non sans doute; mais ce qui tombait de cette plume fine, alerte, était toujours si joliment trouvé, si galamment paré, le vif carillon de ce clocheteur sin-



F. du Boisgobey, romancier, auteur du *Cadet de Normandie*, décédé le 26 février 1891. (Voy. la causerie de quinzaine du 15 mars.)

siennes, de *Gringoire*, du *Baiser*, de *Socrate et sa femme*, et de bien d'autres productions qui sont autant de très curieux bijoux littéraires.

Styliste avant tout et fantaisiste s'il en fut, dans la plus originale et surprenante acception du terme, Théodore de Banville représentait surtout de notre temps l'art du vers étincelant, chatoyant, tout fait de magique imprévue, et l'art de la prose bien colorée, bien animée. C'était le ciseleur par excellence, le sortisseur prestigieux du mot à la fois très juste et très pittoresque. Il allait aisément, follement, assouplissant, domptant tous les rythmes, imaginant toutes les cadences hardies, prodiguant toutes les rimes opulentes. Et cela sans un manque de goût, en pleine bonhomie toute ronde, toute heureuse, toute séduisante.

gulier avait de si charmantes, de si nittoresques trouvailles, qu'on se laissait doucement prendre à cette coquette maîtrise, qui vous faisait rarement rêver mais qui vous était une caresse gentille du beau dire. Un véritable artiste est donc mort en ce poète, en ce prosateur. Ce départ fait un vide réel dans une pléiade dont les astres éteints ne se renouvellent plus guère qu'à l'état de nébuleuses. Quelque oseur qu'il pût être, toujours grand fut son respect pour la précision, pour la clarté de cette langue qu'il savait manier avec tant d'élégance, avec tant de bonheur, et à ce titre les lettres françaises lui doivent un large tribut de regrets.

Nous donnerons dans notre prochaine livraison le portrait du charmant écrivain.

CAUSERIE MUSICALE

OPÉRA : *le Mage*, poème de M. RICHEPIN, musique de M. MASSENET.

IMAGINE que peu de lecteurs connaissent les noms des librettistes qui ont collaboré aux opéras les plus célèbres. L'oubli où on les laisse est parfois injuste, mais souvent mérité. Il existe des livrets excellents, par exemple ceux des *Huguenots*, de *la Favorite*, du *Pré-aux-Cleres*, de *Carmen*, du *Roi d'Ys*; d'autres sont simplement grotesques. Inutile de les citer : ils sont dans toutes les mémoires. Et quels vers ! « Ma hache sur son front ne s'est pas fait attendre. — Quoi qu'il advienne ou qu'il arrive. — Ses jours sont menacés, ah ! je veux l'y soustraire. » J'en passe et des pires.

Le meilleur livret n'a jamais sauvé une partition médiocre, et l'on a vu la musique triompher malgré un détestable livret : voyez *Fidelio*, *Freischütz*, *Guillaume Tell*, surtout *l'Africain*, le comble de l'absurde, la négation du sens commun.

Si le nom du librettiste ne voltige pas sur les lèvres des hommes, si ce poète spécial, appelé dédaigneusement parolier, ne recueille pas la gloire, en revanche, disons-le en passant, il partage très exactement les bénéfices avec le compositeur. A ne considérer que la somme de travail matériel apporté par le librettiste et le musicien, il peut paraître déjà exorbitant qu'un livret de cinquante petites pages in-12 soit rémunéré autant qu'une partition à grand orchestre formant un gros volume de plus de quinze cents pages papier Jésus. J'étonnerai peut-être les lecteurs en ajoutant que le librettiste touche la moitié des droits sur tous les fragments d'opéras exécutés en public, même sur ceux qui n'ont pas de paroles, tels que motifs de ballet, entr'actes, ouvertures et autres morceaux purement symphoniques. Ainsi le veulent les lois qui régissent en France la Société des Auteurs et Compositeurs. Il n'en va pas de même à l'étranger, où le musicien commande un scénario, l'achète un prix ferme et en devient le propriétaire unique et absolu ; ce qui semble très équitable.

Sans méconnaître l'heureuse influence que peut exercer un livret sur l'inspiration du compositeur, je pense qu'il ne faut pas l'exagérer, convaincu qu'un maître de génie sait écrire une admirable partition sur un livret médiocre. Rameau n'était pas aussi paradoxal qu'on le croit quand il déclarait qu'il mettrait tout en musique, même la *Gazette de Hollande*.

Ces réflexions me sont venues à la suite des commentaires plus ou moins exacts publiés sur *le Mage*. On s'est étonné de la collaboration qui a réuni « la musique si délicate » de M. Massenet et « la poésie si vigoureuse » de M. Richepin. Qu'y a-t-il là de surprenant ? Après *Esclarmonde*, l'éditeur de M. Massenet, son ami et son véritable collaborateur de tous les instants, M. Hartmann, en lisant la légende de Zoroastre, vit qu'elle contenait les éléments d'un drame lyrique. En effet,

la lutte entre l'Iran et le Touran, entre les fausses idoles et la croyance en un dieu unique, offrait des oppositions de sentiments et d'effets que la musique traduirait merveilleusement. Il prépara le scénario, y travailla longtemps et, quand il l'eut achevé, le montra à M. Massenet, qui en fut enchanté. Pour le faire mettre en vers on n'avait que l'embaras du choix parmi les versificateurs habiles et les vrais poètes, cette besogne, assez facile en somme et très lucrative, comme je l'ai démontré plus haut, étant très recherchée. Se souvenant que M. Richepin se donnait à lui-même le surnom de « Touranien », M. Hartmann lui demanda sa collaboration, qu'il accepta avec empressement.

Personne n'ignore que M. Richepin est un très grand poète ; ses vers sont fermes, sonores et colorés, ses images hardies, ses expressions toujours précises et justes. Il n'appartient ni à l'école parnassienne, ni à l'école symboliste, ni à l'école décadente ; il se contente d'écrire une langue saine et forte. Aussi le livret du *Mage* se lit-il comme un beau poème.

Le sujet est simple, parfaitement clair et souvent plein de grandeur.

Zarâstra est aimé de deux femmes : Varedha, prêtresse de Djahi, la déesse de la volupté, et Anahita, reine des peuples du Touran, qu'il a soumise. Repoussée de Zarâstra, Varedha, sur les conseils d'Amrou, son père, accuse, en présence du roi, le héros de l'avoir trompée, afin d'empêcher son union avec sa rivale. Zarâstra, indigné de ce mensonge et désespéré de voir Anahita elle-même douter de lui, s'enfuit vers la montagne sainte. Là, il s'entretient avec le dieu de vérité, dont il devient le mage, c'est-à-dire le prophète, et enseigne à ses adeptes la religion nouvelle. En vain Varedha vient le troubler dans sa retraite et exciter sa jalousie en lui annonçant le mariage prochain du roi avec Anahita, il la repousse encore. En effet, malgré l'aveu qu'elle fait au roi de son amour pour Zarâstra, Anahita est contrainte à cette union ; mais, au moment où sont prononcés les mots sacramentels, les Touraniens envahissent le temple, portent partout l'incendie et délivrent leur reine. Cependant Zarâstra est descendu de la montagne sainte ; il visite les ruines du temple et reconnaît, parmi les cadavres épars, le corps inanimé de Varedha. Anahita le rejoint bientôt, et tandis qu'ils renouvellent leurs serments, Varedha se lève, se traîne jusqu'à eux et adjure la déesse Djahi de les anéantir. A sa voix, le feu les entoure ; mais Zarâstra invoque le dieu de lumière et de vérité, les flammes s'écartent, Zarâstra et Anahita sont sauvés, Varedha les maudit et tombe expirante.

La vie artistique de M. Massenet a été heureuse entre toutes, elle ne lui a apporté ni déboires, ni désillusions : ses œuvres ont obtenu tout de suite le suffrage et des musiciens et du public. Mais, à

mesure que sa renommée grandissait, grandissait aussi la jalousie. « Il n'a, finit-on par dire, que deux cordes à sa lyre : la tendresse et la grâce mystique » ; et l'on citait toujours *Marie-Magdeleine*. Pour les besoins de la cause, on oubliait volontairement *le Roi de Lahore* et son large et puissant troisième acte ; *Hérodiade*, œuvre si passionnée et si dramatique ; *Manon*, qui révèle plus d'idées que l'ensemble des opéras qui ont vu le jour en France depuis vingt ans ; *le Cid*, si varié et si scénique ; enfin *Esclarmonde*, qui a révolté les intransigeants en leur prouvant qu'il était aisé d'appliquer les procédés de Wagner.

De plus, M. Massenet est un artiste fécond, et l'on exécute ses opéras dans le monde entier. Sa personnalité est donc encombrante et la valeur de ses œuvres est mise en doute, à cause même des succès qu'elles obtiennent partout. Quand un homme excelle dans un genre, on admet difficilement qu'il puisse exceller dans un autre. C'était déjà, il y a deux mille ans, la remarque de Cicéron prononçant l'éloge de Brutus.

J'entendais dire, après une audition du *Mage*, par quelqu'un qui se pique d'être homme de goût : « Ah ! que cette musique est charmante ! » Ce jugement est injuste parce qu'il est incomplet. Non, la musique du *Mage* n'est pas seulement charmante, c'est, dans son ensemble, une large et noble partition. L'inspiration y est soutenue, la pensée élevée, la forme sévère. Trouvez donc, à notre époque, un autre compositeur capable d'écrire le final grandiose du deuxième acte et le troisième acte tout entier ; citez-moi une seule page d'un autre qui vaille l'air superbe que chante M. Vergnet d'une façon magistrale : « Heureux celui dont la vie pour le bien aura lutté toujours » ; ou les strophes extatiques : « O ciel d'Ahour, beau ciel d'or en feu » ; ou encore le pathétique récit que déclame avec tant d'émotion Mme Fierens : « Sous tes coups tu peux briser tout mon corps. »

Sans doute M. Massenet n'a pas cru, cette fois, devoir employer le *leitmotiv*, procédé qui consiste à économiser les idées et à les désarticuler ; son œuvre n'en est pas moins bonne pour cela, et j'imagine qu'avant l'application des théories chères aux impuissants, avant la naissance de Wagner, il existait des musiciens de génie qui s'en passaient. L'école dont je parle se vante de continuer Bach et Beethoven, il me paraît au con-

traire qu'elle s'en éloigne au lieu de les suivre. Bach et Beethoven traitaient un sujet, l'agrandissaient et le développaient ; Wagner, au contraire, le répète à satiété, ou bien le coupe en minuscules tronçons, de façon à les rendre méconnaissables par les changements de mode et de rythme qu'il y apporte.

Toutes ces discussions sont, au fond, peu intéressantes. On est un homme de génie précisément parce qu'on fait ce que n'ont pas fait les autres : Wagner est un homme de génie, c'est entendu ; et c'est justement pourquoi sa haute personnalité défie et dérouté les imitateurs.

M. Massenet produit du Massenet, et ce n'est pas là un mince mérite. A part lui et M. Gounod, dont la marque est très reconnaissable, quel est le compositeur vivant assez personnel, assez original, pour qu'en entendant une de ses phrases musicales, on lui en attribue immédiatement la paternité ?

Le Mage a obtenu un succès éclatant dès la répétition générale. Les noms des auteurs ont été acclamés à l'issue de la première représentation, et à la fin de chaque acte les interprètes ont dû revenir en scène pour recevoir les applaudissements du public. M. Vergnet (Zarathra) possède la plus belle voix de ténor qu'il soit possible d'entendre et il s'en sert avec un art exquis. M. Delmas (Amrou), excellent comédien, a chanté avec une autorité qui le place définitivement au premier rang des basses. Mme Fierens (Varedha) s'est montrée grande tragédienne lyrique, et Mme Lureau-Escalais a rempli avec grâce le tendre, le délicieux rôle d'Anahita.

La mise en scène est d'une richesse inouïe ; elle fait grand honneur à MM. Ritt et Gailhard. Au mois de novembre prochain, les directeurs de l'Opéra auront atteint la limite de leur privilège ; tout le monde est convaincu que le ministre des Beaux-Arts le leur prolongera encore pour sept années. C'est la grâce que leur souhaite sincèrement

JULIEN TORCHET.

Nous publierons dans notre prochain numéro l'invocation : « Heureux celui dont la vie pour le bien aura lutté toujours », la page maîtresse du *Mage*, citée plus haut par notre collaborateur et que M. Hartmann a bien voulu nous permettre de reproduire.

LA LECTURE MERVEILLEUSE



Un coup de sonnette retentissant, délibéré, triomphant, fit entendre son drelin dindin à la porte d'un bel appartement des Champs-Élysées.

« Qui sonne donc ainsi ? dit Mme d'Herfort, la maîtresse de la maison.

Ouvrez vite, Laurent. »

A peine le domestique eut-il ouvert la porte,

qu'on s'élança dans le salon ; et Mme d'Herfort se sentit à moitié étouffée par une charmante jeune femme et une admirable petite fille de sept ans, qui lui sautaient au cou.

« Comment c'est toi, ma sœur ! dit Mme d'Herfort avec un élan de joie.

— Et c'est ma fille, ma petite Chichette, que je te présente.

— Ah! voilà donc Mlle Chichette, dont tu me parlais si souvent dans tes lettres, reprit Mme d'Herfort! Voilà ce petit lutin couleur de rose, auquel on s'amuse, dans la famille, à donner le nom fantaisiste de Chichette!

— Bonjour tante, dit la petite fille en l'embrassant encore, c'est moi qui ai sonné, m'as-tu entendue?

— Je le crois bien!

— Voilà pourtant huit ans que nous ne nous sommes vues, dit la mère de Chichette, Mme Cornelli. Mon mari ne peut pas se décider à quitter l'Italie; c'est son pays, c'est là qu'il a ses occupations. J'ai pris le parti de venir sans lui, avec ma fille, te faire une visite, à toi et à ton fils, ce cher Octave, qui est toute ta consolation, depuis que son pauvre père est mort. Mais où est-il donc? je veux le voir. Je suis sa marraine et je veux connaître mon filleul.

— Hélas! dit la mère.

— Ah! mon dieu! il est malade?

— Non, pas du tout.

— Alors appelle-le. Il sera si heureux de me voir.

— Hélas! reprit encore la mère.

— Pourquoi donc tous ces hélas? tu me fais frémir.

— Je vais te l'amener », dit Mme d'Herfort, qui revint quelques instants après avec son fils, un charmant enfant de huit ans, svelte, élancé, un peu pâle, un peu frêle, mais essentiellement sympathique.

« Il est ravissant, mon filleul, s'écria Mme Cornelli; car je suis ta marraine, dit-elle à l'enfant. Tu ne peux pas me reconnaître. Tu n'étais qu'un bel homme de quatre mois, quand je suis partie pour l'Italie. Voyons, dis-moi si je te plais, comment me trouves-tu?

— Hélas! dit l'enfant.

— Encore hélas! reprit-elle. Mais! au nom du ciel! qu'est-ce que cela signifie?

— Mère! mère! s'écria Chichette. Regarde donc mon pauvre cousin. Il est aveugle!

— Aveugle!... Que me dis-tu là? »

Elle s'aperçut alors que le charmant visage du pauvre enfant était sans expression. Il avait la grâce, la finesse, mais il y manquait la lumière. Ses yeux étaient ternes, sans regard; une cataracte s'était formée, un petit rideau imperceptible, mais qui suffisait pour lui cacher le monde.

« Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Mme Cornelli, aveugle!... lui!

— Je n'ai jamais eu le courage de te l'écrire, dit la pauvre mère. Quand tu l'as quitté, il avait quatre mois. Après ton départ, un commencement de cataracte s'est déclaré, et à six mois il était aveugle. A cet âge, un enfant n'a guère de connaissance, de sorte qu'il est comme un aveugle-né, qui ne sait rien des choses, des couleurs. Il ne me connaît même pas, continua-t-elle avec amertume. Il ne se fait pas une idée de mon visage.

— Oh! tu te trompes, mère chérie! s'écria l'enfant. Quand je touche ta figure, je sens que les lignes en sont très fines, tandis que les nez, les lèvres et les mentons de quelques-unes de tes amies sont très gros sous mes doigts. On dit que

tes yeux sont noirs. Oh! je connais bien cette couleur-là! ajouta-t-il en soupirant, mais je ne peux pas me faire une idée des autres couleurs. Pourtant je connais un peu celle du jour: quand il fait un grand soleil et que je suis près de la fenêtre, je sens une lumière qui se glisse au milieu de mes ténèbres, et qui me réchauffe en même temps. Eh bien, quand tu t'approches de moi, tu me fais la même impression dans le cœur; tu as quelque chose qui m'éclaire et me réchauffe, de sorte qu'il me semble que ton visage doit être tout rempli de lumière.

— Cher enfant! dit la mère.

— Et toi, Chichette, dit Octave, en s'approchant de sa cousine, es-tu jolie aussi? »

Chichette lui répondit tout bas, à l'oreille:

« Oui. Ma mère ne veut pas que je m'en doute; mais comme j'entends ses amies le dire devant moi, je le sais bien.

— Vas-tu rester longtemps avec nous? lui dit Octave.

— Oh! non, répondit Chichette; papa serait mécontent. Il dit qu'il s'ennuie quand je ne suis plus là pour le tourmenter. Mais c'est toi qui devrais venir avec nous, dans notre belle Italie.

— C'est donc bien beau ton pays?

— Ah! c'est bien plus joli que le vôtre, où le ciel est souvent grisâtre, sombre et de mauvaise humeur; le nôtre est bleu, plein de gaieté, plein de soleil, c'est un ciel qui rit toujours, et j'aime ça, moi. Maman, dit-elle tout à coup, il faut que ma tante nous laisse emmener Octave avec nous.

— Me séparer de mon fils! s'écria Mme d'Herfort. Tu ne sais pas ce que tu dis, petite fille.

— Mais elle a peut-être raison », dit vivement Mme Cornelli, qui depuis longtemps gardait le silence et semblait absorbée dans ses réflexions. « Octave est pâle, un peu chétif, il doit avoir une santé frêle, et je suis persuadée que notre bon soleil lui ferait du bien; puis nous avons là-bas un air bien plus vivifiant que le vôtre: quand on veut les conserver, on met les fleurs dans l'eau et les enfants dans le grand air.

— Mais ce que tu me demandes est impossible, répondit Mme d'Herfort, tu sais bien que mes affaires me retiennent à Paris, que je ne peux pas vous suivre, je ne me laisse pas comme cela enlever mon enfant.

— Mais je ne te dis pas de me le donner, je te dis de me le prêter pendant trois mois seulement. »

La pauvre mère était dans une cruelle alternative: cette séparation, quelque courte qu'elle fût, lui semblait bien triste; mais il s'agissait de la santé de son fils, qui, par le fait, était d'une nature délicate et avait besoin de reprendre des forces. La mère se résigna donc à prêter le trésor qu'on devait lui rendre à courte échéance, et, une quinzaine de jours après, Octave partit pour l'Italie avec sa tante et Chichette.

Les trois mois demandés s'écoulèrent, trois siècles pour la mère; car le temps, qui a si souvent des ailes quand on veut le retenir, semble marcher en traînant des boulets quand on voudrait qu'il courût comme l'éclair.

Mais un jour que Mme d'Herfort rentrait chez elle, en se disant tristement que son cher enfant n'était plus là pour venir l'embrasser, elle poussa un cri de joie, en voyant sa sœur installée dans le salon.

« Toi ! s'écria-t-elle... Enfin !... Et Octave, mon Octave, où est-il ? »

— Il est avec Chichette, dans le petit salon, près de ta chambre. Je te le ramène avec des couleurs de rose. Je l'ai fait refleurir. Ces chers enfants veulent te faire une surprise, dont je te préviens d'avance. Ils sont occupés à mettre des costumes italiens, qu'ils ont rapportés, et pour faire de la couleur locale, ils veulent venir à toi comme deux petits Napolitains.

— Ah ! si tu crois que je vais les attendre !... Allons les chercher ». Elle courut, suivie de sa sœur, à l'autre bout de l'appartement, et en traversant la chambre, elle entendit deux voix d'enfants qui chantaient une chanson napolitaine.

Elle aperçut alors Octave et Chichette dans la pièce voisine, dont la porte était restée entr'ouverte.

« Ne te montre pas tout de suite, lui dit sa sœur, au moment où elle allait s'élancer pour embrasser Octave. Laisse-toi surprendre et laisse-la venir à toi en riant aux éclats en te montrant leurs costumes et en te chantant leur chanson. »

— Mais qu'ils viennent donc bien vite », répondit Mme d'Herfort qui, sans se montrer, avança la tête pour les regarder.

Chichette, à demi couchée sur un grand fauteuil, écoutait nonchalamment Octave et commençait un peu à bâiller.

« J'ai entendu cette chanson-là si souvent à Naples, que ça commence à m'ennuyer, dit-elle à Octave ; tiens, en attendant que ta mère soit rentrée, lis-moi ce grand journal, qui est là, sur cette table ; ça m'endormira tout à fait. »

— Comment ! dit Mme d'Herfort à sa sœur, demander à un aveugle de lire le journal, mais c'est une affreuse raillerie ! Elle ne comprend donc pas le mal qu'elle lui fait ? Oh ! les enfants sont cruels parfois. »

Mais elle resta immobile, le cœur palpitant, et se demandant si elle rêvait.

Octave dépliant le journal et, singeant l'air grave d'un homme qui lit les nouvelles, il lut distinctement :

« Dernières nouvelles. Le conseil des ministres s'est réuni ce matin à l'Élysée, sous la présidence de... »

— Mon Dieu ! s'écria Mme d'Herfort, ce n'est pas possible... Mon cher petit aveugle lit le journal ! Mon fils, réponds-moi, dit-elle en s'élançant dans la pièce où était Octave, est-ce que tu lis réellement, est-ce une phrase qu'on t'a soufflée ?

— Ah ! s'écria Octave en se retournant, et en montrant son charmant visage frais, rose, épanoui et éclairé par deux yeux brillants, vous m'appellez votre fils : c'est donc vous, ... c'est donc toi qui es ma mère ? Oh ! je reconnais le son de ta voix ! Ma

marraine devait me prévenir dès que tu serais rentrée ; nous nous faisons une fête de te surprendre en t'apprenant la bonne nouvelle ; mais je ne croyais pas te voir ainsi tout à coup, sans être averti, et cela me cause une émotion !... Songe donc que je te vois pour la première fois.

— Mais je ne rêve donc pas, s'écria sa mère en le couvrant de baisers... Je ne peux croire à tant de bonheur...

— Oh ! reprit Octave tout palpitant et tout rayonnant de joie, je puis donc te contempler. »

Alors la mère et le fils, se prenant les mains, immobiles l'un devant l'autre, se mirent à se regarder les yeux dans les yeux.

« Voyons, dit la mère, voyons, mon enfant, comment sont tes yeux quand ils sont clairvoyants et que j'y aperçois ton âme... Oh ! comme ils me parlent bien, comme ils me disent qu'ils m'aiment ! Que c'est bon de voir ce feu vif et clair s'allumer dans ces chers foyers, si longtemps éteints ! »

— Et toi, mère, dit l'enfant, laisse-moi te regarder, afin que je voie bien ce que c'est qu'une mère. Je ne connaissais que ta tendresse pour moi, tes caresses, le son de ta voix, mais, tout en étant aveugle, je savais bien que tu étais très belle.

— Comment cela ? dit Mme d'Herfort

— C'est tout simple : je te trouvais si bonne !

— Cher enfant ! dit la mère. Mais par quel miracle as-tu recouvré la vue ?

— Mais ne devines-tu pas, reprit Mme Cornelli, que j'avais mon projet en l'emmenant en Italie. On ne parlait à Naples que d'un oculiste merveilleux, dont les mains habiles semblaient pleines de rayons et rendaient la vue aux aveugles. Je ne t'ai pas confié ma secrète espérance, car je craignais qu'elle ne fût déçue. Cependant j'avais entendu dire, quand je ne croyais pas que cela pût m'intéresser, que d'Alembert dans ses ouvrages parlait d'un aveugle-né, à qui l'on avait rendu la vue, à l'âge de treize ans. On citait aussi un célèbre chirurgien de Londres, Chiselden, qui a enlevé la cataracte d'un autre aveugle-né. Or j'ai pensé que si ces autorités de la science parlaient de ces miraculeuses exceptions, elles pouvaient avoir lieu, à plus forte raison, quand il s'agissait d'un enfant qui n'est pas aveugle de naissance.

— O ma sœur ! que je t'aime ! s'écria Mme d'Herfort. Mon cher enfant, dit-elle à Octave, à présent que tu peux lire, quand tu liras un conte de fées, et que tu y verras une bonne marraine, souviens-toi que la tienne ressemble à ces fées qui protégeaient leurs filleuls ; à défaut de baguette magique, elle a un talisman dans le cœur. »

Puis, apercevant le journal, qui était tombé, elle le ramassa pieusement, en disant :

« Je te ferai encadrer, journal bien-aimé, qui m'as fait savoir que mon fils n'était pas aveugle. Oh ! je n'aurais jamais cru que j'apprendrais un jour avec autant de joie que le conseil des ministres s'était réuni à l'Élysée. »

ANAT SÉGALAS.



MOSAÏQUE

Variétés historiques.

Quel était chez les Romains l'accessoire du costume qui faisait reconnaître les enfants de condition libre et les enfants d'affranchis ?

— Tarquin l'Ancien — dit Plin — donna à son jeune fils une bulle d'or pour le récompenser d'avoir, lorsqu'il portait encore la prétexte (robe des adolescents), tué de sa main un ennemi. — Par imitation de cet acte, l'usage s'établit alors de faire porter des bulles d'or aux enfants des citoyens qui avaient servi dans la cavalerie (classe la plus noble de Rome). A l'origine la prétexte et la bulle d'or étaient des ornements des triomphateurs, qui portaient cette bulle suspendue sur leur poitrine comme un charme souverain contre l'envie. De là, dit Macrobe, l'usage de donner la prétexte et la bulle d'or aux enfants de naissance noble, comme un présage, un espoir qu'ils auraient un jour le courage du fils de Tarquin, qui les avait reçues dès ses jeunes années.

Divers auteurs donnent d'autres raisons à ce sujet. Selon ceux-ci, la bulle d'or fut attribuée aux enfants en souvenir de l'un d'entre eux qui, par instinct secret, en un moment de calamité publique, indiqua le sens d'un oracle libérateur. Selon ceux-là, cette bulle en forme de cœur que les enfants de condition libre portaient sur la poitrine, était un symbole disant à ces enfants qu'ils ne seraient hommes que s'ils avaient un cœur vaillant et généreux (nous dirions un cœur d'or).

La bulle se composait de deux plaques concaves rassemblées par un large lien de même métal, et formait une sorte de globe qui renfermait d'ordinaire une amulette sacrée.

Toujours est-il que le port de la bulle d'or était général chez les enfants de condition libre, qui ne cessaient de la porter que lorsque, à dix-sept ans, ils revêtaient la robe virile, et qui alors la suspendaient à l'autel des dieux lares, protecteurs de leur maison.

Les fouilles opérées, notamment dans les tombeaux, ont fait découvrir un certain nombre de ces ornements symboliques. Nous donnons (fig. 1) l'image d'une de ces bulles d'or trouvée dans un tombeau de la voie Prénestienne et publiée en 1732, par Fr. dei Ficoroni, dans une étude spéciale.

On remarquera qu'à cette bulle d'or se trouve attachée par une chaînette la statue d'une déesse portant divers attributs, qui en font une sorte d'amulette votive, plaçant l'enfant sous les auspices de plusieurs déités. Elle a sur la tête le boisseau et le croissant qui font allusion à Sérapis et à Isis. Elle tient dans la main gauche une corne entourée d'un serpent, symbole d'abondance et de santé (par Esculape); de la main droite elle porte un gouvernail de navire, emblème de la fortune à laquelle on rapportait le don de la richesse et des prospérités.

La figure 2, empruntée au même opuscule, représente

une matrone romaine et son enfant, portant au cou la bulle d'or, d'après une peinture sur émail antique. Le port de la bulle resta longtemps le privilège des seuls enfants de naissance libre; mais au cours de la seconde guerre punique, plusieurs prodiges menaçants s'étant produits, pour la conjuration desquels l'on fit de grandes cérémonies, d'après l'avis des livres sibyllins, que les duumvirs consultèrent, les fils d'affranchis ayant été joints aux enfants libres pour chanter les hymnes propitiatoires, ils eurent dès lors le droit de porter la prétexte et une bulle de cuir.

(Env. Blancheflor.)



Quel est le royaume qui, envahi par l'étranger, dut sa délivrance aux conseils d'une araignée ?

— Robert Bruce, le héros écossais qui devait affranchir son pays de la domination anglaise et faire souche de rois nationaux, n'arriva pas à ce but sans de grands efforts.

Ayant provoqué le soulèvement de ses compatriotes contre les troupes d'Edouard I^{er} d'Angleterre, il avait été vaincu à maintes reprises. Même après avoir été reconnu et couronné roi, l'heure vint où, fugitif, il se demanda s'il ne devait pas renoncer à faire valoir ses droits. Retiré, pendant l'hiver de 1306, dans une île sur la côte d'Irlande, il y vivait tristement.

Or un jour qu'étendu sur un misérable grabat, il réfléchissait aux vicissitudes de sa destinée, ses regards s'arrêtèrent sur une araignée qui, suspendue à un long fil, s'agitait pour tâcher d'atteindre par ce mouvement une poutre où elle voulait fixer sa toile. Six fois il la vit renouveler sans résultat cette tentative. Cette lutte opiniâtre contre la difficulté rappela au roi sans trône que six fois lui aussi il avait livré bataille aux Anglais, et qu'autant de fois il avait été vaincu. L'idée lui vint alors de prendre pour oracle en quelque sorte l'exemple de l'insecte, c'est-à-dire de tenter à nouveau le sort des armes si l'araignée réussissait à fixer son fil, ou de renoncer à ses prétentions et de partir pour la Palestine si sa tentative n'était pas couronnée de succès. Les yeux fixés sur l'araignée, Robert Bruce suivait avec anxiété ses mouvements. Il la vit enfin, par suite d'un effort plus énergique, atteindre la poutre et y attacher son fil. Encouragé par le succès de cette persévérance, Bruce résolut de reprendre la campagne. Il le fit. Dès ce moment, la victoire lui fut fidèle, et peu après l'Écosse redevenait indépendante.

Walter Scott qui a placé cette anecdote dans un de ses romans, la donne comme très authentique, en affirmant d'ailleurs qu'il existe encore une foule d'Écossais portant le nom de Bruce qui pour rien au monde ne voudraient tuer une araignée, en souvenir de l'exemple de persévérance que cet insecte donna au héros qui sauva l'Écosse.

(Env. Oiseau bleu.)

Histoire des mots et locutions.

On a beaucoup discuté, sans pouvoir d'ailleurs se mettre d'accord, sur l'origine du mot *huguenots* appliqué aux dissidents de l'Eglise romaine. La question reste indécise, et le débat ouvert. Il n'en est pas de même pour la qualification de *protestants*, généralement adoptée aujourd'hui pour les sectes chrétiennes qui ne reconnaissent pas l'autorité papale et dont voici l'historique sommaire.

Effrayé de la révolte des paysans (1525), tout le monde sentit le besoin de s'unir pour en prévenir le retour, et l'on vit se former la ligue catholique de Dessau et la ligue réformée de Torgau. Charles-Quint convoqua alors à Spire les nobles et les députés des villes libres de l'Allemagne dans l'espoir d'opérer une réconciliation générale. Mais ayant commencé par enjoindre aux États de se conformer à l'arrêt porté contre Luther et par leur interdire toute innovation religieuse, l'Electeur de Saxe, le margrave de Brandebourg, le landgrave de Hesse, de duc de Lunebourg, le prince d'Anhalt et les députés de quatorze villes protestèrent contre la décision, en la déclarant injuste et impie. Ils en gardèrent le nom de *protestants*, nom qui a, depuis, été donné à toutes les sectes qui se sont séparées de Rome.

(Env. Aramis.)

Si ce que j'ai dit n'est pas vrai, que cette bouchée de pain m'étrangle!... Cette façon de se dévouer à un châtimement providentiel, qui est encore assez usitée, a son origine dans ce qu'on appela jadis l'épreuve judiciaire. En cas de vol, on donnait à l'accusé un morceau de pain et de fromage de brebis, qui avaient été bénis pendant la messe, et l'on ne doutait pas que, au cas où l'homme serait coupable, il ne fût étouffé en essayant de les manger.

(Env. Belle rose.)

Allusions.

Au XVII^e siècle, on entendait assez souvent faire allusion à la patience des Bourgeois de Verberie. Voici, d'après un écrivain du temps de Louis XIV, ce qui avait donné lieu à cette expression :

« Entre certains vœux particuliers qui ont été faits au XVII^e siècle, on dit que Catherine de Médicis fit vœu que si elle terminoit heureusement une entreprise, elle enverroit à Jérusalem un Pèlerin, qui en feroit le chemin à pied, en avançant de trois pas, et en reculant d'un pas à chaque troisième pas.

« Il fut question de trouver un homme assez vigoureux pour entreprendre le voyage à pied, et assez patient pour reculer un pas sur trois. Un Bourgeois de Verberie se présenta, et promit d'accomplir scrupuleusement le vœu. La Reine accepta l'offre, et lui promit une récompense. Celui-ci remplit ses engagements, avec

un scrupule dont la Reine fut assurée par des perquisitions. Le Bourgeois qui étoit marchand de profession, reçut une somme en récompense, et fut ennobli. On lui dressa des armes écartelées d'une Croix de Jérusalem, et d'une Palme.

« Ses descendants ont conservé ces armes, mais, ajoute l'auteur qui rapporte ce fait, ils ont dérogé en continuant le commerce que leur père avoit cessé d'exercer. »

(Env. Rhébus)

Conseils de l'horticulteur.

Je trouve dans un savant recueil du siècle dernier ce fait signalé par l'abbé Rozier, l'un des patriarches de l'agronomie française :

« Un de mes amis ayant deux années de suite coupé les pétales des fleurs de poiriers, aussitôt après l'épanouissement des fleurs, a observé que les fruits réussissaient beaucoup mieux que lorsqu'on conservait ces mêmes parties de la fleur. Il importe de prendre garde d'enlever ou trancher les étamines ou le pistil. En 1772, année où les poiriers ont eu très peu de fruits, ceux auxquels mon ami avait coupé les pétales de fleurs ont donné une très abondante récolte. »

(Env. Mercator)

Antipathies singulières.

Henri III, qui était toujours entouré de petits chiens, ne pouvait demeurer seul dans une chambre où il y avait un chat. Le duc d'Épernon s'évanouissait à la vue d'un levraut. Le maréchal d'Albert se trouvait mal dans un repas où l'on servait un marcassin ou un cochon de lait. Uladislas, roi de Pologne, se troublait et prenait la fuite quand il voyait des pommes. Erasme ne pouvait sentir le pois-

son sans avoir la fièvre. Scaliger frémissait de tout son corps en voyant du cresson. Tycho-Brahé sentait ses jambes défaillir à la rencontre d'un lièvre ou d'un renard. Le chancelier Bacon tombait en défaillance toutes les fois qu'il y avait une éclipse de lune. Bayle avait des convulsions lorsqu'il entendait le bruit que fait l'eau en sortant d'un robinet. La Mothe le Vayer ne pouvait souffrir le son d'aucun instrument, et goûtait un plaisir très vif en entendant le tonnerre, etc.

Curiosités littéraires.

On a souvent mis au compte d'une coquille (ou faute typographique) la transformation d'une expression assez triviale en une image des plus gracieuses dans une strophe de la pièce de vers qui est, à bon droit, considérée comme le chef-d'œuvre de Malherbe. On a dit et répété que, dans la fameuse *Consolation à Duperrier sur la mort de sa fille* (qui s'appelait Rosette), dont les principales strophes sont dans toutes les mémoires, le poète avait d'abord écrit :

Et Rosette a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin;

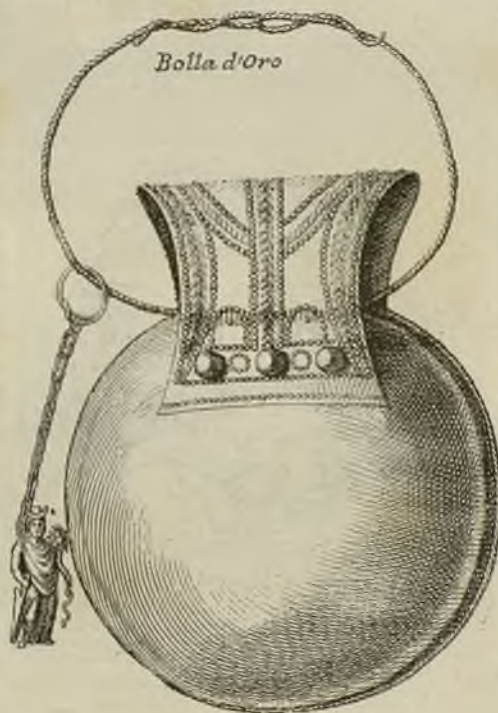


Fig. 1 — Fac-similé d'une balle d'or trouvée dans un ancien tombeau de la voie Prénestienne.

mais qu'un compositeur avait mis :

Et, rose, elle a vécu, etc. ;

version, par conséquent, due au hasard et que le poète aurait conservée.

Pure fantaisie que cette assertion, qui se trouve absolument démentie par ce fait que la *Consolation à Duperrier*, avant d'être telle que nous la connaissons aujourd'hui, avait été imprimée sous une forme qui différerait singulièrement du texte primitif. Nous en donnerons comme exemple les trois strophes les plus connues.

Dans l'édition primitive on lisait :

Ta douleur, Cléophon, sera donc incurable,
Et les sages discours
Qu'apporte à l'adoucir un ami secourable
L'augmenteront toujours...

Mais elle était du monde où le
[plus belles choses]
Font le moins de séjour,
Et ne pouvait Rosette être mieux
[que les roses]
Qui ne vivent qu'un jour.
La mort d'un coup fatal toutes
[choses moissonne],
Et l'arrêt souverain
Qui veut que sa rigueur ne
[connaisse personne]
Est écrit en airain.

Ces strophes, dans une édition publiée sept ans plus tard, étaient devenues celles-ci :

Ta douleur, Duperrier, sera donc
[éternelle]
Et les tristes discours
Que met en l'esprit l'amitié
[paternelle]
L'augmenteront toujours...
Mais elle était du monde où les
[plus belles choses]
Ont le pire destin,
Et, rose, elle a vécu ce que
[vivent les roses],
L'espace d'un matin.
La mort a des rigueurs à nulle
[autre pareilles] ;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche
[les oreilles]
Et nous laisse crier.

A quoi Malherbe ajouta la strophe qui commence ainsi :

Le pauvre en sa cabane....

qui ne se trouve pas dans la première édition. Il avait fallu sept ans au poète pour amener sa composition au point de perfection où nous la voyons aujourd'hui.

On sait d'ailleurs que Malherbe ne brillait pas par la faculté d'improvisation ; on raconte même à ce propos qu'ayant entrepris une pièce de vers sur la mort de la femme d'un magistrat, quand il l'eut achevée, le veuf à qui la consolation était destinée avait déjà contracté un nouveau mariage.

Histoire de la mode.

On sait que les hommes ont jadis porté des manchons semblables à ceux que les dames portent seules aujourd'hui, mais qui périodiquement varient de grandeur.

Vers la fin du XVIII^e siècle, les manchons masculins, qui précédemment avaient été très volumineux, devinrent tout à coup d'une petitesse exagérée. Un riche fourreur de Caen — à qui restait sans doute un assortiment considérable de grands manchons — trouvant que la mode des petits manchons était préjudiciable à son commerce, imagina pour la décrier d'en donner un au bourreau de la ville, avec quelques louis d'or, à condition qu'il s'en parerait le jour d'une exécution. Peu après, le bourreau parut en effet

sur l'échafaud avec son petit manchon. Les élégants ne l'eurent pas plutôt vu avec cet ornement, qu'ils quittèrent leurs petits manchons. Le lieutenant général du Présidial en avait un aussi, et il était fâché de le perdre. Il fit venir le bourreau qui avoua le fait. Le fourreur, appelé à son tour, l'avoua de même ; il ajouta seulement, sur les menaces que le magistrat lui faisait de le punir sans miséricorde, qu'il était le maître de donner son bien à qui il voulait. Là-dessus douze archers le conduisirent dans un cachot. Le magistrat, un peu refroidi, commença, quelques moments après, à soupçonner qu'il avait tort ; et ses amis ayant achevé de l'en convaincre, il voulut faire sortir le marchand ; mais celui-ci s'était pourvu déjà devant le Parlement de Rouen. Il refusa cette

prétendue grâce, et dit qu'il n'attendait sa liberté que du Parlement. Ce tribunal cita le magistrat à comparaitre et, après lui avoir fait une mercuriale, l'obligea d'indemniser le marchand.

Notons à ce propos que ce fourreur avait peut-être emprunté son idée au roi Soleil. Louis XIV, en effet, pour mettre en discrédit les toiles peintes, dites de Chine, et les indiennes, que les Anglais nous vendaient au grand détriment de notre commerce, et dont les élégantes raffolaient, ordonna que le bourreau serait obligé de s'en revêtir chaque fois qu'il pendrait un criminel.

(Env. Millefeuille.)

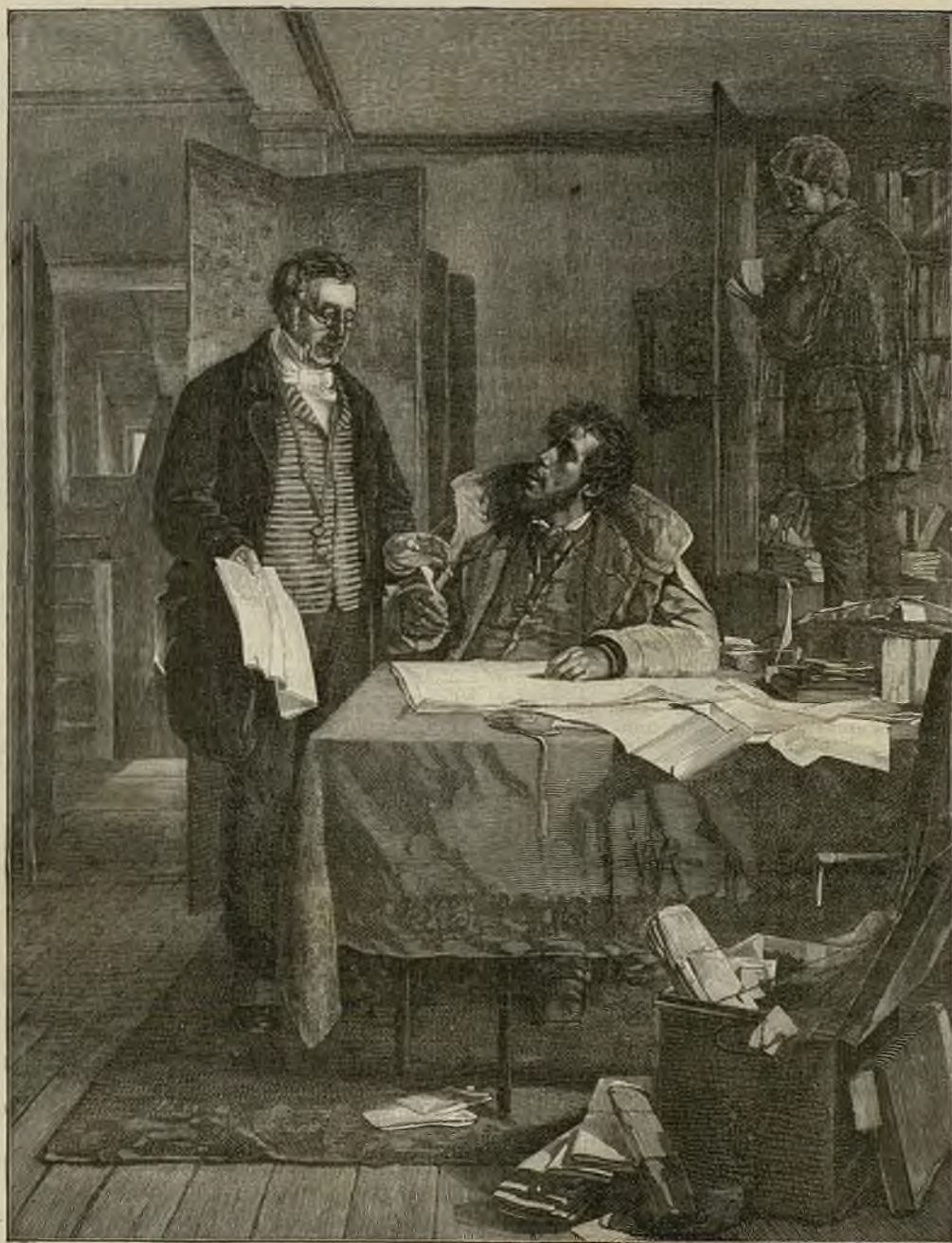


Fig. 2. — Matrone romaine et son enfant portant au cou la bulle d'or, d'après un verre point antique.

Tout ce qui concerne la *Mosaïque* doit être adressé à M. Eugène Müller, ou lui être communiqué verbalement, le samedi, de 4 à 6 heures, au bureau du Musée des Familles.

Le Propriétaire-Gérant, CH. DELAGRAVE.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE PAUL BRODARD.



« Ce jeu de physionomie m'intriguait et aussi la visible indiscrétion de cet homme qui nous épiait. »

SATAN ET SATAN

Il y avait longtemps que j'avais promis à mon ami Antoine de Meusy et à sa charmante femme d'aller passer une semaine en Anjou, à l'époque des chasses; mais l'homme propose et Dieu dispose : des circonstances indépendantes de ma volonté m'avaient toujours obligé à remettre ma visite, et plusieurs saisons s'étaient écoulées ainsi sans qu'il me fût possible de tirer quelques coups de fusil sur le giboyeux domaine de Meusy.

J'avais enfin tenu parole, et ce soir-là je dinais

gaiement dans la haute salle du vieux manoir avec quelques autres convives qui racontaient jalousement leurs exploits cynégétiques :

« Allons, avouez que vous aviez peur, me dit en souriant Mme de Meusy, à côté de qui j'étais assis.

— Peurl me récriai-je, mais si je suis tant soit peu timide, je ne suis pas sauvage au point... »

Elle m'interrompit :

« Il ne s'agit ni de timidité, ni de sauvagerie, et c'est votre bravoure que je suspecte.

15 AVRIL 1891.

15. — TOME LXVI.

— Ma bravoure!

— Ne jouez pas l'ignorance, vous me comprenez.

Non, vraiment je ne comprenais rien du tout; je l'affirmai avec la plus grande sincérité. Mon hôtesse secoua légèrement la tête d'un air incrédule, et, d'un imperceptible clignement d'œil, elle m'avertit qu'elle ne pouvait en dire davantage devant les deux jolis bébés, l'un de cinq ans, un garçon, l'autre de trois ans, une fillette, qui fixaient sur leur mère des regards pleins de curiosité, attendant sans doute la révélation de ce mystère, que des mots imprudents, prononcés de-ci de-là, leur avaient fait deviner.

« Oui, parlons d'autre chose », intervint Antoine.

Et les propos à bâtons rompus, les anecdotes reprirent leur train autour de la table. La chasse, encore la chasse et toujours la chasse défrayait la conversation. Les récits prenaient maintenant de minute en minute une importance plus grande. C'était à qui surenchérirait. Au dessert on n'était plus très loin des fantastiques aventures, des légendaires inventions de barons de Crac et de Munchausen, ces mystificateurs fameux, qui ont bien mérité de la Gascogne, bagasse! et de la Cannebière, coquin de sort!

« Et maître Chauveau, exclama l'un des chasseurs, en voilà un qui était adroit et vaillant malgré ses quatre-vingts ans; bon pied et bon œil, matin, un rude homme! »

Maître Chauveau? Ce nom ne me disait rien; comme je me tournais vers Mme de Meusy pour l'interroger, je vis son visage s'obscurcir et deux larmes furtives poindre entre ses cils.

« Pauvre M. Chauveau, murmura-t-elle, l'année dernière encore il était là, plus gai et plus jeune qu'aucun de nous.

— Est-ce qu'il est mort? demandai-je presque machinalement, peut-être aussi pour m'intéresser par politesse au chagrin que le visage de mes hôtes reflétait.

— Non, grâce à Dieu, répliqua vivement Mme de Meusy; la poitrine était devenue plus délicate, alors il est parti chez sa fille qui habite le Midi; il me manque bien, le cher homme. »

Décidément, ce M. Chauveau tenait une grande place dans le cœur de mes amis.

J'adressai à son sujet de nouvelles questions.

« J'aurais voulu te le faire connaître », me répondit Antoine.

L'accent enthousiaste et attendri avec lequel ces derniers mots avaient été prononcés, m'émut; pourtant un rictus stupide pinça ma lèvre d'un pli moqueur. Je souriais! N'arrive-t-il pas souvent que l'on rie alors même que l'on a envie de pleurer?

« Ah! te voilà bien, Parisien sceptique, élève de Figaro.

— Justement, cher ami, je me hâte de rire de peur....

— J'accepte tes excuses, répliqua Antoine d'un ton enjoué, et tu me les renouvelleras, j'en suis certain, lorsque tu sauras ce que nous devons à maître Chauveau. »

Le rez-de-chaussée de la vieille demeure était composé de deux pièces, l'une spacieuse, dans

laquelle nous dinions, l'autre, contiguë, de la dimension d'une chambre ordinaire.

« J'aurais pu couper celle où nous sommes en deux, avait observé Antoine, je n'ai rien voulu changer, c'est le cachet du manoir. »

Aussi, le repas terminé, les serviteurs reculèrent la table, et l'on s'approcha frileusement de l'immense cheminée où pétillait le sarment, où flambaient des bûches immenses, presque des arbres.

Les enfants ouvrirent à la ronde leurs petits bras, tendirent leur front... et s'envolèrent.

Leur père les suivit du regard; lorsque la porte se fut refermée derrière eux :

« Je lui dois aussi le bonheur, l'avenir de ces enfants », murmura mon ami.

Et comme mes yeux demandaient une explication :

« Ma femme te parlait de peur... Est-ce que vraiment je ne t'ai jamais conté cette histoire?

— Quelle histoire?

— Hé, parbleu! celle de ce manoir dont maître Chauveau est l'acteur principal? Non? La voici :

« Je venais de perdre mon père lorsque la guerre de 1870 fut déclarée. Nous étions ruinés alors et je travaillais dans un bureau. Ma mère, avec qui je vivais de mon emploi, me défendit d'accepter l'avantage de fils de veuve. « Mon enfant, me dit-elle, la patrie avant tout, la patrie avant ta mère; je prierai Dieu de te conserver à ma tendresse; s'il veut prendre ta vie, que sa volonté soit faite! »

« Elle se mit à genoux, et des sanglots se confondirent à ses ardent prières.

« J'obéis, je m'engageai, ma mère restait sans ressources. Oui, sans ressources, nous n'avions rien, rien; ou, pour mieux dire, nous ne possédions que cette terre qui depuis des années restait en friche. Pourquoi? Parce que ce manoir, ce domaine passaient pour être hantés, parce que personne dans le pays n'osait s'y aventurer, et qu'en offrant même la culture du territoire gratuitement, aucun paysan n'eût consenti à l'exploiter.

— Est-il permis de croire encore à de telles sornettes!

— Il n'en est pas moins vrai que mon père n'y venait plus que péniblement impressionné, que ma mère n'en parlait qu'avec terreur, qu'ils l'avaient fui un soir, bouleversés, et que M. Chauveau était prié de mettre la propriété en vente. Pas un acquéreur ne se présenta.

— Mais quelle raison?...

— Des apparitions; oui, moque-toi tant que tu voudras, il n'y avait pas d'autres motifs, car le manoir est bien situé, n'est-ce pas? il jouit d'une belle vue, le sol est excellent....

— Mais d'où venait cette sotte renommée?

— Mon cher, le manoir avait toujours eu une mauvaise réputation dans le pays; tu conviendras que son aspect particulier, bizarre, ses grands murs nus et sombres, ses étroites fenêtres, sa forme même qui ajoute à son aspect fantastique, peut bien suggérer des idées surnaturelles, lorsqu'il se détache, la nuit, très noir, en relief sur l'étroit plateau, aux rayons mornes de la lune argentée. Aussi le dénommait-on en Anjou : « la Maison fumée ». C'était, affirmait-on, la fumée de l'enfer

qui avait donné à ces murs ce ton fuligineux. Du vivant de mon grand-père, déjà, on pouvait dormir ici toutes portes ouvertes; nul ne se fût aventuré dans ces parages après le coucher du soleil. Mes parents riaient bien de ce prétendu sort, qui avait l'avantage d'augmenter le prestige de ma famille dans l'esprit de certains en faisant admirer sa hardiesse, et aussi l'inconvénient de laisser supposer par d'autres que les seigneurs de Meusy avaient conclu un pacte avec Lucifer. D'ailleurs, ces malveillants ne refusaient pas la part du pain bénit que mes parents offraient de temps à autre.

— Brr! c'est épouvantable, fis-je en riant de bon cœur; mais comment les tiens ont-ils pu ajouter foi?...

— D'autres, et des esprits robustes, auraient été influencés comme nous par ce qui se produisit une nuit du mois de mars : un éclat de tonnerre, un seul, retentit, formidable, à croire que la terre s'entr'ouvrait, tel que jamais avant, ni depuis, je n'en ai entendu.

« Au matin, un spectacle navrant se présenta à nous : toutes nos récoltes étaient saccagées, hachées, écrasées, anéanties. A différents endroits, on eût cru que le feu avait léché le sol de sa langue dévorante, dévastatrice.

« Grand-père n'avait pas paru. Nous courons chez lui pour annoncer le désastre, nous frappons à sa porte. Pas de réponse; alors nous entrons : il était dans son lit, assis, comme pétrifié, serrant contre sa poitrine un crucifix; ses yeux agrandis, portés sur un point, obstinément, décelaient une angoisse affreuse. Nous l'appelons, il ne bouge pas, pas un muscle de sa face ne tressaille. Il ne nous entend pas. Nous l'entourons de nos bras, il reste muet sous nos chauds baisers. Soudain, il étend la main dans la direction de l'être imaginaire qui le fascine :

« Le diable! Le diable! s'écrie-t-il, là, là... »

« — Mais il n'y a personne, c'est une idée, bon papa... »

« Il retomba sur son oreiller, et son dernier soupir s'exhala dans un ricanement saccadé, satanique, inoubliable, qui tinta encore à mon oreille.

« Grand-père mort, malgré l'effroi qu'avait jeté en nous cette courte et dramatique agonie, nous n'étions pas gens à attribuer à cette hallucination une valeur qu'elle ne devait pas prendre. Le comte de Meusy était bien vieux, une simple secousse avait brisé le fil ténu auquel sa vie était suspendue.

« Cependant, cette fin de mon aïeul, bientôt connue de tous, fit éclater l'inquiétude qui régnait dans le pays à l'état latent. Des gens dévoués vinrent nous supplier d'abandonner le manoir, de le faire brûler et de laisser établir sur ce lieu maudit une chapelle qui mettrait en fuite les esprits malins.

« Nous acceptâmes ces représentations avec égards, ainsi qu'il convenait, et, bien entendu, ces conseils ne furent pas pris au sérieux.

« Après quelques jours mon père s'installa dans la chambre de mon grand-père.

« Une nuit, je dormais profondément comme on dort à vingt ans, je m'éveillai en sursaut :

« — Antoine, Antoine », criait mon père.

« J'accourus et je le vis à la place même où un mois auparavant j'avais assisté à la scène affreuse que je viens de te dire : il était assis, dans la position de mon aïeul, ses yeux fixaient également la fenêtre.

« — Le diable! le diable! là... là... » fit-il.

« J'eus froid jusqu'aux os, tu penses. Mon père reprit vite possession de lui-même; et, comme je lui objectais qu'il avait eu un cauchemar :

« — Mais non, dit-il avec fermeté, un visage hideux a grimacé, là derrière la vitre; du reste, regarde, les contrevents sont entr'ouverts et je les ai fermés hier soir; ce n'est pas une idée, je te jure... »

« Je courus à la croisée, je l'ouvris brusquement, je poussai les persiennes : tout se taisait dans la nature endormie; je sifflai, un chien de garde vint, et me reconnaissant sauta contre le mur, me faisant fête.

« — Tu vois, père, Tigre était à deux pas, il n'y a personne, personne.

« — Personne! tu crois? c'est impossible, alors, alors, ces paysans ont donc raison, ce manoir est donc hanté! »

« Mon père était peu impressionnable; au surplus, il ne croyait pas aux contes de spirites et de sorcières : aussi, sa conviction, cette stupeur chez un homme qui, en toute autre occasion, eût été au-devant du danger, qui l'eût couru seul, qui eût évité de m'y exposer, et qui me demandait aide, m'alarmèrent. Il fallait donc qu'une influence, d'une nature qui m'échappait, s'exerçât. Et mon grand-père était mort de peur! Et pour la première fois de ma vie j'avais vu blêmir le visage de mon père!

« — J'en suis sûr, sûr, quelqu'un est venu là, ou bien... ou bien... »

« Malgré moi, et quoique je n'ajoutasse pas foi aux histoires de revenants et autres billevesées surannées, le trouble de mon père me gagnait, je me sentais pris de malaise, je l'avoue sans honte; bien d'autres à ma place eussent frêmi devant cet insaisissable, cet inconnu.

« A partir de cette nuit sinistre, les plus étranges phénomènes se succédèrent; les murs, à tout moment, répercutaient des heurts cabalistiques, les poutres craquaient; dans les haies, dans les vignes, des sons de tocsin et de gong retentissaient. Toutes nos recherches demeuraient infructueuses. Les chouettes qui habitaient le haut des tourelles hululaient plaintivement en faisant entendre autour du manoir le lourd froufrou de leurs ailes.

« Les domestiques en butte à d'extraordinaires mésaventures refusèrent de nous servir plus longtemps; les fermes devinrent désertes.

« De tous les serviteurs qui nous entouraient naguère, un seul fut fidèle, un pauvre garçon, presque idiot, recueilli un jour mourant de faim sur le bord d'une route.

« A vingt lieues à la ronde le manoir fut mis en interdit, les paysans s'écartèrent de nous, quelque discours que M. le curé leur tint; les cultivateurs que nous avions attirés de loin par des offres avantageuses, s'en retournaient épouvantés; bref, ma mère, après avoir résisté par sagesse à toutes

les émotions qui la poignaient, s'évanouit un soir, vaincue par une peur insurmontable. Les médecins déclarèrent qu'un retour à Meusy mettrait sa raison en péril; nous ne pouvions vivre séparés : cette demeure fut abandonnée à la garde du pauvre hère, de l'innocent qui, par une grâce d'état, ne paraissait pas s'apercevoir de nos vicissitudes.

..

« Tu sais le reste. J'arrivai donc à Angers après avoir contracté mon engagement, et je courus tout droit chez mon notaire. Je vois encore la scène : maître Chauveau debout, vêtu d'une large veste, un gilet cerclé noir et blanc, cravaté très haut, à la mode de 1830, les favoris tournés au fer, l'air imposant d'un président de cour, et moi dans le cache-misère que, malgré la chaleur, je n'osais enlever. J'acceptais les conditions et quelles conditions ! la ruine ! j'allais signer pour que ma mère ne mourût pas de faim. A terre, une malle ouverte contenant tous nos chers papiers de famille : les souvenirs, le passé ! Et quel présent ! Quel lendemain ! Quel sort m'attendait là-bas, à la frontière ?

« — Ainsi, fit-il, vous consentez à cette vente ?
« — Hélas ! ai-je un autre moyen de me procurer la somme dont j'ai besoin ? »

« Les yeux toujours fixés sur lui, je suivais avec étonnement l'expression malicieuse qui s'échappait de ses yeux sous ses paupières mi-closes, contrastant curieusement avec l'impassibilité de son visage. Puis dans les ovales de ses lunettes son regard par seconde fuyait, rapide, vers un de ses clercs, que, par la réflexion d'une glace, j'apercevais derrière moi, monté sur une chaise, recherchant, d'après les ordres du tabellion, certaines pièces dans des casiers.

« Ce jeu de physionomie m'intriguait, et aussi la visible indiscretion de cet homme qui nous épiait.

« — Il y aurait un moyen, dit le notaire, ce serait de me louer Meusy.

« — Vous habiteriez le manoir ? Seul ?

« — Oui, mais pas seul, puisqu'il y a des esprits frappeurs et perturbateurs.

« — Moi non plus je n'y croyais pas, et cependant...

« — Eh bien ! nous ferons connaissance ; je ne serai pas fâché de voir le diable au moins une fois dans ma vie.

« — Mais vous allez faire fuir votre clientèle rurale, on vous croira l'âme damnée de Satan.

« — Parlons peu et parlons bien : la terre rapportait jadis quinze mille francs, c'est un essai que je veux tenter, louez-la-moi pour cinq mille. Cela va-t-il ? »

« Si cela me convenait ! Cinq mille francs ! ma mère à l'abri du besoin... et l'espoir de temps meilleurs. Meusy me restait... Je l'aurais embrassé à l'étouffer, cet homme. Mais son masque frigide autant que le marchandage m'aidèrent à croire qu'il concluait une affaire, en spéculant sur notre situation. Il était grand chasseur, il aurait de beaux coups de fusil à tirer ; n'était-ce pas aussi un caprice d'ambitieux que d'habiter ce domaine seigneurial ? Donc, je ne devais témoigner aucune reconnaissance. Enfin, je pensais à tort et à travers, tu comprends, j'étais fou de joie, fou !

« Timidement, je hasardai, ne voulant pas lui avouer notre détresse :

« — Et... pour... le... le règlement ?

« — A votre convenance, la totalité sur l'heure, si vous le désirez ; je ne mets qu'une condition, c'est que vous me laisserez ce simple d'esprit qui seul, consent à habiter Meusy. »

« Un regard imperceptible, mais tranchant comme une lame d'acier, dans la direction du clerc, avait accompagné la fin de cette phrase.

« D'ailleurs, continua M. Chauveau, comme je me doutais que vous étiez pressé et que vous seul pourriez vous faire comprendre de ce pauvre diable... (il appuya sur ce dernier mot)... je l'ai envoyé chercher... »

« Une pile de papiers s'écrasa à terre, derrière moi. Le notaire grommela :

« — Faites donc attention, Arnoud. »

« Celui-ci ramassa en hâte les dossiers, et fit mine de se retirer :

« — Mais non, continuez vos recherches, Arnoud, vous n'avez pas trouvé ? »

« L'idiot fut introduit :

« — Machu, lui dit le notaire, je vais habiter le manoir avec toi. »

« L'homme resta impassible, son sourire hébété figé sur ses lèvres.

« — Expliquez-lui, monsieur de Meusy, il ne comprend pas... »

« Par lambeaux de phrases, à petits coups, j'incrustai dans la tête du malheureux qu'il devait obéir dorénavant à M^e Chauveau, le défendre au besoin.

« Et lorsque nous fûmes seuls, le notaire me dit :

« — Avez-vous remarqué une étonnante ressemblance entre cet homme et le clerc qui était ici ? »

« Je réfléchis un instant : était-ce donc pour cela que le visage de cet employé m'avait tant préoccupé ?

..

« Je partis pour l'armée, le cœur déchiré, mais avec cette consolation de ne pas laisser derrière moi de souci pécuniaire.

« A Reischoffen, je fus blessé grièvement d'un coup de sabre, et c'est au manoir, où ma mère m'attendait, que je vins achever ma convalescence.

« — Au manoir ! la mère l'attendait ici après toutes ces péripéties ! je commence à me perdre dans ton histoire, m'écriai-je.

« — M. Chauveau s'était installé comme il l'avait dit, tout seul, avec l'innocent, et sais-tu ce que cet excellent homme, à l'aspect grave et vénérable, avait inventé pour mettre en fuite les esprits, les revenants, le diable et autres apparitions ? Il s'était fait confectionner secrètement un immense manteau rouge, un masque méphistophélique, orné d'éclatants yeux de verre, mobiles, d'une mâchoire articulée, à longues dents, quelque chose d'effrayant, enfin, à donner la chair de poule.

« Le soir de son arrivée, vers dix heures, il se retira dans cette fameuse chambre du rez-de-chaussée après avoir veillé à ce que partout les portes et contrevents fussent hermétiquement clos. Il se costuma, étendit tout autour de lui une large traie

née de poudre de bois contre une trainée de feu de bengale rouge; il plaça dans la poudre même, à portée de ses pieds, des capsules, et s'assit patiemment, prêt à recevoir dignement, avec les honneurs qui lui étaient dus, le roi des enfers.

Satan attendait Satan.

« Vers minuit, les murs résonnèrent, les portes et les volets battirent, les chouettes tourbillonnèrent dans les airs, jetant leurs cris éperdus. Le visiteur nocturne ne devait pas être loin. En effet, les persiennes de la chambre du notaire s'écartèrent sou-

« Pardon, pardon, monsieur le Diable! »

« Un idiot? non pas, un chenapan. Son père, un marchand de biens du département voisin, nous guettait, et il avait fait de ses fils les instruments de sa convoitise : l'un, sous le nom de Machu, simulait l'imbécillité, et il était chargé de nous terroriser; l'autre, le clerc, sous le nom d'Arnoud, surveillait chez M^e Chauveau la vente à laquelle ils voulaient nous contraindre. C'est par ce dernier que le notaire a découvert le complot.

« Les misérables furent arrêtés et condamnés



« A Reischoffen, je fus blessé d'un coup de sabre. » (D'après le tableau de M. Aimé Morot.)

dain, et l'horrible démon apparut dans une pâle lueur, grimaçant.

« En une seconde, une fulgurante clarté inonda la chambre, et la haute stature de M^e Chauveau surgit dans son accoutrement diabolique, gigantesque dans l'imposant manteau qui le recouvrait.

« Et lorsque, suffoqué par la fumée, il ouvrit la croisée, il perçut, venant d'un sombre taillis, de sourds gémissements. Il se dirigea de ce côté : un homme était à genoux, ne pouvant fuir, tant l'émotion avait brisé ses jambes; celui-ci joignit les mains, suppliant, demandant grâce à cet être fantastique qui s'avancait menaçant, implacable, d'une taille prodigieuse dans les clairs rayons de la lune.

« C'était l'idiot qui se traînait ainsi, s'écrasait à terre, implorait :

pendant que j'étais à la frontière. M. Chauveau avait bien calculé, il fallait que la réhabilitation du domaine fût éclatante; toute la contrée fut édifiée; notre fortune fut sauvée grâce au stratagème amusant de ce digne homme.

« Ah! conclut mon ami, si tu avais entendu raconter cette histoire en détail par son héros!

« C'était si cocasse cette ruse facétieuse venant à bout de cette supercherie, cette ruse imaginée et exécutée par cet être si sérieux, impassible d'ordinaire.

« Oui, il se transfigurait, le vieux notaire, il riait comme un enfant lorsqu'il contait ce que, avec modestie, il appelait une bonne farce.

LOUIS DE CATERS.

HISTOIRE DU BOUTON



Le bouton a son histoire, une histoire semée de péripéties, dont on ne se doute guère aujourd'hui, tellement on s'est habitué à le regarder comme naturel, indispensable. Imaginerait-on qu'il fut un temps où le bouton était inconnu, où, comme toutes les autres créations du génie humain, cet important auxiliaire de la toilette, avant de prendre son essor définitif, a dû traverser une foule d'épreuves, quelques-unes fort difficiles ! Il en a été ainsi pourtant ; on en jugera par ce que nous allons raconter.

« C'est du Nord, a-t-on dit, que nous vient la lumière. » C'est du Nord aussi que nous vient le bouton. L'inventeur est un Danois nommé *Knobbe*. Au ^x^e siècle, Knad ou Canut le Grand régnait à la fois sur l'Angleterre, l'Écosse méridionale, le Danemark et la Norvège. Glorieux et fier, indépendamment d'une armée permanente soldée par l'État, il s'entourait d'une nombreuse garde attachée exclusivement à sa personne et faisant partie de sa maison. Tous ses successeurs suivirent son exemple. L'entretien de l'armée et de la garde coûtait cher ; et parmi les grosses dépenses figurait l'achat des appareils destinés à retenir les vêtements. Ces appareils, d'ailleurs, héritage des anciens temps, boucles, fibules, courroies, cordons, etc., étaient insuffisants pour abriter contre les rigueurs du climat, des soldats que l'obligation de l'uniforme et le port constant des armes empêchaient de se serrer ou de se draper à leur fantaisie. On se servit d'abord d'arêtes de poisson en forme d'aiguilles, puis de vraies aiguilles, enfin d'agrafes ; mais, au commencement du ^{xiv}^e siècle, Knobbe eut l'idée de fabriquer de petites pièces en os, munies d'un tron, propres à être cousues dans l'étoffe et s'adaptant à une entaille correspondante. *Le bouton était trouvé*. On lui donna le nom de son inventeur, *Knop* ou *Knap*, signifiant en danois et en suédois bouton.

L'usage du bouton se propagea avec une rapidité extraordinaire, surtout parmi les armées ; en sorte que, sans exagération, on pourrait affirmer que cette invention, si insignifiante qu'elle paraisse, a eu, au point de vue du vêtement, la même importance qu'à un autre point de vue l'invention de l'imprimerie et de la poudre ; car c'est avec elle qu'a pris fin cette façon de s'habiller trop large et trop flottante qui avait prévalu jusqu'alors.

Bientôt le bouton fit son entrée dans la mode : on s'en servit non plus seulement comme d'article de nécessité, mais encore comme d'objet de parure. Syagecius, historien bohème, qui écrivait en 1367, raconte que, de son temps, certains personnages portaient jusqu'à cinq ou six rangs de boutons.

Bien que les rapports entre les divers peuples fussent alors des plus restreints, le bouton ne tarda pas à se répandre du Danemark, son pays d'origine, dans toute l'Europe. Partout on lui fit un accueil empressé ; et au bout de quelques années on le vit adopter par les habitants des latitudes les plus opposées : la belle et riche Espagnole, de même que l'humble paysanne russe, s'en couvrirent avec profusion.

L'os ne domina pas longtemps dans la fabrication du bouton ; on y employa d'autres matières, le métal surtout : les mousquetaires de Charles IX en 1572, et les canonnières de l'Empereur, en 1612, portaient, comme marque distinctive, des boutons de cuivre jaune.

Tandis qu'à l'époque de Mazarin, la haute société revenait aux agrafes, le bouton n'en prenait pas moins droit de cité chez les bourgeois et les paysans ; ils n'auraient pas compris que l'on pût s'en passer. Aussi, dans toutes les langues, le bouton donna-t-il lieu à des expressions symboliques qui rappelaient son caractère et sa destination : *bouton de clocher*, *bouton d'épée*, *bouton de selle*, etc. Même en matière de justice, le bouton ou plutôt l'absence de bouton jouait un rôle. Lorsqu'un chef militaire était chargé de commander un convoi de prisonniers qui devaient effectuer leur trajet à pied, il lui arrivait souvent de leur arracher les boutons de leurs culottes, certain d'empêcher ainsi leur évasion plus efficacement qu'avec les chaînes les plus lourdes.

Par suite de sa consommation toujours croissante, la fabrication du bouton prit un développement rapide et considérable. Au début le monopole en fut concédé exclusivement aux fabricants de boucles, dont l'industrie avait été si gravement atteinte par l'invention de Knobbe ; mais peu à peu les passementiers, les tourneurs et d'autres corps d'états participèrent au même privilège ; et cela avec d'autant plus de raison que le goût des choses élégantes introduit par la Renaissance avait fait du bouton un objet de luxe des plus recherchés.

Les grands pays industriels, tels que la France et l'Angleterre, s'adonnèrent à cette fabrication avec une telle activité qu'ils inondèrent l'Europe entière de leurs produits. Ceux qui cultivaient la même fabrication poussèrent le cri d'alarme ; l'Allemagne surtout, plus menacée que les autres. Frédéric II intervint ; et par un rescrit royal daté du 7 janvier 1775, il défendit dans toute l'étendue de ses États l'importation des boutons étrangers, accordant en même temps à chacun de ses sujets le droit de vendre des boutons indigènes : ce qui, grâce aux boutons d'étain, dont l'armée faisait une consommation énorme, procura au commerce prussien de très sérieux avantages. L'ef-

fet du rescrit royal fut d'ailleurs on ne peut plus prompt. Dès 1780, on comptait à Berlin, dans la corporation officielle des fabricants de boutons, 52 maîtres, 17 veuves, 22 compagnons et 21 apprentis¹.

..

L'Autriche marcha plus lentement. A la vérité, depuis le ^{xv}e siècle, on y fabriquait des boutons en os, en poil de chameau, en laiton, en étain, en argent, etc.; mais la difficulté de soutenir la concurrence étrangère n'en était pas moins grande, les ouvriers s'opposant invinciblement à l'emploi des machines. Ainsi tandis qu'à Augsbourg, Nuremberg et autres marchés allemands, une douzaine de boutons d'étain de 9 lignes de diamètre, convexes en dessus, plats en dessous, avec œil en fil d'acier, coûtait 6 groschen et 3 pfennig (environ 75 centimes), la même douzaine se payait à Vienne un demi-florin d'or (4 fr.). Des efforts furent tentés pour se soustraire à une inégalité aussi préjudiciable; d'une prohibition absolue on passa à une tarification douanière dix fois supérieure à la valeur du produit. Malgré tout, l'industrie boutonnière indigène languit et l'armée autrichienne était obligée de se fournir de boutons étrangers à des prix exorbitants.

En ces circonstances, comme du reste en toutes celles où il s'agissait de graves intérêts économiques, l'impératrice Marie-Thérèse prit une vigoureuse initiative. Elle confia à un Anglais nommé Rosthorn le soin d'établir à Vienne une fabrique de boutons à chevaux et mit dans ce but à sa disposition un vaste immeuble appartenant à la couronne. La fabrique installée n'eut pas de peine à confectionner des boutons moins chers qu'on ne les avait payés jusqu'alors; elle travailla d'abord exclusivement pour l'armée.

Cette création nouvelle avec ses engins et ses appareils, fours, creusets, cylindres, pilons, etc., produisit dans la capitale une sensation immense. L'impératrice elle-même accompagnée de sa cour visitait souvent la fabrique, toujours surprise et charmée de l'activité qui y régnait et des magnifiques résultats par lesquels elle se signalait.

Cependant, en dépit de ces résultats, qui prouvaient si manifestement l'utilité des machines, les ouvriers n'en persistaient pas moins dans leur opposition, en sorte que Rosthorn éprouvait les plus grandes difficultés à en réunir le nombre qui

lui était nécessaire. On songea alors à lui adjoindre des soldats, dont la plupart devinrent en peu de temps des ouvriers habiles. C'est pourquoi ayant résolu d'aller fonder en Hongrie une grande usine métallurgique, Rosthorn choisit parmi eux les plus intelligents, auxquels il céda sa fabrique de Vienne. Ceux-ci reçurent, en outre, du gouvernement leur congé définitif de l'état militaire. Ainsi l'on peut dire que, grâce aux fournitures de boutons exigées pour l'armée, les soldats furent, en Autriche, les vrais promoteurs de cette industrie boutonnière, qui depuis n'a fait que grandir, au point qu'aujourd'hui elle occupe à Vienne seulement plus de deux cents maisons de commerce.

De son côté, la France ne restait pas en arrière; elle apporta dans la fabrication du bouton, ce fini, cette délicatesse, cette riche élégance qui distinguent si éminemment tous ses produits, boutons en émail incrustés de diamants et autres pierres précieuses. L'Autriche suivit le mouvement. A Prague, on fabriquait des boutons dits impériaux, où sous un verre de cristal se voyait le portrait-miniature de l'empereur Joseph II; il y eut aussi des boutons allégoriques, représentant les quatre saisons ou d'autres scènes empruntées à la mythologie. Un riche Viennois fit peindre sur les boutons de son gilet la silhouette des vingt-quatre beautés les plus célèbres de la ville, afin, disait-il, de les avoir plus près de son cœur. Une lettre de Vienne, du 21 juillet 1787, nous apprend qu'un certain Loschenkohl y avait fondé une fabrique de boutons en émail avec portraits et sujets variés; plus tard apparaissent les boutons à la Werther, que les admirateurs de Goethe se disputaient à l'envi.

Nous avons vu que les besoins de l'armée ont été le point de départ de l'industrie boutonnière en Autriche. En 1876, l'armée autrichienne a consommé 4,715,490 douzaines de boutons, dont le prix s'est élevé à 59,216 florins. Quant à l'exportation générale des boutons autrichiens, elle s'étend sur le monde entier; dans ces dernières années, la seule Amérique lui en a pris pour deux millions de florins.

Nous nous sommes étendu un peu longuement sur l'histoire de bouton en Autriche, car c'est réellement en Autriche qu'elle a eu, qu'elle a encore son centre le plus actif, le plus fécond. Du reste tous les pays du monde fabriquent aujourd'hui le bouton, et chacun y met le goût qui lui est propre; industrie précieuse qui, se ralliant à la fois au nécessaire et au superflu, est devenue la source de bien des fortunes. Il est à remarquer toutefois que le Danemark n'a point participé à ce mouvement; le bouton ne figure dans son bilan industriel que pour un chiffre plus que modeste. Le Danemark semble avoir assez fait pour sa gloire en en donnant le premier type.

L. LÉOUZON LE DUC.

1. Sous le nom de *boutonniers*, les fabricants de boutons formaient, sous le régime des maîtrises, une corporation d'artisans qui fabriquaient les boutons en métal, en verre ou en pierre-ries, les épingles à chatons et les dés à coudre. Leurs statuts, qui, en France, dataient du ^{xiv}e siècle, furent renouvelés en 1558 et en 1653. L'apprentissage, qui était d'abord de huit ans avec argent et de dix ans sans argent, fut ensuite réduit à quatre années; on exigeait, en outre, quatre années de compagnonnage. Le prix du brevet était de 33 livres, et celui de la maîtrise de 300.



LES DIX DOIGTS DE JEAN RUTHÉ

(Suite.)



LOUISE, inquiète, voulait mettre pied à terre et prendre Paul par la main. L'oncle André la rassura.

« Oh ! dit-il, vous n'avez rien à craindre. Le bardot et les mules ne broncheront pas plus que sur une route de plaine. Laissez-les aller à leur idée, les bonnes bêtes, elles ne demandent que ça... D'ailleurs Jean est là, et il a l'œil à tout. »

En effet, sans le moindre accident, l'âne et les mules franchissaient ou tournaient les innombrables obstacles. Dans l'eau, sur le gravier, sur les roches glissantes, ils continuaient tranquillement l'ascension. Si parfois un sapin couché par l'ouragan interceptait le passage, l'âne gravissait le talus de droite ou de gauche et faisait un détour. Les mules suivaient ce guide intelligent, qui leur frayait un chemin dans les fourrés où, parmi les épis bleus des aconits et les touffes dorées des arnicas, les longues tiges de la reine des prés balançaient leurs fines houppes blanches.

L'oncle Lafaye, encore robuste et agile, se tirait sans trop de peine de tous les mauvais pas. De temps à autre, il faisait une courte halte, mais c'était moins pour se reposer que pour attendre l'arrière-garde : M. de Guiraud et Briard.

A tout instant le bonhomme se retournait vers les retardataires :

« Par ici ! par ici !... Allons, Monsieur, mettez le pied là !. Prenez mon bâton... ou donnez-moi la main ! Courage, Monsieur, courage ! Nous n'avons plus qu'une petite demi-heure pour arriver au *jds* et le *jds*, voyez-vous, c'est comme du velours. Vous n'êtes point accoutumé aux courses en montagne ?... Le pauvre lambin, là-bas, non plus !

— Oh ! lui, répliquait M. de Guiraud, il est accoutumé à la paresse !...

— Il me fait regret tout de même, disait le vieillard. On l'entend d'ici souffler et geindre. Je vais lui prendre un de ses paniers.

— Non, non, laissez !... Il faut toujours qu'il bougonne, en prose ou en vers...

— Ah ! il fait des vers ?

— C'est-à-dire... qu'il en mâchonne. Écoutez... Ah ! c'est une autre chanson ! »

Ce n'était plus, en effet, les plaintes de Briard qu'on entendait dans les ravins ; c'était des éclats de rire, à droite et à gauche. La jeunesse du pays montait sous le couvert et cueillait l'airielle.

Jean Ruthé, tenant la bride de la *mori*, veillait sur le petit Paul et les voyageuses. Il n'avait pas toute sa gaité des bons jours. Au départ, cependant, il ne songeait qu'à deux choses agréables : surprendre monsieur le chevalier comme un lièvre au gîte, et donner au père Jupiter une idée de son talent musical. Mais, auprès de Mme Des Granges, d'autres pensées l'obsédaient. Les vagues confidences que la jeune femme lui avait faites sur sa famille et sur son enfance revenaient souvent à sa

mémoire. A peine, la veille, y prenait-il garde ; chaque détail l'intéressait maintenant.

Comme la petite *innocente* qu'il avait fraternellement aimée, Mme Des Granges se nommait Louise. Elle avait été élevée dans un château du Forez, mais était-ce dans ce château qu'elle avait passé ses premières années ? Peut-être ne le savait-elle pas elle-même. De cette époque de sa vie, il ne lui restait que des souvenirs confus. « On m'a raconté, disait-elle, que, comme votre Louise, j'ai été malade, infirme, muette ; Mme de l'Aubertie pensait que je ne pourrais jamais marcher ni parler. » Pourtant elle se rappelait Varennes, l'étroite et fraîche vallée, la rivière, le moulin. Le nom de Marianne l'avait fait tressaillir, puis songer...

Jean essayait de rapprocher les faits, les dates, les objets. Entre le carreau de dentellière que Marianne conservait comme une relique et le bijou que Mme Des Granges avait acheté à Bruges, son imagination cherchait un rapport, un lien. L'idée lui vint plusieurs fois de demander à Louise :

« Comment avez-vous appris à faire de la dentelle ? A quelle époque ?... Est-ce chez Mme de l'Aubertie ?... Ne serait-ce pas plutôt à Varennes ? »

Il regardait la jeune femme, elle lui souriait pour le remercier de ses soins affectueux, et il n'osait plus.

« Mettez votre manteau, dit-il, nous allons sortir des bois et l'air sera très vif, là-haut, sur le *jds*. Ne vous rappellent-ils pas, ces bois, la belle forêt de la Merlée ?

— J'y pensais, répondit-elle, mais la forêt de la Merlée est plus épaisse et plus sombre ; elle m'effrayait !... »

Ce fut tout ce qu'ils trouvèrent, ce jour-là, pour renouer la chaîne des souvenirs.

On sortait du ravin et, par un sentier qui serpentait dans la bruyère, on arrivait à une large terrasse verte, où la grande gentiane dressait par milliers ses tiges déjà desséchées. C'était le premier gradin du *jds*, et sur ce gradin, les voyageurs apercevaient la première *loge*, construite en pierres sèches au bord d'un petit bassin qui servait d'abreuvoir.

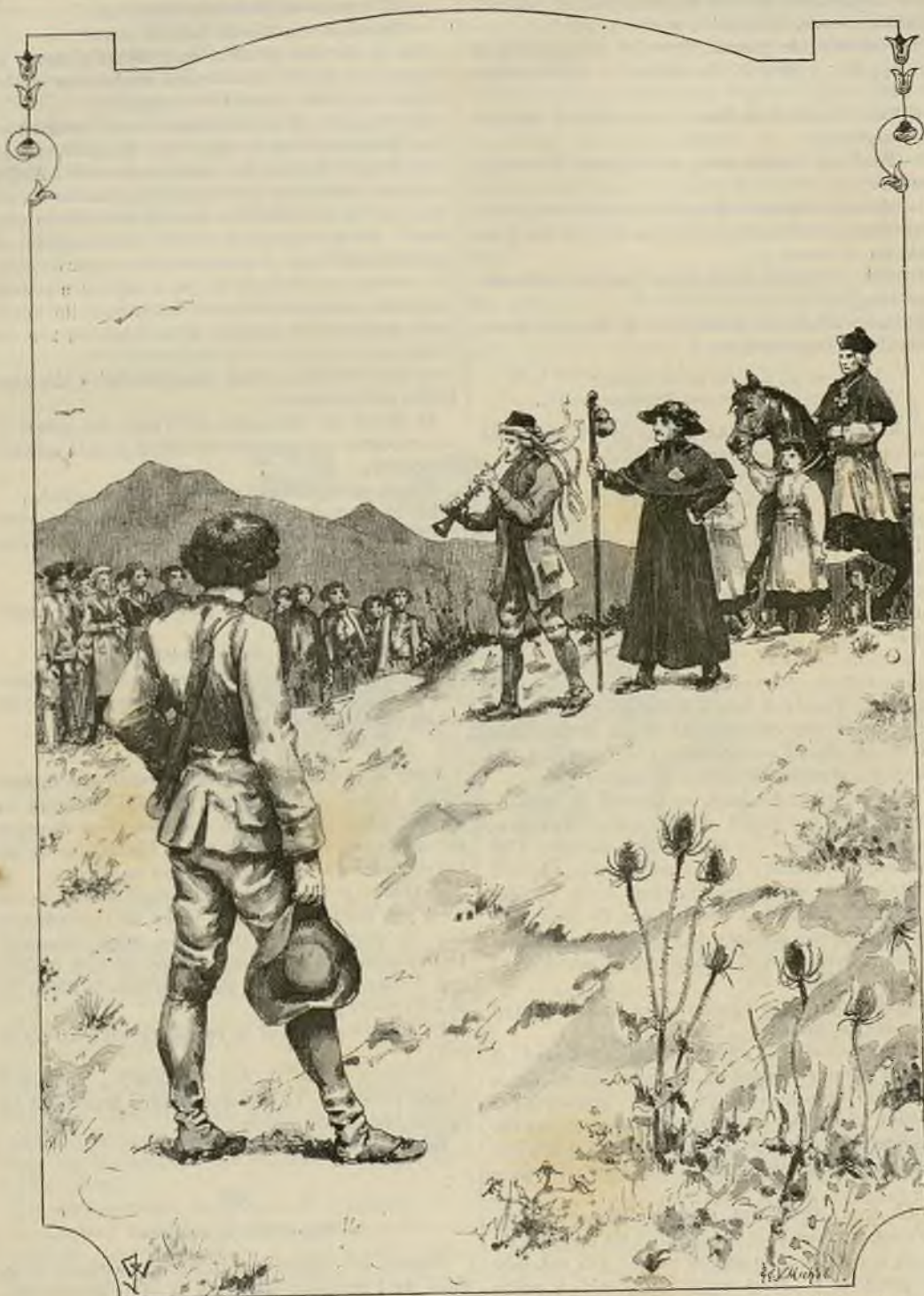
« Nous voilà en pays ennemi, dit l'oncle Lafaye à M. de Guiraud. Cette jasserie a appartenu à M. le baron des Granges, et maintenant... »

— Et maintenant ? demanda le comte.

— Elle est au chevalier de l'Olme. »

Jean Ruthé s'impatientait ; l'arrière-garde n'arrivait pas ; Briard était encore dans la forêt. A l'issue du ravin, on l'avait perdu de vue ; peut-être, au lieu de prendre le sentier de gauche, avait-il pris celui de droite, qui le conduirait au fond d'une combe presque aussi sauvage que celles de Saint-Georges.

Pendant plus de dix minutes, les voyageurs l'appelèrent à grands cris.



Jean ne regardait que la procession du pèlerin, qui défilait sur l'aride plate-forme. (Dessin de J. Wagrez.)

« C'est une malchance ! disait Jean Ruthé. Nous n'arriverons jamais au *crêt* à l'heure où le père Jupiter et M. le curé de la Bourlionne franchiront la limite d'Auvergne. Voilà pourtant ce qu'il faudrait voir, et M. le chevalier ne nous échapperait pas ! Oncle André, partez avec la compagnie ; je vous rejoindrai là-haut ! »

Le jeune homme courut vers la combe. Au bord

d'un rocher à pic, il trouva Briard couché dans la bruyère.

« Vous ne nous entendiez donc pas ? dit Jean Ruthé.

— J'entendais et je comprenais..., répondit Briard, farouche.

— Vous compreniez?...

— Que tout le monde se moquait de moi, de

mon inquiétude, de ma fatigue... C'est odieux !
Écoutez encore, écoutez !... »

De droite et de gauche, dans les bois, partaient des appels : « Briard ! Eh ! Briard ! » et des éclats de rire.

« Bah ! reprit Jean Ruthé, ce sont des enfants qui s'amusent.

— Parbleu, comme vous, aux dépens d'un malheureux !... »

— Allons, monsieur Briard, vous êtes las, vous avez chaud, donnez-moi vos paniers, je les porterai un moment. »

Briard se releva, s'essuya le front et prit une pose tragique.

Et l'ancien valet de chambre de M. Molé déclama, roulant des yeux terribles :

N'était-ce pas assez de trahir l'amitié !
Va, monstre !... épargne-moi l'insultante pitié !...

« Ma parole, dit Jean Ruthé, vous êtes très comique, mais venez, venez ! »

Briard le suivit en grommelant.

« Comique !... comique !... Tout cela se payera quelque jour ! »

Il n'était pas d'ailleurs au bout de ses peines. Pour rejoindre les voyageurs qui gravissaient en lacets les pentes gazonnées, Jean prenait la ligne droite. Au-dessus des bons pâturages où l'herbe, épaisse et fine, fait tremplin comme à la surface des terrains tourbeux, la marche devenait de plus en plus difficile. Partout la roche aiguë perçait le tapis vert. Tantôt il fallait franchir un ruisseau, tantôt éviter une crevasse. Et le but à atteindre, le crêt où devait avoir lieu la bénédiction des troupeaux, semblait toujours s'éloigner !

Vu de la lisière des bois, ce versant de la montagne présente l'aspect d'une pente régulière, presque unie ; mais il a ses gradins, marches d'un gigantesque escalier. A chaque gradin, Briard s'arrêtait pour reprendre haleine. L'air vif des hauteurs lui coupait la respiration. En regardant les escarpements, hérissés de roches grises, qui se dressaient devant lui, il se reprenait à murmurer :

« Encore ? Encore ? »

Malgré le poids des paniers, Jean Ruthé montait à grandes enjambées.

« Allons ! disait-il, allons, monsieur Briard ! Il faut que nous arrivions au commencement de la cérémonie. Avez-vous la vue longue, camarade ? »

— Oui, répondait le « pauvre lambin », et c'est peut-être pour cela que monsieur aime à m'avoir auprès de lui ; je reconnais de très loin ses créanciers.

— Eh bien, de là-haut, avec une bonne longue-vue, vous pourriez voir l'heure qu'il est à l'hôtel de ville de Paris. C'est du moins ce que j'ai entendu dire quelquefois. Mais regardez plutôt à votre montre.

— Je n'ai plus de montre, répliquait Briard. J'en avais une très belle, un cadeau de M. Molé ; c'est monsieur qui me l'a fait perdre.

— C'est M. de Guiraud ?

— Mais oui, mais oui !... Quand je l'attends, des nuits entières, à son académie, il faut bien faire quelque chose ? On joue à l'as de cœur, dans l'antichambre, entre gens de maison.

— Et vous avez joué votre montre ?

— Monsieur me laissait sans le sou. »

Sur le dernier gradin, Jean Ruthé s'arrêta un moment. Il voyait maintenant au-dessous de lui l'oncle Lafaye et les autres voyageurs.

Tout à coup, se débarrassant de ses paniers :

« Entendez-vous ? cria-t-il. Entendez-vous ? Voilà le père Jupiter qui sonne sa marche ! Ah ! il a encore de fameux poumons, le petit vieux !... »

Le son de la clarinette arrivait du côté du couchant, de la limite d'Auvergne. La mélodie, en mineur, était lente et grave, comme un air d'église. Si, suivant la coutume, le père Jupiter n'y avait introduit quelques rustiques floritures, elle aurait eu la majestueuse ampleur d'un choral du *xvii^e* siècle.

« A nous deux, mon bonhomme ! » dit Jean Ruthé enthousiasmé.

Et tirant sa clarinette de l'étui de serge, il accompagna son premier maître, il joua la marche du *Pèlerin*.

C'était plein, c'était large, c'était superbe !...

De là-haut, sur le crêt, le père Jupiter entendait, et il se piquait d'honneur. Il enflait le son, il l'enflait si bien qu'il détonnait.

Et Jean souriait en pensant :

« Ah ! bonnes gens, le pauvre vieux reconnaît ma Jacqueline !... »

L'oncle Lafaye lui mit la main sur l'épaule.

« Mon garçon, dit-il, je te croyais plus fin chasseur. Quand on veut prendre le lièvre au gîte, on ne lui chante pas de loin :

File, file, capucin !...

« M. le chevalier est là-haut, avec son monde et ses bêtes. Il doit savoir depuis hier que tu as fait tapage à sa porte, que Mme Des Granges est chez moi, et que nous avons l'intention de lui faire rendre des comptes. Et il va se dire... »

— Que si je suis venu à la Grand Montagne, ce n'est pas uniquement pour jouer de la clarinette avec le père Jupiter ? Oui, mon oncle, répondit Jean Ruthé, j'ai, ma parole, plus de bon vouloir que d'*eïmo*¹ ; mais vous allez voir que le lièvre ne m'échappera pas ! »

Et à toutes jambes il reprit sa course vers le crêt.

« Prends garde !... sois prudent !... lui criait l'oncle Lafaye... Tu sais que le gros jassier est au mieux avec M. de Talaru ! »

Jean n'entendit pas.

XIII

Règlement de comptes.

Sautant de rocher en rocher, il arrivait à la table de Pierre-sur-Haute, à la plate-forme nue, sans cesse balayée par les vents.

C'était là qu'autrefois, en promenant ses regards autour de l'immense panorama, il se sentait pousser des ailes.

Et par cette claire matinée, le panorama était magnifique. Le mont Blanc, les Alpes de la Savoie, et celles du Dauphiné étincelaient dans l'atmo-

1. *Eïmo*, esprit, intelligence.

sphère limpide. Du *crêt*, qui se dresse, complètement isolé, comme au centre d'un cirque où tiendraient six provinces, l'œil pouvait suivre sans peine toutes les ramifications des chaînes du Bugey, du Lyonnais, du Forez, du Vivarais, du Velay. Les lourds massifs du Cantal, les monts Dore, les pays de la haute Auvergne apparaissaient en pleine lumière. Dans la riante Limagne ondulaient des centaines de monticules, avec leurs maisons blanches, leurs jardins, leurs vergers. Les fleuves et les rivières miroitaient au fond des vallées.

Mais Jean ne regardait que la procession du *Pèlerin*, qui défilait sur l'aride plate-forme.

Le curé de Saint-Pierre-la-Bourlionne venait de bénir les troupeaux de vaches. Deux enfants l'assistaient, deux petits clercs en saye et en sabots : l'un tenait la bride de son cheval, l'autre portait le

repassait la limite des deux provinces. Les troupeaux allaient redescendre aux étables. Seules, les plus belles *bravardes* resteraient sur le *crêt*, pour recevoir le bouquet et les rubans.

Trois maîtres jassiers, les doyens d'âge, s'étaient assis sur la table de pierre. On leur amenait les *bravardes*. Ils examinaient, se concertaient à voix basse et jugeaient sans appel. Au front de chaque vache honorée des suffrages de ces experts, les femmes des jasseries attachaient un bouquet; aux cornes elles nouaient des flots de rubans bleus.

Parmi les paysans qui attendaient la décision des trois juges, Jean Ruthé cherchait M. le chevalier. Reconnaisant dans les groupes quelques voisins du sire de l'Olme, il les interrogea :

« M. Lestra n'est donc pas venu ? »



Et bientôt on vit les jeunes paysans remontant avec leur fardeau. (Dessin de Jacques Wagrez.)

bénitier. Devant lui un paysan vêtu d'une longue cape brune à grand collet, la gourde en bandoulière, le large chapeau orné de coquilles et de médailles, marquait le pas en frappant le sol de la pointe de son bourdon ferré. De temps immémorial, le plus ancien des *gouverneurs* avait le privilège de figurer ainsi le *pèlerin*, le saint Roch qui protège les bestiaux contre les épidémies. Le chien manquait au tableau, car les vaches de Pierre-sur-Haute ont toujours eu une violente aversion pour la race canine.

En tête marchait le joueur de clarinette, un petit vieillard aux longs cheveux blancs, coiffé du bonnet de laine enrubanné¹. C'était le père Chantemerle, *abbé de jasserie*, médecin des bêtes, rebouteur et ménétrier. Un ancien curé de Chalmazel l'avait surnommé Jupiter, parce que, disait-il, au son de sa musette ou de sa clarinette, il assemblait ou dissipait les nuées sur la Grand' Montagne.

Après avoir fait le tour du plateau, la procession

1. Le curé de Saint-Pierre-la-Bourlionne vient encore chaque année, le 16 août, bénir les troupeaux sur le *crêt*. A quelques détails près, la cérémonie est toujours la même.

— Il est là, lui dit-on, devant les *parrains* (les experts),... avec ses gens et ses bêtes.

— Je ne le vois pas !

— Oh ! il n'est pas mince, mince à pouvoir se glisser dans un trou de *mazotte* (de fourmi).

— Et pourtant?...

— Tiens ! au fait, il a disparu !... Il sera parti dépité.

— Dépité ? et pourquoi ?

— Voilà : il avait amené deux *bravardes*, une *payse* et une *flandrine* que M. le marquis¹ lui a envoyée. Les *parrains* ont donné le bouquet à la *payse*, et c'est bien jugé, il n'y a peut-être pas, cette année, plus belle vache sur le *jâs*. Mais l'autre n'a pu être *floquée* (n'a pas eu les flots de rubans) ; elle n'est pas de chez nous, et ces bêtes de plaine ne *profitent* guère sur la Grand' Montagne. Alors M. Lestra s'en est allé sans dire : « Portez-vous bien vous autres ! et buvez de l'eau, s'il vous plaît. »

Un domestique du château des Genettes se trouvait là. Il crut devoir prendre la défense de son maître.

« Non, non, dit-il, M. le chevalier n'est point

1. M. le marquis de Talara, premier maître d'hôtel de la reine.

parti dépit. Il s'est retiré avant le jugement. »
« Ah ! pensa Jean Ruthé, l'oncle Lafaye avait raison, je ne suis pas fin chasseur et le lièvre a filé ! »

Le domestique crut qu'on doutait de sa parole. Il insista et précisa.

« M. le chevalier, reprit-il, nous a quittés tout à coup, au moment où la procession repassait la limite. Je l'ai vu descendre du côté de l'Auvergne. »

Jean n'en demanda pas davantage. Il courait déjà dans la direction indiquée. Le père Jupiter lui barra le passage.

« Embrasse-moi, garçon, embrasse-moi, s'écria le petit vieillard. Quelle joie de te revoir !... C'est toi qui sonnais ma marche, là-bas ? »

— Oui, oui, mais...

— J'ai reconnu ta Jacqueline. Ah ! tu n'es plus un apprenti... Embrasse-moi encore, mon gâs, tu me fais honneur !... Mais qu'as-tu donc ?...

— A tout à l'heure, père Jupiter !

— Où vas-tu ?... que cherches-tu ?

— Je cherche le Lestra de l'Olme. L'avez-vous vu ?

— Eh ! il fallait le dire tout de suite. Oui, je l'ai vu, en accompagnant là-bas M. le curé et le pèlerin... Il dévalait vers la combe de Récavet, et il filait bon train, le gros ladre, comme si tous les maîtres-jassiers étaient à ses trousses pour lui faire arroser le bouquet !

— Ah ! quelle idée !...

— Oh ! une idée qui viendrait à tout le monde, par ici ! N'est-ce pas, *méinds* ? »

La réponse ne se fit pas attendre, et elle fut affirmative, à l'unanimité.

Autour de Jean Ruthé et du père Jupiter se pressaient une trentaine de jeunes gens. Ils attendaient avec impatience le moment où les deux clarinettes attaqueraient la *virouneiri*.

Jean avait déjà refait son plan de campagne.

« Camarades, demanda-t-il, vous voulez danser ? »

— Oui ! oui !

— Nous vous ferons sauter tout l'après-midi, ma parole, mais danser donne soif et il faut boire.

— L'eau ne manque pas, sur le *jûs*, ni le lait !

— Mais le vin, ... le vin !... Mes amis, savez-vous pourquoi ce grippe-sou de Lestra dévale si vite vers le Réclavet ? C'est qu'il ne veut plus arroser ! Il avait fait monter à sa jasserie une *dnée*² de vin pour régaler la compagnie.

— Lui ?... lui ?... pas possible !...

— Attendez... Pour régaler la compagnie si ses deux bravardes étaient *floquées*. Sa payse a eu le ruban ; mais comme il n'est content qu'à moitié, il s'esquive sans offrir une demi-pinte. Il faut qu'il arrose tout de même, il faut qu'il arrose ! »

Approbation générale.

« J'allais lui donner la chasse et le ramener sur le *crêt*, lorsque j'ai rencontré le père Jupiter. Peut-être réussirais-je encore à l'arrêter. Mais le remonter, à moi seul, ce serait plus difficile ! »

— Nous le remonterons, nous ! s'écrièrent les vigoureux paysans... Veux-tu ? veux-tu ?

— Eh bien... oui, mais à une condition : c'est qu'on ne lui fera ni injure ni violence. Vous le traiterez avec tous les égards qui ne lui sont pas dus, et vous nous l'apporterez ici, comme pour le *floquer* lui-même. S'il n'arrose pas, je vois venir sur le *crêt* de braves gens qui vous régaleront de bon cœur ! »

L'oncle Lafaye arrivait avec M. de Guiraud.

Les jeunes montagnards s'égaillaient déjà dans la bruyère. Adossé à la grosse roche qui fait face à la Limagne, Jean Ruthé leur criait :

« Hardi, les gâs ! Hardi ! »

— Où vont-ils donc ? demanda l'oncle André. Est-ce à la poursuite du lièvre que nous avons manqué ?

— Savoir ! répondit Jean. Ils sont bien capables de vous le ramener et vous n'aurez qu'à tirer ! Vous plaît-il que nous dinions, en attendant ? C'est un peu tôt, ma parole, mais rien ne donne appétit comme l'air de la Grand'Montagne ! »

Une demi-heure après, de joyeuses clameurs annonçaient le succès de la battue :

« Vive M. Lestra ! Vive M. le chevalier !... Laissez... on vous portera jusqu'au *crêt* !... c'est pour vous faire honneur, monsieur le chevalier !... »

Et bientôt on vit les jeunes paysans remontant avec leur fardeau, le seigneur de l'Olme, qui se débattait entre leurs bras.

M. le chevalier était dans sa quarante-sixième année. Très gros, les jambes trop courtes, les bras trop longs, les mains larges, grasses et velues, la tête dans les épaules, la face ronde, bouffie, presque imberbe, il n'était guère mieux vêtu que ses domestiques : casaque et culotte de *deux laines*¹, gilet de droguet rayé, grand chapeau rond sur le bonnet crasseux.

Les jeunes montagnards qui lui faisaient, bien malgré lui, les honneurs du triomphe, avaient couronné le chapeau d'une guirlande de reines des prés et passé dans l'échancrure du gilet une touffe de fougères.

Mme Des Granges attendait, très préoccupée. Ce spectacle grotesque lui causait une impression pénible. A Paris, comme elle le disait la veille à Jean Ruthé, elle avait été attristée par la déchéance morale de plus d'une grande famille. L'avare méprisé, détesté, qu'elle voyait en butte aux railleries des paysans, ne méritait pas sa pitié ; elle ne pouvait oublier qu'il l'avait grossièrement offensée. Mais ce gentilhomme déchu était le frère du baron des Granges.

L'oncle Lafaye, lui aussi, paraissait soucieux.

« Garçon, dit-il à Jean Ruthé, je t'avais cependant recommandé d'être prudent ! Le gros ladre des Genettes a la rancune tenace... Enfin, laisse-moi faire maintenant, et emmène tes *sauteriaux*. »

— Pourtant, répliqua le jeune homme, j'aurais voulu dire à cet odieux personnage...

— C'est moi qui lui parlerai. Va, mon garçon, va ! »

En arrivant au plateau, M. le chevalier faisait des efforts désespérés pour s'arracher à l'étreinte de ses porteurs.

« Allons, les amis ! cria Jean Ruthé, vous savez

1. Méinds, enfants.

2. L'année avait à peu près la contenance de l'hectolitre.

1. Bare grossière, tissée dans les ménages.

que je tiens toujours ma parole? On va danser d'abord, on boira ce soir, à Chalmazel. »

Les jeunes montagnards abandonnèrent leur victime.

L'oncle Lafaye s'avança. Louise et le petit Paul le suivaient avec M. de Guiraud.

« Monsieur le chevalier, dit le vieillard, voici Mme la baronne des Granges, votre belle-sœur. Elle s'est présentée chez vous, avant-hier, vos gens ont refusé de la recevoir. Sans doute vous n'étiez pas averti de son arrivée... »

La face empourprée par la colère, les lèvres tremblantes, le gros homme balbutia :

« Mes gens ont refusé?... Ils ne savaient pas..., j'ignorais moi-même... »

Devant la jeune veuve il s'était découvert et il s'inclinait, essayant de reprendre l'allure et le ton de la bonne compagnie. Le rustre ne redevenait pas gentilhomme, mais il retrouvait au moins les formes de la politesse banale.

« Madame, continua-t-il avec plus de sang-froid, je vous supplie de croire à mes vifs regrets. Lorsque je suis venu à la montagne, il y a trois semaines... »

— Il y a trois jours », dit brusquement M. de Guiraud, incapable de maîtriser son indignation. Le chevalier se redressa.

« Monsieur, répliqua-t-il, je n'ai pas l'honneur... »

— L'honneur! l'honneur... de me connaître, n'est-ce pas? C'est vrai. Eh bien, permettez que je me présente moi-même : le comte de Guiraud, qui vous a fait l'honneur de vous écrire, pour vous annoncer la visite de Mme la baronne des Granges. Vous avez eu ma lettre la semaine dernière, et cette lettre vous indiquait le jour de notre arrivée.

— Elle ne m'est pas parvenue. Madame ne me fera pas, j'espère, l'injure de douter de ma parole.

— Vous lui avez fait, vous monsieur, l'injure de lui fermer votre porte, et je vous en demande raison! »

Louise se hâta d'apaiser son impétueux défenseur.

« Vous m'aviez promis d'être calme, dit-elle. Voyez : je ne me plains pas, je ne fais aucun reproche. J'avais cru pouvoir compter, pour mon enfant et pour moi, sur un accueil affectueux. M. le chevalier était absent, j'ai trouvé chez M. Lafaye l'hospitalité la plus généreuse. Dès que j'aurai réglé les affaires qui m'amenaient en ce pays, je repartirai, et je tâcherai de ne me souvenir que du bien. »

M. de Guiraud s'inclina.

« J'obéirai, madame. J'ai votre procuration, je suis votre mandataire; entre M. Lestra et moi il ne sera question que de chiffres. Sur tout autre point nous ne pourrions nous entendre. »

Et se tournant vers le chevalier, il ajouta :

« Nos comptes sont établis. Les vôtres sont-ils prêts, monsieur?... »

— Comment? murmura le châtelain des Genettes, vous voudriez... maintenant, ici?... »

— Ah! l'heure et le lieu ne vous conviennent pas? répondit M. de Guiraud, soit. Prenons rendez-vous pour demain, à Chalmazel, chez votre

notaire. Avec l'aide de M. Lafaye nous terminerons dans la journée.

— Oh! répliqua le chevalier, ce ne sera pas si long! Tout est clair dans mes affaires. Le notaire a dû vous dire, hier.

— Si vous n'étiez pas informé de notre arrivée, riposta M. de Guiraud, vous l'étiez de nos démarches. »

Le chevalier s'était enfoncé. Il ne crut pas devoir dissimuler plus longtemps. Le gentilhomme disparut faisant place à l'homme d'argent.

« Et après?... cria-t-il. Que me veut-on, à la fin? Est-ce ma faute, à moi, si mon frère a dissipé son bien? Va-t-on encore me faire un crime d'avoir racheté pièce à pièce tout ce qu'il lui a plu de vendre pour mener la vie joyeuse à Paris? J'étais le pauvre cadet, moi, et je n'avais pas même eu le quart de la succession paternelle et maternelle. Mais je ne jouais pas, je ne mettais pas des sommes folles sur des chevaux de course et des équipages; je travaillais, j'économisais. C'est de mes économies, entendez-vous? que j'ai payé le château, les terres, les prés. On devrait m'en savoir gré puisque tout ce bien des Lestra, je le conserve à la famille! »

— La voilà, votre famille, dit le bonhomme Lafaye, en prenant par la main le petit Paul... Vous avez un neveu, monsieur le chevalier... »

Le gros rustre éclata de rire.

« Oh! oui!... oui!... Le petit a jolie figure et il doit avoir gentil ramage; on voulait l'introduire chez l'oncle aux écus... Je comprends, je comprends!... »

Louise se sentait rougir; les larmes lui brûlaient les yeux.

« Et moi, monsieur, dit-elle, je comprends pourquoi votre frère ne me parlait jamais de vous. Il vous savait capable de refuser à son enfant l'abri et le pain. »

— Madame, s'écria M. de Guiraud, vous voulez encore que je sois calme!... »

— Vous êtes mon mandataire, répondit la jeune femme. Dites seulement à cet homme : « Vous pouvez vous retirer! »

XIV

La chanson de l'alouette.

En revenant de Chalmazel, le lendemain, M. de Guiraud et l'oncle Lafaye rencontrèrent Jean Ruthé. Jambes nues, les manches de la chemise retroussées jusqu'aux épaules, il remontait de la rivière avec une vingtaine de petites truites suspendues par les ouïes à des brindilles de verne.

« Eh bien, demanda-t-il, M. le chevalier s'est-il saigné à blanc? »

— Oh! le coquin! s'écria M. de Guiraud.

— Oui, dit l'oncle Lafaye, c'est un coquin, mais un coquin inattaquable. Il a racheté les biens de M. le baron des Granges, il a payé dans les délais stipulés, il produit les actes de vente et les reçus. Que pourrait-on lui reprocher? D'avoir abusé de l'étourderie d'un dissipateur? cela s'est plaidé quelquefois. Mais le chevalier a pris ses précautions. Jamais il n'a fait acquisition directe. Il

avait, en toute occasion, son homme de paille, un ancien intendant de M. de Talaru. Chaque vente de seconde main a été majorée, je le crois, je l'affirmerais; le Lestra évitait ainsi l'annulation pour « achat à vil prix ». Mais où trouverions-nous aujourd'hui les preuves de la majoration? C'était affaire entre le Lestra et l'homme de paille; ils se gardaient bien de mettre un tiers dans la confidence. L'homme de paille est mort, le chevalier ne se dénoncera pas! Monsieur le comte, fiez-vous-en à mon expérience, et n'engagez pas Mme Des Granges dans un long procès où, en tout cas, elle aurait beaucoup plus à perdre qu'à gagner. Le coquin a fait des offres, nous les avons discutées; acceptez le dernier chiffre fixé par le notaire.

— Mais il est dérisoire, ce chiffre! Deux mille sept cent livres pour solde de tout compte!...

— Voyez pourtant ce que peut réclamer le fils de M. le baron. Sa part de deux pacages indivis et quatre années de fermage. Si nous exigeons une expertise, nous n'obtiendrions pas trois pistoles de plus!

— Il y a encore les bois...

— Les bois des Granges, oui; je les connais, j'y ai vu des sapins magnifiques. Le Lestra n'y a pas fait une seule coupe. Savez-vous pourquoi? C'est que, jusqu'à présent, l'exploitation a été impossible. Il les achèterait volontiers, cependant; il nous l'a donné à entendre plusieurs fois. Eh bien, il faut refuser, quelque prix qu'il offre, ou qu'il fasse offrir!...

— Refuser! dit M. de Guirand. Ah!.. si vous connaissiez la situation de Mme Des Granges!..

— Il faut refuser, répéta le vieillard. Ces bois n'ont maintenant que peu de valeur; mais je vois venir le jour où s'ouvriront les chemins d'accès, et

alors, ils représenteront une fortune. Dites à Mme Des Granges que tout l'avenir de son fils est là!

— L'avenir, soit, répondit le comte, « tout vient à point, n'est-ce pas? à qui sait attendre? » Ce proverbe m'exaspère. Il faudrait dire, au moins « à qui peut attendre! » Comment Mme Des Granges vivra-t-elle? Comment élèvera-t-elle son enfant? Il ne lui reste qu'une partie de sa dot, une vingtaine de mille livres, placées chez un notaire, et encore...

— Et encore?...

— Au moment où nous avons quitté Paris, il courait sur ce notaire des bruits inquiétants. Sans en rien dire à Mme Des Granges, j'ai chargé un de mes amis de prendre les renseignements nécessaires. Peut-être aurais-je mieux fait d'ajourner ce voyage. Je vois tout en noir, maintenant! »

L'oncle Lafaye demanda :

« Mme Des Granges n'a-t-elle plus de proches parents? »

— Elle a son père et sa mère, répondit Mme de Guirand, mais elle ne peut compter ni sur l'un ni sur l'autre. Le père était en Suède, avec l'ambassadeur de France; il s'est chargé d'une mission secrète en Pologne, et depuis trois ans nous sommes sans nouvelles. »

Jean Ruthé écoutait le cœur serré.

« Et la mère? dit-il. »

— La mère est une pauvre femme dont la santé et la raison ont été affaiblies par de grands chagrins. Elle s'est retirée à l'abbaye de Gercy, avec les débris de sa fortune. Les choses de ce monde ne l'intéressent plus. Lorsque sa fille va la voir, elle la reconnaît, elle paraît émue un instant, puis elle oublie!... »

(A suivre.)

SIXTE DELORME.

LE ROYANDER-GOA

Épisode de la Guerre du Canada.

(Fin.)

LE suis ingrate, mon Dieu, pardonnez-moi! » pense-t-elle.

Tout à coup, elle tressaille, elle se dresse sur son lit.

« Georges! Georges!

— Renée, qu'as-tu? tu souffres, chère sœur?

— Non! mais entends-tu? entends-tu? »

M. de Pierreval a prêté l'oreille :

« Ma sœur, c'est la fièvre, calme-toi!

— Georges, non! j'ai entendu! non! je n'ai pas de fièvre; mais j'ai entendu mon nom! on dirait un souffle! »

Oui, c'était bien un souffle qui apportait jusque-là, comme une plainte, le nom de Renée.

« Georges, c'est lui, Georges! il m'appelle, celui qui nous a sauvés! viens, Georges!

— Ma sœur, au nom du ciel, restez! je vais... »

Sans répondre, elle a revêtu à la hâte quelques vêtements :

« Viens donc, répète-t-elle en entraînant le jeune homme. »

Georges se hâte; il a ouvert la porte de l'habitation.

« Le fiancé est venu mourir près de sa fiancée », dit une voix mourante, celle de l'Agouako.

Renée s'est penchée en pleurant vers l'Indien; elle a posé sur ses genoux la tête du Chef: le corps de l'Agouako, criblé de coups de feu, n'est plus qu'une plaie sanglante.

« Mais il faut le secourir! » s'écrie M. de Pierreval.

L'Indien se ranime.

« Non! fait-il sourdement, les moments de l'Indien sont comptés. Blessé à mort, je me suis jeté au lit du ruisseau pour leur échapper, car je voulais mourir près de toi, ô douce vierge de France!

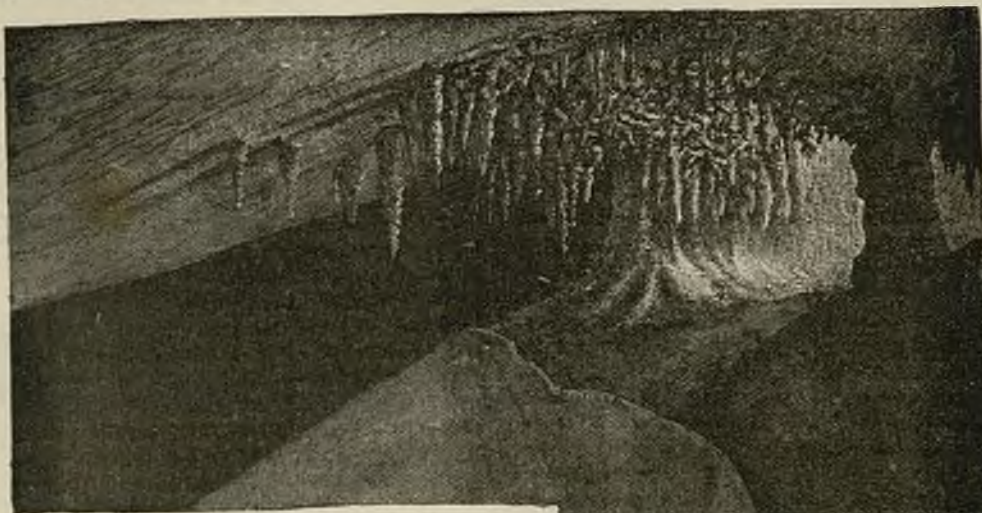
— Chef! tu vivras, tu vivras!

— Non, je revivrai, fit l'Indien avec un pâle sourire, et alors, là où je vais, je serai vainqueur et libre, et la fleur d'Europe sera mienne! Au revoir

jusque-là, Renée, toi qui vas retrouver ton cher pays, au revoir,... garde ce collier... en souvenir,... au pays bleu..... Renée! »

comme je le suis avec Georges? » lui a souvent dit Helen.

Mlle de Pierreval a doucement souri.



...Tecumseh, le Chef sur Chef, l'Agouako redoutable, le Royander-Goa, est mort!

Dans ses mains crispées, Mlle de Pierreval serrait le blanc collier de coquillages!

La signature du traité de Paris, conclu quelques semaines après ces événements, a permis à Georges de Pierreval de retourner en France. La succession inattendue d'un vieil oncle, fort riche, lui assure une existence aisée et tranquille. Il est heureux.

Helen aussi est heureuse, entre son mari et son enfant. N'a-t-elle pas autour d'elle tout ce qu'elle aime?

Malgré sa beauté, son esprit, le renom de courage que ses aventures lui ont justement acquis, malgré la riche dot que son père lui a reconnue, Mlle de Pierreval ne s'est point mariée. Et, pourtant, ils sont nombreux les prétendants à sa main!

Mais les événements sinistres et terribles auxquels elle s'est trouvée mêlée, ses étranges fiançailles avec l'Agouako, la cruelle mort de celui-ci,



La recherche faite dans les grottes par l'Agouako, suivi de Georges et de quelques Indiens. (Dessin de Burton.)

ont jeté pour toujours une ombre sur le cœur et sur le visage de Renée.

« Vous ne voulez donc pas être heureuse,

« Ce n'est pas ma faute, chère Helen, si l'oiseau bleu n'a pas volé jusqu'à moi », a-t-elle répondu.

GEORGES GRAND.

CAUSERIE DE QUINZAINÉ

La moisson funèbre continue de plus belle au pays littéraire.

Samuel-Henry Berthond, qui vient de s'éteindre à l'âge de quatre-vingt-huit ans, fut, sinon le fondateur proprement dit, au moins l'un des premiers directeurs et rédacteurs du *Musée des Familles*. Écrivain d'imagination, en même temps que savant distingué, ce fut lui qui créa en quelque sorte le feuilleton de vulgarisation scientifique qui — n'en déplaise aux fanatiques de l'ar et des sèches formules — a pour effet de gagner un grand nombre d'esprits aux notions que nul ne doit ignorer. Ses *Fantaisies scientifiques* et ses *Petites Chroniques de la science*, qu'il signait Docteur Sam, et qui consistaient d'ordinaire en autant de causeries, le plus souvent dramatisées comme de véritables nouvelles littéraires, lui avaient valu une grande notoriété. Réunis en volumes, ces articles, très substantiels, et d'une lecture des plus attrayantes et des plus utiles, sont restés d'excellents livres de bibliothèque, offrant aux auteurs comme aux lecteurs les meilleurs modèles du genre.

Valéry Vernier, qui collabora jadis au *Musée des Familles* et au *Monde des enfants*, ancien annexe de notre recueil, était à la fois un poète fantaisiste et un agréable conteur, qui, dans ces dernières années, s'était plus spécialement consacré aux études bibliographiques.

Il faisait son noviciat littéraire à l'époque où commençait à se manifester très bruyante, très turbulente, l'invasion méridionale qui, autour de quelques personnalités réellement remarquables, a littéralement inondé Paris de non-valeurs aussi absorbantes que vaniteuses. Il y avait un soir nombreuse réunion dans un estaminet quelconque, où les tenants du Félibrige trônaient en conquérants légitimes et absolus. Au cours de l'entretien, chacun des assistants ayant décliné le nom de son lieu de naissance, et l'ensemble de ces désignations n'ayant guère illustré que les rivages du bas Rhône ou de la Garonne : « Moi, dit Vernier, avec un très humble sourire, moi, je suis né à Lille.

— A Lille! répéta l'un des plus insignifiants et naturellement des plus prétentieux de la troupe, alors vous êtes du Nord!...

— Mon Dieu, oui! répliqua tranquillement le Lillois, tout ce qu'il y a de plus nord. »

Sur quoi l'autre, avec toute la superbe et dédaigneuse suffisance qu'un personnage de ce genre peut puiser dans sa parfaite nullité : « Eh! fit-il, mon cher ami, si vous n'êtes pas du Midi, qu'est-ce que vous venez faire à Paris? »

Le mot, que Vernier ne manqua pas de rapporter de-ci de-là, est resté fameux dans notre monde.

Quant à lui, le brave et placide Flamand, il ne fit à Paris ni grand bruit, ni grande fortune, mais il prit une place aussi honorable que modeste parmi

les dignes, les consciencieux; et il laisse au départ les plus sympathiques souvenirs.

..

Un autre s'en est allé qui, chose rare, sans venir à Paris, n'avait pas moins conquis un renom du meilleur aloi parmi les poètes contemporains, et dont l'œuvre discrète, mais aussi robuste qu'habile et gracieuse, ne mourra certainement pas avec le siècle qui la vit naître.

Un jour, — il y a de cela seize ou dix-huit ans, — traversant la place Saint-Michel, j'aperçus Théophile Gautier arrêté à quelque distance de la fontaine, lorgnant à travers son monocle le haut du monument. Il semblait tout absorbé dans cette contemplation. J'allai à lui, et l'abordant : « C'est très beau, n'est-ce pas? »

— Affreux! grotesque! insensé! répliqua-t-il, tout en me serrant la main.

— Ah! pourtant, voulus-je objecter, le groupe, dont l'idée première est d'ailleurs empruntée à Raphaël!...

— Eh! fit-il, je ne parle pas du groupe, mais de ces espèces de ridicules tapis bariolés, qu'on a plaqués là-haut pour garnir le vide du mur... Au surplus, je vous avouerai bien franchement que mes yeux étaient fixés là machinalement, regardant sans voir. J'étais tout occupé d'autre chose.

— De quoi donc?

— Je cherchais un hémistiche et une rime.

— Une rime dans ces tapis?

— Oh! là ou ailleurs! Qui sut jamais où une rime, un hémistiche peut se trouver! On va bayant à n'importe quoi, et la période, le mot vient de n'importe où... »

Puis mettant son bras sous le mien, et me faisant remonter avec lui le boulevard : « Figurez-vous que, depuis tantôt huit jours, je promène un sonnet... Oh! promener un sonnet! connaissez-vous ça, vous? »

— Non, ma foi. La Muse me visite peu.

— Eh bien! vous ignorez la suprême jouissance littéraire. Promener, c'est-à-dire ruminer, combiner, polir un sonnet, et par sonnet j'entends aussi toute pièce de petite étendue, le bijou rythmique où l'on sertit comme une perle une idée simple, une image gracieuse, une antithèse finale... Oh! comme l'on vivrait doucement, béatement, si l'on n'avait que ce rêve à faire! mais les besognes vulgaires nous tiennent, la vie à gagner, le feuilleton dramatique à pondre, au jour marqué, le roman à livrer par tranches... que sais-je? Si le poète pouvait dont être en même temps un sage!... Je n'en connais qu'un qui ait su se faire cette condition délicieusement exceptionnelle, ce *promenade* de sonnet, dont je vous parlais tout à l'heure. Ah! l'heureux mortel, et que je l'envie! Quand il mourra, il aura peut-être écrit en tout la valeur d'un volume de moyenne grosseur, mais quel volume! je me trompe, je veux dire quel écriin! Savez-vous par exemple rien de

plus fin, de plus précieux et de plus digne de survivre que ces petites choses qui s'intitulent : *Rêves ambitieux, les Deux Cortèges*, ou encore *un Ami*? Écoutez plutôt — je sais tout ça par cœur, c'est si facile à retenir!

Je n'ai d'ami qu'un chien. Pour je ne sais quels torts,
De ma main, certain jour, il regut l'étrivière,
Ce chien me repêcha le soir dans la rivière.
Il n'en fut pas plus vain — moi, j'eus bien des remords.

Du long travail, de l'interminable méditation, qui arrangea là jusqu'au moindre enchaînement de sons et de syllabes, pouvait-il résulter une plus complète dissimulation du labeur et de la recherche?... Et quand on a conçu, modelé, ciselé seulement une douzaine de ces mignonnes et pourtant si solides choses, est-ce que, poète, on n'a pas fait œuvre suffisante, après avoir empli son existence des plus pures joies qui puissent exister? Tel est



Théodore de Banville, décédé le 13 mars 1891. (Voir la livraison du 1^{er} avril.)

Nous ne faisons, depuis, qu'une âme dans deux corps.
Lorsqu'on m'emportera sur la triste civière,
Je veux que mon ami me suive au cimetière,
Le front bas, comme il sied au cortège des morts.

On comblera ma fosse. « Alors, ô pauvre bête!
Las de flairer le sol, en secouant la tête!
Seul au monde et tout fou de n'en comprendre rien,

Tu japperas trois fois — je répondrai peut-être;
Mais si rien ne répond, hélas! c'est que ton maître
Est bien mort! Coucheto pour mourir, mon bon chien! »

Voyons, dites, répondez, est-ce que ces quatorze vers-là ne valent pas tous les longs poèmes imaginables? est-ce que la condensation, je voudrais dire la cristallisation de deux ou trois fortes pensées, d'autant de vives images, ne constitue pas une œuvre magistrale? Y a-t-il là un mot qui dût ne pas y être? en manque-t-il un qui fit plus nette ou plus saillante l'idée?

15 AVRIL 1891.

pourtant le lot du seul peut-être d'entre nous qui a su joindre sagesse à poésie, de Joséphin Soulayr. Evidemment son œuvre est de celles dont ni l'éditeur, ni lui n'ont pu battre largement monnaie. Mais qu'importe! si le sage a su se créer d'autres ressources; s'il s'est assuré le moyen de rester poète pour le seul bonheur de l'être? Ah! l'heureux homme! l'heureux homme!...

Cela dit, l'auteur d'*Emaux et Camées* me quitta, pour se remettre en chasse de sa rime et de son hémistiche.

Cet entretien m'est revenu en mémoire quand j'ai vue annoncée la mort de Joséphin Soulayr, qui, né à Lyon, et après avoir accompli une période de service militaire, entra comme employé à la préfecture du Rhône, où il devint chef de division, puis fut attaché à la Bibliothèque.

Quand parut son premier volume, qui ne conte-

16. — TOME LXVI.

naît guère que des sonnets, dont quelques-uns sont aujourd'hui dans toutes les mémoires, un grand mouvement de curiosité et de sympathie se fit vers ce poète délicat, coloré, gracieux, qui, du fond de sa province et de son bureau d'employé, envoyait au jour de la publicité une gerbe où le plus pur parisianisme ne pouvait trouver aucune faute de goût, aucune maladresse de terroir. Sainte-Beuve en annonça pompeusement la découverte. Jules Janin, quittant sa prose cursive et son latin pour rendre compte de ces sonnets, écrivit son feuilleton en vers. Véritable événement!... Aussi la consécration du nouveau venu fut-elle immédiate. Mais il ne quitta pas pour cela son humble plume d'employé, et il fit bien sans doute!...

Certain jour cependant, peu s'en fallut que le poète lyonnais ne reçût droit de cité parisienne; l'Académie française parut songer à l'admettre chez elle. Mais, comme a dit le poète :

Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve,

il y avait probablement par là quelque homme d'État sans titre littéraire à pourvoir d'un des quarante fauteuils; le modeste sonneur de sonnets fut donc relégué au quarante et unième, où il est mort. Peut-être à s'asseoir dans l'autre eût-il perdu quelque peu de son repos bien-aimé, et son livre n'y eût rien gagné. Tout est donc bien qui laisse le sage à sa sagesse, l'amant du calme à sa quiétude.

Les obsèques du poète ont été faites aux frais de la ville de Lyon, toute fière de l'enfant si fidèle à son berceau.

..

Peut-être après cette longue tournée nécrologique, vous plairait-il que nous fissions une petite promenade dans le monde dramatique, où, pensez-vous, nous aurions chance de trouver soit à rire un peu, soit à ne nous attendre que sur des tristesses fictives. Je comprends ce désir, et je serais tout disposé à y souscrire; mais il va de soi, n'est-ce pas? que nous irions là en famille, ayant avec nous les honnêtes mamans et les pudiques jeunes filles; et, ma foi, tout bien considéré, je ne vois guère de quel côté nous pourrions nous diriger en pareille compagnie, sans qu'il s'ensuivît pour nous d'assez graves déconvenues. Peu à peu, le niveau de l'inconvenant et du répugnant s'établit si bien qu'à l'heure actuelle, il n'est guère de scène, je dis même des mieux titrées, qui tout tranquillement, tout naturellement, ne sacrifie à ce prétendu goût du public. Cette tendance s'accuse de plus en plus et semble presque devenue une normale.

Il y a présentement à Paris deux ou trois bouibous subventionnés par des écrivains qui joignent à leur passion du malpropre les avantages de la richesse, — car, chose singulière, les chefs de ce mouvement, qu'on pourrait supposer venus des bas-fonds sociaux, si ce n'est même de l'égout proprement dit, sont, au contraire, pour la plupart, gens de naissance haute et distinguée, élevés dans des milieux opulents, ou bien gens qui, ayant acquis pignon sur rue à brasser les fanges et à répandre les infections, affectent les placides aspects de la

vie essentiellement régulière, tout confits en excellente odeur de décence et de propreté.

Sur ces théâtres, sous prétexte d'indépendance, de liberté de l'art, s'essayaient, pour être analysées dès le lendemain dans les journaux, toutes les turpitudes qui passent ainsi à l'état d'acoutumance pour le public, et qui donnent forcément le ton aux scènes de tout ordre. L'on peut d'ailleurs constater que ces soirées sont assidûment suivies par une foule recrutée dans ce qu'on appelle le meilleur monde, qui ne voit là, mon Dieu, qu'une très innocente pâture à une curiosité toute naturelle.

Dernièrement le spectacle d'une de ces soirées devait être composé de plusieurs ouvrages plus ou moins... comment dirons-nous? disons fantaisistes; et comprendre entre autres une sorte de drame dont le titre seul suffisait à ne laisser aucun doute sur la noblesse et la beauté du sujet.

Par un reste de déférence aux sentiments qui lui semblaient devoir persister chez une partie de l'auditoire, l'impresario avait placé cet effarouchant morceau à la fin du programme, pour qu'il pût y avoir abstention au moins des spectatrices un peu scrupuleuses. Aucune ne déserta.

Je dois constater que la chose en question fut sifflée, huée à outrance. Et, m'a-t-on dit, au sortir de la salle, les belles indignées se félicitaient à qui mieux mieux d'être restées pour faire bonne justice de cette ignominie. Bien trouvé, mesdames!... Voilà où nous en sommes.

Je me rappelais à ce propos certain président de cour, qui voyant dans l'assistance un public féminin assez nombreux : « Je crois devoir prévenir, dit-il, que la cause dont nous allons nous occuper peut offrir plus d'un détail de nature à blesser la délicatesse des honnêtes femmes; j'engage donc celles-ci à se retirer. »

Pas une ne bouge. Alors le magistrat, après un instant de silence, s'adressant aux huissiers : « Maintenant que les honnêtes femmes sont sorties, reprit-il, faites sortir les autres! »

..

En fin de compte n'est-il donc aucune salle, subventionnée ou autre, où nous puissions nous risquer en famille? Pardon!...

D'abord — à toute grandeur tout honneur! — voici, à l'immense Hippodrome, la somptueuse pantomime de *Néron*, pour laquelle le maître Lalo a écrit une véritable partition des mieux réussies, qui, exécutée par des masses orchestrales, fait sensation chaque soir. Costumes, décors, resplendissants, figuration innombrable, tableaux d'un drame achevé. Spectacle à la fois très grandiose, et très saisissant : en voilà pour toute la belle saison; et cela du moins ne scandalisera personne.

À l'Odéon, qui, de tradition, doit être le théâtre des jeunes, et qui tient en même temps à justifier l'acception grecque de son titre (car l'Odéon athénien était consacré aux exercices de musique), à l'Odéon, dis-je, c'est un nommé Euripide qui règne en ce moment avec *Aleeste*, un puissant drame, dont la donnée profondément humaine n'offre pas toutefois — le croirait-on? — la moindre indécence. Un jeune, un vrai jeune, pourtant

que cet auteur-là, puisque son œuvre, bien que datant de vingt-deux ou vingt-trois siècles, est encore en pleine et magnifique floraison juvénile. A la vérité, vu que ledit Euripide avait négligé d'apprendre dans son enfance l'idiome auquel nous devons les chefs-d'œuvre de l'école naturaliste, il a fallu que, pour cette reprise, un poète plus jeune encore, de bonne volonté et de talent, M. Gassier, se donnât la peine de modifier quelque peu le texte des vers primitifs; et comme, pour ajouter à l'éclat de la représentation, la musique devait avoir part, un compositeur de bonne race, M. Alexandre Georges, a semé là de larges et franches inspirations. De sorte que du tout réuni s'est formé un spectacle des plus intéressants qui, dès le premier jour, a superbement marché. Pas le moindre accroc à l'exécution. Ce qui, par parenthèse, ne le fit pas ressembler à la toute première représentation de ce drame — celle qui eut lieu il y a tantôt deux mille trois cents ans — car, si j'ai bonne mémoire, ce fut lorsqu'on donna l'*Alceste* pour la première fois, que l'acteur chargé du principal rôle, manquant tout à coup de respiration à l'un des passages les plus pathétiques, au lieu de dire : « Après l'orage, je vois le calme (*galén a oro*) », prononça, en supprimant la finale du premier mot, *galén... oro*. Or en ce temps-là le mot *galén* signifiait *chat*, si bien que l'acteur se trouva avoir dit : « Après l'orage je vois le chat. »

Vous imaginez les rires du public athénien. Mais ni la pièce, ni l'auteur ne s'en portèrent plus mal, puisque leur succès dure encore.

..

Si maintenant nous désirons nous esclaffer un tantinet en parfaite innocence, gagnons, si vous voulez, le théâtre dit des Menus-Plaisirs, où certaine clause du testament d'un certain *Oncle Célestin* va nous désopiler à souhait. Historiette des plus cocasses sur laquelle le maistrino Edmond Audran a semé toute une gentille corbeille de fraîches et légères fleurs mélodiques. L'oncle Célestin est un gargotier de banlieue, qui ayant gagné deux millions à fricoter du lapin et des matelotes, les lègue à un sien neveu, avoué, dont il essuya jadis les dédains, à la condition que ledit avoué et sa femme tiendront pendant six mois en personne la gargote où il s'est enrichi. Maître Pontillac, l'avoué, et sa moitié s'exécutent, mais en se faisant appeler M. et Mme Lenglumé. De là toute une suite de folies abracadabrantes qui ne s'analysent guère, mais qui ne mettent pas moins l'auditoire en pleine et franche gaité.

Ce nom de Lenglumé vous semble bien vaudevillesque, n'est-ce pas? Pourtant, honorablement porté jadis dans la vie réelle, il évoque un assez tragique souvenir.

Il y a quelque trente ou quarante ans, ce nom était celui d'un brave éditeur de livres d'éducation, tenant boutique dans la rue Serpente ou des Poitevins. A quelques pas de sa maison, se trouvait une sorte de brasserie borgne, fréquentée par l'élite de la jeunesse naturaliste du temps, qui, chaque nuit, aux heures les plus tardives, tapageait dans le quartier, de façon à troubler démesurément le sommeil des paisibles habitants. Un jour, le bonhomme Lenglumé s'avisa de demander au marchand de chopes s'il ne serait pas possible que ses jeunes clients missent une légère sourdine à leurs ébats nocturnes. Le malheureux! de quoi s'était-il avisé? Il se plaignait, et il s'appelait Lenglumé! Dès lors, chaque nuit, pendant des heures : « Eh! Lenglumé! dors-tu! Eh! Lenglumé de mon cœur, viens que je te berce!.. Eh! Lenglumé par-ci, eh! Lenglumé par-là! »

On conseilla à Lenglumé d'en référer à la police. Il s'y refusa par crainte d'exaspérer ces impitoyables, à qui tout doucement il fit demander grâce, et qui le tourmentèrent de plus belle.... Si bien que tout par un jour le bonhomme Lenglumé s'alita et en mourut.

Quelle belle chose que la jeunesse!... Mais vous savez ce mot de visiteur à une maman-gâteau :

« Oh! les charmants enfants!... A quelle heure les couche-t-on? »

..

En attendant l'ouverture des deux grands salons des Beaux-Arts, de-ci de-là ont lieu maintes expositions spéciales. Après les aquarellistes, les pastellistes, les graveurs au burin, voici la société des peintres-graveurs, qui ouvre chez Durand Ruel, du 4 au 30 avril, un salon d'un caractère tout particulier, car il s'agit là d'un groupe de créateurs, d'improvisateurs, qui s'évertuant du pinceau, du crayon, de la pointe, tendent à la production d'œuvres absolument personnelles et originales. A la vérité, ces œuvres s'adressent surtout à ce public d'amateurs éclairés qui aiment à surprendre chez l'artiste la spontanéité, l'impression vive et la traduction franche des effets ressentis devant la nature ou sous l'empire du rêve. Ils sont là quarante, pas davantage; et à qui mieux mieux ils donnent leur note individuelle, souvent, très souvent des plus curieuses, ce qui ne saurait étonner quand les principaux de ceux-là se nomment Bracquemond, Guerard, J. Chéret, Lepère, Gery-Bichard, Besnard, Gœnente, Delavallée, Bichot, Jeannot, Forain, Boutet, F. Jacques, G. La Touche, Monziès, Renouard, Ribot, Rodin, Somme, L. Müller.

En somme, si le salon est petit, la valeur est grande, et ainsi s'explique le grand succès qu'obtiennent les peintres graveurs.



SANS LUI

(Suite.)



ous savions par M. du Courtil l'échec d'Alexandre, dit Irène.

— Échec qui a peu d'importance en somme, reprit le peintre. Certainement, l'année prochaine, il forcera les portes du Salon; je suis sans inquiétude à ce sujet, et je lui ai remonté le moral, car il en avait grand besoin. D'après ce que j'ai compris, son père aurait volontiers profité de cet échec pour le ramener aux affaires de la chancellerie.

— Je le crois comme vous, dit Irène.

— Mais vous aussi, mademoiselle, vous aviez du goût pour le dessin et pour la peinture?

— Ce n'était guère sérieux; je peignais simplement des fleurs à la gouache.

— Montre donc tes dessins et tes peintures à M. Férolles, dit Mme Le Bret.

— Cela ne l'intéressera guère.

— Je vous en prie, mademoiselle.

Un instant après, elle apportait au peintre son carton à dessins, dont il examina le contenu.

« Vous dessinez fort bien, dit-il. Voyons donc vos fleurs. Avec de petites retouches ici et là, ce bouquet serait parfait. Vous excellez à grouper les fleurs avec grâce.

— Malheureusement Irène ne travaille plus, dit Mme Le Bret.

— Comment! Ah! si j'habitais près de vous, je vous ferais une telle guerre, je vous gronderais si fort, que je vous obligerais à reprendre votre pinceau. Vous n'avez pas d'excuses. Au point où vous en êtes, vous pouvez travailler seule avec plaisir. Pourquoi ne pas continuer? »

Les yeux d'Irène s'étaient voilés.

« Depuis la mort de mon père, je n'ai de goût à rien », dit-elle d'un ton bas.

Comme gêné par cette réponse, il détourna la tête et, après quelques mots, il se leva et regagna l'auberge du *Bout du Monde*.

Le lendemain, d'assez bonne heure, le peintre s'installa sur la route avec son chevalet, et commença l'esquisse de l'église. Il eut bientôt autour de lui un cercle de gamins; les uns silencieux, ébaubis, se tenaient à une distance respectueuse; les autres curieux, bruyants et sans gêne, serraient de près l'artiste, et plus d'une fois, avec impatience, il leur intima l'ordre de s'éloigner. Mais les gamins de cette espèce sont comme les mouches : ils s'éloignent pour revenir aussitôt.

De la fenêtre de sa chambre, Mme Le Bret suivait cette scène. Elle sortit et, très gracieusement, offrit asile au peintre dans son jardinet, tout fleuri de jacinthes et d'anémones, grâce aux envois de Mme de la Salle à Irène.

« Vous verrez aussi bien l'église, lui dit-elle, et vous serez beaucoup plus tranquille. »

Il accepta son offre avec empressement, et s'ins-

talla aussitôt derrière le mur bas du jardin qui le protégeait sans le gêner.

« C'est charmant d'être au milieu des fleurs, dit-il gaiement. Comme je vais bien travailler! »

Il revint encore dans l'après-midi. En saluant Mme Le Bret qui était à sa fenêtre, il lui dit :

« Je crains, madame, que vous ne désertiez votre jardin à cause de moi. Si j'en étais sûr, vous me verriez repasser de l'autre côté du mur à l'instant même. Je vous en prie, agissez comme si je n'étais pas là. »

Quelques minutes après, Mme Le Bret s'installa non loin du peintre, dans un fauteuil de jardin, avec un de ces jolis ouvrages qui étaient pour elle un semblant d'occupation. Irène vint bientôt s'asseoir à côté de sa mère. Elle n'avait aucun ouvrage entre les doigts, et se contenta, avec un visible intérêt, de regarder dessiner Hubert Férolles. Il s'en aperçut et lui dit :

« Vous devriez prendre aussi un crayon, mademoiselle Irène, et travailler, là, à côté de moi. Ne dites pas non; j'aurais tant de plaisir à vous avoir pour élève! »

Elle secoua la tête sans répondre, et il n'insista pas.

Un moment après, Mme Le Bret se leva pour aller chercher dans sa chambre un écheveau de soie. Le peintre se retourna vers Irène.

« Il y a plus d'un an que vous avez perdu votre père, n'est-ce pas? dit-il.

— Seize mois, répondit-elle, le cœur serré par cette question.

— Je comprends très bien votre douleur, mais vous avez tort de vous y confiner, de délaisser les occupations qui pourraient vous distraire. Votre mère pense comme moi, j'en suis persuadé, et malgré ses regrets qui doivent être grands, aussi grands que les vôtres...

— Oh! pas si grands! » s'écria Irène.

Elle rougit, très confuse d'avoir laissé échapper de telles paroles devant un étranger.

« Vous ne savez pas, monsieur, quel père j'ai perdu! ajouta-t-elle. Puis, sentant les larmes la gagner, elle s'enfuit dans la maison, et n'en sortit plus de la journée.

Hubert Férolles termina le même jour l'esquisse de l'église, et le lendemain il changea ses heures de travail; car c'est au soir seulement, quand le soleil avait disparu derrière les montagnes, que la vieille église avait toute sa mélancolie.

L'esquisse avait rapidement été terminée; il n'en fut pas de même de la peinture. Souvent, Hubert effaçait ce qu'il avait fait. Ces pierres grises, dont il lui semblait cependant saisir la tonalité, ne lui livraient pas le secret de leur pénétrante mélancolie.

« Cela paraît pourtant tout simple à peindre », disait-il avec dépit.

Hubert Férolles avait fait visite à Mme de la Salle, et Irène tenait sa tante au courant du travail du peintre. Celle-ci, avec le beau temps, avait retrouvé quelque chose de son esprit piquant d'autrefois.

« Cette petite toile, dit-elle un jour à Irène, menace de devenir un véritable ouvrage de Pénélope. Du reste je ne crois M. Férolles nullement pressé de la finir.

— Que dites-vous, ma tante ?

— Tu penses naïvement, toi, ma petite, qu'il prolonge son séjour à Marcheloup, et se condamne à vivre des pesantes omelettes au lard et des fri-cassées de poulets étiés de l'hôtesse du *Bout du Monde*, uniquement pour peindre notre pauvre église, qui n'a, à mon avis, rien de remarquable. Ce n'est pas pour cela.

— Pour quoi donc alors, ma tante ?

— Pour toi, dit nettement Mme de la Salle. J'ai deviné cela du premier coup. Ta tante est plus fine que tu ne l'imaginais. Pendant ses longues stations dans votre jardin, dont son chevalet et son pinceau sont le prétexte, il songe bien plus, crois-moi, à gagner ton cœur qu'à réussir l'église, et il faut l'attendre à recevoir bientôt une demande en mariage. Que répondras-tu ?

— Je ne pense pas à me marier, ma tante.

— Tu es un peu jeune encore. D'ailleurs Hubert Férolles est trop âgé pour toi. Quel âge a-t-il ? trente-cinq ou trente-six ans à peu près. Te plaît-il seulement ?

— Pas beaucoup, ma tante.

— Alors tu feras très bien de le refuser. Surtout ne te laisse pas endoctriner par ta mère qui, pour sortir de Marcheloup, te fera voir mille avantages dans ce mariage. »

Mise ainsi en garde par sa tante, Irène remarqua que sa mère lui parlait souvent d'Hubert Férolles.

« N'est-ce pas qu'il est aimable ? lui disait-elle.

— Mais oui, répondait Irène.

— Il est très bon aussi.

— Cela, mère, je n'en sais rien.

— On le voit dans ses yeux. »

Plusieurs fois depuis l'arrivée d'Hubert, Mme Le Bret et sa fille, accompagnées par lui, avaient fait des promenades hors de Marcheloup. Sans doute pour être agréable à sa fille, Mme Le Bret secouait son indolence et, sans se plaindre, marchait plus qu'elle n'en avait l'habitude.

Un jour, Hubert Férolles les entraîna jusqu'au bois de la Faye. Irène aurait voulu y rentrer seule avec sa mère ; il est des pèlerinages qu'on n'aime pas à faire avec des étrangers.

Douze ans qu'elle était venue là avec son père, insouciant et causeur !

Le printemps comme aujourd'hui, tout nouvellement, avait reverdi les bois, magnifiquement les avait tapissés de primevères, d'anémones et de per-renches. Comme aujourd'hui les oiseaux heureux chantaient, sans se lasser, les espérances de leurs nids.

Mme Le Bret et Hubert Férolles marchaient côte à côte ; Irène derrière eux, à quelques pas.

« Que ce bois est beau ! dit le peintre, n'est-ce pas mademoiselle Irène ?

— Bien beau, mais bien triste ! » murmura-t-elle.

Il s'était retourné pour lui parler ; il s'aperçut

avec surprise que ses yeux étaient pleins de larmes.

« Vous pleurez ! » s'écria-t-il.

Elle ne répondit pas.

« Tout enfant Irène est venue dans ce bois avec son père, dit alors Mme Le Bret ; elle s'en souvient et c'est ce qui lui fait de la peine.

— Vous auriez dû me prévenir, répliqua-t-il vivement ; nous n'aurions pas choisi ce bois comme but de promenade.

— Au contraire, elle désirait beaucoup le revoir. »

Irène avait encore ralenti sa marche. Sa mère et le peintre prirent de l'avance sur elle ; à un tournant du chemin, ils disparurent à ses yeux, et enfin elle se trouva seule avec ses souvenirs.

Elle songeait que un peu fatiguée, un peu effrayée de la tombée de la nuit, son père, au retour, l'avait prise dans ses bras. Ah ! qu'elle était bien blottie contre ce cœur, près duquel elle se sentait à l'abri de tout danger !

Irène marchait très légèrement. Comme elle arrivait près d'une roche, où Mme Le Bret et Hubert s'étaient assis pour l'attendre, elle entendit le peintre qui disait :

« Je vous promets d'être bon pour elle. »

A ce moment il aperçut Irène et, tout bas, avertit Mme Le Bret de sa présence.

Ce soir-là, et pour la première fois, le peintre dîna chez Mme Le Bret. Le dîner, mal ordonné par celle-ci qui n'y entendait rien, n'avait guère été mieux exécuté par la servante, pas du tout cordon bleu.

Mais Mme Le Bret, ce soir-là, avait un éclat surprenant, et Irène, quoiqu'elle eût perdu de sa vivacité et de sa fraîcheur, était des plus charmantes. Si le palais à cette table était médiocrement satisfait, en revanche, la vue y était très flattée, et le peintre, rassasiant ses yeux d'artiste, semblait ne faire aucune attention à un dîner qui aurait désespéré plus d'une maîtresse de maison.

Le lendemain, après quelques retouches, Hubert Férolles se décida enfin à signer son tableau. C'était bien l'église de Marcheloup, un enfant aurait pu la reconnaître : son architecture, ses dimensions, la teinte dont le temps l'avait revêtue ; il n'y manquait qu'une chose, la mélancolie dont s'imprégnaient ses vieilles pierres grises, à l'heure particulière où le peintre avait voulu la saisir.

Cette église ne rentrait guère dans le genre d'Hubert Férolles ; jusqu'alors il avait peint exclusivement des paysages et des scènes d'Orient, qui convenaient aux belles et chaudes couleurs de sa palette.

Avant son départ, il fit hommage de ce petit tableau à Irène.

« C'est significatif, je pense », dit Mme de la Salle quand elle apprit cela.

XIV

Une lettre à la main, l'air embarrassé, Mme Le Bret entra un matin dans la chambre de sa fille.

« Irène, j'ai quelque chose à t'apprendre », dit-elle.

La jeune fille devina tout de suite qu'il s'agissait de la demande en mariage d'Hubert Férolles.

« Oui, continua Mme Le Bret, mais cette chose je ne sais comment tu vas l'accueillir. »

— Dites toujours, mère, répondit Irène sans la moindre émotion.

— Mon enfant, je vais me remarier », murmura-t-elle.

En disant cela, elle baissait la tête devant sa fille comme devant un juge.

La stupeur d'Irène fut si grande qu'elle resta quelques instants muette. Puis le sang lui monta au visage, et le regard indigné qu'elle lança sur sa mère la fit rougir aussi.

« Vous remarier! jamais, jamais, cria-t-elle, je ne me serais attendue à cela! Oh! quel coup vous m'avez donné! Oh! quel mal vous m'avez fait! je croyais que vous le pleuriez comme moi, que vous le pleureriez toujours. Seize mois seulement qu'il est mort et déjà... et déjà... »

Elle éclata en sanglots. En face de ce désespoir, Mme Le Bret ne savait plus quelle contenance garder.

« Le souvenir du cher absent et votre fille qui vous aime ne suffisent donc pas à votre cœur? Quand nous sommes entrées dans cette maison, nous nous sommes juré de vivre toujours l'une pour l'autre, ne vous en souvenez-vous plus? »

— C'est surtout pour toi que je veux me remarier, balbutia Mme Le Bret. M. Férolles m'a promis d'être très bon pour toi. Il remplacera ton père. »

A ces malheureuses paroles, Irène s'éloigna vivement de sa mère.

« Le remplacer! personne ne peut remplacer le père que j'ai perdu. »

— Le remplacer, non, dit Mme Le Bret de plus en plus décontenancée; je veux dire qu'il sera un appui pour nous deux; nous en avons grand besoin. La vie est si triste, si difficile ici! Si nous avions trouvé un asile près de ta tante, et aussi plus d'affection, je n'aurais pas songé à me remarier. Mais il m'est pénible d'être à sa charité. Tu devrais bien le comprendre, Irène.

— Penser que vous allez vous appuyer sur un autre bras que le sien, ô maman, ô maman! Je vous en prie, ne me donnez pas une pareille douleur!

Elle s'était rapprochée de sa mère et la tenait sous son regard suppliant. Mme Le Bret détournait la tête.

« Il est trop tard, mon enfant. J'ai répondu à la demande qui m'a été adressée, ma parole est engagée; il ne serait pas honnête de la reprendre. »

— Et vous ne m'en avez pas parlé avant! s'écria Irène, d'un ton de violent reproche. Ah! vous saviez bien quelle serait ma peine, et vous ne vouliez pas écouter mes supplications.

— C'est aussi pour toi que je me remarie, répétait toujours Mme Le Bret. Tu reconnaitras plus tard que j'ai agi sagement. En ce moment tu en es incapable. Tu ne sais pas le mal que tes reproches me font. Dis-moi que tu ne m'en veux pas, ma bonne chérie, et embrasse-moi. »

Elle avançait son visage. Irène se recula jusqu'au fond de la chambre, en disant : « Non! » La mère sortit la tête basse.

Elles se retrouvèrent en face l'une de l'autre au déjeuner. Irène avait lavé ses yeux, mais son visage marbré et ses paupières gonflées portaient très visiblement la trace de ses larmes. La servante la regardait curieusement, et se demandait quel chagrin pouvait avoir mademoiselle. Mme Le Bret évitait de lever les yeux sur sa fille, et se sentait très gênée en sa présence.

Le dîner fut tout aussi silencieux, tout aussi pénible que le déjeuner.

Au moment où, pour la première fois de sa vie, Irène allait se retirer dans sa chambre sans dire bonsoir à sa mère, celle-ci l'arrêta.

« Ne veux-tu pas m'embrasser, mon enfant? »

Le pauvre cœur d'Irène n'y tint plus.

Elle se jeta au cou de sa mère, et l'embrassa longuement, mais sans pouvoir prononcer une parole.

« Ah! mon enfant, que je suis contente de te voir raisonnable! dit maladroitement Mme Le Bret. Va, tu n'auras pas à regretter que je me sois remariée. M. Férolles est dans une belle situation. Nous habiterons Paris d'une façon agréable, et cela vaudra mieux pour toi que d'y donner des leçons. Jamais je n'aurais pu te voir mener une vie pareille. Si tu savais quelle bonne lettre de M. Férolles j'ai reçue ce matin! nous serons heureuses, mon enfant. »

« C'est pendant notre traversée d'Alexandrie à Marseille qu'il a formé le projet de demander ma main lorsque..., lorsque la première année de mon deuil serait écoulée. »

— Votre mariage aura lieu bientôt? demanda Irène d'une voix mal assurée.

— Dans cinq ou six semaines. »

La jeune fille tressaillit. Elle avait espéré que sa mère attendrait au moins que ses deux années de deuil fussent écoulées. Comme elle se hâtait!

Mme Le Bret ne pouvait tarder à faire part de son mariage à Mme de la Salle; elle se rendit chez elle. La scène entre les deux belles-sœurs fut vive. Mme de la Salle ne ménagea point ses expressions.

« Êtes-vous folle, Sophia! s'écria-t-elle. »

— Ne suis-je point d'âge à me remarier? répliqua la belle Grecque, plus embarrassée qu'elle ne voulait le paraître.

— La question n'est pas là... mais vous deviez un culte au souvenir de mon frère; en vous épousant, il vous avait fait, à vous si au-dessous de lui par la condition et l'esprit, un honneur qu'il vous fallait reconnaître en gardant fidèlement son nom. Quoiqu'il fût de ceux qu'on ne doit pas oublier, j'admets encore qu'il se soit effacé de votre cœur... »

— Oh!...

— Ne protestez pas. S'il n'en était pas ainsi, pourriez-vous mettre votre main dans la main d'un second mari, en lui faisant les mêmes serments qu'à mon regretté frère?... non, vous ne le pourriez pas. Mais vous êtes mère, et avec une fille aussi bonne, aussi charmante, aussi intéressante que la vôtre, le cœur peut-il être vide? vous ne méritez pas de l'avoir. Qu'a-t-elle dit, la pauvre enfant, en apprenant vos beaux projets? soyez franche. Ah! j'en suis sûre, elle a poussé un cri de douleur qui aurait dû vous traverser l'âme. »

(A suivre.)

LOUISE MUSSAT.



Les fantassins commencent vigoureusement le feu. (Dessin de J. Girardet.)

UNE FRANÇAISE

Le 17 juillet 1870, la France remettait à la Prusse la déclaration de guerre, et aussitôt les deux nations se préparèrent fiévreusement à s'entr'égorguer.

Quinze jours après, on célébrait à l'église de la Madeleine, à Paris, au milieu d'une assistance brillante et recueillie, le mariage d'un jeune capitaine de dragons, M. André de Kersaint, avec Mlle Marie de Vernon, dont les aïeux avaient combattu aux croisades.

Depuis longtemps déjà, les jeunes époux s'aimaient d'une très vive affection, mais les parents de la jeune femme, à cause de son âge, — elle n'avait que dix-sept ans, — désiraient reculer leur

mariage à l'année suivante; les événements graves qui se préparaient en avaient hâté l'exécution.

Le régiment de M. de Kersaint ayant été appelé à la frontière, le jeune officier avait éprouvé un profond désespoir en voyant ses riantes projets anéantis. Mais en présence de la douleur de son fiancé, et obéissant du reste à ses propres sentiments, Mlle de Vernon avait formellement déclaré à sa famille qu'elle voulait être unie à M. de Kersaint avant son départ pour la guerre.

Le soir de ce jour tant désiré, jour heureux où l'époux ne peut rien refuser à l'épouse, Mme de Kersaint prenant les mains de son mari: « André!

lui dit-elle, vous savez que j'ai refusé les cadeaux, les brillants, les bijoux que votre cœur m'offrirait, pensant que dans le cruel moment où la France se trouve, l'esprit ne doit pas être aux frivolités, mais aux choses graves et solennelles; cependant j'ai une demande à vous adresser, ce sera mon cadeau de noce, le don qui sera le plus doux à mon cœur, brisé par la séparation qui se prépare. Oh! mon André, accordez-moi le bonheur de vous accompagner à la frontière et l'honneur de partager vos dangers!

A cette demande si imprévue, M. de Kersaint resta stupéfait!

« Y pensez-vous, Marie? répliqua-t-il, après quelques instants de silence, et lui saisissant fébrilement les mains: avez-vous mesuré, ajouta-t-il les conséquences de votre demande, bien honorable, certainement, mais bien peu en rapport avec les habitudes de votre sexe; pensez donc aux dangers de toutes sortes que vous pourriez courir au milieu des camps; vous dont l'existence s'est écoulée si heureuse et si tranquille auprès de votre famille, vous voudriez quitter vos parents chéris pour aller, bravant les balles et les obus, supporter les fatigues incessantes de la guerre terrible qui se prépare! Oh! Marie, ma bien-aimée, il m'est impossible de consentir à votre si courageuse, mais si téméraire demande; un devoir impérieux me fait une loi de vous laisser sous la protection de vos parents; mais consolez-vous, bientôt des jours meilleurs viendront, et nous nous retrouverons plus heureux, plus aimants que jamais. »

Inébranlable dans son projet, Mme de Kersaint reprit: « André, je ne veux pas, je ne peux pas me séparer de vous; du reste serais-je la seule femme exposée aux dangers de la guerre? Les cantinières, les ambulancières ne suivent-elles pas l'armée au milieu du combat pour soulager, soigner les mourants et les blessés? Eh bien, je serai à la fois la cantinière et l'ambulancière de votre régiment, et puis le devoir d'une épouse dévouée est de se trouver auprès de son époux, surtout quand un grand danger le menace! »

En voyant la résolution bien arrêtée de sa femme dont il connaissait l'énergie de caractère, M. de Kersaint céda; il n'eut pas la force de s'opposer à une résolution si belle, à des sentiments si bien exprimés par une femme dont le noble et beau visage avait fait depuis longtemps une profonde impression sur son cœur.

Le lendemain, M. et Mme de Kersaint, après de touchants adieux, quittaient leurs parents désolés et prenaient la route de la frontière du Rhin.

Deux mois plus tard, les débris d'un corps d'armée français confondus dans un sanglant pêle-mêle fuyaient devant une nombreuse cavalerie ennemie. Après une course désordonnée, les Français, en avance sur les Allemands, purent enfin arriver sains et saufs au sommet d'une colline d'où ils pouvaient surveiller les mouvements de l'ennemi. Le petit corps français, sous le commandement d'un général de division, se composait des débris de trois ou quatre régiments d'infanterie, d'une batterie d'artillerie et d'un escadron de dragons.

En un instant les fusils sont mis en faisceaux,

les tentes sont dressées, puis les troupiers se mettent à expédier toutes les opérations de ménage dont ils s'acquittent si bien.

Peu de temps après, autour d'un grand feu où cuit la soupe et le maigre ragoût du soldat, vient s'asseoir, en compagnie d'un commandant de dragons, une jeune femme frêle, pâle, amaigrie par la fatigue et les souffrances morales. Elle porte un charmant costume féminin qu'elle a essayé de rendre militaire: c'est Mme de Kersaint en compagnie de son mari, auquel sa belle conduite pendant la guerre a valu le grade de chef d'escadron et la croix de la Légion d'honneur.

La jeune femme, surnommée par les dragons de son mari le « bon ange du régiment » et qui paraît entourée de la plus grande vénération, regarde tristement la tête appuyée sur l'épaule de son mari, les militaires de toutes armes, dont la gaité française avait déjà pris le dessus et qui venaient, sans souci des dangers qui les menaçaient, aux soins du ménage.

Bientôt, ses regards changeant de direction parcourent le vaste panorama qui se déroule sous ses yeux. « André, regarde, dit-elle; vois comme le paysage est beau! »

Le pays qu'admire Mme de Kersaint est, en effet, gai, plein de fraîcheur avec des horizons charmants. Au pied de la colline s'allonge un riant vallon coupé de prairies et de champs émaillés de tabac et de houblonnières; les coteaux avoisinants couverts de vignes et de vergers s'élèvent en pentes douces et en gracieuses ondulations vers un charmant village aux maisons blanches, protégées par des bouquets d'arbres et dont l'élégant clocher étincelle au soleil.

« Oh! mon ami, continue la jeune femme, que la guerre est une chose horrible, et combien sont coupables les hommes qui osent la provoquer! Et penser que ce riant pays, ces riches récoltes, ces maisons où règnent la tranquillité et le bonheur, vont être détruites en quelques instants par cette guerre homicide, dont l'affreux souvenir ne s'effacera jamais de mon esprit! » Et sa douloureuse pensée se reportant sur sa famille désolée, elle détourna la tête pour ne pas attrister son mari et versa silencieusement des larmes. Mais bientôt, réprimant son émotion, elle jeta un regard rapide sur la campagne, et s'écria: « Mon ami, j'ai le triste pressentiment que l'ennemi est proche; il me semble voir des points noirs se mouvoir sur les collines voisines. Regarde, André, prends ta lunette marine; vois si je me trompe. Oh! l'ennemi féroce qui nous poursuit, comme le loup affamé n'abandonne jamais sa proie! »

A peine Mme de Kersaint finissait-elle de parler que son mari se levant, comme mû par un ressort, s'écria: « Marie, tu as raison, l'ennemi est là », en montrant la colline qui s'élevait en face; et il s'élança entraînant sa femme, pour avertir son général et donner des ordres à son escadron, établi derrière un petit bois tout proche de là. Au même instant, les obus allemands tombent dans le petit camp; ils partent d'une batterie ennemie qui a gravi les hauteurs voisines et qui commence le bombardement.

Le premier moment de stupeur passé, le géné-

ral donne ses ordres et s'organise rapidement : les fantassins rompent les faisceaux, et, conduits par leurs officiers, commencent vigoureusement le feu; les artilleurs établissent bientôt une batterie qui répond victorieusement à celle de l'ennemi. M. de Kersaint qui s'est élancé vers son escadron est déjà à cheval à la tête de ses dragons prêts à fondre sur l'ennemi.

Pendant ce temps, la jeune femme assise sur un tronc d'arbre regarde anxieusement les préparatifs du combat, prête à se porter où ses soins seront nécessaires.

Mais bientôt les Allemands qui ont reçu des renforts établissent une seconde batterie, qui cause aux troupes françaises des pertes sensibles. Alors un aide de camp du général accourt au galop devant le front de l'escadron de dragons : « Commandant, dit-il, voici un ordre du général qui vous enjoint de détruire coûte que coûte les batteries ennemies qui se dressent sur le versant opposé. »

M. de Kersaint jette un dernier regard d'adieu vers sa femme éperdue, se dresse sur ses étriers, et d'une voix retentissante s'écrie : « Dragons, en avant et pour la patrie ! » et tous ces intrépides cavaliers s'élancent impétueusement, descendant comme un ouragan la colline, traversent le vallon et remontent toujours au galop le coteau voisin pour détruire les batteries ennemies; mais bientôt pris en flanc par de nouvelles pièces de canon, que les Allemands viennent d'établir, et fusillés par de nombreux fantassins cachés dans les ondulations du terrain, la cavalerie française, dont les hommes et les chevaux sont décimés, rebrousse chemin en désordre, laissant sur le terrain la moitié de son effectif.

Mme de Kersaint, à l'aide d'une lunette marine, avait suivi, la mort dans l'âme, toutes les péripéties du combat; elle avait entrevu son mari bien-aimé s'élancer, le sabre haut, sur une batterie et bientôt disparaître au milieu d'un nuage de poussière et de fumée; presque au même instant elle croit voir que les débris de l'escadron, privés de leur chef, s'éparpillent et semblent vouloir fuir la grêle de balles et d'obus qui tombe sur eux. Affolée, elle s'élance sur le cheval tenu en laisse auprès d'elle, se précipite au-devant des soldats et l'œil en feu : « Vos chefs, vos camarades sont morts, leur crie-t-elle. Si vous ne pouvez plus combattre pour les venger, suivez-moi pour sauver les blessés et enlever les morts. » A la voix de cette frêle femme dont ils ont appris à admirer le courage et la bonté, l'énergie des cavaliers se ranime, ils s'élancent de nouveau impétueusement sur l'ennemi et disparaissent dans une effroyable mêlée.

Le soir, à la tombée de la nuit, les Français restés victorieux par suite des renforts qui leur étaient inopinément survenus, ramassaient sur le champ de bataille les morts et les blessés; dans les plis d'un terrain labouré par les projectiles, au pied d'un tronc d'arbre fracassé par un obus, gisaient deux cadavres étroitement entrelacés : c'étaient M. et Mme de Kersaint. La jeune héroïne, mortellement blessée, après avoir retrouvé le corps de son mari, avait rendu sa belle âme à Dieu, en pressant entre ses bras l'époux qu'elle avait choisi et dont elle n'avait pas voulu se séparer.

J. BERTAL.

SCIENCE EN FAMILLE



Il n'est pas rare d'entendre dire par des gens qui ont échangé des paroles oiseuses qu'ils « ont parlé de la pluie et du beau temps » — en d'autres termes que, n'ayant rien à dire, et ne pouvant rester bouche close les uns en face des autres, ils se sont entretenus de choses insignifiantes.

Singulière inconséquence du langage usuel. La pluie et le beau temps : choses insignifiantes ! Pourtant, sans le beau temps et la pluie, alternant dans de certaines conditions, où serait, je vous le demande, l'avenir matériel des êtres qui peuplent la terre, et notamment de ces innombrables bipèdes qui constituent la grande famille humaine ?

Étant donné le sol sur lequel lesdits bipèdes vont, viennent, construisent leurs demeures, et qui doit produire les végétaux base directe de leur alimentation quand ils les consomment en nature, ou indirecte quand ils sont consommés par les êtres qui sont consommés à leur tour, qu'advient-il sans les alternances de pluie et de beau temps ?

Sans la pluie d'ailleurs point de sources, de

ruisseaux, de rivières, point de mer même; comme aussi, pourrait-on dire, sans la mer, sans les rivières, sans les ruisseaux point de pluie. Et de l'enchaînement de ces deux effets consécutifs, réciproques, résulte cette circulation incessante, universelle, qui assimile notre globe à un corps dont l'eau serait le sang, et qui aurait pour cœur l'océan, pour artères les fleuves, pour veines les ruisseaux, et qui en somme doit la vie à ce phénomène beaucoup plus admirable qu'admiré.

Il n'en fut pas toujours ainsi. A une époque dont la date, incommensurablement éloignée, est inscrite sur les premières assises géologiques; dans un temps où le globe que nous habitons était encore entièrement de son centre à sa surface à l'état de matière incandescente, toute l'eau qui aujourd'hui sort du sol, coule dans les vallées, séjourne à l'état solide sur les glaciers ou à l'état fluide dans les mers, était en suspension à l'état de vapeur dans une atmosphère, dont les brumes, d'une épaisseur considérable, ne devaient laisser pénétrer aucun rayon de soleil jusqu'au globe lui-même. Il va de soi qu'alors les profondes masses

de vapeurs qui entouraient la sphère engendraient perpétuellement des pluies torrentielles, dont les gouttes, tombant sur la surface ardente, devaient immédiatement se transformer en vapeur nouvelle.

Peu à peu cependant et quelque élevée que pût être la température de la sphère incandescente, il arriva — et ce fut en quoi commença à s'exercer le rôle bienfaisant que la pluie devait jouer dans l'histoire des êtres — il arriva, dis-je, que la continuité d'affusion qui résultait de la chute des gouttes d'eau provoquant sans cesse une dépense et une déperdition de calorique, eut pour effet le refroidissement de la surface et partant la solidi-

vapeur et de liquide, est, à proprement parler, le principe de toutes les existences végétales et animales.

Il est bien entendu que la radiation solaire qui aujourd'hui arrive librement jusqu'à la surface du globe, joue en cela le rôle de vaporisateur, et par conséquent de moteur des masses aqueuses, rôle qui, aux origines, était rempli par la chaleur propre de la sphère.

Quoi qu'il en soit, il importe donc au bien-être normal des animaux, et notamment des hommes qui en recueillent le bénéfice définitif, qu'il y ait le plus de régularité possible dans le fonctionnement de ce grand et merveilleux mécanisme.



Compteur kilométrique des anciens appliqué à une voiture, d'après les œuvres de Vitruve, imprimées à Venise en 1521.

fication, l'encroûtement superficiel de la masse jusque-là maintenue en fusion.

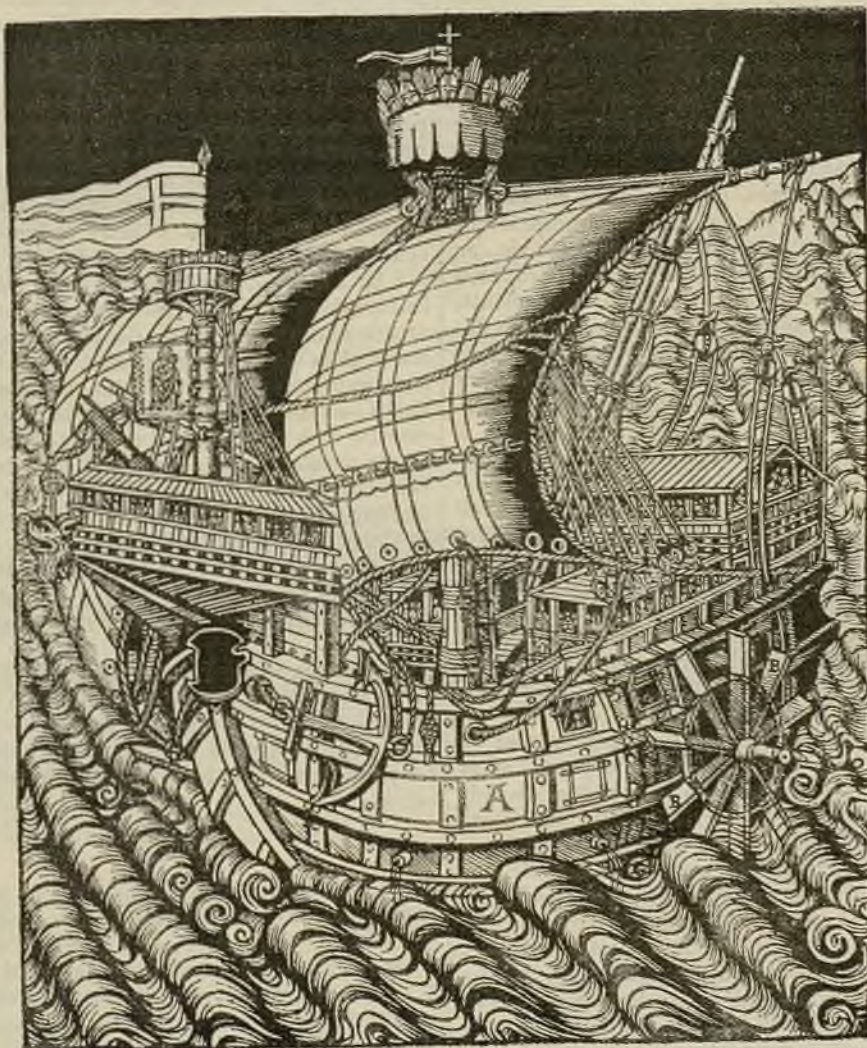
Dès lors une certaine quantité d'eau à l'état liquide put séjourner sur la croûte du globe; et graduellement, à mesure que le refroidissement rendait plus épaisse la couche solide de la surface, à mesure aussi diminuait la quantité de vapeur qui chargeait l'atmosphère et la somme d'eau liquide augmentait d'autant. Peu à peu le rayonnement solaire perçait plus facilement les brumes; par la désagrégation lente que le mouvement des eaux opérait sur ces premières roches, un sol se préparait pour les racines des premiers végétaux, dont la décomposition allait engendrer le premier humus, en assurant l'alimentation des premiers animaux. Et des milliers ou même des millions de siècles s'étant écoulés depuis que toute la somme d'eau dévolue en principe à notre globe n'est plus entièrement vaporisée au contact d'une surface ardente, graduellement s'est établi l'état actuel, où la circulation de l'eau, sous ses deux formes de

C'est pourquoi depuis qu'il s'est avisé de diriger à son profit le travail de la végétation, l'homme, comprenant tout aussitôt l'importance majeure du rôle de l'eau, s'est préoccupé de la voir ou de la faire intervenir convenablement dans les opérations qui sont pour lui une question de vie ou de mort. De là tous les artifices d'arrosage, d'irrigation des terres imaginés et perfectionnés au cours des siècles, chez les divers peuples; de là aussi la constante préoccupation en face de l'accomplissement plus ou moins régulier de cette opération normale qui s'appelle la pluie.

Or, il faut bien dire que, malgré toute son ingéniosité à s'asservir la plupart des phénomènes naturels, l'homme a dû jusqu'ici s'avouer assez impuissant sur la production de celui-là. L'histoire de ses efforts en ce sens est à peu près toute comprise dans l'énumération des nombreuses pratiques religieuses ou superstitieuses destinées à obtenir la favorable intervention des divinités célestes ou infernales.

Mais voilà qu'aujourd'hui, la science pratique, autorisée d'ailleurs par d'étonnantes, de prodigieuses conquêtes sur les forces naturelles, et par une longue élaboration du problème, voudrait prendre une attitude moins passive. Il serait, paraît-il, sérieusement question de rendre possible et usuel, un procédé pour provoquer

siècle que le même phénomène se renouvela à la suite de presque toutes les batailles des guerres européennes. Et plus près de nous un relevé très exact, publié en 1871, constate de très nombreux cas de pluie se produisant en Amérique dans les mêmes circonstances. « J'ai en outre pour moi, ajoute l'expérimentateur, le témoignage tout par-



Compteur kilométrique des anciens appliqué à un navire, d'après les œuvres de Vitruve, imprimées à Venise en 1521.

la chute de la pluie aux périodes de sécheresse.

Ce ne serait point là — sans jeu de mots — une idée en l'air, car le congrès de Washington a décidé qu'un crédit de 10 000 francs serait appliqué aux expériences à faire dans ce but.

Ces expériences doivent être dirigées par un sénateur américain, qui, pour les motiver, reproduit des observations datant d'une époque déjà lointaine, mais confirmées par des faits relativement récents. « Mon projet, dit-il, est particulièrement basé sur cela qu'après la plupart des grandes batailles, d'abondantes pluies sont venues arroser le théâtre de ces luttes. » Il est, en effet, consigné dans l'histoire des quinze premières années de notre

tiel et très significatif d'un ingénieur qui, dirigeant les travaux d'établissement du grand chemin de fer central du Pacifique, remarqua que les nombreux coups de mine tirés dans une région où la pluie était presque inconnue, et où depuis il n'en est plus tombé, eurent pour conséquence de faire pleuvoir presque tous les jours pendant la durée des travaux, qui se prolongèrent environ une année. »

L'honorable Américain propose donc de provoquer la chute de la pluie par l'ébranlement de l'atmosphère; mais il hésite sur la question de savoir si les détonations destinées à produire cet ébranlement doivent avoir lieu sur le sol, ou s'il

ne serait pas plus efficace de les produire à l'aide d'aérostats captifs qui porteraient à de grandes altitudes des cartouches explosibles.

On va donc expérimenter, et nous connaîtrons d'ici à quelque temps sans doute les résultats obtenus.

Ce n'est pas la première fois que se fait jour l'idée d'utiliser tels ou tels moyens physiques pour obtenir la condensation et la chute des vapeurs d'eau répandues dans l'atmosphère. Il y a une trentaine d'années, M. Rowell, un savant anglais, publia tout un travail à ce sujet. Il concluait qu'on pourrait arriver à ce but en faisant monter dans l'air de grandes colonnes de fumée qui « attireraient la vapeur et assureraient une effusion de l'eau condensée ». Le savant affirmait d'ailleurs, et en propres termes, qu'on pouvait en quelque sorte *mettre en perce* la couche atmosphérique humide comme on fait d'un tonneau de vin, en lui enlevant son électricité. A cet effet il proposait d'élever, à l'aide de ballons ou de cerfs-volants, des conducteurs soutirant le fluide électrique des couches atmosphériques, et il rappelait qu'un de ses amis avait fait de nombreuses expériences sur le cerf-volant électrique, et que presque à chaque fois qu'un courant d'étincelles s'était établi, il s'était peu après senti trempé d'une petite pluie fine.

On objecta au savant anglais que si l'on devait recourir à de vastes combustions pour précipiter l'humidité atmosphérique et que si le *soutirage* de l'électricité devait résulter du lancement de nombreux ballons ou cerfs-volants, l'on risquerait fort de ne pas rentrer dans ses frais.

Et, autant que je crois savoir, l'idée du savant anglais resta à l'état de simple proposition théorique. Il n'y eut pas expérimentation.

Il ne s'ensuit pas moins du rapprochement de ces diverses observations et déductions que, étant donné les effets constatés, le phénomène de production de la pluie pourrait résulter soit d'une condition électrique, soit d'un mouvement tout mécanique à opérer dans les couches humides. Or, aujourd'hui, où l'on manie si aisément les forces électriques, et où l'on peut disposer d'explosifs si puissants, tout devrait donc nous porter à espérer que le jour est peut-être prochain où la théorie cherchée se démontrera en quelque sorte d'elle-même, pour conduire immédiatement au procédé usuel, qui constituera un de ces immenses et inattendus progrès qui de temps en temps viennent émerveiller le monde, et qui, peu après, classés dans le domaine des faits normaux, semblent acquis de longue date et ne causent plus le moindre étonnement. Nous en pourrions citer beaucoup de cet ordre-là.

J'entends une objection.

« Provoquer la pluie, très bien, peut-on dire, mais la pluie, c'est de l'eau, et s'il n'y a pas d'eau dans l'atmosphère sur laquelle on opérera, on n'arrivera pas à l'y mettre. En supposant une

atmosphère d'une limpidité extrême, un ciel d'une pureté absolue : les commotions, les *conductions* électriques n'y sauraient trouver, semble-t-il, l'élément d'une pluie quelconque. »

Ce raisonnement, qui a toutes les apparences de logique, est cependant radicalement contredit par la réalité.

Ainsi qui de nous, par exemple, en un beau jour d'été, alors même que le temps est à l'extrême sécheresse, n'a pas vu une carafe d'eau fraîche se couvrir d'une buée, qui se condense et ruisselle sur ses parois? — Qu'est-ce donc que cette buée, sinon la condensation de la vapeur d'eau en suspension dans l'air qui entoure la carafe et que nous croyons absolument sec. Si donc la petite somme d'air en contact avec la carafe suffit à produire cette buée ruisselante, quelle doit être la quantité d'eau flottant à l'état de vapeur dans l'ensemble de la couche atmosphérique?

« En aucune circonstance et dans aucun lieu, l'atmosphère n'est complètement dépouillée de vapeur aqueuse. — dit M. Contejean dans ses remarquables *Éléments de géologie*. — A toutes les températures, elle en renferme, en moyenne, la moitié, au maximum le quart de la quantité nécessaire à sa saturation, et cette quantité varie de 33 dix-millièmes aux 166 dix-millièmes du poids de l'air. Dans la zone torride le mètre cube d'air en renferme de 20 à 25 grammes; en France, sous le 45° degré, il n'en renferme plus que 10 à 12 grammes. On sait d'ailleurs que la vapeur d'eau n'a que le tiers du poids de l'air et que son abondance est ordinairement annoncée par un abaissement du baromètre.

D'après ces affirmations, empruntées à une autorité scientifique, il reste donc rationnel de croire que le jour où les moyens de provoquer la chute de la pluie auront été trouvés, ce ne sera jamais l'eau qui fera défaut pour répondre à cette provocation.

..

Nil novi sub sole! Une ordonnance de police affichée dans Paris déclare obligatoire l'application du compteur kilométrique aux voitures de place.

Or l'idée première de mesurer automatiquement le chemin parcouru par un véhicule quelconque semble dater des temps les plus éloignés, car le célèbre architecte romain Vitruve, qui explique le mécanisme à l'aide duquel on peut obtenir ce résultat, dit formellement dans son livre : « Voici une invention qui, si elle n'est pas des plus utiles, est au moins une des plus ingénieuses que nous aient laissées les anciens. » Les deux gravures que nous reproduisons d'après une édition de Vitruve faite à Venise en 1521, démontrent, sans qu'il soit besoin, croyons-nous, d'aucun commentaire, la disposition des appareils destinés à cette mensuration sur terre et sur mer.

LOUIS BALTHAZARD.

Paroles de
JEAN RICHPIN.

LE MAGE

Musique de
J. MASSENET.

OPÉRA EN CINQ ACTES

CANTABILE chanté par M. Vergnet.

(G. HARTMANN, éditeur, 20, rue Daunou.)

And^{te} cantabile (sans lenteur)

And^{te} cantabile (sans lenteur) 60 = ♩

PIANO

CRÉSC.

Heu - reux ce - lui dont la

« Pour le bien au - ra lut, le tou - jours !

Car son âme est ra - vi - é au bon - heur é - ternel

des cé - les - les sé - jours

Les douleurs qu'il est sur la ter - re Lui deviendront la -

haut des vo - luptés sans fin -

S'il est soif, c'est le vin qui toujours désal - le

Et c'est le pain ser - vi pour jamais, s'il est faim.

O sort di - vin de ce - lui qui sans

tré - ve, sans tré - ve Contre Ab - ri - man ou - va nourri le feu.

ciel conquis, vi - vre son ré - ve, Vê - tu de gloire et d'oi - com - me son Dieu?

rall. Tempo

rall. Tempo



MOSAÏQUE

Histoire de la musique.

Par qui fut composé le *Miserere*, et par qui fut-il ravi à Rome qui voulait le posséder seul?

— Allégri (Grégoire), né à Rome en 1580, était de la famille du grand Corrège; il s'adonna avec ardeur aux études musicales, et acquit, jeune encore, un beau talent dans la composition. En 1629, sa réputation le fit admettre comme chanteur et compositeur à la chapelle pontificale. C'est là qu'il eut l'occasion d'écrire ce fameux *Miserere* qui se chante tous les ans au temps de la semaine sainte dans la chapelle Sixtine. On sait que les papes étaient si admirateurs de ce chant que, pour en conserver la propriété exclusive et empêcher qu'il fût reproduit ailleurs que dans la capitale de l'univers catholique, ils s'opposaient à ce que l'on livrât à la publicité des copies de cette partition. Et Rome serait encore la propriétaire privilégiée de ce chef-d'œuvre, si Mozart, encore enfant ne l'eût transcrit de mémoire, après l'avoir entendu deux fois.

Depuis il a été imprimé souvent, notamment à Londres par Burney, par Choron dans sa collection et dans la *Musica Sacra* de Leipzig. Allégri mourut en 1652.

(Env. Deux papillons bleus.)

Allusions.

Dans un roman en forme d'autobiographie nous trouvons ce passage : « A Dieu ait plu qu'au moment d'entrer dans cette ville véritablement maudite pour moi, j'eusse pu lire sur la porte un *per me si va* bien formel, qui m'eût averti des menaces de la destinée; j'eusse certainement rebroussé chemin et je n'eusse pas laissé là toutes mes espérances. » A quoi font allusion les mots imprimés en italique?

— Dans le passage que nous avons cité il est fait allusion au début du troisième chant de l'Enfer de Dante, qui commence ainsi : *Per me si va nella cita dolente*. Par moi l'on va dans la cité des larmes... *Per me si va* est répété trois fois : par moi l'on va dans l'abîme des douleurs, par moi l'on va parmi les races criminelles... Et quelques vers plus loin : *O vous qui entrez laissez toute espérance!*

Il nous semble curieux de rapprocher de ce texte fameux, deux estampes qui datent de l'origine de la gravure en taille-douce, car elles sont dues autant que l'on croit à un orfèvre nielleur de la fin du xv^e siècle, Baldini, qui les exécuta d'après les dessins de Boticeilli; elles se trouvent dans une édition de Dante publiée à Florence en 1481, par Nicholo di Lorenzo della Magna.

Selon l'esprit du temps, la même planche représente plusieurs fois le même personnage dans des situations successives. La première se rapporte au premier chant de l'Enfer. A gauche, d'abord, le poète tout pensif s'égare dans la forêt obscure; plus loin,

il arrive au pied de la colline, et, levant les yeux, il voit le sommet de cette colline revêtu des rayons de l'astre qui est un guide sûr dans tous les voyages. S'avancant, il va gravir la montagne quand tout à coup une panthère agile, tachetée de diverses couleurs, lui apparaît et l'effraie; puis s'élance un lion, et enfin une louve furieuse, qui fixait sur lui des yeux terribles, le fait renoncer à franchir la colline. Reculant épouvanté, il aperçoit devant lui un personnage à qui un long silence semble avoir ôté l'usage de la voix. Le vieillard que nous voyons assis et comme endormi, c'est Virgile qui s'offre à Dante pour le guider dans le royaume des morts.

Le premier groupe de la seconde planche nous montre le premier entretien des deux poètes. Plus haut, ils sont arrivés à la porte terrible au-dessus de laquelle est inscrite la formule de désespérance dont nous voyons les premiers mots : *Per me...* Avant de passer ce seuil redoutable, Virgile dit à son compagnon qu'il a été averti du danger qu'il courait par la sainte et belle Béatrix, qui lui est apparue et qu'il lui montre dans l'espace. Elle le guidera elle-même quand il abordera la sphère des bienheureux. Et les deux poètes commencent leur visite aux régions infernales.



Tout le monde connaît le fameux mot du poète Philoxène à Denis le tyran : *Qu'on me ramène aux carrières*, et l'on y fait souvent allusion.

Les Français oublient ou ignorent qu'ils pourraient trouver dans leur histoire une réplique analogue bien digne d'être conservée.

Louis XIV voulait faire recevoir au Parlement de Bourgogne un édit, auquel le premier président Bruslard s'opposa vivement, comme étant préjudiciable aux intérêts de la province. Louis XIV irrité de sa résistance, le fit enfermer dans la tour de Perpignan. Quelque temps après, le Roi le fit venir, comptant sur sa soumission à ses ordres; mais l'intrepide magistrat ne dit que ces paroles : « Sire, je vois encore d'ici la tour de Perpignan. »

Glanes.

On a remarqué qu'en anglais le mot *Nouvelles*, news, est formé des quatre lettres initiales qui désignent les points cardinaux d'où les nouvelles peuvent venir : n, north (nord); e, east (est); w, west (ouest), et s, south (sud).

(Env. Cardinet.)

Histoire des mots et locutions.

Nous empruntons au nouveau *Dictionnaire général de la langue française* de MM. Hatzfeld, Darmsteter et Thomas, qui paraît actuellement par fascicules, à la librairie Delagrave, quelques exemples curieux des vicissitudes auxquelles sont dues les significations successives des mots.

Assez souvent l'esprit commence par appliquer le nom de l'objet primitif à un second objet qui offre avec celui-ci un caractère commun; mais ensuite, oubliant pour ainsi dire ce premier caractère, il part du second objet pour passer à un troisième qui présente avec le second un rapport nouveau, sans analogie avec le premier; et ainsi de suite, de sorte qu'à chaque transformation la relation n'existe plus qu'en-

du moyen âge, en vers ou en prose, qui contiennent des histoires fabuleuses. Puis il prend le sens d'histoire fabuleuse composée sur le modèle des anciens romans et spécialement sur le modèle des romans de chevalerie; de là le sens moderne: récit d'aventures imaginaires.

Bureau désigne primitivement une sorte de bure ou étoffe de laine: n'étant vêtu que de simple bureau.



Fac-similé de deux planches en taille-douce de Boticelli et Baldini, illustrant l'*Enfer* de Dante, d'après une édition de la *Divine Comédie* publiée à Florence en 1481.

tre l'un des sens du mot et le sens immédiatement précédent.

Mouchoir est d'abord l'objet qui sert à se moucher (*muccare*, de *mucus*). La pièce d'étoffe qui sert à cet usage donne bientôt son nom au mouchoir dont on s'enveloppe le cou. Or celui-ci, sur les épaules des femmes, retombe d'ordinaire en pièce triangulaire; de là le sens du mot en marine: pièce de bois triangulaire qu'on enfonce dans un bordage pour boucher un trou.

Roman signifie au moyen âge tout ouvrage écrit en roman, c'est-à-dire en langue vulgaire, en français. Plus tard, au *xv^e* siècle, il désigne les compositions

Puis, d'extension en extension, il signifie le tapis qui couvre une table à écrire; la table à écrire à laquelle cette étoffe sert de tapis; le meuble sur lequel on écrit habituellement; la pièce où est placé ce meuble; enfin les personnes qui se tiennent dans cette pièce, à cette table (dans une administration, dans une assemblée).

Maintes fois cependant la simple logique a déterminé le changement de sens; ainsi dans le mot *bouche*, la pensée va naturellement du premier sens à ceux qui en dérivent: bouche à feu, bouche de chaleur, les bouches du Rhône. Dans le mot *feuille*, l'idée d'une chose plate et mince conduit de la feuille d'ar-

bre à la feuille de papier, à la feuille de métal. Il n'en est pas de même de certains mots, dont l'histoire est plus complexe et dans lesquels le chemin parcouru par la pensée ne s'imposait pas nécessairement à l'esprit.

Tel est le mot *partir*, dont le sens actuel, *quitter un lieu*, ne sort point naturellement du sens primitif, *partager* (*partiri*), qu'on trouve encore dans Montaigne : « Nous partons le fruit de notre chasse avec nos chiens. » Que s'est-il passé? L'idée de partager a conduit à l'idée de séparer : « La main lui fu du cors partie. » Puis on a dit, avec la forme pronominale : *se partir*, *se séparer*, *s'éloigner* : « Se partit dudit lieu. » Et, par l'ellipse du pronom *se*, on est arrivé au sens actuel : *quitter un lieu*.

Tel est le mot *gagner* (au *x^e* siècle *guadagnier*), de l'ancien haut allemand *waidanjan*, paître (en allemand moderne, *weiden*). Cette signification première du mot est encore employée en vénerie : « Les bêtes sortent la nuit du bois, pour aller *gagner* dans les champs. » Comment a-t-elle amené les divers sens usités de nos jours : *avoir ville gagnée*, *gagner la porte*, *gagner de l'argent*, *gagner une bataille*, *gagner un procès*, *gagner ses juges*, *gagner une maladie*? L'idée première paître conduit à l'idée de trouver sa nourriture; de là, dans l'ancien français, les sens qui suivent : 1° cultiver : « Blés semèrent et gaaignèrent » (cf. de nos jours *regain*); 2° chasser (cf. l'allemand moderne *Weidmann*, chasseur) et piller, faire du butin : « Lor veissiez... chevaux gaaignier et parlefroiz et muls et mules, et autres avoirs ». « Ils ne sceurent où aler plus avant pour gaegnier. » L'idée de faire du butin conduit à l'idée de se rendre maître d'une place : « Quant celle grosse ville... fu ensi gaegnée et robée. » « Avoir ville gagnée. » Puis l'idée de s'emparer d'une place conduit à l'idée d'occuper un lieu où on a intérêt à arriver : *gagner le rivaige*, *gagner le port*, *il est parvenu à gagner la porte*; par extension, *le feu gagne la maison voisine*, et, au figuré, *le sommeil le gagne*. En même temps se développe une autre série de sens : faire un profit : *gagner de l'argent*, *gagner l'enjeu d'une partie*, *d'une gageure*, *le gros lot*; par analogie obtenir un avantage sur quelqu'un : *gagner une bataille*, *un procès*, *gagner l'affection d'une personne*, et par ellipse *gagner quelqu'un de vitesse*, puis, par forme ironique, on entend un effet contraire : *il n'y a que des coups à gagner*, *il a gagné cette maladie en soignant son frère*. Partout à travers ces transformations se montre cependant le trait commun qui domine et relie entre eux les divers sens du mot *gagner*.

D'où vient le nom de *parvis*, donné ordinairement à la place sur laquelle se trouve l'entrée d'une église et par suite à l'enceinte des édifices sacrés?

Selon toute probabilité, ce mot serait dérivé de *paradisus* (*paradis*), parce qu'il désignait l'aire qui était devant les basiliques. Cette place était considérée comme le symbole du paradis terrestre, par lequel il faut passer pour arriver au paradis céleste figuré par l'église. De *paradisus* et par contraction *paroisus*, s'est formé le mot français *parvis*.

(Env. Merlin C.)

Proverbes populaires.

On disait fréquemment autrefois d'un ignorant occupant une place exigeant du savoir qu'il représentait les *armes de Bourges*, à savoir *un âne dans une chaire*, et cette assertion passée en proverbe a longtemps jeté le ridicule sur une ville dont les habitants ne méritaient nullement une telle renommée.

Outre qu'il n'y eut jamais aucune figure d'âne dans les armes de cette cité, c'est tout simplement à la suppression d'une lettre dans un nom historique que fut dû ce malencontreux dicton.

Jules César s'étant rendu maître de Bourges y établit pour gouverner *Asinius Pollio*, l'un de ses lieutenants. La ville ayant été assiégée par les Gaulois, *Asinius*, qui était malade, se fit porter dans une chaise vers la porte où l'ennemi se présentait, pour commander la défense et encourager les troupes. Les assiégeants furent repoussés, et l'on ne parla plus que du succès qu'avait eu *Asinius* assis dans sa chaise. *Asinius in cathedra*. Peut-être fut-il fait une peinture représentant cet épisode, que l'on regarda dès lors comme un sujet de glorieuse armoirie pour la ville; mais par la suite, dans l'inscription qui accompagnait le tableau, on oublia le nom d'*Asinius*, pour lire *Asinus* (Âne); la mémoire du trait historique s'effaça, et le préjugé d'un âne dans une chaire resta, qui devait avoir la vie dure.

On dit quelquefois d'une personne accommodante qu'elle est comme le *quatrain de Saint-Honoré* qu'on peut tourner et retourner sans qu'il s'en trouve plus mal. Qu'est-ce donc que ce *quatrain de Saint-Honoré*?

Rien de plus qu'une sorte de plaisanterie du poète Santeuil, qui, bien qu'ayant conquis la célébrité par des hymnes sacrées, était l'être le plus fantaisiste de la création. Or Santeuil ayant fait un jour ce quatrain :

Saint Honoré
Est honoré
Dans sa chapelle
Avec sa pelle,

démontra que l'ordre de ces quatre vers pouvait être interverti une vingtaine de fois sans en changer le sens.

Saint Honoré
Dans sa chapelle,
Avec sa pelle,
Est honoré.
Avec sa pelle,
Est honoré
Saint Honoré,
Dans sa chapelle.
Dans sa chapelle,
Avec sa pelle,
Saint Honoré
Est honoré, etc.

Variétés historiques.

On ne fera peut-être jamais à aucune satire une réponse plus mortifiante que celle de Fontenelle à un auteur qui, ayant besoin de lui, venait s'accuser humblement de l'avoir outragé dans une brochure :

« Monsieur, lui dit le philosophe, vous me l'apprenez. »

Tout ce qui concerne la *Mosaïque* doit être adressé à M. Eugène Müller, ou lui être communiqué verbalement, le samedi, de 4 à 6 heures, au bureau du Musée des Familles.

Le Propriétaire-Gérant, CH. DELAGRAVE.



Oui, c'était bien la jolie figure de Betsy, son air doux et un peu triste. (Dessin de Ad. Boir.)

LE SERMENT DE MAITRE WIDMER

Existe-t-il un homme au monde dépourvu de la prétention d'être chez lui le souverain maître, le juge en dernier ressort, l'autocrate en un mot? S'il est possible de citer des familles où ce droit masculin se tempère dans la pratique et même, chose affligeante! s'humilie parfois jusqu'à l'abdication, tel n'était pas le cas chez maître Jean Widmer, qui portait haut et ferme le drapeau de la maîtrise conjugale et paternelle.

La malignité humaine s'exerçant fatalement contre tout beau trait de caractère, les voisins du grand atelier de charpente exploité par Jean

Widmer, dans un des faubourgs de la ville de Berne, se disaient parfois l'un à l'autre :

« Widmer oublie trop qu'il est arrivé il y a trente ans de son canton de Vaud avec une veste percée au coude, pour se gager comme simple compagnon chez maître Wirtz, à qui appartenaient alors ce chantier, le moulin de Vetz et quatre ou cinq maisons en ville. Si Widmer possède tout cela il le doit au caprice de Bertha Wirtz, qui a refusé des partis plus relevés pour épouser ce Vaudois sans autre fortune que son habileté comme charpentier; et il devrait régenter de

moins haut une femme à laquelle il doit tout. » Ces mauvais propos n'étaient justifiés par aucune plainte conjugale de Mme Widmer, qui, de sa vie, n'avait eu sujet de regretter son choix. C'était avec une aménité parfaite qu'en usant des prérogatives modernes des gouvernés sur les gouvernants, elle se permettait de critiquer chez son mari l'obstination de ses partis pris, dont rien ne le faisait déborder; mais, tout aussitôt, une docilité d'esprit, digne d'être offerte en exemple à tout son sexe, lui inspirait de joindre à cette critique le correctif suivant :

« Au fond, les entêtements de Wildmer sont toujours justes; et ce n'est jamais à faux que je lui ai entendu faire son grand serment. »

Les opinions établies sur une expérience de trente ans sont sujettes à changer, tant la mutabilité incessante est la loi de notre misérable monde. Mme Widmer ne fut plus aussi persuadée de l'infailibilité des partis pris de son seigneur et maître quand celui-ci eut entrepris de faire céder à ses préventions la vocation artistique de Michel Wirtz, son neveu.

Fils du frère aîné de Mme Widmer et orphelin depuis six ans, ce jeune homme étudiait l'architecture à l'école des Beaux-Arts de Paris, et venait passer ses vacances chez ses parents de Berne, où il était reçu comme l'enfant de la maison. Son arrivée était fêtée par sa tante Bertha et surtout par sa jolie cousine Betsy, que le jeune homme n'était pas moins impatient de revoir, car elle était son amie d'enfance, sa confidente et même quelque chose de mieux que ces deux qualités qui ont pourtant leur mérite.

Ce fut à la grande majorité du pupille, c'est-à-dire lorsque ses vingt-cinq ans parurent au tuteur l'époque normale de la fin de ses études, de la libre disposition de sa fortune et de son retour définitif au pays pour y exercer son savoir d'architecte, que la crise commença.

Ce fut avec le front nuageux d'un pic de l'Oberland avant la tempête que maître Widmer accueillit ces mots de son neveu :

« J'ai votre indulgence à réclamer et une confession à vous faire avant de vous expliquer en quoi mes vues d'avenir diffèrent des vôtres, mon oncle.

— Oh! je devine de quoi il retourne, interrompit celui-ci avec humeur. Vieille histoire! attrape qui pend au nez de tous les parents assez imbéciles pour lancer un garçon dans une ville pervertie comme Paris. Je ne t'y aurais pas envoyé, mon gaillard, si tu n'y avais pas été établi par la volonté de ton père un an avant sa mort, et ce n'est pas ma faute s'il t'y a laissé aller. Mais il voulait que tu devinasses architecte comme lui-même a voulu l'être, plus Monsieur enfin que grand-papa Wirtz le charpentier et l'oncle Widmer, aux mains calleuses tous les deux. Les mains calleuses savent garder et accroître le fonds héréditaire, et, quoique ayant tiré sa part d'ici, ton père ne t'a pas laissé l'équivalent de ce que je possède, puisqu'il s'est à demi ruiné dans l'entreprise de ce fameux Casino dans l'Oberland. Si tu as gaspillé tout le reste, je me reprocherai toute ma vie de t'avoir laissé fainéanter à Paris, quand j'aurais dû pour ton bien te dresser ici

pour faire de toi un bon contremaître charpentier, en attendant que tu fusses en mesure de me remplacer dans la maison de ton grand-père, puisque j'ai perdu tous mes fils et n'ai pu élever que ta cousine Betsy. »

Un tel fonds d'affection perçait à travers cette boutade chagrine; et ce dernier regret du tuteur associait si bonnement dans l'avenir les intérêts de sa fille unique et de son neveu que celui-ci trouva son aveu moins difficile à formuler.

Son secret était autre que celui de folles dépenses à solder. Le modeste budget alloué par son tuteur lui avait toujours suffi. S'il avait à faire excuser l'attrait invincible qui, dès la première année, lui avait fait désertir sa classe d'architecture aux Beaux-Arts pour entrer dans un des ateliers de peinture de la même école, ce changement de direction n'était-il pas justifié par le succès dont le jeune peintre pouvait montrer la preuve dans les livrets des deux derniers Salons, où ses œuvres avaient déjà figuré, et dans les articles de journaux où les éloges n'étaient pas marchandés au talent de ce nouveau-venu?

Ce fut avec une contention d'esprit dont témoignaient son sourcil froncé et la moue serrée de ses lèvres que maître Widmer écouta la confession de son neveu. Plusieurs des considérations et même des faits qu'elle contenait passèrent dix pieds au-dessus de la tête du charpentier, car ce fut avec beaucoup de flegme qu'il répondit :

« Bien sûr, tu as eu tort de ne pas me consulter pour changer d'apprentissage; mais la peinture est un bon métier; à la fin d'une bâtisse, la note du peintre égale parfois au total celle du charpentier. Je ne trouve à redire que l'argent dépensé en réclames. Si pour avoir seulement peint deux salons, tu as fait mettre ton nom dans les dix ou douze journaux que tu offres de me montrer, tu as dû payer gros... Enfin, c'est la nouvelle mode.

— Mais vous n'avez pas du tout compris, mon père! s'écria Betsy, jusque-là spectatrice muette, ainsi que sa mère, de cette explication dont toutes deux souhaitaient ardemment l'heureuse issue.

— Qu'est-ce que je ne comprends point, et d'où vient que tu te croies plus subtile que moi? lui demanda le charpentier d'un ton un peu agressif.

— C'est, reprit Betsy, que Michel m'a souvent expliqué ses affaires, même dans les lettres qu'il m'écrivait. Mon cousin n'est pas peintre du pot à colle et du seau de couleur. Fi donc! il est peintre de tableaux, artiste enfin, et ces salons...

Elle n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Le maître charpentier s'était dressé debout, et la main étendue par un grand geste de réprobation, l'œil fulminant, il s'écriait :

« Artiste!... C'est pire que tout! Artiste! le malheureux! Est-ce qu'il y a jamais eu des artistes dans notre famille? Artiste! »

Il répétait ce mot avec l'accent d'horreur que comporterait la qualification d'assassin. L'indignation qui étranglait les phrases dans sa gorge l'empêcha de répliquer aux objections que Michel, Betsy et sa femme elle-même opposaient à sa diatribe entrecoupée.

Le soir, dans le tête-à-tête conjugal, Mme Widmer plaida la cause de son neveu.

« Fadaïses ! répliqua le maître charpentier, tu ne sais pas ce que c'est qu'un artiste. Je le sais, moi ; j'ai connu un de ces barbouilleurs de toiles... tiens ! l'année dernière, lors de mon voyage au Wetterhorn. Il passait ses journées dans la prairie sous son parapluie à toiser le pic du Wetterhorn en clignant l'œil, et il te plaquait sur la toile un Wetterhorn haut de vingt-cinq centimètres, et dans le bas, des vaches pas plus grosses. Quelle utilité d'imiter en tout petit ce que le bon Dieu a fait si grand ? »

— Mais, dit Mme Widmer, les gens qui ne peuvent pas voyager en Suisse ont plaisir à acheter l'image de nos montagnes.

— Oui, reprit le charpentier ; mais si cette facilité empêche les gens de venir voir nos glaciers en nature sous prétexte qu'ils en ont le portrait, c'est un tort que font à notre pays ces fameux artistes en tableaux. C'est ce que j'ai dit à cet homme du Wetterhorn, car nous logions à la même auberge, et nous avons souper ensemble, et ce camarade m'a confirmé dans mes idées sur les artistes. Il m'a conté des choses !... Il voyait bien qu'il me scandalisait... mais il en riait dans sa barbe de bouc ; il m'a montré des dessins !... Ça manquait de lingerie, quoi ! puisque tu veux tout savoir. Cet homme-là et ces acteurs qui laissent des dettes dans les villes que leur troupe exploite, c'est le mot, voilà tout ce que j'ai connu d'artistes, tous propres à rien de bon. »

Ce débat resta ouvert pendant toute la durée du séjour de Michel Wirtz ; mais il n'y eut que de légères escarmouches jusqu'à l'heure du départ du jeune homme.

« C'est donc décidé, lui dit alors le charpentier, tu persistes dans ta sottise ? »

— Mon oncle, j'espère que l'avenir vous fera changer d'opinion à mon sujet.

— Si tu reviens l'automne prochain, tu verras bien que non.

— Je reviendrai avant, dit le jeune peintre. Je n'ai plus besoin de faire de longs séjours à Paris ; c'est en Suisse que je prendrai mes sujets de tableaux. D'ailleurs, je ne veux plus, je ne puis plus vivre si longtemps loin de ceux que j'aime. »

Il regardait Betsy en prononçant ce dernier mot ; ce regard fut tellement expressif que Betsy rougit, pendant que sa mère serrait la main de Michel comme pour approuver sa déclaration.

Le malheur voulut que juste à ce moment le voisin Neukom se présenta pour faire ses adieux à Michel Wirtz. Mme Widmer souhaita que cette visite fit diversion à la colère qu'elle voyait poindre sur les traits de son mari ; mais celui-ci se gêna d'autant moins pour son voisin que le père Neukom était son confident habituel, et il interrompit les compliments échangés entre son compère et le voyageur en disant à ce dernier :

« Michel, tu as dit un mot sur lequel il faut s'expliquer avant ton départ, car je ne fais pas de cachotteries, moi ; je ne connais que le fil à plomb. Tu parles de demeurer à Berne pour le plaisir d'être près de ta parenté ; je l'en remercie. Mais tu te trompes si tu te figures pouvoir donner suite à un projet sur lequel nous étions d'accord, quand je te croyais décidé à vivre honnêtement, comme tout le monde. Ce projet-là est rompu et sans retour. »

Mme Widmer et sa fille se jetèrent dans les bras du charpentier pour protester confusément et avec beaucoup d'émotion contre cette sentence. Il se dégagea de leur étreinte avec colère et le prit d'un ton plus haut pour s'écrier :

« Non, Betsy ne sera pas pour toi. Que le bon Dieu me... »

De véritables cris de terreur échappèrent aux deux femmes. Maître Widmer avait articulé les premiers mots de son grand serment, et quoique celui-ci ne fût pas d'un style aussi noble que le serment : « Par le Styx ! » de Jupiter, la mère et la fille le savaient aussi définitif et impossible à rétracter.

Au lieu d'attendrir le père de famille, cette nouvelle révolte des siens ne fit que l'exaspérer. Il repoussa les deux femmes, et frappant des deux poings sur la table voisine, il proféra d'une voix retentissante son imprécation favorite :

« Oui, je veux que le bon Dieu me patafiole — ce terme ne suffisant pas à exhaler sa véhémence, il ajouta — et me repatafiole si jamais Betsy Widmer épouse un artiste. »

— Mon pauvre garçon, dit Neukom à Michel, en le conduisant à la gare, tu peux en faire ton deuil, car j'ai vu ton oncle perdre sans sourciller des vingt mille francs rien que pour ne pas manquer à son pacte avec le bon Dieu au sujet de ce *patafiole* qui est — je n'ai jamais pu savoir quoi, mais quelque chose de terrible dans son idée. »

Un jeune homme sérieusement épris ne fait pas son deuil d'un amour partagé lorsqu'il espère fléchir les obstacles à son bonheur. Mais ce fut en vain que Michel s'établit à Berne dès le printemps pour y mener une existence laborieuse et rangée. Il ne lui fut permis de paraître à la maison du faubourg que deux fois par semaine afin, lui dit maître Widmer, de ne pas causer d'ombrage aux jeunes gens qui pourraient avoir des intentions sur Betsy.

Dans le courant de l'hiver, la jeune fille avait déjà refusé deux partis. Un troisième était annoncé. Celui-là, maître Widmer tenait à le faire agréer ; mais comme Betsy accueillit ce prétendant encore plus mal que les autres, la vie de famille devint orageuse. Le père grondait ; la mère pleurait. Betsy perdait son teint de rose ; sa physionomie devenait mélancolique et son allure languissante, et quand elle essayait de sourire, ce sourire faisait peine à voir.

« Je n'obtiendrai rien de ces deux entêtées tant que ce garçon fréquentera la maison », dit maître Widmer à son ami Neukom.

Persuadé de ce fait, il se dirigea un beau matin vers la maison de son neveu, où il n'avait pas mis les pieds depuis que celui-ci était revenu à Berne. Il fut surpris de trouver l'installation de Michel aussi bourgeoise qu'au temps où la maison était habitée par ses parents défunts. Le seul changement opéré par l'artiste était la transformation d'un vaste grenier en atelier, grâce à des vitrages et à un travail de maçonnerie.

Ce fut là que le visiteur inattendu trouva le peintre occupé à jeter de larges traits sur une immense toile.

« Quelle bonne surprise ! s'écria Michel en descendant de l'échelle où il était juché. »

— Ne me remercie pas. Je viens te demander un service.

— Tout ce que vous voudrez, cher oncle. Trop heureux de pouvoir vous être agréable.

— Trop heureux !... hum !... Enfin, je te prends par tes paroles. Tu feras ce que je désire ?

— Je vous le promets formellement.

— Dis donc, Michel, les artistes, je croyais que ça voyageait toujours. Est-ce que tu es pour longtemps planté à Berne ?

— Oui, certes ; ce que vous voyez là est l'esquisse, le projet d'un plafond que vient de me commander le banquier W*** pour son nouvel hôtel.

— Et qu'est-ce qu'il te le paiera, ce plafond ?

— Cinq mille francs, prix convenu.

Ce chiffre fit sursauter le charpentier.

« C'est contrariant, dit-il ; pas pour toi, bien entendu, mais pour moi qui venais te prier de l'absenter quelques mois.... Oh ! seulement le temps de marier Betsy. Enfin, ça reviendra au même, tu n'as qu'à cesser de venir au faubourg. J'ai la parole. Je compte que tu la tiendras. »

Il s'en alla d'un pas rapide, sans écouter les supplications de Michel qui le suivit jusqu'à la porte de la rue, en lui disant des choses capables d'attendrir un rocher. Il se borna tout le temps à répéter pour ne pas entendre son neveu :

« C'est inutile. Puisque j'ai juré mon grand juron... »

Une autre épreuve à subir pour le chef de famille, ce fut la désolation de sa fille lorsqu'il leur annonça qu'elles ne verraient plus Michel.

« Voyez ce que Betsy est devenue, lui dit Mme Widmer, et dites une bonne fois si vous avez entrepris de la faire mourir de chagrin.

— C'est toi qui la tracasses ! cria le charpentier, car tu es plus coiffée de Michel qu'elle-même. »

Betsy fondit en larmes : « Mon père, dit-elle, je ne veux pas être cause d'un tel désaccord entre ma mère et vous. Qu'il ne soit plus question de Michel, mais pas davantage d'autres prétendants. »

Sur ce mot, elle sortit de la chambre, en s'appuyant aux murs d'une main tremblante.

« Et la voici décidée à rester vieille fille ! s'écria la mère. Si ce n'est pas une pitié !... Tout ce qui nous restera de sa belle jeunesse, ce qui nous rap-

pellera ce qu'elle était quand chacun nous félicitait de sa beauté, c'est à Michel que nous le devrons. »

— Quoi ? demanda le père devenu soucieux.

— Va le voir par toi-même. C'est dans l'arrière-cuisine et ce n'est pas encore terminé. Tu as choisi ton jour pour expédier ce pauvre garçon. »

Quelques minutes plus tard, maître Widmer était en tête à tête avec un tableau de chevalet où Betsy était peinte en buste. Il restait d'abord saisi par la parfaite ressemblance de ce portrait. Oui, c'était bien la jolie figure de Betsy, son air doux et un peu triste. C'était la Betsy actuelle, et non pas la joyeuse et pimpante Betsy de l'été précédent. C'était la Betsy qui disait avec résignation : « Je resterai vieille fille. »

Vieille fille, quel dommage !... Mais tout de même, quel talent il avait, ce scélérat de Michel de montrer une figure, un air de tête, une expression comme si on les regardait dans un miroir !... Quelque chose d'encore plus fort que ce talent-là, ne serait-ce pas de rendre à la triste Betsy son vrai sourire des jours heureux ?... A cette idée, maître Widmer se mit à rire lui-même, et les mains dans ses poches, fier d'être encore plus habile, plus malin qu'un artiste, il envoya du bout des lèvres un baiser au portrait de sa fille en méditant d'en empêcher la ressemblance.

..... Deux mois plus tard, au repas des noces de Michel et de Betsy, le voisin Neukom dit à maître Widmer pour le taquiner :

« On ne croira plus à votre grand juron. Est-ce que vous n'avez pas peur que le bon Dieu vous patafiote aujourd'hui ? »

— Pas du tout, répondit en riant le maître charpentier. Un artiste, c'est un vagabond ; mon neveu a pignon sur rue. Un artiste, c'est un paresseux ; mon neveu a des commandes d'ouvrage, comme vous dans votre partie et moi dans la mienne. Après tout, si le bon Dieu veut me patafioler, il en est toujours le maître, pas vrai ? et je ne pourrais pas finir par un jour plus heureux que celui où j'ai rendu à ma fille sa gaieté d'autrefois. »

S. BLANDY.

LES GAÏETÉS DU MOIS

Illustrées par Albert GUILLAUME.

La diplomatie n'est pas comme les honnêtes femmes ; depuis quelques jours, elle fait beaucoup parler d'elle. Ce qui a le plus vivement ému les cercles politiques, c'est qu'elle a eu recours aux bons offices de M. Cazeneuve, prestidigitateur de son état, pour décider la reine de Madagascar à signer un traité favorable à nos intérêts. Cet agent diplomatique d'un nouveau genre a merveilleusement réussi auprès des hauts dignitaires malgaches ; à peine avait-il entrepris d'éblouir la cour de Tananarive, que, du premier coup, il y parvenait. Songez donc, un blanc capable d'extraire des pièces de cent sous du nez (épaté, c'est le cas de le dire) d'un ministre nègre, assez habile pour

faire sortir des poches de son gilet trois lapins vivants, comment lui refuser quelque chose ? Malgré toute sa réputation, Talleyrand lui-même n'a rien accompli de pareil ; du moins les *Mémoires* publiés par le duc de Broglie n'en ont pas gardé le souvenir, bien qu'ils contiennent d'autres révélations assez surprenantes, dont l'im-Broglio affole Bacourt et la Ville. Le marquis Fava, ambassadeur d'Italie à Washington, doit regretter amèrement de ne pas avoir usé du même procédé pour obtenir réparation des États-Unis au sujet de ses compatriotes supprimés sans jugement. Mais voilà, on veut agir tout seul, voler de ses propres ailes, méconnaître le vers célèbre :

« On a souvent besoin d'un plus prestidigitateur que soi. » Et l'on se trouve dans le pétrin, pour avoir trop rigoureusement appliqué l'orgueilleuse devise irrédentiste : *Italia Fava da se!*

Bien peu dignes d'intérêt, d'ailleurs, ces Italiens si lestement dépêchés; le moins coupable avait,



au bas mot, trois ou quatre meurtres sur la conscience; mais telle était la terreur répandue par ces bandits que les jurés de la Nouvelle-Orléans, craignant d'atroces vengeances, acquittaient invariablement ceux dont on leur demandait la condamnation, et parfois, les enguirlandaient de considérants élogieux. Après tout, quand la police ferme les yeux, je ne trouve pas mauvais que messieurs les assassins enrégimentés dans la *Maffia* ne puissent échapper à l'œil de lynch des exécuteurs sommaires. D'ailleurs, ces questions ne regardent pas la vieille Europe; laissons les jeunes Américains laver leur lynch sale en famille. Et puis, voyez-vous, ce qui me remplit d'indulgence pour cette justice à la minute, c'est qu'elle a, jadis, inspiré au délicieux humoriste américain Mark Twain une de ses plus charmantes pages, la *Petite femme décidée*, que j'ai traduite à votre intention. La voici :

Celle qui m'a laissé la plus vive impression, dit le juge Nott, c'est une petite Mexicaine décidée, diablement décidée, dont le mari avait été tué à coups de couteau par un grand coquin du Kentucky qui sortait d'un bar-room gorgé de whiskey. Pas de rixe, simple fantaisie d'ivrogne.

Nous jugions l'affaire. J'étais étalé sur mon fauteuil trempé de sueur à cette même place, les pieds à hauteur des yeux; j'avais ôté ma redingote et, en mâchonnant un de ces infects rouleaux de feuilles de chou que les gens de San-Francisco trouvaient bien bons pour nous, dans ce temps-là, j'essayais de rester éveillé. Les avocats sculptaient leurs pupitres avec leur canif, ils avaient ôté leurs redingotes et fumaient comme moi, les témoins comme les avocats, l'accusé comme les témoins.

Pas un souffle d'air! un silence de mort dans les rues chauffées à blanc par un soleil cruel, des témoins incroyablement stupides! Ah! je vous réponds que personne ne se souciait de l'affaire; personne, sauf la petite Mexicaine, une brune souple aux yeux de braise, la bouche rouge comme un piment, qui s'agitait, s'énervait, tremblait d'angoisse. Vous connaissez ces femmes, l'emportement de leur tendresse, la frénésie de leurs vengeances! Celle-ci avait adoré son mari, et elle poursuivait le Kentuckien avec une ardeur enragée de son bonheur frustré. Elle dardait sur le bandit des regards flamboyants d'une haine si

féroce que, par instants, les éclairs de ses yeux m'inquiétaient moi-même et troublaient mon *fur niente*.

Il faut vous dire que, dans ce temps-là, une affaire d'assassinat présentait aussi peu d'intérêt qu'une séance du Congrès, attendu que les jurés, par principe, déclaraient tout accusé « non coupable », à charge de revanche; certes, les preuves étaient accablantes, l'accusé niait à peine pour la forme, et se curait les dents d'un air de suprême indifférence avec le bowie-knife qui ne le quittait jamais (le mari de la petite Mexicaine l'avait appris à ses dépens). Mais quoi, nous ne pouvions pas, cependant, prononcer une condamnation qui aurait été très défavorablement appréciée dans le voisinage, et nous aurait brouillés avec tous les gentlemen des environs, n'est-ce pas?

La petite Mexicaine, pourtant, se cramponnait à l'idée qu'on lui pendrait son Kentuckien, et il fallait la voir braquer sur lui ses regards de feu, puis tourner vers moi des yeux suppliants, puis interroger pendant cinq minutes les visages des jurés, puis cacher un instant sa tête dans ses mains comme désespérée, pour la relever bien vite avec plus d'ardeur, plus d'acharnement que jamais.

Et quand les jurés eurent prononcé leur verdict « non coupable », quand — la tête couverte selon l'usage — j'eus dit à l'accusé qu'il était libre de s'en aller, voilà cette petite femme qui se dresse, qui semble grandir, grandir, devenir aussi formidable qu'un vaisseau de soixante-quatorze canons.

« Juge, fit-elle, vous ai-je bien compris? Avez-vous bien dit que cet homme est « non coupable », lui qui, sans motif, m'a tué mon mari sous mes yeux, sous les yeux de mes babies? Avez-vous bien dit que la Loi, que la Justice ne pouvaient plus rien contre lui? — J'ai dit tout cela, » répondis-je.

Bon! que pensez-vous qu'elle fait alors? Elle se retourne comme un chat sauvage vers le Kentuckien qui ricanaît, sort un revolver de sa poche et casse la figure du gaeux, en plein tribunal!

« Diable, dis-je au juge, elle était décidée cette petite femme-là!

— Oui, elle était décidée, fit Nott, avec l'accent de la plus sincère admiration. Pour mille dollars, je n'aurais pas voulu manquer un pareil spectacle. J'ajournai la cour sur-le-champ; chacun remit sa redingote et s'en alla. Avant de partir, nous fîmes une collecte pour elle et pour ses lionceaux, puis on les renvoya chez leurs amis, de l'autre côté de la montagne.

Oui, elle était décidée cette petite femme-là! »

Il va sans dire que, si j'adore ces mœurs énergiques au point de vue pittoresque, je n'en désire pas l'importation en France; le petit Code dont nous jouissons suffit simplement à ma consommation personnelle et jamais je n'ai souhaité d'innovation à balles cylindro-coniques, non plus qu'un retour aux vieilles coutumes.

Elles n'étaient pas commodes, ces vieilles coutumes! Plus j'y pense, plus je me félicite de vivre en 1891. Exemple : le gouvernement, qui ne sait pas à quoi s'occuper, vient de nous recenser, c'est une manière d'affirmer son existence : « Je recense, donc je suis. » Comme je trouve indiscrètes et ridicules les questions auxquelles il m'invite à répondre, je fais des cocottes en papier avec ses feuilles de statistique, et j'attends les événements.

Si j'avais agi avec cette désinvolture sous l'inventeur du recensement qui est, vous ne l'ignorez pas, Servius Tullius, je risquais de me faire vendre comme esclave après avoir été au préalable battu de verges, et le désir d'échapper à ce traitement

m'eût conduit, je vous prie de le croire, à renseigner les recenseurs de la meilleure grâce du monde, sur mon âge, mon sexe, mon nom, ma naissance, la fleur que je préfère, et le signalement de mon concierge. — Aujourd'hui, Carnot



présidente, mon refus de répondre m'expose, en tout et pour tout, à 5 francs d'amende (Art. 471 du code pénal). Comment voulez-vous que je regrette le mauvais vieux temps?

Évidemment, si mon exemple a trouvé beaucoup d'imitateurs, les résultats du dénombrement seront assez peu exacts, mais la chose a si peu d'importance! Qu'une vingtaine de statisticiens puissent s'amuser, le soir, après dîner, à consulter des chiffres alignés en colonnes dont la contemplation les rends fiers d'être Français, et le but des recenseurs est atteint.

En attendant que leur inoffensive passion puisse s'exercer sur des listes d'habitants, quelques-uns de ces doux maniaques pointent les fiacres aux stations, comptent les fautes de français que recèlent les derniers volumes de vers symbolistes, etc., etc. L'un d'eux, M. Paul Masson, bien connu par ses recherches sur les bibliothèques mérovingiennes et par son essai sur les peintres aveugles, se poste à l'entrée du Champ de Mars pour relever avec un soin pieux toutes les productions qu'on y envoie. (Entre parenthèses, il ne m'a pas caché que les œuvres de mon illustrateur remporteraient assez de succès pour mériter à leur auteur le surnom d'Albert-Guillaume le Conquérant.)

Voici les résultats qu'il veut bien me communiquer, relativement aux bustes :

Position sociale.....	hommes	228
	femmes	181
Bustes...	enfants	61
	chiens	1
Nuance.....	neige { fraîche, marbre. 59	
	{ de dégel, plâtre. 247	
	teintés	3
	polychromes	26
	bronze	1
	chocolat	45
	café au lait { clair. 30	
	{ foncé. 4	
	rouges	3
	citron	1
Divers.....	violet	1
	pistache	6
	à perruque	5
	extraordinairement laids	2

Comme il vous est loisible de le vérifier, si le cœur vous en dit, M. Paul Masson n'en a pas oublié un seul; la preuve qu'il les connaît tous, sans exception, c'est que les gardiens l'ont déjà surnommé l'Omnibuste du Champ de Mars.

Je crois que le gouvernement pourrait utiliser cette vertigineuse habitude des supputations en invitant ce grand calculateur à faire le relevé des condamnations prononcées par certaines chambres correctionnelles où l'on a constaté le mois dernier que, dans une seule audience de trois heures, il avait été jugé cent dix-huit affaires, c'est-à-dire, si la règle de trois n'est pas une invention décevante, tout près d'une affaire par minute. L'encombrement des prévenus est tel que cette rapidité, paraît-il, ne saurait suffire et que de bons esprits ont émis l'idée d'installer au Palais de Justice des machines assez parfaites pour obtenir dix fois autant de condamnations dans le même laps. Un de nos confrères qui a pu examiner ces engins en parle avec une véritable admiration.

Extérieurement, à l'en croire, ce petit chef-d'œuvre de mécanique juridique ressemble aux balances automatiques placées dans les gares de chemins de fer. Le mouvement en est à peu près identique. « On en placera une, dit-il, dans chaque salle du Palais de Justice. Les inculpés y monteront tour à tour et il suffira de jeter dans un petit trou une pièce de monnaie pour que l'aiguille marque immédiatement le nombre d'années, de mois et de journées de prison qu'ils méritent. Un autre mécanisme indiquera les amendes afférentes.

« Il y aura deux compartiments. Dans l'un, on mettra le dossier de l'accusé, dans l'autre, un exemplaire du Code. En trois secondes l'aiguille aura accompli sa besogne réparatrice. »

D'ores et déjà, on annonce que tous les magistrats rendus inutiles par l'installation de la machine à condamner utiliseront leurs loisirs en fournissant à la Commission du Budget des sujets d'impôt dont elle commence à manquer un peu. Elle a déjà imposé tant de choses! Et ce n'est pas fini!

Sa dernière proposition menace les chapeaux haut de forme, impôt de capitation s'il en fut. Mais cette question des « tuyaux de poêle », toujours brûlante, exigerait, pour être développée, un article de tête; je ne puis qu'en indiquer brièvement, ici, la principale conséquence, *il est* la suppression à bref délai de l'affreux cylindre noir que nous impose la mode. En effet, au désir de ne pas payer l'impôt se joindra le besoin d'échapper à la tyrannie de cette coiffure aussi laide que gênante. C'est à MM. les chapeliers de créer un nouveau couvre-chef plus léger, plus coquet, plus seyant que l'abominable décalitre qui pèse sur nos têtes, en s'aidant, au besoin, des lumières de nos jeunes ingénieurs sortis de l'École Chapeaulotechnique.

Si, du moins, on pouvait espérer que l'impôt atteindra, par la même occasion, ces chapeaux féminins, arborés de préférence au théâtre par leurs élégantes propriétaires, et dont la hauteur tour Eiffelque intercepte complètement la vue de la scène à des files entières de spectateurs! Mais,

hélas! nos législateurs sont trop galants pour promulguer une pareille loi somptuaire, et je bâtis ici des chapeaux en Espagne. Ce qui, d'ailleurs, n'a rien de honteux, comme l'a dit fort justement Thomas Corneille :

Le crime fait la honte, et non pas les chapeaux.



Non seulement les magistrats, mais les princes vont chercher des occupations; les journaux allemands ne viennent-ils pas d'annoncer que le Prince-Régent de Bavière fait donner à chacun de ses petits-enfants un métier manuel? Le futur roi a choisi le métier de tourneur et le respect nous interdit de supposer un seul instant qu'il puisse mal tourner; « le petit prince Franz a demandé à être peintre en bâtiments », ce qui fait craindre qu'il n'en fasse voir de toutes les couleurs à sa noble famille; « enfin, le prince Charles se décidera probablement pour l'état de jardinier », si l'on en croit cette phrase horticoles et bizarroïde qu'on lui a entendu proférer aux oreilles épouvantées de son menin français : « J'ai tiré une carotte à grand-père; je n'avais plus d'oseille! »

Cette décision du prince Ruppert plonge dans un insondable étonnement les feuilles d'outre-Rhin, qui béent de surprise à l'idée de jeunes princes



apprenant un métier manuel, tandis qu'il serait autrement curieux de voir Gugusse et Polyte, apprentis ébénistes, s'exercer au métier de prince héréditaire. Si ces rédacteurs, au lieu de ressembler aux peuples heureux, avaient une histoire, il leur suffirait d'en parcourir quelques pages pour se convaincre que plus d'une tête royale s'est penchée sur l'établi laborieux de l'artisan. Les saines fatigues corporelles étaient en honneur chez les rois de France : qu'on se rappelle la vénération dont ils entouraient la Sainte Ampoule!

Charles-Quint, penseur qui savait que tout n'est qu'heure et malheur ici-bas, stupéfiait les moines de Saint-Just par ses connaissances en horlogerie dont il aimait à faire Montre. Et, dans son potager de Salone, l'horticulteur impérial Dioclétien, fidèle à sa manie de persécution anti-chrétienne, arrachait la barbe de capucin, mais, en bon patriote, il arrosait de ses sueurs la romaine.

Avec quelque apparence de raison, les feuilles bavaroises attribuent cette décision « fantastique » du prince Ruppert à la lecture de Jean-Jacques Rousseau; le fait est que son invention semble empruntée à un chapitre d'*Emile*... et une nuits.

Quelque chose de bien plus fantastique encore, de plus extraordinaire que les vers confectionnés par les peintres exposant à *Poil et Plume*, de plus réjouissant que la grande fête populaire du XI^e arrondissement célébrant par l'ascension du ballon symbolique le *Pildtre de Rosière* le couronnement de leurs quatre rosières (quatre blanchisseuses ayant toutes les qualités de l'empois), quelque chose de tout à fait fin de siècle, en un mot, c'est la découverte de ce médecin hongrois qui, pour guérir la diphtérie (croup, angine et autres agréments), emploie le tabac, ce divin tabac



méconnu non seulement par Aristote et sa docte cabale, mais aussi par la Société destructive du tabac, qui en fin de compte ne tend à rien moins qu'à entraver par toutes les voies imaginables la consommation de cette herbe à Nicot dont l'État tire, bon an mal an, quelque trois ou quatre cents millions de revenu.

La dite Société, malfaisante au premier chef, puisqu'elle va contre les intérêts de la nation, va recevoir enfin la leçon qu'elle mérite pour ses agissements anti-budgétaires.

Toutes les gazettes médicales de la Hongrie célèbrent à l'envi cette réhabilitation du dieu tabac désormais adoré sous ses trois hypostases, cigare, chique, poudre à priser. Désormais, plus de gardes grinchues tendant aux malades d'infestes potions, mais de solides fumeurs pétanant à qui mieux mieux. La tabacothérapie inaugure une ère nouvelle, un 1789 dans l'art de guérir. La prise de tabac vaut celle de la Bastille.

WILLY.

LES DIX DOIGTS DE JEAN RUTHÉ

(Suite.)



Q'N arrivait au Supt. Le petit Paul accourait vers son grand ami. Jean Ruthé lui montrait de loin les truites au dos noir étoilé de rouge.

Mme Des Granges était assise au bord du chemin, sur une de ces roches entre lesquelles de minces filets d'eau avivent la fraîcheur des mousses et des fougères. Elle se leva pour venir à la rencontre de M. de Guiraud.

« Ah! dit-elle, je vois que vous n'apportez pas de bonnes nouvelles. Vous êtes mécontent, plus mécontent que s'il s'agissait de vos propres intérêts. Que de peines vous prenez pour nous!... »

— Oui, répondit le comte, je reviens attristé... j'aurais tant voulu vous être utile!

— Merci! vous avez fait tout ce que vous avez pu.

— Ce que nous avons arraché au chevalier de l'Olme est bien peu de chose; mais il nous reste des espérances...

— Oh! qu'attendrions-nous maintenant d'un tel homme?

— Entre vous et lui, tout est fini, madame. Mais votre fils a encore dans ce pays quelques parcelles de bien, et ces parcelles, improductives actuellement, auront un jour une grande valeur. Ce n'est pas une illusion, M. Lafaye va vous en donner l'assurance. Le tout est de pouvoir attendre.

— J'attendrai, dit la jeune femme, je ne perdrai pas courage. Voilà ma force! »

Elle souriait à son petit Paul.

Trois jours après, elle faisait ses adieux à Marguerite. Dernière causerie intime, mystérieuse, dans cette chambre du premier étage, où le soleil levant éclairait le portrait de Mme de Meyriane.

« Vous êtes rassurée? disait Louise. Il ne parle plus de partir. »

— Il n'en parle plus, répondait Marguerite, mais il y pense encore... malgré tout!... Et il y pensera plus souvent peut-être quand vous ne serez plus là. Je le sens... Le temps va lui paraître long, cet hiver. Son esprit et son cœur ne seront pas avec nous. Il a une si grande amitié pour vous et pour votre enfant!

— Il s'est attaché à nous par les services qu'il nous a rendus... Vous ne voudriez cependant pas qu'il nous oublie?

— Oh!

— Nous nous souviendrons toujours, nous! Je vous écrirai; vous lui montrerez mes lettres... Voyons, faudra-t-il dire beaucoup de mal de ce Paris où il croyait trouver la fortune si facile? M. de Guiraud m'aidera à dissiper ses illusions; il est dans le secret, il conspire avec nous. Qui sait, d'ailleurs, si, l'année prochaine, nous serons

encore à Paris? Je vous renouvellerai, chaque fois, ma promesse de revenir, au beau temps.

— Oui, ce serait le meilleur moyen de lui faire prendre patience.

— Votre pays m'est cher maintenant. Mon Paul s'y est déjà fortifié; jamais je ne l'ai vu si bien portant, si alerte, si joyeux! Et moi, quelles bonnes heures j'ai passées dans votre maison! Vous m'avez traitée comme une parente qui a besoin de soins et d'affection. Entre nous, Marguerite, n'y aurait-il pas, en effet, un lien de parenté? Vous portez le nom de mon mari.

— Mon père s'appelait Lestra, dit la jeune fille, mais il n'était pas de noblesse.

— Il devait avoir comme vous la noblesse du cœur, répliqua Mme Des Granges. Cousine, au printemps prochain, vous m'écrirez: « Je suis heureuse » et vous m'inviterez à la fête de famille! »

Marguerite était assise sur le lit à balustre, et les deux mains dans les mains de Louise, elle songeait.

« Oh! murmura-t-elle, si vous restiez avec nous... Mais les hivers sont trop rudes, par ici... A la fin du mois d'août la Grand'Montagne a quelquefois son chapeau blanc!... »

A huit heures la maison était pleine d'agitation et de bruit. En clouant des caisses, Briard se querrellait avec Céphyse, qui rangeait dans les malles bardées de fer les toilettes de Madame. Du haut de l'escalier, Madame appelait tantôt la soubrette, tantôt le valet de chambre. Céphyse n'entendait pas, ou ne voulait pas entendre; Briard ne répondait qu'à coups de marteau...

Dans la salle, tandis que Marguerite préparait le déjeuner, M. de Guiraud insistait pour faire accepter à l'oncle Lafaye une rémunération ou quelques cadeaux. Le vieillard refusait obstinément.

« Allez-vous-en avec ça, monsieur, disait-il, faites bon voyage et donnez-nous de vos nouvelles. Les paquets de la poste arrivent difficilement ici, surtout l'hiver, mais enfin ils arrivent. »

Jean revenait de Chalmazel, avec les mulets et leurs conducteurs. M. de Guiraud voulait le remercier et lui laisser « un souvenir ».

« Oh! s'écria le jeune homme, soyez tranquille, on se souviendra! Allez-vous-en avec ça! »

C'était et c'est encore le mot des montagnards foréziens.

« Aurai-je jamais, dit le comte, l'occasion d'acquitter une partie de ma dette? Si vous veniez à Paris... »

Tout à coup il se rappela une promesse qu'il avait faite, la veille, à Mme Des Granges. Il s'était engagé à « souffler sur les illusions de Jean Ruthé ».

« Oh! reprit-il, je sais que, pour vous, mon ami,

le bonheur est ici, et je vous verrais avec chagrin courir les dangereuses aventures de notre vie parisienne. Mais si quelque affaire d'importance vous

C'est bien l'homme le plus extraordinaire que je connaisse. Il a pied partout, à la cour où parfois on l'emploie à des négociations délicates, dans les



Marguerite était assise sur le lit à balustré, les deux mains dans les mains de Louise. (Dessin de J. Wagrez.)

amenait à Paris, vous viendriez à moi, tout d'abord, n'est-ce pas? Ma maison, mon crédit, sont à votre disposition! J'ai des relations nombreuses, des amis influents. Il me suffirait, par exemple, de vous recommander à M. Jacquet.

bureaux, dans les fermes, dans les salons à la mode; rien ne lui est impossible... et il n'a rien à me refuser. Prenez note du nom de M. Jacquet! »

Céphise passait, portant quelques-uns des car-

tons qui contenaient les chapeaux, les pous, les bonnettes.

« Oui, dit-elle, prenez-en note et ayez soin d'ajouter ceci : « Il n'y a pas à Paris de pire intri-
gant que ce M. Jacquet. »

Et revenant aussitôt à un ton plus respectueux, la soubrette annonça :

« Madame est prête, on n'attend que Monsieur pour déjeuner. »

La mauvaise humeur de M. de Guiraud tomba sur Briard qui prétendait déjeuner, lui aussi, au lieu de veiller au chargement des bagages !

Jean Ruthé accompagna les voyageurs jusqu'à Sail-sous-Couzan. Lorsqu'il remonta au Supt, la nuit était tombée, et l'oncle Lafaye dormait. Pas de lumière dans la maison silencieuse. Marguerite, fatiguée, s'était sans doute couchée, oubliant d'allumer la petite lampe d'étain — le *creusio* — suspendue à une poutre de la salle. Elle avait laissé entr'ouverte une des fenêtres du rez-de-chaussée.

Le jeune homme s'assit sur le banc de pierre. Le chien de garde se glissa entre ses genoux et lui lécha les mains. On n'entendait que le bruit du ruisseau qui, après avoir arrosé les prairies, se jetait d'un bond dans une combe boisée. La tête penchée, les yeux demi-clos, Jean rêvait.

« Tu as du chagrin ? » dit une voix tremblante.

Il tressaillit et se retourna.

Marguerite était là, accoudée sur l'appui de la fenêtre.

« Du chagrin ? balbutia-t-il, je ne sais pas... Pourquoi aurais-je du chagrin ? non, c'est plutôt... une idée qui me poursuit depuis quelques jours... »

« Une idée qui te peine, alors ? Si tu me la disais, à moi !... »

Il se leva brusquement.

« Bonne nuit, petite cousine !... C'est une folie, je tâcherai de n'y plus songer. »

Mais le lendemain, le surlendemain, tous les jours, il y songeait. La franche gaieté ne revenait plus. L'oncle Lafaye, inquiet, mécontent, disait à Marguerite :

« Nous avons eu tort de le laisser se dépayser. Il ne s'accoutumera plus à notre vie. »

La jeune fille s'ingéniait à le rassurer.

« C'est vrai tout de même, répondait-elle, qu'il regarde trop souvent du côté de la plaine. Laissez-moi faire, oncle André, je saurai ce qu'il a. »

Mais elle n'osait plus interroger. Tout ce qu'elle put apprendre, c'est que Jean avait l'intention d'aller passer deux ou trois jours à Varennes, avant le temps des grandes neiges.

A la fin de septembre seulement on eut une lettre de Mme Des Granges. Louise s'excusait d'avoir tant tardé à donner de ses nouvelles. Après avoir exprimé sa reconnaissance pour la cordiale hospitalité qu'elle avait reçue, elle parlait en termes vagues de déceptions, de nouveaux chagrins, d'une situation difficile, douloureuse, qui lui imposait la plus grande réserve. « Si du moins, disait-elle, l'ami dont vous connaissez le dévouement était encore auprès de nous !... Le reverrons-nous jamais ?... Il est malheureux et nous ne pouvons que trembler, travailler, prier. »

La lettre se terminait par cette recommanda-

tion : « Ne me répondez pas. Attendez que je vous donne avis d'une nouvelle adresse. »

Le surlendemain, Jean dit à Marguerite :

« Je descends à Varennes, je veux parler à Marianne. »

Et comme la jeune fille cherchait à lire dans son regard, il lui prit les deux mains et les pressa vivement.

« Attends, dit-il, tu sauras tout et tu me conseilleras. »

Lorsqu'il revint, deux jours après, Marguerite comprit que rien ne pourrait le retenir au pays.

« Tu pars ? demanda-t-elle. »

« Oui, dit-il, je partirai... Il le faut ! Tu parleras à l'oncle André !... »

« Moi ?... »

« Je t'en prie !... Tu lui expliqueras que j'ai un devoir à remplir... que je reviendrai... que je vous aime trop pour... »

« Tu nous aimes ? »

« Marguerite !... »

Elle courba la tête.

« Viens, murmura-t-elle, je ferai pour toi ce que ferait une sœur. »

Et ce fut elle qui parla à l'oncle Lafaye, elle qui s'occupa des préparatifs du départ.

Quelques heures avant ce départ, elle écrivit deux lettres, l'une pour Mme de Meyriane, l'autre pour Mme Des Granges. Elle les mit dans l'arche du voyageur, avec le linge, les vêtements, les livres, la musique, le petit sabot.

« Tu les liras si tu veux, dit-elle, mais pas ici... à Paris seulement. »

Ce jour-là, le repas de midi fut silencieux. L'oncle André et Marguerite, restés seuls, n'osaient même pas se regarder.

Le vieillard se leva, et trouvant la maison « trop grande », il proposa d'aller cueillir des châtaignes au Val.

On descendit sous Chalmazel, avec la Mori, chargée de sacs et de paniers. Le temps était froid, le ciel bas et gris ; des flocons de neige voltigeaient dans la brume.

Et jusqu'à la nuit l'oncle André gaula les châtaigniers, à grands coups secs, sans regarder ce qui tombait, songeant à autre chose...

Marguerite triait les hérissons mûrs, les écalait sous le sabot, remplissait les sacs.

Entre deux roches, presque au fond du val, une petite fille qui gardait des chèvres avait fait un feu de brindilles, d'herbes et de feuilles mortes, qui fumait plutôt qu'il ne flambait. Pelotonnée, les mains sur la poitrine, les genoux au menton, elle chantait d'un ton dolent.

Marguerite reconnut la *Chanson de l'alouette*. C'était Jean qui la lui avait apprise.

L'alouette est tombée,
Sur le roc s'est blessée...
Oh ! larira la la,
Larira la la... la !
Le rossignol l'a vue,
Vient pour la relever.
— T'es-tu fait mal, petite ?
— L'aile me suis cassé !
— Pour te remettre l'âme,
Que voudrais-tu manger ?

— Quelques grains de genièvre,
Si tu sais en trouver.
— Hélas, pauvre alouette,
Ne pourras plus chanter !
— Viennent avril et Pâques,
Encor je chanterai !
— Holà, pauvre alouette,
Ne pourras plus voler !
— Quand jaunira l'avoine,
Mes ailes j'essaierai.
— Ah ! pauvre, pauvre alouette,
Ne pourras plus nicher !

de l'auberge du *Marché Saint-Jean*, pour annoncer leur spectacle aux habitants de Nemours.

Ces comédiens étaient arrivés de Melun, la veille, en très modeste équipage : les trois actrices juchées sur un carabas, dans le pêle-mêle des valises, des décors, des accessoires ; les huit acteurs à pied, chargés de paquets et de havresacs.

Pour promener dans les rues de la petite ville les musiciens et l'orateur, on avait fait la toilette du carabas. A la galerie d'osier et au baldaquin surmonté d'un panache blanc et noir, flottaient



Et jusqu'à la nuit, l'oncle André gaula les châtaigniers. (Dessin de J. Wagrez.)

— Là-bas, dans les genettes,
Encor je nicherai :
Les fils de ma nichée
M'aideront à voler !

L'oncle André écoutait peut-être lui aussi. Il cessa de gauler et regarda Marguerite.

« Tu pleures, petite ? dit-il.

— Oh ! répondit-elle, je suis comme l'alouette de la chanson, j'ai l'aile blessée, mais je ne désespère pas ! »

DEUXIÈME PARTIE

I

La veuve du Malabar.

La pluie menaçait, le 17 octobre à deux heures de l'après-midi, lorsque les comédiens sortirent

des bandes d'étoffe jaune, où serpentaient de longues flammes rouges.

Ces flammes entouraient une caisse peinte, qui figurait un bûcher, et sur cette caisse était à demi couchée une femme enveloppée de voiles funèbres.

A chaque angle du bûcher se tenait debout un musicien en tunique écarlate, les mains, les bras, le visage, les jambes bistrés au brou de noir, le front ceint d'un diadème de plumes. Cor de chasse, trompette, tambour et cymbales faisaient un abominable vacarme.

Un grand cheval noir, caparaçonné de *catalogne*, et conduit à la main par un mameluck, traînait lentement le carabas.

A l'avant, les pieds dans le caisson, monsieur l'orateur, en habit de cérémonie, le chapeau sous le bras gauche, s'appuyait sur une longue canne,

à pomme de cuivre. Il regardait avec inquiétude les nuées que le vent d'ouest poussait vers la vallée du Loing. Une goutte de pluie lui tomba sur le nez.

« Pas de chance! murmura-t-il en se retournant du côté du bûcher. Si nous rentrions, Clorinde? »

— Je veux bien, moi, répondit la femme voilée, mais comment souperons-nous?

— Hum!... Nous avons presque dîné, avec la friture que j'ai pêchée ce matin.

— Une demi-livre de poisson pour onze personnes, cela ne charge pas l'estomac.

— Vous avez toujours faim, vous!

— Je sens que j'aurai faim ce soir; annoncez, annoncez!

M. l'orateur n'hésita plus; il leva sa canne pour imposer silence aux musiciens, puis saluant le public, il annonça le spectacle.

« Mesdames et messieurs,

« Avec la permission, gracieusement octroyée, des autorités de la Ville et du Bailliage, la compagnie parisienne du Moulin-Galant donnera, ce soir, une de ces brillantes représentations qui, pendant cette tournée, lui ont valu les applaudissements des amateurs éclairés de Montrouge, Vitry, Choisy-le-Roy, Juvisy, Savigny, Ris, Essonne, Saint-Fargeau, Corbeil, la Ferté-Alais et Melun.

« On commencera par *Jeannot, savetier-philosophe*, comédie-vaudeville qui a fait fureur à la foire Saint-Germain. Nous aurons ensuite l'honneur d'interpréter, avec toute la pompe de sa mise en scène, un des chefs-d'œuvre du nouveau répertoire, *la Veuve du Malabar*, tragédie en cinq actes, par M. Le Mierre. Mlle Clorinde, dont le talent est au-dessus de tout éloge, jouera le rôle de Lanassa, l'intéressante victime, condamnée, suivant les usages barbares des bords du Gange, à périr sur le bûcher. Vous la verrez, environnée de flammes, de vraies flammes! tandis que le chœur des brahmines, accompagné par la symphonie, chantera les hymnes funèbres.

« Montalban, le brave général français, sera représenté par M. Florival, qui vient de signer un engagement, pour la saison prochaine, avec le théâtre de Bordeaux.

« Pour le rôle du Grand Brahmine, la compagnie s'est assurée le précieux concours de M. de La Brie, qui a souvent donné la réplique à l'illustre M. Molé.

« L'interprétation ne laissera rien à désirer, et les connaisseurs de Nemours pourront dire comme ceux de Choisy-le-Roy: « C'est presque mieux qu'à Paris! »

« Prix des places: vingt-quatre sols, aux premières assises, avec dossier; douze sols aux banquettes; six sols au parterre.

« Rideau à six heures précises:

« L'honneur de votre présence! »

C'était jour de marché et, par un beau temps, le char d'apparat, le bûcher, la musique, le boniment auraient eu quelque succès. Mais le ciel devenait de plus en plus sombre; les paysans décampaient, les petits commerçants pliaient bagage, les ménagères, le panier au bras, rega-

gnaient vivement le logis. M. l'orateur n'avait pour auditoire qu'un cercle de petits polissons et quelques curieux goguenards qui grommelaient en haussant les épaules:

« Oh! oh! presque mieux qu'à Paris! »

Une demi-heure après, la pluie tombait à torrents. Le char de la veuve faisait une dernière station dans le faubourg Saint-Pierre. Du baldaquin branlant, l'eau ruisselait sur les draperies; les musiciens indiens déteignaient; Clorinde, trempée, les vêtements collés au corps, gémissait:

« On ne rentre donc pas? »

— Voulez-vous souper, oui ou non? répliquait l'orateur, courbant l'échine sous les gouttières du baldaquin.

— Rentrons, s'il vous plaît..., rentrons! reprenait la victime « des usages barbares des bords du Gange ».

Elle grelottait déjà sous ses voiles de deuil.

L'orateur, impitoyable, recommença son boniment.

Sur le seuil d'une auberge voisine, *Aux clefs de Saint-Pierre*, un grand jeune homme écoutait.

C'était un voyageur que la pluie avait forcé de faire halte à Nemours. Il était arrivé à deux heures, traînant par le timon un chariot à trois roues, chargé d'un coffre qui contenait son bagage.

« Chien de temps pour tout l'après-midi, et peut-être pour la nuit, se disait-il en regardant ruisseler l'eau sur le baldaquin du carabas. Eh bien, quoi? Nous irons à la comédie, nous verrons brûler la veuve du Malabar. Ah! bonnes gens! qu'un air de feu, en ce moment, lui ferait plaisir! »

En attendant la nuit, ce voyageur s'assit dans la cuisine de l'auberge, sous le manteau de la cheminée. Il n'eut d'autres distractions que le va-et-vient des maîtres du logis et d'une vieille servante gâtinaise. Chacun de ces personnages, traînant ses sabots sur les dalles humides, allait à la porte de la rue, ou à celle de la cour, voir tomber la pluie, revenait se planter devant l'âtre, et disait:

« Ça descend joliment, n'est-ce pas, monsieur? »

Vers six heures, ce n'était plus l'averse crépitante, c'était l'écoulement continu d'un épais brouillard. Le voyageur se leva, jeta sur ses épaules une cape de grosse laine et sortit, coiffé d'un chapeau rond, à bords plats, presque aussi large qu'un parapluie. Il allait dans la longue rue noire, demandant aux rares passants:

« Le théâtre, s'il vous plaît? »

— Oh! le théâtre?... C'est à l'auberge du *Marché Saint-Jean*, là-haut sur la place, la maison aux quatre piliers.

En arrivant au centre de la ville, il entendit la musique des Indiens. La trompette, le cor, le tambour, les cymbales faisaient rage devant la remise de l'auberge. Sous l'auvent qui abritait les musiciens, M. l'orateur haranguait une dizaine de jeunes galopins. Un jocrisse blême lardait le discours de vieilles calembredaines et tendait le dos aux coups de pied. Sous une tenture de toile à matelas, à demi relevée par une corde, la directrice de la troupe tenait le contrôle.

Le voyageur demanda un billet de parterre.

« Monsieur ferait bien de prendre une place de banquette, dit la dame avec un aimable sourire.

On n'est pas assis, au parterre, et le spectacle dure au moins trois heures!

— Trois heures! va pour la banquettes!

Au fond de la remise, quatre poteaux entre lesquels on avait tendu des toiles peintes, marquaient l'espace réservé pour la scène. Devant le rideau six chandelles, fichées sur une planche, coulaient dans de larges godets de fer; aux poutres du plancher se balançaient des falots. Les parfums de l'écurie se mêlaient à l'odeur du suif.

Par cette pluvieuse et froide soirée les bourgeois de Nemours se trouvaient bien au coin du feu. Une soixantaine seulement avaient bravé le mauvais temps pour voir la *Veuve du Malabar*; à six heures et demie, on ne comptait pas cent personnes dans la salle, en y comprenant les gens de l'auberge et les autorités non payantes, assises aux premiers rangs, sur des chaises de paille et des tabourets. Vingt-cinq ou trente spectateurs avaient donné leurs douze sols pour prendre place sur les banquettes, planches raboteuses et vacillantes. Le public du parterre se tenait debout, battait la semelle et criait :

« La pièce! la pièce!... On devait commencer à six heures précises! »

Le voyageur avait plié sa cape et s'en était fait un coussin. Il attendait patiemment, en calculant la recette probable.

« Trente-cinq ou quarante francs, se disait-il. Ah! bonnes gens, la troupe ne fera pas bombance, ce soir! »

Enfin le rideau se leva sur l'échoppe de Jeannot, savetier-philosophe. La pièce eut du succès. C'était une farce de la foire, avec couplets grivois, propos salés, bruyantes querelles de ménage, échange de soufflets, coups de tire-pied, culbutes dans le baquet.

Pendant l'entr'acte, il y eut comédie dans la salle. Les gens du parterre, las de se tenir sur leurs jambes, avaient passé sous la corde et s'étaient

mêlés au public des banquettes. Ils refusaient de payer le supplément, bataillaient contre les comédiens, renversaient les tréteaux qui supportaient les planches. M. l'orateur vint moucher les chandelles.

« Silence! cria-t-il, la tragédie va commencer! »

Derrière le théâtre, le tambour battit la charge, la trompette sonna l'assaut, des coups de maillet sur une plaque de métal figurèrent les détonations de l'artillerie.

Le rideau se releva sur « une ville de la côte de Malabar assiégée par les Français ». La toile de fond, avec ses temples à coupes blanches, ses minarets, ses palmiers, son port, son môle, devait servir pour toutes les pièces orientales, pour *Bajazet* et pour *Mithridate*, pour *Sémiramis* et pour *Mahomet*. Le costume des trois personnages en scène — trois brahmines — tenait d'ailleurs du turc autant que de l'indou. Seulement les robes étaient sans manches, et les turbans, aplatis, n'avaient pas de calotte.

Le grand brahmine, distingué de ses acolytes par une écharpe rouge à franges jaunes, commença :

Un illustre Indien a terminé sa vie.
Sachez donc que sa veuve, à l'usage asservie,
Conformant sa conduite aux mœurs de nos climats,
Dès ce jour met sa gloire à le suivre au trépas.
C'est un usage saint, inviolable, an...

L'acteur demeura bouche bée. Au second rang des banquettes, un spectateur s'était levé en disant tout haut :

« Tiens! tiens! pas possible! »

Et ce spectateur, le jeune homme à la cape, le voyageur débarqué aux *Clefs de Saint-Pierre*, saluait le grand brahmine en agitant son chapeau. L'acteur, interloqué, le regardait avec effarement. Le souffleur, croyant que la mémoire lui faisait défaut, répétait dans la coulisse :

« Antique! antique! antique! »

(A suivre.)

SIXTE DELORME.

LES DERNIERS PEAUX-ROUGES



EXTERMINATION méthodique des Indiens à laquelle procèdent les États-Unis, et dont le drame terrible semble aujourd'hui toucher à son dernier acte, n'a pas laissé les poètes insensibles.

L'un des plus grands poètes de l'Autriche-Hongrie, Nicolas Lenau, s'en est inspiré dans deux très belles pièces. Indépendamment de leur mérite littéraire, les vers de Lenau offrent en ce moment cet intérêt d'avoir été composés en face même des mesures cruelles dont déjà les Indiens étaient l'objet, à la vue de ces peuplades obligées de s'expatrier, et d'aller se parquer, pour ainsi dire, dans les régions bien limitées que la race anglo-saxonne voulait bien leur abandonner encore. C'est en 1832 que Lenau, alors âgé de trente ans, et qui, comme Chateaubriand, un demi-siècle plus

tôt, allait, lui aussi, en Amérique, pour y chercher « des couleurs », fut témoin de ces scènes douloureuses. Les choses étaient bien changées depuis que l'auteur d'*Atala* avait été l'hôte des Natchez et avait décrit les forêts séculaires des bords du Meschacébé. Réduites à l'état de races fugitives, pourchassées, opprimées par l'avidité des Anglo-Américains, les Indiens présentaient le spectacle le plus lamentable. Leurs malheurs devaient toucher d'autant plus le cœur du poète qu'il y découvrait un reste de noblesse originaire, qui manquait absolument à leurs oppresseurs, les descendants vulgaires, mais toujours féroce ment égoïstes des anciens puritains. Voici le portrait que Lenau traçait de ceux-ci dans une lettre : « Il faudrait une voix plus forte que le tonnerre du Niagara pour faire entendre à ces gredins-là qu'il y a des

dieux supérieurs à ceux dont on frappe l'effigie à la monnaie. Il suffit de voir ces gaillards-là au restaurant, pour les exéquer à jamais. Une longue table, bordée de chaque côté d'une file de cinquante chaises; des plats, surtout des plats de viande, couvrent la table. La cloche sonne; aussitôt cent Américains se ruent dans la salle; personne ne salue le voisin; personne ne dit mot; chacun se précipite sur son écuelle, en dévore le contenu, sort de table, jette la chaise dans un coin et court gagner des dollars. «... C'est un spectacle navrant que celui de ces hommes desséchés jusqu'à la moelle au milieu de leurs forêts calcinées. »

Bien autrement, le frappèrent les Indiens. Voici les deux pièces de vers qu'il leur a consacrées. C'est la première fois qu'elles sont traduites en France.

Cortège d'Indiens quittant leur patrie.

Des lamentations retentissent sur les bords de la Susquehanna; — le voyageur se sent percé jusqu'au fond du cœur. — Quels sont ceux qui gémissent émus d'une telle douleur? — Ce sont des Indiens, qui abandonnent leur terre natale.

Cependant tout à coup ces cris perçants se sont arrêtés. — Leur chef s'est approché d'un pas rude et précipité. — C'est un vieillard aux regards sombres, aux boucles de cheveux blancs. — Sa voix se fait ainsi entendre au milieu des siens :

« Toujours plus loin ils nous poussent, ainsi qu'ils feraient leurs troupeaux; — plus loin, plus loin encore, ils nous chassent, ces blancs maudits, — qui sont venus, à la terre maternelle — et à nos antiques dieux nous arracher.

« Pour moi c'est clair, je le vois à la lumière de la flamme — qui me brûle le cœur de ses griffes dévorantes; — c'est avec cet arbre de la croix, qu'ils nous présentent comme notre salut, — qu'ils veulent briser en nous l'esprit de la vengeance.

« Cette forêt où nous avons goûté le sommeil de l'enfance, — nous la quittons, elle qui nous donnait son gibier; — où dans nos amours, nos bras ont serré une épouse chérie; — la forêt où nous avons enseveli nos morts.

« Approchez-vous des tombeaux de vos ancêtres, — glissez-vous doucement auprès de ces monticules serrés — pour ne pas éveiller les morts, et leur rappeler — que nous nous sommes éloignés de leur foi.

« La honte viendra, un peu plus tôt ou un peu plus tard, — lorsque la charrue envieuse fouillera dans leurs tombeaux, — lorsque les cendres sacrées de nos pères — serviront d'engrais aux semences de l'ennemi exécuté! »

Et pendant qu'ils célèbrent la mémoire des morts, — le soleil vers l'ouest est sur son déclin, — il illumine de ses rayons les tombes qu'ils couvrent — de leurs larmes et des verts rameaux du pin.

Tout à coup leurs lamentations éclatent de nouveau; — plus haut, plus haut encore elle résonne dans l'air; — un immense débordement de douleur retentit — en clameurs sauvages autour des tombes muettes.

Puis les bannis se mettent en route pour l'exil se retournant souvent pour saluer encore de leurs sombres regrets — les chères collines où sont ceux qui sont restés. — Ils sèment leur route de leurs malédictions et de leurs larmes.

Ces arbres auprès desquels ils passent dans leur exil, — plusieurs tombent à leur pied en les embrassant. — Comme un dernier adieu à ces espaces de la forêt chérie, ils font encore une fois retentir leurs carabines.

La voix des fusils, le cri des poitrines désespérées — s'est perdu peu à peu dans un dernier écho au pied des tombes où le souffle plaintif des âmes mortes s'entend seul dans l'ombre calme et profonde du crépuscule.

Les trois Indiens.

Au ciel la tempête est dans toute sa furie, — elle renverse brisés en éclats les chênes géants, — elle retentit plus haut que la voix du Niagara, — et de ses verges flamboyantes d'éclairs — elle fouette les flots écumeux plus vite — qu'ils ne précipitent leur rage déchainé.

Trois Indiens sont debout sur le rivage retentissant, — ils écoutent le bruit farouche des lames incendiées, — et les gémissements de mort de la forêt inquiète; — l'un est un vieillard, à la chevelure grisonnante, — de sa taille droite dominant les années; — les deux autres sont ses robustes fils.

Maintenant le vieillard contemple ses enfants; — et son regard se couvre de ténèbres plus sombres — que les nuées qui noircissent le ciel; — ses yeux lancent des éclairs plus furieux — que ceux de la tempête à travers les nuages déchirés; et le cœur plein de révolte, il parle ainsi :

« Malédiction sur les hommes blancs, jusqu'à leur dernière postérité! — Soit maudit chaque flot qui a apporté ces mendiants, qui autrefois se glissèrent en rampant sur nos rivages, — maudit le souffle du vent qui favorisa leurs vaisseaux. — Cent fois maudit chacun de ces récifs qui ne les a pas rejetés broyés sur le sol.

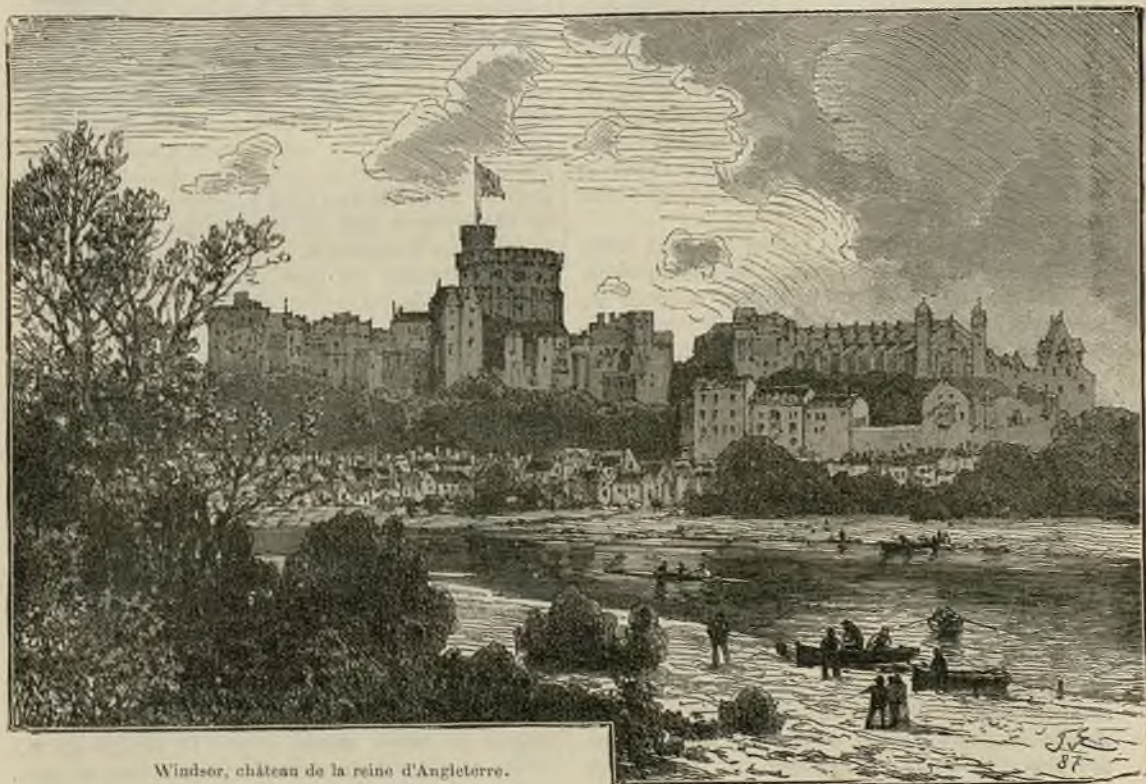
« Chaque jour depuis, sur la mer, dans une hâte effrénée — volent leurs navires, ainsi que des flèches empoisonnées; — avec eux la corruption aborde à nos rivages; — cette engeance de brigands ne nous a rien laissé — sinon dans le cœur l'amertume d'une haine mortelle. — Venez, enfants, venez : il nous faut mourir! »

Ainsi a parlé le vieillard, et ils coupent le lien — qui retient leur pirogue aux prairies du rivage. — Puis ils gagnent à grand-peine le milieu du fleuve; — alors, rejetant loin d'eux leurs rames, le père, le fils et le frère, les bras enlacés l'un à l'autre — commencent à entonner leur chant de mort.

Sans interruption, retentissent les éclats du tonnerre, — les éclairs se croisent autour de cette barque de la mort, — les monettes, que la tempête enivre de joie, l'entourent comme dans un vertige, — mais ces trois hommes s'avancent dans leur inébranlable résolution, — ils chantent toujours, emportés vers l'abîme jusqu'à ce qu'ils disparaissent précipités dans la catastrophe.

EUGÈNE ASSE.

LES RÉSIDENCES FAVORITES DE LA REINE D'ANGLETERRE



Windsor, château de la reine d'Angleterre.

Depuis la mort du prince Albert, la reine d'Angleterre n'a pas habité souvent le palais de Buckingham, à Londres. Généralement, elle passe quatre mois de l'année à son château de Balmoral, en Écosse, au milieu de ses fermiers, trois mois à Osborne, dans une villa fort simple de l'île de Wight, et, à part quelques stations hivernales dans le midi de l'Europe, le reste du temps dans la somptueuse et antique demeure de Windsor.

Le château de Windsor est situé dans un des replis de la Tamise à quelques lieues à l'ouest de Londres. La petite ville de Windsor qui l'avoisine est reliée à la capitale par deux voies ferrées, et le trajet s'effectue en une heure un quart environ.

Sur une élévation contre laquelle vient se heurter la Tamise, des constructions massives entourées d'épaisses murailles écrasent de leurs hautes proportions les maisons de la petite ville qui s'étend à leur pied. Elles sont elles-mêmes dominées par une tour ronde ou donjon, des tourelles, et la nef d'une chapelle. Au nord et au sud du château, de longues terrasses ajoutent beaucoup à cet ensemble imposant. La terrasse du nord, qui a plus de 600 mètres de long, offre d'admirables points de vue sur les prairies où serpente la Tamise, sur les châteaux, les *lodges* et les bourgs dont ses rives sont couvertes.

On peut dire sans exagération que ce palais, la plus splendide résidence de l'Angleterre, est aussi l'un des édifices les plus vastes et les plus pittoresques de l'Europe. Il est l'œuvre d'une longue suite de rois, qui ont dépensé d'énormes sommes pour le rendre plus grand et plus beau.

L'endroit, du reste, était prédestiné. En ce lieu fut d'abord un domaine abandonné par Édouard le Confesseur aux religieux de l'abbaye de Westminster. Guillaume le Conquérant s'en rendit acquéreur et y éleva un château fort, qui fut agrandi par Henri I^{er} et Henri II. C'était un de ces nombreux donjons destinés à tenir en respect la population anglo-saxonne. Édouard III, qui naquit à Windsor loin des jours de la conquête, fit jeter bas les murailles qui donnaient à la résidence l'air d'une forteresse et, à leur place, il édifia un palais magnifique, dont William de Wykeham, qui avait construit la cathédrale de Winchester, fut l'architecte.

Depuis cette époque, la plupart des souverains ajoutèrent de nouvelles constructions au vaste édifice. Charles II contribua beaucoup à l'embellissement du château, qui depuis son règne devint le séjour favori des rois d'Angleterre et leur résidence habituelle d'été. Enfin George IV le soumit à une complète restauration. Les travaux, dirigés par l'architecte Jeffrey Wyattville, ne prirent fin que

sous le règne de la reine Victoria, et 900 000 livres (22 500 000 francs) y furent employés.

Le château actuel se compose de deux agglomérations de bâtiments, entourant chacune une large cour. Faisant face au levant, s'alignent les corps de logis où se trouvent les appartements particuliers de la reine; ils s'ouvrent sur un parterre. Les deux cours sont séparées par le donjon, ou tour ronde. Les hôtes royaux de la splendide demeure entrent par la cour de l'est, sur laquelle s'ouvre — au sud — la porte de Guillaume IV, ayant en face d'elle l'interminable et magnifique allée du parc appelée Longwalk. C'est la principale entrée pour les équipages. Le public admis à visiter le château y pénètre par la cour de l'ouest, dite cour inférieure.

Le donjon, qui servit de prison jusqu'en 1660, est bâti sur un léger renflement de terrain — de 13 mètres. De trois côtés, il est entouré de fossés profonds. De sa plate-forme on jouit d'une vue très étendue sur les environs de Windsor; on dit que par un temps clair le regard plane sur plusieurs comtés et peut en embrasser jusqu'à douze.

Une porte voûtée au nord du donjon — la porte Normande flanquée de tours à créneaux — donne accès dans la cour supérieure.

Au nord, se trouvent les grands appartements. Ils sont décorés avec la plus parfaite magnificence, et constituent dans leur ensemble un véritable musée de tableaux de maîtres, de statues, de tapisseries des Gobelins, d'armures de prix, enfin d'œuvres d'art de toute sorte. Charles I^{er} dépensa des sommes considérables pour doter l'Angleterre des compositions des plus grands peintres. Il acheta la galerie du duc de Milan, considérée comme l'une des plus précieuses de l'Europe, et répartit les tableaux qu'elle contenait dans les divers palais de la Couronne : Windsor ne fut pas oublié.

Les grands appartements se composent de la salle d'audience de la reine, de la salle de présence de la reine, servant ordinairement pour les bals, de la salle des gardes, de la salle Saint-George, du grand salon de réception, de la salle du trône, de la chambre de Waterloo, ou grande salle à manger; du salon Rubens, contenant onze tableaux du grand maître flamand; de la salle du conseil, où l'on compte trente-cinq toiles remarquables, par Carlo Maratti, le Parmesan, le Guide, le Guerchin, le Corrège, Andréa del Sarto, Léonard de Vinci, Carlo Dolce, Annibal Carrache, le Dominiquin, Rembrandt, Teniers, Holbein, Poussin, Claude Lorrain, etc. On compte encore parmi les grands appartements : le cabinet du roi, riche de quarante tableaux de prix des mêmes maîtres et de plusieurs autres peintres hollandais et flamands; le cabinet de la reine, où se voient une trentaine de toiles dues aux mêmes pinceaux, enfin la salle Van Dyck — ancienne salle de bal — qui ne renferme que des portraits peints par le grand artiste dont elle porte le nom.

Un peu partout on trouve à admirer des toiles signées de Lely, Kneller, Thomas Lawrence, Gainsborough, Wilkie, West; deux plafonds de Verrio; des belles sculptures de Grinling Gibbons. Ce qui ne gâte rien, c'est que l'espace n'est pas

trop étroitement mesuré à tant de chefs-d'œuvre.

La collection des dessins de maîtres est l'une des plus précieuses et la bibliothèque renferme beaucoup de livres d'un prix inestimable.

En entrant dans la cour de l'ouest — celle du public — le visiteur a tout de suite en face de lui, au fond de la cour, la chapelle ogivale de Saint-George, principalement affectée à l'ordre de la Jarretière. Reconstituée à partir de 1474, sous Édouard IV, sur les débris d'une ancienne chapelle, elle ne fut achevée que vers le commencement du règne de Henri VIII. Ce labeur de plus d'un demi-siècle a produit une œuvre remarquable par le fini délicat du travail. Simple au dehors, la chapelle de Saint-George offre à l'intérieur ce fouillis de nervures, ce luxe de rosaces qui caractérisent le gothique flamboyant.

Et cependant ce rare assemblage de lignes exquises et de décoration n'est en réalité, suivant l'expression d'un touriste, que la gaine du véritable édifice : « Une chapelle de bois sculpté — dit M. Legrelle — se cache au dedans de cette première chapelle, son enveloppe et son étui de pierre. ... Sous le nom modeste de chœur, la partie réservée à l'ordre de la Jarretière est une merveille achevée de boiserie découpée.

« De chaque côté, vingt stalles sont surmontées, couronnées par vingt flèches sculptées à jour et servant de dais. Rien ne se peut voir de plus fin que ces pyramides rendues presque impondérables par le travail du ciseau et brunies par les années. La bannière du chevalier flotte au-dessus, couverte d'ornements, d'hiéroglyphes héraldiques et de bêtes fantastiques qui mutuellement se tirent la langue sans trop savoir pourquoi. Sur une plaque de cuivre clouée contre le dossier de la stalle, sont les armes du titulaire actuel et des anciens titulaires, depuis l'époque où fut institué l'ordre. Un oratoire du même style, délicatement posé en saillie à quelques pieds au-dessus du sol, permet à la reine de voir de très près les cinq Bibles placées sur un autel tout en velours noir. »

Les cérémonies pour la réception d'un chevalier, de tout temps marquées par la pompe royale, furent célébrées primitivement dans le château même de Windsor, avant l'édification de la chapelle de Saint-George. Les chevaliers étrangers y étaient mandés de toutes les parties du monde, avec des lettres de sauf-conduit devant leur faciliter le voyage à travers le royaume, et les chroniqueurs du temps nous ont gardé le souvenir de la plus brillante de ces fêtes, qui fut celle donnée en l'honneur du roi Jean, alors prisonnier à Windsor.

Les cérémonies de l'ordre de la Jarretière ont conservé leur ancienne magnificence. Lors des assemblées, le souverain y apparaît en sa qualité de grand maître de l'ordre. Il y a, de plus, trois officiers, qui sont le prélat (l'évêque de Winchester), le chancelier (l'évêque de Salisbury) et le greffier (le doyen de Windsor).

Le privilège de porter le signe honorifique de cet ordre est un honneur d'autant plus grand chez nos voisins d'outre-Manche, qu'il est fort peu prodigué. En dehors du souverain, des princes du sang et des monarques étrangers, on ne compte pas plus de vingt-cinq chevaliers de la Jarretière.

La Jarretière peut être enrichie à volonté de perles, de rubis, etc. Celle que le roi Charles I^{er} portait le jour de son exécution, est composée de quatre cents diamants; elle fut léguée à George I^{er} par l'archevêque d'York.

Ajoutons, en ce qui concerne la chapelle de Saint-George, qu'on y voit un sarcophage d'albâtre en l'honneur du père de la reine Victoria, le duc de Kent, et le monument de la princesse Charlotte. Mentionnons encore, au-dessus de l'autel, une belle verrière en l'honneur du prince Albert, d'après Gilbert Scott.... A gauche de l'autel, le monument d'Édouard IV. En face, dans le pourtour du chœur, la simple pierre tumulaire de Henri VI et le superbe monument érigé par la reine Victoria à sa tante, la duchesse de Gloucester, morte en 1857. Au milieu du chœur, se trouve le caveau de Henri VIII, de sa troisième femme Jeanne Seymour et de Charles I^{er}. — Une galerie souterraine conduit de l'autel dans le caveau royal sous la chapelle Albert, située à l'est de la chapelle Saint-George, et où reposent George III, George IV et Guillaume IV.

Cette chapelle a été construite par Henri VII pour servir aux sépultures royales; mais ce prince abandonna ce projet et indiqua sa préférence pour l'abbaye de Westminster. Plus tard, Jacques II la transforma en une chapelle catholique. Désignée comme telle aux fureurs de la populace, elle fut saccagée, et demeura fermée pendant plus d'un siècle, jusqu'au jour où George III construisit au-dessous le caveau royal. La reine Victoria en a entrepris la complète restauration et l'a consacrée à la mémoire de son mari, feu le prince Albert.

Actuellement la chapelle Albert apparaît décorée avec profusion de marbres de couleur, de mosaïques, de sculptures, de vitraux peints, de pierres précieuses et dorures. La voûte est décorée de mosaïques vénitiennes par Salviati. Les murs sont ornés de compositions tirées de sujets bibliques, en marbre de couleur, par Triqueti; il y est entré jusqu'à vingt-huit sortes de marbre. Au-dessus de chacun de ces « tableaux », dont les nuances défilent les années, se détache un médaillon en marbre blanc d'un membre de la famille royale, par miss Durant.

Un beau pavé en marbre de diverses couleurs, des vitraux représentant des ancêtres du prince Albert, ou des scènes tirées de la Bible, un dessus d'autel, d'après Gilbert Scott, tout incrusté de marbres nuancés, de malachite, de porphyre, de lapis-lazuli et d'albâtre; des bas-reliefs représentant la Résurrection achèvent l'ordonnance et l'ornementation brillante de cette chapelle. Au milieu de la nef s'élève un haut sarcophage décoré de bas-reliefs, avec la statue couchée du prince Albert, en marbre, œuvre de Triqueti. Mais la dépouille mortelle du prince époux a été, depuis l'érection de ce mausolée, transportée non loin de Windsor, à Frogmore-Lodge.

L'histoire du château de Windsor est liée aux fastes mêmes de la royauté dans la Grande-Bretagne. Plusieurs fois, dans les démêlés sanglants pour la possession du pouvoir, Windsor fut l'objet de tentatives à main armée.

C'est ainsi que les comtes de Rutland, de Kent,

de Huntington, et lord Spencer, déchus par la volonté de Henri IV des titres dont Richard II les avait honorés, ayant résolu, de concert avec lord Lumby, de s'emparer de la personne de leur souverain, marchèrent sur Windsor, où se trouvait le roi. Ils voulaient proclamer Richard. Le comte de Rutland vint tout découvrir à Henri. Les conjurés, à la tête de cinq cents cavaliers, s'emparèrent aisément de Windsor, mais le roi avait déjà quitté cette résidence, et s'était réfugié à Kingston, où se trouvait un corps de troupes de 20 000 hommes. Les conjurés, alarmés de ce contretemps, se portèrent en toute hâte sur Cirencester, où ils cherchèrent à se maintenir : la ville était prévenue, et tous les habitants, jusqu'aux femmes, se mirent en devoir d'attaquer les partisans des comtes de Kent et de Salisbury qui se trouvaient dans leurs murs; Bristol agit de même à l'égard des lords Lumby et Spencer; celui-ci fut tué; et le comte de Rutland ne craignit pas de paraître en public portant au bout d'une pique la tête de Spencer. Quelques jours après cette tentative infructueuse, Richard II mourait dans sa prison.

D'autres fois, et plus souvent encore, des intrigues se nouèrent; les magnificences royales servirent à couvrir quelque duplicité, et la force vint au secours de la diplomatie. En 1505, Philippe, archiduc d'Autriche, voulant gouverner la Castille, qui venait de lui échoir par héritage, quitta la Flandre et s'embarqua pour l'Espagne avec sa femme et sa cour. Une tempête qui s'éleva dans le détroit, obligea ses vaisseaux à chercher un refuge dans le port de Weymouth. Dès que le prince et la princesse eurent mis pied à terre, ils reçurent la visite de sir Thomas Trenchard et de sir John Carew, qui leur firent entendre qu'ils ne pouvaient se rembarquer sans l'agrément du roi. Peu après, plusieurs officiers vinrent de la part de Henri VII apporter les compliments de leur maître et annoncer sa prochaine arrivée.

L'archiduc devinant un piège, et impatient de se tirer de ce mauvais pas, n'attendit pas le roi; il partit pour Windsor. Le 17 janvier, les deux princes se rencontrèrent à Edworth-Green, à deux milles de Windsor. Après de mutuelles démonstrations d'amitié, ils se rendirent au château, où Philippe trouva des appartements splendides préparés pour lui.

Ce prince vit tout de suite combien cette réception allait lui coûter cher. Henri lui proposa un nouveau traité de commerce tout en sa faveur, et stipula que Suffolk lui serait livré. Bientôt après, il montra d'autres exigences. Philippe avait pour sœur Marguerite de Savoie, veuve et fort riche. Elle parut à Henri VII un parti avantageux, et il amena l'archiduc à consentir à ce mariage et même à fixer à sa sœur une dot de 300 000 écus. Ce n'est pas tout. Henri songea encore à l'établissement de la princesse Marie, la plus jeune de ses filles, et il demanda pour elle l'infant don Carlos, fils de Philippe, qui n'avait alors que six ans et qui devait devenir l'empereur Charles-Quint.

Pour le remercier de ces concessions si déloyalement arrachées, Henri donna à son hôte des fêtes superbes, et le créa chevalier de la Jarretière. En retour, Philippe créa le roi d'Angleterre et le

prince Henri chevaliers de la Toison d'or : c'était encore ce qui lui coûtait le moins. La série des fêtes étant épuisée, ou plutôt l'avidité de Henri VII étant satisfaite, l'archiduc put enfin quitter Windsor et s'embarquer pour l'Espagne.

Les souverains de l'Angleterre n'ont pas toujours coulé des jours heureux dans cette somptueuse demeure. Mais la fin la plus triste y était réservée à George III. Ce prince aimait à vivre de la vie de gentilhomme campagnard. Il passait à Windsor, dans l'intimité de la famille, les heures gagnées sur les devoirs de la royauté. Malheureusement, vers la fin de 1810, sa raison s'éteignit, et bientôt il fallut renoncer pour lui à tout espoir de guérison. Le Parlement déclara le prince de Galles régent du royaume pendant la maladie du roi, qui fut confié aux soins et à la surveillance de la reine sa femme et du duc d'York. George III vécut encore dix années. Il les passa dans son palais de Windsor, dont il avait de tout temps affectionné le séjour, séparé de sa cour et même de sa famille ; et pour comble d'infortune, à la perte de sa raison était venue s'ajouter vers la fin de son existence une cécité complète.

Dans les premiers temps de sa maladie, on le retenait enfermé dans une chambre à coucher ; mais cette mesure lui causait un vif chagrin, et influait de la manière la plus fâcheuse sur son état. Il fallut lui rendre la possession de ses spacieux appartements ; on les disposa de manière qu'il ne put s'y blesser en les parcourant. Dans ces appartements déserts, faiblement éclairés,

l'ombre du royal malade rappelait à la pensée l'image du roi Lear. Il avait laissé croître une longue barbe, qui lui retombait sur la poitrine ; ses cheveux avaient entièrement blanchi. Les vôtés du vieux Windsor virent ainsi cette lamentable fin d'une existence royale.

Les mêmes murs devaient également être témoins de la fin non moins triste de George IV. Ses dernières années furent tourmentées par les cruelles souffrances de la goutte, et aussi par les progrès d'une ossification du cœur. Condamné à un isolement profond à Windsor, il y mourut le 26 juin 1830.

Actuellement, la cour de Windsor est restée fastueuse ; mais elle a perdu toute gaieté. Le cérémonial y est sévère, et l'étiquette rigoureuse. La contrainte est partout. Être dame d'honneur de la reine est un titre envié, mais lourd à porter. « Durant les heures de la journée où les hommes ne sont pas admis dans le cercle auguste, a dit un peu indiscrettement l'écrivain dont les révélations sont signées Paul Vassili, les dames ouvrent et ferment les fenêtres, non pas, suivant qu'elles ont froid ou chaud, mais selon le bon plaisir de la reine ; elles doivent se précipiter pour ramasser le mouchoir royal, ne pas perdre de vue les gants et autres menus objets portatifs de Sa Majesté, qui a la distraction facile et égare fréquemment ce qu'elle tient, se pâmer d'aise et avoir de bonnes jambes quand la reine désire marcher. Les maux de tête sont proscrits ; se trouver mal serait une trahison. »

(A suivre.)

CONSTANT AMÉRO.

LA ROSE ET LA CHENILLE

Une rose,
Fraîche éclosée,
Regardait, la persiflant,
Une chenille filant
Son cocon mi-gris, mi-blanc.
« Que fais-tu là, laide bête,
Toute prête
À me tomber sur la tête
Pour respirer mon parfum ?
— Chasse, dit la chenille, un tracas importun,
Je n'aie mie,
Belle amie,
Le désir de te tacher,
Encor moins de m'attacher
À quelqu'un de tes pétales,
Où je serais en vue aux yeux du jardinier.
— Tu n'oses donc pas le nier :
Malgré tous tes fils en spirales
Où tu caches ton corps visqueux,
Ta laideur offusque les yeux.
— Ma laideur, répond la chenille,
Doit survivre à rose qui brille

Et que dispersera le premier aiglon.
Ta beauté ne va pas durer une journée,
Tandis que moi, ma sœur, par toi si dédaignée,
Je donnerai naissance à quelque papillon
Qui, voltigeant de fleur en fleur, de rose en rose,
Aura la liberté de choisir à son goût,
De se poser partout
Sur chaque plante et chaque chose,
Jusqu'à ce qu'un enfant espiègle ou quelque oiseau
Lui fasse, d'un filet ou d'un bec, son tombeau,
A moins que n'échappant, blotti dans les char-
[milles],
Il n'y ponde des œufs d'où naîtront des chenilles,
Mes filles.
Adieu, sœur, ici-bas rien n'est laid, rien n'est beau
Que relativement. Tout se métamorphose :
Chenille en papillon, bouton obscur en rose.
Tes pétales déjà tombent sur le gazon.
Quant à moi, je m'en vais achever mon cocon.
Qu'êtes-vous maintenant, vous qui faisiez la reine ?
A peine un porte-graine,
Qu'on ne laissera pas mûrir sur son buisson. »
R. FLEURY.



... Les drapeaux de ces régiments ne furent pas portés à l'arsenal de Metz; ils furent brûlés devant lui...
(Dessin de H. Bressler.)

LES DRAPEAUX DE L'ARMÉE DE METZ

(27 octobre 1870).

I

Au mois de juillet 1870, lorsqu'éclata la guerre, le général Lapasset, avec la brigade qu'il commandait, fut désigné pour faire partie du 5^e corps

d'armée, sous les ordres du général de Failly. Il quitta Lyon et arriva le 22 juillet sur la frontière. Le 4 août, il fut chargé de mettre Sarreguemines en état de défense, et dut se maintenir dans cette position, pendant que le général de Failly, avec le

reste de son corps d'armée, se dirigeait sur Bitch.

Le 6 août, après le combat de Forbach, le général Frossard, se repliant sur Metz par Sarreguemines et Puttelange, demanda au général Lapasset de former l'arrière-garde de son corps d'armée fort éprouvé.

C'est ainsi que la 1^{re} brigade de la 2^e division du 5^e corps se trouva séparée d'une manière définitive de son corps d'armée et rattachée au 2^e, dont elle forma partie intégrante sous le nom de *brigade mixte*. Cette brigade comprenait : les 84^e et 97^e de ligne ; un détachement du 14^e bataillon de chasseurs à pied ; une batterie du 2^e régiment d'artillerie et le 3^e régiment de lanciers. C'est dans les batailles et les combats qui eurent lieu autour de Metz que la brigade s'acquitta un renom justement mérité ; sa solidité était connue de tous et là où elle était, on n'avait aucune appréhension d'être surpris ; le général Frossard en témoigna à maintes reprises dans ses dépositions, lors du conseil de guerre de Trianon : « J'étais tranquille de ce côté, disait-il, la brigade Lapasset était là ».

À la bataille de Rezonville, le 16 août, le 18 à la bataille de Saint-Privat, la brigade opposa une résistance héroïque à tous les efforts des troupes prussiennes, et jamais, malgré l'infériorité de ses forces, elle ne put être entamée. Le combat de Peltre, ce hardi coup de main, si bien préparé et si bien exécuté par le général Lapasset, fut le dernier effort de l'armée de Metz. Le temps avait marché, les vivres étaient consommés, une grande partie des chevaux avaient été sacrifiés ; il n'y avait plus aucun secours à attendre de l'extérieur, et l'armée que l'ennemi n'avait pu forcer, vaincue par la famine, devait déposer ses armes, se constituer prisonnière de guerre, livrer Metz à l'ennemi ainsi que le matériel de guerre et les drapeaux !

Lorsque le 27 octobre, à neuf heures du soir, le général Lapasset reçut l'ordre de remettre le lendemain à l'arsenal les drapeaux de sa brigade, soi-disant pour être brûlés, oh ! alors l'indignation de son âme généreuse fut extrême ! son cœur plein d'un ardent patriotisme se révolta à la pensée de livrer ces drapeaux que sa brigade avait proménés glorieusement à travers tous les champs de bataille depuis le commencement de la campagne ! ces drapeaux pour lesquels elle avait versé son sang, pour lesquels tant de braves officiers, tant d'héroïques soldats avaient donné leur vie ! Pour la première fois, durant sa longue carrière d'obéissance et de dévouement, le général Lapasset ne put se résoudre à obéir ; pour la première fois, il refusa d'exécuter les ordres de son chef ! Les drapeaux de ses régiments ne furent pas portés à l'arsenal de Metz ; ils furent brûlés devant lui, et il adressa cette fière réponse au général Frossard qui lui avait transmis l'ordre du maréchal Bazaine :

« Mon général, la brigade mixte ne rend ses drapeaux à personne et ne se repose sur personne de la triste mission de les brûler. — Elle l'a accomplie ce matin ; j'ai entre les mains les procès-verbaux de cette lugubre opération. »

Dès que se répandit dans la Garde impériale qu'on allait enlever les drapeaux, un grand nombre de sous-officiers et soldats du 1^{er} grenadiers se portèrent vers la tente du colonel et là, les larmes

aux yeux et sous le coup d'une émotion facile à comprendre, ils lui dirent qu'ils ne voulaient pas quitter leur drapeau. Le colonel Péan, vivement ému lui-même, avait fait venir le porte-aigle, avec les deux sous-officiers d'escorte ; il brisa le drapeau et le mit en pièces. Les lambeaux furent partagés entre tous les officiers d'infanterie, sous-officiers et soldats du régiment. Le général Jeanningros, qui avait sous ses ordres le 1^{er} grenadiers et les zouaves (2^e division, 1^{re} brigade de la garde impériale), approuva hautement ce que venait de faire le colonel Péan. Et de plus, il alla trouver le colonel Hervé, des zouaves de la garde, pour lui dire d'en faire autant. Le colonel était entouré de ses officiers ; le général Jeanningros l'informa de ce qui venait de se passer. « Vous allez imiter immédiatement l'exemple du 1^{er} grenadiers ; déchirez votre drapeau et faites scier les aigles ainsi que la hampe et partagez-en les morceaux entre tous vos zouaves » : ce qui fut exécuté sans retard, au grand contentement de tous ces soldats dont la bravoure était légendaire, et qui, presque tous décorés, ne pouvaient admettre l'idée de livrer leur drapeau en pareille circonstance. Le général Jeanningros écrivit ensuite au chef d'état-major général : « Les drapeaux de mes deux régiments ont été détruits par mon ordre, les hampes et aigles sciées ; les morceaux distribués aux officiers et aux soldats des deux régiments ; les drapeaux de ma brigade n'iront pas à Berlin ! »

D'un autre côté, le général Pé de Arros, commandant l'artillerie de la garde, envoyait son chef d'état-major brûler les drapeaux de ses régiments qui étaient déposés déjà à l'arsenal. En outre, une heureuse occasion permit à quelques autres chefs de corps de détruire leurs drapeaux. Au moment où le colonel Girels pénétrait dans la forge, il trouva un vieil adjudant qui cassait la dernière aigle : « En voilà une au moins, dit-il, que les Prussiens n'auront pas ! »

Le colonel du 35^e, M. de Valsner, ne put se résoudre non plus à livrer intact l'insigne glorieux autour duquel le régiment venait de combattre si héroïquement dans trois batailles. Il fit appeler M. le médecin-major Courbet, le capitaine Bervillé et le sous-lieutenant porte-drapeau Roudie. Sur son ordre, M. Roudie découpa le numéro 35 sur la soie (le colonel donna à M. Roudie l'autorisation de conserver cette partie du drapeau), puis réduisit en morceaux la partie flottante. Le numéro du régiment qui se trouvait à la base de l'aigle ayant été également enlevé d'un côté et dégradé de l'autre, le porte-drapeau remplaça la hampe dans l'étui et « cette apparence du tout resta seulement à la division ».

II

Animé des mêmes sentiments qui avaient fait agir les généraux Lapasset et Jeanningros, le général de Laveaucoupet prit les résolutions suivantes ; c'est lui-même qui a rappelé à Trianon les péripéties du glorieux autodafé de ses drapeaux : « Le 27 octobre, je reçus dans la soirée l'ordre de prescrire l'envoi des drapeaux de ma division.

Ces drapeaux devaient être couverts de leur étui, mis dans un fourgon et envoyés à l'arsenal de Metz où ils seraient brûlés. Cet ordre me parut excessivement honteux, je n'y trouvais aucun des caractères militaires qui, selon moi, devaient être observés. Les drapeaux sont remis aux troupes avec un grand appareil et une grande solennité; jamais le drapeau ne sort sans qu'on lui rende des honneurs spéciaux, et je me disais : voilà des drapeaux que l'on cache dans un étui, que l'on met dans un fourgon et qu'on envoie à l'arsenal pour y être brûlés!... Devant qui, par qui seront-ils brûlés? Quelle certitude y a-t-il qu'ils seront brûlés? Quel est l'acte qui constatera qu'ils ont été brûlés.

« Je fus indigné.... Je me rappelai que ces drapeaux étaient ceux de la division que j'avais commandée et que je n'avais qu'à me louer de cette division; je me rappelai que devant ces drapeaux, le 6 août, 25 000 Prussiens avaient assailli, pendant douze heures, 8000 Français placés sous mes ordres, et qu'ils avaient lâché prise en laissant 5600 combattants sur le champ de bataille; je me rappelai que, derrière ces troupes, le 2^e corps, assailli également par des troupes trop nombreuses, avait fait sa retraite sans être inquiété.

« Et alors je me dis : Non! ces drapeaux n'iront pas à l'arsenal comme on envoie un vieux cheval à l'abatage, ces drapeaux seront brûlés! Et comme je ne pouvais pas être dans tous les forts à la fois et que je n'étais pas sûr qu'il ne surviendrait pas un contre-ordre qui paralyserait ma volonté, j'arrêtai dans mon esprit les dispositions suivantes :

« Ces drapeaux, je les ferai venir chez moi, et dans la cour de l'hôtel, je les ferai brûler moi-même, en présence de la garde, en présence des détachements qui les auront amenés, en présence de mon état-major et devant mon sous-intendant militaire, qui en dressera procès-verbal. Ces petits détachements présenteront les armes, les officiers salueront de l'épée et les drapeaux seront brûlés, les aigles seront brisées, et, faute de mieux, elles seront fondues dans les fourneaux de l'hôtel. Ceci bien arrêté dans mon esprit, j'envoyai l'ordre aux différents corps de la division de m'envoyer leurs drapeaux, et je terminais cet ordre par ces mots : « Ces drapeaux seront envoyés directement chez le général de division, qui donnera des derniers ordres. »

« J'avais ordonné que les drapeaux fussent rendus chez moi, le 28, à dix heures. Le 28 au matin, à neuf heures et quart, j'envoyai un de mes officiers d'ordonnance aux renseignements; je lui dis : « Allez à l'arsenal, mais n'y allez pas officiellement et voyez seulement ce qui s'y passe; informez-vous si l'on brûle les drapeaux et revenez me le dire. » Cet officier revint presque immédiatement. « Mon général, on ne brûle point les drapeaux. — Les reçoit-on? » lui dis-je. Il me répondit : « Je n'en sais rien; mais on ne les brûle pas, je m'en suis assuré. » A dix heures, les porte-drapeaux arrivèrent avec leurs quatre fourgons et les quatre détachements que j'avais ordonné de commander pour escorter les drapeaux. Lorsque tout le monde fut réuni à l'hôtel, je dis aux quatre officiers qui commandaient les détachements :

« Allez à l'arsenal, vous demanderez au chef de l'établissement de vous donner un reçu de vos drapeaux et vous lui demanderez que ces drapeaux soient brûlés immédiatement devant vous. Si tout cela ne se fait pas, vous reviendrez ici; laissez-moi vos fourgons et vos détachements. » Ces officiers se rendirent à l'arsenal et revinrent presque aussitôt en me disant : « On ne brûle pas les drapeaux et on ne donne pas de reçu. » Sur ce, je changai d'idée, et au lieu de faire brûler moi-même les drapeaux de ma division, je dis à ces officiers : « Retournez dans vos forts; allez trouver les colonels des divers régiments et dites-leur ceci : Faites sortir votre drapeau de l'étui, ou plutôt du corbillard où il est enfermé, faites-le rendre les honneurs pour la dernière fois, et ensuite qu'il soit brûlé. » Dans la journée j'ai reçu la certitude que les drapeaux de ma division avaient été brûlés. »

Toutes ces protestations si généreuses, si grandement patriotiques, prouvent que le drapeau n'a jamais cessé de représenter l'honneur de la patrie! Et comme l'a si bien dit M. le général Pourcet lors de son éloquent réquisitoire contre le commandant en chef de l'armée du Rhin : « Cette vaillante armée de Metz a pu subir un immense désastre sans cesser de mériter l'estime de la patrie. Dans ses luttes gigantesques, à Rezonville, à Saint-Privat, officiers et soldats firent toujours leur devoir. Par leur ténacité dans une lutte inégale, par leur courage dans les combats, par leur résignation dans les privations, par une discipline que les situations les plus extrêmes ne purent ébranler, ils ne cessèrent d'être dignes de notre glorieux passé. L'ennemi lui-même rendit un grand hommage à leur valeur. Ils ont droit aussi à la reconnaissance du pays, malgré leur défaite, car il est digne d'une grande nation d'honorer ses défenseurs, alors même que leurs efforts sont restés impuissants à le défendre.

« A coup sûr, le drapeau est quelque chose qui leur tenait au cœur, à ces hommes de forte trempe et de haut courage, puisqu'ils pleuraient au seul souvenir de ces heures d'angoisses, pendant lesquelles une indigne intrigue les enveloppait et dérobait à leur vigilance les trophées qui ornent aujourd'hui les palais et les basiliques de Berlin. Quelques-uns vous l'ont dit, ces drapeaux couchés dans les fourgons et cachés à tous les regards, c'était, leur semblait-il, comme un lambeau de leur honneur, comme une part de leur âme qu'on leur arrachait, et ceux qui les escortaient avaient l'air de conduire le deuil de la patrie; c'était en effet le deuil de sa gloire éclipsée, de son bonheur perdu. Oui, le drapeau, c'est bien, ainsi qu'on vous l'a dit, l'image de la France, c'est bien l'image de ce qu'elle aime, admire et honore le plus, car c'est l'emblème du sacrifice. Il parle à tous un langage ferme et limpide, entendu des plus humbles comme des plus grands; il faut le suivre tant qu'il avance et, s'il tombe, le relever pour le porter plus loin : cela est simple et cela suffit.

« Ce drapeau qu'on a pu livrer sans le ternir — trop d'éclat l'environne — il a été associé aux triomphes de la France et à ses désastres, hélas! à ses joies comme à ses souffrances; il a flotté

sur nos splendeurs et nos ruines, toujours honoré, relevant comme une promesse les courages abattus dans les jours de détresse et jalonnant la route du devoir devant les générations qui se succédaient à son ombre. Ainsi liée à nos destinées, cette grande et simple image de la patrie, vrai symbole

de son impérissable grandeur, nous apparaît si pleine de brûlants souvenirs et d'enivrantes espérances, que l'héroïsme en déborde sur les rangs sans cesse renouvelés de ceux qui se pressent autour d'elle. »

DÉSIRÉ LACROIX.

LES OURSINS



ÉLOCE qui cours sans pieds, Capteur qui prends sans mains!

Ainsi, dans la « Tentation de saint Antoine », les Ophites invoquent le serpent symbolique.

Certes on en pourrait dire autant des Oursins, de ces êtres étranges, sphériques ou globuleux, enfermés dans une rigide cuirasse calcaire, qui ne possèdent pas de membres, et qui, cependant, courent sur les fonds des mers, grimpent même le long des parois de verre d'un aquarium, percent des trous dans les rochers, saisissent d'autres êtres et dévorent des crustacés agiles, des squilles.

Les oursins, que les savants enveloppent sous le nom général d'échinodermes, composent une classe de ce grand embranchement des échinodermes qui comprend aussi les astéries ou étoiles de mer, les holothuries, les crinoïdes. Claus les définit : Echinodermes à corps globuleux, ovale ou discoïde entouré d'une enveloppe solide calcaire, ou test, composée de plaques polygonales non mobiles portant des piquants, et toujours pourvus d'une bouche, d'un anus, et d'appendices ambulacraires pour la locomotion, parfois aussi pour la respiration.

Les appendices ambulacraires doivent nous arrêter tout d'abord, comme une des particularités les plus remarquables des animaux échinodermes. « Ce sont de petites expansions érectiles, munies ordinairement d'une petite ventouse, qui font saillie à la surface du corps de l'Echinoderme, traversant souvent des orifices ou des pores de squelette dermique et se continuant avec les courtes branches latérales des troncs ambulacraires (système intérieur); habituellement elles présentent à leur base des ampoules contractiles... qui servent à pousser leur contenu liquide dans les pieds ambulacraires et par conséquent à distendre ceux-ci. Elles fonctionnent comme des pompes. Les tubes ambulacraires, en se projetant au dehors, en se fixant par leur ventouse terminale et se contractant, entraînent après eux le corps de l'Echinoderme et déterminent ainsi un mouvement lent de progression. »

Les pieds ambulacraires sortent du test par des pores dont la répartition, soumise à des lois régulières, fournit un excellent principe de classification.

Ainsi sur notre figure, on voit ces pieds ambulacraires saillir entre les piquants sous forme de petites baguettes à extrémité boutonnée.

Le test des oursins est encore chargé de mamelons ou tubercules servant de support aux piquants que l'on nomme, suivant leurs formes, baguettes, épines, radioles. Chacun de ces piquants présente deux régions, l'une libre, l'autre articulaire par laquelle il se fixe au mamelon, et des muscles spéciaux lui donnent le mouvement. Ces baguettes affectent les dimensions et les formes les plus variées : tantôt elles sont longues, fines et barbelées, — ainsi celles de certains diadèmes dont le naturaliste Hœckel nous apprend à redouter les piqures.

« Nous cherchons, dit-il, à nous établir sur une plage sablonneuse et libre; mais un oursin caché dans le sable (un *diadema*), nous enfonce dans le talon ses épines, longues d'un pied et armées de crochets fins, extrêmement fragiles, qui se brisent dans la plaie et qu'on ne peut extraire qu'à l'aide d'une dissection minutieuse. » Tantôt comme chez les *cidaris*, elles ressemblent à des épis, à des glands, à des fuseaux verruqueux. Celles des oursins comestibles (*sphaerechinus esculentus*) ressemblent à de petites lames de stylets; celles des phormosomes, à des épines minces terminées par une énorme massue conique.

Les pédicellaires sont d'autres petits appendices saillants, en forme de pinces à deux, trois ou quatre branches montées sur un pédicule. Leur distribution sur la surface du test est très variée. Longtemps la fonction des pédicellaires resta inconnue, puis Agassiz démontra que ces petits organes étaient destinés à entretenir la propreté de l'animal. Rien n'est plus merveilleux et plus intéressant, dit ce naturaliste, que d'observer l'ordre et l'habileté qui président à ces fonctions. On peut voir la rapidité avec laquelle les particules rejetées traversent les rangées où les pédicellaires sont les plus serrés, comme si elles étaient repoussées par autant de balayeurs. Ces organes sont répartis sur le corps entier, mais ils ne chassent les excréments que suivant certaines voies déterminées.

« En étudiant de plus près les mouvements des pédicellaires, on remarque qu'ils sont extraordinairement actifs; car, ils ouvrent et referment continuellement leurs pinces, en s'étendant dans toutes les directions. La flexibilité de la gaine pédiculaire

leur permet de se mouvoir entre les épines, dans tous les angles et dans tous les recoins; aussi leur arrive-t-il, à l'occasion, de saisir quelque infortuné petit crustacé, quelque ver ou quelque mollusque entortillé parmi les épines. Ces organes ne semblent pas porter les proies vers la bouche, du moins je n'ai jamais vu d'oursin manger des aliments saisis de la sorte; ils paraissent écarter ces proies de la surface ainsi que tout objet nuisible.

« Ces animaux paissent quelque peu, à l'aide de leurs dents aiguës, sur la surface des roches; mais leur manière de s'alimenter semble peu favorable à l'hypothèse qui ferait de leurs pédicellaires des pinces destinées à la nutrition. »

Si l'on considère un oursin irrégulier, ainsi un spatangoïde (fig. 2), on remarque autour de la bouche des trainées lisses qui, chez l'animal vivant, sont couvertes de fines soies. Ces trainées s'étendant en diverses directions et interrompant les surfaces couvertes par les tubercules, sont nommées fascioles et n'existent que chez les oursins spatangoïdes, dont le schizaster ici figuré nous fournit un exemple.

On remarque aussi à la surface des oursins de petites sphérules transparentes, mobiles et ciliées fixées, chacune, par un pédicule sur une petite saillie du test. On doit considérer ces minuscules

En souvenir du grand philosophe de Stagyre qui fut le plus savant naturaliste de l'antiquité, on a donné le nom de *lanterne d'Aristote* à l'appareil calcaire qui supporte les dents solides et aiguës des oursins. Sans insister sur la structure anatomique de ces appareils masticateurs, disons que

les mâchoires de ces êtres voraces sont assez solides pour leur permettre, du moins chez certaines espèces, de creuser des trous dans les rochers et de se ménager ainsi une retraite d'où ils saisissent avec leurs ventouses, les animaux qui viennent à passer à leur portée. Un oursin commun sur nos côtes, le *toxopneustes lividus*, a le talent de se creuser ainsi dans les roches dures des trous réguliers et faits comme à l'emporte-pièce. Fixé à la pierre par ses ventouses, il l'attaque avec ses dents et déblaye les dé-

bris avec ses piquants. Au reste ce singulier oursin a la manie de s'abriter sous tous les objets qu'il rencontre au fond de la mer, lorsqu'il y vit en liberté. Le naturaliste Oscar Schmidt a bien étudié les mœurs de cet échinide dans ses explorations sur les rivages de la Méditerranée, alors qu'il préparait ses remarquables travaux sur les éponges.

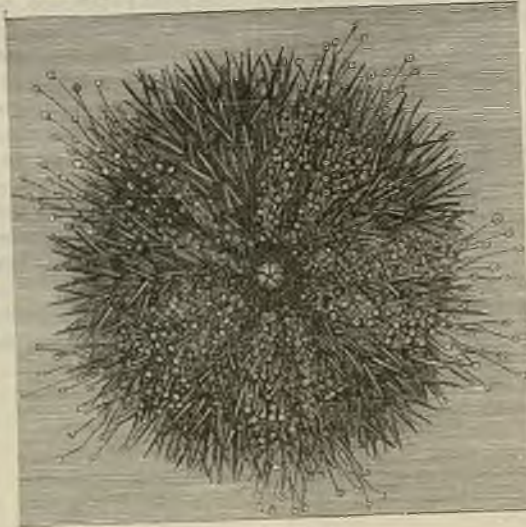


Fig. 1. — Oursin.



Fig. 2. — Oursin spatangoïde du genre schizaster vu par la face ventrale : b, bouche; a, anus; p, pores des tubes ambulacraires.

organes, nommés sphéridies, comme des organes des sens « servant à apprécier la nature du milieu ambiant et, probablement, correspondant aux organes du goût et de l'odorat ». Claus ajoute qu'il convient de voir, dans les sphéridies, de même que dans les pédicellaires, des piquants modifiés. Ces sphéridies se trouvent toujours situées sur la région voisine de la bouche (péristome).

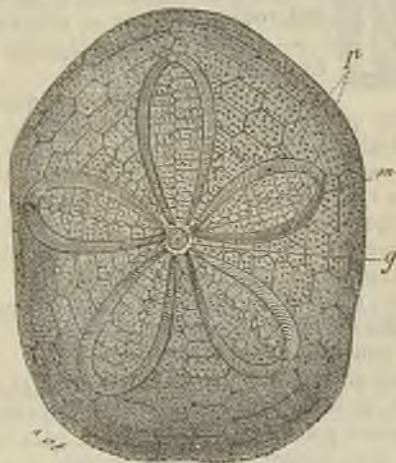


Fig. 3. — Oursin clypeastroïde (*clypeaster rosaceus*); face dorsale et bande médiane de la face ventrale : p, pétales formés par les sèrres de pores des tubes ambulacraires; m, plaque madreporique.

« La plupart de ces animaux inertes portent sur le dos, dit-il, quelques débris de coquillages, quelques pierres ou d'autres objets analogues assujettis par les pattes-ventouses. Ayant emporté un spécimen dans ma chambre, j'éloignai de son dos son butin et je plaçai l'animal dans un bassin rempli d'eau de mer. Il s'y trouva évidemment fort mal à l'aise, chercha à se dissimuler et se

couvrit bientôt de débris de laitues et d'algues que j'avais déposées avec lui dans le bassin. Au bout d'un quart d'heure, il s'était entièrement enveloppé et avait repris sur son dos le coquillage que je lui avais enlevé. Lorsque j'éloignais un lambeau assez grand de la plante, il se mettait en mouvement, mais uniquement pour rechercher le morceau perdu, en se montrant très préoccupé de ne pas égarer ceux qu'il avait encore fixés autour de son corps. Je pris ensuite la valve du coquillage qu'il portait sur son dos si précieusement, et je la déposai sur sa route. Arrivé sur cet objet, il y appliqua les disques de quelques-unes de ses pattes-ventouses, et le plaça sur son arête après quelques tentatives vaines, car ses épines le gênaient. Ce premier succès obtenu, il employa avec beaucoup d'habileté ses épines pour soulever sa proie et la traîner sur son dos, pendant quelques minutes, à l'aide des tubes-ventouses qui se relâchaient.

« Pendant la progression, ces animaux se servent de leurs épines en guise d'échasses et de leurs tubes-ventouses pour la traction. Ces derniers peuvent s'étendre au delà des épines, et un

oursin ainsi mis à l'ancre à l'aide d'un grand nombre de tubes-ventouses rappelle quelque peu Gulliver enchaîné par les Lilliputiens. »

Il paraît que, seules, les femelles de cet oursin s'abritent ainsi; les mâles dédaignent ces vains subterfuges et abordent, test nu, les périls de la lutte pour l'existence. — Au reste les ennemis des oursins sont assez nombreux; sans compter tous les grands poissons voraces tels que les gades — la morue est particulièrement friande des châtaignes de mer — l'homme ne dédaigne pas, un peu sur toutes les côtes, de manger des oursins, soit crus, soit cuits, surtout les grosses espèces, dont les ovaires gonflés forment une masse jaune analogue à des jaunes d'œuf.

On divise les oursins en trois ordres : réguliers, clypeastroïdes, spatangoides. La figure 1 nous donne un exemple des oursins réguliers, tel peut être le toxopneuste livide. La figure 3 nous montre un oursin clypeastroïde. La figure 2, un oursin spatangoïde.

MAURICE MAINDRON.

SANS LUI

(Suite.)



ME Le Bret baissa la tête.

« Je le savais bien ! et vous n'avez pas voulu retourner en arrière ? »

— Je suis engagée, répliqua Mme Le Bret d'une voix faible.

— Il était facile de vous dégager, il n'y avait qu'à mettre en avant le chagrin de votre fille; c'était bien simple. L'affaire, c'est que vous tenez à vous remarier; vous regrettez de voir les restes de votre jeunesse et de votre beauté se faner dans notre obscur village. On a aussi des bijoux qu'on aimerait, n'est-ce pas, à sortir de leur écrin ? Vous n'avez aucune grandeur d'âme.

— Non, ce n'est pas pour cela que je me remarie, dit Mme Le Bret en relevant la tête.

— Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

— Pour que nous ayons un appui, Irène et moi, et que la vie soit moins triste pour ma pauvre enfant, et aussi pour ne pas vous obliger plus longtemps à nous donner un asile et du pain.

— Est-ce que je m'en plains ? Je sais ce que je dois au souvenir de mon frère, moi ! Par exemple je ne puis vous loger plus luxueusement, vous faire vivre en princesse; mais beaucoup se trouveraient heureuses et très heureuses, à votre place... Êtes-vous sûre d'en avoir toujours autant ? Hubert Férolles, je le sais, gagne de l'argent avec ses tableaux, mais les artistes, généralement, dépensent sans compter, sans songer à l'avenir.

— M. Férolles n'est pas ainsi.

— Qu'en savez-vous ? Ah ! ça, dites-moi, il est plus jeune que vous, ce monsieur ?

— De quelques mois peut-être, répondit la belle Grecque avec dépit. Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

— Vous vous mariez pour Irène, prétendez-vous, êtes-vous certaine qu'elle vous suivra ? »

A cette question Mme Le Bret se troubla.

« Je le pense; mon enfant ne voudrait pas se séparer de moi. »

— Pourquoi pas ? vous êtes bien capable, vous, de lui donner un beau-père.

— C'est dans son intérêt », répliqua Mme Le Bret. Puis, se levant, elle se hâta de quitter sa belle-sœur.

Après son départ, Mme de la Salle sonna vivement sa femme de chambre.

« Courez chez Mme Le Bret, Lazarine; dites à Mlle Irène que j'ai besoin de la voir tout de suite, et ramenez-la. »

Quelques minutes après, la jeune fille entra chez sa tante.

« Ta mère vient de m'apprendre une belle nouvelle ! s'écria Mme de la Salle dès qu'elle aperçut sa nièce. J'en suis malade. Avec ma pauvre santé, il ne me faudrait jamais de pareilles émotions. Mais laissons ma personne, et parlons de toi que cet événement touche encore plus. Je te plains, mon enfant ! c'est triste à ton âge, et quand on a eu un père comme le tien, de se voir donner un beau-père. Je suppose que cela ne te sourit pas de vivre sous son toit, et voici ce que je te propose : reste avec moi; cela ne veut pas dire : reste avec moi toujours. Non, je te promets, au con-

traire, de m'occuper sérieusement de ton établissement, auquel ta mère aurait dû songer plutôt qu'au sien.

« Je t'aime beaucoup, Irène; tu as, par moments, le sourire de mon cher frère que je n'oublie pas; nous ne sommes pas des oublieuses, nous! Reste avec moi. Mon intérieur n'est pas gai, tu le sais, mais tu y seras encore mieux qu'en face de celui qui va prendre la place de ton père.

« Je te connais et je sais combien cela te serait douloureux. »

Combatue par deux sentiments, Irène hésitait. « Non, dit-elle enfin, je sens que je souffrirais trop d'être séparée de ma mère; et pour ne pas la quitter, je me résignerai, quoi qu'il m'en coûte, à vivre en face de mon beau-père.

— Comme tu voudras, mon enfant; mais tu regretteras peut-être un jour de ne pas avoir accepté mes propositions. Eh bien, je te dis encore une chose : n'importe à quel moment il te plaira d'y revenir, ma maison te sera ouverte; et peut-être y reviendras-tu avec plaisir et bientôt, car j'ai le pressentiment que tu ne seras pas heureuse chez ton beau-père. D'ailleurs sois sûre qu'il se passerait bien d'avoir une grande fille comme toi. Sans doute, il ne te le dira pas en propres termes, mais il te le fera comprendre de mille façons. Que de coups d'épingle tu recevras! ta situation sera pénible. Ah! combien tu serais plus tranquille, plus indépendante chez moi!

« D'autres enfants viendront qui absorberont ta mère, tandis que tu es, que tu seras toujours ma seule affection. Réfléchis encore, je t'en prie. Tu m'as répondu trop vite.

— Oh! non, ma tante. Je n'avais pas besoin de réfléchir longtemps pour savoir qu'il m'en coûterait trop de quitter ma mère.

— Ta mère, elle n'est déjà plus guère à toi, ma pauvre enfant!

— Ne dites pas cela, ma tante; elle m'aime toujours autant.

— Avant de décider son mariage, s'est-elle préoccupée de savoir si tu la suivrais?

— Non, elle savait bien que je ne pourrais la quitter.

— Sans doute, elle t'aime toujours; mais Hubert Férolles tient déjà une large place dans son cœur. On sait avec quelle impatience elle attend le passage du facteur, qui lui apporte, presque tous les jours, des lettres de Paris. »

Rentrée chez elle, Irène dit à sa mère :

« Savez-vous ce que ma tante vient de me proposer?

— Non, mon enfant.

— De rester avec elle.

— Et tu resteras? demanda Mme Le Bret d'une voix altérée.

— Non, mère, j'ai refusé.

— Ah! merci, mon enfant.

— Je n'aurais pu supporter cette séparation. Vous êtes tout pour moi. »

Mme Le Bret ne pouvait plus répondre : « Toi aussi tu es tout pour moi. » Comme l'avait dit Mme de la Salle, Hubert tenait déjà une large place dans son cœur, et c'est avec impatience qu'elle attendait ses lettres.

Le mariage de la veuve du consul eut lieu sans apparat dans la petite église de Marcheloup. Au sortir de l'église, quand Irène vit sa mère prendre le bras d'Hubert et s'y appuyer tout heureuse, un sentiment de révolte souleva tout son être, et elle sentit qu'il lui serait impossible de vivre avec celui qui venait de prendre la place de son père.

Sous le coup de cette violente émotion, elle courut, sans rentrer chez sa mère, demander asile à sa tante. Celle-ci l'accueillit sans surprise.

« Je pensais bien que tu ne pourrais supporter cela, dit-elle. Mais tu es partie sans rien dire à ta mère, il faudrait pourtant la prévenir... »

— Je ne veux pas les revoir ensemble, s'écria Irène avec force.

— Alors écris un mot à ta mère et Lazarine le portera. A quelle heure deviez-vous quitter Marcheloup?

— A deux heures. Que ma mère vienne me dire adieu ici; pour moi, je ne rentrerai pas chez elle. »

Elle écrivit rapidement quelques mots, que Lazarine porta aussitôt à Mme Férolles.

« Y a-t-il une réponse? lui demanda Mme de la Salle à son retour.

— Je n'ai pas vu madame. Elle venait de passer à table; on lui a remis le billet.

— C'est bien... Si Mme Le Bret... Mme Férolles venait, vous la feriez entrer dans le petit salon. »

C'est là qu'Irène, après le déjeuner, attendit sa mère.

Sa tante, pensant qu'il ne fallait aucun témoin à leurs adieux, la laissa seule quand deux heures approchèrent.

Comme une âme en peine, la jeune fille allait, venait à travers le salon, s'approchait des fenêtres qui donnaient sur la cour d'entrée, s'en retirait, et regardait la pendule qui allait marquer l'heure où elle se séparerait pour toujours de sa mère. Son cœur se serrait bien fort. Deux heures étaient passées; elle ne venait pas.

« Si elle allait partir sans m'embrasser, pensait Irène. Il ne voudra peut-être pas la laisser venir. »

Enfin elle entendit le jardinier, qui revenait du village, dire dans la cour :

« Les nouveaux mariés vont partir. La voiture est devant leur porte. »

Irène ne quitta plus la fenêtre. Quelques instants après, elle entendit arriver rapidement une voiture, mais cette voiture passa devant la grille.

En voyant qu'elle ne s'arrêtait pas, l'émotion d'Irène fut telle qu'elle faillit perdre connaissance. Mais la voiture avait reculé et s'était arrêtée; Mme Férolles en descendit, traversa la cour du château, et trouva dans le vestibule Irène, qui voulut l'entraîner dans le petit salon.

« C'est inutile, mon enfant; je n'ai qu'une minute à te donner, le cheval est très impatient. Que ta lettre m'a fait de peine!... Hubert pourtant aurait été bon pour toi. Mais puisque ce serait, dis-tu, un supplice pour toi de vivre en face de lui, je ne veux pas te forcer à nous suivre. Tu m'écritas souvent.

— Oui, mère, répondit Irène d'une voix étouffée.

— Je viendrai te voir ici. Hubert me le permettra... Adieu, mon enfant! »

Irène se jeta dans ses bras et, incapable de prononcer une parole, l'étreignit en silence, puis, les yeux troublés, appuyée contre la porte du vestibule, la regarda traverser la cour et monter dans la voiture qui partit aussitôt. Machinalement Irène prêta l'oreille au bruit de ses roues, et quand il se fut éteint, il lui sembla qu'elle était seule au monde dans un désert.

XV

Irène était séparée de sa mère depuis trois mois seulement que déjà elle lui écrivait :

« Viendrez-vous me voir bientôt, mère ? »

Mme Férolles répondit :

« Ce serait bien volontiers, mon enfant chérie; mais Hubert trouve que c'est trop tôt. Un peu plus tard nous verrons. »

Un peu plus tard, ses espérances de maternité lui interdirent tout voyage.

« J'irai te voir avec ton frère », écrivait-elle.

Irène tâchait de prendre patience. Mme de la Salle avait fait réparer son piano, qui n'avait pas servi depuis plusieurs années, et la jeune fille s'était décidée à se remettre à l'étude de la musique. Une à une, elle reprit les occupations variées qui faisaient si vite couler ses journées au temps heureux. Elle dessina, elle peignit, elle continua la traduction d'un volume de poésies de Longfellow commencée à Smyrne, et la lecture, conseillée par son père, d'un intéressant cours de littérature française.

Mais les journées ne coulaient pas comme là-bas, c'est que là-bas le père entraînait tout à coup dans la chambre où travaillait sa fille, posait un baiser sur son front, et lui disait : « Que fais-tu ? » Il regardait son dessin ou la fleur qu'elle venait de peindre, l'écoutait jouer, chanter, et si elle lui disait : « J'ai traduit quelque chose de joli, » il lui répondait : « Tu me liras cela ce soir. » Il arrivait à Irène de voir son père seulement quelques minutes dans la journée, mais, pendant ce court espace de temps, il s'était intéressé à ses occupations, et son intérêt à elle-même en était augmenté.

Ou bien, rapidement, il venait lui dire : « Mets ton chapeau, nous allons au jardin d'Ali. »

Cela, c'étaient les heures lumineuses, les heures dorées.

Avec un tel père, Irène s'était habituée à être très expansive. Elle aimait comme lui à faire partager ses émotions, ses admirations; il lui arriva, après la lecture d'un poème qui l'avait touchée ou charmée, de courir chez sa tante et de lui dire, ainsi qu'elle l'aurait dit à son père :

« Je viens de traduire un ravissant poème; il faut que je vous le lise. »

Mais elle tombait sur une heure où sa tante, hantée par ses idées noires, était à peine de ce monde. Elle lui répondait :

« Pas en ce moment, mon enfant; je suis anéantie. Ah! je sens bien que je suis sérieusement menacée. Laisse-moi. »

Ces crises-là duraient quelquefois plusieurs jours; Mme de la Salle se confinait absolument dans sa chambre et, pendant ce temps, Irène n'échangeait des pensées avec personne.

« O mon Dieu, que je suis seule ici ! » pensait-elle. Elle était lasse de tourner dans un parc de médiocre étendue et entouré de murs, quand elle savait si beaux les grands bois sans clôture!

Mme de la Salle marchait encore moins que Mme Férolles, et n'usait pas de sa voiture; elle n'aurait jamais consenti à confier sa personne au cheval le plus pacifique. Les accidents sont si vite arrivés!

Les inquiétudes bizarres de sa tante fatiguaient Irène. Elle étouffa bientôt dans ce milieu où il fallait toujours prendre quelque précaution pour conjurer un danger, que sa jeunesse et son esprit très sain n'apercevaient pas. Mme de la Salle multipliait les recommandations. Irène tâchait d'en tenir compte, mais elle n'était pas habituée à vivre sur un pareil qui-vive, elle commettait plus d'un oubli que sa tante lui reprochait amicalement, mais avec ténacité. Chaque jour quelque chose de nouveau s'ajoutait au chapitre déjà long des recommandations.

De temps à autre, sortant de ses idées noires, Mme de la Salle retrouvait quelques éclairs de son esprit d'autrefois; elle avait beaucoup lu, elle avait pensé, et Irène savourait ces fugitifs retours à la vie intelligente. C'était rare et l'hiver passa difficilement.

Un jour, par quelques lignes fort sèches d'Hubert Férolles, Irène apprit qu'elle avait un frère.

« Eh bien, es-tu contente ? » lui demanda sa tante.

Franchement la jeune fille lui laissa voir le fond de sa pensée.

« Il me semble que le fils de M. Férolles n'est pas tout à fait mon frère, répliqua-t-elle. »

— Je te comprends, et te dirai qu'il me semble aussi qu'il n'est pas tout à fait mon neveu. »

Pour le petit être que sa mère venait de mettre au monde, le cœur d'Irène n'éprouvait rien encore.

Les lettres de Mme Férolles, qui lui arrivèrent ensuite, contenaient toujours un passage sur l'enfant. « Tony était déjà joli; il avait beaucoup de cheveux, ils étaient blonds et doux comme de la soie. » — « Tony avait souri pour la première fois. Enfin il avait une dent. »

Il parut alors à Irène que son frère était assez grand personnage pour voyager, et elle écrivit dans ce sens à sa mère. Celle-ci lui répondit que le voyage de Marcheloup, très incommode avec son changement de voiture, était impossible avec un enfant aussi jeune que Tony. Il fallait attendre encore.

Mais Irène ne le pouvait plus; elle souffrait trop de cette séparation, et en était à regretter le mouvement violent, irréflecti, qui l'avait poussée chez sa tante le jour du mariage de sa mère. Un grand combat se livrait en elle; Mme de la Salle le devinait, aussi ne fut-elle pas surprise quand Irène lui dit :

« Ma tante, vous êtes bien bonne pour moi, mais je ne puis plus vivre séparée de ma mère, et je vais lui écrire pour lui demander à rentrer chez elle. »

— Tu as bien réfléchi ?

— Oui, ma tante.

— Et tu as pris la ferme résolution de vivre en paix avec ton beau-père ? car si tu devais, sous son toit, lui témoigner de l'aversion, il vaudrait mieux rester ici : tu le comprends ?

— Je me suis dit tout cela, ma tante, et je suis bien décidée, pour être près de ma mère, à me conduire convenablement envers M. Férolles.

— Écris alors. »

Elle écrivit à sa mère, en la priant de lui répondre sur-le-champ, et de fixer à un jour très prochain son départ de Marcheloup.

La réponse se fit attendre.

Chaque matin, Irène, dévorée d'impatience, allait guetter à la grille le passage du facteur, et quand il lui remit la lettre désirée, elle lui dit un *merci* bien accentué qui le fit sourire.

Mais cette lettre ne lui apportait pas ce qu'elle attendait. Hubert Férolles, froissé de la façon dont sa belle-fille s'était conduite le jour de son mariage, refusait de la recevoir. « Elle a choisi de rester chez sa tante, eh bien, qu'elle y reste », avait-il dit.

Mme Férolles était désolée, mais cependant ne désespérait pas de fléchir son mari... à la longue, en y mettant de la douceur et de la patience.

« Cela ne fera jamais rien de bon, dit Mme de la Salle à sa nièce. Je ne connaissais pas assez ce monsieur pour le juger, mais maintenant je vois qu'il n'a ni élévation de caractère, ni bonté, car il aurait compris ta douleur et ta révolte et t'aurait pardonné. Il a une nature vindicative; je ne te souhaite donc pas qu'il se décide à te laisser venir, mais je crois que ce n'est pas à craindre. »

Irène, d'abord, avait été très abattue par la réponse de sa mère; mais maintenant l'espérance de la jeunesse la berçait; elle attendait toujours le mot qui l'appellerait à Paris.

Par moments, il lui prenait un tel désir de revoir sa mère, qu'elle était à deux doigts de faire un coup de tête, de partir sans prévenir personne. « Quand je serai là, se disait-elle, mon beau-père n'aura peut-être pas le courage de me renvoyer. »

Ses plans de départ faits, elle recula toujours. Il lui semblait que sa conduite n'aurait pas été approuvée par celui dont les entretiens avaient formé son cœur et sa raison.

XVI

L'hiver était revenu, et le mot attendu par Irène n'était toujours pas arrivé. La neige tombait, et elle ne pouvait même plus, en y rongant son frein, se promener dans les allées du parc. Elle appelait le travail à son aide. A ses occupations habituelles, elle en avait joint d'autres d'un ordre tout différent. Par la culture de son esprit et ses talents, elle était uniquement destinée à faire une femme de salon. Sur les conseils de sa tante, maintenant elle se préparait à être aussi une femme d'intérieur.

Sous la direction de Lazarine, elle se perfectionnait dans la couture, et s'initiait à la tenue du linge. Cela ne lui déplaisait pas, à condition que la séance ne fût pas trop longue. Il lui plaisait moins de descendre à la cuisine manier les casse-

roles. Elle avait peine à comprendre pourquoi on mettait tel et tel assaisonnement dans une chose et pas dans une autre, et commettait, avec une belle tranquillité, des hérésies qui stupéfiaient le cordon bleu de sa tante. Mais comme elle avait l'amour-propre de réussir tout ce qu'elle entreprenait, elle fit des progrès, et la cuisinière, aussi bien que la femme de chambre, rendit bon témoignage de son élève à Mme de la Salle, qui s'en montra très satisfaite.

« Ce que j'exige de toi t'ennuie, ma pauvre Irène, lui dit-elle, mais c'est pour ton bien. Tu ne seras pas embarrassée comme ta mère dans ton ménage. Je n'ai jamais su mettre moi-même la main à la pâte, et il m'est arrivé d'en souffrir, un jour que ma cuisinière était partie brusquement. C'était ici, ma femme de chambre n'en savait pas plus long que moi en fait de cuisine, et le pays n'offre aucune ressource. Oh! quel dîner! Heureusement mon mari était indulgent, mais tous ne le sont pas. »

Irène sentait que sa tante avait raison, et la guidait mieux que sa mère; mais elle était étonnée de voir tant de bon sens joint à tant d'étrangeté.

Les journées de la jeune fille étaient bien remplies, autant et plus qu'à Smyrne, mais son cœur restait vide; elle s'ennuyait.

En hiver, souvent, matin et soir, elle s'asseyait seule à la table de la grande salle à manger, et c'est alors, aux heures des repas, que les familles causent. Ce silence lui était extrêmement pénible. Oh! qu'elle trouvait sa vie changée! depuis qu'il n'était plus là, le père, avait-elle eu un seul jour de bonheur?

Un après-midi qu'elle entra chez sa tante, qui, pour le moment, n'était atteinte d'aucune chimérique maladie, elle la trouva en train de mettre des papiers en ordre.

« Sais-tu ce que je fais? dit-elle; je range les lettres de ton cher père. Il y en a des volumes; regarde. »

Irène s'accouda sur la table, les yeux avidement fixés sur ces lettres. Quel trésor elle avait là, sa tante!

« N'y en a-t-il pas que vous puissiez me lire, ma tante? dit-elle. »

— Oh! si. Attends, nous chercherons. Ce paquet tout jauni, ce sont ses lettres après son premier départ de la maison paternelle pour le collège. Pauvre enfant, il aimait la famille, et il souffrait beaucoup d'en être séparé! Mais ces lettres-là ne peuvent t'intéresser; car tu n'as pas connu le milieu où il a vécu dans son enfance, tandis que pour moi le souvenir en est vivant; tous les noms qui reviennent sous sa plume me sont familiers. »

Elle se trompait, Mme de la Salle; ces lettres-là intéressèrent Irène. A la peine de l'enfant, séparé de sa famille, comme elle compatissait! elle la comprenait si bien, cette peine-là!

Pensivement, elle écoutait la lecture de ces pages naïvement écrites, où le cœur à tout instant se montrait.

« Ah! je le vois, disait-elle, il a toujours été bon. »

Et jour par jour, pour ainsi dire, l'enfance et la jeunesse de son père se déroulèrent devant elle.

Cet après-midi passa rapidement; la neige pouvait tomber; le cœur d'Irène n'était plus vide.

Les lettres de l'enfant l'avaient déjà remuée; mais quand sa tante en arriva aux lettres du père, quand elle se vit, à toute page, paraître sous cette chère plume, elle pleura parfois de si grosses larmes, que sa tante interrompait sa lecture.

« Je ne devrais pas te lire cela, Irène; je te fais trop de peine.

— Sans doute, cela me fait de la peine, mais du bien aussi. Je vous en prie, lisez. »

A lire, il y en avait pour bien des jours. Mais un après-midi que la jeune fille entra, comme d'habitude, chez sa tante, et cherchait des yeux la table chargée de lettres, elle ne vit rien tout d'abord.

Les rideaux étaient hermétiquement fermés, et, au coin de la cheminée, écrasée dans un fauteuil, la main sur ses yeux, elle aperçut sa tante.

« Mon Dieu, ma tante, qu'avez-vous ?

— Ne me parle pas, je ne puis répondre.

— Mais, ma tante, si vous êtes malade, il faudrait dire à Antoine d'atteler, et l'envoyer chercher le médecin.

— Par ce temps, je ne l'aurais pas avant demain — Marcheloup ne possédait pas de docteur — et, d'ailleurs, à quoi bon le faire venir ? les médecins ne connaissent rien à mes maladies; elles sont trop extraordinaires. Je ne puis rien voir, rien entendre, rien dire, laisse-moi.

— Il m'en coûte, si vous étiez plus souffrante ?

— J'appellerais Lazarine. Encore une fois, laisse-moi. »

Irène obéit, et l'après-midi se traîna pour elle. Pendant huit jours, quinze peut-être, sa tante allait se confiner dans les ténèbres de sa chambre, et la lecture des lettres de son père, que nulle autre ne pouvait remplacer, serait interrompue.

Le lendemain, à l'heure où elle s'asseyait près de sa tante, Lazarine vint frapper à sa porte.

« Ma tante est-elle plus malade ? lui demanda Irène.

— Mais non, oh ! ce sont des idées, elle n'a rien; il ne faut pas que mademoiselle s'en tourmente. Voici un paquet que madame m'a dit de remettre à mademoiselle. »

Irène s'en saisit vivement.

« Vous remercierez bien ma tante, Lazarine. »

Elle ferma sa porte, releva ses rideaux, et s'installa près de sa fenêtre qui donnait sur le parc, à ce moment tout blanc de neige. Seuls quelques grands sapins se dressaient tout noirs au bout d'une vaste pelouse, dont le vent assez fort soulevait la neige. Qu'importaient à Irène cette désolation, ce ciel bas, opaque, écrasant ! Elle lisait des lettres tout imprégnées d'une tendresse qui réchauffait son cœur. Elle n'était plus à Marcheloup, mais à Smyrne, sous un ciel d'azur et avec lui !

Ces lettres, c'était mieux de les lire ainsi toute seule. Sur la phrase qui la touchait jusqu'au fond du cœur, elle était libre de s'arrêter longtemps. Il y avait des choses qu'elle tenait à retenir.

Dans un endroit, il disait d'elle :

« Son cœur est tendre, mais je crois qu'il sera fort aussi; oui, je crois que mon enfant sera capable de s'oublier pour les autres. Ah ! que j'en suis heureux ! Je l'aime tant que j'ai peur de la gâter et d'en faire une égoïste. »

Ailleurs il disait :

« Je sème des pensées, parfois très graves, dans ce jeune cœur qui est tout joie, tout soleil; ce sera pour plus tard, pour l'heure de l'épreuve qui tous nous attend. N'ai-je pas le devoir de la préparer à la vie ? mais que Dieu épargne de trop grandes douleurs à ma fille. »

Elle lut tout l'après-midi et, le soir, ne résista pas au désir de prolonger tard sa veillée pour rester encore avec lui. Ah ! c'est qu'elle le retrouvait bien dans ces pages !

Le lendemain, aussitôt levée, elle s'informa de sa tante près de Lazarine.

« Elle a fort bien dormi, je crois, répondit la femme de chambre, et déjeuné comme à l'ordinaire; mais elle prétend toujours qu'elle ne peut ni parler, ni remuer, ni voir la lumière. »

Irène passa son après-midi comme la veille. Une lettre où M. Le Bret racontait à sa sœur le séjour de M. du Courtil à Smyrne avec son fils, lui tomba sous les yeux.

« Du Courtil et moi, disait-il, en regardant nos enfants, nous formons des projets qui nous sourient beaucoup à tous les deux. La physionomie ouverte d'Alexandre m'inspire de la confiance; je crois qu'il a hérité de la droite nature de son père.

« Je ne puis penser sans appréhension au jour où ma fille si aimée, si heureuse, nous quittera pour entrer dans une famille inconnue de nous peut-être.

« Mais là, chez mon meilleur ami, où d'avance elle est aimée, elle serait accueillie avec joie, et complètement adoptée.

« Dans cinq ou six ans, Irène sera d'âge à se marier, Alexandre aura une position, et nous pourrions alors parler sérieusement des projets, que nous nous disons aujourd'hui à l'oreille, mon ami et moi. »

Sans doute Mme de la Salle en répondant à son frère, l'avait raillé de ce qu'elle qualifiait de « projets en l'air ». D'ici là bien des événements pouvaient se passer, et d'abord les jeunes gens se plairaient-ils ? le cœur de l'un d'eux s'attacherait peut-être ailleurs.

« Sans doute, répliquait-il, et ni du Courtil ni moi ne sommes pères à imposer à nos enfants un mariage qui leur déplairait. Mais il y a bien des chances pour qu'il en soit autrement. Du Courtil ne voit rien de charmant comme sa filleule, et Alexandre me paraît être de l'avis de son père.

« Mes projets en l'air » deviendront, je l'espère bien, une réalité. »

Irène était tellement absorbée par sa lecture, qu'elle n'entendit pas frapper à sa porte, puis entrer : c'était Lazarine.

(A suivre.)

LOUISE MUSSAT.

STATISTIQUE ET MOYENNE



En lisant un journal l'autre jour, j'ai appris avec stupéfaction que j'ai bu l'année dernière douze litres de bière, soit un litre par mois. Il est vrai que je ne suis pas seul dans ce cas : vous, monsieur, vous, madame, vous avez absorbé vos douze litres ; tous les Parisiens en un mot ont fait circuler cette mesure d'extrait de houblon dans leur estomac.

Vous vous demandez comment on peut être si bien renseigné, ou plutôt non, vous ne vous le demandez pas, vous savez que la statistique conclut avec des moyennes ; or, on a débité à Paris 23,865,672 litres de bière, qui, répartis entre les 1,988,806 habitants de la capitale du monde, donne le total de 12 litres par tête ; de même qu'à Lille, qui compte 192,775 âmes, chaque âme en absorbe 301 litres.

Un de mes amis qui ne prendrait pas un bock quand on lui offrirait une fortune, parce que la bière lui tourne sur le cœur, et un autre qui depuis huit mois n'a bu absolument que de la bière en compagnie de sa femme et de la nourrice de son petit dernier, ont protesté avec vigueur ; je leur ai fermé la bouche avec ces deux mots :

« Statistique, Moyenne. »

Deux mots fatidiques qui nous mènent loin, car enfin, ces douze litres qu'on nous dit avoir absorbés, en eussions-nous bu 500 ou pas du tout, prouvent la solidarité qui existe entre tous les Parisiens ; alors, s'il plaît à tel ou tel monsieur de vider une quantité considérable de chopes, me voilà, grâce à cette solidarité, responsable de l'incontinence de ce personnage altéré, et devant l'Europe je passe pour un homme sans retenue, qui s'infiltre dans

les veines son petit litre de boisson salicylée une fois par mois.

Puisqu'il en est ainsi, toujours au nom de la statistique, de la moyenne et de la solidarité fraternelle, aucune raison ne s'oppose à ce que l'on me rende responsable des vols commis journellement en notre bonne ville de Paris.

L'an dernier, si mes souvenirs sont exacts, les différents objets détournés dans l'enceinte fortifiée représentent, convertis en monnaie courante, une somme de 6,960,821 francs ; divisez, je vous prie, cette somme par le nombre d'habitants, et vous trouverez que nous en sommes chacun pour environ 3 francs 37 ; vous avez donc volé, j'ai donc volé, les Montmorency, les Larochehoucauld, M. Carnot, les ministres, tous, tous ; de même que tous nous avons bu 12 litres de bière, nous avons volé 3 francs 50. Il est vrai d'ajouter comme fiche de consolation que, pour la même nécessité des moyennes, nous avons été volés de 3 francs 50 ; de sorte que, tous comptes faits, rien du tout n'a été volé, puisqu'il y a compensation.

Évaluez la fortune de la France, divisez par son nombre d'habitants et la moyenne vous donne ce que chaque individu a à manger par jour ; additionnez le nombre d'arrestations opérées chaque année dans les fourrés du bois de Boulogne ou dans les rues de Paris, divisez, et vous apprendrez grâce aux moyennes que vous avez subi une quarantaine d'arrestations, plus 17 jours de détention, 2 mois de travaux forcés et 1/234 de condamnation à mort ; voilà cependant où nous mène l'abus de la bière et de la statistique.

OSCAR MICRON.



MOSAÏQUE

Curiosités du langage.

Chacun sait qu'aux années qui suivirent la terrible période révolutionnaire, époque où le style avait affecté en même temps ou la rudesse triviale ou la plus pompeuse solennité, l'esprit d'extrême réaction avait mis à la mode une sorte de jargon efféminé dont le principal caractère consistait notamment dans la suppression des *r*. C'est ce qu'on appela la langue des *Incrovables* ou plutôt des *Incoyables*, puisqu'une consonne trop dure ne pouvait alors figurer dans un mot quelconque. On sait cela, mais on a généralement oublié qu'au siècle précédent, la *préciosité* qui fit tant parler d'elle et à laquelle Molière porta les premiers coups, ne dut pas se borner à l'enflure et à la prétention dans la construction des phrases. Quelque chose de ce style affecté avait dû passer dans le langage proprement dit, c'est-à-dire dans l'articulation même des phrases que précieux et précieuses alambiquaient à qui mieux mieux. Assurément Cathos, Madelon et le marquis de Mascarille, qui tortillaient si mièvrément la période, devaient avoir une prononciation particulière correspondant à la forme de leur phraséologie. Un contemporain de Molière, le comédien Poisson, qui a laissé quelques comédies assez insignifiantes comme conception première et comme mérite littéraire, mais très curieuses comme reflets des mœurs de l'époque, avait placé dans une de ses pièces intitulée *L'Après-souper des auberges*, une certaine vicomtesse provinciale, qui, voulant affecter en l'exagérant, bien entendu, le parler précieux, nous offre un témoignage du caractère que pouvait avoir ce langage, qui dans la pièce imprimée est orthographié comme il doit être prononcé. Les modifications de ce parler — le parler *queas*, c'est-à-dire *gras*, porte sur l'*r* qui se change en *l*, sur le *j* qui se change en *z*, sur le *c* dur qui devient *t*, sur le *ch* qui devient *s* ou *c* doux. En entrant, la vicomtesse dit à une autre femme :

Vous nous avez tités, ma sêle, sans lien dîle
(Vous nous avez quittés, ma chère, sans rien dire),
Me fais-ze entendre au moins et mon glasséement
Ne m'oblize-t-il point d'avoir un tlacement?
Celles (quelques) uns de mes mots vous essapent, ze daze (gaze).

Et comme la dame lui assure que les gens de goût s'appliquent à parler comme elle :

Et il bien vrai, ma sêle? ah! te les zens sont fous
De tlouïle (croire) t'ils poullont applendle ce landaze!
Ze dois à la natule un si gland avantaze.
Elles ont beau tassel (tâcher) elles n'applandlont pas.
Z'étais zeune, fol zeune et pallais dèzà queas,
Ze me souviens touzoul te z'étais dans un toce (coche);
Z'allais, ze pense à Toul (Tours) et levenait de Loce (Loches),
Z'appelais un tocé (cocher); tocé! tocé! tocé!
Et zamaïs ce tocé ne voult approcé (approcher).

Or comme elle est fort *enthumée*, elle louzit (rougit), dit-elle, de toussé si glossièllement (grossièrement). Z'ai si mal à la dolze (gorge) te ze ne sais t'y faïlle (qu'y faire).

Z'ai la dolze le soll taxi (quasi) toute étolée (écœurée).
Z'aime la soupe au soux avecque des pizous,
Ze m'en clève (crève) le soll (soir) tant ze les tlouze bons,
On dit l'assulément (qu'assurément) c'est cela ti m'enthumée.

Sur quoi une servante se récrie :

Eh! que ne dites-vous des choux et des pigeons?

Alors la précieuse :

La sottie me fait îlle (rire),
Mais puiste ze ne puis enfin tant (quand) nous pallons
Plononcel tomme vous des choux et des pigeons.

Et Dieu sait si l'on rit de l'avoir poussée à la prononciation ordinaire.

Ce type évidemment chargé nous donne une idée intéressante des originaux dont il était la copie, et nous apprend en outre que les *Incoyables* du Directoire n'eurent pas dans leur façon de parler le mérite de l'invention.

Allusions.

Un vieux bibliophile à qui l'un de ses amis reproche de ne pas avoir encore mis beaucoup d'ordre dans sa vie lui répond : « Bah! j'ai un *Ars moriendi* superbe. Je le consulterai au moment opportun. Il m'a coûté assez cher. C'est bien le moins qu'il me vienne en aide quand il faudra songer à nous séparer. » Qu'est-ce que cet *Ars moriendi* qui doit faire l'office de conseiller suprême?

— L'*Ars moriendi* (art de mourir) dont parle le vieux bibliophile est un livre datant des origines de l'imprimerie, à l'époque dite de la *xylographie* (du grec *xulon*, bois, et *graphéin*, j'écris), c'est-à-dire du temps où l'impression était faite à l'aide de planches, où les figures et les caractères gravés formaient d'ensemble des types *immobiles*, antérieurement à l'invention des caractères mobiles, d'abord taillés en bois puis coulés en métal et dont l'assemblage, qui a reçu le nom de *composition*, constitue le progrès capital de l'art. Dès le milieu du *xv^e* siècle les impressions xylographiques se multiplièrent considérablement pour produire des livres populaires ayant généralement un caractère religieux, comme le *Speculum salvationis* (miroir du salut), *Speculum vite humane* (miroir de la vie humaine), *Biblia pauperum* (bible des pauvres), enfin l'*Ars moriendi* (art de mourir, ou tentation des mourants), *Ars memorandi* (art de se souvenir, guide pour apprendre par cœur les évangiles), etc.

Ces livres d'ailleurs ne contenaient qu'un nombre assez restreint de feuillets, qui, souvent, n'étaient imprimés que d'un côté, et collés, pourrions-nous dire, *dos à dos*.

Nous donnons comme exemple de l'aspect de ces publications, le fac-similé d'une des pages d'un *Ars moriendi* composé de vingt-deux pages, dont onze de textes et onze d'images. L'image que nous reproduisons représente la mort du pécheur que les esprits tentateurs viennent solliciter au moment suprême. Pendant qu'il meurt, son cheval magnifiquement har-

naché est amené à l'écurie. On voit l'intérieur du cellier garni de tonnes pleines, un des démons dit au mourant : *Intende thesauro* (songe à ton trésor). Plus haut cette autre légende : *Provideas amicis* (distribue-le à tes amis), paroles prononcées sans doute par un des personnages qui occupent la partie supérieure du tableau, et parmi lesquels nous reconnaissons la Vierge et le divin Enfant, venus pour inspirer au malheureux les saintes pensées de détachement terrestre.

Les exemplaires de ces livres, bien qu'ayant dû être tirés à très grand nombre, sont devenus aujourd'hui

des poètes profanes. Dans les situations embarrassantes de la vie, ils ouvraient la Bible, ou les évangiles, et se décidaient selon le sens évident ou probable du premier passage remarqué. C'est ce qu'ils appelaient prendre les sorts des saints. L'histoire du moyen âge offre d'assez nombreux exemples de cette pratique singulière.



Les Anglais ont un saint légendaire dont l'influence météorologique est analogue à celle que la vieille croyance attribue chez nous à saint Medard : saint



Fac-similé d'une planche de l'*Ars moriendi*, édition xylographique publiée vers le milieu du xv^e siècle.

d'une extrême rareté. La plupart de ceux qui subsistent appartiennent aux bibliothèques d'États ou de villes. Et si, par extraordinaire, quelques-uns sont encore mis en vente, ils atteignent des prix très élevés. (Env. Belle rose.)

Histoire des superstitions.

Qu'appelait-on autrefois les sorts des saints (*sortes sanctorum*) ?

Les anciens qui, à tout propos, consultaient les augures, les oracles, avaient une sorte de divination qui consistait à ouvrir au hasard le livre de quelque poète fameux, et d'interpréter à leur façon les passages sur lesquels s'arrêtait leur doigt ou leur regard. C'était ce qu'ils appelaient selon le poète auquel ils s'adressaient *sortes Homericae*, *sortes Virgilianae*, *sortes Claudianae*. Cette coutume superstitieuse passa chez les chrétiens, qui substituèrent les livres saints à ceux

Swithin, dont la fête tombe le 18 juillet et qui dans les anciens almanachs avait pour emblème une averse. Or voici, d'après la légende, comment saint Swithin, évêque de Winchester au ix^e siècle, devint le saint de la pluie.

Ce très pieux, très charitable prélat, modèle de véritable humilité, avait toujours protesté contre le faste des honneurs funèbres rendus aux évêques qu'on avait coutume d'inhumer dans les basiliques et à qui l'on élevait de magnifiques tombeaux. Aussi, afin que sa dépouille terrestre échappât à cette espèce de glorification selon lui contraire à l'esprit chrétien, avait-il recommandé qu'on l'enterrât à l'extérieur de son église, dans un lieu « où les gouttes de pluie pussent arroser sa tombe ». Sa volonté fut respectée. Cent ans après sa mort toutefois, on eut l'idée de transporter le jour de sa fête ses restes dans l'église mise sous l'invocation de sa mémoire, et où l'on avait préparé

pour les recevoir, une superbe sépulture. Mais lorsqu'on voulut procéder à l'inhumation, la pluie se mit à tomber si forte, si épaisse, que l'on dut remettre l'opération au lendemain. Ce second jour, dès qu'on voulut reprendre le travail, même pluie torrentielle... et il en fut de même pendant une période de quarante jours, au bout de laquelle comprenant que le saint manifestait ainsi sa volonté bien formelle, l'on renonça à tout projet de translation, et dès lors le temps fut au beau fixe. De là, paraît-il, pour saint Swithin, comme pour saint Médard, l'influence des quarante jours de pluie ou de sécheresse, selon le temps qu'il fait le jour de sa fête.

Histoire des mots et locutions.

Quelle est l'origine des noms de *sauge* et *valériane* donnés à deux plantes fort communes et d'ailleurs célèbres en pharmacopée?

Sauge est la forme française du nom latin *salvia*, dérivé lui-même de *salvare* (sauver) et de *salvus* (sain, bien portant), par allusion aux grandes vertus jadis reconnues à cette plante. Les propriétés médicinales et hygiéniques de la sauge étaient alors réputées à ce point que dans les préceptes de la fameuse école de Salerne figurait ce vers resté célèbre :

Cur moriatur homo, cui salvia crescit in horto?
(Peut-il mourir jamais celui qui a de la sauge dans son jardin?)

La *valériane* reçut une qualification analogue, son nom dérivant de *valere* (être en bonne santé), d'où vient du reste l'ancienne formule de salutation : *Vale!* (portez-vous bien). On la crut longtemps souveraine contre les maladies nerveuses, pour le traitement desquelles on l'emploie encore, et contre l'épilepsie où elle n'est, disent les praticiens, que d'un assez faible secours. Mais il faut croire qu'elle dut sa renommée moins à son efficacité réelle qu'à l'odeur pénétrante qu'elle exhale et qui lui fit attribuer des vertus très énergiques.

(Env. S. et G. Escooper.)

Variétés historiques.

L'ancienne police de Venise a laissé dans l'histoire les plus terribles souvenirs.

Un prince de Craon se trouvant à Venise au xvn^e siècle y fut volé d'une somme considérable, et en conçut assez d'humeur pour se croire en droit d'invectiver contre la police vénitienne qui ne s'occupait, disait-il, qu'à espionner les étrangers au lieu de veiller à leur sûreté.

Quelques jours après, il quitte la ville pour retourner en France. A moitié du trajet de Venise à la côte, sa gondole s'arrête tout à coup. Il en demande la raison. Ses gondoliers lui répondent qu'il ne leur est plus possible d'avancer parce qu'un bateau à flamme rouge, qui vient à eux, leur fait signe de mettre en panne.

Le prince se rappelle alors le propos qu'il a tenu et aussi toutes les sombres anecdotes qu'on lui a contées sur la police de Venise. Il se voit au milieu des lagunes entre le ciel et l'eau, sans secours, sans moyens d'échapper et attend avec anxiété les gens qui sont évidemment à sa poursuite.

Ils arrivent, abordent sa gondole, et le prient de

passer dans la leur. Il obéit en faisant de tristes réflexions.

« Monsieur, lui dit gravement un des personnages qui sont dans ce bateau, vous êtes le prince de Craon? — Oui, monsieur. — N'avez-vous pas été volé vendredi? — Oui, monsieur. — De quelle somme? — Cinq cents ducats. — Où étaient ces cinq cents ducats? — Dans une bourse verte. — Avez-vous soupçonné quelqu'un de ce vol? — Un domestique de place. — Le reconnaissez-vous? — Parfaitement. » Alors l'interlocuteur du prince écartant avec le pied un méchant manteau, découvre un homme mort tenant à la main une bourse verte et ajoute : « Justice est faite, monsieur, voilà votre argent; reprenez-le, partez, et souvenez-vous qu'on ne remet pas le pied dans un pays où l'on a méconnu la sagesse et la vigilance du gouvernement. »

Mots historiques.

François I^{er}, qui voulait élever le savant Châtel aux plus hautes dignités de l'Eglise, fut curieux de savoir de lui s'il était gentilhomme : « Sire, lui répondit Châtel, ils étaient trois frères dans l'arche de Noé; je ne sais pas bien duquel des trois je suis sorti. »

L'institution du jury nous vient de l'Angleterre. Les jurés anglais étant choisis dans toutes les conditions, excepté parmi les bouchers, Newton protestait contre cette exception en demandant pourquoi l'on admettait les chasseurs aux fonctions de juré.

Quand Voltaire, après une longue absence de Paris, y revint pour assister à la représentation de sa tragédie d'*Irène* qui causa un enthousiasme immense, un de ses amis vint un jour lui montrer qu'il avait cru devoir refaire quelques vers de sa tragédie. Pendant que cet obligant correcteur était encore chez le poète, entra l'architecte Perronet, auteur du magnifique pont de Neuilly. Après les compliments d'usage : « Ah! mon cher architecte, lui dit Voltaire, vous êtes bien heureux de ne pas connaître monsieur; car, bien sûr, il aurait refait une arche de votre pont. »

(Env. Giselle.)

Pensées.

On ne rit jamais de voir tomber une pierre ou un cheval; et on ne peut s'empêcher de rire, lorsqu'on voit tomber un homme. Quelle en est la raison? C'est qu'il n'y a rien dans notre cœur qui nous intéresse dans la chute d'une bête, au lieu qu'il y a en nous quelque chose qui nous intéresse tellement dans l'abaissement des autres hommes, qu'il n'est point jusqu'à l'image de ces abaissements qui ne nous fasse plaisir.

(Sterne.)

Plusieurs physiciens s'entretenant un jour, en présence de Frédéric, roi de Naples, de ce qui pouvait le plus contribuer à la bonne vue, et l'un tenant pour l'odeur du fenouil, et l'autre pour le vert : « Pour moi, dit Sannazar, je prétends qu'il n'y a rien qui rende la vue meilleure que l'envie; car elle fait voir les choses plus grandes qu'elles ne sont. »

Tout ce qui concerne les *Correspondances et Concours* doit être adressé à M. Eugène Müller, ou lui être communiqué verbalement, le samedi, de 4 à 6 heures, au bureau du Musée des Familles, rue Soufflot, 15.

Le Propriétaire-Gérant, CH. DELAGRAVE.



Soluant le public, il annonça le spectacle. (Dessin de J. Wagrez.)

LES DIX DOIGTS DE JEAN RUTHÉ

(Suite.)

De toutes parts on cria :

« Assis ! assis ! »

Le voyageur obéit en grommelant :

15 MAI 1891.

« Ma parole ! c'est pourtant bien lui. Je ne me trompe pas... Ces gros yeux à fleur de tête, ce grand nez, ce menton pointu, cette large bouche... »

19. — TOME LXVI.

— Silence! silence! à la porte! »

Le spectateur se tut et le grand brahmine reprit la tirade interrompue.

Elle n'était pas très longue, cette première tirade, et elle avait au moins le mérite d'exposer nettement le sujet. Mais celles qui la suivirent parurent interminables. Pendant le premier acte le grand brahmine garda presque constamment la parole. Il était troublé, le malheureux, il balbutiait, annonçait comme un écolier, gesticulant à faux et se tournant à chaque instant vers le souffleur, pour happer au vol un hémistiche.

Le public, ennuyé d'abord, finit par rire de l'embarras du pauvre diable. « Abrégez! abrégez! disait-on, et allez nous chercher la veuve! »

Lorsque l'acteur, commençant sa quatrième tirade, bredouilla ces deux vers :

La femme naît pour nous et, par un fol égard,
Tu veux que, dans l'hymen, elle ait ses droits à part!

un spectateur cria : « Faites des excuses aux dames! » Et toute la salle répéta :

« Des excuses! des excuses! »

L'orateur dut venir réclamer l'indulgence « pour un passage mal compris », et le grand brahmine s'inclina, les deux mains sur la poitrine.

Pendant l'entr'acte, le spectateur au large chapeau rond demanda à ses voisins :

« Comment s'appelle ce comédien? »

— Le grand bredouillard?

— Oui.

— Monsieur de La Brie. Vous devez bien le connaître, puisque vous l'avez salué!

— Monsieur de La Brie? c'est ça! c'est ça!

— Il a joué à Paris, à ce que prétend l'aboyeur, et il a souvent donné la réplique à M. Molé.

— A M. Molé?... C'est ça! c'est bien ça! »

Aux deux derniers actes seulement, le public parut prendre au sérieux la pièce et ses principaux interprètes. Florival, qui jouait le général français débarqué juste à point pour sauver la veuve, avait de la prestance, de la voix, du feu, « des entrailles », comme on disait alors. Mais la scène du bûcher tourna au burlesque. Le cor et la trompette, qui exécutaient la marche funèbre, firent des couacs épouvantables. Clorinde, couchée sur une pile de rondins, éternua cinq ou six fois; sa promenade à la pluie l'avait enrhumée. Les étoupes imbibées d'esprit-de-vin, qui devaient flamber autour de la veuve, ne s'allumaient pas, et lorsque le général français, s'élançant de la coulisse cria : « Lanassa dans la flamme! » le sacrificateur secouait vainement sa torche.

« Prends donc une chandelle! » dit une voix du parterre.

Ainsi s'acheva la représentation. C'était moins bien qu'à Paris, mais c'était plus gai.

Le général français disait en se tournant vers le grand brahmine :

Je te laisse le jour, même après tes forfaits!
Soldats, que de ces lieux on l'éloigne à jamais!

— Oui! oui! » criaient quelques spectateurs.

La majorité protestait :

« Non! non! il est trop drôle!... »

A neuf heures, les comédiens s'attablaient dans la salle de l'auberge. Clorinde était de bonne humeur; malgré tout, elle allait souper. Florival plaisantait La Brie :

« Bravo, camarade, vous avez eu du succès jusqu'au bout! »

La Brie maugréait, le nez sur son assiette :

« Ah! la province! l'ignorante et capricieuse province! »

Un voyageur entra, la cape sur le bras.

II

De surprise en surprise.

C'était le jeune spectateur qui, au lever du rideau, avait salué le grand brahmine. Nature robuste, physionomie de bon garçon plein d'entrain, regard franc, bouche souriante.

« Ah! monsieur Briard! dit-il, c'est joliment vrai, tout de même, que deux hommes se rencontrent plutôt que deux montagnes! Je vous ai reconnu tout de suite, et ça m'a fait plaisir de vous retrouver. »

Par-dessus la table, sans façon, il tendait au comédien sa grande main ouverte.

M. de La Brie pâlit, rougit, se leva et demanda d'un ton très rogue :

« Est-ce à moi, monsieur, que ce discours s'adresse? »

— Eh! bonnes gens, répliqua le jeune homme, ce n'est pas un discours. Je voulais causer un moment avec vous, avant de me remettre en route pour Paris... Ça ne vous va pas? Voyons, vous êtes bien monsieur Briard, le valet de chambre de M. de Guiraud?

— Non, monsieur.

— L'ancien valet de chambre de M. Molé?...

— Valet de chambre? vous m'insultez, monsieur!

— Ne nous fâchons pas! dit Florival. La Brie peut bien sans déshonneur avouer Briard, et je ne vois pas grand mal à ce que Briard ou La Brie ait été valet de chambre de M. Molé.

— Vous avez juré de me pousser à bout! s'écria le grand brahmine, en donnant un coup de poing sur la table. Depuis que je suis entré dans la compagnie, vous ne perdez pas une occasion de m'humilier. C'est intolérable, à la fin!

Florival se leva.

« A vos ordres, camarade Briard, quoique vous ayez été valet de chambre. »

— La paix, la paix! dit tranquillement le voyageur. Puisqu'il ne plaît pas à M. Briard de renouer connaissance avec Jean Ruthé, qui venait l'engager à souper, Jean Ruthé va souper tout seul à son auberge, aux *Clefs de Saint-Pierre*. Bonssoir, bonne nuit, mesdames et messieurs! »

Dans la longue rue du faubourg, le jeune homme se retourna plusieurs fois; il lui semblait qu'on marchait rapidement derrière lui.

Une voix tremblante appela :

« Monsieur Ruthé!... »

Jean fit aussitôt volte-face.

« Qui êtes-vous, demanda-t-il, et que voulez-vous? »

— Je suis... Briard...

— Tiens! tiens! Le vrai Briard, ou M. de La Brie?

— Ne vous moquez pas de moi, monsieur Ruthé, je suis trop malheureux !

— Malheureux?... Pourquoi ?

— Vous m'avez perdu !...

— Perdu ?...

— Oh ! je ne vous reproche rien..., c'est la fatalité !... Vous m'avez d'abord surpris et troublé en me saluant.

— J'avais du plaisir à vous revoir...

— Ça ne se fait pas, au théâtre...

— Ah ! je croyais...

— Ça ne se fait pas, monsieur Ruthé. On a ri de moi, plus encore que de vous... Puis, sans penser à mal, vous avez révélé à mes camarades des choses... que je tenais à leur cacher. Me voilà maintenant la risée de la troupe !...

— Je n'avais pourtant que de bonnes intentions.

— Je sais, je sais, mais... ma carrière est brisée !...

Jean Ruthé commençait à s'apitoyer; ces derniers mots « carrière brisée » le firent sourire :

« Voyons, dit-il, voyons, mon pauvre monsieur Briard, il ne faut pas toujours prendre les choses au tragique !...

— Ah ! monsieur ! répondit le comédien, vous n'avez donc pas vu de quel air me regardaient les histrions parmi lesquels j'ai eu le malheur de me fourvoyer ? J'étais déjà leur souffre-douleurs; ils m'ont fait voyager de Melun à Nemours, à pied, avec une valise à chaque main et trois ou quatre paquets sur le dos ! Que serait-ce désormais ? Ils finiraient par me faire faire la parade; je remplacerais le jeannot qui reçoit les gifles et les coups de pied ! C'est ce que j'ai compris tout à l'heure, dès que vous avez été parti. Florival insinuait qu'on pourrait m'essayer dans certaines « utilités ». Était-ce clair ? Alors je me suis levé et, très dignement, j'ai salué la compagnie. L'idée m'était venue de vous suivre et de vous demander...

— De me demander ?...

— Un léger secours, monsieur... Si j'avais seulement cinq ou six écus dans ma poche, je romprais dès ce soir avec les histrions, et demain matin je retournerais à Paris... Oh ! je vous rendrais bientôt la somme, j'ai des mœurs, monsieur !...

— Eh ! que ne le disiez-vous tout de suite ? s'écria gaiement Jean Ruthé. Nous ne nous serions pas morfondus dans cet épais brouillard. Venez aux *Clefs de Saint-Pierre*, je vous remettrai la somme dont vous avez besoin, nous mangerons l'omelette au jambon, et demain nous partirons ensemble. Êtes-vous content ?

— Ah ! monsieur Ruthé ! Vous jouez noblement le rôle de la Providence !...

En rentrant à l'auberge, Jean commanda le souper. Puis, prenant un falot, il conduisit Briard dans une pièce du rez-de-chaussée, où il avait remis sa voiture.

— Ah ! dit le comédien, vous voyagez avec votre diligence ?

— Mais oui ! répondit le jeune homme, c'est plus commode, sur les bonnes routes, que sur le chemin de Saint-Georges. A Paris, je ferai quelques changements à la mécanique, et peut-être tirerai-je parti de l'invention.

Il ouvrit son arche, prit dans un sac de cuir quatre écus de six livres et les remit à Briard.

Par une porte entre-bâillée, le comédien aperçut dans un galetas voisin un homme couché sur une paille.

C'était un colporteur; il avait pour oreiller sa balle, enveloppée d'une basane.

« Monsieur Ruthé, dit Briard à voix basse, vous devriez emporter votre argent dans votre chambre et le mettre sous votre traversin... Voyez !... »

Jean avança la tête vers le galetas.

« Oh ! répliqua-t-il, le camarade dort à poings fermés. Et puis, mon arche a une bonne serrure à secret, c'est moi qui l'ai faite, à Thiers. Allons souper, monsieur Briard ! Vous me direz comment vous vous êtes engagé dans la troupe du Moulin-Galant. Que de choses vous devez avoir à me raconter ! »

Briard mangeait et buvait, mais ne racontait pas.

« A quelle époque, demanda Jean Ruthé, avez-vous quitté le service de M. de Guiraud ?

— Trois ou quatre jours après notre retour à Paris... C'est moi qui ai rompu, monsieur !...

— Ah ! c'est vous ?

— A cause de cette peste de Céphyse. J'avais formulé un ultimatum. Si Céphyse ne partait pas, je rendais ma livrée.

— Et Céphyse n'est pas partie ?

— Oh ! elle n'a pas dû rester longtemps après moi. Quand la maison craque, les souris déménagent...

— Et la maison craquait ?

— Je vous avais bien dit, à Chalmazel, que ça finirait mal... Céphyse en savait plus long que moi sur la situation de monsieur. Depuis qu'elle avait perdu toutes ses économies chez M^e Bronod, elle cherchait une place sérieuse. Si elle prenait patience encore quelques jours, c'est que madame promettait de la faire indemniser. Ah ! le bon billet ! M^e Bronod s'était coupé la gorge, pour ne pas être marqué comme banqueroutier. La liquidation de ce fameux notaire ne donnera peut-être pas vingt pour cent. La pauvre Mme Des Granges a dit devant moi : « C'est notre ruine complète ! »

— Mme Des Granges ruinée ! s'écria Jean Ruthé.

— Ah ! vous ne saviez pas ?... Il ne lui restait que la petite somme qu'elle avait emportée de Chalmazel. Et encore cette somme était-elle fort aventureuse... entre les mains de monsieur.

— De M. de Guiraud ?

— Eh ! oui ! Monsieur jouait son va-tout ! Il avait de dangereux amis, qui l'entraînaient dans toutes sortes d'entreprises. A l'époque où je suis parti, un de ces amis, le plus intime et le plus intrigant, avait la police à ses trousses. On ne parlait de ces choses qu'à mots couverts, car l'affaire était grave... très grave... Tenez, j'ai entendu monsieur dire à madame : « Je lui ai offert un refuge, mais la rue de la Cerisaie est trop près de la Bastille ». Madame paraissait très émue; elle conseillait à monsieur de détruire certaines correspondances. Le jour même de mon départ, on a brûlé des liasses de lettres... Ma foi, je ne regrettais pas de quitter la maison. J'avais d'ailleurs en vue une excellente place à Choisy. C'est là que, pour mon malheur, je rencontraï la troupe du Moulin-Galant. Ah !

monsieur Ruthé, vous allez voir comment on se met la corde au cou.

Grands dieux ! que l'homme est faible et qu'il faut de vertu Pour dompter le penchant qui l'entraîne au théâtre !

C'est dans le cinquième acte d'*Orphanis* ; il y a au crime, mais je peux bien mettre au théâtre ! Fatale passion !... Vous ne buvez pas, monsieur Ruthé ? »

Jean n'écoutait plus. Il songeait à ces déceptions, à ces « nouveaux chagrins » dont Mme Des Granges parlait discrètement dans sa lettre du 20 septembre. Il s'expliquait maintenant les motifs de la pénible réserve que la jeune femme s'était imposée. Louise, ruinée, à bout de ressources, ne voulait pas affliger ses amis ; elle faisait à peine allusion à sa situation personnelle. C'était surtout de M. de Guiraud qu'elle paraissait occupée, c'était pour lui qu'elle « tremblait et priait ». Elle ne le nommait pas, mais elle le désignait assez clairement. Qu'était-il donc arrivé à M. de Guiraud ?

Briard l'ignorait. Depuis le commencement de septembre, il était sans nouvelles de Paris.

« Je n'ai pas l'occasion, disait-il, de m'informer de mes anciens maîtres. Et puis, il faut bien l'avouer, je n'y songeais guère. La fatale passion m'absorbait tout entier ! Ah ! monsieur Ruthé, quelle vie j'ai menée, avec ces espèces de saltimbanques ! Vous ne buvez pas ? Écoutez... Tout m'enchantait d'abord. Je fis un brillant début, à Choisy, dans le rôle d'Azor, l'officier de l'armée égyptienne qui... »

Jean Ruthé se leva.

« Monsieur Briard, dit-il, vous êtes bien décidé à partir ? »

— Oh ! oui... Vous me sauvez, monsieur.

Après avoir longtemps combattu le tempête.
Enfin du mûrt Ida nous découvrons le falte.

Ce sont les deux premiers vers de ce récit d'Azor, qui me valut...

— Réglez donc vos affaires avec vos camarades, faites vos paquets et soyez demain matin à six heures et demie aux *Clefs de Saint-Pierre*. Nous nous lesterons l'estomac, je chargerai vos bagages sur ma diligence...

— Oh ! mes bagages !

— Et à sept heures nous cheminerons de compagnie sur la route de Fontainebleau. »

Le lendemain, l'auberge des *Clefs de Saint-Pierre* était plus bruyante qu'aux jours de marché. L'hôtelier et sa femme se querellaient avec Jean Ruthé. Les voisins accouraient, demandant à la vieille servante, qui allait chercher la police :

« On a donc laissé dévaliser ce voyageur ? Sait-on qui a fait le coup ?... »

— C'est le routeur qui est arrivé cette nuit... Je le disais bien, qu'il avait une mine de sacripant !... Il a filé avant le jour, emmenant la voiture et le coffre. »

La voiture et le coffre, c'étaient la diligence et l'arche de Jean Ruthé ! Et avec l'arche et la diligence avaient disparu les bagages et la bourse du voyageur !

L'aubergiste s'obstinait à décliner toute responsabilité.

« Six cent soixante francs ! s'écriait-il... Vous aviez six cent soixante francs en louis d'or et en écus de six livres ? »

— Dans un sac de cuir.

— Et vous laissez ce sac au fond de votre coffre, dans la remise ! Je veux bien vous croire sur parole, moi, car vous avez l'air d'un honnête jeune homme, mais vous auriez dû me donner les six cent soixante francs à garder ! Qu'est-ce que je peux faire maintenant ? Avertir la police et lui fournir le signalement du voleur.

— Du vagabond que vous avez imprudemment logé dans le galetas de la remise, répliqua Jean Ruthé.

— La porte de communication était fermée.

— Non !

— Si !...

— Elle était ouverte. La personne qui a soupé avec moi en témoignera.

— Oh ! un saltimbanque !... qui sait si ce n'est pas lui qui a fait le coup ? »

La police donna raison à l'aubergiste, en engageant le voyageur à prendre patience « quelques jours ». On était déjà sur les traces du colporteur ; un garde-chasse croyait l'avoir rencontré à la lisière de la forêt, du côté de Larchant. Cependant serait-il prudent de voir ce qu'étaient devenus les comédiens.

La troupe était encore à Nemours, au grand complet, avec son carabas et ses bagages. Elle devait donner une seconde représentation.

Jean se rendit à l'auberge du Marché.

« Heureusement, se disait-il, que j'ai donné à Briard les quatre écus de six livres. C'est autant de sauvé. Nous partagerons. »

Briard dormait, les bras et la tête sur une table de la grande salle. Jean l'éveilla et lui raconta sa mésaventure.

« Ah ! monsieur Ruthé, gémit le comédien, quelle malchance ! En rentrant cette nuit j'ai fait la paix avec Florival et, comme j'ai deux fatales passions — deux, monsieur, le théâtre et le jeu — j'ai joué et perdu les vingt-quatre livres. Il ne me restait que ma liberté ; je l'ai jouée et perdue, comme les quatre écus... »

— Ce qui veut dire... que vous ne partez plus ?

— Hélas, monsieur, comment lutter contre la destinée ?

L'homme intrépide et ferme en ses vastes desseins
Tient toujours, quand il veut, sa fortune en ses mains,
Et des événements il sait se rendre maître.
Le faible les attend...

Je suis faible, monsieur, et j'attendrai ici la fortune et la gloire... Bon voyage, monsieur !... Ah ! un moment s'il vous plaît... Vous êtes comme moi ?...

— Comme vous ?...

— C'est-à-dire que vous n'avez plus le sou ?

— Eh ! oui, ma parole !... Le gredin que la maréchassée cherche en ce moment... et qu'elle se gardera bien de trouver, si j'en crois les gens du pays, ne m'a pas même laissé ma cape. Je l'avais étendue sur mon arche, pour la faire sécher ; la bâche est partie avec la diligence. Il ne me reste que ma Jacqueline que, par hasard, j'avais déposée dans ma chambre.

— Par hasard et par bonheur ! Monsieur Ruthé, voulez-vous que je vous fasse engager dans notre musique ?

— Merci, monsieur Briard.
— Merci non? Vous n'avez pas le même goût que moi pour la noble carrière... Attendez, je vous prie; je vais conter l'affaire à Florival et aux camarades. Ils ont bon cœur et ils ne vous laisseront pas partir sans dîner. Au dessert on se cotisera pour vos frais de route... Mais ne dites donc plus que j'ai été valet de chambre!

III

Grande nouvelle.

Le lundi 22 octobre, vers une heure de l'après-midi, une partie de la population de Versailles se pressait aux abords du Château. Les carrosses qui arrivaient par l'avenue de Paris s'arrêtaient à la

— Oh! grosse figure naturellement! mais nous le verrons peut-être maigrir s'il nous vient un Dauphin.

— Ah! oui... il perdra un peu de son énorme importance; il ne sera plus le second personnage du royaume.

— Cependant il garde au moins l'apparence de la bonne humeur. Dans la chambre des Heures, il a rencontré M. l'aumônier et la remueuse¹, et il leur a parlé en latin. J'étais là, j'ai entendu quelques mots : *Adveniat Delphinus!* La remueuse a balbutié : « Mais, monseigneur, je ne sais pas le latin! » Monsieur l'aumônier lui a dit en riant : « Oh! répondez comme moi, *amen! amen! amen!* C'est le vœu de tous les cœurs français! » Il ne manque maintenant, dans le grand cabinet, que Monseigneur le prince de Condé, que sa goutte retient à



« C'est moi qui ai rompu, monsieur! » (Dessin de J. Wagrez.)

Place d'Armes. De la grande grille à l'entrée des appartements, on montait à pied, ou en chaise bleue. Pour amortir le bruit des pas, le service des écuries avait jeté dans la cour des Ministres et dans la Cour Royale une épaisse litière de paille.

Si quelque serviteur du Château passait sur la place, des curieux impatients se détachaient des groupes qui stationnaient à droite et à gauche.

« Eh bien? demandaient-ils.

— Eh bien, il fait bon prendre l'air un moment: on étouffe, là haut! La salle des Gardes est comble.

— Les princes sont entrés?

— Ils sont dans le grand cabinet, avec M. le garde des sceaux. Mme la Surintendante¹ les avait fait avertir dès dix heures et demie. Monsieur² a été introduit le premier.

— Quelle figure fait-il?

Paris. Monsieur le Gouverneur lui a déjà expédié un courrier.

— Le page qui vient de partir?

— Non; le page porte à messieurs de la Ville le premier avis des douleurs...

— Et c'est lui qui reçoit les quinze cents livres?

— Non, il n'a droit, comme le courrier de Sa Majesté, qu'à la montre ou à la tabatière. Les quinze cents livres sont remises à l'officier de M. le Gouverneur qui annonce la naissance. Pour un prince, c'est un capitaine des gardes, pour une princesse ce n'est qu'un page.

— Alors, si c'est le capitaine des gardes qui part, on pourra crier « vive le Dauphin? »

— Certainement... Mais vous n'aurez pas besoin d'attendre pour cela l'expédition des courriers... Ecoutez!

Plusieurs fenêtres du premier étage s'ouvrirent,

1. Madame de Lamballe.

2. Le comte de Provence, frère de Louis XVI.

1. La berceuse.

à gauche de la cour de Marbre, et les cris : « Un dauphin ! un dauphin ! » furent aussitôt répétés par les gens de service, par les gardes du corps, par les suisses, par la foule massée sur la Place d'Armes.

Cinq minutes après, le capitaine de M. le duc de Cossé-Brissac, gouverneur de Paris, attendait, à cheval, devant la grille de la Cour Royale, le pli destiné au Corps de Ville. Il montait un vigoureux alezan brûlé, des haras français, qui rongeaient son mors et lançait déjà l'écume. Les huit hommes de l'escorte étaient en selle, l'épée nue.

De son côté, le courrier du roi se tenait prêt à partir. C'était un chef de brigade de la compagnie écossaise, plumes blanches au chapeau, bandoulière d'argent sur l'habit bleu à larges retroussis rouges. Un palefrenier promenait en main le cheval qui lui était destiné, un des coureurs anglais du comte d'Artois.

Le brillant officier s'avança vers le courrier de M. le Gouverneur.

« Monsieur de Meyriane, demanda-t-il, à quelle heure pensez-vous arriver ? »

Le capitaine tira sa montre.

« Entre deux heures un quart et deux heures et demie, si monsieur le Gouverneur ne tarde pas trop à me faire remettre le pli. »

— Moi, monsieur, j'ai parié de fournir la traite en quarante-cinq minutes.

— Avec ce cheval anglais ? N'est-ce pas un de ceux qui ont couru aux Sablons ?

— Précisément.

— Prenez garde ! Il peut être excellent pour une petite course de vitesse, mais il n'a pas de fond.

— Eh ! vous pourriez vous tromper !

— D'ailleurs votre escorte, si bien montée qu'elle soit, ne serait pas capable de suivre.

— Elle suivra à distance respectueuse. Ah ! monsieur, quelle belle course nous aurions faite, vous et moi, s'il nous avait été permis de partir ensemble !

— Oui, mais l'ordre est formel, vous ne devez partir, au plus tôt, que vingt minutes après moi.

— Et n'arriver qu'après vous, ... je le sais, mais serait-ce contrevenir aux règlements que de vous serrer de près, et de ne vous laisser, par exemple, qu'une avance de dix minutes ?

— Vous n'y réussiriez pas...

— Eh bien, parions !

— Soit. Les quinze cents livres de la Ville.

— Je les tiens.

— Ah ! voilà où vous vouliez en venir ? Vous m'avez pris au piège, monsieur de Lanuzères ! Allons, c'est dit ! Régions nos montres. »

Un page apporta le pli de M. le Gouverneur. Le capitaine partit. Sur la Place d'Armes, il prit le grand trot, entre deux haies de curieux qui criaient : « Vive le Dauphin ! »

Ce jour-là, Jean Ruthé arrivait à Paris par la route de Fontainebleau. Sa Jacqueline en bandoulière, dans l'étui de serge verte, le bâton de genévrier à la main, il montait la rue Mouffetard.

(A suivre.)

SIXTE DELORME.

LES VIEUX ALMANACHS



Autres temps, autres livres. Avant l'invention de l'imprimerie, et longtemps même après, l'almanach usuel de l'année, comme nous le connaissons aujourd'hui, n'existait pas. Les missels et livres d'heures manuscrits, qui d'ailleurs, vu leurs prix élevés, n'étaient guère qu'aux mains des gens riches, s'ouvraient ordinairement par une sorte de calendrier perpétuel, contenant la suite des mois et le tableau plus ou moins complet des fêtes invariables comme Noël, l'Épiphanie, l'Annonciation, la Visitation, l'Assomption, la Toussaint et les commémorations de saints, qui, invariables aussi, servaient — et l'usage s'en est relativement conservé — de dates pour diverses échéances de la vie civile.

Quant aux dates des fêtes mobiles, c'était affaire au clergé des paroisses d'en instruire les fidèles. Et comme la fixation d'ensemble de ces fêtes a pour point de départ les lunaisons des premiers mois de l'année, il s'ensuivait que l'Église se trouvait tout naturellement fournir le tableau des phases de notre satellite, à qui la croyance populaire attribuait toutes sortes d'influences très importantes. Rien de tout cela ne pouvait donc figurer dans les livres destinés à un usage permanent.

Quand l'imprimerie fut inventée et longtemps même après les almanachs gardèrent ce même rôle d'indicateur général, puis enfin, sous le titre de *Compost du Berger*, de *Calendrier de la Grand Montagne*, parurent quelques almanachs annuels qui durent surtout leur vogue à cela que, dressés et rédigés par des médecins et de prétendus astrologues, ils contenaient force prédictions météorologiques, politiques, et force recettes populaires.

Toujours est-il que, pendant le premier siècle de l'imprimerie, un almanach permanent figura presque toujours dans les livres d'heures et rituels divers, donnant généralement lieu à une série de figures ayant trait aux divisions principales de l'année et à la représentation des scènes de l'histoire religieuse. Nous en citerons comme exemple les *Heures de la Vierge* imprimées en 1522 à Paris par Thielman Kerver, très curieux volume contenant un grand nombre de figures à la fois très naïves et très caractéristiques, comme souvenir de l'époque où elles furent exécutées.

Nous proposant de donner ici une série de compositions consacrées aux mois, nous reproduisons aujourd'hui celle qui en forme le frontispice et qui représente le tableau généalogique de Jésus-Christ, avec la légende empruntée au chapitre XI

du prophète Isaïe : « *Et egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet, et requiescet* | s'élève le rameau qui, après les deux fois quatorze générations énumérées au début de l'évangile selon

Genealogia iesu christi



Fac-similé d'une figure servant de frontispice aux *Heures de la Vierge*, imprimées à Paris, en 1522, chez Thielman Kerver.

super eum spiritus Domini, etc. (Et de Jessé s'élèvera un rejeton, qui montera et fleurira; et sur lui sera l'esprit du Seigneur). Au bas du tableau se voit David, fils de Jessé, de la poitrine duquel saint Mathieu, aboutit par une suite de personnages notables à la naissance du Sauveur, que l'on voit en haut sur les genoux de la Vierge Marie.

LE SALON

Le salon des Champs-Élysées.

« Le plus équitable, le meilleur critique est l'homme à qui il ne manque, pour être un artiste producteur, que la correspondance de la main avec le cerveau, l'homme qui voit avec l'œil et l'âme de l'artiste sans être doué du don manuel de l'exécution », nous dit M. Sully-Prudhomme dans son beau livre de philosophie de l'art sur *l'expression dans les Beaux-Arts*. Mais, hélas ! quel est l'homme qui pourra se vanter d'être ce critique-là ? J'ai bien peur que ce ne soit un être chimérique.

Et se rencontrerait-il, il ne saurait encore satisfaire les artistes eux-mêmes, qui le regardant lui aussi comme un amateur, récuseraient ses arrêts. L'Esthétique est loin d'être une science exacte, et il n'est que trop certain que son essence même l'empêchera jamais d'en être une. Fait pour être vu par d'autres que son auteur, un tableau n'exprimera jamais uniquement ce que l'artiste aura voulu traduire, mais éveillera des idées et des sentiments aussi divers que les spectateurs qui le regarderont. Et d'ailleurs sentirons-nous jamais ce qu'il y a de mystérieux et de compliqué dans une belle œuvre ? L'œil d'un artiste moderne n'acquiesce-t-il pas une délicatesse et une sensibilité de plus en plus exercées, qui lui permettent d'éprouver devant certaines nuances combinées un plaisir profond et délicieux dont notre œil impuissant et routinier ne saisira jamais les accords ? La foule, en peinture, est surtout intéressée par le sujet, alors que pour l'artiste le sujet n'a d'autre valeur que de lui permettre de dégager des choses qu'il représente le sens profond qu'elles recèlent, et de faire œuvre d'art d'une beauté ou d'une laideur, cherchant ainsi à nous émouvoir par son œuvre même et non par l'histoire qu'il raconte.

Donc, comme jamais le public et les artistes ne pourront s'entendre, et que pourtant, tout en méprisant l'opinion du public, les artistes désireront et solliciteront toujours ses éloges, ne nous laissons pas troubler par notre incompetence. A défaut de l'éducation technique du peintre et du sculpteur, et du langage propre à chaque art, nous apporterons dans cette rapide revue du Salon de 1891 les jugements modestes d'un passant qui a déjà visité bien des Musées, qui sait un peu d'histoire de l'art, qui aime la peinture et qui a vu travailler des peintres. Nous irons de salle en salle, contemplant naïvement les images comme le public auquel nous serons mêlé, en nous disant sincèrement ce que nous aurons senti, pensé ou rêvé devant elles.

La concurrence est l'âme du progrès. Aussi devons-nous à la scission qui s'est opérée l'an dernier d'avoir cette année un Salon un peu plus épuré, et une installation un peu plus riche. Les murs sont tendus d'étoffes rouges, les cadres un peu espacés les uns des autres ; les bons tableaux

y paraissent meilleurs, et les mauvais n'y sont pas pires. Enfin une grande salle tendue d'admirables tapisseries du garde-meuble, avec une profusion de sièges confortables, permet d'y venir calmer les migraines lancinantes.

Une œuvre de tout premier ordre doit tout d'abord nous arrêter, le *Pardon de Kergoat* de M. Jules Breton, qui sait si bien dans toutes ses scènes rustiques unir la poésie à la réalité. A gauche une petite chapelle sous l'ombre épaisse d'une forêt de grands chênes qui ne laissent filtrer à travers leurs feuilles qu'une lumière très mystérieuse, et du plus loin sous la futaie apparaît une foule pressée qui, calme et lente, déroule ses théories jusqu'à la chapelle, but de son pèlerinage. De grandes icônes, legs d'âges très lointains, s'avancent sur des pavois, portées par des jeunes filles vêtues de costumes rouges éclatants. Toute cette œuvre, d'une poésie et d'un charme très mystérieux, est empreinte du sentiment le plus élevé. Il serait regrettable que la commission d'achats ne la fit pas rejoindre au Luxembourg la *Bénédiction des blés* du même maître.

Je veux aussi mettre en vedette le nom d'un jeune homme, M. Henri Martin, qui expose une grande composition symbolique, mais qui, rassurez-vous, est très compréhensible : *Chacun sa chimère*. Il s'est inspiré d'une phrase de Baudelaire : « Ils allaient avec la physionomie résignée de ceux condamnés à espérer toujours. » C'est la marche à l'aurore, dans une grande plaine vide, de ceux dont l'âme est possédée par un rêve de beauté, de gloire, de salut ou de bonheur, le poète, le guerrier, le prêtre, le débauché, autour desquels voltigent de blanches apparitions d'anges. C'est d'une charmante couleur, d'une exécution malheureusement un peu lâchée, mais c'est surtout d'un esprit peu vulgaire et d'une vive et heureuse imagination. Cela m'a rappelé d'admirables vers de Stéphane Mallarmé que je ne puis résister au plaisir de vous citer :

Au-dessus du bétail écorçant des humains,
Bondissaient par instants les sauvages crinières
Des mendiants d'azur perdus dans nos chemins.
La tête dans l'orage ils défilait l'enfer ;
Ils voyageaient sans pain, sans bâtons, et sans armes,
Mordant au citron d'or de l'idéal amer.

Que dire de la *Fin de Babylone* de M. Rochegrosse ? La réussite n'y égale peut-être pas la somme énorme de travail que cet artiste de talent lui a consacrée. Babylone assiégée par les Perses n'en a pas moins célébré une de ses grandes fêtes, et dans le palais de Balthazar l'orgie a duré toute la nuit. Trouvant les murs déserts et les portes sans gardes, l'armée des Perses a pu pénétrer jusqu'à la grille du palais, à l'entrée d'une salle d'une splendeur écrasante, où sur les fleurs, sur les étoffes magnifiques des femmes à demi nues

dorment enlacées. — M. Rochegrosse est extrêmement bien doué, son instruction générale est solide, son imagination très riche et sa technique habile. Mais sa façon de travailler est peut-être défectueuse. J'imagine que son grand souci est de rassembler autour de lui le plus grand nombre d'accessoires pittoresques, vêtements, étoffes, armes, bijoux, d'en couvrir ses modèles et de leur faire poser des ensembles. Mais il n'obtient le plus souvent ainsi que des effets de théâtre ou d'hippodrome qui ne sauraient nous émouvoir. Et puis, pourquoi l'entassement de ces corps à demi nus aux premiers plans est-il éclairé par la

dramatique parfois exagéré, est resté froid dans cette grande page historique; d'autres enfin voulant constater une certaine indigence de palette chez un artiste dont la couleur, à la vérité, ne fut jamais bien brillante. Mais on ne discute que les forts... qui ne s'en portent pas plus mal.

La douce légende des *Saintes Maries* a tenté M. Gervais. Sur la plage, coupée de tristes dunes, débarquent celles qui furent les amies de Jésus, Marthe, la repentante Madeleine, « de qui la brise de mer ne put dissiper les parfums », et sainte Sara qui servait les Notre-Dame dans la barque, et qui est la patronne des Bohémiens. Au-dessus de leurs



Salon de 1891. *In excelsis*, tableau de M. Ballat.

lumière extérieure? Toute la scène n'aurait-elle pas dû demeurer entièrement dans les lueurs douteuses des flambeaux et des torches de cette salle d'orgie, tandis qu'au fond la foule armée des Perses serait apparue avec l'aube mystérieuse? La lumière n'aurait-elle pas pu ajouter ainsi au dramatique de la situation?

Une énorme toile de M. Jean-Paul Laurens, *la Voûte d'acier*. Le roi Louis XVI, venu de Versailles, est descendu de son carrosse, et Bailly lui présente la nouvelle cocarde aux couleurs de la ville de Paris, devenues celles de la France. Sur les degrés de l'Hôtel de Ville, les échevins forment la haie, croisant leurs épées pour en former un berceau d'acier sous lequel le roi va monter, honneur bizarre emprunté aux usages maçonniques. Œuvre considérable et magistrale assurément, qui pourtant est beaucoup discutée, tant au point de vue de la conception première que des moyens d'exécution : ceux-ci disant que l'extrême précision du dessin y va jusqu'à la sécheresse; ceux-là trouvant que l'auteur, coutumier d'un sens

têtes passe un vol de flamants roses. C'est d'une impression calme et douce, et d'une harmonieuse couleur.

Il est malheureux que l'art de M. Checa soit aussi incomplet, car il y a dans ses *Huns* précipitant dans une immense plaine les galops furieux de leurs chevaux une furia irrésistible.

J'aime beaucoup le *Départ de saint Galonnec* de M. Lucien Simon; sa peinture, qu'il avait jusqu'ici par trop poussée au noir, tend à s'éclaircir et devient vraiment harmonieuse.

Quelques grandes toiles purement décoratives : de M. Ferrier, un plafond pour l'Ambassade de France à Berlin, toile claire mais un peu vide; — de M. Axilette, *Été*; dans une prairie au bord d'une rivière trois jeunes femmes nues étendues dans les herbes échaugent leurs pensées : vous avez dû voir ce sujet déjà cent fois traité par Raphaël Collin ou par d'autres; — de M. Frank Lamy, *Printemps fleuri*, sujet décoratif (c'est un qualificatif vraiment commode pour déguiser sa pensée) : un grand parc, des paons, des buissons

de pivôines et des figures nues tout à fait quelconques; — M. Aubert a, pour l'abside de Notre-Dame-des-Champs, groupé autour d'un autel tous les saints patrons de la vie rustique, Jeanne d'Arc, saint Vincent de Paul, saint François d'Assise, et sainte Geneviève: composition un peu froide.

Deux tableaux d'un inconnu, M. Kowalsky, m'ont ravi. Sa *Vierge enfant*, agenouillée gracieusement dans sa robe blanche, est d'un sentiment exquis. Quant à son *Printemps*, c'est une vision fraîche et délicieuse: trois fillettes au corps gracile cueillent des graminées dans une prairie enveloppée d'une douce lumière; l'une d'elles étendant la main vers une haute marguerite est une figure d'une adorable candeur.

M. Maignan, dans son *Dormoir de la Sirène*, nous entraîne au fond des eaux, au milieu d'une végétation bizarre d'algues et de plantes marines. Mais n'imité pas qui veut le faire splendide et précieux de Gustave Moreau.

Nul n'a été plus respectueux toujours de l'art traditionnel que M. Jules Lefebvre. Quand il peint une figure nue comme sa *Diane chasseresse*, dans la pose de celle de Falguière, il le fait avec une élégance qui en réalité manque d'accent. Portraitiste souvent habile, il expose cette année un très joli portrait d'homme, exécuté avec la plus grande sobriété.

M. Henner demeure toujours le même admirable artiste, mais d'une extrême monotonie, cherchant dans un procédé d'éclairage factice à exalter la morbidité de ses chairs de femmes peintes d'un pinceau gras et onctueux. Il n'a cessé toute sa vie de songer au Corrège et à Prudhon, sans toutefois les égaler. — Sa *Pieta* est d'un bel effet, sa pleureuse rousse allongée dans sa grotte est d'un superbe et délicat modelé.

De Mme Demont-Breton le *Messie*; il est fâcheux que la figure de l'enfant adossé aux genoux de sa mère soit aussi peu intéressante. La Vierge est charmante, et le paysage délicieux.

Une foule de jeunes artistes se sentent attirés vers les réalités de la vie contemporaine; on ne saurait trop les encourager, car ce fut là en ce siècle notre Renaissance artistique.

M. Laurent Desrousseaux est plein de talent, il a un sentiment très fin de la lumière d'intérieur. La petite fille qui, debout devant une sœur de Charité, se laisse panser les yeux, est charmante d'attitude.

De M. Geoffroy, à l'*Asile de nuit*, où les femmes et les enfants viennent manger des soupes chaudes, œuvre d'un profond sentiment apitoyé, avec une observation très juste des visages hâves des femmes, des teints frais, malgré la misère, des enfants.

De M. Buland, un *Conseil municipal* de village, groupé comme les Hollandais aimaient à disposer leurs réunions de syndics ou d'archers. D'honnêtes figures de ruraux tannées par les saisons, consciencieusement étudiées et vigoureusement peintes.

M. Brouillet déçoit les espérances qu'à ses premières expositions on avait pu fonder sur lui. Son *Ambulance* au Théâtre-Français pendant la guerre est tout à fait médiocre. Dessin mou, composition maladroite, figures sans aucun caractère.

De M. Bramtot, une *Salle de mairie* un jour de vote. Cela sent la commande de l'État; M. Bramtot n'a pas dû lui-même y prendre un intérêt extrême.

M. Walter Gay, un Américain, nous fait assister à une leçon de plain-chant que des religieuses donnent à de grandes filles, ombres peu vivantes, d'un modèle tout à fait insuffisant.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu M. Dantan traiter d'autres sujets que des intérieurs d'ateliers de sculpteurs ou de mouleurs. On en est un peu las. Il en a fait de jolis, où les figures se détachaient finement sur des fonds gris clair dans une belle lumière de vitrage. Mais cette année ses gris sont par trop sales.

M. Dawant aime la lumière si spéciale d'un chœur de cathédrale. Vous vous rappelez sa charmante maîtrise d'enfants de chœur. Bien des qualités cette année-ci encore dans sa *Fin de messe*.

Dans son horreur du costume moderne et de la réalité contemporaine, M. Georges Cain nous montre très heureusement son habileté et son élégance dans ses deux tableaux de la *Partie de whist en 1805*, et la *Présentation de lord Byron à la comtesse Guiccioli*, pages aussi brillantes que pittoresques.

De M. Henri Cain, le retour des prix d'une petite fille qui rapporte à l'aïeule sa couronne de papier, scène touchante de la vie de famille, que certainement la gravure ne tardera pas à populariser.

Dans une mélancolique composition intitulée *In excelsis*, dont nous donnons d'ailleurs un dessin, M. Ballat, un jeune qui promet, fait preuve d'un talent délicat et sympathique.

Joli effet de lumière à la lampe dans l'*Inspiration* de M. Azambre. Mais la Muse qui plane au-dessus de la tête de son écolier pourrait bien ne lui inspirer que de détestables vers.

Le portrait est un des triomphes de notre École moderne, qui y trouve à satisfaire son amour de la vérité. M. Bonnat demeure le praticien savant mais peu séduisant, dont le grand souci est de modeler vigoureusement par empâtements des formes vivantes d'un pinceau énergique et brutal sur des fonds charbonneux et fumeux. Cela lui réussit parfois comme dans les célèbres portraits de Jules Ferry et du cardinal Lavieille. Son portrait de femme brune en robe de soie blanche décolletée porte bien sa marque. Samson vainqueur d'un lion, dont il ouvre la gueule de ses bras puissants, est une académie d'une grande brutalité de dessin.

M. Elie Delaunay est un admirable portraitiste. Cherchant toujours à pénétrer l'intime caractère du sujet qui pose devant lui, il fait vivre des figures fouillées d'une main ferme. Vous admirerez son grand portrait du cardinal Bernadon.

M. Paul Dubois expose deux portraits brillants et fermes.

M. Jean Gigoux est comme le vin de Bordeaux, il gagne en vieillissant. Songez donc que M. Gigoux a plus de quatre-vingts ans, et que jamais il n'a peint avec plus d'autorité. Je préfère au portrait de Bonnat, celui de Jules Simon, dont il a fort bien rendu l'absence de coloration du visage.

(A suivre.)

GASTON MIGEON.

DANS LA SIERRA

I



OMME tu reviens tard, père, il est midi passé.

— Oui, j'ai fait un détour pour aller payer le vieux Nunez.

— Tu dois être bien las!

— Bah! la montagne, ça me connaît, et j'ai le cœur si à l'aise que je ne sens pas la fatigue.

— Alors cet étranger a été généreux?

— Juges-en, fillette, notre dette acquittée, voilà ce qui nous reste, plus de dix duros!

Et il jeta une bourse sur la table.

« Ce doit être quelque carliste déguisé... »

— C'est probable; peu importe, au reste, je ne suis pas un alguazil, mais un honnête guide de la Sierra. Dieu soit en aide au voyageur d'où qu'il vienne et où qu'il aille!

— Ainsi soit-il!

— Où donc sont les enfants?

— Ils dorment encore, ils avaient été réveillés avant le jour par la Maladetta qui leur faisait peur à gronder après son petit-fils.

— Hou! la vieille sorcière, j'ai des démangeaisons de lui tordre le cou quand je la vois rudoyer si fort cet innocent.

— Le fait est qu'il reçoit plus de coups de béquille que de caresses; mais aussi c'est bien triste d'être seule, vieille, infirme, avec un pauvre garçon à demi privé de raison.

— Bonne Mercédès, tu es indulgente pour tous et, pourtant, Dieu sait la haine que te porte cette mégère.

— Parce que ma mère t'avait préféré à son vilain maugrabin de fils.

— Elle t'en veut surtout de ton heureuse influence sur Pedro...

— Oh! père...

— Sans toi, le pauvre orphelin devenait un voleur comme tous les siens. Tu as été son bon ange et lui, qui n'écoute et ne comprend guère, obéit docilement à ta douce voix.

— Tu me rendrais vaniteuse, père.

— Non, mignonne; si tu voulais t'en donner la peine, tu charmerais les ours de la montagne...

Rougeant sous sa peau dorée, la jeune fille se leva pour cacher son embarras et revint un instant après, traînant à sa jupe une fillette à moitié endormie et portant un bambin qui se frottait les yeux.

« Dites bonjour à papa », fit-elle en les déposant sur les genoux de Diego.

C'était un gracieux tableau :

Le père, aux traits énergiques et caractérisés de cette forte race espagnole, caressait doucement les petits tout ensommeillés qui se serraient contre lui et jouaient avec sa barbe d'un noir de jais, tandis que la grande sœur, toute heureuse, contemplait

ce groupe charmant avec un sourire qui montrait ses dents blanches.

« Oh! Mercédès, si ta pauvre mère te voyait! » soupira Diego...

II

« Au nom de la loi! »

La porte s'était ouverte brusquement : les gardes civils (c'est la gendarmerie de l'Espagne) faisaient irruption dans la pièce.

Mercédès poussa un cri; Diego se leva et, avec cette dignité que l'on trouve chez tous les compatriotes du Cid depuis le plus fier hidalgo jusqu'au dernier mendiant :

« Que demandez-vous? dit-il.

— Diego Montezunez, tu es accusé d'avoir assassiné cette nuit un voyageur dans la Sierra.

— Moi!

— Et voilà la bourse de la victime, dit un petit homme noir à mine rusée, qui n'était autre que l'*escribano*, sorte de greffier.

— Cet argent m'appartient; je l'ai honnêtement gagné et il m'a été librement donné par l'étranger auquel j'ai servi de guide, hier soir.

— Il avoue...

— Pourquoi nierais-je, c'est la vérité; j'avais promis le secret, mais puisque le pauvre homme est mort (Dieu ait son âme!), je ne peux plus lui faire de tort.

— Alors tu reconnais l'avoir conduit à la grotte des Gitanos!

— Oui, señor.

— Par quel chemin? La montagne était gardée et l'on n'a vu passer personne...

— Le voyageur craignait d'être vu, c'est pourquoi il s'est adressé à moi; et je l'ai mené par le sentier des bohémiens, où il n'y avait jadis qu'eux et le diable pour passer et que je suis seul à connaître aujourd'hui. Nous sommes arrivés sans accident.

— A quelle heure?

— Il pouvait être minuit, señor.

— Et, deux heures après, en pénétrant à leur tour dans la caverne, les soldats trouvaient l'individu en question frappé de deux coups de *navaja*.

— Je suis innocent, señor.

— Mais nul autre que toi n'a pu suivre le même chemin, tu l'as dit, et tous les autres étaient gardés.

— D'ailleurs a-t-on l'habitude de payer si généreusement un simple guide? dit l'*escribano*.

— L'étranger était porteur d'une sacoche pleine d'or, il me la confia même aux passages difficiles; si j'avais voulu mal faire, j'aurais pu la garder et le pousser dans l'abîme...

— On n'a rien retrouvé près de lui, mais cette bourse était un appât suffisant; tu es pauvre, Diego?

— Pauvre, mais honnête, señor...

— Jusqu'ici oui; mais il y a commencement à tout...

— Mais, j'y pense, señor, dit vivement le malheureux se débattant contre l'effroyable accusation, comment a-t-on pu pénétrer dans la grotte? Lorsque je l'ai quitté, le voyageur pour assurer sa sûreté avait retiré à lui la pièce de bois qui sert de pont... Il faudrait donc que l'assassin fût entré avec nous inaperçu; c'est incroyable...

— Oui, c'est incroyable en effet, Diego, et si tu n'as rien de plus à dire pour ta défense...

— Je suis innocent, señor, répéta le guide sur le front duquel perlaient de grosses gouttes de sueur.

— Alors, d'après la déposition de la Maladetta et tes propres aveux, je suis forcé de t'envoyer en prison, dit l'alcade d'un ton de regret.

— La Maladetta! c'est sur la dénonciation de cette misérable vieille!

— Elle est mieux placée que personne pour entendre ce qui se dit chez toi...; d'ailleurs, son récit a été conforme au tien, sauf l'histoire de la sacoche...

Les gardes s'emparèrent du prisonnier.

Mercédès se cramponnait à lui avec des cris déchirants...

« Aie confiance, ma fille, Dieu ne permettra pas une si grande injustice. Sainte Madone, je vous confie mes pauvres enfants... »

Baisant les cheveux noirs de Mercédès, il la détacha doucement de lui, embrassa les petits qui pleuraient et s'adressant à la foule partagée entre la pitié et l'indignation :

« Par le sang du Christ, dit-il en levant la main vers le crucifix placé au-dessus de la porte, je jure que je suis innocent... Dieu fera connaître le vrai coupable. »

III

« Eh bien, il ira donc aussi aux galères, l'honnête Diego », chevrota une voix aigre à l'oreille de Mercédès anéantie.

Une hideuse vieille, appuyée sur une béquille, sortait de la maison voisine.

Mercédès releva brusquement le front et reconnut la Maladetta, dont le visage respirait une joie féroce. Son fils était mort au bain et elle se réjouissait de voir ceux qu'elle haïssait frappés à leur tour.

« Si mon père est condamné, ce sera par votre faute et vous aurez fait souffrir un innocent... »

— Bah! tous les criminels en disent autant », ricana la mégère, dont les cheveux gris se tordaient comme des vipères.

La jeune fille ne répondit pas et, prenant son petit frère et sa sœur par la main, elle rentra dans sa pauvre maison, poursuivie par le rire insultant de la vieille sorcière, qui allait de groupe en groupe, déblatérant et accablant les malheureux sous les méchants propos de sa langue venimeuse.

Quelle journée passa Mercédès, courant de l'un à l'autre, s'adressant à tous, repoussée de tous, tant la culpabilité de Diego semblait évidente...

La victime était bien un agent de don Carlos

et, pour ces chevaleresques Espagnols, le crime semblait plus grand encore vis-à-vis d'un proscrit.

Le soir, la pauvre enfant, brisée de fatigue, s'enferma chez elle, et, après avoir couché les petits, succombant au désespoir, elle se laissa tomber aux pieds de la Madone, sanglotant :

« O sainte mère de Dieu, gémissait-elle, à travers ses larmes, ayez pitié de nous, tout le monde nous abandonne... »

— Pas moi », dit une voix.

Un jeune garçon, de seize ans environ, était devant elle, la regardant tristement...

« Oh! mon pauvre Pedro, je ne doute ni de ton affection, ni de ta bonne volonté, mais... »

Elle secoua la tête...

« Tu n'as pas confiance en moi; Mercédès, tu as tort, j'ai peu d'esprit et mes idées s'embrouillent parfois; mais je t'aime si fort que je ferais l'impossible pour t'empêcher de pleurer.

— Hélas! ce serait réellement l'impossible.

— Ma grand'mère est méchante, c'est elle qui a dénoncé ton père, veux-tu que je la pendre à sa fenêtre pour la punir?

— Que dis-tu là, Pedro, ce serait un crime affreux!

— Tu crois. Pourtant elle dit que Diego a assassiné le voyageur, et ça n'est pas vrai, je le sais bien moi, puisque Diego est ton père!

— Ce ne serait pas une preuve suffisante..., mon pauvre ami.

— Bon! que faudrait-il alors?...

— Il faudrait trouver le coupable.

— Je le trouverai, Mercédès.

— Toi?

— Oui et pas plus tard que cette nuit, j'ai un moyen...

— Lequel? dit la jeune fille se raccrochant à cette frêle espérance.

— Nous autres gitanos, nous avons des privilèges surnaturels, vois-tu, nous pouvons évoquer les esprits de ceux qui sont morts de mort violente, je sais la formule pour cela. On va à minuit à l'endroit où est tombée la victime, on prononce une conjuration, le mort apparaît, il est forcé de répondre à vos questions... Je vais aller à la grotte des Gitanos, je vais appeler l'homme assassiné et lui demander le nom de son assassin. »

Mercédès frissonna.

« Ne fais pas cela, Pedro, ce n'est pas d'un bon chrétien... »

— Si, si, je n'ai pas peur et cela réussira, sois tranquille.

— Non, je t'en prie, Pedro.

— C'est le seul moyen de sauver ton père.

— Tu crois, dit à son tour la jeune fille, gagnée par cette conviction et superstitieuse, du reste, comme toutes les Espagnoles.

— Et puis j'ai une amulette très précieuse, regarde. »

Il lui montra un sachet couvert de signes cabalistiques.

« Oh non, jette cela, Pedro, c'est une œuvre du Diable, vois-tu, mets à la place cette médaille bénie. »

La détachant de son cou, elle la passa à celui du jeune homme tout joyeux:

« Je pars, dit-il résolument, ma grand-mère dort, elle ne s'apercevra de rien... »

— Moi, je vais prier jusqu'à ton retour; et si tu réussis, Pedro, je t'aimerai comme un frère, plus même que Nina et Luis. »

Les deux enfants s'embrassèrent et, avec la foi naïve et la piété singulière de sa nation, Mercédès invoqua pieusement la Madone pour l'entreprise assez peu chrétienne de son compagnon, qui s'enfonçait hardiment dans la nuit sombre.

IV

Quelques heures passèrent.

Quelle folie! pourtant!

Hélas! n'avait-il pas plus de chance pour se briser contre les roches ou glisser au fond de quelque précipice?... »

Et elle suppliait la lune dont la pâle clarté entraînait par la fenêtre de ne pas se cacher pour éclairer les pas de son ami.

On gratta à la porte.

« C'est moi, Mercédès, ouvre vite. »

Elle bondit vers le jeune homme.

« Eh bien? »

— Eh bien, il y a quelqu'un dans la grotte, j'ai vu une ombre noire, j'ai entendu compter de l'or...



Mercédès se cramponnait à lui avec des cris déchirants... (Dessin de E. Taylor.)

Mercédès, toujours agenouillée, égrenait machinalement son chapelet, mais sa pensée était ailleurs...

Elle songeait aux jours écoulés, à son enfance si heureuse quand sa mère était là; puis la maladie, la misère, la mort étaient venues de compagnie.

Ce n'était rien encore quand elle avait son père, son père si bon, si tendre pour ses enfants et pour elle qu'il appelait la petite mère...

Hélas! reviendrait-il jamais?

Comme il devait souffrir, seul, désespéré au fond de sa prison! loin de ses petits orphelins.

Non, Dieu ne les abandonnerait pas, il leur rendrait leur père.

Mais comment?

Elle s'attachait à l'espoir insensé que Pedro réussirait...

— C'est l'assassin, bien sûr...

— Je l'ai pensé et je suis descendu en courant pour t'avertir.

— Malheureux! il se sera échappé!

— Pas de danger, j'ai retiré doucement la pièce de bois qui sert de pont et, à moins qu'il n'ait des ailes...

— Oh! mon cher Pedro...

— Je ne suis pas si bête qu'on dit, vois-tu.

— Non, et tu vauds mieux que tous, va.

— Voyons, que faut-il faire? »

Mercédès réfléchit un moment.

« Va chez l'alcade, non, il ne te recevrait pas...; chez le guide Lopez, c'était un ami de mon père..., non, il ne te croirait pas...; je vais avec toi... »

Sans perdre un instant la jeune fille alla réveiller, les uns après les autres, les guides de la Sierra et les mit au courant.

D'abord ils ne voulaient pas la croire, mais bientôt entraînés par sa conviction ils se décidèrent.

Bientôt tout le village fut en rumeur, les portes et les fenêtres s'ouvraient, seules celles de la Maladetta restaient closes...

Cédant aux ardentes prières de la fille du prisonnier, une troupe nombreuse, armée de torches, se dirigea vers la montagne.

Mercédès, dans son impatience, marchait en tête avec Pedro, tremblant que ce ne fût une illusion, partagée entre la hâte d'arriver et la crainte d'une déception.

V

Cette nuit-là, pendant que Pedro était chez son amie, la Maladetta, se levant sans bruit, était sortie avec précaution et s'était dirigée vers la montagne.

Chose étrange, la paralytique n'avait ni canne, ni béquille et marchait d'un pas assuré.

Le chemin des bohémiens qu'elle suivait n'était pourtant pas facile. C'était un dédale de sentiers tortueux accrochés au flanc de la Sierra; tantôt il fallait se cramponner aux roches croulantes, tantôt se laisser glisser dans des crevasses profondes... Mais la vieille franchissait hardiment tous les obstacles, elle allait, elle allait, songeant à cette fortune qu'elle guettait depuis si longtemps et qu'elle ne croyait pas acheter trop cher, même par un crime...

Elle allait heureuse du succès, sans crainte, sans remords, songeant seulement à ce qu'il lui avait fallu de ruse pour tromper tout le monde par son infirmité feinte, de patience pour attendre l'occasion, d'adresse pour suivre, sans donner l'éveil, le voyageur et son guide, pour se glisser derrière eux dans la caverne, pour se tapir dans l'ombre jusqu'au moment propice...

Et elle riait en regardant cette main ridée, cette main débile qui avait si bien frappé.

Maintenant elle touchait au but, elle allait saisir cette richesse tant convoitée.

Nul soupçon ne pesait sur elle, elle allait emporter son or, puis elle partirait avec son petit-fils, elle lui ferait une vie douce, heureuse, brillante comme celle d'un roi.

A elle, elle ne songeait pas. Toute son ambition, toute sa soif de luxe, de jouissance c'était pour son petit-fils, pour cet enfant qu'elle rudoyait, maltraitait, lui reprochant sa faiblesse d'esprit et de corps... mais qu'elle aimait d'un amour étrange, sauvage et si jaloux qu'elle ne pouvait pardonner à Mercédès de lui avoir pris une part du cœur de Pedro.

Et c'était avec la joie féroce d'une vengeance satisfaite qu'elle pensait à Diego innocent envoyé au bagne, à ses enfants mourant de faim.

Elle arrivait...

A cet endroit, la montagne semblait osciller sur sa base et se pencher en avant, prise de vertige, au-dessus d'un gouffre béant que l'on traversait par une sorte de pont mobile pour s'enfoncer dans une caverne profonde.

La bohémienne s'y engagea sans hésiter, marcha droit à un coin de la muraille de granit éclairé par un rayon de lune, fit tourner une pierre d'apparence semblable aux autres et démasqua une cachette renfermant la fameuse sacoche pleine d'or...

Elle la vidait avec soin dans des poches de grosse toile dont elle s'était munie quand un léger bruit lui fit dresser l'oreille.

Elle écoute...

Rien...

C'était sans doute quelque pierre roulant au fond du précipice, quelque oiseau de nuit agitant ses grandes ailes...

Elle acheva de remplir ses sacs et regagna l'entrée.

Mais alors elle eut un rugissement de bête fauve...

Le pont avait disparu!...

D'abord elle resta écrasée, sans mouvement, sans voix, elle se sentait perdue.

Puis son énergie farouche prit le dessus, elle voulut lutter, chercher quelque chose...

Pendant des heures, elle tourna dans son antre comme un tigre pris au piège, s'usant les ongles contre le roc, essayant une descente impossible, risquant vingt fois de se précipiter dans l'abîme...

Soudain, une grande lueur rouge au bas de la montagne la fit tressaillir.

Est-ce que le village brûlait?

Non, c'était un feu mouvant qui montait vers elle...

On la cherchait!...

Elle voyait les flammes rougeâtres se balancer au-dessus des précipices, avancer lentement, mais enfin avancer...

Bientôt le jour naissant les éteignit peu à peu. Il n'en resta que deux en tête des autres... mais elle ne pouvait distinguer ceux qui les portaient.

Une idée lui vint, elle rentra dans la caverne, se terra dans le coin le plus obscur.

Le premier qui entrerait, elle se jetterait sur lui et, en faisant peur aux autres, elle tâcherait de passer.

Il y eut un silence... des appels.

« Veux-tu sortir? »

Elle ne bougea pas...

« Nous irons bien te chercher, va! »

Mais ils ne semblaient pas pressés d'entrer dans ce trou noir et se disputaient à qui ne passerait pas...

« Il n'y a personne, il a rêvé », dit une voix.

Elle eut une seconde d'espoir...

Mais au même instant la lueur éclatante d'une torche l'éblouit, une ombre se dressa devant elle...

Alors, sans rien voir, elle se jeta sur l'imprudent, la terrible navaja brilla, disparut avec la rapidité de l'éclair et l'homme tomba en s'écriant :

« Mercédès! »

La Maladetta recula en poussant une sorte de rugissement. A la clarté fumeuse de la torche, elle venait de reconnaître Pedro frappé par elle, alors qu'en sa tendresse sauvage elle n'avait pas hésité à commettre un crime pour l'enrichir et le rendre

heureux. Comme un chêne foudroyé, la grand'mère s'abattit inanimée sur le sol, au moment où l'on faisait irruption dans la grotte des Gitanos.

VI

Pedro ne mourut pas.

Diego, rendu à la liberté, le recueillit et l'adopta;

Mercédès le soigna comme un frère;... il guérit.

Sa raison chancelante s'affermir à la suite de cette terrible secousse, mais on lui laissa toujours ignorer le nom de l'assassin, de celle qui l'avait frappé, et la triste fin de son aïeule.

Il vécut parfaitement heureux, et un jour vint où Mercédès, tenant parole, lui prouva qu'elle l'aimait même plus qu'un frère en devenant sa femme.

ARTHUR DOURLIAC.

LES RÉSIDENCES FAVORITES DE LA REINE D'ANGLETERRE

Les conversations que la reine préfère sont restreintes aux choses sombres et lugubres. Parmi les personnes de son entourage, lord Torrington, l'ancien gouverneur de Ceylan, mort il y a quelques années, eut seul longtemps, en souvenir de l'amitié qui l'unissait au prince Albert, le privilège d'introduire dans le cercle de la reine l'anecdote du jour et même les commérages de la Grande-Bretagne. Cette note gaie est éteinte, et nul ne s'aviserait de la faire entendre de nouveau. Aussi est-ce avec bonheur que les hôtes de Windsor, attristés par les tours à machicoulis, les ponts-levis, les coutumes surannées du service, s'échappent du vieux château, attirés qu'ils sont au château de Sandringham où le prince de Galles et la princesse, jeunes et accueillants, s'attachent à créer en pleine lumière un contraste frappant entre leur petite cour et celle de Windsor.

Les parcs qui entourent le château de Windsor offrent la beauté d'un jardin combinée avec l'étendue d'un paysage. Véritables mers de verdure traversées et coupées de promontoires d'arbres serrés et touffus, ils ont été chantés par les poètes de l'Angleterre, Shakespeare en tête, et sont riches en souvenirs. Ils répondent absolument à la description des plus beaux parcs anglais, telle que nous l'a donnée Washington Irving : « Immenses pelouses qui s'étendent comme des nappes d'un vert vif, et çà et là des bouquets d'arbres gigantesques, riches masses de feuillage amoncelé; petits bois et leurs clairières, qui commandent le respect et l'admiration. Les daims les traversent par troupeaux silencieux, le lièvre y bondit en s'enfonçant dans le fourré, le faisan s'envole tout à coup à votre approche; c'est encore un ruisseau à qui l'on a appris, tantôt à se perdre en de gracieux détours, tantôt à s'étendre en lac étincelant; l'étang solitaire, réfléchissant les arbres qui tremblent; l'étang et la feuille jaune qui dort sur son sein, et la truite qui fend sans crainte les eaux limpides; tandis qu'un temple rustique ou la statue de quelque divinité champêtre, verdie, chargée d'humidité par le temps, donnent à cette retraite je ne sais quel air de sainteté classique. »

Au nord et à l'est du château s'étend le Home-Park ou le Petit Parc, ainsi nommé, bien qu'il ait

près de 6 kilomètres de circuit; la Tamise en baigne la partie opposée à la ville. Non loin de Datchet est la villa royale dite Adélaïde-Lodge, et plus au sud celle de Frogmore-Lodge, habitée autrefois par la mère de la reine Victoria, la duchesse de Kent, morte en 1861; on y voit son tombeau ainsi que le mausolée que la reine a fait ériger au prince Albert.

Le Grand Parc se développe au sud du château. Le « Long-Walk », allée de magnifiques ormes, a plus de 4 kilomètres de long en ligne droite en partant de la porte de George IV. Ce n'est pas la seule avenue admirable par son étendue, ses arbres puissants, les pelouses qui les environnent. Ces allées sont tapissées sur les bords d'un gazon doux aux pieds comme le velours, et les trones des grands ormes sont rangés comme des colonnes.

Au bout du « Long-Walk » un chemin conduit aux eaux tortueuses de la « Virginia Water », lac artificiel créé au siècle dernier par le duc de Cumberland, et sur le bord duquel s'élève le « temple de la pêche ». A l'ouest de cette nappe d'eau, sont les vastes pâtis de Bagshot-Heath, et la bruyère d'Ascot, où ont lieu tous les ans, en juin, les grandes courses de chevaux patronnées par la reine et par l'aristocratie anglaise.

Dans un des palais du parc, « Manor-Lodge », on a récemment établi une manufacture de tapisserie où la direction des travaux et l'enseignement ont été confiés à des ouvriers français.

En face de Windsor, on ne peut se dispenser de le mentionner — sur la rive gauche de la Tamise, est le célèbre collège d'Eton. Fondé en 1440, sous le règne de Henri VI, pour « vingt-cinq pauvres écoliers de grammaire » et autant de vieillards infirmes, il est devenu l'école la plus aristocratique du royaume, et l'on peut donner une juste idée de la manière dont l'instruction y est distribuée, en disant que pendant presque toute la journée on voit ses sept cents ou huit cents élèves canoter sur la Tamise, pêcher à la ligne ou jouer au cricket dans les prairies environnantes.

Une des résidences d'été favorites de la reine Victoria est Osborne, au nord de l'île de Wight, et aux environs de la petite ville maritime de Cowes, vis-à-vis Southampton et Portsmouth. L'air y est très pur. Du château royal, qui s'élève sur un coteau boisé et avoisinant le beau domaine

de Norris-Castle, on a une vue magnifique sur la baie de Spithead.

Osborne, qui a un air riant de villa italienne avec ses tourelles élégantes, est cité pour la richesse de son ameublement. Mais personne n'est admis à le visiter. C'est un séjour tranquille, et la promenade à pied aux environs y est le principal plaisir qu'on y goûte. Les filles de la reine sont artistes; leur éducation a été celle qu'une mère prévoyante de la classe bourgeoise donnerait à ses filles; et ce n'est un secret pour personne en Angleterre qu'à

de fer ne lui font pas perdre son temps en route. Ainsi le train royal partant à sept heures du soir de Portsmouth arrivera le lendemain, à deux heures de l'après-midi, à la station la plus rapprochée de Balmoral; la distance est exactement de 1000 kilomètres et il y a pour les repas deux arrêts jugés suffisants.

C'est surtout pendant la saison d'été que la reine Victoria habite sa résidence d'Écosse. Balmoral-Castle est dans une vallée montagneuse des monts Grampians, qui fait partie du comté d'Aber-



la simple résidence d'Osborne, les jeunes princesses ont appris à coudre et à tenir un ménage.

Généralement, quatre fois par an, la reine d'Angleterre traverse le bras de mer appelé le Solent, sur son yacht, dont le capitaine est le prince de Leiningen : un des Allemands de la Cour, prince « des plus redoutables », disent les mauvaises langues, — en ce qu'il a trouvé le moyen en plein jour de couler à fond un bateau à voiles.

C'est à Osborne que Napoléon III, faisant visite à la reine Victoria, jeta les bases de l'alliance franco-anglaise, formée en vue de soutenir la guerre d'Orient.

Le port de Cowes (West-Cowes) est le siège du « Royal Yacht squadron », dont les cent cinquante membres sont propriétaires de yachts, montés par les meilleurs marins anglais. Ces yachts de plaisance animent tout le littoral par de nombreuses régates, les plus fameuses du monde entier. Elles ont lieu dès les premiers jours de mai et jusqu'à la fin d'octobre. Les plus suivies sont celles des 21, 22 et 23 août.

Le plus souvent, lorsque la reine quitte Osborne pour sa résidence d'Écosse, elle s'arrête quelque temps à Windsor. Quand elle se rend directement d'Osborne à Balmoral, les compagnies de chemin

de fer ne lui font pas perdre son temps en route. Ainsi le train royal partant à sept heures du soir de Portsmouth arrivera le lendemain, à deux heures de l'après-midi, à la station la plus rapprochée de Balmoral; la distance est exactement de 1000 kilomètres et il y a pour les repas deux arrêts jugés suffisants.

C'est surtout pendant la saison d'été que la reine Victoria habite sa résidence d'Écosse. Balmoral-Castle est dans une vallée montagneuse des monts Grampians, qui fait partie du comté d'Aber-

deen. L'époux de la reine acheta ce domaine en 1832. La demeure seigneuriale fut restaurée par l'architecte William Smith et devint un château magnifique, que le prince Albert habitait avec la reine et la famille royale, à la fin de chaque été. Les bâtiments ont été édifiés dans le style gothique, en granit, au bord de la Dee, qui tourne autour du Craigen-Gowan et forme une sorte d'île. D'une tour qui a 32 mètres de hauteur, la vue plane sur le haut pays.

Dans les environs se trouvent nombre de châteaux, au milieu de beaux jardins, enfermés eux-mêmes dans des parcs giboyeux. Braemar près de Balmoral est un hameau entouré de hauteurs; les bêtes fauves abondent dans les forêts qui couvrent le pays — forêts reconstituées autour des châteaux,

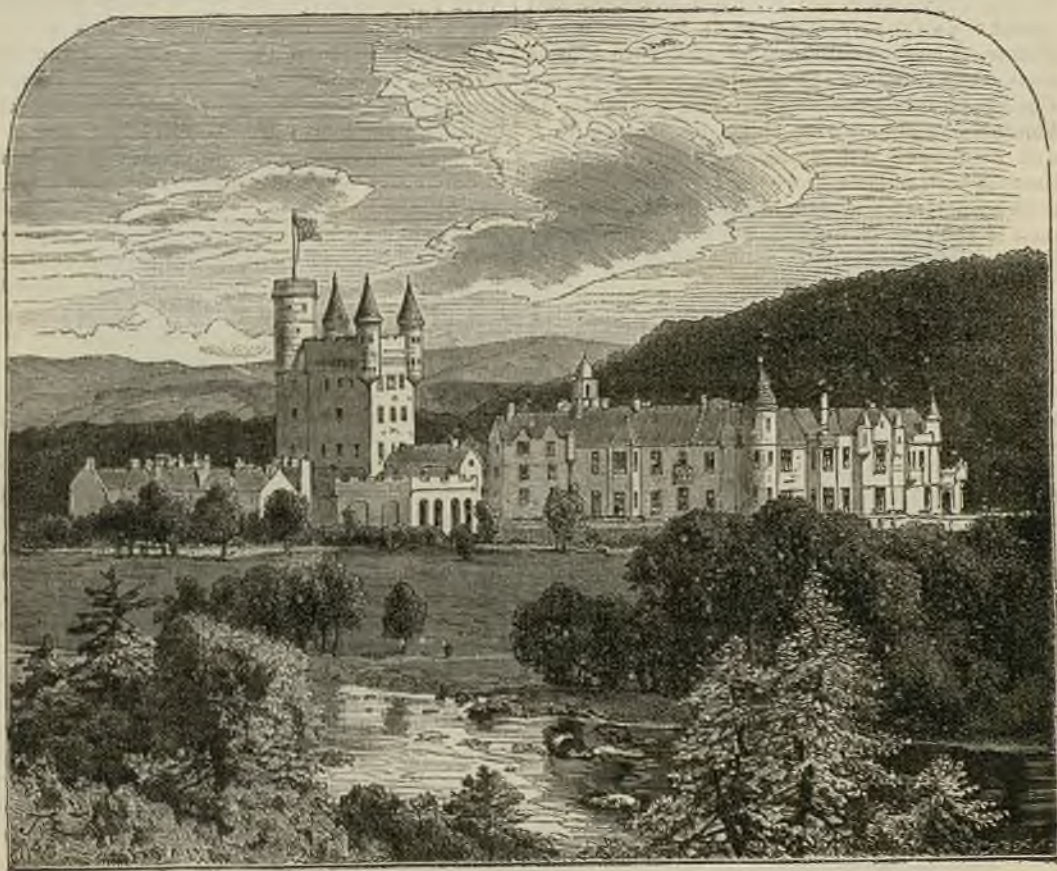
Osborne-House, château de la reine d'Angleterre.

les vieilles forêts de la Calédonie ayant été presque toutes abattues ou brûlées. Dans le voisinage, les touristes visitent le « sombre Lochnagar » vanté par Byron, qui passa une partie de sa jeunesse non loin de ce lac, à la ferme de Ballatrich. — Balmoral a sa large part de ces sites romantiques.

La reine Victoria aime beaucoup Balmoral, qui lui rappelle les années heureuses de sa vie. Elle a publié, sous le titre de *Life in the Highlands*, une

préoccupation personnelle et ne songer qu'à distraire le royal ennui. Ce n'est qu'en s'oubliant qu'on parvient à réaliser l'idéal de la physionomie officielle : fixer sur un visage heureux un sourire aimable. »

A Balmoral se produit cependant quelquefois une réminiscence des anciens jours : c'est lorsque la reine Victoria, entourée de sa famille, honore de sa présence les divertissements champêtres des



Balmoral-Castle, château de la reine d'Angleterre.

sorte de journal des années écoulées depuis son veuvage dans cette résidence toujours chère. Elle s'y montre confinée dans le cercle étroit de la famille.

... « Quoique la souveraine soit moins triste qu'ailleurs à Balmoral, a dit encore l'écrivain si bien caché sous le pseudonyme de Paul Vasili, les heures ne sont pas gaies sur les hauts plateaux, non plus qu'à Osborne. Le temps s'y défend de telle façon qu'il faut se torturer pour le tuer, ce qui remplace un mal par un autre. Les jours se passent en compagnie du vieux lord solennel de semaine, d'un aide de camp souvent très morose, d'une dame d'honneur rigide, et de quelque écuyer nommé pour son mérite, ce qui n'implique pas qu'il soit agréable... Mais il faut secouer toute

Ghillies ou montagnards écossais. Mais là, comme dans toute l'Angleterre, le respect qui entoure la reine Victoria est surtout un hommage personnel à une reine vertueuse, vivant au milieu d'une Cour qui ne donne aucune prise à la chronique scandaleuse.

Toutes ces résidences favorites de la reine d'Angleterre ont vu des jours plus heureux... La reine Victoria, du vivant de son époux, y tenait une cour brillante, et quand elle échappait à l'étiquette c'était pour se montrer femme charmante, spirituelle, enjouée, pleine d'entrain, jeune mère heureuse et attachée à ses devoirs. Son deuil a changé bien des choses, et maintenant les années s'abattent sur elle de tout leur poids.

CONSTANT AMÉRO.

UNE OBSESSION



Les cloches de l'abbaye d'Ema sonnaient pour les matines. En frappant les échos du large paysage italien étendu autour de la colline surmontée de ses bâtiments gothiques, ces sonorités donnaient aux vassaux de l'abbaye le signal de la tâche quotidienne, et lorsque l'atmosphère était pure comme dans cette matinée de printemps, le son des cloches pieuses allait rappeler aux bourgeois de Florence, la grande ville étalée en perspective à une demi-lieue d'Ema, leurs devoirs religieux, souvent bien oubliés dans les querelles de leurs confréries rivales, à cette moitié du *xv^e* siècle, et dont le but était de s'arracher les unes aux autres le gouvernement de leur belle et puissante cité.

Si le cloître d'Ema n'offrait aucun exemple de ces dissensions ambitieuses sous la direction bénigne de l'abbé dom Sébastien, et du prieur, le Révérend père Christoforo, ce dernier subissait depuis quelques mois l'épreuve des difficultés que présente l'exercice du pouvoir, même lorsque celui-ci s'étend jusqu'au secret des consciences.

Ce tourment d'esprit avait chassé ce matin-là le père Christoforo de sa cellule bien avant matines, et il était venu dans la chapelle prier Dieu d'éclairer ses incertitudes et de fixer ses décisions.

Mais le démon est habile à persécuter les volontés les plus droites. Du moins, le prieur ne put s'expliquer qu'ainsi les distractions qui l'empêchèrent de porter au pied des autels son embarras, en amusant sa pensée à cent détails oiseux. Quel autre que le malin esprit aurait pu lui suggérer de jeter un coup d'œil en entrant dans la chapelle vers l'échafaudage établi devant la fresque en voie d'exécution et de partir de là pour supputer ce qu'allait coûter au couvent d'Ema les goûts de magnificence de l'abbé : le séjour à l'abbaye et l'entretien du peintre pendant des mois, tant ; la somme à lui fournir ensuite, tant, sans parler du prix des couleurs, de l'or des fonds et de cet outremere encore plus coûteux dont on ne fournissait au peintre que des quantités pesées grain à grain, sujet d'incessantes contestations de la part de l'artiste criant à la parcimonie, de la part du prieur, grondant de la dissipation et soupçonneux d'un vol de cette précieuse substance. Et tant de frais, pour de méchantes images sur les murs !

Les premiers appels de la cloche des matines trouvèrent le prieur agenouillé dans sa stalle sculptée, et se frappant la poitrine en s'accusant de mauvaises pensées contre l'abbé ; mais dès que la double file des moines s'avança dans le chœur, le père Christoforo remit à plus tard la coupe dont sa conscience était passible pour ne songer qu'à ses devoirs envers sa communauté et au plus pressant de tous, qui était d'examiner pendant le chant des matines le jeune fra (frère) Bartholomé.

La main droite appuyée sur un bâton, soutenu de l'autre côté par le vieux fra Ambrosio dont la caducité encore robuste contrastait avec la lan-

gueur malade de ses vingt-sept ans, fra Bartholomé gagna avec peine sa stalle du chœur où il garda pendant l'office la même contenance accablée ; pas une seule fois, sa voix ne se mêla au chant de ses confrères. Peut-être n'avait-il pas la force d'entonner avec eux les versets et les répons. Ses lèvres pâles restèrent closes. Dans sa face amaigrie et livide, il n'y avait plus de vivant que les yeux ; mais leur regard était à la fois vague et fixe ; il semblait poursuivre dans le vide un objet invisible pour tout autre que lui.

« Seigneur Jésus, ayez pitié de fra Bartholomé, et daignez le secourir contre l'esprit malin qui le hante ! »

Telle était l'oraison que le prieur formulait à la fin des matines, pendant que les moines défilaient de nouveau devant lui pour quitter la chapelle. Une plainte déchirante suivie de la rupture des rangs de la procession et d'une rumeur de voix chuchotantes interrompit cette prière. En relevant la tête, le père Christoforo aperçut fra Bartholomé évanoui auprès de l'échafaudage de la fresque. Après avoir tenté en vain de le ranimer, les moines emportèrent leur confrère à l'air libre du cloître.

Lorsque le prieur arriva à son tour dans la galerie du cloître, il n'y trouva plus que fra Ambrosio qui répondit ainsi aux questions de son supérieur : « Le pauvre enfant est revenu à lui et on l'a ramené dans sa cellule. Ah ! le monde va en déclinant. Les jeunes n'ont plus la force d'observer les règles monastiques. Nous-mêmes d'ailleurs, vivrions-nous des sauterelles du désert comme messire saint Jean ?... Si j'avais soupçonné que fra Bartholomé allait se pâmer, je l'aurais tenu plus ferme, mais il a glissé tout à coup et au grand soupir qu'il a poussé en tombant j'ai cru qu'il trépassait et partait pour le Paradis... Que Dieu lui en fasse la grâce à sa dernière heure, ainsi qu'à nous ! »

— Ainsi soit-il ! » répondit le prieur ; puis il s'éloigna à grands pas et se dirigea vers le logis de l'abbé. Cette perspective de la mort possible de fra Bartholomé par suite du mal mystérieux qui minait sa jeunesse ajoutait une nouvelle angoisse aux scrupules du prieur. Si l'on ne pouvait guérir le corps dolent du moine, il était du devoir strict de parer au salut de son âme, et dom Sébastien avait seul qualité pour opérer ce sauvetage.

Assis dans sa grande chaise sculptée et garnie de coussins de samis, dom Sébastien examinait page à page un psautier enrichi de miniatures qu'il venait d'acheter cent écus d'or. Ce fut sans cesser de tourner les feuillets de parchemin encadrés d'arabesques, ornés de lettres fleuries sur fond d'or au début de chaque alinéa qu'il entendit le rapport du prieur sur le cas de fra Bartholomé ; mais il ferma le psautier par un geste sec et se dressa debout lorsque le prieur termina sa communication en disant :

« Ayant employé vainement les moyens en mon pouvoir : exhortations, ordres de jeûnes et de ma-

cérations diverses pour dompter chez fra Bartholomé les suggestions de Satan, je recourus à Votre Révérence pour la prier d'exorciser le malin dont la possession tourmente jusqu'à la pâmoison notre pauvre frère. Les préparatifs de la cérémonie peuvent être faits en un moment.

— Pas tant de hâte, dit dom Sébastien d'un ton vraiment abbatial. Je veux d'abord juger par moi-même de l'état d'esprit de fra Bartholomé, car vous m'en dites des choses contradictoires. Puisqu'il assure que les visions dont il est obsédé ne lui présentent que la face bienheureuse de Notre-Dame et des saints Anges, pourquoi ne serait-il pas un saint plutôt qu'un possédé ?

— Ces visions ne sont qu'un piège du démon du mensonge et de la vaine gloire, car...

Dom Sébastien ne laissa pas au prieur le temps

D'une voix faible et avec un accent pénétré fra Bartholomé répondit qu'il se recommandait simplement aux prières de Sa Révérence pour en obtenir de Dieu une sainte mort.

« Mais avez-vous regret au monde ? »

— Point. Je me suis retiré du siècle pour avoir connu ses trahisons et ses iniquités. Je les ai expérimentées à Florence et à Rome. Le seul temps qui n'ait pas été perdu pour le bien de mon âme est celui que j'ai passé à l'atelier de Masaccio, car c'est après la mort de ce cher maître que j'ai résolu de me vouer à Dieu.

— Ah ! s'écria l'abbé intéressé par le nom du plus grand peintre de l'Italie après Giotto, vous avez connu et aimé cet homme célèbre que la mort a empêché de terminer sa superbe décoration de l'église del Carmine ? »



« Je les ai vus dans mes rêves », répondit le moine.

de formuler le reste de son objection. Avec un sourire d'autorité caustique attestant que jamais l'exorcisme ne serait nécessaire pour soustraire le père Christoforo au pouvoir de l'esprit malin, dom Sébastien se mit en marche vers le jardin du couvent sur lequel s'ouvraient les portes et les fenêtres des cellules monastiques.

« Voici notre pauvre patient, dit tout à coup le prieur en arrêtant l'abbé devant une fenêtre ouverte derrière laquelle fra Bartholomé, assis sur sa chaise de bois, les mains jointes, paraissait plongé dans une méditation pieuse. Ses yeux fixes, extatiques, ne furent pas distraits de leur point de mire idéal par le passage des deux dignitaires du couvent et le jeune moine subit un sursaut de surprise lorsque l'abbé, entré dans sa cellule, lui adressa une allocution paternelle et le somma ensuite de révéler le mal dont il souffrait, afin qu'on le secourût efficacement.

Après plusieurs questions sur l'artiste éminent que l'Italie regrettait depuis deux ans déjà, dom Sébastien fut ramené par ces faits de la vie passée du jeune moine aux intérêts présents de sa charge abbatiale et il dit avec bonté à fra Bartholomé :

« Puisque vous avez été un des élèves favoris du grand Masaccio, vous seriez plus apte que nous tous à juger ce que peint de bon ou de mauvais sur les murs de notre chapelle ce Malco chargé de l'orner en fresque. Cet emploi vous distrairait de votre mélancolie et... »

L'abbé dut s'arrêter. Après avoir pâli jusqu'à prendre une teinte de cire, la tête de fra Bartholomé s'affaissait sur sa poitrine et tout son corps s'abandonnait dans la torpeur d'un nouvel évanouissement.

Le prieur s'empressa de secourir le jeune moine en l'aspergeant de l'eau contenue dans la jarre de

terre réglementaire dans chaque cellule, et tout en lui donnant ses soins il dit à l'abbé :

« C'est Votre Révérence qui cause cet accès en se faisant l'allié du démon qui persécute notre pauvre frère.

— Et comment? s'écria dom Sébastien, tout en aidant, lui aussi, à ranimer le moine.

— Son égarement consiste à croire que ces visions de la Vierge et des anges qui l'obsèdent jour et nuit ne le poursuivent qu'afin qu'il les reproduise en peinture, office indigne de notre saint habit, suggestion de Satan, que nulle austérité n'a pu vaincre.

— Ah! c'est de cela qu'il s'agit! s'écria l'abbé d'une voix éclatante et avec une émotion de colère qui lui rougit la face. Vouloir détruire les dons de Dieu quand ils ne comptent se vouer qu'à l'édification du prochain, sais-tu comment j'appellerais cette action?... Je t'épargne ma sentence par souvenir du mot du très saint évangile sur les simples d'esprit et du verset du grand Dante sur les limbes des petits enfants... Mais voici notre cher fra Bartholomé qui revient à lui. Pouvez-vous m'entendre, mon fils?»

Sur un signe du jeune moine, l'abbé continua :

« Pour que les visions qui font souffrir votre corps ne vous hantent plus, je vous ordonne de les reproduire sur la toile ou sur les murs du cloître, à votre gré. Tout le matériel nécessaire vous sera fourni dès ce matin, et vous serez dispensé de certains offices dont la longueur vous distrairait de votre œuvre pieuse, car c'est autant servir Dieu de le louer par la représentation de sa majesté que de réciter des versets de psaumes. »

Deux mois plus tard, fra Bartholomé dont la santé avait reflué et dont la voix sonnait pleine et fraîche dans les chœurs à la chapelle, venait s'agenouiller devant l'abbé pour le prier de venir voir dans sa cellule le tableau qu'il venait de terminer. Jusque-là, d'après l'ordre de dom Sébastien, personne n'avait franchi le seuil de cette retraite.

Accompagné du prieur, l'abbé entra dans la cellule; et il y eut, dans l'opinion du père Christoforo, quelque chose de contraire à la dignité abba-

tiale dans les transports enthousiastes de dom Sébastien devant la toile où était représentée la sainte Madone entourée d'anges. L'abbé s'exclamait, riait, pleurait, se signait, tombait à genoux pour remercier la sainte Vierge d'avoir honoré le couvent d'Ema de cette représentation de sa grâce divine. Après tout, quoique le père Christoforo ne fût pas grand clerc en peinture, il voyait bien que celle-ci était supérieure à la fresque de la chapelle; et si fra Bartholomé remplaçait l'artiste voleur d'outremer, c'était tout bénéfice pour la communauté.

« Et ces anges, ces anges d'une suavité délicieuse! s'écriait encore dom Sébastien. Où les as-tu vus, mon fils?

— Dans mes rêves, répondit le jeune moine, et depuis que les rêves me sont permis, ils me représentent cent autres tableaux, de quoi exercer mon pinceau pendant quarante ans, si je dois les vivre.

— Espérons que tu les vivras, mon cher fra Bartholomé... Mais dis-moi, qui t'a fait choisir ce nom de Bartholomé? Est-ce une dévotion spéciale pour ce saint martyr?

— Non, répondit le jeune moine. A mon entrée au noviciat, on m'a demandé quel patron je souhaitais adopter. N'ayant de dévotion spéciale que pour les saints anges, je n'ai pu répondre, et le bon prieur m'a imposé le patronage de saint Bartholomé dont c'était la fête ce jour-là.

— Eh bien! tu te recommanderas à ses prières de temps à autre, mais à partir d'aujourd'hui, en mémoire de ces bons anges qui t'ont sauvé de ta langueur mortelle et que tu sais si bien peindre, tu te nommeras fra Angelico.

.... C'est en effet sous ce nom que le moine de l'abbaye d'Ema peignit jusqu'à son extrême vieillesse des tableaux de sainteté, et marqua si bien sa place parmi les artistes de la seconde moitié du x^e siècle que, même de nos jours, les amateurs de beaux-arts, après avoir vu au musée de Florence les tableaux de chevalet de fra Angelico, n'hésitent point à monter à la Chartreuse d'Ema, pour y contempler les chefs-d'œuvre du moine élève du grand Masaccio.

S. BLANDY.

SANS LUI

(Suite.)



ARDON, mademoiselle... Je venais voir si mademoiselle n'avait pas peur par ce temps épouvantable?

— Un temps épouvantable? dit Irène en relevant la tête.

— Mademoiselle n'entend donc pas? c'est une vraie tourmente. Le vent vient de casser un des grands sapins, au bout de la pelouse.

Irène jeta les yeux sur le parc, et aperçut, en effet, un grand sapin couché tout de son long sur la neige.

« Du coup madame a été tirée de sa maladie.

Occupée de son sapin, auquel elle tenait beaucoup, elle ne pense plus à elle; mademoiselle peut aller la voir maintenant. »

Irène trouva sa tante debout contre une fenêtre.

« As-tu entendu ce craquement quand il est tombé? s'écria-t-elle. Il m'a semblé que quelque chose se déchirait en moi. Comment! tu n'as rien entendu? tu dormais?

— Je lisais les lettres que vous avez eu la bonté de m'envoyer.

— Et tu étais loin d'ici... Regarde comme ce vide dépare mon massif de sapins qui était très

décoratif. On ne peut remplacer un arbre de cette venue... Tu as lu tout le paquet que je t'ai fait remettre?

— Oui, ma tante, et le voici, mais je vous demanderai en grâce la permission de garder une de ces lettres. Il me semble que j'aurai quelquefois besoin de la relire. »

C'était la lettre qui contenait ce passage :

« Son cœur est tendre, mais je crois qu'il sera fort aussi; oui, je crois que mon enfant sera capable de s'oublier pour les autres. Ah! que j'en suis heureux! Je l'aime tant que j'ai peur de la gâter et d'en faire une égoïste. »

« Oui, garde-la, cette lettre, dit Mme de la Salle. D'ailleurs, plus tard, toutes seront pour toi. »

Irène la joignit aux souvenirs de son père, qui étaient pour elle autant de reliques.

Au printemps, la jeune fille reçut de sa mère une lettre qu'elle avait perdu l'espérance de voir arriver jamais.

« Ma chère enfant, disait-elle, Hubert consent enfin à te laisser venir et, après-demain, il ira t'attendre à Nevers, où ta tante aura l'obligeance de te faire conduire par Lazarine. »

« Ah! qu'il me tarde de t'embrasser! Je serai bien heureuse aussi de te montrer mon fils. Tu es si bonne, si affectueuse, mon enfant chérie, que tu l'aimes déjà sans le connaître, j'en suis sûre; quand tu l'auras vu, tu l'aimeras bien davantage. Il est si joli! »

Tony importait peu à Irène; c'est à sa mère qu'elle songeait uniquement.

« C'est bien, dit Mme de la Salle après la lecture de la lettre de sa belle-sœur, nous t'enverrons à Nevers. Il ne peut donc venir jusqu'ici?... Avant de te remettre à lui, je n'aurais pas été fâchée de lui parler à ce monsieur. Il a bien su pourtant, il y a deux ans, trouver le chemin de Marcheloup... malheureusement! »

Le surlendemain, Irène partit sous la garde de Lazarine.

Sa tante lui dit en l'embrassant :

« Je te répète ce que je t'ai déjà dit : ma maison te sera toujours ouverte. »

Irène remercia sa tante, mais avec l'espoir de ne pas revenir à Marcheloup; et, sans regret, elle quitta ce beau pays, dont elle avait joui si peu.

A Nevers, elle trouva M. Férolles qui l'attendait. Il la salua sèchement, elle lui répondit de même. Avant de partir, elle s'était affirmée dans ses bonnes résolutions à son égard; son attitude la découragea tout de suite, et le silence régna entre eux pendant presque tout le voyage.

Il était visible que M. Férolles ne tenait pas à causer avec sa belle-fille, car il s'était muni de journaux, qui se dressaient entre elle et lui comme une barrière.

Cependant, las de lire, en approchant de Paris, il les replia.

Irène alors, croyant lui être agréable, lui parla de son fils.

« On le trouve joli, dit-il, mais, mon Dieu, qu'il est brillard! Il est très gâté. Votre mère ne comprend pas que ses cris me fatiguent, que j'ai besoin de repos en sortant de mon atelier. Le

foyer n'est pas toujours une source d'inspiration pour les artistes, oh! non! »

Son essai de conversation n'ayant pas été heureux, Irène garda le silence jusqu'à Paris.

XVII

« Tony va vous faire une belle réception, disait Hubert Férolles en montant avec Irène l'escalier de la maison où il occupait un appartement. L'entendez-vous crier? Eh bien, c'est ainsi tous les soirs. »

Il s'arrêta sur le palier du second étage. Au même instant une porte s'ouvrit et Mme Férolles parut. Elle s'élança vers sa fille.

« J'avais reconnu ton pas. Irène, mon Irène, ma fille, mon enfant chérie! — Elle la serrait dans ses bras et la couvrait de baisers. — Que c'est bon de te voir, de t'embrasser! Mon Dieu, que c'est bon! »

— Vous pourrez aussi bien embrasser votre fille chez vous, Sophia, dit froidement Hubert Férolles. Et ce sera même beaucoup plus convenable que de crier ainsi sur le palier. »

Sans répliquer, elle prit la main de sa fille et l'emmena dans le salon.

« Si vous avez un peu de coquetterie maternelle, vous ne montrerez pas votre fils ce soir à votre fille », reprit Hubert. Là-dessus il disparut.

« Je ne t'ai pas assez embrassée, mon Irène, dit Mme Férolles en entourant sa fille de ses bras; mais, mon enfant, tu me parais un peu maigrie. — J'ai tant souffert séparée de vous! »

Elle regretta ses paroles en voyant l'expression douloureuse qui se répandit sur le visage de Mme Férolles.

« Ce n'est pas de ma faute, mon enfant, murmura-t-elle. Ah! s'il n'avait tenu qu'à moi!... » Elle se tut : Hubert rentrait.

« En effet, reprit-elle, je crois qu'il vaut mieux que tu attendes à demain pour voir ton frère. »

— Comme vous voudrez », répondit Irène, qui n'était nullement pressée de faire la connaissance de Tony. Le bonheur d'être réunie à sa mère ne laissait place à aucun autre sentiment. La main dans la main, elles continuèrent à causer à demi-voix dans un coin du salon, tandis qu'Hubert Férolles lisait des lettres et feuilletait des journaux arrivés en son absence. De temps à autre, la mère tendait l'oreille : « On dirait que Tony se calme; si la nourrice pouvait donc le mettre dans son berceau sans l'éveiller! » Mais les cris recommençaient toujours plus forts, toujours plus agaçants.

Hubert frappa du pied et se leva.

« Il faut que cela finisse, dit-il avec colère. Qu'on le mette dans son berceau et qu'on le laisse. » Il se dirigeait vers la porte; la mère y arriva avant lui et lui barra le passage.

« Je vous en prie, Hubert, vous savez que ce n'est pas possible d'agir ainsi avec Tony : lorsque vous avez voulu le laisser crier, il a eu des convulsions. »

Il jeta un regard de côté à Irène, fit un effort pour maîtriser la colère qui pâlisait son visage, et alla se rasseoir, mais sa main froissait d'une façon significative le journal qu'il lisait.

« Hubert est très vif », dit tout bas Mme Férolles à Irène, que ce commencement de scène avait troublée.

A onze heures, Tony ne dormait pas encore. Irène, qui s'était retirée dans sa chambre, entendait de son lit le pas cadencé de la nourrice et son chant monotone. Elle s'endormit bercée par cette musique. Le lendemain, à peine était-elle éveillée, que la porte de sa chambre s'entr'ouvrit doucement, et Mme Férolles, après s'être assurée que sa fille avait les yeux ouverts, s'avança près de son lit, et lui dit après l'avoir tendrement embrassée plusieurs fois :

« Tony vient de s'éveiller; il est de bonne humeur : ce serait le moment de le voir.

— Je vais me lever, mère, répondit Irène.

— C'est que, vois-tu, il me tarde de te montrer mon fils. »

Irène passa une robe de chambre et, sans aucune émotion, suivit sa mère près de Tony. L'enfant, son petit bonnet de dentelle claire sur l'oreille, était assis dans son berceau, et le bout de ses pieds roses passait sous la couverture qu'il avait défaite en s'agitant. C'était un baby de la beauté la plus fine. On avait peine à croire qu'un être si délicat, si idéalement beau, à la bouche pareille à un bouton de rose, fût capable de crier si longtemps et si fort.

« Mon Dieu, qu'il est joli ! » s'écria Irène dès qu'elle l'aperçut.

D'un air fort sérieux Tony la considérait. Allait-il pleurer? elle le craignit et s'empessa de lui faire une de ces agaceries comme toutes les femmes, mères ou non, savent d'instinct en faire aux enfants. Il lui répondit par un sourire qui creusa une ravissante fossette dans sa joue rose.

« Embrasse donc ton frère, ma fille », dit Mme Férolles en la poussant vers le berceau. Irène se pencha et effleura avec précaution le front de Tony, comme s'il avait été un objet fragile ou une fleur qu'on craint de ternir par un soufuffle. Elle le regardait avec émotion. Où était son indifférence?

« Mon Dieu! qu'il est joli! » redit-elle; je voudrais bien le tenir dans mes bras. Voudra-t-il? »

Mme Férolles prit son fils et le mit elle-même dans les bras de sa fille. Irène n'avait jamais tenu un si petit enfant, et d'abord était embarrassée, presque craintive; mais, peu à peu, elle se rassura et promena hardiment son frère dans toute la chambre. La mère les regardait avec attendrissement.

« Ah! je pensais bien que tu l'aimerais dès que tu l'aurais vu », dit-elle.

Tony ne cria pas de toute la matinée; cela lui arrivait de temps à autre; mais M. Férolles ne put jouir de cette accalmie, il était sorti et ne rentra pas à l'heure du déjeuner.

« C'est aujourd'hui, je crois, dit Mme Férolles, qu'Hubert fait transporter au palais de l'Industrie les deux tableaux qu'il expose. Tu iras les voir au Salon, et aussi celui d'Alexandre du Courtil. La journée ne se passera certainement pas sans que nous voyions Alexandre; il m'a dit qu'il viendrait aussitôt que tu serais arrivée. Je m'attends aussi à une autre visite.

— A laquelle, mère?

— A celle de Mme Verloz; elle est très impatiente de faire ta connaissance. Il faut que je te dise que Mme Verloz agace Hubert; il l'appelle *Madame je me mêle de tout*. Elle se permet de lui donner des conseils sur ses tableaux et sur la manière de diriger Alexandre, et le relance jusque dans son atelier. Comme elle est la veuve d'un peintre, elle a des prétentions en peinture. Hubert dit qu'elle n'y entend rien, et ils ont quelquefois des querelles que je crains de voir mal finir. Je te dis tout cela, mon enfant, pour que tu ne sois pas étonnée d'entendre Hubert parler d'un ton moqueur de l'amie des du Courtil. »

Alexandre et Mme Verloz vinrent le jour même et se trouvèrent ensemble dans le salon de Mme Férolles. Mme Verloz étonna Irène par son sans-façon et l'originalité de ses allures. Elle l'embarassa même par la manière dont elle la regarda sans discontinuer. Quand un tableau avait le don de lui plaire, elle l'aurait regardé pendant deux heures sans songer à porter ailleurs son lorgnon. Ainsi pour Irène Mme Verloz avait commencé par poser à côté d'elle une sorte de toque qui lui servait de coiffure, et s'était débarrassée successivement de ses gants et de son manteau. Ses cheveux grisonnants, coupés courts et rejetés en arrière, n'étaient pas faits pour atténuer la laideur de son visage; elle avait un nez de carlin et une mâchoire proéminente. Mais sa physionomie était si vive, si intelligente, qu'on s'habituaient facilement à sa laideur. Elle causait à peine depuis un quart d'heure lorsqu'elle dit brusquement à Irène :

« Croyez-vous que je vais vous appeler Mlle Le Bret toute ma vie? C'est trop long, trop cérémonieux pour moi. Vous êtes la filleule de mon ami du Courtil, je vous dirai : Irène tout court et même je vous tutoierai, comme je tutoie Alexandre. Voilà quelles sont mes habitudes avec les gens que j'aime. Cela ne vous effarouche pas?

— Non, madame », répondit Irène en souriant. Mme Verloz, après l'avoir embarrassée, commençait à l'amuser.

« Quand on ne me connaît pas, mes idées paraissent un peu étranges; il est certain qu'elles ne sont pas celles de tout le monde. Ainsi je trouve que les appellations *monsieur, madame, mademoiselle*, ne sont bonnes qu'avec les étrangers, et jamais on ne les emploie dans mon entourage. Aussi je vous prierai, Irène, de m'appeler tout bonnement par mon nom de baptême : Aline. Alexandre n'a pu en prendre l'habitude; en raison de mon âge, il lui a été plus facile de me dire : *ma tante*. Peut-être serez-vous comme lui?

— Oh! oui, madame », répondit Irène en riant tout à fait cette fois.

« Mme Verloz faisait des visites interminables; c'est pour cela qu'elle ôtait en arrivant son chapeau et son manteau. Au cours d'une vive discussion artistique qu'elle eut avec Alexandre, elle traita celui-ci de barbouilleur. Sur la fin de sa visite, elle tutoyait Irène comme si elle l'avait vue naître, mais la jeune fille ne l'appelait encore ni *Aline*, ni *ma tante*.

Au dîner, Irène apprit à son beau-père qu'elle avait fait la connaissance de Mme Verloz. Aussitôt il s'écria :

« Je parie qu'elle a enfourché son cheval de bataille, qu'elle vous a parlé de la *grande peinture* ? »

« Non ? Vous m'étonnez. Pour Mme Verloz toute toile qui n'a pas au moins une dizaine de mètres de hauteur ne compte pas. Son mari faisait de la *grande peinture*, ce que j'appelle, moi, de la peinture au mètre. »

« Au Salon, ses tableaux occupaient toujours tout un panneau d'une salle; bon gré, mal gré, il fallait les voir; ils crevaient les yeux tant par leur dimension que par leur coloris. L'État les achetait et les expédiait dans les musées de province. Toiles avantageuses, car il n'en fallait pas beaucoup pour meubler un musée. Jamais vous ne verrez Mme Verloz s'arrêter devant une toile de soixante centimètres; pour elle, dans si petit espace, rien qui soit digne d'être regardé ne peut tenir; souvent son mari a développé dans une toile de dix mètres un sujet qui aurait été à l'aise dans une toile de deux ou trois. J'ai osé dire cela à Mme Verloz; j'ai cru qu'elle m'arracherait les yeux. Je ne suis pas de ses amis; aussi ne m'a-t-elle jamais proposé de l'appeler Aline tout court... ni ma tante non plus. »

— Eh bien, Irène est plus avancée que vous, dit Mme Férolles.

— Quoi, déjà ! à la première visite ?

— Elle a plu beaucoup à Mme Verloz. En sortant elle me l'a dit à l'oreille.

— Ah ! » répliqua-t-il sèchement...

Et il rentra dans le silence qu'il gardait d'ordinaire chez lui.

Irène se le rappelait tout autre à Alexandrie, sur le bateau qui les avait ramenés en France, et surtout à Marcheloup. Elle pensait que sa présence lui était à charge, et que c'était sa manière de le lui faire entendre.

Le lendemain, à l'improviste, il amena quelques amis à dîner, artistes et gens de lettres qui pouvaient lui donner la réplique. Il parlait facilement et avait l'esprit assez cultivé pour causer d'autre chose que de peinture. A cette table, Mme Férolles tenait le rôle qu'elle avait toujours tenu partout : celui d'une belle statue. Elle osait à peine hasarder quelques paroles.

Tout en parlant très peu, il lui arriva de dire une chose qui faisait mesurer l'étendue de son ignorance. L'œil de son mari lança un éclair qu'Irène surprit. Le dîner improvisé laissait à désirer, le service ne marchait pas non plus très bien, et cela agaçait visiblement Hubert Férolles, beaucoup plus difficile qu'on n'aurait pu le supposer à Marcheloup, où il semblait, sous le rapport de la table, le plus accommodant des hommes. Les temps étaient changés.

Son mécontentement perçait par instants, dans les intonations de sa voix, et se traduisait même par une ou deux réflexions courtes et sèches, qui firent baisser la tête à Mme Férolles. Irène partageait la confusion de sa mère, et ne prêtait plus qu'une oreille distraite à la conversation, qui l'avait d'abord intéressée; il lui tardait de quitter la table. Elle se promit, quand son beau-père invi-

terait ses amis à dîner, de se servir de la science acquise chez sa tante. Il n'eut plus rien à critiquer alors, et ce fut un sujet de discorde de moins entre lui et sa femme : il en restait assez d'autres.

L'appartement d'Hubert Férolles était situé boulevard de Courcelles; mais il passait la moitié de ses journées dans son atelier, rue Bayen.

« J'espère, disait Mme Férolles à sa fille, qu'Hubert te conduira voir son atelier; cela t'intéressera toi qui aimes la peinture. Tu verras là un de mes portraits; il a voulu me peindre en costume oriental. Il a fait trois fois mon portrait; mais c'est celui-là qu'il préfère, car il a tenu à le garder près de lui. Dans les premiers mois de notre mariage, je passais souvent une partie de mes journées dans son atelier, mais maintenant, ajouta-t-elle avec un soupir, maintenant avec Tony ce n'est plus possible. »

Il s'écoula plus d'une semaine avant qu'Irène vit de Paris autre chose que Saint-Augustin, où elle allait entendre la messe, et le parc Monceau, où la nourrice promenait Tony. A son arrivée à Paris Mme Férolles était beaucoup sortie avec Hubert. Seule elle avait peur de se perdre et n'osait s'aventurer hors de son quartier. Elle était incapable de servir de guide à sa fille. Elle ne savait pas marcher, et craignait, en prenant des voitures, d'avoir des démêlés avec les cochers. Quant aux omnibus, qui lui auraient inspiré moins de crainte, elle n'en connaissait pas le parcours.

« Hubert est très occupé en ce moment, disait-elle à sa fille; bientôt, je l'espère, il pourra te faire sortir. »

Irène n'osait dire qu'elle n'y tenait pas. Sortir avec lui comme avec son père, quelle souffrance ! Heureusement, cela lui fut épargné.

Hubert, certainement, n'y tenait pas plus qu'elle.

C'est Mme Verloz qui se chargea de la jeune fille.

« Alexandre prétend que tu n'as encore rien vu de Paris, lui dit-elle un jour qu'elle était venue de bonne heure boulevard de Courcelles, et que Mme Férolles était encore à sa toilette. Comment, c'est vrai ! à quoi pensent donc ta mère et ton beau-père ? ta mère craint de se faire écraser, mais ton beau-père ? »

— Il est très occupé. »

Mme Verloz poussa un grand éclat de rire.

« Très occupé, très occupé ! pauvre innocente ! à quoi ? ses deux tableaux sont au Palais de l'Industrie, et il n'a plus qu'à leur donner un coup de vernis la veille de l'ouverture du Salon; coup de vernis qui ne lui prendra guère de temps, car ses deux tableaux n'ont pas à eux deux plus de quatre ou cinq mètres. Très occupé, il me la baille belle ! c'est-à-dire que cela l'ennuie de l'accompagner; eh bien, moi cela ne m'ennuiera pas du tout; au contraire, rien ne me plaît tant que de voir des yeux comme les tiens réfléchir les impressions d'un esprit tout neuf. Tu veux bien, n'est-ce pas, te laisser piloter par ta tante ? »

— Bien volontiers », répondit Irène avec empressement.

(A suivre.)

LOUISE MUSSAT.

CAUSERIE DE QUINZAINE



L'EMPIRE germanique est en deuil : le maréchal de Moltke vient de mourir. La patrie allemande peut pleurer son grand homme de guerre; on s'explique, on respecte ses regrets; mais que l'humanité joigne ses larmes aux siennes, non, sans doute.

L'an dernier, dans une assemblée politique dont il était l'un des membres les plus influents, répliquant à quelques-uns de ses collègues effrayés du surcroît de dépenses motivées par les armements de l'État : « La guerre! s'écria le vieux capitaine, la guerre est chose sainte, divine! Sans la guerre le monde tomberait en pourriture et se perdrait dans le matérialisme! »

Ainsi ce n'était pas le sentiment tout normal, tout saint, tout divin, pour parler comme lui, de la défense, de la sauvegarde nationale, de la force patriotique que cet homme préconisait; ce n'étaient pas les efforts douloureux, les sacrifices cruels mais rationnels, inévitables d'un pays jaloux de sa grandeur, de son indépendance, que ce vieillard justifiait : c'était l'état de douleur, de cruauté en lui-même, c'était la visée de tuerie, de dévastation, c'était l'art pour l'art, qu'il glorifiait dans son principe, dans son but exclusif de maux et de misères. Selon lui, faire s'entr'égorger des milliers, des millions d'hommes, n'ayant le plus souvent aucuns griefs personnels les uns contre les autres, n'était pas un acte matérialiste; selon lui, donner du sang et de la chair humaine comme engrais aux champs ravagés, c'était préserver le monde de pourriture.

Et, qui plus est, selon lui entretenir l'humanité dans cette voie sinistre, c'était obéir saintement à la divine volonté. Je me permets de croire que le Souverain de là-haut, devant qui il vient de comparaître, n'a pas dû ratifier cette hypocrite interprétation d'un penchant aux cruelles, aux atroces jouissances.

L'autre jour, j'avais ouvert un volume du vieux Brantôme contenant son curieux traité des *Rodomontades*, et tout naturellement j'avais mis, pour le retrouver à l'occasion, un signet sur ce passage :

« Le maréchal d'Estrosse (sans doute Ph. de Strozzi), passant par chemin, y fut rencontré de deux cordeliers, qui de ces mots le saluèrent : *Dieu vous donne la paix!* A quoi répondit vivement le maréchal : *Et Dieu vous ôte le purgatoire!* comme disant : « Si vous me donnez ce souhait de malédiction, à me désirer la paix, je vous en donne un autre de même, car l'un vit de la guerre et l'autre vit des pratiques qui proviennent de ce qu'on donne pour faire prières en intention des âmes du Purgatoire. »

Brantôme rapporte cette boutade du célèbre guerrier à propos de certains soldats assiégés qui, ayant pu tuer le marquis de Pescaire, qui les assiégeait, s'y étaient refusés : « car, dirent-ils, à Dieu ne plaise que périsse par notre cruauté un

si vaillant capitaine, qui est le père des soldats, et qui nous maintient, encore que nous soyons ennemis; mais au contraire, conservons-lui la vie, afin de vivre du gain de nos soldes, que nous ne mourrions point de faim au milieu d'une paix lente et paresseuse. »

« Et bien avaient-ils raison de parler ainsi — remarque le pittoresque historien — car, comme ennemi de paix et ami de guerre et d'ambition, ce Pescaire leur entretenait toujours leur gage-pain. »

Au siècle suivant, Tallemant des Réaux inscrivait ceci dans ses *Historiettes* à propos du maréchal Charles de Biron : « Il était si bien né pour la guerre qu'au siège de Rouen, où il assistait encore tout jeune, il dit que si on voulait lui donner un assez petit nombre de gens qu'il demandait, il promettait de défaire la plus grande part des ennemis. « Tu as raison, lui dit le maréchal Armand de Biron, son père; je le vois aussi bien que toi, mais il faut se faire valoir : à quoi serons-nous bons quand il n'y aura plus de guerre? » A la bonne heure! Ceux-là du moins, qui avaient la conscience et la franchise de leur situation, de leur profession, ne faisaient pas à Dieu l'injure de confondre ses intérêts avec leurs intérêts professionnels.

« Quand il n'y aura plus de guerre! » Cette prévision d'un soldat du xvi^e siècle se réalisera-t-elle un jour? Nous ne semblons pas en prendre beaucoup le chemin, car la paix d'aujourd'hui n'est faite que d'immenses, d'épouvantables préparatifs belliqueux. Mais patience! Toutes choses ici-bas périssent par leur excès. Pour que l'opinion nouvelle prévale, il ne faut, après tout, que la disparition de quelques hommes d'un autre âge : de ces tout-puissants qui, pour leur plaisir ou leur ambition, font battre les autres; de ceux que l'humoriste anglais Harrington avait en vue quand il disait : « Mettez des petits chiens dans un sac et secouez le sac : tous les chiens se mordront entre eux; mais il ne viendra à aucun l'idée de mordre la main qui les secoue. »

Dès aujourd'hui, cette main aurait quelque chance d'être mordue; et plus nous irons, plus le métier de secoueur perdra de ses immunités.

Patience donc, patience!

..

Un peu avant l'homme du triste et sanglant jadis, la grande moissonneuse avait abattu un moderniste dans toute la plus positive acception du terme : Barnum, le grand, l'ingénieux, l'aventureux, le merveilleux Barnum, dont le nom est devenu dans toutes les langues un qualificatif impérissable. Il avait commencé par être berger, et il n'était même rien de plus quand, ayant organisé dans son village de la libre Amérique, des loteries où, sans tromper personne, il sut faire

d'assez jolis gains, il comprit que sa véritable vocation était ailleurs que dans la garde des troupeaux. Déjà nanti d'un certain avoir, il allait cherchant les occasions, lorsque le hasard lui fit rencontrer une négresse centenaire qu'il acheta (car alors on les vendait encore) et que de son autorité privée il institua nourrice de Washington, en lui décernant quelque cent cinquante années d'existence. Les très positifs Yankee donnèrent dans ce panneau patriotique, qui fut un com-

public n'était rien moins qu'un philosophe qui avait très profondément étudié l'humanité, et qui avait sur maints rêveurs non moins subtils l'avantage de mettre personnellement à profit ses observations. Charlatan avéré soit, mais pour se considérer comme autorisé à l'être, il avait coutume de demander qu'on voulût bien lui indiquer un homme public quelconque qui n'usât pas plus ou moins de charlatanisme, et qui usant du moins ne fût pas tout disposé à user du plus. « J'use du plus, voilà



M. A. Chapu, statuaire, membre de l'Institut, né en 1833, mort le 21 avril 1891.

mencement de fortune pour l'inventeur. Puis trouvant un enfant de cinq ans, aussi mignon qu'intelligent, qui se laissa bien docilement dresser au rôle de phénomène, il en fit le fameux général Tom Pouce, prétendu nain âgé de quinze ans, qu'il promena dans le monde entier, qui parut dans toutes les cours d'Europe, et à l'aide duquel il réalisa en deux ans des bénéfices considérables. Puis il ouvrit, avec la chanteuse suédoise Jenny Lind, une campagne qui ne lui rapporta pas moins de trois millions. Et dès lors directeur d'un Musée fourni sans cesse des plus inimaginables curiosités, il ne cessa de prélever chaque année sur la badauderie du nouveau monde les plus opulents tributs.

En réalité, cet exploitateur de la niaise curiosité

tout », concluait-il. Sa devise était : *Je m'étudie à plaire.*

A une certaine époque, il vint faire en Angleterre des conférences sur l'art de gagner de l'argent. Les négociants, les manufacturiers de Liverpool, de Manchester, de Londres, qui se pressaient en foule à ses séances, furent aussi étonnés qu'étonnés de ce qu'ils entendirent; ils avaient espéré qu'il allait exposer devant eux les habiles théories du charlatanisme, mais il leur déclara simplement que le seul secret qu'il eût à leur indiquer consistait à être honnête et à ne jamais espérer d'obtenir rien pour rien.

Vers 1865, Barnum publia en même temps à New-York et à Paris un livre intitulé en anglais *The Humbugs of the World* et en français les *Blas-*

gues de l'Univers, qui est un tableau d'ensemble très bien peint, ma foi, du pouvoir qu'eut en tout temps et dans tous les pays ce *puffisme*, que l'on veut généralement croire d'invention récente. Dans cet ouvrage il démontre que s'il y eut force blagues dangereuses et coupables, il y en eut beaucoup d'innocentes et même d'utiles. Pour mettre en évidence ce dernier cas, il allègue les gens de mérite véritable, qui pour n'avoir recouru à aucun charlatanisme, ont pu rester absolument méconnus et mourir misérables; puis il cite de curieux exemples du contraire.

« Ainsi, dit-il, quand les billets du premier concert public donné par Jenny Lind en Amérique furent mis aux enchères, plusieurs négociants, aspirant à la célébrité, firent monter très haut le premier billet, qui fut en définitive adjugé au chapelier Génin, moyennant 225 dollars (1125 francs). Tous les journaux des États-Unis annoncèrent le lendemain le fait dans leurs colonnes. Deux millions de lecteurs se demandèrent : « Qu'est-ce donc que Génin, le chapelier ? » Génin devint fameux en un jour. Involontairement chacun examina le fond de son chapeau pour savoir s'il sortait de chez Génin. Un journaliste déclara qu'un de ses amis avait découvert le nom de Génin dans son chapeau. On proposa de mettre ce chapeau aux enchères; et ce chapeau fut adjugé à 14 dollars. Tout le monde voulut dès lors avoir un chapeau de Génin, en offrant même de payer un dollar de plus, pourvu que le chapeau fût remis par Génin lui-même; cette singulière fantaisie mit plusieurs milliers de dollars dans la poche de Génin, qui depuis eut une grande renommée, et jamais je n'ai entendu dire qu'il ait livré de mauvais chapeaux; c'est un commerçant de toute probité et honorabilité. »

Voici maintenant l'Anglais Warren, qui, ayant trouvé la recette d'un cirage de qualité tout à fait supérieure, n'en vendait que fort peu. Un jour Warren envoie en Egypte un homme chargé d'écrire en grosses lettres sur les pyramides de Ghizey : *Achetez le cirage de Warren, 30, Strand, à Londres*. Il va de soi que Warren ne s'attendait pas à ce que les Egyptiens vinssent s'approvisionner chez lui. Mais, comme il l'avait prévu, il arriva que des touristes anglais apercevant ces inscriptions, écrivirent au *Times* de Londres, pour dénoncer le vandale, le barbare qui s'était rendu coupable d'un pareil sacrilège. Le *Times* publia ces lettres, et les fit suivre d'articles dans lesquels le marchand de cirage du Strand fut stigmatisé comme un homme capable de toutes les profanations. Ces articles vivement indignés furent reproduits par tous les journaux des trois royaumes, ce qui constitua autant d'annonces retentissantes pour le cirage de Warren. La curiosité fut éveillée; on essaya le fameux cirage, que l'on trouva excellent, et dont chacun conseilla l'usage à ses amis et connaissances. Et la fortune de Warren fut faite. Warren, en réalité, en faisant acte de charlatan, n'avait eu recours à aucune manœuvre frauduleuse pour tromper le public. Il n'avait ni

trompé ni volé personne. Il avait tout simplement attiré l'attention sur lui par un moyen original. Et il vendit son cirage par quantités d'autant plus énormes que son cirage était fort bon. « Quel est, demande Barnum, le commerçant qui pourrait se faire un cas de conscience d'agir comme lui ? »

Selon Barnum, le plus grand blagueur est celui qui croit ou prétend croire que dans tout et chez tous il n'y a que blague. A son avis, une heure sonnera où les hommes étant devenus bons, justes, honnêtes, ne se décideront que sur des preuves réelles et sincères, n'acceptant rien sans sérieuse vérification, il n'y aura plus place ici-bas pour la blague, qu'elle soit inoffensive ou dangereuse.

Barnum à la vérité n'assigne aucune date à l'échéance de ce souhaitable état de choses. Cette date-là pourrait bien, j'imagine, être assez éloignée.

Quoi qu'il en soit des théories du célèbre puffiste sur l'utilité et la puissance de la réclame à outrance telle qu'il l'entendait, et telle qu'il se plaît à en donner des exemples, elles ne visent guère que des personnalités assez vulgaires. Mais il est un monde d'élite, qui n'a que faire, Dieu merci, de ces étranges interventions. C'est à ce monde qu'appartenait le grand artiste français qui prématurément vint d'être enlevé à ses travaux. Chapu, l'auteur de la *Jeanne d'Arc agenouillée* du Luxembourg, de la *Jeunesse* du monument de Henri Regnault, était né en 1833 : il est donc mort à cinquante-sept ans, en pleine vigueur d'un talent essentiellement gracieux et fort dans une véritable originalité, ainsi qu'en témoignent la plupart de ses œuvres : *Mercure inventant le caducée*, le *Génie de l'Immortalité* du tombeau de Jean Reynaud, le monument de Berryer et celui de Flaubert, le tombeau de Mgr Dupanloup, la statue de la Duchesse d'Orléans, le *Semeur*, une *Danseuse*, etc. Grand prix de l'École des beaux-arts en 1855, médaillé en 1863, 1865 et 1866, deux fois titulaire de la médaille d'honneur du Salon annuel, membre de l'Institut en 1880, Chapu était un des plus sympathiques représentants de l'école contemporaine. Sa dernière œuvre, achevée autant que je puis croire, est la statue du romancier Honoré de Balzac, que lui avait commandée la Société des gens de lettres et qui doit être prochainement érigée au Palais-Royal.

A l'heure où j'écris, nos graves Lycurgues délibèrent sur le sort à faire aux paris plus ou moins mutuels qui se relient, paraît-il, de façon plus ou moins directe, à l'avenir de la cavalerie française, et partant aux succès futurs de l'armée nationale. Pariera-t-on ou ne pariera-t-on plus aux alentours du champ où, trois ou quatre fois par semaine, quelques dadas plus ou moins efflanqués fournissent quelques temps de galop : *That is the question*, contenant, à ce qu'on nous affirme, les destinées du pays. Mais à cette considération ma-

jeune s'oppose la nécessité de détruire, d'extirper du sang populaire le microbe du jeu, qui semble y faire de singuliers ravages. « Vous comprenez, disent les rigoristes, tolérer le jeu sur une pelouse alors qu'on l'interdit scrupuleusement en tout autre lieu! »

Ce scrupuleusement me plaît outre mesure. Il me souriait notamment l'autre jour pendant que je passais devant le palais de la Bourse. Qu'est-ce qu'on fait donc, s'il vous plaît, dans cette espèce de temple grec? Pour ma part, j'aime à l'ignorer. Je me rappelle seulement qu'un matin l'on trouva

collé sur une des colonnes de cette maison officielle un écriteau portant ceci :

Caverne à la rapine ouverte,
Où l'on court le danger certain
D'être ruiné par la perte,
Ou déshonoré par le gain.

Quand on rechercha le poète moraliste auteur de ces vers tout vibrants d'indignation, on apprit qu'ils étaient l'œuvre d'un fervent du lien, exécuté la veille pour n'avoir pu solder ses différences.

Et nos graves Lycurgues délibèrent sur l'interdiction absolue des paris plus ou moins mutuels.

SCIENCE EN FAMILLE



DANS ces charmants mémoires qu'il a modestement intitulés *Essais sur la musique*, Grétry, qui était né à Liège, raconte que lorsque les frères Perrier établirent à Paris la première pompe à feu, pour l'élévation des eaux de la Seine, il ne comprenait pas pourquoi chaque fois qu'il allait se promener du côté de cet établissement, aussitôt son esprit se peuplait malgré lui, en quelque sorte, des souvenirs de son enfance.

« Je restai longtemps, dit-il, sans trouver la raison de ce singulier effet; mais tout s'expliqua enfin quand j'eus remarqué que pour chauffer la machine on se servait de charbon de terre, qui est le combustible ordinaire de mon pays natal. (Notons que, à l'époque où écrivait Grétry, Paris ignorait presque absolument l'usage de la houille.) L'odeur de la fumée me reportait à mes premières années. »

Qui de nous n'a éprouvé quelque impression analogue?

Une contemporaine de Grétry, Mme Necker, la mère de Mme de Staël, se plaçait évidemment sous l'influence du même phénomène quand elle écrivait ceci :

« Un parfumeur serait le premier des poètes et parlerait plus qu'eux tous à notre imagination s'il savait, par exemple, imiter l'odeur de la terre humectée par la pluie dans un beau jour de printemps, ou après une grande chaleur d'été, tant est grande la puissance du souvenir et la liaison des idées. »

Bien que plus d'un siècle se soit écoulé depuis que furent tracées ces lignes, je ne crois pas savoir que ce délicat problème dont il y est question ait donné lieu à des recherches suivies d'un résultat usuel.

Et l'heureux parfumeur est encore à trouver.

Mais voici que deux savants *di primo cartello*, MM. Berthelot et G. André, ont voulu connaître chimiquement le secret de cette odeur qui, disent-ils, dans une note présentée le 23 mars à l'Académie des sciences, « n'est pas sans agrément ». Or comme ils ont expérimenté avec toute l'intelligence et toute la précision imaginable, peut-être quel-

que pourchasseur d'aromates nouveaux ferait-il pratiquement son profit des travaux livrés par eux à la publicité. Et peut-être un de ces jours apprendrons-nous les débuts commerciaux du parfum *odeur de terre mouillée* qui, selon Mme Necker, et bien d'autres assurément, doit parler si poétiquement à l'imagination. A la vérité les deux chimistes, en constatant l'existence de la substance qui répand ces suaves émanations, ne sont parvenus ni à l'isoler complètement, ni même à en déterminer la nature exacte. Ayant opéré sur environ 3 kilogrammes de terre végétale, ils sont arrivés à conclure que la matière en question n'y figure que pour quelques millièmes.

Ce serait d'après eux un composé organique neutre de la famille aromatique (bien entendu) qui n'est ni un acide, ni un alcali, ni même un aldéhyde (transformation de l'alcool par suite de déshydrogénation). Ses solutions aqueuses concentrées sont précipitables par le carbonate de potasse et donnent naissance à ce que les praticiens appellent l'anneau résineux; et la résine de cet anneau, puisque anneau y a, serait évidemment le principe cherché.

Ce qu'il importe de savoir, et ce que remarqueront les parfumeurs bien avisés, qui voudront se faire des rentes avec un parfum nouveau, c'est que, par des distillations successives et lentes, on peut arriver à la concentration extrême de ce principe aromatique, qui devient de plus en plus sensible et pénétrant à mesure de sa plus grande concentration.

A l'œuvre donc, et bonne réussite, messieurs de l'alambic! Et vous, mesdames, qui aimez les suaves senteurs, préparez-vous aux charmes pratiques que doit vous procurer l'odeur de terre mouillée.

..

Parlons maintenant de choses qui, pour être beaucoup plus positives, ne restent pas moins poétiques, puisqu'il s'agit du régime diététique des tout jeunes enfants.

Deux « lectrices assidues » qui signent l'une *Petite maman*, l'autre *Jeune mère*, toutes deux empêchées de continuer l'allaitement naturel, me demandent en même temps de les renseigner aussi

exactement que possible sur la fameuse question des microbes à redouter dans l'usage du lait de vache. Cette question toute particulière peut être d'un intérêt assez étendu, même en dehors de l'alimentation des bêtes; je crois donc pouvoir y répondre ici.

« Etant donné le temps de *microbomanie* qui court, dit une de mes correspondantes, l'on ne sait plus à quoi s'en tenir pour les précautions à prendre; encore un peu et on n'osera plus ni ouvrir la bouche, ni respirer aucun air, ni absorber aucun aliment, aucune boisson. Une indication pratique, S. V. P. »

Et d'abord, madame, ne criez pas ainsi à la *microbomanie*, car il est évident, avéré, qu'on n'exagère rien quand on veut voir, ou plutôt quand on voit réellement le microbe partout et dans tout. C'est même là que se trouve réduit à sa plus simple expression, le principe simultané de destruction et de régénération, qui est en quelque sorte l'élément de vie universelle. Mais parce que l'on constate cet état de choses, c'est-à-dire parce que l'on découvre les causes indéniables de certains effets, auparavant inexplicables, s'ensuit-il que l'intervention des infiniment petits ne s'exerce jamais qu'à notre détriment? non sans doute, car en de nombreux, très nombreux cas, ils sont pour nos besoins de très précieux auxiliaires. Et pour les cas où nous avons à les redouter, le fait de les connaître constitue pour nous une très précieuse, très utile sauvegarde, et dûment avertis nous devons, puisque nous le pouvons, mettre à profit les données de la science.

Rien de plus élémentaire d'ailleurs que les procédés de préservation résultant de la théorie microbienne; et pour ne parler que du lait, qui nous intéresse particulièrement aujourd'hui, nous allons, si vous le voulez bien, les formuler aussi clairement que possible.

Premièrement il ne fait plus doute pour personne que la tuberculose dont les bêtes laitières sont fréquemment atteintes, surtout par le séjour dans les étables urbaines, est directement transmissible aux personnes qui boivent le lait peuplé des bacilles ou microbes particuliers à cette terrible maladie.

Secondement l'on sait que ce breuvage alimentaire, mortellement dangereux dans son état normal, peut devenir d'une parfaite innocuité si l'on a le soin de tuer, avant de le consommer, les myriades d'êtres malfaisants qu'il contient.

Enfin de nombreuses expériences ont prouvé que ces êtres ne résistent pas à une température de 70 à 75 degrés.

La démonstration de ce dernier point et des avantages qui en résultent ayant été faite en principe par M. Pasteur, l'opération du chauffage destructeur des microbes a reçu le nom de *stérilisation*, ou même de *pasteurisation* des liquides qui y sont soumis. Après avoir notamment appliqué ce très simple mais très ingénieux expédient à la conservation des principales boissons fermentées, dernièrement une industrie déjà fort importante s'est créée pour la pasteurisation ou stérilisation du lait, dont la consommation est partout si considérable, surtout en vue de l'allaitement artificiel des

jeunes enfants, et de la nutrition — fort à la mode aujourd'hui — des adultes que la médecine met au régime lacté.

..

Stériliser le lait, c'est donc, par une mesure précautionnelle, agir sur ce liquide de façon à tuer les microbes pathogéniques qu'il pourrait contenir, et par conséquent l'offrir au consommateur dans un état d'innocuité absolue. Je connais pour ma part force gens qui, allant droit au but, et comme on dit ne cherchant pas midi à quatorze heures, raisonnent ainsi : « Si les microbes suspects sont tués par 70 degrés de chaleur, à plus forte raison le seront-ils par 90 ou 100. » Et ils font tout simplement bouillir le lait qu'ils consomment à leur premier déjeuner, ou dont ils emplissent le biberon des bêtes. Mais à côté des gens qui font ainsi existent en grand nombre des délicats qui, personnellement, veulent trouver dans le lait toute la saveur et même toute la blancheur primitives que lui enlève l'ébullition, ou bien des parents qui craignent que le lait bouilli n'ait pas pour les nourrissons toutes ses qualités alimentaires normales.

A ceux-là donc le lait stérilisé selon l'art, par des manipulations qui ne sont guère à la portée de la pratique ménagère; non pas, à vrai dire, que ces opérations soient bien compliquées, mais encore exigent-elles des appareils spéciaux et une attention toute particulière. Les appareils où l'on fait passer, ou plutôt séjourner le lait, sont ordinairement chauffés à la vapeur pour ne pas dépasser le degré voulu. On en a même perfectionné le fonctionnement en remarquant qu'en prolongeant la durée du chauffage à un degré inférieur (70) on obtient le même résultat qu'en amenant rapidement le liquide au degré supérieur; et c'est le plus souvent par cette prolongation que l'on agit, puisqu'elle a l'avantage de laisser au lait autant que possible son goût et son aspect primitifs.

L'opération achevée, le lait est enfermé, scellé, et la conservation en est relativement assurée pour plusieurs jours; mais encore vaut-il mieux renouveler souvent la provision.

En tout état de cause, reste la question de savoir si la stérilisation a été convenablement, suffisamment effectuée: c'est affaire de conscience d'une part, et de confiance de l'autre. D'où vient que, en face des incertitudes permises, un hygiéniste très sérieux conseille tout franchement aux jeunes mères l'usage du lait bouilli, ou tout au moins chauffé à 75 degrés sous leurs yeux en affirmant que ce chauffage n'ôte rien ou presque rien au lait de ses bonnes qualités nutritives. Du même coup d'ailleurs il leur donne deux conseils excellents. D'abord de pratiquer régulièrement le chauffage de n'importe quel lait, car, même en plein pays de pâturage, bon nombre de vaches peuvent être atteintes d'une affection tuberculeuse transmissible par le lait. Et comme le chauffage au degré voulu, opéré par l'action immédiate du foyer sur le vase contenant le lait, a le grand inconvénient d'un double effet de carbonisation

des bons principes du liquide sur les parois surchauffées du vase et de coagulation de la matière caséuse à la surface, il explique qu'on peut parer très heureusement à ces défauts en opérant le chauffage au bain-marie.

Pour cela, placer dans une casserole quelconque où l'on met de l'eau, un vase de moins grande dimension soutenu dans le fond par un petit trépied de métal ou de cristal pour qu'il n'y ait pas contact entre les deux fonds de vases. Mettre le lait à chauffer dans le vase intérieur où plonge un petit thermomètre. Si le tout a été placé en même temps sur le feu, quand l'eau de la casserole arrivera à l'ébullition, le thermomètre baignant dans le lait devra indiquer à peu près les 70 à 75 degrés voulus. Laisser la chaleur *microbicide* agir pendant quelques instants; et l'opération sera terminée qui donnera un lait aussi près que possible de son état normal, parfaitement innocent, et possédant toutes ses meilleures qualités alimentaires. C'est très simple, très économique et c'est en résumé ce qu'il y a de plus sûr. Qu'on se le dise!

..

Une chose que peuvent se dire aussi les mamans qui sont à même d'avoir à leur portée une chèvre laitière quelconque, c'est que, avec cette nourrice cornue, dont le lait est d'ailleurs réputé d'un usage en quelque sorte supérieur à tout autre, aucune transmission de tuberculose n'est à redouter. Le fait est avéré, si bien même que, étant donnée la parfaite immunité de cet animal en face des affections tuberculeuses, une école de chercheurs — qui, paraît-il, a déjà obtenu des résultats fort concluants — s'occupe de combattre les ravages de la terrible maladie par la transfusion du sang de chèvre.

Ajoutons que l'allaitement des jeunes enfants par la chèvre est traditionnellement considéré comme transmettant au nourrisson quelque chose de la gaieté caprine. Et comme la gaieté est fort en baisse par le temps qui court, à Dieu plaise que la chèvre nourrice devienne de plus en plus à la mode. Absence de tuberculose et surcroît d'humeur joviale : hurrah donc pour les modernes Amalthées!

..

Autre question féminine.

« Avez-vous vu, monsieur, avez-vous lu ? »

— Quoi donc, madame ?

— L'article de journal où il est dit que depuis plusieurs années des marchands de diamants en gros ont, par un procédé particulier, transformé en diamants blancs des diamants jaunes qui sont d'une valeur beaucoup moindre, si bien que celles de nous qui en ont acheté à haut prix depuis cette époque ne sont pas sûres d'avoir de vrais diamants blancs.

— Oui, madame, j'ai entendu parler de cette affaire.

— Et vous croyez qu'une pareille falsification est possible ?

— Parfaitement, madame.

— Ce qui me faisait n'y pas croire, c'est qu'il est question de coloration blanche obtenue à l'aide d'une substance bleue. Je me disais que c'était pure fantaisie.

— Nullement, madame. La couleur bleue étant, comme on dit en optique, la nuance complémentaire de la couleur jaune, annule l'effet de celle-ci, et le blanc en résulte.

— Oui, comme on dit en optique, mais je ne saisis pas très bien.

— Pourtant, madame, je crois pouvoir affirmer que plus d'une fois vous avez mis cette vérité théorique en pratique.

— Moi ?

— Oui, vous. Assurément, un jour ou l'autre, il vous arriva de laver vous-même un objet de lingerie quelconque, fichu, mouchoir ou dentelle. Cet objet bien savonné, bien rincé, vous vous êtes aperçu qu'il gardait une légère teinte jaunâtre. Alors pour le rendre d'un blanc plus pur, vous l'avez passé... au bleu.

— Tiens, c'est vrai !

— De même les falsificateurs voulant blanchir des diamants jaunâtres les ont plongés dans une solution de bleu d'aniline, principe d'une subtilité, d'une pénétration colorante extraordinaire; et comme le diamant, si dense, si compact qu'il puisse paraître, n'est pas moins d'une porosité relative, il a suffi que la plus infinie proportion de la substance bleue s'y introduisit pour que le blanc pur fût obtenu par annulation de la nuance jaune. La chose est donc très faisable. Mais cette fraude a-t-elle été opérée aussi largement que la chronique veut bien le dire ? Là est la question. Et ce n'est pas moi qui puis la résoudre. Mais je crois fort qu'on exagère comme toujours en pareil cas. Si important que soit le commerce des diamants, il serait difficile qu'en quelques années la seule différence résultant du blanchiment des diamants jaunâtres atteignit l'énorme chiffre qu'on indique. Quoi qu'il en soit, comme l'épreuve démonstrative ne peut se faire qu'en immergeant les pierres suspectes dans un bain d'acide sulfurique chaud, je ne vous conseillerais pas, madame, d'y procéder vous-même... Puis si vos diamants jaunâtres de naissance sont actuellement blancs, ne dites rien, et tenez-les pour blancs d'origine. C'est la foi qui sauve... Au cas où l'exposition à la lumière aurait détruit l'effet assez fugace de l'aniline, priez un bijoutier de répéter l'opération, qui d'ailleurs est des plus simples. Et enfin, si au lieu d'avoir acheté des diamants, l'achat en est encore à faire, adressez-vous en bon lieu — où du reste l'éveil est donné. C'est tout ce que je puis vous conseiller.

LOUIS BALTHAZARD.



MOSAÏQUE

Mots de la dernière heure.

« Je me repens d'avoir consacré tant de peine et de temps à la science. » Ainsi disait au moment de mourir Roger Bacon, célèbre moine anglais du ^{xiii}^e siècle qui fut un des plus puissants génies du moyen âge. Ses travaux, ses découvertes, ses vues sur toutes les branches du savoir humain, ont fait de lui un précurseur du grand mouvement scientifique moderne. Et s'il regretta en mourant de s'être passionné pour la science, c'est qu'en avance sur son époque il dut à ses idées, à ses théories d'être presque sans cesse non seulement méconnu, mais persécuté par ses contemporains, qui s'obstinaient à voir en lui ce qu'on appelait alors un magicien, c'est-à-dire un affidé des puissances infernales, en révolte contre l'esprit de Dieu.

On attribue à tort à Roger Bacon l'invention de la poudre dont le premier usage en Occident remonte en effet au siècle où il vivait, mais qui a bien pu nous être apportée de l'extrême Orient, où elle était connue depuis très longtemps déjà.

(Env. Mimosa.)

Histoire de l'industrie.

Dans un magnifique et très curieux volume que M. Henry D'Allemagne vient de publier sous le titre d'*HISTOIRE DU LUMINAIRE depuis l'époque romaine jusqu'au xix^e siècle*, nous voyons combien lent a été le progrès dans l'art de l'éclairage, qui aujourd'hui semble toucher à son apogée. Cet ouvrage, qui indique chez son auteur un très actif et très subtil esprit de recherche, nous apprend que, malgré le besoin général qu'eurent toujours les hommes pour leurs travaux et pour leurs plaisirs, de dissiper les ténèbres, l'on arriva presque jusqu'au siècle où nous sommes sans apporter le moindre perfectionnement sensible à la lampe primitive, ou au flambeau de graisse ou de cire. A vrai dire, depuis les soixante ou quatre-vingts dernières années, les choses ont considérablement changé, d'abord par les lampes à double courant d'air, puis par les appareils Carcel et modérateurs, puis par l'invention du gaz qui marque tout à coup une ère absolument nouvelle, et enfin par l'usage pratique des effluves électriques. Avant le livre de M. H. D'Allemagne, l'*histoire du luminaire*, éparse par fragments à l'état de simples notices plus ou moins spéciales, était à faire; elle est faite maintenant de la plus savante et méthodique façon.

« C'est seulement, dit l'auteur de cet excellent travail, au ^{xvii}^e siècle qu'on a commencé à s'apercevoir qu'aucun progrès n'avait été réalisé dans les lampes et qu'elles étaient réellement défectueuses.

« Jusqu'à cette époque, en effet, on s'était contenté de se servir d'un petit récipient de forme ronde, carrée ou polygonale, dont tout le mécanisme consistait en deux trous par l'un desquels on versait l'huile, tandis que la mèche brûlait à l'extrémité de l'autre ouverture.... Il est inutile de faire observer que les lampes

de ce genre avaient pour don non pas d'éclairer mais d'infecter les appartements où elles étaient placées. Le premier qui conçut le projet de remédier à ces inconvénients fut un médecin du nom de Cardan, né en 1501, mort en 1575, célèbre par un grand nombre d'inventions mécaniques, parmi lesquelles il faut citer la lampe à suspension qui porta son nom.

« La lampe de Cardan, lisons-nous dans le *Dictionnaire de Trévoux* de 1725, se fournit elle-même son huile. C'est une petite colonne de cuivre ou de verre, bien bouchée partout, à la réserve d'un petit trou au milieu d'un petit goulot où se met la mèche, car l'huile ne peut sortir qu'à mesure qu'elle se consume. Depuis vingt ou trente ans, ces espèces de lampes sont devenues d'un grand usage chez les gens d'étude et chez les religieux. » Mais ce que ce recueil ne nous dit pas, c'est que la lampe de Cardan était montée sur un pivot et qu'on pouvait, en la penchant plus ou moins, augmenter la quantité d'huile qui parvenait jusqu'à la mèche. Il est facile de constater cette disposition en considérant la gravure de Lar-messin que nous reproduisons, et qui représente un ferblantier qui, chargé des produits de sa fabrication, tient à la main droite et porte sur sa tête une lampe de Cardan.

Pendant tout le ^{xviii}^e siècle, on fit encore grand cas de cet appareil rudimentaire, qui pourtant, quand on n'en usait pas avec soin, avait le grave inconvénient de répandre son huile ailleurs que sur la mèche donnant la lumière.

Curiosités théâtrales.

En 1600, des comédiens de province obtinrent la permission de s'établir à Paris : ils ouvrirent leur théâtre dans la rue d'Arcis, à l'Hôtel d'Argout. En 1609, à l'occasion de quelques désordres arrivés à la porte de ce spectacle et de celui de l'Hôtel de Bourgogne, le juge de police rendit une ordonnance dont voici les principaux articles, curieux par la comparaison des temps et des mœurs.

« Sur la plainte faite par le procureur du roi, que les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne et de l'Hôtel d'Argout finissent leurs comédies à heures indues et incommodes pour la saison de l'hiver, et que, sans permission, ils exigent du peuple sommes excessives : étant nécessaire d'y pourvoir et de leur faire taxe modérée, nous avons fait et faisons très expresses défenses auxdits comédiens, depuis le jour de la Saint-Martin jusqu'au quinziesme février, de jouer passé quatre heures et demie au plus tard; auxquels, pour cet effet, enjoignons de commencer précisément, avec telles personnes qu'il y aura, à deux heures après midi, et finir à ladite heure de quatre heures et demie, et que la porte soit ouverte à une heure précise.

« Défendons aux comédiens de prendre plus grande somme des habitants et autres personnes, que de cinq sols au parterre, et de dix sols aux loges et galeries; et en cas qu'ils aient quelques actes à repré-

senter où il conviendra plus de frais, il y sera par nous pourvu sur leur requête. »

Allusions.

« Cette pauvre petite statuette, qui n'est pas même une œuvre d'art, mais devant laquelle ma bonne et sainte mère s'agenouilla longtemps chaque soir est pour moi une relique sacrée; où que j'aille habiter,

légende antique, était la sauvegarde de Troie. Les Romains, prétendus descendants d'Enée, croyaient avoir chez eux cette relique, que le héros troyen avait emportée dans sa fuite et que l'on gardait dans le temple de Vesta, mais pour eux le véritable *Palladium* était le bouclier qui, d'après le dire de Numa, était tombé du ciel et dont la garde fut confiée aux prêtres Saliens. Parmi les exemples assez nombreux



Le ferblantier marchand de lampes, fac-similé d'une gravure du XVII^e siècle, publiée par H. D'Allemagne dans son *Histoire du luminaire*.

je lui donne dans mon humble logis une place d'honneur, je l'installe même la première quand j'emménage quelque part, c'est elle qui prend avant moi possession de la nouvelle demeure; que voulez-vous? ces sentiments-là, Dieu merci! ne se raisonnent pas: il me semble que cette naïve image soit pour moi comme une sorte de *Palladium*: un simple particulier peut bien, n'est-ce pas? se permettre les faiblesses dont plusieurs peuples donnèrent l'exemple. »

Ce passage extrait d'un roman moderne, fait allusion à la fameuse statue de Pallas, qui, selon la

de superstitions analogues on peut citer le *Palladium* du royaume d'Écosse, qui n'était autre qu'une espèce de chaire de pierre grossière sur laquelle s'asseyaient les anciens rois ou chefs *scotts* le jour de leur consécration.

Lorsque (au XIII^e siècle) Edouard I^{er} d'Angleterre, appelé en arbitrage par les Écossais pour prononcer entre deux prétendants au trône, s'attribua indirectement la souveraineté, son premier soin, après avoir fait prisonnier et dépossédé le roi Jean (Baliol), fut d'emporter à Londres la couronne, le sceptre, tous

les insignes de la royauté écossaise, et surtout, dit l'historien Smolet, cette fameuse chaire de pierre, cette pierre du destin, en latin *saxum fatale*, et en langue du pays *girisfail*, que, d'après la légende héroïque, au IV^e siècle, les anciens Scots avaient apportée d'Irlande (Irlande) en Albanie (contrée du nord de l'Ecosse actuelle) et qui devait les faire régner partout où elle resterait au milieu d'eux. On a depuis formulé cet oracle en deux vers latins :

*Ni fallat fatum, Scoti quocumque locatum
Invenient lapidem regnare tenentur ibidem.*

Edouard fit placer et sceller cette pierre dans l'abbaye de Westminster, sous le siège où les rois d'Angleterre sont couronnés, et, ajoute l'historien, cette précaution, quelque triviale qu'elle puisse paraître, contribua largement à décider de la soumission du peuple écossais.

Histoire de la mode.

La mode des perruques ne date dans l'Europe occidentale que du milieu du XV^e siècle. L'exemple de porter cette fausse chevelure fut donné par le duc de Bourgogne et de Flandre, Philippe dit le Bon. Une longue maladie lui ayant fait perdre tous ses cheveux, les médecins, redoutant pour lui la nudité absolue de la tête, lui conseillèrent d'avoir recours aux faux cheveux. A peine ce conseil fut-il suivi que cinq cents gentilshommes flamands, par politesse de courtisans, imitèrent le prince. Depuis lors, la commodité que retirait de cet usage les gens plus ou moins chanceliers, et l'air de magnificence que la perruque donnait souvent aux visages les moins imposants, contribuaient à répandre une mode primitivement due à une ordonnance de médecin.

Louis XIII avait à peine trente ans lorsqu'il perdit une partie de ses cheveux, qu'il avait fort beaux. Il eut recours aux cheveux artificiels. Ces cheveux n'étaient pas encore tout à fait des perruques, mais de simples coins appliqués aux deux côtés de la tête et confondus avec les cheveux naturels. Dans la suite, on plaça un troisième coin sur le derrière de la tête, ce qui forma un *tour*, et ce tour produisit enfin la perruque entière; mais en principe ces trois coins, composés de cheveux longs et plats, étaient attachés au bord d'une espèce de petit bonnet noir ou calotte. C'est ainsi que nous voyons généralement représentés Corneille et les principaux personnages de son temps. Du temps de Louis XIV, les perruques étaient si abondamment garnies de cheveux qu'elles pesaient jusqu'à deux livres. Les cheveux blonds étaient les plus estimés, on les payait 30, 60 et jusqu'à 80 francs l'once, c'est-à-dire de 800 à 1200 francs la livre. Une très belle perruque valait jusqu'à mille écus = 3000 francs. On s'explique donc que les gens de fortune médiocre, ou de caractère économe, tenus au port de la perruque, n'en eussent pas toujours des plus neuves. A quelles plaisanteries, par exemple, ne donna pas lieu la perruque légendaire de Chapelain :

... Qui, de front en front passant à des neveux,
Devait avoir plus d'ans qu'elle n'eut de cheveux.

Au plus beau moment de cette mode fort ruineuse, Colbert s'aperçut qu'il sortait de France des sommes considérables pour l'achat des cheveux à l'étranger. Il fut question d'abolir l'usage des perruques en frap-

pant d'un droit énorme l'entrée de la matière première. On proposa l'adoption de bonnets, tels que ceux que portaient d'autres nations. Il en fut même essayé devant le roi plusieurs modèles. Mais la très importante corporation des perruquiers présenta au Conseil royal un mémoire démontrant que, l'art de fabriquer les perruques n'étant encore exercé convenablement qu'en France, le produit des envois de perruques faits à l'étranger dépassait de beaucoup la dépense d'achat des cheveux, et faisait entrer dans l'Etat des sommes considérables. En conséquence, le projet des bonnets fut abandonné.

Variétés historiques.

L'imagination de Henri III se récréait dans des idées lugubres : au deuil de la princesse de Condé, qu'il avait passionnément aimée, il fit peindre de petites têtes de mort sur les aiguillettes de ses habits et sur les rubans de ses souliers; à la mort de Catherine de Médicis, il ordonna de détendre tous les appartements du château de Blois, où il était alors, et il les fit peindre en noir semé de larmes. Il avait conçu un projet bien singulier : c'était de percer dans le bois de Boulogne six allées, qui auraient abouti au même centre; il aurait fait élever dans ce centre un magnifique mausolée pour y déposer son cœur et ceux des rois ses successeurs. Chaque chevalier de l'ordre du Saint-Esprit se serait fait bâtir un tombeau de marbre, avec sa statue; et ces tombeaux, le long des allées, auraient été séparés les uns des autres par un petit espace planté d'ifs taillés de différentes manières. « Dans cent ans, disait-il, ce sera une promenade bien amusante; il y aura au moins quatre cents tombeaux dans ce bois. »

Qu'en pensent les cavaliers et amazones de nos jours?



Le nom de Marie était autrefois en si grande vénération, qu'en certains pays il était défendu aux femmes de le porter. Alphonse IV, roi de Castille, sur le point d'épouser une jeune Maure, déclara qu'il ne la prendrait qu'à condition qu'on ne lui donnerait point au baptême le nom de Marie. Parmi les articles de mariage stipulés entre Marie de Nevers et Vladislav, roi de Pologne, il y en avait un qui portait que la princesse changerait son nom en celui d'Aloïse. On lit encore que Casimir I^{er}, roi de Pologne, qui épousa Marie, fille du grand-duc de Russie, exigea la même chose de celle qu'il prenait pour femme.

Pensées.

« Proscrire les arts agréables et ne vouloir que ceux qui sont absolument utiles, c'est blâmer la nature qui produit les fleurs, les roses, les jasmins, comme elle produit des fruits. »

« Le plaisir nous fait oublier que nous existons : l'ennui nous le fait sentir. »

« On ne rend guère justice aux grands hommes qu'après leur mort, c'est-à-dire que nous voulons bien qu'ils aient été, mais que nous ne leur pardonnons pas d'être. »

(Saint-Foix.)



« L'opulence, disait Mécénas à Auguste, vient plutôt du retranchement de la dépense que de la recette d'un grand revenu. »

Tout ce qui concerne la *Mosaïque* doit être adressé à M. Eugène Müller, ou lui être communiqué verbalement, le samedi, de 4 à 6 heures, au bureau du Musée des Familles.

Le Propriétaire-Gérant, CH. DELAGRAVE.

COULOMNIERS. — IMPRIMERIE PAUL BRODARD.



Jean Ruthé avait relevé le cheval. (Dessin de J. Wagrer.)

LES DIX DOIGTS DE JEAN RUTHÉ

(Suite.)

La physionomie du faubourg ne lui donnait pas une haute idée de la grande ville. Cela ressemblait peu au Paris de ses rêves. Chaussées étroites, malpropres, mal pavées, ruisseaux fangeux, maisons irrégulières, guinguettes, laiteries, petites échoppes, population misérable.

1^{er} JUIN 1891.

21. — TOME LXVI.

« Ce n'est que ça ? » se disait-il.

A son étonnement se mêlait une vague impression de tristesse. Pendant son voyage dans les plaines du Bourbonnais et du Nivernais, dans les riantes vallées du Gâtinais, dans les villages des bords de la Seine, il avait toujours trouvé « à qui parler ». Souvent on le saluait au passage; le bonjour ou le bonsoir des inconnus à l'inconnu lui était agréable; il lui rappelait la fraternelle coutume du pays natal. On regardait en souriant sa diligence, son arche, son large chapeau. Les compagnons de rencontre engageaient la causerie; la nature expansive du voyageur répondait aussitôt à ces avances; à la première halte on goûtait le vin du cru.

Maintenant Jean Ruthé se sentait complètement dépaycé. Personne ne le saluait, personne ne lui souriait, personne ne le regardait : il entraînait dans la foule indifférente.

Ce qui l'avait déterminé à partir, c'était l'espoir d'être utile à Mme Des Granges et à son enfant, à cette Louise qui l'attirait par le charme du souvenir, à ce petit Paul pour qui il avait déjà exposé sa vie. Et il arrivait sans ressources, obligé avant tout, de chercher au hasard le travail, le gagne-pain.

Devant lui marchait un vieillard, courbé comme ces paysans qui, pendant cinquante ou soixante ans, ont plié l'échine aux rudes labeurs de la terre. Trainant ses savates sur le pavé gras, le pauvre homme conduisait une petite charrette attelée d'un âne pelé. De porte en porte il criait, d'une voix grêle et tremblotante :

« La chicorée à la salade ! L'escarole fraîche et bonne ! Pommes de Villejust !... noix de Bagneux au quarteron !... »

Puis il était secoué par une quinte de toux.

Le voyageur l'aborda :

« Père, le métier est dur, à votre âge ! »

Le vieillard essaya de se redresser.

« On fait ce qu'on peut, dit-il, pour aller jusqu'au bout sans demander la charité... Est-ce qu'il vous faut quelque chose ?... »

— Voyons : deux pommes et un demi quarteron de noix. Puis vous me direz si je suis encore loin de la rue de la Cerisaie.

— Oh ! oui ! C'est là-bas, de l'autre côté de l'eau, vers l'Arsenal... Est-ce que vous savez lire ?

— Un peu...

— Eh bien, au bout de cette rue sur votre droite vous lirez rue des Fossés-Saint-Victor. Vous descendrez jusqu'à la rivière, vous passerez les deux ponts, puis... vous demanderez... »

Là-bas sur le quai, Jean Ruthé vit enfin Paris, le vrai Paris : le port au vin, les grandes auberges de la batellerie, les bureaux des cochers d'eau, la Seine, fort animée en cette saison par l'arrivage des chalands et des trains de bois, les hôtels de l'île Saint-Louis, la pointe de la Cité, les tours de Notre-Dame. Il passa les deux ponts, erra un instant dans un quartier populeux, aux voies étroites, sombres, humides, et se fit indiquer la rue de la Cerisaie.

Plus d'agitation, plus de bruit. De grands hôtels qui semblaient abandonnés, quelques jardins enclos de hautes murailles, de vastes cours au

fond desquelles le voyageur apercevait des entrepôts de bois et des ateliers d'ébénisterie. Une de ces cours servait d'étendoir pour le blanchissage; sur les cordes tendues entre les piquets alignés, les draps, les serviettes, les chemises séchaient au soleil. Le blanchisseur allait et venait, enlevait les pièces sèches, les pliait, les jetait sur ses épaules.

Jean Ruthé entra pour lui demander « la maison de M. le comte de Guiraud ».

Le blanchisseur le regarda, étonné, hésitant.

« Vous arrivez de province ? lui dit-il enfin.

— Ça se voit ?

— Mais... oui... Et c'est à M. de Guiraud lui-même que vous avez affaire ?

— A lui-même.

— Ah ! mauvais moment ! Enfin, voyez toujours : troisième porte à gauche, du côté de la rue du Petit-Musc.

— Mauvais moment ? Pourquoi ? demanda le voyageur, de plus en plus inquiet...

— Parce que... J'ai eu déjà peut-être la langue trop longue... Pourtant vous m'avez l'air d'un brave garçon, et je ne voudrais pas...

— Vous ne voudriez pas... ?

— Vous laisser tomber dans la souricière... »

Et le blanchisseur ajouta rapidement, baissant la voix :

« Écoutez : ce n'est pas au suisse de M. Guiraud que vous parleriez; c'est à une *monche* de la police. On vous ferait subir un interrogatoire en règle, vous vous troubleriez et... qui peut savoir comment cela finirait ? Nous avons vu enlever des gens qui, pas plus que vous probablement, n'avaient trempé dans l'affaire.

— Qu'a donc fait M. de Guiraud ?

— Ah ! je ne sais pas... On prétend qu'il est en fuite ou qu'il se cache dans Paris.

— Et Mme la baronne Des Granges n'habite-t-elle plus l'hôtel ?

— Mme Des Granges et Mme de Guiraud sont parties, il y a trois semaines.

— Où sont-elles ?

— Personne, dans le quartier, ne pourrait vous le dire.

— Pas même... l'homme de la police ?

— Celui qui tient la place du suisse ? Oh ! il serait à même de vous renseigner. Mais prenez garde ! Ce qui peut vous arriver de moins fâcheux, c'est d'être suivi, surveillé, et alors...

— Et alors ?

— Sans vous en douter vous serviriez d'indicateur. »

Jean ne paraissait pas comprendre.

« Ah ! grand innocent ! reprit le blanchisseur... On verrait tout de suite que vous êtes débarqué d'hier ou d'aujourd'hui, et que vous n'apportez pas le sac à malice; et l'on tâcherait de savoir par vous ce que fait Mme de Guiraud, quelles nouvelles elle a de son mari... et finalement où se cache ce mari !... Après tout, ça vous regarde, mon brave ! »

Jean Ruthé s'en allait, en murmurant :

« Tout est contre moi... tout ! »

Il paraissait si triste, que le blanchisseur le rappela :

« Eh ! l'ami, deux mots encore. Vous avez du chagrin. Vous venez à Paris probablement pour demander quelque service à M. de Guiraud ? »

— Non, répondit le voyageur, je voulais voir Mme la baronne Des Granges... je lui apportais des nouvelles de son pays, de ses amis et, comme nous avions appris, là-bas, qu'elle n'était pas heureuse, j'espérais pouvoir lui être utile. Comment ? Je ne sais pas... C'était une idée.

— Une idée de brave homme !... Eh bien, ne perdez pas courage. Venez de temps à autre ; nous tâcherons de savoir où s'est réfugiée Mme Des Granges. Ma femme rencontre parfois une personne qui a été au service de Mme de Guiraud et qui peut-être nous renseignera... Mais, je vous le répète, soyez prudent et n'allez pas vous jeter dans la souricière !

— Oui, oui... merci ! »

Le jeune homme se retira, le cœur serré, les yeux humides. Il s'en allait lentement vers la rue du Petit-Musc, cherchant à voir, par-dessus les murs des jardins, le pavillon qu'avaient habité Louise et son petit Paul.

Devant la porte que le blanchisseur lui avait indiquée, la troisième à gauche, il s'arrêta un moment... Que risquerait-il à demander l'adresse de Mme Des Granges, sans prononcer le nom de M. de Guiraud ? Lui qui d'ordinaire courait au danger comme à la fête, il n'osa pas frapper ; il eut peur. Non pour lui-même, mais pour ses amis. Leurs mystérieuses infortunes, leur brusque disparition, les vagues et timides confidences des voisins, les pièges de la police, tout le troublait, tout l'inquiétait.

« Savoir?... se disait-il... On ne voit pas où l'on va... C'est comme si l'on marchait sans falot, par une nuit noire, en pays inconnu !... Et puis, rien ne me réussit maintenant ;... peut-être ferais-je plus de mal que de bien !... Attendons... Eh ! je ne sais pas attendre, moi ! »

Il passa, descendit la rue du Petit-Musc et se trouva sur le quai. En regardant les débardeurs qui empilaient le bois de chauffage dans l'île Louvier, et les charbonniers qui, la tête courbée sous le sac, couraient sur les passerelles, et les tireurs de sable qui traînaient leurs brouettes le long du bas port, il songea enfin à sa situation personnelle. Qu'allait-il devenir ? A qui s'adresserait-il pour obtenir du travail ? Il lui restait de quoi vivre deux ou trois jours ; mais après ? Pourquoi ne pas commencer immédiatement, par la première besogne venue ? Il questionna les débardeurs, les tireurs de sable, les charbonniers, il offrit sa bonne volonté, ses bras, ses dix doigts. On lui fit froide mine : « il n'était pas du métier, il n'avait pas de *répondant* parmi les compagnons, il devrait chercher autre chose. » Ces travailleurs de la rivière ne formaient pas précisément des corporations fermées, mais ils avaient l'habitude de faire *droquer* les nouveaux.

En cherchant, à l'aventure, dans le quartier Saint-Paul, Jean acheta une livre de pain.

« Ah ! bonnes gens, se dit-il, on ira doucement pour aller longtemps. Avec les pommes et les noix du pauvre vieux, on dinera tout de même. La boisson ne manquera pas, aux fontaines ou à la rivière. »

Pour revenir vers les quais, il traversa la place de Grève. Devant l'Hôtel de Ville, quelques centaines de curieux entouraient un petit groupe de cavaliers. Les commerçants du voisinage, en gilet de molleton, en tablier à bretelles, accouraient interroger les gens des bureaux, les commis du greffe et des rentes qui, la plume derrière l'oreille, musardaient sous la grande arcade ou sur les marches du perron.

« Alors, c'est pour aujourd'hui ?... Le courrier est arrivé ? »

— Oui, le page...

— Le Corps de Ville est averti ?

— Depuis ce matin. A dix heures monsieur le Prévôt avait convoqué le bureau et les conseillers.

— A-t-on fait porter les nouvelles à la Halle ?

— Elles y vont toutes seules... Vous verrez, vous verrez ! La bande du Carreau dansera sur la place avant le premier coup de cloche. Tenez, voilà déjà là-bas un de ses ménétriers.

— L'homme au grand chapeau rond ?

— Eh ! oui... Dans l'étui qu'il porte en bandoulière, il a un hautbois ou une clarinette... Il regarde du côté du beffroi, il attend le signal. C'est lui qui mènera le branle ! »

L'homme au chapeau rond regardait en effet l'Hôtel de Ville, la large façade, le Henri IV de bronze, le campanile où venait d'être placée l'horloge lumineuse. Mais il n'attendait aucun signal, aucune nouvelle. Il s'en alla vers la Seine, puis suivit les quais, jusqu'aux abords du pont au Change. Là deux choses lui plurent : une fontaine et un orme que les vents d'automne n'avaient pas encore complètement dépouillé. Il s'assit sous l'arbre, auprès de la fontaine, ouvrit son couteau, coupa une tranche de pain, mangea ses pommes à belles dents, cassa les noix entre l'index et le pouce. De temps à autre, allongeant le col et renversant la tête il buvait une lampée au robinet.

Le repas achevé, il s'adossa à l'orme, releva les genoux et pla les épaules, comme pour faire un somme. Dormait-il et sa pensée se reposait-elle en même temps que son corps ? Ou bien reprenait-elle le chemin du pays natal ?

Le repos ou le rêve fut brusquement interrompu.

Un cavalier arrivait à bride abattue, dans la direction de la Grève. C'était un capitaine des gardes, la bandoulière brodée d'or et d'argent sur l'habit bleu et rouge. Le cheval, un superbe alezan, ruisselait de sueur ; le poitrail et le col étaient blancs d'écume.

L'escorte était loin encore ; elle galopait sur le quai du Louvre.

Près du pont au Change, le capitaine jeta un regard en arrière ; puis, piquant des deux, il enleva sa monture haletante.

L'alezan glissa des quatre pieds sur le pavé luisant et s'abattit devant la fontaine.

IV

Pluie dans le chapeau.

« Ah ! bonnes gens ! bonnes gens ! disait l'homme au chapeau rond, en voilà une culbute ! Monsieur, vous êtes-vous fait mal ? »

Jean Ruthé avait relevé le cheval, qui tremblait et hennissait. Le cavalier, très pâle, la joue gauche ensanglantée, essayait déjà de remettre le pied à l'étrier.

« Ah ! murmura-t-il, je ne pourrai pas, je suis blessé à la hanche. Et pourtant, il faut arriver, ... il le faut ! Aide-moi, mon brave !... »

— Laissez-moi faire, monsieur, vous allez voir !... »

Jean saisit l'officier au-dessus de la ceinture, l'enleva comme un enfant et le remit en selle.

« Nous nous retrouverons, dit le capitaine. Viens tout à l'heure à l'Hôtel de Ville. »

Il allait repartir. Le premier mouvement qu'il fit pour jouer de l'épée lui arracha un cri de douleur.

Jean Ruthé venait de ramasser une lettre que le cavalier avait laissé tomber. En se relevant il vit le capitaine chanceler sur sa selle.

« Attendez, monsieur, reprit-il, attendez, s'il vous plaît... Il s'agit, n'est-ce pas, de porter cette lettre ? »

— Oui, ... à l'Hôtel de Ville.

— Je la porterai, moi ; j'ai du jarret, et j'irai peut-être plus vite que votre cheval, car il a son compte, ma parole ! »

Le capitaine se redressa, souriant malgré sa souffrance.

« Ah ! tu as du jarret ? Eh bien, cours auprès de moi et, si tu me vois défaillir, saute en croupe. Tu me soutiendras. Allons ! allons ! »

Le cheval reprit le galop. Les coudes collés aux flancs, Jean Ruthé le suivait ; ou plutôt il l'accompagnait, courant sur le côté droit de la chaussée et se tenant toujours à portée du cavalier.

Les passants s'arrêtaient ébahis, et disaient :

« C'est une gageure de fous ! »

Quelques-uns prenaient parti pour l'homme au chapeau rond, battaient des mains et criaient :

« Il gagnera !... il gagne ! il gagne ! »

Le capitaine et Jean Ruthé arrivèrent ensemble sur la place de Grève.

Devant le perron de l'Hôtel de Ville, l'officier voulut mettre pied à terre.

« Ah ! mon ami, balbutia-t-il, défaillant, la sueur au front, il était temps !... Aide-moi encore. »

Jean le ressaisit à la ceinture et le déposa sur la première marche.

« Oh ! bonnes gens, dit-il, vous n'allez pas vous trouver mal, à présent ? Courage, monsieur, appuyez-vous sur mon épaule... »

M. Le Fèvre de Caumartin, conseiller d'État et Prévôt des marchands, attendait sous l'arcade, avec les quatre échevins, le procureur de la Ville et un groupe de conseillers. Deux des échevins s'avancèrent à la rencontre du courrier, de M. le Gouverneur, et l'aiderent à monter les marches du perron.

En arrivant au vestibule le capitaine se retourna vers Jean Ruthé :

« Merci ! lui dit-il... Attends-moi sur la place. »

Puis il présenta au prévôt des marchands le pli scellé d'un large cachet rouge, aux armes de M. de Brissac.

La foule regardait silencieuse.

M. de Caumartin ouvrit la lettre et dit aussitôt :

« Messieurs, c'est un dauphin ! »

— Un dauphin ! un dauphin ! » répétèrent les échevins et les conseillers ; et, comme à Versailles, la nouvelle se répandit avec la rapidité de l'éclair.

Du quai de Grève à la rue de la Verrerie, la foule cria : « Vive le roi ! Vive la reine ! Vive le dauphin ! »

L'escorte du courrier déboucha sur la place. On entoura les huit cavaliers, on les acclama, on voulut leur offrir le vin d'honneur.

Déjà la cloche de la Ville et celle du Palais sonnaient à toute volée. Les carillons des églises voisines se mirent de la partie, les boîtes éclatèrent sur les bas ports, le canon tonna sur l'arche du quai, l'artillerie des Invalides répondit.

A deux heures huit minutes le courrier du Roi apparut, labourant de coups d'épée les flancs du cheval anglais. Il était de fort mauvaise humeur ; pour un retard de trois minutes, il perdait quinze cents livres. Aux acclamations de la foule, il répliquait avec impatience :

« Oui, oui, c'est un dauphin, mais faites place, s'il vous plaît ! »

Ce jour-là, les porteurs d'eau s'étaient rassemblés pour protester contre l'établissement de la pompe à feu. Elle ne fonctionnait pas encore, cette machine élévatoire, mais au mois d'août on en avait fait l'essai, et l'épreuve avait donné les résultats les plus satisfaisants. En vingt-quatre heures, elle pouvait aspirer quinze mille sept centsoixante-huit muids d'eau de Seine et les verser dans les réservoirs de Chaillot. Cette eau épurée, clarifiée, serait ensuite amenée aux fontaines de la ville et même, par une canalisation spéciale, conduite aux maisons des abonnés. Les porteurs s'étaient émus ; leur existence était menacée. Ils étaient allés présenter leurs doléances à M. le lieutenant de police, en son hôtel de la rue Neuve-des-Capucines, et ils venaient apaisés, sinon rassurés, par de bonnes paroles, solliciter l'appui de M. le prévôt des marchands. En attendant l'audience, ils prirent part à la fête.

Explique qui pourra pourquoi porteur d'eau et charbonnier se serrent de si près. Souvent ils ne font qu'un, comme mari et femme dans les bons ménages. Les charbonniers arrivèrent ; le Morvan, le Bourbonnais, la Marche, l'Auvergne crièrent : « Vive le dauphin ! »

Presque en même temps, la bruyante population des Halles accourait par les rues de la Boucherie, de la Vannerie, de la Tannerie. Une bande de forts promenait une enseigne de tôle, *A l'image du dauphin*, enlevée à une boutique du quartier Saint-Eustache.

A la tête des harengères marchait la célèbre Mme Besnard, qui fournissait la marée aux grandes maisons de Paris et de Versailles. On l'appelait « la grosse reine du baril ». Elle était en sa fleur, sur la limite de la quarantaine ; courte et grasse, presque plus large que haute ; vue de dos, énorme, monstrueuse ; vue de face, éclatante de santé, débordante de belle humeur, pleine lune rubiconde, bon rire franc, dents superbes, petits yeux pétillants, chevelure noire éparpillée en légers frisons. Cette masse de chair s'agitait avec une vivacité prodigieuse. Ce fut elle qui mit tout en train.

« Allons, les enfants, à la ronde! à la ronde!...
— Et la musique?
— On n'a pas de musique? Eh bien, on chan-
tera! La main aux dames!... Une, *deusse*!

Vive la reine!
Le roi et le dauphin!... »

Mme Besnard menait le branle en chantant

Jean Ruthé en joua une très gaie, une seconde plus gaillarde, une troisième... endiablée. Son grand chapeau le gênait; d'un coup de tête il l'avait fait tomber à ses pieds, et il allait avec un tel entrain, que danseurs et danseuses, hors d'haleine, demandèrent grâce.

Mme Besnard bondit au milieu du cercle, et se jeta au cou du musicien :



Le blanchisseur le regarda étonné. (Dessin de J. Wagrez.)

l'air : de « Vive Henri IV »; elle bondissait comme une balle élastique.

Une clarinette lança une joyeuse fusée de notes aiguës. L'homme au chapeau rond cédait à l'entraînement général, passait sous les bras des danseuses, se campait au milieu du cercle. Jean Ruthé jouait la vieille ronde, pressant peu à peu le mouvement, et piétinant pour marquer la mesure, comme les sonneurs de musette.

« A la bonne heure! criait Mme Besnard, va toujours, mon garçon; va toujours,... plus vite! plus vite!... »

Après cette première ronde, la jeunesse des Halles demanda une sauteuse.

« Ah! mon garçon, mon garçon, s'écria-t-elle, tu me rends folle de plaisir!... Ce que tu as joué là, c'est la *virouneiri*? »

— Eh! oui! répondit le jeune homme... Vous êtes donc du pays?

— Je suis de la Chambâ, mon fiston!

— Et moi du Supt de Chalmazel.

— Vive la joie! De la Chambâ au Supt, on pourrait se donner la main par-dessus la Grand' Montagne!... Allons, allons!... encore notre *virouneiri*!... Oh! attends! »

Mme Besnard avait mis les pieds dans le chapeau de Jean Ruthé. Elle se dégagait vivement, releva le chapeau, y mit un écu et dit à l'assistance :

« Pour le musicien, les amis. C'est un brave garçon de mon pays! »

Les commères de la Halle se piquèrent d'honneur; il plut des pièces blanches dans le chapeau de Jean Ruthé.

« Ah! bonnes gens, disait le jeune homme, quelle sauteuse on va jouer! »

Et, la quête finie, il reprit la *virouneiri* en dansant autour de son chapeau.

Quelques voix crièrent :

« A Versailles! A Versailles!... Mam' Besnard, est-ce qu'on ne va pas à Versailles? »

— Comme vous voudrez, mes enfants! Ici, monsieur Besnard! »

Le mari de la grosse reine vint aussitôt prendre les ordres de madame.

« Va retenir les voitures et fais mettre des mèches neuves aux fouets. Il faut que nous soyons à quatre heures et demie sur la Place d'Armes. Eh! garçon, tu viens avec nous? On aura besoin de ta clarinette. »

La question s'adressait à Jean Ruthé.

« C'est que, répondit le jeune homme hésitant, j'ai promis d'attendre ici l'officier qui a apporté les nouvelles. »

— Le courrier de M. le Gouverneur? Il doit être reparti... Il y a déjà beau temps que son escorte a repris le chemin de Versailles. Je vais m'informer; on n'est pas mince, mince, mais on passe partout... D'ailleurs j'ai à demander si nous aurons un feu, ce soir, et à quelle heure on allumera. »

Mme Besnard gravit les marches du perron, fit un signe amical aux bleus du guet chargés de tenir la foule à distance, passa lentement devant le poste des gardes de Paris et alla droit à la salle des gouverneurs, où le Corps de Ville était en permanence. Deux minutes après, elle revenait dire à Jean Ruthé :

« Mon garçon, l'officier est malade des suites d'une chute. M. le prévôt l'a fait reconduire dans son carrosse. En route, pays, en route!... »

M. Besnard avait couru au quai d'Orsay; il amenait de la station des « voitures de la cour » une quinzaine de chaises et de berlines. On les rencontra au Pont-Neuf. La députation des Halles les prit d'assaut et Mme Besnard commanda :

« A Versailles... grand train! »

Elle fit asseoir Jean Ruthé auprès d'elle et, sans perdre une minute, se mit à parler du pays, racontant son enfance, disant comment elle était partie, à l'âge de douze ans, pour servir à Moulins et par quel hasard elle était arrivée à Paris. Déjà elle abordait le chapitre de ses débuts dans le commerce de la marée, et de son union avec M. Besnard, « homme d'ordre, mais pas *malin* »; des cris de joie interrompirent le récit :

« Voilà Jónas!... Mam' Besnard, voilà Jónas. »

— Ah! le galopin! dit-elle tout émue... Il y a bien quinze jours qu'il n'avait montré son grand nez... Parions qu'il est encore sans le sou... Attendez, cocher..., attendez donc, que diable! »

Et rapidement elle expliqua à Jean Ruthé que ce Jónas était son neveu, ou plutôt le neveu de son mari.

« Notre enfant, quoi! puisque nous l'avons élevé et que M. Besnard n'a pas d'autre proche parent... J'aurais voulu le mettre dans la marée, mais ça n'était pas de son goût. Il est clerc de notaire, — oh! pour la frime, vous savez! et il fait des vers, des chansons, des comédies. Le soir, il va dans les maisons bourgeoises, montrer la lanterne magique et chanter ses gaudrioles. Qu'est-ce qu'il peut gagner à ça? je vous le demande... Enfin, nous travaillons pour lui... Ici, polisson, ici!... »

Jónas arriva, essoufflé, haletant.

C'était un garçon de vingt à vingt-cinq ans, maigre comme un clou, le nez long et mince, la bouche large, l'œil vif et gai.

« Tu as besoin de quelques écus? demanda Mme Besnard, se penchant à la portière... Parle vite, nous sommes pressés... »

— Mais non, ma tante, il ne s'agit pas d'argent, je vous jure... »

— Alors, qu'est-ce que tu veux? »

— Une place dans votre voiture... et dans votre cœur... »

— Ah! l'enjôleur!... Eh bien, il y a toujours place pour toi dans mon cœur, mais il n'y en a pas dans la voiture, à moins que... c'est ça!... Monsieur Besnard, monte sur le siège avec le cocher, la grande air te fera du bien! »

V

La berceuse royale.

Voitures de la cour ou fiacres pour Versailles, c'était à peu près même chose. Cependant les chaises et berlines du quai d'Orsay étaient plus vastes que les fiacres de Paris. Le règlement placardé sur les portes de la remise disait bien « on part quand on est quatre », mais lorsque les dames n'avaient pas de paniers, on pouvait tenir six, à l'intérieur, sans trop se gêner. Aux jours de fête, les cochers prenaient des *lapins*.

Les dames de la Halle ne portaient pas de paniers. Mme Besnard, en jupon court et tablier blanc, avait à sa droite Jean Ruthé; elle fit asseoir Jónas à sa gauche.

« Il ne te faut pas beaucoup de place, dit-elle; tu es maigre... comme le plus maigre des chats de gouttière. D'où viens-tu, garnement, et pourquoi courais-tu après nos voitures?... Oh! comme tu as chaud! »

Elle fit un tampon de son mouchoir et épongea la sueur qui ruisselait sur les joues creuses du jeune homme.

« Merci, ma tante, soupira le jeune homme; vous êtes la meilleure des femmes... qui pèsent plus de trois cents livres. »

— Deux cent soixante seulement. Tu ne seras jamais sérieux, tu n'arriveras jamais à rien!

— J'arriverai, ma tante!... Peut-être allez-vous me voir pensionné par le roi et décoré de l'ordre de Saint-Michel!

— Toi?... »

(A suivre.)

SIXTE DELORME.

LES GAÏETÉS DU MOIS

Illustrées par Albert GUILLAUME.



On ne peut plus dire que l'agriculture manque de bras ! Les journaux mondains nous apprennent, en effet, que, depuis quelques mois, les personnes « selectes » de toutes les opinions s'adonnent avec acharnement à l'élevage des abeilles, autrefois réservé aux seuls bonapartistes. Ce nouveau sport fait fureur, s'il faut en croire la *Vie de Château*, toujours si bien informée, qui nous certifie que « toutes les élégantes ont, cette année, des ruches dans leur parc ». Jusqu'ici elles se contentaient d'en avoir sur leurs robes ; n'iez donc le progrès !

Déjà, la littérature s'en occupe ; un ancien chef d'institution, qui a toujours gardé pour le vers latin de sa jeunesse une affection malsaine, a trouvé l'occasion bonne et décroché son luth virgilien, si bien que nous aurons d'ici peu la joie de voir sur les parapets, caressés par les brises séquanaises, des exemplaires non coupés d'un *De apibus* écrit en hexamètres doux comme le miel par ce Maro de Petdeloup, avec l'épigraphe : *O ruche ! quando...* Il est à craindre que ce poème sur les abeilles ne pique pas vivement la curiosité publique.

Je renvoie les lecteurs désireux d'avoir plus de détails aux savantes études de mon confrère qui, entre autres renseignements, fournit sur l'alimentation de ses bestioles à la mode, des données assez imprévues ; c'est ainsi qu'il nous révèle la préférence des essaims pour la digitale et leur aversion extraordinaire pour les roses. D'où il appert que les poètes abusèrent de notre crédulité qui ont chanté les abeilles aimant à se poser

Sur la bouche ouverte des roses
Et sur les lèvres de Besson.

A qui se fier !

Un détail qui vaut son poids de miel : « La personne qui soigne ces intéressants insectes doit être vêtue de couleurs vives, pour se faire bien venir d'eux. » Parfait ! je vois d'ici mes contemporaines s'entortiller dans les robes les plus extravagantes, sous le prétexte sans réplique de plaire à leurs essaims ; l'apiculture a bon dos. On peut lui prédire un prodigieux succès, puisque cette affection soudaine des élégantes pour les « fonctions abeilliennes », comme disent les mathématiciens, cache tout simplement une passion immodérée pour les toilettes neuves. En dépit de la slavophilie qui nous aveugle, il faut toujours ajouter foi au vieux proverbe : « Grattez la ruche, vous trouverez la casaque. »

Ne nous plaignons pas, au surplus, puisque cette manie en vogue nous vaudra l'an prochain un

délicieux tableau de M. Albert Guillaume représentant une mondaine pleurant la perte de ses essaims



sous ce titre, bien digne d'un Greuze fin de siècle : *la Ruche cassée*. Notre illustre collaborateur ne sait encore quel salon il honorera de son œuvre, Champs-Élysées ou Champ de Mars ; peu lui importe d'ailleurs, car il est de ceux qui ne s'inquiètent guère du champ dira-t-on.

En tout cas, il est certain que M. Anquetin n'aura pas le plaisir d'accrocher cet envoi aux murs de son « Salon des refusés », — ainsi nommé parce que toutes les croûtes y sont reçues, en vertu d'une anomalie d'expression aussi bizarre que celle d'« Hospice des Enfants trouvés », désignant un asile où l'on recueille les enfants perdus. En vérité, la langue française est étrangement difficile à manier ; et je conçois que les symbolistes cherchent à confectionner de toutes pièces un idiome nouveau.

Une indiscrétion encore : outre sa toile d'abeilles, qui lui vaudra certainement la croix du mérite agricole, M. Albert Guillaume honorera l'exposition d'un triptyque comprenant trois parties — comme la plupart des triptyques — et destiné à immortaliser le souvenir de la lutte homérique soutenue naguère par M. Jousset de Bellesme, l'Apôtre du Réempoissonnement, contre M. Jauzon, le Rempart des Ponts-et-Chaussées.

A. Les employés du célèbre pisciculteur se disposent à immerger leurs alevins de saumons, en chantant de l'Ambroise Thomas :

Alevin, dissipe la tristesse
Qui régnait dans mon cœur !...

B. L'ingénieur Jauzon opposant son veto, les alevins expirent à la fleur de l'âge. Désespoir du

réempoissonneur dont les espérances sont détruites (saumonées).

C. Remis d'une alarme si chaude, grâce à la protection d'un ministre ennemi de la fraude, M. Jousset de Bellesme recommence son opération sur de nouveau frai — c'est le cas de le dire — cependant que son ennemi, dûment incarcéré, tresse des Jauzon de lisières.

Une exposition de dessins, dont il a été moins parlé que des divers Salons en vogue, est celle qui a été organisée par un certain nombre d'artistes anarchistes, sur eux-mêmes. La plupart de ceux qui ont été arrêtés, le mois dernier, sur la place de la Concorde, étaient porteurs non seulement de revolvers et de placards séditieux, mais aussi de tatouages, dont les agents de police ont eu le bon goût de ne pas chercher un seul instant à les séparer. Il faut l'avouer, dût notre amour-propre national en souffrir, sur ce point nous sommes inférieurs à l'étranger. M. Bertillon, interrogé par moi, n'a pas fait difficulté de le reconnaître. Aucun de nos compatriotes coffrés le 1^{er} mai ne peut s'enorgueillir d'inscriptions épidermiques aussi nombreuses qu'en offrit aux regards stupéfaits des gendarmes chargés de le déshabiller, ce membre de la *Maffia* dont le procès vient de s'instruire à Bari. Avec une pointe d'orgueil bien légitime, les journaux italiens racontent que l'on a relevé sur son corps — *corpus inscriptionum*, c'est le cas de le dire — une tête de brigand (sans doute un portrait de famille), une danseuse (par allusion, j'imagine, à la dynamite qui fait tout sauter), un cheval (qui devait être de retour), une ancre (qu'on peut supposer de la petite vertu) et bien d'autres emblèmes dont l'énumération serait trop longue.



Quelle ressource qu'un gaillard aussi copieusement illustré, pour l'éducation de sa petite famille : « Mes enfants, dit la bonne mère, si vous mangez votre soupe sans grogner, on vous laissera voir, avant d'aller faire dodo, les images du bras gauche de papa. » Que si la sagesse des mioches s'était maintenue exemplaire pendant toute la semaine, ils pourraient — suprême récompense ! — être admis à contempler, le dimanche soir, le dos entier du chef de famille, parmi les gravures amusantes duquel on aurait eu soin de semer quelques figures de géométrie et une certaine quantité de cartes géographiques : *utile dulci*.

Précisément, un médecin militaire, le docteur

Mohr, vient de publier, à dessein de préconiser cet usage bizarre, une brochure des plus convaincantes qui prouve une fois de plus la vérité des vers célèbres : « C'est du Mohr, aujourd'hui, que nous vient la lumière. » Dans cette œuvre, il demande que, pour faciliter les opérations chirurgicales, on tatoue sur la peau des soldats le parcours des artères et les points où elles doivent être comprimées en vue d'arrêter l'écoulement du sang chez les blessés.

Assurément, l'idée de cette carte hémato-graphique part d'un bon naturel ; mais, outre qu'elle dénote chez cet Esculape à soldats une médiocre confiance dans les connaissances anatomiques de ses collègues, j'ai peine à croire qu'elle soit appréciée bien vivement par les intéressés, qui se soucieront peu d'être ainsi transformés en manuels d'angiologie ambulants. Je sais bien que la plupart des conscrits terminent leurs lettres au pays par cette formule : *Je t'embrasse, cher Père, tout tatoué pour la vie* ; néanmoins, c'est un tort de croire qu'à l'instar des lapins — dont la *Cuisinière bourgeoise* s'est fait trop légèrement l'interprète — les jeunes soldats « demandent » à être écorchés vifs. Comme le lièvre, ils préfèrent attendre.

Un médecin dont les théories sont moins subversives, c'est ce docteur hongrois duquel il a déjà été parlé le mois dernier, et qui affirme guérir toutes les formes de la diphtérie au moyen du tabac. Grâce à sa découverte, la longévité de cette contrée bénie va prendre des proportions considérables et la Hongrie justifiera, plus que jamais, sa vieille réputation de prolonger indéfiniment l'existence :

On entre, Hongrie,
Et c'est la vie !...

Déjà, on cite le cas d'une jeune tzigane dont trois mois de chique persistante auraient débarrassé les bronches d'insupportables fourmillements, guérison que le docteur, poète à ses heures et féroce de La Fontaine, a célébrée en une fable médicale destinée à perpétuer la mémoire de ce haut fait. Titre : *la Tzigane et les Fourmis*.

La Tzigane ayant chiqué
Tout l'été
Vit ses bronches dépourvues
De fourmis qu'elle avait eues, etc.

(J'ouvre ici une parenthèse pour défendre ce joli début contre les rigoristes qui blâmeraient l'expression « voir ses bronches ». Racine lui-même n'a-t-il pas écrit, à la grande indignation de Subigny :

Mais dis-moi de quel oeil Hermione peut voir
Ses charmes délaissés et ses yeux sans pouvoir ?

Il ne doit pas être plus malaisé de voir ses bronches que ses yeux.)

La Tzigane et les Fourmis a remporté un tel succès que l'auteur lui prépare un pendant, un second apologue, également imité de La Fontaine : *Vive l'apologue, Monsieur !* — on sera célébré le rétablissement, obtenu grâce à l'usage du tabac à priser, d'un professeur de solfège du Conservatoire

de Buda-Pesth, qui souffrait de la luetite, depuis dix ans : *la Luetite et le Maître du chant*.

Comme on le voit, notre fabuliste est mis à contribution, sans ménagement, par la Faculté hongroise; les compositeurs de ce pays en usent avec le même sans gêne. Sur les programmes des concerts, il arrive fréquemment de voir annoncé, avec musique d'un wagnérien intransigeant, *le Loup et l'Agneau* (du *Nibelung*), etc., égayé de flonflons offenbachiques, *le Berger et la mer* (Godichon).

Il faut bien reconnaître que nos compatriotes, sous ce rapport, ne sont pas non plus sans reproches. Il en est beaucoup qui n'hésitent pas à « tripatouiller », sinon les compositions d'autrui, du moins les titres qu'elles ont reçus. Je n'en veux pour preuve que la lettre d'un abonné du *Musée des Familles* qui m'écrit de Machin-les-Eaux (source bicarbonatée, sodique, ferrugineuse, arsenicale) et me dénonce la conduite du chef d'orchestre auvergnat dont se plaignent les habitués de cette malheureuse petite station balnéaire, qu'il endort deux fois par jour.

Le capellmeister en question ne s'avise-t-il pas



de modifier le nom des œuvres qu'il dirige! Mon aimable correspondant me révèle qu'il a entendu jouer *Pot de fleurs* (l'exquise polka-marche en vente chez l'éditeur Léon Vanier) sous le titre de *Salut à Machin-les-Eaux*; d'autre part on m'apprend que la célèbre symphonie, de Villiers de l'Isle-Adam, pour quinze chapeaux chinois, a reçu de l'incorrigible chef d'orchestre une appellation hydrothérapique insignifiante bien inférieure au titre, si lumineux, si suggestif, trouvé par l'auteur : *Danses de jeunes Mauresques dans la plaine de Grenade, au plus fort de l'Inquisition*.

A la décharge de cet Auvergnat, il convient de faire remarquer que, souvent, nombre de musiciens ont eux-mêmes débaptisé et rebaptisé leurs productions. Je sais un gaillard nommé Morin — qui se fait appeler *il cavaliere Morini*, sans qu'on ait jamais su dans quelle industrie il a gagné ses éperons de chevalier — auquel le procédé a souvent réussi.

Aussitôt que les vigies du reportage aristocratique signalaient un souverain à l'horizon boulevardier, notre homme se hâtait de faire tirer une

couverture *ad hoc* pour y enfermer quatre pages de musiquette qu'un trombone de l'Alcazar lui avait jadis perpétrées, puis il allait déposer cet hommage, toujours le même, aux pieds de la tête couronnée — s'il m'est permis d'user de cette catachrèse.

La petite machine offerte à l'empereur de toutes les Russies, sous le nom de *Souvenir de l'Exposition des tzars décoratifs*, devint *Souvenir des Pays-Bas*, quand elle fut adressée au roi de Hollande, et *Souvenirs du Pêi-Ho* à l'usage du fugace Tchong-ti-Ksong. Nasser-Eddin passant à Paris pour se rendre à Madrid la reçut intitulée *Shat, tôt en Espagne!* et le roi d'Italie ne put éviter de verser quelques lire en échange des *Bords du Pô*, titre sous lequel cette musique à tout faire lui fut présentée par Morin, qui, joignant à ses autres vices une dégradante passion pour le calembour, osa bien citer à Sa Majesté le vers classique :

Hambert est un banquier donné par la nature.

Il serait trop long d'énumérer toutes les autres transformations effectuées par ce drôle qui, d'ailleurs, essuya plus d'un refus, notamment de la part du Conseil fédéral, cette assemblée ayant judicieusement refusé « d'éclairer » sous prétexte qu'il ne fallait pas prendre l'Helvétie pour des lanternes.

On le voit, le chef d'orchestre auvergnat de Machin-les-Eaux ne fait qu'user d'une liberté dont l'exemple a été donné par les auteurs eux-mêmes. Je ne crois pas, pour moi, que le cas soit pendable. J'ajouterai que cette appropriation de la musique aux diverses stations balnéaires ne peut manquer, pour peu qu'elle se généralise, de donner les résultats les plus pittoresques.

On je me trompe fort, ou dans un avenir prochain, nous aurons le plaisir d'entendre le grand air de *Richard Cœur de Lion-sur-Mer*, des pots pourris sur *Hunyadi-János*, *Jeannette et Jeanneton*, l'ouverture du *Royal malgré lui* de Chabrier, des couplets tirés de *Fra Diavoleaux-Bonnes*, etc., etc.

Ce jour-là, le chef d'orchestre dont se plaint l'abonné du *Musée des Familles* pourra s'écrier avec l'accent du triomphe (et de l'Auvergne) : *Veni, vidi, Vichy!*

..

Quelqu'un qui n'aura pas l'accent du triomphe, c'est le comte de Thièvres, dont les prétentions ont été accueillies par un universel éclat de rire. On connaît les faits : ayant vu que, dans *Mariage blanc*, un des personnages portait son nom, ce gentilhomme partit en guerre contre l'auteur et le somma d'avoir à débaptiser son héros, sous peine d'un léger versement de dix mille francs à titre de dommages-intérêts.

Jules Lemaitre, homme conciliant s'il en fut, tenta de fléchir son adversaire par la suppression d'un H, puis d'un S. Peine perdue! Le demandeur s'obstina à demander que Thièvres, ou Thièvre, disparaisse de l'affiche du Théâtre-Français. Il

n'admet aucun attermoisement ; il reste sur le pied de guerre, la lance en arrêt, la tête couverte d'un heaume qui semble avoir pour lui des appas



(Heaume, sweet heaume, comme chantent les Anglaises).

On comprendrait à la rigueur cette ténacité, si le monsieur appelé du nom que M. de Thièvres revendique comme sa propriété exclusive commettait quelques-uns de ces crimes Montépinesques ou ponsonduerrailleurs dont, chaque matin, le récit passionne les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf lecteurs des feuilletons du *Petit Journal*. (Ils étaient un million, mais je me suis désabonné.) Pour moi-même, je le confesse, il serait sans charme de lire dans le *Musée des Familles* un paragraphe ainsi conçu : « Faux en écritures publique ou privée, attaques nocturnes, perpétration de vers symboliques, aucun crime n'avait été oublié par ce monstre à face humaine dont les mères ne répétaient qu'en tremblant le nom odieux de WILLY ! »

Mais rien de pareil dans l'espèce ! Le héros de Jules Lemaitre, par charité, épouse une jeune fille

poitrinaire, pour lui donner quelque joie avant que la mort vienne emporter cette pauvre petite victime. Comprend-on qu'un grincheux puisse trouver là de quoi s'offusquer ? A la place de l'auteur, je ne négligerais rien pour exaspérer mon adversaire, je rétablirais mon H, je rétablirais mon S, et j'introduirais sommairement dans le dialogue de *Mariage blanc* quelques petites répliques de ce genre :

— Vous toussiez, vous avez de la *tièvre* ?
— Ce n'est rien, une tasse de lait de *thièvre* (et il n'y paraîtra plus).

Au moins, il aurait de la sorte quelques motifs de se plaindre, ce monsieur qui veut attirer l'at-

tention sur lui et dix mille francs dans son coffre-



fort, oubliant qu'il est toujours dangereux de courir deux *tièvres* à la fois.

WILLY.

MORT DE L'ÉVÊQUE AUDREIN



YVES-Marie Audrein, né en Bretagne vers 1743, consacré de bonne heure à l'état ecclésiastique, était préfet des études au collège Louis-le-Grand quand se produisirent les premiers symptômes de la Révolution. Depuis longtemps il était au nombre des membres du clergé qui avaient adopté les idées nouvelles, et recommandait à ses élèves — parmi lesquels il comptait d'ailleurs Robespierre et Saint-Just — l'amour de la liberté et la haine des tyrannies. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait été l'un des plus ardents propagateurs des doctrines révolutionnaires.

Il débuta dans la carrière politique en présentant à l'Assemblée constituante un mémoire ou plan d'éducation, dans lequel il proposait de retirer aux congrégations religieuses l'enseigne-

ment de la jeunesse, qui, selon lui, devait être uniforme et exclusivement national.

Élu membre de l'Assemblée législative, il fut un des premiers à dénoncer les intrigues de certains ambassadeurs étrangers qui s'unissaient aux ennemis de la Révolution. Il critiqua la conduite du ministre de la guerre, et proposa de priver d'une partie de leur traitement les prêtres en fonction qui refusaient le serment au régime nouveau. Après le 10 août, il fut chargé de l'inventaire des papiers saisis chez l'intendant de la liste civile.

Nommé membre de la Convention, il fit partie des députés qui, lors des sanglantes affaires de septembre, furent envoyés pour faire cesser les massacres dans les prisons et revinrent dire à l'Assemblée qu'ils n'avaient pu se faire écouter, malgré les efforts les plus énergiques.

Lors du procès de Louis XVI, il vota pour la mort avec sursis et appel au peuple. Ce fut quelques mois plus tard, sur un rapport de lui, que quelques adoucissements furent apportés à la situation de la fille de Louis XVI, alors seule prisonnière au Temple.

En 1798, nommé par le Directoire évêque constitutionnel de Quimper, il prononça au concile réuni en 1800 un discours contre les erreurs de la philosophie moderne, qu'il accusa de tous les

reprochant d'avoir trahi la sainte Église et d'avoir voté la mort de Louis XVI... Affolé de terreur, Audrein supplie ses juges de lui accorder le temps de se réconcilier avec Dieu, mais ils restent insensibles et tirent sur lui à bout portant, non loin de la voiture près de laquelle se trouvaient, saisis d'épouvante, ses compagnons de voyage.

Cette exécution faite, les meurtriers, qui avaient pour chef un nommé Lecat, creusèrent à quelques pas de la route une fosse où ils jetèrent le cadavre,



Salon de 1890. — La mort de l'évêque Audrein, le 28 brumaire an IX (1800).
(Tableau de M. Berteaux, appartenant au musée de Quimper.)

excès de la Révolution; mais il ne lui fut tenu aucun compte de cette sorte de désapprobation de ses idées et de ses actes antérieurs, et il ne devait pas tarder à être victime du rôle joué par lui. Le 28 brumaire de cette même année, il partit de Quimper par la diligence de Lorient à Brest, emportant avec lui une boîte longue contenant une crosse, plusieurs mitres et des ornements relatifs à la dignité d'évêque.... A minuit environ, sur la butte Saint-Hervé, la voiture fut arrêtée par une douzaine d'hommes vêtus en paysans qui obligèrent les voyageurs à descendre.... Audrein, reconnu, fut forcé de revêtir ses habits épiscopaux, et la troupe procéda à son jugement, lui

et s'éloignèrent après s'être partagé les dépouilles du mort. Un biographe considère Audrein comme l'un des auteurs de la Révolution, dont les actes et les propositions eurent la plus grande influence sur ce grand mouvement des esprits. On lui attribue d'ailleurs l'idée, aussitôt mise à exécution, de répandre dans les provinces le bruit que des brigands innombrables, salariés par la cour et par l'étranger, s'organisaient pour marcher avec le fer et la torche, en dévastant tout sur leur passage. Ce récit, reproduit partout, aurait déterminé le soulèvement général. Mais ne sont-ce pas là des assertions imaginaires?

L. M.



En Juin les biens comencent a meurir
 Aussi fait l'homme quât a trente six ans
 Pour ce en tel tēps doit il femme querir
 Se luy viuat / Veult pouruoir ses enfās.

LES VIEUX ALMANACHS

Le mois de juin.

Fréquemment dans les almanachs ou calendriers de jadis les mois étaient symbolisés par des figures allégoriques; et souvent aussi — comme dans celui auquel nous avons emprunté la série d'estampes que nous nous proposons de publier — souvent, disons-nous, le cours de l'année divisée en douze périodes était assimilé au cours de l'existence humaine. Outre les cinq grandes divisions connues, l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse, il y avait encore les diverses circonstances ou situations majeures de la vie : à janvier l'amour des jeux puérils; à février les soucis de l'école; mars correspond à l'adolescence; en son

avril le jeune cœur se trouve un doux langage; en son mai l'homme est « en force et toute beauté de nature »; en son juin il fait choix d'un des liens indissolubles se nouant sous les auspices de la religion, comme nous le voyons dans le naïf tableau emprunté au missel du xvi^e siècle, et au bas duquel l'analogie de l'année et de la vie humaine est établie en termes naïfs, dont nous pouvons ainsi moderniser la forme :

En juin les biens commencent à mûrir,
 Aussi fait l'homme qui a trente-six ans,
 Parce que en ce temps il doit femme quérir.
 Si, lui vivant, il veut pourvoir ses enfants.

LES OISEAUX DE NOTRE-DAME



NOTRE-DAME, reine des cathédrales, c'est le paradis des petits oiseaux. Dans les ciselures des ogives et les feuillages de pierre, les mignons habitants de l'air font leurs petits nids.

Combien de fois avez-vous pu les voir, à l'entour des grandes tours, voletant gracieusement; allant par-ci, s'arrêtant par-là comme de petits anges, un peu coquets, qui jouent à cache-cache; d'autres fois perchés sur les toits des clochetons, buvant du soleil; d'autres jours venant tout près des visages des statues et leur conter des histoires en riant, des histoires que ni vous, ni moi ne pouvons connaître, mais qui doivent être bien douces.

J'ai souvent rêvé en les voyant si libres et si heureux, et mon rêve m'attristait, car j'en venais toujours à songer combien les hommes qui veulent être libres sont malheureux. Et j'en suis venu

à comprendre que les petits oiseaux blottis dans les églises sont peut-être des enfants du ciel.

Au temps jadis, ces oiselets étaient sacrés pour tout le monde. N'était-ce point des êtres que le ciel avait bénis ?

J'ai trouvé dans quelque parchemin, legs d'un trouvère d'autrefois, j'ai trouvé la légende des oiseaux qui vivent dans les ogives, comme si c'était leur volière.

..

Aux confins de la ville, il y avait un petit bois plein de houx et d'aubépins.

Les belles nuits, enveloppées par des réseaux de blanche lumière que tisse la lune, les nuits pleines de douceurs et d'étoiles on entendait des musiques qui font rêver.

C'était tout là-bas, aux confins de la ville, parmi les houx d'un petit bois.

Le vent printanier soufflait doucement, apportant son haleine suave dans les rameaux verts et fleuris.

Le trouvère errant, telle nuit douce et pleine d'étoiles, s'en venait au château. Il avait faim et rêvait d'un toit pour passer la nuit. Il s'en venait et disait :

« J'ai passé près du bois des houx. Philomèle y chantait des triolets, si doux, que j'ai fait une chanson.... »

..

On connaissait Philomèle sans l'avoir vue, et tous ceux qui pouvaient en parler étaient bien-venus.

Philomèle ! On la disait Dame des cieux, Dame céleste qui courait sous les rayons de la gentille lune avec une harpe, une harpe recéleuse des mélodies qui font rêver. Sous les doigts blancs de Philomèle les cordes vibraient doucement, c'était alors musique suave, que rendait plus suave encore la voix de cette Dame des cieux.

Mais on n'en savait rien d'autre. Alors on rêvait. Et les trouvères, mieux que personne, savaient conter qu'elle était vêtue, comme une princesse byzantine, d'habits merveilleux dont les seules couleurs étaient de séduisantes fées.

Plus séduisants encore étaient les traits de son visage, son doux visage qui brillait comme une fleur pâle sous le nuage sombre de ses cheveux.

Et c'était seulement les nuits claires que Philomèle chantait une fiction et courait par le monde. Elle venait du ciel en descendant sur les rayons de la lune.

..

Philomèle était chérie de tous ceux qui aimaient les fleurs ; les trouvères au grand cœur passaient les nuits à l'ouïr et à la rêver, et la musique de la Dame mystérieuse était une voix d'espérance pour eux. C'était un appui qui leur restait ; un bouclier lorsque, blessés par tous les dédains, les tourmentes et les détresses grinçaient autour d'eux.

Et quand les rêveurs mouraient, ayant mis dans si peu de chose leur espérance, à leur dernière heure Philomèle les venait chercher et les emmenait au paradis.

Et tous ceux qui étaient des trouvères, parmi les élus, voyaient leurs propres âmes changées en oiseaux mignons et gazouilleurs, à qui Dieu donnait les églises pour volières.

..

Je vous conterai maintenant que le trouvère de jadis, de qui je tiens cette histoire, finissait en disant que de son temps Philomèle ne venait plus que rarement sur la terre. Et dans les bois de houx ce n'était plus sa harpe ni sa voix qu'on entendait pendant les nuits, c'était le gazouillis du rossignol.

EMIL CAUSÉ.

SANS LUI



ELLE se reprit : « Du moins si ma mère me le permet.

— Je voudrais bien voir qu'elle te refusât la permission ! ce serait drôle. Enfin va toujours la lui demander ; c'est ton devoir. »

Mme Verloz n'avait pas ôté son chapeau et se promenait à grands pas à travers le salon.

Irène reparut accompagnée de sa mère.

« Merci, chère amie, dit Mme Férolles ; vous faites une bonne œuvre en emmenant Irène.

— C'est une honte, répliqua Mme Verloz, d'habiter la première ville du monde depuis plus d'une semaine et de n'en rien connaître ou presque rien. Quand Alexandre m'a appris cela, je n'en pouvais croire mes oreilles. Hubert est donc terriblement occupé ?

— Très occupé, répondit Mme Férolles un peu froissée du ton incrédule de Mme Verloz.

— Eh bien, je le croirai quand vous m'aurez montré les travaux qui l'absorbent. Allons, viens, Irène. Je vous ramènerai votre fille ce soir. »

Cette première journée se passa en une course au clocher de monument en monument.

En reconduisant Irène chez elle à la tombée de la nuit, Mme Verloz lui dit : « Je t'ai donné une idée de Paris ; maintenant nous le verrons plus en détail. A ta physionomie, il me semble comprendre qu'il ne te déplaît pas. Il faudra t'y marier. Tu aimes les arts ; ton beau-père te trouvera quelque jeune artiste de talent. La campagne, c'est délicieux pendant quelques semaines de l'été. Quant à la ville de province, nous n'en parlerons pas. En somme, il n'y a que Paris au monde, et quand tu le connaîtras mieux, je t'assure que tu ne seras point tentée de retourner à Marcheloup.

— Je n'aimerai jamais tant Paris que Smyrne », murmura Irène.

Les jours suivants, Mme Verloz et sa nièce, à la mode de je ne sais quel pays, passèrent plusieurs après-midi au musée du Louvre. Par un hasard singulier, elles y rencontrèrent toujours Alexandre du Courtil. Il eut l'audace de vouloir y guider Irène.

« Ah ! ça, beau neveu, lui dit Mme Verloz, crois-tu que je n'en suis pas capable ? »

Elle mena Irène dans le salon carré, et lui montra la bataille d'Eylau, en lui disant :

« Voilà de la grande peinture. »

Irène regarda longtemps le tableau en silence, et répondit :

« J'en serai pour la grande peinture si toute la grande peinture m'impressionne comme cette toile-là. »

— Elle ne manque pas de dimension, n'est-ce pas ? eh bien, ma chère petite, la dernière toile que mon mari a exposée était encore plus grande. C'était une œuvre colossale et qui a fait sensation. Quelle fougue ! quelle couleur !

— C'était un véritable arc-en-ciel ! dit tout bas Alexandre à Irène, et ce n'était pas peint, mais badigeonné.

— Que marmotte-t-il là ? dit Mme Verloz en regardant fixement Alexandre, dont le mouvement des lèvres ne lui avait pas échappé. Quelque sottise ! Va, apprenti barbouilleur, quand tu auras peint des toiles comme celles de mon mari, nous te sacrerons peintre. »

Elle entraîna Irène et lui fit faire rapidement le tour de la salle.

« En voici assez pour aujourd'hui. Il ne faut pas te donner une indigestion de chefs-d'œuvre. D'ailleurs cinq heures vont bientôt sonner ; on va nous mettre à la porte. Ce n'est pas la peine de nous engager dans une autre galerie ; nous reviendrons demain. »

Ces paroles ne furent pas perdues pour Alexandre.

Le lendemain, au moment où Mme Verloz et Irène franchissaient la porte de la galerie d'Apollon qui s'ouvre sur la grande galerie, elles se trouvèrent face à face avec Alexandre du Courtil.

« Ah ! quel heureux hasard ! » s'écria-t-il en les saluant.

Mme Verloz enveloppa son neveu d'un regard à la fois moqueur et mécontent.

« Ah ! ça, dit-elle, tu as donc élu domicile au Louvre ? On ne peut y venir sans te rencontrer. »

— Un peintre ne saurait trop étudier les œuvres des maîtres.

— Je suis de ton avis ; mais pour que cette étude soit profitable, il faut la faire avec recueillement, et il ne saurait en être ainsi en la compagnie de deux dames qui babillent. Je t'engage donc à choisir une autre galerie que la nôtre. »

Alexandre du Courtil feignit de ne pas comprendre l'ordre que déguisait ce conseil.

« Vous ne me gênez en rien, répliqua-t-il, et c'est précisément dans cette galerie que j'ai quelques tableaux à voir. »

Il continua donc de marcher à côté d'elles. Tout à coup Mme Verloz saisit Irène, la planta devant une toile, en lui disant :

« Regarde ceci ; tu me feras ensuite part de tes impressions. »

Et elle s'éloigna de quelques pas avec Alexan-

dre. Alors elle lui dit, les yeux dans les yeux :

« Nous ne te gênons pas, mais toi tu me gênes. Je sers de chaperon à Irène, et il ne me convient pas de te voir, à chacune de nos sorties, t'attacher à nos pas. Crois-tu donc que je sois dupe de ton *heureux hasard* ? c'est tout ce qu'il y a de plus prémédité. Me suis-je fait comprendre ? Oui. Eh bien, va saluer Irène, et hâte-toi de disparaître. »

Il obéit à contre-cœur ; il était piqué de la leçon et de l'ordre qu'il avait reçus, et il lui parut ce jour-là que Mme Verloz méritait bien le surnom de *Mme Je me mêle de tout* qu'Hubert Férolles lui avait donné.

« Je l'ai expédié, dit-elle en revenant près d'Irène. Il n'était pas trop content, mais l'avais-je prié d'être notre guide ? »

Irène se dispensa de répondre en regardant attentivement un tableau. Ce n'était plus une enfant et, pas plus que Mme Verloz, elle n'avait cru au *heureux hasard* invoqué par Alexandre du Courtil. Elle se doutait bien du motif de son assiduité, et déjà son cœur s'attachait fortement à l'idée que le rêve de son père pourrait se réaliser.

XVIII

La veille de l'ouverture du Salon, Irène assista au vernissage en compagnie de Mme Verloz ; celle-ci se croyait quelque chose au Salon, rendait à haute voix ses arrêts devant les tableaux, discutait avec les peintres de sa connaissance, et courait après les critiques pour leur recommander, une dernière fois, des peintres qu'elle patronnait, et dont elle méprisait au fond le talent en herbe ou en fleur. A tous Irène l'entendait dire : « Allez voir la *Femme fellah* d'Alexandre du Courtil, un jeune, bonne pâte, couleur juste. Notez-le, je vous prie, et ne manquez pas d'en dire au moins trois mots. »

Tous le promettaient et beaucoup sérieusement, car les invitations de Mme Verloz pour ses soirées de l'hiver étaient recherchées ; on s'amusait beaucoup chez cette originale personne.

Après avoir traversé quelques salles, dont elle avait apprécié toutes les toiles à la volée, Mme Verloz dit à Irène : « Il est convenable que nous rendions visite aux tableaux de ton beau-père. Ils doivent se trouver par ici ; cherchons. » Elles ne tardèrent pas à les découvrir.

Hubert Férolles, son coup de vernis donné, était allé voir quelle figure faisaient, au jour du Salon, les tableaux de ses camarades. Irène admira ses deux toiles, dont l'une représentait une rue du Caire, le matin, et l'autre une conteuse nubienne au harem.

« Ce n'est pas de la grande peinture, dit Mme Verloz, mais on ne peut nier que ce soit bien peint. Là, on peut dire avec justesse que la pâte est bonne, la facture solide et brillante. Seulement ton beau-père, pour faire valoir la richesse de sa palette, ne sort pas de l'Orient, et quand on a vu un de ses tableaux, on croit les avoir vus tous. C'est ce qu'on disait l'année dernière dans la plupart des journaux. Ah ! mon pauvre Verloz, qui n'a pas été un maître assez apprécié, ne se confinait pas ainsi dans un genre ! Il avait une autre fécondité que tous ces peintres-là. »

Mme Verloz chercha ensuite le tableau d'Alexandre du Courtil. Le jeune peintre se promenait aux environs de sa *Femme fellah*, et dès qu'il aperçut les deux dames, il vint les saluer, le sourire aux lèvres.

« Cette fois, dit-il à Mme Verloz, j'espère que vous ne serez pas étonnée de me trouver sur votre passage? »

— J'aurais été étonnée du contraire, et désolée de ne pas te rencontrer; d'abord pour te faire mes sincères compliments; ta *Femme fellah* est une excellente étude; ensuite parce que je suis ravie de pouvoir te contempler; on ne voit pas tous les jours une figure aussi radieuse que la tienne; que c'est beau la jeunesse à son premier petit succès! Je ne te reverrai plus ainsi, mon pauvre ami. Au prochain Salon, ta joie sera déjà moins naïve, moins complète. »

Alexandre du Courtil n'entendait guère ce que lui disait Mme Verloz; il avait les yeux sur Irène qui regardait son tableau. Cette étude représentait une femme d'Égypte vêtue d'une robe bleue et enveloppée de voiles blancs; appuyée contre une fontaine, elle venait de recharger sur sa tête une cruche de cuivre, que soutenait un de ses bras cerclé d'un gros bracelet d'argent tordu. Dans la solitude de la fontaine, elle avait osé entr'ouvrir ses voiles, et laissait voir son visage empreint d'une lassitude résignée. L'ensemble de cette figure captivait. C'est l'impression qu'elle fit à Irène, et elle la traduisit par des mots heureux que le jeune peintre savoura.

« Maintenant partons », s'écria Mme Verloz, que le regard vague des grands yeux noirs de l'Égyptienne ne pouvait retenir longtemps.

Elle fit quelques pas et revint vers le jeune peintre.

« Écoute, mon neveu, ne te laisse pas monter la tête par les éloges que tu reçois aujourd'hui. Ton tableau est une de ces choses qui plaisent à peu près à tout le monde; c'est un danger. Peut-être, après pareil début, vas-tu te croire obligé de nous servir toujours le même plat. Ah! je t'en conjure, ne t'enferme pas à tout jamais en Égypte! »

En sortant du Salon, Mme Verloz dit à Irène :

« Je n'ai jamais vu aussi mauvais Salon que celui-ci, — elle disait la même chose chaque année. — Comme nous baissons, comme nous baissons! J'en suis honteuse. »

— J'ai pourtant remarqué beaucoup de jolis tableaux, des paysages surtout, dit Irène.

— C'est possible, mais tu ne sais pas, ma chère enfant, que le paysage est un genre secondaire.

— Qui me plaît beaucoup.

— Mais c'est par la grande peinture qu'il faut juger un Salon, et elle se fait de plus en plus rare. Ce n'est pas encore Alexandre qui va la relever. Je me doute bien quelle sera sa carrière. Sais-tu ce que je souhaite pour lui?

— Non, madame.

— Ne pourras-tu jamais t'habituer à m'appeler ma tante?... Eh bien, je souhaite pour lui, et quoi que mon souhait n'ait pas l'air charitable, c'est pourtant pour son bien que je le forme, je souhaite que la *Femme fellah* ne trouve pas d'acquéreur. Ne te récrie pas, laisse-moi t'expliquer ma

pensée. S'il ne trouve pas d'acquéreur pour son premier tableau, il fera plus d'effort, il essaiera de s'élever plus haut; tandis que s'il en trouve un tout de suite, il se croira arrivé, et prendra goût à palper facilement de l'argent avec des tableaux qui ne demandent pas un grand travail. Voilà. »

Mme Verloz n'eut pas la satisfaction de voir son souhait se réaliser. Avant la fermeture du Salon, un amateur acheta le tableau d'Alexandre, et le paya deux mille francs sans marchander. M. du Courtil servait à son fils une pension qui ne pouvait lui permettre de se donner toutes ses aises. Jusqu'alors il avait peint dans l'atelier de son maître et dans une pièce de son appartement de garçon. Quand il se vit aussi riche, il s'empressa de louer un atelier dans le voisinage de celui d'Hubert Férolles, et gaiement y pendit la crémaillère avec ses camarades. Il avait meublé et orné artistiquement son atelier; on y voyait un bahut sculpté, des chaises gothiques, de curieux bibelots; un fragment de tapisserie ancienne servait de portière et représentait une Diane chasse-resse, le carquois à l'épaule, l'arc bandé, suivie d'un lévrier blanc.

Au milieu de cette jolie installation qui flattait ses yeux, il se sentait disposé à produire des chefs-d'œuvre.

Mme Verloz vint lui rendre visite dans son atelier, et leva les bras au ciel en voyant de quelle façon il était déjà meublé. Ayant évalué avec l'expérience d'un commissaire-priseur la valeur de chaque objet, elle conclut logiquement que ce n'était pas avec le prix de son tableau qu'il avait pu se payer un tel luxe. Alexandre ne le nia point. Il s'était endetté alors? oui. Mais avec un autre tableau comme celui qu'il avait vendu, il se tirerait d'affaire.

« Quel luxe il faut aux jeunes peintres maintenant! s'écria Mme Verloz. Mon mari, qui était un autre peintre que toi, petit malheureux, avait un atelier aussi nu qu'un cloître. »

— Je crois bien, ses toiles suffisaient à le remplir », répondit Alexandre sur un ton dont l'ironie mal déguisée perça Mme Verloz comme un dard : elle se leva aussitôt.

« Je ne supporterai pas plus longtemps qu'un barbouilleur comme toi manque à un peintre comme mon mari, s'écria-t-elle. Cherche des succès faciles. Va, sa mémoire vivra plus que la tienne; car toi à peine né, tu es un peintre mort, c'est moi qui te le dis. »

Alexandre ne s'affecta point de cette prédiction. Après la brusque sortie de sa tante, il se leva, fit le tour de son atelier les mains dans ses poches avec la douce satisfaction d'un homme arrivé.

Dans la même journée et presque à la même heure, Irène, pour la première fois, entra dans l'atelier de son beau-père. Elle avait été se promener avec sa mère, la nourrice et Tony au parc Monceau. Là Mme Férolles lui avait reparlé de son portrait en costume oriental qu'elle désirait beaucoup lui montrer.

« Sais-tu ce que nous allons faire? dit Mme Férolles. Nous allons nous rendre rue Bayen; la nourrice nous attendra ici avec Tony. Si Hubert

n'est pas à son atelier, la concierge me donnera la clef, et je pourrai te montrer mon portrait. »

« Monsieur n'est pas venu aujourd'hui, dit la concierge en remettant la clef à Mme Férolles; il y a même plusieurs jours que nous ne l'avons vu. »

La mère et la fille se regardèrent avec surprise. La veille, Mme Férolles, qui contemplait Irène, placée en face d'elle à table, avait dit à son mari : « Je serais bien heureuse d'avoir le portrait d'Irène. »

Et comme il n'avait pas l'air d'entendre :

« Vous m'aviez promis de le faire.

— Promis? quand donc, s'il vous plaît?

— A Marcheloup.

— Les promesses d'alors ne comptent pas, répliqua-t-il d'un ton ironique. J'en faisais tant pour gagner votre cœur!

« Du reste je n'ai pas de temps à perdre à peindre ma famille. Je suis très occupé. »

Occupé à quoi, puisque depuis plusieurs jours il n'était pas venu rue Bayen?

L'atelier était au premier étage. En y entrant, Irène, au milieu des toiles accrochées au mur, chercha tout de suite le portrait de sa mère. Mais déjà Mme Férolles s'écriait :

« Je ne le vois pas; Hubert l'a donc changé de place? »

Non seulement il n'était pas à sa place accoutumée, mais encore nulle part.

La figure toujours si calme de Mme Férolles s'était animée. « C'est singulier, disait-elle, il ne l'a pas vendu pourtant; qu'en a-t-il fait? »

D'une main agitée, elle retournait des toiles et des cartons déposés dans un coin.

« Le voilà! » dit-elle tout à coup. Elle semblait saisie de l'avoir découvert là au milieu de peintures sans valeur, et se mordait les lèvres avec dépit.

« Je vais le remettre à la place qu'il n'aurait jamais dû quitter », s'écria-t-elle.

Elle monta sur une échelle, et enleva vivement le cadre qui usurpait la place de son portrait; au moment où elle le tendait à Irène, la clef laissée en dehors tourna dans la serrure, et Hubert entra.

« Que faites-vous donc perchée sur cette échelle? dit-il.

— Je remets mon portrait à la place qu'il n'aurait pas dû quitter. Ah! Hubert, quel chagrin, quelle humiliation pour moi de le trouver relégué dans ce coin!

— Un chagrin, une humiliation? je ne comprends pas.

— Oh! si, vous comprenez bien. Ce portrait vous vouliez l'avoir toujours sous vos yeux, et maintenant vous l'éloignez de vous avec mépris.

— Vous ne savez ce que vous dites, Sophia; il n'y a pas de mépris là dedans.

— Alors pourquoi?

— Ce portrait est une fantaisie qui ne pouvait convenir qu'à la lune de miel. Il ne faut pas se rendre ridicule à plaisir. Au dix-septième siècle, on peignait les femmes en bergères, en Diane, en Victoire; aujourd'hui, cela ferait sourire. Je ne sais quelle idée m'a pris de vous affubler de ce costume oriental. J'étais un peu fou à ce moment-là. Bref, votre portrait est rococo.

1^{er} JUIN 1891.

— Si vous ne l'aimez plus, c'est que vous m'aimez moins », répondit-elle d'une voix larmoyante.

Jusqu'alors Hubert Férolles avait parlé d'un ton mesuré qui devait lui coûter beaucoup à en juger par son regard étincelant. Mais la patience, c'était visible, allait lui échapper.

« Cette scène, devant votre fille, est peu convenable, reprit-il. Si vous avez autre chose à me dire sur ce sujet, vous me le direz quand nous serons seuls. Maintenant, allez retrouver votre fils. Pourquoi l'abandonnez-vous ainsi aux mains d'une bonne? Au lieu de venir fureter ici, vous feriez mieux de veiller sur lui. »

Le soir, Hubert ne parut pas au dîner. Irène l'entendit rentrer tard dans la nuit et, quelques instants après, élever très fort la voix dans la chambre de sa femme. Sans doute il se rattrapait de la contrainte qu'il s'était imposée dans son atelier. Irène n'avait pas l'habitude des scènes de ménage, car jamais elle n'avait entendu son père hausser la voix. Ce bruit finit par lui devenir tellement pénible qu'elle jeta son drap sur ses oreilles. Quand elle le rejeta, le silence s'était fait dans l'appartement, mais il lui fut impossible de s'endormir tant elle était agitée. Le lendemain, elle ne fut pas surprise de trouver les yeux rouges à sa mère. Elle l'embrassa encore plus tendrement que de coutume, mais sans oser la questionner.

Très silencieuses toutes les deux, elles déjeunèrent en tête à tête. Irène pensait à l'heureuse vie sans nuages qu'elle avait menée pendant plus de seize ans. Elle avait fini de déjeuner et restait accoudée sur la table. Sa mère se rapprocha d'elle.

« Comme tu as l'air d'être loin de moi! A quoi songes-tu, mon enfant?

— A Smyrne », répondit-elle tout bas.

Mme Férolles poussa un profond soupir.

« Moi aussi, j'y songe souvent, ... ton père était si bon, si indulgent! »

Un silence suivit, puis Irène sentit des larmes lui tomber sur le cou.

« Ah! mon enfant, que je suis malheureuse! » s'écria Mme Férolles.

Irène l'entoura de ses bras, et la mère pleura longtemps sur l'épaule de sa fille.

« J'aurais voulu te le cacher, reprit-elle, mais je n'en ai plus la force. Ah! que de fois j'ai regretté de m'être remariée! Mon supplice a commencé lorsqu'il m'a déclaré que tu resterais chez ta tante. Oh! que j'ai souffert! tu ne sauras jamais à quel point. Que j'ai lutté pour te ravoir! Dès l'arrivée de Tony, il avait commencé à fuir la maison. Je ne pouvais m'empêcher de m'en plaindre, et nous avions souvent ensemble des scènes qui me faisaient mourir. Si tu savais comme il est dur, comme il est blessant si personne n'est là pour l'entendre! et violent! Quand il m'amène du monde à dîner j'ose à peine ouvrir la bouche, et je l'ouvre presque toujours mal à propos. Du reste, tu as bien dû t'en apercevoir. S'il a consenti enfin à te laisser venir, ce n'est point par bonté, je te l'assure; il a pensé que je ne me plaindrais plus d'être délaissée, lorsque je jouirais de ta chère compagnie. Mon Dieu, quand je t'ai revue, il m'a semblé que j'étais sauvée, que plus rien ne pourrait m'atteindre, me blesser, me faire souffrir;

22. — TOME LXVI.

que son dédain, à lui, me serait indifférent; eh bien, non, car hier en découvrant comment il traitait mon portrait, j'ai été bouleversée. Je n'en ai pas fini avec les larmes, et j'en ai déjà bien versé!

— Mère!

— Mais qu'il ne me sépare plus de toi, et je supporterai tout. Sais-tu ce qui l'irrite contre moi? c'est que je suis ignorante. Mais ton père qui le valait bien, n'est-ce pas? m'a-t-il jamais traitée comme lui? que la vie était douce alors! Je ne suis pas faite, dit-il, pour être la femme d'un artiste; je l'entrave, la vie de famille est funeste au talent. Il m'aimait tant d'abord, il était si fier, si heureux de me conduire partout à son bras! et maintenant nous ne sortons jamais ensemble; on croirait qu'il est honteux de m'avoir épousée. Est-ce que je suis allée le chercher? est-ce que je pensais à lui à Marcheloup, quand il est venu pour mon malheur, pour notre malheur à toutes deux, nous y rendre visite?

A ces confidences, mêlées de larmes, Irène répondait par des caresses qui calmèrent peu à peu la mère.

Jusqu'alors Hubert s'était imposé une certaine contrainte devant Irène. Bientôt il ne se gêna plus pour parler durement à la mère devant sa fille, et à Irène elle-même, il ne ménagea pas non plus les paroles blessantes. Il ne perdait aucune occasion de lui faire sentir qu'il la tolérât sous son toit. Mme Férolles tremblait que sa fille, poussée à bout, ne voulût la quitter. Elle se trouva égoïste et finit par lui dire :

« Mon enfant, si tu souffres trop ici, retourne chez ta tante. »

Irène lui jeta ses bras autour du cou.

« A moins qu'il ne me chasse positivement, je resterai », dit-elle.

XIX

Un soir, à table, Mme Férolles ayant adressé à sa fille une question qui trahissait son manque d'instruction, Hubert éclata de rire.

« Heureusement, il n'y a que nous ici pour vous entendre, dit-il durement, car je rougirais de votre ignorance. Le seul esprit que vous puissiez montrer, vous, Sophia, c'est de ne pas ouvrir la bouche; vous êtes toujours à votre avantage ainsi. »

Mme Férolles baissa la tête, et des larmes, qu'elle s'efforça de refouler, montèrent à ses yeux.

Sous prétexte qu'elle entendait crier Tony, elle se leva et quitta la salle à manger. Hubert avait eu le temps de voir ses yeux mouillés. « Encore des larmes! » dit-il entre ses dents.

Irène lui lança un regard indigné : elle avait peine à se contenir. Elle mangea encore quelques bouchées, puis repoussa son assiette.

« Que faites-vous? dit Hubert. Allez-vous aussi quitter la table? Quel regard accusateur! Sans doute votre mère n'est pas heureuse; croyez-vous, que je sois heureux, moi? Si M. Le Bret était aussi distingué d'esprit qu'on le prétend, comment a-t-il pu supporter pendant seize années la vie commune avec une femme aussi nulle, comment ne l'a-t-il pas laissée là? »

A ce cher nom, prononcé par la voix mordante de son beau-père, un flot de sang monta au visage d'Irène.

« Ah! c'est que mon père était un parfait honnête homme », répliqua-t-elle en se levant.

Il se leva aussi. Il avait pâli de colère.

« Je ne suis donc pas un honnête homme, moi?... Répondez, répondez donc! votre silence est une injure. »

Il l'avait saisie par le bras.

« Répondrez-vous? oui ou non, suis-je un honnête homme? »

— Je l'ignore.

— Vous l'ignorez! insolente! »

Et sa main s'appliqua sur le visage de la jeune fille.

Elle jeta un cri; la douleur physique n'était rien, il n'avait pas frappé fort; c'est son âme qui criait révoltée par l'insulte. Être frappée ainsi à son âge par un homme, elle que, dans son enfance, son père n'avait jamais touchée du bout du doigt!

Son cœur bondissait dans sa poitrine, ses yeux étincelaient, elle était hors d'elle-même, et peut-être aurait-elle essayé de lui rendre le soufflet qui brûlait sa joue, mais il l'avait saisie par les deux mains, traînée vers la porte, et mise hors de la salle à manger.

Elle courut se réfugier dans sa chambre et s'y enferma. Son cœur continuait à battre à tout rompre; sa tête était en feu. Elle se jeta sur son lit et enfouit son visage dans ses oreillers; elle éprouvait le besoin de se cacher. Elle resta longtemps ainsi, ne parvenant pas à se calmer, sentant, au contraire, plus elle pensait à ce soufflet, croître sa colère et augmenter sa honte.

Sa mère n'était pas loin, à quelques pas, de l'autre côté d'une cloison; elle ne pensait pas à elle.

C'est à celui qui n'était plus qu'elle disait tout bas sa blessure.

« Père, il a frappé votre fille, cet homme. Oh! que je souffre! Père qui m'aimiez tant, qui m'avez rendu la vie si douce, que je suis malheureuse! »

Elle finit par pleurer; puis lasse, brisée, engourdie par ses larmes, elle s'endormit tout habillée, et n'entendit pas sa mère qui essayait d'ouvrir sa porte pour lui dire bonsoir.

Quand elle sortit d'un lourd sommeil qui avait mal reposé sa tête, les premières clartés du matin éclairaient vaguement sa chambre.

Promptement, le souvenir de la veille lui revint et colora son visage pâli, qu'elle enfouit, un instant, dans ses deux mains.

Elle se leva et, sans bruit, ouvrit ses volets. Elle n'avait jamais vu Paris à cette heure matinale. Il lui parut profondément triste, éclairé par l'aube grise.

Elle referma sa fenêtre, et, plusieurs fois, très agitée, fit le tour de sa chambre; puis elle s'arrêta devant un meuble et en fouilla les tiroirs, à la recherche d'un objet, sur lequel elle ne parvenait pas à mettre la main; enfin elle le découvrit; c'était un indicateur du chemin de fer d'Orléans. Après l'avoir consulté, elle prépara tout pour son départ, plia ses robes, et rassembla les objets contenus dans les tiroirs des meubles. Parmi ses plus précieux souvenirs se trouvait la lettre que sa

tante avait consenti à lui abandonner. Elle l'avait lue plusieurs fois; elle la relut encore, et chaque mot pesa sur son cœur comme un reproche.

Il s'était trompé le père; sa fille n'était pas capable de s'oublier, puisque à l'heure où sa mère malheureuse avait besoin d'elle, elle se préparait à la quitter. Pour lui épargner une nouvelle douleur, ne pouvait-elle donc rien souffrir?

Le combat ne fut pas long; cette chère voix avait sur elle tant de pouvoir! Il lui semblait qu'elle n'honorait jamais mieux la mémoire de son père, qu'en essayant d'être ce qu'il avait souhaité qu'elle fût.

Bientôt, dans sa chambre, il n'y eut plus trace de ses préparatifs de départ. Vivement, elle avait tout remis en place.

De plus, elle était résolue, si Hubert n'avait point raconté à sa femme jusqu'où il s'était laissé emporter, à garder le silence là-dessus.

En embrassant sa fille quand elle sortit de sa chambre, Mme Férolles lui dit :

« Tu t'es bien promptement endormie hier au soir, mon enfant. J'ai voulu aller t'embrasser, mais ta porte était fermée, et tu ne m'as pas entendue. Tu n'étais pas malade? »

— Non, mère, j'avais seulement la tête lourde.

— Et ce matin?

— Encore.

— Moi je n'ai guère dormi. Hubert est rentré très tard. Je ne pensais plus aux paroles qui m'avaient fait quitter la table avant la fin du dîner, mais lui, il avait encore l'air furieux et ce

matin il ne m'a pas dit une parole. Quand je lui ai demandé s'il viendrait déjeuner, il ne m'a même pas répondu. »

Irène souhaita qu'il ne vint pas. Elle appréhendait de se retrouver en face de lui. Aussi à mesure que l'heure du déjeuner approchait, devenait-elle très nerveuse.

« Il ne viendra pas, dit Mme Férolles, après un quart d'heure d'attente; mettons-nous à table, Irène. »

La jeune fille respira, et s'assit en face de sa mère; aussitôt elle entendit le pas d'Hubert résonner dans le vestibule. Elle s'exhortait au calme, mais quand il entra, son cœur se mit à battre avec violence. Sans la saluer, il prit place à table, à côté de sa femme.

Irène s'appliquait à éviter de le regarder, mais, placée comme elle l'était, c'était difficile, et une fois elle rencontra ses yeux, qui n'exprimaient aucun regret, lui sembla-t-il. Le souvenir du soufflet l'obsédait cruellement; elle rougissait et pâlisait tour à tour. Sa mère finit par s'en apercevoir.

« Mais qu'as-tu donc, Irène? es-tu malade? tu changes de couleur à tout instant. Ton mal de tête a peut-être augmenté? »

— Non, mère.

— Tu manges à peine; tu souffres, je le vois bien. »

Hubert intervint alors avec impatience.

(A suivre.)

LOUISE MUSSAT.

BAGDAD



Après la révolution sanglante qui avait fait passer le califat de l'Orient musulman, de la famille des Ommiades à celle des Abbassides, Aboul-Abbas descendant d'Abbas, oncle de Mahomet, fut proclamé calife en juillet 750, à Damas, capitale des Ommiades.

À la mort d'Aboul-Abbas, quatre ans plus tard, son frère Abou-Giafar-Almanzor ou le Victorieux lui succéda sur le trône de l'empire arabe.

Mais Almanzor, voulant donner un centre nouveau à la doctrine nouvelle du chef des croyants, résolut de changer de capitale et d'en fonder une digne du représentant et du successeur du prophète.

Dédaignant alors Ctésiphon et Séleucie, les deux anciennes capitales des Sassanides et des Séleucides situées l'une sur la rive gauche, l'autre sur la rive droite du Tigre, non loin de Babylone, et qui rappelaient pourtant la ville de Nabuchodonosor et d'Alexandre, tous les souvenirs de la gloire orientale et de la civilisation hellénique, il alla jeter les fondations d'une nouvelle capitale, un peu plus haut sur la rive droite du Tigre, sur l'emplacement d'une antique cité appelée *Bagdata*, « Dieudonné », dans une région merveilleuse où « le croisement des voies historiques devait nécessairement faire surgir une grande cité ». Et

l'an 763 après Jésus-Christ et 146 de l'hégire, Almanzor y transporta le siège de l'empire des Abbassides.

Mais, redoutant pour la nouvelle cité le voisinage de deux villes aussi importantes que Ctésiphon et Séleucie, il les détruisit et peupla Bagdad de leurs habitants.

Ainsi fut fondée Bagdad, la ville des califes, le séjour du Salut, « Dar-es-Salâm », nommée aussi *Mansouriyeh*, en l'honneur de son fondateur.

Bientôt, la nouvelle cité musulmane, trop à l'étroit sur la rive droite du Tigre, déborda sur les deux rives du fleuve, dans les campagnes environnantes, et ne tarda pas à former une florissante agglomération de quarante villes et bourgades se rattachant entre elles par de magnifiques avenues de maisons, le long des routes. Et Bagdad dont la population atteignit 1 500 000 habitants, fut pendant près de 500 ans le siège d'une cour dont rien n'égalait le luxe, la splendeur et la civilisation et la capitale de l'empire le plus puissant, le plus vaste de son époque, où pendant longtemps se décidèrent le sort des nations et sur le trône duquel se succédèrent trente-six califes.

Mais aujourd'hui, Bagdad, jadis la superbe reine de l'Orient, n'est plus que l'ombre de ce qu'elle était autrefois, par suite de la chute de l'empire

des Califes, et des fréquentes dévastations que lui ont fait subir les Tartares, les Persans et les Turcs dont elle excitait les ardentes convoitises par sa richesse, son importance et sa position géographique. Et les Turcs qui l'ont conservée sous leur domination, l'ont, par l'inertie et la mauvaise administration de leur gouvernement, complètement fait déchoir, comme ville, de son ancienne splendeur.

Bagdad, en effet, n'a rien conservé qui puisse rappeler le souvenir de ses glorieux califes; on y chercherait vainement les palais habités par ses princes fastueux, « et ces vieux temples mahométans où les fanatiques abbassides allaient demander au prophète de retremper leurs cimenterres avant de courir à de nouveaux et barbares exploits », pour réduire à leur domination les conquêtes qu'ils convoitaient. Il ne lui reste plus que ce nom célèbre autrefois si redouté, et d'être une place importante parmi les villes principales de la Turquie, où sa position si avantageuse en fait non seulement un lieu très considérable de transit, mais encore une place forte de frontière et une sûre barrière contre les Persans.

Le voyageur qui visite Bagdad, doit donc renoncer à ses illusions sur l'ancienne capitale des califes, car il est peu de cités où il y ait eu tant de ruines accumulées; il lui serait même très difficile de trouver les vestiges du célèbre palais qu'habitaient le fastueux Haroun-ar-Raschid, le calife des *Mille et une Nuits*, le contemporain de Charlemagne auquel il envoya, en 801, une ambassade d'amitié qui offrit à l'empereur d'Occident au nom du souverain oriental des produits de l'industrie des Arabes et notamment une horloge à sonnerie. Bagdad n'a conservé de cette époque de richesse et de puissance, que le mausolée bien solitaire et bien négligé où reposent les cendres de Zobéide, la sultane préférée de Haroun, qui exerça un si grand empire sur le cœur du calife et qui par ses grâces personnelles mérita le surnom de « Fleur des Dames ». C'est une construction pyramidale située sur la rive droite du Tigre, en dehors et non loin de la ville.

La ville actuelle de Bagdad occupe les deux rives du Tigre; mais le château, le palais du gouverneur et les autres édifices publics plus ou moins remarquables de la cité occupent la rive gauche ou orientale du fleuve. Cette partie de la ville est protégée par une vaste ceinture de murailles en briques d'environ sept kilomètres de circuit, flanquée de fortes tours et d'un fossé extérieur, large et profond, pouvant recevoir, en cas de siège, les eaux du Tigre. Cette enceinte demi-circulaire s'appuie à ses deux extrémités au rivage du fleuve qui coule majestueusement dans son lit spacieux, partageant Bagdad en deux parties : orientale et occidentale, reliées ensemble par un pont de bateaux de 210 mètres de long.

Vue du côté du fleuve, la partie orientale de la ville est celle qui se présente sous le plus bel aspect. Le château, le palais du gouverneur, les mosquées avec leurs élégants minarets, les belles maisons entourées de jolis jardins, les cafés avec leurs terrasses qui se succèdent pendant plus de deux kilomètres le long de la rive gauche du Tigre ombragée

de bouquets de palmiers aux tiges élancées forment un très beau coup d'œil.

Derrière cette ligne gracieuse d'édifices et de jardins, se groupent les divers quartiers de la ville orientale, au travers desquels serpentent de nombreuses rues sales, étroites, mal alignées, mal ou point pavées, comme dans toutes les villes de l'Orient. Les maisons d'habitation, en général de briques et à un seul étage, sont agréables par la quantité de jardins bien ombragés qui s'y trouvent entremêlés; elles sont occupées par de riches indigènes et des négociants étrangers et présentent tout le luxe et le confort désirables. Les bazars sont très beaux et très vastes et offrent une très grande variété de marchandises de toute industrie et de tout prix. Ça et là s'élèvent plusieurs belles mosquées, parmi lesquelles se distingue celle d'Achmet-Khiaia : elle domine une grande place ou Meidân, entourée de cafés, de boutiques et de caravansérails et qui, le matin, est encombrée d'Arabes venus des alentours pour y vendre les fruits et légumes de leurs jardins, vantés dans tout l'Orient.

Cette place est aussi le lieu d'arrivée ou de départ des caravanes transportant les diverses marchandises que l'Orient et l'Occident échangent par le transit de Bagdad.

Cette partie de la ville est fort vaste, mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit entièrement couverte d'habitations; on y voit de vastes terrains incultes couverts d'amas de décombres, de misérables cabanes et de tombeaux, alternant ça et là avec des bouquets de palmiers qui atténuent le triste aspect de ces lieux abandonnés; et au milieu de cette solitude cheminent les caravanes comme dans un coin du désert.

La ville occidentale bâtie sur la rive droite du Tigre, où jadis Almanzor jeta les premières fondations de sa capitale, est moins considérable et moins bien bâtie que l'orientale; et sa population ne ressemble guère à celle du bord opposé : elle se compose presque exclusivement d'Arabes du désert qui viennent y vivre et travailler temporairement et de Persans qui en préfèrent le séjour, parce que d'abord la vie y est plus facile et ensuite à cause de la différence de croyances et de la haine profonde qui existent entre eux et les *Sunnites*, musulmans qui, comme les Turcs, reconnaissent comme véritables successeurs de Mahomet, les califes Abou-Bekre, Omar, Othman, qui régnèrent après lui; tandis que les Persans, qui sont *Chyites*, contestent la légitimité des trois premiers califes et n'accordent d'autorité qu'à Ali, quatrième calife, et aux descendants directs de Mahomet.

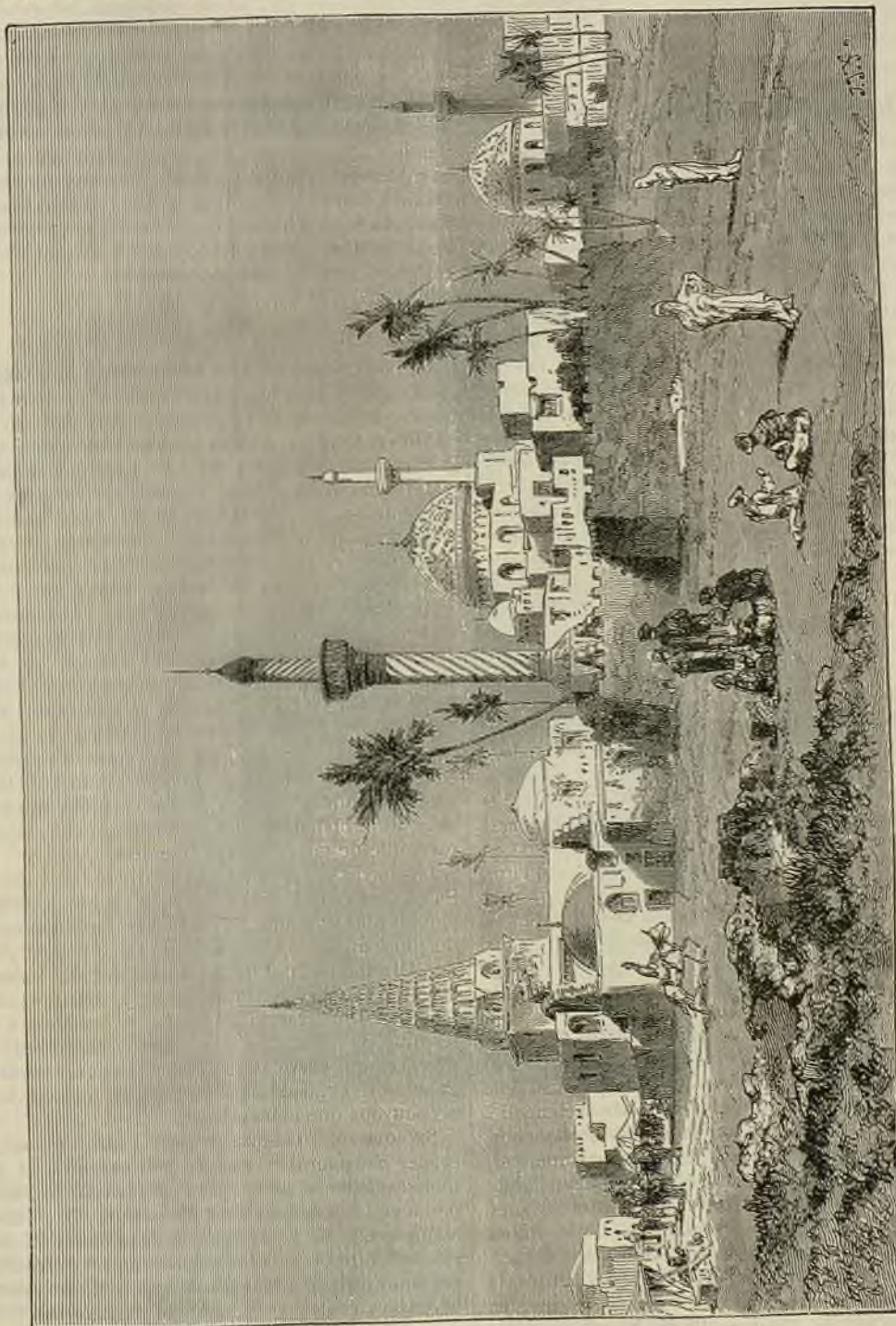
Sur les deux rives du Tigre, en aval et en amont s'étendent des jardins à perte de vue, véritables forêts de dattiers que l'on cultive dans ces régions avec un soin inconnu dans nos vergers d'Europe; c'est que ces arbres sont bien précieux pour les habitants, auxquels ils fournissent, à peu de frais, une nourriture abondante, saine et agréable.

Bagdad, quelle que soit sa décadence, est néanmoins l'un des points les plus importants du continent asiatique; vaste entrepôt de l'Inde, de la Perse et de la Turquie, toutes les marchandises de l'Asie y affluent. De plus, sa position sur un grand

fleuve qui la met en communication avec l'Océan Indien, et sa situation géographique à l'extrémité de l'empire ottoman, sur les frontières de la Perse

grand nombre de chrétiens de diverses communions et des juifs.

La population du pachalik est de 3 210 000 habi-



Bagdad.

et de l'Arabie, lui donnent, comme centre d'action politique, une importance incontestable.

Bagdad est le chef-lieu du pachalik ou veyalet du même nom et la résidence des autorités locales et consulaires. Sa population est d'environ 80 000 habitants, parmi lesquels on compte un

tants, et sa superficie de 242 276 kilomètres carrés.

C'est dans ce pachalik, et non loin de Bagdad, que se trouvent les ruines de Babylone, Ninive, Séleucie, Ctésiphon et d'autres villes, si célèbres dans l'antiquité.

J. BERTAL.

LE SALON

(Suite.)

Le Salon des Champs-Élysées.

Citons encore : de M. Benj. Constant un superbe portrait de Mme B. Constant en robe de velours noir décolletée, d'un éclat resplendissant; — de M. Chartran deux charmants petits portraits de femmes, l'un d'une vieille dame, minutieux et serré, l'autre de Mlle Brandès, clair et souriant. — Délicat portrait de femme de Chaplin, tout à fait dans la tradition du XVIII^e siècle. — Je ne dirai rien du *Mariage d'Hassan* de M. Cormon, d'une facilité si creuse, mais je ne puis que louer sans restriction le portrait qu'il a fait de Gérôme, une petite merveille de finesse et de vérité. — M. Doucet, ancien prix de Rome, a depuis longtemps tourné le dos au grand art; il a montré depuis en maintes occasions une étonnante et inquiétante habileté. J'ai peur qu'il ne tombe dans l'afféterie et la fadeur. Je dis cela surtout pour son portrait de mondaine rose sur un fond d'étoffe bleu pâle. Dans le portrait de ses parents où se trouve une jolie tête de petite fille, le fond n'est-il pas lourd et trop surchargé de feuillages?

La *Publication d'un édit à Venise*, par M. Wagrez, est une page très intéressante, qui vaut en même temps par l'heureuse disposition des personnages et par les effets harmonieux du coloris.

A mentionner encore un très vivant portrait de magistrat, par M. Camille Bellanger.

Que dire de M. Bouguereau? C'est un homme si considérable, et un artiste si apprécié des femmes! Vous admirerez sans doute comme par le passé les *Premiers bijoux*, qui sont des cerises qu'une Chloé maniérée et d'une inquiétante chlorose met à ses oreilles, tandis que lui sourit son Daphnis.

Arrêtons-nous devant quelques très beaux paysages : Du vieux maître Français une source le soir, un étang profond, ombragé de grands arbres, auprès duquel une mignonne source, nue, regarde assise sur un rocher le soleil déclinant laisser traîner sur l'eau des reflets de sang. C'est d'une admirable poésie. — D'Harpignies, une aurore et un couchant d'une profonde mélancolie. — J'aime beaucoup les paysages de M. Bouchor, sa douce lumière des bords de Seine par une fraîche matinée de printemps, son pêcheur allant poser ses verveux; j'y trouve un sentiment bien juste du naturel des personnages. — De M. Didier Pouget un paysage fort intéressant et une recherche peu banale d'un curieux effet de nature, la chute d'une averse de grêle sur une colline qui reste baignée de soleil. — De M. Noiret un défilé tragique et sombre de la Haute-Loire au milieu de superbes rochers, d'une impression très forte. — M. Normann, un Norvégien, rend fort bien les fiords profonds, encaissés entre des montagnes qui déchirent les nuées, ou la splendeur mélancolique des couchers de soleil sur ces côtes désolées. — Très impressionnant le pont de Brooklyn à New-

York de M. Renouf profilant sur un ciel nuageux son énorme carcasse métallique. — M. Gérôme persiste à faire poser des fauves dans d'énormes et superbes paysages des Hauts Plateaux algériens. Quant à la vue panoramique du Caire, probablement prise du haut d'un minaret de mosquée, elle pourrait être d'un grand effet si elle offrait plus d'intérêt que n'en offre une photographie.

Le Salon du Champ de Mars.

Passons maintenant au Salon du Champ de Mars. Né l'an dernier d'une scission que la personnalité artistique de M. Bouguereau n'avait fait qu'envenimer, tous les artistes qui ne pouvaient qu'y perdre avaient jusqu'à ce jour espéré une réconciliation aujourd'hui bien improbable. Ce n'est pas après le succès considérable de cette seconde exposition que ses fondateurs pourraient accepter de nouveau une fusion qui anéantirait tous les bienfaits de cette séparation. — On a loué l'an passé le petit nombre des œuvres exposées, l'ordonnance et la disposition des longues salles, la belle lumière tombant des vitrages, l'aise des tableaux et leur mise en valeur par les artistes eux-mêmes, le luxe et la gaieté de la salle de repos et de lecture. Tout cela est plus parfait encore. Le jardin de la sculpture avec ses massifs de plantes vertes et de fleurs, son double escalier et ses loggias tendues de tapis d'Orient, sous les immenses fermes métalliques de coloration bleuâtre que vous vous rappelez, est une merveille de goût et d'arrangement.

Les médisants avaient fait courir le bruit que ce Salon serait une petite Église très exclusive formée par les plus éminents d'entre les révolutionnaires du pinceau. Le voisinage de noms tels que ceux de MM. Puvion de Chavannes, Besnard, Dubufe, Dagnan et Carolus Duran suffit à détruire cette légende. Toutefois l'indépendance des idées a déterminé à y paraître des artistes chercheurs de nouveau qui jusqu'alors s'étaient toujours tenus en dehors des expositions annuelles, et de cela nous ne pouvons que nous réjouir.

Saluons tout d'abord un petit cadre entouré de crêpe, considérable malgré son exigüité, et qui nous rappelle la perte que l'art français fit l'hiver passé en la personne de M. Meissonier. C'est l'étude à l'aquarelle d'un de ses célèbres tableaux, la *Barricade*. Cette étude a le profond intérêt d'être l'impression directe et poignante que le Maître ressentit dans la rue en 1848, après le passage des troupes, devant une barricade où gisaient pêle-mêle des cadavres d'insurgés et de soldats. C'est un croquis admirable où l'émotion se double du silence et du vide absolus de la rue avec ses persiennes closes.

Il n'est point d'art plus complexe que l'art décoratif; il exerce sur l'artiste une sorte de servitude, l'obligeant à subordonner son œuvre au lieu

pour lequel elle est destinée. Nul, je crois, depuis les primitifs et ces extraordinaires fresques qui au xiv^e et au xv^e siècle ont couvert de chefs-d'œuvre les murailles de la plus modeste église d'Italie, n'a trouvé pour de vastes murailles une parure plus grave et plus harmonieuse, plus de sérénité et d'apaisement que M. Puvis de Chavannes. Voici un grand panneau pour l'Hôtel de Ville de Paris, l'*Été* : des hommes chargent sur un

des musiciens de l'orchestre et des abonnés écoutant une chétive *Ophélie*, tandis qu'en l'air plafonne un concert de marquis et de marquises très xviii^e siècle, jouant de divers instruments. J'aime assez les tons clairs des vêtements Régence des musiciens aériens, s'opposant aux noirs des habits modernes. — Bien différente encore est une autre grande toile destinée à l'Hôtel de Ville de M. Ad. Binet, une sortie des troupes pendant le



Portrait de M. G. Lemaire, conseiller à la Cour de cassation, par M. Camille Bellanger.

char les foins coupés dans une vaste prairie où se masse sur un fond de montagnes violacées un bouquet d'arbres bas et touffus ; à travers la prairie serpente une rivière où des pêcheurs jettent l'épervier, tandis que des femmes et des enfants s'y baignent ou se sèchent au soleil, sur les bords. Jamais, je crois, M. Puvis de Chavannes n'a trouvé un si beau fond de paysage à ses compositions, et jamais ses formes n'ont été dans leur simplification plus expressives ni plus belles.

M. Gervex comprend la décoration d'une façon un peu plus tapageuse dans un plafond destiné à l'Hôtel de Ville, la *Musique* ; il nous montre les premiers rangs des fauteuils à l'Opéra, les dos

siège de 1870, d'une observation consciencieuse de la réalité et d'assez large exécution.

Les *Conscrits* sont à coup sûr une œuvre considérable, et pourtant ce n'est peut-être pas tout à fait ce qu'on était en droit d'attendre d'un artiste tel que M. Dagnan-Bouveret. Ils suivent une rue de village, se tenant par les bras, tristes déjà du départ prochain, car ce ne sont pas les brailards de notre ville ou de notre banlieue ; devant eux marchent un tambour et un enfant que le vent enveloppe dans les plis du drapeau qu'il tient. Cet enfant est superbe, chaque figure prise séparément est un admirable morceau de vie et de vérité ; comment se fait-il qu'après cette

analyse l'œuvre totale vous laisse un peu déçu et froid?

J'aime médiocrement la *Fuite en Égypte* de M. Lerolle. Depuis quelques années sa facture s'affaiblit, il enveloppe ses sujets de lueurs livides où sombrent couleurs et formes. A force de vouloir donner tant de place au sentiment et à l'idéalité, sa peinture n'a plus la moindre solidité.

On ne peut fixer plus spirituellement, avec plus d'observation et de pénétration que M. Béraud, les scènes de la vie parisienne. Beaucoup contesteront la *Madeleine* chez le pharisien, qu'il lui a plu de représenter en femme du monde, habillée par Félix ou par Worth, agenouillée aux pieds de Jésus qu'entoure un cercle de clubmens et de boursiers, devant une table somptueusement servie. C'est tout à fait amusant, d'une ironie paradoxale que sauvent la merveilleuse exécution et la variété d'expression des têtes des banquiers juifs et des viveurs groupés autour de cette scène. — Charmant, le petit tableau *A la Chartreuse*, où des cabotins causent entre eux devant une table de café. Tout à fait curieux le balcon d'un café-concert à travers les fumées de tabac.

M. Besnard est un artiste tout à fait exceptionnel, mais indiscutablement intéressant. C'est un chercheur curieux de combinaisons de couleurs les plus rares, mais souvent aussi les plus harmonieuses. Son œil est d'une sensibilité extrême et doit éprouver des joies inconnues au commun des mortels. Je le crois très sincère, et c'est pour cela que je l'admire. Les deux jeunes filles en légères robes de bal vertes sur un fond où se combine toute la gamme des bleus me ravissent. J'aime beaucoup moins la jeune femme au piano auprès de laquelle assis le musicien M. Chausson bat la mesure; le sentiment des figures me paraît y manquer. Délicieux de lumière, le couvert mis dans une petite salle dont la fenêtre ouverte donne sur un joli paysage de montagnes.

M. Carrière est un des artistes les plus personnels que je connaisse; il faut tout d'abord entrer avec lui dans le parti pris de sa vision, s'habituer à ses figures toujours vues comme à travers un verre dépoli ou dans la matité sourde d'une glace demeurée dans l'ombre; on est bientôt alors saisi par le sentiment profond et mystérieux de ses figures scrupuleusement modelées. C'est un visage de femme si rêveur et si triste, et comme accablée par la vie, qui songe, la tête accoudée. C'est le sentiment admirable de la mère ayant son bébé sur les genoux, et le « prends donc garde » de sa main qui doucement protège le petit être contre le baiser un peu trop brusque de la petite sœur. C'est la précaution avec laquelle une femme fait boire à la tasse son enfant. Et toujours les mains sont admirables d'expression, données d'une existence spéciale, et si vivantes. Quant au portrait du poète Verlaine, c'est un pur chef-d'œuvre. Quelle synthèse de tant de laideur et de beauté!

Je tiens M. Picard pour un artiste remarquable et tout à fait suggestif. Je ne veux retenir de son exposition que deux figures de fantaisie d'une excessive personnalité, d'un dessin plein de maîtrise, et d'un sentiment subtil. L'une, *Ligéia*, le buste nu, les cheveux épandus, au sourire mysté-

rieux comme une figure de Vinci; l'autre, *Mimosa*, en toilette, emmitouillée de fourrures, quelques brins de mimosa au corsage, se détachant sur un fond d'une exquise harmonie, sont deux figures dont on n'oublie pas le regard aigu, ni le charme inquiétant.

Deux hommes ont peint l'Algérie: Fromentin la voyait à travers son imagination merveilleuse, qui en fit un littérateur charmant; et Guillaumet, que séduisaient surtout la couleur fauve du sol et des habitations et le charme des intérieurs. M. Dinet nous a révélé une Algérie tout autre vue par un œil ivre de soleil et de mouvement. Sa *Fantasia à pied* est à ce jour son œuvre la plus complète et où il s'est mis tout entier. C'est une de ces petites fêtes improvisées comme il y en a si souvent auprès des villes arabes, dans une admirable vallée à côté de Laghouat, avec un fond de montagnes en dents de scie. Remarquable est la sûreté du dessin dans la violence et la turbulence de mouvements si difficiles à noter. Quant à la lumière elle est exquise, elle inonde la butte pierreuse où les femmes et les enfants s'étagent en notes vives et multicolores, elle traîne en reflets délicats dans les plis des gandouras des Arabes, qui bondissent dans les fumées traînantes de la poudre.

Les trois envois de M. Ménard me paraissent cette année particulièrement intéressants. Adam et Ève dans un Paradis que je trouve merveilleux, les divers morceaux respectueusement observés venant heureusement s'y combiner en un paysage de rêve, le plus délicieux qu'on puisse imaginer. Hélas! pourquoi faut-il qu'Adam, dans sa prostration, y vienne présenter un dos aussi discors! — Quant aux deux portraits, ils sont superbes: l'un de M. Delaherche dans son milieu de travail, parmi ses poteries flambées aux coulées si étranges; l'autre d'un intellectuel, aux yeux brûlés par le travail derrière son lorgnon fumé, tenant un in-folio dans ses bras.

Le tableau de M. Prinnet, sauterie entre amies, me charme infiniment. On ne comprend pas très bien tout d'abord d'où vient la lumière qui se trouve reflétée sourdement par une glace un peu perdue dans l'ombre; elle éclaire discrètement des couples de jeunes filles dans la valse si gracieuse de leurs jupes. Dans un joli mouvement, la pianiste tout en continuant de jouer se retourne à demi pour voir si l'on est bien en mesure.

Du moindre paysage M. Cazin sait tirer toute la poésie qu'il renferme, et il y met vraiment tout son cœur. Il aime tout particulièrement la mélancolie des crépuscules et des nuits de lune, et sait en rendre l'enchantement vague et la tristesse noble. C'est un rêveur, et c'est un poète exquis. Minuit, par une nuit de lune dont les rayons veloutent les bords du canal tranquille d'une petite ville qui doit être flamande, et qui peut-être est Bruges, — arc-en-ciel de lune sur un petit village qui sommeille dans la nuit, — chaumières du Nord, à la tombée du jour, dans une lande triste où paît un âne, sont œuvres d'un sentiment rare.

M. Billotte aime la triste lèpre des paysages de

banlieue, et sait en dégager la morne mélancolie. Il aime, comme François Coppée,

Jusqu'à ses pissenlits frissonnant dans un coin ;
Et puis pour regagner les maisons déjà loin
Dont le couchant vermeil fait flamboyer les vitres,
Je prends un chemin noir semé d'écailles d'huîtres.

Quant aux scènes rustiques de M. Lhermitte, elles me paraissent un peu plus négligées que par

le passé, et elles offrent un aspect charbonneux qui est tout à fait désagréable.

(A suivre.)

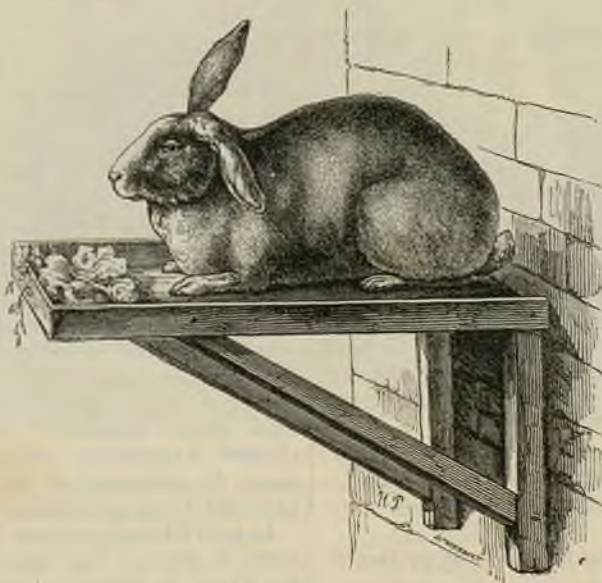
GASTON MIGEON.

Erratum. — Dans la précédente causerie sur le Salon des Champs-Élysées, une double faute d'impression nous a fait attribuer le tableau dont nous avons donné le dessin à M. Ballat. Le véritable nom de l'auteur est Ballot.

UNE ERREUR A DÉTRUIRE

Sur cent personnes qui élèvent des lapins, combien en trouvera-t-on qui donnent à boire à ces animaux ? Assurément, le nombre n'est pas grand. La plupart, sans réfléchir, ont adopté l'opinion popu-

sur les feuilles les gouttes de rosée qui lui servent de breuvage. Aux premiers on doit simplement dire : « Le lapin a besoin de boire comme la généralité des animaux de son ordre. » La privation d'eau cause



laire que l'humidité des aliments herbacés dont on le nourrit ordinairement dispense le lapin de toute boisson. D'autres qu'a peut-être étonnés ce régime singulier se sont dit que le lapin sauvage habite presque toujours des garennes très sèches dont il ne s'éloigne évidemment pas pour aller à la recherche des sources, et ils en ont conclu qu'on est dans le vrai en ne donnant pas à boire aux lapins domestiques.

A ces derniers on peut répondre que si, en effet, le lapin de garenne ne quitte pas la région sèche pour aller boire aux sources, c'est que chaque nuit, quand il sort de son terrier, il est à même de laper

aux lapins domestiques beaucoup de maladies mortelles ; et la soif est quelquefois si forte chez ces captifs qu'on a vu des femelles, pourtant si bonnes mères d'ordinaire, tuer leurs petits pour en boire le sang. Jean Lapin en un mot est souvent, trop souvent, martyr de l'erreur populaire.

C'est pourquoi si nous élevons des lapins, veillons à ce qu'ils aient toujours à leur portée de l'eau pure dans un petit réservoir. En leur épargnant une souffrance qui peut être parfois très cruelle, nous aurons bien agi pour la conservation et le rapport de la lapinière.

B. M.

UNE LEÇON

Les blancheurs vagues d'une matinée d'hiver, cherchant à se faire jour à travers un brouillard grisâtre, commençaient à se répandre sur les toits de tuiles brunes et à travers les rues désertes de la grande cité de Londres. Dans Hyde-park et au delà, les cimes des chênes dépouillés, les gazons à la pâle verdure, les massifs des ormes sans feuilles et des sapins aux rameaux sombres se plaquaient de noir, sous la brume, jusqu'à la ligne visible à peine des vieilles maisons de Kensington.

A cette heure, et sous ce brouillard, la cité semblait endormie. Pas une porte, pas une fenêtre ne venait à s'ouvrir encore. Les innombrables rues, sans fin entrecroisées, étaient désertes, comme celles d'une ville abandonnée sur laquelle plane éternellement un silence de mort.

Ce fut donc avec un profond étonnement, suivi d'un mouvement de curiosité subite, que mistress Dorothy Saunders, la tranquille propriétaire d'une des maisons les plus tranquilles de ce petit coin de Kensington, entendit soudain du bruit au-dessus de sa tête, dans le petit appartement qu'elle louait, à l'occasion.

« Qu'y a-t-il donc de nouveau? — pensa-t-elle, se dressant à demi dans le lit bien douillet où elle était étendue, sous ses chaudes couvertures. — Ce bon vieux M. Symonds est pourtant si tranquille! Se trouverait-il malade, par hasard? Ou bien, serait-ce le petit?... Bah! je n'ai pas besoin de me tracasser, après tout! Il viendra, bien sûr, frapper chez moi, s'il a besoin de quelque chose. »

Mrs. Dorothy, toutefois, ne resta pas longtemps blottie sous sa chère couverture. Bientôt un bruit de pas se fit entendre sur l'escalier, et une voix mâle et sonore, quoiqu'un peu tremblante et cassée, s'éleva du dehors, disant :

« Bonne mistress Saunders, pourrais-je avoir, très promptement, une tasse de thé, du pain?... C'est surtout pour l'enfant. Nous devons sortir bientôt. »

— Déjà, monsieur! Avec le brouillard qui tombe, et par le froid qu'il fait?

— Nous sommes absolument forcés... Il m'est impossible d'attendre, répéta du dehors la voix, à la fois ferme et attendrie. Mais croyez que je regrette l'embarras que je vous cause. »

Cette fois Dorothy, se résignant, en prit bravement son parti. Elle sauta à bas de son lit, prit au plus vite ses bas, ses jupes, et son surtout de grosse laine, en grande hâte alluma son feu, dans la théière versa l'eau bouillante, coupa, beurre les tranches de pain, et finit par monter, plateau en main, l'escalier du second étage.

Dans la première chambre où elle entra, un vieillard tout vêtu de noir était debout, près de la table chargée de papiers et de livres. Sur son front haut et fier, sur ses traits fatigués, dans ses yeux surtout, dont l'éclat se voilait par moments d'une amère tristesse, se révélaient, dès l'abord, les combats, les douleurs d'une nature puissante,

énergique et hautaine, fléchissant sous le poids d'une invincible adversité.

« Me voici. Tout est prêt : vous le voyez, monsieur... Mais, sans doute, ce cher petit n'est pas levé encore? »

— Je vous demande pardon, mistress Saunders. De lui-même il s'est réveillé. Il savait dès hier qu'il aurait à faire aujourd'hui une longue... promenade, avec le vieux grand-père... Et le voici. Edward, assieds-toi, mon enfant, et remercie cette bonne mistress Saunders, qui nous apporte à déjeuner. Tu auras ainsi un peu moins froid, j'espère, pendant notre longue route. »

Alors le jeune garçon, bel enfant d'une douzaine d'années, aux longs cheveux bruns, aux grands yeux bleus, ayant, dans sa personne et dans ses traits, quelque chose de la fierté, de la tristesse et de la dignité du grand-père, s'assit en silence et approcha de ses lèvres fines, à peine souriantes, la tasse de thé fumant que le vieillard venait de lui verser. Et Mrs. Dorothy, sentant qu'elle était de trop au milieu de ce silence, se résigna à rentrer chez elle sans savoir rien de plus.

Seulement, lorsqu'elle entendit des pas sur l'escalier, elle ne manqua pas d'entr'ouvrir sa fenêtre et ne tarda pas à voir s'éloigner, le long de la rue obscure encore, le vieillard avec l'enfant.

Elle ouvrit alors de grands yeux, et se pencha bien plus encore. M. Symonds, d'ordinaire si modestement vêtu, avait fait ce jour-là une toilette de cérémonie. Un court manteau de velours noir à étroit collet d'hermine, était jeté sur son pourpoint, et les larges anneaux d'une chaîne d'argent scintillaient, au jour naissant, dans les plis de l'étoffe. Il portait sur ses cheveux blancs un de ces chapeaux de feutre noir à larges bords, à fond pointu et longue plume, dont se paraient, quelques années auparavant, les gentilshommes de la cour d'Angleterre, et qu'avaient conservé, en signe de ralliement et de fidélité suprême, les partisans du roi prisonnier.

Le petit Edward, svelte et élégant dans son pourpoint de velours, tout noir aussi, marchait d'un pas ferme, en donnant la main à son grand-père. Il portait également le chapeau des cavaliers, dont la plume noire flottait sur sa belle chevelure brune, et un grand col de guipure fine étoilait, de ses délicates fleurs blanches, les reflets soyeux du velours.

Pendant quelques instants ils avaient marché ainsi, d'un pas rapide, côte à côte. Puis l'enfant, ayant jeté un regard autour de lui, releva la tête promptement et dit de sa voix tendre, un peu inquiète :

« Grand-père, voyez : nous sommes seuls; personne ne passe en cette rue... Voulez-vous maintenant me dire où nous allons? »

— Tu le sauras bientôt, cher enfant, — répondit le vieillard, avec un soupir, — mais ce que, moi, je désire et demande surtout, c'est que tu n'oublies jamais cette fatale, cette sombre journée. Aussi, pour qu'elle reste gravée dans ta jeune

mémoire, — lorsque je dormirai pour l'éternité bien loin du château des aïeux —, il faut que je te rappelle d'abord ce que nous souffrons, ce que nous sommes.

« Tu n'as pas oublié, je le sais, notre vieux manoir de Dunmore, si fier et si altier, sur son roc de granit, surplombant les ravins, les forêts et les lacs de Fifeshire. Tu as assez pleuré, mon Edward, quand, il y a six ans déjà, j'ai dû t'en arracher pour te faire partager mon exil... Et il le fallait bien, vois-tu. Ton pauvre vieux grand-père est maintenant le seul ami qui te reste en ce monde.

« Mon brave et bien-aimé Georges, mon seul fils

qui nous inspire. Toutes ces belles leçons de dévouement, de courage, d'honneur, de loyauté, moi, je les apprenais autrefois sur les genoux de mon père... Aujourd'hui, c'est à une heure solennelle, en face d'une chose inouïe, que je vais te la répéter, enfant, cette grande leçon d'honneur.

Ici le grand-père se tut, et le petit Edward leva vers lui ses yeux tendres, profonds, où perlait lentement une larme.

Peut-être l'enfant n'avait-il pas compris tout ce que l'aïeul venait de dire. Mais ce qu'il sentait bien, et ce qui suffisait à gonfler son pauvre cœur, c'est que sa mère et son père étaient morts, son toit



Ce fut vers cet homme isolé, s'avancant si digne et si fier, que les poings se tendirent.

et héritier, est mort dans mes bras, blessé à cette funeste bataille de Naseby. Ta mère, cette belle lady Emma Balfour, n'était déjà plus là pour le pleurer, porter son deuil. Tu ne peux pas te souvenir, pauvre petit abandonné, de sa grâce fière et charmante, de ses beaux yeux et de son doux regard. Dieu nous l'avait reprise avant le commencement de la guerre. Notre illustre cousin Montross, le chef de notre famille, a subi la mort des infâmes pour sa patrie écossaise et pour son roi proscrit.

« Ainsi, de notre ancienne et noble maison de Graham, dont les fils marchaient égaux aux princes, voici tout ce qui reste : un vieillard, un enfant ; moi, pauvre être sans force, et toi, pauvre petit. Autour de nous, en dehors de nous, plus rien à nous, pour le présent et l'avenir : ni maison, ni abri, ni fortune, ni amis, ni famille... Et pourtant, mon Edward, soyons fiers, soyons reconnaissants ! Il nous reste un trésor encore que ni la rage de nos ennemis, ni la dureté des épreuves, ni les hasards des temps ne peuvent nous ôter.

« C'est la foi qui est dans nos cœurs, le culte du passé qui nous soutient, le respect du droit

perdu, sa famille détruite, sa joie partie, et qu'il allait voir, ce jour même, quelque chose d'affreux peut-être, quelque chose de triste assurément.

Aussi, après quelques instants, baissant de nouveau la tête, il continua de marcher en silence à côté du vieux laird Graham, dont il tenait toujours la main affectueusement pressée.

Autour d'eux, le jour grandissait ; les portes, les fenêtres s'ouvraient, les passants se croisaient dans les rues. Une âpre bise, venant du nord, sifflait le long de la Tamise, faisant tomber des toits humides quelques flocons de neige, restes de la dernière tempête.

Mais le vieillard et l'enfant paraissaient ne rien sentir. Ils passaient, comme enveloppés d'une ombre impénétrable, pesante, glacée comme la bise, lugubre et triste comme l'hiver.

Bientôt la haute masse sombre de l'abbaye de Westminster se profila devant eux sur le ciel d'un gris pâle. Tout à côté, le palais de Saint-James étagait ses tourelles basses couronnées de girouettes.

« Dans dix minutes nous serons arrivés », murmura laird Graham, se penchant vers l'enfant.

Et Edward, levant les yeux vers l'aïeul, dont la main tremblait dans la sienne, vit qu'il était devenu encore bien plus pâle, et qu'un pli très profond s'était creusé sur son front blême.

Autour d'eux, il y avait maintenant plus de bruit et plus de foule. Seulement, parmi tous ces gens qui passaient, marchant tout près d'eux, les uns avaient l'air provoquant, levant la tête avec une expression de joie haultaine et triomphante; les autres paraissaient tristes, timides, et s'en allaient, le front baissé.

Parfois des soldats arrivaient rangés en bataillons, la main à la poignée du sabre, le mousquet sur l'épaule. L'enfant silencieux les regardait sans peur, étonné qu'il était de tout ce mouvement, de cet appareil de guerre dans la grande cité tranquille où les passants se coudoyaient sans tumulte, sans rumeurs.

Bientôt ils s'arrêtèrent devant une haute poterne s'évasant en large ogive et soutenue par deux piliers énormes. Devant eux s'ouvrait une des cours du palais de Saint-James avec ses constructions massives et ses façades noires bordées de longues galeries. Quatre halbardiers marchaient devant, à pas comptés, pour interdire à tous l'entrée de cette porte.

Mais le laird s'approcha de l'un d'eux, lui montra un papier plié, et lui glissa dans la main une pièce de monnaie. L'homme jeta les yeux sur la carte, puis salua en portant la main à son feutre à bords courts et à fond évasé. Enfin il s'écarta sans parler et les visiteurs avancèrent.

« Ces soldats ne sont pas méchants; ils nous ont laissé passer, murmura alors Edward regardant son grand-père.

— Sans ce billet nous ne serions pourtant pas entrés, pauvre petit. Il porte le sceau du Protecteur, avec la signature de lord Davenant, un ancien compagnon et ami de ton père, qui depuis... Ainsi j'ai un appui à la cour de Cromwell, dit laird Graham en secouant la tête, avec un sourire amer. — Marchons vite à présent, enfant. Je ne me consolerais pas si la place était prise. »

En parlant ainsi le vieillard s'était engagé, pressant le pas et serrant la main de l'enfant qui le voyait pâlir, sous les arceaux rejoints en clef de voûte qui surplombaient, à l'intérieur, les longues galeries. Suivant tour à tour telle ou telle direction, avec l'aisance et la rapidité d'allures d'un ancien visiteur à la mémoire exacte, il ne tarda pas à atteindre, au bout d'un sombre et étroit corridor, une petite porte basse pratiquée dans l'épaisseur du mur entre deux gros piliers, et s'ouvrant sur une salle très longue, assez obscure, déserte et silencieuse en ce moment.

En face d'eux, une autre porte bien plus large et élevée laissait apercevoir une cour intérieure entourée de hautes murailles noires, lugubres, fortement crénelées, derrière laquelle des bruits confus et toujours grandissants annonçaient le tumulte des rues, le mouvement incessant des chevaux, des voitures, et l'affluence des passants.

« C'est ici, dit-il alors, d'une voix frémissante. De loin nous le verrons venir. Il passera bien près de nous.

— Qui donc? demanda l'enfant, relevant sa tête blonde.

— Le martyr, celui que... »

Ici un brusque mouvement, suivi d'un cri étouffé, interrompit le laird qui se dressa soudain, les yeux étincelants, et pâle comme un spectre.

Pourtant ce qu'il voyait en face de lui, dans l'arcade de la grande porte béant sur la cour murée, n'avait rien de si effrayant.

Une belle femme, aux grands yeux brillants, à l'expression à la fois sereine et résolue, venait de paraître, accompagnée d'une petite fille, dans cette ouverture que dorait, en ce moment, un pâle rayon de soleil.

Toutes deux étaient vêtues de riches douillettes de satin de couleur sombre. Un chapeau de feutre gris couvrait à demi les cheveux blonds soyeux de la petite fille, et la jeune femme avait enveloppé sa belle tête brune d'une chaude mante de soie noire retombant sur son col blanc.

« Elle? lady Fairfax, la fille de Cromwell!... En vérité, gronda laird Graham, serrant les poings, cette femme n'a pas de honte! Sans doute elle vient l'insulter, elle sera heureuse de le voir souffrir.

— Qui donc? demanda encore l'enfant, les yeux toujours fixés sur ces deux nouvelles venues.

— Celui que nous attendons : notre courageux martyr... Mais voici que je les entends : ils viennent, ils s'approchent. Plus un mot, enfant... Tais-toi, regarde seulement. »

Au milieu de ce silence qui régnait, lugubre et lourd, sous les hauts plafonds brunis, un bruit de pas pesants, sur les dalles de pierre, se faisait entendre en effet, régulier, mesuré, se rapprochant toujours. Bientôt des formes vagues, confusément mêlées, se détachèrent faiblement dans le fond de la salle tout enveloppée d'ombre.

Puis le groupe approchant prit couleur, mouvement et vie, sous le pâle rayon de soleil. Et le petit Edward, sur l'épaule duquel la main de l'aïeul venait de se poser, comme dans une étreinte suprême, vit alors se dérouler devant lui un spectacle inoubliable, tel que son imagination d'enfant, dans ses songes les plus étranges, n'en avait jamais rêvé.

Ce qui lui parut d'abord effrayant, presque terrible, c'était une troupe d'hommes armés, soldats de la garde du Protecteur, portant le feutre rond des puritains, l'épais hausse-col de cuir, les lourdes bottes ferrées, le grand manteau noir enveloppant à demi la cuirasse, armés de l'arquebuse à roue, s'avançant d'un air menaçant, jetant autour d'eux, devant eux, de longs regards farouches.

Puis, avec le spectacle de terreur, l'héroïque vision, ineffaçable et éclatante.

A quelques pas en avant d'eux, marchait un homme seul, désarmé. Sous son manteau de velours noir couvrant à demi le justaucorps qu'étoilait, à un large ruban, la plaque de la Jarretière, se dessinait une taille haute, élégante et fière, révélant dans toute son attitude une suprême majesté. La belle tête pâle de l'inconnu se dressait, orgueilleuse et calme, au-dessus du grand col de guipure, sous le feutre à large bord qui recouvrait les longs cheveux bruns.

Cet homme superbe s'en venait seul, silencieux

et presque altier, paraissant avoir tout oublié, tout dédaigné aussi, et ne regardant plus personne. D'une main il tenait, avec sa grâce charmante des beaux jours, une petite canne d'ébène, et de l'autre, un mouchoir de batiste garni de dentelle, avec lequel parfois il s'essuyait le front.

Mais l'enfant, qui sentit alors la main de son grand-père se détacher de son épaule, n'eut même pas le temps de se retourner vers lui, de lui dire : « Oh ! père, que cet homme est grand ! qui est-ce donc ? »

Mais un bruit effroyable éclata, de grands cris retentirent. En face d'eux, la cour murée venait de se remplir d'un flot humain épouvantable, énorme, qui, en un instant, envahit tout, couvrit tout, remplit tout, de ses grandes clameurs de tonnerre. En face du vieux laird, lady Fairfax, brutalement repoussée, pâlit en joignant les mains, tandis que sa petite fille effrayée se pressait contre ses genoux.

Et ce fut vers cet homme isolé, s'avancant si digne et si fier, que ces têtes furieuses se penchèrent, que se tendirent ces poings fermés, que ces voix, glapissantes ou terribles, s'unirent.

« Eh ! te voici enfin, fameux casseur de parlements ! C'est toi qui vas être cassé maintenant... Qu'en dis-tu ? commença, d'un ton insultant, un gros bourgeois de la Cité, étendant la main d'un air narquois, et fumant sa grosse pipe.

— Va donc te faire juger, te faire pendre aussi ! abominable traître, faux ami de Strafford ! hurla un forgeron, au rude tablier de cuir, de sa main enfiévrée secouant ses tenailles.

— Nous l'avons, fuyard misérable. Tes Écossais t'ont vendu, tes cavaliers t'ont lâché... Viens donc recevoir le salut de ton bon peuple de Londres, heugla un brasseur aux épaules géantes, aux bras énormes, se courbant de toute sa hauteur au-devant de l'homme désarmé, pour mieux lui cracher l'insulte et la haine au visage.

— A présent tu ne fuiras plus. Les saints ne te lâcheront pas.

— Non certes, tu n'iras pas rejoindre ta femme la papiste, en son pays de France.

— A bas le tyran, le traître !

— A mort l'impie !

— Aujourd'hui les juges te condamnent, et demain l'échafaud t'attend.

— Sois donc maudit, massacreur d'hommes !

— menteur et lâche, sois damné ! »

Tout ce chœur épouvantable de cris, de ricanelements, d'outrages, de vociférations, s'élevait, grondant, éclatant avec le bruit d'un ouragan s'engouffrant dans la longue salle, sur la tête découronnée.

Pourtant cet homme isolé continuait de marcher impassible, dédaigneux. Pas un pli de colère ne contractait ses lèvres, pas un frémissement ne passait sur son front. Et le contraste de cette fureur désordonnée avec cette inébranlable paix, de ces menaces avec ce dédain, de cette affreuse tempête humaine avec ce calme, bien humain et royal aussi, était si palpitant, si puissant, si terrible ! Rien d'étonnant donc à ce qu'un cœur de femme,

saisi par l'horreur de la scène, se trouvât soudain attendri.

Dans un instant où le grondement de toutes ces voix emportées paraissait soudain s'éteindre, lady Fairfax, les yeux en larmes, tendit les mains, et s'inclina.

« Pardonnez leur, — dit-elle, — comme le Christ a pardonné !... En cette heure d'angoisse et d'abandon, que Dieu vous bénisse, du moins ! Que Dieu vous protège, Sire ! »

Alors le petit Edward, debout en face d'elle, de l'autre côté de la salle, pâlit et frissonna, levant les yeux sur laird Graham :

« Est-il bien possible, grand-père ?... Cet homme insulté, c'est... »

— Le Roi !... Sa Majesté Charles I^{er}, souverain des Trois-Royaumes », répondit à voix haute le vieillard, se redressant comme transfiguré.

Et de loin, tendant vers lady Fairfax sa main brunie et sillonnée :

« Vous l'avez plaint et vous l'avez béni... Soyez béni à votre tour, Madame », lui dit-il.

Le roi, qui allait passer, avait reconnu le vieux laird. Il le salua d'un signe de tête et d'un douloureux sourire, mais il ne prononça pas un mot, craignant peut-être de s'attendrir.

L'enfant tremblant, tout pâle, le suivait des yeux sous la voûte, faisant retentir les dalles de son pas ferme et régulier. Soudain la main de l'aïeul s'appuya de nouveau sur son épaule.

« Si je t'ai amené ici, — disait le laird dans un sanglot, — si je t'ai montré ce martyr aujourd'hui traîné au tribunal et marchant demain à l'échafaud, c'est pour que tu voies et juges, tout enfant, l'amertume et la profondeur des adversités humaines. Et c'est surtout, mon fils, pour que tu te souviennes ; pour que tu promettes à cette grande Majesté, éternel dévouement et respect ; pour qu'en ton cœur tu jures fidélité au malheur... Le malheur seul est grand : courbe la tête devant lui. Vis et meurs comme les ancêtres. »

Et la voix du vieillard s'éteignit avec le bruit des hallebardes heurtant les dalles, des pas se perdant au loin dans l'ombre des corridors.

Deux ans plus tard, le vieux gentilhomme écossais allait se reposer dans sa tombe. Mais le jeune laird Edward Graham ne devait pas oublier la leçon.

Le 24 janvier 1690, quarante et un ans après la visite au palais de Saint-James, bien loin de sa vieille Angleterre et de la cité de Londres, il se la redisait encore. Accoudé sur le parapet de marbre de la terrasse de Saint-Germain, regardant la Seine couler lentement à ses pieds le long des forêts dépourvues, il évoquait par la pensée cette pâle et mélancolique figure de Charles I^{er} traversant fièrement la longue salle.

Et, y associant, dans sa rêverie douloureuse, celle de son royal maître Jacques II, qu'il avait suivi dans l'exil, il se disait, au jour tombant :

« Tout croule et s'éteint ici-bas : les rois passent comme les fleuves... Grand-père me l'avait bien dit. Le malheur seul est grand ! »

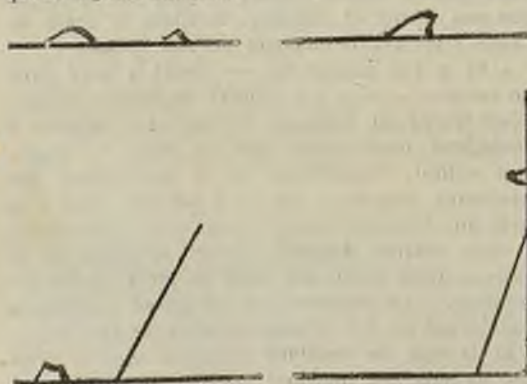
ETIENNE MARCEL.



MOSAÏQUE

Curiosités artistiques.

Un jour, raconte Malvasia dans son *Histoire des peintres bolognais*, Annibal Carrache se trouvant dans une société où l'on s'étonnait de la faculté qu'ont les dessinateurs et les peintres de rendre les expressions en quelques coups de crayon ou de pinceau : « C'est bien simple, fit en souriant le célèbre artiste, et n'importe qui peut, sans beaucoup d'étude, faire des tableaux très expressifs. Par exemple, en voici quatre qui, bien qu'ils ne soient formés que de quelques lignes, retracent tous une scène différente. » En parlant il avait tracé sur un morceau de papier les quatre figures suivantes :



Et comme on regardait sans paraître comprendre : « La première figure, reprit-il, ne vous représente-t-elle pas un maçon travaillant au crépissage d'un mur ? On voit le dessus de son chapeau et le bout de la truie dont il se sert. Dans la seconde, la ligne droite est le bord d'une stalle d'église, dans laquelle est assis un capucin, dont on voit le haut du capuchon. Dans la troisième, nous apercevons le haut du casque et le bout de la lance d'un cavalier qui passe derrière un mur. Dans la quatrième est un aveugle mendiant appuyé au coin d'une maison : c'est ce que nous indique le bâton qu'il tient oblique devant lui, et le profil de la sébille qu'il présente aux passants pour recevoir les aumônes. »

On peut assurément voir dans cette boutade du grand artiste bolognais, l'origine de la plaisanterie qui consiste à représenter saint Roch et son chien, en simulant par quatre traits formant le carré long, un mur, au-dessus duquel apparaissent le bourdon et la gourde du pèlerin, tandis que sur le côté un petit tortillon révèle la présence du chien, qui suit les pas du saint homme.

Histoire de l'étiquette.

Il y avait autrefois chez les Turcs de fréquentes contestations touchant la préséance entre les gens de

guerre et les gens de loi ; un sultan, pour les mettre d'accord, déclara que la main gauche serait désormais la plus honorable parmi les gens de guerre et la main droite parmi les gens de loi : ainsi, quand ces deux corps marchaient ensemble, chacun croyait être dans la place d'honneur. Ce sultan était homme d'esprit.

Fantaisies hygiéniques.

Le refrain d'une vieille chanson très en vogue chez nos pères affirmait que, d'après Hippocrate, pour se tenir en bonne santé,

Il faut à chaque mois

S'enivrer au moins une fois.

(Les plaisants même, au lieu d'une fois, disaient trente.)

Le père de la médecine a-t-il réellement affirmé qu'un excès mensuel de boisson pouvait être profitable à la santé ? c'est ce que nous n'avons pu vérifier ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que jadis ce précepte était traditionnellement et très sérieusement admis, comme celui qui conseillait les saignées périodiques et saisonnières, lequel, par parenthèse, n'est guère tombé en désuétude complète qu'à une époque assez rapprochée de nous.

Toujours est-il qu'Arnould de Villeneuve, célèbre médecin et alchimiste du xiii^e siècle, qui découvrit les trois acides sulfurique, nitrique et muriatique, et à qui l'on attribue aussi les premières pratiques régulières de distillation, examina très gravement cette question et la discuta dans les termes suivants :

« Quelques-uns prétendent qu'il est salutaire de s'enivrer une ou deux fois le mois avec du vin : soit parce qu'il en résulte un long et profond sommeil, qui, en laissant reposer les fonctions animales, fortifie les fonctions naturelles, soit parce que les sécrétions, les sueurs qui sont abondantes purgent les corps des humeurs superflues qu'il contenait. Pour moi, je ne voudrais permettre cet excès qu'aux personnes dont le régime est ordinairement mauvais, et, dans ce cas, leur conseillerais-je encore de ne pas pousser l'ivresse trop loin de peur de nuire au cerveau, et d'affaiblir les fonctions animales, plus que le repos ne pourrait les fortifier. L'ivresse qu'on se procure doit donc être légère, suffisante seulement pour provoquer le sommeil et pour dissiper tout à fait les inquiétudes qu'on pourrait avoir sur sa température. La pousser plus loin serait manquer aux bonnes mœurs et aller contre la nature. »

En somme donc, un des hommes dont les idées jouirent du plus grand crédit pendant tout le moyen âge admettait positivement l'ivresse au nombre des pratiques hygiéniques. Dieu sait l'écho que trouva son opinion !

Proverbes populaires.

On disait autrefois en Espagne et en Portugal pour parler d'une chose précieuse qu'elle l'était autant

que la *moustache* de J. de Castro. Cette façon de parler avait son origine dans le fait que voici :

Sous Catherine, reine de Portugal, le vaillant amiral J. de Castro venait de délivrer dans l'Inde le château de Didi. Victorieux, mais manquant de tout, il se vit forcé de demander une assistance pécuniaire aux habitants de Goa pour l'entretien de sa flotte. Comme garant de la somme, il leur envoya une de ses moustaches et un billet ainsi conçu : « Tout l'or du monde ne peut équivaloir à cet ornement de ma bravoure : je vous le consigne en garantie du prêt. »

Toute la ville fut pénétrée de cet héroïsme, chacun s'intéressa, les femmes plus particulièrement, au sort de cette précieuse moustache. Plusieurs dames vendirent leurs bijoux pour grossir la somme; et les habitants de Goa envoyèrent au brave J. de Castro mille pistoles, et sa moustache.



Quand on voit une personne qui semble tout à coup mise en état de faire des dépenses extraordi-

citoyen fait provision et qui sont frappées à l'effigie de la chouette, oiseau consacré à la déesse Minerve, protectrice de la cité.

Nous donnons la figure de quelques spécimens des monnaies athéniennes aux principales époques. Le n° 93 est le type des âges primitifs. Dans le n° 87, monnaie d'un style antérieur à Phidias, sur la face la tête de Minerve porte le casque orné de feuilles d'olivier, au revers se voit la chouette accompagnée d'un croissant, d'une branche d'olivier et les trois premières lettres de l'inscription ATHENE; dans le n° 94, datant de l'époque macédonienne, se voit la Minerve de Phidias, et d'autre part la chouette perchée sur un *diate* ou vase à deux anses, des branches d'olivier, le nom d'*Athéné* et celui de deux magistrats.

Pour dire qu'une affaire s'annonçait bien, les Athéniens disaient proverbialement : *la chouette vole*.

Histoire et légende des plantes.

Pourquoi la *pivoine* fut-elle jadis appelée *rose de la Pentecôte*?



Monnaies diverses d'Athènes à l'effigie de la chouette symbolique : 87, monnaie de l'époque de Périclès; 93, monnaie primitive; 94, monnaie de l'époque macédonienne.

naires : « Avez-vous donc tué le mandarin ? » lui demande-t-on.

Beaucoup d'encre a coulé pour arriver, ou plutôt pour ne pas arriver à expliquer l'origine de ce dicton populaire. Les opinions sont restées singulièrement partagées. Et, en somme, il paraît qu'il faut tout simplement voir là l'écho d'une chanson plus que satirique dirigée au *xvii*^e siècle contre Mazarin. Dans cette chanson l'auteur ne conseillait rien moins que de mettre à mort le fameux ministre; mais, comptant bien être compris quand même, il transforma le nom du personnage visé. Mazarin devint mandarin, et l'on chanta :

Pour avoir du pain et du vin
Il faut tuer le mandarin.

Il n'y avait rien là qui donnât lieu à répression, et le trait n'était pas moins lancé.

(Env. Bruyère rose.)

Allusions.

Dans une pièce d'Aristophane, un esclave athénien pour faire entendre que son maître est riche dit qu'une multitude de chouettes nichent sous son toit : il fait allusion aux pièces de monnaie du pays dont le

Parce que le jour de la Pentecôte, lors de l'office solennel de cette grande fête chrétienne, on avait autrefois coutume de faire tomber de la voûte des églises les larges pétales rouges de la pivoine, pour rappeler les langues de feu, qui, selon le texte de l'Evangile, s'arrêtèrent sur les apôtres pour leur communiquer le Saint-Esprit.

Chez les anciens, d'ailleurs, la pivoine était réputée comme possédant des propriétés merveilleuses. Les poètes ont supposé qu'elle devait son nom (en latin *Peonia*, du grec *Paionios*, propre à guérir) à Pëon, médecin fameux, qui employa cette plante pour guérir Mars blessé par Diomède et Pluton blessé par Hercule. Galien fait le plus grand éloge de cette plante au point de vue purement médicinal; et l'imagination, égarée par le charlatanisme, attribuait à l'emploi de la pivoine des effets miraculeux. Avec elle, disait-on, il était possible de conjurer les tempêtes, de dissiper les enchantements, de chasser l'esprit malin!... Elle était surtout souveraine pour toutes les maladies nerveuses, pour les convulsions, la paralysie, l'épilepsie. A vrai dire, cette plante devait être cueillie dans des conditions particulières, à de certaines heures de la nuit, en évitant d'être aperçu par le piver, etc.... Déchue de toutes ces qualités extraor-

dinaires, la pivoine, absolument inusitée en médecine, n'est aujourd'hui qu'une des plus belles fleurs de nos jardins.

(Env. Loin du Pays.)

Allusions.

Dans la satire où il prend si vigoureusement à partie l'*Équivoque* maudit ou maudite,

Du langage français bizarre hermaphrodite...
Mâle aussi dangereux que femelle maligne,

Boileau qui, d'ailleurs, attaque l'*Équivoque* de pensées plus encore que l'*Équivoque* de mots :

..... Vais-je [dit-il]

Exprimer tes détours burlesquement pieux,
Pour disculper l'impur, le gourmand, l'envieux,
Tes subtils faux-fuyants, pour sauver la mollesse,
Le larcin, le duel, le luxe, la paresse,
En un mot faire voir à fond développés,
Tous ces dogmes affreux d'anathèmes frappés.
Que, sans peur, débitant tes distinctions folles,
L'Erreur encor pourtant maintient dans tes écoles?...
J'entends d'ici déjà les docteurs frénétiques,
Hautement me compter au rang des hérétiques,
M'appeler scélérat, traître, fourbe, imposteur,
Froid plaisant, faux bouffon, vrai calomniateur,
De Pascal, de Wendrock copiste misérable,
Et, pour tout dire enfin, janséniste exécration.

En lisant ce passage on peut se demander quel est le Wendrock cité ici par le poète et dont le nom semble ne pas avoir passé autrement à la postérité.

Or ce Wendrock n'est autre que le célèbre Nicole, qui avait cru devoir traduire en latin les *Lettres Provinciales* de Pascal, et qui avait pris ce pseudonyme pour publier sa traduction.

(Env. Marie Félix.)

Mots historiques.

Lorsque, en 1802, Bonaparte, alors premier consul, résolut de fonder l'ordre de la Légion d'honneur, son projet rencontra d'assez vives oppositions de la part du Tribunat, du Conseil d'État, du Corps législatif.

« Ce sont là des hochets, lui dit un jour un des grands politiques du temps.

— Soit, répliqua-t-il, mais c'est avec des hochets qu'on mène les hommes. »

Cette réplique est restée proverbiale.

(Env. Fausse Alerte.)

Inscriptions et devises.

La devise *Liberté, égalité, fraternité*, inscrite sur les pièces de monnaie et sur les monuments français en temps de république, date de juin 1791. Elle fut proposée à cette époque au club des Cordeliers, dans un projet relatif à l'uniforme des troupes et de la garde nationale. Selon ce projet, chaque citoyen armé aurait porté sur la poitrine, à l'endroit du cœur, une plaque où ces trois mots auraient été inscrits.

L'auteur de cette proposition à laquelle aucune suite ne fut donnée relativement aux soldats était un imprimeur nommé Momoro, qui, en sa qualité de membre de l'administration départementale de Paris, fit, en 1793, inscrire sur les édifices publics l'inscrip-

tion qui, depuis, devenue officielle, n'avait pas été adoptée par l'armée, comme il l'avait tout d'abord proposé.

(Env. Bruyère rose.)



Raymond de Sèze, le très éloquent et très courageux défenseur de Louis XVI, à la suite du fameux procès, avait pris d'abord pour devise la date du jour où il avait commencé son plaidoyer : 26 décembre 1792, — plus tard il y ajouta : *Le sang du roi martyr couvre mon écusson*. Enfin en 1817 le roi Louis XVIII, dans une ordonnance modifiant les armoiries du comte de Sèze, lui donna pour devise : *manibus date lilia plenis*.

(Env. Mimosa.)

Histoire littéraire.

Quand on donne à un critique le surnom d'Aristarque, on semble en même temps lui reconnaître une compétence particulière, et admettre chez lui une forte disposition à l'extrême sévérité.

Aristarque de Samothrace, précepteur du fils de Ptolémée Philopater, publia neuf livres de corrections sur les œuvres d'Homère, de Pindare, d'Aratus et de plusieurs autres poètes. On croit que ce fut lui qui divisa l'*Illiade* et l'*Odyssée* en autant de chants qu'il y a de lettres dans l'alphabet, et qui en retrancha un certain nombre de vers. Très rigide dans ses appréciations, il suffisait qu'un passage lui déplût pour qu'il le déclarât supposé et en proposât la suppression. De là l'idée attachée au caractère d'un Aristarque.

Pensées.

Le roi Ptolémée demandait à Euclide le géomètre s'il n'y avait pas pour arriver à la géométrie un chemin plus aisé que l'étude de ses *Principes*.

— Hélas non ! répondit le savant, il n'y a point de chemin royal qui conduise à la science. »



Un homme qui digère mal, et qui est vorace, est peut-être une image fidèle du caractère d'esprit de la plupart des savants.

(Vauvenargues.)

Histoire des mots et locutions.

D'où vient l'expression : *être tiré à quatre épingles*, très souvent employée ?

— Il est évident que cette façon de parler vient de l'époque où le vêtement féminin comportait généralement le port d'un fichu, ou mouchoir dit de cou. Ce fichu, formé d'une pièce d'étoffe carrée repliée dans le sens diagonal et devenant ainsi triangulaire, avait une de ses pointes dans le dos, et les deux autres croisées sur la poitrine ou vers la ceinture. Or comme la bonne tenue de ce fichu exigeait qu'il fût bien tendu sur le buste, cette tension était obtenue à l'aide de quatre épingles placées l'une à la pointe dans le milieu du dos, deux autres pour l'assujettir sur chaque épaule, et la dernière pour le tenir croisé sur la poitrine.

(Env. Fausse Alerte.)

Tout ce qui concerne les *Correspondances et Concours* doit être adressé à M. Eugène Müller, ou lui être communiqué verbalement, le samedi, de 4 à 6 heures, au bureau du Musée des Familles, rue Soufflot, 13.

Le Propriétaire-Gérant, CH. DELAGRAVE.



« Nous voici! » semblent dire les deux chiens. (Dessin de Sillier.)

LE VIEUX GARDE-CHASSE

Le vieil Ulrich est bien malade.

Ce matin, quand il a voulu s'asseoir, comme d'habitude, à la porte de son chalet, une grande faiblesse a fait vaciller ses jambes. Il est tombé sur le banc de pierre avec un soupir : « Je suis moins lesté qu'autrefois », a dit tristement l'ancien coureur de montagnes.

Il a regardé l'horizon. C'est étrange comme les sapinières qui se déroulent devant lui, à perte de vue, lui ont semblé lointaines, reculées et par ce clair matin d'automne, voilées de brouillard, d'un gris brouillard d'hiver. « Le soleil était plus brillant dans ma jeunesse, murmure le bonhomme, et l'air vif des hauteurs fouettait le sang au lieu de le glacer. » Il met ses lunettes, ses grosses lunettes de magister... A-t-il donc oublié de nettoyer les verres, si ternes, presque enfumés, sans transparence? Hélas! le vieil Ulrich a compris. L'air est doux, la Forêt-Noire se chauffe au tiède soleil de septembre et les verres des grosses lunettes n'ont rien perdu de leur limpidité. Mais le sang du vieillard s'est refroidi dans ses veines; ses yeux qui suivaient les vols d'aigles s'éteignent comme des flambeaux consumés.

« C'est la fin », dit le vieil Ulrich.

Il s'assied dans son grand fauteuil, devant l'âtre vide où pend une couple de perdrix. Les grosses

lunettes gisent sur la table, près de la tabatière oubliée... Avec ou sans lunettes, le vieillard en verra plus rien en ce monde où déjà n'existent plus pour lui que des souvenirs.

Tout à coup, il tressaille. Des aboiements lointains l'ont tiré de sa torpeur. Il reconnaît la voix de ses chiens, des beaux chiens fidèles qui naguère, lorsque l'infirme Ulrich était encore le vaillant garde-chasse Ulrich, parcouraient avec lui les dédales des sapinières. Le comte de Brachensfulsberg les lui avait confiés et Dieu sait s'ils faisaient bonne garde, tous trois ensemble. Pauvre Odin! pauvre Prida! Depuis que le vieil Ulrich est à la retraite, confiné par l'âge dans son chalet, les braves bêtes gémissent sans cesse dans le chenil, regrettant les bois sauvages et le maître bien-aimé. Ulrich aussi les regrette.

C'étaient ses seuls amis, ces chiens. Bien souvent quand les tristesses d'une vie solitaire pesaient trop lourdement sur son cœur, le garde-chasse s'asseyait dans la bruyère, les mains posées sur les têtes intelligentes des nobles animaux. Il leur parlait alors, oui, autant et mieux qu'à des hommes; il leur contait ses humbles vœux, ses projets, ses craintes, heureux quand une lueur humide passait dans l'œil fauve d'Odin ou de Prida.

Maintenant, le garde-chasse est bien malade, si

malade que jamais plus il ne reviendra dans la forêt sur les bruyères, et les chiens étonnés de son absence l'appelleront en vain bien longtemps.

« Eh bien, herr Ulrich, comment allez-vous ce matin ? »

— Mal, petite Mina, bien mal. »

Mina contemple le bonhomme avec pitié. C'est une blonde paysanne en corset rouge, qui, descendant la montagne, vient quelquefois rendre visite au pauvre abandonné. Ulrich est heureux de voir dans son désert une créature humaine, et jamais créature humaine ne fut plus douce à voir que celle-ci. Elle est très émue, aujourd'hui, car elle songe que le garde-chasse, très faible, a l'air si malade, si cassé, si vieux qu'elle a peur de le trouver mort demain matin.

« Voici un panier de myrtilles noires que j'ai cueillies pour vous, herr Ulrich. »

— Ah ! garde tes myrtilles, petite Mina, et sois bénie pour ta bonne pensée. Je n'aurai plus jamais ni faim, ni soif, ma fille, et je crois bien que mon tour est venu de m'en aller d'ici-bas. Ne pleure pas, enfant. J'ai vécu en brave homme, — du moins, je l'espère ; — je n'ai point chassé sur le domaine d'autrui, et je n'ai porté tort volontairement à personne que je sache. Je mourrais content si je pouvais seulement toucher de mes mains la tête de mes deux fidèles, Odin et Prida, qui ont égayé ma vieillesse et partagé mes périls. Je n'ai pas d'autres amis, ma fille, et puisqu'à l'heure de la mort on réunit ceux qu'on aime pour leur dire adieu et merci, je voudrais sentir près de moi ces bonnes bêtes afin de m'en aller dans la joie de leur affection. »

Au loin les aboiements redoublent.

« Entends-tu ? s'écrie le vieillard. Ils devinent que je les appelle. Ah ! qui leur ouvrira le chenil ?... »

Sous les noirs sapins, lestement, court la paysanne au corset rouge, vite, si vite que, derrière elle, s'égrenent les myrtilles de son panier... Petite Mina, qu'allez-vous faire au château de Brachensfulsberg ? Votre cousin Hans n'est-il point le meilleur piqueur du comte ? Que voulez-vous à votre cousin Hans, petite Mina ?

Le vieil Ulrich est seul dans sa maisonnette. Il se sent si faible, si triste, qu'il prie la mort de se hâter. Adieu, belle Forêt-Noire, bruyères d'autonne où le cor fait bondir les cerfs poursuivis, chasses héroïques aux triomphantes fanfares. Adieu surtout, bons limiers, Odin et Prida ! Vous n'aboirez plus joyeusement au seuil du chalet et longtemps vous serez inquiets et mornes, attendant celui qui ne viendra pas.

Oh ! que le vieil Ulrich est triste ! Sa tête blanche s'incline comme s'il allait pleurer.

Et voilà que tout à coup, par la porte ouverte, s'engouffre un tourbillon de poils fauves....

« Merci de ta charité, petite Mina ! merci de ta complaisance, cousin Hans !... » Dans son fauteuil, le vieil Ulrich se soulève ; il étend ses mains que frôlent des têtes haletantes, que de chaudes langues lèchent joyeusement. Odin et Prida se heurtent et se bousculent : ils mettent leurs pattes velues sur les genoux du vieillard. Quelle joie de se retrouver une fois encore ! — « Nous voici ! semblent dire les chiens : allons, debout, ami. Quand partons-nous ? Nous voulons te suivre comme autrefois dans les montagnes... » — Hélas ! les mains du garde-chasse sont froides. Odin et Prida s'arrêtent, ils poussent deux cris plaintifs et couchés aux pieds d'Ulrich, avec des hurlements lugubres, ils annoncent aux sapins, aux bruyères, à toute la Forêt-Noire que le vieux garde-chasse est mort.

LOUIS CASTEL.

CAUSERIE DE QUINZAINÉ



DANS les premières années du x^e siècle, dit une légende qui pourrait bien être une histoire, ou une histoire qui pourrait bien être une légende, — le marquisat de Saluces, sur les confins du Piémont, appartenait à un seigneur qui, pour une raison ou pour une autre, paraissait vouloir passer sa vie entière dans le célibat. Une première affection cruellement déçue lui faisait-elle attribuer aux femmes en général les sentiments dont il avait eu à souffrir de la part d'une seule d'entre elles, ou bien des victimes du mariage avaient-elles réussi à lui en inspirer la plus profonde défiance ? C'est ce qu'on ne saurait dire. Toujours est-il que ses vassaux, dont il faisait le bonheur par sa justice, sa libéralité, sa douceur, s'avisèrent un jour de lui remontrer qu'il n'était pas immortel et qu'il y avait pour eux un grand déplaisir à penser qu'après lui le marquisat n'écherrait pas à un héritier de ses bontés, de ses vertus.

Vivement touché de ces affectueuses remontrances, le seigneur déclara qu'il se marierait, mais à la condition que, quelle que soit l'épouse qu'il choisirait, nul ne désapprouverait son choix. Et, tous lui en ayant fait la promesse, il convia pour un jour prochain les barons, les bourgeois aux fêtes de son union.

Au jour dit, le château, où sont faits les plus magnifiques préparatifs, s'emplit d'invités qui cherchent vainement des yeux la future marquise. Le seigneur alors, comme s'il allait au-devant d'elle, sort du château, suivi de la foule curieuse. Il se dirige vers la maison d'un pauvre paysan, dont la fille, simple bergère, est belle comme le jour, vertueuse comme les anges. Il entre. Le père et la fille sont également étonnés de cette visite.

« Janicola, dit le seigneur au paysan, veux-tu me donner ta fille en mariage ? »

— Sire, vous êtes maître et seigneur ; je dois vouloir ce que vous voulez. »

Alors le marquis parlant à la bergère, que sa

rougeur, son émotion font encore plus belle : « Griseldis, lui dit-il, je désire une épouse qui me soit soumise en tout, qui ne veuille jamais que ce que je voudrai, et qui, quels que soient mes caprices ou mes ordres, ne me contredise jamais. Voulez-vous être mon épouse dans ces conditions ? »

— Monseigneur, répond la jeune fille, je le veux puisque vous le désirez; je ne ferai jamais que ce que vous commanderez, et dussiez-vous ordonner ma mort, je la souffrirais sans me plaindre. »

Il la prend par la main et la montrant aux barons, aux bourgeois : « Mes amis, voici mon épouse, voici votre dame, que je vous prie d'aimer

murent : ils se plaignent hautement d'être destinés à devenir un jour les vassaux de la petite-fille du pauvre paysan Janicola; et, moi dont l'intérêt est de ménager leur amitié, leur fidélité, je me vois obligé de leur faire un douloureux sacrifice... »

— Sire, répond l'épouse soumise, qui était aussi la plus tendre des mères, ma fille et moi nous vous appartenons, faites ce qu'il vous plaira. Je souffrirai peut-être, mais ne murmurerai point. »

Le lendemain, un vieux serviteur du marquis vint vers la mère lui demander son enfant. Elle prit la petite fille dans son berceau, la contempla, la baisa avec tendresse, puis, lui ayant fait le signe



Joseph Roumanille, né en 1818, mort le 24 mai 1891.

et d'honorer, si vous m'aimez et m'honorez moi-même. »

Griseldis la bergère est conduite au château, où des matrones, lui ôtant ses pauvres habits, la parent magnifiquement; et de grandes fêtes commencent...

Devenue marquise, Griseldis, douce, modeste, affable, obligeante, charitable, se fait chérir et respecter de tous. Il n'est personne qui n'applaudisse à son élévation. L'an d'après, elle met au monde une fille, qui promet d'être un jour aussi belle que sa mère...

Chaque jour le marquis est de plus en plus charmé par les vertus et la soumission de son épouse. Et toutefois, gardant des doutes sur la sincérité de ses sentiments, il veut les mettre à l'épreuve. Un matin donc, affectant une profonde tristesse : « Griseldis, lui dit-il, mes barons mur-

de la croix sur le front, la remit à l'homme, qui l'emporta... »

Et Griseldis continua de vivre avec son mari comme par le passé, sans lui reprocher jamais d'avoir sacrifié sa fille aux murmures de ses barons.

« C'est insensibilité et non fermeté d'âme », se disait le marquis, bien que, pendant que Griseldis allaitait cette enfant, il eût été maintes fois témoin des excès de sa tendresse maternelle.

Quatre ans plus tard, Griseldis mit au monde un fils... et pour le cruel marquis, toujours hanté par ses doutes, ce fut le prétexte d'une seconde épreuve analogue à la première : « Sire, mon maître, lui dit Griseldis, lorsque en entrant dans votre château je quittai mes pauvres habits, je me défis à la fois de toute ma volonté; commandez, j'obéirai toujours; la mort ne serait rien

pour moi auprès du malheur de vous déplaire. »

Et le petit garçon fut emporté comme la petite fille, pour être sacrifié, disait le père, aux exigences des barons.

« Après deux aussi terribles épreuves, dit le vieux conteur, à qui nous empruntons les détails de cette histoire, le marquis aurait bien dû se déclarer convaincu, d'autant mieux que la marquise, qui semblait avoir oublié son malheur, se montrait toujours pour lui plus soumise, plus tendre. Mais après dix ans, il se proposa de tenter sur elle une dernière épreuve.

Tout d'abord, il fit courir le bruit que, à la sollicitation de ses vassaux, il allait répudier Grisélidis, la fille du pauvre paysan, pour épouser une jeune personne de haute naissance, belle comme une fée. Ce bruit vint aux oreilles de Grisélidis, qui ne fut donc pas surprise quand le marquis lui-même, en présence de ses barons, lui fit part de ses intentions : « Vous reconnaissez bien tardivement, lui dit doucement Grisélidis, que la fille du pauvre Janicola n'était pas faite pour être dame de Saluces. Dieu m'est témoin que je l'ai toujours pensé. Je vais donc retourner dans la misérable cabane où vous êtes venu me chercher. J'ai conservé mes anciens vêtements, je vais les reprendre. Voici l'anneau dont vous m'épousâtes. Je ne veux emporter chez mon père que l'honneur d'être la veuve irréprochable d'un époux tel que vous. »

Et Grisélidis, pauvrement vêtue, pleurée de tous, même du marquis, qui pourtant cacha ses larmes, escortée de barons, de chevaliers, de dames, s'en retourna, silencieuse et sans verser une larme, chez son vieux père, qui était alors infirme et qu'elle se réjouissait de pouvoir soigner elle-même.

Mais à peine avait-elle repris sa simple vie d'autrefois que le marquis envoya chercher Grisélidis, qui vint à pied, couverte d'habits sordides. « Fille de Janicola, lui dit-il, demain arrive ma nouvelle épouse ; et comme personne au château ne connaît aussi bien que toi ce qui peut servir à la bien recevoir, ainsi que ma sœur, mon beau-frère et la chevalerie qui l'accompagnent, j'ai voulu te charger de ces préparatifs, particulièrement de tout ce qui la concerne.

— Sire, répondit Grisélidis, je ferai ce que vous désirez. »

Et, par les soins de Grisélidis, la plus magnifique réception fut préparée à la nouvelle épouse. Quand celle-ci parut, Grisélidis la salua respectueusement, et la conduisit elle-même à la chambre nuptiale.

A ce moment cependant, une certaine émotion se vit sur les traits de Grisélidis. Ce qui fut rapporté au marquis. Il la fit donc venir, et lui montrant la jeune fille, dont la beauté naturelle était encore relevée par une parure éblouissante, il lui demanda ce qu'elle pensait de son choix : « Sire, répondit-elle, vous ne pouviez trouver créature plus belle, et assurément plus vertueuse. Je prierai Dieu chaque jour pour que vous soyez heureux avec elle. » Puis avec un attendrissement très visible : « Mais de grâce, sire, épargnez à celle-ci les douloureuses épreuves qu'a subies l'autre. Plus jeune, plus délicatement élevée, son cœur ne les supporterait pas. La pauvre enfant en mourrait. »

Alors le marquis fondant en larmes et se précipitant aux genoux de Grisélidis : « Femme incomparable ! s'écria-t-il, femme admirable ! oui, toi seule es digne d'être mon épouse, et toi seule le seras à jamais ! Pardonne, oublie mes doutes, mes rigueurs. Tu m'as cru, ainsi que mes sujets, le bourreau de tes enfants ; ils n'étaient qu'éloignés de toi. Ma sœur, à qui je les avais envoyés, vient de me les ramener ; cette belle jeune fille est ta fille, et voilà ton fils. Venez, mes enfants, et jetez-vous avec moi aux pieds de votre noble mère. » Après un évanouissement causé par la joie, Grisélidis put savourer longuement le bonheur de voir et d'embrasser ses enfants qu'elle avait crus morts. Et jusqu'à la fin de sa longue existence, rien ne troubla plus la paix, la félicité de cette tendre mère, de cette sainte épouse.

..

Telle est la célèbre, la ravissante histoire de la belle Grisélidis, marquise de Saluces, qui, depuis le ^{xii}^e ou ^{xiii}^e siècle, fut redite par tous pays, en toutes les langues, en provoquant dans tous les cœurs une inoubliable émotion. Au ^{xix}^e siècle des joueurs de *mystères* en firent, sous le titre de *Miroir des dames mariées, par rymes et à trente-cinq personnages*, le sujet d'un de leurs drames naïfs, qui nous a été transmis par un livret imprimé vers 1550.

Rien d'étonnant donc à ce que deux auteurs dramatiques, dont un plus particulièrement coutumier de faire « sonner rymes d'or » des livres de gentils personnages, aient été tentés de savoir si la touchante légende, qui tira tant de douces larmes à nos bons aïeux, aurait encore chance de charmer les cœurs et les esprits de notre temps. Et voilà comment il se fait que nous voyons en ce moment l'affiche de la Comédie-Française annoncer trois ou quatre fois par semaine — indice de grand succès — *GRISÉLIDIS, mystère en trois actes et un prologue en vers libres*, par MM. Armand Sylvestre et Eugène Morand.

Toutefois, autre temps, autre *mystère*. Deux raisons capitales ont conseillé aux auteurs de la nouvelle *Grisélidis* de ne pas s'en tenir, pour le plan et pour les détails, à la forme de l'ancienne. D'une part, l'extrême candeur et l'uniformité de la donnée primitive durent leur sembler trop pauvres pour emplir le cadre d'un drame moderne ; d'autre part, s'offrait, comme écueil en face du public actuel, le caractère évidemment trop odieux du mari.

Pour tourner cette double difficulté ils ont tout d'abord substitué à l'obstination vraiment diabolique du marquis, une personnification de ses cruels sentiments, qui n'est autre que le Diable lui-même. Le mari étant parti pour la croisade, Satan, que la vertu de Grisélidis exaspère, tend à la douce mais puissante héroïne chrétienne une suite de pièges plus périlleux les uns que les autres, et qui, bien entendu, restent sans effet sur la grande patience et constance de la bergère devenue marquise. L'impitoyable époux de la légende, transformé du tout au tout, n'intervient plus qu'au début et au dénouement : au début pour proclamer, en quittant son château, l'entière foi qu'il a dans la

vertu de l'épouse, sur laquelle l'ange du mal émet les doutes les plus injurieux; et au dénouement pour se réjouir du triomphe de sa chère et sainte compagne. Des efforts insidieux, des obsessions opiniâtres du tentateur infernal, résulte un ensemble de péripéties les plus variées. De telle sorte que, au lieu de l'action toute simple, tout élémentaire du vieux récit, c'est une véritable fêerie, aussi mouvementée que fantaisiste, qui se déroule sous les yeux ravis du spectateur.

Comme le dit de la plus jolie façon la gracieuse incarnation du prologue :

Ce n'est pas une tragédie
Bien qu'il soit permis d'y pleurer;
Bien qu'on y doive rire, à tout considérer,
Ce n'est pas une comédie.
Non! c'est un conte en l'air fait pour les bonnes gens,
Sans parti pris, au caprice indulgent,
Et qui, dans cet âge morose,
Loins des chiffres et de la prose,
Éprouvent le désir d'aller sous les bois verts
Suivre, à la musique des vers,
Le vol d'un papillon et l'âme de la rose.

Ce qu'elle ne dit pas et ce que d'ailleurs elle n'a pas besoin de dire, puisque la preuve en est faite dès les premiers mots, c'est que du commencement à la fin toutes les fleurs de poésie les plus fraîches, les plus brillantes, sont prodiguées là avec une verve sans pareille, avec une abondance intarissable. Nous en pouvons donner quelques exemples.

Et d'abord ce portrait de l'héroïne :

Voir Griselidis, c'est connaître,
Dans la grâce exquise d'un être,
Tout ce qui peut plaire et charmer;
C'est soulever un coin du voile
Qui cachait aux regards l'étoile,
Et qu'on craint de voir se fermer;
C'est, dans le rêve qui nous porte,
Du paradis franchir la porte.
Voir Griselidis, c'est l'aimer...

... Personne

N'échappe à cet attrait doux et mystérieux
Qu'a son sourire et qu'ont ses yeux.
Même le cœur blessé par elle lui pardonne.
Ainsi le pauvre clerc qui l'aimait follement,
La croyant épouser lorsqu'elle était bergère,
Alain dont l'espérance, hélas! fut passagère,
Mais qui reste fidèle à son attachement...
... Elle charme les monstres même;
Ces corsaires fameux qu'autour de ce rocher
On voit rôder, n'en osent approcher,
Que pour la voir dans sa grâce suprême.

Puis ces adieux du marquis à son jeune fils :

Toi dont, pour le faix lourd des armes,
Je quitte le léger berceau,
Eufantelet, pauvre arbrisseau,
Avant la vie, apprends les larmes.

Près de toi, c'était le bonheur;
Là-bas, c'est la souffrance amère.
Cependant je quitte ta mère.
Avant la vie, apprends l'honneur.

Qu'un baiser console et caresse
Celle qui te donna le jour.
Garde-lui ta seule tendresse!
Avant la vie, apprends l'amour.

J'ai trois biens : mon amour, mon honneur et ma vie.
Mon amour, je l'emporte au profond de mon cœur,
Croyant en ta parole, ô femme, et je confie
Aux mains de Dieu ma vie, aux tiennes mon honneur.

Au second acte, Griselidis, qui attend le retour

de l'époux bien-aimé, cherche des yeux sur les flots le navire qui doit le ramener :

Bientôt la mer sera farouche,
Et, telle qu'un monstre qui mord,
Avec des baves à la bouche,
Dans ses flancs bercera la mort.

Ah! qu'il revienne avant que sur le flot sauvage
Sanglote la clameur des naufragés perdus!
Ou je mourrai sur le rivage,
Les bras vers sa tombe tendus.

Dieu ne le voudra pas, pour l'enfant qui nous aime,
Quelquefois la douleur au cœur met le blasphème;
Tout est bien puisque tu le fis;
Seigneur, pardonne à ma démenée!
Je vais dans les yeux de mon fils,
Comme en un ciel plus pur, adorer ta clémence.

Enfin, au dernier acte, pour demander à Dieu de lui rendre l'enfant que l'esprit du mal a enlevé, le père fait cette superbe invocation à la Croix :

Toi, dont l'image qui s'élève
Est pareille au pommeau d'un glaive,
Et jadis guidas nos aïeux,
Toi dont la tige ensanglantée
Au cœur de la terre est plantée
Ainsi qu'un fer victorieux;
Arme qu'aucun souffle ne ploie,
Qui dans la bataille flamboie
Au-dessus du juste sauvé,
Qui déchirant la nuit profonde,
Rayonne à jamais sur le monde,
Arme des croyants, *Cruz, aee!*

On le voit, nul poème ne saurait être ni plus coquet ni plus attendri, le rêve léger y avoisine la fiction touchante; toutes les harmonies du beau dire s'y marient aux accents de l'âme émue. Ainsi s'explique le succès que ce vrai régal de délicats obtient chaque soir. Il d'oit, à vrai dire, un peu de son entrain normal à ce vrai diable qui s'appelle Coquelin cadet, beaucoup de son charme à cette idéale Griselidis qui s'appelle Mme Bartet, et un grand effet d'ensemble à MM. Sylvain, Albert-Lambert, Laugier, Leloir, Mlles Lynnes, Moreno, incarnant à qui mieux mieux les physionomies et les sentiments de la gracieuse légende.

L'Académie française a dû dernièrement élire le successeur d'Octave Feuillet. Cinq candidats étaient en présence : d'une part, M. Henri de Bornier, dont *la Fille de Roland*, journellement applaudie à la Comédie-Française, est une des plus belles, des plus nobles œuvres théâtrales contemporaines, et dont le *Mahomet* aurait obtenu certainement un succès analogue, n'eût été l'interdiction due à des convenances internationales; d'autre part, trois romanciers : M. Ferdinand Fabre, artiste et spécialiste très subtil, très habile dans la peinture du monde ecclésiastique; M. Pierre Loti (de son véritable nom Julien Viaud, de son véritable état officier de marine), conteur fort original d'histoires étranges, à la fois mélancoliques et pittoresques, se passant sous les cieux les plus divers; puis M. Émile Zola, qu'une œuvre aussi vaste que magistrale aurait certainement placé déjà dans le fauteuil qu'il convoite, s'il n'avait pas signé quelques volumes qui, pleins d'un immense talent, ne font pas moins de lui le chef de file d'une phalange

dont les productions immondes nous submergent aujourd'hui par le feuilleton, par le livre, par le théâtre. Notons enfin une candidature de la dernière heure, celle d'un aimable poète, M. Stephen Liégeard, dont le *dignus intrare* pourrait bien n'être qu'une question de temps et d'opportunité.

La lutte a été vive et longue, car elle n'a pas comporté moins de six tours de scrutin, dont il est, me semble-t-il, curieux de consigner ici le détail.

35 immortels étant présents, la majorité absolue nécessaire pour que l'élection fût valable était donc de 18 voix.

1^{er} tour. — MM. de Bornier, 5 voix; F. Fabre, 7; St. Liégeard, 6; Pierre Loti, 7; Émile Zola, 8; bulletins blancs, 2.

2^e tour. — MM. de Bornier, 10 voix; F. Fabre, 8; St. Liégeard, 3; Pierre Loti, 10; Émile Zola, 3; bulletin blanc, 1.

3^e tour. — MM. de Bornier, 11 voix; F. Fabre, 6; St. Liégeard, 2; Pierre Loti, 14; Émile Zola, 1.

4^e tour. — MM. de Bornier, 13 voix; F. Fabre, 6; St. Liégeard, 1; Pierre Loti, 14; Émile Zola, 1.

5^e tour. — MM. de Bornier, 13 voix; F. Fabre, 6; Pierre Loti, 15; Émile Zola, 1.

6^e tour. — MM. de Bornier, 10 voix; F. Fabre, 7; Pierre Loti, 18.

M. Pierre Loti, ayant enfin obtenu la majorité voulue, a été proclamé membre de l'Académie française en remplacement d'Octave Feuillet.

Pour arriver à ce résultat il s'était opéré de singulières évolutions.

Au premier tour qui, vu le nombre des candidats, ne devait évidemment servir qu'à montrer la force des divers groupes, le grand maître naturaliste arrivait en tête, tandis que le candidat qui devait en dernier lieu serrer de près le vainqueur obtenait le plus faible nombre de voix.

Mais dès le second tour qui, par l'indice du premier, aurait dû lui rallier des suffrages, M. Zola, tout au contraire, tombe aussitôt en queue avec trois voix seulement. Aux trois tours suivants, il n'en a plus qu'une, et enfin sa fidèle unité l'abandonne au tour définitif.

Comment en un zéro le huit s'est-il changé?

Faut-il croire qu'après avoir voulu faire, alors qu'il n'en pouvait rien résulter, une affirmation de principe en faveur d'une haute personnalité littéraire, les votants se sont aussitôt repentis de leur imprudence? Ou bien — comme le disait devant moi, au lendemain du vote, un des illustres électeurs, cherchant à expliquer la bizarrerie de cette dégringolade — était-il vraiment convenu d'avance que la manifestation du début resterait purement platonique? Fantaisie et mystère! S'y reconnaisse qui pourra. Toujours est-il que pendant que l'auteur de la *Fille de Roland*, et les journaux qui avaient recommandé sa candidature, acceptaient avec une parfaite dignité ce simple retard d'une consécration différée mais inévitable, il n'en a pas été tout à fait de même chez les amis du maître naturaliste; car pendant quelques jours, dans les feuilles qui vivent non pas de son magnifique talent, mais des tristes et déplorables écarts de sa plume, ce n'a été que hautes violences et bas mépris à l'adresse de l'élu.

« Monsieur, lui ont dit les uns, quand on est ro-

mancier nain, on ne barre pas la route à un écrivain de cette taille. » Ce qui était plus drôle que superbe. — « M. Loti, disaient les autres, a maintenant le droit académique de se croire dix-huit fois plus de talent que M. Zola. Il ne lui reste qu'à le prouver. » A quoi un académicien répondait devant nous « que le talent ne vaut que par l'usage qu'on en fait »; etc., etc.

En somme M. Zola est populaire, non pas peut-être dans la plus heureuse acception du mot; ses travaux l'ont fait riche, très riche. Il vient d'être nommé président de la Société des gens de lettres, ce qui ne tire nullement à conséquence quant à la question de doctrine littéraire, car cette société, qui n'a rien de forcément académique, n'est autre chose qu'un syndicat pour la défense des intérêts professionnels et une société de secours mutuels. Il veut de plus, aller s'asseoir sous la coupole Mazarine. C'est l'Académie seule qui peut répondre. Qui vivra verra.

..

Le *Pélibrige* est en deuil, car son *Capoulié* ou grand maître Joseph Roumanille, le célèbre poète avignonnais, vient de mourir à l'âge de soixante et onze ans. Un touchant détail s'attache à la vocation de Roumanille. Fils d'un jardinier, qui, bien qu'étant pauvre, lui fit faire de bonnes études, au sortir des classes il se sentit pris du désir de rimer. Ses premiers vers — français, bien entendu — étaient adressés à sa mère; mais quand il voulut les lui lire, la brave jardinière provençale, qui ne parlait et n'entendait guère que l'idiome local, n'en put à peu près rien comprendre. Alors tout naturellement, le jeune poète de refaire en cette langue ses vers qui, ainsi transformés, émurent jusqu'aux larmes la bonne femme.

Et depuis le fils n'écrivit plus qu'en provençal, et ne tarda pas à devenir un des chefs du mouvement littéraire méridional. Auteur de plusieurs recueils très appréciés, Roumanille est universellement connu par son pittoresque récit du *Mège de Cucugnan*. En mars 1889, le *Musée des Familles* a publié de lui une charmante fantaisie du même genre, *Madame de Vacluse*. Aussi sympathique comme homme que comme écrivain, Roumanille laisse dans le monde et dans les lettres d'unanimes regrets.

..

Un ami me disait l'autre jour : « J'ai fait une remarque sur les écrivains de talent qui, aux divers âges, se sont plus ou moins signalés dans la littérature que, par euphémisme, je qualifierai seulement d'*inconvenante*. J'ai constaté que ces écrivains-là n'eurent ou n'ont pas d'enfants.

— Expliques-tu cette coïncidence? demandai-je,

— Ce n'est pas une coïncidence, mais une conséquence. Comprends-tu l'effet de cette simple réflexion chez un père dont la plume va se tremper dans l'ordure : « Si ma fille me lisait! »

Cette remarque ne me semble pas dénuée de bon sens.



LA LÉGENDE DES AILES

Je sais un conte du temps de la reine Berthe, que les trouvères disaient autrefois aux alentours de Notre-Dame.

Je vous dirai comment les trouvères racontaient l'origine des ailes dont on pare, depuis un temps immémorial, le dos des séraphins.

Puis je vous prierai de croire que cette légende n'est que l'habit de fête d'une histoire qui est arrivée.

Au château il était une femme divinement belle qu'on appelait Enora.

Ses cheveux étaient longs et blonds. Son visage semblait pétri de neige rose, où s'épanouissaient deux scabieuses : ses yeux.

Elle avait une viole ; et tout le long du jour elle promenait un archet sur les cordes de sa viole.

La musique qu'elle en tirait était tendre et pénétrante ; et quand elle ne semblait pas les soupirs d'une âme humaine, elle était comme la voix des cygnes qui chantent sur l'étang bleu.

Et personne ne savait par quel étrange prodige la viole jasait si merveilleusement quand les doigts blancs d'Enora promenaient un archet sur les cordes ; car c'était un prodige, puisque Enora était muette, puisque les oreilles d'Enora ne percevaient aucun son.

Cependant, il n'était qu'un frère enfant, parmi tout le monde, qui ne s'étonnait point ; un frère enfant qui n'avait pas encore eu le temps d'être déçu, n'ayant encore rien espéré.

Ce frère enfant, doux autant qu'Enora était belle, souriant comme les autres enfants, rêva presque au sortir du berceau ; s'empressant de ne voir que ce qui était beau, comme ceux qui n'ont qu'un peu de temps à vivre.

Pendant bien des heures, caché comme une violette, il écoutait la tendre musique qui s'envolait de la viole ; Enora était à la fenêtre ouverte d'une tourelle, et son gracieux visage ravissait l'enfant comme la vue d'une fleur.

Pendant toutes les saisons fleuries ce fut ainsi...

C'était un matin des derniers beaux jours, quand les oiseaux s'en allaient, que l'enfant se dit :

« Voici la bise. On va bientôt clore la fenêtre. »

Alors il courut dans les champs glaner des fleurs d'automne, des fleurs pour tisser un grand tapis au pied de la tourelle.

Et la brise, qui s'en retournait aux pays bleus, entendit l'enfant qui parlait, tout en éparpillant des fleurs au pied de la tourelle.

Et l'enfant avait une voix si douce qu'il semblait parler aux fleurs :

« Tous mes beaux jours sont passés!... Avant que la neige vienne, les fleurs que je sème seront fanées ; et les passants, moins tristes que moi, diront peut-être les paroles que je dis maintenant :

« Tous les beaux jours sont passés!... »

Et comme ses lèvres se refermaient après avoir conté son regret, ses yeux s'étaient levés vers la fenêtre de la tourelle.

..

Telle une étoile des rêves d'or, la dame d'Espérance apparaît, quelquefois, au pèlerin las de courir sans répit vers un but presque impossible; telle, un matin des derniers beaux jours, Enora souriait à un enfant qui la regrettait.

La belle musicienne, avec son visage au teint de neige rosé semblait une rose de mai épanouie hors de saison, un miraculeux fantôme du printemps qui reprenait vie, comme pour annoncer qu'il est des beaux jours aux époques les plus mélancoliques.

C'était la pensée de l'enfant.

Enora penchait sa tête souriante, et ses longs cheveux tombant sur le bord de la fenêtre semblaient une vague d'or ondulant d'un autre monde pour inviter les regards à quelque voyage au pays des rêves.

Cette vision dorée, éclosée dans de mignons regards, faite de beauté et de sourire, qu'environnait le souvenir mélodieux des autres jours, plongeait l'âme de l'enfant dans un ravissement aussi doux que surnaturel.

Où! vraiment, c'était un ravissement surnaturel

qui n'a son pareil que dans les songes bleus : l'enfant, emporté par une force céleste, s'envolait comme un oiseau sur le rebord de la fenêtre, des ailes de colombe venaient de croître sur ses épaules.

C'était le premier être qui parlait à Enora sans ouvrir les lèvres. N'était-ce point parler, en effet, que d'être ébloui, puis venir, depuis le sol, au haut que d'une tourelle...

On eût dit que la belle musicienne attendait un semblable être. Son sourire, plus doux encore, parut sans surprise.

Elle ne lui demanda pas s'il était né dans le paradis, elle ne lui demanda pas s'il était un séraphin.

Elle recouvra subitement la parole.

Elle dit simplement :

« Emporte-moi... là-haut », en montrant le ciel.

Aussitôt les ailes de l'enfant devinrent longues comme celles d'un aigle, puis il prit Enora dans ses bras...

..

Depuis l'on n'entendit plus jaser la viole mystérieuse, dont la musique était aussi douce que la voix des cygnes qui chantent sur l'étang bleu.

EMIL CAUSÉ.

LES DIX DOIGTS DE JEAN RUTHÉ

(Suite.)



Moi, Sébastien Jônas, l'auteur des premiers couplets qui aient été faits en l'honneur de Mgr le Dauphin!

— Tu as déjà fait des couplets pour le Dauphin?...

— Au galop, sur le quai, derrière votre berline. Voilà l'histoire : Entre deux et trois heures, je vais à la Halle, pour vous embrasser. On me dit que M. et Mme Besnard viennent de se rendre à la Grève, pour fêter la naissance d'un dauphin. J'y vole, M. et Mme Besnard sont en route pour Versailles. Je reprends mes jambes à mon cou, et tout en galopant, je rumine les premiers vers d'un chef-d'œuvre.

— Une chanson?...

— Une chanson qui aura pour titre *la Berceuse Royale*. Est-ce trouvé?

— Il n'y a que toi pour avoir de ces idées-là. Voyons *la Berceuse Royale*.

— Oh! ce n'est pas fini... Laissez-moi me recueillir... Chut! chut! L'inspiration est fugitive!...

Jônas tira de sa poche un calepin, rêva un moment en mâchonnant un crayon, puis se mit à écrire févreusement.

Mme Besnard l'admirait.

« Ça va, ça coule! » disait-elle tout bas à Jean Ruthé.

Jean se penchait pour regarder le faiseur de chansons. Par certains traits Jônas lui rappelait Briard; mais Briard n'avait pas cette intelligence, cette verve, cette gaieté...

« J'y suis! j'y suis! s'écria le poète... Écoutez le commencement. Premier couplet :

Cloches, sonnez! Battez, tambour!...
Qu'en pleine paix le canon tonne!
Louis, de ses peuples l'amour,
Ajoute un lys à sa couronne.
Que de nos cœurs jusques aux cieux
Monte un cri de réjouissance.
Comblant le plus cher de nos vœux,
Vient de naître un enfant de France.
C'est un dauphin!... Do, do, do, do!
Do, do, l'enfant, do, do, do, do!
L'enfant dormira tantôt!...

Mme Besnard avait du bon sens à en revendre.

« Ça, demanda-t-elle, c'est le refrain?...

— Oui, ma tante, vous l'avez dit.

— Mais comment veux-tu que l'enfant puisse dormir avec tes cloches, tes tambours, tes canons, tes cris de réjouissance?

— Attendez! attendez!... riposta Jônas... Second couplet! C'est là que je vous pince, ma tante!...

L'enfant dormirait promptement,
Dans son berceau couvert de moire,
Mais il semble, dès ce moment,
Savoir qu'il est né pour la gloire



Jean Ruthé passa les deux ponts (chap. III.) [Dessin de J. Wagrez.]

Avant de clorre ses beaux yeux,
Il veut recevoir notre hommage,
Sourire à nos transports joyeux,
Répondre en son vague langage...
C'est un dauphin! Do, do, do, do!
Do, do, l'enfant, do, do, do, do!
L'enfant dormira tantôt!

Comprenez-vous? Saisissez-vous le fil?...
— Je le tiens, répondit Mme Besnard, mais il y
a encore quelque chose qui me chiffonne...
— Eh! quoi?
— L'enfant est né tout à l'heure, il n'est pas
près de dire seulement papa, maman

— Mais j'ai précisément écrit : « vague langage ! vague langage ! » Il n'y a pas besoin de parler comme un avocat, pour se faire entendre. Quand je reviens à la maison, après une escapade, et que je balbutie : « Ma chère tante, ma petite tante », c'est un vague langage, mais vous m'entendez très bien, puisque vous riez en grondant, et que vous entr'ouvrez le tiroir aux écus.

— C'est vrai, c'est trop vrai... Voyons le troisième couplet !

— Laissez-moi le temps d'y songer... Il y aura un compliment pour le Roi et un pour la Reine. Nous sommes à Sèvres; à Viroflay, ce sera fini. Ah ! si je tenais l'air ! Ordinairement j'ai l'air dans la tête, avant de commencer, et je chante en écrivant ; mais cette fois, je me suis emballé, je suis parti sans musique... »

Jean Ruthé demanda :

« Voulez-vous que j'essaie de vous la faire, votre musique ? »

— Vous ?

— Oui, oui ! dit aussitôt Mme Besnard. Ce garçon-là n'a pas son pareil pour jouer de la clarinette.

— Eh bien, faites vivement ! s'écria Jónas. Vous me rendrez un fier service, on vous le paiera en amitié.

— Donnez-moi les deux couplets.

— Voilà. »

A la montée de Viroflay, la chanson était faite, paroles et musique. On répétait avec accompagnement de clarinette. Jónas, le grand Jónas, dont la tête touchait presque à la capote de la berline, avait une petite voix d'enfant de chœur. Au refrain, il filait le son avec tant de douceur, et Jean l'accompagnait d'une façon si discrète et si délicate, que Mme Besnard, attendrie, roulant des yeux mouillés, murmurait :

« Ah ! si la Reine entendait ça ! »

— Elle l'entendra peut-être ! dit fièrement Jónas.

— Oh ! toi, tu ne doutes de rien ! répliqua Mme Besnard... Enfin nous tâcherons de mettre la chose en bonnes mains. Écoute, Bastien, mon petit chou : en arrivant à Versailles, tu cours chez un papetier, tu achètes une belle feuille...

— De vélin ?..

— De vélin, si c'est ce qu'il y a de plus propre... Tu copies la chanson et tu viens nous rejoindre au Château. Je me charge du reste. »

Jónas tendit la main.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda la bonne femme.

— Vague langage... Pour le vélin, s'il vous plaît ?

— Ah ! je savais bien que tu n'avais plus le sou ! »

Pendant que Jónas copiait ses couplets, la députation des Halles dansait une ronde sur la Place d'Armes. Elle attendait que, suivant l'usage, le gouverneur du Château lui fit porter l'invitation de monter. Cette invitation n'arrivait pas et Mme Besnard commençait à perdre patience.

« Allons, les enfants ! dit-elle, c'est moi qui introduirai l'ambassade ; y'a beau temps que je connais la maison. Et soyez tranquilles, on ne vous fera pas avaler des étrilles, à cette fois !... »

Applaudissements unanimes. *Avaler des étrilles,*

était-ce une figure de la rhétorique des Halles ? En tout cas, l'assistance comprenait à merveille.

Jónas revenait avec sa feuille de vélin dans une couverture de papier glacé bleu céleste.

« Un conseil, mon petit ! dit Mme Besnard. Quelle ronde allons-nous chanter là-haut ? Celle de Henri IV se fait vieille à cette heure.

— Elle plaît toujours ! répondit le chansonnier. Allez-y gaiement !

Vive Henri quatre,
Et le bon roi Louis !
Vive la reine,
Et le dauphin leur fils !...

Ça ne rime pas très bien, mais c'est tout ce qu'il faut. »

Passant devant les sentinelles des Suisses qui lui présentèrent les armes, la députation traversa la cour des Ministres et la cour Royale et pénétra dans la cour de Marbre, en criant : « Vive le dauphin ! Vive le dauphin ! »

Un garçon de chambre vint annoncer qu'elle serait reçue par M. le gouverneur de Paris.

« Ça va ! dit Mme Besnard. En avant la musique ! »

Jean Ruthé attaqua le : Vive Henri IV, et la ronde commença.

M. le duc de Cossé-Brissac, gouverneur de Paris et grand pannetier, apparut au balcon du premier étage, avec Mme la princesse de Guéménée, surintendante des enfants de France. Il remercia la députation au nom du Roi, tâcha de lui faire comprendre que le moment était mal choisi pour les manifestations bruyantes, que la Reine avait besoin de repos.

« Vous reviendrez dans quelques jours, ajouta-t-il. Leurs Majestés vous recevront, vous verrez Mgr le Dauphin et vous dînez au Château. »

Mme Besnard s'avança vers le balcon et prit la parole :

« On est venu tout de suite, comme ça, à la bonne franquette, pour montrer qu'on avait le cœur à la joie. On reviendra en cérémonie, quand il plaira à Leurs Majestés. Mais pour le dîner, faudra voir. La dernière fois, les braves gens de la Halle y ont été attrapés ; ils ont trouvé des boucles de souliers dans toutes les tourtes et des étrilles dans les pâtés. Passe encore pour les choses... pas mangeables, mais il y en avait aussi de pas convenables et pas trop propres... Ça n'était pas à faire, monsieur le Gouverneur ! »

M. le duc de Brissac fit un geste d'apaisement et déclara qu'il mettrait ordre à ces méchants tours de pages.

« Merci bien de votre honnêteté, M. le gouverneur, répliqua Mme Besnard. Voulez-vous permettre à mon neveu Jónas, que voilà, de vous faire entendre une chanson en l'honneur de Mgr le Dauphin ?... C'est très joli, vous verrez, et ça ne fait pas de bruit. »

Jean Ruthé joua une discrète ritournelle et Jónas chanta la *Berceuse Royale*. Sa voix flûtée tremblait un peu, effet inévitable de l'émotion, mais c'était un charme de plus. La clarinette accompagnait d'un tendre murmure.

Des fenêtres du premier étage, où se pressaient les gens du Château, partirent des « très bien ! »

très bien! » qui assurément n'avaient rien de moqueur.

« Monsieur le gouverneur, dit le chansonnier, c'est moi, Sébastien Jônas, qui ai composé ces couplets, en venant à Versailles, et voici l'auteur de la musique, mon ami... Ah! diable! comment vous appelez-vous, camarade?

— Jean Ruthé. »

Le visage habituellement impassible de M. de Brissac s'éclaira d'un sourire. M. le gouverneur daigna descendre pour recevoir la feuille de vélin...

« Ah! dit-il, la musique n'y est pas? Veuillez,

Et puis, le musicien, le robuste montagnard avait une bonne humeur si communicative! Il semblait si heureux de faire connaître aux Parisiens et aux Parisiennes la sauteuse de son pays, la *virouneiri* du Forez!

Pourtant, vers onze heures, lorsque les danses cessèrent et que la foule, fatiguée, se dispersa, la tristesse le reprit. Il allait se retrouver seul dans la ville inconnue.

« Merci, madame Besnard, dit-il en pressant la main que lui tendait la grosse commère. Si vous le voulez bien, j'irai vous voir quelquefois...



Les sentinelles des Suisses lui présentèrent les armes. (Dessin de J. Wagrez.)

messieurs, accepter ces dix louis, pour la faire graver. »

La députation se retira en acclamant M. le gouverneur.

« Ce duc-là ne me plaisait guère, avec sa figure de poupée de cire », disait la grosse Mme Besnard, mais je l'aurais embrassé tout de même... s'il m'avait seulement dit : « Allons-y! » A présent, mes amours, en voiture! Pas le temps de se mouiller le gosier. Faut être à la Grève avant sept heures, pour le feu de la Ville... Cochers, rondement!... »

A sept heures, en effet, devant l'Hôtel de Ville, M. le prévôt des marchands mettait le feu aux bourrées entassées autour du mât enguirlandé; puis, suivant l'antique usage, il conduisait la procession des officiers municipaux, tandis que l'artillerie tonnait sur les quais. Les danses recommencèrent, de tous côtés arrivèrent les violons, les hautbois, les vielles, les musettes; mais la jacqueline de Jean Ruthé eut, jusqu'à la fin, les préférences des dames de la Halle. Aussi, quels sons, quelle force et quelle agilité!

— Comment! si je veux?... s'écria-t-elle. Demain tu dînes chez nous, avec Jônas. Tu es de la maison, mon ami. Ah! à propos, où est-elle ta maison, à toi? où loges-tu?

— Je ne loge pas encore... je suis arrivé ce matin, et...

— On a une chambre pour toi...

— La mienne, dit vivement Jônas. La poésie et la musique sont sœurs; elles peuvent bien coucher dans le même lit... Ça te va-t-il, Jean?... »

On se tutoyait déjà; on s'en allait bras dessus, bras dessous dans ce Paris qui saisissait si vite l'occasion de se mettre en fête. Ce soir-là, cinq ou six heures après la naissance du Dauphin, les théâtres célébraient l'événement; on chantait aux Italiens des couplets impromptus qui ne valaient peut-être pas ceux de Sébastien Jônas; les feux de bourrées flambaient dans les carrefours, les balcons et les fenêtres étaient illuminés.

(A suivre.)

SIXTE DELORME.

LE SALON

(Fin.)

Le Salon du Champ de Mars.

LES portraits constituent une importante série de ce salon :

De Carolus Duran ceux de Gounod, du peintre Billotte, très remarquable, et des portraits de femmes où se retrouvent la touche grasse et généreuse du maître, et la richesse de son pinceau; — de M. Duez un grand portrait de Mgr Foulon, archevêque de Lyon, primat des Gaules, vêtu de la robe épiscopale, d'un rouge-cardinal aveuglant; ce beau portrait s'enlève avec une ardente vigueur sur un fond de bibliothèque qui en amortit un peu l'éclat. — M. Roll considère de plus en plus la facture comme chose très secondaire dans plusieurs portraits, entre autres ceux de M. Tirard et l'amiral Krantz, qui ne sont, à proprement parler, que de grandes ébauches. — De M. Friant un portrait de Coquelin aîné dans un rôle du répertoire, puis un autre de Coquelin aîné et de son fils dans leur intérieur encombré de bibelots et d'objets d'art, tous deux d'une surprenante habileté et vraiment bien expressifs : on ne peut mieux saisir la finesse des physionomies. Je préfère peut-être encore le jeune homme et la jeune femme échangeant des serments en se serrant passionnément les mains, tandis qu'ironiquement la lumière découpe leurs ombres sur le mur.

Je goûte tout à fait M. Boldini; je lui trouve un sens extrêmement curieux du comique, du lâché des attitudes, du déhanchement et de la dislocation des poses familières. Il est extraordinairement vivant. Il sait trouver aussi des accords délicieux de couleurs, des roses et des gris mélangés, ou des passages prestigieux des gris aux noirs. Très drôle cette grosse femme en toilette rose que son embonpoint force à prendre assise des poses de genoux écartés; et cette maigre qui ne sait où fourrer ses longues jambes, et en tord une sous sa chaise en s'asseyant à moitié de côté! charmant, le garçonnet qui se vautre, une jambe repliée, sur le canapé de soie pâle.

J'aime beaucoup le particularisme de M. Blanche, et son observation aiguë de certaines physionomies très typiques, d'individus au chic anglais, gourmés et raides, le visage exsangue, les yeux agrandis par la fièvre. Voyez M. Blanche lui-même, Maurice Barrès ou bien le romancier anglais M. Moore. C'est un peu de l'art pathologique, car ces messieurs paraissent tous atteints d'une jolie névrose.

M. Courtois expose quelques très jolis portraits, entre autres celui de Mme Gautereau, décolletée en cœur, sans le moindre bijou au cou ni aux poignets, les cheveux relevés et découvrant la nuque. Il en a bien su rendre le caractère de « professional beauty » et d'idole plastique. — Par

curiosité, remarquez enfin le portrait que M. Desboutin a fait du Sâr Joséphin Peladan, en vêtements de velours, en cravate et manchettes de dentelle.

Admirez en M. Ribot un exécutant de premier ordre, savant à modeler vigoureusement des figures en saillie sur des fonds noirs, sans concession en face de la réalité; c'est une sorte de Franz Hals, moins le pittoresque. Ses petits cuisiniers sont amusants, et cette fois dans une jolie note grise.

M. Raffaelli rend avec une vérité saisissante et un accent très personnel les types des faubourgs et de la banlieue de Paris; ce ne sont, à proprement parler, que des croquis, mais si vivement enlevés, si vivants et si bien dans leur milieu, que ce seront des documents inappréciables pour les futurs historiens de nos mœurs.

Mme Madeleine Lemaire est d'une habileté consommée quand il s'agit d'exécuter des fleurs ou des étoffes. Cette fois-ci ce sont des fruits d'une fraîcheur incomparable. Mais qu'il faille traiter des figures, elle ne peut que les escamoter fâcheusement, comme vous pourrez le voir dans son *five o'clock tea*.

Par contre, que de vérité dans *Une soirée*, où M. Jeannot révèle toutes les sincérités de son talent sobre et profondément consciencieux.

M. Muenier, outre quelques très jolies études de bords de Méditerranée, expose un charmant tableau, un jardin de presbytère tout plein d'arbustes et de fleurs où un curé de campagne fait le catéchisme à des enfants.

Les événements du mois dernier, qui ont si tristement rappelé les misères ouvrières aux heureux de la terre, font d'une *Sortie de mine à Saint-Etienne*, par M. J. Frappa, une poignante actualité.

Notre attention ira de plus en plus à des scènes de cet ordre, se détournant un peu de sujets qui nous entraînaient bien des années en arrière, comme la *Promenade des médaillés de Sainte-Hélène*, de M. Orange.

Notons encore quelques paysages : M. Binet, qui rend si bien les vastes horizons de la vallée de la basse Seine. — M. Burnand, qui expose des vaches dans des hauts pâturages de montagnes en Suisse; le paysage est exécuté merveilleusement; M. Burnand est décidément le peintre de la montagne, et ce n'est pas un mince éloge que je lui fais, car je n'en connais point d'autres. — Enfin des paysages du Midi, éclatants de lumière, de M. Le Camus et de M. Montenard qui nous montre dans deux toiles les arènes d'Arles un jour de courses de taureaux.

Il convient de saluer les envois de nombreux étrangers, qui ayant presque tous vécu à Paris leurs années de jeunesse, sont très près de nous par leurs tendances artistiques, mais qui pourtant

savent apporter, dans leur vision du monde extérieur et dans leur idéal, les caractères spéciaux à leurs races : M. Steevens, un Belge, a pendant longtemps été le peintre des élégances féminines, qu'il traitait, en vrai Flamand, d'une touche large

Meer moderne; M. Uhde, dont la jeune femme blonde, debout, à demi tournée vers vous, est d'un sentiment si juste.

Les Scandinaves ont une grande sincérité d'expression et cherchent à reproduire les scènes de



Salon de 1891. *Les Médaillées de Sainte-Hélène*, tableau de M. Orange.

et grasse; non sans une légère pointe de mièvrerie; mais il se laisse aller depuis plusieurs années à des imaginations poétiques, qui lui font peindre des figures de fantaisie, des Ophélie's pleines de fadeur.

Si M. Menzel manque parmi les Allemands, nous avons M. Liebermann, qui nous donne une profonde impression de la réalité dans sa *Gardeuse de vaches*, d'un faire robuste et même un peu rude; M. Kuehl, qui dans ses intérieurs où la lumière pénètre par une vitre ou par une porte ouverte sur un petit jardin, nous donne la douce impression d'un Peter de Hooch ou d'un Van der

leur vie nationale et leurs paysages, même dans leurs tableaux religieux, comme M. Skredvig, qui dans *le Fils de l'homme* nous montre des paysans norvégiens, ou M. Edelfelt, qui dans sa *Marie-Madeleine* agenouille aux pieds de Jésus une paysanne de la Finlande. J'aime beaucoup mieux de M. Edelfelt, un petit tableau : *Sous les bouleaux*, où deux petites filles vêtues de rouge s'avancent au bord d'un fiord azuré dans un petit bois de pins et de bouleaux clairs et légers. — M. Hagborg rend fort bien la note rouge du gaard norvégien sur le sombre rideau des sapins au milieu du vert des gazons épais comme des mousses, ou l'éclat

d'acier des eaux calmes. — M. Thaulow donne un grand caractère de tristesse aux paysages de neige. — M. Zorn expose quelques portraits, demeurés à l'état d'ébauches, et où il se contente un peu trop d'à peu près.

M. Whistler est un très célèbre artiste américain, pour lequel l'art consiste surtout en des harmonies de deux tons. Sa couleur est d'une monotonie un peu voulue, et il faut s'y habituer. On retrouve dans sa jeune femme debout, d'attitude fière, à demi tournée vers vous, tête nue, et tenant un grand chapeau mousquetaire à la main, quelque chose d'excentrique et d'ironique dans le dessin qui est bien habituel à cet artiste si intéressant. De lui, aussi, une superbe marine d'une grande harmonie « en vert et opale ». — Absolument remarquables sont les marines de MM. Harrison et Moore.

La Sculpture.

Si d'une visite aux salles de peinture des Champs-Élysées, se dégage une impression de médiocrité, il n'en est pas de même de la sculpture. Les défections y ont été rares, et le faisceau de nos gloires nationales dans l'art de la statuaire demeure aussi serré que par le passé. La mort y fit, hélas ! cet hiver quelques vides considérables, et les œuvres de MM. Chapu, Delaplanche et Gardet sont les dernières que nous verrons d'eux.

Le grand triomphateur y est cette année encore M. Falguière, avec une nouvelle *Diane*, aussi exquise que celles qui l'ont précédée, et pourtant très différente. Cette olympienne est pour lui l'amante que chante Verlaine :

...qui n'est chaque fois ni tout à fait la même,
ni tout à fait une autre....

Il nous la montre fine et élancée, longue comme un lis, sa main gauche tenant l'arc levé, et la droite un peu en arrière venant de lâcher la flèche que son œil suit dans l'espace. Le mouvement est d'une grande simplicité et d'une grande noblesse ; les chairs jeunes et fermes sont modelées avec cet amour que seul Falguière à ce degré sait y apporter. On sent le marbre vivre et palpiter.

M. Antonin Mercier expose une figure d'un grand charme, d'une séduisante coquetterie, mais peut-être un peu maniérée.

M. Chapu avait déjà tenté avec succès le costume moderne en sculpture ; l'horreur de la redingote et du pantalon ne l'avait pas rebuté dans le groupe des frères Galignani, destiné à l'asile qu'ils fondaient à Corbeil. Cette fois-ci, le portrait en pied de la princesse de Galles, en robe décolletée, me plairait assez, n'étaient le fauteuil Empire sur lequel elle est assise, et les garnitures tuyautées de sa jupe et de son corsage, qui alourdissent beaucoup l'ensemble. J'admire absolument la statue du cardinal de Bonnechose agenouillé dans son costume épiscopal, dont la traine se développe derrière lui en plis admirables. Le monument en lui-même rappelle absolument le mausolée des cardinaux d'Amboise qui se trouve dans la cathédrale de Rouen.

M. Delaplanche avait envoyé une *Eve* d'un beau

modèle assise, songeuse, la tête appuyée sur un genou.

Un récent prix de Rome, M. Gardet, mort prématurément cette année, avait exécuté une *Vierge* gracieuse et menue, tenant l'Enfant Jésus endormi dans ses bras.

M. Carlès, une des grandes espérances de la sculpture moderne, nous montre une figure de femme nue, appuyée contre un arbre, et se laissant aller rêveuse aux branches qui la soutiennent.

M. Larche avait donné l'an dernier les plus riches promesses avec son *Jésus devant les docteurs*, que nous revoyons en marbre. Son groupe en plâtre de la *Prairie* cherchant à retenir de façon câline le ruisseau agile prêt à fuir de ses bras est d'une charmante inspiration et d'une vive exécution.

M. Cain expose un admirable groupe de bronze vert, des vautours dépeçant un ours mort sur un rocher avec un épieu aux flancs.

Au Champ de Mars, si le jardin de la sculpture est un peu vide, il n'en contient pas moins quelques œuvres de premier ordre :

Le projet de fontaine de M. Dalou me paraît admirable : c'est un groupe bachique placé dans une sorte de niche de quatre personnages, hommes et femmes, pressant des grappes de raisin. C'est modelé grassement et d'un mouvement plein de joie débordante qui rappelle les belles scènes païennes de Rubens. Les bustes de M. A. Wolf et de M^e Liouville, l'avocat, sont admirables d'expression.

M. Rodin expose le plâtre d'un superbe buste de Puvion de Chavannes. De M. Baffier, le buste à mi-corps d'une paysanne du Berry, le tricet aux doigts, œuvre exquise et d'une adorable simplicité.

De M. Injalbert une fontaine, un enfant tenant à grand-peine entre ses bras qui le pressent un énorme poisson qui crache en l'air une gerbe d'eau — et une intéressante figure de femme à cire perdue.

De M. Bourdelle, un buste en bronze de Coquelin cadet dans le costume de Scapin, plein de vie et d'entrain.

Pastels, Aquarelles, Gravures.

Les salles des Pastels et des Aquarelles sont beaucoup trop délaissées, et ce ne sont pourtant pas les moins intéressantes. Nous retrouvons au Champ de Mars quelques-uns des pastels qui nous avaient ravis cet hiver à la salle Georges Petit :

Les deux figures de femmes de M. Boldini, d'un accent plein de verve et d'une couleur si délicieuse : l'une, une maigre, aux épaules osseuses, assise en toilette de soirée sur le bord de sa chaise ; l'autre, une charmante mondaine en manteau de soie rose.

Un joli pastel de M. Béthune, matinée musicale, cinq figures de femmes rangées sur une banquette de salle de concert ; — une mystérieuse apparition dans l'ombre d'une porte de M. Gandara, une jeune fille portant sur un plateau un service à thé ; — d'un inconnu, M. Carloz Schwabe, trois études d'une profonde originalité, et d'une très grande harmonie de couleurs. Très influencé par les procédés de la gravure en couleurs des Japonais, l'ar-

liste dans ses œuvres demeure tout à fait personnel. — Ne manquez pas d'admirer les aquarelles et les dessins de M. Urrabieta Vierge, si merveilleux de composition et d'un faire si large; l'une surtout, des Espagnols chassant avec des gaules armées de tampons des martinets le long d'un grand mur, me paraît remarquable.

Enfin, à la Gravure, des œuvres de maîtres tels que MM. Braquemont, avec la partie perdue de Meissonnier; Waltner avec les Feux de la Saint-Jean de J. Breton, d'un outil si fin et si ferme à la fois, et les merveilleuses gravures sur bois de M. Florian. N'oublions pas, aux Champs-Élysées, M. Chauvel avec une superbe eau-forte, M. Flameng, d'originales lithographies de M. Fantin Latour, une belle gravure d'après Courbet de M. Lefort, et une nombreuse suite d'intéressantes eaux-fortes de M. L. Muller pour illustrer les *Misérables* de Victor Hugo.

Je ne voudrais pas terminer le compte rendu de ces deux Salons, sans dire un mot des industries

d'art auxquelles on s'est enfin décidé à ouvrir une modeste salle, depuis longtemps attendue, au Champ de Mars. Ceux qui les exercent, qu'on considère à tort comme des ouvriers, sont souvent des artistes aussi personnels et aussi raffinés que les meilleurs de nos peintres et de nos sculpteurs.

Cette année ne compte pas pour eux : ils ont été prévenus trop tard et n'ont pu préparer leurs expositions. Qu'il nous suffise de citer des orfèvres comme MM. Falize et Brateau, des céramistes comme MM. Gallé, De la Herche ou Dammouse et surtout un artiste exceptionnel, M. Thesmar, qui, en plein XIX^e siècle, fait revivre un art qui jadis a été notre gloire, l'Émail, cloisonné et translucide : il y obtient des effets surprenants, dans des coupes d'un galbe parfait, d'une décoration très artistique, et surtout des tons d'une pureté et d'un éclat incomparables.

GASTON MIGEON.

LE MIRACLE DE PUFFINELLI



ERTES c'eût été pour les élèves du professeur Puffinelli une grande surprise et une réjouissance sans analogue que d'apercevoir en ce moment la maigre et longue silhouette de leur maître, immobile

derrière la jalousie soigneusement fermée, l'œil au guet, l'oreille tendue aux propos d'un jeune homme et d'une jeune fille, qui causaient en plein soleil sous la fenêtre.

Les jeunes gens d'ailleurs ne prenaient aucune précaution contre les indiscrets, ils parlaient haut, avec animation, sans paraître incommodés par la chaleur brûlante qui avait endormi tout le monde dans le voisinage, M. Puffinelli seul excepté!

Les choses ne sont pas plus justes que les gens : ce malin soleil italien qui s'amusait à fabriquer une auréole d'or avec les cheveux ébouriffés de Nina, et jetait des éclairs dans les yeux de Pietro, zébrait de bandes lumineuses le visage de Sylvestre Puffinelli déjà comique même à l'abri des plaisanteries solaires.

En dépit de sa mine rébarbative, le professeur était le meilleur homme du monde; il s'était voué à l'enseignement par sympathie pour la jeunesse et en ce moment se réjouissait très sincèrement d'entendre les joyeuses paroles du jeune couple qui causait sous sa fenêtre, bien qu'il ne connût pas du tout Pietro (le garçon) et pas davantage Nina (la jeune fille).

« Rien n'empêche plus que nous nous mariions tout de suite, expliquait Pietro; le signor Rinaldo m'a donné mille livres d'avance sur les travaux de restauration de son palazzo, il m'a dit en riant qu'il était fort pressé, et que me sachant conscien-

cieux, il avait inventé ce moyen de me faire dépêcher. »

« A la bonne heure, bravo signor Rinaldo, pensa Puffinelli.... »

Et il se pencha pour mieux voir l'expression de la petite fiancée.

Elle souriait d'un air heureux, mais paraissait hésitante, comme si elle avait quelque chose à dire, quelque chose de bien difficile, car elle ne se décidait pas.

« Tu sais, Pietro, répondit-elle enfin timidement, qu'on vend tout la semaine prochaine chez la mère Maria;... elle pleure parce qu'elle ne pourra sûrement pas de tout ce qu'elle possède, tirer mille livres;... il les faudrait pour payer ce qu'a mangé son fils.... La pauvre Maria ne se remettra pas de ce chagrin et elle va se trouver sur le pavé... Nous avons toute une belle vie si heureuse devant nous; ce serait bien d'en sacrifier un an. Grâce à nous, Maria mourrait paisiblement quand son heure viendra, sans subir le déshonneur que lui cause son fils... »

— Ah! Nina! c'est le plus dur sacrifice! J'étais si heureux de t'annoncer notre fortune! De plus riches que nous pourraient aider la mère Maria!

— Les riches ne peuvent pas comprendre le malheur des pauvres; c'est aux pauvres à s'aider entre eux. Ce serait bien! répéta simplement Nina.

— Je t'ai toujours écoutée depuis que nous étions tout petits enfants.... Mais c'est dur!... Et comme tu prends cela tranquillement!

— Oh non! s'écria-t-elle avec une explosion de violence; pour moi aussi, c'est cruel, mais c'est le mieux, répéta-t-elle, calmée tout à coup;... il faut être aussi bon que l'on peut.

— Voilà l'argent! dit le jeune homme avec une soumission navrée, tu le donneras; moi, je n'aurais pas le courage. »

« Imbéciles! murmura avec humeur l'illustre professeur Puffinelli, oubliant son respect des formes académiques, tout cela pour une vieille qui n'a plus que quelques jours à vivre; c'est comme si on se sacrifiait pour prolonger ma sotte existence à moi, Sylvestre.... Ces pauvres enfants!... Faut-il être bête tout de même! »

Cette dernière phrase s'adressait-elle aux pauvres enfants, ou bien Puffinelli se reprochait-il la véhémence de sa colère un peu mêlée d'attendrissement?

Il ne pleurait jamais, ses yeux étaient desséchés depuis longtemps; mais quand il était ému, le bout de son nez rougissait, éprouvait des picotements significatifs et il était obligé de l'essuyer fréquemment avec son immense mouchoir à carreaux de vieil universitaire amoureux de la tabatière.

« Voilà bien la jeunesse! marmottait-il en se mouchant d'un air rogue.... Ces gamins-là auraient bien sûr accompli les plus rudes besognes pour gagner quelques sous, grossir le magot, avancer leur mariage; le magot tombe du ciel, et ils s'en débarrassent au plus vite, sans savoir quand ni comment l'argent leur reviendra.... Et puis ce soir Mlle Don Quichotte aura les yeux rouges et le cœur gros en récompense de sa belle action.... Ah! si on pouvait convertir un peu ces sous à la sagesse.... Regardez ce que je fais de mes économies.... car j'en ai, moi aussi, mille livres tout juste, comme vous.... Ah! ah! ah!... ils sont bien rangés dans mon portefeuille, sur mon cœur, car je suis un vieil avare!... et je les échangerai contre des bouquins rares.... Avec mon trésor j'acquerrai des trésors, mais point la tranquillité d'une vieille femme qui rencontrera la paix éternelle plus tôt qu'elle ne le souhaite.... Du reste, allez au diable!... je m'en moque. »

Sur quoi le professeur Puffinelli enfoua son chapeau sur sa tête et alla promener ses théories au grand air; il désirait en outre passer en revue la collection d'estampes et de vieux livres d'un marchand qu'il avait remarqué la veille sur la place de l'Église; et comme ce marchand possédait des choses fort curieuses, le docte professeur oublia les flancés et le reste du monde pour se plonger dans les bouquins jaunés et les éditions introuvables.

Il mettait de côté ceux qui lui semblaient rares et précieux; déjà il y en avait une pile considérable et le rusé brocanteur, qui connaissait la valeur de sa marchandise, se préparait joyeusement à exploiter l'enthousiasme du vieux savant sans scrupules, quand un événement, pourtant des plus naturels, vint troubler les idées du client sans qu'on y pût rien comprendre : une belle fille vint remplir ses brocs à la fontaine. Rien là qui pût distraire Sylvestre Puffinelli; il avait passé l'âge où l'on fait attention aux belles filles, ses vieux amis prétendaient même qu'il n'avait jamais traversé cet âge-là, et cependant il se troubla en entendant la jeune personne appeler par son nom, un peintre qui, juché sur un échafaudage, travaillait à l'une des plus belles et des plus anciennes maisons de la

Piazza Reno : il se retourna et reconnut Nina, leva la tête et aperçut Pietro.

« C'est étonnant comme dans cette misérable vie on a peine à fuir les sots, grommela-t-il.... Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer; vos livres sont trop cher pour moi. »

— Mais, monsieur, je ne vous en ai pas encore dit le prix, gémit le marchand, désolé de voir s'envoler subitement ses espérances.

— Ça m'est égal, monsieur, répliqua le professeur avec dignité, je vous répète qu'il dépasse mes moyens. »

« Pietro, criait la jeune fille, Pietro, merci, je suis bien heureuse!... C'est fait, et si tu voyais quelle joie tu as causée! »

Elle lui envoya un baiser du bout de ses doigts bruns de travailleuse.

« Pas plus de retenue que d'économie », grommait Puffinelli en s'éloignant à grandes enjambées pour ne pas entendre ces balivernes.

Il avait certes raison de fuir, car le peu qu'il avait entendu des dites balivernes avait déjà mis à l'envers sa cervelle bien organisée. Des doutes lui venaient au sujet de certaines vérités qu'il avait considérées jusqu'alors comme indiscutables, il en arrivait à se demander si le plus grand bonheur terrestre est bien de posséder une bibliothèque nombreuse, de belles éditions rares; peu à peu ce désordre cérébral s'accentua; en rentrant à l'auberge le pauvre Puffinelli en était déjà à cette conclusion que sa passion pour les livres l'avait conduit aux actes les plus criminels.

« Quoi! se reprochait-il avec l'indignation la plus sincère, voici des années que je touche un traitement considérable, je vis comme un prince! — le traitement était de mille écus, et l'on n'eût pu trouver dans la ville un professeur menant une vie plus modeste, mais l'excellent homme était plein d'imagination — et je me préparais à dépenser encore égoïstement, pour mon plaisir à moi tout seul, les économies de plusieurs années! Je suis honteux d'apercevoir la laideur de mon vieux cœur. »

Il était déterminé, pour réparer ses erreurs dans la mesure du possible, à enrichir Pietro de tout son petit trésor, mais il était fort perplexe encore et plein d'hésitation sur le moyen à employer pour lui faire accepter ce don, la seule pensée d'être remercié le remplissant d'une invincible timidité.

On sait déjà qu'il avait de l'imagination, mais on ignore peut-être de quelles délicatesses gracieuses est capable une imagination italienne, même quand elle habite l'enveloppe d'un vieux professeur occupé de besognes arides : pour prévenir toute objection, tout scrupule, de la part des jeunes gens, et assurer à sa timidité l'avantage de l'anonymat, Puffinelli médita, chercha longtemps. Il s'informa du domicile de la fillette. Il alla voir par là; sans rien dire de son projet encore indécis, confus, il questionna les voisins d'un air indifférent. Enfin un beau matin : *Eureka!* s'écria-t-il comme le vieux géomètre syracusain. Et quelques jours plus tard, quelques complices aidant, bien entendu, Nina rentrant dans sa chambre fut étonnée de voir qu'une pauvre petite madone de plâtre placée auprès de son lit, et de-



« Pietro ! criait la jeune fille, je suis bien heureuse !... » (Dessin de Remppe.)

vant laquelle elle avait coutume de faire sa prière, tenait dans ses mains une jolie bourse de satin. Cette bourse contenait, en même temps que les mille livres bien sonnantes, un billet ainsi conçu :

15 JUIN 1891.

« J'ai vu la charité de Nina. Toute charité a sa récompense ici-bas et au ciel. Que Nina rende ceci à Pietro ! »

La récompense du vieux Puffinelli fut d'enten-

24. — TOME LXVI.

dre, caché qu'il était encore une fois derrière ses volets, la charmante Nina raconter à Pietro avec une exaltation de joie qu'on peut imaginer, le miracle de la madone, — miracle que tous deux acceptaient sans le moindre soupçon de supercherie.

« Voilà pourtant comment se créent les légendes, pensait le bonhomme en se frottant les mains. — Maintenant que la madone a si bien montré

sa volonté, il faut nous marier au plus tôt, opinait l'amoureuse.

— Ça, c'est ce qu'il y a de plus clair », approuva *in petto* le professeur, et s'il fallait en croire son large sourire épanoui, découvrant sans coquetterie les quelques dents qui lui restaient, le rôle de Providence lui plaisait bien fort, à ce vieux mécréant.

H. FAYEL.

SANS LUI

(Suite.)



ASSEZ donc, Sophia, puisqu'elle vous dit qu'elle n'a rien. C'est insupportable de vous entendre toujours rabâcher la même chose.

Après le déjeuner, Hubert alluma un cigare et sortit. Mme Férolles s'approcha de sa fille.

« Voyons donc cette tête, dit-elle en posant sa belle main fraîche sur le front d'Irène. Elle est chaude. Hubert n'est plus là pour trouver que je rabâche; dis-moi, est-ce bien vrai que ton mal de tête n'a pas augmenté ?

— Très vrai.

— Je m'inquiétais. »

Sa main caressait le front de la jeune fille.

Puis, doucement, bien doucement, plusieurs fois, sans se douter de l'affront qu'elle avait subi, elle baisa la joue que son mari avait frappée. La fermeté d'Irène se fondait, et ses yeux s'emplissaient de larmes.

« Tu as quelque peine que tu ne veux pas me dire... Tu ne m'aimes donc pas ?

— Plus que jamais ! Mais, vous le savez, il y a des moments où l'on revient davantage sur le passé !

— Tu n'es pas heureuse avec nous, je le pense bien. Mais Hubert depuis quelques jours, il me semble, est moins raide avec toi, n'est-ce pas, mon enfant ?

— C'est à peu près la même chose, murmura Irène avec effort. Si nous nous occupions maintenant de Tony ? voici l'heure de sa promenade. Je sortirai avec lui, voulez-vous ? j'ai besoin d'air. »

Elle avait peur de rester immobile dans la maison, en face du souvenir qui la tenaillait.

« Mais, oui, mon enfant, sors avec Tony. Je suis toujours plus tranquille quand tu es là. »

Elle sortit avec son frère, joua avec lui, et prolongea leur promenade le plus possible.

Naturellement active, Irène aimait dans la maison à s'occuper de certains détails et, généralement, c'était elle qui mettait le couvert.

Quand elle entra dans la salle à manger ce soir-là, elle fut surprise d'y trouver déjà son beau-père. Debout près de la table, éclairée par la suspension, il lisait un journal. Il le lâcha et fit quelques pas vers elle, et elle un mouvement accentué de retraite.

« Je vous fais peur ? dit-il en haussant les épaules. Croyez-vous donc que c'est une habitude chez moi de frapper les femmes ? je vous en veux de m'avoir poussé à une pareille extrémité. Vous m'aviez tellement exaspéré par votre insolence, que je ne me connaissais plus. Si je me suis laissé emporter si loin, c'est donc à vous, mademoiselle, qu'il faut vous en prendre. »

Il reprit son journal, et c'est là toutes les excuses que reçut Irène.

Hubert fit, sans doute, des efforts pour se montrer plus patient ; car, pendant quelques semaines, une paix relative régna dans la maison. Mme Férolles reprenait courage.

Mais un soir, une scène très vive, à laquelle Irène n'assistait pas, eut lieu entre le peintre et sa femme.

Le lendemain, Mme Férolles, qui était rarement matinale, entra de bonne heure dans la chambre de sa fille. Elle avait les yeux battus, la figure consternée.

Irène venait de s'éveiller. Elle s'appuya sur son coude et regarda sa mère avec l'étonnement d'une personne qui sort d'un bon sommeil.

« Qu'y a-t-il donc, mère ?

— Ah ! quelle nuit j'ai passée, mon enfant ! Après une scène de reproches toujours les mêmes, Hubert est sorti et il n'est pas rentré ; c'est la première fois que cela lui arrive. Souvent il revenait très tard, à des heures qui me tourmentaient, mais enfin il rentrait. Va-t-il me donner ce surcroît d'inquiétude ! il m'a été impossible de fermer les yeux.

— Il ne vous a pas frappée au moins ? dit Irène.

— Frappée ! que dis-tu là ! il a bien des défauts, mais il ne s'oublierait pas à ce point. D'ailleurs, quand je le vois exaspéré, je me garde de lui tenir tête. J'écoute ses reproches sans répondre. Je peux supporter bien des choses, mais s'il me frappait, j'aurais bientôt fait de me séparer de lui, et j'aurais raison, n'est-ce pas, mon enfant ? »

Un signe affirmatif fut la seule réponse d'Irène.

Pendant qu'elle faisait sa toilette, sa mère resta près d'elle, et lui raconta, pour la dixième fois, tous les torts de son mari, tous les affronts qu'elle

avait eu à subir. Il semblait que ce récit minutieux usât un peu sa peine.

Un coup de sonnette qui retentit dans l'appartement, les fit tressaillir toutes les deux.

« C'est lui peut-être », s'écria Mme Férolles, et son regard disait qu'elle était prête à lui pardonner l'inquiétude qu'il lui avait causée.

Mais ce n'était pas lui, c'était la concierge de la maison où le peintre avait son atelier qui apportait une lettre à Mme Férolles. Celle-ci reconnut tout de suite l'écriture de son mari. L'enveloppe tremblait dans ses mains.

« Je n'ose l'ouvrir », dit-elle à Irène.

Elle s'y décida pourtant. Dès les premiers mots elle pâlit affreusement.

« Lis », dit-elle ensuite à sa fille en lui tendant la lettre; puis elle resta les mains croisées sur ses genoux, le regard fixe.

« Je vous rends malheureuse, Sophia, et je suis malheureux moi-même, écrivait Hubert; le mieux pour nous est donc de renoncer sans éclat à la vie commune, qui nous devient de jour en jour plus difficile. J'ai eu le tort très grand de me laisser prendre à votre beauté qui, en ma qualité d'artiste, m'avait vivement frappé; ma déception a été cruelle en m'apercevant bientôt que tout ce qui m'intéresse est hors de votre portée. Un autre plus indulgent et d'une nature moins nerveuse que la mienne en aurait pris son parti; à moi cela m'est impossible.

« Je sens que le milieu où je vis m'est fatal, que l'artiste en moi s'amoindrit, et l'artiste chez moi, je l'avoue, prime tout.

« Séparons-nous donc.

« Je vous servirai une pension qui vous permettra de ne rien changer à votre vie.

« Quant à votre fils, voici ce que j'ai résolu à son sujet; vous serez assez raisonnable, je l'espère, pour comprendre que c'est juste. Tant qu'il aura besoin de vos soins maternels je vous le laisserai; vous me l'enverrez seulement une fois par semaine. Plus tard, quand l'heure sera venue de le diriger dans ses études, ce dont vous seriez incapable, je le prendrai à mon tour. Je tiens à ce que mon fils me fasse honneur.

« J'ai longuement réfléchi à la décision que je viens de prendre, et je dois vous prévenir, Sophia, que tout effort de votre part ou de celle de vos amis serait inutile. Admettons que je revienne près de vous; croyez-vous que cela durerait? non, car nous ne changerons ni l'un ni l'autre de nature. Le mieux est de ne pas nous revoir. Adieu, je ne doute pas que la consolation qui vous reste et vous restera toujours, votre fille, ne vous fasse bientôt oublier celui qui ne vous a pas rendue heureuse.

« HUBERT FÉROLLES. »

« Est-il cruel, mon Dieu, est-il cruel! murmura Mme Férolles en se tordant les mains. — Elle se leva tout à coup. — Irène, donne-moi mon chapeau, mon manteau, je veux aller rue Bayen.

— Mère, dit timidement la jeune fille, vous n'avez pas bien lu la lettre jusqu'au bout, je crois?

— Si, mais je veux essayer... »

Irène, se figurant la scène violente qui allait avoir lieu dans l'atelier du peintre si sa mère par-

venait à y pénétrer, la vit partir avec beaucoup d'appréhension.

Mme Férolles ne tarda guère à rentrer; elle n'avait pas trouvé Hubert, et la concierge lui avait appris qu'il était parti pour un long voyage.

Mme Verloz vint dans l'après-midi avec le projet d'emmener Irène au bois de Boulogne.

« Il se passe quelque chose ici, dit-elle, après avoir regardé alternativement la mère et la fille. »

Mme Férolles lui raconta quelle lettre elle avait reçue le matin.

« Je n'en suis pas surprise, s'écria Mme Verloz; lorsque nous avons vu Férolles pris dans les filets du mariage, dont il se garant avec soin, nous tous qui le connaissions bien, nous avons dit: il faudra que sa femme soit d'une pâte toute particulière, sinon ils seront bientôt séparés.

— Et je n'étais pas de cette pâte-là? dit tristement Mme Férolles.

— Franchement non. Férolles est artiste jusqu'au bout des ongles, et vous pas du tout, ma pauvre Sophia. Je ne vous en fais pas un crime et je n'absous pas Hubert pour cela. Mais à votre place, je ne me désolerais pas tant de son départ. Vous étiez malheureuse avec lui, maintenant vous aurez la paix. L'important c'est qu'il vous serve une bonne pension, et je vois avec plaisir qu'il y a songé de lui-même. Il a de grands défauts, Férolles, mais il est généreux, et, à ce sujet, il ne se fera certainement jamais tirer l'oreille. Vos enfants vous restent.

— Pour le moment, s'écria Mme Férolles; mais un jour il viendra arracher Tony de mes bras.

— Rassurez-vous. Il n'est pas homme à s'embarasser de son fils. Vous avez donc d'heureux jours en perspective. »

XX

Un matin, Mme Verloz entra dans l'atelier d'Alexandre du Courtil, atelier qui n'était plus celui de ses débuts; depuis un an, il en avait loué un plus spacieux.

« Je ne te dérange pas, beau neveu? dit-elle d'un ton délibéré.

— Pas du tout, ma tante. »

Mais son accent n'était pas d'accord avec ses paroles.

« Tant mieux, car j'ai à causer avec toi. Mais, dis donc, on se croirait au musée de Cluny ici. C'est amusant à regarder tous ces ivoires, toutes ces huiles, tous ces brimborions plus ou moins anciens.

— Tous anciens, ma tante. Je m'y connais.

— Je veux te croire. Tu dois te ruiner chez les marchands d'antiquités?

— C'est mon seul plaisir.

— Il est honnête, mais je pense que tu vas clore ta collection. Ce serait raisonnable. »

Pendant que Mme Verloz furetait sur les bahuts, Alexandre s'était rassis devant sa toile et avait repris son pinceau.

« Vous permettez, ma tante?... mon marchand de tableaux me presse pour avoir ceci. »

Elle s'approcha, et braqua son lorgnon sur la toile.

« Que fais-tu là ?
 — C'est une petite fille fellah qui...
 — C'est au moins la dixième fois que tu la reproduis. Tu pourrais la peindre les yeux fermés, tant ta main doit y être faite.
 — Elle plaît beaucoup; mon marchand trouve que je ne lui en donne jamais trop.
 — Et ta femme fellah à la fontaine, combien de fois l'as-tu reproduite? cinquante fois, je parie? Et le marchand de tapis à la longue barbe blanche, vénérable comme un patriarche, et le sais aux pieds légers, et le marchand de dattes, j'espère qu'ils sont usés tous ces types-là?
 « Non, pas encore, dit Alexandre d'un ton piqué.
 — Ne te fâche pas. Ta peinture est bonne. Tes femmes et tes petites filles égyptiennes sont agréables à regarder, seulement ce sont toujours les mêmes grands yeux noirs; ce sont toujours les mêmes teints bistrés. Enfin du moment qu'on te les achète... Combien vends-tu les tableaux?
 — Cela dépend de la grandeur. Comme celui-ci deux mille francs, plus petit quinze cents, plus grand trois mille.
 — C'est un prix fait comme pour les pâtés, suivant les tailles. Et combien fabriques-tu de tableaux par année?
 — *Fabriques-tu?* répéta le jeune peintre.
 — Je n'avais pas l'intention de te blesser; je me sers très facilement de ce verbe, trop facilement peut-être; il n'y faut pas faire attention. Tu es susceptible ce matin.
 — Et vous guère aimable. Du reste, ajouta-t-il en riant, c'est votre habitude. Ce n'est pas vous qui goûtez les artistes par trop de compliments.
 — Je suis difficile, tu sais pourquoi; j'avais épousé un véritable artiste... Mais revenons à la question: combien fournis-tu, l'expression, cette fois, te convient-elle? de toiles par année à ton marchand de tableaux?
 — Une dizaine, ma tante.
 — Et, l'un dans l'autre, cela rapporte?... à peu près, dis-moi à peu près... je te fais grâce des centimes.
 — Une quinzaine de mille francs.
 — Une quinzaine de mille francs! A ton âge, mon mari était loin de gagner autant, et il travaillait autrement que toi; car tes petites toiles sont vite brossées, et, entre nous, quand tu peins, tu as l'air de t'amuser. Eh bien, mon garçon, quand on gagne quinze mille francs par an, on peut se marier.
 — Je n'y pense pas du tout, ma tante.
 — Tu y penseras, beau neveu. J'ai à te proposer un trésor de jeune fille.
 — Bon, vous vous mêlez de mariage à présent!
 — Du tien seulement, parce que je te porte beaucoup d'intérêt.
 — Bonne tante!
 — Tu n'as pas juré, n'est-ce pas, de rester célibataire? D'ailleurs on peut toujours être relevé de ses vœux imprudents.
 — Et vous vous en chargeriez volontiers? Non, je n'ai pas juré de rester célibataire.
 — A la bonne heure!
 — Mais je n'ai que vingt-cinq ans, et suis peu pressé de me marier. Et puis... »

Il parut s'absorber dans son travail.

« Et puis? répéta Mme Verloz. Il faut l'arracher les paroles aujourd'hui. Laisse ton pinceau un instant, notre entretien en vaut la peine, et finis-en une bonne fois de me donner tes raisons; tu sais que je ne suis pas très patiente, et je t'avertis que je commence à bouillir.

— Diable! murmura le jeune peintre qui posa son pinceau en souriant, et continua, mais en évitant de regarder Mme Verloz en face? Une vie large et élégante est nécessaire aux artistes; il me faudrait donc épouser une femme qui ait de la fortune; en a-t-elle celle que vous me proposez?

— Dans le présent, non. Mais elle a une tante qui lui laissera certainement tout son bien.

— Ces tantes-là vivent généralement jusqu'à cent ans! s'écria-t-il.

— Et toi, petit misérable, tu serais capable, si celle-là devenait la tienne, de souhaiter tout bas sa mort pour hériter de son bien. Ayez donc des neveux! Qu'importe après tout qu'elle vive cent ans, et plus; avec ce joli pinceau qui abat tant de tableaux en une année, tu ne serais pas embarrassé de faire vivre femme et enfants.

— Embarrassé, embarrassé... Comme je viens de vous le dire, une vie large et élégante est nécessaire aux artistes, et si j'épousais une femme sans fortune, il faudrait m'imposer des privations.

— Quel vent d'égoïsme a passé sur toi? Paris t'a bien changé. Tu n'as pas toujours pensé comme aujourd'hui, car à l'arrivée de... Rien, je n'ai rien dit.

« Mais non, tu ne serais pas obligé de t'imposer des privations, tu achèterais moins de bibelots, voilà tout. La belle affaire! Le sacrifice serait mince en comparaison du bonheur que tu trouverais à ton foyer; tandis que tu peux le saisir ce bonheur, presse-toi donc d'étendre la main. Je suis tout à fait sérieuse ce matin, tu peux m'écouter et avoir confiance en mes conseils. La jeune fille à laquelle j'ai songé pour toi est réellement un trésor. Je ne vais pas jusqu'à prétendre qu'il n'en existe pas de semblables; Dieu merci, nous sommes plus riches; mais la Providence en placera-t-elle une pareille une seconde fois sur ton chemin?

« Maintenant, mon neveu, une réponse claire et nette, s'il te plaît. Si vraiment tu ne veux pas te marier, dis-le, et nous n'en parlerons plus.

— Je ne me sens pas le courage, pour le moment, de changer mon genre de vie; cela viendra peut-être plus tard. Je ne m'en sens pas le courage, parce que je suis persuadé qu'une vie plus étroite serait funeste à mon talent, l'affaiblirait bientôt.

— Mon mari était loin, lorsque nous sommes entrés en ménage, de se faire avec son pinceau les mêmes revenus que toi, et il ne se trouvait pas malheureux.

— Les temps ont changé et d'ailleurs toutes les natures ne sont pas les mêmes; il y a des choses qui sont une privation pour les uns et n'en sont pas pour les autres.

— Toi, ta nature, veux-tu que je te dise ce qu'elle est?...

— Dites, ma tante, quoique je soupçonne que votre réponse sera loin de m'être agréable.

— C'est celle d'un égoïste.
— Ma tante...
— Je te défends de me donner ce titre; tu n'en es pas digne. »

Elle lui tourna brusquement le dos, et s'en alla, suivie jusqu'à la porte par le jeune peintre qui riait. Elle ne se retourna pas pour lui tendre la main. « Bonjour », dit-elle sèchement.

Rentrée chez elle, Mme Verlox s'installa immédiatement à une table d'un petit salon qu'elle appelait son *capharnaüm*, et se mit à écrire à M. du Courtil.

« Mon cher ami, lui disait-elle, je sors à l'instant de l'atelier de votre fils, et je l'ai sondé habilement sur ses intentions; vos chers projets sont à l'eau. Monsieur ne peut épouser une femme sans fortune, il serait obligé de s'imposer trop de privations; une vie large, élégante est nécessaire à son talent, et monsieur, s'il vous plaît, gagne, par année, une quinzaine de mille francs!

« O jeunesse! Là dedans il y a un peu de votre faute, ou plutôt de celle de sa mère; elle l'a trop gâté, son unique fils; ce cœur-là n'a été trempé par rien. Puis, Alexandre, sortant du giron maternel, n'a fait qu'un saut jusqu'à Paris, et ce n'est pas à l'école d'Hubert Férolles qu'il a pu apprendre l'esprit de sacrifice. Il a vu aussi les ateliers luxueux de certains peintres, et y a pris une passion effrénée pour les bibelots; son atelier, mon cher, est un petit musée.

« La scène entre nous a été un peu vive, car je lui ai servi quelques bonnes vérités, comme on ne lui en avait jamais fait entendre sans doute; mon dépit en a été soulagé. Ce qui me fâche surtout dans tout ceci, c'est la déception, le chagrin que vous allez avoir. Mais aussi forme-t-on à l'avance de pareils projets!

(A suivre.)

LOUISE MUSSAT.

SCIENCE EN FAMILLE



Un jour ou l'autre, en voyant une grande cheminée d'usine dérouler et disperser dans l'air son noir panache de fumée, vous vous êtes certainement demandé de quoi cette fumée pouvait être faite. Et par un raisonnement tout élémentaire vous avez dû trouver comme réponse que ce n'est là rien de plus qu'une agglomération de particules de charbon imparfaitement consumées et entraînées par le tirage du fourneau. Au point de vue absolument physique, vous avez été dans le vrai, mais au point de vue chimique, c'est-à-dire en tant qu'analyse des éléments et des combinaisons contenus dans cette fumée, la chose n'est pas aussi simple qu'elle en a l'air.

Dernièrement dans mon voisinage, la haute cheminée d'une usine menaçant ruine, on dut la démolir en grande partie, pour la rebâtir à nouveau. Comme, pendant le temps de cette réfection, il fallait parer au chômage de l'usine, l'on établit pour le service provisoire de la chaudière deux tuyaux de tôle qui, au lieu de conduire la fumée à 15 ou 20 mètres, la rejetaient tout simplement à la hauteur d'un premier étage. De telle sorte que, pendant deux ou trois semaines, les habitants du quartier eurent tout le loisir de constater que la déjection d'un foyer de houille n'est pas exclusivement formée de grains de poussière inerte: car non seulement ils voyaient partout autour d'eux les objets se couvrir d'une couche de particules noires, mais encore ils se sentaient pris au nez, à la gorge, par un ensemble d'émanations âcres, suffocantes, qui leur faisaient ardemment désirer l'achèvement des travaux de réparation.

Il va de soi que le concert de plaintes était unanime; mais il n'y avait là pour la généralité des

plaignants qu'une incommodité que j'appellerai banale. Tout au plus, quelques-uns dont les réflexions allaient au delà du fait immédiat, en concluaient-ils que si la cheminée basse infectait ainsi le quartier, la cheminée haute ne faisait que rendre moins intense l'infection sans la supprimer le moins du monde: et que, par conséquent, étant donné le nombre plus ou moins grand des cheminées qui lancent leur fumée au-dessus des maisons, les centres industriels doivent avoir une atmosphère étrangement composée. A la vérité, l'expérience étant surabondamment faite par l'exemple des cités usinières les plus considérables que cette atmosphère peut n'avoir rien d'absolument contraire à l'hygiène générale, il se peut que les populations qui y sont soumises n'en conçoivent aucune inquiétude sérieuse; mais tout au moins en résulte-t-il le désagrément d'une telle obstruction aux radiations célestes, que certaines localités usinières passent la plus grande partie de l'année ensevelies dans une obscurité relative maussade au suprême degré.

On va jusqu'à prétendre que depuis tantôt un siècle et demi, époque depuis laquelle le service des machines à vapeur a peu à peu couvert le sol anglais de grandes cheminées, le brouillard de suie, s'ajoutant aux brumes naturelles, a contribué dans une large part à accroître les dispositions splénétiques de nos voisins d'outre-Manche.

..

Que ces émanations de vastes et nombreux foyers soient ou ne soient pas nuisibles à la santé publique, nous ne nous doutons guère, en vérité, des principes dont elles généralisent l'absorption; et, ne fût-ce qu'au point de vue d'un peu de lumière

et de gaieté rendues aux yeux et aux esprits qui en sont privés, il serait tout naturellement désirable qu'un remède fût trouvé à l'état de choses actuel.

Depuis longtemps, des ordonnances administratives existent, auxquelles l'on semble tenir la main assez rigoureusement, qui prescrivent en premier lieu comme palliatif l'altitude des cheminées d'usine; mais ces mêmes ordonnances disent aussi que les usiniers seront « tenus de brûler leur fumée ». Le texte est précis. Il me souvient de l'avoir vu plusieurs fois affiché. Or pourquoi l'inexécution de cette mesure qui, semble-t-il, serait plus efficace encore que la première? La réponse est bien simple. C'est que l'usinier à qui l'administration viendrait intimer l'ordre de brûler sa fumée pourrait, tout en se déclarant prêt à l'obéissance, la prier de vouloir bien lui indiquer le procédé à suivre ou l'appareil à installer pour arriver à ce but; et alors l'administration serait fort embarrassée de lui fournir la moindre indication valable; car si de nombreux inventeurs se sont flattés d'avoir découvert le fumivore pratique, aucune de ces inventions n'a encore, que l'on sache, réalisé à l'usage ses magnifiques promesses.

Devons-nous conclure, en définitive, que cette fâcheuse situation va forcément s'éterniser.

Eh bien, non, paraît-il, car voici venir une solution assez inattendue du problème, qui aurait d'autant plus de chance de réussir qu'elle n'a pas seulement pour visée toute platonique de purger l'air et de ne plus obstruer les pénétrations lumineuses, mais encore d'enrichir les gens qui se chargeront de déblaiement atmosphérique.

Il y a en Écosse actuellement une compagnie qui, dès maintenant, achète, à beaux deniers comptants, aux propriétaires d'usines, la fumée de leurs fourneaux, pour en extraire toute une série de produits vraiment précieux, qui, en l'état ordinaire, se perdaient en troublant ou viciant l'atmosphère.

Ayant traité avec l'usinier, elle établit à la sortie des fournaies des « prises de fumée » correspondant à tout un système de tuyaux de plusieurs centaines de mètres, dont la largeur va en diminuant progressivement. Le long de ces tuyaux les gaz, qui constituent la partie aërienne de la fumée, se refroidissent en précipitant un liquide oléagineux particulier que l'on recueille pour le soumettre à une distillation, qui a pour but de le réduire autant que possible à son état de pureté en le débarrassant de la paraffine, du phénol, de la créosote et de quelques autres substances qui s'y trouvent mélangées en proportions diverses.

La production de cette huile de fumée est, assure-t-on, d'une importance considérable, car, en opérant à vrai dire sur des millions de mètres cubes de gaz, on cite des usines dont les déjections de fourneaux en donnent jusqu'à sept ou huit mille litres par jour.

Or cette huile, qui peut être employée avec grand succès pour l'imbibition conservatrice des bois, poteaux de télégraphes, traverses de chemins de fer, est d'un excellent usage dans les lampes dites à essence, où elle fournit une flamme très claire et non fumeuse. De plus, selon toute apparence, il résultera prochainement des travaux d'un chimiste distingué que, associée aux gaz d'éclairage,

elle lui communiquera, dans les conditions les plus économiques, une intensité lumineuse extraordinaire. On affirme même qu'il y a là en germe toute une révolution dans le prix de revient du futur éclairage au gaz.

Notons d'ailleurs, comme argument démonstratif des principes d'économie de ce traitement des fumées, que tout en abandonnant de grandes quantités d'huile, les gaz recueillis à la sortie des fourneaux conservent leurs facultés de combustion, et qu'ils constituent le seul combustible employé pour les travaux de distillation et d'épuration du liquide dont ils se sont dépouillés. Ajoutons qu'on recueille en outre, au cours des opérations, de notables proportions d'ammoniaque, qui ne laissent pas d'avoir une véritable valeur commerciale.

Et voilà, par ma foi, bien des produits utiles, précieux, retirés presque sans frais du brouillard artificiel qui aujourd'hui alourdit et assombrit l'atmosphère des grands centres industriels. Le jour semble donc prochain où non seulement nous serons débarrassés de ces fâcheuses émanations, mais où l'on aura tout profit à rendre aux populations la jouissance normale de l'air pur et de la franche lumière. Puisse ce *fiat lux* ne pas trop se faire attendre!

..

Puisque nous sommes sur le chapitre de l'utilisation des valeurs ordinairement perdues, le moment me semble opportun pour reproduire en substance une note qui l'an dernier m'avait été transmise trop tardivement par un de nos souscripteurs, grand propriétaire de vignobles, dans une région du centre.

« Au temps actuel, me disait cet aimable correspondant, même après une végétation assez active, il arrive assez souvent que beaucoup de nos cépages n'amènent à la fin de l'année qu'une récolte assez insignifiante, quand toutefois elle n'est pas absolument nulle, en constituant pour le viticulteur une perte sèche de tous les travaux qui ont été pour lui les mêmes qu'à l'époque des plus abondantes vendanges. Je me suis rappelé certaine remarque communiquée il y a longtemps déjà à une société d'agriculture par un membre dont j'ai oublié le nom; et j'ai fait une expérience qui vaut, je crois, d'être connue.

« Il faudrait ne jamais avoir été dans le voisinage d'un cep cultivé soit en vignoble, soit en espalier, pour ne pas savoir que, afin que l'affluence de la sève se concentre sur les branches conservées, l'on a coutume de retrancher deux ou trois fois par an les jeunes pousses ou rejets tardifs de la vigne.

« Or ces jeunes branches tendres, très aqueuses, doivent cette aqueosité à un suc qui renferme tous les éléments du vin moins le sucre, et qui peut fournir, comme j'en ai eu la preuve, une boisson aussi agréable que saine. On recueille ces pousses, on les coupe en courts fragments, que l'on bat sous le marteau, ou que l'on presse entre deux rouleaux. On mélange au liquide obtenu environ un quart en poids de sirop de fécule; on laisse le tout au repos. Une fermentation alcoolique véritable

ne tarde pas à s'établir, et lorsqu'elle est achevée l'on soutire une liqueur incolore, à vrai dire, mais qui rappelle fort un bon petit vin rouge, ayant même après la clarification, un certain fumet particulier qui ne le rend pas dédaignable.

« J'ajoute que dans les pays où les cerises douces sont abondantes, et où l'on en fait de la piquette, on peut donner du corps à cette boisson, en y mettant une certaine quantité de ces jeunes pousses de vigne, sans sirop, bien entendu, puisque les cerises fournissent le principe sucré. »

Ne vous semble-t-il pas comme à moi que ce double renseignement peut être utilisé ?

..

De temps à autre, dame Photographie s'amuse à dérouter les gens de façon plus ou moins agréable. Un jour, il vous en souvient peut-être, nous constatons ici même que dans un travail de photographie de la voûte céleste, le cliché obtenu avait révélé l'existence de certains groupes stellaires qui jusqu'alors n'avaient été signalés par aucun astronome, et que, même d'après l'indication fournie par l'épreuve photographique, il a été impossible de reconnaître ni à l'œil nu, ni à l'aide d'aucun instrument optique, même le plus puissant.

D'où cette conclusion qu'il existe dans l'ordre des effets lumineux des radiations d'une nature telle que nos organes visuels sont incapables de les percevoir directement; tandis que leur pouvoir actinique devient sensible pour certaines substances chimiques dont la photographie fait usage. Et, dans son insignifiance apparente, cette révélation ne constituait rien moins qu'un événement très mémorable pour le monde scientifique.

Aujourd'hui c'est dans le monde artistique que la photographie vient de jeter l'émoi, mais, à vrai dire, sans amplifier en aucune façon le champ de ses aptitudes normales.

Le musée de Berlin possède, on croit posséder un Rembrandt, œuvre magnifique qu'il a payée un prix fabuleux et dont il est très fier.

Or voilà qu'un photographe braquant son objectif sur cette peinture, a été tout étonné de reconnaître par l'examen très attentif du point où se trouve la signature du peintre, qu'avant le nom qui saute aujourd'hui à tous les yeux, il y en avait un autre qui est celui du principal élève de l'artiste à qui le tableau est attribué : à savoir Ferdinand Bol, au lieu de Rembrandt Van Ryn.

Et mis en goût par cette curieuse découverte, le photographe, ayant soumis à la même épreuve plusieurs autres tableaux attribués au

même artiste, aurait obtenu une démonstration analogue.

Théoriquement, au point de vue des effets photographiques, cette révélation n'a rien qui doive surprendre, la gamme visuelle des couleurs n'ayant rien de commun avec le pouvoir chimique de telle ou telle nuance. Chacun sait aujourd'hui — nous en avons d'ailleurs parlé à plusieurs reprises — les curieux résultats qu'on peut obtenir par l'interposition de verres diversement colorés, en tendant, soit à l'absorption, soit au dégagement de certains détails. Que, en outre, la signature primitive, qui pour l'œil semble disparue, ait été faite avec une couleur plus ou moins actinique que le fond qui la recouvre, on arrivera presque toujours à la retrouver; et c'est ce qu'aura fait le photographe en question, qui, paraît-il, plonge dans un vrai désespoir la légion des prétendus amateurs, car pour ceux-ci, en réalité, la valeur purement marchande du nom hautement coté l'emporte de beaucoup sur le mérite réel de l'œuvre.

Qu'on leur démontre de façon irrécusable qu'un prétendu Rembrandt triomphalement couvert d'or à plusieurs épaisseurs est un Ferdinand Bol, ils se lamenteront le plus naïvement du monde sur la perte du Rembrandt, au lieu de se réjouir de la valeur échue au Ferdinand Bol, qu'ils ne voudront plus regarder, et qui n'en sera pas moins une belle œuvre si tant est qu'il le fût auparavant sous le nom d'un autre auteur.

Ah! les amateurs, les connaisseurs! qui les changera, qui les corrigera?

Louis XIV, qui ne laissait échapper aucune occasion d'accroître son prestige, eut un jour à ce propos un habile avisement. Voulant envoyer en Espagne un portrait du duc de Bourgogne, il le fit faire par Coypel, qui le réussit admirablement. Désireux d'en garder un pour lui, il chargea Coypel d'en faire exécuter une copie. Les deux tableaux étant exposés ensemble dans une galerie, il était impossible de les distinguer. Le roi prévoyant qu'il pouvait se trouver publiquement dans l'embarras, prit Coypel à part : « Il n'est pas décent, lui dit-il, que je me trompe en cette occasion, dites-moi de quel côté est l'original. » Coypel le lui indiqua et Louis XIV dit, en repassant tout exprès devant ces peintures : « La copie et l'original sont si semblables qu'on pourrait s'y méprendre; cependant, avec un peu d'attention, on peut voir que l'original est celui-ci. »

Et Dieu sait si l'on s'exclama, de confiance, devant le subtil discernement du grand roi, qui dans ce cas prouva qu'il connaissait surtout... les hommes.

LOUIS BALHAZARD.





CRISPI, BISMARCK
ET
LA TRIPLE-ALLIANCE
EN CARICATURES



Sous ce titre, un auteur qui s'est fait une spécialité de l'histoire caricaturale des divers pays et des divers temps, M. J. Grand-Carteret publie à la librairie Delagrave un livre dont le succès s'est accusé dès le moment de la mise en vente et qui fait grand bruit de ce côté-ci et de l'autre côté des Alpes. L'an dernier M. J. Grand-Carteret avait publié *Bismarck en caricatures*, qui avait été fort remarqué.

En mettant au jour ce nouvel ouvrage : « Pas plus que pour Bismarck, il ne s'agit ici d'un livre de haine, dit-il dans son avant-propos; il ne s'agit point d'insulter lâchement à l'aide de la plume ou du crayon un ministre tombé. Trop de gens se sont déjà chargés de cette peu enviable besogne : l'ennemi est à terre, on doit le respecter. On ne trouvera donc ici aucun outrage ni à l'égard de l'Italie, ni à l'égard de celui que notre sœur latine parait avoir pendant un certain temps considéré comme un homme d'État de haute conception. »

Ce que l'auteur veut faire, et à quoi d'ailleurs il réussit très heureusement, c'est non pas « à jeter

comique que l'esprit populaire a su dégager des événements politiques, car désarmée par le rire, la rancune tend à disparaître. »

Il est de ceux qui croient — avec raison sans doute — que les antagonismes qui entretiennent

en Occident certains troubles permanents et toujours gros d'orages terribles ne sont rien de plus que des malentendus, auxquels contribuent sciemment et malheureusement certains hommes haut placés.

« L'image qui nous fait assister aux péripéties des grandeurs et des décadences humaines est, dit-il encore, éminemment consolante. » Il vient dire aux Italiens : « Voici de quelle façon les étrangers vous comprennent, vous apprécient »; aux Français : « Voici de quelle façon l'Italie personnifie la France; voici comment la presse caricaturale



Départ général des ministres, le président du conseil prétendant à lui seul tout diriger. De la sorte, don Ciccio pourra répéter avec raison, suivant l'habitude qui lui est chère : « C'est moi qui fait tout. »

(Pischietto, 29 juillet 1890.)

de la péninsule a combattu, ridiculisé le ministre tombé. » Et par là il a la conviction qu'au lieu de désunir il rapprochera les peuples, puisque, sur la foi de l'imagerie satirique, il reconnaît que chez l'un et chez l'autre il y a une sorte de conformité dans l'appréciation des personnages qui longtemps ont paru incarner en eux les opinions internationales, et dont la retraite a été saluée des deux parts avec la même satisfaction.

Ce livre est donc un livre d'histoire pacifique, puisque c'est un livre gai; et c'est pourquoi il doit avoir la même fortune que celui qui l'a devancé, c'est-à-dire une vogue immense.

Tout y est vu sous l'aspect comique, ce qui ne fait toutefois que rendre parfois, souvent même, très profonds les aperçus. Par exemple les trois solennels instigateurs et directeurs de la *Triplice* (sous-entendu alliance), Bismarck, Crispi, Tisza, se trouvant en principe caractérisés à la façon de



La botte ainsi ressemblée, on pourra marcher un certain temps. (Kladderadtsch, décembre 1890.)

de l'huile sur le feu, non pas à reproduire des articles excitateurs anti-français, anti-italiens, anti-allemands, mais, car cela est bien préférable en vérité, faire connaître de part et d'autre le côté



« Avec ceux-là, j'ai fait l'Italie; avec mes collègues, j'améliorerai l'état du pays; avec mon ami Bismarck » nous sauverons l'Europe. »
(Fischietto, 22 octobre 1887.)

Cadet Roussel par trois cheveux isolément répartis sur chacun de leurs trois crânes dénudés, prennent aussitôt une inoubliable physionomie d'ensemble, qui les voue au rire et qui sape leur factice grandeur.

Il n'y a pas là moins de 140 dessins spirituels, créés chacun à leur manière, qu'ils viennent des Italiens, des Allemands, des Anglais, des Suisses, des Français, faisant chorus sur un sujet grave, dont la gravité se dissipe peu à peu. En feuilletant.

nous assistons à de curieuses transformations, à d'étranges vicissitudes. Omnipotents au début, pris à partie dans chacune de leurs manifestations, nous trouvons enfin les deux principaux maîtres de l'Occident attablés face à face, portant la coiffure nationale symbolique, n'ayant à eux deux qu'un

couvert mis en commun pour se repaître de la plus maigre pitance; un hareng pour deux, conditions qu'explique le titre *Après les jours gras*.

Et combien d'autres tableaux qui sous leur forme légère portent avec eux autant de très sérieux enseignements!

En somme, œuvre très curieuse, point amère, point morose, que ce livre qui n'est autre, après tout, qu'une méthodi-



Pour s'amuser comme un autocrate africain, le petit Cioce ne se gêne pas de saigner à blanc la caisse déjà épuisée de sa mère.

(Fischietto, 15 février 1890.)

que démonstration à la fois très plaisante et très philosophique.

De grands esprits ont affirmé que la vraie histoire devait se chercher dans les anecdotes; et cet avis est devenu à peu près général. Aussi les mémoires les plus anecdotiques sont-ils ceux qui éclairent le mieux les diverses époques auxquelles ils se rapportent. Le recueil de J. Grand-Carteret est fait essentiellement d'anecdotes contées d'abord par de nombreux et malins crayons, puis très habilement commentées par la plume d'un écrivain

qui sait voir très froidement, très sagement, parlant très philosophiquement, le cours des événements, et apporte à ce commentaire autant de verve que de précision historique.

En le parcourant on s'égaie fort et l'on s'instruit tout autant. Est-il beaucoup d'ouvrages que l'on puisse apprécier ainsi?

Nous avons pris ça et là au hasard dans la multitude très variée des images reproduites quelques spécimens appartenant aux divers genres

res, c'est-à-dire aux divers pays d'origine des éléments qui ont servi à composer le recueil. Si différents qu'ils puissent être de style, d'allure, et de forme spirituelle, ils n'accusent pas moins une idée d'ensemble qui concourt à l'unité de cette comique histoire.



Trois têtes sous le même... poil. Échange de vues entre les trois instigateurs de la Triplee.

(Pasquino, 1889.)



MOSAÏQUE

Curiosités et costumes religieux.

Quand la Révolution abolit les ordres monastiques, il existait en Europe une congrégation dite des chanoines réguliers de Saint-Antoine, bien qu'ils observassent alors la règle de Saint-Augustin. Ces religieux, qui étaient prêtres, avaient pour grand maître un abbé investi du droit de présider aux États du Dauphiné en l'absence de l'évêque de Grenoble et était conseiller-né au Parlement séant en cette ville. Leur costume présentait une particularité dont fort peu de personnes connaissaient ou tout au moins s'expliquaient bien l'origine. Sur leur soutane noire et sur leur manteau les chanoines réguliers de Saint-Antoine portaient cousue la lettre T (ou tau grec) en drap bleu, comme le montre la figure que nous reproduisons d'après le *Catalogus ordinum religiosorum*, publié par Bonanni en 1706.

Que signifiait ce T ou tau? Nous allons le savoir : aux ^x^e et ^{xi}^e siècles, régnait et faisait de grands ravages en Europe une maladie contagieuse, connue sous le nom de *feu sacré* ou *mal des ardents*, parce que les malheureux qui en étaient atteints, pris d'une soif inextinguible, se sentaient en quelque sorte dévorés par un feu intérieur. Plusieurs malades ayant été guéris après s'être recommandés à l'intercession de saint Antoine, dans une église de la Mothe-Saint-Didier, qui possédait des reliques de ce saint, un grand concours s'établit autour de ce sanctuaire miraculeux. La foule des malades qui visitaient cette église s'augmentant chaque jour, il ne leur fut plus possible de trouver un asile aux environs, et ils restaient exposés aux intempéries. Pour remédier à ce triste état de choses, deux gentilshommes du Dauphiné consacrèrent leurs biens à ériger en ce lieu, pour recevoir les malades, un vaste hôpital.

Plusieurs autres gentilshommes s'associèrent avec eux pour le service de cette maison; et ainsi fut fondé un ordre de religieux hospitaliers, qui prirent le nom de frères de Saint-Antoine ou Antonins. Entre temps d'ailleurs, le mal des ardents avait été nommé ainsi *mal de Saint-Antoine*. Ces religieux n'avaient point de genre de vie particulier, ils se vouaient simplement à donner leurs soins aux malades et notamment aux *impotents*; et, dit un ancien chroniqueur, pour marque de cette fonction, ils devaient porter sur leur habit une marque bleue en forme de T qui représente une *potence* (par allusion au mot *impotent*), parce que les infirmes et les *impotents* se servent d'un bâton en forme de potence qu'ils mettent sous leurs aisselles pour se soutenir, en marchant. Nous savons d'autre part que la potence, instrument de supplice, fut ainsi nommée de *potentia*, puissance, parce que, érigée sur les terres d'un seigneur, elle était l'indice de sa *puissance* justicière (*signum potentie*).

Les frères Antonins furent gouvernés pendant l'espace de plus de deux siècles par dix-sept grands

maîtres, dont le dernier fut Aymon de Montagni. Celui-ci, voyant que la maladie de Saint-Antoine était dissipée, et craignant que son ordre ne s'abolît avec l'objet qui l'avait fait instituer, obtint du pape Boniface VIII une règle nouvelle pour transformer les hospitaliers de Saint-Antoine en chanoines réguliers, qui, adoptant l'observance de Saint-Augustin, ne conservèrent de leur origine que la marque du T, qui au principe était le symbole de leur mission charitable.

(Env. Oiseau bleu.)

Épithètes célèbres.

Yvan Beruda, grand maître d'Alcantara vers la fin du ^{xiv}^e siècle, avait commandé que l'on mit sur son tombeau cette orgueilleuse épithète : « Ci-gît Yvan, que n'effraya jamais aucun danger. »

Un jour que l'on citait cette épithète devant Charles-Quint : « Apparemment, dit-il, jamais ce brave-là n'avait mouché la chandelle avec les doigts, car il aurait certainement eu peur de se les brûler. »

(Env. Miron.)

Descriptions et devises.

Une jolie devise adoptée par M. Jules Claretie, de l'Académie française, pour son papier à lettres :

Un J, un C et une *plume* entrelacés avec ces mots : *Liber libero* (Libre par le livre).

Histoire de plantes.

Par qui fut introduit et planté en France le premier marronnier d'Inde?

La réponse à cette question se trouve dans un opuscule anonyme publié en 1688, sous le titre de *Connaissance et culture parfaite des tulipes, anémones, œillets, oreilles d'ours*, et dédié au célèbre Le Nôtre.

« Les anémones (*anemone coronaria*) nous sont venues de Constantinople. M. Bachelier, grand curieux de fleurs, les en apporta, il y a environ quarante ans (soit 1640). Il apporta de ce même voyage le marronnier d'Inde qui fut le père de tous ceux qui sont en France et dans les États voisins. Nos illustres curieux visitaient assidûment le jardin de M. Bachelier; ils furent émerveillés de voir la floraison des anémones. Quelques anémones doubles qui se trouvèrent parmi les simples furent cause que M. Bachelier voulut les augmenter pendant huit ou dix ans avant que d'en vendre; mais l'ardeur des autres curieux fut trop véhémence pour admettre un terme aussi long; et quand l'argent ne peut rien, l'adresse se met du jeu.

« L'invention dont se servit un de nos curieux, conseiller au Parlement, est trop spirituelle pour être tue. Cette graine ressemble extrêmement à de la bourre, elle en porte même le nom et quand elle est

tout à fait mûre, elle s'attache facilement aux étoffes de laine. Ce conseiller alla donc voir les fleurs de M. Bachelier, dont la graine était tout à fait mûre. Il y alla en robe de drap de Palais (étoffe un peu poilue) et commanda à son laquais de la laisser traîner. Quand ces messieurs furent arrivés vers les anémones fleuries, on mit la conversation sur une plante qui attira loin de là les yeux de M. Bachelier, et d'un tour de robe on effleura quelques têtes d'anémones qui laissèrent de

de France, sœur de Louis XIII, avec le roi Charles 1^{er} d'Angleterre. Richelieu, traitant de cette union avec les ambassadeurs anglais, fut sur le point de rompre pour deux ou trois pas de plus auprès d'une porte que ceux-ci exigeaient. Pour ne pas céder, sans compromettre l'affaire, le grand diplomate imagina de feindre une indisposition et de recevoir au lit les plénipotentiaires. De cette façon l'étiquette fut sauvée et le mariage conclu.



Costume des chanoines réguliers de Saint-Antoine, d'après une gravure du xvii^e siècle.

leurs graines à l'étoffe. Le laquais, qui avait été sermonné d'avance, reprit aussitôt la queue de la robe, la graine se cacha dans les replis, et M. Bachelier ne se douta de rien.

« Mais la multiplication de ses fleurs lui apprit plus tard qu'il avait été victime d'un tour d'adresse. »

(Env. Coq hardi.)

Histoire des cérémonies.

« L'étiquette, a dit Voltaire, est l'esprit de ceux qui n'en ont pas. » Elle est quelquefois aussi la faiblesse de ceux qui en ont. On raconte à ce propos qu'une question d'étiquette faillit empêcher la réussite des négociations engagées pour le mariage de Henriette

Histoire des sociétés secrètes.

La franc-maçonnerie, dont les constitutions sont aujourd'hui de notoriété générale crut longtemps elle-même qu'il importait à sa force d'entourer d'un profond mystère ses dogmes et ses rites. Aussi grand émoi au sein de cette association, lorsque, vers 1750, un petit livre parut à Paris qui, sous ce titre, *le Secret des francs-maçons révélé*, ne laissait rien ignorer au public des choses que les associés avaient jusqu'alors cachées avec tant de soin.

La publication de cet écrit répandit l'alarme dans toutes les loges. Le Grand-Orient de France, dont un prince du sang était grand maître, s'assembla en toute hâte pour délibérer à ce sujet. On délibéra

solennellement, et l'on trouva que le moyen de parer le coup terrible porté à l'institution était de semer rapidement dans le public une vingtaine de petits ouvrages portant un titre analogue, ayant à peu près la même étendue et imprimés dans le même format, mais différant tous les uns des autres, quant aux assertions du texte, pour faire disparaître la vérité en la noyant dans un océan de fictions et de mensonges. Cette pressante besogne fut répartie entre les frères lettrés que l'on jugea les plus capables de la bien faire. On composa, on imprima, on publia tous ces livrets en quelques jours. La chose réussit à souhait. Le véritable catéchisme des *franc-maçons* se perdit dans la multitude des faux, qui se contredisaient tous à qui mieux mieux, et il ne fut plus possible de le reconnaître.

(Env. Lucidor.)

Histoire des mots et locutions.

Pourquoi le nom de *Madrid* fut-il donné au château que François I^{er} fit construire, vers 1530, au bois de Boulogne?

— Le roi gentilhomme, ayant fait commencer l'édification de ce château, était si impatient de l'habiter, qu'il n'en attendit pas l'achèvement pour y fixer sa résidence. On remarqua de plus que, lorsqu'il habitait cette maison, il entendait n'y recevoir que le moins possible de visiteurs vulgaires. Il venait particulièrement là pour se livrer à l'étude, ou pour s'entretenir avec un petit nombre d'artistes ou de savants qui étaient seuls admis dans cette retraite. Les courtisans, blessés de l'éloignement où les tenait alors le roi, et faisant allusion au temps de sa captivité, pendant laquelle on ne pouvait parvenir à le voir qu'avec de très grandes difficultés, donnèrent par épigramme au château de Boulogne le nom de la ville dans laquelle ce prince avait été prisonnier, et l'appellèrent le château de Madrid, nom qui lui est resté.

(Env. Loïn du pays.)

Variétés historiques.

On ne remarque pas sans quelque étonnement que le titre de Majesté donné aux rois de France fut pour la première fois attribué à celui d'entre eux dont la personne, les manières et le costume justifiaient le moins cette pompeuse appellation; car celui-là n'était autre que Louis XI, qui du reste fut aussi le premier à recevoir, dans les lettres apostoliques, la qualification de *roi Très-Christien*, qui fut depuis acquise à ses successeurs, mais qui ne lui convenait guère mieux que l'autre titre.

(Env. Brionnais.)

Charles IX visitant les provinces de son royaume, où le calvinisme causait les plus grands troubles, vint à Marseille. Ce prince se rendit à l'église, accompagné de la reine sa mère, de Henri, roi de Navarre, et d'un grand nombre de seigneurs. Henri faisait

profession de l'hérésie de Calvin; et comme, selon les principes de sa secte, il regardait alors la messe comme une superstition, il s'arrêta sur le pas de l'église, et ne voulut pas aller plus avant. Le roi lui prit en riant son bonnet de velours noir, brodé en or, et parsemé de pierres précieuses, et le jeta dans l'église, pour obliger Henri d'y entrer, ne fût-ce que pour reprendre son bonnet.

Histoire des superstitions.

Le mariage de Louis XIII avec l'infante Anne d'Autriche souffrit de grandes difficultés; l'on fit en France beaucoup d'écrits pour et contre cette auguste alliance. Entre plusieurs raisons que l'on apporta pour prouver que ce mariage était convenable, on faisait voir qu'il y avait une merveilleuse et très héroïque correspondance entre les deux sujets. Le nom de Loys de Bourbon contient treize lettres; ce prince avait treize ans lorsque le mariage fut résolu; il était le treizième roi de France du nom de Loys. L'infante Anne d'Autriche avait aussi treize lettres en son nom; son âge était aussi de treize ans, et treize infantes du même nom se trouvaient dans la maison d'Espagne. Anne et Loys étaient de la même taille; leur condition était égale, ils étaient nés la même année et le même mois.

Rien n'était plus commun en ce temps-là que ces puériles combinaisons de lettres et de nombres. Voici la recherche curieuse qui fut faite sur le nombre de quatorze, par rapport à Henri IV : il naquit quatorze siècles, quatorze décades et quatorze ans après la nativité de Jésus-Christ. Il vint au monde le quatorze de décembre, et mourut le quatorze de mai. Il a vécu quatorze fois quatorze ans, quatorze semaines, quatorze jours, et il y a quatorze lettres en son nom, Henri de Bourbon.

(Env. Blancheflor.)

Histoire du jeu.

Le jeu dit de *croix ou pile* consiste à jeter en l'air une pièce de monnaie, et l'on gagne quand avant la chute on a nommé celui des deux côtés qui se présente par-dessus. Plus communément aujourd'hui, l'on dit jouer à *pile ou face*, ou encore jouer à *tête ou pile*. Les deux termes *face* et *tête* s'expliquent également par cela que le côté auquel ils correspondent est celui où se trouve, soit la figure d'un souverain, soit l'image symbolique d'une nation. Autrefois à la place de cette figure était une *croix*, ce qui motivait l'expression consacrée. Mais nous pouvons nous demander ce que signifiait l'expression *pile*, qui est encore usitée pour désigner le revers de la pièce, mais que rien ne rappelle. Or ce terme date d'une époque où ce côté des pièces de monnaie représentait ordinairement un navire, qui dans le vieux langage français se nommait *pile*, et qui d'ailleurs a tout naturellement formé notre mot *pilote*, signifiant conducteur de navire.

Tout ce qui concerne la *Mosaïque* doit être adressé à M. Eugène Müller, ou lui être communiqué verbalement, le samedi, de 4 à 6 heures, au bureau du Musée des Familles.

Le Propriétaire-Gérant, CH. DELAGRAVE.

MUSÉE
DES FAMILLES

LECTURES DU SOIR

ANNÉE 1891 (2^e SEMESTRE)

TOME LXVII

TABLE DES ARTICLES CONTENUS DANS CE VOLUME

Beaux-Arts.	Molitor, par M. Blanchecotte, p. 33.	Science, histoire naturelle.
Antiquité et exégèse moderne, par G. Migeon, p. 197.	Une lettre au camp, par D. Arnaud, p. 46.	Science en famille, par L. Balthazard, p. 43, 110, 183, 247, 314, 374.
Chroniques.	Rosita e Mayo, par F. Dillaye, p. 65.	Le Dytique, p. 29.
Causeries de quinzaine, p. 34, 62, 101, 170, 238, 302, 338.	Les Espérances, par A. Ségalas, p. 86, 113.	Amusements physiques, p. 57.
Les Galetés du mois, par Willy, p. 6, 67, 140, 206, 288, 336.	Le mal du pays, par M. de Morel, p. 89.	Les Cochenilles, par M. Maindron, p. 155.
Concours.	Gertrude, par J. Barancy, p. 105.	Madrépores et coraux, par M. Maindron, p. 186.
Mosaïque par E. Muller, p. 30, 62, 93, 126, 158, 190, 222, 254, 286, 318, 350, 378.	Une escapade, par Ol. Bacelle, p. 118.	Les galeries de Zoologie du Muséum, par M. Maindron, p. 203, 229, 284.
Musique.	Pour le Grand Père, par Marie de Bert, p. 129.	Fulgore porte-lanterne, p. 325.
Causerie musicale, par J. Torché, p. 49.	Le Duel d'un poète, par L. Castel, p. 144.	Les arbres à pain, p. 335.
Rien que de France, musique autographe de J. Massenet, p. 324.	Maitre chez lui, par L. Morin, p. 149.	Théâtre.
Poésie.	Le plongeur et la Néréide, par E. Falligao, p. 161.	Comédie et divertissement à Trianon, par Augé de Lassus, p. 77.
Fables, par Roquefort-Villeneuve : Le sourd et l'aveugle, p. 70.	Calesta, par O. Michon, p. 173.	L'interdit, par Ed. Noël, p. 54.
En ménage, p. 157.	Frère et sœur, par M. Drut-Fontès, p. 193.	Variétés littéraires, historiques, géographiques.
En omnibus, p. 164.	Au bord de la mer, par H. de Cheneyères, p. 212.	Un libraire en 1830, par Ad. Jullien, p. 13.
La vérité, p. 190.	L'imagier aux Eglantines, par E. Causé, p. 217.	L'Utilité de bons procédés, par Franklin, p. 42.
Les échasses, p. 237.	Tante Ludvine, par F. Favier, p. 218, 250, 267, 306.	La Vallée de Josaphat, par G. R., p. 71.
Deux et deux, p. 339.	La petite Marthe, par A. Mercklein, p. 241.	La mort de Galba, par Antonini, p. 81.
Le moulin à vent, p. 373.	Cimetière abandonné, par L. Castel, p. 257.	Rhodes, par J. Bertal, p. 116.
La Source, par M ^r Drut-Fontès, p. 121.	Coco, par H. de Charlieu, p. 278.	Arte plumaria, par Le Gall, p. 139.
Au coin de l'âtre, par J. Biron, p. 315.	Un père, par L. de Caters, p. 301.	Les villes proverbiales, par A. Maurel, p. 156, 245, 372.
Rien n'est que de France, par Arm. Silvestre, p. 323.	Les Marrons du feu, par Dourliac, p. 308.	La Guyane indépendante, par J. Gros, p. 176.
Romans et nouvelles.	Floreal, par Arm. Silvestre (extrait de), Enrollements, p. 322.	Infirmités célèbres, par J. Aleson, p. 209.
Les dix doigts de Jean Ruthé, par S. Delorme, p. 1, 38, 72, 97, 133, 165, 198, 232, 262, 292, 329, 355.	Sous la Terreur, par L. de Caters, p. 327.	Un roi de l'intérieur africain, par Ed. Wyts, p. 270.
Sans lui, par L. Mussat, p. 24, 58, 91, 121, 152, 182.	Une bonne affaire, par Louise Mussat, p. 340.	La République de Saint-Marin, par E. Raton, p. 272, 297, 345.
En faction, par A. Mercklein, p. 40.	Le bois de la caverne, par Al. Muenier, p. 342.	Félix Hémet, par E. M., p. 277.
Le Page, par L. Dequillebecq, p. 16.	Les Prodiges d'un grand ministre, p. 353.	Folies humaines, par Et. Marcel, p. 281.
Pour deux tapis, par G. Bernier, p. 19.	Les deux gloires, par Ginestet, p. 364.	Livres d'Etreennes, p. 321.
	Ames d'enfants, par J. de Bonal, p. 366.	Entre frères, par G. des Brulies, p. 225.
	Le vendeur de talismans, par Lella Hanoum, p. 368.	

LISTE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES CONTENUES DANS CE VOLUME

Abdul-Amid, p. 369.	Douze (les) métiers de Pierrot, p. 349.	Presse typographique (ancienne), p. 95.
Alice inspectait l'étendue, p. 213.	Dylique bordé, p. 29.	Promenade militaire, p. 89.
Ami (un) de la famille, par A. Guillaume, p. 301.	Ecolier normand au collège d'Har-court, p. 239.	Qui es-tu ? demanda sir William, p. 243.
Ancêtres (un de nos), p. 343.	Elle filait de ses doigts agiles, p. 175.	Recherche des sources, p. 191.
Ancienne galerie de Zoologie, p. 205.	Embrassez-moi, ce sera pour lui, p. 129.	Renduel (Eug.), portrait, p. 15.
Arbres à pain, p. 338.	En faction, p. 11.	René ! soupira sœur Jeanne, p. 193.
Au moment où elle traversait la passerelle, p. 107.	Fulgore porte-lanterne, p. 325.	République de Saint-Marin, p. 275, 299, 317, 348.
Autographe de V. Hugo, p. 14.	Galetés du mois, p. 6, 67, 140, 206, 270, 337.	Revolver (le premier), p. 31.
Auto-da-fé (figure des patients d'un), p. 349.	Galanterie française, p. 125.	Rhodes, p. 117.
Billet de spectacle pour Trianon, p. 77.	Galba (mort de), p. 83.	Rip Van Winkle (Retour de), p. 253.
ouclier votif, p. 287.	Gazetier cuirassé (le), p. 127.	Roquet (le), le nez en l'air, écoutait... p. 289.
Cabaret (le) du Puits sans vin, p. 303, 305.	Hémet (Félix), portrait, p. 277.	Rosita sur les marches d'un tombeau, p. 65.
Caravane (la) entre à l'oasis, p. 371.	Herisson (le), p. 113.	Saint Yves apaisant les discussions, p. 159.
Carillon d'Anvers, p. 351.	Houdon (statue de), p. 35.	Sois le bienvenu ! dit Thierry, p. 225.
Catane, p. 173.	Il a encore bon pied, bon œil, p. 300.	Source (la), p. 121.
C'est tout, n'est-ce pas ? p. 242.	Il est si caressant, p. 181.	Sous la Terreur, p. 327.
Cimetière abandonné, p. 257.	Imagier (l') aux Eglantines, p. 217.	Sphinx (le), p. 367.
Chaise à coffre, p. 185.	Je veux mourir, s'écria-t-elle, p. 17.	Tête de Christ, p. 57.
Cochenille du Nopal, p. 155.	Kalmouk (le) se mit à genoux, p. 51.	Théâtre de Trianon, p. 79.
Coco disait toujours l'heure, p. 297.	Laocoon (Découverte du), p. 197.	Tisseuses de tapis à Ouchack, p. 23.
offre en chêne sculpté, p. 183.	Lampe sépulcrale, p. 379.	Vallée de Josaphat, p. 71.
olbert au conseil, p. 354.	Lettre au camp, p. 47.	Verre (le) d'eau sucrée, p. 37.
Combat de coqs en Flandre, p. 283.	Madrépores et coraux, p. 187.	Vieux almanachs, Juillet, p. 43, Août, p. 103, Septembre, p. 189, Octobre, p. 247, Novembre, p. 313, Décembre, p. 375.
Counani (Brevet de l'Etoile de), p. 171.	Maison de Buffon, p. 204.	Vipère aspic, p. 111.
Dans la nuit seraine, le combat com-mença, p. 147.	Maison de Cuvier, p. 285.	Vipère et Couleuvre (Têtes de), p. 111.
Dans le désert, p. 271.	Maitre chez lui, p. 149, 150, 151, 180.	
Dix doigts de Jean Ruthé, passim.	Maupeou (Caricature sur), p. 223.	
Doge de Venise, p. 63.	Nouvelles galeries de Zoologie, p. 231.	
	On se mit en marche, p. 119.	
	Plongeur et la Néréide (le), p. 161.	

MUSÉE
DES FAMILLES

LECTURES DU SOIR

ANNÉE 1891 (2^e SEMESTRE)

TOME SOIXANTE-SEPTIÈME



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

Tous droits réservés.

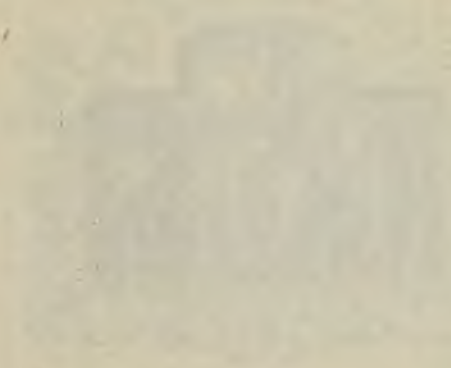
Ayuntamiento de Madrid

MUSEO
DE LA FAMILIA

EXPOSICION DE 1888

EXPOSICION DE 1888

EXPOSICION DE 1888



AYUNTAMIENTO DE MADRID



LES DIX DOIGTS DE JEAN RUTHÉ
(Suite.)

— Eh ! l'ami, demanda Jônas, à quoi penses-tu ?... Es-tu las, ou as-tu le mal du pays ?

— Je pense, dit Jean Ruthé, à une pauvre petite femme et à un enfant qui sont peut-être bien en peine, au milieu de cette réjouissance !

— En peine ?... Tiens, tu leur porteras les dix louis de M. le Gouverneur.

— Ah ! bonnes gens ! c'est que je ne sais pas où demeure la petite femme !...

1^{er} JUILLET 1891.

1. — TOME LXVII.

VI

Inventions et inventeurs.

Jonas s'éveilla au bruit du canon.

« Boum! s'écria-t-il... Voilà encore de la musique en l'honneur du Dauphin! On n'a pas fait tant de vacarme pour fêter ma naissance, à moi!... N'importe; vive le Dauphin! As-tu bien dormi, camarade? »

— Eh! dit Jean Ruthé, je dormirais encore sans ces coups de canon. Le rêve est fini...

— Tu faisais un beau rêve? Voyons! Voyons!

— Ne me proposais-tu pas, hier, une association?...

— Fraternelle!... Pour montrer la lanterne magique. Avec un peu de musique le spectacle serait plus gai.

— Eh bien, nous donnions une représentation chez quelque grand personnage.

— Chez M. le Gouverneur?

— Peut-être. Nous étions dans une salle magnifique.

— Je vois cela d'ici... C'était comme chez M. de La Borde, le fermier général, qui m'a fait appeler deux fois l'an dernier : boiseries sculptées et dorées, plafonds peints, lustres de cristal, avec des centaines de bougies... Et une assemblée choisie... je ne te dis que ça!... La fine fleur des marquis et marquises de huit à douze ans. J'arrivais, la boîte sur le dos, et tout le monde criait : « Voilà Jonas! Il va nous montrer la mère Michel à l'Opéra! — Et Cadet Rousselle à la foire Saint-Germain! — Et Jeannot sur la galiote de Saint-Cloud! » On tendait le drap, on soufflait les bougies, et je commençais, en parlant du nez : « Attention, mesdames et messieurs, vous allez voir ce que vous allez voir! » Et pour chaque tableau, j'avais un petit couplet... Ah! mais, ton rêve? ton rêve?... Tu m'accompagnais sur la clarinette, tu jouais des ouvertures et des ritournelles? Était-ce ça?

— Pas tout à fait, répondit Jean Ruthé, accoudé sur le traversin. Il y avait autour de nous beaucoup de dames et d'enfants, mais on ne demandait pas « la mère Michel », on voulait entendre ta nouvelle chanson.

— La Berceuse Royale?... Quelle idée!...

— Sur une grande table, au milieu de la salle, j'installais un théâtre de marionnettes...

— De marionnettes?... Quelle idée!...

— Nous avions une trentaine de charbonniers, de porteurs d'eau, de femmes des halles, pas plus grands que ma main, qui dansaient des rondes autour d'un berceau.

— Et dans le berceau, le Dauphin souriait?... Quelle idée! Quelle idée!...

— Tu chantais tes couplets; j'accompagnais doucement..., doucement, comme à Versailles, et après chaque refrain, les rondes recommençaient.

— Je te dis qu'il y a là une idée superbe!...

— Je ne sais pas, mais... j'étais heureux... Au premier rang des dames assises autour de la table, une jeune femme blonde et une jeune fille brune se penchaient vers moi... La jeune femme, c'était celle dont je te parlais hier; la jeune fille, c'était

une brave cousine que j'ai laissée au pays... et que j'aime comme une sœur. Derrière elles, un petit garçon de cinq à six ans se hissait sur un tabouret; il s'appuyait sur leurs épaules; entre la tête blonde et la tête brune, je voyais sa figure riieuse. « Ami Jean, me disait-il, quand retournons-nous à la montagne? » Et je répondais : « Au printemps, mon bijou, quand les prés du Supt seront pleins de jonquilles et de fleurs de Rome!... » Alors la jeune femme blonde se levait; elle venait à moi, elle m'amenait l'enfant, elle mettait la main du petit dans ma main... Que voulait-elle me dire?... Le canon m'a réveillé. »

Jonas s'était levé; il allait et venait, en chemise, furetant dans les coins et recoins de sa chambre.

« Il faudra pourtant, grommelait-il, que je mette un peu d'ordre dans ce capharnaüm. »

C'était une grande pièce carrelée, au quatrième étage d'une vieille maison de la rue des Prêcheurs. Mobilier bizarre : un lit à colonnes, avec baldaquin de damas grenat, une immense armoire de noyer, trois mauvaises chaises de paille, un très beau fauteuil Louis XIV, deux coffres de sapin, une longue table chargée de livres, de recueils de chansons, de gravures, de vues d'optique, de manuscrits. Au milieu de cette table, dans le fouillis des papiers, la lanterne magique, les séries de verres peints, un petit théâtre de carton, et une vielle incrustée d'ébène et d'ivoire.

« Que cherches-tu donc? demanda Jean Ruthé.

— Je cherche ma troupe. Tu vois bien le théâtre? C'est pour cette grande scène que j'ai composé mes premières comédies. Mais je ne sais plus ce que sont devenus mes acteurs et mes actrices... Parions que la bonne grosse tante en aura fait cadeau à quelques marmots de la maison!... C'était son droit, après tout... elle les avait payés assez cher!... S'ils ne sont pas dans le tiroir, au fond de l'armoire... Ils y sont!... Les voilà!... Tiens! tiens! »

Jonas jeta sur le lit une trentaine de marionnettes articulées, gens d'épée et gens de robe, bailli, commissaire, dames en grands paniers, soubrettes court-vêtues, danseuses d'opéra, haren-gères, charbonniers.

« Regarde! reprit-il... Nous avons déjà deux charbonniers et quatre poissardes. On rhabillera le reste de ce petit peuple, on noircira quelques figures et... il ne s'agira plus que de trouver le moyen de faire danser la joyeuse société.

— Je m'en charge! » dit vivement Jean Ruthé.

Jonas haussa les épaules.

« Ah! oui... tu les ferais sauter au bout des fils de laiton?... C'est le vieux jeu; pas d'illusion, pas de poésie!... Est-ce que, dans ton beau rêve, tu voyais les fils et les mains qui les tenaient?

— Non, mais...

— Les marionnettes qui dansaient autour du berceau étaient mises en mouvement par un mécanisme invisible?

— Laisse-moi donc achever... Ce mécanisme nous le trouverons. Oh! bonnes gens, je n'en suis pas à mon coup d'essai. A Thiers, mon patron, le coutelier, avait pour enseigne un gagne-petit qui faisait joliment tourner sa meule. C'était une

de mes inventions, car j'ai la manie d'inventer, ... ne te l'ai-je pas dit?

— Tu m'as parlé hier d'une diligence sans chevaux.

— Sur laquelle je suis venu jusqu'à Nemours. C'était plus compliqué que le gagne-petit et que la ronde de marionnettes. A la besogne, l'ami! connais-tu un horloger, ou un mécanicien, ... ou un bon serrurier, chez qui je puisse travailler?

— Un mécanicien?... j'ai ton homme. C'est un inventeur, lui aussi. Il a fait des métiers pour les filatures, une raboteuse pour les ébénistes, un tourne-broche à musique et le mécanisme des

bras maigres gesticulaient avec frénésie. La porte de la chambre s'ouvrit brusquement.

— Tiens, polichinelle, dit la tante Besnard, voilà ton chocolat et celui de ton camarade... Bonjour, mes enfants; on retourne au Carreau. Faut mener rondement les affaires aujourd'hui. C'est fête à grand carillon, ... rapport à la naissance de Mgr le Dauphin; dig, ding à tous les clochers, orchestre à la Grève, mâts de cocagne, ruisseaux de petit bleu et cervelas à « qui qu'en veut en attrape! » Ce soir illuminations générales; on se baladera sur les boulevards... A deux heures le dîner, pays!



Il était assis devant une table encombrée. (Dessin de J. Wagrez.)

oiseaux qui chantent toutes les heures chez M. Fourcade, l'horloger de la rue Saint-Honoré. En ce moment il s'occupe d'une machine qu'il appelle « la poste instantanée »; il prétend arriver à faire correspondre, en quelques minutes, le faubourg Saint-Antoine et Passy. En voilà un remueur d'idées! Il m'a pris en amitié parce que, dans les *Étrennes parisiennes*, j'ai publié une pièce de vers à la gloire de M. Franklin. C'est son dieu, cet inventeur du paratonnerre, ce savant Américain

Dont le génie audacieux,
Rassurant les foules craintives,
Dérobe et rend inoffensives
Les foudres du maître des cieux!...

« Veux-tu que je te dise les quatorze strophes? Nous irons ensuite chez M. Hugel, l'homme de la poste instantanée. »

Jonas, en chemise, déclama l'ode à Franklin. Sa voix de soprano montait à l'aigu, ses grands

— Soyez tranquille, répondit Jonas, nous serons exacts... Et maintenant, aux choses sérieuses! Nous avons des projets superbes. Notre fortune est faite, maman!...

— Tais-toi! tais-toi! Tu me fais trop rire quand tu parles de fortune!

Et Mme Besnard descendit, la larme à l'œil. Lorsque ce grand fou l'appelait maman, la bonne femme avait les paupières humides.

A neuf heures Jonas frappait à une petite porte, au fond d'une impasse, entre la rue Saint-Denis et l'Enclos de la Trinité. Une jeune femme vint ouvrir.

« Ah! monsieur, dit-elle en souriant, vous allez égayer un peu mon pauvre songeur. Je voulais qu'il se reposât, puisque les ouvriers font la fête; nous aurions passé une bonne journée à Châtenay, avec les enfants; mais il a reçu d'Angleterre le dessin d'une nouvelle machine à feu,

et je vois bien qu'il faudra lui porter son dîner à la chapelle. »

Ce que Mme Hugel nommait « la chapelle » était un vieux bâtiment à contreforts, voûtes à nervures, hautes fenêtres ogivales, séparé par une petite cour de l'hospice des Enfants-Bleus. Le mécanicien y avait installé ses ateliers; en y fabricant des métiers pour la bonneterie et pour les filatures de coton, il faisait des œuvres d'artiste, des recherches et des expériences de savant. Forges, fourneaux, tours, étaux, enclumes, modèles de machines, moules et moulages, outils, dépôts de bois, de fer, d'acier, de glaise, de plâtre, ne laissaient qu'un étroit couloir au milieu de la vaste salle. Au fond, devant une fenêtre à rosace, une tribune, étayée de solides madriers, servait de bureau et de laboratoire; on y montait par une échelle de meunier.

Ce fut là que Jónas et Jean Ruthé trouvèrent le mécanicien. Hugel n'avait pas plus de trente-cinq ans; le visage était encore jeune, mais les cheveux, déjà rares, commençaient à blanchir; avec des traits fortement accentués, la physionomie avait une grande douceur.

Il était assis devant une table encombrée de registres, de livres, de dessins, d'instruments de précision, d'échantillons de minéraux. Sa tête, penchée, recevait la lumière de la rosace; un reflet de vitrail colorait le front.

« Eh bien! dit Jónas, je croyais qu'il était question d'une partie à Châtenay?... Voyez donc ce beau soleil, ce ciel sans nuages... Ce n'est pas l'automne, c'est un second printemps! »

Le mécanicien se leva, balbutiant comme s'il sortait d'un rêve :

« Châtenay?... Ah! oui... oui, j'avais oublié. Les enfants attendent... Nous pourrions bien y aller... tout à l'heure. »

— Nous ne vous retiendrons que quelques minutes, reprit Jónas. Je venais vous présenter et vous recommander un inventeur.

— Un malheureux, alors... une victime de l'imagination? comme dit ma pauvre chère femme.

— Mais non, mais non!... Un bon garçon qui arrive du pays de Forez, pour travailler bravement et, si c'est possible, gaiement!... Il est musicien, il compose de jolis airs, il invente de curieuses mécaniques, il a fait une voiture qui marche sans chevaux...

— Eh! dit Hugel, tout le monde, aujourd'hui, se met à faire des voitures sans chevaux! En Amérique M. Franklin avait vu chez un meunier le modèle d'un chariot à vapeur; en Angleterre on est dans la bonne voie des expériences; en France, on a déjà réussi. La voiture à feu de Cugnot et Brezin a trainé les canons de l'Arsenal. Avec une chaudière plus grande et quelques améliorations dans les appareils de manœuvre, elle pourrait rendre d'excellents services.

« Tenez, en voilà, là-bas, une réduction exacte. Les Anglais l'ont copiée et perfectionnée; ce matin j'ai reçu d'un ami employé dans les mines de Cornouailles, ce dessin et ce prospectus. Regardez : le chariot à vapeur roule sur des bandes de métal, comme les caissons de décharge qu'on emploie dans certaines usines; il serait capable, me dit

mon correspondant, de faire huit à dix lieues à l'heure, sur plan horizontal. Et ce n'est que l'enfance de l'art!... De même, ce que j'ai imaginé moi, n'est encore qu'un jouet. Avec les deux machines électriques que vous voyez ici, — deux simples machines de cabinet, — des fils métalliques et des balles de moelle de sureau, on peut faire un échange de signes et d'idées, d'un bout à l'autre de mon atelier. Ah! quel avenir! Et quel avenir prochain! Transports rapides et économiques, suppression de la distance et du temps pour la transmission de la pensée! La grande force motrice et le merveilleux agent de communication sont trouvés. M. Franklin me l'a dit ici-même, « nous brûlons! » Jónas vous avez été vraiment poète le jour où vous avez chanté cet homme de génie. L'enthousiasme vous saisisait, vous emporterait, si j'étais assez heureux pour vous montrer clairement ce que je découvre, ce qui vient d'éclorre, et qui sera demain en plein épanouissement!... Oh! vous riez, grand enfant!... Mais vous me comprenez, vous, monsieur?... Vous êtes des nôtres... »

Jean Ruthé ne riait pas, lui. L'ardente parole et le regard enflammé de cet homme le troublaient.

« Non, dit-il timidement, je ne comprends pas... tout, mais j'essaie de deviner. Je ne suis qu'un paysan... »

— Un ouvrier mécanicien?...

— Un paysan qui a lu et étudié au hasard... et qui voit bien, en arrivant à Paris, qu'il a tout à apprendre.

— Vous apprendrez, si vous le voulez énergiquement. Mais... il faut vivre d'abord. Vous avez un état?...

Jean hésitait, attristé, presque honteux. Peut-être se rappelait-il que Mme Des Granges lui avait posé les mêmes questions...

« J'ai touché à beaucoup de choses, répondit-il, mais ce n'est pas avoir un état... Lorsqu'on a de l'idée et un peu d'adresse, on compte trop sur ses dix doigts. »

— Pourtant, vous avez travaillé?... probablement à Saint-Étienne?

— Dans ces dernières années, j'étais commis de coutellerie à Thiers.

— Eh bien, il y a des couteliers à Paris.

— J'en ai connu plusieurs, qui venaient acheter chez mon patron.

— Ils vous donneront un emploi. Voilà pour le pain quotidien.

— C'est vrai... Je n'y pensais pas... On ne pense pas aux choses simples!...

Dans ces dernières paroles de Jean, il y avait un accent presque douloureux. Hugel se sentit ému. Ce paysan intelligent et naïf à la fois l'intéressait, lui inspirait une profonde sympathie.

« Si vous aviez eu, reprit-il, quelque habitude de notre genre de travail, je vous aurais volontiers employé... C'était probablement pour cela que Jónas vous amenait chez moi? »

— Non, monsieur, répondit Jean Ruthé, je venais vous demander un coin dans votre atelier et quelques outils... pour monter une petite mécanique... Oh! un jouet!...

— J'en ai fait, des jouets, moi. Expliquez-moi votre projet, je vous aiderai.

— Alors... je reviendrai demain... Aujourd'hui vous allez à la campagne.

— Ah! j'oubliais encore!... Dites quand même? »

Le lendemain Jean était de la maison, et Hugel lui disait :

« Achevez le jouet, nous trouverons ensuite mille moyens d'utiliser votre intelligence, votre adresse, votre bonne volonté. Tous les jours, à six heures, vous serez libre et, s'il vous convient de tirer parti, le soir, de votre talent de musicien, Jônas vous en fournira l'occasion. Courage, l'ami! Une poignée de main, s'il vous plaît!... »

— Ah! monsieur!... »

VII

Les deux prêcheurs.

Paris n'avait jamais été plus joyeux; les fêtes semblaient devoir durer tout l'hiver. Après les jours de réjouissances publiques, salves d'artillerie, bals sur les places, distributions de vivres, illuminations, les théâtres donnaient leurs spectacles *gratis*. Au Français, on reprenait *La partie de chasse de Henri IV*, avec un à-propos de Dugazon « pour la naissance du Dauphin ». L'Opéra inaugurait sa nouvelle salle (Porte-Saint-Martin) par une magnifique représentation d'*Adèle de Ponthieu*. L'ouverture était à peine terminée que tout le public se levait en criant : « Vive le roi! Vive la reine! Vive monseigneur le dauphin! » Aux Italiens, on intercalait dans les *Vendangeurs* un dialogue en couplets, entre un charbonnier et une poissarde. Les spectateurs chantaient avec le compère et la commère : « Viv' l'roi, la reine et l'dauphin! »

Charbonniers et dames de la halle avaient leurs places gardées, les jours de *gratis*, dans ces trois théâtres. Ils ne se pressaient pas, laissaient le commun se morfondre à la queue depuis sept ou huit heures du matin, arrivaient en fiacre, en tapisserie, en charrette, vers deux heures, quelques minutes avant le lever du rideau, prenaient les grands airs des gens de qualité et disaient aux charretiers : « Ce soir, à cinq heures! » Les poissardes s'installaient bruyamment au balcon de la reine, les charbonniers au balcon du roi, se carraient sur les velours, apostrophaient leurs amis et connaissances. À la fin de la représentation, ils chantaient et dansaient sur la scène. Entre deux rondes, on mangeait de la charcuterie, on buvait à la santé de monseigneur le dauphin.

Toutes les corporations et toutes les paroisses faisaient des processions. Des milliers de pauvres les suivaient, car la cérémonie se terminait généralement par une distribution de pain et de vin. Des particuliers donnaient des messes en musique. Mme Médard, la bouquetière de la famille royale, faisait chanter un *Te Deum* à Saint-Germain l'Auxerrois. Les Invalides allaient à pied à Notre-Dame, avec leur gouverneur et leur état-major.

Le 26 octobre, à cinq heures, le roi vint à Paris et fut partout acclamé. Il était populaire, on l'appelait « le bon papa ». À la porte de la Conférence, il prit ses voitures de gala; le comte d'Artois et le duc d'Orléans montèrent auprès de lui,

et le cortège se dirigea lentement vers la cathédrale, par le quai des Théatins. Du Pont-Royal à la cathédrale, une pluie d'argent tomba des carrosses. Sur le parvis, après le *Te Deum*, S. M. eut une surprise : pour la première fois, la façade et les tours de Notre-Dame étaient illuminées.

En novembre, les corporations allèrent à Versailles. Les serruriers portèrent au roi, leur confrère, un petit chef-d'œuvre, une serrure à secret. En pressant un ressort, on faisait jouer une plaque finement ouvragée; la plaque, glissant dans des rainures à peine visibles, laissait à découvert un dauphin doré.

Les dames de la halle devaient présenter leurs hommages; Mme Besnard était chargée de complimenter le roi, la reine et le dauphin. Trois discours à apprendre! Ils n'étaient pas longs, mais encore fallait-il arriver à les réciter correctement. La bonne femme avait peur de manquer de mémoire.

Cinq ou six fois par jour, elle répétait devant une glace, prenait des poses, essayait des révérences.

« Ça ira-t-il, mon petit? demandait-elle à Jônas.

— Oui, ma tante,... si vous ne vous troublez pas!... »

— Eh! justement... parions que je me troublerai!... Je suis capable de perdre le fil et de tout embrouiller. Tiens, ce matin, en commençant le compliment au dauphin, j'ai dit « Madame » au lieu de Monseigneur!... Et puis, il y a quelque chose qui m'embarrasse.

— Quoi donc?

— Mes mains, mes grosses mains... Pendant que je récite, je ne sais où les fourrer... Ah! une idée!... Le jour de ma fête, un de mes meilleurs clients, le maître d'hôtel de M. de Caumartin, m'a fait cadeau d'un éventail; je tiendrai mon éventail comme ça, petit... Ça doit être bien porté, à la cour...

— Une autre idée, ma tante, dit Jônas. J'applique une feuille de papier blanc sur votre éventail, j'y écris de ma plus belle ronde les trois compliments, et si la mémoire vous manque, vous avez le texte sous les yeux : *Sire* à gauche, *Monseigneur* à droite et *Madame* au milieu.

— Embrasse-moi, fiston; tu sauves ta pauvre tante!.. Voilà la clé du tiroir, prends ce que tu voudras!

— Merci, maman, répondit Jônas; j'userai discrètement de la permission. Nous allons être riches, le Forézien et moi. Notre mécanique est faite, les marionnettes dansent leur ronde avec entrain,... je ne vous dit que ça! Hier, nous avons donné la première représentation chez M. Hugel, qui avait invité quelques amis. Succès complet, triples félicitations à Jean Ruthé, mécanicien, musicien et chanteur!...

— Et à toi?...

— Oh! moi, j'ai eu ma part. Mais le Forézien s'est surpassé. On lui a fait chanter des chansons de son pays; il a une voix superbe! Ah! maman, si nous avions seulement la chance de donner une représentation à Versailles!...

— J'y pensais... Compte sur moi, fiston!... »

(A suivre.)

SIXTE DELORME.

LES GAÏETÉS DU MOIS

Illustrées par ALBERT GUILLAUME.

Personne ne songe plus à l'ex-président Grévy mais en revanche les grévistes ne se laissent pas oublier. Pendant le mois qui vient de s'écouler, on n'a parlé que d'eux : cochers d'omnibus, garçons de café, coiffeurs, élèves de l'École des Beaux-Arts, etc.

Dans une ville serbe dont le nom à trop de consonnes pour que je me risque à le transcrire, il s'est même produit une petite grève de chirurgiens; c'est d'eux que je vais parler tout d'abord (à tout saigneur tout honneur). Ces fils d'Eseulape, comme les appelaient nos grands-pères nourris de Demoustiers, jugeant trop peu rémunérateurs les émoluments qui leur étaient alloués pour soigner les malades des hôpitaux, résolurent de s'abstenir et, pendant quelques jours, on ne les vit plus au chevet de leurs clients. Le résultat ne se fit pas attendre. Tout le monde guérissait! Les croque-morts se croisaient les bras! Un tel état de choses ne pouvait décemment se prolonger, et bientôt, chaque abstentionniste revenu à de meilleurs sentiments, la mortalité ne tarda pas à reprendre un cours raisonnable. C'est ainsi que se termina une grève commencée pourtant sous d'heureux auspices.

Seul, un médecin tint bon et refusa, intraitable, de traiter ses malades. Il quitta son pays, et les journaux bien informés affirment que « le Serbe », comme on le surnomme pour plus de simplicité — car son nom est aussi baroque, pour le moins, que celui de sa ville natale — que le Serbe, dis-je, va venir s'installer « dans nos murs ». J'ose lui prédire une légitime popularité à Paris, et je serais bien étonné que son succès ne balançât pas, à brève échéance, celui de son homonyme célèbre par M. Ohnet, *Serbe Panine*.

L'origine de la grève qui a failli éclater à l'École des Beaux-Arts est plus compliquée. On n'ignore pas qu'au concours dit du « Prix de Rome », sans doute parce que le premier vainqueur était originaire de la Jamaïque, prennent part un certain nombre de jeunes artistes, désireux de voyager en Italie aux frais de l'État, et communément appelés « logistes », attendu que leur abnégation à se cloîtrer inconfortablement est, effectivement, bien digne des loges. Cette année, on leur a demandé de traduire en peinture l'anecdote suivante, dont le parfum de modernité n'échappera à personne.

Un jour, Jupiter qui voyageait avec Mercure — ce qui prouve qu'à l'instar du prince de Galles le maître des dieux était peu difficile sur le choix de ses fréquentations — vint loger chez un certain Philémon qui avait quatre-vingts ans, le goût de l'hospitalité, une femme appelée Baucis, et une oie dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous. Désireux de traiter somptueusement des hôtes de marque, le vieillard voulut leur faire cuire son oie. Mais Jupiter, qui devait appartenir à une société protectrice des animaux (ou peut-être ne

digérait-il pas facilement ce volatile), s'opposa à l'immolation projetée.

Un des logistes chargés d'illustrer ce conte de la mère l'Oie renouvelé des Grecs, après avoir rendu de son mieux le geste protecteur de Zeus, se trouva fort dépourvu lorsque l'instant fut venu de représenter l'oiseau. Il écrivit officiellement à la commission supérieure pour lui exposer son cas, et reçut la visite d'un délégué rempli d'importance.

« Jeune homme, interrogea ce personnage, vous n'avez donc jamais vu d'oie? »

— Si, monsieur, répondit l'irrévérencieux rapin en regardant son interlocuteur d'un air significatif.

— Eh bien, alors?

— C'est que je n'ai jamais vu ces volailles qu'à Noël, bourrées de chair à saucisse. Aussi, je demande qu'on me fournisse, comme modèle, une oie vivante.

— Récemment, y a-t-il une absolue nécessité?



— Plus qu'une nécessité, monsieur, car nécessité n'a pas de l'oie, tandis que...

— Pas un mot de plus; vous l'aurez.

Et il l'eut. Seulement l'administration ne peut se dissimuler qu'elle vient de créer là un précédent bien dangereux. Si, l'année prochaine, les peintres doivent traiter un sujet où il sera question d'ours, ils se tireront d'affaire en s'adressant au secrétariat des théâtres subventionnés; mais qu'ils aient, par exemple, à représenter Milon de Crotone, Pertuiset, Samson, ou quelque autre tueur de lions, et l'on voit d'ici les difficultés qui vont surgir. En prévision des embarras qui pourraient se produire, le ministère des Beaux-Arts devrait faire nommer, dores et déjà, M. Bidet ou M. Pezon membre de la Commission; car leur présence devient indispensable dans une Ecole qui menace de se transformer, sous peu, en véritable Arche de Noé.

Après tout, c'est le progrès. Donc, va pour l'arche, et en avant.... arche!

Quant à la grève des omnibus, que la perfide Albion s'est empressée de plagier honteusement — tirez les seconds, messieurs les Anglais! — j'ai idée qu'elle ne tardera pas à se renouveler car les omnibus dansent sur un volcan. On se rappelle que tout le personnel, cochers, conducteurs, contrôleurs, avait cessé de travailler, alléguant qu'il n'y a si bonne Compagnie des omnibus qui ne se quitte. Tout d'abord, le Conseil d'administration avait juré de résister jusqu'au bout; mais, sur les oburgations d'un journaliste radical qui — chacun se le rappelle — répétait aux grévistes « souvent homme vacquerie, tenez bon, ils céderont », les gros bonnets de la Compagnie finirent par mettre les pouces, si l'on ne permet cette métaphore audacieuse.

Au cas où une nouvelle grève se produirait, la Compagnie a l'intention de faire monter sur les



sièges vacants de ses voitures des gardiens de la paix. Mauvaise idée : pour arrêter, ils s'en tireront encore, mais pour repartir, que d'accidents! La Préfecture de police se verrait obligée d'utiliser les grévistes en leur confiant le soin de conduire au poste les agents qui accrocheraient trop fréquemment.

En tous cas, j'espère que nous ne verrons plus les scènes de désordre du mois dernier, que la liberté du travail sera respectée, et que nulle violence ne sera plus exercée par les grévistes contre les conducteurs d'omnibus de bonne volonté; *par omnibus bonæ voluntatis*.

Je le sais bien, les optimistes déclarent avec un bon sourire que si les omnibus viennent à nous manquer, nous en serons quittes pour prendre des fiacres. C'est ainsi qu'une reine compatissante donnait aux affamés manquant de pain le conseil de manger de la brioche. Mais cette ressource même pourrait bien nous échapper s'il faut ajouter foi aux discours menaçants prononcés dans le meeting du 13 juin.

Peut-être est-il bien tard pour en parler en France, car depuis ce meeting quinze jours sont passés, et, dans notre pays, quinze jours, je le sais, font d'un meeting récent une histoire un peu rance. Mais cette réunion, presque oubliée déjà, récolte un regain d'actualité par le fait de l'.....

appelons-le *l'Estrapontin*, organe de Leurs Excellences les cochers de fiacre. Le dernier numéro de cette feuille contient une vigoureuse profession de fouet bourgeoisicide et s'élève, très haut, contre la scandaleuse partialité dont les journaux ont fait preuve, en appréciant les revendications de ces révolutionnaires à deux francs l'heure.

Le *Musée des Familles* ne méritera jamais de pareils reproches. *Estrapontin, fiacre voluntas tua!* La plus rigoureuse impartialité présidera toujours à nos comptes rendus; aussi bien, la tâche nous sera facile, car il est aussi doux de voir la vérité sortir d'un puits que cruel de voir Dupuis sortir des Variétés, selon la forte parole d'un philosophe incohérent que l'on ne saurait trouver déplacée ici; puisque les réunions de fiacres-dirigeants se tiennent, en général, salle Lévis (Jules).

Ce local au nom suggestif (de bons esprits l'ont remarqué) a, sans nul doute, contribué à l'éclosion dans les cervelles des assistants de conceptions folotes et d'ordres du jour bizarroïdes. Aussi, les meneurs ont décidé que, lors du prochain meeting, la réunion se tiendrait dans une des salles du faubourg Saint-Antoine, sans souci des rapprochements charentiformes qu'une presse sans pudeur ne manquera pas de faire entre saint Antoine et ses cochers.

Les coiffeurs, eux, n'ont pas eu, comme les cochers d'omnibus, la chance de voir leurs doléances appuyées par la presse. Cette abstention doit être attribuée, sauf erreur, à ce fait que la plupart des journalistes étant chauves comme des pommes d'escalier, ils s'intéressent modérément aux revendications des chevaliers du Peigne. A mon avis, mes confrères ont eu grand tort; ils ne ressemblent en rien au mérovingien ébouriffé, patron des photographes, Collodion le Chevelu, c'est vrai, mais leurs joues ne sont pas glabres.... Puissent-ils n'avoir pas à se repentir, tôt ou tard, de s'être aliéné cette redoutable corporation qui tient leurs têtes dans ses mains!

Tandis que les coiffeurs refusent de raser, les garçons de café refusent de se faire raser. Ces messieurs affirment que la Déclaration des droits



de l'homme leur concède le droit imprescriptible de porter des moustaches; ils organisent des réu-

nions falotes au cours desquelles des orateurs grandiloquents — d'une voix accoutumée à crier « Boum, pas de crème! » ou « Voyez terrasse! » — protestent avec une certaine pompe (à bière), contre la tyrannie des patrons qui leur imposent des favoris, bons seulement aux courses.

Personnellement, il me serait tout à fait égal que mon déjeuner me fût servi par un garçon moustachu comme un major de table d'hôte, et la suppression des favoris m'intéresse infiniment moins que celle des pourboires, qui me semble, à tous égards, plus désirable. J'avoue même que je ne puis comprendre la passion avec laquelle ces individus en tablier blanc, ou à peu près, réclament la permission de porter des poils sous le nez. Au fait, ne serait-ce pas dans la crainte d'être confondus avec les notaires?

Il faut bien en convenir, depuis quelques années, ces officiers publics ternissent malencontreusement l'éclat de leurs panonceaux, et quittent leurs études, « leurs chères études », comme disait M. Thiers, pour mettre le cap sur la Belgique avec une précipitation qu'ils devraient laisser aux naufrageurs de la finance. Cette persistance à manger la grenouille ne pouvait manquer d'émouvoir les pouvoirs publics. Et déjà l'on parle d'une proposition notari-cide que déposerait M. le député X..., surnommé « la Corneille qui abat les lois », à la fin de la session parlementaire, au moment où nos honorables se préparent à regagner, gratuitement, leurs circonscriptions respectives, en fredonnant le traditionnel péan clavichampêtre :

Vivent les vacances,
Denique tandem!
Les longues séances
Habebunt finem.

Mais la Chambre compte parmi ses membres trop d'amateurs de théâtre pour approuver la suppression qu'on veut lui demander, sans souci du marasme dans lequel cette proposition tabellion-phobe, prise en considération, plongerait les faiseurs de comédie. Du coup, le député X... saperait les bases de l'art dramatique. Rien n'est donc sacré pour ce sapeur?

Il ignore donc que si des milliers de pièces aboutissent à un dénouement tolérable, c'est grâce à l'intervention de notaires ex machina idoines à démasquer le traître, à priser élégamment, à faire des effets de perraque, à unir deux cœurs qui s'aiment. Toucher aux notaires! Mais M^{onsieur} Scribe — *Di talem...* — jaillirait de son tombeau pour châtier une telle profanation! Et, dame! voir cet ex-immortel sortir du cercueil! J'aimerais mieux voir notre député entrer dans le sien sans délais. Si indissoluble est l'union de l'art dramatique et du notariat qu'il s'est rencontré des tabellions passionnés pour l'art de la scène au point de sacrifier à cette violente amour plus que leur vie... Qui ne se souvient de Mary Cliquet qui, pour avoir trop manié les ficelles théâtrales, tresse aujourd'hui des menus objets dans une maison centrale? Tant il est vrai qu'en France, comme l'a dit Beaumarchais, tout finit par des chaussons!

Voyons, monsieur le député, un peu d'indulgence! Baudelaire lui-même, que la vue d'un pa-

nonceau jetait en pâmoison, sut faire à l'occasion quelques concessions aux défenseurs du notariat.

Un soir, à table, il avait tenu ses amphitryons bourgeois haletants sous le fouet de sa verve cruelle. Un silence se fit. Alors, avec un sourire un peu pincé, maître X..., notaire de père en fils depuis Hugues Capet, émit une protestation narquoise :

« Je vous assure, monsieur Baudelaire, que tous les notaires ne sont pas au bain... »

— C'est vrai, fit le poète avec une courtoisie charmante, c'est vrai, on en a guillotiné plusieurs. »

Autre grève, la dernière, la plus étrange : je veux parler de celle qui se trouve au bord d'un grand fleuve brésilien et sur laquelle M. Carrington Bolton a fait les plus extraordinaires observations. Ce voyageur américain (d'autres disent gascon) raconte imperturbablement qu'au cours de ses pérégrinations le long du fleuve, il lui est arrivé d'entendre des sons harmonieux s'échapper du sable de la rive. Interrogés, les indigènes lui affirmèrent que ces propriétés « Memnonniennes » leur étaient connues depuis longtemps, et subsistaient quand bien même on transportait à de grandes distances ce gravier mélomane enfermé dans un récipient. Dès lors, il me semble certain que M. Carrington Bolton a dû rapporter, pour les allées de son jardin, quelques mètres cubes de ce sable chanteur après lui avoir, en bon citoyen de l'Union, enseigné le patriotique *Yankee doodle!*

Il n'en faut pas plus pour s'acquiescer une véritable célébrité, et l'explorateur américain pourra dès lors, s'écrier avec notre immortel compatriote Joseph Prudhomme : « Ce sable sera le plus beau jour de ma vie! »

Autre musique moins inattendue.

On écrit de Berlin qu'une troupe de comédiens nègres vient de débarquer à Hambourg, où elle a déjà donné une représentation (sans doute les *Rendez-vous hambourgeois*) pour faire une tournée dans toute l'Allemagne. Mon Dieu, je suis tout dis-



posé à croire que cette troupe de noirauds est le *négre plus ultra*, comme on dit, de l'art dramatique, mais il me semble que le répertoire, interprété par eux fera un bien singulier effet. Comment

s'y prendront-ils pour interpréter le plus populaire des opéras-comiques de Boieldieu? Chanteront-ils :

Prenez garde, prenez garde,
La Dame noire vous regarde!

Et quelles modifications ne subira pas le théâtre de Scribe où revient si fréquemment cette apostrophe : « Vous pâlissez, colonel? »

Sans m'arrêter aux propos ironiques des farceurs qui prétendent que les nègres disent à leurs amis qui éternuent : « Dieu vous ébénisse! » je déclare que leurs représentations, s'ils daignent en donner à Paris, n'auront pas de spectateur plus assidu que moi. Et j'arriverai au théâtre, comme Sarcey, devant que les chandelles soient allumées, pour ne pas perdre une note des opéras qu'ils interpréteront, car je veux entendre même l'ouverture (Toussaint).

Seulement, pour Dieu, pas d'imprudence! A peine débarqués, on déplore la perte de deux de ces hommes de couleur, victimes de leur témérité : ayant pénétré dans la cage d'un lion qu'ils s'imaginaient reconnaître, ils ont été immédiatement dévorés par le fauve qui, depuis ce repas de corps, inquiète le personnel du Jardin zoologique par sa mélancolie. Le pauvre animal est puni par où il a péché : il broie du noir.

Ce ne sont pas des négresses, cette Rosa et cette Josepha dont, en attendant qu'elles débutent à la Galté, les portraits couvrent les murs de Paris; mais pour avoir la peau blanche comme vous et moi (quand je dis vous, je n'en sais rien), elles n'en sont pas moins bizarres.

Ces deux violonistes unies par une amitié telle que, depuis les frères Siamois, on n'en a pas vu de plus intime, ne peuvent se regarder en face; depuis leur naissance, elles se tournent le dos...

Pendant que je vous parle théâtre, quelques

petites nouvelles intéressant l'art dramatique : Au théâtre de Constantinople, reprise des *Brigands*, avec une troupe entièrement nouvelle dont le succès — ce qui n'a rien d'étonnant en pays musul-



man — va toujours « en croissant ». On refuse du monde à la Porte.

En Italie, on répète avec ardeur le *Cadavre calcitrant*, appelé aussi *Crispi* et la *Comare*.

Enfin, la principale scène de Londres annonce la représentation d'une pièce tirée des *Contes de Perrault*, patronnée par S. A. R. le prince de Galles et due à la plume du major Gordon Cumming. Titre : *la Petite Poussette*.

WILLY.

JOURNAL DU CANONNIER BRICARD

(1792-1802)

(Avec introduction de LORÉDAN LARCHEY).

Ce journal — que les petits-fils de l'auteur viennent de publier en un élégant volume à la librairie Delagrave — va prendre tout naturellement et très dignement place à côté des *Cahiers du capitaine Coignet* et du *Journal de marche du sergent Fricasse*, que M. L. Larchey a publiés dans ces dernières années et qui ont obtenu le succès que chacun peut savoir.

Bricard, qui faisait partie en 1792 de la compagnie de canonniers de la section de Saint-Merry, est un des volontaires qui, à la nouvelle de la prise de Longwy par les armées prussiennes et autrichiennes, résolurent de marcher à l'ennemi.

Il part, et, tout simplement, il tient note, au jour le jour, pendant dix ans, de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il fait au cours de ses diverses cam-

pagnes. Le *Quorum pars magna fuit* du héros antique lui convient à merveille. Quoique dictées sans aucune préoccupation de l'art, les pages qu'il accumule reflètent bien mieux que mainte œuvre longuement élaborée la physionomie de cette très curieuse époque militaire. Après avoir participé en brave fort intelligent à l'effort qui repousse l'invasion, Bricard est au nombre des soldats de l'expédition d'Égypte; et là, plus encore peut-être que dans la première partie de sa carrière, les impressions qu'il enregistre ont une couleur et une valeur exceptionnelles. Jamais peut-être cette entreprise à la fois si étrange et si grandiose ne se trouva mieux peinte que par ce soldat qui, du fait de ces souvenirs en quelque sorte ingénus, ne collige rien moins qu'un très précieux document historique.

EN FACTION



NE, *deusse! une, deusse!* chantonne le petit pioupiou en arpentant de large en large le court espace de terrain prescrit par le règlement; *une, deusse! une, deusse!* — et les talons de ses godillots laissent à chaque pas leur empreinte dans la neige épaisse comme un tapis d'ouate.

Perdu dans une capote trop large, ayant peine à soutenir son fusil dont l'acier lui glace les doigts à travers ses gants de coton, Louisic Guinvarch', fusilier à la quatrième du second, songe tristement aux deux mortelles heures qu'il lui faut demeurer là, en faction, par cette terrible nuit de décembre, sous la neige tombant à flocons serrés, avant de réintégrer le corps de garde à l'atmosphère surchauffée. Vingt minutes au plus se sont écoulées depuis l'instant où le camarade qu'il est venu relever lui a transmis la consigne, et déjà la bonne provision de chaleur emportée du poste s'est évanouie, trop tôt absorbée par l'atroce température. Sur cette place du Carrousel ouverte à tous les vents, la bise s'engouffre en un sifflement aigu, lui fouettant au visage les rafales d'une neige durcie qui pique la peau comme des pointes d'aiguille; des pieds à la tête le froid l'envahit...

A plusieurs reprises, il s'est arrêté devant un banc de pierre dissimulé entre deux énormes piliers, abri sûr et bien tentant, où l'on se blottirait à l'aise, protégé, sinon contre le froid intense, au moins contre le vent qui brise et la neige aveuglante; mais, pris d'appréhensions, le factionnaire a continué sa pénible promenade. C'est que, si grande que soit la tentation, il a deux graves raisons, le fusilier Guinvarch', pour n'y pas succomber. D'abord les sages recommandations du major qui lui trottent par la tête; ensuite, et surtout, le souvenir d'une émotion violente ressentie à cette même place, un mois auparavant. Cette nuit-là, bien qu'elle fût moins dure que celle-ci, l'imprudent n'avait pas résisté à ce banc tentateur, et c'est par un hasard béni qu'il s'était réveillé d'un sommeil de plomb juste à temps pour apercevoir la silhouette élégante du lieutenant des Évettes se profilant en haut de la place.

Bon pour les hommes, le lieutenant des Évettes, mais à cheval sur le service; et, avec cela, d'une activité désespérante; jamais lassé, toujours présent au quartier, à l'exercice, ici, là, et le soir — histoire de se dégourdir les jambes — courant le monde, les soirées, profitant de ses rentrées tardives au milieu de la nuit, pour tomber à des heures impossibles sur les hommes de garde. C'est précisément au cours d'une de ses inspections nocturnes qu'il avait failli pincer le fusilier Guinvarch' dormant en faction. Rien qu'à la pensée de la punition si miraculeusement esquivée, le malheureux tremblait encore.

« J'y ai coupé une fois, mais faut pas jouer avec

la veine », murmure-t-il toujours hésitant, quand le va-et-vient de sa monotone faction le ramène devant le banc aux dangereuses séductions.

A la vérité ce serait folie de s'aventurer dans les rues par un temps pareil! La place du Carrousel n'est pas tenable, d'ailleurs; bêtes et gens succombent sous l'ouragan. Le cheval étique d'un maraudeur, insensible aux coups de fouet comme sourd aux jurons de son maître, est resté en détresse près du guichet de l'Échelle; plus loin un ivrogne attardé, après de louables mais inutiles efforts pour gagner les quais, a pris le sage parti de s'écrouler sur un tas de pierres et d'y attendre le retour de l'accalmie. Quel mortel audacieux oserait entamer la lutte avec les éléments déchaînés?

La neige, cependant, redouble d'intensité, et la bise souffle toujours plus aiguë...

Une, deusse! une, deusse! répète l'infortuné Louisic, essayant d'entraîner dans le rythme de sa voix grelottante ses jambes qui se raidissent. Et ses yeux, rougis de froid, se portent sans cesse vers l'horloge du Pavillon de Flore, dont les aiguilles lui semblent demeurer immobiles sur le cadran.

Trois heures sonnent! Encore une grande heure de faction! Une heure, c'est-à-dire un siècle à souffrir. Car c'est une réelle souffrance qui, maintenant, s'empare du malheureux soldat, souffrance si forte qu'elle le ferait pleurer. L'estomac tordu, le dos comme brisé, les nerfs morts, le courage l'abandonne pour marcher; dans son cerveau annihilé, de véritables désespoirs s'éveillent, persistants, cruels. Non, jamais elle ne viendra la fin de cette douloureuse faction, et désormais il demeurera là, toujours, indéfiniment perdu au milieu de la glaciale tourmente qui l'enveloppe et lui fige le sang dans les veines!...

Phénomène bizarre! Louisic a tout à coup une sensation qu'il ne peut définir: ses jambes fléchissent, impuissantes à le soutenir, et, chose étrange, il en éprouve un apaisement subit. Une sorte d'engourdissement l'alanguit; puis comme bercé, sa pensée le transporte au pays, tout là-bas, dans sa chère Bretagne. Il revoit ce petit coin de landes qu'il a dû quitter brusquement, la ferme, avec ceux qu'il regrette, et tout le passé des jours heureux prend corps et défile devant lui. Comme il faisait bon dormir dans le grand lit aux panneaux fermés, étouffant à demi sous la couette de plume! Qu'elles étaient courtes, les heures passées à la veillée, attentif au récit des légendes contées par l'aïeule, près de la cheminée flambant d'un feu de genêts desséchés!

Le souvenir de ces douces choses ravive ses regrets; sa douleur augmente, des larmes lui montent aux yeux, et sa désespérance grandissant, Louisic Guinvarch' s'écrie, vaincu:



Une pauvre en haillons est là, près de lui, immobile, courbée sur un bâton. (Dessin de A. Mantelet.)

« Sainte Anne! plutôt mourir que souffrir ainsi.
— Sois satisfait, mon fi », répond une voix.
Une pauvre en haillons est là, près de lui,
immobile, courbée sur son bâton.

« Arrière la femme », dit-il, quelque peu surpris
de cette apparition. Et comme elle ne fait pas
mine de s'éloigner, il avance d'un pas, l'arme en
avant.

« Calme-toi, mon fi.

— Au large, te dis-je, et plus vite que ça.

— C'est mal de me chasser, Louisic Guinvarch', réplique la vieille sans bouger...

Son nom? Comment cette pauvre femme sait-elle son nom?

« Tu me connais donc? »

Avec un petit rire strident comme un bruit de crécelle :

« Pardine, répond-elle, tu es Louisic, Louisic Guinvarch'... Tu m'appelles, je viens...

— Je n'ai appelé personne.

— Ouais... Ne viens-tu pas de dire que tu voulais mourir? Ton souhait tombe à merveille, mon fi, continue la vieille, justement c'est ton tour. Lorsque cette horloge, dont tu suis la marche avec tant d'impatience, sonnera trois heures, tu mourras... Tes plaintes étaient si pressantes que, par charité, j'ai tenu à te prévenir. Prends courage, Louisic, tu n'as plus longtemps à souffrir. »

En prononçant ces derniers mots, elle se redresse légèrement, et Louisic Guinvarch' se sent défaillir en apercevant une hideuse tête de mort grimaçant sous la capuche sombre de la pauvre femme.

Quand il reprend ses sens, la vieille n'est plus là, mais il perçoit distinctement sa voix cassée qui domine la tempête pour lui crier encore :

« Courage, Louisic, tu n'as plus longtemps à souffrir. »

..

La bise souffle toujours plus glaciale, la neige tombe encore en flocons serrés, mais qu'importe la neige à Louisic Guinvarch', fusilier à la quatrième du second!

A la sensation pénible du froid qui, tout à l'heure, lui arrachait des larmes, a succédé une souffrance bien autrement cruelle : l'horrible appréhension de sa fin prochaine; sans cesse, à ses oreilles, tinte la lugubre prophétie de la pauvre femme : « Courage, Louisic, tu n'as plus longtemps à souffrir. »

Mourir, il va mourir! Et cela sans répit, dans quelques instants; car il ne doute pas de l'avertissement de la messagère maudite : lorsque l'horloge marquera trois heures, ce sera fini de lui! Et comme si elle se fût rapprochée pour qu'il la pût mieux voir, l'horloge lui apparaît tout près avec ses aiguilles dont il voudrait ralentir la marche, et qui semble se hâter maintenant dans une course folle. Il a beau fermer les yeux pour échapper à cette obsession, dans l'obscurité de ses paupières closes, les aiguilles s'agitent gigantesques, comme deux bras prêts à le saisir quand sonnera l'heure fatale.

Mourir, il va mourir! C'est lui qui l'a voulu. Ah! misère! N'a-t-il pas imploré la mort comme une grâce, par pitié... et pourquoi? Pour s'affranchir d'un mal passager, d'un mal sans gravité, dont rirait un enfant, un mal dont il n'a même plus souvenir, car il ne souffre plus, en vérité!

Mais qu'elle revienne donc, cette première souffrance, qu'elle revienne cent fois plus forte; et il l'endurera sans une plainte et surtout sans un souhait imprudent!

C'est horrible et bête tout à la fois, ce qui lui arrive; un souhait qui se réalise avec une telle promptitude, un vœu exaucé aussi rapidement! N'a-t-il pas désiré à maintes reprises être riche, revoir son pays, mille choses enfin, sans que la fortune lui ait fait meilleure mine, sans qu'il ait pour cela retrouvé jamais ses landes et ses menhirs? Et parce que, dans un moment d'impatience folle, de découragement exagéré, il a demandé — et sans grande insistance — à mourir, la mort répond à son appel! Oh! comme il les regrette, ses imprudentes paroles, l'infortuné Louisic, et pour les racheter, les reprendre, que d'heures, d'heures encore, il passerait sous la neige, par les nuits les plus froides, par la bise la plus glaciale!

...Mourir, il va mourir! L'heure est venue; comme elles ont marché vite, les maudites aiguilles. Encore quelques minutes, des secondes, maintenant, et l'atroce vieille sera là, fidèle à sa parole...

C'en est fait, l'heure va sonner!

Douter encore, impossible... Espérer...

Trop tard! Un pas a résonné sur la neige, une main s'abat sur l'épaule de Louisic qui, mort à demi, implore :

« Sainte Anne, pitié... »

« On dort en faction, maintenant, huit jours de bloc, mon garçon, en attendant le cadeau du colonel; allons, fixe! »

Tout ahuri, le factionnaire se dresse dans l'encoignure où il s'est endormi, et présente machinalement les armes au lieutenant des Évettes, qui s'éloigne en fredonnant un motif de valse.

Frottant de ses mains gourdes ses yeux ensommeillés, Louisic Guinvarch', fusilier à la quatrième du second, éprouve une sensation bien douce qui lui réchauffe le cœur.

« Imbécile, dit-il, je rêvais... »

Et la joie de se retrouver vivant lui faisant oublier la punition encourue, il ajoute avec un ouf de soulagement :

« Cette fois, j'y coupe pas, mais j' préfère encore ça! »

ABEL MERCKLEIN.



UN LIBRAIRE EN 1830

Le Cénacle romantique et Renduel.



À numéro 22 de la rue des Grands-Augustins, proche celle Saint-André-des-Arts, s'élève une maison à trois fenêtres de façade et dont la porte cochère, assez basse, donne accès dans une cour très étroite. Demeure modeste, infiniment distante des luxueux magasins d'à présent et qui abrita pendant dix ans l'éditeur romantique par excellence, Eugène Renduel, « le libraire au cabriolet d'ébène et d'acier », comme l'appelaient Théophile Gautier, tant il paraissait étrange, en ce Paris de nos pères, de voir un simple fabricant de livres avoir cheval et tilbury. C'est là que Renduel, après avoir appris le métier chez le colonel Touquet, chez Hauteœur jeune, avait trouvé local peu coûteux lorsqu'il s'était décidé à fonder une librairie en commençant par une petite édition des Contes de Berquin; c'est là qu'il vit sa réputation grandir, ses relations s'étendre et qu'il devint le libraire exclusif du Cénacle, adulé par Hugo et Gautier, par Sainte-Beuve et Nodier, par Henri Heine et Lamennais par tous les gens, illustres ou prétendant le devenir, qui tenaient une plume aux environs de 1830.

Étrange fortune que celle de ce fils de simples paysans du Morvan, qui de petit employé sans ressources, en était arrivé à tenir le haut du pavé dans le commerce de la librairie à Paris, voyait affluer chez lui toutes les célébrités littéraires de son temps et se trouva prendre une part très active aux luttes héroïques de cette période. A nouvelle école il fallait un nouveau libraire. Il semblait dès lors que Renduel eût surgi tout exprès pour réunir chez lui toutes les forces issues du romantisme, éparpillées jusque-là chez divers marchands moins effrayés que d'autres par ces élucubrations folles, et Renduel vit très clairement de prime abord qu'il fallait agir avec audace. Il ouvrit toutes grandes les portes de son cabinet aux écrivains que ses confrères timorés recevaient froidement quand ils ne les éconduisaient pas tout de suite, et c'est ainsi que sa librairie eut bientôt le monopole à peu près complet des ouvrages romantiques, c'est ainsi que lui-même est demeuré, pour la postérité qui simplifie tout, le libraire exclusif des révolutionnaires de 1830.

Renduel n'eut pas cependant tous les ouvrages de la nouvelle école, et Mérimée et Stendhal, Balzac et George Sand lui échappèrent; mais il en publia la majeure partie, et de beaucoup. De même que ses prédécesseurs, Ladvocat ou Gosselin, Urbain Canel ou Levavasseur, s'étaient vu abandonner par les tenants du romantisme aussitôt que la librairie de Renduel avait pris de l'importance, de même les libraires qui durèrent ou vinrent après lui, Bossange, Ollivier, Charpentier, Delloye, eurent bien à leur tour les reliefs de l'école romantique, mais n'en firent pas une spécialité et n'en publièrent pas assez pour que ce devint l'étendard de leur

maison. De façon que Renduel a absorbé, aux yeux de la postérité, non pas seulement les éditeurs après lesquels il avait débuté, mais aussi ceux dont la maison dura plus longtemps que la sienne et qui héritèrent de lui en quelque sorte. Il les avait effacés, uniquement comme libraire romantique, cela va sans dire; mais pour nous autres qui voyons les choses de loin, il n'y a plus d'intéressants, de vivants que les livres frappés à cette empreinte parmi tous ceux qui virent le jour il y a cinquante ou soixante ans, et c'est ce qui explique pourquoi Renduel est le libraire le plus célèbre de cette période et celui dont les livres, toujours cotés très cher, porteront le nom bien au delà du temps actuel.

Il ne demeura pourtant pas longtemps dans la capitale, et sa maison disparut, comme elle était née, en un clin d'œil, au bout de douze ans d'existence. Il n'avait succédé à personne et personne ne lui succéda. Quand il se vit forcé pour raisons de santé de retourner presque au pays natal, dans la Nièvre, il ne désira pas que son entreprise continuât sous un autre nom que le sien; il liquida et céda à différents libraires les ouvrages sur lesquels il pouvait avoir quelques droits. Certes, c'est peu qu'un laps de douze années pour une maison de librairie sortie du néant et y rentrant après une aussi brillante existence; mais ces douze années-là, de 1828 à 1840, sont précisément les plus belles dans l'histoire littéraire du siècle, les plus fécondes en productions significatives et destinées à vivre à travers les âges; les plus bruyantes enfin par la lutte acharnée que les poètes et les romanciers, les peintres et les dramaturges livraient à la routine et au classicisme invétérés. Quand Renduel prit sa retraite avant l'âge, après *Ruy-Blas*, à la veille des *Burgraves*, les romantiques avaient partie gagnée, et lui pouvait aller planter ses choux: il n'avait plus que faire à Paris.

Pensez donc qu'il avait, durant ces douze années, lancé dans le monde un nombre considérable d'ouvrages destinés à vivre. « Un catalogue d'Eugène Renduel, disait Jules Janin sur la fin de sa vie, est plus intéressant à lire que tous les livres qu'on lit aujourd'hui. » Parcourons donc un de ces catalogues, daté de 1837, année où la librairie Renduel, en plein succès, se transporte au n° 3 de la rue Christine. D'abord, les œuvres complètes de Charles Nodier, romans, contes, ouvrages de linguistique et souvenirs, que Renduel avait toutes réunies chez lui; à côté, tous les volumes de Sainte-Beuve qu'il avait rachetés ou publiés d'original, comme *Volupté*, les *Critiques et portraits littéraires* et les premiers volumes de *Port-Royal*; ensuite les œuvres également complètes de Henri Heine: *Reisebilder*, la *France* et l'*Allemagne*, que l'auteur sera fort embarrassé de remplacer après le départ de Renduel; les Contes d'Hoffmann, traduits par Loève-Weimars et réunis

en vingt petits volumes, un coup d'audace qui fut un coup de fortune pour l'éditeur; tous les romans du Bibliophile Jacob, grands succès des cabinets de lecture aujourd'hui totalement oubliés: *Un divorce*, *la Danse macabre*, *les Francs Taupins* et *le Roi des ribauds*; les *Paroles d'un croyant*, de Lamennais; *le Spectacle dans un fauteuil*, d'Alfred de Musset;

Le poète et l'éditeur avaient bien vite compris quelle force ils puiseraient dans cette alliance, et tant que Renduel se jugea capable de supporter les exigences pécuniaires de Hugo, elle fut indissoluble. Aussitôt que le nouveau libraire avait pris position dans le monde des lettres, il avait fait des ouvertures au chef du Cénacle et Hugo qui avait été,

Il est fait
insérer pour les
Voix intérieures
dans la propriété
desquels M. Hugo
rentrera au
moins d'un an à
paris de jour de
la mise en vente,
laquelle devra avoir
lieu dans le mois
consu.
il en accordé à
M. Renduel vingt
huit à partir de
fin novembre pour
la fabrication des
autres réimpression
des romans que
l'éditeur en veut au
plus tard dans le
délai.

Les ouvrages ci dessus sont vendus
à M. Renduel pour dix huit mois à
partir de la mise en vente de chacun
deux, passé lequel délai M. Hugo -
rentrera de plein droit dans la propriété
M. Renduel acquiesce le droit de
se réimprimer les quatre premières
ouvrages qu'après l'entier paiement
des exemplaires restant en magasin
il est accordé à M. Renduel cent
exemplaires de main de passe par mille
de tirage. M. Renduel donnera à M.
Hugo trente exemplaires des voix intérieures
et vingt-cinq des autres tirés en sus.
fait double à Paris le 31 mai
mil huit cent trente sept

approuvé l'auteur ci dessus
d'un par. sans sousigné

Renduel

Fin du traité conclu pour la publication des *Voix intérieures*, tiré de la collection romantique de M. Adolphe Julhen.
(Le corps du traité est de la main de Renduel; les deux lignes finales et le renvoi en marge sont de la main d'Hugo.)

les *Jeunes France* et *Mademoiselle de Maupin*, de Théophile Gautier; *la Salamandre*, et *Plik et Plok*, d'Eugène Sue; *Champavert*, de Petrus Borel; *les Deux Cadavres*, de Frédéric Soulié; cent autres volumes encore signés de noms moins célèbres et cependant bien connus: Alphonse Royer, le comte de Pastoret, Jules Lacroix, d'Ortigue, Paul de Musset, Eugène Chapus, Henri Martin, Juliette Bécarré, Rosa de Saint-Surin, sans parler de Mme Roland et d'André Chénier qui n'avaient pas dû faire antichambre auprès de Renduel.

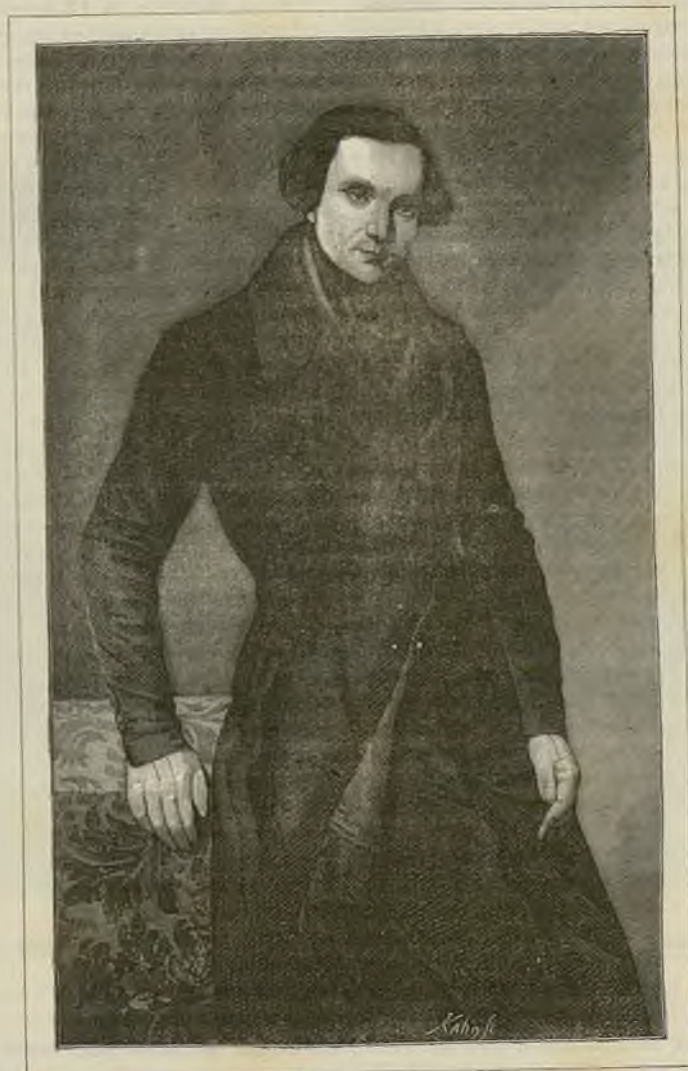
Mais le véritable drapeau de la maison c'était la collection complète des œuvres de Victor Hugo.

jusqu'alors, de Pélicier à Ladvocat, d'Urbain Canel à Charles Gosselin, accepta sur l'heure. Il apporta rue des Grands-Augustins ses nouveaux ouvrages en attendant qu'il pût y réunir ses œuvres déjà publiées: les *Odes* et *Ballades* et les *Orientales*, *Bug-Jargal*, *Cromwell*, *Han d'Islande* et le *Dernier jour d'un condamné*, *Hernani* enfin, propriété de Mame qui l'avait payé très cher sans se récupérer sur la vente, et *Notre-Dame de Paris*, tout récemment publiée à la librairie Gosselin. Le gage de cette entente fut la remise du manuscrit de *Marion de Lorme*, encore que le poète eût promis cet ouvrage à Gosselin — d'où réclamation de celui-ci

devant le tribunal de commerce — et de ce jour Hugo et Renduel marchèrent la main dans la main.

A Renduel *Martin de Lorme* et *le Roi s'amuse*, *Lucrece Borgia*, *Marie Tudor* et *Angelo*; à Renduel *les Feuilles d'automne*, *les Chants du Crépuscule* et *les Voix intérieures*; à Renduel *Littérature et Philosophie mêlées*: un vrai cadeau, disait le poète; un vrai rossignol, pensait le libraire. Alors pourquoi

rieures; comme les poésies étaient, avec *Notre-Dame de Paris*, les œuvres vraiment productives du maître, au contraire du théâtre qui se vendait mal, l'éditeur fut bien forcé de signer pour ne pas perdre son monopole. Il le payait donc très cher, tellement cher qu'à la fin, lorsqu'il s'agit de publier *Ruy-Blas* après tant d'autres drames empilés en boutique, il préféra renoncer et laissa Hugo



Eugène Renduel, par Auguste de Châtillon (1830).
Portrait légué par Mme Renduel au Musée historique de la ville de Paris.

l'acceptait-il? Parce qu'il avait le plus grand intérêt à ne pas laisser un volume important d'Hugo paraître ailleurs que rue des Grands-Augustins, parce que le nom de Victor Hugo c'était l'enseigne éclatante et bruyante de la maison Renduel. Et le poète avait si bien compris l'intérêt évident de l'éditeur qu'il en jouait à ravir, ne s'engageant que pour un an ou deux et ne cédant presque jamais un ouvrage nouveau sans exiger le renouvellement du traité courant pour les œuvres antérieures. Ainsi fit-il quand arriva le tour des *Chants du crépuscule* et des *Voix intérieures*.

porter *Ruy-Blas* avec *les Rayons* et *les Ombres* à Delloye. Aussi bien Renduel se retirait-il à la campagne l'année même où paraissait ce dernier volume, en 1840.

Mais finalement, direz-vous, Victor Hugo a fait la fortune de Renduel, avec Gautier, Musset, Sainte-Beuve et Nodier. C'est ce qui vous trompe, et si Renduel n'avait publié que les ouvrages de ces auteurs illustres, il aurait bientôt fermé boutique. Ces écrivains-là ont assuré la grandeur littéraire et la renommée historique de la librairie de Renduel; ils n'ont nullement aidé à sa prospé-

rité commerciale. Les premiers grands succès du nouvel éditeur furent les *Paroles d'un croyant* et les *Soirées de Walter Scott à Paris*. Ce titre, aujourd'hui bien obscur, est celui d'un ouvrage imaginé par le Bibliophile Jacob dont les volumes alimentaient alors les cabinets de lecture et remplissaient la caisse de Renduel avec les terrifiants romans du vicomte d'Arincourt. C'est grâce au succès des publications de ce genre, auxquelles il faut joindre *Plik et Plok*, et les Contes d'Hoffmann, que Renduel pouvait satisfaire à ses préférences littéraires et recevoir quantité d'ouvrages qui devaient lui rapporter beaucoup de gloire et peu de profit; c'est grâce à l'argent gagné avec ces nouvelles prétendues historiques ou ces sombres histoires qu'il pouvait orner ses volumes de gracieux bois d'Alfred Johannot, de puissantes eaux-fortes de Célestin Nanteuil, de belles gravures d'après des compositions dessinées exprès pour lui par Raffet, Camille Rogier et Louis Boulanger.

Quand il se retira, au total, il n'avait qu'une très modeste aisance. Il acheta alors la terre et le petit château de Beuvron, sur la rivière de ce nom, aux environs de Clamecy, et se donna à la culture avec la même ardeur, le même esprit d'innovation qu'il avait montrés dans le commerce des livres. C'est là qu'il vécut encore une trentaine d'années avec la plus courageuse et la meilleure des femmes, venant de moins en moins à Paris, oublié de tous ceux qu'il avait édités et qui le croyaient mort, se complaisant même dans cet oubli hâtif; c'est là que j'appris à l'aimer, moi qu'il avait vu naître et qui, jusqu'à vingt-cinq ans, m'étais médiocrement soucié de mes vieux amis Renduel; c'est là que j'allai le voir chaque année à partir

de 1870; c'est là qu'il avait transporté tous ses livres, ses papiers d'affaires, ses tableaux romantiques reproduits par la gravure dans les plus beaux de ses ouvrages, tous souvenirs de sa carrière militante auxquels il tenait précieusement et que je conserve à mon tour fidèlement, maintenant qu'ils sont arrivés en mes mains, après sa mort et celle de Mme Renduel.

Renduel fut emporté par une attaque d'apoplexie, à Beuvron, le 19 octobre 1874 : il approchait de soixante-seize ans, étant né à Lormes, gros village de la Nièvre, le 23 novembre 1798. Quant à Mme Renduel, qui était née à Paris le 21 septembre 1801 — c'était la fille de l'imprimeur Laurens, et sa connaissance du métier, son ardeur au travail n'avaient pas nui, vous pensez bien, au succès de la librairie — elle survécut assez longtemps à son mari et s'éteignit le 14 juillet 1887, dans sa quatre-vingt-sixième année. Elle était restée jusqu'à la fin dans son château délabré, au milieu de tout ce qui lui rappelait son jeune temps, et quand elle venait, chaque année, embrasser ses amis de Paris, elle était toujours impatiente, après quatre ou cinq semaines, de rentrer dans son « vieux Beuvron », comme elle avait coutume de dire. Avant de mourir, elle a légué au Musée historique de la ville de Paris le grand portrait de son mari peint par Auguste de Châtillon en 1836, et c'est ainsi que le célèbre éditeur romantique, un Parisien pur sang de 1830, occupera définitivement la place qu'il méritait d'avoir à Carnavalet, au milieu des gens notables qui se rattachent, par leur naissance ou leur carrière, à l'histoire de Paris.

ADOLPHE JULLIEN.

LE PAGE

Comment de simple page Gloarec devint seigneur de Taliferu et autres lieux.

LE vieux et très noble sire de Penmarc'h faisait la sieste à sa coutume en une haute chaise de chêne lorsque sa fille Annaïc entra. Bien que le pas léger de la jeune damoiselle ne fit qu'effleurer le plancher de la salle, les cottes d'armes, corselets d'acier, gantelets, jambards, brassards et cuissards appendus aux murs, se mirent à bruir avec un doux murmure de feuilles mortes, comme animés d'un frisson de joie. Chose simple si l'on pense qu'en ce vieux castel rien n'était plus gracieux et plus plaisant à voir que cette ravissante créature. Sans nul doute, c'était de plaisir que tressaillaient les âmes de ses aïeux en leur vieille défroque mortelle quand elle passa, svelte en sa tournure, visage fin au front candide éclairé par des yeux bleus où vous eussiez cru voir le ciel,

s'avancant à petits pas, vêtue d'une jupe verte bordée d'un galon d'or, et la taille prise dans un corsage de soie blanc broché d'or, sans autre chose pour parer ses beaux cheveux qu'une coiffe de dentelle.

Le sire de Penmarc'h dont elle était l'unique enfant se réveilla tout à fait, leva la tête, redressa son torse un peu courbé par l'âge et sa poitrine se dilata dans un mouvement d'orgueil.

Annaïc donna son front à baiser au vieux gentilhomme, puis elle s'assit auprès de lui sur un tabouret de cuir.

Alors son père, tandis qu'elle demeurait silencieuse, avec un air de grande tristesse répandu sur le visage, lui parla en ces termes :

« J'avais vraiment grand regret, ma mie, de voir se dessécher sur sa tige votre belle fleur de jeu-

nesse sans autre soleil que l'humeur chagrine d'un vieux soldat comme je suis, car vous voilà tout à l'heure à la tête de dix-huit printemps. Aussi vous ai-je réservé pour ce jour une grande surprise : votre beau cousin d'Almeray revient de la guerre, le roi l'a fait banneret, capitaine de cent lances ; et je vous le donne pour époux. Je vous marierai dans huit jours. Nous célébrerons les fiançailles aujourd'hui même. Êtes-vous contente ? »

Au lieu de répondre, la gentille demoiselle cacha son front blanc comme les lis entre ses mains pour pleurer.

« Qu'avez-vous ? » demanda son père.

Le sire de Penmarc'h était sur le point de brusquer les choses tellement qu'il les aurait gâtées, car il avait acquis à la guerre plus d'habitude de prendre les places fortes que de conquérir les cœurs ; mais, heureusement, la portière de velours qui cachait l'entrée de ses appartements se souleva, livrant passage à un gentil page, déloré, la mine éveillée, qui pour saluer son maître traîna jusqu'à terre sa toque de velours grenat.

Et sur un signe du chevalier de Penmarc'h l'autorisant à parler :

« Messire, dit le page, le seigneur d'Almeray s'achemine vers le château, suivi de deux hommes d'armes des mieux équipés.



« Je veux mourir », s'écria-t-elle. (Dessin de E. Mouchot.)

Annaïc répondit d'une voix si douce que vous auriez cru ouïr la musique des anges :

« J'ai fait vœu à madame la Vierge et à tous les saints de rester fille ».

A ces mots, les sourcils du sire de Penmarc'h se hérissèrent, pareils à des chardons ; un éclair traversa ses yeux.

« Oh ! fit Annaïc, vous êtes, je le sais, mon maître et je vous suis soumise en tout ; mais point en ceci. Aussi n'en ferai-je qu'à ma guise, car j'aime mieux mourir que prendre un mari.

— Baste ! dit le vieux gentilhomme, essayant de rire. Vous le dites, ma mie, mais attendez donc. D'Almeray est brave ; et vous aurez pour lui des sourires et non des larmes, car il est fort dans la bataille et preux et très doux en la compagnie des dames. Vous verrez !

— Je ne verrai rien du tout, car j'ai mon idée », repartit l'obstinée jeune fille.

1^{er} JUILLET 1894.

— Vive Dieu ! cria le sire de Penmarc'h tout ragaillardi ; je veux le recevoir dans la cour d'honneur. Vous, Annaïc, allez revêtir vos plus beaux atours, et toi, Cloarec, prête-moi ton bras. »

Là-dessus, la pauvre Annaïc, qui ne voulait point d'époux, implora l'aide du ciel et gagna sa chambre, laquelle se trouvait dans une tourelle en poivrière, dans la tour d'angle du château, au-dessus d'une terrasse crénelée. Annaïc avait les yeux pleins de larmes et le cœur bien gros. Et, sans songer à s'attifer, la mignonne damoiselle s'accouda sur l'appui de pierre de sa fenêtre pour contempler la campagne environnante, où tout était désolation dans la solitude. Au pied de la colline couverte des massifs de chênes rabougris dont la verdure rouillée prenait des teintes de cuivre rouge, s'étendait, uniformément morne, la plaine stérile et sablonneuse, sans un brin d'herbe. A l'horizon, la mer déferlait sur une cein-

2. — TOME LXVII.

ture de brisants où planaient les brumes; et, vers l'extrémité de la presqu'île, se dressait le pic de Talifern, colosse de granit dont les assises arrondissaient leurs croupes sur les dunes. Rien de mélancolique comme ce roc qu'Annaïc avait sous les yeux depuis l'enfance; nulle part au monde la voix de la mer n'était plus sinistre; le vacarme de la tempête y était tel qu'on pouvait l'entendre à plusieurs lieues dans l'intérieur jusque vers Quimper. Talifern symbolisait assez bien la destinée de la pauvre demoiselle; et c'était entre eux comme un lien de résignation.

« Comme moi, pensait-elle, s'adressant mentalement au rocher solitaire, tu as été jeté parmi ces sables sans l'avoir voulu, et tous deux nous vivrons superbement inutiles, ignorés des hommes. »

La douce créature avait compté sans son cousin. Prédestiné depuis le jeune âge à cette alliance, il revenait de Palestine pour demander la main de sa cousine Annaïc, qu'il avait laissée tout enfant.

Annaïc faisait à ce sujet mille réflexions plus tristes les unes que les autres, lorsqu'on frappa très discrètement à la porte de sa chambre.

C'était son page Cloarec, venant l'avertir de la part de son père qu'elle eût à se rendre dans la salle à manger où l'attendait son beau cousin. « Il a bien attendu jusqu'ici et il n'a pas fini », dit Annaïc. Puis, interpellant le page :

« Penses-tu bien, Cloarec, que je puisse jamais épouser ce soudard ? »

— Je ne suis pas grand clerc, répondit le page, mais j'ai lu quelque part que ce que femme veut Dieu le veut !

— Bien, mon page, écoute ceci, compagnon de mon enfance et de mes jeux. Je ne me marierai point; telle est ma volonté. Ma mère, dont Dieu ait l'âme, mourut en me donnant le jour, et j'ai juré de vivre dans le célibat envers et contre toutes les volontés humaines. Je l'ai promis à Dieu, à la Vierge et aux saints. Tu sais que mon père s'est mis en tête de me donner un mari; sans le secours d'en haut, je suis perdue. C'est à toi que je me fie, mon bon Cloarec; toi seul, tu peux me tirer de ce guépier où je suis prise. Avise donc! Trouve quelque chose; mais sauve-moi. Je fais serment, si tu y parviens, quoi qu'advienne, de te donner en toute propriété le fief que je tiens par héritage de madame ma mère, le manoir de Lestidouen et la forêt, l'étang de Roemuren, qui est le plus poissonneux de toute la contrée, et le rocher de Talifern, car je veux demeurer fille et fille je resterai ! »

Ayant dit, la belle Annaïc s'en alla vers les nobles seigneurs qui l'attendaient pour commencer le festin; et, le page, tout pensif, songeait aux moyens d'occuper les loisirs que lui laissait cette fête à laquelle il n'avait aucune part. Ses faucons le tentaient peu, les chiens encore moins, parce que, doux de caractère et contemplatif, il préférait aux fatigues de la chasse les méditations et les rêveries solitaires.

C'est pourquoi, sortant du château, il se dirigea vers Talifern dont il aimait la sauvagerie. Que de journées il y avait passé, bercé par la rumeur des flots, tandis que les cormorans et les mouettes décrivait autour de lui des cercles fantastiques, l'effleurant de leur vol.

Ce jour-là, Cloarec s'assit sur les touffes maigres d'herbes marines, les jambes pendantes au-dessus de l'abîme ouvert dans les flancs du rocher comme par un grand coup d'une épée géante. Le flot de la marée montante battait furieusement les parois de granit sous les pieds ballants du page; et, des profondeurs, l'écho montait, répercutant les choes avec un tel vacarme qu'il justifiait bien le nom populaire de Talifern (talus de l'enfer), car les damnés d'enfer ne peuvent mener plus grand tapage à coup sûr.

La chaleur du jour et la fatigue aidant, Cloarec tomba bientôt dans un profond sommeil et longtemps il dormit, ainsi bercé par le bruit des flots, couché sur le dos, la face tournée vers le ciel. Mais voici que, dans ses rêves, la belle Annaïc passa caressant ses lèvres d'une fleur. Le page aussitôt s'éveilla. Grande fut sa surprise : Annaïc était bien là, entre son père et son cousin, et tous trois se gaussaient à voir l'étonnement du page, avec de grands éclats de rire.

« Je rêvais de vous, mademoiselle, et suis-je bien éveillé, car vous êtes si gaie que je crois les accordeilles faites ? »

— Il en est ainsi de tout point, mon ami, répondit Annaïc, conformément à la vérité !

— En ce cas, fit le page, je n'ai qu'à vous tirer ma révérence très humblement. »

Et debout, sur ce mot, d'une enjambée, sautant par-dessus l'abîme de Talifern avec toute l'agilité de la jeunesse, Cloarec se retournait vers la compagnie qu'il saluait par trois fois le plus cérémonieusement du monde.

« Dieu ! qu'il m'a donc fait peur ! » dit Annaïc, blanche comme cire à la pensée que son page aurait pu se tuer.

Ce que voyant et entendant, le sire d'Almeray piqué au vif parce que sa belle cousine avait blémi pour un autre que lui-même, s'avisait de vouloir faire le saut.

« Oh ! dit-il dédaigneusement, ceci n'est point d'un sorcier. J'en ai vu bien d'autres à la guerre. Voyez plutôt ! »

Ce disant, il prenait l'élan pour sauter et sans aucun doute il l'eût fait sans risque, car la crevasse ne mesure guère plus de trois à quatre pieds de large; mais Annaïc voulut le retenir et saisit le pourpoint du pauvre capitaine au moment qu'il s'élançait, de telle sorte qu'il glissa sur le roc et qu'au lieu de retomber de l'autre bord, il roula dans le vide.

La gueule béante du gouffre le reçut et il poussa un cri d'horreur. Ce fut tout.

L'épouvante avait frappé les témoins de cette chute. Les yeux fixés sur l'abîme, le seigneur de Penmarc'h et son page ne bougeaient pas plus que les rochers d'alentour. Annaïc aussi semblait paralysée et un éclair de folie traversa sa cervelle :

« Je veux mourir ! » s'écria-t-elle.

Sans son père, qui la saisit entre ses bras, la noble jeune fille se fût jetée dans le précipice. Alors elle fondit en larmes, puis passant de la douleur à la colère, brusquement, elle interpella Cloarec dans une imprécation furieuse :

« Vilain croquant, fils du diable ! criait-elle, tu as causé sa perte ! Las ! Dire qu'il était avec nous

si gentiment à mes côtés! Un si beau seigneur, gai, vaillant comme l'épée, plus doux dans ses discours qu'une musique d'église. Ah! nous nous serions mariés aux cerises et grâce à ta malice, clerc du diable, me voici vieille fille jusqu'à la fin de mes jours.

— N'en aviez-vous pas fait vœu? objecta le page très naïvement, dans l'espoir de la consoler sans doute.

— Las! c'est la vérité », clama la pauvre demoiselle. Mais, se reprenant aussitôt : « Otez-le de ma vue, qu'on le pend! »

— Haut et court! fit le sire de Penmarc'h comme il eût dit : « Amen! »

Sur quoi, Cloarec pensa que le mieux était de tirer au large, vu qu'il en avait tous les moyens, car le cheval arabe du capitaine piaffait au pied du roc, tenu en laisse par un valet d'écurie, avec l'alezan du sire de Penmarc'h et la haquenée d'Annaïc.

Mais le cœur défaillit au page en voyant pleurer sa jolie maîtresse qu'il chérissait plus que tout au monde, et il lui dit très audacieusement, toujours pour la consoler :

« Par sainte Anne! belle demoiselle, si ce malheur est arrivé, la faute en est à vous! »

— Tais-toi, cria le sire de Penmarc'h; tu seras pendu!

— Bien! dit le page, nous verrons! Mais n'est-ce

pas ma chère maîtresse qui m'a promis tantôt de me donner les fiefs qu'elle tient de madame sa mère, le manoir de Lestidouen et la forêt, l'étang de Rocmuren et le rocher de Talifern, si, par un moyen quelconque, je parvenais à empêcher son mariage? Et ne l'ai-je point fait? N'ai-je point obéi loyalement à sa volonté et ne l'ai-je pas bien servie? Dès lors, pourquoi me vilipender et me jeter à la hart comme quelque félon?

— Dit-il vrai? interrogea le sire de Penmarc'h.

— Ah! je ne le puis nier, répondit Annaïc. Ce que dit Cloarec est la vérité même. Et je suis punie d'avoir tenté Dieu; car j'ai juré de rester fille sans nul soupçon des vertus de ce beau chevalier que j'aimai dès que je le vis de tout mon cœur. Mais je n'ai qu'une parole et je la tiendrai, Cloarec aura tous les biens que je lui ai promis, le manoir de Lestidouen et la forêt, l'étang de Rocmuren et tous mes biens. Pour moi qui n'ai plus d'espoir en ce monde, ma place est en un cloître, où je prierai Dieu pour le salut de l'âme de mon beau cousin d'Almeray jusqu'à ma mort. »

Il en fut ainsi selon la volonté d'Annaïc qui se fit nonne, et Cloarec, de pauvre petit page qu'il était, devint très riche, sans l'avoir autrement cherché.

LÉON DEQUILLEBECQ.

POUR DEUX TAPIS

I

L'autre jour, entrant au Salon des Champs-Élysées, je me rencontrai au bas du grand escalier avec un de nos meilleurs peintres de genre, mon vieil ami, que, si vous le voulez bien, nous appellerons Léonard.

Le dit Léonard est fort connu, non seulement par des œuvres toujours très originales, mais encore par ses mœurs superlativement cosmopolites. Quand on l'a perdu de vue pendant un certain temps, on est sûr d'apprendre, en le retrouvant, qu'il arrive de quelque nouveau point lointain de l'horizon.

Voir c'est avoir : cette devise que le célèbre chansonnier prête aux bohémiens est la sienne; et en entendant ainsi la faculté de possession, Léonard peut passer pour l'être le plus riche de la terre, — outre que nanti d'un joli patrimoine, et vendant fort bien ses tableaux, il jouit d'une aisance qui lui permet à l'occasion d'assez coûteuses fantaisies.

Les mains serrées, l'escalier gravi, et le pied mis dans les premières salles : « Tiens! fit Léonard, le Salon a une tout autre physionomie cette année. A la bonne heure! c'est aéré, étoffé!... »

— Tu n'y étais donc pas encore venu?

— Non, ma foi! Je suis de retour à Paris depuis hier seulement.

— Revenant de...?

— Oh! revenant d'Anatolie, de Karamanie, d'Arménie, du Kourdistan, du Louristan et d'un tas d'autres pays en *ie* et en *an*.

— Peste! quelle promenade!

Avec l'âge, seigneur, s'accroissent vos ardeurs.
Et de borner vos pas la mort seule est capable.

Où pourras-tu bien aller la prochaine fois?

— Je n'irai plus nulle part. C'est mon dernier voyage.

— Oh! serment de... voyageur!

— Non, promesse très sérieusement faite, je l'assure, et qui sera religieusement tenue.

— Sérieusement, religieusement, répétais-je, voilà de bien grands mots. On dirait que tu prends la chose au tragique.

— C'est qu'elle mérite d'être prise ainsi.

— Ah! bah. »

Et pendant que je tenais arrêtés sur lui des yeux ébahis, Léonard confirmait le sens de ses paroles par un hochement de tête presque solennel.

« Quoi qu'il en soit, repris-je, tu as visité là des pays très pittoresques, dont tu as dû rapporter... »

— Rien, absolument rien.

— Quoi! pas la moindre étude, pas le plus petit croquis?

— Ce n'étaient ni des études, ni des croquis que j'étais allé y chercher.

— Quoi donc alors ?

— Alors... alors... Ah ! c'est toute une histoire !

— Eh bien ! conte-la-moi.

— Faisons d'abord un tour, pour que je voie un peu l'ensemble du Salon, puis nous nous assoirons dans un coin quelconque, et tu auras le récit désiré.

— Allons. »

Mais à peine avions-nous fait quelques pas, que Léonard s'arrête net, les regards dirigés sur un écriteau attaché à l'embrasse d'une des grandes portières rouges drapant les baies qui unissent les salles. Il lut à mi-voix :

« *Décorations des magasins de la Place Clichy* » ; puis j'entendis qu'il murmurait entre ses dents d'un ton fort maussade : « Encore ! toujours ! »

— Qu'as-tu donc ? que dis-tu donc ? lui demandai-je.

— Qu'est-ce que ça fait là ? me répondit-il en me montrant l'écriteau d'un geste brutal.

— Que trouves-tu là de plus étonnant que la signature d'un peintre au bas d'un tableau ? La maison de la Place Clichy est un des plus grands établissements commerciaux de Paris. Elle s'est surtout acquis une notoriété en quelque sorte universelle par son immense et magnifique fonds de tapis et tentures d'Orient, pour l'approvisionnement duquel elle entretient dans les pays d'origine une véritable légion de voyageurs acheteurs.

— A qui le dis-tu ? mon Dieu, à qui le dis-tu ? s'écria Léonard.

— Cette maison donc était toute désignée à la Société des artistes, quand il s'est agi de décorer exceptionnellement le Salon. Or, comme elle a fait très élégamment, très richement, et, je crois, aussi très libéralement les choses, il était tout naturel qu'elle tint à signer sa collaboration artistique à une exposition d'art.

— Je ne dis pas le contraire, mais... mais...

— Mais quoi, voyons ? explique-toi.

— Viens. »

L'instant d'après, nous étions installés côte à côte sur un des divans de la salle de repos :

II

« Sache d'abord, me dit Léonard, qu'au cours de l'hiver dernier j'avais logé dans ma tête l'idée fixe d'aller là-bas, au pays des tapis, en acheter quelques-uns, qui auraient eu pour moi le double mérite d'être de provenance authentique, car je ne me fie guère aux marchands, et d'avoir été choisis de ma main parmi les spécimens du goût oriental le plus pur, en d'autres termes d'être des pièces exceptionnelles, sinon même uniques.

— Je te reconnais bien, là ; sans faire ni une ni deux, te voilà en route pour l'Asie Mineure, pour Smyrne d'abord sans doute, car lorsqu'on a dit tapis de Smyrne on a tout dit.

— Oui, en effet, je me dirige vers Smyrne, bien que Smyrne, tout en donnant son nom à la généralité des tapis d'Orient, ne soit en réalité que le point où ils se concentrent et s'embarquent pour l'Europe. Ils viennent de Smyrne, mais ils n'en sont

pas. C'est à l'intérieur de la vaste province d'Anatolie, dont Smyrne est à vrai dire la capitale, que se fabrique la majeure partie de ces précieux tissus. Pendant la traversée, j'avais appris d'un vieil Arménien ayant longtemps fait ce commerce, que les tapis d'Orient si recherchés en Occident, sont de deux sortes bien distinctes.

« Il y a d'une part les tapis de fabrication contemporaine, actuelle, qui pourraient être très justement nommés tapis d'Anatolie, car ils sont presque essentiellement créés dans cette province, notamment à Ouchack, à Chiordès, à Koula. Dans ces tapis qui, fabriqués par des procédés et avec des matières premières analogues, sont comme qualité à peu près tous de valeur égale, il y a toutefois un grand choix à faire comme mérite artistique, en tant que disposition des dessins et assortiment des couleurs.

« D'autre part, il y a les tapis de fabrication ancienne, pour ne pas dire même antique, car qui peut savoir la date réelle et la provenance exacte de ces pièces restées merveilleuses malgré leur grand âge ? Pour la plupart, elles ont appartenu jadis à des palais, des harems, des mosquées, des pagodes, et le plus souvent, en sont sorties par vols, pillages, au cours de guerres, d'invasions, dont les auteurs sont morts depuis des siècles.

« Or si pour acquérir les tapis de la première espèce, il suffit de visiter les pays où on les fabrique journellement, c'est dans de tout autres conditions qu'il faut opérer pour se procurer ceux de l'autre sorte. Les choses doivent se passer à peu près comme chez nous, quand le goût revint des vieux meubles en chêne sculpté, et que les amateurs, les brocanteurs battaient les campagnes pour dénicher dans les greniers, dans les réduits enfumés de paysans, les coffres, les bahuts, les armoires qui parfois n'étaient rien moins que de véritables chefs-d'œuvre de l'art le plus délicat, avec cette différence toutefois que, au lieu de n'avoir à explorer que quelques provinces de moyenne étendue aux routes sûres et d'accès facile, il faut là-bas se lancer à l'aventure à travers des régions immenses, au milieu de populations plus ou moins difficiles, ou suspectes.

« Bien averti donc sur ces deux points, j'avais sagement limité mes aspirations à la possession d'une pièce de choix en chaque genre. Arrivé en Asie Mineure, je me dirigeai d'abord sans retard sur Ouchack, qui est le centre le plus important de la fabrication des tapis dits de haute laine ; car on n'y compte pas moins de 3500 tisseuses et de 300 ouvriers teinturiers ou laveurs de laine. Ces laines arrivent toutes filées des régions où les Tatars élèvent les troupeaux. Les dessins des tapis sont ordinairement imités du vieil art persan, et notamment des peintures qui ornent les mosquées ou les anciennes maisons princières du vieil empire d'Iran.

« Les procédés de tissage ne ressemblent guère aux nôtres ; tandis que chez nous, à l'aide de métiers munis de lisses, de battants, de navettes, l'entre-croisement des fils se fait mécaniquement, tandis que pour produire dans nos moquettes européennes le poil formant velours, nous faisons se replier sur elle-même une seconde chaîne, qui

donne des boucles que l'on fend ensuite, là-bas le métier à tisser se compose tout simplement d'un grand châssis posé verticalement, ayant un gros rouleau en haut, un grand rouleau bas; la chaîne va de l'un à l'autre. Deux, trois ou quatre ouvrières, selon la largeur de l'étoffe, sont assises devant la chaîne tendue. Pour former le dessin, dont elles savent d'ordinaire par cœur toute la disposition, ce qui se traduit pour elles par un certain nombre de fils de telle ou telle couleur à placer, elles prennent ces fils teints d'avance, qu'elles fixent un à un à la chaîne par un nœud coulant. Elles passent ensuite à la main le fil de trame, serrent le tout avec un grand peigne de bois, et à l'aide de ciseaux plats nivellent d'ensemble la surface de l'étoffe formée par les fils qui se présentent debout. Ce n'est pas plus compliqué que cela; mais encore faut-il à ces femmes une grande dextérité et une longue habitude pour produire un travail bien régulier et bien fourni. Il va de soi d'ailleurs que ce mode de fabrication n'est moins qu'expéditif et comme le gain de ces ouvrières, vu la nombreuse demande des produits, est relativement assez fort, il s'ensuit que le prix d'un tapis d'une certaine dimension peut devenir parfois fort élevé.

« Rien de plus pittoresque que l'aspect de cette région manufacturière, car le métier sur lequel les femmes travaillent étant très facilement transportable, c'est presque toujours en plein air, devant leurs maisons, qu'on les voit occupées au tissage. Quand je dis région manufacturière, je n'entends pas l'assimiler à nos fabriques; car là-bas il n'y a pas de fabricant dans le sens que nous donnons à ce mot; tout ce monde-là travaille à son compte; mais il y a des commerçants qui achètent les tapis fabriqués, ou se les réservent par commandes préalables.

« La plupart des grandes nations d'Occident ont là des représentants, qui, avec plus ou moins de goût, s'assurent les produits des groupes d'ouvrières, travaillant d'après les meilleurs modèles. Ces modèles datent souvent d'une époque très reculée. Il y a des dessins, et ce sont généralement les plus purs, les plus élégants, qui s'exécutent de tradition dans la même famille ou lignée depuis des siècles.

« Étant donné le travail généralement exécuté en public, il suffisait donc de me promener dans la localité pour être à même de voir la pièce sur laquelle je fixerais mon choix. Et tu penses qu'avant de me prononcer, je procédai à un assez long examen comparatif, éliminant bien entendu les modèles très vulgaires ou fort composites à destination de certaines nations ou maisons, dont le dieu du bon goût veuille avoir pitié.

« Mes notes prises, le moment vint de faire des offres aux tisseuses. Les premières auxquelles je proposai l'achat d'une de leurs pièces me répondirent d'un air très indifférent, très dédaigneux, par une sorte d'éternuement se terminant en *tchi* qui pour elles voulait dire *Place Clichy*, et pour moi : « Mon vieux Léonard, le tapis que tu convoites est commandé, retenu par la maison de la Place Clichy. Tu ne l'auras pas. Va voir ailleurs. »

« Et je vais voir ailleurs; mais ailleurs l'éternue-

ment se renouvelle, une fois, deux fois, six fois, dix fois. Si bien qu'arrivé au bout de la liste que j'avais dressée des seuls ouvrages qui fussent à mon goût, je n'avais recueilli qu'un assortiment de *tchi* des mieux accentués. Si flatteuse que fût la coïncidence de mes instincts de pur *orientalisme* avec ceux des représentants de la maison parisienne qui fait autorité en ces matières, je n'en éprouvai pas moins un vif dépit.

« Comprenant que toute herbe me serait coupée sous le pied à Ouchack par lesdits délégués, je ne fis qu'un saut jusqu'à Chiordès, renommée par la confection de ces bijoux de tapis que nous appelons des foyers, et qui se rapprochent des tapis de Perse proprement dits par l'extrême délicatesse du dessin, la douce harmonie du coloris.

« Autre promenade de métier en métier, autres notes de sélection, et enfin autres successions d'offres aux ouvrières pour arriver comme à Ouchack à la même kyrielle de réponses en *tchi*. C'était à croire qu'un autre chat botté avait pris l'avance sur mes marches et contremarches, répétant à toutes les portes : « Bonnes tisseuses qui tissez, si vous ne dites pas que les charmants ouvrages naissant sous vos mains appartiennent à la maison de la Place Clichy, vous serez hachées menues comme chair à pilau. »

« En vérité, les *tchi* de Chiordès succédant à ceux d'Ouchack commençaient à me donner singulièrement sur les nerfs et je crois que si le botté en question m'était tombé sous la patte !...

— Je comprends ça, fis-je.

— Bredouille encore une fois, continua Léonard, je me dis : « Allons voir à Koula ! » J'arrive bientôt dans cette bourgade, où quelques tisseuses de choix fabriquent de tout petits tapis d'un style primitif tout local, mais ravissant; et j'apprends tant bien que mal par la première ouvrière à qui je m'adresse que ces pièces mignonnes destinées à faire partie des trousseaux de mariage du pays ne sont cédées à aucun prix aux étrangers. J'ai beau faire briller les pièces d'or. Peine perdue, ce n'était pas le *tchi* agaçant des localités précédentes, mais ça n'avancait pas davantage mes affaires.

« Fort déconcerté, j'allais rôdant aux environs de la petite cité, lorsqu'arrivant près d'une sorte de cabane isolée j'avisai à côté du seuil une horrible vieille, une sorte de fée Carabosse, assise devant un petit métier de tissage appuyé au mur; je regarde son travail. Si elle n'était pas fée, elle méritait de l'être, car l'œuvre de ses vilains doigts noirs n'était rien moins que la merveille des merveilles. Oh ! je vois encore — et Dieu sait si depuis il a souvent passé dans mes rêves ! — je vois encore cet admirable petit carré long, auquel elle venait justement de faire les derniers points et qu'elle s'apprêtait à détacher du métier. Prendre dans ma poche une poignée de pièces jaunes et les mettre sous les yeux de la vieille fut chez moi un mouvement spontané.

« Alors qu'est-ce que j'entends sortir des lèvres de l'affreuse fée ?... Le *tchi* sempiternel d'Ouchack et de Chiordès. Sur quoi, mon sang, comme on dit, ne fait qu'un tour; le démon de la convoitise me souffle à l'oreille que la vieille est seule, loin de toute habitation. Mon esprit sourit à l'idée d'un

vol brutal, d'un assassinat même, au besoin, car dans la poche où je remets mon or je sens la crosse de mon revolver qui ne me quitte jamais. Et, en vérité, je ne sais pas trop ce qui serait advenu si en jetant les yeux autour de moi avant le mouvement décisif, je n'avais aperçu venant tout tranquillement vers nous un homme en costume européen, ou mieux en costume parisien. L'identité de ce personnage ne pouvait faire aucun doute pour moi. Sans plus de réflexion, je vais à lui; et m'arrêtant à deux pas, en le dévisageant avec des yeux qui voyaient rouge :

« — Probablement, monsieur, lui dis-je, d'une voix troublée, vous êtes... »

« — Voyageur acheteur des magasins de la Place Clichy, section d'Orient, oui, monsieur », me dit-il du ton le plus calme.

« Et il ajoute avec une inflexion de tête dont la politesse me semble le comble de l'impertinence :

« — Pour vous être agréable, monsieur... »

« — Dites donc désagréable, monsieur ! »

« — Ah ! fait-il, avec une sorte de candeur, comment donc, je vous prie ? »

« — En venant chercher ici, sans nul doute, le tapis que cette femme vient d'achever, et que je désire avoir... et que j'aurai, monsieur, entendez-vous ? »

« — Vraiment, monsieur ! » fait-il en se redressant avec un sourire de défi.

« Puis, revenant au ton doux :

« — Monsieur est Français, j'imagine ? Peut-être même habite-t-il Paris d'ordinaire ? »

« — Possible, monsieur ! »

« — Très bien ! »

« Et tout en palpatant sa poche comme pour s'assurer de la présence d'une arme :

« — Si donc, monsieur, reprend-il, oubliant sa qualité de Français, entend jouer ici le rôle de voleur de grand chemin, à son aise ! mais en ce cas peut-être monsieur trouvera-t-il à qui parler dans la langue qu'il lui plaît de choisir. Nous verrons bien ! Si, au contraire, c'est une affaire d'honneur que monsieur croit pouvoir engager avec moi, je déclare à monsieur qu'étant ici dans l'exercice de fonctions où ma personnalité disparaît, je ne puis faire qu'une chose : remettre ma carte à monsieur, en le prévenant que dans six ou sept semaines, c'est-à-dire dans les premiers jours de juillet, époque de notre grande mise en vente de tapis, aux magasins de la Place Clichy, deux de mes amis attendront chez moi, à Paris, au jour et à l'heure que monsieur voudra bien fixer lui-même, deux des amis de monsieur. »

« En parlant, il ouvrait tranquillement son portefeuille. Ma situation devenait absolument ridicule.

« — Allez au diable ! criai-je, vous, votre carte, et votre Place Clichy ! »

« Et je détalai sans regarder derrière moi.

III

« Cette sotte affaire eut pour conséquence de me faire renoncer — momentanément du moins — à l'acquisition d'un tapis de fabrication moderne, pour me consacrer à la recherche d'un tapis ancien.

« Le lendemain je filais du côté de la Perse. Je te fais grâce des longues et très diverses stations d'une pérégrination qui ne devait pas durer moins de deux mois, pour arriver d'emblée à la dernière.

« Sache seulement que maintes fois encore, au cours de mes zigzags, au moment où mes recherches allaient aboutir, j'avais été supplanté par les infatigables émissaires des fameux magasins parisiens, soit qu'encherissant sur mes marchés pour des pièces importantes, ils l'emportassent par des offres vraiment princières au-dessus de mes moyens ; soit que croyant aller prendre à coup sûr un objet qu'on m'avait signalé, ils l'eussent enlevé le jour ou même l'heure auparavant.

« Tu penses si cet obstacle toujours renaissant devait m'horripiler et si mes nerfs avaient pu se calmer.

« J'étais arrivé ainsi à une grande distance de mon point de départ, en plein Kourdistan. Il fallait mettre un terme à ma vaine pourchasse, la faire aboutir à tout prix. Ayant remarqué que mon costume européen me rendait plus difficile l'accès de certaines localités et l'abord de certaines gens, je m'affublai de loques sans nom, qui, jointes à ma longue barbe, à mon teint hâlé, faisaient de moi un personnage absolument fantaisiste. Ainsi arrangé et de guerre lasse, bien décidé à jouer le tout pour le tout, j'apprends un jour que deux pauvres femmes, la mère et la fille, possédaient un tapis aussi antique que phénoménal. Je cours, je vois, j'admire ce rare morceau. Vite la main à la poche ; exhibition de pièces d'argent, qui restent sans effet ; de pièces d'or qui font ouvrir de grands yeux et semblent éloquentes. J'en ajoute quelques-unes. Les deux femmes se consultent du regard, elles semblent prêtes à céder. Ma victoire tient à un dernier appoint, que je vais fournir, quand m'apparaît, sortant de je ne sais où, une espèce de grand escogriffe, comme moi tout barbu, tout bruni, couvert de friperies étranges, qui à côté de ma main pleine d'or, en allonge, sans rien dire, deux plus pleines encore. Les femmes poussent des exclamations de joie. Elles font ensemble un geste d'abandon du tapis. Alors, ma foi, je ne me connais plus. J'ai pris mon revolver, je l'ai dirigé sur l'homme, qui, je le comprends, en cherche un dans sa poche. Je presse la détente ; un coup part ; l'escogriffe tombe sur la face, les bras écartés. Les femmes jettent de grands cris. Et, je ne vois plus, je ne sais plus... Je sens seulement que je cours, que je fuis, bouleversé, épouvanté... Et je n'ai plus, d'autre désir que d'être au plus tôt bien loin du théâtre de mon crime... Et si bien qu'après sept ou huit semaines de marche et de navigation je remets le pied sur la terre de France, — sans tapis bien entendu, mais avec la mort d'un homme sur la conscience : un affreux brocanteur levantin, je le veux bien, mais une créature humaine cependant. Comprends-tu que je me sois juré de ne plus voyager ?

— Certes ! fis-je.

— L'atroce figure de ce malheureux me poursuit sans cesse ; c'est la vision obstinée de mes veilles, le cauchemar constant de mes sommeils. Je la vois toujours, partout, et... Oh, mon Dieu ! s'écria

Léonard, qui brusquement s'était levé, et dont les regards traduisaient un profond effroi.

— Qu'est-ce donc? qu'as-tu donc?

— J'ai, j'ai..., me répondit-il d'une voix altérée, j'ai que... là-bas, devant nous, ce grand monsieur à longue barbe, au teint hâlé, qui nous regarde, n'était la différence de costume, je croirais que c'est lui!

— Qui ça, lui?

— L'homme que j'ai tué... Effet du remords

— Mais alors, monsieur, s'écrie Léonard, je ne vous ai donc pas tué!

— Pas que je sache, réplique en souriant le grand monsieur, mais ce n'est point toutefois l'envie qui vous en a manqué.

— Ni blessé? précise Léonard.

— Ni blessé. Vous étiez en colère; votre main tremblait; voyant que votre coup allait partir avant que je puisse faire usage de mon arme, je me suis laissé choir, pour vous donner le change, avec



E. FORCADE. 1890

Tisseuses de tapis à Ouchack, d'après E. Forcade.

sans doute, hallucination! Tu vois, mon ami, dans quel état cette affaire m'a laissé.

Le grand monsieur s'était avancé, qui, après nous avoir salués, s'adressant à Léonard: « Pardon, monsieur, dit-il, du ton le plus affable, une question qui va peut-être vous sembler singulière. N'étiez-vous pas il y a environ deux mois dans le Kourdistan? »

Alors Léonard: « Pardon, monsieur, balbutia-t-il, vous êtes?... »

— Voyageur acheteur des magasins de la Place Clichy, section d'Orient. Or me trouvant dernièrement dans l'exercice de mes fonctions, en Kourdistan, sous un costume plus ou moins pittoresque, que j'avais eu l'idée de prendre pour faciliter mes acquisitions de tapis anciens, il m'est arrivé d'avoir maille à partir avec une personne que, n'était la différence de costume, je croirais reconnaître en vous...

l'intention bien formelle de me relever aussitôt pour tirer à mon tour. Et je crois que je ne vous aurais pas manqué. Mais quand j'ai été de nouveau sur pied, vous étiez déjà trop loin. Je vous ai laissé courir. Maintenant, monsieur, j'espère que vous voudrez bien me faire l'honneur de m'indiquer votre adresse.

— C'est juste, monsieur, réplique dignement Léonard, ouvrant son portefeuille et tendant une carte: à vos ordres, monsieur!

— Demain matin, monsieur, vous recevrez...

— Vos amis qui...

— Non, monsieur, mais le tapis qui vous tenait tant à cœur, et que vous voudrez bien me permettre de vous offrir.

— Mais, monsieur...

— Oh! n'ayez aucun scrupule, monsieur! Il ne m'a rien coûté que la peine de le prendre. Les

deux femmes après m'avoir cru mort sous votre coup, voyant que je me relevais sans aucun mal, ont cru que j'avais quelque pouvoir surnaturel de magicien. Le tapis, objet du litige, a été dès lors ensorcelé à leurs yeux. J'ai dû l'accepter, l'emporter, sans réussir à leur faire recevoir le moindre cadeau, qui, dans leur idée, leur aurait porté malheur.

— A merveille ! », fit Léonard, en présentant la main à son interlocuteur ; puis, pendant une étreinte cordiale : « Il n'en est pas moins vrai que je pouvais vous tuer, ou vous blesser gravement.

— Que voulez-vous, monsieur ? répliqua le voyageur acheteur de la Place Clichy avec une olympienne sérénité, ce sont là les petits profits de la profession ; nous devons être prêts à en courir les risques. D'ailleurs je pouvais vous en faire autant. Nous sommes donc bien quittes sur ce point. A la chasse aux tapis comme à la chasse aux tapis ! »

IV

Sorti avec moi du Salon, Léonard, allégé de ses remords, m'avait accompagné en causant jusqu'à ma porte. Je lui offris de monter. Il accepta.

« Ça mais ! s'écria-t-il, en pénétrant dans mon cabinet de travail, les yeux fixés sur un petit tapis étendu devant le canapé où je l'invitais à s'asseoir. Ça voyons, est-ce que je n'ai pas la berlue ?.. Ce tapis, on jurerait celui de Koula.

— Quoi, le tapis de tes rêves ! l'œuvre de la vieille fée aux doigts noirs.

— Celui-là même. Depuis quand l'as-tu ?

— Depuis huit jours.

— Et il te vient ?..

— Directement des magasins de la Place Clichy, où je l'ai acheté dans des prix relativement fort doux.

— Mais c'est bien mon tapis de Koula !

— En ce cas, mon cher ami, fis-je, en roulant la pièce orientale, prends-le, emporte-le, il est à toi. De cette façon le but de ton voyage sera complètement atteint ; et tu voudras bien reconnaître, je pense, que tu aurais pu t'épargner force fatigue, force dépenses, et force ennuis, en allant tout simplement, avec une entière confiance, comme je l'ai fait moi-même, aux magasins de la Place Clichy.

— Amen ! » fit Léonard, qui a maintenant sur son chevalet une très pittoresque composition, intitulée *Episode d'une chasse au tapis en Kourdistan*, qui représente les deux Français, en costume de circonstance, tendant leurs mains pleines d'or vers les deux femmes ébahies, et qu'il se propose d'offrir à son courtois adversaire en retour du magnifique cadeau qu'il a reçu de lui.

Ni l'un ni l'autre, je crois, n'auront perdu au change.

GEORGES BERNIER.

SANS LUI

(Suite.)

LAI suivi vos instructions, je me suis avancée prudemment et, édifiée sur les intentions de mon neveu, je n'ai pas eu la sottise de lui nommer Irène ; mais croyez-vous qu'il ne se doutera pas qu'il s'agissait d'elle ?

« Allons, cher ami, prenez bravement votre parti de cette déception, et consolez-vous en continuant à aimer de la même affection la fille de votre choix, et tous vos vieux et dévoués amis, au nombre desquels se place :

« ALINE VERLOZ. »

Cette lettre terminée, Mme Verloz la porta immédiatement à la poste elle-même. Elle revint déjeuner, après s'être habillée et, sur les deux heures de l'après-midi, elle alla sonner chez Mme Férolles. Elle fut heureuse de trouver celle-ci toute seule. Pendant sa visite, elle glissa le nom d'Alexandre dans leur conversation.

« A propos de mon neveu, dit-elle, j'ai un petit conseil à vous donner. Il vient beaucoup vous voir, n'est-ce pas ?

— Beaucoup. Irène, qui aime à peindre des fleurs, lui a demandé quelques conseils, et il lui a offert des leçons.

— Elle les a acceptées ?

— Mais oui.

— Irène est une enfant. Mais vous, ma chère, vous devriez faire comprendre à Alexandre qu'il doit mettre plus de réserve à ses visites chez vous.

— Plus de réserve ? pourquoi ?

— En vérité, vous êtes d'une trop grande simplesse ! Pourquoi ? parce que vous avez une fille.

— Oh ! répliqua Mme Férolles très étonnée, nous regardons Alexandre comme de la maison, comme de la famille. Je ne le considère pas comme les autres jeunes gens. Lui faire comprendre qu'il doit mettre plus de réserve à ses visites, ce serait lui dire, il me semble, qu'il doit demander la main de ma fille ou ne pas revenir, et cela m'ennuierait, je vous l'avoue.

— Et vous aimez bien mieux qu'Irène éprouve pour lui une affection qui ne pourra que la rendre malheureuse, car Alexandre n'épousera jamais une jeune fille sans fortune. Il lui faut une dot, une grosse dot ; la moindre privation étoufferait son génie. Vous voilà avertie et ma conscience est en repos ; adieu ! A mon retour, car je vais faire un petit voyage, vous me direz ce que vous avez résolu au sujet d'Alexandre. »

Mme Verloz resta absente une quinzaine. A son

retour, elle s'empessa d'aller voir Mme Férolles.

« Ma chère, s'écria-t-elle, dès qu'elle lui eut serré la main, je vous trouve une physionomie radieuse.

— Je ne le cache pas, je suis très heureuse en effet. L'avenir d'Irène était pour moi un grand sujet de préoccupation, et...

— Irène se marie? interrompit Mme Verloz.

— Oui, devinez avec qui. »

Mme Verloz chercha un instant et prononça un nom qui fit secouer négativement la tête à Mme Férolles, puis un autre, puis encore un autre sans plus de succès.

« C'est étonnant. J'aurais cru que c'était le seul nom qui vous viendrait à l'esprit... Comment vous ne devinez pas que c'est celui dont vous trouviez les visites trop fréquentes!

— Alexandre du Courtil! s'écria Mme Verloz très surprise.

— Il ne vous avait point parlé de ses projets? il ne faut pas lui en vouloir; les jeunes gens sont parfois très mystérieux. Il n'a rien voulu dire à personne avant de prier son père de m'adresser une demande. »

Comme elle prononçait ces paroles, Irène entra.

« Ta mère m'a appris la grande nouvelle, dit Mme Verloz. Viens que je t'embrasse, et que je te félicite. Je ne te demande pas si tu es contente, cela se voit dans tes yeux. Que ton bonheur soit durable, c'est ce que je souhaite de tout mon cœur, car j'ai beaucoup d'affection pour toi, Irène. Tu vas entrer dans une famille où tu es très aimée; depuis plusieurs années, je le sais, M. du Courtil rêvait de t'avoir pour fille. Il n'y a pas longtemps que vous avez reçu sa lettre?

— Depuis quatre ou cinq jours. L'enveloppe contenait la demande en règle à l'adresse de maman, et puis une lettre pour moi! Oh! quelle bonne lettre! elle m'a fait fondre en larmes. »

Les yeux brillants d'Irène s'étaient voilés.

« Personne ne me parle comme lui de celui qui n'est plus. Cher père, qu'il aurait été heureux de mon mariage avec le fils de son meilleur ami! Ah! s'il était là, je me sentrais autrement heureuse, car mon cœur se serre bien fort en pensant que ce n'est pas lui qui me conduira à l'église. Que sa place sera vide, et comme je sens qu'elle restera toujours vide dans ma vie, malgré les affections nouvelles! Ce qui m'est doux, c'est de penser qu'Alexandre l'a connu, et surtout en a entendu beaucoup parler dans sa famille; nous pourrions en parler souvent ensemble. »

Mme Verloz regardait Irène avec attendrissement. Après un instant de silence, elle lui demanda :

« Te doutais-tu qu'Alexandre songeait à demander ta main?

— Oui, répliqua-t-elle franchement; j'étais sûre que sa demande arriverait un jour ou l'autre.

— De sorte que ta réponse était prête?

— Toute prête. »

« Heureusement, pensa Mme Verloz, qu'Alexandre s'est décidé à demander sa main. La pauvre enfant aurait eu une déception. »

En sortant de la maison où habitait Mme Férolles, Mme Verloz vit venir de son côté, sur le boulevard, un jeune homme qui marchait d'un pas très rapide, et qu'il lui sembla reconnaître pour le neveu dont

la conduite demandait des explications. Alexandre du Courtil salua gaiement Mme Verloz.

« Ma chère tante, je venais de m'informer si vous étiez de retour, et je comptais vous faire part ce soir même d'un événement que vous devez être des premières à connaître.

— Et que je connais déjà, beau neveu.

— Vous avez vu Mme Férolles?

— Oui. Ah ça! que signifie cette comédie? tu me jures que tu ne peux épouser une jeune fille sans fortune, tu me fais mettre hors de moi, et quinze jours après tu demandes Irène Le Bret en mariage.

— Je vous expliquerai tout ce soir.

— Pourquoi pas dès à présent? Tu dois comprendre que je suis impatiente de connaître les raisons de cet étrange revirement. Que doit penser de moi ton père? Je lui avais écrit que tu n'épouserais pas Irène, car c'est ensemble que nous complotions ce mariage. Tu vas m'accompagner jusqu'à ma porte; nous causerons en route. Tu te rendais chez Mme Férolles, eh bien, tu arriveras un quart d'heure plus tard. Vous aurez le temps de causer, Irène et toi, pendant les années de longue et heureuse union que le ciel vous accordera, je l'espère. »

Et sans se soucier de l'air contrarié du fiancé d'Irène, elle prit résolument son bras.

« Commence, dit-elle.

— Après votre visite je me dis tout à coup : le trésor de Mme Verloz pourrait bien être Irène Le Bret, et à force d'y réfléchir, cela me parut tout à fait vraisemblable. Une lettre de mon père, que vous aviez eu la charité d'instruire tout au long de mon refus, m'apprit que j'avais deviné juste, et me toucha par le chagrin qu'il m'y laissait voir. Sa déception était grande; il avait si bien cru que j'épouserais Irène. Mon Dieu, mon cœur m'y avait toujours poussé et l'obstacle ne venait point de là. Je me livrai à de sérieux calculs, et, par bonheur, ils se trouvèrent d'accord avec les vôtres : oui, nous pourrions vivre sans nous imposer trop de privations. Après tout s'il faut travailler davantage, je travaillerai davantage, mais au moins j'aurai un intérieur qui me plaira, et devant moi une charmante physionomie qui reposera mes yeux.

— Que tu parles bien maintenant!

— Suivant mon cœur. Bref, j'écrivis à mon père d'adresser au plus vite sa demande à Mme Férolles, et la demande aussitôt reçue j'étais agréé, et j'entrais dans mon rôle de fiancé.

— Je te conseille de ne pas trop écourter ce bon temps-là. Quand vous mariez-vous?

— Dans cinq ou six semaines, je pense. Je trouverais tout à fait charmantes mes visites de fiancé si Tony n'était pas toujours là, pendu aux jupes d'Irène. Quel enfant gâté! il faut sans cesse qu'elle s'occupe de lui : entre nous, Mme Férolles est une mère par trop indolente. Il faudra bien qu'elle s'occupe de son fils lorsque Irène sera ma femme.

— Te voilà déjà piqué contre ta belle-mère; cela promet! Allons, je ne te retiens plus. Cours, vole près d'Irène, et dis-lui que si tu arrives un peu plus tard que d'habitude, c'est à moi qu'elle doit s'en prendre. »

En rentrant chez elle, Mme Verloz trouva quelques mots de M. du Courtil.

« Chère amie, lui disait-il, je suis au comble de la joie. Certainement, il y a eu malentendu entre vous et mon fils; si vous lui aviez appris qu'Irène était le trésor que vous lui proposiez, il ne vous aurait pas répondu comme il l'a fait; son cœur n'était pas intéressé. Il a été bien gâté, c'est vrai, mais s'il est égoïste, ce n'est que tout à fait à la surface; on gratte un peu, et le fonds excellent apparaît tout de suite. Je lui pardonne d'être peintre, bien plus je l'en félicite; eh! il n'a pas été si sot d'entrer dans une voie où, presque à ses débuts, il gagne une quinzaine de mille francs par année!

« Voilà donc mon unique, mon plus cher rêve accompli; mais, comme à toutes les joies de ce monde, il y a une ombre à la miennue; le cher Le Bret n'est plus là; oh! comme nous aurions été heureux de bénir ensemble nos enfants! cette ombre voilera aussi le bonheur d'Irène; on n'oublie ni un père ni un ami comme celui-là.

« Dans quelques semaines, nous nous verrons, chère amie, car ma femme et moi nous comptons assister au mariage de notre fils. En attendant, nous vous envoyons nos amitiés les meilleures.

« DU COURTIL. »

XXI

Ce bon temps des fiançailles, que Mme Verloz avait conseillé à son neveu de ne pas écarter, n'était pas sans nuages pour celui-ci. De ses visites à Irène, il ne sortait jamais complètement satisfait. Tony, qu'il qualifiait en lui-même d'enfant insupportable, accaparait la jeune fille, et semblait vraiment y mettre de la malice. Aussitôt qu'il voyait entrer le jeune homme, il s'empressait de sauter sur les genoux d'Irène, et, de là, il regardait Alexandre d'un petit air fûté et triomphant qui eût amusé tout autre que celui-ci. « Va, avait-il l'air de dire, elle m'aime encore plus que toi. » Si seulement il s'était tenu tranquille! mais non, il fallait absolument que sa sœur s'occupât de lui; c'étaient des questions à n'en plus finir; et il exigeait, pour chacune, une réponse satisfaisante. Irène n'en paraissait point impatientée, il était visible qu'elle admirait Tony, qui était, du reste, joli à croquer et avait l'esprit très éveillé. Elle aurait été bien scandalisée si elle avait pu voir ce que son fiancé pensait de Tony, et combien l'enfant l'agaçait.

D'un autre côté, Mme Férolles, qui parlait souvent pour dire des riens, était toujours là aussi, et Alexandre pensait : « Je ne pourrai donc jamais causer avec Irène comme je l'entends. »

Un jour, il apporta une belle boîte de soldats à Tony, avec l'espoir que l'enfant, occupé de ses nouveaux jouets, les laisserait enfin un peu tranquilles. Tout allait bien ce jour-là. A peine Tony commençait-il à aligner avec ardeur ses soldats sur une table, qu'un coup de sonnette retentit; c'était une couturière qui apportait à Mme Férolles, un vêtement à essayer; elle passa dans sa chambre. Irène et Alexandre restèrent donc, pour ainsi dire, en tête à tête.

« Irène, viens jouer avec moi, dit aussitôt la voix claire de Tony.

— Tu peux bien jouer seul, répondit Irène.

— Non, ce n'est pas amusant. »

Irène ne bougeait pas, il descendit de sa chaise et vint grimper sur ses genoux.

« Il faudrait pourtant l'habituer à jouer seul, dit Alexandre un peu rudement. Bientôt je vais emmener Irène.

— Ah! mais non, je ne veux pas », s'écria Tony.

Son cœur se gonflait, et sa bouche commençait à décrire un arc.

Irène lança un regard de reproche au jeune homme.

« Pourquoi lui dire cela, Alexandre? » murmura-t-elle. Et caressant les cheveux de son frère : « Je ne serai pas longtemps partie, mon petit Tony. Ne t'inquiète pas. »

« Il vaudrait mieux lui dire la vérité, reprit Alexandre à demi-voix. Il s'habituerait à l'idée que vous n'allez pas rester près de lui. »

Irène tressaillit.

« Je ne vous comprends pas : au retour de notre voyage de noces, ne rentrerai-je pas ici près de ma mère et de mon frère?

— Mais non, Irène, mais non. Justement, je me proposais, aujourd'hui, de traiter avec vous la question de notre appartement; j'en ai vu plusieurs et l'un d'eux vous conviendra, je pense; il n'est pas loin d'ici, de sorte que vous pourrez voir très facilement votre mère et votre frère. »

Irène, frappée de stupeur, ne répondait pas.

Tony, qui avait écouté très attentivement Alexandre, étreignit de ses petits bras le cou de sa sœur.

« Tu resteras chez nous, dis? Tu n'iras pas avec lui? c'est un méchant. »

De grosses larmes inondaient son visage. Le chagrin de ce petit homme de trois ans était pénible à voir.

Irène lança un second et plus vif regard de reproche à son fiancé et pressa son frère contre elle.

« Oui, mon trésor, je resterai avec toi, ne pleure plus. »

Mais le petit cœur, trop profondément remué, ne pouvait s'apaiser en un instant, et bien des grosses larmes coulèrent encore sur les joues de Tony.

Par-dessus la tête blonde serrée contre elle, Irène regardait Alexandre avec douleur.

« Pourquoi ne m'avoir pas prévenue que vous comptiez me séparer de ma famille?

— Je n'y ai pas songé. C'était si simple, si naturel que nous ayons notre appartement à nous.

— Et moi je n'ai pas pensé un seul instant qu'il en serait ainsi, sans cela, sans cela je n'aurais pas dit oui, Alexandre. Nous nous sommes trompés tous les deux. Mais maintenant je dois vous prévenir que je n'abandonnerai point ma mère et mon frère. A votre tour, dites-moi franchement s'il vous en coûte trop d'habiter avec eux. Je ne voudrais pas vous imposer un sacrifice sur lequel vous ne comptiez pas, et qui vous coûterait trop peut-être. »

Alexandre gardait le silence.

« Vous vous taisez?

— Puis-je vous répondre ainsi sur l'heure? dit-il d'un ton contraint.

— Je vois assez dans vos yeux qu'il vous en coûterait beaucoup.

— Eh bien, oui, je vous l'avoue. N'avoir pas seulement à nous une seule belle année de liberté, vous voir sans cesse occupée de Tony qui est très exigeant, ce n'est point là ce que j'avais rêvé. Tout autre est l'idée que je me faisais de notre intérieur à deux. J'y renoncerais avec tant de regret que je craindrais d'apporter le trouble dans notre intérieur à quatre. Irène, ne m'accusez pas; ma nature n'est pas aussi parfaite que la vôtre. Mais, je crois que vous exagérez votre devoir. Serait-ce abandonner votre mère? réfléchissez. Vous habiteriez tout près d'elle, vous iriez la voir aussi souvent qu'il vous plairait; et si elle était malade, il vous serait facile de lui donner vos soins, et certes, je n'y mettrais aucun empêchement; peut-on dire que c'est là abandonner sa mère? Hé! mon Dieu! quand elle s'est remariée, a-t-elle songé à vous?

— Je n'ai pas à me souvenir de ce qu'elle a fait, répondit vivement Irène. Ma mère, mon frère ont besoin de moi...

— Votre mère est encore jeune, répliqua-t-il non moins vivement, elle se porte fort bien, et il me semble qu'elle suffit bien pour élever votre frère.

Irène secoua la tête.

« C'est sa tâche, c'est son devoir à elle, continua-t-il.

— Que vous me comprenez mal! » murmura-t-elle.

Mme Férolles rentra et la conversation prit un autre tour. Si la mère avait été plus observatrice, elle se serait tout de suite aperçue qu'en son absence, il s'était passé quelque chose entre les deux jeunes gens. Le ton était contraint, les regards s'évitaient, Tony, très câlin, restait sur les genoux de sa sœur. Alexandre se leva bientôt.

« Adieu! dit Irène en lui tendant la main, et en appuyant d'une façon singulière sur ce mot.

— Oh! non, pas *adieu*, répliqua-t-il en s'efforçant de sourire; vous réfléchirez, Irène, nous réfléchirons tous les deux.

— Réfléchir à quoi? demanda Mme Férolles, en les regardant l'un après l'autre avec surprise.

— A une petite difficulté qui s'est élevée entre nous, répondit le jeune homme. Irène vous racontera tout, madame.

Et il sortit.

« Que se passe-t-il, Irène? On croirait que vous êtes fâchés, Alexandre et toi.

— C'est un méchant! cria Tony. Il voulait emmener Irène, mais elle restera chez nous. Elle nous aime plus que lui.

Il descendit des genoux de sa sœur et courut à la table où, alignés, brillaient les soldats de plomb.

« Je n'en veux plus! je n'en veux plus de ses soldats! »

Et les prenant à pleines mains, il les jetait au fond de la boîte avec dédain. Irène raconta très brièvement à sa mère ce qui s'était passé entre elle et Alexandre. Chaque mot lui coûtait.

« Je ne veux pas que tu nous fasses un pareil sacrifice, mon enfant, dit Mme Férolles. Mais, comme toi, je croyais bien qu'Alexandre ne changerait rien à notre vie. Cela semblait si naturel. Mais du moment qu'il souhaite être tout à fait chez lui, il faudra nous séparer. Ton bonheur avant tout. »

La jeune fille se contentait de secouer la tête. Tant qu'elle fut sous les yeux de sa mère, elle ne versa pas une larme. Mais aussitôt retirée dans sa chambre, elle pleura amèrement. Elle s'était beaucoup attachée à celui que, d'avance, son père avait choisi pour fils. Quand même Alexandre reviendrait, — et elle croyait bien qu'il reviendrait — quand même il consentirait maintenant à la vie commune, elle sentait que tout était fini, car cette vie commune, acceptée ainsi, que serait-elle? Elle ne présenterait aucune garantie de bonheur; Alexandre conserverait toujours le regret de son *chez lui*; il serait animé, contre sa belle-mère et contre Tony, de sentiments hostiles qui finiraient peut-être par éclater, et un jour, il faudrait en venir à se séparer; Irène alors ne serait plus libre et devrait suivre son mari. Elle voyait tout cela très nettement, et pensait: il faudra donc que je lui dise non s'il revient.

Il ne revint pas, il écrivit:

« Depuis notre dernier entretien, je suis très malheureux, chère Irène. Sans doute, je pourrais vous dire, et j'en serais bien tenté, que je consens à ne rien changer à votre vie, mais serait-ce vraiment de bon cœur, sans aucune arrière-pensée? ma loyauté ne me permet pas de vous l'affirmer. Je le sens, j'aspirerais secrètement à l'intérieur que j'ai rêvé.

« De votre côté avez-vous réfléchi, et consentez-vous à ce que je vous ai demandé, à ce qui est pour nous une condition de bonheur? S'il me faut renoncer à vous, je ne m'en consolerais point; aurez-vous le courage de briser ma vie?

« Je ne veux pas encore prononcer ce mot *adieu* que vous vous êtes si fort pressée de me dire l'autre jour; je veux espérer encore que vous allez me rappeler près de vous. En attendant, je vous renouvelle les serments que je vous ai faits en vous passant au doigt votre bague de fiançailles.

« ALEXANDRE DU COURTIL. »

Irène ne répondit pas à cette lettre; elle n'en aurait pas eu le courage; elle se contenta de renvoyer la bague; ce renvoi était assez éloquent.

(A suivre.)

LOUISE MUSSAT.

DIEU

PAR

VICTOR HUGO

Une légende populaire affirmait jadis que longtemps après la mort de Michel de Nostradamus, célèbre par un recueil de prophéties, l'on trouvait périodiquement sur son tombeau de nouvelles prédictions, que ce fameux astrologue rimait encore dans l'autre monde, et qu'il transmettait miraculeusement à celui-ci. Il va de soi que c'était là une fantaisiste assertion imaginée par les faiseurs d'almanaches. Quelque chose d'analogue, mais dans la pure réalité, se produit depuis que Victor Hugo dort de l'éternel sommeil dans les souterrains du Panthéon. Périodiquement aussi, vient en lumière, tirée par ses fidèles du trésor poétique laissé par le maître, quelque œuvre où cette superbe personnalité se manifeste avec toutes ses grandeurs et tous ses charmes. *Dieu*, le poème dernièrement publié, bien qu'écrit depuis un tiers de siècle, n'est autre chose que la traduction des croyances, ou plutôt de la croyance de ce vaste esprit qui, pour dire le magnifique idéalisme où il vécut, sait donner à son verbe une sorte de miraculeuse puissance. Jamais ce fort ne prouva force plus formidable, jamais cet étrange n'eut de plus surprenantes étrangetés, jamais cet original ne fut mieux lui, c'est-à-dire l'inimitable, l'inaccessible.

Par exemple quel autre que lui pourrait signer cette paraphrase du *Gutta cavat lapidem* d'Ovide, en face du fameux cirque de Gavarnie, dont il vient de tracer l'imposant tableau?

Immensité! l'esprit frissonne. Quel Vitruve
A bâti ce vertige et creusé cette cuve!
Quel Scopus, quel Sostrate ou quel Éténope
A construit cet Attique avec des monts rompus?
Quel Phidias du ciel a fait à sa stature
L'apre sérénité de cette architecture?
Qui forgea les crampons? Qui broya les ciments?
O nature! qui donc à ces escarpements
A lié ces torrents, ces chevaux dont les queues
Pendent en crins d'argent dans les cascades bleues?
Du haut de quel zénith tomba le fil à plomb?
Qui mesura, toisa, régla, tailla? le long
De quel mur idéal a-t-on tracé l'épure?
De quelle région de la vision pure
Est sorti le rêveur de ce rêve inouï?
Quel cyclope avant de l'âge évanoui,
Quel être monstrueux, plus grand que les idées,
A pris un compas haut de cent mille coudées,
Et le tournant d'un doigt prodigieux et sûr,
A tracé ce grand cercle au niveau de l'azur,
Rondeur sinistre ayant le gouffre pour fenêtre,
Puits qui, lorsque le soir le noircit, pourrait être
L'énorme coupe sombre où vient boire la nuit?
Aux temps où, rien n'étant complètement construit,
Du chaos encor proche on sentait le mélange,
Quand la montagne était encore un tas de sauge,
Quelque étrange géant, fils de Cham ou de Bel,
A-t-il pris brusquement et retourné Babel,
Et l'a-t-il appuyée à ce mont, comme on scelle
Un cachet sur la cire ardente qui ruisselle,
De sorte que, léguant, dans le mont affaissé,
Sa forme renversée au trou qu'elle a laissé,
La tour s'est dans le roc imprimée en citerne,
Avec sa rampe où l'ombre après le jour alterne,
Et ses escaliers noirs et ses étages ronds,
Et ses portails s'ouvrant en bouches de clairons:
Si bien que maintenant l'œil voit ce moule horrible
Et le creux dont Babel fut le relief terrible?

Qui donc a fait cela? demande le poète. Une voix lui répond que l'auteur c'est la goutte d'eau: En effet,

L'auteur

C'est ce fil brun rayant l'azur sur la hauteur,
C'est un peu de brouillard d'où tombe un peu de pluie,
C'est le grain de cristal qu'un souffle tiède essuie,
C'est, au jour ou dans l'ombre, au matin comme au soir,
La molécule d'eau qui coule du ciel noir;
C'est la larme échappée aux cils de la nuée,
C'est ce qui tremble au bout de l'herbe remuée,
Ce qui n'a pas de nom, ce qui ressemble aux fleurs,
C'est ce que la lumière, en traversant les fleurs,
Prend et roule en son vol sans en être chargée,
Ce qu'un petit oiseau boit dans une gorgée.

Qui donc saurait allier autant de magnifique énergie à autant de gracieuse délicatesse?

Et maintenant, vous qui avez vu sans doute décrite par l'un ou par l'autre la mêlée du *Struggle for life* (combat pour la vie), dites si jamais ce sujet fut peint avec les couleurs que voici:

L'atome est un bandit qui dévore l'atome;
L'araignée a sa toile et le ver son royaume;
Les fourmilières sont des Babels; l'animal
En se rapetissant se rapproche du mal;
Plus la force décroît, plus la bête est difforme,
Et quand il les regarde, avec son œil énorme,
Homme, les gouttes d'eau font peur à l'Océan.
La rosée en sa perle a Typhon et Satan;
Ils s'y tordent tous deux à jamais. L'éphémère
Est Moloch; l'infusoire, effroyable chimère,
Grince, et si le géant pouvait voir l'embryon,
Le Behemoth fuirait devant le vibration;
Le moindre grain de sable est un globe qui roule,
Trainant comme la terre une lugubre foule
Qui s'abhorre, et s'acharne, et s'excère et, sans fin,
Le dévore; la haine est au fond de la faim;
La sphère impénétrable à la grande est pareille;
Et le songeur entend, quand il penche l'oreille,
Une rage tigresse et des cris léonins
Rugir profondément dans ces univers nains.
Toute gueule est un gouffre, et qui mange assassine;
L'animal a sa griffe et l'arbre sa racine,
Et la racine affreuse et pareille aux serpents,
Fait dans l'obscurité de sombres guets-apens;
Tout se tient et s'embrasse et s'étroint pour se mordre;
Un crime universel et monstrueux est l'ordre,
Tout être boit un sang immense, ruisselant
De la création comme d'un vaste flanc.
On lutte, on frappe, on blesse, on saigne, on souffre, on
(pleure.)

Tout ce que vous voyez est larve; tout vous leurre.
Et tout rapidement fond dans l'ombre; car tout
Tremble dans ce mystère immense et se dissout.
La nuit reprend le spectre ainsi que l'eau la neige.
La voix s'éteint avant d'avoir crié: « Que sais-je? »

La conclusion du livre est celle-ci:

« Dieu n'a qu'un front: lumière! et n'a qu'un nom: Amour!
...Aveugle qui croit lire, et fou qui croit savoir. »

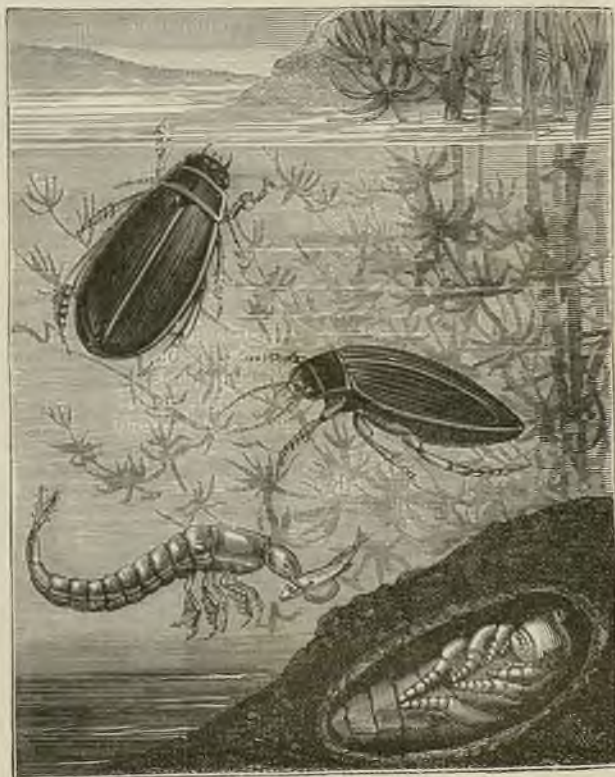
Cinq ou six mille vers de même envergure, de même éclat composent cette œuvre d'outre-tombe qui, si elle n'ajoute rien à une gloire que rien ne peut accroître, rappelle une fois encore à quelle hauteur portait son front la majesté intellectuelle qui n'est plus, et montre quelle place elle doit garder dans l'avenir sur les sommets de l'histoire littéraire.

LE DYTIQUE

Qui n'a vu dans les mares et dans les ruisseaux tranquilles de gros insectes ovalaires aplatis, noirs, liserés de jaune, qui vont et viennent, affairés, du fond à la surface, et que l'on peut aisément surprendre en train de dévorer quelque proie vivante. Ces insectes sont des dytiques, véritables requins du règne entomologique. Conformés pour la vie aquatique et pour la vie aérienne, les dytiques sont des amphibiens qui le plus souvent nagent, à vrai

nage par des mouvements vermiculaires rapides, en frappant l'eau avec la partie postérieure de son corps. Obligée comme l'insecte parfait de venir respirer à l'extérieur, c'est en faisant sortir de l'eau deux espèces de plumicules placées à l'extrémité de son corps, qu'elle s'approvisionne d'air.

L'insecte parfait, dont les stigmates respiratoires sont latéraux, fait émerger son large abdomen quand il veut respirer à la surface. Il soulève en



Dytique bordé, larve, nymphe et insecte parfait. (Dessin de A.-L. Clément.)

dire, mais qui aussi, au cas où vient à se tarir l'élément liquide qu'ils habitent, sont à même de prendre leur vol pour aller à la recherche d'une autre mare ou d'un autre ruisseau. Notons au surplus que, bien que vivant plus particulièrement dans l'eau, encore ont-ils besoin pour n'être pas asphyxiés de venir fréquemment à la surface respirer et faire provision d'air. Carnassiers au plus haut point, munis de mâchoires robustes et terribles, ils détruisent sans merci les œufs de poissons, d'écrevisses, les têtards de batraciens et les alevins qu'ils savent très habilement saisir.

Déjà même à l'état de larve, l'insecte a les mêmes instincts. Cette larve, dit M. Maurice Girard, pourvue de six pattes thoraciques ciliées, est brune, comme couverte d'écailles, renflée au milieu. Elle

même temps ses élytres et replonge emportant une quantité d'air qui, petit à petit, passe immédiatement aux trachées qui bordent son corps.

Quand l'insecte a vécu pendant un certain temps à l'état de larve, et que l'heure de la transformation est venue, cette larve sortant de l'eau se creuse dans les terres boueuses des rivages une cellule où elle passe généralement l'hiver dans l'immobilité ordinaire de la nymphe, et d'où elle sort au printemps à l'état d'insecte parfait.

Les dytiques, dont les mœurs sont très curieuses à observer, peuvent être facilement gardés dans des aquariums à part, garnis d'herbes et de sable, où l'on jette de temps en temps des fragments de viande crue, dont ils se régaleront avec une grande voracité.



MOSAÏQUE

Curiosités des inventions.

A quelle époque remonte la première idée des armes se chargeant par la culasse et du revolver?

Dans un livre intitulé : *Pyrotechnie*, publié par Hanzelet, Lorrain, en 1630, nous voyons que le chargement des armes à feu par la culasse, que beaucoup de gens croient d'invention moderne, remonte à des temps relativement reculés.

« Les arquebuses à croc, lisons-nous dans ce livre, se peuvent accommoder de façon à être chargées par le derrière, comme le montre la figure ci-contre (voy. la figure du haut). Il faut pour ce faire que la culasse marquée A corresponde à l'endroit du canon, bien joignant, et faire passer une clavette de fer en travers du canon et de la culasse et faire la charge, comme on voit en B. C sera le canon; la figure fait assez concevoir l'invention sans la décrire davantage. C'est, ajoute le pyrotechnicien, une invention fort utile, d'autant qu'il arrive quelquefois que l'on est serré en des lieux où l'on n'a pas commodité de se tourner pour les recharger. »

Dans le même ouvrage, nous trouvons aussi le revolver actuel, décrit et figuré sous le nom d'*arquebuse pouvant tirer plusieurs coups sans être retirée de la canonnrière* (meurtrière, ouverture par où passe le canon de l'arme).

Dans la figure de cet engin placée par l'auteur à côté de celle d'une arbalète à boulets, nous voyons le canon de ladite arquebuse se prolongeant à l'arrière par une tige de fer devant servir d'axe à la pièce marquée A, qui est destinée à recevoir six charges, qui se présenteront successivement pour produire autant de coups de feu, devant l'ouverture inférieure du canon. Le crochet adapté au canon doit, quand la pièce tournante est en place, l'arrêter par les crans qui sont pratiqués sur celle-ci. Cette disposition est absolument celle du revolver actuel.

Épithètes célèbres.

René Boudier, qui fut un enfant prodige (car dès l'âge de douze ans il savait le grec, le latin, l'espagnol et rimait en français de la plus agréable façon), devint à la fois un savant et un artiste amateur assez distingué. Il cultivait l'histoire, la géographie, les mathématiques, la rhétorique, jouait du luth, dessinait, peignait. Un peu avant de mourir après une longue vie, durant laquelle il avait professé le plus aimable épicurisme, il fit son épithète dans la forme suivante :

J'étais gentilhomme normand,
D'une antique et pauvre noblesse,
Vivant de peu tranquillement,
Dans une honorable paresse.
Sans cesse le livre à la main,
J'étais plus sérieux que triste,
Moins Français que Grec et Romain,
Antiquaire, archimédailliste,
J'étais poète, historien...
Et maintenant je ne suis rien.

Histoire des mots et locutions.

La Fontaine, dans sa fable des *Animaux malades de la peste*, dit après avoir montré le pauvre âne s'accusant d'une peccadille qui devient crime aussitôt :

A ces mots l'on cria haro sur le baudet;

et bien souvent nous voyons cette expression employée. D'autre part quand nous ouvrons de vieux livres nantis du privilège royal, nous y voyons que les droits concédés à l'imprimerie seront exercés « nonobstant charte normande et clameur de haro ». C'est à l'histoire de Normandie qu'il faut demander l'explication de ces termes.

La clameur de haro, dont il est ici question (et dont la mention prit place dans les actes de nos rois quand la grande région normande fut définitivement réunie à la couronne de France), la clameur de haro consistait dans le droit qu'avait tout créancier qui rencontrait son débiteur de crier haro sur lui, de le saisir et de le conduire devant le juge. Au cri de haro, la personne qui en était l'objet devait s'arrêter immédiatement, et au cas où elle n'obéissait pas, les assistants devaient prêter main-forte pour l'arrêter. De là l'expression *crier haro sur quelqu'un*.

Les historiens de la Normandie veulent voir dans le haro une contraction du nom du premier duc Rollo ou Raoul, qui ne s'était pas moins signalé par son extrême respect des droits de tous que par son grand courage. En appeler à Rollo c'était se mettre sous la sauvegarde de la justice la plus austère et la plus rigoureuse. Haro signifiait donc : *Ah! Rollo!* c'est-à-dire j'en appelle à Rollo ou au souvenir de son équité. Tout citoyen avait droit, sans aucune formalité, de recourir à la clameur de haro; et personne n'était assez puissant pour en mépriser l'effet. Les annales de la Normandie abondent en exemples prouvant la puissance de cette clameur. On rapporte notamment que lorsqu'on procédait aux funérailles de Guillaume le Conquérant, il suffit de la clameur d'un pauvre homme pour en interrompre le cours. Cet homme se plaignait que le roi pour bâtir l'église où l'on allait l'enterrer s'était emparé d'une petite portion de son terrain, sans lui en payer le prix. La cérémonie funèbre ne fut reprise qu'après que la somme réclamée par cet homme lui eut été payée.

(Env. Fausse alerte.)

Le mot *cosmopolite*, qui signifie littéralement citoyen du monde (*cosmos*, monde, *polites*, citoyen), fut prononcé pour la première fois par Socrate.

« Un jour que l'on parlait devant lui, dit Plutarque, d'un personnage qui faisait sonner très haut sa qualité de citoyen de Corinthe :

« Moi, répliqua-t-il, je ne suis ni Athénien, ni Grec, « mais *cosmopolite*, c'est-à-dire citoyen de l'univers », témoignant ainsi qu'il était plus attaché à l'intérêt général de l'humanité qu'à celui de sa famille et du lieu où il était né. »

Mots historiques.

« Je n'ai jamais pris qu'une écrevisse dans mon ruisseau », disait Sébastien Bach, jouant sur la signification de son nom et du nom de Krebs, son élève de prédilection.

En allemand, *Bach* signifie ruisseau et *Krebs* signifie écrevisse. En faisant ce double jeu de mots, le grand compositeur voulait dire que Krebs était le seul de ses disciples qui, selon lui, avait pu se pénétrer du véritable caractère de son école musicale.

(Env. Craie de Champagne.)

Variétés historiques.

On ferait un curieux recueil avec la mention des bizarres redevances et obligations auxquelles des villes, des États, des particuliers, des corporations étaient tenus jadis à titre d'hommage. Voici, comme exemple, ce qu'on lit dans une ancienne *Description de la Haye* :

La ville d'Utrecht était redevable à la province de Hollande d'un porc tous les ans. Les magistrats d'Utrecht écrivirent en 1612 au Pensionnaire *Barneveldt* pour se plaindre de ce que ce porc était mis au carcan, et exposé aux insolences de tous les polissons de la Haye, au grand mépris des gens d'Utrecht. Le Pensionnaire répondit que, suivant l'ancien usage, le porc devait être attaché à un poteau dans la cour du palais, mais qu'on voulait bien retrancher le collier et la chaîne, pour lui ôter l'air du carcan. Les magistrats d'Utrecht ne se contentèrent point de cette condescendance, et sollicitèrent tant les États de Hollande que, trois ans après, ils obtinrent d'être déchargés absolument de cette redevance; et depuis ce temps-là leurs pores sont à l'abri du carcan et de la pétulance de la populace de la Haye.

Curiosités du langage.

Il y a dans toutes les langues de certaines articulations ou consonances que les étrangers réussissent difficilement à prononcer et qui sont en quelque sorte la cause de ce que nous appelons l'accent étranger; ainsi la substitution de l'*f* au *v*, du *t* au *d*, du *b* au *p*, de l'*ou* à l'*u*, etc., et *vice versa* est pour nous la caractéristique particulière de l'accent allemand. Par exem-

ple : Un beau petit bateau qu'on voit toujours devient en passant par une bouche tudesque : Un beau petit padeau qu'on voit tuchurs, et l'on ne saurait se méprendre sur l'origine de l'individu qui prononce ainsi; mais quelquefois des différences très radicales se trouvent entre gens dont les langues sont de la même famille, ou qui à l'ordinaire parlent le même idiome, et souvent ces différences ne portent que sur quelques mots qui sont en quelque sorte la pierre de touche de la nationalité.

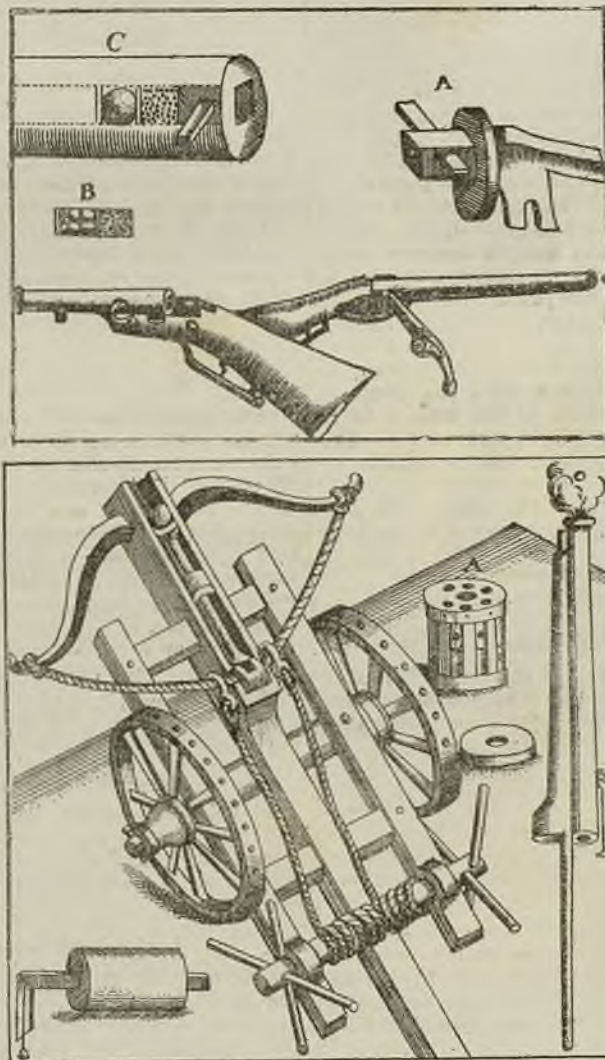
On cite deux cas historiques, où ce détail eut de singulières conséquences.

Dans le temps que les Génois faisaient un si grand commerce, les Vénitiens, jaloux de leur puissance et de leurs richesses, leur firent une cruelle guerre. Ces deux Républiques étaient si acharnées, qu'il y avait des ordres des deux côtés de ne faire aucun quartier. Certains Génois étant tombés en la puissance des Vénitiens, pour éviter la mort, feignirent d'être du pays. Les Vénitiens, pour en être éclaircis, leur firent prononcer le mot *Cavro* de leur langue, que les Génois ne purent prononcer autrement que *Cabro*; par là ils furent massacrés. Les Génois pour se venger, autant qu'ils prenaient de Vénitiens, les hachaient en morceaux, et les mettant dans des tonneaux, les envoyaient à Venise en guise de marchandise.

Nous voyons la même chose dans l'Histoire de France.

Dans le temps que les Anglais possédaient une partie de la France, on ne les distinguait plus des habitants mêmes; de sorte que, lorsqu'ils étaient prisonniers, on les renvoyait, les prenant pour des naturels du pays. Cependant pour remédier à cet inconvénient, on imagina de leur faire prononcer le nom *Piquigny*, qui est un bourg de Picardie. Les Anglais, assure-t-on, ne pouvaient dire que *Pigny* au lieu de *Piquigny*.

Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, voulait que l'ambassadeur de France lui parlât latin, quand il venait à son petit lever. Un jour, ce seigneur fit un solécisme, et aussitôt il y eut de grandes huées. L'ambassadeur,



Première idée des armes à feu se chargeant par la culasse et du revolver.
(Fac-similé d'une figure publiée en 1630.)

tout honteux, gagna la porte au plus vite. Rencontrant *Buchanan*, précepteur du roi, il lui reprocha de n'avoir fait de son élève qu'un pédant. « Un pédant ! » répondit ce dernier, en levant au ciel les mains et les yeux : « Je bénis Dieu de ce que j'en ai pu faire au moins quelque chose. »

Il n'avait pu, en effet, qu'en faire un assez pauvre sire, bien que ses courtisans l'eussent surnommé le *Salomon britannique*. Henri IV ne l'appelait ironiquement que maître Jacques, en entendant maître dans le sens de *magister*.

Proverbes populaires.

Autrefois pour engager les gens à boire, on leur disait communément : « Je vous en prie, ne vous laissez pas mourir de la mort de Roland. » C'était une allusion au genre de mort du héros légendaire qui personnifie au moyen âge l'héroïsme des Francs.

Roland blessé, exténué, abandonné, s'étant traîné, dit le roman de *Ronceval*, sur un point élevé de la vallée de Roncevaux, tire son épée, la Durandal, toute nue et après l'avoir longuement regardée, voulant la briser, pour qu'elle ne tombe pas aux mains des infidèles, il frappe sur le rocher, qui se fend en laissant l'épée intacte. Voyant qu'il ne pouvait la rompre, il prit son cor d'ivoire, dans lequel il souffla pour appeler à lui quelque chrétien à qui il pût, avant de mourir, remettre son cheval et son épée. « Et si fort souffla-t-il que se rompit les nerfs du col. » Son frère Baudoin étant venu au son du cor, Roland fit signe qu'il lui donnât à boire. Baudoin se mit donc à chercher de l'eau, mais trouver n'en put ; et quand il retourna près du héros, le vit prenant mort.

De là l'ancien proverbe populaire.

(Env. J. et G. Escooper.)

Mots et pensées.

Un prodigue se plaignait à Socrate qu'il n'avait point d'argent : « Empruntez à vous-même en retranchant sur votre dépense », lui dit le philosophe.

La vie se passe à dire : « Plus tard », et à s'entendre dire : « Trop tard ! »

L. DÉPRET.

Toutes les conditions nécessaires à la vie, si admirablement préparées et combinées pour le moment précis où devait paraître la vie, prouvent Dieu et un seul Dieu. Assurément, ils n'étaient pas deux. S'ils eussent été deux, ils ne se fussent pas aussi bien entendus.

P. FLOURENS.

Saviez-vous pourquoi le jury du monde est si rigou-

reux dans son verdict ? C'est qu'il se compose souvent de juges qui ont fait tout ce qu'ils condamnent.

MARY-LAFONT.

En quelque lieu que le hasard les ait fait naître, tous les grands talents, tous les cœurs vertueux sont frères ; ils ressemblent à ces fleurs brillantes qui, dispersées dans tout l'univers, ne forment pourtant qu'une seule famille.

FLORIAN.

(Discours de réception à l'Académie.)

Curiosités médicales.

Dans le récit d'un *Voyage en Égypte*, publié en 1735, l'abbé Mascrier parle d'un hôpital établi par les califes avec une magnificence et des soins incroyables, dans lequel, entre autres choses imaginées pour le soulagement des malades, étaient plusieurs salles particulières, où ceux qui ne dormaient pas pouvaient se rendre. Ils y trouvaient des musiciens qui les récréaient par le son des instruments, et des hommes gagés pour les égayer par des contes. Et, paraît-il, la médecine obtenait de ces remèdes de très heureux résultats.

Mots de la dernière heure.

Marie Stuart étant sur l'échafaud, le bourreau se mit en devoir de porter la main sur sa coiffure : « Mon ami, lui dit-elle, ne me touche point. » Alors elle appela ses femmes, qui lui enlevèrent le voile noir qu'elle portait, sa coiffure et les autres ornements. Elle ne put cependant empêcher que le bourreau ne lui ôtât son pourpoint, le corps attaché à sa jupe et son corset, de manière qu'elle resta à demi nue en présence de quatre ou cinq cents personnes auxquelles elle fit une sorte d'excuse de l'état d'indécence où on la réduisait : « Je ne suis pas, dit-elle, accoutumée à une pareille toilette et à un pareil valet de chambre. »

Puis elle mit la tête sur le billot, et reçut le coup mortel.

Curiosités généalogiques.

Les Athéniens prétendaient descendre des fourmis d'une forêt de l'Attique, et les familles qui se piquaient d'être les plus anciennes portaient dans leurs cheveux des fourmis d'or pour marque de leur origine.

Variétés philosophiques.

Si notre siècle est fort entaché de scepticisme, l'exemple lui vient de loin.

Pyrrhon le Sceptique, apercevant un jour Anaxarque, son maître, qui était tombé dans un fossé, passa outre, sans lui tendre la main : « Mon maître, disait-il en lui-même, est aussi bien là qu'ailleurs. » L'histoire ajoute qu'Anaxarque fut le premier à s'applaudir d'avoir un tel disciple.

Tout ce qui concerne les *Correspondances et Concours* doit être adressé à M. Eugène Müller, ou lui être communiqué verbalement, le samedi, de 4 à 6 heures, au bureau du Musée des Familles, rue Soufflot, 15.

Le Propriétaire-Gérant, CH. DELAGRAVE.



« J'augure que Molitor pourrait bien avoir un jour à changer de résidence. »

MOLITOR

Molitor! comment peut-on s'appeler *Molitor*? Demandez-le à cette charmante jeune fille, Kate Morris, debout derrière son père et en contemplation devant ce grand chien de montagne, qui attend avec béatitude le morceau qu'on lui présente, comme à quelqu'un de la maison,

15 JUILLET 1891.

Dites seulement: *Molitor!* et vous verrez comme ce troisième personnage aura des jappements joyeux et des précipitations capables de renverser père et fille.

Imaginez-vous qu'un intérieur puisse être complet sans un de ces aimables compagnons à quatre

3. — TOME LXVII.

pattes, qui participe de la vie commune et prend son lot de tout ce qui — heur ou malheur — arrive à la famille?

Quand il n'y aurait, pour nous consoler ici-bas de bien des mécomptes, que cette merveilleuse amitié et fidélité des bêtes, croyez-le, nous aurions encore quelque chose de bon dans notre boîte du destin.

Mais Kate n'a point à être consolée des chagrins de la vie; tout au plus soupire-t-elle avec de longs regards de rêve quand le vent du large souffle un peu fort, car elle a un frère sur la grande mer qui porte tant de navires sur l'immensité des deux mondes.

En ce moment, c'est la halte méridienne; il n'y a guère un peu de fraîcheur que dans les chambres closes, abritées de feuillage et cachées près des sources. Car il ne faut point croire que les contrées du Nord n'aient rien de nos terribles canicules: la température d'été est en proportion de la température d'hiver, et là où il fait plus froid en décembre et janvier, il fait aussi plus chaud en juillet et août.

Quel joli pays que ce vieux comté de Galles avoisinant Cardiff et les riches vallées d'alentour! En vérité, on y oublie cette double menace de la mer si proche et des mines si fertiles en trahisons mortelles d'explosions toujours à craindre. J'ai passé il y a quelques années dans ces parages de belles heures tranquilles, sorte d'entr'acte de la vie; et la chambre de Kate me rappelle une de ces coquettes fermes anglaises adossées dans la campagne à un monticule absolument couvert de mousse et fleuri de bruyères toutes roses.

« Non! Molitor! non! s'il vous plaît, il fait trop chaud, vous ne sortirez pas; non, vous n'irez pas chercher *mattresse*, qui sait bien revenir sans vous. »

Ainsi dit Kate à son chien qui, plus obéissant que bien des camarades — petits et grands — fait ce qu'elle veut, exactement.

Et pourtant, comme il est tenté de courir! La mère de Kate est à la ville près d'une malade, à qui son amitié souriante fait plus de bien que toutes les médications du monde, et, sur la route, que d'occasions pour Molitor de retrouver ses mille cousins ambulants!

Mais pourquoi ne parlons-nous pas de John, le père de Kate, qui offre si tendrement un morceau de choix à son cher Molitor? John, en pleine force de vie, dans toute l'active maturité de l'âge, est une manière de héros dans la contrée. Autrefois soldat modèle, un des plus jeunes et des premiers à la suite de lord Raglan durant la guerre de Crimée, c'est maintenant un fermier accompli, sorte d'oracle pour tous les paysans qui le consultent comme un mage. On vient de très loin pour savoir ce que John pense du temps qu'il fait, du temps qu'il fera. Son clair regard a le don de pénétrer les consciences même enchevêtrées, même récalcitrantes, que l'intérêt de chaque jour rend si défiantes, si complexes.

Aussi, regardons un peu autour de nous, en étant légèrement indiscrets, c'est-à-dire en ouvrant une porte qui, de la salle commune, confine à une petite tourelle, attenante elle-même au jardin de la métairie. Ne dirait-on pas un musée rustique où sont disposées avec art les pieuses reliques de la famille? Et d'abord, sur le mur treillagé de bambou, voici une belle panoplie: armes de chasse de tous pays, très délicates, très étranges, la plupart ciselées comme des lames de Damas; tout auprès, une ravissante petite table de mosaïque, supportant la corbeille à ouvrage et les menus ciseaux féminins servant à découper les fines broderies et dentelures.

Enfin, dans un casier d'ébène, au-dessus de falences à fleurs peintes, voici des livres, témoignant d'habitude de lectures familières et préférées: Dickens, Thackeray, Bulwer; et même des volumes de poètes: Byron, Milton, Coleridge.

Kate, Kate, je suppose que le jeune recteur, depuis peu installé dans votre paroisse, souhaite véhémentement de vous avoir pour femme; il vient chaque dimanche, entre les offices, saluer comme un fils votre mère; c'est lui, je le sais, qui, sans en avoir l'air, dirige vos lectures; et je ne serais pas étonnée que Molitor un jour eût à changer de résidence, ... lui qui, en bon chien qu'il est, ne voudra jamais vous quitter, Kate, ma douce Kate!

A.-M. BLANCHECOTTE.

CAUSERIE DE QUINZAINE



BIEN que la chose n'ait pas encore la consécration officielle, on peut, je crois, dès maintenant admettre l'abolition de la censure dramatique; car voici le texte du projet auquel la commission spéciale du Corps législatif a fait très bon accueil, et qui, après avoir été voté par l'assemblée, ne doit trouver, à ce qu'on assure, qu'une très faible opposition au Sénat.

Art. 1^{er}. — Les effets de la loi du 30 juillet 1830 sont suspendus jusqu'au 31 décembre 1892.

Art. 2. — Les œuvres dramatiques resteront soumises à la censure préventive, en ce qui concerne les délits contre les chefs d'État et les agents étrangers, d'après les termes de la loi du 29 juillet 1881 sur la presse.

Art. 3. — La présente loi cessera d'être en vigueur, si elle n'est expressément prorogée avant le 31 décembre 1892.

En publiant ce texte, les échos du monde parlementaire ajoutent que la commission ne l'a même adopté que sous cette réserve, consentie par l'au-

teur, M. Deloncle, que la censure préventive serait suspendue pendant trois ans au lieu de dix-huit mois. Ces conclusions ont été votées à l'unanimité moins deux voix.

En somme le Parlement, selon toute probabilité, va du même coup affranchir provisoirement la littérature dramatique du droit de *veto* gouvernemental et introduire dans les us et coutumes du pays ce qu'on pourrait appeler l'essai loyal des lois. A ce dernier point de vue l'idée est tout au moins assez originale, et pourra créer, me semble-t-il, un précédent des plus heureux.

Pourquoi, en effet, ne pas appliquer aux corps sociaux ce qui se fait journellement dans la vie des individus? Je crois avoir déjà cité ici ce fragment de dialogue que Grévin écrivit un jour au-dessous d'un de ses charmants dessins, représentant un médecin et sa cliente :

« Docteur, j'ai presque chaque nuit de longues insomnies.

— Ah! fait l'Esculape... Eh bien! si, avant de vous coucher, vous preniez un peu de camomille?

— J'en prends, docteur.

— Ah!... Eh bien! si vous n'en preniez pas? »

Qui de nous, agissant de son chef, ou suivant l'avis du médecin, n'a pas expérimenté dans les mêmes conditions, un régime hygiénique ou curatif? Est-ce que l'empirisme ou méthode expérimentale n'est pas la seule voie conseillée par la sagesse et à laquelle les sciences doivent leur véritable progrès? Si oui, pourquoi l'empirisme appliqué à la valeur des lois ne deviendrait-il pas d'usage chez nous comme chez certains voisins qui, paraît-il, s'en trouvent fort bien.

Tout considéré, qu'est-ce qu'une loi, sinon une prescription hygiénique ou curative visant la santé ou le repos du corps social? Un parlement, qui n'a pas la prétention de croire à son infailibilité, édicte une mesure. On la met en vigueur, on l'essaie; si

au bout d'un temps fixé elle est reconnue bonne dans la pratique, on la promulgue comme définitivement acquise au code national; dans le cas contraire la promulgation n'a pas lieu, la loi tombe d'elle-même en désuétude, et le législateur s'épargne ainsi la peu flatteuse et toutefois assez fréquente

nécessité de se contredire du tout au tout, en abrogeant le lendemain les mesures qu'il a édictées la veille.

Va donc pour l'essai loyal, auquel nous souhaitons le succès qu'il mérite.

..

En ce qui concerne la suppression de toute censure préventive en matière théâtrale, ce sera la quatrième fois que ce régime aura subsisté chez nous; mais avec cette différence en faveur de la quatrième période, qu'elle aura été inaugurée en pleine paix sociale; les trois autres ayant été le fruit de commotions politiques plus ou moins violentes. La première en effet date de 1790, la seconde vient à la suite des journées de juillet 1830, la troisième à la suite des journées de février 1848. Si dans la première période le régime de liberté absolue est de quelque durée, c'est pour se changer bientôt en une compression, qui sous l'empire atteint une rigueur extrême.

Après 1830 les pouvoirs publics ne tardent pas à demander et à obtenir du parlement les entraves que février 1848 déchire, mais qui n'attendent pas le second empire pour reparaitre de plus belle.

A la vérité, étant donné les heures troublées successives où le règne de la censure fut aboli, la liberté, qui ne devait pas tarder à devenir la plus large des licences, appela et justifia d'elle-même en quelque sorte un mouvement de réaction. Si, en l'état ordinaire, les gens de bon sens et de sens moral blâment les ridicules empêchements apportés à l'expansion des idées, les mêmes seront les premiers à se scandaliser du dévergondage de



J.-Ant. Houdon, statue de M. Tony Noël, inaugurée à Versailles le 28 juin 1891.

tout genre qui se produit sur les scènes diverses, et par conséquent ils seront aussi les premiers à réclamer une censure quelconque — qui naturellement s'en va bien vite vers les abus de pouvoir.

Il en est un peu de cette épineuse question du *tout permis* ou du *tout censurable* comme de l'abolition de la peine de mort dans une société mise sans cesse en péril par les exploits des meurtriers ; et l'on se rappelle forcément le mot très heureux d'Alphonse Karr : « Messieurs les assassins, commencez, je vous prie », car il est évident que l'abolition d'une peine irait de soi siceux qu'elle menace voulaient bien s'entendre pour ne pas en motiver l'application.

..

Quoi qu'il en soit, puisse cette fois une sagesse, au moins relative, présider à l'usage d'une liberté non plus violemment conquise, mais normalement établie par une idée toute pacifique de progrès ; et puisse, après la période d'essai, la promulgation définitive de la loi se trouver tout naturellement acquise.

Si, comme on peut cependant le supposer encore, il arrivait que l'expérience ne fût pas favorable à la condamnation radicale de dame Anastasie, espérons qu'en se retrouvant à flot elle n'ajoutera à son histoire aucune des frasques ridicules qui ont immortalisé son long règne. On ne lira plus par exemple des conclusions analogues à celle que l'académicien Briffaut, censeur royal sous la Restauration, rédigeait après avoir lu le manuscrit d'*Hernani* : « L'analyse ne peut donner qu'une idée « imparfaite de la bizarrerie de cette conception et « des vices de son exécution. Elle m'a semblé un « tissu d'extravagances, auxquelles l'auteur s'efforce « vainement de donner un caractère d'élévation « et qui ne sont que triviales et souvent grossières. « Cette pièce abonde en inconvenances de toute « nature. Le roi s'exprime souvent comme un bandit, et le bandit traite le roi comme un brigand ; « la fille d'un grand d'Espagne n'est qu'une dévergondée, sans dignité ni sans pudeur, etc. Toutefois, malgré tant de vices capitaux, je suis « d'avis qu'il n'y a aucun inconvénient à autoriser « la représentation de cette pièce ; mais qu'il est « d'une bonne politique de n'en pas retrancher « un mot. Il est bon que le public voie jusqu'à « quel point d'égarement peut aller l'esprit humain affranchi de toute règle et de toute bienséance. »

Vous savez qu'il s'agit d'*Hernani*. Que vous semble de ce censeur qui, évidemment chargé d'examiner une œuvre au seul point de vue des convenances morales et politiques, ne trouve rien de mieux que de se transformer en Aristarque purement littéraire, et qui, désapprouvant de toutes façons la composition examinée, au lieu d'en demander franchement l'interdiction, conseille de l'offrir au public « sans en retrancher un mot » avec l'intention bien formelle de jouer un mauvais tour à l'auteur.

Singulière censure, et singulière époque d'ailleurs.

Le baron Taylor me contait une fois que lors-

qu'il était commissaire royal à la Comédie-Française, où, grâce à lui, l'on jouait les pièces de la nouvelle école, un soir, un peu avant l'heure de la représentation, passant dans un couloir du premier étage, il aperçut un des sociétaires — qui à son corps défendant tenait un des principaux rôles dans un drame de Victor Hugo — s'amusant à répandre, poignée par poignée, le contenu d'une boîte aux balayures sur la tête des gens qui au-dessous attendaient pour entrer.

« Que faites-vous donc là ? demanda le baron.

— Ils veulent de l'ordure : je leur en donne », répondit d'un ton grondeur l'artiste qui, chose bizarre, ne pardonnait pas au public de lui faire chaque soir un grand succès dans une pièce qu'il trouvait détestable, et où il était excellent.

Notre temps ne connaît pas de ces bizarreries : tant pis pour lui peut-être.

..

Dernièrement, en annonçant le décès du grand sculpteur Chapu, j'avais cru pouvoir affirmer, sur la foi de notre bulletin spécial de la Société des Gens de Lettres, que la statue de Balzac était terminée. Il n'en est rien, paraît-il, et outre que l'artiste ne laisse qu'une ébauche du projet que, cependant, on nous avait dit définitivement accepté par la commission, voilà que maintenant l'exécution de ce projet nécessiterait une somme double de celle qui avait été très difficilement rassemblée. D'autre part ce ne serait plus dans la galerie principale du Palais-Royal que cette statue serait érigée, mais sur la place du Théâtre-Français, et au lieu du marbre où l'effigie de l'écrivain eût formé groupe avec des personnages allégoriques, ce serait en vulgaire bronze qu'on coulerait seul l'auteur de la *Comédie humaine*. Toutes circonstances qui semblent renvoyer aux calendes grecques l'érection que l'on avait pu croire prochaine.

Sur quoi l'école physiologico-naturaliste qui veut bien faire à Balzac l'honneur de le reconnaître pour chef, pousse des hélas, et récrimine à plume que veux-tu contre une ingrate société qui liarde quand il s'agit de rendre hommage à son peintre le plus fidèle. Celui-ci assurément, s'il pouvait être consulté, n'aurait rien de plus pressé que de répudier vigoureusement en tant que disciples la majorité de ceux qui ne réclament pour lui l'apothéose qu'afin de s'en attribuer les reflets. Bah ! laissons au temps le soin d'affirmer, avec ou sans bronze, les gloires véritables, et de repousser aux obscurités et aux dédains qui leur sont dus les chercheurs de scandales et les faiseurs de bruit, qui sont les plus actifs en cette prétendue affaire de platonique glorification.

..

Pendant que le puissant Tourangeau, grand manieur de scalpel littéraire, attend que le marbre ou le bronze rappelle ses traits aux passants parisiens, la ville de Versailles vient de dresser une statue à l'un de ses enfants qui, pétrissant ou l'argile ou la cire, s'évertuant de l'ébauchoir ou du ciseau, fut un des charmeurs de son siècle, en

même temps qu'un classique dans toute la plus heureuse acception du mot : J.-Ant. Houdon, né en 1740, mort en 1828, l'auteur du *Morphée*, de la *Frileuse*, du *Voltaire* de la Comédie-Française, d'une multitude de bustes et de statues de personnages illustres et du fameux écoreché qu'on voit encore dans tous les ateliers, comme dans toutes les classes.

Jamais longue existence ne fut mieux remplie. Grand portraitiste et très habile à faire passer la vie dans la matière inerte, Houdon a laissé maintes compositions toutes personnelles, qui l'ont fait comparer à son contemporain Greuze, auquel il fut cependant supérieur, en sacrifiant beaucoup moins au convenu et se tenant toujours plus attentivement près de la vérité, non pas brutale mais sagement et délicatement observée.

En même temps qu'ils célébraient le grand statuaire, les panégyristes de la cérémonie ont pu, ont dû avec raison honorer en lui l'homme éminemment honnête et sympathique et l'artiste passionnément convaincu et digne. Aussi les derniers jours du maître vénéré furent-ils, comme a dit le poète, « le doux soir d'un beau jour ».

« On avait placé dans une des cours de l'Institut où le vieux statuaire avait son atelier — a dit G. Droz dans une de ses Causeries — une *Diane* qu'il avait faite, et dont il s'était toujours déclaré très content, la considérant comme une de ses créations à la fois les plus gracieuses et les plus correctes et partant les mieux réussies.

« De temps en temps, on voyait l'artiste sortir de son atelier, marchant à petits pas, fort affairé, ayant sous son bras un petit plumeau, une brosse, des linges. Il s'approchait de sa *Diane*, et, se hissant sur une chaise, il commençait son nettoyage. Nettoyage délicat, plein d'égards et de sollicitude, où l'on devinait la main d'un père et d'un amant. Il chantonnait en frôlant de son doigt cette jolie jambe qu'il avait modelée, et qu'il connaissait si bien. Parfois il s'arrêtait tout court, envoyait du bout des lèvres un petit baiser joyeux, et reprenait sa brosse. Il la voyait sans doute sourire sous ses caresses, sa chère *Diane*. Il en était fier, l'ayant pétrie de ses propres mains, et il réchauffait ainsi sa vieillesse en souriant aux fruits de son passé.

« Les promeneurs le trouvaient bien un peu original, ainsi perché sur sa chaise et le plumeau à la main, mais on disait : « C'est M. Houdon qui dort sa fille », et l'on passait en saluant. »

Arrivé à un âge très avancé sans infirmités, le célèbre statuaire sentit peu à peu s'affaiblir sa mémoire, et il tomba dans une sorte d'enfance où, sans pouvoir arrêter ses réflexions sur les choses de son art, il ne cessait pas cependant d'en être préoccupé. Son idée fixe consistait à voir de magnifiques morceaux de sculpture dans les moindres cailloux, qu'il ramassait et emportait soigneusement. Puis, comme un de ses biographes en a fait la remarque, le Dieu du sommeil, qui lui avait inspiré son premier chef-d'œuvre, intervint pour lui épargner les angoisses qui d'ordinaire rendent si pénible la fin de l'existence.

Ses dernières années furent un assoupissement presque continu, coupé par de courts et souriants réveils. Un jour enfin le vieillard ne s'éveilla plus. Pour lui venait de commencer une survivance qui n'a fait qu'accroître l'estime et la renommée de son beau talent.

Quelques jours avant l'inauguration de la statue du grand artiste, avait eu lieu en son honneur une fête d'un genre très original, à laquelle un article spécial sera consacré dans notre prochaine livraison.

..

Le samedi 27 juin, à l'Institut, devant toutes les sections réunies de l'Académie des Beaux-Arts, a eu lieu l'exécution des compositions musicales des cinq jeunes logistes aspirant au grand prix de Rome.

Ces morceaux entendus, l'accord pour le choix du vainqueur a été encore plus laborieux que dernièrement à l'Académie française pour l'élection du successeur d'Octave Feuillet ; car il n'y a pas fallu moins de huit tours de scrutin. Enfin le prix a été décerné au plus jeune des concurrents, M. Silver, qui, âgé de vingt-deux ans, et actuellement sous les drapeaux à Amiens, n'a pu concourir qu'en vertu d'une permission de son colonel. En applaudissant au succès du jeune milicien, et tout en approuvant les yeux fermés le jugement prononcé, je ne saurais me défendre de remarquer — moi centième peut-être — dans quelles singulières conditions s'effectuent chaque année les votes pour les divers grands prix artistiques.

L'ensemble de l'Académie des Beaux-Arts, qui est juge officiel et absolu pour ces attributions, est divisé en cinq sections bien distinctes, savoir : peinture, 16 membres ; sculpture, 8 ; architecture, 8 ; gravure, 4, et musique 6. Donc, lorsqu'il s'agit comme l'autre jour de décerner le grand prix de musique, six membres du jury seulement ont, ou sont censés avoir les facultés ou l'expérience voulues pour se prononcer en toute connaissance de cause. Ce n'est pas, me semble-t-il, manquer au respect dû au talent qui a fait d'eux des académiciens que d'admettre chez le plus grand nombre des architectes, des graveurs, des peintres, des sculpteurs, légalement investis du droit de vote, une inaptitude normale à décider sur une question de science ou de vocation musicale. Et pourtant ils jugent. Comment ? en vertu de quelle intuition particulière ?... Et après que les jeunes musiciens ont été soumis au jugement souverain des peintres, architectes, etc., vient le tour des jeunes sculpteurs et architectes jugés par les musiciens, graveurs, etc. — Bizarre, cent fois bizarre ! *Sed lex.*

Quoi qu'il en soit, cette année le texte sur lequel les concurrents compositeurs ont été appelés à faire leurs preuves était une scène historique mise préalablement au concours. L'œuvre choisie est intitulée *l'Interdit* ; elle a pour auteur M. Edouard Noël, qui a bien voulu nous autoriser à publier son œuvre dans le *Musée des Familles* : ce que nous nous empressons de faire, en adressant au poète pour nos lecteurs et pour nous le plus cordial remerciement.

LES DIX DOIGTS DE JEAN RUTHÉ

(Suite.)

Me surlendemain, Mme Besnard, l'éventail déployé, récitait ses compliments au roi, à la reine et au dauphin. Introduite dans la chambre du nouveau-né par Mme la Gouvernante, elle faisait ses trois révérences devant le berceau et disait avec une émotion sincère :

« Monseigneur,

« Nos cœurs vous attendaient depuis longtemps, « ils étaient à vous avant votre naissance. Vous « ne pouvez entendre encore les vœux que nous « formons pour votre bonheur, on vous les expliquera quelque jour : ils se réduisent tous à voir « en vous l'image de ceux de qui vous tenez la « vie. »

Les dames de la Halle dînèrent au Château, et ne trouvèrent dans les pâtés et les tourtes ni étrilles, ni boucles de souliers. Mme Besnard présenta à M. le duc de Brissac la requête de Jônas, et M. le Gouverneur fit d'aimables promesses. Il n'oublierait pas les auteurs de *la Berceuse Royale*; après le rétablissement de la reine, il les ferait mener, un soir, pour le spectacle des petits appartements.

Il n'y songea plus. Les charges qu'il cumulait lui donnaient tant de soucis! Et puis, par quelle distribution de faveurs aurait-on pu contenter tous les poètes et tous les musiciens qui s'évertuaient à célébrer « le grand événement »? Une pluie d'odes, d'idylles, de chansons, de romances, de cantates et cantililles s'abattait chaque jour sur le château de Versailles. On avait fort affaire de mettre le roi lui-même à l'abri de ces averses. Lorsqu'il revenait de la chasse ses poches étaient bourrées de placets rimés.

« Je voudrais bien savoir, disait-il, comment ces papiers se glissent dans mon habit! »

S. M. souriait, mais enfin la littérature et la musique devenaient importunes; les dispensateurs des grâces leur faisaient froide mine, comme à des quémanteuses d'un certain rang, à qui l'on ne peut dire brutalement : « Allez-vous-en; on vous a déjà donné!... »

Les hommages du commerce et de l'industrie étaient mieux accueillis. Les confiseurs de Paris et de Versailles envoyaient leurs pièces montées : temples de nougat, où des amours de sucre rose voltigeaient au-dessus de l'autel de l'hyménée; paysages où, dans un océan de gelée au vespéro, des dauphins prenaient leurs ébats. Les orfèvres présentaient le dauphin émaillé qui allait remplacer aux chaînes de cou les *jeannettes* et les médaillons. Les cordonniers pour dames apportaient les souliers à quatre rosettes où étincelaient, en broderies d'or, d'argent, de perles, le dauphin, la couronne royale, les galantes devises.

Ce soulier-dauphin fit fureur quatre mois. Toutes les élégantes le portaient encore à la fin de janvier, lorsque la reine vint à Paris, et que la ville donna ses grandes fêtes, dîner, bal et feu d'artifice.

Eh bien, à cette époque, malgré l'oubli volontaire ou involontaire de M. le Gouverneur, *la Berceuse Royale* était en pleine vogue; elle faisait glorieusement le tour de Paris. Pour les soirées de famille, on se disputait les *Deux Prêcheurs*; il fallait les retenir quinze jours ou trois semaines d'avance.

Pourquoi les *Deux Prêcheurs*? Parce que le siège de l'association Sébastien Jônas et Jean Ruthé était rue des Prêcheurs, dans la maison Besnard; parce que c'était là qu'on se faisait inscrire. Il y avait un registre, avec indication très exacte des jours et des heures.

Pendant Jean ne vivait plus sous le même toit que l'ami Jônas. Il avait loué une petite chambre dans les combles de l'hôtel de la Marine, sur le port Saint-Paul. Ce quartier lui plaisait; c'était presque la campagne : de vieux arbres au bord de la Seine, les bateaux de grains, de bois, de charbon, des lavoirs, deux moulins avec leurs toitures blanches et leurs pigeons familiers. De sa fenêtre il voyait arriver un coche d'eau qui venait de Bourgogne, amenant des servantes, des nourrices, des tonneliers, des marchands de vin.

En face, sur le quai de la Tournelle, il avait rencontré deux compatriotes qui portaient le nom du village natal, les frères Devarennas, l'un aubergiste, l'autre fabricant de futailles. Il n'avait que les ponts à traverser, le dimanche, pour aller les voir et parler du pays.

Et puis il était dans le voisinage de la rue de la Cerisaie; il faisait de fréquentes visites au blanchisseur, il comptait sur l'obligeance de ce brave homme pour découvrir la retraite de Mme Des Granges.

« Eh bien? » demandait-il mystérieusement, comme s'il avait eu peur d'être entendu de la police.

Toujours la même réponse :

« Nous ne savons rien encore... Ma femme a perdu de vue la personne qui pourrait la renseigner; mais elle la retrouvera... elle est sur la piste.... Prenez patience, mon bon garçon! »

Au commencement de février, il y eut du nouveau. L'agent secret qui faisait les fonctions de suisse dans l'hôtel autrefois habité par M. de Guiraud, reçut l'ordre de quitter la loge. Les souris ne venant plus se faire prendre rue de la Cerisaie, la police levait la souricière. On mit sur la porte l'écriteau à louer. Jean voulut, un dimanche, visiter le pavillon de Mme Des Granges. Depuis plus de trois mois, il avait si souvent regardé par-dessus le mur du jardin, entre les arbres dépouillés, le toit d'ardoises, l'œil-de-bœuf du comble, la guirlande de chèvrefeuille qui enca-



Mme Bernard faisait les trois révérences devant le berceau. (Dessin. de J. Wagnier.)

draît les fenêtres closes! Ah! si l'une de ces fenêtres s'était ouverte, et si la tête blonde du petit Paul était apparue,... et si l'enfant, battant des mains, avait crié : « Ami! mon grand ami! » quelle joie!..

Accompagné du blanchisseur, Jean parcourut toute la maison. Qu'y cherchait-il? Peut-être ne le savait-il pas lui-même. Il n'y trouva que les pauvres débris abandonnés dans la hâte du déménagement : des lambeaux d'étoffe, un bandeau de

tapissier inachevé, quelques jouets, un fuseau de dentellière.

Un livre, ou un album, avait été laissé sur une cheminée, dans la chambre la plus vaste, à gauche du perron. Jean poussa brusquement les volets que le blanchisseur avait entr'ouverts. Le soleil éclaira les murailles nues, les traces des tentures et des meubles, les débris épars; une bouffée de vent souleva un amas de papiers brûlés, dispersa les feuillets d'un cahier lacéré, cahier d'écolier, où s'aligeaient, en grosse écriture coulée, les mots *amitié, souvenir, Jean, Marguerite, oncle André*. Les premières lignes de chaque page étaient d'une main exercée. Avec toute l'application possible, l'écolier s'était efforcé d'imiter ce modèle sans doute tracé par Mme Des Granges.

« Oh! bonnes gens! bonnes gens!... » disait le grand ami, doucement ému.

Il examina l'album oublié sur la cheminée. La reliure portait les initiales L. P. Les feuillets, de papier épais, à gros grain, étaient couverts de dessins, études de pensionnaire intelligente. Quelques-unes de ces études, évidemment retouchées par le maître, étaient signées « Louise de Puybreuil » et datées de Paris 1774. D'autres, sans date et sans signature, ressemblaient à ces croquis que les peintres voyageurs enlèvent en cinq ou six traits de crayon. Jean crut y voir, parmi des notes de paysage, une esquisse de la maison du Supt. A la page suivante l'étude était plus poussée; c'était une vue du hameau, avec ses bicoques en escalade le long du montoir ardu, ses enclos de pierre sèche, ses vergers de merisiers; au premier plan, la petite rivière et la passerelle; à l'horizon, le profil de la Grand Montagne! Au bas, parmi des hachures, deux mots : *jours heureux!*

Entre les derniers feuillets, Jean découvrit un petit livre de ménage. La même main qui avait écrit *jours heureux* y avait noté les dépenses quotidiennes de septembre. Certains détails trahissaient une gêne croissante, une gêne qui confinait à la misère. Les réductions successives portaient jusque sur le lait du matin.

« Pauvre femme! pauvre enfant! murmurait Jean, consterné.

— Allons, allons! dit le blanchisseur, je vois que tout vous fait du chagrin dans cette maison.

— Du chagrin? n'en faut pas! s'écria Jónas, apparaissant tout à coup. Ami Jean, est-ce que nous ne sommes pas dans nos bons jours? Ce serait grand dommage. J'ai promis une représentation extraordinaire des *prêcheurs*.

— Pour aujourd'hui?

— Pour cet après-midi, et j'ai déjà perdu une heure à te chercher. En route, camarade! Nous passons à ton auberge, tu prends ta Jacqueline, et nous allons chez un personnage à qui nous ne pouvons rien refuser : un secrétaire de M. le lieutenant général de police. Un chef de service qui a dans son département la Bastille, Vincennes, toutes les prisons d'État, la librairie prohibée, les pièces de théâtre, etc., etc!... Je veux te mettre dans ses bonnes grâces. Peut-être obtiendrons-nous de lui quelques éclaircissements sur des affaires mystérieuses qui t'ont déjà donné trop de souci. Il ne s'agit que de saisir le moment favorable et de

poser adroitement les questions. Je m'en charge. Mais il faut être gai, Forézien de mon cœur!

— On sera gai! » soupira Jean Ruthé.

VIII

Lanterne magique. — Pièces curieuses.

Il fallait être gai tous les soirs. Après les laborieuses journées, — dix heures dans l'atelier Hugel, — Jean avait à peine le temps de faire un léger repas. Il reprenait les vêtements du montagnard, la casaque de deux laines, le long gilet et la culotte de droguet rayé, le large chapeau sans ganses ni galons.

« Reste paysan, mon garçon, lui disait Mme Besnard; ça te réussira, de ne pas être ficelé comme tout le monde. Je connais les Parisiens, va; ça les amusera quelques jours, peut-être quelques mois, de te voir frusqué à la mode de ton village. Ne change rien à ton allure et tâche de ne pas perdre ton accent. Si tu marches comme un *merlan* qui va poudrer en ville, si tu parles comme un garçon apothicaire de la rue des Lombards, n, i, ni, c'est fini, n'y a plus d'agrément!

L'accent se modifiait un peu, mais l'allure ne changeait pas, et une bonne part du succès qu'obtenaient les deux *prêcheurs* tenait probablement à des effets de contraste. Jónas était le Parisien souple et fin; il avait l'esprit vif, la répartie prompte, la physionomie moqueuse. Jean Ruthé avait la gaieté robuste, la verve originale d'une forte nature qui ne devait jamais dépouiller complètement sa rusticité. Sa joyeuse humeur était communicative; il ne gouaillait pas, il riait, son rire était bon.

Entre six heures et demie et sept heures, Jónas accourait. Il avait passé la journée à muser, à rimailier, à ébaucher des projets de comédie ou de vaudeville, à courir les cafés et les petits spectacles, et à gaspiller l'argent gagné la veille.

« Au fond, disait-il, je crois bien que je n'ai rien fait; mais on ne se figure pas comme c'est fatigant de ne rien faire! »

Il n'avait jamais plus d'entrain, le soir, que lorsqu'il s'était beaucoup fatigué de cette bizarre façon.

Pour les premières représentations à domicile, Jean avait loué une voiture à bras. Il traînait lui-même le matériel, la lanterne magique, les boîtes de verres peints et la caisse de la *Berceuse*.

« Pas de ça, grand innocent! dit encore Mme Besnard. C'est très bien d'être simple dans ses frusques et de jouer au naturel le paysan forézien; mais il faut faire voir aux bourgeois que le métier a du bon et que les artistes gagnent assez pour se payer une voiture. Prenez un fiacre, mes lapins; on vous paiera mieux, voilà tout! »

Les deux associés suivaient les conseils de Mme Besnard et s'en trouvaient bien. Depuis qu'ils allaient en fiacre on les traitait avec plus de considération. Les domestiques, empressés, les aidaient à monter leur bagage, et se mettaient à leur disposition pour les préparatifs du spectacle. Plus de longues stations sur les banquettes des antichambres; le salon s'ouvrait aussitôt, et les enfants battaient des mains en criant : « Les *prêcheurs*! voilà les *prêcheurs*! »

Le personnage à qui Jónas, un dimanche de février, avait promis une représentation extraordinaire, était M. Floury-Loiseau, second secrétaire de M. Lenoir, lieutenant général de police. Il habitait un vaste appartement, au premier étage, dans la rue des Moulins.

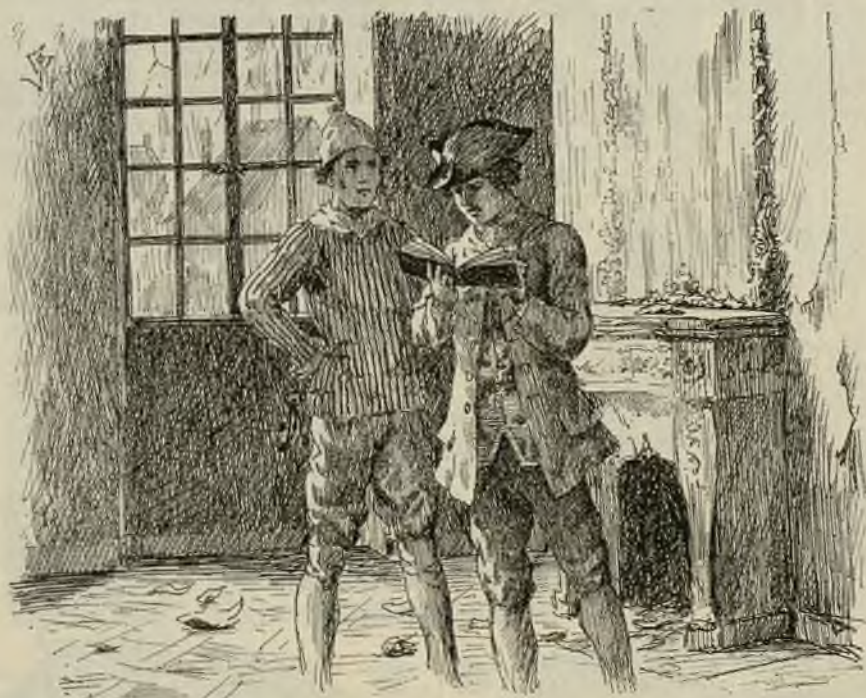
En allant du quartier Saint-Eustache à la Butte Saint-Roch, Jónas faisait la leçon à Jean Ruthé :

« Spectacle gratuit, disait-il. On travaillerait pour la gloire... Non, le mot n'est pas juste : on travaillera pour ne pas être ennuyé par la police. C'est M. Floury qui me délivre les autorisations dont j'ai besoin ; c'est lui qui approuve mon réper-

pas lui dire à brûle-pourpoint : « Allons, monsieur, faites votre rapport ! » Mais nous aurons un intermédiaire très obligeant, nous aurons M. Floury.

— M. Floury lui-même ne pourrait-il pas nous renseigner ?

— Tiens ! c'est vrai ! s'écria Jónas. On cherche toujours midi à quatorze heures... Mieux vaudrait peut-être s'adresser d'abord au lieutenant du lieutenant de M. le lieutenant général. Enfin, nous verrons ! Ah ! nous voilà arrivés. Regarde aux fenêtres du premier étage... ici, à droite : que de jolis minois ! Tante Besnard ne veut pas me croire lorsque je lui dis que ces gens de police ont des



Il examina l'album oublié sur la cheminée (Dessin de J. Wagrez.)

toire. Homme à ménager, par conséquent !... Fin policier, paraît-il, mais bon vivant tout de même. Excellent père de famille, physionomie ouverte, caractère aimable. La maison me plaît ; j'y donne tous les ans deux ou trois représentations et j'y suis à l'aise comme chez Hugel. Tu verras comme on nous accueillera !... Ah ! par exemple, aujourd'hui, il y a grand tralala. M. Martin honore la fête de sa présence.

— M. Martin ?

— C'est le chef du secrétariat de M. Lenoir, c'est le lieutenant du lieutenant général, rien que ça ! Je veux que tu fasses la conquête de ce haut personnage.

— Et pourquoi ?

— Tu tiens à savoir ce que sont devenus M. et Mme de Guiraud... et d'autres personnes qui te sont encore plus chères ?

— Oui.

— Si quelqu'un peut te le dire, c'est lui.

— Mais... je n'oserai jamais l'interroger !

— Parbleu ! moi aussi je n'oserai pas ! On ne va

femmes aimables et des enfants charmants !... Elle soutient mordicus que dans les nids de hiboux il ne peut y avoir... »

La phrase fut brusquement interrompue : Un domestique ouvrait la portière du fiacre et invitait MM. les prêcheurs à monter. Tout était prêt ; M. de l'Argentièr était arrivé. Dans les bureaux, le chef du secrétariat était M. Martin tout court ; dans le monde il se laissait volontiers appeler M. de l'Argentièr.

L'appartement de M. le sous-chef ne ressemblait pas précisément à un nid de hibou. Du vestibule, encombré de manteaux, de pelisses, de manchons, on apercevait les principales pièces, décorées et meublées avec un luxe bourgeois : salle à manger tapissée de ces papiers peints à grands sujets, que fabriquait M. Réveillon ; dressoirs à dessus de marbre blanc, avec galerie de cuivre doré ; chaises d'acajou, à pieds cannelés ; poêle hollandais, en faïence émaillée ; salon blanc et or, avec des dessus de portes dans le goût de Lantara, rideaux et meubles de lampas bleu céleste. Au milieu, pour

la représentation, une table longue, élégante *financière* à cuivres ciselés.

Le public enfantin salua de ses cris joyeux l'entrée des prêcheurs.

Il se pressait, ce public, à droite et à gauche de la table, sur des banquettes et des tabourets, devant les fauteuils réservés aux dames et aux invités d'âge mûr. Suivant les anciens usages de la bourgeoisie, les domestiques qui accompagnaient les enfants étaient admis au spectacle; ils se tenaient debout dans les embrasures des fenêtres.

M. Martin présidait. Physionomie placide, face ronde, un peu bouffie, gros yeux à fleur de tête, lèvres charnues, pas le moindre trait du type policier. Dès que Jean Ruthé entra, il lui fit signe d'approcher.

Jean hésitait : il lui fallait passer devant une vingtaine de dames dont les robes, étalées, ne laissaient aucun espace libre. La maîtresse de la maison se leva et vint le prendre par la main. C'était une jeune femme blonde, vêtue avec une simplicité de bon goût : fichu de dentelle blanche sur le corsage de satin bleu, jupe de pékin à larges bandes.

« Venez, dit-elle à voix basse, et répondez sans crainte. »

M. Martin, d'un ton paternel, fit subir à Jean Ruthé un interrogatoire sommaire.

« Vous êtes du Forez ? »

— Oui, monsieur.

— De quel endroit ?

— De Varennes-sous-l'Hôpital.

— Ah ! bien. Je suis de Montbrison, moi, et j'ai des propriétés à l'Argentière, à une demi-lieue de Varennes. Depuis combien de temps êtes-vous à Paris ?

— Depuis près de quatre mois.

— Êtes-vous content du métier que vous avez choisi ?

— Je ne l'ai pas choisi, monsieur; il s'est présenté fort à propos, lorsque j'étais en peine d'un honnête gagne-pain. N'est-ce pas, que je lui dois quelque reconnaissance ? Et puis, j'en ai un autre. Le jour, je suis ouvrier mécanicien; le soir, je tâche d'égayer les enfants, les petits et les grands.

— Ah ! dit M. Martin, avec un gros soupir, nous ne demandons qu'à être égayés !... Allez, mon ami; je m'intéresse à mes compatriotes et je désire les voir réussir. »

Ainsi se termina l'entretien. C'était de la bienveillance banale; M. le secrétaire de la police, sans se mettre en frais, se donnait le plaisir de jouer au protecteur. Ah ! comme Jean Ruthé aimait mieux le cri joyeux de Mme Besnard sur la place de Grève : « Embrasse-moi, pays ! »

(A suivre.)

SIXTE DELORME.

LES BONNES PAGES OUBLIÉES

L'utilité des bons procédés.

PAR B. FRANKLIN.

Mon premier pas dans les affaires publiques fut d'être nommé en 1736 secrétaire de l'Assemblée générale. Ce choix eut lieu sans opposition; mais l'année suivante, lorsque je fus proposé derechef, un nouveau membre de l'Assemblée fit un long discours contre moi pour favoriser un autre candidat.

Je fus pourtant choisi, ce qui me fut d'autant plus agréable qu'indépendamment des appointements attribués au secrétaire, cette place me fournissait l'occasion d'intéresser en ma faveur les membres de l'Assemblée, et m'assurait l'impression des opinions, des lois, du papier-monnaie et autres ouvrages officiels de circonstance, travaux qui, au total, m'étaient fort profitables. Je ne fus donc pas charmé de l'opposition de ce nouveau membre, homme jouissant d'une belle fortune, ayant reçu une bonne éducation et doué de talents qui paraissaient devoir, avec le temps, lui procurer dans l'Assemblée une influence qu'il y obtint effectivement par la suite.

Je ne cherchai donc point à gagner ses bonnes grâces par de serviles égards; mais, au bout d'un certain temps, j'usai d'une autre méthode. Ayant appris qu'il possédait dans sa bibliothèque un

certain livre rare et curieux, je lui écrivis un billet pour lui exprimer le désir de m'en servir, en le priant de me le prêter pour quelques jours. Il me l'envoya sur-le-champ; et, moi, au bout d'une semaine, je le lui renvoyai, accompagné d'un nouveau billet avec les plus vifs remerciements pour sa complaisance.

La première fois que nous nous rencontrâmes dans la Chambre il m'adressa la parole, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant, et me témoigna beaucoup de civilité. Depuis ce temps, il se montra toujours disposé à m'être utile en toute occasion, si bien que nous devîmes grands amis, et que notre amitié dura jusqu'à sa mort.

C'est un nouvel exemple de la vérité d'une vieille maxime que j'avais apprise et qui dit : *Celui qui vous a une fois rendu service sera plus disposé à vous en rendre un autre que celui que vous avez obligé vous-même.*

On voit aussi par là combien il est plus profitable d'écarter avec prudence les occasions d'inimitié, que de les saisir en s'y montrant trop sensible, que d'y répondre par de l'aigreur, et que de les perpétuer par des procédés désobligeants.



Les vieux almanachs. — Le mois de Juillet, fac-similé d'une figure des *Fleurs de la Vierge*, imprimées à Paris en 1522, chez Tielman Kerver.

SCIENCE EN FAMILLE

Un jour que le roi Jacques I^{er} d'Angleterre était à la chasse, un moucheron lui entra dans l'œil. Aussitôt l'impatience le prend. Il descend de cheval en jurant, et, prenant à partie l'insecte : « Méchant animal, lui dit-il, n'as-tu donc pas assez pour te promener des trois grands royaumes que je te laisse, sans qu'il faille que tu viennes te loger dans mes yeux ! »

Encore une fois, et ce ne sera probablement pas la dernière, cet être qui s'appelle l'homme, ordinairement si vain de sa force, de son esprit, de son génie, est obligé de se reconnaître impuissant et désarmé en face d'un infime, qui envahit ses domaines, le dévaste de fond en comble et semble

n'avoir nul souci des obstacles que l'homme oppose à ses invasions....

Cet infime sort par multitudes innombrables des déserts brûlants; il arrive par nuées profondes et compactes sur les régions fertiles; il s'abat, il ronge, il dévore, et, quand il a passé, aucune trace de végétation ne subsiste plus. Tout est anéanti. C'est la ruine. Ainsi opèrent ces acridiens, ces criquets voyageurs, comme on les nomme, qui de tout temps furent un des fléaux du nord africain, puisque nous les trouvons au nombre des plaies que Moïse appela sur les États du Pharaon oppresseur d'Israël.

Les moyens de préservation absolument immé-

diats, comme tendue de nattes barrant le vol, allumage de feux pour la production de fumées asphyxiantes, recherche et destruction des œufs aux régions d'origine des colonies ailées, et autres du même ordre, ayant été reconnus inefficaces ou impraticables, appel a été fait aux savants, qui devaient avoir en réserve, pensait-on, quelque procédé d'extermination indirecte.

Alors, les savants, pour qui en ce moment d'ailleurs toute l'évolution vitale repose sur un ensemble universel d'actes parasitaires (et avec raison, car, du moment où la grande généralité des êtres s'alimente de substances organiques, c'est-à-dire ayant ou ayant eu vie, quel est l'être qui n'est pas le parasite d'autres êtres?), les savants donc mis en demeure d'agir n'ont rien trouvé de mieux que d'avoir recours à l'intervention du parasite.

Il me souvient qu'un jour au plus beau temps de l'invasion du phylloxera, grand bruit fut fait de la trouvaille d'un insecte *phylloxérophage*, qui, une fois lâché dans les vignobles infestés, devait, en quelques coups de dents, anéantir tout le peuple dévastateur. Sur l'annonce de cette grande découverte, il y eut un cri de soulagement; mais, hélas! le mangeur ne mangea rien, ou si peu mangea-t-il que les imperceptibles légions de buveurs de sève continuèrent tranquillement leur souterraine orgie, qui a continué jusqu'au jour où le dernier cep français a été desséché. Et si à l'heure actuelle le vignoble est reconstitué sur une grande portion du territoire, c'est que l'Amérique nous a fait don de plants dont les racines résistent au parasite, ou ne sont pas de son goût, et sur lesquels on peut greffer des rameaux de nos cépages indigènes.

Dernièrement nous nous sommes entretenus ici des expériences d'un agronome qui, pour la destruction des hannetons, a eu l'idée de recourir à l'intervention d'un cryptogame microscopique, dont il avait observé les funestes effets sur les vers blancs ou *mans* qui, comme on sait, sont les larves du redoutable coléoptère. Et nous constatons qu'il était possible d'obtenir une grande mortalité des futurs hannetons en répandant les spores du dit cryptogame dans les sols que hantent les vers blancs.

L'idée première de ce procédé était due, nous devons le reconnaître, à un praticien russe qui par des disséminations analogues est parvenu à détruire les charançons ravageurs des cultures de betteraves.

C'est donc en prenant pour point de départ théorique ces observations, ces expériences que les savants appelés à combattre les invasions de nos colonies africaines par les acridiens, se sont mis en campagne avec un zèle digne des plus grands éloges.

Un moment même l'on a pu croire que ce zèle avait été funeste à l'un d'entre eux, car, disait-on, s'étant aventuré sur le territoire envahi, il avait été bel et bien étouffé, dévoré, anéanti par l'armée des envahisseurs; ce qui — merci, ô mon Dieu! — n'était qu'une spirituelle plaisanterie d'un reporter à court de nouvelles à sensation.

..

Toujours est-il que dans le compte rendu de

l'une des dernières séances de l'Académie des sciences nous trouvons un assez long rapport intitulé *Les champignons parasites des Acridiens*, où est fait l'historique des tentatives réalisées avec la visée que nous savons.

Du texte de ce rapport il résulte que les expérimentateurs, après avoir étudié sur de nombreux sujets la nature des cryptogames morbifères et après en avoir recueilli des semences disséminables, n'ont que très imparfaitement réussi à opérer une contamination sensible des Acridiens.

« Des conditions toutes spéciales, disent-ils, sont nécessaires pour favoriser le développement du champignon parasite; ce n'est même que sur les individus capturés soit en des lieux humides, soit sur certains points des Hauts Plateaux, soit sur le littoral qu'on a pu constater des signes caractéristiques d'infection. »

Ces messieurs remarquent d'ailleurs qu'à l'état de nature les criquets pèlerins savent, pendant la nuit, se grouper au pied des plantes et des arbustes et grimper sur ces derniers, en prenant la position verticale, pour éviter l'action de la rosée. En captivité, ce n'est qu'en les tenant sous des grillages recouverts chaque soir d'une lingette humide qu'on a vu la maladie se manifester sur un certain nombre d'individus, « de telle sorte que ces acridiens ne se trouvent que très rarement à l'état libre dans des conditions favorables au développement du champignon parasite ».

En somme, pas bêtes du tout ces bestioles qui, comprenant que l'humidité est nuisible à leur petite santé, prennent toutes sortes de précautions pour n'y être pas exposées. Que dire à cela, sinon que ces êtres infimes, simplement avertis par l'instinct, savent obéir bien mieux que beaucoup d'hommes aux prescriptions hygiéniques les plus élémentaires.

« Au résumé, disent encore les auteurs du très intéressant rapport académique, nous n'avons pu dans nos expériences que nous trouver en présence d'une affection parasitaire bénigne, ne se transmettant que difficilement même aux insectes de même espèce; et il ne nous semble pas possible de fonder des espérances sur un mode de destruction à l'aide du développement des champignons parasites observés sur les criquets pèlerins. »

De sorte que les partisans de cette méthode, très ingénieuse cependant, peuvent dès maintenant inscrire sur leur carnet — comme certain médecin légendaire, à propos du plat de choux qui, après avoir tiré d'affaire un maçon cholérique, avait étouffé un charpentier: « Bon contre le charançon de la betterave et contre le hanneton, mais mauvais contre le criquet. »

Et il va falloir chercher autre chose. Que trouvera-t-on?

..

Une note qui fait triomphalement le tour des journaux annonce *urbi et orbi*, comme une découverte absolument nouvelle, l'invention d'un appareil télégraphique transmettant un fac-similé des dépêches écrites au point de départ. Perfectionnement peut-être, mais découverte nouvelle, oh non! car il y a beau jour que l'on connaît le télégraphe *autographique*, qui fonctionne en vertu des

effets chimiques du courant. Maints systèmes en ont été expérimentés, parmi lesquels doivent être plus particulièrement mentionnés les premiers résultats obtenus en 1849 par M. Blackwel, puis le pantélégraphe Caselli, qui a été longtemps employé sur des lignes françaises, et l'autographe Meyer. Ces appareils réalisaient de véritables merveilles de reproduction, mais l'usage en a été abandonné parce que les cas sont rares où la transmission autographique est reconnue indispensable.

Mais (ce qui prouve qu'en ce monde rien de ce qui constitue une trouvaille en apparence purement scientifique ne doit être dédaigné) autres pays, autres nécessités télégraphiques, les appareils électro-autographiques, qui chez nous n'ont guère qu'un intérêt de curiosité, doivent avoir dans l'Extrême-Orient une grande valeur pratique. Etant donné chez les peuples occidentaux l'usage général des écritures alphabétiques, la transmission de l'idée devient traductible par la succession d'un certain nombre de signes convenus, mais il n'en est pas de même par exemple chez les Chinois où les groupes idéographiques ne se lisent que des yeux. Là la transmission du *fac-similé* devient donc indispensable.

Le fonctionnement des appareils transmetteurs de *fac-similé* repose d'ailleurs en principe sur une disposition bien facile à comprendre du moment où l'on sait que sous l'influence du courant électrique certaines substances changent de couleur. Si l'on promène, par exemple, une pointe métallique chargée de l'effluve électrique sur un papier qui a été au préalable enduit d'une solution de cyanure de potassium, tous les points de contact de ce style laissent une trace bleue. Le manuscrit étant tracé avec une encre spéciale de nature isolante, sur une feuille métallique, est placé à la station d'envoi sous une pointe qui va et vient; quand elle est en contact avec le fond métallique, le courant passe; il cesse quand la pointe rencontre les parties encrées. Ces alternatives produisent au point d'arrivée, dans une pointe qui va et vient sur un papier préparé, soit l'action chimique qui change la couleur du papier, soit l'inertie, qui lui laisse sa teinte normale. Et ainsi l'on a la transmission absolument identique de l'image ou du tracé mis dans l'appareil d'envoi. Ce n'est pas plus difficile que cela; mais, comme toujours, il fallait le trouver.

Dans un certain nombre de cas, l'on ne croirait vraiment pas que nous vivions dans un temps où la distance est en quelque sorte supprimée non seulement pour la transmission des idées, mais encore pour le déplacement des individus, ce qui devrait avoir, semble-t-il, pour conséquence d'universaliser l'adoption de tel ou tel progrès plus ou moins important.

Chez nous, par exemple, le phonographe n'est

encore connu qu'à l'état de simple curiosité physique, je dirai presque de joujou; et je ne sais guère où devraient s'adresser ceux d'entre nous qui désireraient le voir ou plutôt l'entendre fonctionner, tandis qu'en Amérique ce merveilleux appareil est devenu depuis un certain temps usuel dans toutes les conditions sociales. Il existe là-bas une puissante compagnie qui, s'étant assurée l'exploitation exclusive de tous les brevets d'Edison, a maintenant des agences dans toutes les villes de l'Union, pour vulgariser l'adoption et faciliter l'emploi de cet instrument qui doré et déjà rend un peu partout de très importants services.

Cette société publie un journal, dans lequel dernièrement Edison lui-même a annoncé, sans charlatanisme aucun, les usages actuels et possibles du phonographe. L'énumération en est aussi curieuse que longue : Fixation de toute sorte de correspondances et de discours publics ou privés — création de livres parlant aux aveugles — enseignement du langage — reproduction de la musique — documents de famille, souvenirs d'êtres chers — réminiscences — boîtes à musique — horloges disant l'heure au lieu de la frapper, et annonçant les sorties, les rentrées, les repas — conservation des langues et des idiomes, etc., etc. (Un journal citait l'autre jour le fait d'un Américain qui a dicté son testament à un phonographe. Lors de la réunion des héritiers, au lieu de faire la lecture d'un acte, on a donné la parole au cylindre phonographique pour répéter les paroles du défunt, qui ont été respectées.) Comme le remarque très bien l'auteur de cet article traduit par le journal *la Nature* de M. Tissandier : « Tous les phonographes ont la même dimension et sont du même calibre, de sorte qu'un enregistrement fait à New-York peut être entendu sur un autre appareil monté en Chine et répéter exactement, comme il le ferait sur notre continent. Chaque cylindre de cire peut recevoir de huit cents à mille mots, ou toute autre suite de sons d'une durée équivalente, et l'on peut naturellement employer un nombre quelconque de cylindres pour *phonographier* un seul et même document. Cette adoption d'un modèle unique rend l'appareil d'un emploi pratique et général.

L'illustre inventeur termine par cette observation, qui explique bien la rapidité avec laquelle l'emploi de son instrument se répand de l'autre côté de l'Atlantique : « Il faut évidemment pour faire usage du phonographe un peu d'instruction et de pratique, mais il en faut moins, par exemple, que pour savoir se servir d'une machine à écrire, et incomparablement moins qu'il n'est nécessaire pour savoir faire marcher convenablement une machine à coudre. »

Et chez nous le phonographe reste encore introuvable!! Je ne m'étonne pas, je constate.

LOUIS BALTHAZARD.

UNE LETTRE AU CAMP



UNE lettre est arrivée des Hautes Terres d'Ecosse, une lettre de l'accorte et vaillante Jeanie Owen, la blonde fermière d'Invers-Dhu, adressée à son frère Lencie et à Robin Jobson, son fiancé. Tous deux servent dans

le 93^e highlanders, établi ce matin-là, sous les armes, en avant de Kadikoïa, dans la plaine de Balaclava.

Les Ecossais avaient à leur droite les Turcs, obligés dès les premières heures du jour d'abandonner la garde des Cinq redoutes, élevées comme postes avancés sur la ligne de hauteurs qui sépare le bassin de la Tchernaya de celui de Balaclava, en face des monts Fédoukine.

Non loin du 93^e highlanders, la grosse cavalerie anglaise s'était massée. Les dragons, surpris par le bruit du canon, avaient sauté à cheval, après avoir couché leurs tentes sur le sol.

La bataille de Balaclava s'annonçait par les obus russes lancés des hauteurs voisines de Kamara.

Comment cette lettre de la blonde Jeanie a-t-elle pu, dans ce moment d'émotion qui précède une bataille, arriver jusqu'à Lencie Owen? Pourquoi les autres soldats venus des monts Grampians ou des Lomond-Hills ont-ils été moins bien partagés? Les oublierait-on déjà? Non, c'est plutôt qu'un incident quelconque a mis fin brusquement à la distribution de ces lettres du pays...

Au reste, il n'y a pas si longtemps que les troupes de l'expédition se sont embarquées! On est au 25 octobre; quelques semaines seulement les séparaient, ces braves montagnards, du moment des adieux. Aucune lassitude encore sur leurs mâles visages; chacun paraît désireux de se distinguer, avide de payer de sa personne. Jeanie savait écrire et tenait à le montrer; voilà tout.

Et puis, il s'est produit dans la vallée du Tay un petit événement qui ne pouvait être, sans inconvénient, passé sous silence: le morose Hughes Lachlan a tué un coq de bruyère, — un grouse, — oui, mais le sauvage garçon, subitement amolli depuis l'éloignement de Robin, n'a rien trouvé de plus galant que d'offrir son coup de fusil à Jeanie.

Celle-ci n'a pas osé refuser, parce que Hughes se présentait poliment et que le coq de bruyère était vraiment une belle pièce... Mais après, la réflexion était venue. Quel ennui pour elle dans cette attention d'Hughes Lachlan! que dirait le cher Robin s'il savait que déjà on fait des présents à sa fiancée? Il pouvait l'apprendre par une indiscretion, car Jeanie était fort jalouse, et le pauvre garçon en souffrirait, bien sûr. Mieux valait tout avouer: l'empressement du chasseur, et la faiblesse avec laquelle on avait accepté le superbe grouse. Le bon Lencie saura bien faire entendre raison à Robin...

Jeanie, plus diligente que la plupart des autres filles du comté, forcées, par leur inaptitude à tracer une ligne d'écriture, de confier l'expression

de leurs sentiments à la sagacité de quelque clerc de greffier — opération assez analogue au démantèlement d'un écheveau embrouillé — Jeanie emplit quatre pages de sa meilleure écriture et les expédia.

Pour atténuer ses torts — si vraiment ils existaient — l'aimable jeune fille avait eu l'idée de détacher deux petites plumes du bout de l'aile du grouse, destinées à orner les bonnets du frère et du futur époux, et ces plumes n'avaient pas ajouté sensiblement au poids du papier qui les contenait — avec l'expression formelle du désir de leur voir prendre sur la toque écossaise la place indiquée.

Et la lettre de la paysanne rencontrait cette fortune étrange d'être dépliée sur un champ de bataille, — au grondement lointain du canon.

Lencie la lut, sourit, la passa simplement à Robin, qui la lut à son tour, mais avec plus d'émotion; et quand ce dernier rendit l'épître au frère de Jeanie, Lencie plantait déjà sur son bonnet l'une des deux plumes. Il présenta l'autre cérémonieusement à Robin Jobson, qui eut bien envie de la refuser; mais le pouvait-il sans se montrer maussade et même jaloux? Et le frère de Jeanie n'aurait-il pas lieu de se formaliser de tant de susceptibilité? Il prit donc la plume et, sans plus hésiter, il la fixa à son bonnet.

Autour des deux highlanders, d'autres soldats faisaient cercle. Ils venaient en quête de nouvelles du pays: l'épisode du grouse offert par le taciturne Hughes Lachlan circula de groupe en groupe.

« Hughes Lachlan, dit un loustic, ne savez-vous pas que, dans le pays, il est réputé pour avoir le mauvais œil? »

— Oui, c'est vrai, il a le mauvais œil », dirent plusieurs montagnards des Hautes Terres, avec une sorte d'effroi superstitieux.

Mais il s'agissait bien de cela! des officiers allaient et venaient, se communiquant des ordres; la journée semblait devoir être chaude.

Est-ce à la bataille qui se rapproche que songe Lencie Owen? Cette lettre, cette plume de coq de bruyère, piquée dans le drap de sa toque, le ramènent par le souvenir au pays natal. Il ne voit plus la plaine de Balaclava, le port, la mer au delà. Il respire en ce moment dans la vallée du Tay, riche d'aspect, riche de culture, par une journée d'automne où le soleil et les nuages se combattent. Au-dessus de sa tête le ciel est clair, brillant, mais l'horizon reste sombre, chargé de nuées épaisses. De grands nuages s'y déchirent aux arêtes des montagnes qui entourent la vallée. Les crêtes des Strath-Airdle dominent les vapeurs qui roulent sur leurs flancs. La vallée verte, humide, étincelle au soleil; le Tay roule ses eaux terreuses, torrent grossi par les pluies de la nuit. Dominant tout le paysage, se dressent les pics sévères des Grampians, montagnes énormes, géants aux flancs osseux.

Le soleil semble avoir percé tout à coup les nuages pour éclairer le fond de la vallée. L'humble

hutte familiale, construite en pierre sèche. A l'entour, dans les pâturages, paissent des bœufs, des moutons. Depuis le matin, les travaux des champs ont repris partout; et Jeanie, en jupe courte, n'est pas la moins diligente. Elle dirige ses deux sœurs aînées, elle gourmande le jeune frère,

patrie : quelle différence entre eux deux ! Et cette différence. Jeanie la fera toujours, toujours... Patience et courage ! Les chefs ont compté que Sébastopol serait enlevé de vive force en six semaines. Ça n'en a pas l'air : mettons trois mois, à cause des ouvrages fortifiés qui s'élèvent partout



« Les chefs ont compté que Sébastopol serait enlevé en six semaines.... »

et à eux quatre ils suffisent à tout jusqu'au temps où le soldat sera redevenu cultivateur. Pauvre Jeanie ! Son frère aîné, beaucoup plus âgé qu'elle, l'aime comme un père.

Robin Jobson, lui aussi, ne voit rien que la jeune fille qui lui a promis d'attendre son retour. Elle sera fière d'être sa femme. Il est rude le métier de soldat, mais après un temps d'épreuves à n'en pas douter on vaut davantage. Ce Hughes Lachlan ! il chasse le grouse, tandis que lui, Robin, s'efforce d'augmenter le légitime orgueil de sa

et de l'envie des Russes de résister à toute extrémité ; car ils ont coulé une partie de leurs vaisseaux pour fermer le port : au printemps, il retrouverait la vallée du Tay... et Jeanie.

Le canon tonne à coups réguliers, mais le jeune soldat ne l'entend pas ; à ses oreilles bourdonnent d'interminables *pibrocs* (airs de cornemuse) avec toutes leurs variations. Et il se rappelle les belles heures de la danse.

Soudain, un mouvement se produit dans les groupes, causé par un obus qui tombe et éclate.

Robin en profite pour tendre la main vers celui qui doit être un jour son beau-frère, si Dieu leur prête vie à l'un et à l'autre. Il se fait donner la lettre comme pour y lire encore le dernier adieu de sa fiancée; mais les rangs sont formés, il gardera cette lettre précieuse, il la serre sous sa tunique.

Le canon continue de gronder.

Il est neuf heures et demie.

La cavalerie russe, envahissant la plaine, s'élance sur l'emplacement où les Anglais ont couché leurs tentes, en se bornant à enlever les montants. Une partie de cette cavalerie marcha droit aux Écossais; ceux-ci la laissèrent approcher et déchargèrent leurs armes à bout portant. Les escadrons russes tourbillonnèrent sur eux-mêmes. Puis la brigade Scarlett s'ébranla à son tour et chargea avec impétuosité. Une heure après, la bataille se trouvait pleinement engagée.

Elle fut marquée par cette glorieuse charge de la brigade Cardigan, qui coûta si cher aux armes anglaises.

La deuxième ligne du front de bataille se composait d'infanterie. Le 93^e highlanders se comporta vaillamment. Mais quelques heures plus tard, lorsqu'on fit l'appel des vivants, lorsqu'après

avoir relevé les blessés on songea à enterrer les morts, le frère et le fiancé de Jeanie la blonde furent trouvés couchés côte à côte : le même obus les avait tués.

La lettre de la paysanne écossaise fut religieusement conservée. Un camarade des deux braves soldats y joignit les deux plumes de coq de bruyère, et le tout fut envoyé à l'humble habitation de la vallée du Tay... avec la fatale nouvelle.

Lorsque Jeanie apprit la vérité, elle ne cria pas, elle ne pleura pas; ses traits se décolorèrent. Elle regarda les deux plumes, et murmura :

« C'est moi qui leur ai porté malheur ! J'aurais dû me rappeler ce que l'on dit d'Hughes Lachlan..., de son mauvais œil... »

Et elle se remit à son travail, — donnant à ses sœurs et au jeune « boy » l'exemple de la résignation..., mais jamais plus on ne la vit sourire.

Lorsque Hughes lui adressait la parole, ébauchait même un compliment, elle ne lui répondait pas, détournait ses yeux comme si elle n'eût pas entendu... Peut-être même n'entendait-elle pas ce que lui disait cet être haï entre tous !

DANIEL ARNAULD.

CAUSERIE MUSICALE

Opéra-comique : *Le Rêve*, drame lyrique de M. Louis GALLER, d'après le roman de M. Émile ZOLA, musique de M. Alfred BRUNEAU.

Le Rêve, représenté le 19 juin dernier, a trop passionné sinon le grand public, du moins une partie des musiciens, pour qu'il nous soit permis de le passer sous silence.

La critique, comme elle le fait souvent, a émis des jugements très opposés.

« C'est, ont dit les uns, l'ouvrage musical le plus hardi qui ait été écrit de nos jours.

— Jamais, ont répondu les autres, partition n'a été plus ennuyeuse ni plus désagréable à l'oreille.

— Un chef-d'œuvre !

— Un pur galimatias !!! »

Tandis que ceux-ci déniaient tout talent au compositeur, ceux-là poussaient l'enthousiasme jusqu'à organiser un banquet de cent cinquante couverts en l'honneur de M. Alfred Bruneau et à lui décerner le titre de chef de la jeune école française.

Ces manifestations, encore qu'elles me semblent un peu exagérées, n'ont rien qui me déplaisent : elles prouvent qu'on n'est pas aussi indifférent qu'on affecte de le paraître aux choses de l'art. Pourtant je rappelle que Gounod, Bizet, Massenet, Saint-Saëns, n'ont pas été fêtés ainsi après *Faust*, *Carmen*, *le Roi de Lahore*, *Samson et Dalila*. Mais passons.

Pour moi, l'audition du *Rêve* m'a fort troublé, je l'avoue, et la lecture de la partition m'a plus troublé encore. Et cependant, pourquoi le nier ? à mesure que les scènes se succédaient, j'étais, non

pas séduit — la séduction ne va pas sans le charme — mais, passez-moi le mot, empoigné. J'avais beau protester intérieurement et m'irriter contre le parti pris évident du compositeur, je subissais, malgré moi, une sorte de suggestion.

Un écrivain d'un goût très sûr — les lecteurs ne me démentiraient pas si j'imprimais ici son nom — m'écrivait le lendemain de la représentation : « Ne pensez-vous pas que cette musique fait tout ce qu'elle peut pour n'en être pas ? »

Critique très juste que je vais essayer de développer.

L'école nouvelle, on le sait, n'admet plus, au théâtre, de morceaux coupés, de duos, de chœurs : principes discutables, mais admissibles. J'accorde qu'il était nécessaire de rompre avec de certaines formules, de ne plus retarder l'action par des hors-d'œuvre et de courir droit au but, c'est-à-dire au dénouement, suivant le précepte des classiques. M. Alfred Bruneau va plus loin. Son œuvre n'est pas le commentaire d'un sentiment, ni la traduction musicale mot à mot de scènes dramatiques, mais la notation et comme la sténographie des inflexions de la voix parlée. Si je me trompais sur les intentions du compositeur, je ne m'expliquerais pas ces intervalles bizarres dans les parties chantantes, cet abus de modulations ne laissant à l'oreille aucun repos, cet accompagnement, d'ailleurs extrêmement cherché, qui, en maint endroit, semble être étranger à la mélodie.

Il vous est arrivé d'assister à une procession de Fête-Dieu. Les cloches sonnent, les tambours battent, on entend à la fois des instruments et des voix. De l'ensemble des voix, des instruments, des tambours et des cloches, non disposés pour produire un effet musical, résulte un bruit discordant et anti-artistique. M. Bruneau a voulu que le tableau de la procession, au troisième acte du *Rêve*, fût aussi nature que possible; il y est parvenu en imaginant des harmonies qui hurlent de se trouver ensemble. La scène est vraie, mais ce n'est plus de la musique. A ce propos on a rappelé un mot de Berlioz : « Le but de la musique n'est pas exclusivement de caresser l'oreille, mais encore moins de lui être désagréable. » J'ajouterai qu'en plus d'un passage, si je n'avais pas eu la partition sous les yeux, j'aurais cru que l'orchestre ne savait plus ce qu'il jouait et que les chanteurs détonnaient.

Malgré ces restrictions, je persiste à penser que cette œuvre atteste un talent immense; elle peut déplaire, mais elle ne laisse pas indifférent. En vain le goût proteste contre certaines cacophonies, contre des harmonies inexplicables, on est subjugué, car M. Bruneau possède la plus précieuse des qualités : l'intelligence dramatique. Il est jeune, il sait à fond son métier de musicien, il est élève de Massenet, deuxième grand prix de Rome; je suis donc rassuré sur son avenir. Je ne m'aventure guère si je prédis qu'après le *Rêve*, ce coup de pistolet, M. Bruneau, sûr de ne plus passer inaperçu, écrira une œuvre vraiment musicale, sans parti pris, avec la sincérité naïve qui, seule, fait le grand artiste.

Le *Rêve* a obtenu beaucoup de succès. J'ignore le sort qu'il aura auprès du public; j'espère pourtant qu'il sera touché, comme l'ont été les spectateurs des premières représentations, par la simplicité du livret.

Angélique, enfant trouvée sous le porche de la cathédrale de Beaumont, a été accueillie et adoptée par d'honnêtes chasubliers. C'est une jeune fille chaste et mystique, ignorante de la vie. La lecture des légendes miraculeuses des Saints a exalté son âme : elle se croit destinée à épouser un seigneur beau, pieux et riche. Un jour, elle rencontre un jeune homme qui réalise son rêve, Félicien d'Hauteceur, le fils de l'évêque, qu'un veuvage prématuré a jeté dans les ordres. Les jeunes gens s'aiment et se le disent avec une grâce ingénue. Monseigneur, qui destine son fils au sacerdoce, refuse avec hauteur son consentement. Angélique désespérée va mourir; Félicien supplie son père de tenter un miracle pour la sauver : « Si Dieu le veut, je veux », répond-il. Il consent à s'approcher du lit de l'agonisante, il lui donne l'extrême-onction, le miracle s'opère, Angélique revient à la vie, elle épouse Félicien, et son rêve s'accomplit.

Tel est, du moins, le dénouement adopté définitivement à la première représentation. A la répétition générale, la scène finale se passait à la sacristie : à l'issue de la cérémonie nuptiale, Angélique mourait doucement, conformément au roman de M. Zola. Les uns ont estimé que le dénouement était trop triste, les autres que l'atti-

tude des personnages rappelait trop le tableau célèbre de Dagnan-Bouveret, *la Nœce chez le photographe*.

Ce livret est un des meilleurs que je connaisse et fait grand honneur à M. Louis Gallet. Toute la presse a pris plaisir à le reconnaître. Il n'y a eu également qu'une voix pour féliciter M. Carvalho de sa courageuse tentative (après le *Roi d'Ys*, M. Paravey a reçu les mêmes éloges) et pour complimenter M. Danbé, l'excellent chef d'orchestre, MM. Engel, Bouvet, Mlle Simonnet et Mme Deschamps, qui n'ont pas détonné et qui auraient eu tant d'excuses s'ils avaient chanté faux.

Avant de terminer, je m'aperçois que je n'ai pas cité une seule page de la partition. Comment pourrais-je détacher quoi que ce fût du *Rêve*, quand on a eu soin de nous avertir qu'un fragment serait incompréhensible et qu'il faut tout admettre en bloc? Ne soyons pas plus royaliste que le roi, ni moins républicain que M. Clémenceau.

JULIEN TORCHET.

Le prix de Rome a été, cette année, vivement disputé. Il a fallu huit tours de scrutin et une heure et demie de délibération pour arriver à un résultat. Au cinquième tour, les 28 voix se partageaient également entre deux candidats, MM. Lutz et Silver. C'est ce dernier qui, à la fin, a été proclamé premier grand prix.

La cantate de M. Lutz est élégante, claire, mélodique; le duo surtout est ravissant d'un bout à l'autre; il renferme une phrase exquise sur ces paroles :

Je ne crains rien, si ta tendresse
Du moins me reste, ô cher époux.

La première partie du trio manque peut-être d'idées, mais le final est excellent. Il faut que M. Lutz, élève de M. Guiraud, ait, l'an prochain, la suprême récompense : on la lui doit.

La partition de l'heureux vainqueur ne ressemble en rien à celle de son concurrent. M. Silver est avant tout un tempérament dramatique. Il a la phrase courte, comme tous les jeunes musiciens de ce temps qui se préoccupent plus de faire du drame serré que de la musique développée. Il n'écrit pas bien pour les voix et force les interprètes à crier plus qu'il ne faudrait. Il n'a pas la grâce, le charme de Massenet, son maître; mais il tient de lui le mouvement, la chaleur, la passion et parfois l'ingéniosité pittoresque. Sa cantate a été d'ailleurs admirablement chantée par Mme Fiérens, la remarquable Varedha du *Magé*, et par MM. Cossira et Fournets.

M. Silver, qui achève en ce moment son temps militaire en province, avait obtenu de son colonel la permission de venir concourir à Paris. J'imaginais qu'à son retour son caporal l'a exempté de corvée et que la chambrée l'a triomphalement reçu. A moins que ces braves militaires ne sachent pas du tout ce qu'est un prix de Rome et ne confondent... Dieu me pardonne, j'allais marcher sur les plates-bandes de Willy et commettre un calembour!..

J. T.

LA MISSION DANGEREUSE

En sortant de l'Opéra-Comique, le comte Serisof nous dit :
 « Messieurs, vous qui venez d'entendre si paisiblement la musique de *Mircille*, assis dans votre fauteuil d'orchestre, vous ne me croirez pas si je vous raconte que cette partition a failli me coûter la vie. »

Nous regardâmes le Russe qui souriait.

« Vous ne me comprenez pas. Alors je continue. Vous savez que le Caucase forme une énorme barrière entre la Russie et la Turquie d'Asie. Nous avons peu à peu franchi la barrière et nous occupons maintenant les deux versants, mais il n'est pas aussi facile de parcourir ce pays-là que de se promener dans votre Bois de Boulogne. D'abord il n'y a que trois routes militaires : la première s'étend de Taman à Poti, le long de la mer Noire ; la deuxième de Mosdok à Tiflis par Vladicaucas et le col du Darial ; la troisième de Kizliar à Bakou par Derbend. Ces routes sont protégées par une ligne de petites forteresses et par des postes de Cosaques. La nature offre des chemins souvent peu praticables, à cause des neiges qui les encombrant, des torrents qui les coupent pendant l'hiver, mais les hommes rendent le voyage encore plus dangereux. Une foule de bandits tatars, tcherkess, cosaques, kabardins, kalmouks, nogais, lesghiens et autres occupent la montagne et se chargent de débarrasser les voyageurs de leurs bagages. Les escarmouches ne sont pas rares. J'ai failli laisser ma peau dans l'une d'elles, auprès de Vladicaucas. »

« J'étais jeune alors ; j'arrivais de Pétersbourg, où je n'avais connu que la vie de bals et de salons, les courses de patinage sur la Néva, les promenades en traîneau, — qui sont comme vos promenades du bois. Aussi me trouvais-je fort dépaycé lorsque j'arrivai à Mosdok aux confins de la province de Terskt, dans un pays qui me paraissait plus sauvage que ne doivent l'être les savanes de l'Amérique. J'avais des lettres pour le commandant militaire de la ville. Il me reçut fort cordialement. »

« — Monsieur, me dit-il, vous arrivez bien. Nous jouons la comédie ce soir, et nous danserons ensuite. Il y a ici des femmes charmantes — et vous verrez une pièce que vous ne connaissez peut-être pas. Elle a été jouée à Paris, au Théâtre-Français, il y a quinze jours à peine, pour la première fois. »

« J'accepte avec plaisir — et je ne m'attendais pas à trouver semblable distraction à Mosdok », — répondis-je. Je n'ajoutai pas que cela m'étonnait aussi d'y trouver des femmes charmantes — et cependant, j'avais pendant ma route vu tant de figures hideuses, tant de visages féminins auxquels il était impossible d'accorder le moindre sourire — que je doutais un peu du goût de mon interlocuteur.

« Le soir, je fus émerveillé. Dehors, c'était la

province russe du Caucase avec toute son horreur sauvage et sa froide tristesse ; — dans les salons du gouverneur, c'était Pétersbourg, c'était Paris, c'était la vie élégante retrouvée tout à coup. De jeunes officiers très corrects dans leurs uniformes, des femmes à épaules nues, étincelantes de bijoux, une musique joyeuse, j'étais transporté. »

« — Eh bien ! me dit un lieutenant à qui l'on m'avait présenté, vous semblez vous raccommodez avec le Caucase. Prenez garde ! Ce n'est pas ainsi tous les soirs ; dans quelques jours on vous montrera le revers de la médaille ! »

« Le lieutenant Dimitrieff qui venait de parler était un grand jeune homme à fine moustache blonde. Il me regardait en souriant de ses yeux très clairs. — Sa physionomie très sympathique me plaisait. »

« — Nous verrons, lui dis-je. En attendant, ces dames sont jolies et nous oublions de danser ! »

« — Mais non ! je ne l'oublie pas, reprit le lieutenant, et il s'élança auprès d'une charmante brune, qui accepta son bras en rougissant. »

« — C'est Mlle Véra Chalikoff. Il en est fou ! » me glissa dans l'oreille un officier.

« Comme la musique venait de cesser, je retrouvai le lieutenant Dimitrieff au buffet, où détonaient les bouteilles de vin de Champagne. Il avait reconduit sa danseuse. »

« — Mlle Véra est bien jolie, lui dis-je. »

« — Oui, répondit-il, mieux que cela. Mais soyez plus raisonnable que moi. Ne laissez pas votre cœur s'en aller dans une forteresse située au milieu de la montagne ! »

« — Comment cela ? »

« — Oui, Mlle Véra est la fille du colonel Chalikoff qui commande le fort de Groznaia. Ce soir, elle est là, joyeuse, à danser et à rire. — Demain soir ou après-demain, si les bandes de brigands ne l'assassinent pas en route, elle sera seule avec son père et quelques Cosaques dans une demeure moins gaie que celle-ci.... Et moi, ajouta-t-il, je me consolerais en galopant sur la route de Georgievsk ! »

« Cinq jours s'étaient écoulés depuis le bal, lorsque le lieutenant Dimitrieff entra dans la chambre, où je m'étais installé. — « Vous vous rappelez, dit-il, que je vous ai promis l'autre soir de vous montrer le revers de la médaille ! Si vous voulez m'accompagner, vous aurez au retour des sujets de récits pour les salons de Pétersbourg. »

« — Vous accompagner où ? »

« — A quelque cent trente verstes d'ici. Vous ferez connaissance avec le pays et peut-être aurons-nous l'occasion de faire le coup de feu. J'aurai avec moi une escorte de trente Cosaques et vous aurez un bon cheval. »

« — C'est entendu, lui dis-je, je vous accompagne. Mais il s'agit donc d'une mission commandée ? »

« — Oui, oui, dit-il. Je dois être à Groznaia dans trois jours. »

« — Groznaïa! répétais-je. Je pensai à la jolie brune qui rougissait en dansant avec le lieutenant, — mais je ne fis aucune allusion à elle. L'officier était grave; il paraissait préoccupé d'ordres reçus. Il me quitta en disant :

« — Monsieur le comte, vous n'avez pas le temps de réfléchir davantage! nous partons dans deux heures.

« — Je serai prêt. »

« Quand je rejoignis le lieutenant Dimitrieff, il

Je cherchais à deviner et je ne pus retenir une question dès que nous fûmes en route.

« — Ce que nous allons faire? me dit le lieutenant d'un air soucieux, — je vous le dirai plus tard. »

« Je m'aperçus alors qu'il portait sous son manteau une large sacoche retenue par une forte courroie. Sans doute elle contenait l'ordre important, les dépêches à transmettre au colonel Chalikoff, gouverneur de la forteresse de Groznaïa.



Le Kalmouck se rail à genoux en levant les bras au ciel. (Dessin de Carrey.)

était en tenue de campagne, coiffé d'un bonnet de fourrure, le revolver en sautoir, le sabre au côté, mais il paraissait furieux.

« — Figurez-vous, me cria-t-il dès qu'il m'aperçut, que nous sommes seuls montés! Le commandant ne veut pas me donner une escorte à cheval. Voilà mes trente hommes, ils sont bien armés! Mais jamais nous ne pourrions aller à Groznaïa en trois jours!...

« — Vous êtes donc bien pressé? demandai-je.

« — Sans doute! Enfin, ajouta-t-il avec un accent de résignation, nous irons le plus vite possible. »

« Je n'osais pas interroger l'officier et cependant j'étais intrigué. Quel était le but de notre expédition? Transmettre des ordres secrets au gouverneur de la forteresse? Le mettre en garde contre quelque insurrection de montagnards, dont le commandant de Mozdok avait surpris la trame?

« Je n'insistai pas.

« Chemin faisant, l'officier maugréait contre le commandant qui avait refusé une escorte de cavaliers.

« — Nous irons moins vite, c'est vrai! dit-il tout à coup. Mais en somme une escorte à pied est plus sûre, si nous sommes attaqués.

« — Pourquoi cela? dis-je.

« — Parce qu'au moindre danger les cavaliers se sauvent et vous laissent écharper, — tandis que les fantassins sont obligés de se défendre et de vous défendre en même temps. »

« La route que nous suivions coupait la rivière de Térék à quelques verstes de Mozdok, puis elle se dirigeait en montant vers l'intérieur de la province de Tersk, dans la direction des hauts contreforts de la chaîne principale du Caucase. A notre gauche s'étendait une vaste plaine, la Steppe, comme nous l'appelons, nous [autres Russes, où se répandait

la rivière avec un courant à peine visible; à notre droite le terrain s'élevait et l'horizon était borné par les hautes cimes des monts Andisques et du Kasbeck, qui atteint plus de cinq mille mètres. Le soleil couchant dorait de ses rayons ces sommets extrêmes — quand nous arrivâmes au village, où nous devions passer la première nuit.

« Ces bourgades du Caucase sont ordinairement répandues sur le versant des montagnes. On voit, d'abord de loin, de hautes murailles flanquées de tourelles : ces monuments sont des forteresses contre les brigands, qui commencent à ne plus être tout à fait les maîtres maintenant. L'emplacement, la disposition de ces demeures fortifiées prouvent que les habitants ont dû songer avant tout à la défense. La plupart des maisons ont deux étages : le rez-de-chaussée est occupé par l'écurie et par l'étable.

« Nous entrâmes dans un poste où se trouvait installé en même temps le bureau télégraphique.

« Personne dans les rues que nous venions de traverser. Les habitants semblaient fuir à notre approche. Le chef du poste nous reçut, l'air consterné.

« — Vous n'amenez pas assez de renfort, dit-il au lieutenant Dimitrieff. Que voulez-vous faire avec vos trente hommes? Les Kabardins sont révoltés; ils ont incendié les isbas de la forêt, ils ont à leur tête un fils de Hadji-Mourtouz! »

« A ce nom, mon compagnon fronça le sourcil et, moi-même, je me sentis anxieux.

« Hadji-Mourtouz avait été en 1861 le chef d'une insurrection terrible, qui ensanglanta le Daghestan. Il était à cette époque enfermé dans la casemate du château de Mésèle à Tiflis. Mais il jouissait encore d'un grand prestige sur les montagnards, et son nom, porté par son fils, pouvait rallier bien des tribus du Caucase.

« Je ne doutai plus que la mission dont le lieutenant Dimitrieff était chargé n'eût un étroit rapport avec ce soulèvement, dont personne ne nous avait encore soufflé mot.

« Cependant le lieutenant semblait étonné et très contrarié des paroles du chef du poste. On eût dit que l'événement annoncé lui était inconnu.

« — Comment savez-vous que les Kabardins sont soulevés? demanda-t-il.

« — Par le télégraphe, répondit le Cosaque. Je n'ai communiqué aucune dépêche dans le village pour ne pas alarmer, — mais j'ai déjà reçu des télégrammes de plusieurs points attaqués, de Vordwishensk, de Vladicaoukas, de Nicolaïeffsk...

« — Et de Groznaïa? dit avec une émotion visible le lieutenant Dimitrieff, vous n'avez rien reçu?

« — Non! Groznaïa est mieux protégé. »

« Le lieutenant respira. « Monsieur, me dit-il, nous voilà en pleine expédition. Demain, à la première heure, nous nous remettrons en route, car nous n'avons pas un instant à perdre. Il faut arriver à la forteresse de Groznaïa avant que les chemins soient impraticables. Encore devons-nous brûler peut-être quelques cartouches. Si cela vous épouvante, il faut rester ici; ne vous gênez pas! Je vous reprendrai en passant. »

« Ces paroles me piquèrent.

« — Lieutenant, je croyais que vous me connaissiez davantage, lui dis-je. Les coups de fusil ne m'épouvantent pas et les aventures me séduisent beaucoup. Je ne veux pas du tout que vous songiez à me déposer en route comme un colis gênant.

« — Vous me suivrez donc », répondit l'officier et nous nous dîmes : Bonsoir.

« Le surlendemain, nous marchions depuis quatre heures, interrogeant l'horizon autour de nous, sans rien apercevoir de suspect, lorsque les soldats qui formaient une sorte d'avant-garde amenèrent au lieutenant un homme qu'ils venaient d'arrêter, pensant avec raison qu'il serait utile de l'interroger.

« C'était un Kalmouck. Il était vêtu d'une chemise sale, d'un bechmète et d'un large pantalon; chaussé de bottes en maroquin rouge; et pour coiffure il portait un bonnet carré de drap, orné d'une large bordure fourrée en peau de mouton et terminé par un énorme gland.

« Sa face était déprimée, ses yeux excessivement étroits et relevés sur les côtés du visage, ses pommettes larges et saillantes, ses oreilles pendantes et semblables à des oreilles de bête.

« Quand le lieutenant Dimitrieff l'interpella, il me sembla qu'elles remuèrent.

« Il ne comprit pas d'abord la question, et l'officier répéta :

« — Combien de verstes encore d'ici à Groznaïa, petit frère?

« — Groznaïa? reprit l'homme d'un air hébété. Groznaïa... Ce n'est pas la route. Vous marchez sur Vladicaoukas. Il faut retourner sur vos pas et reprendre sur la gauche. »

« Le lieutenant me regarda avec étonnement.

« — Il me semblait bien être dans le vrai chemin! » murmura-t-il. Il tira une carte de son manteau, la déploya, regarda quelques instants, puis, hochant la tête : « Il a peut-être raison! dit-il. Tu vas nous conduire, ajouta-t-il en s'adressant au Kalmouck, — et si tu nous trompes, on te fera sauter la tête... As-tu compris? »

« On rebroussa chemin. La route que l'homme nous fit prendre était montueuse, embarrassée de neige. Vers le soir, devant nous, se dessina la ligne sombre d'une forêt.

« — Pourquoi, demandai-je au lieutenant, n'avez-vous pas interrogé le paysan sur l'insurrection?

« — Parce que, s'il l'ignore, répondit-il, il est inutile de la lui apprendre. D'ailleurs, vous voyez bien que le pays est tranquille. »

« On s'était engagé depuis quelque temps dans la forêt, lorsque le Kalmouck donna des signes visibles d'inquiétude. Il regarda plusieurs fois le lieutenant et je surpris ses regards furtifs qui scrutaient les immenses profondeurs des halliers touffus qui nous environnaient. Je fis signe au lieutenant.

« — Je vois bien, murmura-t-il, que notre gailard nous engage dans quelque mauvaise passe. Arrêtons-nous! »

« Il ordonna à la troupe de faire halte et s'adressa au Kalmouck.

« — Frère, es-tu sûr du chemin que tu nous as

fait prendre? Tu sais que nous devons arriver bientôt à la forteresse de Groznaïa. Connais-tu la forteresse?

« — Oui, oui, dit l'homme, je suis sûr, petit père. Le chemin est bon, mais il faut aller jusqu'à une isba qui n'est pas loin d'ici — et là nous trouverons deux routes; — il y en a une qui nous mènera tout droit à Groznaïa, c'est un chemin de traverse, connu seulement des montagnards; il est plus court que tous les autres. »

« Ces derniers mots séduisirent mon compagnon, qui serrait toujours sa précieuse sacoche et semblait impatient d'arriver à destination. »

« Mais quand on parvint au lieu où les deux chemins devaient se rencontrer, au dire de l'homme, on se trouva en présence des ruines d'une isba encore fumante. La cheminée restait seule debout et la construction entière qui était en bois avait été consumée; on ne voyait plus que l'emplacement : une grande tache noire au milieu de la neige. »

« Nous regardâmes le Kalmouk; ses petits yeux vifs pétillaient, il nous inspira en même temps au lieutenant et à moi une vive méfiance. »

« — Les brigands ont passé par ici, dit l'officier. Ils ne sont pas loin, et tu le savais! misérable chien! »

« Le Kalmouk se mit à genoux en levant les bras au ciel et protesta de son innocence. Ses yeux avaient repris l'air hébété. »

« — S'il nous arrive malheur, tu le paieras! conclut Dimitrieff. Allons! la route, est-ce par ici? est-ce par là? »

« Il était descendu de cheval et regardait la neige, foulée autour de l'isba brûlée. On voyait nettement des sabots de chevaux; les traces d'une troupe nombreuse »

« La nuit commençait à venir. »

« Tout à coup, en face de nous, du fourré épaïs où s'enchevêtraient les troncs énormes, les branches crispées d'arbres gigantesques, une fusillade éclata. »

« Au-dessus de nos têtes passa comme un coup de vent et la neige balayée sur les arbres s'éparpilla sur nous. »

« — Trop haut! s'écria le lieutenant.... Allons, cela devient sérieux, ajouta-t-il en riant. Et, se tournant vers moi : « Voilà l'escarmouche promise, mais si vous voulez la raconter dans les salons de Pétersbourg, il ne faut pas laisser vos os ici. Faites comme moi! »

« Il commanda à ses hommes de se porter vivement à l'abri des troncs d'arbres, puis s'embusqua lui-même comme eux, il donna l'ordre d'attacher le Kalmouk qui cherchait à s'enfuir. »

« — Nous songerons à lui plus tard. Occupons-nous de nous défendre! Nous ne sommes pas assez pour aller à l'assaut, mais nous sommes assez pour l'attendre! — Soyez tranquille, mon cher comte, nous avons des cartouches! »

« Une seconde fusillade se fit entendre et la cendre noire de l'isba vint moucher la neige. »

« — Trop bas! cette fois! dit mon compagnon. »

« Enfin les Kabardins qui venaient de nous attaquer s'enhardirent. Ils surgirent brusquement dans la clairière. »

« — A notre tour, mes petits frères! et prenez votre temps! Visez en vous appuyant aux arbres! »

« Et le lieutenant lui-même épaulait un fusil. »

« A trente pas, les assaillants furent comme foudroyés. »

« Ils se replièrent en désordre, laissant sur le terrain une quinzaine des leurs. »

« Mais bientôt une grêle de balles hacha les branches autour de nous et deux de nos Cosaques, qui s'étaient découverts imprudemment, furent tués. »

« — Patience, dit le lieutenant; ils se lasseront de tirer sur des arbres. »

« En effet, les Kabardins apparurent de nouveau en poussant de grands cris. Ils arrivèrent sur nous comme un tourbillon. »

« — Feu! » cria le lieutenant. »

« Des deux côtés la fusillade crépitait. J'étendis le bras en avant du gros arbre qui me protégeait et je lâchais avec autant de sang-froid que je pouvais les six coups de mon revolver. »

« Les cadavres couvraient la neige, mais les Kabardins nous harcelaient toujours. Tout à coup ils poussèrent un grand cri, plus sauvage, plus éclatant que les autres et, le sabre au poing, ils tombèrent sur nous. Ce fut une lutte terrible. Il faisait une nuit claire qui permettait de se voir nettement et dans l'ombre brillaient les brusques éclairs des coups de feu, illuminant tout à coup des visages farouches et sanglants! Je me rapprochai du lieutenant Dimitrieff, qui luttait en désespéré contre cette horde de misérables, velus comme des ours. Je voyais sa haute taille dépassant les leurs. Il levait son grand bras armé d'un sabre, et frappait, frappait toujours. »

« — Mon frère, me dit-il sans interrompre la besogne terrible qui couchait ses ennemis près de lui, si je suis tué et que vous échappiez, ce que je vous souhaite, — vous sauverez ma sacoche! »

« Enfin! pensai-je. Je connaîtrai la mission dont il s'était chargé! »

« — Je vous le promets, lui répondis-je en écartant d'un violent coup de sabre un Kabardin qui s'approchait de moi. Mais vous m'aviez promis de m'apprendre quel était le but de notre expédition? »

« Le lieutenant venait d'abattre un grand diable de Kabardin, qui paraissait être le chef des autres, — car ils se replièrent aussitôt. »

« Il essuya sur le manteau en peau de chèvre qui couvrait le cadavre son sabre, rouge de sang, et me répondit : »

« — Comment! Je ne vous l'ai pas dit! Mais nous allions porter la partition de *Mireille* à Mlle Véra Chalikoff. L'autre soir, au bal, en valsant, je la lui avais promise! »

« Il ne put en dire davantage, car les montagnards, reformés, s'élançaient de nouveau sur nous. »

« Nous n'étions plus que sept. Je compris que nous étions perdus. »

« Mais le lieutenant s'écria : « Vive Dieu et le czar! Nous sommes sauvés! »

« En effet, deux nouvelles troupes venaient d'apparaître à l'entrée des deux chemins qui se rencontraient près de l'isba brûlée, et, brusquement,

elles firent feu sur nos ennemis. C'étaient des secours envoyés du fort de Groznaïa, d'où l'on avait entendu notre fusillade.

« La partie changeait de face.

« Les Kabardins furent tués ou dispersés.

« Le jour paraissait quand on put songer à se reconnaître.

« Le lieutenant aperçut au pied d'un arbre le Kalmouck attaché et faisant le mort.

— « Emmenez cet homme à la forteresse ! » dit-il.

« Le soir, dans le salon du colonel Chalikoff, nous buvions le thé autour d'un vaste samovar, lorsque le lieutenant Dimitrieff, qui portait le bras en écharpe, murmura :

— « Mademoiselle Véra, vous seriez bien gracieuse, si vous vous mettiez au piano pour nous chanter quelque morceau de *Mireille*. »

« La jeune fille regarda le jeune homme en souriant et se mit à jouer sans se faire prier davantage.

« Il faut avouer que nous l'avions bien gagné.

« Véra Chalikoff commença d'abord par jouer le charmant air du chœur des Magnanarelles, puis,

de sa voix claire, elle se mit à chanter la *chanson de Magali* avec le lieutenant :

La brise est douce et parfumée,
L'oiseau s'endort sous la ramée,
Au fond du bois silencieux.
La nuit sur nous étend son voile,
Et, dans les cieux,
Je vois une amoureuse étoile
Luire à mes yeux !...

« La jeune fille répondait au jeune homme, lorsqu'on frappa doucement à la porte. Un sous-officier entra, faisant le salut militaire et s'approcha du lieutenant, avec lequel il échangea quelques mots à voix basse.

« Véra Chalikoff ne s'était pas interrompue, mais, quelques instants après, un feu de peloton, dehors, la fit tressaillir.

« — Mon Dieu ! qu'est-ce que cela encore ? s'écria-t-elle.

« — Rien, dit le lieutenant Dimitrieff, — ne vous arrêtez pas ! Vous chantez d'une façon divine ! »

« Et, se penchant vers moi, il me dit à l'oreille :

« — C'est notre Kalmouck que j'avais oublié ! L'on vient de régler son compte. »

G. DES BRULIES.

L'INTERDIT

SCÈNE LYRIQUE

Choisie pour être mise en musique par les concurrents au Grand Prix de composition musicale.

Personnages : AGNÈS DE MÉRANIE, épouse de Philippe-Auguste, reine de France ; — PHILIPPE-AUGUSTE, roi de France ; — UN MOINE, envoyé du Saint-Père.

Une galerie dans le cloître attenant à l'église Saint-Germain-des-Près. La galerie est plongée dans une profonde obscurité qui va s'épaississant sous la voûte architecturale. La scène n'est éclairée que par les flammes vacillantes qui tombent de veilleuses enveloppées de crêpes et dont les reflets tremblants laissent à peine apercevoir les tentures noires, sous lesquelles sont dissimulés les ornements accoutumés du lieu. Une croix est renversée à côté d'un banc de pierre. Un silence lugubre pèse solennellement sur toute cette solitude. — Paris, 1199.

Scène I.

AGNÈS, évanouie, est étendue sur le banc de pierre. Des clameurs se font entendre au dehors ; des cris de menace et de mort s'élèvent du sein d'une foule ameutée. Agnès se réveille peu à peu. Elle écoute avec inquiétude les bruits qui se perdent dans l'éloignement.

AGNÈS, revenant à elle.

Je me soutiens à peine... Oh suis-je ?

Et de mes sens n'est-ce point un vertige ?

Quels sont ces lieux ?... Pourquoi ce silence ?... [ô terreur ?...]

Je frémis...

(Recueillant ses souvenirs.)

Mais... pitié... je me rappelle...

J'entends encor leurs cris et je vois leur fureur.

Rien qu'à ce souvenir... ah !... ma raison chancelle.

J'allais périr ;... le Roi, m'arrachant de leurs mains, Eut bientôt dispersé ce peuple d'inhumains...

O mon Tyrol, ô cimes fortunées,
Pays tout plein de mes plaisirs d'enfant,
Vallons neigeux où mes jeunes années,
Loin des grandeurs et de leurs destinées,
Ont connu du bonheur le calme triomphant,
Coteaux et près que le matin colore,
Sources, ruisseaux, collines et grands bois,
Que je voudrais pouvoir encore
Vivre avec vous comme autrefois !

Pourquoi faut-il que loin de vous s'achève
Ma triste vie, ô parents vénérés !
O mes amis, lorsque l'heure est si brève,
Pourquoi faut-il, hélas ! qu'à ce vain rêve
Mon cœur ne vous ait pas pour toujours préférés !
Frères chéris, ô père que j'adore,
Et dont j'entends les solennelles voix,
Que je voudrais pouvoir encore
Vivre pour vous, comme autrefois !

Mais que dis-je ?... En mon âme troublée
Quels regrets importuns viennent donc m'assaillir ?
Quand Philippe peut-être, en l'horrible mêlée,
A péri pour avoir voulu me secourir,
Je me sens prête à défaillir.
(Se dirigeant avec peine vers la porte de droite.)
Courons, je ne le puis, la force m'abandonne.
O Dieu, permettez-vous que sans l'avoir revu,
Sans que de mes enfants le sort me soit connu,
Je meure... O Dieu puissant ! pardonne

Plus que ton prêtre, ici-bas, sois clément.
Dieu de vengeance et de miséricorde,
Vois, le chagrin de mon âme déborde.
Prends, si tu veux, mes jours; mais calme mon

[tourment.]

(Elle retombe accablée sur le banc de pierre.)

Des clameurs éclatent au dehors. Il semble que c'est quel-
qu'un que l'on poursuit. Ces clameurs, d'abord lointaines,
finissent par se rapprocher. Elles deviennent de plus en plus
distinctes, quand Philippe-Auguste, repoussant violemment la
porte du cloître, pénètre dans le sanctuaire abandonné.

Philippe-Auguste, l'épée nue à la main, pénètre avec inquié-
tude dans la galerie et regarde derrière lui en faisant dans le vide
un geste de colère retenue. Il contemple tout autour de lui
avec un sentiment de terreur. Les cris, qui sont devenus tout à
coup féroces au moment où la foule voit lui échapper celui
qu'elle poursuivait, finissent par se perdre dans l'éloignement.

Scène II.

PHILIPPE.

Il était temps, ... une foule en délire
Déjà nous entourait ... Cet asile est sacré,
Nul n'oserait franchir son seuil...

(S'approchant d'Agnès évanouie.)

Sainte martyre!...

De te sauver... j'avais désespéré...

(Regardant autour de lui avec un sentiment de terreur inquiète.)

A cet aspect... hélas! mon cœur se brise.

Quel silence en ces lieux!... quel vide autour de

[moi!]

O mon Dieu!... se peut-il qu'en ton saint nom,

[l'Eglise]

Sur un peuple innocent venge les torts d'un roi.

(Prêtant l'oreille au dehors.)

Je n'entends rien, ... la foule à la fin s'est lassée,

Et comme un vent d'orage au loin s'est dispersée.

(Avec un sentiment de profonde amertume.)

Personne auprès de nous, au moment du danger!

Lâches... Mais mon amour saura te protéger.

(S'approchant d'Agnès.)

Repose en paix, ô mon Agnès, oublie...

AGNÈS, revenant peu à peu à elle.

Qui m'appelle?... est-ce un rêve?... Hélas! triste

[folie!]

(Elle retombe... puis relève la tête, apercevant Philippe et se précipitant vers lui.)

Philippe... enfin, c'est toi, ... vivant!... Merci,

Mon Dieu, de m'avoir exaucée....

Je puis mourir, sans regrets, sans souci....

PHILIPPE.

Mourir!... ah! loin de toi chasse cette pensée.

Viens sur mon cœur, ô pauvre âme blessée.

Quand tous mes sujets sont ingrats,

C'est à moi de t'ouvrir les bras.

AGNÈS.

De ta parole

Qui charme et qui console,

O mon maître, ô mon roi, laisse-moi m'enivrer.

PHILIPPE.

Comment te voir, Agnès, et ne pas t'adorer!

O mon Agnès, ô noble amie,

Si ton cœur saigne de douleur,

Ne crois pas que jamais j'oublie

Que je te dois tout mon bonheur.

Combien ma vie à la tienne enchaînée
Était heureuse sous ta loi.
Quand, bénissant la destinée,
Et célébrant partout notre hyménée,
Mon peuple pour Agnès avait l'amour du Roi.

Mais un prêtre est venu, la colère à la bouche;
Parlant au nom du pape et du dieu des combats,

Il a, menaçant et farouche,

De mes sujets fait un peuple d'ingrats.

AGNÈS.

Philippe, au nom du ciel, ne m'abandonne pas!

PHILIPPE.

Bannis la crainte et la tristesse,

Agnès, je suis à tes genoux.

AGNÈS.

Je ne crains rien, si ta tendresse
Du moins me reste, ô cher époux.

PHILIPPE.

Quand, couronnant ma plus chère espérance,

Enfant, tu m'as donné ta foi,

Quand je te fis reine de France,

Si de l'amant j'engageais la constance,

Je n'engageais pas moins la parole du Roi.

Sans toi que me fait la couronne?

AGNÈS.

Viens, ... je crains de nouveaux dangers.

PHILIPPE.

Pour toi, sans regrets, j'abandonne
Ces titres vains et mensongers.

AGNÈS.

Loin du monde et de ses chimères,
Dans mes vallons, dans mes grands bois,
Viens, fuyons d'injustes colères,
Fuyons de rigoureuses lois.

PHILIPPE.

Jours de bonheur et jours d'ivresse,
Que pour toi j'avais caressés,
Rêves d'amour et de tendresse
De ton cœur trop vite effacés.

AGNÈS.

Je sais une claire fontaine,
Dans mes grands bois silencieux,
Où le muguet et la verveine
Font des rêves délicieux.

PHILIPPE.

Loin du monde et de ses chimères,
Dans tes vallons, dans tes grands bois,
Viens, fuyons d'injustes colères,
Fuyons de rigoureuses lois.
Quand viendra la saison nouvelle,
Tous deux perdus sous les grands cieux,
A ton époux, toujours fidèle,
Tu referas de doux aveux.
Fuyons ensemble, je le veux....

AGNÈS.

Qu'entends-je?... le croirai-je?... ô joie inespérée!

PHILIPPE.

Rassure-toi, chère âme, et calme ton émoi.

AGNÈS.

Avec moi tu voudrais dans une autre contrée....

PHILIPPE.

Le sort en est jeté,... je veux fuir avec toi....

Ensemble.

AGNÈS.

Loin du monde et de ses chimères,
Dans mes vallons, dans mes grands bois,
Viens, fuyons d'injustes colères,
Fuyons de rigoureuses lois.

PHILIPPE.

Loin du monde et de ses chimères,
Dans tes vallons, dans tes grands bois,
Viens, fuyons d'injustes colères,
Fuyons de rigoureuses lois.

(Ils se dirigent vers la porte de droite. Le moine paraît au fond.)

Scène III.

LE MOINE.

En ce lieu saint!... qu'ai-je vu?... Sacrilège!

AGNÈS.

C'est le moine!... Grand Dieu!... prenez pitié de [moi!]

PHILIPPE.

Rassure-toi... Le Ciel en ces lieux nous protège.

LE MOINE.

Du Ciel, en vain, vous invoquez la loi.
Quand sur vous pèse l'anathème,
Quand sur un peuple entier s'étend l'arrêt vengeur,
Osez-vous bien venir, jusqu'en son temple même,
Braver le courroux du Seigneur....
Ne souillez pas plus longtemps cet asile
Aux morts fermé comme aux vivants.
Fuyez, la prière est stérile
Et de son peuple Dieu n'écoute plus les chants....

(On entend des clameurs dans l'éloignement.)

Entendez-vous, cette clameur lointaine

Et menaçante dans la nuit,
C'est le peuple qui, plein de haine,
Dans sa vengeance vous poursuit....

Du roi parjure
La race impure
S'éteint obscure
Dans l'abandon;
Honte et colère
Sur l'étrangère!
A l'adultère,
Point de pardon!

AGNÈS.

Prenez pitié de mon martyre!

LE MOINE.

Le Ciel, tous deux, vous a maudits.

PHILIPPE.

Laissez, Agnès,... ce prêtre est en délire.

LE MOINE.

De son sein, Dieu vous a rejetés et proscrits....

Ensemble.

Entendez-vous cette clameur lointaine
Et menaçante dans la nuit?
C'est le peuple qui, plein de haine,
Dans sa vengeance vous poursuit.
Fuyez, sa colère est certaine.

PHILIPPE.

J'entends cette clameur lointaine
Et menaçante dans la nuit....
Du peuple je brave la haine,
Sa colère est stérile et vaine.

(Au moine.)

C'est toi... qui vers nous l'as conduit....

AGNÈS.

J'entends cette clameur lointaine
Et menaçante dans la nuit....
C'est le peuple qui, plein de haine,
Dans sa vengeance nous poursuit.
Mon Dieu! sa colère est certaine.

AGNÈS, comme inspirée tout à coup.

Quelle lumière, ô Ciel! vient soudain m'éclairer.

Le peuple souffre... et, pour le délivrer,
J'hésiterais... Non,... non. Je pars,... je sacrifie
A la France, à mon roi, le bonheur de ma vie....

(A Philippe, suppliante.)

Philippe, il faut nous séparer.

LE MOINE, contemplant Agnès.

Mon Dieu! quel miracle s'apprête!

PHILIPPE.

Agnès, je m'attache à tes pas.

AGNÈS, courant au moine.

A vous accompagner, mon père, je suis prête.
Emmenez-moi....

PHILIPPE.

Tu ne partiras pas.

Quand j'ai bravé pour toi le Ciel, Rome et son [prêtre,]

Je puis braver encor l'Enfer même et Satan.

(Se tournant vers le moine.)

Toi, moine, apprends à me connaître,
Contre ton vain pouvoir, mon amour la défend....

AGNÈS, à part.

Je tremble... et sens se briser tout mon être.

LE MOINE.

Dieu peut parler ainsi,... car Dieu seul est le maître.

(A Agnès, lui ouvrant les bras.)

Vous, ma fille, venez; le cloître vous attend.

Ensemble.

LE MOINE, levant les yeux au ciel.

Mon Dieu! ta grâce est infinie.
Qui peut résister à ta loi?
En vain, le méchant la renie;
Son front se courbe devant toi.

PHILIPPE.

Ecoute ma voix qui supplie,
Agnès, et prends pitié de moi;
En vain, ce moine, en sa folie,
Voudrait t'arracher à ton Roi.

AGNÈS.

Mon Dieu! ta grâce est infinie.
Qui peut résister à ta loi?...
En vain mon amour la renie,....
Mon front se courbe devant toi.

LE MOINE, s'avançant vers Agnès, qui se prosterne à ses pieds,
et étendant les mains sur elle.

Femme, à jamais soyez bénie!

PHILIPPE, à Agnès, avec un accent de déchirante tendresse.
Agnès!...

AGNÈS, jetant sur Philippe un long regard d'adieu.

Ah! ma vie est finie!...

LE MOINE, se dirigeant vers le fond et d'un ton solennel.

Au nom du Ciel!... au nom du Pape-Roi!
L'interdit est levé, qui pesait sur la France.
C'est le pardon et c'est la délivrance,
Peuple, bénis la Reine!... ô temple, rouvre-toi!...

Les portes du cloître sont ouvertes. Le peuple, hésitant d'abord, s'est précipité en foule. Sur un geste du moine, il se prosterne aux pieds du roi. Le moine entraîne Agnès, pendant que Philippe-Auguste semble lutter contre lui-même pour arriver à maîtriser son émotion. Un moment, n'y pouvant plus tenir, il va s'élançer vers Agnès. Il est cloué sur place par un geste impérieux du moine. Les sons des cloches se mêlent aux accents de l'orgue.

EDOUARD NOËL.

AMUSEMENTS PHYSIQUES



Au premier coup d'œil jeté sur cette tête de Christ, elle paraît avoir les paupières closes; mais après un instant d'examen plus attentif, on croit voir les yeux s'ouvrir et rester animés d'un doux regard. Tout l'artifice de ce singulier effet consiste dans le soin qu'a pris l'artiste d'atténuer comme détails le

dessin de la teinte des prunelles à ce point qu'elles disparaissent tout d'abord dans l'ensemble, mais peu à peu elles s'accusent quand on arrête plus longtemps le regard sur cette figure. Et alors on remarque qu'il devient pour ainsi dire impossible de retrouver l'impression primitive des yeux fermés.

SANS LUI

(Suite.)

XXII

Lis, ma pauvre enfant, lis, disait Mme Férolles, en tendant à sa fille une lettre qu'elle venait de recevoir.

Irène prit le papier et lut :

« Des embarras d'argent momentanés, je l'espère, me forcent, à mon grand regret, à supprimer votre pension. En attendant que je puisse vous la servir de nouveau, je vous prie d'avoir recours à votre belle-sœur, Mme de la Salle, qui ne refusera certainement pas de vous venir en aide. Je vous prévins aussi que je pars en voyage; inutile donc de tenter aucune démarche à mon domicile.

« HUBERT FÉROLLES. »

Irène déchira ce billet si court et si sec.

« Non, dit-elle d'un ton ferme, vous n'écrirez pas à ma tante. Je veux travailler. Je vous en prie, mère, ne me faites, cette fois, aucune objection. Paris est une ville de ressources, où il doit être facile de trouver à s'occuper. Je vais aller voir Mme Verloz qui pourra, j'en suis sûre, m'aider à découvrir du travail. »

Mme Férolles, accablée, ne disait rien. Irène quitta la chambre de sa mère et y revint bientôt, prête à sortir, un petit paquet à la main.

« Tu vas chez Mme Verloz ? »

— Oui, mère.

— Tu ne sors pas seule, je pense? Victorine t'accompagne?

— Non; la course n'est pas longue, et si je donne des leçons, il faudra bien que je sorte sans être accompagnée. D'ailleurs, bientôt nous n'aurons pas de domestique; car, dans notre situation, il nous sera impossible d'en conserver une. Nous pourrions très bien nous contenter du service d'une femme qui viendra quelques heures par jour. Nous prendrons aussi un appartement beaucoup plus petit, beaucoup plus modeste. J'ai confiance, vous verrez que nous nous tirerons d'affaire. Depuis que j'ai lu ce billet, il me semble que mes forces sont doublées.

— Eh bien, pas moi! Je n'ai plus une goutte de sang dans les veines, et je serais incapable de faire dix pas. Décidément tu ne veux pas que Victorine t'accompagne?

— C'est inutile de la déranger. »

Mme Férolles trouva des forces pour se lever, ouvrir la fenêtre, et y rester tant qu'elle put apercevoir sa fille. Il avait plu; le pavé était sale et le jour terne. La voir trotter toute seule dans la boue, sous le ciel gris, lui parut un spectacle si lamentable, qu'elle fondit en larmes.

« Non, murmura-t-elle en refermant la fenêtre, je ne me résignerai jamais à la voir ainsi dans la rue, sans protection. » Elle ne pensait pas que beaucoup de jeunes filles aussi bien élevées qu'Irène,

ayant aussi des mères très tendres, parcouraient Paris tous les jours de la même façon.

Quant à Irène, elle était trop absorbée par ses pensées pour éprouver aucun embarras de se sentir seule dehors. Marchant d'un pas rapide, elle ne voyait pas les regards qui s'attachaient sur elle; elle arriva bientôt chez Mme Verloz.

« Toute seule? dit celle-ci en se frottant comiquement les yeux. Est-ce possible? Te voilà donc émancipée? Ta mère n'est pas malade? »

— Non, mais très accablée par une mauvaise nouvelle qu'elle vient de recevoir. Mon beau-père, qui se trouve, dit-il, dans des embarras d'argent momentanés, lui supprime la pension qu'il lui servait régulièrement tous les mois.

— Quand pourra-t-il la lui servir de nouveau?

— Il ne fixe aucune date, et, en attendant, prie ma mère de s'adresser à ma tante Mme de la Salle. Moi, cela m'humilie que nous ayons toujours recours à elle; je me sens entre les mains tous les moyens de gagner ma vie, je suis jeune, pleine de force, j'aimerais mieux travailler; ce serait plus digne.

— Je suis de ton avis.

— Vous qui connaissez bien Paris, dites-moi ce qu'il faut que je fasse. Je puis donner des leçons de français, d'anglais, de piano, de dessin, faire des traductions, car je sais vraiment l'anglais; enfin, et voilà ce que je préférerais, peindre des fleurs à la gouache.

— La gouache n'est guère appréciée maintenant, c'est bon comme distraction, mais au point de vue commercial, je ne vois pas à quoi ces fleurs peuvent servir.

— N'est-ce pas à la gouache qu'on peint les bouquets et les guirlandes de fleurs qui ornent les éventails et les écrans? dit Irène en dénouant la ficelle de son petit paquet. J'en ai vu de bien jolis à l'étalage de magasins spéciaux, et moi aussi j'ai voulu essayer; regardez. »

Sur un fond de satin noir, elle avait peint une branche d'aubépine; ces fleurs, fraîches comme au matin d'un jour de printemps, étaient très finement exécutées.

« C'est ravissant, dit Mme Verloz après avoir sérieusement examiné les fleurs avec son lorgnon. Je ne te croyais pas autant de talent, Irène.

— J'ai fait beaucoup de progrès depuis..., depuis qu'Alexandre a bien voulu me donner des leçons. »

Au nom de son neveu, Mme Verloz fit une grimace expressive.

« Tu pourras peut-être tirer parti de ceci, dit-elle. Mais ne te fais pas trop d'illusions. Tu ne trouveras probablement pas du premier coup à employer ta science et tes talents. Il y en a tant! Puisque tu viens faire appel à mon expérience de la vie à Paris, tu veux sans doute que je te pilote, que je t'aide? je ne demande pas mieux. Je m'informerais donc des magasins où l'on pourrait te

commander des éventails ; tu exhiberas celui-ci comme échantillon ; il est bon à montrer. J'irai te chercher demain et nous commencerons nos courses. »

Le lendemain, dans l'après-midi, Mme Verloz vint prendre Irène. Celle-ci était gaie ; elle se figurait que la première porte à laquelle elle frapperait allait s'ouvrir devant elle ; son éventail était si joli ! C'est en vain que Mme Verloz s'efforçait d'abattre cette trop grande confiance. Irène parlait des fleurs qu'elle se proposait de peindre sur les éventails qui lui seraient commandés, et des fonds qui leur conviendraient. A ses descriptions, elle mettait beaucoup de feu.

« Mais attends donc au moins, pour en parler, qu'on te les ait commandés, tes éventails », disait Mme Verloz.

Irène se taisait pour reprendre un instant après :
« Des fleurs de pommier, ce serait très jeune, très frais. Et des capucines sur un fond noir, ne serait-ce pas distingué ? »

— Très distingué. En voilà une provision suffisante, plus sans doute qu'il ne t'en sera commandé d'abord ; et d'abord t'en sera-t-il commandé un seul ?

— Oh !

— Il faut s'attendre à tout, et toi tu t'attends seulement à un bon accueil. Crois-tu que les peintres d'éventails manquent à Paris ? »

Tout en causant, elles étaient arrivées devant un magasin qu'on avait indiqué à Mme Verloz.

« Regardons un peu l'étalage avant d'entrer, dit Irène ; qu'en pensez-vous ? »

Mme Verloz promena son lorgnon sur les différents éventails qui s'étaient à la vitrine.

« C'est assez ordinaire, dit-elle. Franchement je n'en vois pas d'aussi jolis que le tien. »

— Ah ! » s'écria Irène d'un air ravi. Elles entrèrent et Mme Verloz exposa le but de leur visite au propriétaire du magasin.

— Des éventails, s'écria-t-il d'un ton brusque, j'en ai plus qu'il ne m'en faut... C'est tout à fait inutile, mademoiselle, de me montrer celui que vous apportez. Ce serait un chef-d'œuvre de grâce, de fraîcheur, d'exécution, que je ne pourrais le prendre.

— Vous auriez bien tort de ne pas lui trouver une place s'il possédait toutes les qualités que vous venez d'énumérer, répliqua Mme Verloz en baissant, d'un air narquois, son lorgnon sur le marchand. Et justement il les possède. Tant pis pour vous ! »

Elle le salua d'un mouvement de tête assez impertinent et sortit avec Irène.

« A-t-on jamais vu pareil imbécile ! s'écria-t-elle quand elle fut dehors. Te voilà toute démontée, ma pauvre Irène ! Cette tentative te suffit-elle pour aujourd'hui ou faut-il continuer ? »

— Continuons.

— Alors nous allons prendre l'omnibus, car le magasin où j'ai le projet de te conduire est assez loin d'ici. »

Pendant le trajet, Irène parla peu ; sa confiance était déjà très ébranlée. Mme Verloz l'observait du coin de l'œil et pensait : « J'aime mieux cela ; elle était trop sûre du succès tout à l'heure. »

Elles descendirent d'omnibus.

« Si tous les marchands m'opposent un refus comme celui que nous venons de voir, je ne pourrai même pas montrer mon travail, dit Irène tristement. »

— Eh bien, sais-tu, il ne faut pas leur en laisser le temps. Aussitôt que j'ouvrirai la bouche pour expliquer le but de notre visite déploie prestement ton éventail et place-le devant leurs yeux ; bon gré, mal gré, il faudra qu'ils le regardent, et peut-être que la fraîcheur printanière de ton aubépine opérera sur eux une irrésistible séduction... Tiens, l'étalage ici paraît très artistique.

— Trop artistique, murmura Irène prise d'une timidité soudaine ; je n'ose pas entrer. Ils dédaigneront ma pauvre aubépine.

— Quel enfantillage ! nous ne sommes pas venues jusqu'ici pour reculer honteusement. Elle ouvrit la porte du magasin avec assurance, et entra suivie d'Irène qui se sentait rougir et baissait la tête. Cependant la jeune fille se souvint des recommandations de Mme Verloz, et à peine celle-ci avait-elle commencé à parler que l'éventail était déployé sous les yeux du marchand.

« Que c'est frais ! que c'est gracieux ! s'écria-t-il au premier coup d'œil... et très joliment peint. »

Irène relevait la tête et s'épanouissait naïvement.

« Oui, c'est délicieux, vous avez un vrai talent, mademoiselle ; permettez-moi de vous en complimenter, malheureusement... malheureusement je vends très peu d'éventails ornés de fleurs ; ma spécialité ce sont les éventails à sujets, par exemple comme celui-ci qui représente une ronde d'amours ou cet autre qui est une reproduction d'un tableau de Fragonard. Justement mon fournisseur habituel est gravement malade, et si vous pouviez le remplacer... »

— Je n'ai jamais peint que des fleurs, répondit Irène d'un ton désolé.

— Je le regrette. Vous devriez plutôt peindre des sujets ; la valeur artistique en est plus grande et c'est mieux rétribué.

— J'essayerai, répliqua-t-elle en repliant son éventail.

— Et de deux, dit Mme Verloz en refermant la porte du magasin. Mais au moins celui-ci a été poli et a reconnu ton talent ; c'est déjà quelque chose.

— Quel dommage, soupira Irène, que je ne peigne pas des sujets au lieu de fleurs.

— Alors il t'aurait demandé des fleurs ; c'est toujours ainsi. Nous n'avons pas encore le droit d'être découragées ; quand nous serons arrivées à la douzaine, nous verrons. Ceci, ma petite Irène, commence à te donner une idée de la difficulté de placer son travail à Paris. Ce n'est pas tout d'avoir du talent, oh ! non ! Encore une tentative, et nous nous en tiendrons là pour aujourd'hui. »

Cette fois elles entrèrent dans un magasin où le marchand, après avoir examiné l'éventail d'Irène, dit franchement :

« C'est trop artistique pour nous. Nous vendons des éventails à très bon marché qui ne demandent pas une pareille perfection de travail. Vous vous y gâteriez la main et ce serait dommage. Ce sont des éventails que nous vendons 95 centimes, 1 fr. 45,

2 fr., 3 fr., tout au plus, et qui font beaucoup d'effet avec leurs bouquets de roses, de marguerites et de myosotis sur cretonne noire ou écru; vous comprenez que les donnant à si bas prix, nous ne pouvons bien rétribuer le peintre.

— Que lui donnez-vous? demanda Mme Verloz.

— 1 ou 2 francs par douzaine.

— Ah! grand Dieu, il faut en peindre terriblement pour gagner sa vie! s'écria-t-elle.

— Et encore ce n'est que par faveur spéciale que je pourrais en donner quelques douzaines à mademoiselle; c'est très demandé.

« Et de trois! dit Mme Verloz quand elle se retrouva dans la rue avec Irène. Mais celui-ci non plus n'a pas nié ton talent et il a été poli; c'est une consolation.

— Que c'est difficile! murmura Irène.

— Allons, allons, nous n'avons pas encore le droit de nous plaindre; ce n'est rien. Tu ne sais pas, ma chère enfant, le mal qu'il faut se donner à Paris pour attraper la moindre place, pour se procurer le moindre travail; tout y est convoité.

— Si je prenais alors de ces éventails qu'on vient de me proposer tout à l'heure?

— Non, cela ne te mènerait à rien; tu n'y gagnerais pas ta vie et tu y perdrais ton talent.

Les jours suivants Mme Verloz et Irène se présentèrent dans différents magasins sans plus de succès; dans les uns on leur dit nettement qu'on n'avait besoin de personne; dans les autres on prit l'adresse d'Irène, en lui promettant, si l'un des fournisseurs habituels de la maison venait à manquer, de s'adresser à elle.

« Cela peut très bien arriver », disait Mme Verloz pour reconforter Irène, attristée de tant de démarches inutiles. Elle commençait, à force de l'exhiber, à prendre en grippe l'aubépine de son éventail.

« Je ne pourrai bientôt plus la regarder », disait-elle. Elle s'essayait à peindre des sujets d'après des tableaux de maîtres ou de peintres connus, mais elle n'était pas encore assez satisfaite de ses essais pour oser les présenter à aucun marchand, car elle était fort sévère pour elle-même, Irène.

« Je ne sais plus où te conduire, lui dit un jour Mme Verloz. Nous avons fait tout notre possible pour placer tes éventails. Cela pourra se trouver, mais quand? En attendant, veux-tu que nous cherchions autre chose?

— Volontiers.

— Je t'ai apporté une nouvelle d'un auteur anglais très en vogue; dépêche-toi de la traduire, nous essaierons de la caser dans une Revue. J'ai aussi parlé de toi à différentes personnes qui s'emploieront à te découvrir des leçons de français. Pour le piano et le chant, je te le dis franchement, tu n'es pas assez forte. On est exigeant ici.

Irène commença immédiatement la traduction de cette nouvelle, et même pour la terminer plus rapidement, elle veilla. La traduction achevée, elle la porta sans retard à Mme Verloz. Deux jours après, celle-ci vint lui dire d'un ton piteux :

« Nous sommes arrivées trop tard, ma pauvre Irène. Un traducteur, toujours à l'affût des œuvres récemment parues de cet écrivain, nous avait devancées. Nous nous y prendrons mieux une autre fois. »

Après une foule de courses et de démarches inutiles, Irène eut enfin une leçon; c'était loin d'être suffisant. Sa tristesse était grande, car elle voyait clairement que, malgré tous ses efforts, elle allait être obligée de recourir à sa tante, qui probablement les rappellerait à Marcheloup.

XXIII

Un matin, Mme Verloz arriva chez Mme Férolles et dit à Irène avec beaucoup d'entrain :

« Tu vas me confier quelques éventails; je veux les montrer à une personne dont je tiens à connaître l'appréciation. »

Irène, qui avait perdu toute espérance, avait envie de répondre :

« A quoi bon? »

Mais elle apporta son carton où Mme Verloz choisit elle-même trois éventails.

« Ce sont les plus artistiques, ceux qui peuvent le mieux donner une idée de la finesse de ton talent. Sois tranquille : entre mes mains, ils sont entre bonnes mains. »

Là-dessus elle s'esquiva sans s'expliquer davantage. Trois jours après, elle revint triomphante.

« Enfin, s'écria-t-elle, j'ai fini par te dénicher quelque chose. Il était temps! »

Et, tout d'une haleine, elle lui conta qu'elle avait fait la connaissance d'un peintre d'éventails, qui avait signé un grand nombre de petites merveilles très recherchées des élégantes; mais la main de ce peintre qui avait vieilli, n'avait plus assez de sûreté pour un travail aussi délicat.

« Et j'ai saisi la balle au bond, je lui ai parlé de toi et en termes qui auraient fait rougir ta modestie. Je l'ai intéressé. Il a souhaité voir un échantillon de ton travail; je lui ai porté les éventails que tu sais, et qui lui ont paru tels qu'ils paraissent à tous ceux qui ne sont pas aveugles, c'est-à-dire ravissants. Il m'a demandé de les lui confier et j'y ai consenti avec un sensible plaisir. J'abrège. Bref, dans la maison à laquelle il ne peut plus rien fournir, tes éventails, appuyés de sa recommandation, ont paru aussi tels qu'ils sont. On te fera de sérieuses et régulières commandes, qui vous permettront de vivre à Paris, sans luxe certainement, mais aussi sans de réelles privations. Il te faudra aussi travailler assidûment. A toi maintenant de voir si tu préfères t'enterrer à Marcheloup.

— Oh! non, oh! non, mais..., mais est-ce bien sûr? dit Irène qui, à force de déceptions, était devenue très méfiante; quand je vais me présenter dans cette maison, ne va-t-on pas me remercier?

— Enfant! si ce n'était pas une affaire faite, une chose absolument certaine, je ne t'aurais rien dit. Je tenais trop à t'épargner de nouveaux mécomptes. Tu as assez appris à tes dépens ce que Paris, en quelques mois, peut offrir d'espérances et infliger de déceptions. Mais tu vas venir à l'instant t'assurer par toi-même de la vérité de mon récit.

— Je n'annoncerai cette bonne nouvelle à ma mère qu'à mon retour », dit Irène.

Mme Verloz la menaça du doigt.

« Ceci trahit encore une secrète pensée de méfiance. »

Irène s'en défendit.

En passant devant Saint-Augustin : « Entrons, dit-elle, je veux remercier Dieu tout de suite; cela ne vous prouve-t-il pas que je crois à votre bonne nouvelle? »

Cette fois c'était bien vrai, le travail promis lui était sérieusement assuré. Elle n'avait plus qu'à se mettre à l'œuvre. Au retour elle causa comme cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Toute joie chez elle était expansive; elle avait mieux appris à cacher ses peines. Elle se reprenait à faire des projets, et dans ces projets Tony tenait la plus grande place.

« Ah ça! tu ne songes qu'à Tony, dit Mme Verloz. Quelle place il tient dans ta vie, ce petit homme!

— Mais oui, répondit-elle; Tony, voyez-vous, est tout mon avenir.

— J'espère bien que non », murmura Mme Verloz.

Quelques semaines après, Mme Férolles, abandonnant le boulevard de Courcelles, se transporta dans un petit appartement de la rue d'Enfer. Le soleil l'égayait, et Irène, de sa table de travail, pouvait reposer ses yeux sur les ombrages du grand jardin d'un couvent. Là, le roulement des voitures arrivait comme le bruit d'un torrent éloigné. Ce qu'on entendait surtout, c'étaient des pépiements de moineaux sur le rebord des fenêtres, et le vent dans les arbres. Dans ce modeste logis, qui ne ressemblait guère à celui du boulevard de Courcelles, commença pour Irène une vie retirée, point brillante, mais dont les journées remplies ne se traînaient jamais; jamais au soir un cruel sentiment d'ennui ne lui faisait dire comme à Marcheloup : « O mon Dieu, que les jours sont longs ici! »

Il lui arriva cependant plus d'une fois d'être fatiguée de ce travail assidu, auquel sa vie jusqu'alors ne l'avait pas préparée.

Sa mère sortait avec Tony, et, si le temps le permettait, passait avec lui plusieurs heures sous les ombrages du Luxembourg.

La jeune fille restait seule, penchée sur sa table de travail. Comment n'aurait-elle pas songé alors aux radieuses années de là-bas? Le cœur gonflé, le regard vague, elle revoyait, comme en un beau mirage, le jardin enchanté d'Ali suspendu sur le golfe bleu.

Là-bas, les journées faites d'occupations diverses, coupées de douces heures de flânerie, ne lassaient jamais ni le corps, ni l'esprit.

Puis, tout à coup, s'arrachant à ce mirage, elle reprenait son pinceau en se disant que beaucoup n'avaient jamais eu et n'auraient jamais d'aussi belles années, et son cœur se calmait.

De temps à autre, le dimanche, Mme Verloz emmenait Irène faire des promenades lointaines.

« Ta mère et Tony se passeront de toi aujourd'hui, disait-elle avec autorité. Je t'enlève. »

Un jour qu'elles se promenaient ainsi ensemble, Mme Verloz dit à la jeune fille :

« Ton beau-père vous a-t-il enfin donné signe de vie? »

— Non, il garde toujours le même silence envers nous.

— Eh bien, moi, je puis te donner de ses nou-

velles, et de toutes fraîches. Je sais par Alexandre qu'Hubert Férolles est revenu à Paris, sans doute parce qu'il tient à mourir dans sa ville natale, car il est très malade. »

Mme Verloz observait sur le visage d'Irène, l'effet de ses paroles.

« Très malade », répéta la jeune fille, et après un instant de silence, elle demanda : « Qui le soigne? »

— Je l'ignore, mais il est mal soigné, je présume; Alexandre m'a dit qu'il faisait pitié. »

La jeune fille se taisait, mais l'effet produit par les paroles de Mme Verloz se peignait vivement sur son visage.

« Où demeure-t-il? le savez-vous? demanda-t-elle.

— Tout près de son atelier, dans la rue Bayen.

— Abrégeons notre promenade et allons le voir. Je vous accompagnerai, seulement je ne monterai pas près de lui; je vous attendrai chez le concierge. Vous me direz comment vous l'avez trouvé et comment il est soigné. Voulez-vous?

— Certainement. »

Une demi-heure après, Mme Verloz montait à l'appartement d'Hubert Férolles. Quand elle en redescendit et se retrouva dans la rue avec Irène :

« Qu'il est changé, ce pauvre Férolles! s'écria-t-elle. On lui donnerait vingt ans de plus que son âge. Alexandre a raison, il fait pitié. Il ne m'a jamais été sympathique, ton beau-père, mais cette visite m'a émue. Hélas, que c'est triste d'en être réduit à des soins mercenaires! Je sais qu'il a mérité son isolement, mais enfin, mais enfin.... Ah! si tu voyais, Irène, la physionomie de la femme qui le soigne, elle te donnerait le frisson. Quel air rapace, quelle voix rude, et comme ses mains doivent paraître dures à un malade!

« Hubert a dépensé autant d'argent qu'il en gagnait, sans songer à l'avenir. Depuis quelque temps sa vogue a diminué; ses toiles ne trouvent plus guère d'amateurs; on ne les vend pas ou on les vend mal, et les marchands de tableaux n'en veulent plus. Aussi tu comprends quelle situation est la sienne : malade et très à court d'argent, j'en suis persuadée. »

Irène murmura un mot de pitié et dit :

« Je voudrais rentrer à la maison. Quel omnibus dois-je prendre? »

— Attends, je vais t'emballer. Tu ne veux pas que je t'accompagne?

— Merci; cela vous ferait faire beaucoup de chemin inutilement, alors que vous n'êtes pas loin de chez vous.

— Je te laisse, dit Mme Verloz sans insister. Nous ferons une plus longue promenade une autre fois. Viens me prendre chez moi dimanche.

— Je ne sais si je serai libre.

— Tu as donc des projets?

— Bien des choses peuvent se passer d'ici là.

— Il peut se faire, n'est-ce pas, que vous ayez un malade à soigner? je m'en doutais. Dans tous les cas, nous nous reverrons. Au revoir. »

Elle lui serra la main d'une façon expressive, et la jeune fille monta dans l'omnibus.

(A suivre.)

LOUISE MUSSAT.



MOSAÏQUE

Variétés historiques.

En 1361, *Laurent Celsi* fut élu doge de Venise comme successeur du doge *Delphino*. Le père de *Laurent Celsi* vivait encore; il montra en cette occasion une singulière faiblesse d'esprit. Se croyant trop supérieur à son fils pour se découvrir en sa présence, et ne pouvant éviter de le faire sans manquer à ce qu'il devait au chef de l'Etat, il prit le parti d'aller toujours tête nue. Ce travers, de la part d'un vieillard d'ailleurs respectable, ne fit aucune impression sur l'esprit des Nobles, qui se contentèrent d'en plaisanter; mais le doge touché de voir son père se donner en spectacle par cette ridicule imagination, s'avisait de faire mettre une croix sur le devant de la corne ducale; alors le bon vieillard ne fit plus de difficulté de reprendre le chaperon. Quand il voyait son fils, il se découvrait en disant : *C'est la croix que je salue, et non mon fils, car lui ayant donné la vie, il doit être au-dessous de moi.*

Voici, d'après *Moreri*, à quelle circonstance les moines de l'ordre de Saint-François, ou franciscains, durent d'être plus communément appelés *cordeliers*. Un grand nombre de ces moines avaient accompagné le roi saint Louis en Terre Sainte. Lors d'une attaque des Sarrasins contre un corps que commandait un capitaine flamand, les franciscains mêlés à la troupe des chrétiens, qui lâchaient pied, firent de telles prouesses qu'ils décidèrent du succès de cet engagement. Le commandant fit le récit de cette action au roi et lui exalta la vaillance de ces religieux, mais sans savoir les désigner autrement qu'en les appelant *ceux qui sont liés de corde*.

— Ah! les braves *cordeliers*! s'écria le saint roi. Le nom leur resta et devint peu à peu populaire.

La corporation des cordiers avait autrefois pour patron l'apôtre saint Paul. Voici la raison qu'en donne un historien.

Saint Paul s'étant mis en route pour Damas avant sa conversion, dans le dessein de combattre les chrétiens, fut arrêté par un violent orage. Une voix céleste lui ordonna de retourner sur ses pas, ce qu'il fit aussitôt. Ainsi les cordiers, qui travaillent à reculer, ont pris pour patron saint Paul au moment de sa conversion. Peut-être pourrait-on mieux justifier le choix des cordiers en disant que saint Paul était cordier lui-même, du moins un jésuite allemand semble le croire en disant de cet apôtre : *Pellionem egil, funes texuit.*

Histoire des mots et locutions.

Nous avons déjà cité d'assez nombreux cas de la transformation inconsciente et souvent barbare que l'usage fait subir à certains noms de lieux, qui non seulement deviennent ainsi méconnaissables, mais encore perdent parfois toute signification rationnelle.

Ex. : la rue des *Jeux-Neufs*, devenant la rue des *Jeuneurs*; Saint-André des *Arce* (parce qu'on y fabriquait jadis ces armes), devenant Saint-André des *Arts*; Sainte-Marie l'*Egyptienne*, dont le nom se change en *Gibecienne*, puis en *Jussienne*, etc.

Autre exemple assez curieux.

Chacun sait que l'expression *Pays de Cocagne* tire son origine de la substance tinctoriale nommée le plus ordinairement *Pastel*, mais aussi *Guède* et *Cocagne*. Les régions de la France méridionale où se cultivait en grand la plante dont le *Pastel* (*Isatis tinctoria*) était extrait, furent nommées *pays de Cocagne* par suite des bénéfices considérables que les populations retiraient facilement de cette culture, et de l'abondance au milieu de laquelle elles vivaient.

A Paris, le *Pastel* recevait plus communément le nom de *Guède*, et l'on en faisait un grand commerce à Saint-Denis; si bien que la place où on le vendait, à des certains jours de la semaine, avait reçu le nom de *marché aux Guèdes*.

Cette place — dit J.-B. de Roquemont, dans une de ses savantes annotations de l'*Histoire de la vie privée des Français*, de Le Grand d'Haussy, dont il fit une nouvelle édition en 1816 — cette place est à l'entrée de la ville par la route de Paris : mais l'écrivain du tableau indicatif des rues ne comprenant pas ce mot de *Guèdes*, l'a, par une ignorance assez commune dans nos villes et même à Paris, changé en celui de *Marché aux guêtres*. Passant un jour à Saint-Denis, je fus frappé de cette faute grossière, et j'en écrivis aussitôt au maire, qui, sans daigner me répondre, fit substituer à la dénomination ridicule qui existait, celle plus ridicule encore de *Gueldres*, et maintenant (1815) on lit *Place aux Gueldres*.

Curiosités généalogiques.

La famille des *Ruccellai*, l'une des plus anciennes et des plus considérables de Florence, est notamment connue pour avoir donné à la littérature un des premiers poètes dramatiques de l'Italie, Jean *Ruccellai*, né en 1475, mort en 1526, — et vers la même époque un historien, Bernard *Ruccellai*, qui écrivit l'histoire de l'expédition de Charles VIII en Italie; enfin l'abbé *Ruccellai*, opulent sybarite, introduit par *Concini*, le maréchal d'Ancre, à la cour de Louis XIII, où il se fit aimer et rechercher, moins à cause de la beauté de son esprit que par sa grande dépense. Il n'était bruit que de son train fastueux, de ses réceptions, de sa table, de ses équipages. Sa délicatesse allait à l'excès en toutes choses. Il ne buvait que d'une can qu'il envoyait chercher très loin et qu'on recueillait en quelque sorte goutte à goutte. Un rien l'incommodait, le soleil, la fraîcheur du soir; la moindre intempérie lui faisait pousser des plaintes. Ce fut lui qui incarna le premier le type dit des *petits-maitres*, auquel de nos jours on fait encore fréquemment allusion; lui aussi qui mit à la mode le mot de *vapeurs*, longtemps employé pour désigner le malaise, les inquié-

tudes qui sont ordinairement les conséquences du désœuvrement, de la mollesse ou d'une grande fatigue du système nerveux, — aujourd'hui le nervosisme ou l'hypocondrie.

Or l'ancêtre de la famille Ruccellai, celui qui lui donna son nom, en même temps qu'il créa une des maisons les plus riches de l'État florentin, n'était autre qu'un nommé Fédérigo qui, voyageant dans le Levant, avait découvert ou appris des indigènes de

Histoire des erreurs populaires.

Un livre qui jouissait du plus grand crédit au xvi^e siècle, la *Maison rustique* de Liébaut, donnait très sérieusement comme infaillibles les procédés que voici :

Voulez-vous rendre votre champ fécond et lui faire produire beaucoup de grain ? Écrivez sur le soc de la charrue, quand vous labourez pour la seconde fois, le mot *Raphaël*.



Costume de cérémonie du doge de Venise, d'après une estampe du recueil intitulé *Trionfi, feste et cerimonie publiche della nobilissima città de Venetia* (1610).

quelques îles de la Méditerranée les propriétés colorantes de certains lichens qui poussent sur les rochers des plages maritimes et qui sont devenus célèbres dans l'industrie tinctoriale sous le nom d'*orseille*. Il en introduisit l'usage à Florence, et devenu immensément riche fut le chef de la famille dont le nom dérive évidemment de la *plante des rochers*, que les botanistes appellent encore *Lichen rocella*. Leur nom fut d'abord *Oricellarii*, puis *Ruccellarii* et enfin *Ruccellai*.

L'*orseille*, employée jadis en quantités considérables et qui arrive dans le commerce à l'état de pâte molle d'un rouge violet foncé, provient plus particulièrement des îles Canaries, du Cap Vert, de Madère, de l'archipel grec, de la Corse, de Madagascar, etc. Elle est beaucoup moins employée depuis la découverte des couleurs provenant de la houille.

— Êtes-vous curieux de ne point vous enivrer tout en buvant beaucoup ? — Au premier coup que vous avalerez, prononcez ce vers traduit d'Homère :

Jupiter his altâ tonuit clementer ab Ida.

— Vous plaît-il de connaître si, l'année prochaine, le blé sera cher ou à bon marché, et dans quel mois de l'année arriveront ces variations ? — Commencez par bien nettoyer l'âtre de votre cheminée, le premier jour de janvier : allumez-y ensuite quelques charbons, puis prenant au hasard douze grains de blé, faites jeter dans le feu par une jeune fille ou par un jeune garçon l'un de ces grains. S'il brûle sans sauter, le prix des marchés ne variera point pendant tout le mois. S'il saute un peu, le prix du blé baissera. S'il saute beaucoup, réjouissez-vous, le blé sera

au plus bas prix. Le premier de février, vous ferez de même pour le second grain, le premier de mars pour le troisième, et ainsi des douze, etc.

A la même époque un célèbre médecin, Mizauld, dans un livre intitulé *Secretorum agri Enchiridion. Hortorum culture*, etc. (Recueil des secrets de culture), indique ainsi le moyen de détourner la grêle d'un jardin... Lorsque la nuée porte-grêle approche, dit-il, présentez-lui un miroir. En se voyant si noire et si laide, elle reculera d'effroi; ou, trompée par sa propre image, elle imaginera voir une autre nuée, et se retirera croyant la place prise.

Sans vouloir dire trop de mal du bon vieux temps, l'enseignement agricole semble avoir fait depuis quelques progrès appréciables.

Allusions.

Un chroniqueur raillant par sous-entendu un haut personnage étranger qui présidait aux destinées de son pays et dont le crédit menaçait ruine, disait dernièrement : « *Il court de méchants bruits du soleil*, les partisans de la paix européenne doivent faire des vœux pour que ces bruits se confirment. »

Il fait ici allusion à un mot que Voiture dit un jour en entrant à l'hôtel Rambouillet, où, comme on le sait, une société choisie se réunissait pour s'entretenir et se passionner des moindres choses littéraires et scientifiques du temps.

« Eh bien, monsieur, quelles nouvelles? demande Mlle de Rambouillet à l'écrivain bel-esprit.

— Hélas! mademoiselle, *il court de méchants bruits du soleil*. »

Cette assertion était motivée par cela que les astronomes venaient de reconnaître pour la première fois des taches sur le grand astre, dont jusque-là nul n'avait mis en doute l'absolue pureté.

Molière à qui le mot fut reporté s'en souvint et y fit allusion quand il écrivit ses *Femmes savantes*. Là, en effet, Trissotin dit en arrivant chez les dames pour lesquelles il est une sorte d'oracle :

Je vous viens annoncer une grande nouvelle;
Nous l'avons en dormant, madame, échappé belle.
Un monde près de nous a passé tout du long,
Est chu tout au travers de notre tourbillon;
Et s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été brisée en morceaux comme verre.

Locutions proverbiales.

Autrefois, en parlant d'une personne qui manquait de la chose la plus indispensable à sa condition so-

ciale, on disait : *C'est un apothicaire sans sucre*. — Cette locution s'expliquait par cela que jusqu'au XVIII^e siècle le sucre, très rare et très cher, se vendait dans les officines de pharmacien, sinon comme médicament proprement dit, au moins comme adjuvant d'un grand nombre de remèdes. Dans l'alimentation ordinaire on édulcorait le plus souvent avec du miel, mais les boissons et les mets sucrés étaient d'un usage beaucoup moins fréquent qu'aujourd'hui.

(Env. au Brionnais.)

Mots et pensées.

Le philosophe Helvetius jouissait d'une immense fortune qui n'avait pas peu contribué à faire de lui l'homme à la mode, en lui permettant d'avoir toujours maison et table ouvertes et d'être le plus magnifique des amphytrions. Cette fortune disparut presque entière dans les ruines de la Révolution, si bien que dans les dernières années de sa vie la veuve d'Helvetius se trouvait réduite à la plus modeste des situations. Elle vivait retirée dans une maisonnette, à Auteuil, où Bonaparte fut curieux de la visiter. Comme il s'étonnait de voir que ce changement de condition semblait n'avoir porté aucune atteinte à sa gaieté naturelle : « Ah! dit-elle, en se promenant avec lui dans son jardin, c'est que vous ne savez pas combien il peut rester de bonheur dans trois arpents de terre. »

Économie domestique.

Les Chinois préparent à très peu de frais une sorte de fromage qui, assure-t-on, offre un aliment aussi sain que nutritif.

Ils mettent à profit la propriété qu'ont certains sucs des végétaux de se précipiter par l'addition d'un acide.

Ils font une bouillie de pois, filtrent cette bouillie, ajoutent ensuite une certaine quantité d'eau de plâtre (sulfate de chaux), et le caillé se forme. Ils soumettent ce caillé à l'action de la presse, le compriment afin d'en exprimer tout le liquide, le mettent dans des moules, le salent d'un côté, le salent de l'autre, pendant un certain temps, et finalement l'exposent dans un lieu frais.

Ce fromage ainsi préparé est le même que nos fromages gras; il a une saveur très agréable et est fort recherché.

On le vend dans les rues de Canton, sous le nom de *tao-foo*.

Liste des prix décernés aux correspondants ayant fait les plus nombreux et meilleurs envois destinés à la « Mosaïque » pendant le premier semestre de l'année 1891.

1^{er} Prix : Cinquante francs de livres, ALCYON.
2^e Prix : Trente francs de livres, BOX CONSEIL.
3^e Prix : Vingt francs de livres, FRUCTIDOR.
MENTIONS : Fausse alerte, Deux papillons bleus,

J. et G. Escooper, Loin du Pays, Bruyère rose, Miriam, Jeannot Lapin, Alsace-Lorraine, Forget me not, Aramis, Caton du Tic, Rives du Tage, Coquillet, Jeanne Dubois, Arsinoé.

Tout ce qui concerne la *Mosaïque* doit être adressé à M. Eugène Müller, ou lui être communiqué verbalement, le samedi, de 4 à 6 heures, au bureau du Musée des Familles.

Le Propriétaire-Gérant, CH. DELAGRAVE.



L'éventail à la main, elle passait des heures sur les marches d'un antique tombeau. (Dessin de H. Woods.)

ROSITA E MAYO

Le soleil est radieux et Séville en fête. La foule s'empresse vers la *Plaza de los Toros*, cirque immense réservé aux courses. Riches et pauvres, groupes et corporations assiègent l'entrée, s'en-
gouffrent dans l'intérieur, se tassent, tant bien que

mal, à la *barrière*, sous les *tenditas* et les *tabloncillos*, sur les *gradas cubiertas* ou dans les *balcons*. Chacun veut être placé pour bien voir : Rosita e Mayo figure sur l'affiche.

Rosita e Mayo, *Rose de Mai*, nom magique, qui

1^{er} AOUT 1891.

5. — TOME LXVII.

fait emplir la Plaza deux heures avant la course! Rosita e Mayo, étoile à peine entrevue et déjà célèbre; Rosita e Mayo, hier encore orpheline ignorée, aujourd'hui *espada* en renom.

Son père était vacher en chef d'un de ces vastes enclos où sont élevés et nourris les taureaux destinés aux courses de la Plaza. Rosita prit dès son enfance l'habitude du danger et s'amusa bientôt à se faire obéir par les redoutables pensionnaires de son père. Un de ses oncles, toréador vieilli, lui apprit le maniement de la pique, des banderilles, de la cape et de l'épée. Il s'émerveilla de la force, du courage et du coup d'œil de Rosita, qui, pour mettre à profit les leçons avunculaires, suivait son père dans chaque *tienta*, battue-épreuve organisée contre les jeunes taureaux, pour reconnaître ceux qui sont bons à être marqués au fer rouge et envoyés à l'*encierro* de la Plaza. Un jour, le père fut tué dans ces courses d'essai. Le pauvre *mayoral* n'avait que l'argent de sa place. Du même coup Rosita e Mayo se trouva orpheline et dans la misère. Son oncle le toréador la recueillit et lui insinua l'idée d'entrer dans l'arène pour devenir une *espada* illustre, comme Mannelita de Séville.

Rosita écouta ces conseils qui flattaient ses penchants. Elle débuta à petit bruit, eut du succès, choisit une scène plus large et bientôt la renommée célébra son nom. Pablo, un ancien serviteur de son père, qui l'avait autrefois demandée en mariage, revint à la charge. Rosita le refusa de nouveau. Non plus parce qu'elle était pauvre, non pas parce qu'elle gagnait beaucoup, mais parce qu'elle aimait son art à la folie et voulait porter son nom plus haut encore. Le prétendant éconduit faillit en mourir. Rosita en eut pitié et l'attacha à sa *cuadrilla* particulière en qualité de *cachetero*, c'est-à-dire de bourreau chargé d'achever la bête frappée par la lame de l'*espada*. De cette manière le brave garçon pourrait vivre près d'elle, la voir, et de plus lui rendre d'éminents services, car la vie de l'*espada* dépend souvent de l'habileté et de la promptitude du *cachetero*.

Donc Rosita e Mayo était devenue la coqueluche des Sévillans. Quelques riches caballeros briguaient sa main. Rosita, toute à sa gloire, les éconduisait, le sourire aux lèvres. Pablo cependant en montrait quelque ombrage. La ténacité de l'un de ces éconduits le rendait nerveux, et suivant l'expression populaire qui a aussi bien cours en Espagne qu'en France, il ne pouvait pas le voir en peinture. Le public s'inquiétait d'autant moins de cette animosité de coulisses qu'il l'ignorait totalement. Il ne voyait que son étoile favorite, battait des mains, lançait des cris de joie, trépignait dès qu'elle apparaissait dans l'arène.

Le dernier coup de trois heures tinte encore dans les hauts campaniles, chaque *espada*, splendidement vêtu s'avance suivi de sa *cuadrilla* personnelle; les *picadores*, cavalcadant, les *banderillos* marchant au pas, les *chulos* déroulant les plis rouges de leur *capa*, et derrière, fermant la marche, le *cachetero*, habillé de noir; livrée sombre de sa sombre fonction. Le défilé côtoie l'*olive*, ce haut rempart de planches qui protège les spectateurs contre tout danger pouvant provenir de l'arène, s'arrête devant la tribune muni-

cipale, salue; et le maire de Séville, président de la course, lance à un alguazil la clef des *chigueros*, cellules étroites et obscures, dans lesquelles les taureaux ont été individuellement poussés en attendant le signal du combat.

Les premières courses, si bien dirigées qu'elles soient, captivent peu l'assistance. Chacun est venu pour Rosita e Mayo. En dehors d'elle, rien n'est plus, plus n'est rien.

Enfin son tour vient. On a gardé pour elle le taureau le plus brave, le plus dur, le plus collant, le plus rusé. La bête, aveuglée par le passage subit de l'obscurité au plein jour, attaque avec furie les *picadores* qui veulent la taquiner avec leurs longues piques, reçoit les pointes des *banderillos* sans paraître en ressentir la moindre douleur, cherche à surprendre son ennemi, s'acharne sur les chevaux qu'elle éventre, évite le voile rouge des *chulos*.

A ce moment Rosita e Mayo franchit l'*olive*. Un frémissement d'enthousiasme parcourt l'arène. La robe courte de la jeune fille, couverte de riches dentelles, laisse voir ses bas de soie brodés et ses mignons escarpins de satin. Son corsage de velours étincelle de perles et de pierreries. Elle s'avance lentement, se campe devant la tribune municipale et lance loin devant elle son bolero tout chamarré avec un geste majestueux et détaché, aussi grandiose que celui des gladiateurs romains clamant à plein gosier le fameux *Ave César!*

On lui présente un éventail d'épées. Elle en prend une, appuie la pointe sur le sable et fait ployer la lame.

Les cœurs battent, les respirations sont haletantes, le moment psychologique va sonner.

Est-ce par mégarde, est-ce volontairement, le bolero de Rosita a été jeté dans la direction et est tombé aux pieds de l'adorateur que ne peut supporter Pablo. Le vindicatif *cachetero* lance à la jeune fille un regard de haine.

Le combat de la dernière heure commence. La vaillante *espada*, grisée par les applaudissements, se surpasse et entasse ovations sur triomphes. Enfin elle plonge son épée jusqu'à la garde dans la nuque du taureau, tout au long de l'épine dorsale. C'est l'instant où le *cachetero* doit se glisser sous la bête, brandir son poignard et lui porter le coup de grâce.

Pablo ne paraît pas.

Rosita étonnée l'aperçoit, immobile, les bras croisés, un sourire mauvais aux lèvres, un éclat de haine dans les yeux. Le taureau se relève dans un spasme d'agonie et abaisse ses cornes menaçantes vers celle qui l'a vaincu...

Un immense cri de terreur s'échappe de vingt mille poitrines.

Prompte comme l'éclair, Rosita fait un bond de côté, s'accroche à son épée, la dégage ruisselante de sang, tandis que les cornes de la bête lacèrent ses jupes et emportent des lambeaux de dentelles. L'épée reconquise siffle dans l'air et sa lame, toute chaude encore, plonge dans le flanc du taureau qui s'abat comme une masse...

Bouquets, éventails, sombreros tombent en pluie autour de la vaillante fille. Jamais toréador n'avait eu à Séville un si beau triomphe.

Pâle de rage, Pâblo saute par-dessus l'olive et disparaît.

Rosita échappée aux ovations le recherche en vain. Il faut qu'elle le trouve pourtant. Une pareille trahison appelle la vengeance; une explication au moins. Une explication! avec d'autres, possible, mais avec elle Pâblo sait qu'il aura mieux, connaissant depuis longtemps Rosita e Mayo. Qu'il l'ait mise en danger de mort, l'espada ne s'en souvient même plus, mais qu'il ait failli compromettre son triomphe, ternir sa gloire, Rosita ne le pardonnera jamais. Elle s'en vengera et avec une telle femme la vengeance peut être terrible.

Du coup Séville perdit son étoile et la Plaza fut en deuil. Avez-vous vu Rosita? Telle fut la question par laquelle les Sévillans s'abordèrent. Cette interrogation remplaça toutes les autres. Elle devint le bonjour, le bonsoir et le comment allez-vous, des rencontres quotidiennes. On pensa un instant à mettre la police en route. A la réflexion on jugea l'idée inopportune. Rosita, après tout, pouvait aller et venir à sa guise, paraître, disparaître, voyager, personne n'avait à y reprendre. Chacun n'est-il pas libre de vivre comme bon lui semble du moment qu'il n'enfreint pas les lois existantes?

Pourtant si la police s'en fût mêlée, elle eût certes fini par trouver cette étoile filante, bien qu'elle se cachât sous un travestissement qui ne rappelait en rien son métier. Elle portait le costume des manolas, fréquentait les églises et les palais en renom. L'éventail à la main, bien grmée pour ne pas être reconnue, elle passait des heures sur la marche d'un antique tombeau, tournant la tête vers les visiteurs qui entraient, et qui prenaient souvent pour une folle cette femme les dévisageant.

Folle? non pas.

Entre la mort de son père et son entrée dans l'arène, Rosita savait que Pâblo gagnait sa vie en montrant aux étrangers les beautés de quelques villes espagnoles. Elle espérait donc le trouver ainsi. Son espoir ne fut pas déçu. Un jour elle

l'aperçut, s'attacha à ses pas sans se montrer et le vit qui entrait dans une posada d'aspect borgne.

Elle n'hésite pas, se pose un loup de velours sur le visage, pénètre dans la salle infecte où des muletiers en goguette fument, boivent, jouent et chantent. Elle va droit à Pâblo et le soufflète d'importance. Le cachetero se détourne son couteau à la main, et reste pétrifié en se trouvant en présence d'une femme masquée, qui, elle aussi, brandit une *navaja* finement aiguisée. Tous ceux qui assistent à cette scène poussent des braves qui affolent le malheureux cachetero. L'attitude de cette femme, son masque, sa crânerie, tout lui indique à qui il a affaire. Il veut se dérober. Les spectateurs l'en empêchent. Bon gré mal gré il faut combattre, et contre un joueur qu'il sent être de première force. Sa main tremble, celle de Rosita reste ferme. Bientôt la *navaja* s'enfonce en entier dans la poitrine du traitre...

La bizarrerie de cette scène et la façon brillante dont cette inconnue a joué du couteau enthousiasment l'assistance. On veut porter l'héroïne en triomphe. Elle sait s'y soustraire. Par galanterie on n'insiste pas. Quand la police arrive, chacun se refuse à la renseigner. A toutes ses questions, elle n'obtient que cette invariable réponse : *Cosas d'amores*. Cosas d'amore! Affaire de cœur! Personne n'a rien à y voir, même la justice... et la justice, en effet, n'y regarda pas de plus près.

Les journaux parlaient encore de cette étrange aventure qu'on vit tout à coup le nom de Rosita e Mayo figurer de nouveau sur les affiches. La rentrée de l'espada a eu lieu hier. Les gradins craquaient sous le poids des spectateurs. Rosita a vaincu le taureau, montée sur des échasses, renouvelant ce tour de force qui, il y a vingt-cinq ans, faisait, à Séville même, la gloire de Miguel Lopez Gorrito. Elle est heureuse d'avoir échappé à la trahison de Pâblo, de s'être vengée et surtout de conserver sa réputation d'espada intacte, que dis-je? grandie.

FREDERIC DILLAYE.

LES GAÏETÉS DU MOIS

Illustrées par ALBERT GUILLAUME.



N lit dans un grand journal de Paris, sous le titre *Où mènent les nouvelles - à - la - main*, l'information suivante :

« Le bruit que le général Tcheng-Ki-Tong allait être empalé, ou tout au moins décapité, a douloureusement ému le Tout-Paris des premières dont il était arrivé à être l'un des membres les plus « selected ». C'était un homme très aimable, qui avait lu des romans et qui comprenait la plaisanterie. Il méritait de vivre longtemps sur le boulevard Montmartre et de mourir ailleurs que sur un pal. Il adorait l'existence parisienne et en avait même contracté cer-

taines manies auxquelles il est très difficile d'échapper. Par exemple, il s'était mis à écrire dans les journaux; il se plaisait à l'interview, ce pal des civilisations occidentales, et il n'avait pas su résister au désir de se voir imprimé. Son livre, *les Parisiens peints par un Chinois*, était plein d'observations extrêmement piquantes sur les boulevardiers.

« Il excellait aussi dans le jeu si délicat des nouvelles-à-la-main, et on citait de lui des mots d'esprit qui n'auraient pas été déplacés dans la bouche des spécialistes. Le mécanisme de l'âme n'avait plus de mystères pour lui. C'est cette fâcheuse coutume qui a été cause de sa perte.

« Lorsque Tcheng-Ki-Tong retourna en Chine, il était tout à fait parisianisé. Il n'attachait aucune importance à une foule de détails que ses compatriotes n'ont pas encore l'habitude de traiter légèrement : en voyant qu'ici les nouvelles-à-la-main sur M. Constans et même sur M. Carnot sont tolérées par la police avec une grande bonhomie, le malheureux général se sera vraisemblablement laissé entraîner à ce sport sur l'empereur de Chine et de ses ministres. Il aura blagué des mandarins de première classe, exactement comme s'il n'avait pas quitté le Café de la Paix.

« Or, il ne faudrait pas avoir vécu seulement dix ans en Chine, pour ignorer qu'une loi, remontant à la deuxième dynastie, interdit formellement, et sous peine de mort, les calembours en langue chinoise. Comme il n'existe rien de pareil dans le code français, le pauvre Tcheng-Ki-Tong aura probablement oublié cette particularité de l'histoire de son pays.

« Plaignons cette victime du parisianisme et de l'à-peu-près, et puisse son cruel trépas inspirer parfois quelques remords à M. Willy dont les œuvres ont peut-être contribué à abrégé les jours de l'infortuné général! »



On comprendra que je laisse au publiciste qui l'a lancée toute la responsabilité de cette information. Non, mais voyez-vous toute la famille de ce fonctionnaire muni du pal venir me réclamer des dommages-intérêts ! Et peut-être, même, mettre opposition sur les malheureux vingt-cinq francs que je vais gagner par jour !

Car, j'ai oublié de vous le dire, je me présente à la députation d'ici peu, et déjà je me suis fait confectionner par un spécialiste ma profession de foi. Sans me vanter, elle vaut son pesant d'or — et même beaucoup plus, car, étant donné le poids du papier, ça ne la mettrait guère qu'à une trentaine de sous. C'est une page de haute éloquence où j'expose mes convictions de libéral-autoritaire, partisan d'une république basée sur des institutions monarchiques, et indéfiniment modifiable au gré de mes électeurs. Dans la péroraison, je me déclare sans ambage protectionniste accessible à toutes les idées libre-échangistes. Vous verrez le

morceau ! Pas un électeur n'y pourra résister. Je crois que, dans tout le département, on ne trouverait pas même une brique réfractaire.

La résolution de solliciter les suffrages m'est venue de nuit, non pas en entendant chanter le rossignol, mais en lisant à l'Officiel le compte



rendu des débats qu'occasionna l'affaire du commissaire de police Fouquet, une de « ces questions brûlantes qui reviennent sur l'eau périodiquement, agitées par des individualités sans mandat », comme disent les orateurs parlementaires, accoutumés à des enchaînements de métaphores incohérentes que le subtil Albert Guillaume, lui-même, aurait peine à représenter graphiquement.

Vous n'avez pas oublié la brutalité scandaleuse avec laquelle ce Fouquet traita une demoiselle Chaté, sous prétexte qu'étant bonne à tout faire la pauvre fille avait bien pu « faire », avec le reste, la bague de sa maîtresse. L'infortunée fut abreuvée d'injures, parce qu'elle refusait d'avouer un vol qu'elle n'avait pas commis ; le commissaire s'emporta, la fit conduire en prison ; elle aurait peut-être, à l'heure qu'il est, perdu la tête... sur la place de la Roquette, si le bijou n'avait été retrouvé. La Chambre s'occupa de l'incident et le préfet de la police, trouvant avec raison que son subordonné avait la tête trop près du képi, la lui lava vigoureusement.

On ne saurait s'imaginer le changement qui, depuis l'interpellation, s'est opéré dans les commissariats. J'avais déjà entendu dire que les personnes arrêtées étaient traitées, aujourd'hui, avec beaucoup plus de ménagements qu'autrefois, mais je n'aurais jamais cru que tant d'aménité entrât dans le cœur de ce Fouquet, jadis si hautain, comme le prouvait sa devise *Quo non ascendam!*

A dessein de me rendre compte par moi-même des modifications survenues, j'ai pénétré dans son bureau le lendemain de la fête nationale. A peine avais-je franchi le seuil que deux agents se précipitaient à ma rencontre avec des révérences du plus pur Louis XIV ; l'un me faisait asseoir sur une chaise qu'il astiquait avec le pan de sa tunique, l'autre me présentait un bock qui me fit songer

aux gravures du *Musée des Familles* tant il me sembla bien tiré. Je fis passer ma carte et une demi-minute ne s'était pas écoulée que M. le commissaire, la figure traversée d'un sourire qui lui reliait les deux oreilles, s'avançait vers moi les mains tendues :

« Comment vous portez-vous, cher monsieur Willy ? »

— Je me porte à la députation, monsieur le Commissaire.

— Parfait, mais vous semblez exténué de fatigue; sans doute pour ressembler à votre immortel homonyme l'auteur d'*Hamlet*.

— Comment ça ?

— Mais oui, Willy âme qu'expire....

— Ah! William Shakespeare! très joli. Compliments. Mais il ne s'agit pas de calembours : je désirerais que vous m'arrêlassiez.

— Exquis votre imparfait du subjonctif. Oh! ces lettrés!

— Hier, monsieur le Commissaire, j'ai profité des joies publiques pour éventrer et couper en morceaux une vieille concierge, que je ne connaissais pas du tout.

— Je vous reconnais bien là! Trop délicat pour avoir mis à mal une personne de votre connaissance.

— Puis, j'ai jeté ces morceaux dans un égout.

— Des égouts et des couleurs, comme dit le proverbe...

— Je pense que vous allez me faire coffrer?

— Dieu m'en préserve, je trouve qu'au contraire on aurait dû vous donner un pourboire.

— Vraiment?

— Mais oui, monsieur Willy, pour avoir ouvert une portière.

Sur ce, je me retirai, reconduit jusqu'à la porte, képi bas, par le commissaire et les agents, édifié sur l'utilité du régime parlementaire en général et des interpellations en particulier.



Non content de m'élaborer une profession de foi qui fera époque, mon secrétaire met la dernière main à un magnifique discours agricole que je prononcerai le jour même de mon entrée à la Chambre. En voici quelques extraits dont les lecteurs du *Musée des Familles* ont connaissance avant tout le monde, bien que le prix de cette livraison ne soit pas augmenté.

Mes chers collègues,

« Avant d'entrer dans le vif de la question, permettez-moi de passer rapidement en revue les productions du département qui a eu l'idée géniale de m'envoyer parmi vous.

« Nous cultivons principalement la carotte, légume très productif, mais qu'il n'est pas donné à tout le monde de savoir tirer. Nos marins prennent surtout des riz. Le melon, je le recommande d'une façon toute spéciale aux hommes de sport qui s'occupent de l'élevage français, car, lui aussi, il fait courir. Quant aux choux, nulle contrée ne peut s'enorgueillir d'aussi nombreuses variétés, depuis le chou-fleur, si élégant, jusqu'au plus échauffant de tous, le chou-bersky.

« De même que le plésiosaure, le talent du baryton Maurel et le carlin, le raisin a complètement disparu. Je citerai donc seulement pour mémoire son nom qui a subsisté, mais qui ne sert plus qu'à désigner : en librairie, un format de papier particulier; en toxicologie, le bois de campêche, la fuchsine, et quelques autres poisons qui pardonnent rarement.

« Au contraire, la pomme abonde, surtout quand les troupes de passage viennent jouer chez nous le répertoire de M. Albin Valabrègue. Jadis, pour imiter les Suisses, nous avions accoutumé de cueillir ce fruit à coups d'arbalète sur la tête des enfants; mais cette habitude ayant occasionné de multiples accidents, nos ancêtres jurèrent d'y renoncer, réunis dans une assemblée solennelle; et l'histoire a conservé ton glorieux souvenir, ô Serment du jeu de pomme!

« La pêche s'ouvre à des époques déterminées portées à la connaissance du public par voie d'affiches. Pour avoir négligé d'entourer la poire de la même publicité, la police a dû maintes fois, il y a quelques années, disperser par la foule des bandes de gourmets qui troublaient la tranquillité des rues en réclamant du beurré gris :



C'est la poire, poire, poire!
C'est la poire qu'il nous faut.
Oh! oh! oh! oh!

« Que dirai-je de la cerise? sans parler de la plus coûteuse de toutes, la cerise monétaire, croyez que je ferai tous mes efforts pour empêcher l'éclosion de celle, si fréquente, hélas! qui porte le nom de cerise ministérielle.... »

Je lirai pendant trois heures des aperçus de cette originalité, de cette profondeur; ce sera la meilleure réponse aux envieux qui se permettent déjà de railler basement les six cents projets de loi que j'ai présentés, et m'appellent, dans leurs méprisables journaux, la corneille qui abat des lois.

Ce qui m'attire le plus vivement, dans la Chambre, c'est l'espoir d'y siéger bientôt à côté de quelques singes. Je ne plaisante pas : le professeur Garner, de Cincinnati, vient de publier dans la *New Review* une copieuse étude où il expose savamment que les singes ont un langage articulé qu'il est parvenu à comprendre. Or, que manquait-il, pour nous ressembler complètement, aux quadrumanes chers à ce monomane? (Ne pas inférer d'une étymologie spécieuse que chaque singe vaut quatre fois un professeur américain.) Il ne leur manquait que la parole; du moins, nous le pensions. Puisque cette erreur est aujourd'hui dissipée, les clients du Professeur Garner, au lieu de se contenter des ébats chorégraphiques où excellait leur congénère Gorille d'Egout, vont pouvoir grimper aux plus hautes fonctions.

Reconnaissants, les singes américains ont proposé la députation au Docteur Garner; mais celui-ci a décliné leur offre avec un de ces désintéressements comme on n'en trouve qu'à Cincinnati dans les temps modernes, et chez Cincinnati dans l'antiquité. Devant ce noble refus, il est probable qu'ils nommeront au Congrès un des leurs, sans s'adresser à aucun autre homme, et préférant laver leur singe sale en famille. En France, plus d'un candidat blackboulé par ses semblables, rêve (le Singe d'une nuit d'été!) de se refaire une virginité politique à l'aide d'un collège électoral de Chimpanzés. Que les représentants de l'Algérie se tiennent sur leurs gardes! Le moment approche où ils seront tous remplacés par des députés simiesques et déjà l'on affirme qu'une pétition se signe, dans les Chambres singicales, pour que la ville d'Oran reçoive l'autorisation d'ajouter à son nom celui d'Outang.

Le jour où nous serons soignés par des singes, pourrons-nous espérer qu'ils se montreront plus réservés que le médecin rémois dont le docteur Cornil a présenté allégrement les observations sur

la *Grefte du cancer*, à l'Académie de médecine? Afin de prouver que le cancer, « loin d'être de nature hétéromorphe, est tout simplement une prolifération de l'épithélium » (*tout simplement est exquis*), ce Purgon sans préjugés a inoculé l'horrible maladie à un pauvre diable de son hôpital.

Le procédé fait rêver. Pour peu qu'il se généralise, nous obtiendrons des résultats adorables.

« Docteur, j'ai une petite démangeaison au bras.

— Voyons ça, retroussez votre manche.

— Ici, regardez. Aïe, vous me faites mal avec votre bistouri!

— C'est fini; vous me devez vingt francs.

— Les voici. Qu'est-ce que j'avais?

— Une simple piqûre de puce; saupoudrez votre lit d'insecticide Vicat.

— Mais qu'est-ce que vous m'avez fait au bras?

— Peuh! la moindre des choses, je vous ai inoculé le choléra. »

Qu'en pense la Ligue antivivisectionniste? Ne va-t-elle pas intervenir, cette réunion d'agiles qui, sous la conduite de Mme Marie Huot, s'opposait naguère aux opérations pratiquées sur les cobayes et qui, dit-on, s'efforçait même de bannir des programmes de concerts les ouvertures et les morceaux détachés?



Il serait étrange qu'elle contemplât sans émotion la vivisection humaine, alors qu'elle a mené si grand bruit autour de quelques expériences faites *in anima*

WILLY.

LE SOURD ET L'AVEUGLE

FABLE.

*Un sourd parlait musique, un aveugle couleur,
Lâchant à qui mieux mieux des erreurs sans pareilles.*

*Les gens de goût se bouchaient les oreilles;
Mais le gros du public, acquis à tout hâbleur,
Applaudissait avec chaleur.*

*Ces deux bavards qu'ainsi la foule aux cieus élève,
Où donc les ai-je vus? Mettons que c'est en rêve.*

E. ROQUEFORT-VILLENEUVE.

LA VALLÉE DE JOSAPHAT

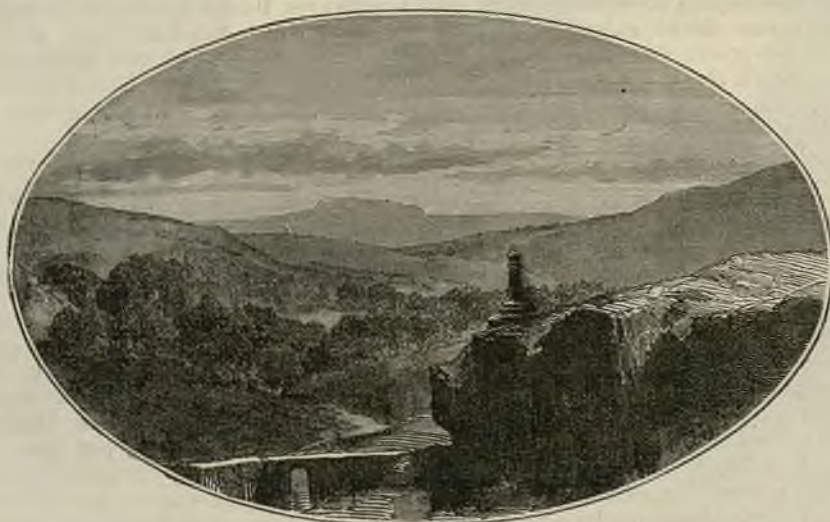
Légende ou tradition bien plus que texte véritablement canonique : il est convenu que le jugement dernier doit avoir lieu dans cette vallée, dont le nom rappelle un des plus pieux rois d'Israël, qui, d'ailleurs, y fut inhumé.

Les Moabites, les Hammonites et ceux du Mont de Saber marchant en même temps contre le peuple de Dieu, celui-ci était en proie à toutes les craintes, à toutes les angoisses. Mais alors Jahaziel, sur qui était descendu l'esprit de l'Éternel, dit au milieu de l'assemblée : « Vous tous de Juda, vous qui habitez Jérusalem, et toi, roi Josaphat, ne craignez point, car ce ne sera pas à vous mais

toutes les nations d'alentour.... Peuples, peuples, à la vallée de décision ! car la journée de l'Éternel est proche.... »

Ainsi disait et prophétisait Joël, et sur ces paroles — qui n'étaient peut-être qu'un avertissement donné au peuple de Dieu et aux nations qui le menaçaient de leur inimitié — fut assise la tradition définitive pour le grand jour du jugement.

Or cette fameuse vallée de Josaphat est dans la réalité une région mélancolique et sauvage qui, à l'orient, sépare la ville du Mont des Oliviers. Le torrent de Cédron, quand les orages lui donnent



à Dieu de conduire cette guerre. » Et il arriva en effet que les peuples qui étaient montés contre Jérusalem, s'attaquèrent l'un l'autre, et s'exterminèrent mutuellement. Et ceux d'Israël n'eurent qu'à faire le butin pendant trois jours sur les champs jonchés de corps morts.

Et au quatrième jour, Josaphat réunit le peuple dans la vallée dite de *bénédiction*, parce que là le peuple bénit l'Éternel, qui avait combattu miraculeusement pour lui.

Plus tard l'esprit d'en haut fut un jour sur Joël, fils de Petuel, qui fit entendre au peuple les paroles à lui adressées par l'Éternel : « En ces jours-là, disait-il, je ferai des prodiges dans les cieux et sur la terre, du sang, du feu, des colonnes de fumée... Le soleil sera changé en ténèbres, la lune en sang, avant que le jour grand et terrible de l'Éternel vienne... En ce jour-là, j'assemblerai toutes les nations et je les ferai descendre en la vallée de Josaphat et là j'entrerai en jugement avec eux, à cause de mon peuple.... Que les nations se réveillent et qu'elles descendent à la vallée de Josaphat, car je serai assis là pour juger

de l'eau, passe au fond de cette vallée. Un large espace descendant en pente douce du Mont des Oliviers, est couvert d'innombrables petites pierres tombales ; au-dessus s'ouvrent dans les rochers des cavernes, des galeries qui sont connues sous le nom de Tombe des Prophètes. Cet ensemble constitue un très ancien cimetière juif. Plus bas, dans les profondeurs rocheuses, se voient quatre grands monuments dont le style indique une très lointaine antiquité. Dans le plus vaste de ces monuments la tradition — évidemment erronée — veut voir le tombeau d'Absalon. C'est un cube immense découpé dans la montagne même. Au-dessus s'élève une petite tour en forme d'entonnoir renversé. Il va de soi que cette sépulture ne fut jamais celle du prince rebelle, maudit de son père et maudit du peuple.

Une autre tombe plus petite et couverte d'une pyramide serait celle de Zacharias, fils de Joad. Tout près s'ouvrent deux grottes où furent, dit-on, ensevelis le patriarche Jacob et enfin ce roi Josaphat, dont la triste vallée garde le nom.

G. R.

LES DIX DOIGTS DE JEAN RUTHÉ

(Suite.)



Le drap était tendu au fond du salon; les domestiques fermèrent les volets des trois fenêtres, dénouèrent les embrasses des rideaux, et déployèrent un paravent qui masqua la cheminée.

Obscurité complète, chuchotements discrets, rires étouffés.

Jónas alluma sa lampe et dit en nasillant :

« Le spectacle commence! Vous allez voir ce que vous allez voir! »

Il enleva le capuchon de la lentille, et le grand cercle lumineux se dessina sur le drap, tandis que la clarinette de Jean Ruthé exécutait en guise d'ouverture un pot-pourri d'airs connus.

« Attention! reprit Jónas. Pièce curieuse! Premier tableau : « La mère Michel à l'Opéra un jour de *gratis*! »

C'était une pièce de fond du répertoire classique, ainsi que « Jeannot sur la galiote de Saint-Cloud, — Robinson et Vendredi à l'île des Cygnes, — les Trois Bossus de Bagdad, — le Savoyard et l'Auvergnat ». Mais l'explication de chaque tableau était agrémentée de couplets accompagnés par la clarinette.

Puis vinrent les nouveautés :

« Jean la Galette, jeune pâtissier parisien, chez les Géants patagons! — Une course d'apothicaires à la Ménagerie. »

Par diverses combinaisons Jean Ruthé avait multiplié les effets d'optique. La lanterne, munie de roulettes, courait sur des rainures de cuivre. Dans les scènes chez les Patagons, les personnages grandissaient avec une rapidité étonnante, et semblaient parfois sortir du cercle blanc, pour s'élancer sur les spectateurs. Dans la course d'apothicaires, les séries de verres liés les uns aux autres par une sorte de chaîne sans fin passaient et repassaient sans interruptions. Montés sur les animaux de la ménagerie, ours, lions, tigres, loups-cerviers, singes, dromadaires, éléphants, rhinocéros, les chevaliers « de l'arquebuse humide » se poursuivaient avec une furie endiablée.

C'était moins instructif que « l'Histoire de France en tableaux de lanterne magique », enseignée par Mme de Genlis aux jeunes princes d'Orléans, mais c'était beaucoup plus divertissant. De tous côtés partaient des fusées de rires.

Pour la troisième fois, le public redemandait « la course! la course! » Jónas éteignit sa lanterne et annonça gravement :

« Mesdames et messieurs, la *Berceuse Royale*, poésie de Sébastien Jónas, musique et mécanisme de Jean Ruthé! »

On alluma les bougies de deux grandes girandoles. Au milieu de la table Jean mit une caisse un peu plus longue que large, les quatre faces latérales revêtues de velours bleu fleurdelysé, le couvercle formé de légères lamelles de bois verni. En

s'inclinant, comme pour regarder si le coffre avait l'aplomb nécessaire, il passa rapidement le poignet dans la boucle d'un fil de soie à peine visible. Puis, reprenant sa Jacqueline, il joua le prélude de la *Berceuse*.

Ce prélude se terminait par une cadence brillamment enlevée. Un bruit bizarre, partant du couvercle de la caisse, accompagnait le trait chromatique final. C'était le crépitemment des légères lamelles, qui se repliaient les unes sur les autres.

Les quatre faces latérales du coffre s'abattirent extérieurement, laissant voir tout à coup un petit temple grec. Devant la blanche colonnade du portique, un groupe de tritons, jouant dans une vasque ovale, supportait un berceau de filigrane, où souriait l'enfant royal, Louis-Joseph-Xavier-François, Dauphin de France, le cordon bleu au col, les mains sur une gerbe de lis d'or.

La surprise eut le succès qu'elle avait toujours. M. Martin donna le signal des applaudissements et cria : « Vive le Dauphin! »

De sa voix flûtée, qui aurait si bien soupiré la romance de Chérubin, Sébastien Jónas chanta la *Berceuse Royale*. Au refrain que Jean Ruthé accompagnait avec tant de douceur, les tritons balançaient en cadence le berceau de filigrane.

Les applaudissements redoublèrent; le public se leva; têtes brunes et têtes blondes s'avancèrent vers la table, pour essayer de découvrir l'ingénieux mécanisme imaginé par Jean Ruthé. On ne vit qu'une rainure circulaire, au fond de la caisse, avec quelques crans semblables aux dents d'un engrenage. Des savants de huit à dix ans demandèrent : « Où est le secret? »

Le mécanicien répondait avec son bon rire :

« Mais, si je vous le disais, ce ne serait plus un secret. »

Jónas annonça :

« La ronde des charbonniers! »

Jean pressa un ressort; deux petites portes s'ouvrirent, à droite et à gauche du temple. Une trentaine de marionnettes s'élancèrent entre les colonnes et vinrent danser autour du berceau, tandis que Jean Ruthé jouait *Vive Henri Quatre*. Charbonniers et harangères sautaient sur les crans d'une roue à réaction mise en mouvement dans la rainure circulaire, par un appareil invisible. Le moteur, un mécanisme d'horlogerie, dissimulé dans le temple grec, accompagnait la clarinette d'un tintement bien rythmé. C'était une combinaison suggérée par Hugué, l'habile fabricant de jouets automatiques, pour couvrir le craquement des engrenages. L'effet musical était charmant.

Le public, enthousiasmé, se pressait autour de la table.

« Dix minutes d'intermède! annonça Jónas... On peut regarder de près, mais prière de ne pas toucher! »

M. Martin s'était levé; il avait voulu complimen-



Le spectacle commence. (Dessin de J. Wagraz.)

ter Jean Ruthé. Les mains au bord de la table, la tête penchée, il cherchait, comme les enfants, à découvrir le mécanisme qui mettait en mouvement les tritons, les harengères et les charbonniers.

« Voyons donc ! dit-il à demi-voix... Nous som-

mes curieux par état, nous autres. Il ne doit pas y avoir de secrets pour la police.

— Oui, monsieur, répondit vivement Jônas, mon ami Jean Ruthé vous donnera tout à l'heure complète satisfaction. Mais voulez-vous nous per-

mettre de terminer le spectacle par quelques tableaux de fantasmagorie amusante? Ce sont nos dernières nouveautés : les *Contes de Saint-Georges en Couzan*!

— Saint-Georges en Couzan! C'est le pays des joyeuses histoires. Ah! que j'en ai entendu, dans mon enfance, de ces burlesques récits!

— Vous les entendrez peut-être encore avec plaisir. C'est un montagnard forézien qui racontera, qui mettra en scène, en action et en chansons!...

— Il a donc tous les talents, ce montagnard forézien? Voyons! voyons!»

IX

Rapport de police.

La caisse de la *berceuse* se referma d'elle-même, comme elle s'était ouverte. Les domestiques tirèrent la table vers la cheminée et tendirent le drap au milieu du salon. Jônas pria les spectateurs de se placer du côté de l'entrée; puis il fit éteindre les girandoles.

La toile, formant rideau entre le public et les opérateurs, masquait complètement l'appareil; mais elle avait assez de transparence pour laisser passer les rayons colorés. Un point lumineux la traversa, entouré d'une auréole, et rapidement le cercle blanc s'élargit. Le premier tableau des « contes de Saint-Georges » s'y dessina, presque aussi net d'un côté que de l'autre.

La scène représentait un ravin sauvage, au fond duquel coulait une rivière. Rangés le long de la berge, des ânes buvaient; en amont, un diable cornu se tordait de rire sur le parapet du pont.

« Attention, s'il vous plaît! » dit d'une voix de stentor le narrateur invisible. « Ça, c'est l'explication d'une chose... d'une chose... je ne vous dis que ça! Tous les savants français y ont perdu leur latin. Voilà pourtant le secret, mesdames et messieurs; le maréchal-ferrant Passafol me l'a confié, à moi, et Passafol, vous savez ou vous ne savez pas, c'est la forte tête de Saint-Georges. Pour la connaissance des ânes et des mulets, il en remontrerait à M. de Buffon... Oh! pour les autres bêtes, par exemple, possible qu'il ne soit pas à la hauteur. Écoutez... sans vous commander!... »

« Depuis des siècles et des siècles, les ânes de Saint-Georges ont horreur de l'eau. S'ils arrivent au bord d'un ruisseau, les voilà qui tournent tout court, en levant le... train de derrière et en criant : « hi-han! hi-han! n'en fant pas! » Quand ils doivent passer devant une fontaine qui coule, on leur met des lunettes rouges, pour leur faire croire que c'est du vin.

« Et comment les abreuve-t-on? Avec de la piquette d'airalles, qui est au moins aussi rouge que le jus de la vigne. C'est cette bonne boisson qui les fait chanter si haut et si clair.

« Mais pourquoi ont-ils horreur de l'eau? Ah! bonnes gens, c'est bien simple! Leurs grands-parents ont failli en... étouffer. Un jour de je ne sais plus quelle année, les gens de Saint-Georges voulurent faire une niche aux meuniers de la Combe, qui avaient la mauvaise habitude de retenir triple mouture. Braves meuniers tout de même, mais on n'est pas parfait!

« Pour lors, les gens de Saint-Georges essayèrent de détourner le Lignon. Pas possible, mes gas! À droite, la montagne, à gauche des rochers encore plus durs que leurs caboches. Ah! s'ils avaient en la pompe à feu de Chaillot! mais ils n'en avaient tant seulement entendu parler. Pour lors, ils eurent l'idée d'amener tous leurs ânes, les gris, les bruns, les roux, les pelés, les galeux, sous le pont du Diable, et de leur faire boire la rivière. Soixante-deux museaux et cent vingt-quatre grandes oreilles s'alignèrent au bord de l'eau. Allez-y, mes gaillards! pompez! pompez! Les ânes pompaient en conscience, ma parole, mais l'eau descendait toujours de la Grand'Montagne, et les innocents bourriquets enflaient, gonflaient... gonflaient à en éclater!

« Et le diable, juché sur son pont, se tenait les côtes en chantant :

A gogo payez-vous-en,
Il n'en coûte guère.
J'aime mieux le vin d'Couzan
Que l'eau d'la rivière.
Mais s'il vous plaît boire ici,
Hardi! braves bêtes!
Ceux qui vous font boire ainsi
Sont cent fois plus bêtes!

« Voyez comme ils gonflent, les ânes de Saint-Georges! Soixante en éclateront. Il n'en restera que deux pour raconter l'histoire aux enfants et petits-enfants! Ah! bonnes gens, quel malheur! »

Derrière le rideau, la lanterne à chariot roulait lentement dans les rainures de cuivre. Et sur la toile blanche, les ânes, toujours buvant, toujours pompant, enflaient, ou plutôt grandissaient à vue d'œil. Le diable, sur son pont, prenait des proportions énormes.

C'était de la fantasmagorie primitive, — l'enfance de l'art; mais le narrateur parlait avec une verve si naturelle, une bonne humeur si communicative; un accent si particulier, il disait avec une gâté si originale les vieilles chansons de sa province, que les « contes de Saint-Georges » devaient faire fortune à Paris.

Et il en avait une riche collection! Déjà il avait fourni au peintre ordinaire de Jônas une cinquantaine de sujets. D'après ses naïfs croquis, ses notes, ses indications verbales, l'artiste exécutait sur verre les petits tableaux :

« Pourquoi le clocher de Saint-Georges se mit à pencher, et comment les gens de la paroisse essayèrent de le redresser, en attelant toutes leurs vaches avec un fil de laine...

« Comment, le jour de la fête patronale, chaque femme du village reçut du grand saint Georges un coup de sabre qui lui fendit la bouche jusqu'aux oreilles.

« Comment vint au maréchal ferrant Passafol l'idée de semer des aiguilles de bas, pour faire pousser des barres de fer.

« Comment Gouttefangeas et Rigaudias mangèrent tout leur bien en plaidant à Montbrison, pour une aune de boudin. »

M. Martin prenait un vif plaisir à ces burlesques légendes du pays natal. Lorsque Jean Ruthé et Jônas passèrent dans la salle à manger, où Mme Floury leur avait fait préparer une collation, il les suivit pour les complimenter encore, et pour

examiner le mécanisme de la *berccuse*. Il fut expansif, avec une bonhomie toute ronde.

« Quand viendrez-vous chez moi? leur demanda-t-il. Je veux vous présenter à M. le lieutenant général. »

Jónas saisit la balle au bond.

« Quand il vous plaira, monsieur, dit-il. Je suis heureux de la bienveillance que vous nous témoignez, heureux surtout pour mon ami Jean Ruthé qui, à son arrivée de Paris, a eu de si pénibles déceptions! »

— Ah! les débuts ont été difficiles?

— Oui, monsieur.

Le brave garçon comptait sur l'appui de M. de Guiraud, qui lui avait fait de brillantes promesses...

M. Martin ne put réprimer un mouvement de surprise. Sa physionomie s'assombrissait; il fit signe à M. Floury, qui congédia les domestiques et alla fermer la porte.

Au nom de M. de Guiraud, M. Floury avait froncé le sourcil. Il paraissait troublé, mécontent. Son regard inquiet cherchait à lire dans les yeux de M. Martin.

Le secrétaire de la police fit un geste d'impatience.

« Eh bien, dit-il, c'est un hasard très fâcheux, mais ce n'est qu'un hasard. »

S'adressant brusquement à Jean Ruthé, il lui demanda :

« Vous vous êtes trouvé en rapport avec M. de Guiraud? »

— Oui, monsieur, répondit le jeune homme.

— Ce n'est pas à Paris? Comment l'avez-vous connu? Où? A quelle époque? »

C'était bref et sec comme un interrogatoire judiciaire.

« Je l'ai rencontré dans la montagne, l'année dernière, le 14 août. Il allait à Chalmazel, où j'ai des parents. »

— Ah! il allait à Chalmazel? Pourquoi?

— Pour aider une pauvre femme, Mme la baronne Des Granges, à régler des affaires de succession.

— Agent d'affaires, toujours! Enfin le point est important et votre témoignage pourrait lui être utile, à l'occasion. On saurait ainsi qu'à cette époque, il n'était pas à l'étranger, avec le détestable intrigant qui l'a si gravement compromis. Mais jusqu'à nouvel avis, je vous le conseille, n'intervenez en aucune façon... Cela ne vous regarde pas, vous ne savez rien... vous m'entendez?...

— Cependant..., murmura le jeune homme.

— Je ne conseille plus, j'ordonne, reprit durement M. Martin. Répondez sans observations aux questions que j'ai encore à vous adresser... Combien de temps M. de Guiraud est-il resté à Chalmazel?

— Sept ou huit jours.

— Et de Chalmazel il est reparti directement pour Paris? Vous en êtes certain?

— Oui, monsieur.

— Que vous avait-il promis?

— De me procurer un emploi. Il avait, me di-

sait-il, de nombreuses relations, des amis très influents.

— Des amis terribles... Et c'est sur ces promesses que vous êtes venu à Paris? A quelle époque? Précisez!

— Je suis arrivé le 22 octobre, le jour de la naissance du Dauphin.

— Et vous n'avez pas revu M. de Guiraud?

— Non, monsieur.

— C'est heureux pour vous. Eh bien, moi qui m'intéresse à vous, réellement, sérieusement, je vais vous dicter votre conduite. Vous ne connaissez pas cet homme, vous ne devez pas le connaître!

— Mais, monsieur, s'écria Jean Ruthé, il est bon, loyal, généreux, étourdi peut-être, imprudent, emporté, mais...



« Mais, monsieur... », dit la femme. (Dessin de J. Wagrez.)

M. Martin haussa les épaules.

« C'est vous, dit-il, qui êtes bon et loyal! Au fait, qui sait? M. de Guiraud, l'étourdi, le vaniteux, le joueur, le coureur d'aventures, n'est peut-être pas un grand criminel. Mais c'est un homme perdu! Deux mots suffiront pour vous faire comprendre sa situation. Son ami le plus intime, l'aventurier Jacquet, est maintenant à la Bastille, et il y restera, sans jugement, car son crime est de ceux dont on ose à peine parler. Crime de lèse-majesté, aggravé par d'ignobles trafics, par des spéculations sur les plus déplorables scandales. C'est ce Jacquet qui est allé chercher en Angleterre et en Hollande les libelles imprimés contre la Reine. »

— Contre la Reine!

— Libelles infâmes, où, dans la personne royale, l'injure et la calomnie n'épargnent ni l'épouse ni la mère... Vous ne pouvez savoir, vous, honnête paysan, débarqué d'hier à Paris, le mal que font ces sales papiers, sortis des imprimeries clandestines.

tines et colportés par des misérables. Ces libelles, le sieur Jacquet de la Douay, entremetteur de toutes sortes d'affaires, les a apportés à M. de Maurepas; il les lui a livrés, vendus; et c'est lui-même qui en est l'auteur! On a saisi à son domicile l'original, écrit de sa main; on en a trouvé un double, également de sa main, dans une valise confiée à M. de Guiraud. En même temps circulait sous le manteau une méchante brochure intitulée *L'inévitable banqueroute d'une maison princière*. Cette fois, c'était le prince de Guéménée qu'on traitait comme le dernier des escrocs. Or M. de Guiraud avait été longtemps l'agent de M. de Guéménée, et certaines opérations... malheureuses ne pouvaient être bien connues que de lui, qui les avait conseillées et dirigées. Il a des griefs personnels contre le prince; après une rupture violente, il a voulu se venger, et il s'est vengé lâchement, par l'écrit anonyme. »

Jean protesta encore. Il ne pouvait croire M. de Guiraud capable d'une lâcheté.

« Alors, dit M. Martin, pourquoi se cache-t-il? Pourquoi ne tente-t-il pas de se justifier?... En tout cas, il lui serait impossible d'expliquer d'une manière satisfaisante comment le libelle de Londres se trouvait chez lui avec d'autres papiers du sieur Jacquet. Je vous le répète, c'est un homme perdu. Même s'il obtenait sa grâce, on s'éloignerait de lui comme d'un pestiféré. Les gens qui, pendant quinze ou vingt ans, l'ont vu tous les jours, ne voudraient pas avouer qu'ils l'ont connu... Oubliez M. de Guiraud; vous aurez, Dieu merci, d'autres protecteurs. Voilà mon dernier mot! »

M. Martin se leva et sortit, faisant signe à M. Flourey de le suivre.

Jean Ruthé, consterné, s'accouda sur la table.

« Pauvre ami! balbutia Jônas... Pardonne-moi; je croyais te rendre service... Allons... rentrons... je vais chercher la voiture... »

— Non, répondit Jean; j'irai moi-même... j'ai besoin d'air. »

Il descendit l'escalier, en chancelant comme un malheureux frappé au cerveau.

Le ciel s'était couvert, la neige commençait à tomber, fouettée par le vent de nord-ouest, le pavé était déjà humide et glissant.

A la station de fiacres de la rue Saint-Honoré, sous le réverbère de Saint-Roch, Jean ne trouva qu'une seule voiture. Il ouvrit la portière de gauche et monta.

Au même moment, par la portière de droite, entra une femme effarée. Les deux têtes faillirent se rencontrer.

« Eh! monsieur, dit la femme d'un ton agressif, je pense que vous n'allez pas me disputer la place! »

Pourtant Jean s'était assis. En somme il était le premier arrivé.

La femme reprit :

« Mais, monsieur... monsieur!... Il fait un horrible temps et j'ai une toilette neuve!... Vous ne voulez donc pas comprendre?... Ah! le rustre! »

L'accent était très parisien, la prononciation un peu grasseyante, la voix perçante comme une vrille.

Cette voix fit tressaillir Jean Ruthé. Il releva son grand chapeau, dont le large bord, déjà mouillé, lui tombait sur les yeux, et regarda l'irascible personne qui prétendait l'obliger à déguerpir.

Minois futé, sous une jolie bonnette de mousseline, à rubans roses et bouillons de marli; œil pétillant, nez relevé, dents de chatte, léger duvet sur la lèvre supérieure.

« Oh! » s'écria le jeune homme, singulièrement ému.

Un éclat de rire lui répondit. Deux petites mains, finement gantées, saisirent les siennes et la voix perçante dit joyeusement :

« Vous, monsieur Ruthé! Ah! quelle rencontre! »

X

La maison du brocanteur.

« Céphyse!... vous, Céphyse!... »

— Mais oui, mais oui!... Oh! monsieur Jean, est-ce drôle de se retrouver ainsi? Par un bien mauvais temps, par exemple... C'est presque comme le jour de notre première rencontre, sur le chemin de Saint-Georges. Seulement, ce jour-là, il ne neigeait pas, il pleuvait à torrents... Et nous nous étions réfugiés, vous et moi, dans le même fiacre... Non! non! il n'y avait pas de fiacre, là-bas, sur cet abominable chemin. Nous étions sous votre cape, entre deux genévriers... Vous vous en souvenez?... »

Nouveaux éclats de rire.

Jean ne riait pas.

« Oh! murmura-t-il, si je me souviens!... »

— Comme vous dites cela! reprit Céphyse, étonnée... On croirait que je vous ai fait de la peine... »

— Non!... non!... mais... »

— A la bonne heure... Vous ne m'en voulez pas de vous avoir traité en ennemi? Je crois que je vous ai appelé... mal appris... ou malotru... »

— Rustre... »

— Vous en êtes certain? C'était vif, mais je tremblais pour ma robe... Voyez! une robe gorge-de-pigeon, que madame m'a donnée la semaine dernière. Rien de plus délicat, vous savez?... Une goutte d'eau y fait une tache, et je n'ai pas de parapluie... Acceptez mes excuses. La paix est faite, n'est-ce pas?

— Tiens! tiens! dit le cocher, paraît qu'on a fini par s'entendre, tout de même... Où faut-il vous conduire? »

Cette simple question embarrassa Jean Ruthé. Mais la petite soubrette n'hésita guère.

(A suivre.)

SIXTE DELORME.



ET appel attirant et séducteur nous parvenait, voici quelques jours à peine, et ces quelques mots qui disent tant de choses, empruntaient à leur joyeux encadrement de guirlandes fleuries, de trophées galants, à l'envolée de petits amours lutinant cornemuses, pipeaux et contrebasses, un attrait mystérieux et comme le sourire d'un printemps retrouvé. Cochin, revenu du pays des ombres, avait une fois encore, de son burin alerte, ciselé cette image toute plaisante, et les belles images, nous les aimons comme les aiment les enfants bien sages.

Ainsi la fête est à peine décidée que le passé nous ressaisit et n'était cette date fâcheuse de 1891, sans doute une inadvertance du graveur, nous pourrions nous croire très avancé dans la familiarité d'une reine toute charmante et, consultant notre miroir, saluer l'un des élus très rares accueillis au paradis de Trianon.

Nous avons pris un fiacre, n'ayant pas de carrosse qui porte nos armoiries et, chemin faisant, sous la voûte solennelle des longues, longues avenues d'ormes et de tilleuls, pour la première fois nous avons ressenti quelque impatience de désertir au plus vite ces majestés impérieuses et ces grandeurs sans imprévu. Il n'en faut plus douter, nous avons tous les droits de figurer dans cette cour toute nouvelle, et si petit personnage que nous soyons, la reine a bien fait de nous inviter. Une reine, ne faudrait-il pas mieux dire une femme toute aimable, telle nous apparaît, dans les souvenirs évoqués, Marie-Antoinette. La France lui doit Gluck et ses très hauts chefs-d'œuvre; un tel présent veut notre constante gratitude. Mais enfin Marie-Antoinette ne

trouvera ses vraies grandeurs qu'en ses disgrâces; le Temple et la Conciergerie l'élèvent plus haut que Trianon. Il n'est pas de piédestal qui dépasse l'échafaud.

Elle avait aimé la comédie dès sa petite enfance et Marie-Thérèse, ce roi enjuponné, vigilante à gouverner sa famille si nombreuse et ses peuples si divers, voulut bien auprès d'elle tolérer ce jeu. Dauphine, Marie-Antoinette improvise un semblant de théâtre en son cabinet de Trianon. Deux ou trois serviteurs, ses belles-sœurs, les comtesses de Provence et d'Artois, deviennent ses complices. Mais on se cache du roi et tout le matériel dramatique disparaît à la première alerte; un placard suffit à le contenir. Louis XV, très libre et plus que libre en sa vie intime, se souvient cependant du grand siècle. Il a vu Mme de Pompadour jouer la comédie, chanter l'opéra; mais accepterait-il, chez des princesses de sa maison, cette fantaisie et cette mascarade? Rien n'est moins assuré. Il meurt, et cette gêne dernière disparaît avec lui.

Le Dauphin, maintenant le roi, se soucie très peu de trouver en sa femme une actrice. Combien déjà il a dû subir de singuliers travestissements, en gémissant un peu, en riant beaucoup! La reine, ou plutôt la bergère, lui a servi du lait de ses chèvres, égayant du reste du plus gentil sourire sa lèvre un peu lourde d'Autrichienne, et le sourire a fait passer la tasse. Elle a mené le roi visiter le moulin et la vacherie. Pour un peu elle l'aurait envoyé traire les vaches et battre le beurre. Il a soupiré, il a quelquefois blâmé, mais toujours il a fini par consentir. Le jugement, un jugement un peu court, ne lui manque, non plus que l'intention du bien, mais il ne sait pas vouloir. On le

mène en attendant qu'on le malmène. N'est-il pas curieux de voir, en ces jours de répit suprême, à la veille d'orages déjà pressentis, ce roi, cette reine s'ingénier à s'amoindrir et à se rapetisser?

Marie-Thérèse, de sa lointaine Autriche, suit toutes choses et dévisage bien des gens; elle gronde et son ambassadeur, de Mercy, de ces grondements maternels transmet du moins quelques gronderies. La mère est un peu mieux écoutée que le mari, ce n'est pas à elle que l'on donne le change et les câlineries la laissent indifférente, mais elle n'obtient guère plus que des excuses toujours bien tardives. D'ailleurs elle va mourir, et c'en est fait de cette tutelle importune.

Le petit palais même de Trianon a vu les premiers débuts de celle qui est maintenant la reine. Un salon, c'était déjà mieux qu'un cabinet ou bien unesouppente. Marie-Antoinette exige mieux encore, un vrai théâtre. Longtemps Versailles ne devait connaître que des scènes improvisées. Le faste de Louis XIV s'en était contenté. Déjà Mme de Pompadour a voulu un théâtre permanent et la salle de l'Opéra, la plus magnifique peut-être qui soit au monde, a complété les magnificences de Versailles. Marie-Antoinette veut un cadre plus étroit, sinon plus modeste, à sa cour qu'elle veut non moins diminuée. L'intimité restreinte et jalouse où se limitent et s'enferment ses faveurs et ses générosités, lui assure des amitiés douteuses et des inimitiés certaines. Quelques-uns entre les meilleurs le comprennent et même osent le dire.

Mique, conseillé du paysagiste décorateur Hubert Robert, a construit ou plutôt évoqué le hameau, et d'un signe, d'un coup de baguette, car l'on dirait un caprice de fée, il a fait jaillir de terre le théâtre du petit Trianon. Elle tombera sur l'échafaud la tête où voltigèrent de si plaisantes visions et tant de rêves joyeux. Encore quelques jours, et le bâtisseur de Trianon ne sera plus qu'un affreux criminel.

Rien que deux colonnes ioniques, un petit fronton où se niche un Amour porteur d'une lyre plus grande que lui, annonce ce temple des Muses enrubbannées chères au XVIII^e siècle finissant. Combien de promeneurs l'ignoraient, et derrière les allées, que de libres feuillages chaque printemps rétrécissaient, sous la défense de murailles presque misérables, dans le mystère de bosquets tout remplis de gazouillements, il était malaisé en effet de surprendre et deviner un théâtre royal. A peine achevé en 1780, la reine en prend possession. Elle est actrice et cantatrice, enfin directrice. Il semble parfois que le gouvernement de ce petit royaume soit le seul qui la sollicite. Michu, de la Comédie Italienne, l'a guidée et conseillée. Un brevet de pension, une gratification de treize cents livres récompensent ses services.

Le Roi et le Fermier (encore une ferme et un fermier! c'est une manie), opéra-comique de Sedaine et Monsigny, *la Gageure imprévue*, comédie de ce même Sedaine, composent la première représentation, au mois d'août 1780. Ce ne sont pas précisément des nouveautés, car l'opéra remonte à 1762, et Prévigne, Mme Prévigne, le lourd et maussade Bellecour ont créé en 1768 les principaux rôles de la comédie. Ce qui est bien nouveau, c'est la

distribution telle qu'on n'en verra jamais sinon d'aussi remarquable, au moins d'aussi brillante. La marquise de Clainville c'est Diane de Polignac; l'innocente Adélaïde, la propre sœur du roi, Mme Elisabeth, et Gotte la soubrette confidente et complaisante que le valet lutine, c'est une archiduchesse d'Autriche, reine de France et de Navarre; le valet railleur et madré, c'est le comte d'Artois. Il ne saurait accepter l'ennui d'apprendre un rôle, il dit moins qu'il n'improvise; cependant il amuse mieux que nul autre de ces artistes improvisés. Ce n'est pas l'aisance gamine qui lui manque, il apprend d'un baladin à danser sur la corde, ce qui du reste ne doit pas le sauver des culbutes.

Dans *le Roi et le Fermier*, la reine joue Jenny, Mme de Guiche, Betzy: sa réputation de beauté dépasse Versailles, et c'est d'elle qu'on a pu dire: *matre pulchra filia pulchrior*, fille plus belle encore d'une mère déjà bien belle; sa mère, la comtesse Jules de Polignac, ayant déjà inauguré cette souveraineté de charmes et de sourires. La comtesse Diane de Polignac joue la mère, le comte Adhémar joue le roi, le comte de Vaudreuil représente Richard et le futur Charles X n'est que le garde Rustaut.

Puis on monte *les Fausses Infidélités* de Barthe, *On ne s'avise jamais de tout*, de Sedaine et Monsigny, plus tard *le Barbier de Séville*, et Beaumarchais, ce dangereux railleur, est admis à voir sa pièce incarnée en cette royale apothéose. On joue *le Devin du village*, de Rousseau, *l'Anglais à Bordeaux*, de Favart, *Rose et Colas*, de Sedaine et Monsigny, *le Sage étourdi* de Boissy, *le Sabot perdu*, divertissement de Piis, et le rôle de Babet reste le meilleur de Marie-Antoinette.

Les brigues, les rivalités pénètrent jusque dans les coulisses et d'autant plus violentes parfois que l'orgueil princier, l'envie haletante, toujours en quête de faveurs plus hautes, s'exaspèrent dans les petites vanités du comédien. Trianon est un palais et un théâtre, c'est tout dire. *Les deux Chasseurs* et *la Laitière*, un opéra, ou plutôt un vaudeville que la musique de Duni anime et enjolive, met en scène un ours, personnage à peu près muet; il se contente de grogner. Ce rôle, on le réclame, on se le dispute. Le duc de Fronsac, premier gentilhomme de la Chambre, soutient qu'un tel office rentre dans ses attributions. « La cour, disent les mémoires du comédien Fleury, en était en convulsion... Pour en finir, le roi déclara à sa fidèle noblesse qu'il choisirait lui-même l'ours... » « Permis à vous, Mes-sieurs, ajouta la reine en regardant les plus en-têtes, de désigner au roi celui que vous croirez avoir le plus l'air de la chose. »

« Personne, ajoute Fleury, qui n'est pas un complaisant, ne portait avec plus d'aisance le cruchon de lait de Perrette: je crois voir encore cette tête si charmante sous la cornette et si noble sous le diadème, balancer le joli vase de lait sans le répandre! cette tête qui douze ans plus tard...! »

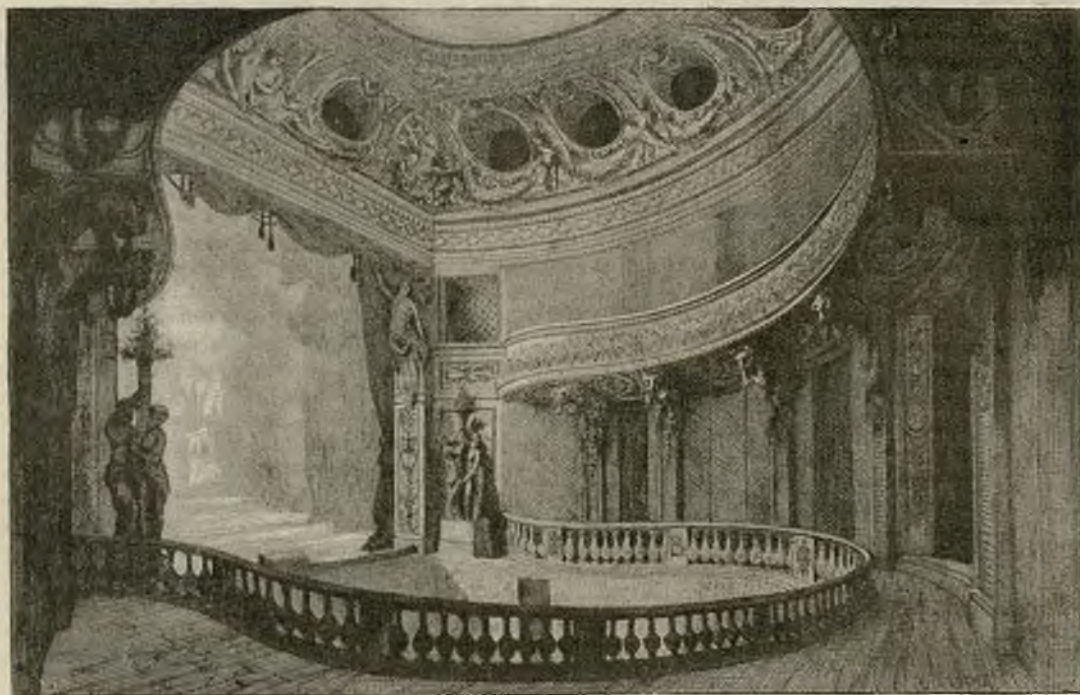
Ainsi le mérite de chanteuse et de comédienne ambitionné de la reine est reconnu par un homme du métier. Il serait, après un tel témoignage, malaisé de le contester. « Il faut convenir que c'est royalement mal joué », n'est qu'une épigramme comme il en courait bien d'autres à la cour, et le

coup de sifflet que Louis XVI aurait lancé est une fausseté.

Cette vie brillante, la gloire du théâtre qui nous accueille aujourd'hui, ne devait durer que l'espace de cinq années. Quelques représentations, données par de véritables artistes des théâtres de Paris, avaient alterné avec les représentations de la troupe royale. Nous voyons même *Iphigénie en Tauride* de Gluck, applaudi sur la scène de Trianon, et le tableau nous semble d'une grandeur à faire éclater le cadre. A dater de 1783, le théâtre tombe dans un silence bien rarement interrompu. Avant même que l'automne de 1789 flétrisse le dernier printemps du joyeux Trianon, son théâtre est quelque

duc de Guines une gazette vivante et toujours complaisamment consultée, le bailli de Crusol, le comte d'Andlau, de Bezenval, de Vaudreuil, la comtesse de Polastron.

Nous voici dans ce théâtre, une bonbonnière toute d'argent et d'or. Son plafond, on pourrait dire son couvercle, étale un Olympe tourbillonnant et souriant où la palette de Lagrenée a mis toutes ses caresses et toutes ses élégances. Les œils-de-bœuf de la voussure s'ouvrent tout grands, curieux de suivre et d'embrasser ce petit monde en fête, et des guirlandes suspendues chargent les mains mignonnes de petits amours. Les déesses volantes emportent au-dessus de la scène et bientôt, sans



Le théâtre de Trianon. (D'après une gravure de M. Sadoux.)

peu négligé, c'est la disgrâce et l'oubli, précurseurs de l'abandon.

Une représentation en août 1811 que président Napoléon et Marie-Louise, une autre en 1846 dont Louis-Philippe fait la galanterie à la duchesse d'Orléans, celle-là avec une comédie d'Alexandre Duval, *les Projets de mariage*, celle-ci avec *le Déserteur* de Sedaine et Monsigny, une dernière représentation, organisée en 1848, dans une intention de bienfaisance et composée de deux comédies de Scribe, *Michel et Christine* et *les Premières amours*, ont seules réveillé cette solitude et ce long sommeil.

Ils sont bien loin les hôtes accoutumés qui hantaient ce gentil Trianon, spectateurs ou acteurs quelquefois tour à tour l'un et l'autre, et pour combien d'entre eux, les plus aimables et les plus aimés, cette galante comédie devait sombrer en un dénouement de tragédie! L'exil ou les prisons de la Terreur attendent les trois Coigny, les Polignac, le prince d'Hénin proclamé un fou charmant, le

doute, iront présenter aux dieux le chiffre de la reine; et d'autres belles dames, non moins immortelles, court-vêtues comme il sied à leurs élégances mythologiques, chiffonnées comme il advient quelquefois au retour d'une partie joyeuse dans les bocages voisins, sans gêne occupent les côtés de l'avant-scène et simulent une danse commençante. Les déesses, et surtout les amours, comme ils se sont multipliés en ce crépuscule de la vieille France! Il semble que les fleurs et les sourires lui veuillent dérober les abîmes prochains, et l'on dirait une campagne gaiement ensoleillée où butinent les papillons.

Voici quelques années de cela, nous visitons le théâtre de Trianon. L'enceinte en était morne et déserte, enveloppée de cette ombre en quelque sorte pesante et ennuyée qui semble faite de repentirs et de regrets, toute particulière aux choses qui furent, avant l'heure des abandons, du plaisir, de l'insouciance et de la libre gaité. Notre indiscretion semblait une importunité, les planches de la scène

prolongeaient à chaque pas des craquements désolés et les chauves-souris, dérangées de leur sieste, ne cessèrent de voltiger autour de nous. On aurait dit les spectres des tourterelles, si longtemps l'attelage favori de Vénus.

Aujourd'hui le théâtre est scintillant de lumières. Ce n'est ni le gaz, une haleine très impure, ni l'électricité, la foudre mise en bouteille qui nous verse cette joyeuse aurore; et nous verrons la comédie, comme nos grands-pères, aux chandelles (pour cette fois, lisez bougies) et aux quinquets. Parterre, balcons, baignoires sombres, loges discrètes, la salle tout entière a reconquis sa parure dernière, celle-là que donne la vie et que rien ne peut remplacer. Si gentil que soit un amour joufflu, un frais visage est une joie plus prochaine et plus intime. L'homme, disons mieux, la femme, est le seul vrai rayonnement de tout ce qui est d'humaine création. Nos magnificences nous sont des enfants que l'absence désole et qui se réjouissent à ne plus se sentir orphelins.

Ce qui nous plaît tout spécialement en ce théâtre de Trianon, c'est qu'il ne saurait souffrir un langage qui ne serait pas de bonne compagnie. Par ce temps de naturalisme et de théâtre libre, c'est un repos d'écouter des gens qui se disent des choses toutes gracieuses alors même qu'ils s'égratignent et de les voir échanger de belles révérences. La *Gageure imprévue* est cela et plus encore, une comédie très fine. Il ne nous surprend guère qu'à sa première apparition le public ne l'ait goûtée qu'à demi et assez mal comprise, le parfum en est un peu subtil. L'œuvre s'est imposée cependant, elle a duré et Mmes Ludwig, Marsy et Muller ajoutaient à ces élégances, du reste nullement déflétries, un renouveau de coquetterie et d'aimable joie.

Le ballet nous a été un enchantement. Rameau, Gluck, Grétry, d'autres encore, adroitement mis au pillage, avaient collaboré à ce petit chef-d'œuvre. Danbé qui n'est pas seulement un chef impeccable et très sûr, mais un virtuose émérite, avait saisi la pochette, égrenant d'une main experte cette musique délicate et légère, et jamais les tendresses de l'Amour et de Psyché ne voltigèrent dans une fête plus charmante.

Enfin voici le fameux *Devin du village*, un ouvrage qui fut, au jour de sa naissance, le 18 octobre 1752, devant la cour, à Fontainebleau, un événement et un avènement. L'opéra-comique français, un enfant qui devait fournir une longue destinée, est de ce jour une vivante réalité. « Dès la première scène, raconte J.-J. Rousseau, j'entendis s'élever dans les loges un murmure de surprise et d'applaudissement, jusqu'alors inouï dans ce genre de pièces... J'entendais autour de moi un chuchotement de femmes qui me semblaient belles comme des anges et qui s'entre-disaient à demi-voix : cela est charmant, cela est ravissant; il n'y a pas un son là qui ne parle au cœur. »

Un tel succès se maintint, et les exemples sont bien rares d'une telle constance, l'espace de soixante-seize ans. Une perruque, grotesquement enjolivée d'une rose, qui fut jetée sur la scène de l'Opéra et qui vint tomber aux pieds mêmes de Nourrit, érmina en 1828 ce long triomphe. Le voici cepen-

dant revenu, ce devin, et si la perruque nous semble un outrage cruel, l'engouement de la première heure et cette inlassable admiration nous étonnent quelque peu. On était fatigué des dieux, des héros, des hommes à casque, des glaives, des couronnes, le personnel, l'arsenal obligé de tous les opéras. On voulait confusément autre chose et Rousseau, qui n'était pas un grand musicien ni un homme de théâtre bien expert, trouva en l'espace de cinq ou six jours cette autre chose. Ce fut une joie de voir arriver une bergère, puis un berger, puis un devin champêtre, tout cela en costume très galant et bien loin des bêtes à visage humain que La Bruyère nous montre tourmentant la terre de leur dur labeur; mais cette naïve mascarade était aussi bien un berger et une bergère que la laiterie dallée de marbre et coiffée de chaume, la ferme et le reste, germées quelques années plus tard aux immensités de Versailles, sont un véritable hameau. La houlette l'emporte sur le sceptre. Pauvre Rousseau! La paternité de son devin lui fut contestée. On l'accusa de vol; il est vrai que les médisants ne s'accordaient pas sur le nom, du volé désignant tantôt un certain Granet de Lyon, ou bien un certain Gaustier de la Ciotat. Ce sont là de vilaines histoires et dont la réfutation n'est plus à faire.

C'est bien naïf, ce *Devin de Village*, agréable cependant. Les vers d'un tour facile et très heureux gardent quelque fraîcheur si la musique accuse des rides. Ne chicanons pas notre plaisir qui est réel, bien qu'inspiré avant tout de curiosité. La conscience et le respect des interprètes, un charmant ténor, M. Carbonne, une chanteuse très fine doublée d'une spirituelle comédienne, Mme Molé-Truffier, un devin convaincu, M. Soula Croix, auraient sans doute satisfait Rousseau qui n'était pas facile à satisfaire. Ces ariettes un peu vieillottes nous ont plu comme le caquet d'une vieille bonne grand-mère tant soit peu radoteuse, mais qui se fait écouter encore et même chérir. Il n'en faudrait pas abuser cependant. Défilons devant cette aieule qui chantonne dans son grand fauteuil, donnons-lui, ainsi que des enfants bien élevés, notre front à baiser, baissons-lui sa main jaunie, ou du moins faisons semblant et gardons de sa tendresse un souvenir d'autant plus fidèle et d'autant plus attendri qu'il n'aura pas de lendemain.

Un orage a terminé la fête, et cela peut-être convenait à ce Trianon, oasis enchantée qui devait connaître de si terribles expiations. Adieu le jardin tout fleuri, les petits jets d'eau ranimés et qui, depuis un siècle et davantage, ne gazouillaient plus dans les marbres verdissants! Adieu l'éveil de ces bois si doux et si bien dormants! Adieu le pavillon réjoui des collations promises et la tente qui abritait, aux jours de chasse royale, le roi Charles X et ses grands veneurs! Adieu les amours ruisselants d'une averse un peu brutale! Adieu les fleurs et les sourires! Le ciel est traversé d'éclairs. Adieu les ombrages que secoue la tempête! Adieu ces revenants d'un âge qui fut la dernière joie de la vieille France, ces fantômes qui nous ont fait un si plaisant accueil! Adieu cette vision rapide, la fête la plus exquise qui se puisse imaginer!

L. AUGÉ DE LASSUS.

DERNIÈRES JOURNÉES DES EMPEREURS ROMAINS

La mort de Galba (15 janvier 69).



SEPT mois et trois jours se sont écoulés depuis la fin tragique de Néron. Les lauriers de la villa de Livie, à Véies, n'ont point reverdi et les poules blanches mortes en même temps que les lauriers pendant les derniers mois du règne du « grand artiste » n'ont pas été remplacées. Leur seul souvenir fait conserver à la maison de Livie le surnom de *villa aux poules* : la race des Césars est éteinte.

Galba règne. Mais depuis le 1^{er} janvier plusieurs signes de révolte l'inquiètent. Les légions de la haute Germanie n'ont voulu prêter le serment annuel qu'au sénat, non à l'empereur élu par les armées d'Espagne. Les soldats présents à Rome manifestent un grand mécontentement, car le *donatif* qui, au nom de l'empereur et avant son arrivée, leur a été promis par Nymphidius Sabinus, ne leur a pas été payé¹.

Galba se refuse à accorder la moindre récompense pécuniaire et ne veut pas admettre que son avarice puisse lui devenir préjudiciable. D'ailleurs, le croirait-il que, le fait d'apaiser les soldats avec un peu d'or lui paraissant un démenti infligé à toute sa conduite passée, il dédaignerait ce moyen de salut. « Je lève des soldats, je n'en achète point ! » répète-t-il souvent. A vrai dire, si Galba n'achète pas, il vend beaucoup. Il concède indistinctement, à ses favoris d'un jour comme à ses conseillers intimes et à ses affranchis, le droit de vendre au plus offrant ses faveurs, son pardon, sa colère, aussi bien que les emplois les plus lucratifs de l'empire. En y mettant le prix, rien de plus aisé que de faire condamner un innocent ou absoudre un coupable ; restituer l'argent justement acquis ou accorder une somme qui n'est pas due ; ordonner de payer double impôt ou bien exonérer de toute charge.

Le matin du 15 janvier 69, les dames romaines avaient de bonne heure quitté leur habitation. Les unes à pied, les autres en chaise à porteurs, le plus grand nombre dans des voitures couvertes d'une capote et munies de rideaux (*carpenta*), se dirigent vers le mont Capitolin et bientôt se pressent dans le temple de la déesse Carmenta. Chaque année, à cette même date, les prêtres y offrent un sacrifice en remerciement de la protection autrefois accordée par la déesse aux dames romaines. Laissons les nobles matrones dans le sanctuaire de Carmenta, et parcourons un instant le quartier de Rome compris entre le Capitoline, le Palatin et le Tibre, quartier où va s'accomplir un effroyable drame.

Au sud du Capitole, voici le *Forum Boarium*, le Marché aux bœufs². Entre le Forum et le Vicus

Tusculum, touchant la pente ouest du mont Palatin et dans la direction du Tibre, dont la courbe à cet endroit est très accentuée, se trouve le *Vélabre*, quartier important de Rome. Ce quartier est construit sur l'emplacement d'un ancien marais que l'on traversait en bateau pour se rendre au Capitole, à l'Aventin ou au mont Palatin. Le salaire du batelier était d'un *quadrans* (environ 1 centime et demi). Au-dessus de ce marais il en existait un autre dont les eaux étaient chaudes et que l'on nommait le *petit Vélabre*³. A l'endroit où s'opérait autrefois le débarquement on a édifié un petit temple. A l'entrée du Forum se trouve la colonne milliaire, élevée par Auguste et à laquelle se rapportent toutes les distances des grandes routes de l'empire.

Non loin de cette colonne des soldats se promènent et sans cesse reviennent sur leurs pas. Nous en comptons vingt-trois divisés en petits groupes. Ils semblent se concerter et parlent à voix basse. Les quelques paroles qu'ils échangent dénoncent une commune préoccupation. Parmi ces hommes il en est deux qui paraissent guider les autres ; c'est particulièrement à eux que s'adressent les interrogations.

« Es-tu certain qu'il réussira ? »

— Oui, si vous le voulez.

— Mais nous donnera-t-il tout ce qu'il a promis ?

— Il vous donnera davantage.

— Pison a une valeur plus grande ; c'est lui que nous devrions choisir.

— Pison, adopté par Galba il y a cinq jours, punirait certainement du dernier supplice les assassins de son père.

— Mais Othon ne le fera-t-il pas aussi ?

— On ne venge pas celui que l'on a condamné.

Éloignons-nous de ces vingt-trois soldats, gravissons le mont Palatin, et entrons dans le temple d'Apollon⁴ édifié au sommet de la colline.

La statue d'Apollon est couronnée d'une fraîche torsade de feuilles de laurier. A droite et à gauche de la statue, voici deux arbres d'un travail si exact et si parfait que l'on croit admirer deux lauriers naturels : ils sont en bronze et portent, au lieu de fleurs, des petites torches en cire. L'autel est jonché de fleurs, l'encens brûle, les victimes sont prêtes pour l'immolation ; l'aruspice attend. Illustre entre tous ses confrères, ce devin s'appelle Umbricius. C'est lui qui prétend que le vautour noir pond trois œufs. Il s'apprête à interroger les entrailles d'un corbeau et d'un coq ; cet examen devra être aussi attentif que possible, car l'empereur lui-même, Galba, souverain pontife de la religion romaine, va offrir le sacrifice.

Mais qu'éprouve donc Umbricius ? Il tressaille ;

1. Il avait promis : aux prétoriens, 30 000 sesterces (3 600 fr.) ; aux autres soldats, 5 000 sesterces (600 fr.) par tête.

2. Cette place était ainsi nommée parce que à certains jours on y vendait des bœufs. On y avait placé un magnifique bœuf d'airain sorti des ateliers renommés de l'île d'Egine.

4^{er} AOUT 1891.

3. De *vehere*, transporter. Juvénal appelle le Vélabre l'*Étang impur* parce qu'il fut longtemps d'usage d'exposer sur ses rives les enfants nés d'unions déshonnêtes.

4. La bibliothèque Palatine fut établie sous le portique de ce temple.

inquiète, il se penche vers le corbeau, captif encore, qui dans un instant sera offert au dieu; il observe attentivement la victime; son inquiétude redouble. Le coq aussi semble lui donner quelque souci. Qui n'en concevrait! Le corbeau a gloussé tout comme si on l'eût étranglé¹ et le coq refuse de prendre sa nourriture quotidienne.

Une porte réservée vient de s'ouvrir; par cette porte Galba entre et quelques personnes le suivent. Ces personnes se rangent près de l'empereur qui se place devant l'autel.

« Apollon, dit-il, sois-moi favorable en toutes choses. O dieu! dont le regard plonge dans l'avenir, ô dieu! toi qui punis, toi qui récompenses, toi qui fécondes, toi qui tues, toi qui jamais ne trompas les Romains, permet que l'aruspice discerne avec sagesse les signes de l'avenir et, surtout, permets que ces signes certains me soient favorables. »

Umbricius qui touche presque Galba lui dit à voix basse :

« Illustre empereur, maître du monde, le sort t'est contraire! Le corbeau a gloussé un présage de mort, et j'ai lieu de croire que les entrailles des victimes seront aussi menaçantes que ce chant.

— Que dis-tu, malheureux! Les dieux veulent-ils donc ma perte? Assure-t'en au plus vite. »

Debout à côté de l'empereur, un homme, attentif à tout ce qui se dit, observe tout ce qui se fait dans le temple. Cet homme s'appelle Othon. Il jette sur Galba un regard furtif, regard tout chargé d'orgueil, de haine et de menace.

Penché sur les victimes palpitantes, Umbricius en examine les entrailles. Voici qu'il se redresse, plus soucieux encore qu'il ne l'était l'instant d'avant. De nouveau il parle à l'empereur; mais il ne parle pas si bas qu'Othon ne puisse l'entendre.

« Les dieux t'informent, dit-il, que ton pouvoir et ta vie sont menacés. Le péril est proche; les embûches sont dressées par un ennemi que tu confonds avec tes amis.

— Es-tu certain de ne point te tromper?

— J'en suis absolument certain.

— Peut-être de nouveaux sacrifices apaiseront-ils les dieux; demande d'autres victimes et sois attentif à marquer les signes de la clémence divine que je vais implorer. Et toi, Othon, où vas-tu? L'aruspice m'informe que l'empire est menacé; au moment où je demande à Apollon d'écarter tout écueil de ma route, de protéger mon pouvoir et ma vie, ne peux-tu, toi mon ami, unir un instant ta voix à la mienne?

— Seigneur, je le voudrais; mais outre que j'ai la certitude que l'empire n'est menacé d'aucun malheur, mon affranchi Onomaste m'annonce à l'instant que l'architecte et les entrepreneurs m'attendent; ils doivent examiner une vieille maison qui va être vendue et que je n'ose acquérir sans leur avis préalable. *Salve!* »

Laissant Othon s'éloigner, Galba, l'esprit plein de doute et de crainte, fatigue les dieux par des prières et des sacrifices sans cesse renouvelés. Spectacle digne de pitié que celui de ce souverain menacé dans son pouvoir et dans son existence, de

cet homme courbé par les ans et les infirmités, vieilli par les excès de toutes sortes plus encore que par le temps, et sollicitant des dieux quelques jours encore d'une vie sans cesse en péril!

Soudain le temple se remplit d'une foule émue, inquiète, haletante. Dans cette foule où chacun murmure quelque parole à l'oreille de son voisin, personne n'ose avouer hautement ce qui cause l'alarme de tous. Pison, fils adoptif de Galba, s'avance enfin pour s'informer du motif qui a conduit le peuple dans le temple. Alors chacun à l'envi retrace l'événement qui vient de s'accomplir, et plusieurs versions contradictoires parviennent jusqu'à Galba. — Les prétoriens se révoltent dans leur camp... Ce n'est pas au camp qu'a éclaté la révolte, c'est au Forum même... On vient d'y enlever un sénateur... C'est Othon, et Othon vient d'être élu empereur... Mais contre sa volonté; la révolte est apaisée...

« Qui faut-il croire, grands dieux! » s'écrie Galba.

Et comme s'il eût été chargé de la réponse divine, Umbricius prononce lentement ces paroles menaçantes :

« L'assassin est proche!

— Regagnons le palais, reprend l'empereur; là nous déciderons ce qu'il conviendra de faire. »

Le palais impérial est près du temple d'Apollon; il domine le mont Palatin et communique avec le palais de Tibère construit sur le versant de la colline qui fait face au Vélabre. Pendant que Galba renouvelle ses sacrifices, Othon a traversé d'un pas rapide et le palais de Tibère et le Vélabre même. Il est entré dans le Forum, et lorsqu'il est près du milliaire d'or, un cri s'élève : « Othon empereur, que les dieux te protègent! *Otho imperator! dii te servent!* » Puis, ayant ainsi acclamé Othon, les vingt-trois soldats songèrent que leur petit nombre ne leur permettrait pas de résister à une attaque; effrayés de leur audace, inquiets des suites de la révolte, ils firent en toute hâte monter leur élu dans une chaise à porteurs et rapidement le menèrent jusque dans le camp prétorien. Voilà pourquoi quelques citoyens témoins de l'événement dirent à Galba : « On a enlevé Othon. » Mais nul ne voulut ou ne put lui dire qu'Othon était l'instigateur et l'artisan de son enlèvement ou pour mieux dire de son élection.

Tandis que Galba, Pison, Vinus, Laco, Icélus et quelques autres personnages délibèrent dans une salle intérieure du palais, la foule monte en flots pressés jusqu'au sommet du Palatin, et bientôt elle envahit la demeure impériale. Pison assemble les soldats de garde; il leur rappelle leur serment et leur promet un don militaire, prix de la fidélité, préférable aux largesses d'Othon qui ne sauraient être, en toute occasion, que le salaire du crime : car l'âme d'Othon, fermée à toute vertu, est accessible à tous les vices.

Si tous les soldats de Rome eussent partagé les sentiments de la cohorte de garde au Palatin, Galba eût été sauvé, car applaudissant au discours de Pison, elle leva ses enseignes et promit fidélité à l'empereur. Mais c'est en vain que dans la ville les tribuns tentaient d'arrêter la révolte. Ni les prétoriens, ni la légion maritime, ni le détache-

1. C'était là un fait du plus mauvais augure. Le corbeau, le coq et aussi la cigale, l'épervier, la corneille, le loup, étaient consacrés à Apollon.



A deux mains, le valet d'armée élève une lance surmontée d'une tête... (Dessin de Gaillard.)

ment d'Illyrie ne consentaient à demeurer fidèles à la foi jurée. Seule la compagnie germanique était encore incertaine du parti qu'elle embrasserait.

Et par une amère dérision, à l'heure même où les chefs militaires constatent l'imminence d'une défection générale, la foule répandue dans le palais proclame les droits de Galba, demande à grands cris la mort d'Othon et celle de tous les conjurés. Si l'on eût demandé à ces hommes s'ils étaient prêts à défendre le souverain légitime, tous eussent affirmé avec serment qu'ils donneraient leur sang pour lui; et cependant... Mais ne devançons pas la marche, rapide d'ailleurs, des différents actes de ce terrible drame.

Pour résister à la révolte deux moyens étaient possibles : l'un était d'organiser à la hâte la défense du palais et d'y attendre les rebelles; l'autre, de descendre au-devant de l'émeute et de la combattre avant qu'elle eût acquis toute sa puissance. C'est à ce dernier parti que se range Galba. Le vieil empereur a conservé toute son énergie; il préfère, s'il lui faut mourir, succomber en allant au-devant de l'ennemi que d'attendre au palais même les coups de cet ennemi. Il a revêtu sa cuirasse de lin — bien faible protection contre le glaive! — Et pendant que les préparatifs de départ s'achèvent, Galba donne un libre cours à sa douleur.

« Les dieux, dit-il, peuvent-ils permettre que le cœur d'un homme renferme tant de haine et tant d'hypocrisie! Quel est-il celui qui cherche à me tuer? C'est celui que j'ai comblé de faveurs; c'est celui qui ce matin, comme chaque jour, m'a donné le baiser d'amitié que je ne lui ai jamais refusé! Aussi, me voyez-vous peiné que le chef de la révolte soit Othon bien plus que surpris par la révolte même; car dès le jour de mon entrée à Rome, j'ai compris que je serais bientôt dieu¹. Aux portes de la ville, sous mes pas, la terre a tremblé; elle a tremblé encore lorsque j'entrais dans le palais des Césars. Et le jour des calendes de janvier, vous souvient-il, mes amis, que la couronne est tombée de ma tête? Au même instant, les poulets sacrés prirent leur vol. Je crois donc que je vais mourir. Mais du moins je vous laisserai Pison, espoir de tout bon citoyen.

— Nous sommes prêts, seigneur, interrompt Vinius; mais c'est à Pison de quitter le premier le Palatin; c'est à lui de te devancer au camp des prétoriens. Sa popularité nouvelle encore sera plus utile auprès des soldats que ne le serait ta réputation de sévérité.

— Va donc, Pison; songe que tu vas travailler au salut de l'empire, songe qu'en défendant ma cause, tu défendras celle d'un homme qui est tout ensemble ton père et ton empereur. Mais sois attentif à te préserver des embûches ennemies. Ton existence est plus précieuse que la mienne, car je suis près de la tombe tandis que tu as une brillante carrière à fournir. Et toi, Sempronius Densus², accompagne Pison, défends sa vie au péril de la tienne : je confie à ta garde le fils de mon choix, le futur maître de l'empire.

— Adieu, mon père, adieu, seigneur; vis et porte-toi bien, *vive, valeque!* »

Pison s'éloigne; et son départ semble être le signal attendu pour commencer le dernier acte du drame terrible et hideux qui va ensanglanter Rome.

Comment dépeindre cette scène de trouble, de confusion, de meurtre et de honte! Cette scène débute au seuil du palais impérial; elle prendra fin sur le Forum.

Jusqu'au départ de Pison, des familiers et quelques sénateurs avaient seuls pénétré jusqu'auprès de Galba. Celui-ci attendait non sans impatience qu'il fût possible à son fils de lui faire parvenir l'indication exacte de l'état des esprits, lorsque tout à coup une foule nouvelle arrive devant le palais; elle se joint à celle qui déjà en occupait les abords. Chevaliers et sénateurs, oublieux de toute dignité comme aussi de tout respect, brisent les portes intérieures du palais et se précipitent dans la pièce où se trouve l'empereur. A leur suite la foule pénètre dans les appartements privés, sans qu'il soit possible à la garde d'arrêter le flot des envahisseurs. Au reste, aucun soldat n'oserait opposer une résistance armée à cette foule dont les cris, loin d'être hostiles à Galba, lui sont favorables. — « Les dieux protègent Galba! Othon est mort, remercions les dieux! » — « Le traître est mort; longue vie à Galba et à Pison! »

Mille fois répétées, ces paroles expriment cependant un dévouement que ressentent un très petit nombre d'applaudisseurs et en même temps elles annoncent un fait dont tous ignorent l'exactitude. Celui-là qui dit hautement : « J'ai vu tuer Othon »; celui-ci qui donne des détails sur les derniers instants du traître, ne sont pas même certains qu'Othon soit le chef de la révolte; ils ignorent où l'émeute a son foyer.

A tout prix la foule veut que Galba sorte du palais; elle le convie non pas à un combat, non pas à une guerre civile, mais à un triomphe. Et soit que ces acclamations trompent Galba; soit qu'il comprenne que désormais il serait inhabile à se défendre dans le palais; soit enfin qu'à tous risques il veuille montrer une fois encore que l'âge n'a pas refroidi son ardeur guerrière, il donne le signal du départ.

Galba au Palatin de même qu'Othon au Forum monte dans une litière. Ce n'est pas qu'il se cache! mais il porte péniblement le poids de soixante-douze hivers et d'infirmités multiples.

A la porte du palais, le soldat Julius Atticus s'approche et lui montrant une épée toute dégouttante de sang : « J'ai tué Othon! dit-il.

— Par quel ordre? » reprend l'empereur reprouvant encore tout acte d'indiscipline.

La garde l'entoure, la foule toujours grossissante le suit; les acclamations continuent. Le cortège arrive à l'entrée du Forum. Là, soudain un homme fend la foule, écarte les gardes. Cet homme qui a ses vêtements déchirés et dont l'attitude inquiète dénonce de funestes appréhensions, n'est autre que Marius Celsus, consul désigné, et qui chargé par Galba de conduire jusqu'à lui les soldats d'Illyrie, vient d'être par eux chassé du Portique de Neptune¹.

1. C'est-à-dire : bientôt mort et défilé.

2. Centurion d'une cohorte prétorienne.

1. Ou Vipsianien.

« Que se passe-t-il ? interroge l'empereur.

— Seigneur, les soldats, méconnaissant vos ordres, chassent et frappent vos messagers. Othon n'est pas mort, il triomphe, il achève la révolte à peine commencée ce matin. Elu empereur par la cohorte prétorienne, il s'est établi dans son camp. Là, enveloppé dans les drapeaux et les étendards, il a reçu le serment de la cohorte comme aussi celui de la légion maritime. Le peuple l'acclame... Écoute : n'entends-tu pas au loin crier « Vive Othon ! » Déjà la foule qui te fait cortège cesse de prononcer ton nom. Crains, Seigneur, que dans un instant ce silence fasse place à des cris de mort ! Retourne au palais. »

Mais Galba avance encore ; il va entrer dans le Forum. D'ailleurs, comment reculer maintenant qu'une foule compacte entoure la litière ? Et si la retraite était possible, le seul fait de fuir l'émeute ne serait-il pas le signal d'une défection complète ou même d'un massacre ? Plein d'incertitude sur le parti qu'il serait préférable d'embrasser, Galba ne peut se résoudre à donner aucun ordre. Aussi bien, la garde ne lui inspire pas une entière confiance. Et ce souverain qui prévoit le sanglant dénouement d'une révolte dont il sera la victime ; cet homme qui, hier encore maître du monde, se reconnaît aujourd'hui impuissant à trouver dans Rome un refuge contre les insurgés ; ce Romain, qui ne pouvant plus combattre ne veut cependant pas se rendre, éprouve une torture si cruelle que la mort lui semble préférable ! Une affection récente mais sincère et grande l'attache à Pison. Entre tous les citoyens les plus illustres et de préférence à tous il a choisi ce jeune homme pour fils. Et voici que la marche rapide des événements ne lui permet plus d'espérer ni que ce fils règne ni même qu'il vive !

En ce moment Pison survient et son rapport confirme toutes les craintes de Galba. Il dit que le peuple en délire acclame Othon et renverse les statues de l'empereur légitime.

La venue de Pison, les nouvelles certaines qu'il apporte émeuvent tous les amis de Galba et décident beaucoup des sénateurs qui l'accompagnent à demeurer neutres entre les deux partis jusqu'à l'instant d'une victoire décisive.

Sur le seuil des tavernes des banquiers et sur les marches des temples qui bordent le Forum, une multitude curieuse, impatiente, suit attentivement et comme un attrayant spectacle les diverses phases du drame. Semblable à un océan agité par des vents opposés, la foule houleuse, encore incertaine, entraîne Galba dans ses remous infinis. Tantôt elle le porte vers la partie la plus étroite du Forum, vers l'endroit où il touche au Comitium¹.

Alors, parmi les dévoués de l'empereur, plusieurs proposent de s'emparer des rostrum², c'est-à-dire de la tribune d'où les candidats haranguent le peuple. Mais d'autres sollicitent Galba de monter au Capitole.

1. De *coire*, aller ensemble. Lieu où le peuple s'assemblait par curies pour délibérer les résolutions intéressant la chose publique ; *curie* vient de *curare*, administrer.

2. De *rostrum*, éperon de navire. La tribune, demi-circulaire, était ainsi nommée parce que les éperons de navires conquis sur l'ennemi la soutenaient et l'ornaient.

Pendant que tous délibèrent sans rien décider, la foule entraîne le cortège vers la partie du Forum appelée le *lac Curtius*¹. Au même instant des cavaliers armés se frayent un passage à travers la masse du peuple ; ils foulent aux pieds de leurs chevaux et la plèbe et les sénateurs. Mille cris retentissent : cris de révolte, cris de haine, cris de mort. Le tumulte est indescriptible. Penché hors de sa litière, Galba cherche à distinguer quelques défenseurs. Instinctivement ses regards se portent sur la garde impériale, sur cette garde à laquelle il a confié son honneur et sa vie. Du doigt il montre à ceux qui l'entourent l'étendard flottant surmonté de sa propre image. « Ralliez-vous autour de cet enseigne ! » semble-t-il dire à tous ceux qui se pressent à ses côtés.

Et voici que l'enseigne s'abaisse : le porte-étendard, Atilius Vergilius, levant une main sacrilège, vient d'arracher de la hampe l'image de Galba ;... il la foule aux pieds....

« Othon ! Othon empereur ! » s'écrie la cohorte tout entière. « Gloire à Othon ! Mort à Galba ! »

La foule se disperse. Les porteurs laissent échapper la litière. Galba tombe, roule dans la poussière, l'épée de Camurius s'élève, brille, retombe et s'enfonce dans la gorge de l'empereur ;... l'empereur est mort !

Les fidèles s'enfuient, mais non assez rapidement, pour que tous les familiers de Galba se trouvent hors de l'atteinte des assassins : Vinus est tué devant le temple de Jules-César ; Pison, attaqué de toutes parts, va périr lorsque Sempronius, fidèle à son serment, défend au péril de sa propre vie le fils adoptif de Galba. Pison s'échappe, la porte du temple de Vesta est ouverte ; un esclave l'accueille, le cache dans son taudis ; mais, quelques instants après, deux soldats le découvrent, le traînent sur le seuil et le tuent.

La nuit vient, nuit sombre, nuit de deuil ; nuit qui apporte, à beaucoup, le remords, à tous une impatience fébrile. Othon a déjà parcouru le Forum. Pour se rendre au temple de la Concorde où le sénat l'acclame, il a foulé le sol rouge encore du sang de ses victimes ; il a vu le corps mutilé de Galba, celui de Vinus, celui de Pison et d'autres encore. Il a daigné permettre que ces dépouilles fussent portées sur le bûcher.

Autour du camp prétorien, des torches jettent quelque clarté. Des vivandiers, des valets d'armée font cortège à l'un de leurs camarades qui à deux mains élève une lance surmontée d'une tête,.... tête humaine, tête chauve, tête aux yeux bleus grands ouverts, tête toute dégouttante de sang ! Goutte à goutte ce sang tombe sur le visage, sur les vêtements, sur les mains de ce sinistre porteur ; et

1. Cette dénomination, conservée même après que le lac ou marais eut disparu, est expliquée diversement par les anciens auteurs. Les uns prétendent que pour obéir aux dieux mânes un courageux citoyen, Curtius, se précipita avec son cheval dans le marais. Les autres disent que pendant la guerre contre Albe, un Albain, Métius Curtius, regagna le Capitole à travers le marais pour échapper à Romulus. Cornélius et Lutatius affirment, avec quelque raison selon nous, que la foudre étant tombée à cet endroit le sénat lui donna le nom du consul, Curtius, qui présida à sa purification et à sa consécration par un sacrifice qu'offrirent les aruspices, comme l'usage le voulait : sacrifice d'une brebis de deux ans.

lui, de temps à autre, se secoue pour faire retomber à terre ce qu'il nomme « les larmes de Galba ». Il donne le signal des chants obscènes que répète tout le cortège; puis les interpellations se croisent.

« Ris donc, au lieu de pleurer! Allons, beau Galba, jouis de la jeunesse, toi qui hier encore te vantais de te sentir de la vigueur! »

Un homme, nouveau venu dans la bande, s'est approché. « Veux-tu, dit-il au porteur, me donner cette tête? »

— Te la donner? non, par Hercule! Othon nous l'a généreusement laissée et nous prétendons profiter de ce cadeau doublement impérial. D'ailleurs toute peine vaut un salaire; et c'est moi qui non seulement ai coupé cette tête, mais encore l'ai portée à Othon. J'étais même incertain de la manière dont je la saisisais, car elle n'a guère de cheveux; j'ai dû mettre mon pouce dans la bouche....

— Tu es un habile homme et j'en conviens volontiers, tu as droit à un salaire. Combien veux-tu que je te paye cette tête?

— Offre toi-même un prix.

— J'offre 25 deniers d'or (530 fr. 25).

— Tu plaisantes! Pour moi seul j'en veux davantage; puis il faut que mes amis aient quelque part à tes largesses.

— Cependant 50 deniers seraient un beau prix pour une tête de mort!

— Si beau que soit ce prix il ne suffit pas; nous en voulons 100 deniers (2.125 fr.).

— Elle ne vous en a jamais tant accordé de son vivant; mais peu importe; voilà l'or, livrez-moi la tête.

— La voici, camarade; mais dis-moi : qu'en veux-tu faire?

— Ne crains ni que je la brûle, ni que je l'embaume; le reste t'importe peu. »

L'acquéreur s'éloigne; peu à peu les chants cessent, les lumières s'éteignent; Rome dort et seuls les veilleurs de nuit, annonçant l'heure à haute voix, troublent le lugubre silence dans laquelle la ville régicide est plongée.

A peine le jour est-il reparu que près de la voie Aurélienne, dans le jardin réservé de Galba, un esclave creusait une fosse. A quelques pas de lui un homme se tenait debout; à ses côtés, recouverte par des broussailles, il a placé une boîte de cèdre.

« N'ai-je pas assez creusé, maître Argus? lui demanda l'esclave.

— Je le crois. »

Prenant alors avec soin le léger fardeau, Argus, affranchi de Galba, le plaça dans la fosse; puis les deux hommes, rapidement comme s'ils eussent craint d'être surpris, recouvrirent de terre le fossé béant.

« Et maintenant, maître, me diras-tu ce que contient cette boîte?

— Je te le dirai parce que tu me fus toujours fidèle. Ce matin, il faisait nuit encore, je parcourais la ville. Piquée contre le tombeau de Patrobus, affranchi de Néron et que Galba fit tuer, j'aperçus... une tête humaine. Je la pris, seul je l'apportai jusqu'ici; seul je l'ai brûlée dans la clairière; ensemble nous venons de confier à la terre l'urne qui contient les cendres de cette tête..., qui fut celle de Galba! Que la terre lui soit légère! »

PAUL ANTONINI.

LES VIEUX CLICHÉS. — LES ESPÉRANCES



Il y avait, ce jour-là, du monde à diner chez la tante Flavie, c'était le nom qu'on lui donnait dans la famille, mais ceux qui n'étaient ni ses neveux ni ses nièces l'appelaient Mme Bonneval.

Le couvert était mis; ce n'était pas un de ces longs couverts qui attendent les robes décolletées, une de ces tables aux grandes rallonges et aux petites affections, un de ces diners enfin qui font dire le lendemain à la maîtresse de la maison :

« M'en voilà donc débarrassée! »

C'était une table à trois couverts. La tante Flavie, qui demeurait seule, n'avait invité, comme elle le faisait toutes les semaines, que son neveu, M. Dumont, et sa petite-nièce, Mlle Mirette, car M. Dumont était veuf depuis de longues années et n'avait plus que sa fille.

Tout, dans ce repas intime, sentait l'aisance et le confortable; tout était franc et sain : pas de ruoltz, fi donc! mais une bonne argenterie de famille,

bien contrôlée; pas de mets déguisés sous des noms fantaisistes, comme des aventuriers qui prennent de faux titres; mais du filet de bœuf, du poulet rôti, un vol-au-vent, de la crème. Pas de maître d'hôtel raide et guindé, mais un brave domestique, qui était dans la maison depuis trente ans, et qui, à titre d'ancien serviteur, venait d'obtenir une médaille à la Société d'encouragement au bien.

Quand les deux convives furent arrivés, il s'empressa d'annoncer que madame était servie, et l'on passa dans la salle à manger.

En dépliant sa serviette, Mirette poussa un cri de joie.

« Ah! tante Flavie! s'écria-t-elle, comme tu me gâtes. »

Ma foi, tant pis, elle tutoyait sa tante. Le vous dans la famille intime semble toujours faire geler l'amitié sur les lèvres.

« Quel charmant bracelet! » continua Mirette, en se levant pour donner à sa tante un gros baiser qui fit un grand vacarme sur ses joues, et fit

encore plus de bruit dans son cœur, car elle avait là un écho pour toutes les marques de tendresse. « Vois donc, père, quel délicieux bijou ! dit Mirette à M. Dumont.

— N'est-ce pas, mademoiselle Mirette, que c'est bien choisi ? » reprit Dominique, le brave domestique, qui mêlait volontiers son mot à la conversation. Que voulez-vous, il avait vu naître Mirette. Elle avait déjà vingt-deux ans, Mlle Mirette, mais Dominique se souvenait du temps où il la hissait sur sa grande chaise de bébé, et où il lui nouait sa serviette sous le menton.

M. Dumont remercia la tante Flavie et se dit intérieurement :

« Elle est foncièrement riche, cette femme-là ; elle donne à ma fille un cadeau précieux, comme si ce n'était qu'une bagatelle. On voit bien que son mari, qui était un riche banquier, lui a laissé en mourant une belle fortune, tandis que ma fille et moi nous menons une vie de petites gens. Elle se donne le genre d'avoir un valet de chambre, et nous n'avons qu'une bonne pour tout faire. »

« Quelle belle robe vous avez, ma tante, dit Mirette, et comme elle vous va bien ! »

La grand-tante fut flattée du compliment. Comme toutes les femmes qui ont été jolies, elle était restée un peu coquette.

« N'est-ce pas que ma robe a du cachet ? Elle sort des ateliers d'une couturière en vogue, qui m'a fourni l'étoffe au plus juste... non, au plus large prix, selon les habitudes de ces grandes faiseuses. Et toi, ma mignonne, par qui feras-tu faire la robe de bal que je t'ai donnée dernièrement ? »

— Oh ! je la ferai moi-même, répondit Mirette.

— Eh bien, je t'en félicite. Il est bon qu'une jeune fille sache faire ses robes, même celles de bal. Les jeunes gens un peu sensés aiment à mettre des alliances à des doigts de fée. La main habile d'une femme est une garantie d'économie. »

Mme Bonneval s'interrompit, devint très rouge et fut prise d'un violent accès de toux.

« Vous souffrez ? dit Mirette qui adorait sa tante.

— Oh ! ce n'est rien, répondit la tante Flavie ; c'est mon asthme. »

A ces mots, M. Dumont eut un tressaillement imperceptible et se dit tout bas :

« C'est très dangereux un asthme. Cela dure quelquefois très longtemps, mais cela peut aussi vous emporter tout à coup. Nous sommes ses plus proches parents ; ma fille est sa petite-nièce chérie ; moi, je ne suis que son neveu par alliance, mais elle a de l'affection pour moi. Un jour toute cette belle argenterie nous appartiendra. »

Ainsi pour remercier cette bonne tante de le recevoir affectueusement, de faire des présents à sa fille, il lui venait ces odieuses pensées ! Cette toux, qui aurait dû lui briser le cœur, y mettait d'affreuses espérances, comme un premier son de la cloche des morts.

Regardez, si vous voulez, une araignée au microscope, ce qui est pourtant monstrueux, mais ne vous hasardez pas à regarder de même la pensée humaine ; vous pourriez quelquefois y découvrir des détails plus effrayants.

M. Dumont n'était pas méchant cependant ; il avait ce qu'on pourrait appeler une grosse bonté.

Les délicatesses du cœur lui étaient profondément inconnues. Ces êtres vulgaires, qui admettent si facilement les vieux clichés qu'on leur présente, même les plus inhumains, ne sont pas aussi barbares qu'on se l'imagine ; ils ne réfléchissent pas à l'énormité des choses qui sont en cours de circulation ; ils les acceptent comme si elles étaient les plus naturelles du monde et dans leur méchanceté, il y a une énorme dose de bêtise.

Dès le lendemain de ce petit repas de famille Mirette commença la robe de bal que sa tante lui avait donnée.

Un jour qu'elle y travaillait avec plus d'ardeur que jamais, elle vit entrer brusquement Dominique, le fidèle domestique de la tante Flavie, qui accourait éperdu, effaré.

« Ah ! Mademoiselle ! ah ! Monsieur ! dit-il à M. Dumont, qui venait savoir ce dont il s'agissait, je ne sais comment vous apprendre..., je vais vous porter un coup si cruel ! »

— Mais mon Dieu que s'est-il passé ? demanda Mirette, avec anxiété.

— Ma maitresse !... ma pauvre maitresse ! dit Dominique en fondant en larmes.

— Eh bien ?

— Eh bien, elle vient de mourir subitement. »

Alors, deux cris répondirent à cette nouvelle foudroyante : un cri de désespoir de Mirette, un cri de stupéfaction de M. Dumont.

« Morte ! s'écria Mirette, elle, ma tante chérie, qui nous a reçus il y a si peu de jours avec tant de gaieté et d'affection !... Ce n'est pas possible !... mais qu'est-il arrivé ? quelle crise subite, quelle catastrophe ? »

— Ma chère maitresse, reprit Dominique, souffrait depuis longtemps d'un asthme, qui tout à coup l'a étouffée, dans un accès terrible.

— Pauvre Mme Bonneval, dit M. Dumont, une femme si bonne, si dévouée ! notre plus proche parente, la tante de ma femme, la grand-tante de Mirette. »

Puis au milieu de ses exclamations de regrets, il entendit tout au fond de son âme une voix imperceptible, si vague qu'il ne s'en rendait pas bien compte : c'était un si faible murmure, que sa conscience pouvait, à la rigueur, faire semblant de ne pas l'entendre.

Ce murmure presque indistinct lui disait : « Elle était riche, la tante Flavie, et sa fortune va nous revenir. »

Après les tristes formalités qui suivent un décès le dépouillement des papiers, les courses d'affaires M. Dumont, en sortant de chez le notaire, rentra un jour chez lui tout rayonnant. Ses yeux brillaient sous le large crêpe de son chapeau, comme deux étoiles dans la nuit.

« Nous sommes riches, Mirette, s'écria-t-il en entrant ; je viens de prendre connaissance du testament, chez le notaire. La tante Flavie nous laisse toute sa fortune, huit cent mille francs, Mirette, entends-tu bien ? huit cent mille francs, partagés entre nous deux : quatre cent mille pour toi, sa petite-nièce, et quatre cent mille pour moi, qu'elle aimait cependant beaucoup moins que toi ; mais je représente ta pauvre mère, sa nièce bien-aimée, qu'elle a perdue. Elle sait que je l'ai rendue heu-

reuse et veut me prouver sa reconnaissance. On avait bien raison de me dire, en me parlant de cette chère tante Flavie : vous avez là de belles espérances.

— Des espérances ! s'écria Mirette, mais on ne se rendait pas bien compte de cet horrible mot. Les espérances réalisées, c'est la mort de ceux qu'on aime. C'est cette voix chérie qui vous vibrait dans l'âme, ce sont ces bons yeux qui vous regardaient avec tendresse et qui dans vos chagrins pleuraient avec vous, c'est cette bouche qui riait avec la vôtre, ce sont ces conseils qui vous guidaient dans la vie, c'est tout cela qui vous manque ! Est-ce que les rouleaux d'or de ma chère tante valent toute cette monnaie de tendresse qu'elle avait dans le cœur, et qu'elle me donnait si largement ? Un héritage, c'est un domestique de plus, c'est un appartement plus luxueux, c'est quelquefois un cheval à l'écurie, est-ce que tout cela vaut un être adoré ? Certainement, comme tout le monde, j'aime la fortune, je l'ai souvent désirée, mais elle me fait trop souffrir quand elle vient de la sorte, et je ne veux pas que, pour m'arriver, elle prenne pour char un corbillard.

— Tu as un bon petit cœur, répondit M. Dumont en l'embrassant ; mais enfin, puisque nous ne pouvons pas ressusciter cette chère tante, il nous est bien permis de jouir du bien-être que nous donne son héritage. Un intérieur confortable n'est pas à dédaigner. Nous allons augmenter notre train de maison ; tu auras une femme de chambre, tu ne feras plus tes robes toi-même.

— Et quand je les donnerais à faire aux premières couturières, s'écria Mirette, est-ce qu'elles vaudraient jamais une robe donnée par ma bonne tante, et que je faisais moi-même, par économie ? Cela m'obligeait sans doute à travailler comme une simple ouvrière, à veiller même quelquefois, quand j'étais pressée, mais c'était ma chère tante Flavie qui l'avait choisie, cette robe, pour satisfaire une coquette de jeune fille et jouir du plaisir qu'elle allait me causer. Ces fleurs qui couraient sur la soie ou sur le tulle ne sortaient pas seulement du travail d'une mécanique ou de la main d'une brodeuse : il me semblait que ma chère tante avait semé un peu de son cœur sur le tissu. »

Mirette était tout enfant quand elle avait perdu sa mère. Mme Bonneval, qui était la tante de Mme Dumont, avait élevé sa petite-nièce ; ce n'était pas seulement une grand'tante pour Mirette, c'était presque une grand'mère. Aussi depuis la mort de la tante Flavie, Mirette dépérissait de jour en jour : sa figure était pâle, amaigrie, et M. Dumont lui-même commençait à maudire la réalisation de ses espérances, qui allait peut-être causer la mort de sa fille.

Le médecin conseilla un voyage. La meilleure ressource dans les grandes douleurs, c'est de les faire courir en wagon ; d'occuper les mains pour faire et boucler les malles, les yeux pour regarder des sites pittoresques, la pensée pour rédiger des notes ; c'est enfin de secouer à la fois le physique et le moral, afin de chasser l'idée fixe.

M. Dumont se hâta donc de partir avec sa fille. Ils commencèrent par visiter les côtes de la Normandie et de la Bretagne. Ils erraient de pays en pays, de vallée en vallée, et les joues pâles de Mirette reprenaient peu à peu leur teinte rosée. La douleur était moins sombre, le cœur s'éclaircissait, et l'espérance, la véritable, la sœur cadette de la foi, entr'ouvrait le grand rideau du ciel, et montrait à la jeune fille la tante Flavie radieuse et souriante, qui lui disait :

« Je veille toujours sur toi, je te vois, je t'aime. J'habite maintenant une maison lumineuse et je t'y garde un beau logis à côté de moi. »

Mais si ces douces pensées venaient à Mirette en visitant les églises ou en se promenant sur les plages, la tristesse lui reprenait en rentrant dans la prosaïque chambre d'hôtel, ou en s'asseyant à la maussade table d'hôte, où l'on n'ouvre la bouche que pour manger et où l'on n'entend guère que le bruit des fourchettes. Les convives, silencieux comme des trappistes, semblent ne se réunir que pour dire, non pas « Frère, il faut mourir », mais « Frère, il faut manger ».

Un jour cependant, ô miracle ! une voyageuse, qui avait pris place auprès de Mirette, ouvrit la bouche pour parler. En fait de choses intéressantes, elle lui dit simplement que le rôti était brûlé et la crème tournée, mais enfin elle parla. C'était une femme de trente-cinq ans environ, aux manières distinguées et à l'élégant costume de voyage.

La conversation s'engagea. La voyageuse était vive et riante, sa physionomie était gracieuse et expressive, son regard était scrutateur, mais se veloutait quand elle parlait, et elle avait ce petit jargon de bonne compagnie, qui peut, à la rigueur, avoir un faux air d'esprit.

Au bout de quelques jours passés au même hôtel, Mirette, charmée de sa voisine de table, qui reprenait toujours place à son côté, se prit d'amitié pour elle. On fait très facilement connaissance en voyage, c'est peut-être même dans cette crainte qu'on évite de causer à table d'hôte. Toujours est-il que lorsque les relations s'engagent, elles se font très vite. Si l'on prend volontiers le train omnibus, par économie, on prend souvent le train express, quand il s'agit d'arriver à une liaison avec ses compagnons de voyage.

Bientôt Mirette et la voyageuse se demandèrent mutuellement leurs noms. La voisine de table donna sa carte et Mirette y lut : « la Marquise Radegonde de Mercadol », un nom qui faisait du frou-frou sur la carte.

Quand on fut de retour à Paris, on échangea des visites et les liaisons s'accrochèrent de plus en plus. La marquise de Mercadol amusait Mirette par sa causerie vive et joyeuse et ses curieux racontars. Le souvenir de la tante Flavie restait toujours tendre et doux dans le cœur de Mirette, mais il avait perdu de son amertume et le sourire revenait sur ses lèvres.

(A suivre.)

ANNA SÉGALAS.

LE MAL DU PAYS

O Breiz-Izel! O Kaëra bio!
 Koad ann hé c'hreiz, mór ann hé xro!
 O Bretagne, ô très beau pays!
 Bois au milieu, mer à l'entour!
 (Buzieux, Telen-Arwev.)

Nous faisons, ce jour-là, une « promenade militaire », suivant l'euphémisme dont s'était servi le rapport du matin, pour désigner une marche de 25 plus libres; et ils entonnaient alors quelque refrain plus ou moins inepte, dont l'air rythmait et soutenait leur marche :



Nous faisons ce jour-là une promenade militaire. (Dessin de Fillatreau.)

à 30 kilomètres. Promenade! Mon Dieu, oui! pour moi, jeune lieutenant équipé à la légère, et d'ailleurs rompu à la marche par l'habitude de la chasse. Mais, dans nos pauvres *pousse-cailloux*, bon nombre, je vous assure, ne goûtaient guère la partie de campagne qu'on leur avait ménagée pour cet après-midi d'avril. Les *bleus* surtout, les petits soldats arrivés au corps depuis quatre mois à peine, trouvaient qu'à la fin le sac devenait bien lourd, le fusil bien gênant.

Cependant, il fallait paraître frais et dispos, en traversant les villages. « Allons! Au pas!... Appuyez sur les crosses!... » disais-je, en faisant la grosse voix. Mais lorsqu'on avait passé les maisons, je laissais tous ces pauvres diables un peu

« ... Jonas, dans sa baleine,
 Vivait heureux, quoiqu'en prison,
 Car s'il ne mangeait qu'à peine,
 Au moins l'avait du poisson! »

... Vieux Jonas! Pauvre vieille chanson! Je t'aime maintenant que tu me rappelles le passé! Mais ce jour-là, il faut bien l'avouer, à force de l'entendre, une sourde exaspération commençait à me gagner, quand, fort heureusement, les chanteurs se turent; et presque aussitôt, à ma grande surprise, je reconnus un air de « chez moi », un air des paysans du Finistère, qui me ramenait soudain dans la lande et les champs de blé noir :

« J' suis né natif du Finistère,
 A Saint-Pol j'ai reçu le jour,
 Mon pays est le plus beau de la terre,
 Mon clocher le plus haut d'alentour. »

Oh! poésie des vieilles choses et des souvenirs anciens! Cette voix, que j'entendais, avait sans doute bien des défauts; et pourtant, je me sentais remué jusqu'au fond du cœur. Un air peut réveiller en nous bien des impressions diverses; et celui-ci faisait revivre mes belles années d'enfance et de première jeunesse, l'heureux temps où j'avais un foyer, une famille qui ne sont plus maintenant!...

« Que voulez-vous?... On a beau être militaire, on a un cœur comme tout le monde; et, si le régiment est une famille, il y en a une autre, la vraie, qu'il ne remplace pourtant pas!... »

Voilà ce qu'il me disait, ce vieux refrain, et bien d'autres choses encore, de ces choses qui sont tout au fond de nous, de nous seuls!... Aussi, quand la chanson fut finie, je ressentis une sorte de tristesse; et désirant connaître le chanteur, je me rapprochai du rang où il marchait :

« Ah! çà! j'ai donc un *pays* dans cette section? Qui est Breton par ici? »

« — Moi, mon lieutenant. »

« — Et toi, tu l'appelles? »

« — Kervellec! »

Alors, le lieutenant et le soldat ne furent plus que deux *pays*, et causèrent de leur Bretagne.

Il s'appelait Yves Kervellec. C'était un beau et grand gars, solide et bien découplé, vrai fils de « la terre de granit recouverte de chênes ». Jamais il n'avait quitté son village avant d'entrer au service. Mais comme il était domestique dans une auberge, il connaissait suffisamment le français et le parlait seulement avec ce rude accent des gens de là-bas, qui fait penser aux galets que la mer heurte sur les côtes. Le pauvre garçon avait, l'année précédente, tiré un mauvais numéro; et le voilà donc, pour quatre ans, sac au dos. Encore, si on l'avait envoyé à Quimper ou à Vannes, pas trop loin de chez lui! Mais non : il était expédié dans une ville du centre : un véritable exil! Il avait bien eu, au départ, quelques compagnons du pays, pour partager son infortune. Mais, dès leur arrivée, on les avait dispersés dans différentes compagnies, avec d'autres soldats, afin de les dégoûter; et mes pauvres Bretons s'étaient trouvés bien seuls et bien malheureux, au milieu de tous ces inconnus, qui riaient de leur effarement, et dont ils ne comprenaient pas toujours le langage et les plaisanteries.

Comme je venais moi-même d'être nommé lieutenant, je n'avais pas encore eu le temps de remarquer l'honnête Kervellec, parmi les hommes de ma nouvelle compagnie.

Ce jour-là, je le fis un peu causer. Il était bien, au premier abord, intimidé, vis-à-vis de son lieutenant. Mais la sympathie que sans doute il reconnut en moi, et, peut-être, aussi le plaisir de parler et d'entendre le dialecte natal le mirent vite à l'aise. Je ne le quittai qu'en arrivant aux portes de la ville, me promettant bien de continuer à veiller sur mon jeune compatriote.

C'était d'ailleurs, me dit ensuite son sergent, un bon soldat, intelligent, propre et soigné : « Dommage seulement qu'il ne sache pas lire et

écrire! » Je ne m'arrêtai pas à déplorer ce dommage; et dès que sa période d'instruction militaire fut terminée, je le pris pour brosseur, heureux d'être servi par un Breton et — ma foi! je l'avoue, — d'être sûr aussi que la primeur de mes lettres ne serait pas pour mon ordonnance.

..

Ah! quel bon serviteur que mon Kervellec! Il avait pour moi des attentions véritablement touchantes, veillant avec un soin maternel tant à ma santé qu'à mon linge. Et quelle bonté, quel attachement dans son regard, un regard de bon gros chien, intelligent et fidèle! Si jamais quelqu'un me fut dévoué, certes ce fut bien lui. Mes camarades, qui me félicitaient sur ce brosseur modèle, l'appelaient mon Mamelouck.

Naturellement aussi, la sympathie qu'à première vue j'avais éprouvée pour lui n'avait fait que s'accroître. Pourtant nous n'échangions guère de paroles. Songez donc! Un lieutenant! C'était, pour Kervellec, un demi-dieu. Puis, vous savez, la hiérarchie militaire a ses exigences. Seulement, de temps en temps, quand le mal du pays nous prenait trop fort, nous nous mettions à parler breton; et c'était alors comme un écho de là-bas que nous rapportait notre cher dialecte celtique.

Kervellec était pour moi un excellent brosseur; et de mon côté, je puis me flatter de n'avoir pas été, à son égard, bien méchant. Cependant, ce n'était pas ces relations-là qui avaient fait naître entre nous une affection véritable. Non : c'est que chacun retrouvait dans l'autre sa Bretagne, et que, malgré les différences de rang, de milieu et d'éducation, il y avait en nous sympathie complète sur un point : l'amour de notre province! Souvent, cette passion-là nous faisait souffrir. Mais connaissez-vous, dites-moi, un amour qui n'ait pas sa souffrance? Et ne doit-on pas s'estimer heureux, quand on trouve, quelque part, un cœur pour la comprendre?...

..

Cette consolation, nous ne l'eûmes pas longtemps. Je dus bientôt quitter le régiment, pour suivre les cours de l'école de guerre, et il ne pouvait être question d'emmener avec moi Kervellec.

Souvent déjà, j'ai changé de résidence; et souvent encore sans doute, il me faudra boucler mon léger bagage d'officier : telle est la vie de garnison. Mais jamais, quoi qu'il arrive, je n'oublierai ce départ-là.

Je revois encore ma chambre bouleversée, placards et tiroirs ouverts, moi fouillant les coins, à la recherche des objets oubliés, Kervellec au milieu des valises et des couvertures auxquelles il donne la dernière main. Nous avions le cœur gros tous les deux. Pourrait-il en être autrement, entre amis qui se séparent, sans savoir s'ils se retrouveront jamais? Seulement, comme un militaire, aussi bien soldat qu'officier, ne veut point montrer de sensiblerie, chacun de nous faisait l'affaire et se gardait bien d'adresser la parole à l'autre. Nous avions trop peur que notre voix ne trahît notre émotion.

Bientôt une voiture vint chercher mes bagages.

Moi, je devais passer au cercle des officiers, où plusieurs de mes camarades m'attendaient pour me conduire à la gare. Il était temps de partir.

Mon appartement était vide maintenant. Il avait déjà la triste sonorité des pièces abandonnées, et sa banalité de chambre à louer apparaissait tout entière. Kervellec, pour se donner une contenance, frottait un meuble avec acharnement. Je passai ma sacoche, et tendant la main à mon Breton :

« Adieu, mon ami, et au revoir... quelque jour... en Bretagne!... Hein?... »

« — Ah! mon lieutenant!... mon lieutenant!... Qui sait?... »

Nous n'en dîmes pas davantage; toujours l'émotion, qu'il ne faut pas montrer. Une de ces longues poignées de main que seuls les vrais amis connaissent, un dernier regard, bien affectueux, et ce fut tout... Mais, une fois derrière la porte, j'entendis, je compris plutôt un bruit de sanglots étouffés, la secousse d'une douleur véritable; et moi, certainement, sans les camarades que j'allais retrouver, je n'aurais point retenu les larmes qui m'étranglaient...

Que voulez-vous?... Pour moi, comme pour Kervellec, c'était à la fois l'ami et le souvenir du pays qui s'en allaient!...

..

J'étais à l'école de guerre, depuis quelques mois déjà, quand je reçus, un jour, des nouvelles de Kervellec. Mais, hélas! quelles nouvelles!

« Je viens de soigner votre ancien brosseur, le « brave garçon que nous appelions votre Mame-louck, m'écrivait l'aide-major du régiment. Ce

« malheureux est mort je ne sais de quoi vraiment, « si ce n'est de tristesse et de mal du pays! Ça l'a « pris aussitôt votre départ, disent ses camarades. « Il ne mangeait plus, ne parlait presque jamais. « Bref, il a fini par entrer à l'hôpital. J'aurais « voulu l'envoyer chez lui, avec un long congé : « c'eût été le seul remède. Mais quand il nous est « arrivé, c'était déjà trop tard : il n'aurait pas « supporté le voyage. Sa mort m'a fait grand' « peine : car il vous était réellement attaché. Il « me parlait de vous d'une façon!... Ah! ce gar- « çon-là avait bien du cœur!... »

Je n'allai pas plus loin. Je n'y voyais plus; et, laissant tomber la lettre, je pleurai longtemps, bien longtemps, la tête dans les mains. Depuis la mort de mon père, je n'avais pas éprouvé un chagrin si profond!...

..

Bien souvent depuis, je me rappelai le bon et doux visage de Kervellec, si triste lors de notre séparation. Je me rappelai nos adieux :

« Au revoir, en Bretagne!... »

« — Ah! mon lieutenant!... mon lieutenant!... Qui sait?... »

Et en effet, après sa mort, il n'y avait pas même été transporté. Car il avait perdu son père et sa mère, et les parents qui lui restaient étaient trop pauvres pour cela. Mais je voulus tenir ma promesse. Je suivis en Bretagne les restes de mon humble ami; et ce vrai fils de l'Armorique put reposer au milieu des siens, à l'ombre des sapins et des chênes, dans ce pays qu'il avait tant aimé... aimé jusqu'à en mourir!

M. DE MOREL.

SANS LUI

(Suite.)



Assitôt arrivée, Irène raconta tout à sa mère; celle-ci semblait fort troublée par le récit de sa fille, mais gardait le silence. Le regard d'Irène l'interrogeait.

« Mère, vous ne dites rien? »

— C'est que..., c'est que je suis chez toi ici, mon enfant, et je ne voudrais pas t'imposer...

— Oh! mère!...

— Mais si tu y consens, nous irons le chercher, ce pauvre Hubert, et nous l'amènerons ici. Oh! je n'ai pas de rancune contre lui et je suis toute disposée à le soigner.

— Moi aussi, répondit Irène en l'embrassant. Allez vite vers lui. »

Au moment de partir, Mme Férolles avait perdu toute assurance, et se tourmentait de l'accueil qu'elle allait recevoir.

« Il ne m'a pas appelée, peut-être sera-t-il mécontent de me voir arriver? dit-elle. Comment me recevra-t-il? »

— Eh bien, mère, vous aurez toujours fait votre devoir, répliqua Irène.

— Tu as raison, mon enfant. »

Là-dessus elle partit.

La soirée s'écoula sans qu'elle revint. La nuit était tout à fait tombée, lorsqu'un commissionnaire apporta un billet à Irène. Mme Férolles disait à sa fille :

« Hubert m'a très bien accueillie, et ne veut plus que je le quitte. La fièvre vient de le prendre, mais demain, dans la matinée, quand elle sera tombée, on pourra le transporter, m'a dit le médecin. Prépare donc tout pour le recevoir. J'ai eu tant d'émotions en le retrouvant si changé, que je puis à peine me tenir debout. Ah! qu'il me tarde d'être rentrée près de toi! mon Irène. Je t'embrasse ainsi que mon petit Tony. »

« Sophia. »

Le lendemain, dans la matinée, Irène qui prêtait l'oreille aux bruits de la rue, entendit une

voiture s'arrêter. Elle ouvrit la porte et se pencha sur l'escalier; c'était lui; il montait péniblement, appuyé d'un côté sur la rampe et de l'autre sur Alexandre du Courtil.

« Il m'a bien fallu accepter son aide, dit tout bas Mme Férolles à sa fille. Je n'aurais pas été assez forte pour aider Hubert à monter. »

Cette rencontre avait été si imprévue, et dans une circonstance où Irène éprouvait déjà beaucoup d'émotion, qu'elle était devenue fort pâle. Alexandre l'avait silencieusement saluée, elle lui avait répondu de même. Le malade était arrivé sur le palier, et avait quitté la rampe. La jeune fille lui présentait son bras.

« Appuyez-vous sur moi », dit-elle doucement. Et c'est ainsi appuyé sur Irène et sur Alexandre, qu'il franchit le seuil de ce logis où la jeune fille avait trouvé la paix et l'indépendance.

Le lendemain de l'installation d'Hubert Férolles rue d'Enfer, Alexandre du Courtil vint prendre de ses nouvelles; il n'osa monter et s'adressa au concierge. Quelques jours après il revint encore, et s'informa du malade de la même façon.

« Alexandre ne vient plus me voir, disait Hubert; il m'oublie.

— Mais non, mon ami, répondit Mme Férolles; il a demandé de vos nouvelles chez le concierge.

— Pourquoi n'est-il pas monté?

— Il craignait sans doute de vous fatiguer.

— Quelle idée! dites qu'il monte une autre fois. Alexandre a été mon meilleur élève; cela me fait grand plaisir de le voir. Il me distrait en me racontant des choses qui m'intéressent.

— Bien, mon ami. »

Mme Férolles fit prier Alexandre de monter chez elle toutes les fois qu'il viendrait s'informer du malade. Cette invitation ayant levé les scrupules du jeune homme, il rendit souvent visite à Hubert, auquel il racontait les grands et les petits événements du monde des arts. Irène se trouvait-elle près de son beau-père quand le jeune homme entra, elle ne s'enfuyait pas et prenait part à la conversation. Mais si Mme Férolles venait s'installer près du malade, au bout d'un instant Irène se levait et se retirait, sans voir le regard qui la priait de rester. Elle allait s'asseoir devant sa table de travail; mais tant qu'elle entendait dans la pièce voisine la voix de celui qui avait été son fiancé, il lui était impossible de travailler comme à l'ordinaire.

Bientôt la maladie de poitrine qui minait Hubert Férolles et avait paru un instant stationnaire, fit de rapides progrès. Dans les dernières semaines de la vie du peintre, son élève se montra tout dévoué; il ne le quittait guère, aidait à le changer de lit, et le veillait.

« Alexandre nous est bien précieux », disait Mme Férolles.

Irène pensait comme elle, et pendant les derniers jours de son beau-père où chacun s'oubliait pour lui, la présence d'Alexandre ne la troublait plus; en elle il n'y avait plus qu'une sœur de charité.

XXIV

La présence d'Alexandre du Courtil n'était plus nécessaire chez Mme Férolles, car, depuis un mois,

Hubert avait été conduit à sa dernière demeure, mais le jeune homme n'en continuait pas moins ses visites, en les espaçant davantage. Mme Férolles l'accueillait toujours bien, Irène l'évitait visiblement.

« Je croyais, dit-elle un jour à sa mère, qu'Alexandre cesserait ses visites dès que nous aurions perdu notre malade.

— Est-ce que ses visites te font de la peine, mon enfant?

— Oui. Je n'ai pu oublier complètement ce que nous avons été l'un pour l'autre. Avant de le revoir j'étais tranquille, toute à mon travail...

— Si ses visites te déplaisent, j'essaierai de lui faire comprendre qu'il ne doit pas revenir, mais ce sera difficile. Il s'est montré si bon, si dévoué pendant la maladie d'Hubert. Que serions-nous devenues sans lui? Il me faudra donc lui témoigner ma reconnaissance en le mettant à la porte? Je le ferai, mon enfant chérie, si c'est nécessaire à ton repos. Il ne t'est pas devenu indifférent? Je le croyais.

— Non, et il ne me le deviendra jamais, répondit Irène en arrêtant son regard bien franc sur sa mère. Je m'imaginais avant de l'avoir revu, et surtout depuis que ma vie était si bien remplie par le travail, que je supporterais une rencontre avec fermeté. Il n'en a rien été, et j'aspire à reprendre cette tranquillité qui m'était si douce, et qui m'est indispensable aussi. Mon travail s'en ressent, je ne puis me le dissimuler.

— Eh bien, je te promets qu'Alexandre ne viendra plus. A sa première visite, je lui parlerai. »

Il ne tarda guère à revenir. Après sa visite, Mme Férolles dit à sa fille :

« Mon enfant, j'ai manqué de courage, de présence d'esprit; bien loin d'interdire à Alexandre l'entrée de notre maison, j'ai encore accepté d'autres services de lui.

— Quels services, mère? demanda vivement Irène.

— Il va falloir nous défaire, comme tu le sais, des esquisses et des tableaux qu'Hubert a laissés. Alexandre m'a proposé de s'en occuper; j'ai bien essayé de refuser, mais il a tant insisté que je n'ai su que dire. D'ailleurs comment toute seule me tirerais-je de cette vente? je n'y entends rien. Tu ne m'en veux pas, mon enfant?

— Non, mère.

— Mais te voilà toute triste. Et si tu savais quelle peine cela me fait, moi qui voudrais te voir si heureuse! Ne te chagrine pas; plus tard, je lui ferai entendre...

— Non, maintenant vous ne le pourrez plus.

— Pourquoi?

— En acceptant de lui un service qui s'adresse à vous-même, vous vous liez les mains. Comment après cela lui interdire l'entrée de votre maison? Il aurait le droit d'en être fort étonné. Vous lui donnez votre confiance — je sais qu'il la mérite — vous le traitez en ami, c'est lui laisser croire qu'il peut venir comme autrefois à votre foyer.

— Il ne fallait donc pas lui permettre de nous prêter son aide dans la maladie d'Hubert, balbutia Mme Férolles.

— Oh! ceci c'était bien différent! M. Férolles

désirait le voir, c'était son élève de prédilection; il aimait à causer avec lui. Comment aurais-je pu songer, même pour assurer mon repos, à écarter celui qui égayait un peu ses journées de souffrance! Ils n'étaient pas nombreux ceux qui se souvenaient de lui! L'aide qu'il nous prêtait était aussi bien plus douce au malade que celle d'une personne salariée; et, à ce moment-là, je vous assure que je ne pensais plus à ce que nous avions été l'un pour l'autre. Il est des moments où il faut s'effacer complètement, et d'autres où il est permis, je crois, de reparaitre. Et maintenant, je souhaite qu'Alexandre cesse ses visites.

— Ma bonne chérie, que je suis malheureuse de te contrister ainsi, d'être une mère si maladroite! s'écria Mme Férolles en éclatant en sanglots nerveux. Ah! pourquoi as-tu perdu ton père! il t'aurait rendue heureuse, lui! moi je ne suis capable que de te donner de l'embarras et de te causer des peines. »

Mme Férolles dit encore en pleurant une foule de choses qui n'étaient guère faites pour rasséréner Irène. Cette scène pénible se termina comme toutes les scènes de ce genre entre mère et fille qui s'aiment, par des baisers qui séchèrent toutes les larmes.

On ne revit plus Alexandre du Courtil dans le petit appartement de la rue d'Enfer. Mme Férolles lui fit entendre, par l'entremise de Mme Verloz, ce qu'elle n'avait pas eu le courage de lui dire elle-même. Celle-ci se déchargea vite et sans embarras de la commission. Aussitôt reçue elle la transmit à son neveu que son apparition dans son atelier mit tout de suite en garde. Il s'avança pourtant avec empressement à sa rencontre.

« C'est une rareté de vous voir ici, ma tante, dit-il.

— N'est-ce pas, beau neveu? Il faut une occasion. On ne peut de but en blanc venir te déranger. Tu me chargerais de malédictions; on connaît les artistes. Quel chef-d'œuvre es-tu en train d'enfanter?... très typique ce porteur d'eau égyptien.

— Asseyez-vous donc, ma tante, dit le jeune peintre qui n'éprouvait aucun plaisir à voir le lorgnon de Mme Verloz trop longtemps braqué sur ses tableaux.

— Laisse-moi donc regarder. Il y a longtemps que je ne suis entrée ici. Tiens, tu n'as pas augmenté le nombre de tes bibelots? je pensais que depuis ma première visite il avait dû s'accroître considérablement.

— Je ne songe plus aux bibelots.

— Ah!... tu travailles beaucoup... et puis, les soins que tu as prodigués à ce pauvre Férolles t'ont absorbé. Irène et sa mère te sont très reconnaissantes de ce que tu as fait pour lui.

— Elles ne me doivent aucune reconnaissance; ce que j'ai fait est bien simple, bien naturel, je le devais à Hubert Férolles qui a été pour moi un maître excellent.

— C'est certain. S'il s'était montré mari et père aussi excellent, on rendrait à sa mémoire un hommage complet. Mme Férolles est une personne bien molle, bien insignifiante à l'ordinaire, mais

son généreux pardon envers Hubert l'a grandie à mes yeux.

— Aux miens aussi.

— Elle est très bonne, si bonne qu'elle craint toujours de faire de la peine à son prochain, aussi n'ose-t-elle te dire...

— Quoi donc, ma tante?

— De cesser tes visites. Tant qu'elles ont eu pour motif la distraction que tu apportais au malade, les soins que tu lui rendais, tu pouvais franchir sans scrupule le seuil de ce logis; mais maintenant tu devrais te souvenir que tu as été le fiancé d'Irène.

— Je m'en souviens, répliqua-t-il vivement, et il me semble que tout lien n'est pas rompu entre nous; j'espérais qu'elle reviendrait sur sa détermination.

— Avec le temps... qui sait? Mais en attendant tu dois cesser tes visites.

— Je les cesserai, soyez tranquille.

— Tu as l'air fâché contre moi? Est-ce de ma faute si j'ai une pareille commission à te faire.

— Quand vous en aurez une du même genre, je vous reverrai ici, n'est-ce pas?

— Non, car je n'en accepterai plus jamais de pareilles.

— Nous verrons », murmura-t-il.

Quelque temps après, la vente des esquisses et des tableaux d'Hubert Férolles eut lieu; Alexandre ne s'en mêla point. Mme Verloz tyrannisa les journalistes de sa connaissance pour avoir un bout d'article sur le peintre disparu et qui, déjà, avant sa mort était oublié.

Presque tous s'exécutèrent, et, en rappelant les brillantes qualités de l'artiste, réussirent à donner un regain de vogue à ses œuvres. Des amateurs assez nombreux se pressèrent autour de ses tableaux et se les disputèrent. La vente fut bonne; une partie de l'argent qu'elle produisit servit à payer les dettes du peintre et Irène demanda que le reste fût mis en réserve pour Tony.

« Nous en aurons besoin, dit-elle, à l'heure où ses études deviendront sérieuses, où il fera choix d'une carrière. »

Irène avait beaucoup de travail, des commandes d'éventails très pressées. Paris, tout printanier, était charmant, mais elle ne sortait guère. Mme Férolles, une cigarette aux lèvres, et paresseusement allongée près de sa fenêtre, disait sans cesse : « Ah! comme il doit faire bon à la campagne!

— Sortez donc, mère, répondait Irène. Conduisez Tony au Luxembourg et passez-y l'après-midi. Je ne puis quitter mon travail.

— Il faut que je m'habille, que je l'habille, lui aussi; c'est ennuyeux; et puis l'air du Luxembourg, c'est toujours l'air de Paris. Cet enfant maigrit, pâlit; il aurait grand besoin de la campagne.

— Je ne puis m'en aller en ce moment », répondit Irène. Elle ne trouvait pas Tony changé, mais pensait qu'il en était ainsi peut-être parce qu'elle le voyait tous les jours.

(A suivre.)

LOUISE MUSSAT.



MOSAÏQUE

Locutions proverbiales.

On dit parfois d'une personne inutile qu'elle sert comme une cinquième roue à un carrosse. Cette expression s'explique elle-même. On disait aussi autrefois, mais cette locution n'est plus guère usitée, — servir comme un clou à soufflet. C'est qu'à l'époque où l'on ne faisait guère que du feu de bois, l'on avait coutume d'ornementer les soufflets de cheminées d'un grand nombre de clous de cuivre ou d'acier. Or comme d'ordinaire la destination des clous est de retenir ou rassembler les pièces diverses d'un meuble ou d'un ustensile, et que ceux-là étaient absolument sans usage, il en résulta la locution proverbiale : servir comme un clou à un soufflet.

« Faire gémir la presse » est une locution communément employée pour dire que l'on a quelque écrit à l'impression; cette façon de parler n'est plus justifiée par les machines qui servent aujourd'hui aux tirages typographiques et qui d'ordinaire roulent sinon silencieusement, au moins sans les efforts évidents d'une pression qu'accompagnait autrefois un réel gémissement. Si même il existe encore, pour certains tirages à petit nombre, quelques presses dites à bras, ce sont là aussi des appareils presque entièrement métalliques, dont le jeu très précis ne produit aucun bruit caractéristique. La locution à laquelle nous faisons allusion remonte au temps où la vis, comme celle des pressoirs à vendanges, était faite de bois et, tournant dans un bâtis de même matière, avait un grincement particulier. La figure que nous reproduisons d'après un opuscule de Plutarque publié en 1521, et qui servait de marque industrielle à Josse ou Jodocus Badius, imprimeur parisien, montre la disposition et le mode de fonctionnement de la presse typographique primitive, qui a donné lieu à la locution restée proverbiale.

Variétés nobiliaires.

La présence de la particule *de* devant un nom de famille est-elle une preuve formelle de noblesse?

Nous empruntons la réponse à cette intéressante question au *Traité de la Science des Armoiries* de W. Maighe, qui fait autorité en ces matières.

Dès le XI^e siècle, quand le régime féodal se trouva définitivement constitué, il parut commode de désigner chaque seigneur par le nom de sa terre, et on dit : un tel, seigneur de tel ou tel bien. Par exemple *Dominus de Ursens*, le seigneur d'Urgens; *Aigentina*, *domina de Puliac*, Aigentine, dame de Pouillac. Un peu plus tard, on fit ellipse du mot *dominus* et l'on dit simplement *Ademarus de Pictavia*, Aymar de Poitiers, *Jordanus de Insula*, Jourdain de l'Isle, ou bien on le conserva mais en le plaçant devant le nom propre, ce qui produisit des formes semblables à celle-ci : *Dominus Wido de Fonventis*, le seigneur Gui de Fonvens, que l'on traduisit ensuite par M. Gui de Fonvens.

La préposition latine *de* ne servait donc primitivement qu'à exprimer une idée de relation entre les mots qu'elle séparait, indiquant une possession de terre, de château, de ville; et comme les terres féodales avaient été d'abord exclusivement possédées par les familles nobles, on en vint peu à peu à considérer le *de* comme une marque de noblesse de race, et c'est pour ce motif que le 3 mars 1699 Louis XIV en interdit l'usage aux nouveaux anoblis.

En somme la particule *de* n'est pas une preuve de noblesse, elle fait simplement présumer la propriété; car pendant les deux derniers siècles, les bourgeois se disaient *sieurs* de leurs prés ou de leurs vignes, tout aussi bien que les gentilshommes de leurs terres seigneuriales; témoin, comme dit Molière,

Ce paysan qu'on appelait gros Pierre
Qui n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux
Et de Monsieur de l'île en prit le nom pompeux.

Dès le règne de Louis XIII la particule *de* était devenue une sorte de qualification honorifique que l'on attribuait à toutes les personnes honnêtes, même à M. de Molière, à M. de Corneille, à M. de Voiture, tandis que les Molé, les Pasquier, les Séguier ne se trouvaient pas moins bons gentilshommes ou anoblis bien qu'elle ne précédât pas leur nom... Les véritables gentilshommes, disait de la Roche au XVIII^e siècle, ne cherchent pas ces vains ornements, souvent même ils s'en offensent. On cite par exemple Jacques Thézard, seigneur des Essarts, baron de Tournebu, qui se tint autrefois fort offensé qu'on eût ajouté la particule *de* à l'ancien et illustre nom dont il était le dernier des légitimes et qu'on l'eût appelé Jacques de Thézard.

(Env. Jeanne Dubois).

Mœurs et coutumes.

On observait autrefois à l'enterrement des nobles une singulière coutume. On faisait coucher dans le char funèbre, au-dessus du mort, un homme armé de pied en cap pour représenter le défunt. On trouve dans les comptes de la maison de Polignac qu'on donna cinq sols à Blaise, pour avoir fait le chevalier mort aux funérailles de Jean, fils d'Armand, vicomte de Polignac.

Variétés historiques.

Où diable le calembour va-t-il se nicher?

Coytier, médecin de Louis XI, reçut de ce prince, au dire de Commines, jusqu'à 30,000 livres par mois. Mais dégoûté par la suite de cet Esculape, le roi donna ordre à son prévôt Tristan de s'en défaire sourdement. Le médecin, averti par ce prévôt qui était son ami, songea à éluder le malheur qui le menaçait; connaissant la faiblesse que le roi avait pour la vie, il dit au prévôt que ce qui l'affligeait le plus c'était qu'il avait remarqué dans ses recherches d'une science particulière, que le roi ne devait lui survivre que de quatre jours, et que c'était un secret qu'il

voulait bien lui confier comme à un ami fidèle. Le prévôt avertit le roi qui fut si épouvanté qu'il ordonna qu'on laissât vivre Coytier à la condition qu'il ne se présenterait plus devant lui.

Ce médecin obéit de bon cœur. Se retirant avec des biens considérables, il fit bâtir dans la rue Saint-André-des-Arts une maison sur la porte de laquelle il fit sculpter un *abricotier* pour montrer — dit le chroniqueur — que *Coytier* était à l'*abri* ou en sûreté dans ce lieu éloigné de la cour.

(Env. Fructidor.)

À ce titre dans tous les anciens traités et recueils de littérature, est inspiré par une pensée essentiellement pieuse; mais l'auteur — qui d'ailleurs, assure-t-on, en aurait repudié la paternité — n'était rien moins qu'un indévot avéré, dont la conduite ordinaire était pour son époque un sujet de grand scandale. A vrai dire, cet *esprit fort*, comme beaucoup de ses pareils, donnait des marques de la plus grande faiblesse dès qu'il était sous l'empire de la moindre indisposition, ou qu'il croyait voir quelque menace de la destinée. Riche et disciple zélé d'Epicure, il avait, dit Tallemant des



Fac-similé de la marque typographique de Josse Badius, imprimeur parisien du XVI^e siècle.

Allusions.

« Que de bruit, mon Dieu, que de bruit pour une omelette! comme disait le poète mécréant du XVII^e siècle. » Ainsi commence une des dernières causeries de quinzaine du *Musée des Familles*. De quelle omelette et de quel poète mécréant est-il ici question?

Ce poète s'appelait Desbarreaux. On lui attribue le fameux sonnet qui commence ainsi :

Grand Dieu, tes jugements sont remplis d'équité!

et qui se termine par ceux-ci :

Tonne, frappe, il est temps; rends-moi guerre pour guerre.

J'adore en périssant la raison qui l'aigrit :

Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre

Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ?

Ce sonnet qui, au temps où l'on admettait après Boileau que

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème,

fut souvent cité comme le modèle du genre, et figure

Réaux, environ trente-cinq ans quand il fit, avec quelques autres gourmands comme lui, le projet de faire une tournée en France, pour aller savourer dans chaque localité les productions qui en font la renommée. Au cours de ce voyage, les joyeux compagnons durent plus d'une mésaventure à l'impunité, dont ils faisaient montre en tous lieux, et qui, au moins chez Desbarreaux, n'était guère qu'un assez mince dehors, sous lequel se cachait une sorte de trembleur superstitieux.

Au-si une fois qu'il voulait entreprendre un ecclésiastique sur des questions de foi ou d'incrédulité : « Remettons, je vous prie, cette controverse à votre première maladie », lui dit le prêtre, qui connaissait le personnage.

Or un jour de vendredi saint, Desbarreaux et ses amis s'en étaient allés pour rompre le jeûne, contre lequel ils tenaient à protester, dans un cabaret de Saint-Cloud, où, à leur grand déplaisir, ils ne trouvèrent que des œufs. Force leur fut donc de se con-

tenter d'une omelette, mais ils exigèrent qu'on y mit du lard.

A peine sont-ils attablés pour manger ce mets anti-canonique, qu'un orage terrible éclate, qui semble vouloir abîmer la maison. Alors Desbarreaux : « Mon Dieu, fit-il, que de bruit pour une omelette ! » et prenant le plat il le jeta par la fenêtre. C'est à ce mot, depuis passé en proverbe, que Boileau fait allusion quand il dit dans sa Satire sur les femmes qu'il en a connu plus d'une qui

Du tonnerre dans l'air brave les vains carreaux
Et nous parle de Dieu du ton de Desbarreaux.

Histoire des mots et locutions.

D'où vient le nom de *calomel*, ou *calomelus*, donné jadis au protochlorure de mercure qui est encore d'usage général en pharmacie ?

Chacun peut savoir que le *calomel*, nommé aussi *mercure doux*, est une substance absolument blanche, employée surtout comme vermifuge et comme purgatif léger.

Pourtant plusieurs lexicographes, notamment Boiste et M. Landais, jugeant d'après l'indication étymologique de ce nom, formé des deux mots grecs *kalos*, beau, et *metas*, noir, ont avancé que le *calomel* est une substance noirâtre.

Or le nom de *calomelas* (par abréviation, *calomel*) fut donné au protochlorure de mercure par Turquet de Mayenne, savant médecin chimiste du xvi^e siècle, en l'honneur d'un jeune serviteur nègre, qui l'aidait très intelligemment dans ses travaux et pour lequel il avait beaucoup d'affection. Fiez-vous donc à la lettre des étymologies !

Le mot *agriculture* n'a été inséré par l'Académie dans son Dictionnaire qu'à la fin du xvi^e siècle, époque où d'ailleurs on ne le trouvait dans aucun autre lexique, ce qui prouve qu'il est resté longtemps étranger aux écrivains. On a remarqué que ce mot ne se voit que très rarement dans les ouvrages du siècle de Louis XIV, et qu'on ne le trouve pas dans le *Télémaque*, où pourtant les laboureurs sont si souvent mis en cause et si fortement loués.

D'où vient le nom de *Francs-Bourgeois* que porte une rue de Paris ?

En 1350, Jean Roussel et Alix, sa femme, firent bâtir dans cette rue, qu'on appelait alors la rue des Vieilles-Pouilles, vingt-quatre chambres pour y retirer des pauvres. Leurs héritiers, en 1415, donnèrent ces chambres au grand prieur de France, avec soixante-dix livres parisis de rente, à condition d'y loger deux pauvres dans chacune, moyennant treize deniers en y entrant et un denier par semaine. On appela ces chambres la maison des *Francs-Bourgeois*, parce que ceux qu'on y recevait étaient francs de toutes taxes et impositions, attendu leur pauvreté : voilà l'origine du nom de cette rue.

(Env. Bon Conseil.)

D'où vient le nom de Mont-Parnasse, donné à l'un des quartiers de Paris ?

Ce nom de Mont-Parnasse est dû à une butte située dans le voisinage, détruite en 1761, et que les anciens écoliers de l'Université avaient plaisamment décorée du nom de Mont-Parnasse, parce qu'ils y venaient lire leurs compositions et discuter sur la poésie.

(Env. Loin du pays.)

Mots et dialogues historiques.

Martainville comparaisait, en 1793, devant le tribunal révolutionnaire. On lui demanda son nom. « Martainville, répondit-il. — Tu veux cacher la qualité, lui dit le président, tu es aristocrate, tu dois t'appeler de Martainville. — Citoyen président, répliqua-t-il, je suis ici pour être raccourci et non pour être allongé ; laisse-moi mon nom. » Un plaisant s'écria alors : « Eh bien ! qu'on l'élargisse ! » Le mot fit rire Fouquier-Tinville lui-même et le désarma.

(Env. Jeannot Lapin.)

Curiosités médicales.

En feuilletant l'ancienne *Gazette de France*, nous y trouvons sous la rubrique de *Varsovie*, 13 mai 1667, la nouvelle que voici :

« Louisa-Marie, fille de Charles de Gonzague, duc de Mantoue, reine de Pologne, décéda ici le 10 de ce mois. Cette princesse ayant mal passé la nuit du 8 au 9 ne laissa pas de se lever ; mais l'après-dînée sur les trois heures, elle commença de cracher du sang, avec de fréquentes envies de vomir, ce qui obligea de lui en tirer trois palettes. Ce remède fut continué sur les 8 heures du soir, mais sans aucun soulagement, ayant passé cette nuit plus mal que l'autre, de sorte que ses médecins étaient résolus de lui en tirer encore sur les quatre heures du matin, s'ils n'en eussent été empêchés par la crainte qu'elle ne mourût pendant la saignée, tant ils la trouvaient faible. En effet, trois quarts d'heure après, elle mourut sans aucune difficulté (!!!!), mais avec une douleur d'autant plus grande de toute la cour qu'on l'avait crüe depuis quelques jours en pleine convalescence. »

Sans aucune difficulté, dit le grave journal. Le mot est digne de mémoire.

Curiosité climatérique.

Le savant Court de Gebelin remarque que dans l'ancien calendrier romain le départ des hirondelles est marqué au 13^e jour de septembre, ce qui est très singulier, dit-il, car elles partent plus tard dans nos contrées qui sont cependant plus septentrionales. Il faudrait donc que dans ce temps-là, il y a au plus deux mille ans, l'air de Rome fût beaucoup plus froid qu'aujourd'hui. En effet nous voyons dans les histoires que le Tibre gelsait, ce qui n'arrive plus aujourd'hui. C'était sans doute l'effet des marais et des forêts qui couvraient alors l'ancien Latium.

Tout ce qui concerne les *Correspondances et Concours* doit être adressé à M. Eugène Müller, ou lui être communiqué verbalement, le samedi, de 4 à 6 heures, au bureau du *Musée des Familles*, rue Soufflot, 15.

Le Propriétaire-Gérant, CH. DELAGRAVE.



Jean se fit indiquer la rue de l'Hirondelle. (Dessin de J. Wagrez.)

LES DIX DOIGTS DE JEAN RUTHÉ

(Suite.)

« Monsieur Jean, vous êtes homme à rendre le bien pour le mal? Ayez pitié de l'impertinente Céphyse et de sa robe gorge-de-pigeon... Et puis,

15 AOUT 1891.

il faut que je sois rentrée avant sept heures. Madame a des qualités, elle est généreuse, elle donne des toilettes qu'elle n'a portées que deux ou

7. — TOME LXVII.

trois fois; mais elle tient à l'exactitude peut-être plus qu'à toute autre chose... Une manie!... Menez-moi donc au Roule, rue Ville-l'Évêque. Nous causons en chemin... car nous avons beaucoup de choses à nous dire; vous me mettez à ma porte, je vous remercie et vous retournez à vos affaires... Cocher, rue Ville-l'Évêque!

Jean n'eut pas le temps d'aller avertir Jônas. Mais ce n'était pas à Jônas qu'il pensait, tandis que la voiture prenait la direction du faubourg... Il devinait que Céphyse n'était plus au service de Mme de Guiraud et de Mme Des Granges; il se rappelait le mot du philosophe Briard: « Quand la maison craque, les rats déménagent. » Evidemment il n'y avait rien de commun entre ces malheureuses, ruinées, réduites peut-être à cacher leur misère dans quelque galetas, et la généreuse maîtresse qui donnait si facilement les toilettes deux ou trois fois portées.

« Depuis quand êtes-vous à Paris? demanda la soubrette.

— Depuis la fin d'octobre.

— Est-ce possible? Comment Mme Des Granges ne me l'a-t-elle pas dit? Aujourd'hui encore, tout à l'heure, le petit Paul me parlait de vous, de votre famille, de votre pays...

— Céphyse, s'écria le jeune homme, vous ne les avez donc pas quittés?... Nous allons les voir, n'est-ce pas? Vous vouliez me faire une surprise... Dites! Dites!...

— Je ne les aurais peut-être pas quittés, répondit la soubrette, croyez-moi, monsieur Jean; je suis capable d'aimer mes maîtres et de leur rester attachée, malgré tout. Mais lorsque M. de Guiraud fut parti, vous devez savoir pourquoi...

— Oui, je sais... depuis un moment...

— Madame me fit comprendre que je serais de trop, désormais, dans la maison. « Cherchez une place, me dit-elle, nous n'aurons plus de domestiques... Ici tout sera saisi et vendu. Je me réfugierai dans le pavillon de Mme Des Granges; notre pauvre amie veut partager avec moi ces dernières ressources. C'est elle qui va vous payer les quatre mois qui vous sont dus. » Je refusai ces quatre mois, monsieur Jean. Et pourtant je venais de perdre toutes mes économies chez M^e Bronod, un coquin de notaire, qui n'avait rien trouvé de mieux pour régler ses affaires, que de se couper la gorge!

— Et vous voyez toujours Mme Des Granges?

— Toujours! deux fois par mois, le dimanche, j'ai un peu de liberté; je passe quelques heures avec Mme de Guiraud et Mme Des Granges...

— Où demeurent-elles? Dites, Céphyse, dites, je vous prie.

— Rue de l'Hirondelle, près du quai des Grands-Augustins.

— J'y vais... Merci, Céphyse. Depuis quatre mois je les cherche, et...

— Et vous ne les trouveriez pas, si je vous laissais partir ainsi. Attendez, attendez! Pour des raisons que vous devez comprendre elles vivent fort retirées. Peut-être ne reçoivent-elles pas d'autres visites que les miennes. Ah! les fautes, ou les imprudences de monsieur ont eu pour elles de cruelles conséquences! Plus d'amitié, plus de

secours, jamais de témoignage de pitié... D'ailleurs, elles sont encore *hautes*, dans leur malheur. Mme de Guiraud a des parents qui pourraient lui venir en aide; mais ils ne la recevraient qu'en secret, de peur de se compromettre. Ils ne lui ont rien offert, et je crois qu'elle ne leur a rien demandé. Mme Des Granges a perdu sa mère, qui ne lui a laissé que quelques objets mobiliers. Elle ne compte que sur le travail au jour le jour.

— Sur le travail?

— C'est pour pouvoir cacher sa gêne et vivre sans humiliation de la vie de l'ouvrière, qu'elle a loué le petit appartement de la rue de l'Hirondelle. Dans ce vieux quartier de la Vallée, où jamais elle n'avait eu aucune relation, personne ne la connaît sous le nom de Des Granges, personne... excepté les gens de la police, qui n'ont pas encore renoncé à embastiller M. de Guiraud... Comme si monsieur allait naïvement donner dans le traquenard!

— Il est à Paris?

— Ah! c'est un secret pour tout le monde, même pour moi. Si monsieur est encore à Paris, il ne s'aventure guère dans la rue de l'Hirondelle. Madame ne va pas le voir. Chaque fois qu'elle sort, elle est suivie, épiée. Moi aussi, j'ai été suivie... Vous serez vite suspect, monsieur Jean!

— Oh! moi, qu'aurais-je à craindre?... Si l'on m'interrogeait, je dirais: « Je suis un compatriote de Mme Des Granges, un ami de sa famille. »

— Eh bien, voici l'adresse: l'avant-dernière maison, à gauche, du côté de la rue Git-le-Cœur, appartement du deuxième étage, au fond de la cour. Il y a au rez-de-chaussée, sur la rue, un brocanteur marchand de ferraille, qui sert de portier... et peut-être d'espion. Vous demanderez: « Mesdames Lestra. »

— Merci! merci!

— Oh! monsieur Jean, quel bien va faire votre visite! Je voudrais être là pour entendre les cris de joie du petit Paul...; je l'aime cet enfant, comme si je l'avais élevé; je lui porte des friandises, je le mène à la promenade. Il ne sort pour ainsi dire qu'avec moi, le pauvre mignon, et cependant... il aurait tant besoin d'air! Dans cette rue sombre, dans cette maison froide et humide, il a déjà perdu ses belles couleurs. Sa petite mère n'a pas le temps de le promener... C'est elle qui a changé, depuis le retour de Chalmazel!... Elle n'était pas faite pour cette vie de travail et de privations. Il lui faudrait la campagne, le bien-être tranquille, les soins affectueux... Et il n'y aurait pas de temps à perdre, allez, monsieur Jean, je vois bien qu'elle est à bout de forces, et qu'elle tombera tout à coup... Alors que deviendra notre Paul?... Toutes les fois que j'y pense j'en ai le frisson!... Ah!... voilà, à droite la rue Ville-l'Évêque. Faites arrêter, s'il vous plaît! Il est inutile qu'on me voie arriver en fiacre... A bientôt, monsieur Jean, nous nous reverrons rue de l'Hirondelle.

La voiture ramena Jean Ruthé à la porte de M. Floury; Jônas s'impatientait.

« Enfin! dit-il... Sais-tu que j'étais inquiet. Je t'avais vu sortir si bouleversé! Vite! vite! repar- tons! Nous avons encore deux représentations ce

soir : à sept heures, chez M. Desprez, procureur, rue de la Harpe; à neuf heures, chez M. Desportes, de l'Académie de peinture, quai des Augustins.

— Quai des Augustins? A neuf heures j'y serai; je vais dans le quartier... Mais présente mes excuses à M. le procureur Desprez... Dis-lui..., dis-lui ce que tu voudras... Adieu!...

— Que t'arrive-t-il donc?...

— J'ai des nouvelles de mes pauvres amis, je sais où ils demeurent et j'y vais... je ne pourrais pas attendre à demain... Emporte ma jacqueline. A ce soir!...

— Rappelle-toi l'adresse : chez M. Desportes, quai des Augustins, maison du notaire.

— Oui! oui! »

La tourmente de neige n'avait pas duré plus

Jean eut peine à trouver la maison du marchand de ferraille. La boutique était fermée, la portecochère verrouillée. Au roulement du marteau, un petit homme trapu, le tablier de toile bleue noué sur la casaque auvergnate, le bonnet de lapin enfoncé jusqu'aux oreilles, vint ouvrir, la lanterne de cour à la main. Il examina le visiteur; la physionomie lui plut probablement, le costume aussi, la veste de deux laines, le grand gilet, le large chapeau rond.

« Oh! dit-il, un pays, ma parole! Qu'est-ce qu'il vous faut, l'ami? »

Jean Ruthé reconnut aussitôt l'accent des environs d'Ambert.

« Oui, répliqua-t-il, un pays, de l'autre côté de la montagne. »



Paul sautait au cou du jeune homme. (Dessin de J. Wagrez.)

d'une demi-heure; le temps était trop froid. Le vent reprenait du nord et balayait le ciel; les étoiles brillaient déjà entre les nuées voyageuses. Jusqu'à la fin de janvier l'hiver avait été doux; il y eut, en février, une période très rigoureuse. Lorsque Jean passa le Pont-Neuf, la Seine charriait avec un bruit sourd, les glaçons qui heurtaient les piles et tournoyaient sous les arches.

Sur le quai des Augustins, à la lueur vacillante des réverbères, le pavé, verglacé, brillait d'un éclat inquiétant; les passants allaient lentement, rasant les maisons. Jean se fit indiquer la rue de l'Hirondelle.

Voie étroite et tortueuse qui, de la rue Gît-le-Cœur, allait déboucher sur la place du Petit-Saint-Michel. Même en été, le sol y était toujours humide. Les vieux hôtels, habités par des gens de robe, avaient un aspect maussade; à la nuit tombante, leurs lourdes portes étaient closes. Ça et là quelques échoppes, des boutiques de fruitiers et de charbonniers. Pas d'autre éclairage que des quinquets fumeux, derrière les vitres sales d'un cabaret borgne et d'un bal-musette.

Malgré les indications très détaillées de Céphyse,

Et il ajouta, en patois :

« C'est curieux, *mon armal* la-bas, *forignats* et auvergnats se détestent comme chien et chat; à Paris, ils sont tous cousins! »

— Ah! reprit le marchand de ferraille, vous avez remarqué ça, vous aussi?... Entrez, entrez! il fait presque aussi *chaut*¹ sous cette porte, que chez nous sur la côte de Saint-Martin-des-Olmes... Est-ce qu'on peut vous offrir un verre?

— Merci, nous aurons, j'espère, l'occasion de nous revoir... C'est ici, n'est-ce pas, que demeure Mme Lestra?

— Oui; une nouvelle locataire... bien honnête. Ça ne sort guère et ça ne reçoit personne... Qui est-ce qui vous a donné l'adresse?...

— Une petite femme de chambre, qui vient tous les quinze jours, le dimanche.

— Je sais, je sais, elle est encore venue, cet après-midi... Allons, pays, je vas vous conduire et vous éclairer... Est-ce que Mme Lestra serait de la-bas?

— Elle y a de la famille.

1. Froid aigre.

— Bien! bien! j'en ai connu une demi-douzaine de Lestra, des richards et des sans-le-sou... Quand la petite dame — la jeune, la blonde — me donna le denier à Dieu le nom me frappa; mais je n'osais pas la questionner. Elle paraissait triste, un peu malade. Il lui fallait une maison tranquille... Oh! pour ça, elle a son affaire. Sur la rue, tout bourgeoisie: un avocat, un employé du bureau des finances et un inspecteur des fontaines; dans la cour, un menuisier ébéniste et un relieur... Oh! la petite dame a de bons voisins. Le relieur lui donne du travail, chez elle, pour le brochage, et lorsqu'elle veut se défaire de quelques meubles, le menuisier et moi nous lui en trouvons un bon prix... presque sans commission. »

Jean écoutait, le cœur serré...

« Oh! dit-il, vous lui faites vendre ses meubles? »

— Elle en avait déjà vendu une partie, répondit le brocanteur, il lui en restait encore trop, c'est encombrant, dans un petit logement, et notre deuxième, sur la cour, n'a que trois pièces et une cuisine...

« Et, puis, ajouta-t-il à demi-voix, c'est étonnant comme l'argent file, chez ces pauvres dames, qui font si peu de dépenses pour leur nourriture et leur entretien! Où ça passe-t-il?... il vient ici des gens qui voudraient bien le savoir... Est-ce que ça les regarde?... Montez, pays, je vas devant vous, avec le falot. »

L'escalier était gras, les murs suintaient; de l'atelier du relieur des odeurs de papier, de colle, de cuir, se répandaient dans la cage mal aérée.

Le portier-brocanteur s'arrêta sur le palier du premier étage.

« C'est là-haut, dit-il, tout droit, porte en face. Allez, je vous éclaire... »

Et il attendit, élevant sa lanterne à la hauteur de son front.

Cet Auvergnat servait-il secrètement la police, comme le pensait Céphise? Peut-être. Alors il jouait avec beaucoup de naturel son rôle de portier bavard, curieux, questionneur, obséquieux et protecteur à la fois.

Sur le palier du premier étage, devant l'atelier du relieur, il regardait et écoutait avec une parfaite bonhomie.

Jean venait de frapper à la porte de Mme Lestra. De son poste d'observation, le portier lui conseilla de *cogner* plus fort et de se nommer.

« Ces dames, dit-il, ne reçoivent jamais de visites le soir. »

Le jeune homme frappa de nouveau. Une voix de femme, très douce, un peu voilée, demanda :

« C'est vous, monsieur Gordiat? »

— Non, madame, répondit le portier, c'est un pays, un brave gas, ma parole... ça se voit tout de suite.

— Un ami de la Grand'Montagne! » dit le visiteur, qui ne pouvait plus maîtriser son émotion.

Une voix d'enfant cria, avec une explosion de joie :

« C'est Jean!... Mère, le grand ami de Chalmazel! »

Et à peine la porte était-elle ouverte, que Paul sautait au cou du jeune homme.

« Je savais bien, disait-il en l'embrassant, je savais bien, moi, que tu viendrais, à la fin!... »

Jean le pressait contre sa poitrine, lui rendait trois baisers pour un, et balbutiait, les yeux pleins de larmes :

« Oui, mon bijou... oui, oui, ah! bonnes gens, je suis trop content, vois-tu! »

Et inclinant la tête sur l'épaule de l'enfant, il regardait Mme Des Granges.

Muette de surprise, les lèvres entr'ouvertes, les paupières humides, elle tendait les mains...

Lui, soutenant du bras droit l'enfant cramponné à son cou, il avançait la main gauche, attirait timidement la jeune femme, et ne trouvait plus une parole.

Chaque fois qu'il avait rêvé de la revoir, il s'était promis de lui rappeler les bonnes années de Varennes, les jours de douce intimité où ils s'aimaient comme frère et sœur. Il lui aurait tout dit en un mot : « Louise! chère Louise! » Maintenant il n'osait pas...

Leur entrevue avait un témoin dont la présence le troublait. Témoin bienveillant, cependant, et qui le saluait d'un sourire attendri. Mme de Guiraud venait à lui, portant une lampe à boules de verre, la lampe des laborieuses veillées.

Elle avait toujours son grand air, son allure lente et majestueuse, mais ce fut avec un accent tellement affectueux qu'elle dit :

« Ah! monsieur, nous sommes bien touchées!... Vous ne nous avez pas oubliées, vous!... »

— Non!... non!... murmura-t-il... Toutes mes pensées... »

Il n'acheva pas; mais Louise le comprit et le remercia d'un regard.

« Venez, lui dit-elle, venez, mon ami. »

C'était ainsi qu'elle lui avait parlé, dans le sentier de la montagne, lorsqu'il venait d'exposer sa vie pour elle et pour son enfant. Ce mot « ami » avait dans sa bouche une expression de profonde reconnaissance et de confiance absolue.

On entra dans la plus vaste pièce de l'appartement, salon, salle à manger et atelier. Sur la tablette d'un bureau de bois de rose, un jeu de cartes était étalé par rangées. Au moment où le visiteur avait frappé, Mme de Guiraud faisait une réussite. Sur une console et sur le marbre d'une encoignure étaient déployés des éventails de soie, de tulle, de gaze, décorés d'applications émaillées. Louise était déjà ouvrière habile dans ce travail délicat.

Au bord d'une longue table chargée de brochures et de feuilles imprimées, on venait de souper d'un peu de lait. Mme de Guiraud enleva les trois tasses. Le feu s'éteignait; elle le ralluma en disant :

« Il nous avait semblé que, ce soir, le temps s'était radouci. »

Louise n'avait pas cette préoccupation de dissimuler « l'honnête misère ». Elle s'était assise auprès de Jean Ruthé, devant la table de travail, et elle interrogeait. « A quelle époque avait-il quitté Marguerite et l'oncle André? — Quelles nouvelles apportait-il? — Que faisait-il à Paris? »

Le grand ami racontait, tenant Paul sur ses genoux.

« N'est-ce pas, demanda l'enfant, que tu es venu pour nous ramener à Chalmazel ? Nous étions si bien, là-bas ! Maman m'avait promis... »

Louise l'interrompit par une caresse. En se penchant pour l'embrasser, elle fit un signe à Jean Ruthé.

« Oui, oui, dit-elle, nous retournerons dans ce pays... où nous avons passé de bonnes journées. Mais il faut attendre la belle saison, mon chéri. En ce moment la montagne est couverte de neige. »

La jeune femme était sous la lumière de la lampe. Jean la regardait, inquiet, attristé. Il la retrouvait amaigrie, pâle avec une étrange rougeur aux pommettes, les traits effilés, les yeux creux, cernés et brillants d'un éclat maladif. Le mot de Céphyse lui revenait, l'obsédait : « Elle est à bout de forces, elle tombera tout à coup. »

« C'est vrai, répliqua-t-il, la montagne est couverte de neige jusqu'à la fin d'avril... quelquefois jusqu'en juin ; mais nous pourrions aller à Varennes... chez nous, dans notre maison... La vieille Marianne serait si heureuse de vous recevoir !... Le vallon est abrité du vent du nord, il y fait bon dès les premiers jours de mars, les amandiers fleurissent, les prés sont pleins de violettes. »

Louise murmura, comme dans un rêve :

« Varennes... Marianne... Que de fois j'y ai pensé depuis notre causerie au bord du ruisseau !... »

— Vous auriez dû partir avant l'hiver, dit Mme de Guiraud. Je vous l'avais conseillé, n'est-ce pas, Louise ? C'est pour moi... pour nous que vous êtes restée. Vous n'avez pas voulu abandonner des amis malheureux, car nous sommes bien malheureux, monsieur Jean ! Nous avons subi de dures épreuves... et je ne sais quand finira la persécution dont nous sommes victimes... Quel est notre crime, pourtant ?... Vous connaissez M. de Guiraud... Le croiriez-vous capable des infamies dont on l'accuse ? »

Et, fondant en larmes, elle commença le récit de ses infortunes. Rien ne justifiait, disait-elle, les poursuites exercées contre son mari. Tout ce que M. de Guiraud avait à se reprocher, c'était de s'être laissé séduire par les brillants dehors d'un intrigant, d'un aventurier. Les plus grands personnages de l'État, et M. de Maurepas lui-même, n'y avaient-ils pas été pris ? Qu'était-ce donc, au fond, que cette terrible affaire des libelles contre la reine ? sur qui devait en retomber la responsabilité ? Personne ne pouvait le dire avec certitude.

M. de Guiraud était innocent ; il ne connaissait pas le contenu de la valise envoyée chez lui, en son absence. Il avait été complètement étranger à la rédaction du mémoire contre le prince de Guéménée. Et pourtant que de renseignements il aurait pu fournir ! Il avait gardé toute sa correspondance avec le prince. Voilà ce qu'on voulait saisir. Mais de nombreuses lettres avaient échappé aux recherches de la police, et ces lettres étaient précieuses pour l'accusé, elles rendaient éclatante justice à son désintéressement, à sa loyauté.

« Je vais vous en chercher quelques-unes, monsieur Jean », ajouta Mme de Guiraud, en se levant pour prendre un bougeoir.

Paul dormait entre les bras de son grand ami.

« Il était un peu las, sans doute, dit Mme Des Granges, il avait fait une longue promenade avec Céphyse. »

— Voulez-vous que je vous aide à le déshabiller ? demanda Jean Ruthé. Je le porterai dans son lit, doucement... Vous verrez qu'il ne s'éveillera pas ! »

Pendant qu'ils le déshabillaient, l'enfant entr'ouvrait les yeux, souriait, balbutiait : « Mère !... ami ! »

Jean l'emporta en le berçant et le déposa dans sa couchette.

Le bras gauche du jeune homme était resté pris sous la tête de Paul. Jean se dégagait avec des précautions infinies. Il mit un baiser sur le front de l'enfant entre les boucles de cheveux blonds ; puis se relevant, il regarda Louise :

« Comme il serait heureux, là-bas, dit-il, et comme il y deviendrait robuste ! »

— J'y ai songé, souvent, répondit-elle... Mais il faut travailler... Vous le savez bien, vous, ami, qui avez quitté votre beau pays et votre famille, pour... »

Il allait s'écrier :

« Pour vous, Louise... pour vous ! »

Mme de Guiraud entra, apportant les lettres du prince de Guéménée.

Ce soir-là, de neuf heures à onze, les Prêcheurs donnèrent représentation dans l'atelier de M. Desportes, quai des Augustins, maison du notaire. En jouant la ritournelle et le refrain de *la Berceuse Royale* : « do, do, l'enfant, do ! » le grand montagnard forézien, l'homme à la clarinette, avait une larme sur la joue.

« Faut être gai ! » dit Jonas.

(A suivre.)

SIXTE DELORME.

CAUSERIE DE QUINZAINE



ABBÉ Dangeau, de l'Académie française, frère du fameux auteur du *Journal de Louis XIV*, n'avait d'autre passion que les études grammaticales. Il avait entrepris un tableau général de la conjugaison des verbes. Un jour, on lui faisait part de nouvelles qui préoccupaient fort

les esprits du temps, car il semblait devoir en résulter de graves perturbations politiques :

« Ma foi, dit très sérieusement l'abbé, il arrivera ce qu'il pourra, toujours est-il que j'ai en portefeuille deux mille verbes français bien conjugués. »

Possible que de nos jours il existe quelques abbés Dangeau, qui, absorbés par une passion

particulière, ou figés dans un froid égoïsme, ne savent pas constater le réel malaise qui met en fièvre la partie la plus nombreuse de l'humanité; mais aveugle qui ne voit pas que cette fièvre doit, à une échéance indéterminée mais certaine, se traduire forcément par une immense transformation sociale.

Donc, pour la majorité des hommes qui pensent, l'avenir est gros d'agitations, au delà desquelles les pessimistes, dont notre époque abonde, n'osent pas regarder, tandis qu'un certain nombre d'esprits, beaucoup moins fêrus de désenchantement et de doute, éprouvent une certaine satisfaction à augurer bien du grand mouvement qui s'accuse de plus en plus. A côté des médecins tant pis qui jugent funeste l'issue de la crise, les médecins tant mieux affirment que de la crise doit tout au contraire sortir le salut social définitif.

Parmi ces derniers a récemment pris place un romancier américain, M. Edward Bellamy (que son nom, par parenthèse, pourrait bien rattacher à une origine française). Sous le titre de *Looking-Bachward* (le Voyant rétrospectif), cet écrivain a publié un récit, qui s'est répandu là-bas à quatre ou cinq cent mille exemplaires, et dont une traduction française par M. B. Rey vient de paraître à la librairie Dentu, dans la petite collection des *Maîtres du roman*, avec une préface de M. Th. Reinach, sous le titre de *Cent Ans après, ou l'an 2000*. Dans ce livre, dont l'artifice de mise en scène est évidemment emprunté au *Rip Van Winkle* de W. Irving, très originale conception fort inconnue chez nous, qui elle-même descend en droite ligne d'une des plus poétiques légendes du cycle hagiographique, les *Sept Dormants*, il s'agit d'un jeune homme qui, plongé et oublié dans le sommeil hypnotique, ne s'éveille qu'en l'an 2000, et qui, décrivant l'état de la société à cette époque, n'éprouve aucun regret de ne plus vivre dans celle de ses premiers contemporains.

A ce moment, en effet, tout ce qui nous semble constituer aujourd'hui les termes des plus redoutables problèmes, s'est alors arrangé le mieux du monde; et une sorte de bonheur universel est résulté, notamment de l'absorption par l'État de toutes les individualités, qui sont de nos jours l'élément de tous les antagonismes, partant de toutes les injustices et de toutes les misères matérielles et morales. Le plus curieux, c'est que cet État, qui aujourd'hui est une sorte de tyran, contre les exigences duquel chacun regimbe de son mieux, est alors devenu tout naturellement une impersonnalité providentielle, épargnant à chacun tous les désagréments, toutes les inquiétudes qui rongeaient l'existence des hommes d'autrefois. Et tout cela, ma foi, a l'air d'être si bien établi et de fonctionner avec tant d'ordre et d'harmonie; les tristesses, les tracas de notre vie actuelle semblent si bien annulés, qu'on se prend, sinon à vouloir être *prorogé* par soi-même en l'an 2000, par un procédé hypnotique quelconque, tout au moins à voir par la pensée sa descendance — qu'on aime sans la connaître — logée à cette heureuse enseigne.

Je remarque surtout dans cet exposé de la situation humaine future, l'absolue désuétude où semblent alors tombés des états de choses, des

institutions que nous regardons aujourd'hui comme les bases normales de l'édifice social. Par exemple, de la guerre, des armées, des rivalités internationales, plus le moindre vestige; rien de plus qu'un souvenir très lointain, dont les gens d'alors sourient comme nous ferions aujourd'hui de quelques naïves ou ridicules traditions des peuples primitifs.

Et toutefois, en cet an 2000, imaginé par le conteur américain, le service obligatoire est non seulement universalisé, mais appliqué avec une rigueur absolue de vingt et un ans à quarante. Mais ce service n'a nullement pour but de dresser et d'employer des multitudes d'hommes à la manœuvre des engins meurtriers, à la destruction de leurs semblables et à l'envahissement, au ravage des territoires. Il y a service, mais service civil, c'est-à-dire utilisation du travail des *serveurs* au bénéfice de cette collectivité qui s'appelle l'État, et qui a charge de toutes les destinées. L'industrie en général est devenue le seul champ de bataille; être soldat, c'est travailler pour tous, dans telle ou telle industrie, ou remplir une fonction quelconque, qui devient d'autant plus honorable qu'elle est ou plus pénible ou plus servile. Et ce service, utile, profitable au premier chef, chacun le doit, chacun le donne de grand cœur.

Là, selon moi, et selon maint lecteur de ma connaissance, est évidemment l'idée la plus neuve, la plus originale de ce rêve philosophique qui, Dieu le veuille! pourrait bien avoir été inspiré par une sorte de prescience des modifications économiques et morales, qui, sans que nous nous en apercevions, vont leur petit train chaque jour, et doivent en un siècle faire un singulier chemin.

Quand on a rêvé, par suite d'un sommeil ou d'une lecture comme celle du livre dont je viens de parler, il n'est pas rare qu'au réveil ou le livre fermé, on ne sente en soi le songe continuer. C'est ce qui m'est arrivé l'autre jour. Et comme ce jour-là les journaux que j'ai coutume de lire, semblaient s'être donné le mot pour ne s'occuper que de statues récemment érigées, ou en projet d'érection, mon esprit s'en alla tâcher de savoir quel pourrait être, dans un siècle ou deux, l'état de l'opinion publique sur ce mode de glorification, qui est aujourd'hui devenu une véritable manie. Et voici, bien entendu, sous toutes réserves de probabilité ou même de vraisemblance — ce que mon esprit vagabond a rapporté de son excursion aux champs de l'avenir.

Etant donné qu'alors les individualités ont été de plus en plus absorbées par la collectivité humaine, qui forme une seule famille, — non pas seulement au point de vue sentimental et platonique du terme, comme nous l'entendons aujourd'hui, mais au point de vue absolument utilitaire et pratique, — je constate que ce monde, organisé sur de nouveaux principes, a fait disparaître tous les monuments commémoratifs se rapportant à des hommes, pour n'en plus ériger qu'aux œuvres mêmes. Ainsi, je vois le monument de la Vaccine, celui de la Vapeur, celui du Phonographe, celui de la Comédie, celui du Drame, celui de la Fable,

celui de l'Aérostation, de la Photographie, etc., et je cherche vainement ceux de Jenner, de Papin, de Watt, d'Edison, de Ténence, de Molière, de Corneille, de Shakespeare, de La Fontaine, de Montgolfier, de Daguerre, etc.

Et comme je m'étonne de cette singulière façon

même, mais en mémoire de l'œuvre produite par lui. Le plus souvent cette œuvre n'avait aucun rapport avec le caractère, avec la personnalité proprement dite de cet homme, qui, dans la plupart des cas, ou n'avait rien que de très ordinaire ou même ne méritait nullement d'être offerte en



Les vieux almanachs. — Le mois d'Août, fac-similé d'une figure des *Fleurs de la Vierge*, imprimées à Paris en 1522, chez Tielman Kerver.

d'agir, je crois entendre un des vivants très intelligents et très instruits d'alors me tenir à peu près ce langage :

« L'œuvre est à l'homme ce que le fruit est à l'arbre; c'est-à-dire la seule résultante significative de l'arbre et de l'homme; c'est pourquoi, à nos yeux, l'homme disparaît devant l'œuvre, comme l'arbre devant le fruit. Quand jadis vous érigiez une statue à tel ou tel homme, c'était assurément non en l'honneur de l'homme lui-

exemple. De même que l'arbre qui porte les meilleurs fruits est fréquemment disgracieux, difforme, s'il n'est pas tout simplement insignifiant par son aspect et son mode de végétation; de même l'homme dont l'œuvre est la plus digne de mémoire reste toujours homme, c'est-à-dire sujet aux faiblesses, aux imperfections, si même il n'est pas affecté des vices les moins avouables; et alors pour savourer le fruit de l'arbre comme pour glorifier, pour commémorer l'œuvre de

l'homme, quelle raison de perpétuer l'aspect de l'arbre vulgaire ou contrefait, ou les traits de l'homme faible ou vicieux ?

..

« Et tenez, par exemple, je trouve dans les annales du XIX^e siècle qu'un jour de juillet de l'an 1891, l'on a érigé par souscription dans les ombrages du Ranelagh une statue au bon La Fontaine. Le bon La Fontaine, ou d'une manière absolue le *bonhomme*, comme on disait communément depuis que du vivant même du personnage ce double titre lui avait été décerné : voilà donc bien, d'après l'opinion publique et pour ainsi dire générale de votre temps, une individualité humaine éminemment sympathique, à ce point qu'Andrieux, le charmant conteur, l'homme familial par excellence, un jour où quelqu'un blâmait devant lui certaines actions de La Fontaine, s'écria : « Dites si vous voulez du mal de mon père, mais, de grâce, ne dénigrez pas le *bonhomme* ! »

« Vraiment de votre temps l'on avait de singulières façons d'entendre l'appréciation des caractères, car il y a tout à parier que si l'on eût proposé à ce même Andrieux de lui donner pour père ou pour fils, ou pour gendre, ou pour commensal, un être qui — le talent de fabuliste en moins — eût été la copie fidèle du fameux *bonhomme*, sans nul doute ce même Andrieux se fût bien gardé d'accepter le cadeau qu'on eût voulu lui faire.

« L'eût-il eu pour fils, les joies de la paternité eussent consisté pour lui à tenir aux écoles un enfant qui, après avoir été le plus paresseux, le moins discipliné des élèves, devient le plus dissipé, le plus frivole des jeunes hommes. Inquiet du sort de son héritier qui, insoucieux, indolent ne songe qu'aux plaisirs, quand il veut lui faire embrasser une profession active, ce père, qui est titulaire d'une charge fructueuse aux devoirs peu nombreux, s'en dessaisit en sa faveur. Le fils ne tarde pas à la vendre et à en dissiper le prix.

« Il l'a marié, mais aux premiers symptômes d'incompatibilité d'humeur, le jeune mari a bientôt déserté le toit conjugal, sans prendre plus jamais souci ni de la femme, ni de l'enfant, qu'elle élèvera comme elle l'entendra. Ne voilà-t-il pas pour Andrieux, à défaut de fils, un joli gendre ?

« Et dès lors que devient ce frivole, cet indolent, qui est en même temps toutefois grand partisan de l'existence large, joyeuse, aisée ? Eh ! mon Dieu ! il s'en va un peu à l'aventure des bons gîtes, prenant ou acceptant résidence chez celui-ci, chez celle-là ; ne s'inquiétant jamais ni d'où vient le vivre, ni comment s'établit pour lui le couvert, hébergé par-ci, pensionné par-là. Fort innocent sans doute, mais en réalité trouvant dans sa facile innocence l'heureux droit de promener aux lieux les plus agréables, les plus riants, ses distractions et ses rêveries, qui n'excluent point le goût des jouissances positives ; chemin faisant semant avec la même fécondité, et en affectant la plus profonde inconscience, les chefs-d'œuvre ingénus que tous peuvent admirer, et les pages licencieuses, qu'accueille une vogue scandaleuse.

Tel est le commensal qu'aurait pu avoir Andrieux, à la condition de lui offrir maison brillante et délicate réfection ; car il est coutumier des confortables séjours, l'inconscient.

« J'ai réformé mon train de maison, dit une de ses hôtesse obstinées, je n'ai gardé que mes trois animaux, mon chien, mon chat et mon La Fontaine. »

« Et le bonhomme est le premier à sourire de cette flatteuse assimilation aux quadrupèdes familiers. C'est que, si réformée que soit la maison, elle est bonne et paisible, il y reste.

..

« Mais voilà que l'hôtesse meurt. Alors un brave homme, venant s'enquérir du sort du troisième animal, le rencontre sur son chemin : Je venais vous proposer de vous retirer chez moi. — J'y allais, répond sans plus de façon le bonhomme, à qui vingt de vos générations n'ont su faire assez honneur de ce grand mouvement d'amitié.

« Entre temps, assurent les mémoires de l'époque, se trouvant un jour chez des amis, il y remarque un jeune homme d'excellente manière, qui, dit-il, lui paraît avoir autant d'esprit que d'amabilité. On lui apprend que c'est son fils. Alors, lui, très froidement : « Ah ! j'en suis bien aise ! » Rien de plus.

« Et ce n'est pas de ce tendre père-là qu'Andrieux aurait consenti à entendre dire du mal !

« Une autre fois, se levant tout à coup pour quitter une société de gens très convenables, mais selon lui peu amusants : « Je vais à l'Académie », dit-il. Et comme on lui fait observer qu'il n'est pas encore l'heure de la réunion : « Je sais bien, mais je prendrai par le plus long. » On n'est pas plus courtois.

« Et ainsi va le bonhomme jusqu'à ce que, la vieillesse lui ayant amené les infirmités, de diable, de bon diable si l'on veut, se faisant ermite, il se couvre du cilice. Et jusqu'au bout toutefois il semble encore s'ignorer lui-même, à tel point qu'un confesseur lui remontrant qu'il doit racheter par des aumônes les scandales de sa vie : « C'est que je ne possède rien, dit le pénitent, mais on fait en ce moment une nouvelle édition de mes Contes » (son œuvre scandaleuse), il me revient cent exemplaires ; je vous les donne, vous les ferez vendre pour les pauvres. »

« Puis encore, au dernier moment, la femme qui le sert, voyant qu'un père oratorien s'évertue à le préparer pour une bonne mort : « Oh ! s'écrie-t-elle, ne le tourmentez pas tant ; il est plus bête que méchant ; Dieu n'aura jamais le courage de le damner ! »

..

« Animal pour l'une, bête pour l'autre, naïf et absolument inconscient pour tous : voilà le bonhomme tel qu'on l'a fait, tel qu'on l'a coulé en bronze de votre temps, et tel que vos contemporains les plus sérieux ont daigné l'accepter : tout cela pour n'avoir pas su séparer l'homme de l'œuvre, comme nous faisons, nous, les gens du XX^e siècle. L'œuvre est merveilleuse, inimitable,

elle est toute pétrie de profonde et magistrale philosophie, elle respandit de hautes leçons morales, de subtiles observations du cœur et de l'esprit; elle est magnifiquement ciselée dans l'or littéraire le plus pur et le plus étincelant; et vous voulez, naïfs que vous êtes, que nous la croyions due à une sorte de niais, d'impuissant intellectuel, qui dans les situations les plus élémentaires de la vie reste absolument dépourvu de toute faculté, de tout raisonnement, de tout sentiment humain, j'ajouterais même de quelque dignité personnelle! Allons donc!

« On était fort en légendes de votre temps. Celle du bonhomme fut des mieux réussies, mais elle nous semble tout autre qu'à vous. C'est pourquoi nous ne croyons pas utile d'en glorifier personnellement le héros. Bonhomme, soit, selon votre indulgente acception du mot, mais naïf comme vous l'entendiez, oh! non pas! De cette naïveté-là, à quoi bon propager l'exemple? La grande œuvre littéraire et philosophique ne peut rien gagner à l'union ou au contraste de cette légendaire mais douteuse inconscience humaine. C'est pourquoi nous l'en séparons pour la garder dans l'auréole qu'elle mérite. »

Ainsi parla, dans mon rêve de l'autre jour, l'homme du ^{xx}e ou ^{xxi}e siècle. Et je dois avouer que, fort dépaycé par l'argumentation de ce raisonneur post-historique, je ne trouvai aucune réplique valable à lui faire.

« Ardente et insatiable jeunesse, qui pourra borner tes ambitions? » Ainsi m'écriais-je l'autre jour en voyant le nom de notre joyeux Willy réuni à celui de Léo Trézenik, un maître humoriste, sur un recueil d'*Histoires normandes*, peut-être un peu brutales et décevantes, mais très subtilement observées et narrées avec une verve des plus entraînantes; et non sans plaisir j'ai constaté que le spirituel et léger causeur sait, quand il le veut, tenir ferme une brillante plume de conteur. Bravo et bon courage!

Et puisque j'applaudis aux exploits insolites du collaborateur, pourquoi ces mêmes braves n'iraient-ils pas à l'une de nos plus sympathiques et de nos plus fidèles collaboratrices, Mme Georges Grand, qui, s'étant fait un nom très aimé par le roman, vient d'aborder le théâtre avec un plein succès. *Le Secret de la Reine* est un drame qui se meut dans une des périodes les plus dramatiques de notre histoire, la Fronde, et qui, aussi solidement intrigué que vivement conduit et dialogué, prouve que Mme Georges Grand a toutes les qualités requises pour se maintenir et fournir une féconde carrière à la place qu'elle vient de conquérir.

« J'y suis, j'y reste! » disait un vaillant capitaine. Puisse ce mot être la devise de notre vaillante collaboratrice!

GERTRUDE

1

BEAUCOUP disaient dans le village que si Gertrude Pierret se montrait peu loquace et presque sauvage, c'était par fierté, parce qu'elle avait commandé dans le temps et qu'il lui en coûtait maintenant d'être sous la

domination des autres.

Mais on se trompait.

Si elle pensait souvent à l'époque peu lointaine encore où elle commandait en maîtresse chez elle, ayant une belle ferme et des gens à son service, elle avait aussi trop de sens pour se croire déplacée au milieu de ceux qui l'occupaient et lui faisaient gagner sa vie : car, lorsque son père mourut, la ferme, les terres et le bétail, tout dut être saisi et vendu pour acquitter les dettes qu'il avait contractées en de mauvaises années et à l'insu de sa fille.

Gertrude était brave et travailleuse; l'adversité ne l'abattit point.

Au lieu de se lamenter elle fit face au malheur et résolut de se placer comme servante, ce dont tout le monde la dissuada.

On voulait bien lui venir en aide, mais non pas de cette façon, car, ayant connu sa situation pri-

mitive, personne n'aurait osé la traiter franchement en domestique. On lui conseilla donc de travailler mais sans se placer à demeure; cela lui serait d'autant plus facile qu'il lui restait encore, épaves sauvées du naufrage, une cabane et un bout de pré.

Cette cabane assez solidement construite et dans laquelle Pierret remisait ses instruments aratoires, lui conviendrait parfaitement, et le bout de pré pourrait facilement se métamorphoser en un jardinnet lui rapportant quelques fruits et quelques légumes.

Elle conserverait ainsi un chez-elle et comme un semblant d'indépendance, et les gens s'en accommoderaient mieux, car ils l'occuperaient à tour de rôle, selon qu'ils auraient besoin d'une aide pour ceci ou pour cela, la sachant aussi habile à tirer l'aiguille qu'à sarcler, faner ou engerber.

Au fond, elle pensa bien que, pour n'être la servante de personne, elle serait ainsi celle de tout le monde, mais il y avait une bonne dose de courage dans son cœur, et, ne songeant pas un instant à s'en formaliser, elle s'installa dans la cabane avec les quelques meubles qui lui restaient.

Gertrude avait alors vingt-deux ans.

Elle ne manqua pas de travail. L'hiver elle allait en journée pour coudre; l'été, elle secondait les paysans aux champs.

Parlant peu, n'ayant pas le cœur à la gaieté, elle ne riait jamais et se mêlait rarement aux conversations, ce qui la faisait passer pour fière aux yeux des gens sans perspicacité; mais ceux qui savaient observer comprenaient qu'elle gardait seulement de la dignité dans son malheur.

Elle était d'ailleurs très douce et très bonne, rendant service à tout venant sans rétribution, aussi bien aux pauvres qu'aux riches, et même, ce qui la rendait parfois si triste n'était pas autant le regret de son aisance passée que l'appréhension de l'avenir.

Gertrude avait un promis : Laurent Jémai, beau gars, qui finissait son temps sous les drapeaux et qui l'aimait autant qu'elle l'aimait elle-même, mais, à l'époque de leurs fiançailles, la jeune fille passait avec raison pour l'un des meilleurs partis du pays, tandis qu'elle en était devenue le plus piètre.

Elle savait bien que Laurent ne changerait point d'idée pour cela, car il connaissait bien sa situation présente et, dans les lettres qu'il lui écrivait, ne promettait pas moins de l'épouser, considérant sagement qu'une fille économe et travailleuse, très jolie aussi, ce qui ne gâte rien, est un trésor qu'il ne faut pas dédaigner. Mais les parents du soldat, gens rapaces à ce qu'on assurait, pensaient, eux, qu'en fait de trésor les belles pièces d'argent primaient tout le reste et, depuis la ruine de Gertrude, à mesure surtout que l'époque approchait du retour de leur fils, ils ne se gênaient nullement pour lui faire froide mine et c'est à peine si, maintenant, ils répondaient à ses avances.

Voilà surtout ce qui chagrinait la jeune fille.

Ils ne passaient cependant pas pour être riches, eux non plus, car leur ferme ne rapportait guère, mais ils tiraient leur orgueil de ce que l'oncle et parrain de Laurent devait lui donner, lorsqu'il prendrait femme, de quoi s'établir avantageusement, c'est-à-dire le moyen de choisir à son gré.

Or Gertrude prévoyait bien qu'ils refuseraient leur consentement lorsque son promis reviendrait et, comme elle n'était point de caractère à pousser à la rébellion, non plus qu'à s'imposer, elle souffrait cruellement, sans se plaindre cependant, sachant bien que personne ne pourrait ni la secourir ni même la consoler.

II

« Tu me ferais plaisir, lui dit un soir l'une de ses voisines, si tu pouvais, demain, porter pour moi au marché de la ville, un panier de pommes de terre ainsi que deux canetons que je veux vendre. Je te donnerais bien quelque chose pour ta peine et, comme je dois rester au logis à cause de ma lessive, tu me rendrais grandement service. »

Gertrude acquiesça à cette demande avec sa bonne grâce habituelle, et le lendemain matin, calculant qu'elle pourrait aller et revenir à temps pour se rendre au pré de Simplicie Simon, et se joindre aux femmes qui, sur le coup de onze heures, lorsque le soleil aurait séché la rosée, com-

menceraient de faner, elle quitta sa cabane munie du panier et des provisions de sa voisine.

Le soleil se levait seulement, et comme rien ne la pressait, elle marcha d'abord lentement dans le sentier herbu aboutissant à la petite rivière qu'elle devait traverser.

Le ciel d'une jolie teinte rose jetait ses reflets sur toute la campagne au réveil; de loin en loin, des champs de blé dont l'or étincelait sur le coteau, une alouette s'envolait et lançait à l'air son joyeux cri matinal, les arbres chuchotaient au-dessus de sa tête, il s'échappait de leurs branches en pleine floraison comme un frou-frou d'ailes mêlé à celui des feuilles et la jeune fille, sentant dans cette aube claire comme un allègement de tout son être, subissant le charme captivant et doux de ces radieuses choses, s'oubliait inconsciemment dans leur extase lorsque tout à coup, contraste flagrant à ces merveilles de la nature, une horrible vieille, dépenaillée, marchant péniblement, surgit au détour du sentier.

Elle était si tristement nippée, elle lui parut si laide, qu'instinctivement, avant d'avoir été aperçue par elle, pour ne pas être frôlée par ses haillons, elle se jeta derrière un gros noyer dont le tronc la déroba à ses regards.

La vieille ne la remarqua donc point et Gertrude resta un instant à la même place, attristée malgré elle, à regarder s'éloigner, dans un poudrolement de soleil, ce paquet de guenilles qui marchait.

« Allons, pensa-t-elle, il m'est bien arrivé de voir des chenilles sur des pétales de roses; pourquoi cette vieille n'aurait-elle point le droit de se promener sous ce beau soleil? »

Elle eut une seconde le remords de l'avoir évitée, se promit de faire une aumône pour rassurer sa conscience et, d'un pas plus alerte, continua son chemin.

Au moment où elle s'engageait sur la passerelle de la petite rivière fort basse en cette saison, un char à bancs, recouvert d'une bâche et attelé d'un vigoureux percheron qui passait le gué, s'arrêta devant elle et Gertrude reconnut sous la bâche le père et la mère Jémai.

Elle tressaillit mais ne leur en souhaita pas moins poliment le bonjour et s'informa avec intérêt de leur santé.

« Ah! c'est toi? fit le fermier en s'inclinant un peu. Nous allons bien. Toi de même, je pense; tant mieux, et bonjour! Allons, hue, Bardot! » ajouta-t-il en fouettant son cheval.

Sa femme n'avança pas la tête et ne souffla mot.

Alors la pauvre Gertrude éprouva une telle angoisse au cœur devant ce mépris qu'on ne cherchait même pas à dissimuler, que la respiration lui manqua; mais ce ne fut pas long, car elle savait se dominer et tandis que Bardot s'avançait dans l'eau chatoyante, rejaillissant autour du char à bancs, la jeune paysanne quittant la passerelle, disparaissait sous les aunes et les trembles au feuillage mouvant.

III

Sa commission faite, Gertrude revint vivement au village, rapporta à sa voisine le panier avec l'argent des pommes de terre et des canetons et ne se

donna point la peine de rentrer chez elle, craignant d'être en retard pour son travail.

Elle s'en fut donc directement rejoindre les faneuses, qui allaient commencer leur travail et, bien que, ce jour-là, elle fût déjà lassée par sa course, elle se montra aussi vaillante qu'au sortir de son lit et, moins encore que les autres, murmura contre la chaleur vraiment accablante, jusqu'au moment où, vers les quatre heures de l'après-midi, les faneuses se reposèrent pendant quelques minutes dans les foin odorants.

A peine s'y étaient-elles allongées que l'une d'elles, se soulevant sur son coude, fit remarquer aux autres une étrange créature se trainant plutôt

Les faneuses, attirées par la discussion, s'approchèrent, et quand la femme passa la dévisagèrent curieusement.

Même une grande rousse, à l'air effronté, dit assez haut pour être entendue de toutes :

« Elle n'a point l'air d'une personne naturelle, bien sûr, mais plutôt d'une sorcière qui tire la bonne aventure ! »

La vieille aussi entendit et s'arrêta, mais sans paraître ni étonnée, ni troublée.

« Las ! fit-elle d'une voix dolente, je suis avant tout une créature bien malheureuse et bien affamée, car je n'ai pas mangé depuis longtemps. Faites-moi la charité, j'en ai grand besoin... »



Au moment où elle traversait la passerelle... (D'après le tableau de E. Dameron.)

que marchant sur la route, entre la double haie de châtaigniers.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? fit-elle ; regardez donc. »

Elle se mit à rire.

Gertrude s'agenouilla dans les foin, posa sa main en abat-jour au-dessus de son front, pour mieux voir et reconnut la vieille du matin.

« Ce doit être une mendiante, répondit-elle et, vrai, Sabine, tu as tort de rire, on doit plaindre ceux qui souffrent et ne point s'en moquer. »

Sabine haussa les épaules.

« Ah ! bien, par exemple ! s'écria-t-elle, ne dirait-on pas que je commets un crime parce que je ris de cette vieille qui m'amuse ! »

— Elle ne devrait pas t'amuser, voilà tout.

— Laisse-moi tranquille, ça ne t'est pas difficile à toi de garder ton sérieux parce que tu ne le quittes jamais ; au moins, tâche de ne pas ennuyer les autres... »

— On ne fait point la charité aux sorcières ! répondit la rousse. A quoi que ça leur servirait alors, d'être de bonne entente avec le diable s'il ne pouvait les secourir ?

— Ouais ! répliqua la pauvre dont un éclair traversa les prunelles grises, tu te gausse, ma fille, mais c'est tant pis pour toi, car tu perds plus que tu gagnes en parlant de la sorte... Allons, continua-t-elle en tendant vers les autres faneuses sa main sèche et ridée, faites-moi l'aumône, et, vrai de vrai, je vous revaudrai ça quelque jour, bientôt même, vous pouvez m'en croire. »

Leur revaloir ce qu'on ferait pour elle ? Comment s'y prendrait-elle, je vous le demande, cette mendiante quasi repoussante sous les haillons qui la couvraient ?

« C'est peut-être une fée, comme dans les contes, dit une gamine en ouvrant de grands yeux.

— Mais... on ne sait pas ! » répondit la vieille en voulant caresser les cheveux blonds ébouriffés de

la petite qui se sauva et, se cachant derrière Sabine, ne montra plus que le bout de son nez. Les positions tournent et virent, reprit la pauvre d'un air presque hautain. Je n'ai point toujours été misérable et je ne le serai bientôt plus... si j'arrive à mon but. Allez, allez, vous ignorez ce qui vous attend un jour, et moi je sais bien que je reviendrai riche!

— Elle est folle! s'écria la grande rousse.

— Elle est folle! répétèrent les autres.

— Suivez donc votre chemin sans vous arrêter, lui conseilla Sabine, puisque vous trouverez une fortune au bout!

Et, de nouveau, elle éclata de rire.

Seule, Gertrude resta impassible et, comme le matin, la regarda s'éloigner, mais elle était pâle et ses lèvres tremblaient comme si elle s'efforçait de se taire, alors qu'elle désirait parler; puis, tout à coup, quand la pauvre eut disparu derrière l'épais massif de sureaux au détour du chemin, elle se souvint d'une réponse qu'elle devait donner, au retour de la ville, à la voisine dont elle avait porté les canetons au marché.

« Je vais chez la Mariotte, annonça-t-elle aux faneuses, et je reviens de suite; n'ai-je point oublié de lui répéter une chose qu'elle devait savoir dès ce matin! Il serait peut-être trop tard à la nuitée, et je cours la prévenir tandis que vous vous reposez encore. »

On ne lui fit aucune observation et, coupant à travers le pré d'en face, au lieu d'aller chez la Mariotte, elle rattrapa la vieille qui marchait lentement.

Car ça n'était point vrai : elle n'avait rien à communiquer à sa voisine; mais cette pauvre femme, cette loqueteuse dont les autres venaient de se moquer, lui inspirait une profonde pitié et elle voulait la revoir.

« Écoutez, la mère, lui dit-elle encore tout essoufflée en s'arrêtant près d'elle, et ne craignez rien, je ne ris pas de la misère d'autrui, moi... J'ai couru après vous parce que, si je vous avais défendue tout à l'heure devant mes compagnes, elles se seraient aussi tournées contre moi et cela n'aurait avancé à rien, n'est-ce pas? Ne m'interrompez pas... Me voici, et je veux vous aider selon mes moyens. Où demeurez-vous? »

— Je ne demeure pas, hélas! répondit assez spirituellement la vagabonde. Je suis arrivée par là hier soir, j'ai trouvé sur la lisière du bois cette mesure que tu peux voir d'ici, près de la croix de pierre, et j'y ai couché parce que nul ne voulait me recevoir.

— Vous n'êtes pas du pays?

— Non, je viens de bien loin; il y a tantôt huit jours que je marche et c'est dur à mon âge, va. Regarde, j'ai les pieds meurtris... Et pourtant..., pourtant je serai riche bientôt! J'aurai de bons souliers, et je remplacerai cette défroque, continua-t-elle en soulevant un peu son horrible jupe dont chaque buisson semblait avoir gardé un lambeau, par un costume cossu en solide étoffe. Alors je reviendrai, et tu verras!

Gertrude sentit, malgré la chaleur, comme un frisson lui courir sur la nuque. Certainement, cette vieille était folle; mais n'était-ce point une raison de plus pour lui témoigner de la pitié?

« Retournez à la mesure, reprit-elle, moi je

vais rejoindre les faneuses; mais d'ici une couple d'heures, notre besogne sera achevée et je viendrai vous retrouver. Je n'ai pas d'argent sur moi, et pas beaucoup plus à la maison d'ailleurs, mais je trouverai toujours bien quelque secours à vous apporter.

— Oh! la brave fille que tu es! Dis..., veux-tu que je te serre la main?

— Mais certainement, la mère. »

Et, malgré une sorte d'effroi qu'elle ne pouvait vaincre, en souriant pour le lui dissimuler, elle lui tendit sa main compatissante.

La vieille la lui serra et la garda une seconde dans les siennes.

« Ouvre-la fit-elle. Les autres ont dit que j'étais sorcière, et elles avaient bien un peu raison. N'aie point peur, ajouta-t-elle en la levant presque à la hauteur de ses yeux. Eh! eh! sais-tu que tu auras pas mal d'écus un jour? et que tu seras très heureuse!

— Heureuse! répéta Gertrude avec un sourire navré. Comment pourrai-je l'être jamais?

— Ma fille, répliqua-t-elle gravement, tu peux me croire, car ça porte chance d'être serviable au pauvre monde. A bientôt donc, et merci à l'avance, ma bonne âme, du bien que tu me feras. »

IV

Comme l'angélus égrenait dans l'air du soir ses notes un peu mélancoliques, Gertrude frappait à la porte de la mesure et apportait à sa protégée un gros morceau de pain, les quelques sous dont elle pouvait disposer, des nippes propres et bien raccommodés ainsi qu'une paire de bas et des souliers qui feraient encore de l'usage.

Ces dons généreux émurent la misérable créature au delà de toute expression, et de nouveau elle voulut assurer à Gertrude qu'elle lui redevait ses bonnes actions, plus tard, quand elle aurait retrouvé son ancienne situation; mais la jeune fille l'interrompit. Il faisait nuit, elle se sentait épuisée seule à seule avec cette femme au cerveau sans nul doute déséquilibré, et c'est à peine si elle s'arrêta dans sa cahute.

Le temps passa, des semaines, puis des mois, et personne ne revit la pauvre. La cahute qu'elle habita une nuit fut abandonnée dès l'aube du lendemain; elle n'avait fait que passer.

Gertrude ne pensait donc plus à elle, d'autant qu'elle avait bien d'autres sujets de préoccupation.

Laurent Jémaï, de retour au foyer depuis le mois précédent, luttait désespérément contre la volonté de ses parents qui, ainsi qu'elle le redoutait, refusaient le consentement primitivement accordé à leur mariage.

« Je ne veux point, répétait le père, d'une bru qui n'apporte rien de rien en dot! Il n'en manque pas, par ici, qui auront de beaux écus sonnants; tu n'as qu'à choisir, et tu te plains? Fichtre! tu es rudement difficile! »

Mais le choix de Laurent était fait depuis longtemps et il n'en changerait pas.

« Voyez-vous, père, lui dit-il un jour, c'est plus fort que moi, je ne peux pas délaisser Gertrude. Je n'aimerais jamais qu'elle, mais j'ai trop le res-

pect de votre volonté pour vous l'imposer et l'épouser contre votre gré. Seulement comme je souffre beaucoup de vivre ainsi et de voir son air désolé sans pouvoir lui parler comme je le faisais quand je ne craignais pas de vous déplaire, j'ai résolu de quitter ce pays et vous ne me reverrez pas de longtemps.»

Le bonhomme ne céda pas devant cette perspective de séparation.

La mère aurait peut-être bien fait le sacrifice de sa volonté et de son ambition pour le retenir, mais lui résista, car, au fond, il pensait que son fils ne se déciderait pas aussi facilement à les quitter et, qu'au moment de partir, il réfléchirait encore.

Il pensait mal. Le jour vint où Laurent prépara sa malle et retint, pour le lendemain, sa place à la patache.

C'était un dimanche et, ce dimanche-là, Gertrude désespérée ne sortit plus de sa cabane après la première messe, craignant de rencontrer le jeune homme dans les rues du village et ne se sentant pas le courage d'affronter son dernier adieu.

Mai riait dans le ciel et, à pareille date, l'an passé, la pauvre folle lui avait prédit le bonheur...

Hélas! Tout ce qu'elle pouvait attendre, tout ce qu'elle était en droit d'espérer, c'était de s'endormir dans l'oubli éternel, sous l'herbe fine du petit cimetière. Ce bonheur-là, du moins, ne lui manquerait pas, et même elle l'aurait bientôt, elle le sentait bien.

Assise sur le seuil de sa cabane, elle regardait inconsciemment la campagne et deux larmes glissaient sur ses joues brunes sans qu'elle songeât seulement à les essuyer.

Tout à coup, elle tressaillit et se leva.

Là-bas, dans le petit chemin bordé de sauges et de marjolaines, sous l'ombre légère et douce des peupliers, elle apercevait Laurent venant vers elle en souriant et le front irradié.

Qu'est-ce que cela signifiait?

Pourquoi y avait-il tant de joie dans son regard; pourquoi maintenant qu'il était près d'elle, lui tendait-il les bras?

Elle ne le questionna pas. La voix ne pouvait sortir de sa gorge contractée, mais il comprit bien l'interrogation de son regard, et posant ses lèvres sur ses cheveux noirs :

« Oh! Gertrude, murmura-t-il, je viens à toi parce que je ne pars plus... Et nous nous marierons... Mon père le permet! »

Elle ne comprenait pas. Une pâleur couvrit son visage et ses yeux se fermèrent sous le coup d'une émotion trop violente contre laquelle, cependant, elle fut prompte à réagir.

« Explique-toi, murmura-t-elle. Quelle est la cause?... Comment cela peut-il se faire? »

Il eût été bien en peine de lui répondre. Il ne savait rien, rien autre que ce que son père lui avait dit tout à l'heure, après la visite d'une vieille paysanne qu'il ne connaissait pas et qu'il venait tout de même de recevoir :

« Déboucle tes malles, tu ne partiras pas, et puisque c'est Gertrude que tu veux épouser, tu l'épouseras! »

Est-ce que cela ne tenait pas du miracle?

Il n'y comprenait rien, mais bah! tout s'expliquerait plus tard. L'essentiel, n'était-ce point que le père consentit à leur mariage?

« Voulez-vous que je vous explique les choses sans plus tarder? » demanda derrière eux une voix qui les fit se retourner brusquement car, dans leur émoi, ils n'avaient pas remarqué qu'une femme, suivant la sente sinueuse derrière la cabane de Gertrude, s'en approchait en même temps que Laurent.

La jeune fille la regarda avec des yeux agrandis par un étonnement sans nom.

C'était la pauvresse de l'an passé, aujourd'hui plus richement costumée qu'aucune femme du village.

Elle vit bien que Gertrude craignait de se méprendre en la reconnaissant.

« Là! dit-elle, te voici tout ébaubie de me voir si bien attifée, mais tu ne te trompes point; c'est moi la vieille mendicante à qui tu fis seule et si généreusement la charité, le jour où, en dépit de ma mauvaise mine, tu courus après moi et, tu t'en souviens, me tendis la main, tandis que les autres venaient de me bafouer. Je t'ai prédit que tu serais heureuse... »

« Je ne suis pas sorcière et je ne sais pas plus lire dans la main que je ne sais lire dans un livre, il faut bien que je te l'avoue. Mais ce que je savais bien alors c'est que je venais de loin, à pied, et mourant presque de faim, pour me présenter au notaire de la ville voisine de ce village et que je pourrais te rendre le bien pour le bien un jour... Dis, ma fille, continua-t-elle, je suis lasse, veux-tu que nous rentrions chez toi? »

Ni l'un ni l'autre n'y avaient encore songé, non plus qu'à s'asseoir. Laurent et Gertrude croyaient rêver et ils l'écoutaient parler, bouche bée, sans penser à l'interrompre.

7

La vieille reprit :

« Tu sais bien ce que je disais aux faneuses : Je reviendrai riche! Je te l'ai même répété à toi aussi. Elles m'ont crue folle et j'ai vu dans tes yeux que tu le croyais de même. Cependant, bien qu'épouée, tu n'as pas hésité à venir dans la mesure, pour me secourir, et tandis que tu me faisais don de ton pain et des vêtements qui m'étaient si nécessaires, je pensais à t'en récompenser dès que l'occasion se présenterait.

« J'avais appris par hasard que le notaire dont je viens de te parler, recherchait une femme de mon nom pour lui remettre une grosse fortune dont elle héritait d'une parente inconnue d'elle. Cette femme, c'était bien moi, mais je ne voulais dire la chose à personne et j'entrepris le voyage sans me douter qu'il me faudrait tant marcher pour arriver jusqu'ici.

« J'étais à bout de forces lorsque tu m'as rencontrée; tu m'es venue en aide et, grâce à toi, j'ai pu pousser jusqu'à la ville. Tu ne te doutais pas, ma chère fille, du service que tu me rendais!

« Je n'ai point touché immédiatement mon héritage; ces affaires-là ne vont jamais si vite, et ce n'est qu'au bout de trois semaines, pendant lesquelles on m'a aidée, que je suis entrée en

possession de ma fortune. Laisse-moi achever... ce sera vite fait maintenant. Je suis revenue dans ce village, mais je ne l'ai pas habité et comme je n'y avais point séjourné, on ne m'a pas reconnue. J'ai questionné sur toi sans en avoir l'air, tu travaillais et ne te plaignais pas... Mais l'autre jour, en me rendant au marché de la ville, car je me suis installée dans ce pays, j'ai appris que tu souffrais parce que le père Jémai refusait son consentement au mariage de Laurent avec toi, et cela à cause de ta pauvreté. Alors, sachant que, pour cette raison, ton promis allait quitter le pays, je suis venue, à temps heureusement, l'en empêcher en l'apportant une dot... Voilà!

— Comment! s'écria Gertrude en saisissant les mains de la vieille, comment! vous avez fait cela pour moi? Je ne le mérite pas! Songez donc, vous me rendez au centuple...

— Oui-da! interrompit la paysanne, tu m'as sauvé la vie, rien que ça! Quand je te dis que je mourais de misère!... Toi, mon garçon, fit-elle en s'adressant à Laurent non moins ahuri que Gertrude, ne me regarde donc pas ainsi; embrasse plutôt ta fiancée, ça la remettra, la pauvre...

— Oui, oui, répondit-il, mais avant..., c'est vous que je voudrais embrasser!

Et, sans attendre sa réponse, il appliqua deux bons baisers sur ses joues ridées.

« Comment pourrons-nous jamais assez vous remercier? demanda la jeune fille.

— Et comment vous prouverons-nous jamais assez notre reconnaissance? ajouta-t-il.

— En vous aimant toujours bien, mes enfants, répondit la bonne femme et en faisant toujours bravement votre devoir. »

VI

Moins de quinze jours après, le village était en liesse. Tous les gens de l'endroit dansaient à la noce de Laurent Jémai et de Gertrude Pierret, même la petite vieille qui, très guillerette pour ses soixante-dix ans, ouvrit le bal avec le nouveau marié.

Et c'est ainsi que se réalisa la prédiction faite par elle à Gertrude : tu auras de l'argent et tu seras heureuse.

JEAN BARANCY.

SCIENCE EN FAMILLE



Le diable la grève va-t-elle se nicher?... Je sais bien que, par le temps qui court, nous pouvons nous attendre à voir toutes les professions employer le chômage pour faire valoir des revendications plus ou moins raisonnables : mais je gagerais bien que, pas plus qu'à moi, l'idée ne vous serait venue de placer, parmi les grévistes probables ou effectifs, les chasseurs de vipères. Et pourtant le fait est exact, il s'est produit de lui-même en quelque sorte, sans formation de syndicat, sans envoi de délégués, sans mise en demeure du patron, qui s'appelle l'administration départementale. En réalité, simple question de tarif.

Le prix du travail étant abaissé, les travailleurs s'abstiennent d'une besogne dont la rémunération ne leur semble plus suffisante pour le temps qu'elle leur prend, pour la peine qu'elle leur donne et pour les très graves dangers auxquels elle les expose. Et voilà. Et si, comme il m'est arrivé à moi-même, la chose pouvait vous sembler assez indifférente, j'ai pour devoir — pour *devoir*, entendez-vous bien? — de vous affirmer que l'on n'est pas sans inquiétude, en bon lieu, sur la conséquence de cette grève aussi normale que peu tapageuse.

Ce dont je gagerais aussi maintenant, c'est que vous me soupçonnez de vouloir — pour employer une locution admise aujourd'hui dans le meilleur monde — vous « la faire à la terreur », car enfin — c'est votre pensée que je traduis ici — est-ce que les vipères existent en France en nombre tel

que la chasse à leur faire puisse entrer en compte dans la question de sécurité générale? Tout au plus vous souvient-il, à vous Parisien, qu'un jour où vous partiez pour une excursion dans la forêt de Fontainebleau, on vous engagea à vous tenir sur vos gardes contre ces reptiles, qui, disait-on, pullulaient notamment dans les gorges de Franchard; et il vous souvient qu'arrivé là le guide que vous aviez pris, justement par crainte de ces habitants dangereux, n'a guère pu, bien qu'on fût à l'époque la plus chaude de l'année, vous montrer qu'une prétendue trace de serpent, qui même pouvait bien n'être qu'une très innocente couleuvre de l'espèce dite vipérine, qui se trouve assez fréquemment dans ces parages.



Tête de vipère.



Tête de couleuvre.

Par parenthèse, avant d'aller plus loin, notons quelques-uns des caractères principaux qui permettent de distinguer à coup sûr les couleuvres innocentes des vipères au venin redoutable.

Comme vous l'indiquent les deux figures comparatives ci-dessus, la tête des couleuvres est beaucoup moins séparée du tronc, n'est pas aussi élargie et n'affecte pas, comme celle des vipères, un ensemble triangulaire; le dessus de la tête des vipères est en outre recouvert de plaques polygonales. Si par la teinte générale diverses espèces des deux genres peuvent être aisément confondues, jamais chez la vipère ne se trouve la couleur jaune que portent notamment plusieurs grandes espèces de couleuvres. Enfin la vipère ne va jamais à l'eau; tout serpent de nos pays que vous voyez nager est une couleuvre, partant une bête inoffensive.

Quoi qu'il en soit, votre conviction est que les vipères sont plus que rares en France. Cette conviction, je la partageais encore il y a quelques jours, c'est-à-dire avant d'avoir lu dans le dernier *Bulletin du ministère de l'agriculture* (juin 1891), un curieux rapport adressé au ministre sur la vipère et son venin par M. Kaufmann, professeur à l'école nationale vétérinaire d'Alfort — rapport dont il est bon, me semble-t-il, de propager les principales affirmations.

On ne connaît en France que deux espèces de vipères : la vipère aspic, la vipère péliade. La première, la plus dangereuse, qui atteint jusqu'à 75 centimètres de longueur, est presque toujours disposée à mordre; sa bouche, très fendue, découvre aussitôt une puissante mâchoire supérieure armée de crochets longs, aigus, à l'intérieur desquels, on le sait, est un canal qui amène et dépose dans la morsure le terrible venin, renfermé dans deux vésicules placées un peu au-dessous des yeux.

Les vipères se trouvent en plus ou moins grand nombre dans 62 départements de France. Elles sont absentes des 24 dont les noms suivent : Aisne, Alpes (Basses-), Ardennes, Aude, Charente, Cher, Corse, Drôme, Gard, Gironde, Indre, Indre-et-Loire, Landes, Loire, Manche, Marne, Mayenne, Meurthe-et-Moselle, Nièvre, Nord, Orne, Tarn, Vaucluse et Vienne (Haute-).

Les trois départements les plus riches en vipères — sur lesquels d'ailleurs ont porté plus particulièrement les recherches et études de M. Kaufmann — sont le Jura, le Doubs et la Haute-Saône.

Riches en vipères, dit l'auteur du rapport; et pour nous donner une idée approximative de cette richesse, il constate que, pendant les seules années 1889 et 1890, il a été détruit dans le département du Jura 22,863 vipères, dans le Doubs 32,097, et dans la Haute-Saône 106,651, ce qui donne pour cette seule région un total de 161,613. Et vous et

moi qui croyions tout tranquillement que les vipères étaient rares en France, nous devons commencer à comprendre les conséquences que peut avoir la mise en grève des chasseurs. Mais poursuivons.

..

La vipère aime les collines rocailleuses, à base de pierres plates et les terrains sablonneux couverts. Elle se tient de préférence sur la lisière des forêts, mais il n'est pas rare de la trouver au milieu des bois, dans les clairières ou les jeunes taillis, ou au milieu des champs et des vignes, dans les rocailles, les murs en pierres sèches, les carrières abandonnées.

Pendant l'hiver, les vipères se tiennent cachées, engourdies dans des excavations souterraines, sous les feuilles et les branches mortes. Souvent on

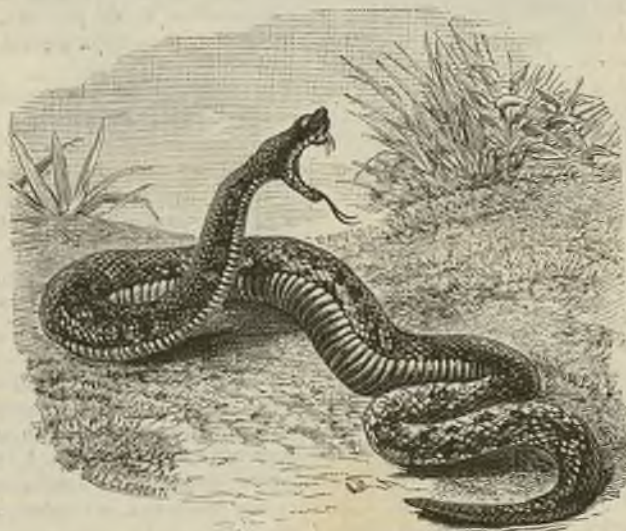
les trouve enroulées et entrelacées de manière à former une boule plus ou moins grosse. Alors leurs mouvements sont faibles et lents, et elles sont à peu près hors d'état de mordre. Mais dès les premières chaleurs elles quittent leurs retraites; et, tant que dure la belle saison, elles quittent chaque jour leur retraite nocturne, soit pour rechercher leur proie, soit pour se réchauffer au soleil.

Fréquemment la vipère se laisse approcher de très près

par l'homme et ne cherche à s'enfuir que lorsqu'elle se voit découverte. En effet, si l'homme en arrivant dans son voisinage ne s'arrête pas dans sa marche, elle reste immobile, et ne cherche à fuir que quand elle se voit sur le point d'être écrasée par les pieds. Mais si l'homme, l'ayant aperçue, s'arrête, elle prend immédiatement la fuite, et s'éloigne en faisant très souvent entendre un sifflement aigu.

Les vipères, contrairement à une assertion populaire, ne montent jamais sur les buissons, ni sur les arbres.

Beaucoup de personnes croient encore aujourd'hui que la vipère attaque l'homme et le poursuit : c'est une erreur. Jamais la vipère n'attaque, mais elle se défend toujours quand elle se croit menacée, ou quand on la saisit. Elle ne se dresse jamais sur sa queue, comme bien des gens l'affirment, et c'est à peine si sa tête peut s'élever à plus de 20 centimètres au-dessus du terrain sur lequel la bête rampe. Beaucoup de cultivateurs ont été mordus à la main en touchant à des javelles, à des herbes, sous lesquelles le reptile se trouvait caché, d'autres ont été mordus aux jambes



La vipère aspic. (Dessin de A.-L. Clément.)

en marchant, les pieds mal protégés, sur une vipère. Les chiens de chasse sont les animaux les plus exposés aux morsures, ils sont mordus au nez quand, en guettant ou flairant le gibier, ils approchent le museau d'un de ces reptiles, ou aux pattes, quand ils les posent à proximité d'une vipère.

Les animaux herbivores sont généralement mordus au nez, aux lèvres, en pâturant le long des buissons ou dans les bois que hantent les vipères. On a observé aussi des cas de morsures sous le ventre chez les animaux qui, en se couchant pour se reposer, dérangent quelque vipère.

Les morsures sont toujours suivies d'accidents graves. C'est une erreur de croire que l'homme adulte et les animaux de grande taille ne succombent jamais. Les faits démontrent que la moyenne de mortalité chez l'homme est de 17 p. 100. En tout cas, la morsure compromet la santé sinon pour toujours, au moins pour longtemps. On sait que le célèbre peintre Diaz, mordu par une vipère à Fontainebleau, ne put être sauvé qu'en subissant l'amputation d'une jambe. Le nombre des chiens de chasse qui meurent à la suite des morsures est considérable. Les moutons ne sont pas épargnés. On a vu un propriétaire perdre en une année 14 brebis laitières sur un troupeau de 60 bêtes. Sur le cheval, les morsures, beaucoup plus rares, peuvent également être mortelles.

..

La vipère fait ses petits vivants vers la fin du mois de septembre. Les jeunes femelles ne mettent au monde que deux à cinq petits, les vieilles en font jusqu'à quinze. La durée de la vie des vipères, d'après l'opinion des chasseurs, atteindrait presque un siècle. Les petits vipereaux, au moment de leur naissance, ont une longueur moyenne de 15 à 20 centimètres. Si l'on en rencontrait, il faudrait bien se garder de les prendre à la main, car ils sont aussitôt disposés à mordre, et leurs crochets déposent un venin aussi dangereux que celui des adultes. Si l'on fait mordre des souris, des grenouilles ou des poussins par des vipereaux naissants, les animaux mordus ne tardent pas à succomber.

La vieille assertion des vipereaux déchirant pour naître le sein de leur mère, qui succomberait par le fait même de cette naissance, est depuis longtemps reléguée au nombre des erreurs légendaires. La vérité est que la mère survit, mais qu'elle ne s'occupe en aucune façon de ses enfants, qui doivent dès lors pourvoir à leurs besoins et se défendre contre leurs ennemis. Ils vivent d'abord d'insectes, qu'ils saisissent ou happent avec beaucoup d'agilité. La vipère adulte ne se nourrit jamais que de proies vivantes : souris, campagnols, mulots et jeunes oiseaux. Beaucoup de témoins dignes de foi affirment avoir vu des vipères exercer la fascination sur de petits animaux, qu'elles forceraient ainsi à venir se jeter dans leur gueule. Les mêmes prétendent que la vipère ne mord pas sa proie, ni ne la tue avec son venin avant de la dévorer. Les crochets et le venin ne seraient donc pour elles que des moyens de défense.

Au surplus, la vipère ne dispose que d'une quantité très restreinte de venin. Lorsque, en l'excitant,

on lui a fait opérer deux ou trois morsures, sa réserve de poison est épuisée pour plusieurs jours. Cette particularité est bien connue de certains chasseurs de vipères qui, pour étonner les populations et faire croire qu'ils sont réfractaires au venin, se font mordre par des vipères qui ne sont plus venimeuses.

Pour recueillir le venin de vipère, on présente à l'animal qu'on a excité une bande de cuir épais et dense, ou bien une lame de caoutchouc sur laquelle, à la suite des trois premiers coups de crochet, se voit une gouttelette d'un liquide limpide, légèrement jaunâtre, d'une densité d'apparence gommeuse — qui provoque une réaction acide et non alcaline, comme on l'a cru longtemps. Le venin se coagule par la chaleur et sous l'influence de certains réactifs. Conservé liquide dans des tubes capillaires, il perd bientôt sa coloration, devient transparent comme de l'eau; et quelquefois l'on constate qu'il se putréfie, sous l'influence de microbes, qui y apparaissent sous forme de flocons blancs.

A l'étude encore la question de savoir si l'inoculation graduelle du venin de vipère peut rendre les animaux réfractaires à l'effet des morsures.

Il va de soi que les recherches du praticien devaient avoir pour but principal de trouver le spécifique contre les effets des morsures. En conséquence il a fait agir sur le venin recueilli un grand nombre de substances chimiques. Il a d'abord constaté ce fait très important que l'ammoniaque ou alcali volatil, dont on s'empresse ordinairement de faire usage en cas de morsure, n'a aucune vertu antitoxique sur le venin. Si on traite du venin par l'ammoniaque, et qu'on injecte ce venin sous la peau d'un animal, les effets toxiques restent les mêmes. L'expérimentateur a par contre trouvé deux substances qui, mélangées au liquide venimeux, le rendent absolument inerte. Ces substances sont le *permanganate de potasse* et l'*acide chromique*, en solution aqueuse à 1 pour 100. Dans le traitement des morsures de vipères, affirme l'auteur du rapport, les injections locales d'une solution de permanganate de potasse ou d'acide chromique sont le plus souvent suffisantes pour arrêter à la fois les accidents locaux et les troubles généraux. Donc, aussitôt que possible après la morsure, il faut lier étroitement le membre au-dessus du point mordu. Puis injecter à l'aide d'une seringue Pravaz dans les points de pénétration des crochets deux ou trois gouttes de l'une des solutions indiquées (qui d'ailleurs, préparées d'avance par mesure de précaution, peuvent être conservées pendant plusieurs mois dans des flacons bien bouchés à l'émeri).

On fait encore, à l'aide de quelques mouchetures, pratiquées avec la pointe d'un couteau ou d'un canif, trois ou quatre injections autour du point mordu. On presse avec les mains les chairs aux environs. On lave intérieurement avec les mêmes solutions, et l'on applique sur la plaie un petit linge qui en est imbibé.

Pendant ces opérations, l'on doit en outre administrer à l'intérieur des liqueurs alcooliques additionnées de quelques gouttes d'ammoniaque liquide. L'alcool et l'ammoniaque réveillent l'activité du

système nerveux, relèvent la pression sanguine et donnent au cœur une force de contraction plus grande. Ces liqueurs doivent être prises par petites quantités à la fois et renouvelées fréquemment, pour maintenir le malade dans une excitation persistante; mais il ne faut pas arriver à l'ivresse, qui serait d'un effet déplorable, en paralysant le système nerveux et produisant un abaissement de la pression artérielle.

En publiant les très intéressants résultats de ses études au point de vue pathologique, le savant professeur préconise, cela va sans dire, le grand, le seul moyen préventif qui consiste dans les encouragements donnés sous forme de prime aux destructeurs du dangereux reptile. Or voici que, s'effrayant du chiffre de la dépense annuelle, plusieurs conseils généraux, au lieu de favoriser les chasseurs, viennent d'abaisser le taux de la prime, qui était assez généralement fixée à 25 centimes par tête et qui maintenant n'est plus que de 10 centimes par tête de vipère et 5 centimes par tête de vipereau. D'où naturellement la mise en grève des chasseurs de profession, qui au taux ancien, pouvaient se faire un certain revenu, mais qui perdraient leur temps avec le nouveau. Voilà, n'est-ce pas, une économie bien entendue?

A défaut de chasseurs à deux jambes se désintéressant du métier, dit M. Kaufmann, recom-

mandez, décrétez au moins la protection et le respect des animaux destructeurs de la vipère; et il signale notamment le hérisson, qui, bien que sensible au venin, n'est pas moins un exterminateur par excellence, parce que, dans les combats qu'il

livre à la vipère, dont il aime fort à se repaître, il sait très habilement se préserver de son venin.

Allant à elle pour l'attaquer, il se présente de façon à ce que les morsures portent sur ses piquants, où le venin se perd sans effet. Quand elle l'a ainsi mordu quelquefois, le hérisson sait sans doute qu'il n'a plus rien à redouter des terribles crochets, il la saisit à belles dents, sans s'inquiéter

de sa résistance et de ses coups, et l'a bien vite broyée.

Mais — qui dira pourquoi? — les paysans résistent difficilement, quand ils trouvent un hérisson, au plaisir de le mettre à mal, les uns, à vrai dire, pour en manger la chair, qu'ils trouvent très délicate, mais le plus grand nombre pour la seule satisfaction de faire une victime.

Que l'homme qui n'a pas un jour ou l'autre tué un animal quelconque sans autre but que de montrer sa force ou son pouvoir, leur jette la première pierre! Toutefois, prêchons, recommandons la protection du hérisson, et puisse-t-il en rester quelque chose!

LOUIS BALTHAZARD.



Le hérisson, dessin de A.-L. Clément.

LES VIEUX CLICHÉS. — LES ESPÉRANCES

(Suite.)

Un jour, la marquise, qui était devenue en peu de temps une des familières de la maison, se trouva seule avec M. Dumont et lui dit :

« Je suis charmée que Mirette ne soit pas là, j'ai à vous proposer pour elle un parti fort avantageux : une superbe alliance, un fils de famille, un comte.

— Ah ! dit M. Dumont, dont l'orgueil s'éveilla; son nom?

— Le comte Renaud de Rosambert, un beau jeune homme de vingt-huit à trente ans.

— Et sa fortune?

— Oh ! sa fortune...

— C'est un gentilhomme pauvre ? dit M. Dumont en fronçant le sourcil.

15 AOUT 1891.

— Mais songez donc qu'il apporte son titre en dot. Cela sonne si bien un titre de comtesse.

— Oui, quand cela ne sonne pas creux. Je sais effectivement que cela fait bien dans le monde. Puis mon domestique ne m'agacerait plus en me disant, comme il le fait sans cesse : « Quand j'étais chez Mme la marquise, quand j'étais chez Mme la comtesse », eh bien il y serait chez Mme la comtesse.

— Je vous demande pardon, dit la marquise, d'aborder la question délicate : il faudrait savoir quelle est la dot de cette charmante Mirette.

— Mais il ne doit pas être difficile, puisqu'il n'a rien.

— Il a son titre.

— Eh bien, ma fille a quatre cent mille francs que sa grand'tante lui a laissés en héritage. Cette

8. — TOME LXVII.

excellente femme a partagé sa fortune entre ma fille et moi.

— Alors, dit la marquise, vous ajouterez bien cent mille francs, pour permettre au comte d'avoir un train de maison convenable.

— Ah! c'est trop fort! s'écria M. Dumont, un homme qui n'a rien aurait de pareilles prétentions!

— Mais, mon cher monsieur, quand il s'agit de mariage, les titres sont cotés très haut. Je sais bien qu'en République, les comtes et les marquis sont à la baisse, et je crois, qu'en raison de l'époque où nous sommes, le comte de Rosambert se contentera de quatre cent mille francs... et de l'avenir.

— Hein? s'écria M. Dumont en tressaillant.

— Oh! un avenir très éloigné, Dieu merci! mais enfin, il n'y a que les académiciens qui soient immortels et encore... Voulez-vous que je vous le présente?

— Soit. Cela n'engage à rien. Si les renseignements sont bons, s'il plaît à ma fille... Amenez-le, si vous voulez. »

Peu de jours après, la marquise présenta le comte de Rosambert. C'était un élégant jeune homme aux manières aristocratiques, à la tournure exquise, à la figure charmante. Il se montra plein de prévenances pour la jeune fille; il parut ébloui de sa gracieuse beauté, et dès le premier jour, il se prit d'une passion pour elle. Était-ce pour elle, était-ce pour ses quatre cent mille francs? Ce sont de ces choses qui ne sont connues que de Dieu et des notaires. Mirette, de son côté, sentit une irrésistible sympathie pour ce délicieux jeune homme, dont les visites furent bientôt journalières. Elle se sentit attirée de plus en plus vers ce beau prétendu et lui donna son cœur.

Le mariage fut bientôt décidé, et quelques mois après, Mlle Mirette Dumont épousait le comte Renaud de Rosambert.

Les nouveaux époux s'installèrent dans un élégant appartement. M. Dumont qui ne demeurerait pas avec eux, mais ne pouvait se consoler d'être privé de sa fille, allait la voir tous les jours. Un matin qu'il sonnait chez elle, suivant son habitude, le domestique lui dit :

« Madame la comtesse est sortie. »

Jamais ce solennel valet de chambre n'oubliait le titre de sa maîtresse.

« Eh bien, répondit M. Dumont, je vais l'attendre et je vais voir mon gendre.

— M. le comte est dans son cabinet de travail.

— Je vais l'y rejoindre. Il est seul?

— Non, monsieur, il est avec Mme la marquise de Mercadol, qui est avec lui depuis une demi-heure et n'est pas encore partie.

— Tant mieux, répondit M. Dumont, je ne serai pas fâché de la voir, cette chère Mme de Mercadol. »

Il traversa seul l'appartement et arriva à la porte du cabinet de travail, où, par parenthèse, le comte ne travaillait jamais. Une portière séparait cette pièce du salon; M. Dumont s'apprêtait à la soulever et à entrer, mais il la laissa retomber en entendant la voix de la marquise prononcer son nom.

« Eh bien, cher comte, disait la marquise, con-

venez que j'ai eu une bonne idée en vous présentant à M. Dumont. Vous devez être satisfait du mariage que je vous ai fait faire.

— Assez, répondit le comte. Quatre cent mille francs, c'est un peu mesquin, mais il y a des espérances qui doubleront la fortune.

— Des espérances! se dit M. Dumont, indigné, mais c'est moi qui suis les espérances! »

Quand les espérances étaient la tante Flavie, elles lui semblaient toutes naturelles.

« Au résumé, continua le comte, je ne me plains pas : une petite femme modeste, qui dépense peu et m'apporte une fortune d'attente assez suffisante, un beau-père d'un âge peu avancé, il est vrai, mais maladif : deux attaques de goutte, quatre cent mille francs d'espérances, c'est une assez bonne affaire.

— Deux attaques de goutte! murmurait M. Dumont entre ses dents; mais il est infâme, mon gendre! »

Au bout de quelques minutes de silence, il entendit la marquise reprendre d'un ton doux et embarrassé :

« J'ai un paiement immédiat à faire, cher comte; nous n'avons pas tout à fait réglé les remerciements que vous m'avez promis pour le mariage avantageux que j'ai eu le bonheur de vous procurer; il reste encore une petite somme de mille francs et si cela ne vous gêne pas... »

M. Dumont resta stupéfait.

« Ah! chère marquise, dit le comte, dont la voix devint plus sèche, vous tombez mal. Je viens de payer pour un mémoire une somme assez considérable, et vous m'obligerez infiniment si vous voulez bien attendre encore quelques jours.

— J'espère, dit la marquise, que le retard ne sera pas long, et que la semaine prochaine...

— Assurément, reprit le comte avec empressement, vous pouvez y compter.

— O les misérables! pensa M. Dumont. »

Un bruit de chaises qu'on déplaçait l'avertit qu'on se levait, et il se hâta de sortir, pour ne pas être vu.

Peu d'instants après, la marquise se retira. Le comte l'accompagna avec le sourire sur les lèvres, mais dès qu'elle fut sortie, il dit à son valet de chambre :

« Quand madame la marquise de Mercadol se présentera, vous ne la recevrez plus, entendez-vous? »

En sortant de la maison de son gendre, M. Dumont était au comble de l'exaspération et se disait tout le long du chemin :

« Mais c'est épouvantable!... cette marquise, commerçante en mariage... ces odieuses espérances!... Il désire que je meure à courte échéance, le misérable! Ah! il spéculait sur mes attaques de goutte!... mais j'espère bien me guérir pour le mystifier. Je puis vivre encore bien des années, je n'ai que cinquante-deux ans, je suis d'une nature vigoureuse, tandis que lui, malgré ses trente ans, il est anémique, il est amaigri, il est chauve. Ce n'est pas autre chose qu'un petit crevé, usé par les veilles et la vie fantaisiste. Ma goutte!... je la guérirai, ma goutte, parce que je le veux. Il faut de l'exercice, dit-on : je ferai de la gymnastique,

je monterai à cheval, ou bien je ferai deux lieues à pied, tous les jours. Il faut de l'abstinence : je ferai maigre comme un anachorète. J'aime la bonne chère, mais ça ne fait rien, je ferai maigre. Je ne boirai que de l'eau, s'il le faut, quoique j'aime le bon vin.

« Eh mais, eh mais, se dit-il tout à coup, si j'allais vivre plus longtemps que ce gringalet ! Ce sera peut-être moi qui jouirai avec ma fille de toute la fortune de la tante Flavie, dont il possède maintenant la moitié, car enfin, si les beaux-pères sont des espérances pour leurs gendres, par ce temps de petits-crevés, je ne vois pas pourquoi les gendres ne seraient pas quelquefois des espérances pour les beaux-pères. »

Cette pensée lui parut si curieuse, qu'il ne put retenir un bruyant éclat de rire, qui fit retourner les passants.

Le lendemain, il entra chez son gendre, d'un air triomphant ; il était radieux, droit, cambré, vaillant. Il serra vigoureusement la main du comte pour lui prouver que la goutte ne raidissait pas ses doigts, et il dit, en embrassant sa fille :

« Ma chère enfant, je viens te faire mes adieux.

— Tes adieux ! s'écria Mirette ; où vas-tu donc, père ?

— Je vais voyager. J'aime le mouvement, j'ai assez de force et de santé pour ne pas craindre la fatigue. »

A ce moment, il sentit une douleur aiguë dans les articulations des jambes. S'il eût été seul, il aurait jeté un cri, mais en face de son gendre, il ne sourcilla pas et resta droit et impassible.

« Et où allez-vous, cher beau-père ? demanda le comte.

— Mais dans les pays les plus pittoresques. J'hésite entre Aix-les-Bains et Bagnères-de-Luchon.

— Ah ! je comprends, reprit le comte, vous allez prendre les eaux recommandées pour la goutte.

— La goutte ! s'écria M. Dumont, mais il y a longtemps qu'il n'en est plus question. Je vais là tout simplement pour me distraire, pour respirer le bon air, pour voir du nouveau. »

M. Dumont partit. Par le fait, son prétendu voyage d'agrément était un voyage hygiénique. Pour mystifier son gendre, il lui fallait la santé à tout prix, la santé à outrance. En dépit de ce qu'il avait dit, il allait prendre les eaux qui ont la réputation de guérir la goutte, ou plutôt les eaux de Jouvence, qui pouvaient le faire refleurir et retrouver une seconde jeunesse.

Il revint au bout de deux mois, droit comme un peuplier, lesté comme une gazelle, et complètement guéri.

Il courut embrasser sa fille, toute joyeuse de le revoir. Dès que le comte sut qu'il était avec Mirette, il s'empressa, par politesse, de venir lui souhaiter la bienvenue. Mais quand le beau-père et le gendre se revirent, ils poussèrent en même temps une exclamation de surprise.

« Ah ! comme vous vous portez bien ! dit le gendre ; je vous trouve rajeuni de dix ans.

— Comme vous avez pâli et maigri ! dit le beau-père.

— Effectivement, répondit le comte. Je souffre, je me sens plus faible, de jour en jour ; je crois que c'est de l'anémie. Je voudrais avoir votre santé.

— Il est vrai, reprit M. Dumont, que je vais à ravir. Cette maudite goutte a tout à fait disparu. Le médecin m'a dit que j'étais capable de vivre aussi longtemps que M. Chevreul.

— J'en suis ravi, cher beau-père, dit le comte, en dissimulant une grimace.

— Je n'en doute pas, mon gendre », répondit M. Dumont, en retenant un sourire.

Trois mois après, M. Dumont, en se promenant sur les boulevards, se trouva face à face avec la marquise.

« Ah ! cher monsieur Dumont, dit-elle, en accourant vers lui, pourquoi ce crêpe à votre chapeau ? de qui donc êtes-vous en deuil ?

— De mon gendre, madame.

— Ah ! mon Dieu ! c'était donc parce qu'il était malade qu'on ne me recevait plus quand je me présentais.

— Je sais bien, reprit M. Dumont, qu'il est contre tous les usages de survivre à son gendre, et vous l'aviez très bien calculé, lorsqu'en faisant votre petit commerce du mariage de ma fille, vous aviez soin de faire valoir les espérances que donnaient mes deux attaques de goutte.

— Comment ! s'écria-t-elle, qui peut vous faire supposer... ?

— Oh ! il est inutile de dissimuler, je sais exactement ce qui s'est passé.

— Mais après tout, dit-elle en tâchant de se remettre et de reprendre son assurance, ce qu'on appelle les espérances a passé dans nos mœurs. Vous-même, monsieur, qui vous êtes enrichi, je le sais, avec l'héritage d'une tante, assurément, quand elle vivait, vous aviez des espérances.

— Oui, j'en conviens, répondit M. Dumont, et c'est un des remords de ma vie. Dieu m'a puni en me faisant choisir un gendre qui fondait des espérances sur ma mort. A son tour, il a eu le châtiment de ses mauvaises pensées, il est mort avant moi. Je demeure avec ma fille, qui avait pour son mari une tendresse qu'il méritait si peu, et qui a juré de ne pas se remarier. De sorte que c'est moi, et non pas lui, qui possède avec elle la totalité de la fortune de notre chère tante Flavie. C'est donc comme si j'héritais de mon gendre, puisque cette fortune, qui était devenue la sienne, me revient maintenant.

« Ceci peut prouver, Madame, à vos candidats au mariage, qu'il n'est pas d'une sûreté absolue de bâtir des espérances sur les têtes grisonnantes ou blanches des grands-parents, et que ceux-ci peuvent aussi en bâtir, à l'occasion, sur les têtes chauves, avant l'âge, de leurs neveux ou de leurs gendres les petits-crevés. »

Et laissant la marquise stupéfaite, il lui fit un profond salut et la quitta sur ce petit bout de morale.

ANNAÏS SÉGALAS.

GRANDS SOUVENIRS

Rhodes.



RHODES est une île de l'archipel grec séparée de l'Asie Mineure par un canal de douze kilomètres.

Dans l'antiquité on l'appelait *Ophusis*, à cause, paraît-il, de la grande quantité de serpents qu'elle recélait.

Mais plus tard on lui donna le nom plus agréable de *Rhodon*, qui en grec signifie *rose*, par suite sans doute de l'immense quantité de rosiers qui autrefois couvraient son territoire. Aujourd'hui encore, elle produit des roses en quantité suffisante pour faire un commerce assez important d'essences, de pâtes et de confitures de roses, très recherchées par les Orientaux.

Quoi qu'il en soit de l'étymologie de son nom, l'île de Rhodes était célèbre par la douceur de son admirable climat, la pureté de son ciel et la richesse de sa végétation. Les bois qui couvraient ses montagnes, ombrageaient ses charmantes vallées, le parfum de ses bosquets, la bonté de ses fruits et de ses vins chantés par Virgile, lui avaient fait donner l'épithète de *Telchinis* ou l'enchanteresse.

De loin, cette île frappe les regards par l'aspect pittoresque de ses montagnes; de près, elle charme les yeux aujourd'hui encore par la luxuriante végétation de ses vallons arrosés par de limpides ruisseaux qu'ombragent des rideaux de rosiers et de grenadiers toujours en fleurs.

Toute l'île mérite d'être visitée; on y trouve à chaque pas des souvenirs de son ancienne splendeur, car Rhodes fut pendant des siècles riche et indépendante, et elle devint, par son commerce et par sa marine, la plus puissante de toutes les îles grecques.

L'île de Rhodes a une longueur de dix lieues sur une largeur de cinq lieues; elle est traversée, dans le sens de son plus long diamètre, par une chaîne de montagnes, dont le point culminant est Tairós, l'ancien *Atabyron*, qui s'élève à 1,500 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Elle fut primitivement peuplée par des Phéniciens et des Grecs venus en grande partie de l'Archipel. Les Phéniciens y fondèrent à une époque très reculée les villes de Yelissos, Lyndos et Kamirós; de ces trois villes, Lyndos est la seule qui existe aujourd'hui.

Au nord du port actuel de l'île, et séparé par une longue jetée de rochers, il existe un autre port qui est l'ancien port des Galères des Chevaliers de Rhodes; mais les Turcs l'ayant laissé ensabler, il ne peut recevoir aujourd'hui que de petits bateaux.

C'est à l'entrée, et à droite de ce petit port, que s'élevait autrefois le fameux *Colosse de Rhodes*, statue d'airain d'Apollon, œuvre du célèbre sculpteur Charès de Lyndos, élève de Lysippe, et qui fut érigée l'an 280 av. J.-C. Mais on a dit à tort que cette statue fermait le port de Rhodes et que les navires passaient à pleines voiles entre ses

jambes; en effet, le port ayant une ouverture de plus de 50 mètres de largeur, il n'est pas admissible que les jambes d'une statue de 70 coudées de hauteur, c'est-à-dire d'environ 33 mètres, pussent avoir un si grand écartement.

Quoi qu'il en soit, le *Colosse* de Rhodes, qui avait coûté douze ans de travail et une somme de 300 talents, à peu près 1,650,000 francs, fut renversé en 224 par un tremblement de terre et ne fut pas relevé. L'an 672 après J.-C., c'est-à-dire 953 ans plus tard, le khalife Moaviah 1^{er} vendit à un juif d'Ephèse ses débris, qui fournirent la charge de 900 chevaux.

L'histoire de l'île de Rhodes remonte à la plus haute antiquité; elle fut successivement l'alliée des Athéniens, des Lacédémoniens et des Thébains. Elle donna le jour à des philosophes, à des poètes et à des artistes distingués: les philosophes stoïciens Cléobule et Panétius, le peintre Protogène, le sculpteur Charès de Lyndos, auteur du *Colosse*, étaient Rhodiens. Elle fut aussi le siège d'une célèbre école d'éloquence où enseigna Eschine exilé d'Athènes.

Nous arrivons à une époque bien mémorable pour Rhodes, c'est-à-dire à la conquête de cette île par les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Mais avant d'aller plus loin, disons ce que furent ces hommes héroïques qui, pendant plusieurs siècles, ont été le rempart de la chrétienté contre les envahissements des Infidèles.

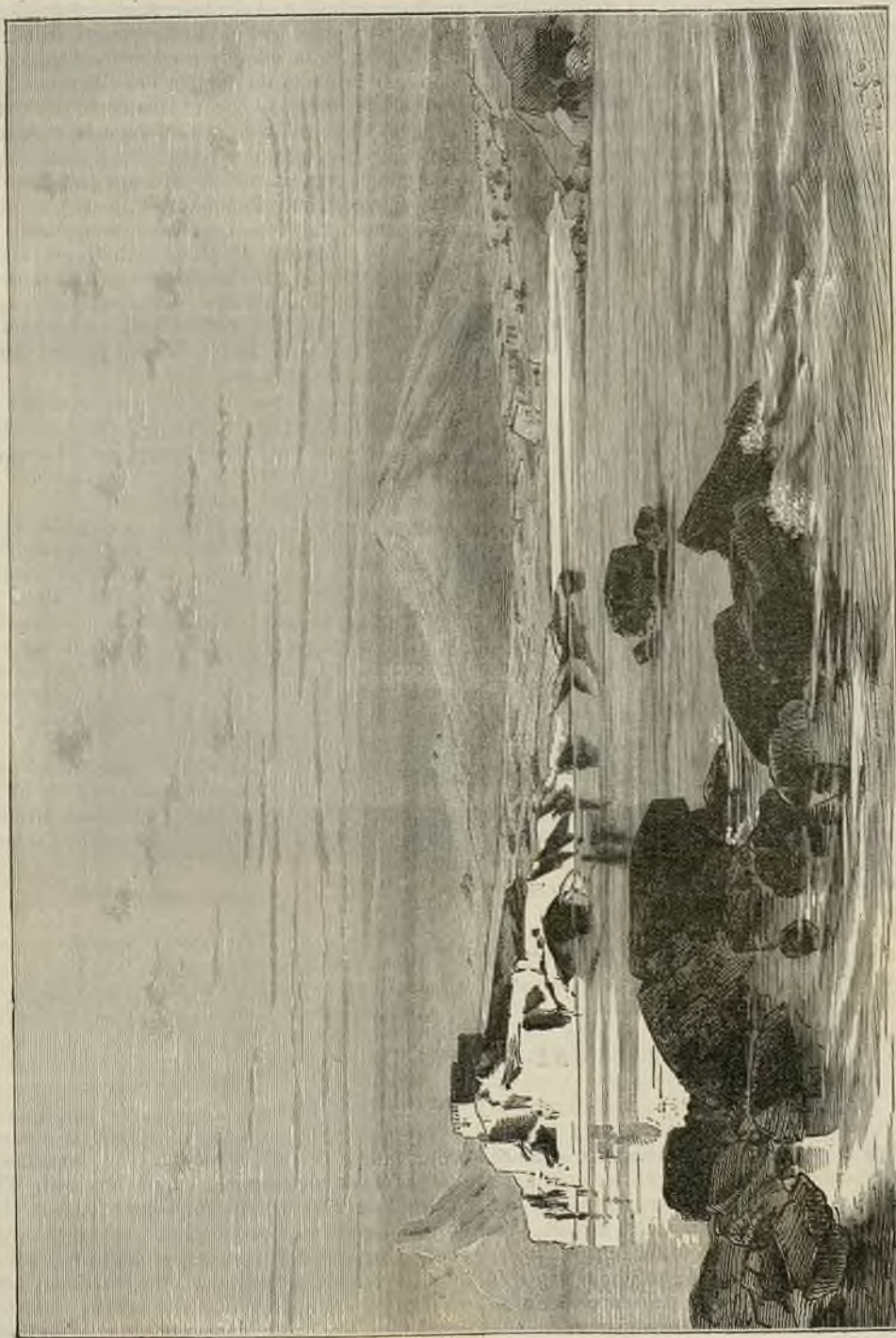
Au x^e siècle, des marchands amalfitains, ayant obtenu des Musulmans la permission de fonder, dans le voisinage du Saint-Sépulcre, un lieu d'asile pour les pèlerins qui venaient visiter les Lieux-Saints, bâtirent deux hôpitaux, l'un dédié à Sainte-Marie-Madeleine, l'autre à Saint-Jean. Après la conquête de Jérusalem, en 1099, par les Croisés, Gérard Tom, né à Martigues en Provence, fonda l'ordre des Frères Hospitaliers, pour recevoir et soigner les pèlerins dans les hôpitaux. Voulant donner plus d'importance à cet ordre, Godéfray de Bouillon, chef des Croisés et premier roi de Jérusalem, s'y enrôla et l'enrichit de nombreuses dotations.

Quelques années plus tard, en 1121, sur la proposition de Raymond du Puy, deuxième grand maître de l'Ordre, les Frères Hospitaliers se chargèrent de défendre par les armes les pèlerins contre les Infidèles; l'Ordre devint, ainsi, à la fois religieux et militaire. Les Frères Hospitaliers prirent dès lors le nom de *Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem*. Ils portaient le costume ecclésiastique, prononçaient des vœux et suivaient la règle de saint Augustin. Ils se divisaient en trois classes: 1^o les *Nobles*, qui faisaient le service militaire; 2^o les *Prêtres* ou *Aumôniers*; 3^o les *Frères Servants*. Plus tard leur nombre s'étant accru, ils se partagèrent en *Sept langues*: la Provence, l'Au-

vergne, la France, l'Italie, l'Aragon, l'Allemagne et l'Angleterre.

Après la prise de Jérusalem, en 1188, par le

salem enlevèrent à l'empire grec de Constantinople, l'île de Rhodes, et, s'y étant établis, ils prirent le nom de *Chevaliers de Rhodes*.



Les fortifications avancées de l'île de Rhodes; au fond, le mont Taltos. (Dessin de J. Kirschner.)

sultan Saladin, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem se retirèrent à Acre; mais cette ville étant tombée également en 1291 au pouvoir des Infidèles, ils allèrent s'établir dans l'île de Chypre. Vingt ans plus tard, en 1309, Foulques de Villaret étant alors grand maître, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem

Toujours au premier rang pour attaquer les infidèles, les chevaliers de Rhodes firent trembler sur terre et sur mer les sultans ottomans et les soudans d'Égypte et de Syrie. Mais, malheureusement, ces intrépides guerriers, abandonnés par les princes chrétiens, furent réduits à se défendre eux-mêmes

dans leur île. En 1522, Soliman II le Magnifique résolut de s'emparer à tout prix de Rhodes. A la tête d'une flotte de trois cents voiles et d'une armée de cent mille hommes, il vint, lui-même, investir la place. Villiers de l'Île-Adam, alors grand maître, n'espérant aucun secours de la chrétienté, et quoique ne pouvant opposer à cette formidable armée que 4,500 soldats et 600 chevaliers, résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Le siège commença le 1^{er} août. Après plusieurs assauts partiels qui furent infructueux, les Turcs résolurent le 24 septembre de tenter un assaut général; mais les Chevaliers les repoussèrent encore victorieusement et leur tuèrent plus de 15,000 hommes.

Soliman, désespérant de s'emparer de la place, songeait à se retirer, lorsqu'un traître vint l'informer de la détresse dans laquelle se trouvaient les Chevaliers, qui commençaient à manquer de tout. Le sultan, après avoir tenté sans succès quatre nouveaux assauts, se borna à un blocus rigoureux. Dans cette triste situation, les Chevaliers, pressés par la population découragée et affamée, durent songer à cesser toute résistance. Villiers de l'Île-Adam offrit alors à Soliman de capituler. Le prince musulman, plein d'admiration pour les héroïques adversaires, leur accorda une capitulation aussi honorable que pouvaient l'espérer les vaincus : elle portait que les églises seraient respectées, que l'exercice de la religion chrétienne serait libre, que tous ceux qui voudraient abandonner l'île en auraient la liberté, enfin que les Chevaliers pourraient partir en emportant tout ce qui leur appartenait : meubles, reliques, vases sacrés, armes et même les canons de leurs galères.

Le 1^{er} janvier 1523, les Chevaliers dirent un dernier adieu à l'île de Rhodes, à laquelle ils avaient rendu la prospérité par leur séjour, et qu'ils avaient immortalisée par leur héroïque défense. Plus de 4,000 habitants les accompagnèrent jusqu'aux vaisseaux qui devaient les emporter dans

les États de l'Église, où ils allaient chercher un refuge, prêts encore à verser leur sang pour leur Dieu.

Rhodes est aujourd'hui bien déchue de son ancienne grandeur. Voici trois siècles et demi que les Turcs la possèdent et l'herbe pousse au milieu de ses rues, et la mousse recouvre ses édifices si beaux, si brillants du temple des Chevaliers. Au XVIII^e siècle, elle avait encore plus de 100,000 habitants, et aujourd'hui, par suite de la mauvaise administration turque, c'est à peine si elle en possède 25,000, qui même ne cultivent pas assez de terre de ce sol, autrefois si fertile, pour y récolter le blé et le maïs nécessaires à leur nourriture.

La ville ancienne de Rhodes, bâtie vers 408, d'après Strabon, par l'architecte qui avait construit le Pirée, était célèbre dans l'antiquité par la grandeur de son port, par la belle disposition de ses rues et la beauté de ses édifices publics ornés de plus de 3,000 statues.

La cité actuelle construite par les chevaliers de Rhodes, sur l'emplacement de l'ancienne, mais moins étendue, n'a rien conservé de l'antiquité. C'est une cité tout entière du moyen âge, que les Turcs laissent tomber en ruines.

Vue de la mer, elle présente un très beau développement de fortifications au-dessus desquelles on aperçoit la ville s'élevant en amphithéâtre jusqu'au pied des hautes murailles d'un palais. La grande porte flanquée de deux tours et surmontée d'armoiries, rappelle le grand maître Hélios de Villeneuve. Ce monument, résidence, autrefois, des grands maîtres des Chevaliers de Rhodes, sert aujourd'hui d'hospice pour les soldats turcs, et à l'occasion de prison d'État.

Enfin la ville de Rhodes n'est plus maintenant que le chef-lieu de l'éyalet des îles et du livah de son nom. Les autres villes de l'île sont Lyndes, Camyre et Ialyse, mais elles n'ont aucune importance.

J. BERTAL.

UNE ESCAPADE



Les habitants de Biskara avaient passé une partie de la nuit à se promener sur leurs terrasses ou dans les rues; après minuit l'air avait fraîchi, tous s'étaient couchés; l'heure de la diane approchait et la ville ne s'éveillait pas encore. Notre maison était particulièrement silencieuse, on eût dit un temple de Morphée, le sommeil servait à merveille mes projets d'escapade : depuis plusieurs jours je sollicitais la permission d'aller à la ferme de mon père, à quelques kilomètres de la ville, mais il fallait pour cela une escorte, puis ma mère, fatiguée par la chaleur, n'était pas disposée à m'accompagner, et mon père, se souciant peu de la

promenade, remettait toujours au lendemain, sous prétexte de service; enfin, ennuyée d'attendre la réalisation de mon caprice, je m'étais décidée à partir seule ce matin-là, me moquant des maraudeurs et des escortes; je n'avais peur de rien, une seule personne m'effrayait : mon père, le terrible commandant Bellérophon, un papa très bon et très juste, mais qui nous menait, mes petits frères et moi, tambour battant et à la baguette. C'est en l'honneur de cette sainte crainte que je prenais tant de précautions pour ne réveiller personne, en enfilant ma blouse de flanelle blanche et en descendant l'escalier; parvenue au rez-de-chaussée sans encombre, je gagnai l'écurie, grimpai dans la mangeoire, bridai Négro,

mon cheval, sautai dessus « à poil », puis... en route! La diane sonna à la Casbah (citadelle); la porte de la ville venait de s'ouvrir quand j'y parvins, mais le factionnaire, surpris de voir une fillette de quatorze ans se mettre seule « en campagne », dit : « On ne passe pas! »

— Vraiment! » Je riais et fis mine de passer quand même.

« On ne passe pas! » répéta-t-il, en me barrant le chemin; un sergent sortit du poste et m'invita à rentrer chez le commandant. »

Ils me retardaient tant avec leurs simagrées que je risquais fort d'être rattrapée par mon père et de subir la peine due à mon coup de tête, avant d'en avoir goûté le plaisir.

Je haussai les épaules et tournai bride, mais à

oasis qui me sembla d'autant plus verte et tentante qu'on n'avait jamais voulu m'y conduire; Négro n'eut pas l'insolence de s'opposer à mes désirs, il me porta en peu de temps au bord d'une source murmurante, s'y désaltéra et se laissa attacher au tronc d'un palmier; je mis pied à terre et m'étendis à l'aube sur l'herbe; je regrettais de n'avoir pas le temps de faire un somme dans cette agréable solitude, la fraîcheur était délicieuse. Négro n'avait pas su y résister, il s'était couché sur le flanc et commençait à s'endormir, quand je jugeai nécessaire de nous remettre en route. A peine sortions-nous de l'oasis enchanteresse qu'une autre parut un peu plus loin : c'était une mare où se miraient des monticules de sable et des arbres; elle me parut si singulière, si différente de la première que la



L'on se mit en marche à travers le désert. (Dessin de V. Nehlig.)

peine le sergent était-il rentré dans le poste, à peine la sentinelle avait-elle repris sa promenade monotone, que je fis faire à Négro une brusque conversion, et, l'enlevant d'un vigoureux coup de cravache, je passai avec un éclat de rire triomphant devant le factionnaire, le sergent et toute la garde stupéfaite de tant d'audace.

« C'est pas tout ça, grommela le sergent, faudrait prévenir le commandant, et pas moyen de quitter mon poste. »

Enchantée du bon tour que je venais de jouer à ces braves militaires, je galopais en chantonnant, j'étais sûre de la réussite, Biskara devenait petit à l'horizon, et devant moi le toit de la ferme se montrait comme un point noir. « On n'a pas voulu m'y conduire, me disais-je, mais quand j'y serai, la chaleur, les exigences du service n'existeront plus, on viendra me chercher. »

Le soleil était déjà haut et la réverbération du sable m'aveuglait, des bouffées d'air, plus chaudes d'instant en instant, faisaient présager l'approche du sirocco¹; j'aperçus à ma droite une

curiosité me fit pousser Négro vers elle; mais, c'était étrange! Négro trottait et ne semblait pas avancer, les arbres et la mare étaient toujours au même endroit et... ils disparurent tout à coup.

« Un mirage! » m'écriai-je.

Je n'avais pas de temps à perdre pour gagner la ferme, le sirocco devenait de plus en plus étouffant, Négro donnait des signes de fatigue et d'inquiétude, il s'arrêtait court tous les trois pas, levait la tête, reniflait, dressait les oreilles; pourtant, d'un bout à l'autre de l'horizon, aucun fauve ne se montrait; il est vrai que je n'apercevais pas davantage le toit de notre ferme, ni même Biskara et que j'errais à l'aventure; la poursuite du mirage m'avait égarée en plein désert. Seule l'idée de m'avouer vaincue m'empêchait encore de rendre la main à Négro, et de me laisser ramener honteusement par son instinct; la raison et l'amour-propre se livraient un rude combat dans mon esprit, mon estomac y joignait des instances désagréables (j'avais peu et mal mangé avant mon escapade); je sautai en bas de mon cheval, et voulus partager avec lui un morceau de pain emporté dans ma poche. Négro tremblait de tout

1. Sirocco, vent chaud qui souffle au sud-est sur l'Algérie et la Méditerranée.

son corps; il refusa le pain, et tout à coup, poussant un hennissement d'effroi, m'arracha la bride des mains et s'enfuit la crinière au vent. Le brûlant simoun arrivait soulevant des tourbillons de sable; je n'eus que le temps de me jeter à terre, la bouche collée à la manche de ma robe, le simoun passa sur moi et me laissa évanouie; quand je revins à moi, une hallucination me montra l'oasis où je m'étais reposée et Nègro endormi, mais l'hallucination ne dura pas et les yeux grands ouverts je me vis entourée d'Arabes voilés: j'étais prisonnière des Touaregs, brigands terribles du désert. Les maraudeurs causaient entre eux avec volubilité; leur idiome était très différent de l'arabe et je ne pouvais comprendre leurs discours mais je savais bien qu'ils ne me tueraient pas et m'emmèneraient dans leur pays, pour me vendre ensuite, là ou ailleurs; il m'était impossible de connaître alors toute l'horreur de la vie des femmes musulmanes, cependant une affreuse angoisse m'étreignait le cœur. Un des Touaregs me chargea devant lui sur son mahara (chameau trotteur); je ne dis rien et ne fis pas un mouvement pour me défendre. L'on se mit en marche à travers le désert. J'étais si accablée de chagrin et de fatigue que je n'avais plus une exacte notion du temps; il me sembla pourtant que plusieurs jours s'écoulaient sans amener aucun changement pour moi; les maraudeurs me soignaient comme une bonne prise; enfin on parvint à une ville, et là je fus confiée à des esclaves négresses, qui me parfumèrent, me teignirent les sourcils et les ongles, me vêtirent comme une riche Mauresque, puis m'empaquetèrent dans des voiles épais et me conduisirent à la résidence du principal chef de la ville. Le chef à qui l'on me présenta fit un signe de tête affirmatif, qui voulait dire qu'il m'achetait. Je vis les pièces d'or tomber nombreuses de sa

main dans les mains des Touaregs qui m'avaient capturée; ils se retirèrent satisfaits et les négresses disparurent avec eux. Assis sur une pile de coussins, le chef fumait un narghileh d'or ciselé; je cachai ma tête sur un divan de damas, les sanglots m'étranglaient. Mon escapade m'avait coûté cher, mais je n'osais pas me plaindre en pensant au désespoir de mes pauvres parents:

« J'ai mérité mon malheur, me disais-je, mais eux!... »

A ce moment un coup de cravache bien appliqué me cingla le bras, je bondis sur mes pieds... mon père était devant moi!

« Ah! m'écriai-je, le mirage, la fuite de Nègro, le simoun, les Touaregs, le chef au narghileh... ce n'était qu'un rêve! »

Mon père ne prit pas garde à mes paroles et me montrant Nègro attaché au tronc d'un palmier: « A cheval, mademoiselle, et passez devant! »

La voix de mon père ne m'intimida pas, je me jetai à son cou, et, entre deux baisers, qu'il se défendait en vain de recevoir, je lui dis:

« Oh! que je suis contente, que je suis heureuse!... si tu savais quel horrible rêve j'ai fait ici!... Tu peux me punir tant que tu voudras maintenant, vois-tu, cela m'est égal, la vraie punition est faite et... je m'en souviendrai. » Probablement convaincu de ma sincérité, mon père parut oublier de m'infliger une punition; cependant jusqu'au mois d'octobre il ne manqua pas un soir de fermer à double tour la porte de ma chambre et quand la rentrée des classes arriva, il demanda un congé et me conduisit lui-même dans un pensionnat du littoral; je crois qu'il se fiait davantage aux sœurs tourières de Mustapha qu'aux factionnaires de Biskara pour garder sa fille.

OLIVIER BACELLE.

PETITES CAUSES, GRANDS EFFETS

Atahualpa, l'inca ou roi du Pérou, que le conquérant Pizarre tenait en captivité sans vouloir le faire mourir, dut à une singulière circonstance d'être envoyé au supplice.

Le prince prisonnier avait conçu un attachement particulier pour quelques officiers espagnols qui, ayant reçu une meilleure éducation que les autres aventuriers, le traitaient avec plus de douceur et de déférence. Il se plaisait en leur société; mais en présence du gouverneur Pizarre, qui avait toujours manqué d'égards pour lui, le captif se sentait toujours timide et contrainct. A la crainte se joignit bientôt le mépris.

Parmi les arts de l'Europe, celui de lire et d'écrire causait la plus grande admiration de l'inca. Il cherchait depuis longtemps à savoir si c'était là un don naturel ou un talent acquis. Pour éclaircir ses doutes, il pria un des soldats qui le gardaient d'écrire sur son ongle le mot *Dieu*. Il montra ensuite

cette écriture à divers Espagnols, en leur demandant ce qu'elle signifiait; et, à son grand étonnement, tous lui firent la même réponse.

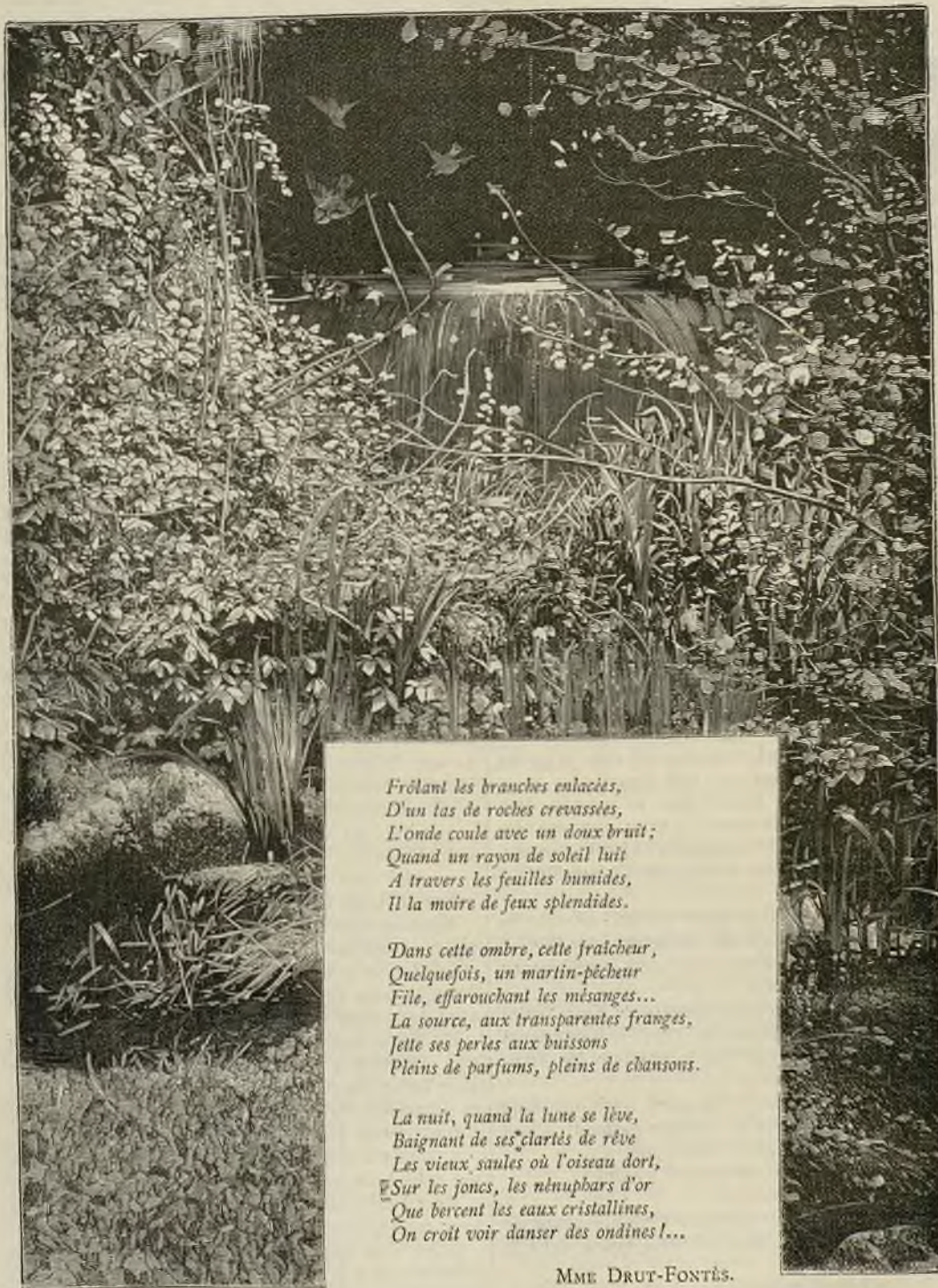
Pizarre entrant chez lui, l'inca lui présenta son pouce. Pizarre, ancien enfant abandonné, ne savait pas lire. Il rougit et fut forcé d'avouer son ignorance.

Dès ce moment, Atahualpa le regarda comme un homme de rien, moins instruit que ses soldats; et il n'eut pas l'adresse de dissimuler ce sentiment.

Pizarre fut si vivement blessé de se voir l'objet du mépris d'un barbare qu'il ne résista plus aux obsessions de quelques intrigants péruviens qui demandaient la mort de l'inca.

Il fit faire un semblant de procès au malheureux souverain qui fut condamné à être brûlé vif, mais que l'on se hâta à étrangler, parce qu'il avait consenti à demander et recevoir le baptême.

LA SOURCE



*Frôlant les branches enlacées,
D'un tas de roches crevassées,
L'onde coule avec un doux bruit;
Quand un rayon de soleil luit
À travers les feuilles humides,
Il la moire de feux splendides.*

*Dans cette ombre, cette fraîcheur,
Quelquefois, un martin-pêcheur
File, effarouchant les mésanges...
La source, aux transparentes franges,
Jette ses perles aux buissons
Pleins de parfums, pleins de chansons.*

*La nuit, quand la lune se lève,
Baignant de ses clartés de rêve
Les vieux saules où l'oiseau dort,
Sur les jones, les nénuphars d'or
Que bercent les eaux cristallines,
On croit voir danser des ondines !...*

MME DRUT-FONTÈS.

SANS LUI

(Suite.)



PENDANT Mme Férolles continuait ses lamentations, et elle finit par déclarer qu'elle allait conduire son fils au médecin. Au retour de cette visite, dont Irène attendait avec impatience la conclusion, car l'inquiétude persistante de sa mère l'avait gagnée, Mme Férolles s'écria sans attendre les questions de sa fille :

« Je l'avais bien pensé, Tony a besoin de l'air de la campagne, il s'étiole; il n'y a plus à balancer, il faut que je l'y conduise. Mme de la Salle ne refusera pas de nous recevoir; ainsi nous n'aurons à faire que la dépense du voyage. L'air est très pur, très fortifiant à Marcheloup; il serait impossible de trouver mieux. Quant à toi, Irène, qui ne peux nous suivre, je te confierai à Mme Verloz, qui sera heureuse, j'en suis sûre, de te donner l'hospitalité.

— Partez donc puisque c'est nécessaire, répondit Irène, et que mon petit Tony me revienne avec des joues bien pleines et bien roses.

— Ah! mais je ne veux pas partir sans Irène, moi, s'écria Tony. Tu viendras, n'est-ce pas? Il la tira par le bras et s'accrochait à son épaule.

— Mais, mon chéri...

— Oui, oui, elle viendra, dit Mme Férolles. Nous nous arrangerons de façon à l'emmener, sois tranquille. »

Quand il eut le dos tourné, elle se pencha vers sa fille : « Si je ne lui avais pas dit cela, il aurait pleuré, et n'aurait pas consenti à partir. »

Mme de la Salle écrivit que la maison déjà occupée par sa belle-sœur, n'avait pas été démeublée et était à sa disposition. Bien volontiers, Mme Verloz consentit à donner l'hospitalité à Irène.

« Ne revenez plus si vous voulez, dit-elle en riant à Mme Férolles. Irène deviendra ma fille; si j'avais eu le bonheur d'en avoir une, je ne l'aurais pas rêvée autrement. »

On transporta clandestinement chez Mme Verloz le petit bagage d'Irène; si Tony s'était douté qu'elle restait, il aurait été impossible de l'emmener.

« Tu nous conduiras à la gare, avait dit Mme Férolles à sa fille; jusqu'au dernier moment il faut que tu aies l'air de partir avec nous.

— Quelle scène il vous fera en wagon!

— Je m'en doute bien. »

Le jour du départ, quelques instants avant de monter en voiture, Mme Férolles entra dans la chambre de sa fille.

« Je viens t'embrasser en cachette, mon enfant, puisque, grâce à Tony, je ne pourrai te dire adieu à la gare. » Elle lui noua ses mains autour de la taille, et la serra tout contre son cœur; elle l'embrassait sans compter ses baisers.

« Je n'en ai jamais assez », dit-elle. Elle dénoua ses mains à regret, et regagna la porte.

Irène qui la suivait lui prit le bras, et la força ainsi à se retourner un peu.

« Comme vous pleurez, mère!

— Je suis sotte, n'est-ce pas? répondit Mme Férolles en s'efforçant de sourire.

— Non, je vous comprends bien. Je m'ennuie déjà de votre absence. Vous ne savez pas, j'ai un projet : dans quelques semaines, mon travail sera peut-être moins pressé, j'irai vous retrouver là-bas, et nous reviendrons ensemble. Qu'en dites-vous, de mon projet?

— Il est charmant », balbutia Mme Férolles. A ce moment Tony ouvrit brusquement la porte :

« Partons, maman, partons, voilà la voiture, et le concierge monte chercher les bagages; dépêchons-nous. » Il se pendit au bras d'Irène. « Oh! que je suis content! nous allons voyager en chemin de fer, et tu viens avec nous, grande sœur chérie! » Les bagages étaient descendus et chargés et Irène avait fermé le petit logis. Tony était déjà au bas de l'escalier. Mme Férolles se tourna vers sa fille et lui mit un baiser sur la joue.

« Encore une fois », dit-elle, pendant que Tony ne nous voit pas.

Un instant après, elles roulaient vers la gare de Lyon. Tony, surexcité, chantait et disait mille folies qui faisaient sourire Irène. Mme Férolles était très silencieuse. Lorsque la voiture s'arrêta devant la salle des bagages à la gare de Lyon, Irène en ouvrant la portière aperçut Mme Verloz.

« Voici ma grande fille! s'écria gaiement celle-ci.

— Chut! dit Mme Férolles en mettant un doigt sur ses lèvres.

— Ah! c'est vrai! » murmura Mme Verloz en jetant un coup d'œil à Tony.

Mme Férolles attendit jusqu'au dernier moment pour passer sur le quai.

« Irène va s'occuper de nos bagages, dit-elle à Tony, et nous deux nous allons chercher un wagon avec des coins; elle nous rejoindra. »

Un serrement de main à Mme Verloz, un regard à la dérobée à Irène, et elle passa sur le quai avec Tony, tandis que Mme Verloz et la jeune fille se pressaient de quitter la gare, et de gagner une station d'omnibus.

« Quelle scène Tony doit faire en ce moment à ma mère! dit Irène. Pauvre maman, je la plains! »

Mme Verloz lui avait pris le bras, et s'y appuyait avec complaisance.

« Ne t'en inquiète pas, répliqua-t-elle. Il se calmera. Que je suis donc contente de penser que je vais t'avoir près de moi, tout à moi comme si tu étais ma fille! je te l'avoue, je tremblais de voir manquer le voyage de ta mère. Je respire maintenant que le train est sorti de la gare, et file déjà à toute vapeur. Pourtant je ne puis m'empê-

cher de me retourner pour voir si ce diable de petit Tony n'est pas à nos trousses. Cela te fait sourire; eh bien, oui, je suis sotte à ce point-là. Comme il t'aime cet enfant! s'il avait à choisir entre toi et ta mère, je crois qu'il n'hésiterait pas: ce serait toi... »

Irène, l'air préoccupé, gardait le silence.

« Que c'est donc bon d'être ainsi pendue à ton bras, reprit Mme Verloz, et de se dire que pendant plusieurs semaines je te servirai de mère! Combien vas-tu me rester? au moins deux grands mois. J'espère que tu te plairas chez moi; ta chambre est le plus joli nid de ma maison. Attends-toi dès le matin à me voir entr'ouvrir ta porte pour te dire bonjour. Et nous bavarderons! mes matinées sont tristes; je n'ai à m'occuper de personne... que de moi. Sais-tu, ma petite, qu'il y a dans mon originale personne des trésors de tendresse? Ah! pourquoi n'es-tu pas en réalité ma fille!... »

« Pendant que tu seras occupée à peindre tes éventails, je viendrai causer et lire près de toi. J'ai mis de côté à ton intention deux ou trois volumes dont je te ferai la lecture; je suis infatigable; si j'avais été dénuée de toutes ressources, j'aurais pu me faire lectrice. Je ne veux pas que tu peignes dans ta chambre, c'est malsain, et je t'ai installé une table dans un petit salon que j'appelle *mon Capharnaüm*; c'est là que je peins, que je chiffonne, que j'écris, que je rêve, et que je pense aussi quelquefois. Nous en ferons des causeries, tandis que ton gentil pinceau se promènera sur le satin! En ton honneur, ma petite, j'ai orné de fleurs fraîches toute ma maison. Et puis... et puis j'ai défendu ma porte à... tu sais à qui. Tu n'auras pas à craindre de le rencontrer. Tu peux avoir l'esprit tout à fait en repos à ce sujet.

— Je ne voudrais pas vous empêcher de le recevoir, répondit Irène, abuser ainsi de votre bonté. Chez vous il me serait très facile de l'éviter.

— Non, non, j'ai dit qu'il ne mettrait pas les pieds chez moi tant que tu y serais; il ne les y mettra point. »

Dans l'omnibus, Irène parut s'absorber complètement dans ses pensées.

Mme Verloz la contemplait avec un peu d'inquiétude; elle s'en aperçut et dit :

« Il faut que je vous avoue une chose, je ne puis m'empêcher de trouver étrange le voyage de ma mère.

— Comment étrange? explique-toi.

— C'est une impression que je ne puis définir. Elle avait le cœur bien gros en me quittant.

— Elle aurait voulu t'emmener, cela se comprend, te voir prendre aussi du repos et du bon air. »

En arrivant chez elle, Mme Verloz fit visiter sa maison à Irène, qui la connaissait du reste en grande partie.

La chambre destinée à la jeune fille donnait sur une cour au grand mur tapissé de lierre.

« C'est aussi calme que chez toi ici, dit Mme Verloz. Ma chambre est à deux pas. Tu peux la regarder, car aujourd'hui, de la cave au grenier, tout est en ordre à cause de toi, même le capharnaüm, mais il n'y sera pas longtemps.

— Que de jolies fleurs, que de belles plantes! dit Irène en traversant le grand salon.

— Il y a longtemps, je t'assure, qu'on n'a vu mon salon aussi bien paré. Soulève cette portière et tu te trouveras dans *mon Capharnaüm*. Cette table-là, c'est la tienne, et ces fleurs sont là pour te servir de modèles, si tu daignes les en trouver dignes. C'est bon, j'écouterai tes remerciements une autre fois. Nous allons passer dans la salle à manger, où le déjeuner vient d'être servi. Ce petit voyage à la gare de Lyon m'a mise en appétit. Et toi, ma grande fille? non. Ta pensée suit ta mère et Tony. Ah! je le vois bien, tu n'es pas aussi heureuse d'être ici que je le suis, moi, de t'avoir.

— Je me trouve très bien avec vous, répondit Irène en lui prenant les deux mains; je suis très touchée de la façon dont vous me traitez; mais quand je n'ai pas près de moi tous ceux que j'aime, je ne puis être complètement heureuse... Hélas! il me manquera toujours quelqu'un! »

XXV

Le surlendemain de son installation chez Mme Verloz, Irène reçut quelques mots de sa mère. Elle lui disait :

« Nous sommes arrivés en bonne santé, mon Irène chérie, et ta tante nous a bien reçus. Mais quelle scène Tony m'a faite quand il a vu que nous partions sans toi! il donnait de furieux coups de pieds contre la portière, et il m'a fallu le tenir à deux mains. Il m'a boudé pendant une partie du voyage; il faisait la moue que tu connais. A Nevers je lui ai acheté des cerises, et alors nous nous sommes raccommodés. Il est enchanté maintenant d'être en liberté à la campagne, et je crois que j'aurai bien de la peine à le ramener à Paris. Je t'écris à la hâte et seulement pour te rassurer sur notre voyage. Tony t'embrasse bien fort, bien fort et ta tante, sachant que je t'écrivais, m'a chargée aussi de t'embrasser. Moi, mon enfant, bien chérie, je te serre contre mon cœur.

« SOPHIA. »

La semaine suivante, Irène reçut de sa mère une lettre consacrée tout entière à l'éloge de la campagne; elle ressemblait au devoir de style d'un élève, obligé, par ordre de son professeur, de célébrer les charmes des champs; la conviction manquait. Irène trouva cette lettre singulière, mais sans bien définir pourquoi. Les lettres suivantes étaient toutes dans la même note. Mme Férolles se plaisait à Marcheloup d'une façon étonnante; Irène en eut le cœur un peu gros; sans se l'avouer, elle se sentait froissée dans sa tendresse pour sa mère, que celle-ci se trouvât bien loin d'elle; car elle, malgré l'hospitalité parfaite de Mme Verloz, ne prenait plaisir à rien.

Mme Férolles disait que Tony courrait dans le parc de Mme de la Salle comme un poulain échappé, et que sa santé était si bonne, qu'elle ne savait pas si elle aurait le courage de le ramener à Paris pour le voir s'étioler de nouveau.

« Hé! mon Dieu, qu'ils restent donc tous les deux à Marcheloup! disait Mme Verloz de son ton délibéré. Je te garderai, ma grande fille. Je me suis si vite et si bien habituée à ta présence, qu'il me semble que tu as toujours été sous mon toit.

Ah! ma petite, il y a longtemps que ma maison ne m'a autant attachée. Si je restais une heure en place dans ce capharnaüm, c'était beaucoup; il me fallait aller, venir, changer d'occupation. Et maintenant je passe une demi-journée à la même place, occupée au même barbouillage ou au même canevas! Mais aussi quelles bonnes causeries! c'était vide, c'était silencieux ici, et j'ai horreur du silence et du vide. Sais-tu ce que je ferais à ta place? eh bien, je ne me soucierais plus des ingrats qui ont envie de planter leur tente à Marcheloup, et je planterais la mienne chez Mme Verloz. Voilà!

Un instant après, la femme de chambre apporta un paquet de journaux et de lettres à Mme Verloz.

« Il n'y a rien pour moi? demanda Irène.

— Rien, répondit Mme Verloz après un coup d'œil à chaque lettre. Puis elle se mit à lire son courrier.

— Tiens, mère vous écrit! dit tout à coup Irène.

— Tu as la berlue, mon enfant.

— Tony n'est pas malade?

— Encore une fois, petite, je te dis que tu as la berlue. »

Devant cette réponse, Irène n'osa insister.

La lecture terminée, Mme Verloz quitta le petit salon en emportant son courrier.

« C'était pourtant bien l'écriture de maman », pensa Irène. Pourquoi Mme Verloz me cache-t-elle qu'elle lui a écrit? certainement il y a quelque chose. Il faudra que je le sache! »

Le visage soucieux, elle reprit son pinceau et acheva des volubilis d'une fraîcheur si matinale, qu'ils semblaient humides de rosée. Tandis que la peinture séchait, elle se hâta de rassembler d'autres éventails et d'en former un petit paquet, puis elle se rendit dans sa chambre.

Sur son passage elle rencontra Mme Verloz qui lui dit:

« Tu vas reporter tes éventails? Je ne pourrai t'accompagner comme je le croyais, car j'attends une ouvrière qui doit me réparer une vieille tapisserie, et je tiens beaucoup à lui parler moi-même. Tu ne peux remettre ta course à demain?

— C'est impossible; j'ai promis de donner ces éventails aujourd'hui dans l'après-midi. On les attend avec impatience. »

Irène sortit donc seule. Le temps était charmant et invitait à la marche; elle résolut de faire le chemin à pied; elle en avait fait presque la moitié, lorsqu'elle se souvint qu'elle avait oublié sur la table du capharnaüm l'éventail aux volubilis. Très contrariée de cet oubli, elle rebroussa chemin, et revint très vite chez Mme Verloz. Elle entra rapidement dans le petit salon, et alla droit à sa table de travail, mais ses yeux n'y cherchèrent pas l'éventail. Par la baie voilée d'une portière qui faisait communiquer ce petit salon avec le grand, une voix qui lui arriva, la cloua, très troublée, devant la table.

« Avant de m'adresser des reproches, disait Alexandre du Courtil, laissez-moi vous expliquer, ma tante, pourquoi j'ai manqué à mes promesses.

« Je reçois ce matin une lettre de ma mère qui

me donne pour vous une commission très pressée.

« Mon embarras était grand. Qu'auriez-vous fait à ma place?

— Dis-moi d'abord quelle est cette commission; je te répondrai ensuite.

— Il s'agit de choisir pour ma mère une étoffe de soie, digne de figurer dans un grand dîner. Du reste voici sa lettre, vous y trouverez des instructions détaillées.

— Du moment qu'il s'agit de chiffons, c'est une affaire sérieuse, et je t'absous d'être venu. Heureusement Irène est sortie, vous ne risquerez pas de vous trouver en présence. Assieds-toi donc. Moi aussi j'ai une communication à te faire, et mille fois plus importante que la tienne. Si tu n'étais pas venu, tu m'aurais encore vue apparaître dans ton atelier, et tu n'aimes pas cela, car tu me prends pour une messagère de malheur; ne t'en défends pas.

— Je ne m'en défends nullement, ma tante.

— Une fois, deux fois, on peut être messagère de malheur, et la troisième être porteuse d'une bonne nouvelle.

« J'ai reçu ce matin une lettre admirable, non par le style, mais par les sentiments; du reste je vais te la lire; tu jugeras par toi-même. Ouvre bien les oreilles et écoute-moi religieusement. C'est une mère qui parle.

« Chère amie,

« Je viens vous charger d'une commission que vous ferez en grand secret; surtout qu'Irène n'en sache rien, qu'elle ne sache même pas que vous avez reçu une lettre de moi. Quoiqu'elle n'en parle pas, je sais bien que mon enfant chérie n'a pu oublier le mariage rompu par dévouement pour moi et son frère; nous sommes donc tous les deux un obstacle à son bonheur, et je voudrais tant lui donner le bonheur à mon Irène! Je n'ai pas beaucoup d'esprit, mais je crois en avoir trouvé le moyen. Vous m'aidez à réussir, n'est-ce pas, chère bonne amie? Savez-vous pourquoi je suis partie pour Marcheloup? ce n'est pas pour Tony, comme vous le croyez et comme je l'ai dit à tous. Sans doute l'air de la campagne ne peut que lui être favorable, mais il est loin de lui être absolument nécessaire. Tony est frère d'apparence, mais point du tout maladif. Quand je serai à Marcheloup, ai-je pensé, j'écirai à Irène que je m'y plais beaucoup, que sa tante est très bonne pour moi, pour Tony, qu'elle voudrait bien nous retenir, et que j'y resterais volontiers. Je prie le ciel de me rendre bien adroite dans mes paroles. Si elle allait se douter de quelque chose! Enfin, après l'y avoir préparée de mon mieux, je finirai par lui dire que je me décide à me fixer à Marcheloup où tous nos intérêts nous retiennent. Mais je lui laisserai entendre que sa tante trouve suffisant de subvenir à mon entretien et à celui de son frère, et qu'elle fera bien de rester à Paris où elle gagne sa vie. De votre côté, vous aurez parlé à Alexandre, vous lui aurez appris que nul obstacle ne le sépare plus de ma fille, et les anciens projets pourront être repris.

(A suivre.)

LOUISE MUSSAT.

LA GALANTERIE FRANÇAISE



Composition d'Albert Guillaume.



MOSAÏQUE

Histoire des inventions.

En notre temps où tant d'efforts sont dirigés sur la recherche des moyens d'extermination de plus en plus effroyables, on aime à rapporter les faits suivants tout à l'honneur de princes qui passent généralement pour avoir fait très peu de cas des multitudes humaines.

Un fameux chimiste de Lucques, nommé Martin Poli, avait découvert une composition explosive, dix fois plus destructive que la poudre à canon (qui sait si ce n'était pas déjà une dynamite ou panclostite quelconque?) Il vint en France en 1702 et offrit son secret à Louis XIV. Ce roi, qui aimait les découvertes chimiques, eut la curiosité de voir les effets de cette substance; il en fit faire l'expérience sous ses yeux. Poli ne manqua pas de faire remarquer au prince les avantages qu'on en pouvait tirer dans une guerre. « Votre procédé est très ingénieux, lui dit le roi; l'expérience en est terrible et surprenante; mais les moyens de destruction employés à la guerre ne sont déjà que trop violents. Je vous défends de publier cela dans mon royaume; contribuez plutôt à en faire perdre la mémoire. C'est un service à rendre à l'humanité. »

Poli promit à Louis XIV de ne divulguer son secret ni en France ni ailleurs, et le monarque reconnaissant lui accorda une récompense considérable.

Sous Louis XV, un Dauphinois nommé Dupré avait inventé une espèce de feu grégeois, si rapide, si dévorant qu'une fois allumé quelque part, on ne pouvait ni l'éviter, ni l'éteindre. On en avait fait des expériences publiques, dont avaient frémi les militaires, les marins les plus intrépides. Quand il fut bien démontré qu'un seul homme, avec un tel art, pouvait détruire une flotte ou brûler une ville, sans qu'aucun pouvoir humain fût capable d'y apporter le moindre secours, Louis XV défendit à Dupré, sous peine de la vie, de communiquer son secret à personne et le récompensa très largement pour qu'il se tût. En ce moment cependant la France était dans tous les embarras d'une guerre très ardente avec l'Angleterre, dont les vaisseaux venaient nous braver jusque dans nos ports; mais l'idée d'humanité l'emporta sur les considérations politiques; et le procédé de Dupré fut perdu comme celui de Poli.

Naïvetés.

L'historien Duclos raconte que lorsqu'il traversa le Mont-Cenis pour aller en Italie, il fut obligé de descendre de sa chaise à un passage très dangereux.

« Monsieur, lui dit le muletier, voilà un endroit où il s'est fait un grand miracle l'an dernier. Un voyageur a versé avec sa voiture jusqu'au fond de ce précipice.

— Eh bien! est-ce que cet homme n'a pas péri?

— Oh! pardonnez-moi, il a été fracassé dans sa chute, mais les mulets ne se sont fait aucun mal. »

Histoire littéraire.

Dans les dernières années du règne de Louis XV (1772) parut un livre anonyme intitulé : *le Gazetier cuirassé des anecdotes scandaleuses de la cour de France*, en tête duquel se trouvait le frontispice dont nous donnons le fac-similé.

L'ouvrage avait pour épigraphe :

Nous autres satiriques,
Propres à relever les sottises du temps,
Nous sommes un peu nés pour être mécontents.

Il portait pour indication de lieu, comme on dit en bibliographie : *Imprimé à cent lieues de la Bastille, à l'enseigne de la Liberté*, et, en regard du frontispice gravé, se trouvait cette note explicative :

Un homme, armé de toutes pièces et assis tranquillement sous la protection de l'artillerie qui l'environne, dissipe la foudre et brise les nuages qui sont sur sa tête à coups de canon. Une tête coiffée en Méduse, un baril et une tête à perruque sont les emblèmes parlants des trois puissances qui ont fait de belles choses en France. Les feuilles qui voltigent à travers la foudre au-dessus de l'homme armé sont des lettres de cachet, dont il est garanti par la seule fumée de son artillerie : les mortiers auxquels il met le feu sont destinés à porter la vérité sur tous les gens vicieux qu'elle écrase pour en faire des exemples.

Bien que des révélations sur la cour de France à cette époque pussent, sans mentir à la vérité, offrir un fort triste tableau, l'on put reconnaître que l'auteur avait de parti pris imaginé tout un ensemble d'assertions qui faisaient de son écrit, non pas l'impression de la probité indignée, mais le plus infâme libelle. Cette publication d'ailleurs fit grand bruit tant en France qu'à l'étranger, où il s'en vendit de nombreux exemplaires.

Lord Chersterfield, l'un des hommes les plus spirituels et les plus distingués de l'Angleterre, ayant fait annoncer qu'il récompenserait convenablement la personne qui lui apprendrait le nom de l'auteur de ce livre, eut bientôt la visite d'un Français nommé Thévenot de Morande, qui avoua la paternité de cet ignoble pamphlet.

Ce Thévenot de Morande était le fils d'un procureur d'Arnay-le-Duc en Bourgogne. Tout jeune il avait quitté la maison paternelle pour aller mener à Paris une vie dissolue. Sa famille, employant un moyen usuel en ce temps-là, obtint une lettre de cachet pour le faire enfermer à la Bastille. Il n'en sortit que pour se réfugier en Angleterre, où il vécut de publications scandaleuses.

Lord Chesterfield, fidèle à la promesse qu'il avait faite publiquement, remit à l'auteur du *Gazetier cuirassé* cinquante guinées (1,250 fr.). Et comme celui-ci s'étonnait de recevoir une aussi grosse somme : « Remarquez bien, monsieur, lui dit le gentilhomme anglais, qu'en vous donnant cette somme je n'entends pas payer votre ouvrage, mais vous aider à n'avoir plus besoin d'en composer de semblables. » La générosité de lord Chesterfield n'atteignit pas son but.

Rentré en France aux premiers jours de la Révolution, Thévenot de Morande se trouva bientôt mêlé à toutes les plus basses et louches intrigues; et, incarcéré en 1792, il fut une des victimes des massacres de Septembre.

Curiosités des étymologies.

Une des principales cérémonies du mariage, chez les Latins, consistait à faire passer sous un *joug* les

Le sol était *jonché* de morts et de mourants.
Un autre, pour faire honneur à un grand et bien-faisant personnage, dit :

Il faut *joncher* de fleurs le chemin qu'il doit suivre.

Millevoye, dans sa *Chute des feuilles* :

De la dépouille de nos bois,
L'automne avait *jonché* la terre.

Etc., etc.

Or le verbe *joncher* vient du latin *juncus*, qui signifie



Fac-similé du frontispice du *Gazetier cuirassé*, publié à Londres en 1772, par Thévenot de Morande.

neuveaux époux. De là ce mot *conjugium* (joug commun) pour désigner le mariage. Ce mot n'a pas formé de substantif dans notre langue, mais il nous a donné l'adjectif *conjugal*, se rapportant aux choses du mariage; nous lui devons aussi *conjuguer*, qui, par conséquent, signifie soumettre au même joug les formes diverses des verbes.

On peut croire que l'antique usage de mettre dans le mariage chrétien le *poêle* sur la tête du mari et de la femme dérive de l'imposition du joug chez les Romains.



Un poète, qui décrit un combat, dit qu'après l'engagement :

jonc, sorte de plante des sols humides. Pour établir le rapport entre ce sens primitif et l'acception actuelle, il faut savoir que jadis, en des temps où l'usage des tapis de pied était encore sinon ignoré, du moins trop coûteux même pour la plupart des gens riches, on avait coutume, dans les châteaux, de couvrir le sol des salles d'une épaisseur de jones coupés — ou d'autres herbages. C'était ce qu'on appelait la *jonchée*. *Joncher*, c'est-à-dire couvrir le sol de jones, s'est dit d'abord de manière absolue. En prenant à la fois l'action et la substance employée (comme *saupoudrer*, poudrer de sel, *argenter*, garnir d'argent), le verbe n'avait besoin d'aucun complément; mais la désignation de cet acte particulier s'étant ensuite appliquée à des faits analogues, on *joncha* de fleurs un

chemin, le champ de bataille se trouva jonché de cadavres, etc. Il fallut alors exprimer la chose dénaturée en étendant le sens primitif et restreint du verbe; et il en fut comme pour saupoudrer de sucre un gâteau, ferrer d'argent un coffret, etc.

Histoire des aliments.

Nos pères, d'ailleurs forts mangeurs, étaient grands amateurs d'épices qui facilitaient la digestion de leurs trop abondants repas. Parmi les épices les plus recherchées, figurait la noix muscade, dont on râpait une certaine quantité sur la plupart des mets.

L'usage ou plutôt la mode de la muscade fut pendant quelque temps interrompue en France au xvii^e siècle et voici à quelle occasion. Les ragoûts servis à Louis XIV encore jeune la veille du jour où il fut pris de la petite vérole, étaient selon l'ordinaire de ce temps fortement assaisonnés de muscade. L'odeur de la muscade, qui l'obsédait pendant les premiers jours de la maladie, lui inspira le plus profond dégoût pour cette épice qui — des lors — se trouva déconsidérée et laissée aux tables vulgaires. Les gens comme il faut ne purent plus sentir la muscade, et même en entendre parler sans en éprouver des nausées. Huit ou dix ans plus tard, l'estomac du roi s'étant réconcilié avec la muscade, elle devint plus à la mode que jamais. Ce fut alors que Boileau, décrivant un repas ridicule, constata l'engouement pour cette épice dans ce vers devenu célèbre, et auquel il est souvent fait allusion :

Aimez-vous la muscade, on en a mis partout.

Histoire des mots et locutions.

D'où vient la qualification de *roué*, qui au commencement du xviii^e siècle servit à désigner un certain nombre de personnages qui affectaient de se mettre par leurs principes et par leur conduite au-dessus de tous les préjugés sociaux ?

« Le cardinal Dubois — dit Saint-Simon — était un petit homme maigre, effilé, à perruque blonde, à mine de fouine, à physionomie maligne. C'était, dans toute la force du terme, un homme à *rouer*, et c'est à lui que le nom de *roué* fut appliqué pour la première fois par le Régent. »

« Le terme de *roué*, dit un dictionnaire de la cour et de la ville, fait, en principe, pour n'inspirer que l'aversion, devint avec le temps l'appellation et l'éloge des hommes à la mode, dont il flattait l'amour-propre. Ce n'est pas tout, nos agréables

Grands marieurs de mots l'un de l'autre étouffés, ont joint à cette défavorable dénomination l'épithète d'aimable et de charmant. On a donc vu de charmants *roués*, des *roueries* délicieuses; et cette alliance absurde et révoltante d'idées contraires, qui fait ouvrir de grands yeux aux gens qui ne sont pas de leur siècle, a été du bon ton, du bel air, de la bonne compagnie... Les grands seigneurs se sont appropriés le nom de *roués*, pour se distinguer de leurs laquais, qui ne sont que des pendants... »

Le terme de *roué*, resté dans la langue, est devenu synonyme de retors, et la *rouerie* est une forme de l'astuce.

Allusions.

Dans un article de polémique, un journaliste dit d'un orateur fort bruyant, toujours prêt à pousser au désordre et aux soulèvements, « qu'il est connu pour avoir la bravoure de Démosthène ».

Or la bravoure du célèbre Athénien était on ne peut plus négative. Il ne vit qu'une seule fois l'ennemi, dit un ancien anecdotier, et cette simple vue pensa lui coûter la vie. Dans le fameux procès pour la Couronne, la couardise militaire est un des principaux reproches qu'Eschine, son antagoniste, lui adresse devant l'assemblée du peuple.

Démosthène était parmi les troupes athéniennes qui figuraient à la bataille de Chéronée. Dès le premier engagement, le magnifique parleur prit la fuite le plus rapidement possible. Se sentant tout à coup arrêté par le bas de sa robe, effrayé comme s'il eût été au milieu des phalanges ennemies, il se jette à genou, demande à haute voix qu'on lui laisse la vie, se retourne, pour voir la contenance de ceux qui l'arrêtaient et n'aperçoit au lieu d'ennemis qu'une ronce robuste à laquelle son vêtement s'était accroché.

Ce timide cependant devait plus tard se donner très courageusement la mort, en absorbant, pour ne pas tomber vivant aux mains de ses ennemis, un poison violent qu'il portait toujours avec lui.

Variétés héraldiques.

Dans la défaite de Varrus, proconsul de Rome, par Arminius — disent les héraldistes — il se perdit deux aigles servant d'enseigne aux légions, l'une blanche, l'autre noire. La blanche était à l'armée auxiliaire des Sarmates, la noire aux Germains : de là l'aigle noire de l'Empire, et l'aigle blanche de Pologne.

Mots et pensées.

Dans ces arlequinades qui amusaient tant nos pères, Arlequin jouait le rôle d'un procureur.

Un client vient le trouver pour le charger de sa défense dans un procès dont il lui présente le premier exploit. Arlequin appelle son clerc, à qui il dit d'apporter un sac. Le clerc apporte un grand sac à blé, Arlequin l'ouvre et s'adressant au client : « Mettez, lui dit-il, votre exploit là dedans. — Comment? ce petit morceau de papier dans un si grand sac, dit le client, vous n'y pensez pas? »

— Taisez-vous, mon ami, réplique le procureur, je sais bien ce que je fais. Soyez sûr qu'avant que votre affaire soit définitivement jugée, le sac sera trop petit pour contenir tous les papiers qu'il aura fait noircir. »

Quelque datant d'au moins un siècle et demi, cette anecdote pourrait bien être d'actualité pour les plaisirs de nos jours.

— Nous naissons originaux et nous mourons copie.
(YOUNG.)

— Parmi tant d'admirables méthodes pour abréger l'étude des sciences, nous aurions grand besoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec effort.
J.-J. ROTISSEAU.

Tout ce qui concerne la *Mosaïque* doit être adressé à M. Eugène Müller, ou lui être communiqué verbalement, le samedi, de 4 à 6 heures, au bureau du Musée des Familles.

Le Propriétaire-Gérant, CH. DELAGRÈVE.



Embrassez-moi, ce sera pour lui. (Dessin de Falkenberg.)

1^{er} SEPTEMBRE 1894.

9. — TOME LXVII.

Ayuntamiento de Madrid

POUR LE GRAND-PÈRE



ÉTAIT sur les bords de Normandie, à Asnelles, petite plage sablonneuse, abritée par Aromanches aux hautes falaises, et égayée le soir à l'opposite par le phare de Ver, endroit tranquille, même au moment de l'invasion générale des côtes, vers août et septembre.

Là vivaient Clémentine Duchemin et son grand-père.

Clémentine était une superbe fille de vingt ans, connue dans tout le canton par sa beauté, son gentil caractère, l'affection profonde l'unissant à son aïeul, un septuagénaire qui l'avait élevée avec adoration, afin de remplacer, au moins de cœur, disait-il, toute la famille.

Personne mieux que la jeune fille n'avait d'adresse pour les travaux féminins, et autour d'elle brillaient de chaudes lueurs, les meubles de vieux bois, les vieux cuivres et les vieux étains; et pour rendre le logis attrayant ne possédait-elle pas déjà son frais visage, avec sa chevelure à bandeaux blonds retenus par un coquet foulard, ses yeux bleu pervenche, son rire, ses propos de jeunesse heureuse, et son fichu de linon d'une blancheur éblouissante, visible comme une tache dans l'ombre auprès du feu, marquant sa présence là l'hiver, ou durant les doux crépuscules à la fenêtre quand elle était au guet, et que les jeunes matelots jetaient vers la maison basse un regard plein d'aveux.

Tout en ordre, sereine et propre, ayant préparé des sabots secs, une pipe pour le bon père, elle faisait sur un coussin voltiger les fuseaux de la dentellière.

Lui, le père Duchemin depuis soixante ans naviguait, tantôt dans le brouillard dense, les yeux écarquillés pour éviter une rencontre périlleuse, tantôt sous la grêle hissing des voiles, et les cheveux même couverts de l'écume qui fouette la barque, ou les membres raidis par les glaciales brises du nord, les mains étreignant les rames.

Il paraissait encore bien plus vieux que ses soixante-douze ans, avec ses paupières rouges à gros bourrelets dérobant presque la petite prune grise brillante comme un éclat d'acier, ses mains tremblantes, son gros dos, ses jambes peu solides sur lesquelles il roulait son buste afin de les entraîner dans l'élan, et il inquiétait ceux qui le voyaient partir avec la vaillance des hommes en pleine virilité.

Prières, avertissements, larmes de la jeune fille ne pouvaient vaincre sa passion pour la mer, et si, par hasard ayant cédé, il percevait le bruit du flux montant, qui gagne peu à peu sur la lande de sable, il s'élançait vers la digue, le cœur plein d'amertume et de jalousie pour voir revenir de loin les bateaux dont les blanches voiles semblaient à l'horizon des mouettes, et grossissaient dans les

rayons de feu du couchant, jusqu'à ce qu'il reconnût les patrons, et il caressait sa marotte :

« Je veux mourir emporté par un coup de vent, et entendre sur mes vieux os la chanson des vagues. Un marin dort mal sous un dôme de terre. »

Dès le lendemain le brave Duchemin jetait ses filets au large, ou dans les roches cherchait crabes et homards, et on ne sait par quelle attention providentielle, un jeune pêcheur se trouvait toujours sous la main ou à portée de la voix du bonhomme pour lui offrir une aide, détacher une amarre, le faire atterrir, discuter la vente de sa pêche avec un commissionnaire rapace, raccommoder prestement une avarie.

Ce même personnage le guettait, tapi dans l'ombre, pour le reconduire poliment, tenant à honneur de porter une portion de ses engins, de s'informer chaque soir, et avec tant de détails et de sollicitudes, des incidents de sa journée, que l'entretien ne finissait qu'au seuil du vieillard.

Là, le bérêt entre les doigts, il prenait congé avec des murmures sourds remplis d'angoisse, et tandis que Clémentine riait en cachette, son grand-père répondait d'un ton drôlement supérieur :

« C'est bon, c'est bon, au revoir, mon garçon. » Pourquoi supérieur ? Parce que Ambroise Ségris aimait la belle dentellière, et que celle-ci l'avait déjà refusé deux fois en mariage. Or, l'on repousse une demande quand elle émane d'un audacieux, d'un indigne, ou si l'on berce une chimère.

Ambroise ne méritant aucune de ces épithètes, il fallait croire que Clémentine exagérait ses ambitions, et pour la faire changer d'avis on redoublait d'éloges à propos du jeune homme : il appartenait à une famille vigoureuse, honnête, dans une aisance relative; lui-même grand, robuste, avec son visage loyal et sympathique, brave au danger, sobre, dévoué, affectueux, il méritait un meilleur accueil.

Quelques singuliers caractères font de l'opposition aux risques de perdre un cœur ami, et semblent vouloir surtout n'être point de l'avis général. Il serait adroit pour les faire consentir à une approbation quelconque, de les prier instamment de s'en abstenir.

Malheureusement la jeune fille n'avait personne assez habile près d'elle pour jouer ce jeu, et elle paraissait indifférente quoique flattée par les hommages de son fidèle Ambroise, touchée aussi de ses souvenirs perpétuels, de ses allées et venues dix fois chaque jour devant sa demeure, faites rien que pour le plaisir de soulever son bousingot respectueusement, avec l'espoir, toujours déçu, de la surprendre le suivre d'un regard intéressé; touchée encore de trouver le matin sur la marche de sa porte, et cela depuis trois ans, les petits cadeaux

des humbles : un étui, une boîte, un banc confectionnés par Ségris pour son usage, un nid vide, un coquillage exceptionnel, les prémices de la saison, des fraises, un légume énorme, un pot de violettes, ou, pendues au loquet, une rose ravissante, une cage avec un chanteur prisonnier, toutes ces choses enfin qui prouvent mieux que des paroles que la pensée est toujours fixée vers l'être chéri.

Elle ressentait, certes, un moment de joie à découvrir ces présents du fidèle, rougissait en entendant la voix ou le pas de son souffre-douleur, et avec une vive secousse au cœur, si par une cause imprévue Ambroise manquait à ces attentions, ou négligeait un voyage dans sa ruelle, Clémentine se demandait non sans colère et une sorte de chagrin : Me néglige-t-il ? Est-il malade ? Mais quand il accourait tout palpitant de la privation subie, il rencontrait pour répondre à son oeil suppliant et ravi, un bref regard curieux, puis son bonjour s'étouffait devant le sourire de la jeune fille.

Subitement il y eut une petite révolution à Asnelles la belle plage :

« Ambroise Ségris renonce à Mlle Duchemin. »

Cette phrase passa de bouche en bouche, au bord du ruisseau où chacun va puiser l'eau douce, de la mare où chacune lave ses nippes, dans les boutiques, partout.

« Pourquoi, à quel propos ? »

— On l'ignore, mais depuis une semaine il ne rôde plus dans son voisinage, et il apprend le cornet à piston...

— Quel rapport, cette musique...

— C'est une preuve de gaieté.

— Ou au moins une preuve qu'il veut se distraire.

— Ah ! conclurent les mères pourvues de filles, puisse-t-il comprendre que nos enfants valent mieux que cette orgueilleuse. »

La défection subite de Ségris amusait le bourg. Hommes et femmes remarquaient sa marche résolue droit vers le port, sa froideur envers le père Duchemin protégé par lui si longtemps, examinaient l'attitude et la physionomie de la jolie fille qui gardait sous ces investigations malignes une contenance stoïque.

Au fond elle ne pouvait croire à une inconstance définitive ; et, s'efforçant de ne point paraître sensible à l'abandon possible, elle s'interrogeait sans cesse pour en découvrir la cause.

La cause venait d'un bavardage.

Clémentine riieuse, et surtout ne voulant confier ses secrets à personne, supportait les plaidoiries en faveur du jeune homme qu'une vieille voisine prononçait de temps à autre, pour l'empêcher, disait-elle, de se repentir toute sa vie d'une sottise, lorsqu'un soir, lasse de cette insistance, un peu aussi par mutinerie, pour forcer la bonne femme à une amusante indignation, la petite folle s'écria :

« Que voulez-vous, il m'aime ridiculement. »

Le mot fut rapporté. Ambroise le trouvant fort dur, essaya de rompre la chaîne, fit appel à sa dignité et, par un effort suprême, se priva des innocentes jouissances habituelles.

De fait, il avait tort de se fâcher : aimer beaucoup ne veut-il pas dire aimer jusqu'au ridicule, et ne devons-nous pas mesurer l'affection qu'on ressent à notre égard à l'aveuglement qu'on nous montre ?

Plus on nous place haut, plus on nous reconnaît de vertus, d'attraits, plus on nous aime. Si l'on s'exprime avec emphase, si l'on croit tout le monde sous le charme, si nos défauts sont pris pour des qualités, nos imperfections physiques pour un complément de grâces intellectuelles, un excès de modestie ou de distinction, on nous chérit ridiculement, mais combien un tel enthousiasme doit nous attendrir, nous paraître délicieux, et Clémentine tenait à inspirer cet engouement. Son sourire soulignait sans raillerie les excès d'empressement d'Ambroise, son air piteux, et elle trouvait agréable, chose exquise, sa fidélité, la certitude d'avoir un ami.

Avril faisait fleurir la campagne, et tenir les fenêtres ouvertes, mais aucune touffe d'égline ou de pavots ne se balançait au loquet de la jeune fille, et quoiqu'elle ne quittât guère l'embrasure, elle n'apercevait jamais son amoureux en veste courte, bras nus, dévalant vers la mer avec un filet sur l'épaule. La petite ville lui paraissait morne ; désormais rien ne l'y attachait, rien ne ne lui plaisait ici, ni ses compagnes, ni sa dentelle, ni sa maison, et, parfois délaissant sa besogne, rêveuse, elle s'ennuyait profondément.

Ségris ne venait plus sous le porche de l'église, attendre la sortie de la messe ; le dimanche, il ne se promenait pas sur la grève en attendant le groupe de jeunes filles allant à Aromanches bavarder un brin, et montrer leurs beaux atours.

Afin de ne point s'avouer peinée, et satisfaire les commères aux aguets, Mlle Duchemin ne sembla pas s'apercevoir de la disparition d'Ambroise ; elle prenait l'eau bénite du même geste, gardait la tête droite, mais son teint pâlisait, ses doigts se crispaient, et durant la course avec ses amies elle scrutait derrière les rocs, se mettait à la poursuite d'une silhouette pour s'assurer de l'identité, puis sous un prétexte quelconque s'en revenait seule, en courant, nerveuse, inquiète, très intéressée par le retour des pêcheurs, les accueillant par d'aimables propos, pour qu'ils fissent son éloge, et sans avoir aperçu le jeune homme, ou n'ayant eu de loin qu'un froid salut de politesse, elle rentrait chez elle triste et dans une étrange agitation.

Un jour même elle pleura aux sons du cornet à piston, dans lequel, à son avis, le jeune marin soufflait galement, tandis qu'il s'imaginait moduler des plaintes lamentables.

Devant la surprise du grand-père qui l'examinait entre deux bouffées de pipe, elle prétendit répandre des larmes de colère, avoir à se plaindre de quelqu'un ; et le vieillard hochant la tête marmotta une phrase perplexe :

« Peut-être bien qu'à la longue tu te serais décidée pour lui. »

— On ne m'en a pas laissé le loisir, fit-elle avec aigreur.

— Enfin j'ai accueilli la recherche de trois jeunes gens. Gougeard, de Port en Bessin...

— Un benêt.

— Pas si benêt. Il possède un lopin de terre, une maisonnette...

— L'argent pour moi ne compte pas dans un cas semblable.

— Soit. Nous avons aussi Bunel; je peux lui faire signe, il reviendra de suite, son magasin...

— Je veux un matelot.

— Il fallait accepter Ségris.

— Ne dirait-on pas qu'il soit le seul qui me convienne, grand-père.

— Je sais bien, je sais bien, mais je préférerais te voir engagée avant ma mort, et, ma fille, n'oublie pas qu'à mon âge le temps est bien limité.

Elle l'interrompit en l'embrassant avec tendresse, redoubla de soins et de cajoleries envers le vieillard, car maintenant des soucis continuels l'assiégeaient durant ses absences, Ambroise ne le surveillant plus, et ayant choisi de nouveaux parages pour ses explorations.

Chaque jour, au moindre retard, à une menace de vent, la jeune fille se sentait en proie à d'affreux pressentiments.

Elle courait sur la plage, suspectant la sérénité des flots qui bruissaient comme de la soie, retombaient mollement, contenus dans leur impatience par un invisible maître, et gardaient leur nonchalance caressante.

Puis sur toute la ligne on apercevait les esquifs dansant entre les lames, le cap sur Aromanches, Asnelles, Port ou Ver, et vite, vite revenant les voiles tendues, frissonnantes, et conduits par les douces violences du flux vers le rivage.

Quelques braves restent parfois au large pendant deux marées, et quand la mer est calme, filles ou femmes ne s'inquiètent pas outre mesure. Ils dévorent un croûton à belles dents et si le poste est bon s'y maintiennent, pensent-elles. Mais le père Duchemin ne s'éloignait guère, se contentant d'un modeste résultat, en proportion de ses forces, et lorsqu'un soir de juin, il ne revint pas au logis, Clémentine ressentit une vive alarme.

Plus tard, harcelés de ses questions, deux ou trois matelots, riant de ses craintes, consentirent par bonhomie à jeter un coup d'œil sur les eaux tranquilles, et crurent l'avoir consolée en disant :

« Ton grand-père reviendra comme les camarades à l'aube. Il faudrait le faire exprès pour se noyer aujourd'hui. »

Et ils la plaisantèrent en lui conseillant d'épouser un *terrien*, expression qui dans leur langage signifiait un homme ayant peur de la mer.

Une amie ne lui fut pas plus secourable :

« De fait, s'écria-t-elle, le pauvre vieux serait mieux sous sa courtine que sous la brume, mais il faut espérer qu'il ne lui sera survenu aucun accident. »

En parlant, elle enfoua son bonnet de coton sur ses oreilles, et commençant ses préparatifs de nuit, ne prêta qu'une attention légère aux soupirs de la jeune fille qui, de nouveau repartie dans ses pénates, essaya de se distraire par un ravaudage, une lecture, même ses fuseaux. Mais au moindre bruit extérieur, elle laissait choir sa besogne et bondissait sur le seuil en s'informant :

« Est-ce toi, père ? »

Après plusieurs alertes, n'y tenant plus, elle s'élançait vers la digue, et sondant la vaste étendue noire clapotant au bas de la muraille, elle suivait à l'horizon la lueur du vapeur faisant le service d'Angleterre, et n'apercevait ensuite que le phare de Ver à droite pareil à une grosse étoile.

Rien ne bouge sur les flots que les flots mêmes; pas un être ne parcourt la grève déserte, et allant de sa demeure à la digue, ranimer le feu pour reconforter le vieillard, ou surveiller le débarquement qu'elle croit toujours prochain, elle sent une fièvre d'impatience enflammer ses veines, et des étreintes de désespoir lui martyriser le cœur quand l'horloge frappe des coups qu'elle attendait plus nombreux.

De minute en minute sa conviction se fortifie; certes le grand-père est victime d'un malaise, d'un accident : jamais il n'eût songé à lui imposer une semblable attente.

Le nom d'Ambroise monte à ses lèvres.

Si elle allait le chercher, lui faire savoir qu'elle est seule dans un moment de crise et de tristesse.

Il l'aimait tant le mois dernier; peut-être aurait-il compassion de sa douleur, et trouverait-il une raison plausible, probante, pour expliquer l'éloignement du vieux pêcheur.

La population d'Asnelles s'agglomérant dans un étroit espace, la maison des Ségris est à quelques pas de la sienne. La jeune fille va contempler ce petit bâtiment sombre et silencieux, s'approche, s'éloigne, revient et réfléchit. En y frappant elle réveillera père, mère, frères, tous mécontents et froissés de sa conduite envers le jeune homme.

Décidément elle hésite, étouffe le cliquetis de ses sabots sur les pierres, et remet à plus tard une détermination. Lasse, découragée, elle appuie ses deux mains jointes sur le parapet et sanglote.

« Ne pleurez pas, mademoiselle Clémentine, dit une voix d'homme très douce, votre grand-père connaît son métier aussi bien que personne, il va revenir. »

C'était Ambroise qui veillait pour elle, et l'avait suivie sans qu'elle s'en aperçût.

Se rapprochant encore de la jeune fille, il murmura d'un ton de prière :

« Vous êtes venue tout à l'heure jusqu'à ma porte, pourquoi, dites la vérité ? »

— Pour demander un secours, une parole affectueuse.

— Il fallait m'appeler. Je n'étais pas loin, vous voyez. Quel sentiment vous a retenue ?

— Le doute.

— Vous doutez de moi ! s'écria-t-il avec feu. Cependant vous n'ignorez pas que je sacrifierais tout à vos désirs.

— Je le croyais, Ambroise, mais vous m'avez démontré qu'on se fatigue d'aimer sans espérance.

— Méchante, qui vous empêche de m'en donner ?

Il dit ces mots d'une telle façon que la jeune fille ne put s'empêcher de sourire malgré ses préoccupations. Alors il reprit d'un air déterminé :

« Voulez-vous que j'aille à sa rencontre? Cela vous rassurera-t-il? »

— Votre barque est loin, là-bas, je l'ai vue tantôt.

— Je viens de la ramener exprès. »

Elle leva sur lui ses beaux yeux bleus attendris, toute émue de sa délicatesse et de son affection.

« Voilà le jour qui pointe, le soleil éclairera ma route, profitons-en. »

— Eh bien, j'accepte, fit-elle, tandis qu'il sautait dans le bateau que les remous ballottaient doucement. Il a dû pêcher au delà des rocs du Calvados... du côté de Port. Ramenez grand-père, Ambroise, et chargez-vous de mes commissions.

— J'écoute.

— Dites-lui que j'ai beaucoup de chagrin, grondez-le fort; et se soulevant elle ajouta : Embrassez-moi... ce sera pour lui. »

Pâle, bouleversé par l'intensité d'un bonheur inattendu, le beau gars effleura d'une lèvre tremblante les joues de Clémentine, puis il demanda :

« C'est pour le grand-père, seul? »

— Non... la moitié, répliqua-t-elle timidement; et comme il semblait vouloir s'attarder :

— Il attend, et meurt peut-être, dit-elle. Partez vite. »

Aussitôt le jeune marin se pencha, et ayant démarré, saisit le gouvernail d'un geste à la fois fort et joyeux....

..

On peut voir, sur le sable fin d'Asnelles la belle plage, se promener maintenant un couple chancelant. L'un des personnages est le père Duchemin qu'une attaque de paralysie a fait *terrien*, l'autre le fils d'Ambroise et de Clémentine, qu'il soutient par une lisière.

L'aïeul porte un bousingot, l'enfant un fronteau de fine paille, et tête contre tête ils font des tas, établissent des palissades pour contrarier les crabes, creusent des canaux où flotte une barquette minuscule; puis le groupe se remet en marche, le fronteau devant, trébuchant avec des cris de joie, le bousingot derrière, penché, guère solide non plus, avec des cris d'encouragement, et vieux bonhomme et petit bonhomme font claquer leur langue sur le tuyau de pipe brune ou sur le mignon pouce rose.

MARIO DE BERT.

LES DIX DOIGTS DE JEAN RUTHÉ

(Suite.)

XI

Les projets du docteur.

COMMENT, à cette époque, les lettres arrivaient-elles à Chalmazel? Le Forez n'était desservi que par huit ou dix courriers. Celui de Montbrison partait trois fois par semaine; mais, pour la plupart des villages de la montagne, le bureau général de la rue Plâtrière n'acceptait pas les affranchissements et ne garantissait pas la régularité du service. Soumise à des taxes variables, suivant les exigences des exprès, la correspondance était coûteuse, difficile, intermittente. A quelques jours près, cependant, les *paquets* étaient remis aux destinataires. Plusieurs fois depuis le commencement de novembre, Jean Ruthé avait donné de ses nouvelles à l'oncle Lafaye. Le 18 février, il écrivait à Marguerite :

« Chère petite cousine,

« Je l'ai revue tout à l'heure, je la vois presque tous les jours. Il me semble que j'apporte un peu de joie dans cette maison noire où elle avait voulu se cacher. Se cacher, elle!.. Ah! bonnes gens! ne dirait-on pas que c'est double crime d'être pauvre et fidèle à des amis malheureux! Jusqu'au jour où je l'ai retrouvée, elle n'avait reçu que Céphyse et un vieux médecin, le docteur Leys, qui a connu sa famille. De sept heures du matin à dix ou onze

heures du soir, elle est au travail, et j'ai vite deviné qu'elle *peinait* pour trois, peut-être pour quatre. Ah! si j'étais riche!

« Eh bien, ne le suis-je pas assez pour lui rendre quelques services? Je gagne plus qu'il ne me faut, chez M. Hugel, et avec le *revenant-bon*, comme disent les Parisiens, je suis en train de remplir une belle tirelire. Mon revenant-bon, à moi, c'est ce qui m'arrive par la clarinette. Je t'expliquerai ça plus tard, Marguerite. Si, par hasard, à la paroisse, tu vois mon vieux Jupiter, dis-lui que Jacqueline va dans les meilleures maisons de Paris. Il ne comprendra peut-être pas très bien, mais ça lui fera plaisir tout de même.

« Enfin, lorsqu'on a deux ou trois cents écus dans un coin, on peut bien en offrir quelques-uns à la petite sœur?

« Au premier moment ça me semblait tout simple. Il n'y avait qu'à dire : « Louise, il ne faut « pourtant pas vous tuer à l'ouvrage! Je suis comme « votre docteur Leys, moi, j'ordonne le repos, la « distraction et la bonne nourriture. Voilà une cenne « taine de francs. Quand il n'y en aura plus, il y en « aura encore. » Ah! mais non, mais non, ça ne va pas tout seul!

« D'abord, elle ne sait pas qu'elle est la petite sœur. Quand nous parlons du pays, de Varennes, de la rivière, du moulin, de la maison des Ruthé, de Marianne et de ses chèvres, je vois qu'elle se souvient, mais les souvenirs sont dans le brouillard. Alors je songe tout seul au beau temps où je

la portais au pré, où je lui apprenais à marcher, où j'étais si heureux de ses premières caresses et de ses premières paroles! Pourquoi sa famille l'avait-elle abandonnée chez de pauvres gens comme nous? Marianne n'a pas su me le dire, et j'ai peur de toucher à quelque pénible secret.

« Alors, comment faire accepter l'aide de Jean Ruthé et l'argent de Jacqueline? Attends un peu; on a, par moments, des idées qui valent bien celles des gens de Saint-Georges. Je me suis rappelé qu'il restait au petit Paul des débris de la fortune paternelle, ces bois dont l'oncle André espère toujours tirer bon parti. Suffit! je mets cent trente-deux livres dans un sac de toile et je les porte rue de l'Hirondelle. On me regarde avec des yeux tout humides, on hésite; mais je me dépêche de dire: « Eh! prenez donc! ça vient de vos bois de la « Grand Montagne. C'est l'oncle Lafaye qui m'a « chargé de vous remettre la somme. Il a vendu « quelques vieux sapins qui ne profitaient guère. » Tu m'entends, Marguerite? Dans ta prochaine lettre, n'oublie pas de me parler de cette affaire, et même recommande-moi d'envoyer un reçu. Possible que Louise ait eu des doutes, mais alors elle n'en aura plus.

« Tu ajouteras que l'oncle a fait faire encore d'autres coupes, avant les grandes neiges, et qu'il enverra l'argent dès que les marchands de planches auront payé.

« Chère petite cousine, tu me comprendras et tu m'aideras. L'oncle André m'approuvera, je ne fais que ce qu'il aurait fait. Dis-lui d'écrire à Mme Des Granges et de l'engager à revenir au pays. Écris, toi aussi, mets dans ta lettre un peu... beaucoup de ton cœur. Tu sais si je t'aime? Je t'aimerai encore plus; voilà tout! »

A midi Jean portait cette lettre au bureau de la rue Plâtrière; à six heures il retournait chez Mme Des Granges. Paul était malade, il avait pris froid en allant voir, avec le grand ami, le défilé des carrosses et des bandes de masques dans la rue Saint-Antoine.

Le docteur Leys prolongeait, ce soir-là, sa visite amicale, il paraissait soucieux, mais ce n'était pas le rhume de l'enfant qui l'inquiétait.

Assis en face de Louise, le menton sur la pomme de sa canne, il regardait tristement la jeune mère.

Elle cousait des garnitures de paillons au bord des éventails qu'elle avait coloriés et vernis. Debout, derrière elle, Jean s'était penché comme pour examiner le dessin; il lui semblait parfois qu'elle frissonnait et tremblait. Comme le médecin, il était préoccupé et silencieux. Mme de Guiraud parlait pour tout le monde.

Jean fit un signe à M. Leys. Le vieillard comprit aussitôt.

« Louise, demanda-t-il, avez-vous froid? »

Mme Des Granges, étonnée, releva la tête.

« Non, répondit-elle; voyez! »

Et elle mit sa main sur celle du médecin.

La peau était sèche et chaude, surtout à la paume, et les doigts avaient comme un léger frémissement nerveux.

« Avez-vous dormi, la nuit dernière? reprit le docteur.

— Un peu.

— Combien d'heures? Dites.

— Je ne sais pas... Quelques instants de repos me suffisent, à moi.

— Après les longues journées de travail?

— Mais, docteur, ce que je fais là n'est pas un travail; c'est un passe-temps agréable, comme la broderie ou la tapisserie.

— Louise, vous devriez dormir presque autant que votre petit Paul. Nous vous y obligerons, mon enfant. Une des meilleures choses que nous puissions donner, nous, médecins, c'est le sommeil. Puis, dès que le temps sera plus doux, il vous faudra sortir, dans l'après-midi, faire une promenade au soleil...

— Oh! je sors quelquefois...

— Le soir, pour porter vos éventails au magasin de la rue Saint-Honoré? Ce n'est pas cela que je voudrais.... Louise, écoutez le vieil ami. Voilà son ordonnance.

Le docteur écrivit, au crayon, sur une feuille de son carnet: *Vous avez largement payé la dette de reconnaissance; songez à votre Paul.*

Elle lut et murmura, en joignant les mains:

« Oh! vous savez si je l'aime!... Mais que faire, mon Dieu?

— Je cherche, répondit M. Leys, et je trouverai. »

En se levant pour partir, il fit signe à Jean de l'accompagner. Le vieux médecin était mécontent, irrité. Sur la place Saint-André-des-Arts, il battait le pavé avec sa canne.

« J'ai failli éclater! dit-il. La pauvre jeune femme se tue; il n'y a plus que la fièvre qui la soutienne, et cette fièvre l'usera, la consumera!... Et Mme de Guiraud ne voit rien, ne comprend rien!... Il lui semble tout simple que Louise travaille pour elle et pour son mari... Nature molle, incapable d'un grand effort, d'une résolution énergique. Sans doute elle voudrait se rendre utile, et je la vois parfois occupée aux soins du ménage; elle essaye de prendre une part de la tâche journalière, mais en réalité elle ne sait que gémir et consulter les cartes. Quand le valet de cœur lui a fait espérer « secours prochain » ou que le roi de trèfle lui a promis « envoi d'argent », elle s'endort de ce bon sommeil que Louise ne connaît plus... L'argent, où passe-t-il? On vend les meubles, les derniers bijoux, et, dans son refuge, M. de Guiraud doit avoir quelques douceurs avec le pain quotidien. Cet homme, lui aussi, manque d'énergie. Il est plus malheureux que coupable, je veux bien le croire, cependant...

— Il est innocent! dit Jean Ruthé, et Mme de Guiraud m'affirmait hier que, s'il était certain de trouver des juges équitables, il n'hésiterait pas à se livrer.

— Eh! répliqua le docteur, je ne lui en demandais pas tant! Dans certains cas, voyez-vous, les innocents qui se laissent fourrer à la Bastille y attendent trop longtemps les « juges équitables ». J'aimerais mieux qu'il fit comme ces criminels déterminés, qui tiennent avant tout à leur liberté. Il a des parents à Bruxelles, des amis en Hollande et en Angleterre; on ne lui refuserait pas, dans ces pays-là, l'hospitalité et l'assistance. Pourquoi ne tente-t-il pas de sortir de Paris et de passer à l'étranger? Mme de Guiraud irait le rejoindre, et nous



Elle cousait des garnitures de paillons au bord des éventails. (Dessin de Jacques Wagrez.)

verrons après,... nous tâcherions de sauver notre chère malade!...

— Notre malade?... » murmura le jeune homme effrayé...

Le docteur regretta sans doute d'avoir si nettement exprimé ses craintes.

« Oh! dit-il, je ne désespère pas, mais il est temps d'agir, de prendre une décision. Vous avez une

grande affection pour Mme Des Granges, n'est-ce pas? Vous lui êtes complètement dévoué?

— Oui.

— Eh bien, c'est vous peut-être qui la sauvez! A l'œuvre, mon ami!... Vous savez où se cache M. de Guiraud?

— Non, docteur; on ne me l'a pas dit et...

— Je comprends votre réserve. Moi aussi, jusqu'à ce jour, je n'ai rien demandé. Mais maintenant il faut que vous sachiez! Informez-vous ce soir et venez demain me dire ce que vous aurez appris. Je vous dicterai votre conduite. Allez et comptez sur moi comme je compte sur vous!

En revenant à la rue de l'Hirondelle, Jean se demandait comment il remplirait sa délicate mission. Il ne pouvait se résoudre à interroger Mme de Guiraud. Pourquoi jusqu'alors lui avait-elle fait mystère de la retraite de son mari? Cette réserve l'avait étonné plutôt que blessé; il ne s'en expliquait pas les motifs; il attendait les confidences, il n'aurait pas voulu les provoquer.

S'adresserait-il donc à Mme des Granges? C'était le seul parti à prendre... Mais, si Louise hésitait à répondre, si elle s'était engagée à garder le secret absolu, pourrait-il insister sans laisser deviner les projets du docteur?

« Savoir! se disait-il en passant devant la boutique du marchand de ferraille... Voilà, tout de même, des choses qu'on ne débrouille point avec ses dix doigts. Ah! bonnes gens, comme il est plus facile d'engrener un pas de vis, ou de jouer de la clarinette! »

XII

Sensible et désintéressé.

Il trouva Mme Des Granges encore assise devant la lampe à boules de verre. Elle avait sur les genoux un carreau de dentellière et, pendant que les éventails séchaient auprès de la cheminée, elle remuait vivement les fuseaux, entrecroisait les fils, piquait les épingles.

C'était la première fois que Jean la voyait occupée à ce travail.

« Ma parole! dit-il, vous êtes plus fine ouvrière que les femmes de Craponne et d'Ambert!

— Vraiment? répondit-elle en souriant. Je crois en effet que j'aurais pu devenir habile dans ces sortes d'ouvrage. Regardez celui-ci; c'est la seule chose que j'aie inventée, moi : la dentelle-dauphin. Le dessin ne m'a pas coûté de grands efforts d'imagination : dauphins et fleurs de lis alternés, c'est tout. Eh bien, cette dentelle a été à la mode, quelque temps...

— Si fort à la mode, dit Mme de Guiraud, que tous les marchands de Paris en ont fait faire de pareilles. Vous auriez dû, ma chère, vous réserver le privilège de l'invention. Mais vous vous laisserez toujours exploiter. Ainsi, pour vos éventails...

Louise se leva en disant :

« Paul s'est éveillé; il appelle.

— Bonsoir, mon bijou! cria Jean Ruthé, entr'ouvrant la porte de la chambre voisine.

— Ah! tu étais là? répondit l'enfant... Il m'avait bien semblé reconnaître ta voix. Viens! viens!

Puisqu'on ne veut pas que je me lève, tu resteras là, près de mon lit, et tu me raconteras les histoires de saint Georges. »

Louise alluma une bougie et entra dans la chambre avec Jean Ruthé.

Le petit malade se souleva sur son oreiller et tendit ses deux mains, l'une à la jeune mère, l'autre au grand ami.

Jean s'assit auprès de la couchette et Mme Des Granges s'agenouilla sur le tapis.

« Sais-tu, dit-elle, que tu as dormi trois bonnes heures? Le docteur est venu, il est resté là au moins dix minutes, il t'a touché le front et les mains, il t'a embrassé et tu ne t'es pas éveillé, tu n'as pas fait un mouvement... C'est bien, nous n'avons plus de fièvre. Voyez, Jean, comme il est reposé...

— Alors, demanda l'enfant, je vais être guéri... et tu me laisseras sortir?

— Encore deux jours de patience.

— Et j'irai à l'atelier?

— Oui, tu retrouveras tes petits camarades, dans le jardin de M. Hugel. »

Presque tous les après-midi, Jean venait le prendre pour le faire jouer avec les enfants du mécanicien.

Mme Des Granges s'était inclinée vers le petit lit; du bras gauche elle soulevait l'oreiller. La tête sur l'épaule de Louise, Paul fermait les yeux comme s'il allait se rendormir; avec une grâce câline, il offrait son front aux caresses, il écoutait ces douces choses que murmurent les mères, entre leurs baisers.

Jean regardait, silencieux, pensif. Peut-être se demandait-il encore comment il engagerait le grave entretien. C'était bien le moment; Mme de Guiraud était restée dans la salle à manger, on parlerait bas, on se comprendrait à demi-mot.

Louise tressaillit et prêta l'oreille. On frappait discrètement à la porte du vestibule.

Mme de Guiraud prit la lampe et alla ouvrir.

« Vous encore! s'écria-t-elle.

— Oui, madame la comtesse, répondit une voix de basse, éraillée, chevrotante. Est-ce que ma visite serait plus désagréable que les autres fois? Madame n'aurait qu'un mot à dire, je me retirerais à l'instant. Mais assurément madame regretterait bientôt de m'avoir congédié de cette façon.

— Entrez, monsieur », dit Henriette, tremblante.

De la chambre de Paul on entendait tout ce qui se passait dans la salle à manger. Mme de Guiraud avançait un fauteuil, le visiteur remerciait, avec les formules de la plus humble politesse.

Louise fit signe à Jean de garder le silence.

Le visiteur reprit :

« Si les circonstances ne m'avaient paru tout à fait critiques, je ne me serais pas permis d'importuner de nouveau Mme la comtesse.

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Que les événements se précipitent avec une rapidité inquiétante. M. de la Douay¹ aura sans doute consenti à fournir quelques éclaircis-

1. Jacquet de la Douay, ancien lieutenant du bailliage de Lons-le-Saunier, puis inspecteur général de la librairie étrangère.

sements. M. Costar, le libraire qui a fait une si belle banqueroute, est impliqué dans l'affaire des... papiers étrangers. On l'a conduit à la Bastille, avec un gentilhomme du meilleur monde que monsieur le comte a dû rencontrer souvent.

— Je ne sais... Parlez plus bas, je vous prie, balbutia Henriette.

— Ah! madame la baronne est là? Je croyais que madame la comtesse n'avait pas de secrets pour elle... Si madame veut que je revienne demain? On connaît les convenances, on a vu autrefois une certaine société... Mais demain, ne serait-il pas trop tard?

Mme de Guiraud répondit probablement par un

nité, voilà mon principe. Mais le camarade Louffard est un être inférieur; il a plus d'appétits que de sentiments. Ce que je lui ai remis, la semaine dernière, de la part de Mme la comtesse n'a pas fait long feu... Bonhomme, au fond, tant qu'il se sent le gousset garni; inquiet, agité, hargneux, dès que les doublures se touchent.

— Hélas! je comprends...

— Non, madame ne peut pas savoir combien ma position est difficile. Tout à l'heure encore, Louffard arrive, fou de frayeur. « Il faut en finir, » me dit-il. Ce soir ou demain, si ce n'est déjà fait, nous serons dénoncés et perdus... perdus!... Et ce n'est pas à la Bastille qu'on nous enverra,



« Ne donnez rien aujourd'hui », dit-il. (Dessin de Jacques Wagrez.)

geste de résignation, car le visiteur continua, du même ton :

« Je disais qu'avec M. Costar, le libraire, on avait incarcéré M. de Marcenay... Ah! madame se rappelle au moins le nom!... Mais ce n'est pas tout, ... malheureusement... De nombreux indices me font craindre que M. le comte ne puisse plus longtemps se dérober aux recherches. Hier nous avons été interrogés, Louffard et moi, ... interrogés et réprimandés. On a des soupçons. Louffard n'en menait pas large, ... j'ai vu le moment où il allait tout avouer. Mais d'un clin d'œil et d'un coup de coude, je lui ai relevé le moral. Puis je lui ai promis que madame la comtesse récompenserait son dévouement.

— Ah! monsieur, ... si je pouvais!...

— Je ne demande rien, ajouta le visiteur, élevant peu à peu la voix. Madame connaît mon désintéressement. On est né sensible; l'éducation et l'instruction, au lieu d'amortir cette sensibilité naturelle, comme le prétend M. Rousseau, n'ont fait que la rendre plus vive. Tout pour l'humani-

« nous autres, gens de rien. Tu sais ce qui nous attend? Je vais me jeter aux pieds de M. le lieutenant général, ... il aura peut-être pitié de mon repentir. » Moi, je ne voyais pas très bien la nécessité d'aller raconter à M. le lieutenant général qu'au lieu d'arrêter M. de Guiraud, Pallus et Louffard se sont constitués ses gardes du corps; ... que, pour le garantir contre toute surprise, et pour l'obliger à être prudent, ils surveillent la maison où il s'est réfugié, que l'un fait sentinelle le jour et que l'autre prend la faction à six heures du soir, qu'ils ferment complaisamment les yeux sur les allées et venues de madame la comtesse, ... et patati et patata!... Mais Louffard était désespéré, et si je revenais sans consolations, ... sans encouragements... »

Henriette écoutait, accablée.

« Monsieur, dit-elle, je vous jure que j'ai tout donné... Il ne me reste plus un meuble, plus un bijou... Je vis ici aux dépens d'une trop généreuse amie...

— Oui, oui, reprit Pallus, parlant de plus en

plus haut, vous avez toujours des amis dévoués. Mais je comprends qu'il vous soit pénible de leur imposer de nouveaux sacrifices. Si vous ne pouvez pas vous y résoudre...

— Que faire?... Que faire?... Combien vous faudrait-il?... »

Louise s'était levée, et déjà prenant dans son secrétaire la moitié de la somme que Jean lui avait apportée, elle allait appeler Mme de Guiraud. Le jeune homme l'arrêta.

« Ne donnez rien aujourd'hui, dit-il à voix basse. Montrez-vous et promettez ce qu'on vous demandera, pour demain à midi. Je veux voir ce misérable... »

— Non, non,... ami, je vous en prie!

— Rassurez-vous; je le verrai sans qu'il puisse m'apercevoir... Courage! il faut que nous mettions fin à cette odieuse comédie,... et que nous sauvions M. de Guiraud! Ah! bonnes gens, comme vous tremblez!... Aimez-vous mieux que j'étrangle le brigand tout de suite?... Je veux bien moi!... Avec ces dix doigts!... »

XIII

La débâcle.

Le vent du midi s'éleva, ce jour-là; pendant quelques heures il souffla avec une violence extraordinaire. La nuit il amena une pluie torrentielle, et le lendemain on aurait pu croire que l'hiver était fini. Le ciel était pur, le soleil aussi chaud qu'en avril, la Seine grossissait et les glaces commençaient à craquer.

A onze heures et demie, Jean Ruthé était chez le docteur Leys; il venait de lui raconter ce qu'il avait appris la veille.

« C'est bien, disait le vieillard; maintenant nous avons des chances de succès. Rendez-vous à votre poste d'observation, et attendez le policier « sensible et désintéressé »... Mais est-ce vraiment un policier? Comment, en accomplissant son service journalier, pourrait-il surveiller M. de Guiraud? »

— Je n'y avais pas pensé...

— Nous serons bientôt fixés sur ce point important.

— Ce soir, si vous le voulez, docteur. Lorsque le coquin s'en ira, emportant l'argent arraché à Mme Des Granges, je le suivrai de loin; je saurai où il va, où il demeure, ce qu'il fait habituellement.

— Soit, mais avant tout examinez-le bien, au passage. Il faut que nous ayons un signallement aussi complet que possible. Gravez dans votre mémoire tous les traits de cette honnête physionomie. Regardez, observez, notez et ne vous montrez pas. S'il vous reconnaissait, quand vous irez voir M. de Guiraud, tout serait compromis. Car c'est encore sur vous que je compte pour déterminer M. de Guiraud à partir. Le reste n'est qu'une affaire d'argent.

— J'ai quelques centaines de francs.

— Ma foi, je n'en pourrais dire autant. On prétend que je ne sais pas faire mes rentrées. Depuis cinquante ans que j'exerce la médecine, je n'ai jamais sommé un débiteur de s'exécuter. Mais il y a

commencement à tout; nous aurons besoin de deux ou trois mille francs, je battrai le rappel, j'irai de porte en porte, comme mon illustre confrère Lorry. Non, pourtant, pas comme lui. J'ai encore de bonnes jambes et je fais à pied toutes mes visites, tandis que Lorry, paralysé, donne ses consultations dans son carrosse. Au fait, c'est peut-être pour cela qu'on le paye si cher! »

Jean Ruthé revint à la rue de l'Hirondelle. Pour poste d'observation, il avait choisi la boutique du marchand de ferraille. Par la porte ouverte sur la rue, ou par la petite fenêtre, du côté de la cour, il devait voir arriver le policier « sensible et désintéressé ».

L'Auvergnat faisait toujours bon accueil au Forézien; on parlait du pays, des familles de la Grand-Montagne, des vieilles coutumes, des marchés de Saint-Anthème, de Craponne, d'Ambert et d'Ar-lanc.

Gordiat demanda, en nettoyant des chenets de cuivre :

« Est-ce que la petite dame du second ne fait pas de la dentelle? »

— Oui, répondit Ruthé.

— Savoir si le métier rapporte plus ici que chez nous?... Faut voir, les jours de foire, arriver nos pauvres ouvrières de campagne. Elles s'alignent autour de la place, et les voilà assises sur leurs talons, attendant messieurs les marchands. Quand elles ont vendu leurs dentelles noires, elles vont se faire payer à l'auberge, et là c'est un autre commerce. Il s'y trouve à point des *roulants* qui leur achètent leurs cheveux. On dénoue la capote et le bonnet, les ciseaux font *fric... fric*, et tout tombe. Des *floqués* superbes plus longues que mon bras, et épaisses à ne pas tenir dans ma main!... Savez-vous pour combien, pays?... Pour quelques lés de méchant velours, ou pour quelques aunes d'indienne à ramages! Si ça ne fait pas... Tiens! voilà encore la *mouche*!

— La mouche! dit Jean, comme s'il ignorait le sens populaire du mot.

— Ah! reprit Gordiat, on ne connaît pas ça, à Chalmazel? Regardez-moi cette figure... Canaille!... Canaille!... Que diable ça vient-il faire tous les huit ou dix jours, chez les dames Lestra?

— Tous les huit ou dix jours?

— Pour le moins! La première fois, le vilain drôle est entré dans ma boutique. On a bavardé, puis il a fallu aller trinquer, en face, et je me suis dit : « Assez pour un coup, Gordiat, mon ami; maintenant tu tiendras ta langue, et tu t'achèreras de ne plus boire qu'avec les braves gens! » Je ne fais la police, moi, que pour le propriétaire de la maison.

— Ah! cet homme est de la police? Et il va entrer chez vous?

— Pas probable. Ça paraît même l'ennuyer d'être obligé de passer devant moi. »

Du milieu de la boutique, sombre en plein midi, Jean pouvait voir sans être vu.

Le policier allait et venait, de la rue Git-le-Cœur au détour de la rue de l'Hirondelle. C'était un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, si maigre que ses coudes et ses épaules semblaient percer le drap râpé, lustré, taché, de son habit

noir. Le chapeau, luisant de graisse, couvrait le front jusqu'aux sourcils. Les cheveux, grisonnants, encadraient de leurs bandeaux plats un visage blafard. Le nez, violacé, accusait des habitudes d'intempérance. Une cicatrice contourait la joue droite et coupait la lèvre. Les yeux, presque sans cils, avaient une vivacité ou plutôt une mobilité extraordinaire. Entre le menton aigu et l'échancrure du gilet, une grosse cravate de laine dissimulait l'absence de linge. L'allure était inquiète, la marche saccadée.

Suivant la recommandation du docteur, Jean regardait, observait et notait.

Lorsque midi sonna à l'horloge du bal-musette, le policier traversa rapidement la rue, et entra dans la maison qu'habitait Mme Des Granges.

« Qu'est-ce que je vous disais, pays ? reprit Gordiat. Ça se permet encore de monter chez les dames du deuxième. Et ça passe sans souffler mot, en rasant les murs, comme un gredin qui va faire un mauvais coup... Si vous alliez voir... un peu ? »

— Oh ! répondit Jean Ruthé, vous vous trompez peut-être. C'est quelque mendiant honteux, à qui Mme Lestra fait l'aumône.

— Lui... mendiant honteux ?... s'écria l'Auvergnat... Enfin, ça ne me regarde pas, moi... Du moment que ces dames ne se plaignent pas !... Et puis, s'il arrivait quelque chose, vous êtes là, mon brave ! »

Cinq minutes après, le policier repassait, les

maines dans les poches. La physionomie paraissait moins sinistre, l'allure était sautillante.

« Le coquin a ce qu'il voulait, dit Gordiat. Je serais tout de même curieux de savoir où il va, maintenant. »

— Au cabaret, je parie, répliqua tranquillement Jean Ruthé... Il serait bien facile de s'en assurer, je vous le dirai peut-être ce soir, pays. »

Le policier s'en allait dans la direction du quai. Il tourna brusquement, prit la rue de la Huchette, puis remonta le marché des Carmes par la rue du Petit-Pont et la rue Galande. Evidemment cet homme avait horreur de la ligne droite.

Au delà du marché, dans le dédale du vieux quartier, Jean faillit plusieurs fois le perdre de vue. De zigzag en zigzag, ils gagnèrent la rue Traversine. Le policier flânait, fouillant du regard, sans doute par habitude professionnelle, les boutiques et les cabarets. Peut-être aussi cherchait-il son digne associé, ce Louffard qui avait plus « d'appétits que de sentiments ». L'idée ne lui venait pas de se retourner pour voir s'il était suivi. Il ne devait avoir aucune inquiétude : les pauvres femmes qu'il rançonnait ne pouvaient porter plainte sans exposer M. de Guiraud à une arrestation immédiate. Si d'ailleurs il avait aperçu de loin Jean Ruthé, ce grand paysan à la démarche tranquille, indolente, ne lui aurait pas inspiré la moindre défiance.

(A suivre.)

SIXTE DELORME.

ARTE PLUMARIA



MALGRÉ son air rébarbatif, ce titre nomme un art aimable, gracieux, mort il est vrai aujourd'hui, mais très digne de revivre sous de jolis doigts.

Il y a longtemps, lorsque Cortez arriva au Mexique, il n'apprit pas sans étonnement que dans ce pays de l'or, des émeraudes et des topazes, les plumes de certains oiseaux rares avaient une valeur égale, sinon supérieure aux gemmes les plus précieuses. Ce n'était pas seulement les amateurs de belles choses, qui les estimaient à si haut prix, non, dans ce temps éloigné, les plumes au Mexique circulaient dans l'empire comme moyen d'échange général, à titre de monnaie courante.

A notre billet de mille francs correspondait la plume du quetzal, l'oiseau sacré, d'un vert émeraude glacé d'or ; la plume des différents aras avait une valeur intermédiaire, et nos coupures de cinquante francs étaient représentées par les plumes des tangaras, des socinnangas, des colibris et d'autres charmantes créatures ailées.

Pour faciliter la circulation de cette légère

monnaie, on réunissait les plumes en faisceaux selon leur couleur et leur rareté et chaque espèce de ces faisceaux avait un nom aussi spécial que peu harmonieux. Huit cents plumes vertes surdorées constituaient les *Outzozilli Quetzalli* ; quatre cents plumes d'azur les *Cenzontli, Xuitotol*, etc.

Ce n'était pas seulement aux hôtes sauvages des forêts que les Mexicains empruntaient ces richesses ; ils se livraient à un élevage soigneux et intelligent des oiseaux à plumage éclatant. Chaque grand seigneur avait sa volière ; mais aucune ne pouvait rivaliser avec le palais des Oiseaux, qui s'élevait à Mexico dans la résidence de l'empereur. On est ébloui de la description qu'en fait le vieux chroniqueur espagnol, Louis de Gomara, qui en parle *de visu*. Ce ne sont que galeries, plaques d'or revêtant les murs ; cages et mangeoires du même métal étincellent de perles et de pierreries. Les oiseaux recevaient une nourriture choisie de mille serviteurs attentifs à leurs besoins. Mais hélas ! à ce brillant côté, il y avait un terrible revers. Parmi ces serviteurs, il y avait plusieurs centaines de *gardiens-plumeurs*, chargés de dépouiller les pensionnaires impériaux de leur

riche parure, sans les faire mourir, sinon sans les faire crier.

Pour entretenir son trésor le grand Montézuma faisait donc plumer ses oiseaux aussi administrativement que ses sujets. Mais pour les premiers ce n'était pas uniquement, comme on va le voir, en vue du lucre que l'opération se pratiquait. Les plumes brillantes étant considérées comme des choses précieuses, il était conséquent que l'empereur et les grands de sa cour s'en servissent pour se parer. « On en faisait, dit Gomara, des manteaux précieux, des tapis, des panaches, des chasse-mouches et beaucoup d'autres objets garnis d'or et d'argent dans la plus grande perfection. » Cette application des plumes à la parure ne dépasse pas le sens artistique des sauvages, et, toute révérence gardée, celui de nos modistes; aussi n'est-ce pas encore là, à proprement parler, l'arte plumaria qui fait l'objet principal de la présente notice.

Parmi les familiers les plus considérés des palais impériaux du Mexique, on distinguait les Amentecas. On donnait ce nom à des artistes qui exécutaient avec les plumes de véritables tableaux en mosaïque. Ils marchaient les égaux des lapidaires et des orfèvres de la couronne, et formaient à Mexico une puissante corporation dotée de nombreux privilèges. Leur patron était le Dieu Coioltlinacatl, qu'ils honoraient de rites particuliers, surtout de sacrifices humains, chers aux dieux du pays. Comme les peintres héraldistes du moyen âge, les Amentecas devaient connaître les devises des chefs, leurs emblèmes et leurs symboles figuratifs, afin de les reproduire sur les vêtements et les boucliers. En dehors de cet art officiel, ils se bornaient dans le principe à représenter des fleurs, des animaux, des oiseaux surtout. Mais avec le temps leur talent s'affina et agrandit son champ; et ils en arrivèrent à mettre à profit la riche palette, fournie par les oiseaux du Mexique et des pays voisins, pour faire de véritables tableaux en mosaïque de plumes. Quelque temps après la conquête espagnole, lorsque les tableaux des maîtres européens furent introduits dans le pays par le clergé catholique, les Amentecas les copièrent avec la plus fidèle exactitude et la plus rare perfection.

Plusieurs de ces copies furent jugées dignes d'être envoyées à Rome, dans la ville des arts, où elles furent admirées comme reproduisant à s'y méprendre les œuvres originales. « Ils peignent mieux que nous, disait un prêtre catholique, et avec leurs plumes ils font des saints plus beaux que les nôtres. » Plusieurs de ces tableaux furent présentés au pape Paul III. Sous Sixte-Quint de nouvelles œuvres, dues aux plus habiles des Amentecas mexicains, furent apportées au Vatican, elles excitèrent chez tous les amateurs une vive admiration, et, mis en présence d'une tête de saint François, dont la beauté le surprit, le pape voulut toucher de ses mains le tableau, pour s'assurer que c'était bien des plumes et qu'il n'y avait pas là quelque supercherie ingénieuse. Il se refusait à croire qu'on pût arriver à un tel degré de perfection. La tradition parle même de copies des grands maîtres du XVI^e siècle, de Léonard de Vinci entre autres, qui auraient été faites en mosaïques de plumes.

Au moins à la connaissance de ceux qui jusqu'ici se sont occupés de cette question, rien n'a subsisté des chefs-d'œuvre des Amentecas. Cependant leur art ne disparut pas brusquement; il était encore cultivé au XVII^e siècle; le célèbre voyageur Gemelli Carreri en vit encore des spécimens en 1697, lors de son passage à Mexico, et le minéralogiste allemand Torbern (Bergman) admira, dans la même ville, un éventail parsemé de figures exécutées en plumes. L'arte plumaria s'éteignit peu à peu; vers 1840, un Amenteca, fidèle aux traditions de ses ancêtres, travaillait encore dans une petite ville de Mechoacan, à Patzguaro; et de nos jours même, Jose Rodriguez, un métis probablement, offrit au Congrès mexicain une mosaïque de plumes représentant les armes de la République.

Les brillants résultats obtenus par les Amentecas ne sont-ils pas de nature à engager quelques-uns de nos jeunes artistes à faire revivre leur art? Il semble qu'il y a là un essai à tenter, et sans vouloir placer l'arte plumaria sur le même rang que la peinture proprement dite, on peut penser qu'il ne serait pas déplacé dans nos expositions auprès des pastels et des fusains.

G. LE GALL.

LES GAÏETÉS DU MOIS

Illustrées par Albert GUILLAUME.



LA semaine dernière, à Hacqueville (un charmant petit village normand, où je ne regrette guère le Boulevard), je reçus la visite du jeune Andréa Rabuel, plusieurs fois lauréat au lycée de Granville, garçon d'avenir, luron décidé, qui venait me montrer ses prix et tailler avec moi « une petite bavette », comme disent les académiciens au courant de la langue française.

Je félicitai cordialement le jeune triomphateur, couronné de lauriers assez nombreux pour que la

cuisinière de maman puisse se dispenser d'en acheter pendant une année au moins. Il me parut toutefois très singulier que parmi ces livres, au lieu de l'*Introduction à la connaissance du cœur humain* du nommé Vauvenargues, l'Université n'eût pas songé à placer les *Histoires normandes*, des nommés Trézenich et Willy, qui est bien, de l'aveu de tous les esprits éclairés, l'œuvre la plus étonnante qu'ait jusqu'ici éditée la librairie Ollendorf.

Je vous scandalise, mais que voulez-vous? Quand

Dieu me créa, il me dit : « Willy, je te crée modeste.

— *Fiat voluntas tua, Domine!* » lui répliquai-je. Et la modestie fut en moi.

Quoi qu'il en soit le jeune lauréat me parla instruction publique en gaillard à qui rien de ce qui concerne le baccalauréat ès lettres n'est étranger.

« A propos, monsieur Willy, vous qui écrivez dans les journaux, vous avez dû apprendre l'autre semaine la « gaffe » des examinateurs du bachot à la Sorbonne.



— Mon ami, j'écris dans les journaux, c'est vrai, mais je les lis le moins possible, et, en vacances, je me contente du *Musée des Familles*. Qu'est-ce donc que l'impair commis par les vénérables universitaires parisiens?

(Je suis marin de trop fraîche date pour me permettre le mot de « gaffe ».)

— Vous n'en avez pas entendu parler? C'est épatant! Mais je suis sûr que Rosalie elle-même le sait.

(J'ouvre une seconde parenthèse pour vous informer que Rosalie est l'épicière d'Hacqueville, la crème des épicières, mais moins ferrée sur les histoires d'examens que sur le cours de la morue.)

— Que veux-tu, j'en sais moins que Rosalie, voilà tout.

— Faut que je vous raconte ça. Figurez-vous qu'on a donné aux candidats le sujet de laïus que voici : « Louis Racine écrit à son père qu'il est allé visiter Boileau dans sa maison d'Auteuil, qu'il y a rencontré La Bruyère, qu'il a fait part aux deux écrivains de l'intention qu'il avait de se vouer à la poésie, et que ceux-ci ont bien voulu lui donner des avertissements et des conseils. » Hein! elle est raide, celle-là!

— Qui donc? Qui est-ce qui est raide?

— Comment! vous n'avez pas l'air de comprendre du tout. Vous rappelez-vous en quelle année La Bruyère est mort?

— Mon Dieu, il y a déjà pas mal de temps, c'est en..., attends un peu, j'ai le millésime sur le bout de la langue; en...

— En 1696! Vous oubliez tout, décidément. Et Louis Racine, quand est-il né?

— Dame, tu sais, en villégiature, je n'emporte

pas mon dictionnaire avec moi, et je ne suis pas capable de me rappeler une date sans avoir maille à partir avec Larousse....

— Avec la Rousse, oui, je comprends, mais, au lieu de risquer de mauvais jeux de mots, vous ne feriez pas mal de repasser un peu votre histoire littéraire, m'sieur le chroniqueur; Louis Racine est né en 1692.

Je me bâtai de changer de conversation, sentant que je me perdais dans l'esprit de ce juvénile érudit. Mais, après son départ, je trouvai dans ma poche un manuscrit que le caustique petit bonhomme y avait fourré. Je transcrivis, sans en changer une virgule, cette composition qui, j'en ai peur, aurait fait « recaler » son auteur avec ensemble.

« Mon chair papa,

« Jé vu messieu Despréaux à Auteuille, qui cosait aveq son geardinier Antoine et un ôtre messieu, qui doit être aussi geardinier pisqu'on l'apèle la Bruyère. Y mon trouvé bien janti et mon doné un gâto. Kan je leur é di queue je voulè fer dé ver, i zon ri si for queue lé peti zoizo s'envolè du geardin. Et pis, i mon rekomandé d'être sage et de pas mètre mon doit dans mon né.

« Je vous embrace respèqetueuseman.

« LOUIS RACINE,

« âgé de 4 an. »



On vient d'inaugurer à Vienne un musée de timbres-poste appartenant au grand collectionneur Friedl, qui renferme (pas M. Friedl, son musée) plus d'un million de timbres. Cette nouvelle me stupéfie. Je comprends qu'on expose ses charpentes en fer si l'on est Eiffel, ses griefs si l'on est plaignant, ses enfants si l'on est père, mais des timbres-poste...!

D'ailleurs, à peine au sortir de l'enfance, cette exposition fait des siennes; elle vient de causer un cruel déboire à M. Saint-Saëns, jadis wagnérien, aujourd'hui de l'Institut. Le compositeur si populaire de *la Princesse jaune* ayant entendu dire que tous les timbres seraient représentés à Vienne, se précipita chez M. Friedl pour lui proposer son *Timbre... d'argent*, que l'éminent organisateur de l'exposition repoussa avec une superbe énergie. Ce dont l'auteur de *Saint-Saëns et Dalila*

se trouva marri : « Ah ! c'est un coup bien rude, bien rude à recevoir, malgré l'habitude qu'on en peut avoir ! » murmura-t-il sur un air connu, plus connu peut-être que les motifs d'*Ascanio*. Mais son naturel enjoué reprit le dessus ; et il partit pour les Canaries, afin d'y prendre un air serein.

Pareil mécompte advint à Sarah Bernhardt ; la tragédienne voyageuse rêvait d'imposer son timbre spécial, dit « voix d'or », qui, assure-t-elle, jouit encore d'un vif prestige chez certaines peuplades arrières de l'Amérique. On dut refuser cet objet réellement trop détérioré.

En revanche, les timbres-poste ont tous été admis : ils foisonnent. Un nommé Ganzverrückt envoie son album, en contenant cent mille variétés, qu'il a réunies sans devenir, à cet exercice, timbré lui-même ; du moins il l'affirme. Les membres de la Société *Ars et Patientia* font mieux encore : le *Moniteur de l'Exposition* nous apprend qu'ils confectionnent « des fantaisies architecturales, des paysages, des tableaux, etc., fabriqués avec des morceaux de timbres découpés où l'oblitération est ingénieusement utilisée » si bien que, j'en jurerais, leurs œuvres ne manquent point de cachet. Le travail le plus remarquable, au dire des connaisseurs, est un portrait de Marius — d'après les photographies du temps — au moment où le sympathique romain vient de mettre en fuite les Teutons et les... Timbres.

La France ne pouvait manquer d'être dignement représentée à ce pacifique tournoi. M. Maury, le grand marchand de timbres de la rue Saint-Lazare, a envoyé des collections qui jettent sur notre patrie un éclat tout particulier, prouvant ainsi qu'il est toujours pour elle, selon le mot du poète, une source de gloire et d'honneur : « *Pulchrum est et decorum pro patria Maury* ».



Le *Gutenberg* et plusieurs autres journaux de librairie semblent avoir pris, depuis un mois, le vénéré Jérémie comme rédacteur en chef. Leurs colonnes sont inondées de larmes et, de la première page à la dernière, on s'y lamente sur l'infortuné destin des libraires. A en croire ces feuilles spéciales, les lecteurs se mettraient en grève, comme de simples terrassiers, et l'on cite en exemple tel roman annoncé à grand fracas (vinai-gré d'allusions assez méchantes pour pouvoir espérer un succès immortel), dont les dépositaires de province, les gares de chemin de fer, etc., etc.,

ont renvoyé de pleins tombereaux à l'éditeur consterné.

Car, voilà le malheur, les romans invendus ne sont pas comme le temps perdu, ils reviennent ! Jadis, les épiciers les achetaient pour envelopper leurs denrées ; un vieux poète avertissait charitablement son jeune confrère que cette utile mais modeste destinée pouvait atteindre les enfants de son génie :

Il se peut bien, mon enfant, que tu voies
Tes vers servir de simarre aux anchoïes.

Aujourd'hui, le roman n'a plus même cette suprême consolation, plus d'anchoïes, plus de comestibles d'aucune sorte à vêtir ; l'épicier prudent, soucieux de la santé des consommateurs, craindrait sans doute d'empoisonner sa clientèle en lui faisant manger des produits enveloppés dans la prose du subtil et vénénéux X..., si bien que l'œuvre nouvelle revient au bercail, *intacta et virgo*.

Peut-être est-ce dans le but de protester contre ce marasme qu'un Toulonnais, désireux de garder l'anonyme, vient d'expédier à plusieurs hommes politiques des livres destinés à faire du bruit dans le monde. Ces bouquins renfermaient de la dynamite en assez grande quantité pour que chaque destinataire fût frappé de leur intérêt, qui véritablement sautait aux yeux. Pour peu que cette mode se généralise, le *Gutenberg* pourra sécher ses pleurs et enregistrer bon nombre de succès auxquels on ne saurait refuser l'épithète d'éclatants.



Je ne suis pas de ceux qui disent : « Ce n'est rien, c'est une dame qui se noie dans le ridicule » avec sa *Lettre à l'Académie*, incapable, je le crains, de faire oublier celle de Fénelon, un vil clercal cependant ; mais je ne puis m'empêcher de trouver que le sexe appelé « faible » par antinomie est étrangement difficile à contenter.

Mme Astier de Valsayre, Mme Dieulafoy et quelques autres lutteuses moins connus revendiquent avec une sombre énergie le droit imprescriptible de porter les culottes, même dans la rue. Les motifs invoqués par la première de ces clubwomen sont d'ordre politique, partant négligeables ; quant à ceux de l'exploratrice, je les trouve faiblards. Qu'une jupe serrée aux jambes soit incommode pour traverser les déserts de la Bactriane,

je n'y contredis point ; mais il me semble que la voyageuse, à son retour, pourrait reprendre des vêtements moins garçonniers, et ne pas se déguiser en petit jeune homme quand elle arpente les rues de Paris — à l'exception de la rue Montmartre, que d'incompréhensibles travaux rendent impraticable depuis six mois, et dont les tranchées sont... comment dirai-je ? bien douloureuses !

Tandis que ces masculinistes enragés veulent nous prendre nos effets, sans cause, une féministe outrancière, Mme Gagneur, mène la plus ardente campagne contre les mots masculins ; dans une lettre copieuse — *verbosa et grandis epistola* — elle développe le syllogisme suivant :

A. — « Nos anthropologistes démontrent scientifiquement que les organes cérébraux de la femme sont en tous points semblables à ceux de l'homme... »

B. —

C. — « Donc, il importe de donner à tous les mots leur équivalent féminin. »

La mineure manque ; cette lacune doit être voulue, l'auteur de la lettre (ou l'autrice) ayant sans doute voulu protester par cette omission significative contre la condition de la femme, cette mineure éternelle. Tant pis si son raisonnement, moins logique que vaudevillesque, semble relever moins de Port-Royal que du Palais-Royal.

En tout cas, Mme Gagneresse voit sa proposition folâtre discutée par les journalistes, et même par des hommes sérieux qui ont du temps à perdre. Aussi peut-on s'attendre à ce qu'un autre affamé de publicité ne tarde pas à présenter une contre-proposition anthropophile et misogyne, réclamant pour nous autres des substantifs exclusivement masculins. Quelle joie de pouvoir écrire : « En revenant de mon campagne je prends mon plume, chers petits lectrices, pour écrire ce chronique... »

..

Formosum pastor Corydon... Paris a été pendant deux jours peuplé de corydons qui témoignaient à leur Alexis (grand-duc de son état) un enthousiasme affectueux, flatteur, mais bien insupportable. « Fatale beauté ! » s'écriait un cabotin en promenant à travers les insanités de je ne sais plus quel vaudeville sa hideur avérée. « Fatale nationalité ! » a dû se dire le pauvre grand-duc. Sous prétexte de cimenter l'alliance franco-russe, des citoyens, pavés comme l'enfer, ont été attendre l'infortuné voyageur à la gare du Nord, pour l'assourdir d'acclamations patriotiques, et suivre sa voiture jusqu'à l'Hôtel Continental.

À table, il ne pouvait déplier sa serviette sans y trouver des journaux relatant en grands détails les conversations qu'il aurait tenues avec des reporters, soigneusement évincés, et auxquels il n'a de sa vie adressé la parole. S'il avait l'imprudence de se mettre au balcon, il recevait en pleine figure l'Hymne russe. On comprend qu'après un très bref séjour, il se soit hâté de fuir à Vichy, où il espérait trouver un peu de repos ; mais hélas,

je Cronstadt (ça me gagne, pardon !), je constate que l'on n'a pas montré là-bas plus de tact qu'à Paris. Fatale nationalité ! Une seule chose m'étonne, c'est que l'on n'ait pas réclamé la présence de l'amiral Gervais, faisant manœuvrer son escadre sur les eaux de la Grande-Grille ou des Célestins.

Pendant ce temps je me surprenais criant aux Vichysiens — c'est leur nom officiel, d'après une proclamation du maire de l'endroit — : « Grâce pour le Grand-Duc ! Fich... Laissez-lui la paix ! Ne l'attendez pas au détour des petits chemins vichynaux, pour lui présenter un bouquet et un compliment russophiles. Qu'il ne soit pas, fatalement, amené à trouver que les habitants de Vichy (Allier) sont tous fous (également à lier) ! » Les Vichysiens ne m'ont pas entendu. Ils ont continué à étourdir le malheureux Grand-Duc ; mais j'ai la conscience d'avoir fait mon devoir, et ça me suffit.



Dans sa remarquable *Histoire de l'Académie des Beaux-Arts*, M. le comte Delaborde nous apprend que les pensionnaires de l'Académie de France à Rome, en 1798, écrivirent au « Citoyen Ministre de l'Intérieur » pour lui demander l'autorisation de porter un costume, dont ils envoyaient le dessin, accompagné d'une description que voici :

« 1° Habit français bleu national, revers en velours de la même couleur, avec une étroite broderie en argent, ganses et olives pareilles ; 2° gilet et pantalon de casimir serin, boutonniers à la hussarde et cordonnet bleu ciel ; 3° bottines avec un petit gland tombant sur le devant, chapeau rond avec une ganse. » Le tout, disaient les pétitionnaires, « dans l'intérêt de la dignité de l'État ».

Ils étaient gais, les jeunes élégants de 1798 ! D'ailleurs, on fit droit à leur requête ; heureux temps ! Si je m'avisais d'écrire à M. Carnot pour le prier de m'expédier un complet du matin, une redingote, un smoking, un habit noir, ou même des bottines avec un petit gland tombant sur le devant, je craindrais de ne pas recevoir de réponse, quand bien même j'invoquerais l'intérêt de l'État.

Pourtant, comme disait l'autre, l'État c'est moi !

WILLY.

LE DUEL D'UN POÈTE



L'HOTEL du marquis de la Vauzelle, situé sur les quais, proche l'hôtel de Gesvres et l'hôtel de Béthune, présentait une animation extraordinaire le soir du 30 décembre 1735.

Par la porte ouverte à deux battants pénétraient dans la cour les vastes carrosses, dont les glaces relevées ne laissaient qu'apercevoir des femmes en toilette claire à la chevelure poudrée, à la haute coiffure, ou des mantos de couleur sombre, au capuchon rabattu, sous lequel brillaient des yeux riant et une bouche mignonne. Les valets, pendus aux étrivières, sautaient par terre avant même que le carrosse fût arrêté, ouvraient la portière, abaissaient le marchepied, puis se tenaient respectueusement à distance, tandis que le duc, le comte ou le chevalier offraient la main à la femme vieille ou jeune qui descendait de la voiture.

Puis c'étaient des chaises à porteurs, se croisant dans la cour, sous le porche, au milieu de la bousculade générale, du bruit des carrosses, du claquement des fouets et des imprécations des cochers, lesquels, une fois leurs maîtres dans l'hôtel, ne se faisaient pas faute de dégoiser tout leur répertoire de jurons plus énergiques que choisis.

Parfois un invité arrivait à pied — car le temps était sec — et, dès le vestibule, était débarrassé de son manteau, que des mains habiles lui enlevaient prestement. Il apparaissait alors vêtu de l'habit à la française en belle étoffe de couleur tendre, en culotte courte, bas de soie, souliers à boucles et talons rouges. Son jabot était un flot de dentelle et de batiste sortant de l'ouverture d'un grand gilet ou veste en soie brochée, aux longues basques, aux vastes poches. Il portait galamment un petit tricorne, et sa perruque était d'une éclatante blancheur.

Belles dames en robes à paniers, jeunes filles en simple toilette, vieux marquis et pimpants chevaliers, se dirigent tous vers le même point, un lumineux salon où l'on danse, apparemment dans le but de s'y divertir eux aussi.

Ce soir-là, on fête les vingt ans d'Anne-Marie-Florence de la Vauzelle, fille du marquis, ce veuf inconsolable, dont la fidélité conjugale était devenue légendaire, en ce siècle où le mariage n'était guère autre chose qu'une affaire de convenance.

Oui, Florence avait vingt ans depuis le matin. Et, depuis le matin, fleurs et cadeaux de toutes sortes lui parvenaient d'un peu partout. Car Florence était aimable et gracieuse autant qu'on pût l'être et avait su conquérir d'un mot, d'un sourire, d'un regard, les cœurs de tout son entourage. En son honneur, le marquis son père a rouvert les salons du vieil hôtel, fermés depuis la mort de la marquise, c'est-à-dire depuis tantôt dix-neuf ans. Et chacun a voulu répondre à son invitation et a voulu être de la fête pour applaudir à cette sorte

de résurrection d'un homme aussi distingué par l'esprit que par le cœur.

Aussi, que de révérences à faire au début de la soirée pour la jeune maîtresse de maison ! Placée auprès de son père dans un petit salon attenant à la salle de bal, Florence reçoit les invités. Les vieux baissent galamment et discrètement sa main mignonne, en tournant un compliment alambiqué et précieux, où elle est comparée à une déesse ou à une fleur, ou à un oiseau, ou à une étoile, louanges qui sentent l'ancienne cour et qui datent assurément des belles années de Louis XIV. Les jeunes sont respectueux et souriants. Ils prennent des airs de tête, décrivent des ronds de jambes, pirouettent avec grâce et s'éloignent la physionomie satisfaite, ainsi que des conquérants sûrs de la victoire. Les vieilles duchesses, qui ont conservé les anciennes modes, ont de hautes coiffures et des fontanges en dentelle, qui dardent vers le ciel des rayons en fil de fer dissimulés sous les rubans. Elles aussi sont complimenteuses et s'en vont très dignes traînant derrière elles une queue de trois aunes, ni plus ni moins, ainsi qu'il est prescrit dans le code du cérémonial. Quant aux jeunes filles et jeunes femmes, vêtues d'étoffes claires, simplement coiffées, les cheveux noués sur la nuque et retenus par un ruban, avec un brin de rouge, deux ou trois mouches et un oeil de poudre, elles sont ravissantes. Avec une aimable simplicité elles embrassent Florence qui leur rend leur accolade, dit un mot gracieux, et envoie un sourire et un regard qui remercient.

..

Cependant le flot des visiteurs s'est arrêté. Chacun s'est casé de son mieux, qui sur un tabouret, qui dans une bergère, qui sur une banquette. Les danses sont animées et il est facile aux maîtres de la maison de s'isoler un peu.

Florence et son père se sont réfugiés dans un petit boudoir séparé de la salle de bal par deux autres salons. Ils peuvent causer maintenant sans crainte de manquer à l'étiquette. Le marquis est nerveux, Florence est préoccupée.

« En vérité, ma fille, dit tout à coup le marquis, votre frère en prend à son aise... En quelle compagnie est-il donc ce soir, qu'il ne puisse la quitter pour se trouver auprès de nous?... Gageons que son ami Saint-Luc l'aura encore entraîné au jeu et que...

— Mon père, interrompit Florence, ne vous courroucez pas contre lui. Mon frère a vingt-cinq ans à peine ; il a pris à l'armée des habitudes qui ne s'accordent guère avec nos façons, je le sais, mais il est revenu d'Italie depuis si peu de jours qu'il faut bien lui laisser le temps de se reprendre à nos habitudes françaises...

— Ta, ta, ta, fit le marquis, vous avez, ma fille, toutes sortes de belles raisons pour excuser votre

frère Philippe. Je sais, parbleu ! fort bien comment il s'est conduit à Guastalla et en quelle estime le tiennent MM. de Coigny et de Broglie sous lesquels il a combattu ; mais, par la sambleu, ma fille, qu'il soit absent ce soir quand sa place est auprès de vous, voilà ce que je ne puis concevoir et ce que je ne lui pardonnerai...

— N'ajoutez plus un mot, je vous en prie, mon bon père : vous lui pardonnerez au contraire, j'en suis sûre, quand il vous aura expliqué ce qui l'a retenu, car il doit avoir de bonnes raisons pour n'être pas là. »

A peine la jeune fille achevait-elle ces mots, qu'un pas précipité se fit entendre dans le salon voisin. Philippe, comte de la Vauzelle, entra, se dirigeant rapidement vers son père.

« Pardonnez-moi, Monsieur le marquis, dit-il. J'ai commis ce soir, je le sens, une inconvenance qui vous donne tout droit d'être irrité contre moi. Mais, à vingt-cinq ans, je gage, mon père, que vous eussiez fait ce que j'ai fait et qu'un manant n'eût pas franchi votre seuil sans que vous vous fussiez empressé à le rechercher. Vous lui eussiez même administré, j'en suis certain, une de ces maltraitances corrections qui...

— Là, là, mon fils, dit le marquis, calmez-vous. Ces façons cavalières et discourtoises ne sont point de mise dans ce salon, et, par respect pour votre sœur, il serait convenable de ne point parler devant elle de choses qui la pourraient émouvoir. Venez çà dans le jardin où nous nous expliquerons à loisir, tandis que Florence s'en ira retrouver Mme Compoint, sa gouvernante. Donnez la main à votre sœur, Philippe, reconduisez-la courtoisement dans le salon d'à côté, où elle dansera maintenant, j'espère... Car, le croiriez-vous, Philippe ? en votre absence, votre sœur a refusé de se divertir et a passé son temps à recevoir nos invités d'abord, puis à soupirer en regardant la porte. »

Philippe regarda avec tendresse sa sœur qui rougissait, puis allant à elle :

« Venez, chère et charmante sœur, dit-il. Je sais nombre de cavaliers fort bien tournés, ma foi, qui ne dansent pas, eux aussi, parce que vous n'êtes pas là. Venez auprès de Mme Compoint, cette duègne vénérable, et de Mme de Beauvoisis, notre vieille amie. Là vous serez en sûreté et les galantins auront garde de se tenir à distance.

— Vous me retrouverez dans l'allée des platanes, cria le marquis à son fils.

— Oui, mon père, répondit le jeune homme.

— Philippe, dit alors d'une voix timide la jeune fille, étiez-vous seul quand cette aventure vous est arrivée ?

— Non, répondit le jeune homme en souriant imperceptiblement, Gaston de Bièvre et Elie de Cahuzac étaient avec moi.

— Et... ils vous ont accompagné jusqu'ici.

— Certes oui, petite sœur. Est-ce que cela est pour vous étonner ?

— Oh ! non, fit Florence dont le front rougit, je sais que M. de Cahuzac aime le plaisir et je ne puis être surprise qu'il...

— Si M. de Cahuzac n'aimait la danse que pour la danse, il ne serait pas ici, petite sœur ; car, voyez, la foule est si grande qu'à peine les contre-

danseurs peuvent-elles s'établir. Mais Cahuzac ne vous a jamais vue reine au milieu de votre cour et, ce régal des yeux, il est venu le chercher ce soir. »

Très embarrassée par ces propos, Florence arriva ainsi auprès de sa gouvernante et de la duchesse de Beauvoisis qui, parente éloignée du marquis, servait de chaperon à la jeune fille. Philippe salua avec une raideur martiale qui ne manquait pas de grâce et surtout d'originalité dans ce milieu où les façons des camps étaient presque inconnues, et, sa sœur étant bien installée auprès de la bonne duchesse, il alla retrouver son père.

..

Le marquis se promenait dans l'allée de platanes, et, malgré le froid assez vif qu'il faisait à cette heure, y semblait trouver un réel plaisir. Il faisait une nuit très claire qui permettait de distinguer le moindre arbuste du jardin. Les grottes, les rocailles, les jets d'eau, tous ces décors artificiels du temps, donnaient une grâce mignarde et prétentieuse à ce jardin qui eût été magnifique sans ces ornements d'un goût douteux. Mais il avait fallu obéir à la mode. Tout cela datait de soixante ans au moins, c'est-à-dire du mariage du feu duc, père du marquis. La marquise, sa femme, avait désiré que son parc rappelât le jardin de Versailles, et Le Nôtre ayant été consulté, avait fourni le plan de ces massifs, de ces pelouses, de ces bordures d'ifs, de ces cascades et de ces retraites de verdure.

Mais, à l'heure actuelle, au mois de décembre, et par la gelée, le jardin semblait funèbre avec ses arbres décharnés, ses froides perspectives et ses fontaines silencieuses.

Une grande mélancolie envahissait l'âme du marquis en présence de toutes ces choses. Il avait voulu paraître brave quand son fils avait dit un mot de l'aventure. Mais il le savait si téméraire, si emporté, si prompt à l'exécution de toute action violente, qu'il tremblait de le voir engagé dans quelque grave affaire.

« Me voilà, mon père, dit alors Philippe qui était revenu.

— Voyons, comte, dit le marquis d'une voix sévère, narrez-moi tout, et en détail, s'il vous plaît.

— Volontiers, mon père, dit le jeune homme. M. de Bièvre, M. de Cahuzac et moi nous venions à pied vers l'hôtel. Devant nous marchait un homme coiffé d'un feutre et enveloppé d'un manteau brun. Il allait rapidement, comme s'il avait hâte de nous devancer afin de n'être pas reconnu. Il arriva ainsi jusqu'à la porte de l'hôtel qu'il franchit. Je m'élançai derrière lui, car son allure m'était suspecte et je voulais absolument savoir à qui j'avais affaire. Mais, à la faveur du va-et-vient des voitures, et de la foule qui encombrait la cour, j'ai perdu ses traces. Je réponds cependant qu'il est dans la maison et qu'il y doit commettre quelque méfait.

— Il suffit, dit le marquis, je vais donner des ordres en conséquence. Mais il ne convenait point, Philippe, ajouta-t-il avec hauteur, que le comte de la Vauzelle suivit ou parût espionner quelqu'un.

Vos gens ne sont-ils pas là pour cet office? Laissez-les faire la chasse à l'homme. A malandrin, malandrins il faut, mais un gentilhomme ne s'en va pas risquer de se colleter avec un échappé des galères. Vous êtes vif, monsieur mon fils. Afin de modérer votre ardeur, rappelez-vous le nom que vous portez et ne l'exposez pas sans nécessité. »

Le père et le fils quittèrent le jardin. Le comte rentra dans la salle de bal, tandis que le marquis se rendait dans son cabinet où se tenait en permanence le majordome qui attendait ses ordres. Il expliqua brièvement le fait et il fut convenu que la domesticité serait mise sur pied et fouillerait la maison pour retrouver l'inconnu de mauvaise mine dont la vue avait si fort irrité Philippe de la Vauzelle. On alla même chercher deux exempts que l'on installa auprès de la porte cochère, à l'effet de surveiller ceux qui entraient et sortaient. Mais les valets et les exempts déployèrent en pure perte leur habileté de chercheurs ou de surveillants; en vain la maison, les communs, les greniers et les caves furent fouillés. On ne trouva personne.

A cette époque, vivait à Paris, dans une modeste petite chambre du quartier latin un jeune homme du nom de Claude Mancel. C'était une âme rêveuse et tendre, à la fois simple et passionnée, qui n'avait pas su s'accommoder aux coutumes et aux exigences de la société d'alors.

Il appartenait à une vieille famille de gentilshommes périgourdiens qui disaient descendre du sire de la Fage de Mancel dont le nom remonte aux croisades. Mais lui n'en tirait pas vanité, se contentant de vivre avec ses amis les livres, et pensant que la noblesse de plume est de beaucoup supérieure à la noblesse de sang.

Il lisait Descartes et Bayle, s'était fait présenter à Fontenelle qui, malgré son égoïsme, avait su lui dire un mot gracieux et encourageant, et admirait secrètement Voltaire, revenu en France depuis cinq ans à peine. Il aurait ainsi vécu à jamais paisible entre les anciens, qui lui fournissaient des livres de chevet, et les modernes, qui lui ouvraient des échappées sur l'avenir, s'il n'avait — pour son malheur! — rencontré en chemin Florence de la Vauzelle.

Depuis une année, il la voyait chaque dimanche aux offices de la paroisse, où — par une de ces contradictions habituelles aux âmes des poètes — il se rendait pieusement lui aussi.

A genoux sur son prie-Dieu, son doux visage et ses cheveux blonds encadrés dans des coiffes de dentelles, la jeune fille s'offrait à sa vue comme une de ces créatures idéales qu'un esprit de philosophe et de poète se plaît à imaginer. Il la parait de toutes les vertus, lui attribuait les suprêmes qualités du cœur et de l'esprit, ne voyant pas, l'insensé, qu'entre la noble fille du marquis de la Vauzelle, seigneur de Pierrefitte, de Nanhiat et d'autres lieux, et l'humble Claude Mancel, il ne pourrait jamais y avoir rien de commun.

Chaque dimanche ramenait donc en face l'un de l'autre le rêveur et la jeune fille, l'un toujours plus épris de sa chimère, l'autre ignorante et naïve, ne voyant rien, ne devinant rien.

Comment Claude put-il savoir que le soir du 30 décembre il y aurait grande réception à l'hôtel de la Vauzelle; comment lui vint-il l'idée d'y assister et de profiter de la foule pour se rapprocher de celle qu'il aimait! Voilà ce qu'on serait bien empêché d'expliquer, si l'on n'appelait à l'aide les souvenirs de la vingtième année, le temps où soi-même on rêvait l'impossible et où, avec l'audace de la jeunesse, on marchait de l'avant, à la conquête du monde, sans regarder derrière soi.

Le comte Philippe ne s'était donc pas trompé. Un étranger s'était dissimulé sous un manteau, avait pénétré dans la maison par quelque porte dérobée. Mais, ce que Philippe n'eût pu penser, c'est que, pendant qu'on le cherchait à travers les chambres et les corridors de l'hôtel, l'inconnu, dissimulé derrière une tenture, assistait au bal, tout près de la jeune fille, la voyant, l'entendant et espérant — telle est la folie de la jeunesse! — en être vu et remarqué.

« Eh bien! chère enfant, disait la vieille duchesse de Beauvoisis, avez-vous bien dansé?... J'ai fort admiré le menuet que vous avez mené avec M. de Cahuzac. Je croyais me revoir dans ma jeunesse, car c'est en me voyant danser, mon enfant, que le fameux Marcel, mon illustre professeur de danse, s'écria : « Que de choses dans un menuet! » Votre gavotte a été peut-être un peu lente; de mon temps elle était plus rapide, mais quant au passe-pied, il était vif et bien enlevé. »

Distraite, Florence écoutait sans l'entendre la douairière qui se complaisait à vanter la grâce et le charme de la jeune fille et à lui comparer sa propre jeunesse qui datait de soixante ans passés.

Puis des cavaliers empressés revenaient vers Florence la priant de leur accorder la gavotte, le menuet, le passe-pied ou la contredanse que les violons et les flûtes s'apprétaient à jouer.

Tout à coup les regards errants de la jeune fille s'arrêtèrent sur le visage inconnu de Claude Mancel. Elle rougit imperceptiblement, détourna la tête, se demandant quel pouvait être cet homme qui semblait se cacher en ce coin. Mais ses regards revinrent encore vers lui, et elle lut dans ses yeux tant d'adoration humble et soumise qu'elle étouffa le petit cri d'effroi qu'elle allait pousser. Elle pensa qu'elle ferait mieux de quitter la salle et de se retirer dans son appartement en prétextant une grande fatigue. Mais pour atteindre la porte, ne devait-elle pas passer auprès de l'inconnu, tout près, si près que sa robe le frôlerait et que Mme Compoint qui, certes, ne la laisserait pas partir seule, ne manquerait pas de le voir?

Elle prit une résolution énergique, se leva, sans rien dire, traversa la salle et sortit. Mais, derrière elle, dans l'antichambre, quelqu'un marchait, quelqu'un qui tremblait, pauvre hère aux vêtements sombres, à la chevelure sans poudre, pauvre enfant naïf et enthousiaste qui croyait qu'un chaste aveu est toujours respectable, d'où qu'il vienne.

Claude vint donc à elle et tombant à ses genoux : « Je vous aime, mademoiselle, dit-il, je vous aime, et... »

Il n'en dit pas davantage. Une lourde main s'abattit sur son épaule, une voix formidable éclata auprès de lui, tandis qu'un cri de femme

lui répondait et que l'ombre légère de Mlle de la Vauzelle disparaissait derrière les tentures.

« Hors d'ici, maugant ! criait la voix. Hors d'ici, traître, ou je te fais prendre par le guet qui l'attend dans la rue. »

Claude se redressa sous l'injure, un flot de sang empourpra son visage.

« Il n'est pas de maugant ici, comte de la Vauzelle, dit-il tout bas. Vous avez insulté un gentilhomme, un gentilhomme vous rendra raison. Je suis Claude

ne frémisses pas avec tant d'impatience sur la garde de votre épée, bientôt vous aurez votre tour... Oui, j'aime votre sœur, je la respecte et Dieu m'est témoin que pour l'amour d'elle nul péril ne me semblerait péril. Mais je vous ai doublement offensé et par ma présence ici et par les paroles que j'ai prononcées. Silencieusement, sans que nul soupçonne votre départ — car le nom de Mlle de la Vauzelle ne doit pas être prononcé, — partons. Prenez deux épées, faites seiller deux che-



Dans la nuit sercine, à la clarté des étoiles, le combat commença...

de la Fage de Mancel. Ma noblesse vaut la vôtre. Je sais tenir une épée, quoique ma main soit plus accoutumée à manier la plume...

— Ah ! traître !... grondait sourdement le jeune homme. Ah ! félon, qui t'introduis nuitamment, comme un vil larron, dans les maisons honnêtes !... Vous êtes noble, monsieur, fit-il ensuite, se ravisant, car la courtoisie reprenait le dessus, vous êtes noble et vous ne portez pas l'épée ? »

Le poète sourit :

« A quoi bon ? fit-il, tandis que ses yeux, errant dans le vide, semblaient chercher une forme évanescente. A quoi bon ?... Vous êtes, monsieur le comte, le frère de la femme que j'aime... Oh ! ne grincez pas des dents, monsieur, que votre main

vaux, et allons vider ailleurs cette querelle. Vous avez bien, n'est-ce pas ? un domestique de confiance, quelque vieux serviteur de la famille... En route, monsieur, et puisse le Seigneur être favorable à nos armes ! »

..

Il y avait à cette époque, non loin d'Ermenonville, un coin de bois qui semblait disposé pour ces sortes de rencontres. C'était un abri tiède et sûr, où, malgré l'hiver, les arbres conservaient quelque parure, où une large pelouse offrait l'espace nécessaire aux combattants, sorte de parc abandonné dans lequel on pénétrait par une porte massive et où l'on pouvait mettre flamberge au

vent sans risquer d'être vu par les gens de police.

C'est là que se rendirent les jeunes gens au galop de leurs montures, suivis par le vieux Benoit, qui avait vu naître le comte et qui l'aimait autant que le marquis pouvait l'aimer.

Les habits furent mis bas, les épées tirées de leur enveloppe; puis, dans la nuit sereine et sous le regard des étoiles, le combat commença.

Le comte avait tous les avantages. Il savait combiner avec un art infini les principes de la méthode italienne avec les règles françaises. Le poignet était souple, les dégagements et les parades d'une étonnante promptitude. Claude Mancel n'avait tenu l'épée que dans une salle d'armes et, bien qu'un maître lui eût appris la science des coups et des doublés, il n'avait pas assez la pratique du terrain pour ne pas se sentir perdu.

Son âme de rêveur, de poète lui souffla une inspiration.

« Monsieur, dit-il après avoir rompu et en abaissant la pointe de son épée, je n'aurais garde, si je devais survivre à cette rencontre, de ne pas vous être toute ma vie reconnaissant de l'honneur que vous m'avez fait. Mais tout me donne à penser que j'en ai fini de philosopher et de poétiser. J'ai donc une grâce à vous demander.

— Parlez, monsieur, dit courtoisement le comte, il n'est rien qui me puisse déplaire s'il s'agit de vous obliger.

— Vous trouverez dans la poche de mon habit quelques méchants vers dans lesquels mon cœur a parlé. Remettez-les, après ma mort, à celle que j'ai aimée. Dites-lui qu'ils sont d'un fou auquel vous avez administré une sévère correction... si sévère que, plus jamais, elle n'entendra parler de lui. Si vous voulez mettre le comble à vos bontés en allant chercher ensuite, dans ma chambre de la rue Saint-Jacques du Haut-Pas, tout ce que vous trouverez en livres, papiers, écrits de toutes sortes et en les jetant au feu, vous rendriez à mon âme le plus signalé service qu'un humain ait jamais rendu à un trépassé.

— Je vous le promets, monsieur, dit gravement le comte. En garde!

Et le combat recommença.

Sous ses courtines de soie bleue, dans un lit de dentelles, Florence de la Vauzelle repose d'un paisible sommeil. « La fête a été des plus belles, et pas un incident fâcheux n'en est venu troubler l'éclat », ont dit les invités en se retirant. Car, à peine Mme de Beauvoisin s'est-elle seule aperçue du brusque départ de la jeune fille, retraite bien facilement explicable par la fatigue, une légère indisposition, les vapeurs, si fort à la mode à cette époque.

Le vieux marquis se promène agité dans son cabinet.

Il n'a pas revu son fils depuis le moment où il l'a quitté dans le jardin. Il attend son retour avec anxiété, car il le sait absent et Benoit avec lui.

Là-bas, sur le pré, les épées s'entre-choquent, déchirant la nuit de multiples éclairs. Puis, tout à coup, un cri étouffé, et l'un des combattants s'affaisse sur le sol.

Benoit accourt.

Le blessé est mis sur un cheval où Benoit monte à son tour, tandis qu'un autre cavalier presse sa monture et se dirige vers Paris.

Hélas! jeune et naïf poète, grand fou et petit philosophe, vous n'en écrirez plus, des vers passionnés. Vous n'avez que faire maintenant des encouragements de M. de Fontenelle et, dans l'éternité où votre âme s'est envolée, vous pourrez à loisir admirer ou maudire M. de Voltaire.

Dans la poche de votre habit, le comte Philippe de la Vauzelle a pris la grande enveloppe cachetée de cire où vous avez enfermé non la moitié, mais tout votre cœur. Demain, à son réveil, quand la jolie et toute gracieuse Florence dira à son frère : « Quel était cet homme? » on lui répondra : « Un fou! » Elle lira ces vers; une larme petite, toute petite, paraîtra au bord de ses cils, mais elle la séchera bien vite, pensant qu'une fille de qualité ne doit pas pleurer sur un inconnu. Et comme, dans la journée, le vicomte Elie de Cahuzac la viendra demander en mariage, elle s'empressera de lui donner sa main, car depuis longtemps elle lui a donné son cœur.

..

Le comte et le marquis sont ensemble dans le cabinet de travail.

« Ah! mon fils, dit le marquis, quelle folle nature vous êtes!... Se battre avec un Mancel!...

— Mais ils sont de bonne noblesse, mon père. Un de la Fage de Mancel accompagna le roi Louis VII à la croisade...

— Ce n'est pas prouvé, mon fils, ce n'est pas prouvé... Petite noblesse, en tout cas, ajoute avec dédain le marquis... Voyons cela. Des vers?... Sont-ils au moins dans le goût du temps? »

Il lut :

Par les trous de la muraille,
Humble rêveur, j'aperçoi
Les parterres de Versaille,
Où sont les roses du roi.

A qui passe et les admire,
Belles de près et de loin,
Elles ne demandent point
Son nom, son rang dans l'empire.

A qui vous aime tout bas
Et ne veut pas autre chose,
Belle Iris, ne soyez pas
Plus sévère que la rose!

« Heu! heu!... dit négligemment le marquis, M. Houdard de la Motte fait bien mieux!... Venez-vous, mon fils? »

Et il sortit.

Telle fut l'oraison funèbre de Claude Mancel, qui paya de sa vie l'audace d'avoir aimé mademoiselle Florence de la Vauzelle.

LOUIS CASTEL.



tantes l'une de l'autre; quand ils étaient tout petits, on les avait couchés dans le même berceau. Pendant qu'une seule des mères les veillait en filant sa quenouille, l'autre profitait de ce répit pour aider à la confection hâtive d'une meule de blé noir, avant l'orage menaçant, ou pour courir dans sa carriole vacillante par les petits chemins creux, afin de vendre à la foire voisine une demi-douzaine de cochons de lait. Ce berceau avait été le témoin de leurs premières luttes; leurs mains, au hasard errantes, de petits animaux inconscients, avaient saisi les mèches de cheveux blonds follets, et, sous le chêne tranquille qui les abritait de son ombre par les beaux après-midi d'été, il avait fallu que la veilleuse, attirée par un double cri de détresse, vint leur faire lâcher prise avec deux calottes. Plus tard, en jouant ensemble près de la mare aux canards, ils s'étaient bousculés maintes fois pour s'arracher une tartine beurrée. A une lieue à la

ronde, ils étaient seuls enfants du même âge, et toujours ensemble, privés de s'unir contre les tyrannies d'autres petits, ils grandissaient, dressés l'un contre l'autre, dans la lutte constante de deux petits Bretons têtus qui ne veulent jamais céder.

C'était un garçon et une fille : Jean-Marie et Marie-Jeanne; les parents de Jean-Marie, les Per'hâ, possédaient la ferme du Val et ceux de Marie-Jeanne, les Bihan, avaient la terre de la Crublaie. De père en fils, de mère en fille, on s'épousait entre Bihan et Per'hâ, selon cette vieille habitude bretonne qui marie ensemble, depuis des siècles, les gens du même clocher, ceci pour la plus grande joie des touristes, ravis de trouver à cinq lieues de distance des types tout différents, et pour la confusion des savants, déconcertés à la rencontre de ces gaillards solides et trapus qui démentent toutes leurs belles théories sur le danger du cou-sinage.

Jean-Marie et Marie-Jeanne, fils et fille d'un Per'hâ-Bihan et d'une Bihan-Per'hâ, d'un Bihan-Per'hâ et d'une Per'hâ-Bihan, cousins par conséquent au premier degré, ne faillirent pas à la coutume. Le bon sang des parents, le bon air du pays, la saine nourriture, et aussi l'exercice salutaire que leur donnaient leurs pugilats continuels, en avaient fait, à sept ans, de solides « garsailles » capables de tomber tous les enfants de France de

leur âge. On les envoya à l'école, munis chacun d'un panier qui portait leur nom : — Jean-Marie Per'hà, — Marie-Jeanne Bihan; ils partaient le matin pour faire leur long ruban de route, une

à qui jetterait l'autre dans le fossé, lui chiperait son cidre ou ses beurrées; le battu ou le volé — tantôt l'un, tantôt l'autre — emplissait l'air de ses cris, puis, comme il n'y avait là personne pour rétablir l'ordre, il rattrapait son camarade et



Tout le long de la route, ils bataillaient.
(Dessin de Louis Morin.)

fieue et demie, se donnant la main, vêtus pareillement de la petite jupe à long fourreau des enfants de Quimper, et Jean-Marie balançant orgueilleusement, au haut de son bonnet à bandes de velours, le petit gland de soie, le *clipen*, qui est le signe distinctif de la majesté masculine chez les bébés de Basse-Bretagne.

Tout le long de la route, ils bataillaient : c'était



Le retour de l'église. (Dessin de Louis Morin.)

cheminait près de lui, subitement réconcilié, mais prêt à lui rendre la pareille à la première occasion. A l'école, c'était autre chose : ils étaient bien forcés de s'unir contre les mauvais camarades et de repousser ensemble les amertumes dont on a coutume de s'abreuver, dès le plus bas âge, entre gens de clochers différents. Trêve aléatoire, car, rendus à la solitude de leur lande, ils recommençaient à se quereller.

L'éducation de leurs familles respectives n'était pas faite pour adoucir leurs mœurs. Jean-Marie, rentré chez ses parents, Marie-Jeanne, rentrée chez les siens, assistaient maintes fois à des compéti-

nuits. C'est la faute du cidre : les années où il y a beaucoup de pommes, le cidre contient de terribles ferments de discorde.

C'est, dans toutes les fermes, à qui matera



Ils assistaient à des compétitions d'autorité agrémentées de coups de trique. (Dessin de Louis Morin.)

tions d'autorité agrémentées de gifles et même de coups de trique. Fourré dans un petit coin, entre l'horloge et l'armoire par exemple, le bambin

l'autre; les paysans ont l'amour-propre de la domination. Les hommes au cabaret, les femmes à la veillée n'ont jamais assez de railleries pour celui



La noce se fit. (Dessin de L. Morin.)

s'habituaient à ces coutumes] sauvages, qui sont quelquefois celles des familles] de l'Ouest, et] il pouvait constater que ce n'était pas toujours le papa qui portait les culottes et restait maître chez lui; la victoire était maintes fois aussi indécise, car les ménagères bretonnes sont lestes, solides et résistantes; et la bataille ne cessait qu'à l'heure du coucher pour reprendre le lendemain matin, avec des forces toutes rafraîchies par le repos de la

ou celle qui baisse pavillon, et c'est cela qui entretient la lutte familiale, lutte vieille comme le monde; il suffit de feuilleter les collections d'images populaires d'autrefois,

de lire les vieilles chansons, les vieux fabliaux, pour y trouver le symbole du port de la culotte ardemment convoité.

(A suivre.)

LOUIS MORIN.

SANS LUI

(Suite.)



IEU veuille cette fois que rien ne vienne les rompre. Irène s'étonnera sans doute de me voir la quitter ainsi; secrètement son cœur m'accusera peut-être; cela me fait bien de la peine, mais il le faut.

« Parlez donc à Alexandre, chère amie; je pense, je suis même sûre, qu'il n'a pas plus oublié Irène qu'elle ne l'a oublié elle-même, et qu'il sera heureux de ma détermination. Ma belle-sœur connaît mes plans et les approuve, sans cela elle ne m'aurait pas offert l'hospitalité pour toujours. Elle est très attachée à Irène, et comme moi elle veut son bonheur.

« Tony, auquel je ne puis rien expliquer, me tourmente tous les jours pour retourner à Paris, et me parle d'Irène à me fendre l'âme, car si je suis bien décidée à rester ici pour assurer son bonheur, il ne s'ensuit pas que ce soit sans peine, oh non! Embrassez mon enfant chérie, sans lui dire d'où lui vient ce baiser, et écrivez-moi aussitôt que vous aurez vu Alexandre. Je vous serre bien affectueusement les mains.

« SOPHIA. »

Sa lecture achevée, Mme Verloz releva la tête et regarda avec surprise le jeune homme qui se taisait.

« J'aurais cru que cette lettre te comblerait de joie. Que signifie ce silence? Ah ça, mon neveu, au moment où rien ne peut plus t'empêcher d'épouser Irène, est-ce que, par hasard, tu ne penses plus à elle? il faudrait me le dire carrément; tu sais que les réponses ambiguës ne me vont pas.

— Non, cette lettre ne me comble pas de joie, bien loin de là, elle m'attriste.

— Bon, à présent! ô le plus énigmatique des neveux! Que désirais-tu pourtant il y a quelques mois à peine? Un petit chez toi où tu vivrais seul avec Irène sans l'embarras d'une belle-mère et d'un beau-frère, et maintenant...?

— On peut changer en quelques mois, et je ne pense plus ainsi. Il y a quelques mois j'étais bien jeune, bien personnel, et j'attribuais uniquement à Irène notre rupture; je l'accusais de ne pas m'aimer, puisqu'elle n'avait pas su me sacrifier sa famille; j'ai passé par une phase de colère et de rancune.

« Puis la réflexion est venue, et avec elle la douleur vraie; j'ai souffert, j'ai pleuré. Mon affection pour Irène a grandi, s'est fortifiée, est devenue mille fois plus sérieuse qu'au moment où j'ai demandé sa main; je voyais alors quel cœur j'avais perdu, et j'étais prêt pour lui à tous les sacrifices.

— Grand nigaud — vraiment c'est le seul nom que tu mérites — pourquoi, au lieu de renfermer en toi tes bons sentiments, n'en as-tu pas fait part

à quelqu'un qui te portait de l'intérêt, et se serait empressé de les exposer à Irène? Les jeunes gens sont incompréhensibles. Ils se plaisent, semble-t-il, quand les choses pourraient s'arranger simplement, à prolonger, à embrouiller une situation. Ils ont la rage du roman, de la comédie; il te fallait donc un chapitre de plus, un acte de plus?

« A ta place, sans même me servir d'un intermédiaire, j'aurais été droit à Irène, je lui aurais dit: « J'étais jeune, un peu égoïste — ma mère m'avait beaucoup gâté et la vie m'avait toujours été facile — j'avais peu pensé, et jamais souffert; mais je « vous reviens bien changé, prêt à vous faire des « sacrifices, heureux même de vous en faire, car ils « vous seront une preuve de mon affection. »

« Et voilà comment on agit au lieu de garder pour soi ses beaux sentiments. Comment veux-tu qu'Irène les devine? Ah! tu es encore bien enfant!

— J'ai essayé d'agir comme vous le dites, mais Irène n'a pas voulu m'entendre.

— Comment? conte-moi cela.

— Un jour, après la mort d'Hubert Férolles, je me suis trouvé seul un instant avec elle. Aussitôt elle s'est levée pour se retirer. « Irène, restez, je « vous en supplie, lui ai-je dit, je voudrais vous « parler... »

« Elle m'a fait un geste de refus.

« Vous ne voulez donc pas revenir sur le passé? « si je vous promettais pourtant... »

« — Rien! j'ai perdu ma confiance en vous. C'est « bien fini. » Et elle est partie.

— Ah! par exemple, cette petite Irène a le cœur singulièrement dur!

— Elle ne veut pas seulement m'entendre. Que voulez-vous que je fasse pour qu'elle croie à mes promesses? Et pourtant, je vous l'affirme, il me manquerait maintenant quelque chose si sa mère et son frère vivaient séparés de nous. Connaissant le sacrifice de Mme Férolles, la sachant malheureuse loin de sa fille, mon bonheur serait incomplet, troublé. Dans ces conditions-là je préférerais ne pas épouser Irène.

— J'espère que ton cinquième acte aura un meilleur dénouement. Tu le mérites. »

Un bruit d'étoffe froissée lui fit tourner la tête. Irène venait de soulever la portière du petit salon et s'avancait vers eux.

« Comment tu étais là! s'écria Mme Verloz.

— Oui, Dieu merci, j'y étais! » murmura-t-elle. Et tendant la main à Alexandre :

« Je crois en vous », dit-elle simplement.

Très émus tous les deux, ils restèrent quelques instants sans parler, la main dans la main.

Mme Verloz, les yeux attendris, mais son sourire toujours un peu moqueur aux lèvres, murmurait :

« Charmant ce cinquième acte! »

XXVI

Pour célébrer ces nouvelles fiançailles, achetées de part et d'autre par un temps d'épreuve, Mme Verloz retint Alexandre à dîner.

« Avant de passer dans la salle à manger, dit Irène à son fiancé, nous écrirons *ensemble* un mot à ma mère... Ah! qu'il me tarde d'être dans ses bras!

— Et moi je voudrais bien t'y voir, s'écria Mme Verloz. Pauvre femme, je comprends ce qu'elle souffre en son exil. Son généreux pardon à l'égard d'Hubert l'avait déjà bien grandie à mes yeux, mais maintenant la voilà plus grande que nous tous. A côté d'elle, je ne me sens pas plus haute que ça », ajouta-t-elle avec un geste comique.

Les fiancés s'installèrent dans le capharnaüm, à la table de travail d'Irène.

« Nous écrirons aussi *ensemble* un mot à mes parents, dit Alexandre.

— J'allais vous le demander, répondit-elle.

— Comme nos pensées sont unies!

— Qu'il en soit toujours ainsi! dit Mme Verloz. Ecrivez donc au lieu d'analyser les surprenants phénomènes de votre cœur. »

La plume d'Irène se mit à courir sur le papier. Tout à coup Mme Verloz s'écria :

« N'écris pas, Irène, n'écris pas; attends. Une idée, comme un trait de lumière, et ces idées-là chez moi sont toujours excellentes, vient de me traverser l'esprit.

« Au lieu d'écrire à ta mère, allons plutôt lui expliquer nous-mêmes le parfait accord de vos cœurs. Ça fera un sixième acte; le cinquième était charmant; celui-là sera pathétique. Saisissement, cris, joie mêlée de larmes, et bénédiction maternelle....

« Je mouillerais certainement plus de mouchoirs qu'à la porte Saint-Martin. Partons-nous, mes enfants? »

En vertu de la parfaite communauté de leurs pensées, les fiancés n'eurent qu'une voix pour répondre : « Partons!

— A quelle heure? dit Mme Verloz, déjà très agitée; le plus tôt possible, n'est-ce pas?... Voyons donc l'indicateur... Très bien! Un train à huit heures; nous aurons le temps de dîner et de nous retourner après. Alexandre, tu iras chez toi te costumer en voyageur, et tu nous rejoindras à la gare. Demain à l'aube, nous serons loin d'ici, nous saluerons les bois et les monts du Morvan... Maintenant, vite à table. »

Pendant le dîner, c'est surtout Mme Verloz qui causa, Irène pensait beaucoup à sa mère; ce prompt départ semblait encore lent à venir à sa pensée impatiente qui volait si vite là-bas. Ah! qu'il lui tardait d'apporter à l'exilée volontaire les paroles de délivrance. Elle la connaissait bien, pour en avoir beaucoup souffert, la mortelle tristesse de cet exil!

« Je te chasse, Alexandre, dit Mme Verloz en se levant précipitamment de table. Si quelqu'un manque le train de huit heures ce soir, j'espère que ce ne sera pas toi.

— Soyez tranquille, ma tante », répliqua-t-il.

Bien avant elles, il était à la gare.

Les deux dames installées dans le wagon qu'il avait choisi, Alexandre offrit à Irène des boutons de roses blanches.

« Mon premier bouquet de fiancé, dit-il; nous ne comptons pas les autres, n'est-ce pas, Irène?

— Cette attention est charmante! s'écria Mme Verloz. Comment, sans manquer le train, tu as trouvé le moyen de te procurer des fleurs! Beau neveu, tu es le roi des fiancés. »

Irène, de son plus joli sourire, remerciait Alexandre; il parut à celui-ci que ce sourire valait mieux que les paroles de Mme Verloz.

A la nuit, comme les oiseaux, Mme Verloz devint silencieuse, et se pelotonna dans son coin.

Irène, vaguement, regardait défiler les buissons fantastiquement déchiquetés, les arbres échevelés, tordus, les silhouettes confuses des maisons groupées en villages ou dispersées dans les champs, et s'engourdissait au bruit du train dans les vallées silencieuses et sonores.

Alexandre regardait Irène, et jamais il ne s'était senti meilleur, aussi disposé à s'oublier.

A l'aube, avec la voie perçante des coqs et le ramage des oiseaux, l'esprit de Mme Verloz se réveilla et sonna gaiement sa petite fanfare matinale. Les fiancés lui parurent bien sérieux; elle en conclut que le sixième acte vers lequel ils couraient commençait à influencer sur eux. On approchait du but. La diligence dans laquelle ils avaient pris place en quittant le chemin de fer, suivait une route pittoresque. Mme Verloz descendait à toutes les côtes et les montait gaillardement. Elle se tournait à droite, à gauche, avec de grands gestes à l'adresse des monts boisés, car l'admiration chez elle n'allait pas sans cela. La matinée était très fraîche, les prés emperlés de rosée, et des lambeaux de blanches vapeurs se traînaient à la cime des monts. Le soleil levant rougissait le front des bois, tandis que le creux des vallons étroits conservait encore le charme mystérieux de ses ombres.

« Quel beau pays! s'écria Mme Verloz.

— Jamais je ne l'ai trouvé aussi beau, répondit Irène qui montait la côte appuyée sur le bras d'Alexandre.

— Adorable aveu! dit Mme Verloz. Heureux enfants, je suis sûre que les côtes les plus raides vous paraissent douces à gravir. Puisse-t-il en être longtemps ainsi... En avant, ou nous allons nous laisser distancer par la diligence. Quoique ce véhicule sente un peu trop le cuir et la paille, il serait à désirer qu'il nous conduisit à destination même. Que ferons-nous, quand il nous aura déposés au relai le plus voisin de Marcheloup? Car nous ne sommes pas attendus.

— Ne vous inquiétez pas, ma tante, répondit Alexandre; à ce relai nous trouverons bien quelque carriole avec laquelle nous achèverons notre voyage. »

Au relai, on mit à leur disposition, non une carriole, mais un léger char à bancs.

« Parfait, dit Mme Verloz, nous allons voler avec cette voiture, — elle comptait sans le cheval et sans le cocher. — Oh! mes enfants, avons-nous de la chance! Il y a des moments où vraiment tout réussit. »

Le cheval allait au pas comme un cheval qui a des rentes et se promène uniquement pour son plaisir. Le cocher, un gros garçon d'écurie, aux yeux endormis, tenait les guides comme des rubans.

Moins il restait de trajet à faire, et plus Irène était impatiente d'arriver. Alexandre devina cette impatience.

« N'y aurait-il pas moyen d'aller plus vite ? dit-il au garçon d'écurie. »

— Oh ! non, monsieur. Pistolet ne va jamais plus vite ; on lui promettrait toute l'avoine de la terre qu'il n'allongerait pas le pas. C'est une bête comme ça.

— Nous sommes bien tombés ! s'écria Mme Verloz en riant. Heureusement que nous n'avons pas dix lieues à faire avec ce brave Pistolet. Allons, il nous donnera le temps d'admirer le paysage, et, pour ma part, je n'en suis pas fâchée, car je trouve ce pays admirable. »

On chemina donc tranquillement, comme l'entendait Pistolet, à l'ombre des grandes haies de troènes, de prunelliers et d'aubépines. Irène se souvenait de son arrivée par la neige, et combien elle avait souffert du froid avec sa mère dans ce beau chemin d'été. Tout à coup elle se souleva à demi sur la banquette et le doigt tendu :

« Le clocher, s'écria-t-elle, le clocher de Marcheloup ! là, cette petite pointe, toute brillante au soleil. Enfin nous arrivons ! »

Alexandre et elle se regardèrent avec émotion.

Tandis qu'ils se parlaient à demi-voix sans plus rien voir autour d'eux, Mme Verloz, son lorgnon sur le nez, examinait avec intérêt les abords de Marcheloup : les prés fermés de barrières à claire-voie, les vieux murs des vergers tachés de lichens, verdis de mousse, le cimetière aux herbes hautes et fleuries, enfin, à l'entrée du village, la croix de pierre mal dégrossie où pendaient les guirlandes fanées de la dernière procession des Rogations.

Derrière une grande grille aux pilastres ornés de grosses boules en pierre, le château de Mme de la Salle montrait sa façade blanche, sans aucun caractère, qui se détachait sur le fond vert du parc.

« C'est donc là cette forteresse ? dit Mme Verloz. Comme château c'est piètre, ajoute-t-elle avec une de ces grimaces expressives, mais la verdure est belle. »

A son tour se présente l'auberge du Bout du Monde. Au bruit des roues, l'hôtesse empressée paraît sur sa porte, prête à mettre des draps dans sa belle chambre, décidée à sacrifier ses meilleurs poulets.

Mais Pistolet, de son pas tranquille, poursuit sa route, et va s'arrêter devant une maisonnette, située au coin d'une ruelle pleine d'orties.

Alexandre s'empresse de descendre et de tendre la main à Irène, puis à Mme Verloz que son émotion n'empêche pas de murmurer :

« L'installation est vraiment champêtre ! »

Tony, qui joue dans le petit parterre, a reconnu Irène et pousse des cris de joie folle, et le voici dans les bras de sa grande sœur, aussi heureuse que lui de le revoir. Mais Irène le pose à terre plus vite qu'il ne voudrait ; sa mère est là, pâle d'émotion,

presque défaillante, et les bras de la jeune fille se referment sur elle.

« La pauvre femme, nous aurions dû envoyer quelqu'un la prévenir, dit Mme Verloz, notre arrivée est trop brusque... Remettez-vous, ma chère Sophia, c'est du bonheur que nous vous apportons, beaucoup de bonheur. Ces enfants se marieront, vous ne les quitterez pas et vous serez tous heureux. Là j'ai tout dit en quelques mots. Pauvre femme, elle n'a pas l'air de me croire. Parle donc, Alexandre. »

— Madame... ma chère mère, notre mariage n'aura lieu qu'à une condition, c'est que vous habiterez avec nous. Je souhaite partager toutes les affections, tous les devoirs d'Irène. J'ai été un vilain égoïste ; soyez généreuse, oubliez le passé ; je vous jure que je serai un bon fils pour vous, un bon frère pour Tony.

— Maman, vous pouvez le croire comme je l'ai cru, ajoute Irène. Il est changé, il a souffert ; il m'aime vraiment maintenant, et les miens seront bien les siens ; il serait aussi malheureux que moi de vous savoir ici toute seule avec Tony. Vous ne voulez pas y rester quand nous vous supplions tous les deux de venir compléter notre bonheur ?

— Allons, ma chère Sophia, dit Mme Verloz, ce sixième acte ne peut se prolonger davantage ; c'est l'instant de laisser votre cœur s'amollir, à moins que vous n'attendiez que ces deux enfants se jettent à vos genoux. A votre place je leur ouvrerais tout bonnement les bras, et je les serrerais ensemble sur mon cœur... si mes bras étaient assez longs pour cela. Ce serait d'un aussi bel effet. »

Mme Férolles avait fondu en larmes et d'une voix entrecoupée elle disait :

« Ah ! mes enfants, ah ! mes enfants, je n'ai pas besoin de me faire prier pour consentir à vivre avec vous ;... quoique je n'aime pas les voyages, je vous suivrais au bout du monde. C'est si triste d'être séparée de sa fille, d'une fille comme Irène ! Alexandre, vous êtes bon, et je vous remercie ; je tâcherai de ne pas être trop gênante, afin que vous n'ayez pas à vous repentir de votre bonté. »

— Oh ! maman !... dirent ensemble Alexandre et Irène.

— Sophia, vous vous égarez, vous gâtez à ces enfants votre consentement », dit Mme Verloz. Jugeant qu'une diversion était utile, elle ajouta :

« Montrez-nous donc de votre maison autre chose que le jardin. »

— C'est vrai, je vous laisse là sans y songer... mais je suis si troublée, si heureuse !... »

Elle ouvrit une porte, et tous entrèrent dans une pièce en désordre, aux meubles couverts de poussière. L'heure matinale pouvait excuser ce désordre, mais il en était souvent ainsi d'un bout à l'autre de la journée. Mme Férolles avait pu se sacrifier en un seul coup au bonheur de sa fille, mais elle n'avait pas le courage d'immoler à des devoirs de chaque jour la mollesse qui lui était chère. On s'en apercevait aussi aux détails de la toilette de Tony.

Mme Verloz, avec son sans-façon accoutumé, promenait son lorgnon sur tout, tandis que la mère et la fille s'embrassaient encore.

(A suivre.)

LOUISE MUSSAT.

LES COCHENILLES

Sous le nom de coccides ou cochenilles, les naturalistes rassemblent de nombreuses espèces de petits insectes hémiptères dont les femelles, aptères, ressemblent à de petits cloportes ou à des graines demi-rondes. Les mâles sont ailés, plus petits, et leur corps se termine par deux longues soies. De leurs ailes une seule paire est développée, et à l'état adulte ils ne possèdent point d'organes buccaux. Ils ne prennent donc aucune nourriture. Les lourdes femelles vivent fixées aux plantes qu'elles ne quittent jamais; elles pondent leurs œufs sous elles, et les larves une fois écloses ont pour abri le cadavre desséché de leur mère.

Un grand nombre de cochenilles se rendent nuisibles aux plantes que les femelles et les larves épuisent par leurs piqûres. En effet, ces êtres indolents enfoncent leur long rostre dans le parenchyme végétal et se gorgent de sucs.

Il est cependant plusieurs espèces de cochenilles utiles à l'homme. De toute antiquité, on a su tirer du corps de certaines d'entre elles une riche couleur écarlate: telles sont les cochenilles du chêne ou kermès, les porphyrophores.

La cochenille du nopal, dont nous représentons ici une famille sur un fragment de cette cactée, est le *coccus cacti* de Linnée. Elle est originaire d'Amérique où elle vit sur l'*Opuntia coccinellifera*; mais on l'a acclimatée, avec sa plante nourricière, sur le littoral méditerranéen, notamment en Algérie et en Espagne.

Le *porphyrophora polonica* est une cochenille européenne, qui vit sur les racines de la tormentille (*Scleranthus perennis*). On la connaît dans l'industrie sous le nom de cochenille de Pologne, ou sang de Saint-Jean; mais elle n'est plus guère employée.

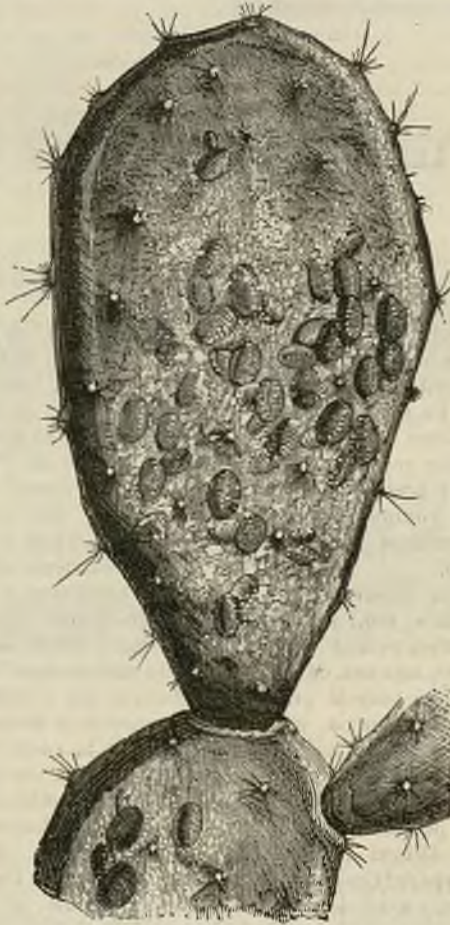
Par contre une cochenille indigène, et dont il est fait mention dans les plus anciens auteurs, est le kermès (*hermes ilicis*), qui vit dans toutes les régions où pousse le petit chêne vert, nommé aussi kermès, et qui est le *quercus coccifera* des botanistes, si abondant sur le littoral de la Médi-

terrannée. Il est parlé de cette cochenille dans les livres saints; et à chaque instant on parle de la riche couleur d'écarlate qu'on en tirait et qui servait à teindre deux fois les riches étoffes; telle est du moins la façon dont saint Jérôme interprète les textes.

Notre vieux Belon nous a laissé une bonne et naïve description de la cochenille kermès: « Il y a dans l'isle de Crète beaucoup de *coccus*, dont on fait un grand trafic dans cette isle. On le trouve au mois de juin, sur une espèce de petit chêne, dont les feuilles sont épineuses et chargées de certaines petites graines de la grosseur d'un petit pois, et pleines de petits vers rouges, gros comme une lente. L'on détache ces graines des feuilles, et les petits animaux dont elles sont pleines en sortent par un trou qui s'y trouve du côté qu'ils étaient attachés à la feuille. On sépare ces petits animaux du grain par le moyen d'un crible, et on les met ensemble, en les pressant légèrement. On en fait des boules de la grosseur d'un œuf de poule. Les Arabes nomment ce vermisseau *charmès*, d'où vient le nom de *cramoisy*, parce qu'ils servent à teindre en cette couleur. »

En effet, une fois que les femelles de kermès sont pleines d'œufs, elles ressemblent à des graines

rondes, luisantes, mais elles sont d'un ton verdâtre. Chacune contient de 1800 à 2000 œufs, qui sont autant de granules rougeâtres. C'est à la fin de mai que les cochenilles présentent cet aspect et c'est alors qu'on les récolte. Après submersion dans l'eau bouillante on les étale sur des draps et on les fait sécher au soleil. Puis on les livre au commerce. La teinture tirée du kermès est moins belle que celle de la cochenille du nopal, mais elle a l'avantage d'être plus solide, d'être meilleur teint. C'est avec elle que l'on teint les fez dont on fait si grand usage dans tout l'Orient. On emploie encore le kermès à fabriquer une liqueur, dite alchemès, et qui est d'une belle couleur rouge. On la prépare avec des feuilles de laurier, du macis de muscade, de la cannelle, du girofle infusé dans l'alcool, et on ajoute le kermès et du sucre. Cet



Cochenille du nopal.

alkermès, jadis fort estimé et qui se fabriquait à Montpellier, est toujours en honneur en Italie, et c'est le couvent de *Santa-Maria-Novella* qui en a gardé la meilleure recette. Les pharmacies ont aussi une confection d'alkermès. Au reste le kermès a jadis joui d'une grande vogue en thérapeutique, le kermès animal, s'entend, et qu'il ne faut pas confondre avec le kermès minéral, qui se compose de sulfure d'antimoine et de soude cristallisée. « En ajoutant du sucre au suc rouge et chargé d'une matière féculente, obtenu par expression, on faisait un sirop qu'on regardait autrefois

comme stomachique et astringent, et qu'on donnait à la dose de 30 à 40 grammes dans une potion convenable. » (Robin et Littré.)

Actuellement c'est la cochenille du nopal qui est le plus employée en teinture. Rapportée du Mexique, sa patrie, en 1523, elle est devenue un produit important dans notre Algérie. Cette cochenille ainsi domestiquée est dite *mistèque* ou *fine*, par opposition à l'autre qui est dite *sylvestre*, et lui est préférée comme renfermant un principe colorant plus riche, un meilleur carmin.

MAURICE MAINDRON.

LES VILLES PROVERBIALES



L'existe, en France, une douzaine de villes dont la réputation s'est établie en dehors des trésors artistiques ou naturels qu'elles renferment et, par conséquent, à leurs dépens, la célébrité ne venant que de la Beauté ou du Ridicule. Un nom à consonances comiques, une coutume générale très ancienne, une anecdote populaire, remontant à une vieille légende que l'on ignore presque toujours, dont on fait une application ironique fort commode dans la conversation, suffisent à rendre un pays pour longtemps grotesque.

« Il revient de Pontoise » ; sa mésaventure « a fait du bruit dans Landerneau », etc., sont des expressions familières qui correspondent exactement à un sentiment goguenard, très net, de notre esprit et que l'on synthétise ainsi pour la grande commodité, il est vrai, du langage, mais, hélas ! aux dépens de ces villes infortunées. Les habitants de Pontoise, de Landerneau et autres ne sont-ils pas en effet la risée, peu méchante mais quand même diminuante, de tout un peuple ?

Quelle est l'origine de ces dictons qui pèsent, presque toujours à faux, sur ces pays ? Ces proverbes ayant tous une vieille origine, y a-t-il dans l'histoire de ces villes quelque aventure qui les justifie ?

N'y avait-il pas, au contraire, mille raisons pour que le proverbe ne prit pas naissance, au moins pour empêcher qu'il se développât dans un sens tout à fait contraire à son origine ?

Ce sont là des questions qui se résoudront d'elles-mêmes dans les notices qui vont suivre.

LANDERNEAU

Cela fera du bruit dans Landerneau. Telle est la phrase communément employée pour dire qu'un incident quelconque causera une certaine émotion dans le monde, bien qu'il n'en vaille pas la peine. Il y a une sorte de mépris dans cette expression qui indique que les habitants de Landerneau sont tenus en médiocre estime et pour des gens attachant de l'importance à de bien petites choses. Que faut-il en croire ?

Il ne paraît pas que le passé de Landerneau,

dans les premiers siècles de notre ère, fournisse la matière de cette plaisanterie, tout au moins intégralement.

Si Landerneau, en effet, fut autrefois célèbre et même glorieuse ; si tout un centre intellectuel, le plus brillant du temps, s'y était établi et si, par conséquent, tout événement important « y faisait du bruit » ; si, en un mot, Landerneau avait l'influence morale du Paris actuel, Landerneau ne pouvait assurément pas être accusé de s'émotionner pour des vécilles. Son histoire chevaleresque et littéraire le prouve amplement.

Dès le quatrième siècle Landerneau commence à faire du bruit avec le roi Victor, en son château de la Roche-Morice, situé à un kilomètre de la ville, qui, comme résidence des princes de Léon, jouera un rôle capital dans l'histoire de la Bretagne. Brest et Morlaix, qui éclipsent aujourd'hui Landerneau, sont issues de la Roche-Morice, les princes de Léon, maîtres de la contrée, les ayant cédées, Morlaix « pour un plat de lentilles », ou à peu près, le château de Lambézellec (Brest) pour cent louis de rente et une haquenée blanche !

Et quel lustre, depuis le VI^e siècle jusqu'au XVIII^e, donnèrent les Léon à Landerneau et au Léonais, depuis le fameux Tristan jusqu'à ce Rohan-Léon, bien dégénéré, qui, pour plaire à Louis XIV, effaça de ses armoiries le soleil d'or cloué au fronton de son palais et le remplaça par une lune d'argent, ce qui fut immédiatement jugé en ces termes par les Landerneaux : « Adieu le soleil de Léon, il n'y a plus que la lune de Landerneau. »

Mais la grande renommée de Landerneau n'est point encore ici. Elle est, pour nous qui aimons à découvrir l'âme antique des contrées que nous parcourons, cette âme exprimée dans les chants populaires et la littérature, elle est dans l'éclat merveilleux que projettent encore sur nous les romans de la Table-Ronde.

Le roi Artur, fugitif de Kerléon en pays de Galles, vint se réfugier en Cornouailles, devint roi du Léonais et, réunissant ses pairs et vassaux autour de sa table, créa ce centre prodigieux du château de Joyeuse-Garde, d'où sont datés le

fameux roman de Brut, le roman du Saint-Graal, Lancelot du Lac, Merlin et Joseph d'Arimathie, Meliadus, etc., tous ces naïfs romans de chevalerie, ces romans de la Table-Ronde, auxquels préside le bon Artur, sorte de Pierre Larousse, mais épique!

Il faut lire et relire, dans les ouvrages du vicomte Hersart de la Villemarqué, l'histoire de cette contrée et les prouesses des vaillants chevaliers, si l'on ne veut ou ne peut s'atteler aux romans eux-mêmes. Nous y apprendrons d'abord que cette littérature n'est point sortie, comme on l'a cru longtemps au ^{xii}e siècle, tout armée du cerveau de Chrétien de Troyes, mais bien qu'elle éclata dans sa plus fraîche fleur au ^{vi}e siècle autour du roi Artur, au château de Joyeuse-Garde.

Nous y trouverons ensuite les légendes de Tristan et Yseult, de Perceval (Parsifal), ces légendes où Wagner vint puiser pour écrire ses deux chefs-d'œuvre. Et nous assisterons aux amours de Tristan enlevant Yseult « aux mains blanches » au roi Marc, de Lancelot ravissant Ginévra au roi Artur lui-même, à la sublime légende enfin de Parsifal, le simple et pur, au cœur compatissant, venant délivrer Amfortas de son supplice et prendre de la main défaillante du coupable gardien, le calice où baigne le sang du Rédempteur.

Une contrée qui contient de telles légendes ne peut déchoir que dans un cataclysme. Seule la Révolution put enlever à Landerneau sa splendeur et transporter à ses filles, Brest, Quimper et Morlaix, le centre actif. Mais Landerneau n'en restera pas moins comme la capitale intellectuelle de la Bretagne, ce qu'elle fut d'ailleurs jusqu'à la fin du ^{xviii}e siècle.

Toutes les notabilités de la Basse-Bretagne, pendant plusieurs siècles, se retrouveront à Lander-

neau, à chaque solennité, à chaque fête, et y renouvelleront pacifiquement les exploits de leurs ancêtres.

Cela explique la fameuse phrase d'Alexandre Duval qui, en 1794 dans *les Héritiers*, faisait dire à un de ses personnages : « Cela fera du bruit dans Landerneau. » On a voulu voir dans la plaisanterie de cet auteur dramatique l'origine du proverbe, mais n'est-il pas évident qu'Alexandre Duval écrivit cette phrase — dont tout le monde s'amusait — parce qu'il se souvenait que, quelques années auparavant, Landerneau était encore la ville intelligente par excellence, où tout ce qui valait la peine d'être su ou entendu, était bientôt connu et jugé?

Aujourd'hui Landerneau — il faut vivre et l'amour des belles choses ne nourrit point — est une jolie et calme cité manufacturière, où les incidents du monde, ainsi que le contrôla Monselet, ne font plus de bruit. C'est la petite ville de province avec ses potins coutumiers, où les mesquineries de la vie ont évidemment plus d'importance que les héroïques souvenirs.

De sorte qu'elle semble aujourd'hui justifier, mais bien malgré elle, notre acception ironique de « cela fera du bruit dans Landerneau », qui ne veut plus dire, comme autrefois, que tout événement important est judicieusement commenté là-bas, mais que les petites choses y sont longuement méditées.

Et si le bal costumé de M. le prince de Léon, député du Morbihan, n'a pas plus ému les Hervé de Léon, dans leur sépulture de la Roche-Morice, qu'elle n'a ému les dévots des chansons de Geste, ne pouvons-nous pas tenir pour certain qu'à Landerneau il a fait quelque bruit?

(A suivre.)

ANDRÉ MAUREL.

EN MÉNAGE

FABLE

Certain ménage était une franche galère.
Monsieur était bourru, madame était colère.
Tous les deux à la fois prétendaient commander
Et mettaient leur honneur à ne jamais céder.

On marchait tout droit au divorce,
Si l'entente ne venait pas.

Comme tous les maris, malgré sa rude écorce,
Celui-ci fit les premiers pas.

« Voyons, dit-il, cette vie exécrable,
Il faudrait pourtant en sortir.

« Je viens vous proposer un moyen honorable;
« Pour vous, pour moi, tâchez d'y consentir.

« Chacun de nous, pendant une semaine,
« Dans la maison, dans le domaine,

« A tour de rôle, seul, en tout commandera,
« Tandis que l'autre obéira.

« Et, comme je vous sais une âme plus que fière,
« C'est vous qui, dès demain, régnerez la première. »

L'accord se fit, et, dès ce jour,
Au logis transformé revinrent tour à tour,
La paix, la concorde, l'amour.

Le mari même, en son obéissance,

Trouva si douce jouissance,

Tant sa femme gouvernait bien,

Que, lui cédant sa moitié de puissance,

Il ne s'occupait plus de rien.

Et, certes, quand on est pourvu d'un bon pilote,

Il vaut bien mieux s'en rapporter à lui

Que s'imposer, par vanité, l'ennui

De tenir tête au vent qui vous ballote.

Du reste, il n'a jamais nulle part existé

Amis, famille, amants, société,

Où tout ne se passât absolument de même.

A moins d'aversion extrême,

Aussitôt qu'on est deux, l'un domine et conduit,

Le second suit.

Et c'est ainsi depuis les premiers âges.

Quant à moi, qu'au hasard sous le toit conjugal

Règne femme ou mari, cela m'est plus qu'égal

Pourvu que les meneurs soient toujours les plus sages.

E. ROQUEFORT-VILLENEUVE.



MOSAÏQUE

Curiosités judiciaires.

Le quatrain suivant était populaire chez nos aïeux :

Sanctus Yvo
Erat Brito,
Et, res miranda populo,
Advocatus, sed non latro.

(Saint Yves était Breton, et, chose que le peuple admire, avocat mais non fripon.) Aussi, en vertu de cette flatteuse réputation, saint Yves était-il devenu le patron des gens de justice en général et des avocats en particulier.

En réalité Yves, né en 1253, d'une famille noble, au manoir de Kermartin, dans les environs de Tréguier, étudia d'abord à Paris la philosophie, la théologie et le droit canon, puis alla faire ses études de droit civil à Orléans. De retour en Bretagne, il se mit sous la conduite d'un savant et pieux religieux et devint peu après official de Rennes. Il se distingua si bien dans cette charge que l'évêque de Tréguier le rappela et le chargea successivement des cures de Tresdets et de Lohanec. Dans ces nouvelles fonctions Yves se signala par un grand zèle de pacificateur des discussions qui pouvaient survenir entre ses paroissiens, et notamment dans la défense des intérêts et de la dignité des humbles contre les puissants; ce qui le fit surnommer *l'avocat des pauvres*. La royauté même ne trouvait pas grâce devant lui dans ses prétentions fiscales, et plus d'une fois il lui arriva de s'opposer pour ses ouailles et pour lui-même à des levées d'impositions qu'il croyait injustes. Mort en 1303, il fut canonisé en 1347 par le pape Clément VI.

La vie et les actes de saint Yves, consignés dans les diverses collections hagiographiques, ont fait au XVIII^e siècle l'objet d'un livre spécial intitulé *l'Arbitre charitable*, portant comme sous-titre : *pour éviter les procès et les querelles ou du moins pour les terminer promptement sans peine et sans frais, exhortation aux pasteurs, de quelque ordre qu'ils soient, de se passer en médiateur des dissensions*, par le prieur de Saint-Pierre. Dans ce livre où, par les exemples de l'ancien curé breton, l'auteur montre le beau zèle que peuvent jouer les hommes d'Eglise, un certain nombre de figures représentent les scènes caractéristiques de la vie du saint homme. Celle que nous reproduisons a pour légende : *Le bon curé saint Yves, par son entremise charitable, faisait que dans sa paroisse les procès et querelles s'accordaient presque tous à l'amiable*. Dans cette image en effet à la droite du saint sont placés les pauvres gens, à gauche les riches; l'on voit qu'il intervient pour atténuer les exigences des uns avec les réclamations ou plaintes des autres, et il est évident que des deux parts les termes de son arbitrage doivent être paisiblement acceptés. En général d'ailleurs il était de tradition, pour les peintres qui devaient représenter le patron des gens de loi, de le montrer accordant un misérable couvert de haillons avec un

homme richement vêtu : ainsi le voulait la légende de *l'avocat des pauvres*.

Histoire des plantes.

Quand on nomme la *scabieuse*, plante très élégante tant à l'état rustique que parmi les habitantes des jardins, on ne se doute guère de la signification de ce nom, qui, de physionomie toute spéciale, semble affecter aussi une sorte de distinction. Or, *scabieuse* vient du latin *scabies*, gale, et de *scabiosa*, galeuse. Pourquoi cette désignation? Non point parce que la plante donne ou porte la gale avec elle, mais parce que l'ancienne pharmacopée, s'autorisant de ce qu'on appelait l'indication des *signatures*, et trouvant chez cette plante des parties écailleuses, membraneuses, et partant analogues aux formations qui caractérisent les maladies de la peau, en avait conclu que le créateur l'avait aussi marquée comme devant être employée pour le traitement des maladies épidermiques. L'espèce la plus renommée était la grande scabieuse dite *succise* ou *coupée par le bas*, qui passait pour avoir des vertus vraiment souveraines. La racine de cette scabieuse étant d'ordinaire tronquée, et comme rongée à son extrémité inférieure, on prétendait que c'était une morsure faite par le diable pour faire périr une plante si précieuse dans le traitement des plus affreuses maladies. De là le nom populaire de *morsure* ou *mors du diable* donné à la scabieuse succise, qui depuis a été reconnue comme à peu près inerte, et par conséquent rayée du nombre des médicaments efficaces.

Histoire de l'éducation.

En 1744, un traité de paix intervint entre le gouvernement de Virginie et les chefs Indiens dits des Six Nations. Quand on fut convenu des principaux articles, les commissaires virginien informèrent les Indiens qu'il y avait, à Williamsbourg, un collège, avec un fonds pour l'éducation de la jeunesse, et que si les chefs des Six Nations voulaient y envoyer une demi-douzaine de leurs enfants, le gouvernement pourvoirait à ce qu'ils fussent bien soignés et instruits dans toutes les sciences des blancs.

Une des politesses des sauvages consistait à ne pas répondre à une proposition sur les affaires publiques le même jour qu'elle avait été faite. « Ce serait, disaient-ils, traiter légèrement et manquer d'égards aux auteurs de la proposition. » Ils remirent donc leur réponse au lendemain. Alors l'orateur commença par exprimer toute la reconnaissance qu'ils avaient de l'offre généreuse des Virginien : « Car nous savons, dit-il, que vous faites beaucoup de cas de tout ce qu'on enseigne dans ces collèges; et l'entretien de nos jeunes gens serait pour vous un objet de grande dépense. Nous sommes donc convaincus que dans votre proposition vous avez l'intention de

nous faire du bien ; et nous vous en remercions de bon cœur ; mais, vous qui êtes sages, vous devez savoir que toutes les nations n'ont pas les mêmes idées sur les mêmes choses ; et vous ne devez pas trouver mauvais que notre manière de penser sur cette espèce d'éducation ne s'accorde pas avec la vôtre. Nous avons à cet égard quelque expérience. Plusieurs de nos jeunes gens ont été autrefois élevés dans vos collèges et ont été instruits dans vos sciences ; mais quand ils sont revenus parmi nous, ils étaient mauvais coureurs, ils ignoraient la manière de vivre dans les bois, ils étaient incapables de supporter le froid et la faim, ils ne savaient ni bâtir une cabane, ni prendre un daim, ni tuer un ennemi, et ils parlaient fort mal notre langue, de sorte que ne pouvant nous servir ni comme guerriers, ni comme chasseurs, ni comme

guisé en officier du prince pour le sauver. Gabriel dit au Roi : « Pourquoi faire mourir cet enfant, qui n'a mis que votre couronne sur sa tête que parce qu'il manque de jugement ? Il n'y a qu'à lui présenter en même temps un rubis et un charbon ardent : s'il choisit le charbon il est évident que c'est un imbécile qui ne sera jamais dangereux. S'il prend le rubis, ce sera preuve qu'il y entend finesse, et alors on devra le tuer. » On apporte un rubis et un charbon. Moïse prend le rubis, mais Gabriel le fait disparaître subtilement et met le charbon dans la main de l'enfant, qui le portant aussitôt à sa bouche se brûle la langue si horriblement qu'il devait en résulter pour lui dans la suite une grande difficulté d'articuler nettement. Ainsi Moïse fut sauvé, mais il resta bègue toute sa vie.



Le bon curé Yves apaisait les discussions. (Gravure tirée de *l'Arbitre charitable*.)

conseillers, ils n'étaient absolument bons à rien. Nous n'en sommes pas moins sensibles à votre offre gracieuse, quoique nous ne l'acceptons pas ; et, pour vous prouver combien nous en sommes reconnaissants, si les Virginienais veulent nous envoyer une douzaine de leurs enfants, nous ne négligerons rien pour les bien élever, pour leur apprendre tout ce que nous savons, et pour en faire des hommes. »

Légendes bibliques.

Moïse, le grand législateur des Hébreux, qui a laissé des livres si remarquables, était bègue. Une légende hébraïque explique comment il le devint. On sait que, peu après sa naissance, il fut exposé sur le Nil et, recueilli par la fille de Pharaon (roi), qui le fit élever et l'adopta. Un jour l'enfant étant à jouer en présence du souverain, s'avisa de prendre la couronne royale et de la mettre sur sa tête. Cette action innocente fut regardée par le mage Balaam comme une preuve que cet enfant d'origine inconnue était prédestiné à détrôner le roi, si l'on ne le faisait mourir à l'instant. Le Pharaon admit cet avis. L'on allait donc tuer le petit Moïse lorsque Dieu envoya l'ange Gabriel dé-

Histoire des mots et locutions.

Le verbe *féliciter*, qui est aujourd'hui d'usage si général, n'était pas encore français au milieu du XVII^e siècle.

Balzac, qui trouvait ce mot très curieusement expressif, entreprit de le faire consacrer à l'encontre de la cour où il était tenu pour barbare.

« Si le mot *féliciter* n'est pas encore reconnu français, écrivait-il, il le sera l'année prochaine, car M. de Vangelas, à qui je l'ai recommandé, m'a promis de lui être favorable. »

Vangelas, qui faisait alors autorité à propos de langage, s'intéressa en effet à ce mot, qui fut, comme nous disons aujourd'hui, officiellement naturalisé, et qui depuis n'a cessé de faire bonne figure dans notre idiome.



Berner est un mot dont le sens est clair pour tout le monde. Il s'emploie surtout dans le sens de tromper grossièrement. Les valets de Molière et de Regnard ne trompent pas les Gérotes. Ils les bernent : il y a là une nuance qui donne au mot sa vraie acception figurée.

Ce mot n'est plus guère employé dans son sens propre que par les soldats en belle humeur, qui veulent jouer un bon tour à l'un de leurs camarades, ou qui entendent leur infliger un châtement *officieux* pour quelque faute vénielle. Cette plaisanterie ou punition consiste à déposer le patient sur une forte couverture maintenue horizontale et tendue par quatre vigoureux poignets qui la laissent s'abaisser et la retendent violemment pour lancer en l'air leur victime.

Or d'où vient la forme primitive du mot? Quelques-uns la font venir du *burnous* des Arabes. Selon Littré, elle dériverait d'un ancien mot, *berne*, qui signifiait une étoffe de laine grossière (ital. et espagnol, *bernia*) et qui ne serait plus en usage. Cette origine est évidemment exacte, mais c'est à tort que le lexicographe dit que le mot n'existe plus dans la langue, car dans presque toute la région méridionale une *berne* ou *barne* est une pièce d'étoffe, soit de laine, soit de fil, servant surtout à faire sécher en les étalant dessus des graines, des fruits, des haricots, etc.

Rabelais, qui avait beaucoup retenu du langage méridional, dit d'un de ses personnages « qu'il portait *bernes* à la moresque » et l'un de ses commentateurs met en note à ce mot : « *Berne*, sorte de mantelet à cape, *albornos* en espagnol (qui pourrait bien être le même que *burnous* des Arabes, qui ont longtemps dominé sur la péninsule). C'est encore dans le Midi un grand chaudron, puis aussi un *van*, d'où a été formé le mot *berner*, analogue à *vanner*. »



D'où vient le nom de *romans* donné aux ouvrages ayant pour sujet des actions imaginaires?

De la langue romaine que César et ses soldats introduisirent dans la Gaule et qui s'y confondit avec l'idiome du pays se forma un jargon qui prit le nom de langue *romance*, ou tout simplement *romane*. Ce fut celle de nos premiers récits nationaux; et comme ces récits ne roulaient que sur des aventures extraordinaires de guerre, d'amour, de féerie, ils imprimèrent leur dénomination de *romans* à tous les ouvrages du même genre.

Locutions proverbiales.

On dit communément *être au bout de son rouleau*. Cette expression a son origine dans un détail tout matériel de l'ancienne façon de confectionner les actes, les titres. Ces documents étaient écrits sur des feuilles de papier ou de parchemin que l'on roulait ou déroulait selon le cas. De là l'expression *être au bout de son rouleau* ou *rolet*, qui depuis s'est prononcé *rouleau*. Le *rolet*, comme on appelle encore les feuilles recevant des expéditions judiciaires ou administratives, est un papier que jadis on *roulait*.



On dit parfois à ceux qui objectent des *si* : « Ah! si le ciel tombait, il y aurait bien des alouettes prises. » Ce proverbe nous vient des Latins qui disaient : *Multa caperentur alaudæ si caderet cælum*. Aristote rap-

porte l'origine de cette locution proverbiale au préjugé des anciens qui croyaient que le ciel était soutenu par Atlas et que sans cet étai il tomberait sur la terre.

(Env. Alcyon.)

Curiosités militaires.

Les Tlascalans, peuplade de l'ancien Mexique, qui étaient réputés les plus vaillants et habiles guerriers du pays, s'étaient portés au-devant de Fernand Cortès qui marchait vers Mexico. Les Espagnols, fort peu nombreux, durent en maintes occasions compter avec ces ennemis qui les arrêtaient assez longtemps.

Malgré la force avec laquelle les Tlascalans combattaient les Espagnols — remarque un historien de la conquête du Mexique — ils se conduisaient envers eux avec une sorte de générosité. Sachant que ces étrangers manquaient de vivres, et imaginant sans doute que les Européens n'avaient quitté leur pays que parce qu'ils n'y trouvaient pas assez de subsistance (ce qui, d'après eux, devait être le seul motif plausible d'invasion et de guerre), ils envoyaient à leur camp de grandes quantités de volailles et de maïs, en leur faisant dire qu'ils eussent à se bien nourrir, parce qu'ils dédaignaient d'attaquer des ennemis affaiblis par la faim. En outre, comme la coutume était établie chez eux d'immoler les prisonniers de guerre aux dieux du pays, et de manger leurs corps — ils ajoutaient qu'ils croiraient manquer à leurs divinités en leur offrant des victimes affamées, et qu'ils craignaient que, devenus trop maigres, ils ne fussent plus bons à être servis dans les festins qui suivaient les sacrifices.

Mœurs et coutumes.

Note trouvée dans une gazette du siècle dernier : « Au Parlement anglais, le premier ministre a pour siège, aux jours de cérémonies, un ballot de laine : institution tout à la fois morale et politique. »

Peut-être en est-il encore ainsi : car les traditions de ce genre sont très vivaces chez nos voisins d'outre-Manche.

Curiosités du langage.

En vieux français le mot *rouge* signifiait fin, malicieux et traître. Un ancien proverbe disait même : « Les plus rouges, c'est-à-dire les plus rusés, les plus malins y sont pris. » C'est aussi de là que nous vient la locution « méchant comme un âne rouge ».

Curiosités médicales.

Les Chinois ont connu bien longtemps avant les Européens la méthode de préservation de certaines maladies épidémiques et contagieuses, par l'inoculation du virus de ces maladies.

A l'époque où l'on préconisait l'inoculation de la variole, pratique qui se généralisait quand la vaccine fut découverte, l'Académie des sciences de France mentionna dans le compte rendu d'une de ses séances que les Chinois inoculaient la variole non par introduction du virus dans une incision, mais en aspirant par le nez, comme on prend du tabac, la matière des boutons de variole desséchée et réduite en poudre.

Tout ce qui concerne les *Correspondances et Concours* doit être adressé à M. Eugène Müller, ou lui être communiqué verbalement, le samedi, de 4 à 6 heures, au bureau du *Musée des Familles*, rue Soufflot, 15.

Le Propriétaire-Gérant, CH. DELAGRAVE.



LE PLONGEUR ET LA NÉRÉIDE

LÉGENDE ALGÉRIENNE

1
Sur le rivage de l'Afrique, à l'endroit où la rivière, subitement élargie, débouche d'un cirque de montagnes et se jette dans la mer, s'élèvent de massives constructions, moitié maisons, moitié forteresses.

Ces constructions gardent le pays environnant des attaques des chrétiens.

15 SEPTEMBRE 1891.

Elles défendent contre leur rapacité les riches bancs d'huitres perlières, propriété des deys d'Alger, qui recouvrent la côte voisine, au fond de la mer, et remontent dans le lit de la rivière jusqu'à l'endroit où le flot de la Méditerranée se mêle à ses eaux.

Sous l'abri de ces massives constructions, vit et s'agite toute une population de pêcheurs.

11. — TOME LXVII.

Chaque matin, le soleil, lorsqu'il paraît, les trouve à l'œuvre.

Les femmes étendent sur des cordes placées en travers de la plage le linge qu'elles viennent de laver dans les eaux limpides de la rivière.

Les pêcheurs relèvent, chargés à se rompre, les filets qu'ils ont jetés à l'heure matinale où les poissons affamés se mettent en quête de leur pâture.

Près d'eux, Antonio le plongeur retire lentement, du fond de la rivière, le sac où il a jeté les huîtres perlières qu'il est allé, au risque de sa vie, détacher des rochers sous-marins.

Il est l'esclave d'un maître jaloux.

Il sait que des fenêtres de l'habitation qui lui fait face, des yeux méfiants l'épiaient, depuis qu'il est à l'œuvre et suivent ses moindres mouvements d'un regard inquisiteur.

Il n'essaie pas de les tromper.

Son sac attiré sur la plage, il fait un signe et s'assied, haletant encore, près de son précieux butin.

Une barque, quelques instants après, sort d'une des voûtes en aqueduc sous lesquelles pénètre l'eau de la rivière et se dirige de son côté.

Deux rameurs, esclaves comme lui, la conduisent.

Assis à la poupe, l'intendant du gouverneur tient la barre.

A peine la barque a-t-elle touché la rive qu'il saute à terre et, d'un regard avide et curieux, examine le sac du plongeur.

Ce sac est si rempli, si lourd, qu'il a, sur plusieurs points, déchiré les mailles du filet qui le contient.

Antonio travaille depuis l'aube.

Il est tombé sur un banc d'une richesse exceptionnelle, et ignoré des autres plongeurs.

Il a voulu le dépouiller de ses plus larges et plus belles coquilles, et il serait encore à l'œuvre si les hommes qui l'assistaient, épuisés par ce rude labeur, ne lui avaient demandé grâce et n'étaient allés prendre quelques heures de repos.

Le gouverneur qui l'emploie, pour prix de tant de fatigues et de dangers, le nourrit mal et l'habille à peine.

Il lui a promis cependant que le jour où il aurait, du lever au coucher du soleil, apporté sur la plage cent huîtres renfermant la perle précieuse, la centième, quelle que fût son prix, lui appartiendrait.

Mais c'est là une condition presque impossible à remplir, et depuis près d'un an qu'il peine et s'épuise, Antonio n'a jamais une seule fois, même de loin, approché du but.

Sera-t-il aujourd'hui plus heureux ?

Il semble l'espérer.

On l'appelle Antonio le plongeur; on pourrait, avec autant de raison, le nommer Antonio le rêveur.

Depuis sa plus tendre enfance, il a été bercé, sur les côtes italiennes où il est né, par les anciens récits mythologiques, dont la tradition populaire a conservé le souvenir vivant jusqu'à nos jours.

On lui a dit que les anciennes divinités païennes, refoulées au plus profond des mers, dans des

régions inaccessibles, y mènent une existence mystérieuse et continuent d'exercer sur le sort des marins et des pêcheurs une influence secrète et toute-puissante.

Il sait que, dans le nombre, il s'en trouve qui leur sont favorables, et d'autres, au contraire, qui les ont pris en haine parce qu'elles n'en sont plus honorées.

Bien des fois, surtout depuis qu'il est prisonnier, ces pensées lui sont revenues à l'esprit.

Il a souvent cherché, dans ses heures de loisir, lorsqu'il était couché près du miroir transparent des eaux, à en percer les profondeurs du regard.

Souvent aussi, lorsqu'il plongeait dans le sein de la mer, il a, mais toujours en vain, essayé de découvrir l'entrée du mystérieux royaume de ces divinités déchues.

Pendant ses heures de tristesse et de découragement, il a plus d'une fois invoqué tout bas l'assistance des divinités sous-marines favorables à la race humaine.

La découverte de ce nouveau banc, si riche, lui semble être enfin une preuve.

Il ne peut se défendre, au fond du cœur, de l'espérer.

Une flamme inaccoutumée brille dans son regard, et lorsque l'intendant l'a rejoint, c'est d'une main flévreuse qu'il ouvre son sac et en verse le contenu sur le sable.

Plusieurs centaines d'huîtres s'y amoncellent.

L'intendant n'en peut croire ses yeux.

Il se tait, cependant, et, d'un regard attentif, surveille Antonio pendant qu'il sépare avec précaution les valves des huîtres, à demi ouvertes déjà par la chaleur du soleil, et cherche la perle.

La pêche n'a pas été seulement abondante, elle a été merveilleusement heureuse.

Les perles, les unes après les autres, s'entassent dans la bourse garnie de coton de l'intendant et, à chaque fois, Antonio jette dans son sac les valves qui les ont produites.

Il les compte en même temps que l'intendant, et voyant leur nombre croître avec une rapidité inespérée, il se prend à trembler; une sueur froide mouille son front.

Il a depuis longtemps dépassé la cinquantaine; il approche de la centaine.

Lorsqu'il compte quatre-vingt-dix-neuf, son émotion est si forte, qu'un nuage passe devant ses yeux.

Il n'y voit plus, et il laisserait tomber la perle à terre si l'intendant, d'un geste agile, n'avancait la bourse pour la recevoir.

La centième se trouve-t-elle dans les huîtres qui gisent encore sur le sable ?

A peine en reste-t-il une vingtaine.

Antonio s'est maîtrisé par un suprême effort.

Il les prend les unes après les autres et les ouvre.

Une dizaine sont vides.

Mais de la douzième, une perle s'échappe tout à coup.

Elle est d'une grosseur rare, d'une eau admirable.

Antonio pousse un cri.

Il l'a reçue dans sa main et l'y serre convulsivement.

« Elle est à moi ! » s'écrie-t-il en regardant l'intendant d'un air où la crainte se mêle au triomphe.

L'intendant, dont le front s'est un instant assombri, n'hésite pas.

« Elle est à vous, dit-il, et personne ne songe à vous la disputer. Venez trouver le gouverneur dans deux heures. Il vous l'achètera le prix qu'elle vaut, et vous serez libre et riche. »

En même temps il ferme la bourse, remonte dans la barque et s'éloigne.

II

Vous serez libre et riche !

Ces paroles ont si délicieusement retenti aux oreilles d'Antonio qu'il demeure immobile à la même place et comme hébété, serrant dans sa main convulsivement fermée la perle qui représente tant de bonheur et de joies.

La barque a disparu sous l'arche de l'habitation qu'il s'y trouve encore.

Enfin il reprend possession de lui-même.

D'un pas lent, il s'éloigne des habitations.

Il va chercher, sur le bord de la mer, un endroit où il puisse, loin de tous les regards, examiner son trésor et en évaluer le prix.

Il s'assied sur la plage, entre deux rochers, et la contemple d'un œil ravi.

Tandis qu'il s'oublie dans cette extase, la fatigue, causée par sa pêche matinale et par les poignantes émotions qu'il vient de traverser, le domine sans qu'il s'en aperçoive et le plonge dans une torpeur dont bientôt il ne peut plus se défendre.

Son imagination s'exalte.

Il retourne sa perle en tous sens et la frotte doucement entre ses doigts. Il le croit, du moins.

Afin d'en détacher des impuretés, visibles seulement pour son regard attentif, il la trempe dans l'eau de la mer et l'y lave.

Mais en se courbant pour l'y tremper, il a fait un faux mouvement.

La perle a glissé de ses doigts humides; elle a roulé dans la mer.

Une dorade, l'y voyant passer, s'est jetée dessus et l'a happée au passage.

Fou de désespoir, Antonio se jette à la mer.

Il s'élance à la poursuite du poisson qui vient de lui ravir son trésor.

Tout ce qu'il a de force et d'habileté, il le déploie dans sa poursuite.

Il plonge sans calculer la distance.

Il passe et vole comme un trait sous le miroir transparent des eaux.

La dorade, épouvantée, a gagné les profondeurs de la mer pour y chercher un refuge.

Il l'y suit. Il va l'atteindre, lorsqu'elle aperçoit sous des rochers une grotte d'ouverture étroite, où la mer dort, immobile, sur un lit de coraux et de sable fin et doré.

Elle s'y précipite.

Antonio, par un effort suprême, l'y rejoint.

Mais il a trop présumé de ses forces.

Comme il va la saisir, un nuage passe devant ses yeux, un vertige soudain le saisit, et il s'échoue, évanoui, sur un banc épais d'herbes marines.

La dorade, pour échapper à sa main, qui déjà l'effleurait, a fait un bond formidable.

Elle est retombée dans un bassin naturel, où deux jeunes Tritons s'ébattaient joyeusement sous la surveillance d'une Néréide, leur mère.

La dorade, sans y prendre garde, a pénétré dans le domaine interdit où les anciennes divinités de la mer vivent retirées dans des palais de corail, ou des grottes de cristal ornées de stalactites et pavées de coquillages, au milieu des immenses plaines où les monstres de l'océan, troupeau de Neptune, paissent l'herbe marine sous la garde des Tritons et des Néréides.

En la voyant tomber près d'eux, les jeunes Tritons, que la prudence inquiète de leur mère n'a point encore laissés s'aventurer dans les immensités de la mer, ont poussé des cris de joyeuse surprise.

Ils se sont jetés dessus avec une enfantine avidité.

L'un d'eux la saisit, et, de son bras gauche, la serre étroitement contre sa poitrine, pendant qu'avec le droit il repousse son frère qui s'est jeté sur lui et tend la main pour lui arracher sa proie.

Commencée comme un feu, la bataille bientôt s'anime et s'envenime.

Ils poussent des cris perçants tandis que, de leurs poings fermés, de leurs nageoires qui battent l'eau d'un mouvement furieux, ils s'assailent ou se repoussent.

L'eau, tout autour d'eux, jaillit et retombe en flots pressés.

La Néréide, leur mère, a tout vu de son regard de déesse : la chute de la perle dans la mer, le désespoir du plongeur, sa course furieuse à la poursuite de la dorade.

Avec sa prescience des choses, elle a deviné le reste.

Pour être déesse, elle n'en est pas moins femme.

A la vue du malheureux plongeur étendu, pantelant, sur l'herbe marine, et le visage encore convulsé par l'effort et la douleur, son cœur s'est ému.

Elle s'est promis de le sauver avant que les monstres marins l'aperçoivent et le dévorent.

Elle saisit la dorade, l'enlève des mains des jeunes Tritons malgré leurs efforts désespérés pour la retenir, lui fait rendre la perle, et la cache dans son sein.

S'approchant ensuite du plongeur, elle verse sur ses lèvres entr'ouvertes quelques gouttes du nectar qui désaltère les dieux.

Puis, quand elle a ranimé dans son sein la vie prête à s'en échapper, et qu'il a rouvert les yeux, elle le pousse doucement à la surface de la mer et le dépose, endormi, sur la plage, à l'endroit même où il était venu s'asseoir.

Antonio ouvre alors les yeux.

Son imagination est encore si vivement émue du drame terrible qui vient de s'y passer, qu'un instant il se demande si le souvenir si vif qu'il en conserve n'est pas l'impression de la réalité.

Il promène autour de lui un regard inquiet, presque tremblant.

Mais pas une goutte d'eau de mer ne mouille

ses vêtements, et dans sa main crispée il serre son trésor, sa perle !

Il a été le jouet d'un rêve.

Un instant, il est presque tenté de s'en plaindre.

Il regrette de n'avoir pas couru cette aventure, qui confirmait si bien ses croyances et ses rêves, de n'avoir pas été réellement sauvé par cette Néréide, dont la beauté surhumaine a fait une impression si vive sur son imagination.

Mais la réalité le ressaisit bientôt et son cœur est tout entier à la joie de sa délivrance inespérée.

Le jour même, avec le prix de sa perle, il racheta sa liberté. Il regagna, sous la protection des Frères de la Merced, son pays natal, un pauvre village des côtes d'Italie, où des pirates barbaresques l'avaient, un matin, surpris et fait prisonnier.

Sa liberté rachetée, il lui restait, du prix de sa perle, une bourse pleine d'or, grâce à laquelle il vécut riche et heureux jusqu'à la fin de ses jours.

ERNEST FALIGAN.

EN OMNIBUS

FABLE.

*En omnibus, un Auvergnat rageur,
A l'un de ses voisins, honnête voyageur,
Pour la faire passer, tend une pièce blanche.*

*Tandis que celui-ci pour la prendre se penche,
Un cahot se produit. Sur le boueux plancher*

Elle tombe et va se cacher

Je ne sais où. L'on a beau la chercher

Sous les bancs, sous les pieds, sous une grosse dame :

Rien. Cependant, le conducteur réclame

Son argent, et soudain commence le débat.

« J'ai donné mes six sous, réplique l'Auvergnat ;

« Donc, je ne les dois pas. Bien plus, on m'en doit quatre. » —

« Moi, je n'ai rien reçu, même touché du doigt,

« Dit l'autre, grâce à vous, monsieur le maladroit. » —

« Si, monsieur le menteur. » Et nos gens de se battre.

Vacarme étourdissant : pochons, carreaux cassés,

Deux ou trois chapeaux renfoncés,

Femme qui crie, enfant qui pleure.

Par bonheur, deux sergents interviennent sur l'heure —

Fait inouï quand d'eux on a besoin —

Et mènent les boxeurs devant le commissaire.

Morale : Autant qu'on peut, éviter avec soin

De servir d'intermédiaire.

E. ROQUEFORT-VILLENEUVE.



LES DIX DOIGTS DE JEAN RUTHÉ

(Suite.)

A l'angle de la rue des Fossés-Saint-Victor, il fit une courte halte dans une auberge de maçons; puis, s'essuyant les lèvres du revers de la manche, il revint sur ses pas et s'engagea dans la petite rue Clopin. Jean était resté en observation sous une porte

cochère; lorsqu'il voulut reprendre la piste, le policier avait disparu.

Peut-être venait-il d'enfiler le passage tortueux qui aboutissait à la rue d'Arras. Jean explora vainement ce passage et les ruelles adjacentes; il finit par s'y égarer. Au fond d'une longue allée voûtée, il crut apercevoir une place plantée d'arbres. L'allée débouchait sur une vaste cour que divisait en deux parties égales une rangée de vieux tilleuls. A droite, une maison à peu près semblable aux anciennes auberges de campagne, avec escaliers extérieurs et galeries à balustres. Sur chaque galerie un fouillis de bric-à-brac. A droite et en retour d'équerre, sous des hangars, des entrepôts de boiseries, de portes, de fenêtres, de cheminées, de trumeaux, de meubles, d'ustensiles de ménage. Parmi les buffets, les armoires, les dressoirs, les tables, les consoles, un vulgaire coffre de sapin attira l'attention de Jean Ruthé.

« Pas possible! » murmura le jeune homme...

Et pourtant... ces ferrures d'angle... cette plaque de cuivre, ces gros pieds carrés, avec leurs crampons... tout y est, ma parole!

Il voulut voir de près, s'accroupit pour examiner certains détails, toucha les ferrures, la plaque, la serrure, et répéta, ébahi :

« Tout y est, oui, tout!... »

De la galerie du premier étage, un vieillard le regardait.

Jean se releva et demeura en contemplation devant le coffre de sapin.

Le vieillard descendit et vint lui frapper sur l'épaule.

« Eh bien, mon garçon, ce meuble-là ferait-il votre affaire?... C'est, je crois, ce qu'on appelle une arche, en Auvergne... »

— Oui, répondit Jean, c'est mon arche... Impossible de s'y tromper!

— Ah! bah! c'est peut-être avec cette malle-là que vous êtes venu de votre pays?

— Précisément. Voyez ma *marque* sur cette plaque de cuivre : J. R., c'est-à-dire Jean Ruthé. Et c'est moi qui ai fait ces ferrures d'angle, moi qui ai fixé ces crampons aux quatre pieds, moi qui ai collé ce parchemin sur le couvercle. L'arche m'a été volée à Nemours, avec six cent soixante francs, des vêtements, des livres...

— Les livres y sont encore. Regardez!...

— Et des cahiers de musique?

— Ma parole c'est ça?

— Et mon petit sabot!...

— Ah! le sabot était à vous, également? Ma foi, j'ai acheté ça, avec quelques mauvais meubles, à une vente après décès. Le propriétaire...

— Le voleur...

— Le voleur, si vous voulez, était un colporteur, qui demeurait dans l'impasse Clopin. Je le voyais souvent descendre en ville, traînant ses balles sur un petit char à trois roues.

— Ma diligence, parbleu!...

— Oh! pourtant, ça ne ressemblait guère à une diligence... Un des derniers jours de janvier, le colporteur se laissa prendre dans la rue Saint-Martin, entre une voiture de farine et un camion qui transportait des décors de l'Opéra. L'homme fut broyé et le petit chariot mis en pièces... L'ar-

che m'a coûté huit francs. La voulez-vous? Pourvu que je rentre dans mon argent...

— Mais elle était à moi!... Vous voyez bien qu'elle m'a été volée... Examinez la serrure...

— Elle a été forcée, j'en conviens...

— Ma marque est sur la plaque, les cahiers de musique portent mon nom et, tenez, au fond du petit sabot, il y avait des papiers, ils y sont peut-être encore...

— Mais... oui, ils y sont!

— Voyez donc vous-même... Vous devez trouver deux lettres, roulées dans du parchemin pareil à celui qui recouvre l'arche. L'une est adressée à Mme la baronne des Granges, l'autre à Mme la comtesse de Meyriane.

— En effet... Mais je prouverai que j'ai acheté de bonne foi et que j'ai déboursé huit francs. Comment arranger cette affaire?... Écoutez... si je revends l'arche, je vous donnerai le bénéfice. » Jean Ruthé fit un geste d'impatience.

« Eh! dit-il, que de *jabri* pour quelques planches de sapin! Je reprends mes cahiers, mes papiers, mon sabot et... grand bien vous fasse le reste!... Bonsoir; il n'est que temps de retourner à la besogne. »

Les cahiers sous le bras, le sabot dans la poche de la casaque, il redescendit par la rue des Fossés-Saint-Bernard.

Une foule agitée se pressait sur le quai de la Tournelle. De tous les quartiers voisins on était accouru pour voir la débâcle des glaces.

Le dégel s'était produit si brusquement et la crue des rivières avait été si rapide, qu'on n'avait pas eu le temps de prendre les précautions habituelles. Déjà, dans la matinée, la violence des eaux faisait craindre une catastrophe. Comme en 1647 (9 décembre) les chalands à la dérive allaient battre les ponts, et le choc pouvait déterminer l'écroulement des maisons construites en bordure.

Entre l'île Louviers et la pointe de l'île Saint-Louis, l'estacade venait d'être emportée. Sur les deux bras de la Seine, le courant entraînait des madriers brisés, des radeaux disloqués, des bateaux de briques, de bois, de grains, de charbons. Au pont de la Tournelle, un grand chaland, chargé de futailles, s'était jeté en travers de la deuxième arche; il arrêta les autres bateaux et craquait sous les chocs répétés. Les glaces, soulevées contre cet obstacle, s'amoncelaient peu à peu et formaient une banquise sans cesse secouée.

Dans l'après-midi, un accident dont les conséquences pouvaient être encore plus graves, se produisit en amont, du côté de la Rapée.

La grande patache de l'octroi rompit ses amarres et s'en alla à l'aventure, emportant cinq ou six commis incapables de la gouverner.

Deux de ces pauvres diables sautèrent dans le canot; mais, au moment où ils allaient détacher la chaîne, l'embarcation se remplit d'eau et coula. Ils n'eurent que le temps de se cramponner à la chaîne. Traînés au milieu des glaces, ils appelaient au secours, des deux quais on entendait leurs cris. Les camarades leur lancèrent des grêles et

1. *Jabri*, verbiage.

parvinrent à les hisser à bord, grelottants, claquant des dents.

A peine ce sauvetage était-il opéré, que la crainte d'un nouveau danger affola tous ces malheureux. Le courant jetait la patache contre un moulin de la ville, en amont de l'île Louviers.

Le choc était inévitable; les commis ne surent rien faire pour l'amortir; le moulin, pris en écharpe, eut ses appareils extérieurs fracassés. La patache, violemment repoussée, ballotta un instant et obliqua vers le port Saint-Bernard. Ce lourd ponton, avec son épais bordage et sa ceinture de fer, tomba comme un bélier sur un second moulin; puis on le vit descendre dans la direction de la Tournelle.

Peut-être, quoique les cloisons et la toiture du

« Ma parole! s'écria-t-il, tout ce monde-là a l'air de se dire: « Eh bien, quoi! rien à faire? » Ah! si seulement je me sentais capable de manœuvrer un bachot!... »

— Un bachot? ça me connaît, moi, dit un petit bourgeois à la physionomie placide, face ronde, teint fleuri, lèvres grasses et vermeilles... Si vous vouliez m'aider, mon garçon, nous pourrions essayer tout de même!... Vous savez nager?

— Et plonger... Dans mon pays on s'habitue de bonne heure à piquer de la tête dans les *gours*, pour aller chercher les truites.

— Moi, avant d'être marchand de vins à Paris, j'ai été marinier sur la Saône... Allons, camarade!

— Commandez! que faut-il faire?



Accourant aussitôt, il saisit les mains du jeune homme.

bureau eussent beaucoup souffert de ces abordages, n'avait-il pas à la coque de trop graves avaries. Mais il allait heurter le grand chaland qui obstruait en partie la deuxième arche du pont. Le choc le renverrait contre la pile opposée; il s'y briserait infailliblement, et les hommes restés à bord périraient dans les remous.

Les pauvres commis voyaient le danger; ils poussaient des cris déchirants:

« A nous!... à nous!... Au secours!... Un bateau!... Une corde!... On nous laissera donc noyer? »

A ces appels désespérés répondait la rumeur confuse des milliers de curieux massés sur les quais. Mais dans cette foule, où devaient pourtant se trouver des mariniers de coches, des haleurs de péniches, personne ne se dévouait au sauvetage. Si l'entreprise n'avait été que périlleuse, ces « gens de rivière » n'auraient pas hésité; sans doute elle leur paraissait impraticable.

Jean Ruthé était descendu sur le port, déjà en partie submergé. Dans ces circonstances critiques, il n'était pas homme à rester simple spectateur.

— Détacher un de ces bachots amarrés là-bas et l'amener ici, à la chaîne. L'eau froide ne vous fait pas peur? Vous êtes grand, vous en aurez à peine jusqu'aux genoux...

— Suffit; mais j'ai là des cahiers qui m'embarassent.

— Donnez; je les déposerai dans le bureau du port.

Jean était déjà dans l'eau jusqu'aux chevilles. Une voix de soprano aigu cria de l'escalier du quai:

« Où vas-tu? Es-tu fou? »

— Tiens! Jônas!... répondit le Forézien... Va chez Devarennès, à l'auberge du *Coche*, et commande le vin chaud! »

XIV

Un amateur de matelote.

Jônas criait toujours: « Es-tu fou? » Jean continuait son chemin, à grandes enjambées, l'œil fixé sur la patache qui faisait de bizarres évolutions.

Par bonheur, si rapide que fût le courant, le

lourd bateau n'arrivait pas directement. Le canot submergé qu'il traînait depuis l'île Louviers ralentissait un peu sa marche. Parfois il se trouvait pris entre les glaces et les débris flottants des moulins, des radeaux; il recommençait à balloter, présentait le travers, puis virait péniblement jusqu'à ce qu'il rencontrât un passage libre.

« Quelle chance! se disait Jean, en détachant un bateau de pêcheur. Si le gros camarade est adroit à la manœuvre, nous arriverons au bon moment. »

Il revint sur ses pas, tirant la barque par la chaîne.

« Dévale encore, l'ami! cria le marchand de vins. Là, c'est bien... Attention à cette barrique qui vient sur le bachot!... Arrête-la au passage; on en aura peut-être besoin. »

Le brave homme accourait, armé de deux longues gaffes. Les gardiens du port le suivaient portant des rouleaux de cordes.

Il sauta dans le bateau, attira à lui la barrique flottante, la cercla d'un nœud coulant et l'amarra au bordage de droite.

« Plus de temps à perdre, reprit-il en regardant la patache. Monte à présent, mon garçon, et tiens-toi ferme à l'avant. Avec la gaffe que voilà, tu écarteras les glaces. Tu comprends? »

— Oui, monsieur.

— Monsieur? Appelle-moi Mâconnais: ça me va mieux. »

Campé à l'arrière et pesant sur sa perche, il lança le bateau. Une longue corde, qu'il avait attachée au-dessus de son genou, et que déroulaient les gardiens du port, se tendait peu à peu.

Du quai de la Tournelle et du port aux vins, la foule applaudissait.

« Pas besoin de ça pour nous donner du cœur, n'est-ce pas, l'ami! dit Mâconnais en haussant les épaules. Si seulement on ne prenait pas un bain de pieds, dans ce mauvais bachot, tout serait pour le mieux. Gare ma goutte, ce soir ou demain!... Ah! diable! il y a plus de fond que je ne pensais. »

Le manche de la gaffe plongeait presque tout entier. Mâconnais, pliant le dos, faisait d'énergiques efforts des bras et de la poitrine. Dans sa jeunesse il avait dû souvent jouter sur la Saône.

Au milieu d'obstacles de toute nature, la barque avançait rapidement. La barrique vide, amarrée au bordage droit, la préservait des chocs les plus redoutables. Debout à l'avant, Jean Ruthé piquait sur les glaces et ouvrait la voie.

Il était temps, la patache, virant encore une fois, en face de la cabane du port, venait d'être reprise par le courant. Mâconnais manœuvra comme s'il avait voulu l'accoster au passage.

« Camarade, cria-t-il, viens ici à ma place. Tiens la gaffe solidement et ne bouge plus. Va bien!... Eh! vous autres, là-bas, laissez couler!... »

Il dénoua la corde attachée au-dessus de son genou, en roula trois ou quatre brasses et attendit, dans l'attitude du pêcheur qui va jeter l'épervier.

La patache arriva, avec ses commis effarés.

« Attrape! cria Mâconnais, en lançant le câble... Ah! nom de nom!... ça y est!... Tiens bon, camarade!... »

C'était l'instant critique. Les commis avaient saisi l'amarre et l'enroulaient autour de la cheville du bordage. Mâconnais la tenait de son côté, et la barque, tirillée par secousses, dansait d'une manière inquiétante. Mais Jean Ruthé demeura inébranlable à son poste, et le bachot reprit l'équilibre.

« Maintenant, dit Mâconnais, on pourrait quasi chanter: *Charmante batelière, mène tes yeux dans l'eau!* Rends-moi ma gaffe, camarade, et tiens-toi tranquillement au *mitan*, les mains à la corde... Eh! là-bas, du port, amène sans brusquer!... »

La patache vira vers le quai; à l'avant-garde, le petit bateau, gouverné par Mâconnais, filait sous la corde.

De toutes parts les applaudissements éclataient.

Lorsque le bateau toucha la grève, et que les sauveteurs mirent pied à terre, des centaines d'amis inconnus leur tendaient les mains.

« A moi! Jean, à moi!... » criait Jônas, agitant ses grands bras.

— On y va... on y va! répondit le Forézien. Est-ce que, par hasard, tu m'aurais cru... perdu?... »

— Non, mais... embrasse-moi tout de même.

— Voilà! Il y a bon feu, là haut, chez Deva-rennes?

— Oui, oui.

— Et tu as commandé le vin chaud?... »

— Tout est prêt... Viens, viens!...

— Le vin chaud? dit Mâconnais. Ça, c'est une idée... Mais vous permettez... c'est moi qui paye. Il y a des invités. Allons, les *Gépians*! »

Les pauvres commis n'avaient pas encore eu le temps de remercier leurs sauveurs. Les yeux humides, ils balbutiaient quelques paroles de reconnaissance.

« C'est bon, c'est bon! grommelait le Mâconnais... On causera là haut tant que vous voudrez. Le plus pressé, pour moi, c'est de me chauffer les plantes... Rien de mauvais, pour ma goutte, comme le bain de pieds à la glace... Et puis, le camarade est trempé jusqu'aux cuisses. Heureusement qu'il n'a pas la goutte, lui! »

Au milieu de la foule, sur le quai, les deux sauveteurs furent encore arrêtés. Le commissaire du quartier tenait à inscrire leurs noms, prénoms et adresses.

« Veuillez venir avec moi, leur dit-il, j'ai promis de vous présenter à M. le lieutenant général de Gribauval, qui a été témoin de votre dévouement. »

— Ah! il me connaît bien, répondit Mâconnais, je lui fournis ses vins, Moulin-à-vent, Brouilly et Bourgogne, depuis une douzaine d'années... Est-ce qu'il faudrait aller chez lui... tout de suite? »

M. de Gribauval, l'habile organisateur du service des secours contre l'incendie, était alors premier inspecteur de l'artillerie et commandant en chef du corps des mineurs; il avait son domicile particulier rue de Richelieu.

Aller rue de Richelieu, les pieds mouillés et glacés, eût été fort désagréable à Mâconnais. Il lui semblait déjà ressentir aux orteils les titillations prémonitoires de la goutte. Sa large figure

se rasséréna, lorsque le commissaire lui montra un carrosse qui stationnait sur le quai, au débouché du pont.

Le lieutenant général attendait, devant la portière ouverte. Il échangea quelques mots avec un personnage assis dans le fond de la voiture, et fit trois ou quatre pas à la rencontre des sauveurs.

« Ah! c'est vous, monsieur Révillon? dit-il au marchand de vins. Je vous savais brave homme, mais je ne vous croyais pas si bon marinier. Recevez mes félicitations; vous avez manœuvré avec autant d'adresse que de courage... »

— La marine... ça me connaît, répondit Révillon, je suis enfant de la Saône! »

Le gros homme avait conservé la prononciation du pays; il mettait sur l'ô cinq ou six accents circonflexes.

« Il faut également, reprit M. de Gribenval, que je complimente ce grand garçon qui vous a si bien secondé. C'est sans doute un de vos chargeurs? »

— Lui? je ne l'avais jamais tant vu qu'aujourd'hui. Mais il me va, le gaillard, et s'il lui convenait d'être de la maison...

— C'est bon à savoir, répliqua gaiement le Forézien. Si mon patron me renvoie, ce soir, j'aurai une place toute trouvée.

— Comment... si votre patron vous renvoie?

— Eh! oui; il y a au moins une heure que je devrais être rentré à l'atelier. M. Hugel recommande l'exactitude.

— M. Hugel le mécanicien? dit le lieutenant général. Je le vois quelquefois. Voulez-vous que je lui raconte pourquoi vous êtes en retard aujourd'hui? »

Le personnage qui était resté dans le carrosse se pencha à la portière. En apercevant Jean Ruthé, il fit un mouvement de surprise; et accourant aussitôt, il saisit les mains du jeune homme.

« Ah! s'écria-t-il, je vous retrouve donc enfin!... Vous ne me reconnaissez pas?... Au fait, nous ne nous sommes rencontrés qu'une fois, et je portais alors l'uniforme de capitaine des gardes. C'est moi qui ai fait une si belle culbute, devant le pont au Change, le jour de la naissance de Mgr le Dauphin, et c'est vous, mon brave, qui m'avez relevé, remis en selle, accompagné, soutenu... jusqu'à l'Hôtel de Ville! »

— Oui... oui, je me souviens...

— Je vous avais prié de m'attendre sur la place.

— J'ai attendu, monsieur...

— On vous a vainement cherché dans la foule, et j'ai dû repartir pour Versailles, sans vous exprimer ma reconnaissance. Mais je ne suis pas, Dieu merci, de ceux qui oublient les dettes de cœur... Nous avons un compte à régler.

— Un compte? murmura le jeune homme. Non, monsieur, vous ne me devez rien, et je n'ai besoin de rien.

— Je me ferai mieux comprendre, reprit le capitaine des gardes, lorsque vous viendrez me voir, et j'espère que ce sera très prochainement. »

Il écrivit quelques mots au crayon, sur un carnet, détacha la feuille et la remit à Jean Ruthé.

« Voici mon adresse :

Comte DE MEYRIANE.

Versailles, au Château.

Paris, hôtel de la Guiche, rue du Regard.

« Si vous n'avez pas le temps de venir à Versailles, je suis à Paris généralement le mardi; à bientôt, n'est-ce pas?... »

— Oui, monsieur... Ah!... monsieur le comte!...

— Eh bien?... Qu'avez-vous à me demander?... »

Jean lisait et relisait, étonné, le nom du capitaine des gardes.

« Monsieur le comte de Meyriane... balbutia-t-il... C'est bien ça... Ma parole, il m'arrive aujourd'hui des choses!... Monsieur, j'avais précisément une lettre à porter à Mme la comtesse... »

— A Mme de Meyriane?

— Oui, monsieur, et... tenez, je l'ai là, dans cette poche. »

En voyant le petit sabot d'où Jean Ruthé tirait le rouleau de parchemin, M. de Meyriane sourit.

« Vous avez, dit-il, une singulière boîte aux lettres! »

— N'est-ce pas?... répliqua le jeune homme, rougissant. Voilà pour Mme la comtesse. Ça vient de Chalmazel... pas par le plus court, par exemple!...

— De Chalmazel?... Ce n'est pourtant pas de M. de Talaru; je l'ai encore rencontré ce matin au Château.

— C'est de Marguerite Lestra.

— La jeune fille dont Mme de Meyriane m'a parlé si souvent?... »

— Marguerite est ma cousine. Quand je suis parti de la montagne, en octobre, elle m'a donné deux lettres. La correspondance arrive un peu tard, mais ce n'est pas ma faute. Je vous expliquerais la chose si... si...

— Si nous avions les jambes devant un bon feu, acheva le Mâconnais.

— Allez donc au feu, et vivement, dit le comte, comme vous alliez à l'eau tout à l'heure. Les nouvelles de Chalmazel ne risquent plus de perdre leur fraîcheur. Le messenger viendra, quand il lui plaira, remettre la lettre à Mme de Meyriane; il recevra gracieux accueil... Ah! une dernière recommandation : nous le priions d'apporter la boîte aux lettres.

— Le sabot?

— Oui, mon ami, le sabot postal! »

La causerie finissait gaiement. Jônas, attentif, notait le mot : *Le sabot postal*, un joli titre de chanson!

« Drôle d'idée, tout de même! se disait Jean Ruthé, en entrant chez Devarennès, au *Coche de Fontainebleau*. Que diable M. de Meyriane voudrait-il faire de ce sabot d'enfant?... »

Le feu flambait dans la vaste cuisine de l'auberge, on y jeta une bouchée de charme, qui pétilla et s'embrasa presque aussi rapidement qu'un fagot de pin.

Le Mâconnais s'assit sous le manteau de la cheminée, se déchaussa, tira ses bas. Jean Ruthé en fit autant.

« Alors, demanda l'aubergiste, c'est ici qu'il faut servir le vin chaud? »

(A suivre.)

SIXTE DELORME.

CAUSERIE DE QUINZAINÉ



A MAJESTÉ le Mont-Blanc, roi des Monts européens, fait beaucoup parler de lui en ce moment, et ce qu'on en dit un peu partout ne le représente pas comme une majesté très hospitalière.

Pendant que d'une part l'on travaille à rechercher au fond des abîmes les cadavres de touristes que les avalanches y ont précipités, d'autre part assaillis par des trombes formidables, par des froids terribles, les ingénieurs, les artisans qui étaient montés pour planter au front du géant un édifice durable, redescendent déconcertés, si bien que l'on se demande si l'on pourra construire là-haut l'observatoire projeté par les savants.

Sans vouloir m'approprier les idées par trop couardes de cet ancien philosophe qui considérerait comme un acte de folie d'avoir fait un jour par mer le trajet qu'il aurait pu faire par terre, et qui regardait comme une grâce hautement providentielle d'en être revenu sain et sauf; sans être absolument indifférent au sort d'honnêtes gens qui, instruits des grands risques à courir, ne tentent pas moins de ces escalades pour le seul plaisir de dire qu'ils les ont faites, j'avoue ne ressentir pour eux qu'un intérêt assez secondaire, le même intérêt que m'inspirent d'ailleurs la plupart des aéronautes amateurs, dont périodiquement nous apprenons les mésaventures plus ou moins fâcheuses; car étant donné que les dangers à vaincre constituent le principal attrait de ces expéditions, je ne vois pas pourquoi nous nous apitoyons beaucoup lorsque, entreprises de plein gré et dans un but de satisfaction toute personnelle, elles ont de funestes résultats.

Courage et témérité ne doivent jamais être confondus.

Par contre toutes nos sympathies doivent s'attacher au projet qui rencontre de si graves difficultés, et de profonds regrets devraient nous venir si l'on était obligé d'y renoncer. L'exemple du courage utile en cette affaire a été donné l'an dernier par un de nos plus remarquables et honorables savants, M. Jansen, qui, avancé en âge et à peu près impotent, s'est pourtant fait voiturier ou plutôt traîner au sommet de la fière montagne, afin de poursuivre dans l'intérêt tout platonique de la science, par diverses expériences physiques, à l'aide du spectroscope, en ces régions où l'air se raréfie considérablement, la grande question de l'oxygène dans les enveloppes gazeuses extérieures du soleil.

« Cette question, — dit M. Jansen dans le récit de son ascension que publie l'*Annuaire du Bureau des longitudes* et qu'il faut lire pour avoir une juste idée des forces morales qu'un homme peut puiser dans l'amour de la science, — cette question est une des plus importantes que la physique céleste puisse se proposer, en raison du rôle immense que joue ce corps dans les phénomènes géologiques, chimiques et surtout dans ceux dont

dépend la vie sous toutes ses formes. » Et comme les expériences toutes cursives qu'il put faire pendant un bref séjour convainquirent M. Jansen que si l'on parvenait à s'installer avec quelque permanence au sommet du Mont-Blanc l'on serait à même d'y poursuivre une série d'études très profitables à l'avancement des sciences, M. Jansen se fit le promoteur ardent de la construction de l'observatoire que l'on cherche actuellement à édifier et qui ne semble pas près d'être établi. Mais qui veut peut, affirme le vieux proverbe français : on veut, c'est dire que l'on pourra.

Xerxès menaçant le mont Athos ne fit que se rendre immortellement ridicule. Tout autre est l'esprit de nos ingénieurs et de nos travailleurs. Ils ne menaceront pas, ils attaqueront sagement, patiemment le colosse, et ils le vaincront, n'en doutons pas. Et tel qui, inconscient des conséquences de certaines obstinations scientifiques, se sera moqué d'un travail selon lui dépourvu d'utilité, est appelé à bénéficier matériellement, par lui ou ses descendants des vérités dont le savant obstiné aura cherché la confirmation dans l'asile qu'on va lui construire au milieu des glaces éternelles.

..

Pendant qu'une escadre française, dirigée par un de nos hommes de mer les plus capables et les plus sympathiques, l'amiral Gervais, échangeaient avec les flottes d'autres grands peuples de vifs témoignages de cordialité, — dont puisse résulter pour l'Europe une longue période de paix, — pendant que notre capitale, nos plages, nos stations thermales sont le rendez-vous de souverains, de princes venus de tous les points du monde; dans un très humble réduit de la banlieue parisienne s'est éteint un brave et digne homme dont le nom fit, il y a quelques années, un certain bruit dans des circonstances assez singulières; car, de simple et modeste publiciste qu'il était, il se vit tout à coup, presque sans y penser, investi d'un titre qui devait lui faire prendre rang au nombre des chefs d'États.

Jules Gros, dont le *Musée des Familles* publiait en novembre dernier sous le titre de *la Pipée* une nouvelle qui n'était autre chose qu'un souvenir ému de son pays natal, était originaire des environs de Lyon. Il s'était fait connaître par quelques publications et travaux intéressants sur les voyages et voyageurs. Devenu secrétaire de la Société de Géographie commerciale de Paris, il s'y était lié d'amitié avec la plupart des explorateurs contemporains. Un de ceux-là, parti à la recherche des mines de métaux précieux, et visitant un vaste territoire neutre placé entre le cours inférieur de l'Amazonie et les Guyanes, y eut de longues relations avec un certain nombre de peuplades indépendantes, mi-pastorales, mi-agricoles, relativement industrieuses et superlativement pacifiques, qui lui parurent prises d'un besoin de soli-

darité mutuelle et d'un désir d'organisation d'ensemble dans l'intérêt de la production locale et du commerce que le pays peut faire avec l'étranger.

« Constituez-vous en nation, en fédération de tribus, conseilla le voyageur aux chefs de familles qui s'étaient réunis autour de lui.

— Fort bien ! mais qui formulera la loi générale ? et cette loi faite, qui aura mission de la maintenir ? Si l'un d'entre nous est chargé de ce soin, peut-être ceux-ci trouveront-ils que, après avoir dans ses prescriptions favorisé ceux-là, il en use avec

secrétaire de la Société de Géographie, dont il fit un tel éloge aux chefs des tribus que, par une voix unanime, Jules Gros se trouva tout aussitôt proclamé président à vie de l'État à fonder sur le territoire neutre, qui prendrait le titre de Guyane indépendante, et aurait pour capitale une bourgade des rives du Counani, fleuve dont elle porte le nom.

..

Informé officiellement par son ami le voyageur



Fac-similé (1/3 de grandeur) du brevet de l'Étoile de Counani.

partialité... De là, des rivalités, des jalousies, des injustices. Mieux vaudrait un chef n'appartenant à aucun de nos groupes.

— Possible ! fit le voyageur qui, sans se croire en état d'être le Lycurgue ou le Solon de ces peuples, pensa qu'ils allaient lui proposer cette tâche délicate, dont il ne se fût nullement accommodé.

— Ainsi toi-même, reprit un des vieillards, tu n'aurais peut-être pas l'impartialité voulue ; tu as parmi nous déjà des amis intimes, mais tu as pu froisser ceux-ci, ou être mal reçu par ceux-là. Involontairement tu serais influencé par tes sympathies ou tes aversions. Il nous faudrait donc un homme sage, un homme bon, mais absolument nouveau, qui dictât une loi égale pour tous et qui la représentât en toute conscience.

— J'ai votre homme, dit le voyageur, qui avait emporté là-bas le souvenir de la sagacité, de la probité et de la franche bonhomie de son ami, le

de l'espèce de plébiscite dont il avait été l'objet, Jules Gros, avec une ingénuité qui, tout bien considéré, l'honore bien plus qu'elle ne le ridiculise, prit au sérieux le rôle qui lui était échu et se mit en mesure de répondre à l'appel du peuple dont il se promettait d'être le prudent législateur et le chef dévoué.

Son premier soin fut de demander la reconnaissance du nouvel État au gouvernement français, qui tout d'abord traita la chose de plaisanterie, mais qui ensuite, devant l'insistance du requérant, fit paraître au *Journal officiel* une note déclarant nuls par avance tous les actes qui pourraient être faits ou tentés dans le sens de cette création d'État sur un territoire non pas positivement neutre, mais contesté entre les possessions limitrophes de la Hollande, de la France, du Brésil.

Pendant ces négociations, le président élu de Counani était entré en pourparlers avec une com-

pagnie anglaise, qui, n'ayant une grosse affaire commerciale, se chargeait de tous les frais d'introduction et d'installation du dignitaire. Sans plus tarder, le président s'embarqua avec sa famille pour aller prendre possession de sa présidence, — non sans avoir au préalable désigné des consuls, des ministres, des fonctionnaires, et créé, cela va sans dire, un ordre destiné à récompenser les personnages qui se seraient distingués par des services rendus à la nouvelle république.

Mais arrivé à la Guyane française, d'où il pensait s'acheminer vers sa capitale, Jules Gros trouva sur sa route le gouverneur colonial. Celui-ci, en prévision des complications diplomatiques pouvant résulter de la prise de possession par un Français du territoire contesté, fit tout simplement appréhender et rembarquer d'office pour la France le pauvre président, qui ne devait jamais poser le pied sur les rives du Couraï — heureusement pour lui sans doute, car Dieu sait ce que fussent devenues à courte échéance les charmantes illusions de ce paternel et candide civilisé, transformé en Dracon pour ces métis, assez doux par tempérament, mais de naissance coutumiers de l'indépendance la plus absolue.

Ainsi prit fin l'étrange et d'ailleurs très innocente aventure que je viens de résumer, d'après le récit que m'en fit lui-même l'honnête et sympathique héros.

Depuis, Jules Gros, âgé, maladif, ayant lourde charge de famille, menait à Paris une vie difficile. Dans ses déboires, cependant, on le comprenait à la mélancolie de son excellent sourire, ne laissant pas de passer quelques lueurs d'espoir pour ce qui ne s'était pas réalisé, et dont il n'avait certainement pas pris le deuil définitif.

Chemin faisant, dans ses relations de lettré, et non sans attacher une pointe de sérieuse intention à ce présent évidemment fantaisiste, il lui arrivait d'offrir à tel ou tel un des brevets de l'ordre qu'il avait fondé. Ce fut ainsi qu'un jour de l'an dernier vint en mes mains celui dont je place ici un *fac-similé* comme curiosité historique.

Jules Gros avait écrit pour le *Musée des Familles*, sur la région où devait s'exercer sa magistrature, une intéressante notice que nous publions d'autre part.

..

Pas contents, les petits *Louis-le-Grandistes* parce que à la rentrée d'octobre l'immense bâtiment qui, là-bas, derrière le jardin du Luxembourg, était intitulé *Petit collège Louis-le-Grand*, portera le nom de *Lycée Montaigne*.

Beaucoup des jeunes citoyens, à qui l'immense bâtiment sert d'asile pendant dix mois de l'année, sont, paraît-il, dans une agitation sans pareille.

« Comprenez-vous cette idée? me disait l'autre jour un mien petit parent, faisant partie de la bruyante corporation. Et d'abord, qu'est-ce que ça, Montaigne? »

— Montaigne, mon enfant, est un écrivain philosophe ou un philosophe écrivain dont tu apprendras plus tard à connaître le double mérite; et alors,

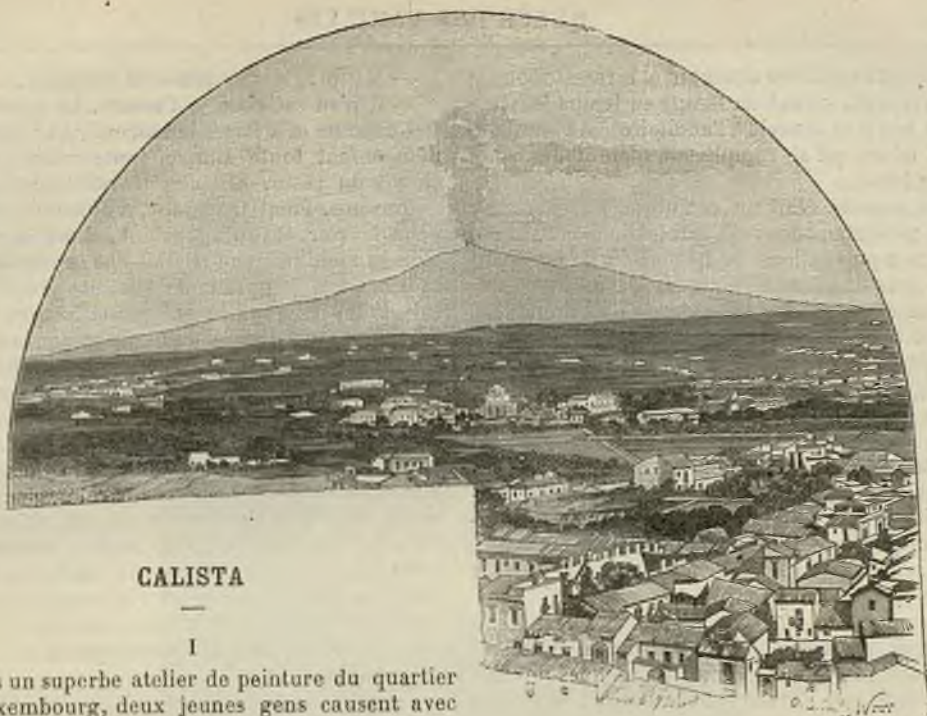
jet assure, tu ne regretteras nullement d'avoir passé quelques années d'école à l'ombre de son nom. »

Sur quoi, prenant un volume dans ma bibliothèque, j'y cherchai, pour les communiquer à mon jeune collégien, quelques passages sur la façon dont le vieux penseur entendait les modes d'enseignement de la jeunesse. Je lui montrai comme quoi il fut l'un des premiers à protester contre les rigueurs barbares des anciens professeurs, et l'un des premiers à demander que dans les écoles tout prit un air de paix et de gaieté.

« Nos collèges, écrivait-il, sont une vraie geôle de jeunesse captive. Arrivez-y au moment des devoirs, vous n'entendez que cris d'enfants suppliciés et de maîtres enivrés de colère. Quelle manière pour éveiller l'appétit des leçons en ces tendres et craintives âmes, que de les y guider avec une trogne effroyable, et des mains armées de fouets et de verges! Combien leurs classes seraient plus décemment jonchées de fleurs et de feuilles que de tronçons d'osier sanglants! Pour moi j'y ferais peindre la Joie, l'Allégresse, et Flora et les Grâces. Comme Platon, je voudrais être soigneux de la gaieté et des passe-temps de la jeunesse... On doit *ensucrer* les viandes salubres à l'enfant... A la vérité nous voyons chaque jour qu'il n'est rien si gentils que les petits enfants en France, mais ils trompent l'espérance qu'on en avait conçue, parce que la façon des collèges où on les envoie les abruissent, et tout autrement en seraient-ils si autrement étaient régis ces collèges. »

Mon petit auditeur semblant éprouver quelque commencement de sympathie pour son nouveau patron, je crus devoir, comme heureux auspices de ce patronage, lui apprendre, à l'aide du livre, quels furent les soins pris par les parents de Montaigne pour débarrasser son instruction, son éducation, de toutes les difficultés ordinaires. Je lui montrai comme quoi, bien qu'il naquit d'un châtelain riche et puissant, on lui donna pour parrain et marraine un bon paysan et une brave paysanne du village, afin qu'il aimât les bonnes pauvres gens; comme quoi le père et la mère, pour le familiariser avec l'étude du latin, ne lui parlèrent presque dès le berceau qu'en cette langue, ainsi que quelques domestiques à qui l'on avait appris un certain nombre de mots pour qu'ils pussent jargonner avec l'enfant; comme quoi, lorsqu'il s'agit du grec, on le lui enseigna à l'aide d'un jeu qu'on avait imaginé tout exprès; comme quoi, ne lui imposant aucun travail, on savait lui faire désirer toutes les études: comme quoi, pour lui faire prendre goût à la lecture, on feignait de la lui défendre, mais en laissant à sa portée des livres que l'on renouvelait, et que l'on renouvela si attentivement qu'en peu de temps on lui eut fait connaître la plupart des meilleurs auteurs; comme quoi, enfin, par crainte de troubler son jeune cerveau, le matin on l'éveillait non pas en l'appelant de la voix, mais en jouant d'un agréable instrument près de son lit, etc., etc.

Cela dit, le petit Louis-le-Grandiste convint que le choix du nouveau nom pour son collège lui semblait des mieux justifiés; et j'aime à croire que d'ici à la rentrée, il aura fait partager son opinion à plus d'un de ses camarades.



CALISTA

I

Dans un superbe atelier de peinture du quartier du Luxembourg, deux jeunes gens causent avec animation.

L'un, Paul G..., le maître de céans, est déjà fort connu et fort apprécié, grâce à la vigueur de sa touche, la pureté de son dessin et la vérité de son coloris; dans son entourage, on présage beaucoup pour sa grande renommée future.

L'autre, Robert, riche désœuvré, mais amateur éclairé de choses artistiques, est l'un des plus anciens amis de Paul; ils ont fait leurs études ensemble et ne se sont presque jamais quittés, à tel point même étaient-ils liés que lorsque Paul remporta le grand prix de Rome, Robert en fit le prétexte d'un premier voyage en Italie. Ils partirent ensemble, et, pendant les trois ou quatre années de séjour que fit Paul à la villa Médicis, il ne se passa jamais beaucoup de mois sans qu'il eût là-bas de longues visites de Robert, qui trouvait sans cesse quelque nouveau sujet de pérégrination à lui proposer. Ensemble ils avaient visité Florence, Pise, Venise, Naples, les Abruzzes. Et maintenant ils ne savaient rien de plus agréable que de se reporter au temps de ces intéressantes excursions. Tous deux avaient appris la langue du pays, et très souvent pour parler de l'Italie, ils se servaient de son doux idiome qui rendait plus vivants encore leurs jeunes souvenirs.

Ils causaient donc. Et Robert, ce jour-là, insistait sur un point qui semblait établir entre eux une assez forte dissension.

« Au moins si tu me donnais une raison valable! » s'écria le riche amateur.

— Je t'ai dit que je ne voulais vendre cette toile à aucun prix, ni à toi ni à d'autres, il est donc inutile d'insister.

— C'est ton chef-d'œuvre peut-être, et tu ne veux pas attendre ta mort, pour le vendre cinq cent cinquante mille francs, sans compter les frais d'enregistrement?

— Tu plaisantes toujours.

— Eh bien, là, plaisanterie à part, j'irai jusqu'à douze mille : remarque bien que l'*Angelus* de Mil-

let ne lui a été acheté que quinze cents francs, ... et il était deux fois grand comme le tien.

— Philistin, va! fit le jeune peintre en riant, et puis je n'ai pas besoin d'argent.

— Encore une fois donne-moi la raison de ton entêtement, et si tes arguments sont valables je te laisserai en repos.

— Curieux, va.... cela te paraît peut-être naïf... enfin pour avoir la paix je vais tout te dire.

L'artiste roula une cigarette qu'il alluma et alla s'étendre sur un divan.

« Figure-toi, commença-t-il, que c'est un souvenir, presque le seul, en tout cas le meilleur du voyage que, par hasard, j'ai fait sans toi en Sicile.

« J'étais à Catane et je me promenais dans le superbe jardin auquel on a donné le nom de *Jean Pacini*, situé sur la plage même; c'est un site admirable et délicieux qu'on ne peut oublier.

« Entre ce jardin et le mont Etna, qu'on aperçoit au loin, s'étale la ville aux rues montueuses, larges et droites, dalées de laves, aux maisons construites dans la roche même, sur la pente du volcan. Ça et là quelques monuments : les imposantes ruines de l'amphithéâtre d'Auguste, le Dôme, Sainte-Agathe. Puis, comme fond, le volcan dont le panache de fumée s'élève droit sur l'horizon d'un bleu idéal, qu'il salit.

« A certain moment, je fus arrêté dans ma promenade par un spectacle à la fois étrange et amusant. Un vieillard loqueteux discourait, assis sur une pierre; il portait par-dessus ses vêtements ordinaires, une couverture de laine drapée à l'antique. Une longue barbe blanche lui couvrait la poitrine et le faisait ainsi ressembler au poète Homère.

« Autour de lui, des gens du peuple formaient un cercle, et le vieillard leur narrait une vieille légende dans laquelle le fantastique se mêlait à l'histoire de la Sicile aux temps anciens, avec des reminiscences de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*.

« Le récit devait être attachant et la recette bonne; cela se voyait, quand de temps en temps le vieillard se levait et tendait à l'auditoire ému son bonnet de laine, qui se remplissait bientôt des soldi qu'on y jetait.

« Cet homme était un cantatore, une sorte de barde moderne, dont la profession consiste à redire aux populations les hauts faits de leurs ancêtres, sous une forme poétique, faisant intervenir les dieux dans tous les événements de l'humanité.

« Non loin du vieillard, une jeune fille, simplement vêtue de son costume de Sicilienne, se tenait debout, une quenouille à la main, dont elle filait la laine de ses doigts agiles. A ses pieds gisait une grande cruche renversée, qu'une autre femme avait posée là pour mieux écouter *il cantatore*.

« Quoique le soleil brillât de tout son éclat, faisant étinceler les feuillages métalliques des citronniers, des orangers et des quelques oliviers qui ornent le jardin, sa chaleur en était tempérée par la brise de mer, ce qui la rendait supportable.

« Je me laissais aller à la rêverie et à la contemplation de ce spectacle poétique, quand tout à coup l'idée me vint de croquer quelques-uns des personnages que j'avais sous les yeux : ce fut par la petite Italienne que je commençai; sa pose pleine d'abandon était charmante et ses mouvements de doigts, faisant tourner le fuseau, étaient des plus gracieux.

« De mon crayon, je saisis tout cela au vol. Je venais de terminer mon croquis et j'y donnais le dernier coup, levant et baissant tour à tour les yeux, afin de saisir vivement tous les détails de mon modèle improvisé et les jeter sur le papier.

« Soudain la jeune Sicilienne s'étant tournée de mon côté, aperçut mon jeu de physionomie, en devina la cause, s'approcha timidement et me demanda l'autorisation de regarder; j'acquiesçai de la tête, elle sourit et me pria en battant des mains de lui offrir le dessin.

« — Ah! mais non, lui dis-je, celui-ci je le garde, mais je vous en promets un semblable, à deux conditions : la première, m'indiquer un logement où il me soit possible de travailler pendant quelques mois; la deuxième est de venir poser pour que de ce croquis je fasse un tableau. »

« La jeune fille accepta avec joie ces deux conditions modestes; et quelques jours après, commodément installé, je peignis la toile que tu as devant les yeux.

— Et c'est pour cela que tu y tiens tant? hasarda Robert.

— Oui.

— C'est de la folie.

— Mais non, simplement le souvenir de jours heureux et de jeunesse, souvenir du temps des illusions qui font tout notre bonheur à vingt ans, rêves de fortune qui sont la fortune elle-même et puis, j'y reviens, grâce à toi, puisque tu dis que c'est là mon chef-d'œuvre.

— Ça, voyons, voyons, fit l'ami, voudrais-tu m'affirmer bien entre nous que le souvenir du modèle ne se mêle pas un peu au souvenir de l'inspiration?

— Oh! je t'en ferais le serment, si tu t'avisais de l'exiger. Pourquoi m'en cacherais-je avec toi?

— Ma foi! j'aurais pensé le contraire.

— Il n'en est rien, je t'assure. La pauvre petite Italienne ne m'a laissé le souvenir que d'une honnête enfant toute simple, toute naïve, véritable enfant du reste, car elle n'avait guère plus de quinze ans. Point trop jolie, d'ailleurs, comme tu peux le voir et qui pourtant, dans sa naïveté, dans sa simplicité, ne laissait pas cependant d'être sensible aux compliments que, par jeu, il m'arrivait de lui faire sur sa prétendue beauté. Un jour même — pour dire quelque chose pendant qu'elle posait — je lui démontrai que si elle allait jamais à Paris, tous les peintres se disputeraient à qui pourrait avoir l'avantage de reproduire des traits aussi gracieux, ce qui assurément ne tarderait pas à lui valoir une belle fortune; et je dois t'avouer que, à peine eus-je lâché ces paroles, j'en eus une sorte de repentir; car j'avais pu voir qu'elles l'avaient très sérieusement rendue rêveuse; aussi jamais plus n'abordai-je pareil sujet, car je n'aurais pas voulu avoir à me reprocher de lui faire quitter le pays où elle vivait tranquille.

— Et tu n'en as plus entendu parler?

— Jamais.

— Ce qui implique que tu n'as point de reproche à t'adresser.

— Heureusement.

— Et tu l'entêles à garder ton tableau?

— Je garde mon tableau.

— Soit. Parlons d'autre chose. »

II

Les deux amis parlaient, en effet, d'autre chose depuis quelques instants, quand le bruit de la sonnette se fit entendre; un petit groom au service du peintre entra pour lui annoncer qu'une jeune fille vêtue à l'italienne demandait à lui parler.

« Quelque modèle, fit Paul; je n'en ai nul besoin. Mais cependant, voyons. Fais entrer l'Italienne. »

Le groom souleva la lourde portière, une jeune fille parut, qui pouvait avoir une vingtaine d'années et qui, d'un air hésitant, s'arrêta les yeux baissés.

« Calista! s'écria Paul.

— *Signor Paolo! si ricorda di me* (M. Paul se souvient de moi), repartit l'Italienne avec un heureux sourire.

Une expression d'inquiétude s'était aussitôt emparée de l'esprit du jeune peintre qui, l'instant d'auparavant, se croyait à l'abri de tout reproche, comme il le disait à son ami, mais qui alors se demandait si sa conscience n'allait pas être chargée du méfait redouté.

« Vous, à Paris, Calista! dit Paul employant l'idiome familier à la jeune fille. Depuis quand? comment? dans quel but? »

Il la questionnait avec une ardente appréhension des réponses qu'elle allait lui faire.

L'ami, à qui la langue italienne était familière, tout en se tenant un peu à l'écart, ne perdait rien de l'entretien.

« Comment, pourquoi je suis ici? dit la Sicilienne que le peintre avait fait asseoir près de lui. Oh!

c'est bien simple. Peut-être vous souvient-il de Tonio?

— Tonio? répéta machinalement le peintre.

— Un garçon, notre voisin, qui alors avait dix-huit ans et qui m'accompagnait parfois à votre atelier.

— J'y suis.

— Nous avons grandi l'un près de l'autre, nous nous sommes aimés, et, un matin, au bord de la mer, nous nous sommes promis le mariage. Mais voilà que le père de Tonio, que nous avions oublié de consulter, a refusé son consentement, lorsque nous lui avons confié notre secret; il exige que sa bru ait une forte dot.

— Il a donc de la fortune, lui?

— Quelques terres par-ci par-là qui le font vivre, voilà tout, mais il ambitionne mieux pour son fils; comme Tonio est pêcheur, en service chez d'autres, le père entend que la femme qu'il épousera lui apporte de quoi acheter une barque pour faire la pêche à son compte. Il est bien entendu qu'il ne veut pas d'une barque ordinaire, il l'exige grande, bien grée, solide, pouvant naviguer sans danger par tous les temps; et sans cela pas de consentement.

— Et combien peut coûter une barque telle que l'exige le père de Tonio? demanda l'ami du peintre.

— Sept ou huit mille francs, répartit la jeune fille. « Où prendre tant d'argent? me répétait Tonio. Jamais nous ne serons mariés. » Alors moi, tout par un beau soir : « Jamais? dis-tu. Qui sait? » C'est qu'alors je venais de me rappeler ce que vous me disiez un jour.

— Quoi donc? fit machinalement le peintre.

— Que si j'allais jamais à Paris, je n'aurais pas de peine à gagner bientôt beaucoup d'argent, une

fortune, comme vous disiez, et voilà, nous avons tous deux économisé pièce par pièce; et quand il y a eu assez pour payer le voyage, je suis partie, et...

La jeune fille s'arrêta en voyant l'air absolument consterné de l'artiste, qui, apercevant son ami qui souriait malicieusement :

« En vérité, lui dit-il avec humeur, tu devrais bien garder ta gaieté pour un autre moment. »

L'ami ne fit que rire plus fort.

« Oh! reprit naïvement la Sicilienne, voyez-vous, monsieur Paul, il ne faudrait pas croire que je sois ambitieuse. Non, allez. L'argent de la barque et rien de plus. Mon mariage avec Tonio, c'est tout ce que je veux. Si nous ne nous marions pas, il s'en ira loin, bien loin, à ce qu'il dit; et moi, voyez-vous, je mourrai de chagrin bien sûr. C'est pourquoi vous ne voudrez pas qu'il s'en aille, lui, que je meure, moi. »

— Mais, ma pauvre enfant, commença l'artiste, qui semblait singulièrement embarrassé.

Alors la jeune fille : « Ce n'était donc pas vrai ce que vous me disiez, monsieur Paul? s'écria-t-elle en joignant les mains. Oh! quelle méchanceté de m'avoir ainsi trompée!... »

Et il va de soi que les propos de l'Italienne, dont les yeux s'emplissaient de lar-

mes, n'étaient pas de nature à rendre l'assurance au jeune peintre.

« Pardieu! fit tout à coup l'ami, voilà bien de l'affliction et de la gêne pour peu de chose. Il me semble pourtant que l'affaire n'est pas aussi compliquée qu'elle en a l'air. »

— Que veux-tu dire? fit le peintre.

Alors l'ami affectant un semblant de gravité et montrant la toile, modèle de la jeune Italienne :



Elle filait de ses doigts agiles. (Dessin de Schulz.)

« Cela veut dire, monsieur Paul G..., — ai-je besoin de vous le rappeler? — que vous avez tantôt trouvé amateur à dix mille francs pour le tableau que voici. Or, comme l'amateur ne voudrait pas tout à fait vous prendre en traître et spéculer sur l'embarrassante situation morale où vous vous trouvez par votre faute, il offre deux mille francs de plus, pour contribuer à gréer encore mieux la barque de ce brave Tonio. D'ailleurs, il faudra bien la baptiser, cette barque. Elle s'appellera, j'imagine, la *Belle Pauline* et tout baptême sous-entend des dragées. Il y en aura. »

La Sicilienne écoutait sans bien comprendre.
« Calista, lui cria le peintre, dont le front et le regard s'étaient tout à coup éclaircis, embrasse ce garnement-là pour l'idée qu'il vient d'avoir.
— Viva Calista! fit l'ami, en appliquant deux gros baisers sur les joues brunes de la jeune fille. Je savais bien que j'aurais mon tableau!
— Oui, mais moi? crut devoir objecter l'artiste.
— Toi, tu as une bonne action pour prix d'une sottise. Te voilà, pardieu! bien à plaindre! »

OSCAR MICHON.

LA GUYANE INDÉPENDANTE



Un pays dont on a beaucoup parlé il y a quelque temps, que bien peu de personnes connaissent, même imparfaitement, c'est cette partie de la côte orientale de l'Amérique du Sud qui sépare la Guyane française du Brésil, et qui est généralement désignée dans les cartes sous le nom de *Territoires contestés franco-brésiliens*.

On se souvient que cette vaste contrée à peu près aussi grande que la France, après avoir vainement, à différentes fois, sollicité son annexion à notre pays, ou au moins le protectorat français, lasse de se trouver enrayée par des difficultés diplomatiques datant de près de deux cents ans, s'est déclarée indépendante, a proclamé la république, et, à l'unanimité des voix de ses habitants, nommé président un Français.

Une série de circonstances, dont le récit n'a pas sa place ici, ont empêché ce projet de se réaliser, de sorte que les Guyanais indépendants attendent encore leur Président, et vivent sans lois, sans gouvernement, et, par suite, sans rien qui garantisse la sécurité des personnes et des biens.

Peu de personnes, avons-nous dit (et cela est vrai même dans la Guyane française et dans l'Amazonie brésilienne), connaissent ce pays, le plus beau du monde et qui est appelé fatalement à former, tôt ou tard, pour la France, une colonie qui aura sur nos autres possessions extérieures, l'avantage capital de ne nous avoir coûté ni un soldat, ni un centime.

La Guyane indépendante, limitrophe de la Guyane française, en est séparée par le fleuve Oyapock, qui en constitue la frontière du nord. Sa limite sud est, depuis le traité d'Utrecht, l'objet d'une discussion qui ne saurait avoir d'autre issue que celle qu'ont choisie les habitants. Quelques géographes et de savants diplomates français déclarent que cette limite est le grand fleuve des Amazones lui-même; d'autres, et nous partageons leur pensée, croient que cette limite doit être fixée au fleuve Araguay, dont l'embouchure est située près du cap Nord.

La frontière à l'est est une ligne de quatre-vingts

lieues de côtes sur l'océan Atlantique et enfin la frontière de l'ouest est le fleuve Rio-Branco, affluent de l'Amazone.

L'intérieur de ce pays, complètement inconnu des Européens, l'est presque autant des habitants eux-mêmes qui, peu nombreux, se sont groupés sur le bord des cours d'eau, le moins loin possible de la mer. N'ayant rien à désirer sous le rapport de la vie matérielle, ces possesseurs du sol n'ont ressenti en rien le besoin d'aller interroger les parties intérieures du pays et leur demander des richesses dont ils n'ont que faire.

Un grand nombre de cours d'eau, au moins aussi importants que la Seine, parcourent la contrée, coulant parallèlement de l'ouest à l'est, et recevant les eaux d'une infinité d'affluents, qui répandent dans ces terres vierges leur fraîcheur salubre et n'ont pas encore de nom.

Les fleuves principaux sont :

1° L'Oyapock, qui sépare la Guyane indépendante de la Guyane française. Ce cours d'eau a été plusieurs fois visité par des explorateurs et il est assez connu de son embouchure à sa source.

2° L'Ouassa, qui se jette dans l'Océan à l'embouchure même de l'Oyapock et qui, à ce titre, pourrait compter comme un de ses affluents.

3° Le Cachipour, grand et beau cours d'eau, qui a été parcouru en partie par le capitaine Blanc en 1882, et qui prend probablement ses sources dans les monts Tumuc-Humac, vers le pays des Indiens Oyampis.

4° Le Counani, qui donne son nom à la région nord de la Guyane indépendante et à une ville qui est la capitale de la contrée. Le fleuve Counani, n'ayant jamais été parcouru bien au delà de cette ville, cache encore ses sources.

5° Le Carsevenne, qui sépare la partie nord de la Guyane indépendante de la partie sud.

6° La Mapa, grande et petite Mapa, qui donne son nom à la ville la plus importante de toute la république, tant au point de vue du chiffre de sa population, que de l'importance des affaires commerciales qu'elle traite, soit avec Para du Brésil, soit avec Cayenne, capitale de la Guyane française.

7° Le Fréchal, dont l'embouchure est seule connue.

8° Le Conjonbi, qui est à peu près dans le même cas.

9° Le Tartarougul, divisé, comme la Mapa, en grand et petit Tartarougul.

10° L'Araguary, connu dans une partie assez importante de son cours, jusqu'à sa première chute, et qu'on adopte généralement comme la limite méridionale de la Guyane indépendante.

Nous omettons un nombre considérable de cours d'eau moins importants, qui se jettent à la mer et qui, dans la partie méridionale surtout, mettent les lacs nombreux qui s'y trouvent en communication avec la mer.

On comprend quelle doit être l'incroyable fertilité, la richesse végétale, la fraîcheur relative à l'aération d'une contrée ainsi drainée par des rivières d'eaux rapides et claires qui la sillonnent en tous sens.

La Guyane indépendante n'a été visitée en réalité, pendant la période moderne, que par un explorateur officiel, M. Henri Coudreau, missionnaire scientifique, qui y aborda en juin 1883 et qui, depuis, a déterminé l'hydrographie de l'Oyapock, et par M. Jacquelin, ingénieur, qui y a séjourné une année entière, envoyé par celui que les habitants avaient désigné comme président à vie de leur république naissante.

M. Coudreau passa deux mois à Counani, et commença en août le grand voyage qui, à travers les régions lacustres du sud de la Guyane indépendante, les déserts de l'Amérique équatoriale, devait le conduire non loin des Andes, et le ramener à son point de départ, par une route que pas un Européen n'avait encore parcourue.

Quant à M. Jacquelin, après un séjour de plusieurs mois à Mapa, où il fut l'objet de toute sorte de flatteuses réceptions de la part des habitants, il alla visiter toute cette région des lacs qui s'étend de Mapa jusqu'à l'Amazone, région si mystérieuse que les milliers de lacs, grands et petits, qui la composent n'ont pu être encore ni comptés ni tracés sur la carte de la contrée.

M. Coudreau, qui est un grand poète en même temps qu'un savant explorateur, a, dans un livre admirable, *Études sur la Guyane et l'Amazone*¹, peint l'aspect général du pays, les eaux limpides et poissonneuses des fleuves, la forêt qui borde de chaque côté leurs rives, la région des prairies, la vie des habitants, soit qu'ils se livrent à la chasse dans les riantes étendues qui constituent leur domaine, soit qu'ils adoptent la vie de pêcheurs sur les fleuves ou dans les vastes étendues de l'Océan.

En dehors de Counani et de Mapa, qui sont les deux villes principales de la Guyane indépendante, il y a plusieurs villages, parmi lesquels nous citerons Cachipour, Oïssa, Couripi, Rocawoi, Carse-venne.

Les habitants de ces centres de population forment une race bien curieuse. Ils ont généralement une maison à la ville et une autre isolée au fond des bois, où ils habitent de préférence. Ce sont ou

des Indiens purs, ou des métis, ou des esclaves fugitifs, ou des soldats déserteurs du Brésil. L'origine de ces derniers explique, d'une part, leur supériorité intellectuelle relative et, de l'autre, la préférence qu'ils ont toujours témoignée pour la France. Ils sont hospitaliers, généreux, prodigues, insouciant, braves, épicuriens, et ils forcent la sympathie de ceux qui les visitent. S'ils le voulaient, ils seraient tous riches; mais, disent-ils, à quoi bon travailler pour la richesse quand on jouit, dans leur plénitude, du bien-être et de la liberté?

Un peu partout, mais à Counani et à Mapa surtout, on parle et on comprend trois langues : le portugais, qui est le langage d'origine et le plus commun; le français, que tout le monde entend, et le créole de Cayenne, que tout le monde parle.

Tous travaillent, mais travaillent peu. Malgré cela, et le petit nombre d'habitants, qui ne dépasse pas trois mille en tout, le commerce actuel de Counani est supérieur à un million de francs et celui de Mapa atteint trois fois cette somme.

À Counani, et dans toute la région dont cette ville est la capitale, on récolte une assez grande quantité de manioc, qu'on met en farine et qu'on va vendre à Cayenne dans des goélettes appelées *tapouyes*. Cette farine, sous le nom de *couac*, est un des principaux éléments d'approvisionnement des placers de la Guyane française.

La construction des tapouyes constitue la plus grande source de la fortune des habitants de Counani. Ces goélettes sont fort recherchées à Para et à Cayenne, où elles se vendent, suivant leurs dimensions, jusqu'à 20 et 30 000 francs.

La récolte du cacao, de la noix du Brésil, du caoutchouc, des graines oléagineuses, des plantes textiles et pharmaceutiques, sont aussi des éléments d'exploitation qui pourraient aisément centupler d'importance, car, sans aucune culture, ces produits naturels sont perdus en grande partie, faute de bras pour les récolter.

Il en est de même de l'élevage des bestiaux, qui ne se fait guère qu'aux environs de Mapa et qui pourrait produire des sommes incalculables, si l'on utilisait à cet usage les vastes prairies qui séparent les cours d'eau, et où les troupeaux se multiplieraient tout seuls, sans nécessiter d'autres dépenses que l'achat des animaux reproducteurs et la solde d'un petit nombre de gardiens.

Quand les bras de travailleurs sérieux viendront se joindre à ceux des habitants, quelles richesses n'aura-t-on pas à réaliser, en développant dans ces immenses étendues la culture du maïs (qui donne trois et même quatre récoltes par an), celle du riz, de la vigne, du tabac, du café, du thé, du coca, de la canne à sucre et de tous les autres produits susceptibles de prospérer dans les régions tropicales! Quelle autre source d'incalculable fortune dans l'exploitation des bois, les plus précieux du monde, et des mines d'une richesse sans pareille!

La température de la Guyane indépendante est douce, malgré sa situation voisine de l'équateur. Les cours d'eau rapides qui descendent des montagnes de l'intérieur entretiennent partout la fraîcheur et donnent naissance à des courants d'air salubres. Le climat est un des plus sains du monde et les fièvres y sont presque inconnues.

¹ Chez M. Challamel, éditeur, rue Jacob, à Paris.

15 SEPTEMBRE 1891.

12. — TOME LXVII.

La ville de Counani, capitale de la contrée de Counani, est construite sur la rive gauche du fleuve qui leur donne son nom.

Elle ne compte encore qu'une trentaine de maisons et environ trois cents habitants. Elle n'a que trente années d'existence et est située à 25 kilomètres de la mer, si l'on tient compte des méandres du fleuve par lequel on s'y rend, et à 15 kilomètres seulement à vol d'oiseau. Avec la marée montante, des navires de 300 tonneaux pourraient remonter la rivière et s'amarrer à quai dans le village.

A l'embouchure du Counani, sur la rive sud, se trouve un vaste et beau port naturel, offrant des profondeurs de quinze mètres et complètement abrité par une montagne qui s'avance en promontoire dans la mer.

Counani possède deux grandes places publiques autour desquelles se groupent des maisons et des rues bien tracées. Ces maisons, jusqu'ici, sont toutes sans plancher ni étages, excepté celle du chef nominal du pays, le capitaine Trajasse.

Une église, construite en briques et couverte de tuiles, constitue le seul monument. Toutes les autres maisons sont faites en troncs d'arbres plus ou moins bien équarris, reliés entre eux par un clayonnage et de l'argile.

Les toitures sont faites de feuilles de palmiers et peuvent, pendant cinq ans et plus, braver, sans laisser jour à une gouttière, les pluies formidables de l'hiver.

A Counani, plus qu'à Mapa, on trouve tout ce qu'on peut désirer pour vivre confortablement; il y a deux boutiques de boulangers qui fabriqueront, si vous voulez, du pain avec de la farine de froment. Le maïs, le manioc et le riz forment actuellement l'élément principal de l'alimentation, auquel il faut ajouter l'innombrable variété de gibiers et de poissons.

Les pommes de terre, comme à Cayenne, sont remplacées avantageusement par les ignames. Comme fruits, on y trouve l'ananas, la mangue, la banane, la papaye, la noix de coco et cent autres.

Des magasins sont ouverts à Counani, mieux montés qu'aucun de ceux des petites villes de province, et qui, outre toute sorte de hardes, vêtements, coiffures et chaussures, vendent toutes les conserves comestibles qu'un gourmand de profession peut désirer.

Liqueurs diverses, cognac, taïa, y font l'objet d'un grand commerce.

Tous les bons vins y tiennent une belle place, vins de Bourgogne, vins de Bordeaux, vins de Champagne, vins des Côtes du Rhône, vins de Portugal, d'Espagne et d'Italie. Ces vins sont meilleurs et coûtent moins cher qu'en France. Ils sont meilleurs parce que, médiocres ou falsifiés, ils ne supporteraient pas la traversée; meilleurs encore, parce que le voyage de quatre mois qu'ils font pour venir d'Europe les vieillit de quatre années et les convertit en vins retour de l'Inde. Enfin, ils sont meilleur marché parce que le fret ne revient qu'à 4 centimes par litre et qu'en Guyane indépendante on ne paye pas de droits d'entrée.

Nous terminons cet article par quelques citations empruntées au savant explorateur Henri Coudreau,

qui a fait de ces contrées une peinture aussi pittoresque que poétique. Or, ces contrées qu'il a visitées resteront, nous a-t-il répété cent fois, éternellement gravées dans son souvenir comme la plus parfaite image du Paradis terrestre.

« *La forêt de la rive.* — Vous amarrez le canot à un tronc d'arbre, vous sautez sur la berge, et vous voici dans la forêt de la rive. Les épais feuillages tamisent une lumière incertaine; les mousses et les débris étendent sous les pieds un tapis moelleux et élastique; la grande armée des ébéniers, des bois de fer et des palissandres, silencieuse, immobile, sans souffle, ouvre ses rangs au visiteur. Les oisifs de la forêt, oiseaux qui rêvent, et singes qui observent, somnolents dans leurs palais de frondaisons fleuries, vous révèlent à peine leur présence. Des fleurs étranges et inconnues, qui n'ont pas encore de nom en latin, jaillissent de quelque pied d'orchidée caché au haut des arbres, et arrêtent le regard au passage avec leurs formes improbables et leurs nuances insoupçonnées. Des lianes gracieuses ou cruelles, ornant ou étouffant les géants, pendent élégantes, montent rigides, rampent épaisses, et leur sillon aérien de larges feuilles grasses se poursuit, se perd dans les dédales sylvestres, sans commencement et sans fin...

« *Prairie.* — La forêt s'étend sur un kilomètre de chaque côté du fleuve; la végétation est l'accompagnement forcé des endroits humides.

« Au sortir de la forêt pleine d'ombre, moite, exsudant d'âcres senteurs, voici le plein air de la prairie ensoleillée et vivante, avec des lignes bleuâtres de montagnes lointaines, dont l'estompe indécise sourit à l'œil contemplateur; et, de l'autre côté, un panorama béant d'ondulations qui fuient, une pleine mer d'herbes jaunissantes dont les vagues, lentes et molles, déferlent et moutonnent, paresseuses, jusqu'aux dernières limites de l'horizon visuel.

« A travers les étendues de ces herbages solitaires, des ruisseaux sans nombre, silencieux ou babillards, accompagnés dans leur course par des arbustes inconnus vont, se cherchant, s'égarant, revenant cent fois sur leurs pas, puis finissant par se rencontrer, porter, unis, au fleuve des prairies le tribut des sources lointaines.

« Pareil à un tumulus gigantesque, un mamelon isolé, couvert de silex blancs et jaunes, brille au loin, étincelant sous les feux du soleil. Non, ce n'est point là l'œuvre de quelque vanité humaine; nul chef caraïbe n'a confié sa carcasse à ce tertre qui n'a rien d'artificiel. De ce belvédère de la prairie l'œil embrasse à la fois les montagnes, les forêts et la mer. Les ailes blanches des aigrettes, semblables aux voiles des bateaux pêcheurs, les ailes rouges des flamants, pareilles à des flammes, se croisent, se mêlent et tourbillonnent sur les bords des lacs; une biche craintive descend, hésitante, vers les dépressions humides qui sont au bas de la colline; un point noir, l'aigle fauve, plane au zénith; les forêts de l'occident s'empourprent des tons du soleil couchant, et la frêle fleur des crépuscules, l'héliotrope de l'Amazonie, livre son parfum discret aux caresses des zéphirs du soir.

« En bas une buée épaisse s'élève sur le fleuve;

les pêcheurs qui sortent du village envoient jusqu'ici quelques notes perdues d'un chant mélancolique et monotone. La prairie, sous la nuit, pareille à la mer endormie ou au désert, après la cinquième prière, remplit l'étendue de son calme, de son recueillement et de sa sérénité. »

Nous regrettons que notre cadre ne nous permette pas de pousser plus loin ces citations. Nous aurions voulu faire connaître à nos lecteurs ce que M. Henri Coudreau pense des habitants, comment il a décrit la savane, la forêt vierge et les Indiens qui, fuyant le voisinage des civilisés, ont porté

leurs pénates au loin, dans l'intérieur des terres, vers les montagnes inexplorées d'où descendent les fleuves. Nous aurions été heureux aussi de leur montrer les aspects divers que prend cette contrée paradisiaque pendant la saison d'été et pendant la saison des pluies hivernales.

Si l'espace ne nous manquait, nous leur aurions volontiers énuméré les produits du sol, la faune et la flore, et fait entrevoir les richesses que la civilisation pourrait tirer de ces pays aujourd'hui déserts.

JULES GRÖS.

MAITRE CHEZ LUI

LÉGENDE BRETONNE

(Fin.)



JEAN-MARIE et Marie-Jeanne, à part leurs querelles, étaient les meilleurs amis du monde, amis comme on l'est à la campagne, c'est-à-dire comme chien et chat que brouille la moindre question d'intérêt personnel, la dispute du premier os venu.

Toujours ensemble et toujours en mauvais accord. Quand ils furent plus grands, cela ne fit que croître et embellir; ils ne se prenaient plus aux cheveux, mais ils s'envoyaient des bourrades et des paroles méprisantes. Cela n'empêcha pas l'amour de naître entre eux quand ils dépassèrent la pointe de la seizième année. Amour favorisé par les deux familles; la petite vérole et la fièvre typhoïde ayant sévi par là et emporté les nombreux héritiers des Per'hâ et des Bihan, hormis Jean-Marie et Marie-Jeanne, il paraissait tout naturel qu'ils s'épousassent par la suite, pour réunir en une les deux jolies fermes. On les considéra donc comme des fiancés, et cela ne les fâchait pas du tout; au contraire, car ils ne trouvaient rien de meilleur au monde que d'être ensemble et de s'asticoter. Ensemble ils allaient aux foires et aux pardons des environs; il ne fallait pas que quelque autre gars courtisât Marie-Jeanne, ou gare les belles joues rebondies de celle-ci; de même, si une fille semblait avoir des politesses pour Jean-Marie, c'était sur lui que retombait aussitôt la colère de sa bonne amie et les coups de sabots de pleuvoir sur les tibias de l'amoureux.

Mariage d'amour, mariage de convenance aussi. Jean-Marie et Marie-Jeanne avaient hérité de la rapacité et de l'avarice de leurs ascendants. En eux le Val ambitionnait la possession de la Crublaie, comme la Crublaie brûlait d'être unie au Val. La rivalité des deux fermes, qui, de pareille importance, luttaient depuis des siècles à qui serait la plus florissante, la plus productive, devait se continuer dans leur ménage: ils ne s'accorderaient que sur un point, ne pas dépenser un écu inutilement.

Quand ils eurent vingt ans, la noce se fit, à la paroisse, par un joli jour de mai. Ce fut grande liesse dans le pays: d'abord un départ en musique pour l'église, en musique, c'est-à-dire sous la conduite de deux violons, d'un bombard et d'un binou; une volée de notes grêles à travers la campagne à peine verdissante, une ritournelle cent fois répétée et qui ne fatigue pas, tellement elle a l'accent du terroir. Une jolie messe chantée par tout ce qu'il y avait de voix nasillardes dans la contrée. Le retour de l'église: une course d'estomacs affamés vers le tire-bouchon de fumée qui s'élevait comme un plumet de fête au-dessus de la ferme du Val. Le déjeuner: une lippée magnifique, des tables étroites s'allongeant dans les petits chemins, — un déjeuner de cinq heures. — Enfin la danse dans une grange, décorée, à cet effet, de torches et de branchages. Vers dix heures les violons, le bombard, le binou roulèrent l'un après l'autre derrière les tonneaux, exténués, trop ivres pour poursuivre la cadence; et toute la noce s'égreña par les chemins, tous ne devant pas reparaitre à leur logis ce soir-là. Mais les bons ivrognes dorment si bien dans les fossés! De leur côté Jean-Marie et Marie-Jeanne s'endormirent à poings fermés dans la même couche, non sans s'être administré quelques gaies bourrades, comme des mariés bien heureux.

Cela ne marcha pas mal, tant que les parents Bihan et le père Per'hâ vécurent. Jean-Marie et Marie-Jeanne aidaient à la ferme comme par le passé; la seule différence, c'est qu'ils escaladaient ensemble le lit du second étage. Mais il arriva que, coup sur coup, moururent le père Per'hâ, qui était veuf, et le père Bihan; la mère Bihan ne voulait plus s'occuper de la ferme, elle ne demandait qu'à vivre tranquille dans son coin. Les nouveaux mariés restèrent donc maîtres du terroir, chacun avec sa ferme. La lutte allait commencer sérieusement.

Elle commença tout de suite, en effet, mais ce fut Jean-Marie qui eut le premier avantage: il fut

décidé que la résidence des fermiers serait au Val. C'était un déshonneur pour la Crublaie. Marie-Jeanne en conçut un vif dépit. Aussi prit-elle le parti de s'en venger, en soignant l'exploitation de la Crublaie au détriment du Val, pour les choses qui la regardaient; c'est-à-dire que, parmi les cochons, les vaches, les moutons, les poulets, elle choisit les meilleurs élèves pour sa ferme de prédilection. Jean-Marie fit de même pour les semences, pour les engrais, etc., toutes choses qui le concernaient. Cela causa de terribles querelles, et le peu de bonne amitié qu'il y avait dans le ménage sombra dans les tourmentes. Tout le pays s'amusa à marquer les coups : les domestiques, les voisins, tout le monde s'ingéniait à exciter les parties l'une contre l'autre et même, comme à la course aux ânes ou au combat de dogues, on faisait des paris à savoir qui l'emporterait.



Si solide que fût la ménagère, elle eut le dessous. (Dessin de L. Morin.)

Jean-Marie, dix fois plus avare depuis qu'il était maître, criait à la journée que sa femme lui faisait perdre de l'argent par ses vêtements. De fait c'était bien possible, elle prisait plus que personne les joies de la lésinerie, mais le désir d'exaspérer son mari était si vif qu'elle n'avait garde de se priver d'une si bonne vengeance. Jean-Marie ne décollerait plus.

Un jour, l'orage creva tout à coup à propos d'un veau du Val qui était mort, faute de soins. Jean-Marie, poussé à bout par une raillerie de sa femme, prit sa trique et lui trempa une soupe soignée. Si solide que fût la ménagère, elle eut le dessous et reçut un mauvais coup qui lui cassa net la cuisse droite.

Elle n'avait d'autre ressource que de crier; elle en usa et en abusa; tous les gens de la ferme accoururent, et Jean-Marie eut le mauvais rôle. Mais il ne lui vint pas à l'esprit de la plaindre et de lui demander pardon; au contraire, il lui en voulait

de s'être fait casser la jambe et supputait déjà ce que cela allait lui coûter, tant de la part du médecin que par suite de l'incapacité de travail. Elle faisait la brave; dans les grandes douleurs qu'elle sentait, sa consolation était de voir qu'il en coûterait cher à son mari. Elle ne cessait de répéter : « Va-t-y en falloir d'argent pour c'te jambe, va-t-y en falloir ! »

Il en fallut : Marie-Jeanne fit trainer la guérison tant qu'elle put, eut les exigences les plus coûteuses. Jean-Marie rageait, car il semblait bien qu'elle allait faire la maîtresse, sitôt remise, et que son mauvais coup l'obligerait par la suite à la traiter avec moins de violence. Puis, tout à

coup, comme un homme qui a trouvé quelque bon tour, il devint très doux, ne se plaignit plus et reçut très bien le médecin, qui profitait de l'aubaine pour venir tous les jours et se donner des airs d'homme indispensable.

Marie-Jeanne guérit enfin et dit qu'elle pouvait se lever, marcher. Alors Jean-Marie fit quérir le médecin, et, devant sa femme, lui demanda combien il lui devait. C'était cinquante écus. « Les voilà, dit doucement le brave homme, et en voici cinquante autres, d'avance, pour panser ma femme la prochaine fois que je la régalerai de la même façon, ce qui arrivera dès qu'elle m'en donnera l'occasion. »

Marie-Jeanne ne trouva rien à répondre, elle était matée. Elle comprit qu'elle ne serait jamais la maîtresse, baissa pavillon, devint une femme très soumise et s'occupa autant du Val que de la Crublaie.

LOUIS MORIN.

IL EST SI CARESSANT!



Composition d'Albert Guillaume.

SANS LUI

(Fin.)



TONY, d'un œil méfiant, considérait Alexandre. Le jeune homme s'en aperçut :

« Sois tranquille, mon petit Tony, je ne te prendrai pas ta grande sœur. Et tu verras que nous deviendrons bons amis. »

Une minute après, l'enfant riait et babillait sur les genoux d'Alexandre.

« Mon Dieu, disait Mme Verloz, que cela fait plaisir de voir un pareil accord ! »

Un peu plus tard, tous se rendirent chez Mme de la Salle. Le visage sombre et inquiet de celle-ci s'éclaira quand Irène s'avança vers elle.

« Tu ressembles de plus en plus à ton père, — rien de ta mère ; — eh bien, quelle bonne nouvelle viens-tu m'annoncer ? »

— Ma tante, voici votre futur neveu, que je vous prie d'aimer comme vous m'aimez.

— Bien volontiers, mon enfant ; je suis fort heureuse de ton choix.

— Je vous présente aussi Mme Verloz, l'excellente amie qui m'avait offert l'hospitalité en l'absence de ma mère, et qui a bien voulu m'accompagner jusqu'ici.

— Soyez la bienvenue, Madame... Irène, il me semble que ta mère n'était pas prévenue de votre arrivée ? Votre voyage s'est donc décidé bien vite ?

— C'est un trait de lumière qui m'a traversé l'esprit, s'écria Mme Verloz. A quatre heures, nous ne savions pas que nous partions, à huit nous étions en route.

— Alors vous avez voyagé toute la nuit ? Vous devez être bien fatigués ?

— Nous ne le regrettons pas, Madame, car nous avons vu l'aube, et quelle aube ! se lever sur les bois du Morvan. »

Irène prit sa tante à part.

« Ma mère, lui dit-elle, ne pourra profiter de vos bonnes dispositions à son égard, ma tante ; nous ne saurions vivre sans elle ; elle viendra donc habiter avec nous, Tony aussi, bien entendu. »

— Fort bien, répliqua Mme de la Salle très surprise, mais très contente de ne pas être obligée de garder sa belle-sœur près d'elle et l'enfant de son second mariage, auquel elle ne s'était pas attachée non plus. Vous êtes de bons enfants ; Sophia serait morte d'ennui ici. »

Charmée de cet arrangement, elle les invita tous à déjeuner, et avec une amabilité qui rappelait la châtelaine d'autrefois, leur offrit même l'hospitalité, s'il leur plaisait rester quelques jours à Marcheloup pour visiter ses bois et ses vallons sauvages.

Le reste de la journée se passa en causeries, en promenades dans le parc. Vers le soir, Irène, comme toutes les âmes qui pensent, éprouva le

besoin de s'appartenir un peu, d'épancher son cœur devant Celui qui entend tous sans qu'on parle. Elle se dirigea vers l'église ; mais le sonneur, après l'angélus, en avait fermé la porte. Elle poursuivit son chemin et arriva jusqu'à la croix de pierre à l'entrée du village. La route était déserte ; les travailleurs étaient revenus des champs ; et, laissant dans l'air une odeur de lait, les troupeaux venaient de rentrer à l'étable. Aux dernières lueurs du jour, portes ouvertes, on soupait dans les maisons.

Irène s'assit au pied de la croix, les mains jointes sur ses genoux. Que regardait-elle si loin, si loin avec tant de mélancolie ? et pourquoi des larmes inondèrent-elles son visage ?

« Irène, vous pleurez ! Regretteriez-vous la parole que vous m'avez donnée ? N'avez-vous plus confiance en moi ? »

Alexandre prononçait ces mots avec une inquiétude suprême. Il était arrivé à peu de distance de la jeune fille sans qu'elle l'entendit marcher sur l'herbe, et il avait ainsi surpris ses larmes.

« Non, oh ! non, ce n'est pas cela. Mon cœur est bien à vous, Alexandre. Mais, mon Dieu, le bonheur présent n'efface pas le souvenir des douleurs passées ; il est des pertes irréparables. Quand vous m'avez surprise en larmes, je songeais à cette tombe laissée, il y a sept ans, sur les rives d'Asie. Tous les jours je pense à celui qui repose là-bas ; mais ce soir, au milieu de mon bonheur, le souvenir en est plus poignant encore. Avec quelle joie il nous eût bénis, ce père tant aimé ! Oh ! Alexandre, que vous êtes heureux d'avoir tous les vôtres, de ne pas connaître ce cruel brisement de la séparation sans retour ! Voilà pourquoi je pleurais en un jour qui ne semble guère fait pour les larmes. M'en voulez-vous ? »

— Vous en voulez, Irène ? pouvez-vous le penser ! vos larmes m'inquiétaient parce que j'en ignorais la cause ; je m'y associe maintenant. Moi aussi je l'aime, je le regrette, le père que vous pleurez, et dont l'âme est en vous si visible. Mais espérons que des régions inaccessibles à nos regards où il a trouvé le repos, il nous voit et il nous bénit.

— Oui, espérons-le », murmura-t-elle.

Un long moment ils restèrent sans se parler. Autour d'eux le silence s'était fait plus grand, et dans le calme consolateur des champs, sous le ciel pâli où se montraient quelques étoiles, il semblait à Irène qu'une tendre et grave bénédiction descendait sur elle et sur Alexandre.

LOUISE MUSSAT.

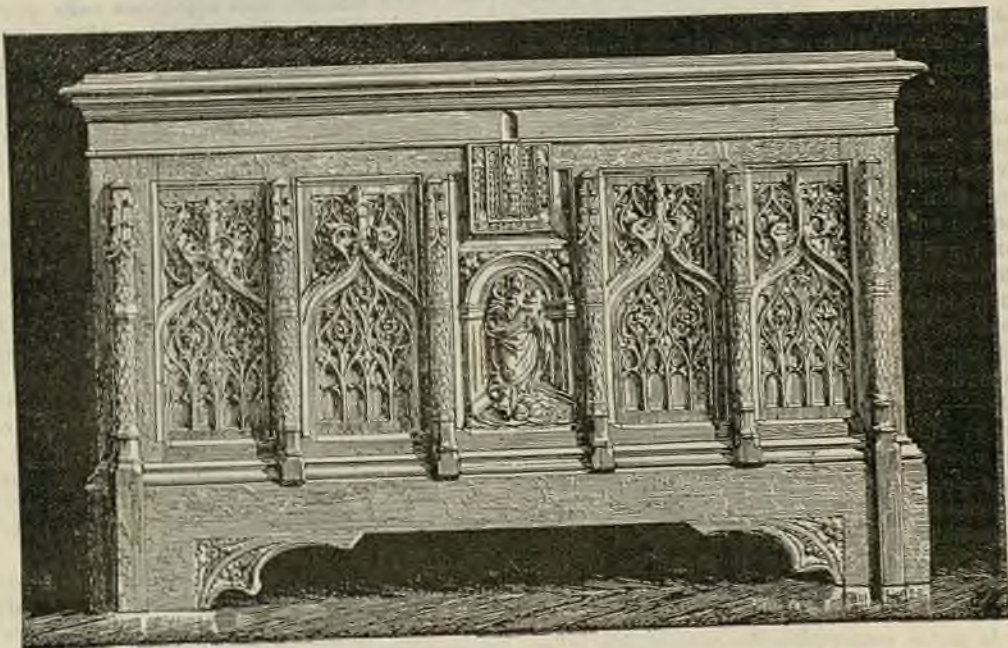
FIN

SCIENCE EN FAMILLE

Il n'est personne aujourd'hui à qui, au moins sommairement, ne soit familière la théorie du courant électrique. Chacun sait que, étant donné un point (la pile) où quelque décomposition chimique ou disposition physique opère la séparation de deux fluides, dont la réunion constitue l'électricité proprement dite, ces fluides s'élançant, pour se rejoindre, sur des conducteurs métalliques, produisent ce qu'on est convenu d'appeler

Mais, si je vois comme il y entre,
Je ne vois pas comme il en sort. »

Alors moi de lui expliquer... je me trompe, de lui apprendre (car expliquer est bien prétentieux en face de ce simple détail qui, pour passer en quelque sorte inaperçu, n'est pas moins un des phénomènes les plus merveilleux dans l'ensemble des phénomènes électriques), alors moi, dis-je, de lui apprendre que, pour économiser la dépense et



Coffre en chêne sculpté du château de Pau, gravure extraite de la *Menuiserie*, par Henri Havard (librairie Delagrave).

le courant électrique. Chacun sait que quelle que soit la longueur des conducteurs sur lesquels marchent les fluides, pourvu que le circuit (c'est-à-dire l'aller et le retour) ne subisse aucune interruption, la durée du parcours est en quelque sorte instantanée, puisqu'il est démontré que ce voyageur mystérieux, invisible, impalpable, accomplit sa course avec une telle vitesse qu'il lui faudrait moins d'une seconde pour faire le tour du monde, mais toujours, bien entendu, à la condition essentielle que le circuit soit parfait. Et chacun sait en outre que le fonctionnement du télégraphe électrique repose sur le simple fait des interruptions ou fermetures successives de ce circuit parfait.

Rien d'étonnant donc à ce qu'un écolier, avec qui je traversais l'autre jour un village, se soit fort étonné qu'un fil unique aboutisse au bureau télégraphique de l'endroit. Se rappelant à propos la fable du *Lion malade*, et parodiant ou plutôt estropiant un peu les paroles du renard : « Voilà, me dit-il, le fil qui amène le courant aux appareils placés dans cette maison ; fort bien !

l'installation du second fil complétant le circuit, on demande à la terre elle-même d'y suppléer : ce qu'on obtient d'elle sans la moindre difficulté, c'est-à-dire à la seule condition de terminer le premier fil, aux deux points extrêmes de son parcours, par une large plaque métallique, que l'on enfouit en quelque endroit humide du sol. Les choses étant ainsi disposées, le courant qui, par exemple, a franchi, le long d'un fil aérien, la distance de Paris à Marseille, complète son circuit en franchissant par voie souterraine la distance de Marseille à Paris, et cela sans se tromper jamais sur son lieu d'arrivée, quelque divers, quelque éloignés que puissent être les points où les plaques sont enfoncées.

Où, voici ce qui se produit un peu partout chaque jour : quelques éléments voltaïques ayant dégagé une somme de fluide relativement infime, si l'on fait plonger les deux bouts d'un fil conducteur dans cette masse immense qui s'appelle la Terre, il arrive que le peu de fluide conduit là s'y meut avec la même facilité que sur le fil aérien

et va retrouver, à cent ou mille lieues aussi bien qu'à quelques kilomètres, le point de sortie, qui, en correspondant au point d'entrée, doit compléter le circuit, et réaliser ce courant que monseigneur l'homme veut utiliser.

..

Il va de soi que depuis la première constatation de ce véritable prodige, les spécialistes ont fort discuté sur la question de savoir comment se comporte cette portion de courant dans les profondeurs souterraines, où aucun guide ne lui semble offert et où pourtant elle se dirige avec un instinct autrement précis que celui qui ramène le pigeon voyageur à son colombier — et avec la vélocité que nous savons.

De ces discussions il n'était sorti jusqu'à présent que des données assez vagues; ou, pour mieux dire, avec cette sagesse qui consiste à ne pas répudier leur ignorance, les savants de bonne foi s'étaient à peu près bornés à constater sans prétendre expliquer. Ce qu'ils avaient trouvé de mieux consistait à laisser tout le mérite de l'affaire au grand réservoir commun d'électricité, résidant selon eux et selon toute évidence, à l'intérieur de notre globe — explication qui en somme n'expliquait pas grand'chose. Et le réservoir commun étant là pour se charger avec une exactitude toujours parfaite des missions les plus nombreuses, c'était chaque jour à qui lui en confierait une nouvelle.

Mais tant va la cruche à l'eau... vous savez le reste — et tant sont allées les plaques enfouies au fameux réservoir commun, qu'il vient, paraît-il, d'en résulter une certaine lumière sur la façon d'agir de la portion souterraine des courants, mais aussi du même coup une situation singulièrement litigieuse à propos du droit qu'auraient les uns ou les autres sur l'emploi de la terre comme suppléante du *fil de retour*.

Tout d'abord, il semblerait maintenant démontré que la partie souterraine du courant due à l'enfouissement des plaques métalliques, va, file, en droite ligne, à travers n'importe quels matériaux du sol, pourvu sans doute qu'ils soient humides, et cela par suite d'une sorte d'appel impérieux se produisant d'une plaque à l'autre. Quelle oreille faut-il pour entendre cet appel, ou quelle sensibilité pour en subir l'influence?

Si nous voulons avoir une figure analogique de cette opération, qui en ce cas ne perd rien de son caractère merveilleux, imaginons — ce qui ne se voit jamais, mais ce qui peut toujours se supposer — imaginons un vaste arc-en-ciel largement ellipsoïdal, qui par un de ses bouts toucherait le sol à Paris et par l'autre le toucherait à Marseille, puis, pour fermer ou compléter l'ellipse, imaginons qu'un tracé se produit *souterrainement* de l'un à l'autre des points où l'arc aérien aboutit au sol.

Si maintenant nous imaginons un arc semblable dont un des bouts touchera le sol à Chambéry et l'autre bout à Nantes, il est évident que les lignes de nos deux ellipses imaginaires devront se couper à angle plus ou moins droit vers le milieu de leur circuit.

Voilà théoriquement formulé ce qui pratique-

ment se produit sur un grand nombre de points du globe à la fois, par suite de la multiplication des lignes électriques de toutes sortes. Et voilà ce qui crée sur certains points une situation embarrassante, à propos de laquelle appel a été fait aux voies judiciaires; et ce qui, en fin de compte, a donné lieu à des sentences qui peuvent paraître consacrer de singuliers droits de jouissances terriennes.

Le conflit a été provoqué aux États-Unis par l'établissement des chemins de fer électriques à *conducteur*, c'est-à-dire fonctionnant par *transmission de la force motrice* à l'aide d'une tige métallique spéciale. Ce conducteur opérant le transport d'un effluve considérable, il arrive tout naturellement que la portion de circuit qu'il demande au sol est d'une intensité tout autre que celle qu'exige un simple téléphone ou même un télégraphe. Or il a été bientôt démontré que le voisinage ou le croisement des circuits souterrains des chemins de fer électriques occasionnent des troubles considérables, plus particulièrement dans le fonctionnement des lignes téléphoniques. Celles-ci, tout en employant, cela va sans dire, le circuit souterrain, veulent donc le faire interdire aux chemins de fer électriques, qu'on obligerait d'établir un second conducteur pour le complément nécessaire du circuit.

La cour suprême de l'Ohio appelée à se prononcer sur le différend a dit que les compagnies de chemins de fer électriques n'ont pas le droit de prendre la terre pour achever leur circuit et qu'elles doivent opérer à circuit métallique complet. Par contre ces compagnies prétendent que la terre, électriquement parlant, est une propriété banale dont chacun peut user à son gré. Les autres admettant l'usage, puisqu'elles usent, en appellent comme d'*abus*.

Voici d'ailleurs que, pour venir à l'appui de la sentence du tribunal américain, l'observatoire anglais de Greenwich affirme que les courants de retour d'un chemin de fer électrique, dont la plaque la plus voisine est cependant à environ trois kilomètres, troublent les aiguilles du galvanomètre destiné à étudier les variations du magnétisme terrestre, et rend notamment impossible la constatation des courants ondulatoires à faible intensité.

Bref, le litige est ouvert; la justice saisie de la cause au pays des Yankees, le sera probablement un de ces jours en nos régions. Vraiment l'on ne s'attendait guère à voir jamais la justice mêlée à pareille affaire. Mais forcément, vu le nombre toujours croissant des lignes électriques, il faudra légiférer en termes précis, sur les conditions d'usage du circuit terrestre; car il sera bon que ces conditions soient fixées à l'époque — inévitable et peut-être fort prochaine — où, tant pour la création que pour le transport des forces de tous genres, on disposera de courants électriques cent fois, mille fois, dix mille fois plus puissants que les pauvres effluves employés aujourd'hui à l'éclairage ou à la mise en mouvement de quelques malheureuses petites voitures.

..

A cette époque-là certainement maintes décou-

vertes ou inventions, qui ne sont encore aujourd'hui qu'à l'état d'aperçus ou d'embryons, seront devenues des conquêtes définitives du progrès.

Parmi celles-là je n'hésite pas à placer les premières expériences dites de *chronophotographie* dont un disciple de M. Marey, le maître célèbre par ses études de locomotion, M. Démeny, a donné dernièrement communication à l'Académie des sciences.

Le genre d'études auxquelles s'est livré M. Marey,

l'illusion du mouvement animal à l'aide d'une série d'images reproduisant les diverses attitudes successives que les animaux prennent au cours d'un mouvement.

« Un observateur ordinaire, dit M. Démeny, aurait de la peine à deviner les paroles prononcées, au simple vu du mouvement des lèvres. Mais si l'on présente ces images à un sourd-muet qui, par une éducation spéciale, a appris à lire sur la bouche et s'est lui-même habitué à articuler des



Chaise à coffre en noyer sculpté, xvi^e siècle, gravure extraite de la *Ménagerie*, par H. Havard.

a pensé M. Démeny, devait pouvoir s'appliquer à des mouvements d'un autre ordre que ceux que les divers êtres emploient pour se déplacer; et l'idée lui est venue d'analyser par la photographie instantanée les mouvements des lèvres chez un homme qui parle. Il a ainsi obtenu une suite d'épreuves assez nettes pour que la forme de la bouche soit parfaitement définie dans les différentes articulations des sons émis. Avec ces épreuves, il a construit un zootrope, qui lui a permis d'obtenir la synthèse de cette analyse.

Le zootrope — ainsi nommé de *zoon* animal et *tropos*, tour, ou *trépô*, tourner — appareil tournant fondé sur le principe de l'ancien *phénakistoscope*, est aujourd'hui connu de tous, comme produisant

sons en imitant les mouvements qu'il voit exécuter par les *parlants* normaux, le zootrope renouvelle chez lui des sensations déjà connues, et la lecture peut avoir lieu sur la série de photographies successives.

Ainsi un jeune élève, amené devant le zootrope, reproduisant le mouvement des lèvres pendant la prononciation d'une phrase, a pu lire sur ce mouvement les voyelles, les diphtongues, ainsi que les labiales. La phrase prononcée ayant été interrompue avec intention, le sourd-muet s'en est aperçu. A vrai dire aussi les mouvements souvent apparents de la langue n'ayant été photographiés que très vaguement, les sons qui demandent les secours de cet organe ont échappé au sujet.

Mais quelque imparfaite qu'ait été cette expérience, elle ne démontre pas moins qu'il y a là une idée féconde pour la création de tableaux typiques, destinés à faciliter l'éducation des sourds-muets par la méthode des articulations comprises et imitées.

L'idée de M. Démeny est donc bien digne d'être enregistrée, comme posant un jalon sur une voie originale qui, sans aucun doute, doit conduire à de très heureux résultats.

Si consigner et louer une idée neuve et apparemment féconde est dans notre rôle, nous ne devons pas moins applaudir à l'œuvre qui consiste à faire apprécier par tous l'ensemble des efforts d'une longue suite d'actives et généreuses générations qui se sont manifestées par des productions aussi charmantes qu'utiles.

Cette œuvre, qui doit former une série de petits volumes très élégants et très richement illustrés, vient d'être entreprise à la librairie Delagrave sous le titre collectif de : *les Arts de l'ameublement*, par M. Henri Havard, inspecteur des Beaux-Arts, l'historien de l'Art hollandais, l'auteur de l'Art dans la

maison et du grand Dictionnaire de l'ameublement, dont il a été parlé maintes fois dans les causeries du Musée des Familles. Le premier volume de cette collection, aussi instructive que pittoresque, est consacré à la Menuiserie, dont il est à la fois un historique très lucide, très exact et une sorte de manuel à l'usage des amateurs, des curieux, que doivent forcément intéresser les procédés, les pratiques d'une industrie artistique, pour ainsi dire, jusque dans ses moindres détails.

Là, en même temps que s'échelonnent, comme autant de souvenirs caractéristiques des divers temps, les ouvrages d'une multitude d'artisans dont malgré leurs grands mérites les noms n'ont que rarement survécu, nous sommes initiés à l'esthétique primitive des créations les plus simples, comme aux secrets du style et de la conception des plus coquettes fantaisies.

Et c'est en visant et en atteignant le double but du livre vulgarisateur et du conseiller au goût raffiné que, par cette nouvelle collection, M. Henri Havard saura une fois de plus mériter et obtenir le succès dont il est coutumier.

LOUIS BALTHAZARD.

MADRÉPORES ET CORAUX



ous ceux qui ont navigué dans les mers chaudes avec le goût d'étudier les choses de la nature et de les regarder d'un oeil moins méprisant que la plupart de ces voyageurs fantaisistes, pour lesquels notre langue, trop pauvre, a emprunté le vocable prétentieux et anglais *globe-trotter*, ont dû par moments admirer l'étonnante profusion, l'incomparable richesse des polypiers, des madrépores, en certains bas-fonds de l'océan Indien.

Pour moi, ce n'est jamais sans un secret plaisir que, seul avec moi-même ou quelques rares amis, je laisse parfois mon esprit vagabonder dans le passé, déjà riche en souvenirs, de mon errante et insouciante jeunesse. A travers le globe je suis allé au hasard, et sur des navires de toutes sortes j'ai parcouru les mers depuis l'Atlantique jusqu'au détroit de Dampierre, tour à tour bercé par les grandes lames bleues des mers de Chine, les vagues plus vertes du Pacifique, ou arrêté sur un voilier dans quelque anse des îles Moluques, avec le grand soleil des tropiques sur la tête, et sous les yeux le panorama magique et inoubliable des grandes montagnes, montant droites, ainsi que des cônes de verdure, et qui, la nuit, se couronnaient d'un panache de feu.

Aussi bien, puisque mes souvenirs m'y reportent, je veux parler d'une petite excursion que je fis jadis, il y a quelque douze ans, dans les parages de l'île de Salwatty, là-bas, dans le nord de la Nou-

velle-Guinée. Nous étions trois, M. Raffray, aujourd'hui consul de France à Singapore, M. Laglaize, qui fait maintenant du commerce en Espagne, et moi, qui ne fais rien, qu'écrire. Nous nous rendions en Nouvelle-Guinée, pays alors peu fréquenté, pour y former des collections d'histoire naturelle, et nous relâchions dans ce petit port de Salwatty, pendant quelques heures, venant de Ternate, et avant que de reprendre notre route vers le Sud.

Vers quatre heures, alors que le soleil de l'équateur avait un peu ralenti ses ardeurs, nous descendîmes à terre pour nous promener un peu. Mais nous limitâmes notre excursion à un certain banc de sable émergeant à marée basse et précédé par des terrasses de coraux où l'eau plus verte, mais transparente comme du cristal, laissait voir une confusion de formes animales qui eût intéressé même un profane.

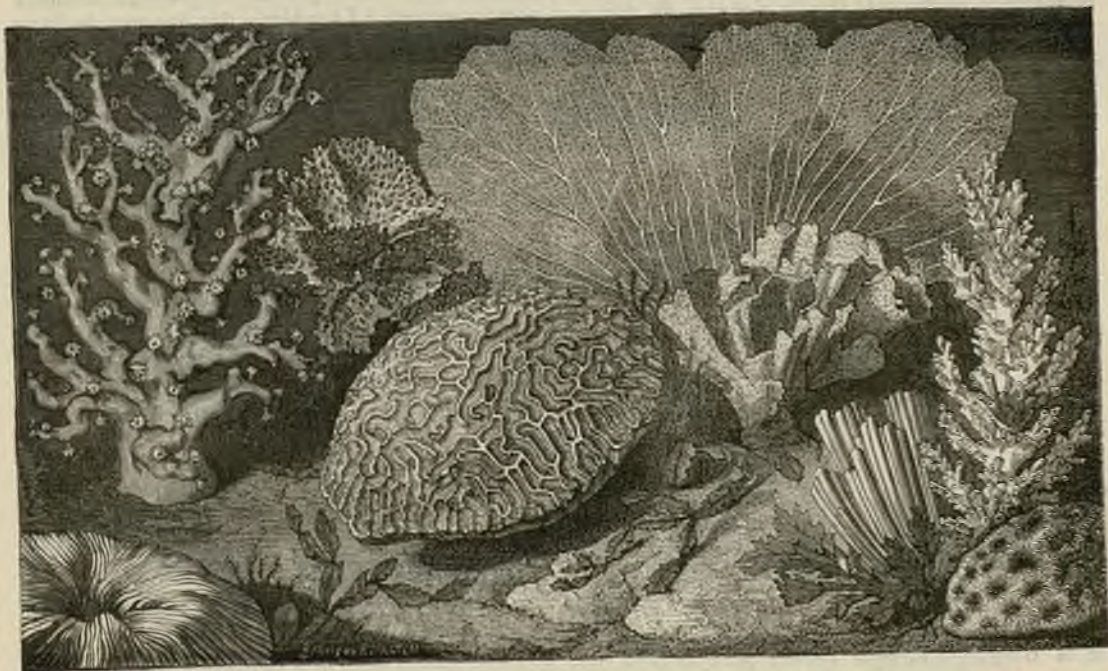
Cependant les deux autres vagabondaient, M. Raffray faisait des photographies. Et avec son petit appareil monté sur un trépied de cuivre il excitait, au plus haut point, la stupéfaction des deux matelots malais qui nous avaient amenés dans un esquif. Ils mâchaient leur bétel et crachaient dans la mer, remplissant les flaques d'eau d'une écume rougeâtre et qui ressemblait à du sang. Puis M. Laglaize tomba en véhémence contemplation devant un crabe d'une espèce rare et singulière, un *milhrax* sans doute, et dans son humeur inconstante il reporta son affection sur des coquillages. On le

voyait les ouvrir avec un couteau et les humer tout vivants.

Je voulus imiter son exemple, car je me dois cette justice d'avoir toujours essayé de toutes les cuisines; et aucun genre d'alimentation, quand il s'est trouvé à ma portée, ne m'a trouvé indifférent. Saisissant donc rapidement un beau coquillage fauve moucheté de rose et de bistre, une *harpa ventricosa*, je mordis à même le pied de la bête avec une gourmandise froide de cannibale. Et je ne recommencerai jamais. Car cette chair coriace et cependant visqueuse, insipide et amère, m'a dégoûté à tout jamais de manger des harpes.

les voir, mais seulement les deviner par le mouvement de l'eau. Des poissons de couleurs tranchées, de tons éclatants, de formes insolites, allaient et venaient, se poursuivant avec cette silencieuse démarche d'ombres qui donne à tous ces êtres muets, se mouvant tout d'une pièce, quelque chose d'incomplet et de factice.

Et tout ce petit monde déployait une énergie sans trêve. Les nageoires fendaient l'eau, les antennes se repliaient comme des fouets, les tentacules s'allongeaient, les valves des coquilles baillaient. Les oursins couraient sur leurs piquants, grimpant le long des coraux; les crabes reculaient brusque-



Madrépores et coraux divers. (Dessin de E. Valton.)

Sur le sable humide, je me mis à plat ventre, et résolu à ne plus sortir de l'existence contemplative, je regardai en contre-bas. Dans une sorte de cuvette plate, une abondance de coraux et de madrépores, d'algues de toutes sortes, formait une petite forêt sous-marine. Les coralliaires, avec leur tronc ramifié décomposé en ramilles de plus en plus ténues, chargées de bourgeons étoilés, ressemblaient à ces arbres d'Afrique qui n'ont point de feuilles. Les méandrines avec leurs divisions polygonales rappelaient des gâteaux de miel; d'autres ressemblaient à des dents d'ivoire, à des éventails, à des cornets. Les gorgones semblaient faites de dentelle: plus fines encore, comme trame, étaient les éponges. Les fongies feuilletées délicatement étaient d'un blanc tendre tandis que des madrépores étaient d'un superbe violet. Les gorgones avaient leurs rameaux fauves ou roses; les lubipores, semblables à des orgues, étaient d'un rouge de sang.

Des milliers de coquillages, de vers, de menus crabes allaient et venaient dans ce petit cirque, et certains étaient si transparents que l'on ne pouvait

ment, les pinces ramenées sur le front, lorsqu'un poisson les frôlait; les grandes annélides ondu-laient comme des scolopendres à antennes et à pattes plumeuses; les serpules rentraient dans leurs tubes calcaires.

Et combien d'autres êtres encore! Un naturaliste eût passé une année à déterminer, à décrire toutes les formes animales cantonnées dans ce creux de rocher, et dont une marée allait disperser dans un remous inconscient la plus grande partie des habitants.

« C'est seulement par une étude plus minutieuse, dit le célèbre naturaliste Hœckel, que l'on peut se faire une idée approximative de la foule miraculeuse des animaux divers qui pullulent pêle-mêle sur ces bancs et qui y soutiennent entre eux la lutte pour l'existence. Chaque polypier constitue isolément un véritable petit musée zoologique. Plaçons, par exemple, dans un vase plein d'eau de mer, où les polypes pourront étaler paisiblement leurs corps délicats, le magnifique pied de madrépore qu'un de nos plongeurs vient de retirer. Au bout d'une heure non seulement ses nombreux rameaux sont

recouverts des floraisons les plus belles, mais des centaines d'animalcules assez gros et des milliers de petits rampent et nagent çà et là, dans le récipient. Nous y voyons des crustacés et des vers, des céphalopodes et des gastropodes, des tuniciers, des astéries et des oursins, des méduses et des poissons, qui tous étaient d'abord dissimulés dans les branches du Madrépore. En même temps lorsque nous retirons le polypier pour le mettre en pièces à l'aide d'un marteau, nous trouvons encore dans son intérieur une foule d'animalcules divers qui s'y cachaient, notamment des coquillages, des crustacés et des vers perforants. Enfin quelle foule d'existences invisibles nous apercevons, à l'aide du microscope seulement! Quelle richesse de découvertes merveilleuses est encore réservée ici aux zoologistes à venir, qui pourront étudier avec foi pendant des mois et des années les rivages coralliaires!

Examinons donc sommairement ces coraux et ces madrépores, et nous verrons que ce sont des colonies de polypes réunis entre eux par des dépôts calcaires affectant les formes les plus variées. Chaque polype est un petit organisme, affectant la forme d'un sac dont la cavité est séparée par des cloisons radiaires et porte à son orifice une couronne de tentacules. Ainsi enchâssé dans une loge sur l'arbre calcaire de la colonie, chacun de ces polypes produit, avec ses tentacules, l'effet d'une petite fleur épanouie. Aussi pendant longtemps les naturalistes restèrent d'accord avec le vulgaire pour considérer les coraux comme des fleurs marines.

Et cette erreur est ancienne, elle se perd, en tant qu'origine, dans les plus vieilles traditions de l'antiquité humaine. C'est dans les poèmes orphiques, contemporains des premières civilisations de l'Hellade, que l'on voit les branches rouges du corail prises pour des algues rougies par le sang de Méduse et « pétrifiées par le regard mourant de la Gorgone, lorsque Persée posa la tête du monstre sur le rivage pour purifier ses mains dans la mer ». Le poète Ovide nous dit que cette plante marine, molle tant qu'elle vivait dans son élément, durcissait au contact de l'air :

Sic et corallium quo primum contigit auras,
Tempore, durescit; mollis fuit herba sub undis.

Cette opinion prévalut jusqu'à la fin de notre xvi^e siècle; seulement alors J.-B. de Nicolaï, préposé à la pêche du corail dans les parages de Tunis, daigna plonger lui-même et arracher des pieds de corail. Ainsi il put reconnaître que le corail était tout aussi dur sous l'eau que dans l'air. Cette expérience fut renouvelée par Ory de la Poitiers, qui vivait en 1616, et confirma pleinement les vues du seigneur de Nicolaï. Le célèbre Peirex s'occupa aussi de la question, et en 1624 il annonçait que le corail frais laisse, quand on le rompt, exsuder une liqueur laiteuse semblable au lait du figuier, et que « les branches du corail tirées de la mer ne sont rouges et polies que lorsqu'on ôte l'écorce, laquelle est molle et souple à la main ».

Puis, en 1671, voici qu'un certain Boccone, Italien, prétend que le corail est un minéral, et il ne craint pas d'avancer que « le corail n'a ni fleurs ni feuilles, ni graines ni racines; il est donc bien éloigné du

genre des plantes, et doit être mis dans le genre des pierres ». Mais cette opinion ne prévalut pas contre celle de Tournefort qui, en 1700, classa le corail comme une plante, dans la vingt-deuxième classe du règne végétal et dans la section des herbes marines ou fluviales desquelles les fruits et les fleurs sont inconnus du vulgaire. Cette dernière phrase se passe aisément de commentaires et montre combien l'esprit de vulgarisation qui est aussi celui de la scientifique était loin des savants officiels de tous les temps. Mais, pour cette fois, Tournefort faisait aussi partie du vulgaire, car il ne connut point les fleurs du corail plante marine, et ce fut seulement en 1706 que M. de Marsigli annonça pompeusement à l'Académie des Sciences de Paris qu'il venait de découvrir les fleurs du corail et de les figurer dans son ouvrage intitulé : *Physique de la mer*.

« Cette découverte, dit-il, m'a fait presque passer pour sorcier dans le pays; personne, même les pêcheurs, n'ayant rien vu de semblable. »

Il appartenait au médecin-naturaliste de Peyssonnel de découvrir la véritable nature du corail. Chargé officiellement en 1723 d'aller étudier cette production marine sur les côtes de Provence, il considéra d'abord le corail comme une plante. Mais au cours d'une autre mission sur les côtes de Barbarie il arriva, en 1725, à reconnaître la nature animale des polypes renfermés dans les petites loges de l'arbre calcaire.

La vérité est toujours longue à se faire jour. Il ne faut donc point s'étonner des difficultés immenses que rencontra de Peyssonnel pour faire partager son opinion aux savants officiels de Paris. Si l'on ajoute à cela que de Peyssonnel était Marseillais, on comprendra encore plus facilement le grand doute en lequel entra l'Académie des Sciences lorsqu'elle ouït parler de la prétendue nature animale du corail. Ce fut M. de Réaumur qui, après bien des hésitations, fit à la docte assemblée communication des observations du médecin du Roi. Mécontent de cette fin de non-recevoir, M. de Réaumur, qui fut, au reste, comme la grande majorité des savants en place, peu clément pour les découvertes d'autrui, écrivit à son malencontreux protégé une lettre dont ces quelques lignes suffiront à donner le ton. « Je pense, comme vous, que personne jusqu'à présent ne s'est avisé de regarder le corail comme l'ouvrage d'insectes. On ne peut disputer à cette idée la nouveauté et la singularité. Mais les coraux ne me paraissent jamais pouvoir être construits par des orties (de mer) ou poulpes, de quelque façon que vous vous y preniez pour les faire travailler. »

Quant au célèbre botaniste, un des fondateurs de la dynastie des Jussieu, Bernard de Jussieu, il partagea, sans aucunement étudier la question, l'avis de son éminent collègue M. de Réaumur. Cependant les expériences de Trembley sur les hydres d'eau douce vinrent bientôt attirer l'attention des naturalistes sur tous les polypes, et Réaumur ainsi que Bernard de Jussieu durent reconnaître que Peyssonnel ne s'était point trompé en considérant le corail comme un animal. Guettard d'Estampes et Bernard de Jussieu s'en furent même étudier le corail dans nos parages méditerranéens,

et Réaumur fit même un travail sur l'industrie des polypiers. Quant au nom de Peyssonnel, il est complètement oublié.

La science moderne range les coraux dans la classe des anthozoaires ou coralliaires, division du sous-embranchement des cnidaires, embranchement des coelentérés, et définit ainsi cette classe : Polypes pourvus d'un tube stomacal et de replis mésentériques, réunis fréquemment en colonies qui forment, par des dépôts calcaires, les coraux.

« Les anthozoaires se nourrissent, dit Claus, principalement de larves et de petits animaux marins qu'ils attirent dans leur bouche à l'aide de leurs tentacules et de leurs cils vibratiles. Parmi les nombreux ennemis des anthozoaires, il faut citer en première ligne les poissons-perroquets et les holo-

thuries, parce que leur action s'ajoute à celle des flots pour produire au fond de la mer un dépôt d'une vase calcaire très fine. » Cette vase est le résidu calcaire des innombrables polypes que brouillent ces poissons et ces holothuries. Mais parfois aussi les coraux et madrépores se vengent des animaux marins qui les attaquent ou viennent s'établir au milieu d'eux. C'est ainsi que les crabes qui sont assez imprudents pour se glisser entre les branches d'un polypier commun dans la mer des Indes, le *pocillopora cespitosa*, se voient bientôt entourés par les branches. « Celles-ci croissent en forme de lamelles et se réunissent au-dessus du parasite, de façon à former une sorte de sphère », et le crabe meurt misérablement enmuré.

MAURICE MAINDRON.



Les vieux almanachs. — Le mois de Septembre, fac-similé d'une figure des *Fleurs de la Vierge*, imprimées à Paris en 1522, chez Tielman Kerver.



MOSAÏQUE

Curiosités hydrologiques.

De tous temps la question de l'eau potable, indispensable pour les besoins alimentaires et hygiéniques, a été l'objet d'une préoccupation majeure, car il a pu dépendre de l'absence ou de la présence de l'eau que des groupements d'hommes sur un point déterminé aient un avenir plus ou moins prospère. Par conséquent il va de soi que la recherche et la découverte des sources ou des eaux souterraines, dans les régions où elles ne sortent pas elles-mêmes du sol, ait constitué chez les divers peuples et aux divers temps une science plus ou moins positive.

Dès l'antiquité l'art de trouver les sources a semblé être le privilège en quelque sorte instinctif de certains personnages qui, le plus souvent, il faut bien le dire, ont ouvertement spéculé sur la crédulité publique. Qui n'a pas entendu parler des prétendues vertus de la *baguette dite divinatoire*, qui eut de très nombreux adeptes pendant le moyen âge, et qui presque jusqu'à nos jours donna lieu à plus d'un exploit charlatanesque?

Un des esprits les plus lucides et les plus sérieux de l'antiquité, Vitruve, en mettant ses contemporains en garde contre les soi-disant trouveurs d'eaux souterraines, a recueilli dans son grand ouvrage — qui, sur plus d'un point, fait encore autorité — les principaux principes sur lesquels doit reposer la recherche des sources. Parmi les pratiques élémentaires et selon toute évidence très rationnelles qu'il indique, il en est une qu'il est peut-être bon de connaître, car nous la voyons recommandée par des commentateurs modernes dignes de créance. C'est pourquoi nous en reproduisons le texte, en y joignant le naïf dessin qui l'accompagne dans une des plus anciennes éditions de l'écrivain latin (version italienne publiée à Milan en 1524, par Gotard de Bonte, avec approbation du roi de France duc de Milan, et du pape Léon X).

« L'eau est de première nécessité pour les besoins et les agréments de la vie. Très heureusement elle coule souvent à découvert et produit ainsi des fontaines naturelles; mais bien des fois aussi elle reste cachée et alors il importe de savoir reconnaître les indices de sa présence.

« Une des plus faciles manières d'opérer en pareil cas est celle-ci. Il faut un peu avant le lever du soleil, au commencement d'une journée sereine, se coucher le menton appuyé sur une brique ordinaire, et regarder au loin dans la campagne, en se retournant de-ci et de-là pour examiner tous les points environnants; le menton étant ainsi appuyé, la vue ne s'élèvera pas plus qu'il n'est nécessaire, mais assurément elle s'étendra au niveau voulu; et si l'on remarque sur un point quelconque une vapeur humide s'élever comme une légère brume, on pourra fouiller, presque avec certitude, ce point du sol, car ce phénomène ne se produit jamais là où il n'y a point d'eau souterraine. »

Histoire du théâtre.

On a souvent affirmé que les rigueurs exercées en 1794, par Collot d'Herbois, contre la ville de Lyon, avaient pour principe un ancien sentiment de rancune conçu à l'époque où, simple comédien, le futur conventionnel faisait partie de la troupe qui desservait le théâtre de cette ville. « Froidement accueilli dans plusieurs villes — dit la *Biographie universelle* — il s'était même entendu siffler à Lyon, et cette malheureuse cité paya bien cher, quelques années plus tard, un acte de justice approuvé par le bon goût. »

Or le *Journal de Paris* publiait en 1782 la lettre suivante, témoignant que Collot d'Herbois fut, au moins à un certain moment, en faveur auprès du public lyonnais — lettre curieuse d'ailleurs par le détail qui la termine.

« D'Ecully-lès-Lyon, 25 juillet 1782.

« Voisin depuis quelques mois de Lyon, et désireux de connaître tous les agréments de cette ville, j'allai voir hier son théâtre. On y donnait *Gabrielle de Vergy*. Mlle Sainval jouait le rôle de Gabrielle. L'état de cette épouse infortunée, contrastant avec les fureurs de Fayel, que représentait avec beaucoup d'âme M. Collot d'Herbois, ne tarda point à attirer tous les spectateurs. Au troisième acte, les larmes coulaient déjà de tous les yeux. Cependant l'intérêt croissait, et les sanglots n'étaient interrompus que pour applaudir au talent des acteurs. Enfin l'on arrive à cette scène d'horreur où l'on apporte dans une urne le cœur tout sanglant de Raoul, Gabrielle s'en saisit, l'ouvre, et un cri de terreur part de tous les points de la salle. Ici vous eussiez vu les femmes fuir épouvantées, les loges désertes en un moment, et les acteurs réduits à finir la pièce presque seuls. Ce trait, messieurs, fait trop d'honneur à la sensibilité lyonnaise pour rester ignoré; aussi je vous prie de rendre ma lettre publique.

— DE CORSEVILLE. »

Histoire des parfums.

Le maréchal de Richelieu avait pour le musc une telle passion, qu'il faisait doubler ses culottes de peaux d'Espagne, qui en sont fortement imprégnées. Il était allé un jour faire une visite à la duchesse de Talud, à Versailles. Au moment où il sortait, vint le cardinal de Rohan, à qui, par hasard, on présenta le fauteuil où s'était assis le maréchal. De là, le cardinal alla chez la reine Marie Leczinska, qui n'aimait pas les odeurs. A peine le prélat fut-il auprès d'elle : « Ah ! monsieur le cardinal, s'écria la reine, est-il possible d'être musqué à ce point ? Je ne reconnais pas là un prince de l'Eglise. Quand vous seriez un second Richelieu, vous n'auriez pas plus l'odeur du musc... »

Le cardinal, stupéfait, jura qu'il ne se musquait jamais. En s'approchant davantage de la reine, il la persuada encore plus qu'il était musqué, et la scandalisa comme musqué et comme menteur impudent. Le prélat pétrifié crut que ce n'était qu'un prétexte pour lui annoncer sa disgrâce. Il se retira. Mais quel-

ques autres personnes lui ayant fait la même observation, il se mit l'esprit à la torture, et alla se souvenir qu'il avait dû s'asseoir dans le même fauteuil que le maréchal, qui laissait partout son odeur favorite. Etant retourné chez la duchesse, il eut la certitude que sa supposition était fondée, et courut aussitôt chez la reine pour la dissuader, et déclamer contre le maréchal musqué, que d'ailleurs Marie Leczinska détestait profondément.

Mœurs et coutumes.

A une certaine époque, sous la Révolution, pendant la période d'abrogation des anciens cultes, il fut décrété que le drap recouvrant les cercueils au moment des funérailles serait aux couleurs nationales, et l'observation de cette mesure dut, paraît-il, être

Histoire des mots et locutions.

D'où venait le nom de rue d'Enfer, changé dans ces dernières années en rue Denfert-Rochereau ?

Saint Louis, dit Saint-Foix dans ses *Essais sur Paris*, fut si édifié, au récit qu'on lui faisait de la vie austère et silencieuse des disciples de saint Bruno, qu'il en fit venir six et leur donna une maison avec des jardins et des vignes au village de Gentilly. Ces religieux voyaient de leurs fenêtres le palais de Vauvert, bâti par le roi Robert, abandonné par ses successeurs, et dont on pouvait faire un monastère commode et agréable par la proximité de Paris. Le hasard voulut que des esprits, ou revenants, s'avisèrent de s'emparer de ce vieux château. On y entendait des hurlements affreux. On y voyait des spectres traînant des chaînes, et entre autres un monstre vert



La recherche des eaux souterraines, fac-similé d'une gravure de l'édition italienne de Vitruve, publié à Milan, en 1521.

de longue durée, car voici ce qu'on peut lire dans une *Dissertation sur les sépultures*, publiée par le citoyen Cupé, en l'an VIII :

« Comment a-t-on pu donner à la mort le drap tricolore ? Que le défenseur de la patrie, que le marin sur son bord, couvrent le corps de leur camarade mort du drapeau tricolore, c'est le sien, mais que ce voile aux trois couleurs soit étendu sur une vieille femme, sur le mort des boutiques et des carrefours, c'est la chose la plus déplacée. »

Vers la même époque, l'Institut national mit au concours cette question : « Quelles sont les cérémonies à faire pour les funérailles, et le règlement à adopter pour le lieu de la sépulture ? » L'un des titulaires du prix proposé, et décerné le 15 vendémiaire de l'an IX, fut un ancien membre de la Législative, F. Mulot, qui, dans son discours, dit à propos de la tenture des cercueils :

« Un drap funèbre sera jeté sur le cercueil. Ne ridiculisons point les couleurs nationales. Qu'un drap violet ou noir semé de quelques larmes, ou si l'on veut brodé de cyprès, serve de voile aux corps dans les cérémonies funèbres. Le blanc pourrait toutefois, comme jadis, annoncer que le mort appartenait encore à l'âge de l'innocence, ou qu'il ne comptait point parmi les pères ou mères de famille. »

avec une grande barbe blanche, moitié homme et moitié serpent, armé d'une grosse massue, et qui semblait toujours prêt à s'élancer la nuit sur les passants. Que faire d'un pareil château ? Les chartreux le demandèrent à saint Louis ; il le leur donna avec toutes ses appartenances et dépendances. Les revenants n'y revinrent plus ; le nom d'Enfer resta seulement à la rue, en mémoire de tout le tapage que les diables y avaient fait.

Quelques étymologistes prétendent que la rue Saint-Jacques s'appelait anciennement *via superior*, et celle-ci, parce qu'elle est plus basse, *via inferior* ou *infera*, d'où lui vint dans la suite le nom d'Enfer, par corruption et contraction de mot. D'autres disent que les gueux, les filous et les gens sans aveu, se retirant ordinairement dans les rues écartées, on donnait le nom d'Enfer à ces rues, à cause des cris, des juréments, des querelles et du bruit qu'on y entendait sans cesse.

Proverbes populaires.

Pendant longtemps, en parlant d'une personne ayant des embarras pécuniaires, les Italiens dirent en manière de locution proverbiale qu'il lui *faudrait la salade de Sixte-Quint*. Le *Journal de Paris*, dans un de ses numéros de 1784, expliquait ainsi l'origine de cette expression.

Sixte-Quint, qui, on le sait, avait gardé les pourceux dans son enfance, devenu cordelier avait vécu dans l'intimité d'un avocat fort pauvre, mais plein de probité, dont il avait gardé le meilleur souvenir. Cet honnête légiste était depuis tombé dans une profonde misère qui l'avait rendu très malade. Le hasard voulut qu'il allât consulter le médecin du pape, à qui l'idée ne lui était pas venue de se recommander, car outre qu'il lui eût répugné d'implorer une sorte d'aumône, il pouvait se croire complètement oublié du pontife. Le médecin, sans dessein aucun, parla de son malade devant le Saint-Père, qui parut l'écouter avec indifférence et détourna presque aussitôt la conversation. Mais le lendemain : « A propos, dit le pape au médecin, je me mêle parfois d'administrer des remèdes. Vous me parliez hier du pauvre Turinez. Je me rappelle avec plaisir que j'ai beaucoup connu ce digne avocat ; et je lui ai envoyé de quoi se composer une salade qui, à ce que je crois, hâtera sa guérison. »

— Une salade, Très-Saint Père, la recette est nouvelle. Nous n'ordonnons guère des remèdes de ce genre.

— C'est que je ne suis pas un médecin ordinaire, et je traite par des procédés particuliers. Dites à Turinez que je ne veux plus qu'à l'avenir il ait d'autre médecin que moi. C'est un client que je vous enlève. »

Le médecin, impatient d'être instruit du remède et de son efficacité, court chez le malade qu'il trouve en bonne voie de guérison.

« Montrez-moi donc, dit-il, la salade que vous a envoyée le Saint-Père, afin que je connaisse la qualité de ces herbes miraculeuses. »

— Miraculeuses, c'est le mot, répliqua l'avocat, car je suis sûr que toute votre botanique ne saurait produire d'aussi heureux effets. »

En parlant il apporte une corbeille qui ne semble pleine que des herbes les plus communes.

« Quoi ! c'est cela qui vous a guéri ! dit le médecin fort étonné. »

— Fouillez un peu plus avant, et vous trouverez la vraie panacée. »

Le médecin soulève les herbes et voit qu'elles recouvraient une grosse épaisseur de pièces d'or. « Ah ! je comprends, ce remède-là n'est pas, en effet, de ceux que nous pouvons administrer. »

Et quand il revit le Saint-Père, il lui déclara qu'il pouvait à bon droit être considéré comme un très habile médecin.

« Vous trouvez, fit Sixte-Quint en souriant, mais je ne traite pas ainsi tous les malades. »

La bonne et originale action du pape fut bientôt connue et donna lieu à une locution proverbiale, qui eut cours pendant plusieurs siècles.

Jeu de mots judiciaire.

Un fameux voleur qui vivait au xvi^e siècle et ressemblait beaucoup au cardinal Simonetta, profita de cette ressemblance pour faire un grand nombre de dupes. Prenant la pourpre et s'entourant de domestiques, qui étaient des voleurs comme lui, il se présentait, en train magnifique, dans plusieurs villes, en prenant la qualité de Légat et en se faisant, comme tel, délivrer des sommes considérables, destinées, disait-il, au trésor pontifical. La friponnerie ayant été découverte, il fut arrêté ; on lui fit son procès et,

après lui avoir fait confesser des crimes horribles, il fut condamné à être pendu. L'exécution se fit avec une sorte de pompe solennelle. On l'étrangla avec une corde d'or filé, et on lui fit porter, en le conduisant au supplice, une bourse vide pendue au cou, avec un écriteau ainsi conçu : « Je ne suis pas le cardinal Simonetta, mais bien le voleur *sine moneta* (sans monnaie). »

Variétés historiques.

Nous trouvons la note suivante dans un journal daté du 10 nivôse an VII (1^{er} mars 1798) :

« Le ministre de l'intérieur vient d'écrire au ministre des finances pour l'inviter à suspendre la vente de la cathédrale de Reims, dont le portail est un chef-d'œuvre d'architecture gothique. Le produit de la vente serait peu considérable et la conservation du monument est précieuse, sous les rapports de l'antiquité et de l'art. Nous espérons en conséquence que des adjudicataires barbares ne porteront pas la hache sur ce beau monument que la faux du vandalisme avait respecté et n'ajouteront pas cette perte à toutes celles dont gémissent les amis des arts. »



L'empereur Héliogabale était louche ; il n'aimait de ses courtisans que ceux qui louchaient. Aussi ne voyait-on à la cour que gens affectant le défaut du souverain. Un historien de ce prince extravagant rapporte qu'il convoqua les plus affreux loucheurs de l'empire, à qui il fit servir un somptueux festin et qu'il éleva aux plus hautes dignités deux cochers qui louchaient.

Curiosités de la dernière heure.

Le chevalier de Rohan, un des plus brillants et plus braves seigneurs de la cour de Louis XIV, mais grand joueur et de vie fort dissipée, se trouva poussé par le dérangement de ses affaires et des mécontentements contre Louvois, à entrer dans un complot, ce qui le fit condamner à la peine capitale. Il espérait qu'on l'exécuterait secrètement à la Bastille, mais Bourdaloue, qui l'assistait à la mort, lui ayant dit qu'il devait se résoudre à mourir sur la place publique : « Tant mieux, répondit-il, nous en aurons plus d'humiliation ! » Le bourreau lui ayant demandé s'il voulait qu'on lui liât les mains avec un ruban de soie : « Jésus-Christ, dit le chevalier, ayant été lié avec des cordes, puis-je demander d'autres liens ? »

Au dernier moment cependant le brave chevalier témoignait d'une grande faiblesse, en dépit des exhortations de Bourdaloue, qui perdait son éloquence à tâcher de lui inspirer la résolution. Ce que voyant, un capitaine aux gardes, qui avait jadis servi sous le chevalier, s'élança sur l'échafaud, en proférant de terribles jurons : « Comment, s'écria-t-il, comment, chevalier, vous avez peur ? Souvenez-vous du temps où nous combattions ensemble ! Imaginez-vous que les boulets vous frisent encore les cheveux. Est-ce qu'alors cela vous inspira jamais la moindre crainte ? La crainte avait-elle d'ailleurs jamais approché d'un homme comme vous ? »

En entendant parler ainsi son ancien compagnon d'armes, le chevalier retrouva toute son énergie, et souffrit la mort avec le plus ferme courage.

Tout ce qui concerne la *Mosaïque* doit être adressé à M. Eugène Müller, ou lui être communiqué verbalement, le samedi, de 4 à 6 heures, au bureau du Musée des Familles.

Le Propriétaire-Gérant, CH. DELAGRAVE.



« René ! » soupira sœur Jeanne, qui s'évanouit. (D'après le tableau de W. Beauquesne.)

FRÈRE ET SŒUR

I

Entre les lames des persiennes closes, le soleil de mai filtrait allongeant des bandes de lumière douce sur le tapis d'Aubusson où s'enfonçaient, à côté de meubles en marqueterie aux cuivres délicatement ouvrés, de larges sièges Louis XIV, tendus de merveilleuses tapisseries, dont on distinguait à peine les fleurages dans le demi-jour tiède.

Au fond de la pièce, sur le lit d'apparat, surmonté d'une couronne ducal et entouré de

luxueuses draperies, une femme dormait du dernier sommeil. Malgré l'âge, malgré la mort, ses traits étaient encore beaux. Encadrés d'une chevelure ondée plus blanche que la coiffure d'antique malines qui la couvrait, ils étaient empreints de cette majestueuse et austère sérénité que donne l'heure suprême à ceux qui ont saintement vécu et beaucoup souffert. Au chevet, sur un guéridon de Boule, devant un Christ d'ivoire, une branche de buis trempait dans l'eau bénite d'une coupe d'argent finement ciselée, entre de massifs flam-

1^{er} OCTOBRE 1894.

13. — TOME LXVII.

beaux de même métal où des cierges brûlaient.

Agenouillée contre la couche funèbre, une jeune fille en deuil priait, tandis qu'un vieillard de haute taille, à la physionomie imposante et grave, arpentait lentement la chambre, le front penché sur la poitrine, s'arrêtant parfois, pour contempler, avec un douloureux soupir, celle qui n'était plus.

Enfin, la jeune fille se signa, se releva et, après avoir, elle aussi, regardé la morte avec une indicible tristesse, vint s'affaisser sur un fauteuil.

« Pauvre, pauvre enfant ! — murmura le vieillard, en s'asseyant à son côté, — après un long séjour auprès de ta tante infirme, que tu as soignée avec un admirable dévouement, tu reviens ici pour la signature de ton contrat de mariage et tu trouves ta mère morte subitement. Ce jour, qui devait être un jour de joie puisqu'il assurait ton bonheur, est un jour de deuil... et de honte... — ajouta-t-il, la voix altérée, à peine distincte.

— De honte?... » exclama la jeune fille qui releva vivement la tête et montra, à la blanche lueur des cierges, un idéal visage d'une douceur et d'une distinction exquises. « De honte?... Ai-je bien compris, mon père?... » Et ses yeux d'un bleu sombre, meurtris par les larmes, exprimaient une profonde angoisse.

« Hélas, ma Jeanne chérie, tu ne... »

Il s'interrompit, soudain, et se redressa brusquement, devenu très pâle.

La porte venait de s'ouvrir. En costume de voyage, couvert de poussière, un jeune homme, les traits bouleversés, contractés par une émotion intense, se tenait sur le seuil, hésitant, n'osant avancer.

« René ! » fit Jeanne.

Elle voulut s'élancer vers le nouveau venu. D'un mouvement impétueux, son père la retint et, faisant quelques pas vers le jeune homme :

« Vous, ici... Vous !... » lui dit-il, la parole étranglée par une violente indignation.

« Pardon, mon père, pardon... » implora humblement René qui se courbait devant le vieillard.

Comme celui-ci se taisait, farouche, les yeux durs :

« Mon père, — insista le jeune homme, — ayez pitié de moi ; permettez-moi de revoir ma mère !... »

Il suppliait, les mains jointes, les genoux ployés, sanglotant, balbutiant des mots sans suite, écrasé de douleur et de honte.

« Votre mère, osez-vous dire ! Votre mère !... Ne savez-vous donc pas que c'est vous qui l'avez tuée, misérable ?... Et vous réclamez votre pardon ?... Partez, oh ! partez ! ou je ne réponds pas de moi !... »

Et, laissant déborder son courroux, oubliant le respect dû à la mort, le vieillard se répandait en malédictions terribles et, d'un geste impératif de son poing crispé, montrait la porte à son fils.

René se releva, frémissant ; dans ses prunelles hagardes, une flamme de folie brillait. Il écarta doucement son père, s'approcha du lit et, après avoir mis un pieux baiser sur le front glacé de la défunte, s'enfuit, éperdu, avec un gémissement sourd, poignant, où s'exhalait l'immense désespoir de son âme.

Le vieillard, secoué d'un tremblement nerveux,

revint vers sa fille ; son souffle haletant, l'altération de son visage que des rides profondes creusaient, accusaient le désarroi et l'amertume de ses pensées.

« Jeanne », dit-il à la jeune fille qui avait assisté, atterrée, à cette scène cruelle, « Jeanne, je ne puis te cacher plus longtemps l'étendue de notre malheur. Ce n'était pas assez de la mort de ta mère... L'infamie de mon fils me force à choisir, aujourd'hui, entre le déshonneur et la ruine ! — Oui », continua-t-il, tandis que la pauvre enfant, épouvantée, le regardait avec une douloureuse stupéfaction, « oui, René, pour lequel nous avons déjà sacrifié une partie de notre fortune, René, après avoir, malgré ses serments, recommencé sa vie de débauche et de gaspillage effréné, s'est, à bout de ressources, lancé dans des spéculations éhontées. Oui, le fils du duc de Leyrolles, trafiquant de son nom et de son titre, s'est commis avec des tripoteurs d'argent !... A-t-il été leur dupe ou leur complice ?... Je ne le sais... Toujours est-il, et c'est cette terrible révélation qui a tué la mère, la frappant en plein cœur, toujours est-il que ton frère est sous le coup de poursuites et que bientôt, entends-tu ? si ses créanciers ne sont pas intégralement désintéressés, il sera traîné en cour d'assises et condamné comme un escroc, comme un voleur... Comprends-tu, maintenant, pourquoi je l'ai chassé ?... »

— Oh ! — bégaya Jeanne affolée, — c'est affreux... affreux !...

— Mieux vaut la misère que la honte, — poursuivit le duc au comble de l'exaltation, — quand ta mère reposera dans la tombe, je vendrai cet hôtel qui a vu tant de luxe, tant de splendeurs ; je vendrai tout : mes fermes, mes terres, mon château de Normandie, ce vieux manoir où je suis né, où ont passé des générations de braves et loyaux gentilshommes. Cela suffira-t-il ?... j'en doute.

— Et... — demanda la jeune fille après une pénible hésitation, — et les biens que m'a légués ma tante ?

— Ces biens, qui représentent près d'un million, sont et resteront intacts, — répondit le vieillard, étonné de cette question. — C'est un dépôt sacré qui m'a été confié, ce sera ton unique dot et je t'en rendrai compte quand le moment sera venu.

Jeanne se taisait. Elle réfléchissait profondément. Devant ses beaux yeux à demi clos, obscurcis par les larmes, entre sa mère morte et son père qui pleurait silencieusement, plongé dans une morne prostration, une chère image se dressait, celle de l'êlu de son cœur, de son fiancé !

II

On s'était battu là, le matin, pendant longtemps. Très loin, entre le bois et le village où des incendies s'allumaient, embrasant de leurs sinistres l'horizon voilé par les fumées de la poudre dont la grande voix tonnait sans interruption, ébranlant les échos, la lutte continuait terrible, acharnée. Héroïques, écrasés par le nombre, les Français, affolés de désespoir, défendaient pied à pied, vendant chèrement leur vie, la patrie envahie. Mais

vaine devait être leur sublime résistance : la victoire, pour eux, devenait de plus en plus incertaine.

Sous les brûlants rayons du soleil d'août, qui glissaient entre les nuées livides, lourdes des orages de la terre et des airs, cette campagne lorraine, si riante, si paisible un mois plus tôt, avait un aspect d'une épouvantable horreur. Dans les chaumes, dans les prés, sous les arbres dont les branches flétries pendaient déchiquetées, fracassées, la mort, à son tour, venait de faucher, féroce, implacable. Partout, des corps amoncelés, des blessés, les uns, étendus, inertes, affreusement mutilés, les yeux déjà couverts des ombres de l'agonie, les autres se traînant, sanglants, avec des plaintes lamentables, au milieu de cadavres d'hommes, de chevaux, de débris d'armes, de casques, de caissons, dans la plaine, ravivée, déformée, bouleversée par les chocs des obus meurtriers.

Et de la terre chaude, abreuvée de sang et de larmes, une clameur immense montait, comme pour prendre à témoin le ciel de l'iniquité de ces carnages sans nom — œuvre de la haine et de l'ambition de quelques hommes, — qui font en une heure, entassant ruines sur ruines, des milliers de veuves et d'orphelins.

Bravant les hideurs de ce vaste champ de désolation, des brancardiers passaient, relevant les blessés, qu'ils transportaient dans des fourgons, sur des civières, aux fermes les plus voisines hâtivement transformées en ambulances. Des prêtres les accompagnaient, donnant, avec les suprêmes consolations, l'absolution aux agonisants. Pour aider les chirurgiens qui se multipliaient, insuffisants à soulager les souffrances qu'ils heurtaient à chaque pas, des religieuses étaient venues, pansant, les saintes et vaillantes femmes, avec leur habileté et leur douceur coutumières, Français et Prussiens, amis et ennemis qui jonchaient le sol, pêle-mêle, confondus dans l'égalité de la douleur.

Depuis un moment, la fusillade se rapprochait, couverte, de part et d'autre, par une canonnade furieuse. Une manœuvre stratégique du corps de Frédéric-Charles, qui cherchait à tourner notre aile droite afin d'opérer sa jonction avec l'armée du général Steinmetz, ramenait le combat à son point de départ¹. Les ambulanciers s'éloignaient rapidement, contraints de renoncer à leur pénible mission.

En ces lieux, qui devaient voir bientôt de nouvelles tueries, une jeune sœur de charité, les vêtements raidés de sang, très belle, malgré l'extrême pâleur de son visage, restait seule, debout, indifférente au danger qui la menaçait. Un appel désespéré venait de frapper son oreille; il s'élevait d'une haie qu'une légère inflexion du terrain cachait à demi. Sans hésiter, pressant le pas, elle se dirigea de ce côté; elle ne voulait pas faillir à sa noble tâche. Bientôt, elle découvrit, couché sous les ronces, un officier prussien qui gémissait, s'efforçant, en vain, de se redresser.

La courageuse fille s'approcha de lui et, après lui avoir fait boire un cordial, se hâta de le panser. Le malheureux avait le bras gauche fracassé et une jambe traversée par une balle.

« Prenez patience, — lui dit, en allemand, la religieuse, — je vais vous faire transporter à l'ambulance où des soins immédiats vous seront donnés.

— Merci, ma sœur, merci, — murmura le soldat, — vous êtes un ange de charité. Vous êtes Française, votre accent me l'apprend, et vous vous dévouez pour secourir un ennemi. Quel est votre nom? — ajouta-t-il en réprimant un cri de douleur, — oh! répondez afin que si, un jour, je revois ma patrie, ma femme et mes enfants vous bénissent dans leurs prières.

— Sœur Jeanne », fit simplement la généreuse créature.

Et elle se releva, cherchant du regard les brancardiers pour les appeler d'un signe; ils n'étaient plus là. Dans la plaine, au milieu de tourbillons de poussière et de fumée, des masses sombres, confuses, se dessinaient, éclairées d'étincellements de cuivre et d'acier. La religieuse frémit : une brigade prussienne arrivait vers elle, au pas de charge, enlevée par son chef qui s'élançait en avant, sabre au point, au galop furieux de son cheval blanc d'écume.

De l'autre côté, dans le bois d'où, depuis un moment, s'élevaient de sourdes rumeurs, un feu nourri éclata, des clairons sonnèrent; faisant face à l'ennemi, des zouaves débusquèrent et se ruèrent dans la plaine, baïonnette au canon.

Sœur Jeanne se signa : une trombe de fer et de feu l'enserrait, se rétrécissant de plus en plus.

« Fuyez, ma sœur, fuyez, je vous en conjure, — supplia l'officier qui, d'un coup d'œil, s'était rendu compte de la situation. — Il n'est que temps...

— C'est impossible, mon ami... A la grâce de Dieu!... » murmura-t-elle en se baissant pour éviter les balles qui s'entre-croisaient, avec des sifflements stridents, au-dessus de sa tête.

Les Allemands approchaient. De son bras valide, le soldat faisait des signes désespérés, montrant à ses frères d'armes cette frêle créature qui avait bravé la mort pour le sauver. Le chef comprit; d'un geste, il commanda à ses hommes d'interrompre le feu; mais il était trop tard : une balle frappa la religieuse à la poitrine; en même temps, un autre projectile atteignait, au côté, un zouave qui, en quelques bonds prodigieux, abandonnant les rangs, s'était jeté devant elle pour la défendre de son corps.

« René!... — soupira sœur Jeanne qui s'évanouit.

— Jeanne, Jeanne!... ma sœur!... » clama le zouave. Sans se préoccuper de sa blessure, il voulut la prendre dans ses bras pour l'emporter; mais ses forces le trahirent : il retomba, inerte, sur le sol.

Il y eut un suprême moment de répit en présence de cette femme inanimée, morte peut-être, entre deux ennemis à terre... Sur des brancards improvisés, on enleva, en toute hâte, les trois victimes, et la lutte recommença, ardente, sans merci!

... Dans une masure en ruines, le zouave et la religieuse gisaient; un chirurgien et un vieil aumônier leur prodiguaient leurs soins et leurs consolations. La blessure de sœur Jeanne n'était pas grave.

1. Bataille de Mars-la-Tour, 16 août 1870.

La balle avait dévié, et, facilement, avait pu être extraite de l'épaule. Les joues empourprées par la fièvre, soulevée péniblement sur sa couche, la jeune fille se penchait, anxieuse, vers le zouave étendu près d'elle sur une botte de paille. René avait été frappé à mort : une hémorragie interne se déclarait, l'étouffant.

« Je remercie Dieu, — murmurait-il, — il me permet de mourir à ta place, de m'acquitter envers toi qui as sacrifié ta fortune, ton bonheur, ton amour pour me sauver l'honneur... »

Il s'interrompit ; une écume rosée montait à ses lèvres, sa voix n'était plus qu'un souffle.

« Jeanne, ma sœur bien-aimée, — reprit-il avec effort en tirant une croix de la Légion d'honneur

cachée sur sa poitrine, — quand tu reverras mon père, tu lui diras que mes dernières paroles ont imploré son pardon... tu lui remettras cette croix... je l'ai gagnée sur les hauteurs du Spicheren en défendant le drapeau... sous une grêle de balles... Puisse-t-elle lui faire oublier... »

Il n'acheva pas ; les spasmes de l'agonie le secouaient.

« Meurs en paix, mon frère, — dit Jeanne éclatant en sanglots, — au nom de notre père, je te pardonne!... »

Le blessé eut un faible sourire. Un soupir rauque souleva sa poitrine. Il était mort.

Il avait expié!...

Mme DRUT-FONTÈS.

LA VÉRITÉ

FABLE.

« Sors enfin de ton puits, auguste Vérité !
 « Sans toi le monde, au gré de l'Erreur ballotté,
 « Tombe en ruine. » Ainsi criaient, penchés sur elle,
 Des sages accoudés autour d'une margelle.
 Vainement le cénacle entier,
 Cou tendu, prête une oreille attentive.
 Aucune réponse n'arrive.
 L'un d'eux alors, comme un vrai puisatier,
 Résolument descend au fond du gouffre.
 Mais aussitôt notre ingénu,
 Saisi d'un embarras nullement contenu,
 Recule, ô Vérité, devant ton corps tout nu.
 « Comment veux-tu, dit-elle, que l'on souffre
 « Chez tes pareils, là-haut, ma nudité,
 « Puisqu'au premier coup d'œil je t'en vois révolté ?
 « Si je te suis, au nom de la pudeur publique,
 « Un procureur de votre République
 « Va me faire mettre en prison.
 « Vous-mêmes, mes amis, ou qui prétendez l'être,
 « Vous ne me laisserez dans le monde paraître
 « Qu'habillée à votre façon.
 « Laisse-moi donc. Va-t'en. Car je croirais indigne
 « D'accepter même une feuille de vigne. »

E. ROQUEFORT-VILLENEUVE.

ANTIQUITÉ ET EXÉGÈSE MODERNE

Vous vous rappelez qu'il y a quelques mois je ne sais quel journaliste émit cette paradoxale idée d'une restitution à la Grèce moderne de tous les trésors artistiques de la Grèce antique qui lui furent enlevés. Contentons-nous d'y voir un vœu bien gratuitement formulé. Et pour ne citer qu'une nation enrichie de ces dépouilles, il serait curieux de voir de quelle façon l'Angleterre accueillerait une sommation de cet ordre. D'ailleurs ne lit-on pas aujourd'hui avec un peu d'étonnement les accusations et les injures qui accueillirent, même en Angleterre, les trésors de l'antiquité

bien plutôt des œuvres de l'École romaine depuis le dernier siècle de la république, soit des œuvres originales, soit des reproductions d'anciens types ou motifs idéaux, soit de simples copies au sens précis du mot. Les artistes mêmes de ces époques sont presque tous inconnus; ce qui fait que nous devons nous résigner à savoir une foule de noms d'artistes de la Grèce, dont il ne reste guère d'ouvrages, et à connaître une foule d'œuvres de l'art romain qui demeurent anonymes.

Voici donc que des œuvres fameuses que l'admiration des siècles avait consacrées se trouvent



Découverte du Laocöon dans les ruines du palais de Titus en 1506.

dont lord Elgin en 1808 venait de doter sa patrie, et ne faut-il pas sourire un peu de l'indignation lyrique de lord Byron gravant sur le Parthénon mutilé ces mots :

*Quod non fecerunt Gothi
Fecerunt Scythi.*

Le temps et l'indifférence de la Grèce moderne, et surtout le vandalisme des Turcs, qui prenaient pour cible les frises du Parthénon, auraient-ils laissé subsister sous un ciel, qui certes les enveloppait d'une belle lumière, tous ces monuments auxquels du moins le British Museum a offert un définitif abri?

Mais voici que des critiques anglais réveillent autour de ces marbres muets des discussions qui furent vives du temps de lord Elgin, puisque le Parlement en avait une première fois refusé l'acquisition. Ces monuments sont-ils bien des belles époques artistiques de la Grèce, et n'y faut-il pas voir seulement des œuvres médiocres du temps de la Rome d'Adrien?

Il semble bien en effet qu'il ne reste que fort peu d'originaux des anciens artistes grecs, mais

contestées de nouveau, l'Apollon du Belvédère et le Laocöon du Vatican. Vous savez que ce groupe célèbre, qui du temps de Pline ornait une des salles des Bains de Titus, fut retrouvé seulement en 1506 sous les ruines du palais de cet empereur par un certain Félice de Fredi, qui le céda au pape Jules II. Le pape dès la nouvelle de cette découverte en avait avisé immédiatement son architecte San Gallo; et ce dernier en arrivant accompagné de Michel Ange sur le lieu même des fouilles ne put retenir ce cri : « Mais! c'est le Laocöon de Pline. » A cette affirmation la critique moderne répond : « Est-ce bien le Laocöon de Pline, ou n'est-ce qu'une copie? »

Le groupe du Laocöon a été décrit par de grands esprits comme Winckelmann et Lessing, et plus récemment par Brunn, et interprété par eux avec une profondeur qui n'a jamais peut-être été appliquée à aucune autre œuvre d'art. Écoutez ce qu'en dit Burckhardt : « En y regardant de près on se convaincra que les sujets dramatiques sont aussi les plus beaux sujets plastiques, et que l'inégalité d'âge, de taille, de vigueur chez les deux fils est dissimulée par l'effroyable diagonale qui se

trahit dans la figure du Laocoon. Le groupe apparaît absolument parfait en tant que groupe, quoiqu'il soit destiné à n'être vu que de face. Le détail de l'exécution est ensuite l'objet de longues recherches et d'une admiration toujours nouvelle. Aussitôt que l'on commence à se rendre compte du pourquoi de chaque motif particulier, du degré de mélange de la douleur corporelle et morale, on voit s'ouvrir, comment dirai-je? des abîmes de sagesse artistique. Mais le point capital, c'est la lutte contre la douleur que Winckelmann a reconnue le premier et a portée à la connaissance du public. La modération dans la douleur n'a pas seulement une base esthétique, mais une raison morale. »

C'est là le chef-d'œuvre jusqu'ici incontesté, dont bien des esprits discutent aujourd'hui l'originalité et la naïveté, et dans lequel ils prétendent trouver l'influence de la grande frise de Pergame, surtout dans la tête du Laocoon, qu'ils disent avoir été presque absolument copiée sur celle du géant combattant contre Hécate. Une comparaison de la facture entre les serpents par exemple prouve si manifestement la supériorité de la frise de Pergame que le caractère d'originalité semble devoir être attribué non au Laocoon, mais à la frise elle-même. Il sera dit que les investigations de ce siècle de science n'auront rien respecté.

GASTON MIGEON.

LES DIX DOIGTS DE JEAN RUTHÉ

(Suite.)



« Oui! oui! s'écria l'ancien marinier de la Saône. Est-ce du meilleur que vous nous donnez, mon vieux Devarennès? »

— C'est du bon Joigny.

— Heu! heu! Enfin, apportez toujours; puis à la seconde tournée, vous nous servirez de ce Brouilly que je vous ai vendu il y a trois ou quatre ans. C'est aussi corsé que les grands bourguignons, et ça vous a un bouquet!...

— Je viens précisément d'en monter quatre bouteilles pour... l'homme à la matelote.

— L'homme à la matelote?... Ah! oui, le goinfre que vous m'avez montré l'autre jour?

— Il vient maintenant deux ou trois fois par mois. C'est une pratique...

— Une *pratique* qui ne fait pas honneur à votre maison... Figure de gredin, tenue de rouleur... »

Devarennès sourit dédaigneusement.

« C'est vrai, dit-il, que le particulier ne paye pas de mine. Mais, tant qu'il ne me demandera pas de crédit!... Drôle de corps! Ça s'attable tout seul et ça dévore tout seul la côte de bœuf à la marinère et la matelote au Brouilly. »

— Quel appétit!

— La fringale d'un homme qui ne fait un vrai repas que tous les quinze jours, et qui se serre le ventre le reste du temps. Mais, vous savez, quand les gueux se mettent à bâfrer!... Celui-là est curieux, il tient à la qualité autant qu'à la quantité. M. de la Reynière, lorsqu'il vient manger la matelote avec des gourmands de la meilleure compagnie, fait un tour de cuisine et me dit tout simplement : « Devarennès, on s'en rapporte à vous! » Le gueux, lui, ne s'en rapporte à personne. Il exige qu'on lui fasse sa matelote à la poêle, sur un feu de fagots; il regarde ce que je mets de beurre et d'épices, il verse lui-même le vin pour être certain que c'est bien du Brouilly... Tenez, vous allez voir, tout à l'heure. Monsieur ne tardera pas à venir, il est à la *boutique*, il choisit son poisson. »

Un petit domestique apporta dans l'épuisette une carpe et une anguille.

De la salle voisine, l'amateur de matelote lui cria :

« Recommande bien qu'on fasse griller le pain... juste à point, et surtout qu'on n'émiette pas les œufs! »

Jean Ruthé se retourna, prêtant l'oreille. Son visage s'assombrit.

« Qu'as-tu donc? demanda Jónas. »

— Oh! rien, rien, répondit le montagnard... La voix et l'accent de ce goinfre me sont désagréables, du diable si je sais pourquoi! »

Les commis de l'octroi s'étaient attablés. Le Mâconnais, les pieds dans des pantoufles que l'aubergiste lui avait prêtées, servait le vin chaud, vantait son Brouilly, citait ses plus illustres clients.

La cuisinière de Devarennès préparait la matelote, coupait la carpe et l'anguille, roulait les tronçons dans la farine, mettait de côté les œufs sur un linge très blanc, et les saupoudrait légèrement d'épices. L'aubergiste surveillait l'opération, et parfois y mettait la main. Ce fut lui qui *fonça* la poêle de petits oignons, de dés de lard maigre, de fines herbes et bouquets, lui qui pétrit le beurre, lui qui mouilla le roux des premières cuillerées de vin et de bouillon. Pour le bizarre client qu'il appelait « le gueux », il faisait les choses comme il les eût faites pour M. Grimod de la Reynière. Le gueux était connaisseur, Devarennès était artiste.

« Eh! les enfants, disait le Mâconnais, ça sent bon, ça embaume!... Il n'y a peut-être pas sur la Saône, de Lyon à Chalon, une auberge où l'on fasse la *murette* aussi bien que chez Devarennès. Ça me donne des idées. J'ai déjà dîné pourtant, et diner deux fois ne vaut pas grand chose... pour la goutte! qu'en pensez-vous, camarades? Oui? Non? Devarennès, faites donc de la matelote pour tout le monde!... »

— Quand on m'aura servi la mienne! » dit la voix qui avait si désagréablement frappé l'oreille de Jean Ruthé.



Jean s'était levé, pâle de colère. (Dessin de J. Wagrez.)

Le goinfre, le gueux entra dans la cuisine et s'avança vers la cheminée.

« Un peu plus de beurre, reprit-il en se penchant sur la poêle. Là, gros comme une noix !... C'est bien.

Poussez vivement le feu... Ah ! si vous aviez des fagots de sarments, comme en Bourgogne ! Pour la matelote, voyez-vous, rien ne vaut le fagot de sarments... Donnez-moi le vin, je le verserai... »

Jean s'était levé, pâle de colère. L'œil ardent, la lèvre frémissante, les poings serrés, il allait se jeter sur le gueux...

« Qu'est-ce qui te prend ? dit Jônas, effrayé... »

— Une furieuse envie de pousser sur la poêle bouillante la figure de ce coquin. Ah ! ma parole... si je n'avais pas juré d'être prudent..., tiens !... »

Le gueux releva la tête. Peut-être n'avait-il pas entendu la phrase, dite à mi-voix, mais il vit le geste et il recula en grommelant :

« Eh bien, quoi !... On se fait servir ici... comme les autres, avec de l'argent comptant !... »

— Avec quel argent ? » s'écria le montagnard.

Il ne pouvait plus se contenir. Le goinfre, le gueux, c'était Pallus, le misérable qui, tous les huit ou dix jours, venait jouer chez Mme Des Granges la comédie du policier sensible et désintéressé !

La scène, cette fois, allait tourner au tragique, lorsque se présentèrent un régisseur des « aides et droits » et le commissaire de police.

Le régisseur venait apporter aux deux sauveurs les remerciements de l'administration, et leur promettre une récompense qu'ils s'empressèrent de refuser.

« Veuillez au moins, messieurs, dit le commissaire, compléter les renseignements que vous m'avez donnés tout à l'heure. Monsieur Révillon, nous connaissons votre domicile, vous êtes du quartier ; mais vous, monsieur Ruthé, où demeurez-vous, s'il vous plaît ? »

— Hôtel de la Marine, sur le port Saint-Paul. »

En se retournant du côté du jour pour inscrire cette adresse, le commissaire aperçut l'amateur de matelote, qui se collait contre la muraille. Il alla droit à lui, et étendant le bras vers la porte :

« Hors d'ici ! dit-il, et n'oubliez plus qu'il vous est défendu de mettre les pieds dans une honnête maison ! »

Le gueux n'essaya pas même de balbutier une excuse. Il s'esquiva en laissant sur la table de la salle à manger son chapeau crasseux.

« Qu'est-ce donc que ce coquin ? demanda Jean Ruthé.

— Eh ! répondit le magistrat, c'est ce que vous venez de dire : un coquin !... »

— Il se fait passer pour agent secret de la police.

— Ah ! voilà son dossier : ancien clerc de procureur, ancien commis aux tabacs, ancien employé à la loterie, ancien agent trois ou quatre fois révoqué, tout excepté ancien honnête homme, car il était aussi vicieux à quinze ans qu'aujourd'hui... Monsieur Devarennas, que venait-il donc faire chez vous ?

— Ma foi, répondit l'aubergiste, je ne le connaissais pas, moi... Il venait de temps à autre commander une matelote.

— Et il payait ?

— Oui, monsieur.

— C'est grave ; nous le serrerons de près. »

Lorsque le commissaire et le régisseur furent partis, Révillon battit des mains.

« Je le disais bien, camarades, s'écria-t-il, que nous mangerions la matelote du gueux ! A table, ami Ruthé et la compagnie !... »

— Non, non, merci ! répondit Jean, très précoc-

cupé... Faut rentrer à l'atelier. On n'a pas le cœur à la fête, voyez-vous.

— Pourtant, lorsqu'on a bravement fait son devoir...

— Oui, mais c'est qu'aussi l'on a probablement fait une sottise ! »

XV

La lettre de Marguerite.

Ce soir-là, Jean Ruthé trouva Mme Des Granges seule avec le petit Paul.

L'enfant était guéri ; assis devant la table aux éventails, il coloriait des images. La jeune mère semblait sommeiller dans un fauteuil, le carreau de dentellière sur les genoux.

« Vous voyez, murmura-t-elle, j'obéis au docteur, je me repose ; j'étais lasse et, lorsque vous avez frappé, je m'endormais, je crois. Paul me parlait, j'avais à peine la force de lui répondre.

— Eh bien, dormez, dit Jean ; je reviendrai demain, en sortant de l'atelier.

— Non, non ; j'attendrai Mme de Guiraud, elle rentrera avant neuf heures.

— Vous avez vu le docteur ; qu'a-t-il dit ?

— Oh ! le vieil ami s'alarme sans motifs !... J'ai parfois des fatigues bizarres : j'éprouve un engourdissement contre lequel j'essayerais vainement de lutter ; le sommeil m'accable, il me semble que je vais dormir aussi longtemps que la princesse des contes de fées. Cela dure quelques instants, je ne suis plus de ce monde, et peut-être le fracas d'un orage ne me réveillerait-il pas. Puis cette torpeur se dissipe ; il faut que je me lève, que je marche, que je respire l'air frais, et enfin que je pleure. Aujourd'hui j'étais sous la menace de la crise ; le changement de temps avait été si brusque ! Mais vous voyez, le malaise est déjà passé ; je n'ai pas d'agitation, je ne pleure pas... Maintenant que l'hiver est fini, nous sortirons plus souvent. Vous me mènerez à la campagne, le dimanche ; je reviendrai forte, je ferai de longues promenades, comme là-bas dans votre beau pays. »

Louise s'était levée, elle allait et venait, parlant avec une singulière volubilité. Les joues se coloraient, les yeux brillaient d'un éclat fébrile.

Jean la suivait du regard, inquiet, attristé sans savoir pourquoi.

« Voilà le printemps, n'est-ce pas ? reprit-elle. On se sent revivre. Tout l'après-midi nous avons travaillé devant la fenêtre ouverte. Le ciel était bleu et l'air chaud ; Paul a joué un moment au soleil, dans la cour. Ah ! les neiges de la Grand'Montagne seront bientôt fondues !

— Oui, bientôt, répondit Jean Ruthé ; mais la lettre que je vous apportais n'en parle pas, parce que...

— Une lettre de Chalmazel ?..

— C'est celle que Marguerite m'avait remise, le jour de mon départ.

— Vous l'avez retrouvée ?.. On vous a donc rendu la diligence et l'arche ?..

— La diligence ? non ; il n'en doit rester que des débris. Mais l'arche est à peu près intacte. Dès que je l'ai vue, de très loin, je l'ai reconnue. Oh ! il

m'est arrivé aujourd'hui beaucoup de choses que je vous raconterai plus tard. C'était la journée aux surprenantes aventures. Voici d'abord la lettre de Marguerite; elle était où je l'avais mise, dans ce sabot.

— Le sabot de votre petite amie de Varennes? vous me l'aviez montré chez M. Lafaye. C'est donc une bien chère relique? »

La jeune femme riait; son visage n'avait plus aucune trace de la fatigue de tout à l'heure. Jean ne se souvenait pas de l'avoir jamais vue ainsi, vive et gaie.

Elle se rassit, auprès de la lampe, pour lire la lettre de Marguerite.

Dès les premières lignes, elle s'était sentie émue.

« Madame, disait Marguerite, nous avons un grand chagrin, l'oncle André et moi. Jean nous quitte, il part pour Paris. Nous n'avons pas su le retenir. Et puis, je crois que tout aurait été impossible. L'oncle voyait bien comme moi que son cœur n'était pas avec nous. A force d'y penser, j'ai compris qu'il fallait se résigner, pour un temps. Je ne désespère pas, je compte sur votre amitié. Il n'y a que vous qui puissiez nous rendre notre bonheur. »

« Si vous étiez restée à Chalmazel, avec ce petit Paul qu'il aime tant, Jean aurait repris facilement l'habitude de notre vie tranquille. Il me semblait



« C'était donc moi..., moi, votre Louise? » (Dessin de J. Wagrez.)

Jean, naïvement, lui fit remarquer que le pli n'était pas cacheté.

« Marguerite, ajouta-t-il, m'avait dit : « Tu pourras la lire, si tu veux, mais pas ici, je t'en prie, ... à Paris seulement. » Pourtant... je ne l'ai pas ouverte.

— Pourquoi à Paris seulement? demanda Louise riant encore. Oh! j'y suis... C'était pour piquer votre curiosité. Moi, à votre place, j'aurais lu, le jour même, ... puis j'aurais cacheté.

Jean réfléchissait :

« Non, dit-il, je suis sûr que Marguerite ne voulait pas se moquer de moi. Nous n'avions pas, ce matin-là, le cœur à la plaisanterie. »

La jeune femme ne riait plus; elle lisait tandis que Paul, pelotonné à ses pieds, jouait avec le petit sabot.

« Pardon, mon ami, murmura-t-elle, je comprends combien la séparation a dû être douloureuse. »

même, quelques jours après votre départ, que ses idées changeaient peu à peu. Il travaillait comme nous, il avait plaisir à l'ouvrage, et je ne l'entendais plus parler de voir du pays, d'aller au loin chercher la fortune. D'ailleurs, je le connais bien, je sais que l'argent ne le tente pas. S'il lui arrivait d'être riche, par hasard, il ne le serait pas longtemps, il ne garderait rien pour lui. Alors en le voyant à peu près content dans notre maison, je disais à l'oncle André : « Patience! patience! ne le questionnez donc pas; ça ne fait que lui remettre en mémoire les choses qu'il devrait oublier. »

« Mais lorsqu'il a deviné, en lisant votre lettre du mois dernier, que vous étiez dans les chagrins, vous aussi, que vous aviez besoin de consolations, de secours peut-être, ce n'est plus Paris qui l'a attiré, c'est vous. L'idée lui est venue de descendre à Varennes, de faire parler Marianne, et Marianne lui a tout dit. Nous ne pouvions pas lui en vouloir,

nous autres, d'avoir gardé si bon souvenir du temps où vous étiez nourrie chez ses parents de Varennes, et où il vous aimait comme une petite sœur. Il pense qu'il peut vous être utile et il part; c'est bien, il fait son devoir... Mais nous voilà seuls et la maison va nous paraître grande... »

Louise ne pouvait achever la lecture de cette lettre où Marguerite, avec une si touchante confiance, livrait les secrets de son cœur. Ses mains tremblaient, ses yeux se gonflaient de larmes.

Jean, étonné, se penchait sur le dossier du fauteuil.

« Qu'avez-vous? demanda-t-il timidement. Il y a donc dans cette lettre des choses qui vous font de la peine?... Si j'avais su... »

— Non! non! s'écria-t-elle en relevant la tête... Jean, la petite sœur de Varennes vous aimera comme vous méritez d'être aimé.

— Louise!... » dit-il enfin, tremblant et pleurant, lui aussi.

Elle lui souriait à travers ses larmes, elle lui prenait les mains, elle l'attirait en lui présentant son front.

« C'était donc moi, moi, votre Louise? balbutiait-elle... Pourquoi ne le disiez-vous pas? Si Marguerite n'avait parlé... »

— Marguerite?... »

— Voyez! lisez avec moi... Ah! elle nous appelle, elle nous attend!...

« Ce qui me donne du courage malgré tout, continuait la jeune fille, c'est de penser que vous l'aimerez comme il vous aime. Alors, pour son bien et pour le nôtre, vous le ramènerez au pays. Et vous, ne seriez-vous pas heureuse auprès de nous? La maison vous plaisait; vous nous avez dit plusieurs fois : « Il ferait bon y vivre! » Vous étiez déjà lasse de ce Paris où vous avez tant souffert. Rien ne vous y retient, à présent? Revenez avec votre Paul et Jean ne demandera pas mieux que de revenir. »

« Vous ne nous serez pas à charge, allez! L'oncle André tirera bon parti des propriétés qui vous restent; il a des projets que nous vous dirons. Si vous saviez comme il faut peu de chose, ici, pour avoir son content!... Nous vous aiderons à élever le cher petit, vous verrez quel homme nous en ferons, à la Grand'Montagne! L'oncle André l'instruirait, Jean le mènerait dans les prés, dans les bois, dans les combes; c'est là que le corps se fortifie, et que le cœur s'accoutume de bonne heure à la tranquille assurance. »

« Si, à l'arrière-saison, l'air de la montagne vous paraissait trop rude, nous ferions arranger pour vous cette maison de Varennes, où vous avez passé vos premières années. Marianne aurait tant de joie à servir encore sa Louise!... Nous irions vous voir souvent; les grandes neiges ne nous font pas peur. »

« Ne dites pas non, je vous en supplie, j'aurais trop de peine. Tout mon espoir est en vous! »

« Ah! la brave fille! s'écria Jean Ruthé. Si elle était là... »

— Si elle était là, dit Mme Des Granges, elle comprendrait qu'il m'est impossible d'abandonner les amis qui m'ont recueillie lorsque je me suis trouvée isolée, sans appui sinon sans ressources!...

Elle m'encouragerait à faire mon devoir, à achever ma tâche.

— Et si cette tâche était achevée? si vos amis échappaient au danger qui, dans ce Paris, les menace sans cesse, s'ils avaient enfin un asile sûr? Dites!... dites!... »

Louise souriait, les mains jointes.

Le petit Paul se releva sur les genoux.

« Alors, demanda-t-il, tu veux que nous partions avec Jean? Viens! c'est notre pays, là-bas! »

Elle lui prit la tête à deux mains et lui couvrit le front de baisers. Puis elle l'attira sur sa poitrine en disant :

« Oui, c'est le pays où nous pourrions, encore être heureux!... »

Que de beaux rêves on fit, ce soir-là, dans cette sombre maison de la rue de l'Hirondelle où la joie pénétrait si rarement! C'était une autre vie qui allait commencer, la vie calme et douce, au fond de cette vallée de Varennes qu'on avait toujours aimée. Jean parlait du départ prochain, des préparatifs du voyage; il voulait sans plus tarder écrire à Marianne et à l'oncle Lafaye. Lorsqu'on arriverait, vers la fin de mars, tout serait prêt là-bas pour l'installation de Louise et de son enfant. A peu de frais on aurait fait de la bicoque des Ruthé une habitation commode et « plaisante ». La grande pièce du rez-de-chaussée servirait de cuisine et de salle à manger. Avec une simple cloison de briques, on aurait deux chambres, l'une sur la cour, l'autre sur le pré. Celle-là serait au midi, elle recevrait le soleil toute la journée, mais la montagne et les bois de pins l'abriteraient des vents trop chauds. Marguerite l'aurait meublée et parée; on ne manquait pas de meubles, au Supt, l'oncle André en fabriquait toujours. Comme Louise y serait bien, pendant ces mois de printemps où la combe du moulin est un nid de verdure et de fleurs!

Et Louise écoutait, la tête inclinée sur l'épaule de l'ami d'enfance. Ses souvenirs se réveillaient; elle revoyait la vieille maison tapissée de ce lierre touffu où nichaient les moineaux, le jardin en pente, avec ses treillages de vigne le long des murs de pierre sèche, les prairies arrosées par le ruisseau de la Goutte, et la rivière qui tourbillonnait entre les bordures de vermes et de peupliers.

« Oui, dit-elle, nous serons bien, Paul et moi. Mais vous, Jean? »

Il la regardait hésitant, il ne comprenait pas ce qu'elle voulait lui demander.

« Vous direz donc adieu à Paris? reprit-elle. »

— Tiens! répliqua-t-il, je n'y pensais pas... Paris, je le connais maintenant... »

— Et vous le quitterez sans regrets?

— Je regretterai les gens qui m'y ont fait bon accueil, Mme Bernard, Jónas, M. Hugel et sa famille. »

— Et... votre travail?

— On travaille partout.

— Et votre fortune? »

Il se mit à rire, en haussant les épaules.

« Est-ce que jamais j'aurais fait fortune, moi?... Louise, le croyez-vous? Tenez, j'étais en train d'oublier qu'il y a quelques écus à gagner ce soir avec Jacqueline et les contes de Saint-Georges. »

Comme il se levait pour partir, Paul grimpa sur ses épaules.

« Où vas-tu ? demanda l'enfant, fourrageant dans l'épaisse chevelure du montagnard. Ah ! je sais, ... tous les soirs c'est la même chose : tu vas aux Prêcheurs. Est-ce vrai ?

— Peut-être », répondit le grand ami.

Jusqu'alors, dans ses causeries avec Mme Des Granges, il n'avait parlé qu'en termes assez vagues de ses occupations du soir.

« Il paraît, reprit Paul, que c'est très amusant, les Prêcheurs... On me l'avait dit chez M. Hugel. Pourquoi ne m'y mènes-tu pas ?

— Je t'y mènerai.

— Qu'y fais-tu donc, toi ?

— J'y travaille, j'y joue de la clarinette, pour accompagner mon ami Jônas.

— Et tu chantes aussi, ... et tu racontes des choses qui font rire tout le monde !... Ah ! c'est vrai, ... tu rougis !

— Pourquoi rougirait-il ? dit vivement Mme Des Granges. Crois-tu qu'on doive rougir de travailler, d'employer pour le gagne-pain son intelligence, son talent ? »

Ce n'était pas pour l'enfant qu'elle parlait, Jean le comprit sans peine.

« Le petit homme travaillera à son tour, dit-il, et il aidera bravement sa mère, n'est-ce pas, mon bijou ? Mais pour le quart d'heure, il faut qu'il ait du plaisir. Ça lui manque un peu, ici, ma parole ;

Louise, voulez-vous que je le mène aux Prêcheurs ?

— Ce soir ?

— Maintenant. C'est dans le quartier, chez un avocat de la rue Hautefeuille, à quelques pas de votre docteur Leys. Ouvrez la fenêtre et voyez comme le temps est doux. Vous enveloppez le petit d'un manteau ou d'une couverture, je l'emporte, il a deux bonnes heures de contentement, et je reviens le déshabiller, le coucher, le bercer... Oh ! ça, pas nécessaire, bonnes gens ; vous verrez qu'il dormira avant d'avoir la tête sur l'oreiller... Ah ! mais, je n'y pensais pas, c'est que... vous allez rester seule... »

L'enfant paraissait si heureux du plaisir qu'on lui promettait, que la jeune mère n'hésitait plus.

« Non, répondit-elle, reprenant la lettre de Marguerite, je ne serai pas seule, j'aurai auprès de moi une amie, je ferai avec elle des rêves de bonheur. »

Lorsque Jean revint, à dix heures, Mme de Guiraud l'attendait sur le palier, la lampe à la main.

« Vite ! vite ! dit-elle, effarée, courez chez le docteur. Louise est malade, ... très malade. En rentrant je l'ai trouvée évanouie sur le parquet, devant le fauteuil. Maintenant elle a de la fièvre, du délire. Ah ! tout nous accable !... »

(A suivre.)

SIXTE DELORME.

LES GALERIES DE ZOOLOGIE DU JARDIN DES PLANTES



DARLONS de notre Jardin des Plantes, et puissiez-vous trouver autant de plaisir que moi à cet entretien. C'est là que j'ai vécu, en somme, une partie de ma vie ; et si mes travaux m'ont entraîné plus tard ailleurs,

j'aime toujours à revenir vers ce coin paisible du vieux Paris, et j'en demeure un habitant déterminé.

Je me rappelle, avec la douceur que prennent les choses du passé, ces journées de dimanche où ma mère me menait, dans les galeries longeant la rue Geoffroy-St-Hilaire, voir les bêtes empaillées. Je m'extasiais sur la physionomie étrange des singes, sur la longueur de leurs bras ; le nez boursoufflé du nasique de Bornéo me laissait rêveur et je restais confondu devant la haute stature du gorille. Et le soir, devant les illustrations colorées d'un Buffon, je retrouvais ces mêmes primates que le dessinateur représentait appuyés sur des bâtons comme des porte-balles ou des fariniers lourdement chargés.

La longueur des salles, se continuant en enfilades successives, me paraissait chose sans fin. Et tous les coquillages, les polypiers, les nids d'insectes et les cocons de vers à soie, renfermés dans des vitrines, me semblaient des objets étranges et sans prix. Mais en voyant tous ces tiroirs rangés sous les vitrines et portant des étiquettes

en latin où les mots étaient, pour moi, empruntés à quelque glossaire mystérieux, je songeais à toutes les richesses qu'ils contenaient, sans doute, et j'enviais ces conservateurs des collections, hommes heureux et privilégiés entre tous, à qui ne s'adresse pas l'inscription traditionnelle : « *Prière de ne pas toucher* ».

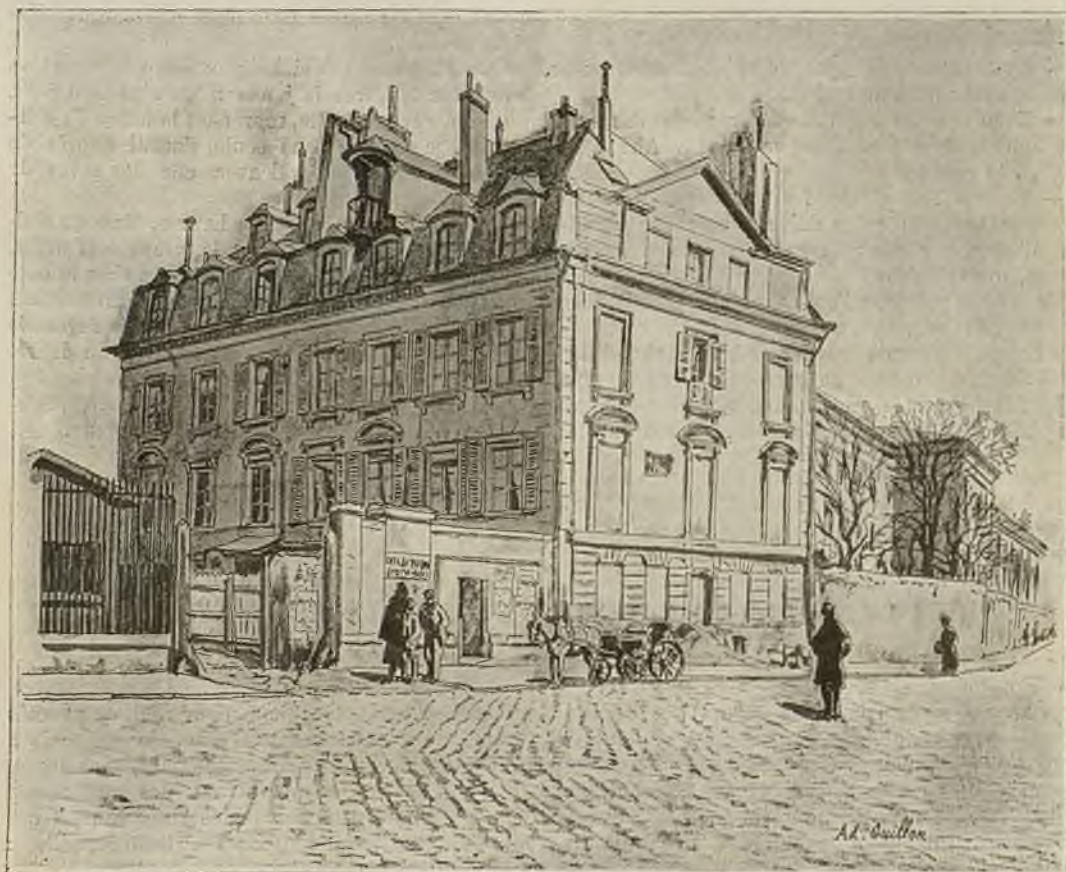
Et quand, plus tard, je m'en allais seul me promener au Muséum, j'apercevais quelquefois, par une fenêtre ouverte, une table sur laquelle un préparateur soigneux avait rangé ses outils. Et en contemplant les pinces, les scalpels, les couteaux à ouverture, les égrignes et les rugines, je pensais que le bonheur était pour ceux-là qui, tranquilles, loin de tout bruit, travaillaient à préparer des squelettes, à empailler des oiseaux, à étaler des papillons.

Car je ne savais pas encore que là — comme d'ailleurs en beaucoup d'autres lieux, — le combat pour la vie crée des résistances, des impossibilités, obstruant pour les jeunes la voie qui leur a semblé d'abord toute facile et naturelle. J'ignorais encore qu'avant de faire accepter ses services, il faut faire accepter sa personne.

J'ai appris tout cela à mes dépens, comme le reste. Mais quels qu'aient été mes déboires, j'oublie encore volontiers les épines du chemin, en me rappelant les quelques heureux jours que j'ai

passés dans cette république des Sciences. Et si par hasard je m'aventure dans les galeries de zoologie, il me suffit de voir mon nom imprimé sur l'étiquette d'une civette de Sumatra ou d'un singe de Malaisie pour me dire que, moi aussi, j'ai apporté ma petite pierre au grand monument et qu'en somme le vœu de ma jeunesse — de voyager et de travailler pour le Muséum — s'est à une époque trouvé réalisé, et qu'il ne tiendrait peut-être — qu'à moi de le réaliser encore.

médecins Hérouard et Guy de la Brosse l'autorisation, par lettres patentes, d'acheter en son nom une maison et un terrain de vingt-quatre arpents dans ce faubourg Saint-Victor, où l'emplacement actuel de la Halle aux Vins était occupé par l'abbaye de Saint-Victor. C'était un des faubourgs populeux de Paris, et où demeuraient aussi quelques gens du bel air. Car notamment à la fin du xvi^e siècle il était de mode d'habiter en la rue du Fer-à-Moulin où se dressait l'hôtel de cette belle



Maison de Buffon, une des entrées actuelles du Muséum. (Dessin de Ad. Guillon.)

Ainsi, depuis plus de deux siècles, chacun a travaillé à l'œuvre commune; et c'est une consolation que de voir son nom à côté de ceux des Sonnerat, des Quoy et des Gaimard, des Péroni et des Lesueur. Aujourd'hui les collections zoologiques de notre Muséum comptent parmi les plus riches du monde; logées dans un palais, elles sont dignes de notre pays, dignes de notre époque de science et de lumière. Mais pour moi, esprit sans doute rétrograde et singulièrement attaché aux choses du passé, les anciennes galeries de zoologie avaient un tout autre charme. Aussi veux-je en parler encore aujourd'hui, pour leur prouver qu'elles ne se sont point jadis ouvertes devant un ingrat.

Si l'on remonte à leur origine, on trouvera qu'elle fut modeste. C'était sous Louis XIII, alors que le mélancolique fils de Henri IV accordait à ses

Isabelle de Limeuil qui avait épousé un financier. La Bièvre en était proche et, si les qualités fœtiques de ses eaux attiraient les teinturiers, peaussiers et mégissiers, ses inondations ravageaient parfois terriblement le faubourg Saint-Marcel. Non loin de là existait, aux xv^e siècle, une grande villa du duc d'Orléans, où aboutissait une longue ruelle, un coupe-gorge, nommée rue Sans-Chef, qui est la rue Censier actuelle, nommée rue Sentier sous Louis XV.

Le terrain acheté par Louis XIII dans le voisinage impur des dépôts de copeaux et des bouchers était destiné au « Jardin royal des herbes médicinales », la maison devait servir de cabinet renfermant des collections de drogues. Car en 1635 l'édit suivant, donné de St-Quentin et enregistré la même année, spécifiait nettement les intentions royales : « Attendu qu'on n'enseigne point ès écoles de

médecine à faire les opérations de pharmacie... le sieur Bouvard nous aurait supplié que trois docteurs choisis par lui dans la Faculté de Paris, soient par nous pourvus pour faire aux écoliers la démonstration de l'intérieur des plantes, et de tous les médicaments, et pour travailler à la composition de toutes sortes de drogues par voies simple et chimique.

« Voulons que, dans un cabinet de ladite maison, il soit gardé un échantillon de toutes les drogues, tant simples que composées, ensemble toutes les choses rares en la nature qui s'y rencontreront, duquel cabinet ledit La Brosse aura la

longtemps. Il mourut en 1643, et on lui donna pour successeur un autre médecin, Fagon, qui laissa bientôt la place au grand botaniste Tournefort. Virent ensuite Vaillant, Antoine et Bernard de Jussieu.

Le règne de Louis XV ne fut pas moins remarquable par son administration que par ses guerres. Le Jardin du Roi tomba entre les mains d'un favori, Chirac, premier médecin du Roi. Ce Chirac confia l'affaire à son gendre Chicoisneau; leur ignorance, leurs malversations compromirent gravement la fondation. On se débarrassa, non sans peine, des deux alliés en détachant l'administra-



Ancienne galerie de zoologie. (Dessin de Ad. Guillon.)

clef et régie pour en faire l'ouverture aux jours de démonstration. »

Le médecin Hérouard était surintendant du Jardin du Roi et touchait un traitement annuel de 3000 livres; Guy de la Brosse, avec le titre de démonstrateur, jouissait d'appointements plus élevés, car ils atteignaient 6000 livres. Vespasien Robin était « arboriste du roi » et, comme tel, chargé de faire les démonstrations extérieures dans le jardin; ses honoraires ne dépassaient point 1200 livres.

Ces dispositions royales ne furent point sans rencontrer de difficultés auprès de la Faculté de Paris. L'année même de l'apparition de l'édit, elle forma opposition à son enregistrement. Mais le roi fit passer outre, et les travaux suivirent leur cours.

Cinq ans après, en 1640, l'établissement fut ouvert. Mais Guy de la Brosse ne professa point

tion du Jardin de la charge de premier médecin du Roi, et l'on nomma Du Fay administrateur. Cet homme de mérite ne tarda point à mourir; alors apparut Buffon, qui devait créer nos galeries zoologiques.

Quand ce grand homme entra en fonctions, il trouva le Cabinet du Roi composé de trois petites salles basses affectées aux curiosités naturelles réunies là depuis la fondation; quelques squelettes de mammifères occupaient une de ces salles, mais elle était fermée au public, car on ne croyait pas alors que de semblables objets fussent de nature à intéresser.

On n'a point recherché quels pouvaient être les objets renfermés dans ce cabinet royal, un pareil travail serait pourtant bon à entreprendre, à supposer que les documents existent. Toutes les curiosités de la matière médicale de l'époque devaient sans doute s'y trouver. Je me réjouis en pensant

à ces curiosités de nature hermétique sur lesquelles les crocodiles poussiéreux planaient suspendus aux plafonds, avec des serpents dont la peau inégalement bourrée devait ressembler à une gigantesque saucisse. Peut-être y avait-il là de ces tortues étranges, dont celle du Musée des Génovévins, maintenant dans les galeries du Muséum, peut nous donner une idée.

Je soupçonne fort les mandragores d'avoir chanté la nuit, dans leurs bœux, dans ces salles où le sang pulvérisé de crapaud était, sans doute, conservé en vase clos. On devait trouver là des drogues rares, des résines et des gommes, des baumes, l'encens, l'oliban, la myrrhe et le styrax, le benjoin et les parfums de l'Arménie, le curcuma et le santal des Indes, les pinces du cerf qui guérissent les crampes, sa graisse et les râclures de ses cornes également utiles. Le kabartanin de Russie, autrement dit le musc, le castoréum et la civette devaient aussi s'y trouver, et le démonstrateur, j'aime à le croire, devait tenir les élèves en suspicion des fraudes dont les trafiquants usaient pour augmenter le poids et le volume des précieux produits. Il devait aussi leur donner des renseignements sur le basilic, dont le moine Théophile nous a appris la manière de perpétuer l'espèce et dont le regard tue. Les sabots de l'élan comptaient alors comme une drogue utile contre l'épilepsie; quant aux bézoards produits par les chèvres, capricornes et gazelles, c'étaient des médicaments sans prix, et qu'on s'estimait heureux de payer au poids de l'or, comme les cornes des licornes de mer, qui sont les narvals de nos jours. Il devait y avoir aussi de ces concrétions précieuses, autres bézoards, *pedras del porco*, du porc-épic des Indes, qui à l'instar de son congé-

nère d'Europe jetait ses piquants à ses ennemis. Le Cabinet du Roi ne pouvait pas être dénué du lyncurinus, gemme de haute valeur, qui est l'urine solidifiée du lynx, animal dont les pharmacopées débitaient la chair et le sang desséchés pour préserver du vertige.

Les collections botaniques étaient probablement plus nombreuses et dans un meilleur ordre. Le classificateur Tournefort avait laissé là l'herbier qu'il avait formé au cours de ses voyages et classé d'après le système dont il était le créateur, et qui fit loi longtemps même après la venue de la Linné.

Tel était l'état probable du Cabinet du Roi en 1772. M. de Buffon se dévoua à l'agrandissement des locaux, à l'augmentation des collections. Ses influences, son activité, ses ressources tendirent toujours vers ce but. Logé au Jardin du Roi, comme intendant, il fait abandon de ses appartements pour loger les collections. Il fait construire un escalier à côté de la grande porte du Jardin opposée à la Seine, vis-à-vis de l'allée des tilleuls.

Il avait déjà cédé son logement, auquel le gouvernement avait affecté deux maisons voisines du Cabinet, et dont on avait fait l'acquisition. M. de Buffon s'en alla demeurer au n° 13 de la rue des Fossés-Saint-Victor. Les collections étaient alors disposées dans deux grandes salles des bâtiments des galeries actuelles et dans l'ancien local du Cabinet du Roi, ce qui faisait en tout quatre grandes salles et un local isolé, où étaient renfermés les squelettes préparés par Daubenton. Le public était admis à visiter les galeries deux fois par semaine, mais on ne lui montrait point les ossements que M. de Buffon jugeait peu décoratifs.

(A suivre.)

MAURICE MAINDRON.

LES GAÏETÉS DU MOIS

Illustrées par ALBERT GUILLAUME.

Les grandes manœuvres du commencement de septembre se sont effectuées à la satisfaction du général et du particulier. Celui-ci s'est enrichi en vendant ses denrées, celui-là a reçu un satisfecit de M. de Freycinet; s'il est doux de faire payer soixante-quinze centimes pièce, à un fantassin harassé, des œufs pondus pendant l'été de 1890, il est non moins agréable de s'entendre proclamer par le Ministre compétent, le plus grand homme de guerre qui ait honoré la France depuis Napoléon 1^{er}; et, pour tout dire, on conçoit que l'orgueil fasse battre le cœur d'un généralissime, quand, après boire, résonnent à ses oreilles ces paroles célèbres: « Soldat, je suis content de vous! » proférées par un civil.

On m'assure que seul, ou presque seul, un riche propriétaire champenois ne déguise son mécon-

tentement et se plaint avec amertume, de ce que plusieurs immenses champs d'avoine lui appartenant aient été contournés par nos troupes, alors qu'il s'attendait à les voir foulés aux godillots. Déçu, car il nourrissait l'espoir charmant de présenter aux autorités une facture apothicairienne, ce riche propriétaire a persuadé le plus influent député de sa région de déposer, dès la rentrée des Chambres, une interpellation demandant qu'un blâme énergique fût infligé au général Davout, auteur responsable de ce mouvement tournant, destiné à épargner aux deniers publics plusieurs milliers de francs. Sa réélection étant en jeu, notre « honorable » n'hésitera pas à traiter cette question de grandes manœuvres... électorales; il y a là matière à une importante consommation de métaphores végétales: « Comme quoi l'on doit exécuter des charges en fourrageur à travers les champs d'avoine d'un propriétaire ayant du foin

dans ses bottes, dût le contribuable être mis sur la paille. »

Ces dames, non plus, ne voient pas toujours d'un bon œil les manœuvres qui les privent pendant plusieurs jours de leurs époux. Quelques-uns de ces veufs temporaires ont bien voulu me communiquer (avec l'impayable sourire de vanité satisfaite qui distingue, en ces occasions, les personnes de notre sexe), quelques guerriers, dis-je,



m'ont autorisé à lire des lettres respirant une tendresse jalouse qui m'a, moi célibataire endurci, considérablement amusé. A titre de document, voici un fragment de correspondance adressé à un adjudant de cuirassiers par sa légitime et poétique épouse, laquelle, je me reprocherais de vous le cacher, remporta en 1867 l'églantine — ou une plante analogue — aux jeux floraux.

« Perfide,

« Tu fus donc allaité par une tigresse d'Hyr-
« canie, ou bien tes vagissements, au sein des
« antres affreux, se sont-ils mêlés à la clameur de
« l'hyène furieuse et de la lionne altérée de sang ?
« Qu'as-tu fait de tes serments, dis, qu'as-tu fait
« de tes promesses ? En vain, je fatigue l'air de
« mes cris impuissants ; en vain l'écho répète
« mes plaintes, en vain j'attendris les rochers de
« mes larmes abondantes ! Le cruel demeure
« silencieux... sans doute il vole à d'autres plai-
« sirs, sans doute il promène en cent lieux divers
« sa course vagabonde, ou peut-être, au milieu
« des jeux cruels de Mars, il oublie celle qui fut
« si longtemps la moitié de lui-même !... »

A côté de ces objurgations en style classique, genre Ariane aux rochers contant ses injustices, permettez-moi de vous citer quelques phrases ultra-décadentes, soupirées par la « dame » d'un caporal-infirmier, sauf le respect que je vous dois, nourrie dès sa plus tendre enfance de vers symboliques.

« ...En l'atonie d'un rien faire — ah ! point oisif
« — par l'inconstant énérvé labeur, d'originelle-
« ment prédestinés marasmes, issue (non pas com-
« bien horrible, par votre amicale, pourtant com-
« préhensive, cervelle, volontiers imaginée),
« s'abolit toute jubilation du message, et littéraire
« toujours, impérativement, d'éternels manques ô
« consolateur (et frénétique), aux calmes fra-
« grances du vergé quasi mondain, encore que
« simple et si parisien bien qu'anglais déjà, en de

« subtils ten o'clock hautainement armoriés de
« si suggestives promesses que résorbent des
« aveux — en quelque sorte candides !... »



Quelqu'un qui ne s'est pas montré satisfait non plus, c'est ce correspondant, sévère mais injuste, de l'*Eclair*, dont toute la presse vient de commenter une lettre où, déplorant « que les grandes manœuvres ne présentent aucun des aléas de la guerre », il s'écrie : « Nous eussions aimé que l'on tentât cette fois des expériences décisives. » Décisives ! on sait ce que parler veut dire ; comme le remarque, avec une perspicacité qui l'honore, M. Deffou, dans l'*Autorité*, « l'absence de projectiles dans les canons et dans les fusils, différencie énormément les grandes manœuvres de la guerre. » C'est de cette absence que gémit le grincheux précité ; il regrette que les Lebel des soldats de Négrier n'aient pas envoyé de balles savamment dirigées sur les troupes de Galliffet ; il déplore que l'artillerie du sixième corps n'ait pas eu l'occasion d'échanger, avec celle du septième, quelques bons petits obus ; je pense même que, pour se déclarer complètement heureux, il aurait exigé un de ces choléras bien agencés qui vous suppriment en un rien de temps les gaillards assez heureux pour avoir échappé à la mitraille.



Vous me croirez si vous voulez, mais rien ne m'ôte de l'idée que cet insatiable ne fait plus partie de l'active, ni de la réserve, ni de la territoriale.

Peut-être cet anonyme est-il Dijonnais ! Je m'explique, s'il écrit dans la Côte-d'Or, son désir de voir casser celles de nos soldats. Car, entre nous, la presse de Dijon a quelque excuse de sentir la moutarde nationale lui monter au nez.

Ne vient-on pas de poursuivre les directeurs, rédacteurs en chef, collaborateurs et gérants de toutes les feuilles de la région, sous prétexte de « divulgation de secrets concernant la défense de l'Etat ! » Et ce, parce que les journaux incriminés ont publié une note relative à l'urgence de trans-

férer à Dijon l'artillerie de la 13^e division, orgueil des Bituriges, de même que celle de la 14^e division doit quitter les Bisontins éplorés et s'installer à Héricourt.

Je ne sais quel est, sur cette poursuite, l'avis du ministre de la justice (il ne va pas au même café que moi); mais je sais bien que si j'étais Garde des magistrats, pardon, des sceaux, voilà un parquet que je n'hésiterais pas à frotter vigoureusement. Comment! pour une information dont le mystère peut balancer celui du secret de polichinelle, on tracasse un tas d'excellents confrères qui n'ont fait que leur devoir en signalant un fait indéniable et, d'ailleurs, exposé tout au long, chaque année, dans l'*Annuaire de l'armée*, par les soins du Ministre de la Guerre!

Je demande que le *Musée des Familles* soit compris dans ces poursuites. Et même j'aggrave mon cas, de propos délibéré, en ajoutant que les malheureux artilleurs détachés à Héricourt s'y ennuient comme des malles derrière des croûtes de pain. Car je ne connais pas de ville où l'on bâille davantage, sauf l'horrible Landivisiau, que vient de quitter avec ivresse un jeune magistrat — spirituel celui-ci — à la suite d'une demande dont le début, tout juridique, fit sensation : « Attendu que nul n'est forcé de rester dans Landivisiau... »



Horribles révélations; poursuivez-moi maintenant, robins dijonnais. « C'est ma tête que vous voulez..., etc. » (Cette tirade, devant être lancée avec l'accent de M. Paulin Ménier, perd beaucoup sur le papier, mais, moyennant une faible rétribution, je consens à me rendre chez les abonnés du journal pour leur en faire goûter les splendeurs à domicile.)

..

Je suis sûr que vous ne lisez pas souvent le règlement des postes et des télégraphes; permettez-moi de vous dire que vous avez tort; il contient nombre d'excellentes prescriptions, dont vous auriez tout intérêt à prendre connaissance.

C'est ainsi qu'un article enjoint au personnel de détruire les cartes postales contenant des injures, sans jamais les remettre aux destinataires.

Et qu'un autre article prononce la peine de la révocation immédiate contre tout employé convaincu d'avoir lu une carte postale.

..

On rentre; on est rentré. Du moins, les quel-

ques beaux jours d'un septembre aimable on consolé les malheureux que n'avait point épargnés un rigoureux été. Le grand-duc, après avoir vu une fois *Lohengrin* et quatorze fois Yvette Guilbert, a prolongé jusqu'à la semaine dernière son séjour parmi les Parisiens, enfin assez raisonnables pour lui épargner le chant persécuteur de *Bojé tsara Krani*, dont l'obsession a été gaîment déplorée dans une chanson de gavroche qu'il convient de faire passer à la postérité.

Je veux bien rester à Paris
Et même y rester longtemps, fût-ce
Jusqu'à mon premier cheveu gris.
Mais ne chantez pas l'Hymne russe!
Un soir, à l'ombre d'un manteau,
Il se pourrait que je voulusse
Me promener incognito,....
Ne me chantez pas l'Hymne russe!

Je compte aller, sans tra la la,
Voir danser Zidore et Gugusse
Au Moulin-Rouge; ce jour-là,
Ne me chantez pas l'Hymne russe!
Si je me promène en chemin
De fer, ou bien en omnibus-se
Songez que l'on doit être humain,
Ne me chantez pas l'Hymne russe!

Je suis doux comme les amours,
Je ne tuerais pas une puce,
Mais, si vous tenez à vos jours,
Ne me chantez pas l'Hymne russe!

M. Gras, lui aussi, est revenu à Paris. Vous ignorez M. Gras? C'est un boucher de la Villette, dont je dois la connaissance à mon ami Raphaël Shoomard. Cette année, pour la première fois depuis vingt ans qu'il « fait » dans les viandes, M. Gras s'était offert un peu de villégiature en Normandie. Au bout de trois heures, il se mourait d'ennui. Ne voir des moutons, des veaux et des bœufs que sur pied, ça le tuait, cet homme en lequel s'incarne l'âme de la boucherie française et qui pourrait s'écrier : L'étal, c'est moi!

Le soir de son arrivée, mélancolique, déjà maigri, il vaguait par la ville quand le hasard de sa marche lassée le conduisit devant la boucherie la plus « conséquente », comme il dit. Ah! cette odeur de viande! ah! ces gigots de neige et de carmin enveloppés, fleurs de chair, dans les papiers festonnés! M. Gras, l'œil émérilloné, les



narines palpitantes, restait là... Tout à coup, mû comme par un ressort, il se précipite dans la boutique, noue autour de son ventre, « conséquent » lui aussi, un tablier qui fut blanc et, sans souci de l'effacement de la caissière, se démène, décroche,

coupe, scie, pare, aplatis, enveloppe, fascine les clients.

« Voyez, mademoiselle, joli pré-salé! petites côtelettes premières de trente centimes! superbe bifteck dans le faux-filet, voyez ça! »

Tous les jours, dès l'aube, le boucher volontaire venait enlever les volets de la boutique qu'il abandonnait à la nuit tombante, le dernier. Après trois semaines de cette villégiature, il repartit pour la Villette, non sans dire à l'ami Raphaël Shoomard, avec une conviction désarmante :

« Tout de même, de rester comme ça quelque temps sans rien faire, ça vous remet un homme. »

..

La presse tout entière discute, avec le sérieux requis, un projet de Bateau-Théâtre lancé par l'amiral Sarah Bernhardt; seul, un irrévérencieux confrère s'est permis de plaisanter cet artistique trois-mâts (quatre en comptant la tragédienne). C'était un tort; on le lui fit bien voir. Et un communiqué frémissant de l'irascible navigatrice est venu par câble rappeler l'imprudent au respect. On ne plaisante pas, dans la marine, ne blaguez pas les vaisseaux, ne touchez pas à la carène!

Cette amiral est très méchant!
Quand on l'attaque eil' se défend.

Aussi, le *Musée des Familles* ne parlera qu'avec vénération du *Thespis*, gigantesque roulotte flottante qui transportera les coiffeurs, les costumes, les acteurs, les manuscrits, les machinistes, les ouvreuses et le reste. C'est le dernier mot du « Cabotage », a écrit un admirateur, qui a demandé instamment que l'on n'imprimât point « Cabotage ».

Nos renseignements particuliers nous permettent d'affirmer que le lieutenant-académicien, M. Pierre Loti, sera attaché avec des saucisses, et le grade de capitaine, au *Thespis* sur lequel Sarah se propose de représenter *Un drame au fond de la mer*, *la Tempête*, *le Thespis amoureux*, etc., sans préjudice d'une comédie maritime, *la Fille de la mer* » Angot.

Outre ces pièces, le *Thespis* en aura quatre autres, de canon, dont on ne saurait méconnaître l'utilité : les villes où la location aura été médiocre seront punies de quelques coups de mitraille; quant aux cités maudites dont les habitants auront commis la fatale imprudence de siffler l'amirale, elles ne méritent point de pitié. On tirera sur elles les quatre pièces chargées, jusqu'à la gueule, de vers symbolico-fumiste-décadents.

Et maintenant, il ne nous reste plus qu'à souhaiter bon vent au *Thespis* et tout ira bien. Quand le bâtiment va, tout va.

WILLY.

INFIRMES CÉLÈBRES

I



n voyait à Orléans, il y a une trentaine d'années, un répétiteur de mathématiques que l'on portait chez ses élèves : ce malheureux, nommé Grandmauge, était privé à la fois et de bras et de jambes.

Divers musées, entre autres celui de Lille, et quelques cathédrales conservent des tableaux peints par le célèbre Ducornet, né sans bras.

Parmi nos bons statuaires, il est un aveugle qui, à tâtons, a créé de belles œuvres, remarquées au Salon, exposées en partie aujourd'hui au musée Haüy; les amateurs d'art ont déjà reconnu Navatel sculpteur hors concours, popularisé sous le nom de Louis Vidal.

L'armée française a gagné de mémorables batailles sous le commandement d'un bossu : le duc de Luxembourg, maréchal de France. Un siècle plus tard, un marin, borgne et manchot, payait de sa vie l'honneur si envié de vaincre notre marine : Nelson.

Deux femmes, l'une borgne, la princesse d'Evoli, l'autre boiteuse, Louise de La Vallière, ont inspiré des passions dont le souvenir est acquis à l'histoire.

Tout récemment, une sourde-muette, Mlle Louise

1^{er} OCTOBRE 1891.

Gautier, se voyait, après de brillants examens, nommée professeur de dessin.

Etc., etc...

Ils sont nombreux ces vaillants déshérités qui ont fait tête à l'infortune et sont parvenus à conquérir une haute place parmi les célébrités de la science, des lettres et des arts. Rappelons ici les rôles qu'ils ont tenus donnera aux lecteurs avides de curiosités biographiques, et présentera en même temps à tout le monde des exemples glorieux de l'énergie humaine.

Il ne saurait être question, dans la revue rapide que nous allons passer, des personnages éminents qu'une infirmité a arrêtés dans leurs travaux, tels que Michel-Ange, J. Arago, Anastasi, etc. La liste, aussi longue que navrante, serait hors cadre. Nous citerons des personnages nés infirmes, ou de ceux qui, atteints prématurément, se sont distingués par une étude ou un talent quelconques.

II

Cherchons dans les sciences.

L'Angleterre savante a compté un illustre aveugle, Saunderson, professeur de mathématiques à l'Université de Cambridge, inventeur d'une machine à calcul. On rapporte que Saunderson était d'hu-

14. — TOME LXVII.

meur gaie et qu'il possédait la seconde vue, à défaut de la première. « Cette jeune fille doit avoir de belles dents, parce qu'elle rit toujours », avait-il dit. C'était exact.

Si l'Angleterre a eu Saunderson, la France de ce siècle se souvient de Penjon, aveugle de naissance, également professeur de mathématiques et créateur, lui aussi, d'une machine à calculer. Cet homme extraordinaire obtint en 1805 un premier prix de mathématiques au lycée Charlemagne, puis, ce qui est plus méritoire, un second prix au Concours général. A la suite de son retentissant succès, on le nomma, en 1810, professeur au lycée d'Angers. Il occupa sa chaire pendant trente années et se retira chevalier de la Légion d'honneur. Remarque curieuse : la grande influence que Penjon avait acquise dans l'Université avait transformé sa situation de protégé en celle de protecteur : nombre de maîtres d'études lui durent leur nomination ou leur avancement.

Le fameux aveugle de Puiseux, dont parle Diderot, distillait des liqueurs fines. Le silence de la nuit favorisant ses travaux, il dormait le jour. Cet intelligent aveugle fabriqua lui-même des caractères en fer-blanc au moyen desquels il enseigna la lecture à son fils.

Massieu, de Cadillac, sourd-muet, avait appris l'algèbre par le jeu de ses doigts.

On sait que le fondateur de la compagnie de Jésus était boiteux. Or, un des plus violents antagonistes des disciples de Loyola, l'abbé Chauvelin, était borgne, singularité qui inspira à ce dernier le distique suivant, rimé vers 1760 :

Que fragile est ton sort, société perverre.
Un boiteux t'a fondée, un borgne te renverse.

Le philosophe Benjamin Constant et le diplomate de Talleyrand étaient affectés de claudication. L'économiste Charles Lucas, de l'Institut, qui publiait de fréquents mémoires sur le régime pénitentiaire, avait perdu la vue depuis de longues années.

Un des membres les plus populaires du barreau, Me Cauvain, qui fut longtemps le rédacteur judiciaire du *Siècle*, supportait avec esprit sa gibbosité comme l'abbé Pons, comme le promoteur du rétablissement du divorce, comme tant d'autres.

III

Lorsqu'on ne s'en crée pas un métier, la culture des lettres est une des plus attrayantes consolations au milieu des chagrins et des difficultés de l'existence. Aussi, ne s'étonne-t-on pas de rencontrer dans la littérature un bon nombre de ces intelligents affligés qui ont laissé de leur passage, une trace lumineuse et impérissable. Depuis Esope le bossu jusqu'à lord Byron le boiteux ; de Milton aveugle à l'académicien Villemain, rachitique, la liste serait abondante si on la pouvait établir complète.

Sans nous occuper d'Homère dont la cécité n'a pas été plus prouvée que sa biographie n'a pu être écrite ; sans remonter à Démosthènes qui se serait guéri du bégaiement en plaçant, pour parler, un caillou dans sa bouche — moyen curatif que ni

Louis II, ni Louis XIII, ni l'auteur dramatique Boulé, ni d'autres bègues, ne paraissent avoir employé — jetons un coup d'œil sur les infirmes venus à la célébrité par la passion et la culture des lettres.

L'Arabe Aboubola, poète aveugle, a dicté des contes très estimés dans l'orientalisme.

Aveugles, Milton dictait à ses filles son *Paradis perdu*, et Gower, au XIV^e siècle, avait composé de nombreuses poésies.

L'intéressante boiteuse qui fut un instant la favorite du créateur de Versailles, s'est consolée de la disgrâce royale, en écrivant un chef-d'œuvre de théologie scolastique : *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*.

Dans une note différente, le cul-de-jatte Scarron — un Triboulet véritable celui-ci — a protesté contre la mauvaise humeur que devait lui occasionner sa difformité — contractée, dit-on, par sa faute — en écrivant de joyeuses parodies lues encore aujourd'hui par les lettrés.

Mme Du Deffant, atteinte de cécité à cinquante-quatre ans, continua de rédiger des lettres fort goûtées que la chronique a recueillies et souvent réimprimées.

Rousseau, dans ses *Confessions*, se plaint fréquemment d'une infirmité qui rend pénibles ses travaux.

L'homme qui a le plus ri des bossus, fut un bossu, le médecin Santeuil. Son *Éloge de la Bosse* est un morceau classique d'humour que tous les bossus doivent avoir lu.

A propos de l'axiome qui accorde de l'esprit aux bossus — axiome que nous nous garderons bien de combattre — rappelons au profit de ceux qui l'auraient oublié le mot du maréchal duc de Luxembourg nommé plus haut. Le prince d'Orange, vexé d'avoir été vaincu à diverses reprises par le maréchal, s'était écrié dans un éclat de dépit : « C'est humiliant d'être battu par un bossu. » La réflexion fut rapportée au duc, qui fit cette réponse toute française : « Comment sait-il que je suis bossu ? il ne m'a jamais vu par derrière. »

Puisque nous citons des mots, transcrivons celui de Nelson. Les assiégés, pour obtenir une trêve, firent les signaux parlementaires d'usage. Mais l'amiral anglais, qui voulait continuer le bombardement, appliqua sa lunette sur son œil absent et dit à ses officiers : « Vous êtes témoins que je n'ai point vu les signaux. »

Il y eut sous la Révolution française un poète aveugle qui ne manqua pas d'esprit, Avitte. Son malheur fut grand, car il avait connu la lumière jusqu'à dix-huit ans. C'est en naviguant dans la mer du Sud que la cécité l'avait frappé. Son instruction, jointe à son intelligence et à son énergie, l'appelèrent aux fonctions de répétiteur à l'Institut des jeunes aveugles. Pendant ses loisirs, il composa tout un volume de poésies gaies et satiriques, duquel nous détachons une lettre en vers adressée au général Jourdan, tant pour le remercier du souper offert aux aveugles que pour représenter au général l'embarras dans lequel les assignats avaient plongé l'Institut :

L'an dernier tu nous fis faire
A souper chez toi grande chère.

L'illustre Jourdan, ce jour-là,
 Nous y vit imprimer et lire,
 Compter, écrire, et caetera;
 Et content, je crois, s'en alla.
 A ce souper, il faut le dire,
 On ne voyait point d'ortolans,
 Point de cailles, point de faisans;
 C'eût été par trop magnifique.
 C'était un souper pour le temps
 Et le temps était bien critique.

.....
 Pas ne suis seul que ronge la misère,
 Elle en ronge trente avec moi.
 Ceci l'afflige, je le vois.
 Déjà, tu me dis : Mais que faire ?
 Ah, le veux-tu savoir ce quoi ?

Où fais-nous, tous les mois, payer en numéraire,
 Où fais-nous, tous les jours, venir souper chez toi.

Pougens perdit la vue à vingt-quatre ans; or, si extraordinaire que paraisse sa résolution, Pougens, quoique aveugle, se fit libraire, puis imprimeur, puis auteur; il a publié notamment un *Vocabulaire d'anciens mots français*. Il mourut octogénaire en 1833.

On sait que l'historien Augustin Thierry, devenu aveugle, continua son œuvre en la dictant à son secrétaire, Armand Carrel. Mgr de Ségur, Nadauld de Buffon, et d'autres, atteints de la même infirmité, ont eu recours, eux aussi, à la plume d'un voyant pour donner essor à leur intelligence féconde.

Il faut que l'on sache que le Belge Rodenbach, auteur d'un curieux et philanthropique ouvrage sur les aveugles, était aveugle lui-même lorsqu'il le composa.

M. Alfred de la Sizeranne a publié récemment sur les aveugles un petit volume qui a cela de piquant d'avoir été composé par un aveugle.

Une jeune femme, qui publie beaucoup d'historiettes morales à l'usage de la jeunesse, Mlle O' Kennedy, est née aveugle.

IV

Si nous portons nos recherches dans le domaine des arts, nous sommes émerveillés autant qu'attendris en présence des prodiges accomplis par des disgraciés de la nature et par des estropiés qu'une sublime ténacité soutient au-dessus du malheur.

M. Noël Masson est un exemple touchant de la puissance de la volonté. M. Noël Masson est artiste graveur; il a vu ses deux mains mutilées par un éclat d'obus, or, malgré cet épouvantable accident, l'artiste exécute de remarquables gravures en taille-douce, à l'aide d'un merveilleux appareil. Ces gravures lui sont commandées, en grande partie, par l'État pour la chalcographie.

Nous avons cité au début de cette étude le peintre Ducornet. Voici quelques notes peu connues sur cette étrange personnalité. Ducornet, venu au monde sans bras, naquit à Lille en 1806; pensionné par sa ville natale et par Louis XVIII, il vint faire ses études à Paris et remporta dès l'âge de dix-neuf ans une médaille à l'École royale de peinture. Son atelier était situé rue Visconti dans le local occupé actuellement par les frères Haro, experts. « Ducornet, dit M. Marc de Bricole dans l'*Intermédiaire*, était gai, causeur aimable et

caustique; assis, il gesticulait avec les pieds comme d'autres remuent les bras au cours de la conversation. Son père, petit cordonnier, l'avait accompagné à Paris; il portait son fils sur son dos pour le changer de place, car, bien que Ducornet marchât facilement, il était fort soucieux de ménager ses pieds pour leur conserver la sûreté indispensable au dessin. » Ducornet est mort en 1836; toutes les biographies fournissent le catalogue de ses nombreux travaux.

On nous signale l'existence au musée d'Anvers d'un autre peintre né sans bras, qui gagne largement sa vie à copier des tableaux.

Une artiste, offrant la même particularité, vit actuellement en Suisse, Mlle Aimée Rapin, qui fait de la peinture avec les pieds et au talent de laquelle l'*Illustration suisse* du 27 septembre 1889 a rendu hommage en quelques lignes imprimées au-dessous de son portrait.

On se souvient, à propos des peintres, de l'accident qui faillit arrêter au moment le plus glorieux de sa carrière le célèbre portraitiste rouennais, Jean Jouvenet. Une hémiplegie frappa d'infirmité tout son côté droit. Jouvenet, alors, se mit à peindre de la main gauche. L'effort fut si heureux que les experts d'aujourd'hui affirment que les Jouvenet de la seconde période sont supérieurs à ceux de la première.

V

Nous avons lu quelque part le nom d'un ancien directeur des droits réunis à Rennes, Judicelle. Ce martyr, bien qu'ancéanti successivement par la cécité, par la surdité et par la paralysie des jambes, trouva, dans cet état si voisin de la mort, le courage de modeler un plan de son jardin tel qu'il en voulait le dessin.

La musique devait être le refuge le mieux accessible aux aveugles. En effet, de nombreux aveugles sont bons musiciens; ils acquièrent en cet art subtil une précision d'oreille proverbiale.

Les aveugles ne sont-ils pas d'impeccables accordeurs? S'ils n'étaient pas arrêtés par l'impossibilité matérielle de lire et d'exécuter en même temps, ces pauvres infirmes feraient d'admirables virtuoses. On compte quelques notabilités : le flûtiste Prévost, l'organiste Chauvet, les compositeurs Givet, Coralli, etc. Citons Louis Braille, qui a inventé pour ses compagnons d'infortune la notation en relief.

Ce fut un aveugle qui fit l'éducation musicale de Méhul; il était organiste à Givet.

La cantatrice italienne, dont chaque note musicale coûte à son impresario un louis environ, a une sœur, douée, elle aussi, d'une voix exquise que l'étude et l'art ont perfectionnée. Mais cette sœur est affligée de la même imperfection corporelle que la duchesse de la Vallière. Elle a dû enterrer dans le professorat un talent qu'à notre grande joie la scène eût popularisé.

Un musicien dont le nom nous transporte en plein domaine de la charmante mélodie, Charles Lecocq, l'auteur de *Giroflé Girofla* et de *la Fille de madame Angot*, est privé de l'usage normal de ses jambes.

Un peintre animalier et un paysagiste médaillés sont sourds-muets.

Un comique aimé au boulevard, le regretté Léonce, se plaisait à répéter aux camarades que, sur lui et Nelson, la nature avait réalisé l'économie d'une paire d'yeux.

Malgré l'amputation d'un bras, le ténor Roger a poursuivi la magnifique carrière de chanteur consciencieux et séduisant.

VI

Si, revenant sur nos pas, nous recherchions avec un soin nouveau d'autres noms d'illustres infirmes, nous en retrouverions vraisemblablement. Nous nous excuserons de ces lacunes en disant que l'objet principal de cette trop rapide revue était de rendre des honneurs à ces intéressantes personnalités et non de les recenser. L'histoire, d'ailleurs, plus partielle qu'on le pense, cache encore dans ses replis un bon nombre de héros modestes.

Nous ne saurions clore cette nomenclature sans

nous recueillir pour associer dans notre admiration quelques-uns des principaux bienfaiteurs de l'humanité accourus au secours de leurs frères malheureux pour leur dire, aveugles, vous verrez, sourds, vous entendrez.

L'abbé de l'Épée et l'abbé Sicard, qui ont fait parler les muets, Haüy et Braille, qui ont donné la vue aux aveugles, Grosselin qui, par sa méthode phonomimique, a enseigné une foule de connaissances aux idiots, tous ces philanthropes militants ont fait école.

Laurent Clère, un Lyonnais sourd-muet, celui qui s'étonnait, dans son enfance, d'apprendre que la neige ne faisait pas de bruit en tombant, est allé doter l'Amérique d'une vaste école de sourds-muets.

Knic, aveugle-né, a été le fondateur, à Breslau, d'un Institut de jeunes aveugles établi sur le modèle du nôtre.

Le vicomte de Namur d'Elzée, sourd-muet, a dépensé une somme considérable pour l'amélioration du sort de ses frères en infortune.

JEAN ALESSON.

AU BORD DE LA MER



PAR un chaud après-midi de juillet, Alice Mesnel descendait aux Ifs-Et-retat, avec son père, sa mère, et ses deux sœurs, Jeanne et Madeleine. Les malles de la famille placées sur l'omnibus de l'hôtel d'Angleterre, M. Mesnel allait donner le signal du départ. A ce moment, un jeune homme se présentait à la portière et demandait la permission de monter. Sous l'élégance de son costume de bains de mer se devinait le type de l'officier de bonne famille : taille et corpulence moyennes, membres vigoureux, une nuance de bronze au teint, les moustaches en croc, les cheveux bruns, le ton preste, les manières prévenantes. Il s'asseyait au bout de la banquette, son sac de voyage sur les genoux, l'œil à ses compagnons. En face de lui, c'était d'abord M. Mesnel, une tête d'ancien magistrat, avec ses longs favoris, son binoche à large ruban et son complet noir. Ensuite Mme Mesnel, une respectable mère de famille, un peu trop volumineuse dans son costume à raies jaunâtres ; et puis, deux demoiselles Mesnel en cache-poussière de soie écru, avec d'immenses capelines, surchargées de cerises, de fleurs de pois, de libellules ; peste, cela sent les filles à marier d'une lieue ! Sur l'autre banquette, une femme de chambre et la troisième demoiselle Mesnel, petite sœur, encore presque écolière. Pierre Veugle s'arrêtait longtemps à cette dernière : mince et gracieuse avec une simple robe d'alpaga gris, des cheveux blonds débordant d'un petit matelot, des yeux gais, le teint clair, chaud, les dents blanches, un joli sourire..... Et cet

examen dura tout le trajet. L'omnibus s'arrêtait devant la villa des Lierres, pour y descendre la famille Mesnel. Pierre Veugle continuait jusqu'à l'hôtel d'Angleterre où l'attendaient ses parents.

Le lendemain, il rencontrait sur la plage Mme Mesnel et les deux aînées, les jeunes personnes en flanelle blanche, la mère en tussor bleu à pois. Un simple coup de chapeau, suivi de trois inclinaisons de tête. Le surlendemain, un dimanche, jour où la colonie d'Etretat se rencontre sur la plage, au sortir de la messe de dix heures, Pierre Veugle se permettait d'offrir une chaise à Mme Mesnel ; un sourire d'Alice l'en récompensait. Deux jours plus tard, il y avait sauterie au casino ; Pierre faisait danser plusieurs fois les deux aînées, Alice toujours dévolue au rôle de Cendrillon. Sa récompense fut l'invite de se joindre à une pêche aux crabes où se trouverait toute la famille. Pour cette promenade, Alice portait un costume semblable à ses sœurs, un joli costume marin de toile écru. Au commencement, Jeanne et Madeleine rayonnaient (à l'intérieur, bien entendu) de la présence de ce bel officier, mais peu à peu, ses continuelles voltes du côté d'Alice refroidirent leur belle humeur. La mère conclut à l'inutilité de relations trop peu compromettantes et Pierre Veugle fut retranché de la coterie Mesnel.

Il ne s'en désolait pas outre mesure, ayant trouvé une autre manière de rompre auprès d'Alice les ennuis d'une villégiature de famille. M. Mesnel aimait la campagne pour elle-même ; aussi recherchait-il de préférence les endroits solitaires. Alice, soustraite aux plaisirs mondains jusqu'au mariage de ses sœurs, lui servait de com-

pagne; Pierre Veugle obtint facilement la permission de les accompagner, tantôt comme guide, tantôt comme porte-herbier ou appareil photographique.

Le père Mesnel jouissait en paix des charmes de la nature à cent lieues de se défier de son écolière; et, cependant, le cœur de la chrysalide s'entr'ouvrait peu à peu.

Au retour d'une de ces excursions, Mme Veugle voulut parler à son fils.

« Mon pauvre Pierre, tu ne sors donc pas de

nel se refusait à franchir cette dernière passe, et les jeunes gens s'aventurèrent seuls sur la longue roche crevassée, battue par les vagues écumantes. Devant soi, la mer houleuse; derrière, une effrayante muraille grise prête à se détacher; à gauche trois aiguilles, semblables à des stalactites géantes; à droite, un gouffre rond, bouillonnant comme une marmite sur le feu. Pierre et Alice se taisaient.

« Vous ne parlez pas, chuchotait la jeune fille... Vous pensez....



Alice inspectait l'étendue de la mer et s'asseyait sur l'herbe fleurie.

ces Mesnel? Temps perdu! On ne mariera pas cette petite avant ses sœurs; et puis, cent cinquante mille francs de dot, ce n'est pas ton affaire. Ta situation prochaine d'élève de l'Ecole de guerre te permet d'espérer le double, pour le moins. Et comme tu ne peux avoir une passion pour la petite...

— Mon Dieu! elle m'amuse, sans me prendre au sérieux; l'idéal pour bains de mer!

Et Pierre Veugle retournait avec Alice Mesnel.

Un jour, le courage du père de famille s'enhardit à la descente du Chaudron. La falaise était raide, le sentier glissant. Alice dégringolait comme une chèvre, au grand effroi de Pierre, occupé à soutenir M. Mesnel. Un dernier saut encore; mais, cette fois, la jeune fille s'arrêta; il lui fallait un aide; en une minute, Pierre était là, l'épaule tendue; rougissante, Alice acceptait. M. Mes-

— A vous. »

Alice baissa les yeux.

« Si je tombais dans ce gouffre, continuait Pierre, vous appelleriez au secours?

— Bien sûr.

— Et moi, si vous tombiez, je me jetterais à votre suite.

— Est-ce vrai?

— Sans doute. Mon bonheur disparu sous cet abîme, ne devrais-je pas mourir ou le retrouver?

— Alice! Alice! » M. Mesnel appelait de toutes ses forces.

Les jeunes gens s'empressèrent d'obéir, à regret. Le regrimpage de la falaise fut pénible; aussi mit-on sur le compte de la fatigue l'espèce de trouble empreint toute la soirée sur la figure d'Alice.

Au reste, Mme Mesnel avait bien d'autres sujets de préoccupation. Sa fille Jeanne venait d'être demandée par un jeune ingénieur, assidu des sauteries du casino; la mère était tout à ses projets de mariage.

Les choses allaient à merveille et bientôt les fiançailles, devenues publiques, se célébraient à la villa des Lierres.

Alice et Pierre se trouvaient à cette petite matinée villageoise : lunch dans le jardin, musique d'orphéon, etc., etc. Jeanne rayonnait dans sa robe de pékin mauve, un peu ouverte, et le gilet crème de M. Vignon s'épanouissait au soleil. Mme Mesnel se démenait sous son fouillis de dentelles noires, et Madeleine riait un peu jaune malgré sa fraîche toilette d'éolienne rose. Alice, elle, portait une robe de mousseline de soie blanche, sur transparent bleu ciel, avec une gerbe de roses naturelles au corsage : elle était délicieuse, au moins Pierre Veugle pensait ainsi, car son œil ne la quittait pas, et un sourire dilatait ses lèvres.

Vers la fin de la fête, il s'approchait d'elle, et lui murmurait à l'oreille :

« Ils sont heureux, mais chacun son tour... »

Le lendemain, Pierre Veugle annonçait ses intentions de départ; un bateau de pêche frété par un de ses amis devait le conduire à sa garnison de Caen, et le jeune homme paraissait se réjouir de cette partie. Alice s'efforça de ne pas voir son contentement.

« Adieu, à l'année prochaine.

— A plus tôt j'espère.

— Vous penserez à nous ?

— A vous, sans cesse. »

Et le jeune homme s'éloignait...

Le jour d'après, Alice feignait un mal de tête pour rester seule à la villa des Lierres. Sitôt la maison vide, elle courut au jardin, ouvrit la petite porte de bois, et débouchait sur la falaise. Elle avança presque au bord, inspectait l'étendue de la mer et s'asseyait sur l'herbe fleurie. Les hautes tiges des marguerites, des ciguës, des chardons, des folles avoines la cachaient à demi, et cette nappe de verdure hachurée cerclait la vue derrière elle. La mer était calme, d'un joli vert tendre, le ciel bleu pâle, floconné de blanc. Mais le regard d'Alice ne quittait pas un point mobile de l'horizon, une barque fuyant à l'ouest toutes voiles dehors. Son petit mouchoir reposait sur ses genoux, et de temps en temps essuyait une larme.

Avec cette voile blanche, Pierre Veugle s'enfuyait ! Et déjà tout semblait vide au cœur d'Alice. Il partait et il n'y avait eu entre eux aucun échange de promesse. L'échafaudage presque imaginaire de ce petit roman s'évanouissait... Non, c'est manquer de confiance, Pierre Veugle reviendra, il me demandera... Dieu ne met pas au cœur des jeunes gens une telle sympathie pour les séparer ensuite... Il reviendra...

La voile avait disparu, le soleil baissait sur la mer. Alice se leva et rejoignit la villa des Lierres, fatiguée d'émotion.

La famille Mesnel rentrait à Paris vers le 13 septembre pour les préparatifs du mariage de Jeanne; il fut célébré à Saint-Pierre de Chaillot,

vers la mi-octobre. Alice partageait avec Madeleine le rôle de demoiselle d'honneur. Son costume lui seyait à ravir : longue jupe de sicilienne corail, cernée d'une torsade de perles blanches, haute ceinture de broderies or et perles avec dépassant de plumes corail, chemisette de crêpe, retenue au cou et aux poignets par trois rangs de perles; capeline de feutre gris clair à calotte de velours corail serti de perles, touffe de plumes noires sur le bord. Elle avançait accompagnée du regard bienveillant de l'assistance; tout à coup, le garçon d'honneur sentit un tressaut de la main d'Alice : un jeune officier venait de mettre une pièce d'or dans la bourse. Au défilé, la jeune fille attendit en vain Pierre Veugle, en vain le chercha-t-elle des yeux à la sortie; il avait disparu.

Le mariage de Jeanne n'amena aucun changement pour Alice, sauf de rares promenades avec le jeune ménage Vignon.

Mais, aux approches du jour de l'an, Madeleine fut fiancée, à son tour, à un jeune avocat, M. Miredard.

Le 1^{er} janvier, toute la famille admirait une boîte de bonbons magistrale, envoi du prétendu au moment où le domestique apporta une petite caisse de bois pour Mlle Alice. C'étaient des fleurs du Midi, maigrelettes mais pénétrantes de parfum. Aucune indication ne révélait le donateur.

Mme Mesnel s'exclamait : « Comme c'est drôle ! on se sera trompé, c'est pour Madeleine.

— Non, maman, il y a bien Alice sur l'adresse, je veux garder ces fleurs. »

Toute la famille se tourna vers Alice; elle était rouge, troublée.

« Oh ! la petite grognon, cette vilaine jalousie. Gardez vos fleurs, mademoiselle. Albert Miredard m'en donnera d'autres. »

L'affaire se calmait, mais M. Miredard protestait toujours de son innocence.

Le 23 février, Alice était encore demoiselle d'honneur avec la même toilette, par économie; mais, Pierre Veugle n'était pas dans l'église.

Après le carême, elle fit son entrée dans le monde. Bals, diners, concerts, ventes, mariages, promenades au bois, Mme Mesnel produisit sa fille en conscience. Au mois de mai, deux ou trois partis se présentèrent pour Alice : un premier clerc de notaire, un architecte et un inspecteur des finances. Ce dernier prétendu réalisait tous les rêves d'une mère de famille : forte dot, belles espérances, occupation lucrative, bons principes. Mme Mesnel croyait tenir son troisième gendre; à sa grande surprise, Alice refusait. M. Mesnel proposa une pression violente sur l'esprit de cette petite déraisonnable; la mère désirait trop le bonheur de sa fille pour la contraindre en si grave occasion. Elle se contentait de lui faire peser les avantages de ce prétendu.

« Réfléchis bien. Tu ne retrouveras pas cela. Refuser M. Barin, c'est folie ! tu te repentiras.

— Je ne crois pas, maman, car je ne veux pas me marier. »

Alice rougit; elle n'avait pas l'usage du mensonge et sa résolution n'était pas irrévocable pour tous. Ah ! si Pierre Veugle était seulement venu !

Mais non, depuis le 1^{er} janvier, il ne donnait pas signe de vie. Peut-être était-il malade... Alice n'osait aller plus loin dans ses suppositions. Ou simplement il l'oubliait... Mais ce n'était pas possible. Non, il avait d'abord attendu au préalable le mariage de ses sœurs pour risquer sa demande... Mais... Madeleine était mariée depuis quatre mois... Et l'examen de l'École de guerre!... Il attendait d'être reçu certainement.

Alice en était là de ses réflexions au moment du départ annuel de la famille pour la villa des Lierres. Le retour à Etretat, la reconnaissance des lieux témoins de son roman intime ranimaient son espoir. Chaque été, Pierre Veugle venait à Etretat; il ne manquerait certes pas cette fois-ci.

Le lendemain de son arrivée, Alice se rendait au casino, sous prétexte de lire le programme du concert, mais, de fait, pour consulter la liste des baigneurs. Elle entra dans le salon de lecture, suivie de sa femme de chambre, et s'asseyait devant les journaux entassés sur la grande table au tapis vert. Avec fièvre, elle s'emparait de la liste des étrangers et dévorait les noms : Hôtel de France... Hôtel de Normandie... Hôtel d'Angleterre : Baron Peelden et famille, M. et Mme R. Woohs, M. Mari-vaux, avocat, et famille, vicomte de Semerville, Pierre Veugle, élève de l'École de guerre, et Mme Pierre Veugle, née Laborges.

Alice sentit comme la pointe d'un couteau la percer au cœur. Tout se brouilla devant ses yeux, un horrible froid pénétrait l'intime même de son être. Elle étendit la main pour chercher un appui et tomba la tête sur la table. Sa femme de chambre se précipitait, dégrafait son corsage, courait au restaurant prendre une carafe, mouillait les tempes avec son mouchoir; une dame prêtait un flacon de sels. Peu à peu, Alice revenait à la vie, mais lentement, comme à regret. Elle s'évanouissait pour la première fois, et avait presque cru mourir. De retour à la maison, elle diminua l'incident, malgré tous les efforts de la camériste fière de son importance. Et puis, elle déjeunait, se promenait, brodait, jouait du piano, et même dansait d'un mouvement machinal de somnambule; son esprit était ailleurs.

Comme elle sortait du casino, bien enveloppée de sa mante de crépon rose, elle entendit ces trois mots, au hasard :

« Venez-vous, Marguerite? »

Alice tressautait; cette voix, elle la reconnaissait depuis un an d'absence; c'était lui, c'était Pierre Veugle! Et Marguerite, c'était elle, sa femme! Toute la nuit, Alice entendait la même voix, et se représentait un tableau où Pierre Veugle, souriant, donnait le bras à une jeune femme. Était-elle blonde ou brune, grande ou mignonne, jolie ou laide, car, enfin, Pierre aurait bien pu sacrifier à la dot, et la pauvre Alice s'arrêtait volontiers à cette supposition.

Quatre jours, elle tournait et retournait dans son cœur cette pensée, déchirante comme une double lame : Pierre Veugle est marié! Tantôt elle redoutait une rencontre, tantôt une sorte de curiosité la lui rendait désirable.

Le soir du quatrième jour, à la rentrée de la plage, M. Mesnel trouvait une carte : « Pierre Veugle,

élève de l'École de guerre. » Un flux de sang montait aux joues d'Alice. Le misérable, venir tout exprès pour lui apprendre sa trahison! Cela était incompréhensible de la part d'un galant homme. M. et Mme Mesnel remarquèrent l'émotion de leur fille.

« Comme tu rougis, Alice! Cette carte te trouble bien. »

— Non, maman,... le froid de la plage... et la chaleur d'ici... »

Mais la mère n'accepta pas cette excuse, et la jeune fille, couchée, elle parla longtemps avec M. Mesnel.

« Tu ne voyais donc rien, pendant vos longues promenades de l'année dernière? »

— Alice était si jeune, je ne me défiais pas.

— Mon Dieu! mon Dieu! voilà un malheur.

— Sans doute, s'il n'était pas marié, on trouverait toujours manière d'arranger les choses, mais, à cette heure... »

Le lendemain, Alice brodait dans sa chambre; le domestique frappait à la porte :

« Madame demande Mademoiselle, au salon. »

— Il y a une visite?

— M. Pierre Veugle. »

La jeune fille se sentit pâlir; mais elle rassembla ses forces et raidit ses jambes flagellantes pour descendre au salon. Au traversé du vestibule, une glace lui renvoya son image; blanche comme sa robe, les traits tirés, un cercle noir sous les yeux, un tremblement aux lèvres, elle se fit peur. Néanmoins, il fallait paraître.

À son entrée, Pierre Veugle se leva et courut vers elle avec un inconcevable empressement. Alice esquiva la poignée de main, à la triste surprise du jeune homme, et s'asseyait dans un coin éloigné. Pierre songeait à l'y rejoindre, mais un regard de la jeune fille le clouait à sa place.

« Vous êtes depuis longtemps à Etretat? demandait Mme Mesnel. »

— Depuis cinq jours. Je serais venu plus tôt vous présenter mes devoirs, si j'avais été seul, mais...

— Mme Veugle se porte bien?

— Ah! vous savez...

— Nous avons appris par hasard...

— Tous nos regrets de ne pas la voir aujourd'hui.

— Elle n'a pu m'accompagner, étant un peu souffrante. »

La conversation prenait alors un tour assez banal : on parlait nouvelles de Paris, température, sport, etc.

« Eh bien! monsieur Mesnel, nous allons reprendre nos promenades? »

— Et Mme Veugle?

— Soyez tranquille. Elle retourne demain à la campagne.

— Comment, déjà!...

— Déjà... je ne dirai pas tout à fait comme vous. »

Le visage de M. et Mme Mesnel exprimait un étonnement, remarqué par Pierre. Un malaise régnait sur l'entretien; le jeune homme prenait le parti de se retirer.

« Adieu donc, monsieur, je viendrai demain vous offrir ma charrette pour une promenade en forêt. »

Mademoiselle Alice me fera-t-elle l'honneur d'être des nôtres? »

Alice se dressait, sa voix sortait saccadée, nerveuse.

« Non, monsieur, je n'irai pas avec vous, demain; cette année, je ne quitte plus ma mère. »

Pierre ne riposta point; il comprenait entre les lignes.

« Mes hommages, madame.

— Au revoir, monsieur; bien des choses à Mme Veugle.

— Adieu, mademoiselle...

— Adieu, monsieur, mes respects à votre femme. »

Alice insistait avec intention sur ces derniers mots. Les yeux fixés à terre, elle ne remarquait point le jeu du visage de Pierre.

« Ma femme... vous dites, mademoiselle!... »

— Ne cherchez pas à nous tromper, monsieur, c'est inutile.

— Je vous jure!... Ah! je comprends!... Mme Veugle n'est pas ma femme, mais la veuve d'un frère de mon père.

— Monsieur, vous vous riez de nous, je pense.

— Rire! En aucune façon je n'aurais motif à rire. Je ne suis pas marié, je vous le jure.

— Mais, dans la liste du casino, n'y a-t-il pas M. et Mme Pierre Veugle?

— Simple erreur! Mon oncle et parrain s'appelaient Pierre, comme moi. Pour ce seul motif, on a cru devoir me marier à ma tante.

— Mais... il y a quatre jours... je vous ai entendu dire : Marguerite.

— Ma tante est juste de mon âge, je l'appelle par son nom.

— Monsieur Pierre, tout cela est-il vrai?... »

La voix d'Alice devenait suppliante. La force de l'émotion lui faisait presque oublier les exigences de l'amour-propre féminin. Elle leva les yeux; le visage de Pierre reflétait une telle loyauté, une telle douleur de se voir en butte au soupçon... il fallait se rendre.

« Je vous crois », murmura la jeune fille; et,

défaillante de bonheur, elle retombait sur sa chaise.

La présence des parents empêchait une explication.

Deux heures plus tard, Pierre Veugle revenait à la villa des Lierres avec un télégramme d'autorisation de ses parents. M. Mesnel accordait tout de suite la main de sa fille; il le fallait bien, elle était déjà donnée.

Après le dîner, Pierre et Alice vinrent s'asseoir dans le jardin : l'air était caressant et pur, la lune, une pleine lune, radieuse au zénith, argentait la pelouse et la moitié de la maison; les massifs et les gros arbres y jetaient des notes d'un noir dense; de l'autre côté, tout était sombre, sauf la porte lumineuse du salon.

« J'ai patienté bien longtemps après mon bonheur, murmurait Pierre, et vous, ne m'avez-vous pas attendu? »

— Toute cette année...

— Ah! parfois je me demandais avec angoisse si, n'ayant rien promis, vous vous croiriez obligée à la durée du souvenir.

— Je me sentais le courage de vous attendre toujours.

— Ah! combien mes terreurs étaient fausses. Je craignais tant un refus... je perdais toute audace... Il fallait d'abord le mariage de vos sœurs, et puis la fin de mes concours. Après, un accident de cheval... un deuil... Enfin... je suis heureux, tout est oublié...

— Pas nos vacances de l'année dernière. Ce sera peut-être le plus doux temps de notre vie.

— Non, nous aurons des jours encore plus beaux.

— Le passé nous appartient; l'avenir...

M. et Mme Mesnel venaient rejoindre leurs enfants :

« Eh! dit le père, avec une petite tape, tu ne voulais pas te marier? »

— Oh! papa, ce sera le seul mensonge de ma vie, je vous le promets. »

HENRY DE CHENNEVIERES.

CONTES ORIENTAUX

Le crime.

Trois habitants de Balke voyageaient ensemble. Ils rencontrèrent un trésor, et ils le partagèrent. Ils continuèrent leur route, en s'entretenant de l'usage qu'ils feraient de leurs richesses. Les vivres qu'ils avaient étant épuisés, ils convinrent que l'un d'eux irait en acheter à la ville.

Le plus jeune fut chargé de cette commission, il partit.

Il se disait en chemin : « Me voilà riche, mais je le serais bien plus si j'avais été seul quand le trésor s'est présenté. Ces deux hommes m'ont enlevé la plus grosse part. Ne pourrais-je pas la reprendre?... Cela me serait facile. Je n'aurais qu'à empoisonner les vivres que je vais acheter; à mon retour, je dirais à mes compagnons que j'ai

mangé à la ville. Ils mangeraient sans défiance; ils mourraient : je n'ai que le tiers du trésor, j'aurais le tout. »

Pendant que le jeune homme méditait ainsi, les deux autres voyageurs se disaient : « Nous avons bien affaire que ce jeune homme vint s'associer à nous! nous avons été obligés de partager le trésor avec lui. Sa part aurait augmenté les nôtres, et nous serions beaucoup plus riches. Il va revenir, nous avons de bons poignards... »

Le jeune homme revint avec des vivres empoisonnés. Ses compagnons l'assassinèrent; puis ils moururent; et le trésor n'appartint à personne.

(SADI, trad. de Saint-Lambert.)



L'IMAGIER AUX ÉGLANTINES

LÉGENDE

An passant près de la radieuse cathédrale de Paris, sur le côté où n'est pas la sacristie, vous avez pu remarquer une toute petite porte merveilleusement travaillée, aussi bien par sa combinaison architecturale que par ses fines sculptures. Cette petite porte est presque de l'orfèvrerie, et quoiqu'elle ne soit qu'en pierre c'est un ouvrage si délicat qu'on peut presque

croire à la mystérieuse intervention d'artistes célestes.

On l'appelle la Porte Rouge.

La Porte Rouge est encadrée d'admirables églantines, ouvrées d'une façon si simple et si gracieuse qu'elles arrêtent les yeux les moins curieux.

Ces églantines forment tout le sujet de cette ornementation et à ce propos voici ce qu'on raconte :

Le jour où Jehan l'imagier perdit sa belle fiancée aux longues tresses d'or, ce jour-là toute la gaieté de son cœur s'en alla avec les sons de la cloche qui sonnait le trépas.

Puis ce fut la procession vers le cimetière, une procession lente aux chants doucement mélanco-

liques. Le ciel semblait pleurer, le jour était gris et pluvieux.

Le ciel semblait pleurer, et Jehan ne pouvait verser une seule larme, puisque le rêve s'en allait sans retour possible. Sa fiancée devait être son épouse; pour elle Jehan était devenu un imagier d'un talent aussi exquis que savant. L'on avait même beaucoup parlé du charme doux qu'on aurait à voir un ange aux longues tresses d'or s'en aller à l'autel avec un imagier au regard d'or, car tous les imagiers qui pétrissent la pierre d'une façon céleste ont des prunelles d'or.

Maintenant la fiancée dort son dernier sommeil sous les herbes du cimetière.

Maintenant Jehan, le front soucieux, s'en va sans espérance, ne taillant presque plus d'images.

Pauvre Jehan! on ne le voyait plus jamais rire avec les amis, plus de jours de fête, plus de chansons.

Il avait mis un manteau bleu sombre, couleur des yeux de son amie, un manteau bleu bordé de fourrures noires.

Il courait par tous les bois comme les trouvères, par tous les bois de l'Île-de-France, promenant son deuil, écoutant les oiseaux pour oublier ses tristesses.

Qui donc a dit que les morts reviennent quelquefois sur la terre?

Un jour, à la lisière d'un bois, il rencontra une demoiselle en robe blanche, nimbée comme les saintes des vitraux. Elle s'en allait toute seule, avec une branche d'églantier fleuri à la main.

Jehan crut revoir sa fiancée. Elle avait même visage rosé, mêmes gestes doux et elle portait l'auréole des êtres célestes.

Il allait l'aborder, mais elle disparut comme le

plus léger des rêves. Rien n'en resta sinon la branche aux églantines qu'elle laissa tomber à terre; rien n'en resta sinon un souvenir avec quelques fleurs.

Jehan ramassa la branche fleurie et revint à Paris.

Il revint dans les chantiers de Notre-Dame qu'on construisait à cette époque.

L'architecte qui avait imaginé la Porte Rouge s'était entouré de sculpteurs remarquables, Jehan n'en faisait qu'un de plus.

Il parlait comme un trouvère, avec des mots de rêve et des comparaisons fleuries.

L'architecte l'écoutait comme on écoute un inspiré. Or l'inspiré se prit à dire que la porte étant petite, c'était une raison pour la rendre magnifique en ciselure; selon lui il fallait qu'elle ressemblât à la porte d'un paradis.

Il se réserva modestement le droit d'encadrer la porte avec une ornementation de son choix, qui par elle-même prendrait l'aspect d'un décor du pays des rêves.

Dans ce temps les sculpteurs ne travaillaient pas sur les échafaudages. Les pierres étaient ouvrees sur les chantiers, puis assemblées ensuite dans la construction.

C'est pour cela que Jehan vint assez longtemps, cachant son œuvre à tous et regardant les travaux des autres pour être en harmonie.

Puis quand tout fut fini, que les constructeurs eurent assemblé les pierres, la petite Porte Rouge était encadrée d'églantines et de feuillages.

Les gens les plus simples comme les plus savants dirent que c'était une trouvaille magique qui valait un poème.

Et Jehan depuis s'appela l'imagier aux églantines.

EMILE CAUZÉ.

TANTE LUDIVINE

I

Son histoire, qui remonte au delà de l'année terrible, peut sembler déjà vieille, car toutes les dates qui précèdent le chiffre funeste de 1870 s'enfoncent pour nous dans un horizon ténébreux, où nous les voyons se perdre sous un voile de deuil, qui en dérobe les détails et fait qu'à peine d'aussi minces épisodes le peuvent percer.

C'est donc dans le courant de 1862 que rencontrant tante Ludivine, nous faisons sa connaissance. Ce nom, prétentieux et même quelque peu mystique, lui avait été imposé par une marraine d'esprit romanesque, un beau jour de mai de la mémorable année 1830. Cette date indiscrète, que du reste elle ne songeait guère à cacher, faisait d'elle lors, presque une vieille fille. Personne cependant

ne le pensait en la voyant; et plus d'une coquette au teint poudré aurait pu lui demander le secret de sa fraîcheur immaculée et de ses grâces juvéniles.

Mais ce secret, que jamais ne déchiffrera une mondaine et que Ludivine pratique en l'ignorant, tient à son existence même. C'est une vie sobre et active qui lui a conservé les formes sveltes et les souples allures de la première jeunesse. C'est une atmosphère morale, aussi saine que l'air alpestre de son village, qui a gardé son front pur, son regard limpide. C'est la sérénité et la chaleur de son âme qui donnent à son sourire une grâce si pénétrante; ce sont enfin ses qualités mêmes qui l'embellissent.

Tout au plus pouvait-on remarquer qu'insensiblement ses joues, amincies, se décoloraient; alors nul n'avait l'idée que cette légère pâleur allât moins bien à ce doux visage.

Qui donc a dit qu'au delà de trente ans une fille est vieille? que vieille, elle devient forcément laide, maussade, désagréable?

Ce malheur échoit peut-être aux ambitieuses, dont la vanité et les mécomptes aigrissent l'esprit. Peut-être encore aux égoïstes que le néant de leur vie allanguit et dissout.

S'il est vrai qu'il en soit, qu'il en doive être ainsi, Ludivine possède donc pour préserver et maintenir ainsi sa jeunesse intacte quelque baume secret, fait sans doute de résignation, de foi et d'amour, dont elle nous révélera plus tard la formule. Le fait est que jamais créature ne se montra plus qu'elle supérieure aux accidents de la vie; plus calme dans leurs épreuves. Jamais si aimable candeur ne s'allia à une plus sévère exactitude des devoirs. A tel point que ce nom de Ludivine, trop long pour l'appellation ordinaire, n'ayant laissé dans la bouche de chacun que le diminutif de « Divine », ce surnom si écrasant pour toute autre, ce qualificatif si proche de l'ironie, lui allait, à elle, comme la blancheur aux lis.

Si, par aventure, vous trouvant aux alentours de son village, et la voyant passer sous sa large ombrelle, dans une attitude simple et recueillie, s'arrêtant pour parler à chacun, il vous fût arrivé de demander son nom, les paysannes interrogées vous auraient répondu : « C'est la demoiselle Divine. Elle va chez la sabotière qui est malade, ou chez le meunier qui a perdu son fils. » Après cette réponse, assurément elles auraient déposé leur fardeau sur le bord de la route pour continuer plus commodément la nomenclature des vertus et des bonnes grâces de la « demoiselle Divine » et vraiment, après les avoir entendues, il vous eût semblé qu'un ange les a visitées.

Le frère aîné de tante Ludivine : un gros notaire, grisonnant et jovial, essaie bien quelquefois en lui donnant le glorieux surnom, d'y mettre une pointe de malice, mais tandis que sa bouche cherche la moquerie, ses yeux, plus sincères, avouent qu'elle est pour lui aussi la sœur « Divine ».

Elle habite un village; un bourg plutôt puisqu'il est chef-lieu de canton. Sa maison — un peu en dehors, au milieu d'un petit clos, sur le bord d'un ravin — est le nid paternel d'où la mort a enlevé jeune encore, la mère, et d'où la famille s'est peu à peu envolée. Est d'abord parti le fils aîné, notaire enrichi par son mariage, possesseur actuel d'une grande maison sur la place du bourg. Plus tard deux filles mariées aux environs. Puis enfin un autre fils, ecclésiastique, aventuré dans les missions étrangères.

Ludivine, la cadette, reste seule au foyer, à côté du vieux père, qu'une paralysie condamne à l'inaction.

M. Dechantelac, que cette infirmité cloue maintenant sur son fauteuil, a été trente ans juge de paix de son canton, à l'époque où, pour le devenir, il n'était besoin ni du diplôme de licencié, ni du brevet de services militaires : l'honorabilité de la position et du caractère, la connaissance du pays et des habitants, le bon sens et la parfaite équité étaient alors des titres suffisants. Fabien Dechantelac n'était point au-dessous de ce programme et remplissait ses fonctions sinon à la satisfaction de

chacun, du moins pour le plus grand bien du pays. Il était conciliant dans les causes douteuses qui pouvaient engendrer les procès, mais il se montrait rude aux maraudeurs; de même aux braconniers. Dame! il était chasseur, monsieur le juge!... puis il avait coutume de dire que tout lièvre qui entre dans la casserole du paysan braconnier coûte au ménage dix livres de beurre, un quintal de sel, un baril de vin. L'addition, bien qu'un peu forte, n'est vraiment que juste; et les ménagères qui la font à leurs dépens, tandis que leurs maris vagabondent et festoient et que le travail chôme, étaient toutes du parti de M. le juge.

Au souci tout paternel du magistrat contre le braconnage peut-être bien se mêlait-il un appétit inavoué pour certains privilèges de race.

C'est que Fabien Dechantelac, quoique libéral d'apparence, lisant tour à tour le *Siècle* et le *National*, avait néanmoins dans un coin de sa cervelle une secrète ambition qui dérangeait un peu son équilibre égalitaire.

Sa maison n'est pas tout à fait un château : certes non. Cependant elle ne ressemble pas non plus à la première venue. D'un côté une façon de tourelle contenant l'escalier et surmontant le toit, de l'autre un pignon aigu qui se dresse comme une provocation orgueilleuse avec sa grande girouette historiée lui conservent comme un relief des privilèges passés. Quelques fenêtres aussi, de celles qu'on n'a pas refaites, étroites et à meneaux relevés en arcs, donnaient fort à penser à M. Dechantelac sur l'origine de sa famille. Ses suppositions les plus glorieuses se trouvaient encore enflées chaque fois qu'il rentrait chez lui par la porte de la cuisine — vieille entrée si basse qu'elle oblige le passant à s'incliner devant le fragment d'écusson qui la surmonte et dont la lime du temps ou le marteau révolutionnaire ont détruit le blason. De cet écrasement surgit seul certain petit tortil de baronnie qui s'insinuait en frétilant dans la tête du juge, comme le vermisseau sous l'écorce d'un chêne : c'était le microbe malfaisant qui devait pulluler et bientôt obstruer son cerveau.

Propriétaire de cet emblème tentateur, il avait remué à ce sujet toutes les paperasses accumulées dans les greniers de la maison, sans y trouver autre chose que des assignats jaunies; des requêtes rongées, illisibles, et des paquets d'homélies d'un grand-oncle, chanoine d'un chapitre du Vivarais. Devant cette pénurie de parchemins le juge déplorait amèrement l'indifférence condamnable de ses « aïeux » qui, avec tant d'insouciance, avaient laissé la poussière du temps s'épaissir sur leur origine. Fallait-il donc, faute de réponse, donner raison au curé du bourg, archéologue entêté, qui voulait — Guichenon en mains — lui prouver que son demi-castel était le fief d'une famille depuis longtemps éteinte : les de Montarey; et que Joachim Dechantelac, le premier inscrit aux archives de la paroisse, était venu des Cévennes, aux dernières expulsions de huguenots, se cacher dans cette contrée, où une destinée providentielle l'avait conduit à l'abjuration et à l'alliance de l'héritière de cette maison?

Cette version, qui accordait au moins trois bons siècles de bourgeoisie au descendant de Joa-

chim Dechantelac, avait encore de quoi plaire à son orgueil. Telle lignée n'est point si commune, et même bien plus précieuse qu'une particule improvisée : c'est vrai, et cependant elle lui manquait, cette particule. Il enrageait en dedans d'être obligé de convenir qu'à toute époque son nom — ce nom de tant de siècles authentiques — s'était toujours écrit d'un seul mot : Dechantelac, quoiqu'il semblât prêt à se disjoindre. Or, malgré ses tendances vaniteuses, le juge avait trop le respect du droit pour opérer, sans preuves, cette dislocation. Ne pouvant donc se dire comte ou baron, il se fit libéral, mais à la surface seulement, car dans le fond partagé entre ses principes de citoyen et ses visées aristocratiques, Fabien Dechantelac ne fut jamais complètement ni l'un ni l'autre. A peu près citoyen sur son siège d'audience, il rentrait tout à fait baron chez lui. — Égal aux autres devant la loi, il se trouvait en son logis supérieur à tous. La pauvre Ludivine eut surtout à s'en apercevoir.

Enfin de cette longue vie de magistrat et de père de famille : vie très active et si honnête après tout, bien que trop despotique, l'âge et la maladie ont fait alors quelque chose de machinal et d'inerte : une vie toute passive, dont la direction appartient à sa fille. Ses jours se suivent invariablement semblables : dès le matin on l'installe dans son fauteuil, selon la saison au coin de l'âtre, ou dans l'ombre tiède d'une tonnelle. Près de lui est suspendue une cage pleine de serins : ils sont maintenant ses clients, ses plaideurs, son public. Avec la solennité majestueuse dont il présidait l'audience il poursuit leur enseignement musical, et durant des heures sans se lasser, tourne la manivelle d'une machine qui doit leur apprendre les airs de son casier. Mais les sautillants élèves, assez rebelles à ces exercices, y mêlent leurs plus capricieuses variations ; plus d'une fois aussi un gamin qui revient de l'école, en longeant la haie du jardin, se met de la partie et embrouille encore la leçon en entremêlant les airs ; on prétend même que les geais effrontés sifflent en se moquant des lambeaux de ses vieilles romances au fond des bois. Mais l'ancien magistrat ignore tous ces délits et continue imperturbable son enseignement : radieux lorsqu'un de ses ténors emplumés essaie enfin une de ses ritournelles qu'a cent fois répétée la boîte à musique. Tout en vaquant à l'administration de la maison, Ludivine vient à chaque instant expliquer au père les détails qu'il écoute avec une demi-lucidité.

A la suite du dîner, elle lui fait la lecture du journal, qui l'endort immanquablement. Après cette sieste vient l'heure des visites. Les petits enfants arrivent alors — ou des voisins en litige, voulant consulter la mémoire de l'ancien juge sur telle transaction conclue — sur telle contenance des terrains — sur la position des « Termeins ».

Ce mot du patois local n'a guère besoin d'explication étymologique pour faire comprendre que les Romains l'ont laissé au pays, avec leur dieu « Terme » planté aux angles des carrefours.

Sur ces vieilles choses le magistrat retrouvait ses souvenirs intacts : son intelligence, endormie pour les faits actuels, se réveillait dès qu'on remuait les incidents anciens. Comme un volume,

trop vite plein, le livre de sa vie ne pouvait contenir une ligne de plus ; mais les pages écrites en restaient encore intactes et lisibles.

Après de cette vie immobilisée du vieillard que pouvait être celle de sa fille ? une vie d'abnégation et d'un dévouement d'autant plus méritoire qu'il y avait entre eux une situation pénible : d'un côté une volonté inexorable, et de l'autre une soumission douloureuse. C'est au moins ce que révèle l'attitude triste et abattue de Ludivine lorsque la solitude lui permet l'abandon, lorsque, seule dans le jardin, elle va, errante et distraite, cherchant son passé effeuillé le long des allées, des bosquets si animés jadis, si vides maintenant. Parfois elle reste immobile, contemplant l'horizon, comme si de cet espace lointain elle devait recevoir espérance ou consolation. Est-ce alors l'éther azuré, ou les fuyantes montagnes qu'interrogent ses regards ?

Est-ce du ciel ou de la terre qu'elle attend la réponse ? C'est là un secret qu'elle garde soigneusement.

Le domaine du juge s'étend entre le chemin conduisant au bourg et un ravin hoisé qui coupe le plateau. Un beau pont, qui le franchit, élance sa grande arche à travers le feuillage un peu au-dessus du clos. Mais en dehors de cette route, de nombreux sentiers qui circulent et traversent le ravin, sont les chemins ordinaires de communication entre les voisins des deux bords. Les plus rapprochés du vieux juge habitent presque en face une vaste maison d'aspect très nu, inachevée bien qu'entreprise depuis longtemps. Un assez juste à-propos a fait nommer ce logis « la Carrière ». Et de fait non seulement la maison est construite des moellons de la colline, où se creusent de grandes excavations, mais cette carrière, d'où elle est sortie, a édifié en même temps la fortune de son propriétaire. Oh ! fortune bien modeste et toute relative. Le grand-père Bourdon était simple carrier et vigneron à ferme, lorsque, pour une petite somme, il acheta la colline inculte dont il connaissait la fortune cachée. Avec le temps et le travail il s'arrondit de quelques vignes. Tant sut-il bien, tour à tour, tirer la pierre, et planter, piocher et marnier, par le travail, pour toute science, il laissa son fils au-dessus du besoin.

Celui-ci, pour son bonheur, a continué de gravir la même échelle, avec cet avantage que sur les degrés élargis il a pu asseoir quelques bonnes entreprises de constructions. Durant ces travaux fructueux quatre enfants lui sont nés, qu'il a pu faire instruire mieux que lui-même et qu'il a placés, tout en bâtissant cette maison d'un plan disproportionné, vrai symbole de son ambition massive et grandiose mais un peu vide — dernière étiquette de son premier état.

Tel que ce grand carré de maçonnerie, ces vergers et ces vignes poussées sur un sol autrefois stérile ne laissent pas d'offusquer la vanité du voisin Dechantelac, toujours oscillant entre la valeur des blasons noircis et celle des façades blanches du parvenu. Cet accroissement d'une maison, où le travail opiniâtre et la vie frugale apportaient peu à peu l'aisance, tandis que lui, écrasé par une position au-dessus de sa fortune, par l'éducation plus coûteuse d'une famille nombreuse, perdait

chaque jour un peu de sa situation, cet accroissement rival le blessait en secret. Il le montra bien quand il put prendre sa revanche.

Jadis les enfants Bourdon et ceux du juge, camarades d'école et de jeux, se réunissaient chaque jour au fond du ravin. C'était leur domaine. Ils y avaient des jardins, des vergers en miniature, des cuisines dans les grottes du carriage. On s'y divisait en ménages et la dispute était belle à qui aurait le mieux fait ses preuves de bonne communauté.

Mais de cela il y a vingt ans au moins, et les enfants, devenus hommes, ne se rencontrent plus ici, ni ailleurs.

De leurs relations enfantines, il ne reste plus, alors, qu'un souvenir ineffaçable qu'entretient Ludivine. De la tonnelle, où le paralytique passe les belles journées, on voit tout à la fois la courbe du ravin, la colline en face et la carrière des Bourdon. Du côté opposé, au bout d'une rangée de peupliers l'agglomération du bourg surmonté du clocher; au delà encore, plus loin en suivant la ligne sinueuse des montagnes à quatre ou cinq lieues, la silhouette d'une forteresse. C'est à ces deux confins opposés que vont se perdre les regards et les regrets de la pauvre Divine. Lorsque son père est endormi, laissant le journal, elle promène ses pensées de la citadelle lointaine à la maison voisine, et ses yeux qui viennent ensuite consulter la morne figure du juge se remplissent de larmes silencieuses. C'est tout. Sa discrète douleur se renferme en elle et son beau sourire salue avec une inaltérable douceur quiconque vient l'interrompre.

Une fois il est arrivé que, restée sans voix pour lire dans le journal les nominations officielles, Ludivine a tendu, émue et suppliante, la feuille à son père en lui désignant une ligne.

Lentement, l'impassible vieillard avait lu et levant sur elle un regard sévère : « Divine, avait-il dit, ne connaissez-vous pas le commandant du fort?... »

La jeune fille avait baissé la tête sans répliquer; et pendant quelques jours on l'avait vue plus silencieuse et plus pâle.

1

Un jour de ce mois de mai qui lui donnait trente-deux ans, de très grand matin Ludivine rentrait du bourg chez elle, par le petit chemin ombragé de noyers; souriante comme toujours dans sa mélancolie, fraîche et suave dans cette aube comme la petite rose pâle qui ornait son corsage. C'était une habitude prise chez elle que cette parure : toujours une rose du même rosier. On la plaisantait même souvent sur cette manie de « vieille fille »; elle en rougissait un peu, souriait et lui restait fidèle.

Sur ce chemin détourné et tout agreste, le notaire Dechantelac, hâtant le pas, atteignit bientôt sa sœur et la salua d'une étreinte amicale.

« Bon ! dit-il, nous allons faire un bout de route ensemble. Je voulais te parler et j'étais bien sûr de te rencontrer dans ce chemin. Le ciel tomberait si

un jour ma chère Divine manquait la messe, hein !

— Mais, païen, je perdrais vraiment trop à n'y pas venir, répondit-elle. Vois donc comme la matinée est engageante ! et l'air si bon ! si réconfortant ! Avoue que notre sentier a dans cette aurore des parfums et des chants dont les paresseux ne se doutent pas, pour leur punition.

— Oh ! bon nombre ne sont guère punis, va ! tous ceux qui, pas plus que moi, ne sentent cette poésie ; mais enfin je l'admets, j'admets l'aurore, les parfums, les oiseaux. C'est le charme du moment. Mais en hiver ?

— En hiver, c'est une autre décoration. C'est le nord ouaté de brouillards ou étincelant de givre. Quelquefois la bise est méchante, c'est vrai ; alors le feu paraît meilleur au retour.

— Que de ressources ! bon Dieu ! tu en as pour toutes les saisons ; et à ce compte c'est peut-être par hygiène que tu vas à la messe !

— Frère impie ! fit-elle en riant, auquel il faut des raisons toutes positives. Dans tous les cas tu peux être sûr que mon hygiène... orthodoxe me réussit aussi bien qu'à toi le vermouth. Viens déjeuner avec nous, tu en jugeras.

— Pas aujourd'hui, ma bonne. Un testament pressant me conduit de ce pas aux Granges Damues. Je voulais te prévenir de la visite d'Émilie qui boude un peu. Tu la raisonneras, s'il te plaît.

— Et sur quoi veux-tu que je raisonne ta fille ? Sur ses sentiments ?... qu'y trouves-tu à redire ? » riposta un peu vivement la jeune tante, dont le charmant regard aiguë d'un reproche embarrassa vraiment son frère.

« En principe, fit-il, non, je n'y trouve rien de blâmable sans doute... Je voudrais ne pas les contrarier ; mais la vie a des exigences qui s'imposent, avec lesquelles il faut compter. Et ce sont ces comptes qui ne me permettent pas, vois-tu, d'accepter cette demande en mariage.

— Ah ! Félix, prends garde de mal compter ! de négliger dans tes calculs trop de valeurs importantes ! de faire trop de soustractions !

— Tandis qu'eux voudraient multiplier, n'est-ce pas ? » riposta-t-il avec un gros rire rengorgé (son rire de notaire aux repas de noce). « Allons, reprit-il, ne t'offusque pas, ma petite Divine, et vois les choses comme elles sont dans la pratique, non avec ton imagination de tendre rêveuse. Les affaires sont les affaires, vois-tu ; on ne les traite pas comme les sentiments. Si on écoutait ces jeunes têtes, on ne douterait de rien ; mais où irait-on, avec leurs contes bleus ! Pour se marier au siècle où nous vivons, il faut avoir une position assurée, n'est-il pas vrai ?

— Oui, mon frère, excepté chez nos paysans qui s'unissent pour s'en faire une.

— Pardi ! ils piochent ensemble ! et deux coups valent mieux qu'un. Chez nous il ne peut en être de même. La vie diffère entièrement. Tu y réfléchiras, Divine, n'est-ce pas ? et tu sermonneras l'enfant qui te croira mieux que moi. Allons, au revoir !... »

(A suivre.)

F. FAVIER.



MOSAÏQUE

Variétés historiques.

La place que le chancelier Maupeou, dernier ministre de Louis XV, tient dans l'histoire de notre pays a été, selon les temps et selon les partis, fort diversement appréciée; mais en faisant abstraction de tout esprit politique cet homme d'État représente surtout, dans la plus formelle acception du terme, l'image de l'autorité arbitraire, ridiculisée, bafouée et succombant enfin sous les coups de l'opinion publique.

On sait que l'acte le plus remarquable de son ministère fut la dissolution violente du Parlement, qui, bien qu'ayant peut-être mérité plus d'un reproche, eut pour lui toutes les sympathies populaires du moment où il fut l'objet de la rigueur et des persécutions.

Les conseillers, dépouillés de leur charges, exilés, se changèrent en autant de martyrs, et quand le chancelier s'avisa de faire rendre la justice par un semblant de Parlement, formé d'hommes choisis par lui un peu partout, le mécontentement, l'indignation ne connurent plus de bornes, et se manifestèrent par toutes les voies coutumières en pareil cas et en pareil pays : libelles, pamphlets, chansons, caricatures, etc.

Le Parlement nouveau, baptisé par ironie du nom du chancelier, fut particulièrement dans son ensemble et dans la personnalité de la plupart de ses membres, le point de mire de la verve satirique. Ce fut une guerre de tous les instants, une attaque incessante, un feu perpétuel d'épigrammes, d'imputations outrageantes, de cruels persiflages : lutte dont l'honneur de la dernière passe devait revenir à Beaumarchais avec ses fameux mémoires sur le rapporteur Gozman.

Pendant la première avait brillé un certain anonyme, que depuis l'on sut être Pidanzat de Mairobert, ancien censeur royal et alors secrétaire du duc de Chartres (plus tard Philippe-Égalité, père du futur roi Louis-Philippe), prince qui avait refusé de siéger dans le parlement Maupeou, et avait été pour ce fait exilé dans ses terres.

Les satires de Pidanzat paraissaient sous la forme de *Correspondance entre Sorhouet* (un des nouveaux conseillers) et *M. de Maupeou, chancelier de France*, qui plus tard ont été réunies sous le titre de *Maupéouana*. Une de ces satires, intitulée *les Œufs rouges ou Sorhouet mourant à M. de Maupeou, chancelier de France*, était accompagnée de trois gravures allégoriques fort curieuses, dont celle dont nous donnons un fac-similé.

Cette estampe représente la *Métamorphose d'Hécube en chienne enragée poursuivie à coups de pierres par les Thraces*; et voici comment l'auteur en explique le sens. Le chancelier en simarre, dont la tête est déjà changée en celle d'une chienne, une patte fermée, avec laquelle il croit encore pouvoir donner des coups de poing; de l'autre, il porte à la gueule la lettre à Jacques Vergé (écrit maladroitement apologétique des actes du chancelier); on lit sur l'adresse ce mot terrible : *correspondance*. La vérité lui présente

un miroir, pour lui faire voir que sa nouvelle forme ne lui a rien enlevé des agréments de son ancienne figure. A ses pieds on voit un ballot ouvert, duquel sortent avec impétuosité les protestations des princes et les diverses parties de la *correspondance* qui se changent en pierres. Quelques Français ramassent ces brochures et les jettent à ce vilain dogue. Le fond représente la partie du temple, sur le frontispice duquel est Thémis entourée de nuages, qui ne doivent pas tarder à se dissiper. Sur les marches on voit une foule de spectateurs qui lèvent les mains au ciel, pour rendre grâce de la punition exercée contre Maupeou, et du prochain retour de la justice.

On sait que dès son avènement (1774) Louis XVI rappela l'ancien Parlement. Le chancelier fut exilé dans ses terres de Normandie, qu'il ne devait plus quitter et où il mourut en 1792.

Anecdotes médicales.

André Rudiger, médecin à Leipsick, s'avisa, étant au collège, de faire l'anagramme de son nom en latin; il trouva de la manière la plus exacte dans *Andreas Rudigerus* ces mots : *arare rus Dei dignus*, qui veulent dire : *digne de labourer le champ de Dieu*. Il conclut de là que sa vocation était pour l'état ecclésiastique, et se mit à étudier la théologie. Peu de temps après cette belle découverte, il devint précepteur des enfants du célèbre Thomasius. Ce savant lui dit un jour qu'il ferait mieux son chemin en se tournant du côté de la médecine. Rudiger avoua que naturellement il avait plus de goût et d'inclinaison pour cette science; mais qu'ayant regardé l'anagramme de son nom comme une vocation divine, il n'avait pas osé passer outre. « Que vous êtes simple! lui dit Thomasius, c'est justement l'anagramme de votre nom qui vous appelle à la médecine. *Rus Dei*, n'est-ce pas le cimetière? et nul ne le laboure mieux que les médecins. » Rudiger ne put résister à cet argument, et se fit médecin.

Histoire des mots et locutions.

D'où viennent les mots *épices*, *épicerie*?

Nos pères, dit Legrand d'Haussey dans son *Histoire de la vie privée des Français*, avaient une véritable passion pour les assaisonnements forts. Ce goût au reste n'était point encore un penchant déréglé de la nature, mais un principe d'hygiène, un système réfléchi. Accoutumés à des nourritures très substantielles, qu'ils consommaient d'ailleurs avec l'appétit que donne l'habitude des grands exercices physiques, ils croyaient que leur estomac avait besoin d'être aidé dans ses fonctions par des stimulants qui lui donnassent du ton : d'après ces idées, non seulement ils firent entrer beaucoup d'aromates dans leur nourriture, mais ils imaginèrent même d'employer le sucre pour les confire ou les envelopper, et de les manger ainsi, soit au dessert comme digestif,

soit dans la journée comme corroborants. *Après les viandes, disent « les Triomphes de la noble Dame », on sert chez les riches, pour faire la digestion, de l'anis, du fenouil et de la coriandre confits au sucre. Il y eut des dragées faites avec de la coriandre et du genièvre, qu'on appelait dragées de Saint-Roch, parce qu'on les croyait propres à préserver du mauvais air et de*

De là cette commune façon de parler : après le vin et les épices, pour dire après la table.

Les sucreries ont été longtemps comprises sous le nom d'*épices* ou mieux *espices*, expression dont au premier coup d'œil il est assez difficile d'apercevoir l'origine. Dans la basse latinité on se servait du mot *species* pour désigner les différentes espèces de fruits



Fac-similé d'une estampe satirique publiée en 1772 contre le chancelier Maupeou.

la peste. Quant au peuple, à qui ses facultés ne permettaient pas ces superfluités très coûteuses, vu le prix très élevé du sucre et des épices fines apportées d'Orient, ils mangeaient les épices indigènes sans aucune préparation.

Ce sont ces aromates confits que l'on nomma proprement *épices*, et dont le nom se trouve si souvent répété dans nos anciennes histoires. Ce sont eux qui formaient presque exclusivement les desserts, car les fruits, réputés froids, se mangeaient au commencement du repas. On servait les épices avec différentes sortes de vins artificiels, seules liqueurs alors connues.

que produit la terre. Dans Grégoire de Tours, notre plus ancien historien, par exemple, il signifie du blé, du vin, de l'huile. Cependant quand on parla d'aromates on distingua ceux-ci par l'épithète *aromatiques*, qu'on ajouta au mot *species*. Par la suite l'expression latine ayant passé dans la langue française ces dernières productions devinrent *espices aromatiques*, puis par abréviation on ne dit plus qu'*espices*, et enfin *épices* et *épiceries*.

Quoique les épices orientales fussent connues en Occident bien avant les Croisades, elles ne commencèrent cependant à y devenir un peu communes

qu'après que ces expéditions eurent fait naître et affermi le commerce des Occidentaux avec le Levant. Malgré ce débouché nouveau, ce que les épiceries exigeaient de frais pour être transportées de l'Inde dans la Méditerranée étaient tels qu'elles furent toujours énormément chères. Mais cette cherté même, la sorte d'estime qu'on attache d'ordinaire à ce qui est rare, et qui vient de loin, leur odeur agréable, la saveur, les vertus hygiéniques qu'elles ajoutaient aux boissons et aux aliments leur donnèrent un prix infini. Chez nos poètes du moyen âge on voit souvent les mots de cannelle, de muscade, de girofle et de gingembre. Veulent-ils donner l'idée d'un parfum exquis, ils le comparent aux épices. Veulent-ils peindre un jardin merveilleux, un séjour des fées, ils y plantent les arbres qui produisent ces aromates précieux.

Nous pouvons noter ici que l'idée de trouver et conquérir le pays des épices entra largement en compte dans les espérances de Christophe Colomb, quand il projeta ses découvertes. D'après l'estime qu'on faisait des épices l'on ne saurait être surpris qu'elles aient été regardées comme constituant un présent très honorable. Aussi était-ce un de ceux que les corps municipaux croyaient pouvoir offrir aux personnes de la plus haute distinction dans les cérémonies d'éclat, aux gouverneurs des provinces, aux rois mêmes, quand ils faisaient leur entrée dans les villes. Ce don était encore fort usité à la fin du XVII^e siècle.

À la nouvelle année, aux mariages, aux fêtes des parents on donnait des épices, et les boîtes de dragées ou de confitures sèches que l'on distribue encore à propos des baptêmes, et en de certaines régions à propos des fiançailles, sont un vestige de l'ancienne coutume.

Quand on avait gagné un procès, on allait par reconnaissance offrir des épices à ses juges. Ceux-ci, quoique les ordonnances royales eussent réglé que la justice serait absolument gratuite, se crurent permis de les accepter, parce que, en effet, un présent aussi modique n'était pas fait pour alarmer la probité. Bientôt cependant l'avarice et la cupidité changèrent en abus véniel ce tribut de gratitude. Saint Louis décréta que les juges ne pourraient recevoir dans la semaine plus de dix sous en épices. Philippe le Bel leur défendit d'en accepter plus qu'ils ne pourraient en consommer journellement dans leur ménage. Mais le pli était pris, la coutume était établie. Au lieu de ces paquets de bonbons, dont la multiplicité embarrassait et dont on ne pouvait se défaire qu'avec perte, les magistrats trouvèrent plus commode d'accepter de l'argent. Pendant quelque temps il leur fallut une permission particulière pour être autorisés à cette nouveauté. Aussi voyons-nous alors les plaideurs qui avaient gagné leur procès présenter requête au Parlement pour demander à gratifier leurs juges d'un présent.

Lorsqu'ils furent accoutumés à cette forme de rétribution, les juges oublièrent qu'en principe elles avaient été libres; ils en vinrent à penser qu'elles leur étaient dues et en 1402 un arrêt intervint qui les déclara telles. Les plaideurs, de leur côté, au lieu d'attendre l'issue du procès pour payer les épices, ne craignaient pas de les présenter d'avance à des juges qui les acceptèrent sans aucun scrupule. Et les

juges ne tardèrent pas de transformer en tradition normale cette nouvelle coutume; de là cette formule si célèbre qu'on lit en marge des rôles sur les anciens registres du Parlement : « *non deliberetur donec solvantur species* » (il ne sera pas délibéré avant que les épices aient été payées). Jusqu'à la Révolution d'ailleurs les honoraires des juges ont conservé le nom d'épices.

Histoire et légende des végétaux.

Une des principales punitions à l'adresse des gentilshommes bretons qui s'étaient déshonorés par une bassesse ou une lâcheté, était de faire détruire la double allée d'arbres qui conduisait à leurs châteaux, et dont l'établissement constituait un des privilèges de la noblesse.

— Au Japon, lisons-nous dans le grand ouvrage que M. Humbert a publié sur ce pays, un véritable culte est rendu aux arbres chargés d'années. On raconte que quand le seigneur de Yamalo voulut se faire faire un ameublement complet, tiré du plus beau cèdre de son parc, la hache des bûcherons rebondit sur l'écorce, et l'on vit des gouttes de sang découler de chaque entaille. « C'est que, dit la légende, les arbres séculaires ont une âme comme les hommes et les dieux, à cause de leur grande vieillesse. Aussi se montrent-ils sensibles aux infortunes des fugitifs qui viennent se mettre sous leur protection. Ils ont sauvé plus d'une fois, en les abritant dans leur feuillage ou dans les cavernes de leurs troncs, des guerriers malheureux sur le point de tomber entre les mains de leurs ennemis. »

Mots historiques.

Le duc de Montausier, gouverneur du Dauphin, fils de Louis XIV, était connu pour l'absolue sincérité de son langage. Un jour le roi lui dit qu'il venait d'abandonner à la justice un assassin auquel il avait fait grâce après son premier crime, et qui depuis avait tué vingt personnes. « Pardon, sire, répartit Montausier, il n'en a tué qu'une : c'est Votre Majesté qui a tué les vingt autres. »

Les amis de Fontenelle l'ont quelquefois accusé d'être égoïste et de n'aimer pas à obliger : ce reproche venait de ce qu'il obligeait avec une telle modestie et une telle délicatesse, qu'on ne s'apercevait pas de son obligeance. Une personne lui parlait certain jour d'une affaire importante pour laquelle elle avait réclamé ses bons offices :

« Je vous demande pardon, lui dit Fontenelle, de l'avoir mise en oubli. »

— Vous ne l'avez point du tout oubliée, lui dit l'obligé, grâce à vous mon affaire a réussi, au gré de mes desirs, et je viens vous en remercier.

— Eh bien ! lui répliqua tout naïvement Fontenelle, je n'avais pas oublié de vous obliger, mais j'avais oublié que je l'eusse fait. »

Ils sont rares ceux que le devoir d'être reconnaissants ne pousse pas à l'ingratitude. Aussi peut-on citer ce mot de Racine à un ami : « Bien que vous m'ayez obligé, je vous aime encore. »

Tout ce qui concerne les *Correspondances et Concours* doit être adressé à M. Eugène Müller, ou lui être communiqué verbalement, le samedi, de 4 à 6 heures, au bureau du Musée des Familles, rue Soufflot, 15.

Le Propriétaire-Gérant, CH. DELAGRAVE.



« Sois le bienvenu dans ma demeure ! » dit Thierry. (Tableau de J.-Paul Laurens.)

ENTRE FRÈRES

Mœurs mérovingiennes.

I

Au portail de l'abbaye de Saint-Germain-des-Près on voyait autrefois huit statues de pierre, qui furent mutilées à la Révolution. Maintenant les fragments sont conservés à Saint-Denis.

Elles représentaient Childebart, qui fonda la vieille basilique en 542, sa femme Ultrogothe, dont les longues tresses tombaient jusqu'aux genoux, Clovis et sa femme Clotilde, saint Remy, coiffé de la mitre, Clodomir et enfin Thierry et Clotaire.

15 OCTOBRE 1891.

Le peuple en un jour de fureur a détruit ces naïves images de ses plus anciens rois, aussi cruel pour Clotilde la sainte que pour les fils infâmes qui déchirèrent son cœur maternel.

Il est impie de mutiler une œuvre d'art, et cependant l'on est tenté d'excuser ceux qui ont brisé les statues élevées en l'honneur de pareils misérables.

— Exceptons, si l'on veut, la reine Clotilde, quoique, pour satisfaire ses désirs de vengeance, elle fit mettre le feu aux châteaux, aux villes et aux

15. — TOME LXVII.

villages d'honnêtes Burgondes, dont le seul crime était d'être les sujets de son oncle Gondebaud. Exceptons aussi l'évêque saint Remy, quoique certaines anecdotes racontées par les chroniqueurs ne nous le fassent pas toujours voir sous un jour très favorable.

Sinistres et souillés de sang, les Mérovingiens nous apparaissent dans le passé, comme ils apparaissent à la reine Basine, femme de Childéric, dans les visions prophétiques¹.

Terribles, ils ont la forme des bêtes sauvages les plus cruelles. Menaçants, ils s'élancent dans les salles sombres du palais endormi : ce sont des unicorns, des léopards et des lions, puis des ours et des loups affamés, hurlant et criant dans la nuit, des loups qui font mentir le proverbe, car ils se dévorent entre eux.

II

Maître de la Thuringe après une sanglante bataille livrée sur les bords de l'Unstrutt, Thierry revenait avec son armée vers la ville de Metz, capitale de son royaume. A travers les épaisses forêts de la Germanie, les bandes sauvages des Francs avaient chanté leur victoire, et les bêtes fauves épouvantées s'étaient cachées tremblantes au fond de leurs repaires mystérieux. Parfois un château aux tours élevées s'était dressé au-dessus de la route, sur une hauteur escarpée, à côté d'un fleuve torrentueux. L'armée n'avait laissé derrière elle que des ruines fumantes et des cadavres mutilés pendus aux sapins de la montagne; et de nouveaux hanaps remplis d'or, de nouvelles tonnes de cervoise et de vin étaient venus se joindre aux convois de bœufs, qui suivaient lentement la horde des guerriers. Les monastères eux-mêmes avaient dû vider leurs caves; et Thierry avait en manière de consolation dit aux abbés à demi morts de peur qu'il ferait profiter d'une partie de leurs richesses d'autres abbés et d'autres monastères, en son pays de Lorraine, de sorte que l'Eglise n'y perdrait rien.

Les guerriers de Thierry ne composaient pas seuls l'armée qui avait conquis la Thuringe. Ceux de Clotaire, son frère, roi de Soissons, avaient contribué à battre Hermanfroi.

Clotaire avait consenti à quitter pour un temps sa métairie de Braine, cette immense ferme dont il avait fait son palais sur les bords d'une petite rivière, où il vivait plutôt comme un gros propriétaire campagnard que comme un chef militaire. Ses goûts champêtres ne l'avaient cependant pas empêché d'égorgier de sa propre main d'oncle les enfants de son frère Clodomir. C'était du reste une habitude de famille chez les Mérovingiens.

Il avait été séduit par le riche butin qu'il pourrait rapporter de Thuringe. Thierry n'avait pas manqué d'allécher son frère, à l'avance, par la description pompeuse des trésors du roi Hermanfroi et de son frère Berchaire. Les deux armées s'étaient réunies et l'expédition avait été dirigée de concert. Les guerriers de Clotaire et le roi lui-même devaient garder leur butin, Thierry se con-

tentait des trésors enlevés par les siens et du royaume conquis. Le roi de Soissons n'avait pas à se plaindre du marché conclu.

Ses guerriers avaient eu la main heureuse. Les plus précieuses armes, les bijoux les plus lourds et les plus ornés, les étoffes le plus finement brodées, et enfin des coffres pleins d'or étaient tombés en leur pouvoir.

Mais Thierry était soucieux. Sans doute les chariots qui suivaient l'armée étaient chargés d'or, de riches étoffes, d'armes étincelantes et solides; sans doute il avait aussi des coffres de vaisselle d'argent et de belles captives, mais il regrettait de n'avoir pas entrepris l'expédition tout seul; et il regardait d'un oeil d'envie les convois bruyants et lourds de son frère. En outre, le pays qu'il avait soumis était dévasté, plein de décombres fumants; des forêts entières brûlaient encore; et, dans les sanctuaires inaccessibles, de vieux chefs s'étaient réfugiés, prêts à se disputer les bribes de la Thuringe après le départ du vainqueur.

Il y avait un autre royaume plus riche et plus paisible, avec de belles villes romaines encore debout, avec de grandes plaines fertiles où ondulaient en été l'océan doré des épis d'orge et de froment; un pays plein de vignes généreuses, et dont aucun grand fleuve ne le séparait: c'était le royaume de son frère Clotaire.

Là, dans les grasses métairies, au milieu des vastes salles ornées de tentures brochées d'or et de dessins de couleur, il retrouverait les trésors de Thuringe, qui auraient fait partie de son butin, s'il n'avait pas eu la sotte idée d'inviter son frère Clotaire à ce royal pillage.

Mais il réfléchissait que ses guerriers n'auraient peut-être pas suffi à conquérir le pays des Thuringiens, et qu'après tout, ceux de Clotaire lui avaient été d'un puissant renfort. Grâce à eux il avait pu écraser les troupes d'Hermanfroi! Quant à Hermanfroi lui-même, il s'en était chargé tout seul. Il avait mandé le roi vaincu à Tolbiac, pour lui proposer un arrangement; et, comme il se promenait sur les hautes tours de la forteresse escarpée, il avait, en causant, poussé son interlocuteur, qui, précipité dans le vide, s'était brisé la tête au pied du rempart.

Mais le roi Clotaire était plus rusé que le roi Hermanfroi, et il ne consentirait jamais à une promenade semblable sur des tours aussi hautes.

Thierry agitait ces pensées dans son esprit, tandis que l'armée traversait la Forêt-Noire. Il marchait en tête de ses leudes, ayant à sa droite Théodebert, son fils. Il était à cheval ainsi que les hommes de sa garde, qui seuls étaient armés de casques et de cottes de mailles, comme des Romains, et portaient des lances semblables à celles des cavaliers des légions. Derrière eux le reste des troupes était à pied, sans cuirasses ni bottines garnies de fer; les uns nu-tête, sans autres armes que le hang, qui était une sorte de harpon, et la francisque, qui était une hache à deux tranchants, à manche très court. Presque tous portaient une épée attachée à un large ceinturon. La plupart avaient le bouclier rond; quelques-uns, les cavaliers, avaient le bouclier romain appelé *parma*, en bois recouvert de peau, et sur lequel étaient peints

1. Chronique de Saint-Denis, I, 10.

en couleurs voyantes, des figures d'animaux ou des emblèmes.

A un endroit de la route que l'on suivait, une voie romaine assez étroite pour la masse qui s'y pressait, Thierry dut s'arrêter et faire ranger ses chariots pour laisser passer ceux du roi Clotaire, qui s'étaient déjà engagés dans un passage resserré.

Thierry, impatienté, retenant son cheval avec peine, vit avec dépit passer devant lui les riches convois de son frère. Les guerriers avaient l'air insolent et parfois goguenard. Ils saluaient avec fierté en passant devant lui, et quelques-uns semblaient considérer cet épisode occasionné par un simple hasard de marche, comme un fait qui leur donnait la préséance.

Quand on parvint à Metz, Thierry avait à part lui résolu la mort de son frère.

III

Cependant toute la population de la ville s'était portée au-devant des troupes victorieuses. Les comtes des villes et les gouverneurs des provinces septentrionales de la Gaule, les chefs patriarcaux des vieilles tribus des Gaulois aux mœurs polies, aux élégants costumes, des Francs aux manières brusques, aux vêtements sauvages, toute une foule bizarre, où la barbarie la plus rude coudoyait la civilisation la plus raffinée, se pressait aux portes de la ville à l'entrée de Thierry et de Clotaire.

Les deux rois, côte à côte, accompagnés de leur garde en bon ordre, furent reçus par les jeunes filles du domaine royal, qui portaient des corbeilles de fleurs. Une d'elles, la fille d'un Romain influent, récita un long compliment en vers latins.

L'évêque fit un long sermon; et après avoir fait chanter une hymne d'actions de grâce, demanda une part du butin pour ses églises.

Puis un grand festin eut lieu dans le palais. Des daims entiers furent servis sur la table, qui resplendissait de plats d'or et d'argent ciselés. Aux quatre coins de l'immense salle avaient été placés des tonneaux défoncés. La cervoise et le vin coulaient à flots dans les hanaps; et les Francs, au milieu de leurs joyeuses chansons, brandissaient les cornes de buffe dont ils se servaient pour boire.

Quand on eut dévoré des cerfs entiers, des sangliers énormes aux blanches défenses, le roi Thierry se leva, tenant une superbe coupe, ornée de pierrieres, et s'écria :

« Je bois, seigneurs, à la santé du grand roi Clotaire, à qui je dois salut et amour! Je jure de le servir en toute occasion où il aura besoin de mon appui, comme il m'a servi contre les ducs de Thuringe! »

— Par l'amour de Dieu et de son chrétien peuple, répondit Clotaire, je jure amour et fidélité à mon frère le grand roi Thierry. Mon bras et celui de mes guerriers sont prêts encore à le secourir contre de nouveaux peuples! »

La foule des leudes se leva en masse; il y eut un bruit formidable d'acclamations, d'éclats de rire sauvages, un fracas de hanaps choqués ou brisés, un cliquetis de fer et d'armes froissées. De lourds escabeaux tombèrent sourdement et des mains

velues levèrent vers les voûtes de la salle les coupes pleines de vin du Rhin.

Puis les princes et les leudes tirèrent en même temps leurs larges épées; et les lames brillantes étincelèrent sous l'éclat des torches, tandis que les deux rois s'embrassaient.

IV

Le lendemain matin le roi Clotaire reçut un message de son frère, qui le mandait en son palais.

Cette invitation ne laissa pas que de l'étonner. Cependant il appela deux de ses plus fidèles leudes, leur donna l'ordre de s'armer pour le suivre et se rendit au palais de Thierry. Il se rappelait le meurtre d'Hermanfroi, précipité du haut des tours de Tolbiac; il songeait à Ragnacaire, roi de Cambrai, assassiné par Clovis; à Sigebert, tué par son fils Clodéric, tandis qu'il dormait dans sa tente; à Clodéric, lui-même, qui eut le crâne brisé d'un coup de francisque au moment où il plongeait la main dans les trésors de son frère;... à Sigismond, meurtrier de son fils et victime de Clodomir, qui le jeta au fond d'un puits avec les cadavres de ses enfants dans la ville d'Orléans... Mais Clotaire pensait surtout aux deux fils de Clodomir, à ses deux neveux, qu'il avait égorgés de sa propre main! Les enfants se débattaient; ils lui prenaient les genoux en criant, affolés d'épouvante. Quand le premier était tombé tout sanglant, l'autre s'était jeté dans les bras de Childebert, qui prenait part à cette horrible besogne. Et Clotaire se rappelait qu'il avait alors dit à son frère Childebert : « Laisse-moi l'égorger, sans quoi tu mourras avec lui! » Et il aurait accompli ses paroles. Il avait tué les nourrices aussi, il avait tué les valets et il lui semblait encore voir le regard de Clotilde, la vieille reine sa mère, lorsqu'elle avait reçu les corps de ses petits-fils!

« Vous avez l'air soucieux, seigneur, murmura un des leudes qui accompagnaient le roi. N'êtes-vous pas satisfait des trésors de Thuringe? Désirez-vous autre chose encore?

— Je ne désire rien, répondit Clotaire, mais je ne veux rien perdre.

— Pas même la vie!... » osa dire le second leude, qui avait deviné les intimes pensées de son seigneur.

Le roi le regarda longtemps d'un air sombre; il paraissait courroucé, mais il se ravisa, et d'un air calme, il reprit :

« Oui, mes trésors sont immenses et mes guerriers sont braves. Si je disparaissais, mon frère profiterait des uns et des autres! Mais je veux chasser ces sinistres pensées; mon frère a besoin de mon bras; ma puissance peut le rendre jaloux, mais elle doit le tenir en respect. Il m'a juré fidélité et amour hier encore... Il n'oserait pas!

— A quoi bon en effet ces inquiétudes, sire? repartit un des deux nobles francs. Le roi Thierry vous mande sans doute pour organiser quelque grande chasse. Il veut joindre aux plaisirs de la guerre des plaisirs moins sanglants; et après vous avoir demandé de réunir vos guerriers aux siens pour dompter les ducs de Thuringe, il veut vous prier de réunir vos meutes aux siennes pour forcer

dans les forêts profondes quelque sanglier aux longues défenses!

— Tu as peut-être raison! D'ailleurs je suis avec vous, mes fidèles; avec vous je ne crains rien. »

A quelque distance une garde composée de quelques cavaliers armés à la mode romaine suivaient le roi.

Pendant ce temps Thierry avait confié ses projets à son fils Théodebert; et tous deux ils avaient préparé de concert le guet-apens dans lequel ils espéraient pouvoir faire périr l'un son frère, l'autre son oncle.

Thierry, vêtu de son costume de paix, la taille serrée dans une tunique allant jusqu'au genou, les épaules couvertes d'un large manteau royal, ayant en tête sa couronne enrichie de pierreries, attendait le roi Clotaire dans la galerie basse de son palais, au pied d'un escalier de pierre. Il avait fait poser sur les dalles un long tapis aux riches couleurs et il se tenait devant la première marche seul et sans armes.

Seulement derrière une vaste courtine brodée qu'il avait disposée à l'entrée de la galerie, à l'endroit où s'ouvrait un couloir assez profond, il avait placé des hommes armés, surveillés par son fils Théodebert, qui devait donner le signal, quand il serait temps de frapper.

« Viendra-t-il? » se disait Thierry; et il interrogeait la porte voûtée qui donnait sur la grande cour de son palais.

Tout à coup une fanfare de trompettes retentit, et des pas de chevaux se firent entendre.

Clotaire venait d'entrer dans la cour. Rien de suspect n'apparaissait autour de lui.

Les habitations des Mérovingiens ressemblaient plutôt à d'immenses fermes qu'à des châteaux forts. Le palais de Thierry était un vaste bâtiment, entouré de portiques d'architecture romaine. Sur la cour, on voyait des galeries de bois formées de poutres sculptées avec soin et décorées de peintures. De chaque côté du corps de logis principal se trouvaient les logements des officiers du palais.

La cour était déserte; aucun bruit du côté des bâtiments occupés par les hommes d'armes. Seulement on entendait les bêlements des moutons et les cris des volailles du côté des bergeries et des basses-cours;... puis, plus lointains, les aboiements sourds des chiens de meute auxquels les valets donnaient à manger.

Clotaire mit pied à terre, et accompagné seulement de ses deux leudes, se dirigea vers l'entrée du palais.

Il s'arrêta sur le seuil de la porte, sous la voûte et plongea son regard dans la galerie. Au fond, il vit son frère, debout, immobile devant la première marche de l'escalier. En même temps les leudes qui l'escortaient remarquèrent à leur gauche le couloir dont l'entrée était masquée par la courtine.

L'étoffe était trop courte, et l'on apercevait les pieds des hommes embusqués.

D'un coup d'œil les trois hommes comprirent le danger qui les menaçait et, au lieu de déposer leurs armes à la porte, comme il convenait, ils entrèrent résolument, Clotaire marchant le premier. Il avait la main gauche sur la poignée de la courte épée dissimulée sous son manteau et de la main droite

il serrait le poignard effilé qu'il portait à la ceinture. Derrière lui, prêts à la défense, les deux leudes se tenaient, la lance d'une main, le bouclier de l'autre, épiaient du regard la tenture mystérieuse.

Une anxiété terrible saisit tous les acteurs de cette scène.

Thierry comprit que le coup était manqué, et s'inclinant devant son frère, les bras étendus, le visage calme et souriant, il dit :

« Sois le bienvenu dans ma demeure, mon cher frère, je t'ai fait venir pour sceller par un gage d'amitié les promesses que je t'ai faites hier... Théodebert mon fils pour te causer une surprise agréable s'est caché derrière cette tenture. Il va te remettre le présent que je te destinais, en reconnaissance de l'aide que tu m'as prêtée! »

Théodebert avait compris son père. Il prit un superbe plat d'argent qui se trouvait à sa portée et, sortant de sa cachette, il le remit respectueusement à son oncle.

C'était un objet d'art remarquable; au milieu l'orfèvre avait gravé un combat d'animaux sauvages et tout autour il avait ciselé des ornements.

Thierry l'avait enlevé au sac d'un manoir de Thuringe et y tenait beaucoup.

Clotaire avança d'un pas et reçut le présent inattendu que lui offrait son frère.

« Je te remercie, dit-il, ô mon frère Thierry; je ne savais quelle était la cause qui te faisait me mander auprès de toi. Je n'attendais pas un si riche présent, je croyais seulement que tu voulais commencer avec moi les grandes chasses d'automne. Tu me prouves encore une fois ton amitié. J'en connais maintenant l'étendue; sois sûr que je me tiendrai toujours prêt avec mes leudes fidèles à répondre à tes bontés. »

Et Clotaire emporta le plat d'argent.

V

Le soir, lorsque Thierry prit place au repas sur son trône de bois incrusté d'ivoire et d'or, à côté de sa femme, en face de son fils Théodebert, il était sombre et taciturne. Il n'avait admis à sa table aucun de ses leudes, il ne prononçait aucune parole.

« Mon père, dit Théodebert, quel souci vous inquiète? Craignez-vous que le roi Clotaire songe à se venger? N'avez-vous pas auprès de vous des guerriers courageux et sûrs? N'avez-vous pas confiance dans mon bras? »

Mais Thierry ne répondait pas.

« Mon père, quelle autre raison vous trouble l'âme? N'êtes-vous pas riche et puissant, n'avez-vous pas conquis les plaines et les montagnes au delà du Rhin? N'avez-vous pas pillé les châteaux pleins d'or et de vases précieux?... »

Thierry interrompit son fils.

« Oui, dit-il, mais je regrette le beau plat d'argent que j'ai été obligé de donner à Clotaire! Si tu étais adroit, tu irais le reprendre à ton oncle! »

Théodebert se rendit au palais de Clotaire et rapporta le plat.

Grégoire de Tours, qui a relaté cette histoire, ne dit pas quel argument le jeune prince fit valoir pour rentrer en possession de cette pièce d'orfèvrerie.

G. DES BAULIES.

LES GALERIES DE ZOOLOGIE DU JARDIN DES PLANTES

(Suite.)



En 1771, M. de Buffon fit une grave maladie, et l'on craignit de le voir mourir. Le comte d'Angiviller, directeur des Bâtiments du Roi et chef des Académies de peinture et de sculpture, désirait vivement la place du naturaliste. Aussi, le jugeant perdu, s'en alla-t-il demander au Roi la survivance de la charge d'Intendant que la mort prochaine de M. de Buffon allait rendre vacante. Mais celui-ci ne voulut point mourir et se rétablit même très promptement. M. d'Angiviller en fut pour son espoir déçu et, comme le secret de ses démarches risquait fort de n'être pas scrupuleusement gardé, il allait se trouver dans une assez fausse position vis-à-vis de M. de Buffon.

Mais le chef des Académies de peinture et de sculpture ne pouvait être embarrassé pour si peu. Il commanda donc au sculpteur Pajou, aux frais de l'État, une statue de M. de Buffon qui ne compte point du reste parmi les meilleures productions de cet artiste; et en 1776 M. de Buffon put se voir taillé en marbre, dominant le grand escalier des salles du Cabinet.

Si l'on peut aujourd'hui contester la haute valeur scientifique de M. de Buffon, on est d'accord pour reconnaître qu'il fut un grand écrivain en même temps qu'un fort grand seigneur, mais on sait aussi qu'il fut enclin plus que tout autre au péché d'orgueil et il pardonna au comte d'Angiviller, en trouvant sans doute son procédé du dernier galant.

A la mort de M. de Buffon, qui *enfin* arriva en 1788, la place d'Intendant passa à ce comte d'Angiviller qui en avait obtenu la survivance et qui la fit passer à son frère, M. le marquis de la Billarderie.

Mais en 1772 M. de Buffon avait quitté sa maison des Fossés-Saint-Victor, pour venir habiter au Jardin deux maisons acquises à cet effet; l'intendance et l'appartement de l'intendant occupèrent le rez-de-chaussée et le premier, les étages supérieurs servirent de magasin pour les collections.

En 1787 les galeries furent augmentées par l'acquisition de l'hôtel de Magny, anciennement de Vauvray, faite sur la demande de M. de Buffon. Les bâtiments, leurs cours et leurs jardins se trouvaient situés dans l'alignement du mur extérieur des couches entre la petite butte et cette rue, dite anciennement de Seine, qui n'existe plus maintenant. Ainsi le Jardin du Roi se trouva augmenté de tout cet espace s'étendant depuis la fontaine Cuvier actuelle jusqu'à la maison de ce savant, où sont maintenant installés le laboratoire de M. Becquerel et les archives de l'Administration. M. de Buffon y fit construire le grand amphithéâtre qui existe encore aujourd'hui. Dans les appartements de l'hôtel de Magny il transporta

le logement de ses aides MM. Daubenton et de Lacépède, débarrassant ainsi le second étage du Cabinet qui put recevoir des collections. Puis il continua les galeries avec un bâtiment neuf qui continua l'ancien, mais ne fut terminé qu'après sa mort.

Tels furent l'activité et le dévouement du comte de Buffon, qui a fait plus que tout autre homme pour le Jardin du Roi. Au reste personne ne l'aima tant que lui. Sans cesse il s'intéressa aux collections, provoqua des donations, forma et expédia des voyageurs, encouragea les uns, soutint les autres. Les missionnaires lui envoyaient des animaux du fond de la Chine alors complètement fermée; Sonnerat, Bougainville, Commerson, Dombey, visitaient les régions tropicales. Catherine de Russie, son admiratrice, lui faisait donner les mammifères de la Moscovie; les abbayes lui remettaient leurs cabinets de curiosités.

Pendant que M. de Buffon reçoit de toutes mains de nouvelles richesses pour les galeries du Roi, Daubenton et de Lacépède en opèrent le classement; Faujas de Saint-Fond, secrétaire, entretenait la correspondance; M. de Buffon met la dernière main à son histoire naturelle; il la termine, puis il meurt. Mais l'élan donné par sa forte main persiste, et sous l'administration benévole de M. de la Billarderie, le Jardin du Roi continue à prospérer, les constructions s'élèvent d'après les plans établis.

L'administration de M. Bernardin de Saint-Pierre n'a rien qui mérite de nous arrêter. Qu'il nous suffise de dire que cet écrivain continua dans ses rapports la fâcheuse formule littéraire que l'on remarque dans ses œuvres. Il ne prend aucune mesure sans avoir consulté les Anciens; ceux-ci sont les professeurs du Muséum que Lakanal a mis sous la protection de la Nation.

Ce conventionnel, qui signait avec une égale facilité les arrêtés de proscription et les arrêtés de fondations relatives à l'enseignement, avait déjà dit, en 1790, que : « le Jardin du Roi doit être sous l'administration immédiate du Roi, mais la Nation ne peut le voir sans intérêt, et c'est sur le trésor public que la dépense doit être effectuée. » Cette dépense était de cent mille livres, mais elle fut réduite au cours de la Révolution, à telles preuves qu'en 1794 les bêtes de la ménagerie mouraient de faim, car les fournisseurs du peuple-roi ne se souciaient point de donner les fourrages à crédit.

C'est par un décret du 23 juin 1793 que le Jardin du Roi devint le Muséum d'histoire naturelle. Ce dernier nom lui est encore resté, mais le peuple, et aussi tout le monde dit plus volontiers : le Jardin des Plantes, comme on disait déjà du temps de son fondateur.

En 1794 on décida que l'on construirait un

second étage au-dessus des galeries, et un arrêté du comité de l'instruction publique ordonna l'acquisition des terrains qui bornaient le Muséum au nord-ouest. La construction de ces galeries supérieures traîna longtemps, l'argent manquait; impossible de se procurer les armoires, les vitres qui devaient couronner l'édifice éclairé par le haut. En 1798 les professeurs présentaient un mémoire au gouvernement pour lui exposer que les magnifiques collections recueillies pendant le voyage du capitaine Baudin étaient encore dans leurs caisses, car on n'avait point de place pour les établir, et d'autres objets restaient aussi en souffrance, pour la même cause.

Bonaparte s'intéressait à tout; il ne négligea point le Muséum. Les collections rapportées par l'expédition d'Égypte eurent bientôt un local digne d'elles. Les galeries supérieures furent terminées en 1801; elles donnaient un local deux fois plus grand que le premier, à cause de la place que l'on gagnait le long des murs par l'absence de fenêtres, car l'éclairage venait du haut, et à cause de l'étendue qu'offrait le dessus de l'ancienne bibliothèque. L'installation fut faite magnifiquement et on la crut suffisante. Mais à la fin de l'année on reconnut que la place manquait. Jusqu'en 1807 on vécut ainsi à l'étroit, puis en 1808 on obtint des fonds et on recommença à bâtir. Par la suppression de l'escalier on obtint la continuité des anciennes salles avec les nouvelles, au premier étage; au second on prolongea la galerie jusqu'à la terrasse qui domine encore aujourd'hui la rue Geoffroy-Saint-Hilaire. Le grand escalier et la porte principale en occupaient l'extrémité, suivant une disposition qui a duré jusqu'à ces dernières années. Quant à l'entrée du jardin sur la rue, elle s'ouvrait entre la bibliothèque et la maison anciennement nommée l'Intendance.

En 1810 les constructions étaient terminées, l'aménagement des collections était complet en 1811.

Ainsi se développa peu à peu cette longue suite de bâtiments qui s'étend depuis la terrasse opposée à la Pitié jusqu'à la porte située au coin de la rue de Buffon. Cette rue avait été ainsi nommée du vivant du grand naturaliste lorsqu'il obtint d'échanger avec les moines de l'abbaye de Saint-Victor un lot de terrains qui en occupait l'emplacement. Ainsi il avait dégagé d'un côté le jardin, tandis que de l'autre il élevait, avec les matériaux provenant des démolitions, les maisons formant l'autre côté de la rue.

Quand on visitait, il y a seulement quelques années, les anciennes galeries de zoologie, on entrait d'abord dans une petite pièce carrelée, au rez-de-chaussée, où des batraciens, renfermés dans des bocaux, se laissaient admirer dans une armoire. Sur une console un haut vaisseau de verre contenait une fistulaire, poisson allongé et étroit, dont le bec s'effile comme celui des orphies. Puis on entrait dans des salles voûtées où des rangées de gros mammifères empaillés tenaient un des côtés, tandis que de l'autre, en des vitrines occupant les entre-deux des croisées, des madrépores, gorgones, astéries et oursins étalaient leurs formes bizarres. Les dalles faisaient froid aux pieds, et

dans cette galerie, hiver comme été, régnait une température qui devait engendrer la mort. Aussi malgré les charmes des hippopotames boursoufflés, des éléphants à l'aspect vénérable, des rhinocéros semblant revêtus de tabliers de cuir, des porcs de tous pays et de toutes natures, je m'enfuyais au plus tôt, non sans avoir souhaité qu'une de ces catastrophes périodiques, chères à Cuvier, détruisît une bonne fois ces chevaux minables semblant échappés des brancards de ce fiacre immortalisé par Ch. Dickens dans *M. Pickwick*. Et je ne retrouvais la paix de mon âme qu'un peu plus haut, dans les salles où poissons et crustacés marinés comme des conserves semblaient représenter les approvisionnements d'une ville morte.

Je me suis encore hier laissé aller à pénétrer dans ces salles. C'est l'image de la désolation. Les armoires blanches sont vides, les poissons clairsemés, les plafonds commencent à se dégarnir, les monstres sont envolés. Il me faudra rechercher maintenant toutes ces figures familières dans cet immense emporium — plus semblable aux magasins du Louvre ou à une gare qu'à un cabinet d'histoire naturelle — et qu'on appelle les nouvelles Galeries.

La maladie de la pierre de taille est un mal qui nous ronge, et d'une façon cruelle. Je préférerais voir nos savants élever des monuments par leurs travaux plutôt que les architectes édifier des palais et des fortunes. La science a été grande au temps où elle vivait dans les greniers, parce que l'on travaille mieux dans un petit réduit que dans ces grandes salles où l'on n'est plus seul et où les productions de l'esprit tournent au labeur administratif. Il y a une distance de plusieurs piques entre le bon outillage et la production; l'opulence a rarement enfanté des chefs-d'œuvre. Et l'on pourrait ajouter que c'est depuis que la France sacrifie tout à l'instruction que l'on voit paraître le moins de travaux remarquables. Je doute fort que la nouvelle Sorbonne produise jamais des leçons de physiologie comme celles que le vénérable Milne Edwards faisait dans les minables bâtiments de l'ancienne.... Mais est-ce bien ici le lieu convenant à de telles discussions? Passons donc.

Quand on contemple la façade des nouvelles Galeries qui regarde la Seine, on remarque au milieu de la masse lourde de cette construction une statue qui semble représenter une dame enveloppée de voiles, détachant les feuillets d'un livre, et personnifiant sans doute la Zoologie. Au-dessus d'elle, une longue frise se déroule portant gravés dans la pierre les noms des divers savants qui ont illustré le Jardin. Au-dessous, leurs médaillons se suivent, nous montrant leurs profils augustes.

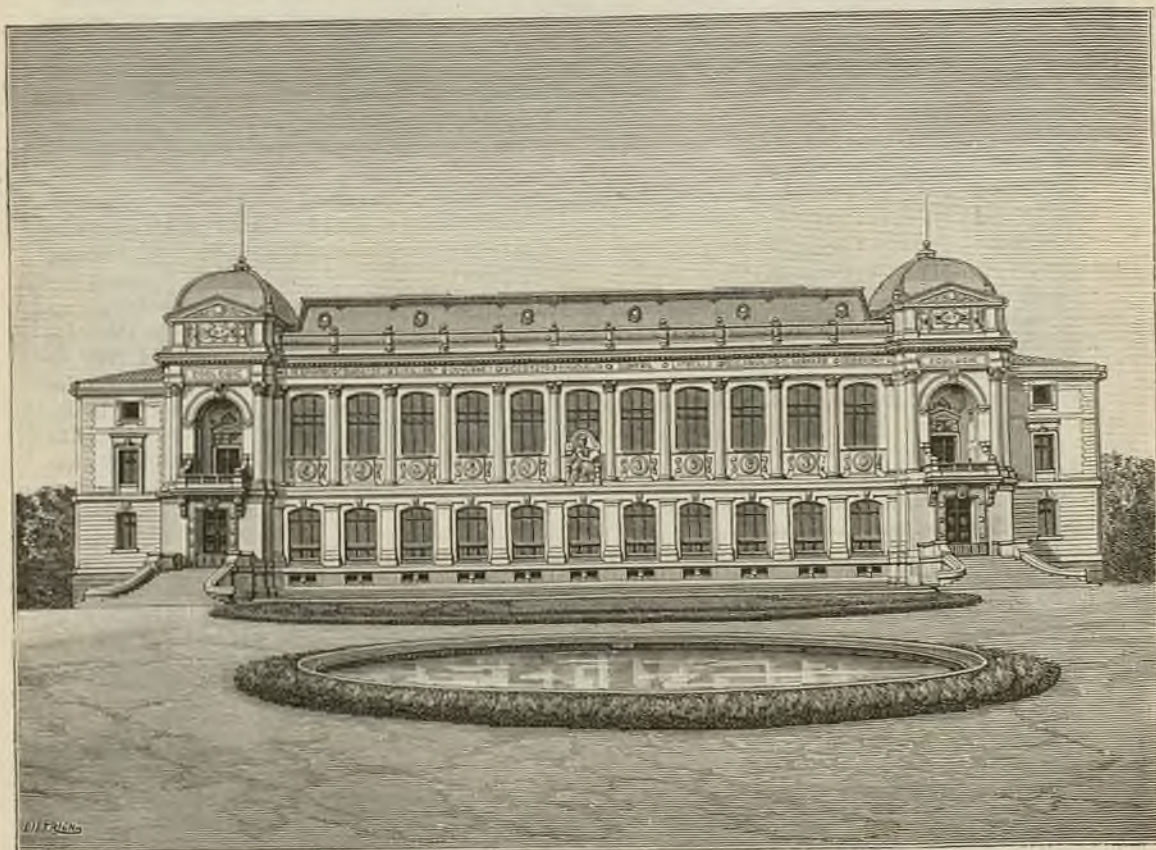
De chaque côté du monument, par un perron luxueux, on accède à une porte garnie de ferronnerie noire, au-dessus un balcon abrité nous fait penser à la disposition générale des foyers de tant de théâtres de province. Et en effet, nous verrons que ce temple de la science tient du théâtre, de la gare, et du magasin de nouveautés genre Louvre.

De ces deux portes, une seule est ouverte au public; c'est celle de droite. Par un large vestibule on accède dans la salle dite de l'Est, dont la porte

s'ouvre à gauche. Là est renfermée la collection des mammifères appartenant aux ordres des primates, des lémuriens, des chiroptères; en outre on y trouve une partie des carnassiers, des insectivores et des rongeurs. Les plus beaux exemplaires que l'on puisse voir sont là rangés en bon ordre, singes de tous pays et de toutes tailles, tigres et panthères montés à merveille d'après les sculptures des maîtres, ours dont on ne vit jamais les pareils chez les fourreurs. Tous sont gardés à l'abri de l'air dans des vitrines formées d'immenses glaces ou dans

tout autre!... Point de ces dédales chatoyants, point de choses gaies pour réjouir l'œil.

On est aveuglé par la réflexion de la lumière dans les vitrines, on se perd autour d'une montre où des kangaroos prennent des postures de suppliants antiques. Des portes nombreuses se présentent à tout endroit, mais on n'ose passer, car on a peur de se perdre dans ce lieu où les collections d'histoire naturelle tiennent si peu de place et où la production architectonique a une si grande importance.



Les nouvelles galeries de Zoologie. (Photographie Pierre Petit.)

des armoires. Les vitrines occupent le milieu de la pièce; les armoires sont appuyées aux murs, et dans la place inutilisée par l'architecte on pourra, on devra tôt ou tard loger un second musée mammalogique.

Une porte s'ouvre alors devant vous et vous pénétrez dans le vaisseau central, dans le hall, comme il est d'usage de dire maintenant. Ce hall, immense en hauteur, en longueur, rappelle absolument celui des magasins du Louvre; on aimerait à y voir les étoffes amoncelées s'élever en pyramides, les tentures s'étaler sur les rampes des galeries, les tapis se suspendre aux parois, une troupe de jolies dames affairées courir par les étroites ruelles laissées entre les comptoirs. Mais, hélas! l'aspect est

Le milieu de la salle est en contre-bas; cela forme comme une cuvette, on y descend par des escaliers. Dans cette vallée, six squelettes immenses de cachalots et de baleines étalent la blancheur de leurs os. C'est une concession faite par M. A. Milne Edwards à son collègue de l'anatomie comparée; le professeur de mammalogie et d'ornithologie a donné l'hospitalité à ces monstrueux physeters qui n'auraient pu trouver place dans les galeries de la cour de la Baleine. Au milieu de la salle se dresse un monument assez bizarre rappelant un peu ces échafaudages que les enfants aiment à construire avec les bêtes en bois de leurs arches de Noé.

(A suivre.)

MAURICE MAINDRON.

LES DIX DOIGTS DE JEAN RUTHÉ

(Suite.)



a malade cria :

« Henriette!... Jean!... Ne me quittez pas; cet homme me fait peur. »

— Écoutez, reprit Mme de Guiraud, c'est vous qu'elle appelle.

Plusieurs fois déjà elle a prononcé votre nom. Avant d'aller chez M. Leys, venez un moment, vous la calmez peut-être. »

Jean entra dans la chambre, tenant par la main le petit Paul qui balbutiait, effrayé :

« Mère, nous voilà! qu'as-tu donc?... »

Louise tendit les bras :

« Ah! enfin! s'écria-t-elle. Jean, chassez ce misérable!... Que voulait-il, lui aussi?... »

— Louise, demanda le jeune homme, de qui parlez-vous? Qui donc est venu en notre absence? »

Elle hésita, tremblante, promenant autour de la chambre son regard anxieux...

« Personne, murmura-t-elle... Non,... personne. Il ne faut rien dire,... je l'ai promis... »

Le lendemain, Jean écrivait à Marguerite :

« Nous pouvons la sauver, le docteur Leys me l'affirme, mais il lui faudra des soins de tous les instants. Pas de fatigue, pas de soucis, pas d'émotions pénibles. Je voudrais placer auprès d'elle une femme intelligente, active, dévouée. Mme de G... se désolait et ne sait qu'attrister la malade. Ce n'est pas sur elle que nous pouvons compter. D'ailleurs toutes nos dispositions seront prises, cette semaine, pour qu'elle parte avec son mari. Ce n'est plus qu'une question d'argent, et nous trouverons bien, le docteur et moi, la somme nécessaire. »

« Fais tout préparer, à Varennes, pour la fin de mars. Dès que Louise aura la force de supporter le voyage, nous nous mettrons en route. On ira à petites journées, avec des repos de vingt-quatre heures à Fontainebleau, à Nevers, à Moulins. C'est alors surtout qu'il nous faudrait la femme intelligente et dévouée! Moi je n'ai que ma bonne volonté; j'ose à peine toucher les mains de la pauvre enfant que j'ai si souvent portée dans mes bras, au temps où Marianne croyait qu'elle ne marcherait jamais. Oh! Marguerite, chère petite cousine, si nous avions auprès de nous une amie comme toi, le courage nous reviendrait! »

TROISIÈME PARTIE

I

Le paradis de Mme de Meyriane.

« Docteur, dit Jean Ruthé, il me reste trois cents francs; j'ai toujours du travail à l'atelier Hugel, et sur le produit de ce travail je fais des économies. Les séances des Prêcheurs me donnent à peu près

régulièrement quinze francs par soirée. Vers le 20 mars j'aurais donc cinq ou six cents francs disponibles. Voilà mes comptes; nous sommes loin des deux mille livres que vous jugiez nécessaires. »

— Surtout si l'amateur de matelote vient encore réclamer sa part.

— Oh! je lui couperai les vivres. Déjà j'ai réussi à lui faire comprendre qu'il m'était désagréable de le rencontrer à chaque instant sur mon chemin; il ne s'aventure plus dans la rue de l'Hirondelle. »

Le docteur ne paraissait pas rassuré.

« Soyez prudent, dit-il. Le coquin est plus à craindre que vous ne pensez. N'a-t-il pas été révoqué quatre fois? »

— Le commissaire de police me l'a affirmé.

— Donc il a trouvé trois fois le moyen de rentrer en grâce. Lorsqu'il n'obtiendra plus rien de Mme Des Granges, il essaiera de se faire rendre son emploi, en livrant M. de Guiraud. Évidemment il a l'habitude de ces sortes de marchés. Ah! que je voudrais savoir ce qu'il a dit à notre pauvre malade, le soir où il l'a trouvée seule!

— Ce n'est pas lui qui est venu ce soir-là; j'en suis certain maintenant.

— Alors c'est l'autre gredin, celui qui a plus d'appétits que de sentiments? Comment l'appellez-vous?

— Louffard.

— J'avais cru tout d'abord que c'était un personnage imaginaire.

— Non, docteur, le Louffard existe, en chair et en os, en chair principalement. Un vrai policier, celui-là, sous les apparences d'un gros vive-la-joie. On me l'a montré à la première visite que j'ai faite à M. de Guiraud. Son service lui laisse le temps de jouer au piquet, dans un cabaret du Petit-Gentilly, dont il est le plus fidèle habitué. Après les parties en cent cinquante liés et reliés, il fait des patientes, toujours à la même table, dans l'embrasure de la fenêtre. Le cabaret est en face d'une maison de deux étages, la plus belle de ce quartier perdu, qui appartient à un ancien domestique de M. de Guiraud.

— Et c'est dans cette maison que M. de Guiraud s'est réfugié?

— Précisément. Il y est prisonnier, gardé à vue. Le Louffard doit avoir d'autres auxiliaires que le Pallus, qui parfois le remplacent au poste de surveillance.

— Ne pourrait-on pas l'acheter, ce policier?

— J'y ai songé, mais il faudrait aussi acheter l'autre, le révoqué, et en même temps les auxiliaires. Cela coûterait très cher, et nous ne sommes pas riches. Comment vont les rentrées, docteur? »

Le vieillard fit un geste de dépit.

« Ah! les rentrées,... les rentrées!... Je ne sais pas mener ces délicates opérations. Les gens qui



Du milieu de la galerie Jean Ruthé aperçut Mme de Meyriano. (Dessin de J. Wagrez.)

ne me doivent rien m'offriraient peut-être leurs services, s'ils connaissent ma gêne, mais ce ne sont pas des services que je demande. Les clients qui, depuis quinze ou vingt ans, oublient de me payer mes visites, trouvent mes réclamations mal-

séantes. J'ai pourtant là, dans ce tiroir, cent quatre-vingts francs; les voilà.

— Quatre cent quatre-vingts francs à nous deux, sept cent ou sept cent cinquante avec ce que je pourrais emprunter à Mme Besnard, ou à M. Hugel

sur le travail du mois, c'est insuffisant pour acheter une voiture, un cheval, une pacotille, et pour subvenir aux frais de voyage de M. et Mme de Guiraud...

— Et pour ne pas laisser ces malheureux sans ressources, en pays étranger!

— Et pour mon voyage, à moi, avec une malade, un enfant, une domestique! Que faire, docteur,... que faire? J'ai bien encore, au pays, une maison, un jardin, un bout de pré, et j'en tirerais deux mille francs; mais c'est dans cette maison que Mme Des Granges a passé ses premières années, c'est dans cette maison que je voudrais la ramener. Notre chère malade serait si heureuse d'y revenir!

— Elle me le disait ce matin.

— Tenez, docteur, j'engagerais, s'il le fallait, deux ou trois ans de ma vie. Où trouver la personne qui accepterait le marché, et qui me ferait l'avance? J'ai vu beaucoup de monde depuis mon arrivée à Paris, mais parmi les gens qui m'ont témoigné de l'intérêt...

— Eh! il ne s'agirait peut-être que de parler! Ne me disiez-vous pas tout à l'heure que vous deviez voir Mme de Meyriane?

— Oui, demain à midi.

— Je l'ai connue avant son mariage, je lui ai donné mes soins, chez sa mère, Mme de la Guiche; elle est bonne, elle est généreuse. Pourquoi ne lui confieriez-vous pas votre embarras?

— Parce que..., parce que je ne pourrais pas lui dire, à la première visite: « Madame, veuillez me prêter douze ou quinze cents francs. » Ah! bonnes gens, je n'oserais jamais!

— Allons, soupira le docteur, je vais recommencer la tournée des oublieux!...

Le lendemain, mardi 5 mars, Jean Ruthé se présentait à l'hôtel de la Guiche, rue du Regard. Le suisse le fit aussitôt conduire auprès de M. de Meyriane.

« Ah! dit le comte, le voilà donc enfin, ce courrier qui reste quatre ou cinq mois en route!... Mais il est le bienvenu, malgré tout. On lui ménage une surprise,... peut-être deux... Il n'a pas oublié, je pense, d'apporter la boîte aux lettres? »

Jean tira de sa poche le petit sabot.

« C'est bien, reprit le capitaine des gardes. Venez, mon ami; nous trouverons Mme de Meyriane dans son jardin d'hiver. C'est là qu'elle passe ses meilleurs moments, lorsque ses services auprès de Madame lui laissent une journée de loisir. »

Ce jardin d'hiver de l'hôtel de la Guiche était une longue galerie vitrée, qui reliait les uns aux autres trois pavillons orientaux. On s'y promenait « de climat en climat », de la serre tempérée à la serre chaude, puis à la serre tropicale. Ici les arbustes, les plantes, les fleurs de l'Italie et de l'Espagne méridionales, de la Grèce, de l'Asie Mineure. Sous le vitrage de la galerie, une volière d'oiseaux d'Europe. Plus loin, les cannelliers, les giroliers, les mimosas, les rhododendrons de l'Inde, les arums aux grandes feuilles en fer de lance, les clématites, les aristoloches, et, sous les guirlandes de ces lianes, de blanches statues: une Diane d'Allegre, un Faune de Pajou, une Hébé de Falco-

net. Au fond de la galerie, sous les passiflores, les vanilles, les figuiers grimpants, une volière d'oiseaux exotiques, frangilles à tête écarlate, carouges dorés, cardinaux, moucherolles, sénégalis, perruches, aras.

Dans le dernier pavillon, autour de deux bassins où déjà fleurissaient les nymphées, une forêt de bambous, de lataniers, de bananiers, de palmiers parasols. La famille de la Guiche avait eu de grands intérêts dans la Compagnie des Indes, et c'était une tradition de la maison de réclamer chaque année le tribut de plantes et d'oiseaux.

Du milieu de la galerie Jean Ruthé aperçut Mme de Meyriane.

« Ah! dit-il avec une admiration naïve, voilà madame la comtesse dans son paradis!... je l'ai reconnue tout de suite.

— Où l'avez-vous donc vue? demanda M. de Meyriane.

— Au Supt, dans la chambre de Marguerite. Le portrait est à la plus belle place, au-dessus d'une console que l'oncle André a sculptée. On sait là-bas, paraît-il, que Mme la comtesse aime les fleurs; il y en a toujours, l'été, sur la console, dans une corbeille de porcelaine.

Mme de Meyriane avait alors un peu plus de trente ans, mais elle ne perdait rien encore de cette beauté originale que M. de Boufflers peignait d'une touche légère:

Grâce svelte d'Hébé, taille souple, onduleuse.
Regard d'enfant mutin, bouche malicieuse.

La taille et le col gardaient leur élégante finesse, le visage restait jeune, le teint conservait sa blancheur nacrée, le regard sa vivacité riante. M. de Boufflers s'était peut-être trompé sur un point: le dessin de la bouche indiquait la gaieté spirituelle plutôt que la malice. Le montagnard forézien vit aussitôt ce que n'avait pu voir le galant poète: le sourire de Mme de Meyriane avait parfois le charme de la bonté.

En son déshabillé du matin, long peignoir de crêpe de Chine, blanc, avec d'étroites broderies au plumetis, écharpe de mailles bleu et or, fixée par un nœud de satin au-dessus de la hanche gauche, jacinthes roses dans les cheveux, la comtesse était assise à l'entrée du troisième pavillon. Un peintre tel que Fragonard eût été ravi des exquises délicatesses de cette figure et de cette toilette si claire dans la lumière du midi, devant le rideau de palmiers et de mimosas.

En regardant ce charmant tableau de la grande dame heureuse, Jean songeait à la pauvre Louise. Il aurait voulu pouvoir l'amener, comme par enchantement, de la maison noire à ce nid de verdure, dans cette atmosphère chaude et parfumée.

Au bruit des pas sur le sable, Mme de Meyriane avança la tête.

« Ah! dit-elle joyeusement, voilà le messager de la Grand'Montagne! Le voyage a été long et accidenté, n'est-ce pas, monsieur Jean?

— Oui, madame, répondit le jeune homme, et les nouvelles que vous apportez ce messager n'auront peut-être plus grand intérêt; elles sont du milieu d'octobre.

— Nous en avons de plus récentes; voyez: cette

1. La comtesse de Provence.

lettre, qui nous a été expédiée par la poste, heureusement! est datée du 20 février. Vous reconnaissez l'écriture?

— L'écriture de Marguerite!

— Eh bien, vous ne la lirez pas : premier châtiment de votre coupable retard. Car vous auriez dû vous présenter dès votre arrivée à Paris. Ah! oui! je sais, vous n'aviez pas alors le message; mais il vous aurait suffi de dire : « Je suis Jean » Ruthé, le pigeon voyageur qui regrette déjà « d'avoir quitté le colombier. » Enfin, regrettez-vous? Dites franchement...

— Mais, madame, balbutia le montagnard, si je pouvais vous expliquer...

La comtesse l'interrompit :

— Ma parole, ils ont travaillé tant qu'ils ont pu!
— Oui, mais ce n'est pas pour vous qu'ils ont travaillé, ce n'est pas non plus pour votre famille... c'est pour une étrangère...

— Oh! madame! » murmura le jeune homme.

L'accent était si triste que Mme de Meyriane se sentit émue.

« Monsieur Jean, reprit-elle, croyez que je ne voudrais pas vous causer le moindre chagrin. Je connais votre cœur, je sais les véritables motifs qui vous ont fait quitter le pays... Non, Mme Des Granges n'est pas pour vous une étrangère, c'est votre amie d'enfance et c'est aussi l'amie de Marguerite... Vous l'aimez donc bien, cette jeune femme?



« Oh! s'écria le montagnard, comme elle est lourde! » (Dessin de J. Wagrez.)

« Nous avons des explications dans la dernière lettre de Marguerite. Vous allez les compléter. Remettez-moi d'abord votre message... Ah! dans un sabot?... C'était donc la curieuse boîte aux lettres qu'on m'avait promise?... Monsieur de Meyriane, prenez cette boîte. »

Et comme Jean semblait hésiter à donner le petit sabot, elle se hâta d'ajouter :

« Vous nous le rapporterez tout à l'heure. Laissez-moi seule un instant avec l'ingrat dont le départ a fait verser là-bas tant de larmes. Je veux obtenir de lui des aveux sincères et une déclaration de repentir... Accusé, asseyez-vous là et répondez sans détours. »

Les jambes repliées sous un tabouret de bambou, son large chapeau sur les genoux, le grand montagnard, rassuré par un bon sourire, attendait l'interrogatoire.

« Il y avait longtemps, commença Mme de Meyriane, que vous désiriez venir à Paris? Vous aviez de vastes projets, vous deviez faire fortune... avec vos dix doigts?... Eh bien, qu'ont-ils fait ces dix doigts?...

— Oui, madame. Quand elle était petite, infirme, toute nouée, muette, incapable de faire comprendre autrement que par ses larmes qu'elle avait faim ou qu'elle avait froid, je l'aimais comme une sœur.

« Vous savez, n'est-ce pas? plus ces pauvres êtres sont chetifs, et plus on s'attache à eux, en les caressant, en les amusant. Lorsque je l'ai retrouvée au pays, et que nous nous sommes raconté les histoires de ce temps-là, elle ne m'a pas reconnu et moi je n'ai pas osé lui demander : « Êtes-vous cette Louise que ses parents avaient abandonnée chez les Ruthé de Varennes? » Mais aussitôt qu'elle a eu besoin de moi, je suis venu; voilà tout! Elle est ruinée, malade, épuisée par les chagrins, le travail, les privations. Ah! madame, si je pouvais la ramener là-bas, il me semble que nous la ferions revivre!

— Vous la ramènerez, monsieur Jean, dit la comtesse; c'est aussi le désir de Marguerite. Nous vous y aiderons. Pourquoi n'avez-vous pas parlé plus tôt? »

Jean raconta que, pendant plus de trois mois, il

avait vainement cherché Mme Des Granges. Dans ce récit il dut prononcer le nom de M. de Guiraud, faire allusion à la situation du malheureux gentilhomme, aux projets de fuite, aux difficultés d'exécution.

La comtesse n'avait pu réprimer un mouvement de pénible surprise. Elle se leva, inquiète, fit quelques pas dans la galerie vitrée, et revint en disant à demi-voix :

« J'entends M. de Meyriane. Pas un mot, je vous prie, de M. de Guiraud et de cette déplorable affaire, dont sans doute vous ne connaissez pas toute la gravité. Agissez promptement, mettez fin à des relations plus dangereuses que vous ne pensez. Dès que Mme Des Granges sera seule, je la verrai et je ferai pour elle ce que ferait une amie... ce que ferait Marguerite ! »

M. de Meyriane entra, rapportant le petit sabot enveloppé dans une feuille de papier.

La comtesse retrouva tout son enjouement.

« Je suis satisfaite, dit-elle, les aveux ont été complets, le repentir est sincère et j'ai pardonné. Monsieur le messager, reprenez votre boîte aux lettres.

— Oh ! s'écria le montagnard, comme elle est lourde, maintenant !...

— La poste, demanda M. de Meyriane, ne transporte-t-elle pas des valeurs en numéraire ?...

— Oui, monsieur le comte, mais...

— Eh bien, cette fois, les valeurs sont à votre adresse. Je vous ai dit que nous avions un compte à régler ; c'est le premier versement. Le jour de la naissance du dauphin, vous m'avez fait gagner trois mille livres ; voici votre part, dans la boîte aux lettres.

— Il faut accepter, monsieur Jean ! dit gravement Mme de Meyriane.

— J'accepte, madame, répondit le jeune homme en attachant sur sa belle protectrice un regard plein de reconnaissance.

— Vous obéissez, c'est bien. Allez, et faites votre devoir !

— Quel devoir ? dit le comte, souriant... Tousjours des mystères !...

— Il faut que vous sachiez tout ? répliqua Mme de Meyriane. Eh bien, M. Jean a pris deux engagements : d'abord de venir tous les mardis rendre compte de sa conduite, puis de nous amener les Prêcheurs, à la première soirée que nous passerons à Paris.

— Ah ! l'heureuse idée !... Je vous vois déjà entourée de bambins et de bambines gazouillant, babillant, comme les oiseaux de vos volières. »

La comtesse soupira ; la grande dame heureuse n'avait pas eu la suprême joie, elle n'avait pas été mère.

En sortant de l'hôtel de la Guiche, Jean courut chez M. Leys. Il avait hâte de lui porter la bonne nouvelle.

« Docteur, dit-il, ne vous fatiguez pas pour les rentrées. Nous sommes riches. Regardez : il y a là un trésor !

— Dans ce sabot ?

— Comptez, s'il vous plaît, comptez !

— Quinze cents livres.

— Oui, quinze cents livres, en deux rouleaux

de louis ! Nous sommes sauvés !... Voyez donc notre chère malade et dites-lui..., dites-lui que je suis content, ma parole, et que je retourne à l'atelier. Faut travailler tout de même, bonnes gens ! »

Le docteur trouva Louise endormie ; la fièvre faisait trêve, ce jour-là ; le visage était pâle, mais calme, reposé.

Auprès du lit, sur une petite table ronde, un album était ouvert, l'album que Jean avait recueilli avec les cahiers d'écriture, dans le pavillon abandonné, rue de la Cerisaie.

Louise avait essayé de dessiner : un moulin à la roue ruisselante, un pont rustique sur le bief et, au bord de l'eau, deux enfants assis sous les saules.

Le petit Paul grimpa sur les genoux du docteur.

« Tu sais, monsieur Leys, murmura-t-il à l'oreille du vieillard, ça, c'est notre Varennes ; mère me l'a dit ! »

II

Un voyageur gênant.

Au point du jour, le 10 mars, une voiture de marchands forains, attelée d'un robuste percheron, sortait de Paris par la rue Mouffetard, et se dirigeait vers le Petit-Gentilly. A une tringle transversale, au-dessus du siège, pendaient des couteaux, des ciseaux et des ustensiles de ménage.

Le conducteur était un grand jeune homme, enveloppé d'une limousine et coiffé d'un large chapeau rond. Derrière lui, sur une caisse, était assise une femme en mante brune, le visage à demi caché par un fichu de laine noué sous le menton.

Les toits étaient blancs de givre ; le ciel, qui toute la nuit avait été très pur, commençait à se voiler de brume.

A cette heure matinale, de longues files de charrettes arrivaient déjà par les routes de Choisy et de Fontainebleau, mais la vallée de la Bièvre était à peu près déserte.

Ce n'était plus le faubourg, ce n'était pas encore la vraie campagne. Sur les versants de Croulebarbe et du Petit-Gentilly, deux longues rues tortueuses, coupées de jardins et de terrains vagues, ne communiquaient entre elles que par des sentiers. Le quartier des guinguettes et des laiteries finissait brusquement, au bord d'un chemin creux qui desservait autrefois des carrières. On n'apercevait plus au delà de ce fossé à moitié comblé par des décharges, que quelques bicoques de maraichers, éparses dans les cultures.

Une agglomération se formait cependant, depuis une vingtaine d'années, au bas de la rue du Petit-Gentilly ; huit ou dix maisons d'assez bonne apparence s'étaient construites sur cette voie prolongée par un « chemin vert ». C'était comme le noyau d'un nouveau village, qui peut-être se serait rapidement accru s'il n'avait eu un voisinage désagréable.

Une population de chiffonniers s'était établie sur des terrains vagues, entre le chemin Vert et la rue Croulebarbe. Avec toutes sortes de matériaux

de rencontre, planches pourries, solives brisées, briques et tuiles de rebut, plâtras, cailloux, feuilles de tôle ou de fer-blanc, ils avaient bâti « la cité de misère ».

Quelques huttes, faites de branchages et recouvertes de gazon, ressemblaient aux habitations de forestiers. D'autres, en terre battue, avaient la forme de la calotte de four; l'unique chambre était creusée dans le sol, comme une cave; on y descendait par un escalier de huit ou dix marches.

Au centre de la cité le château Malatrac dressait son toit pointu, que perçait un tuyau de poêle. C'était une hutte un peu plus grande que les autres, construite en torchis et ornée d'une branche de houx. Le sieur Malatrac, son propriétaire, exerçait les trois professions de trieur de chiffons, vannier et cabaretier. La salle du cabaret, meublée de deux tables sur tréteaux et de quatre bancs, était à moitié dans le sous-sol, et ne recevait le jour que par l'escalier.

A six heures, lorsque le brouillard commençait à s'épaissir, la voiture des marchands forains s'arrêta à l'entrée du chemin Vert. Le conducteur descendit, prit le cheval par la bride et, s'engageant dans une ruelle latérale, déboucha sur les terrains vagues, devant la « cité de misère ».

L'apparition d'une voiture, à une heure plus avancée, eût été un événement; mais la plupart des travailleurs de nuit venaient de rentrer et, la lanterne éteinte, ils faisaient leur premier somme.

Seul le château de Malatrac, ouvert bien avant le jour, donnait signe de vie; son cornet de poêle fumait.

L'homme à la limousine attendit un instant, explorant du regard les dépendances d'une maison de deux étages, la construction la plus importante du chemin Vert. Il allait et venait, inquiet ou impatient, lorsque s'ouvrit la porte d'une cour.

Deux personnages aux allures craintives sortirent, se pressant l'un contre l'autre, chuchotant, se consultant, hésitant à passer devant la cité des chiffonniers.

Ils rasèrent le mur d'un jardin, se glissèrent sous un hangar, et de là firent des signes au conducteur de la voiture. Le jeune homme comprit et demeura un instant immobile, regardant du côté de la grande hutte où fumait le cornet de poêle. Enfin les deux personnages réfugiés sous le hangar se donnèrent une poignée de main et se séparèrent. L'un retourna lentement à la maison du chemin Vert, l'autre fit quelques pas dans la direction de la voiture et tout à coup s'arrêta épouvanté.

A l'entrée du château Malatrac, sur l'escalier de la salle basse, apparaissait à mi-corps Pallus, l'ancien policier. L'ignoble coquin avait dû passer la nuit dans le cabaret, auprès du poêle; en sortant du bouge, il se trouvait face à face avec M. de Guiraud fugitif.

(A suivre.)

SIXTE DELORME.

LES ÉCHASSES

FABLE

Dans les landes de la Gascogne,
Je ne sais d'où ni pour quelle besogne,
Arrive un jour un jeune et beau gandin.
Avec dépit, de ces plaines sans fin
Il voit les gars, perchés sur leurs échasses,
Franchir en se jouant d'incroyables espaces,
Les sables, les marais, les buissons, les ruisseaux;
Glisser à l'horizon comme de noirs oiseaux,
Tels que sur l'Océan goélands et mouettes;
Dessiner sur le fond bleu, blanc ou gris des cieux,
Leurs fantastiques silhouettes,
Et vers eux se tourner, vivantes girouettes,
Les têtes, les cœurs et les yeux.
« Comment, tous les regards, dit-il, sont pour ces
rustres!
« Et de moi, lauréat des gymnases illustres
« Et de Londres et de Paris,
« On se détourne avec mépris!
« Mais, les hasards de leur folle voltige,
« Je les affronterai sans peur et sans vertige.
« Attendez, et vous allez voir. »
Et, sans que nul émoi sur son front se trahisse,

Sur les deux perches il se hisse.
Hélas! l'aplomb ne fait pas le savoir.
Il lui semble bientôt que le sol tremble et vibre;
Vainement il s'accoude au long bâton d'appui;
Il chancelle, il perd l'équilibre,
Et tombe à plat. C'est fait de lui.

Qui de nous ici-bas n'essaya des échasses,
En sa vie au moins une fois?
Il en est d'autres que de bois,
Il en est de hautes, de basses.
Les journaux, les concerts, les expositions,
La politique aux attraites ineffables,
Des livres, de modestes fables,
Échasses, tout cela, de nos ambitions.
Sur celles-là, du moins, est-on solide?
N'en tombe-t-on pas mort, impotent, invalide?
Non. Jamais on n'y vit ni reins, ni bras cassés.
A cet égard que chacun se rassure.
A l'amour-propre une simple blessure;
C'est tout... Mais c'est assez.

E. ROQUEFORT-VILLENEUVE.

CAUSERIE DE QUINZAINÉ



ENFIN les amateurs de musique vont pouvoir se prononcer paisiblement, et en toute connaissance de cause sur ce fameux *Lohengrin*, qui depuis quelques mois a tant fait parler de lui, notamment par une foule de gens se souciant de musique et d'art « autant qu'un poisson d'une pomme ».

Mais, que voulez-vous ? quand on a adopté une profession il faut bien qu'on l'exerce ; et nous savons tous qu'il y eut en tous temps sur le pavé de Paris une grande corporation dite des *empêcheurs*, à qui la moindre occasion est bonne pour se livrer à une besogne que chacun d'eux croit nécessairement féconde en profitables *alea* — du moins est-ce l'avis intime des faiseurs d'eau trouble, se chargeant d'ameuter les jocrisses et les badauds. Donc voilà qui est fait ; *Lohengrin*, régulièrement représenté deux ou trois fois par semaine sur la scène de l'Opéra a cessé d'être une machine d'animosité internationale pour devenir enfin une œuvre musicale, à l'audition de laquelle tels auditeurs pourront se pâmer d'admiration pendant que tels autres s'y morfondront en bâillements convulsifs, — car si j'en crois, moi profane, les échos du pays purement artistique, il n'y aurait sur ce point aucun juste milieu entre l'enthousiasme délirant et le suprême ennui.

Jusqu'à présent, en effet, laissant de côté les politiciens, qui, Dieu merci ! sont aujourd'hui hors de cause, je n'ai guère trouvé d'une part que de véritables fanatiques déclarant que, étant donné l'existence des œuvres de Wagner, il convient de jeter au feu toutes les autres productions musicales passées et présentes, en considérant comme non avenues les œuvres qui auraient plus tard la sottise prétention de naître. D'autre part je vois des négateurs radicaux, condamnant aux flammes ce qu'ils appellent le fatras somnifère du dieu de Bayreuth. Bûcher partout. Entre les deux mon cœur ne balance nullement ; car ces extrêmes m'inspirent l'un et l'autre la même défiance. N'ayant, j'ose l'avouer, jamais entendu jusqu'à cette heure la moindre phrase du maître en question, je me suis gardé absolument neutre, tant qu'ont duré les agitations non artistiques. Je vais donc un de ces jours arriver tout neuf à l'appréciation de l'œuvre tant prônée par ceux-ci, tant contestée par ceux-là. Sans prévention aucune, je me ferai une opinion personnelle. Et, quelle qu'elle soit, je suis convaincu qu'il n'en résultera aucune proposition d'autodafé ; car brûler n'a jamais rien prouvé, sinon l'aveugle passion des brûleurs ; et en art bien moins encore qu'en toute autre cause.

Puissent beaucoup de gens avoir fait ou faire comme moi ; et le vrai sentiment artistique ne s'en trouvera pas plus mal.

..

Les jugements humains ont parfois, souvent

même, de singulières inconséquences. Ainsi avez-vous remarqué que, lorsqu'on veut faire l'éloge courant de certains prêtres très aimés, très estimés, on leur prête justement pour qualités caractéristiques telle ou telle façon de parler ou d'agir qui ne sont rien moins qu'en complète opposition avec les exigences normales de leur état : à savoir quelques sans gêne de langage ou de régime, ou même, sous couleur d'humeur accommodante, quelques semblants d'opinion contraires aux dogmes ou aux traditions ? Cette bizarrerie, notée depuis longtemps, me revenait à l'esprit ces jours derniers en apprenant qu'il est question d'ériger une statue à ce Bayard dit le *Chevalier sans peur et sans reproche*.

Sans peur, soit, mais s'il n'avait eu que ce titre à l'admiration, l'on n'y eût guère pris garde ; car ils furent légions innombrables ceux qui n'eurent pas peur en ces temps où les tueries étaient d'autant plus permanentes que les groupements sociaux étaient plus morcelés.

Non, « sans peur » ne serait pas raison suffisante, mais ce qui fait surtout l'honneur de celui-là, et ce qui le met hors de pair, c'est qu'étant par métier homme de violence et d'injustice — car quoi de plus violent et de plus injuste que la guerre ? — il alla toujours professant, prouvant qu'il était homme doux, probe, équitable, humain, charitable, c'est-à-dire en opposition constante avec les conditions normales de son état.

Par exemple, alors que la guerre tend évidemment à mettre le plus possible d'ennemis hors d'état de continuer la lutte, le bon chevalier tenait en aversion profonde l'usage des armes à feu. « C'est une honte, disait-il, qu'un homme de cœur soit exposé à périr par une misérable friqueline dont il ne peut se défendre. » Que dirait le bon chevalier s'il revivait de nos jours ?

Pendant que les champs, les demeures étaient ravagés, incendiés, les populations foulées, massacrées sans merci, il recommandait à ses gens le respect des biens, la pitié pour tout ce qui ne portait point d'armes. « C'est assez, disait-il, de mettre à mal ceux qui ont cure de nous y mettre nous-mêmes, sans faire pâtir ceux qui n'ont point part à nos débats. »

Pendant que capitaines et soldats pillaient, rançonnaient à qui mieux mieux, non seulement sa main restait fermée à toute prise cupide, mais encore quand ses ordres étaient enfreints, on le voyait distribuer ses propres deniers aux victimes des désastres.

Pendant que les gentilshommes d'alors, intempérants, dissolus, ne rêvaient la guerre que pour y trouver l'assouvissement de leurs brutales passions, c'était lui qui disait à un noble se plaignant de ne pas laisser assez de biens à ses enfants : « Il suffira de leur laisser ces biens qui ne craignent ni la pluie, ni la tempête, ni la force de l'homme, ni la justice humaine, c'est-à-dire sagesse et vertu. »

Bien venue sera donc la glorification de ce bon,

de ce juste, de cet humain, qui ne fût pas moins avec grand éclat, en tout honneur et en toute conscience son cruel métier d'ardent et intrépide batailleur.

..

Je voyais tantôt une affiche annonçant l'ouverture d'un concours pour la création d'une autre

puisque en réalité c'est surtout à l'homme d'esprit qu'entend s'adresser l'hommage de la grande cité, l'instant me semble bon pour rappeler certain incident que je puis considérer comme inédit pour la génération actuelle; car, l'ayant déniché dans la poudreuse collection d'un journal du temps, je ne l'ai vu reproduit dans aucune des nombreuses



L'écolier normand à la porte du collège d'Harcourt, scène du xiii^e siècle, composition de G. Rochegrosse

statue que la ville de Paris doit ériger à l'un de ses enfants, Caron de Beaumarchais, l'auteur du *Mariage de Figaro*.

Encore un, par parenthèse, au nom duquel je serais tenté de reprendre ma thèse de la séparation qui plus tard sera sans doute établie entre les hommes et les œuvres.

Mais puisqu'il n'en est pas encore ainsi, et

notices consacrées au malicieux écrivain. Et, si je ne me trompe, cette histoire donne la caractéristique absolue du personnage.

Beaumarchais, déjà célèbre par ses *factums* contre le conseiller Goëzman, avait fait jouer, en 1773, le *Barbier de Séville*, qui d'abord très mal reçu en cinq actes, n'avait guère été mieux accueilli quand l'auteur l'eut réduit à quatre.

On sait que dans cette comédie — depuis devenue en quelque sorte classique — la jeune Rosine, obligée d'expliquer à son ombrageux tuteur l'emploi d'une feuille de papier, dit qu'elle s'en est servi pour envelopper des bonbons destinés à la petite Figaro — ce qui donne lieu à l'une des situations les plus comiques de la pièce.

Neuf ans plus tard, après avoir brisé par une très longue et très ardente lutte les plus hautes résistances, l'auteur du *Barbier* fit représenter le *Mariage de Figaro*, dont la triomphante réussite fut un des grands événements littéraires et politiques du temps. Jamais vogue pareille ne s'était vue. « Il y a quelque chose de plus fou que ma pièce, c'est son succès », disait Beaumarchais. Et il va de soi que l'auteur, objet de l'enthousiasme public, se trouva en butte à toutes les taquineries des esprits envieux.

« Ça mais, dit un jour un de ceux-là, dans une lettre insérée au *Journal de Paris* (qui était à peu près alors la seule feuille quotidienne), il nous semblait que ce Figaro dont les arrangements de mariage font chaque soir tant de bruit à la Comédie-Française, était depuis longtemps marié; car, si nos souvenirs sont exacts, lorsqu'il fréquentait, en qualité de simple barbier, la maison du docteur Bartholo, nous entendîmes parler d'une petite Figaro, à qui la future comtesse Almaviva envoyait des bonbons. Nous serions donc bien aises de savoir ce qu'a pu devenir cette petite Figaro. »

Si malintentionnée que fût cette insinuation, tout autre que Beaumarchais n'y eût certainement pas pris garde; mais en supposant même, car il en était capable, qu'elle ne partit pas de lui, bien vite nous le voyons la relever avec l'esprit endiablé qui le distingue.

« Oui, réplique-t-il dans une lettre envoyée au journaliste, oui le Figaro qui se marie avec Suzanne n'est qu'un veuf, ayant eu de son premier mariage une enfant qui existe encore, mais dont le sort, par ma foi, n'est pas très digne d'envie. Hélas! la petite Figaro, après maintes vicissitudes, dont il n'est pas besoin de publier les détails, s'était tout simplement mariée il y a quelques années avec un pauvre diable de portefaix, qui, pas plus loin qu'hier, a été écrasé en travaillant, sur le quai des Célestins. La voilà veuve, sans ressources. Aussi, en apprenant l'accident qui la réduit à la dernière misère, me suis-je empressé de lui porter quelques écus dans le réduit qu'elle habite, en une ruelle du quartier Saint-Paul. (Ici l'adresse précise de la malheureuse), et j'espère bien n'être pas seul à soulager cette touchante infortune. »

Il fut si peu seul, en effet, que pendant près d'un mois chaque numéro du *Journal de Paris* mentionnait l'envoi d'offrandes plus ou moins importantes à l'adresse de la pauvre veuve, qui, élevée au rang de fille de Figaro, dut au singulier avisement de l'écrivain des subsides relativement considérables. Puis voilà même qu'au moment où le zèle des souscripteurs s'attédisait, le curé de Saint-Paul écrit à son tour au journal pour s'indigner qu'une honnête femme, sa paroissienne, soit affublée d'un nom scandaleux, et pour protester avec énergie contre la forme donnée à un acte de pieuse bienfaisance.

Est-il besoin de noter que l'épître du scrupuleux pasteur n'eut d'autre effet que de signaler plus particulièrement à l'attention la prétendue fille de Figaro qui, sans aucun doute, en son particulier, se gardait bien de répudier le fantaisiste baptême dont de bons écus sonnants lui expliquaient seuls la portée.

Et Dieu sait si les échos de cette affaire profitaient au succès toujours bruyant de la pièce.

Tout Beaumarchais, me semble-t-il, est dans cet épisode : à savoir l'esprit brillant et audacieux qui, sachant tirer parti des circonstances même les plus opposées à son but, est presque toujours fatalement servi par ceux qui le désapprouvent.

« Il sera pendu, mais la corde cassera », disait un jour Sophie Arnould, parlant de ce favori du bonheur insolent, qui certainement serait mort ignoré si le grand art du savoir-faire n'avait égalé, sinon même surpassé chez lui l'art de l'écrivain et de l'auteur comique.

..

Adieu, vacances! Avec octobre la vie classique a partout repris son cours. Voilà de nouveau en travail toutes les jeunes ruches. Assurément maint écolâtre, venant chercher là le savoir qui doit lui ouvrir les voies plus ou moins fructueuses de l'existence, juge après et rudes les étapes de la période scolaire. Combien pourtant il s'estimerait heureux et favorisé s'il pouvait comparer ce qui est avec ce qui fut jadis « es pays d'écoles et de maîtrise ». Je voudrais donc que, pour lui en donner une juste idée, on lui mit dans les mains un beau volume intitulé *L'ancien collège d'Harcourt et le lycée Saint-Louis*, que vient de publier à la librairie Delalain M. l'abbé L. Bouquet, docteur et professeur de Sorbonne, aumônier actuel de ce même collège et lycée. Dans cette histoire à la fois très savante et très ingénieuse d'un de nos plus notables établissements d'instruction nationale, l'auteur, qui est en même temps un érudit et un élégant écrivain, a fait du même coup le tableau particulier d'une maison, et le tableau général du monde universitaire pendant près de sept siècles. C'est dire si la lecture de cet ouvrage, dû aux plus patientes et lumineuses recherches et tout fourmillant de remarques subtiles, d'anecdotes caractéristiques, est intéressante à faire. Partout d'ailleurs l'image documentaire ou pittoresque vient en aide aux assertions du texte. Comme frontispice, un ci-devant élève d'Harcourt, aujourd'hui peintre et dessinateur en renom, M. G. Rochegrosse a résumé dans une composition que l'auteur du livre a bien voulu nous autoriser à reproduire, une scène en quelque sorte symbolique du vieux temps. A la fin du XIII^e siècle un pauvre escolier de la nation de Normandie, arrivant à pied du fond du Cotentin, vient frapper à la porte du collège fondé par d'Harcourt, pour y prendre possession de la bourse qu'il a obtenue au concours. Son costume délabré, son visage amaigri, son aspect fatigué sont autant de détails significatifs. La scène a lieu dans l'étroite rue de la Harpe, où, sous les pignons des tourelles, sous les enseignes grinçant au vent, s'ouvrent les auvents des boutiques, et où passe en ce moment le petit mar-

chand de sauce, avec ses seaux, dont il crie et débite le *friand* contenu. Tout un étrange passé revit dans ce dessin d'un jeune, qui est un maître en science et en art, et qui se fait aussi notre digne introducteur en une très vivante et très curieuse galerie historique.

Comme témoignage à l'appui de ce dire une seule citation du livre.

Après avoir démontré que la première institution de la censure dramatique pourrait bien remonter au royal reclus de Plessis-les-Tours, faisant examiner avec grand soin le texte des farces et soties servant d'amusements aux écoliers : Une innovation moins heureuse, dit M. l'abbé Bouquet, ce fut le projet d'organisation d'une sorte de garde nationale universitaire.

« Le roi Louis XI ne s'avisait-il pas, raconte Crevier, d'enrôler et de distribuer en brigades sous différentes bannières ce qu'il y avait d'hommes à Paris capables de porter les armes depuis l'âge de seize ans jusqu'à soixante ! »

« L'Université était comprise dans ce projet et devait fournir une compagnie spéciale, formée des professeurs et des gradués, qui n'étaient pas encore dans les ordres.

« Ainsi Louis XI était en avance de plus de trois cents ans sur la loi militaire appliquée de nos jours à toutes nos écoles. Il ne parut pas alors que ce service fût conciliable avec les exigences du corps enseignant et la préparation aux grades des étu-

dians, clercs pour la plupart, ou portant la robe et la tonsure. L'Université réclama, fit valoir l'incompatibilité de la vie militaire avec les exigences de l'étude, offrit au roi ses prières et ses bénédictions en échange de l'incorporation : rien n'y fit. Louis XI, dit Quicherat, tint opiniâtrément à avoir sa compagnie de lettrés, de sorte que cette fois la toge dut céder au harnois, et qu'il fallut en passer par cette singularité de voir dans les collèges, aux jours ordonnés par les prises d'armes, des maîtres de grammaire ayant sur le dos la cotte de mailles ou le justaucorps de buffle.

« La mesure porta bientôt ses fruits. Il se forma au sein des écoles une classe de professeurs braves et spadassins, qui n'argumentèrent plus qu'en menaçant de dégainer : bien plus, les élèves des classes supérieures s'autorisèrent de l'exemple pour porter sous leur robe l'épée courte, le braquemart, que Rabelais n'a jamais manqué de pendre au flanc de *Pantagruel*.

« Ces manières soldatesques furent si bien adoptées par la jeunesse des écoles que l'Université ne parvint jamais à les faire disparaître complètement, même lorsqu'elle eut reconquis, sous les autres règnes, son privilège de cléricature ; et longtemps dans les siècles suivants on en retrouve des traces. »

Nil novi sub sole, disait, il y a quelque trois mille ans, un biblique penseur ; à chaque instant depuis, se trouve confirmée la justesse de cette pensée.

LA PETITE MARTHE

NOUVELLE



ES voix se turent subitement lorsque William Barnett, le principal intéressé, pénétra de bonne heure dans l'immense *hall* où travaillent les nombreux commis de l'importante maison de banque Barnett Stephen-

son and Co.

Non par crainte, car sir William est bon pour ses employés, mais par respect pour la terrible épreuve qu'il subissait : sa fille, son unique enfant, la petite Marthe se mourait, et tous les princes de la science appelés auprès d'elle se déclaraient impuissants à enrayer son mal.

Depuis trois jours on attendait le fatal dénouement, et ce matin-là, en voyant le chef plus pâle et plus défait, le silence s'établit plus profond, comme sous l'empire d'un sinistre pressentiment.

Tout fébrile, sir William traversa la longue file des bureaux sans que personne osât l'interroger ; devant le guichet de la caisse principale, il s'arrêta et tendit la main au caissier, le père Schmidt, le plus vieil employé de la maison.

« Eh bien, monsieur William ?... interrogea le bonhomme, sans préciser davantage sa question.

15 OCTOBRE 1891.

— Mal, mon bon Schmidt, très mal, ... une nuit atroce, ... je n'ai plus d'espoir », répondit-il, la voix brisée.

D'un revers de sa manche de lustrine, le vieux caissier essuya deux grosses larmes, et sans ajouter mot, il présenta sur la tablette du guichet de nombreux papiers, traites, contrats, engagements à la signature du banquier.

« C'est tout, n'est-ce pas, Schmidt ? dit celui-ci quand il eut terminé... Fais en sorte qu'on ne me dérange pas aujourd'hui... »

Il s'éloignait déjà. Le caissier le retint et très bas :

« J'ai reçu une lettre de Ravot, le garçon de recettes, dit-il. Il me prévient qu'il ne peut prendre son service aujourd'hui, ... un de ses enfants est malade, ... gravement malade.

— Lui aussi ! murmura tristement M. Barnett.

— On n'est pas très fortuné chez Ravot, il a une femme et cinq enfants ; aussi ai-je pris sur moi, monsieur William, de lui envoyer, par avance, le montant de son mois.

— Tu as bien fait, mon vieil ami, d'épargner à Ravot un surcroît de chagrin... Sa douleur doit

16. — TOME LXVII.

être assez vive, sans que le souci de la misère vienne l'augmenter. »

Et comme pris d'une plus grande hâte d'aller retrouver celle qui souffrait, sir Barnett retraversa les bureaux d'un pas rapide, pour gagner l'hôtel attendant à sa maison de banque.

..

Au milieu d'une chambre somptueusement meublée, la petite Marthe, blanche comme une

tremblant de fièvre exhale les dernières plaintes de son désespoir.

Car c'en est fait, sa fille est perdue; comme la mère morte en lui donnant le jour, elle aussi va mourir. C'est fini, bien fini... plus la moindre espérance. Bientôt s'éteindra le souffle qui passe imperceptible à travers ses lèvres blémies.

« Ne t'en vas pas, Marthe, ma petite Marthe, aie pitié de moi », répète sans cesse le malheureux, en couvrant de baisers fous les cheveux bouclés de la petite moribonde.



« C'est tout, n'est-ce pas ? » dit le banquier. (Dessin de A. Mantelet.)

poupée de cire, respire faiblement dans son berceau de dentelles. Ses paupières bistrées sont closes et ses pauvres mains amaigries, sillonnées de veines bleues, restent sans mouvement sur la courtépoinle de valenciennes. On la croirait morte.

« Ma petite Marthe, ma fille adorée, sanglote le père penché sur elle, ne m'entends-tu plus ? Mon enfant bien-aimée, réponds-moi. Regarde, je pleure, mon cœur est déchiré, la douleur m'étrangle. Parle-moi... par pitié. Veux-tu des joujoux, tiens... prends... prends... Mais je t'en conjure, Marthe, ma chérie, ouvre les yeux. »

Saisissant les jouets amoncelés pêle-mêle dans la chambre, il les dépose sur le lit; mais toujours la petite Marthe reste les yeux clos et les mains immobiles.

Droit devant le lit de son enfant, sir William

Et brisé par les nuits d'insomnie, écrasé par la douleur le pauvre père s'abat, tout sanglotant, la tête perdue dans les dentelles du mignon berceau.

Longtemps dans la grande chambre où règne un silence de mort, ses sanglots étouffés se mêlent aux légers soupirs de l'enfant qui va mourir...

La porte tourna lentement sur ses gonds... — « Qui est là ? fit sir William ! Ah, c'est toi, Schmidt... »

Celui-ci glissa sans bruit sur le moelleux tapis, et vint se placer immobile, de l'autre côté du lit... « Je t'avais prié de ne pas me déranger.

— Tu te trompes, sir William, répondit-il, regarde-moi bien, je ne suis pas Schmidt. »

Le banquier sursauta au son de cette voix qu'il ne reconnaissait pas; une sueur froide inonda son front lorsqu'il leva les yeux. En effet ce n'était plus le vieux Schmidt ! Son vêtement noir usé avait disparu, remplacé par une robe blanche, ses

rides s'étaient effacées laissant à découvert un visage d'un pur ovale où brillaient des yeux doux et tristes. Deux ailes blanches encadraient l'étrange

— Grâce, grâce pour ma fille! cria le banquier en tombant à genoux.

— Hélas! je ne peux t'écouter, sir William, les



« Qui es-tu? » demanda sir William. (Dessin de A. Mantelet.)

apparition qu'un nimbe transparent entourait tout entière, jetant dans la chambre une clarté bizarre comme mêlée de poussière d'or.

« Qui es-tu? demanda sir William la gorge sèche.

— L'Ange de la Mort! je viens chercher l'âme de la petite Marthe pour la porter au ciel.

ordres de Dieu sont formels. Regarde encore... »

Sur un long ruban de soie couleur d'azur, il lui fit lire parmi d'autres noms, celui de la petite Marthe.

« Voici le nom de tous les chérubins que le Seigneur rappelle à lui aujourd'hui; la liste est longue, tu le vois, je n'ai pas de temps à perdre...

Mais ne pleure pas, sir William, ceux que j'emène vont au Paradis, dans la félicité éternelle, délivrés à jamais des vicissitudes terrestres, ce sont des anges. Console-toi donc, et laisse-moi emporter ta fille.

— Non, non, pas encore, pas encore... », criait l'infortuné en se cramponnant au berceau qu'il couvrait de son corps.

Ému par cette effrayante douleur, l'Ange de la Mort le considéra attendri.

« Écoute, dit-il, je souffre de ta souffrance, et pour te prouver la part que je prends à ta peine, je consens à commettre une faute que Dieu me pardonnera peut-être... Mais il faut m'aider... »

— Parle, parle, que dois-je faire ?

— Trouver un autre enfant pour remplacer le tien. J'inscrirais son nom à la place de celui de la petite Marthe; tu es riche, très riche, dis-tu, par conséquent puissant, la tâche est plus facile pour toi que pour tout autre...

— Un autre enfant... et Marthe me reste... ?

— Je te le promets, mais agis vite, continua l'envoyé du ciel. Je vais continuer ma tournée d'âmes... D'ici là je te laisse celle de la petite Marthe... C'est une grande heure que tu as devant toi; hâte-toi, car lorsque midi sonnera je reviendrai, et alors quel que soit l'ange qui sera dans ce berceau il m'appartiendra...

Avec un grand battement d'ailes, l'Ange de la Mort disparut dans un rayonnement...

Sir William passa sa main tremblante sur son front brûlant.

« Un autre enfant ! dit-il... un autre enfant et Marthe est sauvée ! »

Et fouillant dans un coffret de laque il emplit ses poches de billets et d'or et se jeta dans l'escalier de l'hôtel en appelant :

« Ma voiture, vite ma voiture. »

..

« Aux Ternes, chez Ravot », cria-t-il au cocher. Le coupé partit au galop, roulant d'abord sans bruit sur l'épaisse couche de paille étendue devant l'hôtel, pour préserver la petite malade des bruits de la rue.

Abattu sur les coussins, écrasé de fièvre et impuissant à maîtriser son impatience, sir William répétait avec la persistance d'un désespéré :

« Un autre enfant, un autre enfant... et Marthe est sauvée ! »

Et ses lèvres balbutiaient incohérentes :

« Ravot a cinq enfants, un de moins, que lui importe ! il est pauvre, moi j'ai la fortune ! Je lui donnerai de l'or, de l'or, beaucoup d'or ! Il acceptera... Je le supplierai à genoux. La fortune pour lui, immense, sans limites... pour moi, le bonheur, la joie, la vie de Marthe... ! »

Anxieux, il consulta sa montre. Le temps s'enfuyait, rapide, effrayant. Il se pencha à la portière le corps à moitié dehors, pour accélérer la marche des chevaux déjà lancés à fond de train...

En ce moment, un gentil baby en costume de Grenaway traversait l'avenue, gambadant à côté d'un domestique en livrée.

« Un autre enfant ! » murmura le banquier pris d'une résolution atroce.

D'un galop d'enfer la voiture allait dépasser le baby qui s'était jeté de côté pour éviter le danger. Sir William tira brusquement le bras du cocher, imprimant aux rênes une direction inattendue que l'attelage suivit docilement.

Un cri terrible retentit, en même temps qu'une oscillation formidable du coupé, toujours entraîné dans une course vertigineuse, rejetait le banquier sur les coussins.

Sourdement il répéta :

« Marthe est sauvée !... » et bravant l'effroi qui le poignait, blême de terreur il regarda...

Le baby ramassait en riant son cerceau brisé, et dans le grand domestique qui le fixait d'un air de reproche, sir William Barnett crut reconnaître le visage doux et triste de l'Ange de la Mort.

Il retomba évanoui.

..

Un arrêt brusque... La voiture stoppait devant une de ces populeuses cités — refuge des modestes ménages d'employés — comme il en existe beaucoup aux Ternes. C'est là que demeurait Ravot, le garçon de recettes de la maison Barnett, Stephenson and Co.

Revenu de son étourdissement, sir William sauta à terre et s'engagea — au milieu de minuscules jardins — dans un corps de bâtiment élevé, dont il gravit l'escalier.

Ravot habitait le dernier étage.

La maison était pleine d'un joyeux gazouillement d'enfance heureuse.

« Je veux que Marthe aussi chante encore ! » soupira-t-il.

Au dernier palier, le bruit d'une cloche voisine qui sonnait la demie d'onze heures le glaça.

Pressant dans sa poche la liasse de billets de banque, il frappa :

« Vous, monsieur Barnett ! » fit Ravot en reconnaissant son patron.

Dans une salle claire, sans luxe mais soignée, une femme jeune, en bonnet de lingé, chantait pour endormir un enfant. A ses pieds, quatre marmots joufflus et bien portants répétaient — attentifs — le refrain de sa chanson.

Le plus grand se détacha du groupe.

« Petite sœur est guérie, annonça-t-il gaiement, le grand monsieur qui est venu ce matin l'a dit... »

— Guérie ! répéta sir William, hébété...

Il s'était assis machinalement, et son regard se fixa sur le cadran d'une grosse horloge enfermée dans une caisse de bois peint.

La mère rappela le bambin et prit la parole.

« Oui, monsieur, grâce à vous, mon enfant ne mourra pas. Avec l'argent que vous nous avez envoyé, j'ai fait appeler un célèbre médecin... C'était le croup, vous savez, monsieur, le croup ce mal terrible qui nous prend nos chéris... Enfin, la mignonne est hors de danger. »

Dans un langage naïf, elle lui exprima sa reconnaissance sincèrement, avec toute sa joie...

Lui les yeux sur l'horloge, dont le tic tac lui martelait le cœur, semblait ne pas entendre, tout entier à la pensée qui le torturait, ne trouvant pas une phrase, sans force, anéanti, n'osant pas parler.

« Voyez-vous, monsieur Barnett, dit Ravot à son tour... ces petits êtres-là, plus c'est nombreux, plus on les aime. On a beau être pauvre... »

Sir William le fixait d'un regard étrange :

« Vous êtes pauvres, dites-vous... alors... »

Mais il ne put continuer, sa voix s'étranglait dans sa gorge.

D'un geste simple, la femme montra ses enfants en disant :

« On n'est jamais pauvre, monsieur, avec de tels trésors... »

Tic tac, tic tac faisait la grosse horloge... et les aiguilles avançaient toujours sur le cadran.

Tout à coup, le banquier se dressa, et jetant sur la table l'or et les billets dont ses mains étaient pleines :

« Soyez riches, dit-il, avec un accent qui n'avait plus rien d'humain, soyez riches... voici de l'or... Une fortune... Je vous en donnerai plus encore... sans compter... mais sauvez-moi ! »

L'homme et la femme se regardèrent interdits ; le groupe d'enfants, effrayé par ses grands gestes, prit son vol.

Le banquier continuait à parler sans suite.

« Comprenez-moi, Ravot... il y a là une fortune... fortune, vous entendez... Vous oublierez bien vite... avec de l'argent on oublie... Pour ceux qui resteront, plus de misère. »

A genoux, il implorait maintenant du côté de la mère.

« Par pitié, ne me repoussez pas... écoutez-moi... le temps presse... chaque minute qui s'écoule, c'est la mort qui vient... »

Tic tac, tic tac continuait toujours la grosse horloge...

A pleines mains, sir William jetait par poignées les pièces d'or qui s'éparpillaient sur le carreau...

Rampant à terre il s'approcha plus près encore de la femme, et dans un dernier spasme déchirant de souffrance :

« Vous acceptez, n'est-ce pas, cria-t-il, dites, dites-moi que vous donnez la vie de votre enfant pour sauver celle de ma petite Marthe?... »

Ses bras s'étendirent... comme pour saisir...

« Misérable ! » cria la mère affolée.

... Il retomba inerte au milieu de son or épars...

Il lui sembla qu'une nuit subite se faisait autour de lui ; et dans les ténèbres épaisses qui l'environnaient il perçut la voix de Ravot qui disait :

« Rassure-toi, femme, et plaignons celui qui n'a

pu résister à la douleur. Le malheureux n'a plus sa raison... Est-ce qu'un père oserait parler ainsi à une mère ? M. Barnett est fou... que Dieu ait pitié de lui !... »

Alors, saisi d'une immense honte, sir William courba la tête en pleurant, sous le poids d'un sincère repentir.

« Fou ? dit-il, non pas fou... Je suis un infâme, indigne de toute pitié... Refusez-moi votre pardon, je ne le mérite pas. Soyez heureux dans votre pauvreté... je reste moi avec ma richesse que je maudis, puisqu'elle me dessèche le cœur au point de me rendre infâme... Dieu me punit cruellement... »

Il y eut un ronflement dans la caisse en bois peint et la grosse horloge se mit à sonner.

Un atroce frisson secoua le corps de l'infortuné qui gémit sourdement :

« L'Ange de la Mort !... »

« Pourquoi que tu pleures, père chéri, puisque je n'ai plus de mal ? » fit à son oreille la voix de la petite Marthe.

Ouvrant brusquement les paupières, sir William se retrouva la tête toujours appuyée sur le berceau de dentelle. Sur la cheminée une merveilleuse pendule, supportée par des amours de Clodion, achevait de sonner les douze coups de midi. Un beau soleil tamisé par la transparence des rideaux inondait la chambre jetant partout un air de fête.

Les yeux grands ouverts, calme et le visage déjà plus rose, la petite Marthe se reprenait à la vie. Avec un adorable sourire elle emprisonna de ses deux bras frêles le cou de son père.

« Papa, dit-elle, j'ai rêvé que j'étais au paradis... !

— Oh ! tais-toi... tais-toi, ma petite Marthe bien-aimée », fit-il vivement.

Et, tout frissonnant encore, il pencha son visage baigné de larmes sur celui de sa fille.

.....

Par les belles journées, on rencontre au Bois de Boulogne un landau correctement attelé où deux mignonnes fillettes babillent gentiment sous le regard d'une institutrice. L'une est la petite Marthe, la seconde l'enfant de Ravot, le garçon de recettes, que sir William Barnett fait élever à l'hôtel à côté de sa fille. Il les appelle ses deux anges gardiens.

ABEL MERCKLEIN.

LES VILLES PROVERBIALES. — YVETOT



BÉRANGER nous les a gâtés, ces bons rois d'Yvetot. Les allures d'ivrognes qu'il leur donne sont vraiment déplaisantes. En le lisant on arrive presque à préférer les couplets d'Adolphe Adam... Mais combien, chez le chansonnier et chez le musicien, le roi d'Yvetot ressemble peu à ces gais roitelets dont, en apparence, la

vanité se contentait d'un titre illusoire et ridicule, mais dont la rouerie normande sut, pendant des siècles, manœuvrer au profit de leur petit fief !

Béranger et Adam, ayant d'autre souci que l'exactitude, se trompèrent. De là ce roi d'Yvetot, gobegeur et familier, dont les vrais rois d'Yvetot, dignes avec modestie, fermes avec douceur, s'éloignent complètement... Et cependant peuvent-ils

reprocher à Béranger son inexactitude, source de leur popularité?

Quoi qu'il en soit, voici ces malins princes immortels. Leur ville est devenue proverbiale dans la légende des pays heureux, de ceux dont on ne dit rien. Yvetot n'a pas d'annales propres. Elle n'a joué aucun rôle dans l'histoire de France. Elle ne doit sa gloire, enfin, qu'à ses madrés monarques normands que l'on ne prit jamais au sérieux, dont on méprisait la puissance, réelle cependant, on va le voir, et qui surent se mettre, par leur modestie, à l'abri de l'envie, et garder, par leur fermeté, risible peut-être mais nullement sotte, leur chère liberté au milieu de puissants voisins.

Mais comment naquit le royaume d'Yvetot, dont nous pouvons nous faire une idée assez exacte en le comparant à la principauté de Monaco? C'est à la fin du XI^e siècle que nous lisons pour la première fois le nom des sires d'Yvetot. A la bataille d'Hastings, en 1066, Jean, sire d'Yvetot, assiste Guillaume le Conquérant. En 1147, Gauthier d'Yvetot accompagne Henri II d'Angleterre à la croisade, et c'est enfin dans un acte de la Cour de l'Echiquier de Normandie, en 1381, que nous lisons pour la première fois ceci : *Jean IV, roi d'Yvetot*.

Longtemps on voulut faire remonter la fondation de ce petit royaume à l'an 530, au règne de Clotaire. Mais cette ancienneté a été réfutée et réduite à néant, et c'est en réalité à Charles V qu'il faut attribuer la création du nouveau royaume.

Cette fantaisie royale est, d'ailleurs, très explicable. Jean IV, sire d'Yvetot, avait à la cour du roi de France des fonctions de majordome dont il s'acquittait avec zèle et tact. Pour le récompenser Charles V résolut d'affranchir le fief d'Yvetot de tout droit et hommage. Yvetot était créé franc-alleu, c'est-à-dire ne relevant que de Dieu et de l'espèce du seigneur. Et, même de justice, tout arrêt y était rendu en dernier ressort, sans recours royal. Yvetot, par cette décision de Charles V, devenait donc en réalité un royaume puisqu'elle ne dépendait de personne. Les seigneurs d'Yvetot le comprirent et tout de suite ils s'intitulèrent rois d'Yvetot, ce que les rois de France permirent comme nous permettons à nos enfants de jouer au soldat...

Et solennellement, chaque fois que le Parlement provincial, celui de Normandie, voudra mettre la main sur le droit de haute et suprême justice d'Yvetot pour le lui enlever, chaque fois les rois d'Yvetot, fiers, jaloux et pleins de malice, se réclameront de la décision de Charles V à ses successeurs. Et Louis XI — le grand niveleur pourtant! — François I^{er} renouvelleront l'acte de leur ancêtre. Henri II, cependant, enleva le droit de suprême justice à nos petits rois, mais leur titre de roi leur fut conservé et le bon Henri IV a laissé des mots indulgents et d'une raillerie bien douce sur la vanité de ses doux Normands, dont il favorisait, ainsi, l'indépendance :

« Je veux qu'au sacre de Marie de Médicis, une bonne place soit faite à mon petit roi d'Yvetot.

— Si je perds le royaume de France, disait-il au cours de ses guerres, il me restera le royaume d'Yvetot. »

Et les gentils roitelets se considéraient si bien de sang royal et toujours « rois d'Yvetot » que l'un d'eux, portant sur sa voiture, selon une charte de l'an 1500, les armes du Dauphiné, celles du grand Dauphin de France par conséquent, répondit fièrement à celui-ci qui demandait le nom de l'audacieux usurpateur de ses armoiries :

« Dites à Monsieur le Dauphin que ce n'est pas moi qui porte ses armes, mais bien lui qui porte les miennes! »

Et, ainsi que ses ancêtres, indulgent, le fils de Louis XIV laissa dire et faire. Pas plus que Louis XI, François I^{er} et Henri IV, il ne jugeait utile de chagriner ces chers voisins.

Cependant, s'il avait été quelque peu désireux de mettre fin à cette fantaisie normande — dernière laquelle, de 1381, date de l'acte de Charles V, à 1553, date de la décision de Henri II, se cachait tout simplement la plus grande indépendance — de combien de légitimes prétextes n'auraient pas été munis les rois de France!

Les rois d'Yvetot, sachant bien que leur modestie les protégeait, ne se faisaient pas faute de contrevenir aux plus élémentaires règles de la bienséance royale! N'avoir pour toute garde qu'un chien, pour monture qu'un âne et pour passe-temps que le pichet de cidre, selon Béranger, manque sans doute de souci du prestige, mais que dites-vous de Martin I^{er}, second roi d'Yvetot qui, ruiné, vendit son royaume à Pierre de Vilaines, dit le Bègue? Que dites-vous de Jean Beauchor qui, au mépris de toute loi, succéda à son beau-frère Jacques I^{er}? Que pensez-vous de la branche des Chenu, vaguement collatérale, lesquels Chenu s'octroyèrent — ceci à la louange de leur malice normande — les armes du Dauphiné? Enfin quelle légitimité accordez-vous aux comtes d'Alban qui, sous Louis XIV, achetèrent des Chenu le royaume d'Yvetot, qu'ils gardèrent jusqu'en 1889?

Ah! faut-il que le bon roi Henri ait voulu rire pour parler de « son roi d'Yvetot »! Faut-il que ces braves gens fussent peu dangereux pour être tolérés; faut-il enfin qu'ils aient été roués comme des clercs pour, pendant deux siècles, être effectivement des rois et, dans la suite, en garder le titre et presque toutes les prérogatives!

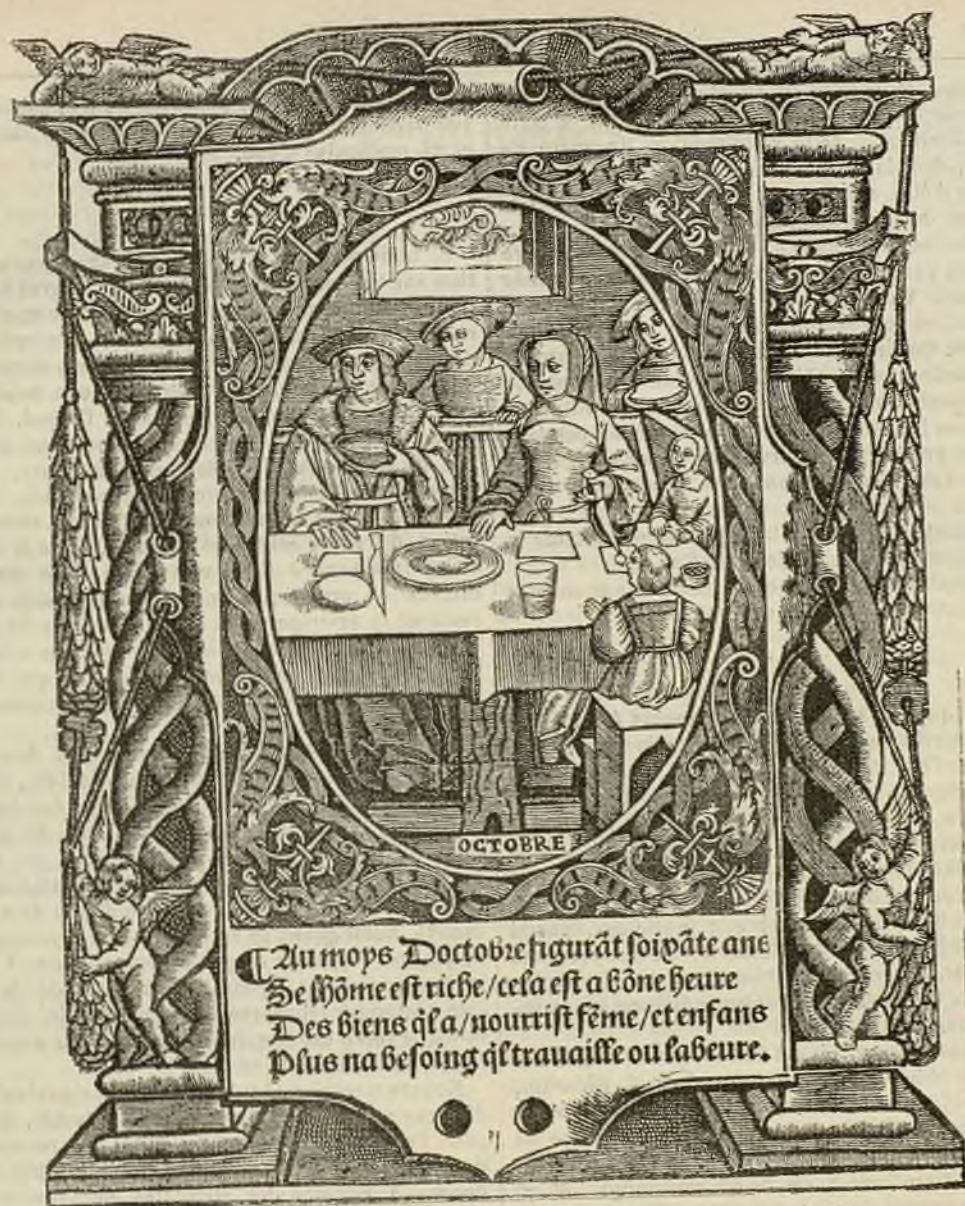
Il y a là, tout de même, un peu plus que Béranger ne nous montra; et si les mots, en traitant de tels sujets, ne devaient pas se teinter d'ironique gaieté, je dirais que ces braves petits rois avaient, en somme, quelque héroïsme à se condamner au ridicule pour garder leur liberté.

Et n'avaient-ils pas raison? Qu'est Yvetot aujourd'hui? Une station sur la ligne du Havre, où jamais personne ne s'arrête, pas même un touriste enragé, désireux de voir les ruines du château des rois d'Yvetot, ruines bien maigres, hélas! comme si le sort avait voulu que de tout ce royaume il ne restât qu'un bon mot de Henri IV et une chanson politique!

Pauvres et gentils roitelets, vous méritiez mieux!

(A suivre.)

ANDRÉ MAUREL.



Les vieux almanachs. — Le mois d'Octobre, fac-similé d'une figure des *Fleurs de la Vierge*, imprimées à Paris en 1722, chez Tielman Kerver.

SCIENCE EN FAMILLE

Aimez-vous le miel? Oui. Eh bien, nous allons prendre prétexte de votre réponse affirmative pour faire un peu de chimie historique, théorique et pratique.

Au temps des grandes guerres du commencement du siècle, le blocus, les croisières maritimes avaient pour conséquence de rendre superlativement rares et chères chez nous les productions coloniales, et notamment le sucre, qui alors se fabriquait exclusivement dans les régions tropicales, avec le jus d'un roseau par cela même appelé canne à sucre. Tout naturellement alors, car depuis longtemps déjà le beau sucre blanc, substance pharmaceutique aux siècles précédents, était

devenu d'usage général, on mit au concours la recherche d'une production indigène pouvant fournir cette utile substance. En principe, étant donné le grand nombre de végétaux qui portent des fruits sucrés, l'on ne doutait pas que le résultat cherché ne fût bientôt obtenu. Mais à la grande surprise, non seulement du public ordinaire, mais des savants praticiens eux-mêmes, l'on dut reconnaître qu'il n'y avait rien à attendre des sujets qui avaient paru les mieux désignés pour cette production.

On obtenait fort bien des concentrations sirupeuses, dont toutefois la saveur douce fondamentale restait affectée du goût particulier au fruit mis

en œuvre, mais tous les efforts les plus ingénieux échouaient quand il s'agissait d'arriver à cette cristallisation, à cette solidification du sucre de canne, dont la saveur douce a, en outre, le grand mérite d'être absolument neutre, c'est-à-dire dépourvue de toute nuance originelle.

Enfin les recherches s'orientèrent dans un autre sens, en partant des remarques que le chimiste allemand Marggraf avait faites bien avant cette époque, et qui furent fécondées par son élève Achard. On tira de diverses racines, et notamment de la betterave, qui bientôt fut seule employée, le beau sucre cristallisé que nous savons. Toute une immense industrie se trouva créée. Mais pendant qu'elle prenait son merveilleux essor, il arrivait encore très souvent d'entendre poser cette question :

« Pourquoi donc n'a-t-on jamais pu obtenir la cristallisation du sucre de fruits ? »

Et, pendant longtemps, les savants eux-mêmes laissèrent cette question sans réponse.

..

C'est que les savants d'alors, moins éclairés, et par cela même peut-être plus prétentieux que ceux d'aujourd'hui, tenaient à formuler le *parce que* de cette affaire, au lieu de se contenter, comme font ceux d'à présent, de ce qu'on pourrait appeler le *comment*; sage acception des faits, qui aide à débrouiller bien des choses.

Aujourd'hui donc, après de longues et patientes études, dues à de nombreux praticiens, parmi lesquels il convient de placer à l'un des premiers rangs, M. Maumené (de Reims), voici tout simplement de quelle façon la science énonce ses constatations.

« La saveur sucrée étant fort répandue dans la nature, les chimistes sont convenus, dit M. Girardin, de considérer seulement comme sucres véritables les principes immédiats qui, sous l'influence de l'eau et d'un ferment, peuvent fermenter, c'est-à-dire se transformer en acide carbonique et en alcool ou esprit-de-vin; et l'on admet quatre sortes de sucres, savoir :

1° Le sucre ordinaire cristallisé, que l'on extrait plus ordinairement de la canne ou de la betterave, mais qui se trouve aussi dans le maïs et autres graminées, dans la sève des palmiers, dans un grand nombre de racines, panais, navet, carotte, guimauve, persil, dans les melons, les citrouilles, les bananes et autres fruits des tropiques, dans les baies de genièvre, dans les gousses ou cosses des plantes légumineuses, dans le *nectar des fleurs*, etc. Ce sucre analysé donne, pour 100 parties en poids, 12 molécules de charbon et 11 molécules d'eau.

2° La glucose, sucre d'amidon ou de fécule, de saveur douce peu développée comparativement au précédent, ne se montrant jamais qu'en tout petits cristaux mal définis, et offrant 12 molécules de charbon pour 12 d'eau.

3° Le sucre de fruits (raisins, cerises, groseilles, prunes), incristallisable, contenant 12 molécules de charbon et 14 d'eau.

Enfin, 4° le sucre de lait ou lactose, à peine

sapide, cristallisant en petits parallélépipèdes dont 100 parties contiennent 24 molécules de charbon et 24 molécules d'eau.

..

Si nous voulons maintenant fixer notre attention sur ce sucre de fruits, dont vous verrez tantôt pourquoi nous nous occupons particulièrement, les chimistes nous apprendront que c'est à la présence d'un acide quelconque que ce sucre doit de ne pas cristalliser. C'est là, notons-le bien, une constatation avec preuve expérimentale à l'appui. Supposez qu'ayant fait dissoudre une certaine quantité de sucre cristallisé dans de l'eau pure, nous soumettions cette solution à l'évaporation, nous obtiendrions par épuisement du liquide la reconstitution du sucre cristallisé primitif. Mais si nous avions mélangé à l'eau une faible dose d'acide minéral ou organique, peu à peu cet acide convertirait le principe sucré en un mélange de glucose et de sucre incristallisable, auquel on a donné le nom de sucre *inverti* ou *inverti*, qui n'est autre chose que du sucre de fruits artificiellement obtenu.

On peut constater d'ailleurs cet effet dans les sirops et dans les confitures de fruits acides. Si on les garde trop longtemps, il s'y forme des dépôts granuleux. C'est la glucose qui s'isole du sucre *inverti*. Ainsi s'explique comment on ne peut jamais extraire un sucre ordinaire cristallisable des fruits acides, qui ne contiennent que du sucre *inverti*. Aussi quand ils se dessèchent, voyons-nous la glucose s'*effleurir* en petits grains blancs à leur surface (pruneaux, figues, raisins secs, etc.), tandis que l'intérieur conserve le sucre liquide. (Girardin.) Ce sucre est l'équivalent naturel du sucre de fruits artificiellement obtenu.

Nous remarquons tout à l'heure, en signalant les diverses provenances du sucre cristallisable, qu'on peut l'extraire du *nectar des fleurs*. Or ce nectar dont le rôle principal consiste, selon toute évidence, à engluer les stigmates des pistils où doivent s'attacher les grains de pollen que répandent les étamines, ce nectar, chacun le sait, est fort recherché par les abeilles, qui en se glissant dans les corolles pour le recueillir aident très efficacement au déplacement des poussières polliniques, et par conséquent au curieux phénomène de la fécondation végétale.

Les bienfaits de cette intervention sont manifestes dans le rapport toujours supérieur des arbres fruitiers qui ont des ruches pour voisines.

Chacun sait aussi que si les abeilles recueillent ce nectar, c'est pour en composer leur miel. Mais l'ayant recueilli, l'emportent-elles à découvert, comme elles font des masses de pollen que chacun a pu voir roulées en pelotes à leurs jambes inférieures! Non. Elles le hument, l'absorbent, et, rentrées en leur cité, le dégorgent, ayant subi dans l'organe qui l'a temporairement contenu, une importante modification chimique : c'est-à-dire qu'additionnée d'un acide particulier que distille l'insecte, la substance recueillie à l'état de sucre cristallisable a été transformée en sucre incristallisable, ou sucre *inverti*.

De telle sorte que le miel n'est autre chose que du sucre *inverti*, qui, même pour un dégustateur émérite, ne différerait en rien de celui dont nous expliquions tout à l'heure la production, si la douce liqueur recueillie par l'abeille ne devait un arôme particulier aux subtiles suavités de la corolle dont elle l'a extraite.

Pour en faire la preuve irréfutable on a parqué des abeilles, à la disposition desquelles on n'a laissé d'autres matériaux assimilables que du sucre cristallisable dissous dans l'eau, et ces abeilles ont parfaitement transformé ce sirop en miel identique, moins le parfum, à celui qu'elles auraient composé avec le nectar des fleurs.

Donc simple question d'acidulation organique.

..

Le fait a été si bien, si dûment constaté que, parait-il, en Bavière, la fabrication du miel artificiel fait déjà l'objet de nombreuses transactions commerciales. Un de nos plus sérieux journaux scientifiques français, le *Cosmos*, publiait dernièrement une note à ce sujet, en jetant une sorte de cri d'alarme par la crainte que ce miel de sucre *inverti* ne prenne dans le commerce des miels la place que la margarine a prise dans le commerce des beurres. Cette note lui a valu de la part de M. Maumené, qu'on peut à bon droit considérer comme une autorité en pareille matière, une fort intéressante notice, où le savant chimiste fait très lucidement raison des moindres équivoques.

Selon M. Maumené, le sucre de miel peut être obtenu avec la plus grande facilité et produit du miel de sucre par deux opérations très simples.

L'*inversion* du sucre normal s'obtient par le procédé suivant : « On fait dissoudre le sucre normal dans cinq à six fois son poids d'eau additionnée d'un millième environ d'acide sulfurique pur. On fait bouillir la solution pendant cinq minutes, et l'*inversion* est produite.

« On élimine l'acide sulfurique au moyen du carbonate de baryte pur, dont il est bon de mettre un très léger excès. L'on filtre et l'on fait évaporer, soit à l'air, soit mieux dans le vide.

« Si l'évaporation est faite à l'air, on obtient un sucre *inverti*, parfaitement identique à celui des meilleurs miels naturels, mais plus ou moins coloré en jaune brunâtre. Mais en faisant l'opération dans le vide, on se procure, suivant la qualité du sucre normal employé, un sucre de miel à peu près incolore.

« Le sucre de miel ainsi préparé ne diffère absolument en rien du sucre recueilli par les abeilles, mais il diffère du miel en ce qu'il est dépourvu de l'odeur spéciale due aux fleurs. Le chimiste n'a pas les ailes des abeilles, et ne va pas, comme elles, butiner à la fois le sucre et le parfum. Il est réduit à leur emprunter ce parfum dont il parviendrait peut-être à faire une imitation exacte, mais non sans grande dépense et par des moyens d'une innocuité peu certaine.

« Sans aucun scrupule donc, poursuit le chimiste, il suffit d'ajouter au sucre *inverti* deux centièmes environ de véritable miel, pour compléter l'imitation parfaite du miel naturel, qui, en aucun cas, ne

saurait être assimilé, commercialement parlant, à la margarine; car la margarine n'est qu'une substance lointainement analogue au beurre, tandis qu'il n'est peut-être aucune substance dont l'identité soit mieux établie que celle du sucre *inverti* et du sucre de fruits, ou de miel. »

..

Il n'y a donc pas à s'effrayer, affirme M. Maumené, qui, le premier, prépara, il y a quelque vingt ou vingt-cinq ans, le miel artificiel dont il publie la formule (et dont par conséquent, dit-il, les Bava-rois n'ont pas l'étréne).

« La finesse, les excellentes qualités de ce miel furent, remarque le chimiste, constatées à cette époque par un de ces témoignages dont on a souvent l'occasion de s'égayer. Un négociant, l'ayant trouvé exquis et voulant en opérer la vente loyale sous le nom de *miel artificiel*, me demanda de soumettre à un courtier, dont le jugement passait pour infaillible, un double échantillon de miel véritable et de miel fabriqué. Le juge infaillible, après avoir très attentivement dégusté, déclara que l'un des deux était factice..., et ce fut non pas le miel Maumené, mais le miel naturel qu'il signala comme falsifié. »

Étant donné de telles conditions nous pouvons nous demander pourquoi ce miel, naturel quoique chimique, ne devint pas aussitôt l'objet d'un grand commerce. Tout simplement, répond le savant, parce que alors les abeilles travaillaient encore à meilleur marché que le chimiste, qui n'eût trouvé aucune rémunération suffisante dans cette fabrication.

Mais aujourd'hui, où le prix des plus beaux, des meilleurs sucres est de beaucoup diminué, il ne voit pas pourquoi l'industrie du miel artificiel ne prendrait pas son très profitable et très loyal essor.

Et pour ma part, étant parfaitement de son avis, j'ai cru devoir signaler l'innocence absolue de cette conquête scientifique.

Si on la met à profit, s'ensuivra-t-il que les poétiques nourrices de Platon cesseront enfin d'être dépouillées par les hommes du butin si laborieusement amassé? Non, ma foi, car les hommes voudront encore leur cire. Et d'ailleurs elles seraient toujours là, comme intermédiaires entre les fleurs et nous, pour la fourniture de l'arôme. On fera, on mangera beaucoup plus de miel, voilà tout. Et l'on ne s'en portera pas plus mal.

..

S'il n'y a pas de sot métier, il n'y a pas non plus de sot procédé, quand celui-ci peut être utile dans une mesure quelconque.

Assurément, qui que vous soyez, il vous est arrivé de faire parfois chœur aux récriminations que semble mériter, ou que mérite même, la fabrication officielle des petits bouts de bois si cher vendus, et dont nous sommes tous obligés de nous servir quand nous désirons avoir du feu.

Eh bien, voulez-vous un conseil très sérieux, propre à vous épargner force mouvements de mauvaise humeur?

Avant d'opérer la friction d'une allumette, qui, dans la pratique ordinaire, se refusera au moins une fois sur trois à la combustion, gardez pendant une ou deux secondes serré entre le pouce et l'index le bout enduit de la pâte phosphorique. La tiède moiteur des doigts disposera très heureu-

sement cette pâte à l'inflammation. Et alors : les insuccès deviendront pour vous d'une extrême rareté.

Cela dit, allez et ne récriminez plus !

LOUIS BALTHAZAR.

TANTE LUDIVINE



REFLÉCHIR ! la pauvre fille ! depuis des années ses réflexions l'écrasaient ! et toutes étaient la condamnation même de la sagesse positive de son frère.

« La position ! » se répétait-elle avec amertume tandis que toute seule elle suivait lentement le sentier fleuri, anxieuse et penchée comme si elle écoutait l'écho plaintif de sa jeunesse brisée.

« Ils piochent ensemble ! » reprenait-elle encore en regardant par-dessus la haie les couples de sarrasins alignés sur le sillon. Ils piochent ensemble, et, en riant, les heureux ! Ils connaissent cependant la misère — mais non les pensées dévorantes et les sacrifices de notre rang !

Rentrée chez elle, Ludivine, toute la matinée, travailla dans son jardin. Les réflexions de son frère et les visites annoncées de sa nièce soulevaient en elle de pénibles réminiscences, et dans les mauvais jours elle demandait à ses fleurs des consolations en les soignant. Or les mauvais jours étant fréquents dans cette existence toute dévouée, il était vraiment joli, le jardin de tante Divine ! Cependant on n'y trouvait pas la rose dont elle se paraît chaque jour ; mais tant d'autres ! Il était frais, fleuri, en toute saison ; et si propre ! Propre comme la maison même où la demoiselle alignait et paraît chaque meuble. Elle disait volontiers, quand on avait l'air de voir en cela un excès, que si on veut l'ordre intérieur, il faut d'abord le faire autour de soi ; que l'esprit reste troublé, mal à l'aise dans un appartement en désordre. Elle prétendait encore que rien ne lui remettait mieux en place les idées errantes que l'arrangement d'une armoire ou d'une plate-bande. Non que cela fût chez elle manie de vieille fille, au contraire, elle livrait sans regrets ses boîtes et ses coussins aux jeux des enfants ; et on la vit, maintes fois, sans se fâcher, laisser ses neveux en congé faire des bastions de sable dans ses allées si unies. Un jour même un de ces bébés, ayant la fièvre de dentition, elle l'avait laissé détruire à son aise toute une bordure de lobélies, parce que la contrainte, en irritant l'enfant, eût augmenté son mal.

N'était-elle pas vraiment la tante Divine ?

Aussi les marmots n'avaient pas manqué autour d'elle, à chaque sevrage, coqueluche ou rougeole ; sœurs et belles-sœurs envoyaient aussitôt les petits à la tante Divine.

Aimés de la sorte et choyés près d'elle, en gran-

dissant ils surent bien y revenir d'eux-mêmes, surtout aux heures de chagrin : c'est ainsi que va arriver sa jeune nièce Emilie, la fille cadette de son frère.

Il est deux heures. Cette journée de mai rayonne dans la splendeur du jeune soleil qui fait épanouir les roses et palpirer les oiseaux. Par les fenêtres mi-closes du salon entrent leurs chants et leurs parfums comme un hymne d'allégresse qui agite Ludivine. Le père fait sa sieste habituelle dans le grand fauteuil ; elle, inquiète, comme frémissante, circule légèrement à travers la pièce ; n'y trouvant rien qui la calme, elle va tout au fond s'asseoir près de son chiffonnier, dont elle ouvre un des tiroirs, le seul qu'elle ferme à clé, et qui, ouvert, laisse voir un fouillis bien étrange chez une fille aussi soigneuse. On y voit, en effet, des morceaux de bois sculptés, un chapelet turc, un sifflet, un drageoir chinois, des bracelets kabyles et maintes autres choses entremêlées de bouquets desséchés. Dans un coin est empilé un paquet de lettres : leurs enveloppes jaunies et usées sont pour la plupart surchargées d'empreintes postales. On pourrait, en les alignant, faire un cours de géographie qui, des îles de l'Océanie, irait aux côtes de l'Afrique, en passant par la Chine. Ludivine déplie religieusement ces lettres, les parcourt du regard avec une émotion contenue, garde la plus récente et s'arrête longuement à la relire, lorsqu'un pas léger lui fait lever la tête. Emilie, qui connaît l'heure du sommeil du grand-père, est entrée sans bruit. Elle embrasse la jeune tante au moment où celle-ci, surprise, repoussant vivement le tiroir, en fait tomber un objet rouge qui se perd dans les plis de la robe ; Emilie n'y prend pas garde, tout absorbée qu'elle est par le chagrin qui rougit ses yeux.

« Te voilà, ma chérie ! lui dit tante Divine, et toute pâle, tout attristée ! allons, assieds-toi là bien vite et bien près, et dis-moi ce qui t'arrive.

— Ne le sais-tu pas, tante ! mon père refuse Edmond, quoiqu'il soit reçu docteur ! et que... Le reste de la phrase se perdit dans les sanglots discrets, contenus, qu'étouffaient les baisers de la compatissante Divine.

— Voyons, ma petite, dit-elle enfin, calme-toi, et écoute-moi ; si je suis bien renseignée, ton père ne refuse pas cette demande, il ajourne seulement sa réponse : ce qui est bien différent. Voyons, quel âge as-tu donc, ma fillette ?

— Dix-huit ans. Tu le sais bien, tante.

— Et M. Edmond?

— Il en a vingt-trois. Mais qu'est-ce que cela fait l'âge? dis. Voilà deux ans déjà que nous y pensons tous deux; depuis que sa sœur Louise m'a fait voir, et m'a donné des vers qu'il avait faits pour moi. De si jolis vers! si tu savais!

— Oh! je te crois, les vers sont toujours jolis pour les oreilles de ceux qu'ils flattent; la question n'est pas là. M. Edmond, je le suppose, est aussi fort en prose qu'en poésie; il doit donc comprendre, lui, qu'en vérité votre projet est un peu prématuré, et qu'il faut vous soumettre à un atermoiement si bien justifié. Dis-moi, chérie, ce que tes parents ont décidé à cet égard.

— Rien, ma tante. Mon père a, je crois, tout simplement répondu qu'il me trouve trop jeune pour le mariage.

— Eh bien! alors, c'est tout simple, petite; il n'y a qu'à attendre.

— Ah! tu trouves, toi! fit l'enfant en secouant sa tête blonde dans un mouvement de protestation qui semblait récuser le jugement de la tante.

— Oui, je trouve, moi, reprit celle-ci en accentuant ses paroles d'un geste d'enveloppante tendresse. Et je t'assure, chère enfant, que tout en comprenant ton chagrin, il m'est impossible d'y trouver matière à désespoir.

— Oh! tu arranges les choses bien tranquillement, toi, tante Divine. Mais, vois-tu, je suis sûre que mon père n'a pas dit toute la vérité: ce n'est pas qu'absolument je sois trop jeune, mais il voudrait qu'Edmond eût une position assurée. Il prétend qu'il faut plusieurs années à un médecin pour se créer une clientèle; et que, jusqu'à ce moment, nous n'aurions que ma dot pour ressource. Le père d'Edmond, qui possède de grandes propriétés, n'a pas d'argent, paraît-il. Il a dernièrement encore payé une acquisition et la dot de sa fille Louise; son autre fils est à Sainte-Barbe. Il ne peut donc, à cause de tout cela, offrir pour nous que le mobilier et le logement. Le parrain d'Edmond, qui est son oncle, lui donne 50 000 francs. Mais après sa mort, tu comprends. Moi j'en aurai 60 000, comme ma sœur, ou au moins la rente. Crois-tu donc, ma tante, qu'avec 3 000 francs, le logement et enfin ce qu'Edmond gagnera, on ne puisse pas vivre à la ville?

— Oh! ma petite, ce verbe vivre est bien de tous le plus élastique. Ce qu'il exprime dépend de l'extension qu'on lui donne. Dans ce cas je pense qu'un petit ménage bien raisonnable pourrait s'en contenter, mais ce n'est pas tout, Émilie, il faut prévoir l'avenir, la famille et ses charges. Et si Edmond ne réussissait pas!

— Oh! voilà que tu dis comme mon père, à présent. Il soutient que les jeunes gens n'entendent rien aux comptes; que nous nous endetterions bientôt, et que son héritage serait d'avance mangé. Peut-on avoir de semblables idées!

— Je conviens, mon enfant, que ton père exagère ses craintes; mais je ne puis comprendre ta révolte et ton désespoir parce qu'il exige quelques garanties d'avenir. Qu'est-ce donc, après tout, ma chérie, qu'une attente de quatre ou cinq ans, lorsqu'on n'en a que dix-huit?

— Attendre! si longtemps!... oh! mon Dieu,

pauvre tante! si tu savais ce que c'est! si tu passais, comme moi, des nuits presque entières à rêver, à espérer, à craindre, à pleurer même bien souvent, car déjà ma sœur me prédisait les objections du père. Et si tu l'entendais lui! Oh! ma chère Divine, il est désespéré! et moi j'en mourrai, vois-tu!

— Enfant! tu y mettrais de la bonne volonté alors, car le mal n'est pas mortel, je t'assure », murmura la jeune tante à mi-voix, comme se parlant à elle-même. Et son regard, en se relevant, s'arrêtait sur le miroir en face qui lui renvoyait en témoignage l'image de son candide visage respecté par la douleur.

Revenant à sa nièce par une caresse: « Dis-moi, Émilie, reprit-elle, pour qu'ainsi tu te révoltes et te désespères d'une décision si raisonnable, il faut donc que tu n'aies pas entière confiance dans la durée de ton affection, ou dans la constance de celui que tu as choisi?... Ton chagrin ne serait-il point l'appréhension d'être oubliée?....

— Non... oh! non... dit lentement la jeune fille, hésitant dans son affirmation — non, je ne crois pas; mais quand même, pendant des années ne savoir ce qu'il fait, ni ce qu'il pense! Le voir de loin seulement... l'entendre parler à d'autres!... Oh! c'est là un insupportable tourment, ma tante, j'aimerais mieux mourir!

— Petite folle! » allait s'écrier Ludivine. Mais elle se tut devant les larmes soudaines et rapides de l'enfant. L'attirant sur son cœur, elle l'y berça de douces paroles et de caresses, lui disant tout ce qui la pouvait calmer. Elle lui fit entrevoir qu'un engagement entre eux serait un lien plus doux et plus fort qu'elle ne le pensait; — qu'elle, la bonne tante, plaiderait en sa faveur et saurait bien empêcher que sa nièce chérie coiffât sainte Catherine.

Ce doux bavardage d'amitié avait cependant un peu calmé le chagrin de la jeune Émilie. En se redressant des genoux de sa tante, où elle se reposait, ses doigts rencontrèrent une médaille, attachée d'un ruban rouge, que ses larmes avaient mouillée.

« Tante! s'écria-t-elle, tu as donc une croix de la Légion d'honneur? Est-ce celle de mon oncle l'abbé?... non, c'est ma mère qui la garde. Et puis celle-ci n'est pas neuve, elle est toute ternie. Mais d'où vient-elle donc? qu'est-ce que cela veut dire?

— Mon Dieu! cela veut dire apparemment qu'ici-bas chacun a sa croix! » fit brusquement Ludivine, essayant de sourire et de cacher sous une plaisanterie sa poignante émotion. Mais impuissante, son cœur serré trahit sa volonté, et tandis qu'elle refermait la précieuse relique, ses larmes tout à coup donnèrent issue à sa douleur secrète.

Émilie, surprise, puis éclairée soudainement par une révélation sympathique, la regarda avec attendrissement:

« Ma pauvre tante! dit-elle en l'embrassant, toi aussi tu as un chagrin de cœur! Tu caches un secret que je ne connais pas, moi qui te confie tous les miens! Crois-tu donc que je ne saurais pas le garder, le comprendre et te plaindre? Ah! je t'en prie, ma chère Divine, dis-le-moi ce secret. Raconte-moi ton histoire, elle doit être belle et bonne comme toi-même!

— Oui, Émilie, je te la dirai cette simple et triste histoire, que je n'ai jamais confiée. Je te la dirai, car elle peut devenir pour toi un salutaire enseignement. »

« La cause est entendue, cria brusquement le vieillard rêvant dans son sommeil. Les parties sont renvoyées dos à dos et moitié frais !... »

Ludvine, qui s'était levée, s'arrêta comme frappée de ces mots si souvent murmurés ainsi par le vieux juge dans ses songes.

Se remettant aussitôt, elle se dirigea vers son père, arrangea ses oreillers et doucement le baisa au front, tandis qu'il redisait, rêvant toujours : « remise à huitaine ! »

III

« Il y a donc vingt-cinq ans, ma chère Émilie, — eh ! mon Dieu, tu me regardes comme si je remontaient au déluge ! Tu ne connais pas encore la marche accélérée du temps, toi ! Tu apprendras plus tard, à ton tour, combien il est rapide et qu'elles sont rapprochées les rives de la trentaine ! Je commence donc par l'autre bord. A cette date ton père — de beaucoup notre aîné — était déjà un stagiaire du notariat ; mais notre futur abbé restait encore un turbulent gamin, n'ayant pour le moment d'autres signes de la vocation qui nous l'a enlevé, qu'une grande activité et un besoin d'aventure ; mes sœurs étaient aussi des fillettes rieuses, prêtes à toutes les escapades. Pour moi, la dernière venue, touchant à peine à l'âge de raison, je me haussais le plus possible pour atteindre leur niveau et partager leurs jeux. Les vergers et surtout le ravin en étaient le théâtre habituel. Nous étions quatre de la maison pour y courir, et notre bande joyeuse se doublait de nos voisins Bourdon.

« Nos parents, il est vrai, ne frayaient pas sur un pied d'égalité ; nous n'en savions vraiment rien : les enfants ne connaissent pas ces distinctions. La bonne entente et le plaisir nous rendaient parfaitement égaux et parfaitement contents. Mais cela ne dura que le temps de notre enfance, et trop vite se rétrécit notre ronde joyeuse. Le travail pour les uns, l'étude pour les autres en eurent bientôt rompu la chaîne : les deux cadets se trouverent alors, seuls, dans le domaine abandonné. Il semblait que la position sociale, qui appelait nos aînés dans le monde, exigeât pour condition première et tacite la rupture de cette bonne camaraderie de voisinage. La plus jeune de tous, j'y échappai et restai comme héritière des jardins de notre communauté et de toutes les fleurs d'amitié qu'on y avait cultivées. Tu ne pourrais guère reconnaître maintenant les vestiges de ces cultures perdues dans le bois. Il n'en reste vraiment que ce rosier robuste, grimpé dans un if, dont la floraison perpétuelle me donne les fleurs, doublement précieuses, dont j'aime à me parer.

— Oh ! chère petite tante ! je commence à comprendre. »

Un doux geste de tante Divine arrêta Émilie, qui comprit aussi que certaines confidences sont si pures qu'elles doivent couler librement comme l'eau limpide de la source.

Ludvine reprit : « Je me donnais beaucoup de peine pour préserver, à moi seule, notre création de l'envahissement des herbes mauvaises ; je n'y réussissais que durant l'automne où j'y étais aidée par Michel Bourdon, mon dernier camarade en vacance. Tout grand garçon qu'il fût vis-à-vis de moi, il se faisait cependant encore assez enfant pour rester à mon niveau. Six années nous séparaient, et de douze à dix-huit ans elles comptent beaucoup.

« Malgré cette différence d'âge et bien que les jeux d'une petite fille lui dussent être de peu d'intérêt, il s'y prêta toujours avec une bonne grâce charmante. Je me souviens encore de l'entrain qu'il mettait à nos simulacres de ménage ; bâtissant la cabane, garnissant de fleurs le jardinet. Pour cela, nous cherchions des plantes curieuses à travers les plantes du ravin : il me disait leur nom, et m'apprenait à les calquer sur le papier. Ce lui fut encore l'occasion de m'enseigner un peu le dessin. Mon père, chargé de l'instruction de ses filles, négligeait passablement la mienne depuis que j'étais seule. Michel, qui était élève à l'école normale du chef-lieu, offrit de me donner des leçons pendant les vacances ; mon père y consentit comme à une chose sans importance.

« Elle en eut beaucoup pour nous ; elle agrandit encore notre intimité d'enfants de tout le domaine des choses de l'esprit, qui effleurent si bien le sentiment lorsque le cœur commence à s'ouvrir. Aussi, l'année suivante, lorsque, au mois de septembre, Michel revint avec son diplôme, il accourut tout joyeux m'annoncer que pour rester près de moi et me continuer ses leçons, il allait demander la place de maître-adjoint au père Guérat, notre instituteur communal. L'image grotesque de ce vieux pédant me fit aussitôt voir l'ami Michel sous le même aspect ridicule. J'en fus choquée et sans réflexion, avec un dépit moqueur, je lui dis aussitôt :

« Tu vas donc être maître d'école !

« — Tu le sais bien, fit-il, et pourtant tu as l'air toute désappointée. Cela ne te fait donc pas plaisir ?

« — Que sais-je ? répondis-je, hésitante et contrariée ; les instituteurs — ceux que je connais, ont si mauvaise façon. Ils sont bourrus et maussades ; c'est que leur rôle est assez ennuyeux, à ce qu'il paraît. Mon père disait un jour qu'un homme de ce métier se trouve entre le maire et le curé, les parents et l'inspecteur, comme le fer entre l'enclume et le marteau, et qu'à cela tient qu'ils sont si plats : qu'est-ce que cela veut dire ? » lui demandai-je innocemment.

« J'étais encore si enfant, si étourdie, je savais si peu les choses de la vie que mon ignorance et mon ingénuité même se transformaient, à mon insu, en armes blessantes pour l'ami Michel. Il m'écoutait avec l'air consterné d'un homme qui verrait crouler sa maison toute neuve bâtie.

« Après un silence et pendant qu'il m'enveloppait d'un triste regard, il se mit à dire tout bas, comme pour lui-même : « C'est vrai, les femmes des instituteurs ne sont pas des dames ! »

« La révélation prend tous les chemins, ma chère Émilie. Celle-ci sortit brusque et brûlante du cœur de Michel et pénétra le mien. A l'instant mon

enfance disparut; je me sentis capable de comprendre la vie, le bonheur, par l'affection passagère; j'étais comme envahie par la douce flamme des regards de Michel qui remplissaient son silence d'aveux.

« Ce que tu dis est vrai, reprit-il, et je n'y avais pas pensé! Non, je ne veux plus de cet état qui te déplaît; mais que pourrais-je bien faire à la place? »

« Là-dessus nous élaborâmes cent programmes au moins, et avec une hardiesse de vœux, une incohérence d'idées qui me prouvent aujourd'hui que Michel n'en savait pas alors beaucoup plus que moi sur les exigences d'une carrière.

« Je m'arrêtai avec plaisir à la perspective de le voir avocat, ou docteur en médecine, comme ton Edmond. Lui jura qu'il le deviendrait, et nous nous quittâmes sur ce projet.

« Le lendemain tout était détruit, et Michel se montra, pour le coup, désespéré. Nous n'avions oublié qu'une chose dans notre plan; une seule : l'argent! Il en fallait beaucoup : d'abord pour se libérer envers l'école et envers le gouvernement, puisque, démissionnaire, il devrait être soldat. Il en fallait encore plus pour continuer les études; et précisément le père de Michel qui venait de marier deux enfants et d'établir l'autre en atelier, était gêné au point de laisser inachevée sa maison! Aussi à la proposition de son fils se montra-t-il furieux, avec assez de raison, j'en conviens. Il lui signifia positivement que ne voulant pas emprunter, il ne dépenserait plus un sou pour lui : instituteur ou soldat, la chose restait à son choix.

« Si je devenais soldat, me dit-il, tout inquiet, cela te déplairait-il aussi? »

« Comme une enfant, encore trop inexpérimentée, je ne vis d'abord que l'épaulette dans ce mot. « Non, vraiment, m'écriai-je, l'uniforme t'ira si bien! »

« Il sourit, puis aussitôt me dit tristement :

« Oui, mais je ne te verrai plus. On m'enverra peut-être très loin : des années se passeront; tu m'oublieras... et quand je reviendrai...

« — Tu me retrouveras la même, va! je te le jure! T'oublier! ah! non, Michel!... ce n'est pas possible. Mais, tu as raison, ne pas nous voir des années durant, c'est trop triste. Cherchons autre chose.

« — Que veux-tu chercher? fit-il avec une sombre impatience. Je ne puis sortir de cette alternative : instituteur ou soldat; il n'y a pas à s'en dédire, puisque mon père ne peut me racheter de cette servitude.

« — Eh bien alors?... repris-je avec une certaine inquiétude.

« — Non, fit-il vivement, non! car, ajouta-t-il, avec un touchant embarras, tu ne voudrais peut-être pas devenir la femme d'un instituteur? »

« C'est ainsi, mon Émilie, par ces simples paroles, qu'il me fit la demande de ma vie. Je l'acceptai aussi simplement en lui répondant : « Fais-toi soldat! »

« Cet engagement de moi-même, affranchi de toute autorité, était sans doute une faute bien blâmable; mais ma conscience ne pouvait nullement m'en avertir, tant cet engagement était déjà ancien et profond dans mon cœur lorsqu'il s'échappa

de mes lèvres. Songe aussi pour mon excuse, Émilie, au grand respect de mon ami, à cette vieille camaraderie qui nous unissait et dont le tutoiement subsistait toujours.

— Ma chère Divine, je te comprends si bien, que je t'admire. Comme tu te souviens de tout cela!

— Je vois encore, ma petite, la place qu'il occupait à ce moment; je vois sa figure, ses gestes, j'entends ses paroles, car depuis seize ans, vois-tu, je les égrène plus régulièrement qu'un moine son chapelet. Enfin notre accord étant fait, notre choix arrêté, en quelques heures nous édifiâmes la plus brillante carrière militaire. Michel serait un héros : la gloire devait naturellement lui échoir; nous ne doutions plus de rien. Son colonel le distinguerait, le pousserait en toutes occasions, et, cependant, lui accorderait force congés. Enfin nous assouplissions à nos désirs les événements et la discipline, dont les rigueurs ne tardèrent pas à nous atteindre cruellement.

« Il partit. Le dépôt de son régiment se trouvait dans le Midi. L'année suivante, sans avoir pu revenir, il fut incorporé dans le premier bataillon qui était en Algérie. Trois années entières s'écoulèrent. Vois donc quel rude apprentissage de la douleur dut faire une enfant, qui avait ton âge, mon Émilie, et conviens que j'ai un peu le droit de te dire : courage et résignation.

— Parle-moi de Michel, chère tante, ce sera la même chose.

— Les fièvres d'Afrique lui valurent enfin un congé de convalescence. Il rapportait pour prix de tant de zèle et d'espérance les galons de sergent sur son uniforme de fantassin. C'était tout l'avancement que mon héros avait obtenu. Nul autre, je le sais, n'aurait pu faire mieux et tout le monde l'en félicitait. Il revint avec une figure brunie qui me parut plus charmante encore. Je retrouvais en lui, dans cet ami de mon enfance, dans ce fiancé secret de mon cœur, un être tout nouveau qui m'intéressait davantage depuis qu'il m'intimidait.

— Ah! ma tante, que je voudrais le voir! » s'écria l'enfant désespérée de toute à l'heure déjà distraite par la curiosité et la sympathie. — Puis elle ajouta, avec une certaine espièglerie : « Dis-moi, tante, retournais-tu toujours au ravin? »

Un peu de confusion passa sur le doux visage de tante Divine qui répondit, en baissant encore la voix : « Non, nous nous rencontrâmes seulement au dehors par les hasards au mieux calculés. Souvent aussi Michel venait à la maison, où il était bien accueilli. Mon père, qui visait alors au conseil d'arrondissement, préparait sa candidature par des avances à ses voisins, particulièrement à M. Bourdon, qui avait acquis une certaine importance.

« Michel était compris dans les invitations à son père. Il sut intéresser le mien par des idées originales, des à-propos bien saisis et par quelques récits de combats algériens, racontés avec autant de simplicité que d'élévation.

(A suivre.)

F. FAVIER.



MOSAÏQUE

Généalogie littéraire.

Dans une des dernières *Causeries de quinzaine*, il a été question d'un récit dont le héros, plongé de nos jours dans un sommeil hypnotique, se réveille en plein *xx^e* siècle et décrit l'état social de cette époque. L'auteur de l'article remarque que la donnée première de ce récit doit être empruntée au *Rip Van Winkle* de W. Irving, très originale composition fort oubliée de nos jours, qui dérive évidemment elle-même de la légende des *Sept Dormants*, dont sans doute bien peu de lecteurs connaissent les pittoresques détails. C'est pourquoi, résumons sommairement ces deux récits.

Rip Van Winkle est un bonhomme américain, qui, au temps où les provinces destinées à devenir les États-Unis, étaient encore possessions anglaises, s'en va, pour échapper aux tracasseries de son épouse, chasser dans la montagne, et tombe au milieu d'une troupe d'esprits errants, qui, l'ayant entouré, lui font prendre un breuvage. Le bonhomme après avoir bu s'endort; quand il se réveille et se dirige vers sa demeure, vingt années se sont écoulées pendant lesquelles s'est accomplie la révolution de l'indépendance. On ne le reconnaît plus, il ne reconnaît personne; il trouve partout les indices d'institutions et de mœurs nouvelles, qui le jettent dans une longue suite d'étonnements. En fin de compte, il est recueilli par sa fille, qu'il a laissée tout enfant et qui maintenant est mariée avec un ci-devant petit garçon du voisinage.

L'estampe que nous publions en fac-similé a pour sujet Rip Van Winkle revenant dans son pays après son sommeil de vingt années. Ce dessin, qui date des premières années de la lithographie (1820) et qui accompagne une traduction de W. Irving, a cela de singulier qu'il est signé de Jacques Arago, frère du grand astronome, qui fut un des esprits les plus fantaisistes de son temps.

A Ephèse sous le règne de l'empereur Dèce, grand et terrible persécuteur des chrétiens, sept fidèles croyants, pour échapper à la persécution, s'étaient réfugiés dans une grotte, d'où l'un d'eux, un adolescent, sortait chaque jour, et, sous des haillons de mendiant, allait aux provisions. Le persécuteur, instruit du lieu où ces chrétiens se tenaient cachés, fit murer l'entrée de leur asile, pensant ainsi les condamner à la plus affreuse mort. En apprenant cette cruauté, deux chrétiens écrivirent la chose et placèrent furtivement cet écrit entre les pierres, pour être plus tard un souvenir de gloire à ces martyrs.

Or, quelque cent cinquante ans plus tard, Théodore étant empereur, ce prince pieux avait grande affliction de voir s'élever et croître une hérésie qui niait la résurrection des morts, si bien que le magnifique souverain — dit Voragine dans sa *Légende dorée* — s'étant vêtu d'une haire, se tenait en un lieu secret où il pleurait chaque jour. « Quand Dieu miséricordieux vit cette chose, il voulut reconforter le pleurant et montrer espérance de la résurrection. Il donna donc

à un bourgeois d'Ephèse le vouloir de construire une étable à l'endroit où Dèce avait fait murer la grotte. Le travail des maçons ayant ouvert ce refuge, les sept chrétiens ressuscitèrent, croyant n'avoir fait que dormir le temps d'une nuit.

« Aussitôt, le jeune pourvoyeur sort pour aller acheter du pain et savoir si, comme la veille, la rigueur de la persécution est toujours grande. Quelle est sa surprise de voir arborée partout cette croix qui la veille était encore proscrite, de trouver sur sa route des temples où l'on célèbre les mystères chrétiens. Il entre chez un boulanger; et comme il donne en paiement une pièce datant de plus d'un siècle, grand étonnement du marchand et des gens du voisinage, qui soupçonnent ce jeune garçon d'avoir trouvé un trésor et de ne l'avoir pas déclaré, comme le veut la loi. L'adolescent ne sait que répondre aux pressantes questions qu'on lui adresse. On l'arrête, on le mène chez le gouverneur, qui l'interroge comme il ferait d'un larron et l'embarrasse de plus en plus. On lui demande le nom de ses parents. Il les nomme, mais nul ne les connaît. Enfin tout s'explique par l'écrit retrouvé dans les pierres. L'empereur lui-même va retirer de leur cachette les ressuscités. Le peuple, louant Dieu pour ce miracle, acclame les *Sept Dormants*; » et ainsi contre les hérétiques fut fait grand et haut témoignage de la résurrection. »

Histoires et légendes des plantes.

Le romarin, dit Pline, est ainsi nommé de *ros marinus* (rosée de mer), parce que, en général, les rochers sur lesquels il croît spontanément sont peu éloignés de la mer. Les anciens l'avaient nommé aussi : *Herbe aux couronnes*, parce qu'il entrait dans la composition des bouquets, qu'on l'entreplaçait dans les couronnes avec le myrte et le laurier. Il est cité fréquemment dans les vieilles chansons, dans les fabliaux et les *tensons* des troubadours, toujours en rappelant des idées gracieuses. Il n'est guère d'enfant qui n'ait chanté la ronde populaire :

J'ai descendu dans mon jardin
Pour y cueillir du romarin,
Gentil coquelicot, mesdames.

Dans quelques-unes de nos provinces on en mettait une branche dans la main des morts, et on le plaçait sur les tombeaux, à cause de son odeur aromatique, évoquant la pensée d'un agréable souvenir. De nos jours il n'est guère employé que comme principal élément de la fameuse eau dite de la *Reine de Hongrie*, préparée par cette reine elle-même, qui, d'ailleurs, affirmait en avoir reçu la recette d'un ange. Chez les Anglais des derniers siècles, cette plante était, paraît-il, et sans qu'on en connaisse la raison, considérée comme un symbole d'ignominie. On peut en citer cet exemple d'après un chroniqueur du *xvii^e* siècle :

L'histoire ou la légende affirme que Charles I^{er} fut exécuté par un personnage masqué, à propos duquel il fut fait toute sorte de suppositions. On sut enfin que ce bourreau n'était autre qu'un gentilhomme

nommé Richard Brandon, qui, ayant eu jadis à se plaindre gravement du monarque, voulut se donner le cruel plaisir de lui porter le coup mortel. Quand ce gentilhomme mourut, la populace s'attroupa devant sa maison. Les uns voulaient jeter son corps dans la Tamise, les autres le traîner dans les rues de Londres. Les clameurs devinrent si violentes que les juges de paix, les sherifs de la cité de Londres et les marguilliers de la paroisse furent obligés d'interposer leur autorité. Ce ne fut qu'après avoir été largement abreuvé de bière et de vin que la multitude consentit à l'inhumation du cadavre, mais à la condition qu'on attacherait une corde autour du cercueil, et qu'on le couvrirait de *bouquets de romarin, en signe d'infamie*.

Histoire des mots et locutions.

Quid pro quo, ces trois mots latins dont on a fait

d'*arête*. L'analogie de prononciation et l'espèce d'obstacle que cet organe oppose aux mangeurs de poissons, nous feraient volontiers croire que le mot *arête* dérive du verbe *arrêter* dont vient *arrêt*, et dont il serait une autre forme de substantif. Il n'en est rien. Outre la différence orthographique (*arête* s'écrivant avec un seul *r* tandis que *arrêter* en prend deux), le mot *arête* dérive du latin *arista*, qui signifie absolument la *barbe de l'épi*, par extension, l'*épi* (voire même le temps de la moisson), et par analogie *poil hérissé*, et enfin *arête de poisson*.

Les botanistes nomment *arête* tout prolongement raide, filiforme, qui surmonte certains organes floraux, notamment les glumes et glumelles des graminées, et toute partie de végétal pourvu d'*arêtes* et dite *aristée*, qualificatif qui nous ramène à la forme primitive du mot.



Arago del.

Retour de Rip Van Winkle dans son pays. (Fac-similé d'une lithographie de J. Arago, 1822.)

un seul mot français en en retranchant une lettre, ont été mis en usage par les anciens médecins qui les plaçaient dans leurs formules lorsqu'ils indiquaient la substitution possible d'une drogue équivalente ou meilleure, cela en prévision du cas où les apothicaires, dont les officines n'étaient pas toujours des mieux fournies, n'auraient pas possédé telles ou telles substances, et auraient pris sur eux de les remplacer par d'autres moins bonnes ou moins chères. De là d'ailleurs le proverbe : « *Il faut se garder du quid pro quo de l'apothicaire* », avec le temps et en cessant d'appartenir exclusivement au langage des médecins, s'est changé en *quid pro quo*, pour les gens à qui une lettre de moins importe peu, et insensiblement pour tout le monde.

Un jour, au temps où l'on annonçait encore à l'entrée dans un salon, Émile Marco de Saint-Hilaire donne son nom à un domestique qui annonce M. le marquis de Saint-Hilaire. Voyant que l'on riait et riant lui-même : « Mon Dieu, fit-il, le mal n'est pas grand, c'est un simple *quid pro co*. »

La partie dure et solide des poissons, qui leur tient lieu d'ossements et soutient leur chair, a reçu le nom

Histoire des couleurs.

Le rouge est la couleur la plus estimée chez la plupart des peuples, dit un auteur du siècle dernier. Les Celtes lui donnaient la préférence sur toutes les autres couleurs. Chez les Tartares l'émir le moins riche, le moins puissant a toujours une robe rouge. La couleur rouge était celle des généraux, des patriotes, des empereurs romains. On sait d'ailleurs que le terme de *pourpre* rappelait alors l'idée d'un emblème de pouvoir absolu ou de tyrannie. Le mot *tyran* dérivait d'ailleurs de cette pourpre même, qui venait de *Tyr*. Le rouge était dans l'antiquité regardé comme la couleur favorite des dieux. Aussi dans les jours de fête leurs statues étaient-elles parées en rouge. On leur appliquait une couche de minium (comme font nos divinités modernes, remarque un écrivain). L'empereur Aurélien permit aux dames romaines, qui virent là une précieuse faveur, de porter des souliers rouges, en refusant aux hommes ce privilège, qu'il réserva exclusivement pour lui et pour ses successeurs à l'empire. Les Lacédémoniens étaient vêtus de rouge pour le combat. C'était afin qu'ils ne frissonnassent pas en voyant le sang ruisseler sur leurs habits. (C'est aussi la raison qu'on donne du pantalon rouge de nos soldats.)

La noblesse française porta, par suprême distinction, à une certaine époque, des talons rouges.

Le rouge est devenu la couleur des princes de l'Église. En mainte occasion il fut malicieusement fait allusion à cette couleur.

Lors de l'assemblée du clergé français en 1682, l'archevêque de Paris, François de Harlay, ayant agi avec beaucoup de zèle dans le sens des libertés de l'Église gallicane, à l'encontre de l'autorité absolue du Saint-Siège, il parut à Rome une médaille représentant ce prélat à genoux aux pieds du Saint-Père. Pasquin, qui se tenait debout, disait à l'oreille du pontife : « *Pœnitebit, sed non erubescet* » (Il se repentira, mais ne rougira pas). Cette espèce de prédiction s'accomplit, car l'archevêque de Paris mourut en 1695 sans avoir obtenu la pourpre romaine, qu'il avait ardemment brigüée.

Quand, par des raisons de haute politique, le Saint-Siège eut la faiblesse de conférer le cardinalat au ministre du Régent, Dubois, on dit : « Rien ne le fit rougir que la pourpre romaine ». Et quand ce singulier cardinal mourut, on lui fit cette épitaphe :

« Rome rougit d'avoir rougi
Le mécréant qui gît ici. »

Variétés historiques.

Antoine Le Maître, qui avait acquis une grande célébrité comme avocat plaidant, s'était retiré à Port-Royal, où il pratiquait l'humilité des anciens solitaires. Chargé des approvisionnements de la communauté, il alla un jour acheter un certain nombre de moutons à la foire de Poissy. Celui qui les lui avait vendus lui ayant fait, au moment du paiement, quelque chicane sur le prix de vente, ils allèrent s'en expliquer devant le bailli de la ville. Le Maître, sous les dehors d'un marchand de bestiaux et sous le nom de Dransé, soutint son droit avec l'éloquence qui lui avait attiré au palais l'admiration universelle, quoique interrompu à chaque instant par son adversaire. Sur quoi le magistrat impatient : « Tais-toi, cria-t-il au chicanier, gros lourdaud, laisse parler ce marchand. S'il fallait vider le différend à coups de poing, je crois bien que tu en battrais une douzaine comme lui, mais il s'agit ici de justice et de raison, et il aura les moutons dans les conditions qu'il indique : car le bon droit est de son côté. » Puis se tournant du côté du prétendu Dransé : « Je vois bien, brave marchand, reprit le bailli, que vous n'avez pas toujours fait ce métier-ci ; vous avez la langue trop bien pendue ; vous parlez d'or. Vous savez les lois et les coutumes. Je vous conseille de quitter le commerce et d'aller au Palais vous faire recevoir avocat plaidant. Et je ne serais pas étonné s'il vous en venait autant de gloire qu'au célèbre monsieur Le Maître. »



Voltaire était possédé du besoin d'entendre parler de lui ou de ses ouvrages. Quelque temps après avoir fait représenter une tragédie nouvelle qui avait très bien réussi, on remarqua qu'il était triste et gardait un morne silence. Mme du Châtelet, son amie, devant qui l'on en fit l'observation, dit à ceux qui s'étonnaient : « Vous ne devineriez pas ce qu'il a, mais je le sais. Depuis trois semaines l'on ne s'entretient plus guère à Paris que du procès et de l'exécution d'un fameux voleur qui est mort avec beaucoup de fermeté. C'est là ce qui ennuie M. de Voltaire. On ne lui parle plus de sa tragédie. En deux mots il est jaloux du roué », ajouta-t-elle en riant.

Tout ce qui concerne la *Mosaïque* doit être adressé à M. Eugène Müller, ou lui être communiqué verbalement, le samedi, de 4 à 6 heures, au bureau du Musée des Familles.

Le Propriétaire-Gérant, CH. DELAGRAVE.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE PAUL BRODARD.

Dans un texte de vieille chronique où il est question de biens usurpés par un prince, l'auteur dit : « Vainement furent présentées requêtes, dont le sire aucun compte ne voulut tenir. Et alors n'y eut d'autre recours que les clameurs au ciel, dont le sire s'émul... »

Les clameurs au ciel étaient autrefois une forme de plainte contre ceux qui, s'emparant de ce qui ne leur appartenait pas, étaient trop puissants pour qu'il fût possible d'user contre eux des voies ordinaires de la justice. On se contentait de les citer devant Dieu, avec des cérémonies qui souvent avaient pour effet de leur inspirer de la terreur et de les engager à la restitution.

Ce fut ainsi que Thomas de Saint-Jean ayant usurpé quelques terres appartenant au monastère de Saint-Michel, les moines firent contre lui une litanie qu'ils chantèrent publiquement, jusqu'à ce que l'usurpateur vint se jeter à leurs pieds en renonçant à sa prise de possession illégitime.

On pourrait citer plusieurs cas très significatifs de *clameurs au ciel*.

Curiosités des étymologies.

Notre mot tête (qui vient du latin *testa*, crâne) avait pour correspondant grec *kephalé*, qui est devenu notre mot chef, et pour correspondant latin *caput*, qui sans former un substantif équivalent en français entre dans la formation de plusieurs mots, par exemple *capitaine* ou *tête* d'une compagnie, d'une armée, *capitale*, ville *tête* d'un État, etc. C'est aussi de *caput*, tête, que dérive le mot *cap*, comportant l'idée d'une tête de terre s'avancant dans la mer ; et cette idée est si bien celle qui en principe inspira cette formation que l'on peut voir dans le plus ancien des traités de géographie imprimé, c'est-à-dire dans la Cosmographie de Munster, la confusion faite entre les termes chef et cap. Dans un chapitre de ce vieux livre traitant de l'Afrique il est, en effet, question du chef vert et du chef de Bonne-Espérance.

Curiosités scolaires.

Il fut un temps où dans le monde des écoles parisiennes les noms de *galoche*, *galoche* ou *galoche* constituaient une injure. On appelait ainsi les écoliers externes des divers collèges, qui, n'ayant pas le moyen de payer leur pension dans un de ces établissements, allaient tous les jours de chez leurs parents, ou de quelque pauvre logis à l'école, et portaient des *galoche* pour se défendre du froid en hiver, et de la boue, qui, à cette époque où les rues étaient fort mal pavées, abondait à Paris.

Salon Baif, le mot de *galoche* vient de *gallica*, *gallica*, espèce de chaussure, dont les Gaulois usaient en temps de pluie.

Pensées.

La guerre est l'inépuisable source de tous les maux qui empoisonnent et détruisent le bonheur de la vie humaine. Il n'y a que le comble de la folie qui puisse pousser les peuples à se jeter dans tant de peines et d'embarras, à prodiguer tant d'or et de sang, lorsque, à beaucoup moins de frais et de dangers, ils auraient pu conserver la paix et les biens qui émanent d'elle. Cette multitude d'hommes qui vous suit au siège d'une ville que vous allez détruire, et dont la plupart doit périr sous ses murs, aurait pu vous aider à bâtir une cité plus belle, plus favorable au commerce et à l'industrie que celle que vous songez à renverser.

(Érasme.)



C'est là que la vieille Manette vient passer quelques instants dans la solitude et le silence.

CIMETIÈRE ABANDONNÉ

L'église dresse au milieu du cimetière ses vieux murs couverts de mousse, où nichent les oiseaux, où courent, en plein midi, mille bestioles ivres de soleil.

Des arbres, aussi vieux que le cimetière lui-même, ombragent les tombes où dorment, depuis des années, les restes de ceux que n'ont connus ni nos pères, ni nos grands-pères. Tranquille cimetière de campagne, où l'herbe pousse haute et drue, cimetière abandonné des vivants, mais où fleurissent des fleurs champêtres, cimetière hospitalier où le voyageur trouve un banc où se reposer, un ombrage où s'abriter.

C'est là que, chaque soir à l'heure où le couchant rougit vers l'horizon, la vieille Manette vient passer quelques instants dans la solitude et le silence.

Au village chacun connaît son habitude et la respecte. On sourit en la voyant passer : « Il est huit heures, voilà Manette qui va causer avec les âmes », dit-on. Et l'on s'écarte dans les étroits chemins pour lui faire place, et parfois un enfant du village se hasarde à lui parler :

1^{er} NOVEMBRE 1891.

« Mère Manette, voulez-vous que je vous conduise ? »

— Grand merci, petit, je sais mon chemin. Voilà tantôt quarante ans que je le fais chaque jour. J'y vais droit comme si je voyais. »

Et l'aveugle, sans autre guide que son bâton, suit les mêmes sentiers, circule entre les mêmes tombes, sans se tromper une fois, trouve son banc privilégié, s'y assied et commence à s'entretenir avec les âmes.

Ah ! mère Manette, nous vous comprenons !... Certes, oui, vous avez beaucoup à leur dire à ces chers disparus. Vous leur parlez du chagrin que vous traînez depuis le jour de votre première robe noire. Vous leur dites vos larmes contenues, vos gémissements étouffés, vos sanglots comprimés. Vous évoquez auprès d'eux les souvenirs du vieux temps, ceux auxquels ils ont été mêlés, eux, dont il ne reste plus aucun survivant. Vous dites à l'un :

« Grand-père, je vous revois avec votre vieil habit à la française, votre perruque en queue de rat, dont je riais étant enfant, vos souliers à bou-

17. — TOME LXVII.

cles et vos grosses lunettes. Vous me preniez sur vos genoux, grand-père, et pour moi vous imitiez le cri des caillies — can-cailla, can-cailla, — le gloussement des poulettes, le cri du paon, celui du dindon et le chant du coq. Que c'était joli ! Et comme je riais ! Puis, un jour, on m'a mis une robe noire, une robe à plis, dont je me souviens bien ; et mon frère et moi, nous donnant la main, nous avons marché derrière une longue file de gens vêtus de noir eux aussi, vous accompagnant ici, ô cher vieux ! où vous reposerez jusqu'à l'heure du Seigneur. »

Et aux autres : « Cher père, que le repos vous soit doux ! Vous avez tant peiné pour nous élever tous ! — Ma mère... »

Là, pauvre Manette, bien des fois vous vous arrêtez, car vous vous rappelez la séparation suprême, ce mot, *maman, maman*, que vous ne direz plus jamais, jamais. Les larmes montent à vos yeux sans regard, et votre mère, vieille Manette, votre mère est peut-être la seule âme avec qui vous ne puissiez causer, tant est grand l'excès de votre douleur.

Sur la tombe du chérubin que vous avez perdu, croissent les marguerites et les herbes des champs, blanches et fragiles comme lui. Vous ne les voyez pas, ces fleurs ; mais votre main va, de temps en temps, les palper, les sentir. Il semble que, pour vous, il y ait en elles quelque chose de la petite âme qui s'est envolée.

Puis votre fille, si belle, si bonne, dont vous croyez revoir les yeux bleus et les blonds cheveux ; votre fils si vaillant, si généreux, qui vous a préféré son autre mère : la France... Oh ! non, mère Manette, vous ne lui en voulez pas, à la douce France de vous l'avoir pris. Vous l'aviez élevé pour en faire un homme ; il est mort en homme, la médaille militaire sur la poitrine.

Et puis votre mari, le compagnon de votre jeunesse, celui que vous avez tant aimé et que vous espériez retrouver si vite. Hélas ! quarante ans se sont passés depuis qu'il a fermé les yeux, emportant avec lui le peu de soleil qui vous restait dans l'âme, et vous, pauvre Manette, vous êtes encore là, vieille et brisée, songeant à lui dont la voix vous dit chaque soir : « Viens, chère femme, viens. »

Et cependant vous demeurez, malgré les appels et les souvenirs qui vous pressent. Vous demeurez au milieu de nous, Manette, vivante image d'une époque disparue ; telle, dans un champ de blé, une gerbe liée, oubliée par le moissonneur.

Mais quand viendra la moisson suprême, vous irez, Manette, rejoindre ceux que vous avez aimés, dans ce vieux cimetière aux murs couverts de mousse, où nichent les oiseaux et où courent en plein midi mille bestioles ivres de soleil.

LOUIS CASTEL.

LES GAÏETÉS DU MOIS

Illustrées par Albert GUILLAUME.



L'OUVERTURE de la saison funèbre commence avec la Toussaint (de là, sans doute, le nom de Toussaint l'ouverture). Le « mouvement » est aux cimetières. On délaisse le Père Lathuille pour le Père Lachaise, et, pendant vingt-quatre heures, le Champ-des-Navets fait beaucoup de tort aux Champs-Élysées.

Bien que je trouve bizarre ces croque-morts de Panurge qui sortent en masse, le même jour, afin de piétiner des tombes qu'ils pourraient visiter tranquillement, à toute autre époque de l'année, je me reprocherais de plaisanter sur un sujet aussi peu folâtre et je n'insiste pas. Mais, du moins, accordez-moi que certaines épitaphes prêtent à rire ; à une époque où les vaudevillistes eux-mêmes deviennent lugubres, la littérature d'héritiers me paraît une source de franche gaieté. Tenez, pas plus tard qu'hier, au Père-Lachaise (il s'appelle Lachaise sans doute parce qu'on vient s'y reposer pour longtemps), je voyais sur une pierre tumulaire fraîchement gravée, ces lignes inspirées par un sentiment tendre, mais cocasse :

*Ci-gît notre bon oncle X...
expiré à la fleur de son âge
emportant tous nos regrets
1830-1891*

Dieu me garde de médire du bon oncle X..., à qui je n'avais eu l'heur d'être présenté ! Je passe condamnation sur l'expression amphibologique « emportant tous nos regrets » encore qu'elle semble signifier que le défunt n'en a point laissés ; mais ce que je ne digère pas, c'est « la fleur de son âge ». Car enfin, né en 1830, mort en 1891, cet oncle, ou le diable m'emporte, avait tous les droits du monde à se proclamer sexagénaire. Vous me la baillez belle avec votre fleur de soixante ans et plus !... J'aime mieux cette autre inscription, que j'ai cueillie non loin de la précédente :

*Ici repose Isaac Chéri
qui le fut de tout le monde.*

Il y a au moins là un jeu de mots assez bien réussi. Un poète marié — célèbre autant qu'il m'en souvient, mais dont j'ai oublié le nom — dicta un jour cette inscription sa pour moitié :

*Ci-git ma femme : oh! qu'elle est bien
Pour son repos et pour le mien!*

Oh! ces poètes! Je préfère les prosateurs depuis que j'ai lu, de mes yeux lu, sur un marbre élégant, cette manifestation d'une douleur convaincue :

*Ici repose mon épouse Alexandrine
Elle a beaucoup souffert
Mais ce n'est rien
Après de ce que j'ai enduré.*

Après ces deux maris, un gendre, poète aussi et par conséquent indigne de toute estime, rédigea pour son beau-père, cette épitaphe gouailleuse,



qu'un recueil nous a conservée, mais dont nul conservateur de cimetière n'autorisa jamais assurément l'apposition sur une pierre sépulcrale :

*Sous ce froid monument
Mon beau-père repose;
Je n'en suis pas la cause
Mais j'en suis bien content.*

On frémit en songeant à l'état d'âme du paroissien irrespectueux qui se rendit coupable de ce quatrain! En tout cas, on ne devait pas s'ennuyer avec ce fantaisiste que son aimable jovialité nous interdit de classer parmi les méchantes gens, puisqu'il est admis que « tous les gendres sont bons, hors le gendre ennuyeux ».

Mais toutes ces plaisanteries classiques sont dépassées de bien loin par la bouffonnerie inconsciente d'une authentique épitaphe visible à l'œil nu au cimetière Sainte-Anne, à Bulgnéville (Vosges), et dont j'affirme, l'ayant vérifiée par moi-même, l'authenticité¹. La voici : j'en respecte l'orthographe et la disposition.

CI-GIT
JUSTEMENT REGRETTÉ:
DAME CATHERINE CLAIR POIROT
EPOUSE DE M^r SEBASTIEN PLUMEREL
CETTE DAME NÉE POUR LE COMMERCE
A L'AGE DE 19 ANS AVANT SON MARIAGE
TENANT SEUL-LA-PARTIE-DES DRAPERIE
PEU DE TEMPS APRES ELLE Y REUNIS
DAUTRES BRANCHES QUI NONT CESSE
QUAVEC-ELLE-SON ETAT LOCUPAIT NUIT
ET JOUR SES DESIRS A ACQUERIR PAR SA
CONDUITE LESTIME ET LA CONFIANCE DE
TOUS LE MONDE SA VIE A ETE COURAGEUSE
DANS SES VOYAGE INEBRANLABLE DANS SES
ENTREPRISE HARDIE DANS-SES
ACQUISITION^s MAIS TROP SENSIBLE AUX
CIRCONSTANCE^s AGRAVANTE ONT ABREGE
SES JOURS ET FINY SA CARRIERE LE 6 JUEN
1822 AGE DE 60 ANS SANS AVOIR FAIT
DE FAUX PAS DANS SA VIE

1. Cette épitaphe existe réellement (N. D. L. R.)

D'une épitaphe à une enseigne, la distance n'est pas grande; toutes deux, hélas! trompent souvent sur la qualité de ce qu'elles prônent (je ne sais pas ce que j'ai à pessimister de la sorte aujourd'hui; j'aurai, par mégarde, mis le pied sur un tome de Schopenhauer!).

Jadis, on pouvait admirer à Strasbourg, accroché à la devanture d'une brasserie fréquentée par les élèves de la Faculté de droit, certain tableau représentant un superbe éléphant, droit sur ses pattes de derrière.

Vous ne comprenez pas? Toute la ville demeura dans la même ignorance que vous, jusqu'au jour où le patron, avec une condescendance dont on lui saura toujours gré, voulut bien donner l'explication de ce rébus : « C'est pïen simple, dit-il, ça signivie A l'Elef en droit. »

Marseille-la-Nettoyée ne pouvait rester en arrière, même en fait d'enseignes; aussi un opticien



de la Cannebière s'est-il empressé de faire peindre sur sa boutique une minuscule levrette.

« Té, mon bon, vous comprenez bien la chose : Au petit cien! »

C'est Aurélien Scholl qui m'a révélé cette galéjade, ajoutant qu'à Paris même, « foyer des arts et de la civilisation », il se faisait fort de me montrer d'ineffables spécimens de candeur en fait d'enseignes. Comme il disait ces mots, nous passions rue Oberkampf, il leva les yeux et me montra un écriteau gigantesque :

*Madame Joséphine
Blanchit
Tous les jours*

Depuis dix ans que cette information est là, fût-il, avec commisération, croyez-vous que la pauvre femme doit avoir assez mauvaise mine!

La palme du vachespagnolisme doit être cueillie sans conteste, par un Herr Vincent, de Hombourg, qui m'a bien voulu proposer quelques billets de la grande loterie internationale surveillée, garantie, etc., etc., accompagnés d'une prose exhalante dont voici le début : « La Fortune et l'Hasard.... »

Dans cet attrape-gogos, le Hombourgeois Vincent expose, avec beaucoup de barbarismes persuasifs, qu'on peut lui confier les intérêts et la capitale (sic) sans courir aucune risque chez lui, puisque la loterie « commencée avec bien petits

moyens (*sic*) consiste (!) depuis cent ans, avec de grosses prix... »

Il faudrait tout citer, mais c'est assez de réclame gratuite en faveur d'un gaillard qui devrait bien utiliser une partie de ses petits « pénévizes » à s'acheter une grammaire française, et surtout renoncer à ces considérations romantiques sur « La Fortune et l'Hasard » qui rappellent trop le naïf Bouchardy, et son *L'Hasard... le Père*.

..

M. Carnot a reçu le mois dernier vingt-deux décorations étrangères de plus. Lui qui se réfugiait à Fontainebleau pour être tranquille !

A ce propos, un de nos confrères qui a de l'érudition et du temps à perdre, s'est amusé à dresser un relevé de la « Faune héraldique », comme il l'appelle, c'est-à-dire des animaux qui figurent dans les ordres de chevalerie.

Les lions sont les plus nombreux ; on trouve le Lion d'Or dans la Hesse-Cassel et dans la rue du Helder ; il y en a dans l'ordre du Bain (sans doute le lion humide, comme on appelait Jugurtha) ; dans Paris-Lion-Méditerranée, etc.

Viennent ensuite les aigles, presque aussi nombreux qu'au Parlement, et parmi lesquels on peut citer l'aigle noir de Prusse (*Aquila rapax*) ; l'aigle russe qui jouit de deux têtes, qualité réservée en France aux veaux forains ; l'aigle dans l'Orne et bien d'autres.

La Chine, le Cambodge, l'Annam, comptent assez de dragons pour remplir la caserne du quasi d'Orsay ; le Brésil s'enorgueillit de l'érudit phénix dont Virgile célébra la facilité à *rerum cognoscere causas* ; l'Anhalt nous fournit l'ours, ce qui lui donne un faux air de ressemblance avec maint théâtre plus ou moins subventionné ; enfin la Prusse a un cygne distinctif (rappelez-vous *Lohengrin*!).

O Bidet !

..

Un vent de réformes souffle sur l'Angleterre ; la Queen ! que *Good save*, vient de réaliser une économie de mille livres annuelles, en retirant la charge de grand-fauconnier au duc de Saint-Alban, ce qui ne scandalisera personne quand on saura que, depuis deux siècles, on n'avait pas chassé au faucon dans la forêt de Windsor.

Mise en goût, elle a également remercié le gardien du fort de Willsborough ; c'était un poste lucratif (3 000 francs) et pas fatigant attendu que le fort a été détruit en 1780.

Pour trouver un autre pays où l'on subventionne les titulaires d'emplois ayant cessé d'exister, il faudrait aller loin, bien loin... en France par exemple. En 1886, on a encore payé, sur le budget, les cirqueurs du parquet du château de Saint-Cloud, brûlé en 1871.

Mais c'est surtout avant la Révolution que fleurissaient des charges presque aussi comiques, ma foi, que celles d'Albert Guillaume.

Dans l'almanach de la Cour, on relève le titre d'un capitaine des levrettes — métier de chien — d'un porte-épée des parements, d'un délivreur du garde-meuble(!) ; d'un timbalier des plaisirs du roi ; d'un opérateur du roi pour la pierre au petit



appareil ; d'un avertisseur pour l'heure de la messe du roi ; d'un chargé de présenter la *Gazette* au roi, à la reine et à la famille royale.

Imagine que ces fonctionnaires devaient être aussi peu occupés que les quatre Indiens chargés de la pipe du major Brown, dont vous avez dû entendre parler : le premier l'apportait, le second la bourrait, le troisième l'allumait, et le quatrième la fumait, le major ayant horreur du tabac.

A tout prendre, je ne vois pas que l'inspecteur général des décorations et le chauffe-cire fussent moins extraordinaires que les types créés par la *blague* contemporaine, tels que le vernisseur de pattes de dindons pour restaurants riches ou l'inventeur des muselières en caoutchouc empêchant les escargots de baver sur la salade.

..

Comme tous les ans, à pareille époque, on menace de rouvrir un théâtre italien ; mes renseignements particuliers me mettent à même de jeter un grand jour sur ce projet.

Pour protester contre l'intrusion de *Lohengrin* à l'Opéra, les promoteurs de l'affaire ont résolu de monter *Gabriella di Vergy*, drame lyrique écrit par « un ancien organiste » (affirme le libretto que j'ai sous les yeux) « dans le dialecte italien usité à Montmartre, où il a été importé par les Auvergnats ». Cette œuvre n'ayant pas encore été, à ma connaissance, représentée à Paris, je crois utile de donner quelques extraits de la brochure.

Le premier tableau représente l'appartement de la comtesse Gabrielle de Vergy, agitée et nerveuse. Elle chante :

Fatal presaggio
Funesto presentimento
Persecuto il mio cor.
Sospiro, etouffo, gelo,
Et poi brulo ;
Tu solo, caro Alfredo
Potrai mi consolar
Il mio caro amante
Per vedermi viendra.
Questo pensier charmante
Brûler il cor mi fa, sol, la, sol, fa !

Intrat Alfredo qui lance une fière déclaration :

Son deputato
Intransigente,
Ma il tuo marito,
Vieillo abrutito,
E un senatore
Conservatore.
Siccome un angelo
Ta sei per me:
Oh! quanti io rigolo!
Vien sul mio cor.

Mais le comte de Vergy qui voit ces effusions d'un mauvais œil exhale sa colère en un monologue saisissant.

Ma femme m'a trompato!
Ah! ben lo sento,
Ben che da lei tradito
L'amo ancora!

Il n'ignore pas d'où vient le châtement qui l'accable.

Dans la mia gioventù
Un giorno, che aveva derobato
Furtivamente
Una tartina di confiture,
Del padre mio fui maladetto!
O fulmine del cielo!!!

Quant à l'imprudent Alfred, il vient de le tuer de sa main :

Ho perçato suo vil cor!
L'ho lardato, l'ho coupato
Par morceaux!
Ma non ho finito:
Furioso, j'apprêta
Una terribla vendetta.

On sert le déjeuner; sur un signe du comte, des valets présentent à Gabrielle, qui ne se doute de rien, un plat sur lequel est un cœur entouré de persil. Dialogue effrayant!

Le comte veut forcer Gabrielle à goûter du mets qu'il lui présente. Mais comme elle n'aime pas à



manger des choses dont elle ne connaît pas la provenance, Gabrielle questionne: Ch'e questo? (Qu'est-cela?) demande-t-elle. — Mangia! crie plus fort le mari.

GABRIELLE. — Ma, ch'è mai questo?

LE COMTE. — Questo...

GABRIELLE. — Cielo! io gelo!

LE COMTE. — O femme infame! questo...

GABRIELLE. — Ma respondi, ch'è questo?

LE COMTE (terrible). — Questo? e il cor d'Alfredo!!!

Gabrielle s'évanouit et le comte ressent quelques remords.

Sento, ô Dio!
Dans la mia poitrine
Il rimorso e di spavento
Il mio cor palpitare.

L'infortunée revient à elle et maudit l'infâme cuisinier :

Ah!... riprendo miei sensi...
Homo infame, hommo sanguinario
Va! l'execro!
T'abbomino! ti detesto!

LE COMTE.

Tu resvegli la mia rabbia,
Esaspero il mio furor!

GABRIELLE.

Rendimi Alfredo!
Freddo cadavere
L'amo più ancor
Occidimi!
Dona mi un ferro!

LE COMTE.

No!

Donna indegna, donna infame!
Di morir invan pretendi;
Più crudel e il tuo supplizio
Per soffrire tu vivrai.

GABRIELLE.

Homo indigno, hommo infame!
Deh! m'occidi per pietade,
O si tu non vuoi mi tuare
Di mia mano vo m'occidare

Effectivement, Gabrielle s'empare du poignard du comte et se frappe en criant : « Ah! » Son époux n'a que le temps de murmurer, avec accablement : « Morta! ô fulmine del cielo! » que déjà la malheureuse tombe. Le rideau également. On compte sur un succès colossal. M. Camillo Saint-Saëns, à qui l'on est redevable de ce libretto mirifico (disent les gens bien informés), surveillera également les répétitions della musica.

D'ailleurs, si quelque wagnérien parisien se sentait des velléités de siffler, ou même de dormir irrespectueusement, il faut espérer qu'il résisterait; sinon, tous les brailards de la péninsule hurleraient « Vive Sedan », insulteraient nos compatriotes, et le gouvernement français serait peut-être obligé de faire des excuses.

WILLY.

LES DIX DOIGTS DE JEAN RUTHÉ

(Suite.)



Le conducteur de la voiture accourut, prit M. de Guiraud par le bras et l'entraîna en disant :

« Venez, monsieur, venez!... »

— Ah! tout est perdu! murmura le malheureux gentilhomme... Vous ne voyez donc pas?

— Eh! ma parole, je vois aussi bien que vous, mais je vais mon train comme si je ne reconnaisais pas l'ennemi. Puisque la partie est engagée, il faut la gagner; nous la gagnerons!...

— Mais ce misérable va nous dénoncer; il nous fera arrêter à la barrière!

— Nous dénoncer, à qui? Son digne associé est, ce matin, à une demi-lieue d'ici. En voiture, monsieur, et laissez faire Jean Ruthé! Vous devez avoir confiance en lui. Sans reproche, il vous a déjà tiré de quelques mauvais pas! »

Mme de Guiraud, tremblante, se penchait hors de la voiture et tendait les bras à son mari :

« Ne vous montrez pas, madame, dit vivement Jean Ruthé! Vous, monsieur, prenez ma place sur le siège, couvrez-vous de ma limousine et conduisez un moment. »

— Dans quelle direction? demanda M. de Guiraud, retrouvant enfin le sang-froid.

— Tout droit par le chemin vert, jusqu'à la mesure que vous apercevez là-bas, de l'autre côté des peupliers.... Allez tranquillement, au pas! »

Jean se blottit au fond de la voiture, souleva un coin de la bâche et observa l'ennemi.

« Le gueux, pensait-il, va nous suivre au moins jusqu'à la barrière. C'est là que la position deviendra critique! »

Pallus suivait, en effet, mais de très loin. Peut-être flairait-il quelque danger. Depuis certaines rencontres, à l'auberge du Coche et dans la rue de l'Hirondelle, il était suffisamment renseigné sur les sentiments de Jean Ruthé. A trois ou quatre cents pas des dernières maisons du Petit-Gentilly, il ralentit encore sa marche. Dans ces parages presque déserts, il ne se sentait nullement animé de dispositions belliqueuses.

Le brouillard, de plus en plus épais, montait de la Bièvre et des étangs. Pallus disparut.

Jean Ruthé demeura cependant à son poste d'observation. Au delà du rideau de peupliers, le chemin vert n'était plus qu'un sentier dans les prairies humides. Il passait à droite d'une mesure et se prolongeait dans la direction de Croulebarde. M. de Guiraud demanda :

« Faut-il continuer? »

— Oui, répondit Jean; mais jetez-moi le sac sur lequel vous êtes assis. J'ai idée que nous allons rire! »

Il venait de revoir l'ennemi. Pallus se rapprochait peu à peu, en se glissant le long d'une haie.

Jean vida le sac bourré de paille qui avait servi

de coussin; et profitant du moment où la mesure devait le cacher aux yeux de l'ennemi, il s'élança de la voiture.

Embusqué derrière un amas de décombres, il attendit, le sac sous le bras.

Pallus avançait toujours, prudemment, à l'abri de la haie; mais cette haie finissait avec le chemin. Il hésita un instant, longea le rideau de peupliers qui bordait les prairies et, faisant un brusque crochet, se mit à courir vers la mesure. Sans doute la pensée lui était venue de se cacher dans les ruines. De là, sans danger, il verrait la direction que prendraient les fuyitifs; puis, par quelque sentier de traverse, il rejoindrait la voiture dans le faubourg.

Devant le monceau de décombres, il s'arrêta terrifié.

Le coquin n'eut pas le temps de pousser une exclamation; Jean le coiffa du sac, l'enveloppa jusqu'aux genoux, l'étreignit, l'enleva, les jambes en l'air.

Pour l'empêcher de crier, le robuste montagnard lui serra la tête sous son bras gauche. Les jambes, restées libres, s'agitaient désespérément.

« Allons, camarade, disait Jean Ruthé, faut se faire une raison, que diable! on va voyager un peu, en bonne compagnie, voilà tout! »

Et par le sentier des prés il emportait Pallus, qui se débattait en vain.

« Une place, s'il vous plaît, pour ce lapin-là, cria-t-il à M. de Guiraud.... N'ayez pas peur, monsieur, le compagnon sera tranquille et poli; c'est moi qui me charge de le tenir en respect. »

D'un vigoureux coup d'épaule, il lança le coquin par-dessus le siège. Pallus tomba sur le dos, au milieu des caisses de quincaillerie.

Lorsqu'il essaya de se relever, le genou de Jean Ruthé lui pressa la poitrine, et dix doigts nerveux le saisirent à la gorge.

« Patience donc! reprit le Forézien. On pourra causer en temps et lieu, si ça vous fait plaisir, monsieur Pallus; mais pour le quart d'heure, taisons-nous et ne bougeons plus, ou je serre!... Ah! l'avertissement ne suffit pas?... Aux grands moyens, alors! »

En deux minutes le coquin fut bâillonné, ficelé des épaules aux pieds, réduit à l'immobilité complète.

Mme de Guiraud, tremblante, se pressait contre son mari. Jean voulut la rassurer.

« Regardez, madame, le compagnon est tranquille maintenant, comme un saint de bois.... Pourtant, faut le surveiller, tout de même, s'il remue, on s'assoit dessus! »

Il reprit les guides, et bientôt la voiture, remontant par Croulebarde vers la rue Mouffetard, rentrait dans Paris avec les charrettes de marai-



Jean le coiffa avec le sac. (Dessin de J. Wagrez.)

chers. Pas la moindre alerte. Des marchands forains, revenant de Choisy, ou de Villeneuve-le-Roy, ne pouvaient être suspects.

Les services de surveillance étaient, d'ailleurs, fort en désarroi; on s'occupait de leur réorganisation, c'est tout dire; la construction du mur

d'octroi et des pavillons de barrière, depuis longtemps réclamée par les fermiers généraux, n'était encore qu'à l'état de projet¹.

A huit heures et demie, les voyageurs avaient traversé, sans fâcheuse rencontre, Paris, les faubourgs du nord, la banlieue. Un instant après, ils laissaient derrière eux le village du Bourget; ils étaient en pleine campagne, sur la route de Sedan. Jean consulta une carte où le docteur Leys lui avait tracé, à l'encre rouge, l'itinéraire le plus discret et le plus sûr.

« Voilà votre chemin, avait dit le vieillard; c'est l'ancienne route de poste de Liège; elle est beaucoup moins fréquentée maintenant que celle de Meaux. Jusqu'à Villers-Cotterets vous ne trouverez que des bourgs sans importance, Dammartin, Nanteuil, Gondreville. Tournez Villers, Soissons, Laon, et gagnez la frontière, soit par Vervins et Hirson, soit par Signy et Rocroy. Vous éviterez ainsi la plupart des pays de lieutenance et de maréchaussée, où l'on est curieux par état. Allez, et bon courage! je verrai tous les jours notre chère malade; j'ai installé auprès d'elle ma vieille gouvernante; au retour, vous serez content! »

Le docteur ne pouvait prévoir que les fugitifs auraient pour compagnon l'amateur de matelote.

Pallus avait inutilement essayé de briser ou de desserrer les cordes qui lui liaient les bras et les mains. Étendu sur le dos, au milieu de la voiture, il feignait de dormir; mais par une déchirure du sac, qui lui permettait de respirer, il cherchait à reconnaître la route. Fidèle à ses habitudes de policier, il devait noter dans sa mémoire chacune des paroles échangées entre ses compagnons de voyage.

M. de Guiraud, se penchant sur la carte, eut l'imprudence de dire :

« Nous approchons de Savigny, n'est-ce pas ? »

— Non, répondit Jean Ruthé, tâchant de donner le change à l'espion; c'est Bondy que vous apercevez là-bas. Ce soir nous coucherons à Meaux, demain à Château-Thierry, et après-demain, pour laisser reposer le cheval, nous ferons séjour à Dormans. »

C'était la route de Châlons.

Tromper Pallus sur la première partie de l'itinéraire n'était peut-être pas très difficile. Comme presque tous les Parisiens de cette époque, l'ancien policier avait peu voyagé. Mais le compagnon était gênant, et il fallait trouver, le plus tôt possible, le moyen de s'en débarrasser. Jean faisait d'inutiles efforts d'imagination. Même avec un coquin de cette espèce, il n'était pas homme à user des procédés violents. Attendre la nuit, traîner le misérable dans une forêt, l'attacher à un arbre et l'abandonner, c'était un rude châtiment; l'abandon, en cette saison surtout, pouvait avoir des conséquences trop graves. De combinaisons en combinaisons, Jean fut amené à essayer de la douceur.

« J'ai joué au plus fin, ce matin, se dit-il, et ça m'a réussi. Savoir, bonnes gens, si ça ne prendrait pas encore ? »

On fit halte, vers midi, dans un petit vallon boisé, où coulait un ruisseau.

« Nous allons diner, je pense ? s'écria le conducteur... Ce que c'est que le grand air, tout de même!... Depuis le jour où nous avons vidé, à Pierre-sur-Haute, les deux paniers de Briard, je ne me suis jamais senti pareil appétit!... Où sont les provisions?... Ah! dans cette corbeille. Jônas et tante Besnard ont bien fait les choses; voilà le pain, le vin, les œufs rouges, le jambon, le pâté! On ne laissera pas le camarade mourir de faim et de soif dans son sac. Quand il y en a pour trois, il y en a pour quatre! »

M. et Mme de Guiraud s'installèrent au bord d'un ruisseau, Jean demeura dans la voiture auprès de Pallus.

Entre le Bourget et Sevrans, il avait délivré le misérable de son bâillon, en lui faisant toutefois des menaces terribles pour l'obliger à se taire. Il le tira de son sac, l'adossa à une caisse et, de très bonne humeur, l'invita à manger. Mais il ne lui déliait pas les bras.

Pallus trouvait la position inconfortable.

« Pour casser la croûte, grommela-t-il, j'ai toujours eu l'habitude de me servir de mes deux mains. »

— Moi aussi, répondit Jean Ruthé; mais vous allez voir que mes dix doigts suffiront pour vous et pour moi. »

Et lui coupant en petits morceaux le pain et le jambon, il lui donna la becquée.

Ce bizarre repas ne manquait pas de gaieté.

« Comme c'est simple! disait Jean. Il ne s'agit que de s'entraider. Allons, monsieur Pallus, un peu de ce pâté; il vient d'une excellente maison de la rue Montorgueil. Ah! vous voulez boire? Voilà!... Que dites-vous de ce vin? Vous êtes connaisseur, je crois? »

Pallus dégustait, faisait claquer sa langue.

« Bourgogne de côte!... Du montant, du bouquet! C'est dans toute sa force. On a tort de laisser trop vieillir ces vins-là. Passé quinze ou seize ans, ils n'ont plus que le parfum. »

— Buvez, buvez!.. Eh! eh! le voyage ne sera pas aussi désagréable que vous le pensiez.

— C'est ce que je me disais tout à l'heure. Mais je désirerais un peu plus de liberté pour mes jambes et mes bras.

— Pourquoi pas la liberté complète? Vous l'aurez tôt ou tard, monsieur Pallus, ça dépend de votre conduite.

— Eh! ma conduite n'a-t-elle pas été exemplaire? *Primo*; j'ai mis à me laisser enlever toute la complaisance possible.

— Il me semblait pourtant...

— *Secundo*: depuis que vous m'avez débâilloné jusqu'au moment où il vous a plu de m'inviter à diner, je n'ai pas soufflé mot... Ai-je seulement demandé où nous allions, et ce que vous prétendiez faire de moi?

— Eh! vous savez bien que nous allons à l'étranger.

— En Hollande?

— Peut-être.

— M. le comte y a déjà fait plusieurs voyages; il a des relations avec les imprimeurs de la Haye, il va lancer une entreprise de gazettes ou de librairie. »

¹. Elle ne fut commencée qu'en 1784.

Jean paraissait étonné, ou troublé. L'ancien policier crut avoir frappé juste.

« Vous voyez, ajouta-t-il, que je n'ignorais rien et que, si j'avais voulu, M. de Guiraud ne ferait pas aujourd'hui une partie de campagne. J'aurais eu cependant plus de profit à parler qu'à me taire. Mais je suis né sensible, et cette sensibilité a toujours nui à mes intérêts. »

Jean comprit aussitôt que le roué coquin cherchait encore à tirer parti de la situation.

« Ah! monsieur Pallus, dit-il, du ton de la confiance, si nous pouvions compter sur votre discrétion...

savez, dans la position de M. de Guiraud, on voit des traîtres partout!... Laissez-moi sonder le terrain. Je vous ferai signe dès qu'il y aura du nouveau. »

La nuit était depuis longtemps tombée, lorsqu'on arriva à Nanteuil-le-Haudouin. Le bourg allait s'endormir, dans sa tranquille vallée, sous le vieux château des Guise, des Schomberg, des d'Estrée. Entre les peupliers qui bordent la Nonette, les voyageurs n'apercevaient qu'une seule lumière, le falot d'une auberge voisine du pont.

Ce fut dans cette auberge, à la Croix Rouge,



« Suivez-nous », dit l'exempt. (Dessin de J. Wagrez.)

tion.... jusqu'à la fin, vous n'auriez pas à regretter la vie que vous meniez à Paris. Car, il y avait des jours, n'est-ce pas? où cette vie manquait d'agrément? »

Pallus cligna de l'œil.

« Vous êtes intelligent et vous avez de l'instruction, poursuivit Jean Ruthé.

— Oui, j'ai fait des études.

— Oh! alors, ma parole, vous vous tirerez d'affaire mieux que moi, à l'étranger.

— A l'étranger?... C'est donc sérieux?

— Si seulement M. le comte prenait assez de confiance en vous pour vous employer dans son entreprise, penseriez-vous souvent au Petit-Genilly? Vous connaissez sa générosité, l'argent lui fond entre les doigts. Maintenant qu'il a des ressources....

— Ah! il a reçu des avances?

— Chut! le voilà... Faites comme si je n'avais rien dit. N'ayons pas l'air de nous entendre; vous

qu'ils se décidèrent à passer la nuit. Pendant que M. et Mme de Guiraud soupaient, Jean remisait la voiture, s'occupait du cheval, accrochait les harnais...

« Tout va bien, disait-il à l'oreille de Pallus; je ne vous demande qu'une demi-heure de patience. »

Il appela un domestique, et lui donna des ordres. Pallus, toujours attentif, put saisir quelques mots :

« Quand les patrons seront couchés.... Salle à part... Le camarade qui dort dans la voiture est comme moi;... bon appétit... »

La demi-heure fut de plus de trente minutes, mais enfin Pallus eut une agréable surprise. Jean lui délia les mains et les pieds, l'aïda à descendre de voiture, et le prenant par le bras, le conduisit dans une petite salle où flambait un feu de charme.

« A table! dit-il, je parie que nous souperons mieux que M. et Mme Nicole! Mais parlons bas,

s'il vous plaît; j'ai promis de ne pas faire de bruit.

— Ah! les patrons s'appellent Nicole? chuchota Pallus. C'est un nom d'honnêtes bourgeois. »

Il était de très bonne humeur. La table était mise, devant la cheminée, avec deux couverts en face l'un de l'autre et, par le couloir de la cuisine, arrivait une odeur de matelote!

A dix heures, Pallus faisait des projets de fortune, et il avait la générosité d'associer Jean Ruthé à ses destinées. A onze heures, de plus en plus expansif, il racontait les aventures de sa sensible jeunesse; à deux heures du matin, Jean Ruthé l'emportait à la remise et l'étendait sur une botte de paille.

Enveloppé de sa limousine, Jean demeura un instant auprès du coquin qui dormait d'un sommeil de plomb.

« Ma parole, se disait-il, le gueux en a pour six ou sept heures. Au petit jour nous partons, en recommandant aux gens de l'auberge de le réexpédier sur Paris par la première occasion. Ou bien, je l'emballe dans son sac et, à une demi-lieue d'ici, je le dépose sur l'herbe d'un fossé. C'est peut-être le parti le plus prudent. Savoir?... Ah! bonnes gens, on a du mal, tout de même, à se débarrasser de la mauvaise compagnie! »

Un garçon de l'auberge entra avec un falot.

« Oh! dit Jean Ruthé, vous pouvez vous coucher, à présent; le camarade n'a plus besoin de rien. »

— Je me coucherai à trois heures, répondit le domestique, quand la diligence aura relayé.

— Où va-t-elle cette diligence?

— A Sedan. C'est la grande voiture jaune qui part de Paris à onze heures du soir.

— Faut-il vous donner un coup de main?

— Pas de refus! »

Un instant après, la diligence débouchait de la plaine du Plessis. Le fouet du postillon et le cornet du conducteur annonçaient l'approche. Un roulement sur le pont, des clic-clac à réveiller tout Nanteuil, excepté Pallus, et l'attelage fumant s'arrêta devant la maison de la Croix Rouge.

La nuit était froide; pendant qu'on changeait de chevaux, tous les voyageurs descendirent et allèrent se réchauffer dans la salle de l'auberge, où déjà le conducteur se versait le coup du relai.

Les traits accrochés, le postillon entra à son tour, avec le garçon d'écurie. Jean resta seul devant la remise.

Il eut une inspiration soudaine.

Charger Pallus sur son épaule, grimper sur la diligence, jeter le gredin, toujours profondément endormi, sous la bâche, au milieu des malles et des paquets, ce fut si prestement fait que personne ne s'en aperçut.

« En voiture, messieurs, en voiture! »

Les voyageurs reprirent leurs places; le conducteur sonna le départ, le tintement des grelots accompagna les clic-clac du fouet, et la diligence au grand trot fila sur Villers-Cotterets.

« Adieu, sensible Pallus! »

III

Après les heures de joie.

Quelques jours après, Jean Ruthé vendait en Belgique, voiture, cheval et pacotille. Le 18 mars,

la diligence de Sedan le ramenait à Paris. Il courut chez sa chère malade.

Louise était dans son fauteuil, auprès de la fenêtre. Assis en face d'elle, le docteur Leys essayait de la distraire en lui parlant des derniers spectacles, des compliments de clôture, de la nouvelle salle des Français, des concerts spirituels où l'on devait entendre M. Viotti, le brillant violoniste, et Mme Mara, la célèbre cantatrice. Habitué des Italiens, il fredonnait des ariettes de *l'Eclipse totale*, le premier succès de M. Dalayrac.

La jeune femme écoutait rêveuse, se penchant parfois pour regarder le petit Paul, qui jouait dans la cour. Un cri de joie la fit tressaillir.

Jean pressait déjà l'enfant dans ses bras.

Elle s'était levée et lui tendait les mains.

Il était si heureux de la voir debout, souriante, le teint animé par l'émotion, qu'il demeurait là, sous la fenêtre, bouche béante, l'œil humide.

Louise frappa à la vitre, il accourut.

Elle voulut venir à sa rencontre, faire au moins quelques pas, soutenue par le docteur.

Jean la ramena à son fauteuil; il la sentait défaillir.

« Ah! petite sœur, dit-il, à présent que les chagrins sont finis, il faut se dépêcher de prendre des forces. Marguerite doit déjà nous attendre à Varennes. »

— Je serai forte, murmura-t-elle; partons, mon ami, partons!... »

Que de beaux projets on fit, ce jour-là!

Le docteur écoutait, attendri.

Il observait la malade; il l'avait rarement vue aussi vive et aussi enjouée; c'était comme le réveil de la jeunesse.

La lassitude vint tout à coup. M. Leys mit fin à la causerie et ordonna le repos.

« J'enlève notre voyageur, dit-il, je l'arrache à votre égoïsme, car vous êtes égoïste, chère enfant, vous ne pensez pas aux amis qui l'attendent, impatients, inquiets. Le Jônas de la lanterne magique vient tous les jours demander : « A-t-on des nouvelles? » M. Hugel envoie ses enfants... »

— Et Mme de Meyriane a fait remettre un mot que voici. »

La comtesse réclamait ses *prêcheurs*. Jean écrivit aussitôt, annonçant que le lendemain, un mardi, il serait à sept heures à l'hôtel de Guiche. Il sortit avec M. Leys, pour porter le billet.

« Eh bien, docteur, demanda-t-il, comment trouvez-vous notre malade? Quand pourrions-nous partir? »

Le vieillard hésitait à répondre. Il vit que Jean cherchait à lire dans ses yeux, dans sa pensée.

« Patience! dit-il enfin. Attendez au moins qu'on vous fasse savoir si tout est prêt là-bas, si le temps est doux au pays de l'*Astrée*, si les hirondelles ont reparu... Espérez; il n'y a rien de meilleur, en ce monde, que le bonheur à venir. »

Jean était heureux. Les *Prêcheurs*, le mardi 19, furent étourdissants de verve et de gaieté.

A onze heures, Jônas, enchanté du succès de la représentation, accompagnait son associé à l'hôtel de la Marine.

« Ecoute, lui disait-il, tu partiras puisqu'il le

faut, mais nous ne nous séparerons pas pour toujours. Pas possible, dis, Forézien? Est-ce que tu ne regretterais pas notre amitié, notre bonne vie, nos joyeuses soirées?... Moi, je serais comme un corps sans âme.... Jure de revenir tous les hivers, passer deux ou trois mois!

— Comme les marchands de marrons?

— Ne ris pas! Pour une fois qu'il m'arrive de parler sérieusement, tu dois m'écouter... Voyons, que ferais-tu, là-bas, au temps des grandes neiges? Je comprends que la marmotte dorme dans son trou, mais tu n'es pas du tout marmotte, toi! Quand tu aurais joué un air de clarinette pour ton agrément particulier, tu te croiserais les jambes devant le feu, et tu ferais ouf! Pas de ça, Forézien! En novembre, tu descends de la montagne, tu vas prendre la diligence à Roanne et tu nous apportes une provision de chansons et de contes de Saint-Georges, avec quelques mécaniques de ton invention. En mars ou en avril, tu repars, les poches pleines de belles pièces jaunes à l'effigie de Sa Majesté et tu achètes dans ton pays des terres, des prés, des bois, un château...

— Bonne nuit; je vais rêver que j'achète le château. »

Le lendemain, au lever du soleil, Jean retournait à l'atelier Hugel. En sortant de l'hôtel de la Marine, il faillit se heurter à un homme mal vêtu qui, brusquement, fit volte-face et fila vers le quai des Ormes. L'habit râpé et crasseux, les bas dénoués, les souliers éculés lui rappelèrent la tenue habituelle de Pallus.

« Ma parole, se dit-il en pressant le pas, je serais curieux de voir la figure! »

Une main s'abattit sur son épaule.

Il se retourna et se trouva en présence d'un exempt, escorté de deux agents de police.

Les agents s'avancèrent et lui saisirent les poignets.

« Suivez-nous, dit l'exempt. Ordre du Roi! »

Le jeune homme avait pâli. Pour la première fois de sa vie, le cœur lui manquait en face du danger.

« Que me voulez-vous, messieurs?... Vous vous êtes trompés... »

— Votre nom? reprit l'exempt.

— Jean Ruthé... Venez avec moi à la Marine, on vous dira....

— Jean Ruthé, c'est bien cela. Je vous engage, dans votre intérêt, à ne pas essayer d'une inutile résistance.

— Faut-il *ganter*¹? demanda l'un des agents...

— Nous verrons... Appelez le fiacre qui stationne là-bas, à l'angle de la rue de l'Étoile. »

La première pensée de Jean avait été pour Louise, que son arrestation allait épouvanter et désoler. Comment supporterait-elle ce nouveau chagrin? L'idée lui vint d'écrire à M. Leys. Le docteur imaginerait, au moins pour les premiers jours, quelque prétexte à l'absence de l'ami; il avertirait M. de Meyriane, on ferait d'actives démarches en faveur du détenu.

« Monsieur, dit-il à l'exempt, on reconnaîtra bientôt, je pense, que je ne suis pas un grand coupable; mais en attendant ma mise en liberté j'aurai un souci de toutes les heures. Que va devenir maintenant une pauvre femme malade, qui ne comptait que sur moi? Elle est sans ressources avec un enfant de six ans. Laissez-moi le temps d'écrire au médecin qui lui donne des soins. Il tâchera de la consoler, de l'encourager. Ah! si vous saviez, monsieur!... »

— Je regrette, répondit l'exempt, de ne pouvoir me rendre à ce désir. Avec l'ordre d'arrestation que voici, j'ai des instructions très précises. Le magistrat chargé de vous interroger aura seul désormais le droit de vous autoriser à correspondre. Parlez-lui à cœur ouvert, votre prière le touchera. Allons! vous voyez que je procède avec tous les ménagements possibles; montez dans cette voiture et méditez le conseil que je vous donne. On vous interrogera ce soir ou demain; le meilleur moyen de vous tirer d'affaire sera de répondre franchement à toutes les questions. »

Par la rue des Nonains-d'Hyères, la voiture gagna le quartier Saint-Antoine; mais au lieu de tourner vers le faubourg, elle entra dans la rue du Roi-de-Sicile. On ne faisait pas au paysan forézien l'honneur de l'incarcérer à la Bastille.

1. Mettre les menottes.

(A suivre.)

SIXTE DELORME.

TANTE LUDIVINE

(Suite.)



LORSQUE le congé de Michel toucha à sa fin, une mutuelle angoisse nous serra le cœur. Le caractère nouveau et moins calme qu'avait pris notre attachement; la réserve que nous nous étions imposée et toute cette amertume que laissent aux lèvres les fruits de la douleur, nous faisaient désirer vivement un lien consacré entre nous; le droit légitime de penser l'un à l'autre et de correspondre en attendant. L'aménité toute particulière de mon père nous donna la hardiesse de tenter une

ouverture. Je vois encore cette scène, ma pauvre Emilie. C'était à la salle, après le dîner; les deux pères jouaient au piquet en buvant à petits coups une bouteille de muscat: ton jeune frère était sur mes genoux. Michel sculptait un pantin pour l'amuser. Les deux joueurs étaient un peu lancés, très en gaité. Au moment où le père Bourdon avait les as en main, il s'enhardit, et nous ayant adressé un coup d'œil d'intelligence, il commença l'attaque en annonçant le prochain départ de son fils. Mon père l'en consola par politesse, et lui parla de l'avancement probable du jeune soldat. — Il n'en

restera pas là, disait-il, car il a de l'ambition, le cadet.

— Oui certes, monsieur le juge. Je puis bien le dire, de mes garçons aucun ne bronche à la besogne; mais des trois, voyez-vous, c'est encore celui-là, quoiqu'il ait changé de route, qui fera le mieux son chemin.

— Bravo! sergent, reprit mon père; cela nous fera plaisir à tous.

— Ah! monsieur Dechantelac, c'est fort honnête à vous de parler ainsi. Et si c'est du véritable intérêt, au fond de votre pensée, c'est aussi bien de l'encouragement. Car pour mon soldat l'avancement n'est pas tant le grade, voyez-vous, que la chose où son cœur est engagé; l'avenir que.... l'honneur que.... et balbutiant il se tourna vers son fils: « Allons, Michel, parle donc toi-même, fit-il, tu sauras mieux t'expliquer. »

Michel, ainsi interpellé, se leva tout pâle et saisi. Il me lança un regard éperdu, comme enivré, et avec un peu de tremblement, beaucoup de noblesse aussi, il dit à mon père :

« Ce n'est pas la condition dépendante où je me trouve, monsieur Dechantelac, et avec les pauvres chevrons de laine sur la manche que je devrais oser vous soumettre la proposition ouverte par mon père, ce n'est pas en face de deux ans de servage encore et d'une condition toute modeste à ma libération, qu'il peut m'être permis de solliciter la faveur d'aspirer à la main de mademoiselle votre fille. »

L'émotion qui oppressait le brave garçon après cet exorde, sollicitait bien aussi un signe d'encouragement; mais mon père restait silencieux et impassible; alors Michel continua ainsi :

« Cependant si vous considérez les bons rapports qui ont toujours régné entre nos deux familles, l'estime que vous accordez à la mienne, et par-dessus tout l'inaltérable attachement que j'ai voué à Mlle Ludvine, peut-être, alors, daignerez-vous y réfléchir, et, sans engager de parole, ne refuserez-vous pas un mot d'espoir à celui que ce bonheur rendrait capable de tout pour le mériter. »

Pendant que Michel parlait ainsi, mon père, devenu froid et hautain, avait lentement quitté les cartes; et, renversé sur sa chaise, il le toisait du regard :

« Je considère surtout en ce moment, M. le sergent, fit-il avec ironie, l'audace et l'aplomb du fantassin français et je constate qu'il n'a rien perdu de son ancienne réputation. N'ajoutez rien, monsieur Bourdon, car si je ne considérais pas votre requête comme un enfantillage, je pourrais m'en offenser. Pas un mot de plus. »

Malgré la défense, Michel voulut répondre, protester de son profond respect, de son zèle, de son dévouement : mon père l'arrêtant et lui touchant le bras, lui dit d'un ton sardonique : « Sergent, vous avez raison, ce n'est pas avec ces insignes-là qu'on se présente, attendez la graine d'épinards, mon garçon.... Tenez, quand vous serez commandant du fort là-bas, revenez; nous en pourrions causer. — Je vous en donne ma parole », ajouta-t-il avec le ton et la parodie d'un engagement.

C'était avec une accablante et dédaigneuse ironie

que mon père nous écrasait ainsi, en parlant d'épaulettes de commandant à celui qui portait encore celles de laine! C'était cruel. En même temps que Michel, je me récriai sans doute; mon père se retourna et sévèrement me dit : « Emportez cet enfant qui pleure, Ludvine, et pas d'objection. C'est déjà trop. »

Oui, sans doute, Emilie, c'était déjà trop. Je n'aurais pas dû être là, mêlée à ces débats, où mes sentiments devaient se découvrir. Mais que veux-tu? je n'avais plus de mère à qui me confier. J'avais voulu aussi encourager Michel de ma présence. Et, en somme, malgré tout, je ne me repens pas d'avoir eu ma part dans cette épreuve.

IV

Tu n'oseras plus désormais, ma petite Emilie, t'abandonner au désespoir à ton premier chagrin, lorsque tu penseras aux souffrances de deux cœurs si aimants, au découragement, à l'amère déception qui frappait leurs rêves d'avenir!

Le refus si dédaigneux de mon père rendit plus poignant encore le second départ de Michel; il me bouleversa complètement. Dans l'isolement du ravin, sous l'ombre des grands ifs, nos adieux eurent quelque chose de funèbre : nous croyions la vie finie avec nos espérances. Je voyais le regard sombre de Michel se fixer sur le fort à l'horizon, tandis qu'avec rage il répétait ce mot de mon père : Commandant! Ce titre considérable était pour lui comme une consigne infernale, qui lui fermait la porte du bonheur. Il contenait en ses trois syllabes tous les maléfices que les mauvais génies et les tyrans répandaient sur les chevaliers amoureux.

« Ludvine! vous entendez, fit-il avec une amère ironie, un jour ce sera un commandant!... et ce ne sera pas moi! oh! douleur!

— Michel, lui dis-je, toi et nul autre! entends-le bien. Toujours ta fiancée et ta veuve, si la volonté de mon père est inexorable. Toujours! toujours à toi de cœur!

— Oh! chère adorée! de telles paroles font tout oublier! et tout espérer encore, me dit-il. Eh! qui sait! reprit-il avec enthousiasme, il me semble que pour vous obtenir, Ludvine, je puis arriver à tout! même à ce fort imprenable! — auquel il adressait du geste un audacieux et charmant défi.

Hélas! pauvre cher garçon, quelles plus rudes années encore s'écoulèrent! Dix mois après son départ, alors que nous espérions un second congé, son régiment fut envoyé en Crimée. C'était le 32^e de ligne, d'illustre mémoire! quelle période affreuse que cette guerre, Emilie! Si tu n'avais été alors une écolière, une enfant, tu te rappelleras les tourments qu'elle causait autour de nous, et tu comprendrais ceux que je dévorais en silence! Je les avais jusqu'alors ignorées ces alarmes poignantes, protégée contre elles par la discrétion de Michel sur les dangers courus, grâce aussi à l'imprévu des combats d'Algérie. En ce moment je ne pouvais plus m'abuser; par les journaux je suivais ses mouvements, je m'initiais à ses épreuves. Je tremblais sans cesse, voyant la

mort, chaque jour rapprochée, frapper incessamment à ses côtés.

Au plus fort de la guerre, au printemps 1855, tu avais la rougeole, ma filleule, et sans peine je veillais jour et nuit : mes yeux, brûlés de larmes, ne se fermaient plus !

Lorsque enfin nous arriva le bulletin, qui inscrivait, à travers tant de deuils, l'héroïsme mémorable du régiment, je devins folle d'épouvante d'abord, puis de joie : Michel était un des survivants ! Mis à l'ordre du jour et décoré, il passait sous-lieutenant. Il était donc officier ! Ce titre était un grand pas dans l'avenir ; il nous donnait une véritable ivresse d'espérances, que longtemps encore nous ne goûtâmes qu'en rêve, à travers notre éloignement ; mon père, toujours moins accommodant, ne relevait aucune de mes allusions, n'encourageait aucune de mes tentatives.

Tu vois, ma chère enfant, ma vie a eu des apparences placides, des tristesses bien amères ; mais un sentiment sans défaillance, une foi inaltérable remplissaient mon âme et le travail quotidien me préservait des langueurs de l'ennui en me conservant une activité utile à la maison.

Michel ne rentra en France qu'en 1856, la campagne finie. Sa gloire était chèrement payée par des souffrances réciproques qui nous laissaient accablés. Malgré l'enivrement si naturel de ses succès, nous ne pouvions nous dissimuler que son avancement, si rapide qu'il pût être, le laissait encore loin, trop loin des exigences de mon père. Le grade de capitaine qui lui aurait permis de renouveler sa demande, ne lui était pas accessible avant cinq ans au moins, peut-être huit. Placé entre notre mutuelle douleur et cette échéance désespérante, il changea de plan.

Il faut te dire, ma petite, que comme aggravation à notre situation si difficile, mon père, offusqué jadis des prétentions du sergent, et par surcroît déçu dans sa candidature de conseiller, avait rompu toutes relations avec le père Bourdon, qu'il rendait responsable de cet échec. Le propriétaire de la « Carrière », qui a aussi sa part de susceptibilité, ne fit point d'avances ; et ils en restèrent là. Cependant tu le sais, Emilie, à la campagne, bien qu'on ne se reçoive pas, on ne se perd jamais de vue : des intérêts communs et des contacts inévitables maintiennent forcément des rapports entre les voisins. Le père Bourdon put donc, grâce à cela, sans trop de difficultés se présenter chez nous.

Toutefois quand mon père le vit entrer, suivi de son officier en épaulettes neuves, il se redressa pressentant bien une attaque. « C'est mon garçon, dit-il, qui vient, M. le juge, vous présenter ses civilités comme il est de son devoir et de son plaisir aussi. » Son exorde ainsi lancé, auquel mon père dut forcément répondre avec politesse, le bonhomme se rassura et une fois assis se mit, selon l'usage campagnard, à parler de maintes choses étrangères à son sujet : par exemple, d'une gémisse de notre étable, qui était à vendre et qu'il se montrait bien désireux d'acheter, pour avoir de la bonne race de la maison ; encore d'une vigne à lui, qui, joignant les nôtres, faisait envie à M. le juge, et sur laquelle on pourrait s'entendre.

Enfin quand il crut avoir suffisamment préparé le terrain : « Ce n'est pas tout ça, monsieur Dechantelac, reprit-il, voilà mon fils qui, selon votre obligeante prophétie, ne fait pas trop mal son chemin. Vous avez vu dans les journaux que son nom y a été mis plus d'une fois. Ce n'est pas pour le flatter, mais je ne crois pas qu'on en voie déjà tant comme lui, qui de conscrits reviennent officiers au bout de leur congé ! C'est que, voyez-vous, M. le juge, comme je vous le disais une fois, le cœur le pousse. Il n'y a pas à contredire, c'est solide et bien durable. Cela étant, ce que je vous proposai, il y a trois ans, peut-être un peu trop tôt, je viens vous le redire aujourd'hui dans d'autres conditions.

— Allons donc ! voisin Bourdon, est-ce que vous voudriez arrêter ce héros dans sa carrière ! dit aussitôt mon père, avec le même ton ironique de l'autre fois. Laissez-le marcher, puisqu'il va si vite ! Aussi bien, il n'est pas encore commandant que je sache ?

— Pour ça non, c'est certain, reprit notre voisin, avec une bonhomie plutôt feinte que naïve. C'est une station pour les voyageurs de première classe, reprenait-il en essayant de rire : les caporaux ont trop d'étapes à faire pour y arriver : du moins que ce soit bien tard. A courir ainsi et à attendre, la jeunesse se passe, et c'est une bonne chose perdue. Pour y remédier voici quelle serait mon idée, M. le juge. Mon fils, comme vous le savez, se trouve aujourd'hui libéré de son service. Avec les états qu'il s'est faits, il peut le quitter honorablement et même qu'on ne lui refuserait pas une place, bien sûr : de percepteur ou autre ; de ce côté il n'y a pas à s'inquiéter. D'autre part : depuis le jour où le garçon partit, parce que, à court d'argent, et fâché contre lui, je ne pus le remplacer, des économies sont entrées dans mon tiroir. Les bonnes occasions n'ont pas manqué non plus, et on en a profité. C'est donc pour vous dire, monsieur Dechantelac, que la place de greffier étant à vendre, j'aurais dessein de l'acheter pour lui, si c'était de votre bonté de me donner avis que cela vous agréait ; et que décidé, comme vous l'avez annoncé, à donner quelque jour votre démission de juge, il n'y aurait pas d'empêchement pour votre gendre à exercer cet emploi.

Tout ce discours mon père l'écouta dans un froid silence. Certainement que le plan de Michel était en lui-même très sage et très acceptable ; nous l'avions jugé ainsi dans notre simplicité : un peu plus de politique nous eût mieux servi, en nous mettant sous les yeux le dépit concentré que causait à ton grand-père cette démission de sa place imposée par la maladie. Mieux éclairés sur cette susceptibilité cachée et comprenant que lui parler de cette éventualité c'était l'irriter ; plus adroits enfin, nous eussions évité peut-être d'entendre son invariable et désolante réponse :

« Quand il sera commandant, vous dis-je !... »

— Mais c'est de la manie ! il est aussi par trop despote, grand-père ! il ne pense qu'à lui !

— Emilie ! Emilie ! qu'est-ce que tu dis là ! fit Ludvine en avançant la main pour lui fermer la bouche.

— Ma foi, tant pis ! reprit la jeune fille en glis-

sant un regard vers le vieillard endormi : il n'entend pas, et je lui en veux de t'avoir opprimée à ce point ! Tu es trop sainte, ma Divine, pour te plaindre, encore moins pour accuser ; mais je n'ignore pas moi que c'est pour te garder près de lui qu'il a mis toutes ces entraves à ton mariage. Il avait trop besoin de toi ; je l'ai entendu dire à mon père... ne me dis pas non. Enfin vois ! il a repoussé constamment ce prétendant, malgré ce qu'il savait de votre affection, t'en a-t-il présenté d'autres qu'il jugeait meilleurs ? les a-t-il appuyés de son adhésion ?

— Il n'a pas eu à le faire, ma chérie, car c'est moi qui les refusais d'avance. Plusieurs fois ton père et mes sœurs me conseillèrent un mariage, qu'ils jugeaient avantageux, et blâmèrent des refus dont ils ne connaissaient pas la cause. Ils ne savaient pas que ma conscience, d'accord avec mes sentiments, me liait toujours davantage à la destinée de Michel. Plus cette destinée se montrait ingrate et pénible, plus ma conscience approuvait mon cœur d'en partager le poids. Et vraiment, Emilie, cette carrière ardue et dangereuse, n'est-ce pas moi qui la lui ai imposée ? N'est-ce pas mon caprice d'enfant qui l'a arraché à son état paisible, pour l'exposer aux hasards homicides des armes, et aux amertumes de l'exil ?... Et quand pour moi il les affronte avec tant de bravoure et de résignation, pourrais-je séparer de lui ma pensée ? ajouter aux tourments de sa rude existence ceux bien plus poignants de la solitude intérieure ?... J'aurais honte de moi-même si une telle défaillance avait pu m'atteindre.

— Oh ! sublime tante ! vraiment tu n'as jamais eu de découragement, ni de jalousie ! Tu as cru en lui à ce point-là ! Comment donc as-tu fait ? et durant de si longues années !

— J'ai regardé en moi-même, Emilie, et j'y ai

toujours trouvé la foi. Vivant dans un cercle étroit et amical, non seulement je n'ai jamais été trompée, mais jamais je n'ai vu autour de moi nul exemple de perfidie. Ne me mêlant point aux propos du monde, et cachant soigneusement mon secret, je ne l'ai jamais exposé aux déchirements de l'envie, ni aux glaces du scepticisme. Pour Michel, dans un milieu si différent, il en a été de même et notre affection, née avec nous, a suivi notre existence sans recevoir aucune atteinte.

— Tu as vécu dans un rêve, ma tante.

— Oui, mon enfant, dans un rêve. La réalité, toujours dure, nous comptait en avare les jours de bonheur. Ce dernier congé déjà si court, Michel l'abrégea encore de lui-même, pour faire des démarches et se soumettre aux examens de l'infanterie de marine. C'est une voie d'avancement plus rapide, la seule qui pût lui donner quatre-vingt-dix-neuf chances d'atteindre le grade imposé par mon père, comme un refus déguisé, je le crois, mais comme un engagement quand même auquel nous avions droit. La vie toujours studieuse de mon ami, ses services et sa décoration lui valurent un grand succès. Reçu au premier rang et passé lieutenant, il partit aussitôt. Son premier voyage dura deux ans. Ce n'était pas une absence plus longue que les précédentes, et cependant elle nous parut telle par l'effet de la distance. Il est sûr que par un calcul d'imagination, sinon mathématique, une séparation à grand éloignement ajoute au degré de la tristesse tous ceux des latitudes parcourues. — Plus que jamais rapprochés de cœur, nous sentions l'Océan et un monde entre nous, et d'un hémisphère à l'autre nous pouvions nous dire que le soleil éclairait constamment nos désirs et nos regrets.

(A suivre.)

F. FAVIER.

UN ROI DE L'INTÉRIEUR AFRICAÏN



Je le rencontrais, chaque fois qu'en suivant la plage j'allais au fort de Majunga.

Étendu sur le sable, les yeux tournés du côté du large, il semblait absorbé dans la contemplation de l'horizon lointain.

En m'apercevant, il se levait et s'inclinait gravement ; puis il reprenait sa pose abandonnée et ses rêveries.

Dans toutes ses allures, il y avait une sorte de majesté — ne riant jamais, parlant le moins possible, il vivait seul, farouche, mais inoffensif.

Indiens et Sakalaves lui témoignaient le respect que l'on a, là-bas, pour les insensés.

Nos auxiliaires macoas, anciens esclaves, achetés comme lui à Zanzibar, le vénéraient et se prosternaient, en rampant, à ses pieds — il passait à côté d'eux, hautain et superbe. — On sentait qu'il

était convaincu de son droit à cette marque de respectueuse soumission.

Son front était coururé de cicatrices profondes — autour de sa tête, s'enroulait une sorte de couronne d'osselets ; — un collier de même nature entourait son cou, et retombait sur sa poitrine.

Toujours appuyé sur sa longue sagaie, semblable à un sceptre, il avait la démarche solennelle et lente.

Rien ne pouvait le faire sortir de sa gravité triste et de son impassibilité habituelle, rien sinon le bruit du combat.

Quand les Hovas venaient tirailler contre le fort ou la ville, et que les canons du *Fort* se mêlaient à la lutte, il gambadait, sans souci du danger, sur le haut des collines que rasaient les projectiles, bondissant avec des contorsions d'épileptique, avec des gestes de fureur à l'adresse de nos adversaires.

Car ils étaient ses ennemis, à lui aussi — et dès qu'il s'agissait d'eux, ses traits se contractaient, sa physionomie prenait une expression de haine indicible.

..

C'est que les Hovas l'avaient emmené à Madagascar, lui enlevant ainsi tout espoir de regagner, un jour, au delà de la vaste étendue d'eau, l'intérieur africain.

Il pardonnait à ceux qui l'avaient vaincu et vendu — c'était la loi de la guerre, la peine du

dans le sentier de la guerre, traversant les forêts vierges, malgré l'enchevêtrement des lianes tenaces, des liserons géants, des arbres jonchant le sol, des débris de toutes sortes accumulés par les siècles. — Sous ses pieds, les serpents verts ou jaunes fuyaient devant lui dans les broussailles, tandis que les singes grimaçants le suivaient, en sautant d'arbre en arbre.

Son hallucination lui montrait tout cela, tel que jadis, — puis, il lui semblait entendre, comme autrefois encore, le grondement lointain d'une tornade, venant le surprendre au milieu des bois,



Il avait été vaincu, chargé de chaînes, emmené à travers le désert. (Tableau de Benjamin Constant.)

talion; mais il ne pouvait pardonner à ceux qui l'avaient transporté dans une île de l'océan Indien.

Lorsqu'il rêvait, allongé sur la grève, le buste nu, sous les rayons ardents du soleil, il songeait aux scènes grandioses, aux splendeurs de son pays natal.

Il revoyait de vastes forêts d'un vert sombre, peuplées de papillons, de phalènes, d'insectes et d'oiseaux; des clairières fleuries, au milieu desquelles s'ébattaient l'antilope et la gazelle; où perroquets et perruches, aux plumages diaprés, se poursuivaient en jetant des cris aigus; des lacs immenses, aux eaux profondes et poissonneuses — et il revivait sa vie d'autrefois.

En ce pays, où tout est gigantesque, dont les rapides sont des cataractes, dont les ruisseaux sont des fleuves, il lui semblait être encore dans sa pirogue, lancée par des pagayeurs intrépides, à la poursuite des crocodiles et des hippopotames.

Il se retrouvait à la tête de ses hommes armés de lances, avec leurs arcs aux flèches empoisonnées,

éclatant bientôt en ouragan, brisant les ramures, secouant les troncs séculaires, chassant devant elle les fauves éperdus, les éléphants et les rhinocéros affolés, qui écrasaient les arbustes sur leur passage, ainsi que des roseaux.....

..

Enfin, il se retrouvait au milieu de sa tribu, au retour de ses expéditions de chasse ou de guerre, dans sa hutte placée à l'ombre des palmiers et des bananiers, au centre de vastes champs de manioc, de cannes à sucre et de maïs.

Sa Fatuma bien-aimée lui préparait son repas, l'endormait aux accents voilés d'une mélodie sauvage, et protégeait son sommeil, en agitant au-dessus de sa tête l'éventail en plumes de paon, constellé de ses yeux d'azur et d'or.

Son fils folâtrait autour de lui sur la natte en paille tressée, ou bien l'accompagnait dans la forêt, pour s'exercer, sous ses yeux, à bander un arc, à lancer une flèche, à tendre un piège aux rats musqués.

Ah ! l'odyssée de sa vie d'enfance et de jeunesse ! tout cela était loin maintenant, perdu pour toujours, depuis que les Hovas, lui faisant traverser la mer des Indes, l'avaient interné dans cette grande île inconnue : Madagascar ! — d'où il avait bien compris qu'il ne sortirait plus jamais, jamais.

C'était ce qui l'avait rendu fou — et depuis que sa raison l'avait quitté, il était devenu doux et inoffensif, vivant dans ce rêve, aussi lucide que la réalité, qui se renouvelait chaque jour, tandis que ses regards se perdaient dans l'horizon sans limite.

..

Un de nos macoas, qui comprenait son idiome, m'avait expliqué sa folie, ses visions quotidiennes, et raconté son passé.

Il était le roi de sa tribu, là-bas, au cœur de l'Afrique ; — parmi toutes ses femmes, Fatuma, la mère de son enfant, était son unique amour ; — noire comme l'ébène, avec la taille élancée d'un palmier, la peau délicate et douce, elle excitait l'admiration de tous les guerriers, lorsque, accroupie sur le seuil de sa lutte, elle faisait rouler en lourdes coques sa chevelure laineuse, non moins fine que de la bourre de soie.

Lui, l'adorait, — il oubliait pour elle ses courses aventureuses, et restait des heures entières à ses pieds, humant le parfum subtil des fleurs parfumées dont elle s'ornait.

Malheureusement, un jour qu'elle avait commis l'imprudence de s'en aller au loin, elle avait été l'objet d'une tentative d'enlèvement, à laquelle elle n'avait échappé que par miracle, ensanglantée, meurtrie, souillée de fange gluante et noire, malade de toutes les souffrances endurées.

Alors, il avait rassemblé à la hâte tous ses compagnons de guerre, et s'était mis en marche contre ceux qui l'avaient si cruellement outragé dans sa femme qu'il aimait, altéré de vengeance et de sang.

Hélas ! il avait été vaincu, fait prisonnier, chargé de chaînes, emmené avec d'autres captifs à travers le désert et finalement vendu à des trafiquants d'ivoire et d'esclaves. Voilà comment, après avoir été traîné à Zanzibar, il était arrivé à Mungu !

Là, il s'était senti perdu, — une douleur immense l'avait saisi, dans laquelle sa raison avait sombré.

Depuis lors, il passait toutes ses journées sur le bord de la mer, où jusqu'au coucher du soleil, il reprenait possession pour ainsi dire de son passé ; rôdant, pauvre âme en peine ! pendant ses nuits sans sommeil, dans les rues de la ville, de sorte qu'il fut pris, un beau soir, pour un incendiaire, et reçut une balle dans la cuisse.

Il fallut l'amputer — pendant tout le temps que dura l'opération douloureuse, il parut insensible à la souffrance, ne proférant aucune plainte, absorbé dans son rêve incessant, — et il en fut ainsi jusqu'à ce que le tétanos, en l'emportant, eut mis fin à sa vie de martyr.

A l'approche de son heure dernière, sa figure eut une sorte de rayonnement extatique, — peut-être entrevoyait-il les prairies herbeuses, où le Grand Esprit le transporterait, où il s'adonnerait à des chasses éternelles, en compagnie de sa Fatuma et de son enfant ; et d'où ne viendraient plus l'arracher des hommes cruels, pour le priver d'un bonheur désormais sans fin.

Commandant EDOUARD WYTS.

LA RÉPUBLIQUE DE SAINT-MARIN

I

Une république patricienne. — L'arringo. — Le Consiglio Principe. — Les régents. — Le sénat. — Organisation municipale. — Les juges. — Les Codes de Saint-Marin. — La justice dans une cuve.



'EST dans un coin des Romagnes, à quelques kilomètres des côtes de l'Adriatique, entre les provinces de Forlì, de Pesaro et d'Urbino, que se trouve la République de Saint-Marin.

Son petit territoire — 61 kilomètres carrés — est assez pittoresque pour intéresser un voyageur. Mais d'ordinaire, pour ceux qui, dans leur voyage en Italie, font figurer Saint-Marin dans leur itinéraire, l'attrait des paysages de la petite république ne compte guère. Un intérêt d'un autre ordre les y attire. Pour ceux-là, de même qu'Andorre et Monaco, Saint-Marin n'est pas seulement une curiosité géographique.

Ces États sont dans l'Europe constitutionnelle d'aujourd'hui des exceptions politiques extrêmement intéressantes ; chacun ils présentent, en plein XIX^e siècle, le type très net, très accusé d'une des formes disparues de gouvernement.

Andorre est une république féodale, essentiellement théocratique et patriarcale. Monaco est une monarchie absolue. Saint-Marin évoque le type des républiques patriciennes. On dirait de véritables restitutions historiques, un musée d'institutions archaïques conservées à titre d'échantillon.

A l'origine, cette aristocratique république de Saint-Marin offrait le type du gouvernement démocratique par excellence. La formule « le gouvernement du peuple par le peuple » avait trouvé dans ces montagnes son application absolue. C'était bien véritablement le peuple réuni dans ses comices qui faisait les lois ; la délégation des pouvoirs était chose inconnue.

Lorsqu'il y avait une résolution importante à

prendre on se réunissait sur la place publique — on convoquait l'*arringo* — et c'étaient dans ces assemblées populaires que les lois se discutaient et que les mesures intéressant la République étaient prises.

Comment, de cette formule rigoureuse du gouvernement démocratique, Saint-Marin arriva-t-il à l'organisation de sa république patricienne, c'est ce que nous n'entreprendrons pas d'exposer ici. Résumer les travaux des historiens san-marinois serait un travail hors de proportion avec cette étude.

L'*arringo* paraît avoir disparu avec les lois écrites. Les premières furent celles qui se trouvent dans le *Liber statutorum communis castri Sancti Marini* qui fut rédigé par 12 San-Marinois au commencement du XII^e siècle. — Au lieu de ses comices populaires, Saint-Marin eut son assemblée de soixante membres : le *Consiglio Principe*, qui se donnait ce nom significatif : le Prince.

Les soixante membres du « Grand-Conseil Princier et Souverain » sont nommés à vie. Ils sont choisis pour un tiers parmi les nobles, pour un autre tiers parmi les bourgeois. Le troisième tiers est recruté parmi les propriétaires : c'est la portion plébéienne de l'Assemblée.

C'est le Conseil Princier qui élit ses membres, et lorsque des vacances viennent à se produire, il doit choisir les nouveaux conseillers de façon qu'un noble soit remplacé par un noble, un bourgeois par un bourgeois et un cultivateur par un cultivateur.

Les pouvoirs du Conseil sont à peu près illimités : Droit de vie et de mort : droit d'amnistie, plein pouvoir sur les lois et décrets, etc. C'est encore à lui qu'il appartient d'élire les magistrats, les fonctionnaires et de désigner au choix des San-Marinois les chefs du pouvoir exécutif.

Ces derniers au nombre de deux sont les Consuls ou *Capitaines régents*. Leurs pouvoirs ont une durée de six mois.

Leur élection a lieu le 1^{er} avril et le 1^{er} octobre. Quinze jours avant, le Conseil se réunit et cède au choix des candidats.

On tire au sort douze noms de conseillers. Les douze conseillers dont les noms sortent de l'urne proposent chacun un candidat éligible pour la charge de régent¹.

Le Conseil fait alors un choix. Il vote sur les douze noms qui lui sont soumis, et il déclare candidats à la régence les six San-Marinois qui ont obtenu le plus de suffrages.

Les deux régents doivent toujours être, l'un un noble, l'autre un bourgeois ou un propriétaire.

Lorsque le Conseil a désigné les candidats, les électeurs sont convoqués. Tous les San-Marinois âgés de 25 ans ont droit de voter.

C'est dans la cathédrale, derrière l'autel de Saint-Marin, que les élections ont lieu.

1. Ces fonctions sont gratuites. Il n'est alloué aux régents qu'une indemnité de 150 fr. pour fournitures de bureau. En outre, et pour permettre à tout membre du Grand-Conseil, même le plus pauvre, d'occuper les hautes fonctions de capitaine régent, s'il vient à être désigné par le sort, un article de la constitution interdit au président de donner, en cette qualité, la moindre réception pendant le cours de sa magistrature.

1^{er} NOVEMBRE 1891.

Les électeurs déposent trois bulletins dans l'urne : chacun de ces bulletins porte deux noms que le Conseil a réunis. L'électeur efface les noms des candidats auxquels il refuse ses suffrages. On voit combien est minime la part qui revient à l'élément populaire, dans le choix des gouvernants, et ce n'est pas sans étonnement que l'on constate ce rôle réduit assigné au suffrage universel et les précautions multiples dont on entoure son exercice dans un pays où longtemps les lois ont été faites par le peuple lui-même.

Et cependant cette république patricienne est profondément imbue de l'esprit démocratique. Jamais l'égalité des citoyens devant la loi, la liberté de tous, n'eurent de gardien plus vigilant que son Conseil ; jamais également le pouvoir ne fut exercé d'une façon plus équitable et plus paternelle. Le baron Morin de Malsabrier, dans sa brochure : *Un petit État*, appréciait fort justement cette situation quand il écrivait en parlant de ces institutions dont il admirait la simplicité et la fixité :

« On y voit une société d'origine démocratique assez prudente pour laisser à chaque élément social sa part légitime d'influence, part que l'on peut même trouver excessive à l'égard de l'élément aristocratique. Il est permis d'inférer d'une telle infraction au principe d'égalité que l'aristocratie san-marinoise, loin de chercher à abuser de la situation privilégiée qui lui est faite, a su de tout temps s'en montrer digne. »

Outre son *Consiglio Principe*, Saint-Marin possède un petit conseil de 12 membres, dont les deux tiers sont renouvelés tous les ans. C'est le Sénat san-marinois.

Le même esprit qui a présidé à la constitution de l'État se retrouve dans l'organisation des communes. Pas de pouvoir municipal proprement dit, pas de conseil élu, mais un délégué administratif, chargé de rendre compte aux agents des besoins du village, de les informer des délits commis et de procéder aux actes d'administration qui sont de sa compétence.

L'organisation judiciaire de la petite République a été conçue avec beaucoup d'intelligence.

Dans le but de soustraire les juges aux sollicitations, de les prévenir contre les influences qui peuvent résulter des rapports journaliers avec les justiciables, les San-Marinois ont pensé qu'il était préférable, étant donné surtout qu'ils sont élus tous les trois ans, de choisir les magistrats parmi les juristes étrangers.

Tous les trois ans en effet le *Consiglio* choisit parmi les magistrats italiens les juges de la petite République. Celle-ci a un tribunal civil, un tribunal correctionnel et une Cour de cassation — Cour suprême. La législation san-marinoise est très complète. Les statuts comprennent les lois, coutumes et traditions de Saint-Marin, codifiées et divisées en 6 livres : Constitution — Code civil — Code criminel — Législation d'appel — Règlement de la police sanitaire et de l'édilité — Traité des préjudices. Outre ses statuts la République a un code pénal, un code de procédure pénale et même une loi sur la presse.

Celle-ci est même d'une sévérité draconienne : cent à deux cents francs d'amende à quiconque

offense les autorités ou fait adhésion à une autre forme de gouvernement. La même peine est applicable à celui qui manifeste la volonté de disperser le *Conseil*, ou de détacher une partie du territoire de l'État.

L'offense envers les souverains étrangers est punie de six mois à un an de prison.

Saint-Marin possède encore un code de commerce, le *Codice Cambiario*, qui règle les conditions des lettres de change.

Il fut un temps, qui n'est pas encore fort éloigné, où la justice se rendait à Saint-Marin sans que les greffiers eussent à faire courir leur plume, et même sans le secours du *Codice Cambiario*, qui n'existait pas encore.

On raconte encore à San Marino l'anecdote d'un Vénitien qui, vers 1830, était venu dans la petite capitale réclamer le paiement d'une somme que lui devait depuis longtemps un des indigènes.

Amené dans la maison du chef de l'État il se trouve en présence d'une énorme cuve.

Une tête, un bras nu en émergeaient, et le reste à l'avenant. C'était le juge suprême qui foulait tranquillement sa vendange.

Le Vénitien n'avait jamais vu la justice en un aussi simple appareil.

Mais la robe ne fait pas le juge.

Au reste ce fut l'avis du Vénitien; le magistrat, tout en continuant à fouler la vendange entendait la plainte, invitait le débiteur à présenter ses moyens de défense, et, les trouvant insuffisants, le condamnait et ordonnait que sa maison fût mise en vente. Le lendemain le Vénitien était payé.

Il ne retrouva plus, paraît-il, une justice aussi expéditive, et comme, à quelque temps de là, il poursuivait une affaire devant les tribunaux de Venise, il s'écria, exaspéré des retards de la procédure et des exigences de la forme :

Val più un pistadura di San Marino che dieci parrucchine di Venezia. Un pressureur de Saint-Marin vaut plus que dix perruques de Venise.

Le proverbe veut qu'on trouve la vérité dans le vin; l'on voit que la justice peut également s'y rencontrer.

II

De Rimini à Saint-Marin. — Serravalle. — Il Borgo. —

Les communes de la République. — Au haut du Titan. — Les monuments de Saint-Marin. — La Pieve. — Le palais du Conseil. — L'ambassade de Monge. — Une lettre du général Bonaparte. — Napoléon III et Saint-Marin. — La Rocca. — La prison san-marinoise. — Encore un théâtre. — Le musée. — Pas de pauvres. — La statue de Pianello.

Aucune voie ferrée ne conduit à Saint-Marin.

Que l'on ne s'en plaigne pas! Le paysage est superbe. Un chemin de fer l'aurait abîmé. Des ingénieurs auraient percé des tunnels dans ces montagnes et jeté d'horribles viaducs sur les vallées.

Qui peut dire tout ce qu'ils auraient mis d'utile et de laid au milieu de ce splendide décor!

D'ailleurs rien n'est plus facile que d'aller de Rimini à Saint-Marin.

Ceux qui aiment les promenades à cheval peuvent aisément se procurer une monture passable.

Il ne manque pas à Rimini de voituriers et de cicéroni; et la petite république a même son coche, des messageries, sa *vettura postale*, dans laquelle une demi-douzaine de voyageurs peuvent trouver place en se serrant un peu.

Ce coche, un tantinet délabré, comme il convient à une diligence de son époque, va tant bien que mal — plutôt mal que bien — jusqu'au Borgo, le Saint-Marin d'en bas.

Les excursionnistes pressés préfèrent en général un autre équipage, mais pourquoi serait-on pressé d'arriver? La route est fort belle : on regarde la route.

Regarder est ici un plaisir continu, plein de diversité et d'intérêt.

Peu à peu Rimini disparaît, s'efface; les côtes commencent, des côtes formidables dont l'une s'élève jusqu'à 750 mètres.

Un petit ruisseau, un pont en pierre. Au milieu, une borne sur laquelle sont gravées les trois lettres R. S. M.

Voilà la frontière.

On quitte « il regno de Italia » et on entre dans la république du Titan.

Le Titan, l'un des sommets les plus élevés de l'Apennin, sur lequel Saint-Marin est bâti, est le second parrain de la république, et cette désignation : Le Titan, la république Titane, se retrouve fréquemment dans les actes publics et chez les historiens de Saint-Marin.

Dès la première côte la montagne apparaît avec ses roches grises, que surmontent les tours de la citadelle, et de petits points blancs comme de la craie, qui sont les maisons et les monuments de la petite capitale.

Après avoir passé le Marignano, un des torrents du petit territoire, on arrive à Serravalle, un des sept villages de la république.

La petite bourgade est assez gaie d'aspect. C'est un des centres industriels de Saint-Marin! On y fabrique ces vases d'argile de forme étrusque dont on décore les jardins en Italie.

Serravalle possède les ruines d'un ancien château fort, qu'entourent de trois côtés de superbes précipices.

La route laisse à droite le hameau de San Andrea et arrive au Borgo.

Le Borgo, le bourg de Saint-Marin, le faubourg serait plus juste, est une véritable petite ville, fort coquette avec ses places à portiques et ses maisons bâties sur le roc.

Le Borgo a même un théâtre — le théâtre Concordia — monté par actions. Les habitants du Borgo ne se refusent rien : c'est dans ce village qu'ont lieu les foires de Saint-Marin. L'on y vient de toutes les provinces voisines, d'Urbino, de Rimini, de Montefeltre; ces foires ont même valu au Borgo le nom de marché de Saint-Marin. Du Borgo, il faut vingt minutes pour arriver à pied jusqu'à Saint-Marin, et gagner la terrasse de la place du Pianello, où le panorama de la chaîne des

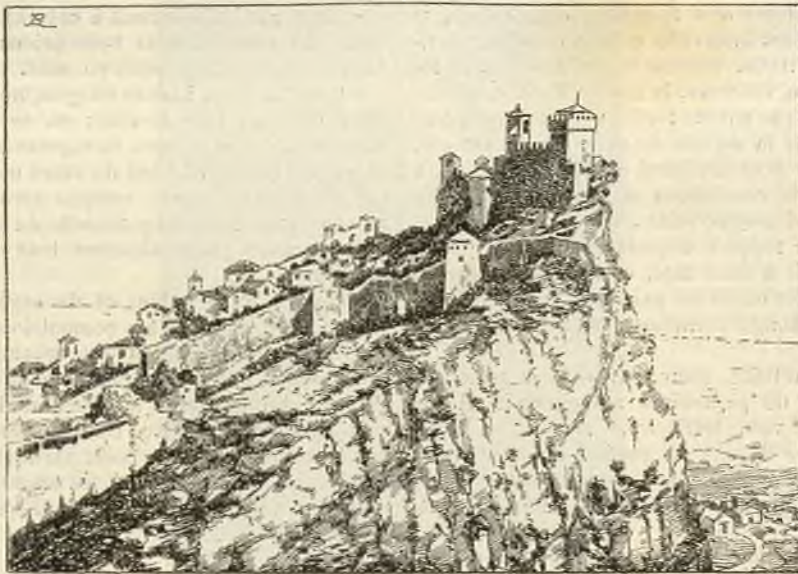
1. San Marino (3500 habitants); Serravalle (1504); Faetano (850); Mongiardino (541); Chiesanuova (481); Domagnano (308); Acquaviva (352); Fiorentino (338); San Giovanni (257) et quelques hameaux : Poggio Casolino, Casola, Teglio, Val Diagon, etc.

Apennins se déroule avec toute sa richesse merveilleuse. Ah! ce panorama! tous ceux qui ont écrit sur Saint-Marin, lui ont donné la plus grande place dans leurs descriptions. Nous n'ajouterons pas à cette collection déjà nombreuse. M. des Vergers qui fut l'hôte du comte Borghesi à Saint-Marin a fait de ce paysage, longtemps admiré, un tableau d'une fidélité absolue. C'est celui que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs :

« Au midi c'est la chaîne des Apennins dont les sommets arrondis se succèdent comme les vagues de la mer et forment jusqu'à neuf plans différents; leurs teintes s'adouciscent depuis la lumière éclatante ou la profondeur des ombres portées du premier plan jusqu'aux nuances d'opale des dernières ondulations. Au nord les plaines de la Romagne,

malheureux de ne plus pouvoir des fenêtres de son cabinet promener ses regards sur cette belle campagne romagnole, si pleine de souvenirs et que ni la Rocca, ni la cathédrale ne l'en auraient consolé. La cathédrale de Saint-Marin, la *Pieve*, est de construction moderne. Sa colonnade grecque fait songer à la Madeleine, et de fait elle a avec cette église un air de famille très accusé.

Elle est placée sous le vocable de Saint-Marin, dont on voit la statue dans le chœur. C'est l'œuvre de Taddolini de Bologne. D'autres sculpteurs bolognais, Massimiliano Putti et C. Birozzi, ont sculpté les treize statues qui représentent Jésus-Christ et les douze apôtres. Les mêmes sont les auteurs des statues allégoriques qui figurent les quatre vertus cardinales.



Saint-Marin.

puis l'Adriatique dont les flots azurés sont encadrés par la sombre verdure de la Pigneta, immense forêt de pins à tête ronde qui croissent le long de la mer dans le delta du Pô, et qui fournissait à la flotte de Ravenne, dans le temps d'Auguste, les bois nécessaires aux constructions navales.

« Ce torrent qui baigne le pied de la montagne, c'est la Marechia, dont l'embouchure forme le port de Rimini, et le pont romain qui réunit ses deux rives sépare la Flaminienne de l'Émilie; ce ruban argenté qui se déroule plus loin, c'est le Rubicon. Là commença l'Empire et les hautes tours de Ravenne nous montrent où il a fini.

« Ombriens, Etrusques, Gaulois, Romains ont combattu pour la possession de ces plaines fertiles. Voilà les montagnes du Picenus, et celles de la Toscane; voilà la vallée du Métaure où la défaite des Carthaginois sauva l'Italie. »

Ce merveilleux panorama est certainement la plus grande des attractions san-marinoises. Non que Saint-Marin n'ait pas de monuments; elle en a, et quelques-uns ne sont point sans intérêt, mais j'imagine que le comte Borghesi aurait été bien

La cathédrale a un beau tableau du Guerchio, la *Vierge* de Nazareth.

Le chœur avec son péristyle de colonnes n'est pas sans élégance; mais tout cela est trop neuf, et la vieille forteresse de la Rocca, avec ses murailles sur lesquelles le temps a mis son embrun, ses créneaux centenaires, son beffroi, est autrement intéressante.

Sur la place du Pianello s'élève le Palais du Conseil Souverain. C'est un bâtiment carré entouré de portiques, sur la façade duquel on voit les armoiries de la République (trois monts de sinople sur champ d'azur portant trois tours avec panache ou flammes de gueules : l'écu surmonté d'une couronne fermée, entourée d'une branche de chêne et feuilles de laurier reliées par un ruban sur lequel est écrit la devise : *Libertas*).

Le palais (?) possède une salle du trône, nom qui ne laisse pas d'être bizarre quand on songe qu'il désigne l'endroit où délibèrent les représentants de la République. Il est vrai que le Consiglio general s'appelle le Prince, et qu'en somme les San-Marinois sont logiques.

Cette salle du trône a de bons tableaux du Guide; et l'on y voit des portraits du duc d'Urbino, de Melchior Delfico, de Bonaparte général.

Le nom de Bonaparte est resté justement populaire auprès des San-Marinois. Cette sympathie a son origine dans la démarche que Bonaparte, au lendemain d'Arcole, chargea Monge de faire auprès du Conseil Souverain.

Monge arriva de Pesaro, quartier général de Bonaparte, à Saint-Marin. Le Conseil Souverain qui était réuni lui fit les honneurs de la séance.

Monge prononça un discours qui débutait par cette phrase où l'on retrouve le langage emphatique de l'époque :

« La liberté qui, dans les beaux jours d'Athènes et de Thèbes, transforma la Grèce en un peuple de héros, qui dans les temps de la République fit faire des prodiges aux Romains, qui, depuis, et pendant le court intervalle qu'elle a lui sur quelques villes d'Italie, renouvela les sciences et les arts et illustra Florence, la liberté était bannie de l'Europe presque entière; elle n'existait qu'à San Marino, où par la sagesse de votre gouvernement, citoyens, vous avez conservé ce dépôt précieux, à travers tant de révolutions et défendu son asile pendant une si longue suite d'années. »

Après avoir rappelé à quels ennemis la patrie française avait à faire face, et quels événements avaient suivi les offres de paix que la République avait faites, Monge termina son discours en ces termes :

« L'armée d'Italie, pour conquérir la paix, est donc obligée de poursuivre ses ennemis et de passer près de votre territoire.

« Je viens de la part du général Bonaparte, au nom de la République française, assurer l'ancienne république de Saint-Marin de la paix et d'une amitié inviolable.

« Citoyens, la Constitution politique des peuples qui vous environnent peut éprouver des changements. Si quelque partie de vos frontières vous était absolument nécessaire, je suis chargé par le général en chef de vous prier de lui en faire part. Ce sera avec le plus grand empressement qu'il mettra la République française à portée de vous donner des preuves de sa sincère amitié.

« Quant à moi, citoyens, je me félicite d'être l'organe d'une mission qui doit être agréable aux deux républiques et qui me procure l'occasion de vous témoigner la vénération que vous inspirez à tous les amis de la liberté. »

Antonio Onofri, qui exerçait alors les fonctions de capitaine régent, répondit à Monge que le jour de sa mission deviendrait pour Saint-Marin une époque mémorable...

Après avoir constaté que la République ne savait pas moins vaincre ses ennemis par la force de ses armes que les surprendre par sa générosité, il déclina les propositions que Monge venait, de la part du général Bonaparte, de soumettre au Conseil Souverain.

« Vous le savez, citoyen envoyé, la simplicité des mœurs et le sentiment sacré de la liberté sont l'unique héritage que nous aient transmis nos pères; nous nous glorifions de l'avoir conservé à travers tant de siècles, sans que les efforts de l'am-

bition, la haine des puissants et l'envie de nos ennemis y aient porté atteinte.

« Retournez auprès du héros qui vous envoie; portez-lui le libre hommage de notre admiration et de notre gratitude : dites-lui que la République de Saint-Marin, contente de la circonscription de son territoire et de sa modeste existence, n'a garde d'accepter l'offre généreuse qui lui est faite et de concevoir les vues ambitieuses d'un agrandissement qui pourrait, avec le temps, compromettre sa liberté; mais que ses citoyens devront tout à la générosité de la République française et de son invincible général, s'ils obtiennent d'assurer ce bien public par l'extension des rapports de leur commerce, auquel ce bien est étroitement uni, et cela aux conditions les plus favorables à leur subsistance.

« C'est particulièrement à cet objet que se bornent nos vœux et nous vous prions d'être notre organe auprès du général en chef.

« Quant à vous, illustre citoyen, nous nous trouvons d'autant plus heureux en ce moment que nous apprécions en vous la sagesse unie au savoir et au patriotisme. Le but de votre mission et celui qui l'a solennellement remplie seront un monument éternel de la magnanimité du nouveau vainqueur; notre reconnaissance leur est à jamais acquise. »

C'étaient là de nobles et de sages paroles, et Antonio Onofri, que ses compatriotes ont appelé Père de la Patrie, voyait juste quand il exprimait cette pensée que cet agrandissement pourrait avec le temps compromettre la liberté de la République à la chute de l'Empire. On peut croire en effet que les alliés n'auraient point pardonné à la petite république d'avoir accepté les offres de la France et qu'elle aurait payé cet agrandissement de son existence¹.

(A suivre.)

1. Après la mission de Monge, Bonaparte adressa au Conseil Souverain, de son quartier général de Modène (28 février 1797), la lettre suivante :

« Le citoyen Monge m'a entretenu, citoyens, du touchant tableau que lui a présenté votre petite république. J'ordonne que les citoyens de Saint-Marin soient exempts de contributions et respectés dans toute la République française. Je donne ordre au général Sabuguet, qui a son quartier général à Rimini, de vous remettre quatre pièces de canon de campagne, dont je vous fais présent au nom de la République. Il mettra également à votre disposition mille quintaux de blé qui serviront à l'approvisionnement de votre république jusqu'à la récolte.

« Je vous prie de croire, citoyens, que dans toutes les circonstances, je m'empresse de donner au peuple de Saint-Marin des preuves de l'estime et de la considération avec lesquelles je suis... Bonaparte. »

Bien que tous les auteurs italiens mentionnent le fait, dit M. A.-L. Balme dans son intéressant ouvrage : *La République de Saint-Marin*, nous pouvons affirmer qu'ils ne furent jamais remis à la République, les ordres du général Bonaparte à ce sujet ayant toujours été éludés. Plus tard, Bonaparte devenu empereur conquiert les États Pontificaux. Dans le partage qui en fut fait entre l'Empire français et le royaume d'Italie, la marche d'Ancone dans laquelle est enclavée la république Titane fut dévolue au royaume d'Italie. Elle allait donc, elle la doyenne des États de l'Europe, devenir peut-être un simple chef-lieu de canton, lorsque M. de Marescalchi, ministre des affaires étrangères du royaume d'Italie, mais résidant auprès de l'Empereur, eut l'idée de consulter Napoléon sur ce qu'il fallait en faire :

« Conservons-la comme un échantillon de république », répondit l'Empereur. — Napoléon s'était souvenu des promesses d'amitié du général Bonaparte.

FÉLIX HÉMENT

L'Université, la science et les lettres viennent de perdre un de leurs représentants les plus sympathiques et les plus méritants.

Félix Hément, ancien inspecteur général de l'instruction primaire, rédacteur au *Journal officiel* pour les comptes rendus de l'Académie des sciences morales et politiques, est mort le 6 octobre, à l'âge de soixante-quatre ans, après une existence toute consacrée, par la parole et par la plume, à l'enseignement public.

Né à Avignon, en 1827, après de solides études qui, à vingt-six ans, lui valurent le grade de licencié ès sciences, il professa successivement aux lycées de Tournon et de Strasbourg, puis vint à Paris, où il se distingua comme chargé de cours dans plusieurs grands établissements universitaires; il fut notamment, en cette qualité, le collaborateur de M. Marguerin à l'école Turgot, comme professeur de sciences physiques, et prit une part très active à la formation de l'enseignement secondaire spécial qui depuis a pris tant d'importance dans l'éducation de la jeunesse se destinant aux carrières commerciales et industrielles.

En même temps d'ailleurs qu'il s'appliquait avec un zèle constant aux tâches afférentes à ses fonctions, ses moindres loisirs étaient consacrés à prêter un concours tout gratuit à mainte œuvre d'éducation populaire, si bien qu'il devint, comme associé ou comme initiateur, l'un des plus infatigables artisans de la diffusion des connaissances scientifiques dans toutes les classes sociales. Pendant plus de vingt ans, il fit à Paris et à Saint-Denis des cours publics, comme membre des associations polytechnique et philotechnique, et se multiplia pour des conférences à Paris (boulevard des Capucines, Athénée, asile de Vincennes), à Lyon, Bordeaux, Elbeuf, Périgueux. Il alla même à plusieurs reprises porter la bonne parole du vulgarisateur dans les principales villes de Belgique.

Entre temps, il fondait les conférences du quai Malaquais, particulièrement destinées aux femmes, avec le concours de MM. Legouvé, J.-J. Weiss, Sarcy, L. Jourdan, Vulpian, etc.

Ce fut lui qui l'un des premiers mit en pratique suivie l'excellente idée d'adjoindre aux conférences sur les sciences, sur l'industrie, sur les voyages, les projections lumineuses, qui, parlant aux yeux en même temps que la voix parle aux oreilles, augmentent dans une large mesure, le plus souvent, l'efficacité d'un enseignement que d'ailleurs

le ministère de l'Instruction publique se charge d'organiser dans toute la France.

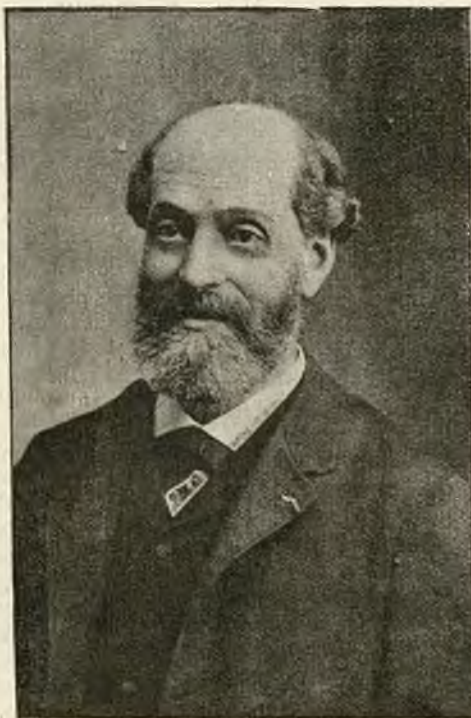
Comme conférencier populaire, Félix Hément avait personnellement toutes les qualités requises pour ce rôle, car il joignait à un très profond et très sérieux savoir, à une entente très méthodique des sujets, une abondante élocution, qui, sans être jamais triviale, restait toujours simple et essentiellement claire : avec lui, entendre c'était comprendre. Aussi avait-il pris une des premières places parmi les conférenciers populaires les mieux écoutés, les plus applaudis.

Par surcroît, faculté plus rare qu'on ne pense, quand il remplaçait la parole par la plume, l'habile, le lucide causeur se trouvait transformé en un très facile et très intéressant écrivain, non moins goûté que le conférencier.

De là de nombreuses séries de chroniques scientifiques, fort appréciées dans les feuilles les plus répandues, de là aussi une suite d'ouvrages qui, édités à la librairie Delagrave, constituent une sorte d'encyclopédie élémentaire, bien digne du succès qu'elle obtient chaque jour. L'on peut notamment signaler : *Menus Propos sur les sciences*; *Premières Notions de cosmographie, de physique et de météorologie*; *de l'Instinct et de l'Intelligence*; *la Science anecdotique*; *Récents Conquêtes de la science*; *Notions d'histoire naturelle*; *Tableaux géographiques et cosmographiques*, etc.

Deux fois couronné comme vulgarisateur émérite par l'Académie française, et une fois par l'Académie des sciences morales et politiques, F. Hément était chevalier de la Légion d'honneur et officier de l'Instruction publique. Il a passé en travaillant sans cesse à l'amélioration, à l'élévation des esprits; son souvenir vivra, car son nom est inscrit au livre d'or des hommes utiles.

E. M.



Félix Hément, né en 1827, mort le 6 octobre 1891.

COCO

Histoire d'un perroquet.



Il était sept heures du soir, la nuit tombait, et, depuis la pointe du jour, mon ami Escarbagnas et moi, nous chassions.

D'abord, nous avions battu les guérets et les chaumes; ensuite, après la rosée, nous avions arpenté les luzernes et les trèfles; plus tard, nous étions entrés sous bois, et pourtant, à cette heure tardive, nos carniers ballottaient encore vides et flasques, sur nos échinés fatigués.

Le gibier, certes, ne manquait pas en cette propriété scrupuleusement gardée. Pendant toute la journée, nous avions entendu crépiter la fusillade des chasseurs plus heureux, et, à chaque instant, arrivaient jusqu'à nous des voix qui criaient :

« Apporte, Fox! — Ici, Black! — Phanor, Mirza, Miss, apporte! apporte! apporte! »

C'était à n'y rien comprendre, et il fallait que la noire déesse de la guigne se fût attachée à nos pas, en cette journée d'ouverture, où, sous un radieux soleil d'août, les pampres jaunis des vignobles, les cimes déjà rougissantes des futaies et les meules d'épis mûrs flamboyaient dans une apothéose de lumière.

Nos chiens allaient, venaient, quètaient, cherchaient, soufflaient et s'essoufflaient, sans découragement, sans lassitude; et rien, toujours rien que des faucons tournoyant à perte de vue dans le ciel bleu, et des bandes de corbeaux mouchetant de points sombres la terre brune des labours.

Nous rentrions désolés au château, songeant aux quolibets et aux rires qui nous attendaient au retour. Jenny surtout, ma petite cousine Jenny nous faisait peur, et nous redoutions aussi d'affronter les railleries du docteur, cet éternel moqueur!

Escarbagnas pensait au suicide; moi, je dévorais ma honte en sifflotant, sans conviction, des airs de chasse. Et nous marchions tristement sur la route toute blanche, que moirait fantastiquement l'ombre allongée des arbres, tandis qu'autour de nous, la campagne s'étendait, baignée dans une troublante et indécise clarté, que rompait, brusquement, à l'horizon, la sombre profondeur des futaies.

Tout à coup, le son d'une cloche qui tintait arriva jusqu'à nous.

« Entends-tu, Hector? fit Escarbagnas.

— La cloche du dîner! nous sommes en retard.

— Tant mieux, nous rentrerons sans être aperçus.

— Oui, mais tôt ou tard, il faudra toujours nous montrer et alors...

— On se fichera de nous.

— Tu l'as dit, mon brave Marseillais.

— J'ai une idée! Si nous ne rentrions pas du tout?

— Jamais?

— Si, mais plus tard, quand tout le monde sera couché.

— C'est que... je meurs de faim.

— Eh bien! mangeons.

— C'est bon à dire.

— Ne t'inquiète pas; j'ai tout ce qu'il faut sur moi. »

Escarbagnas s'installa sur l'accotement de la route, et tira successivement de sa carnassière du pain, du fromage, des pommes et une bouteille de vin.

Maintenant, tous deux assis sous un rayon de lune qui nous éclairait, nous devisions gaiement, car nous avions trouvé le moyen d'éviter au retour les plaisanteries de ma petite cousine et les sarcasmes du vieux docteur : il s'agissait tout bonnement de passer chez Denis, le garde, et d'y remplir nos carnassières.

La honte intime nous restait, il est vrai; nous la buvions amèrement, mais qu'était-ce que cela auprès de l'entrée triomphale que nous allions faire au château?

Le pain d'Escarbagnas était dur comme un roc, par suite du bain de soleil que toute la journée il avait pris dans le carnier de mon ami; le fromage par son odeur aurait fait fuir tout le gibier du canton; quant aux pommes, pendant dix heures incessamment heurtées, elles présentaient des surfaces molles et jaunes, dans lesquelles, Escarbagnas et moi, nous trempions mélancoliquement des mouillettes.

« Buons, maintenant! » fit mon ami en me présentant la bouteille.

Mais, soudainement, son bras s'arrêta, immobile, comme pétrifié, et, tout bas, sans bouger, d'une voix tremblante et émue qui, comme un souffle arriva à mon oreille, Escarbagnas murmura :

« Là!... tout près!... en face de nous!... regarde!... un lièvre!! »

A cinq ou six pas, dans une luzerne fraîchement coupée, en pleine lumière, un lièvre était assis, se grattant le museau avec ses pattes de devant, tandis que ses formidables oreilles se dressaient!

Il paraissait tout noir et son ombre projetée sur le sol, s'allongeait, gigantesque!

« Il est énorme! monstrueux! souffla Escarbagnas.

— Phénoménal! » répliquai-je, sur le même ton, en saisissant d'une main tremblante mon fusil appuyé sur un arbre voisin.

Mon ami s'était déjà emparé du sien placé à terre, à côté de lui.

Au bruit de l'acier qui craquait, l'animal dressa les oreilles, puis aussitôt rassuré par notre immobilité reprise, il continua sa toilette.

« En joue! commanda Escarbagnas, et attends pour tirer le commandement de feu! »

Avec une extrême précaution, nous relevâmes

nos armes, et, lorsque les deux canons furent parallèlement allongés dans la direction du civet futur :

« Feu ! » ordonna Escarbagnas.

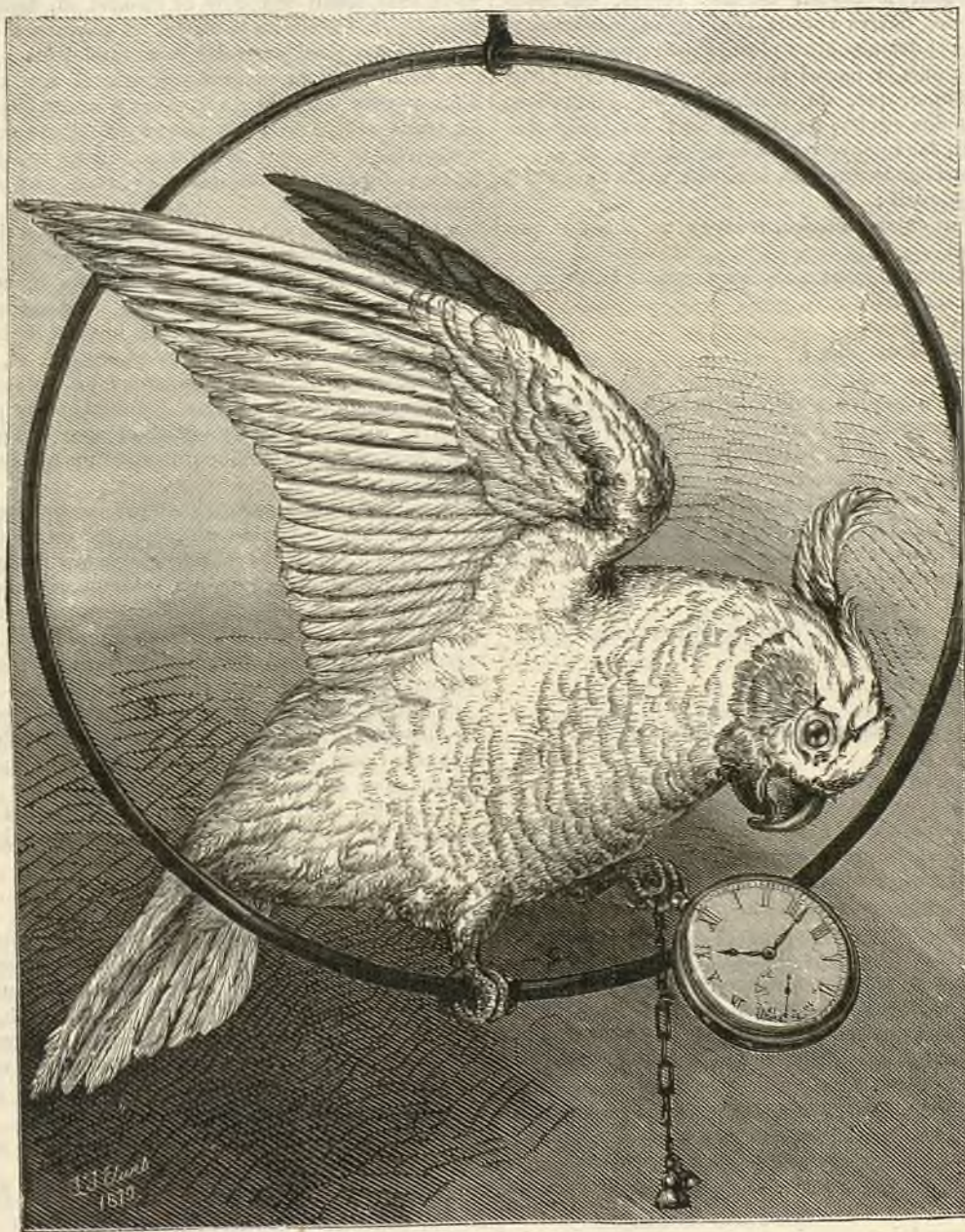
Deux détonations formidables réveillèrent la campagne endormie et nos chiens, subitement

— Je voulais te laisser l'honneur de ce meurtre.

— En ce cas-là tu aurais pu ne pas tirer.

— Je n'aime pas rentrer avec mon arme chargée.

— Tu as toujours réponse à tout... Allons chez Denis.



Coco disait toujours exactement l'heure et la minute. (Dessin de A.-J. Elives.)

arrachés au sommeil, s'élancèrent en aboyant furieusement à la poursuite du lièvre qui fuyait.

« Maladroit ! tu l'as manqué ! s'écria rageusement mon compagnon de chasse.

— Il me semble que toi aussi....

— Oh ! moi, j'ai tiré en l'air.

— Vraiment, et pourquoi ?

— Allons chez Denis. »

En nous rendant chez le garde, sûr maintenant de ne pas rentrer bredouille, j'avais repris toute ma bonne humeur et je forgeais dans mon esprit des histoires de chasse abracadabrantes que je racontais à mon ami.

Escarbagnas m'écoutait avec le plus grand sang-

froid et, après chacune d'elles, il me répondait :
« C'est extraordinaire, je ne dis pas non, ce que tu me contes là, mais j'ai vu plus fort que ça. »

Alors, ma fantaisie ne connut plus de bornes ! Je lui contai une certaine chasse à l'ours dans laquelle l'animal sauvage avait férocelement avalé une meute tout entière et les chasseurs avec ; je créai, pour le besoin de mes contes, des lions ailés, des lièvres cornus, des éléphants microscopiques et des alouettes plus grosses que des vautours ; puis je narrai l'histoire de ce loup blanc fantastique, que, de génération en génération, depuis des siècles, on chasse dans les forêts des Vosges, sans pouvoir l'atteindre jamais.

Escarbagnas écoutait, intéressé, mais toujours il me répondait :

« C'est extraordinaire, mais j'ai vu plus fort que tout ça ! »

— Alors tu gobes mon lièvre cornu ? lui demandai-je stupéfait.

— Je le gobe.

— Mes lions ailés ?

— Mais... oui.

— Mes alouettes géantes et mon loup éternel ?

— Pourquoi pas ? mon ami ; tout est possible après ce que j'ai vu et entendu !

— Raconte, alors, raconte, mon ami.

— Pour ça, non ! tu ne me croirais pas.

— Tu m'as bien cru, toi.

— Oh ! moi, c'est autre chose, je n'ai pas le droit d'être incrédule.

— Dis toujours.

— Moi, commença gravement Escarbagnas, j'ai vu une bête qui parlait.

— Un chien ?

— Non.

— Un âne, comme celui de Balaam ?

— Pas plus.

— Un cheval ?

— Rien de tout cela ; un perroquet.

— Un perroquet ? la belle affaire ! Ils parlent tous, les perroquets : « Portez armes !... présentez armes !... ra ta plan ! plan ! plan ! plan ! plan ! » Celui de ma concierge dit même des choses que je ne puis te répéter.

— Fort bien, mais l'oiseau de ton honorable concierge lance des mots appris, sans se rendre aucun compte de ce qu'ils signifient ; mon perroquet à moi exprimait sa propre pensée et elle était souvent profonde et réfléchie la pensée du pauvre Coco ! »

Et après un silence que ne rompit, en cette nuit sereine, que le bruit de nos souliers ferrés martelant le sol pierreux de la route, Escarbagnas murmura d'une voix émue :

« Coco ! pauvre Coco ! »

Je regardai mon ami, et, sur son visage qu'éclairait un rayon de lune, je lus une expression de tristesse poignante, et, dans ses yeux, j'aperçus deux larmes qui perlaient, prêtes à s'échapper.

« Elle est triste ton histoire ? demandai-je à Escarbagnas.

— Pour moi, oui, toi... tu riras.

— J'aime mieux ça !

— Et tu ne me croiras pas. Heureusement pour te convaincre, j'ai un témoin. Denis, le garde chez

lequel nous nous rendons, t'affirmera que je t'ai dit la vérité.

— Et rien que la vérité, comme au Palais ?

— Tu vois bien, tu plaisantes.

— Non, parle, je serai sage.

— Coco, commença Escarbagnas, appartenait au père Denis, qui, à cette époque (je parle de deux ans), tenait une sorte de cabaret où, dans la journée, à l'heure de la sieste, les paysans et les ouvriers des fabriques voisines se rendaient.

« Coco était un magnifique animal aux ailes d'émeraude frangées de longues plumes bleues. Sa tête toute rouge était surmontée d'une sorte d'aigrette et ses yeux dont la prunelle, par instants, se dilatait, s'illuminaient de lueurs phosphorescentes.

« Libre dans le cabaret, gravement il marchait avec un balancement de matelot ; quelquefois, des heures entières, plongé sans doute dans la contemplation d'un monde extérieur, il demeurait immobile au sommet de l'immense horloge de bois dont il semblait le couronnement sculpté, et, de là, il contemplait d'un œil moqueur les consommateurs attablés, dédaignant leurs futiles propos et ne se mêlant à la conversation que lorsqu'il avait quelque chose d'utile à dire, ou un bon conseil à donner. »

Je ne perdais pas de vue Escarbagnas qui contait gravement, avec une mélancolie profonde dans la voix. Il ne me semblait pas possible que l'on pût se moquer du monde avec ces intonations douces et cet accent de vérité. Il parlait de l'oiseau comme il l'eût fait d'un ami absent, d'un parent perdu et regretté, doucement, simplement, presque pieusement.

« C'est un sage, ton perroquet ? interrompis-je.

— Dis plutôt : c'était un sage ! car il n'est plus, le pauvre Coco, il est mort ! » répondit tristement Escarbagnas, et il continua :

« Coco ne savait pas écrire, sa conformation physique lui interdisait cette branche d'instruction, mais il savait lire parfaitement.

— Ah bah !

— Oui, il savait lire. Denis lui présentait un journal déployé et aussitôt l'oiseau en commençait la lecture, éclatant de rire aux « faits divers » drôles et aux « mots de la fin » spirituels, mais lorsque le hasard le menait sur le récit d'un horrible assassinat ou de tout autre crime épouvantable, Coco avait comme des sanglots dans la voix et communiquait son émotion à tous ceux qui écoutaient sa lecture. »

Ici je saisis Escarbagnas par le bras et je le regardai bien en face.

« Marius ! mon bon, m'écriai-je, tu me fais poser, mon ami. »

Mais lui, très doucement, me répondit :

« Je te donne ma parole d'honneur que je te dis la vérité.

— Continue alors, fis-je résigné.

— Lorsque Coco s'apercevait que quelqu'un dans la société commençait à se griser, il l'interpellait aussitôt : « Jean, je te conseille de ne plus boire, tu commences à te pocharder, mon ami, et ta femme ne sera pas contente ! »

« Toutefois, dans l'intérêt de son maître, Coco

poussait à la consommation : « Allons ! allons ! criait-il, encore une bouteille », et il ajoutait sentencieusement, en latin : « *Bonum vinum lætificat cor hominum !* »

« Ajoute que, quand son maître voulait lui faire dire l'heure qu'il était, il lui suffisait d'accrocher sa montre au cerceau suspendu sur lequel Coco perchait ordinairement, Coco disait aussitôt l'heure et la minute. »

J'avais des envies folles d'étrangler Escarbagnas, néanmoins je le laissai continuer.

« A cette époque, reprit mon ami, j'allais souvent, le matin, chercher Denis et nous chassions ensemble dans la lande. A midi, nous avions coutume de rentrer chez lui pour déjeuner. Ces jours-là, lorsque nous étions en retard, à midi précis, j'entendais la voix de Coco qui nous criait, je ne sais d'où, de la cime de quelque arbre probablement : « Messieurs, à la soupe ! à la soupe ! » et nous rentrions docilement à cet appel. »

La voix d'Escarbagnas était maintenant saccadée comme si ses paroles eussent eu du mal à sortir de son gosier. A mesure qu'il avançait dans son récit, son émotion grandissait et son accent devenait si attendri, que vraiment, moi aussi, malgré les burlesques choses qu'il me contait, je me sentais remué, ne sachant pas quelle contenance garder devant cet impitoyable farceur qui, bien sûr, se moquait de moi.

« Un jour, continua mon ami, un dimanche matin, — oh ! de ce dimanche-là je me souviendrai éternellement, il faisait un beau et clair soleil d'hiver, presque chaud, quoique nous fussions en décembre. Autour des arbres dépouillés, comme une buée lumineuse flottait. Les feuilles sèches crépitaient sous nos pieds, et, tout au loin, les cloches des villages tintaient des choses tristes que le vent nous apportait. Cependant Denis et moi nous rentrions joyeux, deux lièvres et cinq perdrix palpaient dans nos carnassières, et nous venions de voir, dans un bouquet de bois, tout près de la maison, s'abattre une bécasse, la première de l'année. »

« Attendez, monsieur Marius, me dit le garde, je vais faire le tour du bois pour vous rabattre la demoiselle, elle vous passera sur la tête ; surtout ne la manquez pas ; si vous ratez la première, vous n'en tirerez pas une autre de la saison. »

« Denis partit et quelques instants après il me cria :

« A vous ! monsieur Marius, à vous ! »

« A la cime des arbres, au-dessus d'un grand chêne qui avait conservé sa chevelure jaunie et dont les feuilles, semblables aux sequins d'or d'un collier oriental, s'agitaient au soleil, un oiseau passait à tire-d'aile. »

« J'ajustai à la hâte, presque sans viser ; et la pauvre bête tomba lourdement dans un enchevêtrement de bruyères et d'ajoncs. »

— Touché ! mort ! » criai-je à Denis qui accourait.

« Nos chiens, braques à poil ras, ne se souciaient pas d'entrer dans cet océan d'épines. Le garde et moi nous y pénétrâmes et, au bout de quelques instants de recherches, j'aperçus quelque chose qui remuait. »

« Je me baissai pour ramasser ma victime, mais, soudainement, je m'arrêtai terrifié. »

« Une voix bien connue, une voix lamentable, une voix de polichinelle agonisant disait :

« Ah ! cette fois-ci, ça y est !!! »

— Coco, pauvre Coco ! m'écriai-je en m'arrachant les cheveux, c'est moi, moi qui t'ai tué ! »

« Denis avait pris dans sa main la pauvre bête palpitante dont l'œil déjà se voilait. La tête pantelante de l'oiseau pendait lamentablement, tandis que sa verte poitrine s'empourprait du sang de sa blessure. »

« A la maison, Denis étendit Coco sur un lit d'ouate, la tête plus élevée que le reste du corps. De son regard mourant l'oiseau nous regardait. Anxieusement, nous suivions la marche rapide de son agonie. Les pattes de Coco se raidissaient, ramenées, en des spasmes, sur sa poitrine. Ses ailes palpaient, agitées de secousses nerveuses et, à chacune d'elles, un filet de sang vermeil jaillissait. Sa prunelle était maintenant horriblement dilatée, et son bec, d'où une sanglante écume s'écoulait, s'ouvrait peu à peu comme pour livrer passage à son âme prête à s'exhaler. »

« Alors, l'oiseau eut comme une révolte, il ne voulait pas partir sans nous adresser un suprême adieu ; il fit un dernier effort et de sa voix devenue étrange, comme si vraiment elle eût déjà appartenu au monde inconnu où il allait partir, il s'adressa à moi et me dit :

« Marius ! tu es mon meurtrier ! mais sois tranquille, ami, je te pardonne ! »

« Et, après ces paroles, il mourut ! le pauvre Coco, il mourut ! »

— Escarbagnas ! tu n'es qu'un fumiste ! » m'écriai-je, furieux de l'émotion que, malgré moi, ce diable d'homme m'avait communiquée. »

A son tour, il me regarda bien en face. Il était tout pâle et deux grosses larmes, qu'il ne cherchait pas à dissimuler, coulaient le long de son visage. »

« Ai-je bien l'air d'un monsieur qui conte des blagues ? me demanda-t-il sérieusement. »

— Ma foi, mon cher, tu es Marseillais !...

— Je t'ai dit la vérité ; du reste, Denis va te confirmer mes paroles, nous voici arrivés. »

Le garde Denis, interrogé, m'affirma qu'Escarbagnas n'avait rien exagéré, et que tout s'était passé comme me l'avait conté mon ami ; seulement, pendant que mon compagnon de chasse emplissait nos carnassières du gibier acheté pour notre gloire, le garde m'entraîna à part et me dit :

« Monsieur, j'ai à ajouter quelque chose au récit que vous a fait M. Marius. »

— A l'histoire de Coco ?

— A l'histoire de Coco, oui.

— Je vous écoute, papa Denis.

— Seulement, il faut me jurer que vous ne soufflerez pas mot à M. Marius de ce que je vais vous dire. »

— Je vous le jure, mon ami.

— Eh bien... ce n'était pas Coco qui parlait... c'était moi... je suis ventriloque ! »

H. DE CHARLIEU.

FOLIES HUMAINES

Le murmure sans fin de la mer bleue qui scintille sous les rayonnements d'étoiles, se prolonge en un écho vague jusqu'aux salles dorées, fleuries, illuminées, du Casino. La claire transparence d'une nuit tranquille et pure entoure de ses fonds bleuâtres, les silhouettes noires du golfe et des montagnes, des bois et des rochers, des villas élégantes découpant leurs toits dans l'azur, et des barques à l'ancre, étaguant leurs mâts et leurs voiles, doucement balancés par les flots.

Mais le duc d'Olla Farina y flirte avec Decampos, tout en marchant d'un pas lesté, monocle à l'œil et banknotes au gousset, n'irait certes pas s'aviser de perdre son temps à regarder la mer bleue s'endormir, la vague se balancer, repliant sur elle-même sa frange d'argent semée d'étoiles. Il n'aura pas d'oreille pour la chanson du flot; il ne sait pas seulement qu'il passe sous les orangers, près des roses. On ne vient point à Monte-Carlo pour faire du paysage, n'est-ce pas?... Et les cartes, et la roulette, dans le salon, là-bas? les pièces d'or sur le tapis vert, la rouge, la noire, qui passent? Et le petit bruit sec, grinçant, du fin râtelier d'ivoire qui, en raclant, semble râler? Et la voix du banquier, claire, décisive, stridente : « Faites le jeu... Le jeu est fait... Rien ne va plus. »

Voilà qui est empoignant, *per Dios!* voilà qui fait bouillir le sang, sauter les nerfs! Qu'est-ce que tous les orangers, les marbres, les bosquets, les rochers, les étoiles d'or et les vagues bleues, peuvent bien vous montrer, vous dire, auprès de ces attractions-là?... Voilà donc pourquoi le jeune duc d'Olla Farina Decampos hâte le pas, tend le regard; pourquoi il se glisse, dans la foule enfiévrée des joueurs, les lèvres brûlantes, les yeux ardents, les traits contractés par un tressaillement de convoitise furieuse et d'angoisse oppressante, jetant sur le tapis — avec le rouleau d'or ou la poignée de billets bleus — la dernière muraille de son vieux manoir de la Sierra, ou le plus vénéré, le plus beau, des vieux portraits d'ancêtres, datant de plusieurs siècles et signés de Velasquez ou bien de Ribeira.

Sur le gazon de Chantilly, qu'entourent les vertes futaies, passent, joyeux et printaniers, les légers souffles d'avril. Le soleil rit aux fleurs naissantes, les ruisseaux babillent sous les saules, et la vive chanson des merles coupe la douce cantilène des fauvettes, qu'elle accompagne de son rythme sonore, décroissant peu à peu dans la profondeur des bois.

Aussi lord Fritz Knave descend en ce moment du train de Paris, bien ganté, cravaté, pincé, rose à la boutonnière, fumant son londrès et allongeant

le pas, en compagnie du général Rastakouine et du vicomte de Castelpenche. Avec eux il argumente, discute, discute les performances de Dora, sœur de Jet-d'Eau et mère d'Ambassadrice; les chances du prix de La Forêt, pour lequel il parie dix contre eux en faveur d'Agénor contre Nanan, faible de jarret, et Grain-de-Sel, non placé au dernier prix des haies.

Et tout à l'heure, bouche béante, yeux grands ouverts, nez tendu vers la piste, tous trois vont s'allumer, palpiter, battre des mains, glapir, debout dans leur tribune, en voyant passer au milieu d'un nuage de poussière, efflanqués comme des rosses et lancés comme des boulets, sept à huit chevaux aux flancs creux montés par des jockeys grêles. Que seraient pour eux la forêt, les champs fleuris, les chants d'oiseaux trillants dans l'air, la radieuse journée d'avril, la fête des gazons et des branches, si, devant eux, sur le turf, *Eventail*, *Agénor*, *Nanan* et *Cerbère*, et *Primavera*, ne tourbillonnaient point, emportés par un grand élan, un vertige, entraînant leurs émotions, leurs craintes, leurs espoirs, leurs transports, et leurs banknotes, — avec eux?

Bien loin de là, dans ce village qui s'étage, s'étale et grimpe au flanc de la montagne verte, ou sous les berceaux de houblon fleurissant dans la plaine blonde, même fièvre, mêmes ardeurs, même anxiété, mêmes paris. Seulement les décors et la scène ont changé, les acteurs ne sont plus les mêmes.... C'est Mathy le bouilleur, Houbert le forgeron, — ou bien Jean Broeck le charretier, Van den Donck le laboureur — qui s'agitent, s'enfièvent, parient, tout comme le font ailleurs le noble duc d'Olla Farina, le général Rastakouine, le vicomte, le lord, et toute la brillante séquelle.

Seulement plus de roulette, ici : plus d'or étincelant ou de chiffons de papier bleuté semés sur le tapis vert; plus d'Agénor ni de Nanan galopant sur le turf, avec leurs jockeys bleus et rouges. Ce sont d'autres acteurs, — pauvres petits misérables! — qui vont se présenter. Et la scène se passe dans le petit jardin sans ombre, ou dans l'arrière-cour, hâve et sordide, d'un cabaret.

Cette fois, seulement, c'est à une lutte palpitante, acharnée, que vont assister les parieurs; à un combat à sang, à mort peut-être. Les pauvres combattants sont là, immobiles, muets, dans leurs paniers. C'est sur leur tête empanachée que repose la victoire ou la honte de la grande bataille d'aujourd'hui; c'est de leur puissant coup de bec, de leur invincible éperon, que dépend la paix de plusieurs ménages et le pain de quelques familles.

Hier encore, ils chantaient, joyeux, dans la campagne, déployant leurs ailes moirées pour saluer

le soleil levant, relevant fièrement leur tête à la crête empourprée, et gonflant leur gorge aux plumes fauves, dorées d'un reflet de feu. Eux, ne demandaient qu'à vivre en paix, piquant les grains et fouillant le fumier : rien qu'à pourvoir enfin, en bons chefs de maison et pères de famille, à l'entretien de la vive et bruyante tribu qui les suivait gloussant, caquetant, grattant et pondant les œufs dans les haies. Ces pauvres oiseaux sont si simples, ils ne connaissent pas le jeu. Pour se battre, il faut vraiment qu'ils soient bien en colère.

Mais Houbert et Mathy, les Wallons à tête chaude ou Broeck et Van den Donck, les gros Flamands têtus, ont formé leur projet, échafaudé leurs rêves. Ils ont dressé, nommé et armé leurs coqs avec soin, exactement comme Delabarre le millionnaire, ou le baron Hupin, soigne son écurie. Et maintenant c'est sur la vaillance de *Napoléon*¹, le coup de patte de *Dragon d'Or*², ou le coup de bec de *Grosse Botte*³, qu'ils risquent leurs pièces⁴, gagnées devant la fournaise des laminoirs ou au fond du *bure*⁵ à la houille.

Naturellement ces parieurs acharnés, aussi insensés, aussi extravagants que les joueurs de noble race, se sont bien gardés de rapporter leur paye à la maison. Là-bas, la pauvre ménagère voit venir avec angoisse la fin du mois de loyer. Elle passe, la tête basse, devant la boutique du coin, où elle sait qu'on lui refusera bientôt crédit pour son lard et ses pommes de terre.

Elle berce, avec un gros serrement de cœur, une douloureuse et tendre mélancolie, son « petit bî-namé » qui, pendant que le père est au cabaret,

dort si tranquille dans sa « banse »¹. Elle dit à son cher innocent de « rire aux saints, de rire aux anges » ; elle demande au bon Dieu, qui aide les petits enfants sans père, de soutenir, de protéger son cher petit malheureux qui, plus tard, ne trouvera « sur son chemin, que ronces et épines, au lieu de gazons verts et roses aubépines ».

Et, pendant ce temps, les têtes s'échauffent, les cerveaux se montent, au cabaret. D'abord, pour bien se mettre en train, on a vidé sur le comptoir

maint verre de *pécket*², de bière ou de citronnelle. Puis tous sont passés au jardin pour se grouper, le cœur battant, autour de la clôture de planches qui, pour eux, remplace le turf de Chantilly et le tapis vert de Monte-Carlo.

C'est dans ce cirque bas, étroit, que les gladiateurs à panache rouge, vont hérissier leur crête, et jouer de leurs pattes, fouillant de leurs ongles d'acier les plumes miroitantes au soleil, la poitrine palpitante, le cou nerveux de l'adversaire, faisant jaillir le sang chaud et vermeil, tomber les plumes et voler le duvet, crevant les yeux, déchirant et arrachant la chair, jusqu'au moment où le vaincu, sans force, sans regard, tombe affaissé à terre en jetant son grand cri d'angoisse, puis s'é-

lance comme un affolé, courant tout autour du treillis, et, pour trouver une issue, un port de salut enfin, raidit de désespoir ses pattes tremblantes, demi-brisées.

Tant que dure la lutte, toutes les têtes se penchent au-dessus de l'enceinte. Les visages s'empourprent, les muscles tressaillent, les fronts brûlent, les yeux enflammés dévorent les deux pauvres petits combattants. On s'anime, on s'empêche, on se passionne, on crie : « Une pièce pour *Dragon d'Or* ! Trois pièces pour *Napoléon* ! »



Salon de 1889. — Combat de coqs en Flandre. (Tableau de M. Remy Gagghe.)

1-2-3. Noms de coqs de combat.

4. Cinq francs. Au lieu de dire cinq francs, le Wallon dit : « une pièce ».

5. Le puits de la houillère.

1. Berceau.

2. Liqueur de genièvre.

Et ces pièces d'argent jetées, dans un véritable vertige, par ces hommes dont la famille va peut-être manquer de pain, sont là, sur le sol noirâtre, où elles s'entassent, se choquent, roulent, scintillent. Les parieurs emportés ne comptent plus, l'amas grossit toujours. Plusieurs centaines de francs — mille à douze cents parfois — sont ainsi risqués sur la seule vaillance ou la haute réputation du pauvre oiseau innocent qui, entre les grillages, meurt ou tue.

Seulement il arrive parfois que la loi met fin à la lutte. Elle se présente, inflexible, en la personne d'un gendarme qui — tombant à l'improviste, comme le diable sur Polichinelle — saisit les enjeux, prend les noms des parieurs et leur dresse procès-verbal. Car l'autorité civile s'est émue avec raison de ces cruautés inutiles et de ces gaspilla-

ges scandaleux. Elle cherche à y mettre fin, et depuis quelques années surtout, y réussit en partie. Seulement, comme le dit éloquentement Jean-Jacques : « Il est plus aisé de garder de bonnes mœurs que de mettre un terme aux mauvaises. »

Car, ainsi que nous le disions, tous ces effrénés joueurs sont flétris par le même vice, saisis par la même folie. Les beaux souvenirs historiques et la noble lignée du duc d'Olla Farina, l'élégance irréprochable du vicomte de Castelpenche, ne les mettent pas d'un degré au-dessus — sur cette triste pente de la dégradation morale — du forgeron Houbert ou du laboureur Van den Donck. Tous sont des fils dégénérés de la grande famille humaine, nuisibles et dangereux souvent, et coupables toujours.

ÉTIENNE MARCEL.

LES GALERIES DE ZOOLOGIE DU JARDIN DES PLANTES

(Fin.)



DEUX girafes mélancoliques sont hissées sur des socles surélevés, des éléphants se dressent sur des piédestaux et autour d'eux des rhinocéros, des hippopotames, des porcs apportent l'appoint de leur masse et de leur gravité, s'échafaudant au-dessus les uns des autres. Cela me fait penser à un bûcher funéraire zoologique, et je songe aussi aux risques que courent les préparateurs qui s'en vont épouseter les colosses juchés à une telle hauteur.

Nous avons dit que cette salle ressemblait à celle d'une gare; les colonnes de fer qui l'entourent ne sont point pour diminuer cet aspect. Tout autour elles se dressent avec des bases ajourées se rejoignant à des balustrades; elles soutiennent des galeries qui, sur trois étages, entourent le hall. Et, comme celui-ci reçoit sa lumière par le haut, les planchers des galeries empêchent naturellement la lumière de venir éclairer leurs murailles de telle sorte que les armoires y adossées renferment des collections que l'on ne peut que difficilement voir et étudier.

Par contre le luxe du fer est grand. La ferronnerie s'étale en maîtresse; elle remplit les vitrines et y forme des réseaux serrés où disparaissent les poissons rangés un à un, à la façon des parapluies, sur ces supports maintenant de mode dans les antichambres des bonnes maisons. Tout autour de la cuvette des vitrines présentent des poissons, et portent sur leur vitre supérieure un appareil de fer compliqué de fer, voluté, enroulé, avec pendentifs et rinceaux, destiné à supporter un autre poisson monté sur un plateau.

Je crois ne point sensiblement farder la vérité en disant que dans ces galeries une sardine occupe en moyenne un mètre cube d'espace, mais comme tout est compensation en ce monde, il faut voir là

un grand avantage pour l'avenir. Quand les collections du Muséum seront devenues plus riches, on aura de la place pour étaler des multitudes d'objets.

Au nord, une salle correspondant à celle de l'Est renferme la suite des collections mammalogiques, des proboscidiens, des artiodactyles, des périssodactyles, la série des zèbres, daws, couaggas, ânes, hémiones, onagres.

La galerie Sud est occupée par d'autres mammifères, rongeurs et marsupiaux, les phalangers tachetés et autres habitants des parages australiens, et je reconnais là plus d'une peau dont le propriétaire m'a jadis fourni un repas dans les parages de la Nouvelle-Guinée.

Si nous montons au premier étage nous rencontrons encore des mammifères, mais c'est la fin, après les chèvres nous pouvons passer aux oiseaux. La collection ornithologique du Muséum est très belle, les soins que n'a cessé d'y apporter M. A.-M. Edwards l'ont faite peut-être la plus complète du monde, et il faut reconnaître que toutes les espèces sont déterminées et classées. Ce travail énorme a été entrepris et mené à bien par M. Oustalet, aide naturaliste, savant modeste et distingué auprès duquel naturalistes et voyageurs ont toujours trouvé le meilleur accueil. Lors de l'inauguration officielle des nouvelles galeries, en 1889, M. Oustalet fut nommé chevalier de la Légion d'honneur par le Ministre, devant ces collections auxquelles il a consacré sa vie.

On accède à ce premier étage par deux grands escaliers pour lesquels on n'a point épargné la place. Au pied de l'un d'eux se dresse une statue de Frémiet, représentant un homme préhistorique dansant un pas guerrier ou plutôt cynégétique, et tenant à la main la tête d'un ours qu'il vient de décapiter. Mais arrivé au haut de l'escalier on

se perd un peu dans les paliers, les couloirs, les salles; tout cela est pour le moment nu et froid, mais, encore une fois, l'avenir modifiera cette situation en comblant les espaces inoccupés. On affirme d'ailleurs que sous peu tout cela sera garni de meubles, d'animaux empaillés, de bocaux ou de boîtes. Je l'espère et ne demande qu'à vivre assez vieux pour le voir.

Au-dessus de la première salle des mammifères s'étend une salle pleine d'oiseaux. La collection

La galerie de l'Ouest est remplie par les collections de reptiles et aussi par une partie des animaux marins, mollusques et zoophytes. Cette collection se continue au troisième étage, dont elle se partage les galeries et les salles avec les innombrables boîtes et tiroirs de l'entomologie.

Les anciennes galeries n'ont point été démolies, il est même aujourd'hui décidé qu'on les conservera intactes. Elles serviront de magasin pour les collections à l'étude, et la collection des reptiles



La maison de Cuvier au Jardin des plantes. (Dessin de Ad. Guillon.)

est très belle; mais l'architecture de la salle l'est un peu moins, on y trouve surtout deux lourdes tribunes en cul-de-lampe, écrasant la construction et rappelant encore cette disposition des foyers de théâtre qui n'est point, me semble-t-il, de mise dans un Muséum d'histoire naturelle.

La galerie du hall central communique avec cette salle par une porte médiane; on y voit des grands oiseaux et des mammifères ruminants.

L'aile Sud du premier étage est également affectée aux oiseaux. L'aile Nord a une de ses moitiés prise par la collection des nids. La collection d'oiseaux d'Europe fondée par M. Marmottan occupe la salle du Nord.

et poissons, trop nombreuse pour pouvoir se ranger en entier dans les nouvelles galeries, y demeurera encore en partie. On abattra seulement la petite avancée située près de l'entrée. Une petite aile détachée des nouvelles galeries, surmontant les voûtes sous lesquelles on passe pour entrer dans le jardin, les relie au corps de bâtiment de la Bibliothèque et des galeries de botanique et de minéralogie. Mais du côté opposé elles sont arrêtées par la terrasse qui rejoint la porte Cuvier et par les constructions des nouvelles serres adossées à la butte du labyrinthe.

MAURICE MAINDRON.



MOSAÏQUE

Histoire de la table.

Boileau, dans sa célèbre satire sur un *Repas ridicule*, ne fit que reprendre un sujet très heureusement traité par Horace. Le poète latin, dans la huitième satire de son deuxième livre, décrivant un souper chez le parvenu Nasidienus, raconte comme quoi, au beau milieu du festin, un dais mal assujéti se détacha et couvrit les convives d'autant de poussière que ferait le vent dans les plaines de Campanie. Or pendant que cet accident contrariait l'hôte à ce point qu'il se mit à pleurer comme s'il eût perdu son fils unique, Varius, l'un des convives, pouvait à peine étouffer ses rires sous sa serviette (*mappa compescere risum vix poterat*).

Donc les anciens Romains usaient de serviettes; les gens du commun même, à ce que nous apprend Pétrone, attachaient leur *mappa* sous leur menton, comme le font aujourd'hui maintes gens des mieux élevés pour préserver leur vêtement; mais ce qu'il y a de particulier, c'est que, d'ordinaire, les serviettes n'étaient pas fournies par l'amphitryon. Chaque convive (ainsi qu'il ressort de plusieurs épigrammes de Martial) venait nanti de sa *mappa*, qui lui servait non seulement pour s'essuyer les mains et les lèvres, mais encore pour emporter chez lui quelques-unes des friandises qu'il n'avait pu consommer. Quoi qu'il en soit, la plupart des étymologistes s'accordent à penser que le mot qui désignait d'abord la petite pièce de toile dont chacun usait en particulier, au temps où les tables étaient nues, passa aux pièces de toile plus grandes dont ensuite l'on couvrit les tables; et, paraît-il, de ce *mappa*, notre langue, par un simple changement de consonne initiale, aurait fait le mot *nappe*.

La *mappa* ou serviette des Romains a, d'autre part, une histoire en quelque sorte politique, qui prit naissance dans une circonstance assez singulière. Un jour, dit-on, que Néron dînait dans un de ses palais qui avait vue sur le grand cirque, la multitude s'impacientait en attendant que l'empereur vint, comme le voulait la coutume, donner le signal des courses en agitant un drapeau. Ne voulant pas encore quitter la table, Néron donna le signal désiré en lançant par la fenêtre la *mappa* qu'il tenait à la main. Dès lors s'établit la tradition que le départ des coureurs fût marqué de la même façon, et l'honneur de présider les jeux publics et d'y donner le signal des courses par le jet de la *mappa* étant un privilège réservé aux plus hautes dignités, la *mappa* devint une sorte d'emblème d'autorité aux mains des Césars, des consuls et des préteurs, ainsi qu'en témoignent quelques monuments de l'époque impériale.

L'estampe que nous publions représente un bouclier votif d'argent datant du v^e siècle de notre ère, qui fut trouvé par un paysan dans les sables d'un torrent de Toscane en 1779, et qui, acheté par le grand-duc, doit,

croyons-nous, exister encore dans les collections d'antiques de Florence. L'inscription de cette curieuse pièce, qui mesure environ 40 centimètres de diamètre, nous apprend qu'elle fut faite en l'honneur de l'illustre Aspar, fils d'Ardabur, consul et commandant des armées. Cet Aspar, Alain d'origine, avait acquis une grande puissance par une suite d'éclatantes victoires. Empêché de prétendre personnellement à l'empire parce qu'il professait l'arianisme, il fit élire un de ses compagnons d'armes Léon, sous le nom duquel il espérait régner. Mais il n'en fut pas ainsi qu'il l'avait pensé; et le moment vint même où l'empereur le fit condamner à mort comme ayant conspiré contre lui. Aspar est ici représenté assis sur la chaise curule, tenant dans une main le bâton de commandement, dans l'autre la *mappa*, à côté de lui se trouve son fils Ardabur, qui, bien que tout jeune encore, est déjà investi du titre de préteur, et, par cela même, a droit aussi au port de la *mappa*. Le père et le fils sont placés entre deux personnages symboliques féminins qui personnifient évidemment Rome et Constantinople. Dans le bas se voient des boucliers de formes diverses et des fers de lance. En haut du médaillon sont représentés Ardabur, le père, et Plinta, l'aïeul d'Aspar, personnages consulaires portant l'un et l'autre le bâton de commandement. La croix placée au point où commence la légende indique, selon l'usage alors consacré, un monument chrétien.

Variétés météorologiques.

Ce n'est pas d'hier que date l'idée de l'influence que les détonations d'artillerie exercent sur la formation des nuages et la chute de la pluie. On trouve, en effet, dans les *Mémoires de Benvenuto Cellini*, écrits vers le milieu du xvi^e siècle, un passage très significatif à ce sujet.

Cellini s'évadant des prisons papales s'était cassé la jambe en tombant hors des murs. Il eut l'idée de se traîner à quatre pattes vers la demeure d'une duchesse, nièce du pape, qui lui avait des obligations pour un service rendu en de singulières circonstances.

« J'étais sûr, dit-il, de trouver chez elle asile et protection; car elle m'en avait donné des témoignages antérieurs par l'entremise de son chapelain, qui apprit au pape que lorsqu'elle fit son entrée à Rome, je lui avais sauvé une perte de plus de mille écus par suite d'une grosse pluie que je fis cesser quatre fois par le bruit de plusieurs pièces d'artillerie que je fis tirer contre les nuages (la pluie aurait sans doute causé de grandes avaries dans les costumes de la princesse et de sa suite). Cela fit dire à cette princesse que j'étais un de ceux qu'elle n'oublierait jamais et qu'elle m'obligerait si l'occasion s'en présentait. »

Evidemment il faut entendre ici, non pas que le bruit des canons suspendit la chute de la pluie, mais

que l'ébranlement produit sur les nuages provoqua la chute plus abondante des masses d'eau et dégagèrent d'autant l'atmosphère des nuages menaçants.

Curiosités physiologiques.

Les anciens astrologues et médecins avaient donné le nom de *climatériques* à certaines périodes de la vie humaine où il se fait, disaient-ils, de profondes révolutions dans la constitution des individus. Ils espaçaient ces périodes de sept en sept ans, et ils nommaient *grande climatérique* ou *climatérique* par excellence la soixante-troisième année, où s'ouvre la neuvième pé-

riode. Il faisait brûler des cierges, qui duraient quatre heures. Les chapelains venaient l'avertir lorsque le cierge était consumé, et il divisait ainsi par des cierges de quatre heures les douze heures du jour et de la nuit.

Histoire de l'alphabet.

Au *xvii^e* siècle il fut très sérieusement question parmi les lettres de retrancher la lettre Y de l'alphabet français. La querelle se termina parce que Louis XIV se déclara pour le maintien de cette lettre, notamment dans le mot Roi, qu'il voulut que l'on continuât d'écrire avec un Y. D'Hozier, le célèbre généalogiste, dédiant



Bouclier votif aux effigies de la famille d'Aspar (v^e siècle).

riode. Peut-être trouverait-on assez facilement encore un reste de cette opinion chez un certain nombre de personnes de notre temps. Un plaisant anonyme du *xvii^e* siècle fit à ce sujet l'épigramme que voici :

A soixante-trois ans un larron fut pendu,
Ce que maître Blaise ayant su,
Il dit d'un air mélancolique :
« Juste ciel ! voilà donc encore un homme mort,
Tout juste à cet âge critique.
Qu'on dise à présent que j'ai tort
De craindre ma climatérique ! »

Variétés historiques.

Alfred, surnommé le Grand, roi et conquérant de l'Angleterre, divisait les vingt-quatre heures du jour en trois parties égales : l'une pour les exercices de piété, l'autre pour le sommeil, la lecture et la récréation, la troisième pour les affaires de son royaume. Mais comme, de son temps, il n'y avait pas d'horloges,

son ouvrage au souverain avait mis : au *Roi*, au lieu de : au *Roy*. Louis XIV lui en témoigna son mécontentement, et l'on ne parla plus de détrôner l'Y.

En 1776, cette même lettre causa en Allemagne une agitation plus grave. Un maître d'école vint troubler la tranquillité d'un village de l'évêché de Spire, où, de temps immémorial, il était, paraît-il, d'usage de placer l'Y dans l'alphabet immédiatement après l'I. Le nouveau mentor de l'enfance crut faire merveille en mettant l'Y à la place qu'on lui donne partout ailleurs ; mais les têtes du village, moins faciles à corriger qu'un alphabet, s'enflammèrent contre l'innovation ; la fermentation passa des enfants aux pères, la querelle s'échauffa et menaça de tourner au tragique. Il fallut l'envoi d'un corps de dragons pour soutenir l'Y et le maître d'école dans leur nouveau poste. Ils s'y maintinrent, mais pendant quelque temps beaucoup de pères refusèrent d'envoyer leurs enfants dans l'école où l'Y n'était plus à sa place coutumière.

Petites causes, grands effets.

On sait que Gustave Wasa, pour arriver à la couronne de Suède, provoqua l'insurrection des paysans de la Dalécarlie contre Christian II, qui l'avait emprisonné et qu'il détrôna. Depuis plus d'un an ce prince, échappé de sa prison et fugitif, parcourait les montagnes en excitant les montagnards à la révolte. Quoique prévenus par sa bonne mine, par la noblesse de ses traits, par sa haute taille, les Dalécarliens hésitaient à le suivre, lorsque un jour, où il avait harangué avec beaucoup d'énergie une foule de gens, les anciens de la contrée remarquèrent que le vent du nord s'était élevé pendant qu'il parlait. Ce coup de vent leur parut un signe certain de la protection du ciel; et ils y virent un ordre de s'armer. Aussitôt fut décidée l'insurrection qui ne tarda pas à triompher. C'est donc en réalité au vent du nord que Gustave Wasa dut de devenir roi de Suède.

Variétés nobiliaires.

Autrefois il n'était permis qu'aux nobles de mettre des girouettes sur leurs maisons. On prétend même qu'à l'origine ce droit n'était reconnu qu'à ceux qui avaient monté à l'assaut de quelque ville, et avaient planté leur bannière sur le rempart. Les girouettes étaient peintes et représentaient d'ordinaire les armoiries des familles dont elles ornaient le toit.

Curiosités de la dernière heure.

Lorsque, sous le règne de Louis XI, Jacques d'Armagnac, condamné comme coupable du crime de lèse-majesté, fut conduit aux halles pour y avoir la tête tranchée, on brûla du genièvre dans une chambre du Marché-au-Poisson où il se reposa en arrivant, afin qu'il ne fût pas incommodé par la mauvaise odeur de la marée.

Curiosités théâtrales.

Il arrivait quelquefois à Rome que sur le théâtre un acteur parlait pendant qu'un autre faisait les gestes accompagnant ses paroles. Ce singulier mode d'exécution dramatique venait de ce que chez les Romains les spectateurs, en criant *bis* (coutume passée chez nous), faisaient répéter les morceaux qui leur avaient plu. Il arriva qu'un jour on fit tant de fois répéter l'acteur Livius Andronicus, qu'épuisé, enroué, il fit parler un esclave à sa place, tandis qu'il faisait les gestes expressifs. Il s'acquitta même si bien de cette partie du rôle que ce fut, dit-on, ce qui donna lieu à la création de l'art de la pantomime, qui bientôt fit fureur, et fut poussé par certains acteurs à une véritable perfection.

Histoire des mots et locutions.

Bicoque était, *Bicoque* est, peut-être encore une petite ville de Lombardie, que François I^{er} au cours de sa campagne du Milanais trouva sur son chemin. Cette petite ville, quoique mal organisée, mal fortifiée et nantie d'une pauvre garnison, ayant voulu s'opposer au passage du roi de France, fut prise par lui sans la moindre difficulté : ce qui fit donner le nom de *bicoque* aux villes faibles et aux maisons mal en ordre.

La génération qui a précédé la nôtre devait trouver toute naturelle l'expression *blouser* ou *se blouser*. C'est qu'alors les billards portaient encore à chaque coin

et au milieu de leurs deux plus longues bandes, des trous appelés *blouses*, où les joueurs s'évertuaient à pousser la bille de leurs partenaires, en tâchant de ne pas y laisser choir leur propre bille, parce que la chute dans la *blouse* faisait perdre des points au joueur dont la bille était *blousée*. Les blouses ayant été supprimées, depuis que le jeu de billard consiste exclusivement en l'art des carambolages, le sens du verbe *blouser* a perdu son explication usuelle.

Reste à savoir pourquoi les trous du billard avaient reçu le nom du vêtement populaire que chacun connaît.

Curiosités militaires.

On a souvent cité certain Dom Garcie, ancien et très brave roi de la Navarre, qu'on avait surnommé *le Trembleur*, parce qu'il tremblait lorsqu'aux jours de combat on lui mettait sa cuirasse : « Mon corps tremble, disait-il alors, à l'idée des périls où va l'exposer mon courage ». On sait que plusieurs personnages célèbres par leur vaillance, notamment Henri IV, étaient d'ordinaire pris d'un sentiment de profonde crainte au moment d'aller combattre.

Duguay-Trouin, qui fut certainement un des hommes les plus intrépides du xvi^e siècle, termine ses *Mémoires* par cette note significative :

« Ceux qui liront ces mémoires et qui réfléchiront sur la multitude de combats, d'abordages et de dangers de toute espèce que j'ai essayés, me regarderont peut-être comme un homme en qui la nature souffre moins à l'approche du péril que dans la plupart des autres. Je conviens que mon inclination est portée à la guerre, que le bruit des fifres, des tambours, celui du canon et du péril, tout enfin ce qui en retrace l'image m'inspire une joie martiale; mais je suis obligé d'avouer qu'en beaucoup d'occasions, la vue d'un danger pressant m'a souvent causé des révolutions étranges, quelquefois même des tremblements involontaires dans toutes les parties de mon corps. Cependant le dépit et l'honneur, surmontant ces indignes mouvements, m'ont bientôt fait recouvrer une nouvelle force dans ma plus grande faiblesse; c'est alors que, voulant me punir moi-même de m'être laissé surprendre à une frayeur si honteuse, j'ai bravé avec plus de témérité les plus grands dangers. C'est même après ce combat de l'honneur et de la nature que mes actions les plus vives ont été poussées au delà de mes espérances.

« Je n'en parle ici que dans le but de porter ceux auxquels pareil accident peut arriver à faire de généreux efforts sur eux-mêmes et à les redoubler à proportion de leur faiblesse. »

Pensées.

« Toutes les fois que je trouve un pauvre homme reconnaissant, disait Swift, l'auteur de *Gulliver*, je songe que, certainement, il serait généreux s'il était riche. »

« Quel secret doit avoir en la nature pour varier en tant de manières une chose aussi simple qu'un visage? » (Fontenelle.)

Bacon disait de l'argent : « C'est un bon serviteur, mais un bien méchant maître. »

Tout ce qui concerne les *Correspondances et Concours* doit être adressé à M. Eugène Müller, ou lui être communiqué verbalement, le samedi, de 4 à 6 heures, au bureau du Musée des Familles, rue Soufflot, 15.

Le Propriétaire-Gérant, CH. DELAGRAVE.



Le roquet, le nez en l'air, écoutait les admonestations et cambrait l'échine en témoignage de crainte.

UN PÈRE

Pour travailler loin du bruit et des distractions, j'avais loué sur une falaise déserte de la Seine-Inférieure une modeste bicoque, exposée à tous les soleils et à tous les vents.

Aux heures de repos, je flânais, rêveur et contemplatif, ou bien assis au milieu de landes mélancoliques, avec leurs teintes violettes de fougères arborescentes. J'aimais m'étendre là, y sommeiller le soir sous les grandes étoiles, ces discrets témoins des siècles écoulés; j'aimais aussi, du bord de la falaise, suivre les barques aux voiles blanches que ballottaient les vagues, ou qui, par les jours de calme, couraient vers l'immensité, sur l'eau hui-

leuse et opale, laissant après elles un clair sillon. Au-dessous de moi, la falaise s'escarpait.

Peu à peu, les moindres particularités de ce site sauvage me devenaient familières, j'en remarquais les aspects changeants, j'examinais les détails curieux et grandioses de ce bouleversement, lorsque, au milieu de cette vertigineuse déclivité, j'aperçus une ligne blanche, comme une étroite sentine, qui allait se perdre en serpentant dans une anfractuosité de cette imposante muraille de l'Océan.

Je fus surpris; je devais me tromper. Un chemin? Qui donc eût osé s'aventurer là?

Le lendemain, j'explorai la falaise avec soin. Le sommet en était taillé verticalement. Heureux de trouver un but de promenade, une excuse à la paresse, je descendis jusqu'à la baie voisine, puis je longeai la plage sur les galets, m'orientant de mon mieux pour découvrir le point qui m'intéressait.

A force d'aller et de venir, de chercher les moindres traces sur la marne, je finis par découvrir un petit chemin, qui naissait derrière des roches éboulées. Je suivis ce tracé bien étroit, et je commençai à monter sans réfléchir à ce que la descente aurait de dangereux sur cette craie glissante. J'étais déjà à une certaine hauteur, quand cette appréhension me saisit; et je restais tout perplexe et des plus inquiets, lorsque le son d'une voix amena une diversion aux reproches que j'adressais à ma sottise curieuse. Elle disait :

« Regardez-moi bien en face! misérable! vous n'avez pas honte de m'avoir dépouillé? Un de ces jours, je serai obligé d'en finir avec vous comme avec les autres. »

Je n'entendis plus rien. Où pouvait bien être celui qui avait parlé? Très intrigué, je m'avançais les yeux fureteurs, quand tout à coup, très près de moi, la voix reprit (j'eus un tel sursaut que je faillis tomber dans le vide) :

« Est-ce que vous allez être un vilain enfant, comme les autres! Est-ce que, vous aussi, vous allez dépouiller le père Lassoigne? »

Dissimulées dans le roc, blanchies de craie, je vis des planches qui fermaient sans doute une cavité rocheuse. Je fus ému, j'hésitai; mais le désir de savoir l'emporta, je glissai par l'interstice de deux ais un œil indiscret. Dans une cabine garnie en planches, uniquement meublée d'un coffre en bois et d'un tabouret, un homme d'une taille géante, à l'ossature puissante, m'apparut.

L'instinct de conservation m'ordonnait une prompte retraite; mais cette retraite était si peu sûre qu'entre les deux dangers j'optai pour le plus incertain, ou pour le moins immédiat, quoique la conversation du contrebandier ou du forban qui se cachait là, et qui me ferait payer cher mon audace, sans doute, ne fût pas de nature à me tranquilliser.

A la seconde vue, je découvris pour tout prisonnier, ou pour tout compagnon du quidam, un roquet sans race, au poil dru de griffon, qui, le nez en l'air, écoutait les admonestations, et cambrait l'échine en témoignage de crainte et de repentir.

La pauvre bête, pour se disculper, apparemment, jappait et poussait de petits cris plaintifs, tandis que l'homme continuait :

« Oui, oui, c'est ça, vous me donnerez encore un tas de bonnes raisons; mais vous savez que je suis payé pour ne plus être crédule; vous êtes un filou, comme mes enfants, plus filou qu'eux. Quoi! voilà tout ce qui reste de mon dîner! je vous ai donné les meilleurs morceaux et vous me prenez le reste! Vraiment le monde est trop avide, et l'on ne peut même plus se fier à son chien. »

Je suivais avec intérêt la physionomie de celui qui tenait ce langage de désabusé. La tristesse profondément empreinte sur ses traits contras-

tail avec la robuste charpente qui semblait défler toute atteinte. Il n'avait certes point un visage de coquin et sa façon de s'exprimer n'était pas celle d'un marin ou d'un paysan. Quelle mystérieuse existence se dissimulait donc dans cet antre ignoré!

Soudain, le chien fit un bond vers l'endroit où j'étais. Je reculai; mais aussitôt, les planches s'écartèrent et je vis surgir ce géant. Il pâlit en m'apercevant, et je crois que je lui rendis cette politesse; sa bouche s'ouvrit sans prononcer une parole, ses traits se contractèrent. Sa première stupéfaction passée, je devinai que la colère grondait en lui. J'étais à sa merci.

Je ne lui laissai pas le temps de concevoir une mauvaise opinion de ma visite, ni, ce qui m'eût plus atteint, d'exécuter le méchant dessein de me précipiter dans le vide; car j'expliquai, je l'avoue sans vergogne, les circonstances qui m'avaient conduit là.

« Ainsi vous n'êtes pas du pays? »

— Non, je suis de Paris.

— De Paris! » fit-il.

Il me contempla longuement, ses grands bras musclés retombèrent, ce qui me fit plaisir; et son visage se crispa douloureusement, ce qui, avec l'envie que j'avais de l'amadouer, me suggéra cette question :

« Vous avez l'air d'un homme bien malheureux. »

Il passa le revers de sa main sur ses yeux pour y essuyer deux larmes qui perlaient entre ses cils, puis différa de répondre :

« J'avais cru d'abord que vous étiez un espion du pays. Ah! il y a longtemps qu'ils voudraient savoir où niche saint Roch, comme ils m'appellent. Ils m'ont suivi, mais va te promener, le père Lassoigne n'est plus aussi bête, ni aussi confiant, il rentre à la nuit quand la mer bat la falaise, et si l'un d'eux s'avisait... Quoique, cependant, je ne sois pas méchant, oh! non, je ne suis pas méchant, pas pour deux liards. Bien trop bon au contraire. Tenez! vous avez eu un bon sourire et ça a suffi pour me prendre là. Ah! oui, j'ai été bon, il n'y avait pas meilleur que moi sur la terre, avec un sourire, une caresse, on m'aurait fait tourner en bourrique, et maintenant j'ai pris tout le monde en haine. Rien que de voir grouiller les gens quand je vais acheter mon pain, cela me fait mal. Ah! que je les déteste, maintenant, les gens. Des ingrats, voyez-vous, des ingrats! Aussi tout ce que j'aime, à cette heure, c'est ce roquet, quoiqu'il me fasse aussi des mistouffles; mais il n'a pas la raison comme les autres; pourtant il a du repentir, au moins; il me joue un petit tour, ce n'est pas calculé, il ne sait pas la peine qu'il fait, et s'il s'en aperçoit, il vient contre moi, il pleure, il a du chagrin; regardez si ses yeux ne sont point larmoyants, c'est parce que je viens de lui faire des reproches. Ah! tenez, cela vaut mieux que les enfants. »

— Pas toujours.

— Soit, des enfants comme il y en a.

— Vous avez des enfants?

— Si j'en ai! s'écria-t-il avec un accent d'indignation. Si j'en ai! Pouvez-vous demander cela à un homme qui aime ou qui a aimé comme moi? J'ai été marié, oui; je suis veuf depuis quinze

ans, je suis père et grand-père, je devrais être dorloté, cajolé, choyé, je devrais avoir de jolis petits bras roses autour de mon gros cou ridé de vieillard que je suis, car j'aurai soixante-dix ans bientôt — et vous voyez, je suis seul, loin du monde entier, tant je souffre d'avoir voulu trop aimer. Et ils ne m'ont pas compris, ces misérables enfants, parce que leur cœur, sec et fermé, ne disait rien à leur raison. Ils n'avaient même pas le souvenir; tout leur était dû. Quand je leur racontais mes débuts de forgeron, le temps où tout le jour je frappais sur l'enclume, ils ne m'écoutaient pas, pensaient à autre chose et me traitaient de radoteur. De tâcheron, je suis devenu maître, et j'ai amassé pour eux des mille et des cents; après les bras c'a été la tête, j'ai passé des jours et des nuits à surveiller, à compter, à écrire. Et à mesure que je les faisais bien instruire, je m'instruisais aussi, moi, pour que mon fils et mes deux filles n'eussent pas un père ignorant. Je voulais leur faire honneur en les faisant honorer par la fortune et l'éducation. Eux! toujours eux! Ils étaient toute mon âme et toute ma vie. Moi je ne tenais pas à l'argent; j'amassais pour les établir. Ah! je les gâtai! Leurs désirs, leurs moindres caprices étaient satisfaits. Ils ont grandi dans la joie et dans le bonheur. Puis, il a fallu les marier; allez, ce n'est pas long, quand on a de l'argent; il n'y a que l'embarras du choix. Moi, ce que je voulais, c'était de les voir bien établis, et je croyais que plus on donne en dot, plus on a de chance; c'était pour eux que j'avais travaillé, n'est-ce pas! Alors, j'ai tout abandonné, tout; ils ont eu cent cinquante mille francs chacun en partage; j'avais seulement demandé une rente de douze cents francs, entre eux trois. Avec ça, il m'a fallu vivre modestement, je n'étais pas bien vêtu, d'autant que je plaçais ce que je pouvais de côté pour faire des cadeaux aux tout petits. Alors ils ont trouvé que ma société, au milieu de leurs amis de la haute, leur faisait affront. Quand j'arrivais et qu'il y avait quelqu'un, on me disait qu'il n'y avait personne. Je faisais semblant de rien, croyant que ma peine leur aurait fait gros cœur. Dame! je sais bien que je suis resté dans mes manières l'homme du commencement, on ne se change pas en entier. La question d'argent a achevé de tout gâter: on me jetait ma pension sur la table, avec impatience, comme une aumône forcée...; je suis parti, bien loin et j'ai repris mon métier, un dur métier, à soixante et des années. Ils l'ont su, cela les a offensés d'avoir un père ouvrier; et ils m'ont causé tant de misères, que dans mon désespoir je me suis réfugié ici. Ils ne sauront pas ce que je suis devenu, jusqu'au jour où ne pouvant plus gagner les quelques sous que rapporte ma pêche, on me trouvera sur ces galets, la tête brisée avec ce chien que j'aurai étouffé dans mes bras; car je ne veux pas qu'il souffre des méchancetés des hommes, lui.

— Ne puis-je rien pour vous? demandai-je.

— Rien, rien au monde, dit-il avec fermeté, je ne vous demande qu'une chose, c'est de ne jamais révéler à qui que ce soit ce que je viens de vous confier. »

Il fixa sur moi un regard menaçant.

« Je vous le jure.

— Et quand j'aurai fait la grande culbute...

— Alors j'écrirai cette histoire, me le permettez-vous?

— Pourrez-vous jamais exprimer combien j'ai souffert, combien je souffre? Ah, oui! je souffre comme si mon cœur était enterré vivant. J'ai beau me dire qu'ils sont morts pour moi, comme je suis mort pour eux, ce n'est pas vrai; non, non, ce n'est pas vrai, ce n'est que ma volonté qui parle, il y a des choses qu'on n'arrache pas de là dedans, — il se frappa la poitrine; — je dis que je ne veux plus les voir parce que leur accueil froid, dédaigneux est une torture, mais je donnerais mon salut en l'autre monde pour une caresse tendre, sincère, de ces êtres que je m'efforce d'exéquer; je dis aussi que je ne veux pas savoir ce qu'ils sont devenus, et au moment de vous quitter, je sens que je vais vous demander de m'écrire, à Criel, poste restante, s'ils sont heureux. »

Jusqu'à la nuit je restai avec cet infortuné. Longtemps encore il m'entretint de son malheur, me donna l'adresse de chacun de ses enfants. Puis, après m'avoir aidé à redescendre jusqu'à la plage, il me dit en me serrant la main à la broyer: — Ah! tenez, si l'un d'eux avait besoin de moi, je crois que je viendrais. »

De retour à Paris, je m'enquis des enfants du solitaire, qui, tous, ignorant son asile, le croyaient mort, et s'étaient vivement reproché quelques froissements involontaires, disaient-ils, dont le brave homme avait exagéré l'intention et la portée. La situation n'était donc pas aussi grave qu'il le croyait lui-même, et la famille ne demandait qu'à faire le possible pour mettre fin à ce qu'elle appelait un malentendu. Il était d'ailleurs probable que les petits-enfants, par leur seule présence, par leurs caresses, seraient auprès du grand-père les meilleurs négociateurs de la paix que tous désiraient.

On se prêta au subterfuge que je proposai. J'écrivis: « On a besoin de vous, venez vite. »

Mais le pauvre homme ne vint ni ne répondit. Inquiet, un de ses fils partit avec moi pour le ramener au milieu des siens. Les sentiments d'excessive tendresse, qui avaient faussé l'esprit du vieillard, l'avaient affolé, éloigné de sa famille. Le désespoir d'affection devait l'en séparer à jamais. Nous le trouvâmes étendu sans vie dans sa retraite des rochers. Une attaque l'avait terrassé.

A la minute dernière, il avait tracé à la craie sur les planches ces quelques mots: « Je sens venir la mort, bénie soit-elle! mon âme en quittant mon corps pourra vivre toujours avec ceux que j'aime. »

LOUIS DE CATERS.

LES DIX DOIGTS DE JEAN RUTHÉ

(Suite.)

Les philosophes « sensibles » disaient beaucoup de bien de cet « établissement » où, vers le milieu de janvier, avaient été transférés les prisonniers civils, confondus jusqu'alors avec les criminels de toute espèce, dans les cachots du For-l'Evêque, du grand et du petit Châtelet et de la Conciergerie. Il était vaste et salubre, « il se distinguait par la commodité des logements, la diminution des frais, la suppression des perceptions abusives ». On louait partout sa distribution en six départements, affectés, le premier au personnel de service, le deuxième aux détenus pour mois de nourrice, le troisième aux autres débiteurs civils, le quatrième aux prisonniers de police, le cinquième aux femmes, le sixième aux mendiants. Chaque département avait sa cour, sa galerie couverte, ses fontaines, ses réverbères, son chauffage. Les chambres des payants étaient « convenables », quelques-unes avaient des cheminées. Dans les dortoirs des détenus *hors d'état de payer un loyer*, les lits à bascule étaient garnis d'un matelas de laine et de crin, d'un traversin et d'une couverture. On y couchait seul, tandis que dans les anciennes prisons, où la promiscuité faisait d'horribles ravages physiques et moraux, on était parfois trois ou quatre sur le même grabat.

C'était une grande réforme humanitaire, et M. de Carraccioli, dans une pièce de vers très émue, avait été l'interprète de la reconnaissance publique. Un gazetier écrivait : « Toutes les personnes qui ont l'occasion d'aller voir les nouvelles prisons, en sortent enchantées. »

Enchantées de les avoir vues, mais aussi enchantées d'en être sorties ! Une prison est toujours une prison, et c'était sans doute ce que pensait Jean Ruthé, en descendant du fiacre, devant la porte blindée de fer.

Assis sur une borne, auprès du factionnaire, un homme au teint blafard, le nez violacé, la joue droite couturée par une cicatrice en zigzag, regardait et riait.

« Que faites-vous ici ? lui dit rudement l'exempt. On ne vous demande plus rien ; allez !... »

Cette fois Jean avait reconnu Pallus.

« Ah ! misérable ! s'écria-t-il, c'est toi qui... »

— Silence ! dit l'exempt. Des personnes qui s'intéressent à vous, malgré la gravité de votre faute, vous recommandent d'être calme. C'est grâce à elles que vous n'êtes pas traité comme un criminel d'Etat. Montrez-vous digne de l'indulgence qui vous est accordée.

— Merci, monsieur, répondit le jeune homme ; mais j'ai plus de chagrin que de honte, ma parole ! car je ne croyais pas avoir fait une mauvaise action. »

Cinq minutes après, Jean était inscrit sur le

registre d'écrou, IV^e département (prisonnier de police), section B, n^o 40, isolé. De la salle du greffe deux gardiens le conduisirent à la chambre qui lui était destinée, et le remirent au guichetier.

Le n^o 40, au fond d'un long couloir du deuxième étage, était une cellule de six à sept pieds carrés, meublée d'un lit à bascule, d'une petite table et d'un tabouret de paille.

« Vous voyez, dit le guichetier, c'est très propre ; on n'a pas core fait de dégâts... Sans ces crayonnages-là, vous pourriez croire que vous étrennez la place. »

Sur la muraille blanchie à la chaux, le premier détenu avait écrit ces mots :

C'est moi qui ai essuyé les plâtres, mais je m'en vais sans rhumatismes, déclarant n'avoir à me plaindre ni du logement, ni de l'ordinaire, ni du personnel. J. Gouet, libraire, 17 mars 1782.

— Vous jouirez de l'ordinaire, reprit le guichetier : une livre et demie de bon pain et une portion de viande ou de légumes. Le reste dépend de votre volonté et de vos moyens. On vous a laissé, je crois, l'argent que vous aviez en entrant ? »

Jean fit un signe affirmatif.

« Si ça vous fait plaisir, je vais vous apporter une écuelle de notre soupe, à nous. Avez-vous core autre chose à me demander ? »

— Je voudrais pouvoir écrire à un ami.

— Ah ! ça ! Patience ! patience ! »

Le guichetier sortit et verrouilla la porte.

Jean demeura longtemps accoudé au bord de la petite table. Par une étroite lucarne pratiquée dans une sorte de gaine, le jour tombait de haut sur sa tête penchée et sur ses épaules. Une larme roula le long de sa joue.

« Louise ! murmura-t-il... Ah ! pauvre petite sœur ! »

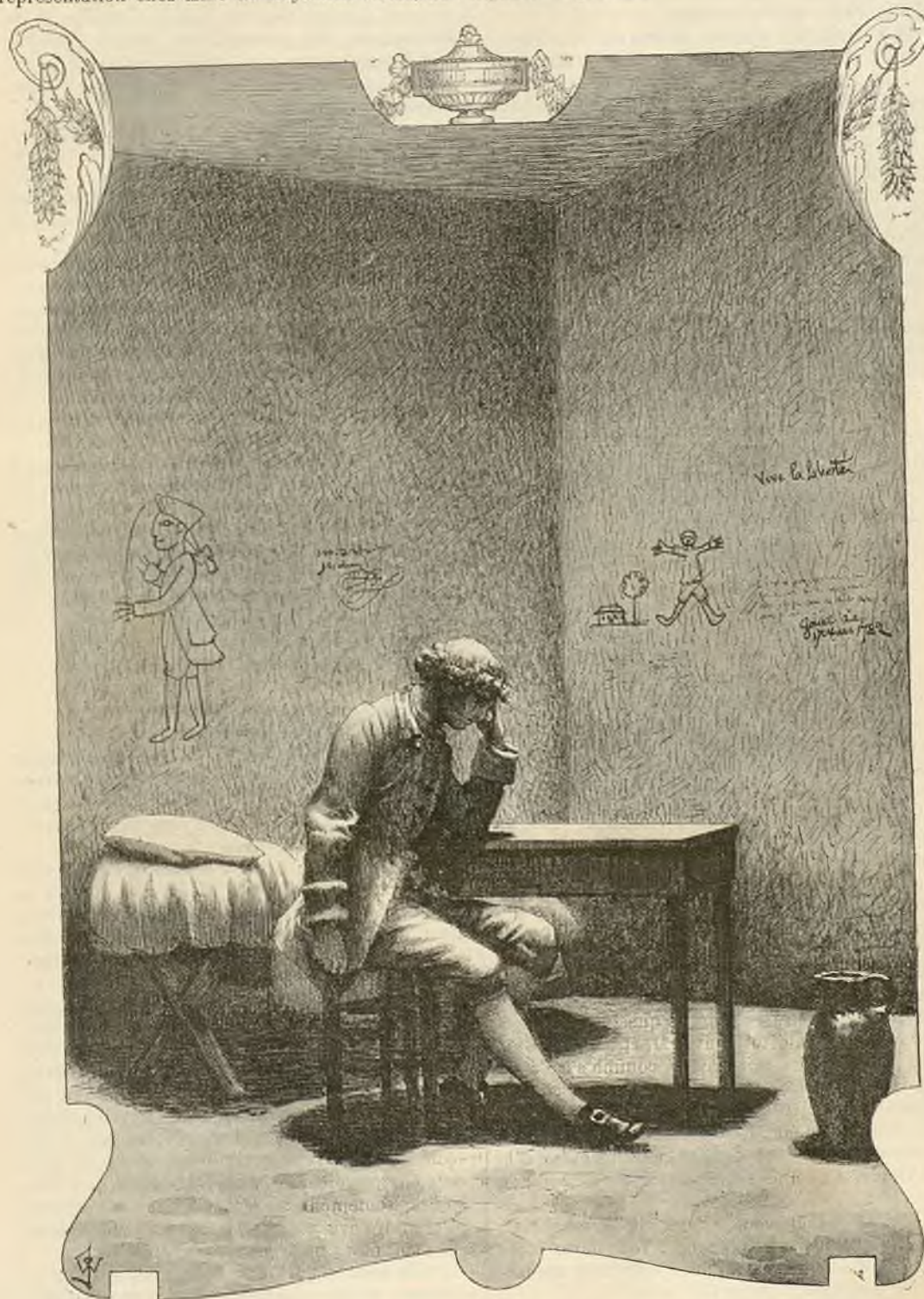
Et pendant les longues heures de solitude, toutes ses pensées firent pour la chère malade qui devait l'attendre, impatiente de quitter la maison noire où elle avait eu tant de chagrin, de retourner à Varennes, de retrouver, au pays aimé, l'air pur, la chaleur vivifiante, la santé, la joie !

Déjà ce serait pour elle un étonnement pénible de ne pas le revoir à midi. Il avait promis de venir prendre le petit Paul et de le mener jouer dans le jardin de M. Hugel. Jusqu'au soir elle serait auprès de la fenêtre et, la nuit tombée, elle aurait, avec l'accès de fièvre habituel, l'inquiétude croissante, le pressentiment de plus en plus douloureux.

Et le lendemain, lorsqu'elle l'enverrait chercher, lorsqu'elle interrogerait le docteur, anxieux, lui aussi ?...

Mais non, la situation était plus triste encore. Le coup serait porté ce soir même. L'arrestation avait eu lieu le mardi, 19, et, ce jour-là à sept

heures, les prêcheurs devaient donner une seconde représentation chez Mme de Meyriane. Jónas, ne craintes, et la pauvre malade passerait la nuit à trembler et pleurer.



Jean demeura longtemps accoudé sur la petite table. (Dessin de J. Wager.)

trouvant son associé ni à l'atelier Hugel, ni à la Marine, ni à l'hôtel de la Guiche, accourait rue de l'Hirondelle. Il ne saurait pas dissimuler ses

Les doigts crispés dans son épaisse chevelure, le prisonnier sentait son cœur déborder.

« Ah ! bonnes gens !... disait-il, c'est la fin, ... ou

la fin!... hier, en arrivant, j'aurais dû la prendre dans mes bras, l'emporter... l'emporter... je l'aurais sauvée... Mais maintenant!...

Et il sanglotait, accablé, la face sur la table.

Dans l'après-midi, pourtant, il eut une lueur d'espoir. Le guichetier n'était pas un de ces vieux porte-clefs qui, devant la douleur du détenu, haussent les épaules en se disant : « Eh bien, quoi? » toujours la même scène!... Parions que celui-là « est innocent... comme les autres! » Il avait une physionomie débonnaire, un peu mélancolique, l'air ennuyé de l'honnête paysan qui, devenu serviteur de geôle, se sent embastillé lui-même et regrette d'avoir perdu sa liberté. Ses allures étaient lentes, son regard rêveur, sa parole douce, avec le chantonement des gens du Hainaut. Peut-être comprendrait-il la situation du prisonnier, peut-être consentirait-il à faire remettre un mot au docteur Leys.

Jean pria, supplia. Le guichetier parut touché.

« Patience! dit-il... Moi, voyez-vous, je ne saurais, non je ne saurais!... Ce n'est pas dans le courant du service, ici, d'avoir des détenus au secret, et vous êtes... comme qui dirait au secret. Je vas demander les ordres... Patience! patience! »

Et la lueur d'espoir s'éteignit avec le jour pâle qui tombait de la lucarne.

IV

Mithridate dans la cour des marronniers.

Le guichetier, ce soir-là, ne revint pas.

Le lendemain, le prisonnier fut ramené au greffe. Après quelques minutes d'attente, sous la surveillance de deux gardiens, on le fit entrer dans un cabinet qui, par une large fenêtre grillée, prenait jour sur le jardin du concierge.

Assis devant un bureau chargé de cartons, un magistrat compulsait des dossiers. Au près de la fenêtre, le greffier se balançait sur sa chaise, en essayant les verres de ses lunettes.

Le magistrat releva la tête et regarda le grand montagnard qui se tenait debout, en pleine lumière, les bras pendants, le chapeau à la main. Peut-être ce premier examen ne fut-il pas défavorable au prévenu. Cependant l'interrogatoire s'ouvrit sur un ton très sec. Les questions relatives au voyage de Jean Ruthé avec M. et Mme de Guiraud furent posées brièvement, comme s'il s'agissait de débayer le terrain par une rapide constatation des faits. L'affaire, à ce point de vue, était déjà complètement instruite, et tous les renseignements du dossier avaient une incontestable exactitude. Pas une seule erreur de date ni de lieu.

« On attend de vous, poursuivit le magistrat, des explications sans réticence. Vous devez comprendre, d'ailleurs, à quel péril vous vous exposez en essayant d'égarer la justice.

— Je ne sais guère mentir, monsieur », dit doucement le prévenu.

Le magistrat appela le greffier qui enregistrait les questions et les réponses, échangea avec lui quelques mots à voix basse, puis reprit, en se retournant vers Jean Ruthé :

« Vos antécédents sont bons; vous avez été signalé à M. le lieutenant général de police, le 19 du mois dernier, pour un acte de courage et de dévouement. Des personnes de qualité s'intéressent à vous; elles vous avaient donné de sages conseils; vous avez eu tort de ne pas tenir compte de leurs avertissements. »

Le prévenu murmura :

« Je le vois bien, monsieur, mais... je ne pouvais pas! »

Le greffier, jusqu'alors, avait enregistré les questions et les réponses. Obéissant à un signe, il cessa d'écrire.

« Ah! vous ne pouviez pas? dit le magistrat. Eh bien, expliquez-nous pourquoi vous vous êtes jeté tête baissée dans cette dangereuse aventure. Quel intérêt aviez-vous à favoriser la fuite d'un homme sur qui pesait une accusation de lèse-majesté? Comment M. de Guiraud s'était-il procuré les moyens de payer de tels services? »

— Oh! monsieur! s'écria le prévenu, pâlisant, est-ce que vous croyez?

— Vous avez dit vous-même que M. de Guiraud avait reçu des avances sur une entreprise de librairie.

— Non! non! ce n'était pas vrai. M. de Guiraud est parti avec mon argent, à moi... avec mes économies d'ouvrier. Je peux le prouver! J'ai voulu le sauver; je croyais et je crois encore qu'il est innocent des crimes dont on l'accuse. Et puis?

— Et puis?

— Il fallait sauver aussi une personne pour qui je donnerais ma vie.

— Nommez donc cette personne.

— Ah! j'aurais dû me taire...

— Parlez sans crainte. Si vous croyez n'avoir obéi qu'à des sentiments honorables, vous n'avez rien à me cacher. On a déjà usé d'indulgence envers vous, on vous tiendra compte de la franchise de vos déclarations. »

Jean avoua tout; il parla de Mme Des Granges, épuisée par le travail et le chagrin; il raconta ce qu'il avait voulu faire pour mettre fin à une situation qui, de jour en jour, devenait plus douloureuse; et son récit eut un tel accent de sincérité que le magistrat en fut ému.

« Ah! monsieur, ajouta-t-il, vous voyez comme je suis malheureux... et vous avez pitié de moi. Mais ce n'est pas pour moi que je vous prie, c'est pour ma pauvre malade. Permettez-moi d'écrire deux lignes, ici, sous vos yeux, au seul ami qui lui reste. C'est un vieux médecin, le docteur Leys, de la rue Hautefeuille. Si vous le voulez, je lui recommanderai le secret, ou bien je ne lui ferai pas même savoir que je suis enfermé à la Force. J'écrirai seulement : « Dites à Louise d'espérer, d'attendre avec courage. Il faut qu'à mon retour, elle soit assez forte pour partir. »

— Eh bien, répondit le magistrat, écrivez. Je prendrai, ce soir, l'avis des personnes qui s'intéressent à vous et, si je suis autorisé à remettre ce billet, demain vous aurez la réponse du docteur Leys. »

Le lendemain, pas de nouvelle; le surlendemain, reprise de l'interrogatoire, en présence d'un personnage qu'on appelait « Monsieur le conseiller ».

C'était un petit vieillard, au teint bilieux, le nez long et mince, les lèvres sèches, le front fuyant, le regard éteint. Le coude sur le bureau, le menton dans la main, il semblait dormir. Mais, à certains moments, une ride se creusait entre les sourcils, ses paupières clignotaient, et sa bouche avait de bizarres contractions. Il écouta longtemps sans rien dire, puis, brusquement, se rejetant en arrière et frappant du bout de l'index deux petits coups sur une liasse de papiers :

« Où avez-vous quitté M. de Guiraud ? demanda-t-il. »

— A Chimay, répondit le prévenu.
— Où allait-il ensuite ?

— Vous savez !...

— Je vous jure qu'il ne m'en a jamais parlé !

— Et que vous n'en avez rien dit... à personne !...

pas même à certain compagnon de voyage qui vous gênait fort, et dont vous vous êtes débarrassé avec une habileté singulière ?... »

Jean Ruthé eut un mouvement de colère.

« Ah ! s'écria-t-il, le gredin a meilleure mémoire que moi !... Eh bien, monsieur, c'est lui qui m'a parlé de cette entreprise. Moi, bonnes gens, je n'avais pas idée de ce que ça pourrait être, mais j'ai dit oui tout de même parce que j'ai vu que le gueux ne demandait qu'à mordre à l'hameçon. »

— Expliquez-vous, et tâchez de le faire en



Au seuil de la salle du greffe, deux grands bras maigres l'étreignent. (Dessin de J. Wagrez.)

— A Namur.

— Il n'y est pas resté.

— C'est possible; on lui disait qu'il ne serait pas en sûreté dans les Pays-Bas.

— Où pensait-il donc se réfugier ?

— Je ne sais pas.

— De quelles ressources disposait-il ?

— De ce que j'avais pu lui laisser sur la vente de la voiture et des marchandises.

— Et des sommes fournies par les souscripteurs, et avancées par les associés ? »

Le prévenu ne comprenait pas; un débat confus s'engagea sur ce point, et M. le conseiller conclut durement :

« Nous avons des moyens d'informations et nous ne serons pas dupes de votre apparente naïveté. Vous n'avez du paysan que la casaque et le chapeau. Cessez cette dangereuse comédie et répondez nettement à la question que je vais vous poser. Qu'est-ce que cette entreprise de gazette ou de librairie à laquelle M. de Guiraud est associé ? »

— Je ne sais pas, monsieur.

termes plus décents. C'est nous qui ne comprenons pas maintenant. »

L'explication, complétée par le récit des incidents de Nanteuil, fit sourire le plus jeune des magistrats. M. le conseiller la trouva inconvenante, il tança vertement le prévenu et le renvoya en disant :

« Nous ferons la lumière sans vous et malgré vous. Allez ! votre mise en liberté dépendait de vos aveux ; elle sera sabordonnée maintenant aux résultats de l'enquête. »

Les gardiens ramenèrent le prévenu à sa cellule. Comme la veille, le malheureux, accablé, s'assit sous la lucarne, la tête dans les mains.

Le guichetier lui frappa sur l'épaule.

« Ça tourne donc mal ! dit le brave homme, j'avais pourtant une réponse à vous donner !... »

— Une réponse, à moi ? balbutia le prisonnier.

— Ça n'est pas long, mais je suis sûr que ça vous fera du bien. *On pense à vous ; courage !* »

Les longues journées succédaient aux longues journées, et Jean ne recevait pas d'autres consolations. Il était encore au secret. Le chagrin, l'inac-

tion, le manque d'air altéraient sa santé. Parfois il se sentait plus fatigué d'aller et venir dans sa chambre, que s'il avait fait à pied le voyage de Varennes à la Grande-Montagne; ses tempes battaient, ses yeux se troublaient et il regagnait, en chancelant, le lit où il ne pouvait plus trouver le sommeil.

A la suite d'une visite du médecin la captivité fut moins rigoureuse. Matin et soir on fit descendre le prisonnier dans la cour des gens de service; il s'y promenait seul, une demi-heure, sous la surveillance d'un gardien. Le guichetier lui apporta des livres et lui procura quelques instruments pour graver ou sculpter des boîtes, des coffrets, des sabots. Mais aucune nouvelle n'arrivait du dehors et l'autorisation d'écrire était toujours refusée.

Une seule exception fut faite à cette règle rigoureuse; la lettre du prisonnier était adressée à M. Martin de l'Argentière, chef du secrétariat de M. Lenoir, lieutenant général de police. C'était sans doute ce haut fonctionnaire qui déjà était intervenu en faveur du paysan forézien; c'était grâce à lui, probablement, que le complice de M. de Guiraud n'avait pas été traité comme un criminel d'État. Dans le premier interrogatoire, le magistrat instructeur avait fait allusion aux bienfaits du protecteur mystérieux.

M. Martin ne daigna pas répondre; mais les jours suivants, le guichetier fut plus expansif.

« Voilà que ça tourne mieux, dit-il... à votre place, moi je ne me laisserais pas abattre. Il y a de bons signes... »

— Quels signes ?

— D'abord on a remis pour vous de l'argent; on veut que vous ne manquiez de rien.

— Alors... on pense que je suis ici encore pour longtemps ?

— Non ! non !... vous voyez tout en noir ! Et pourtant si vous montiez sur votre table, vous qui êtes grand, vous apercevriez à travers les barreaux un joli ciel bleu, et peut-être des hirondelles.

— Ah ! les hirondelles sont revenues ?

— Depuis deux jours... Allons ! voilà que je vous fais *cor* de la peine ! Ça n'était pas mon intention, savez-vous ?... Le libraire qui a étrenné le local avait le caractère plus gai; il faisait des chansons et il me les chantait, puis il me demandait : « Hein ! qu'en dis-tu, bonne bête de flandrin ? » J'avais beau lui répéter que je n'étais pas flandrin, il n'en voulait pas démordre. Tâchez de vous distraire comme lui; essayez de faire des chansons; vous aurez papier, encre, plumes, ah ! une idée !... Est-ce que ça vous amuserait d'aller à la comédie ?

— A quelle comédie ?

— Dites oui seulement, dites oui ! A l'heure du spectacle on viendra vous prendre. Le théâtre est dans la cour des marronniers, département des débiteurs; on n'y est point en trop mauvaise compagnie. Il y a des honnêtes gens partout, mais ne soufflez mot de vos affaires, si ou plaît ! »

A deux heures, les pauvres diables détenus pour dettes prenaient l'air dans le numéro 3. Les uns, se promenant entre les deux rangées de jeunes marronniers, contaient leurs infortunes, mau-

gréaient contre les gens de loi et les frais de justice; d'autres jouaient aux boules, à la marelle, au bouchon, aux cartes, au loto. Un groupe de curieux se pressait devant une affiche manuscrite :

THÉÂTRE DE L'ÉGALITÉ

Tout le monde au parterre.

POUR CAUSE DE PROCHAIN DÉPART,

DERNIÈRES REPRÉSENTATIONS

SCÈNES CHOISIES

Du grand répertoire tragique et comique.

1^o Le tambour nocturne — 2^o Mithridate — 3^o Le joueur — 4^o Les mœurs du jour.

Dans un angle de la cour, derrière une toile à carreaux, les comédiens s'habillaient et se grimaient.

Un violon et un flageolet attaquèrent l'ouverture. Le public accourt et, debout devant la corde tendue entre deux piquets, MM. les débiteurs applaudirent les jolies scènes du *Tambour*, de Des-touches, vivement enlevées par un coiffeur du boulevard et un bonnetier de la rue Saint-Denis. Le bonnetier, qui jouait la soubrette, eut les honneurs du rappel.

Le rideau se releva pour les fragments de Mithridate (acte IV — scènes v, vi et vii).

Drapé dans une couverture de lit, le front ceint d'un diadème de papier doré, le premier sujet tragique fit les quatre pas et, d'une voix caverneuse, commença le célèbre monologue :

Elle me quitte ! et moi, dans un lâche silence,
Je semble de sa fuite approuver l'insolence !
Ne me condamne encor par trop de cruauté !
Qui suis-je ? Est-ce Monime et suis-je Mithridate ?

Adossé à un arbre, Jean Ruthé regardait ce roi de Pont « et de quantité d'autres royaumes ».

— Pas possible ! dit-il... C'est M. de la Bric, ou M. Briard, — l'un vaut l'autre, ma parole ! »

Et, comme à Nemours, il s'avança vers la scène et se garda bien, cette fois, d'interrompre la tirade par la familière apostrophe : « Eh, bonjour, mon vieux camarade ! » D'un signe de tête, il salua S. M. Mithridate.

S. M. répondit d'un clin d'œil et continua en se prenant à deux mains :

Mais quelle est ma fureur ! et qu'est-ce que je dis !

Briard-de-la-Bric avait fait des progrès; il avait surtout acquis de l'aplomb et exercé sa mémoire; il arrivait bravement à la fin du monologue, et lançait avec un emportement désespéré le grand cri :

O Monime ! O mon fils ! Inutile courroux !...

Encouragé par de vigoureux applaudissements, il joua avec chaleur les deux scènes suivantes, mais il était écrit que dans sa carrière de comédien le burlesque se mêlerait toujours au tragique. L'acteur qui remplissait le rôle d'Arcas, s'avisait d'égayer la situation par quelques changements impré-

Seigneur, tout est perdu! Les rebelles, Pharnace,
Les Romains, sont en foule autour de cette place.

MITHRIDATE

Les Romains!...

ARGAS

Oui, d'huissiers le rivage est chargé.
Et dans ces tristes murs, sire, ils vous ont logé!...

Mithridate, furieux, arracha son diadème de papier doré, le broya, et en fit une boule qu'il lança au nez d'Arcas. Puis se débarrassant de sa couverture, il vint se jeter dans les bras de Jean Ruthé.

« Avez-vous vu? s'écria-t-il... Avez-vous entendu? C'est une profanation, c'est un sacrilège! Et dire que jamais... non jamais! je n'avais eu un pareil succès!... »

Sa colère tomba subitement. On l'applaudissait, il saluait, souriait.

« Ah! monsieur Ruthé, reprit-il, par quelle mésaventure êtes-vous « en ces tristes murs logé »? »

— Chut! je vous raconterai... plus tard...

— Bien! bien! j'ai trop joué les confidents pour ne pas avoir l'habitude de la discrétion. Moi, je suis une victime de la camaraderie; j'ai commis l'imprudence de répondre pour Florival, chez un restaurateur de la rue Maubue, et Florival a filé vers Bayonne, vous comprenez?

« Mais le jour de la délivrance est proche. M. Molé paie ma dette, — non, la dette de Florival, — et je vais être de nouveau attaché à sa personne.

Demain, avec transport, je quitterai ces lieux!...

— Demain?... dit Jean Ruthé. Monsieur Briard, voulez-vous me rendre un grand service?

— Oui! oui!

— J'écrirai deux lettres, vous les porterez à leur adresse. Mais le difficile est de vous les faire tenir. Si je n'y parviens pas, dès que vous serez en liberté, allez rue des Prêcheurs, maison Besnard, et demandez Sébastien Jónas.

— Sébastien Jónas? Et puis!

— Dites-lui... que je suis sans nouvelles des personnes que j'aime le plus, que l'inquiétude me tue, que je le supplie de... »

Les gardiens interrompirent la confidence et ramenèrent le prévenu à la chambre 40.

Jean ne revint plus à la cour des marronniers. Le guichetier avait pour lui les mêmes égards, lui faisait faire, matin et soir, la promenade habituelle, mais en ayant soin de ne le laisser communiquer avec personne. Et quand le prisonnier se plaignait de cette étroite surveillance, il n'obtenait que la banale réponse : « Patience! Il y a core de bons signes! »

Il avait gardé un pénible souvenir des deux interrogatoires, du second surtout. Mais l'isolement lui pesait à ce point que le 17 avril, lorsque les gardiens l'appelèrent pour le ramener au greffe, sa surprise fut presque joyeuse.

« Ah! bien! dit-il. Au moins on ne m'a pas oublié! »

(A suivre.)

SIXTE DELORME.

LA RÉPUBLIQUE DE SAINT-MARIN

(Suite.)



La république est en train d'édifier un palais du gouvernement où seront réunies les différentes administrations de l'Etat, et qui comprend les archives de Saint-Marin et les salles de réception des régents.

Ces salles de réception se trouvent actuellement dans un édifice que l'on appelle par euphémisme Palais de la Régence. Elles sont fort simples et décorées de portraits dont bien peu sont intéressants : on s'arrête assez volontiers devant ceux du pape Pie II, de Frédéric d'Urbino, et des hommes d'Etat de la petite république, Antonio Onofri, Luigi Cibrario, etc... Les présidents américains y ont libéralement laissé un autographe.

Ici encore nous retrouvons les portraits de Napoléon I^{er}, de l'impératrice Eugénie et de Napoléon III, qui s'intéressa toujours beaucoup à la prospérité de Saint-Marin¹.

La Rocca éveille un autre intérêt que ce *Palaccio*, et son aspect séduit tout de suite ceux qui aiment les vieilles choses et les murailles centenaires.

Ce château, campé au-dessus de cette montagne de pierre, a une superbe allure avec ses tours carrées, ses derniers créneaux et ses formidables assises.

L'architecture en est cependant banale. C'est, c'était plutôt une forteresse un peu lourde dont on a fait une prison. Elle n'a rien de folâtre, malgré les plaisanteries que fit sur elle nous ne nous rappelons plus trop quel écrivain, qui très certainement ne l'avait jamais vue.

On connaît cette boutade : Des visiteurs se présentent. Quelqu'un vient leur ouvrir, qu'ils prennent

1. Tous les souverains français se sont intéressés à la prospérité de la petite république et à son indépendance.

Comme on agita un jour devant Charles X le projet d'annexer Saint-Marin à un autre Etat d'Italie, il répondit :

« S'il en était ainsi, je me déclarerais protecteur de Saint-Marin, j'arborerais le pavillon français sur ses tours et malheur à qui s'approcherait! Toutes les nations ne doivent-elles pas s'entraider et le rôle des forts n'est-il pas de soutenir les faibles? »

Napoléon III nomma une commission pour la publication des œuvres du comte Borghesi, patricien de Saint-Marin, où il s'était retiré pour se livrer à ses études numismatiques et où il mourut en 1860.

pour le geôlier. Il leur fait visiter la chapelle, les cours, les cellules qui toutes sont vides.

« Mais où sont donc les prisonniers? » demandent les visiteurs.

Alors le cicerone finit par avouer qu'il est le seul à avoir droit à ce titre. Mon Dieu, oui, il est prisonnier et comme il n'a rien à faire c'est lui qui va ouvrir et qui fait visiter la maison.

Cela le distrait et lui permet de recueillir de-ci de-là quelques pourboires.

Rien ici ne rappelle cette fantaisie carcéraire. Nous avons affaire à une prison pour de bon, à une prison sérieuse.

Les cellules avec leur lit en pierre taillée n'ont rien de gai — il en est, il est vrai, de plus confortables; et comme la prison n'est jamais pleine, ces cellules ancien modèle ne sont jamais occupées. L'entretien des prisonniers coûte au budget 50 centimes par tête; mais les détenus ont le droit de composer leur menu. Le homard ou le chevreuil ne doivent pas figurer souvent sur la carte.

Les condamnés aux travaux forcés, à la réclusion et en général à l'une de ces peines qui se purgent dans un pénitencier, sont envoyés au bagne d'Ancône. La république paie une indemnité de 3 000 francs au gouvernement italien de ce chef.

Les galeries de la Rocca sont la partie « aimable » de la citadelle. De là, la vue est incomparable et elle s'étend sur les paysages les plus divers jusqu'à l'Adriatique, jusqu'à la Lombardie et la Toscane.

Quittons la Rocca et redescendons en ville.

« Qu'est-ce que ce monument? »

— Il teatro, signor. »

Un théâtre? C'est le grand théâtre. Il paraît que tous les dimanches une société musicale y donne des concerts. Parfois on y danse. Celui du Borgo — le théâtre Concordia, met aussi la Société musicale à contribution! Au fait, ce qui serait étonnant, ce serait qu'il n'y eût pas de théâtre et de Société musicale. Imaginerait-on un coin d'Italie où on ne jouerait pas, où on ne chanterait pas, où on ne danserait pas?

Le petit musée — car il y a encore un petit musée, que visitent ceux qui veulent tout voir — possède des antiquités hindoues assez curieuses et un Christ attribué au Titien.

Un orientaliste y trouverait matière à d'intéressantes observations, mais généralement c'est d'un œil distrait que l'on examine ces dieux ventrus et ces Brahma, ces Vichnou, ces Siva aux bras multiples. Toute cette *trimourti* hindoue nous laisse froid.

Cette fois on pense avoir tout vu. C'est une erreur.

« Qu'est-ce que ceci? »

— *Palaccio Valloni*.

— Encore un palais! et qu'y a-t-il là-dedans?

— Libri — libroni! »

Des livres, de gros livres. — Ah! c'est la bibliothèque.

Elle est, ma foi, fort bien montée : onze mille volumes. Et ce n'est qu'un commencement!

Ce petit peuple n'a rien oublié et cette capitale de 3 500 habitants a des ressources que lui envieraient bien des villes autrement peuplées. Et comme tout y est bien ordonné, comme tout y est administré avec soin, avec intelligence, avec une préoccupation de bien faire!

Cet amour « de la chose publique » que l'on trouve si rarement dans la pratique, est partout ici. Tous s'y intéressent, non pas d'une façon platonique et détachée, mais d'une manière effective, « en y mettant du leur », comme nous disons.

Cette petite république, qui est une république chrétienne, s'est surtout préoccupée de mettre en pratique le principe évangélique de la charité; et elle a résolu à sa façon le problème de l'extinction du paupérisme ou du moins de la misère.

Saint-Marin possède un hôpital fort bien aménagé, et où sont recueillis les habitants devenus infirmes. Quand un San Marino est malade, il est soigné gratuitement. L'État pourvoit aux honoraires des médecins. Ceux-ci émargent au budget.

Le médecin-chirurgien résidant à Saint-Marin touche 2 800 francs, celui du Borgo 2 800 francs aussi. Un troisième qui jouit des mêmes émoluments habite Serravalle. Le vétérinaire touche 800 francs. Oui, le vétérinaire aussi est un fonctionnaire rétribué, auquel les contribuables n'ont pas de note à payer : l'État s'en charge,

Car sa bonté s'étend sur toute la nature.

Quand on est passé devant la caserne, quand on a vu le vieux couvent des Capucins qui date du xvi^e siècle, mais qui n'a rien de particulièrement curieux, on a achevé de voir tout ce qui mérite quelque attention à Saint-Marin.

Nous allions oublier la statue de marbre blanc qui s'élève sur la place du Pianello : cette statue, œuvre du sculpteur Galletti, représente la Liberté, mais elle remplit en même temps l'office de borne-fontaine; sur l'un de ses bas-reliefs est le portrait de Mme Hellroth Wagner.

« Qu'est-ce que Mme Hellroth Wagner? »

— C'est elle qui a donné la statue?

— Oui, sans doute, c'est écrit sur le socle; mais qu'est-ce qu'elle est?

— Elle est duchesse.

— Duchesse!

— Duchesse d'Acquaviva de Rancidello.

Impossible d'obtenir d'autres détails. Ces demi-révélation m'avaient laissé songeur, lorsque dernièrement, en ouvrant le curieux volume de M. A. Meylan, *A travers l'Italie*, dont les premiers chapitres, fort intéressants, sont consacrés à Saint-Marin, j'eus l'explication de la fontaine, de la statue et de la duchesse.

Mme Hellroth Wagner avait donné à Saint-Marin sa première fontaine d'eau vive : la république pour l'en remercier lui avait donné le titre de duchesse d'Acquaviva — titre qui convenait merveilleusement à la donatrice d'une fontaine, et qui sentait son indigénat, car Acquaviva est le nom d'une petite paroisse du territoire san-marinois.

Cette duchesse est une ex-gouvernante qui a hérité de son mari, un financier berlinois, une fort belle fortune; elle s'est remariée en secondes noces avec un lieutenant italien, qui s'est fait tuer en duel pour elle, bien que son épouse fût de vingt ans plus âgée que lui.

Actuellement retirée à Rome, elle habite une magnifique villa près de Porta Pia, et elle consacre aux bonnes œuvres une partie de sa grande fortune.

III

Le budget de Saint-Marin. — D'heureux contribuables. — Le patriciat. — La *cittadinanza*. — L'armée de Saint-Marin. — L'instruction publique. — L'Université. — Le téléphone à Saint-Marin. — Deux évêques pour sept paroisses. — L'État civil à Saint-Marin. — Les impôts. — Les établissements de crédit. — Les produits du sol. — Les crûs san-marinois. — Saint-Marin à l'Exposition de 1889.

Cette heureuse république n'a pas seulement la chance d'être exempte de crises ministérielles —

RECETTES.

Droits régaliens.....	52,000 francs
Taxes directes.....	5,500 —
Taxes indirectes de la 1 ^{re} et 2 ^e classe.....	4,400 —
De la 3 ^e classe.....	44,000 —
Produits divers.....	6,000 —
	112,500 francs

Les dépenses ayant trait à l'administration de la justice ont un peu augmenté : elles atteignent maintenant 11 000 francs.

Sous la rubrique « frais de représentation » sont



Saint-Marin. — Palais du Conseil Souverain.

(elle n'a pas de ministres) ; elle voit ses budgets s'équilibrer sans impôts extraordinaires et sans emprunts, car elle *n'a pas de dette publique* !

L'on a calculé que chaque San-Marinois payait en moyenne 25 francs d'impôts. Comme ce chiffre est loin du nôtre à nous, contribuables français !

Le budget de la république est sensiblement le même chaque année, et il ne s'écarte guère des chiffres que nous reproduisons :

DÉPENSES.

Justice.....	8,200 francs
Finances.....	11,500 —
Foro publicque.....	8,500 —
Frais de représentation.....	8,300 —
Salubrité publique.....	7,700 —
Culte.....	2,000 —
Travaux publics.....	38,000 —
Industrie, commerce, poste.....	2,800 —
Instruction publique.....	17,100 —
Assistance publique.....	5,600 —
	109,600 francs

compris les frais de chancellerie et les dépenses qu'entraînent les décorations accordées par la république. Au nombre des distinctions qu'elle confère, le patriciat et la *cittadinanza* sont les plus recherchés.

La dignité de patricien de Saint-Marin est tenue en grand honneur, et elle est recherchée par les plus grandes familles de la noblesse italienne. Les d'Este, les Doria, les Rusponi figurent sur le livre d'or de Saint-Marin. Les Bonaparte et les Murat y ont également leur place.

Le droit de cité est conféré d'ordinaire par l'État à ceux qui lui ont rendu des services dans les lettres, les sciences et les arts.

Le 2 mai 1852 le Conseil Souverain a institué une médaille du Mérite militaire.

Car Saint-Marin a une armée. Cette armée, qui est un luxe assurément, comprend deux corps d'élite : l'un est formé par les vétérans qui gardent le fort de la Rocca et font le service de la cité ;

l'autre est composé de l'aristocratie san-marinoise. C'est la garde noble des régents : il a mission de les escorter pendant les fêtes et d'accompagner le grand conseil dans les réunions solennelles. Les San-Marinois sont soldats de dix-sept à quarante ans. C'est-à-dire que de temps à autre et à tour de rôle ils doivent venir faire l'exercice sur la place.

La compagnie des milices compte 62 hommes, 2 lieutenants, 4 sergents, 16 caporaux. — Les deux lieutenants sont commandés par un capitaine, lequel est sous les ordres du général de milice.

Nous pensions que la *milizia cittadina* avait dans ses attributions la police de Saint-Marin; mais celle-ci est confiée à des carabiniers que la république engage en Italie, et qui pour les mêmes raisons que les juges doivent être étrangers au territoire. Ils sont au nombre de dix et coûtent 8 000 francs au budget.

L'instruction publique est un des départements les plus chargés dans le budget san-marinois. C'est que, outre les écoles primaires, Saint-Marin entretient dans sa capitale le collège fondé à la fin du XVIII^e siècle par l'abbé Ascanio de Giacomo Belluzzi. C'est l'Université san-marinoise. Elle confère des diplômes que les Universités italiennes reconnaissent.

Quant au service postal et télégraphique, il est fort bien fait; mais nous le trouverions peut-être un peu rudimentaire; en effet la république a fait l'économie des facteurs.

Il y a deux bureaux de poste, un au Borgo et un à Saint-Marin; — il y a même deux bureaux téléphoniques, car le téléphone est établi entre le Borgo et la capitale; — mais les gens qui attendent des lettres doivent se déplacer pour aller les chercher, car la distribution à domicile est un usage inconnu ici.

L'administration des cultes du petit État offre cette particularité, c'est que le territoire est placé sous la juridiction spirituelle de deux évêques; une partie relève de l'évêché de Rimini, l'autre de l'évêché de Montefeltre.

Le premier dignitaire ecclésiastique de Saint-Marin est l'archiprêtre de la cathédrale, qui a le titre d'auditeur-évêque.

Ce luxe de juridictions épiscopales ne laisse pas d'être assez étonnant quand on songe au peu d'étendue du territoire. Saint-Marin ne compte pas plus de 7 paroisses : Domagnano, Serravalle, Chiesanuova, Acquaviva, Fiorentino, Mongiardino, Faetano.

Le clergé régulier possède quatre convents appartenant aux communautés de Conventuels, de Capucins, de Frères servants, de Clarisses.

Le clergé séculier tient les registres de l'état civil. Car le mariage civil n'existe pas; et ce sont les actes de naissance et de mariage dressés par les prêtres qui font foi.

On a pu voir par le tableau des recettes que nous avons donné combien étaient modiques les charges de l'administration.

La contribution foncière est minime : les prin-

cipales contributions indirectes sont celles qui frappent la poudre, le sel, le tabac.

D'après les traités signés en 1872 et en 1882 entre le royaume d'Italie et Saint-Marin la république a renoncé au droit de cultiver le tabac. Elle l'achète au prix de revient au gouvernement italien à Chiravalle. Toutefois une exception a été faite à l'abandon du droit de culture en faveur des capucins de Saint-Marin. Ceux-ci peuvent planter du tabac et vendre aux débiteurs du tabac à priser.

Pour être complets, ajoutons que si les finances de l'État sont prospères, les établissements de crédit, les Sociétés de secours mutuels sont également fort bien administrés. Saint-Marin a une Caisse d'épargne, une Banque mutuelle populaire, une Société d'Union et de Secours mutuels. On le voit, rien ne manque à ce petit État, et on peut dire qu'il ne manque de rien.

L'exploitation des carrières de pierres et de marbre ouvertes au flanc de la montagne est une des principales ressources de Saint-Marin. Ces carrières, très abondantes, donnent des produits fort appréciés. Il existe également au nord du petit territoire des minerais de soufre qui n'ont pas encore été sérieusement exploités. Enfin on a découvert récemment des gisements de tripoli et de plâtre à mouler et on ne peut douter qu'avec leur intelligence et leur activité ordinaire les San-Marinois ne trouvent là matière à de productives industries.

Les principales productions agricoles de la petite République sont le blé, le maïs, l'huile, la cire, les laines, les miels, le tabac, les fromages et surtout le vin que l'on récolte en assez grande quantité dans la partie occidentale de Saint-Marin, où la vigne atteint normalement une hauteur de 3 mètres. « Ces vignes, dit M. Henri Sagnier dans son *Journal de l'Agriculture*, sont de diverses sortes : le *Sangiovese* rouge, blanc ou noir, vin mousseux, pétillant, fort agréable, légèrement acidulé; le *Sangiovese da parto*, vin rouge analogue au vin de Bourgogne, se conservant bien, à bouquet généreux; le *Moscato*, vin de couleur ambrée, rappelant beaucoup le vin muscat dont il porte le nom; enfin le *Vino Santo*, le vin des grandes cérémonies, couleur de topaze, généreux, légèrement sucré ».

Partant de ce principe que la nécessité est la mère de l'industrie, les San-Marinois ont su jusque dans les interstices des rochers qui recouvrent le huitième de leur territoire trouver des ressources autres que celles de l'utilisation de ces blocs immenses aux constructions durables.

(A suivre.)

E. RATOUIN.

1 Un vieil historien de la république disait de ces vins : Sono così amabili, purificati, graziosi e buoni che non hanno da invidiare i claretti di Francia. « Ils sont si agréables, si purs, si veloutés et si bons qu'ils n'ont rien à envier au claret de France. » C'est à M. le commandeur Pietro Tonini, président du comité d'organisation de la section san-marinoise, que revient l'honneur de l'initiative de cette organisation. M. Tonini, qui compte beaucoup de sympathies parmi les Français qui s'intéressent à la prospérité de Saint-Marin, a été dernièrement élu capitaine-régent.

UN AMI DE LA FAMILLE

Par ALB. GUILLAUME.



Bonjour! nous grandissons toujours!



Ah! voilà! la mauvaise herbe!



Quand je pense que je vous ai vu pas plus haut que ça!



Je suis sûr qu'Adolphe ne vous vient pas à l'épaule!



Vous ne devez certainement plus passer sous le lustre!



Au revoir! vous m'humiliez!

CAUSERIE DE QUINZAINÉ



En vérité, nos prétendus rénovateurs de l'art dramatique me font beaucoup rire.

Cette année, comme d'ordinaire, pendant les mois de fermeture estivale, les quelques théâtres qui gardent encore, ou semblent garder du moins, une certaine préoccupation du qu'en dira-t-on littéraire, avaient, à qui mieux mieux, mis en circulation des notes faisant savoir *urbi et orbi* que leur réouverture serait marquée par de mémorables événements. Cette fois il ne s'agissait plus de productions sortant des moules coutumiers. Non, la vieille et naïve époque était close, bien close. L'art nouveau, le seul art possible désormais, s'imposant aux auteurs comme aux spectateurs, nous allions enfin assister à la consécration définitive de la véritable formule théâtrale.

Or, sans parti pris aucun, je vous assure, et bien résolu à saluer — si tant est qu'elle méritât ce salut — la grande et solennelle rénovation, quand successivement se rouvrirent les scènes en question, je guettais très attentivement les manifestations annoncées, pour en faire le sujet de causeries, où nous aurions de concert souhaité la bienvenue au règne de cet art, qui devait enfin assurer à perpétuité le délicieux ébattement des générations présentes et futures.

Hélas ! j'en ai été pour mes frais d'attente et d'observation ; car aux jours marqués pour de décisives victoires, je n'ai guère assisté qu'à la triste dégringolade d'œuvres sans portée et sans vie. Et il m'a semblé d'autant plus inutile de nous en entretenir qu'à l'heure où nous aurions pu discuter ces choses, pour ainsi dire indiscutables, depuis longtemps déjà l'actualité les avait poussées à l'oubli.

Quoi d'étonnant à cela ? La théorie dite rénovatrice n'ouvre et ne permet que deux voies à ses adeptes : ou bien prendre dans la vie de n'importe quels vulgaires individus, une suite de moments où ils ne font rien que de très ordinaire, en se bornant à photographier leurs banales physionomies, et à reproduire, avec l'absolue fidélité du phonographe, les propos qu'ils peuvent échanger ; à quoi l'infortuné public n'a rien de plus pressé que de répondre par d'énergiques bâillements ; — ou bien l'auteur devra choisir dans ses observations de physiologie humaine, les cas les plus répugnants, les plus monstrueux qui l'auront frappé, et les étaler dans toute leur froide et répulsive nudité, en se gardant bien de recourir à aucun artifice de contrastes sympathiques ou de circonstances atténuantes, pour tâcher d'en faire autre chose que des accidents pathologiques : et alors, les spectateurs de détourner leurs yeux et leur esprit, en criant à ces montreurs de choses hideuses : « Voulez-vous bien cacher cela !... »

Or cela — il faut avoir le courage de le dire — ne nous révèle rien de plus que la parfaite indigence ou la paresse normale des soi-disant révolutionnaires. Se vanter d'être pauvre, sous prétexte qu'on ne veut pas, qu'il ne faut pas être riche, n'est pas positivement chose neuve. Maître renard, au pied de la treille, ne raisonnait pas, je crois, autrement ; et lorsque cependant, manquant au premier précepte, on vise à l'effet par quelque exhibition malpropre, le moyen d'attirer l'attention n'est pas en vérité de ceux qui sont difficiles à trouver. Ce moyen est à la disposition du premier venu. Voulez-vous, par exemple, avoir les honneurs d'un rassemblement sur la voie publique ? Montrez-vous-y dans une tenue indécente. Il est vrai qu'alors votre équipée pourra vous valoir un séjour au violon, suivi d'une condamnation correctionnelle ; tandis que les montreurs d'indécences théâtrales en sont quittes pour quelques huées ou même pour la simple indifférence du public. Voilà toute la différence.

Toujours est-il que la plupart des théâtres qui s'étaient laissés prendre à l'espoir de conquérir le succès durable à l'aide des *machines* de nouvelle invention ont tous fait, à tour de rôle, les fous les plus piteux ; et si, à l'heure présente, vous passez en revue le programme général de leurs spectacles vous ne le voyez guère rempli que par des reprises empruntées à l'ancien, au très ancien répertoire, qui, lui, amène de fructueuses chambrées chaque soir.

C'est que les partisans du drame vide d'action ou bourré de situations grossièrement scabreuses, auront beau dire et beau faire, le théâtre refuse, et assurément refusera toujours, d'admettre ou la complète nullité ou l'absolue inconvenance du sujet. S'ils veulent donner pour raison que la chose est possible et se voit chaque jour avec le livre, on leur répondra qu'ils ont tort de croire à l'assimilation des deux modes d'entrer en relation avec le public : dans le premier cas, c'est-à-dire dans la simple étude du détail, parce que la différence est grande de lire un livre ou de regarder, d'écouter des personnages ; et dans le second cas, c'est-à-dire dans l'exposition de scènes scandaleuses parce que, en vertu d'un sentiment tout naturel, la généralité de ceux qui dans leur particulier ne s'effarouchent d'aucune lecture, seront pris de pudeur et de respect des autres et d'eux-mêmes, quand il s'agira d'approuver publiquement certains spectacles.

Au surplus, vouloir innover en matière théâtrale, eh ! grand Dieu, à quoi bon ? je vous le demande. Comme si toutes les méthodes par lesquelles on peut passionner ou charmer le public

n'étaient pas trouvées, et n'avaient pas fait leurs preuves depuis une sorte d'éternité! Comme si les meilleures voies à suivre pour aller à l'esprit et au cœur d'une multitude n'avaient pas été indiquées, presque dès la naissance du théâtre, par des hommes de génie qui, de prime-saut, connurent et mirent en pratique toutes les plus fortes et les plus ingénieuses ressources de l'art.

Si vous en doutez, allez un de ces soirs à la Comédie-Française, où une reprise véritablement solennelle vient d'être faite d'un drame signé du plus jeune et sans aucun doute du plus étonnant de tous les poètes dramatiques. Eh oui! le plus jeune; car la jeunesse de celui-là aussi fraîche, aussi vivace qu'à ses premiers jours, date d'en-

drissement et non la répulsion. Et que sais-je encore?

A vrai dire, le grand, le sublime poète, même aux jours où il put communiquer personnellement quelque chose de son âme à ses interprètes, n'en trouva jamais sans doute aucun pour comprendre aussi profondément son héros que celui qui le traduit aujourd'hui.

Incarné en M. Mounet-Sully, l'*Oedipe* de Sophocle est bien, dans toute sa majesté native, l'inoubliable figure qui, sous son caractère antique, trouve pour les moindres battements de son cœur, pour les moindres mots sortant de ses lèvres, un écho dans les cœurs de tous les âges... Personnage évidemment fabuleux, il vit cependant de la vie la plus



Gravure extraite de *Le Cabaret du Puits sans Vin*.

viron vingt-quatre siècles, et Dieu seul peut savoir combien de siècles lui sont encore promis. Eh oui! le plus puissant, car trouvez-en un qui depuis, sans prédécesseur en quelque sorte, ait atteint de plus hauts, de plus sublimes sommets artistiques, tout en restant aussi naturellement vrai, aussi simplement humain.

Sophocle est son nom, *Oedipe roi* est le titre du chef-d'œuvre où tout se retrouve de ce qui aux divers âges, chez les divers peuples, fit la force et le charme du théâtre : la lucide et rapide exposition du sujet, la gradation des événements, l'enchaînement des situations, la vigueur des péripéties, la grandeur poignante du dénouement; et la vérité des caractères, et la pitié unie aux épouvantes, et l'éclat des pensées, et la vivacité du dialogue, et le subtil emploi des artifices, pour le ménagement des effets; et en même temps que les plus purs et les plus nobles élan poétiques, la mise en œuvre du plus absolu réalisme, mais un réalisme dont la terrible crudité provoque l'atten-

tion, la plus humaine qui se puisse dire. Il prend notre âme dans son âme; il nous tord dans ses souffrances; il nous accable de son malheur. Pourquoi? parce que fatalement voué à toutes les hideurs, à toutes les hontes du crime, il ne cesse pourtant de resplendir superbe par toutes les noblesses de l'innocence et de la vertu. C'est dans la suprême habileté de cet incessant contraste, dans la parfaite unification de cette double individualité que se révèle la magnifique puissance du vaillant artiste, à qui le public a bien raison de faire chaque soir un triomphe; car interpréter ainsi l'œuvre de génie c'est avoir en soi la divine étincelle, et c'est être de moitié dans la sublime création.

M. Mounet-Sully est d'ailleurs coutumier de ces surprenantes incarnations, qui font de lui le plus rare des collaborateurs pour les poètes de tous les âges. Avec le même prestige s'animent en lui *Rodrigue* de Corneille, *Hamlet* de Shakespeare, *Ruy-Blas*, *Hernani* de Victor Hugo, *Gérald*

d'Henri de Bornier, c'est-à-dire tous les brillants héroïsmes, toutes les nobles douleurs, toutes les délicates tendresses.

Depuis longtemps les grands rôles dramatiques n'avaient été aussi originalement portés sur notre première scène littéraire : puisse donc longtemps notre première scène littéraire conserver l'artiste à qui elle doit tant d'éclat !

..

Qui croirait que de nos jours on meurt encore de poésie ? Un de nos jeunes confrères vient, dit-on, de mettre fin à ses jours, parce que, poète délicat et incompris, il avait éprouvé, du fait de ses tentatives poétiques, d'amères déceptions.

Pauvres poètes ! au vieux temps de jeunesse, il m'arriva d'en connaître qui, plus ou moins bien doués et tout à leur beau rêve doré — mais non pas d'or — s'étaient fait une sorte de provende quotidienne des déboires et des misères. Et ils allaient ainsi, se disant toujours que le lendemain un rayon devait descendre sur eux, qui changerait leur condition ; mais le rayon ne s'allumait pas, et certain jour un coup de faux de la grande moissonneuse les couchait blêmes et décharnés dans un de ses sillons. Et tout était dit. Ils étaient morts sans avoir désespéré.

Parmi ceux-là que les efforts affectueux de nos camaraderies ne purent réussir à doter de la notoriété qui, avec du travail et quelque esprit de suite, peut avoir relativement raison des soucis matériels, il en était un qui, deux ou trois fois, sembla près de toucher au but avec un talent tout instinctif, en même temps vigoureux et plein de grâce. Il s'appelait Barrillot, il était ouvrier lithographe et n'avait reçu aucune instruction première. Longtemps il avait rimé, chanté sans désertier l'atelier ; mais voilà que sur le petit bruit fait autour d'un recueil dont un éditeur avait risqué l'impression, et d'une petite comédie jouée à l'Odéon, fi du travail manuel, qui assurait le vivre à l'homme et à la femme. Et alors imaginez les phases de cette existence qui, douze ou quinze ans plus tard, devait s'achever sur le grabat d'un taudis. D'ailleurs une infirmité précoce était venue, qui rendait impossible le retour à la tâche physique.

Et pourtant, il avait « quelque chose là » le pauvre illuminé. En voulez-vous la preuve ? lisez ces quelques strophes d'une pièce restée inédite, dont j'ai retrouvé tantôt l'original dans un carton aux vieux souvenirs. Elle m'arriva, sous forme de lettre non affranchie, le 25 novembre 1855, écrite en un jour de froidure où, vous le comprendrez sans peine, ni le bois, ni le pain ne devaient abonder chez le signataire.

LE POÈTE LAZARE.

A mon ami Eug. M...

Guéris-moi, cher ami, vois, je bats la campagne ;
Mon esprit va je ne sais où ;
Ma tête se détraque et la fièvre me gagne,
Plus je vieillis, plus je suis fou.

Guéris-moi ! guéris-moi ! Sur la paille où je couche,
Sans penser au présent, je rêve d'avenir ;
La Muse vient toujours me parler bouche à bouche ;
Ses lèvres sont de feu, son ardeur est farouche,
Et je suis haletant quand je l'entends venir.

Chasse-moi ce démon ! tu vois bien qu'il me tue !
Son étreinte est terrible, et je succombe enfin.
A le vouloir combattre, en vain je m'évertue,
Il me tient immobile, ainsi qu'une statue,
Et sa voix chante en moi, mon Dieu ! lorsque j'ai faim !

Chanter sous des haillons : quelle affreuse ironie !
Braver honte et misère ! — Et pourtant j'ai du cœur —
Pour saisir un vain bruit, une vague harmonie,
Pour écouter au loin la grande symphonie
Que les peuples un jour doivent chanter en chœur.

L'araignée à mes bras bientôt pendra ses toiles,
Si je reste accroupi dans cette oisiveté.
Sagesse, retiens donc, dans un pli de tes voiles,
Mon esprit, qui voyage à travers les étoiles,
Pendant que mon corps marche à la mendicité !

Je sais bien que je n'ai pas une âme vulgaire ;
Mais que sont devenus mes bras si vigoureux ?
O mon Dieu ! rendez-moi ma force de naguère !
Afin d'exterminer, dans ma dernière guerre,
La misère au toint have, aux longs doigts, aux yeux creux !

Guéris-moi, cher ami, vois, je bats la campagne, etc.

L'appel était aussi explicite que pressant. Un autre ami et moi nous courûmes, pour parer aux urgences du jour et des prochains lendemains, mais il ne dépendait pas de nous d'assurer l'avenir. Pauvres poètes !

..

En notre temps le sort leur serait-il encore plus rigoureux ? Il faut le croire, puisque d'aucuns s'abandonnent au suprême désespoir. C'est pourquoi nous devons tenir à plus haut prix l'œuvre de ceux qui, persévérants et forts, ont eu raison de l'ombre jalouse pour conquérir, en de longues et rudes luttas, leur place au grand jour.

Et puisqu'il s'agit de poètes applaudis, consacrés, pourquoi ne parlerions-nous pas dès maintenant de la magnifique surprise que l'un d'entre eux nous prépare, avec l'aide de la grande maison d'édition où se publie le *Musée des Familles* ? Encore quelques jours, et sera mis en vente un livre signé du poète Armand Silvestre, l'auteur de cette *Griselidis* dont le succès retentissant persiste à la Comédie-Française.

Sans aucun doute, la publication de ce livre sera l'événement littéraire et artistique de la saison, car non seulement *Floral* (tel en est le titre) a pour lui le nom de son auteur, mais encore toutes les magnificences des collaborations lui ont été acquises, à savoir : une préface de Jules Claretie, de l'Académie française ; deux poésies mises en musique par J. Massenet, et tout un ensemble de splendides compositions peintes par Georges Cain, reproduites en héliogravure par V. Michel.

Or, qu'est-ce que ce livre en lui-même ? *Floral* est une histoire très simplement contée, où les événements joyeux et tristes se suivent à la façon des éclaircies de soleil et des ondées en avril ; dont plusieurs pages feront rire, dont quelques-unes feront peut-être pleurer.

C'est une œuvre franchement gaie, constamment émue, que tout le monde peut lire. Ses personnages appartiennent à tous les milieux; et c'est moins le caprice du hasard que la sympathie naturelle aux honnêtes gens qui les met en présence. Ils osent croire à toutes les nobles choses et aimer la Patrie.

Sans aucune ambition documentaire, cette aventure a cependant, pour principaux décors, un tableau très fidèle de Paris pendant la dernière année du Directoire, et le pittoresque paysage de la Hollande pendant la campagne de 1799

de généalogie essentiellement humoristique d'une dynastie qui a pour berceau une façon d'hostellerie devenue célèbre sous le joyeux Henri de Béarn, et dont les pittoresques possesseurs sont pourtraicturés de père en fils et d'oncle en neveux jusqu'aux premiers jours de l'époque révolutionnaire. Galerie aussi variée que réjouissante, aventures aussi étranges que multiples; et, en somme, lecture pleine d'attrait et de surprises, à laquelle le brio du dessinateur-écrivain donne, à chaque passage, plus de relief par une suite d'images d'une remarquable originalité. Le tout avec cette mention, qui



Gravure extraite de *Le Cabaret du Puits sans Vin*.

Dans le grand courant du pessimisme contemporain, ce livre voudrait être un repos, une façon de halte; s'il est possible, une sorte d'oasis, une fleur flottant sur l'abîme creusé aux profondeurs de l'âme humaine. Il est moins d'un psychologue que d'un poète. Il est fait pour charmer et amuser, non pour instruire, à moins — ce qui est bien possible — que la meilleure des leçons, la leçon éternelle, ne soit celle qui nous apprend que les mensonges du Printemps et les vaillantes illusions de la jeunesse sont encore ce qu'il y a de mieux ici-bas.

La même librairie prépare aussi, comme œuvre de charmante fantaisie, le *Cabaret du Puits sans Vin*, dont l'auteur, Louis Morin, maniant avec autant de verve le crayon que la plume, est en même temps le brillant illustrateur.

Le *Cabaret du Puits sans Vin* est une sorte

a son prix : *Ouvrage couronné par l'Académie française.*

Ajoutons que les *Dix Doigts* de Jean Ruthé, si pittoresquement illustrés par J. Wagrez, après avoir fait excellente figure dans le *Musée des Familles*, au cours de l'année 1891, sont devenus un superbe volume qui sera sans doute beaucoup offert aux étrennes de 1892.

Puis, dans la collection dite des *Albums de la Tante Nicole*, où déjà les prouesses d'un héros enfariné ont fourni tant de charmants sujets au très spirituel et très élégant pinceau de J. Geoffroy, voici les *Douze métiers de Pierrot*, suite de désopilants tableaux devant faire sensation chez les jeunes lecteurs, qui se sont précédemment extasiés devant les *Proverbes*, l'*Éducation de Pierrot*, la *Journée du bon et du mauvais écolier*, etc... Le dernier venu est digne des aînés; c'est le meilleur éloge à en faire.

TANTE LUDIVINE

(Fin.)



— **P**OURRE tante chérie! et pendant cet exil, quelles nouvelles avais-tu de lui? Comment correspondiez-vous? — Comment? Pas du tout, mon enfant; mon père n'eût pas autorisé notre correspondance, et Michel a trop d'honnêteté, trop de délicatesse, pour m'avoir proposé des voies détournées que je n'aurais pu accepter.

— Mais alors, tante, ces lettres que tu as là?... — Ne sont pas directement à moi, mon enfant.

Tu pourrais les lire sans me causer le moindre embarras. Venues de loin, elles renferment surtout des descriptions, des études, des réflexions philosophiques. Elles sont écrites comme pour le public; et, pour moi seule, qui lis entre les lignes, elles contiennent sous cette apparence des trésors de tendresse.

— Mais enfin, comment t'arrivent-elles?

— Voilà, chère curieuse. La règle que nous ne pouvions enfreindre nous l'avons tournée. Michel écrit tous les mois une longue lettre à sa mère : la bonne femme m'aime beaucoup et compatit naturellement à nos peines. Quand elle a reçu le courrier, elle vient à la messe : je la vois et nous faisons route ensemble. Alors, sans allusion directe, sous le prétexte très naturel que sa vue est faible, quand le sentier est désert, sous l'ombre des noyers, nous nous arrêtons pour lire ces longues pages. J'emporte celles qui ont une rédaction officielle; et nous nous séparons en bénissant toutes deux le cher exilé.

— Ah! chère petite tante Divine, je comprends maintenant pourquoi tu es si exacte à la messe!

— Petite folle! n'exagère rien. C'est un seul jour par mois, songes-y, que j'y cherche un rellet de bonheur de la terre : une visite de mon ami. Aux premiers jours j'y vais prier pour lui; à ceux du milieu, je l'attends, et aux derniers je remercie Dieu de lui avoir donné une âme si forte et si aimante!

— Tu es toujours parfaite, mais, dis-moi, ne revint-il plus?

— Oui, une fois encore, toujours sans succès, mon pauvre père, déjà paralysé et peut-être un peu affaibli de jugement, est resté inexorable. Sa bouche formule toujours l'ancienne réponse, comme si sa pensée clouée sur la même image, depuis seize ans ne lui en fournissait pas d'autre.

« Lorsque Michel devint capitaine, il ne put même nous faire de visites; sa nomination le mettait en tête d'une compagnie envoyée en Cochinchine. Quelques jours après il s'embarquait, triste sans doute de ce sacrifice, mais affermi dans son espoir par cet heureux avancement.

— Quel âge avait-il alors? demanda Emilie.

— Trente-six ans, et moi vingt-huit. Depuis que tu m'écoutes, Emilie, depuis qu'avec moi tu remontes le cours de ma vie, c'est à peine si le soleil a incliné de quelques centimètres sur le sable l'ombre du grand peuplier, et cette existence,

contenue en si peu de mots, depuis seize ans elle s'abat tous les matins sur moi, avec ses épreuves et ses joies mystérieuses, sans que jamais les fleurs du printemps, ou les neiges des hivers aient pu la glacer ou l'étourdir! Dieu sait cependant quel courage il me faut! surtout depuis ces lointaines expéditions d'où les lettres n'arrivent pas directement.

« La dernière, partie du Sénégal, annonçait légèrement une blessure et un retour.

« Il y a six mois de cela; et depuis rien!

« Reviendra-t-il, mon Dieu! et s'il revient sera-ce encore pour entendre dans la bouche de mon père cette désolante question : « Ludivine, connaissez-vous le commandant du fort? »

V

Vers la fin du récit de Ludivine, son frère était entré sans bruit au salon, et prenant soin de ne pas réveiller le père, il s'était avancé derrière les deux femmes pour prendre part à leur conversation.

A ces mots que prononçait alors sa sœur : « Mon père dira-t-il encore comme autrefois : « Ludivine, connaissez-vous le commandant du fort?... »

— Tu lui répondras, oui! s'écria-t-il en riant.

— Oh! père, que dis-tu là! fit Emilie toute courroucée. Tu ne plaisanterais pas avec ma tante si tu savais tout.

— Je ne sais probablement pas tout, fillette; je ne sais même rien, sinon que si pour satisfaire le père il suffit de connaître un commandant, Ludivine est en mesure de le contenter.

— Comment! comment donc! crièrent-elles toutes deux.

— Voilà une lettre pour elle; et du diable si elle n'est pas d'un commandant même!

Ludivine, dans une surprise et une agitation extrêmes, n'osa interroger son frère; elle prend en silence comme en rêve la missive qu'il lui tend... « Une lettre de Michel! s'écria-t-elle, ... une lettre!... et à moi!... ah! enfin!... »

Trop heureuse et défaillante, elle retombe sur son fauteuil, tandis qu'à l'écart Emilie s'efforce d'initier rapidement son père à la confidence. En écoutant sa fille, Félix retrouve un à un ses souvenirs de jeunesse; dans son esprit éclairé par ces révélations ils prennent un sens et une clarté inattendus, qu'il exprime en lui-même par de sourdes exclamations, par des regards attendris dont il enveloppe sa sœur. Il la voit toute en larmes sur ces pages que ses yeux ne quittent pas.

« Qu'est-ce donc, Divine?... une mauvaise nouvelle?

— Non, non, fit-elle, ... bonne d'abord, puisqu'il est à Paris, ... mais, ... est-ce la joie qui m'étouffe ou des pressentiments malheureux causés par la fièvre qui le retient.... Je ne sais.... Cette blessure mal fermée, ... cette fièvre qui persiste, ... cette maladie

en touchant au port.... Ah! je suis sotte!... si peu habituée au bonheur, je ne puis y croire;... merci cependant, mon frère, pour ce message précieux. Mais comment as-tu pu me dire? Comment savais-tu qu'il était de lui?...

— Du capitaine Bourdon? c'est tout simple. En venant ici j'ai rencontré sur la route son père qui d'une voix de trompette glorieuse lisait au facteur une lettre de Michel, annonçant à la fois sa blessure, sa longue maladie, son arrivée à Paris, où la fatigue le retient,... et enfin la nomination de chef de bataillon, qui l'y attendait. Le père Bourdon exulte positivement, il en pleure et rit en même temps et parle d'agrandir encore sa maison. En attendant il a voulu emmener le facteur pour le faire boire à la santé du futur général. Borny n'avait plus à distribuer qu'une lettre à ton adresse, il me l'a remise pour ne pas manquer une invitation si engageante. L'écriture étant celle de Michel, j'ai donc bien pu, sans sacrilège, dire qu'elle est d'un commandant, n'est-ce pas? Tu peux croire qu'elle m'a intrigué cette lettre, va! qui diable aurait pensé...? Comment, ma pauvre sœur, ça dure depuis si longtemps?... Ma foi, par le temps qui court dans le monde, tu peux te flatter d'être un fier exemple. Emilie, prends modèle, mon enfant, vois si elle a été assez douce, résignée et discrète cette tante Divine? »

La jeune fille à ce conseil fit une charmante moue et laissant la tante plaider sa cause, elle courut au grand-père que ces exclamations éveillaient, lui raconter toute première la grande nouvelle. Le vieillard, d'intelligence engourdie, eut d'abord peine à comprendre le récit confus d'Emilie; mais quand sa fille, agenouillée devant lui, remit en sa mémoire la succession du passé : son enfance, son ancienne et inaltérable affection pour Michel, la conduite sans reproche du jeune homme, sa première demande, suivie d'un si dédaigneux refus; la soumission qu'il montra, sa persévérance, ses retours successifs, ses instances, toujours suivies d'une réponse si cruelle; lorsqu'elle rappela cette suite de faits, d'épreuves et de vertus, le père, si despote, baissa la tête en l'écoutant comme un coupable dont la conscience s'éveille tout à coup. Et lorsque Ludivine, continuant avec le même abandon, lut les pages où le glorieux officier mettant à ses pieds, avec son grade, sa constance inaltérée, venait réclamer de M. Dechantelac l'accomplissement de sa promesse, le vieux juge, en proie à une vive agitation, saisit entre ses mains débiles la tête de sa fille et la baisant au front : « Ma pauvre enfant! bégayait-il,... j'ai agi comme un tyran : mais c'était par amour, par vanité pour toi que je repoussais cette trop modeste alliance! Il y a donc vraiment quelque chose au-dessus de la position et de la fortune!... quelque chose que l'on oublie quand on est vieux? Tu ne me l'as pas assez dit!... tu ne t'es jamais plainte, ma pauvre enfant!... Tu l'aurais dû;... au fait, reprenait-il avec assurance, tu le vois cependant, les choses n'ont pas mal tourné, puisque le voilà arrivé à un grade où jamais sans moi il n'aurait visé. » L'orgueil invétéré du magistrat autoritaire se révélait dans ces mots, comme aussi la tendresse du père se montra quand il ajouta gaiement :

« A mon âge je vais donc voir encore une noce!... »

— Je pense bien qu'il en verra deux », murmura Ludivine, entraînant son frère dehors et profitant de l'émotion qu'elle voyait se traduire sur son visage. « Tu le sais, Félix, lui dit-elle, ta fille et Edmond attendent leur bonheur de toi. Ces enfants s'aiment sincèrement : c'est une faveur du ciel trop rare pour que tu la repousses. Tu consens, n'est-ce pas? »

— Mon Dieu! fit-il, qu'est-ce que j'exige?... qu'ils attendent, n'est-ce pas raisonnable cela? Ton exemple même ne doit-il pas donner courage et patience à cette petite écervelée? »

— N'invoque pas mon exemple, frère, car ce serait souhaiter à ta fille les souffrances que j'ai endurées.

— Soit! nous verrons », répliqua le frère, qui serra la main de sa sœur.

Huit jours plus tard, un char funèbre, décoré d'insignes militaires, s'arrêtait devant l'église du bourg. Les fonctionnaires, toute la population accourue s'y pressaient, pour rendre les derniers honneurs à celui que l'on avait cru recevoir dans l'allégresse d'une fête nuptiale.

Au dernier moment, un capitaine, qui avait accompagné le corps de son ami, retraça simplement la carrière glorieuse de cet enfant du pays, que la mort avait moissonné dans son triomphe, et que ses concitoyens regrettaient en l'admirant. Félix Dechantelac, prenant la parole, tenta de rappeler, au nom de l'amitié, les vertus morales de Michel Bourdon; mais, dès les premiers mots, sa voix s'éteignit dans un sanglot qui devint général.

Quelques heures après, un homme, qui semblait un étranger, tant le chagrin l'avait subitement vieilli, suivait la route, en trébuchant comme un malade; il traversa le jardin de Ludivine et pénétra au salon, où la pauvre fille gisait anéantie aux côtés de son père, qui lui répétait machinalement :

« Dieu l'a voulu, ma fille, Dieu l'a voulu!... »

— Dieu l'a voulu! monsieur Dechantelac; et quoi donc! s'écria le vieillard dressé devant lui. Le connaissez-vous à cette heure, le commandant!... Ah! pour votre orgueil, pour votre meurtrière ambition, soyez mau... »

Ludivine, serrée contre son père et tendant à l'autre une main suppliante, arrêta la malédiction dans la bouche du vieillard qui murmura : « Il n'est pas digne d'une fille telle que vous! Oh! mon pauvre enfant! mon pauvre enfant! » Et le père Bourdon sortit.

Lorsque Félix Dechantelac entra avec Emilie, dont le jeune visage était bouleversé du malheur de sa tante, Ludivine était encore dans le même anéantissement; on entendait toujours la voix de son père qui, dans son éplolement sénile, continuait à lui dire : « Dieu l'a voulu, Divine!... »

La pauvre fille, en les voyant, s'élança dans leurs bras, et y trouva le soulagement des larmes. Puis, avec cette force morale qu'elle puisait dans son amour même : « Félix, dit-elle, tu sais que le mariage de cette enfant sera ma suprême consolation. Il faut que mon expérience soit le prix de son bonheur. Ne remets pas à l'avenir celui que

tu as dans la main. Vois en quel deuil il change les espérances!

— Ma pauvre Divine! pouvons-nous penser à une fête à l'heure même où la douleur te frappe ainsi!

— L'heure sera toujours la même désormais, fit-elle, je ne compte plus dans ce monde, pour moi maintenant l'avenir est là-haut », et du doigt elle

indiquait le ciel; « mais pour eux, mon frère, comme héritage de leur tante, donne-leur, assure-leur la félicité qu'elle n'a pas connue; je le veux, je l'exige.

— Et tes vœux seront exaucés », répliqua le frère.

F. FAVIER.

LES MARRONS DU FEU

I



PIERRE Levers a dépassé la cinquantaine, mais en dépit des fils d'argent qui se mêlent à son abondante chevelure noire, rejetée en arrière et découvrant un large front de penseur et d'artiste, il a encore bon pied, bon œil; et lorsqu'on le voit suivi de son vieux chien gravir lestement le coteau, portant allégrement son chevalet et sa boîte de couleurs, et parcourir tout le jour son cher bois d'Ecouen dont il connaît les moindres replis, on peut, sans désavantage, le comparer à ses jeunes confrères, qui, pour la plupart, n'ont ni sa vigueur infatigable, ni son jarret de fer.

Au physique, Levers est grand, robuste, sa barbe grise encadre des traits énergiques éclairés par des yeux bleus très doux. Au moral, c'est un cœur d'or, une âme sans fiel; il a toutes les qualités de l'artiste sans aucun de ses défauts. Sa vie, toute d'honneur, peut être donnée comme modèle à ceux qui n'admettent l'art que légèrement débraillé, et il a su conquérir l'estime, le respect et l'affection de tous.

Son unique travers est de rêver parfois tout éveillé et de se créer, pour lui tout seul, des tableaux... en Espagne; mais au réveil il en accepte si philosophiquement l'écroulement!

« Levers, c'est un jobard! disent en leur argot d'atelier certains rapins qui ne sont pas les derniers à exploiter cette faiblesse, il tire les marrons du feu, et il les épluche pour le plaisir de vous les voir manger. » Et c'est vrai.

Se démenant pour placer le tableau d'un ami, réclamant la croix pour celui-ci, une pension pour celui-là, soutenant l'un, relevant l'autre.

En revanche, d'une insouciance absolue pour ses intérêts; il peint pour peindre, parce que cela lui est naturel, comme les oiseaux chantent pour chanter, et qu'il y trouve un plaisir extrême, mais il attend que les acquéreurs viennent le chercher; incapable de discuter un prix, il vend ses œuvres la moitié de leur valeur au grand bénéfice des marchands dont il fait la fortune, et si le ruban rouge orne sa boutonnière, c'est qu'on l'a décroché pour lui.

Il habite depuis plus de quinze ans le joli village d'Ecouen, dont les sites pittoresques attirent chaque année une colonie de peintres. Son chalet

est caché dans le bois à quelques pas de la Légion d'honneur; et, de son belvédère, il aperçoit parfois la silhouette des jeunes pensionnaires au milieu des arbres du parc, ce qui lui a inspiré une de ses plus gracieuses compositions : *Mes voisines*, laquelle après avoir remporté une médaille au Salon a été gracieusement offerte par l'auteur (déclinant les offres les plus brillantes) à Mme la Surintendante pour orner le parloir de ses modèles.

II

Levers, assis devant son chevalet, donnait les derniers coups de pinceau à une petite toile représentant un frais et riant vallon au bas du coteau boisé, traversé par un ruisseau bordé de peupliers et par la ligne du chemin de fer dont les rails d'acier couraient sur le sable comme d'interminables couleuvres. La maison du garde-barrière, avec son toit aux tuiles rouges, son mur blanc, et un vieux moulin délabré, tout en ruines, aux portes défoncées et aux volets pendants, peuplaient le paysage éclairé par un de ces ciels lumineux et doux dont le peintre avait le secret.

Sur un petit pont de bois, une belle jeune fille appuyée au bras de Levers lui-même contemplait ce site sauvage.

De temps à autre, l'artiste jetait un coup d'œil à un second tableau accroché au mur et dont l'autre semblait à première vue la reproduction.

Mais si le décor était le même, les détails étaient changés, et les années avaient coulé entre l'œuvre ancienne et la nouvelle, mettant leur griffe aux êtres et aux choses, creusant davantage une lézarde, enlevant une cheminée déjà branlante, arrachant la fenêtre derrière laquelle on voyait jadis une vieille figure toute ridée, et parcheminée, la grand'mère sans doute des deux enfants qui, au premier plan, occupaient la place de Levers et de sa compagne.

C'était un gamin d'une douzaine d'années propre et soigné dans sa blouse noire d'écolier, avec un visage intelligent et sérieux; et une fillette de quatre à cinq ans, adorable sous ses haillons qui s'harmonisaient parfaitement avec ses traits mutins, ses cheveux ébouriffés et ses grands yeux aux cils veloutés.

Lui, très grave, comme un magistrat, tenait un livre sur ses genoux et faisait épeler la petite dont

l'application ne répondait pas au zèle du professeur, si l'on en jugeait par certain regard en coulisse suivant le vol d'un brillant papillon ou d'une élégante libellule.

Au-dessous, on lisait :

« Chauffons, 1875. »

III

Il y avait quinze ans de cela. Levers, nouvellement installé dans le pays, en parcourait les environs en compagnie de son chien, Turco, jeune aussi alors, croquant ici un coin de forêt, là un

de toile cirée sur la tête, son drapeau rouge à la main : le train venait de passer, roulant vers la station dans un grondement de tonnerre!...

« Ah! c'est votre fils?... »

— Oui, et un rude gaillard, plus savant que père et mère, il décroche tous les prix à l'école, dit l'homme avec un naïf orgueil, et ces messieurs du chemin de fer ont promis de le mettre à celle où qu'on apprend pour devenir mécanicien, ingénieur, chef de gare!

— Mes compliments; c'est peut-être un futur Stephenson que je croque là...; au fait, cela ne vous contrarie pas?



Il a encore bon pied, bon œil, et au moral c'est un cœur d'or. (Dessin de F. Brewtnall.)

coucher de soleil, feuilletant à loisir cet inépuisable album aux cent aspects divers qui s'appelle la Nature, et qui s'ouvre tout grand devant qui sait le lire!

Ce soir-là, il revenait de Saint-Brice, cheminant au hasard de sa fantaisie, quand il s'arrêta, charmé par la beauté du paysage qui se déroulait sous ses yeux : c'était le hameau de Chauffons.

La vue surtout de l'écolier et de sa compagne si naturels, si gracieux dans leur pose sans apprêts, séduisait son imagination; et, dressant, en un tour de main, son chevalet, il se hâta de tracer une esquisse de cette scène champêtre.

« C'est mon Antoine que vous peignez là, dit une grosse voix, et, ma fine! il est joliment ressemblant. »

Le garde-barrière s'était approché, son chapeau

— Au contraire, monsieur, ça me flatte et le gars est tout à votre service.

— Merci, j'userai de la permission.

— Je serai très content de le voir là-dessus, et, si c'était un effet de votre bonté de faire un tout petit bout de portrait pour moi, oh! pas plus grand que l'creux d'la main, ajouta le brave homme avec la conviction évidente que la valeur d'un tableau se mesurait à sa grandeur!

— Pourquoi non? répondit Levers en riant, ... et cette petite est-elle aussi à vous?

— Non, monsieur, quoique le lieu l'aime quasiment comme une sœur. Elle n'a plus ni père, ni mère, ni personne que sa grand'mère, une pauvre vieille impotente qui demeure par tolérance dans cet ancien moulin; et bien que ce ne soit guère un

abri pour des chrétiens, elles sont toujours mieux là qu'à la belle étoile.

— Et de quoi vivent-elles?

— De tout et de rien, monsieur, la petite ramasse des fagots dans le bois; puis elle est obligeante, serviable, elle fait volontiers les commissions, c'est une occasion de lui donner quelques sous; car la bonne femme est fière, elle a été éduquée dans son temps, elle ne souffre pas d'aumônes, en argent s'entend; pour une assiettée de soupe, un morceau de pain, cela ne se refuse pas quand c'est offert de bon cœur: entre braves gens il faut bien s'entraider.

— Vous avez raison, mon ami, et vous êtes en effet un brave homme, dit le peintre tout ému... Mais j'y pense, c'est bien le moins que je demande à la grand'mère l'autorisation de pourtraicturer sa petite-fille.

— Ah! ces artistes, tous les mêmes, le cœur sur la main et la main ouverte, marmotta le garde-barrière, en voyant Levers se diriger vers l'asile de la paralytique, dans une intention facile à deviner: voilà une bonne aubaine pour la mère Brulay.

Meilleure encore qu'il ne le supposait. Le jeune homme touché par les malheurs et la résignation de l'aïeule, la gentillesse et la grâce de la fillette, vint souvent et trouva moyen, avec l'ingénieuse délicatesse des bons cœurs, d'apporter un réel soulagement à leur misère sans froisser un sentiment de dignité qu'il comprenait et respectait.

Grâce à lui, les dernières années de la bonne vieille s'écoulèrent dans une aisance relative, sans souci du lendemain, et, quand elle mourut en le bénissant, elle n'hésita pas à lui confier l'orpheline. Le peintre se montra digne de ce dépôt sacré; il emmena la petite Madeleine qui pleurait bien fort en disant adieu à son cher Antoine; mais lui-même partait pour le collège, la séparation était donc inévitable; d'ailleurs la mignonne aimait de tout son cœur « bon ami », comme elle appelait gentiment son tuteur; elle mit volontiers sa main dans la sienne, et le suivit à sa maison où l'attendaient une jolie chambrette et un bon dîner, avec toutes sortes de chatteringes.

Mais Levers avait pris son rôle au sérieux et ne devait pas se borner à gâter sa pupille: aussi, malgré le plaisir qu'il éprouvait à la voir trotter dans son jardin, dès la semaine suivante il la plaça dans un pensionnat de Villiers-le-Bel, d'où elle ne sortit que son éducation achevée.

IV

... Il restait là, le pinceau en l'air, songeant à toutes ces choses, déjà lointaines, et à la place immense que cette enfant, recueillie par charité, avait prise dans sa vie...

« Quinze ans!... comme on vieillit! murmura-t-il.

— Heureusement, bon ami », dit une voix riieuse.

Une gracieuse jeune fille, l'original des deux portraits, lui tendait son front à baiser.

« A ton âge on dit *tant mieux!* au mien, *tant pis!* mignonne... »

— Pourquoi cela, bon ami? vous n'êtes pas vieux au contraire.

— Hum! Enfin! as-tu aussi bien dormi dans ta petite chambre que dans ton grand dortoir, et le chocolat de ma vieille Ursule vaut-il celui de la pension?

— Oh! oui, bon ami.

— Alors tu ne t'ennuieras pas ici?

— M'ennuyer avec vous!

— Tu ne regretteras pas tes compagnes?

— Non, certes. D'abord moi, vous savez, j'ai toujours été un peu sauvage; petite mère (c'était le titre que l'on donnait à la directrice) me le reprochait assez, j'avais de bonnes camarades, mais pas d'amies. Pourquoi faire? je n'aurais aimé personne autant que vous!...

— Alors tu ne regrettes rien? bien sûr?

— Très sûr. J'étais très bien là-bas, ces dames étaient excellentes et me traitaient en enfant gâtée, mais enfin, la pension!...

— Oui, cela rime presque avec prison!...

Elle rit en montrant ses dents blanches; lui la regardait, admirant cette belle jeunesse, qui illuminait l'atelier tout poudreux de son rayonnement.

« Comme vous travaillez, bon ami!

— Il le faut bien, mignonne, te voilà presque une femme, il te faudra bientôt une dot et un mari. Tu as beau secouer la tête, c'est la vie; le vieux nid ne te gardera pas longtemps, et tu t'envoleras comme un petit oiseau dont les ailes sont poussées, loin, bien loin...

— Oh! non, je ne veux pas m'éloigner de vous, de ce cher Écouen où je laisserais tant de bons et chers souvenirs...

— Cependant, petite, ton mari...

— Je ne veux pas me marier loin de vous. »

Levers resta muet un instant, semblant hésiter, puis brusquement: « Allons, va t'habiller si tu veux venir avec moi jusqu'à Chauffons, j'ai une retouche à faire à ce tableau... »

— A Chauffons, oh! oui, dit-elle, devenue toute rose, je suis prête tout de suite; attendez-moi!...

Et, tandis que, légère, elle montait à sa petite chambre, Levers, assis à son chevalet, retournait pour la dixième fois cette question: « Un homme de mon âge, épousant une jeune fille du sien, ne commettrait-il pas une folie et une mauvaise action? » Il demeurait perplexe, pesant scrupuleusement le pour et le contre...

Après tout, combien de mariages plus disproportionnés! il n'était pas vieux, c'était elle qui l'avait dit, elle ne voulait pas le quitter...: cela signifiait-il qu'elle l'aimait! pourquoi non en somme...? il n'était ni grognon, ni bourru, ni désagréable...; et puis ce serait l'avenir assuré...; et pour lui quelle douce vieillesse!

« Prends garde, murmurait une autre voix, elle est bien jeune, elle-même peut se tromper sur ses sentiments, prendre la reconnaissance pour l'inclination et faire son malheur. Tu es son tuteur, son père, c'est à toi d'y veiller... Défie-toi des pensées égoïstes et lâches, oublie que tu l'aimes et ne songe pas à ton bonheur, mais au sien... »

V

« Me voilà, bon ami, je n'ai pas été longue? »

Elle était ravissante dans sa simple toilette, le sourire aux lèvres, l'air radieux.

Ils s'en allèrent, bras dessus, bras dessous; les bonnes gens les saluaient, disant : « Voilà monsieur Levers et sa demoiselle... »

Ces mots amenèrent un nuage sur le front de l'artiste, mais il disparut bien vite au gai babil de sa compagne.

Elle était toute joyeuse ce matin-là, et Levers, qui l'observait à la dérobée, ne l'avait jamais trouvée si jolie, si expansive, si confiante.

Elle trouvait des phrases exquises pour lui dire la gratitude qui débordait de son cœur; elle semblait mesurer pour la première fois ce qu'elle devait à l'homme généreux qui l'avait recueillie, pauvre orpheline, au chevet de sa grand'mère morte et l'avait comblée de bienfaits.

Et, dans l'effusion de sa reconnaissance, elle lui prit les mains, dans un élan involontaire, en s'écriant tout émue, les yeux mouillés de douces larmes : « Oh! bon ami, que vous êtes bon! et que je vous aime! »

— Mais, moi aussi, Madeleine, je t'aime », répondit-il, très troublé.

Elle le regarda, surprise de l'altération de sa voix...

« Bonjour, monsieur Levers; bonjour, Madeleine. »

Il se retourna avec un peu d'humeur. C'était un beau jeune homme, l'air distingué, la tournure élégante, la boutonnière ornée du ruban rouge...

« Bonjour, Antoine, vos parents vont bien? »

— Oui, monsieur; et ils seront bien contents de votre visite. »

Antoine Duford avait tenu les promesses de son enfance; revenu du Tonkin avec la croix d'honneur, il y avait six mois, il occupait déjà une situation importante au Nord, et ses chefs lui prédisaient un brillant avenir.

Excellent fils, il avait fait bâtir dans ce petit coin, cher aux vieux, une gaie maisonnette, mirant ses volets verts dans la jolie rivière où l'ancien garde-barrière s'amusait à pêcher à la ligne, en regardant machinalement le passage des trains.

Antoine passait là tous ses dimanches, et Levers et sa pupille, dont c'était la promenade favorite, l'y rencontraient souvent.

« Entrez donc vous rafraîchir, monsieur Levers, cria le brave homme, apparaissant sur sa porte. »

— Merci, père Duford, tout à l'heure, je tiens à saisir mon effet de soleil. Promenez-vous en attendant, jeunes gens. »

Et il s'installa à son chevalet.

VI

« Qu'avez-vous donc aujourd'hui, Antoine, j'arrive toute joyeuse et je vous trouve boudeur, mécontent. »

— Je n'ai rien...

— Je vous apporte cependant une bonne nouvelle; mon tuteur nous a devinés, j'en suis sûre, vous pourrez faire votre demande.

— Vraiment.

— Oui, ce matin, il m'a longuement parlé avenir, mariage, cherchant à savoir si je m'éloignerais volontiers d'Ecouen, puis brusquement il m'a dit : « Allons à Chauffons... »

— Et il vous a dit qu'il vous aimait?... »

— Lui!!

— Je l'ai entendu.

— Lui! »

Elle éclata de rire.

« Vous êtes fou, Antoine. »

— Non, je suis jaloux...

— De lui! mon tuteur, presque mon père!

— Jurez-moi que vous ne l'aimez pas?

— Mais si, mon ami, et de tout mon cœur même. Et savez-vous pourquoi je l'aime tant? C'est qu'il a fait de moi, de l'enfant vouée à l'ignorance et à la misère une femme digne de vous!... — Et vous l'accusez? Pauvre père, il se moquerait joliment de vous, s'il vous entendait. »

Ils sont adossés à la passerelle, comme jadis lorsqu'elle prenait sa leçon de lecture, si heureux, si absorbés dans leur bonheur qu'ils ne voient pas le peintre agenouillé sur la berge en train de laver ses pinceaux. Mais il n'a pas perdu une seule de leurs paroles tombant sur sa tête comme une douche glaciale. Il retourne doucement à son chevalet et demeure là pensif..., regardant alternativement le tableau où Madeleine est appuyée à son bras, et le pont où elle s'appuie au bras de son ami.

« Oh! jeunesse! jeunesse! » soupire-t-il.

.....

« Eh bien, bon ami, avez-vous bientôt fini? »

— Tout à l'heure, mignonne, répondit-il, un peu enroué, restez là tous les deux, que je rectifie quelque chose à la pose. »

Ils ne se font pas prier, et, radieux, épanouis, la main dans la main et les yeux dans les yeux, suivent leur beau rêve étoilé, sans soupçonner celui qui s'écroule là, derrière cette toile.

.....

« C'est fait! venez voir!... »

Ils accourent :

« Oh! bon ami!

— Oh! monsieur! »

Confuse, rougissante, Madeleine s'est jetée dans ses bras, tandis qu'Antoine lui serre la main à la briser.

Levers a remplacé son propre portrait par celui du jeune homme et au-dessous a tracé ce titre :

« Les fiancés. »

.....

« Vous savez, le vin est tiré, crie le père Duford impatienté... »

— Si le vin est tiré, il faut le boire », répond gaiement le vieil artiste.

.....

C'a été la dernière déception de Pierre Levers.

Après tout, est-ce bien une déception?

On pourrait en douter à le voir, berçant le premier-né des jeunes époux, qu'il appelle orgueilleusement « mon petit-fils! »

ARTHUR DOURLIAC.

LA FONTAINE NATURALISTE



Les fabulistes sont des philosophes et plus particulièrement des moralistes, qui pour faire entendre à l'humanité leurs bons conseils ou leurs vertes critiques, font usage de la fable. Le plus souvent ils passent la parole aux animaux, et, cachés derrière la coulisse, ils font agir et parler leurs acteurs en toute liberté. Leurs fables sont autant d'allégories que « la morale » explique. La Fontaine, en adoptant cette forme littéraire, n'a fait que se conformer à un usage qui remonte à une époque très reculée, puisque le premier livre qui parut dans ce genre fut écrit en sanscrit par un savant indien du nom de Vichnou Sarma; on connaît ce livre sous le nom de *livre de Canina et Dimna*. Il fut traduit en arabe, puis dans toutes les langues, et prit alors le titre de *Livre de Bidpai*. Depuis cette époque, Esope, Phèdre, puis au x^e siècle, Guillaume Guérout, Philibert Hegemon, etc., mirent la fable en honneur. La Fontaine s'inspira des œuvres de tous ses prédécesseurs; il n'est donc pas l'inventeur de la mise en scène qu'il a adoptée, tout le monde le sait d'ailleurs, mais ce qu'il me paraît intéressant de faire ressortir, c'est qu'en écrivant ses fables, La Fontaine n'a pas eu en vue le but moral seul. Il a vu dans ses fables un moyen d'instruction.

« Elles ne sont pas seulement morales, dit-il dans sa préface (1668), elles donnent encore d'autres connaissances : les propriétés des animaux et leurs divers caractères y sont exprimés... Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connaissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent; comme ces derniers sont nouveaux dans le monde, ils n'en connaissent pas encore les habitants; ils ne se connaissent pas eux-mêmes. On ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut; il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste, et pour quoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard ou à ce lion. »

Ceci posé, La Fontaine avait-il les qualités requises pour remplir cette partie de la tâche qu'il a assumée? J'espère le prouver dans un rapide examen de son œuvre. Je ne me propose d'ailleurs nullement de démontrer que le bonhomme était un *savant* dans la force même du terme; je crois pouvoir prouver simplement qu'il aimait la nature, qu'il avait le don de l'observation, et que, merveilleusement servi par son style, sachant trouver le mot juste pour exprimer un caractère moral ou physique, il était parfaitement apte à enseigner les notions des sciences naturelles.

Je dis que La Fontaine n'était pas un *savant*. Il n'a en effet, que je sache, jamais fait d'études spéciales sur les animaux; et maints exemples prouvent qu'il n'avait sur certains faits que des connaissances fort imparfaites. Il acceptait même

parfois bien facilement les idées courantes les plus singulières. C'est ainsi que dans la fable *la Tête et la Queue du serpent*, on le voit rééditer l'erreur consacrée par le fameux proverbe : *in cauda venenum*, et décrire le serpent de la façon fantastique que voici :

Le serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Tête et queue; et toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Auprès des Parques cruelles.

Il est certain qu'il est bon de prémunir les enfants contre les dangers que peuvent leur faire courir les serpents venimeux, mais il est inutile d'aller plus loin que la réalité. Cependant La Fontaine paraît assez au courant des recherches scientifiques et des observations faites de son temps. Nous en avons pour garant cette jolie fable : *Un animal dans la lune*, écrite à propos d'une colossale erreur, faite par un savant anglais. Paul Neal, membre de la Société Royale de Londres, avait annoncé avoir aperçu avec son télescope un éléphant dans la lune. On reconnut bientôt qu'une souris qui s'était glissée entre les deux verres de l'instrument avait trompé l'observateur. Ce fait plaisant inspira au fabuliste des pensées très judicieuses sur les erreurs que peuvent nous faire commettre nos sens.

Pendant qu'un philosophe assure
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
Un autre philosophe jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
Tous les deux ont raison; et la philosophie
Dit vrai, quand elle dit que les sens tromperont
Tant que sur leurs rapports les hommes jugeront;
Mais aussi, si l'on rectifie
L'image de l'objet sur son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe et sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne.

Il est impossible sinon de mieux s'exprimer, tout au moins de dire plus vrai. D'ailleurs tout au long de cette soi-disant fable, La Fontaine fait preuve d'une certaine somme de connaissances relativement aux lois générales de la physique et à l'ensemble des phénomènes naturels.

Voyons maintenant s'il possédait les qualités d'un naturaliste; personne ne niera qu'il aimait la nature dans toutes ses manifestations. Il s'indigne quand il voit le cerf brouter la vigne qui l'a sauvé :

Que de si doux ombrages
Soient exposés à ces outrages!

Il trouve les plus ravissantes images et met toute sa poésie à certaines descriptions. Là, c'est la Nuit qui,

La tête sur son bras et son bras sur la nue,
Laisse tomber des fleurs et ne les répand pas;

ailleurs,

..... un pré
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré
Où maint mouton cherchait sa vie;
Séjour du frais, véritable patrie
Des Zéphyre...

Mais c'est pour les animaux qu'il réserve toutes
ses tendresses. Avec quel art il nous attendrit sur
le sort de l'aigle qui vient de perdre

Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance.

Les animaux sont ses amis; il a pour eux une pré-
férence marquée, s'il les compare aux humains :
il leur donne toujours l'avantage.

De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
A se porter dedans l'excès.

Voilà qui ne nous laisse rien ignorer sur les
sentiments de La Fontaine; il n'est d'ailleurs pas
plus tendre envers les *traîtres humains*, lorsqu'il
raconte l'aventure de *l'Homme et la Couleuvre* :

A ces mots, l'animal pervers :
(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme; on pourrait aisément s'y tromper)

et plus loin :

Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise
Que le symbole des ingrats
Ce n'est point le serpent, c'est l'homme...

Par contre, ses récits sont pleins de l'amitié qu'il
porte aux animaux; ce n'est pas qu'il ignore leurs
défauts et ne leur sache que des qualités; il est
trop au courant de leurs habitudes, de leurs carac-
tères; il connaît trop bien leurs mœurs pour
n'avoir pas su distinguer chez eux les bons et les
mauvais côtés. Voyez d'ailleurs comme, dans ses
rapides descriptions, il a toujours soin de con-
server à chaque animal son caractère moral domi-
nant. Il s'y attache avec tant de suite que bientôt
on reconnaît les animaux dont il parle, à une
seule épithète, n'y mettrait-il pas le nom spéci-
fique. Et remarquez combien les épithètes qu'il
emploie sont frappées au bon coin. Le lion est
toujours traité de *Majesté*, il a son Louvre, ses offi-
ciers, sa cour. Le léopard est un *sultan*; l'ours un
seigneur; le cheval, son *coursier*; maître renard
garde toujours ses airs cauteleux, son naturel
flatteur et rusé, et Jean Lapin sa bonhomie. Le
chat est *Raminagrobis*, et quand ce poète fait une
énumération, quelles charmantes figures il sait
trouver et bien caractéristiques!

Quatre animaux divers, le chat grippe-fromage,
Triste oiseau le hibou, rouge-maille le rat,
Dame belette, au long corsage,
Tous gens d'esprit scélérat.

Et ce n'est pas seulement dans la peinture
morale de ses amis que La Fontaine excelle. Que
l'on parcoure ses fables, et partout on trouve des
traces des connaissances précises qu'il avait sur
les caractères extérieurs et la structure générale
du corps des animaux qu'il fait agir ou parler.
Avec quelle concision et quelle élégance il sait
trouver le mot juste ou la figure qui doit attirer
l'attention sur le principal de ces caractères exté-
rieurs! Voyez la description d'un échassier, le
héron :

Un jour sur ses longs pieds allait je ne sais où
Le héron au long bec emmanché d'un long cou;

et celle d'un oiseau de proie :

... mais le peuple vautour
Au bec retors, à la tranchante serre...

Toujours d'ailleurs il a soin de se servir du même
caractère qu'il a une première fois indiqué.

Ici, c'est :

Demoiselle belette au corps long et fluet;

là encore :

Dame belette au long corsage;

et lorsqu'il use de ces caractères extérieurs de
animaux pour mettre en scène leur caractère
moral, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de
la façon spirituelle dont il sait présenter la fable
ou de l'art avec lequel il instruit. Lisez la fable *le
Renard et la Cigogne*. C'est un modèle dans le
genre. Vous y apprendrez tout à la fois le caractère
moral des deux animaux mis en présence, ainsi que
leurs caractères physiques extérieurs. Ils s'invitent
réciproquement à dîner; le renard, un malin,
notre poète ne manque jamais de le dire, fait
servir le mets dans une assiette où la cigogne ne
peut rien prendre. Celle-ci invite à son tour notre
compère et lui sert son repas

En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer;
Mais le museau du siro était d'autre mesure.

De tout ce qui précède on peut conclure que
La Fontaine, qui certainement avait aussi beau-
coup lu, avait aussi beaucoup observé. Il se montre
même à nous comme ayant eu le don de l'obser-
vation, qui est certainement l'une des premières
qualités nécessaires au naturaliste.

La Fontaine vivait au temps où Descartes, Male-
branche et nombre de philosophes agitaient après
Montaigne la question fameuse de *l'âme des bêtes*.
La Fontaine ne pouvait manquer, lui aussi, de
prendre parti dans l'affaire. Il le devait, puisqu'il
était question de défendre ces êtres avec lesquels
il vivait en si douce intimité. Pour connaître son
avis il suffit de lire ses fables. Un homme qui fait
si naturellement agir et parler les animaux ne peut
leur refuser une intelligence, une âme. D'ailleurs,
dans son « Discours à madame de la Sablière »,
il expose ses idées, et il le fait avec preuves à
l'appui qui montrent combien il était bon juge en
la matière.

En quelques lignes il résume la théorie de Des-
cartes et Malebranche :

..... Ils disent donc
Que la bête est une machine.

(On sait que Malebranche frappant du pied sur
son chien lui disait : « Crie donc, machine! »)

Vient alors une énumération de faits qui vont
à l'encontre d'une pareille assertion et qui démon-
trent amplement que la bête pense et qu'elle réflé-
chit; après avoir conté qu'il est un monde où les
humains vivent dans une ignorance profonde, mais
où les castors contruisent de savants ouvrages, il
s'écrie :

Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire.

Il ne peut donc être de l'avis de Descartes et de Malebranche. Sa connaissance des animaux ne lui permet pas de s'arrêter aux théories de ces philosophes; toutefois, vu l'époque où il écrit, il est obligé à certaines réticences; et l'on sent qu'il craint d'émettre sa pensée tout entière :

J'attribuerai à l'animal
Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort.

Il invente donc quelque chose,

Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encore
Que le feu...

D'ailleurs, parmi ses fables, en dehors de ce discours d'où nous tirons les précédents arguments, on en trouve où il revient sur ce sujet. La plus curieuse, sans contredit, est celle qui a pour titre *les Souris et le Chat-Huant*. Dans un vieux pin (histoire authentique, dit-il en note), on aperçut

un trou de hibou dans lequel se trouvaient de nombreuses souris sans pieds, « toutes rondes de graisse ». Le narrateur voit dans ce fait une preuve de l'intelligence du Chat-Huant, qui pour s'assurer sa prise la met dans l'impossibilité de se sauver.

Mais comment? Otons-lui les pieds. Or trouvez-moi
Chose par les Romains à sa fin mieux conduite!
Quel autre art de penser Aristote et sa suite
Enseignent-ils, par notre foi?

En résumé, La Fontaine ne manque pas à la mission qu'il s'est imposée. Par certains côtés de ses fables, il est l'éducateur amusant de l'enfance; par d'autres, il se montre l'observateur proche du savant, et lorsqu'il le faut il devient le philosophe qui par le simple bon sens et par ses connaissances des animaux s'élève aux conceptions les plus élevées sur la nature des êtres, et prend parti contre une école écoutée et nombreuse. Il est le précurseur des idées généralement admises aujourd'hui sur la place que doivent occuper les animaux à côté de l'homme dans la nature.

D^r BEAUREGARD.

SCIENCE EN FAMILLE



ES journaux ont annoncé dernièrement qu'une honorable dame a légué à l'Académie des sciences une somme fort importante, destinée à fonder un prix, que ladite assemblée devra décerner à la personne qui, la première, aura découvert un moyen d'établir une correspondance entre notre globe et l'un des astres qui gravitent dans l'immensité.

Tout naturellement pour la majorité des lecteurs pareille disposition devrait être en principe déclarée caduque, comme émanant d'une testatrice ne jouissant pas de la plénitude de ses facultés mentales; car dans un monde où l'on pense avoir proféré la plus extravagante des absurdités lorsqu'on a envoyé les gens voir ce qui se passe dans la lune, globe relativement très voisin du nôtre, comment admettre que jamais nous puissions entrer en relation effective avec l'un ou l'autre des milliards de mondes, qui évoluent à des millions ou à des milliards de lieues de notre pauvre petit grain de poussière cosmique?

L'Académie des sciences ne semble pas vouloir l'entendre de cette oreille; et selon moi, l'Académie a raison. Car outre qu'il est toujours bon pour elle d'augmenter une fortune dont elle ne pense pas faire trop mauvais usage; outre que la donatrice a, je crois, stipulé qu'en attendant une trouvaille positive, le revenu de son legs pourra servir à encourager des travaux cosmographiques ayant un caractère véritablement original; outre en un mot toute considération accessoire, l'Académie qui notamment depuis un certain nombre d'années est,

comme on dit, payée pour ne plus oser assigner un terme quelconque aux conquêtes de la science; l'Académie, qui chaque jour voit le progrès prononcer la désuétude de lois que naguères l'on pouvait croire irrévocablement consacrées, l'Académie enfin se pose elle-même cette fameuse question : « Qui sait? »

Eh oui! qui sait? car, par exemple, de quoi douter, je vous le demande, quand on se dit que l'électricité, agent de nature indéterminée et très évidemment émanant des grandes, des incommensurables influences solaires, peut d'un instant à l'autre intervenir pour une manifestation analogue à celle du téléphone? De quoi douter quand on se rappelle le photophone, ce merveilleux appareil qui fait parler la lumière ou luire la parole?

Le temps n'est pas éloigné où les physiciens, dressant des tableaux comparatifs de la vitesse de transmission du son dans les divers milieux, trouvaient et donnaient comme loi que les ondes sonores, ne franchissant que 330 mètres par seconde dans l'air, s'étendaient à 45 ou 1700 pour les eaux ordinaires, allaient à 4000 dans certains bois, et à plus de 5000 dans certains métaux. Mais, outre que cette expansion du bruit était relativement très bornée, que sont devenues ces prétendues mensurations définitives depuis que le téléphone fait franchir au son les distances que nous savons, en des fractions de temps pour ainsi dire inappréciables?...

..

Or, comme si l'apparente extravagance de l'hypothèse en question devait trouver presque aussitôt

une réalité pour en affirmer, au moins indirectement, le caractère rationnel, voilà qu'un homme à qui le monde actuel doit déjà une longue suite d'étonnements, c'est-à-dire Edison, se prépare, assure-t-on, à nous en causer un nouveau, dont on ne peut encore prévoir la portée.

Eh bien ! à l'heure actuelle le grand chercheur et trouveur américain ne parle de rien moins que d'expérimenter sur les courants induits, non plus à l'aide d'un ou de plusieurs barreaux, tels qu'on peut les voir par exemple dans les machines à lumières, mais à l'aide d'une bobine d'induction



Les vieux almanachs. — Le mois de Novembre, fac-similé d'une figure des *Heures de la Vierge*, imprimées à Paris en 1523, chez Tielman Kerver.

Nous savons tous aujourd'hui que les plus curieuses et importantes applications de l'électricité, notamment l'éclairage, le transport des forces, la télégraphie ordinaire, le téléphone, ont pour facteur principal l'électro-aimant, ou la bobine d'induction. Nous savons tous que les courants dits induits, lesquels donnent lieu à tant d'intéressants phénomènes, se produisent dans des fils entourant des barreaux de fer, naturellement ou artificiellement aimantés.

qui aurait pour noyau métallique une montagne.

Cette montagne, qui est la propriété d'Edison, est une masse de fer magnétique — disons, si vous voulez, pierre d'aimant. — Elle forme un bloc relativement détaché à sa partie supérieure, mesurant environ un kilomètre et demi de longueur, sur environ cent cinquante mètres de large; et le bloc dominant le niveau du sol a pour base ou attache inférieure une masse de même nature, se perdant à des profondeurs encore inconnues. Il y a donc

là, comme vous pensez, un aimant naturel colossal, dont le physicien comprend et veut mettre en œuvre la vaste puissance. Il fait, en conséquence, disposer tout autour un système de supports, destinés à recevoir quinze ou vingt spires de fils métalliques isolés, qui formeront une véritable bobine d'induction, et qui correspondront à des appareils téléphoniques devant servir aux observations.

Sans s'occuper pour le moment des révélations imprévues qui peuvent se produire après l'installation complète de cet observatoire d'un nouveau genre, Edison aurait, paraît-il, songé à cette expérience, à la suite de quelques remarques toutes particulières, sur ce qu'il croit être l'écho des bruits engendrés par le magnétisme terrestre, — lesquels ne seraient pour lui qu'une résultante des bruits solaires.

A plusieurs reprises, en effet, des circuits téléphoniques lui ayant apporté des résonances dont il ne trouvait pas l'origine normale, et qu'accompagnaient des affolements de l'aiguille aimantée, coïncidant avec des éruptions extraordinaires alors signalées à la surface du soleil, il a dû conclure à des répercussions cosmiques.

Il espère donc non seulement avoir par son nouvel appareil, une sorte de jauge très sensible, des tumultes de la grande fournaise solaire, mais encore arriver à percevoir l'écho fidèle des sons que ces ardentes agitations doivent produire et lancer dans l'espace, en même temps que leurs torrents lumineux.

Il va sans dire que le sélénium, ce métal fantaisiste, que la lumière fait parler ou qui fait parler la lumière, a des chances de jouer un rôle dans cette affaire, dont l'expérimentateur lui-même n'a pas assurément une clé bien certaine, et dont il peut attendre toutes les plus merveilleuses surprises.

Quoi qu'il en soit, il serait assez singulier que ce physicien, notre contemporain, à l'aide de son téléphone extra-terrestre, donnât raison au nommé Pythagore, qui, quelque vingt-cinq siècles avant lui, faisant participer la musique à tout le système de l'univers, et professant l'idée mystique de l'harmonie des sphères, affirmait que les planètes évoluaient dans l'espace en rendant des sons d'une douceur infinie, qu'il appelait « la symphonie du Cosmos ».

« Qui sait ? » pouvons-nous dire à notre tour. Et, en tout cas, attendons.

Le vent d'ailleurs semble être aux révélations confirmatives des singularités de jadis.

Les alchimistes qui firent tant parler d'eux, presque jusqu'au seuil de notre siècle, se divisent, pour ceux qui ont fouillé dans leur histoire, en deux groupes bien tranchés. D'une part sont les convaincus, les sincères, qui d'ailleurs, en poursuivant leur fameuse chimère de la transmutation des métaux, ont légué à la science positive tout un ensemble de très importantes découvertes : ceux-ci fort souvent obtinrent ou crurent obtenir des résultats significatifs, qui firent qu'ils consumèrent leur vie et leurs dernières ressources à la recherche du grand œuvre. D'autre part se trouvent un certain nombre de madrés, dont la visée consistait

à faire croire ouvertement qu'ils avaient atteint le but, et à tirer de larges profits du savoir dont ils se targuaient auprès de leurs dupes. L'un de ceux-là, autant qu'il me souvient de l'avoir lu, sut en imposer au Régent, le duc d'Orléans, à qui il en coûta gros, dit-on, pour avoir cru véritables et de bon aloi, quelques prétendus morceaux d'or fabriqué sous ses yeux.

Il est donc avéré que quelques-uns de ces imposteurs avaient trouvé le moyen de simuler les métaux précieux, dans des conditions telles que les produits artificiels pouvaient supporter l'examen et même certains essais des experts. Nous en voyons la preuve dans un passage de Palissy.

« Il fut pris un jour, dit-il, au diocèse de Saintonge, un faux monnayeur béarnais, chez qui furent trouvés quatre cents testons (pièces d'or) prêts à marquer (frapper); et s'ils eussent été marqués, il n'y avait sûrement ni orfèvre, ni autre, qui ne les eût pris pour bons; car ils enduraient le mail (frappe), la touche et la fonte; la fausseté n'en fut découverte qu'en les mettant à la coupelle¹. »

Bien que plusieurs faits analogues aient été signalés, on pouvait encore croire que les dupes avaient eu la confiance facile et que jamais matière faisant réellement illusion ne leur avait été montrée.

Or, un minéralogiste américain a présenté l'autre jour à l'Académie des Sciences, en même temps qu'un très savant mémoire, des échantillons d'argent couleur d'or et couleur de pourpre. Il a rappelé, à cette occasion, les trouvailles de certains alchimistes, tout en réservant la question de savoir si ces substances sont réellement des états isomériques de l'argent, ou bien des composés, où il a cependant reconnu que l'argent est constitutif de la masse dans la proportion de 97 à 98 p. 100. A ce propos, il a allégué les singularités de transformation, qui, sans modification élémentaire et sans mélanges appréciables, se produisent dans le phosphore, dans divers charbons, et dans certaines variétés de fer et d'acier. Il y a d'ailleurs cela de singulier que, au contraire de l'or artificiel du faux monnayeur cité par Palissy, cet argent à couleur d'or la perd non seulement par la chauffe, mais encore par la frappe. A l'analyse, les deux ou trois parties étrangères au métal principal semblent être formées de fer et d'un acide, qui en ce cas seraient les principes colorants : ce dont on ne trouve guère la raison moléculaire.

Mais, toujours est-il que voilà fournie une démonstration de la possibilité — très économique — des illusions qui, parfois, ont leurré les alchimistes de bonne foi, et, parfois, ont favorisé le jeu des intrigants.

La librairie Plon et Nourrit a mis récemment en vente trois volumes de *Mémoires du général baron de Marbot* (né en 1782, mort en 1854), qui obtiennent un très grand et très légitime succès, comme donnant un ensemble de renseignements absolu-

1. *Coupelle*, petit creuset fait avec des cendres lavées et des os calcinés, dont on se sert pour séparer, par l'action du fer et par filtration, l'or et l'argent des autres métaux auxquels ils ont été alliés.

ment nouveaux sur les principaux personnages et événements de l'époque impériale. Parti à dix-sept ans, et devant tous ses grades aux plus nobles qualités et aux plus rudes travaux militaires, l'écrivain-soldat, en retraçant ses souvenirs, a composé un tableau des plus variés, des plus animés, qui, toutefois, n'est guère de notre compétence, mais où nous pouvons relever pour notre causerie certaine anecdote, qui ressortit un peu au domaine de la vulgarisation scientifique.

C'était pendant la campagne de Russie, l'auteur alors colonel d'un régiment de chasseurs envoyé en reconnaissance par le chef de corps était revenu au quartier général après avoir constaté que la région où l'on allait s'engager — région marécageuse — était absolument dépourvue de troupes ennemies. On se met donc en marche, et voilà que comme on avançait par une nuit très obscure, le colonel Marbot voit tout à coup devant lui de nombreux feux de bivouac s'allumer à une certaine distance. Puis retournant la tête il en voit beaucoup d'autres briller sur les champs qu'il vient de traverser. Sans nul doute le régiment de chasseurs venait de s'engager sans s'en apercevoir entre deux corps ennemis qui devaient être fort importants à en juger par le nombre des feux. La situation était grave. Et — car d'autres feux s'allumaient maintenant à droite et à gauche — ce n'était guère par la stratégie qu'il fallait songer à sortir de ce mauvais pas; un coup d'audace pouvait seul réussir. La résolution en est bientôt prise.

« Fondons sur l'ennemi, dit le colonel à ses officiers, ouvrons-nous un passage le sabre à la main, et une fois le camp ennemi traversé, notre marche sera protégée par l'obscurité intense de la nuit. »

Ce plan bien arrêté, et les ordres ayant été transmis en conséquence, « j'avouerai, raconte l'auteur, que je n'étais pas sans inquiétude sur l'issue de cette aventure; car l'infanterie ennemie, qui devait compter vingt mille hommes, tandis que je n'avais que sept cents cavaliers, pouvait être sur pied au premier cri d'un factionnaire, et me tuer facilement beaucoup de monde, pendant que mon régiment défilait au milieu d'elle. »

Les chasseurs s'apprêtaient cependant à s'élancer, quand le paysan qui servait de guide au colonel, ayant compris le mouvement projeté, fit entendre un grand éclat de rire; et comme le colonel allait se fâcher, voilà que son domestique partage très bruyamment l'hilarité du guide, juste au moment où, de toute part, les feux éloignés semblent se rapprocher en masse en jetant le chef dans une étrange perplexité.

Mais tout s'explique quand le domestique montre au colonel un des prétendus feux de bivouac, qui venait de se poser sur son manteau.

On traversait, nous l'avons dit, une région marécageuse. Ce que l'on avait pris pour des feux de bivouac n'était autre chose que des légions de feux follets, auxquels la grande épaisseur de l'ombre donnait par contraste une vivacité singulière. Et Dieu sait si cette nuit-là il se fit des gorges chaudes, au 23^e chasseurs, que commandait le colonel, futur général baron de Marbot, dont les *Mémoires*, tout en formant un document de haute importance historique, ne laissent pas d'être cependant d'une lecture parfois des plus amusantes: ce qui n'est pas aussi fréquent qu'on le pense en pareille matière.

LOUIS BALTHAZARD.

AU COIN DE L'ATRE

— Ferme la porte. Hélas! l'ouragan se déchaîne;
Le froid tarit la sève et dépouille le chêne;
Le ciel est obscurci. Femme, attise le feu.
— C'est en vain; le frisson me saisit jusqu'à l'âme.
— La vieillesse et l'hiver éteignent toute flamme,
L'un et l'autre, aujourd'hui, nous font souffrir un peu.

— Autrefois, quand décembre avait muré la porte,
Nous supportions gaiement les douleurs qu'il apporte.
— L'amour nous réchauffait à son foyer brûlant.
— Quoique en un sein glacé, mon cœur bondit de même.
— Mais si, comme jadis, il veut dire : je t'aime!
A tes lèvres ce mot n'arrive qu'en tremblant.

— Sous la neige, les prés conservent leur verdure;
Encore quelques jours, nous verrons la nature
Plus belle à son réveil, et le ciel adouci.
— Le pinson reviendra nicher dans le vieux hêtre.
— Oui! les fleurs, les oiseaux, tout va bientôt renaitre...
— Hélas! nos cœurs vieillissent renaitront-ils aussi?

JOSEPH BIRON.



MOSAÏQUE

Variétés historiques.

Autrefois il était de tradition en Espagne qu'à certains jours de grande fête le chef de l'État assistât solennellement à la célébration de ce qu'on appelait *auto da fé* (acte de foi), qui consistait à supplicier par le feu un certain nombre de personnes condamnées pour crime d'hérésie, ou pour atteintes manifestes au respect de la religion.

Notons qu'à l'*auto da fé* figuraient aussi, et souvent en fort grand nombre, ceux qui, mis en jugement par le tribunal du Saint-Office, avaient été jugés dignes d'échapper à la peine capitale, soit en rétractant les erreurs qu'ils avaient professées, soit en témoignant un vif repentir de s'y être abandonnés. En ce cas ils restaient ordinairement soumis à la formalité de l'amende publique; et ils figuraient dans la cérémonie de l'autodafé sous divers costumes, que montre l'estampe que nous reproduisons d'après l'*Histoire du Saint-Office* de Ph. de Limborch.

Le 14 avril 1701, Philippe V, petit-fils de Louis XIV, appelé au trône d'Espagne par le testament de Charles II, fit son entrée solennelle à Madrid. Pour recevoir ce prince avec plus de magnificence, on prépara, dit un historien, un *superbe autodafé*, c'est-à-dire un bûcher où devaient être brûlés une douzaine de juifs et autres mécréants. Le jeune prince français, bien que résolu à se conformer autant que possible aux mœurs et coutumes du peuple sur lequel il devait régner, déclara hautement qu'il ne voulait point être le témoin d'une pareille cérémonie; et l'autodafé se célébra cette fois sans être honoré de la présence du monarque.

Variété médicale.

Ce n'est pas de nos jours, comme beaucoup de gens semblent le croire, que date dans l'histoire des traitements médicaux, la mise au régime lacté. L'usage exclusif du lait recommandé à de certains malades était assez fréquent au XVII^e siècle, et parmi les personnages de marque qui y furent soumis se trouve notamment le grand Condé. Nous en avons la preuve par une pièce de vers que Fontenelle adressait un jour à « M. le Prince qui ne vit plus que de lait » et que le *Mercurius de France* reproduisit dans sa livraison de juillet 1679.

La pièce, qui est d'une assez grande étendue, débute ainsi :

Si la frugalité qui règne en vos repas
Succède au luxe qu'elle chasse,
Si de cent mets exquis le lait y tient la place,
Grand prince, n'en rougissez pas.

Et, pour consoler le héros de Rocroi, le poète fouillant la mythologie et l'histoire, lui cite Jupiter allaité par la chèvre Amalthée, Romulus et Remus, nourrissons de la louve, etc., etc.

Puis il s'attache à démontrer que le régime du lait, auquel, paraît-il, Condé était astreint depuis long-

temps, ne le cède en rien à l'usage du vin pour inspirer la valeur et l'habileté militaires.

« N'avez-vous pas, dit-il au prince,

Vaincu ces Allemands qui puisent dans un verre
L'héroïque chaleur qu'ils portent aux combats ?

N'est-ce point par vous que

La Sambre avec effroi vit ses ondes troublées
De sang et de vin confondus ?

Et, après une suite de considérations sur les heureux effets du lait, le fils d'Apollon pour achever s'adresse à la vache qui a « l'heur et l'honneur » d'être la nourrice du prince :

Repais-toi — lui dit-il — plus qu'à ton ordinaire,
Choisis la meilleure herbe et la plus salutaire;
D'un illustre héros tu réponds aujourd'hui.
Conserve-nous longtemps cette valeur suprême,
Dont nous faisons encor notre plus ferme appui.
Et sache que tu dois avoir grand soin de lui.
Empêche que Condé n'aïlle de trop bonne heure [cieux,
Par le chemin de lait (la Voie lactée) prendre sa place aux
Encor que son grand cœur vole à cette demeure,
Le plus tard sera le mieux.

Histoire de l'étiquette.

Une abbesse désirant faire visite à Mme Palatine de Bavière, abbesse de Maubuisson, en était empêchée par la crainte de n'avoir pas la présence du rang. Pour ne pas compromettre sa dignité elle prit le parti d'écrire à celle qu'elle désirait visiter, afin de savoir d'elle si la droite lui serait donnée.

« Depuis que je suis religieuse, lui répondit Mme Palatine, je ne m'occupe de la droite et de la gauche que pour faire le signe de la croix. »

Histoire des mots et locutions.

Boileau dit dans une de ses satires :

« Voit-on les loups brigands, comme nous inhumains,
Pour détrousser les loups courir les grands chemins ? »

Détrousser pris ici dans le sens de voler, dépouiller, ne s'explique par aucune relation avec des mots en usage dans notre langue, car faire, par exemple, que la robe d'une personne qui était retroussée ne le soit plus n'appelle en rien l'idée d'un larcin. C'est à une coutume antique qu'il faut recourir pour expliquer cette expression.

Les Romains mettaient leur argent dans une ceinture; quand on les volait on leur enlevait cette ceinture, de manière que la robe qu'elle relevait se trouvait *détroussée*. De là leur verbe *discingere*, ôter la ceinture, qui avait figurément l'acception de voler.

On a longtemps discuté pour savoir si l'on doit écrire et prononcer *pluriel* ou *plurier*.

« Je mets toujours pluriel avec un l, disait Vau-

gels au xvn^e siècle, quoique tous les grammairiens indiquent *plurier* avec un *r*. La raison sur laquelle je me fonde, c'est que venant du latin *pluralis*, où il y a une *l* en la dernière syllabe, il faut que le mot français la retienne. Ce qui a trompé sans doute nos grammairiens, c'est qu'on écrit *singulier* avec un *r* et ils ont cru qu'il fallait écrire *pluriel* tout de même, ne songeant pas que *singulier* vient de *singularis* où il y a un *r* à la fin.

Quoi qu'en ait dit Vaugelas, et quoique l'Académie ait adopté depuis plus d'un siècle la forme *pluriel*, le temps où l'on cessa d'enseigner définitivement

de produire des mouvements musculaires dans un animal récemment privé de la vie, et l'on crut avoir découvert les sources de la vitalité. Ces prétentions et ces espérances furent d'abord exagérées par les enthousiastes : mais les recherches des savants les réduisirent bientôt à leur juste valeur.

« Découverte des sources de la vitalité, mais enthousiasme bientôt réduit à sa juste valeur », c'est tout ce qui semble ressortir pour l'anecdotier du phénomène signalé. Un moment, en effet, la discussion avait été très vive sur le terrain où l'avait placée Galvani lui-même, qui avait pour principal contradicteur, un



Fac-similé d'une estampe du xvi^e siècle. (*Historia inquisitionis*, par Ph. de Limborch, 1592.)

dans les classes l'autre forme est si peu éloigné que l'on peut trouver encore parmi les gens âgés un certain nombre de personnes instruites sinon écrivant, mais prononçant *plurier*.

Histoire des sciences.

Étant donné l'état actuel des applications du courant électrique, merveilles qui ont pour point de départ avéré une simple observation que Galvani fit à Bologne en 1790, il est, nous semble-t-il, curieux de voir combien peu les contemporains se doutaient de l'importance des résultats pratiques que prendrait un jour la remarque du physicien italien. La note suivante est extraite d'un recueil d'anecdotes composé à la fin du xviii^e siècle : « Galvani faisant des expériences d'électricité, un de ses aides approcha, par hasard, la pointe d'un scalpel des nerfs cruraux de quelques grenouilles écorchées et placées sur la table de la machine électrique. Il aperçut dans ces grenouilles des contractions très vives. Ce fait, varié d'une foule de manières, conduisit à trouver de nouveaux moyens

physicien de Pavie nommé Volta. Celui-ci, tout en argumentant à l'aide de pures hypothèses fut, par hasard aussi, conduit à remarquer l'effet résultant de la relation établie entre deux métaux différents par l'intermédiaire d'un liquide. Partant de cette remarque, il imagina bientôt la *pile* avec laquelle il obtenait l'électricité dite dynamique ou courant électrique; et sans que Volta lui-même, car il mourut en 1802, ait pu prévoir assurément l'avenir de sa découverte, une ère de merveilles était inaugurée.

Allusions.

Un critique dit en parlant d'un traité scientifique qui depuis longtemps fait autorité dans la matière : « Chacun sait que cet ouvrage est devenu le *livre de chevet* de tous les spécialistes. »

Il y a là ce que nous pourrions appeler une allusion double.

Et d'abord, de temps immémorial, il fut de tradition parmi les hommes d'armes que lorsqu'ils pouvaient redouter quelque surprise nocturne, ils devaient avoir

la précaution de dormir en quelque sorte la tête sur leur épée, pour l'avoir, en cas d'alarme, immédiatement sous la main. Ce fut ce qu'on appela « l'épée de chevet ».

D'autre part les anciens historiens nous apprennent qu'Alexandre le Grand considérait l'*Illiade* d'Homère comme un véritable oracle en fait de science militaire. A ce point qu'il portait toujours ce poème avec lui pour pouvoir le lire et le relire aussitôt qu'il avait un instant de loisir. Et l'on ajoute qu'il plaçait chaque soir le livre sous son chevet, afin de l'y trouver en cas d'insomnie. L'*Illiade* fut donc pour le héros macédonien un *livre de chevet*; et ce serait à lui qu'il faudrait faire honneur de l'allusion qui nous occupe.

On sait d'ailleurs, par Pline, que ce prince ayant trouvé parmi les dépouilles de Marius une cassette magnifique enrichie de pierreries, et ses courtisans lui indiquant les divers usages qu'il pourrait en faire : « Cet usage est tout trouvé, dit Alexandre; elle servira à renfermer mon *Illiade*. »

Curiosités diplomatiques.

Le port de la barbe par les ecclésiastiques a été l'objet de très longues discussions. On peut citer divers conciles où la barbe des prêtres a été, tour à tour, préconisée, tolérée, anathématisée, ordonnée. Toujours est-il qu'aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles l'accord n'était pas généralement fait sur cette question, et qu'une partie du clergé, notamment parmi les prélats, tenait encore pour le port de la barbe. Henri II sachant que le clergé de Troyes devait élire son évêque et désirant que l'élu fût Antonio Carraccioli qui portait sa barbe, écrivit au clergé du diocèse que cette barbe aurait pu offusquer :

« Je vous prie de ne pas vous arrêter à cela; mais de l'en tenir exempt, d'autant que nous avons délibéré de l'envoyer prochainement en quelque endroit hors du royaume pour affaires qui nous importent et où ne voudrions pas qu'il allât sans sa barbe. »

Carraccioli fut élu... avec sa barbe. Il devait plus tard embrasser le calvinisme.

Curiosité théâtrale.

Il arrivait, à Rome, que parfois sur le théâtre un acteur parlait tandis qu'un autre faisait les gestes se rattachant aux paroles prononcées par le premier. Cette manière de jouer venait de ce que très souvent le public demandait aux acteurs de répéter certains passages trouvés beaux. Les spectateurs criaient alors *bis! bis!* Un jour on fit tant de fois répéter un morceau par l'acteur Livius Andronicus qu'épuisé et enroué, il fit parler un esclave à sa place, pendant qu'il faisait les gestes. Il s'acquitta de cette partie du rôle avec tant de grâce et d'expression qu'on voulut en établir l'usage, qui fut bientôt poussé à l'extrême. C'est de là que vint, dit-on, l'art de la pantomime pour laquelle les Romains ne tardèrent pas à se passionner outre mesure.

Locutions proverbiales.

Legrand d'Haussay explique ainsi l'origine de la locution : *être comme un coq en pâte*.

Chez une nation où les épices étaient fort en usage rien d'étonnant à ce qu'on aimât les pâtisseries à la viande qui constituaient un mets à la fois très substantiel et très relevé. Taillevent et Platine citent un grand nombre de pâtés, usités de leurs temps. Ils en ont de froids, de chauds, tant en viande de boucherie qu'en gibier gros et menu, en volaille et en poisson.

Quoique ces pâtés ne fussent pas ce que sont aujourd'hui les nôtres, la différence n'en était pas fort grande. Un pâté remarquable était notamment celui de bête fauve, dont on trouve les procédés dans Platine. La chair de l'animal était d'abord cuite dans l'eau avec sel et vinaigre, puis lardée. Outre cette première larde, on lui en faisait une autre avec du lard gros mêlé de poivre, de cannelle, pilés ensemble. Dans cette enveloppe de graisse épicée on enfonçait encore des clous de girofle, enfin on mettait le tout en pâte. C'est probablement quelque accommodage pareil qui a donné lieu au vieux proverbe *être comme coq en pâte*, pour exprimer quelqu'un à qui rien ne manque et qui se trouve mollement au milieu de toutes ses aises.

Histoire de l'alimentation.

L'obligation d'observer les abstinences du carême était jadis rigoureusement prescrite par des ordonnances souveraines. Veut-on connaître, dit Legrand d'Haussay, dans son *Histoire de la vie privée des Français*, quelle était la situation de Paris à ce sujet aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles?

Il existe un édit de Henri II, qui, en 1549, défend de vendre de la viande en carême à tout autre qu'à ceux qui apporteront un certificat du médecin. Quinze ans après, Charles IX défendit d'en vendre même aux huguenots pendant ce temps. Non content de cet édit il en publia un autre en 1565 par lequel il confère à l'administration de l'Hôtel-Dieu le privilège d'en vendre exclusivement et ordonne qu'on n'en livrera qu'aux seuls malades. Cet édit fut confirmé par deux arrêts du Parlement en 1575 et en 1595. Le Parlement n'exigea pas seulement que celui qui venait acheter apportât une attestation du médecin. Bientôt les formalités furent augmentées. Outre le certificat du médecin il en fallut un du curé, spécifiant la nature de la maladie et la nature de viande qu'il fallait. En tout cas la viande de boucherie était seule permise; la volaille et le gibier étaient absolument prohibés. Or pendant le carême de 1629, dans l'Hôtel-Dieu qui seul pouvait vendre de la viande, il se tua en tout, tant pour le service des malades internes que de l'extérieur, six bœufs et environ soixante veaux. — En 1665 on tua 200 bœufs et à peu près 2000 veaux. En 1708, 500 bœufs. En 1782 ce chiffre s'élevait à 9000.

Curiosités révolutionnaires.

Un château n'était à l'origine qu'une forteresse environnée de fossés et de gros murs et flanquée de tours et de bastions. Ce mot — qui vient du latin *castellum*, diminutif de *castrum*, place fortifiée — signifia ensuite de façon absolue la maison où demeurait le seigneur d'un lieu. Après que, en 1792 et 1793, on eut déclaré la guerre aux châteaux, non seulement les châteaux durent être abandonnés, anéantis, mais l'article IV du décret du 13 pluviôse an II déclara en termes formels que « la dénomination de *château* donnée autrefois aux maisons de quelques particuliers, est et doit demeurer irrévocablement supprimée. »

Curiosités des supplices.

Il y avait, parmi les anabaptistes, une secte appelée les *frères de Moravie*. Ces sectaires ne voulant point aller à l'encontre de la maxime de l'Eglise qui abhorre l'effusion du sang avait imaginé pour les condamnés à mort un supplice qui consistait à les chatouiller jusqu'à ce qu'ils rendissent le dernier soupir.

Tout ce qui concerne la *Mosaïque* doit être adressé à M. Eugène Müller, ou lui être communiqué verbalement, le samedi, de 4 à 6 heures, au bureau du Musée des Familles.

Le Propriétaire-Gérant, CH. DELAGRAVE.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE PAUL BRODARD.



Gravure extraite du *Saint-Nicolas*.

LES LIVRES D'ÉTRENNES

Dans notre dernière causerie, nous avons annoncé la publication, à la librairie Delagrave, de *Floreal*, par Armand Silvestre, illustration de G. Cain; ce livre va, sans aucun doute, faire événement, tant comme œuvre littéraire que comme magnificence de sa partie artistique. Nous empruntons

1^{er} DÉCEMBRE 1891.

aujourd'hui à ce récit très poétique et très mouvementé, un épisode pittoresque, quelques vers et une page musicale signée Massenet, dont nous publions plus loin l'autographe en fac-similé, qui donneront, sous des aspects différents, une idée d'ensemble des divers mérites de l'ouvrage.

21. — TOME LXVII.

Enrôlements.

On est en 1789. — Trois jeunes gens que d'amères déceptions ont simultanément conduits à une sorte de profonde désespérance, — Robert et Papillon, les héros principaux de l'histoire, le premier, ci-devant gentilhomme, le second, aspirant auteur tragique, et Eurotas, poète dramatique, — se trouvent ensemble sur un boulevard de Paris et voient passer un régiment dont un des officiers, le lieutenant Beauguignon, a eu le matin même une affaire d'honneur avec l'un des jeunes gens.

Le général Brune partait, à la tête d'une armée, pour aller combattre les Anglais et les Russes en Hollande. On entendait les clameurs des trompettes et des tambours. La garnison de Vincennes traversait Paris pour s'aller mettre en formation à la porte de Saint-Denis, rendez-vous de toutes les troupes devant prendre part à la nouvelle expédition.

Des bureaux d'enrôlements volontaires avaient été ouverts aux municipalités. Des chefs de corps avaient été également autorisés à en recevoir. Le sentiment du péril public rendait quelque virilité à la vieille âme française.

Le flot humain roulait vers le point du boulevard où la rue venait se briser et se perdre comme un affluent, le flot bruyant où se mêlaient toutes les voix, où dominaient celles des enfants et des femmes.

Une véritable digue de curieux déjà en place l'arrêtait; mais, rapidement défoncée par endroits et sous l'effort des poussées, laissait les eaux nouvelles se mêler à celles du grand fleuve circulaire. Un hurra formidable salua, dans le tumulte des musiques militaires rapprochées, le rayonnement parallèle des fusils obliquement posés sur les épaules et étincelants, au soleil, comme les longues gouttes d'une averse d'orage; le frisson des drapeaux déployés; l'éclair des sabres des officiers devenant de plus en plus distincts, malgré la poussière qui flottait, au-dessus de tout cela, comme une fumée.

Les musiques entonnèrent le *Chant du Départ*, et ce fut comme un immense écho qui s'éleva de la foule. En même temps s'agitaient en l'air les coiffures populaires et les bouquets. Une avant-garde d'infanterie fut acclamée et entraîna, avec elle, à sa suite et sur ses côtés, une partie de ces spectateurs qui voulaient prolonger, dans leurs oreilles et dans leur cœur patriotiquement secoué, l'ivresse des tambours et des clairons. Un régiment de hussards s'avancait ensuite, avec un frémissement de blés sous le vent sur les shakos des hommes et dans les crinières des chevaux, pimpants, les vestes sautillant coquettement sur les épaules, les sabretaches étincelantes fouettant les flancs de bêtes. Et toutes ces mâles figures de jeunes hommes étaient éclairées d'un héroïque sourire. Aux femmes, leurs regards jetaient des adieux pleins d'espérance. Toutes ces mains tendues vers eux, tous ces vivats dont ils étaient acclamés, tout cet enthousiasme populaire dont ils étaient l'objet, tout cela leur mettait dans l'âme une fièvre de fierté qui rayonnait sur leurs visages.

« C'est lui ! » fit tout à coup Eurotas à Papillon. Sur un superbe cheval, le lieutenant Beauguignon passait superbe, éperonnant par caprice, semblant jouer avec sa monture, paraissant heureux comme s'il courait à une fête. Il ne vit pas nos amis. Il ne voyait personne. Il caracolait dans un rêve de gloire, par avance hanté de frémissements victorieux. De cette vision épique se dégageaient de véritables effluves. Cet homme portait, en lui, une attirance singulière vers la gloire ou vers la mort.

« Comme il a raison, celui-là ! » fit Robert.

— Je voudrais bien être à sa place ! dit Papillon.

— Quelle chance de ressembler si bien à un héros ! » conclut Eurotas.

Et eux aussi s'étaient mis à marcher, à suivre la troupe, parmi les gamins, dans l'écrasement de tous ces petits citoyens qui les bouscullaient et leur passaient entre les jambes pour aller plus vite. Et le *Champ du Départ* sonnait toujours, — devant eux, avec les musiques s'éloignant, — derrière eux, avec les fanfares se rapprochant, — autour d'eux, dans la grande clameur populaire. Ils ne se parlaient pas. Ils s'imprégnaient de ce patriotisme éperdu qui secouait, dans l'air, les franges d'or des drapeaux. Et dans leurs yeux fixes d'hommes qui marchent conduits par une force mystérieuse, une image se dressait très grande, très auguste, qui portait une blessure rouge au flanc et un laurier d'or à la main, l'image de la Patrie !

La France leur apparaissait couronnée de sa belle légende de victoires, appelant à elle tous ceux qui sentaient encore un cœur battre dans l'universel énévrement, une fierté dominer en eux l'abaissement effroyable du vulgaire.

A un coude du boulevard le cortège fit soudain face à la lumière. Le soleil, à demi coupé déjà par l'horizon, semblait avoir accumulé, dans la moitié de son disque encore visible, le rayonnement de son orbe tout entier. C'était le magnifique adieu qu'il jetait à la nature et à la grande ville dont les silhouettes dentelaient d'un noir violet cet éblouissement de clarté, comme une vague perdue du Styx se brisant au seuil étincelant des Champs-Élysées.

C'est dans cet immense nimbe d'or qui s'ouvrait, comme une porte, sur le ciel, que ces trois désespérés virent l'idole glorieuse et flamboyante qui leur tendait une épée. En même temps leur poitrine s'emplissait d'une haleine pareille à celle des clairons, et le *Champ du Départ* sortit de leurs lèvres, mêlant leur âme au chœur formidable qui chantait autour d'eux. Sans que la fatigue et l'appétit non rassasiés alourdissent un seul instant leurs pas, sans conscience du chemin parcouru, volant sur les ailes obscures d'une extase, ils allaient, ils allaient, et tout le monde avec eux !

Ils montaient maintenant, obliquement caressés d'une apothéose de pourpre, de feu, le soleil s'ensanglantant à mesure que l'engloutissaient, en le mordant, les gueules fumantes de l'horizon. Les maisons du faubourg allaient s'éclaircissant et devenant plus sordides, avec des enfants maigres sur les seuils, et des animaux apocalyptiques pais-

sant d'hypothétiques pâturages que dominaient les têtes de massue d'énormes chardons.

Dans la plaine qui venait ensuite, c'était déjà comme un campement, tout ce qui était arrivé de troupes pour le départ. Les tambours battaient; les trompettes sonnaient; les uniformes se mêlaient, étincelants, aux dernières clartés du jour. Tentes dressées pour les officiers; chevaux aux piquets; armes en faisceaux; tout cela se profilait sur le beau ciel vaguement crépusculaire. Des roulements, des sonneries; on faisait halte!

C'est toujours derrière Beauguignon que les trois compagnons avaient cheminé et, quand celui-ci sauta de cheval, il se retrouva, en se retournant, sa sabretache lui battant aux bottes, juste en face d'eux. Il les reconnut, et, un franc sourire dans la moustache, allant droit à Papillon:

« Eh bien! camarade, fit-il, le cœur ne vous en dit pas? »

— Peut-être! fit Eurotas.

— Lieutenant, fit gravement Robert, est-ce que nous pourrions encore nous engager et vous suivre? »

Le lieutenant eut comme un éblouissement de fierté heureuse dans le regard.

« Certes, camarade! dit-il, en lui prenant les mains, et vous parlez comme un brave! »

— Nous sommes des braves tous les trois, dit Papillon. N'est-ce pas, Eurotas? »

— Certainement, fit Eurotas. Qu'on me donne des armes, et on verra, quand j'ai un sabre à la main, si je suis terrible! »

Beauguignon croisant les bras, souriant plus largement encore, leur dit:

« Ah! ça, les enfants, c'est sérieux? »

— Très sérieux, fit Robert.

— Tout à fait sérieux, répétèrent Eurotas et Papillon.

— Vous voulez vous engager tout de suite? »

— Tout de suite.

— Et dans mon régiment? »

— Autant que possible, fit Papillon. On aime toujours mieux se trouver avec des amis, et nous avons déjà fait un bout de connaissance ce matin. »

Pour le coup, Beauguignon éclata de rire.

« Eh bien! les enfants, bravo! J'en fais mon affaire! »

— Mais qui nous donnera des costumes? fit Papillon toujours décoratif.

— Oui, nous ne pouvons pas cependant nous battre sans être redoutablement vêtus en militaires! insista Eurotas.

— Nous avons des approvisionnements d'uniformes dans les bagages, chers amis. Si on ne vous trouve pas de sabres, j'en ai plusieurs, à votre service, et qui, tous, ont fait leur devoir. Vos noms? »

Beauguignon avait tiré, de sa poche, un portefeuille et un crayon. Contre la selle de son cheval, comme pupitre, il s'appuya et écrivit:

« Rémy-Athanase Papillon, comédien.

— Eurotas, poète lyrique et dramatique. »

Le farceur se garda bien de donner son véritable et peu euphonique nom.

Le troisième semblait hésiter. Tout à coup, d'une voix très ferme:

« Robert des Aubières, ci-devant gentilhomme. » Beauguignon s'arrêta et le regarda:

« Mais, citoyen, fit-il, êtes-vous autorisé à séjourner en France? »

— Non! Mais peut-être ai-je le droit de mourir, comme un autre, pour ma Patrie. »

La main de Beauguignon, une main rude et qui serrait fort, s'abattit sur la sienne.

« Mettons Robert Aubières, fit-il, et n'en parlons plus. On ne vous demandera pas, pour vous tuer, comment s'écrit votre nom. Et maintenant, attendez-moi ici. Je vais faire le nécessaire. Pendant que je puis être encore familier avec vous, embrassons-nous! »

Et ce fut vraiment une virile et touchante étreinte dont il les enveloppa tour à tour...

..

La campagne de Hollande suivait son cours:

Eurotas était grisé de gloire et de bruit. Comme Tyrtée, il composait des chansons guerrières et charmait la longueur des étapes en les jetant à pleine voix sur le chemin, tous ses camarades reprenant en chœur le refrain; car tous ceux qui ont servi savent que chanter donne, à la fois, des jambes et du cœur. Voici un échantillon, entre beaucoup, de ces enfants de sa Muse militaire.

Rien n'est que de France.

Où sont, sous les matins en pleurs,
Les jardins plantés d'églantines
Où, dans les clochettes des fleurs,
Les bourdons d'or sonnaient Matines?
— Vers le pays, tourne, ô proscrit,
Le rêve de ton espérance.
Ailleurs, en vain, rose fleurit.
Il n'est belles fleurs que de France!

Où sont, sous les midis vermeils,
Les treilles de lierre enlacées
Et l'ombre où les tièdes sommeils
Berçaient lentement les pensées?
— Vers le pays, tourne, ô proscrit,
Le rêve de ton espérance.
Ailleurs, en vain, beau ciel sourit.
Il n'est beau soleil que de France!

Où sont, sous les soirs étoilés,
Mêlant, sur la plaine endormie,
Les flots d'argent à l'or des blés,
Les chères pâleurs de l'amie?
— Vers le pays, tourne, ô proscrit,
Le rêve de ton espérance.
Ailleurs, en vain, beauté sourit.
Il n'est fronts charmants que de France!

..

Après avoir donné ici quelques extraits du livre splendide édité par la librairie Delagrave; après avoir mentionnée dans notre dernière causerie les autres publications nouvelles de la même maison, et après avoir rappelé que le *Saint-Nicolas*, journal des enfants, poursuit sa carrière, et voit chaque jour s'accroître son succès, nous devons dire aux lecteurs du *Musée des Familles* quelques mots de nos projets pour l'année qui va bientôt commencer.

Plusieurs grands récits sont en préparation, qui doivent, pensons-nous, composer le plus heureux ensemble par leur diversité même.

Rien n'est que de France.

paroles et musique d'Eurotas.

And.^{te} no^{te} expressivo

Chant. *And.^{te} no^{te} expressivo*

Marpe
ou Clavier

ou sont, sous les matins en fleurs, les jar-

-dins plantés d'églan-tes ou, dans les clochettes des fleurs les hautes

d'or souvenaient Ma-ti-nes? - Vos pays, France

ô présent, de ré-ve de ton espe-ran-ce. Or-leux, en vain, se

se fleurit. Il n'est belles fleurs que de Fran-ce!

pross allargando *dim:* *a tempo*

pross allargando *a tempo*

crus:

Les Enfants de Grand-Pierre, histoire de village, par M. Eugène Muller, dont les tableaux de la vie rustique ont été deux fois couronnés par l'Académie française. Plusieurs de ses ouvrages : *Robinsonette*, *Jacques Brunon*, les *Mémoires d'un mandarin*, etc., ont obtenu dans le *Musée des Familles* une primeur de succès, assurément restée dans le souvenir des fidèles souscripteurs de notre recueil. *Les Enfants de Grand-Pierre*, à la fois pittoresque étude de mœurs champêtres et récit très dramatique, seront magnifiquement illustrés par un des maîtres du genre, M. T. Lix. D'un tout autre ordre est *André le Têtar*, scènes de la vie sibérienne, œuvre tout impressionniste d'un célèbre artiste russe, M. Karazine, qui a su reproduire avec la plus originale et saisissante vérité une nature et des traits physiologiques dont le traducteur, M. Gothi, a fidèlement conservé le caractère à la fois simple et imposant. Là se retrouvent, comme dans un miroir, les tableaux étranges qui ont frappé les yeux et l'esprit d'un habile observateur, parcourant les régions en quelque sorte légendaires des lointaines et sauvages dépendances asiatiques du grand empire européen.

Comme contraste, un de nos gais conteurs les plus goûtés, M. Arsène Alexandre, nous dira la divertissante épopée de la *Sœur de Pierrot*, dont les principales situations seront commentées par le crayon du dessinateur humoristique en vogue, M. Villette.

A ces œuvres de longue haleine se joindra comme toujours un choix très attentivement fait de nouvelles sentimentales ou fantaisistes; de voyages aux pays les plus divers, de notices historiques, d'articles d'art et d'histoire naturelle, dus aux esprits les plus sympathiques, aux plumes les mieux exercées, avec le concours des illustrateurs les plus habiles.

Outre qu'une large part continuera à être faite à l'imprévu, les lecteurs retrouveront à leur place habituelle, les *Gaietés du mois* de Willy, si spiri-

tuellement illustrées par Al. Guillaume, les *Causeries de quinzaine*, les *Chroniques musicales*, la *Science en famille*, les *Critiques du Salon*; enfin, dans tous les numéros, la *Mosaïque illustrée*, à laquelle chacun peut concourir pour la réunion de curiosités historiques, littéraires et scientifiques.

Parmi les curieux ouvrages que la librairie Delagrave a placés cette année dans son riche catalogue d'étranges, nous devons encore signaler le *Voyage autour du globe*, par I. Eggermont, conseiller de légation, qui comme première et très importante étape d'une longue et complexe pérégrination, nous promène, en guide très bien voyant et très bien disant, dans l'est des États-Unis, au Canada et à travers les principales provinces de la grande République fédérative américaine. Pour venir en aide aux tableaux écrits des pays, des sites, des mœurs, un grand nombre de gravures ornent ce livre, qui constitue un vrai panorama de cette intéressante partie de l'Amérique septentrionale.

Rappelons que le même catalogue contient aussi *La Chevalerie*, chef-d'œuvre de pratique et d'érudition si magnifiquement illustré par Luc Olivier Merson, Ed. Zier, G. Jourdain et Andriolli. L'Académie a décerné le grand prix Gobert à cet ouvrage, qui a fait célèbre le nom de son auteur, M. Léon Gautier, membre de l'Institut.

Signalons aussi les charmants albums de tous genres qu'édite la librairie Delagrave avec le concours des meilleurs écrivains et des artistes les plus habiles.

Le Langage équestre, de M. Jules Pellier, l'*Histoire de l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr*, par un ancien saint-cyrien, l'*An 1789*, par M. Hip. Gautier, *Un hiver en Orient*, par Magdala, les *Alpes et les grandes ascensions*, la *Mythologie dans l'art et le monde vu par les artistes*, vont retrouver leur vogue comme livres de beaux et utiles cadeaux d'étranges.

LE FULGORE PORTE-LANTERNE



es erreurs se répandent toujours plus facilement que les choses vraies, et c'est tout simple. Elles ont, sur les secondes, le grand avantage de parler à l'imagination, ce que ne fait pas toujours la vérité. Ce n'est pas seulement dans Plinie, dans les auteurs du moyen âge, dans Olaus Magnus et tant d'autres naturalistes anciens qu'il faut aller chercher des histoires extraordinaires sur les bêtes; bien des observateurs du XVIII^e siècle ne restent point au-dessus d'eux à cet égard.

Parmi ces fantaisistes amis de la nature, Mlle de Mérian occupe un rang particulièrement avantageux. Tout le monde connaît cette dame, fille et sœur de graveurs célèbres en Suisse. Vers la fin du XVIII^e siècle elle s'en fut à Surinam où elle pei-

gnit, d'après nature, paraît-il, nombre de chenilles et de papillons, d'insectes, et réunit ces dessins, accompagnés de quelque peu de texte, en un volume fort recherché des amateurs. Le titre en est : *Métamorphoses des insectes de Surinam*. L'ouvrage parut en 1705 à Amsterdam.

Ces dessins enluminés, qui sont loin d'être tous bons, ont été surfaits. Admirés surtout par des gens étrangers aux sciences naturelles, ils ne jouissent pas d'une très bonne réputation parmi les naturalistes. Le texte fourmille d'erreurs et les documents en sont pour la grande majorité controuvés. Je n'en veux aujourd'hui citer qu'un exemple :

Sous le nom de fulgore porte-lanterne, on sait que vit dans l'Amérique du Sud un curieux hémip-

ptère homoptère (*fulgora lanternaria*). M. Clément nous en donne ici un dessin fait d'après nature. C'est un grand insecte verdâtre et jaunâtre recouvert d'un enduit blanchâtre et dont les ailes inférieures, déployées dans le vol, montrent un large oeil pourpré et noirâtre. Vivant sur les troncs des *Simaruba*, sur lesquels leur livrée blanchâtre les fait passer inaperçus, les fulgores mènent une vie paisible. Le jour ils demeurent immobiles; mais, la nuit, ils volent lourdement.

Rien, dans leurs mœurs n'est fait pour attirer sur eux l'attention. Mais Mlle de Mérian apprit à l'Europe que les fulgores, avec leur tête boursoufflée, étaient des êtres lumineux, et que leur protubérance céphalique émettait la nuit le plus vif éclat. Sans autre contrôle, chacun s'étonna sur ces êtres singuliers. Tous les livres de vulgarisation répétèrent ces fables, et il y a à peine quelques années, paraissait un ouvrage sur les insectes où l'on voyait une composition dans laquelle Mlle de Mérian apparaissait aux regards, éclairée, dans l'obscurité de sa chambre, par des fulgores qui volaient et brillaient comme autant de petites lampes.

Et pendant près de deux siècles, cette erreur s'est répandue. Seulement il y a deux ou trois ans, un naturaliste français, M. Gounelle, chargé d'une mission scientifique au Brésil, a pu détruire cette fable. Parmi les belles collections d'insectes que cet entomologiste a réunies dans la région brési-

lienne, se trouvent des séries de fulgores, et c'est d'après ces exemplaires que M. Clément a figuré ici deux de ces hémiptères homoptères.

M. Gounelle a observé avec soin les fulgores. Il les a vus, le jour, immobiles sur le tronc des *simarubées*; il les a remarqués dans leur vol nocturne, il les a gardés en captivité. Mais jamais il n'a vu se produire la moindre phosphorescence. Que le fulgore porte-lanterne garde son nom spécifique, cela va de soi. On pourra, au reste, croire que l'épithète de « porte-lanterne » lui est venue de sa saillie frontale vésiculeuse ressemblant à une de ces lanternes de baudruche que l'on fabrique en Chine. Mais il faut faire son deuil de la prétendue clarté de cet animal extraordinaire.

Par contre, M. Gounelle nous apprend que les Brésiliens nourrissent contre les fulgores les plus fantastiques. A les entendre, cet insecte, qu'ils nomment *Jitirana Boia*, « a sous la poitrine un long éperon extrêmement dur et venimeux ». Attiré par l'éclat des lumières, il entre en volant, le soir, dans les maisons. « S'il vient à se heurter contre un homme ou un animal, celui-ci, percé par le terrible éperon, tombe immédiatement foudroyé ».

Cette manière d'envisager les choses viendrait fournir un bon complément à l'article : *Scorpions volants*, que l'on trouve dans le dictionnaire de Dom Calmet.

MAURICE MAINDRON.





SOUS LA TERREUR

J'ai connu dans mon enfance de vieilles gens qui avaient assisté à la Révolution de 1789, et avaient vécu à Paris pendant la Terreur. J'aimais et recherchais les récits de ces temps agités. On m'en a conté plusieurs qui me faisaient ouvrir très grands les yeux et les oreilles. La conduite héroïque des uns, la fin dramatique des autres m'emplissaient d'admiration et d'effroi. Les survivants de cette époque m'apparaissaient un peu comme ces êtres fantastiques, ces sorcières dont Dieu et le diable rejettent l'âme, et qui, repoussés par le Paradis et par l'Enfer, traversent indemnes les cataclysmes et s'éternisent sur la terre.

Depuis, j'ai vu disparaître ces bienveillants amis de mon enfance; depuis, de nombreuses lectures m'ont appris la vérité; depuis, l'histoire, écrite d'abord avec passion, a rétabli les faits dans leurs justes limites, a fixé la part des responsabilités, et je conçois aujourd'hui que le supplice de quelques milliers de victimes n'ait pas été l'extermination de la France entière.

Mlle de Villange avait épousé le comte de Boismauré à 17 ans, en 1790. Un mariage d'amour, un peu contre le gré de ses parents, car M. de Boismauré était dans une situation d'argent embarrassée. Le consentement de M. de Villange, père de la comtesse, n'avait été accordé qu'à la condition formelle que le prétendant apporterait

une quittance générale de ses créanciers et qu'il prouverait un certain revenu. L'amour excuse bien des supercheries. Boismauré était un honnête homme, mais il était à ce point épris qu'il eut une petite faiblesse de conscience. Il paya ses créanciers sans aliéner ouvertement le château et la terre de Boismauré. Pour arriver à ce but il conclut un engagement secret avec un nommé Kramer, juif et allemand d'origine — qui avait abjuré sa religion — engagement par lequel le domaine deviendrait la propriété de celui-ci, au cas où son propriétaire viendrait à mourir.

Les événements politiques eurent un cours qui est trop connu pour qu'il soit utile de les remettre en mémoire.

Kramer avait-il d'autres ambitions que la fortune? Avait-il aspiré à de hautes fonctions? Ou bien voulut-il en professant des opinions de sans-culotte sauvegarder l'argent qu'il avait agrippé de part et d'autre? Toujours est-il qu'il suivit le mouvement populaire, qu'il le devança quelquefois. Ce millionnaire afficha une haine ardente contre le tiers état et contre la noblesse. Toujours pérorant, et toujours revendiquant les droits imaginaires ou réels des factieux et des opprimés, on le vit dans les clubs, dans les tavernes, par les rues, en sabots, coiffé d'un bonnet rouge et couvert de hail-
lons. Présent pour le massacre, absent pour le

danger, cet homme, qui s'était fait un marchepied des aspirations d'indépendance comme des basses représailles, était parvenu à jouir dans la commune d'une influence considérable. Il avait l'art de s'incliner et de lever haut la tête à propos, de se rendre utile aux uns et de se faire craindre des autres. Il avait des audaces calculées et de prudentes retraites. Selon l'occurrence, il était modérateur ou provocateur.

Pendant que Kramer parvenait à la présidence d'un comité révolutionnaire, M. et Mme de Boismauré, épouvantés des mesures prises contre les nobles, dénoncés comme royalistes, menacés d'arrestation, s'étaient cachés sous un faux nom dans un petit pavillon de la cour de Rohan. La fuite, l'émigration étaient devenues impossibles. Une surveillance occulte ou officielle s'exerçait partout, dans les rues, aux barrières de Paris, sur les routes, dans les auberges. Il fallait rester, vivre au milieu du danger, exister avec des ressources minimes, bien minimes, quelques assignats qui bientôt seraient dépensés. Aux revenus du domaine de Boismauré, il ne fallait pas songer. Les réclamer eût été la pire des dénonciations. D'ailleurs, M. et Mme de Boismauré ne conservaient au sujet de leur terre et de leur château aucun espoir; ils pensaient que leur domaine avait dû être confisqué, tandis que Kramer, par ses influences, était parvenu à en faire différer l'inscription dans la liste des biens nationaux.

Mais s'il cherchait à sauvegarder les intérêts de ses débiteurs, il n'était pas aussi soucieux de conserver leur existence. Divers indices lui permettaient d'être certain que ceux qu'il avait fait traquer et qui, grâce à des dévouements, à des ruses sans nombre, à des costumes d'emprunt, étaient parvenus à lui échapper, n'avaient pas quitté Paris.

Un ancien bottier du comte de Boismauré lui avait appris rapidement à ressemeler les souliers. Le ci-devant exerçait l'état de savetier; et cette faible ressource, à une époque de misère, en aidant aux modiques dépenses du ménage, était précieuse pour dissimuler leur identité.

On était au lendemain du 5 septembre 1793. Le régime de la Terreur, qui existait depuis la chute des Girondins et devait durer quatorze mois, venait d'être officiellement décrété. Paris avait l'esprit en feu; après les révoltes fédéralistes et royalistes, les échecs de Vendée, l'assassinat de Marat, la révolte de Lyon, la reddition de Toulon, la coalition de l'Europe contre la France, les Montagnards exaspérés contre les accapareurs voulaient un châtiment suprême. Le cri de *mort aux traitres!* se mêlait à cet autre cri déchirant et furieux : *Du pain! Du pain!* Partout on disait que les royalistes, non contents d'avoir manifesté une joie impudente en livrant Toulon, poussaient, par des manœuvres ténébreuses, à un soulèvement populaire. Partout on voyait des conspirateurs se dissimuler jusque sous le masque de révolutionnaires exaltés. Un homme de la Plaine, un modéré, Merlin de Douai, avait proposé et fait voter une loi contre les suspects. C'était une menace de mort suspendue sur la tête de quiconque ne pourrait se justifier aussitôt, de tout ci-devant noble, de tout

parent d'émigré qui n'aurait pas manifesté son attachement à la Révolution. L'un et l'autre craignaient de se compromettre, la suspicion était une inquiétude générale, le doute sur le prochain devenait une obsession. C'était à qui prouverait par une dénonciation son attachement aux nouveaux principes, son obéissance aux lois votées. Sous le couvert du patriotisme, des abus étaient commis, des vengeances exécutées.

Mme de Boismauré, pauvrement vêtue, les cheveux dans un désordre voulu, les mains négligées à dessein, abimées par ses occupations de ménagère, se mêlait bravement aux groupes, faisait chorus avec les mégères, puis revenait très pâle, épouvantée : chaque jour des charrettes menaient des malheureux à la guillotine, et les têtes tombaient comme des épis de blé sous la faux. Si son mari était découvert, c'était la mort certaine. Kramer faisait fouiller les maisons; il était le pourvoyeur de Billaud-Varennes et de Collot d'Herbois. Il rivalisait de zèle avec Guffroy, avec Vadier, avec Amar.

Deux mois s'étaient passés ainsi, bien qu'ils apprissent presque chaque semaine l'arrestation ou l'exécution d'amis, ils commençaient à vivre dans une sécurité relative, lorsqu'un jour M. de Boismauré commit l'imprudence de se placer sur le perron, pour voir de plus près Danton qui demeurait dans une maison voisine de la sienne. Le célèbre tribun marchait lentement au milieu de plusieurs hommes, et le royaliste l'examinait avec curiosité, quand une voix nasillarde, dotée d'un accent tudesque, le fit tressaillir.

« Je te dis, moi, que tu es un fou, à moins que tu ne sois un coquin, répliquait Danton.

— Il faut en délivrer la nation, et il n'y a pas d'autre moyen », soutenait l'Allemand.

Celui qui venait de parler encore était Kramer. Certes, dans son animation, celui-ci n'eût pas reconnu Boismauré en savetier si le comte n'avait fait un involontaire mouvement de retraite.

Kramer porta les yeux sur lui sans paraître le remarquer beaucoup. Assurément, la réflexion de ce qui l'avait peu frappé d'abord lui vint ensuite. Le lendemain, des entrées fréquentes chez Boismauré lui donnèrent le soupçon qu'il était espionné. Il reçut un mot anonyme, apporté par un enfant qu'il ne connaissait pas : « Un ami vous conseille de vous sauver au plus tôt, votre maison est surveillée. » Qui donc le connaissait, s'intéressait à eux? Quelque secret agent royaliste au courant des décisions du comité? Un assignat de cinq cents livres était joint à la lettre. Il fallait fuir. Où? Loin. Danger pour danger, la grand-route ne présentait pas plus de péril que les rues de Paris où toute retraite devenait impossible.

Ils déclouèrent les planchers du grenier, prirent les vêtements qu'ils avaient dissimulés, s'habillèrent et attendirent la nuit.

Après soixante-dix années, la vieille Mme de Boismauré pâlisait encore en racontant la mortelle émotion qu'elle avait éprouvée, lorsque, ayant entendu frapper, elle avait, par un interstice des rideaux, aperçu, derrière la porte, un uniforme de garde national.

« Ouvre, Marie, lui avait dit le comte; toute résistance est impossible. Du courage! »

Nous passons sur la longue et déchirante scène des adieux que le lecteur rétablira aisément en se reportant à cette terrible époque, en songeant que cet ordre d'arrestation présenté par le soldat, équivalait pour le comte de Boismauré à une condamnation à mort.

Malgré la douleur qui le poignait, il montra un admirable stoïcisme, demandant à sa femme d'espérer et de prier, d'avoir confiance encore, malgré ces épreuves répétées, en la justice de Dieu.

« Si je meurs, ma bien-aimée, dit-il, mon âme vivra éternellement avec toi, toujours elle sera près de toi pour t'aimer dans la mort comme elle t'a aimée dans la vie. Mais je vivrai; cet ordre est signé de Kramer, et c'est Kramer qui mourra. »

Longtemps il tint sa femme embrassée, la réconforta de douces paroles, puis il ouvrit la porte, très calme, et commença à descendre les marches. Mais arrivé au bas de l'escalier, comme il se retournait pour envoyer de la main, à Mme de Boismauré un dernier baiser, des gardes l'appréhendèrent. Il se débattit avec une extrême violence et se dégagea.

« Je ne veux pas que l'on porte la main sur moi, laissez-moi, je vous suivrai librement. »

Le cœur déchiré, en proie à la plus épouvantable angoisse, Mme de Boismauré atteignit l'extrême limite de la souffrance morale. Tout le jour, elle courait çà et là, implorant des nouvelles qu'on lui refusait, recevant, en réponse à ses prières, des menaces et des brutalités. Econduite durement au Comité de salut public, on lui refusait l'entrée du greffe, au Luxembourg, où son mari était incarcéré. Affolée, elle se plaçait sur le chemin des charrettes de condamnés, regardant anxieusement si parmi ceux que l'on menait à l'échafaud, elle ne découvrirait pas celui qu'elle chérissait de toute la force de son cœur.

Ce supplice abominable dura dix jours, dix siècles. Ce matin-là, comme elle avait couru par la ville, en quête de renseignements, elle s'arrêta épuisée et désespérée, et se laissa tomber à terre, contre les murs de la Convention. Elles éclata en sanglots : son mari était perdu, bien perdu. Puisqu'il n'avait pas été remis en liberté, c'est qu'il n'avait pu prouver son innocence. Alors...

Un mortel frisson passa en elle. On venait de prononcer un nom. Un homme à moitié ivre la gouaillait. Elle avait à peine entendu. Elle se ressaisit un peu, finit par porter son attention sur ce que disait celui qui l'interpellait :

« Hé! ma bichette, faut pas pleurer ainsi; quoi

qu'il t'arrive donc? T'es la femme d'un ci-devant. Tiens, tu l'as belle à te réjouir. C'est pas tout des nobles qui y passent c'est le règne de la justice; il y a Kramer, ce traître, qui va régler ses comptes avec l'Être Suprême.

— Kramer! fit-elle haletante, devinant par intuition que la mort de cet homme pouvait être le salut de son mari. Kramer! Condamné à mort!

— Oui, Kramer, condamné à mort, parce qu'il a voulu flibuster la nation; c'est un ci-devant qui l'a démasqué ce sans-culotte qui a des millions, qu'était encore un accapareur, probable.

— Le nom du ci-devant? »

Mais l'homme n'en savait pas davantage, si ce n'est que Kramer était incarcéré à l'hôtel Talaru; la charrette passerait sans doute par la rue Saint-Honoré.

D'un bond, la comtesse se releva. Cette femme, anéantie naguère, courait, volait à travers la foule qui se pressait sur le passage du convoi.

Son cœur battait à rompre sa poitrine, elle voyait trouble; cependant après une heure d'attente, une joie horrible faite de douleur et de haine la saisit lorsqu'elle aperçut le visage livide, horriblement contracté du misérable qui avait dénoncé M. de Boismauré, pour s'emparer de biens que le hasard seul devait mettre en sa possession.

Et farouche, démente, cette douce et sainte femme suivit comme une louve affamée la charrette qui transportait l'assassin de son mari. Sans pitié, le regard aigu, le cœur apaisé, elle vit tomber la tête de cet homme qui martyrisait son amour.

Puis un grand espoir entra en elle, elle se sentit plus forte.

Elle reçut des nouvelles de son mari; ses révélations avaient perdu Kramer; on ne trouvait contre lui aucune preuve de culpabilité.

Cependant, il ne fut mis en liberté qu'après le Neuf Thermidor.

La comtesse, qui, pendant ce temps, avait été autorisée à voir M. de Boismauré chaque jour, racontait que son mari avait vu partir pour l'échafaud plus de trente camarades de cellule. L'un d'eux étant malade, le médecin le visita. Le lendemain matin, il revint et le trouva mieux.

« Mais, docteur, dit le comte, ce n'est pas le même malade; celui d'hier a été guillotiné ce matin! »

..

M. de Boismauré est mort cinquante-neuf ans plus tard; c'était vraiment une existence qui valait d'être sauvée.

LOUIS DE CATERS.

LES DIX DOIGTS DE JEAN RUTHÉ

(Suite.)

V

Lilas fleuris

« Bons signes! répéta le guichetier, qui venait de causer à voix basse avec les gardiens. Ce n'est

pas « monsieur le conseiller » qui vous mande là-bas. Parions que vous allez être content, cette fois!

— Content? murmura le prisonnier.

— Oui!... oui! Si content, que vous ne penserez peut-être pas à remonter pour me dire : « Domi-

« nique Wattiaux, je reconnais que vous m'avez « bien fait, autant que vous avez pu : merci de « vous, bonhomme! » Mais vous vous rappellerez mon nom, et ça suffira. Je vais toujours faire votre paquet. »

Jean lui pressa les mains.

« J'ai ici un ami, dit-il, et quoi qu'il m'arrive encore, je me souviendrai de sa bonté, ma parole! »

En descendant l'escalier du premier étage, il fut obligé de s'appuyer sur l'épaule d'un gardien : ses yeux se troublaient, ses genoux fléchissaient.

Au seuil de la salle du greffe, deux grands bras maigres l'étreignirent à l'étouffer.

« Jean!... Forézien de mon cœur!... vive la liberté! vive la joie! cria une voix de soprano, que l'émotion faisait vibrer à l'aigu.

— Jónas!... répondit le montagnard. Toi!... c'est toi qui me délivres, qui me sauves!...

— C'est moi... et ce n'est pas moi... Tu sauras... pas le temps, à présent. Viens!... Viens!... »

Dans la salle du greffe, nouvelle surprise : M. de Meyriane tendait la main au prisonnier.

C'était lui qui avait apporté l'ordre d'élargissement.

« Tu vois, Forézien, reprit Jónas, en mettant le doigt sur un pli aux armes du grand chancelier, on te traite, cette fois, en homme de qualité! Ça vient de très haut, cette grâce-là. Mme la comtesse de Provence et Mme de Meyriane sont allées la chercher au Château, avec une troisième personne que tu verras tout à l'heure.

— Oui, dit M. de Meyriane, mais c'est vous qui vous êtes chargé de la supplique.

— Et du remerciement, ajouta l'auteur de la *Berceuse Royale*. Voilà la chose, Forézien. Mets au bas de la page ton nom et ton parafe, et tu es libre comme l'hirondelle. »

Sur la table du greffe, Jónas déroulait une belle feuille de papier, ornée de dessins à la plume. En haut, un joueur de clarinette s'agenouillait devant un berceau autour duquel voltigeaient des amours. En marge, une légère guirlande de liserons s'enroulait sur une musette, courait jusqu'au bas de la page, et se repliait pour former encadrement. Au milieu, un maître calligraphe avait écrit le mot *Envoi*, et les vers suivants :

A la souveraine bonté
Qui me pardonne et me délire
Je dois plus que ma liberté,
Je dois le bonheur de ma vie.
Pleure, ô mon cœur reconnaissant,
Et bénis Marie-Antoinette,
Dont le regard compatissant
Sauve un joueur de clarinette!

Penché sur la table, Jean lisait sans le comprendre ce bizarre couplet, où le nom de la reine rimait avec clarinette.

« Va toujours, va! disait Jónas, on t'expliquera la chose plus tard. Signe seulement. Ah! ta main tremble, brave Forézien? Eh bien, tant mieux! Allons, bon! une larme sur le papier!

— Tant mieux! » dit à son tour M. de Meyriane.

Jean ne comprenait pas encore.

Jónas fit sécher la feuille devant le poêle du greffe, la roula avec précaution, et la glissa dans un étui de satin bleu.

« Et maintenant! s'écria-t-il, allons porter au Château le chef-d'œuvre complet : poésie de Sébastien Jónas, dessin de M. Des Portes, signature et larme de Jean Ruthé! Arrive, Forézien! Ce soir grande représentation à Versailles! M. le Gouverneur n'y est pour rien, mais c'est venu tout de même! »

En sortant de la Force, Jean tomba dans les bras de Mme Besnard.

« Dansons la *virouneire*, pays! dit la bonne femme, en le pressant sur sa forte poitrine... Non?... Non?... Tu n'es pas encore en train? Je comprends ça. La gaieté te reviendra tout à l'heure. Monte avec nous dans le carrosse que voilà, et dis vivement où il faut te conduire.

— Rue de l'Hirondelle, répondit le jeune homme.

— Tu veux voir ta pauvre malade? Ta première pensée est pour elle; bien! bien! mon bon garçon! Mais ce n'est pas dans la maison noire de la rue de l'Hirondelle que tu la retrouveras. Il lui fallait de l'air, du soleil, des soins, de l'amitié; sois tranquille, rien ne lui manque. Elle tenait à son vieux médecin, matin et soir on lui amène le docteur Leys. Et puis elle a auprès d'elle, jour et nuit, une amie si dévouée, si...

— Chut, maman!... Chut!... dit Jónas, prenant Mme Besnard par la taille et la faisant pirouetter. On causera en voiture, mais vous vous rappellerez, je pense, que, pour certaines choses, vous avez promis le secret. Montez, montez!... Faut-il vous aider? Oh! que vous êtes lourde!... Est-ce possible qu'un secret vous fasse peser tant que ça! »

M. de Meyriane avait amené son carrosse; il fit placer auprès de lui la grosse commère sanglée dans sa robe de cérémonie. Assis en face, avec Jean Ruthé, Jónas se tenait raide comme s'il avait eu peur de briser les glaces, ou de ternir les garnitures. Il était pourtant tout de neuf habillé : grand habit noir, gilet de satin, culotte de pont-de-soie. Mme Besnard le contemplait d'un œil attendri.

« Sais-tu, dit-elle, que tu as très bon air, mon petit? Ça te va d'être bien frusqué, et tu aurais fait figure au Palais, ou dans les bureaux, si tu avais voulu. Seulement il me semble que l'habit te gêne un peu aux entournures. Est-ce qu'il est trop étroit, mon agneau? »

L'agneau répondit avec un soupir :

« Non, ma tante, ce n'est pas l'habit qui me gêne, c'est... le cérémonial.

— Qu'est-ce que c'est que ça?... »

— Une chose très compliquée dont je n'ai pas du tout l'habitude. Aller au Château...

— Tu y es allé déjà le jour de la naissance du Dauphin.

— Oui, mais je suis resté à la porte. Traverser les grands appartements, faire bonne contenance au milieu des gens de cour...

— Eh! mon garçon, tu passeras tranquillement parmi les grands personnages, et tu te diras dans ton intérieur : « Eh bien, quoi? je suis de vieille « souche, moi aussi; la Bible parle de mes grands « parents, au chapitre de la baleine! »

— Très ancienne noblesse! dit M. de Meyriane.

— Moi, mes enfants, poursuivit Mme Besnard,



Elle se jeta à son cou. (Dessin de J. Wagrez.)

la première fois que je fus *délayée* à Versailles, par les gens des Halles, pour débiter le compliment, je me sentis toute... chose. Il se faisait là, à gauche, sous mon corset, un tic tac de moulin, la tête me tournait, le sang me montait à la figure, je devais être aussi rouge qu'un homard. A pré-

sent, dans les occasions solennelles, je vais au Château comme j'irais chez quelque riche pratique. On rit autour de moi, je ris, le roi et la reine rient, tout le monde est de bonne humeur; pas de mal à ça... Au contraire!... Oh! par exemple, Forézien, l'autre jour, quand il a fallu aller prier la reine pour toi, le tic tac a recommencé sous le corset!...

— Prier la reine! dit Jean Ruthé.

— Ah! tu ne savais pas?... Voilà la chose, pays... Nous te croyions tous à la Bastille et nous nous disions, des fois : « Ça, c'est le tombeau des secrets; notre pauvre ami est capable d'y rester des années! » Le docteur Leys et M. Hugel perdaient leur temps et leurs peines à essayer de te tirer d'affaire. M. et Mme de Meyriane n'étaient pas plus heureux. Un matin, je vois arriver, rue des Prêcheurs, un grand maigre, avec un nez long comme ça et une bouche large comme ça. Il demande à parler à Jónas, de la part de Jean Ruthé. Je lève les bras et je pousse un cri, le cri du cœur, pays : « Jean Ruthé! où est-il? Que fait-il? Dites! dites! — Il est à la Force et il voudrait en sortir! — Je te crois!... Il en sortira, parole d'honneur! » J'appelle Jónas, qui était dans la chambre aux marionnettes : « Viens! viens! on apporte des nouvelles de Jean! » Comment se nomme-t-il, ton messager?

— Briard.

— C'est ça! Il est laid, il a un air funèbre, une mine de croque-mort. Jónas l'embrasse tout de même! Nous courons chez le docteur Leys, puis chez M. de Meyriane; ton Briard raconte qu'il t'a vu, que tu lui as parlé, qu'on ne te traite pas comme un grand criminel, et Jónas fait une cabriole en criant : « J'ai une idée! j'ai deux idées!... Sauvé le Forézien! » Justement, ce jour-là, il avait fait des couplets qu'il voulait envoyer à M. le lieutenant de police. C'était intitulé *Pour un joueur de clarinette*, un chef-d'œuvre en six couplets!

— Oh! maman! murmura modestement Jónas.

— Oui, répéta Mme Besnard, un chef-d'œuvre, plus chef-d'œuvre que *la Berceuse Royale*; on te lira ça tantôt, Forézien!... Il remonte dans la chambre aux marionnettes, il rafistole les couplets, il y met des choses touchantes, pour le roi, pour la reine, pour Mgr le Dauphin. C'est encore plus beau que pour M. le lieutenant général! Seulement il s'agit de porter le chef-d'œuvre à la reine. Jónas me prend par le cou, et me dit : « Allez-y, maman! »

— « On ira, mon agneau! » Quelques jours après, je pars, avec Mme de Meyriane; Mme la comtesse de Provence nous présente, je me jette aux pieds de Sa Majesté, les larmes m'étouffent et... je ne sais plus ce que je dis... « Madame! grâce pour Jean Ruthé!... C'est un bon garçon, un grand innocent qui ne pense qu'à chanter des chansons du Forez, à inventer des mécaniques, et à jouer de la clarinette. C'est lui qui a fait *la Berceuse Royale* avec mon neveu Jónas... Voilà un autre chef-d'œuvre, du même Jónas; seulement il n'y a pas de musique, parce que le joueur de clarinette est en prison... Ah! madame, pour l'amour de Mgr le Dauphin, pardonnez, je vous en supplie, pardonnez! » Ah! pays, si tu avais

vu! La reine souriait en prenant de mes mains la feuille de papier, et elle avait dans les yeux quelque chose qui brillait comme une larme. Oh! tu pleures, toi aussi?... Embrasse-moi, pour la peine, mon garçon, et crie avec maman Besnard : « Vive la Reine! Vive la Reine! »

— Et ce soir, ajouta Jónas, Sa Majesté recevra les prêcheurs, et Jean Ruthé lui présentera lui-même le dernier couplet du *Joueur de clarinette*, le couplet de remerciement pour la délivrance! Que diras-tu, Forézien?..

— Je prierai Mme Besnard de parler encore pour moi!...

— Allons! s'écria la bonne femme, voilà le tic tac qui recommence, à gauche, sous le corset! »

La voiture suivait la route de Versailles et montait la côte de Saint-Cloud. Par cette claire journée, la campagne parisienne avait un charme riant et doux. Au fond de la vallée où la Seine déroule son ruban bleu, les saules, les peupliers, les trembles, les frênes encadraient les prairies et les cultures maraichères. Sur les pentes de la rive gauche, dans les villages et les hameaux, fleurissaient les lilas, les cytises, les marronniers; de Fontenay à la Celle, les collines onduleuses étaient couronnées de verdure; dans les bois, dans les parcs, les grives voyageuses chantaient la chanson du printemps.

En face de Villeneuve-l'Étang, le carrosse s'engagea dans un chemin creux, entre deux massifs de vieux châtaigniers, aussi beaux que ceux de Marly. Puis, traversant une large pelouse, il monta par une allée de tilleuls vers un château dont les combles apparaissaient au-dessus de magnifiques charmillles.

Les voyageurs s'arrêtèrent à l'entrée d'un immense parterre en fer à cheval, qu'entouraient des bosquets de lilas, de cytises, d'arbres de Judée. Le soleil déclinant éclairait vivement la façade du château, les galeries à balustres, les terrasses à l'italienne.

Jean regardait, si ému, qu'il ne pouvait que balbutier :

« Elle!... Louise!... Chère Louise! »

Devant le perron, la malade était à demi couchée sur une chaise longue. Elle voulut se lever et, soutenue par Mme de Meyriane, elle fit quelques pas à la rencontre de l'ami. Une jeune fille et un enfant la précédaient.

« Viens! viens! dit l'enfant... Le voilà! comme il va être content de te revoir!... »

La jeune fille portait le costume des paysannes du Forez; elle avait la fraîcheur des robustes montagnardes, l'apparence de la force, avec la physionomie douce et de grands yeux rêveurs.

« Ce n'est pas moi qu'il regarde, murmura-t-elle, ou bien il ne me reconnaît pas! »

— Viens! viens!... répéta le petit Paul... Il ne savait pas, il ne pouvait pas savoir!... Ah! il nous a vus, enfin; il t'appelle; écoute, écoute!...

— Marguerite! criait Jean Ruthé, ah! Marguerite, merci! »

Il accourait, ouvrant les bras; elle se jeta à son cou, le cœur débordant de joie.

« Merci!... merci!... dit-il encore. C'est pour elle que tu es venue! »

— Et pour toi, répondit-elle, ... pour toi ! »
Ils remontèrent ensemble vers le château. Marguerite, appuyée sur le bras de Jean, parlait à voix basse.

« Tu ne savais donc pas que je viendrais ? demanda-t-elle.

— Comment aurais-je pu savoir ? disait-il.

— Ne m'avais-tu pas écrit : « Ah ! si nous avions ici une amie comme toi ! » J'ai compris que tu m'appelais, qu'il fallait partir.

— Pour la sauver, pour la ramener au pays ! Eh bien, oui, je t'appelais à notre secours !

— Depuis plus de trois semaines je suis auprès d'elle ; depuis plus de trois semaines, en lui cachant mon inquiétude, mon chagrin, je lui parle de toi,

était confortable et gaie ; en tout et partout se révélait le goût délicat de Mme de Meyriane ; au lieu de la profusion somptueuse, la recherche des véritables conditions du bien-être ; au lieu du luxe banal, le choix éclairé des choses d'art.

La comtesse exerçait l'hospitalité avec une exquise délicatesse ; elle aurait voulu faire croire à ses hôtes qu'ils étaient chez eux plutôt que chez elle. En installant au château Mme Des Granges et Marguerite Lestra, elle avait dit à la jeune fille : « Rendez-moi le service de gouverner ici. Je suis paresseuse, je n'aime pas à ordonner ; mon rêve serait de me laisser vivre, sans aucune préoccupation, comme pendant les beaux jours que j'ai passés à la grande montagne. »



Cette maison vous appartient. (Dessin de J. Wagrez.)

de notre retour au pays, de l'avenir de son enfant ; ... j'essaye de lui rendre le courage. Elle espère, ... malgré tout !

— Pourquoi dis-tu « malgré tout » ? Ah ! je comprends... Pauvre Louise, pauvre petite sœur... »

La malade n'avait pu faire que quelques pas. Il fallait déjà la ramener à sa chaise longue.

Elle haletait, pâle, défaillante.

« Je voudrais vivre, pourtant, murmura-t-elle, ... vivre pour les voir heureux. »

VI

Les fiancés.

Mai finissait. Le printemps était beau, presque sans pluies et sans brumes. On aurait dû être heureux, dans ce château de Garches, que la colline boisée abritait du vent du Nord. L'habitation, aménagée et meublée avec une rare intelligence,

Son service de cour l'appelait souvent à Versailles ou au Luxembourg ; au retour, elle paraissait lasse des exigences du monde.

« Je viens me reposer auprès de vous, disait-elle. C'est si bon, le calme de cette maison et le petit cercle d'amis ! Notre pauvre malade est charmante, et j'aime son enfant comme s'il était à moi. A-t-on vu le docteur ? Qu'a-t-il dit ? Et Jean, que fait-il ? Le pigeon voyageur se trouve-t-il bien dans notre colombier ? Aurons-nous aujourd'hui le grand poète Jônas et sa lanterne magique ? »

Devant la malade, dont elle voyait les forces décliner pour ainsi dire d'heure en heure, elle trouvait toujours les paroles qui relèvent le courage, qui entretiennent l'espérance. Son enjouement ramenait le sourire sur les lèvres de Louise.

Elle s'était prise d'une affection toute maternelle pour le petit Paul ; elle faisait pour l'avenir de cet

enfant des projets que parfois elle confiait à Marguerite.

« Oh ! ne soyez point en peine, répondait la jeune fille ; tant que Jean pourra travailler, le petit homme ne manquera de rien. »

— Jean aura peut-être autour de lui une nombreuse famille, répliquait Mme de Meyriane ; moi je me contenterais de l'illusion de la maternité. Je lui demanderai de me laisser élever l'orphelin.

— Non ! Non ! ne lui parlez pas de ces choses ! Il faut qu'il ait du courage jusqu'à la dernière heure. S'il savait... ce que nous savons, vous et moi, peut-être n'aurait-il pas toujours la force de cacher son chagrin. Moi-même j'essaye d'oublier ce que nous a dit le docteur ; je veux espérer encore. La malade cherche à lire dans nos yeux. Lorsqu'elle nous voit contents, lorsqu'elle entend parler de guérison, de voyage, de retour au pays, elle se reprend à la vie... Qui sait, d'ailleurs ! Il y a des moments où le docteur espère, lui aussi.

— Je vous admire, Marguerite ; Jean ne vous aimera jamais assez pour payer votre dévouement.

— Je suis payée, madame. Jean me rend heureuse d'un signe. Nous nous connaissons, maintenant, et nous nous comprenons sans mot dire. Les nuits que je passe auprès de Mme Des Granges sont souvent pénibles. Pendant de longues heures je suis debout au chevet de la malade. Tant qu'elle ne dort pas, tant qu'elle souffre de ce mal que le docteur appelle « l'angoisse », il faut que ses mains soient dans les miennes. Si elle ne me voit pas penchée sur le lit, elle a peur, elle s'agite, et cette fièvre qui l'épuise redouble aussitôt. Dès qu'elle se sent mieux, elle veut se lever ; je la prends dans mes bras, je la porte à son fauteuil, je l'habille. Les frissons la secouent, je l'enveloppe de fourrures ; la sueur l'inonde, le cœur lui manque, je la remets dans son lit ; elle pleure, la tête sur mon épaule, elle s'épouvante, elle se voit perdue, et je ne sais plus comment la rassurer, la calmer. J'y réussis pourtant ; je l'embrasse, je la caresse ; et sa frayeur se dissipe peu à peu, et ses yeux à demi fermés me remercient. Mais le matin, quand elle s'endort, il me semble que je vais tomber de fatigue. Alors je m'assois dans l'embrasure de la fenêtre, et je soulève les rideaux. Jean est là-bas, dans le jardin ; il me sourit, la force me revient !

— Et vous ne me dites pas tout ! Les malades ont des caprices, des moments d'impatience, des mouvements d'humeur !

— Non, Louise est toujours douce, toujours affectueuse. Elle nous aime, Jean et moi, comme nous l'aimons. Hier, dans l'après-midi, elle voulut descendre au jardin ; c'était si beau, par ce grand soleil qui fait tout refluer ! Je l'habillais, je la coiffais ; elle fut tout à coup reprise de tristesse. « Marguerite, me dit-elle, il n'y a plus de sève en moi... Voyez donc : mes cheveux s'en vont, » décolorés, presque desséchés ! » Jean arriva, apportant une lettre de l'oncle Lafaye. Louise essaya encore de sourire. « Eh bien, demanda-

« t-elle, le vieil ami parle-t-il des belles fiançailles ? »

« — Non... — Il y faut songer cependant !... Voici « bientôt l'été, les neiges doivent fondre sur la « grande montagne, on pourrait déjà commencer « les invitations... J'aurais voulu assister à cette « fête... Enfin, Dieu est le maître souverain ! Ré- « pondez, Jean Ruthé, comme si nous étions dans « l'église de Chalmazel. Voulez-vous prendre pour « femme Marguerite Lestra ? » Jean fit un signe de la tête ; il ne pouvait pas parler, il avait le cœur trop plein. — « Et vous, Marguerite Lestra, vous « plait-il d'unir votre vie à celle de Jean Ruthé ? » — Oh ! oui ! — « Eh bien, donnez-moi vos « mains... C'est bien, vous êtes fiancés. » Jean voulait s'en aller ; il ne se sentait plus la force de cacher son chagrin. Elle le rappela. « Attendez ; « j'ai un cadeau à vous faire, le cadeau de noces. « Jean Ruthé, Marguerite Lestra, je vous donne ce « que j'ai de plus cher au monde, mon fils, mon « Paul. Dites-moi que vous l'aimerez comme votre « enfant. » Alors Jean se mit à genoux devant elle... et moi aussi, pour lui promettre d'avoir soin du petit. Et voilà comment elle nous accorda. »

Quelques jours après, un brusque changement se produisit dans l'état de la malade. Louise retrouvait une étonnante vitalité, son teint et son regard s'animaient ; sa taille, qui déjà s'était courbée, se relevait tout à coup. Soutenue par Marguerite, elle descendit sans défaillance les vingt marches du perron. Au bras de la jeune fille, elle fit une promenade dans le parterre. Il fallut l'obliger à se reposer. Marguerite la ramena à sa chaise longue où, à demi couchée, elle passa une partie de l'après-midi. Ce printemps de 1782, si clair et si chaud, n'avait pas eu de plus belle journée. Les rosiers commençaient à fleurir ; de la lisière du parc montaient les parfums des acacias et des chèvre-feuilles.

A quatre heures M. de Meyriane revint de Versailles, amenant un haut personnage, allié aux plus illustres familles du royaume. C'était M. le marquis de Talaru, seigneur de Chalmazel, premier maître d'hôtel de Sa Majesté.

M. le marquis s'inclina devant Mme Des Granges.

« Madame, dit-il, j'avais une importante communication à vous faire. M. de Meyriane m'a appris que vous étiez au château de Garches, et je me suis empressé d'apporter la grande nouvelle. »

Louise pensa aussitôt à ses amis malheureux, à ceux que l'injuste persécution avait forcés de passer la frontière.

« La grande nouvelle ? dit-elle. Sa Majesté a fait grâce à M. de Guiraud ? »

— Sa Majesté a gracié de plus grands coupables, répondit M. de Talaru, mais j'ignore ce qu'elle a décidé au sujet de M. de Guiraud. J'étais venu, madame, vous informer du décès d'un de vos parents, M. le chevalier de l'Olme. »

La malade tressaillit ; ce nom réveillait en elle de pénibles souvenirs.

(A suivre.)

SIXTE DELORME.

LES ARBRES A PAIN

Artocarpées, disent les botanistes, qui ne font d'ailleurs qu'énoncer en grec la désignation vulgaire, car leur mot est fait d'*artos*, pain, et *carpos*, fruit. Or les artocarpées, famille qui offre plusieurs espèces également intéressantes, sont



notamment répandus dans la plupart des îles du grand archipel polynésien ; et, avec les cocotiers, ils y remplissent un véritable rôle providentiel.

Le célèbre navigateur anglais Anson, qui fit le tour du monde au milieu du siècle dernier, est un des premiers voyageurs qui ait parlé de ces arbres merveilleux.

« Arrivés à Tinian (île du groupe des Mariannes), nous y trouvâmes, dit-il, une sorte de fruit particulier que les Indiens nomment *Rima*, mais que nous appelions le fruit à pain, car nous le mangions au lieu de pain, durant le séjour que nous fîmes dans l'île, et généralement tout notre monde le préférerait même au pain ; si bien que pendant notre séjour en cet endroit on ne distribua point de pain à l'équipage. Ce fruit croît sur un grand arbre qui s'élève assez haut, et qui vers la tête se divise en grandes branches, qui s'étendent assez loin. Les

feuilles de cet arbre sont d'un beau vert foncé, ont les bords dentelés et peuvent avoir depuis un pied jusqu'à dix-huit pouces de longueur. Le fruit vient indifféremment à tous les endroits des branches et la figure en est plutôt ovale que ronde. Il a une écorce épaisse et forte, d'environ sept ou huit pouces de longueur. Chaque fruit croît séparément, et jamais en grappe. On ne le mange que quand il a toute sa taille, mais qu'il est vert encore ; en cet état il ressemble beaucoup à un fond d'artichaut tant en goût qu'en substance. Quand il est tout à fait mûr, il est mou et jaune et acquiert un goût douceux et une odeur agréable, qui tient un peu de celle de la pêche mûre : mais on prétend qu'alors il est malsain et cause la dysenterie. »

Deux ou trois arbres à pain que la nature fait promptement grandir suffisent pour nourrir une famille toute l'année. « Quiconque dans ces îles, dit Forster, a durant sa vie planté 10 ou 12 arbres à pain a tout aussi complètement rempli ses obligations envers sa propre génération et celle qui la suit, que l'homme de notre triste climat qui, pendant toute son existence, aurait cultivé par les rigueurs de l'hiver et récolté par les chaleurs de l'été, pour assurer le pain de son ménage actuel, et aurait, en outre, même parcimonieusement épargné quelque argent pour ses enfants. Aussi n'est-il pas surprenant que le Tahitien ne comprenne pas une contrée qui ne possède pas l'arbre à pain, symbole de la plus clémente nature. » Heureux Tahitien !

G. B.

LES GAÏETÉS DU MOIS

Illustrées par Albert GUILLAUME.

Je connaissais, du moins de réputation, les grenouilles qui demandent un roi, et la femme de Sganarelle qui veut être battue. Voici venir des contribuables qui supplient qu'on les impose : je ne plaisante pas ! Les cyclistes, par l'organe de leur écrivain favori, M. Baudry de Saubier, implorent du gouvernement des quittances d'impôt. Leur argumentation a du bon.

« Certes, disent-ils, l'impôt sur les bicycles nous dérangera, même, il nous mangera annuellement cinq francs, qui trouvaient bonne à garder l'habitation chaude de notre gousset, et ne demandaient pas à s'en aller refroidir dans les caisses de l'État. Mais enfin cette pièce de cent sous achètera notre liberté. Appelé à contre-cœur, appelé en désespérance, comme le bistouri à l'assaut d'un abcès paresseux, appelé *in extremis* si l'on veut, que cet impôt accoure et balaye ! »

« Qu'il balaye les arrêtés préfectoraux, les décisions de conseils municipaux, les caprices communaux, qui interdisent, autorisent, limitent, protègent ou écrasent, selon que le vent a sauté autour de la girouette, le nouveau mode de locomotion ! »

« L'impôt qui baptiserait voiture le vélocipède lui donnerait sa grande naturalisation en France. Le cycle ne serait plus le jouet de fer qu'un charretier, en le croisant sur la route, salue d'un coup de langue verte et, à son heure, d'un coup de fouet ; le cycle deviendrait l'enfant protégé de la police de roulage, l'égal de la voiture du boueux, une roulante respectable, qui aurait droit de roue sur tous les chemins de France parce qu'elle aurait le tampon officiel ! »

« Les ennemis du cyclisme ont si bien compris le bien qu'il retirerait de son assimilation à un instrument de roulage, qu'ils l'ont toujours et très hypocritement maintenu à la porte du droit commun. En 1869, quand, au mois de juillet, un

hypocritement que le vélocipède « ne méritait pas d'être ravalé au rang d'une voiture ; que le vélocipédiste était tout simplement un passant sur roues ». L'impôt fut rejeté et M. Barral en eut le fou rire.

« L'an dernier 1890, le député M. Clément demanda à la Chambre de voter une imposition de 5 francs sur chaque vélocipède. Le président, M. Floquet, qui, à sa courte honte, avait en vain, précédemment, tenté de fermer le Palais-Bourbon à deux députés arrivant chaque jour en tricycles jusqu'à la grille, riposta que, à son sens, il ne fallait pas mécontenter une partie de la population, en somme intéressante. » Un bon coup de sonnette par là-dessus, et l'impôt fut avalé !

« Et les cyclistes qui revendiquent l'honneur d'être assimilés aux cochers de voitures de place supplient : « La charité, messieurs de la régie ! Prenez nos petits sous, s'il vous plaît ! »

..

Chez moi, les émotions vives se traduisent infailliblement en vers. Vous ne serez donc pas étonnés de lire ces strophes que vient de m'inspirer le spectacle de ces bicyclistes aspirant à déposer leur offrande dans ce que les financiers appellent, je crois, l'assiette de l'impôt. Oyez :

Le bicycle est un instrument
Qui donne bien de l'agrément.

Je veux chanter, nouvel aède
Dont le pégase est en acier,
La gloire du vélocipède,
Intrépide et noble coursier.
Sublime vélocipédiste,
Je veux chanter ta gloire aussi,
Avec la voix d'un rapsodiste,
Et sur le refrain que voici :

Le bicycle est un instrument, etc.

C'est une idéale monture :
Cheval fougueux sans mors aux dents,
Sans cocher, coquette voiture,
Chemin de fer... sans accidents.
Quant au bicycliste, il abonde
En vertus et du plus haut prix...
S'il écrase parfois le monde,
Ce n'est jamais de son mépris.

Le bicycle est un instrument, etc.

C'est un passe-temps solitaire
Car, bien qu'on ait fait le tandem,
Il est un proverbe, au contraire,
Qui dit : *Non bicycle in idem*,
Le bicycliste pourtant semble
Sociable avec volupté...
Car, dès qu'il est plus d'un ensemble,
Il fonde une Société...

Le bicycle est un instrument, etc.

Bicycliste, de ta machine
Tu peux à bon droit être fier ;
S'ils ne l'ont pas connue en Chine,
Elle ne date pas d'hier.



membre du Corps législatif proposa un impôt de 50 francs sur les vélocipèdes, M. Barral, un collègue, maire en sa commune où il avait interdit « le passage de ces inventions grotesques », riposta

Songes-y bien, quand tu galopes :
Les dioux en vélo voyageaient
Et, dit-on, le nom des Cyclopes
Leur vient des cycles qu'ils forgeaient.
Le bicycle est un instrument, etc.

Ton œil, bicycliste, étincelle,
Le pied à la pédale, prêt,
La main au frein, le... reste en selle,
Tu pars et dès lors plus d'arrêt.
Dompter ta fougue épileptique
Est dangereux. Seuls l'ont osé
Les crovasons de pneumatique
Et les réglements de Lozé.

Le bicycle est un instrument
Qui donne bien de l'agrément.



On vient de célébrer le cinquantenaire de la Maison Dorée et, à l'occasion de cette fête gastronomique, beaucoup de petits reporters qui dépendent leurs quarante-deux sous au bouillon Duval, les jours de liesse, ont fait montre de superlines connaissances culinaires, et affecté d'être parfaitement renseignés sur les menus et coutumes de ce coûteux restaurant parisien qu'ils connaissent — comme le brossier du colonel connaissait le foie gras — approximativement.

L'un de ces bons jeunes gens dinait, hier, dans un abominable « Prix-Fixe » et s'efforçait d'entamer un bifteck qui lui opposait une résistance désespérée. Vaincu dans cette lutte inégale, il appelle le garçon qui sifflait gaiement l'hymne pour le tzar et, avec une douceur découragée :

« Regardez, Paul, ce n'est pas de la viande que vous m'avez servie là, c'est du cuir, du cuir vulgaire.

— Dame, monsieur, vous ne pensez pas que pour ce prix-là on vous donnera du cuir de Russie! »

Il faut savoir que le garçon, Paul, est coutumier de ces comiques boutades. Parfois il lui en a cuit. Le jour, par exemple, où, à un consommateur se plaignant de Marennes insuffisamment fraîches, il crut pouvoir répondre :

« Après tout, je n'y suis pas, dans vos huitres.

— Mon garçon, fit observer le client, cela prouve que vous ne savez pas vous tenir à votre place. »

Paulo majora canamus; célébrons plus grand que Paul, et pour ce, revenons à la Maison Dorée. Le patron de ce sanctuaire, où Brillat-Savarin eût

1^{er} DÉCEMBRE 1891.

aimé faire ses dévotions, fut un jour demandé par un dîneur aux cheveux trop noirs, aux bijoux trop gros, aux vêtements trop clairs, qui venait de s'offrir un repas pantagruélique. Tout en fumant un excellent cigare, destiné à faciliter la digestion, le quidam, rendu bavard par la bonne chère



(l'éloquence de la chaire), entama un prolix discours sur le temps qu'il fallait aux fonds pour venir de la « Soud-America » à Paris, sur la diminution de rendement des mines de guano qu'il possédait là-bas...

« Bref? interrompit l'amphitryon malgré lui, qui pressentait la conclusion.

— Bref, señor, je n'ai pas oune centime per payer el diner.

— Que diable! monsieur, vous auriez bien dû me le dire avant! »

Le rastaquouère eut un sourire qui découvrit des dents éblouissantes — un clavier de piano sans dièzes — et, avec un admirable aplomb :

« Hé! señor, je me souis pensé que vous prendriez déjà assez de l'ennui en l'apprenant après! »

Quand il eut suffisamment exploité les restaurants parisiens, cet artistique filou franchit le Pas de Calais qui dut être fier (le plus heureux détroit!) de porter ses arts et sa fortune; à Londres, il recommença le cours de ses escroqueries avec une audace qui lui vaudra quelque jour d'être élevé à la présidence de sa République natale — ou à la potence. Le jour même de son débarquement, il établit un menu que — rendons-lui cette justice n'eût pas désavoué Grimot de la Reynière, — loua la délicatesse des mets, la finesse des vins, puis, quand le patron en personne lui eut apporté, avec force courbettes, l'addition demandée :

« Qu'est-ce que c'est que vous feriez, dites, à oune dîneur qu'il n'aurait pas dé l'argent! »

L'autre se vit joué; il serra les poings et, d'une voix sifflante :

« Je commencerais par lui allonger un solide coup de pied quelque part. »

Imperturbable, l'hidalgo se retourna et dit en écartant les basques de son correct habit noir :

« Payez-vous. »

Un jeune symboliste (si les typographes impriment cymbaliste, il n'y aura que demi-mal) vient

22. — TOME LXVII.

de consacrer des pages louangeuses à l'œuvre d'un poète volapükiste qu'il remercie expressément d'avoir traduit ses impressions en cet idiome factice « pour immobiliser la langue ».

Or, le Polonais Goudezki, célèbre partout et illustre à Montmartre, a élevé contre cette tentative une objection inquiétante; je la lui laisse exposer :

« Le volapük, se demande ce fils de Kosciusko, est-il destiné à l'immutabilité? Insondable mystère! Par ce fait seul qu'il est une langue, on peut croire que non.

Alors quoi?

C'est très simple. Il faut aller plus loin. Supprimer toutes les langues, y compris le volapük, et remplacer les mots par des signes qui ne varient pas.

Et ce qui suit sera, en quelque sorte, le manifeste de la dernière école littéraire.

Un exemple fera bien saisir cette idée qui n'est obscure qu'à première vue. Voici un quatrain, très facile à retenir, et que j'ai choisi tout exprès dans la treizième édition de mon récent volume, *le Chant du signe*. Il se compose de trois points et d'un trait, disposés de la façon suivante :



Le premier point, naturellement, est un point cardinal (d'autant plus que, pour éviter tout doute à ce sujet, M. Goudezki le fait imprimer en rouge). Il représente d'abord l'endroit de la terre où se passe la scène. Il évoque ensuite devant vous un site agreste, dans lequel se meuvent les héros — car j'ai oublié de vous dire que l'action se passe à la campagne —. C'est donc en même temps un point de vue. Si vous n'aimez pas les poèmes champêtres, le premier point peut représenter encore un coin de Paris, les Champs-Élysées, par exemple. Dans ce cas, je fais un point rond, et avec l'inversion poétique, j'obtiens facilement un rond-point.

Le second point, placé un peu sur la gauche, est un point de côté. C'est nécessairement le signe d'un trouble intérieur, d'une peine de cœur. Vous avez aperçu une charmante jeune fille, accompagnée de sa mère, et vous songez, malgré vous, au sentiment qui point en votre cœur et qui pour vous est le point capital. Alors, vous suivez respectueusement ces deux dames. Cette idée est contenue dans le troisième point, le point de départ.

Vous vous faites présenter, vos âmes sympathisent, vous demandez sa main, et le trait final, vous l'avez deviné, est un trait d'union.

J'avoue que ce poème en trois points, bien qu'il soit de moi, me semble tout simplement adorable et occasionne une gymnastique intellectuelle qui développe beaucoup l'imagination.

C'est pourquoi, à une époque où l'on préconise les exercices physiques dans les établissements scolaires, je crois pouvoir demander, au nom du patriotisme et de l'hygiène, le remplacement de la boxe et du foot-ball — récréation exotique — par l'étude de la littérature à coups de points. »

Il est un point (encore!) sur lequel je voulais, en

finissant, attirer l'attention de mes lecteurs. C'est sur la simplicité mâle et forte de cette littérature nouvelle, qui se contente de trois points, trois! pour confectionner un poème valant bien un sonnet sans défauts.

Quelle supériorité n'a pas M. Goudezki sur La-martine qui exigea, lui, deux éléments de plus, pour élaborer son fameux *Tailleur de pierres de cinq points*.

..

Heureuse surprise! je viens d'apercevoir mon vieux camarade de collège, Groseillon, qui regardait couler la Seine. Un bien curieux mollusque, ce Groseillon!

Il n'a jamais lu d'autre feuille boulevardière que le *Pilote du Jura*, il ne possède sur l'idiome parisien que des données exiguës. Exemple : quand la fantaisie d'un ministre humoristique chargea Sapeck de conseiller la préfecture de Lons-le-Saunier, mon ex-condisciple s'en fut bravement trouver le célèbre Vivier de la rive gauche, et lui dit : « J'ai beaucoup entendu parler de vous comme fumiste », et lui demanda de donner un coup d'œil à sa cheminée qui tirait peu — comme le *Pilote du Jura*, d'ailleurs.

Or, Groseillon, qui naquit à Lons-le-Saunier, en 1840, a quitté ce port de mer pour la première fois, il y a une quinzaine de jours, à dessein de rendre visite à sa tante Sidonie, la mercière. L'exposition universelle n'avait pu le décider, mais une lettre de la tante ne lui permit pas de refuser. Ce que la tante est célèbre à Lons-le-Saunier, on ne peut s'en faire une idée : songez donc, une enfant du pays qui habite Paris depuis des années! Quand un Lédonien a montré aux étrangers qu'il pilote la promenade de la Chevalerie, le Grand Café du balcon et la statue du général Lecourbe, il



se redresse et ajoute : « Et pis, nous avons une compatriote, la tante Sidonie, qui est dans la capitale depuis tantôt vingt ans. »

C'était auprès de cette huitième merveille du monde que Groseillon venait en pèlerinage.

Débarqué à la gare de P.-L.-M., le voyageur hèle

une *citadine* et : « Cocher, chez ma tante. — Hue, Cocotte ! »

Après dix minutes de cahotage, le fiacre le dépose devant une maison d'aspect malpropre mais honnête.

Groseillon s'est fait gronder par la tante Sidonie pour son retard ; il n'a jamais compris pourquoi son cocher l'avait conduit au Mont-de-Piété.

..

Je possède deux très gentilles petites nièces : sept ans et cinq ans, propres, obéissantes, travailleuses, mais pas fortes sur les grades, bien que leur papa soit officier de l'active, et leur oncle Willy de la territoriale.

Elles confondent volontiers un général avec un adjudant. Bien plus, je sais, depuis hier que leurs notions sur l'armement flottaient dans un vague regrettable. J'ai acquis cette certitude en entendant ce bref dialogue. C'était dans l'antichambre : on contemplait mon sabre accroché à une patère. La petite interrogeait. L'autre instruisait.

SUZANNE (*émervillée*). — Qu'est-ce que c'est, ce machin-là ?

JEANNE (*doctorale*). — C'est le fusil de l'oncle Willy.

SUZANNE (*curieuse*). — Oh ! et pourquoi c'est faire ?



JEANNE (*supérieure*). — Tiens, pour tirer le canon, donc !

WILLY.

DEUX ET DEUX

FABLE.

A la foire un Normand voulait vendre deux veaux.

Il les offrait à deux louis par tête.

Un Gascon dit : « Je les achète.

« Voilà vos trois louis. — Votre calcul est faux,

« Lui répond le vendeur. Deux et deux, à mon compte,

« Font cinq. » Bonne ou mauvaise, une réplique prompte

A vrai Gascon ne fit jamais défaut :

« Vous êtes un voleur. — Et vous, une canaille. »

Des mots on passe aux coups. Bataille.

Un gendarme accourt aussitôt,

Et se voit presque obligé de les battre,

Pour leur persuader que deux et deux font quatre.

Ces deux héros d'un fol entêtement

Sont du domaine de la fable.

Mais, dans le monde véritable,

Que de fois l'intérêt fausse le jugement !

E. ROQUEFORT-VILLENEUVE.

UNE BONNE AFFAIRE



AR l'éclat de son joli visage, la mère Trémour, autrefois, avait mérité d'être appelée « la Rose de Kergor ». Il n'y paraissait plus. C'était maintenant une vieille petite fée à la peau de parchemin collée sur les os, aux paupières plissées, ourlées de rouge. Mais son regard était encore vif, malin même. Si les années lui avaient pris tous ses charmes, du moins elles ne lui avaient apporté aucune infirmité; elle ravaudait ses bas sans lunettes, et, droite comme un i, marchait sans le secours d'un bâton.

Un soir d'été, appuyée contre la porte à claire-voie de son verger, la mère Trémour regardait au loin sur le chemin, comme si elle attendait quelqu'un.

Elle vit bientôt paraître le charpentier Guirec, grand gaillard haut en couleur, et de charpente aussi solide que celles qu'il fabriquait. Il marchait vite, sifflait gaiement. Une gentille femme, une bonne soupe, du cidre frais l'attendaient au logis.

La mère Trémour s'était avancée sur le chemin non de son pas habituel, mais clopin-clopant, la taille courbée, la tête branlante, et, chose qu'on n'avait point encore vue à Kergor, appuyée sur un bâton.

« Comment c'est vous, mère Trémour, qui traînez ainsi la jambe ! lui cria le jeune charpentier. Que vous est-il arrivé ? »

— Mais rien, mon garçon, rien si ce n'est que tout d'un coup mes quatre-vingts ans me pèsent, et que je ne peux plus faire la jeunette. C'est fini, il me faut mettre la coquetterie de côté, et m'appuyer sur un bâton comme le vieux Pleyben. Ah ! mon garçon, je ne suis plus propre à grand chose, voilà ce qui me fâche.

— Eh ! mère Trémour, vous avez travaillé en votre temps, et quand vous prendriez du repos...

— Tu en parles à ton aise ! pour en prendre il faudrait avoir mis de beaux écus de côté.

— Vous en avez bien mis quelques-uns ?

— Comment veux-tu ? Je n'ai jamais gagné que tout juste le pain de chaque jour. Cette maison est à moi, c'est vrai, mais s'il me fallait la vendre, aller vivre ailleurs à mon âge, cela me fendrait le cœur.

— Je le comprends.

— N'est-ce pas ? je voudrais y mourir. Des personnes qui se connaissent mieux que moi aux affaires, car moi je n'y entends pas plus que l'enfant qui vient de naître, me disent comme ça de vendre ma maison en viager. Une petite rente de deux cents francs par année me suffirait, oui pas davantage; celui qui achèterait ainsi ma maison ferait une bonne affaire, car je n'ai plus que quelques jours à vivre.

— Quelques jours ! vous irez jusqu'à cent ans, mère Trémour.

— Tais-toi donc ! Mais je te retiens, et Marie

qui t'attend pour manger la soupe, doit s'impacienter. Bonsoir, mon garçon.

— Bonsoir, mère Trémour. »

Il reprit son pas d'homme pressé d'arriver au but, mais bientôt il ralentit sa marche. Les paroles de la mère Trémour n'étaient pas tombées dans l'oreille d'un sourd; et il les ruminait, et il se livrait à des calculs intérieurs. Plusieurs fois il s'arrêta pour mieux en venir à bout. Quand il toucha le seuil de son logis, il était persuadé que l'affaire serait bonne.

« Tu es en retard, Guirec, dit une voix douce au fond de la cuisine. Si j'avais su, je n'aurais pas trempé la soupe sitôt.

— J'ai causé un brin avec la mère Trémour, que j'ai trouvée sur sa porte.

— Elle n'est pourtant guère causeuse.

— Elle l'était ce soir. »

Il mangea sa soupe en silence, avala un grand verre de cidre, puis, s'appuyant des deux coudes sur la table, et regardant sa femme en face, il dit :

« Serais-tu bien aise d'avoir une maison à toi, Marie ? »

— Belle question ! répliqua-t-elle, en éclatant de rire. Pour sûr que j'en serais contente ! Mais nous n'en sommes pas là, peut-être que jamais...

— Dans pas longtemps et presque pour rien, nous en aurons une si nous voulons.

— Es-tu fou ? s'écria-t-elle en riant plus fort.

— Écoute-moi donc au lieu de rire. »

Il lui conta tout au long sa conversation avec la mère Trémour, et conclut en disant, comme il se l'était déjà dit au seuil de la porte :

« Ce serait une bonne affaire. »

Marie ne riait plus. C'était une nature fine, aux sentiments délicats, toute différente de son mari.

« Je n'aimerais pas acheter une maison de cette façon, dit-elle nettement.

— Cela ferait-il mourir la mère Trémour ?

— Non, mais enfin, comme cela, nous penserions à sa mort; et, malgré nous, nous trouverions peut-être qu'elle tarde à venir. Non, oh ! non, je n'aime pas cela !

— La bonne femme n'en durerait pas moins ce qu'elle doit durer. Tu as des idées, toi ! »

Mais de ses idées, ce soir-là, Marie ne voulut pas démordre.

Le lendemain, au retour de son travail, Guirec trouva encore la mère Trémour sur son passage, et, de nouveau, la conversation s'engagea.

« On m'a déjà fait des propositions, dit-elle. Les choses se savent vite ici ! mais comme ce n'est pas un enfant de Kergor, cela ne me plaît qu'à moitié et j'hésite. Je serais plus satisfaite de voir passer ma maison à des gens du pays, à de braves jeunes gens comme vous, par exemple. »

Guirec pensa qu'elle avait raison.

En soupant il parla encore de « la bonne

affaire », mais un peu plus haut que la veille, et Marie finit par lui répondre :

« Agis donc comme tu voudras. Seulement si, plus tard, ton acquisition ne te paraît pas aussi bonne que tu l'avais cru, tu ne t'en prendras qu'à toi.

— C'est trop juste. Va, ma petite femme, tu ne m'entendras pas grogner. »

Les pourparlers commencèrent avec la mère Trémur, et l'affaire fut vite conclue.

« Ah ! mes braves enfants, dit la petite vieille, soyez tranquilles, je ne vous ferai pas languir. »

Mais sous sa paupière plissée à bordure écarlate, son œil vif et malin ne promettait pas la même chose.

Marie avait répondu vivement :

« Nous ne compterons pas les jours que Dieu vous accordera, mère Trémur. »

Guirec n'avait rien dit. Sans scrupule, il espérait bien qu'en effet elle ne les ferait pas languir. Il était gai comme un pinson. En passant le matin, en revenant le soir, il jetait à sa future maison des regards tendres. Souvent il lui arrivait de s'écrier en se frottant les mains :

« Eh bien, petite femme, nous avons donc une maison. »

Il faisait cent projets; il l'arrangerait comme ceci, il l'arrangerait comme cela. Elle était grande, très logeable. On y serait à l'aise pour élever une nombreuse famille.

Le marché conclu, presque aussitôt, la mère Trémur parut singulièrement rajeunie. Sans doute, sur ses joues les roses de ses belles années ne refléurent pas, mais elle retrouva ses jambes et sa taille redevint droite; plus de bâton.

La première fois que Guirec lui apporta ses deux cents francs, elle lui dit :

« Ma foi, mon garçon, ça m'a porté bonheur de te vendre ma maison; mes jambes sont revenues, je suis quasiment aussi alerte qu'il y a cinquante ans.

— Tant mieux, mère Trémur », s'écria gaîment le jeune charpentier.

Mais quand dix ans après elle lui dit encore la même chose en y ajoutant : « Tout de même ça commence à devenir ennuyeux pour toi, mon garçon », il répondit, mais du bout des lèvres :

« Je ne vous reproche pas de vivre, mère Trémur. »

Cette rente annuelle lui semblait bien lourde à payer, d'autant plus lourde qu'il fallait maintenant chez lui de fameuses miches de pain, et de fameuses platées de pommes de terre, avec quels morceaux de lard ! Le jeune ménage avait prospéré, et cinq robustes enfants, à l'appétit superbe, grandissaient dans le logis de Guirec devenu trop étroit.

Le temps allait son train. « La bonne affaire » en était devenue une très mauvaise. En se rendant à son travail, le charpentier allongeait son chemin pour éviter de passer devant « sa maison ». Il ne pouvait plus la regarder.

« Ah ! mes braves gens, disait la mère Trémur, je vous la fais vraiment trop attendre; j'en suis confuse. »

Et les années coulaient, coulaient...

Un matin Guirec vit sa femme qui, à grands

coups de ciseaux, tondait les fleurs de leur courtil.

— Que fais-tu donc, femme ?

— Tu sais bien que c'est aujourd'hui qu'on fête la centaine de la mère Trémur; nous ne voulons pas être des derniers à lui offrir un bouquet, justement parce que... Tu viendras, Guirec ?

— Ah ! mais non, par exemple !

— Si ! je t'en prie. Ce serait trop vilain. »

Elle le tourna et retourna si bien qu'il finit par le promettre.

« Mes petits enfants, dit la mère Trémur en les voyant paraître, voilà qui est très bien de votre part, et je ne m'y attendais pas; car en restant sur terre si longtemps, je vous joue un méchant tour. »

Tout le village fêta la centenaire. Un des notables lui adressa un beau compliment, auquel elle répondit d'une voix un peu cassée, mais avec toute sa tête. Elle affirma qu'elle ne sentait aucun mal en son corps, que jamais le goût de la soupe ne lui avait paru meilleur, et qu'enfin elle était disposée à vivre encore comme cela pendant une dizaine d'années. Guirec en frémit jusqu'au fond du cœur. Elle voulait donc sa ruine, la malicieuse petite fée !

Elle fit honneur au repas qu'on lui offrit, et voulut ouvrir elle-même le bal qui termina la fête. Elle avait pour cavalier un jeune homme de quatre-vingts ans, et il fallait voir les façons de l'ancienne Rose de Kergor !

Un an après ce jour de triomphe, l'âme de la petite mère Trémur, si bien chevillée dans son corps de parchemin, le quitta doucement, après une courte maladie.

Guirec prit enfin possession de sa maison, mais sans l'ombre d'entrain. Il y avait trop longtemps qu'il attendait cette heure; ses filles étaient bonnes à marier, et ses fils déjà travaillaient presque comme des hommes. La couvée avait poussé, bientôt allait prendre son vol, se disperser; il n'était pas besoin pour elle d'un nid plus large.

Jeune, Guirec avait rêvé de faire des embellissements à cette demeure. Maintenant elle ne l'intéressait plus, et, dans son dépit, il jurait de n'y pas planter un seul clou. Mais sa femme espérait qu'il ne tiendrait pas son serment.

Souvent on entendait le charpentier grommeler :

« Elle est belle, l'affaire, bien belle ! »

Ce n'est pas seulement de la maison que les Guirec entrèrent en possession, mais encore de tout ce qu'elle contenait. La mère Trémur avait institué Marie son héritière. Quel héritage ! Guirec en plaisantait amèrement sa femme.

D'argent, il y en avait juste de quoi payer les frais d'enterrement. L'héritage se bornait donc au mobilier qui se composait de lits bretons à portes, d'un vaisselier, d'un buffet et de plusieurs coffres, le tout très vieux.

Un jour que Marie examinait des hardes contenues dans un coffre, tout à coup elle s'écria :

« Viens donc voir, Guirec. J'ai mis la main sur un trésor. »

A ces paroles Guirec, pour accourir, retrouva ses jambes de vingt ans.

« C'est lourd d'argent, dit Marie en secouant un vieux bas.

— Ah! la brave mère Trémour, s'écria le charpentier aux attendrissements, elle faisait donc des économies! »

Il s'était trop pressé de parler. Dans le vieux bas, hélas! tous les liards de la contrée semblaient s'être donné rendez-vous.

« Elle avait une malice du diable, cette petite vieille, dit alors Guirec avec une colère comique. Je parie qu'elle a caché ces liards dans ce bas pour nous attraper, oui, je le parie. Ça, par exemple, je ne puis le lui pardonner.

— Tu n'as pas le sens commun, Guirec », répliqua Marie qui ne pouvait, malgré sa déception, s'empêcher de rire.

Elle non plus ne faisait pas grand cas des meubles de la mère Trémour. Aussi fut-elle très sur-

prise quand un monsieur de Paris, un original bien sûr, entrant par hasard chez elle, en admira les sculptures naïves.

Ces vieux meubles tout travaillés des vers lui plurent tellement qu'il en offrit à Marie une somme assez ronde qu'elle s'empressa d'accepter, l'affaire lui paraissant, cette fois, vraiment bonne.

On vit alors Guirec reprendre goût à sa maison.

« C'est bien bâti, c'est solide, disait-il en frappant du poing sur les murs. Nos enfants pourront en profiter.

« Allons, nous n'avons pas fait une mauvaise affaire. »

Et il oublia le serment qu'il s'était fait de ne pas planter un seul clou chez lui, et sa rancune contre la petite mère Trémour s'évanouit.

LOUISE MUSSAT.

LE BOIS DE LA CAVERNE



Guyon, ancien agent de change à Paris, donnait, ce jour-là, une grande chasse, dans ses propriétés de Villeferme, en pleine forêt d'Othe, la partie la plus giboyeuse du département de l'Aube.

Parmi les invités, le vieux piqueur La Picorée faisait remarquer à M. Jean, valet de chambre du maître, un gros petit homme noir, aux courtes jambes arquées comme celles des cavaliers de Géricault, orné de deux paires de lunettes qui chevauchaient l'une sur l'autre, au bout d'un nez rond et luisant comme une bille d'agate.

« Je me demande, disait-il, pourquoi l'on a confié un fusil à ce monsieur qui ressemble à une énorme taupe et qui n'y voit pas plus que cette remueuse de terre.

— Il ne vous gênera pas, père La Picorée, répondit en riant le valet de chambre. C'est un savant, un membre de l'Institut, M. le baron Besnard, dont on parle souvent dans les journaux. Son fusil n'est pour lui qu'une contenance. S'il tombe en arrêt, comme Ramoneau, ce sera sur une pierre, une herbe, une plante ou une bête à bon Dieu... »

Le personnage que l'on blasonnait ainsi paraissait, en effet, s'inquiéter fort peu du tumulte qui éclatait autour de lui, de l'abolement des chiens, du hennissement des chevaux, des fanfares et des cris des chasseurs. Il marchait devant lui, au hasard, à pas comptés, baissant la tête, « comme s'il eût perdu son sifflet », pour nous servir de l'expression du piqueur.

A l'origine d'une sente creuse, qui s'enfonçait dans un bouquet d'ormes et de hêtres, il remarqua d'abord, deux chèvres paissant, à sa gauche, sur le talus; puis, au bas, un petit pâtre d'une douzaine d'années, assis sur une souche, et jouant avec des cailloux d'une teinte et d'une forme particulières. Il s'approcha de l'enfant et ramassant un de ces

cailloux tombés dans une touffe de mousse, il l'examina attentivement :

« Où as-tu trouvé cela? dit-il au chevrier.

— Oh! monsieur, Villadin, Pâlis, Villemaur, Estissac; le pays est plein de ces choses-là. »

— Sais-tu ce que c'est?

— Des silex. Celui que vous tenez est un grat-toir préhistorique. »

Le savant fit un bond, comme s'il eût reçu une décharge de grenaille dans les mollets.

« Qui diable! t'a appris cela?

— Mon patron, M. Ambroise. Il en a une collection que deux bœufs ne traîneraient pas. »

La curiosité de M. Besnard était singulièrement piquée.

« Et qu'est-ce que M. Ambroise? demanda-t-il, en relevant sur son front ses deux paires de lunettes.

— L'ancien régisseur du marquis de Villeferme. »

Le baron Besnard réfléchit un instant. Il avait fort entendu parler du marquis; il se souvenait même de l'avoir autrefois rencontré, riche, instruit, distingué, marié à une femme charmante, père d'un enfant qu'il adorait. M. de Villeferme n'avait pu résister à la plus frénétique et la plus absurde des passions : celle du jeu. On contait de lui des choses étranges. En trois minutes, à l'écarté, il avait perdu un domaine de sept cent mille francs qu'il possédait en Bourgogne. Renfloué par un héritage princier, il l'avait dévoré, en quelques mois, à Bade et à Monaco. Un drame dont on s'était beaucoup entretenu, avait mis fin à cette série de monstrueuses extravagances. Dans un accès de fièvre chaude, disait-on, la marquise, entraînant avec elle son fils âgé de six ans, s'était jetée par une fenêtre du troisième étage de son hôtel des Champs-Élysées. Son mari se trouvait alors à Spa. La tragique nouvelle lui arriva par les

journaux et le rendit presque fou. Après une maladie de six mois, il revint en France, vendit tout ce qui lui restait et partit, assurait-on, pour l'Amérique. Ce qui est certain, c'est que, depuis bien des années, on n'avait plus entendu parler de lui. Avant de céder à M. Guyon son château de Villeferme et les terrains qui en dépendaient, il avait fait stipuler cette réserve par le notaire, que la propriété d'un petit bois dit « de la caverne » et du pavillon qui y avait été construit resterait à son ancien régisseur de Bourgogne, M. Ambroise. Quelques jours après celui-ci était venu s'y installer, sans bruit, presque mystérieusement et il menait là une vie quasi cénobitique.

La plupart de ces particularités étaient connues

voulez bien m'honorer; et j'en suis d'autant plus heureux, qu'en sortant d'ici, vous pourrez rectifier certaines opinions des archéologues anglais, notamment de M. Evans et de sir John Lubbock. »

Sur une planche posée au-dessus de la haute cheminée, il prit sept ou huit pierres oblongues qu'il n'avait pas encore eu le temps de débarrasser, d'une façon complète, de leur vêtement d'argile et les déposa, sur une table, devant M. Besnard.

« Ce sont de magnifiques haches, s'écria celui-ci en passant la manche de velours de sa veste de chasse, sur la terre qui adhère encore aux cailloux. Celle-ci spécialement est merveilleuse, et il n'en existe pas de pareille au musée de Saint-Germain. C'est de la jadéite.



« Je me représente ces malheureux qui furent nos ancêtres. »

du savant. Il fit briller une pièce d'argent aux yeux du petit garçon :

« Veux-tu me conduire chez ton... patron? lui dit-il.

— Volontiers, monsieur, répondit-il en empoignant la gratification. C'est à trois cents mètres d'ici, et il est temps de faire rentrer les chèvres. »

Il pénétra dans la sente et, sifflant et chantonnant, il précéda M. Besnard sous la voûte de la forêt.

Engagé à demi sous un rocher en surplomb, qui avait la forme d'un ours gigantesque, le pavillon se composait de deux vastes pièces, dont l'une servait à la fois de cuisine et de salle à manger; l'autre, de chambre à coucher. M. Ambroise reçut le savant dans la première.

« Votre nom et vos œuvres, monsieur le baron, lui dit-il, sont venus jusqu'à moi et je sais que vous êtes un des maîtres de la science préhistorique. Je me félicite donc de la visite dont vous

— C'est du jade extrêmement pur, qu'on ne rencontre point dans le vieux continent.

— Si ce n'est dans l'Oural.

— Pardon. L'on ne trouve, dans l'Oural, que de l'amazonite. Celui-ci est le jade vert clair, originaire du Thibet et de la Chine. Les anciens en fabriquaient des amulettes et l'appelaient la « pierre divine ». On en extrait aujourd'hui des mines d'Ophir, dans l'île de Sumatra; mais, aux temps primitifs, l'Océanie était vraisemblablement inconnue. On doit en conclure, je pense, que cette arme a été apportée ici par des tribus des hauts plateaux de l'Asie; ce qui confirmerait vos propres hypothèses, monsieur le baron, sur les premières migrations humaines et le peuplement de l'Europe occidentale. »

Le regard du savant se détacha des échantillons minéralogiques pour se porter sur son interlocuteur. Celui-ci était un homme de haute taille, mince, mais charpenté solidement, aux cheveux

très blanches, militairement coupés, et ayant, malgré cela, l'air jeune que lui donnaient des yeux noirs d'une grande vivacité.

« J'ai vu quelque part cette physionomie-là », se dit le baron.

M. Ambroise s'était levé. Il fit passer le savant dans la seconde pièce. Une couchette de fer occupait un des angles du fond; à l'autre, on voyait un vieux coffre, à clous d'argent, du ^{xiii}^e siècle, comme ceux que l'on admire, à Cluny, dans la galerie Ochier, et qui avaient été envoyés, par les papes, à la célèbre abbaye. Sur le coffre, sur une longue table de sapin, sur des rayons et des étagères de bois brut, se rangeaient des armes et des outils préhistoriques de toute nuance et de toute forme : haches de silex, de grès, de granit belge noir comme le marbre de Lucullus, de serpentine; grattoirs, perçoirs, nucléi, lames, biseaux, percuteurs, racloirs, couteaux, etc.

« Un vrai musée, fit le savant; comparable uniquement à celui de la rue de la Victoire.

— Oui! celui de M. Frédéric Moreau, dit l'ancien régisseur. Mais vous n'avez vu que ce que voient tous les visiteurs plus ou moins profanes.

— Vous avez donc un *Sanctum sanctorum*?

Sans répondre, M. Ambroise prit une petite clé au panneton historié de zigzags et l'introduisit dans un trou presque imperceptible percé à la muraille du fond. Une porte s'ouvrit silencieusement, et une sorte de buée froide vint frapper le savant au visage.

« Une grotte, dit-il.

— La caverne qui a donné son nom au bois », répondit M. Ambroise.

La caverne ou la grotte ressemblait à celle de Han, où se perd la Lesse, à cette différence près qu'aucun filet d'eau n'y apparaissait. Stalactites et stalagmites partout. Une espèce d'orgue renversé sous les tuyaux duquel s'estompaient de vagues profondeurs grises. Mais, pour voir tout cela, il fallait de la lumière artificielle, l'autre manquant complètement. Le vieux régisseur alluma une torche de résine, et, à cette clarté presque sanglante, M. Besnard put distinguer, en avant des perspectives sombres et fuyantes du fond de la grotte, une vaste salle dont la voûte, haute comme le dôme d'une cathédrale, se perdait dans l'obscurité et dont les retombées luisantes comme le cristal semblaient s'enfoncer dans le sol. Autour de cette immense crypte, s'arrondissaient des vitrines de sapin remplies des plus remarquables spécimens préhistoriques. Sur une espèce d'entablement naturel s'alignaient des crânes de diverses formes dont les dents très bien conservées et très blanches semblaient étinceler dans l'ombre.

Le savant était émerveillé.

« Un vrai domicile de Troglodytes, murmura-t-il.

— Oui, monsieur le baron, fit le vieux régisseur. Je passe ici la moitié de ma vie, à méditer sur les origines humaines, à fouiller le sol de cette grotte contemporaine des premiers cataclysmes. Parfois, dans une sorte de rêve ou d'hallucination, je me représente ces malheureux qui furent nos ancêtres, assis là, autour d'un feu de ce bois inconnu, qui est de la houille ou du lignite aujourd'hui,

frissonnants, prêtant l'oreille au fracas des vents, des tonnerres et des eaux; au rugissement, au mugissement, au sifflement de tous ces monstres démesurés dont les restes fossiles épouvantaient Cuvier. Quand un de ces animaux prodigieux, fuyant devant la tempête ou poussé par la faim, pénétrait sous cette roche, je les vois, se dressant, une hache de pierre à la main, pour faire face au colosse! »

Et, poursuivant, avec une sorte d'exaltation :

« Quelles luttes, monsieur le baron! Auprès de ceux-là, les combats d'Homère ne sont que des jeux puérils. Et quels hommes! Quels miracles de vigueur, d'agilité, d'intelligence surtout, n'ont-ils pas accomplis, puisqu'ils ont survécu, puisqu'ils sont restés vainqueurs, puisqu'ils sont parvenus à détruire toute cette faune horrible et redoutable : le dinotérium, le mammoth, le béhémoth, l'apiornis, le mégalosaurus, ces dragons et ces hydres dont le souvenir se retrouve encore dans les légendes populaires des guivres, des drées, des tarasques; qui ont fourni, aux sculpteurs du moyen âge, le modèle des cariatides et des gargouilles hurlant, dans la bise et les orages, aux angles de nos cathédrales, et dont on retrouvera peut-être quelques surprenants spécimens dans les mers libres du pôle arctique, si l'on arrive jusque-là. »

Il abaissa la torche dans un des angles du souterrain :

« Voici, dit-il au savant, un squelette d'ours absolument complet — *Ursus speluncus*. — J'ai trouvé ici tous les ossements et je n'ai eu que la peine de les rajuster. »

Et comme M. Besnard s'approchait de cette pièce d'anatomie fossile :

« Prenez garde! Il y a un puits.

— Profond?

— Cinq mètres. Je l'ai fait vider. Il a deux galeries longues d'environ trois ou quatre mètres. C'est là que j'ai recueilli la plupart de mes silex taillés, ainsi que des ossements et des crânes humains.

— C'était un atelier en même temps qu'une carrière. Le silex se travaille mieux quand il n'a pas été exposé à l'air.

— En effet; et plusieurs des ouvriers ont été ensevelis là, à des époques diverses, car les crânes, comme vous pouvez le remarquer, présentent entre eux quelques différences, bien qu'ils aient un certain nombre des caractères du type finnois. Mais je ne suis pas encore tout à fait fixé à cet égard. »

Et, frappant du pied contre une des parois calcaires qui fermaient la caverne, derrière les tuyaux d'orgue dont nous venons de parler :

« Ah! si je pouvais, ajouta-t-il, renverser ou percer cette cloison, qui n'est qu'une simple concrétion vieille à peine de quelques siècles, que ne trouverais-je pas au delà? »

Sans la partager absolument, le savant comprenait et admirait la passion de M. Ambroise :

« Vous n'avez pas essayé? lui demanda-t-il.

— Dix fois! Vingt fois! Mais c'est d'une dureté de diamant. Cependant j'essaierai encore. Le rocher a deux cents mètres de longueur; je n'en

ai encore exploré que trente; mais je connaîtrai tout et je vous ajourne à six mois.

— Voici ma carte, dit le baron en lui serrant la main; j'ose espérer que vous voudrez bien me faire part de vos découvertes, mon cher marquis.

La torche faillit s'échapper des mains du vieillard :

« Marquis, balbutia-t-il.

— Eh! Je vous ai reconnu presque au premier regard. Les myopes sont des gens terribles et leurs yeux valent des microscopes.

— Je ne nierai rien, dit le faux régisseur, dont le ton s'attrista subitement; mais ne me trahissez pas, je vous en supplie. L'obscurité où je vis m'est douce; elle déconcerte les curiosités oiseuses ou malveillantes; elle me permet de méditer, sans en être distrain, sur des choses que je n'ai pas suffisamment expiées.

Une larme coula sur sa joue.

« Ne craignez rien de moi, fit le savant fort ému; et souffrez que je vous remercie de votre complai-

sant accueil. Vous m'avez ajourné à six mois. Je serai exact au rendez-vous, si Dieu me prête vie. »

Avant de prendre congé du savant, le marquis de Villeferme remplit son carnet de pièces préhistoriques très remarquables et très rares, et le baron rentra au château, pour le repas du soir, plus heureux que le sieur La Picorée lui-même, lequel avait cependant mis à bas un énorme sanglier et trois chevreuils.

M. Besnard ne devait plus revoir le marquis. A deux mois de là, on lisait, en effet, ceci dans les journaux :

« L'Aube, de Troyes, nous apprend que l'archéologue compte un martyr de plus. Le marquis de Villeferme, qui vivait, depuis longtemps, sous le nom de M. Ambroise, dans un pavillon perdu au milieu de la forêt d'Othe, a été écrasé, sous un éboulement de rochers, dans une caverne dont il essayait de faire sauter une des parois, à l'aide de la dynamite. »

ALEXIS MUENIER.

LA RÉPUBLIQUE DE SAINT-MARIN

(Fin.)

Avec les fruits de ces merisiers sauvages et rabougris qui croissent dans ces interstices, ils ont su composer une liqueur fort agréable et très économique du nom de Visner qui, employée pure ou étendue d'eau, est à la fois un désaltérant hygiénique et un digestif agréable. Avec le fruit des mûriers sauvages qui rampent au pied du mont Titan, le *farmacista* compose une confiture des plus succulentes et avec les herbes de la montagne il distille un *alkermès* et un quina fébrifuge des plus renommés.

Les productions san-marinoises faisaient d'ailleurs excellente figure à notre dernière exposition universelle; et ceux qui l'ont visitée n'ont pas oublié cette coquette section de la petite République, aménagée avec beaucoup de goût et où tout était disposé avec beaucoup d'ingéniosité.

IV

Saint Marin fondateur de la république. — Premières traditions. — César Borgia. — Pierre Strozzi. — Clément VIII. — Le cardinal Alberoni. — Garibaldi à Saint-Marin. — Sa fuite. — Les régents et la question des jeux.

Nous renvoyons les lecteurs que l'histoire de Saint-Marin intéresserait à l'ouvrage de Melchiorre Delfico¹ ou au livre du comte de Bruc : *Saint-Marin, ses institutions, son histoire*. Certes le récit des événements qu'a traversés la petite république, la façon dont elle a défendu et conservé son indé-

pendance est aussi curieuse que l'histoire de la plupart des petits États de l'Italie. Au xv^e et au xvi^e siècle elle eut sa part de l'agitation à laquelle fut en proie la péninsule et les noms de Malatesta, de Rimini, des ducs d'Urbino, de César Borgia, de Jules II, de Léon X, des Farnèse, des Strozzi se retrouvent fréquemment dans les annales de la république; et rien n'est plus intéressant que de suivre à travers l'histoire du petit État les contre-coups des intrigues politiques qui se nouaient à Rome, à Milan, à Florence, et à la cour des principules des Romagnes.

Mais raconter l'histoire de Saint-Marin est une tâche qui ne rentre pas dans notre cadre et que nous n'avons pas l'intention d'entreprendre. Nous nous bornerons à signaler les points les plus saillants.

La tradition, on le sait, regarde saint Marin comme le véritable fondateur de la petite république. Le mont Titan, sur lequel il s'était réfugié, lui fut donné par une matrone romaine du nom de Felicissima. Celle-ci avait d'abord voulu contraindre le saint à quitter le refuge qu'il avait choisi. Mais ses deux fils, qui étaient partis pour exécuter cet ordre, tombèrent malades. Saint Marin les guérit et les convertit ainsi que leur mère au christianisme.

On attribue aussi à Felicissima la construction du château fort destiné à protéger tous ceux qui s'étaient réfugiés sur le Titan auprès du saint et qui partageaient sa foi.

Suivant l'historien Clementini, saint Marin arriva à Rimini (Ariminium) en compagnie de maçons et d'ouvriers, que l'empereur Dioclétien fit venir de Dalmatie où il était né, pour relever les murailles et restaurer les édifices de cette ville.

1. *Memorie storiche della repubblica di San-Marino*. Naples, Nobile, 1865.

Il vint à Ariminum, écrit-il, un grand nombre d'architectes, de ciseleurs, ou pour mieux dire de tailleurs de pierres, de maçons et une infinité de manœuvres esclavons.

Saint Marin, qui se trouvait parmi eux, fut du nombre de ceux qui, avec l'évêque de Forli et quelques autres prêtres, résista aux soldats du proconsul de Dioclétien, qui en 305 avait commencé à persécuter les chrétiens.

A Ariminum, les chrétiens eurent d'abord l'avantage. Mais ils furent ensuite obligés de chercher un refuge dans les montagnes. C'est alors que saint Marin gagna le mont Titan, que Felicissima devait lui donner plus tard.

« Quelque temps après sa retraite, dit la chronique, Marino descendit de la montagne pour assister à un conciliabule ecclésiastique tenu à Ariminum.

« Il y siégea avec le titre de diaconus — diacre — les architectes ou constructeurs de maisons avaient alors un rang dans la hiérarchie religieuse. — Un certain nombre de montagnards s'étaient joints aux premiers compagnons de Marin. Le saint leur traça des lois; et c'est ainsi que fut fondée la petite république.

« A sa mort Marin fut enterré au sommet de la montagne. Depuis il a été canonisé et son nom a

été donné au mont Titan. Autour de son tombeau on a élevé l'église qui renferme sa statue, dont une main tient une montagne couronnée de tours. Ce sont les armes de la république. »

Le rocher de Montalbo, au sommet duquel se trouve une grotte où la tradition veut que le saint se soit réfugié pour chercher un abri contre l'ouragan, est devenu aujourd'hui un lieu de pèlerinage; et on montre au bas du talus un pré qui était, assure-t-on, le jardin de l'ermite.

L'œuvre de saint Marin prospéra et la petite république non seulement maintint son intégrité au milieu des guerres intestines qui désolèrent l'Italie, mais encore elle s'accrut en 1463 des bourgades de Fiorentino, Montegiardino, Serravalle et Faetano, après avoir, de concert avec les ducs d'Urbino, triomphé de Sigismond Malatesta, qui menaçait la petite république et ravageait son territoire.

Au XVI^e siècle, alors que César Borgia, duc de Valentinois, fit la conquête des Romagnes, Saint-Marin crut que c'en était fait de son indépendance. Borgia tenait Rimini et Forli, Bologne et Ferrare, Faenza et Pesaro. Autour de Saint-Marin toutes les

cités avaient perdu leur indépendance, tous les petits États, toutes les seigneuries étaient conquis. Saint-Marin avait en vain sollicité la protection de la république de Venise. Elle aurait probablement subi le sort commun, mais le pape Jules II, après s'être emparé de Borgia, rétablit dans leurs États ceux que le duc de Valentinois en avait chassés.

En 1543, Saint-Marin fut sur le point d'être occupé par un des lieutenants de Strozzi.

« Le Florentin Pierre Strozzi, dit M. A. Balme, obligé de céder la forteresse de Murano aux Autrichiens, résolut de surprendre Saint-Marin, qui lui paraissait un point stratégique admirable pour ses projets. En effet, voisin de la Toscane et des Français dont il recevait des subsides, il avait en même temps pied au cœur de l'Italie.

« Pour accomplir ce projet, Strozzi envoya Fabiano del Monte et Tantino da Pistoia à Rimini, où ils trouvèrent ses troupes.

« A la tête de cinquante hommes, ils se mirent en marche, vers le soir du 3 juin 1543, devant rencontrer un autre détachement qui venait de Bologne. Tous ensemble comptaient à la faveur de la nuit surprendre les San-Marinois. Mais en traversant la plaine de Rimini une telle tempête de neige se déclata que le mont Titan en fut

obscurci. Les hommes démoralisés marchaient au hasard, si bien que lorsque le jour parut ils se trouvaient encore aux frontières de la République. Pleins de confusion de se voir découverts, ils retournèrent précipitamment sur leurs pas.

« Le Conseil Souverain, voulant remercier Dieu de sa protection, ordonna le 3 juin 1544 que le lendemain 4 juin, et tous les ans à pareille date, serait jour férié, avec procession et messe solennelle d'actions de grâce.

« Ce fait mit doublement les habitants en garde contre les embûches de leurs voisins. Ils dénoncèrent le guet-apens odieux dont ils avaient failli être victimes à toutes les cours italiennes, et reçurent en échange les plus grands témoignages d'amitié et la promesse qu'il ne serait nullement porté atteinte à leur indépendance. »

Un demi-siècle plus tard, le 24 mars 1602, la république concluait avec le pape Clément VIII un traité d'alliance que ratifia Urbain VIII.

Le Saint-Siège ne cessa à dater de cette époque de protéger l'indépendance de la République. Il la protégea même contre son légat le cardinal Albornoz, en 1739.



Château de Saint-Marin. (Dessin de Laubadère.)

L'ex-ministre de Philippe V était alors gouverneur des Romagnes. Il résolut d'annexer la petite république aux États Pontificaux, et après avoir interdit le transport des céréales et des vivres dans Saint-Marin, il envahit son territoire dans la nuit du 17 au 18 octobre 1739.

Après s'être emparé de la petite capitale, il réunit le Conseil Souverain, les régents et les fonctionnaires dans la cathédrale et leur ordonna de prêter serment de fidélité au pape.

Le premier qui s'avança devant Alberoni fut le vieux général Alfonso Gangi. Mais au lieu de prononcer la formule indiquée par le cardinal, Gangi s'écria :

« J'ai juré fidélité au Grand Conseil de la république, seul souverain légitime. C'est ce serment que je viens confirmer. »

Les conseillers, les régents, le peuple, tous s'associèrent à ses paroles.

Les cris de « Evviva San Marino » retentirent de toute part. Le peuple se précipita vers le palais des régents où Alberoni s'était installé.

Le cardinal prit la fuite, accompagné de ceux qui avaient avec lui envahi le petit territoire san-marinois.

Le pape désapprouva hautement la conduite d'Alberoni : il accorda les garanties que l'ambassadeur de la petite République, Belluzzi, lui demandait pour empêcher le retour de pareils faits et un légat fut envoyé à San-Marino pour y signer un traité d'amitié — 5 février 1740. Cet anniversaire est l'objet de réjouissances publiques à Saint-Marin.

Ce fut là la dernière tentative qui fut faite contre l'indépendance san-marinoise. Nous avons mentionné plus haut les résultats de la mission de Monge, ambassadeur de Bonaparte près du Conseil Souverain. Après avoir lutté pour conserver son indépendance et l'intégrité de son territoire, la petite république eut l'occasion de montrer quel était son désintéressement et son amour de la justice. Elle refusa de s'agrandir.

Depuis, elle n'a cessé de se gouverner sagement, et de pratiquer à l'égard de tous la devise qui se lit au-dessus des portes de sa petite capitale : *Libertas*.

Les proscrits y ont toujours trouvé un asile. C'est là que Borghesi, forcé de quitter son pays, se réfugia; c'est sur le territoire san-marinois que Garibaldi, lorsqu'en 1849 le général Oudinot se fut emparé de Rome, accourut avec ses fidèles.

Il adressa le 31 juillet 1849 sur la grande place de la cathédrale cet ordre du jour à ses volontaires :

« Soldats,

« Nous sommes arrivés sur la terre de refuge et nous devons une conduite irréprochable à des hôtes généreux. Elle nous vaudra le respect que mérite la mauvaise fortune.

« Je délire dès à présent mes compagnons d'armes de tout engagement, les laissant libres de rentrer dans la vie privée, mais je leur rappelle qu'il vaut mieux mourir que de vivre esclave de l'étranger.

« GARIBALDI. »

Les Autrichiens, qui étaient à Rimini, demandaient qu'on leur livrât les Garibaldiens; et ils menaçaient, si l'on refusait d'obtempérer à ces ordres, d'aller les chercher eux-mêmes.

La situation était fort critique. La République a bien le droit d'expulsion, mais elle considérait que dans l'espèce il était indigne d'en user. Elle prétendait au contraire garder intacte sa prérogative du droit d'asile.

Les régents entamèrent des négociations avec le général autrichien Gorzofski.

Celui-ci avait entouré le territoire san-marinois d'un cordon de troupes bien armées, parfaitement disciplinées, et dont le

nombre s'élevait environ à 10 000 hommes.

Les Garibaldiens étaient au nombre de 3 000, et quels soldats que ceux-là !

Ils étaient pour la plupart fort jeunes : c'étaient presque des enfants, assez mal équipés, fatigués par les marches successives, découragés par les succès et par les désertions continuelles.

Gorzofski promit que les Garibaldiens auraient la vie sauve et seraient rapatriés; quant à Garibaldi il serait amené à Trieste; il recevrait un passeport, et pourrait de là être embarqué sur un navire autrichien pour l'Amérique.



Un des capitaines-régents (Dessin de Laubadère.)

Lorsque ces conditions furent soumises à Garibaldi, il réunit son état-major qui décida de le repousser. Garibaldi publia alors la proclamation suivante :

« Cittadini rappresentanti della Repubblica,

« Le condizioni imposti da illi Austriaci sono inaccettabili e perciò sgombreremo il territorio vostro.

« G. GARIBALDI. »

« Citoyens représentants de la République,

« Les conditions imposées par les Autrichiens sont inacceptables et par conséquent nous évacuons votre territoire. »

L'on décida que les volontaires se disperseraient et le départ de Garibaldi et de ses officiers fut fixé à minuit.

Ils gagnèrent le petit port de Cesenatico par les gorges de la Marecchia.

Là des barques de pêcheurs les attendaient. On fit voile sur Venise, mais en route ils rencontrèrent un navire de la marine autrichienne, l'*Oreste*. La plupart des barques furent capturées; cinq atteignirent Mesola. Garibaldi avait pu échapper aux Autrichiens avec quelques-uns des siens. A Mesola tous se séparèrent pour pouvoir dérouter plus facilement ceux qui les poursuivaient. Mais la plupart furent pris et fusillés. La femme de Garibaldi mourut.

Il put parvenir à gagner Venise, ainsi que quelques-uns de ses compagnons de Cesenatico.

Gorzofski apprit la fuite des Garibaldiens quatre heures environ après que ceux-ci eurent quitté Saint-Marin; il fit immédiatement marcher ses troupes sur Serravalle, le Borgo et Saint-Marin. La petite capitale fut fouillée minutieusement. Quand les perquisitions furent terminées les Autrichiens repartirent après avoir pris toutes les précautions pour que la plus grande partie des foyards tombât entre leurs mains.

Eût-il mieux valu pour ceux-ci accepter les conditions du général Gorzofski? il est permis d'en douter.

Les Garibaldiens, en effet, qui se rendirent à Rimini sur la foi des promesses du général autrichien furent faits prisonniers.

Depuis cette époque, rien de saillant ne s'est accompli à Saint-Marin.

L'indépendance de la petite république a été reconnue le 22 mars 1862 par le royaume d'Italie.

Telles sont les grandes lignes de l'histoire de ce petit peuple. On y chercherait vainement un fait qui prouve contre son honneur.

Partout, au contraire, on voit que chez ses gouvernants l'idée de justice prédomine. Le désir de sauver sa liberté s'allie au souci de garder intactes ses traditions. Leur langage est toujours fier, parce que leur cause est toujours juste. La belle pensée de saint Marin : « rester libres de toute servitude humaine », a été pour ce petit peuple un programme qu'il n'a jamais déserté.

On éprouve une réelle satisfaction à rappeler avec quelle hauteur ses régents ont répondu aux spéculateurs qui leur proposaient d'établir un tripot sur leur territoire. Ceux-ci faisaient naturellement des offres superbes.

Une pluie d'or allait se répandre sur le territoire. Un réseau de voies de communications couvrirait le petit État. C'était l'extinction du paupérisme à Saint-Marin et le commencement d'une ère de prospérité, qui ne finirait qu'avec les joueurs, lesquels, comme on sait, ne doivent finir qu'avec le monde.

Cet hymne en l'honneur de la dame de pique fut accueilli d'une façon désastreuse pour l'extinction du paupérisme. En termes diplomatiques, le conseil et les régents répondirent tranquillement aux spéculateurs stupéfaits que leur république n'entendait pas être entretenue, et ils les prièrent de garder pour eux leurs roulettes.

Et comme on continuait à parler de concession, les régents adressèrent au peuple cette fière proclamation :

« Citoyens,

« Ce n'est pas la prospérité matérielle qui maintient la bonne renommée des États libres : ce sont les grandes vertus des républicains fiers et sincères, l'abnégation qui dans la pauvreté sait repousser la richesse, le courage qui ne craint pas d'aller à la rencontre du péril et la magnanimité qui sait refuser avec mépris tout ce qui pourrait corrompre le peuple et attenter au salut public.

« Tenez-vous bien en garde contre ceux qui ne professent pas nos opinions. Le gouvernement est avec et pour vous, et vous devez aussi être avec et pour le gouvernement, si nous voulons vivre dans la concorde et transmettre à nos enfants l'héritage de la liberté dans toute sa sainteté et sa pureté. »

Les paroles d'Onofri : « In piccolezza liberta », qui semblent être devenues la devise de la petite république, n'ont jamais reçu de meilleure application que ce jour-là.

Le petit État avait déjà refusé les territoires que lui offrait le Premier Consul, mais refuser de s'agrandir est quelquefois plus facile, en cette fin de siècle, que refuser de s'enrichir.

E. RATOIN.





PIERROT CONCIERGE

Les livres d'étrénnes. — Gravure extraite de *Les douze Métiers de Pierrot*, dessin de Geoffroy.



MOSAÏQUE

Histoire des mots et locutions.

Notre mot *carillon* signifie au propre un ensemble de cloches à l'aide desquelles le sonneur carillonne, et, au figuré, il s'applique à des bruits étourdissants résultant du mélange de sons divers. Or l'étymologie de ce mot est la même que celle de divers mots rappelant l'idée de *quatre*. Car en principe — comme aujourd'hui dans la plupart des clochers où l'on carillonne — le carillon était obtenu avec *quatre* cloches, que le sonneur commandait par autant de cordes aboutissant à ses deux mains et à ses deux pieds. Ces quatre cloches formaient un *quadrille*, un *quadrillon*, on dit ensuite et on écrit *carillon*, comme on dit et comme on écrit *carré* venant de *quadratus*.

A une certaine époque cependant l'idée vint d'augmenter le nombre des cloches pour obtenir des effets plus étendus. En ce cas, comme il ne pouvait être question d'associer plusieurs sonneurs à la mise en action du carillon, on imagina d'établir un clavier aux touches duquel correspondaient les battants des cloches à faire sonner. C'est dans les pays flamands — qui d'ailleurs se font grand honneur de leurs carillons — que le premier carillon public fut installé, dans la ville d'Alost en 1487.

On cite plus particulièrement le carillon de l'église cathédrale d'Anvers, qui ne compte pas moins de trente-trois cloches, et dont l'estampe que nous publions explique le mécanisme. On voit qu'il y a là un double clavier, devant lequel est assis le sonneur, qui agit en même temps des mains et des pieds.

Il y avait jadis à Paris un carillon automatique placé dans la tour du bâtiment de la Samaritaine sur le Pont-Neuf, qui, à chaque sonnerie de l'horloge, faisait entendre un air populaire.

Notre mot *légende*, qui sert à désigner un récit empreint d'un caractère surnaturel ou fabuleux, vient du latin *legende*, qui est un temps du verbe *legere*, lire. Le nom de *légende* fut en principe donné au recueil des vies des saints, pour marquer que c'était un livre qui méritait d'être lu par excellence dans les églises et dans les communautés : *Collectiones quarant legendarum*. Jacques de Voragine forma au XIII^e siècle avec les histoires les plus poétiques des saints un recueil qui fut appelé la *Légende dorée*.

Vieilles recettes.

Un recueil très sérieux de la fin du XVIII^e siècle — la *Décade philosophique* — affirme que pour obtenir en quarante-huit heures des laitues grandes et toutes sortes de salades bonnes à manger, il suffit de faire tremper la graine avant de la semer dans l'eau-de-vie, pendant quelques heures, et de mêler au terrain où

on la sème un peu de fiente de pigeon et de chaux éteinte en poudre. Si fantaisiste que puisse paraître ce procédé, nous serions aise qu'un de nos lecteurs, en état de l'essayer, nous dit s'il en a obtenu un résultat quelconque.

Le vinaigre dit *des Quatre-Voleurs*, en grand crédit autrefois, figure encore sous le nom de *Vinaigre antiseptique* au codex officiel français, avec cette formule :

Racine d'acore aromatique; — écorce de cannelle; — girofles; — muscade; — ail : de chaque 5 grammes; sommités d'absinthe; — menthe poivrée; — romarin; — rue; — sauge; — fleurs de lavande : de chaque 40 grammes; camphre, 10 grammes. — Acide acétique cristallisable, 40 grammes; — vinaigre blanc, 2 500 grammes. Faire macérer pendant dix jours les premières substances, passer avec expression, ajouter le camphre dissous dans l'acide acétique et, après mélange, filtrer.

Le célèbre Baumé, de l'Académie des Sciences, l'un des pharmaciens les plus distingués de son temps, affirmait que ce vinaigre était l'antipestilentiel par excellence, et que, pour se préserver de toute contagion, il suffisait de s'en frotter les mains et le visage et d'en faire évaporer dans une chambre où l'on expose les habits que l'on doit porter.

A ce propos, le savant Poiret, dans son *Histoire philosophique, littéraire, économique des plantes d'Europe*, dit qu'un préservatif de ce genre est bon tout au plus pour guérir l'imagination de la crainte que les épidémies peuvent lui inspirer, mais non pour détruire l'influence pestilentielle, comme il n'en a eu que trop souvent la preuve. Les chimistes qui connaissent, ajoute-t-il, les lois de l'affinité et des combinaisons, n'ont aucun doute là-dessus.

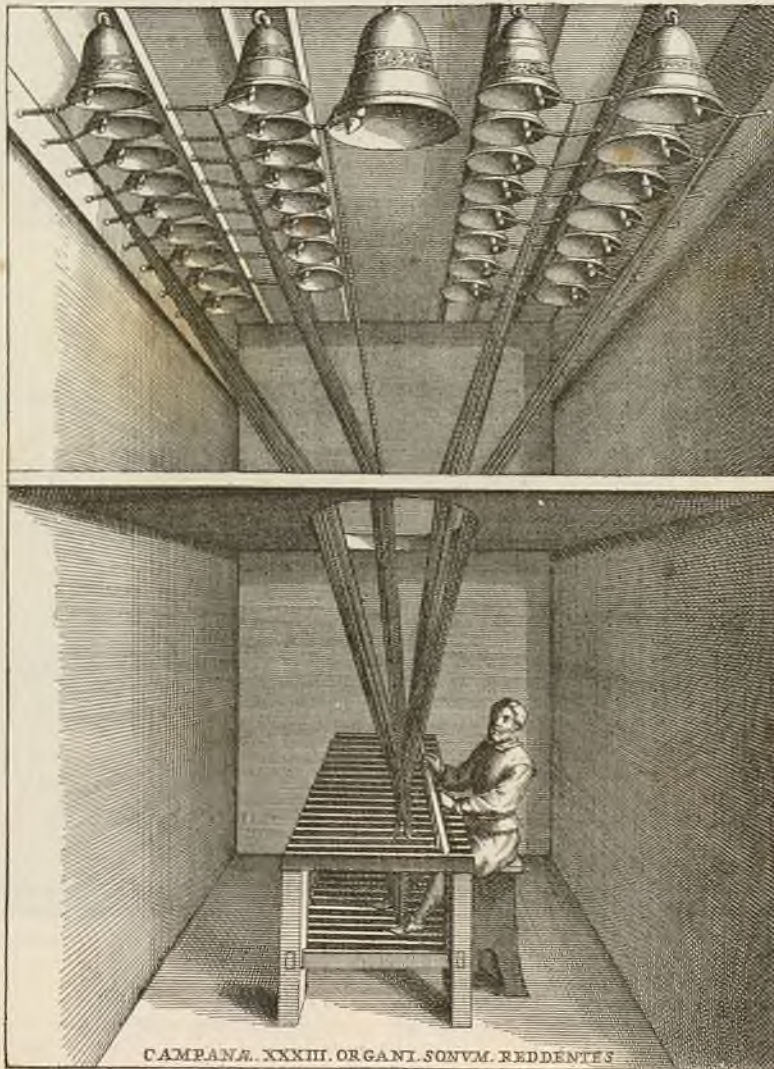
Le même auteur nous apprend que le nom donné à ce fameux vinaigre lui vint de ce que, pendant la terrible peste de Marseille, quatre fripons, qui s'étaient associés pour dévaliser les maisons des pestiférés, pénétraient et opéraient sans danger, grâce à ce vinaigre, dont l'un d'eux avait trouvé la recette dans un vieux cahier.

Selon Poiret d'ailleurs l'agent principal de cette composition serait la *rue*, plante à odeur nauséabonde, qui de toute antiquité fut réputée comme très efficace pour neutraliser l'effet de tous les poisons. On prétendait que Mithridate, le fameux roi de Pont, en faisait usage comme préservatif universel; telle serait l'origine du remède jadis très renommé sous le nom d'*antidote de Mithridate*, dont, à ce que l'on rapporte, Pompée trouva la formule dans la cassette de ce prince. Il était composé de feuilles de rue broyées avec des noix sèches, des figues, de l'ail et du sel.

En somme il faut, paraît-il, se méfier de cette plante, qu'on ne doit employer qu'avec les plus grandes précautions, car placée sur la peau elle y détermine la rubéfaction et, prise à l'intérieur, même à très faible dose, elle cause de grandes agitations, de la sécheresse dans la bouche, des douleurs de gorge. D'autre part elle offre à l'amateur de curiosités naturelles, une double singularité. On peut remarquer d'abord que la fleur qui termine chaque rameau a une partie

rapporter l'origine de l'expression actuelle avec l'acception de bruit, de tumulte? N'y a-t-il pas là corruption analogique d'une locution qui eut cours au siècle dernier? On disait alors faire du *bahut*. Et voici comment un anecdotier de cette époque explique la formation de cette façon de parler.

Il y avait à Londres un original auquel le journal *le Spectateur* avait donné le surnom de *Trunk-Maker* (faiseur de malle ou de *bahut*). Cet homme allait



CAMPANA. XXXIII. ORGANI. SONVM. REDDENTES

Le carillon de la cathédrale d'Auxerre, d'après une estampe du *Thesaurus Pontificiarum* d'Aug. Roeca.

de plus dans tous ses cercles floraux; et ensuite on peut très facilement observer sur chaque fleur le phénomène dit de l'irritabilité des étamines, qui, après s'être infléchies pour déposer leur pollen sur le pistil, se déjettent vivement en dehors. Il est très facile de provoquer cet effet en touchant la base des étamines avec la pointe d'une aiguille.

Curiosité théâtrale.

Dans l'argot mondain d'aujourd'hui on dit assez souvent faire du *chahut*, pour tapager dans une réunion. Bien que le mot *chahut* ait été appliqué à une danse scandaleuse, est-ce bien à ce terme qu'il faut

tous les jours au spectacle, armé d'un énorme gourdin, qu'il tenait à deux mains. Il se plaçait dans la plus haute galerie, que nous appelons le paradis, et il n'applaudissait jamais qu'en frappant de toutes ses forces avec son gourdin sur les planches de la galerie. De là lui vint le nom de *Trunk-Maker* (*trunk*, malle, *bahut*, et *maker*, faiseur), parce que le bruit qu'il faisait semblait ressembler à celui que font les *bahutiers* en frappant sur leurs malles ou *bahuts*. Le peuple de Londres, familiarisé avec cette singulière manière d'applaudir, et convaincu d'ailleurs par une longue expérience du goût sûr et de l'impartialité du *Trunk-Maker*, attendait toujours de lui le signal des applaudissements. Il arriva même que des mois

entiers se passèrent au théâtre que fréquentait le *Trunk-Maker* sans qu'on entendit un seul battement de main, parce que le *bahutier* n'avait pas cru devoir applaudir.

Variétés historiques.

Denys le Jeune, tyran de Syracuse, avait la vue très basse. Tous ses courtisans feignant de l'avoir plus basse encore affectaient, en se rencontrant, de se heurter entre eux.



Autrefois, en France, il était d'usage que toute la famille bût dans le même gobelet. On raconte à ce propos que sainte Berlande fut déshéritée par son père pour avoir, entre autres choses, rincé le gobelet commun avant de s'en servir pour elle.



Les Romains avaient dressé des autels à la Fortune sous différentes dénominations. Ils avaient notamment un temple dédié à la Fortune *gluante*, c'est-à-dire à cette prospérité qui semble s'attacher malgré eux, pour ainsi dire, à certaines gens qu'elle ne quitte pas, quelque sots et quelque ineptes qu'ils soient.

Curiosités oratoires.

Sous le règne de François Ier, un religieux prêchant la résurrection termina ainsi son exorde :

« Il y eut au ciel une grande contestation pour savoir qui serait chargé d'aller annoncer à Marie, la naissance de son fils. « C'est à moi, dit Adam, que doit être confié ce message, parce que ayant été la cause du mal, je dois être choisi pour en annoncer le remède. »

— Non pas, s'il vous plaît, répondit Jésus-Christ; vous aimez les pommes, vous pourriez vous amuser en chemin. »

Abel prétendit à l'ambassade : « Non, reprit Jésus-Christ, si vous alliez rencontrer Caïn, il vous tuerait. »

Noé se présenta : « Restez, lui dit le Sauveur, vous buvez volontiers et cela irait mal. »

Saint Jean-Baptiste s'offrit à son tour : « Non, dit encore Jésus-Christ, vous avez des vêtements de poil, cela ne me ferait pas honneur. »

Le bon larron se présenta : « Vous n'y pensez pas, vous avez les cuisses brisées ! »

Enfin l'ange fut député et il se mit à chanter : « *Regina cœli lætare* », etc.

Curiosités judiciaires.

L'usage des exécutions en effigie était jadis à peu près général. Il nous venait des Grecs, chez lesquels

on faisait communément le procès aux absents. S'ils étaient condamnés — comme nous disons aujourd'hui par contumace — on supplicait leur image ou bien on écrivait leurs noms avec la sentence sur des colonnes dressées dans la place publique.

On cite à ce propos le fait dérisoire du roi de Castille, Pierre, dit le Cruel, qui voulant se faire passer pour juste, et montrer qu'il était passible des mêmes peines que ses sujets, livra un jour son effigie à la justice, pour qu'on lui coupât la tête, en expiation d'un meurtre qu'il avait commis dans un moment de colère. Il ordonna même que cette terrible exécution eût lieu devant son palais, afin qu'il pût y assister — spectacle qui, naturellement, dut lui procurer une distraction assez originale.

Henry Estienne, le célèbre imprimeur, poursuivi pour son *Apologie d'Hérodote*, qui contenait de violentes attaques contre l'Eglise romaine, prit la fuite et dut errer assez longtemps sans trouver un asile sûr. Il fut condamné à être brûlé en effigie. Depuis, ayant connu la date du jour où cette sentence avait été exécutée et se rappelant qu'au même moment il vagabondait en plein hiver, il disait en plaisantant :

« Je n'ai jamais eu si froid que le jour où je fus brûlé. »



Variétés militaires.

Pendant la guerre dite de la succession d'Espagne, vers la fin du règne de Louis XIV, on remarqua qu'à la fameuse bataille d'Almanza, où les troupes françaises infligèrent une grave défaite aux troupes anglaises, les Français étaient commandés par un Anglais, Fitz-James, maréchal de Berwick, fils du roi Jacques II, alors réfugié en France, et les Anglais par un Français, Henri de Ruvigny, protestant, qui, ayant quitté la France à la révocation de l'Édit de Nantes, s'était réfugié en Angleterre, où il avait pris du service sous le nom de comte de Galloway.

Pensées.

« Je suis toujours exact aux rendez-vous, disait Boileau, car j'ai remarqué que ceux qui attendent ne songent qu'aux défauts de ceux qui se font attendre. »



L'abbé Raynal appelait l'ancienne Rome une caverne à héros, où il faut contempler les crimes de toute espèce dans leur plus horrible étendue.



C'est en quelque sorte participer à une belle action que de la louer de bon cœur. (La Rochefoucauld.)

Tout ce qui concerne les *Correspondances et Concours* doit être adressé à M. Eugène Müller, ou lui être communiqué verbalement, le samedi, de 4 à 6 heures, au bureau du *Musée des Familles*, rue Soufflot, 15.

Le Propriétaire-Gérant, CH. DELAGRAVE.



Les ayant réunis dans son cabinet, il leur annonça la grande nouvelle.

LES PRODIGES D'UN GRAND MINISTRE

Dans les derniers jours de juillet 1679, Colbert, ministre de la maison du roi et des finances et depuis dix ans déjà ministre secrétaire d'État chargé des deux marines du Ponant et du Levant (c'est-à-dire de l'Océan et de la Méditerranée), constituées par lui en un seul département, réunissait plusieurs intendants de la marine, heureux de leur montrer à quels résultats il était possible d'atteindre pour l'augmentation rapide de la flotte.

On était au lendemain de la paix de Nimègue — signée le 10 août 1678. Elle venait de mettre fin à une longue et désastreuse guerre avec la Hollande. Mais Colbert ne désarmait pas pour cela. Il avait

trouvé les colonies languissantes; il fallait leur donner une vie nouvelle, afin d'ouvrir des débouchés à notre commerce. Pour la marine militaire, absolument délaissée par Mazarin, tout était à faire. Colbert parut... et de superbes vaisseaux aux grandes proportions — pour l'époque — furent mis sur tous les chantiers dans les arsenaux du royaume.

Il s'agissait par-dessus tout de relever la marine française d'une infériorité telle que, jusqu'au milieu du XVII^e siècle, cette marine s'était trouvée distancée non seulement par celles de la Hollande et de l'Angleterre, mais encore par les marines de l'Espagne, de la Turquie, des États barbaresques

et des républiques italiennes. Colbert en arrivant au pouvoir avait constaté que le nombre des vaisseaux de guerre était réduit à vingt, dont deux ou trois seulement capables de tenir la mer. Les galères de la Méditerranée ne semblaient pas en meilleur état.

Mais, au milieu de l'année 1679, les vaisseaux et bâtiments de tout rang atteignaient le chiffre d'au moins 270, ce qui, avec une trentaine de galères, composait une flotte de plus de 300 navires. L'organisation de l'inscription fournissait 32 000 marins.

Pour constituer cette flotte importante, Colbert avait ordonné de se pourvoir de matériaux de construction en Hollande, et il encourageait par des primes l'achat de navires à l'étranger. Les constructeurs hollandais exécutèrent avec empressement les ordres du grand ministre; et Colbert, ayant remarqué la rapidité de leur travail, ne cessa de stimuler les intendants de nos ports, en leur représentant que les Anglais et les Hollandais se moquaient de la lenteur apportée chez nous dans la construction navale. Le rêve de cet homme d'État eût été de pouvoir, grâce à des arsenaux largement approvisionnés, doubler en peu de jours l'importance des armements, réparer en quelques semaines les effets d'une défaite sur mer.

A force d'insister sur la possibilité d'une prompt exécution, il avait obtenu de faire monter et gréer un vaisseau ou une galère en quinze jours, puis en une semaine, enfin en quelques heures, — ce qui était prodigieux, et ce qui nous semble à nous, gens de progrès, très difficile à croire. Cependant des témoignages authentiques sont là. Chacun put lire dans la *Gazette de France* du 29 juillet 1679 — et les incrédules peuvent recourir à la *Gazette* — la nouvelle stupéfiante qui suit, annoncée pourtant de la façon la plus modeste.

« De Toulon, le 18 juillet 1679.

« Il y a quelques jours que le sieur Arnoux, intendant de la marine, fit bâtir ici un vaisseau. Toutes choses avaient été si bien disposées et les sept cents ouvriers qui furent employés à cet ouvrage y travaillèrent avec tant d'ordre et de diligence, que le vaisseau fut achevé en sept heures, quoiqu'il ait cent pieds de longueur, qu'il soit percé pour quarante pièces de canon et qu'il y ait plus de deux mille cordages. »

Colbert fut ravi d'apprendre par le détail comment ce tour de force avait été accompli. Ainsi la chose était réalisable : ces délais de plusieurs années entre le moment de la mise en chantier et celui de la mise à flot, pouvaient être réduits à quelques heures ! Qu'une guerre menaçât d'éclater, et les mêmes chantiers verraient journellement se succéder de nombreux vaisseaux. Voilà ce que Colbert tenait à bien établir, et en réunissant autour de lui, dans son cabinet, les secrétaires et les intendants les plus empressés à le seconder, il voulait jouir de l'impression que produirait sur eux la grande nouvelle.

Pour nous, nous concevons qu'on ne pouvait « bâtir » un vaisseau de quarante canons en si peu de temps, qu'à la condition que toutes les pièces dont il se composait fussent soigneusement préparées d'avance ; alors ce n'était plus qu'une question d'ordre et de bras.

Aussitôt que les grands chênes de Bourgogne formant la quille du vaisseau s'allongeaient au milieu du chantier, avec les pièces extrêmes de l'avant et de l'arrière plus ou moins courbées, une nuée de charpentiers élevaient dans des plans verticaux et perpendiculaires à la quille les couples intermédiaires, véritables côtes, qui, une fois posées, formaient la carcasse du navire. Toutes les pièces de bois, soigneusement équarries, classées et numérotées, présentaient la courbure voulue. Les ouvriers clouaient alors le bordage, formé d'épaisses et étroites planches de sapin, tandis que déjà d'autres ouvriers charpentiers disposaient les ponts en étages. Les calfats, à leur tour, venaient enduire les bordages de brai liquide en bouchant les interstices avec de l'étaupe. — On ne connaissait pas encore la doublure en plaques de cuivre pour la partie immergée. Il s'agissait enfin de procéder à la mâture et au gréement, tout en se disposant à mettre en place les voiles et les canons.

Plus l'on s'y arrête, plus l'opération semble tenir du prodige.

Et l'on comprend les pensées ambitieuses de Colbert, absorbé dans l'examen des modèles et des plans qui tous les jours lui étaient soumis : le vaisseau augmentant sans cesse sa puissance, grandissait dans ses proportions. Il avait atteint les trois ponts : on sacrifierait les parties hautes des gaillards d'arrière et d'avant, on amincirait la carène pour mieux fendre l'eau, on allègerait le gréement — et tout cela permettrait d'aller plus vite encore en besogne.

A l'avenir, semblait-il, avec de nombreux ouvriers bien dirigés et des matériaux abondants, il était matériellement possible qu'une flotte surgît d'un arsenal au commandement d'un ministre.

Louis XIV dut sans doute s'émerveiller et se réjouir à l'audition des résultats obtenus par son secrétaire d'État au département de la marine. Colbert ramenait volontiers le roi aux choses de la navigation et lui suggéra l'idée de posséder sur le canal de Versailles des modèles de ses grands vaisseaux, afin de se tenir constamment renseigné sur les progrès accomplis dans l'art de la construction navale, et bientôt une escadrille de réductions des types les plus parfaits, commencées dans les ports et achevées à Versailles même, circula sur le canal en recevant la destination de bateaux de plaisance.

Ces petits modèles des grands vaisseaux du roi évoluaient à l'horizon des pelouses et des bosquets, et, dans les promenades sur l'eau, servaient à varier le plaisir que prenait le roi à se faire porter par les deux gondoles vénitiennes venues à grands frais de l'Adriatique.

A un moment — à la date de 1681 — il y eut comme marins et ouvriers pour l'entretien de la flottille du canal de Versailles, un capitaine, un lieutenant, un contremaitre, deux maîtres charpentiers, un calfat, deux charpentiers, un maître canonier, huit matelots, et quatre gondoliers vénitiens. On vit à Versailles ces gondoliers pendant plus de trente ans. Mais après la mort de Louis XIV, le régent licencia une partie du personnel de la flottille, et les gondoliers furent renvoyés dans leur patrie.

C. AMÉNO.



« Messieurs les voyageurs, en voiture. » (Dessin de J. Wagrez.)

LES DIX DOIGTS DE JEAN RUTHÉ

(Fin.)

« L'année dernière, reprit le marquis, vous avez fait, m'a-t-on dit, le voyage de Chalmazel. | Vous vous êtes présentée, avec votre fils, au château des Genettes.

— Oui, monsieur, nous étions exténués de fatigue. M. le chevalier, averti de notre arrivée, était parti le jour même pour la montagne. La veuve et le fils de son frère ont vainement frappé à la porte de sa maison.

— Cette maison vous appartient, maintenant, ou plutôt elle appartient à votre fils, avec tous les biens qui en dépendent. Tous les ans, à l'approche de la Saint-Martin, M. le chevalier faisait son testament en faveur de ses domestiques et de quelques personnes qui l'aidaient à accroître sa fortune. Quinze jours après, il le déchirait. Il est mort subitement, dans un violent accès de colère. Je devais être, paraît-il, l'exécuteur de ses véritables dispositions testamentaires, mais ces dispositions n'ont jamais été arrêtées. On n'a trouvé dans ses papiers que cette simple formule : « En cas de décès, je prie M. le marquis de Talaru de répartir ainsi qu'il suit l'argent, les meubles et les domaines provenant de ma succession... » En l'absence de toute autre indication, l'unique héritier direct est Paul-Louis-Charles Lestra, baron Des Granges, neveu du défunt. Puisse-t-il faire noble usage de la fortune que la Providence met entre ses mains ! »

Debout auprès de sa mère, l'enfant écoutait. Louise l'attira entre ses genoux.

« Mon bien-aimé, demanda-t-elle, te souviens-tu de la prière que je t'ai apprise à Chalmazel, le lendemain de notre arrivée chez M. Lafaye ? »

— Oui, répondit l'enfant ; tu ne me la fais plus dire, à présent, parce que tu es malade, mais je la dis tout de même, le matin et le soir : « Notre Père, Dieu de bonté, je vous promets de ne jamais « refuser au pauvre voyageur l'abri et le pain ! » »

Toute la soirée, Louise fit des projets. Après leur mariage, Jean et Marguerite s'installeraient au château des Genettes. Aidés des conseils de l'oncle André, ils prendraient la gestion des domaines. On ouvrirait enfin dans la montagne les chemins depuis si longtemps réclamés ; on exploiterait les bois jusqu'alors inaccessibles. La contrée aurait de nouvelles ressources ; la population, assurée de ne jamais manquer de travail, demeurerait fidèle au pays natal ; elle y serait attachée par des conditions de bien-être qu'elle ne connaissait pas autrefois. Paul grandirait au milieu de ces braves gens ; il se ferait estimer et aimer autant que le chevalier de l'Olme s'était fait mépriser et détester ; il relèverait l'honneur de la famille !

La nuit fut agitée ; le temps devenait lourd, un orage grondait dans le lointain. La malade se sentait peu à peu reprise de cette angoisse inexprimable qui précédait les grandes crises. Elle se leva, fit ouvrir la fenêtre et, comme elle chancelait, éblouie par les éclairs, Marguerite voulut la ramener à son lit.

« Non, dit-elle, le temps presse, ne comptons plus sur le lendemain ! »

Et rapidement elle écrivit deux lettres, l'une avec cette suscription : *A mon fils* ; l'autre : *A Jean Ruthé, mon ami, mon frère*.

Elle les remit à Marguerite en disant :

« Paul et Jean les liront là-bas, au pays. »

Puis elle se recoucha, attendant la crise.

Le lendemain, elle ne souffrait plus, mais une invincible torpeur l'accablait. L'intelligence semblait

s'éteindre. Les yeux cependant exprimaient encore un désir. Marguerite devina.

Elle enveloppa la chère malade de chaudes fourrures et, avec l'aide de Jean, la porta au jardin, sur la chaise longue.

Louise se ranima un instant, au soleil, dans la tiède atmosphère que parfumaient les fleurs du printemps. Elle unit encore une fois les mains des fiancés, leur recommanda son fils et retomba, épuisée, sur ses oreillers.

Paul jouait dans le parc, avec les enfants des domestiques ; on entendait ses cris et rires.

Le docteur Leys était là, il devait passer toute la journée au château.

Il fit un signe à Marguerite. La jeune fille pâlit.

« Jean, dit-elle, va chercher l'enfant, va ! »

Lorsque Jean revint, ramenant le petit Paul, Marguerite et Mme de Meyriane étaient agenouillées devant la chaise longue.

La tête penchée, les mains jointes, les yeux pleins de larmes, le vieux médecin murmurait :

« La pauvre petite flamme s'est éteinte ! »

VII

Au pays de Forez.

A la fin de juin, Jean et Marguerite allaient quitter Paris et ramener au pays de Forez le petit Paul, unique héritier de M. le chevalier de l'Olme. Ils faisaient leurs adieux aux amis, dans la cour des messageries, pendant qu'on chargeait les bagages sur la diligence de Roanne. Jônas était là avec Mme Besnard, le docteur Leys, les deux Devarennas, M. Hugel, et ses enfants, Mâconnais, le marchand de vins.

Le vieux médecin, assis sur un banc, devant le bureau, tenait sur ses genoux l'enfant de cette Louise de Puybreuil qui lui avait été si chère.

« Penserai-tu quelquefois à moi ? lui demandait-il.

— Je sais écrire, répondait Paul ; ma première lettre sera pour toi, monsieur Leys !

— C'est bien ; et Marguerite me fera le plaisir d'ajouter deux lignes, pour me dire si tes tuteurs sont contents de toi.

— Soyez tranquille, docteur, dit Jean Ruthé ; nous en ferons un brave homme, bon comme vous...

— Et comme vous, mon ami !

— Comme nous deux, si vous voulez, et hardi, robuste, dur à la peine, adroit de ses dix doigts. Ah ! bonnes gens, c'est notre *gds*, à présent ; il nous fera honneur, ma parole ! »

Jônas allait et venait dans la cour, à grands pas, comme un personnage tragique. Tante Besnard, essoufflée, le suivait en balbutiant :

« Écoute... écoute... faut pourtant... se faire une raison !... Il ne peut pas... te jurer... de revenir tous les hivers... Il va se marier... ce bon garçon-là... et, tu sais... mon lapin, une fois en ménage... »

— Non ! non ! je ne sais pas, répliquait le lapin désolé... Est-ce que j'ai jamais songé au ménage, moi ? »

Il comprit cependant qu'il fallait se résigner, et faisant volte-face, il vint saisir les mains de Jean Ruthé.

« Forézien, dit-il, c'est bien décidé que tu te maries?... Tu as mon consentement. Mais promets-moi de m'écrire, quelques semaines avant la cérémonie, je t'envierai mon cadeau, la chanson des noces. Ce sera mon chef-d'œuvre,... je ne te dis que ça!... Et puis, qui sait! il y aura peut-être encore une surprise!

— Deux surprises! s'écria le gros Mâconnais. Forézien, je veux qu'à ta noce on boive de mon meilleur vin!

— Messieurs les voyageurs, en voiture! »

A cet appel du conducteur, Jónas fit un geste désespéré.

Pour le consoler, Mâconnais et les Devarenes

Sur le chemin de Saint-Georges, au tournant de la Baume, on rencontra l'oncle Lafaye. Il descendait, à pied, la côte escarpée. Des paysans de Chalmazel le suivaient avec leurs mulets. En tête, la bride sur la selle, marchait la Môri, secouant joyeusement son col effilé, et dressant ses longues oreilles.

En apercevant les voyageurs, le grand vieillard s'arrêta. Il découvrit sa tête blanche et regarda le ciel.

Paul l'avait aussitôt reconnu.

« C'est l'oncle André, dit-il à Marguerite; que fait-il donc?

— Il parle à Dieu! » répondit la jeune fille.



Jean et Marguerite firent le tour de la table. (Dessin de J. Wagrez.)

l'emmenèrent manger la matelote au *Coche de Fontainebleau*.

Huit jours après, Jean et Marguerite étaient de retour au pays de Forez. De la route neuve — la route de Thiers — ils apercevaient la montagne de Couzan et le donjon des Damas.

Jean aurait voulu passer par Varennes, voir Marianne, faire reposer le petit Paul, au moins deux ou trois jours, dans la fraîche vallée dont le souvenir était resté si doux à Louise de Puybreuil.

« Viens, viens! dit Marguerite. Tu reverras Marianne, mais ce ne sera pas à Varennes. La pauvre femme n'est plus d'âge à demeurer seule; je me suis occupée d'elle; nous lui donnerons le bien-être jusqu'à la fin. Ne serais-tu pas content si elle vivait avec nous, si tous les jours elle s'asseyait à notre table, en face de l'oncle André?

— Merci, répondit le jeune homme; tout ce que tu fais est bien fait! »

Marguerite prenait déjà l'habitude de « gouverner », et Jean se trouvait heureux d'obéir.

Jean Ruthé, lui aussi, s'était découvert; il attendait, silencieux, profondément ému.

Le vieillard tendit les bras :

« Ah! mes enfants, murmura-t-il, voilà la plus grande joie de ma vie! »

Dans les bois de la combe, une petite bergère chantait la chanson de l'alouette :

Avecques ma nichée,
Bonheur encore j'aurai.

Le père Jupiter, le vieux joueur de clarinette, avait voulu venir à la rencontre de Jean Ruthé. Assis sur un bloc de granit, dans l'ombre que projetait le donjon de Couzan, il saluait le retour de son élève favori, il jouait son plus beau morceau, l'air du *Pèlerin*.

C'était jour de marché au bourg de Boën-sur-Lignon; les gens du haut pays, après avoir vendu leurs denrées et renouvelé leurs provisions, remontaient à la file par le sentier rocailleux. Les voyageurs cheminèrent en nombreuse et bruyante com-

pagnie. La Mûri portait allègrement son double fardeau, Marguerite et le petit Paul.

Au passage des Bosses-Rouges, Jean s'arrêta, le cœur serré. C'était là que, l'année précédente, il avait sauvé Louise et son enfant. Au bord de la combe où, entre les roches sombres, écumait le torrent, il revoyait la coulée de gravier et les deux pins penchés sur l'abîme; à droite du sentier, le ravin où la jeune femme, défaillante, s'était assise, le ruisseau où il avait trempé une touffe d'herbe pour lui rafraîchir le front et les yeux.

« Qu'as-tu, mon garçon? demanda l'oncle André. Es-tu las? Veux-tu que nous nous reposions un moment? »

— Non, non! dit Jean Ruthé, mais toutes les fois que je passerai par là, j'aurai le même chagrin.

— Courage! reprit le vieillard. Marguerite te fait signe et l'enfant t'appelle. Ne regarde plus en arrière! va!.. »

Paul se souvenait, lui aussi; au bord de l'abîme, il se pressait contre Marguerite. Mais un instant après, sa tristesse s'était dissipée. On arrivait à Saint-Georges, il reconnaissait l'auberge de la Grand'Montagne, il se rappelait les contes des Prêcheurs; il voulait voir la forge du maréchal Passafol et le pont du Diable, et le bief du moulin, où les ânes avaient bu à en éclater!

Au coucher du soleil, on avait traversé le plateau de Chalmazel, on franchissait le ruisseau, sous les premiers bois de sapins, on montait vers le Supt par le sentier des Ripes. Là-haut, dans les genêts, une femme filait sa quenouille en gardant cinq ou six chèvres.

« Marianne! Marianne! » cria Jean Ruthé.

Il prit le petit Paul dans ses bras et courut à la vieille paysanne.

« Mère! dit-il, voilà le fils de ta Louise. Ah! bonnes gens, comme tu vas l'aimer! »

Le lendemain, dans le jardin de l'oncle Lafaye, Marguerite lisait la dernière lettre de Mme Des Granges. Assis sur les genoux de la jeune fille, le petit Paul écoutait :

« Cher enfant, mon âme sera toujours avec toi. Elle te verra, elle te guidera, elle t'inspirera; lorsque tu auras du chagrin, elle te consolera.

« Je te donne pour tuteurs nos amis les plus dévoués, Jean et Marguerite; tu leur obéiras comme tu m'obéissais; tu auras pour eux affection et respect.

« Sois bon, sois hospitalier; souviens-toi de ta promesse, ne refuse jamais au pauvre voyageur l'abri et le pain.

« Demeure au pays de tes pères; travaille avec les honnêtes gens; que tous soient heureux autour de toi!

« Fais le bien en pensant à moi; donne largement au nom de ta mère.

« Je t'aime, je t'aime, je t'aime! »

Le surlendemain de la Notre-Dame d'août, Jean Ruthé devait épouser Marguerite Lasert.

Dès la veille — jour de la Saint-Roch, fête de la Grand'Montagne — les parents et amis, Foréziens et Auvergnats, arrivaient sur leurs mulets floqués. Les femmes, en croupe, chantaient la chanson de la *Nôvia*. Les garçons, le chapeau enrubanné, faisaient feu de leurs pistolets.

Dans la grande salle de l'oncle Lafaye, les invités s'asseyaient autour de la longue table. Suivant l'antique usage, les femmes se tenaient debout et, l'assiette à la main, attendaient les ordres, veillaient au service.

« Mangez, buvez, chantez! disait le maître du logis. En vérité, vous me faites plaisir. J'ai du contentement pour le reste de mes jours. A votre santé! Trouvez-vous le vin bon? »

— Jamais, dans le pays, on n'en a bu de pareil! » répondaient les connaisseurs.

C'était le Brouilly expédié par le Mâconnais, pour la noce de l'ami Jean Ruthé.

Dans la cour, la jeunesse commençait à danser. Perché sur un tonneau, le père Jupiter jouait la viroenne.

Lorsque la nuit tomba, on suspendit les falots de toile aux branches des merisiers. Dans la grande salle, les servantes allumèrent les quatre lampes d'étain accrochées à la maîtresse poutre du plafond.

Alors Jean se leva, pour offrir le bras à Marguerite et faire le tour de la table, en disant à chaque convive :

« Merci à vous; nous sommes contents de vous avoir à notre mariage! »

La jeunesse rentrait, pour boire à la santé des fiancés.

Dans le chemin, devant la barrière, une voix perçante cria :

« Ohé! ohé! la lanterne magique! la pièce curieuse!.. »

— Jónas!.. C'est Jónas! dit Jean Ruthé s'élançant à la rencontre du Parisien... La voilà, la surprise!.. Ah! bonnes gens, vive la joie!.. »

L'auteur de la *Berceuse Royale* et du *Joueur de clarinette* apportait un poème, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre. Mais en se jetant au cou de Jean Ruthé, il ne pouvait que balbutier :

« Viens, viens, Forézien, que je t'embrasse cent fois, pour les amis de Paris!.. Encore, encore!.. Ils t'envoient leurs souhaits de bonheur... Tante Besnard m'a chargé de te dire... Ah! ma foi, elle m'a chargé de te dire tant de choses, que je ne sais par où commencer!.. Croirais-tu qu'elle a maigri de chagrin depuis ton départ, la bonne femme!

— Maigri?... Pas possible!

— Ma parole, Forézien!.. Ah! mais pourtant sa taille ne tiendrait pas encore dans tes dix doigts! »

SIXTE DELOHME.



Gravure extraite de *Voyages autour du globe*.

CAUSERIE DE QUINZAINÉ

Il y a bien longtemps, car j'étais encore tout enfant; c'était (je tiens à préciser) à Clermont-Ferrand, dans une rue en pente qui monte à la cathédrale, la rue des Gras, si j'ai bonne mémoire. En ce temps-là, quatre fois par an, dans la vieille capitale des Arvernes, se tenaient de grandes foires analogues à celle de Beaucaire. Ma mère, qui fai-

sait le commerce en gros des étoffes imprimées, m'avait conduit avec elle à l'une de ces foires. Nous étions un matin causant sur le seuil du magasin où elle avait déballé sa marchandise, quand notre attention fut attirée par un rassemblement, qui venait subitement de se former à quelque distance de nous. Nous allâmes voir.

Un pauvre gamin, à figure bien franche était là, regardant tout consterné, tout éploré sur le pavé de la rue un large écrabouillement d'œufs. Passant avec une manne sur la tête, il avait fait un faux pas; la manne avait glissé, la plupart des œufs s'étaient cassés... Qu'allait dire le maître? Il allait le battre, le chasser... « Quel malheur, mon Dieu! quel malheur! » Et, au milieu d'un apitoiement assez unanime, l'enfant ramassait tout penaud les quelques œufs qui étaient restés entiers...

— Ah! c'est ça, fit le gamin avec un éclair de joie dans le regard, alors j'en achèterai une belle, très belle poupée pour ma petite sœur, qui n'en a qu'une très laide. »

Ma mère, après avoir regardé l'enfant avec une sorte d'attendrissement, l'embrassa bien fort sur les deux joues.

Et comme nous retournions ensemble au magasin : « Probablement, me dit-elle, ni toi, ni moi, nous ne reverrons jamais ce garçon-là; mais je



C œuvre extraite de *Récits de guerre* (Boussod et Valadon, éditeurs).

« Voyons, mon garçon, dit tout aussitôt ma mère, ne te désole pas; nous allons tâcher d'arranger l'affaire. Sur quoi prenant ma casquette, dans laquelle elle jeta une petite pièce blanche : « Alons, mesdames, messieurs, dit-elle, tendant aux uns et aux autres cette sébille improvisée, pour que l'enfant ne soit ni battu, ni chassé ». Et la chère femme, dont le sourire ne m'avait jamais paru si doux, eut bientôt fait une abondante cueillette; si abondante que, lorsqu'elle en mit le produit dans la main de l'enfant : « Oh! mais, madame, se récria celui-ci, il y a trop, beaucoup trop! »

— Eh bien! répliqua ma mère, tu l'achèteras quelque chose avec le reste.

mettrais la main au feu que si nous devions le rencontrer quelque jour, nous trouverions en lui un digne cœur, un parfait honnête homme. »

Deux ou trois fois depuis, et même assez récemment, ayant été témoin de petits embarras créés par des accidents du même genre, il m'arriva de prendre l'initiative de la collecte, qui devait réparer le dommage. Et, chaque fois, j'avais goûté un véritable plaisir, non seulement à imiter l'exemple maternel, mais encore à contempler l'heureux spectacle de la facile consolation offerte à de pauvres affligés; et, le cas échéant, j'étais tout prêt à recommencer.

Mais voilà que, l'autre matin, un de mes confrères en causeries racontait dans son journal que,

la veille, il avait assisté à une aventure dont les détails rappelaient fort celle où ma mère intervint il y a si longtemps. Il s'agissait là d'un jeune mitron qui chargé de divers mets préparés, trébuche, et se désole devant ce désastre. Un vieux monsieur, d'aspect très digne, très distingué, s'avance, qui, prenant le béret blanc de l'enfant, et y mettant d'abord une pièce blanche, sollicite la générosité de l'assistance. Et comme la chose

Le tour est joué, qui a trop bien réussi, pour que les deux compères n'avisent pas à le renouveler sur quelque autre point des bons quartiers.

Or, comme la feuille dans laquelle cette chose a été imprimée est répandue à un tel nombre d'exemplaires que cent mille Parisiens au moins ont dû la lire, me voyez-vous, moi, vieux monsieur, d'aspect plus ou moins distingué (je ne me fais pas juge du degré); me voyez-vous, au cas



Gravure extraite de *Voyages autour du globe* (Ch. Delagrave, éditeur).

se passe dans un des plus riches quartiers de Paris les sous et les pièces pleuvent à souhait. Le gamin, qui ne pleure plus, empoche la collecte, et s'en va d'un côté... Le vieux monsieur, qui a paru s'en aller de l'autre, fait bientôt un détour. Le journaliste curieux le suit, et ne tarde pas à le voir rejoindre l'enfant, avec lequel il s'abouche d'un air tout intime.

Ils entrent ensemble dans une allée, où le gamin se dépouille de sa livrée mitronesque, et l'instant d'après ils sont attablés face à face chez un marchand de vin.

échéant, prenant l'initiative d'une collecte dans la rue? — Mettez-vous à ma place et jugez si je devrais être perplexe.

C'est que, d'ailleurs, j'ai encore à mon avoir une ou plutôt deux autres histoires.

Il y a quelques années, comme je suivais une des rues peu fréquentées des environs du Panthéon, à quelques pas devant moi marchait un homme assez âgé, dont les habits fort râpés mais propres, le chapeau rougi mais bien brossé, la chaussure ruinée mais luisante, trahissaient une noire et pourtant digne misère. Tout à coup l'homme s'ar-

rêta, les yeux en l'air, un doigt au front, comme immobilisé par une réflexion, une indécision. C'était en face d'une gargote populaire.

En passant près de l'homme, je remarquai sans trop y prendre garde d'ailleurs, que dans l'eau du ruisseau filant le long du trottoir baignaient quelques rondelles de pommes de terre bouillies, sans doute suries et rejetées là par le gargotier.

L'instant d'après, m'étant machinalement retourné à demi, je vis l'homme qui, après s'être assuré que nul ne l'observait, se baissait et, à pleines mains, prenait ces tristes débris de cuisine qu'il cachait bien vite dans une poche de son paletot. Il put croire que je n'avais rien vu, et poursuivit son chemin.

J'avais ralenti le pas. Quand l'homme à son tour passa près de moi, je vis qu'il portait à sa bouche quelque chose qu'il avait pris dans sa poche, et qu'il avala sans mâcher.

Ce que je fis alors, vous l'auriez assurément fait comme moi. Une petite pièce blanche dans la main, vous hâtez la marche. L'homme rejoint, vous glissez sans rien dire la pièce dans sa main, que vous avez prise et qui hésite à se refermer sur votre offrande.

Puis vous tournez au premier coin de rue, laissant le malheureux tout ébahi de votre intervention inattendue.

Et, comme disaient les anciens, vous marquez de blanc ce simple mais heureux souvenir.

Fort bien ! mais, quelques mois plus tard, voici ce qui m'advient.

..

Je suis le large trottoir qui longe la façade du Sénat. Devant moi marche une sorte de dépenaillé du type le plus repoussant, qui tout à coup laisse tomber derrière lui une croûte de pain toute malpropre. Si peu appétissant que soit ce morceau, je m'étonne que l'homme, étant donné son équipement et son aspect, en puisse faire fi. Et, d'instinct, étant allé me poster à l'un des coins de la rue de Tournon, j'observe en affectant de ne pas prendre garde au triste individu.

Arrivé de l'autre côté du Palais, il s'est arrêté. Qu'attend-il ? Je l'ai bientôt compris. Deux dames richement mises viennent de là-bas. Il les laisse approcher. Quand elles ne sont plus qu'à peu de distance, il marche devant elles, retournant sur ses pas ; puis arrivé à l'endroit où il a laissé tomber la croûte, il se baisse, avec une sorte de joyeuse précipitation pour la ramasser, et se met à la croquer très ostensiblement en affectant une fiévreuse avidité.

L'effet attendu est produit. Les deux dames qui ont tout vu, tout remarqué, ouvrent ensemble leur porte-monnaie et vous imaginez le reste.

Pour moi, je me demande ce que je dois faire. Signaler le fait à un gardien de la paix ?

Outre que l'homme s'est éloigné au plus vite, il arguerait qu'il n'a rien demandé.

Aborder les dames et leur démontrer comment elles ont été dupes ? Non, car le souvenir de l'homme aux pommes de terre me revient, et je me dis : « Si elles allaient le rencontrer, pourquoi d'avance tuer en elles l'élan de pitié ?... »

Au surplus, voyez encore.

Le lendemain même du jour où j'avais lu la révélation du journaliste, j'étais convié chez un parent, ancien grand manufacturier qui, pour fêter ses noces d'argent, avait convié, avec sa famille, plusieurs notables de sa ci-devant profession. Parmi ceux-ci, des marques extrêmes de déférence et d'estime allaient à un homme d'âge, qui — me dit en particulier la maîtresse de maison — retiré des affaires avec de beaux revenus, en consacra la majeure partie de façon très intelligente en aide prêtée à de petits industriels ou commerçants, travailleurs probes et sérieux. Venu de son pays à seize ans avec quelques petits sous pour toute fortune, il a fait lui-même sa position. Il a toujours vécu avec sa sœur, par suite d'une promesse que tout enfants ils s'étaient faite mutuellement de ne jamais se quitter. A table, j'étais placé entre le frère et la sœur.

« Dans mon pays, vint à dire le frère au cours de l'entretien, à Clermont... »

— Clermont d'Auvergne ?

— Oui, monsieur. »

Et — sous l'impression toute fraîche et toute fâcheuse de l'article lu la veille — alors, moi, de conter à ces deux natifs de Clermont mon souvenir d'un jour de foire en leur pays.

En m'écoutant tous deux échangeaient de singuliers regards, et je voyais qu'un trouble les gagnait.

Quand j'eus achevé, comme le frère, dont les yeux s'étaient mouillés, en m'entendant répéter les dernières paroles de ma mère, semblait tout confus : « L'enfant aux œufs cassés, me dit la vieille demoiselle, c'était lui. »

— Votre frère ?

— Oui, monsieur ; et si vous voulez un jour me faire l'honneur d'une visite, je vous montrerai la jolie poupée, car je l'ai encore... »

Et voilà pourquoi, en dépit de l'article décevant du confrère, vienne le cas de provoquer une collecte dans la rue, je la provoquerais bravement ; et voilà pourquoi, en dépit de l'homme à la croûte, si l'homme aux pommes de terre se trouvait sur mon chemin, je ferais sans hésiter ce que... vous feriez vous-mêmes ; car mieux vaut dupes qu'insensibles, mieux vaut perte d'assistance imméritée que refus d'assistance bien placée...

..

Mais voyez où m'a entraîné un simple souvenir, à négliger maintes actualités et à réduire peut-être l'espace que réclame l'actualité la plus impérieuse : car voici le moment où traditionnellement nous avons coutume de vous renseigner sur les principales nouveautés littéraires et artistiques offertes au public, comme livres d'étrennes par les principaux éditeurs français.

La librairie Hachette, coutumière des meilleures traditions, consacrées d'ailleurs par de grandes publications comme la *Géographie universelle* d'Elisée Reclus, aujourd'hui à son xvii^e volume, comme l'*Histoire des Grecs*, l'*Histoire des Romains* et l'*Histoire de France* de V. Duruy, a grossi de deux magnifiques volumes la collection du *Tour du Monde*, dont chacun sait le mérite, tant

au point de vue de la rédaction que de l'illustration. Voici d'autres ouvrages importants, comme *l'Acropole de Suze*, par M. Dieulafoy, le savant et infatigable explorateur des anciens grands empires orientaux; *l'Habitation humaine*, de Ch. Garnier, l'architecte de l'Opéra, et A. Amman, professeur à Louis-le-Grand; *l'Escrime et le Duel*, de C. Prévost

données, par M. Fresneau; *la Famille Coquelicot*, par M^{me} de Stolz; *Voyages et Aventures*, de Gérard Hendrieux, etc., etc.

A la librairie Mame, sous le titre : *l'Homme aux yeux de verre*, par Rossi et F. Meaulle, et avec ce sous-titre : *Aventures au Dahomey*, nous trouvons un drame des plus intéressants, se déroulant avec



Gravure extraite de *Récits de guerre* (Boussod et Valadon).

et G. Jollivet; *Du Niger au golfe de Guinée*, par le capitaine Binger; *De Paris au Tonkin*, par G. Bonvalot et le prince Henri d'Orléans.

Dans les collections destinées à la jeunesse : *Papillonne*, de Z. Fleuriot; *la Charité en France*, de Mme de Witt; *les Jumeaux de la Bouzaraque*, par M. Meyer; *les Conquêtes d'Hermine*, par M^{me} J. Colomb; dans la Bibliothèque des Merveilles : *la Miniature et les Manuscrits*, par Aug. Molinier; *le Forum*, par L. Augé; *le Journalisme*, par Eug. Dubief; enfin dans la Bibliothèque Rose : *Mon amie Georgette*, par notre collaborateur F. Deschamps; *Deux Aban-*

une foule de péripéties, toutes plus pittoresques les unes que les autres, dans une contrée dont on a beaucoup parlé en ces dernières années, mais dont les singularités n'avaient jamais été mises en aussi pleine et exacte lumière que dans cette entraînante relation.

A la fois écrivain très abondant, très vivant et artiste de grande valeur, l'un des deux auteurs de ce tableau du pays noir publié en même temps à la librairie Ducrocq *Petite Naga*, une très gentille histoire, se donnant mainte fois des airs de conte, mais arrivant par l'union de ces deux éléments

aux effets les plus heureux, avec des épisodes successivement humoristiques et attendrissants. Un art véritable se cache sous l'allure toute naturelle du récit, à chaque page duquel on admire justement les dessins de maint habile illustrateur, si finement et intelligemment gravés par l'auteur du texte.

La librairie Boussod et Valadon, qui depuis longtemps s'est placée au premier rang pour les publications essentiellement artistiques, a donné cette année tous ses soins à faire une nouveauté d'un livre dès longtemps consacré par un succès du meilleur aloi : *l'Invasion* (1870-1871) de Ludovic Halévy.

En pleine guerre de 1870, un homme allait, un carnet en main, notant au passage les récits que lui faisaient les soldats, inscrivant très simplement ce qui lui arrivait à lui-même. Un chasseur à pied lui disait Frœschwiller, Châlons et Sedan, la retraite du corps de Mac-Mahon et sa marche en Argonne; un officier de hussards, qui avait été à Metz de toutes les affaires, racontait où on l'avait conduit. C'était un ingénieur qui se trouvait à Forbach; un mobile qui s'était battu à Villersexel. Sur le carnet encore se posaient des sensations recueillies à Tours, à Etretat, des bouts de récits, des phrases entendues, des impressions ressenties : la vie. Cela fit un des livres les plus hautement instructifs, les plus documentairement curieux, les plus passionnants, les plus pleins de choses, de faits et d'idées, le livre le plus sincère qu'on pût lire; et le public en comprit toute la portée dès que Ludovic Halévy le laissa publier.

Cet excellent livre, dont MM. Marchetti et Alf. Paris ont illustré chaque page d'un dessin en noir, est de plus orné de nombreuses planches hors texte en noir ou en deux et quatre couleurs. *L'Invasion* ouvre, du reste, la série des *Récits de guerre*, que les éditeurs se proposent de publier dans les mêmes conditions de luxe et de beauté artistique.

Chez Maurice Dreyfous : *Sauveteur*, illustré avec autant de goût que d'habileté par Le Sénéchal et Le Mains, est une histoire des mieux inspirées et des mieux narrées, où M. Pierre Mael sait mettre en évidence tous les beaux et bons sentiments qu'évoque le titre caractéristique de son œuvre. En glorifiant les dévouements modestes, il inspire l'utile héroïsme : et il s'ensuit qu'il se trouve avoir fait en même temps un bon livre et une bonne action. *La Petite Princesse*, publiée par le même éditeur avec de beaux dessins de M. Bouisset et signée Jeanne Mairat (Mme Charles Bigot), qui, du reste, est, elle aussi, une collaboratrice du *Musée des Familles*, offre au lecteur une pittoresque et touchante histoire, charmant l'esprit en parlant au cœur le meilleur des langages. Ces deux livres-là vont forcément au succès. Et puisque le nom d'une de nos collaboratrices est venu sous notre plume, pourquoi ne dirions-nous pas qu'un des écrivains dont nos fidèles ont pu tant de fois apprécier maintes pages pleines de grâce et d'émotion, Jean Barancy a publié dernièrement, chez C. Lévy, un récit de longue haleine : *Toujours aimée*, qui est certainement une de ses œuvres les mieux réussies, tant comme observations justes que comme valeur littéraire proprement dite, et comme profit moral à retirer des enseignements qui ressortent d'une très attachante histoire?

Enfin, pourquoi ne dirions-nous pas que *Nizelle*, par Eug. Muller (livre qui, en 1889, valut à son auteur un des prix que l'Académie décerne au nom de M. de Montyon) vient d'être luxueusement éditée à la librairie Hennuyer? Or rappeler aux lecteurs du *Musée des Familles* le nom de cet écrivain, c'est leur parler d'un vieil et fidèle ami. D'ailleurs, il doit encore en 1892 leur donner la primeur d'un récit qui, nous n'en doutons pas, aura auprès d'eux le succès de ses aînés.

LES DEUX GLOIRES

TRADUIT DE L'ESPAGNOL



Un jour que le célèbre peintre flamand Pierre-Paul Rubens parcourait les églises de Madrid, en compagnie de ses nombreux disciples, il pénétra dans la chapelle d'un humble couvent, dont la tradition ne désigne

pas le nom.

L'illustre artiste rencontrait peu de chose à admirer dans ce pauvre temple démantelé; et, déjà, il se disposait à sortir pour poursuivre ailleurs ses recherches, lorsqu'il remarqua un cadre à demi caché dans l'ombre d'une chapelle. Il s'approcha et poussa un cri de surprise.

Ses disciples l'entourèrent aussitôt en lui demandant :

« Qu'avez-vous trouvé, maître? »

Rubens, pour réponse, leur montra le tableau.

« Regardez! » dit-il.

Les jeunes gens demeuraient aussi émerveillés que l'auteur de la *Descente de Croix*.

Ce tableau représentait la mort d'un religieux.

Celui-ci était très jeune et d'une beauté que

ni la pénitence, ni l'agonie n'avaient pu effacer.

Il était représenté étendu sur le sol de sa cellule, les yeux déjà voilés par les ombres de la mort, une main étendue sur une tête de mort et, de l'autre main, serrant sur son cœur un crucifix de bois et de cuivre.

Dans le fond du tableau, on apercevait un autre cadre, qui semblait être suspendu à la muraille d'une cellule, au-dessus du lit d'où, indubitablement, le religieux était sorti pour mourir avec plus d'humilité sur la terre dure et nue.

Ce second tableau représentait une femme morte, jeune et belle, elle aussi, étendue dans un cercueil entouré de cierges funèbres et de noires tentures.

Nul ne pouvait contempler ces deux scènes, contenues l'une dans l'autre, sans comprendre qu'elles s'expliquaient et se complétaient réciproquement. Un amour malheureux, une femme morte, une désillusion de la vie, un oubli éternel du monde : tel était le drame mystérieux que l'on déduisait de l'examen des deux épisodes effrayants que renfermait cette œuvre.

Pour le reste, la couleur, le dessin, la composition, tout révélait un génie de premier ordre.

« Maître, de qui peut être cette œuvre magnifique? demandèrent à Rubens ses disciples, qui s'étaient déjà emparés du tableau.

— Il y a eu un nom écrit dans cet angle, répondit le peintre; mais il y a très peu de temps qu'il a été effacé. Quant à la peinture, elle n'a pas plus de trente ans, ni moins de vingt.

— Mais l'auteur?

— L'auteur, selon le mérite du tableau, pourrait être Velasquez, Zurbaran, Ribera ou Murillo. Mais Velasquez ne sent pas de cette manière. Ce n'est pas non plus Zurbaran, si l'on fait attention à la couleur et à la facture du sujet. On doit encore moins l'attribuer à Murillo et à Ribera : celui-là est plus tendre et celui-ci plus sombre; et, en outre, cela n'appartient à l'école de l'un ni à celle de l'autre. En résumé, je ne connais pas l'auteur de ce tableau; et je jurerais même que je n'ai jamais vu aucune autre de ses œuvres. Je vais plus loin : je crois que le peintre inconnu qui a légué au monde cette œuvre sublime, n'appartient à aucune école; qu'il n'a peut-être pas peint d'autres tableaux que celui-ci, ni n'aurait pu en peindre qui en approchassent en mérite, quel que soit l'immense génie que celui-ci décèle. Ceci est une œuvre de pure inspiration, un reflet de l'âme, un lambeau de la vie.... Vous voulez savoir qui a peint ce tableau?... Eh bien, c'est le mort même que vous y voyez!

— Oh! maître!... Vous plaisantez!

— Non; je suis sûr de ne pas me tromper.

— Mais comment concevez-vous qu'un mort ait pu peindre sa vie?

— En concevant qu'un vivant puisse peindre sa mort.

— Ah! vous croyez?...

— Je crois que cette femme, dont le corps est représenté dans le fond du tableau, était l'âme et la vie du moine qui agonise sur le sol de sa cellule; je crois que, lorsqu'elle mourut, il se crut mort lui-même et mourut effectivement pour le monde; je crois, enfin, que cette œuvre, en plus des derniers instants de son héros et de son auteur (qui sont indubitablement une seule et même personne), représente l'état d'un jeune homme détrompé de la vie.

— De sorte que....

— De sorte que le tableau indique une date qui peut amener à le sortir de l'oubli. Nous devons chercher l'artiste inconnu et savoir s'il a exécuté d'autres tableaux. »

Et en prononçant ces mots, Rubens se dirigea vers un religieux qui priait au grand autel, et lui dit avec son aisance habituelle :

« Veuillez dire au père prieur que je désire lui parler de la part du roi. »

Le frère, qui était un homme d'un certain âge, se leva péniblement et dit d'une voix humble et chevrotante :

« Que me voulez-vous? Je suis le prieur.

— Pardonnez-moi, mon père, d'interrompre vos oraisons, reprit Rubens. Pourriez-vous me dire qui est l'auteur de ce tableau?

— De ce tableau? répliqua le moine. Je ne me souviens plus.

— Comment! Vous l'avez su, et vous avez pu l'oublier!

— Oui, mon fils; je l'ai complètement oublié.

— Eh bien! père! dit Rubens d'un air de dédain et de mécontentement, vous avez une très mauvaise mémoire. »

Le prieur se remit à genoux.

« Je viens au nom du roi! cria Rubens en colère.

— Que voulez-vous de plus, mon frère? murmura le moine, en relevant lentement la tête.

— Vous acheter ce tableau.

— Ce tableau n'est pas à vendre.

— Eh bien donc! je veux savoir où je trouverai son auteur.

— Cela est tout aussi impossible. Son auteur n'est plus de ce monde.

— Il est mort! s'écria Rubens avec désespoir.

— Le maître le disait bien, murmura un des jeunes gens : ce tableau a été peint par un trépassé.

— Il est mort! répéta Rubens; et personne ne l'a connu! et l'on a oublié son nom! Son nom, qui devrait être immortel! Son nom, qui aurait éclipsé le mien! — Oui, le mien..., père, ajouta l'artiste avec un noble orgueil : je suis Pierre-Paul Rubens!

A ce nom glorieux qu'aucun homme consacré à Dieu n'ignorait alors, car il signait cent tableaux religieux, véritables merveilles de l'art, la figure pâle du prieur se colora subitement, et ses yeux abattus se fixèrent sur le visage du Flamand avec autant de vénération que de surprise.

« Ah! vous me connaissez! s'écria Rubens avec une enfantine satisfaction. Je m'en réjouis. Vous serez moins prieur et moins moine avec moi. Voyons.... Me vendez-vous le tableau?

— C'est impossible, répondit le prieur.

— Eh bien! connaissez-vous quelque autre œuvre de ce génie surprenant? Ne pourriez-vous vous rappeler son nom? me dire quand il mourut?

— Vous m'avez mal compris, répliqua le moine. Je vous ai dit que l'auteur de cette peinture n'appartenait plus à ce monde; mais cela n'a pas été vous dire qu'il fût mort.

— Oh! il vit! il vit! s'écrièrent tous les jeunes peintres. Faites que nous le connaissions!

— Pourquoi? Le malheureux a renoncé à tout ce qui appartient à la terre : il n'a plus rien à voir avec les hommes..., rien!

— Oh! dit Rubens avec exaltation; cela ne peut être, mon père! Lorsque Dieu allume dans une âme le feu sacré du génie, ce n'est pas pour que cette âme s'ensevelisse dans l'obscurité, mais pour qu'elle accomplisse sa mission sublime d'illuminer l'âme des autres hommes. Nommez-moi le monastère où se cache ce grand artiste, et j'irai le chercher pour le rendre à la société. Oh! quelle gloire l'attend!

— Mais..., s'il la refuse? demanda timidement le prieur.

— S'il la refuse, j'en appellerai au pape, qui m'honore de son amitié; et le pape le convaincra mieux que moi.

— Notre Saint-Père! s'écria le prieur.

— Oui, père; notre Saint-Père le pape! répéta Rubens.

— Et cependant, je ne vous dirai pas le nom de ce peintre, quand bien même je m'en souviendrais :

et cependant, je ne vous apprendrai pas dans quel couvent il s'est réfugié.

— Eh bien! mon père, le roi et le pape vous le feront dire! riposta Rubens exaspéré.

— Oh! vous ne ferez pas cela! s'écria le moine. Vous agiriez très mal, seigneur Rubens! Emportez le tableau si vous voulez, mais laissez tranquille celui qui repose. Je vous parle au nom de Dieu! Oui, j'ai connu, j'ai aimé, j'ai consolé, j'ai racheté, j'ai sauvé des agitations et des tempêtes de la société, naufragé et agonisant, ce grand homme, comme vous dites, cet infortuné et aveugle mortel, comme je l'appelle; oublié hier de Dieu et de lui-même; aujourd'hui près de la sublime félicité. — La gloire!... Connaissez-vous rien de plus grand que celle à laquelle il aspire? De quel droit voudriez-vous ranimer dans son âme les feux trompeurs des vanités terrestres, lorsque, dans son cœur, brûle l'inextinguible flambeau de la charité? Croyez-vous que cet homme, avant de quitter le monde, avant de renoncer à la fortune, à la renommée, au pouvoir, à la jeunesse, à l'amour, à tout ce qui enorgueillit les hommes, n'ait pas soutenu une rude bataille avec son cœur? Et vous voudriez le rejeter dans la lutte lorsqu'il a déjà triomphé! Ne prévoyez-vous pas les désillusions, les peines, les amertumes que lui apporterait la connaissance de la vérité des choses humaines?

— Mais c'est renoncer à l'immortalité! cria Rubens.

— C'est y aspirer.

— Et de quel droit vous interposez-vous entre cet homme et le monde? Laissez-moi lui parler et il décidera.

— Je le fais du droit d'un frère aîné, d'un maître, d'un père; je suis tout cela pour lui. Je le fais au nom de Dieu et je vous répète : Respectez-le pour le bien de votre âme.

Et, en disant ces mots, le religieux se couvrit la

tête de son capuchon, et s'enfonça dans les profondeurs du temple.

« Allons-nous-en, dit Rubens; je sais ce qui me reste à faire.

— Maître! s'écria un des disciples qui, durant toute la conversation précédente, avait observé alternativement le tableau et le moine, ne vous semble-t-il pas comme à moi que ce vieux frère ressemble beaucoup au jeune qui se meurt dans ce cadre?

— C'est vrai! s'exclamèrent-ils tous.

— Restent les rides et la barbe; mais, en tenant compte des trente années de date qu'on assigne à la peinture, il résulterait que le maître avait raison lorsqu'il disait que ce religieux mort était en même temps un portrait et une œuvre de religieux vivant. Maintenant, que Dieu me confonde si ce religieux vivant n'est pas le père prieur!

Rubens, sombre, repentant et profondément attendri, regardait s'éloigner le vieillard, qui le salua en croisant les bras sur sa poitrine, un peu avant de disparaître.

« C'était lui... oui », balbutia l'artiste. « Oh! Allons-nous-en, ajouta-t-il en se tournant vers ses disciples. Cet homme avait raison. Sa gloire vaut mieux que la mienne. Laissons-le mourir en paix. »

Et adressant un dernier regard au tableau qu'il avait tant captivé, il sortit du couvent et se dirigea vers le palais, où le roi s'honorait de l'avoir à sa table.

Trois jours après il revint à la recherche du tableau, avec le dessein d'en prendre une copie, mais il avait disparu.

On célébrait à l'autel une messe des morts.

Il s'approcha pour contempler le visage du défunt, dont le corps était exposé au milieu de l'église, et il vit que c'était le père prieur.

« C'était un grand peintre! dit Rubens. C'est maintenant qu'il lui ressemble. »

DE GINESTET.

AMÉS D'ENFANTS

CONTE DE NOEL

A mon petit filleul Jean.



Le petit Jean était malade — si malade que déjà l'on pouvait prévoir le jour où son exquis sourire triste n'illuminerait plus d'un pâle rayon de vie sa chambrette luxueuse d'enfant très riche.

Il était si doux, il était si pieux, le petit Jean, que, lorsque pleurait sa mère, et combien souvent! elle ne savait elle-même si c'était de joie de posséder un aussi pur trésor ou de douleur à la pensée d'une séparation trop prochaine.

Or, malgré la chaleur tiède de son foyer, malgré les beaux oiseaux qu'il avait dans des cages, malgré les fleurs rares qu'on lui donnait, les

médecins avaient décidé qu'il lui fallait plus de chaud soleil, plus de chants d'oiseaux et de parfums fleuris. Alors on l'avait conduit en Égypte pour y passer l'hiver.

Un bon vieux prêtre, son précepteur, les avait suivis et, comme l'enfant semblait renaitre sous les caresses du grand ciel africain, on avait commencé une série d'entretiens où on l'instruisait peu à peu dans la religion de Jésus qui, lui aussi, fut petit enfant en Égypte.

Un jour, après avoir baissé pensivement sa blonde tête pâle, Jean demanda d'une voix anxieuse que devenaient les tout petits qui mouraient à son âge. On lui répondit qu'ils devenaient de

beaux anges aux grandes ailes roses, et qu'ils volaient, volaient autour du bon Dieu sans se lasser jamais de le servir.

« — Et tous? Tous vont le voir le bon Dieu? »

On dut lui expliquer qu'il en était de bien malheureux parce qu'ils ne verraient jamais Jésus, n'ayant pas reçu sur leur front candide l'eau baptismale qui fait chrétien. Et, songeur, le petit malade se tut tristement.

Or la veille de Noël était arrivée. — Jean reposait dans sa couchette. Il était tard déjà; mais l'enfant ne dormait pas, car il voulait voir le bon ange qui allait venir, lui avait-on dit, lui apporter de beaux cadeaux du nouvel an. Il regardait au travers de la fenêtre le ciel sombre de cette nuit

le voir jamais, parce que jamais on ne les baptisa... »

Ouvrant ses grandes ailes lumineuses, le beau visiteur disparut; et Jean s'endormit dans un rêve de charité.

Or l'ange plana longtemps sur cette demeure. Il planait si haut, si haut qu'il embrassait du regard toute cette terre d'Égypte, qui vit l'exil de Jésus enfant, et où dormaient du dernier sommeil tant de petits êtres privés du ciel. Dans l'air pur de cette nuit de rédemption, comme des souffles de brise leurs âmes voletaient près de terre : petits esclaves, morts de misère, couchés sous le sable ou le limon du Nil; petits princes couchés dans l'or ou le cèdre précieux sous la masse écrasante



Près des pyramides veillait le grand sphinx de granit.

d'Égypte, où une étoile brillait, brillait au point de faire pâlir l'éclat de ses sœurs.

Soudain il lui sembla qu'un rayon de cette étoile, toujours plus lumineux, glissait jusqu'à lui et qu'il voyait venir sur ce chemin éblouissant un grand adolescent, avec de roses ailes repliées, qui s'inclina sur son chevet en souriant.

Loin d'avoir peur, le petit Jean se souleva et mit ses frêles bras amaigris autour du cou de son céleste visiteur.

« Bel ange, c'est vous que le bon Jésus m'envoie pour le nouvel an? »

L'ange sourit encore.

« Bel ange, est-il vrai qu'il accorde tout ce que lui demandent les petits enfants comme moi qui ont été bien sages? »

L'ange parut étonné, et, tout en faisant signe que oui, murmura bien bas d'un ton de reproche :

« Que désires-tu donc? »

— Dites au bon Jésus que je ne veux pas de jouets... J'en ai tant, tant! Je voudrais... Dites-le lui, je voudrais qu'il fit venir au ciel avec lui les petits enfants comme moi qui sont tristes de ne

des frères pyramides, près desquelles veillait le grand sphinx de granit.

Enfin il prit son essor vers le ciel.

La douce vierge Marie avait incliné sa blonde tête vers la terre, et rêvait aux heures pénibles de son exode, alors qu'elle fuyait vers la brûlante Afrique la colère du roi Hérode.

L'ange lui raconta le désir sublime du petit malade et la bonne Vierge fut si émue, si émue qu'une grosse larme brilla dans ses longs yeux très doux.

Alors, ineffable prodige, cette larme tomba en rosée baptismale sur tous les petits morts de la terre d'Égypte.

A l'heure même, sans avoir terminé son rêve charitable, l'âme de Jean quitta son frère corps amaigri.

Elle s'envola, suivie du cortège radieux de toutes ces âmes régénérées, vers la porte azurée du ciel, que le vieux saint Pierre ouvrait toute grande en pleurant des larmes de joie.

JACQUES DE BONAL.

LE VENDEUR DE TALISMANS

SCÈNES DU DÉSERT

« La ruse est une arme qui atteint son but plus rapidement, parfois, qu'une flèche lancée... »

(Proverbe arabe.)

L'oasis qui forme la limite extrême de nos possessions algériennes est — comme presque toutes les oasis — une ville florissante, ile aux arbres touffus, arrosée par des lacs ou des rivières, véritable nid de verdure au milieu d'un océan de sable.

Quelques oasis, même, sont de petites provinces fortifiées, républiques musulmanes dirigées par un conseil suprême, ayant des lois, des mosquées, un trésor, et une dime prise sur les dattiers, dime que les marabouts distribuent aux indigents.

Les oasis servent de dépôt et de point de repère aux caravanes qui sillonnent le désert. On s'y repose comme dans un port, à l'abri des tempêtes, des cyclones et des bêtes fauves.

L'analogie des deux océans est frappante; mer aux vagues dorées ou mer aux flots sombres ont les mêmes beautés et les mêmes horreurs. Horizons immenses, illimités pour les yeux de l'homme, d'étroites envergures pour le regard du Tout-Puissant! Et là, comme ici, dans l'Atlantique ou le Sahara, la divine Providence a semé des îles et des oasis!

L'Ourgla est, entre autres, une oasis très ancienne — la première créée, dit-on, sur le chemin du désert africain. Ses maisons, de terre cuite au soleil, se montent à une centaine, et tout autour du lit de gazon qui forme les fortifications, un mur crénelé s'élève plein de menace guerrière. Les fossés profonds, tapissés de verdure, peuvent se remplir des eaux limpides de l'Oued-el-Mia, rivière qui traverse Ourgla.

Mais ces défenses belliqueuses n'ont jamais été employées, de mémoire d'Arabe. On a fixé les limites du territoire français sur la côte d'Afrique, en comprenant l'oasis dans un cercle de crayon rouge. Cette prise de possession platonique, et peut-être ignorée des habitants d'Ourgla, ne les empêche pas de s'appeler *fil du désert*, et de mépriser profondément l'Algérie, tombée sous le joug des chrétiens.

Ces peuplades stables qui ne sont alimentées que par les passages d'hôtes inconnus, de caravanes étrangères, ont des mœurs douces et paisibles. Par opposition, elles montrent une âpreté rare et une très grande finesse en matière commerciale. Elles échangent leurs fruits, le produit de leurs troupeaux, contre des étoffes, des armes, des bibelots européens, et le marché n'est jamais à leur désavantage. De race noire, mais ayant les traits corrects et l'élégance d'allure des Arabes nomades, les habitants des oasis s'allient rarement avec les « passagers » (c'est ainsi qu'ils nomment les voyageurs en caravane). Les parents désignent

bien à l'avance quel sera l'époux de leur fillette, ou la femme de leur petit garçon. Il se fait ainsi des fiançailles presque au berceau, et l'on cite comme exception la rupture de ces contrats qui engagent des jeunes vies, en échange de bestiaux ou d'un lopin de terre.

Il y a quelques années une petite caravane composée de trois dromadaires chargés de *basma* (indienne à grosses fleurs de fabrication anglaise, conduite par deux chameliers et dirigée par un Arabe des environs de Biskra, faisait son entrée à Ourgla.

Comment Sidi-Fahri avait-il quitté son modeste étalage au marché de Biskra pour s'enfoncer dans le désert?

Ah! c'était pour une raison bien incompréhensible aux mœurs polygames!

Le marchand d'indienne avait perdu sa femme. Il restait seul avec une charmante fille de six ans, mais sans pouvoir se consoler de son veuvage. On lui conseilla de voyager. Les voyages apportent l'oubli, dit-on. Sidi-Fahri vendit sa maisonnette, acheta des dromadaires, quelques ballots d'étoffe, et partit avec sa petite Elmaz pour troquer ses marchandises au désert.

Il n'avait pas réfléchi, l'insensé, qu'une fillette d'âge si tendre ne pouvait impunément passer des semaines, secouée sur le dos des coursiers au long col, avec le soleil torride sur la tête. Lorsque la caravane arriva à Ourgla, Elmaz, à demi morte de fatigue, avait les yeux fermés par l'ophtalmie.

Une femme de l'oasis, interrogée par le marchand, lui indiqua la demeure du *vendeur de talismans* Abouchendi — bien connu dans la ville pour son talent médical.

Sidi-Fahri s'y rendit aussitôt, et quel ne fut pas son étonnement en apprenant que son guide compatissant n'était autre que la femme d'Abouchendi!

A côté d'elle marchait son fils, un beau gars bronzé d'une dizaine d'années. La négresse avait indiqué son mari, car les docteurs (Hakim) sont peu connus aux oasis; d'ailleurs ils n'y feraient pas d'affaires, les maladies y sont trop rares. On a plutôt recours aux charmes, aux *talismans*, qui, sans le recours d'aucune drogue, guérissent le mal de dents, la mauvaise fortune! Quels agréables remèdes aux maux physiques, moraux et imaginaires!

Un bout de papier sur lequel est écrit un mot de prière, beaucoup de prestige accompagné d'une grande confiance, voilà pour un *rebeia* (dix sous) le talisman infallible!

Habitué à ces croyances mystiques, Sidi-Fahri porta sa fillette sous les yeux d'Abouchendi, puis ouvrant son escarcelle il en sortit une pièce d'or.

— Si tu rends la santé à mon Elmaz bien-aimée, lui dit-il, toi et ta famille serez mes parents, vos intérêts seront les miens et ma bourse sera vôtre ! »

Abouchendi examina l'enfant avec attention et sans répondre tout d'abord à l'exclamation de son client :

« Comptes-tu rester longtemps à Ourgla ? demanda-t-il. »

— Quelques jours pour échanger des marchan-

comme de son propre enfant. Par le saint Prophète je te promets d'attacher à son amulette un talisman d'une efficacité merveilleuse ! »

Cela disant, Abouchendi prit du bout des doigts la pièce d'or déposée par Sidi-Fahri sur le bord du sofa, la glissa dans une bourse de cuir attachée à sa ceinture, puis sortit de sa poitrine un rouleau de papier coloré et enjolivé de signes cabalistiques.



Abdul-Amid. (Dessin de W. Gentz.)

dises ; puis je repartirai pour Ngonça et ensuite j'irai au puits de l'Oued Zirara !...

— Tu ne feras pas la folie d'emmener cette enfant avec toi ! dit Abouchendi, ce serait l'exposer à une mort certaine.

— Et que devenir, mon frère ? Je n'ai point de famille qui puisse se charger de ce cher fardeau ; quant à moi, en perdant ma femme Zobéide j'ai reçu au cœur une blessure mortelle...

— Laisse-nous ta fille, dit le vendeur de talismans, tu la retrouveras en repassant, plus fraîche qu'une rose et plus brillante que le diamant¹ dont son nom est l'emblème. Ma femme aura soin d'elle

Avec un soin infini, et tout en prononçant des prières, le vendeur de talismans découpa un petit carré dans ce précieux papier, le plia en quatre et l'attacha à l'aide d'une épingle au fakiol¹ de la petite Elmaz.

Sidi-Fahri réfléchissait. Fallait-il encore se séparer de ce dernier objet de sa tendresse, de l'image vivante de Zobéide ? car Elmaz en avait le teint mat, les grands yeux noirs et les longs cheveux soyeux.

Tandis qu'il songeait ainsi, il vit la femme d'Abouchendi préparer un lit bien blanc pour sa fillette. Elle déshabilla Elmaz avec cette dextérité

1. Elmaz veut dire diamant, en arabe.

15 DÉCEMBRE 1891.

1. Fichu dont se coiffent les Arabes.

maternelle à laquelle ne peut prétendre le père le plus attentif. Un bandeau d'eau fraîche additionné de quelques gouttes d'essence de rose fut posé sur le front de l'enfant; et une boisson calmante vint ajouter au bien-être de la fillette, qui s'endormit déjà mieux portante.

Sidi-Fahri, touché des attentions de la brave musulmane, lui fit cadeau d'une pièce d'étoffe de basma, et accepta l'hospitalité qu'on lui offrait chez Abouchendi.

Au bout de quelques jours, grâce aux soins de Mèlek-Hanoum, Elmaz reprit vie et gaieté. Sidi-Fahri, occupé de son trafic, laissait sa fillette accrochée aux jupes de la femme d'Abouchendi, ou dans les bras d'Abdul-Amid, son fils aîné.

Lorsque l'heure du départ sonna, Sidi-Fahri s'était décidé à confier sa fille à l'excellente famille que la Providence avait envoyée à son secours.

Il embrassa une dernière fois Elmaz qu'Abdul-Amid lui tendait au bout de ses bras déjà virils, et après avoir promis de revenir le plus vite possible, il s'éloigna de l'oasis.

Trois mois se passèrent.

Les chameliers qui accompagnaient Sidi-Fahri revinrent sans lui à Ourgla. L'habitant de Biskra n'avait pu affronter la chaleur du désert et son accablante solitude; il était mort, léguant à sa fillette une centaine de douros¹, quelques pièces d'indienne et priant Abouchendi d'accepter le prix des trois dromadaires de sa caravane, en indemnité de l'adoption forcée qui lui tombait du ciel, Elmaz n'ayant aucun parent sur terre.

Le vendeur de talismans fit percer les cent douros, en composa un collier pour Elmaz — sa dot — accepta l'argent promis et regarda désormais la fille de l'Arabe comme faisant partie de sa famille.

..

Dix ans après, Abdul-Amid étant devenu un des plus beaux garçons de l'oasis d'Ourgla, Mèlek-Hanoum, sa mère, songea à le marier. Zora, la fille du barbier, était fiancée à Abdul-Amid depuis l'âge de trois ans, selon l'usage des oasis. Cette union devait conclure l'achat du terrain sur lequel Abouchendi avait fait bâtir sa demeure.

Le vendeur de talismans se faisait vieux. Les prières s'en ressentaient peut-être, car l'efficacité des amulettes était maintenant contestée... son crédit s'en ressentait. Le secret de cette déchéance était pourtant facile à expliquer : les clients d'Abouchendi vieillissaient, eux aussi, et les papiers pliés en quatre sur les dents gâtées et les membres rhumatisants ne produisaient plus aucun effet. Le grand talisman d'Abouchendi — la jeunesse — s'en allait déclinant avec son cortège de foi, d'amour et d'espérance!

Il fallait un successeur jeune, intelligent et actif pour attirer une nouvelle clientèle. Abouchendi voulait instruire son fils, lorsque celui-ci vint un soir lui demander, d'un ton solennel, de vouloir bien l'écouter.

« Vous savez, mon père, lui dit-il, en quelle estime j'ai votre science! Ourgla est rempli de vos

miracles; je me rappelle encore la façon surprenante avec laquelle vous avez guéri Elmaz... l'amulette merveilleuse attachée à sa coiffure... Ne pourriez-vous user de votre influence mystique pour m'accorder une faveur inestimable?... Mèlek-Hanoum, ma mère, vous aura dit qu'elle projette de me marier à Zora? Mais peut-on aimer Zora quand Elmaz, plus belle, plus brillante que son nom, habite sous notre toit?... O mon père, je vous en conjure, ayez pitié de nous, donnez-moi un talisman qui me fasse détester de Zora... »

Pour la première fois de sa vie, le brave musulman fut abasourdi d'être pris au sérieux. Quoi! son fils Abdul-Amid était là, agenouillé, suppliant et respectueux; il le croyait donc réellement un être supérieur, un vendeur de talismans?

Il se rappela que Mèlek, sa femme, avait en effet toujours cru à son pouvoir magique, duquel il avait maintes fois profité, usant et abusant de son prestige! La pauvre Mèlek avait naïvement transmis à son fils cette foi inaltérable, en la réputation du père! Cette confiance dérangeait les plans d'Abouchendi, lui qui comptait léguer son petit commerce à Abdul-Amid!

Allait-il lui avouer maintenant que toute sa vie, intègre en apparence, était le produit du charlatanisme?

Non, l'amour-propre du père eut raison de la rapacité du marchand.

Abouchendi releva son fils, le baisa au front et tâcha de le raisonner.

« Certes, Zora n'était pas jolie comme Elmaz, ni si excellente fille, ni si intelligente — mais les usages, mais les contrats, pouvait-on les renier sans forfaire à l'honneur? »

— Pour de simples mortels, oui, mon père, répondit le jeune homme avec exaltation; si vous vouliez cependant me donner un talisman!.. »

Un petit papier coupé, préparé d'avance pour quelque client de rencontre, s'échappa des doigts d'Abouchendi. Il le ramassa et machinalement lut cette pensée qu'il avait écrite quelque temps auparavant :

La ruse est une arme qui atteint son but plus rapidement parfois qu'une flèche lancée... Ce fut pour le vendeur de talismans, habitué aux solutions promptes, comme un trait de lumière.

« Prends ce papier, dit-il, et tâche de le glisser dans la coiffure de Zora... il desséchera son cœur comme le vent du simoun brûle et déracine les jeunes dattiers... »

..

A quelques jours de là, Zora, mandée mystérieusement par Abouchendi, assistait, invisible derrière un rideau, à ses consultations. Le vendeur de talismans avait dit à sa future belle-fille qu'il croyait de son honneur — et pour la sécurité du bonheur conjugal de Zora — de l'instruire d'importantes révélations la concernant.

« Tu me pardonneras, lui dit-il, de te faire connaître l'âpre langage de la vérité, car devant moi les cœurs se dévoilent comme le visage des musulmans... »

Très intriguée de ce préambule, la jeune négresse entendit d'abord la voix douce d'Elmaz,

1. Le dourou vaut 5 fr. 10.

offrant à Abouchendi son collier de *douros* en échange d'un *charme* qui lui garderait fidèle l'amour de son ami Abdul-Amid.

En entendant nommer son fiancé, Zora prêta plus d'attention. Elle frémit lorsqu'Abouchendi répondit à sa rivale :

« Il est inutile que tu me donnes ton collier, — toute ta fortune, ma pauvre enfant! — l'amulette souveraine que tu portes depuis ton arrivée à Ourgla te dispensa de tout autre talisman... le cœur de ton ami, *quoi qu'il arrive*, te sera constant. »

A Elmaz se joignit Abdul-Amid :

« Vous m'aviez donné un talisman pour être détesté de Zora, lui dit-il; je l'ai glissé dans ses vilains cheveux crépus et cela ne l'a pas empêchée de commander sa robe de mariée... Si ce laideron devient ma femme, j'espère que pour me dédommager vous m'accorderez quelques amulettes : la fièvre et le mal de dents seront mes cadeaux de noce... »

Zora serrait ses poings avec rage quand Mélék-Hanoum arriva à son tour :

« Puisqu'on est en train de réclamer des maléfices pour une petite imprudente, dit-elle, cette Zora qui veut prendre ici la place de mon Elmaz... je viens, cher époux, te prier de m'octroyer pour elle une bonne ophtalmie et plusieurs petites indigestions, puis encore... »

— Assez! assez! s'écria Zora en s'élançant de sa cachette, les joues en feu et les yeux en larmes; je ne veux pas entrer dans une famille qui ne me réserve que douleurs et maladies... Reprenez votre parole. La beauté de votre Abdul-Amid ne me touche guère, c'est de l'horreur qu'il m'inspire à présent! »

La jeune négresse s'enfuit, laissant Mélék, Abdul-Amid et Elmaz stupéfaits et confondus.

Abouchendi — l'auteur de cette scène préméditée — se frottait seul les mains.

« Comment! Zora était là? s'écria



La caravane extra à l'oasis d'Ourgla. (Dessin de H. Nestel.)

Mélek, et c'est l'instant que tu as choisi pour nous inviter à te demander des maléfices contre elle? Était-ce une ruse de ta part?

— Non! répondit Abouchendi sentencieusement, c'était le destin! le talisman qui opérait... Allah en permettant à Zora de connaître vos sentiments, lui évitait un chagrin. Plus heureuse que bien des fiancées, la désillusion lui est apparue de concert avec l'illusion... Elle ne regrettera point un bonheur perdu, puisque ce bonheur n'existait pas pour elle!

Abdul-Amid s'inclina, baisant avec componction le bord du haïk (burnous) de son père; quant à Elmaz, elle avait entouré de ses deux bras le cou

de Mélek-Hanoum et l'embrassait tendrement.

L'histoire du talisman fit grand bruit à Ourgla, et chacun fut d'avis qu'Abouchendi était un devin fort capable puisqu'il avait fait dénouer volontairement, par Zora, les liens sacrés des fiançailles.

Sa renommée s'en accrut, et son commerce reprit un nouvel essor. Bon nombre de fiancées eurent recours à ses talismans et les unions en furent, dit-on, plus heureuses.

Quant à Elmaz et à Abdul-Amid, ils sont les époux les mieux assortis de toute l'oasis, et leur bonheur, comme celui des peuples privilégiés, n'a pas d'histoire.

LEILA-HANOUM.

LES VILLES PROVERBIALES.

Quimper-Corentin.



EST au XVII^e siècle que se forma la malheureuse réputation de Quimper-Corentin. Peut-il être étonnant qu'à cette époque où Mme de Sévigné gémissait sur son « exil » des Rochers, ce délicieux château situé pourtant à 4 kilomètres de Vitré, c'est-à-dire aux portes mêmes de la Bretagne, peut-il être étonnant que Quimper fût regardée comme le bout du monde, ainsi que l'établit pour la première fois La Fontaine?

Située tout au fond du Finistère, ni près ni loin de la mer, d'accès incommode, à l'ombre de l'éclatante Landerneau, Quimper avait l'aspect qu'elle possède encore d'une de ces agglomérations factices et inutiles dont on cherche l'excuse dans le passé glorieux. Et comme Quimper n'offrait même pas au voyageur ce prétexte de vivre, aucun souvenir historique ne s'y rattachant, rien d'extraordinaire si, lorsque aller à Saint-Malo était plus qu'un voyage, « une entreprise », personne ne songeait à Quimper, désert, mort-né et sans attaches ancestrales, si ce n'est avec la terreur que l'on suppose volontiers à Aurélien Scholl lorsqu'on lui parle de la Norvège ou de Batignolles, aux boulevardiers lorsqu'ils rêvent de Courbevoie ou de la Chine. Aussi ne faut-il pas chercher autre part que dans le sentiment général la source des vers de La Fontaine. La légende de Quimper-antipodes était arrivée au moment précis où elle devait être fixée, où elle répondait au besoin irrésistible de la réalisation d'une sensation, et ce fut une idée « très versaillaise » que résuma le fabuliste en commençant ainsi la fable du *Charretier embourbé* :

Le phaéton d'une voiture à foie
Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin
De tout humain secours. C'était à la campagne,
Près d'un certain canton de la Basse-Bretagne
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.
Dieu nous préserve du voyage!

Il est bien évident, en effet, si l'on y songe une minute, qu'à l'époque où écrivait La Fontaine, ceux qu'on envoyait à Quimper enrageaient à peu

près comme enragent aujourd'hui les pauvres sous-préfets expédiés dans les Landes ou la Corrèze. Comme si l'éloignement et l'insignifiance ne suffisaient pas à écarter de Quimper, il fallait encore qu'on y ajoutât une réputation d'ignorance. De sorte que ceux que la curiosité aurait entraînés quand même, étaient définitivement découragés par cette dernière accusation assurément moins légitime que l'éloignement et l'insignifiance. Et La Fontaine, en donnant à Quimper-Corentin cette réputation funeste, avait le talent de répondre à l'opinion confuse de chacun.

Piron, dans la *Métromanie*, nous montre au siècle suivant le fat Damis qui, lisant dans le *Mercur* des vers écrits à Quimper par une femme, s'éprend de la poétesse.

DAMIS

Et qui diable te parle en cette circonstance
De monsieur Francalou ni de son alliance?

MONDOR

Bon, ne voilà-t-il pas encore un quiproquo?
De qui parlez-vous donc, monsieur?

DAMIS

D'une Sapho

D'un prodige qui doit, aidé de mes lumières,
Effacer quelque jour l'illustre Deshoulières;
D'une fille à laquelle est uni mon destin.

MONDOR

Où diantre est cette fille?

DAMIS

A Quimper-Corentin.

Mondor reste suffoqué. Il n'est convaincu que lorsque son maître lui a mis sous les yeux le numéro du *Mercur* contenant le « Sonnet de Mlle Mériadec de Kersic de Quimper, en Bretagne », il ne peut plus en douter : Quimper est une ville et des gens l'habitent!

Toute opinion, même légère, a toujours sa raison d'être et l'opinion de Mondor se justifiait par les mêmes raisons que l'opinion de la Fontaine : situation physique défavorable, situation morale absolument nulle.

A part, en effet, quelques rares vestiges romains,

peu probants, l'origine de Quimper ne se précise par rien de caractéristique. Résidence des comtes de Cornouailles elle eut, de très bonne heure, la malchance de voir un de ses seigneurs épouser la fille d'un duc de Bretagne et hériter du duché pour lequel, naturellement, il abandonna la ville qui était le berceau de ses pères. Pendant la Ligue, elle éprouva quelques soubresauts, puis donna au monde littéraire Fréron, maigre cadeau, au monde savant Laënnec et ce fut tout... Et si sa cathédrale, beau monument roman et gothique, les facilités de communication actuelles et nos goûts voyageurs n'attiraient pas de nos jours quelques promeneurs, personne aujourd'hui ne connaîtrait Quimper autrement que ne la connaissaient nos ancêtres, par sa réputation peu engageante.

Brizeux seul a essayé, par amour du pays, de la sortir quelque peu de son cercueil, dans son tableau — mais d'un agrément si local! — de la foire de Quimper, en son livre des *Bretons* :

C'est aujourd'hui qu'il va du monde vers Kemper!
Des montagnes, des bois, du côté de la mer,
Hommes en habit bleu, femmes en jupe noire,
On ne voit que des gens s'en allant à la foire
Il en vient de partout.
Tant de gens sont venus au marché des jours gras,
Qu'à peine dans Kemper on pourrait faire un pas!

Pour être historiquement complet, disons enfin que ce fut à Quimper qu'après le 31 mai, Barbaroux, Buzot, Guadet, Louvet et Pétion se réfugièrent et s'embarquèrent pour Bordeaux.

Et de Quimper on n'aurait rien de plus à dire que ce qui précède, c'est-à-dire, presque exclusivement, comment naquit le fameux proverbe d'un

besoin général de symboliser le bout du monde si le bon et doux Corentin n'était là, ce saint évêque, premier pontife breton, qui nous fournit une pieuse et exquise légende que nous ne saurions omettre.

L'ermite Corentin vivait, dans la prière et l'abstinence, au bord d'une fontaine où Dieu opérait chaque jour un miracle en sa faveur. Tous les matins, Corentin jetait son filet et ramenait un poisson, dont il prenait la moitié pour son repas et dont il jetait l'autre moitié dans la fontaine. Le lendemain le poisson s'était reformé complètement, et l'ermite en coupait de nouveau une partie.

Or, un jour que Corentin venait de commencer son maigre et monotone repas, des éclats de trompes retentirent. C'était le roi Grallon, avec ses compagnons, égaré et mourant de faim. Corentin jeta son filet, prit le reste du poisson qu'il venait de rejeter et le miracle de la Pêche miraculeuse se renouvela.

« Voilà le pasteur qu'il faut à mes sujets! s'écria Grallon; et il emmena Corentin à Quimper, dont il le fit évêque.

Depuis cette époque, l'évêque resta à jamais attaché à sa ville à laquelle il donna son nom, afin sans doute de justifier par sa propre histoire et sa sainteté l'existence de l'inutile cité, tandis que le bon Grallon, en une statue équestre placée entre les deux tours de la cathédrale, domine la ville mort-née et, sous les plis de son manteau de bronze éployé, semble vouloir garantir de l'oubli les vieux murs auxquels le souvenir de l'ermite Corentin conserve seul encore quelque vie.

ANDRÉ MAUREL.

LE MOULIN A VENT

FABLE

Deux moulins sont en concurrence.
L'un, à cheval sur un ruisseau,
Reste en été fréquemment en souffrance;
L'autre, comme un immense oiseau
Prêt à s'envoler aux étoiles,
Déploie au sommet d'un coteau
Ses quatre ailes aux grises toiles.
Et, qu'il ait du travail ou non,
Pour faire envie au rival du vallon,
A moins qu'on ne craigne la foudre,
L'orgueilleux appareil, dans le ciel se mouvant,
Passe son temps à moudre
Du vent.
Combien de gens font sans vergogne
D'autant plus d'embarras qu'ils font moins de besogne!

E. ROQUEFORT-VILLENEUVE.

SCIENCE EN FAMILLE



VOULEZ-VOUS, dans la mesure du possible, arriver au dédain des petites ou même des grandes misères humaines, échapper au leurre des ambitions, aux tracasseries des vanités?...

Par une de nos claires nuits hivernales, cherchez des yeux dans la région polaire cette constellation qui sur les cartes célestes est appelée la *Grande Ourse*, et que les plus ignorants en astronomie connaissent sous le nom vulgaire de *Chariot de David* ou simplement de *Chariot*. Il y a là sept étoiles d'un vif éclat, dont quatre forment les points d'angle d'une espèce de carré long quelque peu irrégulier, simulant, dit-on, les roues d'un chariot, tandis que trois autres étoiles, placées en ligne recourbée, indiquent le tracé imaginaire d'un timon, qui, par parenthèse, serait attaché à l'un des coins du véhicule, attelage assez bizarre.

Il faut, en réalité, une certaine bonne volonté pour trouver là les éléments géométriques d'un chariot; mais admettons cette bonne volonté, faisons-en preuve nous-mêmes, et passons.

Quand donc vous aurez trouvé le chariot en question, fixez plus particulièrement vos regards sur l'étoile médiale du timon, que les anciens Arabes, grands contemplateurs des astres, avaient nommée *Mizar* (ce qui veut, je crois, dire la belle ou la très belle, parce qu'elle brille d'une façon toute singulière). Regardez-la bien, cette perle céleste... Et puisque vous la regardez, vous plaît-il que, en passant, je vous fournisse le moyen d'être pratiquement renseigné sur la valeur de votre organe visuel? — Oui, n'est-ce pas? — Eh bien! si un peu à gauche de *Mizar* vous distinguez nettement, à l'œil nu, une étoile de bien moindre éclat, quoique non perdue dans le pourboisement stellaire, vous pourrez vous flatter que vos yeux ont une bonne portée, car ils auront vu l'étoile que les Arabes nommaient *Saïdah*, c'est-à-dire l'*Épave*, parce que, dit Arago, ils s'en servaient pour constater la conservation ou l'affaiblissement de leur vue.

Mais tenons-nous-en à la belle *Mizar*. La regardant avec toute l'attention dont vous êtes capable remarquez-vous quelque chose de particulier dans sa manière de briller à la voûte obscure? — Non. — C'est que l'œil nu, si subtil et pénétrant qu'en soit le regard, est un appareil de puissance relativement restreinte, étant donnée l'énorme distance où se trouvent placés ces objets que nous appelons les étoiles, et qui, vous le savez sans doute, ne sont nullement, comme le croyaient nos arrière-aïeux, de jolis clous d'or dont le Créateur avait pour rendre nos nuits plus agréables pointillé notre firmament; elles sont bel et bien autant de soleils, de nature analogue à celui qui nous éclaire, mais avec des dimensions évidemment bien plus considérables. L'éloignement seul serait la cause du peu d'importance apparente de ces millions, de ces milliards d'astres lumineux.

Exemple de cette distance : il est démontré que la lumière partant de la belle *Mizar* pour venir jusqu'à nous, bien que traversant l'espace avec sa vitesse ordinaire d'environ 300 000 kilomètres à la seconde, ne doit pas mettre moins de soixante ans pour nous arriver. De telle sorte que si ce soleil s'éteignait actuellement, pendant soixante ans encore les rayons partis de lui nous parviendraient; et dans soixante ans seulement nous constaterions son extinction. Quoi qu'il en soit, jugeons de la distance où brille *Mizar*, en sachant que la lumière de notre soleil ne met guère plus de 8 minutes pour franchir les 33 millions de lieues qui le séparent de nous.

Si je ne me trompe, nous voilà dès maintenant passablement dépaysés des petites terres terrestres.

Dans une très curieuse communication que M. Camille Flammarion faisait dernièrement à la Société astronomique de France, et qu'il a reproduite dans sa revue mensuelle *l'Astronomie*, il est question « d'une de ces découvertes qui reculent tout à coup à une distance prodigieuse l'horizon de notre savoir; car il s'agit d'astres que l'on n'a jamais vus, que l'on ne voit pas davantage aujourd'hui et que selon toute probabilité l'on ne verra jamais ».

« C'est là, certes, dit encore le grand vulgarisateur des choses et des phénomènes célestes, une opération assez étrange : constater l'existence, mesurer, peser et même analyser chimiquement des astres condamnés pour nous à une éternelle invisibilité. »

Comment cela est-il advenu? Voici sommairement ce que nous apprend le célèbre astronome.

Il n'est pas nouveau pour nous que, à l'aide du spectroscopie qui décompose les rayons lumineux, on arrive aujourd'hui par des observations reposant sur l'analogie des faits terrestres, à reconnaître la nature chimique des astres les plus éloignés.

Or dans un de ces observatoires américains qui sont si magnifiquement outillés pour toutes les expériences, l'on avait photographié la projection spectroscopique des rayons d'un de ces soleils que nous nommons étoiles; et voilà qu'en examinant très attentivement les systèmes de raies révélatrices de la constitution des astres, une jeune demoiselle qui, paraît-il, n'est pas la seule Américaine s'adonnant à ce genre de travaux, miss Maury, aurait remarqué que certaines de ces raies caractéristiques étaient doubles et que les dédoublements se montraient tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre.

Sur cette remarque, bien et dûment contrôlée, les esprits curieux se mettent en chasse de déductions, et ils arrivent à conclure que l'étoile dont le spectre offre ainsi des raies dédoublées n'est rien moins qu'un composé de deux astres relativement si rapprochés que nos plus forts télescopes sont

impuissants à les disjoindre. Ces deux soleils, qui n'en font qu'un pour nos yeux, tournent naturellement l'un autour de l'autre; et de ce mouvement giratoire résultent les inversions dans l'ordre où se présentent dans le spectroscope les dédoublements de raies : les raies observées allant tantôt vers

« Il arrive là pour la lumière, dit M. Flammarion, ce qui arrive pour le son dans une source sonore en mouvement. Tout voyageur a pu observer, en effet, que lorsque sur une ligne de chemin de fer un train plus ou moins rapide vient croiser celui dans lequel nous sommes, le sifflet devient très



Les vieux almanachs. — Le mois de Décembre, fac-similé d'une figure des *Heures de la Vierge*, imprimées à Paris en 1523, chez Tielman Kerver.

l'extrémité rouge du spectre et tantôt vers l'extrémité violette.

A vrai dire, l'on peut tout aussi bien croire que l'un des astres est obscur, et que, dans la période de révolution, l'autre astre qui est lumineux tantôt roule en s'éloignant, tantôt en s'approchant de nous : d'où la projection en divers sens des raies de son spectre, si ce doublement n'est pas le fait de deux globes également lumineux.

aigu au moment de la rencontre et redescend ensuite à un ton plus bas. C'est parce que, lorsque les deux trains s'approchent l'un de l'autre, les ondes sonores sont raccourcies, tandis que lorsqu'ils s'éloignent, elles sont allongées. La lumière se transmet également par ondulations. Lorsqu'une étoile s'éloigne de nous, les ondes lumineuses que nous en recevons s'allongent, et son spectre paraît s'écarter d'un côté. C'est le contraire si l'étoile s'approche. »

C'est en comparant les spectres de sources lumi-

neuses en mouvement aux spectres de sources lumineuses fixes qu'on a obtenu la théorie de ces effets.

Et c'est à l'aide de cette théorie qu'on a cru comprendre, disons plutôt, de façon absolue, qu'on a compris que certains astres d'apparence immobile sont au contraire animés de mouvements qui les emportent dans l'espace avec des vitesses de cent, deux et trois cent mille mètres par seconde. Elle a de plus servi à reconnaître que certaines étoiles que l'on croyait simples, uniques, sont une *dualité*, dont les rayons se confondent pour la vision ordinaire, mais deviennent distincts quand intervient le spectroscopie.

..

La première étoile qui a révélé ce phénomène fait partie de la constellation dite d'Andromède. Elle doit être, d'après le spectroscopie, associée à un astre invisible. Ces deux astres, ainsi que l'indiquent les intermittences de sens dans la radiation, évoluent l'un autour de l'autre avec une vitesse de 240 000 mètres par seconde, et opèrent leur révolution complète en quatre jours. L'orbite qu'ils parcourent dans cette espèce de valse céleste ne mesure pas moins de 13 millions de kilomètres de rayon. Si l'on veut, car on le peut, apprécier par la vitesse le poids de ces deux valseurs, on trouve qu'ils sont 800 000 fois plus lourds que la terre; et si l'on en déduit aussi leur distance, on reconnaît qu'ils sont à quatre millions de fois plus loin de nous que notre Soleil, soit à 148 milliards de lieues.

Ajoutons — toujours d'après le savant qui nous sert de guide — que pour *dédoubler*, c'est-à-dire pour voir individuellement chacun des deux astres, il faudrait une lunette ayant 30 mètres d'ouverture ou 600 mètres de longueur.

A l'heure actuelle la dualité a été constatée chez cinq étoiles fort connues des observateurs par la place marquante qu'elles occupent dans des constellations de premier ordre : dans la constellation de la Vierge, par exemple, l'étoile qui correspond à l'Épi valse elle aussi avec un autre astre dans le même temps que l'étoile d'Andromède. L'éclat de l'étoile dite Algol, placée sur la tête de Méduse, semble être fait de la giration de deux soleils, dont un obscur, qui tournent l'un autour de l'autre en 2 jours 20 heures et 48 minutes; et quant à la belle Mizar, celle que chacun de nous peut facilement trouver sur le timon du Chariot, elle aurait une compagne, une associée, avec laquelle elle évoluerait beaucoup plus lentement, puisqu'elles n'emploieraient pas moins de 104 jours pour accomplir un tour de valse complet.

Que vous semble de ces valseuses?

Il va de soi que si l'on peut constater ces associations de soleils qui doivent à leur plus gros volume ou leur distance relativement moindre un éclat qui nous permet de les étudier, la même

condition doit être celle de beaucoup d'astres, qui, même à l'aide de nos plus forts instruments, restent pour nous à l'état de grains de poussière brillante, alors que chacun d'eux cependant constitue l'astre central d'un système solaire analogue au nôtre.

Ne savons-nous pas d'ailleurs que ce Soleil autour duquel nous gravitons, n'est lui-même qu'un des points lumineux dont les infinies myriades forment cette traînée blanchâtre que les anciens avaient nommée *Voie lactée*, parce qu'ils voulaient y voir une goutte de lait échappée du sein de la reine de l'Olympe?

Si donc cet astre qui nous éclaire, nous réchauffe et nous entraîne avec lui dans les espaces, et qui, tout infime qu'il est, a pourtant une masse 324 000 fois plus grosse que celle de la Terre; si cet astre, dis-je, n'est qu'un des globules de la tache de lait céleste, qu'en est-il, je vous le demande, de notre globe lui-même, et de nous sur ce globe?

Et si nous imaginons la force qui meut tout cet ensemble et tous ces détails; si nous cherchons à concevoir l'intervention immatérielle qui agit comme une âme universelle vivant de toutes ces harmonies; si nous supputons les probabilités de siècles déjà enfuis et à venir... hélas! que trouvons-nous, quand notre pensée revient sur nous-mêmes? Quelle place tenons-nous? Quel compte faire de nos plus ambitieux projets? Quelle lumière voir en nos plus brillantes destinées?

Pourtant, si infimes que nous nous sentions être eu égard à l'incommensurable immensité, où sont répandus, où évoluent tant de mondes géants, nous avons conscience d'une intime participation au grand et à l'immense, quand notre pensée s'en va explorant ces vastitudes, et assister en quelque sorte à tous les mystères cosmiques.

Et c'est pourquoi il est bon que parfois nous tâchions de prendre aussi notre essor; un poète l'a dit :

La terre est bien plus douce à qui hante les cieux.

..

La mort vient de prendre un souverain détroné qui, pour n'appartenir plus à la politique, n'était pas moins resté un personnage d'une importance considérable. Dom Pedro II, empereur du Brésil pendant cinquante-cinq ans, aimait, protégeait les savants et était un savant très distingué lui-même. Notre Académie des Sciences, qui perd en lui un de ses membres les plus remarquables, va prendre officiellement le deuil, et certainement ce deuil sera en même temps non seulement dans l'esprit mais encore au cœur de tous les associés, car l'illustre défunt fut toujours, comme homme privé, digne des plus vives, des plus profondes sympathies.

Le *Musée des Familles* a publié le portrait de Dom Pedro II, dans sa livraison du 1^{er} septembre 1887.

LOUIS BALTHAZARD.

UN VERRE D'EAU SUCRÉE



Composition de Albert Guillaume.



MOSAÏQUE

Antiquités chrétiennes.

Les premiers chrétiens — qui d'ailleurs ne faisaient en cela que continuer la tradition juive, grecque et romaine — avaient coutume de mettre sur les tombeaux de leurs coreligionnaires, ordinairement placés dans des souterrains, des lampes d'argile, de fer ou de bronze, qu'ils entretenaient allumées, comme emblème de la survivance de l'âme. Aussi a-t-on retrouvé, notamment dans les catacombes romaines, un grand nombre de ces lampes, qui, pour la plupart, portent des inscriptions ou des figures symboliques. Dans celle que nous reproduisons d'après le recueil intitulé *Veterum lucernarum sepulchrales*, publié par Bartoli en 1728, nous remarquons d'abord sur le corps de la lampe le monogramme composé des deux lettres grecques X (Ki) et ρ (rau), qui forment la première articulation du mot *Christos*. Par extraordinaire ce monogramme n'est pas accompagné des deux autres lettres A et Ω (alpha et oméga), qui, étant la première et la dernière de l'alphabet grec, rappelaient cette parole de Jésus-Christ : « Je suis l'alpha et l'oméga », c'est-à-dire le commencement et la fin.

L'anse de la lampe représente un griffon qui entre les deux oreilles porte la croix. Chez les païens, le griffon était l'emblème du Soleil. Ici la piété chrétienne interprète cet animal fabuleux comme symbolisant Jésus-Christ, véritable soleil du monde.

Épithaphes historiques.

A l'époque où le cardinal Jules de Mazarin, à l'apogée de son pouvoir, était fort tourmenté de la goutte, un anonyme fit courir cette épithaphe satirique :

Ci-gît un cardinal que la goutte accabla
Depuis les pieds jusqu'aux épaules ;
Non Jules qui vainquit les Gaulois,
Mais bien Jules qui les gaula.

Histoire des mots et locutions.

Le mot *gibet* est un dérivé du mot arabe *Gebel*, qui signifie *montagne*. Anciennement les exécutions se faisaient sur les lieux élevés, afin que l'exemple fût vu de plus loin.

C'est à l'abbé de Saint-Pierre, l'auteur du *Projet de paix perpétuelle*, que nous devons le mot *gloriole*, si bien adapté à un sentiment de vanité puérile qui se nourrit des plus faciles chimères.

« Nous n'avons point dans notre langue, dit Buffon, de termes propres à exprimer les différents cris de la poule, du coq, des poussins. Les Latins, qui se plaignaient de leur pauvreté en ce genre, étaient beaucoup plus riches que nous, et avaient des expressions pour rendre toutes ces différences : *gallus cucurrit* ; *pulli pipiunt*, *gallina canturit*, *gracillat*, *pipat*, *singultit* ; *glociunt ex quo volunt incubare*, d'où vient notre mot *glousser*, le seul que nous ayons de cette espèce. »

Dans le langage usuel il arrive assez souvent de prendre comme synonymes les expressions *ermite* et *cénobite*. On dira par exemple d'une personne qui recherche la solitude : « Quel *cénobite* ! » et un certain chroniqueur parlait dernièrement d'*ermite* d'un même désert, qui ne se voyaient qu'aux heures de la réfection. Il faudrait distinguer.

On appelait *cœna* (la cène) chez les Romains le repas qui se faisait avec plusieurs convives ou en famille. Ce repas avait ordinairement lieu le soir, mais s'il avait lieu dans le jour, ce qui était rare, il ne s'appelait pas moins *cœna*, pourvu que l'on fût plusieurs rassemblés. Autrement ce n'était plus faire la cène, mais simplement manger. De *cœna* l'on a fait *cœnobite*, pour désigner plusieurs personnes vivant, et par conséquent mangeant ensemble ; de là le nom de *cénobites* appliqué aux religieux qui vivaient en communauté, à l'opposé d'*ermite* ou *eremite* (*eremitus*) qui vit seul.

« On a détruit les monastères, disait Mercier après la Révolution, mais on pourrait rétablir les *cénobites*. »

Assommer vient du latin *somnus*, sommeil, et signifiait autrefois endormir : *ad somnum mittere*. Le sens primitif est resté à ce mot quand il s'agit des effets d'une lecture ou d'un discours. Exemple ce passage du *Misanthrope* :

... Je lui disais, moi, qu'un froid écrier assomme,
Qu'il ne faut que ce faible à décrier un homme.

Histoire de l'acrostation.

Dans le premier voyage aérien que Blanchard fit en Hollande, le paysan sur le champ duquel il descendit, bien moins touché de ce merveilleux spectacle que du dommage fait à quelques touffes d'herbes, déchira le ballon et fut sur le point d'assommer l'aéronaute, qui ne se tira de ses mains qu'en souscrivant un billet de dix ducats. Cité en justice pour réparation du dommage, ce paysan dit aux juges : « La loi de notre pays porte en termes formels que tout ce qui tombe des airs ou du ciel sur un champ, appartient au propriétaire de ce champ. Or M. Blanchard et son ballon sont tombés des airs dans mon champ : M. Blanchard et son ballon m'appartenaient donc. J'ai permis à M. Blanchard de se racheter moyennant dix ducats, il est clair qu'il me les doit, et s'il me les doit, c'est que je ne lui dois rien. »

Ce syllogisme en bonne forme parut péremptoire. M. Blanchard eut le bon esprit d'en rire le premier et l'affaire n'alla pas plus loin.

Curiosités de la table.

Vers le milieu du siècle dernier un Suisse au service de France imagina un singulier surtout de table, qui consistait en décorations d'hiver représentant cette sorte de gelée blanche qui a reçu le nom de givre.

Pour cela il imitait des arbres, dont il gommait les branches, et où il semait du verre blanc, pilé très menu, qui, en s'y attachant, imitait parfaitement le brouillard glacé. Pour ajouter au pittoresque du tableau, il y plaçait soit une cabane givrée comme les arbres, soit une rivière glacée sur laquelle des gens patinaient, etc. Ces sortes de décorations s'appelaient *givrées*. Elles eurent pendant quelque temps une grande vogue. Mais la crainte que cette poudre ne se répandit sur les aliments, y fit renoncer. Depuis on employa la même poudre pour glacer et briller les rubans, mais la crainte d'un danger analogue provoqua un règlement de police, qui en interdit la vente.

qui fut l'un des négociateurs de la paix de Nimègue, se trouve ce passage : « C'est quelque chose comme le secret du corps de saint Marc, que personne ne sait en réalité et que bien des gens sont réputés savoir. »

Qu'est-ce donc que le secret du corps de saint Marc? Une tradition légendaire des Vénitiens, que nous trouvons rapportée par Limojon de Saint-Didier dans son curieux livre intitulé *la Ville et la République de Venise au XVII^e siècle*, qui vient d'être réédité à la librairie Delagrave, dans la charmante petite collection des *Voyages dans tous les mondes*.

En l'année 827, sous le doge Justiniani Participatio Badovaire, certains prêtres grecs qui servaient une chapelle proche d'Alexandrie, où était le corps de



Ancienne lampe trouvée dans une sépulture chrétienne des premiers siècles, d'après le recueil intitulé *Veterum lucernarum significationes* publié par Bartoli, en 1728.

Allusions.

Le poète Rognier, parlant d'une vieille femme, dit qu'elle

Ressemblait, transparente, une lanterne vive
Dont quelque pâtissier amuse les enfants,
Où des oisons bridés, guenaches, éléphants,
Chiens, chats, lièvres, renards et mainte étrange bête
Courrent l'une après l'autre. (Sat. XI.)

A cette époque les pâtisseries avaient pour enseigne ordinaire une lanterne, qu'ils allumaient le soir pour éclairer leur boutique; lanterne fermée, transparente, ornée sur toute sa circonférence de figures grotesques et bizarres. Ces figures les avaient fait nommer *lanternes vivantes* (ou animées). C'était un des ornements qu'on avait jadis employés pour la représentation des farces, mystères et solies qui pendant longtemps furent les seuls spectacles français. On les en exclut plus tard, mais les pâtisseries s'en emparèrent, et l'usage s'en perpétua presque jusqu'à la Révolution.

Dans une des lettres du célèbre comte d'Avaux

saint Marc, indignés de ce que les mahométans, qui occupaient le pays, leur venaient démolir ce saint édifice pour en employer les pierres à faire leurs bâtiments, se laissèrent vaincre aux pressantes instances de deux marchands vénitiens et leur donnèrent cette précieuse relique, qu'ils portèrent à Venise. Le doge, avec tout le peuple, reçut le corps de saint Marc avec une joie, une dévotion tout extraordinaire. On en fit le protecteur de la ville et de la république; et on lui bâtit une église mise sous son vocable. Cette église ayant été un jour presque toute détruite par le feu, fut réédifiée, avec plus de magnificence que la première fois, et enrichie ensuite des dépouilles que les Vénitiens remportèrent de leurs conquêtes du Levant.

La dévotion que la République et le peuple avaient eue au commencement pour ce nouveau protecteur, se ralentit apparemment, dans la suite du temps, puisque deux cent soixante-dix ans après la translation de saint Marc, il ne se trouva plus personne qui sût, ni qui eût osé dire où était le corps du saint Évangéliste; c'est pourquoi la République et le peuple se mirent en prières, et jeûnèrent austèrement, pendant trois jours, et lorsqu'assemblés dans l'église de

Saint-Marc, ils le suppliaient, les larmes aux yeux, de leur donner quelque signe qui leur fit connaître où était son corps, l'on vit, dit-on, une colonne de l'église s'ouvrir par le milieu, d'où sortit le bras du saint qui avait une bague au doigt.

Tous les prélats, et les principaux nobles, qui étaient présents, redoublèrent leurs prières, à ce miracle, pour supplier le saint de leur vouloir accorder la bague qu'il avait au doigt, comme un témoignage assuré que son corps était dans la cassette qui paraissait au milieu de la colonne, d'où sortait son bras; mais comme ils ne voyaient aucune apparence d'obtenir cette faveur, le noble Dominique Delphin, plein de confiance, s'approcha du bras, et la main du saint se baissant, il en reçut cette précieuse relique : le bras rentra dans sa cassette, la colonne se ferma, et la sainte bague a été enfin perdue, par une longue suite de divers accidents, qu'on lit dans les Chroniques de Venise.

En mémoire de ce célèbre miracle, l'on fête tous les ans avec solennité le jour de l'apparition de saint Marc; mais personne ne sait quelle est la colonne de l'église qui s'ouvrit et se referma. Le peuple cependant est persuadé que cette connaissance est réservée au doge, au procureur du trésor, au primicier du chapitre et à quelques autres officiers de l'église, qui se transmettent ce secret, mais sont obligés par serment de ne jamais le révéler à d'autres personnes.

Curiosités des traditions.

Marie-Louise d'Orléans, première femme de Charles II, roi d'Espagne, se promenant un jour à cheval, fut désarçonnée par l'empirement de sa monture; son pied se trouvant pris dans l'étrier, elle était traînée par le cheval affolé. Le roi, voyant en même temps le danger que court la reine et l'immobilité des personnes de son entourage, commande, supplie qu'on aille au secours de son épouse. Un gentilhomme se jette à la bride de son cheval, un second au risque de sa propre vie dégage le pied de Sa Majesté; mais tous les deux, ce sauvetage opéré, disparaissent en toute hâte, au galop de leurs chevaux.

La reine, revenue de sa frayeur, voulut voir ceux qui l'avaient délivrée. Mais l'un des grands qui étaient près d'elle l'informa que ses libérateurs avaient pris la fuite, pour sortir, sans doute, du royaume, afin d'éviter le châtimement auquel les condamnait une loi qui défendait de toucher la cheville du pied d'une reine d'Espagne. Née et élevée en France, la jeune princesse ne connaissait point la prérogative de ses chevilles; elle sollicita du roi le pardon des deux gentilshommes, obtint facilement leur grâce et leur fit à chacun un présent proportionné au service qu'ils lui avaient rendu.

Histoire de l'enseignement.

Nous avons des femmes bachelères, agrégées et doctresses en sciences et en lettres, titres en vertu desquels elles sont admises à enseigner. Nous avons des femmes doctresses professant la médecine. Mais la carrière du droit ne leur est pas ouverte. On cite cependant plusieurs femmes qui se sont distinguées jadis dans la science et la pratique des lois.

Jean André, célèbre professeur de droit à Bologne au xvr^e siècle, avait une fille appelée Novella — une des plus belles femmes de son temps — qui était devenue si savante en jurisprudence que lorsque son père était occupé, elle faisait les leçons à sa place. Elle avait toutefois la précaution de tirer un rideau

devant elle, pour que sa beauté ne causât pas de distractions aux élèves.



Porpora, le célèbre compositeur italien, surnommé le patriarche de l'harmonie, né en 1683, mort en 1767, avait une singulière méthode d'entendre l'enseignement du chant, ainsi que le prouve l'exemple suivant :

Certain jour, un jeune homme vient solliciter ses leçons.

« Veux-tu, dit Porpora, devenir un chanteur remarquable ? »

— Sans doute.

— Eh bien, je te prends pour élève, à la condition expresse que tu suivras mes prescriptions sans jamais te rebuter ni faire entendre une réclamation. »

Sur l'acquiescement de l'élève, Porpora prend une feuille de papier à musique et y trace quelques exercices, notamment des *trilles* et des *gruppelli*.

Une première année se passe dans l'étude de cette feuille de papier. La seconde année, aucun changement, aucune innovation ne sont apportés à ce travail quotidien. Toujours mêmes *trilles* et mêmes *gruppelli*. L'élève se demandait sérieusement s'il n'avait point affaire à un mauvais plaisant, à un fou ou, au moins, à un mauvais maniaque. Cependant, il ne risqua aucune observation. La troisième année, la quatrième se passent sur l'immuable feuille réglée. Enfin, le jeune chanteur glisse timidement une humble et craintive protestation. Un regard exaspéré du professeur lui fit rentrer la réclamation dans la gorge. « Je te pardonne, dit le Porpora, à condition que tu m'obéiras toujours passivement comme tu avais promis de le faire. — J'obéis », dit l'élève. Deux ans s'écoulent encore. A la sixième année seulement, on ajoute à ces exercices quasi séculaires quelques règles sur l'articulation et la prononciation; puis les leçons de déclamation s'adjoignent aux leçons de chant. Enfin, aux derniers jours de cette année, Porpora embrasse avec effusion son élève et prononce ces paroles : « Va, mon enfant, tu n'as plus rien à apprendre; tu es maintenant le premier chanteur de l'Italie et du monde. » L'élève était Caffarelli, qui fut, en effet, le plus admiré des chanteurs de son temps.

Curiosités chimiques.

Chacun sait que le soufre dans son état ordinaire est une substance très friable, très cassante; il est cependant possible de rendre le soufre aussi élastique que le caoutchouc.

Les propriétés du soufre à l'état liquide varient avec la température : à 120°, il est très fluide, transparent, d'un jaune clair; si on continue à le chauffer, il se colore à partir d'environ 140°, en devenant brun et de plus en plus visqueux. Vers 200° sa viscosité est telle qu'on peut retourner le vase qui le contient sans en renverser. Au-dessus de cette température il devient un peu fluide, tout en gardant sa coloration. Enfin il entre en ébullition à 440° et distille.

Refroidi lentement, le soufre repasse par les mêmes états de fluidité; si au contraire on coule dans l'eau froide du soufre à 250°, on obtient le soufre mou. Le soufre ainsi trempé est élastique comme du caoutchouc. Chauffé à 100°, il dégage assez de chaleur pour porter de 100° à 110° la température d'un thermomètre. Le soufre mou devient peu à peu dur et cassant en repassant à l'état de soufre ordinaire. On le rend mou d'une manière plus durable en y mettant un peu de chlore ou d'iode.

Le Propriétaire-Gérant, CH. DELAGRAVE.

COTLONNIERS. — IMPRIMERIE PAUL BRODARD.